UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010

http://www.archive.org/details/revuebleuepoliti63pari

REVUE BLEUE

.. .. SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE D'ANGERS .. ..
IMP. DE LA REVUE BLEUE ET DE LA REVUE SCIENTIFIQUE
.. .. PARIS, 15, rue du Laos (XVe); ANGERS, 4, rue Garnier .. ..

Fr. Lit.
R.

REVUE POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918

DIRECTEUR PAUL GAULTIER

63e ANNÉE

Du 1er Janvier au 31 Décembre 1925

203949
18·6·26

PARIS
BUREAUX DE LA *REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (REVUE BLEUE)*
ET DE LA *REVUE SCIENTIFIQUE*
286, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 286

1925

TABLE DES MATIÈRES

63e ANNÉE

Du 1er Janvier au 31 Décembre 1925

Beaux-Arts

BEAUX-(Arts). — Notes d'Art : Exposition Laure Bruni, 789.
BOSCHOT (Adolphe). — La Musique : l'Arlequin, 62. A l'Opéra-Comique : Graziella, d'après Lamartine, 246. Esther, princesse d'Israël, 352. — Théâtres lyriques, 813.
GAULTIER (P.). — A l'Exposition des Arts décoratifs, 633.
LACLOCHE (M.). — Les Concerts : Musiques éternelles, 29. — Le roi David, 102. — Une œuvre annonciatrice, 178. — Le burlesque dans la musique moderne, 247. — Hommage, 387. — Pléthore printanière, 458. — Concours et récompenses, 522. — Nouveaux espoirs, 722. — Çà-et-là. — La dernière Œuvre d'un Maître, 788.
M. (C.). — Notes d'Art : Affiches enfantines, 756.
PÉRATÉ (André). — Les Beaux-Arts : les Salons, 350.
WAGNER (Richard). — Lettres à Hans de Bülow, 565, 593, 625.

Bibliographie

CHOISY (Gaston). — A travers les Revues étrangères, 65, 139, 208, 388, 423, 523, 589, 618, 723.
DESILETS (Alphonse). — Bibliographie : Revues et Magazines de langue française au Canada, 209.
LES LIVRES NOUVEAUX, 30, 103, 248, 321, 424, 458, 492, 524, 556, 687, 723, 756, 789, 815.

Biographie

BATILLIAT (Marcel). — Portraits d'écrivains : Léon Thévenin, 472.
CLUZIÈRE (Marthe). — Isabelle Eberhardt, 581.
DUCROS (Louis). — Un patriote alsacien : Jacques Flach, 259.
FAURE-BIGUET (J.-N.). — Portraits d'écrivains : Adolphe Boschot, 338
JULIA (E.-F.). — Portraits d'écrivains : Louis Lefebvre, 347.
LAVAUD (Guy). — Les nouveaux Académiciens : Paul Valéry, 794.
LÉGER (Augustin). — Portraits d'hommes d'État étrangers : le Président Coolidge, 196. — Portraits d'hommes d'État étrangers : M. Austin Chamberlain, 374.
LICHTENBERGER (H.). — Hans de Bülow, 561.
MOREAU (Pierre). — Les nouveaux Académiciens : Louis Bertrand, 771.
PERROCHON (Henri). — Portraits d'Écrivains étrangers : C.-F. Ramuz, 629.
RAIN (Pierre). — Portraits d'Écrivains : Jacques Bardoux, 49.
STROWSKI (Fortunat). — Portraits d'Écrivains étrangers : Stéfan Zeromski, 761.
TRUC (Gonzague). — Portraits d'Écrivains : Roger Martin du Gard, 14.
VÉRAN (Jules). — Un socialiste helléniste : M. Bracke-Desrousseaux, 128.

Bulletins Étrangers

A. R. — Bulletin catalan, 71. — V. D. Bulletin catalan, 250. — Bulletin catalan, 462. — Bulletin catalan, 557.
AUBAC (Stéphane). — Bulletin polonais, 525.
BULLETIN YOUGOSLAVE. — 106.
JELINECK (H.). — Bulletin tchécoslovaque, 34, 213, 556.
KURNATOWSKI (Georges). — Bulletin polonais, 357. — Bulletin polonais, 389.
MIRKOVITCH (B.-B.). — Bulletin Yougoslave, 179, 215, 251, 287, 322, 360, 393, 427, 590, 619, 689, 727, 758, 790, 822.
MONTFORT (Henri de). — Bulletin polonais, 620.
PUAUX (René). — La question d'Orient, 32, 69, 141, 211, 285, 355, 425, 494, 559, 621, 690, 757, 820.

Bulletin Maritime

Bulletin maritime, 36, 107, 144, 179, 216, 252, 288, 323, 395, 427, 463, 496, 528, 591, 623, 655, 691, 728, 759, 791, 823.

Histoire

AUBIANT. — Le contre-amiral Gantheaume et l'Égypte, 647.
BOURGEOIS (Émile). — La paix française de 1875 à 1925, 165.
BRADI (Lorenzi de). — La superstition corse de Napoléon, 570.
CHUCULT (Arthur). — La Côte d'Azur au XVIIe siècle, 5, 46, 76, 159, 187, 264, 306, 400.
FEYEL (Paul). — L'Histoire : La France et Rome pendant les guerres de religion, 276. — La naissance d'une nation, 517.
GAZIER (Cécile). — Le fils du Régent, 740.
GUILLEBON (L. de). — Les Vétérans de la Grande Armée dans les pays rhénans, 776.
IORGA (N.). — Variétés : Une note sur la valeur morale de l'Histoire, 354.
JULLIAN (Camille). — La valeur morale de l'Histoire, [illegible]
[illegible] (Fernand). — Un ingénieur de la [illegible] Gabriel Malès, 297.

*

MONTMORILLON (Marquis de). — M. de Chateaubriand, chef de l'opposition libérale, contre M. de Villèle, 600.
NARITCHKINE (Véra). — Souvenirs sur le Comte Witte, 657.
SABOR (Pierre). — Le Maréchal Masséna, contrebandier, 409.
THOMSON (Sir Basil). — Un incident de la guerre : Comment Joseph, ancien ministre du Pharaon, apporta son concours à une armée anglaise, dix-huit siècles après sa mort, 73.

Impressions

BLAUML (Georges). — A la Fontaine de Vaucluse, 448.
BERTHAULT (Léon). — Impressions du Maroc, 435, 469.
GAULTIER (Paul). — Impressions de Portugal, 402.
GÉNIAUX (Charles). — En Bretagne, 253.
HABLOVILLE (Claude d'). — Les Puissances trompeuses, 268.
M. B. — Croquis Syriens, 669.
MOUTELET (André). — Pourquoi la douceur de vivre a-t-elle disparu, 659.
ROUET (Gaston). — Une nuit à Damas sous les Turcs, 17.
THÉVENIN (Léon). — Fragments détachés d'un carnet de route en Roumanie, 314, 473.
VOISIN (Gilbert de). — Images à mon goût, 74.

Littérature (Histoire et Critique)

ALLORGE (Henri). — Variétés : Alceste neurasthénique, 64.
CASEVITZ (Thérèse). — Mlle de Gournay et le Féminisme, 768.
CURNONSKI (M.) et BIENSTOCK (J.-W.). — Le prototype du « Grandet » de Balzac, 37.
DESTERNES (Louis). — Paul-Louis Courier « Suisse », 224.
DROIN (Alfred). — La poésie : Lettre ouverte à Charles Maurras, 383.
DUGAS (L.). — Joseph de Maistre et la guerre, 19.
DUMAS (André). — La poésie : Mme la Comtesse de Noailles et le poème de l'amour, 243. — Chez nos Poètes, 783.
FARAL (Edmond). — La littérature latine au moyen âge, 361.
FRAZER (Sir James). — Le crucifiement du Christ, 429.
GÉNIAUX (Cl. et Ch.). — Les paysages d'Eugénie de Guérin, 79.
GUAL (Adria). — Les littératures étrangères : Autour du Théâtre Catalan, 279.
HEARN (Lafcadio). — Lettres choisies à Basil Hall Chamberlain, 145, 183, 228.
JÉLINECK (H.). — Les littératures étrangères : Le roman tchécoslovaque contemporain, 678.
JORAN (Th.). — La Princesse de Clèves, 510.
LAFONT (Aimé). — Le Poème des « Pêcheurs » de Lamartine, est-il perdu? 531.
LASSUS (Jean de). — Réflexions sur la Musique intérieure de Charles Maurras, 194.
LATREILLE (C.). — Un oncle de Lamartine : M. de Monceau, 371.
LOGÉ (Mme Marc). — La littérature anglaise : Quelques romancières anglaises contemporaines, 753.
MARÈS (Roland de). — La poésie : Alfred Droin et la tradition poétique française, 173.
MAUCLAIR (C.). — Le Génie d'Edgar Poe, 640.
MAYNIAL (Édouard). — Le dédain de la nature, 91. — Le centenaire de Casanova, 327.
MUNTEANO (B.). — Un chapitre de l'influence des lettres françaises en Roumanie, 749, 786.
PELLAT (S.). — L'Expertise en écritures, 505.
PÉRÈS (Jean). — Notes sur Jules Laforgue, 300.
PILON (Edmond). — Portraits d'écrivains : Camille Mauclair, 236.
ROUCH (J.). — Chateaubriand, explorateur polaire, 309.
ROZ (Firmin). — Le Roman : Le roman du prix Goncourt, 58. — Deux romans modernes, 134. — Fiançailles, 202. — Ames étrangères, 273. — Variété, 346. — Aux sources du genre, 419. — Le roman d'un enfant, 487. — Un roman psychologique, 553. — Sous le signe du désordre, 619. — Le nouveau mal du siècle, 711. — Le sport et l'amour, 746. — Un roman d'amour, 808.
SERVAL (Maurice). — Un dernier mot sur le Grandet de Balzac, 163.
SIMCK (Otokar). — Les littératures étrangères : L'influence des lettres françaises sur la littérature tchécoslovaque, 175.
THÉRIVE (André). — Les Idées : Critiques politiques et religieuses de M. René Gillouin, 550.
THÉVENIN (Léon). — Un essai de Jean Dornis sur Gabriele d'Annunzio, 715.
TOLSTOI (Léon). — Sur le mariage et la vocation de la femme, 693.
VOUILLEMIN (Général). — La philosophie, la science et le public, 733.

Philosophie

DUGAS (L.). — La philosophie : Contingence et Rationalisme, 490. — Lettres inédites d'O. Hamelin à Renouvier, 529.
JOUSSAIN (André). — L'enseignement de la philosophie, 704.
LALLEMAND (Charles). — Charcot et l'École de la Salpêtrière, 497. — La théorie de la relativité et les expériences du Professeur Miller, 793.
LEUBA (James H.). — Psychologie de l'inspiration scientifique, 109.
HÉDELKOVITCH (D.). — La philosophie : Le Constructionnisme philosophique allemand et Ernest Mach, 613.
PARODI (D.). — La philosophie : La doctrine de Saint-Simon, 380.
RODIET (Dr). — L'art de se faire aimer, 598.
ROUSTAN (Désiré). — La Philosophie : Le drame de la métaphysique chrétienne, par Pierre Lasserre, 652, 673.
TRUC (Gonzague). — La philosophie : Un ennemi de la scolastique : M. Louis Rougier, 586.
WALTZ (Pierre). — Variétés : Einstein contre Platon, 283.

Poésie

CASEVITZ (Thérèse). — Poésies, 313.
CHARPENTIER (Henry). — L'antiquaire, 202.
DAUPHIN (Fernand). — Printemps d'Ile-de-France, 805.
DUPOUY (Auguste). — Poésies, 416.
GENTY (Raymond). — Apaisement, 742.
GERVAIS (Maurice). — Tutoiement, 131.
GODOY (Armand). — Poèmes, 377.
GOFFIC (Charles Le). — Benvolio, 484.
JAUBERT (Ernest). — Hier et Demain, 707.
LEBESGUE (Philéas). — Poésies, 167.
LEFEBVRE (Louis). — Cortège, 17.
PAYEN (Louis). — La sorcière d'Endor, 235.
PERETTI (V. de). — Poèmes, 606.
POIRIER (Joseph-Émile). — L'adieu des anciens, 88.
VAUDOYER (Jean-Louis). — Stances, 780.

Questions Extérieures

AUTRAN (J.). — Les élections allemandes du 7 décembre 1924, 51.
CHABRIÉ (Robert). — Au lendemain de l'Assemblée de Genève : Réflexions sur la politique de M. Aristide Briand, 266.

DUMONT-WILDEN (Louis). — La politique étrangère : France et Russie, 23. — La crise du fascisme, 56. — L'orientation nouvelle de l'Allemagne et la politique de précaution, 98. — Les scandales allemands, 132. — Le protocole de Genève, 171. — Les manœuvres contre la Pologne et la paix européenne, 240. — Continuité de la politique de l'Allemagne, 270. — Les élections belges, 317. — Nos Alliés de l'Est, 343. — La politique anglaise et la France, 377. — Inquiétudes à l'Est, 417. — La guerre en Chine, 453. — Européens, unissez-vous, 485. — Dettes de guerre, 515. — Les embarras de l'Angleterre, 547. — Le règlement de la paix et l'esprit européen, 583. — Les responsabilités de l'Amérique, 607. — La question d'Autriche, 645. — Le règne du dollar et de la livre, 670. — Les accords de Locarno et la nouvelle orientation politique, 708. — La question d'argent, 743. — La politique polonaise, 780. — La défense des nations blanches, 805.
GILLOT (Hubert). — Le drame de la mauvaise frontière, 115.
GONTAUT-BIRON (R. de). — Le Statut organique syrien, 478.
HALL (Noble). — Le rôle de la Chambre de Commerce internationale dans le rétablissement économique de l'Europe, 325.
JÉLINECK (H.). — Le hussitisme, mouvement national tchèque, 540.
LÉGER (Augustin). — Le second ministère Baldwin, 9.
MONTFORT (Henri de). — La Pologne sur la mer Baltique, 164.
PIASECKI (A. de). — Comment la Pologne a assaini ses finances, 312. — Quelques réflexions sur la Société des Nations, 802.
THÉVENIN (Léon). — L'activité législatrice de la Roumanie, 129.
TOMITCH (D.). — Les intrigues allemandes contre le Traité de Versailles, 637.
XXX. — La guerre polono-russe de 1920, 190.

Questions Politiques, Économiques et Sociales

CAMBO (Francese). — Les causes et les remèdes du discrédit parlementaire, 181.
GAULLE (Capitaine de). — Questions militaires : l'essentiel, 26.
JOUVENEL (Henry de). — La politique intérieure : Trop de nerfs, 169.
ROSENTHAL (Léonard). — L'art de l'économie, 331.
SAUZÈDE (Albert). — Une nécessité immédiate : le recrutement de la main-d'œuvre agricole, 198.
VALLAUX (Camille). — La connaissance des civilisations, 719.

Romans et Nouvelles

BLAISON (Louis). — Les Routiers, 603.
BORDEU (Ch. de). — L'Homme des rêves, 534.
CAZIN (Paul). — L'apparition, 192.
DERENNES (Charles). — Les Dames du Bonheur, 736.
DUHAMEL (Georges). — Le dernier, 366.
HELLENS (Franz). — Un châtiment, 662.
JACOBSEN (J.-P.). — Madame Fonss, 289
JOUGLET (René). — La joie de vivre, 262.
LAPAIRE (Hugues). — L'homme de la roulotte, 121, 151.
LEFEBVRE (Louis). — Les demoiselles Moguet, 439.
MASÉRAS (A.). — Le 29, 476.
POURRAT (Henri). — La promenade du Magister et du Bossu, 404.
RAMUZ (C.-F.). — Le Chemineau couché, 631.
RÉMISOV (Alexis). — Panna-Maria, 239. — Le Serpent, 509.
RENAUDIN (Paul). — L'une d'elles, 798.
RICHTER (Jean-Paul). — Une journée de Quintus Fixlein 729.
ROUET (Gaston). — Les deux légendes de la baie de Penfoul, 340.
SADOVEANO (Michel). — Le chant du Souvenir, 88.
SAMAT (J.-T.). — Histoire véridique de la fabuleuse Tarasque de Tarascon en Provence, 499, 544.
TCHÉKOFF (Anton). — Le conseiller privé, 573.
VILLETARD (Pierre). — Baboun, 43.
VIOLLIS (Jean). — Le vin de Cahors, 11.
ZANGWILL (Israël). — Le « Luftmensch » (L'Homme qui est dans les nuages), 696.
ZÉROMSKI (Stéfan). — Jean de Kolno, 762.

Théâtre

FORT (Paul). — Ruggieri ou les Fantômes, 217.
RAGEOT (Gaston). — Le Théâtre : « La Reprise » à la Comédie-Française, 60. — Le public et l'amour, 100. — Le personnage historique et le théâtre d'aujourd'hui, 137. — L'actualité politique au théâtre, 207. — L'Idole comique, 282. — Genre nouveau, 320. — Sainte-Jeanne, 385. — La poésie au théâtre, 422. — Le surréalisme au théâtre, 456. — Un miracle au Conservatoire, 520. — L'actualité de Molière, 616. — Un Homme, par Alfred Savoir, 686. — Une comédie sentimentale, 717. — La critique et le public, 751. — « Robert et Marianne », 811.
TCHÉKOW (Anton). — Le chant du Cygne, 397.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

Les noms des auteurs cités dans les comptes rendus sont en caractères *italiques*.

Adam (Paul). — 140.
Albalat (Antoine). — 461.
Alecsandri (Basile). — 749.
ALLORGE (Henri). — 64.
Annunzio (Gabriele d'). — 715.
A. R. — 71.
Ars (J. d'). — 524.
Askenazy (Simon). — 68.
AULNEAU (J.). — 51.
Auriac (Jules d'). — 68.
AURIANT, 647.
Avenel (Vicomte Georges). — 249.
Azan (Colonel Paul). — 105.

B. (A.). — 789.
Bainville (Jacques). — 687.
Balzac. — 37, 163.
Bardoux (Jacques). — 31, 49, 322, 818.
Barthou (Louis). — 723, 818.
Batault (Georges). — 492.
Batiffol (Louis). — 688.
BATILLIAT (Marcel). — 472.
Baumann (Emile). — 817.
Baumgarten-Crusius, 556.
BEAUME (Georges). — 448.
Behaine (René). — 202.
Bellaigue (Camille). — 322.
Benoit (Pierre). — 273.
BERTHAULT (Léon). — 435, 469.
Bertheroy (Jean). — 757.
Bertrand (Louis). — 487.
Bienstock (J.-W.). — 693.
BIENSTOCK (J.-W.). — 37.
BLAISON (Louis). — 603.
Blanchard (Raoul). — 819.
Bolitho (William). — 284.
Bonmariage (Sylvain). — 816.
Bordeaux (Henry). — 816.
BORDEU (Ch. de). — 534.
Boschot (Adolphe). — 338, 689, 783.
BOSCHOT (Adolphe). — 62, 246, 352, 813.
Bourbon (Prince Sixte de). — 69.
BOURGEOIS (Émile). — 465.
Bournac (Olivier). — 729.
Bouteron (Jacques). — 820.
Bouzinac-Cambon, 817.
Bracke-Desrousseaux. — 128.
BRADI (Lorenzi de). — 570.
Brillant (Maurice). — 140.
Brou (A.). — 817.
Brunschvicg (Léon). — 103.

Cahen (Léon). — 459.
Cahuet (Albéric). — 346.
Cain (Henri). — 246.
Cambo (I.). — 31.
CAMBO (Francese). — 181.
Carpenter (A.-F.-B.). — 205.
Casanova. — 327.
Casevitz (Thérèse). — 140.
CASEVITZ (Thérèse). — 313, 768.
CAZIN (Paul). — 192.
CHABRIÉ (Robert). — 266.
Charcot. — 497.
CHARPENTIER (Henry). — 202.
Chateaubriand. — 309.
Chaumet. — 100.
Chevrillon (André). — 819.
Choisnard (P.). — 525.
CHOISY (Gaston). — 65, 139, 208, 388, 423, 523, 589, 618, 723.
CHUQUET (Arthur). — 5, 46, 76, 159, 187, 264, 306, 400.
CLUZIÈRE (Marthe). — 581.
Coromines (Pierre). — 31.
Courier (Paul-Louis). — 224.
Croisset (Francis de). — 207.
CURNONSKI (M.). — 37.

DAUPHIN (Fernand). — 805.
Dauriac. — 490.
Dawson (Warrington). — 817.
Dedieu (Abbé). — 460.
Delacour (André). — 725.
Delamare (Georges). — 276.
Delteil (Joseph). — 610.
DERENNES (Charles). — 736.
DESILETS (Alphonse). — 209.
DESTERNES (Louis). — 224.
Donnay (Maurice). — 60.
Dornis (J.). — 524, 715.
Dostoïevski. — 492.
DRÓIN (Alfred). — 383.
Droin (Alfred). — 173.
DUCROS (Louis). — 259.
DUGAS (L.). — 19, 490, 529.
DUHAMEL (Georges). — 366.
Duhoûrcau (François). — 348.
DUMAS (André). — 243, 783.
Dumas (André). — 352.
DUMONT-WILDEN (Louis). — 23, 56, 98, 132, 171, 240, 270, 317, 343, 377, 417, 453, 485, 515, 547, 583, 607, 645, 670, 708, 743, 780, 805.
Dumur (Louis). — 724.
DUPOUY (Auguste). — 416.
Duvernois (Henri). — 320.

Eberhardt (Isabelle). — 581.
Empaytaz (Frédéric). — 192.

FARAL (Edmond). — 361.
Farrère (Claude). — 816.
FAURE-BIGUET (J.-N.). — 338.
FEYEL (Paul). — 276, 517.
Flach (Jacques). — 259.
Flers (Robert de). — 207.
FORT (Paul). — 217.
Franc-Nohain. — 817.
Frappa (Jean-José). — 725.
FRAZER (Sir James). — 429.
GAULLE (Capitaine de). — 26.
Gaultier (Paul). — 30.
GAULTIER (Paul). — 402, 633.
GAZIER (Cécile). — 740.
GÉNIAUX (Cl. et Ch.), 79, 253.
Gentizon (Paul). — 105.
GENTY (Raymond). — 742.
Gibier (Mgr). — 724.
GILLOT (Hubert). — 115.
Gillouin (René). — 550.
Girette. — 696.
GODOY (Armand). — 377.
GOFFIC (Charles Le). — 484.
Gontaut-Biron (Comte R. de). — 67.
GONTAUT-BIRON (R. de). — 478.
Gourmont (Rémy de). — 461.
GERVAIS (Maurice). — 131.
Goyau (Georges). — 67.
Granvilliers (J. de). — 462.
Grelling (Richard). — 425.
Grimanelli (P.). — 31.
Grosjean (Georges). — 688, 790
GUAL (Adria). — 279.
Guérin (Eugénie de). — 79.
Gueydan (B.-E.). — 524.
Guichen (Vicomte de). — 819.
GUILLEBON (L. de). — 776.
Guitry (Sacha). — 282.
Guyol (Edouard). — 105.

Habloville (Claude d'). — 724.
HABLOVILLE (Claude d'). — 268.
Hachet-Souplet. — 817.
HALL (Noble). — 325.
Hamelin (O.). — 529.
HEARN (Lafcadio). — 145, 183, 228.
Hella (Alzir). — 729
HELLENS (Franz). — 662.
Hermant (Abel). — 248.
Hesse (Raymond). — 492.
Hirsch (Charles-Henri). — 816.

IORGA (N.). — 354.

JACOBSEN (J.-P.). — 289.
JAUBERT (Ernest). — 707.
JELINECK (H.). — 34, 213, 540, 556, 673.
Jolinon (J.). — 725.
Joly (Henri). — 68.
JORAN (Th.). — 510.
JOUGLET (René). — 262.
JOUSSAIN (André). — 704.
JOUVENEL (Henri de). — 169.
JULIA (E.-F.). — 437.
JULLIAN (Camille). — 1, 38.

Kessel (J.) et Iswolsky (H.). — 815.
Kiritesco (Const.). — 66.
KURNATOWSKI (Georges). — 357, 389.

Laborie (Bruneau de). — 460.

La Cloche (M.). — 29, 102, 178, 247, 387, 458, 522, 722, 788.
Lacretelle (J. de). — 553.
Lafont (Aimé). — 531.
Laforgue (Jules). — 300.
Lallemand (Charles). — 497, 793.
Lamartine, 531.
Lapaire (Hugues). — 121, 151.
Lasserre (Pierre). — 652.
Lassus (Jean de). — 194.
Lasteyrie (Charles de). — 820.
Latreille (C.). — 525.
Latreille (C.). — 371.
Latzarus (Louis). — 524.
Laudet (Fernand). — 297.
Launay (de). — 458.
Lavaud (Guy). — 794.
Lebesgue (Philéas). — 167.
Lecomte (Georges). — 347.
Lefebvre (Louis). — 349, 437.
Lefebvre (Louis). — 17, 439.
Le Febvre (Yves). — 817.
Le Gal La Salle (Thérèse). — 762.
Léger (Augustin). — 9, 96, 374.
Léon (Paul). — 789.
Leroy (Maxime). — 493.
Leuba (James. H.). — 109.
Lichtenberger (André). — 816.
Lichtenberger (H.). — 561.
Lizerand (Georges). — 68.
Logé (Mme Marc). — 753.
Loti (Pierre). — 321, 322.

M. B. — 669.
M. (C.). — 756.
Mach (Ernest). — 613.
Maistre (Joseph de). — 19.
Mangin (Général). — 30.
Marès (Roland de). — 173.
Margueritte (Paul). — 790.
Martin (Gaston). — 104.
Martin du Gard (Roger). — 14.
Matéras (A.). — 476.
Masse (René). — 31.
Masson (Ch.-Fr.-Ph.). — 724.
Mauclair (C.). — 640.
Mauclair (Camille). — 236.
Maurière (Gabriel). — 726.
Maurras (Ch.). — 194, 383.
Maury (Lucien). — 493, 585.
Maynial (Édouard). — 91, 327.
Michel (Edouard). — 461.
Miller (Professeur). — 793.
Mirkovitch (B.-B.). — 179, 215, 251, 287, 322, 360, 393, 427, 590, 619, 689, 727, 758, 790, 822.
Montfort (Henri de). — 164. 621.
Montmorillon (Marquis de). — 600.
Morand (Paul). — 610.
Moreau (Pierre). — 771.
Moufflet (A.). — 659.
Munteano (B.). — 749, 786.
Murray Butler (Nicholas). — 724.
Narischkine (Véra). — 657.
Narischkine-Witte (Véra), 688, 819.
Nastorg (Lionel). — 492.
Nedelkovitch (D.). — 613.
Neu (Sereth). — 726.
Noailles (Comtesse de). — 243.

Ollone (Max d'). — 62.
Orliac (Jehanne d'). — 726.
Outin (Alber.). — 105.

Parodi (D.). — 380.
Pasquet (D.). — 517.
Payen (Louis). — 235.
Pératé (André). — 350.
Pérès (Jean). — 300.
Peretti (V. de). — 606.
Pérouse (G.). — 688.
Perrin (Jules). — 347.
Perrochon (Henri). — 629.
Piasecki (Adam de). — 802.
Piasecki (A. de). — 312.
Pierrefeu (Jean de). — 818.
Pierre-Quint (Léon). — 134.
Pilon (Edmond). — 236.
Pinon (René). — 32.
Poe (Edgar). — 640.
Poirier (Joseph-Émile). — 88.
Popoff (Georges). — 461.
Porché (François). — 137.
Pourrat (Henri). — 404.
Puaux (René). — 32, 69, 141, 211, 285, 355, 425, 559, 621, 690, 757, 820.
Puaux (René). — 790.

Quentin-Bauchart (Pierre). — 104.

Rageot (Gaston). — 60, 100, 137, 207, 282, 320, 385, 422, 456, 520, 616, 686, 717. 751, 811.
Ragueneau (Général). — 30.
Rain (Pierre). — 49.
Ramuz (C.-F.). — 629.
Ramuz (C.-F.). — 631.
Reboul (Jacques). — 425.
Reboux (Paul). — 248.
Regismanset (Charles). — 249.
Remisov (Alexis). — 239, 509.
Renaudin (Paul). — 798.
Renouvier, 529.
Renssner (André). — 459.
Révérend (L. Le). — 67.
Richter (Jean-Paul). — 729.
Rivollet (Georges). — 790.
Rocquain (Félix). — 267, 458.
Rodiet (Dr). — 598.
Romier (Lucien). — 460.
Roquebrune (R. de). — 727.
Rosenthal (Léonard). — 820.
Rosenthal (Léonard). — 331.
Ronch (J.). — 309.
Rouet (Gaston). — 17, 340.
Rouff (Marcel). — 103.
Rougier (Louis). — 586.
Roujon (Jacques). — 461.
Roustan (D.). — 652. 673.
Roz (Firmin). — 58, 134, 202, 273, 346, 419, 487, 553, 610, 711, 746, 808.

Sabor (Pierre). — 409.
Sadovéano (Michel). — 88.
Saint-André (Claude). — 103.
Samat (J.-T.). — 499, 544.
Sandre (Thierry). — 58, 726.
Sarment (Jean). — 62.
Sauzède (Albert). — 198.
Savoir (Alfred). — 686.
Scheer (Amiral). — 141.
Seillière (Ernest). — 723.
Serban (N.). — 321.
Serval (Maurice). — 163.
Shaw (Bernard). — 385.
Siegfried (Robert). — 724.
Simek (Otokar). — 175.
Somers (W.) et Mangham. — 816.
Sonpault (Philippe). — 134, 613.
Sorel (Cécile). — 819.
Stern (Ernesta). — 66.
Stoddard (Lothrop). — 818.
Strachey (Lytton). — 140.
Strowski (Fortunat). — 761.

Tassy (Edme). — 725.
Tchékor (Anton). — 397, 573.
Thérive (André). — 550.
Thevenin (Léon). — 275, 472.
Thevenin (Léon), 129, 314, 473, 715,
Thomson (Sir Basil). — 73.
Tolstoi (Léon). —693.
Tomitch (D.). — 637.
Trahard (Pierre). — 248.
Tramond (Joannès). — 459.
Trève (Jacques). — 724.
Truc (Gonzague). — 14, 586.

V. D. — 250.
Vallaux (Camille). — 719.
Vaudoyer (Jean-Louis).
Véran (Jules). — 128.
Vidal (Dr Charles). — 820.
Villetard (Pierre). — 43.
Villetard (Pierre). — 202.
Viollis (Jean). — 11.
Voisin (Gilbert de). — 74.
Vouillemin (Général). — 733.

Wagner (Richard). — 565, 593.
Walter Thomas. — 818.
Waltz (Pierre). — 283.
Weill (Georges). — 459.
Werkmann (Baron de). — 140.
Wetterlé (Abbé E.). — 460.
Young (F.). — 462.

Zangwill (Israel). — 696.
Zéromski (Stéfan). — 762.
Zéromski (Stéfan). — 761.

XXX. — 190.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 1 63e ANNÉE 3 JANVIER 1925

LA VALEUR MORALE DE L'HISTOIRE (1)

Nous aborderons cette année une nouvelle et décisive période de notre histoire nationale : la Gaule, une fois conquise par les proconsuls romains et soumise à la souveraineté des Césars, fait partie du monde méditerranéen et en accepte la civilisation, c'est-à-dire la langue, les disciplines politiques, les religions et les mœurs. Elle ne sera plus, durant cinq siècles, qu'un élément de la *Romania* (2), de cette vaste unité latine qui, après avoir été d'abord un cadre de gouvernement, et ensuite « une façon de vivre » (3), deviendra à la fin l'ébauche d'une Chrétienté universelle, de l'Église catholique. Je ne dis pas qu'elle cessa d'être la Gaule, et je vous montrerai au contraire, dans les entretiens de cette année, tout ce qu'elle garda de son passé pour le transmettre à la France. Mais elle est maintenant une Gaule romaine, et dans sa vie le principe d'une patrie nationale s'est effacé devant la suprématie d'un État impérial. Elle inaugure un chapitre de ses annales où un souffle plus large inspire les âmes de ses habitants, où leurs regards embrassent de plus lointains horizons.

Or, au moment même où, dans cette maison d'enseignement, nous étendons le domaine de l'histoire, où nous cherchons à rendre un plus digne hommage à l'étude qui nous est chère, voici que, en d'autres lieux, on s'applique, on s'acharne à en restreindre la portée, à en nier la valeur, à la discréditer, même à l'abolir. Le mouvement d'agression contre l'histoire que je vous signalais l'an dernier à pareille époque, n'a fait que s'accentuer, favorisé par la faiblesse intellectuelle des uns et l'aveuglement politique des autres. Ici, au Collège de France, nous essayons de pénétrer le plus profondément possible dans le passé des hommes, dans le passé de la France. Là-bas, vous savez où, on veut de parti pris ignorer tout du passé, et surtout du passé de la France. L'histoire, qui raconte ce passé, qui expose ce qu'a fait la France, l'histoire est la rivale, est l'ennemie. Supprimons-la : ce sera peut-être avancer l'heure où on pourra supprimer la France.

Professeur d'histoire nationale en ce glorieux Collège qui porte le nom de France, j'ai le droit et le devoir de défendre la science dont la charge m'est confiée, et par là même le Collège où elle s'enseigne, la nation dont elle parle. C'est ce que je veux faire dans cette première leçon.

Je l'ai déjà fait l'an dernier (1), je le referai aujourd'hui. Je tâcherai de ne point répéter les mêmes termes, mais je développerai les mêmes opinions, et je m'animerai des mêmes sentiments. Et vous

(1) Collège de France, 3 décembre 1924, cours d'histoire et d'antiquités nationales, première leçon.

(2) Voyez l'introduction à la Revue qui porte ce nom, premier numéro.

(3) Je me sers d'une expression favorite et profondément juste d'Ernest Lavisse.

(1) Leçon du 5 décembre 1923, parue dans la *Revue Bleue* des 2-16 février 1924 (*Au sujet de l'Histoire-bataille*).

retrouverez tout à l'heure l'écho de choses dites, et très souvent dites, depuis vingt années que j'ai l'honneur de m'entretenir avec vous.

Oui, certes, je répéterai les mêmes pensées. Mais ce ne seront point les redites d'un vieillard qui s'attarde en ses théories, ce seront les insistances nécessaires et les affirmations consolidées d'un chercheur obstiné, d'un homme de bonne foi, d'un patriote de France, qui est plus que jamais convaincu de l'excellence morale de sa tâche, et que les événements du jour confirment sans relâche dans la connaissance de ses devoirs et la confiance dans ses idées.

Je me répéterai assurément, en disant que l'histoire est un métier de vaillance et de dignité, et que l'histoire de France en est le plus précieux ouvrage. Mais je répéterai des pensées utiles et belles, des mots de labeur et d'espoir, qui réconfortent et qui construisent : tandis que nos adversaires, eux, répètent des cris de colère et de rancune, qui découragent et qui détruisent. Ils font appel à l'oisiveté et à l'ignorance, et nous, nous prêchons l'instruction et l'effort. Répéter, contre ceux qui dénigrent l'histoire, qu'elle est un bienfait pour les hommes, qu'elle mène à la vérité et à la justice, c'est répéter une doctrine de bonté et de raison contre les malheureux apôtres d'un avenir de haines et de ténèbres. — Et si l'on me reproche d'aimer en l'histoire la besogne qui est mon gagne-pain, je répondrai aussitôt qu'en juillet 1914 on fit un jour un reproche semblable à des officiers qui se réjouissaient de servir.

***

Je dirai donc, sans crainte et sans réserve, qu'en s'attaquant à l'histoire on méconnaît les lois les plus sûres de la nature humaine et ses obligations les plus impérieuses. Car elle est tout ensemble l'impulsion d'un instinct, l'exercice de quelques vertus, la pratique d'une science, l'emploi d'une saine activité, une aide dans la conduite de la vie et une affaire de sentiment.

***

L'homme, dès son premier âge, éprouve le désir de connaître ce qui l'a précédé : il fait de l'histoire par instinct avant d'en faire par raison. Ce besoin, ce sens de « l'autrefois », si je peux dire, cette curiosité de l'inconnu dans le temps, manquent entièrement à l'animal : et tout le passé, même le plus récent, n'est qu'une table rase sur laquelle il ne verra jamais rien. Mais l'homme, par cela seul qu'il est homme, tourne invinciblement ses regards vers les mystères où se cachent les choses et les êtres évanouis, il éprouve l'âpre plaisir de monter vers ces obscures années et d'y mettre un peu de lumière. De l'effet, qui est son heure présente, il veut arriver à la cause, qui se dissimule dans les heures de la veille. Il se sent isolé, perdu, affolé, s'il ne sait pas son existence appuyée ou éclairée par celle des hommes dont il est sorti. De même qu'il imagine l'avenir pour deviner où il va, il scrute le passé pour trouver d'où il vient. L'une et l'autre aspirations sont inséparables en lui, elles résultent également de son essence spirituelle, sa pensée se penche vers l'aïeul avec le même attrait que vers le petit-fils, et l'éternité d'en arrière l'attire en même temps que l'éternité d'au delà, la veille de sa naissance en même temps que le lendemain de sa mort.

Vous aurez beau repousser l'histoire, chasser de votre esprit la notion du passé : elles s'imposeront à vous, plus tenaces que toutes les utopies ; car elles émanent d'une énergie intime de votre être, aussi inéluctable que le rêve de vos nuits ou la réflexion de vos jours.

Etre religieux, l'homme ne perdra jamais le souci de ses origines et des origines du monde. Le cours des siècles lui apparaît chargé d'effluves divins, et toute religion, de primitif ou de civilisé, est à base d'histoire. Les premières pages du livre sacré de la foi chrétienne sont des récits d'événements, dans les Évangiles et les Actes. Nul ne fut un fidèle d'Israël, s'il n'apporta d'abord à Moïse sa connaissance et son respect. Et l'une des plus sûres beautés du Catholicisme est de faire une place éminente à ceux qui ont agi ou souffert pour son Dieu, saints et martyrs. Les païens eux-mêmes, de Grèce ou de Rome, n'avaient pas de passion plus forte que de savoir comment le monde s'était formé et comment il avait vécu au temps des héros fils de dieux. Et Homère et Virgile, en écrivant leurs poèmes, ont entendu faire de l'histoire, aussi bien que nos enfants du peuple en apprenant leur catéchisme, ou que les indigènes de l'Afrique en racontant leurs fables sur la création de la terre, des espèces animales et des familles humaines.

L'homme est historien de naissance. Oh ! il l'est d'abord maladroitement, allant plus vite à l'erreur qu'à la vérité ; mais l'incohérence, la naïveté de ses tentatives pour découvrir le passé ne sont que des signes plus nets de l'irrésistible mouvement qui l'entraîne en amont de sa vie.

Regardez le plus ignorant des paysans : il s'arrête avec inquiétude devant de vieilles pierres, dolmens ou murailles en ruines, et il se demande qui les a plantées, saints ou démons. Et le sauvage fait de même ; et quand il appelle « pierres de foudre » les têtes de hache néolithiques (1), c'est qu'il cher-

(1) En dernier lieu, F. A. Schæffer, *Les Haches de pierre néolithiques du Musée de Haguenau*, 1924, p. 7.

che à s'expliquer leur apparition, et qu'il compose à sa manière un épisode de l'histoire universelle. Et l'enfant qui interroge son père ou son aïeul sur les rencontres de la promenade, — qui a bâti cette église? qui a détruit ce moulin? qui a soigné ce jardin? — l'enfant, lui aussi, en essayant ses premiers regards sur la terre, pose ses premiers pas dans l'histoire.

Vous n'échapperez pas à cette histoire, éducateurs mes amis. Si vous l'écartez un jour, elle reviendra quand même à vous, non plus en une marche ordonnée, mais en bonds fantaisistes. Vous ne voulez pas dire à vos enfants que ce palais a été habité par le roi Louis XIV : ils vous raconteront bientôt qu'il l'a été par quelque démon. Ils ignoreront que la colonne Vendôme est l'œuvre de Napoléon : mais ils sauront qu'elle a été dressée par quelque géant. Et quand ils n'apprendront plus que les cathédrales ont été construites par des évêques, ils affirmeront qu'elles ont servi de domicile à de bonnes fées. La vérité historique aura disparu : mais la légende, qui en émane et qui la déforme, refleurira de plus belle. L'admirable résultat pour l'école du progrès !

Un homme ne serait ni un être d'intelligence ni un être de sentiment, s'il fermait les yeux à son passé ou à son avenir, s'il ne cherchait point à saisir et à renforcer les liens qui l'unissent à ses aïeux et à sa postérité, à l'humanité d'hier et à celle de demain. Vous qui prônez si haut nos devoirs envers l'humanité, rappelez-vous donc que l'histoire est l'étude de cette humanité depuis qu'elle est sortie du chaos. Le jour où vous chasserez cette étude, vous refuserez de connaître les premières étapes des sociétés humaines, et je vous assure que nous n'aurons plus le désir de préparer les prochaines, qui seront l'histoire de demain, et les destinées futures de l'homme nous deviendront aussi indifférentes que ses destins passés. Nous ne serons plus dans le temps éternel que de misérables épaves, détachées brutalement de l'ouvrage des siècles, allant à la dérive sans espoir d'atteindre un rivage, et condamnées à disparaître sous les vagues des heures impitoyables. Et la chaîne de l'humanité vivante sera pour toujours brisée.

***

Je reconnais que les livres d'histoire puissent offusquer quelques âmes candides ; car, vraiment, il y a là-dedans trop d'actions vilaines et trop de méchantes gens. — Mais exposer le mal, ce n'est point l'encourager, et l'historien ne fait pas autre chose que le plus vertueux des moralistes ou le plus saint des prêtres, obligés eux aussi, en analysant l'âme humaine, d'en signaler les vices et d'en définir les péchés. Je rapproche ici, et à dessein, l'historien, le prêtre et le moraliste. Car chacun d'eux, à sa manière, tient école de vertu.

Voilà surtout ce que j'aime dans l'histoire, et qu'elle met en branle quelques-unes des meilleures facultés du cœur humain : de ce qu'elle fait acte de vertu, je l'en estime plus que de faire œuvre de science. Car je suis de ceux qui placent les devoirs de l'âme au-dessus des beautés de l'esprit, les paroles de bonté au-dessus des découvertes de la raison, la propagande de saint Paul au-dessus des victoires de Jules César. Et à bien examiner, et en savant même, les événements du passé et le mouvement des siècles, la vérité ne perd aucun de ses droits en sacrifiant au sentiment : car la charité de saint Paul et la mort de Jésus-Christ ont produit plus de faits d'histoire, ont changé plus de choses et d'êtres, que les guerres des Césars et l'empire des Augustes.

Je dirai donc que l'histoire, aussi bien que la morale du philosophe ou la piété du prêtre, éveille et surexcite les meilleurs penchants de notre âme : il s'agit de l'histoire telle que nous voulons la faire (1), celle qui n'exalte ni un chef ni un peuple, celle qui regarde les faits plutôt que les hommes, celle qui, allant toujours droit son chemin de vérité, s'avance lentement vers le passé, comme les mages à l'étoile, pour plus de lumière dans le ciel et plus de certitude sur la terre.

***

L'histoire enseigne d'abord la reconnaissance (2) ; c'est là le mot essentiel de ces vingt années de leçons, et je n'ai pas à m'excuser de le répéter une nouvelle fois. Par elle, nous disons ce qu'ont fait les artisans de la justice, de la charité, de l'espérance et du travail, comment ils se sont dévoués pour amener le genre humain à la paix et à la liberté. J'admire, autant que pas un, la Déclaration des Droits de l'Homme et c'est pourquoi je veux raconter la vie de ceux qui l'ont écrite et dont quelques-uns sont morts pour la défendre. Effacer l'histoire, c'est ensevelir dans le néant ceux qui ont fait notre existence morale, et qui, après Dieu, ont été nos créateurs. Oublier saint Paul et Jésus-Christ, c'est les torturer ou les faire mourir une seconde fois, et d'un martyre plus décisif encore que le supplice consenti par Ponce Pilate ou Néron, c'est ajouter la nuit éternelle à l'agonie d'un jour. Mais parler d'eux, lire leur vie, dire leurs leçons et leurs souffrances, c'est faire envers eux acte de gratitude, de charité et de piété ; c'est les rému-

(1) Voyez la leçon du 5 décembre 1[illegible].

(2) J'ai développé ce thème, avec d'autres arguments, [illegible] la leçon du 5 [illegible] 1[illegible].

nérer, les récompenser de ce qu'ils ont fait pour nous. Et de même, retracer les peines des laboureurs innombrables, obscurs et tenaces, qui ont façonné la bonne terre de France, qui lui ont donné le blé, le sillon et la charrue, c'est également murmurer une parole et comme une prière de reconnaissance vers ceux qui vous ont fourni le pain quotidien. Ne mangez donc pas ce pain sans vous souvenir de ceux de qui vous l'avez reçu : l'animal lui-même connaît et remercie la main qui le nourrit.

Laissez-moi vous parler un instant comme j'aimerais à parler à des écoliers de nos campagnes. — Ces hommes dont l'histoire vous raconte les faits et les œuvres, ce sont vos aïeux, tout comme vos grands-parents. Sans eux vous n'existeriez pas, vous n'iriez pas travailler à l'école, prier à l'église, rire sur les chemins et vous réchauffer au feu de la maison Ce sont eux qui ont bâti cette école, ouvert cette église, dressé ce chemin et allumé ce foyer N'êtes-vous point heureux et fiers d'avoir une patrie? elle fait que vous ne craignez rien en courant sur les routes, que la terre de votre père portera pour vous sa moisson prochaine, que vos amis comprennent votre langage, et que votre mère vous embrasse sans pleurer. Plus tard, quand vous quitterez le village pour quelque aventure lointaine, comme vous serez heureux d'y revenir un jour, de retrouver la chambre de votre enfance et les sourires de vos vieux parents! Étudier l'histoire de France, c'est aussi un retour au foyer familial, c'est reconnaître le visage et recevoir l'accueil de vos ancêtres, et c'est leur répondre par un geste de remerciement.

***

L'histoire, ensuite, enseigne la justice. Elle est l'atelier des jugements nécessaires, un tribunal chargé de juger les actes et les hommes, mais un tribunal qui prend l'initiative de toutes les enquêtes, et, tandis que la magistrature publique ne s'occupe que de punir le mal, elle a le droit de constater le bien. Comme les autres cours de justice sont incomplètes et timides au regard de la nôtre! Elle veut pénétrer partout, jusqu'au fond des âmes de ceux que leurs compatriotes ont absous ou amnistiés. Elle est la dispensatrice des sentences de revision ou de cassation, qui déchirent les sanctions aveugles du succès ou de la gloire. Et elle est en même temps une sorte de conseil d'Église, qui, devançant les mystérieuses volontés de la Providence, s'en va chercher dans l'ombre les humbles et les malheureux, pour les remettre, s'ils en sont dignes, à une place d'honneur, pour rendre à tous les braves gens, riches ou prolétaires, le tribut d'admiration auquel ils ont droit.

J'ai dit « conseil d'Église » : car il y a dans le pouvoir de l'histoire quelque chose de religieux, de sacerdotal. Qu'a fait l'Église chrétienne, sinon d'adorer en Sauveur des hommes cette merveille de bonté et de bon sens que fut Jésus-Christ, et que l'Empire Romain avait laissé condamner? Qu'a fait la philosophie grecque, qui fut, elle aussi, une Église universelle, sinon de mettre au sommet de la grandeur morale un Socrate victime d'un tribunal politique? Et quand nous, historiens d'aujourd'hui, nous allons chercher, pour en faire un long chapitre de nos livres, l'œuvre d'un Vincent de Paul ou d'un Jean-Baptiste de La Salle, ou, encore, la besogne continue des laboureurs de la Brie ou des vignerons du Médoc, ou encore, à côté des hommes (car il y a aussi, parmi les choses, des victimes et des méconnus), quand nous consacrons des pages nombreuses ou de grandes leçons à des cathédrales, à des routes, à des villages même, que faisons-nous, sinon rendre justice et renom à des existences ou à des ouvrages qu'avait condamnés à l'oubli la célébrité bruyante et malsaine des rois et des conquérants?

Ceux-là, les conquérants, n'ayez crainte, la véritable histoire, celle qui réfléchit et qui raisonne, qui est droite et sincère, ne sera jamais dupe des flatteries intéressées qui ont salué leurs victoires et couronné leurs tombeaux (1). Vous avez vu, l'an dernier, de quelle manière rude et sereine nous avons jugé Jules César, reprenant contre lui la sentence de l'abbé de Saint-Pierre (2), cet aimable évangéliste de la paix mondiale. Et si nous avons un jour à juger Charlemagne, Louis XIV ou Napoléon, rien ne nous empêchera de prononcer contre eux une sentence d'honnête homme, je veux dire d'historien équitable ; et si nous avons un jour à parler du Dix-Huit Brumaire ou du Deux Décembre, nous en parlerons comme nous avons fait du passage du Rubicon, comme d'un crime. Car il nous importera peu que Napoléon, Louis XIV et Charlemagne aient été rois et empereurs en France : quand la justice est en jeu, l'histoire se résigne à ne plus entendre la voix de la patrie.

A plus forte raison n'est-elle l'esclave ni d'une coterie politique ni d'une confession religieuse ; et c'est peut-être cette volonté d'une indépendance souveraine qui éloigne d'elle, aujourd'hui, les hom-

(1) Voyez la leçon du 6 décembre 1922, *Questions d'Empires* (*Revue Bleue* des 7 et 21 juillet 1923).

(2) Voici sa phrase fameuse sur César (je rétablis l'orthographe actuelle) : « Un scélérat célèbre par ses grands talents qui a su cacher de très mauvaises intentions et son ambition injuste sous l'apparence de services effectifs » ; *Ouvrages politiques*, t. XI, p. 40.

mes de certains partis. Car elle ne patronne ni l'impérialisme ni le despotisme, elle n'absout ni la ploutocratie ni la démagogie, et elle reconnaît tantôt que les rois ont fait d'admirables choses et tantôt que les peuples ont fait des choses aussi admirables que les rois.

***

L'histoire enseigne enfin la loyauté, la franchise. Je n'admets pas un seul instant qu'un historien puisse se tromper à son escient, nous tromper en connaissance de cause. Car ce serait saboter la science, et je vous ai dit souvent que chez l'ouvrier de tout métier, terrassier ou savant, le sabotage est un acte de trahison (1).

Mais l'historien peut se tromper à son insu ; et il faut qu'il le sache, qu'il se souvienne toujours que, comme tous les juges, il est accessible à l'erreur. L'histoire est bien un tribunal, mais ce n'est pas un tribunal sans appel. Nous revisons sans cesse nos jugements, et, à la différence des hommes politiques, nous sommes de ceux dont le siège n'est jamais fait.

On a reproché à quelques-uns d'entre nous de s'être enfermés en de petits sujets de travail, sans éclat, sans largeur, ceux-ci, en une seule guerre de Rome, ceux-là, en une seule commune de l'Ile-de-France ou un seul quartier de Paris : mais, s'ils se sont volontairement absorbés dans les minuties infinies d'une tâche toujours la même, c'est qu'ils ont voulu, en discutant à fond tous les témoignages, atteindre une vérité qui fût acquise pour toujours. Mieux vaut être juge impartial dans une affaire de clocher qu'avocat éloquent dans une cause célèbre.

A d'autres, plus épris des vastes problèmes, on a reproché leurs contradictions. Mais c'est au contraire la marque d'une âme franche et courageuse, que de savoir se contredire. Se contredire, pour un historien, ce n'est pas, dans un même livre, dire blanc et noir, plaider le pour et le contre ; c'est, dans les années successives d'une longue vie de travail, c'est passer d'une recherche trop rapide à une réflexion plus intense, d'une affirmation de jeunesse à une solution de maturité. Nous qui vivons dans une dure besogne toute notre vie d'homme, nous qui n'arrêtons jamais le mouvement de notre pensée à travers le doute et l'effort, la contradiction est chez nous le résultat de l'activité continue de notre esprit et de la parfaite loyauté de notre âme.

C'est ce qui est arrivé à Fustel de Coulanges, notre vrai chef spirituel, non seulement par les facultés supérieures de son intelligence d'historien, mais aussi par cette vertu profonde et tranquille qui fit de lui un exemple de vie autant qu'un modèle de science. En sa jeunesse, lorsqu'il écrivit sa thèse sur *Polybe* ou même sa *Cité Antique*, de quelle admiration n'a-t-il pas salué l'avènement de l'Empire Romain ! « L'association humaine s'élargit », a-t-il dit ; « et il le fallait, pour que les arts de la Grèce fussent révélés à toutes les nations, pour que les lois de Rome fussent répandues dans tout l'Occident, pour que le sentiment de l'humanité et de la charité prît racine dans les cœurs » (1). Et longtemps après, à ce seuil de la vieillesse qui devait être pour lui le seuil de la mort, lorsqu'il eut épuisé ses forces à analyser tous les éléments de l'Empire des Césars, il prononça contre lui la formule de condamnation (2) : « Durant quatre siècles d'une paix continue qui aurait pu être si féconde, l'homme n'a fait aucune découverte. La science n'a pas avancé d'un pas. Aucune conquête n'a été faite sur l'ignorance et les préjugés (3). » — Et moi qui ne suis qu'un élève de Fustel de Coulanges, plaise à Dieu qu'il m'arrive de me contredire comme il osa le faire lui-même : car c'est alors que l'intuition orgueilleuse des jeunes années aura fait place à l'expérience de trente ans d'attention soutenue ; et c'est alors, en rejetant sans regret une opinion qui me fut chère, que je sentirai bien que l'histoire est un apprentissage de devoirs.

Camille JULLIAN,
de l'Académie française.

(A suivre.)

(1) Leçon du 1er décembre 1920 (*L'Age du fer, le métier et la loi morale du travail*).

(1) [illegible] 1858 ; *Polybe*, p. 211 [illegible]

(2) *Institutions*, II, p. 217. A [illegible] vers 1[illegible]

(3) Voyez la leçon du 6 décembre 1922, *Questions d'Empire*.

LA COTE D'AZUR AU XVIIIe SIÈCLE

Mme DE GENLIS, SAUSSURE ET THOMAS

La côte d'azur ou, comme nos pères l'appelaient simplement, la côte, n'est à la mode que depuis le XIXe siècle. Pourtant, au siècle précédent, quelques-uns de nos compatriotes l'ont vue et décrite. Ils ne voyageaient pas avec autant d'aise et de commodité que nous, et ils se plaignaient, avec raison, des chemins et des auberges. Mais leurs relations offrent parfois un vif intérêt. Les trois meilleures qu'on me permettra d'analyser

ici, sont celles de Mme de Genlis, de Saussure et de Thomas.

Mme de Genlis franchit la Corniche en jetant de petits cris d'effroi qu'on n'a pas envie de lui reprocher.

Saussure sait animer les scènes qu'il nous présente et il a quelque chose de calme et de serein qui nous attache.

Thomas jouit avec ravissement du bon soleil, de la verdure et des aspects de la Méditerranée.

I

Mme de Genlis entreprit son voyage en 1776. Le duc de Chartres, le futur duc d'Orléans — celui qui sera Philippe-Egalité — désirait obtenir la survivance de la charge de grand-amiral que possédait son beau-père, le duc de Penthièvre. Il voulut faire, au moins, une croisière, et il partit pour Toulon. La duchesse, sa femme, l'accompagna jusqu'à ce port. Elle avait emmené M. et Mme de Genlis, la jeune comtesse de Reuilly, plus tard duchesse d'Aumont, un écuyer, deux femmes de chambre et quatre valets.

Le duc parti, la duchesse, par un coup de tête et sans demander la permission de la cour, résolut d'aller rendre visite à son grand-père, le duc de Modène. Elle se mit en route pour Antibes et Nice ; depuis longtemps elle souhaitait de voir Nice et comptait s'y arrêter quelque temps.

Mais à Antibes, elle rencontra le marquis de Clermont d'Amboise, ambassadeur de France à Naples, et ses deux secrétaires, le comte d'Hinnisdal et le chevalier de Moustier, qui venaient s'embarquer pour Gênes. Sur les instances de la duchesse de Chartres, Clermont d'Amboise consentit à descendre à Nice avec elle.

Or, il fallut attendre à Antibes durant dix jours un vent favorable. Heureusement, Clermont d'Amboise chantait à merveille et avec la plus belle basse-taille. D'Hinnisdal et Moustier, très aimables et galants, se déclarèrent, d'Hinnisdal, le sigisbée de Mme de Reuilly, et Moustier, le sigisbée de Mme de Genlis. On ne s'ennuya donc pas pendant cette sorte de quarantaine : on causait agréablement et on faisait de la musique ; Mme de Genlis avait apporté sa harpe dont elle jouait chaque soir avant de se mettre au lit.

Enfin, surgit un vent propice. On quitte Antibes ; on vogue vers Nice ; une felouque, chargée de troupes, escorte la princesse pour la défendre au besoin contre les corsaires, et là-dessus l'imagination de Mme de Genlis s'enflamme ; elle rêve de glorieux dangers, de combats, d'enlèvements, etc. ; pour amuser ses amis, elle improvise un roman — c'est, du moins, ce qu'elle nous conte.

Ces dames trouvèrent Nice « délicieux ». Elles y passèrent six jours ; elles firent de longues promenades sur le bord de la mer et sur les montagnes ces montagnes si fleuries, si parfumées, et, lorsqu'il fallut se réembarquer, elles eurent l'idée d'aller à Gênes par la voie de terre.

Voyage difficile et périlleux. Il fallait prendre le chemin de la Corniche, et ce nom seul de Corniche avait quelque chose de terrible. Un muletier que Mme de Genlis et Mme de Reuilly interrogeaient, leur répondit naïvement qu'il craignait, non pour elles, mais pour ses mulets, parce que l'année d'auparavant deux de ses bêtes avaient péri, écrasées par des morceaux de roche qui s'étaient, comme il arrivait souvent, détachés de la montagne.

La duchesse de Chartres, Mme de Reuilly et Mme de Genlis n'eurent pas peur d'être lapidées. Elles décidèrent de franchir la Corniche en chaises à porteurs ; elles envoyèrent par mer leurs femmes, leurs bagages, et pour quelques jours Mme de Genlis se sépara de son inséparable harpe ; les hommes, Clermont d'Amboise, d'Hinnisdal, Moustier et Genlis, devaient voyager à dos de mulet.

Les débuts de l'expédition furent charmants. A La Turbie, le commandant de Nice fit servir à la duchesse sous une feuillée couverte de guirlandes un excellent déjeuner. A Eze, d'une voix unanime, la petite troupe jugea que la situation était admirable.

Mais on eut quelques transes. Cette Corniche méritait bien son nom : c'était presque constamment une vraie corniche, et parfois si étroite qu'une personne pouvait à peine y passer. Les dames, voyant, à gauche, une muraille d'énormes rochers et à droite le bord d'un précipice au fond duquel la mer roulait avec fracas, ne pouvaient, par instants, réprimer un cri d'effroi. Leurs porteurs n'inspiraient guère la confiance : ils parlaient une langue inintelligible, ils juraient, ils se querellaient sans cesse et, à certains moments, dans des accès de colère, ils ne portaient plus la litière que d'une main afin de faire de l'autre main des gestes menaçants. C'est pourquoi nos voyageuses mettaient fréquemment pied à terre, et leurs compagnons, leur tenant le bras, les aidaient à passer.

« On respira de Monaco à Menton : le chemin était beau et on trouva Menton agréable ; citronniers et orangers embaumaient l'air.

Après Menton, on eut de nouveau un chemin affreux ; mais on oubliait les précipices en regardant les jolies cascades, et à Bordighera on admira et les palmiers et « le point de vue le plus ravissant qu'on eût encore rencontré ».

Ospedaletti qu'on atteignit à la nuit tombante, n'offrit à nos Français et Françaises qu'un gîte détestable. Les trois dames partagèrent la même chambre ; la duchesse de Chartres coucha dans une espèce de lit fait avec des couvertures de mulet et du feuillage ; Mmes de Reuilly et de Genlis, tout habillées et enveloppées dans les manteaux de leurs sigisbées, s'établirent sur de grands tas de blé ; mais elles dormirent mal, car elles se réveillaient chaque fois que les grains glissaient et s'éboulaient sous elles.

Le lendemain, le chemin fut encore très mauvais. Mme de Genlis le fit presque toujours à pied, tantôt le long des rochers, tantôt sur un rivage semé de gros cailloux pointus. En arrivant à Gênes, elle avait les pieds enflés, pleins de cloches, et les semelles de ses souliers à peu près emportées.

Tel fut pour Mme de Genlis le voyage de la Corniche, « le plus dangereux, dit-elle, et, en même temps le plus curieux qu'on pût faire ». Peut-être ne courut-elle pas autant de périls qu'elle le prétend. Mais son témoignage est digne de foi. Le récit, bien qu'écourté et un peu vague, donne l'idée de ce sentier de montagne qu'elle suivit et que d'autres ont, plus tard, qualifié de pénible, d'affreux, d'épouvantable.

II

Nombre de pages du cinquième tome de l'ouvrage d'Horace-Bénédict de Saussure, *Voyages dans les Alpes* — n'intéressent que les amateurs de géologie ; nombre d'autres contiennent d'attachantes descriptions de la nature.

Saussure voulait étudier la chaîne des Alpes dans sa partie la plus basse et il alla deux fois à Nice, d'abord dans l'automne de 1780, puis au printemps de 1787.

La première fois, il venait de Gênes, et pendant qu'une felouque portait à Nice ses bagages et sa chaise de poste, il cheminait à dos de mulet par Voltri et Savone, Alessio et Oneille, San Remo et Vintimille, « la vieille et pauvre ville », sur la rive ou *riviera*, non sans danger, car le sentier, dit-il, taillé en corniche sur la mer ou sur d'affreux précipices, est étroit et glissant en bien des endroits. Mais, pressé par le temps — la pluie l'avait retenu à Gênes durant onze jours — il fit, en poste, et souvent de nuit, le trajet d'Antibes à Genève.

La seconde fois, Saussure vit avec plus de soin la région de Nice, d'Antibes, de l'Estérel, de Fréjus et d'Hyères.

Il faut donc, comme Saussure, joindre les deux relations, celle de 1780 et celle de 1787. Le savant ne paraîtra pas dans cet exposé. Mais, lors même que Saussure ne cache pas sa science, il n'a rien d'aride et de triste ; sobrement, rapidement, il peint les impressions qu'il reçoit, ainsi qu'il s'exprime, des belles et grandes scènes que présente la montagne ; à l'exactitude de l'observation et à la sagacité des vues, il unit, a dit Sainte-Beuve, quelque chose des sentiments du poète.

Il ne s'arrête à Menton que pour faire rafraîchir ses mulets, mais il admire les jardins d'orangers et de citronniers qui parfument l'air à une grande distance, et l'agréable situation de la ville construite en partie sur le rivage de la mer et en partie sur le penchant d'une colline qui forme un promontoire.

Puis, par La Turbie et par Eze « bâti sur la cime d'un pain de sucre calcaire », il descend à Nice. « La ville, dit-il, est au bord d'un golfe ouvert au midi et fermé au nord et à l'ouest ; de hautes montagnes la défendent des vents du nord ; des collines plus basses entourent le petit bassin qui la renferme, y concentrent les rayons du soleil et y font régner un printemps perpétuel. »

Au sortir de Nice, après avoir traversé le faubourg des Anglais où les murs dérobent malheureusement la vue des jardins, il entre dans des prairies et de là dans le bois qui borde le Var, et il passe à gué, avec plus d'ennui que de danger, les bras nombreux de ce « vilain torrent. »

Lorsqu'il atteint Antibes, il profite des deux heures de jour qui lui restent pour aller au rocher de Notre-Dame de la Garde jouir d'une vue ravissante : à l'ouest, les îles, le golfe, Nice, Antibes, et au nord, les Alpes couvertes de neige qui couronnent des coteaux verts et bien cultivés... et il pense aux environs de sa chère Genève.

De Cannes, ville de matelots et de pêcheurs, il se dirige vers la Napoule et l'Estérel.

La maison de poste de la Napoule, c'est Minelle, maison solitaire entre la montagne et les bois, vrai repaire de voleurs où le courrier de Rome a été naguère dépouillé.

L'Estérel est un hameau de trois maisons dans un endroit sauvage ; mais au-dessous sont des bois et une jolie prairie qui rappelle à Saussure les hautes Alpes de Suisse. Il dîne à l'Estérel beaucoup mieux qu'il ne l'espérait, et à trois quarts de lieue il arrive au point le plus élevé du passage, entre des rocs de porphyre tendre à fond jaunâtre. C'est non loin de là, du côté d'Antibes, dans la partie entièrement découverte du grand chemin, entre des pointes saillantes où sont placées leurs sentinelles, que les brigands arrêtent le voyageur. Si la maréchaussée survient, un coup de sifflet ou quelque autre signal donné par leurs émissaires

les avertit, et ils se jettent aussitôt dans les bois où il est impossible de les poursuivre, car le taillis est très épais, rempli de gros blocs de pierre, sans le moindre sentier, et l'on ne peut y pénétrer qu'avec une extrême difficulté. Ce taillis se nomme le bois de l'Estérel ; il est peuplé de pins et de chênes-liège, sous lesquels croissent des arbousiers, des cistes et des bruyères ; il s'étend jusqu'à la mer ; c'est, dit Saussure, le refuge des forçats qui s'échappent des galères de Toulon et comme la pépinière de tous les larrons du pays.

Un peu après qu'il a quitté l'Estérel, Saussure découvre les vallées de Fréjus et de Saint-Raphaël, la mer, ses promontoires, et il juge cette vue très agréable et très variée. Mais il voit avec peine à droite et à gauche de la route une quantité de terres incultes : que de vastes solitudes, que de bruyères inutiles, parsemées d'arbrisseaux et de pins rabougris !

De Fréjus au Luc il remarque avec une douloureuse surprise la pâleur et la mine maladive des habitants : le pays est plat, marécageux, couvert de brouillard.

Du Luc, Saussure se rend à Hyères: Il fait en barque le tour des îles, puis monte au Mont des Oiseaux et de là, il voit, du côté de la mer, Toulon, sa rade, les bâtiments de toute espèce dont fourmille la mer ; de là, il voit, du côté de la terre, la ville d'Hyères, ses jardins, ses salines et les riches vallées de Cuers et des trois Solliès. Spectacle magnifique de la puissance de l'homme unie à la puissance de la nature ! D'une part, l'imposant appareil de la plus grande force militaire de la Méditerranée ; d'autre part, la plus fertile contrée de la Provence sous le climat le plus doux qui soit !

III

Antoine-Léonard Thomas, membre de l'Académie française, homme de bien et d'honneur, avait un style pompeux et ampoulé. Aussi disait-on de lui qu'il pratiquait avec simplicité la vertu, mais qu'il ne pouvait en parler qu'avec emphase, et l'on sait que Voltaire proposait de remplacer le mot galimatias par le mot galithomas. Devaines juge qu' « il a toujours *tâché* et cru suppléer au talent par l'exagération ».

En 1781, voyant sa santé dépérir, il pensa que le climat du Midi pourrait la rétablir. Il se rendit d'abord à Hyères, puis à Nice.

Dans les commencements de son séjour, il fut déçu. L'air était soit trop humide, soit trop sec ; les cheminées manquaient ; plusieurs journées furent sombres ; des tempêtes terribles menacèrent de déraciner les arbres ; le mistral avait quelque chose de plus pénétrant et de plus dur que les vents de Paris.

Mais le soleil fut rarement inconstant, et Thomas, bientôt résigné, se contente de ce bon, de ce magnifique soleil qui lui donne presque quotidiennement quatre ou cinq heures de félicité et qui devait être jadis adoré sur la terre. La mer lui paraît admirable : tantôt brillante et unie comme la glace, elle semble n'avoir que le mouvement de la lumière solaire qui se balance et se confond avec elle ; tantôt elle se noircit, se roule, se brise impétueusement sur le rivage comme si elle allait l'engloutir.

Les lettres de Thomas en 1782 nous ont transmis fidèlement ses impressions.

D'Hyères, le 12 août, il écrit à Ducis que le fil de ses jours devient moins frêle, devient plus capable de résister aux secousses de la vie. C'est le renouveau : au milieu des haies et des buissons, le grenadier commence à rougir ; les fleurs du pêcher font un effet charmant parmi les feuilles naissantes ; les fraises ont les plus belles couleurs et la verdure revêt un éclat qu'on ne trouve nulle part. Quel pays que ce Midi où la nature verse avec profusion l'eau et le soleil ! Quelle joie d'errer dans les montagnes parfumées !

De Nice, le 17 décembre, il marque à Mme Necker que partout où il se promène, l'air semble l'air du printemps, un air composé d'aromates ; qu'il a derrière lui les Alpes blanchies par les neiges, au-dessus de lui un ciel resplendissant d'azur et un soleil qui répand la chaleur la plus douce, autour de lui des montagnes couvertes de jardins et d'une foule de villas qu'on croirait suspendues aux rochers, au-dessous de lui, dans la vallée, le terrain le plus riche et le plus cultivé, devant lui le « miroir immense » de la Méditerranée qui s'enfonce et se perd dans l'horizon.

Il ajoute qu'un jour, pendant plusieurs heures, près du fort de Montalban, il a contemplé un grand tableau : il voyait Nice à ses pieds, Antibes au couchant et Monaco vers le midi ; il dominait le port de Villefranche, la mer et les vaisseaux qui sur la mer se dirigeaient vers Gênes ; quel homme ne penserait que dans une telle contrée la nature a tout fait pour le bonheur des habitants?

Puis, le 28 décembre, de Nice, il assure Ducis qu'il n'a jamais eu de plus beaux jours, que la température est plus égale qu'à Hyères, qu'il jouit d'un climat délicieux, que certains sites sont enchanteurs et qu'il découvre à chaque pas les points de vue les plus pittoresques.

Arthur CHUQUET,
Membre de l'Institut.

LE SECOND MINISTÈRE BALDWIN

En novembre 1923, le parti conservateur qui, une année auparavant, sous la conduite de Bonar Law, rompant la Coalition conclue en mai 1915 par le Cabinet Asquith et maintenue après l'armistice par David Lloyd George, avait pris le pouvoir entre ses seules mains, occupait à la Chambre des Communes 346 sièges contre 115 aux libéraux et 147 aux travaillistes. Cette majorité de plus de 74 voix lui eût permis, selon toute vraisemblance, de durer sans encombres jusqu'au terme normal du mandat législatif.

On n'a pas oublié comment, devant la persistance d'une grave crise de chômage à laquelle il ne voyait d'autre remède que d'élever des barrières douanières contre la concurrence étrangère en même temps que d'obtenir pour les produits de la mère-patrie un régime de préférence sur les marchés de l'Empire britannique, M. Stanley Baldwin qui, par un avancement d'une rapidité inouïe, avait succédé en mai dans les fonctions de premier ministre à son chef Bonar Law, malade et mourant, et qui se trouvait lié par la promesse solennelle de celui-ci aux électeurs de n'entreprendre aucune réforme du tarif sans leur en avoir référé expressément, provoqua de lui-même la dissolution du Parlement et une nouvelle consultation électorale, afin de se faire donner ces pouvoirs qui lui manquaient.

Dire que le résultat fut un désastre serait passablement exagéré, puisque, cette fois encore, les conservateurs revinrent à Westminster les plus nombreux : 258 contre 158 libéraux et 191 travaillistes. Ce qui est vrai, c'est qu'ils n'étaient plus de force à l'emporter sur les deux autres groupes réunis. Ces deux groupes auraient fort bien pu ne pas s'unir : beaucoup de choses les divisaient. Mais M. Asquith, qui demeurait à la tête du premier, ne voulut tenir compte que de leur commune campagne en faveur du libre-échange, arche sainte de son parti. Avec de grands gestes d'anathème, chassant les audacieux qui avaient tenté d'y porter une main sacrilège, il installa en leur place au banc des ministres le parti ouvrier de M. Ramsay Mac Donald, parti imbu de théories socialistes et dont l'aile gauche allait jusqu'au communisme. Ce parti ne représentant pas le tiers de l'assemblée et comptant un bon cinquième de voix de moins que la seule opposition conservatrice, les libéraux se flattaient qu'il ne subsisterait qu'avec leur permission, qu'il ne ferait que ce qu'ils lui laisseraient faire, et que, le jour où cela leur plairait, rien ne les empêcherait de le renverser aussitôt.

Qu'avec leur permission, le Cabinet Mac Donald ait pu subsister neuf mois et poursuivre, neuf mois durant, ses expériences étatistes, bien des gens en Angleterre ont peine à le leur pardonner. A l'annonce de plus d'une de ces expériences, M. Asquith et ses lieutenants ont fait la grosse voix ; ils ont pris des airs belliqueux ; ils ont menacé d'une résistance irréductible ; une fois ou deux, ils ont réussi à les tenir en suspens ; plus souvent, ils ont fini par lever leur veto, moyennant quelque amendement de pure forme, parce qu'ils auraient craint de passer pour réactionnaires, parce que des réformateurs plus hardis qu'eux-mêmes les eussent dénoncés comme de faux amis du peuple, parce qu'il y a un engrenage fatal de la complaisance et de la complicité, et parce qu'ayant une fois commencé à soutenir le gouvernement travailliste, on ne pouvait décemment le lâcher avant de lui avoir donné le temps de faire ses preuves.

Dès le mois d'avril ou de mai, certains libéraux commençaient d'ailleurs à se lasser de ce rôle de « bœufs patients » attelés sous le joug socialiste : au premier rang d'entre eux, M. Lloyd George qui, tant de fois dans ses discours de Premier Ministre, s'était attaqué au péril rouge, et qui, par des collaborateurs de confiance tels que M. Winston Churchill, s'était efforcé de grouper dans les cadres définitifs d'un nouveau parti tous les défenseurs de l'ordre social. A plus d'une reprise, il sembla que les deux fragments mal recollés du libéralisme fussent de nouveau sur le point de se disjoindre. Des conciliabules mystérieux se tinrent, où le bruit courut que l'on n'était pas d'accord, mais que suivirent des communiqués optimistes. Malgré tout, la désinvolture avec laquelle les travaillistes traitaient des alliés sans qui ils n'eussent pu ni accéder ni se maintenir au pouvoir, la férocité avec laquelle ils les combattaient dans les circonscriptions, loin de consentir à s'entendre avec eux sur un partage équitable des sièges, devenaient intolérables.

En plusieurs occasions, le Cabinet Mac Donald avait eu l'adresse de se ménager une majorité de rechange, de s'assurer les voix conservatrices là où les libéraux faisaient défection : c'est ainsi qu'ayant eu l'appui des libéraux contre les conservateurs pour repousser le projet de construction d'une base navale à Singapour, il s'était appuyé sur les conservateurs pour obtenir, en dépit des libéraux, le vote de son programme de croiseurs (présenté aux travaillistes comme un remède au chômage) et le vote de son programme d'aviation.

Pour continuer à marcher sur la corde raide, il lui fallait, sans une défaillance, manœuvrer de

droite et de gauche son balancier. Or, voici coup sur coup deux faux mouvements : Le traité avec les Soviets, signé sous des influences occultes au moment où l'on annonçait la rupture, et qui, sans obtenir en échange aucune promesse de Moscou, promet de l'argent à Moscou alors qu'on n'en trouve pas en Angleterre assez pour les besoins de l'industrie britannique ; l'abandon, sous une pression politique, des poursuites intentées au directeur d'une revue communiste qui incitait l'armée et la marine à se révolter pour établir la dictature du prolétariat. Dans un cas comme dans l'autre, le Cabinet Mac Donald s'aliène à la fois libéraux et conservateurs ; pas plus les uns que les autres, ls n'admettent cette atteinte aux intérêts nationaux, cet empiètement du pouvoir exécutif sur le pouvoir judiciaire, cet asservissement des ministres responsables à des comités secrets, non prévus et non autorisés par la Constitution, cette prédominance de plus en plus marquée des éléments les plus extrêmes.

Au début d'octobre, les Chambres, en vacances depuis le milieu d'août, sont convoquées en session extraordinaire parce que les choses marchent une fois de plus très mal en Irlande : lors de la Constitution de l'État Libre, le tracé de la frontière qui le sépare des comtés du Nord, demeurés partie intégrante du Royaume-Uni, a été laissé en suspens ; une Commission mixte devait s'en occuper ; le Nord, qui a de fortes raisons de craindre un sérieux remaniement territorial à son détriment, refuse de nommer son représentant à la Commission ; le Cabinet britannique a besoin d'une loi qui l'autorise d'urgence à passer outre et à constituer lui-même la Commission.

Ses adversaires comptaient lui livrer bataille, dès la reprise de la session normale, au sujet du traité avec les Soviets. Ils ne peuvent, à cet égard, anticiper sur l'ordre du jour. Ils peuvent, en revanche, soulever d'autres questions ; et ils ne s'en font pas faute. Les conservateurs proposent de censurer l'arrêt des poursuites communistes ; les libéraux se contentent de réclamer une enquête. Un instant, les travaillistes se flattent de battre, selon la coutume, les conservateurs avec l'aide des libéraux, puis les libéraux avec l'aide des conservateurs. M. Baldwin annonce qu'il ne se prêtera pas à ce jeu et que son parti soutiendra l'amendement libéral. M. Mac Donald, qui croit tenir les éléments d'un appel triomphal aux électeurs, décide d'accepter le combat et repousse toute demande d'enquête. Le 8 octobre, il est mis en minorité par 364 voix contre 198. Va-t-il démissionner ? Non ; il obtient du Roi la dissolution de la Chambre et, dans l'espoir de gagner l'ennemi de vitesse, fixe les élections à la date la plus proche que permette la loi : le mercredi 29 octobre.

Libéraux et conservateurs l'ont emporté à la Chambre par leur union ; par leur union, ils sont maîtres de l'emporter devant le pays ; le terrain est tout indiqué : la lutte contre le socialisme. Aux libéraux qui reculeraient devant une telle union, de peur de mettre en péril le libre échange, M. Baldwin promet qu'il ne sera pas question cette fois de protectionnisme. Des ententes se concluent dans une cinquantaine de circonscriptions où l'an dernier libéraux et conservateurs avaient par leurs divisions fait passer le candidat travailliste : face à face avec celui-ci restera seul le parti qui a vraiment des chances sérieuses. Point d'entente générale, cependant. A s'allier ouvertement avec les Tories, les libéraux craindraient trop de perdre leur réputation d'hommes de progrès. Leurs journaux, leurs orateurs ne se gênent pas pour attaquer, avec une violence redoublée à mesure qu'approche la date du scrutin, ceux qui défendent à leurs côtés l'ordre social. M. Mac Donald, bien entendu, les encourage de son mieux dans cette voie, après les avoir copieusement injuriés. Mais voici qu'au dernier moment une révélation du *Daily Mail* l'oblige à faire connaître au pays, par des protestations officielles à Moscou, un document signé de Zinovief, qui constitue la plus intolérable ingérence de l'Internationale Rouge dans les affaires intérieures de la Grande-Bretagne, en vue de préparer la dictature du prolétariat.

Les électeurs déposent leurs bulletins : sur une Chambre de 615 membres, ils ont nommé 413 conservateurs et 7 constitutionnalistes, 150 travaillistes, un communiste et 40 libéraux seulement. L'état d'esprit de la majorité des Anglais est bien net : ils désirent être gouvernés par des gens qui sachent ce qu'ils veulent et qui veuillent l'ordre et la stabilité. Jamais depuis trois quarts de siècle ils ne l'ont proclamé par un si écrasant verdict. Et quel succès personnel pour Stanley Baldwin, qui, dans la mauvaise fortune, a ainsi conservé la confiance de son parti, en même temps qu'il forçait l'estime et le respect de ses adversaires par sa façon toujours loyale et courtoise de les combattre ! A lui l'honneur de la victoire que célébrait le 4 décembre à l'Albert Hall une foule enthousiaste. Un homme moins simple, moins ennemi de tout artifice n'aurait pas manqué de prétendre, après coup, qu'il avait tout prévu et que c'était à dessein qu'il s'était fait battre l'an passé pour amener cet abus du pouvoir par un gouvernement de minorité nécessairement éphémère et cette vigoureuse réaction du bon sens national. Mais nul n'est davantage le contraire d'un hâbleur.

Il n'a pas de goût pour les vaines paroles, pas de goût pour ces orateurs de place publique qui, juchés sur une boîte à savon, prophétisent l'âge d'or et la paix universelle. « Nous n'avons rien promis de tel », pouvait-il dire à bon droit dans cette même soirée de l'Albert Hall. « Pourtant, c'est nous qui avons eu le dessus. Nous avons eu le dessus parce que l'on comptait, et l'on comptait avec raison, que nous allions travailler au bien-être du peuple anglais d'une manière sage et suivie, sans courir après les feux follets qui ont entraîné à la ruine l'un des plus grands pays d'Europe. »

« Le progrès ne s'accomplit point par décrets administratifs », déclarait-il encore le même jour. » « Un gouvernement ne peut pas aller plus vite que ne le veulent les citoyens. La démocratie, le régime démocratique exigent de plus rudes efforts, une éducation plus haute, une vision plus lointaine que n'importe quelle autre forme de gouvernement. Ce n'est pas en proclamant les droits du peuple qu'on lui a jamais donné du pain. Faire son devoir : voilà le moyen, le seul moyen de mener à bien ces expériences politiques que nous avons poussées plus loin qu'aucun peuple du monde. Comme elle peut monter très haut, la démocratie peut tomber très bas : à nous d'agir de telle sorte et d'élever notre peuple de telle sorte que nous atteignions les sommets et que nous évitions les abîmes. Vous qui, élus par vos concitoyens, êtes leurs guides naturels pour les quatre ou cinq années qui vont venir, c'est votre devoir, votre devoir premier, de faire l'éducation de cette grande démocratie à laquelle nous appartenons tous. C'est le pays qui vous a nommés ; c'est le pays qui vous jugera. A vous de le servir de toutes vos forces ; il n'y a pas de meilleure manière de servir votre parti. »

Ce n'est pas là éloquence de démagogue ; elle n'a non plus rien de rétrograde. Pour traiter de réactionnaire ce nouveau Cabinet conservateur, il faudrait bien mal connaître M. Baldwin. Quelque intérêt qu'aient les socialistes à faire croire le contraire, on peut servir le peuple en toute sincérité et en toute vérité sans se ranger sous la rouge bannière du socialisme et même en lui disputant le terrain. En même temps que, pour refaire l'unité du parti conservateur, rompue depuis la chute de la Coalition, M. Baldwin appelait aux Affaires étrangères M. Austen Chamberlain, qui fut jusqu'au bout le champion de la Coalition et le loyal collaborateur de M. Lloyd George, il appelait aux Finances, pour mieux marquer sa volonté de grouper tous les défenseurs de l'ordre, un enfant prodigue du parti, M. Winston Churchill, dont toute la carrière ministérielle s'est déroulée sous les auspices du libéralisme le plus radical, mais qui, éclairé par les lueurs sanglantes de l'expérience bolcheviste, a été, depuis cinq ou six ans, l'un des plus ardents à prêcher la croisade anti-révolutionnaire, l'un des premiers à orienter dans ce sens les dernières élections.

Appuyé sur une majorité presque trop nombreuse, parce qu'elle risque d'exagérer la confiance en elle-même et de ne pas trouver un frein suffisant dans l'opposition, M. Baldwin a pourtant en face de lui une double opposition, qui compte : celle des libéraux, dont la qualité compense la faible quantité ; celle des travaillistes, qui n'ont pas renoncé au pouvoir et qui le reprendraient après lui. Telle est d'ailleurs aujourd'hui l'importance primordiale des questions économiques et sociales en Grande-Bretagne, — vie chère, crise du logement, chômage, assurances, désertion des campagnes et insuffisance de la production agricole, — que les trois partis dans leurs programmes semblaient rivaliser entre eux d'audace pour les résoudre. Et c'est à les résoudre que vise par dessus tout la politique d'union impériale plus étroite, d'échanges plus actifs avec les Dominions que M. Baldwin ne s'est pas interdit de recommander et de réaliser en s'interdisant un programme protectionniste. C'est à mieux maintenir une paix indispensable au bon fonctionnement de l'industrie, du commerce et de l'activité générale que vise également l'allure plus fière, le ton plus énergique et plus ferme adoptés, ces dernières semaines, dans l'ordre des relations internationales. Ni au dehors, ni au dedans la tranquillité d'une nation ne s'assure par des abandons.

« Avec M. Baldwin pour premier ministre nous avons confiance », concluait, au nom de tous, le discours du Président à la grande manifestation de l'Albert Hall, « que la prospérité, l'honneur, le crédit de notre pays sont maintenant en de bonnes mains ; que les intérêts de toutes les classes seront respectés ; que les traditions de notre race seront maintenues dans toute leur splendeur. »

AUGUSTIN LEGER.

LE VIN DE CAHORS

(Nouvelle)

Il y avait peu d'ivrognes chez nous, c'est-à-dire de gens pour s'enivrer régulièrement : un ou deux bonshommes dans chaque village, vieux, vivant seuls, ayant eu des peines. On buvait la piquette chez les paysans et même dans certaines

familles bourgeoises, mais presque toutes les caves possédaient quelques bouteilles bouchées ; c'était du villaudric et plus souvent du cahors.

Ce cahors était un vin chaud, puissant, parfumé, plein de corps et d'arome, qui faisait voler le sang dans les veines. On pouvait dire du cahors ce qu'on dit de la rose ; le roi des vins, le vin des rois. Nos rois de jadis le buvaient avec délices, et quand Henri IV faisait un cadeau à son cousin d'Autriche, quoique jurançonnais il lui expédiait un demi-muid de vieux cahors !

C'est dans la commune de Grézelles que se récoltait le cru le plus renommé. L'oncle Jérôme, frère de bonne-maman y était curé.

Il avait comme paroissienne une vieille femme nommée la Suquette — pas celle du Bourg qu'on guillotina en 1861 pour parricide après lui avoir coupé le poignet — mais une bonne et digne Suquette de la Borie-Basse qui, selon bon-papa, avait un œil vert et un œil bleu.

Voilà qu'un jour elle se sent mourir. On appelle l'oncle Jérôme... Jérôme se hâte, vêtu du surplis et l'enfant de chœur sonnant la clochette devant lui. Quand il arrive, il trouve la Suquette bien malade.

Une voisine l'assistait, car son mari l'avait quittée dix ans avant pour mener la vie avec une catiche à la ville. La voisine dit à l'oncle :

— Je crois qu'elle ne voit ni n'entend plus.

L'oncle dispose les saintes huiles. Il savait que cette Suquette était une brave créature, mais pour acquit de conscience, il l'interroge :

— O Suquette? M'ouïssez-vous?

Rien.

— Vous allez comparaître devant Dieu..... Suquette, vous repentez-vous de vos fautes?

Ma Suquette lève un œil — le vert — et puis le ferme pour signifier « Oui ».

— Avez-vous contrition de vos péchés?

L'œil se lève et se baisse encore.

— Pardonnez-vous à tous vos ennemis?

Aïe ! Ma Suquette lève les deux yeux, mais ne les referme plus !

Jérôme de répéter sa question. Les yeux brillent toujours avec colère. La voisine et l'enfant de chœur tombent à genoux.

— Suquette ! il s'agit de votre salut éternel ! Pardonnez à vos ennemis !

Les yeux disent : « Jamais ».

Le malheureux Jérôme, trempé des sueurs de l'angoisse, objurguait de son mieux la moribonde. Vainement.

— Oh ! voyons, Suquette ! Votre âme immortelle ! Pour une éternité de douleurs !

En fin finale, voyant que cela pressait, le pauvre oncle multiplie ses questions.

— Pardonnez-vous à qui vous offensa? vous injuria? vous molesta?

Les yeux faisaient oui, oui, oui, Jérôme reprenait courage.

— Pardonnez-vous, dit-il, à celle qui a pris votre mari?

Miracle ! La Suquette pardonnait !

On voyait pourtant qu'elle gardait une rancune. Jérôme s'épuisait à la deviner quand la voisine chuchota quelques mots à son oreille.

— Faites grâce, s'écria-t-il alors d'une voix pathétique, faites grâce aussi aux voleurs de votre vin vieux !

Oh ! Oh ! Quels feux jetèrent les prunelles ! C'est à ces voleurs-là que la Suquette gardait sa dernière haine ! Et rien n'y fit ! Elle mourut l'œil furibond !

Bon-papa demandait une fois à l'oncle Jérôme : « Pensez-vous qu'elle soit damnée? » Lui, ne voulait pas qu'elle fût damnée ! Jérôme cita les Pères, et les Bulles, et les Congrès... Alors bon-papa sortit de la cave une bouteille de Grézelles qui avait plus de trente ans. Ils y trempèrent les lèvres. Bon-papa dit : « Jérôme... Si l'on vous volait ce vin-là? » — « La volonté de Dieu soit faite », répondit Jérôme parce qu'il était un saint, mais il ajouta doucement et en soupirant « C'était le même qu'avait la Suquette. »

Le dernier été que je passai à Lunegarde fut affreusement chaud. Un jour d'août j'étais avec bonne-maman dans la salle à manger.

— Bonne-maman !

— Petit?

— Je m'ennuie.

— Tiens : lis Saint-Mathieu.

— J'ai trop chaud.

Les minutes passent. J'entends la montre de bonne-maman qui fait tic-tac dans sa poitrine ; c'est une grosse montre-oignon qui date de Louis XIV ; bonne-maman ne veut pas qu'on en change un seul rouage, aussi l'aiguille court-elle à sa fantaisie, tantôt au pas, tantôt au trot, et faut-il faire des calculs compliqués pour savoir l'heure véritable.

— Bonne-maman !

— Enfin que veux-tu, petit?

— Fais-moi faire une commission...

— Eh bien... pousse le volet. Tu me diras si le lièvre a fait des dégâts dans le jardin.

Le volet bouge, le soleil saute sur le plancher. Je vois notre jardin sec, cuit, avec son carré de choux flétris, ses cloches à melons qui étincellent, l'if noir qui fait une ombre noire.

— Non, bonne-maman, le lièvre n'est pas revenu,

Tant mieux! C'est que la sécheresse chasse les lièvres de la campagne, et ils se risquent jusque dans le village pour trouver de la verdure.

— Bonne-maman! le soleil est bas, allons au jardin?

— Petit, je t'ai dit : « Quand l'ombre atteindra le mur du couvent. »

— Elle y touche, bonne-maman!

— Donne mes lunettes. Ah... bien... Sortons. Prends mon pliant... ton tabouret... un biscuit pour ton goûter et ce fond de vin vieux... Allons, ne saute pas! Tu secoues le vin, tu vas en faire de la boue...

Lentement, lentement, nous arrivons au jardin, nous nous installons dans l'ombre de l'if. Bonne-maman cherche une place pour son pliant.

— Ah, que c'est ennuyeux!... La terre est toute bossue. L'air est sec comme de la poudre, ces hirondelles me percent la tête.

Je goûte. Le docteur a dit que le vin vieux me fortifiait. Celui-ci me donne grand chaud. Une question me danse sur la langue, elle est absurde, mais la force du vin m'oblige à la faire en me mordant le doigt :

— Bonne-maman... dis-moi? Tu ne t'es jamais ivrognée?

Quel regard par-dessus les lunettes à branches de fer!

Mais tout à coup bonne-maman ferme les yeux, caresse de sa main rhumatisante son beau front resté lisse, et répond simplement :

— Si, petit.

Elle fouille dans une grande poche blanche qui bombe sous sa robe, en tire de grosses clefs, un mouchoir, des noyaux de pêche d'une bonne espèce qu'elle entend semer, un chapelet, un porte-monnaie à compartiments, et du porte-monnaie ses doigts tendus extraient un médaillon. Je le connais : c'est le portrait du pauvre bon-papa.

— Petit, dit-elle après l'avoir considéré, oui, j'ai bu plus que de raison. Une seule fois! J'étais jeune, nouvelle mariée, ton père n'était pas encore né.

Encore un long regard sur le portrait,

— Figure-toi, petit, que ton grand-père était le plus doux, le plus aimable des hommes. Tu ne sais pas comme un homme peut être bon... Celui-ci ne pensait qu'au bonheur des autres, mais étant jeune, comme il me savait colère, il lui arrivait de me faire enrager.

Il avait coutume de boire un petit verre de cahors à chaque repas. Il n'y a pas de mal, mais il remplissait trop son verre, il versait le vin jusqu'au bord. Je lui dis un jour pour la centième fois :

— Pauvre Octave, c'est une bien vilaine manie que tu as! Dès que tu touches la table avec ton genoux, ou si le chien remue, voilà notre nappe tachée et ça ne part plus à la lessive.

Lui, me répond :

— Voyons, Rose, ça me fait plaisir de voir un petit verre plein, tu peux bien me laisser faire!

— Octave il faut te déshabituer de cela!

— Je t'en prie, Rose...

— Je le veux!

— Ah! C'est ainsi? Madame dit : je veux!... Eh bien, regarde! Voilà du vin qui ne tachera pas la nappe!

Et par dépit il avale son verre d'un trait. Moi je deviens pourpre.

— Tu vas voir!

Je me verse aussi un plein verre...

— De vin vieux, bonne-maman?

— Eh oui, petit! Je l'avale. Il recommence, moi aussi. Il appelle la servante :

— Millette : du cahors!

La brave fille monte une demi-bouteille. Si tôt posée sitôt bue.

— D'autre vin!

Elle porte une autre demi-bouteille en disant :

— Pour le coup, je ne descends plus, vous êtes déjà pintés!

C'était vrai, petit! En quittant la table je me sentais drôle. Il me semblait que ma tête était toute ronde et que les meubles gambadaient autour. Je me suis assise dans un fauteuil. Quant au pauvre Octave, il ne tenait pas très bien sur ses jambes; il prit un livre de poésie et s'en alla dormir au bord du Sers-Vif...

— Quelle poésie, bonne-maman?

— C'était les *Œuvres Poétiques* d'André Chénier. Je te les montrerai; mais tu prendras garde aux fleurs qui sont dedans...

— Bon-papa aimait le bord du Sers-Vif?

— Oui...

— Et toi, tu n'y allais jamais?

— Si.....

— Bonne-maman! Tu pleures?

— Oh! petit, petit...

Jean Viollis.

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS

M. ROGER MARTIN DU GARD

A première vue, M. Roger Martin du Gard ne semblerait guère devoir prendre place parmi des romanciers contemporains. Il a écrit, en effet, avec *Jean Barois*, en 1913, l'histoire morale de l'affaire Dreyfus, et son roman cyclique : *les Thibault*, en cours de publication, nous présente des types qui nous semblent vieillis, sinon périmés. Mais ce passé déjà nous est une aide précieuse pour la connaissance de l'actuel.

Les quadragénaires qui n'ont pas su rajeunir en vieillissant se retrouvent avec quelque mélancolie dans *Jean Barois*. Ils ont crû, en littérature, avec l'école naturaliste, en philosophie, avec le positivisme tourné en psychologie de Théodule Ribot. Ils ont revendiqué avec une ferveur rigide le titre de libres-penseurs ; ils se sont persuadés que la religion qu'ils embrassaient, celle du progrès et de la science, leur tiendrait lieu d'une autre qu'ils quittaient ; ils y ont persévéré jusqu'à leur mort, parfois exclusivement. Honnêtes, étroits, animés d'un enthousiasme austère, ceux d'entre eux qui ont su s'avancer aux premiers rangs sans tomber dans les bassesses de la politique ou des affaires présentent à l'historien d'assez belles figures, un peu crispées.

Tel a été le cas de Jean Barois. Il est né, dans une famille religieuse, d'un père athée qui s'est converti à l'article de la mort. Il a connu la crise mystique des communiants. Il a douté, il a lutté contre ses doutes, il a essayé de tous les compromis et rien, pas même l'insidieux modernisme, n'a pu le retenir sur la pente fatale : il a dû céder à la science et il s'est décidé enfin à ne plus croire avec la même ardeur qu'il avait mise à garder sa foi.

Dès lors il a combattu le nouveau combat qui s'offrait et s'est retourné contre la puissance qui l'avait soumis jusque-là. Il s'est séparé de sa femme dont la piété fanatique le persécutait, il a dû renoncer à élever sa fille. Il a fondé avec des amis une Revue : *le Semeur*, dont le titre dit le programme. Il s'est allié à Marc-Elie-Luce, le grand philosophe athée. Il a traversé avec ce maître la tourmente de l'affaire Dreyfus, point culminant de sa carrière et de sa pensée. Le triomphe est venu suivi de ce qui suit les triomphes, où dans le frémissement de la joie sonne l'appel des décadences. Ce ne sont jamais ceux qui remportent la victoire qui l'exploitent. Les marchands de tous ordres ont succédé aux combattants, la mystique, selon le mot de Peguy s'est séparée de la politique bientôt corrompue. Cette autre foi baissant à son tour, l'anarchie et les appétits ont reparu que ne contient que l'âme raidie par quelque idéal.

Cette chute, assez vite sensible dans le corps social, la personne la montre bien plus émouvante et rapide. La déception, c'est d'abord moins de fraîcheur, puis l'expérience de l'incoercible malice humaine, puis les malheurs, puis les forces qui déclinent. Jean Barois assistant au transfert des cendres de Zola admire avec amertume des politiciens aux premiers rangs et compte ses déserteurs et ses morts. Il ne voit plus sa fille que pour en apprendre qu'elle doit entrer au couvent ; frappé enfin d'un mal incurable et quoique survivant presque à tout un monde il hésite ou bronche devant l'échéance qu'on ne remet point. Sa raison, ses raisons ne le touchent plus, d'autres préoccupations en lui s'éveillent et surtout d'autres besoins. De sorte que, malgré l'exemple de Luce qui sait mourir, lui, dans l'impénitence finale, il succombe deux fois, le corps après l'esprit, entre sa femme et un prêtre. Il avait écrit vers la quarantaine un testament spirituel qui démentait par avance les gestes et les propos de l'abjuration dernière et où il affirmait dans tout l'orgueil des énergies intactes sa foi dans l'incroyance, il eût acquiescé à la décision qui, sitôt qu'il eut expiré, livra aux flammes claires ce témoin dangereux.

On le voit, le soin d'une telle existence a été aussi d'ordre moral. La vie de Jean Barois se passe à chercher à substituer une religion neuve à une religion défaillante, à organiser une sorte d'Eglise laïque ou de foi rationnelle, comme si de tels mots ne hurlaient pas d'être accouplés ! Cette histoire, nous la connaissons et la voici même devenue pour nous de l'histoire ancienne. M. R. Martin du Gard s'impose l'objectivité la plus stricte. Il exprime naïvement, entendez naturellement, toute la force du héros qui est dans le cœur, et toute sa faiblesse qui est dans son cerveau. Car les thèses de Jean Barois, qu'il fonde ou qu'il critique, apparaissent bien désuètes à notre œil mieux averti. Il a du catholicisme cette idée à demi-légendaire qu'en a répandue l'anticléricalisme ; il ne le voit que du dehors, dans ses entreprises temporelles, il ne soupçonne pas qu'il y ait une vie chrétienne et que cet ennemi prépare au monde des voies autrement dangereuses que celles qu'il se plaît à dénoncer, il traite la foi d'auto-suggestion. Il pense :

« Quelle religion, celle qui peut amener des cerveaux humains à un tel écart de la réalité, et les y faire tenir.

« Ça ne repose sur rien... Le plus humble bon sens en aurait raison, si les esprits ne se trouvaient pas d'avance préparés par des siècles de servitude sereine...

« Ça mijote dans les âmes d'enfants, tenu à feu doux par les surexcitations du catéchisme, les communions brûlantes... Ça monte à un tel degré de chaleur artificielle qu'une vie toute entière peut en être réchauffée !...

« ...Dans combien d'années, après combien de générations hésitantes la vérité scientifique donnera-t-elle cet apaisement total?

Que ces mots sont inoffensifs ! Et vaille « l'auto-suggestion » : allez dire au fidèle à genoux pour communier qu'il ne tient que de lui ce qu'il reçoit ! Homme d'une science étroite, qui déniez tout sens par avance à la réponse qu'on va vous faire, lisez du moins sainte Thérèse ou Henri Poincaré ; vous y apprendrez que la foi est « un fait » elle aussi, un fait plus complexe, plus redoutable qu'on ne vous le donne, que les véritables savants montent peu volontiers dans leurs propres bateaux, que ni l'athéisme, ni le déterminisme n'expliquent tout ni ne se suffisent et qu'il faut pénétrer autrement le christianisme pour le comprendre ou pour s'en garantir.

Je me borne à exposer, afin de mieux décrire un livre, une idéologie et je ne poursuis pas la discussion qui s'amorce. Les gens qui ont résolu à la manière de Jean Barois le problème religieux ne l'ont pas soupçonné. Ils en ont parcouru la face actuelle et externe, ils n'ont su en deviner le principal qui tient au fond le plus intime et le plus irréductible de l'être. Du moins ont-ils gardé un haut souci. S'ils pâlissent à côté des grands controversistes des époques de controverse leurs fils apparaissent bien davantage décolorés.

Car nous sommes — spirituellement — plus bas avec *les Thibault*. Voici la famille : le père veuf, homme considérable et bien pensant, fondateur ou directeur d'œuvres dites de bienfaisance, membre de l'Institut, souverain, infaillible, satisfait, gras et amateur d'une vertu ostensible : le pharisien croyant encore et capable de quelque accès de sincérité, un secrétaire, écho du maître, une gouvernante nulle et dévouée, une enfant, deux fils enfin où commence le drame. Le premier tome, en effet, *Le Cahier Gris*, nous montre les dessous psychologiques d'une fugue d'écoliers, Jacques et son ami Fontanin partis pour vivre librement une vie indécise et sentimentale ; le volume suivant, le *Pénitencier* s'arrête juste à point pour que ce cadet des Thibault ne soit pas irrémédiablement abruti par une punition stupide et disproportionnée ; les deux cahiers de la *Belle Saison* « récitent », comme on disait jadis, l'idylle du jeune fugitif et de la sœur de son ami, puis, surtout, les amours, beaucoup moins innocentes, de l'aîné, Antoine, avec la juive Rachel.

(1) *Jean Barois* pp. 339-240 (éd. de la *Nouvelle Revue Française*).

Nous nous garderons de porter un jugement définitif sur ce dernier écrit à peine à la moitié de sa publication. Nous ne laissons pas d'y trouver des traits qui éveillent en nous des résonances familières, une étape nouvelle dans la marche de l'homme contemporain et le secret peut-être d'une certaine faiblesse dans l'art. Jacques Thibault est bien un collégien d'hier propre à surprendre ses condisciples d'aujourd'hui plus sportifs ou pratiques et infiniment moins tourmentés par le cœur. « *Amicus, amico* » écrit-il :

« Mon cœur est trop plein, il déborde ! Je verse ce que je peux de ses flots écumants sur le papier :

« Né pour souffrir, aimer, espérer, j'espère, j'aime, je souffre ! Le récit de ma vie tient en deux lignes : ce qui me fait vivre c'est l'amour, et je n'ai qu'un amour : Toi.

« Depuis mes jeunes années j'avais besoin de vider ces bouillonnements de mon cœur dans le cœur de quelqu'un qui me comprenne en tout...

Parole naïve et sacrée ! Ne vous ai-je pas dit que les hommes de plus de quarante ans ne peuvent l'entendre sans frémir et sourire? Eux aussi ont connu ces « bouillonnements » et ces incompréhensions, eux aussi, blessés par le rude contact de la vie, se sont retirés en eux-mêmes et ont rêvé de s'enfermer dans un amour. Alors les fugues d'écoliers ne venaient point du simple désir de voir du pays et l'on ne songeait guère à conquérir l'argent par le monde et le monde par l'argent. On vibrait, on découvrait des poètes, on rêvait de livres à faire rentrer sous terre le bourgeois odieux, on aimait sans oser la regarder sa cousine, sa voisine, ou la sœur de son ami, on subissait le corps sans savoir qu'on le devait bientôt asservir par l'exercice et l'hygiène. Et dans ces ardeurs puériles il y avait encore des chances pour l'esprit.

Déjà pourtant, ces chances, plus précaires, déjà la vie perd son ampleur ou sa généralité, s'affaiblit sous une violence qui cède vite. Nous ne nous grandissons que de ce qui nous dépasse et ce qui nous demeure propre disparaît avec nous et n'a pas plus de durée ou d'effet qu'un feu de paille. Le croyant lie son sort à celui de l'univers, un Jean Barois, pour rester de la terre, y marque sa place encore, cherche à prendre conscience du rôle qu'il y joue, se sent solidaire des hommes, des événements et des phénomènes. Jacques Thibault, le plus généreux des nouveaux venus, ne se tient point si haut. Il ne regarde que soi, il s'oppose au monde pour s'y préférer et lui reprocher avec amertume de ne pas le comprendre ou lui faire sa part.

« ...D'ailleurs à qui correspondait cette idée de pardon? Jacques lui-même ne le savait pas au juste bien qu'il se heurtât sans cesse à cette alternative : pardonner, ou le

au contraire, exalter son ressentiment ; accepter, s'agréger, être un rouage parmi d'autres rouages ; ou bien, au contraire, stimuler les forces de destruction qui s'agitaient en lui, se jeter de toute sa rancune contre... — il n'aurait pas su dire quoi — contre l'existence toute faite, la morale, la famille la société ! Rancune ancienne, qui datait de son enfance ; sentiment confus d'avoir été un être méconnu, auquel étaient dus de certains égards, et auquel, sans répit, tout le genre humain, aurait manqué. Oui, à coup sûr, s'il avait pu s'évader, il l'aurait trouvé enfin, cet équilibre intérieur qu'il accusait les autres de lui rendre impossible » (1).

Nous avons aussi entendu cette antienne. C'est ici ce fruit suprême et plein de cendres du romantisme : l'anarchie. « Quel artiste périt ! » soupirait Néron. Nos esthètes disent : Périsse le monde pourvu que je sois !

Avec ces tendances et sous ces influences, homme d'ailleurs moyen, le héros principal des Thibault mène une vie commune et se prépare un sort médiocre. Si M. R. Martin du Gard continue son livre dans la ligne où il l'a commencé, attendons-nous à des épilogues exacts et lugubres. Non, l'enfant fugitif que la fièvre brûlait sur les quais de Marseille ne connaîtra rien de ce qu'il a songé. Antoine, lui, ne rêve même pas, et c'est un animal bien représentatif. Futur agrégé de médecine, il a heureusement choisi une profession où l'on n'a guère coutume de philosopher. Il ne philosophe point. Excellent garçon, praticien de valeur, avant d'être amoureux il n'a souci que d'assurer sa carrière et de donner un autre exemple de la vigueur des Thibault. On s'est étonné que M. R. Martin du Gard ait consacré de si longues pages à nous dépeindre ses amours. J'admire au contraire cette heureuse insistance. On est l'homme de ses passions. Antoine et Rachel, profondément mais exclusivement humains, ne suivent que les mouvements de leur chair et rien de l'esprit ne se mêle aux joies, aux étreintes et aux douleurs de ce couple découronné. Sombre tableau où l'œuvre reçoit tout son sens. Une tempête a rejeté les mortels du ciel sur la terre et les malheureux, inconscients même de leur misère et à leur aise dans les ténèbres où ils se meuvent, ne prennent plus la peine de relever la tête vers aucune lumière. Ces Thibault sont bien tels que rien ne les arrache à eux-mêmes et de là viennent leur âpreté, leur violence, leur succès, leur orgueil et tout compte fait, leur pénurie et leur tristesse. On ne retrouve, par un faible contraste, quelque trace d'une existence moins étroite ou moins épaisse qu'autour de Mme Fontanin où la religion est figurée par un guérisseur et l'art par un jeune homme imprégné de cette morne doctrine de M. Gide qui est le nietzcheisme des gens qui ne se portent pas bien.

Le vieux Thibault dit : « Thibault » comme M. le Prince devait dire : « Condé » ! Il croit ne pouvoir davantage pour ses enfants quand il leur a obtenu de doubler leur nom d'un autre qui les désigne sans confusion possible. Et cette vanité ne manque pas d'une certaine allure. Si l'on admet que la famille doit rester la cellule première du tissu social, il la faut vouloir originale et forte, lui demander de constituer cette aristocratie plébéienne appelée à parer à l'épuisement des élites et à garantir l'épargne et le bon usage des biens de ce monde ou le maintien des vertus nécessaires à la vie en commun. Ces Thibault sont encore le pivot sur lequel tourne, en grinçant un peu, l'Etat bourgeois d'aujourd'hui.

Leur patronymique me rappelle, invinciblement, les *Karamazow* (1) de Dostoïewsky. Mais quelle différence et quel parallèle instructif ! Les Karamazow sont, de leur aveu « la force de la terre », entendez la chose dans son plein. Possédés par leurs passions, leurs vertus, leurs vices, ivres de leur vigueur, ils réalisent sans mesure, tantôt à la limite de l'héroïsme tantôt à celle de l'infâmie les plus hautes ou les pires extravagances qu'ils ont rêvées. Dans les dernières violences, lucides, leur raison n'empêche nul crime ; asservis par leurs instincts, leur cœur demeure libre et capable des sacrifices les plus exquis. De ces extrêmes se forment des personnalités complexes, riches de toute la richesse du monde, réduites à l'impuissance par leur énergie même, vastes chaos où nul principe ne pénètre et qui s'anéantissent dans une anarchie prodigieuse : l'âme russe, enfin !

A coté, que nos bourgeois de la Troisième République paraissent conventionnels et glacés ! Les Thibault? Des cadres qui ne contiennent plus rien dans leurs lignes rigides, des tableaux dont la couleur est partie. Petits besoins, au fond, petites amours : des jeunes gens qui rêvent et qui se rangent, un carabin qui fait sa situation, des amants qui ne meurent pas de se quitter, des vieillards qui comptent avec leur Dieu, de pâles croyants qui se fabriquent un culte à leur image... Non, plus rien de l'esprit de la terre et l'ombre seule des maisons qui sentent le moisi !

L'homme d'Occident ne donnera-t-il mieux, restitué à ses appétits? C'est ce qu'il faudrait examiner. Voyons cependant quelques conséquences, pour l'art, des modèles que l'artiste doit peindre désormais.

(1) Les Thibault. *La Belle Saison*, I, pp. 17-18.

(1) Voir la traduction intégrale que MM. Mongault et Laval viennent d'en donner aux « Editions Bossard ».

Imputons moins, en effet, à l'auteur qu'à son sujet, les défauts ou plutôt les insuffisances que nous découvrons en M. R. Martin du Gard. Il était digne d'une autre tâche et s'il n'égale ni Balzac ni Dostoïewsky, il est d'abord honorable pour lui qu'il faille de tels noms pour le limiter. On ne saurait, d'autre part, l'accuser de n'avoir rencontré autour de lui ni des Marneffe, ni des Raskolnikof. Il écrit une langue pure, alerte, aisée, un peu professorale, il compose nettement et montre un art supérieur à satisfaire l'intérêt de curiosité : on tourne la page, en le lisant, on la tourne même trop vite. Si *Jean Barois* est conçu dans ce genre faux de la mise en scène dialoguée dont la *Tentation de Saint-Antoine* fut un illustre exemple, le livre n'y perd pas sa vie et la ligne court, dans les *Thibault*, beaucoup plus égale et pure. D'où vient, cependant, cette sorte de malaise ou cette insatisfaction qui nous poursuit, le volume fermé. La forme exacte, les caractères justes, que demander de plus? Des caractères, précisément, et une substance que nous serions mal venus d'exiger de M. R. Martin du Gard si ses modèles n'en comportent point. Car ces gens, ternes et vides malgré leurs titres, leurs diplômes où leur fortune, figures de cet homme contemporain qui s'est destitué de toute foi, ne réussit pas plus à s'en découvrir d'autres qu'à s'en passer et, bannissant les fins dernières s'en fait une de ses appétits, ces Thibault, espèce usuelle, douloureuse, irritable, fade, impuissante et déjà historique, n'offrent qu'une matière « infertile et petite » à l'artiste trop scrupuleux pour découvrir un Castor ou un Pollux sur quoi se jeter.

Gonzague Truc.

POÈME

CORTÈGE (1)

Les douleurs, les douleurs ! L'une, et l'autre après l'une !
Pas les miennes : j'ai pu les oublier, les miennes...
Mais toutes les douleurs dont d'autres se souviennent
Mais toutes les douleurs de cette foule humaine
Qui marche et qui gémit sur la route commune.

Du haut balcon fleuri où notre amour nous garde,
Vois passer à nos pieds l'effroyable cortège :
Devant, sous un fardeau qui jamais ne s'allège,
Celles qu'aucun amour ne guide ou ne protège,
Cherchant l'étroit chemin de leur course hagarde ;

Celles dont l'amour mort n'est plus qu'une souffrance,
Dont le cœur généreux ne peut pas rester vide
Et, d'un même bonheur plaintivement avides,
Qui lèvent en passant leur visage livide
Comme pour mendier la nouvelle espérance ;

Celles, l'œil enflammé de désir ou de haine,
Qu'un trop cruel amour rend folles et torture ;
Dont la marche violente est étrangement sûre
Et qui, sans étancher le sang de leur blessure,
Se hâtent en tremblant vers le lieu de leur peine ;

Celles qui, d'une étreinte acharnée et peureuse,
Serrent éperdument en leurs bras malhabiles
La forme mince et sans lourdeur d'un corps débile,
Et connaissant déjà leur effort inutile,
Entendent, nuit et jour, que la terre se creuse ;

Celles qui voient mourir. Celles qui sont mourantes :
La maîtresse vieillie et qu'insulte son âge ;
Les laides, en pleurant, qui cachent leur visage,
Ah ! toutes, qui sont là, les folles et les sages,
Les innombrables qui sont là et se lamentent !

Penche-toi. Penchons-nous, et ris ! au-dessus d'elles,
— Le balcon est solide et mon étreinte forte —
Pour que passe en nos yeux leur tragique cohorte
Et pour qu'en s'éloignant, toutes, elles emportent
L'image du bonheur au fond de leurs prunelles.

Louis Lefebvre.

(1) Extrait de l'*Allusion au Bonheur*, qui paraîtra le 15 janvier à la Librairie Académique Perrin.

UNE NUIT, A DAMAS, SOUS LES TURCS

Nuit biblique. D'une cour arabe, assis sur des tabourets, près d'une vasque qui fait entendre un léger ruissellement d'eau et d'un citronnier dont les branches plient sous la lourdeur des fruits, ils regardent vers un ciel d'argent, semé de points d'or. La maison est basse. Quelques maisons un peu plus hautes montrent des pans de mur blancs se découpant sur le chaos noir que creuse leur ombre durcie par l'éclat de la lune. Des arêtes

vives, des balustrades, font deviner les terrasses où l'âme musulmane se plaît à prier vers les étoiles. C'est une nuit de Damas.

Plus bas, vers le sud, à Tibériade, Nazareth, Jérusalem, c'est le même ciel, les mêmes cours, les mêmes maisons et les souvenirs juifs et chrétiens d'il y a bientôt deux mille ans rôdent autour des voyageurs européens insensibles au baragouinement de leur hôtesse à laquelle, seul, répond Saïd Attrach qui a consenti à mener ses amis étrangers dans ce lieu d'infamie. Le café est bon. Toutes petites tasses, d'un arome qui capte les sens.

Une forme humaine se profile sur le minaret le plus rapproché. L'appel du muezzin n'est pas entendu ici. Un honteux portefaix, un journalier, la figure cachée dans ses mains, passe furtivement devant le groupe, crie un nom de femme, et, prenant l'escalier qui longe la muraille face à nous, va retrouver la juive, la mahométane ou la chrétienne, que son désir a désignée. Le client parti, les trois filles qui garnissent de piécettes le sac de la vieille Fatimeh apparaissent : des bêtes abîmées par les souffrances, mais que l'atavisme oriental a maintenu pudiques.

Un bruit de patrouille. Elles remontent à leur étage. Attrach disparaît derrière une portière, et le sous-officier turc et ses hommes, armés de fusils dont les crosses martèlent à plaisir les larges dalles, s'éloignent; pas de soldat dans la cour, et le coup d'œil de dénégation lancé par Fatimeh les a assurés que la maison en était vide.

Un remerciement à Fatimeh pour son café et nous sommes dans la rue, satisfaits d'avoir vu. Oui, nous dit Attrach, toute la rue est comme ça. Et au sortir de cette ruelle tortueuse et entrelacée de fondrières, nous voici dans la vieille ville des Omméiades toute pénétrée du charme qu'elle avait jadis et que reflètent les mêmes pierres derrière lesquelles les mêmes âmes s'abritent des influences occidentales. Nous passons devant les souks, immenses tunnels bourrés d'échoppes et de caravansérails qui verront demain, tourbillonnante et bruyante, une foule enturbannée qui vendra ou achètera légumes, fruits, étoffes, vêtements, articles de bazar, habillée comme l'étaient ceux de la race de Sem aux temps des Évangiles, ceux qui créèrent la civilisation orientale aux temps des Califes arabes, parlant comme parlaient leurs pères, vifs et grands par le geste, flatteurs et discuteurs dans un verbe expressif.

Il est deux heures du matin. La terre de Damas, du moins dans le centre de la ville, a son odeur que la nuit développe comme si la rosée qu'elle jette invisiblement faisait exhaler son haleine de pain chaud, de cretonne et de lait caillé. Des aboiements de chiens, puis soudain une grande clarté. La place du Merjé, la grande place a ses lampadaires électriques allumés. Un bruit de tramway. Dans la balladeuse : trois hommes enchaînés dont un vieillard à barbe de patriarche, et leurs gardiens. A l'extrémité ouest de la place, près du fleuve trois potences sont dressées, chacune faite de trois poutres en faisceaux. Çà et là quelques groupes de soldats en armes. Une vingtaine de curieux, favorisés avertis la veille. Des commandements, quelques fenêtres s'ouvrent. Une jeune levantine de seize ans, d'une beauté agréable, les cheveux épars et dont le programme d'éducation relève de la vie galante de sa mère, paraît sur son balcon telle qu'elle a été tirée de son sommeil, et ce balcon devient une tribune d'honneur où brillent les officiers turcs attardés à jouer dans cette aimable maison.

Ce sont des Druses, des Druses en révolte contre la souveraineté ottomane. Des chefs ont été pris. Ils appartiennent aux plus hautes familles du Hauran. On les pend. Dégagés de leurs liens, fièrement, la tête ceinte d'un turban de soie neigeuse enroulé selon la tradition du pays, le corps vêtu d'un long manteau de laine blanc avec, sur la poitrine, une grande pancarte relatant leur crime d'insoumission, chaque condamné monte sur la table placée sous la potence qui lui est destinée. Le bourreau lui passe la corde autour du cou, et, la mort en collier, atteignant ainsi paré le sommet de son calvaire par les degrés d'un escabeau de bois que l'on culbutera tout à l'heure, le druse regarde devant lui. Un cliquetis d'armes : les honneurs lui sont rendus. Un héraut lit l'acte d'accusation et proclame la sentence, les fifres jouent, le druse est mort. Maintenant le bourreau se dirige vers les deux autres.

La dernière corde casse : le rescapé vocifère toute l'exécration qui le dévore. Coups de matraque, coups de crosse, aident l'exécuteur, et une deuxième fois le druse subit les préparatifs et la secousse de la mort.

Les curieux, lentement, rentrent chez eux, les fenêtres se ferment, l'air divin des nuits d'Orient nous enveloppe toujours. Nous accompagnons Attrach jusqu'à sa porte, sans nous dire un mot, par un dédale de vieilles rues. Et, tristement, nous nous séparâmes.

Dans la matinée, sous un soleil déjà chaud nous retournons à la demeure de notre ami.

Sous le portique d'entrée, de vieux serviteurs pleurent. L'Émir Attrach n'est plus à Damas. La princesse Zeineb, sa femme, il l'a tuée. Elle était turque, il était druse. Sur le chemin du

Hauran, où il allait rejoindre ses frères d'armes et de sang, que ses parents lui avaient fait quitter pour se soumettre à la domination ottomane et vivre la vie douce et paisible des citadins damasquins, Saïd Attrach, fuyant son crime, revenait à la Montagne Noire pour venger les chefs qu'il avait vu pendre.

Gaston Rouet.

JOSEPH DE MAISTRE ET LA GUERRE

Si la gloire, pour un penseur, n'est pas d'être connu, mais d'être compris, Joseph de Maistre a la renommée, mais n'a pas la gloire. Il a heurté l'opinion ; il ne l'a point conquise ; il n'a réussi qu'à l'égarer sur le compte de ses propres idées. Il faut flatter les hommes pour les persuader ; c'est ce qu'il savait fort bien, mais ne voulait pas admettre ; c'est à quoi répugnaient sa droiture foncière, son intransigeance hautaine, son humeur taquine. Il a trop aimé le paradoxe ; on a vu en lui un frondeur, un polémiste, un sectaire, ou encore un illuminé, un mystique ; on l'a jugé du dehors et sur les apparences, on a méconnu son bon sens, son esprit pratique, son réalisme.

Les commémorations sont à la mode. Elles ont leur bon côté : elles fournissent l'occasion de venger les grands hommes des imputations fausses, des mauvaises réputations dont leur renommée est faite. Nul n'est plus fondé que Joseph de Maistre à en appeler au jugement de la postérité. Je n'en donnerai qu'une preuve, mais éclatante : il passe pour un militariste farouche et la guerre est pour lui le scandale de la raison.

« C'est un sujet, dit-il, que j'ai beaucoup médité. Depuis que je pense, je pense à la guerre ; ce terrible sujet s'empare de toute mon attention, et jamais je ne l'ai assez approfondi. » Mais voilà bien le mal : son opinion méditée n'aura rien de commun avec l'opinion courante; sa raison heurtera les préjugés. Quel est le résultat de ses réflexions philosophiques? Ceci, qu'il souligne et qui n'est qu'un aveu d'ignorance et d'incompréhension :

« *L'homme étant donné avec sa raison, ses sentiments et ses affections, il n'y a pas moyen d'expliquer comment la guerre est possible humainement.* »

La guerre inhumaine ou plutôt antihumaine, la guerre déclarée philosophiquement incompréhensible, voilà donc le point de départ, le principe de de Maistre. Le problème se pose ainsi : la guerre est « folie » pure, et c'est par là qu'elle est inexplicable. Il n'y a point de raison, en effet, de ce qui contredit la raison.

On ne saurait ni éluder ce redoutable problème ni le poser autrement. Il ne faut pas invoquer par exemple la *nécessité* ou la *gloire*. Dire : « *Les rois vous commandent et il faut marcher* », c'est supposer aux rois un pouvoir souverain et absolu qu'ils n'ont pas, c'est oublier qu'ils « ne commandent efficacement et d'une manière durable que dans le cercle des choses avouées par l'opinion ; et ce cercle, ce n'est pas eux qui le tracent. » Les rois ne peuvent ni réformer « un calendrier faux » ni changer la mode, « couper la barbe, raccourcir les habits ». Comment donc peuvent-ils, et si facilement, lever une armée ? C'est qu'ici, l'opinion les suit ou plutôt les devance, c'est que la guerre est populaire. Et c'est là justement ce qui est incompréhensible. « Il y a cependant chez l'homme, malgré son immense dégradation, un élément d'amour qui le porte vers ses semblables : la compassion lui est aussi naturelle que la respiration. Par quelle magie inconcevable est-il donc toujours prêt, au premier coup de tambour, à se dépouiller de ce caractère sacré pour s'en aller sans résistance, souvent même avec une certaine allégresse, qui a aussi son caractère particulier, mettre en pièces sur le champ de bataille, son frère qui ne l'a jamais offensé, et qui s'avance de son côté pour lui faire subir le même sort s'il le peut ? »

Ce qui n'est pas moins incompréhensible ou ce qui l'est encore plus, c'est l'idée de *gloire* qui s'attache à la guerre. Qu'on mette en parallèle ces « deux tueurs de profession » : le bourreau et le soldat : l'un, malgré l'utilité de son rôle social, et quoiqu'il n'exécute que des « coupables convaincus et condamnés », nous inspire une véritable horreur physique ; il est pour nous un être abject ; et l'autre est « si noble » qu'il ne peut nous devenir odieux en massacrant des innocents et « qu'il ennoblit même ce qu'il y a de plus ignoble dans l'opinion générale, puisqu'il peut exercer les fonctions de l'exécuteur sans s'avilir, pourvu cependant qu'il n'exécute que ses pareils et que, pour leur don-

(1) *Soirées de Saint-Petersbourg*, 7e *Entretien*. — *Considérations sur la France*, ch. III.

ner la mort, il ne se sert que de ses armes. » C'est cette aberration morale, ce renversement de toutes les notions humaines, qui est le vrai scandale. Il est moins grave en effet, en un sens, de faire la guerre que de l'honorer. « Il ne s'agit donc point d'expliquer la possibilité de la guerre par la gloire qui l'environne ; il s'agit avant tout d'expliquer cette gloire même, ce qui n'est pas aisé... Regardez-y de près et vous verrez qu'il y a là quelque chose de mystérieux et d'inexplicable. »

De même encore, « si l'homme a passé », comme on dit, « de *l'état de nature* à l'état de civilisation », pourquoi ce passage ne s'est-il pas opéré pour les nations aussi bien que pour les individus ? Comment les nations « n'ont-elles jamais convenu d'une société générale pour terminer leurs querelles, comme elles sont convenues d'une souveraineté nationale pour terminer celles des particuliers ? On aura beau tourner en ridicule *l'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre* (car je conviens qu'elle est impraticable, mais je demande pourquoi ?) je demande pourquoi les nations n'ont pu s'élever à l'état social comme les particuliers ?... Comment Dieu, qui est l'auteur de la société des individus, n'a-t-il pas permis que l'homme, sa créature chérie, qui a reçu le caractère divin de la perfectibilité, n'ait pas seulement essayé de s'élever jusqu'à la *société des nations* » ?

Pas seulement essayé ! Au contraire, « on l'a tenté souvent et même avec obstination ; à la vérité sans savoir ce que l'on faisait, ce qui était une circonstance très favorable au succès » ; même l'on a été « bien près de réussir, autant du moins que le permet l'imperfection de notre nature. » Donc la « Société des Nations » n'est plus à découvrir ; le Nouveau Monde n'a apporté à l'Ancien ni le nom ni la chose. Elle serait réalisée depuis longtemps si elle pouvait l'être. Mais une telle société ne se décrète point par l'autorité d'un souverain ; elle ne peut se former, si jamais elle se forme, que par la lente, graduelle et insensible élaboration des notions morales, dans la conscience universelle. Une philosophie profonde, appuyée sur l'histoire, peut seule nous apprendre si la Société des nations est viable et quelles seraient ses conditions de vie.

Mais d'abord la guerre, qu'il s'agit de détruire, ne renferme-t-elle pas un élément humain ou divin, partant éternel ? Quelle que soit l'horreur qu'elle nous inspire, ne fermons pas les yeux à ces faits: « le métier de la guerre, comme on pourrait le croire ou le craindre, si l'expérience ne nous instruisait pas, ne tend nullement à dégrader, à rendre féroce ou dur, celui qui l'exerce ; au contraire il tend à le perfectionner ». Honnêteté, bon sens, droiture, fermeté de caractère, telles sont les qualités qu'on s'accorde à reconnaître généralement aux soldats. D'autre part, « un peuple moral et austère fournit toujours d'excellents soldats, terribles seulement sur le champ de bataille. La vertu, la piété même s'allient très bien avec le courage militaire ; loin d'affaiblir le guerrier, elles l'exaltent. Le cilice de Saint-Louis ne le gênait point sous la cuirasse. » Enfin, « les caractères les plus doux aiment la guerre, la désirent et la font avec passion. Au premier signal, ce jeune homme aimable, élevé dans l'horreur de la violence et du sang, s'élance du foyer paternel et court, les armes à la main, chercher sur le champ de bataille ce qu'il appelle l'*ennemi*, sans savoir encore ce que c'est qu'un *ennemi*... Le sang qui ruisselle de toutes parts ne fait que l'animer à répandre le sien et celui des autres : il s'enflamme par degré, et il en viendra jusqu'à l'*enthousiasme du carnage* ». Cette sainte fureur n'est point cruauté. « Au milieu du sang qu'il fait couler, (le guerrier) est humain, comme l'épouse est chaste dans les transports de l'amour. Dès qu'il a remis l'épée dans le fourreau, la sainte humanité reprend ses droits et peut-être que les sentiments les plus exaltés et les plus généreux se trouvent chez les militaires ». La guerre est l'occasion, sinon la source, des plus grandes vertus. On l'a vu au « Grand siècle de la France », chevaleresque et chrétien: « Les égards mutuels, la politesse la plus recherchée savaient se montrer au milieu du fracas des armes. La bombe, dans les airs, évitait le palais des rois ; des danses, des spectacles servaient plus d'une fois d'intermèdes aux combats. L'officier ennemi invité à ces fêtes venait y parler en riant de la bataille qu'on devait donner le lendemain; et dans les horreurs de la plus sanglante mêlée, l'oreille du mourant pouvait entendre l'accent de la pitié et les formules de la courtoisie. Au premier signal des combats, de vastes hôpitaux s'élevaient de toutes parts : toutes les victimes vivantes étaient recueillies, traitées, consolées ; toute plaie était touchée par les mains de la science et par celles de la charité ! » En vérité, « les fonctions du soldat sont terribles, mais il faut qu'elles tiennent à une grande loi du monde spirituel » pour qu'elles n'excluent point, mais au contraire développent de telles vertus.

Ainsi, en dépit des apparences, la guerre ren-

tre dans les lois de l'humanité. D'autre part, elle est une loi des êtres vivants. « Cette loi déjà si terrible de la guerre n'est cependant qu'un chapitre de la loi générale qui pèse sur l'univers.

« Dans le vaste domaine de la nature vivante, il règne une violence manifeste, une espèce de rage prescrite qui arme tous les êtres *in mutua funera !* dès que vous sortez du règne insensible, vous trouvez le décret de la mort violente écrit sur la frontière même de la vie. Déjà dans le règne végétal on commence à sentir la loi : depuis l'immense catalpa jusqu'aux plus humbles graminées, combien de plantes *meurent* et combien sont *tuées !* Mais dès que vous entrez dans le règne animal, la loi prend une épouvantable évidence. Une force à la fois cachée et palpable se montre continuellement occupée à mettre à découvert le principe de la vie par des moyens violents. Dans chaque grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle a chargés de dévorer les autres : ainsi il y a des insectes de proie, des reptiles de proie, des oiseaux de proie, des poissons de proie, et des quadrupèdes de proie. Il n'y a pas un instant de la durée où l'être vivant ne soit dévoré par un autre. Au-dessus de ces nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la main destructrice n'épargne rien de ce qui vit ; il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour se parer, il tue pour attaquer, il tue pour se défendre, il tue pour s'instruire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer ; roi superbe et terrible, il a besoin de tout et rien ne lui résiste... Le philosophe peut même découvrir comment le carnage permanent est prévu et ordonné dans le grand tout. Mais cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme ? Non sans doute. Cependant quel être exterminera celui qui les exterminera tous ? Lui. C'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme... Lui, qui est un être moral et miséricordieux ; lui, qui est né pour aimer, lui, qui pleure sur les autres comme sur lui-même, qui trouve du plaisir à pleurer, et qui finit par inventer des fictions pour se faire pleurer ?... C'est la guerre qui accomplira le *décret*. N'entendez-vous pas la *terre* qui crie et demande du sang ?... La *terre* n'a pas crié en vain : la guerre s'allume. L'homme, saisi tout à coup d'une fureur *divine*, étrangère à la haine et à la colère, s'avance sur le champ de bataille sans savoir ce qu'il veut ni même ce qu'il fait. Qu'est-ce donc que cette horrible énigme ? Rien n'est plus contraire à sa nature et rien ne lui répugne moins : il fait avec enthousiasme ce qu'il a en horreur. Rien ne résiste, rien ne peut résister à la force qui traîne l'homme au combat, innocent meurtrier, instrument passif » de la « main redoutable » de Dieu.

« Ainsi s'accomplit sans cesse, depuis le ciron jusqu'à l'homme, la grande loi de la destruction violente des êtres vivants. La terre entière, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin, sans mesure, sans relâche, jusqu'à la consommation des choses, jusqu'à l'extinction du mal, jusqu'à la mort de la mort. »

« La guerre est donc divine en elle-même, puisque c'est une loi du monde. » — Elle est « divine par ses conséquences d'un ordre surnaturel, tant générales que particulières ». — Elle est « divine dans la gloire mystérieuse qui l'environne et dans l'attrait non moins inexplicable qui nous y porte ». — Elle est « divine par la manière dont elle se déclare... Combien ceux qu'on regarde comme les auteurs immédiats des guerres sont entraînés eux-mêmes par les circonstances! Au moment précis amené par les hommes et prescrit par la justice, Dieu s'avance pour venger l'iniquité que les habitants du monde ont commise contre lui ». — Elle est « divine dans ses résultats qui échappent aux spéculations de la raison humaine... Il y a des guerres qui avilissent les nations, et les avilissent pour des siècles; d'autres les exaltent, les perfectionnent de toutes manières ». — Elle est « divine par l'indéfinissable force qui en détermine le succès... On dirait que c'est un département dont la Providence s'est réservé la direction et dans lequel elle ne laisse agir l'homme que d'une manière à peu près mécanique, puisque les succès y dépendent presque entièrement de ce qui dépend le moins de lui .» Elle est le triomphe de la force *morale*, non de la force *matérielle*. De là des miracles, comme le miracle de la Marne.

Ainsi J. de Maistre *divinise* la guerre. Le lui a-t-on assez reproché ? A-t-on assez crié au scandale ? Mais après les citations qu'on vient de lire et que j'ai faites longues à dessein, les voulant significatives et complètes, comment voir en lui un émule de Moltke ? La guerre est divine! Dans la langue théologique de de Maistre, cela veut dire qu'elle est un fait qui dépasse la raison humaine et devant lequel il n'y a qu'une attitude philosophique possible : l'agnosticisme. Si l'on se refuse à parler le langage mystique toujours équivoque, on dira qu'elle est un

fait naturel, une loi biologique : c'est la thèse de Darwin. Mais cette thèse elle-même est étroite : la guerre a un caractère moral, elle s'accompagne des plus hautes vertus, elle peut être généreuse, chevaleresque, elle n'est point férocité et cruauté pure. C'est là son trait éminent. Qui ne voit combien une condamnation sommaire de la guerre, comme celle que prononcent les pacifistes, est empreinte d'exagération, de cette « exagération, qui est le mensonge des honnêtes gens ». Mettons-nous en face du problème de la guerre, tel qu'il se pose dans sa complexité, acceptons-en toutes les données, interrogeons-nous de bonne foi et nous comprendrons qu'un croyant comme de Maistre, dise : Ce problème nous dépasse et sa solution n'appartient qu'à Dieu. C'est à quoi se réduit la divinisation de la guerre, chez un philosophe qui ne distingue pas entre les desseins de la Providence et les lois du monde, et qui croit que ces lois, l'homme les subit et ne les pose pas. Est-ce à dire que les horreurs de la guerre n'épouvantent pas le cœur de de Maistre? Mais qui donc les a plus flétries et maudites ? Qui donc les a déclarées plus inhumaines ou antihumaines! Mais de là à croire que ces horreurs disparaîtront du seul fait qu'elles soulèvent le cœur, alors qu'elles eussent dû disparaître depuis longtemps, car enfin la civilisation et l'humanité ne datent pas d'hier, il y a loin, et, au lendemain d'une paix si décevante, alors qu'on a cessé d'entendre le chant des Sirènes, prometteuses de paix universelle et de Société des nations, les paroles de de Maistre, ce prophète du passé, ne paraissent pas être pourtant des « considérations inactuelles ». En tout cas, son militarisme, si militarisme il y a, a un accent bien français et la guerre qu'il célèbre est une guerre loyale, chevaleresque, humaine, laquelle sera peut-être toujours nécessaire, et ne sera jamais déshonorante. Une autre guerre en effet ne saurait rentrer dans les voies de la Providence et les desseins de Dieu.

Reste, il est vrai, la guerre tout court, la guerre *en soi*. C'est elle que de Maistre déclare humainement incompréhensible, c'est à elle qu'il s'attaque comme à la forme aiguë de ce grand problème du mal, qui hante l'esprit des philosophes et leur interdit le repos tant qu'ils ne l'ont point résolu. Son attitude philosophique en face de ce problème est la suivante : La guerre est un fait universel et sans doute nécessaire ; elle apparaît comme telle à la double lumière de l'histoire et de la biologie. C'est là une vérité affligeante sur laquelle on voudrait en vain fermer les yeux : il convient de ne l'atténuer ni de la grossir. Tout ce qu'on peut dire à la décharge de la guerre, c'est qu'elle n'est pas « un aussi grand mal qu'on le croit : du moins c'est un de ces maux qui entrent dans un ordre des choses où tout est violent et *contre nature* et qui produisent des compensations. D'abord, lorsque l'âme humaine a perdu son ressort par la mollesse, l'incrédulité et les vices gangréneux qui suivent l'excès de la civilisation, elle ne peut être retrempée que dans le sang... Le genre humain peut être considéré comme un arbre qu'une main invisible taille sans relâche et qui gagne souvent à cette opération. En suivant toujours la même comparaison, on peut observer que le jardinier habile dirige moins la taille à la végétation absolue qu'à la fructification de l'arbre : ce sont des fruits, et non du bois et des feuilles qu'il demande à la plante. Or les véritables fruits de la nature humaine, les arts, les sciences, les grandes entreprises, les hautes conceptions, les vertus mâles, tiennent surtout à l'état de guerre »... On dirait que le sang est l'engrais de cette plante humaine qu'on appelle *le génie*... On dit : *les arts amis de la paix !* C'est une erreur contre laquelle toute l'histoire proteste : les grands siècles de civilisation ont toujours été des siècles de guerre. Ceci d'ailleurs n'ôte rien à l'horreur de la guerre et ne saurait nous réconcilier avec elle, mais nous fait seulement entrevoir qu'un dessein profond et mystérieux de la Providence est peut-être au fond de ce qui nous apparaît comme un mal sans nom et une fatalité inéluctable. D'une façon générale, la guerre nous dépasse : c'est un fait plus qu'humain, devant lequel nous ne pouvons qu'incliner notre esprit. Elle révolte les sentiments et confond la raison. Elle nous met sous les yeux « le tableau si fatigant des innocents qui périssent avec les coupables ». « Gardons-nous » pourtant « de perdre courage », appelons la religion au secours de la philosophie impuissante, considérons la guerre comme une expiation que Dieu inflige à l'humanité pour ses crimes et invoquons ici « le dogme universel, et aussi ancien que le monde, de la *réversibilité des douleurs de l'innocence au profit des coupables*... Il n'y a que violence dans l'univers », mais « il est doux, au milieu du renversement général, de pressentir les plans de la divinité... Il n'y a point de châtiment qui ne purifie ; il n'y a point de désordre que l'Amour éternel ne tourne contre le principe du mal ». Sans doute ce n'est ici que *con-*

jecture, « mais dans toutes les sciences possibles, excepté les sciences exactes, ne sommes-nous pas réduits à conjecturer ? Et, si nos conjectures sont plausibles, si elles ont pour elles l'analogie, si elles s'appuient sur des idées universelles, si surtout elles sont consolantes et propres à nous rendre meilleurs, que leur manque-t-il ? Si elles ne sont pas vraies, elles sont bonnes ; ou plutôt, puisqu'elles sont bonnes, ne sont-elles pas vraies ? »

En résumé la guerre pose un problème métaphysique, j'entends par là qui dépasse la science et le sens commun, puisqu'il se rattache aux fins de l'humanité et du monde vivant ; ce problème, on peut renoncer à le résoudre, se réfugier dans l'agnosticisme et dire : « on ne peut rien deviner et il faut s'attendre à tout », ou bien en proposer une solution philosophique, c'est-à-dire *conjecturale* et qui se connaît comme telle ; elle ne vaudra que par le repos qu'elle donne à l'esprit, c'est-à-dire qu'elle sera *pragmatiste*. Cette solution, de Maistre la trouve dans le dogme théologique de la *réversibilité des peines*, qui, en termes laïques, s'appelle la théorie de la *solidarité*.

On ne trouverait rien à redire à la philosophie de Joseph de Maistre, si elle ne gardait à la guerre un caractère mystique et n'ôtait l'espoir d'y mettre fin. Nul n'a combattu plus que lui l'illusion pacifiste, et de façon plus déplaisante, je veux dire par de meilleures et de plus irrétorquables raisons. Il a montré qu'il ne suffit pas, pour détruire la guerre, de n'en plus vouloir, de la détester et de la maudire, non plus que d'en discuter et de légiférer contre elle. « Il est, dit-il, une vérité aussi certaine dans son genre, qu'une proposition de mathématique ; c'est que *nulle grande institution ne résulte d'une délibération* et que les ouvrages humains sont fragiles en proportion du nombre d'hommes qui s'en mêlent et de l'appareil de science et de raisonnement qu'on y emploie *a priori* ». Ajoutons que les institutions les plus vaines sont celles qui s'élaborent dans l'*abstrait*. Là est le vice des constitutions, pactes et *covenants*, faits « pour l'*homme*. Or il n'y a point d'*homme* dans le monde. J'ai vu, dans ma vie, des Français, des Italiens, des Russes, etc.; mais, quant à l'*homme*, je déclare ne l'avoir rencontré de ma vie; s'il existe, c'est bien à mon insu ». De Maistre n'aimait point les abstractions ni les abstracteurs. Les derniers lui apparaissaient comme des esprits superficiels et dangereux; il les appelait des *illuminés* ou utopistes. « Tonnons contre la guerre, dit-il, et tâchons d'en dégoûter les souverains ; mais ne donnons pas dans les rêves de Condorcet qui employa sa vie à préparer le malheur de la génération présente, léguant bénignement la perfection à nos neveux. Il n'y a qu'un moyen de comprimer les fléaux de la guerre, c'est de comprimer les désordres qui amènent cette terrible purification ».

Conclusion bien modeste, bien sage, qui ne paraîtra décourageante qu'à ceux qui avaient formé de trop beaux rêves, qui avaient trop espéré de l'humanité, pour n'avoir pas connu les hommes.

L. Dugas.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

FRANCE ET RUSSIE

La reprise des relations entre la France et la Russie s'est faite avec une étrange mise en scène. Certes, il ne faut pas prendre au tragique les acclamations qui ont accueilli M. Krassine lors de son arrivée ; les Communistes de Paris devaient bien cela au représentant de la nation qui est leur alliée ; peut-être le retour de M. Sadoul, le plus insouciant des condamnés à mort, n'est-il qu'une coïncidence et il ne faut pas s'alarmer outre mesure de ce que l'on ait joué l'*Internationale* dans la cour de l'Ambassade ; le drapeau rouge, somme toute, cesse d'être effrayant quand on l'arbore sur un palais officiel. Il y a d'autres drapeaux, aujourd'hui nationaux, qui ont commencé par être des emblèmes révolutionnaires. Mais pour juger de la portée de ces événements, ce n'est pas de Paris qu'il faut les considérer, c'est de Moscou. A Moscou, la réception de M. Krassine a été représentée comme une véritable apothéose, et le fait est que les Soviets viennent de remporter une série de succès diplomatiques dont ils ont le droit de s'enorgueillir. Sans doute, ni les États-Unis, ni la Grande-Bretagne, citadelles du capitalisme, n'ont pas désarmé, et la chute du cabinet de Mac Donald a été, pour les dirigeants de Moscou, une profonde déception. Mais la plupart des autres puissances, la France et l'Italie en tête, ont oublié leurs grands serments de 1918-1919 et la Hongrie, la Hongrie de l'amiral Horty, la Hongrie réactionnaire, vient de conclure avec eux, sous le couvert d'un accord économique,

un compromis tellement bizarre que le gouvernement n'a pas osé, ou n'a pas voulu, en publier les clauses. C'est, dit-on, que cet accord, conclu à Berlin, donne la preuve de la complaisance de certaines puissances financières, dont la Hongrie ne peut se passer, envers les Soviets. « La Hongrie, dit fièrement le communiqué officiel, s'est assuré le marché russe. » S'assurer le marché russe ! C'est toujours le prétexte, ou la raison, que donnent les gouvernements quand ils capitulent devant les exigences bolcheviques. Ce qui a permis au gouvernement soviétique de reprendre un rôle international qui est de plus en plus considérable, c'est que toutes les grandes puissances mercantiles, jalouses les unes des autres, ont cherché à reprendre pied en Russie, de crainte que les autres ne les devancent. La nécessité de reprendre pied sur le marché russe, c'était l'argument de Rathenau, c'était l'argument de Mac Donald, c'était l'argument des banques italiennes, et c'est aussi celui de M. Herriot. Or, toutes les espérances de ce genre ont été déçues. Les hommes d'affaires américains qui, sans l'aveu du gouvernement, il est vrai, ont été les premiers à essayer de reprendre des relations économiques avec la Russie, ont été aussi les premiers à y renoncer. Les Italiens n'ont pas mieux réussi, les Polonais qui sont tout proches, et que leur situation, après la bataille de Varsovie, mettait dans des conditions tout à fait spéciales, nous répètent inlassablement qu'ils n'ont tiré aucun avantage de leur reprise de contact, et les partisans mêmes de la reconnaissance, sont bien forcés de convenir que le *Times* n'avait pas tort quand, au moment où l'Angleterre essayait de négocier avec Moscou, il écrivait ceci : « Les bolchevistes font toujours miroiter aux yeux des hommes d'affaires des appâts de minerai et de pétrole, sous forme de riches concessions, de privilèges commerciaux inouïs ; mais, à maintes reprises, on a constaté que ces promesses n'avaient absolument aucune valeur. Il est impossible de faire des affaires sérieuses avec la Russie des Soviets, et cela pour la simple raison que la politique des bolcheviks rend les affaires irréalisables. » Ah ! si l'on pouvait combler le vide que causent dans l'alimentation des pays occidentaux nos récoltes déficitaires, au moyen de ce blé russe qui, avant la guerre, nourrissait la moitié de l'Europe ! Mais si les céréales forment encore plus des trois quarts des exportations russes totales, le chiffre qu'elles représentent est absolument dérisoire. L'agriculture russe se meurt ; non seulement à cause des impôts formidables qui frappent le bénéfice, le superflu, mais aussi à cause du manque d'instruments aratoires, de tracteurs ou de chevaux. Quant au travail des usines, il a baissé d'importance plus encore. En 1920, il n'atteignait pas 20 % de la production d'avant-guerre ; depuis, il a remonté jusqu'à 40 %. Bref, il résulte des documents soviétiques eux-mêmes qu'au point de vue économique, la révolution marxiste a totalement échoué. Admirablement organisés pour le combat, disposant de la meilleure police politique du monde, les dirigeants soviétiques ne se maintiennent qu'à force de ruse et d'énergie. Ils sont, en quelque sorte, campés au milieu d'un immense peuple de paysans, lents à comprendre, privés de chefs, mais dont la colère peut éclater du jour au lendemain et se retourner avec une férocité sans égale contre l'ouvrier et l'intellectuel parasite. Il suffit de lire avec un peu d'attention les publications des Soviets, et de suivre la politique qu'ils pratiquent à l'égard de leurs alliés, les communistes d'Occident, pour se rendre compte de leurs inquiétudes. Ils ne se maintiennent qu'en annonçant périodiquement la révolution prochaine de tout l'Occident. La réception de M. Krassine et le retour de M. Sadoul sont un magnifique thème de propagande intérieure.

***

Peut-être n'était-il pas possible de différer plus longtemps la reprise des relations.

A Moscou comme au Vatican, la diplomatie de la présence a de grands avantages. Mais le danger, c'est qu'on puisse croire que les relations politiques entre la Russie soviétique et un État qui est resté fidèle à ce que l'on appelle là-bas la civilisation bourgeoise, puissent être les mêmes qu'avec n'importe quel autre État. Le danger, ce sont les illusions qu'on pourrait se faire sur une Russie prétendûment assagie. La technique même des relations diplomatiques avec la Russie est tout à fait anormale, et le rôle de M. Jean Herbette, qui vient de présenter ses lettres de créance au Kremlin, sera singulièrement difficile.

« Le diplomate étranger qui se trouve à Moscou, me disait récemment un homme politique polonais, qui a eu l'occasion d'observer les choses sur place, est privé de toutes communications avec le dehors. Pour savoir ce qui se passe en Russie, il faut pour ainsi dire qu'il ait, du pays, une connaissance intuitive. Et il ne suffit pas de connaître, dans chaque cas particulier, l'ancienne Russie, il faut encore avoir une connaissance très profonde de ce nouveau personnel si hétéroclite, si bizarre, qui gouverne actuellement à Moscou.

« Or, à Moscou, un diplomate ne voit et ne peut voir personne. S'il arrivait à nouer des relations amicales avec les gens appartenant à cette immense plèbe sans droits, qu'est maintenant toute la Russie,

hormis le parti communiste, cela ne lui servirait pas à grand'chose, car ce qu'un diplomate doit voir avant tout, c'est le monde politique. Mais les rapports, même avec les gens qui ne s'occupent pas de politique sont impossibles en Russie. Que tel ou tel des Russes appartenant à l'ancienne bourgeoisie, à l'ancienne armée, aux universités d'avant le bolchevisme se permette d'accepter une invitation à déjeuner, il risque fort d'être arrêté par la police politique.

« Les membres d'une Ambassade, logés tous dans le bâtiment même où celle-ci est installée, épiés, espionnés, sont absolument hors d'état d'entretenir des relations avec qui que ce soit de la société russe. A plus forte raison les relations sont impossibles avec les milieux politiques, c'est-à-dire les membres du parti communiste. Ils ne verront que les quelques fonctionnaires chargés par le Gouvernement de voir les membres des Ambassades étrangères ; un ordre sévère interdit à tous les autres communistes d'entretenir la moindre relation avec les représentants de ce monde bourgeois abhorré que sont les diplomates.

« Impossibilité donc de se documenter, d'observer, de comprendre. Et puis, pas de presse. A peine quelques journaux publiés par le parti communiste, et dans lesquels il serait vraiment trop naïf de chercher des renseignements sur l'état véritable de la Russie. »

Il faut avouer que ce tableau n'est pas encourageant.

Et pendant ce temps-là, M. Krassine, installé rue de Grenelle, sera libre d'observer, d'écouter, de lire, aura toute facilité d'informer son Gouvernement. Et qu'on ne s'imagine pas que ses rapports sur la situation de la France ne seront nullement remplis uniquement par les déclarations que lui fera M. Herriot, ou tel ou tel des fonctionnaires du Quai d'Orsay, chargés d'avoir des relations avec lui.

Il aura, à la Chambre, quantité de collaborateurs bénévoles parmi les communistes qui, disséminés dans les grandes commissions, se refusant à garder le secret sur les délibérations, répandus dans les couloirs, dans la salle des pas-perdus, écoutant, épiant, arriveront aisément, grâce à l'atmosphère spéciale de tous les Parlements, grâce à la camaraderie entre députés qui facilite les conversations et même les confidences, à savoir tout ce qui se dit au Palais Bourbon. Il n'y a pas beaucoup de diplomates qui puissent se vanter de travailler dans des conditions aussi favorables !

Notez encore que M. Herbette, nouveau dans la carrière, a certainement le désir de « réussir », d'accomplir une brillante ambassade, de rapporter quelque chose de positif de sa mission. Les Bolcheviks qui s'en rendent compte, ne manqueront pas de lui prodiguer les plus belles promesses et de faire luire à ses yeux, non seulement la possibilité d'accords économiques avantageux, mais aussi, qui sait, d'accords politiques. Ne parle-t-on pas, déjà dans certains milieux, d'un renouvellement possible de l'entente franco-russe?

C'est un grave danger, car ces bruits trouvent un écho inquiet chez nos alliés naturels de l'Europe centrale, Roumains et Polonais. Or, cette entente, d'ailleurs impossible, les Bolcheviks ne la désireront qu'avec une France complètement bolchevisée. Il faut toujours se dire que les gens de Moscou ne reconnaissent pas les règles du jeu. Dans leurs conversations diplomatiques, ils sont capables d'opérer des renversements complets, inconcevables dans d'autres pays ; cela ne les engage à rien, puisque le jour où ce sera nécessaire, ils reviendront à leur position primitive, comme s'ils ne l'avaient jamais quittée. La véracité n'a jamais été une vertu particulièrement diplomatique ; mais jamais, dans les relations entre pays, le mensonge n'a fleuri comme dans la diplomatie soviétique ! N'est-ce pas une grande force que de ne point tenir compte des usages en vigueur qui, dans les relations entre pays civilisés, posent une limite au mensonge admis ou toléré par les diplomates?

Au fond, ce qui est nécessaire avant tout, c'est de se rendre compte de ce qui constitue l'objet véritable des négociations entre la Russie et la France. C'est une duperie que de croire que le premier objet de la reconnaissance des Soviets est la reprise des relations véritables entre les deux pays. Les relations entre la France et la Russie ne seront pas reprises parce que la Russie a, de son propre gré, coupé le pont entre elle et l'Europe.

La forme la plus apparente et la forme essentielle des relations entre deux pays, c'est le trafic des marchandises et le mouvement des voyageurs. Or, la Russie s'est repliée sur elle-même. Le trafic des marchandises est concentré entre les mains du Gouvernement, qui le dirige au gré de sa politique momentanée. Quant au mouvement des personnes, il est pour ainsi dire complètement arrêté. On avait établi, il y a quelques années, des trains directs entre Moscou et Varsovie ; on a été obligé par suite du manque total de voyageurs, de ne laisser subsister qu'un seul train hebdomadaire entre les deux capitales et encore, ce train n'est-il employé que par les fonctionnaires et les courriers diplomatiques des deux pays.

Le Gouvernement russe ne désire pas, il est décidé à ne point tolérer, que les relations véritables entre la Russie et l'Europe occidentale s'établissent. Pour s'en rendre compte, il suffit de voir de quelles difficultés presque insurmontables on entoure la

délivrance d'un simple visa permettant aux voyageurs de pénétrer en Russie. Il faut remplir une douzaine de formulaires, répondant à des questions véritablement saugrenues, notamment à quel parti politique on appartient, indiquer dans tous ces formulaires jusqu'à son numéro de téléphone ! Il faut attendre des mois et des mois pour obtenir une réponse, qui neuf fois sur dix est négative.

En somme, en reprenant des relations diplomatiques, les deux pays visent des buts différents. La France, trahie et frustrée de son bien, ayant perdu l'espoir de voir le Gouvernement bolchevik remplacé par un Gouvernement régulier, se dit qu'il ne faut pas laisser passer une dernière occasion de règler la question de ses créances. L'Épargne française a livré plus de vingt milliards à la Russie. Ne pouvant récupérer le tout, la France, à juste titre, voudrait obtenir ne fut-ce qu'un payement partiel. La Russie, elle, ne vise qu'un seul but : obtenir de l'argent frais ; la seule chose qu'elle convoite, ce sont des fonds. Si on les lui accorde, peut-être consentira-t-elle à reconnaître théoriquement ses dettes anciennes, mais ce ne sera qu'une théorie. L'histoire des négociations anglo-russes est là pour le prouver.

L'Angleterre se trouvait dans une situation beaucoup plus favorable que la France. Elle a bien moins de choses à demander, n'ayant point de créances aussi fortes à faire valoir et elle a beaucoup plus de choses à offrir. Cependant, les négociations ont lamentablement échoué, car à l'idée même que le Gouvernement anglais pourrait être amené à donner sa garantie à ce débiteur défaillant, les électeurs anglais se sont révoltés et ont balayé l'imprudent homme d'État qu'était Mac Donald.

Là où les Anglais, qui ont beaucoup de choses à offrir, ont échoué, la France, qui a beaucoup de choses à demander, pourrait-elle réussir?

On conviendra que c'est douteux.

Et que de risques !

Il ne faut pas s'épouvanter de l'agitation communiste dont les échos remplissent actuellement les journaux. Dans beaucoup de cas ce n'est qu'une forme du mécontentement, de la déception générale qui a suivi la paix médiocre, c'est un aspect de l'éternelle revendication prolétarienne, mais il ne faut pas oublier non plus que la troisième Internationale est un instrument de politique extérieure pour une Russie qui reprendra tôt ou tard la politique de Pierre le Grand, de même que le Gouvernement russe est un instrument entre les mains des idéologues illuminés qui siègent au comité de la troisième Internationale.

En sera-t-il toujours ainsi?

Il semble que le Gouvernement russe ait tenté parfois de se libérer de la tutelle de la troisième Internationale, mais il a toujours échoué, témoins les mésaventures de Trotzky. Pour le moment le Komitern est maître. Nous pourrions bien nous en apercevoir bientôt...

L. Dumont-Wilden.

QUESTIONS MILITAIRES

L'ESSENTIEL

L'étendue, la puissance et la variété des matériels mis en œuvre au cours de la grande lutte récente, les effectifs qui y prirent part, la profondeur des passions nationales qui s'y manifestèrent ont paru à ce point caractéristiques à l'opinion, qu'elle incline à considérer dorénavant la guerre comme le jeu automatique de ces forces. Et chacun, suivant sa tendance et son tempérament, d'attribuer la prépondérance à celles-ci ou à celles-là.

Deux théories divisent à cet égard les esprits. Les uns déclarent : La guerre des peuples fut une guerre de matériel et d'effectifs. Nous y avons essuyé des échecs aussi longtemps que l'ennemi nous fut supérieur en nombre et en moyens ; nous le vainquîmes dès qu'à ces points de vue l'avantage passa de notre côté. Les autres proclament : Cette guerre fut la lutte de deux civilisations, de deux morales. Nous avons triomphé parce que le Droit et la Justice étaient pour nous.

Ainsi l'opinion se laisse gagner par l'erreur classique d'attribuer aux moyens moraux et matériels comme une valeur absolue.

On paraît oublier que ces éléments de la puissance guerrière ne valent que d'après la manière dont ils sont mis en œuvre, que ces forces ne réalisent leur travail qu'à condition d'être constituées en système par une volonté logique, bref, que les valeurs morale et matérielle n'existent qu'en vertu de celle des chefs.

Si Joffre avait mal calculé les délais et les possibilités de son redressement de septembre 1914, si Kluck avait, en même temps, obéi aux ordres du G. Q. G. allemand lui prescrivant de faire face à Paris, au lieu de courir vers Provins en prêtant le flanc à Maunoury, la bataille de la Marne eut tourné sans doute de telle sorte qu'on n'aurait jamais parlé de l'effort industriel des Alliés... Si

Pétain n'avait pas su restaurer, dans l'été de 1917, le moral chancelant de nos armées, dans quel état l'offensive de Ludendorff, au printemps suivant, les eût-elle trouvées, malgré la justice de notre cause? — Et la conscience d'avoir le Droit dans son camp eût-elle consolé la France, si, vaincue à ce moment, elle avait dû accepter une paix ruineuse?

***

Cette tendance de l'opinion à ne plus discerner nettement le rôle joué par ceux qui commandent s'oppose avec éclat à l'excès contraire manifesté dans les guerres d'autrefois où l'on attribuait aussitôt, et souvent sans justice, à tel ou tel chef, tout l'avantage ou tout le malheur des événements. La forme que prit, au cours de la guerre récente, l'action du Commandement, explique ce complet changement.

L'extension des fronts, la profondeur accrue de la zone de combat, la perfection des moyens de transmission ont réduit à peu de chose, pour les grandes unités, l'action personnelle immédiate du chef sur les troupes. Peut-être ce résultat — fâcheux à tout prendre — aurait-il pu être, sinon évité, du moins réduit dans ses proportions. En tous cas, il donna, presque toujours, aux combattants l'impression que le commandement demeurait, comme par système et en vertu de ses fonctions, lointain et anonyme,. Or, c'est un fait que l'opinion moyenne ne peut concevoir l'action sans la concrétiser dans une personne. Maintenue dans l'ignorance des personnalités, la foule le fut, du même coup, de leur rôle et de leur action.

La conception mécanique de la guerre est, du reste, renforcée dans l'esprit de beaucoup de contemporains, par l'idée que la complexité croissante des moyens tend à réduire sans cesse le rôle personnel du chef, en répartissant les éléments de l'action entre un plus grand nombre de spécialistes et en augmentant en proportion les attributions des États Majors. Tout le monde ne pense évidemment pas comme ce brillant écrivain, dénué de connaissances militaires, mais richement pourvu de talent et de passion, que désormais la France en armes pourrait se dispenser de mettre un soldat à la tête de ses troupes et que tout homme accoutumé aux grandes affaires : financier, politicien, industriel, commerçant, y figurerait aussi avantageusement,... mais on incline à croire que le Savoir du grand Chef a perdu beaucoup de son importance, et que l'organisation moderne des hauts commandements y supplée dans la plus large mesure.

Il n'est pas discutable, en effet, que le Chef se voit aujourd'hui puissamment secondé. L'énorme complexité des moyens rend ce concours, — fonction essentielle des États-Majors, — de plus en plus nécessaire et varié. Mais, si les éléments de la décision peuvent être préparés à l'avance par un entourage expérimenté, il faut toujours, en dernier ressort, que le chef décide, qu'il imagine une solution, ou tout au moins qu'il choisisse entre celles qu'on lui propose.

On ne peut concevoir qu'un chef discerne la plus judicieuse manière de combiner ses moyens, s'il ignore leur nature, leurs capacités et leurs servitudes. Cette mesure des possibilités, le Chef, si bien doué qu'on le suppose, ne peut la faire sans le Savoir : Savoir d'une étendue croissante, au fur et à mesure que la guerre complique ses formes : Savoir qui embrasse aujourd'hui, pour le généralissime, des objets politiques, économiques, sociaux qu'il pouvait naguère ignorer.

Si les formes modernes de la guerre n'ont en rien diminué l'importance de la valeur technique du chef, elles ont, par ailleurs, prodigieusement accru les responsabilités morales du commandement. Le Chef suprême n'engage plus seulement, par sa décision, le sort d'une armée, celui d'une province et sa propre réputation militaire. C'est le présent, c'est l'avenir de tout un peuple, parfois de toute une civilisation, qui dépendent aujourd'hui de son caractère, de son intelligence, de son savoir. C'est avec la conscience de cette responsabilité qu'il doit prendre ses décisions et donner ses ordres.

L'effort moral qu'il accomplit est d'autant plus étendu, que, si le succès ne lui vaut souvent qu'une gloire amère, le désastre entraîne pour lui des conséquences personnelles affreuses. La guerre intéresse cruellement des masses de plus en plus nombreuses. Or, les peuples en armes ne peuvent conserver en toutes circonstances le sang-froid et l'ordre professionnels des armées de métier. Les passions nationales montent à tel paroxysme que le chef vaincu n'encourt plus simplement la disgrâce ou la retraite, mais souvent l'opprobre et la mort ignominieuse. La Convention faisait trancher la tête de ses généraux malheureux ; Bazaine fut condamné à mort et à la dégradation ; un Krilenko fit massacrer le généralissime russe en décembre 1917 ; et il n'y a pas de doute que l'émeute militaire et la révolution communiste, toutes deux commencées en Allemagne, en novembre 1918, eussent abouti au jugement des chefs militaires allemands, si l'armistice accordé par le vainqueur n'était venu les sauver.

Que l'on veuille enfin considérer quelle force de caractère doit déployer le chef suprême pour conserver sa liberté d'esprit et de volonté, malgré

la surexcitation de l'arrière et ses répercussions fatales. Quels que puissent être l'empire sur eux-mêmes des gouvernements, les bonnes dispositions des parlements, le patriotisme et l'abnégation des masses populaires, ces répercussions sont constantes et toujours intempestives. La France n'a pas oublié que la cause première du désastre de Sedan fut l'intervention impérieuse du Conseil de Régence dans les opérations du maréchal de Mac-Mahon. Et l'on sait quelle trépidation politique provoquaient, au cours de la grande guerre, toutes les questions de personnel, d'organisation, d'opérations ou d'armement.

Sans doute la guerre future augmentera encore pour le chef militaire la difficulté de conserver intacte sa nécessaire liberté de décision et d'action, parce qu'à l'horreur de la souffrance, au désir d'en finir, à la crainte de la défaite, les gouvernements, les parlements, les masses ajouteront l'angoisse du bouleversement politique et social.

Si les moyens, quelle que soit leur puissance, n'ont, en fait, de valeur qu'en fonction de celle des chefs, il est pour ceux-ci plus difficile que jamais de jouer leur rôle comme il convient. Un savoir de plus en plus étendu, un caractère d'une trempe exceptionnelle leur sont nécessaires pour agir, et à plus forte raison pour réussir. Voilà pourquoi, si l'on peut dire que la préparation à la guerre est la préparation des moyens, elle est aussi certainement la préparation des chefs. Recruter, afin de leur confier les commandements, des hommes qui possèdent les nombreuses et rares qualités nécessaires pour les bien exercer, mettre chaque chef à sa place et les meilleurs au sommet, et, pour chacun d'eux, se préparer à commander, voilà, par-dessus tout, ce dont il s'agit.

C'est vers le recrutement et le choix des chefs que doivent en premier lieu, dans l'ordre militaire, se porter les préoccupations nationales et les réflexions des gouvernements. Au peuple qui recherche avec conscience les chefs dignes de mettre en œuvre ses forces guerrières, tout le reste sera donné par surcroît.

***

Cette préparation des chefs en temps de paix, que tout le monde approuve en principe, se heurte dans l'application à des difficultés de divers ordres, qu'il convient de préciser, car le moment est venu où elles vont apparaître à nouveau.

Tout d'abord, le recrutement de chefs de valeur devient d'autant plus malaisé que la paix semble plus probable. Le motif en est évident. Le profond ressort de l'activité des meilleurs et des forts est le désir d'acquérir la puissance. Sans doute, aucune puissance n'égale celle du chef de guerre, et, tant que la probabilité d'avoir à l'exercer quelque jour apparaît aux jeunes caractères, les peuples de traditions militaires parviennent aisément à encadrer leurs troupes de chefs dignes de l'être. Mais, d'une jeune génération qui croit devoir atteindre la vieillesse sans avoir à combattre, bien peu d'hommes, parmi les meilleurs, embrasseront la carrière des armes. Les volontés fortes, les esprits hardis, les caractères trempés se porteront naturellement vers les voies par où ils pensent atteindre la puissance.

Après les traités de 1815, la France sentit qu'une longue période de paix européenne était probable. La plus brillante partie de sa jeunesse voulut alors s'illustrer dans la politique, l'éloquence, les arts. Et cette génération qui donna des Thiers, des Montalembert, des Hugo, des Comte, ne fournit, aux jours des grands périls de 1870, que des généraux de capacités médiocres. Le désastre essuyé, la France eut la certitude profonde qu'un jour on lui imposerait l'occasion de l'effacer. Et l'élite de sa jeunesse dota son armée de la pléiade de grands chefs qui l'ont conduite à la victoire.

Aujourd'hui, c'est vers les affaires que paraissent se tourner les jeunes ambitions, l'argent étant, pour le moment, le signe le plus apparent de la puissance et les Français nourrissant volontiers la conviction que bien des années passeront sans qu'il y ait lieu de recourir aux armes. Mais quel peuple dispose de l'avenir? — Dans la tempête d'une nouvelle guerre des nations, ce ne sont point des hommes ordinaires qui suffiront à la France pour la faire vaincre.

Les hommes dignes d'être des chefs recrutés en nombre, il s'agit de discerner leurs mérites et de faire en sorte que les meilleurs atteignent le sommet. Les entreprises de paix, les industries par exemple, n'éprouvent guère de difficultés à y parvenir, car elles sont, en vertu de la concurrence, en état de lutte perpétuelle, et, d'ailleurs, la volonté des entrepreneurs ou des actionnaires de gagner le plus d'argent possible les pousse continuellement à rechercher le chef qui obtiendra le meilleur résultat. Mais l'armée du temps de paix travaille en quelque sorte à vide, et, quand la paix se prolonge, les hommes sont très enclins à la croire éternelle, parce qu'ils la désirent. L'opinion n'apporte plus l'attention voulue au choix des chefs. Les citoyens, et notamment ceux qui gouvernent, ressemblent à ce point de vue, à des actionnaires qui, désespérant de gagner quoi que ce soit dans une entreprise où ils ont placé de l'argent, ne s'occupent guère de la manière dont on la dirige. Bien d'autres éléments d'appréciation que la simple

valeur militaire interviennent alors dans l'attribution des grades et des emplois. Puis, la sourde et traditionnelle méfiance des gouvernements vis-à-vis des chefs militaires ne tarde pas à se faire jour : les gouvernements monarchiques redoutant de voir s'établir un prestige qui balancerait celui du souverain, les démocratiques craignant pour leurs libertés l'élévation d'un chef ambitieux.

Enfin, au fur et à mesure que la paix semble plus probable, les chefs de tous grades sont naturellement portés à négliger leur préparation personnelle au commandement de guerre. La nécessité ne leur en apparaît pas clairement et le principe du moindre effort fait le reste.

La médiocrité d'en haut favorise aussitôt celle d'en bas. C'est alors que les meilleurs sont tenus comme en défiance, les caractères trempés déclarés cassants, les conscients de leur valeur considérés comme orgueilleux, les travailleurs traités de philosophes et les innovateurs d'esprits chimériques. C'est alors qu'apparaissent, puis, triomphent le formalisme et la routine.

C'est pour ce faisceau de motifs que la Prusse de 1806, la France de 1870, la Russie de 1904 et de 1914, se virent prouver par le désastre l'insuffisance de leurs généraux.

***

La France a confié ses armes, dans l'épreuve récente, à des chefs militaires dignes d'elle, et l'Histoire la glorifiera de les avoir découverts et formés.

Tout en s'honorant du passé, qu'elle pense maintenant à l'avenir !

Le voyageur épuisé, parvenu au faîte de la colline, contemple avec joie le chemin parcouru, et s'enorgueillit en apercevant les durs passages qui le firent chanceler sur la route. Puis, satisfait et résolu, il se hâte de se remettre en marche, pour n'être pas surpris, avant le gîte, par la nuit funeste et glacée.

C. DE GAULLE.

LES CONCERTS

MUSIQUES ÉTERNELLES

Parmi les concerts que l'on nous offre chaque jour — et le nombre en devient de plus en plus impressionnant — il en est qui méritent de retenir notre attention, ce sont ceux, où abandonnant les succès faciles et les morceaux à effet, des artistes ont plus souci de leur Art que d'eux-mêmes.

Aussi, est-il intéressant de constater, que s'accroît sans cesse en ces derniers temps, le nombre des manifestations musicales données à la glorification du Génie de Jean-Sébastien Bach.

Réjouissons-nous de voir le public répondre avec empressement à ces beaux efforts artistiques. Il y a peu d'années encore, la musique pure n'était soutenue à Paris que par une élite restreinte et Bach ne jouissait pas d'une popularité qui paraît actuellement devoir s'étendre chaque jour.

Félicitons donc le public du développement constant de sa musicalité ; et admirons sans réserve, ceux qui se donnent à tâche de nous ouvrir plus fréquemment — au prix de quel travail — les portes d'un si noble et si vaste domaine.

Nulle œuvre en effet n'est plus ardue à rendre, et rares sont les artistes — même les plus grands — qui parviennent à interpréter comme il convient, ce musicien géant.

Les difficultés redoutables de tehnique qui sont offertes à l'exécutant, doivent sembler s'effacer, pour laisser libre cours à la pensée, au style ; la ligne doit être sans cesse observée pour garder une impeccable tenue plastique, une puissance sans effort. Et quand je dis puissance, il s'agit aussi bien d'une œuvre pour orchestre et chœurs, d'une fugue pour orgue, ou d'une suite pour violon, ce frêle instrument à quatre cordes sur lequel il est malaisé de construire de majestueux édifices. Enfin, la passion qui émane de cette musique doit, contenue par un permanent respect, être une perpétuelle aspiration vers la paix mystique, ceci en restant profondément humaine.

Car, ceux qui persistent à ne voir dans la musique de Bach que son caractère sacré ne la comprennent qu'incomplètement. Oui, ce Génie avait du divin une compréhension que nous ne pouvons pénétrer. Oui, ses yeux étaient ouverts sur des régions trop hautes pour nous. Cependant, cet élan vers Dieu, il le traduit, en des termes qui nous arrivent directement. Cette tendresse qu'ont ses thèmes, cette douleur qui s'exhale, tel un encens, à certaines de ses pages, sont bien d'un homme, mais d'un Homme qu'avait pénétré la douceur de croire. Sa religion n'est pas implacable. Elle est pathétique mais faite d'indulgence, l'indulgence même du Christ. Elle exalte, non un Dieu qui châtie, mais un Dieu qui souffre.

Que d'exemples de cette douleur auguste.

Vous souvient-il, d'un des plus beaux chorals pour orgue : *O homme pleure ton grand péché* ? Une infinie tristesse y plane. Le thème large et lourd de larmes s'appuie sur d'amères dissonances. Pas un sourire ne vient nous donner une lueur d'espoir, un instant d'apaisement. C'est vraiment tout le péché de l'homme qui pèse sur nos épaules. Pas d'autre châtiment que celui de notre conscience. Il est vrai que c'est peut-être le plus cruel à subir...

Évoquons encore l'*Arie* célèbre de *la Passion* selon St *Matthieu*, à cet instant, où le violon prélude longuement, pur sanglot, auquel va se mêler, plutôt se fondre, l'appel déchirant : [illegible] *Jette un regard* [illegible] *Mon* [illegible] [illegible]

Mais Bach est accessible à d'autres sentiments, moins tragiques. Plus d'un de ses chorals déborde d'un bonheur clair et triomphant. J'irai même jusqu'à dire qu'à cette [illegible] Qu'importe d'ailleurs, puisque l'œuvre ne saurait y perdre en grandeur, en noblesse.

Enfin, dans des pièces plus profanes, les suites pour piano, les sonates et *Partitas* pour violon, les suites pour violoncelle, de fraîches inspirations populaires, des danses gracieuses s'empreignent souvent d'une gaîté sans détour, mais d'une gaîté toujours de bon aloi.

Convenons néanmoins, que c'est dans ses grandes œuvres liturgiques, ses 190 cantates, ses oratorios, son *Magnificat* et peut-être par-dessus tout dans ses deux *Passions* — Selon St Jean et selon St Matthieu — et dans sa *Grand'Messe en Si mineur*, que Bach nous a le mieux donné la mesure de son génie. Là, il a pu déployer toute sa puissance. Les chœurs, l'orgue, l'orchestre sont mis en valeur avec une sombre intensité. Avec quel sens du dramatique s'opposent, le récitatif passionné, la tendre supplication du choral et ce chant hautainement dépouillé qui monte avec l'élan d'une flèche de cathédrale dans un ciel limpide... C'est ce sens dramatique, soutenu par l'équilibre des masses sonores, qu'après la tourmente romantique, retrouvera, un jour, un Richard Wagner.

Malheureusement, il est difficile de monter intégralement de telles œuvres, avec la perfection nécessaire. Néanmoins la société J. S. Bach s'y emploie avec dévouement et l'an dernier M. Mengelberg, accompagné de l'orchestre et des chœurs d'Amsterdam, est venu donner une audition de la *Passion selon St Matthieu* que les Parisiens melomanes ne sont pas près d'oublier.

La place, la puissance hélas, me manquent pour vous parler, comme je le souhaiterais, de Celui qui fut grand, non seulement dans son œuvre, mais encore dans sa vie. Organiste à Weimar près du duc de Saxe, puis à Saint-Blaise de Mülhausen et plus tard à Cothen et à Leipzig, Bach eut une existence ardente autant que mouvementée.

Marié deux fois, il fut père de vingt enfants, parmi lesquels des musiciens distingués, dont ce Friedmann Bach qui nous a laissé des pages admirables. Malgré sa foi extatique, Jean-Sébastien ne dédaigna jamais ses autres devoirs, plus matériels, mais qu'il considérait aussi comme sacrés. Il s'éteignit harmonieusement, entouré de ses enfants.

C'est, peut-être, dans ce bel équilibre entre l'action et la méditation, qu'il faut chercher une des raisons aux incomparables qualités de structure et de force disciplinée de Bach. C'est, sans doute, ce qui rend si juste le mot entendu récemment après un festival qui lui était consacré : « Cette musique rajeunit chaque jour ! »

C'est le propre du sublime, en effet, d'effacer la trace du temps.

Pourquoi certains chefs-d'œuvre ne peuvent-ils vieillir ? Sans doute, parce qu'allant plus loin que d'autres dans l'expression de l'humanité, révèlent-ils aux générations successives des Vérités Éternelles.

L'amour des formes parfaites, la douleur qui ennoblit l'homme, cette recherche d'une joie durable et cette soif d'Idéal — sentiments qui dominent chez Bach — ont déjà défié, et défieront encore, le cortège redoutable des siècles.

M. Lacloche.

LES LIVRES NOUVEAUX

Paul Gaultier. — *L'Avenir de la France*. 1 vol. in-16, 292 p. Perrin et Cie, éd.

Sous ce titre : *L'Avenir de la France*, Paul Gaultier a examiné, avec la plus scrupuleuse attention, le mal ou, plus justement, les maux dont souffre, aujourd'hui, notre pays ; et il a indiqué, dans la mesure du possible, les remèdes qu'il était urgent et nécessaire d'y appliquer. C'est là avoir fait acte de bon citoyen, et la lecture de ces pages, d'une ferme logique, prouvera aisément que l'auteur n'est pas de ceux à qui l'on peut faire le reproche, qu'il adresse lui-même à trop de Français, de manquer de courage civique. Ce qu'il y a, dans cette consciencieuse et magistrale étude, d'un peu dur pour notre amour-propre national, affirme, surabondamment, la sincérité de la conviction, et — il faut y appuyer — le courage de l'écrivain. Car, enfin, on n'étale jamais, sans s'attirer quelque haine, les plaies de son époque ; on ne met pas à nu le désordre social ; on ne stigmatise pas ces vices constitutifs, si j'ose ainsi dire, d'une organisation politique et sociale du moment, sans faire bien des mécontents. Pensera-t-on qu'on puisse, impunément, dénoncer, avec la précision qu'y apporte Paul Gaultier, les méfaits de « *l'instabilité gouvernementale* », du « *gaspillage* », de « *l'incompétence* », du « *favoritisme* » ? Evidemment, non. Au rebours, c'est déjà suffisant pour indisposer nombre de gens ; mais s'attaquer au « *virus politique* », dénoncer « *l'abus des mots* », montrer les inconvénients de la « *routine* » — cette véritable tare, qui barre le chemin à tout progrès, et qui parallèlement avec le « *manque de sens pratique* », fait avorter les meilleures idées, les plus hautes conceptions ; s'en prendre à l' « *Étatisme* », à l' « *idéologie* », à l' « *individualisme* », et, encore, à la chimère absurde de « *l'égalité* » ; avouons-le, c'est faire, en notre temps, preuve d'un courage non commun, et qu'il faut hautement reconnaître. Et, peut-être, — car c'est là, en un sens, un courage plus grand — savoir gré davantage à Paul Gaultier, d'avoir osé défendre, dans les « *remèdes* » qu'il indique, la cause de « *l'idéalisme* », et, par voie de conséquence, celle du sentiment religieux. Il y a, de sa part, une réelle noblesse à l'avoir fait avec tant de franchise, et si pleinement : et pour toutes ces raisons, ce beau livre, que je regrette d'analyser de façon si brève et si incomplète, restera, non seulement comme un témoin de l'état moral et social de la vie nationale contemporaine, mais comme la protestation d'un vrai philosophe, franchement et profondément français. A. R.

Général Mangin. — *Regards sur la France d'Afrique*. 4 cartes. 1 vol. in-16, 308 pages. Plon, éd.

Chacune des six études que le Général Mangin a réunies sous ce titre forme un tout d'une forte documentation, où il est impossible de trouver un détail inutile. Qu'il s'agisse de la partie historique, ou de l'étude de la stratégie militaire qui nous a permis d'acquérir cet admirable empire colonial, la même maîtrise se retrouve, s'imposant de ne dire que ce qui est utile. Et pourtant, rien n'est écourté, et chacune des diverses phases de notre conquête est exposée complètement et il faut ajouter, de main de maître. A. R.

Général Raguneau. — *Stratégie des Transports et des Ravitaillements*. 1 vol. in-8, 117 pages. 4 croquis hors texte. Berger-Levrault, éd.

Excellente étude, qui ne s'adresse pas uniquement aux

spécialistes, mais qui est présentée de façon à éclairer tout le monde sur ces questions, dont l'importance s'est affirmée au cours de la dernière guerre, et qui ont joué, alors, un rôle si prépondérant. Le général Ragueneau a su, d'ailleurs, éviter toute sécheresse dans l'exposition et la lecture de son ouvrage reste malgré l'aridité du sujet, facile, et, par-dessus tout, profondément instructive. A. R.

René Masse, ancien élève de l'École Polytechnique, Ingénieur Civil des Mines. Membre de la Chambre de Commerce de Paris. *La Production des Richesses.* Préface de M. Georges-Raphaël Lévy, Sénateur, membre de l'Institut, Président de la Société d'Économie Politique. 1 vol. gr. in-4, 979 pages. Marcel Giard, édit.

Ouvrage de tous points remarquable, dont il est malheureusement impossible de donner une analyse sommaire ; car, étudiant la Production des Richesses, il prend la question *ab ovo*, depuis la nature en elle-même, ses matières premières, organiques ou non ; ses forces ; pour aboutir au travail humain. Et parce que l'auteur cherche l'amélioration de la production nationale, et le bien intégral du pays ; il traitera le grand et angoissant problème de la natalité ; et s'inquiétera des questions d'assurances sociales. C'est donc une étude complète, d'une conscience admirable et qu'on lit, en somme facilement, tant on sent chez l'auteur d'enthousiasme. Une belle et substantielle préface de M. Georges-Raphaël Lévy, résume à merveille cet immense travail ; et sa lecture suffirait à ceux que le millier de pages de l'ouvrage pourrait effrayer. A. R.

F. Cambo, ancien Ministre des Finances d'Espagne. — *La Crise Mondiale et la Conférence de Gênes.* 1 plaq. in 12, 34 pages. Povolozky et Cie, éd.

Il y a d'excellents aperçus et des idées d'une rare logique dans l'exposé que fait, dans cet opuscule, M. Cambo. On lira, en particulier, avec le plus grand profit ce qui touche au payement des dettes de guerre, et au relèvement de la Russie. On pourra méditer avec fruit les *douloureuses vérités* que les *peuples devront accepter*, et qui sont ici exprimées avec une clarté et une sobriété vraiment dignes d'éloges.

A. R.

F. Cambo, ancien Ministre des Finances d'Espagne. — *La Crise Economique Anglaise.* 1 plaq. in 8, 70 pages. J. Solsona, éd.

Étude intéressante d'un problème dont la solution n'est pas aisée et dont il est, étant donné la singulière mentalité des Anglais, assez incommode de discuter. Cependant la solution proposée ou plus justement supposée, par M. Cambo, semble, en effet, l'une des rares qui soit capable de réussite.

A. R.

Pierre Coromines. — *La Vie austère.* Traduit du catalan par Charles Romeu, avocat, Viguier d'Andorre. 1 vol. in-8, 335 pages. Félix Alcan, éd.

C'est un livre curieux, intéressant, où l'auteur cherche manifestement à créer, sinon une nouvelle philosophie, du moins à en instituer une à son propre usage. Philosophie, par conséquent, absolument personnelle, un peu trop faite sur mesure ; ce qui fait que la prétention de la voir adopter par le plus grand nombre d'esprits généreux, déroute un peu. Certes les théories en sont élevées, et témoignent d'un noble désir de perfection morale ; mais cette aspiration vers un idéal de sainteté toute nouvelle, issue de *la Vie austère*, ne va pas sans de nombreux flottements et s'étaye d'un étalage d'érudition, qui fait que, par moments, les idées se heurtent, semblent même se contredire, et qu'on a peine à démêler la pensée maîtresse de l'écrivain ; je veux dire le véritable principe moral, sur lequel il entend établir son système. C'est un livre qu'il faut lire avec prudence, mais qui mérite d'être lu. A. R.

P. Grimanelli. — *La Morale positive et le bonheur* (Librairie Universitaire).

Voici un livre des plus généreux, et qu'on ne peut pas lire sans être gagné par la plus vive sympathie pour son auteur. Et peut-être un tel sentiment de reconnaissance est-il le meilleur fruit que puisse produire un livre de morale ; toute idée risque d'être inefficace si elle ne se double d'un sentiment profond, qui est déjà prêt à commander une action bienfaisante.

M. P. Grimanelli apporte, dans sa vaste étude sur la *Morale positive et le bonheur*, non seulement une solide culture littéraire et philosophique, mais encore l'équilibre de la pensée tel que peut le donner une longue expérience des hommes. Comme préfet, comme directeur des services pénitenciers, il eut l'occasion de voir de près les réalités sociales : avec un dévouement qu'il faut saluer, avec un inlassable désir d'être utile, il chercha, il trouva, plus d'une fois, les solutions particulières que demandaient les événements et les hommes. Aussi, après tant d'expériences *positives*, c'est-à-dire mêlées à la réalité, il peut avoir une singulière autorité pour parler du devoir et du bonheur au point de vue social.

Vice-Président de la Société positiviste internationale, il reconnaît tout ce que doit sa pensée à la philosophie ou plutôt à la méthode d'Auguste Comte. Il en est le disciple, non pas selon « la lettre », mais selon « l'esprit ». Il s'inscrit en faux contre tout « matérialisme dogmatique ». Son livre est un généreux, un heureux effort pour établir les disciplines morales qui peuvent conduire à un « humanisme supérieur ».

Après le terrible cataclysme de la grande guerre, et alors que notre civilisation paraît si cruellement menacée, voici un noble livre. Il rappellera aux esprits gagnés par l'inquiétude, quelles sont les sources intérieures, quelles sont les aspirations idéales qui seules, même dans une âme « positive », c'est-à-dire éprise de toute la réalité, peuvent devenir les causes du bonheur individuel et du bonheur social.

A. R.

Jacques Bardoux, professeur à l'École livre des sciences politiques. — *J. Ramsay Mac Donald* (Paris, Plon-Nourrit et Cie).

Au moment où, en Angleterre, le ministère travaillitse, condamné par les électeurs, allait tomber, M. Bardoux a fait paraître ce livre destiné à faire connaître aux Français la vie et le caractère du premier ministre du 22 janvier. Ramsay Mac Donald ne porte plus ce titre ; le livre n'a pourtant rien perdu de son intérêt. C'est que, sorti de la classe populaire, arrivé aux honneurs sans avoir jamais passé ni par les Universités ni par les grands Clubs de la Cité, donné enfin comme chef socialiste et comme épouvantail à bourgeois, Ramsay Mac Donald n'a pas, une fois en possession du pouvoir, pratiqué une politique socialiste. Il a bien pu, formant son équipe, appeler des compagnons de luttes antérieures, parfois compromettants et cassants (comme Philippe Snowden), d'anciens travailleurs du sous-sol, un [illegible] de la guerre, des [illegible] lisme, c'est tout au plus si ses actes apparaissent ceux d'un bourgeois radical. Au surplus, son budget s'est présenté comme plus modéré que tel de ceux de Lloyd George et n'a-t-il jamais lui-même, contre ses adversaires conser-

vateurs, prononcé de paroles aussi dures que l'avait fait, vers 1880, Joseph Chamberlain, destiné à rallier plus tard le « vieux stupide parti ». M. Bardoux dit exactement que, dédaigneux des agitations sociales continentales, Mac Donald a dressé « un radicalisme à l'anglaise, national et parlementaire, religieux et impérial ». A l'opposé du matérialisme marxiste, il a conçu le socialisme comme « un esprit, une tendance », héritée de la littérature, de l'art, de la science, de la religion, des Anglais du dernier siècle. Quoi de commun entre une telle conception qui, non seulement respecte mais suppose l'existence de « l'Empire » et le maintien de la monarchie, et notre radicalisme petit-bourgeois, individualiste et « païen », notre syndicalisme débraillé, enivré de logique irrésistible et brutale ? Or, ne serait-ce pas à travers une telle image forgée de la France que Mac Donald a jugé de la situation en août 1914, de cette France à laquelle, par malheur, la Grande-Bretagne s'était liée ? Car il fut alors partisan de la neutralité dans le conflit, ennemi de la guerre, prédicateur de la paix blanche, profitable d'ailleurs à l'Angleterre qui aurait su dicter les termes d'une « transaction ». Voilà ce que recouvrait, avant la poussée électorale de décembre 1923, où se signalèrent, paraît-il, huit millions de « vierges civiques », le « socialisme sentimental et puritain, libre-échangiste et pacifique, parlementaire et impérial » de Ramsay Mac Donald, maître pour un temps des destinées de l'Empire britannique moyennant un baise-mains royal. Quand M. Bardoux nous aura donné l'histoire véritable, qu'il nous doit maintenant, du ministère du 22 janvier, il est probable que Ramsay Mac Donald et son œuvre nous apparaîtront moins simples et moins idylliques.

René Pinon. — *L'Avenir de l'Entente franco-anglaise* (Paris, Plon-Nourrit et Cie, Collection « les problèmes d'aujourd'hui »).

Combien de Français liront ce livre? Il faudrait que ce fût tous. Ils y trouveront, exposé avec la maîtrise d'un homme qui connaît à merveille les « problèmes d'aujourd'hui », le problème le plus essentiel et le plus irritant de la politique contemporaine. L'impérialisme candide et cynique à la fois de l'Angleterre s'oppose à ce que France et Angleterre tirent les légitimes bénéfices de l'accord inauguré en 1904 par le roi Edouard VII et par Delcassé et dont leurs successeurs se sont constamment réclamés, les Français pour le servir (à leurs dépens), les Anglais pour le saboter. « Les Anglais »? Entendons-nous : le *gouvernement anglais*. Mais qui est le gouvernement anglais? Les banquiers de la Cité de Londres, les métallurgistes de Birmingham et de Glasgow, les cotonniers de Manchester, non pas toujours les *gentlemen* du Foreign Office. Or, ces grands trafiquants n'ont guère qu'une pensée : écraser le concurrent. Le concurrent continental c'est la France, puisque l'Allemagne vient d'être chassée des mers et des colonies. Si ce phénomène doit s'attester permanent, comment parler dès lors de l'avenir de l'« Entente »? L'œuvre d'Edouard VII, « faiseur de paix », qui ne prétendait écraser personne, n'apparaît-elle pas comme un paradoxe, ou au moins un épisode sans « avenir »? M. Pinon ne le pense pas, et il semble qu'il ait raison. A une condition toutefois, c'est qu'il devienne possible entre Français et Anglais de tracer le plan d'une politique commune (au moins dans le détail), qui ne soit pas uniquement un schéma d'hégémonie britannique. Le roi Edouard le savait qui était devenu, expérience acquise, si peu « insulaire ». Lui disparu, opérations georgiennes et curzoniennes ont prétendu nous ramener aux pratiques de Palmerston et aux expériences hasardeuses de Beaconsfield, possibles autrefois quand la force anglaise faisait encore illusion. Or, cette illusion s'est évanouie ; on sait pourquoi. En conséquence, il devient nécessaire que, dans l'Entente, les Français aient de la raison pour deux. Evidemment, c'est possible. Mais le rôle est parfois un peu difficile, ingrat et coûteux.

René Pinon. — *La Bataille de la Ruhr* (Paris, Librairie Académique Perrin et Cie).

C'est bien la bataille engagée dans la Ruhr entre Allemands et Franco-Belges qui domine, en 1923, toute la politique internationale. Et c'est le droit de M. Pinon, dans les articles de la *Revue des Deux-Mondes* que reproduit sincèrement ce livre, de grouper, autour de cet événement essentiel, tous les autres événements d'une année chargée plus que d'autres en conflits, en travaux, en désillusions aussi. Ce qui enfin légitime le dessein de l'auteur quand il donne ses chroniques de quinzaine comme une œuvre d'historien, c'est le courage avec lequel, en dépit des hypocrisies, utiles à l'aventure, de la diplomatie officielle, il établit que, dans cette bataille, l'Angleterre, sous couleur de neutralité, a pesé de tout son poids en faveur de l'adversaire, félon, escroc et banqueroutier. L'Angleterre et la Finance internationale, le *Foreign-Office* et le *Treasury*, Lord Curzon flanqué des d'Abernon, des Sassoon et des Cassel. Les Français de demain, ceux qui jugeront notre époque et ses hommes d'État, qui les apprécieront sans indulgence, risquaient de penser que nous n'aurions pas au moins sauvé de l'aventure notre indépendance nationale et notre dignité. Grâce à M. Pinon, à la sagacité de ses déductions, à la clarté de son exposé, nous ne ferons pas figure de dupes. On voudrait seulement qu'il eût eu raison jusqu'au bout, que la fin de la « résistance passive », la capitulation des barons industriels fin septembre eût été exploitée, monnayée pour le plus grand profit de notre créance, de la consolidation de la république en Allemagne et de la paix. D'octobre à décembre 1923, d'où M. Pinon date, avec le « succès de la politique de M. Poincaré », « la victoire de la France et de la Belgique », ce qui s'est passé, est-ce bien la fin, ou plutôt le dernier quart d'heure de la bataille? Et ce quart d'heure, l'avons-nous « tenu »? Car les élections du 6 décembre outre-Rhin allaient-elles, comme il l'écrit, déterminer un resserrement de l'accord des Alliés? On serait surpris que le prochain volume de M. Pinon, qui nous donnera la suite des faits de 1924, s'ouvrît sur la même note d'optimisme. P. F.

LA QUINZAINE POLITIQUE

La Question d'Orient

Nous avons, en France, l'illusion tenace. Alors que les négociations de Lausanne et tous les gestes antérieurs et postérieurs du gouvernement d'Angora avaient démontré jusqu'à l'évidence que Moustapha Kemal, Ismet pacha et leurs congénères n'avaient aucune considération pour les intérêts français et entendaient nous traiter en ennemis vaincus avec lesquels on peut agir à sa guise, nous n'avons pas cessé d'espérer en un retour à de meilleurs sentiments et notre mansuétude a conservé un tour paternel et évangélique évidemment méritoire mais dénué de tout sens pratique. Notre nouveau président de la République, dès le début de son septennat, a adressé, par avion, un message affectueux au *ghazi* et M. Herriot, sans doute conseillé par son collègue en radicalisme, M. Franklin-Bouillon, sacré expert en matières orien-

tales, a salué, en une évocation touchante des grands ancêtres de 89, les vainqueurs de la Bastille des Capitulations. Cela part du bel espoir de prendre les Turcs par la douceur, ce que certains pédagogues conseillent à l'égard d'enfants particulièrement sensibles que les culottes ne peuvent que buter. Les orientalistes de moins fraîche formation que le bouillant député de Seine-et-Oise ont à l'endroit des descendants d'Osman une opinion différente.

Cette race de soldats n'a de respect traditionnel que pour la force et ne comprend qu'elle. Tout le reste est inutile verbiage. Il faut une culture particulière, une longue pratique des humanités pour apprécier la valeur de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Nos ancêtres révolutionnaires ne sont pas passés, par un coup de baguette magique, de l'état de serfs à celui d'hommes libres. Depuis le XVIe siècle, la France était travaillée par des conflits d'idées qui avaient mûri l'esprit de la Nation. L'Anatolie a-t-elle connu quoique ce soit de semblable ? Jusqu'à ces dernières années, courbés sous le joug de l'autocratie hamidienne, les paysans turcs n'ont été que bêtes de somme ou chair à canon. C'est une dérision que de croire que la révolution jeune turque, œuvre de quelques audacieux saloniciens et l'avènement récent de Moustapha Kemal, qui a dû sa fortune plus à la folie de la politique de l'Occident qu'à son génie, ont pu transformer l'ex-empire ottoman en République, sœur, quant à ses bases, de la nôtre. Nous sommes les victimes d'un mirage que les orientaux savent excellement exploiter. Il y a même un élément comique dans la facilité avec laquelle nous faisons fête à n'importe quel métèque qui, pour avoir bu des bocks au quartier latin ou cultivé son désœuvrement à la terrasse du Café de la paix, se déclare « grand ami de la France ». C'est un passe-port moral qu'un chacun s'attribue gratuitement et sans pénibles formalités.

Qu'ont fait pour la France les jeunes-turcs prétendus « grands amis » ? Dans les milieux turcophiles, on fait grand état de la réouverture des écoles françaises en Orient, obtenue par la sagace et patiente diplomatie du général Mougin, notre agent provisoire à Angora, mais l'on se garde bien d'en exposer les modalités. Or, le prétendu libéralisme francophile des autorités kémalistes se résume à ceci : Nos écoles congréganistes sont autorisées à rouvrir leurs portes aux seuls élèves *catholiques*, ce qui, au point de vue propagande française, est proprement négatif.

Quand Louis XIV révoqua l'Édit de Nantes et supprima l'exercice du culte protestant en France, il dut, par convenance diplomatique, respecter les chapelles protestantes des ambassades d'Angleterre et de Hollande.

Le maintien des écoles catholiques d'Orient à l'usage des seuls catholiques est d'un libéralisme du même ordre. Cela permet aux Levantins et aux colonies étrangères d'avoir des instructeurs pour leurs enfants, mais cela ne correspond à rien au point de vue de l'influence française.

De plus, le gouvernement kémaliste autorise l'ouverture, par ville, d'une école congréganiste ouverte à tout venant... mais avec cette restriction que n'y seront pas admis d'élèves de moins de 13 ans. Sans même parler de la précocité des Orientaux, qui fait qu'à 13 ans les garçons sont sur le point de quitter l'école et non d'y entrer, il est de toute évidence que ce n'est pas à 13 ans que peut se commencer le modelage d'un petit cerveau. Les concessions soi-disant francophiles du [illegible] d'Angora sont donc un grossier [illegible], mais l'on semble s'en contenter pour ne pas avouer les amères déceptions qu'il faut subir.

Certes, je ne fais pas grand cas de M. Doumergue ni de M. Herriot de leurs protocolaires messages télégraphiques ou autographes à Moustapha Kemal. Les Français sont gens de naturel aimables et l'olympien Victor Hugo donnait du « cher confrère » au moindre poétaillon qui lui envoyait des vers. D'ailleurs, cette phraséologie conventionnelle — peut-être exagérée mais innocente — était de mode au temps qu'on en fit usage. En Angleterre, le cabinet Mac Donald faisait assaut de courtoisie envers tous les fomentateurs de troubles de l'Est et la mode était aux humilités nationales.

Mais quelque chose a changé avec l'avènement du cabinet conservateur Baldwin. N'étant plus lié, grâce à une majorité absolue, aux partis internationalistes d'extrême gauche pour lesquels tous les mouvements libérateurs sont bons parce qu'ils désorganisent quelque chose, le ministère anglais s'est décidé à changer, en Orient, une manière qui n'avait porté que de mauvais fruits. Au lendemain de l'assassinat du Sirdar de l'armée égyptienne, conséquence de la politique ultra-nationaliste de Zaghoul pacha, le lion anglais a montré les dents, a exigé une lourde indemnité, le retrait des troupes égyptiennes du Soudan, s'est saisie des douanes d'Alexandrie, a procédé à l'arrestation de notabilités, a, en un mot, fait preuve d'énergie.

Cette politique nouvelle a fait pousser les hauts cris à certains, a provoqué des satisfactions rétrospectives en Italie et a incité divers organes français à d'amères railleries sur l'hypocrisie britannique qui conseille aux autres de se soumettre à l'arbitrage ou de s'incliner devant la Société des Nations, mais ne pratique pas elle-même ces vertus.

L'Italie s'est un peu trop pressée d'assimiler l'affaire égyptienne avec la désormais fameuse affaire de Corfou. On oublie un peu trop facilement dans les bureaux de presse de M. Mussolini que la Grèce et l'Italie étaient également membres de la Société des Nations et avaient apposé leur signature au bas du pacte. Si l'Angleterre est membre de la Société des Nations, l'Égypte n'en fait point partie. En dehors même de cette situation de droit, il y a une situation de fait fort différente. L'Angleterre tient garnison en Égypte dont l'indépendance est tenue de s'adapter à un contrôle militaire essentiel aux intérêts anglais en Orient. Quand le général italien Tellini, président de la commission internationale de délimitation de la frontière gréco-italienne, fut assassiné par des bandits qui, à notre connaissance, n'ont pas encore été arrêtés, mais que tout concorde à supposer Albanais, la Grèce n'était pas un protectorat italien et le bombardement de Corfou provoquant la mort de malheureux et inoffensifs réfugiés arméniens et grecs, n'a aucun rapport avec l'occupation, sans effusion de sang, d'un bâtiment de douanes, par des troupes casernées à proximité.

L'action de l'Italie fut une action de guerre, baptisée pacifique comme Gorenflot baptisait carpe la volaille qu'il convoitait en carême.

Quant à l'indemnité de 50 millions de lires que l'Italie exigeait de la Grèce, il était entendu qu'ils n'étaient dus qu'en cas de manquements constatés dans la conduite de l'enquête et la recherche des coupables. La conférence des ambassadeurs, bien qu'ayant la preuve de la correc-

tion et du zèle des autorités helléniques, donna néanmoins satisfaction à l'Italie, à seule fin d'obtenir d'elle l'évacuation de Corfou qui inquiétait les puissances.

L'occupation de la douane d'Alexandrie n'inquiète personne et ne modifie en rien le statut méditerranéen.

Si quelques organes français ont vu, par la même lorgnette, l'affaire anglo-égyptienne et se sont mis à prendre parti en faveur de l'Égypte — tant par principe que par anglophobie systématique — il faut reconnaître qu'il s'est trouvé quelques esprits plus clairvoyants pour comprendre que l'instant était peut-être on ne peut plus favorable pour opérer le redressement de notre politique orientale.

Je dois cette justice au cabinet actuel et au nouveau directeur politique du Quai d'Orsay de dire qu'un effort réel semble être fait pour enfin harmoniser la politique française avec l'anglaise en Orient.

Que n'a-t-on écouté André Tardieu quand, il y a quatre ans, tant à la Chambre que dans l'*Echo National*, il démontrait, avec son rude et lumineux bon sens, que c'était folie que de persévérer dans une politique qui prétendait ne connaître que des intérêts français tant en Orient qu'en Occident. La sagesse était de prendre en considération première ce que chacun des deux pays jugeait essentiel à la sauvegarde de ses intérêts majeurs. Demander à l'Angleterre et à la France de faire une politique française sur le Rhin et anglaise en Orient, était la clef du problème. Cette solution était simple et rationnelle. Ce n'est pourtant pas celle que l'on a suivie.

J'ai sous les yeux un bien curieux petit écrit dont les auteurs sont le comte de Saint Simon et son jeune secrétaire qui devait devenir l'illustre historien Augustin Thierry. En 1814, ils publiaient : *De la réorganisation de la Société Européenne*. Cet ouvrage prophétique se termine par ces mots :

« Il viendra sans doute un temps où tous les peuples « de l'Europe sentiront qu'il faut régler les points d'in- « térêt général avant de descendre aux intérêts natio- « naux ; alors les maux commenceront à devenir moin- « dres, les troubles à s'apaiser, les guerres à s'éteindre, « c'est là que nous tendons sans cesse, c'est là qu'est le « cours de l'esprit humain qui nous emporte. Mais lequel « est le plus digne de la prudence de l'homme, ou de « s'y traîner ou d'y courir ? »

Les portraits du philosophe et de l'historien ne devraient-ils pas figurer dans les salons de la Société des Nations ?

Mais ce n'est pas cette citation qui intéresse le plus. L'ouvrage s'ouvre par un appel aux parlements de France et d'Angleterre, dans lequel on lit :

« Aujourd'hui que la France peut se joindre à l'An- « gleterre pour être l'appui des principes libéraux, il « ne reste plus qu'à unir leurs forces et à les faire agir « pour que l'Europe se réorganise.

« Cette union est possible, puisque la France est libre « ainsi que l'Angleterre ; cette union est nécessaire, car « elle seule peut assurer la tranquillité des deux pays, et « les sauver des maux qui les menacent ; cette union peut « changer l'état de l'Europe, car l'Angleterre et la France « unies sont plus fortes que le reste de l'Europe.

« Messeigneurs, vous seuls pouvez hâter cette révo- « lution de l'Europe, commencée depuis tant d'années, « qui doit s'achever par la seule force des choses, mais « dont la lenteur serait si funeste.

« Et ce n'est pas seulement l'intérêt de votre gloire « qui vous y invite, mais un intérêt plus puissant encore, « le repos et le bonheur des peuples que vous gouvernez.

« Si la France et l'Angleterre continuent d'être rivales, « de leur rivalité naîtront les plus grands maux pour « elles et pour l'Europe ; si elles s'unissent d'intérêts, « comme elles le sont de principes politiques, par la res- « semblance de leurs gouvernements, elles seront tran- « quilles et heureuses, et l'Europe pourra espérer la « paix. »

La question d'Orient offre aujourd'hui l'occasion à cette indispensable union de se réaliser. Les écrivains politiques qui ont quelque expérience ou quelque sagacité le comprennent enfin. Si nous avons une chance de regagner un peu de notre prestige en Orient, c'est dans une étroite solidarité avec l'Angleterre que nous la trouverons.

René Pujux.

Bulletin Tchécoslovaque

(L'abstention de l'opposition. — M. Benès et les Soviets. — La politique slave. — Traité du commerce. — Le protocole de Genève.)

La discussion du budget à la Chambre aussi bien qu'au Sénat s'est effectuée en absence complète de l'opposition ; dès la première séance, les députés allemands, ayant déclaré qu'ils n'ont rien à faire dans une assemblée qui a déjà discuté le budget en petit comité, ont quitté la salle des séances ; leur exemple fut suivi le lendemain par les députés magyars et par quelques populistes slovaques. Tels sont les résultats de la politique purement négative que les Allemands pratiquent depuis cinq ans. Il ne tient qu'à eux de se placer également sur le terrain de la République et de collaborer, avec les partis tchèques. Aujourd'hui, par leur faute, ils se trouvent dans une impasse dont ils ne savent pas trouver d'autre issue que la démonstration d'un exode. Ce n'est pas à nous à leur donner des conseils, mais nous avons tout lieu de croire que les électeurs allemands se demanderont bientôt, si l'abstention totale est la voie la plus juste pour la défense de leurs intérêts.

⁂

Au Congrès du parti socialiste tchécoslovaque, convoqué pour les 6 et 7 décembre dernier et où le parti radical français a envoyé un délégué, M. Benès a fait un long rapport sur la politique tchécoslovaque. Bien qu'adressées à ses partisans, ses déclarations méritent d'être entendues ; ce n'est pas qu'elles apportent une surprise — la politique de M. Benès est trop logique pour faire des volte-faces — mais, au milieu de ses partisans, le ministre a parlé peut-être avec un peu moins de retenue diplomatique qu'il ne le fait sur la tribune parlementaire. Il a exposé notamment ses idées sur la Russie avec une franchise dont il faut lui savoir gré. La question de la reconnaissance *de jure* du gouvernement soviétique passant à l'ordre du jour, le ministre a tenu à récapituler les principes sur lesquels est basée sa politique russe.

Il a toujours été adversaire de la politique d'intervention, persuadé que toute intervention ne pourrait que porter préjudice aux intérêts du pays. M. Benès déclare qu'il a toujours été et qu'il est encore un adversaire irréductible du bolchevisme qui est une doctrine socialiste erronée et, en tant que régime politique, basé sur des méthodes de violence organisée, étranger aux principes de la démocratie européenne. Le ministre est persuadé que la Russie ne peut être sauvée que par elle-

même, mais qu'il faut l'aider par la reprise des relations commerciales d'abord, politiques ensuite, à sortir de son isolement et de l'obliger ainsi à se conformer aux principes élémentaires de la politique européenne. Cette reprise des relations suppose, bien entendu, que le gouvernement soviétique et la Troisième Internationale renoncent entièrement à toute idée de propagande et d'immixtion dans les affaires intérieures de notre pays. Ce point de vue ayant été généralement adopté par l'Europe occidentale, il n'y a plus de raison que la Thécoslovaquie s'abstienne.

Le ministre est d'avis qu'il est temps d'abandonner la conception de la « politique slave » telle qu'on la comprenait en Bohème avant la guerre, car elle ne répond plus aux réalités politiques. Il désire que nos relations avec la Russie soient de même nature que celles qui nous unissent à la France et à la Yougoslavie. Le ministre est persuadé qu'on ne peut pas parler d'une politique slave strictement définie, vu la situation différente des États slaves en Europe. Ainsi, dans les conflits non résolus entre la Russie et la Pologne, la Tchécoslovaquie ne peut se déclarer ni pour l'un ni pour l'autre de ces États et elle doit leur laisser le soin de régler les questions litigieuses. Dans le conflit entre la Yougoslavie et la Bulgarie, elle peut, tout au plus, faire son possible pour réconcilier ces deux peuples, dont l'un est son allié. M. Benès constate, dans la suite, une certaine crainte que provoque, dans beaucoup d'États, le fantôme du « panslavisme »; si peu justifiée qu'elle soit, elle n'en forme pas moins un obstacle sérieux d'une politique slave générale, sans parler des divergences d'ordre intellectuel et social et d'insuffisance des relations entre différents pays slaves.

Mais, ayant ainsi fait le procès de l'ancienne conception de la politique slave, le ministre tient à proclamer ses sentiments slavophiles et il ne songe nullement à nier le grand rôle que le sentiment de la solidarité slave peut jouer; il s'efforcera, au contraire, par un travail de chaque jour, de le renforcer, de resserrer davantage les rapports intellectuels, politiques et économiques entre les Slaves, tout en respectant pleinement les intérêts des autres pays européens.

Revenant à la situation politique en Europe, M. Benès parle de ce qu'il appelle « la croix du bolchevisme » en Russie et en Europe : il est persuadé que la contagion a dépassé son point culminant et qu'elle sera forcée de procéder à sa liquidation dans l'espace de quelques années. Le ministre voit les symptômes de cette désagrégation dans tous les États d'Europe et même en Russie, où, naturellement, elle procède plus lentement; il est persuadé que, là aussi, il faudra une liquidation raisonnable qui permette de sauvegarder les bons côtés de la révolution russe.

Les déclarations du ministre ont tout naturellement provoqué des réponses de la part de M. Kramâr. L'ancien président du Conseil est un adversaire irréductible de la reconnaissance des Soviets qu'il considère comme des usurpateurs et assassins du peuple russe. Il ne cesse de rappeler l'énorme service rendu par la Russie dans la première phase de la guerre à la cause de la civilisation et de la liberté de la Tchécoslovaquie. Il est persuadé qu'une reconnaissance *de jure* équivaudrait à un acte de profonde ingratitude vis-à-vis du peuple russe et il attire l'attention sur les expériences que l'Angleterre et la France ont faites, ces temps derniers, avec la propagande bolchevique. Pour défendre sa thèse et sa conception de la politique slave, le chef du parti de la démocratie nationale trouve des arguments inspirés d'un profond sentiment de solidarité slave dont il a toujours été le représentant.

Il y a là deux conceptions politiques différentes en présence, deux conceptions irréconciliables et M. Benès l'a constaté, le 17 décembre, dans une séance de la Commission extérieure de la Chambre. Le ministre maintient son point de vue qui est celui du gouvernement. Il ne s'agit plus que de choisir le moment opportun, ce qui est déjà une question de politique intérieure. Quant aux manœuvres de la Troisième Internationale, M. Benes déclare : La Troisième Internationale dépend du gouvernement des Soviets et la propagande de la Troisième Internationale est en rapport avec le gouvernement des Soviets. Ce n'est pas un secret qu'il y a une entr'aide mutuelle financière, qu'on se sert, pour la propagande de dépêches et de courriers officiels, etc. Le ministre a toujours désiré l'établissement des rapports diplomatiques, car cela rendra la situation plus claire. Il aurait ensuite la possibilité d'intervenir avec plus d'énergie au cas où les principes acceptés mutuellement ne seraient pas respectés. Les propagandistes qu'on surprendra, seront traités d'après les lois en vigueur.

Ce langage énergique est de nature à calmer un peu les appréhensions des adversaires de la reconnaissance au sein de la coalition; il est aussi un sérieux avertissement dirigé à Moscou où il ne peut pas passer inaperçu.

Le mois dernier a été fécond pour la politique commerciale de la Tchécoslovaquie. L'infatigable négociateur qu'est M. Dvoracèk, ministre plénipotentiaire, a signé un nouveau traité de commerce austro-tchécoslovaque qui est d'une importance exceptionnelle pour les deux pays et marque un grand pas vers leur collaboration économique. C'est, d'après la déclaration de M. Dvoracek, la première grande convention tarifaire entre les États successeurs de l'Autriche-Hongrie.

D'autre part des négociations commerciales polono-tchécoslovaques ont été ouvertes à Prague, ouvrant une série de pourparlers entre les deux gouvernements. Comme l'atmosphère s'est visiblement éclaircie entre les deux pays depuis quelque temps, il y a tout lieu de croire qu'on aboutira bientôt à régler toutes les questions restées en suspens : déjà, des voix se sont élevées en Pologne préconisant l'idée d'une fédération de la Pologne, de la Tchécoslovaquie et de la Yougoslavaquie.

D'autres négociations commerciales sont en cours avec la Hongrie et le Danemark.

Parlant, devant la Commission des Affaires étrangères de la Chambre de son dernier séjour à Rome, M. Benès a abordé naturellement la question du protocole de Genève. L'ajournement de la discussion jusqu'au mois de mars, ne signifie pas, à son avis, un ajournement *ad calendas graecas*, mais le ministre ne se fait pas d'illusion, persuadé que la mise en pratique du protocole demandera encore beaucoup de temps et de longs débats, mais l'idée est trop grande pour pouvoir désormais disparaître de la politique internationale. On a quelquefois reproché à la politique tchécoslovaque d'être militariste. La part prise par la Tchécoslovaquie à l'élaboration du protocole de Genève démontre assez clairement, combien ces critiques étaient fausses, et c'est un honneur que d'y avoir contribué.

Prague, le 19 décembre 1924.

H. Jelinek.

BULLETIN MARITIME

LANCEMENT DU PAQUEBOT « EXPLORATEUR GRANDIDIER »

Comme suite aux renseignements que nous avons déjà donnés précédemment sur le lancement d'un paquebot des *Messageries Maritimes*, nous ajouterons les détails suivants :

La vitesse prévue aux essais est de 15 n. à mi-charge et de 13 n. 5 en charge.

Le navire est construit sous la surveillance spéciale du Bureau Véritas.

Les cloisons étanches sont au nombre de dix; ce compartimentage lui permet de flotter avec l'un quelconque des compartiments envahis par l'eau.

Il y a quatre cales à marchandises : deux à l'avant et deux à l'arrière.

Le water-ballast s'étend sur toute la longueur; il est divisé en ballast à eau douce de machine (360 tonnes), à eau douce potable (300 tonnes) et à eau salée; ces derniers compartiments sont construits pour recevoir également du pétrole.

Les ponts continus sont au nombre de quatre.

Au milieu s'étendent deux roofs superposés abritant des cabines de 1re classe, ainsi que les salons et divers logements.

Le navire est prévu pour recevoir : 140 passagers de 1re classe, 90 passagers de 2e classe, 68 passagers de 3e classe, 380 émigrants ou soldats rationnaires.

L'équipage comprendra 270 personnes.

Les locaux de réunion des diverses classes sont vastes et aérés; leur décoration, des plus soignée, est traitée dans le style moderne.

Les logements des passagers de première classe sont compris dans la partie médiane du bâtiment.

Les cabines sont à une, deux ou trois couchettes non superposées; toutes prennent jour directement sur l'extérieur.

Il existe de plus, onze grandes cabines de priorité à une place.

La salle à manger, prévue pour 86 places, occupe toute la largeur du navire du 2e pont.

Elle est prolongée de chaque bord, sur l'arrière, par les carrés des enfants contenant 28 places.

Les emménagements des deuxièmes classes sont situés sur l'arrière des premières classes.

Les cabines sont à deux ou quatre places; mais toutes sont disposées de façon à prendre jour à l'extérieur par un hublot.

Les emménagements de troisième classe, disposés dans le premier et le deuxième entrepont, autour de l'écoutille n° 2 comprennent des cabines à deux, trois, quatre, cinq ou six places.

Seules, celles à deux places ne sont pas éclairées par des hublots.

La salle à manger contient 60 places.

Les entreponts AV peuvent recevoir des couchettes au nombre de 380, destinées à des rationnaires (émigrants ou militaires).

Leurs cuisine, piscine, lavabos, etc., occupent tout l'avant du premier entrepont supérieur.

Conformément aux dispositions adoptées sur tous les récents paquebots de la Compagnie des *Messageries Maritimes*, l'équipage est logé entièrement à l'arrière.

Les officiers de pont sont logés dans un roof situé sous la passerelle; les Officiers Mécaniciens dans le deuxième entrepont, à proximité de la machine.

Appareil moteur.

L'appareil moteur est constitué par deux machines alternatives, d'une puissance normale de 3.400 chevaux, à 82 tours, actionnant chacune une ligne d'arbres propulsive à 82 tours.

La butée est du type Michell, à collet unique.

Les chaudières, cylindriques à retour de flamme, à quatre foyers sont au nombre de six, timbrées à 15 kilog. Elles sont munies du tirage forcé Howden et d'un dispositif permettant d'obtenir une surchauffe de 85 degrés. Elles sont du type Prudhon et Capus.

La surface de grille de chacune est de 7 m², 57; elles sont disposées pour la chauffe au pétrole, mais peuvent être transformées très rapidement pour la chauffe au charbon.

L'approvisionnement de charbon et de pétrole a été calculé pour permettre au navire en charge de faire, sans se ravitailler, la traversée de Mombasa — Port-Louis — Mombasa.

L'installation électrique, très complète, comporte quatre groupes électrogènes à vapeur et un groupe de secours à pétrole placé dans les hauts.

Les appareils auxiliaires de pont comprennent :

10 grues électriques de 1.500 à 3.000 Kg. et 4 treuils à vapeur de 2.500 à 5.000 Kg.

2 bigues de 10 tonnes permettent d'embarquer les gros poids dans les cales nos 2 et 3.

L'appareil à gouverner est du type Brown-Jeanney à télémoteur.

Les installations frigorifiques comprennent en dehors des chambres froides destinées à la conservation des provisions de bouche, une soute frigorifique de 300 mètres cubes refroidie à 10° centigrades, qui pourra être utilisée, pour des importations de viande congelée de Madagascar.

Les appareils frigorifiques se composent de deux machines du type Soghers à acide carbonique conduites électriquement; elles ont été fournies par les Chantiers de Penhoët.

Le Gérant : A. Desnoës.

Société Française d'Imprimerie et de Publicité
Ateliers : Rue Garnier et Rue des Carmes, Angers.
Bureau à Paris, 15, Rue du Laos (XVe)

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 2 63e ANNÉE 17 JANVIER 1925

LE PROTOTYPE DU " GRANDET " DE BALZAC

Un vieil habitant de Saumur, M. Denis Bouchard, qui connut Balzac au collège de Vendôme en 1810, aimait à raconter ainsi, vers 1865, comment il avait procuré au grand romancier l'occasion de rencontrer l'étrange bonhomme qui devait être le prototype du père Grandet.

Il y avait à Saumur, vers 1830, disait M. Bouchard, un homme extraordinaire qui s'appelait le père Niveleau ; il était fabuleusement riche, mais d'une avarice telle qu'il en inspirait une sorte de respectueuse terreur : on citait de lui des traits de rapacité incroyables et sa renommée s'étendait d'Angers jusqu'à Tours. Dur aux siens comme à lui-même, il vivait entre sa femme et sa fille qu'il privait de tout... au point que Mlle Niveleau (qui était jolie comme les amours, la pauvre petite !) venait *rediner* chez nous deux ou trois fois par semaine, en sortant de table, et qu'elle en remportait quelques provisions pour sa mère, qui n'osait pas quitter le terrible tyran.

Or, j'étais resté en relation avec M. de Balzac qui s'était mis, comme on dit, dans la littérature, et je lui écrivais assez souvent pour lui raconter des histoires ou lui décrire des types du pays. Il me répondait quand il avait le temps, mais je me disais, avec juste raison, qu'il avait bien mieux à faire.

Il va sans dire que j'avais pris plaisir à lui révéler l'existence du père Niveleau ; et, chaque fois que le vieil avare se signalait par quelque nouvel exploit, je ne manquais pas de le lui signaler. A mon grand étonnement, M. de Balzac ne parut pas trouver un grand intérêt à mes petites histoires, et je commençais à me demander s'il ne me prenait pas pour un fâcheux... lorsque, par un beau soir de juin 1832, il se présenta chez moi sans crier gare et me dit simplement :

— Je viens voir ton bonhomme !

Vous pensez quelle joie, et comment ma femme et moi nous reçûmes M. de Balzac, dans notre petite maison de la place de la Bilange ! Je m'en serais bien vanté dans tout Saumur ! Mais le grand romancier exigea l'incognito et me pria de le présenter au père Niveleau comme un marchand de biens à la recherche d'une propriété dans la région.

Dès le lendemain nous invitâmes les Niveleau à dîner. Le bonhomme vint seul, avec sa fille. Mme Niveleau était au plus mal : cette pauvre femme, qui ne s'était jamais plainte, mourait de chagrin — et peut-être aussi de privations. Mais l'avare n'avait pu résister à la joie d'économiser deux repas, et il avait exigé que sa fille l'accompagnât.

Pendant tout le dîner, Mlle Niveleau, qui ne pensait qu'à sa mère mourante, ne prononça pas dix paroles. M. de Balzac, que j'avais présenté sous le nom de Morel, ne la quitta pas des yeux. Cependant il soulevait avec l'avare une discussion d'intérêts qui passionnait le bonhomme. Ils étaient enchantés l'un de l'autre. Et M. de Balzac sut jouer son personnage avec une telle perfection que le père Niveleau me dit en se retirant :

— Ce M. Morel est un des hommes d'affaires

les plus merveilleux que j'aie encore rencontrés. Et je m'y connais !

Quand nous fûmes seuls, M. de Balzac donna libre cours à son enthousiasme.

— Il dépasse tout ce que j'espérais, s'écria-t-il joyeusement. Je comptais repartir dès demain. Toute réflexion faite, j'abuserai toute la semaine de ton hospitalité. Mme Niveleau peut mourir d'un jour à l'autre... Et j'ai idée qu'il se passera quelque chose d'extraordinaire.

M. de Balzac ne se trompait point : Mme Niveleau mourut trois jours après, et sa mort fut, en effet, l'occasion d'un événement sans exemple...

La pauvre femme s'était éteinte doucement. Elle avait gardé sa connaissance jusqu'à la dernière minute, et, en présence du prêtre qui venait de l'administrer, de son mari, de sa fille et des parents réunis autour de son chevet, elle avait exprimé la volonté formelle d'être enterrée à Nantes, sa ville natale, dans le caveau où reposaient son père et sa mère...

Niveleau avait eu peine à contenir sa fureur. Ce vœu lui semblait une sorte de vengeance posthume ! Le transport du cadavre par la diligence allait lui coûter, comme il disait, « les yeux de la tête... ». Car, à cette époque, personne ne consentait à voyager avec un mort, et il fallait louer toute la voiture...

Pendant toute la journée, l'avare chercha le moyen de concilier l'économie avec l'exécution des dernières volontés de sa femme, déjà connues de toute la ville, et trop publiques pour qu'il pût passer outre sans se déconsidérer à jamais. La nuit venue, il revendiqua l'honneur de veiller seul auprès de la morte. En vain sa fille le supplia de la garder près de lui ; il exigea qu'elle allât prendre du repos... Mlle Niveleau n'avait jamais discuté les ordres de son père. Elle obéit en pleurant.

Au petit jour, quand elle rentra dans la chambre mortuaire, le corps avait disparu.

— Ne t'inquiète pas, fillette, fit le père Niveleau avec un affreux sourire j'ai profité d'une occasion : ta pauvre mère est déjà en route !

La jeune fille tomba évanouie.

...Son père s'était entendu avec un employé des pompes funèbres, et le cadavre de Mme Niveleau, plié dans une malle, avait été *mis au factage*, et voyageait comme colis, avec les bagages.

Quand il arriva à Nantes, où devait avoir lieu la cérémonie, le corps, ayant pris la rigidité cadavérique, ne put être ramené à la position horizontale. Il fallut l'enfermer dans un cercueil triangulaire...

Mais Niveleau ne paya que le prix du transport d'un colis.

...Quand M. de Balzac apprit tout cela, il déborda d'une joie délirante.

— Il est trop beau, ! s'écriait-il... Il est plus grand que nature !

— J'espère bien, lui dis-je, que cet épisode effroyable vous fournira le plus beau chapitre de votre roman.

Le grand romancier m'écrasa l'épaule d'un coup de poing formidable :

— Jamais de la vie, répliqua-t-il, jamais je ne me servirai de cela ! Mon pauvre vieux, tu n'entends rien à l'art. Si j'écrivais cela, on n'y croirait pas : *ça n'aurait pas l'air vrai...* et ça me démolirait mon bonhomme !

Ainsi, ce grand romantique se conformait au précepte de Boileau :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Et l'avenir lui a donné raison... Personne, aujourd'hui, sauf quelques vieux Saumurois, comme moi, ne se souvient plus du père Niveleau, tandis que le père Grandet est immortel... (1).

M. Curnonsky et J.-W. Bienstock.

LA VALEUR MORALE DE L'HISTOIRE (2)

Sa valeur morale ne fait que s'accroître de ce qu'elle est aussi une science.

A coup sûr, les sciences n'exigent pas la pratique de la morale, et il peut bien y avoir un astronome ou un mathématicien qui unisse à un très grand mérite une absolue méchanceté. Encore je m'imagine que cette coïncidence est assez rare, et pour ma part, dans mon entourage d'Université ou d'Académie, je n'ai point encore rencontré un vrai savant qui ne fût un parfait honnête homme.

On m'objectera sans doute tout le mal qu'ont amené les derniers progrès de la mécanique, de la physique, de la chimie, de la biologie. Au lendemain même de la découverte de l'aviation, l'avion est devenu le plus terrible des engins propaga-

(1) Dans quelques jours paraîtra chez l'éditeur Crès un volume intitulé *Le Wagon des Fumeurs*, de Curnonsky et Bienstock. Parmi de nombreuses et joyeuses « petites histoires de tous et de personne » ce nouveau volume contient le document de tout premier ordre, pour servir à l'histoire littéraire, dont nous servons la primeur à nos lecteurs.

(2) Voir la *Revue Bleue* du 3 janvier 1925.

teurs de meurtres, et le jour prochain où il s'associera aux gaz et aux toxines, l'humanité traversera les pires catastrophes de sa voie douloureuse.

Mais nos savants ne seront point responsables des horreurs qui vont ensanglanter la terre et déshonorer le ciel. Et nous qui les avons connus, depuis Pasteur jusqu'à Fabry, nous qui avons pu saisir quelques-uns des rayons de bonté émanant d'un Sainte-Claire Deville (1), nous savons qu'ils ont travaillé pour nous donner plus de bonheur et plus de sécurité. Ce n'est point leur faute, à ces hommes qui sont ou furent de grands cœurs, s'ils ont vécu au milieu des laideurs de l'espèce humaine, de ses passions cruelles et de ses lâches ambitions, toujours prêtes à capter à leur profit les plus pures inventions de la science. Et le cambrioleur, lui aussi, est à l'affût des derniers procédés de la mécanique.

Est-ce que pareille misère n'est pas échue à l'histoire, à mes maîtres et à moi-même? Est-ce que les conquêtes de notre science n'ont pas été souvent détournées de leur route pacifique pour entraîner les peuples à la domination ou à la violence? — Il a été reconnu que Clovis, le premier roi franc de la Gaule, était d'origine germanique : et on en a conclu qu'il fallait un Germain pour rénover notre vie nationale. — Nous avons écrit jadis, en toute sincérité, et nous sommes prêt à l'écrire de nouveau, que la culture latine (j'aimerais mieux dire la civilisation méditerranéenne) fut un bienfait pour le pays de nos aïeux, auquel elle révéla la beauté des statues divines, la splendeur des édifices de marbre, la régularité des lois écrites et le charme de la vie citadine : et on en a déduit qu'il avait été heureux pour la Gaule d'obéir à la tyrannie des empereurs, de perdre sa valeur de patrie et d'être conquise par Jules César, et que les despotes de l'Empire et les batailles des légions ont rendu service à l'humanité. Mes maîtres en histoire ont franchement avoué que les Gaulois avaient des défauts semblables aux nôtres, qu'ils étaient bavards, mobiles et crédules : et aussitôt quelques écrivains, oubliant que par là même ils échangeaient leur devoir de savant pour la basse manœuvre du politicien, ont déclaré que la France d'aujourd'hui méritait le sort de la Gaule antique, et qu'il lui fallait un César pour la mater.

Non ! ce n'est pas la science historique qui est coupable de ces propos malfaisants, pas plus que la science mécanique ne fut coupable des crimes des Gothas et des Berthas. Le mal ne vient pas de la science, qui demeure un principe de vérité ; il vient de ce que cette science est en contact avec la méchanceté de quelques hommes, imprégnés de vices et pétris par le mensonge.

* * *

Voici donc encore pourquoi l'histoire est une profession de grandeur morale, c'est qu'elle met en œuvre tous les moyens de conquérir de la vérité, c'est que, suivant le mot que Fustel de Coulanges répéta sans se lasser, « elle est une science, la plus difficile des sciences » (1).

Un illustre confrère de Fustel de Coulanges, qui lui aussi fut un grand historien, Ernest Renan, s'avisa un jour de plaindre ou de plaisanter l'histoire en la traitant de « science conjecturale », pauvre et petite science (2). Et j'imagine que la parole de conviction et d'angoisse de Fustel de Coulanges, « la plus difficile des sciences », fut d'abord une réponse à l'épithète à demi dédaigneuse d'Ernest Renan. Car c'est précisément parce qu'elle est conjecturale, qu'elle exige de nous une prodigieuse tension de toutes les facultés de l'esprit.

Une conjecture, une hypothèse, c'est un effort spontané pour imaginer une voie qui conduise à la vérité, qui guide vers elle les procédés de notre recherche, à travers les embûches sans nombre tendues à notre faible nature.

Que de précautions à prendre, avant de formuler une hypothèse, pour ne point glisser au rêve ou à la fantaisie, toujours prêtes à égarer la marche vacillante de l'historien ! — Je cherche le passage des Alpes par où Hannibal, venant des bords du Rhône, est descendu en Italie : comme c'était un général avisé et qu'il était pressé d'atteindre le but, je dirige ma conjecture vers des cols voisins et

(1) Je parle d'Henri, le chimiste ; voir la notice de Gay.

(1) Il a dit d'abord dans l'*Introduction* de ses *Institutions* (1875) : « L'histoire n'est pas une science facile ». L'expression « la plus difficile des sciences » apparaît en 1884 dans la *Préface* des *Recherches*, 1885.

(2) Voici le passage, dans les *Souvenirs*, p. 263 (écrit avant 1885) : « Je me entraîne vers les sciences historiques, petite science conjecturale qui se défait sans cesse après s'être faites, et qu'on négligera dans cent ans. On voit poindre, en effet, un âge où l'homme n'attachera plus beaucoup d'intérêt à son passé. Je crains fort que nos écrits de précision de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, destinés à donner quelque exactitude à l'histoire, ne pourrissent avant d'avoir été lus. » etc. Tout le travail historique, toutes les découvertes archéologiques faites depuis 1800 donnent le plus complet démenti à Ernest Renan. Et nous ne comprenons pas encore pourquoi une pareille boutade (car ce n'est rien de plus) a pu être écrite par l'homme qui avait assisté aux conséquences scientifiques de la Table de Rosette et du déchiffrement des cunéiformes. Et ce furent, depuis, le Code d'Hamourabi, les peintures et sculptures rupestres, et aujourd'hui les codes Hittites. Que l'on compare à ces mots d'esprit les paroles sincères et douloureuses de Fustel de Coulanges, notamment dans les préfaces de ses volumes.

faciles, le mont Genèvre, le mont Cenis, le Petit Saint-Bernard, et j'évite bien de supposer qu'il a fait le tour par la Suisse et le Saint-Gothard, comme l'ont supposé des érudits à demi hallucinés. — L'hypothèse doit renfermer en elle des éléments d'une solution ; elle est le résultat d'analyses antérieures, et comme une synthèse anticipée. Elle exige des notions innombrables, du bon sens, de la logique, de la prudence. Elle doit être l'ennemie jurée du hasard. Supposer sans réflexion, c'est s'abandonner à la folle du logis. Le premier devoir d'un historien qui conjecture est de se raidir contre une imagination déréglée.

Ajoutez à ce devoir celui de se soustraire aux idées préconçues, aux inclinations du cœur, à l'emprise de l'éducation ou de la tradition, à l'ambiance des passions politiques ou religieuses, d'écarter en un mot cet héritage de nos aïeux et ces habitudes de notre vie qui empêchent les visions nettes. Combien de fois ai-je envié les chercheurs des sciences exactes, physiques ou mathématiques ! Quel avantage, de s'appliquer à des choses inertes de la nature, qui n'éveillent aucun sentiment, et non pas, comme nous, d'êtres vivants qui nous ressemblent, nous attirent ou nous repoussent ! Eux, une fois la plume ou l'instrument en main, sont gardés contre les tentations de leurs âmes : il suffit qu'ils aiguisent leurs regards et affermissent leur attention, et la vérité leur arrive en la lumière de sa nudité. Pour moi, au contraire, est-ce que je sais, quand je parle du passé, si le présent ne dicte pas mes paroles par l'entremise d'un réflexe secret? — Ne suis-je point porté à prendre le parti des Gaulois contre Rome, de Marseille contre César, de saint Hilaire contre Constance, parce que je suis un chrétien, un enfant de Marseille, un petit-fils de Gaulois? Est-ce que, entre deux hypothèses possibles sur une attitude de Napoléon, je ne choisirai pas à mon insu la plus défavorable, parce que j'ai la haine des despotes et des empires?— Cela, pourtant, coûte que coûte, je ne le veux pas, je ne veux pas que mon jugement soit terni par les plus légitimes de mes colères ou les plus séduisantes de mes affections. Et alors, pour me dégager de mes tendances intimes, c'est une bataille défensive qu'à chaque instant je livre en moi contre moi-même.

Toutes nos énergies entrent en jeu à l'heure de l'ouvrage. Réfléchir, et toujours réfléchir, comparer et toujours comparer, notre sort est une poignante incertitude au milieu de lueurs qui tremblent, reviennent, s'éloignent et reparaissent.

Le texte, le document, quelle misère pour l'historien que de n'avoir souvent pour le soutenir que l'appui flexible d'une lointaine pensée d'homme ! Heureux le géomètre, à qui les lignes immuables d'un triangle ou les courbes fixes de la sphère donnent peu à peu tout ce qu'elles peuvent donner. Ce texte écrit il y a deux mille ans, il nous faut tantôt l'isoler de son cadre et tantôt l'y ramener, en examiner tous les termes, en exprimer tous les sens, l'interroger comme le juge interroge un prévenu, et, suivant une formule que j'accepte et que je veux expliquer, il nous faut le « solliciter » (1).

Solliciter les textes, c'est démêler en eux la pensée des âges disparus, trouver en un repli de phrase le mot essentiel, l'idée qui révèle les sentiments des générations mortes, c'est les faire parler à travers une parole éteinte. Pour ressusciter cette vérité, il nous faut évoquer à nous et coordonner toutes nos ressources intellectuelles, mémoire, observation et raisonnement. Combien, parmi, les plus grands, ont échoué dans cette tâche de comprendre les textes, parce qu'ils n'ont pas su l'art de les interroger ou la patience de les écouter ! — Pourquoi tant d'historiens du siècle passé ont-ils refusé à la Gaule le privilège de former une nation et d'inspirer un amour de patrie? C'est qu'ils se sont bornés à réunir les faits rapportés par Jules César, guerres entre Arvernes et Eduens, discordes politiques, luttes sociales, entente avec la Germanie ou alliance avec Rome. Mais si ces historiens avaient cherché l'idée dans la phrase, le sentiment dans le mot, si au delà des paroles ils étaient descendus jusqu'aux racines des âmes, ils auraient perçu le désir de « la liberté commune «(2) dans les discours des meilleurs d'entre les chefs gaulois, la prière pour tous les peuples prononcée par les druides (3), les pieuses rumeurs des foules assemblées dans des sanctuaires universels (4), et ils auraient reconnu dans tous ces murmures des lèvres le premier écho d'un patriotisme naissant. C'est une grande faute, en matière de science historique, que de se borner à raconter des actes et d'ignorer les paroles qui expriment une espérance. Les actes, au quinzième siècle par exemple, c'est la querelle entre Armagnacs et Bourguignons, le roi abandonné, le pays livré aux Anglais, la France poussée aux abîmes par les Français eux-mêmes ; les paroles, ce sont quelques mots prononcés soudain par Jeanne d'Arc, et c'est l'affir-

(1) Il est parfaitement abusif, comme on le fait couramment, d'employer l'expression « solliciter un texte » dans un sens défavorable, faire dire à un texte, en le torturant plus ou moins, ce qu'il ne renferme pas.

(2) *Communis libertatis causa* ; César, *De bello Gallico*, VII, 89, 1.

(3) Cf. César, *De bello Gallico*, VII, 13, 10, rapproché de Lucain, I, vers 444 et s.

(4) César, *De bello Gallico*, VI, 13, 10 ; 17, 1.

mation quasi divine de cette même France, de la patrie. Une parole suffit, contre mille faits, pour révéler l'existence et la puissance de l'idéal.

De leur passage sur la terre, les siècles ne laissent pas que des mots, des textes, des documents. Ils laissent aussi des vestiges matériels, des chemins et des monuments fixés au sol, et l'historien doit aussi les solliciter. Ne faire la science du passé qu'à l'aide de textes écrits, paroles humaines à demi obscures ou à demi mensongères, c'est supprimer souvent les plus efficaces des secours. — Laissez donc un instant de côté les *Commentaires* de Jules César, regardez la terre de France et les routes parcourues par nos aïeux : et vous verrez que sur ces routes la bâtisse romaine n'a fait que suivre les pistes déjà tracées par les Gaulois, et que les plus anciennes lignes de nos relations nationales ne sont pas l'œuvre de l'Empire latin, mais des grands besogneurs dont il a un jour asservi les petits-fils. Ouvrez les tombes des guerriers de Champagne : vous y apercevez des armes en acier bien trempé (1), produits d'un travail indigène, et, à côté, de charmants vases de bronze, venus d'Italie ou de Grèce : et vous serez bien obligés d'avouer que les Gaulois faisaient de bons ouvrages et qu'ils aimaient de belles choses, que leurs industries étaient prospères et leurs commerces étendus. Et voilà réparée à leur endroit une erreur traditionnelle, et voilà, avec la justice rendue à nos aïeux, une vérité de plus acquise à la science.

* * *

Quel vaste champ de travail ouvre donc à notre activité d'homme cette noble science de l'histoire ! Chaque jour, son horizon s'élargit, son pouvoir s'étend, ses moyens d'enquête sont plus nombreux et plus sûrs. Il y a cent ans, elle se bornait à combiner d'anciennes chroniques ; et maintenant, elle fait accueil à tout ce que le passé lui envoie, et des inscriptions, et des médailles, et des pierres, et des tronçons de routes, et des fragments de poteries, et de ces lambeaux disparates elle bâtit son édifice de vérité.

C'est parfois au prix de réelles souffrances. Cette histoire que de pauvres esprits raillent ou méprisent, a ses victimes et ses martyrs, comme toutes les sciences, toutes les ardeurs sincères, toutes les croyances religieuses. Nos aïeux ont vu un Augustin Thierry perdre la vue en travaillant sur les textes, et continuer quand même à travailler sur eux, et jusqu'à l'heure de la mort se livrer tout entier à cette histoire qui avait abîmé son corps. Et moi qui vous parle, j'ai vu un Fustel de Coulanges user son être déjà débile à force de réfléchir sur le passé de la France, et à mesure qu'il découvrait une vérité nouvelle, perdre une ressource de plus dans sa vie physique. Pour lui comme pour tant d'autres que j'ai connus, et Gabriel Monod, et Luchaire et Guiraud, maîtres et compagnons de ma tâche, la marche dans le travail a été la marche à la douleur. Et c'est pourquoi, tout compte fait, l'histoire est un généreux emploi de l'activité humaine : car elle fait revivre les siècles disparus, tandis qu'elle entraîne les meilleurs de ses ouvriers à une souffrance qui met une beauté de plus dans leur œuvre. Les malheureux qui blasphèment contre elle ne savent ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils font : et c'est seulement pour cela que je leur pardonne leurs paroles d'erreur et d'iniquité.

* * *

Au surplus, en leur coupable maladresse, ils agissent contre eux-mêmes, contre ceux qui les entourent, contre ceux qui les gouvernent, contre l'humanité même : car l'histoire est le récit des expériences faites par le genre humain, par les peuples et par leurs chefs. Je vous apporte là une vérité banale : mais jamais plus que de notre temps on n'a méconnu les plus élémentaires principes du bon sens public, car l'on entrave de toutes façons le travail de l'histoire, au lieu de la mettre au premier rang, comme toute discipline qui apprend à l'homme l'art de se connaître et celui de se conduire (1).

Croyez-vous que la psychologie suffise à vous dévoiler votre nature? Elle peut vous dire ce que sont vos facultés : mais c'est nous qui vous disons d'où elles viennent. Votre intelligence, votre sens de la beauté, votre besoin de charité, ne sont pas l'œuvre de votre naissance, il a fallu des siècles pour les déposer en notre âme et l'effort fécond de mille générations d'aïeux. En prétendant n'observer cette âme qu'à l'heure de son apparition, vous

(1) Voyez les recherches de Coyon.

(1) Voyez les [illegible] de Fustel de Coulanges, [illegible] culier celle de *L'Alleu* (*Institutions*, t. IV), la dernière qu'il [illegible] écrite (1889). [illegible] l'histoire se font de l'histoire une idée bien fausse. L'histoire n'est pas l'accumulation des événements de toute nature qui se sont produits dans le passé. Elle est la science des sociétés humaines. Son objet est de savoir comment ces sociétés ont été constituées. Elle cherche par quelles forces elles ont été gouvernées, c'est-à-dire quelles forces ont maintenu la cohésion et l'unité de chacune d'elles. Elle étudie les organes dont elles ont vécu, c'est-à-dire leur droit, leur économie publique, leurs habitudes d'esprit, leurs habitudes matérielles, toute leur conception de l'existence. Chacune de ces sociétés fut un être vivant ; l'historien doit en décrire la vie. »

n'apercevrez pas les innombrales chaînons qui l'attachent à la vie universelle, et vous vous absorberez dans l'imprudente contemplation de vous-mêmes. Vous qui craignez de sacrifier à l'orgueil national, vous êtes la victime du plus stérile des orgueils humains.

Croyez-vous que la sociologie suffise à vous renseigner sur la nature des sociétés, ces sociétés que vous et nous souhaitons ardemment rapprocher d'un avenir meilleur? Encore faut-il savoir les chemins qui mènent à cet avenir. Cela, l'histoire vous le dira. Elle vous dira en particulier que les ambitions impériales, les partis politiques, les haines sociales ont été les causes principales des malheurs du monde, et non pas, comme vous vous plaisez à le prétendre, le sentiment national, le patriotisme. Otez des patries les convoitises de frontières, les conflits de classes, les rancunes de partis, et je vous affirme que la terre aura trouvé la loi véritable de sa paix et de son bonheur. Les patries, pas plus que les sciences, ne sont responsables des méfaits que la méchanceté des hommes a commis en leur nom. S'il y a eu tant de misères en Gaule à la veille de la conquête romaine, c'est parce qu'aristocrates et démagogues se sont armés les uns contre les autres ; et si la fondation de la monarchie de César et d'Auguste a causé des millions de meurtres, c'est parce que l'Italie a renoncé à vivre en patrie et qu'elle s'est étendue en empire. Pour unir les êtres humains en sociétés fraternelles, l'histoire nous apprendra que l'homme n'a rien imaginé de mieux que la patrie, l'accord entre les vivants du jour, les morts d'autrefois et les espoirs de demain, la vie côte à côte et la main dans la main, de vieillards et d'enfants, de riches et de pauvres, d'humbles et de puissants, rapprochant leurs foyers et ne les séparant pas de la terre nourricière. Le jour où les patries succombèrent, le monde fut livré aux pires des guerres civiles et des invasions barbares. Rien ne vaut, pour lutter contre les tempêtes du malheur, plus que ces racines de tout un peuple sur le sol de ses aïeux. Et une sociologie qui voudrait grouper tous les hommes en métiers et en classes, aboutirait à l'horreur des haines et des conflits universels, où l'humanité tout entière finirait pas s'entre-déchirer.

Croyez-vous enfin que la politique suffise à vous montrer ce qu'est la France et la manière de la gouverner? Mais la France, c'est une famille que trente siècles ont peu à peu constituée, où chaque génération de travailleurs a mis de son corps et de son âme, de son sang et de sa peine. Comme cette terre de France, elle, n'a point bougé, comme elle conserve ses mers, ses fleuves et ses montagnes, ses blés et ses pâturages, les sillons de son passé doivent guider le labour de son présent. Ce qu'ont fait il y a deux mille ans les guerriers défenseurs de sa liberté gauloise, demeurera le devoir des enfants qui seront les soldats de notre héritage français. Et les souffrances qu'elle a endurées du fait des empires, de celui de Charles-Quint ou de celui de Napoléon, rappellera à nos chefs qu'il faut toujours regarder du côté de sa frontière pour qu'elle ne soit jamais franchie, ni par nos voisins ni par nous-mêmes.

Mais l'histoire est pour nos chefs le dernier des soucis : je parle de tous nos chefs, de ceux d'hier et de ceux d'aujourd'hui, de ceux de l'Ancien Régime et de ceux des temps nouveaux. Je me rappelle notre cher maître Lavisse, avec cette franchise de bonne grâce dont il était coutumier, s'écriant un jour, à propos de je ne sais quelle sottise de François Ier ou de Louis XIV : « Mais la France a donc toujours été mal gouvernée? » (Je ne vous dirai pas sous quel ministère nous étions alors). Comme il avait raison ! La France a presque toujours été gouvernée par des hommes qui ne regardaient que les contingences des heures, qui n'entendaient que les cris d'une Chambre sous notre régime ou les propos des antichambres à l'époque des rois, et qui n'ont jamais demandé à l'histoire la notion des lois éternelles de la vie publique. — Ils en auraient appris que toute dictature, celle d'un homme, d'un parti ou d'une classe, conduit les nations au suicide : c'est par la dictature de Sylla que la patrie italienne a commencé de mourir. Ils auraient entendu d'elle que la gloire des empires amène le démembrement des Etats : Charlemagne et Napoléon, je vous l'ai déjà dit, en poussant la France jusqu'à l'Elbe, l'ont fait reculer jusqu'à la Moselle. Ils se seraient souvenu de ne point se fier aux paroles captieuses des politiques étrangères : Diviciac, pour avoir cru en l'amitié d'un Romain, lui a livré pour toujours l'indépendance de la Gaule. Que nos ministres, d'hier ou d'aujourd'hui, eux qui combattent si naïvement « la vie chère », profitent de la leçon infligée à Dioclétien : il prit quelques mesures de surface, fixation d'un maximum de prix, poursuite contre quelques spéculateurs : il ne sut pas arriver jusqu'aux origines profondes de la crise, et la vie ne cessa de renchérir, et l'émeute de faire rage devant les boutiques et dans les marchés. Vous qui voulez de la clarté dans notre vie commune, éclairez-vous à l'histoire de France. Une heure d'histoire et de réflexion dans le silence de votre cabinet de travail, servira plus la France que cent discours lancés à tous les carrefours du pays.

***

Mais, dit-on, et voici la sentence que j'ai eu la

douleur d'entendre, « élever les enfants dans l'histoire de France, c'est nourrir en eux l'orgueil national » :

L'orgueil, non ! mais l'amour, ce qui est tout autre chose. L'orgueil est un sentiment d'égoïsme et d'erreur, et je veux vous faire de l'histoire de France en amour et en vérité. Traitez votre patrie comme votre famille : vous l'aimez bien, cette famille, vous la voulez bonne et heureuse, vous préparez à vos enfants une âme meilleure et vous êtes reconnaissants à vos aïeux de ce qu'ils vous ont transmis, vous regardez avec joie les recoins familiers de votre maison, vous vous remémorez les charmants épisodes de votre enfance qui y demeurent attachés. Cela, c'est de l'amour, ce n'est point de l'orgueil. Je ne vous demande pas autre chose pour la France.

L'orgueil, c'est de croire à la perfection de soi. Je ne vous ai jamais dit que la France fût parfaite. Je vous ai montré, au contraire, tous les défauts de son caractère et toutes les fautes de son existence, les crimes de quelques-uns de ses chefs et les folies intermittentes de ses multitudes. Et je ne vous ai point caché que la Gaule, avec Diviciac, avait eu le plus ancien de ses traîtres (1).

L'orgueil, c'est l'arrêt dans le progrès. Je n'ai jamais hésité à proclamer que la France avait encore beaucoup à faire pour le bien de son peuple et le bien de tous les peuples. Si j'ai insisté sur les services qu'elle a rendus à l'humanité, avec la sainteté de son évêque Martin de Tours ou de son roi Louis IX, avec ses martyrs du second siècle ou ses philosophes du dix-huitième, ce n'est pas pour m'enorgueillir de leur œuvre, c'est pour tracer les lignes de nos devoirs d'aujourd'hui et de nos devoirs de demain.

L'orgueil, enfin, c'est l'ignorance ou le mépris du voisin, du prochain. Ce vice, l'historien le fuit comme l'homme en santé fuit la peste. Des nations d'à côté ou des nations lointaines, nous avons toujours parlé sans colère, sauf lorsqu'elles ont calomnié ou attaqué la nôtre, et aux heures d'étude où nous avons réprouvé leurs actes, c'est autant par respect de la justice que par amour de la France. De l'Allemagne, et même au cours de la Grande Guerre, nous avons continué à admirer les vrais savants et à leur dire toute notre gratitude. Nous avons élevé très haut un Caton d'Utique, quoiqu'il fût un Romain, et un Marc-Aurèle, quoiqu'il fût un empereur et qu'il ait persécuté les Chrétiens. Partout où nous avons rencontré, même au delà de la frontière, du travail et de la loyauté, nous nous sommes incliné avec joie ; et partout où nous avons rencontré, même en France, mensonge ou paresse, nous nous sommes détourné avec tristesse.

* * *

Reprenons donc, dans la pleine sécurité de nos cœurs, notre labeur d'historien : car nous saurons tenir fermes en nous deux des sentiments les plus sacrés de la nature humaine, l'amour d'une patrie et l'obéissance à la vérité.

Camille JULLIAN,
de l'Académie française.

(1) *Comment meurent les patries*, leçon du 3 décembre 1919 (*Revue Bleue* du 1er janvier 1920).

BABOUN

(Nouvelle)

— Cette jeune femme, dit tout bas Sommières, mais je ne me trompe pas... c'est Pépita, la fille cadette de Mme Marquez. Elle vient chaque jour, faire son tour de Bois en automobile.

La voiture passa, rasant le trottoir. Mais Pépita, sous un voile de crêpe, restait invisible. A peine entrevîmes-nous une élégante silhouette que la vitesse emportait dans une brume poudreuse.

— Ah ! cette petite, reprit Sommières devenu pensif, c'est tout un passé, le meilleur, celui d'avant-guerre, l'époque délicieuse où la vie avait cet aimable laissez-aller qui nous faisait sourire à la décadence. Tenez, c'est ici même, aux « Sentiers de la Vertu » que j'ai connu Mme Marquez et ses charmantes filles. Il n'y eut pas, à vrai dire, de présentation. Le Bois était alors un vaste salon où, dès avril, pourvu que la brise ne fut pas trop aigrelette, ni le ciel maussade, les femmes mêlaient leur gazouillement au rire des oiseaux. Je ne sais plus à quel propos Mme Marquez et moi nous échangeâmes la première parole. Mais, tout de suite, notre sympathie fut irrésistible. Je suis ainsi fait : les grosses mamans, à condition que leurs filles soient jolies, ont toutes mes faveurs. Celle-ci, d'ailleurs, méritait mieux que le ricochet. Sa grâce défunte conservait, dans l'empâtement de la cinquantaine, des yeux enflammés et des dents superbes. Ajoutez-y le charme exotique, une honnête indulgence aux menus péchés et, surtout, cette exquise maladresse à construire des phrases qui a la saveur des fruits d'outre-mer. Ah ! la brave, la digne personne, de quels soins, de quels avis précieux, elle entoura ma jeunesse alors dissipée ! Aussi je lui pardonne volon-

tiers son amour immodéré des plumes d'autruche qu'elle teignait en rouge et même — ce qui est plus grave — l'habitude fâcheuse qu'elle avait prise de fumer la pipe.

Ces dames habitaient au fond d'Auteuil un modeste pavillon où l'on faisait flamber des bûches au cœur de l'été. L'original de cet intérieur, c'est qu'aucune pièce, au rebours des « homes » européens, n'avait, à proprement parler de destination. On couchait, on soupait au petit bonheur et ces demoiselles troquaient avec une parfaite sérénité vêtements et lingerie. Par surcroît, Mme Marquez avait la folie des meubles anciens. Point de grandes séances à l'hôtel Drouot qu'elle n'honorât de sa présence un peu tapageuse. « Je mange mon bien», soupirait-elle et je crois qu'en effet, Mme Marquez mangeait son bien. Le pire, c'est qu'il fallait caser les nouveaux venus et que, pour cette besogne, elle transformait les intimes en déménageurs.

— Assomption, mon ange, poussez le piano.

Je poussais le piano avec Assomption. Mlle Assomption était écuyère au Cirque d'Eté. Elle avait le teint mat, de longs cils bleus et des boucles d'oreille en corail rose lui battaient les joues. Hormis ses deux pouliches, Nelly et Buttercup, rien au monde ne passionnait cette délicieuse fille. Elle professait même, à l'égard des hommes, un pessimisme d'assez bon ton. Depuis, les circonstances l'ont faite l'épouse d'un petit notaire de Barcelonnette. Sa cadette, Pépita, qu'on nommait « l'enfant », était une merveille. Elle n'avait pas, à l'époque tout à fait seize ans, mais, déjà femme, elle dégainait, sans crier gare, des réflexions à l'emporte-pièce. Il fallait voir alors l'indignation de la chère maman. Son cri furieux : « Pépita ! De la tenue ! » éclatait comme une bombe dans le bric à brac. Mais la petite n'avait cure des observations. Elle était mince, féline, vibrante et la malice perlait en gouttes d'encre au bord de ses cils. La passion de celle-là, c'était la danse, mais non pas celle que pratiquent aujourd'hui les music-halls et les thés mondains. Pieds nus, en jupe verte, une aile de cheveux lui noyant l'épaule, elle mimait avec un luxe inouï de démonstrations, la joie, la douleur, la tendresse même. Tout d'abord, la sévère Mme Marquez suffoquait de rage, puis, gagnée à cet art subtil, hochait sa pipe avec ravissement.

Ces petites fêtes, bien entendu, restaient entre nous. Les demoiselles Marquez — ne vous en déplaise — étaient, en somme, assez bien élevées et si, en matière d'éducation, la mère n'avait pas les préjugés de la vieille Europe, ses bandeaux graves cachaient des principes assez ombrageux. Ainsi le flirt, chez elle, n'était pas de mise, ce qui ne veut pas dire que l'un de nous, parfois, dans le feu d'une charade, ne piqua pas d'un vif baiser la joue d'une fillette. Mais ces libertés avaient toujours une allure de jeu. Mme Marquez, non plus qu'Assomption ou Pépita n'accordait à cette plaisanterie la moindre importance.

Notre groupe se composait de quatre ou cinq personnes, des jeunes gens, pour la plupart, Mme Marquez ayant un faible pour la jeunesse. Il y avait là Morizel, promu depuis capitaine à Neuville-Saint-Vaast, le petit Vuilloz à qui l'École des Sciences Morales et Politiques laissait des loisirs, le baron Davenne et enfin, Baboun, le levantin, un poussah glabre, à lunettes d'or dont le sourire était une grimace. Ce Baboun était notre doyen, d'assez loin même, et quoi qu'il fut carrément affreux, il nous faisait l'effet d'un assez bon type. Il était fort riche, disait-on, et dissimulait, sous un ballot de graisse, la roublardise d'un brasseur d'affaires. Familier de la maison, il en était la vraie tête de turc. De reste, il n'aimait pas les Turcs et reniait cette origine avec énergie. En revanche, il adorait Pépita, laquelle — vous pouvez le croire — se moquait fort spirituellement de sa grosse personne. La petite même avait composé pour lui un certain pas ailé dit « du papillon » que le magot appelait « ma danse » pour la joie du peuple. Aussi, plein de gratitude, comblait-il Pépita de choux à la crème. Il en apportait à l'enfant d'énormes paquets et celle-ci, dans un élan, lui jetait en pleine figure : « Vous êtes adorable », compliment excessif qui allumait un incendie sous les lunettes d'or.

Mais, entre « adorable » et « adoré », la distance est longue. Or, si la petite danseuse aimait les gâteaux, elle riait de Baboun à l'écart, derrière un paravent chinois où Vuilloz l'aidait à servir le thé. Il n'était pas Turc, celui-là, mais Parisien, de bonne souche bourgeoise, curieux, sceptique et fort amoureux de cet intérieur... De Pépita, pensez-vous? Cela va sans dire — encore que des préjugés de race lui commandassent à l'égard d'une toute jeune fille une extrême réserve... Mais elle? Ah ! c'est ici le point délicat. Pépita, je vous le répète, était une enfant. Elle dépensait en fous rires son adolescence. Qu'elle aimât Vuilloz d'amour, c'était bien possible. Mais elle l'aimait à sa façon, sans œillades ni câlineries, et même le rudoyait de la belle manière.

Puis la guerre survint et la débandade. On concentra le faux Turc durant un trimestre. Après quoi, Baboun, ayant exhibé des papiers en règle, on le rendit à la liberté et au grand commerce.

Mme Marquez achevait alors de « manger son bien ». Assomption mariée, elle vivait seule avec Pépita dans la grande ville qui n'avait plus le temps de faire risette à des rastaquouères. Totalement ruinée, elle vendit pièce par pièce, à la brocante

tous les trésors du pavillon. La petite danseuse assuma courageusement des besognes ingrates. A huit heures, une mantille sur la tête, elle quêtait six sous de lait à la crémerie. Ce fut l'époque du vin âpre et du pâté de foie agrémentés du lamento de Mme Fernandez qui résumait dans une seule phrase son indignation :

— Je tuerai le Kronprinz, clamait-elle en brandissant un couteau à fruits.

Or, brusquement, Baboun reparut. Il débarquait en pleine détresse, toujours affreux, mais tendre et fidèle. Précisément la grosse dame était à bout et roulait dans sa tête des projets sinistres. Le fait est que les taubes, puis les gothas lui avaient quelque peu dérangé l'esprit. Baboun, tout d'abord, apaisa les nerfs, puis, un beau jour, emmena mère et fille en Touraine dans un domaine dont il avait fait l'achat à leur intention. Ce fut une détente opportune, d'autant que le bienfaiteur toujours épris multipliait ses générosités à l'égard des femmes. Et ce fut là qu'un jour d'avril, l'un de nous, permissionnaire, apprit à Pépita la mort de Vuilloz.

La jeune fille eut un vrai désespoir. Elle affirma que, dès lors, la vie lui était indifférente, qu'on pourrait faire d'elle tout ce qu'on voudrait. Imprudentes paroles ! Jusque-là, je dois le dire, Baboun s'était montré pour Pépita un ami discret. En somme, le vieux brigand attendait son heure. Il redoubla d'attentions, de soins affectueux, eut même l'aplomb de pleurer Vuilloz avec la jeune fille. C'était là, sans doute, pure hypocrisie ; mais Pépita ne put rester insensible à cette sympathie. C'était une enfant — je vous le répète — et sa grande détresse était sans défense. Même, à la fin, elle fut troublée. Le désintéressement de Baboun lui toucha le cœur. Or, un matin, Mme Marquez avertit sa fille. Est-ce que Baboun, le gros Baboun ne s'était pas mis en tête de prendre sur le front la place de Vuilloz.

— Ça, je ne veux pas, déclara tout net, la petite danseuse.

— Mais, cher trésor, il te compromet.

— Eh bien, maman, qu'il me compromette.

Baboun surgit à ce moment-là. Puisque Pépita n'accueillerait jamais un nouvel amour, il lui offrait sa protection et son amitié. Ces sortes d'aventures finissent toujours mal. Au bout de six semaines, le protecteur toujours discret était devenu indispensable à la jeune fille. Le mois suivant, ils étaient mariés.

Ce que fut cette lune de miel, je l'appris plus tard. L'enfant mourut et la femme naquit — une Pépita nouvelle pâle et fiévreuse qu'accablaient déjà les désillusions. Le ménage vécut tantôt à Paris, tantôt en Touraine, lui follement amoureux, elle plus dure, plus méprisante à mesure que la vie consciente remontait en elle. Vers la fin de la guerre elle voulut servir dans un hôpital. Elle s'y tua de fatigue, mais ceux qu'elle soigna gardèrent le souvenir d'une frêle et douce créature dont les beaux yeux noirs étaient pleins de brume.

Baboun, dans le même temps, brassait des affaires. La guerre était pour lui une mine d'or et je vous réponds que ses pattes croches l'exploitèrent rudement. Rendons-lui au moins cette justice qu'il aimait sa femme. Mais Pépita opposait à cette passion une froideur têtue. Si, par devoir, elle restait épouse, elle avait des regards, des sourires hautains qui proclamaient son désenchantement. Le gros homme n'y voyait goutte. Ce n'était pas son métier d'être psychologue. Peut-être même l'apparence du bonheur lui suffisait-elle.

Ce qui se passa ensuite ne fut que l'effet logique de cette tension d'âmes. Celle de Pépita n'était point vulgaire. Au rebours du businessman, elle souffrait atrocement de l'angoisse humaine. Aussi bien cette course aux millions, et la joie naïve que Baboun manifestait en lui contant le soir quelque coup heureux lui avaient-elles fait prendre en grippe leur facile richesse. Cela devint à la longue une obsession qui devait la mener à la catastrophe...

Elle se produisit. Un matin, comme Baboun était allé faire sa promenade quotidienne en automobile, le gamin du télégraphe apporte une dépêche. C'est Pépita qui la reçoit. Pour son mari..... Elle hésite, d'abord, puis saisie d'une malsaine curiosité, brise le cachet, lit cette simple phrase :

« Docks de Brousse incendiés. Liquidez titres à l'ouverture.

« Osman. »

Onze heures viennent de sonner. La jeune femme s'approche de la fenêtre et regarde au loin. Elle songe que dans vingt minutes Baboun passera chez lui prendre le courrier. Alors, elle coiffe sa toque, jette un collet sur ses épaules, sort de la maison et hèle un taxi. Elle arrive à la Bourse à midi moins vingt. Quelques commis sont déjà sous le péristyle. Elle tire de sa poche le chiffon bleu-pâle, l'agite joyeusement :

— Qui veut des nouvelles?

Puis, son coup fait et riant sous cape, elle rentre chez elle.

Une pauvre affaire ! Baboun ne perdait, en somme, que six cent mille francs. Mais Pépita vibrante d'orgueil ne crut pas devoir lui cacher qu'elle avait trahi méchamment l'indigne profiteur.

Elle alla plus loin. Elle dit toute sa haine à

cet homme de proie. Elle ne l'aimait pas, ne l'aimerait jamais. Ah! pourquoi était-elle devenue sa femme? Elle lui reprocha son amour, sa fortune, et, pour l'achever, lui jeta son alliance à travers la face.

Le gros Baboun ne protesta pas. Il ne prononçait qu'une phrase — toujours la même — : « Calmez-vous, ma chérie, vous vous faites du mal », puis, dès qu'au bout d'une heure, il la vit plus calme, il regagna son cabinet et s'y enferma.

Alors, Pépita réfléchit longuement. Prostrée et lasse, les yeux fixés sur la fenêtre où frissonnaient les feuillages d'avril, elle regretta soudain, son étrange dureté. Sans qu'elle y prît garde, à cette heure sombre, elle attachait un prix inattendu à l'affection qu'elle voulait renier. Mais était-ce sa faute si, parfois, les jours de soleil, le souvenir de l'autre la traversait?

A deux reprises, s'étant levée, elle se dirigea vers le cabinet. Le cœur battant, elle voulut frapper, mais chaque fois, sa fierté suspendit le geste. De guerre lasse, elle s'allongea sur son divan pour y attendre le dîner comme les autres soirs.

A sept heures moins cinq, un bruit de pétard la fit sursauter. Elle se précipita dans le cabinet. Baboun gisait sur la carpette, le front troué d'une balle de browning. Sur la table de travail, deux feuilles s'étalaient. L'une, c'était le testament qui léguait à l'épouse les biens du défunt. Sur l'autre, Baboun avait rédigé dans un style d'écolier, une lettre d'adieu. Pépita m'a lu cette navrante épître. L'homme s'excusait de sa maladresse : « Pardon, je suis une brute, je ne t'ai pas comprise... » et, pour finir : « Remarie-toi, mon amour, sois heureuse, très heureuse... Je sais bien que mon souvenir ne te gênera pas... »

Eh bien, il se trompait, le vieil épervier! Depuis qu'il est mort, Pépita le pleure. Trois fois la semaine, elle va fleurir la tombe de l'époux. Entre nous, elle n'a pas tout à fait tort. Le levantin s'est montré vis-à-vis d'elle un assez bon bougre. Et qui sait, après tout, si Baboun n'a pas fait, en dépit de sa fin tragique, la meilleure affaire : l'acquisition de ce grand amour que lui refusa, durant sa vie stupide, une femme malheureuse...

Pierre VILLETARD.

LA COTE D'AZUR AU XVIIIe SIÈCLE

TESSÉ, PONCET, DE BROSSES, DUPATY ET MADAME DE CAMPESTRE

Voici encore cinq Français, Tessé, Poncet, de Brosses, Dupaty et Mme de Campestre qui nous parlent de la Côte d'Azur au XVIIIe siècle.

Tessé décrit Monaco et Menton.

Le Commissaire de la Marine, Poncet, loue la situation de Cannes et pressent que ce bourg deviendra grande ville.

Le président de Brosses ne fait que toucher la côte. Il s'embarque à Antibes et gagne de là l'Italie. Mais il attrape le mal de mer, le mal qu'on appelait au XVIIIe siècle la marette et qui se nommait alors le vomissement de mer, et il souffre tellement qu'il se fait descendre à San-Remo en jurant de ne plus prendre, pour aller à Rome, d'autre route que celle du Piémont. Nombre de voyageurs l'imitaient : ils avaient de tels maux de cœur qu'ils refusaient de se rendre à Gênes par la voie de mer et abordaient soit à San-Remo soit à Noli ou ailleurs pour être plus tôt sur le plancher des vaches.

Dupaty se moque de la petite principauté de Monaco.

Mme de Campestre qui est Monégasque, voit dans Monaco un paradis.

I

Le maréchal de Tessé fut bon diplomate, mais ne fut pas grand militaire. Il dut lever, en 1705, le siège de Gibraltar, lever en 1706 le siège de Barcelone, et, s'il réussit, en 1707 à dégager Toulon, investi par Victor-Amédée II, duc de Savoie, il ne sut pas profiter de son succès et poursuivre avec vigueur l'adversaire. Aussi n'eut-il plus de commandement.

En 1708 il reçut une mission en Italie. Le 15 septembre, par le plus beau temps du monde, il montait à Monaco où l'attendait le prince Antoine Ier qui, l'année précédente, l'avertissait des mouvements et des préparatifs de l'ennemi. Il vit, comme il s'exprime, un palais grand, bien meublé, et le prince lui donna un splendide repas. Il visita la forteresse et, le jour même, il écrivait à Versailles que M. de Monaco avait depuis un an dépensé plus de cent mille francs aux travaux de la fortification.

A son retour d'Italie, en avril 1709, il revint à Monaco et fit une excursion à Menton.

Depuis, Tessé entretint une correspondance active avec le prince Antoine Ier; il lui envoyait

des nouvelles de la cour ; en revanche, le prince le renseignait sur les choses d'Italie. Les deux personnages s'étaient étroitement liés, et Tessé appelait le prince — que sa haute stature avait fait surnommer Goliath — *mon grand prince*.

C'est ainsi que dans les lettres de Tessé, récemment publiées par M. Le Gley, se sont glissées quelques phrases, malheureusement trop brèves, sur la Côte d'Azur, sur Monaco et Menton.

La vie de Tessé se passe, dit-il à de nombreuses reprises, dans la Babylone de Paris ou dans ses terres du Maine. Le prince, lui, vit dans son « superbe » Monaco, sur son « beau », sur son « magnifique » rocher d'où il voit la mer à ses pieds, dans ce Monaco où il trouve de si « séduisantes commodités ». Le prince, lorsqu'il s'éloigne pour goûter un repos plus agréable encore, se rend à Menton, ce « délicieux » Menton où il se livre aux charmes de la campagne et à d'aimables promenades au milieu de sa forêt d'orangers, où il respire, dans son pavillon neuf, le parfum du jasmin, sans craindre la peste que toute la France appréhende !

Le maréchal envie le prince Antoine et voudrait le rejoindre. Ah ! qu'il fait bon à Monaco et surtout à Menton ! « Si j'avais une cassine en propre à Menton, je vous assure que j'irais vivre sous l'ombre de vos orangers et de votre protection ! »

II

Au mois de février 1724, le Commissaire de la Marine Poncet fut chargé de la revue générale des matelots et autres gens de mer dans les ports, rades et quartiers qui dépendaient de l'intendance de Toulon. Il fit là-dessus un mémoire.

Il proposait notamment de construire deux jetées qui formeraient le port — « lequel n'était qu'une anse dans la plage » — et le mettraient à l'abri de tous les mauvais temps.

Selon lui, le bourg de Cannes deviendrait dans la suite une ville considérable ; quelques années auparavant, n'était-il pas « fort peu de chose » ?

La situation de Cannes, ajoutait Poncet, était « merveilleuse » ; son terroir, parfaitement cultivé, produisait en abondance des vins, des huiles et des fruits excellents, figues, citrons, oranges ; son port, entrepôt et débouché de toutes les denrées des montagnes voisines, recevait les huiles de Grasse pour les envoyer dans les îles françaises de l'Amérique ; ses pêcheurs fournissaient d'anchois et de sardines les pays étrangers.

III

Le président Charles de Brosses partit de Dijon le 30 mai 1739 avec son cousin Loppin de Montmort pour se rendre en Italie. Le 7 juin il écrivait à Avignon où il fut rejoint par les deux inséparables frères La Curne et Sainte-Palaye. Le 15, il quitte Marseille, et le surlendemain 17, il court, comme il dit, à bride abattue, de Fréjus à Cannes, jetant un coup d'œil à Fréjus sur les ruines de l'amphithéâtre et de l'aqueduc, traversant la forêt de l'Estérel et, tandis que ses « camarades » s'effraient de voir toujours un précipice à leur côté, assurant avec sang-froid que la route est le plus beau Cours du monde, admirant les orangers de Cannes qui le consolent de n'avoir pu, faute de temps, visiter les jardins d'Hyères.

Le 18 juin, par un chemin de sable qui jonche la mer, il est à Antibes où l'attend une felouque qui doit le mener à Nice. Il fait embarquer des provisions, des matelas ainsi que des tables, des livres, des écritoires, car Sainte-Palaye et lui projettent de lire et d'écrivailler durant le trajet.

On lève l'ancre à huit heures du soir, et tout semble aller à merveille. Les patrons de la felouque font une musique enragée pour témoigner leur joie de conduire d'aussi grands personnages : *galanti nomini, gran moussou, illustrissimi signori*. Le président et ses amis devisent gaiement entre eux. Mais peu à peu les propos deviennent moins vifs ; nos voyageurs se taisent ; ils sentent leur cœur s'affadir. Au diable les tables, les bibliothèques les manuscrits ! Brosses, Loppin et les deux La Curne, désormais sans courage, se laissent tomber sur les matelas qu'ils ont heureusement apportés.

Le lendemain matin, 19, ils descendent à Nice ; le président se contente de remarquer que la ville est peu de chose, mais bien peuplée, et que les maisons sont hautes.

On repart le même jour ; on passe devant Villefranche. Mais là s'élève un vent contraire. Il faut relâcher sur la côte et on profite de cette halte pour manger une soupe à l'huile. Quelle chère délicieuse ! Hélas ! à peine nos gens étaient-ils embarqués que le mal de mer, le « vomissement de mer » les prit de la belle façon. Brosses fut le plus malade de tous. « Je commençai la cérémonie, dit-il, et j'eus l'avantage de la finir. » Le cousin Loppin souffrit presque autant, et il ne cessait pas de se lamenter : « Oh ! s'écriait-il, combien je regrette d'être venu de si loin pour rendre les nations étrangères témoins de ma faiblesse ! » Le mal n'épargna que La Curne cadet.

Cependant la felouque se dirigeait sur San-Remo. On aperçut Monaco où le roi tenait garnison française. Mais, si vous exceptez « un grand fort assis sur un rocher plat et la maison du prince, d'assez belle apparence, Monaco, dit Charles de Brosses, est une méchante petite ville qu'on a tort de célébrer ».

**

Puis on aperçut Roquebrune ; on aperçut Menton « assez bonne petite ville près de laquelle le prince de Monaco a sa maison de campagne » ; on aperçut Vintimille. Mais de Vintimille le président n'a soufflé mot, et pour cause : il était alors « occupé à régaler les sardines ».

Le 21 juin, nos Français entraient à San-Remo, et ici se termine le récit de Brosses. Le vomissement de mer a gâté son plaisir. Toutefois, conclut-il, ce n'est que la moindre peine ; ce qu'il y a de plus difficile à supporter, c'est d'abord « l'abattement d'esprit, tel que l'on ne daignerait pas tourner la tête pour sauver sa vie », et ensuite « l'odeur affreuse que la mer vous porte au nez ».

IV

Les *Lettres sur l'Italie en* 1785, du président Dupaty, parues en 1788, eurent un grand succès qu'elles ne méritaient pas. Dupaty vise à l'esprit ; il est affecté, parfois bizarre, et trop souvent inexact, superficiel. Il a raison d'écrire dans son Avertissement qu'il ne communique que plusieurs de ses impressions et qu'il cueille en courant sur les bords d'un champ immense quelques fleurs et quelques épis. S'il a vu la côte, il ne parle que de Nice et de Monaco (1), et encore imparfaitement. Foderi, Millin, Mme de Campestre, la marquise de Créqui, l'ont bien apprécié : Foderi dit que, si aimable qu'il soit, il n'a pas eu, en un très bref séjour, le temps de motiver son jugement ; Millin, qu'il est plus amusant que vrai et solide ; Mme de Campestre, qu'il n'y a dans sa description de Monaco que de spirituelles plaisanteries ; la marquise de Créqui, qu'il est le singe de Marivaux.

Mais citons ou résumons ce qu'a écrit Dupaty.

Il parle de Nice comme d'une station d'hiver : « C'est une espèce de serre pour les santés délicates. J'ai vu des Anglaises touchantes et même charmantes ; à leur arrivée, elles mouraient ; elles ont refleuri dans l'air de Nice. »

Puis il nous entretient de Monaco sur un ton facile de persiflage : « Nous voilà sur la mer et nous suivons la côte. Voilà la principauté de Monaco. Comme il ne faut mépriser personne, il faut lui faire visite. »

Et il remarque que le port est « rempli » de trois barques de pêcheurs et d'un bâtiment hollandais.

Il prétend qu'en entrant à Monaco, il a dû donner son nom à un homme qui, dans une boutique, ressemelait un soulier : c'était le commandant du port.

Il décrit ainsi Monaco : « Deux ou trois rues sur des rochers à pic, huit cents misérables qui meurent de faim, un château délabré, un bataillon de troupes françaises, quelques orangers, quelques oliviers, quelques mûriers épars sur quelques arpents de terre épars eux-mêmes sur des rochers : voilà à peu près Monaco. »

Il insiste sur l'extrême misère de l'endroit : le commandant du bataillon français, qui est là depuis vingt mois, a pensé pleurer de joie en voyant ses compatriotes et il dit que s'il avait eu un poulet à leur offrir, il se serait mis à genoux pour les inviter à manger avec lui.

Vient le tour du prince de Monaco. Le souverain a une cour ; il a vingt gardes qui sont vingt paysans et quatre gentilshommes de la chambre qui sont quatre bourgeois ; chaque fois qu'il vient à Monaco, avant de mettre le pied au château, il va, suivi de sa cour et de ses sujets, à une petite chapelle rendre grâces à Dieu de son heureuse arrivée. « Au demeurant, conclut bénévolement Dupaty, le prince est bon, il est aimé ; si son état est petit, ce n'est pas sa faute. »

V

Citer Mme de Campestre après les *Lettres d'Italie*, c'est venger Monaco des satires de Dupaty.

Adélaïde Millo, fille du maréchal de camp Millo qui commandait à Monaco, est connue sous le nom de Mme de Campestre (on prononçait Campêtre).

Nous n'avons pas à l'apprécier ici, non plus que ses *Mémoires* qui parurent en 1827. Mais dans les premières pages de cet ouvrage elle trace un joli tableau de Monaco. Évidemment son récit est un peu romancé. Elle ne parle que par ouï-dire puisqu'elle est née le 29 novembre 1780, et lorsqu'elle assure que la quantité d'étrangers qui venait visiter Monaco, y répandait le mouvement et la vie, elle oublie ce mot de la signora qui hébergea Pougens et lui remit au départ une note exorbitante : « Il vient si peu d'étrangers ici qu'il faut bien que vous payiez pour les absents. » Néanmoins Mme de Campestre représente assez bien, quoique en un style très négligé, le Monaco tout français de l'ancien régime. Les personnages qu'elle a peints, vivent et respirent.

C'est son père, le maréchal de camp Millo, sensible, philanthrope, surnommé le « Père des malheureux », passionnément épris de jardinage, quittant volontiers l'épée pour la bêche et le rateau, creusant la montagne et trouvant des sources d'eau vive qui rafraîchissent ses fleurs et ses arbres.

C'est le major de la place, M. de Beauchamp, intrépide mélomane, homme toujours gai et qui se croyait le plus fortuné des hommes dans la chambre

(1) Lettres IV et VI.

où étaient ses violons, ses violoncelles et son clavecin. Il avait cinq filles toutes jolies, toutes habiles musiciennes, et le maréchal de camp Millo épousa l'une d'elles en secondes noces.

Ce sont les officiers de la garnison française, courtois, aimables, galants.

Ce sont les voyageurs qui, comme Pougens, reçoivent à Monaco, chez M. de Beauchamp, le meilleur accueil.

Ce monde, évoqué par Mme de Campestre, goûtait sûrement la douceur de vivre qu'on n'a connue, selon Talleyrand, qu'à la veille de la Révolution.

Le ciel de Monaco, remarque Mme de Campestre, n'est-il pas le plus beau ciel du monde? « Ce pays est ravissant. Ses forêts d'oliviers et ses campagnes en font un séjour délicieux. La ville, par ses jolis jardins, n'est qu'un bouquet d'orangers. »

Arthur Chuquet,
Membre de l'Institut.

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS

JACQUES BARDOUX

La guerre a assuré le triomphe politique de l'Angleterre. La situation qu'avait l'Allemagne il y a cinquante ans, celle d'arbitre de toutes les situations en Europe et hors d'Europe, c'est l'Empire Britannique qui l'occupe et la conservera tant qu'il maintiendra son armature. Or cette armature est une des plus curieuses et des plus mystérieuses qui soit ; elle suppose connue la psychologie d'un des peuples les plus complexes de l'Europe, les plus éloignés de nous par certains points, par conséquent les plus difficiles à bien comprendre. Rares sont nos hommes politiques qui ont tenté cette étude nécessaire de la psychologie du peuple anglais ; aussi rares furent ceux qui réussirent leurs négociations ; Talleyrand, Delcassé et Paul Cambon furent peut-être les seuls diplomates qui gagnèrent la partie engagée à Londres ou à Paris.

Rares également les critiques ou les moralistes qui donnent du peuple anglais et de son milieu gouvernemental une image claire et compréhensive : Taine et E. Boutmy dans le passé, Jacques Bardoux avec André Chevrillon et E. Halevy de nos jours.

L'œuvre entière de Jacques Bardoux est, depuis trente ans, consacrée à l'étude de l'Angleterre ; c'est cette unité d'objet qui la rend si précieuse et déjà si complète, quoique l'homme soit à la cinquantaine, en pleine force productrice et nous ait donné en cette année dernière un de ses portraits les plus achevés et les plus puissants qu'il ait tracés, celui de Ramsay Macdonald.

Dès vingt ans, il part pour Oxford, intelligemment poussé par son père, A. Bardoux, qui fut non seulement l'historien de Mme de Beaumont et du comte de Montlosier, mais encore un éducateur expérimenté.

Le jeune homme note aussitôt cette observation qui le guidera au cours de toute son enquête sur l'Angleterre moderne : le sens de la tradition, l'équilibre mental qui donne cette « tranquillité, ce bonheur empreints sur les choses et les visages ». En cette « Ecole des Sciences Politiques » qu'est Oxford, il commence à découvrir l'Angleterre ; il s'initie à la vie universitaire anglaise dont les aspects sont si séduisants, mais dont l'activité intellectuelle est si inférieure à celle de la vie de nos universités ; il s'attache à l'étudiant lui-même, si différent de l'étudiant français, si froid que « les mots d'humour ne le dérident pas, dont les regards ne trahissent ni intérêt ni curiosité », et qui n'envisage les problèmes qu'en raison de leur côté pratique ou actuel.

Ce sens du pratique est d'ailleurs une des particularités anglaises qui séduit le plus Jacques Bardoux. Son talent d'écrivain qui se manifeste dès son retour d'Oxford dans des *Souvenirs* amusants et déjà parsemés d'observations justes, puis quelques années plus tard dans son *Ruskin*, une des thèses de doctorat à la fois les plus précoces et les plus fouillées, s'affirme dans ses *Essais d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine* qui le classe d'emblée, dès 1906, parmi les meilleurs anglicisants de notre temps.

Le séjour d'Oxford a porté ses fruits ; le jeune student a, une fois pour toutes, *compris* le caractère britannique. Ce n'est pas l'histoire du peuple anglais qu'il prétend écrire ; c'est un tableau qu'il veut brosser, aussi vivant, aussi lumineux que possible, parsemé de portraits, duquel puisse se dégager pour l'observateur une image claire : aujourd'hui l'essentiel en est déjà achevé et forme un vigoureux ensemble ; l'Angleterre y paraît telle qu'elle fut depuis un siècle dans une incessante évolution politique, mais demeurant, au milieu des crises qui bouleversent le continent, immuable en ses traditions, en ses goûts, et laissant par une lente infiltration la démocratie prendre la place qui lui revient.

Isolée en son île, l'Angleterre a pu se développer au XIXe siècle sans les à-coups belliqueux du continent. De 1814 à 1914, elle ne prit part qu'à une guerre européenne et encore fut-ce aux confins asiatiques, en Crimée. Sans doute regretta-t-elle plus tard son abstention en 1870 : en économisant

une intervention qui eût été décisive quoique courte, elle a dû quarante-quatre ans plus tard se lancer dans une lutte autrement sévère, garante de l'équilibre ; elle l'a laissé se rompre sous l'inspiration de la reine Victoria et du prince Albert son époux, tous deux allemands de tendances ; trop tard elle a vu le danger quand elle s'est vue menacée dans son domaine : la prééminence maritime, quand elle a senti son commerce d'exportation concurrencé avec succès.

« Les grandeurs de l'âme anglaise ne s'expliquent ni par la finesse d'une sensibilité esthétique, ni par la souplesse d'une intelligence critique, mais par la puissance du vouloir », écrit J. Bardoux en rappelant le sévère entêtement du soldat anglais dans la résistance, du travailleur dans l'accomplissement de sa tâche. L'un et l'autre manquent d'élan, d'initiation individuelle. Quelqu'individualiste que soit l'Anglais dans la vie privée, son absence d'esprit critique le plie plus facilement que le Français aux disciplines sociales, ce qui explique la force des mouvements économiques et ouvriers qui dès le temps du chartisme et par la force croissante des trade-unions a démocratisé l'Angleterre plus socialement d'abord que politiquement.

L'adoption du libre échange, qui au milieu du dernier siècle a ruiné délibérément l'agriculteur anglais, l'a forcé à transformer ses champs de blé en prairies pour assurer la fortune de l'industriel de Manchester ou de Birmingham, a bouleversé la vie sociale de l'Angleterre en groupant les ouvriers dans les villes, en faisant sortir de terre d'immenses cités ouvrières : cette révolution sociale, M. Jacques Bardoux en fut l'historien en même temps précis et évocateur, car il y a, au milieu de toutes ces analyses, de courtes synthèses aux images parfois audacieuses et qui frappent davantage : un récent petit volume, l'*Ouvrier anglais*, est un curieux exemple de la méthode de l'écrivain ; il y montre l'ouvrier aux prises avec les nécessités de la vie et en face des agitateurs révolutionnaires ; craignant les généralisations, il recherche les exemples concrets, ce qui l'amène à brosser une suite de portraits : c'est le « tailleur de pierres » dont il suit pas à pas les mémoires, et grâce auquel il nous décrit la vie de l'ouvrier moyen à la fin du XIXe siècle ; c'est l'amusant récit du mineur allemand qui vient enquêter à Newcastle et qui donne sur son camarade anglais ses impressions le plus souvent admiratives (« plus un homme pioche dur, plus il est estimé par ses camarades »), mais qui méprise la compagne de l'ouvrier laquelle ne sait ni cuisiner ni travailler et par contre s'adonne volontiers à la boisson, ne valant sur aucun point l'Allemande consciencieuse qui vit dans l'ombre de l'époux, soumise et résignée à sa médiocrité. C'est le portrait de Robert Blatchford, le pauvre hère, ouvrier sans spécialité, qui fait penser au héros lamentable de Louis Hémon, dans *Colin-Maillard* et qui discute la Bible en sceptique, dans un pays où l'emprise protestante demeure prépondérante.

Dans chacun de ses ouvrages, M. Bardoux attire l'attention sur l'influence de l'Église dans la mentalité anglo-saxonne ; il lui faudrait ramasser ses nombreuses notes sur ce sujet dans un ouvrage qui, dans notre pays de plus en plus émancipé de la mentalité chrétienne, pourrait avoir la plus salutaire influence.

Pas un de ces hommes d'État dont il nous a donné beaucoup mieux que des « silhouettes » qui ne soit influencé par une hérédité religieuse ; que ce soit Balfour, E. Grey, W. Churchill, John Burns, David Lloyd George ou Ramsay Macdonald, tous sont autant que des Anglais pur-sang (de diverses provinces et de diverse mentalité) des fils de l'Église réformée, nourris dans des sectes différentes et plus ou moins imprégnés de cette nourriture. Le moraliste qu'est Jacques Bardoux s'attache à déterminer le degré de cette emprise, mais partout il la constate.

Là où peut-être Jacques Bardoux excelle c'est à la fois dans le journalisme — ses chroniques hebdomadaires de l'*Opinion* étaient naguère le modèle du genre — et dans l'enseignement. Professeur à l' « École des Sciences Politiques », le cours qu'il y donne contient tout l'ensemble de son œuvre sous la forme la plus vivante et la plus captivante.

Qu'il étudie la politique étrangère de la Grande-Bretagne de 1814 à 1914, ou l'Angleterre d'après-guerre, il est également dans son élément ; cela se sent à la façon dont il détermine son sujet, dont il développe chacune des parties dans ces leçons dites de ce ton si aisé, si précis, pleines d'aperçus nouveaux. Ce n'est pas à lui qu'on pourrait adresser le reproche, qu'il faisait à ses maîtres d'Oxford, de se confiner dans la pure doctrine.

Entendez-le comparer l'œuvre de Castlereagh au Congrès de Vienne avec celle de Lloyd George au Congrès de Paris, par exemple. Remarquez comme il crée l'atmosphère par des touches rapides, des rapprochements inattendus, comme il insiste sur le permanent des problèmes à un siècle de distance et sur l'esprit de suite des plénipotentiaires anglais malgré la différence de leurs caractères, ou des circonstances. Et quelle silhouette de Talleyrand bien campée, silhouette connue d'ailleurs et pas toujours sympathique, mais sous laquelle on sent s'agiter l'âme même de la diplomatie ! En face du « diable boiteux », il nous montre un « Père la Victoire » aux sourcils broussailleux, familier,

brusque, se fiant à ses vagues connaissances diplomatiques, improvisant, faisant fi des précédents, écartant les petits États que Talleyrand avait soin de flatter, prétendant tout régler par la seule force de son prestige.

En 1815 le tsar Alexandre avait commis la même erreur et avait vu se dresser la coalition inattendue de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche. En 1919, pour avoir lourdement raillé la « noble candeur » du président Wilson, M. Clemenceau scella la résistance anglo-saxonne qu'une diplomatie prévoyante aurait su dissocier.

M. Bardoux, tout en faisant des réserves sur l'idéaliste conception wilsonienne de la Société des Nations, a montré dans maints articles le bien qu'on pouvait attendre de cette institution si on savait l'utiliser. L'an dernier il fut choisi par le Gouvernement de M. Poincaré pour représenter la France à l'Assemblée de Genève au côté de M. Hanotaux, et de cette mission de confiance il put justement s'enorgueillir. Homme d'action, souffrant souvent de ne pouvoir agir que par la plume, alors qu'il a des côtés d'apôtre, M. Jacques Bardoux eut là une trop courte occasion de montrer ce qu'une science mûrement acquise peut donner de force aux meilleurs arguments.

Pierre RAIN.

LES ÉLECTIONS ALLEMANDES DU 7 DÉCEMBRE 1924

Il n'est pas de situation plus délicate et plus embrouillée que celle de l'Allemagne politique et nous sommes surpris quand nous lisons sur cette question des affirmations catégoriques. Pour les uns, les élections du 7 décembre ont été entièrement nationalistes et l'Allemagne est purement réactionnaire, pour les autres elles auraient marqué une accentuation à gauche qui consolidera la République et nous garantira les paiements annuels que nous réclamons. Les deux thèses sont trop absolues et aucune majorité très stable ne se détache au Reichstag. Ce n'est pas surprenant que les partis se soient morcelés et divisés (24 aux dernières élections) au point d'être reconnus difficilement les uns des autres ; cette diversité et cette confusion à la fois tiennent à n'en pas douter au système de représentation proportionnelle appliqué en Allemagne qui ne produit pas de grands courants et a souvent pour résultat, tel en Belgique, en Tchéco-Slovaquie, hier en Italie, de « clicher » les partis suivant la formule consacrée, et de rendre difficile la tâche du pouvoir exécutif toujours en quête d'une forte majorité. Essayons donc, en tenant compte de ces quelques idées générales, de projeter un peu de clarté sur les résultats des récentes élections allemandes.

***

Le Reichstag, qui avait été élu le 4 mai dernier et qui vient d'être remplacé, n'avait aucune majorité. C'était une coalition minoritaire qui soutenait le gouvernement, composée des trois partis du milieu : *Deutsche Volkspartei* (les populistes), *Zentrum* (le centre) et *Deutsche Demokratische Partei* (le parti démocrate), mais le gouvernement n'avait pu diriger les affaires de l'Empire que grâce à la neutralité des deux plus forts partis : *Deutschnationale Volkspartei* (le parti nationaliste) et *Vereinigte Sozialdemokratische Partei Deutschland* (le parti social-démocrate). Dans l'opposition se trouvaient les partis purement de droite : *Nationale sozialistiche Freiheitspartei* (les Völkisch de Ludendorff), *Deutschsoziale Partei* (les racistes dissidents), *Bayerische Volkspartei* (catholiques bavarois parfois alliés au centre), *Wirtschafts Partei* (parti économique), enfin le parti communiste (*Kommunistiche Partei Deutschlands*).

Les élections de mai avaient donné un gros succès aux nationalistes (25 voix de plus qu'en 1920 et 54 de plus qu'en 1919) dont les progrès depuis l'Assemblée nationale de Weimar n'avaient fait que croître ; ils étaient le parti le plus fort du Reichstag après le parti sozialdémocrate. Avec la complicité des populistes et de l'aile droite du centre, ils essayèrent un ministère Tirpitz, mais l'opposition des démocrates et de l'aile gauche du centre fit échouer la combinaison. Les tractations, les compromis ne donnèrent aucun résultat et finalement le chancelier Marx fut maintenu au pouvoir. Mais il eut les plus grandes peines à gouverner et il ne put faire voter les lois appliquant le plan Dawes que sur la menace d'une dissolution que tous les partis redoutaient. Il essaya alors une grande coalition qui, sous le nom de « communauté populaire », formait un bloc allant des sozialdemocrates aux nationalistes. Elle ne put aboutir et la dissolution fut décidée.

Les partis se rendirent aux urnes, appelés à se prononcer sur deux graves questions : à l'extérieur le problème des réparations, à l'intérieur la forme politique de l'Allemagne.

Le parti völkisch de Ludendorff fit une ardente campagne. Il était né en Bavière d'où peu à peu il s'était répandu dans le Reich et notamment en

Bade. Il s'était formé en mars 1924 sous le nom de *Deutschvölkische Freiheitspartei und nationalsozialistiche Partei* de la fusion de la *Deutschvölkische Freiheitspartei* avec la *Nationalsozialistiche Deutsche Arbeitspartei*. Profondément et activement antisémite, antiparlementaire, antimarxiste, il avait inscrit en tête de son programme la rupture des chaînes du traité de Versailles et la restitution à l'Allemagne des territoires qui lui ont été enlevés. Pour arriver à ses fins, il emploierait tous les moyens, même la guerre civile. Mais les violences ne lui ont pas servi et aux dernières élections il a été réduit de 32 à 14.

A côté, la *Deutsche nationale Volkspartei* a l'esprit aussi étroit, mais dans son programme ce parti a nuancé les choses et ses revendications, telles que la restauration des Hohenzollern, la reconstitution de la puissance militaire de l'Allemagne ont apparu moins clairement et on ne peut que se méfier de lui. Il a bien permis le vote des lois Dawes, bien qu'il ait combattu le rapport des experts, mais il voulait avant tout éviter la dissolution. Aux dernières élections, il a gagné 7 sièges (61 par rapport à l'Assemblée nationale); peut-être aurait-il encore mieux réussi s'il n'avait été privé, par la mort, du grand animateur Helferich que le Comte Westarp, Hergt et même Hindenburg ne sauraient remplacer.

Voisin de ces nationalistes se trouve l'ancien parti de Stinnes, aujourd'hui celui de Stresemann, de Heintze, la *Deutsche Volkspartei* (les populistes), qui est entré, en 1922, dans la coalition gouvernementale. La barrière qui le sépare des précédents est très mince ; il combat en tout cas énergiquement les démocrates et les socialistes. Les populistes se disent, par la bouche de leur chef, partisans du Traité de Versailles ; en réalité ils en demandent la révision. Ils avaient perdu des sièges dans le dernier Reichstag au profit des extrémistes de droite : nationalistes et völkisch. Ils en ont gagné cette fois-ci et sont aujourd'hui 51 ; preuve nouvelle que le nationalisme s'est beaucoup développé en Allemagne.

Le *Zentrum*, le grand parti catholique du centre, qui conserve à peu près le même nombre de sièges, (gain de 4 en décembre 1924), est dirigé par Marx, Wirth, Fehrenbach, Stegenwald et est le meilleur appui de la constitution de Weimar. Il est partisan convaincu de l'apaisement et de la conciliation et désire satisfaire aux exigences des réparations dans la mesure où l'économie du pays le permet. L'Allemagne fait preuve de bonne volonté, on ne peut lui demander plus qu'elle ne possède et bien entendu, même dans ce parti républicain, certains crient misère. En tout cas il a déclaré vouloir exécuter le plan Dawes tout en protestant contre les charges qu'il impose à l'Allemagne. Dans ce parti l'homogénéité des idées n'est pas absolue. L'aile droite avec Stegenwald se tourne volontiers vers la D. V. P. et la D. N. V. P. ce qui ne permet pas souvent au centre d'avoir une attitude nettement démocratique.

Se rapprochant beacoup du centre et l'aidant à former une majorité républicaine se trouve la *Deutsche Demokratische Partei*, parti de la petite bourgeoisie, pacifiste et ennemi de la guerre, qui se déclare partisan, avec son président le Dr Koch, de l'exécution du Traité. Il a perdu des sièges en mai 1924 par rapport à 1919 (47) et à 1920 (11) et n'en a regagné que 4 cette fois-ci sur le dernier parlement ; il ne peut servir que d'appoint dans une coalition.

Les sozialdemocrates, qui furent les grands vainqueurs aux élections de 1919 (163), commencèrent à perdre des sièges en 1920 (102) et en 1924 (100) ; ils en eurent ainsi 63 de moins qu'à l'Assemblée nationale. Il y avait alors deux partis socialistes : le parti sozialdemocrate et le parti socialiste indépendant nettement plus à gauche. Fin 1922, ils se réunirent pour former le parti socialiste unifié : *Vereinigte Sozialdemokratische Partei Deutschland*, dont les chefs sont Löbe, Scheidemann, Solimann, Hoffmann. Beaucoup d'indépendants allèrent peu à peu au parti communiste. Dans le parti socialiste, on réclame la monopolisation des biens d'Etat, la suppression de la Reichswehr, la condamnation des responsables de la guerre ; on demande que la France et l'Allemagne deviennent des amies et par conséquent on y rencontre une grande bonne volonté pour exécuter le Traité, mais aucune énergie pour obliger les fonctionnaires et les militaires à se conduire loyalement à l'égard des Alliés. Du reste le parti socialiste est très « embourgeoisé » en Allemagne et décidé à constituer une Allemagne très forte, la plus grande Allemagne.

Le parti communiste, qu'il n'est pas nécessaire de caractériser davantage, a pris des troupes aux socialistes au moment des affaires de la Ruhr qui avaient causé du chômage et des privations. Aussi, en mai 1924, a-t-il remporté un gros succès (62 mandats contre 4 en 1920). Depuis lors il a subi le plus rude assaut et ne s'en serait pas relevé sans le système proportionnaliste qui lui a donné 45 sièges d'après le chiffre des voix obtenues. Son influence et son action ont beaucoup diminué en Allemagne, car il n'a pas de chef et n'a pas tenu les promesses extravagantes faites aux élections.

Toute une série d'autres partis : Ligue rurale (*Bauerbund*), parti hanovrien, *Wirtschaftspartei*

(parti économique), parti populiste bavarois (*Bayerische Volkspartei*) se partagent quelques autres sièges et sont tournés nettement vers la droite.

Le tableau ci-joint indiquera encore mieux les gains et les pertes des partis depuis 1919. Le suivant, qui a trait au Landtag de Prusse, montrera quels gains importants ont remporté les nationalistes qui, de 50 sièges en 1919 et 75 en 1921, sont arrivés à 109, presqu'à égalité avec les sozialdemocrates.

ils ont mené une vive campagne contre nous, malgré nos récentes concessions à l'Allemagne, exploitant l'affaire Nathusius, la date d'évacuation de Cologne qui n'avait pu être précisée avant les élections. Il faut reconnaître cependant que la politique de détente et d'apaisement avait joué un rôle considérable en montrant le bon vouloir de la France et son esprit de conciliation, en favorisant le courant pacifiste qui est loin d'être négli-

Reichstag

	Assemblée constituante 19 janvier 1919		1er Reichstag 6 juin 1920		2e Reichstag 4 mai 1924		3e Reichstag 7 décembre 1924	
	Voix	Sièges	Voix	Sièges	Voix	Sièges	Voix	Sièges
Communistes (Vereinigte Kommunistiche Partei Deutschlands)			(591.500)	4	(3.746.671)	62	(2.698.956)	45
Socialistes indépendants	(2.315.332)	22	(2.971.220)	84	(234.708)	»	(98.533)	»
Sozialdemocrates (Vereinigte Sozialdemokratische Partei Deutschlands	(11.466.416	163	(6.181.011)	102	(6.014.380)	100	(7.859.433)	131
Démocrates (Deutsche Demokratische Partei)	(5.633.618	75	(2.334.034	39	(1.657.957)	28	(1.915.187)	32
Centristes (Zentrum)		88	(3.842.691)	69	3.920.078)	65	(4.117.481)	69
Populistes bavarois (Bayerische Volkspartei		4	(1.173.344)	21	946.649)	10	(1.120.752)	19
Populistes allemands (Deutsche Volkspartei) Deutsch	(1.825.487)	21	(3.921.422)	65	(2.640.484)	44	(3.046.443)	51
Nationalistes (Deutsche nationale Volkspartei)	(3.006.977)	42	(4.250.158)	71	(5.776.313)	96	(6.180.281)	103
Deutschsozial					(337.924)	7	(157.835)	—
Bauerbund ligue rurale					(574.280)	10	(498.003)	8
Deutsche Hanoverenner (Hanovriens)					(319.779)	5	262.569)	4
Bayerischer Bauerbund et Wirtchaftspartei ligue paysanne bavaroise et parti économique								17
Nationalistes et socialistes (Deutsche Volkische Freiheitspartei					(1.926.553)	32	(901.601)	14
	(30.652.971)	421	(27.483.971)	459	(29.388.388)	472	(30.245.357)	493

Landtag de Prusse

	26 janvier 1919		20 février 1921		7 décembre 1924	
	Voix	Sièges	Voix	Sièges	Voix	Sièges
Communistes			(1.253.346)	31	(1.762.467)	44
Socialistes indépendants	(1.280.000)	24	(1.077.686)	28	»	
					Social. unifiés	
Socialistes majoritaires	(6.278.000	145	(3.298.480)	114	(4.557.429)	114
Democrates	(2.796.000)	65	(1.028.391)	26	(1.078.557)	27
Populistes	981.666)	22	(2.361.610)	58	(1.790.846)	45
Nationalistes	(1.936.932)	50	(3.037.096)	75	(4.375.996)	109
Centristes	(3.840.930	89	3.027.492	84	(3.223.593)	81
Hanovriens		7	(438.734)	8	259.370)	6
Volkische					(453.747)	11
Parti économique de la classe moyenne			193.695)	4	(452.539	11
Minorités nationales					(401.347)	2
	17.110.527)	402	15.716.547	428	(18.326.061	[illegible]

***

Ces chiffres prouvent en définitive que les nationalistes ont gagné méthodiquement dans le Reich et surtout en Prusse de façon à jouer un rôle d'opposition important. Pour obtenir ces résultats,

geable. Ainsi le parti républicain, celui de la *Reichsbanner schwarz-rot-gold*, a pu se constituer cette année et créer un mouvement d'opinion favorable aux candidatures de gauche dont il a préparé le succès. La stabilisation du mark, le retour à des conditions de vie normales après l'élaboration du

plan Dawes ont rendu sans objet les agitations de droite et de gauche. Sans ces divers phénomènes, l'Allemagne votait à droite dans des conditions bien plus graves. Le communisme n'avait plus de motif de proclamer l'impuissance de la bourgeoisie à réparer les finances de l'État, à dénoncer l'extrême misère du peuple ou les exigences des capitalistes français. Les racistes, de leur côté, ne pouvaient plus critiquer comme ils le faisaient l'esprit guerrier de la France qui voulait sucer le sang de l'Allemagne jusqu'à la dernière goutte.

Du reste les racistes s'étaient déconsidérés avec leurs violences dans le dernier Reichstag et aujourd'hui c'est la discussion au sein du parti où Ludendorff, après ses démêlés avec le Prince Ruprecht, a perdu son prestige d'autrefois. Deux groupes ont été dressés l'un contre l'autre pendant la période électorale : la *Grossdeutsche Volksgemeinschaft* et la *National Sozialistiche Freiheitspartei*. Ils n'ont aucune confiance en leurs chefs et blâment Ludendorff d'être entré au Parlement : Hitler y était opposé lui-même. Le bruit a couru qu'il y avait, au sein du parti, des traîtres et des francs-maçons et le mot d'ordre donné était : pas de voix pour les candidatures völkisch au Reichstag. C'est ainsi que les principaux chefs, Esser, Dinter, Streicher ont été en opposition violente avec Ludendorff. De telles dissensions expliquent la défaite des racistes aux élections du 7 décembre. Toutefois les extrémistes de droite et de gauche n'ont pas réussi à créer un courant d'opinion en leur faveur, ils ont même subi un grave échec.

En réalité, l'Allemagne, aujourd'hui, est fractionnée en deux camps qui sont sensiblement égaux numériquement et qui se partagent le même nombre de sièges au Reichstag, c'est ce qui explique pourquoi il est si malaisé de se prononcer avec netteté sur les résultats électoraux du 7 décembre. Disons néanmoins que le bloc républicain, celui du *Reichsbanner schwarz-rot-gold* (drapeau d'Empire-noir-rouge-or) a maintenu solidement ses positions contre l'assaut redoutable que lui livrait le parti du drapeau noir, blanc, rouge (*Volksbund schwarz-weiss-rot*), c'est-à-dire les réactionnaires et les nationalistes, ceux qui regrettent la disparition de l'ancien régime et voudraient le faire revivre. Mais cette Allemagne de gauche, personnifiée par les sozialdémocrates et les démocrates proprement dits, ne dispose ni des personnalités, ni de l'expérience politique, ni des ressources pécuniaires qui sont le lot de l'Allemagne de droite. La coalition gouvernementale a gagné exactement en voix :

Deutsche Volkspartei	406.009
Bayerische Volkspartei	171.103
Zentrum	196.686
Demokratische Partei	257.230

ce qui fait un total de 1 million 034.025 en y comprenant les gains de la *Wirtchaftspartei*.

Comme la part porportionnelle de la coalition gouvernementale dans l'augmentation du nombre des votants est de 300.000 voix, elle a un gain net de 700.000 voix environ sur 30 millions d'électeurs. Si on lui ajoute maintenant les voix gagnées par la *Sozialdemokratische Partei*, soit 1.845.000, les gains seraient plus grands. Mais du moment où la D. V. P. et la B. V. P. emportent leurs 600.000 voix en sortant du gouvernement, tout le bénéfice des partis de la coalition autres que la S. D. est donc neutralisé et finalement cette dernière est prépondérante, mais pas assez forte néanmoins avec ses 131 sièges pour gouverner seule.

Il faut noter en passant qu'une des raisons de l'insuccès des partis de gauche a été le manque de valeur de leurs candidats. Les jalousies entre les camarades ont, au sein des partis, notamment dans le parti sozialdémocrate, fait écarter les hommes de premier plan. Il n'y a que le parti démocrate, mais qui semble avoir fait son plein, car on lui reproche de comprendre trop d'israélites, qui a mis en avant des personnalités de marque.

L'insuccès des partis de gauche n'est cependant pas complet ; car ils ont gagné des voix et des sièges par rapport à mai 1924 : parti sozialdemocrate, démocrate, centre. Le tableau ci-dessous montre les pertes et les gains depuis 1919 de la coalition et ceux des autres partis :

	Coalition de Weimar (Sozial democrate démocrate centre)	Autres partis
Janvier 1919	326	183
Juin 1920	210	263
Mai 1924	193	279
Décembre 1924	230	258

La coalition de gauche a donc reconquis une partie du terrain perdu en gagnant 37 sièges tandis que les autres en perdaient 19. Il y aurait ainsi un déplacement de 56 mandats au profit des républicains. Mais néanmoins ces gains ne sont pas assez forts pour dire que la République est définitivement consolidée en Allemagne, car les nationalistes, depuis Weimar, ont sans cesse été en progrès : au lieu de 42 sièges en 1919, ils en ont aujourd'hui 103.

Ce qui, d'autre part, rend la situation si incertaine pour la gauche, c'est la grande difficulté pour elle de constituer un gouvernement de

sa nuance à Berlin, parce qu'elle ne dispose pas d'une majorité suffisante par rapport aux autres partis. Et là nous entrons au vif de la question.

***

Notons de prime abord qu'une coalition de droite à laquelle se joindraient les 8 membres de la *Landbund*, les 4 Hanovriens, les 17 de la *Wirtschaftspartei* et les 45 communistes aurait la majorité numérique (247 voix) sur l'ancienne coalition, centre (69), démocrates (32), sozialdemocrates (131), soit 232 voix. Mais il faut, dans cette opposition, englober les communistes. Sinon la grande coalition l'emporte, mais avec quelle faible majorité numérique et avec la crainte de voir les communistes faire bloc contre elle pour la renverser du pouvoir et créer le gâchis politique !

Va-t-on essayer la constitution d'un bloc bourgeois (*Bürg rblock*) dont ferait partie le centre, ce qui rejetterait dans l'opposition de gauche les sozialdémocrates et les démocrates (soit 277 membres contre 224)? Mais le centre ne voudra pas entrer en collusion avec la droite pure, car en Rhénanie, où l'élément libéral de ce parti est prépondérant, il perdrait toute influence. S'il a chez lui, à son aile droite, un élément flottant qui se porterait très bien vers un gouvernement réactionnaire, au besoin vers les Hohenzollern, jamais le groupe Wirth-Marx, le plus important dans le parti, ne le tolérerait présentement.

La solution idéale pour constituer la grande coalition du centre (*Volksgemeinschaft*) serait d'y faire entrer les 51 populistes de Stresemann ; mais, outre que ceux-ci n'ont point les mêmes idées que le centre sur le problème des réparations et l'application du plan Dawes, les sozialdemocrates ne les tolèreraient pas à leurs côtés ; le fossé est trop profond entre ces deux partis.

On essaiera peut-être un « cabinet du milieu » devant lequel cependant a reculé le chancelier Marx dernièrement et qui comprendrait environ 150 mandants. Ce serait un « cabinet minoritaire », qui ne se maintiendrait, selon les questions à débattre, qu'avec la complicité tantôt de la droite, tantôt de la gauche. Il subirait surtout l'influence de la sozialdemocratie qui détient le plus de sièges, mais à quelles luttes intérieures acharnées une telle solution ne conduirait-elle pas?

On aperçoit combien la situation est peu nette, combien la position du centre, arbitre de la situation si l'on veut — ce qui n'est pas absolument sûr — est difficile. Après avoir refusé de gouverner avec les nationalistes (car, aux yeux de ses électeurs, il ne veut pas passer pour un parti réactionnaire), il se voit obligé de se mettre à genoux devant les sozialdemocrates. C'est ce qui arrivera dans le système de la grande coalition, où les sozialdemocrates disposeront d'un bloc homogène de 131 voix contre 101 (soit 30 mandats de plus) à moins que les populistes n'en fassent partie. Mais les sozialdémocrates, comme nous l'avons déjà dit, l'admettront-ils? Il n'y a qu'une grave question de politique extérieure qui peut les souder ensemble.

On pourrait, en définitive, caractériser les élections allemandes de la façon suivante : elles ne constituent pas un important glissement à gauche malgré le gain de 7.500.000 voix. Les partis de droite enregistrent un succès important avec un gain de 21 sièges et de 1.500.000 voix ; et en réalité ce sont les « partis du milieu », situés entre les communistes et les racistes, qui conquièrent le plus de suffrages.

En attendant, les nationalistes se démènent beaucoup. Ils se consolident en Prusse, car au Landtag ils ont eu de gros succès et sont de plus en plus puissants dans le pays. Ils veulent qu'on remanie le ministère prussien où ils réclament quatre portefeuilles dont la présidence du Conseil. Une fois installés là pour un temps indéterminé, ils pourront exercer une grosse influence sur le gouvernement du Reich, combattre tout gouvernement qui voudrait donner satisfaction aux revendications de l'Entente, au besoin abandonner le pouvoir en se posant aux yeux de leurs électeurs comme des héros, tout en gardant une place prépondérante en Prusse pour porter le cas échéant, à la République, un coup mortel. Les sozialdemocrates dénoncent l'intrigue ourdie contre la démocratie allemande et qu'ils qualifient d' « infâme » (*Vorwaërts*, 13 décembre 1924).

Dans le nouveau Reichstag, la situation parlementaire sera fort compliquée : il ne différera guère de l'ancien et il y sera tout aussi difficile de légiférer et de gouverner. Si l'on ne veut arriver à une nouvelle dissolution, dont on parle déjà, mais qui, pour être pratique, devrait entraîner le changement du mode électoral actuellement en vigueur, il faudra agir par des tractations, des compromis pour constituer un gouvernement ; à moins que populistes et sozialdemocrates, devant la nécessité de procéder au relèvement de l'Allemagne, d'appliquer loyalement le plan Dawes, ne fassent provisoirement abstraction de leurs préférences, de leurs exigences politiques et constituent la grande coalition, la seule qui soit viable. Mais auparavant que de difficultés à aplanir et déjà beaucoup s'agitent pour constituer un cabinet de droite.

Une nouvelle dissolution, qui aurait lieu maintenant, accentuerait sans doute la poussée indé

niable qui entraîne lentement l'Allemagne vers la droite et qui peut être plus forte après la publication officielle des résultats du contrôle et la non évacuation de Cologne. Nous n'avons certes pas intérêt à ce qu'un bloc de droite gouverne l'Allemagne ! Déjà l'avenir s'annonce lourd de difficultés politiques et aussi incertain qu'avant les élections. Souhaitons donc de toutes nos forces que la sagesse l'emporte chez les dirigeants de la politique allemande pour qu'ils arrivent à une entente plus que jamais nécessaire, sinon nous sommes lancés en plein inconnu.

J. AULNEAU.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA CRISE DU FASCISME

Dernièrement, M. Mussolini, interviewé par un journaliste français, déclarait, en martelant ses mots, « qu'un gouvernement qui ne veut pas tomber, ne tombe pas ». Il vient de montrer, par son énergique discours du 3 janvier, que, pour sa part, il était bien décidé à ne pas abandonner la lutte. Éloquent, mais brutal, ce *pro domo*, qui n'est certes pas du ton parlementaire habituel, était, en ce moment, fort habile, car bien plus que la sécession de l'Aventin ou les accès d'indignation d'une opposition qui se targue de représenter le Droit, la Vertu et la Force morale, ce qui menaçait M. Mussolini, c'étaient les dissentiments internes du fascisme, qui, depuis l'affaire Matteotti, comptait beaucoup de dissidents. Pour les compagnons de la première heure, pour ces fascistes qui ont arrêté le mouvement communiste en organisant une sorte de terreur, l'assassinat du député socialiste Matteotti n'était qu'une opération politique un peu vive. A leurs yeux, dans la politique, le meurtre est un accident professionnel. Des fascistes, d'ailleurs, n'avaient-ils pas péri dans quelques bagarres? Pour un gouvernement régulier, cette doctrine est inadmissible, et, quelles que soient ses origines révolutionnaires, il est obligé par pudeur professionnelle, de désarmer des partisans trop zélés. C'est ce que M. Mussolini ne manqua pas de faire avec beaucoup de décision. D'où le sourd mécontentement de certains éléments fascistes pour qui le « fascio », c'est tout de même une espèce de maffia. A partir de ce moment, comme en politique tout s'enchaîne, M. Mussolini parut de plus en plus disposé à jeter du lest : on parla de « normalisation », d' « entente avec les vieux parlementaires », de « dissolution de la milice fasciste », bref le *Duce* parut à un moment donné sur le point d'évoluer vers une espèce de dictature parlementaire analogue à celle de beaucoup d'anciens présidents du Conseil italien, car Crispi et Giolitti, sans parler de Cavour et de Garibaldi, ont été de véritables dictateurs, menant à la cravache un Parlement qu'ils avaient domestiqué. Mais, comme ils étaient eux-mêmes de formation parlementaire, ils avaient l'art de sauvegarder les formes. C'est ce que M. Mussolini, plus fruste, plus impulsif, moins cultivé, n'a pas été capable de faire, bien que le système électoral qu'il avait inventé l'assurât de la plus fidèle des majorités : il était d'ailleurs prisonnier de ses origines. Quand on est sorti de la légalité, il est très difficile d'y rentrer. C'est l'expérience que vient de faire le Duce ; ses concessions, ses efforts vers la normalisation n'ont fait que surexciter une opposition de plus en plus violente, et elles ont failli le brouiller avec une partie de ses troupes : c'est le ralliement de celles-ci qu'il vient de sonner dans son discours de Monte-Cittorio.

Ce discours, on ne manquera pas de le dire, c'est plutôt le discours d'un condottiere que celui d'un chef de gouvernement. « Je déclare devant cette Assemblée, devant le peuple italien entier, a-t-il dit, que j'assume moi seul la responsabilité politique, morale, historique, de tout ce qui est arrivé. Si le fascisme est une association de criminels, et bien ! moi, je suis le chef de cette assotion de criminels ! »

Pour faire une telle profession de foi, — dont on ne contestera pas la crânerie, il faut être bien sûr de soi. Il paraît que M. Mussolini a eu raison d'avoir confiance, puisque devant le succès que lui a fait la Chambre, l'opposition a retiré la mention de blâme qu'elle avait déposée sans chercher à la soutenir.

***

C'est donc un très grand succès que remporte M. Mussolini. Il en avait besoin, après toute la série d'échecs qu'il vient d'essuyer : échec dans l'affaire Italo-Balbo (ce lieutenant de réserve, promu général en chef des milices à 27 ans, et obligé de donner sa démission à la suite d'un procès qui révéla qu'il avait donné l'ordre de bâtonner systématiquement ses adversaires), échec dans l'offensive manquée de la loi sur la Presse, échec à la suite d'une interpellation sur les agissements de la milice, échec dans l'affaire de Bono, ce général fasciste accusé d'avoir inspiré l'assassinat de Matteoti. Tout cela est oublié ; il a suffi d'un discours

Pour le moment, ceux qui ont cru en Europe à l'effondrement du fascisme ont donc à enregistrer une fois de plus leur erreur de prévision.

Mais cette victoire n'est peut-être que momentanée, car elle ne supprime pas les difficultés inhérentes à la position de M. Mussolini. Celles-ci viennent de la nature même du fascisme.

Qu'est-ce que le fascisme? Une bande d'aventuriers, tout au plus une faction, disent ses adversaires. On assure que M. Mussolini lui-même l'a reconnu un jour de sincérité : « Eh bien! Oui, aurait-il dit à un visiteur français, mon Gouvernement est le gouvernement d'une faction, mais l'Italie a toujours été gouvernée par une faction ou n'a pas été gouvernée du tout. » Il y a du vrai dans cet aveu. Peut-être pourrait-on ajouter d'ailleurs, à quelques nuances près : il en est ainsi dans tous les pays latins qui n'arrivent pas à s'adapter au parlementarisme. Mais, pour durer, pour survivre à un chef populaire qui la tient en main, une faction doit devenir un parti politique, ou du moins, en prendre l'apparence : elle a besoin d'une doctrine. Or, pour le moment, il est très difficile de savoir quelle est la doctrine fasciste, ou s'il y a une doctrine fasciste.

Les admirateurs que M. Mussolini compte en France s'imaginent volontiers que le fascisme est une espèce de bloc national plus énergique. Les Italiens s'étant brusquement rendu compte que la démocratie conduit au communisme, auraient secoué d'un magnifique sursaut national toute la démagogie parlementaire pour confier au dictateur idéal le soin de préserver la patrie de la ruine économique et de la décomposition sociale. La vérité est beaucoup moins simple et beaucoup plus italienne. L'origine psychologique du fascisme remonte bien plus loin qu'aux purges à l'huile de ricin et à la marche sur Rome. M. Mussolini lui-même l'a dit plusieurs fois : il remonte à l'agitation qui a déterminé l'entrée en guerre de l'Italie. Au fond, l'Italie n'est entrée en guerre ni, bien entendu, pour venger le droit, ni pour libérer la Belgique, ni même pour conquérir Trente et Trieste, mais, poussée par un instinct national encore obscur, mais très impérieux et très admirable, pour réaliser son unité morale, et pour s'affirmer parmi les grandes puissances européennes. Ce n'est pas pour rien qu'on a pour capitale Rome, la ville impériale : l'Italie unifiée ne peut être qu'impérialiste. C'est par impérialisme que l'Italie s'est jetée dans la guerre. Or, la victoire — dont la plus grande gloire a été tout naturellement à la France — puis la paix, ont été pour elle deux immenses déceptions. En partie par suite des circonstances, en partie par la faute des politiciens assez médiocres à qui elle avait confié ses intérêts, l'Italie, pendant les négociations qui ont abouti au traité de Versailles, loin de prendre place au premier rang, a été presque considérée comme une puissance de seconde zone. D'autre part, elle a souffert autant, sinon plus que les autres pays de toutes les difficultés économiques de l'après guerre. D'où la crise psychologique, qui s'est d'abord traduite par un mouvement communiste, puis par un mouvement de démagogie nationaliste, qui, à ses origines, a d'ailleurs été fortement soutenue par la grande industrie menacée. N'oublions pas qu'au lendemain de la guerre, et dans tous les pays qui avaient participé à la guerre, il y eut, surtout dans la jeunesse, une sorte de mouvement de révolte spontanée contre le vieux personnel politique accusé de n'avoir su ni empêcher, ni conduire la guerre. En France, en Angleterre, en Belgique, le vieux personnel politique, fortement organisé, a su se défendre : en Italie, il a été débordé.

Le fascisme est donc, surtout, un état d'esprit. Pour en faire un parti, pour lui donner une doctrine, il lui eût fallu un théoricien de génie. Il lui eût fallu un Marx, un Maurras, un Proudhon, ou même un Jaurès. Or, M. Mussolini n'est rien moins qu'un théoricien : cet instituteur autodidacte, dont on ne saurait contester ni l'intelligence, ni l'éloquence, ni l'énergie, mais dont la culture est, tout de même, un peu superficielle, s'est improvisé une espèce de système politique emprunté un peu partout, et où l'on retrouve pêle-mêle des idées de Georges Sorel, de Charles Maurras, de Machiavel et même de Lénine, mélange assez ahurissant de jacobinisme révolutionnaire, de césarisme napoléonien et de traditionalisme monarchique. De là l'espèce d'opportunisme brutal qui a caractérisé toute la politique du *Duce*, les affirmations anticommunistes et les sourires à la Russie, les déclarations intransigeantes en matière de réparations et les concessions à l'Allemagne, le cliquetis d'armes dont il menace la Société des Nations à propos de l'affaire de Corfou, et l'extrême prudence de tous ses actes diplomatiques. Le fascisme s'est annoncé un moment au monde comme une doctrine de régénération. Tous ceux qu'alarmait l'impuissance des gouvernements parlementaires, perdus d'intrigues et de bavardages, se sont tournés vers l'Italie avec de l'espoir plein les yeux. A Moscou, capitale du désordre, on a cru pouvoir opposer Rome, capitale de l'ordre : cela prêtait à de si beaux développements historiques et littéraires.

Pour profiter de cet état d'esprit favorable, il eût fallu avoir une doctrine italienne et européenne. En fait de doctrine politique euro-

péenne, M. Mussolini n'avait qu'une fierté nationale oratoire. En fait de doctrine italienne, il avait du moins une méthode autoritaire, et une ferme volonté de remettre de l'ordre dans les services publics. Il y a réussi, et il a rendu, de ce fait, un service inappréciable à son pays. Il semble bien que, malgré l'agitation antifa ciste de ces derniers temps, la masse du public italien lui en garde de la reconnaissance. On peut bien l'accuser, d'après le mémoire de son ancien lieutenant Cesarino Rossi, d'avoir été le véritable instigateur de tant d'attentats qu'il avait paru condamner ou ignorer, on peut bien le menacer d'un mémoire plus compromettant encore d'Aldo Finzi, ces accusations ne portent que sur un public déjà défavorablement prévenu ; le grand public italien ne comprend pas beaucoup tant de scrupules juridiques, et le succès que le Duce a obtenu en disant tout simplement à la Chambre : « J'assume toute la responsabilité de ce que vous appelez les crimes fascistes : oserez-vous me mettre en accusation? » montre qu'il est toujours sûr de son prestige. Il semble que le petit peuple italien se dise que, si troublée que soit la situation actuelle, elle présente encore plus de garanties de paix commerciale qu'un retour à la politique de désordre parlementaire qui a précédé le gouvernement mussolinien. Mais le consentement du petit peuple suffit-il à un gouvernement d'aujourd'hui?

L'expérience qu'il vient de faire, les dangers qu'il a courus et qu'il court encore, vont-ils déterminer M. Mussolini à revenir à des méthodes purement dictatoriales. Là est la question : il s'agit de savoir si un dictateur, issu d'une poussée révolutionnaire, peut laisser subsister, à côté de lui, un Parlement même avec pouvoirs réduits. Bonaparte, premier consul, n'a pas pu s'accommoder longtemps du tribunat. Et pourtant, au début, il semble qu'il eût désiré le conserver. Mais il comprit très vite que, si le pouvoir personnel peut s'accommoder du contrôle parlementaire quand il a pour lui un long passé, une longue tradition, il n'en est pas de même quand il est sorti d'une révolution. M. Mussolini, par surcroît, a à tenir compte de cette monarchie dont il est à la fois le maître et le serviteur. En vérité, il est peu, dans l'histoire, de situations plus paradoxales.

L. Dumont-Wilden

LE ROMAN

LE ROMAN DU PRIX GONCOURT

Faut-il y voir un signe des temps? Ce n'est point une tendance naturaliste qui a déterminé cette fois le choix des membres de l'Académie Goncourt et fait prévaloir auprès d'eux le livre de M. Thierry Sandre, *Le Chèvrefeuille* (1). Il serait difficile de rencontrer une œuvre plus rigoureusement réduite à l'intérêt psychologique, d'une conception et d'une exécution plus sobre, d'une composition plus classique et d'une forme plus nette, plus dépouillée. Mais elle s'est rachetée, j'imagine, aux yeux de ses juges, par le pessimisme dont elle est toute imprégnée, la tristesse qui s'en dégage et l'impression qu'elle nous laisse de l'inexpiable cruauté de la vie.

Empruntant son titre aux vers célèbres et charmants où Tristan, séparé d'Yseult, chante

> Qu'il ne saurait vivre sans elle,
> Qu'il en sera de lui et d'elle
> Tout ainsi que du chèvrefeuille
> Qui noue au coudrier sa feuille...

M. Thierry Sandre reprend le vieux thème de la fidélité et le renouvelle de la manière la plus naturelle par l'étude d'un cas d'aujourd'hui. Non qu'elle soit d'aujourd'hui, la faiblesse humaine avec ses contradictions, et l'auteur lui-même se plaît à rattacher le cas qu'il nous en présente à une déclaration de Byron, prise comme épigraphe : « Aucun de nous ne peut bien dire comment il veut être aimé. » Ce tourment, en effet, remonte peut-être au Romantisme. Mais le héros de M. Thierry Sandre est tout différent d'un romantique, et il n'y a rien de romantique non plus ni dans l'esprit de l'auteur, ni dans ses sentiments, ni dans son art. Un écrivain de notre temps nous conte l'aventure d'un homme qui ne sut pas s'accommoder d'être trop aimé, et d'une femme que l'amour au contraire soulève jusqu'à la porter finalement vers un nouvel objet.

Maurice a épousé Marthe. Il l'aimait. Il lui plaisait. Bientôt elle l'a aimé à son tour, éperdument, jalousement aussi. Et cette jalousie a excédé Maurice. La guerre éclate : elle lui apparaît comme une délivrance. Illusion de courte durée : rien n'est changé. Il se sent condamné à subir passivement sa défaite. Son seul espoir est d'arriver à l'indifférence. Mais une blessure le renvoie à l'arrière et lui fait retrouver Marthe, « la Marthe qui ne changeait pas..., qui au contraire s'enfonçait de

(1) Thierry Sandre, *Le Chèvrefeuille* (Nouvelle Revue française).

plus en plus dans l'impasse de la jalousie. Il revient au front : « Sa souffrance intime est un enfer dans un enfer. Les circonstances, un jour, à Verdun, s'offrent à lui de s'évader de l'un et de l'autre ; il disparaît.

Pourquoi revient-il, le 11 novembre 1923, le jour où pour la première fois on allume la flamme, à l'Arc de Triomphe, sur la tombe du Soldat inconnu? Ce n'est pas poussé par le repentir ou par le remords. Il revient, parce qu'il ne s'est pas débarrassé de l'amour malheureux qu'il portait au plus profond de lui. Il revient parce qu'il a sa vie à refaire et veut la refaire, avec Marthe. Car il a compris qu'il avait commis une erreur en fuyant ; il a compris

> Qu'il ne saurait vivre sans elle :
> Qu'il en sera de lui et d'elle
> Tout ainsi que du chèvrefeuille...

Et le lendemain de son retour, le 12 novembre, il vient dire à son ami, au compagnon de sa jeunesse, à l'ami de toujours : rends-moi mon bonheur.

L'ami ne le lui rendra pas, parce que Marthe, depuis quelques semaines, est remariée.

Eh ! oui, telle est la signification de cette aventure : l'amour de l'homme consiste dans la recherche plus que dans la possession ; s'il perd l'objet possédé, de nouveau il le recherche. La possession, au contraire, attache le femme et marque pour elle le point de départ de l'amour, plutôt que son point d'arrivée. Nous le savons : tous les psychologues l'ont dit, tous les romanciers l'ont montré. Ce n'est certes point pour nous l'apprendre que M. Thierry Sandre a voulu le redire à son tour et le montrer une fois de plus. Il a son idée et sa manière. Le personnage qu'il nous présente s'est lassé de l'amour sans pour cela devenir infidèle ; Marthe, au contraire, ne peut rester fidèle au souvenir du mari disparu parce qu'elle n'est nullement lasse — et tant s'en faut ! — de l'amour que ce mari lui a révélé. Maurice a peur de l'amour. Marthe en a besoin. Mais Maurice en aura besoin aussi quand il ne l'aura plus. En éveillant l'amour dans le cœur et les sens de Marthe, Maurice s'est préparé une double défaite. O ironie !...

L'ironie tient une grande place chez quelques-uns des meilleurs entre nos jeunes romanciers. Elle les dispense, jusqu'à un certain point, de l'analyse et remplace le sentiment. L'ironie de M. Thierry Sandre est retenue, concentrée, latente ; elle pénètre, comme une invisible essence, le récit tout entier et ne se dégage que dans le bref dénouement. Ce récit même, il est présenté sous la forme la plus concise, avec une présision un peu sèche qui implique la lucidité de l'intelligence, la sûreté de l'art. L'action se développe dans le cours de deux journées et se divise en deux parties correspondantes. La première partie nous offre une reconstitution de l'histoire de Maurice et de Marthe dans l'esprit du narrateur — un des personnages — d'après ce qu'il en sait. Nous voyons naître ses impressions et ses pensées, avec leurs commentaires, pendant cette grise veillée du 11 novembre 1923. Mais quelle étrange démarche que celle d'une pensée humaine ! Au psychologue de l'analyser : la tâche du romancier est de la décrire, de nous la montrer telle qu'elle se manifeste — par des mouvements de sensibilité ou des actions, de la saisir et de nous la faire saisir dans le concret. L'art de nos jeunes romanciers se plaît, si je ne me trompe, à transporter dans le roman psychologique ce qu'il pouvait y avoir de meilleur et de plus juste dans l'esprit et les méthodes du naturalisme. A la manière dont ils pratiquent cette transposition, on reconnaît qu'entre eux et leurs prédécesseurs, psychologues ou naturalistes, le symbolisme a passé. Enfin, par réaction, sans doute, contre tout ce qui traînait de romantisme dans les diverses écoles issues de ce grand mouvement, ils reviennent à la simplicité, à l'humanité, à la raison de l'idéal classique.

La deuxième partie nous donne le récit de Maurice, et ainsi nous découvrons que l'ami ne savait rien, qu'il vivait à côté du couple, en marge de ces deux êtres, sans rien discerner de leur vie. « Tant il est vrai qu'il est malaisé de connaître ceux que nous croyons connaître le mieux. » Ce désaccord entre la réalité et l'idée que s'en était faite l'ami, voilà l'originalité du sujet ; la juxtaposition de deux versions, voilà la nouveauté du procédé. M. Thierry Sandre ne s'est pas montré moins original ni moins neuf dans le détail de l'exécution. Le récit du narrateur est engrené avec une précision supérieure dans le mécanisme de ses impressions et de ses souvenirs. A vrai dire, il se raconte tel qu'il fut durant ces heures intimes où nous le voyons vivre sous nos yeux, s'émouvoir, penser, se rappeler. Et puis, dans le récit de l'autre, la vérité apparaît, si différente de ces commentaires. Voici enfin, bref, ramassé, aux quelques pages de la troisième partie, le dénouement. Rien, en tout cela, des procédés ordinaires du roman. Les auteurs vont vite ; et les lecteurs aussi : ils aiment que le romancier s'arrange pour n'avoir pas besoin de beaucoup de temps et ne pas leur en demander beaucoup. M. Thierry Sandre a résolu le problème avec une rare élégance. Et du peu de temps qu'il nous prend, il ne nous laisse pas perdre une minute. Les heureux artifices de son récit nous tiennent en haleine ; la concentration de ses moyens nous oblige à une lecture active ; la transparence de son style laisse voir, comme dans un stade, les mouvements de

ses pensées nues, de ses images nerveuses et vives. Comme il y a loin de cette allure dégagée, nette, expéditive, aux lenteurs appuyées de l'analyse psychologique, aux complaisances du réalisme pour le détail copieux, aux langueurs et aux rêveries nuageuses du symbolisme ! De tant d'essais divers, et qui donnent souvent l'impression du chaos, nous verrons peut-être bientôt, si nous savons laisser tomber ce qui est caduc, se dégager une esthétique nouvelle.

Firmin Roz.

LE THÉATRE

« LA REPRISE » A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Savez-vous à quoi l'on reconnaît, presqu'infailliblement, une pièce de haute portée et de noble méditation... ? Il y a dans quelque coin du dialogue, jetée en passant, une observation neuve sur la société et qui éclaire, d'une clarté philosophique, l'ensemble de l'ouvrage. Cette pensée, d'ailleurs, peut échapper au spectateur distrait. Elle offre l'essentiel à la critique qui réfléchit.

Ainsi, sans doute, nous sera fournie la première donnée de *La Reprise*, si nous considérons que, dans le désordre présent de nos mœurs, il peut advenir que des jeunes gens de sexe différent et de famille diverse, croyant avoir le droit d'aimer, se trouvent pourtant mal fondés à éprouver ce sentiment par la faute de leurs parents dont l'amour clandestin et illégitime les a rendus frère et sœur...? Ainsi, par un renouvellement inattendu de la vieille tradition d'Œdipe, on voit l'inceste menacer les âmes les plus innocentes. Seulement, de l'antiquité à nos jours, la différence est grande. Dans le premier cas, c'était la volonté des dieux seuls qui intervenait. Aujourd'hui, c'est la seule corruption des mœurs qui est responsable. La fatalité est devenue sociale.

Il y a donc là, on le pressent, un très beau thème dramatique.

Reste à en faire usage au mieux du sujet.

Le plus simple serait, sans doute, de respecter l'ordre même des faits. On mettrait en présence, par un hasard mondain, un jeune homme et une jeune fille : ils s'aimeraient et, ensuite, par une péripétie qui constituerait la trouvaille scénique, on leur révélerait le secret de leur naissance et de leur consanguinité. On étudierait alors leur réaction en présence de la révélation : ce serait l'élément psychologique du drame. Lequel l'emporterait, de la fraternité improvisée ou de l'amour ancien...? On sent l'intérêt de cette analyse ; sa nouveauté aussi et peut-être sa hardiesse.

On pourrait, au contraire, concevoir que le conflit éclate dans l'ordre inverse : les deux jeunes gens apprennent d'abord le lien familial qui les unit et c'est ensuite que, malgré eux, malgré aussi ce lien et peut-être tout à la fois à cause de lui ayant commencé de s'intéresser l'un à l'autre, ils ne peuvent résister à un instinct bien plus fort que la voix du sang, laquelle, à vrai dire, ne parle plus jamais très haut... Cette conception serait plus hardie encore et offrirait à l'exécution plus de dangers. La victoire y serait un triomphe.

Or, je ne sais comment a procédé l'esprit de Maurice Donnay quand il a médité sur le très beau sujet de sa pièce ni si les deux conceptions que je viens d'esquisser ont été considérées par lui. Le certain, c'est qu'il en a adopté une troisième qui est exactement, entre les deux autres, un moyen terme. Ce n'est point par hasard, en effet, que dans *La Reprise*, les deux jeunes gens se rencontrent ni s'aiment. La rencontre est voulue et l'amour naît du secret, c'est-à-dire de la situation même ; mais c'est à la volonté d'un seul, qui se trouve ainsi à conduire tout le drame, et provoquer lui-même l'amour de l'autre.

Sans doute m'aura-t-il suffi d'exposer ainsi les choses pour laisser pressentir tout à la fois les très grandes beautés de la dernière œuvre de Maurice Donnay et le léger flottement qui, par instants, semble s'être produit dans l'esprit de certains spectateurs et surtout de quelques critiques.

***

Henriette Legouverneur a quitté une famille, où elle n'avait jamais senti l'affection maternelle, au lendemain de la guerre, après la mort de son frère tué à l'ennemi. Elle s'est fait à Paris, par son talent et sa décision, malgré son honnêteté, une situation importante dans le journalisme. Mais sa mère malade vient de la rappeler à Rouen, au sein de la famille, pour lui faire la plus grave confidence. Il y a un secret que la pauvre femme ne peut plus supporter, d'autant plus que leur situation de fortune et la position du père ne cessent de péricliter. C'est le passé qui est la cause de cet atroce présent. Jadis, en effet, Mme Legouverneur a cru être aimée par le riche industriel Lemurier, patron de son mari. De ces brèves et malheureuses amours, Henriette est née. Bien vite oublieux, l'industriel a manifesté son ingratitude en persécutant le mari

même de celle qu'il délaissait. C'est à cause de ces affreux souvenirs que la mère coupable n'a point traité l'enfant née de sa faute comme elle l'aurait dû. C'est de quoi elle demande pardon par son aveu même. La jeune fille a déjà trop l'expérience de la vie pour condamner sa mère. Elle songe seulement que son père, le vrai, a d'autres enfants, légitimes ceux-là et jouissant de toute la richesse héritée, notamment un grand garçon, du nom de Bertrand, qui s'est embusqué pendant qu'un autre se faisait tuer. C'est alors qu'une idée lui est venue, dont les deux actes suivants sont le développement. Les péripéties se déroulent, selon le plan d'Henriette et à peu près selon sa volonté, sauf le coup de théâtre psychologique qui provoque le dénouement en substituant la vérité de la nature à l'artifice des combinaisons humaines.

De retour à Paris, Henriette a manœuvré pour connaître Bertrand Lemurier. Ensuite, elle a manœuvré pour se faire aimer de lui. Le dessein qu'elle a conçu, c'est d'exercer sur lui, en toute justice, une « reprise ». Elle se fera épouser et reconnaître, par contrat, une donation. Alors, quand la somme sera acquise, elle expliquera sa conduite et révélera son secret. Elle a d'autant moins le droit d'hésiter, que les affaires de sa famille se sont aggravées. Le père a été remercié et n'est même plus employé : c'est la misère. Henriette va donc apporter le salut au moment opportun, mais c'est là que surgit l'imprévu. En présence de l'amour de Bertrand, voici qu'elle-même, éprouvant soudain un trouble inconnu, se rend compte que sa comédie du mariage est désormais impossible et la vérité, malgré elle, sort prématurément de sa bouche. D'abord Bertrand s'étonne, puis se révolte, estimant qu'elle a parlé assez tôt pour elle sans doute, mais trop tard pour lui : il ne peut plus désapprendre de l'aimer d'amour. Que lui importe, après tout, ce passé étranger et si subitement découvert? Mais la plus monstrueuse de toutes les injustices dont il a été, lui, le méprisable Bertrand, l'objet privilégié, lui apparaît soudain, quand il songe au frère d'Henriette qui est mort à l'ennemi tandis que lui-même se cachait à l'arrière... Alors un devoir nouveau lui apparaît, Oui, il sera désormais le frère d'Henriette, celui qui remplacera le disparu et elle n'aura que faire d'exercer sa « reprise ».

***

Cette rapide analyse suffira sans doute à suggérer l'audace, la profondeur et l'ingéniosité psychologique, le pathétique aussi de cette œuvre où s'affirme la maîtrise d'un écrivain dramatique qui, à tous les dons qu'il a reçus de la nature, ajoute aujourd'hui l'habileté et la sagesse de l'expérience.

Au premier acte, l'exposition est si claire qu'on pourrait presque lui reprocher, étant donné les habitudes actuelles, de l'être trop. Le spectateur d'aujourd'hui ne tient guère à comprendre vite. On pourrait imaginer que M. Maurice Donnay eût différé ses premières explications, enveloppant le secret du passé dans la conduite des personnages, principalement d'Henriette qui nous eût instruits en même temps que son partenaire. La curiosité eût ainsi renforcé l'intérêt psychologique et le pathétique. Mais Maurice Donnay a préféré la franchise et la loyauté de la composition : c'est la grande école.

Quant aux deux derniers actes, il ne me semble pas que Maurice Donnay ait jamais rien écrit de plus brillant ni de plus animé pour le second ni de plus vrai et de plus puissant pour le troisième. Là on rit et on pense. Là on pleure et on pense.

Parmi l'œuvre si nombreuse et si variée de l'écrivain dramatique à qui nous sommes redevables de tant de nuances nouvelles dans la façon de sentir et de réfléchir sur nos sentiments, la *Reprise* apparaît donc comme l'une des plus significatives d'un art fait tout à la fois de charme et de méditation. Elle offre même un caractère absolument neuf. D'ordinaire, en effet, Maurice Donnay laisse volontiers à ses pièces un air de désinvolture et de fantaisie : la composition en est très libre. J'ai insisté, au contraire, sur la marche rigoureuse et méthodique de ce drame dont l'intérêt se trouve entièrement concentré sur la conduite d'un personnage. Par la forme et par le style, autant que par la psychologie, la *Reprise* marque, dans la carrière de Maurice Donnay, un accomplissement.

Je n'ai jamais dissimulé combien le talent de Mme Pierat me paraît, à l'ordinaire, volontaire. Je suis donc particulièrement heureux de lui adresser des compliments pour la spontanéité et la sincérité dont, cette fois-ci, emportée par le rôle, elle a fait preuve. Elle a eu de la grâce sans sécheresse et de l'émotion sans éclat. Au troisième acte, à l'instant où il lui fallait exprimer l'une des péripéties psychologiques les plus belles et les plus audacieuses du théâtre français, quand l'inceste l'effleure et que la fraternité et l'amour se confrontent en son cœur, elle a été admirable.

Gaston Rageot.

LA MUSIQUE

A L'OPÉRA. — « L'ARLEQUIN »

La soirée, ou plutôt la nuit du Réveillon, vient de recevoir une importance fort imprévue : voici qu'on choisit la veille de Noël, consacrée aux soupers et aux réunions de famille, pour donner de grandes premières musicales. Tous les théâtres, tous les cinémas et les cirques, doublent, ce soir-là, le prix de leurs places. L'Opéra fait de même : durant un soir de fête et de tempête, durant la grande marée des plus fortes recettes, il donne la première représentation d'une œuvre musicale.

Certes il ne faut pas bouder contre son époque. Pourquoi un théâtre ne profiterait-il pas d'une bonne aubaine, et pourquoi n'en ferait-il pas profiter une œuvre nouvelle? Est-ce que les anciens Grecs, alors que leur civilisation était la plus florissante, ne représentaient pas les nouvelles tragédies pour les plus grandes fêtes?... Mais les Grecs passent pour avoir été un public de connaisseurs. Et toute la question, en ce qui concerne la fructueuse coïncidence d'une *première* et du réveillon, c'est de savoir si une chambrée de réveillonneurs à prix doublé constitue, surtout avec nos nouveaux riches, un public de connaisseurs.

Sans doute, quelques braves amateurs, convaincus (c'est-à-dire arriérés), pensent-ils que la musique n'a pas, pour unique critérium, le chiffre de la recette. Depuis que Puccini est mort, les gazettes nous éblouissent avec le nombre de millions qu'il a gagnés. C'est là une réalité indiscutable... Mais, bien que Mozart soit mort de misère et de privations, bien que le corps de Mozart ait été jeté à la fosse commune, on peut croire que *Don Juan* et *la Flûte* sont d'une autre valeur, sont d'un autre *ordre*, que la *Tosca* ou *Butterfly*. Non, le plus grand critique musical, ce n'est pas encore le veau d'or.

Négligeons les confusions que le réveillon pourrait susciter, et considérons uniquement l'œuvre nouvelle que vient de représenter l'Opéra.

***

L'*Arlequin* était attendu avec une évidente sympathie ; ses deux auteurs, M. Jean Sarment et M. Max d'Ollone, sont parmi les poètes et parmi les musiciens deux artistes dont on attend quelque chose, car l'un et l'autre ont déjà donné beaucoup plus que des promesses.

Toutefois, dans l'ensemble, l'impression que laisse l'*Arlequin* n'est pas nette. A cause de certaines qualités du poème et de la musique, on souhaiterait de prendre à cette œuvre un plaisir plus décidé : on n'est qu'à demi ému, à demi touché ou intéressé. D'après ce qu'on aime dans cette longue comédie musicale, on regrette que les auteurs ne se mettent pas plus pleinement en communication avec le public.

Parlons d'abord du libretto, qui est de M. Jean Sarment.

Un Roi, parfaitement heureux, règne sur « l'Ile heureuse ». C'est donc un roi et une île que nous ne verrons jamais sur notre globe imparfait. Mais, puisque les auteurs le désirent, suivons-les dans l'impossible, ou du moins dans le domaine de la fantaisie. Ce roi donne des fêtes, ouvre son Parlement (un Parlement pour rire !), et l'on dirait un roi de féerie : le roi-brioche, ou le roi-gâteau. Ainsi, dès le point de départ, on subit une impression hybride, où se combattent des éléments contraires : ce roi, qui devrait être un personnage de fantaisie ou de rêve, semble plutôt un douteux fantoche, suspendu entre le monde réel et le monde poétique.

Quant à la princesse Christine, sa fille, elle n'a que dix-sept ans, mais déjà elle s'ennuie dans l'Ile heureuse. Par la fenêtre du palais, elle regarde la mer avec un évident désir des aventures, des voyages et de l'amour. Ah ! elle voudrait bien « vivre sa vie » !

Or, Arlequin surgit... Arlequin, c'est l'artiste errant, glorieux, libre de toute entrave ; il va de ville en ville et de succès en succès ; il va, sorte de paladin du désir, qui plongerait sans cesse « au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau... » Apparaissant ainsi, transfiguré, dans cette flamboyante auréole, il touche le cœur de la jeune princesse. Ils s'aiment, ou ils le croient : la princesse fuit avec son Arlequin, comme d'autres ont fui avec un tzigane.

Tout de suite, sur le pont du bateau, la désillusion commence. Arlequin, retirant son masque noir et son tricorne bigarré, laisse voir les rides de son visage et ses cheveux gris. Bien plus, comme les hommes que la vieillesse va bientôt toucher, il cède au décevant désir de revenir à son village natal. Il veut montrer sa gloire à ses anciens camarades, comme si quelqu'un, fût-il Arlequin, pouvait être prophète dans son pays.

Hélas ! tout a disparu des êtres et des choses d'autrefois. Seule, une vieille femme, qui chante des romances oubliées, se rappelle avoir vu l'enfant qui est devenu Arlequin. Elle a même gardé une poupée que l'enfant avait aimée... Pauvre poupée ! C'est toute une enfance qu'elle évoque.

Cependant, on dresse quelques tréteaux, et les lampions s'allument Arlequin paraît : il joue, il

mime ; mais, dans son pays, il est dénigré, il est sifflé. Les spectateurs le huent, le houspillent : dans la bousculade, la belle poupée d'autrefois est brisée. Et la petite princesse, émue, et qui assiste sans doute à la faillite de son rêve, se sent déjà touchée par la mort.

Dans l'Ile heureuse, le vieux roi débonnaire a fini par s'inquiéter de la fuite de Christine. Il fait donc ramener l'imprudente fugitive, et ramener aussi Arlequin enchaîné... Ils reviennent, en lugubre cortège : Christine est mourante. Fou de douleur, le roi abdique ; il désigne Arlequin pour lui succéder ; et il se retire dans un couvent, où il priera sur le tombeau de sa fille.

Telle est l'armature de cette « comédie lyrique », ou plutôt de ce conte philosophique ou de ce spectacle symbolique. Tous les personnages y sont conçus à côté de la réalité : ils sont d'ingénieuses fictions, fort utiles pour amener des situations poétiques et pour prononcer de belles maximes ou de beaux vers. Mais de telles beautés ressemblent surtout à des mots d'auteur ou à des pensées détachées. On sent trop ce que cela contient d'artifice. Le libretto, malgré sa valeur et son ingéniosité, donne donc une impression hésitante.

***

La musique fait de même. Elle est agréable, distinguée, variée, bien en situation et sans nul contre-sens d'expression. Elle utilise, avec une discrétion de bonne compagnie, la plupart des apports modernes qui ont fait leurs preuves incontestables. Elle ne cherche pas à se mettre aux modes d'aujourd'hui ni de demain : l'auteur, M. Max d'Ollone, est trop cultivé pour donner dans ces aventures suspectes. Il sait employer un langage abondant, nourri des meilleurs exemples ; son style prouve une aisance de plume, une sûreté, une facilité tout à fait remarquables. C'est plaisir d'observer, surtout dans le détail, la qualité et les qualités de cette musique : plus d'un élément du meilleur aloi y est incorporé.

Pourtant, comment ne pas répondre à la question qui domine toutes les autres : cette musique porte-t-elle? Franchit-elle la rampe? Va-t-elle jusqu'à chaque auditeur, pour l'obliger, comme à la salle d'armes, à s'écrier : « Touché ! »

Au théâtre musical, il y a un grossissement nécessaire, une rapidité indispensable, une rouerie et un truquage qui constituent en partie le sens de la scène. Un vrai compositeur de théâtre, lorsqu'il conçoit sa musique, la regarde à peine sur les portées de son manuscrit. Hanté par le mouvement, par le geste qu'elle contient, par l'attitude qu'elle nécessite, il la voit déjà, qui marche devant les portants, sur les planches de la scène ; cette musique, qui prend corps, qui devient un personnage, il l'entend déjà, comme s'il était tout à la fois le public, le machiniste, ou le souffleur. Car, il *pense théâtre*.

D'autres compositeurs, plus délicats, plus épris de la musique même, de son expression intérieure ou de sa beauté formelle, dialoguent avec leurs idées, les aiment, les contemplent et cherchent à les fixer dans leur pureté absolue : ils oublient de leur ajouter le maquillage, qui est, le plus souvent, aussi nécessaire à la musique de théâtre qu'aux actrices. Quand on joue, derrière la barre lumineuse et cruelle de la rampe, il faut avoir « une figure faite ».

La partition de M. Max d'Ollone ne s'est pas assez souciée de cette optique théâtrale. Peut-être plus d'une idée n'a-t-elle pas d'elle-même un caractère assez net, assez tranché, assez impérieux, pour se dispenser du renforcement, du coup de pouce, qui la mettrait en valeur et contribuerait à imposer l'illusion. Apparemment, cette partition devra plaire surtout aux auditeurs les plus délicats, tout en donnant à une partie du public une impression hésitante et incertaine. Pourtant son mérite est incontestable.

A la répétition générale, l'exécution souffrit d'une malechance : un des acteurs principaux était fort enrhumé. C'est là un accident de la saison. Mais l'enrouement de M. Huberty fut presque contagieux : l'orchestre, pour ne pas couvrir le chanteur, sembla d'abord s'éteindre, comme s'il était également enrhumé.

Mlle Denya est une gentille princesse, et sa voix affirme de la jeunesse et de la limpidité. Quant à l'Arlequin, M. Vanni-Marcoux lui donne du relief et du mouvement. L'autorité de ce chanteur, la justesse de son expression atteignent plus d'une fois à une émotion intense et poétique.

Plusieurs rôles épisodiques sont les uns chantés et les autres parlés : voilà encore une incertitude, un éclectisme hésitant, qui ajoute à l'impression indécise que laisse la pièce.

Les décors et les costumes, combinés par M. Valdo-Barbey, sont pittoresques et se font mutuellement valoir. En général, les costumes sont clairs et se détachent sur des premiers plans assez sombres, surtout dans le bas de la toile. Mais, par des découpures du décor, les arrière-plans, bien éclairés, donnent une impression de plein air.

Ainsi, une fois encore, l'Opéra de M. Rouché, en faisant un effort considérable en faveur d'une œuvre de mérite, vient de rendre service à la musique et aux musiciens français.

Adolphe Boschot.

VARIÉTÉS

ALCESTE NEURASTHÉNIQUE

Un médecin, M. le Dr E.-J. Legre, a montré, dans un fort intéressant article (1), que le *Malade Imaginaire*, s'il reste indemne des redoutables maladies dont il a la phobie, mérite cependant bien le nom de malade : il est atteint d'anxiété à forme hypocondriaque, d'émotivité colérique, d'inquiétude morbide; on doit le plaindre. Il faut avoir été neurasthénique pour comprendre tout ce que représente de souffrance physique et morale ce mot d'*anxiété*, pris au sens où l'entendent les psychiatres.

Oui, Argan est neurasthénique et psychasthénique, dirions-nous aujourd'hui. Qui sait si le pauvre et grand Molière ne l'était pas, lui aussi ?

Cet « auteur gai » se montrait, dit-on, fort triste, contraste fréquent. Abstraction faite de ses soucis d'auteur, de directeur de théâtre... et de mari, le glorieux Poquelin semble avoir eu un tempérament mélancolique. Un certain Le Boulanger n'a-t-il pas raillé, dans une méchante bouffonnerie irritable : *L'ombre imaginaire de Molière Hypocondre*, celui qui a peint, vraisemblablement d'après lui-même, l'immortel caractère du *Misanthrope?* Deux faits semblent certains : en 1666, année où fut joué le *Misanthrope*, Molière était fort abattu, déprimé et découragé. D'autre part, ce serait pour répondre à l'*Ombre Hypocondre* que, gravement atteint pourtant dans sa santé, il aurait composé le *Malade Imaginaire* : il s'y raille lui-même, tentant peut-être de s'illusionner sur son état...

Disons-le hardiment : on n'a pas bien compris le cas d'Alceste, pathologique autant que psychologique. Alceste, lui aussi, est un malade : il est atteint, tout comme Argan, de neurasthénie et de psychasthénie : mais il ne se plaint pas : il se contente de s'irriter et de vitupérer l'univers : à parler franc, c'est un insupportable grincheux, excusable seulement parce qu'il a « ses nerfs ».

On objectera qu'il paraît, au contraire, très vigoureux, comme ses haines : erreur ! Le neurasthénique, à plus forte raison le psychasthénique, peuvent avoir, en dehors de leur point faible, une assez bonne santé. D'ailleurs, l'irritabilité décèle la faiblesse plutôt que la force.

N'oublions pas qu'Alceste n'est nullement un barbon quinteux et morose, mais un homme jeune (et l'on sait que, pour Molière et son siècle, on commence à être un barbon à quarante ans; voyez Arnolphe). Donc, on peut estimer qu'Alceste a la trentaine à peine, plutôt moins. Il est, sinon un jeune homme à marier, du moins un parti sortable et presque brillant : il aime une « jeune veuve » de vingt ans (c'est du moins l'âge qu'elle avoue), qui ne le trouve ridicule que par son humeur et encore; la « sincère Éliante » montre pour lui du « penchant ».

En somme, il n'a qu'une infirmité : sa neurasthénie. Voyons quels sont les symptômes qui permettent d'établir ce diagnostic.

Remarquons, tout d'abord, que son ami sincère, mais clairvoyant, Philinte, ne s'y méprend point :

« Je vous dirai tout franc que cette *maladie*,
« Partout où vous allez, donne la comédie. »

Quelle est cette affection ? La *mélancolie*, au sens médical du mot, c'est-à-dire, étymologiquement « bile noire ». Philinte dit encore :

« Je ris des *noirs accès* où je vous envisage. »

Alceste, d'ailleurs, le reconnaît lui-même :

« J'entre en une humeur *noire*, en un chagrin profond... »

Il parle encore ailleurs de son « noir chagrin », avoue que « dans *son* cœur trop de bile s'assemble ».

Il montre une sensibilité extrême : le moindre désagrément l'affecte comme une catastrophe : on se plaint de sa bizarrerie, de ses « brusques chagrins », de « ses brusqueries et son chagrin bourru ». Il révèle cet état d'esprit, qui est celui des psychonévropathes, par la façon hyperbolique dont il exprime ses contrariétés.

« ...Je n'y puis plus tenir, j'enrage.
« Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant !
« ...Non, quand j'en devrais mourir !
« Je suis, je suis trahi, je suis assassiné ! »

Étonnez-vous, après cela, qu'il soit d'un commerce un peu pénible. Célimène n'a « vu jamais un amant si grondeur », ni si assidu à « bien injurier » les personnes qu'il aime. Très contrariant aussi :

« Eh ! ne faut-il pas bien que monsieur contredise ?
« L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux...
« L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes... »

C'est, en effet, de l'hyperémotivité; le malade, blessé au vif par toute opinion différente de la sienne, riposte malgré soi, avec une excessive vivacité.

Il est ce qu'on appelle : *cyclothymique*, c'est-à-dire sujet à des alternatives d'excitation et de dépression; c'est la psychose « maniaque-dépressive ». Il en est toujours ainsi. Alceste avoue à Célimène sa « faiblesse extrême » et, de fait, plus il crie et tempête contre elle, mieux il est disposé ensuite à lui céder.

Il est d'ailleurs jaloux, jaloux de tout l'univers, à un degré morbide, ce qui ne saurait nous étonner.

Point n'est besoin d'insister sur son insociabilité. Il veut « rompre en visière à tout le genre humain... fuir dans un désert l'approche des humains » (qu'il accuse de vivre en vrais loups). Et son dernier mot est pour annoncer qu'il va chercher un endroit écarté

« où d'être homme d'honneur on ait la liberté. »

Il se rend compte d'ailleurs des désagréments qu'il doit à son infirmité. Quand on lui parle d'aller à la cour, il répond :

« L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse. »

Il exprime parfois même cette humilité, ce sentiment d'indignité, qui est un des symptômes de la psychasthénie :

« ...Et sur quoi pourrais-je en rien prétendre ?
« Quel service à l'État est-ce qu'on m'a vu rendre ?
« Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi
« Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour moi ? »

De même, lorsqu'il renonce à demander la main d'Éliante :

« ...Je m'en sens trop indigne. »

Il y a toutefois une psychose dont il ne paraît pas atteint : c'est la mythomanie, ou manie du mensonge; et pourtant, on le surprend à ne pas dire la vérité. Il n'ose pas tout d'abord avouer à Oronte sa manière de voir; il use d'un petit mensonge.

(1) *Le Temps*, 19 août 1924.

« ...à quelqu'un, dont je tairai le nom,
« Je disais, en voyant des vers de sa façon... »

Et quand Oronte le met au pied du mur, il répète :

« ...Je ne dis pas cela... »

Il altère donc sciemment la vérité. C'est seulement ensuite qu'il éclate, et que son cœur déborde. Phénomène habituel aux cyclothymiques.

Dans l'intransigeance de ses opinions, dans la conviction que, seul, il a raison, ne reconnaît-on pas cet *égocentrisme*, cette manie de tout ramener à soi, qui caractérise les *paranoïaques* ? De même, il a l'esprit de revendication, sans y joindre toutefois celui d'intrigue. Il revendique seulement la justice, dira-t-on. Mais cela même n'est-il pas une exorbitante prétention, que n'a pas l'homme raisonnable ? Il se méfie des gens, exerce sa « revendication vindicative » auprès de tous, sauf de ceux qui pourraient lui accorder satisfaction, il revendique d'ailleurs sur ce ton désagréable et offensant qui appelle irrésistiblement un refus. Il voit finalement dans tous ses semblables des ennemis : c'est le délire de la persécution. Tout cela est le fait du *paranoïaque*.

On ne peut donc s'étonner qu'il passe pour fou :

« Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant.
« Allez, vous êtes fou, dans vos transports jaloux. »

Lui-même avoue qu'il n'a plus la maîtrise de soi, qu'il ne s'appartient plus, en un mot qu'il n'a pas sa raison entière.

« Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire.
« De ce que je dirais, je ne répondrais pas.
« O ciel, de mes transports puis-je être ici le maître ?
« Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage...
« Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés...
« Et je ne réponds pas de ce que je peux faire... »

Cet état maladif est-il incurable ? L'entourage d'Alceste considère que le malheureux « a reçu des cieux » cette infirmité ; elle serait congénitale, et par suite, fort difficile à guérir. Mais cela n'est pas certain : cette neurasthénie peut être la suite d'une mauvaise hygiène : nourriture trop abondante, comme il était fréquent au XVIIe siècle, et par suite dyspepsie, avec retentissement nerveux par l'intermédiaire du « grand sympathique » ? Ou encore, affaiblissement causé par des saignées répétées, ou des purgations trop fréquentes, ou bien des clystères exagérément reitérés, suivant l'ordonnance des Diafonus ou des Purgon alors en vogue ?

Quoi qu'il en soit, il y a lieu de penser que l'intéressant malade était parfaitement curable ; nous avons d'ailleurs sur ce point le témoignage d'un auteur qui fait autorité, et qui a écrit : la *Conversion d'Alceste ;* (toutefois le mot : *guérison* serait plus juste). Sa thèse a été admise, sinon par l'Académie de Médecine, du moins par la Comédie Française. Honneur donc à M. Georges Courteline, digne successeur de Molière, pour ce remarquable diagnostic.

Peut-être — car nulle opinion n'est favorisée d'une adhésion unanime — notre manière de voir ne sera-t-elle pas partagée par tout le monde ? Certains esprits chagrins persisteront à voir dans le Misanthrope aux rubans verts, non pas un cas pathologique, mais un caractère ? Qu'importe, si nos contradicteurs ont été, si peu que ce soit, divertis par ce modeste article.

Henri ALLORGE.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

OUTRE-OCÉAN.

La juxtaposition des nationalités — diverses de langue, de religion et de traditions — qui constituent le peuple russe proposait au gouvernement des tzars un problème difficile entre tous. Ce problème, il le résolvait ou mieux il tâchait à le résoudre en pratiquant « la russification à outrance. M. William Henry Chamberlin écrit dans *The American Review of Reviews* que, de ce système, le gouvernement soviétique a pris exactement le contre-pied en ce sens au moins qu'il encourage, au lieu de les combattre et de les réprimer, les particularités ethniques de la vieille Russie.

La plus considérable des nouveautés où se résume à ce jour la révolution moscovite, c'est la substitution du régime fédéral au régime unitaire. Le Congrès général des Soviets a promulgué à la fin de 1922 la déclaration, ratifiée six mois après par son Comité exécutif, des droits impartis et des obligations imposées aux États groupés dans « l'Union des Républiques socialistes soviétiques ». Ceux-ci jouissent de la pleine autonomie dans les questions d'intérêt local, — le pouvoir central se réservant la Guerre, les Affaires étrangères, les Finances et l'Industrie, où il se veut seul compétent et autorisé.

Entre la loi écrite et son application, l'accord n'est d'ailleurs pas si parfait. En réalité, l'action du parti communiste, qui compte quatre cent mille têtes au bas mot, l'emporte dans l'organisation des élections aux conseils soviétiques et par conséquent dans toute la vie politique de la Russie. Aussi bien, ces quatre cent mille communistes obéissent-ils eux-mêmes plus ou moins consciemment aux directives des trois hommes qui, depuis la disparition de Lenine, président en souverains aux destinées de l'ancien empire de Nicolas II : Stalin, Kamenev et Zinoviev.

ANGLETERRE.

On lira dans le fascicule de décembre de la *Revue de Genève* une remarquable chronique où M. Thomas Greenwood étudie les causes profondes du retour de l'Angleterre à une politique de ferme autorité et montre quelles sont « les nouvelles valeurs du conservatisme » outre-Manche.

La victoire des conservateurs anglais, elle, s'explique d'abord par l'insuffisance des travaillistes. Entre le programme de ces derniers et les résultats de leur administration, la disproportion aura été par trop criante. « Et cette disproportion n'est que l'effet d'une dissonance autrement profonde entre leurs théories et leurs rêves utopiques et les inéluctables nécessités du gouvernement d'un peuple. L'impôt sur le capital, la nationalisation des mines, des chemins de fer et des sociétés électriques, la limitation des prérogatives royales, le désarmement intégral et la révision complète des traités de paix, tous ces articles fondamentaux du credo socialiste ont été délibérément reniés par les pontifes du travaillisme dès que s'ouvrit pour eux la perspective de pouvoir jouir des aménités ministérielles. »

Mais l'auteur est surtout intéressant dans les considérations qu'il développe en parlant du déclin du parti

dont M. Asquith reste le chef. Ce qui faisait la vie et la raison d'être du libéralisme anglais, « c'était ses luttes épiques pour l'amélioration des conditions politiques du peuple ». Or : « Il y a cent ans à peine, l'Angleterre, qui avait alors seize millions d'habitants, n'avait que cinq cent mille électeurs. Aujourd'hui, elle a vingt millions d'électeurs, dont neuf millions de femmes... Au point de vue électoral, la Grande-Bretagne actuelle est une démocratie complète. Dans l'avenir les luttes politiques ne convergeront plus vers l'octroi des droits politiques; ceux-ci ne seront plus que les instruments, indispensables autant que délicats, pour atteindre d'autres fins autrement complètes parce qu'elles touchent au cœur même de la Société humaine. »

Dans la *Quaterly Review*, le général J.-H. Morgan mesure les périls dont l'attitude de l'Allemagne continue à menacer la paix de l'Europe. Si, écrit-il en substance, si le contrôle millitaire interallié est décidément trop inopérant pour nous renseigner avec quelque précision sur les forces dont le vaincu d'hier dispose aujourd'hui, un fait du moins demeure : l'effectif que comporte officiellement l'armée du Reich n'est qu'une façade. Impossible de savoir ce que celle-ci dissimule au juste, mais ce n'est pas exagérer que d'estimer à cinq cent mille — et en ne comptant que les classes appelées depuis 1921 — le nombre des hommes qu'un ordre signé de von Seeckt pourrait lever demain.

Notre ignorance est au surplus la même en ce qui concerne et l'armement que l'Allemagne aurait à son service dans l'hypothèse d'un nouveau conflit et les applications éventuelles de son industrie aux choses de la guerre et l'adaptation, le cas échéant, du matériel de ses chemins de fer aux besoins de la mobilisation : les brèves constatations qu'il a été donné aux Alliés de faire suffisent toutefois à vous rendre sceptique quant à l'efficacité de l'œuvre poursuivie par la S. D. N.

Le contrôle militaire, pour faible qu'il soit tel qu'il fonctionne, doit pourtant être maintenu et il faut d'autre part se garder à tout prix de réduire les troupes qui stationnent sur le Rhin si l'on ne veut pas assister avant un an à une réédition de la Grande Guerre.

Suisse.

« Le Système de l'arbitrage, de la sécurité et de la réduction des armements dans le Protocole adopté le 2 octobre 1924 par la troisième assemblée de la Société des Nations » : tel est le titre d'une importante étude que publie dans son fascicule n° 3 et sous la signature de son Directeur, M. Antoine Sottile, la *Revue de Droit International* à Genève.

La matière qu'elles traitent est si vaste que je ne puis que signaler ici ces trente grandes pages, lesquelles constituent au résumé un document proprement indispensable à quiconque prétend suivre du dehors les travaux de l'Assemblée de Genève. On y trouvera toutes précisions, en même temps que tous commentaires que requièrent celles-ci, quant à la définition de « l'agresseur » telle que l'établit le Protocole, sur « les sanctions contre l'agresseur », sur « les moyens pacifiques prévus par le Protocole pour résoudre les conflits internationaux », sur « la réduction et limitation des armements ». Et il n'est que juste d'ajouter que, de cette complexe matière, voici une claire analyse, grâce à l'aisance avec laquelle l'auteur évolue au milieu des difficultés de son grave sujet.

« Malgré les critiques dont il sera l'objet, le Protocole, conclut M. A. Sottile, constitue une œuvre de grand labeur pleine de grandes espérances et (...) comme pierre angulaire d'un nouvel ordre international, il mérite la ratification unanime des États. »

Gaston Choisy.

LES LIVRES NOUVEAUX

Ernesta Stern (Maria Star). — *Sémiramis*. Un vol. in-16, 204 pages. Editions de la *Revue Mondiale*.

Ce livre est-il un roman ? A peine, c'est une narration, — qui a son charme, certes — très fouillée, remarquablement documentée aux meilleures sources, et qui dévoile, pour notre plaisir, un coin de la vie d'il y a 4.000 ans. Mais, en dépit du mouvement, des descriptions somptueuses, de tout un décor d'une rare magnificence, brossé de main de maître, il manque au récit de cette histoire fabuleuse, une véritable action, qui en fasse autre chose que les annales d'un règne. Seulement, Sémiramis est trop maîtresse d'elle-même pour aimer véritablement, et pour prendre intérêt à autre chose qu'à la grandeur de son règne. Dès lors, le moyen de trouver matière à un véritable roman ? Ernesta Stern a donc eu raison de se borner à nous présenter une suite de tableaux, où elle a pu déployer à l'aise, sa science du passé et toute son imagination. A. R.

Une Histoire de la Guerre roumaine.

Les deux volumes de M. Const. Kiritesco (1) paraissent juste au moment où les événements de la guerre mondiale commencent à se classer dans les mémoires : le vif éclat — si fâcheux pour la logique scientifique — du fait vécu s'assombrit et se perd, les détails démésurément grandis par l'imagination fiévreuse du témoin oculaire se réduisent à leur juste valeur et on éprouve moins de difficultés à envisager l'ensemble des causes et des effets. Les événements de la guerre mondiale se trouvent, pour ainsi dire, sur le seuil de l'histoire ; aussi le travail de mise au point scientifique de ces événements est, à l'heure actuelle, considérablement facilité par leur recul dans le temps.

Cet avantage est bien sensible dans l'ouvrage de M. Kiritesco ; l'auteur a voulu faire avant tout œuvre d'historien, impartiale et précise. J'estime que ses efforts ont abouti : il ne ménage guère les susceptibilités et les déclamations creuses d'un patriotisme mal compris ne sont pas son fait. Ajoutez-y une documentation aussi ample que possible (l'auteur a dépouillé un grand nombre d'archives et il s'est mis au courant de toute la littérature, roumaine ou étrangère, de la guerre), l'habitude de penser clair et net et de regarder la vérité en face ; vous aurez de la sorte un aperçu sommaire des principales qualités qui font le mérite de cette œuvre solide. A côté de cela, de véritables aptitudes d'écrivain apparaissent, tant il est vrai que la précision et la clarté peuvent, à elles seules, engendrer de la beauté. L'auteur a le sens de l'ensemble et il construit son livre selon un plan mûrement réfléchi ; les plus minces détails en sont pénétrés et comme animés, tant la suite logique en est impeccable.

(1) M. Kiritesco est directeur de l'enseignement secondaire de Roumanie. Le premier volume de son *Histoire de la Guerre roumaine* a paru en 1922 ; le second et dernier est de 1924. Une traduction française de cet ouvrage paraîtra prochainement chez Berger-Levrault.

Avec cela, l'auteur a fait œuvre patriotique. Mais son patriotisme est également exempt de chauvinisme et de pédanterie. « Le présent travail est un travail de *sincérité*. Notre guerre a eu des aspects divers : épisodes de noble exaltation, épisodes tristes ; je n'en ai jamais changé le caractère..., le vrai patriotisme ne consiste guère dans la flatterie de l'amour-propre national, ni dans le dissimulation de la vérité », lit-on dans la *Préface*. Sur ce point, comme sur bien d'autres, on sera forcément d'accord avec l'auteur.

Le public français connaît mal l'effort roumain : le livre de M. Kiritesco le lui fera mieux connaître. La neutralité forcée, par exemple, qui précéda l'entrée en guerre de la Roumanie a fait l'objet des interprétations les plus diverses et, quelquefois, les moins flatteuses. A tort cependant : que l'on songe au dilemme tragique qui tourmenta pendant deux années la conscience du royaume danubien. Serrée entre deux voisins également puissants et également à craindre, qui couvaient des yeux sa prospérité naissante ; à mille lieues de la France qui, seule, aurait pu doter son armée des moyens techniques indispensables à toute guerre moderne, la Roumanie hésitera. Et, lorsque, en dépit de la propagande austro-allemande la plus effrénée, elle se décidera pour la bonne cause, c'est l'instinct de race qui l'aura voulu, plus que tout calcul politique. Mais ses appréhensions à l'endroit de l'allié russe n'ont pas été vaines : on l'a vu assez par la suite.

Le public d'Occident se fait une idée assez vague, voire injuste, de l'invasion de la Valachie par les Austro-Allemands et de la retraite de l'armée roumaine. Cependant, M. Kiritesco nous apprend que cette armée, en immobilisant en partie l'initiative allemande, s'est acharnée trois mois à la défense des Carpathes, qu'elle défendait un front de 1.200 kilomètres — le plus long de l'Europe ! — que ses meilleures unités étaient obligées de faire perpétuellement la navette entre le Danube et les Carpathes... Elle finira par plier devant un ennemi infiniment supérieur, cependant que le secours russe apparaissait déjà parfaitement illusoire. Il faut lire, dans ce même ordre d'idées, les pages que M. Kiritesco consacre à la misérable paix de Bucarest, imposée par la brutalité du vainqueur à une Roumanie que la défection russe lui abandonnait, pieds et poings liés.

Le livre de M. Kiritesco redressera donc bien des erreurs. Mais il y a mieux : à ceux qui sont déjà portés à estimer l'effort roumain, il offrira des arguments solides qui justifiassent leur estime et suscitassent leur sympathie. En effet, la vaillance du soldat roumain, sa belle ardeur de vaincre, sa résistance aux tentations défaitistes dont le néfaste allié russe lui donnait amplement l'exemple, ne feront plus de doute pour quiconque aura lu M. Kiritesco. La seconde partie de la campagne — surtout celle de 1917 — signifie, pour l'armée roumaine miraculeusement ressuscitée, la revanche glorieuse non équivoque. M. Kiritesco lui consacre des pages magnifiques, qui agiront d'autant plus que la sobriété et le souci de la documentation scientifique ne seront jamais sacrifiés à l'emportement enthousiaste. M. Kiritesco est allé, dans ses scrupules, jusqu'à consulter les sources allemandes : elles sont unanimes à rendre hommage à la superbe allure guerrière des assaillants de Marasti comme des défenseurs de Marasesti.

Dans tous ces beaux faits d'armes, la généreuse sollicitude de la France a eu sa part : elle est grande. M. Kiritesco ne l'oublie pas. On en retrouve le témoignage à chaque pas, dans son livre. Le nom de la France, son action bienfaisante est intimement mêlée à tout ce qu'il y a eu de grand dans la guerre roumaine. L'influence salutaire de la brillante mission du général Berthelot se fit partout sentir à partir de la fin de 1916. La France n'épargna pas ses conseils ; elle n'épargna pas son sang non plus : la terre moldave en est témoin qui fut semée de tombes françaises. M. Kiritesco l'a dit pieusement ; on sera touché de la manière sobrement émue dont il évoque la figure grandiose du Dr Clunet, entre autres.

En France, on lira le livre de M. Kiritesco avec surprise parfois — car il présente certains faits sous des aspects nouveaux qui sont les véritables — mais toujours avec la conscience que c'est la vérité qui l'inspire. Et, si la Roumanie est en droit de réclamer quelque chose, c'est bien la *vérité* ; il n'en faut pas plus pour qu'on l'aime.

B. Munteano.

Georges Goyau, de l'Académie Française. — *Une épopée mystique* ; *Les origines religieuses du Canada* (Paris, Bernard Grasset).

Depuis l'année 1534, où François Ier encouragea les premières explorations de Jacques Cartier, jusqu'à cette date de 1663 où Louis XIV s'annexait les droits de la *Compagnie des Cent Associés*, création de Richelieu, et où « MM. de Saint-Sulpice » reçurent l'héritage de « MM. de Montréal », organisateurs et administrateurs de la colonie, le Canada s'est attesté, pour les Français, une terre de prédilection. Il n'était pas seulement le théâtre d'une entreprise de trafiquants. Il était rapidement devenu une œuvre de foi, qu'avait soutenue la *Compagnie du Saint-Sacrement*, une « œuvre pieuse, conçue par quelques apôtres, et s'offrant à des âmes généreuses et choisies comme une occasion de charité ». Cette note de prosélytisme religieux les historiens américains l'avaient déjà donnée. Il appartenait à M. Goyau, très sûr interprète des directions spirituelles, de l'interpréter à son tour. Franciscains, Jésuites, Hospitalières de Saint-Joseph (comme cette étonnante Marie de l'Incarnation, mystique dans le cloître et inspiratrice de viriles résolutions dans Ville-Marie), Sulpiciens enfin ne traversaient pas l'Océan pour chasser le castor ; ils en voulaient aux âmes des indigènes, de ces « bons sauvages » qu'ils mirent à la mode, à la cour et à la ville, un siècle avant Jean-Jacques-Rousseau. Grâce à eux, la France accusa « cette prépondérance de l'idée missionnaire sur l'idée mercantile », dont le fruit devait être la naissance d'une « grande nation, la nation canadienne ». Au prix de quels efforts, de quelles souffrances, la vie d'un Isaac Jogues, jésuite, inaugurant par sa mort violente chez les Iroquois, ennemis de nos alliés Hurons, cette période d'angoisses quotidiennes, de 1645 à 1660, que M. Goyau appelle l'ère des martyrs, celle de ses compagnons de sacrifice le racontent. Le plus pur du sang de chez nous a coulé là-bas. On comprend l'enthousiasme de notre auteur quand, ayant dépouillé « relations » et correspondances des missionnaires, il en vient au récit de tant d'héroïsme, de ce « mysticisme français épanoui en générosité sociale ». Jamais il n'a été mieux inspiré que dans ce livre, rapide et entraînant, où il a restitué les titres de noblesse des Canadiens, ceux d'Acadie, de Québec et de Montréal, et aussi des généreux et religieux Français (2.500 en 1663) qui ont fait entrer dans l'histoire le pays de leur adoption.

Comte R. de Gontaut-Biron et L. Le Revérend. — *D'Angora à Lausanne* ; *Les Étapes d'une déchéance* (Paris, Plon-Nourrit et Cie).

M. de Gontaut-Biron, dans un ouvrage antérieur, a retracé avec autorité l'histoire de l'installation de la France en Syrie à la suite de la dernière guerre. Installation difficile, du fait des Turcs, constitués en État anatolien, du fait surtout de l'Angleterre, jalouse de notre prestige retrouvé en Palestine et au Liban. Quand même, nous étions à Beyrouth, à Damas,

à Alep, à Alexandrette. Ce prestige, à son tour, qui constitue une force pas tellement inférieure à celle du sterling et du dollar, il s'agissait de le ruiner. Cette opération a-t-elle été menée à bonne fin à Lausanne? Oui, d'après nos auteurs. Disons plutôt que l'issue finale dépendra de nos actes à nous, sur place, en tant que puissance mandataire, dans ces pays si divers qui s'étendent de l'Euphrate à la côte phénicienne. Convient-il, au surplus, si déchéance il y a, d'en rendre seules responsables les machinations (que MM. de Gontaut-Biron et Le Révérend n'ont pas toutes racontées, ni les plus odieuses) du gouvernement de Londres et de ses agents? On est heureux de les entendre répondre : « Au gouvernement français de battre sa coulpe de l'effacement de la France ». Au gouvernement seul? Non. Aux Français peu instruits qui, avec les gens d'outre-Manche, n'ont jamais su négocier cartes sur table, Asie contre Rhin, et ne leur ont jamais parlé « avec la rude franchise à laquelle seule ils sont accessibles ». En fait, depuis 1918 et l'invraisemblable armistice de Moudros, nous assistons à une crise véritable de l'intelligence française en politique générale. Pourquoi, de quelle origine, chez qui surtout cette déchéance intellectuelle? Il est encore trop tôt, avouent nos auteurs, pour le préciser : ce serait ouvrir la controverse des responsabilités de la paix, puisque, malgré tous les efforts sournois que nous connaissons, celle des responsabilités de la guerre est réglée. Mais cette question ils l'ont posée en fonction du problème syrien. Et il faudra bien qu'un jour on l'élucide.

Henri Joly, membre de l'Institut. — *Les Crises sociales de l'Italie* (Paris, Librairie académique, Perrin et Cie).

Rien de plus alerte de ton, de plus attachant pour les idées que cette enquête menée par M. Joly sur la dernière crise traversée par la « troisième Italie », depuis 1920 jusqu'à la veille de la révolution fasciste. Au vrai, s'il y a crise, c'est qu'il n'existe point encore de réelle unité morale dans la péninsule, que le Sud napolitain et sicilien ne ressemble guère au Nord piémontais et lombard, que Rome, toute capitale politique qu'elle est redevenue, ne joue pas, avec son Latium désertique, ce rôle de « trait d'union efficace » rêvé pour elle par les économistes du nouveau royaume, que jusqu'ici le Centre est trop méridional par ses mœurs et que « depuis plus de mille ans, depuis le pape Zacharie, le régime de la campagne romaine n'a pas changé ; malgré toutes les lois votées, puis amendées, puis abrogées, puis tombées en désuétude », les choses en sont encore au même point. Ainsi s'explique, sans que l'auteur ait poussé cette fois ses investigations plus loin que Naples, que ni le monde rural, le plus fortement secoué par les contre-coups de la guerre médiocre et de la mauvaise paix, ni le monde industriel et ouvrier, prêt à sombrer en 1921 dans les folies du soviétisme, ni même le monde universitaire, en quête de méthodes non encore usées, n'aient pas rencontré leur état d'équilibre. A cela, quel remède? M. Joly écrit : « Ses plus sincères amis peuvent lui souhaiter (à l'Italie) non pas un plus beau ciel et plus d'attraits de toute sorte, mais un raffermissement de la conscience, une richesse mieux avertie de ses devoirs, une élite intellectuelle mieux écoutée du public, une bourgeoisie comptant davantage et mieux assise en des traditions respectables, un clergé plus instruit et plus sincèrement dévoué aux intérêts éternels de la religion chrétienne,... une autorité enfin décidée à remplir sa mission avec impartialité, avec méthode et fermeté ». Ce sont là des vœux éminemment raisonnables, et bien audacieux. Depuis 1923, il ne semble pas que les événements aient commencé parfaitement d'y correspondre et il est à craindre en conséquence que, pour l'Italie, l'ère des crises sociales ne soit pas close.

Georges Lizerand : *Le dossier de l'Affaire des Templiers* (Paris, Champion).

Ce n'est pas le dossier complet, celui que Michelet, le premier, avait dépouillé aux Archives Nationales. M. Lizerand, parfaitement documenté, et qui l'a prouvé dans son savant ouvrage sur *Clément V et Philippe le Bel*, en publie au moins les pièces principales : l'interrogatoire des chevaliers du Temple, les enquêtes pontificales, les procédures engagées par le roi de France pour amener, par la suppression d'un ordre proclamé hérétique et sodomite, la dévolution de ses biens à la couronne, les dépositions (plus ou moins sincères) des témoins, l'initiative enfin de Philippe obtenant du pape l'abolition de l'Ordre. Tous ces textes, d'une si expressive psychologie historique, M. Lizerand les a publiés et traduits avec ce soin intelligent qui préside à la constitution de la collection des « Classiques de l'histoire de France au moyen âge ».

Jules d'Auriac : *La véritable Jeanne d'Arc* (Paris, Eugène Fasquelle).

Il est difficile de dire si c'est en effet la « véritable » Jeanne d'Arc que nous présente M. d'Auriac dans ce volume très sérieusement et solidement construit. Mais c'est une Jeanne d'Arc très vraisemblable, moins simple fille des champs que fille de bonne bourgeoisie, assez instruite et surtout plus au courant qu'on ne l'a dit de la situation réciproque des politiques de son temps : d'un duc de Bourgogne par rapport au dauphin, par exemple. Par là dessus, la volonté très nette de combattre, d'abord comme « chevalier volontaire », puis comme « chef de bande », ayant une bande à elle qui suivait ses couleurs, comprise (outre le peuple qui, « dès le premier jour, l'avait adorée comme une sainte ») uniquement par les braves, un Dunois et un duc d'Alençon, « qui l'avaient vue combattre et donner son avis dans les conseils » et qui « déposèrent au procès de révision de son grand esprit et de sa capacité militaire ». Ainsi, d'après M. d'Auriac, l'ont vue les contemporains, les gens du conseil du roi qui *l'essayèrent*, « demi mystique seulement, homme de guerre pour le reste ». Idée intéressante, que M. d'Auriac expose avec talent.

Simon Askenazy : *Le prince Joseph Poniatowski, maréchal de France* (1763-1813). Traduit du polonais par B. Kozakiewicz et Paul Cazin (Paris, Plon-Nourrit et Cie).

Le prince Joseph Poniatowski, neveu du dernier roi élu de Pologne, le déplorable Stanislas-Auguste, né Viennois, officier autrichien, est mort commandant en chef de l'armée polonaise et maréchal au service de Napoléon. Il revit tel qu'il était dans cette très complète biographie. M. Askenazy ne cèle rien de ce qui, dans la carrière de son héros, apparaît de faiblesses et de contradictions sentimentales, rien non plus de ce qui, dans le caractère de ses compatriotes, a paralysé si souvent la bonne volonté et le désir du prince de *servir*. A ce titre, les pages sont à méditer, à Varsovie et en France, que l'auteur consacre à l'activité de Poniatowski ministre de la guerre du grand-duché, de 1806 à 1810. Et aussi les passages où s'explique, entre ces mêmes dates, la tragique aventure de la Pologne, disputée entre la politique française et la politique russe, aspirant à la résurrection, traitée encore en objet d'échange entre souverains, et dont on prévoit, en 1813, après le désastre napoléonien de Leipzig, auquel Poniatowski ne survit pas, qu'elle est destinée à satisfaire aux convoitises territoriales du sycophante de Pétersbourg, Alexandre Ier. « Je désire rétablir la Pologne, déclare Napoléon en 1812 aux Polonais ; c'est une chose difficile, mais elle

n'est pas impossible ». Difficile pour les Polonais, impossible pour un despote.

Prince Sixte de Bourbon : *L'Offre de paix séparée de l'Autriche* (5 décembre 1916-12 octobre 1917) (Paris, Plon-Nourrit et Cie).

Par deux fois, entre le 5 décembre 1916 et le 12 octobre 1917, le souverain d'Autriche a souhaité d'entrer en conversation avec l'Entente, plus précisément avec la France, en vue de mettre un terme à la guerre européenne. La première fois, et jusqu'au 25 juin 1917, l'intermédiaire a été le prince Sixte de Bourbon, frère de l'impératrice Zita, officier d'artillerie dans l'armée belge, et qui, avant la guerre, venait d'établir ses titres juridiques et historique à se dire prince français. Il s'agissait, secondant les désirs de paix du couple impérial autrichien, de s'accorder, entre puissance de l'Entente et Vienne, sur des bases raisonnables d'arrangement, dont le refus, qu'il était aisé de prévoir de la part des pangermanistes et des fous furieux de Berlin, permettrait à Charles Ier de conclure une paix séparée. La belle loyauté du prince Sixte éclate dans toutes ses démarches. Pourquoi certains hommes d'Etat d'Occident ont-ils paru moins certains de la sincérité des Viennois? On trouvera ici le dossier de cette négociation capitale, diligemment classé, plus judicieusement commenté par un ami du prince, l'excellent archiviste et historien qu'est M. de Manteyer. La tractation, accueillie avec grande faveur par M. Poincaré, M. Lloyd George et d'abord par M. Briand, puis avec une défiance chagrine par M. Ribot, « cette grande intelligence que le cœur n'échauffe pas », finit par être traversée par M. Sonnino qui, dans le même temps, poursuivait à l'égard de l'Autriche une politique très personnelle, et de telle manière que Berlin ne l'ignorât pas. Si bien que Charles Ier ne reçut pas, en temps utile, la réponse qu'il attendait. L'ouvrage pouvait s'en tenir là, au terme même de l'activité diplomatique du prince. Mais l'auteur a tenu à raconter les secondes tractations, celles d'août à octobre, tombées entre les mains de subalternes, un Revertera et un Armand, et qu'alourdissent les machinations tortueuses, boueuses du Comte Czernin. Celui-là réussit à faire dévier le débat, à substituer à l'idée première de la paix autrichienne séparée celle d'une paix générale, dont il a l'insolence de proposer à la France de faire les frais. Est-ce pour cela que, dès le début, Czernin avait suggéré à l'Empereur d'écarter le prince Sixte de la négociation définitive? Il est permis de le supposer, — avec bien d'autres choses, que M. de Manteyer se contente d'enregistrer sans commentaires : comme cette suggestion (le 12 mai) de Salonique à réserver à l'Autriche, au défaut de la Somalie ou de l'Erythrée, en dédommagement de la cession du Trentin, ou comme cette indication de Revertera, confident de Charles, le 8 août, après nos déboires du printemps et l'offensive allemande sur notre front intérieur, que « le rêve de l'Empereur est d'être aujourd'hui le médiateur entre la France et l'Allemagne », ou enfin cette confidence du même Empereur dans une lettre du 20 août au Kronprinz allemand : « Si nous gagnons la France, alors nous sommes victorieux »! — Il n'en est pas moins vrai de conclure (12 octobre) que « les tergiversations prolongées de l'Autriche venaient finalement la lier, malgré elle, au destin de l'Allemagne ». *Malgré elle*? Oui, si l'Empereur, dès 1917, avait su expédier à Berlin le télégramme annonciateur de paix séparée que lui arracha la panique le 29 octobre 1918. Mais douze mois avaient passé, irréparables, pendant lesquels l'Empereur Charles s'était, d'une sincérité ardente, associé au chœur céleste qui souhaite la paix à la bonne volonté. C'est la volonté tout court qu'il aurait fallu.

P. F.

LA QUINZAINE POLITIQUE

La Question d'Orient

LE PATRIARCAT

A la mort récente de Mgr Grégoire VII Zaïmis, patriarche œcuménique, élu en décembre 1921, après l'abdication de Mgr Méléthios IV, l'orthodoxie ne fut pas sans appréhension sur les manœuvres que cette mort allait inciter les Turcs à tenter.

On sait avec quel acharnement les jeunes Turcs, poursuivant leur lutte contre l'influence chrétienne en Orient, s'étaient attaqués à cette institution séculaire qu'est le Patriarcat œcuménique de Constantinople. Ils encouragèrent les scandaleuses intrigues — s'ils ne les fomentèrent pas! — du pappas Efthimi, [illegible] qui, déclarant que Dieu n'entendait que la langue turque, fonda l'église orthodoxe-turque et chercha, tant par ruse que par force, de s'emparer du Phanar, prêt à ceindre lui-même la tiare patriarcale. Cette équipée un peu ridicule avait, aux yeux d'Angora, l'avantage de dissocier, ne serait-ce que faiblement, les forces de l'orthodoxie en attirant, sous la bannière d'Eftimi, ceux d'entre les malheureux orthodoxes traqués d'Asie-Mineure qui, désespérant du maintien de leur liberté religieuse, pouvaient espérer une paix relative en cette église turco-orthodoxe qu'on leur proposait. Le résultat fut mince. Aussi Angora chercha-t-il à profiter de l'atmosphère de capitulation européenne à Lausanne pour obtenir la suppression du patriarcat. Le 16 décembre 1922 la Délégation turque présenta à la sous-commission une déclaration écrite par laquelle elle soutenait que le gouvernement de la Grande Assemblée nationale entendait accorder aux minorités résidant en Turquie des droits identiques à ceux qui leur avaient été conférés dans les Etats agrandis ou nouvellement constitués à la suite de la grande guerre. Elle ajoutait que son gouvernement, en raison de la suppression du Khalifat et de l'État et de l'établissement d'un régime démocratique, avait supprimé les privilèges [illegible] dans l'Empire ottoman aux communautés [illegible], les relations entre les institutions de bienfaisance scolaires, philanthropiques des minorités et de l'État devaient avoir lieu directement, le clergé et son chef hiérarchique ne devaient s'occuper, à l'avenir, que des matières purement spirituelles; le Patriarcat, qui avait toujours été un organe politique, devait être transféré en dehors des frontières de la Turquie, vu que, à la suite de la suppression des privilèges politiques dont il jouissait et des institutions organiques qui en dépendaient, il avait perdu toute raison d'être.

Cette prétention souleva la protestation immédiate de la délégation de l'Amérique, pays où le souci des institutions chrétiennes est particulièrement profond.

La délégation hellénique présenta une réfutation serrée des arguments turcs.

La reconnaissance des droits [illegible] aux Grecs [illegible] uniquement son origine de la différence de religion existant entre les conquérants et la nation conquise. Le droit de famille étant régi, dans l'État turc, exclusivement par le Chériat, c'est-à-dire le droit religieux, il était impossible d'appliquer la loi islamique aux chrétiens : pour ces

motifs, les Sultans avaient reconnu aux chrétiens le droit de conserver l'usage de leur [illegible] qui pouvait leur être appliquée seulement par l'autorité spirituelle légitime, c'est-à-dire par le Patriarcat œcuménique.

Les droits des chrétiens en Turquie étant d'ordre essentiellement religieux ou se rattachant directement à la religion, ils appartenaient, *jure canonico et facto*, au Patriarcat œcuménique qui avait seul qualité pour les appliquer.

Le patriarcat, dont le siège historique est Constantinople, a été établi par les décrets des IIe et IVe Conciles œcuméniques, qui forment la base du droit canon de toutes les églises; il était inamovible, un nouveau Concile pouvant seul se prononcer sur son maintien ou son éloignement.

Les décisions d'un Congrès politique, comme la Conférence de Lausanne, en pareille matière n'auraient eu aucun effet juridique.

Quelques jours plus tard, la délégation britannique donnait lecture de la déclaration suivante :

« Ayant mis au courant lord Curzon de ce qui s'est passé dans notre dernière réunion, j'ai reçu les instructions expresses de Sa Seigneurie de déclarer, encore une fois, qu'il ne saurait se rallier à aucune proposition visant à l'éloignement du Patriarche œcuménique de Constantinople; Lord Curzon pense que, quel que puisse être le règlement de la question des droits civils et politiques de la communauté grecque en Turquie, il serait injuste de porter atteinte aux droits et à la juridiction purement spirituelle qui appartient au Patriarche œcuménique, comme Primat des églises orthodoxes et comme chef de l'église orthodoxe de Turquie. »

A la séance plénière du 10 janvier 1923, Lord Curzon revenait en personne sur cette question « qu'il n'avait jamais pensé pouvoir être posée devant la Conférence ».

Il concluait qu'il n'y avait pas de motif pour que le patriarche cessât d'exercer ses prérogatives spirituelles et ecclésiastiques. « Si le siège du Patriarcat devait être éloigné de Constantinople, la conscience de l'univers civilisé s'en trouverait blessée. »

Le délégué roumain M. Diamandi, après avoir rappelé que l'église roumaine était autocéphale et donc indépendante du patriarcat avec lequel elle ne conservait que des liens spirituels, signala à la délégation turque que si des procédés sommaires devaient être employés à l'égard du patriarcat, la conscience religieuse du peuple roumain en serait offensée. A la veille de reprendre les relations amicales avec les États chrétiens représentés à la Conférence, ce serait de la part de la Turquie un acte de politique éclairé que de ne pas froisser les sentiments religieux de la Chrétienté, en portant atteinte à des institutions séculaires. Ces froissements de la conscience religieuse, alors même qu'ils remontent à un passé lointain, laissent souvent chez les peuples des traces bien difficiles à effacer.

Le délégué yougo-slave M. Rakitch, en quelques paroles remarquables, définit le caractère et le rôle du patriarcat : « La pensée d'Auguste Comte « l'humanité se compose de plus de morts que de vivants » s'applique également aux institutions, vénérables par leur vieillesse même et par les services rendus, qui ont contribué dans une large mesure à la formation de l'humanité actuelle. Tel est le Patriarcat œcuménique de Constantinople dont le rôle, dans la formation morale de l'humanité, a toujours été très considérable. Pendant des siècles et des siècles les générations se sont adressées au Patriarcat en lui demandant aide et assistance, la consolation aux jours d'épreuves, les principes de conduite, les règles de la haute morale chrétienne pour la vie quotidienne. Sa disparition produirait un si grand vide moral qu'il semblerait qu'une partie de la civilisation elle-même disparaîtrait avec lui; les consciences, sans distinction de religion, seraient troublées et l'on ne pourrait pas s'empêcher de faire la constatation que, parmi les États, l'État turc s'est trouvé seul à refuser sa place à une vénérable institution chrétienne, plusieurs fois séculaire, beaucoup plus ancienne à Constantinople que le Califat lui-même, et dont l'œuvre de civilisation et de bienfaisance morale n'a jamais été interrompue, pas même aux temps lointains de l'intolérance et des persécutions religieuses. Cette constatation ne pourrait pas être à l'avantage de l'État turc, qui prétend et qui désire prendre rang parmi les États modernes, et les conséquences morales d'une telle situation ne tarderaient pas à se faire sentir. »

Ismet pacha comprit qu'il était préférable de ne pas insister. A la manière jeune turque il se réserva simplement pour une meilleure occasion.

Il crut la trouver, deux ans plus tard, quand la mort de Mgr Gregorios VII rendit vacant le siège patriarcal. Le procédé imaginé à cette occasion est d'une telle virtuosité qu'il serait dommage que mention n'en fût pas faite pour l'édification de ceux qui persistent à voir dans ces messieurs d'Angora les fils spirituels de la Révolution française. Prenant prétexte de la convention relative à l'échange des populations, qui prévoit le départ de Constantinople des Grecs qui n'y avaient pas un établissement fixe antérieurement à 1918, le gouvernement turc a entendu appliquer cette convention aux prélats orthodoxes candidats à la succession de Mgr Gregorios. Comme ces divers archevêques et évêques sont, de par leurs fonctions mêmes, en résidence dans d'autres diocèses que Constantinople, on arrivait de la sorte à rendre l'élection impossible, et l'on se réservait en tous cas le moyen d'expulser le nouveau patriarche, comme sujet à l'échange.

Mettant cette ingénieuse idée à exécution, la police de Constantinople se rendit, à midi, la veille de l'élection, au Phanar, convoquant le métropolite de Derkos, Mgr Constantin (dont l'élection semblait certaine) et deux autres évêques métropolitains, devant la sous-commission des échanges. Là il fut produit une lettre du vali de Constantinople enjoignant à cette sous-commission d'avoir à fournir aux intéressés un passe-port leur permettant de quitter sans tarder la ville. Mgr Constantin répliqua qu'étant fonctionnaire du patriarcat, le Phanar était son domicile légal. La jurisprudence étant qu'en cas de délit, les métropolitains étaient considérés comme domiciliés au Phanar, il ne pouvait être question d'y déroger et de tenir subitement compte de leurs résidences administratives. De tous les membres du Saint-Synode, un seul, le plus jeune, se trouvait dans les conditions requises par l'interprétation turque du terme « établi » pour demeurer à Constantinople.

On voit qu'en dehors de l'élection patriarcale, l'existence même du Saint-Synode et du patriarcat était en jeu.

L'élection eut pourtant lieu le 17 décembre. Mgr Constantin VI, métropolitain de Derkos, fut élu. Le nouveau patriarche, né en 1863 dans le vilayet de Khodavendighiar, entra en 1877 au collège théologique de Halki, aux îles des princes, où il fut le condisciple de son prédécesseur. Consacré en 1886, il devint l'archidiacre de Mgr Nathaliel, métropolitain de Brousse. Nommé, dix ans plus

tard, évêque de Rhodostalou, assistant du métropolitain d'Andrinople, il occupa ce siège pendant six années et devint métropolitain de Veles en Macédoine. En 1906, il fut transféré à Trébizonde. Nommé en 1913 à Cyzicus où il remplaça précisément le patriarche auquel il succède actuellement, il fut métropolitain de Brousse de 1922 à 1924 et était depuis quelques mois à Derkos. Ayant quatre fois fait partie du Saint-Synode, il s'y était signalé par son opposition à l'élection de Mgr Meletios, pour des raisons tant canoniques que politiques.

Le nouveau chef de l'église orthodoxe est un homme de haute science et de grand caractère, mis, par l'expérience de divers diocèses qu'il administra, au courant de tout ce qui concerne l'orthodoxie orientale.

D'après les renseignements de Constantinople, non seulement Mgr Constantin fut, la veille de l'élection, convoqué devant la sous-commission, mais bel et bien conduit, en état de quasi-arrestation, flanqué de deux agents, au dit bureau. Le métropolite fut relâché au bout de quatre heures.

La même histoire recommença avec le métropolite de Macédoine, le candidat qui présentait le plus de chances d'élection après le métropolite de Derkos. Au cours de l'élection la police turque arrêta les métropolites de Cyzicus et des îles, pensant ainsi gêner le vote. La police fit irruption dans le patriarcat et exigea la remise des procès-verbaux des séances du Saint-Synode en 1923 et 1924.

Trois jours après, le journal turc *Djumhouriet* commençait la publication d'extraits tendancieux des dits procès-verbaux (relatifs au retour du Métropolite de Rhodes dans son siège ainsi qu'à la mission patriarcale russe). Cela faisait partie de la campagne menée concurremment par l'ensemble de la presse jeune turque pour l'expulsion du patriarcat. La police turque continuait son action en impliquant le métropolite de Philadephie dans la disparition d'un sac contenant de l'argent et des papiers du patriarche défunt.

Toute cette triste affaire a été cachée, surtout par incompréhension et indifférence, au public français. Nous sommes en présence d'une lutte d'une importance considérable pour l'avenir de la civilisation chrétienne. Si les puissances, toutes à leurs combinaisons pétrolières, se désintéressent d'un fait moral aussi grave, elles en subiront plus ou moins les conséquences. Dans l'état actuel du monde, la solidarité chrétienne est une nécessité primordiale, les vieilles rivalités du pontificat et du patriarcat seraient des faiblesses byzantines. Il serait grand temps de s'en apercevoir.

René Puaux.

Bulletin Catalan

Il va paraître prochainement, à la librairie Plon et Nourrit, la traduction française d'un livre de M. Francesco Cambo, ancien Ministre des Finances d'Espagne, et ancien chef du parti catalan modéré. Ce livre, écrit en catalan, a produit, paraît-il, une forte sensation en Espagne; il a pour titre : *Fascisme et Bolchevisme*.

Sous couleur d'exposer ses idées sur le fascisme italien, et, élargissant la question, sur la crise politique d'après-guerre, l'éminent homme d'État effleure les problèmes de politique intérieure, les plus aigus, les plus brûlants de l'Espagne d'aujourd'hui. Et c'est précisément parce que ce volume témoigne, par là, de l'expérience politique de son auteur, comme chef de parti et comme homme d'État, rompu aux affaires publiques, que son ouvrage a pris une importance tout à fait exceptionnelle.

Nous ne discuterons pas, — cela dépasserait le cadre de cette simple information —, ce qu'il y a de purement théorique dans le livre de M. Cambo; nous noterons, seulement, l'étude minutieuse qu'il fait du fascisme et du bolchevisme. Il trace le tableau de l'Italie, avant et après Mussolini; il relève les résultats obtenus par la politique évolutioniste; il signale le danger de la violence, si péremptoirement démontré par le cas Mateotti; et il relève l'échec du fascisme, dû à ce que celui-ci n'a pas abordé la réforme nécessaire du régime parlementaire. Mais ce qui a le plus porté, en Espagne, en ce temps où les hommes politiques ont été contraints au silence, ce sont les nombreuses allusions, que l'intelligence des lecteur a su découvrir en lisant entre les lignes, et qui ont trait au problème politique espagnol. M. Cambo a eu l'art, en effet, par d'habiles comparaisons, et sans avoir l'air d'y toucher, d'exprimer dans ce livre, d'apparence simplement doctrinal, tout un ensemble d'idées, de conceptions, qui détermine nettement sa position personnelle dans la politique actuelle de son pays. Ce qui double, en quelque sorte, l'intérêt qui s'attache à cette manifestation de sa pensée, c'est ce fait que M. Cambo s'était volontairement éloigné de la politique.

Dans cette curieuse étude, l'auteur a eu le soin d'indiquer très clairement la complète absence de relation entre le fascisme italien et la dictature espagnole; il s'agit, dans l'espèce, d'une coïncidence chronologique, rien de plus; c'est tout ce que, plus tard, les historiens de l'après-guerre trouveront à y relever, en dépit de ce qu'une sorte d'uniformité dans le phénomène peut, à première vue, mettre, entre ces deux faits, d'apparente ressemblance. Les résultats en sont trop différents; cela tient à l'essentielle différence non seulement dans le principe, mais dans l'objet de ces deux mouvements; et c'est cette constatation que consacre M. Cambo quand il dit : « Un pommier donne des pommes; une courge ne produit que des citrouilles ».

Etudiant les raisons qui ont amené, ou plus justement peut-être, qui ont permis l'établissement de la dictature, M. Cambo signale, avec beaucoup de justesse, comme en étant la cause première, le discrédit où était, en Espagne, tombé le Parlement. On en peut dire, en effet, qu'il était exactement au-dessous de rien. L'intérêt des partis, des groupes primait, dans tous les cas, l'intérêt public; au point que le sens de l'intérêt général se trouvait, en réalité, non seulement déformé, mais littéralement aboli. De plus, la lutte personnelle, entre les chefs des différents partis, contribuait puissamment à énerver le prestige du pouvoir; puisque la seule personnalité du Président du Conseil permettait de former le Gouvernement. Pour parer, si l'on ose dire, à l'absence complète d'esprit civique, on en était arrivé à cette solution-farce que le vote était émis par les gouvernants eux-mêmes. Et c'était, en conséquence, l'éternelle comédie parlementaire qui se répétait, avec son cortège de compromissions, de tripotages : distributions des places, adjudication des zones d'influence; participation clandestine au pouvoir, et, le plus singulier de l'affaire, la promesse, l'engagement, à l'égard des plus puissants, de leur céder la place, en échange, — bien entendu —, d'une

récipro[illegible] amicale! C'est pourquoi M. Cambo n[illegible] s'indigne pas, et trouve tout naturel le regret, que manifestent, aujourd'hui, les acteurs de ces basses comédies parlementaires, de ce bon temps où tout allait, ainsi, au gré de leurs désirs; mais il s'élève, toutefois, contre les causes, qui ont amené de tels errements, et autorisé de pareilles faiblesses.

En Espagne, en effet, quand quelqu'un donnait son adhésion à un parti, c'était uniquement par raison d'intérêt personnel, ou dans l'idée, moins noble encore, de satisfaire une passion. C'était, la plupart du temps, le simple désir de dominer un adversaire et de le pouvoir brimer à l'aise. Dans ces conditions, un parti était nécessairement dénué de toute valeur et de toute force. Le chassé croisé, qui se produisait périodiquement entre le parti libéral et le parti conservateur, si religieusement soutenu par le régime parlementaire, avait été brisé par le mouvement de « Solidarité Catalane », et plus tard, par le parti que dirigeait M. Cambo, et auquel s'était ralliée une grande masse de citoyens, qui partageaient le sentiment catalan. En somme, le gouvernement était usé, discrédité, avili; et c'est là ce qui a rendu possible la dictature, comme il adviendra toujours, dans les pays où le Parlement est une fiction, et où le manque de culture, au point de vue politique, finit par amener la corruption du suffrage universel.

M. Cambo estime que le décrédit où va sombrer la dictature militaire, pourrait produire un revirement en faveur du parlementarisme, et le réhabiliter momentanément; que, d'autre part, cette circonstance serait de nature à provoquer, chez les parlementaires, le désir, et leur faire comprendre la nécessité de se corriger de leurs défauts et de leurs vices. Mais il est convaincu que si l'on n'opère pas une réforme profonde et vraiment sérieuse, — et l'on commence déjà d'en parler —, le besoin d'un changement radical se manifesterait de nouveau, et qu'on retournerait alors à la dictature, à moins que l'on inclinât vers la révolution.

A mots couverts, M. Cambo fait, encore, une critique très dure du coup d'État. Il constate qu'il n'a apporté à l'Espagne aucune directive nouvelle, et que par là-même, il n'a réalisé qu'une révolution négative. Son manque d'idée fera donc échouer la dictature, qui tombera, sans laisser une œuvre positive, cependant qu'elle verra renaître les vieux systèmes qu'elle se flattait d'avoir anéantis. Au fond, elle n'a fait qu'imiter les hommes du régime précédent, — (avec, sans doute davantage de bonne foi; mais, à tout prendre avec moins de compétence) la déception devait fatalement venir. Il eût fallu à la Dictature, pour se maintenir et pour faire œuvre utile, de s'affirmer par des actes vraiment politiques : par malheur, aucun des chefs militaires qui la composaient, n'avait l'étoffe d'un homme d'État, pouvant doter l'Espagne d'un nouvel idéal; ou capable, du moins, de réaliser celui que poursuivait le pays. En apportant avec soi une aussi irréparable déception, le coup d'État n'aura eu d'autre résultat que d'accentuer la démoralisation, et partant, la décomposition de l'Espagne.

Mais le Coup d'État a eu une autre conséquence, celle de mettre en danger la monarchie. Dans le XIe chapitre de son livre, M. Cambo remarque que, de nos jours, poser le problème de la forme du gouvernement est un pur enfantillage; car, en fait, ce n'est ni la force, ni l'action des partis républicains, ni même les inconvénients inhérents à la doctrine monarchique, qui amènent la chute des monarchies, mais bien ce fait tout autre, que par la chute du Souverain, le peuple croit échapper à une catastrophe nationale; ou parce que le Roi entache la dignité de la Nation, ou fait obstacle à la réalisation de ses besoins. C'est précisément, — insinue M. Cambo, — le cas dans lequel se trouve aujourd'hui l'Espagne.

D'autre part, dans un éloge du Roi d'Italie, l'auteur, en félicitant ce dernier des fautes qu'il n'a pas commises, profite de ce biais habile pour faire ressortir toutes celles que l'on peut imputer à Alphonse XIII; il ressort du réquisitoire de M. Cambo, qu'il existe présentement, en Espagne, une de ces situations où le peuple doit se poser la délicate et dangereuse question du changement de régime.

Les affaires d'Irlande fournissent à M. Cambo l'occasion de signaler les dangers que pourrait courir l'Espagne, si elle négligeait plus longtemps de donner une solution équitable à la question de l'autonomie de la Catalogne, question qui devient de plus en plus grave. Il fait ressortir que plus est longue la période d'efforts, que fait un mouvement nationaliste pour arriver à son but, plus sûrement arrive le moment où l'on ne croit plus aux solutions pacifiques, et où l'on adopte l'action violente. Le moment propice pour cette action est celui où tout le monde est convaincu de l'inefficacité de l'action politique, que, de plus le pays qui s'oppose à la réalisation de cette tendance nationaliste est fatigué, et que l'opinion internationale est acquise à la réalisation de ce vœu de liberté. La Catalogne ne se trouve-t-elle pas dans ce cas?

Il est encore un autre danger auquel il importe de parer : celui de la Révolution. Et à ce propos, M. Cambo écrit : « Dans un pays d'origine latine, dont le gou« vernement n'a pas été élu par le peuple, et que celui-ci « ne se sent pas suffisamment fort pour renverser, les « germes de la Révolution ne tardent guère à se dé« velopper. Ce mouvement peut mettre un temps plus ou « moins long à éclater; mais en fin de compte, il éclate « toujours. Et plus il y met de temps, plus il affirme, par « là même, la misère de la race. » « Il est possible qu'il « se passe en Espagne ce que nous voyons en Russie; te« nons pour certains qu'un pareil mouvement ne durera « pas ici, ce qu'il a duré en Russie. »

Il faut bien l'avouer, on éprouve, à la lecture de ce livre, une forte impression de pessimisme, d'autant plus violente, qu'elle étonne, venant d'un caractère aussi fortement trempé et aussi optimiste qu'est celui de M. Cambo; son idée maîtresse dans cette étude est de chercher un mode de réforme constitutionnelle qui supprimerait les raisons qui ont amené la dictature. Et, parce qu'il croit que la démocratie est une idée, qui fait corps avec la mentalité des peuples latins; que, d'autre part, il incline à penser que les défauts du parlementarisme se peuvent guérir avec l'application du principe fédératif et du système présidentiel des grandes démocraties américaines, il penche, naturellement, vers l'adoption, par l'Espagne, du régime républicain.

Toutefois, ce livre ne nous dit pas ce que M. Cambo serait disposé à faire pour hâter la réalisation de son idéal.

A. R.

Le Gérant : A. Desvoes.

Société Française d'Imprimerie et de Publicité
Ateliers : Rue Grenier et rue des Carmes, Angers
Bureaux à Paris, 15, Rue du Laos (XVe)

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 3 63e ANNÉE 7 FÉVRIER 1925

UN INCIDENT DE LA GUERRE

COMMENT JOSEPH, ANCIEN MINISTRE DU PHARAON, APPORTA SON CONCOURS A UNE ARMÉE ANGLAISE, DIX-HUIT SIÈCLES APRÈS SA MORT

Un matin, vers la fin de l'année 1916, on m'informa qu'un individu d'aspect suspect se trouvait dans ma salle d'attente et demandait à me parler en particulier, ne voulant dire l'objet de sa visite qu'à moi seul. A cette époque, mon service de Scotland Yard s'occupait des renseignements secrets de presque tous les pays du monde.

Un Juif d'une quarantaine d'années, solidement bâti, fut introduit dans mon bureau. Ses cheveux étaient rouges et sa figure brûlée par le soleil. Son accoutrement était bizarre et, au premier abord, il avait l'air d'un homme à surveiller; mais à peine eut-il commencé à parler, que je m'aperçus avoir affaire à un homme bien élevé, remarquablement intelligent et plein de caractère.

Le récit qu'il me fit était empreint d'une franchise absolue et il semblait n'avoir rien à cacher : il arrivait tout droit de Jérusalem, alors aux mains de Djemal Pacha, commandant la 9e armée turque ainsi qu'un contingent de troupes autrichiennes. Ma première question, bien entendu, fut : « Comment avez-vous pu passer? » Or, ce qu'il me dit par la suite pouvait être parfaitement le rapport d'un espion turc. Il me dit en effet, qu'il était un des hommes de confiance de Djemal Pacha, lequel le consultait souvent au sujet de l'administration des Juifs de Jérusalem ; qu'il était lui-même ingénieur agronome, ayant une certaine influence sur ses coreligionnaires. Le nombre de langues qu'il pouvait parler couramment aurait fait pâlir d'envie n'importe quel juif Levantin. Il avait fait ses études à Berlin. Il me dit, aussi, que Djemal avait perdu toute confiance et qu'il n'avait plus le zèle ardent d'un défenseur de la ville sainte ; que ses désirs les plus chers étaient de retourner à Paris, une fois la paix conclue, avec beaucoup d'argent à dépenser; que les troupes turques étaient excellentes, mais que les Autrichiens n'avaient pas de « cœur au ventre » pour combattre.

Il avait demandé à Djemal la permission d'aller à Berlin pour y continuer ses études agricoles et, à sa grande surprise, il avait obtenu cette permission presque sans difficulté, à la condition qu'il rapporterait des renseignements de première source sur la situation réelle de l'Allemagne. Un sauf-conduit lui avait été délivré aussitôt et il était parti directement pour Berlin où il avait obtenu une permission pour se rendre à Copenhague et y continuer ses études. Un visa lui ayant été donné, il avait traversé la frontière et s'était trouvé libre d'aller où il voulait.

Pourquoi était-il venu directement me voir? Sur ce point, il fut également franc : il était zioniste et à son avis, la seule espérance pour le zionisme se trouvait dans le succès de l'armée anglaise commandée par Lord Allenby. Or, il avait entendu dire à Jérusalem que les troupes anglaises étaient obligées de faire venir l'eau qui leur était nécessaire, du Caire, par chemin de fer, ce qui était un handicap considérable pour leur avance. Comme il

était convaincu que sous les pieds même de l'armée anglaise se trouvaient des couches d'eau artésiennes, il avait voulu venir m'en informer.

Et comment savez-vous que l'eau se trouve en cet endroit, lui demandai-je?

« De deux façons, me répondit-il. 1° Par le livre de Joseph : de son temps, un homme pouvait marcher pendant toute une journée, c'est-à-dire 8 heures, en sortant des murs de Caesarée, sans quitter les jardins. Aujourd'hui, le désert s'étend jusqu'aux murs même de la ville. Comme il n'y a pas eu de changement de climat important, l'eau dont Joseph parle dans son livre, se trouve maintenant sous le sable. Voilà tout.

2° Mes études géologiques de la Palestine m'ont convaincu que dans les couches profondes il se trouve de l'eau non seulement en Palestine, mais même sous le désert de Sinaï. Un jour ce désert sera un champ de blé, et le miracle de Moïse frappant le roc pour en faire jaillir de l'eau n'est probablement qu'une fiction poétique pour expliquer la façon dont il a découvert la couche souterraine.

Envoyez-moi, dit-il, à votre armée en Palestine, et je montrerai à vos ingénieurs comment ils peuvent trouver de l'eau.

Après avoir contrôlé soigneusement le bien-fondé des diverses histoires qu'il m'avait racontées, je décidai le Ministère de la Guerre à accepter ses services et, quelques semaines plus tard, il se trouvait à 12 kilomètres de son point de départ après avoir fait le tour de l'Europe pour y parvenir.

Ce n'est qu'à la conférence de la Paix, à Paris, que je rencontrai mon homme pour la seconde fois : il était alors le chef de la députation Sioniste, venu voir M. Lloyd George pour le convaincre à ses idées. Il m'annonça que les Ingénieurs de Lord Allenby s'étaient montrés d'abord très sceptiques, qu'ils étaient submergés de travail et qu'il lui avait fallu un certain temps pour les décider à forer un puits. A leur grande surprise, ils trouvèrent l'eau à la profondeur que mon homme leur avait indiquée. Cette découverte eut des conséquences importantes pour hâter la conquête de Jérusalem.

Et voilà comment Joseph a pu aider l'armée anglaise dix-huit siècles après sa mort.

Mon histoire finit dans la tragédie. Après avoir obtenu de M. Lloyd George la création d'un état Sioniste, Aaronson, c'est le nom de mon homme, demanda un aéroplane pour lui permettre de porter à Londres la bonne nouvelle. L'avion partit par un temps très orageux, transportant, outre le pilote, Aaronson et un autre membre de la délégation. Tout se passa bien jusqu'à la traversée de la Manche ; mais alors, quelque chose se passa — nous ne saurons jamais exactement quoi — car l'avion tomba dans la mer et disparut avec les trois hommes.

Sir Basil Thomson
K. C. B.
Ancien chef de Scotland Yard.

IMAGES A MON GOUT

Pour m'excuser

Certains coiffent soudain d'un capuchon de gaze verte le papillon couleur d'aurore, couleur de miel, couleur de beurre, puis l'embrochent d'une épingle. Assis à ma table, moi, j'épie la survenue de l'image incertaine et passagère, de l'idée fugitive, de la sensation qui déjà semble se ternir. L'instant d'après, je m'empare d'elle et la pique sur du papier blanc.

Cela compose, pour les jours de pluie, d'ennui ou de mélancolie, un album d'images qu'il me plaît de revoir ensuite à loisir. J'y trouve le rappel d'un coin de paysage ensoleillé, lorsque le ciel me paraît lourd, un essai de caricature quand je veux rire un peu et n'en ai pas la moindre envie, la souvenance d'un léger émoi que j'eusse oublié sans doute, celle d'une vision à peine saisie ou d'un petit choc inattendu.

Ainsi renaissent des visages absents de ma mémoire, un geste expressif en sa grâce, un silence plein tombé entre deux phrases vides, un profil de branche, des mouvements de brises, d'oiseaux et d'eaux, une fleur invisible...

Images d'un seul moment, images à feuilleter sous la lampe, images à mon goût, dont, par avance, je m'excuse au cas où nos goûts différeraient.

Un chrysanthème

Énorme, chevelu, tout blanc, tu fais l'admiration des gens qui passent ; ils s'arrêtent pour mieux te voir, ils t'admirent, ils s'étonnent de ton importance et n'ont d'yeux que pour toi. Tu leur représentes l'image du héros du jour, de la personnalité officielle et reconnue que chacun doit avoir saluée, dont il est intéressant et flatteur de parler ensuite à sa famille, à ses amis. Le journal n'en faisait-il pas mention, ce matin ?

Pour tout dire, je t'admire moins : ta tête studieusement ébouriffée (par les soins de quel coiffeur ?) ne m'émeut guère. Figure décorative mais

sans nulle expression, tu profites de l'arrière-saison où les fleurs sont si peu nombreuses et, prenant beaucoup de place, tu fais oublier les quelques corolles dont le charme est de qualité plus fine et qui se permettent même d'embaumer, ce qui te paraît, je le gage, du dernier commun.

Vit-on jamais poète s'inspirer d'un chrysanthème de ton espèce ? Rêve-t-on devant un chou transposé ?

Tu n'es, en somme, que la fleur de parade, la fleur réclame qui raccroche l'attention, qui ne sait pas la retenir. Il est des chrysanthèmes délicieux que tu dois traiter en parents pauvres, plus simples d'apparence et dont le vêtement a moins de faste. Ceux-là me séduisent, mais c'est de toi seul que je parle ici.

Enfin, si beau que soit l'élan de ta tige, cette tête qui la couronne est trop lourde pour elle ; son poids nous inquiète. On n'expose pas un enfant hydrocéphale à cheveux blancs, même en novembre.

Le tourment

A quoi bon l'interroger, la supplier, puisqu'elle ne te répond pas, puisqu'elle ne veut pas te répondre ? Sa pensée est absente, réfugiée auprès de quelque souvenir lointain où tu n'as rien à voir. Ta douleur me désole, cette douleur sèche, sans larmes ni sanglots, qui tâche de se tromper elle-même par un long bavardage coupé de sarcasmes. Ton cœur a froid.

Certes, tu regarderais plus utilement les yeux innocents de tout mystère d'une poupée que ces prunelles qui te hantent. Sa bouche est mobile, ses mains sont actives, son corps est vivant : elle respire, elle parle, elle agit ; elle vient, me dis-tu, de sourire, et ta souffrance en est comme envenimée, car elle sourit ailleurs.

Quand tu l'implores, quand tu tâches de la rappeler à toi par des prières, elle répond aussitôt et pense te consoler, sans autrement s'émouvoir, sans du tout revenir, en usant de phrases bien claires, pleines de ce bon sens impitoyable qui donne le frisson. Peut-être s'adresse-t-elle à quelque tiers que nul ne voit. Tu retiens par cœur toutes ses paroles et c'est pour cela que ton pauvre cœur a si froid.

Alors tu viens vers nous qui savons ta torture ; tu causes de n'importe quoi, sur un ton sec, parfois burlesque ; tu dépeins ce que tu nommes ta honte et ton ignominie ; tu nous martyrises et te moques de nous si nous le laissons voir. Tu attends que l'heure passe, l'esprit en déroute, l'âme perdue ; tu serres toi-même tes cruels brodequins ; tu meurs à petits coups, et cependant tu fais des phrases.

L'apprentie

Manier l'éventail, fût-ce d'une main charmante comme la vôtre, ne doit pas se faire avec application ni sur un rythme difficile. A juste titre, il passe pour dangereux de priser les aquarelles de pinceau chinois, les estampes nippones, les bonbonnières ouvragées, ciselées, décorées, les petits objets transparents ou polis de Perse et de Venise (en parlerait-on savamment), si l'on récite une leçon. Quelqu'un pourrait insinuer que vous y prenez peine et de tels propos donnent à rire.

Voyons, mon amie ! pourquoi cet air de subite détresse ? Je n'avance rien qui ne soit raisonnable et vous saurez le comprendre en faisant un léger effort. Jamais encore vous n'avez voulu monter en haute-école, ni marcher sur les mains, ni vous charger du ministère des Travaux publics, ni même jouer du saxophone. Ce soin, vous le laissez à d'autres qui s'y sont entraînés et vous montrez du bon sens en ne risquant point de paraître maladroite ou mal avertie.

Certains gestes ne s'apprennent pas et certains goûts non plus ne s'acquièrent, même celui des frivolités. Vous, mon amie, qui souvent concevez si bien le beau, le noble et jusqu'au sublime, demeurez nigaude et toute éberluée devant l'ingénieux, l'aimable et le joli. Je crois qu'ils vous inquiètent, que vous les désapprouvez, pour des raisons obscures touchant peut-être à la morale.

Abandonnez donc la partie : votre domaine est assez grand. N'empiétez pas sur le jardin du voisin, fleuri de corolles éphémères, et ne vous laissez pas troubler par les parfums qui passent la clôture.

Un voyageur

C'est, au juste, Tartarin à rebours.

Il a fait de grandes choses, des explorations aventureuses et patientes. Il s'en prévaut pour admirer autrui. Ce bonhomme qui n'a jamais eu peur de rien montre une pudeur, des effarouchements de première communiante dès qu'il s'agit de se mettre en scène.

Pris par surprise, parfois il se laisse entraîner, ce qui déchaîne un orage étrange, éclairé de fulgurations, mais cela ne dure qu'un instant... et c'est dommage. De ces moments de sincérité, il a grand'-honte : il s'en excuse tout de suite et ne dira mot de longtemps. Il paraît aussi gêné que s'il avait tenu des propos obscènes, singularité qui se retrouve en tout ce qu'il dit, en tout ce qu'il fait.

Là-bas, au pays perdu que vous savez, il se sentait chez lui, heureux de vivre. Ici, c'est l'étranger, l'exil : à peu de chose près, un pays ennemi.

Il s'y ennuie, il se défie, reste sur ses gardes ou rentre en bougonnant dans sa coquille.

Brusquement, à un détour de phrase, sa voix sourde s'accentue, ses yeux s'éveillent : il pense aux régions lointaines qu'il a parcourues, auxquelles il appartient, où il a failli laisser sa peau.

Regardez-le : ses yeux sont tout brouillés de larmes.

La fleur isolée

J'en fis l'invention, quelques instants avant le crépuscule, dans un pré dont la teinte assombrie gardait encore de l'éclat. Elle me fut chère aussitôt, sans raison. Je n'ai pas cessé de l'aimer du même fervent amour.

Là-haut, le ciel festoyait, de longs nuages pourpres perdaient leur sang, d'autres se teintaient d'ambre chaud, d'or ou d'écarlate, d'autres se violaçaient peu à peu... mais voyez, ici-bas, dans la pénombre.

Eh non ! vous ne saurez découvrir sans mon aide cette fleur à tige mince, aux pétales bleus courbés en coupe, qui se tient seule et toute modeste, non loin de mille autres corolles qui paraissent l'ignorer. Elle n'a rien de ce qu'il faut pour retenir le passant pressé à l'âme inattentive... Non, j'en suis bien certain d'avance : vous ne verrez pas cette fleur.

Chaque soir, je lui rends visite, je m'assieds auprès d'elle, sagement, je la considère à loisir, avec tendresse, enfin, je la respire : je voudrais tant qu'elle embaumât !... or, elle n'ose avouer son parfum, elle ne me l'a pas encore fait connaître.

Portrait d'une jeune fille, mon amie, que vous n'avez, je crois, rencontrée dans aucun salon.

Rascasses

Vautrées sous une roche ou ventre à terre sur le sable, les rascasses sont de mauvaise humeur, ce matin. Elles restent là, sans bouger, attendant peut-être qu'on les admire. — Je vais y tâcher.

Ce buisson épineux, tout rose, présente vraiment le plus singulier spectacle. Un poisson, cela ?...

Il est des rascasses de teinte olive, assez plaisantes, mais l'espèce rose a sur elles, me semble-t-il, un droit de préséance. Par quel bout prendre une bête si bien défendue ? Des piquants, des rugosités, des excroissances bizarres la recouvrent tout entière. Laide ? non pas ; monstrueuse, à coup sûr, comme certains masques japonais dont l'immobilité accentue aussi l'horrifique aspect. En mer, la rascasse se livre peut-être à de folles danses ; au fond de ce vivier, elle pose pour son portrait en travaux de ciselure.

Je ne l'avais encore vue que tristement couchée sur des algues, sous l'auvent des marchands de poisson, ou réduite dans un plat de bouillabaisse, et ne la croyais pas si grosse, mais pourquoi la dénomme-t-on « porcine » ? Le porc n'a point d'armure ; celle de la rascasse éloigne le souvenir du cochon rose.

Une brave dame, à mes côtés, regarde les rascasses d'un air d'ennui où se révèle une pointe de dégoût. En s'éloignant, elle résume son opinion :

« ... Et dire que c'est si bon à manger ! »

Facheuse erreur

Cela débuta par un flot de larmes. Elle pleure bien : sa manière est assez convaincante et finit par émouvoir. D'une voix très affectueuse, très douce, lorsqu'elle eut sangloté pendant vingt minutes, je lui dis :

« Pourquoi vous lamenter ainsi ? Vous l'aimez follement, à votre façon, mais il ne sait pas feindre et répond mal à cet amour tendu. Vous lui plaisez beaucoup, il ne cesse de vous le répéter, en paroles justes et nuancées, quand vous demandez qu'il vous livre tout de suite son rêve le plus secret, son émotion la plus intime. Cet aveu, vous le voulez, en outre, enveloppé de belles phrases sonores, un peu dramatiques, au lieu qu'il préfère parler sur le ton de la causerie courante, sans forcer ni le ton ni l'accent, et sans gestes. — Questions de forme assurément : il a donné tant de preuves de son amour que vous ne pouvez, je pense, en douter. Il aime aussi à sa façon qui n'est certes pas la vôtre. Les aveux les plus complets peuvent être faits sans éclat, tout uniment, et je vous assure que l'on découvre très bien son cœur sans pour cela se montrer nu. »

Sage discours, composé après mûre réflexion, en phrases raisonnables, discours dont je me montrais satisfait, qui n'empêcha point, hélas ! la jeune femme à qui je l'adressais d'avaler, le mercredi suivant, une dose inconvenante mais effective de strychnine.

Gilbert de Voisins.

LA COTE D'AZUR SOUS LA RÉVOLUTION

Les principaux Français qui, sous la Révolution, ont décrit et apprécié plus ou moins longuement la Côte d'azur, sont Goupilleau de Montaigu, Grégoire, Philippe, Duviquet et Bricard.

I

Envoyé à Arles et dans les départements de Vaucluse, des Bouches-du-Rhône, du Var et des Alpes-Maritimes pour la levée des chevaux, le conventionnel Goupilleau de Montaigu partit de Paris le 12 octobre 1793, et, pendant deux mois, ardemment, fièvreusement, il s'acquitta de sa mission. Chaque soir, en sa chambre d'auberge, à la lueur d'une mauvaise chandelle, il notait dans un cahier ce qu'il avait fait, vu et entendu. Nous ne tirons de ce carnet que ce qui concerne les mœurs de la population et la physionomie des lieux. Malgré les moustiques, malgré la pluie — qui ne dure que trois jours — la côte semble à Goupilleau un bon et beau pays. Partout, comme il dit, de superbes perspectives ; partout des arbres et des prés verts comme au printemps ; les vignes qui montent dans les figuiers et les saules ; les oliviers couronnant les montagnes ; une mer magnifique ; des gens affables et toujours gais. Lorsqu'il rentre le 14 décembre à Paris, il grelotte au coin du feu après avoir passé une partie de l'hiver à l'ombre des oliviers et des orangers !

Suivons-le dans sa tournée :

Il ne vit pas Monaco et Menton ; il n'osa s'embarquer parce que la mer ne cessa pas d'être grosse et il ne prit pas la voie de terre parce que les chemins étaient peu sûrs : tout le monde assurait qu'il y avait sur les routes force *barbets* qui assassinaient les passants.

Goupilleau de Montaigu ne parle donc que de Cannes, d'Antibes, de Nice et de Grasse.

Cannes, dit-il, est une jolie petite ville avec un quai superbe sur la Méditerranée, en face de l'île Sainte-Marguerite où fut enfermé ce fou d'Eprémesnil.

Antibes n'a rien de remarquable que ses fortifications et son « patriotisme » : si ses rues ne sont pas belles, elles portent toutes des noms nouveaux : rue du 10-août, rue du 31-mai, rue du 14-juillet, rue de Brutus, rue de Ça va et l'on entre dans la ville — et l'on en sort — par la porte de la Convention.

Mais à Nice et à Grasse, Goupilleau est en admiration et comme en extase.

Il juge l'intérieur de Nice très vilain : bien que les maisons soient hautes et bien bâties, les rues sont étroites et sombres ; seule, la place de la République, entourée de porches, comme la place Royale à Paris, et dans un meilleur goût, mérite de trouver grâce. Mais quelle contrée charmante ! Quel point de vue offre le château de Nice : une mer douce, paisible et moins bruyante que l'Océan, la ville, les coteaux, les jardins d'oliviers et d'orangers, les villas qui peuplent les environs !

Pour arriver à Grasse, il faut monter, et les rues sont laides, resserrées. Mais l'aspect de la ville est riant, et autour d'elle, comme en amphithéâtre, se montrent plus de quatre cents maisons de campagne très jolies et riches. Grasse est d'ailleurs « la source des parfums » ; elle distille les roses, les jasmins, les oranges, les plantes odoriférantes de toute sorte qui remplissent ses jardins et couvrent ses montagnes. « Il serait difficile, s'écrie Goupilleau, de trouver un plus beau pays ! »

II

Dans la séance du 31 mai 1794, Grégoire, au nom du Comité d'agriculture, de commerce et d'instruction publique, lut à la Convention un rapport sur la conservation et l'entretien des jardins botaniques. Après avoir parlé de la cochenille silvestre, qui prospère à Saint-Domingue, et qui « probablement réussirait sur les nopals qui entourent abondamment les remparts de Monaco », il dit quelques mots du Midi :

« Vous connaissez l'importance du jardin presque abandonné d'Hyères. Le département des Alpes-Maritimes vous offre à Nice la végétation de presque toute l'Italie, et surtout à Menton, qui est voisin de l'Etat de Gènes, Là, vous avez, dans une des positions les plus belles de l'Europe, le jardin de Carnolès qu'il serait important de consacrer à l'éducation des plantes. »

III

François Philippe, né à Annecy en 1771, capitaine au 3e bataillon des volontaires du Mont-Blanc en 1793, adjoint, après le siège de Toulon, à l'adjudant général Delort, eut un pied gelé dans les Alpes durant l'hiver de 1794 et rentra dans sa famille. Au printemps de 1795 il regagna pourtant sa compagnie passée à la 18e légère, et c'est alors qu'il vit Toulon et la côte. Blessé à Loano, en 1795, et à Lodi, en 1796, il obtint le commandement des îles Sainte-Marguerite et le grade de chef de bataillon. Desaix qui le rencontre à Mantoue en 1797, le dépeint ainsi : « Philippe, commandant de la place, jeune homme de trente ans, à prétentions ; grand chapeau ; torse serré ; de beaux chevaux fringants, bien équipés ». Mais Philippe prévoyait que les campagnes qu'il avait faites abrégeraient ses jours, et il mourut en 1803, à vingt-neuf ans. Dans son *Journal*, il a décrit Antibes, Monaco et Menton.

Il était monté le 5 juin 1795, à Toulon, sur un bâtiment de transport qui se rendait à Cannes ; mais à peine le navire avait-il pris la mer qu'un vent furieux le jeta dans le golfe d'Hyères où il

dut mouiller; Philippe attendit en vain jusqu'au 8 juin un changement de temps.

Le 8, il résolut de rejoindre par terre sa demi-brigade. Il part à 10 heures du matin, longe la mer et par un chemin de coquillages arrive dans l'après-midi à Hyères ; il a faim ; il entre à l'auberge, et, dit-il, « je ne trouvai absolument rien à manger ; je fus obligé de m'en tenir à une demi-bouteille de vin ». Il traversa les bois par un affreux sentier, sans rencontrer personne, et coucha le soir à la Verrière.

Le lendemain 9, il fit route pour Saint-Tropez ; mais l'adjudant général Forestier l'accueillit fort mal, et Philippe se hâta de déguerpir.

Le 10, de très bonne heure, il s'embarquait pour Antibes ; il y vit, écrit-il, « un joli petit port marchand » et « une ville un peu fortifiée, très heureusement placée ».

Il n'y avait que trois lieues d'Antibes à Nice, et la route était fort belle. Le 11, il s'acheminait donc vers Nice ; mais sa demi-brigade, qu'il comptait trouver là, venait d'être envoyée à Monaco.

Malade et souffrant les plus vives douleurs dans la cuisse, il s'embarqua le 26 juin pour Monaco, où il arriva le soir, après six heures de traversée.

« Monaco, dit-il, est situé dans une position désagréable ; le climat est le même qu'à Nice, et la ville n'est presque rien ; elle est bâtie sur un rocher que baigne la mer, de manière qu'il n'y a qu'une porte pour y arriver. Les remparts sont garnis de quelques pièces de tout calibre jusqu'à 36, et de beaucoup de boulets, mais le tout en mauvais état ; il y a des casemates pour tenir la troupe en cas de siège, mais elles sont malsaines et mal faites. »

Le 9 août, la demi-brigade quittait Monaco pour aller à Albenga faire partie de l'aile droite de l'armée d'Italie.

« De Monaco à Menton, conclut Philippe, la route est belle. Il y a une infinité de superbes jardins de citronniers et orangers qui répandent un parfum délicieux. Menton est plus grand que Monaco et mieux bâti ; il n'y a pas de commerce ; sa position est exactement sur le rivage. »

IV

Maurice Duviquet, de Clamecy, devint plus tard, grâce à son oncle, le général Allix, directeur en chef des poudres et salpêtres du royaume de Westphalie. Il avait fait en 1793, comme garde national, la campagne de Vendée. Envoyé avec un bataillon de volontaires à Lyon, à Grenoble, à Briançon, il entra dans les guides de Kellermann, puis dans l'administration des transports militaires. C'est ainsi qu'il a vu la « rivière » de Gênes, et, dans ses *Souvenirs*, il décrit particulièrement Vence, Grasse et Nice.

Les murailles qui entourent Vence, dit Duviquet, resserrent des rues assez mal construites ; mais les faubourgs sont mieux bâtis, son territoire est fertile, et son ciel, « un des plus beaux de la Provence ».

Grasse a des rues rapides et tortueuses, étroites et un peu malpropres. Mais ses maisons sont bien bâties, sa situation est charmante, ses promenades offrent le plus gracieux panorama qu'on puisse voir : les Alpes aux sommets couverts de neige, une campagne pleine de prairies, de vergers et de jardins, et, par-dessus tout cela, la mer dans le lointain. Ce qui rend les dehors de la ville vraiment « délicieux », c'est la verdure, c'est le parfum des fleurs qu'on sent à chaque pas. « J'ai peu vu, écrit Duviquet, d'endroits plus beaux, plus romantiques que celui-là ; c'est un pays de fée, c'est-à-dire que la plus brillante description n'en donnerait qu'une faible idée ».

Nice se compose de deux villes : la vieille ville, mal bâtie, n'a que des rues inégales et sombres ; la ville neuve qui s'étend le long de la mer, a des rues droites, d'élégantes et jolies maisons habitées presque toutes par des Anglais, une place belle et grande — la place de la République — avec « une superbe levée » d'où l'on découvre les montagnes de la Corse quand le ciel est clair. Les environs sont admirables, les promeneurs abondent sur les chemins, et la banlieue de Nice est « l'objet de mille parties de plaisir ».

V

Après avoir fait campagne, de 1792 à 1795, à l'armée des Ardennes, à celle du Nord et à celle de Sambre-et-Meuse, le canonnier Bricard fut envoyé à l'armée d'Italie. On le trouve en 1797 dans le Milanais et le Montouan. Au mois d'avril 1798 sa compagnie quitta ce pays de fièvres, ce pays « extrêmement pernicieux pour les étrangers », et par Gênes et San Remo, par Menton, Nice et Cannes, par Fréjus et Aix, gagna Marseille où était sa demi-brigade. Elle devait prendre part à l'expédition d'Égypte. Les notes du *Journal* de Bricard sont sèches et sommaires ; mais on ne peut les négliger.

Le 16 avril 1798, il passe la nuit à Menton. « Je remarquai, dit-il, dans ce petit endroit quantité de belles femmes. »

Le 17 et 18, il est à Nice ; il se contente de dire que la ville est « assez jolie et assez commerçante ».

Il couche le 19 à Cannes et le 20, à Fréjus. « Nous avions, écrit-il, le plaisir de boire le vin à bon marché ; oranges, citrons et olives étaient en

abondance dans ces contrées, principalement dans le pays de Nice. »

Le 24, il est à Saint-Maximin, le 26 à Aix, le 27 à Marseille où il loge aux Allées. Quel cri de joie lui échappe ! Pour lui comme pour les Français du XVIIIe siècle, Marseille est une Capoue, une Sybaris : « Cette ville est pleine d'amusements. Je croyais renaître dans cette cité, depuis si longtemps que nous étions privés de voir la France, et par conséquent de vrais plaisirs. C'était avec peine qu'il fallait s'en éloigner, car la gaîté de Marseille, ses promenades, ses charmantes femmes rendaient notre séjour des plus agréables. »

(A suivre.) Arthur CHUQUET,
Membre de l'Institut.

LES PAYSAGES D'EUGÉNIE DE GUÉRIN

I

Lorsque nous nous rendons de Milhars au Cayla, nous avons l'impression de visiter des voisins de campagne. Bien que l'humble manoir soit toujours clos, il nous semble voir apparaître sur la terrasse Eugénie en sa robe de lustrine noire, l'excellente Mimi en cazenou de mousseline et M. de Guérin, poussif et rhumatisant ; Erembert, toujours en chasse, tire les perdreaux.

Malgré la pancarte qui, à la sortie de Cahuzac, indique en gros caractères aux touristes le château d'Eugénie de Guérin, les pèlerins émus du Cayla sont rares.

Longtemps, une prévention nous avait empêchés de nous y rendre.

« Vous aurez une déception, nous avait-on prévenus : Ce château est tout au plus une maison de pagès (1). Profané par les héritiers vous n'y trouverez aucun des objets qui composaient le décor intime du frère et de la sœur ; le site est languissant et à l'écart des grandes routes. »

La réception du remarquable et si consciencieux ouvrage que M. Emile Barthès vient de consacrer à la correspondance d'Eugénie de Guérin et de Louise de Bayne, nous a fait honte de notre négligence envers cette voisine qui continue de vivre avec une singulière intensité dans le souvenir de ses admirateurs et d'animer les lieux qu'elle habita.

Vingt-cinq kilomètres nous séparent du Cayla. Laissant sur notre gauche l'extraordinaire petite ville médiévale de Cordes, nous nous engageons à travers d'étroites et sinueuses vallées, et traversons, perchés au faîte des côteaux, des villages dont les vastes maisons carrées, aux pierres dorées et aux toits recouverts de tuiles romaines, sont en partie abandonnées. Sous un ciel ardent, au milieu d'une étendue déboisée, carrelée de vignes, Andillac surgit, humble hameau, jadis fortifié et renfermant des greniers et des cachettes pour mettre les denrées à l'abri des attaques des routiers ou des religionnaires. De l'ancienne église relevant au moyen âge du chapitre de Sainte-Cécile d'Albi et dans laquelle Eugénie de Guérin entendit si souvent la messe, il ne reste rien. Rebâtie à neuf en 1870, grâce à la générosité des guérinistes, elle est déjà lézardée comme la mairie et l'école. Contigu, le cimetière entouré d'une couronne de cyprès s'offre à nous comme un jardin ombreux et mélancolique. Nous y chercherions vainement la pauvre tombe où Eugénie fut déposée, le 2 juin 1848, et qui était ornée d'une petite croix de bois, peinte en blanc, arrondie aux angles, mais sans nom, sans date, et d'un médaillon en verre encadrant une couronne de perles. Ses restes contenus dans une misérable petite caisse vermoulue, et ceux de sa famille, furent réunis dans un caveau creusé près de l'église neuve que surmonte le monument élevé à la mémoire de Maurice « par les soins de sa veuve et de sa sœur Eugénie, après qu'il se fut éteint dans leurs bras ». Au-dessous, Caroline, l'épouse de dix-neuf ans, l'indienne à l'âme enfantine, avait fait graver : « Ici repose mon ami qui ne fut mon époux que huit mois. Adieu Pierre-Georges-Maurice de Guérin ». Lors des fêtes qui eurent lieu au Cayla, le 18 juillet 1912, un médaillon représentant le double profil du frère et de la sœur fut posé. Œuvre du sculpteur à qui l'on doit le médiocre monument de Jaurès à Carmaux, ce médaillon ne nous satisfait guère. Obéissant à la convention qui représente les grands hommes dans leur décrépitude, le statuaire n'a pas manqué de nous montrer un Maurice échappé de la « Chute des feuilles » de Millevoye :

« Un jeune poitrinaire à pas lents... »

En son regard noir de bel Abencérage qui surprit et inquiéta quelque peu les hôtes de la Chesnaye lorsqu'ils virent entrer le jeune Albigeois un soir d'hiver de l'année 1832, le feu du génie s'est éteint. Ce n'est plus que l'œil atone du mourant ; rien qui évoque pour nous l'amoureux de Louise de Bayne, le fougueux disciple de Lamennais, le poète du « Centaure ». Pour ce qui est d'Eugénie,

(1) Pagès, propriétaires paysans.

l'artiste n'avait, comme document, qu'un mauvais crayon. Cependant, bien qu'elle ne fût pas jolie, nous ne pouvons nous la représenter sous les apparences de cette matrone à la mâchoire épaisse, aux traits lourds, à l'expression placide. Nous y cherchons vainement l'esprit qui l'animait.

Malgré ces réserves, le tombeau ombragé par un laurier et deux cyprès, toujours verts, fiers et droits, symboles de ces âmes fraternelles, est profondément émouvant. Alentour, le cimetière négligé est bosselé par les fosses herbeuses des paysans. Combien cet enclos funèbre que le ciel éblouissant plafonne est différent des cimetières-jardins de Bretagne! Là-bas, sous la tristesse des nuages et parmi les hurlements du vent de mer, les hommes ont imaginé des paradis pleins de fleurs et de chants d'oiseaux, afin d'y reposer après leur dure existence; et les jeunes gens, penchés pieusement sur leurs défunts, semblent leur demander sans cesse les secrets de l'au-delà.

Ici, baignés dans la même lumière radieuse qui brille aux rivages méditerranéens, ces latins, à l'âme païenne, heureux du temps présent et insoucieux de l'éternité, négligent les trépassés.

Eugénie et Maurice dominent de toute la hauteur de leur spiritualité la campagne environnante où Bacchus mène son cortège de vendangeurs. Au moment de pénétrer dans l'église nous remarquons, au sommet de son clocher, les antennes de la téléphonie sans fil installée par le curé d'Andillac, jeune prêtre énergique et sportif, habillé en cow-boy, que nous apercevons sur la route conduisant une torpédo. Nous nous souvenons alors de ce passage du « Journal » où Eugénie écrivait à Maurice : « Notre nouveau curé nous est venu voir aujourd'hui. C'est un homme doux, riant, qui porte sur sa physionomie l'empreinte d'une belle âme... C'est le simple pasteur des âmes simples, tout plein de Dieu, et rien de plus. »

Nous avons, en pénétrant dans l'église emplie d'une lumière aveuglante, une pénible impression. Certes, tout y parle des Guérin, mais avec une insistance gênante. Le culte des Guérin, puisque le mot est admis, gagnerait à être plus discret... en ce lieu. De hideux vitraux qui semblent en décalcomanie représentent saint Eugène et saint Maurice; sur le vitrail central du chœur, le Cayla est reproduit au-dessus des armoiries. A côté du tableau, assez bon d'ailleurs — une Vierge mère de l'École espagnole offert à l'église par Maurice et sa femme à l'occasion de leur mariage — nous remarquons de lamentables toiles, ainsi celle donnée par la reine Marie-Amélie, à la prière d'Eugénie. D'immenses cartouches contenant des phrases extraites du « Journal » de celle que le clergé appelle « la Sainte d'Andillac » attirent désagréablement les regards.

Au sortir de l'église, dans la lumière splendide de cet après-midi d'automne, le paysage se ramasse, délicieux et tendre. A nos pieds une conque d'un vert frais où paissent des vaches lentes; en face, des coteaux pelés, dont les marnes étonnamment claires, blondes, chamois, apparaissent entre les nappes de pourpre et d'or des vignes. Sur leurs sommets des maisons d'un blanc chaleureux et des noyers cuivrés se silhouettent sur le ciel inexprimablement bleu; au-dessous, le sol maigre, dont le gris mauve se réchauffe de garance, est hérissé par des touffes de genévriers.

Nous suivons le chemin tortillard à forte pente que, chaque matin, Eugénie parcourait pour se rendre à la messe. Soudain, comme en un tableau de petit maître, intime, riant et bien composé, le Cayla surgit sur sa petite butte d'une trentaine de mètres de hauteur appelée plaisamment : « le Calvaire » par ses habitants. Il se présente sous l'aspect d'une maison rectangulaire d'une blancheur *dorée;* — cette épithète revient sans cesse sous notre plume, car dans cet admirable Languedoc, la lumière dore toute chose et donne une beauté singulière aux plus humbles paysages. Dépassant le toit à faible pente, une tourelle à charpente octogonale couverte de tuiles lui confère sa qualité de manoir; au-dessous, les prairies s'incurvent et se rejoignent au bord du « Sant-Ussou », bordé d'aulnes et de peupliers caressés par l'automne. Nous suivons le ruisseau aux talus couverts de menthe poivrée, d'iris, de viorne, de prêles graciles. A gauche, couronnant un coteau, une chênaie, la « garenne du nord », où le frère et la sœur aimaient se promener. Dans le chemin desservant la métairie, un char bleu vif rempli de betteraves, traîné par un couple de bœufs café-au-lait, est guidé par un jeune bouvier dont le beau torse se découvre dans la chemise de toile ouverte.

A ne lire que le « Journal » on se fait d'ordinaire une idée conventionnelle, ou plutôt « simplifiée » d'Eugénie de Guérin. Les plus belles pages n'y sont-elles pas trempées des larmes que lui fait répandre la mort de Maurice et imprégnées d'une austère résignation ? Aussi, nous étions-nous représenté Eugénie de Guérin sous l'aspect d'une dolente bretonne, aux yeux de ciel pâle, gémissant dans un sombre manoir, perdu au fond d'un paysage mouillé. Or, non seulement le Cayla n'est pas laid, mais le Cayla n'est pas triste : il se dégage de ce paysage fermé, mais intime et frais, un charme prenant. Même s'il n'était pas hanté par les ombres

du frère et de la sœur que nous imaginons errantes sur les élyséennes prairies arrosées par le Sant-Ussou et la source du Teoule, il nous plairait encore. En dehors de son côté poétique, cette propriété a une situation bien faite pour tenter un agriculteur; aussi conçoit-on que les Guérin, originaires du Rouergue, fixés depuis deux siècles dans la vallée de la Vère, aient abandonné leur castel de Verdun pour s'établir au Cayla. Il domine deux petites vallées qu'arrosent de gracieux ruisseaux; un cirque de collines calcaires le protège des vents. Contigus au mur du jardin, les bâtiments de la métairie sont groupés. Aussitôt après, le bois commence : à travers les troncs moussus des chênes, apparaissent, sous le ciel éthérisé, les collines vibrantes où les pampres étagent leurs festons éclatants.

C'est dans une grotte marine de la côte bretonne, non loin du Val de l'Arguenon, que Maurice de Guérin conçut l'idée de son Centaure. Ne le portait-il pas en lui depuis que ses yeux d'enfant s'étaient ouverts sur sa province natale gréco-latine, où l'on s'attend à voir danser les bacchantes et galoper les centaures échappés de la Grésigne (1) ?

La métairie et le manoir en calcaire où l'argent et l'or ont fusionné, luisent sous leurs toitures fanées couleur « tourterelle ». Joie des yeux pour un peintre que les accords de ces nuances à la fois si chaudes et si subtiles et que la distinction suprême de ces matériaux. Ici, la lumière ennoblit tout et les marnes les plus arides deviennent précieuses dans l'infinie dégradation de leurs teintes chaudes. Au premier plan, deux vieux chênes étendent leurs branches que l'automne épargne encore. Le portail franchi, nous nous trouvons dans la garenne des buis, au sol herbeux fleuri de crocus. Le manoir auquel le piédestal de la terrasse à balustres donnait une certaine allure, apparaît, sur son envers, petit et écrasé ; mais, éblouissement imprévu, deux ormes aux feuillages jaune d'or, jaillissent en bouquet d'artifice sur la verrière du ciel et reflètent du vermeil sur la tourelle et la petite porte basse que, tant de fois, Eugénie franchit. Dans des retraits ménagés parmi les buis, quelques bancs de bois pourrissent et l'on croit entendre comme un chuchotement de confidences. Plus loin, une colonne brisée en deux tronçons est couchée dans l'herbe.

Contournant le manoir, nous parvenons sur la terrasse. A cet instant, la voix d'un rossignol caché dans la chênaie, ce rossignol dont la voix scandait harmonieusement la prose limpide d'Eugénie, jaillit aussi pure et fraîche que le cristal de la source du Téoulé, et le chœur des cigales l'accompagne de vibrations qui semblent celles de la lumière elle-même. Devant nous, la vallée s'allonge : à droite, dans le bas-fond des chênes, tilleuls, frênes et vernis du Japon épanouissent leurs somptueuses verdures que le soleil, bas sur l'horizon, cerne d'or. De tous côtés, le regard est arrêté par les crêtes dénudées des claires collines et cependant, ce n'est pas triste. A droite, à gauche, des hameaux groupent leurs blanches maisons et forment un riant voisinage: Sept-Fons, Le Paussadou où les bergers allumaient des feux de « brouquilles », Lentin, et, au bord du ruisseau, le moulin de Fontès et celui de la Moulinasse dont Malric, le meunier, portait chaque semaine au marché de Gaillac, les lettres d'Eugénie à Louise de Bayne.

Ce paysage classique, plein de charme, est cependant fait de presque rien. Il était composé pour servir de cadre à quelque simple bonheur, pour abriter des êtres moyens. Taillé à la mesure de Joseph, d'Erembert, de Mimi de Guérin, Maurice s'en évade ; s'il en rêve comme d'un nid plein de douceur c'est pour venir s'y reposer quelques instants, non pour l'habiter. Caro s'y ennuie et Eugénie, afin de n'y point étouffer, tend sans cesse son regard vers le ciel afin d'y trouver ce que sa vie quotidienne, son « tous les jours » ne saurait lui donner. Sous un ciel du Nord, il nous semblerait banal et triste. Dans une région si riche en sites grandioses, somptueux, tourmentés, romantiques, ardents ou désolés, il nous frappe par sa quiétude, ses proportions harmonieuses et sa grâce bocagère. Peut-être ressemble-t-il à un vallon d'Arcadie, coupe de verdure creusée dans la roche aride, source cachée où les centaures et les nymphes viennent boire autour des bergers?...

Au milieu du pittoresque des constructions albigeoises, le Cayla se remarque par sa banalité. Les divers aménagements qu'il a subis lui ont enlevé son caractère et son âge. Sans doute fut-il construit dans le courant du XVIe siècle, lorsque les Guérin abandonnèrent leur castel de Verdun, aujourd'hui déchu au rang de métairie ; le toit de sa tourelle est nettement Louis XIII, mais sa façade aux ouvertures rectangulaires n'a aucun style. Il faut d'abord en accuser M. de Guérin qui, en 1837, entreprit de le transformer. Eugénie écrivait à son frère : « Notre Cayla est bien changé et change tous les jours. Tu ne verras plus le blanc pigeonnier de la côte ni la petite porte de la terrasse (sans doute cintrée), ni le corridor et le « fenestroun » où nous mesurions notre taille quand nous étions petits. Tout cela est disparu et fait place à de grandes croisées, à de grands salons. »

(1) Forêt monumentale voisine du Cayla.

Avec Eugénie regrettons ces bouleversements et replaçons de cœur avec elle les portes supprimées et la tourelle du colombier.

Les descendants d'Erembert, le seul des quatre Guérin qui fit souche, achevèrent les *embellissements* tant et si bien, qu'aujourd'hui, dans ce manoir sans âme, rien ne nous rappelle plus Eugénie et son frère. On ne pouvait, sous prétexte de piété envers ces deux êtres qui continuent, malgré tout, à demeurer les seuls hôtes réels du Cayla, laisser tomber la maison en ruine ; mais, tout en la rendant plus confortable, on aurait pu y maintenir cette atmosphère 1830 qui baignait la famille de Guérin. En 1912, Anatole Le Braz, décu comme nous par la visite des pièces, n'avait retrouvé Eugénie que dans la vieille cuisine enfumée où cette épistolière passait une partie de ses journées, écrivant au coin de l'âtre, lisant parfois Platon tout en surveillant la cuisson du dîner. Or, depuis, cette cuisine modernisée, cimentée, ripolinée, ne peut plus nous évoquer ces humbles existences de gentilshommes campagnards, vivant dans la familiarité de leurs serviteurs. Pendant que les servantes, filles de ferme plutôt que cuisinières ou chambrières, soignaient le bétail ou sarclaient le potager, Eugénie et Mimi préparaient les repas. C'est là que se confectionnaient les provisions du ménage : salaisons, saucissons, confits d'oies et de canards, base de la savoureuse cuisine languedocienne. Eugénie, elle-même, ne craignait pas de salir ses mains en descendant les « oules » grasses de suie ; — elle pensait alors à saint Bonaventure qui lavait la vaisselle de son couvent lorsqu'on vint lui porter le chapeau de cardinal. Écrasée sous ses poutres enfumées que l'on peut facilement toucher de la main, cette cuisine était pavée comme une église de grosses dalles bosselées. A gauche du foyer se trouvait le potager revêtu de carreaux bleus ; une horloge à poids, au cadran fleurdelysé, scandait lourdement les heures dans sa gaine de noyer. Au-dessus de l'évier flanqué de deux blatchi (seaux de cuivre) un vaisselier contenait les assiettes de faïence, les poteries jaunes de Giroussens, et les plats d'étain. Le long des murs, sur les étagères, les chaudrons de cuivre de toutes dimensions servant à la fonte des oies ou aux confitures, brillaient dans l'obscurité de la salle. Placée dans un angle, une dourne ou « bugadier » sorte de double cuvier en terre cuite où l'on « coulait » les lessives ; au centre, véritable autel familial, trônait la table, cette vieille table boiteuse, vermoulue, tailladée, où plus d'une fois, l'hiver, Eugénie, en compagnie des siens, prit son frugal repas composé de *Castagnes* rôties dans les cendres, de pommes de terre et d'une tranche de « mia » (1) grillé. Il s'en est fallu de peu que cette table vénérable ne fût jetée au feu ; reléguée sous un hangar, en attendant le bûcher, elle fut sauvée par les soins du maire de Gaillac, M. Jean Calvet, poète et guériniste fervent, et nous avons pu la voir, dans un coin de la cuisine, comme une parente pauvre, à côté de la belle table neuve qui en occupe le milieu.

Le style second empire et le style faubourg Saint-Antoine sévissent dans les autres pièces sans caractère. Seul, au premier étage, le vaste salon, avec son plafond à poutrelles peintes et ses boiseries du XVIIIe siècle, garde une certaine allure ; malheureusement une horrible cheminée flanquée de deux cariatides que M. de Guérin dut faire poser à son retour de l'émigration, fut encore agrémentée d'un lamentable bas-relief en plâtrerie représentant Eugénie et Maurice s'entretenant, en une pose affligée, sous le marronnier. Nous faut-il donc toujours nous représenter gémissants et moribonds, ces deux êtres pleins de vie et d'enthousiasme, qui, malgré leurs maux, éclataient en piquantes saillies, en traits malicieux, en rires frais? Sur le vieux billard lourd et barbare supporté par douze pieds tournés, du tilleul mis à sécher exhale sa suave odeur. Des fauteuils « renaissance » comme le comprenait le second empire, sont recouverts de tapisserie aux armes des Guérin. De la chambre de Maurice, il n'y a rien à dire... elle est désaffectée. La « chambrette » d'Eugénie a la prétention d'être demeurée intacte. Humble chambrette, pièce la plus exiguë et triste du manoir, qu'elle partage avec Mimi. C'est là pourtant qu'elle se réfugie lorsque les soins du ménage ne la retiennent pas à la cuisine, ou les visites, dans la grande salle. Il lui faut de « l'intime » ; cette petite pièce à l'écart des autres, loin des bruits de la métairie, des allées et venues des domestiques, est recueillie comme une chapelle. Rien, ici, qui puisse distraire le regard et, par conséquent, dissiper l'âme. De la toute petite fenêtre, ouverte dans le pignon, l'œil rencontre, à moins d'un jet de pierre, la muraille d'un coteau où ne croissent que quelques touffes de buis et de genévriers. La verte prairie, la ligne frissonnante des peupliers, le bois de la garenne, les vieux noyers de l'allée aux troncs d'argent cuirassés de mousse, les hameaux égaillés à la crête des collines, et, à cette époque si pleins de vie ; la vue des passants et des chars où s'amoncellent les gerbes d'or, lui sont cachés. Comme une balle qui rencontre un obstacle, l'âme d'Eugénie rebondit bien vite vers le ciel. Et c'est par ce qu'elle a sans cesse les

(1) Bouillie de maïs.

regards tournés là-haut, qu'elle s'écrie avec le poète Delille : « Que la terre est petite à qui la voit des cieux ! »

Cependant, Eugénie trouve à ce cadre austère une certaine poésie ; il suffit, pour la charmer, que la blanche lumière de la lune emplisse sa chambrette. N'a-t-elle pas, comme elle l'exprime à Maurice dans son « Journal », « la merveilleuse faculté de *voir*, si élevée, si étendue, si jouissante ». Elle s'attarde à écrire au clair de lune, au chant des grillons, au glouglou du ruisseau, à la voix du rossignol. Tout lui est sujet d'admiration. Elle s'enchante du petit paysage peint sur le papier et que le soleil levant rendait diaphane, transparent. Elle prie au chant des oiseaux : « Cet accompagnement me plaît, quoiqu'il me distraie un peu, je m'arrête pour l'écouter ; puis je reprends, pensant que les oiseaux et moi nous faisons nos cantiques à Dieu, et que ces petites créatures chantent peut-être mieux que moi ».

Cette rustique dont les vers faciles et médiocres n'ont aucune originalité, sait trouver en ses lettres des accents d'exquise et vraie poésie, jaillis spontanément de son cœur. En elle, les deux grandes sources de poésie, sont la nature et Dieu. Alors qu'à sa place tout autre jeune fille serait morte d'ennui ; ou bien absorbée par les soins ménagers, serait devenue, une épaisse campagnarde, Eugénie garde toute sa race, sa finesse, et trouve plaisir délicat en la moindre chose, parce que, parmi l'humanité aveugle, elle a le don de voir et de sentir.

Le papier gris et bleu au doux paysage a été remplacé par un simili Louis XVI d'un rose de bonbon. Le petit lit de noyer est-il bien celui qu'elle partageait avec Mimi, et sur lequel elle expira ? — Il nous semble plus 1860 que Restauration et bien étroit pour qu'on y puisse tenir deux ; — il n'a même pas conservé sa courtepointe d'indienne fleurie et, sans pudeur, il montre sa literie. Le miroir Louis XVI a sans doute reflété le visage d'Eugénie, visage sans beauté et sans grâce mais que le feu de l'esprit et toutes les nuances de la tendresse devaient rendre singulièrement émouvant ! Nous voulons croire que la petite table recouverte d'un vieux cachemire taché d'encre est celle-là même, où, chaque jour, la jeune fille se penchait et que c'est l'écritoire où elle plongeait sa plume ailée.

Le bordier chargé de faire visiter le manoir sort du tiroir où Eugénie rangeait son cahier et ses lettres un moderne *registre de commerce*. Et sur les pages où nous lisons en gros caractères : « Doit et Avoir », nous traçons quelques lignes émues.

Sur la terrasse, il nous semble que les ombres du frère et de la sœur chassées de leur demeure par l'incompréhension des vivants, nous accueillent Lorsque nous comparons ces êtres d'élite à leurs parents, excellents et bornés, et à leurs descendants, ils nous paraissent un accident extraordinaire. Le génie n'est-il pas un phénomène presque monstrueux, dans une famille ? Qui donc l'a préparé ? Ces obscures générations, dont parle Renan, et sans doute nécessaires à l'accomplissement d'un homme supérieur... Après lui, les siens, presque toujours indignes, n'en héritent pas ; ce sont les frères et les sœurs spirituels, les amis inconnus perdus dans la foule qui en reçoivent avec reconnaissance le glorieux héritage. Et parce que nous nous sentons de ces frères spirituels, nous éprouvons réellement l'impression d'avoir rendu visite à Maurice et à Eugénie de Guérin.

... Débordant les balustres de brique de la terrasse, un figuier poussé dans la muraille tend vers nous ses branches flexueuses chargées de figues noires comme les baies du sureau, à la chair rouge comme le sang ; et dans un élan d'affection et de sympathie véritables, cueillant les fruits savoureux à la fois frais et sucrés comme le miel, nous les mangeons en communion avec les « seuls » hôtes du Cayla.

Sur le ciel d'un bleu vermeil, nous suivons le vol des pigeons qui deviennent d'or ou d'ombre suivant la palpitation de leurs ailes, et nous voulons voir en eux la gracieuse image d'Eugénie dont l'âme tour à tour s'ensoleillait ou s'assombrissait, mais ne perdait jamais de vue le ciel !

II

Nous n'avons pas la prétention, après tant de guérinistes fervents, d'étudier Eugénie de Guérin ; nous voulons seulement, dans ces pages, la situer dans les paysages où elle vécut, aima et souffrit. Il nous semble qu'ainsi, on la comprendra mieux et que ses lettres à Louise de Bayne dont nous devons la parfaite édition à M. Emile Barthès, seront mieux mises en leur vraie lumière, cette lumière méridionale, si belle et si chaude, et dont l'âme d'Eugénie fut souvent ensoleillée.

Nous n'en doutons pas, la publication de cette correspondance inédite ranimera la ferveur de ses admirateurs. Il nous semble cependant que ces lettres intéresseront surtout les Albigeois. Véritable gazette de la société légitimiste du Tarn, elles apportent une précieuse contribution à l'histoire locale sous la Restauration et le règne de l'abhorré « Philippe ». Un Balzac, compatriote des Guérin, par son père, puisque les Balzac habitaient sur les rives du Viaur, aux confins du Rouergue et du Tarn, de ces matériaux précieux

eût édifié sa *Comédie Humaine* ; sous la plume d'Eugénie, ce ne sont que rapides croquis, souvent moins encore, quelques traits ironiques soulignant un personnage. La touche en est toujours légère et la charité chrétienne en tempère la malice. Les descriptions sont inutiles, elle ne présente pas des inconnus ; cette petite société d'Albi, de l'Isle ou de Gaillac où elle continue de fréquenter est familière à Louise de Bayne ; pas davantage, et sans doute pour les mêmes raisons, on ne saurait trouver sous sa plume la description des lieux. Cela nous déçoit un peu ; nous aimerions être aussi bien renseignés sur le cadre dans lequel cette société désuète évolue que sur les toilettes des dames d'Huteau, de Paulo, de Combettes et de Sainte-Colombe qui, pendant le Carnaval, se réunissaient à Gaillac pour danser, jouer des charades, et tirer des loteries. Nous restons rêveurs devant Mme Élisa Lacombe « masquée d'un grand chapeau blanc écrasé d'un faisceau de plume qui ne lui écrasait pas le nez, jupon jaune, corsage de satin bleu ». Pour assister à ces soirées où, malgré sa piété, elle ne peut s'empêcher de trouver un certain plaisir, Mlle de Guérin porte une robe d'alépine verte, une pèlerine en mousseline à pointe de tulle, des bracelets offerts par Louise de Bayne, une coque de cheveux avec un nœud noir et un grand peigne.

Pendant ces séjours à la ville, Eugénie fréquente l'église, les chapelles et les salons. Il est regrettable qu'elle ne nous ait pas laissé la physionomie d'Albi et de Gaillac avant que l'industrie et la vie moderne ne les aient modifiées. On ne se douterait guère qu'à cette époque Gaillac fut un petit centre aristocratique où les familles légitimistes vivaient aussi murées dans leurs préjugés que si la Révolution de 89 n'avait pas eu lieu, et sans attache avec une population qui, dès le XIIe siècle, avait su se faire octroyer des franchises et des chartes communales, ainsi que la remarquable histoire de Gaillac de M. de Lacger, nous l'apprend. C'est aujourd'hui une sous-préfecture prospère d'une région de vignobles au cru fameux, ce vin du Coq, mousseux, léger, aussi doré que le soleil et sucré que les raisins.

Le quartier Saint-Michel où habitaient les deux amies, dédaigné des fonctionnaires et des commerçants, n'a guère changé ; un air d'abandon sied à la mélancolie de ses beaux hôtels fermés. Les barriques de vin de la coopérative installée dans les caves de l'ancienne Abbaye ne sont pas une profanation : ce sont les Bénédictins qui, dès le Xe siècle, plantèrent sur les coteaux des vignobles dont le vin célèbre au moyen âge, était expédié en Angleterre. Alors que les bâtiments claustraux ont été détruits, les belles caves voûtées du XIIIe siècle subsistent ainsi que la tour dominant le Tarn, et d'où furent précipités les prisonniers protestants que les Gaillacois, montés dans des barques, empêchaient de se sauver en leur coupant les mains à coup de « pigasses » (haches) d'où le surnom de « pigassous » donné aux habitants, et improprement appliqué, en 1830, aux libéraux.

L'église en brique d'aspect délabré, ne conserve de l'époque de sa fondation que le portail et le chœur romans ; la nef fut rebâtie aux XVe et XVIe siècles. Malgré son manque d'unité, elle n'est pas sans beauté, aussi doit-on déplorer la profusion de hideuses statues qui la déshonorent. Déjà, le XVIIIe siècle qui, trop souvent, au point de vue religieux manqua de goût et traita les églises en boudoirs, l'avait affligée d'un autel rococo flanqué d'anges androgynes, presque lascifs, et d'angelots aussi potelés que des amours de Boucher. Le monument aux morts, certainement l'un des plus ridicules de toute la France, en achève la profanation. Qu'on se figure, au-dessus du maître-autel et masquant le beau chœur roman, une énorme croix de bois supportant un christ couronné, accoutré en roi de théâtre, incliné vers un poilu, parmi un vol d'anges dont les ailes semblent appartenir aux oies gavées du Languedoc...

La place que l'on a pieusement nommée « Eugénie de Guérin » parce que pendant ses séjours à Gaillac, la jeune fille descendait à l'hôtel de son oncle Albenque, aujourd'hui devenu « le pensionnat Eugénie de Guérin », est pleine de charme dans sa vétusté et son abandon. Lorsque, chaque matin, elle la traversait pour se rendre à la messe, elle apercevait, au premier plan, la fontaine dont l'eau sanglote doucement dans la vasque de pierre verdie, à l'abri des vieux acacias ; à travers leurs branches légères apparaissaient l'église Saint-Michel en briques fanées, d'une garance pâle, le porche latéral et l'abside romane ; contigu, l'hôtel de Paulo où résidait le père de Louise de Bayne, alors sous-préfet de Gaillac, se dérobait derrière un haut mur d'où débordent aujourd'hui des rosiers et des pampres négligés. Chaque jour, Eugénie en franchissait le seuil pour embrasser son amie. En face l'église, le bel hôtel d'Yversen a clos ses hautes persiennes sur les fastes passés et semble vouloir ignorer la société de vignerons et de marchands qui trône dans Gaillac ; le marronnier de sa terrasse fait pleuvoir l'inutile splendeur de ses feuilles cuivrées sur les balustres roses. De l'autre côté du pont, d'humbles maisons enchantent le regard avec leurs façades crépies saumon et ocre, leurs volets verts comme les feuilles du nénuphar et leurs treilles d'or courant sous l'avancée des toits en tuiles couleur de vieilles noix.

Au delà de l'ancienne Abbaye, l'hôtel d'Huteau

abritait la grâce de ses bâtiments en briques du XVIIe siècle sous les frondaisons de son parc descendant jusqu'à la rivière. Devenu jardin public, c'est là que doit s'élever le monument de Maurice et d'Eugénie de Guérin. On ne peut rêver plus délicieux emplacement que celui choisi par le maire-poète de Gaillac. Sous la terrasse, dans un retrait en demi-lune, la voix pure d'une fontaine se mêle aux frémissements des feuillages et son eau s'écoule dans les bassins entourés de buis. Redoutons que le statuaire chargé de perpétuer dans le marbre le souvenir du frère et de la sœur n'attente à la beauté et à l'harmonie de ce jardin charmant. Espérons aussi que, lorsque la nuit rendra le parc au silence et à la solitude, l'ombre irritée de Mme d'Huteau ne vienne pas reprocher à Eugénie ses railleries sur « son grand cœur »...

La Révolution de juillet devait arracher la charmante Louise de Bayne à ce petit monde de Gaillac. Son père, révoqué, et craignant des troubles, s'empresse de se mettre à l'abri avec ses filles dans son château de Rayssac, perdu dans le beau massif montagneux du Castrais. Désormais elle ne quittera guère ses « montagnes », où elle vit sous la garde de sa sœur aînée, la chanoinesse Pulchérie. Aussi conçoit-on que sa correspondance avec Eugénie de Guérin ait été pour elle un adoucissement à sa solitude. Loin d'être résignée comme sa pieuse amie à l'austérité d'une existence campagnarde, cette mondaine, jolie, spirituelle, enjouée, tour à tour de feu et de glace pour Dieu, mais surtout avide de mordre au fruit de l'amour, se morfond. Cependant, elle dédaigne Maurice de Guérin, poète inconnu, pauvre et maladif. Il lui faut de l'argent pour mener grand train. Malgré sa figure à la Goya, son esprit et son charme piquant, elle attendra la trentaine pour épouser Max de Tonnac, colon et magistrat en Algérie ; son bonheur sera de courte durée ; anémiée par le climat, elle meurt après quatre ans de mariage.

La révolution de juillet était d'autant plus un attentat à l'ordre de l'univers pour Eugénie de Guérin qu'elle la lésait personnellement ; son frère Erembert, vérificateur des poids et mesures à Gaillac, fut révoqué, ce dont ce gros paresseux dut être enchanté, et son père donna sa démission de maire d'Andillac après que la population eut obligé les Guérin à ôter de leur banc d'église, la fleur de lys ! Enfin, c'est la séparation d'avec Louise de Bayne et la division en deux camps d'une société où les relations entre légitimistes et orléanistes deviennent difficiles. Aussi écrit-elle à son amie qu'elle considère comme une innocente victime de « Philippe » : « Dieu est las de la France ! Elle est si coupable, si corrompue. Maudit Paris ! Je le déteste. C'est de là d'où vient tout le mal, c'est la tête de l'hydre. Quelqu'autre Hercule ne pourra-t-il pas naître pour la couper? » La chrétienne touchée dans ses intérêts en arrive à invoquer un héros païen sauveur.

Son indignation se calme vite, car elle ajoute tout aussitôt : « J'aime toujours les bêtes, mais je n'en ai maintenant que des plus bêtes. Si vous voulez peupler votre volière de dindons, j'en aurais à vous offrir, mais vous ne les aimez qu'à la broche, etc. »

Malgré la difficulté des communications et la pauvreté des Guérin qui les prive de voiture, Eugénie se déplace volontiers. Elle n'hésite pas à parcourir à cheval plusieurs lieues dans les chemins montagneux de Rayssac. Chaque samedi, lorsqu'elle se rendait à pied à Cahuzac trouver son « père débrouilleur » — ainsi appelle-t-elle son confesseur, qui tient une grande place dans sa vie — elle apercevait, par les temps clairs, le Pioch Gardy, pic couronné de noirs sapins dominant la demeure de son amie. Sensible à la grâce des fleurs, au chant des oiseaux, au charme des saisons, elle se montre indifférente à l'art et à l'architecture. Elle n'a que sarcasmes pour cette extraordinaire Cordes.

« Je sors de Sodome et de Gomorrhe, écrit-elle, je ne sais quel nom donner à ce coin d'enfer que j'ai habité huit jours ». Ces descendants des vieux Cathares persécutés par Simon de Montfort sont libéraux et osent accueillir le Saint-Simonisme. Ne sont-ils pas capables de tout? N'ont-ils pas, naguère, précipité dans un puits profond de 100 mètres trois saints missionnaires — lisons inquisiteurs — venus instrumenter contre eux? (1)

Elle n'a pas un regard pour cette bastide fondée par Raymond VII de Toulouse afin de servir de lieu de refuge aux hérétiques chassés de leurs villages dévastés par les Croisés, et qui, au sommet de son pech en pin de sucre dominant la pittoresque vallée du Cérou, nous offre d'admirables maisons des XIIIe et XIVe siècles. Cette aimable population lui fait horreur... Nous partageons son enthousiasme pour l'Isle-sur-Tarn qu'elle qualifie de « petit paradis ». Non seulement ses amies de Lisle la fêtent mais sont d'une piété édifiante : Antoinette de Boisset a une figure d'ange et les jeunes gens ressemblent à saint Louis de Gonzague. Elle ne nous parle pas du charme de la place bordée de maisons à arcades formant des cloîtres roses et ombragée par les platanes et les marronniers. Peut-être habitait-elle, au-dessus du Tarn, le

(1) M. Portal dans son intéressante « Histoire de Cordes » a démontré la fausseté de cette légende.

Palais de l'Édit (1). Comment ses yeux de poète n'ont-ils pas été éblouis par la vision adorable de ce vieil hôtel saumoné sur lequel l'ombre d'un cèdre bleu se pose et palpite comme un oiseau? Dans l'encadrement des pins parasols et des cyprès de bronze, le clocher roman de l'église détache tendrement sur l'azur du ciel l'arête de ses briques roses. N'aimait-elle pas s'accouder sur la terrasse, et, penchée sur la rivière, voir les lianes y baigner leurs longues chevelures et s'emmêler aux branches des ormeaux et des saules?

Albi l'enchante parce qu'elle y suit un jubilé. « Instructions, prières, bénédictions pleuvent sans cesse et de tous côtés sur mon âme. Quel bonheur si cela devait durer toujours; si, une fois entrée dans une église on pouvait n'en plus sortir! Volontiers je me rangerais dans une niche à côté de ces statues qui entourent le grand chœur. C'est bonheur vraiment que de prier dans ces grandes maisons de Dieu, où il semble que la dévotion s'agrandit. Là, tout porte au recueillement, la vue des murs, des pavés, des personnes pieuses; enfin, ma chère, il semble que notre âme est là chez elle, qu'elle respire son air, car l'air du monde n'est pas le sien, quoi qu'on dise ».

Elle ne semble pas avoir senti combien Albi est une ville ardente, passionnée, et que son église — forteresse élevée à la gloire du Dieu unique avec les biens confisqués aux dualistes — porte l'empreinte des religions de la Perse et de la Chaldée. Indifférente à l'admirable statuaire bourguignonne du jubé et aux peintures des voûtes, qui, comme l'âme de Maurice, mêlent dans leurs riches harmonies le paganisme et le christianisme, Eugénie concentre son attention sur Monseigneur célébrant la messe. Elle se hâte de faire part de sa joie à Louise de Bayne :

« Tout s'est fait simplement mais si saintement que je crois sortir du ciel. Monseigneur est ravissant à l'autel, et dans toutes ses fonctions. »

Ah! que voilà bien le cri d'une pauvre fille privée d'amour!

De la place aux Herbes où elle descendait chez son cousin Mathieu, elle n'avait que quelques pas à faire pour contempler la grandiose vision de la cathédrale et de la Berbie, forteresses de briques, prodigieux ensemble de tourelles jaillissantes, sveltes comme des colonnes, d'étroites ogives, de plein-cintres, de murs crénelés, précieux camaieu rouge tacheté de grenat, de rose et d'argent, qui, suivant les heures, s'avivait dans la lumière ou se fanait délicieusement. Lorsqu'elle se rendait à la messe, la cathédrale, aux premiers rayons du soleil, semblait un espalier de roses. C'était l'époque où, dans la cour du palais Comtal, résidence de ce « ravissant Monseigneur », le marronnier mettait la note fraîche de ses fleurs dans la gamme chaleureuse des briques carminées. Si elle traversait au soleil couchant le Tarn limoneux bordé de vieux logis à hourdis saignant sous leurs crépis écorchés, et la Berbie où errent sans jamais se rencontrer, — car elles n'auraient pu se comprendre — les ombres de Bernard Délicieux et du Cardinal de Bernis, les combles et le clocher de Sainte-Cécile brûlaient comme un brasier.

Eugénie de Guérin écoute trop attentivement M. Roques développer ce thème : « C'est la justice qui élève les nations, c'est le péché qui rend les peuples malheureux » pour admirer la voûte de la cathédrale. Sur un fond bleu qui, suivant l'intensité de la lumière est bleu de roi, de mer ou d'azur, se déploient les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Dans les voussures, parmi les attributs païens, les saints et les martyrs témoignent des vertus qu'ils pratiquèrent : saint Martin, superbe et élégant cavalier, sur son cheval blanc, partage de son épée son manteau de pourpre, saint Roch, en pèlerin, sainte Barbara enfermée dans une tour guère plus haute qu'elle. Mais tout converge vers Cécile : les saintes aux jolis noms lui font escorte : les pures comme Clara, Agnès, Colombe ou Carrissime; et les ardentes pécheresses, Madeleine, Marie l'Égyptienne et Thaïs. C'est elle, la musicienne qui, de ses doigts prestigieux, fait naître la féerique cathédrale toute baignée d'une atmosphère somptueuse, païenne « orientale ».

Mais pour Eugénie, dont la vie intérieure est si riche, qu'importe cette prodigieuse œuvre d'art. Elle écrit à son amie : « Je retrouve presque la cathédrale à Andillac et même dans ma chambrette. Le bon Dieu est partout, et cette pensée me fait trouver tous les lieux semblables. »

On dirait qu'en dehors du Cayla, elle ne possède plus le don merveilleux de voir!...

***

Pauvre Eugénie, combien avec ses pieuses effusions, son « père débrouilleur » et sa robe d'alépine verte, elle semblerait démodée à nos bachelières sportives, hardies, réalistes et pour qui la méditation et le rêve sont choses inconnues... D'Eugénie de Guérin à Mlle de Pléneuf, championne animale des « trois huit », tout un monde a vécu. Nos grand'mères arrosaient de leurs larmes le *Journal* d'Eugénie; aujourd'hui, les jeunes filles en ignorent peut-être même l'existence.

(1) Ainsi nommé parce qu'après l'édit de Lavaur, Protestants et Catholiques y tenaient une chambre de justice.

Nous nous demandons si le monument dont son compatriote M. E. Barthès vient de commencer l'édification, ajoutera à sa gloire? Ces lettres prépresentées avec un très grand luxe d'annotations témoignent des dons réels de la jeune fille, de cette facilité que ses admirateurs ont voulu, à tort, opposer aux scrupules d'artiste de Maurice pâlissant sur ses phrases, de cette simplicité, et surtout de ce rare bonheur d'expression qui, tout en dénotant la fille de bonne race, leur laisse un savoureux goût de terroir. Mais ces choses charmantes qui reviennent sous sa plume avec abondance sont noyées dans une foule de menus détails n'offrant pas le moindre intérêt et la fréquence de ses protestations d'amitié et la longueur de ses pieuses exhortations nous font quelquefois l'effet d'un robinet d'eau tiède... Si son cœur est délicieux, son intelligence s'avère médiocre ; ignorante et pétrie de préjugés, elle accepte sans la moindre hésitation tout ce qu'il est bon de croire ! Les fruits de l'arbre de la science ne l'ont jamais tentée ; aucune curiosité ne la porte vers les œuvres de l'esprit et elle se garde des romans comme du choléra. En vain chercherait-on une opinion personnelle en ses jugements présomptueux qui ne sont que le reflet de ceux de son entourage. Après s'être enthousiasmée avec Maurice, pour Lamennais, elle abandonne le chêne breton foudroyé par Rome et aucune pitié ne tempère sa réprobation.

On s'étonne de trouver sous la plume de cette chrétienne, de cette sensible jeune fille qui soignait les tourterelles blessées, des phrases comme celles-ci: « Nous avons visité le parc d'artillerie de Toulouse qui est beau à voir. Il y avait un tas de bombes qu'on destine à Alger. Vraiment il y entrerait un soldat dans chacune. Je leur ai souhaité de faire un bon voyage et beaucoup de mal. Savez-vous que ces bombes pourraient nous valoir de beaux cachemires des Indes. Pauvres Algériennes, nous allons être parées à vos dépens et même au nôtre, car sûrement chaque châle coûtera bien un soldat. »

Lorsque son cousin de Roquefeuille, planteur à Bourbon, est ruiné par la révolte des noirs, elle n'a aucun mot de réprobation contre l'esclavage.

Nous n'oserions affirmer avec M. Louis de Lacger, arrière-petit-fils de cette Mme d'Yversen chez laquelle les de Guérin fréquentaient à Gaillac, qu'Eugénie « est plus haute que l'amour, trop pure, trop déliée, trop éthérée pour accepter le joug et subir la tyrannie de la passion ». Elle ne livre pas le secret de son cœur à Louise de Bayne et nous nous demandons si, malgré sa sincérité, elle n'a pas une certaine coquetterie jointe à beaucoup d'orgueil? Pauvre, sans agrément de visage et de tournure, elle comprend que d'être de bonne maison et d'avoir de l'esprit ne valent pas grosse dot et jolie figure ; ne serait-ce pas une faiblesse qu'en montrer du dépit ou des regrets? Cette résignation ne se dément-elle jamais? Ses accents les plus vrais, les plus sincères, nous les trouvons dans son *Journal*, lorsqu'après la mort de Maurice, elle écrit pour elle seule : « Qu'il tonne, qu'il passe des torrents d'eau et de vent ! Je voudrais du bruit, des secousses tout ce qui n'est pas ce calme affaissant ». Et un peu plus loin, le doute ne l'effleure-t-il pas, lorsqu'elle s'écrie : « L'âme qui vous est unie, qu'a-t-elle à craindre? Ne vous aimerais-je pas, mon Dieu, unique et véritable et éternel amour?... Il me semble que je vous aime, comme disait le timide Pierre, mais pas comme Jean qui s'endormait sur votre cœur. Divin repos qui me manque ! Que vais-je chercher dans les créatures? Me faire un oreiller d'une poitrine humaine? hélas ! j'ai vu comme la mort nous l'ôte. Plutôt m'appuyer, Jésus, sur votre couronne d'épines.

En lisant ces phrases dont les lettres à Louise de Bayne ne nous donnent pas l'équivalent, n'a-t-on pas, plutôt, l'impression que ce n'est pas Eugénie qui a dédaigné l'amour, mais que c'est l'amour qui s'est dérobé. Aussi, de toutes ses forces se raccroche-t-elle à Dieu et comme elle ne veut pas mourir sans amour, elle se tourne vers l'amour divin, seul véritable.

... Dans la lumière exquise de cette journée d'automne, nous quittons le Cayla. La campagne déploie la féerie de ses coteaux où ruissellent l'or et la pourpre des vignes vendangées. Des pins parasols et des cyprès se silhouettent avec la noblesse et la beauté des statues antiques, et, sur la route blanche, des jeunes gens, les bras teints du sang des grappes, passent en chantant. Une allégresse indicible baigne les êtres et les choses, la joie de vivre est partout répandue, et nous pensons que si les circonstances s'étaient montrées favorables à Eugénie de Guérin, cette Albigeoise aurait peut-être cherché sa joie dans les créatures?

Claire et Charles GÉNIAUX.

POÈME

L'ADIEU DES ANCIENS

Comme ils sont loin déjà des rêves de nos fils !
Jadis, après les longs jours chauds, au temps des lys,
A l'heure où le repas rassemblait les familles
A la fraîcheur du soir, sous les dais des charmilles,
Nos pères, s'absentant parfois des entretiens,
Se souvenaient encor des Poètes anciens...
Nos fils, eux, d'un esprit un peu moins chimérique,
Diront le prix des blés que mûrit l'Amérique.
Ou le Krach qui fondit, brusque comme un condor,
Sur l'avide troupeau de banquiers gavés d'or...
Ils sauront la valeur des modernes golcondes,
Les flux et les reflux des grands marchés du monde,
Les cours des grains et les horaires des bateaux,
Et les départs hurlants des transcontinentaux...

Nous autres cependant que le vieux rêve berce,
Entendant susurrer dans les carrés l'averse
Très douce qu'y répand l'inlassable arrosoir
Qu'un vague jardinier promène dans le soir,
Nous songerons au temps voilé de notre enfance
Et nos cœurs s'épandront, pleins d'un regret immense...
Pourtant ce sera bien l'ancien jardin... L'été
Dispensera ses fleurs et sa sérénité ;
Le treuil du puits avait cette plainte rouillée
Jadis et l'on sentait la même odeur mouillée
Se lever sur les pas d'un vague jardinier...
Mais vous n'êtes plus là, vous qu'au siècle dernier
Les hommes d'aujourd'hui tout jeunes alors virent
Sous des bosquets assis, ô vous dont ils suivirent
Les gestes dans la nuit tombante et tiède, ô vous
Qui, parfois, au milieu des propos les plus fous,
Jetiez ces fleurs d'esprit, d'éloquence et de grâce,
Les Rythmes de Lucain, de Virgile et d'Horace...
Soirs d'autrefois ! beaux soirs qu'on ne connaîtra plus,
Où, tandis qu'on parlait des derniers livres lus,
Les cigares piquaient l'ombre de points de braise,
Où les rires sonnaient bien clairs — à la française !
Soirs calmes — ah ! si loin de nos lourds soirs fiévreux !
Soirs légers, si gaiement délicats quand, heureux
De savourer un vin capiteux que la tonne
Gardait en souvenir d'un très lointain automne,
On ne savait plus trop, en face du ciel pur,
Si la lune éclairait la France, ou bien Tibur...

Ainsi vous nous quittez, ô douce troupe ailée,
Chœur sacré dont les voix déjà semblent voilées
Enchanteurs de jadis, frères cadets des dieux,
Chers poètes anciens aimés de nos aïeux !
Adieu ! Mais se peut-il cependant que s'oublie
La plainte de celui qui pleura sur Délie,
Le cri que sur le monde un Lucrèce a jeté ?
Se peut-il que, plus tard, dans quelque soir d'été,
Pâle et vieilli parmi de mourantes lumières,
L'un de nous, ressaisi par ses amours premières,
Ne délaisse un instant les beaux groupes joyeux
Pour écouter encor, des larmes plein les yeux,
Au milieu des vergers où la brise se joue,
Un vague écho des chants du Cygne de Mantoue ?

Joseph-Emile POIRIER.

LE CHANT DU SOUVENIR

(Nouvelle)

Aux jours d'autrefois, quand je n'avais ni moustache, ni soucis, j'allais, la nuit, avec d'autres garçons de mon âge, dans la prairie de la Moldova, pour y faire paître les chevaux. Il y avait là un endroit appelé le Coin de Grumeza ; c'est là que nous lâchions les chevaux ; nous entendions sonner leurs entraves ; nous les entendions s'éloigner et se rapprocher petit à petit. Pour nous, nous allumions un feu de brindilles et nous bavardions près des charbons. Puis, vers le tard, nous nous couchions sur le dos, en regardant silencieusement les étoiles, tandis que deux d'entre nous demeuraient de garde, assis, rougis par la flamme, à moitié endormis.

Alors, la terre portait d'autres hommes ; par le monde couraient des contes et des histoires oubliés aujourd'hui ; tout cela a péri avec les hommes de ce temps-là. Ainsi, je me rappelle, entre autres choses, qu'une fois, vers l'automne, des bergers descendirent de la montagne... L'un d'eux avait l'habitude de venir, avec deux chevaux, passer la nuit près de nous, au coin de Grumeza. Il restait près de notre feu, parlait avec nous, nous interrogeait sur les gens du village et sur d'autres sujets, nous racontait une histoire ; puis, quand l'étoile du matin apparaissait à l'Orient, il remontait à cheval, pour regagner son parc à moutons, dans des vallées, de l'autre côté de l'étang.

Cet homme avait environ quarante ans. Il avait des sourcils farouches, une moustache épaisse et noire et il y avait dans sa voix quelque chose de doux et de concentré. Nous l'appelions « grand-frère Michel », et il nous était très cher. Il contait avec agrément des aventures d'autrefois et ses récits nous laissaient toujours au cœur comme un voile de tristesse. C'était aussi un homme solidement bâti, avec un cou musculeux — d'un coup de poing, il aurait assommé un taureau — mais, quand il contait, il avait une certaine douceur dans le regard et sa voix paraissait un écho des tristes événements d'autrefois.

Une nuit sans vent, au feuillage immobile dentelé sur le ciel ; il n'y avait pas de lune ; les étoiles emplissaient l'éther ; la Moldova décrivait doucement ses méandres à quelque distance de nous et des lumières d'or se jouaient à la surface tremblante de l'eau. Frère Michel était venu plus tôt ce soir-là, avait lâché ses chevaux et il était

couché sur le flanc, songeur, ayant, semblait-il, un poids sur le cœur.

Nous étions, nous, cinq jeunes gens, enveloppés dans nos colocs et nos manteaux, allongés sur le ventre. De temps à autre, le feu se ravivait et éclairait l'un de nous ; puis, les sursauts de la flamme se modifiaient, laissaient celui-là dans l'ombre, en découvraient un autre, tête levée, yeux brillants.

« Grand frère Michel, dit l'un, qu'avez-vous ce soir ? Vous paraissez ne pas être dans votre assiette !

— « Je n'ai rien, mon garçon, répondit grand frère Michel. Je songe, moi aussi... Chaque homme a une heure dans sa vie où il songe au temps passé, avec le sentiment que près de lui s'ouvre une tombe. »

Nous ne comprenions pas très bien grand frère Michel. Parfois, il prononçait des paroles de ce genre, pénibles. Nous nous tûmes. Nous le regardions seulement avec insistance. Ses yeux semblaient regarder en lui-même et, de temps en temps, ils avaient un éclat fugitif, comme la lueur de l'eau.

« Et puis, mes garçons, dit-il tout à coup, voici venir octobre et l'époque de nos déplacements. Quant à revenir par ici, qui sait même si nous y reviendrons. Je songe que toute ma vie, je la passe en exil. Il y a d'autres lieux que je quitte sans regrets, mais celui-ci, je le regrette, car j'y ai vécu dans ma jeunesse. »

Nous nous sommes sentis émus et étonnés à cette parole ; mais pour parler, personne ne parla ; nous comprenions que grand frère Michel avait encore à nous raconter quelque chose ; sa voix était profonde et chargée de souvenirs. Dans le silence nocturne, un vol d'oiseaux noirs passa avec un bruissement au-dessus des arbres. L'un d'eux lâcha un appel, semblable à une plainte tremblante. Frère Michel leva les yeux, puis, il se mit à parler doucement, en baissant la voix.

« Ce sont des oiseaux migrateurs ».

Je ne sais pourquoi, je me sentis le cœur troublé, les oiseaux en exil avaient laissé sur leur passage comme un frisson dans la nuit.

Après un silence, je dis :

« C'est pour cela que vous nous interrogez sur nombre d'habitants du village, grand frère Michel. Beaucoup doivent être connus de vous, si vous avez vécu, vous aussi, parmi nous. »

— « J'en connais, comment donc ! mais beaucoup ne sont plus...

Je voulais encore l'interroger, lui demander pourquoi il n'était pas allé au village voir ses connaissances, mais je m'arrêtai. Frère Michel était un homme à part ; dans sa vie, je n'en avais pas vu beaucoup de son espèce ; mais il ne nous était pas donné, à nous, de connaître ce qu'il ne disait pas. Je me contentai de le regarder et d'attendre, car il regardait fixement le feu et se rappelait quelque chose.

« Ici, au delà de l'étang, sur la rive opposée, par où je descends avec mes chevaux, commença-t-il lentement, il y a une tombe, mes enfants... Autrefois, il y avait une croix de bois, mais le temps l'a démolie. Quand je passai par là pour la première fois cette année, je m'arrêtai pour la chercher : je pensais que l'eau avait rongé la rive, mais j'ai vu qu'elle n'était pas montée jusqu'aux ossements qui se trouvaient ensevelis là. Ils pourront dormir en paix longtemps encore.

« Maintenant personne ne sait plus rien de cette tombe ; vous-mêmes vous êtes passés souvent auprès, tout en criant, sans savoir que là est enterrée Irène, la fille du chantre de notre village... Et voici l'histoire de la tombe... Il y avait ici, dans le village de Dumbraveni, un chantre Callistrate, un homme grand, grand, avec des moustaches pendantes, comme des poignées de chanvre. Il avait une vieille toute ratatinée, qui, toute la journée, bavardait extrêmement, la mauvaise femme ! Dans leur maison était née et avait grandi comme une fleur, mes enfants, cette Irène dont je vous parle... Il y avait alors, régnant sur le village et sur la terre, un riche boyard ; son intendant était Georges Alvanit, un homme qui n'était pas du pays, qui était rude, mais beau.

« De l'autre côté, au delà de l'étang, dans les collines où paissent maintenant nos brebis, des brebis paissaient alors ; c'étaient les brebis du boyard. Un nommé Axantel s'en occupait, faisait les courses à la maison et exécutait d'autres ouvrages. C'était alors le garçon le plus habile à la danse — comme il s'en trouve un dans chaque village — le plus habile aussi à jouer de la flûte et à jouer du cor ; avec cela, il était loin d'être laid... Lui aussi a été un homme important dans ce monde et il n'était pas à dédaigner. Un beau jour, aux jeux de Pâques, il prit à Irène un mouchoir dans lequel se trouvaient deux branches de basilic. Puis il entra tard, dans la soirée, dans le jardin, battit à la petite fenêtre, qui donnait sur le poêle, là où couchait la jeune fille... Les vieux n'entendirent pas, mais la fille, elle, entendit... Elle sortit pour demander au jeune homme son mouchoir avec les branches de basilic... La lune répandait comme une poussière lumineuse sur le village. Irène s'approcha du jeune homme, déplia le mouchoir et il se répandit sur eux un parfum de basilic séché... Puis il resta au jeune homme, avec le mouchoir, l'amour de la jeune fille... Le même été, Axantel frappait parfois, doucement, la nuit, à la fenêtre ronde qui donnait sur le lit de la jeune

f

ille, près du poêle et d'autres fois, du bercail, parmi les coteaux, il commençait à faire entendre doucement les sons de son cor qui franchissaient les vallées et parvenaient jusqu'à la maison de Callistrate, le chantre ; Irène se glissait parmi les jardins et, à l'appel du cor, se dirigeait jusqu'aux bords de la Moldova. Là, parmi les arbres, le soir, il se répandait comme une brume et l'on apercevait indistinctement les choses. Axantel, cependant, du sommet où il se trouvait, voyait l'ombre de sa bien-aimée ; son cor se taisait et il descendait vers la vallée, près des arbres, avec deux chiens derrière lui ; il avait deux chiens, Hotzu et Corbu, l'un blanc, l'autre noir.

« Ainsi, le jeune homme et Irène furent heureux, jusqu'au mois d'octobre. Les brebis partirent alors pour les pâturages d'hiver et Axantel, lui aussi, s'éloigna. Mais la gelée d'automne ne mit pas fin à leur amour ; ils se voyaient de temps à autre.

« La jeune fille attendait l'occasion pour avouer à ses parents... Son cœur hésitait, car le jeune homme était pauvre et orphelin. Mais l'occasion ne se présenta pas. Dans les jours gras de Noël, voici venir chez le chantre des marieurs envoyés par Alvanit... Quand Callistrate, le chantre, apprit de quoi il retournait, qu'Alvanit avait parlé avec la jeune fille, qu'elle lui avait plu et qu'il avait pensé à la demander... quand Callistrate apprit cela, il sauta de joie, s'assit sur un banc et caressa ses longues moustaches. Il frappa dans la main des marieurs et dit : « Bien, convenu ! Nous allons faire les noces !... » Il se mit alors à calculer la dot sur ses doigts. La jeune fille, elle, sortit de la maison, se précipita dans un coin du hangar et commença à sangloter.

« Et Georges Alvanit ? D'un seul coup, il s'était épris de la jeune fille et maintenant il était fort pressé. Le boyard lui faisait don de terre et de vigne ; c'était un bonheur assez rare pour une fille de paysan. Mais la fille pleurait et maigrissait ; elle pleura et maigrit jusqu'au jour où les vieux s'en aperçurent. Ils allèrent la trouver en fronçant le sourcil :

— « Qu'y a-t-il, fille ? Est-ce parce que tu as une chance comme n'en connut jamais fille au monde que tu pleures ?

— « Oh, mère et père, je pleure parce que vous me donnez à un étranger ! »

« Les vieux se regardèrent l'un l'autre avec étonnement, puis le chantre poussa un rugissement :

—« Comment, un étranger ! Il est de la même religion que nous. »

— « Ayez pitié de moi, mère ; ayez pitié de moi, père ! Ne me condamnez pas, cria la fille, J'aime un garçon de chez nous. »

« La vieille prit alors la mouche, le chantre leva la main et frappa sa fille sur la bouche. Irène s'écroula sur le banc, le visage plein de larmes et de sang. Le vieux se mit à l'injurier et à crier :

— « C'est moi qui suis ton maître ! Tu feras comme je dis ; nous savons mieux que toi ce qui te convient. »

— « Ha ! ha ! glapit la vieille. Voilà la raison de tes promenades au bord de l'étang !... Tu courais après les garnements, tu accepteras ton sort ou tu iras en terre... »

« Les vieux la battirent comme il convenait et la décidèrent à se taire et à épouser l'intendant.

« Mais le second jour, la fille pleurait de nouveau et elle avait autour des yeux des cernes bleuâtres. Callistrate, le chantre, se mit de nouveau à hurler contre elle :

— « Père, gémissait la fille, anéantis-moi, c'est un jeune homme de chez nous que j'aime !... »

« Et ainsi tous les jours. Mais qui était ce jeune homme, la fille ne le dit pas. Elle se tut, son visage s'assombrit et son cœur se durcit comme la pierre.

« Puis vint le temps d'aller à l'église, avec les parrains, en grand cortège. Tandis que le pope officiait, des larmes coulaient sur les joues de la jeune fille. On se remit en marche, avec la suite, parmi les coups de feu, tout le monde était joyeux ; seule, elle avait les larmes aux yeux. Puis, elles cessèrent de couler ; seulement, elle regardait, immobile dans le vague.

« De la sorte, le printemps arriva. Irène était la femme d'Alvanit et toutes les bonnes femmes du village la déclaraient heureuse. Mais, avec le printemps, les brebis du boyard revinrent aux environs, peu après la Saint-Georges. Et un soir, au crépuscule, parmi les vallons, de l'autre côté de l'eau, on entendit se répandre sur la vallée, les accents connus de la corne... Avec le printemps, les effluves des prairies fleuries parvenaient jusqu'à la maison de l'intendant. Irène, alors, sortit de la maison, sortit de la cour, descendit vers le bosquet. Seuls, ses yeux brillaient. Alors, le cor s'arrêta, Axantel descendit du sommet vers la rivière, dans la brume crépusculaire, suivi de ses deux chiens.

« Ils durent alors se dire beaucoup de choses et la femme de l'intendant dut se plaindre longuement. Puis sa plainte se calma et l'époque de l'autre été revint pour elle. Tantôt le jeune homme pénétrait en cachette dans le village, tantôt c'était Irène qui se rendait en cachette au boqueteau de la Moldova...

« Un beau jour, il vint au mari un écho de tout cela. Il commença par quereller sa femme et par se fâcher tout rouge.

— « J'ai entendu dire, femme, que tu ne m'es pas fidèle... Les uns et les autres me l'ont dit. »

« Elle n'avait jamais souri devant son mari. Elle le regarda, le visage assombri, sans lui répondre.

— « Femme, reprit-il, dis-moi si c'est vrai ou non. »

« Pour la seconde fois, elle ne lui répondit pas. Il rugit de fureur, puis se tut.

« Un beau soir, la lune brillait sur le bois ; les amants étaient assis sur l'herbe, sous un saule vert. Maintenant, ce saule a disparu. Comme ils étaient là, tout à coup, ils entendirent des pas d'homme, des pas pressés et une voix furieuse.

— « C'est Alvanit, dit à voix basse Irène. »

« Ils se levèrent. Axantel prit la femme dans ses bras, entra dans l'eau, pour aborder à l'autre rive, suivi de ses deux chiens. Il regardait devant lui et se hâtait ; Irène regardait en arrière. A un moment donné, elle dit :

— « Cher Axantel, ils nous ont aperçus, je vois le bosquet qui s'agite. »

« Il avança plus rapidement, mais le courant plus fort grondait sourdement. Irène reprit :

— « Ils nous rattraperont, cher Axantel. »

« Au moment où ils allaient aborder à l'autre rive, Georges Alvanit se précipita, lui aussi dans l'eau, suivi de deux valets. Il poussa un cri violent et, derrière le berger, la femme dit avec un frisson :

— « Il a pris sa vieille épée et il me tuera. »

« Bientôt l'homme les eut rejoint. Les valets se précipitèrent sur le berger et le renversèrent. L'homme se planta devant Irène et, furieusement :

— « Misérable femme, qu'as-tu fait ; misérable femme. L'heure de ta mort est venue. »

« Elle le regarda sans sourciller ; ses yeux étaient sombres, mais ses prunelles brillaient comme deux flammes. Elle dit seulement :

— « Je ne t'ai pas aimé, mais, pour mon amour, je puis mourir... »

« Alors Alvanit la frappa de son épée turque, entre les seins. Elle chavira, puis tomba par terre, sur le côté, toute ensanglantée. Axantel trembla et poussa un cri. Immédiatement, les chiens se précipitèrent et sautèrent à la gorge des valets. Lui se redressa et bondit sur l'intendant. Il lui arracha l'épée, qui brilla un instant et lui fendit le crâne... Il retourna ensuite, suivi des chiens, vers les valets, les frappa du plat de son poignard et les poursuivit dans le Moldova.

« Quand il revint, il fit rouler du pied le corps d'Alvanit dans la rivière. Puis il se pencha sur Irène, baisa ses yeux fermés et sa bouche glacée par la mort. Enfin, tout en pleurant, il la porta sur le tertre ; puis, avec le même poignard, il creusa une fosse profonde et l'y étendit pour l'éternel repos.

« Telle est l'histoire de la tombe, mes enfants... »

Grand frère Michel se tut et demeura immobile. A l'Orient se leva, parmi les nuages, un quartier de lune, avec une lueur d'outre-tombe. Le vent léger du milieu de la nuit se mit à soupirer parmi les saules. Avec lui était arrivé d'un seul coup jusqu'à nous, le frisson des ondes de la Moldova.

Bien du temps s'est écoulé depuis lors. Mais je me rappelle fort bien avoir demandé à frère Michel.

« Les détails de la mort et de l'ensevelissement, ce sont sans doute les valets qui vous les ont donnés, frère Michel. »

Il ne m'entendit pas et quitta le feu, tout assombri, entra dans la prairie et nous l'entendîmes parler doucement à ses chevaux. Dans les bosquets, nous entendîmes résonner leurs entraves ; puis il passa à cheval près de l'endroit où était notre feu.

« Bonne nuit, jeunes gens, dit-il. »

Nous le vîmes un moment dans la prairie éclairée. Il monta ensuite près du tertre de la tombe, lentement, puis nous le perdîmes de vue.

Tous mes compagnons se serrèrent près du feu et tirèrent leurs manteaux sur leurs têtes. Je demeurai immobile. La nuit devenait plus claire ; le vent chassait les brouillards de la rivière et le tertre paraîssait s'éloigner... Devant mes yeux, je croyais voir passer le jeune homme d'autrefois ; je croyais voir s'arrêter devant moi grand frère Michel, taciturne et triste ; plus tard, je crus qu'avec les gémissements du vent il arrivait jusqu'à moi une plainte de cor : le chant du souvenir. Ce chant frissonnait, déchirant comme dans un désert de mort et on eût dit qu'il s'arrêtait dans une colonne de brouillard, près de la tombe antique, au bord de l'eau.

Michel SADOVEANO.

(Traduit du roumain par M. J. Voilquin).

LE DÉDAIN DE LA NATURE

Il faudrait remonter assez haut, dans notre histoire littéraire, pour trouver chez les écrivains une indifférence ou un mépris collectifs analogues à ceux dont témoignent les écrivains de l'heure présente devant la nature, ou plus précisément, devant la nature rustique, devant la terre.

Voiture, s'il admirait les bois, c'était qu'il les voyait garnis, par les soins de Mme du Vigean, de violons, dont les accents criards faisaient heureusement taire le murmure importun des sources, et d'aristocratiques figurantes en costumes mythologiques. Et Balzac, qui louait un ruisseau de ressembler à un sage canal, faisait planter des tulipes

et des anémones dans l'herbe de ses prairies, pour s'y promener plus décemment. Ce sont des exemples classiques ; notons pourtant qu'ils nous sont fournis par deux des très rares écrivains qui passent pour avoir eu, en leur temps, quelque sentiment de la nature. Avec eux et pour eux, pour leur public de belles dames et de grands seigneurs, la nature n'est supportable, nous ne le savons que trop, que si l'on pare la terre des séductions de la ville et si l'on transporte aux champs le décor, la conversation, la vie même des salons.

Mais aujourd'hui, après l'éclatant renouveau de la sensibilité, sous l'influence de Rousseau, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, après cinquante ans de romantisme et trente ans de naturalisme, après tant de poésie et de prose descriptive, tant de pages qui exaltent la splendeur de la nature et la vie des simples, serait-ce qu'une réaction inévitable entraînerait vers d'autres sources l'inspiration lassée des bucoliques et des idylles?

C'est un fait, tout d'abord, que la littérature rustique, — nous ne disons pas régionaliste, — est en baisse depuis un quart de siècle. Il y avait quelque chose de religieux, une sorte de mysticisme social, dans cette curiosité fraternelle et passionnée qui inclinait George Sand, après 1848, vers les paysans de son terroir berrichon, Émile Zola, au lendemain de la Commune, vers le peuple des champs. Ce sentiment est-il encore capable de toucher notre époque, a-t-il survécu surtout au vertige moral de la dernière guerre? Quelques noms, quelques œuvres semblent déposer, par leur qualité, sinon par leur nombre, contre notre thèse. Nous avions eu les romans champêtres d'Eugène Le Roy, son *Jacquou le Croquant*, son *Moulin de Frau*, ceux de Moselly, par exemple, et de Pergaud. Tous se rattachent, malgré la différence de date, à la tradition naturaliste et sont encore parmi nous les témoins d'une autre génération. Nous avons, plus proches de nous et plus chargés d'une documentation vivante, les livres d'Enée Bouloc, de Marcel Mielvaque, et surtout de Charles de Bordeu et de Joseph de Pesquidoux. Des titres comme *La Vertu du Sol*, *La Terre de Béarn*, *Maïa*, *Sur la Glèbe*, *Chez nous*, en disent long sur l'intention de leurs auteurs ; et telle est, en effet, dans ces livres, la portée de la psychologie paysanne, qu'ils dépassent de beaucoup les provinces, Béarn ou Armagnac, qui les ont inspirés ; sans exagérer ni surprendre aucun de ceux qui les ont lus, on a pu les saluer d'un grand nom : « Les Géorgiques nouvelles ». N'y a-t-il pas toutefois, quelque à-propos et quelque artifice dans certains d'entre eux? On en a discuté la sincérité objective. Même en admettant qu'ils soient le fruit d'une expérience personnelle, ce que nous y trouvons c'est plutôt le regret poétique du passé que le sentiment d'une convenance étroite entre la vie rustique et la sensibilité moderne. Si bien qu'ils semblent aller, parfois, à l'encontre de leur intention, et constater, comme les *Visites aux paysans du Centre*, de Daniel Halévy, les changements irrévocables que le nivellement de la civilisation moderne impose aux choses et aux gens de la campagne. En écrivant *Mon Village se meurt*, Gilles Normand n'arrive pas à d'autres conclusions. Combien nous sommes loin de *La Vie d'un Simple*, d'Émile Guillaumin ! Mais ce roman, pensé et écrit par un paysan, sous la dictée de la vie, est une rarissime exception ; et d'ailleurs, il est, lui aussi, d'un temps qui paraît déjà lointain.

Aujourd'hui, ce qu'il faut chercher dans notre jeune littérature, c'est l'amitié ou le dédain de la terre, c'est l'entente entre le paysan et l'intellectuel, le contact entre l'écrivain et la nature. Il semble que la guerre, en confondant les classes et en arrachant l'homme à la vie des villes pour le mêler intimement au sol, aurait dû renouveler cette inspiration rustique, un peu essoufflée par plus d'un siècle de débauche descriptive.

Voyons ce que nous apporte, chez les jeunes, une expérience si longue et si décisive.

La rencontre entre l'âme des villes et celle des champs, plus exactement entre un esprit raffiné de citadin et l'esprit lent et replié des villageois, n'est pas un thème tout neuf dans notre roman. L'envahissement de la campagne par les mœurs des cités l'a rendu suranné ou arbitraire. En 1887, Maupassant, dans *Mont-Oriol*, et en 1890, dans *Notre Cœur*, marquait, sans intention d'ailleurs quelques étapes romanesques de cette rencontre. La lutte entre la sensibilité délicate, mais meurtrie, de l'homme des villes, et la claire et paisible leçon que fait entendre, aux champs, le spectacle des choses, des bêtes et même des gens, est un sujet inépuisable. Sans remonter jusqu'à la dernière partie de *Notre Cœur*, qui nous montre un Parisien délicat, artiste, déçu par un chagrin d'amour, se réfugiant aux champs, et poursuivi par ses souvenirs, confrontant l'ancienne passion mal éteinte avec les aventures sentimentales auxquelles le livre, dans sa nouvelle vie, une sensualité mal guérie, — on trouverait dans le *Dingo* d'Octave Mirbeau, par exemple, maints aspects intéressants de ce conflit. Ce thème du « retour aux champs », ou mieux, du « refuge aux champs », nous avons la surprise de le rencontrer dans quelques romans de ces dernières années, malgré le dédain presque systématique des jeunes écrivains pour la nature. Il fait le fond de *La Vénus internationale*, de Pierre Mac Orlan, il a inspiré André Baillon, dans *En*

Sabots, il fournit à Jean Pellerin un épisode de *La Dame de leurs pensées*, enfin il est la substance même du chef-d'œuvre de Gabriel Maurière : *A la gloire de la Terre*.

Or, si ce thème paraît tout d'abord fondamental dans ces quatre livres, — et dans quelques autres que nous négligeons pour ne pas surcharger notre étude, — il est aisé de voir combien, sauf dans le dernier, les préoccupations de l'auteur le détournent en réalité de la nature proprement dite. La campagne de Pierre Mac Orlan est une campagne hallucinée, comme les villes qu'il a peintes dans *La Cavalière Elsa ;* sa vision des champs est un rêve pénible, traversé d'apparitions terrifiantes ; le conflit entre les intellectuels et les paysans, point de départ de la trame romanesque, est une anticipation sociale nettement révolutionnaire. Ces paysans de Mac Orlan, devenus les maîtres autoritaires des intellectuels qu'ils nomment dérisoirement les *Malgras*, à cause de leur déchéance et de leur misère, — qu'ont-ils de commun, nous ne disons pas avec ceux des romans de 1860 ou de 1880, mais avec les paysans de Pérochon ou de Pesquidoux, et, il faut bien le dire, avec les paysans de Daniel Halévy, enquêteur scrupuleux de la réalité, avec les paysans d'aujourd'hui? On nous montre la force paysanne qui grandit, c'est entendu, et nous ne le savons que trop : mais toutes ces valeurs sociales faussées, et qui donnent à l'existence, suivant la fantaisie de l'écrivain, une coloration si originale, cette bourgeoisie paysanne, point sotte, mais dont l'intelligence aiguille le monde européen vers une impasse, n'est-ce pas une conception plus arbitraire encore que celle des paysans idylliques de George Sand, à qui l'on a tant reproché leur invraisemblance?

André Baillon se tient plus près de la réalité ; il échappe aux préoccupations sociales ou politiques que la hantise de la guerre impose à l'œuvre récente de Mac Orlan. Mais il y a de la rancune, donc du parti-pris, dans la manière de conter et de décrire, dans le choix et l'interprétation des détails, si bien que ce village de Campine, où l'écrivain s'est retiré et vit en paysan, en élevant ses poules, nous semble encore un petit monde bien artificiel. La visite des gens de la ville qui viennent le narguer, dans sa nouvelle vie, lui est surtout l'occasion d'exhaler cette âpre rancune dont les causes ne nous ont pas été nettement indiquées. Seules, les histoires de bêtes, chiens, chats, coqs et poules qui font songer aux admirables croquis de Jules Renard ou de Colette, donnent à cette confession une saveur rustique.

Le poète revenu à la vie primitive, que Jean Pellerin nous présente dans *La Dame de leurs pensées*, reçoit aussi dans sa retraite la visite de citadins qui lui apportent l'écho de toutes les agitations qu'il a voulu fuir. Et c'est aussi le cas de Jacques Tavers, dans *A la gloire de la Terre*. Mais le délicieux poète que fut Jean Pellerin, poète des plus fines élégances, des plus subtils émois de l'âme, des aspects les plus raffinés de la vie moderne, n'était peut-être pas bien préparé à sentir la rude leçon de la terre, et l'histoire de son sauvage, dont l'élégant ermitage ressemble assez à un décor de théâtre, n'est qu'un épisode factice d'un roman d'amour.

Tout autre est le dessein, et tout autre la réussite de Gabriel Maurière : aussi apparaît-il comme l'un des meilleurs et des plus sincères écrivains qu'aient inspirés, à notre époque, les vertus traditionnelles du sol. Entendons bien qu'il ne s'agit ici ni de ceux qui, comme J. de Pesquidoux, sont de simples annalistes de la ferme ou du champ, ni ceux qui, comme Ernest Pérochon, n'étudient que les milieux et les drames de la vie paysanne, ni enfin des très nombreux romanciers régionalistes qui, comme A. de Chateaubriant, dans *La Brière*, empruntent leur récit ou leur cadre à des singularités provinciales. Il y a toujours, dans ces diverses catégories de livres, l'attrait de la curiosité ou de l'exception. *A la gloire de la terre*, dont le titre précis dit fièrement l'intention, est le plus sincère témoignage et le meilleur plaidoyer que nous ayons aujourd'hui sur la saine efficacité du retour aux champs, de l'appel à la nature, pour une âme délicate que la vie a blessée.

Comme roman « paysan », c'est un livre aussi caractéristique que ceux de Pérochon, qu'il rappelle par bien des côtés, mais il le dépasse en intérêt psychologique, précisément par cette confrontation entre deux sensibilités différentes : celle des rustiques et celle des citadins. L'aventure que Gabriel Maurière a contée et qui se dénoue par la victoire de la terre maternelle sur les puissances mauvaises de la corruption des villes, doit sa vérité et son éloquence à ce sentiment de la nature dont l'auteur est pénétré. Si le Parisien, guéri physiquement et moralement, s'adapte, se marie à la campagne et y refait sa vie, c'est que, à travers l'expérience un peu rude de ses nouveaux compagnons, il a senti toute la grandeur et toute la beauté de cette lutte éternelle que l'homme soutient contre la terre. Il y a quelque chose de classique dans cette poésie du travail éternel et les vieilles paroles d'Hésiode et de Virgile sont toujours vraies, en dépit des idylliques transpositions littéraires qui les ont affadies : « La terre doit être cultivée. Il y a trente siècles que c'est ainsi. Ces hommes-là sont une des forces dont la terre dispose, comme la capil-

larité, le magnétisme ou la chaleur. C'est au-dessus d'eux et contre eux parfois que cela se passe. Ils obéissent... Il faut se soumettre et s'agenouiller ». Jacques Tavers, témoin étonné de ce travail énorme et sans joie, dont l'obscure monotonie révolte d'abord ses préjugés d'intellectuel, est conquis peu à peu par la majesté du spectacle ; faisant l'inventaire de ses idées morales, il découvre que, si les philosophes ont formulé les devoirs envers soi-même, envers les autres, envers les dirigeants, ils n'ont oublié que celui-ci : il faut labourer, il faut semer, il faut récolter, le devoir envers la terre, le plus impérieux de tous. De l'homme ramené à ses origines et aux exigences inéluctables de sa nature, il comprend, il admire, il adopte la vie et il se refait l'âme : avec quelle touchante piété il cherche à pénétrer jusqu'aux plus humbles détails, les serviteurs, les bêtes, les ustensiles, la maison, démêlant les convenances secrètes, les accords profonds qui relient au maître tous les instruments de la vie champêtre. « Les vieux logis de torchis et de bois font face à des écuries et à des granges neuves et confortables, car les bêtes, pour prospérer, doivent être bien abritées et il ne faut pas d'humidité sur la récolte. » Ici, c'est encore la voix du sol qui commande du fond des âges. Et c'est elle aussi qui inspire à l'écrivain ces accents d'un lyrisme trop mesuré pour n'être pas sincère : « Je vous connais et je vous aime, hommes de la maigre province pouilleuse (la Champagne), qui vous mouvez lentement, ternes et gris, sur le sol gris, comme si à l'endroit où vous êtes, ce fût la terre même qui s'animât, hommes de la vaste plaine où les chemins ne finissent pas, esclaves de la glèbe éternelle, paysans ! »

Si l'on croit d'abord retrouver dans ces pages les *animaux farouches* de La Bruyère « attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible », qui ne voit, pourtant, que derrière l'apparente analogie de l'expression le sentiment n'a pas moins changé que l'état social?

Et aussi le goût littéraire. Car, précisément, c'est encore un trait frappant de la jeune littérature que cette exclusive prononcée en quelque sorte contre le paysage, le décor extérieur, la nature. Même dans les formules nouvelles du roman qui ne ressortissent pas exclusivement au roman d'analyse, la curiosité pour les plus fines et les plus discutables subtilités de la conscience ou du subconscient, la recherche du *surréel*, les incohérentes fictions du *monologue intérieur*, rejettent bien loin dans le passé les grâces fanées de la description. Ce dédain nous ramène au roman du XVIIe siècle, où le souci exclusif de peindre l'homme ne laissait aucun prétexte pour peindre les bois, les eaux, les champs et même les villes. Les plus retentissants succès du roman contemporain, *Le Bal du comte d'Orgel*, si l'on veut, ou encore *Sigfried et le Limousin*, ne révèlent guère chez Raymond Radiguet ou chez Jean Giraudoux que le goût du « paysage intérieur ». Rien d'abstrait, de dépouillé, de schématique comme cette littérature, quels que puissent être, d'un autre point de vue, son intérêt et sa valeur. Il y aurait quelque chose de singulier dans cette attitude, où se rencontrent presque tous les grands noms qui ont aujourd'hui la faveur du public, si on ne l'expliquait comme un parti pris de réaction contre les excès de la doctrine naturaliste.

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de passer en revue tous les jeunes écrivains qui comptent, pour chercher en chacun d'eux son sentiment propre de la nature. Mais quelques exemples nous montreront la désolante sécheresse ou la prudente réserve de leur sensibilité en face des réalités extérieures.

Voici André Gide et voici Georges Duhamel. Leur œuvre, leur talent, leur influence dominent notre génération littéraire. Qu'attend-on de *La Symphonie pastorale* du premier? Son dessein, symbolique en quelque sorte, était de nous montrer le monde extérieur moins beau, pour l'aveugle rendue à la lumière, que le monde moral qu'elle portait en elle. Mais ce monde extérieur, l'auteur a-t-il le souci de nous en donner la sensation, d'en évoquer le relief ou la couleur, autrement que par des images transposées en quelque sorte sur le plan intellectuel, par exemple quand il parle du chant des oiseaux attribut, vibration de la lumière? Dans *Les Hommes abandonnés*, dans *La Confession de Minuit*, si Duhamel essaie de nous faire sentir la vie d'un village, d'une communauté d'hommes dans un moment donné, s'il guette l'éveil ou les obscures démarches d'une conscience, l'émotion qu'il éprouve et qu'il veut nous communiquer est encore d'ordre intellectuel ; seule la sensibilité personnelle de l'auteur, qui est indiscutable, permet à ses nouvelles ou à ses romans de dépasser la froide observation des expériences de laboratoire.

Marcel Proust, si original, si grand, dans l'analyse et dans le récit, et dont l'œuvre domine de très haut et dominera longtemps notre roman psychologique, quand il décrit le travail préparatoire et sourd qui explique les passions et les sentiments, fait-il une place suffisante au décor naturel qui encadre notre vie intime? Moins préoccupé de décrire, que d'évoquer, de révéler, il recule jusqu'au bord extrême de notre horizon sensible les objets familiers qui sont nos témoins et nos juges. Pourtant *Les Plaisirs et les jours*, par quoi s'annonçait, il y a près de trente ans, le précoce génie de ce grand

écrivain, montrait qu'il n'était pas insensible à la beauté des choses, et dans la préface de son livre, Anatole France le loue justement d'avoir marqué les heures de la nature par d'harmonieux tableaux du ciel, de la mer et des bois.

Pierre Benoît, trop préoccupé de combinaisons romanesques excelle à truquer ses décors. Un paysage d'Afrique, d'Irlande, de banlieue parisienne ou de campagne landaise s'arrange toujours en tableaux préparés, propices aux coups de théâtre, aux rencontres hasardeuses. Paul Morand préfère nettement la caisse vernie et vibrante des *sleepings*, le hall froidement éblouissant des *palaces*, le tumulte des dancings et des bars, aux prairies, aux vallées, aux forêts. Et Jean Giraudoux, quel abus désinvolte ne fait-il pas de la nature? *Suzanne et le Pacifique*, *Siegfried et le Limousin*, *Juliette au pays des hommes*, sont, à l'envie, remplis des plus singulières alliances, et des plus imprévues, entre les réalités humbles de la terre et les sentiments compliqués des hommes : la Suède est « gantée de lichen », « la Martinique en gradins, avec ses ruines, ressemble à une machine à écrire pleine de palmiers, dont deux ou trois lettres sont cassées » ... Cela, encore, nous dépayse et nous donne à rêver. Mais notre Limousin, avec ses ruisseaux et ses collines, ses champs et ses châtaigneraies « comme des rapiéçages, parce que c'est une terre qui a beaucoup servi », — et le martin-pêcheur « oiseau intraduisible » — et « le couchant qui distribue de l'amarante à chaque arbre figurant » — (*figurant*, c'est bien cela !)... cette façon d'*utiliser* le paysage (il n'y a pas d'autre mot), la nature, n'a-t-elle pas l'air d'une gageure ou d'un jeu? Évidemment, on sent que le lyrisme de la comtesse de Noailles, et de quelques autres poètes, a passé par là ; mais est-ce bien un tel parti pris de styliser la nature qui peut nous en rendre le charme éternellement émouvant?

Alain Fournier, à qui une mort prématurée n'a point permis de faire entendre tout ce qu'il avait à dire, traçait pourtant aux jeunes écrivains de son temps des sentiers nouveaux à travers les champs et les bois. *Le Grand Meaulnes* et les fragments posthumes : *Miracles* montrent ce que le romancier peut demander à la description quand elle est pénétrée par le rêve. Il y a la même qualité d'émotion devant le mystère de la nature dans le *Gaspard des montagnes* d'Henri Pourrat et aussi dans ce roman de Raymond Escholier, *La Nuit*, qui est comme l'envers de *La Symphonie pastorale*. Précisément ici la rencontre d'un même sujet, traité avec des qualités et des intentions bien différentes, — la splendeur implacable de la nature autour d'un aveugle muré dans la nuit intérieure, mais d'un aveugle qui a vu ou qui verra, — permet d'apprécier les ressources d'art dont se prive volontairement l'écrivain, quand il isole l'analyse psychologique de tout contact avec la vie extérieure. Henriette aveugle sent vibrer dans l'air chaud du printemps une allégresse qui la pénètre ; Henriette aveugle reste sensible à la magie de l'atmosphère : « elle s'abandonne aux courants qui passent au travers du grand air palpitant, charriant les effluves et roulant ses forces créatrices », elle « embrasse le vent au passage, pour le plaisir de semer des baisers... » De telles sensations s'ordonnent logiquement autour de cette âme ardente, parce qu'elles sont liées aux descriptions nettes et vivantes du décor naturel, au milieu duquel R. Escholier a placé le tragique destin d'Henriette.

Ce même art de la suggestion des sentiments et des idées par la peinture du milieu, ces mêmes dessous de la sensibilité prêtent aux pages descriptives de Gabriel Maurière une grande efficacité ; elles sont si intimement mêlées à la trame du récit et à la psychologie des personnages, qu'elles ne font jamais figure d'ornements ou de digressions. C'est sans doute la crainte de tomber dans l'erreur de l'école naturaliste, pour laquelle la description était un « morceau de bravoure » indispensable, qui inspire aux jeunes écrivains leur indifférence ou leur mépris devant la nature. Mais qui ne voit qu'il y a dans cette attitude raidie autant d'artifice que dans l'excès qu'on a prétendu éviter? Lorsque Gabriel Maurière, dans *Le Bel Age*, nous présente au coin du feu de sa rustique demeure le médecin de campagne dont la vie, en apparence si terne, a l'envers merveilleux de la plus surprenante aventure, nous sommes prédisposés à écouter son récit, à entrer avec lui dans l'émoi palpitant de sa romantique jeunesse, par l'évocation précise des lieux où il a fait l'apprentissage du rêve et de l'amour. Là encore, ce sens de la terre, cette connaissance des fortes empreintes que la nature laisse au cœur des hommes, ont bien servi l'inspiration du romancier. Telle vue de parc en ruine et de château abandonné sous un ciel de novembre où passent des nuages rapides comme des pensées tragiques, nous suggère mieux l'atmosphère du récit qu'un historique de faits ou une analyse d'états de conscience.

L'atmosphère, voilà ce qui manque trop souvent à la jeune littérature, privée de couleur, sinon de nuances ; l'atmosphère, et même l'air, tout simplement. On respire malaisément dans ces histoires d'âmes, qui peuvent avoir l'intérêt de solutions algébriques, mais qui n'ont à aucun degré la saveur de la vie. Le dédain de la nature, où il entre une bonne part de snobisme, entraîne des écrivains admirablement doués à répéter sans fin la stérile

leçon d'un maître occasionnel. Sur cette pente le roman, réduit en formules et en procédés, paraît voué à un épuisement rapide, malgré son apparente fécondité.

Quelques écrivains, pourtant, parmi ceux que les jeunes ne sauraient sans injustice écarter de leur route, partagent avec Maurière la généreuse conviction que le sentiment de la nature, du décor, du monde extérieur est la plus riche expérience de la vie intérieure. Les uns, comme Gérard-Gailly, dans *Tchirougougou*, dans *Le coin où le veau est mort*, comme Pol Neveu, dans *La douce enfance de Thierry Seneuse*, comme Edmond Jaloux, dans *Le reste est silence*, comme Gilbert de Voisins, dans *L'Enfant qui prit peur*, ont donné comme cadre à leurs souvenirs d'enfance ou de jeunesse, la ville ou la campagne délicieuse et surannée qui les a inspirés. D'autres chantent la poésie propre à leur province et font revivre, en des épopées minuscules, l'âme et le visage multiple de la France. D'autres enfin ne craignent pas de faire entendre autour de l'effort des hommes, dans quelque large fresque sociale, les voix innombrables de la nature. Après avoir, eux aussi, témoigné de leur attachement à la race et au sol, en évoquant les paysages et les types de leur terre normande, Gaument et Cé nous proposent dans cette *Grand'Route des hommes*, qui reste une des œuvres les plus puissantes de ces dernières années, le doute que feront bien de méditer les « jeunes » trop sceptiques : « est-ce que, pour des yeux approfondis de ferveur, les simples paysages n'auront pas de pensée? » Le long de cette route où cheminent leurs fraternels héros, en marche vers les cîmes inaccessibles, ils ont planté des arbres, étendu des prairies et des champs, construit des villages, déroulé des fleuves... Sentir le miracle quotidien, jouir d'un pan de muraille ou d'un coin d'herbage qui se renouvellent vingt fois par jour sous les jeux de la lumière et des heures, transfigurer les laideurs même des choses comme les tristesses des êtres, c'est le don royal du poète :

De quoi te plains-tu donc, fou? Que la Terre est trop belle?
Ce monde est un théâtre au fastueux décor,
Sa beauté ne s'éteint que si ton cœur est mort... »

Édouard MAYNIAL.

PORTRAITS D'HOMMES D'ÉTAT ÉTRANGERS

LE PRÉSIDENT COOLIDGE

On sait en quoi consistent et comment se constituent le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif aux États-Unis : un Sénat de 96 membres (deux pour chacun des États de l'Union) choisis pour six ans et se renouvelant par tiers tous les deux ans ; une Chambre des Représentants élus au suffrage universel pour deux ans, l'avant-dernier mois de chaque année paire. N'entrant en fonctions que le 4 mars suivant, de novembre à mars, les derniers mois d'une législature à qui les électeurs ont déjà donné sa remplaçante, celle par exemple où se clôture à l'heure actuelle le 68e Congrès, sont connus des Américains sous le sobriquet pittoresque de « canard boiteux ».

L'élection présidentielle a lieu tous les quatre ans, coïncidant ainsi avec un renouvellement partiel du Sénat et avec un renouvellement total sur deux de la Chambre des Représentants.

Plus exactement, en ce jour, qui est, de fondation, le mardi suivant le premier lundi de novembre, les électeurs de chaque État désignent un nombre de délégués égal au nombre de représentants de l'État dans le Congrès : c'est-à-dire deux Sénateurs et un chiffre de députés qui, selon l'importance des États, peut varier de trois à trente-six. Chaque délégation est tout entière du parti qui a la majorité dans l'État ; ses voix ne peuvent se partager entre plusieurs candidats ; elles vont toutes à celui qui a pour lui la majorité de la délégation.

En fait, la plupart des délégations ont reçu de leurs électeurs un mandat impératif. Chaque parti a fait choix de son candidat dans un Congrès, dans une « Convention » qui se tient au début de l'été. C'est ainsi qu'en juin dernier, la convention républicaine de Cleveland a, par 1.065 voix sur 1.109 votants, au premier tour de scrutin, adopté la candidature Coolidge, tandis qu'à New-York il fallait trois semaines et 103 tours de scrutin à la convention démocrate pour se mettre finalement d'accord sur le nom de M. J.-W. Davis ; et tandis qu'un troisième parti, formé de fraîche date autour d'un programme radical avancé, mettait en avant le Sénateur la Follette.

Trois candidats et trois partis en présence, dans un pays où la tradition n'en connaît presque invariablement que deux, c'était là une révolution constitutionnelle analogue à celle qu'a intro-

duite en Grande-Bretagne l'apparition du Labour-Party à côté des conservateurs et des libéraux. Et déjà les augures de la politique prévoyaient le cas où, le Sénateur la Follette ayant réussi à détacher du parti républicain suffisamment de voix pour que M. Coolidge n'obtînt pas la majorité requise, ce serait, en vertu des lois, au Congrès de prononcer : à la Chambre des Représentants d'abord, à la majorité absolue des voix, chaque État ne comptant que pour une voix; puis, si cette majorité n'est pas atteinte, par le Sénat, qui choisit entre les candidats à la Vice-Présidence. Les « compagnons de trait » de MM. Coolidge, Davis et La Follette étaient, cette année, le général Charles G. Dawes, bien connu par son rôle au Comité des Experts ; M. Charles W. Bryan, frère de l'apôtre fameux du bimétallisme qui fut le très pacifiste secrétaire d'État du Président Wilson ; et M. Burton K. Wheeler.

Les augures se trompaient, comme cela ne laisse pas de leur arriver quelquefois. Par un chiffre de suffrages qu'on évalue à plus de 18 millions et demi, contre huit et quatre millions à chacun de ses deux concurrents démocrate et progressiste, M. Calvin S. Coolidge obtenait 379 voix contre 139 et 13 respectivement, dans le collège électoral qui, en janvier prochain, proclamera officiellement le nouveau Président.

Voici donc qu'il va entrer à la Maison-Blanche pour son propre compte et par ses propres moyens. Jusqu'ici il n'en était l'hôte que par raccroc, si l'on peut dire ; on n'a pas oublié, en effet comment, porté à la Vice-Présidence en 1920 en même temps que Warren G. Harding à la Présidence, la brusque disparition de celui-ci le fit, en août 1922, passer à la première place, qui ne lui était pas destinée.

C'est la seule circonstance où le Vice-Président des États-Unis puisse se trouver appelé à prendre une part active aux affaires du pays. Dans l'ordre normal des choses, il se borne à occuper impartialement le fauteuil présidentiel du Sénat, où il n'intervient que pour départager les voix. C'est un honneur, assurément, mais un honneur qu'on ne réserve guère aux hommes les plus marquants, à moins que ce ne soit pour y étouffer leurs ambitions. C'est bien dans cet esprit qu'il paraît avoir été conféré à Théodore Roosevelt, lequel se trouva promu à la Présidence par suite de l'assassinat de Mac Kinley tout aussi fortuitement que M. Coolidge par suite de l'empoisonnement de W.-G Harding. Mais M. Coolidge avait certainement fait beaucoup moins de bruit dans le monde.

Né le 4 juillet 1872 dans une ferme du Vermont, d'une vieille lignée puritaine de la Nouvelle-Angleterre dont il est fier à juste titre, entré au barreau après de bonnes études universitaires ; d'échelon en échelon, à partir des plus modestes, ayant ensuite fait son chemin dans la politique locale jusqu'au Sénat de Massachusetts et au poste de Lieutenant-Gouverneur, il n'avait, en somme, à son actif qu'un haut-fait où les mauvaises langues ne veulent voir qu'une légende. En septembre 1919, la police de Boston faisait grève pour une question de salaires. La police étant en grève, la populace se mettait à piller la ville, une ville de trois quarts de million d'habitants ; la grève générale menaçait ; l'émotion était d'autant plus vive qu'on voyait partout le bolchevisme.

M. Coolidge était alors gouverneur de l'État. Soit de son propre mouvement, soit, prétendent ceux qui cherchent à le diminuer, sur des instructions expresses des dirigeants du parti à Washington, il mobilisa la garde civique, fit donner les baïonnettes et les mitrailleuses, et le calme se rétablit. « Personne, avait-il proclamé, n'a le droit, en aucun lieu ni en aucun temps, de faire grève au détriment de la sécurité publique. » Il n'en fallait pas plus, à l'heure des réactions contre les excès de l'idéalisme wilsonien, pour qu'il apparût comme le champion de l'américanisme, c'est-à-dire du bon sens, de l'ordre et de la loi. De là les 674 voix qu'en juin 1920, à la convention de Chicago, recueillit sa candidature à la Vice-Présidence.

Par une sorte de pressentiment, le Président Harding, contrairement à tous les usages, voulut associer son co-équipier à la gestion des intérêts nationaux en l'admettant aux séances du Cabinet. L'expérience des affaires ne manquait donc pas totalement à M. Coolidge quand, du jour au lendemain, il eut à prendre la succession. Allait-il suivre la même ligne? allait-il essayer d'innover? tout le monde se le demandait. Il répondit d'abord en conservant les mêmes collaborateurs, mais surtout en s'enfonçant dans cette réserve, dans ce mutisme qui lui ont valu le surnom de sphinx. On peut vraiment dire de lui qu'il a élevé le silence à la hauteur d'un système politique. Il y a des démocraties à qui cela inspire confiance : la démocratie américaine est apparemment de celles-là.

Président de fortune, président par intérim, ce qu'il voulait, c'était de louvoyer jusqu'au terme de son mandat sans jeter sur aucun écueil ni ses chances personnelles, ni surtout les chances de son parti. Les élections de 1922 avaient été mauvaises pour les républicains ; la faveur du pays semblait tourner du côté de leurs adversaires. L'an dernier, il y eut comme un flot de scandales, à propos de terrains pétrolifères destinés au ravitaillement de la flotte et que la complicité d'un ancien ministre

avait cédés, moyennant finances, à des intérêts privés. M. Coolidge dut se séparer coup sur coup de son ministre de la Justice et de son ministre de la Marine. Il eut l'art de le faire sans avoir l'air de désavouer ou de sacrifier ses collaborateurs, ni de chercher non plus à ne pas faire toute la lumière. Un renouveau d'essor économique, une bonne récolte arrivant fort à point pour apaiser les griefs des cultivateurs de l'Ouest, achevèrent de le servir. Partout les citoyens ne demandaient qu'à être tranquilles, à éviter le formidable remue-ménage qui, du haut en bas de la hiérarchie administrative, accompagne le déplacement d'un parti par le parti rival. Quel meilleur garant de stabilité que l'homme qui avait brisé la grève de Boston et si bien poursuivi depuis quinze mois l'œuvre de W.-G. Harding?

Réinstallé au pouvoir sous de tels auspices, Calvin S. Coolidge ne parlera sans doute pas beaucoup plus : à quoi bon? Il agira peut-être avec plus de décision, étant davantage son maître : qu'il agisse très différemment paraît assez improbable. Le message présidentiel par lequel il vient d'ouvrir la session de clôture du Congrès et qui se modèle si fidèlement sur le programme adopté en juin par la convention de Cleveland, nous indique quelles lignes il suivra : à l'intérieur, retour à la normale par de rigoureuses économies et par la réduction graduelle des impôts ; protection des industries, protection de l'agriculture ; élargissement des marchés ; abaissement des tarifs de transport, mais refus très net de nationaliser ou d'étatiser les voies ferrées ; maintien des forces de terre et de mer nécessaires pour assurer pleinement la défense et la sécurité des territoires de l'Union ; vis-à-vis de l'étranger, hostilité à toute ingérence dans les affaires américaines ; persistante limitation du flot des immigrants, quitte à humaniser la loi sur certains points ; participation à la Cour de Justice Internationale, mais non à la Société des Nations ; attente de ce que pourra bien faire l'Europe en matière de désarmement ; et, si elle n'aboutit à rien, convocation d'une nouvelle conférence à Washington ; chaleureux encouragements à l'exécution du plan Dawes ; avec tous les égards que commande l'équité pour la situation propre et la capacité de paiement des diverses nations débitrices, affirmation bien nette que les dettes ne seront ni annulées, ni réduites : un principe moral est en jeu ; et comment ceux qui ne paient pas ce qu'ils doivent se flatteraient-ils qu'on leur prête dans l'avenir?

« Nous ne pouvons faire quelque chose que pour ceux qui font quelque chose pour eux-mêmes. Toute autre règle entraînerait pour nous des désastres et un surcroît d'infortunes pour ceux que nous chercherions à servir.

« N'allez pas croire que nous soyons assez forts, qu'aucun peuple soit assez fort pour accomplir dans le monde un bien durable en se livrant sans discernement à une générosité inorganisée et que rien ne dirigerait. »

Mais à cette note de prudence, s'en joint une autre, d'autant plus caractéristique que nous l'avons moins fréquemment entendue retentir aux Etats-Unis : celle de la solidarité universelle à laquelle nul peuple ne saurait se soustraire :

Le 4 décembre, au Club Commercial de Chicago, le Président Coolidge se déclarait profondément sensible au fait que notre monde moderne est, par structure, essentiellement un, et que sa destinée, par suite, est de tenir ou de tomber d'un seul bloc.

Sur des lèvres si discrètes, ces propos revêtent une importance exceptionnelle. L'homme qui les a prononcés ne les aurait jamais prononcés s'il n'avait conscience d'exprimer par là, en la devançant à peine, la conscience de ses compatriotes. C'est de lui, plus que d'aucun autre, qu'on peut dire qu'il ne manquera pas de tenir au delà de ce qu'il promet.

Augustin Leger.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

L'ORIENTATION NOUVELLE DE L'ALLEMAGNE ET LA POLITIQUE DE PRÉCAUTION

Ce ne sont pas seulement les femmes qui s'imaginent qu'il suffit d'affirmer ce qu'elles désirent pour donner à ce désir une réalité. Il en est de même des ministres. Tant en Belgique qu'en France, les fonctionnaires chargés au Ministère des Affaires étrangères d'éclairer la presse sur la signification des événements et l'interprétation que leur donne le Gouvernement ont assuré aux journalistes que les élections allemandes marquaient une orientation à gauche, du meilleur augure pour les relations du Reich et des nations créancières.

A la vérité, le résultat de ces élections était assez obscur, mais il eût été sage d'attendre et d'examiner de près les chiffres avant de chanter victoire. C'est ce qu'a fait M. René Johannet, dans *La Revue Universelle :*

« Que ressort-il de la nouvelle physionomie politi-

que qui nous est présentée? dit-il. A première vue, le Bloc constitutionnel paraît revenir vainqueur; la social-démocratie s'enrichit de 35 %, les démocrates de 20 %, les centristes de 10 %. Mais cette victoire, quand on l'examine à la loupe, se change purement et simplement en un succès d'estime. Si l'on veut découvrir le dynamisme germanique, ce n'est pas de ce côté-là qu'il faut regarder.

« Il faut regarder du côté nationaliste. Les nationalistes recouvrent l'ancien parti des conservateurs. Contrairement aux autres fractions, qui, de 1919 à 1924, à l'exception du centre, ont éprouvé des fluctuations parfois violentes, le nationalisme n'a cessé de croître et d'embellir. C'est sa caractéristique essentielle, qui fournit aux élections du 7 décembre leur trait principal.

« Voyez les socialistes. Ils sont vainqueurs, mais relativement, de la récente bataille : de 112 en 1919 (non compris les socialistes indépendants), ils passent à 145 en 1920 (les indépendants toujours non compris), pour retomber à 100 en mai dernier, indépendants et majoritaires réunis. Aujourd'hui, nous en voyons arriver 131. La faible reprise des démocrates ne parvient pas à masquer leur chute : 75, 45, 28, 32. Le Centre, lui, comme je l'ai dit, reste stationnaire : 90, 88, 65, 67. Pour estimer cette stabilité, il faut se souvenir qu'il existe des populistes bavarois au nombre de 19 (16 en mai) qui marchent avec lui et complètent ses effectifs. Quant au nationalisme, son ascension ressort des chiffres que voici : 42, 65, 96, 104. Succès d'estime, donc, pour le bloc constitutionnel, mais le cœur va aux nationalistes. »

Les élections marquaient donc surtout une victoire de la droite, et, pour en avoir la certitude, il suffisait d'examiner la courbe populiste : 22, 60, 44, 50. M. René Johannet le prévoyait : le pouvoir devait aller de ce côté. On a hésité quelque temps parce que la situation électorale de l'Allemagne est confuse, parce que le nationalisme n'ose pas encore affirmer nettement sa doctrine, à ce point qu'il repousse et qu'il approuve par moitié le plan Dawes. Mais la constitution du ministère Luther, et le succès très appréciable qu'il vient de remporter au Reichstag montre que c'est décidément vers la droite nationaliste que s'oriente le pays. Les aimables fonctionnaires qui voulaient nous rassurer insistaient surtout sur l'échec des racistes. Mais personne n'a jamais pu prendre au sérieux ce parti à la fois idéologique et démagogique qui ne pouvait réunir que quelques rêveurs littéraires et quelques militaires excités.

Le ministère Luther-Stresemann, ou Stresemann-Luther s'est donc constitué, et il a obtenu, pour approuver ses déclarations ministérielles, 246 voix contre 160 et 30 abstentions. A l'exception de deux députés, dont M. Wirth, l'ancien chancelier, tout le centre a voté pour le ministère. Si celui-ci consent à ménager les catholiques, le centre le soutiendra donc jusqu'au bout, dût-on revoir un gouvernement de hobereaux. Ce qui est particulièrement inquiétant, c'est une déclaration de M. Luther, en apparence assez anodine. Le chancelier ne déclarait-il pas qu'après avoir délibéré sur la question du régime, le Cabinet avait décidé à l'unanimité de ne pas modifier la constitution. « Cela implique, fait justement observer M. Gauvain dans son article des *Débats*, que les ministres du Reich, gardiens de la Constitution de Weimar, la considèrent comme un régime pouvant être à tout moment remplacé par un autre. Si l'on veut bien remarquer d'autre part que M. von Schlieben, le nouveau ministre des Finances, a fait le serment en qualité de chancelier de l'ordre des Johannites d'obéir fidèlement, en toutes circonstances et en tous lieux, à S. M. le Roi de Prusse, seigneur du pays et maître suprême de l'ordre, on peut se demander si nous ne sommes pas à la veille d'une restauration monarchique.

Il est loin d'être absolument certain que les Républiques, mêmes les plus démocratiques, soient plus pacifistes et plus respectueuses du droit des autres que les monarchies. L'impérialisme révolutionnaire des Soviets et l'impérialisme économique des États-Unis ont sans doute fait réfléchir à ce sujet les démocrates les plus illusionnés. — Mais les circonstances dans lesquelles se présenterait en ce moment une restauration monarchique en Allemagne, la rendraient infiniment périlleuse pour la paix du monde. Pour faire oublier la Constitution de Weimar, le nouvel empereur aurait nécessairement pour premier souci de se couvrir de gloire.

* *

Cette éventualité, que le Gouvernement français jusqu'ici n'avait semblé pas vouloir envisager, semble préoccuper de plus en plus le Gouvernement britannique — tout est bien changé depuis la chute de M. Mac Donald. — Dans la grande presse anglaise et surtout dans ces revues de politique étrangère où écrivent souvent les conseillers ordinaires du *Foreign Office*, on reparle de pacte protecteur anglo-franco-belge qui était naguère le vœu le plus cher de la diplomatie belge et que la France souhaitait également. Au premier abord ce projet semble des plus séduisants. Un traité défensif formel entre la France, l'Angleterre et la Belgique, ne constituerait-il pas la meilleure garantie que notre frontière de l'Est ne serait plus violée, car, après la

rude leçon qu'elle a subie, l'Allemagne ne se risquerait pas à attaquer à nouveau les deux grandes puissances de l'Occident?

Sans doute. Mais une des causes d'erreur de notre politique depuis 1918 n'est-elle pas que nous nous somme shypnotisés sur la frontière du Rhin? Il est naïf d'imaginer que l'Allemagne renouvellerait sa folle entreprise de 1914, d'autant plus que la frontière française de l'Est, et même la frontière belge sont autrement défendues que lors de la grande invasion. Mais nous sommes payés pour le savoir, le Reich est capable de longs desseins. Ce qui est menacé, ce n'est pas, pour le moment, l'Alsace, c'est la Pologne. Le premier but de l'Allemagne nationaliste, c'est la rectification de ses frontières orientales que les socialistes eux-mêmes réclament d'ailleurs. Or, un pacte anglo-franco-belge, limité à la garantie des frontières de ces trois États, c'est sinon une invite, du moins une tentation pour l'Allemagne. Imaginez un raid sur Dantzig, une tentative quelconque sur le couloir polonais : sommes-nous sûrs que nous ne verrions pas, tant en Angleterre qu'en Belgique, les partis d'extrême-gauche, toujours prompts à s'illusionner sur la puissance et sur la bonne volonté de la Sozial-Demokratie, commencer une campagne violente pour empêcher leur gouvernement d'intervenir? Se battre pour la Pologne? Vous n'y pensez pas. Dantzig, d'ailleurs, n'est-elle pas une ville allemande? Et le traité de Versailles, un traité inique?

Voilà le danger d'une politique de sécurité peut-être trop élémentaire. La véritable garantie de sécurité, puisque, depuis l'échec du protocole de Genève, les peuples ont de moins en moins confiance dans la Société des Nations, ce serait peut-être que les puissances signataires des traités de 1919 prennent l'engagement solennel de considérer ces traités comme intangibles, et de les faire exécuter. Peut-être l'Angleterre d'aujourd'hui ne serait-elle pas aussi réfractaire que l'Angleterre d'hier à une pareille déclaration. Et celle-ci aurait peut-être l'avantage de mettre fin à une campagne contre le traité de Versailles vraisemblablement d'origine allemande, qui se poursuit dans tous les pays de l'Entente.

***

Une autre idée commence à se faire jour dans les Etats de l'Europe centrale, qui mérite d'intéresser également ceux qu'inquiète l'esprit de revanche de l'Allemagne. S'il faut considérer les traités de 1919 comme intangibles, parce qu'au cas où l'on toucherait à une de leurs clauses, tout serait remis en question, il n'est pas interdit de constater leurs imperfections. On s'aperçoit de plus en plus que les barrières économiques que le traité de Saint-Germain a disposées un peu à tort et à travers, dans l'ancien Empire austro-hongrois, ne faisaient que gêner l'activité des Etats successeurs. La Hongrie, qui a servi de bouc émissaire, n'est pas seule à souffrir de cette situation. Qu'elle fasse enfin taire ses rancunes, et elle pourrait fort bien s'entendre avec M. Benès, l'industrieux et hardi ministre des Affaires étrangères de Tchéco-Slovaquie. Jusqu'à présent, tout s'est borné à de vagues suggestions ; mais peu à peu, l'idée chemine, et, sans trop s'abandonner à la chimère, on peut espérer que le moment viendra où les barrières économiques tomberont entre l'Autriche, la Hongrie, la Tchéco-Slovaquie, la Pologne, la Roumanie, la Yougo-Slavie, et même la Bulgarie. C'en serait alors fait des ambitions allemandes sur l'Autriche. Rêve trop vaste, peut-être. Mais, au milieu des inquiétudes que nous traversons, il n'est pas mauvais de s'abandonner à des espérances, fussent-elles un peu chimériques.

L. DUMONT-WILDEN.

LE THÉATRE

LE PUBLIC ET L'AMOUR

Le théâtre de l'Odéon vient de nous donner une pièce d'un jeune : c'est bien. Il l'a montée et mise en scène du mieux qu'il a été possible. Cette pièce en trois actes, de M. Chaumet, est pleine d'inexpérience et de qualités. Tout cela est bien encore et l'on avait, avant la répétition générale, beaucoup d'espérances. Elles n'ont pas été toutes réalisées. Rien de plus naturel. Pourtant, comme la littérature ne nous intéresse ici le plus souvent que dans la mesure où elle est révélatrice des mœurs et de l'esprit public, je me demande si le désaccord qui, finalement, s'est établi entre le débutant et l'auditoire de vieux routiers qui compose à l'ordinaire les répétitions générales, n'est pas d'origine psychologique beaucoup plus que littéraire. J'ai vu les gens s'ennuyer. Or, les gens ne s'ennuient que pour un seul motif : on ne leur parle point d'eux-mêmes. Par ailleurs, j'ai entendu des pièces et vu représenter des scènes, même avec faveur, qui n'avaient ni la fermeté intellectuelle de cette composition ni même la tenue de ce style. Mais ces ouvrages,

assurément médiocres, étaient au goût du jour. Là, je crois bien que le principal défaut de ce nouveau venu est d'avoir apporté une œuvre qui a paru celle d'un vieux. La jeunesse est parfois si coco... !

Essayons donc simplement de dégager, à propos de ce petit insuccès de mésestime, un trait, qui apparaît ici très saillant, de notre psychologie sentimentale.

***

D'abord, la pièce.

Pierre Verdier est amoureux de Mme Germaine Renouard. C'est un amour platonique, comme il s'en rencontre peut-être plus qu'on n'imagine en province, dans ces petites villes qui sont les cimetières du cœur. Mais cet amour de Pierre Verdier est d'autant plus passionné, inquiet, douloureux, qu'il est refoulé. Or, voici que passe, pour quelques semaines, un séducteur authentique, un officier de marine, Jacques Carville. Il va chanter à Germaine Renouard son couplet de spécialiste : est-ce là « l'éternelle chanson? » Quoi qu'il en soit, l'éternel féminin va s'émouvoir. Comme Jacques Carville a la fatuité bavarde de sa fonction galante et comme il est l'ami intime de Pierre Verdier, il raconte, par le menu, sa bonne fortune au malheureux. L'autre fait d'abord le juge d'instruction, le moraliste, puis défaille dans les bras de son ami en avouant son secret. Le séducteur, généreusement, s'éloigne. Surprise, la jeune femme ne peut contenir, à son tour, son cœur et avoue à son amoureux qu'elle n'a pas aimé le Don Juan... Mais l'illusion est détruite entre eux. Ils se séparent aussi. Plus tard, ils se retrouvent, leurs existences changées. Germaine Renouard est devenue veuve et elle voyage avec un fiancé. Pierre voyage avec une amie. Ils retrouvent si peu de leur passé en eux-mêmes qu'ils s'attablent, couple à couple, comme de vieux amis : cette fragilité des sentiments humains et cette précarité de la passion, est-ce une autre variation sur « l'éternelle chanson »?

Il y a, dans cette aventure un peu mince, un sentiment profond et pathétique de la puissance de l'amour, principalement de l'amour masculin, considéré, à la fois comme une maladie et comme une aspiration vers l'idéal : donnant la fièvre, d'une part, d'autre part, ne vivant que de confiance et d'admiration, ayant pour fondement principal, dans sa fureur même, le culte moral de l'objet adoré. De plus, cette exaltation semble ici le propre de l'homme, toujours décontenancé et surpris par le mystère féminin. Le personnage principal, ici, est possédé par cette hantise anxieuse. Peut-être même l'auteur n'a-t-il pas tiré suffisamment parti de la belle situation qu'il avait imaginée en faisant de son amoureux le confident même du séducteur qui a séduit sa bien-aimée. Telle que la, cependant, la scène où les deux hommes sont mis en présence de cette passion et où l'homme léger demeure stupéfait et un peu honteux devant l'homme amoureux, ne manque ni d'émotion ni de noblesse. A ce moment-là, on croit sentir passer quelque chose de la grande pitié indulgente et mesurée qui étreint le cœur devant les caprices de Marianne, l'éternelle abusée à qui il faudra toujours que celui après qui elle coure dise : « Ce n'est pas moi qui vous aimais, c'était l'autre... » !

***

Malheureusement ce que je viens de louer est précisément ce qui a rebuté le public et provoqué son ennui.

D'abord, j'ai constaté aisément que quelques hommes étaient sympathiques à l'œuvre nouvelle. C'étaient proprement des Romantiques qui savaient par cœur les vers d'Alfred de Vigny sur *Samson et Dalila*.

Elle ne comprend pas la parole étrangère.
Mais le chant verse un somme en sa tête légère.

Ceux-là se sentaient flattés, à la fois, par la personne du séducteur, qui caressait leur fatuité, et par la douleur du martyr, qui plaisait à leur orgueil. Ils retrouvaient une tradition vénérable, selon la hiérarchie sentimentale établie et éprouvée par plusieurs siècles de littérature.

En revanche, les femmes étaient irritées et rien n'était plus instructif que leur réaction. On aurait pu croire, en effet, qu'elles protestaient contre le rôle donné à l'amoureuse : rôle d'insurmontable faiblesse, d'oubli facile... Point... De tout cela, au contraire, elles tombaient volontiers d'accord et faisaient assez bien profit même de ce caractère énigmatique dont elles seront toujours fières d'être revêtues aux yeux de l'homme. Elles ne répudiaient point du tout l'éternel féminin ni l'éternelle chanson... Leur colère provenait de l'excès d'amour, par conséquent de l'excessif ennui, qu'elles trouvaient dans le personnage masculin.

D'abord qu'est-ce que cet amour platonique...?

A vrai dire, il semble bien que les deux sexes soient aujourd'hui d'accord pour ne plus s'intéresser à une vie uniquement sentimentale... Le contraire seul pourrait intéresser les amateurs de sensations que nous sommes devenus... Un amour, entièrement dénué de sentiment, à la bonne heure !... Mais ça !... Nous n'y pouvons plus trouver que du conventionnel, du factice... Nous plaignons les pauvres êtres que la faiblesse de leur tempérament laisse ainsi croupir dans l'expectative... Honni soit qui si mal aime... !

En second lieu nous ne concevons plus l'amour que sous une forme sociable et passagère... La passion est encombrante... Un homme comme celui qui nous est représenté là, capable de tout subordonner de la vie à son idée fixe, est simplement un gêneur... Les femmes le fuient comme la peste... Elles ne se soucient plus d'être aimées de la sorte, par un seul homme... Elles préfèrent plaire à tous les hommes, à condition qu'ils ne tombent pas en fureur... Nous sommes trop habitués au confort pour ne pas l'exiger jusque dans la pratique amoureuse et le première condition d'une liaison, c'est d'être commode, pratique, comme disent les marchands.

***

L'accueil fait à cette œuvrette malchanceuse confirme donc une loi très générale de la sensibilité actuelle.

Tout le monde, en effet, avait pu remarquer jusqu'ici que, ni dans le roman ni dans le théâtre d'aujourd'hui, on n'étudie les passions de l'amour, comme disait Pascal. Les écrivains manquent de modèles : ils s'en tiennent donc à ce qu'ils voient. Aussi l'amour proprement dit ne tient-il guère plus de place dans les œuvres de la jeune génération littéraire qu'il n'en tient dans les mœurs du jour. Mais voici le fait nouveau. Si quelqu'un se risque à cette conception et tente une analyse de l'amour à l'ancienne mode, ça ne va plus... Il n'y a pas seulement, dans le public, indifférence à l'égard de la passion, mais hostilité...

Nous arrivons, une fois de plus, à cette conclusion que les qualités ou défauts d'une œuvre littéraire sont le plus souvent étrangers à son destin. De même que, de nos jours, il n'y a guère de grand succès qui ne soit provoqué par un courant politique et qu'il convient d'abord à une œuvre d'appartenir à un parti, de même, dans l'ordre strictement sentimental, il est nécessaire d'être exactement accordé à la note du moment. Le Directeur de l'Odéon a eu parfaitement raison de tenter l'expérience : *L'Eternelle Chanson* se recommandait par des mérites qui eussent pu assurer un triomphe : il n'en a pas été ainsi, parce que les femmes ne veulent plus rien entendre de ce qu'elles ont pris, — à tort, en vérité — non pour une chanson éternelle, mais pour une rengaine.

Il est vrai qu'on peut encore supposer que ce jeune homme, bien loin d'être tombé, comme on l'a cru, dans l'archaïsme sentimental, est un précurseur et qu'il présage, pour des temps peut-être prochains, le renouveau nécessaire de l'antique passion.

Gaston RAGEOT.

LES CONCERTS

LE ROI DAVID

Si, la plupart du temps, nous sommes forcés de constater que, dans une molle grisaille, les concerts se suivent et se ressemblent ; si les artistes, le public... la critique elle-même finissent souvent par s'endormir dans une douce apathie, concédons qu'en ces temps derniers nous avons eu quelques stimulants qui — rien n'est impossible — sont peut-être les prémices d'une ère musicale un peu plus active.

***

Le principal événement, ce mois-ci, a été la reprise du *Roi David*, psaume symphonique de M. Arthur Honneger, créé en 1921, au théâtre du Jorat à Mézières (Suisse) et donné pour la première fois à Paris la saison dernière, salle Gaveau, puis au théâtre des Champs-Élysées.

Tous ceux qui s'intéressent au mouvement artistique connaissent Arthur Honneger, ce jeune musicien — il n'a pas dépassé la trentaine, — qui, dès ses débuts dans le Groupe des « Six », s'imposa par la maîtrise étonnante de ses dons.

En quelques années, se libérant de toute tendance qui eût pu entraver son indépendance, Honneger a écrit des œuvres nombreuses.

L'une des premières fut *Le chant de Nigamon*. Il était alors dans la classe de Widor, au conservatoire. Et ce furent ses condisciples qui, dans une audition d'élèves, le chargèrent de révéler son jeune talent. Il écrivit ensuite *Le dit des jeux du monde* — suite de préludes et de danses — exécuté pendant la guerre au Vieux-Colombier ; puis plusieurs sonates pour violon, une pour violoncelle, une pour alto.

Ses poèmes symphoniques sont connus du public : la *Pastorale d'été*, *Horace victorieux*, le *Chant de joie*, *Pacific* — une de ses œuvres les plus fortes qui eut un grand succès tant en France qu'en Amérique aux concerts Koussevitzki, *Skating Ring*, spirituel ballet écrit pour les danseurs suédois sur un livret de Canudo.

Enfin, il a à son actif plusieurs recueils de mélodies. L'un sur six poèmes de Cocteau, un autre sur des paroles de Francis Jammes, un autre enfin sur les *Alcools* de Guillaume Apollinaire. Certaines de ces mélodies sont colorées, d'une fantaisie humoristique, d'autres voilées d'une tendresse sans mièvrerie, empreintes d'intime mélancolie.

***

Le *Roi David* me semble marquer le faîte de ce premier et juvénile essor. Toutes les nobles et solides qualités de son auteur s'y donnent en effet libre cours. L'intérêt est sans cesse soutenu. La ligne garde une grandeur à laquelle nous ont peu accoutumés les Modernes, plus subtils, à l'ordinaire, que vigoureux. Ce qui est cependant très « moderne » chez Honneger, c'est cette indépendance, qu'aucun préjugé ne saurait arrêter, cet amour du rythme et de la couleur, cette culture générale qui doit étayer tout talent artistique. Mais il a gardé la pureté des

classiques, leur simplicité, leur robuste architecture. Est-ce son origine suisse qui, en un temps aussi complexe que le nôtre, lui a laissé cette sérénité, je dirai volontiers ce « bon sens » musical! Bien qu'il appartienne à notre école, ce dont nous pouvons être fiers, on sent que ses yeux d'enfant ont dû souvent refléter les eaux limpides des lacs de son pays. Peut-être ces calmes paysages, ont-ils laissé sur lui leur empreinte... ce qui n'empêche pas le *Roi David* d'être imprégné d'un savoureux orientalisme, allant de la langueur voluptueuse (comme dans le chant de la Servante, qui semble détaché du Cantique des Cantiques) aux élans farouches (ceux de l'Incantation), à la douleur déchirante (après la mort de Saül et lors du péché de David) s'élevant enfin à la plus rayonnante paix à l'instant de l'Alleluia final, qui est certes une des pages les plus nobles de la musique contemporaine.

Honneger a lui-même dirigé son œuvre avec une simplicité et une flamme émouvantes. Mme Gabrielle Gills a une voix pleine de fraîcheur et de charme. M. Paulet est comme toujours un musicien des plus consciencieux. M. Copeau est un récitant tragique et très évocateur. Mme Englebert remplaçait Mme Croiza. Nous n'avons pu que le déplorer!

Le public a acclamé Honneger et c'est justice. Mais soyons certains qu'il ira plus loin encore; le *Roi David* m'apparaît surtout comme une magnifique promesse.

Bientôt, me dit-on, nous pourrons applaudir à l'Odéon la partition importante écrite, pour *la Tempête*. Je n'en connais que l'ouverture qui est d'une belle venue.

Ce texte qui inspira à Beethoven la *Sonate Appassionata* nous réserve peut-être de nouvelles joies.

Quelle douceur d'ailleurs, pour un artiste, que de traduire par le langage des harmonies, le poète qui a dit... *Méfie-toi de celui qui n'a pas de musique dans son âme...*

L'adorable Orféo de Monteverde commençait le programme. Hélas l'exécution n'a pas été à la hauteur de l'œuvre! M. Siohan est sans doute un bon musicien; mais avec quelle mollesse il dirige son orchestre — si direction il y a!

Nous avons cependant des chefs en France. Je citerai entre autre exemple M. P. Monteux que l'étranger s'arrache et que son propre pays a le tort de négliger.

⁂

Mais je m'en voudrais de finir cet article sur des paroles amères. Disons que dans l'ensemble, nous avons eu un concert représentant un bel effort artistique, concert qui a dû être répété quatre fois en trois semaines devant ces salles archi-combles et dans une atmosphère réconfortante pour ceux qui se plaignent — encore des défaitistes! — de vivre à une époque dépourvue d'enthousiasme.

Le public, au contraire, ne demande qu'à se passionner. Encore faut-il alimenter sa flamme!

M. Lacroix

LES LIVRES NOUVEAUX

Marcel Rouff. — *L'homme qui l'aimait* [illegible] 1 vol. in 12 carré, 214 pages. Editions des Sagittaires, Simon Kra.

Voilà une nouvelle version de la légendaire histoire de Don Juan, qui étonnera beaucoup de lecteurs. Imaginez, en effet, leur surprise, en découvrant que le séducteur par excellence n'a jamais aimé, ni désiré aucune femme, et que s'il advint qu'il ait eu « mille et trois » maîtresses, ce fut contre son gré, et par la volonté seule, d'une meute d'ensorcelées ou de ribaudes, qui le contraignirent par force ou par ruse à céder à leurs avances. Ce thème a une réelle valeur de nouveauté, et Marcel Rouff a serti son récit dans de précieuses descriptions, de fines analyses psychologiques, qui, en dépit de certains passages un peu libres, rendent la lecture de ce livre facile et agréable. Le volume se termine sur une autre nouvelle, *Un coq survint*, où il y a une bien fine observation et de délicieuses ironies. Elle s'appareille merveilleusement à la première, car le personnage que nous présente ici Marcel Rouff, rencontre, lui aussi, les mêmes tribulations amoureuses, est également persécuté et poursuivi par les femmes, mais s'en tire, du moins, de façon moins tragique, et sans laisser de légende après lui.

A. R.

Léon Brunschvicg, professeur de philosophie à la Sorbonne, Membre de l'Institut. — *Le Génie de Pascal*, 1 vol. in-12, 200 pages. Hachette, édit.

Rien n'est mieux capable de donner une idée exacte du *Génie de Pascal*, que ce livre de Léon Brunschvicg. C'est l'exposé clair, précis, appuyé sur une vaste érudition, de l'œuvre scientifique, polémique et religieuse de Pascal. C'est, de plus, dans les deux derniers chapitres : l'*Expérience religieuse* et la *Solitude*, une fine et magistrale analyse psychologique. Il n'est guère possible de montrer de façon plus péremptoire l'unité du Génie de Pascal, et de mieux démêler l'étonnante originalité de cet esprit qui, allant au rebours de tout ce qui était admis de son temps, dans les sciences et dans la théologie, rompant en visière avec toutes les formules surannées de l'*Ecole* se fait une logique, bien à lui, autrement droite et probe, que celle d'Aristote et des scolastiques, et s'appuyant sur elle, et sur une foi profonde défendra dans *les Provinciales* non pas Jansénius ou les cinq propositions de l'Augustinus, — comme on a accoutumé de le dire, mais les droits de la pure morale chrétienne, contre les accommodements, parfois déconcertants, de la casuistique de son temps. Excellent ouvrage, et qui témoigne chez son auteur une connaissance approfondie non seulement de l'œuvre, mais de l'esprit et de l'âme de Pascal.

A. R.

Claude Saint-André : *Louis XV ; [illegible] d'après les documents authentiques*. (Paris, Emile-Paul, frères).

Que M. Claude Saint-André se borne à nous raconter Louis XV en sa vie privée (« d'après les documents authentiques », évidemment, que d'autres pour lui sont allés chercher aux sources), nous lui accorderons tout ce qu'il dit de l'éducation faiblement dirigée, du Roi, de sa dévotion première encline au mysticisme, de ce privilège qu'il eut, longtemps encore après son sacre, de « ressembler à l'Amour », de sa bonté pour les [illegible], de sa [illegible]

à la mélancolie bien avant que la mort eût fauché autour de lui, et de ce « dégoût pour toute chose » qu'il partageait avec le Régent. Grand chasseur au surplus comme tous ceux de sa race, dissimulé, « d'une hauteur étonnante », père de cinq enfants avant la vingtième année, et père délicieux, roi en toute rencontre, non seulement d'esprit ouvert et « bon géographe », mais curieux de physique et de sciences naturelles, capable de goûter Buffon comme Voltaire, au total, Henri IV mis à part, le plus intelligent des Bourbons. Mais M. Saint-André avait un autre dessein, plus « étrange » à coup sûr que l'âme de son héros, celui de *réhabiliter* Louis XV, à quoi il est impossible de souscrire. Par exemple, ce n'est pas simple « prétention » chez Mme de Pompadour que d'avoir laissé « croire un jour qu'elle gouverne la France en gouvernant le Roi ». C'est bien la réalité. Et ce n'est pas une influence « nulle » qu'elle a exercée sur les affaires. Libre à l'auteur de repousser dans l'ombre le comte de Saxe pour rapporter à Louis seul, ou à peu près, la gloire de Fontenoy. Mais quels « politiques avertis » ont pu estimer qu'à Aix-la-Chapelle, en 1748, « l'essentiel » fût que la France victorieuse, mais « noblement désintéressée », « sortît fièrement de cette rude épreuve, ayant sauvé ses frontières »? Lors de la paix de 1763, « nécessaire et adroite », il n'était pas question de la ruine de la nation, mais, dit Mably, « de quelques disgrâces qui dérangeaient simplement sa prospérité ». Louis aurait eu lieu de se féliciter de ne pas « faire trop fleurir » les Antilles, débris de notre empire américain, pour ne pas leur donner l'idée de se séparer de nous (Il y avait quatre ans que, dans *Candide*, Pangloss avait fait triompher l'optimisme). M. Saint-André cite volontiers d'Argenson (avec Mme du Hausset et Soulavie). Qu'il explique donc comment le monarque qu'il dépeint politique avisé, diplomate subtil, « le travailleur, le Roi enfin... », n'est apparu au Secrétaire d'Etat qui l'a pratiqué que comme un spectateur ennuyé de son propre règne, — et comment la nation, désanchantée, fut amenée vers 1750 à divorcer d'avec le Bien-Aimé, qui ne fut plus à ses yeux que le dernier roi fainéant! (Le duc d'Aiguillon n'a pas été gouverneur de Bretagne, mais « commandant général en Bretagne ». — Mme Infante, très intrigante, meurt à Versailles en 1759. « Sa mort... interrompt ses incessantes démarches ». *Interrompt* seulement?)

Pierre QUENTIN-BAUCHART : *La crise sociale de* 1848. *Les origines et la Révolution de Février* (Paris, Hachette).

Un tel ouvrage nous manquait, qui recherche, moyennant une recension complète des faits et par l'application d'une méthode irréprochable, les origines de la grande secousse subie au milieu du siècle dernier par le Tiers-Etat Français. Dès 1790, contre les progrès du machinisme et de l'individualisme patronal, les ouvriers avaient tenté de trouver une protection dans l'association, ou du moins dans une sorte de compagnonnage élargi. La loi Le Chapelier brise cet effort. Mais les travailleurs ne s'y résignent pas ; si bien que, de 1800 à 1848, le lutte se perpétua « des gouvernements bourgeois contre les associations professionnelles, aboutissant finalement et fatalement à une explosion de socialisme d'Etat ». Passée la période de renaissance économique de l'Empire, de restauration financière après 1815, voici venir en effet le grand malaise social consécutif à la révolution de Juillet, « confisquée » par la bourgeoisie : crise de chômage, avilissement des salaires par un emploi inorganisé de la main d'œuvre, concentration aux usines d'un prolétariat incertain du lendemain, échec des « mutuellistes » incompris ou combattus par la nouvelle aristocratie de manufacture et de finance, vraie « féodalité moderne », crise bancaire de 1847 par excès de spéculations, crise du numéraire, crise d'alimentation, déséquilibre matériel et moral. En face de la « bourgeoisie rurale », de 4 millions de propriétaires agricoles sur 14 millions 1/2 d'agriculteurs, placez les 5 millions d'artisans de la grande et de la petite industrie, vous avez les forces qui vont s'affronter en Février : « de 1820 à 1850, la classe ouvrière a subi la pire détresse qui peut-être l'ait atteinte ». M. Quentin-Bauchart relève en quels termes, en dépit des quelques améliorations consenties après 1840 en faveur des enfants et des femmes, la *question sociale* s'est trouvée posée, ce que représente la formule magique de *l'organisation du travail*, et comment, suivant la remarque de Tocqueville, le caractère de *révolution sociale* demeure essentiellement attaché aux journées de 48. Du tableau de cette fièvre politique, économique, intellectuelle, mystique même, tout est à retenir : instabilité du « Gouvernement provisoire de la République Française », à demi captif à l'Hôtel-de-Ville, police et contre-police, garde nationale et armée de l'émeute, « ateliers nationaux » hâtivement constitués pour étouffer les « ateliers sociaux » des communistes, parlement ouvrier du Luxembourg dressé comme un rival anticipé de la future Constituante (les Saint-Simoniens n'ont-ils pas préconisé la « transformation du pouvoir politique en administration économique »?), clubs bariolés où s'élaborent les tumultes de la rue et les soulèvements des faubourgs, toute une anarchie pittoresque d'où l'ascendant de Lamartine essaie de faire sortir l'ordre réclamé par la masse des Français. La mort, la plus noble des morts, a empêché l'auteur de pousser son enquête au-delà de l'illusoire « Fête de la Fraterniré » du 20 avril. L'entreprise reste inachevée ; mais le livre, de forme lumineuse, est excellent.

Gaston MARTIN, docteur ès-lettres. — *Carrier et sa mission.* (Paris, Les Presses universitaires de France.)

M. Gaston Martin assure qu'il n'a pas eu en vue de « réhabiliter » Carrier. Il a raison. Pas plus que les autres révolutionnaires, Carrier n'a besoin de réhabilitation. Il suffit de le comprendre et, pour ce faire, d'établir comment il a agi, en vertu de quels pouvoirs, sur quel théâtre, dans quel milieu. Représentant en mission aux armées de l'Ouest, Carrier, installé à Nantes du 20 octobre 1793 au 25 pluviôse an II (il fut alors remplacé par Prieur de la Marne), a appliqué les décrets de la Convention Nationale et les arrêtés du Comité de Salut public à la fois contre les « brigands » vendéens et contre les Nantais suspects de « négociantisme ». Entendez que pour nourrir les armées républicaines, il a procédé à des réquisitions et à des ventes forcées en conformité avec l'édit du maximum. D'où l'opposition violente des gros trafiquants, révolutionnaires de 1789, détenteurs depuis 1790 du pouvoir municipal. De là aussi la brouille vite parvenue avec les exaltés de la société populaire Vincent-la-Montagne. Car s'il a aidé Kléber et Marceau à triompher des insurgés (décembre 1793), s'il a approvisionné et nourri la grande ville qu'inquiétait l'encerclement des Vendéens, s'il paraît bien avoir été plus cruel en paroles maisonnantes et en menaces grossières qu'en actes, c'est sous les accusations des Jacobins, de ceux qui d'abord l'avaient le plus adulé, qu'il a succombé plus tard devant le tribunal thermidorien. Cependant c'est à Carrier que la légende attribue encore la responsabilité, avec l'initiative, des exécutions les plus abominables, notamment des noyades en Loire, symbole même de l'épouvantement. Cette légende, M. Martin la discute, montre sur quels témoignages suspects et fragiles elle repose, conclut que, comme d'autres avant lui, Carrier a laissé faire des subalternes qui ont abusé de son nom pour satisfaire leurs ignobles instincts d'assassins et de voleurs. Les Nantais qui ne figurent pas parmi les vic-

tines (toute prêtres réfractaires ou [illegible] à la main) ne s'en sont gaîs [illegible] qu'en 1791 [illegible] *l'étranger* qui avait apporté dans leur ville les procédés de la révolution [illegible]. En attendant, Carrel, les avait [illegible] du pillage et de la faim.

Albert Houtin. — *Le Père Hyacinthe*, 1893-1912 (Paris, Emile Nourry).

Avec ce troisième volume, M. Houtin achève de raconter « l'existence tourmentée et incomprise » de l'ancien prédicateur de Notre-Dame. Le sous-titre est énouvant [illegible] solitaire », dit l'auteur. Après avoir rempli à Genève les fonctions de curé, le Père est en effet revenu à Paris d'où l'arrache parfois, pour des courses à Tunis, au Caire, à Jérusalem, à Constantinople, l'humeur voyageuse de Mme Loyson. Le « mysticisme exclusif et intolérant » dont ils accuse lui-même l'a séparé d'anciens amis, de son frère le théologien de Sorbonne ; son esprit « absolu » a ainsi [illegible] les relations avec ceux de ses confrères [illegible] l'Eglise romaine. Par de nombreux et abondants extraits de correspondance, M. Houtin a tenté de définir la situation du Père, demeuré prêtre en dépit de tout, prêtre du « catholicisme universel » et très anti-papalin. Livre curieux et dont la connaissance importe à l'histoire du mouvement religieux en France dans la première décade de ce siècle.

Colonel Paul Azan. — *L'expédition de Fez*. (Nancy, Paris, Strasbourg, Berger-Levrault.)

M. le colonel Azan, connu par un excellent travail sur *Annibal dans les Alpes*, a traité en historien la série des opérations militaires qui, en avril et mai 1911, amenèrent le général Mounier aux portes de Fez. Rien de plus clair et de mieux ordonné que son récit, puisé aux sources militaires et politiques essentielles et qui rend sensible le bonheur insigne du chef chargé de la délivrance des Européens qu'assiégeaient les tribus rebelles. La transmission télégraphique était si mauvaise et si lente que Paris, apeuré par le spectre de l'Acte d'Algésiras (qu'agitait intelligemment l'Allemagne) n'arriva point à tenir en laisse le commandant du corps expéditionnaire et que les « directions » s'attestaient déjà appliquées, et inutiles, quand elles parvenaient au Maroc. De la sorte, une besogne sérieuse et durable put s'accomplir dont les intérêts français devaient profiter. Besogne peu sanglante au demeurant — et c'est tant mieux — ou les difficultés furent surtout d'organisation. Le colonel Azan a pris soin de détailler toutes les mesures prises par le commandement en vue de la sécurité, du ravitaillement, de l'installation (réputée d'abord temporaire pour des raisons politiques) des troupes et des services. La réussite fut complète. La récompense devait en être, à la suite d'âpres négociations avec Berlin, ce traité de protectorat du 31 mars 1912 qui demeure à la base de notre position marocaine. L'auteur fait parfaitement comprendre comment, par aventure, l'œuvre des diplomates s'est ici exactement soudée au travail préalable de nos soldats.

Capitaine de vaisseau A.-F.-B. Carpenter, de la marine royale britannique. — *L'[illegible] de Zeebrugge*. (Paris, Payot et Cie.)

C'est un livre passionnant et, pour des Français, plein de surprises. Non pas sur le résultat de l'opération, destinée à boucher, à Zeebrugge et à Ostende la sortie des sous-marins allemands en mer du Nord : opération manquée à Ostende, réussie à Zeebrugge plus qu'aux trois quarts. Mais l'étonnement n'est pas médiocre à suivre le récit de l'auteur, bien ordonné, logiquement déduit, mené au but sans digressions, et que [illegible] diligence française. Les traducteurs, le capitaine de corvette Levaique et M. Alaux, ont bien servi le metteur en scène de ce *fait d'armes*. Car c'est bien d'un fait d'armes, d'un coup de mains qu'il s'agit. Et la constatation est à la fois glorieuse et déconcertante. Plus d'un épisode se présente, au cours de la guerre navale, où éclatent chez les marins britanniques les vertus traditionnelles de hardiesse, de ténacité, de mépris pour ce qui ferait trembler ou hésiter une âme timide. Les qualités qui font les grands stratèges apparaissent moins. Enfin, l'idée de l'attaque contre Zeebrugge n'a pris corps qu'en décembre 1917. Il y avait trois ans que, de la côte flamande, torpilleurs, sous-marins « boches » bloquaient à peu près la Tamise et insultaient les rivages de l'Angleterre. La réaction est bien tardive. Encore n'est-elle pas venue des chefs suprêmes. L'action d'éclat du capitaine Carpenter n'en est que plus méritoire et, comme ils disent outre-Manche, plus « splendide ».

Edouard Guyot, maître de conférences à la Sorbonne. — *[illegible] l'Angleterre [illegible]*, 1880-1914. (Paris, Félix Alcan.)

Le livre répond bien à son titre. Il s'agit exactement de soumettre les faits de la toute dernière histoire anglaise « à l'action d'un réactif choisi à l'avance ». Ce réactif est le *Socialisme*, considéré lui-même comme un « mode de pensée nouveau et comme une force organisatrice » pour la production, la distribution et la vie en général. De cette manière, l'évolution du peuple britannique ne se présente plus sous l'aspect d'une lutte de partis pour la possession du pouvoir ; elle s'ordonne autour de deux ou trois notions essentielles : *living-wage*, théorie de la rente ou du profit, appropriation de la terre, nationalisation des services qui importent à la communauté. Les partis seront classés et jugés d'après leur attitude à l'égard de ces questions dominantes. En conséquence, le lecteur est prié d'abord de bien connaître l'histoire de l'Angleterre, s'il veut suivre le plan de M. Guyot. Ce lecteur, malheureusement, n'est pas légion. Mais, l'effort produit, il en sera récompensé. Le budget Lloyd George de 1911 notamment lui apparaîtra désormais avec ses couleurs véritables. Et il comprendra mieux les réactions lentes, mais sûres, qui, en dépit des essais fort étendus de socialisme municipal (dont tous n'ont pas échoué), rejettent périodiquement les Anglais appelés au vote législatif vers les lords de la conservation sociale.

Paul Gentizon. — *Le drame bulgare, de Ferdinand de Bulgarie à Stamboulisky*. (Paris, Payot.)

Depuis tantôt dix ans, le peuple bulgare, n'a pas eu de chance. Lancé par son Ferdinand de Cobourg, despote *éclaire* et méprisant, sur la route de Constantinople, où il est arrêté dès 1912, puis, en 1913, contre les alliés serbes de la veille, et durement châtié, entraîné en 1915 à la remorque des empires centraux dans la guerre européenne, vaincu en 1918, il n'a guère été que le jouet des ambitions de son souverain et des politiciens vulgaires qui en exécutaient les fantaisies. La révolution qui chassa le Cobourg et qu'a racontée excellemment M. Gentizon, avait laissé derrière elle trop de déconvenues, de rancunes et de haines pour que la crise sociale ne succédât pas rapidement à la crise politique. Le régime agrarien, dont l'invraisemblable Stamboulisky fut le héraut et le bénéficiaire, imité, quoi qu'en ait dit la presse d'Occident, du Bolchevisme moscovite, s'est attesté comme un essai de dictature du prolétariat paysan ou plutôt comme la révolte des ruraux contre les bourgeois et les intellectuels des villes. Mieux encore. Pour Stamboulisky, le paysan devait prendre la place de ceux qui jusqu'alors avaient gouverné. Parce que paysan, il s'affirmerait meilleur diplomate [illegible] diplomates, meilleur [illegible]

noire du dictateur), meilleur médecin que les médecins. Ce système funambulesque, pendant quelque temps, a fait illusion. Du moins il avait assez ébranlé la Bulgarie pour que les protagonistes de l' « Entente démocratique », qui renversèrent Stamboulisky, en juin 1923, aient dû l'automne suivant se défendre contre un retour du communisme, succédané de l'agrarianisme. On peut penser maintenant que le *drame bulgare* touche à sa fin. On hésite davantage à suivre M. Gentizon dans les anticipations qui lui représentent la Bulgarie prête à s'unir aux Serbes, Monténégrins, Croates et Solvènes en une vaste et, pour le coup, réelle Yougoslavie. Ce serait une solution élégante pour la terrible et toujours menaçante question macédonienne. Mais précisément les solutions balkaniques, improvisées au cours des cent dernières années, ne se sont guère montrées élégantes, ni même simples.

P. F.

LA QUINZAINE POLITIQUE

A LA VEILLE DES ÉLECTIONS

Les électeurs du Royaume des Serbes, Croates, Slovènes sont convoqués pour élire, le 8 février prochain, leurs représentants au parlement de Belgrade. Cette consultation se présente dans des conditions qui diffèrent sensiblement des élections précédentes. Il s'agit de mettre fin aux difficultés existantes et d'arriver à ce qu'une majorité stable et solide, que l'on espère obtenir par les élections du 8 février, puisse se consacrer à l'œuvre de consolidation et à l'évolution normale du Royaume.

Pour se rendre compte de la situation intérieure actuelle du Royaume, rappelons brièvement, qu'au parlement dissous, le parti radical, à la tête duquel est M. Pachitch, avait une majorité relative. Il a gardé le pouvoir tant que les partis de l'opposition n'avaient pas réussi à former un bloc pour le renverser. Sa position se trouvait même raffermie par la scission qui s'était produite dans le parti démocrate et grâce à laquelle a pu se reformer un gouvernement de coalition de radicaux et de démocrates dissidents qui comptait au parlement environ 130 députés sur 312. Mais dès que les partis de l'opposition ont pu s'entendre avec M. Raditch, chef du parti républicain croate, et le décider à participer aux travaux parlementaires, le gouvernement Pachitch-Pribitchevitch a démissionné pour céder la place à un gouvernement pouvant s'appuyer sur la coalition de la majorité. C'est dans ces conditions que, le 26 juillet dernier, le gouvernement de large coalition, présidé par M. Davidovitch, chef du parti démocrate, a pris possession du pouvoir. L'anomalie sautait aux yeux : le roi, respectueux de la constitution, a confié le pouvoir à un bloc dont le principal appoint était le parti républicain croate.

L'opinion publique comprit que le roi, connaissant les sentiments du peuple tout entier, a voulu donner au bloc et surtout à M. Raditch, la possibilité de prendre contact avec la réalité, afin de se rendre compte eux-mêmes que leur manière d'envisager les choses n'avait aucune chance d'être partagée par la grande masse du peuple serbe-croate-slovène. M. Davidovitch a, d'autre part, donné l'assurance à la Couronne que, lui, Président du Conseil, dont le patriotisme ne pouvait être mis en doute, veillerait à ce que les groupes, formant le bloc gouvernemental, finissent par s'entendre pour une politique de consolidation de l'État, dans le cadre de la constitution de Vidov-Dan. M. Raditch, que le gouvernement précédent avait mis en jugement, non pas pour ses idées, mais pour l'œuvre destructive qu'il poursuivait, contre la sécurité intérieure et extérieure de l'État, et qui s'était enfui à l'étranger pour ne rentrer dans le pays que lors de l'arrivée au pouvoir de M. Davidovitch, s'est montré réfractaire à toute collaboration réelle avec le gouvernement, auquel, pourtant, son parti a prêté tout l'appui pour renverser celui de Pachitch-Pribitchevitch. M. Raditch a repris son action contre le régime légal et, par une propagande subversive et anti-nationale, contre la discipline dans l'armée, prêchant ouvertement l'idéologie de la IIIe Internationalle, à laquelle il a affilié son parti, lors de son séjour à Moscou. Il a invité l'armée à jeter bas les armes, en cas de conflit avec n'importe quel État voisin du Royaume. Le gouvernement de M. Davidovitch espérait que M. Raditch finirait par se lasser de cette propagande et qu'il reviendrait à de meilleurs sentiments.

Le général Hadjitch, ministre de la guerre dans le cabinet de M. Davidovitch, ne pouvant plus tolérer ces agissements, a été contraint de démissionner en signe de protestation contre certains cas de désobéissance restés impunis. Sa démission entraîna celle du cabinet tout entier. D'ailleurs, le gouvernement de M. Davidovitch était en crise dès son arrivée au pouvoir. Il s'appuyait en effet, sur sept partis politiques n'ayant aucun programme commun pour gouverner le pays. Ayant accepté la démission du cabinet de M. Davidovitch, le roi a exprimé le désir de voir former un gouvernement de large concentration où toute la nation serait largement et équitablement représentée. Des efforts ont été faits dans ce sens. M. Raditch s'est déclaré nettement hostile à toute entente avec les radicaux, aussi bien qu'à toute participation au gouvernement. Le roi a confié alors à M. Pachitch la formation d'un gouvernement électoral, puisque le parti radical possédait la majoration relative au parlement. La Chambre a été dissoute et les élections ont été fixées pour le 8 février prochain.

Le gouvernement, s'appuyant sur une coalition des radicaux et des démocrates dissidents, ne se présente nullement aux élections dans un esprit d'animosité contre les Croates. Bien au contraire, M. Pachitch estime que l'union du peuple aux trois noms étant définitive et spontanée, il ne reste qu'à rechercher les moyens propres pour améliorer les relations existantes entre les diverses fractions de ce peuple. Il les envisage dans un esprit de concessions réciproques. Si les Croates et les Slovènes ont des objections à formuler sur les conditions locales de leur organisation administrative, ils sont libres de le faire et on leur demande uniquement de rechercher les solutions dans un esprit de concorde et de solidarité.

L'opinion publique yougoslave a enregistré avec satisfaction le revirement qui s'est produit ces derniers temps parmi les partisans de M. Raditch. Un de ses lieutenants et fondateur du parti paysan croate, M. Lovrekovitch s'est détaché de lui et a formé un nouveau parti paysan croate ou, plutôt, a repris son programme tel qu'il était au début. M. Lovrekovitch a supprimé le mot républicain, considérant que la monarchie reposant sur des bases démocratiques, issue du peuple lui-même, répond entièrement aux conditions actuelle du pays. D'autre part, MM. Chourmine et Drinkovitch, Croates également ont

accepté d'entrer dans le gouvernement actuel, l'un comme ministre du Commerce et l'autre comme ministre sans portefeuille.

Les agissements de M. Raditch, surtout la propagande qu'il a organisée en vue des élections, ont obligé le gouvernement à sévir et à engager des poursuites judiciaires contre lui.

En vertu de la loi sur la sécurité de l'État, le parti républicain paysan croate a été dissous et des perquisitions ont eu lieu dans les locaux de ces organisations et au domicile des dirigeants. Les documents trouvés ont obligé le gouvernement à ordonner l'arrestation de Raditch et de quelques-uns de ses lieutenants. L'instruction ouverte suit son cours et dès qu'elle sera terminée, M. Raditch sera traduit devant un tribunal régulier, pour être jugé publiquement. Il ne s'agit donc pas d'une action de pression par le gouvernement actuel contre ses adversaires politiques, mais bien d'une action légale que tout gouvernement ayant la responsabilité du pouvoir est dans l'obligation d'engager quand il s'agit de défendre la sécurité, l'ordre intérieur et la légalité dans le pays.

D'après les déclarations de M. Maximovitch, ministre de l'intérieur, il ne peut y avoir de doute sur la culpabilité de M. Raditch. Les documents saisis sont tels qu'il n'y a pas de tribunal dans un pays constitutionnel qui pourrait proclamer Raditch non coupable.

Le texte original du rapport écrit et signé par Raditch, dont il a remis une copie au gouvernement soviétique lors de son séjour à Moscou, à lui seul, suffit pour prouver sa culpabilité. M. Raditch y expose en effet tout ce qu'il a fait jusqu'à présent pour agiter le peuple croate et ce qu'il demande au gouvernement des Soviets pour l'aider à continuer sa propagande. Il s'y engage à provoquer la révolution en vue d'établir un régime sur la base des principes de la IIIe Internationale paysanne, au cas où son parti remporterait les succès qu'il escompte aux élections prochaines.

D'autres documents saisis établissent ses rapports avec des organisations existant dans les pays ex-ennemis et qui poursuivent le but d'une guerre de revanche. D'ailleurs, M. Raditch a déjà avoué que son parti est entré dans l'Internationale paysanne de Moscou et il se défend uniquement que celle-ci n'a aucun rapport avec la IIIe Internationale communiste, malgré l'évidence que ces deux Internationales sont sous la dépendance directe du gouvernement des soviets, qui leur fournit les subsides nécessaires pour leur propagande dans tous les pays du monde. Le secrétaire général de l'Internationale paysanne de Moscou, s'est offert, par dépêche adressée au tribunal de Zagreb, d'être entendu comme témoin, lors du procès de M. Raditch, pour fournir des explications sur le rôle et le but poursuivis par l'Internationale paysanne.

Le gouvernement actuel, conscient de sa responsabilité et de l'effort qu'il a accompli, a pris des mesures pour assurer au pays d'élire en pleine liberté ses représentants au parlement. Il exige uniquement que tous respectent la loi commune et il est résolu à ne permettre, pas plus à M. Raditch qu'à la IIIe Internationale de Moscou d'entraver cette liberté et de compromettre la sécurité intérieure et extérieure du pays.

BULLETIN MARITIME

RENSEIGNEMENTS — INFORMATIONS

Les Passagers de marque

Les « Amis de Maurice Barrès » ont eu l'idée de faire apposer, sur les maisons où le grand écrivain rédigea quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, une plaque commémorative. Ce sont, suivant l'expression d'André Hallays, des « stations barrésiennes » qui déjà ont été inaugurées, à Metz pour « *Colette Baudoche* » et à Sainte-Odile pour « *Au service de l'Allemagne* » et les autres ouvrages des premières époques de la carrière littéraire de Barrès.

Le dernier ouvrage paru de Barrès, quelques semaines après sa mort, fut cette magnifique « *Enquête aux pays du Levant* » que la *Revue des Deux Mondes* avait publiée précédemment en livraisons.

La composition de cet important ouvrage remonte déjà à plus de dix ans. C'est, en effet, au printemps de l'année 1914, qu'à Marseille s'embarqua Maurice Barrès à bord du « *Lotus* », paquebot des *Messageries Maritimes* et courrier d'Orient, à destination de la Syrie. Le port de Marseille avait déjà sa plaque commémorative du départ de Lamartine pour l'Orient. Les « Amis de Maurice Barrès » ont pensé que cet autre voyage, dont le récit devait être une œuvre d'art et contenir un enseignement politique, méritait d'être rappelé. C'est ainsi que le 14 mars prochain aura lieu, sous le patronage de M. Poincaré, sous la présidence de M. Henry Bordeaux et en présence de Mme Barrès et de M. Philippe Barrès, l'apposition, sur le vaste hôtel des *Messageries Maritimes*, près du port, d'une plaque de marbre portant en lettres d'or : « Au printemps de 1914, Maurice Barrès allant entreprendre une enquête aux pays du Levant, a pris la mer à Marseille. » Il faut féliciter M. Félix Roussel, Président des *Messageries Maritimes*, d'avoir donné l'emplacement de cette plaque au siège principal de sa Compagnie. Ce n'est pas, d'ailleurs, la première initiative semblable de la grande compagnie française quand il s'agit d'honorer la mémoire de grands écrivains.

Les Français à Smyrne.

[illegible] novembre dernier, dans Smyrne [illegible] où seules restent debout une dizaine de maisons environ, le journal du pays annonçait, en français, la nouvelle suivante : « Les écoles congréganistes de notre ville viennent de recevoir l'autorisation de recommencer les cours. Les inscriptions sont reçues tous les jours, le matin de [illegible] à 11 heures et [illegible] de [illegible] à 4 heures. »

Cette reprise d'activité dans l'ordre intellectuel était due à des Français, mais elle n'était pas la première. Au point de vue commercial, en effet, [illegible] portation françaises.

[illegible]

francs à une augmentation de 7.185.000.000 de francs sur l'année 1923. Nos exportations ont augmenté de 5 milliards de francs et de 2 millions de tonnes. La France, au total, représente presque le dixième des importations du port. Ce résultat est dû, et il ne faut pas manquer de le répéter, à la régularité et à l'existence de nos services de navigation, dont les *Messageries Maritimes* qui occupent dans le Levant une situation privilégiée sous le rapport des passagers et du fret, étant donné la quantité des navires qui desservent Smyrne, le « *Pierre Loti* » et le « *Lamartine* », il importe que les autorités françaises ne laissent pas perdre une situation aussi excellente. Nous n'avons aucune raison de perdre confiance dans l'avenir du port et de la ville ; les Français y ont des intérêts séculiers à sauvegarder et même une place à y prendre. On dit que la France va reconstruire son Consulat dont les murs sont miraculeusement restés debout et qui est admirablement situé. Il ne suffira pas de donner aux smyrniotes le bon exemple en contribuant à la renaissance de la ville, il faut aussi que nous participions à la résurrection de la vie municipale qui était jadis notre domaine : le port, les tramways, les services de cabotage appartenaient à nos nationaux. Ce que les congrégations françaises et la Compagnie de navigation ont commencé doit servir d'exemple et être continué par les autres branches de l'industrie et de l'administration française.

Lancement d'un paquebot pour l'Égypte.

Le 8 février prochain aura lieu à La Ciotat le lancement d'un nouveau paquebot des *Messageries Maritimes* destiné à la ligne de l'Égypte. Ce paquebot, construit par la « *Société provençale de constructions navales* » est indentique au « *Champollion* » dont nous avons déjà parlé ici, ainsi que du grand savant dont il a reçu le nom. Rappelons que les caractéristiques de ce magnifique navire seront les suivantes :

Longueur entre perpendiculaires....	150 m. 00
— hors tout	156 » 70
Largeur hors tout	19 » 10
Creux au livet du Pont C	9 » 36
Tirant d'eau en charge	8 » 36
Déplacement en charge	15.156 T. 000
Force des machines (2 machines)	10.000 HP.
Nombre de chaudières	7
Volume des cales, entreponts et soutes diverses	6.922 m³ 00
Approvisionnement en charbon	1.415 Tx
Volume des soutes à mazout	1.257 m³

2 passagers en 1 cabine de grand luxe à deux lits ;
2 passagers en 1 cabine de luxe à 2 lits ;
4 passagers en 2 cabines de 1/2 luxe à 2 lits ;
2 passagers en 2 cabines de 1/2 luxe à 1 lit ;
179 passagers de 1re classe en cabine à 1, 2, 3 couchettes (toutes claires) ;
133 passagers de 2e classe en cabine de 2, 3, 4 couchettes ;
128 passagers de 3e classe en cabine de 2, 3, 4 couchettes ;
500 passagers d'entrepont.

Une mission économique au Japon.

Le 12 février prochain s'embarquera à Marseille sur le paquebot « *Angers* » à destination du Japon une mission économique française créée sous la direction de M. Ader, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, Ingénieur en chef du cadre de réserve des poudres, ancien Directeur du Service des charbons au Ministère des Travaux Publics et Directeur du cabinet du Ministre du Commerce. Cette mission a pour objet l'étude pratique du développement des relations commerciales entre la France et le Japon. Cette mission a été organisée pour un séjour de deux mois environ. Chacun des membres techniques disposera de son temps pour renseigner de manière opportune (visites personnelles, communications de tous genres) les industriels et commerçants japonais sur la situation exacte de la production française dans la branche industrielle dont il est le représentant. D'autre part, les membres techniques recueilleront avec la plus grande précision les données et spécifications permettant à nos exportateurs de faire des offres rapides aux besoins et aux habitudes locales. Ils devront, en outre, approfondir les causes de succès de nos concurrents, recevoir les propositions d'affaires et les demandes de prix, etc ....

Voyages circulaires.

Les *Messageries Maritimes* annoncent deux très intéressants voyages circulaires accompagnés en Méditerranée pour le printemps 1925. La première croisière aura son départ de Marseille le 17 février 1925 par le paquebot « *Lotus* » et retour à Marseille le 12 mars suivant par le « *Pierre Loti* ».

Le prix du voyage en première classe est de 6.900 fr. et de 6.100 fr. en seconde classe. Ces prix comprennent tous les frais accessoires de toutes espèces, installation dans les hôtels de premier ordre, excursions en automobiles, repas, pourboires, guides, etc... Cette croisière comprend une visite en Égypte avec séjour au Caire et croisière aux Pyramides et au Sphinx et dans les régions voisines les plus intéressantes ; une visite à Beyrouth et à Damas avec excursion aux ruines de Bâlbeck et dans les régions les plus pittoresques de la Syrie, une visite à Smyrne, à Constantinople, à Athènes y compris les excursions les plus célèbres du proche-Orient et retour par Messine, Naples, etc....

La seconde croisière dont le départ est fixé par le « *Sphinx* », au 3 mars 1925, comprend, outre une visite plus détaillée de l'Égypte, un séjour en Palestine et en Terre Sainte et un séjour plus prolongé en Turquie et en Grèce. Le retour aura lieu le 2 avril, et le prix de ce second voyage, également accompagné, est de 9.800 fr. en première classe et de 8.700 fr. en seconde classe. On sait que le printemps est la meilleure des saisons pour visiter l'Égypte, le Levant et il ne fait pas de doute que Français et étrangers voudront profiter de la remarquable organisation touristique de votre grande Compagnie française et visiter, dans ces conditions excellentes, ces pays à juste titre si réputés.

Le Gérant : A. Dessoes

Société Française d'Imprimerie et de Publicité
Ateliers : Rue Garnier et rue des Carmes, Angers
Bureaux à Paris 15, Rue du Lapo (XVe)

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 4 63e ANNÉE 21 FÉVRIER 1925

PSYCHOLOGIE DE L'INSPIRATION SCIENTIFIQUE

Voici ce que Longfellow notait dans son journal :

« Hier soir, j'ai rédigé un article sur les poésies d'Allston, après quoi je restai assis jusqu'à minuit en fumant au coin de mon feu, quand tout à coup il me vint à l'esprit d'écrire la *Ballade de la goélette Hesperus*, ce que je fis. Puis je me mis au lit, mais je ne parvins pas à m'endormir. De nouvelles idées me trottaient perpétuellement en tête, et je me relevai pour les ajouter à la ballade. J'en suis content. Elle ne m'a pour ainsi dire pas coûté le moindre effort. Cela me venait à l'esprit, non par vers, mais par strophes entières. »

George Eliot, tout positiviste qu'elle fût en philosophie, affirmait que, dans toutes celles de ses œuvres qu'elle considérait comme les meilleures, il y avait un « autre qu'elle-même » qui s'emparait d'elle, et lui faisait sentir « que sa propre personnalité n'était qu'un simple instrument au travers duquel agissait l'esprit. »

Les Goncourt font une remarque analogue : « Il y a une fatalité dans le premier hasard qui vous dicte l'idée. Puis c'est une force inconnue, une volonté supérieure, une sorte de nécessité d'écrire qui vous commandent l'œuvre et vous mènent la plume ; si bien que quelquefois le livre vous sort des mains, mais ne vous semble pas sorti de vous-même. »

Gœthe était dans le vrai lorsqu'il étendait la révélation, non seulement à la création proprement artistique, mais à toute pensée haute et féconde, de quelque nature soit-elle ; et en effet la science, tout comme l'art, peut tirer profit de l'inspiration.

Voici d'abord un exemple qui, tout en étant au premier abord la banalité même, n'en présente pas moins les traits essentiels de l'illumination révélatrice.

Avant de passer à l'anarchie scientifique, le prince Kropotkine avait fait durant plusieurs années une étude approfondie et passionnée de la structure physique de l'Asie. Au cours de ses recherches, raconte-t-il dans ses *Mémoires*, il avait reporté sur une carte à grande échelle toutes les observations géologiques et physiques faites par les différents explorateurs, et il s'était efforcé de découvrir les lignes structurales qui rendaient le mieux compte de tout l'ensemble des faits acquis. Ce travail préparatoire lui coûta plus de deux années d'efforts. « Puis vinrent des mois de réflexion intense en vue de pénétrer le sens de tout le chaos déconcertant des observations fragmentaires, jusqu'à ce qu'un jour, subitement, tout devînt clair et intelligible, comme sous l'illumination d'un jet de lumière : les grandes lignes structurales de l'Asie ne sont pas orientées Nord-Sud, ni Ouest-Est ; elles vont du Sud-Ouest au Nord-Est... Il est peu de joies dans la vie humaine qui égalent la joie que donne l'apparition soudaine d'une idée générale, venant illuminer

l'esprit après une longue période de patientes recherches. »

Ici, l'élan de joie, qui va presque jusqu'à l'extase, *suit* l'illumination, comme une conséquence rationnelle de son importance aperçue ; c'est l'extase d'Archimède courant nu par les rues de Syracuse après avoir découvert son principe, en criant : *Eurêka, eurêka!*

Le grand mathématicien français Henri Poincaré nous fournit des exemples beaucoup plus rares de révélation scientifique. Dans une étude sur l'invention en mathématiques, il fit la surprenante remarque que le trait le plus frappant de l'invention en ce domaine était l'apparente « illumination soudaine ». Parlant de la découverte des fonctions fuchsiennes, une des plus éclatantes qu'il ait faites, il écrit :

« Depuis quelques jours je m'efforçais de démontrer qu'il ne pouvait exister aucune fonction analogue à ce que j'ai appelé depuis les fonctions fuchsiennes. Tous les jours je m'asseyais à ma table de travail ; j'y passais une heure ou deux... je n'arrivais à aucun résultat. Un soir, je pris du café noir, contrairement à mon habitude. Je ne pus m'endormir ; les idées surgissaient en foule ; je les sentais comme se heurter, jusqu'à ce que deux d'entre elles s'accrochassent, pour ainsi dire, pour former une combinaison stable. Le matin, j'avais établi l'existence d'une classe de fonctions fuchsiennes. Il ne restait plus qu'à rédiger les résultats, ce qui ne me prit que quelques heures. »

Cela fait, il se mit à explorer méthodiquement le nouveau domaine que lui ouvrait la découverte. Au cours de cette exploration, un problème se dressa devant lui, qui, lui aussi, se refusa obstinément à se laisser résoudre.

« Tous mes efforts ne servirent d'abord qu'à me mieux faire connaître la difficulté, ce qui était déjà quelque chose. Tout ce travail fut parfaitement conscient. Là-dessus, je partis pour le mont Valérien, où je devais faire mon service militaire ; j'eus donc des préoccupations fort différentes. Un jour, en traversant le boulevard, la solution de la difficulté qui m'avait arrêté m'apparut tout à coup. » Il se trouvait en possession de tous les éléments de la solution ; il ne lui restait plus qu'à les rassembler et à les ordonner, ce qu'il fit, dit-il, « d'un trait et sans aucune peine ».

Enfin, parlant d'une autre découverte mathématique, qu'il fit au cours d'une promenade, il remarque « que l'idée lui vint toujours avec les mêmes caractères de brièveté, de soudaineté et de certitude immédiate ».

Voici un autre cas remarquable, celui de la plus grande découverte qu'ait faite sir W. Rowan Hamilton. Dans une lettre adressée au professeur P.-F. Tait, et datée du 15 octobre 1858, il écrit :

« P. S. Demain, ce sera le quinzième anniversaire des quaternions. Ils vinrent à la vie, ou à la lumière, parfaitement adultes, le 16 octobre 1843, tandis que je me rendais à Dublin, en me promenant, avec ma femme. Ce fut exactement au moment où je mettais le pied sur le pont de Brougham, auquel depuis mes garçons ont donné le nom de « pont des quaternions », je veux dire que c'est là et à cet instant que je sentis se fermer le circuit galvanique de ma pensée, et les étincelles qui en jaillirent furent les équations fondamentales entre i, j, k : elles m'apparurent exactement telles que je m'en suis toujours servi depuis. Séance tenante, je tirai de ma poche un carnet, qui existe encore, et j'y notai la chose — et, à ce moment précis, je sentais que cela valait que j'y consacrasse au moins dix — et peut-être quinze — années de travail. Mais il n'est que juste d'ajouter que, si j'eus ce sentiment, c'est parce que je sentais que je venais en cet instant de résoudre un problème, c'est-à-dire de satisfaire un désir intellectuel — qui me hantait bien au moins depuis quinze ans. »

De quelque manière qu'il faille l'expliquer, le fait lui-même est là, qu'il faut accepter en matière d'art comme en matière de science, c'est-à-dire aussi bien dans le domaine de l'imagination que dans le champ de la construction rationnelle : il survient, après des périodes de tension intellectuelle, ou de rumination sourde, des instants de fécondité heureuse, imprévus et sans effort, qui donnent une impression d'inspiration.

Seulement, si Gœthe faisait bien de compter, non seulement les idées poétiques, mais aussi les grandes pensées de tout ordre au nombre des « dons d'en haut », son tort est d'avoir borné ces dons aux pensées grandes et importantes. Toutes sortes d'idées, et des idées qui offrent tous les degrés de la puérilité aussi bien que de la grandeur, surgissent dans nos esprits par un procédé qui nous est apparu comme celui de la révélation. La *Ballade de la goélette Hespérus*, qui a coulé par strophes entières de la plume de Longfellow, sans l'ombre d'un effort, ne renferme pas une seule pensée qui ait quelque grandeur. Mozart, dit-on, aurait prétendu que tout, et non pas seulement ses trouvailles musicales les plus géniales, lui venait à l'improviste. Mais pourquoi aller chercher si loin des exemples? Presque chaque instant de notre vie consciente apporte à chacun de nous des pensées ou des actes qui présentent, au même degré que les révélations les plus authentiques, les mêmes caractères d'imprévisibilité, de discontinuité avec le cours actuel de notre esprit, et de jaillissement

sans aucun effort de notre part. N'y eût-il que l'exemple trivial du rappel à la mémoire d'un nom longuement et vainement poursuivi, et qui, au moment où l'on s'y attend le moins, s'offre de lui-même et nous tombe du ciel — ce fait n'est-il pas typique d'une très grande portion et peut-être même de la totalité de notre pensée?

***

Trois méthodes s'offrent aujourd'hui à expliquer les phénomènes d'inspiration ou de révélation. La première les rapporte à « Dieu » comme à leur cause, ce qui, à vrai dire, n'est pas une explication, mais simplement un déplacement du problème. La seconde les rapporte à une activité mentale (non pas une activité uniquement nerveuse) qui échappe à la conscience du sujet, en d'autres termes, à des processus subconscients. Ou bien encore on combine les deux explications qui précèdent : on admet que Dieu use du subconscient pour produire des révélations dans l'esprit humain. Explication combinatoire qui réjouit le cœur de ceux qui aiment à sauvegarder les solutions d'autrefois tout en se donnant la satisfaction de sembler être à la hauteur de leur époque, mais qui a le défaut d'encourir les reproches qui portent contre les deux hypothèses qu'elle combine.

Envisagée du point de vue qui est celui de la science, la seconde hypothèse n'offre aucun avantage sur la première : elle est au même titre un appel à l'inconnu, et, par suite, elle ne rend pas compte d'une manière satisfaisante des caractères typiques du fait de la révélation.

Nous ne prétendons pas dissiper le mystère de la révélation dans l'invention en mettant à nu les ressorts qui commandent la création artistique ou la découverte scientifique, mais nous comptons bien le ramener sur le plan banal du mystère de tous les jours, en montrant que même les cas les plus saisissants et les mieux vérifiés n'offrent pas à l'explication de difficultés plus énigmatiques que ne fait l'acte de pensée le plus ordinaire.

Une étude attentive des révélations scientifiques suggère les remarques suivantes. Elles n'apparaissent jamais qu'après une période d'effort conscient, c'est-à-dire qu'elles achèvent ou continuent quelque chose qui a déjà commencé. Lorsque la solution est complexe, elle ne se présente pas à l'esprit élaborée dans la plénitude de tous ses détails. La clef est forgée, mais il reste à s'en servir, — ou, comme le dit Poincaré, il faut déduire les conséquences du principe qu'on a acquis. Ces révélations sont rares, et, chose plus importante encore, il arrive que des découvertes d'une importance égale soient faites par une voie plus ordinaire, c'est-à-dire, en récompense, dirait-on, d'un effort continu. En définitive, s'il est exact que parfois la solution d'un problème se présente à l'improviste, et quelquefois même longtemps après qu'on a cessé de s'occuper activement à la poursuivre, aucune preuve pourtant n'autorise à croire, ainsi qu'on le fait d'ordinaire, qu'elle attende toujours qu'on ait cessé de prendre intérêt au problème. Tout au contraire, les solutions qui surgissent avec l'allure d'une inspiration s'appliquent à des problèmes qui n'ont pas été définitivement perdus de vue, qui sont demeurés à l'arrière-plan de l'esprit, tout prêts à solliciter à nouveau notre attention. Il peut fort bien arriver qu'un problème en sommeil flambe soudain et jette un éclair par-dessus le seuil de la conscience, et qu'aussitôt, presque inconsciemment, nous étouffions son éclair et la rejettions dans sa retraite obscure faute de nous sentir le pouvoir de la résoudre, à moins que par chance — et c'est parfois le cas — il ne s'offre cette fois sous un nouveau jour. Dans cette dernière hypothèse, l'intérêt et l'attention se réveillent, et s'attaquent à nouveau au problème : peut-être, sous ce jour nouveau, sera-t-il possible de discerner le chemin qui conduit à la solution.

Des remarques analogues s'appliquent au même titre aux inspirations mystiques. Les révélations, monitoires ou autres, qui échoient aux mystiques chrétiens ont trait à des sujets sur lesquels leur attention a longuement pâli. Quant à la valeur intrinsèque de ces révélations, elle se hausse bien rarement au-dessus du plat niveau de la parfaite banalité, et, pour autant que nous en sommes informés, elle ne dépasse jamais ce que le sujet fournirait de son cru, sans assistance. Il suffira de rappeler au souvenir du lecteur la longue liste à faire frémir des révélations dont fut gratifiée sainte Marguerite-Marie, et dont les prêtres catholiques-romains surent tirer un si beau parti pour établir victorieusement la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, — et n'oublions pas que les mystiques protestent à l'envi que les mots sont impuissants à peindre ce qui leur vient d'en haut. Ajoutons que celles de ces révélations sacrées qui ont un air scientifique ne dépassent pas davantage, pour autant que nous les connaissons, le niveau que peut atteindre spontanément et sans aide venue d'en haut un être humain possédant les connaissances et les dons intellectuels de ceux qui en ont la faveur.

Sans doute, les observations qui précèdent viennent atténuer et ternir les colorations saisissantes sous lesquelles se présente à première vue

le phénomène que nous avons la tâche d'étudier. C'est ainsi que les processus intellectuels de l'invention par inspiration et ceux de la simple pensée ordinaire sont essentiellement analogues. C'est fausser totalement l'allure réelle de la pensée que de la dépeindre comme atteignant ses fins par le mouvement rectiligne et continu d'un flot que rien ne vient interrompre. Bien au contraire, les processus conscients sont coupés constamment de temps d'arrêt, de cassures, et de brusques sauts en avant. Ils ressemblent à une flamme qui fait mine de s'éteindre sitôt que l'on souffle dessus, et qui se rallume par saccades si on la laisse à elle-même. Souvent, c'est quand la stérilité de notre effort nous a décidés à y renoncer, que l'illumination vient nous surprendre. L'homme des réveils religieux exhorte le pécheur repentant à attendre, à s'abandonner dans les bras de Jésus : c'est alors que viendra le salut. Pareillement, le mystique cherche le divin dans la passivité. Il y a bien longtemps que la séculaire sagesse égyptienne avait résumé en un aphorisme ce que ces pratiques ont d'utile : « L'archer atteint sa cible, partie en tirant, partie en lâchant ; le nautier atteint sa rive, partie en tirant, partie en laissant porter. »

La pensée procède d'une manière très analogue à cet enchaînement d'images successives qui viennent se projeter sur l'écran du cinématographe avec l'apparence d'une continuité ininterrompue. Chaque élément de la série se présente à son tour et court soudain prendre sa place. Il n'y a pas plus de continuité dans l'opération que dans la production de cette série qui s'enchaîne sans lacunes apparentes. Pour un temps, l'effort du dessein poursuivi paraît agir à la manière d'une force centrale qui attire à elle, en quelque sorte, les éléments divers du problème. Mais ces éléments eux-mêmes surgissent avec la plus entière irrégularité. Il y a des périodes où le progrès est nul : l'attention se relâche, et se porte capricieusement sur d'autres objets. Et puis, brusquement, un chaînon nouveau bondit à l'intérieur de la conscience et vient s'ajouter à la chaîne. Alors, l'intention directrice du but poursuivi se fait sentir à nouveau, et c'est une nouvelle alternance d'efforts et de relâchements. Les interruptions peuvent être si brèves qu'on ne s'en aperçoive pas, et, en ce cas, nous demeurons sous une impression d'effort constamment soutenu, et nous croyons de bonne foi que l'idée est apparue au cours de la phase attentive.

Ce qui remplit les intervalles où l'attention s'interrompt, c'est, soit un néant total, soit des pensées et des sentiments qui se rapportent à quelque autre objet : nous laissons errer tout bonnement notre regard, ou bien nous jouons avec notre lorgnon, nous regardons notre montre, nous allumons une cigarette, — et, soudain, voici que l'idée que nous avions cessé de poursuivre est là, devant nous. Ou au contraire, il arrive que la suspension de notre activité volontaire — la phase passive du processus — traîne en longueur, et que, quant à présent, nous abandonnions notre tâche : une semaine, un mois plus tard, une pensée féconde nous vient tout à coup, à l'improviste, qui peut fort bien nous mener à une solution rapide du problème.

A quel point il arrive aisément que nous ne nous apercevions pas du retour, dans la pénombre de la conscience, de problèmes laissés en suspens, c'est un fait des plus curieux, et que les psychologues classent côte à côte avec l'indifférence aux excitations habituelles et sans portée qui atteignent nos organes sensoriels. Leur présence ne se révèle qu'au prix d'une observation minutieuse, et faite en temps voulu. Lorsque Poincaré note que durant son service militaire il eut l'esprit occupé de tout autre chose que de problèmes mathématiques, il ne faut pas entendre qu'il semble dire que le problème des fonctions fuchsiennes, auquel il avait consacré un long effort passionné et profond, ne lui ait jamais traversé l'esprit. Hamilton nous dit, lui aussi, qu'au cours des semaines qui précédèrent sa révélation, il s'était repris d'un intérêt actif pour le problème des quaternions, et qu'au moment où il approcha du fameux pont, bien qu'il fût occupé à échanger quelques mots, de ci de là, avec sa femme, il n'en avait pas moins dans l'esprit un courant sous-jacent de pensée qui allait son train, et qui tout d'un coup émergea avec éclat, pour amener au jour les mémorables équations. Lorsque ces courants latents de pensée, qui sont fréquents, mais qui sont souvent de faible intensité et de courte durée, n'ont pas à nos yeux une importance spéciale, rien n'est plus naturel que de les perdre de vue et de les oublier totalement.

Le problème de l'inspiration, ou de l'illumination, ou de la révélation — ou de quelque nom qu'on veuille l'appeler — ne porte pas uniquement sur les cas particulièrement remarquables et rares. Les traits que l'on considère communément comme marquant la différence entre la révélation et les produits ordinaires et naturels de l'activité mentale de l'homme, appartiennent en vérité à toute pensée et à toute action. Imprévisibilité, absence d'effort, passivité (et aussi, comme nous le verrons plus loin, clarté et certitude) sont des caractères qui peuvent s'appliquer également à ce qui est grand et à ce qui est petit, à ce qui est vrai et à ce qui est faux, à ce qui est religieux et à ce qui est laïque. Le temps n'est plus où l'on en faisait

la critérium typique d'une double origine et d'une double nature des pensées et des actions humaines, et où l'on en tirait argument pour imprimer aux unes la marque d'une provenance purement humaine, et aux autres celle d'un don venu d'en haut. Les exemples singuliers et surprenants où, à la suite d'un effort mental infructueux, la solution d'un problème apparaît brusquement et à l'improviste, ne sont que des cas extrêmes du processus normal de la pensée consciente et rationnelle. Seulement, dans ces cas frappants, les problèmes sont assez considérables et la phase de passivité suffisamment longue pour arrêter l'attention et pour provoquer la surprise.

***

Nous nous sommes borné jusqu'à présent à décrire et à classer les faits ; le moment est venu de faire un pas en avant, et d'expliquer pour quelles raisons une interruption prolongée de l'effort d'attention est souvent l'antécédent d'un progrès. Quelques faits bien choisis et bien étudiés nous conduiront à une hypothèse qui a pour elle la vraisemblance.

Lorsqu'on s'applique à acquérir un métier ou un art quelconque qui implique des mouvements, par exemple lorsqu'on apprend à écrire à la machine, l'on débute par exécuter un grand nombre de faux mouvements, et chaque mouvement faux crée une tendance à répéter la même faute. Si l'on s'obstine trop longtemps dans cet exercice, sans prendre de repos, il arrive un moment où l'on ne fait plus le moindre progrès. On en est au point où l'on fait un nombre égal de gestes justes et de gestes faux.

Or, chacun peut avoir remarqué qu'après un repos suffisamment prolongé — plusieurs semaines ou plusieurs mois — lorsqu'on se remet à pratiquer cet exercice, on a l'impression de se tirer mieux d'affaire qu'avant l'interruption. Il semblerait qu'on eût réalisé des progrès durant l'intervalle. C'est ce que confirme l'expérience : il est de fait qu'après un long repos, des observations conduites avec méthode ont permis de constater avec certitude un progrès. Voici les preuves qu'apporte un psychologue américain, W. F. Book :

Le sujet soumis à l'expérience a poussé l'apprentissage de la machine à écrire jusqu'à faire, durant les dix dernières périodes de dix minutes chacune, une moyenne de 1.508 mots par période de dix minutes. On suspend l'entraînement pendant six mois, puis on lui fait faire, à titre d'épreuve, dix périodes de dix minutes, dans des conditions rigoureusement identiques à celles de son apprentissage : on constate que la moyenne obtenue est de 1.433 mots, et que le chiffre total des fautes est supérieur à ce qu'il était lors de la dernière expérience d'entraînement. Là-dessus, il s'abstient encore de toucher à la machine pendant une année complète, puis, quand il s'est donc écoulé un an et demi depuis la fin de son apprentissage, on le soumet à une nouvelle expérience de dix périodes de dix minutes chacune : la moyenne obtenue est cette fois de 1.611 mots, et le pourcentage d'erreurs est inférieur à celui de la première épreuve. « Il semble donc, conclut Book, que son habileté se soit positivement accrue durant cet intervalle d'un an et demi de repos total. Comment expliquer ce phénomène ? L'unique explication qu'on puisse donner de la moyenne meilleure obtenue au cours de la seconde épreuve paraît être la suivante : la longue durée de l'interruption a permis de disparaître à toute une série d'associations gênantes, de mauvaises habitudes d'attention accidentellement acquises au cours de l'apprentissage, et cette abolition des habitudes et des tendances contrariantes a eu pour effet de permettre d'agir librement aux associations de mouvements favorables, qui se sont consolidées. Ces associations contrariantes s'étaient installées à tous les degrés de l'apprentissage et aux moments *critiques*, au point de former de lourdes masses, qui constituaient un sérieux obstacle aux progrès. Au terme du repos total d'une année et demie, tous ces réflexes gênants et toutes ces résistances fâcheuses ont disparu dans une proportion notable. » Les six mois qui s'étaient écoulés entre la fin de l'apprentissage et la première expérience de contrôle n'ont pas suffi, à ce que pense Book, pour laisser aux associations totales le temps de se dissocier, d'où l'abaissement de la première moyenne obtenue. « Au lieu qu'un an plus tard, dans la seconde épreuve de contrôle, la diminution des obstacles et l'aisance accrue sont devenues si manifestes que l'apprenti en a eu lui-même un sentiment très net. Les erreurs ont légèrement perdu de leur fréquence, et la moyenne a été meilleure qu'elle n'avait jamais été, d'où nous concluons que ce fut bien la disparition des associations et des tendances contrariantes naturellement acquises au cours de l'apprentissage qui fut la cause de l'amélioration de la moyenne. »

Il est possible de donner à cette hypothèse une forme plus simple. Supposons qu'au cours de la période d'apprentissage on ait fait dix fois le geste juste, et cinq fois un autre geste. Le mouvement juste s'en trouve plus solidement établi que le faux ; ce qui n'empêche pas qu'il existe jusqu'à un certain point une tendance à accomplir le geste incorrect, et que cette tendance vient troubler la

tendance à produire le mouvement correct. Supposons maintenant qu'on suspende toute pratique durant un intervalle suffisamment long. Il arrivera un moment où, du fait même qu'elle avait des racines moins profondes, la disposition à user du geste faux aura péri, alors que la disposition au geste exact continuera d'être là ; sans doute, l'intensité de cette dernière aura faibli, mais, ce qui est capital, elle ne sera plus contrariée par des tendances à accomplir des mouvements faux. (Et il saute aux yeux que, si l'interruption se prolonge suffisamment, les unes et les autres des tendances hostiles acquises au cours de l'apprentissage, les bonnes aussi bien que les mauvaises, auront totalement diparu.) D'où résulte que, le jour où l'on retournera à la pratique de l'exercice, il y a grandes chances que l'on s'en acquittera mieux qu'à aucun autre moment du passé. L'on a progressé en l'absence de tout exercice. Ce perfectionnement n'est pas le résultat d'un effort ; il ne suppose en aucune manière une application particulière et voulue de l'activité consciente. La tendance, aujourd'hui dominante, à attribuer à l'activité d'un subconscient le mérite de tout progrès intellectuel justifie l'insistance qu'on peut mettre à appuyer sur cette remarque.

On voit sans peine comment, de cet exemple de la machine à écrire, et de l'hypothèse qui rend compte de l'habileté plus grande apportée à cet exercice, l'on passe à l'explication de l'inspiration scientifique. L'acte de penser, tout comme l'acte d'écrire à la machine, implique le fonctionnement d'un mécanisme neuro-musculaire. Nos pensées revêtent la forme verbale alors même qu'elles ne s'expriment pas en discours perceptibles à l'ouïe, ou en écriture. Même la formulation purement « mentale » de la pensée n'est pas possible sans un commencement d'innervation du mécanisme de la parole et d'autres fonctions encore.

Nous pouvons donc dire que, tout comme l'écriture à la machine, l'acte de penser comporte de fausses démarches. Plus nous nous fourvoyons dans des directions de pensées stériles, plus nous explorons d'impasses, et plus la production de la pensée correcte peut devenir difficile. Et, de fait, nous savons tous qu'en de certaines circonstances nous avons comme l'impression que notre esprit est condamné à se mouvoir uniquement dans de fausses directions ; il tourne perpétuellement dans les mêmes cercles vicieux. Si, à de pareils moments, nous lui laissons la bride sur le cou, et si nous engendrons ainsi un état qui permette aux mouvements improductifs de la pensée de perdre de leur force ou même de disparaître, et si ensuite nous reprenons la poursuite de notre problème, nous avons plus de chance de frayer un chemin nouveau — et le nouveau chemin peut être le bon.

Nous sommes maintenant en mesure de comprendre comment il peut arriver que l'homme de science, le philosophe, et d'autres qu'eux, aient parfois la surprise de voir éclore des idées fécondes que les plus énergiques efforts avaient échoué à susciter. L'effort a-t-il été vain ? Certainement non. Ou, pour mieux dire, répondons *qu'une partie* de l'effort, et peut-être même sa totalité, était indispensable. Si le problème n'avait pas été examiné sous toutes ses faces, tout porte à croire que la solution ne se fût pas offerte après la détente.

Peut-être n'est-il pas superflu de répéter que les inspirations d'une importance notable de cet ordre sont d'une extrême rareté, et qu'il ne faut nullement considérer comme normal que le retour au problème conduise à la solution : il peut fort bien arriver qu'on fasse une fois de plus de fausses démarches.

Remarquons encore que, strictement parlant, il ne faut pas dire que l'homme qui pense retourne à son problème, mais bien plus exactement que c'est le problème qui, soudainement et à l'improviste, lui revient à l'esprit. Et d'ordinaire, il n'existe aucun moyen d'expliquer pourquoi le problème réapparaît à l'instant où il le fait. Mais il suffit à notre dessein que nous ayons indiqué que cet aspect de la révélation scientifique n'est nullement exceptionnel. Nous sommes accoutumés à n'avoir pas le moindre soupçon des raisons qui font que telle ou telle idée particulière nous vient subitement à l'esprit ; — c'est la manière même dont procède normalement l'esprit.

***

La description que nous avons donnée de la révélation scientifique nous a révélé son identité fondamentale avec les processus mentaux de la pensée productive ordinaire. Les différences sont de degré, et, en somme, de faible importance. Et nous sommes parvenus ainsi à expliquer, d'une manière qui nous paraît satisfaisante, le procédé — ou tout au moins l'un des procédés — par où la détente, la passivité, le repos favorisent l'apparition de pensées nouvelles.

Restent les problèmes plus difficiles et plus profonds de l'organisme et de la formation des pensées nouvelles. D'où viennent-elles, comment sont-elles créées, et pourquoi surgissent-elles à tel moment précis ? Ce sont là les problèmes essentiels de toute production mentale, et nous n'entreprendrons pas de les résoudre. Nous nous bornerons, pour conclure, à répéter qu'en ce qui concerne les problèmes

particuliers de nature scientifique, la condition indispensable de leur solution par « inspiration », c'est qu'il y ait eu préalablement une préparation générale qui suffise à rendre leur solution possible, et, qu'en outre, l'esprit se soit directement appliqué à les poursuivre. La révélation des fonctions fuschsiennes et celle des quaternions sont échues à de grands mathématiciens qui avaient dépensé sur ces problèmes de longs et laborieux efforts.

L'inspiration poétique obéit aux mêmes lois fondamentales. Les poèmes ne coulent pas de la plume ni les discours éloquents de la bouche d'hommes qui ne sont pas en état habituel de penser poétiquement et éloquemment, et la matière substantielle de poèmes improvisés et de discours improvisés est faite de tout l'acquis antérieur.

Il ne manque pas d'autres phénomènes d' « inspiration », — ceux, par exemple, qui ont été étudiés par Morton Prince dans le saisissant ouvrage qu'est son livre sur *l'Inconscient* — au moyen desquels bon nombre de psychologues croient établir l'existence d'une activité mentale subconsciente. Quoi qu'il en faille penser, ce serait à coup sûr une erreur que d'admettre que cette hypothèse soit une réponse valable à la question de l'origine de nos pensées. Elle n'a d'autre effet que de déplacer le problème. Supposons admise une activité subconsciente de l'esprit, il restera toujours à nous demander : « D'où proviennent les pensées qui apparaissent à cette subconscience ? » (1)

James-H. Leuba,
Professeur à Bryn Mawr College (États-Unis).

LE DRAME DE LA MAUVAISE FRONTIÈRE

1912-1914. Deux étudiants alsaciens, les frères Rudrauf, ont réalisé le rêve qui, sur les bancs du gymnase allemand, n'a cessé de hanter leur jeunesse. Grâce à la sollicitude généreuse d'un grand ami de l'Alsace, M. Paul Mellon, les voici, enfin, à Paris, fréquentant, l'un, Lucien, les cours de la Faculté des Lettres, l'autre, Charles, les leçons de l'École des Beaux-Arts. Années d'enchantement : toutes les jouissances, ardemment savourées, que peuvent offrir à des cerveaux supérieurement doués, l'art, les lettres, une nature, des paysages d'élite, toutes les attentions ingénieuses, tous les plaisirs, toutes les joies que leur prodiguent, à l'envi, fervents et fidèles de l'Alsace — au premier rang, le doux et fraternel Paul Acker — camarades et maîtres, trop heureux de pouvoir témoigner à ces « évadés » que la France, elle non plus, n'a point oublié, qu'elle leur garde une place de choix à son foyer, qu'elle les comprend, qu'ils sont, véritablement *siens*.

Là-bas, de l'autre côté de la ligne bleue, dans la modeste petite maison paternelle, c'est la joie, aussi, quand arrivent les allègres messagères, évoquant en termes enthousiastes, succès, émerveillements, découvertes, amitiés. Car, là-bas aussi, l'amour de la France est resté tenace ; car, passé, présent, avenir, les regards demeurent tournés vers la France, car ils *savent*, ces gardiens jaloux du foyer familial, ils savent, de la certitude de la foi, qu'un jour viendra.....

A qui n'a point vécu dans l'Alsace d'avant-guerre, au milieu de ces visages volontairement muets, dont un regard, un sourire, un geste trahissaient, seuls, la pensée profonde et les espoirs obstinés, à qui n'a point senti peser la lourde atmosphère des dernières années, comment faire comprendre l'enivrement de ces jeunes hommes dont un hasard providentiel vient réaliser, comme par miracle, l'ambition la plus secrète, prisonniers involontaires d'une culture étrangère, qu'une main généreuse arrache brusquement à l'étreinte de fer qui va, de jour en jour, se resserrant et menace de briser, définitivement, volonté d'indépendance, protestations muettes, résistance ?

Les temps, en effet, sont cruels à la jeunesse universitaire d'Alsace et de Lorraine. Au fur et à mesure que dans les chaires de l'« Université Empereur-Guillaume », la « génération des fondateurs » cède la place à des maîtres plus jeunes, qu'à une élite de savants uniquement soucieux de s'imposer par le prestige de leur méthode et la probité de leur labeur, bienveillants en somme, succèdent des spécialistes, qualifiés, sans doute, mais trop souvent dépourvus de personnalité, forts de leur parentage ou de leurs relations politiques, plutôt que de leur valeur propre — pour tout dire d'un mot impartial, à mesure que la science conclut un pacte de famille plus étroit avec le nationalisme et l'esprit de parti, le fossé va se creusant, plus infranchissable, entre « Vieux-Alsaciens » et envoyés du *Reich*, entre ceux qui conquirent et annexèrent la « Terre d'Empire » et les petits-fils de ceux qui, arrachés « par le fer et par le sang » à la grande famille spirituelle de France, refusèrent d'apprendre et n'acceptèrent pas d'oublier.

(1) M. James-H. Leuba doit faire paraître prochainement chez Alcan un ouvrage sur la *Psychologie du Mysticisme*.

De 1900, environ, à 1914, combien d'incidents, retentissants ou menus, qui eussent pu ouvrir les yeux aux moins clairvoyants ! « Affaire du Cercle » ; « Relégation » de l'étudiant alsacien Munk, accueilli triomphalement à Paris comme un frère ; manifestations bruyantes aux cours de deux nouveaux venus d'Outre-Rhin, qui se piquent d'apprendre à leurs auditeurs de Lorraine et d'Alsace « comment on prononce le bon français », et, chargés d'enseigner aux « frères retrouvés » la pensée et les lettres françaises, commencent par déclarer, d'un ton provocant, que, Rousseau mis à part, la littérature française n'existe pas. Conséquence de tout cela, l'exode de plus en plus nombreux vers la France maternelle, cette France dont la langue pratiquée ouvertement, en matière de protestation, dans la rue ou dans les lieux publics, dont la littérature et l'art, « colportés » clandestinement, d'abord, puis propagés au grand jour par des Français authentiques : artistes, conférenciers, professeurs, venus de France, à travers interdits et censure, revendiquent, plus que jamais, la place d'honneur, au foyer comme dans la vie publique des nouveaux « citoyens d'Empire ». A Paris, fondation par la petite colonie de « rescapés » d'un *Cercle des Étudiants Alsaciens-Lorrains* sous la présidence ou le patronage de Maurice Barrès, de Déroulède, de Paul Mellon. Publication, en 1913 et 1914, d'un *Almanach pour les étudiants et pour la jeunesse d'Alsace-Lorraine*, où voisinent et fraternisent les Lavisse et les Laugel, les Henri Lichtenberger et les Spindler, les Hallays et les Wetterlé, les Grappe, les Delahache et les Gérock, et tant d'autres, où sous la plume d'un certain R..., plus qu'apparenté à Lucien Rudrauf, se lisaient des propos d'une crânerie si osée que ses amis de France le supplièrent de remanier son texte, par crainte de futures et certaines représailles. Enfin, pour clore ce douloureux chapitre de l'Annexion intellectuelle et morale, l'aveu public d'impuissance, le porte-parole officiel de l'Université Empereur-Guillaume, professeur en renom, proclamant, devant un auditoire de choix, rassemblé pour fêter l'anniversaire de la « Haute-École » strasbourgeoise : « Camarades alsaciens, laissez-moi vous le dire en confidence : vous ne venez pas à nous avec un esprit libre d'arrière-pensées. Gardez-vous, toutefois, de regarder du côté des Vosges et de caresser des espoirs que l'avenir ne saurait réaliser ».

***

Survient la déclaration de guerre. Quelques-uns ont déjà repris le chemin des écoliers et regagné le pays d'Alsace et de Lorraine. Les autres n'écoutant que la voix du passé, sont parmi les premiers à solliciter l'honneur de revêtir l'uniforme qu'illustrèrent leurs ancêtres.

Des deux frères Rudrauf, l'aîné qu'un hasard avait attardé en France, s'engagea au premier appel de la Patrie en danger : soldat, caporal, sergent d'infanterie, lieutenant, il sera admis à l'honneur de fouler, parmi les premiers, le sol de l'Alsace libérée, la Croix d'honneur, la Croix de Guerre fleurie de six citations sur sa vareuse bleue. L'autre, Charles.....

Ici commence un douloureux calvaire, dont quelques cartes, quelques lettres, tout récemment publiées (1), jalonnent les émouvantes stations. Drame de conscience obscur et troublant, l'une de ces innombrables tragédies familiales qui des enfants d'un même foyer devaient faire, malgré eux, des frères ennemis sur les champs de bataille de la Mère-Patrie.

22 juin 1915. La recrue Rudrauf Karl d'Illkirch-Grafenstaden, vient d'être incorporée comme grenadier dans la garde prussienne. Premières semaines d'instruction à Moabit, près Berlin. Le « grenadier gris-vert » s'ennuie après les siens, après « sa palette », après ses amis. Mais surtout la pensée de son frère, qu'il sait là-bas, sur l'autre front, le hante. « J'ai reçu ta lettre avant-hier, écrit-il à son ami, le peintre Ch. Schendbecker, de Strasbourg. Elle arrivait à souhait. Je t'en dis ma gratitude la plus sincère. Elle me prouve que tu sens mieux que quiconque quelle est ma situation... Je n'ai pas besoin de te dire toutes les choses que tu sens parfaitement, comme le prouve ta belle lettre. Tu m'as fait sentir bien vivement qu'il y a autre chose en moi qu'un grenadier de la garde. »

27 juillet. A ses parents : « N'avez-vous toujours pas de nouvelles de Lucien ? Il me tarde d'avoir, de savoir quelque chose de mon frère, de qui ces tristes conjonctures m'ont séparé pour si longtemps. J'espère qu'il n'a pas perdu la belle confiance qu'il a si bien exprimée dans sa dernière carte. Je suis profondément affligé en pensant qu'il se passera peut-être beaucoup de temps avant que nous puissions nous revoir, et je suis navré que les inquiétudes qu'il ressent pour la vie de son frère soient venues s'ajouter à ses autres angoisses. Écrivez-lui, je vous prie, que je lui envoie mes plus tendres souvenirs et que je pense à lui constamment. Qu'il n'ait aucune crainte à mon sujet... »

13 août. En réponse à ses parents qui lui annoncent que son troisième frère, Émile, a demandé à

(1) Sous le titre : *Le Drame de la mauvaise frontière*. Lettres d'un Alsacien (1914-1916), avec une préface de Georges Delahache et un post-face de Mlle Echevé, Berger-Levrault.

permuter avec lui : « Ce qu'écrit Émile à mon sujet m'a profondément touché et je ne sais vraiment pas comment lui témoigner ma gratitude. Mais, même si semblable permutation était possible, je devrais refuser. Qu'une pareille idée lui soit venue, voilà qui me prouve de sa part une compréhension profonde de ma triste situation et une belle compassion fraternelle. J'ai lu avec une émotion particulière ce que vous écrit Lucien au sujet de ma mobilisation. Dites-lui que je l'en remercie. Je n'ose pas trop me fier à la bienveillance du destin. Les choses sont trop incertaines. Qu'il veille lui-même à ne pas manquer à l'appel après la guerre. Je ferai ce qui dépendra de moi. C'est là mon devoir envers vous, envers lui et envers mes autres amis et protecteurs. »

Si correct soldat que se pique d'être le « grenadier gris-vert », en vrai disciple du volontaire Ehrmann, il ne cherche point à se dissimuler ce qu'a de cruel et d'humiliant pour ses sentiments la contrainte qu'il subit. « Je commence à en avoir assez, écrit-il, au bout de quelques semaines, à son ami... Je pourrais faire, le cas échéant, un excellent soldat. Si j'étais seulement aux côtés de mon frère Lucien, cela marcherait à merveille... Oui, tu as raison, agrippons-nous à notre sol et plongeons des racines profondes dans la terre natale. Soutenons-nous mutuellement. C'est, surtout, de soutien moral que j'ai besoin, moi... Il n'y a guère que le dimanche, et encore pas toujours, où je puisse aller dans un musée et réveiller en moi le souvenir des couleurs et des formes qui, hier encore, étaient mon pain quotidien. Il y a ainsi dans la vie du grenadier de la garde des moments de haute délectation. Malheureusement, ils sont de courte durée et suivis fatalement de dégoûts amers. Parle-moi beaucoup, je te prie, de tout ce que tu fais, de tout ce que tu sens, de tout ce que tu penses. Cela me stimulera et me redressera. Crois-moi, ce n'est pas une petite affaire d'être grenadier de la garde prussienne ! J'ai reçu, par mes parents, des nouvelles déjà un peu lointaines de mon frère, qui sait que je suis maintenant ici. Quelle ironie du sort ! J'essaie quelquefois de m'imaginer ce que je serais sans lui, ce que je deviendrais, si je devais le perdre. »

Une idée fixe le soutient parmi les « dégoûts amers » de sa vie de grenadier : la confiance en l'issue victorieuse des événements où se joue le sort de sa petite patrie. A ses parents : « Je remercie papa de tout ce qu'il me dit relativement aux avantages que peut me donner le volontariat d'un an. Il est entendu que je ferai tout ce qui peut rendre ma situation tolérable. J'espère qu'avant un an je serai de retour à mon atelier, *et j'écarte l'idée qu'après la guerre, mon certificat de volontaire d'un an puisse m'être d'une utilité quelconque.* Néanmoins, pour le moment, je profiterai des allégements qu'il peut me procurer... La nouvelle de la mort de Paul Acker, que j'ignorais, m'a fait une très grande impression. Quelle pitié qu'il ait dû mourir si près de l'accomplissement de son rêve ! Je vous prie de mettre de côté ses livres et ceux de ses amis. Je regrette de ne pas les avoir mis en sécurité avant mon départ. Ils risquent de vous attirer des ennuis. »

Mêmes craintes au sujet des paquets « au contenu précieux » qu'il adresse à ses parents : des journaux français achetés à Berlin, qu'il leur envoie, parmi d'autres objets, heureux, à l'avance, de la joie qu'ils apporteront au foyer familial. « J'espère que mon paquet vous aura fait un très grand plaisir. Dites-moi votre impression à ce sujet. Malheureusement, je ne peux pas vous envoyer d'ici d'aussi belles choses, malgré toute l'envie que j'en ai. » (1)

Pour affermir et protéger son moral, il lit. Il lit la *Divine comédie.* Il lit et relit une grammaire française qu'il a eu le grand bonheur de recevoir des siens. Il fait appel à ses souvenirs de Paris et revit, en pensée, « les délices de cet âge d'or ». Il évoque ses émotions d'art, ses lectures d'autrefois, ses amitiés, ses études. « Cet après-midi, j'ai reçu une carte de Neibecker (un Messin qu'il avait connu à Paris). Il ne me dit rien de nouveau, mais il me rappelle le temps magnifique que nous avons passé ensemble dans notre belle capitale. Tu me dis — il écrit à son ami Schenckbecher — de penser à Gauguin. Malheureusement, l'exemple sublime du sage artiste ne peut me servir de rien dans ma situation... Crois-moi, j'entre parfaitement dans ton sentiment, quand tu me le vantes comme seul raisonnable. J'ai toutes les raisons du monde d'être de cet avis. Comme je voudrais fuir, moi aussi, m'isoler, me recueillir ! Mais combien difficile, dans ma situation, de sauver mon « petit moi » et de le cultiver ! Quel effort pour écrire cette lettre, au milieu des éclats de rire et des bavardages *de tous ces étrangers* qui m'environnent constamment ! C'est une grande joie pour moi de lire tes lignes, où tu me parles de Rembrandt, de Corot, de Troyon, de Trübner. Ces grands noms me rappellent une foule de souvenirs, toutes les joies intenses, toutes les jouissances que j'ai goûtées devant leurs œuvres. Ce que tu me dis de notre souffrance est tellement vrai ! Et c'est avec une tristesse amère que je me souviens du temps bien heureux où je ne connaissais d'autre angoisse que de ne pas trouver une expression juste à mon sentiment. A présent, ma vie

(1) De Hirschberg, en Silésie, [illegible] faire un stage dans un corps d'alpins.

passée m'apparaît dans une lumière radieuse ainsi qu'un paysage qu'on verrait à travers les barreaux d'un noir cachot... La lettre de N... a fait revivre dans mon souvenir, avec une merveilleuse netteté, les plus belles heures de ma vie. D'un seul coup, elle a évoqué dans mon imagination les plus petits détails de ma vie journalière de ce temps-là, l'aspect des rues et des monuments, l'intérieur des musées et les salles d'exposition, des statues, des bustes, des tableaux. Ces souvenirs font souvent mon bonheur et ma richesse, *mais*, à *d'autres moments*, ils *me font sentir ce que ma situation a d'inouï, d'impossible, d'insondablement antinaturel.* Qui sait si ces temps-là reviendront jamais pour moi ! Peut-être ai-je vécu les jours les plus heureux de ma vie. *D'autre part, je sais qu'après la guerre, j'aurai derrière moi ce qu'un homme peut avoir souffert de plus abominable.* »

Aveu poignant d'une âme qui se sent, plus que jamais, « étrangère » au milieu des « kamarades » qui « hurlent alternativement des chansons patriotiques ou sentimentales » ! Pour « maintenir » autant que possible ses « rapports » avec son passé, le « grenadier gris-vert » demande à son ami de lui envoyer quelques reproductions d'après Delacroix, Véronèse, et autres parmi les plus grands » (1). Efforts désespérés d'un « déraciné » pour trouver ce qu'il appelle « des points d'accrochage », pour se rattacher à sa tradition, à sa lignée, à son passé ! Lutte tragique de l'emmuré vivant qui cherche à échapper à l'étreinte impitoyable, qui, de toute part, l'enserre et l'étouffe ! Mais qu'importe, en fin de compte, son martyre, si cruel qu'il puisse être, si, à ce prix, seulement, doit être achetée la libération finale ! « Moi non plus, écrit-il à ses parents qui lui ont transmis le souvenir d'un de ses camarades alsaciens, je ne peux partager, hélas ! son espoir d'une fin rapide de ces temps désolants. Mais j'aime mieux supporter un an de plus les pires souffrances que de me contenter d'une paix qui ne nous donnerait pas ce que nous désirons et ce que nous devons avoir... Je me dis qu'il vaut mieux que cette querelle soit vidée à fond, bien qu'une terreur froide me saisisse par moments à l'idée de rester pendant des mois l'esclave d'un maître étranger. Heureusement, j'ai les bonnes nouvelles de Lucien et ce qui me console, c'est le retour constant de ses belles paroles : confiance, espoir... Je suis heureux que vous soyez, vous aussi, pleins d'espérance dans une issue favorable de la guerre. Moi aussi, je veux m'en tenir à ce qu'écrit Lucien et ne pas laisser abattre mon courage, quoiqu'il m'arrive. Je veux m'accrocher à ce qu'il m'écrit et je veux espérer pour nous que nous n'aurons pas souffert en vain. Je le dois à mon frère. Je suis toujours dans l'ignorance de mon affectation future, mais j'attends patiemment et ne demande qu'à attendre le plus longtemps possible, quoique ma situation ne soit réellement pas enviable. Tant que je pourrai rester en contact avec mes parents et mes amis, je trouverai tolérable *tout ce qui, sans cela, me pousserait peut-être au désespoir.* »

(1) « Delacroix et Marée sont peut-être de tous les artistes de leur temps ceux qui me sont les plus chers ».

***

Une idée, peu à peu, se fait jour dans son esprit, se devine entre les lignes de sa correspondance, s'y exprime, finalement, en toutes lettres, sans même le souci de la plus élémentaire prudence : à penser aux suspicions, aux représailles que tant de franchise eût pu lui attirer, on s'effraie. Tant d'aveuglement, de la part de la Censure, qui, une seule fois, se contente de marquer d'un *V (verdächtig-suspect)* l'une de ses cartes les plus compromettantes, tant de négligence... ou tant d'indifférence déconcertent

« O quel bonheur d'être soldat ! (*Oh ! welche Lust Soldat zu sein!* premiers vers d'une chanson de marche allemande), écrit-il à son ami Schenckbecher. Tu en connais toi même tout l'agrément, et je ne veux pas toujours gémir. Je peux m'estimer heureux d'être venu ici (à Hirschberg) où, avec un service modeste, je n'ai qu'une perspective lointaine de trouver une mort héroïque (1).

Ton catalogue (2) m'enrichit considérablement. En le feuilletant, de grands souvenirs surgissent devant moi et la force me revient avec la foi en moi. Vive la vie ! Tous mes amis me le clament et c'est le refrain constant sur toutes les cartes de mon frère » « A vrai dire, ajoute-t-il, pensant au grand jour qui réunira frères et « ennemis » d'hier au foyer libéré, à vrai dire, je réalise difficilement l'idée du grand rassemblement. Comme nous serons devenus étrangers les uns aux autres ! Il faudra du temps pour que nous nous comprenions de nouveau comme nous nous comprenions autrefois. Je m'efforce souvent de me représenter mon frère à l'aide d'une photographie, mais je ne réussis qu'à moitié à faire vivre son image. C'est cela qui m'afflige. Ce qui me fait enrager, c'est que cette guerre m'arrache ce que j'ai de plus cher, et détruise ce que j'ai de plus intime. Comme ils seront tous changés quand ils reviendront ! Et nous donc ! — Et moi aussi ! Le fait d'être parqué avec tant d'êtres qui me sont étrangers, des êtres vulgaires et abrutis, a éveillé

(1) Allusion ironique à la formule officielle allemande ; *den Heldentod sterben* (mourir au champ d'honneur).

(2) Un catalogue d'exposition.

en moi des instincts aristocratiques. Plus d'une fois j'ai été saisi d'un dégoût physique en considérant mon entourage. S'il n'y avait pas toi et mes autres amis, que j'ai l'espoir de retrouver, j'aurais perdu depuis longtemps la foi dans la vie. M'élever au-dessus de cette tourbe, m'arracher à cette masse gluante, c'est à quoi je vais aspirer de toute ma force. « Je veux constater l'ombre que je suis, je veux m'affirmer, et je veux m'exalter. » C'est une parole de Rémy de Gourmont dont je veux faire ma devise. Mais, pour l'instant je ne suis qu'un zéro, et je ne puis m'empêcher de rire en m'attrapant au détour d'une semblable idée. Que suis-je, hélas ! tant que je suis obligé de supporter des chaînes d'esclave, et qu'il dépend du hasard que je poursuive ou non ma vie à peine commencée ? Quand viendra la délivrance de toute cette honte ? Si on n'avait pas l'espoir d'en sortir autrement, on se devrait de s'affranchir par un acte violent. »

« S'affranchir par un acte violent », obsession désormais impérieuse, qu'encouragent la lenteur croissante des événements, le dégoût de l'existence subie et moins que jamais acceptée, la volonté tenace de vivre, le « sentiment atroce » d'une situation « inouïe, impossible, insondablement antinaturelle ». Aucune chance de revoir les siens à Noël, car cette faveur, écrit le grenadier, est réservée à ceux qui ne sont pas *ses* compatriotes. A Pâques, refus hautain des six jours offerts à tout souscripteur de l'emprunt, marché équivoque dont il repousse, avec dégoût, jusqu'à l'idée, car « bien entendu, écrit-il à ses parents, ni vous ni moi ne voudrions une permission à ce prix. » (1). Visite à la maison paternelle et interrogation d'un sieur Aloys (le gendarme de Graffenstaden) qui, sous un prétexte facile à percer, vient se renseigner sur l'autre frère « l'heureux frère » dont une lettre annonce, justement, les premiers galons et la première citation.

A ses parents : « J'ai été très heureux de lire ce que vous me dites de l'avancement et de la décoration de Lucien. C'eût été si beau de partager ses joies et ses dangers... ! Comme il doit être transformé par l'enthousiasme de la lutte ! Avec quelle joie et quel entrain il doit vivre cette guerre, alors que, mille fois pitoyables, nous n'aurons eu nous d'autre ressource que l'espoir et l'attente. Hélas ! si c'était tout ! Mais cette avilissante comédie que nous sommes obligés de jouer ! Je me pardonne, par moment, d'en arriver à ne désirer autre chose que la paix, quelle qu'elle soit. Quant aux conditions, je m'en arrangerais pour ma personne. Quand on vous a traîné pendant trente ou quarante kilomètres à travers la montagne, toute cette guerre vous devient parfaitement indifférente. Mais aujourd'hui, je ne pense pas ainsi, car demain c'est dimanche et repos. Alors je pourrai dessiner un peu et lire, et me redresser, et respirer un peu plus librement. Je pourrai puiser des forces nouvelles, pour une autre semaine. L'on se traîne, ainsi de dimanche en dimanche, l'on porte sa croix de station en station et, s'il le faut, on la portera jusqu'au calvaire.

Et, la mort au cœur, mais plein de courage, il écrit à son ami Schenckbecher ces lignes poignantes :

« J'irai jusqu'au bout, je l'ai promis à mes parents, à mes frères et sœurs, à mes amis. La fière parole : Vive la vie ! a été la parole d'adieu que j'ai criée à ceux que j'aime, le soir de mon départ pour Berlin... Je suis très curieux de voir les photographies que tu me promets de m'envoyer dans ta prochaine lettre. (Hâte-toi, je te prie. Cela pourrait être trop tard.) Je ne peux malheureusement pas t'envoyer de photographies de moi. Mais ce sera sûrement pour la prochaine fois, car j'ai l'intention de me faire photographier demain dans mon uniforme d'alpin, *pour garder un souvenir éternel du printemps de ma vie. Car j'ai eu 20 ans, le 23 décembre.*

Quoique je m'efforce de conserver vivantes dans mon *cœur toutes les choses vues et vécues et senties et éprouvées*, je sens pâlir peu à peu les visions de mon passé. Je sens nettement que je m'appauvris. Et je dois t'avouer en toute franchise qu'un article sur les perspectives de paix me touche presque plus qu'une belle peinture. Les couleurs et les lignes qui étaient les éléments essentiels de ma pensée et de mes sentiments d'autrefois, sont refoulés par des notions de philosophie sociale, comme droits de l'homme et esclavage, nation, Etat et anarchie. Je le regrette amèrement. Mais ces choses s'imposent à la réflexion avec une puissance inéluctable. Plus d'un abîme s'est révélé à moi, que jusqu'ici j'avais côtoyé dans un éblouissement de lumière colorée. Ce que je vois ici du peuple et de l'humanité me remplit de nausée. »

(1) *Schmiedberg*, 21 *mars* 1916.
(A ses parents) :

.....

« Hier, j'aurais eu l'occasion d'obtenir une permission. Dans la matinée, le lieutenant commandant la compagnie nous a parlé pendant une heure des grands avantages de l'emprunt de guerre, nous invitant à souscrire, ne fût-ce que pour cent marks. Il a donné des renseignements sur le moindre détail et *promis trois à six jours de permission à tout souscripteur*. Environ 60 hommes se sont présentés, qui souscriront, à eux tous, pour 50.000 marks. Si chaque compagnie en fait autant, le résultat sera brillant. *Bien entendu ni vous ni moi ne voudrions de permission à ce prix...* »

Février 1916. Sa « misère » va croissant.

« A l'instant, écrit-il à Schenckbecher, je viens de recevoir une lettre de mon père avec quelques nouvelles de mon frère. Une dame de notre connaissance écrit de Genève qu'elle a reçu sa visite à Paris et qu'il est resté plusieurs jours chez elle. Il se porte bien. Quand je lis de semblables choses le vertige me saisit devant le gouffre immense qui me sépare de mon frère, autrefois mon ami si intime. J'ai le sentiment que ma vie entière est gâchée par les maudites circonstances. C'est à devenir fou de rage. Il est triste que cette guerre soit venue, mais *ce qui est lamentable, c'est que dans tout ce drame il ne me soit échu qu'un rôle passif.* Nous ne pouvons qu'espérer et attendre. Il est impossible de se soustraire aux effets des événements politiques et militaires. Nous avons d'ailleurs un intérêt primordial dans la solution du drame, et sommes dans une situation dont il faut sortir à tout prix. *Par moments je regarde mon uniforme comme un travestissement de bal masqué. D'autres fois il me fait l'effet d'une camisole de force.* C'est selon l'heure. Oh! Après la guerre, quand nous serons libres, nous nous souviendrons de nos tristes expériences des hommes, de leurs crimes et de leurs folies, et nous serons heureux d'être sortis de cette cohue écœurante ».

Cependant, l'heure approche où son sort militaire va se décider (1). Loin de l'effrayer, la perspective de rejoindre le front libérateur lui rend courage et confiance.

3 *février* 1916. « Il est possible qu'au cours de cette semaine nous allions au camp de Posen. Probablement pour quelques jours seulement. La compagnie ne partira pas au front avant le milieu du mois de mars. Cela ne me cause aucune frayeur. A beaucoup d'égards, ce sera une délivrance pour moi. *Le front est peut-être le chemin le plus direct vers la liberté* ».

7 *avril.* « Mes chers parents et frères et sœurs. Je suis dans l'obligation de vous apprendre une chose triste. Je suis désolé de vous causer de l'inquiétude et de l'affliction par cette nouvelle, que je ne peux pourtant pas vous épargner. De la façon la plus inattendue, un renfort a été demandé aujourd'hui, probablement à destination de la France... Ne vous effrayez pas trop. Ce moment devait venir tôt ou tard. *Ce qui semble un malheur à présent tournera peut-être à mon avantage.* »

9 *avril.* « Je vous envoie rapidement quelques lignes à la veille de mon départ...

Je pense qu'entre temps vous avez reçu la lettre qui vous annonce ma mise en route, et j'espère que vous n'en avez pas été trop émus. Cela devait venir. Je n'ai pu rien faire pour l'éviter. J'ignore où nous irons. On parle de la France... *Si je n'ai pas trop de malchance, il vaut peut-être mieux que je sorte d'ici.*

Je ne sais si j'aurai le temps d'écrire à Lucien. Envoyez-lui mes souvenirs. *Peut-être le verrai-je bientôt.* »

10 *avril.* « Il ne faut plus songer à une permission. Ne vous laissez pas gâter les jours de fête à cause de moi. *Je ferai le nécessaire quand le moment sera venu.* »

18 *avril.* Il vient d'arriver sur le front français, aux environs de Verdun. Alsacien, le voici bénéficiant à son tour de la suspicion qui frappe ses compatriotes. « Il pleut toute la journée, écrit-il à son ami Schenkbecker... Je pense beaucoup à Cézanne et à von Gogh, et à ma vie d'il y a deux ans et d'il y a un an. »

24 *mai.* « Je pense avec une joie profonde aux temps d'après-guerre... Pour l'amour de l'avenir je veux tout supporter, en dépit de tout ce qui me serre la gorge et me remplit le cœur de dégoût. Loin de moi tout cela ! — Vive l'avenir et la vie. — Ma respiration s'arrête à l'idée du grand revoir ».

23 *juin.* A ses parents : « Comme vous l'indique mon adresse, je suis un peu plus près du danger. Mais il ne faut pas avoir peur pour le moment.

Je verrai probablement bientôt mon frère, si mon espoir se réalise. Au revoir. »

23 *juin* (A Schenkbecher) : « Tu vois, mon adresse est de nouveau changée. Cela commence à devenir sérieux.

Je suis néanmoins *plein d'espoir*, et je pense que *j'exécuterai mon dessein.* Au revoir. »

30 *juin* (A ses parents). « Dès que je serai fixé sur notre sort, je vous en informerai. Si nous devions subitement monter en ligne, *et que vous restiez sans nouvelles pendant quelque temps, dites-vous que tout est bien.* A moins *d'une malchance extraordinaire, je réaliserai la chose.* »

3 *juillet.* « D'après ce qu'on entend dire, la situation est bonne partout, *et si nous montons en ligne ces jours-ci, je ferai de mon mieux.* »

31 *juillet.* « Je sais que vous êtes impatients d'avoir des nouvelles de mon état. Je vous fais donc savoir que je suis en voie de guérison. Je pense que les fruits que vous m'avez envoyés n'ont pas peu contribué à ce résultat. Je vous remercie tendrement de vos envois, de même que de la lettre et des cartes dont le contenu m'a intéressé au plus haut

(1) 17 *nov.* 1915. « Le bruit court de nouveau que nous irons dans les Vosges. D'après ce que me dit le Feldwebel (l'adjudant), nous (les élèves sous-officiers) ne serions pas destinés à aller dans les tranchées. « Pour cela, a-t-il dit, vous êtes du matériel humain bien trop précieux ».

degré et m'a été d'une douce consolation sur mon lit de malade. J'espère que dans un temps pas très éloigné je vous serai rendu en bonne santé. Mille tendresses et baisers de votre fils et frère. »

Sur ces lignes se clot le long et émouvant martyrologe. Charles tenta-t-il de mettre à exécution son projet d'évasion ? Blessé à la main droite et au menton le 15 juillet 1916, sans doute aux environs de Souville, évacué le 15 juillet à l'ambulance de Romagne-sous-les-Côtes, où il mourut quelques jours après, le 3 août, quelle complication provoqua l'issue fatale que ne font point prévoir ses dernières lignes du 31 juillet ? Mystère.

En automne 1920, le Lieutenant Lucien Rudrauf déposait sur sa tombe des fleurs cravatées aux couleurs de France. Sur la croix qui surmonte la modeste sépulture de Mangienne — la croix blanche des combattants français — le passant lit ces quelques mots qui, mieux que tous les récits, résument, en leur concision, le plus poignant des drames de conscience :

Ici repose
C. RUDRAUF, *Alsacien*
mort pour la France.

Hubert GILLOT,
Professeur à l'Université de Strasbourg.

L'HOMME DE LA ROULOTTE

(Nouvelle)

I

Les maisons de Chantemèle ont éteint leurs feux. Onze heures sonnent à quelque clocher fantôme. Sur la place, un reste de vie, une fête de village agonise. Devant son traiteau boiteux, sous la lueur d'une bougie suintante au creux d'une tulipe de verre, les mains dans les manches de son tricot, la marchande de berlingots s'endort. A la baraque voisine, profonde comme l'antre d'une fée, un garçon de ferme, pris de vin, s'entête à tirer des pipes. Le parquet où l'on danse est éclairé intérieurement. La transparence de la bâche qui l'enveloppe lui donne l'aspect d'une vaste lanterne verte suspendue au-dessus d'un gouffre. Il en sort des flonflons de contrebasse, des notes aiguës de clarinette, les éclats spasmodiques d'un piston.

Autour de ce mince foyer de lumière, les habitations tranchent à peine sur le ciel où passent des nuages ballonnés, chassés par le vent.

A l'un des angles du parquet, une petite ombre pelotonnée dans un fichu, soulève d'une main timide un coin de la bâche et suit les évolutions d'une dizaine de danseurs qui persistent à tourner comme des papillons dans la clarté des lampes de cuivre, le scintillement des boules de couleur et des guirlandes de verroterie.

Par moments, la petite ombre frissonne. Est-ce le froid ou le trouble de son âme qui la fait trembler ainsi ? Avidement, de tous ses yeux, elle observe un couple qui semble échanger en dansant les plus tendres propos. Le garçon a vingt-huit ans. Il se donne des airs de citadin avec sa veste neuve, ses souliers jaunes, son feutre sur l'oreille et sa moustache conquérante. Sa physionomie n'offrirait aucune autre particularité si, sous le front bas et les épais sourcils, une malignité sournoise ne rôdait dans sa prunelle, malgré les sourires enjôleurs qu'il prodigue à sa compagne : une grande sauterelle en robe bleue, les mains gantées de fil blanc, des taches de son sur les joues, la chevelure blonde comme une moisson d'août.

Soudain, la petite ombre sursaute.

Tandis qu'elle reste là, figée, à épier ce couple, elle sent une haleine chaude courir dans les frisures de sa nuque. Quelqu'un est derrière elle. Vivement, elle se retourne et pousse une exclamation :

— L'arcandier !

Un jour du mois précédent, on avait vu, dévalant à toute vitesse la côte de Chantemèle, une roulotte, une caisse carrée de planches vernies sur deux roues légères, attelée d'un petit cheval jaune, qui s'arrêta devant l'auberge de la *Bonne Galette*. Un homme d'une trentaine d'années, la face rasée, sèche, comme taillée dans le bois et sabrée d'une profonde cicatrice, descendit du véhicule. Rien dans l'allure de cet homme, sa mine, sa tenue, ne rappelait un de ces bohémiens qui stationnent ordinairement au seuil des villages.

Tout en se faisant servir une omelette au lard et une chopine de vin blanc, il raconta plaisamment à Ravaud l'aubergiste, qu'il était de la race des escargots et cheminait avec sa maison.

— Vous ne la portez toujours pas sur votre dos ! observa Ravaud, son gros ventre plastronné d'un tablier bleu, le nez rouge comme une pomme de terre de Lorraine.

« Et même, continua-t-il, « que » pour un escargot, vous allez bougrement vite !

— J'ai, dit l'homme, un petit cheval qui vaut son poids d'or. Je le mène à la parole. Des pattes d'acier ! Jamais il ne butte. Avec cela, facile à nourrir et intrépide. Suffit que je crie : « Ardenne ! » il dépasse le vent !

— Ardenne ? C'est son nom ?

— Du tout. Il s'appelle Sâr. « Ardenne », c'est le pays où il est né, la sévère campagne ardennaise, avec sa grande forêt à l'horizon. Il vivait presque à l'état sauvage, là-bas, dans les clairières et les « fagnes » couvertes de bruyères... Ardenne !

L'homme répéta ce mot d'une voix profonde, puis demeura un instant pensif, les yeux fixes, plongés dans la vision qu'il venait d'évoquer.

— Apparemment, c'est aussi votre pays ? questionna Ravaud.

— Oui. Pauvre pays, ruiné, dévasté par les Boches. Ah ! les brigands ! Ils n'ont rien laissé debout ; pas seulement un arbre à fruits ! Vous avez de la chance, vous autres dans le Centre ! Vous ne savez pas ce que c'est qu'une invasion ! Nous, on ne les compte plus ! On est sur leur chemin... Enfin !

Il fit un geste comme pour chasser les pensées douloureuses qui venaient l'assaillir et reprit sur le ton enjoué qu'il avait en arrivant :

— A la vérité, avec ma roulotte, je ne suis pas en peine d'un logement et je ne crains pas d'être augmenté ni congédié par le propriétaire.

— Et puis, vous échappez à l'impôt sur les maisons, pas vrai ? ajouta Ravaud en clignant un œil malin.

La glace ainsi rompue, l'homme raconta que depuis quatre ans il « villageait » ainsi, rafistolant les paniers, réparant les parapluies, rétamant les casseroles, rempaillant les chaises. Il se préoccupa de savoir s'il trouverait de l'ouvrage de ces côtés », puis, incidemment, il demanda s'il n'était point venu dans les entours, depuis la fin de la Guerre, un étranger, aux cheveux roux, plus jeune que lui, la lèvre rasée et qui avait l'accent des gens du Nord ? Ravaud réfléchit un instant et lui dit qu'il était bien venu en effet l'année précédente, un homme étranger au pays, du nom de Pierre Bonnot, s'offrir comme valet de charrue au domaine du Grand Vèvre, à trois kilomètres de là, mais que cet individu ne repondait nullement au signalement qu'il en donnait. L'homme haussa les épaules, donnant à entendre par ce geste qu'il n'attachait pas grande importance à sa demande. Il se fit néanmoins indiquer le chemin et dirigea son cheval de ce côté.

Il longea une ferme, des toits bas, des vergers, des champs, des pâturages, reconnut le Grand-Vèvre à la description que l'aubergiste lui en avait faite ; mais au lieu de s'y arrêter, il poursuivit sa route, à l'aventure, et prit une voie mal frayée, cahoteuse, qui le conduisit dans un endroit désert appelé « la brande aux fades » ou aux fées.

C'était une vaste solitude, comme on en rencontre en Sologne et dans la Champagne berruyère, un plateau dénudé, parsemé de « mardelles », des trous produits par d'anciennes extractions de sable. Il ne croissait là que des ronces et des teignes. Par places, s'étalaient des tapis pourprés d'oxalydes, et les bouillons blancs, ressemblaient à des cierges piqués çà et là, dans le sol. Au fond de la brande, le terrain devait être moins ingrat, car certains jours, on voyait se profiler sur le ciel, la silhouette d'un berger. Ce qui frappait au milieu de cette stérilité, c'était une claire oasis, une traînée d'herbes fraîches, dévoilant la présence d'un filet d'eau, d'une source qui dévidait sous un bouquet de frênes et d'aubiers, son écheveau bleu et se déversait dans une mare voisine parée d'une collerette de joncs.

L'homme prit ses dispositions afin de camper là quelque temps. Il poussa la roulotte sous les arbrisseaux, dressa un abri pour son cheval, laissa celui-ci brouter librement au bord de la source, puis, profitant de ce que l'heure n'était pas encore trop avancée, il se rendit à la ferme du Grand-Vèvre.

La maison d'habitation, la grange, les étables, le hangar, formaient un quadrilatère au milieu duquel un noyer tordait vers le ciel ses bras incendiés de soleil.

Devant l'écurie, un garçon de ferme retirait le harnais d'une jument de labour au poil noir, marbré d'écume.

L'homme se dirigea vers lui.

— Pardon, dit-il en le dévisageant, c'est bien ici le domaine du Grand-Vèvre ?

L'autre glissa un regard fuyant sur l'importun, fit entendre une sorte de grognement et sans plus de façon, donna une tape sur la croupe de sa jument pour la faire entrer à l'écurie.

— Allons ! la Courte ! cria-t-il.

L'inconnu demanda :

— Est-ce qu'il y a quelqu'un à la ferme ?

Le garçon attacha sa jument qui tirait déjà des fanes de maïs pendantes au ratelier et répondit :

— Le père Lorilleux doit être là.

Tout en se dirigeant vers la façade lépreuse de la maison qu'une treille enserrait de ses rameaux nerveux, l'homme de la roulotte soupira d'un air désappointé :

— Allons ! Encore fausse route ! Ce n'est pas lui !

Il râpa ses souliers boueux sur la marche de pierre et entra. Dans la pièce carrelée où se concentre d'ordinaire la vie familiale du laboureur, une prospérité inconnue jusque-là avait transformé depuis la guerre, l'aspect du lieu, en apportant le goût des choses modernes qui témoignent de la situation nouvelle du paysan. Des meubles neufs en bois clair avaient remplacé l'antique armoire

en cœur de chêne, la pendule à boîtier, le vaisselier, les fauteuils à fuseaux.

Dépaysé au milieu de cet intérieur quasi bourgeois, un vieux paysan, assis près de l'âtre, fumait sa pipe de bois,

— Salut ! fit l'homme, dès le seuil.

Le vieillard tourna vers lui ses petits yeux méfiants et parut attendre que l'étranger s'expliquât sur le but de sa visite.

— Vous avez bien sans doute quelques casseroles à rétamer, des paniers à raccommoder ?

— Faudra demander ça à la maîtresse, répondit l'aïeul. Aujourd'hui mercredi, elle est à la foire d'Augy avec maître Lorilleux, mon garçon, et je ne pense pas qu'ils soient de retour avant une bonne heure d'horloge.

L'inconnu fit quelques pas et baissant la voix :

— Sans paraître trop curieux, murmura-t-il, pourriez-vous me donner un renseignement ?

— Ca dépend. Je ne vous connais point. Parlez toujours !

— Votre valet de charrue...

— Oui. Eh bien ?

— Il y a longtemps que vous l'avez à votre service ?

— Depuis la Saint-Martin dernière.

— Il ne serait pas... Ardennais, par hasard ?

— Ardennais ? fit le vieux retirant sa pipe de ses lèvres. Je ne lui ai jamais entendu prononcer le nom de ce pays-là. C'est un gars de Bretagne, tout ce que je sais.

Et il ajouta :

— D'après ce qu'il nous a dit.

L'homme remercia, promit de revenir et reprit le chemin de sa roulotte.

Le soir tombait. Un vent humide chassait des vols d'oiseaux venus du Nord. Le petit cheval jaune broutait toujours aux abords de la source et semblait une ombre mouvante dans la brume qui sortait de terre comme une haleine. La mare en face reflétait deux étoiles.

Assis sur une escabelle devant les tisons mourants du feu qu'il avait allumé pour cuire son frugal repas, l'homme laissa errer ses regards mélancoliques sur cette étendue morne, immense comme un remords, comme un regret qui n'en finirait plus. Puis, les coudes aux genoux, les poings au creux des joues, il retourna dans sa tête les choses qui s'y agitaient depuis un instant.

Il marmonna, les yeux rivés au sol :

— Breton ? C'est possible, après tout ! Dans les mots qu'il a prononcés, je n'ai pas surpris l'accent de chez nous... Et pourtant... Cet œil louche sous les sourcils en barre !... Le même ! Seulement ses sourcils à lui étaient roux ainsi que ses cheveux... Et ce Pierre Bonnot est noir comme une taupe ! Il porte la moustache. L'autre n'en avait pas. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Moi aussi, j'ai changé de poil et de figure ! Allons ! Allons ! Il faudra voir cela de plus près !

Il se leva, mit son cheval à couvert et rentra dans sa roulotte.

Deux semaines s'écoulèrent. L'homme allait de ferme en ferme, gagnait à pied Chantemêle, Venoux, Feularde, les bourgs voisins et revenait presque toujours avec de l'ouvrage. Comme il était poli, discret, correct de sa personne et bien qu'il ne fût pas assez « parlatif » au gré des commères qui cherchent toujours de nouveaux aliments à leurs papotages, on paraissait tranquille à son endroit. Faute de savoir son véritable nom, comme il exerçait plusieurs métiers dont pas un de bien défini, on l'appelait « l'arcandier ».

Au milieu de la sympathie générale, seul, Pierre Bonnot lui témoignait de l'hostilité. Il évitait de lui parler et s'esquivait dès qu'il le voyait passer la barrière du domaine. D'où venait cette méfiance ? Peut-être de la curiosité que l'arcandier avait manifestée à son sujet et dont le père Lorilleux n'avait point manqué de l'instruire. En tout cas, le valet du Grand-Vèvre ne laissait jamais passer l'occasion de dénigrer l'homme de la roulotte, l'ambulant, le maraudeur qui vole les poules et les pommes de terre du paysan, de lancer perfidement quelque brocart à son adresse ou de faire peser sur lui de malveillantes suppositions : « Je ne comprends pas, disait-il aux Lorilleux, pourquoi vous ouvrez votre porte à ce « roulant ». Ce n'est pas prudent. Chez nous, au pays de Cornouaille, on tient ces « mènetout » pour des sorciers. On évite de leur parler parce qu'ils portent malheur à ceux qui les approchent. Ils ramassent au bord des mares, des plantes qui détruisent la santé, ou bien ils sèment des graines empoisonnées dans les prés pour faire périr le bétail... Méfiez-vous, je vous dis ! » Mais les paysans s'étaient en partie défaits de leurs superstitions. Le contact pendant la guerre avec des esprits plus raffinés avait dissipé quelques brumes de leur cerveau. Il ne se trouvait guère que le vieux père Lorilleux qui prêtat attention aux suggestions de Bonnot. Il murmurait dans son coin.

— Ça se pourrait ben ! Moué, j'ai vu ces choses-là, dans le temps.

De son côté, l'arcandier surveillait le valet du Grand-Vèvre. Il le soupçonnait de plus en plus de choses qu'il tenait secrètes. Toutefois, il mettait une grande prudence à l'observer, ne voulant pas exciter sa méfiance déjà trop en éveil.

Et voilà pourquoi il se trouvait ce soir-là au bourg de Chantemêle, rôdant autour du parquet où dansait Pierre Bonnot, effarouchant par sa présence une petite ombre qui guettait aussi et dont il reconnut la frimousse dès qu'elle se fut tournée de son côté.

— Eh bien ! petite Louise ? murmura-t-il familièrement, l'ayant vue plusieurs fois au domaine du Bouquet chez les Baillat où elle était en condition. Vous ne dansez pas ?

Elle leva vers lui ses yeux noirs que faisait ressortir sa pâleur d'anémone, secoua la tête d'un air maussade et s'écarta de la dansière.

— Vous retournez au Bouquet ?

— Oui.

— Alors nous allons faire route ensemble. Vous voulez bien ?

Ils marchèrent un instant en silence, côte à côte, paraissant absorbés dans leurs pensées. La lune hasarda sa face ronde entre deux nuages. Le chemin et les arbres en furent soudain tout argentés.

— Vous allez dire que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, fit l'arcandier dont le visage grave se plissa d'un sourire ; mais je vous parierais un sac de noix que je devine pourquoi vous êtes venue ici ?

— Oh ! par curiosité ! s'écria-t-elle vivement.

— Sans doute ; mais votre curiosité, mignonne, vous a coûté deux grosses larmes que j'ai vu briller dans vos yeux tout à l'heure, quand vous souleviez un coin de la bâche et que vous regardiez le valet du Grand-Vèvre danser avec cette fille blonde...

Louise Chédin frissonna comme si le vent aigrelet qui rebroussait les dernières feuilles se fût insinué sous son fichu de laine.

— Vous aimez ce garçon, continua l'arcandier. Ne vous en défendez pas. Je le sais. Il est donc naturel que vous éprouviez de la tristesse de le voir danser avec une autre et lui parler... de si près !

Le ruban jaune du chemin se déroulait sur la gauche et se faufilait dans la nuit qu'une double rangée d'ormeaux rendait plus profonde encore.

— C'est curieux, poursuivit-il, comme se parlant à soi-même. Voilà à peine un an que cet homme est dans vos endroits, et sans rien savoir de son existence passée ni de sa famille, suffit qu'il ne soit pas trop mal de sa personne, vous lui donnez votre confiance, votre affection...

Louise ne put retenir plus longtemps l'amertume qui débordait de son cœur ; elle la laissa déferler avec violence :

— Bien sûr, je l'aime ! Mais pourquoi m'a-t-il menti ? Pourquoi m'a-t-il dit qu'il n'irait pas au bal ce soir ? C'était pour emmener Cécile Fouchard. Elle est riche, elle ! Ses parents ont du bien. Moi, je n'ai pas comme elle de jolies robes et des rubans neufs ! Je ne suis qu'une pauvre servante !

Des sanglots secouèrent ses membres frêles emprisonnés dans une mince gaine d'étoffe noire.

L'arcandier posa doucement sa main sur son épaule :

— Ne pleurez pas, dit-il. Ce qui vous arrive là, c'est peut-être un bonheur pour vous. Quand je regarde ce Pierre Bonnot, je crois toujours lire une honte sur son front. Remarquez que je n'en sais pas plus long que vous à son sujet ; il se peut que je me trompe. C'est une idée que j'ai comme cela, et qui me suit partout. Enfin, si vous appreniez un jour que cet homme a fait un mauvais coup ?

— Pourquoi me dites-vous ça ? s'écria Louise qui instinctivement s'éloignait de son compagnon de route.

— J'ai peut-être mes raisons !... murmura l'arcandier d'une voix sourde.

Louise semblait lasse. Elle s'arrêta et alla s'appuyer au tronc d'un saule qui tendait vers le ciel ses doigts crochus, puis elle balbutia, prise d'une sorte de terreur :

— Je comprends ! Je comprends !

— Vous comprenez ? Quoi ?

Et comme il s'approchait d'elle, il crut deviner sa pensée au geste de défense qu'elle esquissa aussitôt.

— Ah ! J'y suis ! s'exclama-t-il. Vous vous imaginez que je cherche à vous détourner de Pierre Bonnot dans un but intéressé ? Par jalousie ? Pauvre petite ! Mais vous me connaissez encore moins que... l'autre ! Et puis, je suis trop vieux pour rechercher une jeunesse comme vous ! Vrai ! Vous me feriez rire quand je n'en ai guère envie !

— Non ! fit Louise confuse. Non. Ce n'est pas à cela que je pensais.

— Alors, à quoi ?

— Vous ne vous fâcherez pas ?

— Vous me prenez donc pour un méchant homme ?

— On dit... que vous êtes sorcier.

— Sorcier ? Moi ? Voilà qui ne me serait jamais venu à l'esprit. Eh bien ! Si c'est ce qui vous fait peur, ma petite, vous pouvez vous rassurer. Je n'ai aucune relation avec le Diable ; je ne lis pas l'avenir dans le marc de café ou dans les entrailles d'un pigeon vivant. Je n'ai jamais rien demandé non plus au valet de trèfle ni à la dame de cœur... Sorcier ! Ah ! Ah ! C'est bien drôle ! Au fait, il est regrettable que je ne le sois pas. Je vous dévoilerais sans doute ce que toute amoureuse a le désir de connaître. Non. Si je vous ai parlé franchement comme je l'ai fait, c'est parce que j'ai de l'expérience et que je voulais vous mettre en garde contre

vous-même, contre votre jeunesse, contre... Et voilà tout !

Louise avait retrouvé son assurance. Elle reprit sa marche à côté de l'arcandier.

— Alors, fit-elle, ce que vous me disiez là, c'était pour me consoler ?

— Simplement.

Leurs pas assourdis jusque-là dans la boue des orrières et les feuilles mortes, résonnèrent sur un cailloutis qui annonçait les abords d'une ferme. Un chien aboya.

— Me voici arrivée, constata Louise.

Et tendant la main à l'arcandier, elle murmura doucement :

— Merci pour la conduite !

Il suivit des yeux la petite servante du Bouquet. Il la vit traverser la cour, pousser la barrière d'osier qui fermait le jardin, longer un mur et disparaître dans les ombres de la nuit.

Le vent s'était endormi dans les branches. La nature demeurait calme et silencieuse.

En regagnant sa brande que le brouillard drapait d'un grand châle de tristesse, l'arcandier repassait dans son esprit tout ce qui l'avait frappé au cours de ces dernières journées, certains faits, certaines paroles dont il tirait des déductions pour des causes mystérieuses qui semblaient exercer sur lui une influence dominatrice.

— Sorcier ! murmura-t-il entre ses dents. C'est encore lui qui fait courir ce bruit-là, pour me rendre suspect aux yeux des paysans, se débarrasser de ma présence qui le gêne, depuis qu'il sait que je viens des Ardennes ! Le mensonge, l'hypocrisie, l'abandon de cette petite... Comme cela est bien dans le caractère de mon personnage ! Cette fois, je crois tenir la bonne piste. Seulement, il me faut une preuve, une preuve certaine, éclatante... La trouverai-je ?

II

Louise Chédin, une houssine à la main, remontait le chemin creux, derrière ses oies, qui allaient à la file, graves, cancanantes, leur plumage tout blanc sur le tapis rouillé des feuilles mortes. La vie de Louise n'était pas bien compliquée. Elle ressemblait à celle des enfants pauvres de la campagne, obligés, à peine sortis de l'école, d'aller offrir chez les autres leurs petites forces pour gagner le pain quotidien. Son père avait été foudroyé un jour d'orage, au pied d'un pêcher, dans la vigne où il travaillait. Quand on le releva, il portait un grand trait bleu de la mâchoire au talon. La mère Chédin, après avoir placé sa fille comme bricoline à la ferme du Bouquet, était partie se louer dans une métairie en Bourbonnais, à dix lieues de là. Elles se voyaient rarement, les voyages coûtant cher et les communications étant difficiles entre les deux endroits.

Louise touchait à ses dix-huit ans. On l'appelait « la rêveuse » à cause de son air langoureux. Sa taille mince était souple comme l'aubier et dans la pâleur presque maladive de son teint, sous le velours des cils, s'abritait la douceur dolente de ses yeux noirs. Tout de suite, le regard d'épervier de Pierre Bonnot fascina cette colombe. Elle se laissa courtiser par l'étranger, confiante dans la parole qu'il lui avait donnée de l'épouser un jour. Le valet se montra vite entreprenant, mais il se heurta à la réserve prudente de la jeune fille. Déçu, il lui témoigna brutalement son mécontentement. Le doute alors se glissa dans le cœur de Louise. Elle épia son galant et acquit bientôt la certitude qu'il l'avait déjà délaissée pour une autre. Elle voulait néanmoins qu'il s'expliquat sur sa conduite de la veille. La pièce des Revivres où le valet labourait, se trouvait au premier croisement des chemins. Arrivée devant le champ, Louise se dressa sur la pointe des sabots et regarda par-dessus la haie.

Pierre Bonnot en sarreau bleu, les jambes guêtrées de toile, semble embourbé, là-bas, avec ses deux juments, dans la terre grasse et collante. Il démarre enfin. L'attelage tire à plein collier, reprend son train. Le voilà au bout de la rège. Le valet se redresse, tourne ses juments et de nouveau se courbe sur les mancherons de sa charrue. A mesure qu'il approche, le cœur de Louise bat plus fort. Le valet aperçoit la jeune fille. Il arrête ses juments qui s'ébrouent, le poil fumant. Elle lui fait signe. Lentement, les mains dans les poches, le fouet pendu au col, Pierre s'avance vers la haie.

— Écoute ! dit-elle, tremblante. Je voudrais te parler, sérieusement.

— Ah ?

— Pourquoi m'as-tu menti hier quand je t'ai demandé si tu allais au bal ?

Il l'interrompit aussitôt, narquois, les poings aux hanches.

— Faudra-t-il maintenant quand l'idée me prendra d'aller à la danse, que je demande la permission à Mademoiselle Louise ?

Il leva son chapeau pour souligner l'ironie de ces paroles.

— Ainsi, c'est fini entre nous ? balbutia Louise.

— Ça n'a jamais été bien commencé ! ricana-t-il.

— La fille aux Fouchard te plaît mieux, sans doute ?

Tu sais donc ? Eh bien ! Ça m'évitera la peine de te l'apprendre.

— C'est sérieux avec elle ?

— Très sérieux. On se marie le printemps prochain.

— Tandis qu'avec moi... Ce n'était pas sérieux ?

— Peuh ! On plaisante entre camarades, on dit des mots en l'air, pour blaguer... Ça ne tire pas à conséquence. Alors tu croyais comme ça, que...

Un rire cruel qui pénétra jusqu'au cœur de Louise comme une lame d'acier, acheva sa phrase.

Et sans plus de façon, le valet retournant à son attelage, s'enfonça dans le labour.

Louise resta un instant immobile à la même place, égrenant machinalement les cenelles du buisson qui offraient à ses doigts leurs chapelets de corail. Elle reprit enfin sa marche plus lente et plus triste, se sentant encore plus seule de s'être crue aimée un instant. Elle déboucha sur la grand'route sans s'en apercevoir, sans rien voir que sa peine.

De l'endroit où elle était, on dominait la vallée du Fromental : au loin, les taillis éclaircis par les vents d'automne et à cinq cents mètres, sur la gauche, le village de Chantemêle avec ses maisons uniformes, ses plessis où palpitaient des linges blancs. Un peu écartés dans les terres, entre les noyers, paraissaient les toits des petites métairies que la moisson vient battre de son flot d'or, les jours d'été. Les haies avaient leurs fichus d'aïeules. Merles et grives picotaient les prunelles molles et s'enfuyaient au bruit des pas en claquant de l'aile. Sur les arbres sans feuilles, les nids découverts évoquaient la saison défunte, accentuant ainsi la mélancolie du paysage.

Louise allait, la tête lourde, le cœur vide, sans espoir. Elle s'arrêta un instant devant le Calvaire au pied hérissé de nombreuses petites croix de bois qu'à chaque enterrement qui passe dépose une main pieuse, comme don du mort.

Soudain, une trompe d'auto déchire le silence de la vallée.

Louise, se remet en marche. Un appel plus pressant, plus prolongé la fait enfin se retourner. L'auto est derrière elle... Et à ce moment précis, elle voit une de ses oies se pavaner au milieu de la route, telle une commère en bonne digestion. Ne pensant qu'à la colère de maître Baillat s'il manque une oie à son troupeau, Louise se précipite pour chasser l'imprudente. Le chauffeur a vu son geste. Il bloque ses freins, donne un tour de volant. Trop tard ! Le phare de gauche, comme une main brutale, hape au passage la petite gardeuse d'oies qui disparaît sous les roues... Quelque chose craque. L'auto s'arrête.

Le chauffeur et son maître, un personnage bedonnant, moustachu, enveloppé d'un cache-poussière gris et coiffé d'une casquette plate en descendent. Louise gît sur la route, inerte, les doigts crispés dans la poussière, les habits en lambeaux, du sang au coin de sa bouche ouverte.

Ils relèvent avec précaution cette pauvre petite chose déchiquetée et la déposent doucement sur l'herbe du talus.

Mais quelqu'un, dans les champs a vu l'accident et donné l'alarme. Des maisons, sortent les villageois, comme une ruche furieuse. Les femmes, les brides de leurs bonnets au vent ou échevelées, les hommes, les bras levés, poussent des clameurs de mort.

Il y à là tous ceux de Chantemêle, ceux qui travaillaient aux champs, sur les chantiers, dans les enclos. Le forgeron a laissé son marteau, le cordonnier, son alène, le boulanger son pétrin. Des yeux clignotants, des yeux hagards, des faces rouges, des faces de cendres, des têtes plates de primitifs, des mentons en galoche, au poil mal planté, des nez en boutoir, des bouches pincées, des bouches hurlantes crachent à la face blême du bourgeois leurs rancunes sociales, leur haine séculaire ; car c'est à celui-là, pas à l'autre, le chauffeur qui sort du peuple comme eux ; c'est au patron, au bourgeois que l'on en veut, que l'on s'en prend, à l'homme ventru qui représente la richesse, qui les éclabousse de son luxe et de la boue du chemin, à celui contre qui la révolte gronde toujours, animée, entretenue par la propagande communiste. En vain, le bourgeois cherche à s'expliquer, à faire pénétrer un peu de raison dans ces cerveaux obtus, la meute hurle de plus belle, le cerne, le menace de fourches, de fusils, d'une exécution rapide, là, sur place.

Et la victime dont personne ne s'occupe, reste étendue sur le gazon, inerte, les lèvres blanches, les yeux révulsés, ses lourds cheveux noirs déroulés, salis, englués de sang.

Pierre Bonnot est dans la foule. Sournoisement, il attise les colères, entraîne les plus éxaltés vers l'auto pour y mettre le feu. Il jargonne sans s'en apercevoir :

— Allez ! brûloum' ça, vous autes, ou non bé vos astou dés saprés couïons ! (Allez, brûlez-moi-ça vous autres, ou bien vous êtes tous de rudes couards).

Mais comme il s'apprête à mettre lui-même sa menace à exécution, en se retournant, il voit les yeux durs de l'arcandier fixés sur lui.

III

L'hiver était venu. Les bois s'endormaient, raidis par le froid. Le brouillard tendait ses voiles mortuaires et la pluie ses longs fils. Les volets

claquaient sous le vent qui cinglait les aulnes et les chênes dénudés, sifflait sous les portes, cassait les branches, soulevait les tuiles des toits. Les bruits du village et des fermes voisines se répétaient suivant les heures. Le soir tombait vite. On se réunissait dans la grande pièce où rougissaient des fagots, les femmes se tassaient pour coudre sous les vieux abat-jour et l'on parlait de l'accident qui avait tant exalté les cerveaux à la fin de l'automne.

L'auto meurtrière appartenait à M. Détouches, un riche industriel de la région. Or, tandis que Louise Chédin languissait sur un lit d'hôpital avec deux côtes brisées et le poumon droit perforé, les habitants de Chantemêle et maître Baillat, le fermier du Bouquet s'étaient remués. L'affaire, appelée devant le tribunal de Saint-Amand, M. Détouches fut condamné en dix mille francs de dommages-intérêts et en une rente annuelle de huit cents francs à servir à la victime sa vie durant. L'assurance paierait; mais l'industriel, homme excellent, bien que l'imprudence de la jeune fille fût suffisamment démontrée, ne voulut pas s'en tenir là. Il lui acheta de ses deniers, à l'extrémité du village, une maisonnette avec un mobilier rustique, vraie maison de poupée, couverte d'ardoises bleues, sa porte couronnée d'une treille et sa lucarne surmontée d'un pigeon en faïence.

Aux veillées, on s'entretenait de ces choses.

Un fait frappait encore beaucoup les imaginations : dans la nuit qui suivit l'accident, l'homme de la roulotte était parti sans tambour ni trompette. Simple coïcidence, mais où certains voyaient une corrélation troublante avec l'événement...

Puis, on approuvait la générosité de M. Détouches. On doutait, malgré tout, que Louise en profitât longtemps.

— Pauvre ch'tiote, disait-on, c'est ben rare qu'elle s'en sauve !

Elle en revint pourtant. Un beau jour de printemps, on la vit débarquer à Chantemêle, toute meurtrie, chétive, ratatinée comme un corps de petite vieille, les joues creuses et ses yeux si vivants, si caressants autrefois, presque éteints dans sa face décolorée.

Elle fit venir sa mère du Bourbonnais et s'installa avec elle dans sa maisonnette.

On était à la fin d'avril. Les blés levaient, les seigles formaient l'épi. Les pommiers regardaient par-dessus les haies de leurs mille petits yeux verts les vaches allant à l'herbage. La brande sentait le soleil et le thym ; les prairies reprenaient leur ton d'émeraude. Le vent plus tiède était chargé de l'arôme des sèves et des plantes nouvelles.

Tandis que la mère Chédin, une forte ménagère, en court jupon de laine et sans corset, sabotait dans la maison, vaquant aux soins du logis, Louise était assise, taciturne, sur un banc de bois accoté au mur, derrière la fenêtre fleurie d'un terraspic et d'une giroflée.

Le clocher de Chantemêle émergeait des toits avec son coq dont le jabot vermeil était tourné du côté du levant. Sur la place, autour du puits commun, bavardaient les commères.

Louise suivit un instant un vol de ramiers bleus qui s'abattirent dans un champ et ses regards, comme las du moindre effort, s'abaissèrent à ses pieds où, parmi les herbes de toutes sortes, croissaient des digitales aux clochettes de soie rose.

Dans cette solitude et ce désœuvrement, Louise sentit s'ouvrir une plaie secrète, plus douloureuse que l'autre, et, comme si, dans les dédales de son cœur, elle eût pressenti celui qui la faisait encore souffrir, elle vit en levant les yeux, Pierre Bonnot qui s'avançait sur le chemin. Pourquoi passait-il par là? Ce n'était ni la direction du Grand Vèvre, ni celle de la demeure de Cécile Fouchard, sa promise ! Elle n'eut pas le temps de penser davantage.

Accoudé à la barrière, Pierre Bonnot lui parlait :

— Eh ben? fit-il. Ça va mieux?

— Tout doucement, merci ! répondit-elle avec un pâle sourire.

— Bah ! V'la l'beau temps. Ça va te remettre.

Puis considérant la maison :

— T'es bien ici !

— Pas mal. C'est tranquille.

Pierre tapotait la barrière d'un air embarrassé.

— Est-ce qu'on t'a dit...

Il se tut, ne sachant comment formuler sa pensée.

— Quoi?

— Eh ben ! Avec Cécile... C'est fini. On ne se voit plus.

Louise ne put se défendre d'un saisissement. Un peu de rose lui monta aux joues.

— Tiens ! Pourquoi ça? demanda-t-elle sur un ton qui voulait être indifférent.

— Elle me plaisait... J'y plaisais... Seulement...

- Seulement?

- Ah ! dame ! Tu comprends, je ne peux tout de même pas me marier avec quelqu'un qui n'a rien !

- Comment ! Les Fouchard...

Ruinés ! Ça t'étonne? C'est comme ça. Ils ont tout perdu. Leur bien de Verreau va être mis en vente.

— Pas possible !

— Ma foi, c'est Fouchard lui-même qui me l'a dit par devant sa femme et sa fille, et l'on n'aime guère se vanter de ces choses-là, pas vrai? J'ai même pensé... comme te v'la en possession d'une somme..., l'argent de ton indemnité, quoi donc...

Tout en parlant, Pierre avait poussé la barrière et s'avançait sournoisement près du banc où Louise était assise.

— En donnant quatre mille francs d'a-compte, je sais que tu pourrais l'avoir. Ça serait un bon placement. Quant au reste, on s'arrangerait. Tu présentes des garanties à présent : ta rente de huit cents francs, ta maison, ton mobilier, c'est quelque chose ! Et puis, c'est bien le diable si avec le travail de mes deux bras, on n'arrivait pas à acquitter cette affaire-là au bout d'une couple d'années. Ah ! la bonne terre, ma petite Louise ! Il n'y en a pas grand, mais ça serait la richesse, tu vois ben !

— Je ne comprends pas ! fit Louise toute tremblante et pâle comme un lys. Alors... tu as abandonné Cécile?

— Oui.

(A suivre.) Hugues LAPAIRE.

UN SOCIALISTE HELLÉNISTE

M. BRACKE-DESROUSSEAUX

On étonnerait certainement pas mal de gens en leur disant, ce qui est pourtant la vérité, que le député socialiste Bracke est, en même temps qu'une des physionomies les plus curieuses, un des esprits les plus riches de la Chambre actuelle. C'est que tout le monde ne sait pas que Bracke et A. M. Desrousseaux ne sont qu'une seule et même personne.

Mais dans cette même personne, il y a deux personnalités bien différentes, tellement même qu'on se demande parfois comment elles peuvent cohabiter dans le même corps. Bracke, c'est l'homme politique ; Desrousseaux, c'est l'helléniste. Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que l'un ne gêne pas l'autre, tout en étant, l'un et l'autre, également actifs. Dans son parti, Bracke joue un rôle très important, sans parler des conseils et réunions du parti, où il est très écouté, où il lui est arrivé de faire adopter des résolutions très importantes, il est à la Chambre parmi les plus assidus, et les plus passionnés. A le voir si attentif aux discussions, si ardent à la controverse, apostrophant avec vigueur ses adversaires, se donnant corps et âme à la bataille, qui devinerait dans ce partisan convaincu et vibrant le grammairien, le philologue, le critique qui, rentré chez lui, étudiera à la loupe un texte grec, soit pour le traduire, soit pour en établir la véritable version? M. Bracke-Desrousseaux présente un phénomène de dédoublement qui mérite vraiment l'attention.

Mais, je ne parlerai pas plus longtemps de l'homme politique : c'est l'helléniste que je voudrais faire connaître, à ceux, bien entendu, qui le connaissent insuffisamment ou même pas du tout. Laissons M. Bracke et occupons-nous seulement de M. Desrousseaux.

Helléniste, c'est déjà quelque chose, surtout par le temps qui court, mais M. Desrousseaux est un des plus autorisés et des plus brillants représentants des études grecques que nous ayons en France.

Sa vocation s'affirme de bonne heure. Il était encore élève à l'École Normale et préparait l'agrégation, en 1884, quand il publia une édition annotée des *Dialogues des Morts*, de Lucien, avec un supplément de 15 Dialogues aux 9 publiés auparavant par son maître Edouard Tournier. Avant qu'il se présentât devant eux, chaque membre du jury d'agrégation put recevoir un exemplaire de cette édition qui offrait, en même temps qu'une nouvelle étude de plusieurs manuscrits, une amélioration notable du texte en de nombreux endroits. Est-il besoin d'ajouter que ce jury n'a pas souvent reçu des candidats des cartes de visite de ce genre?

M. Desrousseaux avait trouvé sa voie. Ses travaux, de plus en plus estimés, allaient se succéder nombreux. C'est ainsi qu'il a publié des éditions annotées du *Songe*, de Lucien ; des *Morceaux choisis* d'Hérodote, en collaboration avec Edouard Tournier ; des sept Tragédies de Sophocle, revision remaniée de l'édition Edouard Tournier, dans la collection d'éditions savantes ; du *Jugement sur Lydias*, de Denys d'Halicarnasse, traduction de Max Egger, avec une recension du texte entièrement nouvelle, où les manuscrits étaient classés pour la première fois ; des *Fables* de Babrius ; des *Dialogues des Dieux* et de l'*Histoire véritable* de Lucien.

En dehors de ses éditions personnelles, M. Desrousseaux a collaboré à de nombreuses éditions : au *Xénophon*, de Couvreur ; à l'*Esope*, d'Allègre ; aux *Orateurs attiques*, de Mazon et Bodin ; aux *Dialogues divers* de Lucien, de Glachant ; au *Platon*, d'Ion, de Mertz ; etc., etc. Les Préfaces de ces éditions disent par la plume de leurs auteurs la part qu'il y a prise.

C'est à M. Desrousseaux qu'on doit la première traduction complète des Poèmes de Bacchylide de Céos, dont le texte venait d'être récemment retrouvé sur un papyrus d'Égypte. M. Desrousseaux, qui est

un polyglotte, publia cette traduction non seulement en français, mais dans toutes les langues. Cet ouvrage obtint à l'Académie Française le prix Jules Janin.

De Rome, M. Desrousseaux envoya à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1887, un Mémoire sur les manuscrits d'Hérodote. Ce travail de grande importance, qui fut loué par M. Alfred Croiset dans la séance annuelle de l'Académie, établissait les bases qui devaient servir définitivement à toute recension du texte d'Hérodote.

Je ne parlerai que pour mémoire de la collaboration de M. Desrousseaux à la *Revue de Philologie*, aux *Mélanges d'archéologie et d'histoire* de l'Ecole française de Rome, au *Bulletin des Humanistes français*, etc.

Ce n'est pas encore tout. Polyglotte, comme je l'ai dit, M. Desrousseaux a publié une traduction d'*Humain, trop humain*, de Nietzsche, et de nombreux articles et brochures en allemand et en anglais.

M. Desrousseaux, qui mène de front ses occupations politiques et ses travaux d'érudition, continue à exercer les fonctions de directeur des études de philologie à l'Ecole des Hautes Etudes, où il occupe la chaire de grec ; il y fait son cours, régulièrement, une fois par semaine.

Il prépare en ce moment, pour la collection Guillaume Budé, une édition d'*Athénée*, d'après une collation nouvelle du manuscrit de Venise.

Un trait manquerait à cette physionomie originale si je n'ajoutais que M. Desrousseaux aime autant la poésie que le grec. Sa traduction des Poèmes de Bacchylide est dédiée à son ami, le poète Raymond de la Tailhède. Il fut l'ami, et combien précieux, de Jean Moréas. Dans son volume *Esquisses et Souvenirs*, au chapitre consacré à sa tragédie *Iphigénie*, Moréas raconte ceci :

« C'est un après-midi du printemps de 1896 que j'ai dicté le premier acte d'*Iphigénie*, complet (je n'y ai changé depuis qu'une demi-douzaine de mots) au docte et très cher ami dont il sera encore question plus loin.

« Je me souviens que je dictais presque sans reprendre haleine, et quant à mon ami, il ne se lassait pas de faire courir une plume joyeuse sur les larges feuilles d'un papier couleur de l'astre du jour... »

Et encore :

« J'avais déjà composé un assez grand nombre de scènes d'*Iphigénie*, sans que l'héroïne elle-même eût encore parlé.

« Enfin, au commencement de mars 1895, après une nuit entière consacrée au travail et au doute, lorsque parut l'aube claire, la fille d'Agamemnon fit entendre sa voix dans les scènes II et III du deuxième acte.

« Vous pensez bien que je ne tardai point de courir annoncer la bonne nouvelle à mon ami. Je montai quatre à quatre ses six étages et sonnai violemment à sa porte. L'homme docte vint m'ouvrir tout ensommeillé. Sans y prêter attention, je me mis à crier avec ce ton de naïveté qui m'est propre lorsque je m'abandonne à mon naturel : Iphigénie a parlé ! — Le temps était beau, mon ami partageait ma joie ; nous décidâmes d'aller rendre grâces aux Muses par des libations suburbaines et en parcourant les bois. »

Le « docte et très cher ami », c'était M. Desrousseaux.

Le chapitre II, *Athènes antique*, du beau livre de Charles Maurras, *Anthinea*, est dédié « à Alexandre Desrousseaux. »

Pour terminer ce trop-long article sur un philologue dont l'œuvre, pour être justement appréciée, voudrait être étudiée par de plus compétents que le signataire de ces lignes, je signalerai un dernier écrit de M. Desrousseaux, qui n'est pas celui qui lui fait le moins d'honneur : c'est la pieuse préface qu'il a composée pour les œuvres de son père, le chansonnier populaire Desrousseaux, l'auteur du fameux *P'tit Quinquin*, auquel ses compatriotes de Lille ont élevé un monument.

Jules VÉRAN.

L'ACTIVITÉ LÉGISLATRICE DE LA ROUMANIE

La Roumanie peut être considérée comme l'un des pays dont s'est réalisé le plus complètement l'idéal national, à la suite de la dernière guerre. Elle a réussi, en effet, à grouper, à réunir dans un même royaume, la presque totalité des territoires qui, d'après la tradition historique, lui appartenaient de droit. Bessarabie, Transylvanie, Bukovine, et les autres parties du Banat, pays de même langue, de mêmes mœurs et de mêmes sentiments, ont été annexés à l'ancien royaume en vertu des traités de paix, conformément aux décisions prises dans les assemblées constituantes de chaque pays.

Les Roumains ont eu le mérite de comprendre tout de suite, avec un large esprit politique, l'importance du rôle qu'ils allaient être appelés à jouer dans l'Europe centrale. Et, pour remplir ce rôle

ils ont dû tout d'abord entreprendre l'organisation intérieure du royaume, en vue de l'unité nationale et politique.

Nous nous proposons de passer en revue, dans cet article, d'une manière aussi succincte, aussi sommaire que possible, les principales institutions juridiques et politiques destinées à réaliser ce but.

Chacun sait, qu'avant la guerre, la Roumanie était un des pays agricoles les plus réputés de l'Europe. La propriété des terres appartenait en grande partie aux « boyers » (aristocrates) et les paysans travaillaient le sol. En 1877, sous le règne du roi Charles, un partage des terres a eu lieu, pour la première fois, en faveur des paysans-soldats qui avaient pris part à la guerre russo-balkanique. Mais, à la suite de ce partage, la majorité d'entre eux n'était pas encore propriétaire de terres. Ils les cultivaient pour le compte des autres.

En 1916, quand la Roumanie est entrée en lutte aux côtés de l'Entente, une des promesses faites par le roi Ferdinand à ses soldats a été l'assurance, une fois la guerre finie, de leur accorder la propriété du sol, en les appelant en même temps aux droits politiques, par l'introduction du suffrage universel. Ces promesses ont été tenues. La loi agraire et la Constitution en sont la preuve.

Toutes les terres de la grande Roumanie, tant à l'État qu'aux boyers, ont été partagées aux paysans en vertu de la loi agraire. Ce partage a été proportionnel au nombre des membres de la famille, en tenant compte aussi de la valeur de la terre.

Les boyers, dorénavant, n'ont plus le droit d'avoir en propriété plus de trois cents « pogons ». L'expropriation a été faite rapidement ; et les anciens possesseurs du sol, animés d'un sentiment très louable de patriotisme, ont su renoncer à leurs magnifiques propriétés, de sorte qu'aujourd'hui chaque paysan a son domaine particulier, qu'il travaille et cultive pour lui-même.

La nouvelle Constitution vient de réaliser la seconde promesse du roi Ferdinand. Par son article 8, elle proclame le principe que tous les Roumains, sans distinction d'origine ethnique, de langue ou de religion, sont égaux devant la loi. L'article 10 déclare que les privilèges de toute nature, dispenses et monopoles de classes, sont interdits pour toujours dans l'État roumain. Et l'article 64 décrète que la Chambre des Députés et le Sénat se composent de députés et de sénateurs élus par les citoyens roumains majeurs, au moyen du suffrage universel, égal, direct, obligatoire et secret, sur la base de la représentation des minorités.

Ces deux grandes institutions, qui servent de fondement à l'organisation de la grande Roumanie, ont été suivies de nombreuses lois nécessaires pour préparer l'unification législative.

La difficulté était grande. En Bessarabie, en effet, le droit en vigueur était le droit russe ; en Transylvanie, le droit hongrois ; dans le Banat, le droit autrichien ; en Bukovine, le droit allemand. Il fallait mettre en concordance toutes les lois de ces territoires avec les lois roumaines, dans lesquelles on trouvait : en matière civile, le code Napoléon, en matière commerciale, le droit italien, et en matière pénale les principes du droit français. On ne pouvait rompre brusquement avec la tradition de chaque territoire. On ne pouvait pas soumettre tout d'un coup la vie et les biens des nouveaux citoyens à d'autres lois. L'unification ne pourra se faire que lentement, en respectant et sauvegardant tous les droits et intérêts des habitants.

Les premières lois introduites dans les territoires annexés ont été les lois concernant l'ordre public et la sécurité nationale. En Bessarabie, cependant, le droit pénal et le droit commercial ont été introduits immédiatement. Dans les autres territoires, à l'heure actuelle, les anciennes lois de chaque pays sont restées en vigueur, et des commissions spéciales ont été instituées pour préparer l'unification du droit pénal, civil et commercial.

Toutefois, on ne pouvait pas, sans leur donner une solution immédiate, négliger les nécessités urgentes qui ont surgi après l'annexion. Telle fut, par exemple, la loi sur les loyers.

En vertu de l'expropriation des terres et des dévastations subies pendant la guerre, la crise des loyers a sévi en Roumanie comme partout ailleurs. Il fallait, en conséquence, une loi uniformément applicable dans tous les territoires, susceptible de résoudre les difficultés si nombreuses résultant de cette crise. L'ancienne loi des loyers a dû subir des transformations importantes, et différents législateurs furent obligés d'intervenir, en maintes circonstances, pour régler les rapports entre les propriétaires et les locataires des immeubles urbains.

Les contrats de loyer ont été prolongés de plein droit jusqu'en 1927, avec une augmentation représentant sept fois le loyer de 1916 pour les locataires des maisons et quatorze fois pour les locataires des immeubles commerciaux et industriels.

La loi pour l'unification de l'organisation judiciaire a également été appliquée dans tous les territoires, en vue d'assurer l'ordre et l'inamovibilité de la magistrature.

D'autre part, les lois des mines, la loi de la commercialisation des industries, la loi sur l'énergie, la loi sur les concessions des régions pétrolifères,

ont été appliquées dans tous les territoires, sans distinction et sans exception. L'unification de ces lois a été nécessaire, étant donné que la richesse des pays et territoires annexés consiste, comme l'on sait, dans sa plus grande partie, en immenses terrains pétrolifères, forêts, mines d'or, mines de charbon, grandes industries.

Pour se conformer, en outre, aux obligations imposées par le Traité de Trianon et le Traité des minorités et pour rester d'accord avec le principe formulé dans sa nouvelle Constitution, la Roumanie a fait voter et appliquer dans tout le royaume la loi très importante sur la nationalité. Cette loi constitue un grand progrès de civilisation, puisque ce pays vient de réglementer l'acquisition et la perte de la nationalité roumaine conformément aux principes nouveaux admis dans les pays occidentaux. Toutes ces lois préparent peu à peu l'unité nationale qui doit se réaliser par l'unité législative.

La nouvelle Constitution a créé, enfin, le principe d'un Conseil législatif, qui aura pour but d'aider à la formation et à la coordination de lois émanant du pouvoir exécutif. La consultation de ce conseil législatif est obligatoire pour tous les projets de lois, excepté les lois relatives aux crédits budgétaires. Ce principe, introduit dans la constitution, doit entrer en vigueur à la suite d'une loi spéciale qui sera votée par le parlement. En attendant la promulgation de cette loi spéciale, le Ministre de la Justice a institué des commissions qui préparent le Code civil, la procédure civile, le code et la procédure pénales. Ces commissions sont composées de représentants de tous les territoires.

Travail laborieux et difficile. Les institutions juridiques de chaque pays, constituant le droit positif, doivent être transformées et unifiées, de façon à pouvoir correspondre dans leur totalité aux besoins de la nation, ainsi qu'aux nécessités économiques de chaque territoire.

La transformation et la transition ne peuvent être réalisées subitement. Elles doivent répondre d'abord aux besoins immédiats. Il faut les préparer lentement, en étudiant le passé de chaque tradition et, pour ainsi dire, chaque phénomène social. En vue d'atteindre ce but, des initiatives privées, soutenues par les jurisconsultes les plus éminents du pays et par ses magistrats les plus compétents, se sont groupées pour aider à la grande œuvre de l'unification législative.

Un de ces groupements, institué en Roumanie sous la présidence du Ministre de la Justice et du Ministre des Affaires étrangères, a formé la Société de Législation comparée. Les membres de cette Société se sont adressés à la Société de Législation comparée française et ont obtenu le droit de lui être affiliés. Le but de cette Société roumaine est de préparer l'unification législative par l'étude du droit comparé, de maintenir cette législation au niveau des autres législations étrangères et d'établir entre les différentes nations, surtout avec la France, des rapports d'amitié et des communications juridiques. La France a bien accueilli cette initiative et l'affiliation de la Société roumaine est aujourd'hui un fait acquis.

Deux noms méritent d'être mis particulièrement en valeur dans la réalisation de cette œuvre : celui de M. Paul Goulé, ancien magistrat et secrétaire de la Société de Législation comparée française, et celui de M. Josif Cohen, avocat à la Cour d'Appel de Bucarest et secrétaire général de la Société de Législation roumaine. Ardent francophile et jurisconsulte éminent, M. Josif Cohen s'est donné tout entier à cette œuvre. C'est à lui, ainsi qu'à M. Paul Goulé que revient l'honneur d'avoir réalisé l'union de ces deux grandes Sociétés, dont la collaboration resserrera encore, s'il est possible, les liens d'amitié unissant les deux pays.

Léon Thévenin.

POÈME

TUTOIEMENT

Oui j'ai paré pour toi les corbeilles, les rampes ;
Et maintenant parmi l'ombre verte des ifs
Brillent les fleurs d'avril chaudes comme des lampes.

J'ai rajeuni pour toi les gazons, les massifs ;
Et voici que l'aurore allume en les allées
Par blancs septentrions mille fleurs étoilées.

Lait des jasmins ! éther des bourgeons éclatés !
Bronzes verts des lauriers par le soleil sculptés !
Tendresse des lilas ! Tulipes satinées !
Glycines suspendues à l'or des matinées !

Les nids fusent partout de vibrantes gaîtés.
La vie en un seul jour épuise mille étés ;
Et sur le sable d'or, des neiges d'hyménées.
Glissent, par un Zéphyr lentement promenées...

O divin tutoiement, intimité profonde,
Syllabe enchanteresse où la beauté du monde,
Soudain transfigurée, à l'éclat du cristal...

L'air est Toi ! L'onde est Toi ! Voix d'oiseau, fleur, [ombrage,
Tout vibre, tout frémit à ce nouveau langage
D'un rayon rafraîchi, d'un chant plus triomphal.

Salut ! chemins fuyants sous les nefs de verdure
Salut recueillement des longs soirs violets,
Retraites de parfums, arbres inviolés.
Un mot a fait de nous de neuves créatures !

Nos pas seront plus doux à nos massifs voilés,
Nos silences plus longs sous les cryptes obscures.
Un seul mot contenait d'infinies aventures.
Ciel ! rosée ! Un seul mot vous a renouvelés !...

O divin tutoiement ! Pour Toi !... Pour Toi les fleurs
Exhalent en rayons le cristal de leurs pleurs !
Pour Toi le nid nouveau tressaille au haut de l'arbre.

Pour Toi l'érable ami du cytise odorant
Etale sur le sable un tapis de safran
Et tout le ciel s'admire en la vasque de marbre.

Pour Toi !... Pour que mes pas, mes lèvres et mes [mains
Et tout mon être ardés en la même prière
Répètent à l'envi, sous la jeune lumière,
Aux lilas capiteux, aux festons des jasmins :

« Pour Toi !... qui es mon cœur, ma clarté, ma pau- [pière,
Pour toi, chair pure, offerte, avec tous tes écrins,
Tes rires savoureux ainsi que des raisins,
Et ton âme en mon cœur captive tout entière !... »

Maurice GERVAIS.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LES SCANDALES ALLEMANDS

La guerre n'a jamais été une école de moralité. Elle est peut-être nécessaire puisqu'elle est la manifestation de ces ruptures d'équilibre qui, selon Renan, empêchent l'humanité de s'engourdir dans une mortelle immobilité ; des philosophes soutiendront sans peine que, partout où il y a vie, il y a guerre, et qu'on ne peut concevoir la paix universelle que sous la forme d'un despotisme universel, courbant tous les hommes sous le même joug également pesant ; mais il n'en est pas moins vrai que les enseignements de l'histoire nous montrent que toutes les grandes guerres ont été suivies d'un abaissement général des mœurs et des caractères. Nous assistons aujourd'hui à ce phénomène. L'immense désordre qui, à la suite de l'agression allemande de 1914, s'est répandu dans le monde entier, a provoqué d'immenses spéculations. Le type dominant dans le monde, le maître de l'heure, ce n'est plus l'homme économiquement fort, le grand industriel, le financier qui observe les règles du jeu, c'est l'aventurier, le joueur. D'un bout à l'autre de ce marché indéfini, qui a fini par englober toute la terre, règne une immoralité commerciale qui fausse toutes les transactions et qui a empoisonné toute la politique. Aucun gouvernement n'est complètement sans reproche, parce qu'aucun gouvernement n'est complètement à l'abri des puissances d'argent ; mais l'Allemagne ayant fait d'une monstrueuse escroquerie l'axe de sa politique devait fatalement voir l'immoralité financière se développer chez elle avec une particulière virulence. Même dans ces pays d'Orient où, depuis des siècles, le pot-de-vin et la corruption administrative sont des moyens de gouvernement, on n'a guère vu de scandales comparables à ceux qui viennent d'éclater en Allemagne et qui recouvrent tout le monde politique germanique d'une vague de boue.

Laissons de côté les menus scandales municipaux qui passionnent Francfort et quelques villes de la Rhénanie : l'affaire Barmat, qui compromet la plupart des hommes politiques de la Sozial Democratie et à la suite de laquelle un ancien chancelier, M. Bauer, a été obligé de donner sa démission de député, et l'affaire des industriels de la Ruhr, dont la responsabilité retombe sur M. Stresemann, M. Luther et les hommes de droite, sont suffisamment graves. L'affaire Barmat est une de ces affaires-types qui pourraient servir à un romancier ou à un historien de génie à mettre en

lumière toute la corruption politico-financière de notre temps. Les frères Barmat sont des israélites russes venus on ne sait d'où, mais qu'on trouve établis en Hollande au commencement de la guerre, où ils travaillent avec une audace et une activité remarquables à ravitailler l'Allemagne en produits alimentaires. A ce jeu-là, ils réalisèrent, en moins de trois ans, une fortune énorme que la Révolution devait leur permettre d'accroître encore dans des proportions fabuleuses. La débâcle militaire de 1918, qui fut funeste à d'autres fournisseurs de l'Allemagne, leur fut, au contraire, extrêmement favorable. Tour en réalisant de nouveaux bénéfices sur la misère publique, ils apparurent comme les bienfaiteurs de la Révolution, et, pour à demi occulte qu'elle fut, leur influence n'en devint pas moins énorme. Le chef de la maison, Julius Barmat, était à ce moment pour la Sozialdemokratie ce que Hugo Stinnes était pour les partis de droite. C'est à ce moment que remontent les... erreurs de M. Bauer. Ce qui a motivé sa démission de député, c'est que l'on a découvert qu'il avait inscrit dans des papiers officiels de fausses qualifications, assurant à la maison Barmat d'énormes facilités commerciales. Mais M. Bauer n'est pas seul compromis : la presse allemande a raconté avec des détails précis comment un des chefs du parti socialiste, M. Wells, procura, avec l'apostille du président Ebert, un passeport avec visa permanent à Julius Barmat qui n'était pas arrivé à se faire naturaliser hollandais, et à qui on n'osait pas encore donner la naturalisation allemande. Comment d'ailleurs, aurait-on refusé quelque chose à ce grand homme, puisque le parti l'envoyait à Londres pour négocier, avec M. Macdonald et les travaillistes, l'attitude à prendre dans les questions de politique extérieure? Mais les joueurs de cette espèce finissent toujours par se laisser griser : les Barmat se laissèrent entraîner à des spéculations d'une hardiesse inouïe, que la consolidation du mark arrêta brusquement. Bien que jouant avec une rare impudence de leurs influences politiques, ils aient pu obtenir de la Banque de l'Etat prussien des avances que la Presse de droite évalue à 25 millions de marks-or, la débâcle était inévitable : les frères Barmat, qui n'avaient plus leurs fidèles amis au Gouvernement, ont été arrêtés, mais ils ne sont pas gens à se laisser étrangler sans se défendre, et le scandale qui s'étend de plus en plus, éclabousse tout l'ancien personnel socialiste, et jusqu'au Président Ebert lui-même. La presse de droite, qui est d'une extrême violence, raconte que les Barmat auraient fait un prêt important au préfet de police socialiste de Berlin, qu'ils auraient casé dans les Conseils d'administration de leurs sociétés la plupart des leaders sozialdemokrates. On cite des noms, des chiffres, et si les dépositions devant la Commission d'enquête qui a été nommée ne confirment pas tout ce qu'on raconte, elles n'en sont pas moins compromettantes pour un grand nombre d'hommes politiques importants.

***

Mais s'il y a un scandale de gauche, il y a aussi un scandale de droite, que la Presse radicale et socialiste exploite avec une férocité égale à celle que la Presse nationaliste et conservatrice déploie dans l'affaire Barmat. Cette fois, c'est M. Luther, et surtout M. Stresemann, qui sont directement visés. C'est M. Muller qui a attaché le grelot. Il a accusé le gouvernement du Reich, le gouvernement Stresemann, d'avoir fait distribuer environ 700 millions de marks-or aux industriels de la Ruhr, sous prétexte de les indemniser des pertes qu'ils ont subies par suite de l'occupation franco-belge. Les plus gros, les Stinnes et les Thyssen, auraient reçu la part du lion. Le principe même de cette indemnité est peut-être discutable, mais ce qui a provoqué l'indignation de M. Muller et des socialistes, c'est que ces sommes énormes ont été versées sans le consentement et à l'insu du Reichstag. Or, il existe une ordonnance stipulant que, seules les indemnités inférieures à 2.500 marks-or peuvent être payées intégralement. L'attitude du gouvernement est d'autant plus injustifiable dans cette affaire que ces générosités faites aux grands industriels de la Ruhr ne sont pas loin d'atteindre le montant de l'emprunt que le plan Dawes a accordé au Reich. On endette donc le peuple allemand pour complaire à des magnats dont la situation, en dépit de l'occupation franco-belge, est aujourd'hui exceptionnellement prospère.

Au point de vue international, l'affaire n'est pas moins grave, puisqu'elle démontre que le gouvernement allemand, qui se dit incapable de payer ses dettes réparations, trouve moyen de faire de pareilles largesses à de puissants particulires.

Mais ce n'est pas tout : dans l'affaire des industriels de la Ruhr, M. Stresemann et ses amis peuvent soutenir qu'ils agissaient par patriotisme, dans le but d'aider l'industrie allemande en péril. Il est toujours facile de prétendre qu'une industrie est en péril. Mais le *Vorwaerts* leur a jeté dans les jambes une affaire qui est le pendant de l'affaire Barmat. Le journal socialiste a raconté qu'en 1923, alors que M. Stresemann était chancelier, trois membres du Cabinet, dont M. Stresemann, M. Hoefle, ministre des Postes, et M. Œzer, ministre des transports, recommandèrent chaleureusement au ministre des Finances une banque dirigée par

deux Juifs orientaux extrêmement suspects, MM. Wolpe et Pikotta : il s'agissait de les autoriser à recevoir des dépôts de titres et à acheter des devises étrangères. Les services du ministre des Finances ayant refusé l'autorisation parce que Wolpe et Pikotta n'offraient aucune espèce de garantie, M. Hœfle leur aurait accordé un crédit de cinq millions de marks pris sur son propre budget, et peu après, Wolpe et Pikotta auraient disparu.

Cette affaire, qui a provoqué l'arrestation de M. Hœfle, assurément englobe un moins grand nombre de personnes que l'affaire Barmat, mais elle montre qu'il règne, dans les ministères allemands, de singulières mœurs administratives.

Ces scandales, cela se conçoit, font dans toute l'Allemagne un bruit énorme. Ils montrent que le pays est loin d'avoir repris son équilibre, et que les aventuriers de finance y jouent un rôle considérable et fort dangereux. Malheureusement, ils contribuent d'autre part à discréditer devant les masses bourgeoises la République. Un des thèmes favoris de la propagande monarchiste est celui-ci : La République, née de la défaite et de l'humiliation nationale, c'est la corruption, le règne des aventuriers, des Juifs cosmopolites, la ruine des « Vertus allemandes ». Quel argument commode que ces histoires de collusion entre le personnel républicain de droite et de gauche et des Barmat, des Wolpe et des Pikotta ! Les « racistes », les ultra-nationalistes, les monarchistes bavarois, manquent heureusement de discipline ; dans cette immense population où l'opinion n'est pas faite, ils ne forment qu'une minorité, mais ils se présentent comme des partis puritains. Dans les temps de désordre, de corruption et de misère, c'est une grande force. Les excitations à la guerre que prodiguent ces partis de la revanche sont de tous points déraisonnables. L'Europe, si désemparée, si désaxée qu'elle soit, ne pourrait pas permettre à l'Allemagne de recommencer la guerre. Bon gré, mal gré, il faudrait bien qu'on s'entende pour remettre les nationalistes allemands à la raison. Mais sait-on jamais à quelle folie l'énervement, l'ignorance et la mystique nationaliste ou révolutionnaire peuvent entraîner un peuple? L'agression de 1914, elle aussi, était déraisonnable ; un peu de réflexion et de sagesse eût dû montrer aux dirigeants allemands que cela ne pouvait pas bien finir : ils n'en ont pas moins tenté la funeste aventure. L'Allemagne ordonnée, prospère et bientôt pléthorique, est un danger pour la paix du monde ; mais le désordre allemand est bien inquiétant aussi.

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

DEUX ROMANS « MODERNES » (1)

La Femme de paille de M. Léon Pierre-Quint et *Les Frères Durandeau* de M. Philippe Soupault ne sont pas en rupture complète avec l'esthétique traditionnelle du roman. L'un et l'autre de ces récits développent avec suite une histoire qui aurait pu être contée par un des « naturalistes » ou des « psychologues » du siècle dernier, et qui l'eût été très différemment sans doute, mais non pas sans aucun rapport d'aucune sorte avec la manière de ces deux auteurs. Ils en prennent à leur aise avec les lois du genre, tout en restant à peu près dans les cadres qu'elles ont tracés.

***

Un des chefs du modernisme littéraire d'aujourd'hui, M. Max Jacob, nous expose dans une préface dont le ton fantaisiste n'enlève rien au sérieux de la pensée, la signification du premier, telle qu'il l'entend. « Je ne sais trop, déclare-t-il, ce que c'est qu'un homme moderne, mais je crois que l'exquis petit livre de M. Léon Pierre-Quint en donne une idée. Je cherche l'homme moderne et le public certainement le cherche... » Ne nous laissons pas prendre à des décors ou des apparences : palaces, sleepings, tabourets de bars, business-man, etc. « Ne nous faisons pas d'illusions, ce n'est ni vous ni Baudelaire, ni MM. Degas ou Whistler (pardon ! c'est de l'histoire) qui avez inventé l'homme moderne. Quand il nous arrive une envie de modernisme, c'est que nous allons changer de peau, nous l'humanité. Nier ce qui a plu à nos pères : n'est-ce pas cela? » Vue très contestable et définition bien hasardeuse. La réforme de la Pléïade consista essentiellement à nier ce qui avait plu à la génération précédente, et pourtant les écrivains de ce groupe n'apparurent certes point à leurs contemporains avec un caractère de « modernité » ; ils ne se réclamaient que des anciens, ne rêvaient que de reprendre leurs thèmes d'inspiration et de revenir à leurs formes d'art. Plus tard, le Romantisme fut lui aussi une rupture avec la génération qui l'avait précédé ; lui aussi, il marque un de ces moments où l'humanité « change de peau ». Une de ses sources d'inspiration n'en fut pas moins le moyen âge, dont il raviva le souvenir, dont il instaura le culte

(1) Léon Pierre-Quint : *La Femme de paille*, 1 vol. Collection Colette. Férenczi, éditeur. — Philippe Soupault : *Les Frères Durandeau*, 1 vol. Bernard Grasset, éditeur.

et dont il fit pénétrer le goût jusque dans les mœurs et dans les modes ; et quant aux formes de ce lyrisme où s'affirma le meilleur de son art, nous savons ce qu'elles doivent aux modèles que venait de remettre sous les yeux des novateurs le *Tableau de la poésie française au XVIe siècle* de Sainte-Beuve. Nous ne trouverions donc rien qui ressemble à un « modernisme », ni dans l'art si neuf de la Pléïade, ni dans les nouveautés si hardies et souvent si révolutionnaires du Romantisme. N'est-ce pas de quoi infirmer la définition de M. Max Jacob?

Cette définition, aussi bien, comprend deux éléments, l'un négatif et l'autre positif. Le modernisme ne se bornerait pas à nier ce qui a plu à nos pères ; il affirme aussi quelque chose : il affirme la Raison, la supériorité et la suprématie de la Raison. « C'est la Raison qui a triomphé en 1918, on a vu que la Raison pouvait servir ce qui est noble et réciproquement. » Avait-on attendu 1918 ? Admettons du moins qu'il s'est produit, sous le choc de la formidable leçon de choses, un sursaut de la Raison. « Le héros de Pierre-Quint agit beaucoup plus au nom de la Raison qu'au nom de l'épicurisme (ou sens pratique?) Plus de petites malices d'avant-guerre. Voilà pourquoi le héros de Pierre-Quint est un homme moderne et par conséquent (croit-on) intéressant. »

Regardons-le d'un peu plus près. Ce Michel Valentin est, en effet, un garçon qui « examine son amour », qui « l'examine avec une psychologie sans embarras, une psychologie qui ne s'enivre pas d'elle-même et ne quitte pas le terrain, une psychologie claire ». Mais ce ne sont là encore que des formules. Venons aux faits. Michel Valentin s'aperçoit qu'il est jaloux, avec toutes les raisons de l'être. Il raisonne et aboutit à cette double conclusion : 1° qu'il peut avoir avec de l'argent la femme qu'il aime, et 2° qu'il n'a plus lieu d'être jaloux de la femme qu'il paie aussitôt qu'il la paie et qu'il cesse de l'aimer. Voilà un homme moderne. Et l'auteur qui a trouvé cela est un homme moderne. « M. Pierre-Quint et monsieur son héros sont deux hommes modernes. » J'entends. Mais un philosophe aurait peut-être quelque chose à dire sur leur conception de la Raison. Cette faculté au moyen de laquelle l'homme peut connaître et juger suppose certains principes et se réfère à un certain ordre idéal sans lesquels elle ne pourrait ni concevoir le vrai et le bien, ni encore moins construire une science de la nature et une morale de l'action. Michel Valentin ne vise pas aussi haut. Il « ne pose pas », comme dit M. Max Jacob ; « il s'accommode de son pauvre petit bonheur d'homme riche — devenu riche pour s'offrir la femme aimée. L'homme moderne s'accommode des réalités... » Oh ! oui. Appelons-le donc plutôt un homme positif ; n'hésitons pas à lui donner sa véritable qualification : un cynique. « L'homme moderne accepte la morale et l'idéal quand il les rencontre, il ne s'effarouche pas de ne point les rencontrer. » Oh ! non. Et ainsi devons-nous comprendre comment le mot « Raison », par un glissement progressif, en vient à changer si singulièrement de sens.

A une philosophie brutale convient un ton cavalier. M. Pierre-Quint suppose que le roman lui a été remis tel quel par le principal personnage, quittant la France, sans esprit de retour, après la dernière année de guerre. « Je travaillais à ces notes, me dit-il, lorsque, par désœuvrement, il m'arrivait d'ouvrir ce tiroir. Mon bureau refermé, je les oubliais aussitôt. Comme elles ne méritent même pas d'être détruites, les voici. » Cela n'existe pas pour lui. C'est pourtant l'histoire de l'épreuve qui a transformé sa conception de l'amour et de la vie. Par Mado, qui en aimait un autre plus que lui, ou autrement que lui, il a beaucoup souffert. Et puis il a réduit l'amour à la pure et simple sensualité, « dépouillée des surcharges inutiles par lesquelles un sombre christianisme l'a ternie, des éléments disparates... agrégés autour d'elle pour la pervertir par de platoniques imaginatifs. » Il prend Mado pour ce qu'elle lui donne, et il la garde parce qu'elle lui donne exactement ce qu'il veut. Et l'avenir même ne saurait l'inquiéter, quoi qu'il arrive, parce que, dans la contrée ensoleillée où il s'est réfugié avec elle, rien ne l'empêchera de remplacer Mado par Mado seconde ou Mado troisième ...*La femme de paille* ou comment on s'élève de l'amour à la sensualité.

Cette évolution est marquée en traits d'une précision parfois aussi ingénieuse que pénétrante. Celui-ci, par exemple : Michel, aux jours de sa crise, cherchait à exciter la pitié de Mado. Plus tard, devenu sage, il s'aperçoit que sa pitié s'est retournée : il déplore en dilettante le rôle d'esclave auquel il a réduit sa maîtresse. Qu'est-elle autre chose pour lui qu'un objet de commodité, qu'un jouet, qu'une agréable habitude? Mais cette pitié n'est qu'un spectacle qu'il s'accorde, une distraction sentimentale, Trop accentuée, elle pourrait devenir une chaîne pour lui. Aussi ne la laisse-t-il pas s'accentuer trop. Voilà une très fine psychologie. Elle n'est pas le seul mérite du livre.

L'allure du récit, la qualité et l'accent du style sont si exactement appropriés à son esprit qu'il en résulte une sorte de perfection : rapidité dégagée, expression directe, « un bon langage concret bien placé (comme la voix d'un bon chanteur), une main d'écrivain appuyée », dit excellemment M. Max Jacob.

En même temps que ce roman, M. Pierre-Quint publie un volume de Contes et fantaisies qu'il appelle, d'un titre bien choisi, *Déchéances aimables* (1). Il nous y montre des personnages qui, tous plus ou moins inadaptés ou impuissants, inférieurs dans l'action à leur intelligence, se résignent, pour se consoler de leur déception, aux agréments d'une vie diminuée. Mais il ne faut chercher dans ces esquisses sommaires, d'un tranchant relief, qu'une signification symbolique. Elles suffiraient à révéler combien il importe moins à l'auteur d'exprimer la réalité que d'en construire une image. Et souvent même son humour s'amuse à jouer, sans plus. C'est dans ce recueil que s'accuse le mieux la nature de son art et qu'il est le plus facile d'en saisir les procédés, simplifiés, grossis.

***

Comme *La Femme de paille*, le roman de M. Philippe Soupault est, en somme, un roman, plus que les deux du même auteur qui l'ont précédé : *Le Bon Apôtre* et *A la dérive*. Il nous propose un grand sujet : la famille, rempart de la bourgeoisie française. Il se flatte manifestement de le traiter avec le même esprit réaliste, pratique, positif, brutal que nous venons de voir chez M. Pierre-Quint traitant le problème de l'amour et de la jalousie. Les frères Durandeau : Louis, 35 ans, avocat ; Emile 33 ans, dans les affaires ; Pierre, 30 ans, musicien, ne sont unis que par les souvenirs et les habitudes. S'ils se ressemblent, c'est par leurs défauts. Mais qu'une catastrophe s'abatte sur eux (il s'agit, en l'espèce, de la ruine du second) : aussitôt, ils redeviennent farouchement solidaires, « solidaires dans la haine très sourde de leurs proches parents ». Puis la vie, quand le nuage est passé, les sépare ; peut-être pour toujours.

Ces trois frères sont trois personnages, et sont pourtant un seul et même esprit, mais que les circonstances ont diversement orienté. Leurs caractères, ceux de leurs parents — Mme Durandeau, leur mère ; la grand'mère, Mme Duchesne ; M. de Villainville, leur oncle — sont peints avec force et brutalité. Un parti pris bien marqué de cynisme caractérise la manière de l'auteur et s'affirme dès la première scène, les funérailles de M. Duchesne, dans l'église d'un village de banlieue, où nous apparaît groupée toute la famille. Elevés par leur mère et par ce grand-père qu'ils enterraient ce jour-là, les trois frères songent qu'ils ne connaîtront plus d'autre autorité que leur volonté « et tous trois, inconsciemment se réjouissaient comme lorsqu'on reprend haleine ». Dans la voiture qui ramène à Paris les trois fils et leur mère, on parle des autres membres de la famille, on critique, on s'indigne. « Pierre ironisa et un éclat de rire général, franc, jaillit. Ils ne se contenaient plus... Le chauffeur souriait. Le trajet leur parut court. » A l'entrée en ville, « Mme Durandeau, par dignité, s'essuya les yeux... Qu'est-ce qu'on dirait si on la voyait sourire ou même ne pas pleurer? A chaque fenêtre, quelqu'un de *son* monde semblait l'observer. » Ce n'est après tout ici que la manière de notre vieux réalisme : on pourrait se croire revenu au bon temps du « théâtre rosse » et à *l'École des veufs* de M. Georges Ancey. Mais ce réalisme de naguère est bientôt dépassé par la tranquille impudence qui caractérise la manière nouvelle. Un dimanche soir, au dîner de famille, où chacun s'assied mécontent, « à cause de cette servitude dominicale qu'ils s'imposaient », Pierre est arrivé en retard. Tandis qu'il se hâte, entre deux bouchées, il demande, goguenard à son frère Emile : « Il paraît que tu es collé avec Guenda Dove? » La présence de sa sœur ne le gêne pas et, sur une remarque de la mère, il se contente de répondre qu'Elisabeth en a entendu d'autres. On continue donc sur ce sujet. Emile s'enthousiasme et fait l'éloge de Guenda. « Il décrit avec un plaisir évident les charmes plus ou moins secrets de la danseuse. Et s'adressant à sa mère :

— Il faudra, ajoute-t-il selon son habitude, que je te donne des places pour aller la voir.

— Voyons, mon enfant, tu oublies que nous sommes en deuil ! fait remarquer Mme Durandeau, que cette naïveté et ce cynisme font sourire malgré elle. » Cynisme en effet : Mais le plus étrange n'est-il pas que la mère y réponde par un sourire? Nous ne croyons pas inutile de signaler ici que la scène se passe dans une excellente famille de magistrats.

Le nouveau réalisme se distingue aussi par un autre trait : il est plus dur, plus brillant, plus artificiel, souvent mêlé de fantaisie et de symbole qui le transfigurent et, je crois bien, le défigurent. Un exemple?

Un grand tintamarre, un va-et-vient de langueur et de rage s'immobilise tout à coup. On entend voler des désirs. Les mains se crispent. Une ronde commence : grimaces, bâillements, soupirs, paupières closes, parfums tressés, reflets de miroir. Une femme, les mains sur les hanches, frôle des vendeurs de grands magasins aux yeux vagues, levés au ciel à la poursuite d'un nuage, d'une plage bleue, d'un torrent de lune. Un masque de chaleur sur les visages des hommes mûrs, un masque pâle sur les joues des femmes raides comme des statues de fer. Il y a sous cette voûte peinte un grand tournoiement féroce, un vol hâtif, désordonné, de désirs avortés, des appels vains, un poudroiement de rêves et de langueurs sanguinaires.

(1) 1 vol. in-16. Collection de la *Revue Européenne*, Simon Kra, éditeur.

Où sommes-nous donc? Au *Casino de Paris.*

Deux ressorts meuvent l'action : une péripétie sentimentale et une catastrophe financière.

Pierre est, lui aussi, l'amant de Guenda Dov, et il faut mettre fin à cette rivalité des deux frères. D'autre part, Emile s'est imprudemment engagé dans une entreprise industrielle pour six cent mille francs, et il faut que sa mère, ses deux frères le tirent de ce mauvais pas. Les neuf premiers chapitres développent d'une manière assez suivie cette intrigue. Les trois derniers et l'épilogue procèdent d'une esthétique toute différente, soit que la conduite de son œuvre ait échappé à l'auteur, soit qu'il lui ait plu de revenir à ses premières habitudes d'esprit. La retraite de Pierre au sommet d'une colline mâconnaise dans une hutte de berger est un épisode peu vraisemblable, commenté en termes peu clairs. Les propos que Pierre tient à son frère Louis quand celui-ci vient le chercher, « un soir triste, sirupeux, de mai » ne sont pas pour élucider son état d'esprit. Avec la meilleure volonté et après une deuxième lecture, je n'y puis voir qu'une divagation volontaire, — sirupeuse elle aussi, — où quelques lueurs percent à grand'peine des ombres soigneusement accumulées par je ne sais quel caprice ou quel désir de mystifier, l'un et l'autre hérités du « dadaïsme » défunt. M. Philippe Soupault semblait en avoir fini avec cette phase de son développement. L'épilogue nous donne dans le même style la conclusion du livre. « Les derniers-nés ont des dents de jeunes loups, des yeux presque noirs et un front sec comme le sable. On ne les trompe pas avec des horizons de toile peinte, avec des précipices de chiffres..... Les appétits sont plus forts. » Voilà une affirmation assez nette? En voici une autre, qui ne l'est pas moins : « Et maintenant qu'on ne vienne pas leur proposer le culte du sexe. Croissez et multipliez! Leurs rêves sont plus forts. Ce petit marché de dupes on ne le leur imposera pas. »

Que prouve l'histoire des Durandeau? Qu'ils sont bien en retard sur les derniers-nés aux dents de jeunes loups? On le croirait à lire les pages finales; mais je demande comment il faut comprendre la ligne qui clôt le récit : « tous les fantômes attendent. »

M. Philippe Soupault compose vite, écrit vite, sans aucun désir ni souci d'organisation ou de perfection. Son style brusque, incorrect parfois, n'est pas sans vigueur. Un tempérament s'y exprime, et les 154 premières pages du livre — il en compte 208 — attestent que l'auteur sait, quand il veut, se faire entendre et se conformer aux lois essentielles du roman.

Firmin Roz

LE THÉATRE

LE PERSONNAGE HISTORIQUE ET LE THÉATRE D'AUJOURD'HUI

M. François Porché est un des poètes qui font honneur à la poésie française d'aujourd'hui; il est un des auteurs dramatiques qui font honneur au théâtre français d'aujourd'hui. Il possède le don du mouvement dans le lyrisme et la psychologie, dans le vers et dans l'action. Sa chaleur généreuse le prédispose à l'accent patriotique et il s'est élevé souvent jusqu'au ton héroïque : il y a en lui quelque chose de l'antique grandeur épique. Il possède aussi la tendresse et la curiosité des humbles âmes, des cœurs simples. Nous avons signalé ici même avec quelle passion et quel succès il s'était constitué l'interprète des enfants.

C'est pourquoi une œuvre de lui est toujours très attendue, — peut-être trop attendue.

Il serait vain, en effet, de prétendre que la *Vierge au Grand Cœur* qui vient d'être représentée au théâtre de la Renaissance, soit un très grand succès devant le public et il serait injuste de ne point proclamer qu'elle eût pu, qu'elle eût dû être un triomphe.

Il y a donc là un problème bien curieux, car on ne peut admettre sans de très bonnes raisons ce fait effrayant que le théâtre et la littérature s'éloignent de plus en plus l'un de l'autre; du moins faut-il d'abord s'appliquer à chercher si d'autres motifs, d'ordre secondaire, ne suffisent point, dans tel cas particulier, à expliquer l'indifférence publique au plus noble effort d'art.

***

Voyons d'abord par où le sujet qu'il a choisi a pu exalter l'imagination de François Porché; après quoi nous chercherons par où ce même sujet, tout au contraire, a dû rebuter le public.

M. François Porché, avons-nous dit, aime les humbles, les simples, les êtres candides et les cœurs ingénus, les joues fraîches. La petite vierge nationale était ainsi toute proche de lui, de sa familiarité la plus intime. Dans *La Vierge au Grand Cœur*, en effet, le meilleur de l'inspiration vient de ce goût et de cette prédilection de l'auteur pour son héroïne. Il a parfaitement exprimé l'enfant qui subsistait dans la guerrière, la visionnaire [illegible] martyre.

D'autre part, François Porché, poète de la Mère, [illegible] le culte des héros nationaux. [illegible] il

trouve d'instinct les mots, les rythmes, les gestes épiques. Il possède la large poitrine, au souffle puissant, des aèdes et des vieux trouvères. Les armures, les batailles, la guerre sont naturellement accordées à ses aptitudes poétiques et à ses goûts.

Réunissez et combinez ces deux éléments et vous comprendrez avec quel bonheur, sans doute, avec quel élan François Porché a conçu, exécuté ton œuvre, imaginé son personnage, découpé ses sableaux, écrit ses vers. Tout poète, tout artiste croit en son œuvre. Quelle foi particulière, pourtant, a du soutenir et exalter ce poète-ci tandis qu'il chantait, avec toute son âme et tout son talent, sa Jeanne d'Arc !

L'œuvre est ordonnée, à la fois, avec toute la fidélité minutieuse de l'histoire et toute la fantaisie libre de la poésie !... Une vision réaliste qui rehausse la couleur et restitue la vie, fait l'harmonie de ces tableaux et établit une suite mystérieuse dans la fragmentation qu'impose toute représentation scénique. Le vers, sonore et plein, s'infléchit au dialogue et s'assouplit jusqu'à la plaisanterie des soldats. L'ensemble est à la fois véridique et légendaire, exact et imaginaire, composé de documents et de rêve !...

***

Mais, d'autre part, j'ai bien observé les mouvements des spectateurs pendant la représentation de *La Vierge au Grand Cœur* et j'en suis arrivé à me dire que nous nous trouvions là en présence d'un fait général qui n'avait, pour décider du sort du spectacle, aucun rapport avec sa valeur intrinsèque.

Ce temps, d'ailleurs, est assez curieux et mérite d'être analysé.

Au temps du Drame grec, le public se trouvait exactement à l'opposé. Les Grecs, à la scène, n'aimaient que leur histoire. Nous ne pouvons plus supporter la nôtre.

Pourquoi?

D'abord les personnages, dans le drame grec, — c'étaient non seulement des héros nationaux, mais le plus souvent des demi-dieux et des dieux — étaient parfaitement vivants dans l'imagination de chacun... Ils avaient une réalité... On se plaisait donc avec eux comme avec des amis ou des voisins... Raconter leur destin, c'était un peu parler de soi-même.

De plus, les spectateurs grecs n'avaient pas été — évidemment — au cinéma et ils n'avaient porté au spectacle qu'un goût proprement psychologique. Ils ne cherchaient point à être émus par des événements et des péripéties imprévues, puisque les histoires étaient connues de tout le monde ; nul n'ignorait ce qui allait arriver à Œdipe... Donc point d'intérêt de curiosité... On se plaisait seulement à la manière dont le poète avait traité son sujet et on ne lui demandait que de la beauté littéraire et de la poésie.

Nous, au contraire, où en sommes-nous?

Même une héroïne comme Jeanne d'Arc nous ne la connaissons que pour avoir étudié, dans la période la plus ennuyeuse de notre vie, celle du collège, ses exploits... La pauvre chère petite !... En quelle imagination, hormis celle du poète, est-elle autre chose qu'un pâle souvenir livresque?... Et, par malheur, nous savons trop ce qui lui est arrivé... Il faudrait donc que, pour une fois, nous prenions exclusivement plaisir au travail du dramaturge et aux visions du poète...

Oh ! Oh !

Assistez, aujourd'hui, à n'importe quelle représentation : vous découvrirez aussitôt que le spectateur a horreur de la psychologie et ne peut plus s'intéresser à une situation, dès qu'elle lui est connue, parce que les personnages eux-mêmes ne l'attachent plus. Le théâtre classique était proprement indifférent à l'intérêt de situation et se préoccupait uniquement des réactions des caractères humains dans cette situation. Aujourd'hui, c'est tellement le contraire qu'il n'y a plus de pire danger pour un auteur dramatique que les anciennes « préparations ». Une situation éclairée est perdue. Un personnage qui explique ce qui se passe en lui n'est plus écoutable : il faut qu'il raconte une histoire.

Il est donc à craindre que le destin de la *Vierge au Grand Cœur*, qui restera comme une des plus belles manifestations de la poésie dramatique contemporaine ne soit la confirmation d'une loi nouvelle de la technique théâtrale, à savoir l'incompatibilité du personnage historique avec la psychologie du public.

Sans doute, il faut s'entendre. Il y a des personnages historiques dont personne ne sait l'histoire : ce fut le cas de Cyrano de Bergerac. Ceux-là rentrent dans la loi commune et ils fournissent simplement à l'auteur une matière d'autant plus précieuse qu'elle est directement empruntée à la vie. Je parle de personnages ayant justement le caractère des personnages antiques, c'est-à-dire réellement populaires. Il y a, dans l'esprit de chacun, trop de vieilles images d'enfance qui traînent et qui risquent de s'opposer à celles du poète, d'une part, et, d'autre part, leur destin ne comporte plus aucun élément de cet imprévu qui est devenu, hélas ! l'essentiel pour le spectateur d'aujourd'hui.

Gaston RAGEOT.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

ANGLETERRE.

M. W. Steed estime dans *the Englisch Review of Reviews* que l'année 1925 s'annonce moins sombre qu'aucune de celles que le monde a connues depuis 1913. L'Accord de Londres comporte de bonnes choses. D'autre part, le Protocole de Genève pose les jalons d'une route sur laquelle il faut bien prévoir qu'il y aura certes des tâtonnements, mais que suivront résolument et à travers toutes les difficultés ceux qui veulent vraiment la paix.

A cette paix, on n'atteindra d'ailleurs qu'au prix d'une rigoureuse précision quant aux conditions qui devront en assurer le maintien après en avoir réglé l'établissement. La précision dans les conceptions est malheureusement la moindre qualité de l'idéalisme. Ainsi ne paraît-il pas évident qu'un peu plus d'attention, de patiente attention, chez ses principaux rédacteurs nous eût fait un Traité de Versailles autrement compris, ce qui n'aurait point si fort prêté à la querelle ?

Il n'empêche que ce dernier nous a valu la Société des Nations, qui, pour si discutée qu'elle soit, constitue encore la meilleure garantie que nous ayons contre l'éventualité d'une nouvelle guerre. Celle-ci — guerre de revanche, de terrible revanche, — ne manquerait pas d'outrer l'emploi des moyens dont l'expérience d'hier a trop démontré l'invincible malfaisance et de demander à la chimie ses armes les plus meurtrières. Et que l'on se garde de crier au délire devant la vision d'un fléau n'épargnant rien desormais de la vie des hommes ni des œuvres de la civilisation. Elle correspond aux menaces de l'immédiate réalité. Aussi, quelle responsabilité l'Angleterre n'assumerait-t-elle pas si elle hésitait à se ranger aux côtés de la France, le cas échéant, et à jeter toutes ses forces dans la lutte !...

ITALIE.

Le goût des livres est chose rare en Italie, déplore dans *Minerva* (fasc. 1, 1925) M. Gherardo Ferreri, Professeur à l'Université de Rome. Tandis qu'en Angleterre, en Allemagne, dans les Pays scandinaves (où toute famille qui se respecte a sa bibliothèque, — une bibliothèque plus ou moins riche, mais intelligemment comprise et que l'on soigne) c'est un cadeau courant et fort apprécié que celui d'un bon et beau livre et que là-bas on ne craint pas de déposer quelque savante encyclopédie voire dans une corbeille de mariage, les Italiens s'en tiennent d'ordinaire aux jouets pour les enfants et sans doute aux bijoux et aux fanfreluches pour les femmes. Cependant, ces sévères remarques — dont il n'est du reste point défendu de penser qu'elles garderaient leur à-propos de ce côté-ci des Alpes — conduisent leur auteur à d'intéressantes considérations générales sur les Lettres de son pays.

Nul n'ignore, note-t-il par exemple, que l'Italien, qui doit à ses origines d'être si musical et de se prêter par ailleurs avec tant de souplesse à l'expression des sentiments les plus subtils, est aussi la langue aristocrate par excellence. « De telle sorte que les écrivains nationaux sont de tous temps et par la nature même et les qualités essentielles de l'instrument dont [illegible] de ne s'adresser qu'à une élite, en vérité trop clairsemée, et de ne produire qu'à son usage. Mais Ruggiero Bonghi établissait déjà dans une étude qui date de 1886 pourquoi la littérature italienne est si peu populaire en Italie »...

Et tout cela ne signifie encore pas que nos [illegible] ne lisent point : ils lisent au contraire beaucoup... les quotidiens politiques, les journaux de sport et les feuilles humoristiques.

SUISSE.

On sait que les émouvants récits qui continuent à résumer *ad usum populi* le problème des origines suisses dans l'héroïsme de Tell et dans le serment du Grutli ont dès longtemps subi le sort de bien d'autres traditions mieux établies et grandement perdu de leur crédit devant l'histoire. Le débat soulevé autour de la question fait dans la *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse* (fasc. de janvier), et sous la signature de M. E. Küpfer l'objet d'une intéressante analyse, laquelle insiste notamment sur une récente et importante étude, *Der [illegible]* (Revue d'histoire suisse, IVe année, 1 et 2), de M. Karl Meyer, professeur à l'université de Zurich. De cette étude, les conclusions ressortent de celles mêmes de M. E. Küpfer, quand il dit : « Ainsi les traditions, par détours, viennent rejoindre l'histoire qui s'en trouve illuminée. On a donc trop répété, après Kopp et ses émules, que l'histoire documentaire de la première alliance des Suisses est en contradiction avec le fond même des récits primitifs. Leur accord éclate, au contraire, pour peu qu'on reconnaisse ce fait fondamental : une conjuration dirigée moins contre l'autorité même des Habsbourg que contre l'abus qu'en faisaient certains officiers. Sa propre discipline obligeant l'histoire à ne rien admettre sans preuve entière, la verra-t-on se refuser à cet accord des chroniques et des documents, si heureusement rétabli par M. Meyer ? Peut-être. » Et pourtant l'histoire n'étreint jamais la réalité : « C'est une peinture qu'elle nous offre et, sobre ou riche, le portrait n'est juste que s'il y palpite une flamme. »

⁂

Dans le même fascicule de la même publication, M. Gottfried Bohnenblust dit que la main paraissait vigoureuse qui, au début de décembre dernier, délicaçait les premiers exemplaires du nouveau *Prométhée*. Ce fut l'effort de quelques heures. Mais Carl Spitteler laisse « un souvenir ineffaçable et une œuvre capitale ».

Heureux de constater que l'Académie française s'est noblement associée au deuil des Lettres Suisses, le critique écrit, en rappelant la courageuse attitude du poète pendant la guerre : « Ceux qui ne peuvent être seuls ne formeront jamais une société de vivants. Ceux qui sont capables de l'être garderont l'âme de la république et la conscience humaine... Cet artiste, cet aristocrate a été un jour la conscience de tout un peuple. Ce poète qui ne voulait être qu'un artiste parfait fut une force morale... »

Note, un monde où se [illegible] pas [illegible] pire des mondes possibles.

Gaston Choisy.

LES LIVRES NOUVEAUX

THÉRÈSE CASEWITZ. — *Les Voiles Noirs*. 1 vol. in-12, 251 pages. Éditions « Roman Nouveau ».

Thérèse Casewitz reprend le cas des veuves de guerre : les unes, farouchement fidèles aux disparus, vivant uniquement avec les morts, refusant de quitter leurs voiles noirs, et de se mêler à la vie ambiante ; les autres, incapables de se contenter du passé et de rester solitaires, recommançant leur existence. Certaines enfin — dont l'héroïne du livre — luttant entre les souvenirs et le besoin d'être aimées sans pouvoir se décider à sortir de l'impasse où elles se débattent, L'auteur ne conclut pas et il a raison, chaque cas particulier nécessitant une solution différente. Il se borne à analyser avec beaucoup de justesse et de pénétration ces situations souvent douloureuses et quelquefois inextricables. A. R.

Maurice Brillant : *L'Amour sur les tréteaux ou la Fidélité punie*. 2 vol. Librairie Bloud et Gay.

L'histoire que nous conte si joliment, avec une lenteur sinueuse, l'auteur du charmant *Sylvain Briollet*, n'est pour lui qu'un prétexte à promener le lecteur, pour son instruction et son amusement, à travers les qualités exquises et les aimables défauts de notre dix-huitième siècle intime. Le rationalisme de l'*Encyclopédie*, la sensibilité de Rousseau, l'esprit de Voltaire, M. Maurice Brillant n'a que faire de tout cela, que nous connaissons bien. Mais comme il a raison de nous conduire dans l'aimable compagnie de Collé, de Panard et de Fagan, à l'Opéra-Comique de Favart, et surtout hors de Paris, dans des villes, dans des châteaux, chez des bourgeois et des seigneurs de province. Son livre pourrait s'appeler comme celui de G. Lenôtre : *Gens de la vieille France, rêveries pour le temps présent sur des thèmes anciens*. Lisons ensemble ces deux livres, pour y goûter la douceur de vivre, que notre temps ne connaît plus. F. R.

Paul Adam : *Le Culte d'Icare*. 1 vol. Ernest Flammarion.

Le Culte d'Icare est le dix-septième volume — et sera le dernier — du cycle « Le Temps et la Vie, Histoire d'un idéal à travers les siècles », qui comprend *la Force*, l'*Enfant d'Austerlitz*, *La Ruse* et *Au soleil de Juillet*. Il est la seconde partie d'une trilogie que Paul Adam avait pensé composer sous le titre du *Lion d'Arras* et qui devait évoquer la cité artésienne aux trois époques de 1789, 1870 et 1914. La première partie en a été terminée et revue par l'auteur lui-même. Elle a paru en librairie au mois de septembre 1920, et le titre de la trilogie lui fut attribué. *Le culte d'Icare*, au contraire, est inachevé. La troisième partie de la triologie, Arras aux jours sombres de l'invasion allemande de 1914, en est restée à l'état de projet.

Dans *Le culte d'Icare*, l'auteur nous trace un portrait magnifique de Raoul Héricourt, l'inventeur au zèle tenace, à la foi sublime, qui voit plus haut et plus loin que ses contemporains et dont la figure est presque celle d'un héros. N'apparaît-il pas, cinquante ans en arrière, comme un artisan de la Victoire, celui qui déjà cherchait à donner à l'homme des ailes ? Cette œuvre dernière est une nouvelle expression de la puissance du grand romancier. Nous devons savoir gré à l'éditeur Ernest Flammarion de reprendre ses livres les plus importants et de nous en donner une bonne édition courante, uniforme. Nous aurons ainsi tout l'essentiel de Paul Adam en une trentaine de volumes, qui maintiendront parmi nous une œuvre dont la place ne peut que grandir.

F. R.

Lytton STRACHEY. — *La Reine Victoria*, trad. de F. Roger Cornaz. (Paris, Payot.)

Que ce livre d'un historien anglais est donc amusant ! Non seulement parce qu'il est écrit avec humour, mais parce que, sous cette forme discursive, chère aux écrivains d'outre-Manche, il atteint vraiment le fond de la pensée politique de celle qui, de 1837 à 1901, fut, en Europe, *la reine* tout court. La mère, duchesse de Kent, étant extravagante, le premier entourage féminin médiocre, seul l'oncle Léopold, le futur roi des Belges, représentait aux yeux de la jeune fille les principes de la conduite d'un prince. Or, Léopold n'était pas folâtre, son enseignement politique non plus. Le cousin Albert de Saxe-Cobourg, que Victoria épousa dès qu'elle l'eut vu, comme représentant le prince charmant, portait en tout des maximes de pédantisme dont le futur Edouard VII devait être plus d'une fois victime. Mais il était « extrêmement beau », et il était allemand. Son idéal, que sa femme partagea, était tout simplement « une Allemagne unifiée sous une Prusse vertueuse et constitutionnelle ». Victoria le maintint après la disparition d'Albert, par exemple en 1864, lors des affaires danoises, en dépit de Palmerston et du ministère. Comme ce fut aussi, pour notre malheur, l'idéal de Napoléon III, on s'explique le penchant réel de la reine d'Angleterre pour l'empereur des Français, sans parler de cette nuance de charlatanisme qui devait chez lui la séduire. Ainsi lui plut aussi Disraëli, l'homme aux primevères. Et puis, Disraëli avait « su apprécier Albert ». La fin du règne, malgré les aventures équivoques et sanglantes du Sud-Afrique, a des airs d'apothéose. C'est que, en 1901, se tenaient encore à peu près intactes les coutumes constitutionnelles de l'Angleterre, « filles de la sagesse et du hasard ». Il y a vingt-quatre ans de cela. Qu'est devenue cependant, au milieu des hasards sans sagesse de la politique georgienne, curzonienne ou travailliste, la sagesse moyenne et pot-au-feu de l'ère victorienne ?

La politique coloniale de la France. (Paris, Félix Alcan.)

Pour les anciens élèves et les élèves de l'Ecole des Sciences politiques, MM. Henri Brenier, Léon Baréty, E. du Vivier, de Streel, Albert Duchêne, François Piétri, Camille Guy, ont exposé successivement les ressources (insoupçonnées de beaucoup) des colonies françaises et leurs débouchés, la politique à l'égard des indigènes, l'outillage public et les communications des territoires coloniaux avec la métropole, les principes généraux de l'organisation, les finances et le régime monétaire, la conception générale enfin d'une politique coloniale française. Ce recensement avait besoin en effet d'être présenté et ses résultats commentés avec l'autorité que confère le savoir. Ici, le lecteur sera pleinement satisfait. Et, le livre achevé, il conservera l'idée que, s'il est permis de parler d'un Empire colonial de la France, il est exact aussi que son développement n'est plus désormais le fruit du hasard mais qu'il sort d'une conception d'ensemble généreuse de la part de la métropole et bienfaisante aux administrés.

Baron de WERKMANN, dernier secrétaire de l'Empereur et Roi Charles. — *Le Calvaire d'un Empereur*. (Paris, Payot et Cie.)

M. le baron de Werkmann est trop sincère pour ne pas faire comprendre au lecteur que le dernier empereur de la

maison de Lorraine-Habsbourg, mal conseillé avant et après sa renonciation au trône, a fini par être la victime déplorable d'intrigues dont les plus perfides s'étaient sans doute nouées à Budapest. Telle circonstance n'empêche pas de souligner la bassesse d'âme avec laquelle les vainqueurs de 1918, indulgents à l'auteur principal du crime, confortablement installé en Hollande, ont poursuivi le souverain dont le plus grand tort fut sans doute de manquer à la fois dans ses diverses démarches de jugement et de volonté. En ce sens, il est permis de parler de *calvaire*, pour lui et plus encore pour sa famille. De ce *calvaire*, M. de Workmann nous retrace les étapes douloureuses, jusqu'à l'ultime, celle de Madère, où un abominable paradoxe fait mourir de froid cet homme de trente ans. L'historien doit noter ce livre qui met le point définitif à quelques questions, mais qui en laisse bien davantage ouvertes ou irrésolues.

Mémoires de l'amiral SCHEER, commandant en chef de la flotte allemande de haute mer pendant la guerre mondiale. (Paris, Payot.)

En fait, Scheer n'a exercé ce commandement qu'après les amiraux Ingenohl et Pohl. En août 1918, il passait à l'Amirauté, à Berlin. Mais il commandait en 1916 et son pavillon amiral flottait à la bataille de Skagerrak. Il prétend y avoir été vainqueur et, tactiquement, il fait valoir des raisons assez impressionnantes. Il bénéficie même de cette chance que son récit, relativement clair, ne peut guère être réformé par celui de Jellicos, médiocre et diffus, à l'ordinaire. L'homme est certainement de haute intelligence, Prussien déclaré et dépourvu de scrupules sur les moyens qui assurent le succès. On n'attendra pas de lui qu'en dépit de l'objectivité qu'il affecte il dise tout ce qui s'est passé à la mer, du côté allemand, de 1914 à 1918. Il reste qu'en deux circonstances au moins, le 31 mai et le 19 août 1916, il s'est habilement tiré de situations difficiles et que, par la terreur inspirée à la marine adverse par ses champs de mines et ses raids de sous-marins, il a protégé la « Baie allemande » de toute incursion, voire même de toute menace britannique dangereuse. Héligoland, Wilhelmshafen, Kiel, arsenaux de la *Hochseeflotte*, n'ont été démolis qu'après l'armistice. Scheer lui-même sauve donc la mise. Mais la *Hochseeflotte* n'est plus, sombrée dans le déshonneur d'une capitulation sans exemple, et il n'est ici camouflage et mensonge qui en permettent une reconstitution subreptice. Force est de laisser la pratique de ces vertus germaniques impériales à ces Messieurs de l'armée de terre. Scheer est donc bien un vaincu, rageur contre l'Anglais qu'il menace d'assez mystérieuses « puissances qui laisseront ses privilèges à celui seul qui, comme au temps de Nelson, voudra la bataille et pourra les défendre ». Allusion voulue vengeresse à la pairie de Scapa. Mais, parmi ces puissances Scheer compte-t-il encore l'Allemagne? Il doit être trop avisé pour cela.

P. F.

LA QUINZAINE POLITIQUE

La Question d'Orient

L'EXPULSION DU PATRIARCHE

J'ai ici même, il y a un mois, exposé la crise qui menaçait le patriarcat œcuménique de Constantinople. Les événements sont venus confirmer mes craintes. Le vendredi 30 janvier les autorités turques, en ne lui donnant qu'une demi-heure pour prendre ses dispositions, faisaient conduire Mgr Constantin VI à la gare et l'embarquaient dans le train de Dedeagatch et Salonique.

Les Turcs déclaraient que la convention relative à l'échange des populations ne spécifiait pas de distinctions entre les personnes et que tout Grec, établi à Constantinople postérieurement au 30 octobre 1918 étant soumis à l'échange et Mgr Constantin Araboglou étant dans ce cas — on l'en avait d'ailleurs prévenu avant son élection au patriarcat — la loi devait être égale pour tous.

Ils s'appuyaient, d'ailleurs, sur l'avis formulé par la Commission mixte (composée de quatre membres turcs, quatre Grecs et trois neutres, sous la présidence du général espagnol de Lara) à laquelle la question de fait avait été soumise. Cette commission par sept voix (les quatre turcs et les trois neutres) contre les quatre voix grecques avait déclaré : « Mgr Constantin Araboglou est considéré comme sujet à l'échange en raison de son acte de naissance et de la date de son arrivée à Constantinople. La commission considère cependant que l'examen de sa qualification (comme échangeable), vu sa qualité de métropolite, est en dehors de la compétence de la Commission. » Dans ce verdict, il y avait deux paragraphes. Le premier reconnaissait que Mgr Constantin Araboglou n'était pas né à Constantinople (il est né à Sighi, près de Brousse) et qu'il n'était pas, suivant la lettre de la Convention, *établi* à Constantinople avant le 30 octobre 1918. Sur ce dernier point, j'ai déjà exposé le mois dernier que Mgr Constantin, en sa qualité d'archevêque orthodoxe, membre du Saint Synode, est en droit de plaider qu'il est légalement domicilié au Phanar depuis 1922, date à laquelle il fut élevé à la dignité de métropolite. La législation ottomane domicilie en effet au Phanar les prélats orthodoxes, quels que soient les diocèses qu'ils administrent lorsqu'ils ont à comparaître en justice. C'est au Phanar que les citations leur sont adressées et non au lieu de leur résidence.

La commission mixte n'a pas voulu entrer dans la discussion de ce point de droit et s'est réfugiée derrière une déclaration d'incompétence. Elle n'a pas [illegible] l'argument, elle s'est abstenue de le connaître. Mgr Constantin est-il né à Constantinople? Non. Logeait-il à Constantinople, y avait-il appartement, boutique ou autre établissement dont une quittance de loyer ou un acte de notoriété publique puisse faire foi avant le 30 octobre 1918? Non. Dès lors, il était échangeable suivant la lettre stricte de la convention. Ce n'est pas d'hier qu'il

a été dit que « la lettre tue et l'esprit vivifie ». C'est la vieille querelle entre l'inexorable justice selon les textes et la justice vraie selon l'équité. Il est de toute évidence que si les Turcs n'avaient voulu porter un coup qu'ils estimaient mortel à l'institution même du patriarcat, ils n'auraient pas mobilisé leur police pour expulser avec cette rapidité et cette brutalité le chef vénéré de l'Église chrétienne d'Orient. On croira difficilement que dans cette Turquie où tout, pendant des siècles, a été soumis au plus mol et scandaleux arbitraire, où les pachas et valis acquittaient, condamnaient, donnaient prébendes et concessions selon l'importance des pots de vin plus poétiquement dénommés « backchich », un sens cornelien de l'égalité régit subitement tout et que le petit épicier de Galata n'est ni plus ni moins considéré qu'un monseigneur à barbe d'apôtre, dans son palais de l'autre côté de la Corne d'Or.

Les Turcs qui affirment la légalité stricte de leur action ne sont pourtant pas, dans cette action même, à l'abri de la critique. Nul Grec échangeable ne doit quitter Constantinople, sans avoir reçu un passeport de la Commission mixte, garantie précisément contre les expulsions arbitraires que l'on était en droit de redouter de la part des Turcs. Or, Mgr Constantin VI a été embarqué dans le train de Salonique sans passeport et alors même que la Commission mixte avait précisément refusé de lui en délivrer. Cela prouve que les autorités kémalistes, qui font si glorieusement état du verdict de la Commission mixte, n'en considèrent que le premier paragraphe et non le second par lequel la Commission réservait précisément toute décision du fait du caractère exceptionnel de la personnalité du patriarche. Ils ont préféré, à leur manière, le fait accompli.

Le communiqué officiel turc, après avoir exposé la justification d'Angora, dit en terminant : « Le Patriarcat est une institution turque et sa constitution comporte l'obligation de la nomination d'un sujet turc comme patriarche. Il y a encore de 150.000 à 200.00 Grecs non échangeables à Constantinople. Il est à présumer que ces Grecs éliront un nouveau patriarche qui sera un citoyen turc. »

Il y a là la preuve ou d'une grossière ignorance ou celle d'une déformation voulue de la mission du patriarcat ou une manœuvre dont le dessein est assez apparent. L'élection au patriarcat ne se fait pas par les fidèles en une manière de suffrage universel. La communauté grecque subsistant à Constantinople ne peut pas, canoniquement, être appelée à se choisir une sorte d'ancien entre les anciens et de lui octroyer la tiare patriarcale. Ce serait vraiment trop simple et ce serait la fin de cette institution séculaire.

Si, dans les premiers siècles de l'Église, l'élection des papes d'abord choisis par les évêques de Rome désignant leur successeur, fut déférée au clergé et au peuple, à partir d'Adrien II (867) le clergé de Rome seul élut le souverain pontife, le peuple n'étant appelé qu'à donner son agrément. Alexandre III (1159) repoussa même cet argument et décida que les cardinaux seuls éliraient le chef de l'Église. De même dans l'Église orthodoxe c'est au Saint Synode seul qu'il appartient de pourvoir au siège patriarcal. Mgr Constantin VI expulsé *manu militari* du Phanar n'a ni été déposé par le Saint-Synode ni n'a résigné sa haute dignité.

Il demeure patriarche œcuménique en quelque endroit qu'il se trouve, tout comme Pie VI demeura souverain Pontife quand, chassé de Rome, il fut interné à Valence en 1799.

Dans la candeur cynique de leur audace, les Kémalistes espèrent peut-être donner le change quant à leurs desseins à l'égard du patriarcat par cette proposition de l'élection patriarcale confiée aux Grecs de Constantinople. On verrait réapparaître le pappas Eftimi ou quelque fantoche de cet ordre, créature d'Angora, porté au Phanar par un vote truqué et la destruction de l'armature séculaire de l'Église chrétienne d'Orient serait un fait accompli.

A la vérité, de tels projets ne méritent même pas considération. Ce qu'il y a de lamentable, — pour notre civilisation occidentale — c'est que les Turcs aient osé les formuler. Je me trompe peut-être, mais je vois dans cette étonnante prétention l'essai savant de profiter de la décadence de l'idée chétienne dans l'esprit des gouvernants de ce temps. J'ai depuis longtemps déploré l'étroitesse de vision de la politique vaticane dans la question d'Orient. Ne pouvant se détacher de sa lutte séculaire contre le schisme d'Orient, Rome a tout d'abord vu avec anxiété la possibilité d'une victoire grecque en Asie-Mineure qui, rendant vain le vieux privilège de protection qui retenait les levantins sous l'obédience romaine, eût donné un essor nouveau à l'orthodoxie.

Je n'irai pas jusqu'à dire que la défaite grecque fut agréable au Vatican, mais les prélats de sa Propagande crurent que le champ était désormais libre et que les missions en pourraient largement profiter. L'expérience n'allait pas tarder à démontrer combien vain avait été ce calcul. Certes, les Turcs avaient jusque-là fait aux missions catholiques le plus libéral accueil, mais cette bienveillance n'avait pas d'autre but que de trouver dans les missionnaires romains des adversaires de l'orthodoxie grecque, force cohésive que les Turcs avaient à cœur de combattre. Les Grecs battus, expulsés en masse d'Asie-Mineure, on n'avait plus besoin de la collaboration des missionnaires catholiques. On le leur fit bien voir. Comme l'Europe, aveuglée par ses basses rivalités, avait laissé échapper de ses mains l'arme protectrice des capitulations, il ne restait plus rien pour défendre une situation laborieusement établie au prix de siècles d'efforts. Angora n'avait plus de ménagements à garder. La guerre à la Chrétienté, à toute la Chrétienté, était ouvertement déclarée.

Enfermée dans ses principes, l'Église de Rome ne pourra agir que mollement, — si elle agit ? — en faveur d'une église rivale d'autant moins sympathique qu'elle est schismatique et qu'elle a été de tous temps ardemment combattue. En un temps où l'idéal chrétien est si dangereusement attaqué par des forces politiques athéistes, il semblerait que les vieilles palissades devraient être abattues et qu'une large solidarité, dépourvue de tout calcul de prosélytisme, devrait unir tous les chrétiens sans distinction. Mais rien ne fait entrevoir une telle tendance.

Angora peut donc compter sur la presque totale indifférence de Rome et du Catholicisme mondial. L'orthodoxie russe est muselée. L'Italie, qui escompte un bénéfice de toute diminution du prestige grec, ne bougera pas. Nos gouvernants radicaux et socialistes, qui se piquent de séparer l'Église de l'État, se tiendront prudemment à l'écart tout en prodiguant des conseils pacificateurs qui ne peuvent être qu'à l'avantage de la Turquie, celle-ci

ne demandant que l'entérinement de son acte. Restent les orthodoxes des Balkans et les Anglo-Saxons tant d'Angleterre que d'Amérique.

Les dépêches de Belgrade ont signalé, dès le lendemain de l'expulsion du patriarche, que le gouvernement yougoslave et les milieux politiques serbes prêtaient au conflit la plus sérieuse attention.

La presse nationaliste yougoslave, condamnant vivement les Turcs, demandait que le gouvernement prît des mesures pour négocier une alliance spéciale entre la Yougoslavie, la Grèce et la Roumanie, de manière que les trois puissances orthodoxes puissent, avec l'assistance morale des grandes puissances, défendre leurs intérêts dans les Balkans.

La Roumanie, dont le délégué à Lausanne, M. Diamandi, avait, on s'en souvient, déclaré que « toute atteinte au patriarcat offusquerait la conscience roumaine », serait, d'après les plus récentes informations, décidée à soutenir la Grèce au cours de ce conflit.

Le cabinet conservateur anglais, qui n'éprouve nulle tendresse pour l'arrogance islamique, n'a pas encore fait connaître la ligne de conduite qu'il entend adopter mais, pacifiste, elle sera certainement énergique. Quant à l'action américaine, il suffit de se souvenir des moyens économiques dont disposent les États-Unis pour penser que la Turquie joue un jeu dangereux en s'aliénant les sympathies du plus riche pays du monde. Ce sont d'ailleurs les conclusions même du *leading* article du *Times* du 5 février.

L'expulsion du patriarche a produit en Grèce une émotion considérable. Quand la nouvelle en parvint à Athènes, le président de la République, amiral Condouriotis décommanda la réception qui devait avoir lieu le soir même au palais après le dîner offert au corps diplomatique. On raconte que le chargé d'affaires de Turquie, ignorant ou feignant d'ignorer l'événement, s'enquit placidement auprès d'un de ses collègues étrangers des raisons de la suppression de la soirée. Renseigné, il se dirigea vers le vestiaire.

L'opinion publique grecque, exaspérée, acclama ceux qui parlaient déjà de guerre.

Mais le gouvernement d'Athènes, maîtrisant son indignation, décida de se tenir sur le terrain du droit et avisa les gouvernements étrangers qu'il entendait tout d'abord porter le conflit devant la Cour permanente de justice internationale de la Haye. A Angora, on refusa toute juridiction étrangère dans une affaire considérée comme d'ordre intérieur. Nous assistons au même reniement des traités qu'en septembre 1923 quand l'Italie, signataire du pacte de la Société des Nations, refusa, parce que cela la gênait, de soumettre à l'Assemblée de Genève l'affaire d'Epire-Corfou.

La Turquie a signé à Lausanne un traité dont l'article 44 dit en propres termes :

La Turquie agrée en outre qu'en cas de divergence d'opinion sur des questions de droit ou de fait concernant ces articles (les articles du chapitre relatif aux minorités) entre le gouvernement turc et l'une quelconque des autres puissances signataires, ou toute autre puissance membre du Conseil de la Société des Nations, cette divergence sera considérée comme un différend ayant un caractère international selon les termes de l'article 14 du pacte de la S. D. N. Le gouvernement turc agrée que tout différend de ce genre sera, si l'autre partie le [illegible] à la Cour permanente de justice internationale. La décision de la Cour permanente sera sans appel et [illegible] même force et valeur qu'une décision rendue en vertu de l'article 13 du Pacte.

Les argumentations même les plus spécieuses ne changeront pas le caractère obligatoire de cet article 44 du traité de Lausanne. Les Grecs ont raison de s'y attacher. Ils sont dans leur droit. Comme le dit très justement M. Auguste Gauvain dans le *Journal des Débats* du 6 février : « Si la Turquie refuse de laisser porter le différend devant la Cour de la Haye, les puissances signataires (du traité de Lausanne) sont en droit de recourir à des mesures de coercition. » Mais les puissances useront-elles de ce droit ? Les Turcs escomptent leur passivité, encouragés par la longue série de défaillance des grandes puissances. On semble, à l'heure où j'écris, justifier cette ironique confiance. On nous dit en effet que la France et l'Angleterre envisageraient, comme solution, l'annulation de l'élection et de nouvelles élections portant sur le trône patriarcal au prélat [illegible] dans les conditions requises par les Turcs. Ainsi serait, croit-on ou affecte-t-on de croire, sauvée l'institution chère à l'orthodoxie. Cela reviendrait en somme à donner raison aux Turcs. Je ne sais si la Grèce est prête à accepter une telle solution, qui, à mon avis, équivaudrait à une défaite. Il ne s'agit pas en effet de l'institution même du patriarcat que les Turcs ne peuvent pas supprimer.

La papauté est restée la papauté quand les souverains pontifes étaient éloignés du Vatican. Mgr Constantin VI établi au Mont-Athos — qui est d'ailleurs sous sa juridiction directe — au lieu d'habiter le Phanar ne cesserait pas de régir l'église orthodoxe dans la ligne droite des conciles et du Saint-Synode. Laissant au Phanar un *locum tenens* (ce que Mgr Constantin VI a d'ailleurs fait au moment de quitter Constantinople), [illegible] attendrait le moment où, sans avoir abdiqué aucun de ses droits, il pourrait librement rentrer dans la capitale de l'orthodoxie.

Accepter l'annulation de l'élection, c'est autoriser les Turcs à considérer ce qui est leur bien, que le patriarcat est une administration turque sur laquelle ils ont plein pouvoir et dont ils peuvent plus ou moins directement choisir les titulaires. Ce serait un coup beaucoup plus grave porté au patriarcat que l'exil du patriarche.

On sait que l'Assemblée de la Société des Nations se réunit dans la seconde semaine de mars. Certains ont prétendu qu'on ne pouvait attendre jusque-là. Je crois au contraire que la Grèce a tout intérêt à épuiser tous les moyens de droit. Déjà, dans l'affaire gréco-italienne, elle a eu le beau rôle même si [illegible] des conférences de la partialité [illegible] de la Conférence des Ambassadeurs. Ce n'est pas en vain qu'un pays montre son attachement aux grands principes des temps nouveaux. On en récolte tôt ou tard les fruits. La Turquie éloigne d'elle progressivement ses derniers amis. La Grèce prend une place d'honneur dans la famille européenne.

Pierre Pr[illegible]

BULLETIN MARITIME

LE PÉTROLE ET LA MARINE MARCHANDE

Le prix constamment élevé du charbon et l'augmentation du personnel navigant à bord des navires marchands qu'a entraînée en France l'application prématurée de la loi de huit heures, ont incité les armateurs à rechercher, dans l'application de la chauffe au mazout, des économies compensatrices. Des premiers résultats déjà probants ont été obtenus en brûlant du mazout au lieu de charbon dans des grilles pouvant servir simultanément à l'une ou l'autre des deux chauffes. Dans l'un et l'autre cas la vapeur reste la force motrice et l'avantage est de passer presque indifféremment d'un mode de chauffe à l'autre, suivant que les tarifs du charbon ou du mazout sont les moins élevés et, suivant aussi que les régions desservies sont productrices de l'un ou l'autre combustible.

Les autres avantages de la chauffe au mazout sont notamment la diminution des frais de réparations de chaudières, la réduction du personnel, la propreté du navire, la facilité d'entretien, etc..., etc... Une grande Compagnie française de navigation a calculé, au printemps 1924, que, par rapport à la chauffe au charbon, une économie de 150.000 francs par navire et par voyage en Extrême-Orient était réalisée avec la chauffe au mazout. A ce chiffre, il faut ajouter, toujours en 1924, 550.000 francs d'économies par unité et par voyage provenant de la différence de prix entre les deux combustibles. Il est juste de dire que ce sont ces économies considérables, qui ont incité les Compagnies françaises de navigation à augmenter très rapidement le nombre de leurs navires chauffant au pétrole, n'ont été obtenues qu'après six ou sept voyages d'essais et de mise au point des appareils et surtout d'apprentissage du personnel français pour qui ce nouveau moyen de chauffe était entièrement inconnu et qui mit un certain temps à s'y adapter.

Naturellement ces chiffres éloquents restent fonction du prix respectif du mazout et du charbon. Il n'est pas certain que la France puisse toujours acheter son mazout au prix actuel et peut-être retrouvera-t-elle plutôt le charbon bon marché. C'est ainsi que nous est venue, tout récemment, d'Amérique, la nouvelle que les armateurs dont les navires, depuis leur construction, c'est-à-dire depuis la guerre, chauffent au mazout ont dû faire adapter ces unités pour la chauffe au charbon, tellement a monté aux États-Unis le prix du mazout.

On sait, d'ailleurs, que bien souvent déjà des archéologues se sont inquiétés de la durée éventuelle de la production pétrolifère. Ils estiment qu'au bout de cinquante années environ, les puits seront épuisés. En ce qui concerne la France, il faudrait donc qu'elle pût extraire le pétrole sur son propre sol et dans ses colonies. Déjà dans le Nord-Africain, à Madagascar et en Indo-Chine, des prospections nombreuses ont donné quelques résultats intéressants. Sur le sol français le seul puits actuellement en exploitation est celui de Péchelbronn, en Alsace. Mais les fouilles continuent et des Sociétés se fondent afin d'effectuer les travaux et les rendre plus fructueux.

On compte, à l'heure actuelle, vingt sondages en cours d'exécution sur le sol de France. Sous la direction de l'État un sondage engagé, le 20 août dernier, près de Gubian dans l'Hérault, a révélé, au bout de trois semaines seulement et à une profondeur de 96 mètres 70, des gouttelettes d'huile. Porté à 106 mètres le sondage fit jaillir le naphte à 8 mètres de hauteur. Devant ce succès, la Société de recherches d'hydro-carbures (groupe Empain) vint s'installer à Neffiès, à l'est de Gabian, tandis que la Société française financière et coloniale (groupe Homberg) vint creuser un puits de forage à Louest. A La, dans l'Aude, un permis exclusif de recherches a été concédé en 1923 à M. Corbin.

En dehors du Languedoc, l'autre région forée est la Limagne. Depuis la guerre, des sondages ont été entrepris à Martres-d'Artières, au nord-est de Pont-du-Château, sur la rive gauche et à peu de distance de l'Allier, puis à Montferrand, aux pays de la Crouelle et de la Poix. La Société de Recherches minières et pétrolifères en Limagne commença des recherches minières et pétrolifères dans la même région. Le « *Pétrole National* » engagea à Guineaux, commune de Yssac-la-Tourette, au nord de Riom, un autre sondage et depuis il a avancé ses recherches vers Clermont, tandis qu'un autre groupe procédera aux sondages jusque dans la région de Lyon.

Une fois le pétrole français obtenu en quantités suffisantes, ne pourra-t-on en tirer un rendement supérieur à ce qui est fait actuellement ? On sait déjà que la théorie des pétroles synthétiques a attiré l'attention de beaucoup d'industriels. Un jeune savant russe vient, d'autre part, de proposer en Europe un nouveau procédé permettant d'extraire instantanément et sur place, c'est-à-dire à côté du moteur même, tout le carburant que peuvent contenir les matières grasses, liquides ou pâteuses d'origine minérale ou végétale.

En ce qui concerne la navigation, qui nous intéresse surtout, au moment où la France, avec le « *Camranth* » des Chargeurs Réunis et le « *Théophile Gautier* » des Messageries Maritimes, vient de consacrer l'emploi des huiles lourdes non plus dans les chaudières, mais par combustion interne au moyen de moteurs Diésel, système Sulzer à deux temps, il est à souhaiter que ce nouveau combustible ne soit qu'au début de sa prospérité.

Le Gérant : A. Desnoës.

Société Française d'Imprimerie et de Publicité
Ateliers : Rue Garnier et Rue des Carmes, Angers.
Bureau à Paris, 15, Rue du Laos (XVe)

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 5 63e ANNÉE 7 MARS 1925

LETTRES CHOISIES A BASIL HALL CHAMBERLAIN

Matsue, avril 1891.

CHER PROFESSEUR CHAMBERLAIN,

A propos de shintoïsme... Bien entendu, pour ce qui concerne sa philosophie (à laquelle je suis très attaché malgré ma dévotion à Herbert Spencer), et le romanesque des sentiments religieux, et les légendes, et l'art, mes expériences d'Izumo n'ont pas du tout changé mon amour du Bouddhisme. S'il m'était possible d'adopter une foi quelconque j'adopterais le bouddhisme. Mais le Shintoïsme me fait l'effet d'une force occulte, vaste, extraordinaire, que l'on n'a pas pris sérieusement en considération en tant que force. Il me paraît l'obstacle désespéré, irréfutable à la conversion du Japon au Christianisme, et je suis assez mauvais pour l'aimer précisément pour cette raison. Le shintoïsme n'est pas entièrement une croyance, ni entièrement une religion. C'est une chose aussi informe que le magnétisme, et aussi indéfinissable qu'une impulsion ancestrale. C'est une partie de l'Ame de la Race. Cela signifie toute la loyauté de la nation envers ses souverains, tout le dévouement que les suivants vouent à leur prince, le respect des choses sacrées, la conservation des principes, enfin tout ce qu'un Anglais appellerait le sentiment du devoir, — si ce n'est que ce sentiment apparaît héréditaire, et inné. Je crois qu'un bébé est shinto dès l'instant où il ouvre les yeux. Et puis, ici, le symbolisme du shintoïsme est parmi les toutes premières choses qui frappent le regard d'un enfant (je suppose qu'il en est de même à Tokyo). Les jouets sont généralement des jouets Shintos et la jeune mère portant son bébé sur le dos fait toujours des excursions vers des temples Shintos. Je ne sais jusqu'à quel degré le confucianisme a pu y pénétrer et se mêler à ce qui est un caractéristique frappant des jeunes gens japonais dans leur attitude vis-à-vis de leurs professeurs et de leurs supérieurs. Mais je crois que le côté le plus attrayant de ces garçons est précisément le reflet extérieur de l'esprit Shinto qui est en eux, — l'esprit héréditaire du Shintoïsme.

La secte bouddhiste Shinshu, est la seule, je crois, dont les membres de la province d'Izumo ne sont pas également shintoïstes : mais la secte est très peu répandue ici. Même les suivants de la secte de Nichiren sont shintoïstes. Les deux religions sont si parfaitement fondues, ici, qu'il est parfois impossible de fixer les lignes de démarcation.

Eh bien ! je crois que nous autres Occidentaux, nous avons encore à apprendre le culte des ancêtres et l'évolution nous l'enseignera. Lorsque nous serons conscients que nous devons tout ce qui est sage, ou bon, ou fort, ou beau en chacun de nous non pas à une individualité intérieure particulière, mais aux luttes, aux souffrances et aux expériences de toute la chaîne inconnue de vies humaines qui s'étend derrière nous, remontant jusqu'au mystère inconcevable de l'existence des [illegible]

raîtra comme extrêmement juste. Qu'est-ce, philosophiquement, sinon un tribut de reconnaissance au passé, qui n'est que relativement mort — mais qui est *véritablement* vivant en nous, et autour de nous?

Avec mes meilleurs souvenirs, et en hâte.

LAFCADIO HEARN.

A BASIL HALL CHAMBERLAIN

Matsue, août 1891.

CHER MONSIEUR CHAMBERLAIN,

Avant de partir il faut que je vous ennuie encore avec une note ou deux.

Pour *Things Japanese* : j'aimerais vous faire une suggestion à propos de l'article intitulé *Théâtre :* l'allusion à O-Kumi, me paraît extrêmement sévère, car son histoire est très belle et touchante. C'était une *miko* du grand temple de Kizuki ; elle devint amoureuse d'un *ronin* (1) appelé *Nagoya-Sanza*, et elle s'enfuit avec son amant à Kyôto. Sur le chemin, un autre *ronin* qui s'éprit de sa beauté extraordinaire, fut tué par Sanza. Et, toujours, le visage du mort hanta la jeune fille. A Kyôto, elle entretint son amant en dansant la Miko-Kagura (2) dans le lit desséché de la rivière Kamagawa.

Ils allèrent ensuite à Tokyo (Yédo), et se firent acteurs. Sanza lui-même devint un acteur célèbre et il eut beaucoup de succès. Ils vécurent ensemble jusqu'à la mort de Sanza.

Alors elle revint à Kizuki. Elle était instruite, et une grande poètesse, dans le style appelé *renga* (3) Après la mort de Sanza elle gagna sa vie, ou du moins elle s'occupa, en enseignant cet art poétique. Et elle construisit un temple afin qu'elle pût y prier pour l'âme du ronin que sa beauté avait perdu. Ce temple était encore debout il y a une trentaine d'années. Aujourd'hui il n'en reste plus rien qu'une statue de Jizo brisée. La famille de O-Kumi vit toujours à Kizuki et jusqu'à la restauration, le chef de la famille avait toujours droit à une part des profits du théâtre de Kizuki, parce que son aïeule, la belle *Miko*, avait fondé cet art.

Alors j'aimerais que l'on dise un mot bienveillant pour la pauvre O-Kumi. Je suis certain que nous aurions tous deux une haute opinion d'elle si elle vivait encore. Il existe un petit livre japonais qui raconte son histoire, seulement je ne me souviens plus du titre.

Avec mes meilleurs compliments.

LAFCADIO HEARN.

(1) Samurai, privé de son revenu qui vivait en vagabond.

(2) Danse sacrée shintoïste accompagnée de musique.

(3) Stance, dont la première partie est chantée par une voix et la deuxième par une autre.

10 septembre 1891.

CHER PROFESSEUR CHAMBERLAIN,

Je suis rentré de Kakaura et des grottes avoisinantes — et l'une d'elles surtout, à cause de la légende qui s'y rattache, est l'endroit le plus étrange que j'ai jamais vu.

Des batelières nous menèrent jusqu'à Kaka. Après avoir quitté la petite crique de Mitsu-ura, la barque longea la côte à droite. C'est une côte effroyable, noire, ferrifère (le ressac n'y cesse jamais), excentrique, déchiquetée, trouée, ravinée, brisée, toute bouleversée à certains endroits ; des lignes de strata à tous les angles concevables.

Après avoir ramé près de deux heures, nous sommes arrivés à une jolie baie, assez grande, dans un coin de laquelle se trouve Kaka. Nous avons dépassé la baie nous dirigeant vers les grottes. Il y en a deux, — l'ancienne et la nouvelle. Cette dernière est la plus éloignée ; nous l'avons visitée en premier. C'est une superbe grotte marine à trois ouvertures. L'eau y est profonde et claire. Lorsque nous y entrâmes, une des batelières prit un caillou et frappa sur la proue de la barque. Je voulais m'y baigner, mais on m'assura que les *Kami* seraient mécontents. Cela entraînerait une « mort certaine ». Ces grottes, tout en étant sacrées aux *Kami*, contiennent un rocher d'où on prétend que du lait tombe goutte à goutte pour désaltérer les favoris de *Jizo* (1). De là nous retraçâmes nos pas vers l'ancienne grotte. Ici on éprouve un frisson. Cette grotte est dédoublée et a un plancher en roc solide qui est couvert de milliers et de milliers de piles de cailloux entassés la nuit, dit-on, par des fantômes des petits enfants qui viennent adorer les statues de *Jizo*. Je vis dans le sable les empreintes de tout petits pieds, que l'on affirme être celles des petits revenants. Le Shintoïsme et le Bouddhisme se donnent la main ici. Il y a plusieurs statues de *Jizo*, et devant chacune il y a une petite *torii* (2) et une paire de *gohei* (3).

(1) *Jizo*, nom d'un *hotoke*, bouddha, reconnu comme le protecteur des petits enfants.

(2) *Torii*, espèce de portique formé de deux colonnes verticales surmontées de deux traverses horizontales placées à l'entrée des temples shintoïstes.

(3) *Gohei*, petites baguettes auxquelles sont attachées des bandelettes de papier blanc ou doré, que l'on dresse dans les temples shintoïstes à l'époque des festivals à l'arbre sacré.

De là nous sommes allés à Kakaura, — délicieux petit port somnolent, où vit la population la plus jolie, la plus douce et la plus charmante que j'ai jamais rencontrée. Tous les garçons ressemblent à *Jizo*, et toutes les filles à *Kwannon* (1). J'aimerais acheter Kakaura et le mettre dans mon *toko* (2).

Jizo me paraît de beaucoup le dieu le plus intéressant et le plus populaire du Japon. Toute la poésie la plus tendre du bouddhisme forme son auréole. Je n'ai jamais voyagé sur une route ni passé par un hameau sans le rencontrer. Il règne même à *Kitsuki*. J'ai déjà écrit des centaines de pages sur lui. Je m'imagine qu'il sera la dernière des divinités bouddhistes à passer dans le Nirvâna de l'oubli, au moment où le Bouddhisme lui-même doit disparaître.

Mais je regrette ne pouvoir vous envoyer des mamori. Il n'y avait ni temple ni *to* (3), près des grottes, seulement l'effroyable côte fantastique et la mer épouvantable, *Hotoke-no-umi* (4). Il y a aussi beaucoup de requins.

Au Japon comme aux Antilles, il existe d'extraordinaires différences physiques entre les populations de villages situés à quelques kilomètres les uns des autres. Certain type physique devient dominant lorsque la population se trouve isolée par l'absence de bonnes routes, par les montagnes, par ces conditions locales qui décident de la destinée des communautés.

Très sincèrement, LAFCADIO HEARN.

le 18 septembre 1892.

CHER MASON,

Comme ce serait délicieux de voir le Professeur ici : je crois que je pourrais le recevoir confortablement pour Kumamoto : et même lui offrir du beefsteak, des pommes de terre, du poulet rôti, — de la bière anglaise... Mais je crains que cet espoir ne soit trop beau pour être vrai : car ce que nous souhaitons n'arrive jamais ici-bas.

Eh bien, j'espère que je n'ai pas fait d'erreur sérieuse au sujet des âmes des animaux. Voici le texte d'une inscription adressée à *Bato-Kwannon* le long de la route des montagnes près de Kamamura : « *Bato-Kwan-ze-en-Bosatsu-gin-ba-bodai-han-ye* ». Peut-être me l'a-t-on mal transcrit ; quand vous m'écrirez de nouveau, dites-moi comment vous le traduiriez. Pour ce qui est de la petite cérémonie à la mort des animaux, voici tout ce que je sais à ce sujet. Un chien est mort chez mon voisin, un chien auquel il était très attaché : on l'enterra sous un arbre ; on a planté de nombreux bâtons d'encens autour de la tombe, et les femmes et les enfants de la famille joignirent leurs mains et murmurèrent de petites prières. Je trouvai cela bizarre, et je demandai à ma femme qui me dit que ce n'était pas étrange ; cela se faisait communément à Izumo et sans doute ailleurs, — par des gens qui aiment leurs animaux. J'interrogeai mon cuisinier qui fut longtemps le *yochi* (1) d'un *hyakusho* (2), et qui se plaça chez moi à la suite de la mort de ses parents. Il me dit que dans sa partie du pays, cela ne se faisait pas. Mais ma femme est une sanurai ; elle connaît peu les coutumes du pays. Pourtant nous avons la preuve de l'inscription de Bato-Kwannon, et son affirmation que la petite prière est souvent récitée à Izumo, et la petite cérémonie dont j'ai été témoin. De plus, ma belle-mère qui connaît les anciennes coutumes bien mieux que les autres membres de la maison, me dit que lorsqu'une vache meurt, on en fait un petit dessin, — noir, ou blanc, — ou noir et blanc, — suivant la couleur de la vache, dont l'âge est inscrit sur le papier — qui est ensuite collé avec de la colle de riz sur la porte d'un *Kwannon-do* (3), tandis qu'on récite une petite prière « *ushi-bodai-no-tame* ».

Ma bonne, O-Yone, qui vient de Imai-ichi, ignore toutes ces coutumes, ainsi que mon gamin d'Oki. Mais la famille de ma femme, qui fut très illustre dans l'ancien temps à Matsue, — les connaît toutes, et bien que je n'aie jamais vu ces rites dans la campagne d'Izumo, je les ai vues ailleurs, et la Bato-Kwannon (4) dans Tottori-Ken. Tout cela semblerait indiquer que jadis la coutume fut plus générale qu'aujourd'hui. Mais il faudrait d'autres preuves et je vais essayer de les obtenir. Les déclarations de votre femme me convainquent que les faits que j'ai obtenus sont insuffisants comme base d'une affirmation générale.

Voyons maintenant un autre sujet d'intérêt pour le professeur. Dans aucune partie d'Oki ai-je pu entendre parler d'un *inugami-mochi* (5), bien que j'ai pris des renseignements précis et que j'ai même interrogé la police. Mais la superstition des renards y est très répandue et y assume des formes étranges.

(1) Déesse de la miséricorde.
(2) *Toko*, alcove ou l'on place des objets d'art.
(3) *To*, tour ou pagode.
(4) *Hotoke-no-umi*, la Mer des Dieux.

(1) *Yoshi*, fils adoptif.
(2) *Hyakusho*, paysan, laboureur.
(3) *Kwannon-do*, temple dédié à Kwannon.
(4) Bato Kwannon, un des noms de la déesse Kwannon, [illegible] avec trois visages et huit bras, [illegible]
(5) Sorcellerie qui consiste à jeter un sort [illegible] par les mânes d'un chien.

Voilà pourquoi la déclaration qui se trouve dans *Things Japanese* et qui émane d'un médecin japonais sur l'autorité d'un paysan d'Oki, m'a surpris. Je me suis informé depuis et ma belle-mère dit ceci : « Il n'y a pas de chiens fantômes dans les croyances de la côte occidentale ; mais dans la province d'Iwami — et *peut-être* dans celle d'Okio — on emploie ce terme *inu-gami* pour *hito-kitsume*. » Je prends cela pour un euphémisme. Il existe chez les paysans l'idée que le renard (*hito-kitsume*) assume des formes qui le font ressembler quelque peu à la belette (*itachi*) et parfois à d'autres animaux : tout en cachant sa véritable forme invisible. Mais il est très difficile de définir ces croyances, non seulement parce qu'il existe au moins trois variétés de renards fantômes, mais parce que les croyances qui s'y rapportent varient partout ; et il est rare que deux paysans racontent la même histoire. Pendant ces recherches à Izumo, je fus aidé par un professeur de mes collègues qui interrogea de nombreux paysans pour moi.

On me dit que le nom de l'île principale d'Oki est tout simplement *Dogo*, et non *Saigo* comme je l'avais entendu appeler à Oki. *Saigo* n'est que la ville. Je ne puis résoudre ces contradictions que par un livre. Rein appelle la grande île *Oki*, mais il n'y est jamais allé. J'ai écrit des pages innombrables sur Oki, mais je doute de leur valeur.

LAFCADIO HEARN.

le 23 janvier 1893.

CHER CHAMBERLAIN,

Avec cette pénétration qui vous est particulièrement propre, vous avez sondé mon point faible (que votre critique me fait violemment ressentir pour la première fois). Oui, j'ai perdu complètement contact avec l'Europe, et je songe à l'Amérique lorsque je fais des comparaisons. A dix-neuf ans, après que mes parents eussent été réduits de la richesse à la pauvreté par un aventurier, — et bien avant que je n'aie rien vu du monde, sauf une année de Londres passée parmi les gens du peuple, je tombai sans le sou sur le pavé d'une ville américaine pour commencer la vie. J'en ai vu de dures. J'ai souvent dormi dans la rue, et j'ai travaillé comme domestique, garçon de restaurant, imprimeur, correcteur d'épreuves, m'élevant petit à petit. Je n'ai jamais abandonné ma qualité de citoyen anglais. Mais j'ai eu dix-huit ans de vie américaine, — et j'ai ainsi perdu contact avec l'Europe. Pour la même raison, j'ai dû travailler à la littérature par des voies américaines. Cela n'a cependant pas d'importance, parce que ce n'est que depuis quelques années que j'ai appris à maîtriser un peu mon instrument : le langage. Mes premières œuvres étaient terriblement colorées. J'ai un roman, *Chita*, écrit en 1886, et qui fut publié deux ou trois ans plus tard, et dont je suis maintenant honteux. Ce qui me fut le plus difficile à comprendre, ce fut le *self-control*. Maintenant je suis arrivé au point de ne pas craindre de présenter mon travail à un éditeur anglais. Votre offre de me donner une introduction a la plus grande importance pour moi. Quant au livre, je crois qu'il n'y a pas de doute que les éditeurs céderont. Mais j'aimerais mieux tenter ma propre chance avec un éditeur anglais.

Vous me parliez de votre difficulté en composition littéraire. Peut-être puis-je vous donner un conseil. Je ne connais pas votre méthode de travail : chaque personne a la sienne. Mais je crois connaître votre difficulté qui est aussi la mienne au Japon. La composition ne devient difficile que lorsqu'elle n'est qu'un labeur littéraire derrière lequel il n'y a ni forte impulsion d'inspiration, ni sentiment émotif. Or, au Japon, une fois les premières expériences passées, je ne puis m'imaginer personne éprouvant soit une impulsion, soit une forte émotion. L'atmosphère est grise, soporifique, dénuée d'électricité. Donc, il faut se forcer à travailler. Je n'écris jamais sans m'astreindre péniblement à le faire.

Or, il y a deux façons de concevoir le travail obligatoire. La première consiste à forcer la pensée par la concentration. Ceci est fatigant au delà de toute expression et je dirais même nuisible. La deuxième manière est de forcer *seulement le travail*, et laisser la pensée se développer d'elle-même. Ceci est beaucoup moins fatigant et donne de bien meilleurs résultats, — parfois des résultats surprenants que je prends pour de l'inspiration.

Voici comme je travaille : le sujet est devant moi, mais je ne puis même pas me tracasser d'y songer. Cela me fatiguerait trop. J'arrange simplement les notes et j'écris la partie du sujet qui m'intéresse le plus. J'écris vite, sans soin. Puis je mets le manuscrit de côté pour la journée et j'écris quelque chose d'autre, de plus agréable. Le lendemain, je relis les pages que j'ai écrites, je les corrige et je les récris complètement. En faisant ceci machinalement, de nouvelles pensées surgissent, les erreurs se révèlent et des progrès s'imposent. Je m'arrête. Le lendemain je récris le tout une troisième fois. Il s'agit cette fois de la dernière épreuve. Le résultat montre généralement un grand progrès, mais ce n'est pas encore la perfection. Alors je prends une feuille de papier propre, et je commence la copie définitive. Je dois, en général, m'y reprendre à deux fois. Au

bout de quatre ou cinq copies, toute la pensée s'est reformée et le style est changé et fixé. Le travail s'est achevé de lui-même, — il s'est développé, il a grandi ; ce serait bien différent si je m'étais borné à la première pensée. Mais j'ai laissé la pensée se définir et se cristalliser.

Peut-être direz-vous que cela donne bien du mal. Je le pensais autrefois. Mais le résultat est étonnant. J'accomplis ainsi une moyenne de cinq pages parfaites par jour avec deux ou trois heures de travail. Avec l'autre méthode, il m'était extrêmement difficile d'écrire une ou deux pages par jour. Et même je ne crois pas que je pourrais ainsi écrire une page parfaite par jour. L'effort cérébral est trop grand. L'imagination ressemble à un cheval qui marche bien sans fouet ni éperons ; et refuse d'avancer si on emploie l'un ou l'autre. En le flattant et en le laissant libre, il dépasse votre désir. Je sais qu'une page est définitive par l'aspect de mise au point qu'elle assume lorsque la première impression s'affirme (après que toutes les corrections ont été faites) bien plus fortement que lorsque tout d'abord ressentie, et exprimée d'une façon bien plus précise. Peut-être avez-vous appliqué cette méthode à vos travaux ? Si vous n'avez pas essayé ce moyen, vous serez surpris du soulagement qu'il apporte. Tout mon livre a été écrit ainsi. Naturellement cela paraît un grand travail de récrire chaque page une demi-douzaine de fois ; mais en somme c'est un travail insignifiant. Ceux pour qui écrire n'est qu'un effort automatique, trouveront que la fatigue absolue n'est pas plus grande que celle d'écrire une lettre. Le reste du travail se fait de lui-même, sans effort de notre part. C'est comme le spiritisme. Remuez à peine la plume et les esprits écrivent les mots. Ceci n'est qu'une lettre. Si je l'écrivais pour être imprimée, je la récrirais au moins cinq fois, avec le résultat d'émettre les mêmes pensées avec beaucoup de force dans la moitié moins d'espace. Ensuite, je fais marcher tout cela comme les balles d'un prestidigitateur. Les cinq pages du premier jour sont recopiées le deuxième, et j'en écris cinq nouvelles ; le troisième jour les cinq pages du premier jour sont recopiées encore une fois et j'en écris cinq autres ; il y a toujours ainsi de la copie d'avance, bien que je ne copie jamais plus que les premières cinq pages à la fois. Lorsqu'elles sont terminées, j'attaque la deuxième série. La moyenne est de cinq pages par jour, — cent cinquante pages par mois. Un autre point important c'est de commencer d'abord par la partie la plus agréable du sujet. L'ordre n'a aucune importance, ce n'est qu'un grand obstacle. Le succès de cette partie vous encourage et développe entièrement les idées des parties relatives.

Eh bien, je viens peut-être de vous raconter quelque chose que vous savez mieux que moi, mais il est toujours bon de comparer ses notes. C'est souvent une aide. Et maintenant, passons à un autre sujet.

Il existe une curieuse coutume de la province d'Izumo qui vous intéressera peut-être. Lorsqu'un mariage a lieu à la campagne chez un homme très impopulaire, les jeunes gens du village transportent une statue de *Jizo* qui ornait le bord de la route jusque dans le *Zashiki* (1) et annoncent la venue du dieu. On fait ceci surtout lorsqu'il s'agit d'un fermier avare ou d'une famille rapace. On exige de la nourriture et du vin pour le dieu. Les membres de la famille sont obligés de venir saluer le dieu, et de donner tout le *saké* et tous les mets exigés, tant qu'il en reste dans la maison. Il serait dangereux de refuser, car les jeunes paysans saccageraient sans doute la demeure. Après quoi, la statue est reportée à son emplacement habituel. La visite de *Jizo* est extrêmement redoutée. Elle n'a jamais lieu chez des personnes sympathiques. Dans les villes cette coutume n'est pas observée, mais on assaille les maisons à coups de pierre. Cet acte est une expression de l'opinion publique presque aussi violente que notre *charivari* occidental.

Toujours fidèlement.

LAFCADIO HEARN.

Le *self-control* anglais est certainement une qualité merveilleuse. Cependant, c'est quelque chose de si différent du *self-control* oriental. Sa force vitale comprimée s'exhale de plusieurs façons inconnues à l'Orient et étrangères à son caractère. Et enfin, n'est-il pas terriblement exclusif? Ne se confine-t-il pas à la répression extérieure de tout ce qui peut suggérer soit faiblesse soit affection, — et non à la dissimulation des autres sentiments? Songez à l'Anglais de Heine, avec un noir halo de spleen se découpant contre le ciel ensoleillé de l'Italie ! Mais, plaisanterie à part, voyez les visages de Londres (je m'en souviens encore), ou les visages d'une foule anglaise quelconque ; il y a là tant de douleur et tant de passion. Et puis la mobilité extraordinaire et le développement des muscles faciaux révèlent quelque chose de totalement différent du calme — *jihi* (2) bouddhiste de ces masques japonais. Si nous pouvions tirer une ligne de démarcation, c'est ici qu'il faudrait la fixer : — nous

(1) *Zashiki*, [illegible]

(2) *Jihi*, compassion, miséricorde, bienveillance, pitié.

supprimons l'aimable expression faciale et nous exposons les sentiments grossiers, douloureux et pénibles : — tandis que les japonais cultivent l'amabilité d'expression même en tant que masque, et suppriment dans le jeu physionomique tout ce qui représente la douleur. Bien entendu, la nudité particulière du visage américain exagère beaucoup le côté dur de la physionomie, telle que nous la connaissons en Europe. L'Amérique, c'est le pays des visages terribles. Fourier aurait dû y vivre avant d'écrire son chapitre sur les physionomies des civilisés. Puis, en fait de contrastes, je crois que nous supprimons certaines formes d'actions plutôt que leur expression par la physionomie, tandis que les japonais répriment l'exhibition faciale plus que l'action qui serait le dernier résultat possible du sentiment en question.

Un homme occidental aurait sans doute un air sérieux au moment de se suicider, à moins qu'il appartienne à une classe très artificielle de la société. Mais le japonais, même de classe moyenne, porterait un sourire plus agréable que d'habitude, et serait encore plus bienveillant que de coutume au moment de se couper la gorge ou de s'étendre devant un train express. Seulement il est toujours difficile de poser des règles rigoureuses. Rien n'est si hasardeux que d'entreprendre une déclaration générale, et pourtant il n'y a pas de plus grande tentation.

Toujours avec mes meilleurs vœux.

L. H.

le 18 février 1893.

Cher Chamberlain,

Permettez-moi de vous prier, de vous supplier, de vous implorer de lire le *Roman d'un Spahi* de Loti. Cela vous donnera une meilleure opinion de lui. Je regrette que je n'ai pas un exemplaire à vous envoyer. Autrement, je suis presque de votre avis à propos de ses derniers livres, *Fantômes d'Orient*, etc. Cependant, je suis sûr que vous avez dû aimer *Rêve*. Sinon, je ne puis l'expliquer qu'en supposant que son charme tropical ne s'adresse à rien dans votre expérience personnelle, — elle s'adresse de façon si poignante à la mienne ! Je connais l'étrange crépuscule équatorial, *la petite rue triste, triste*, la demeure du planteur avec l'ombre du bananier tremblant dans un carré ensoleillé sur le plancher, l'ameublement, le chapeau, la jeune femme aux grands yeux tristes. Je connais même le cimetière. Et quand j'ai lu cette histoire pour la première fois, elle me rendit très longtemps songeur, de sorte que pour toute une semaine je ne pouvais parler ; je désirais jouir de cette douleur spirituelle.

Et puis, ne trouvez-vous pas qu'il y a une touche d'étrange pathos dans *Viande de Boucherie*? Cela m'a beaucoup affecté. L'histoire japonaise est rendue inutilement répugnante ; cependant, j'aime ce tremblement des feuilles, lorsque les esprits des ancêtres viennent accueillir la pauvre âme, et la suggestion que le misérable petit cadavre revivra dans la floraison des azalées et des fleurs merveilleuses, purifié par l'âme toute de tendresse de la Nature et rendu à sa jeunesse éternelle.

Mais je crains que les nerfs de Loti ne soient brisés. Dernièrement son œuvre est devenue morbide. Seulement, dans les sujets exotiques je trouve qu'il dépasse tous les autres écrivains vivants. Ses tableaux du Pacifique, du Sénégal, de l'Amérique du Sud, de la Méditerranée m'enchantent au-delà de toute expression. Je ne suis pas de l'avis de James qui estime que ses plus grandes œuvres sont *Mon Frère Yves* et *Pêcheurs d'Islande*. Et même je ne crois pas que James ait vraiment lu ses autres livres. Pour moi, Loti semble avoir contemplé, un instant, toute la belle âme brûlante et fulgurante de la Nature, et avoir écrit sous son inspiration la plus profonde et la plus forte. Il était jeune. Ensuite, la couleur et la lumière se sont effacées, et seuls demeurèrent les nerfs usés et blasés. Et le poète est devenu un petit français moderne, morbide et affecté.

Loti m'écrivait quelquefois, pas très intimement, et j'ai sa photographie. Elle est un peu décevante sous certains rapports : il a plutôt l'air d'un *petit maître* que d'un grand poète. Mais depuis qu'il fait partie de l'Académie Française, il ne répond aux lettres que par son secrétaire :

« Monsieur,

M. Pierre Loti vous remercie », etc...

ce qui est simplement révoltant. De plus, la traduction de ses plus mauvais livres doit accentuer son erreur de quitter le chemin où la Nature elle-même lui avait appris à exceller. Peut-être le punit-elle de ne pas l'aimer assez, avec son cœur au lieu d'avec ses nerfs.

Cela ne fait rien, je vous réserve un vrai plaisir avec Sacher-Masoch.

« Revenant à Sir Walter, etc » ; ça me rappelle mon expérience personnelle. Autrefois j'adorais les *Idyls of the King* de Tennyson. Mais aujourd'hui, comme elles paraissent un travail artificiel, trop délicat, après avoir lu la *Morte d'Arthur*, du naïf Sir Mallory, qui est tout imbue de la simple nature humaine. Après avoir étudié pendant des an-

nées la prose poétique, je suis obligé aujourd'hui d'étudier la simplicité après avoir porté tous mes efforts vers l'ornementation : je suis converti par mes propres erreurs. Le point essentiel, c'est d'émouvoir avec des paroles simples. Et je sens que mon style n'est pas encore fixé, qu'il est trop artificiel. Mais après encore un an ou deux d'études, je crois que j'arriverai à faire mieux.

Ici l'hiver a été sans neige et merveilleusement clair, la plupart du temps. Donc, je devrais être heureux, et je le serais si j'avais un ami comme Nishida auprès de moi. Je constate aussi que je suis mieux moralement, à cause du poêle et de la chambre chauffée. Les miens déclarant que je n'ai pas proféré une parole d'irritation depuis que j'ai une chambre chauffée ! La chaleur apparaît donc sous l'aspect de force morale ! Songez donc quel saint je deviendrais si je pouvais vivre toujours sous l'équateur !

Toujours fidèlement.

LAFCADIO HEARN.

Nishida et d'autres admirent votre écriture japonaise, non parce que c'est la vôtre simplement, mais pour elle-même. Je ne répéterai pas les plus jolies choses qu'il me dit à ce sujet. Mais je ne vois pas de différence entre votre écriture japonaise et celle des autres, sauf peut-être les différences provenant de l'emploi d'une autre sorte de plume. Mais Nishida m'a dit que si j'étudiais l'écriture japonaise pendant *dix ans*, je ne pourrais même pas alors reconnaître une bonne écriture lorsque je la verrais. Ho !

(A suivre.) LAFCADIO HEARN.

L'HOMME DE LA ROULOTTE (1)

(Nouvelle)

— Parce qu'elle n'avait plus rien?

— La faim n'épouse pas la soif ! déclara brutalement le valet.

— Et... tu viens me demander...

— Tu te rappelles, dans le temps, murmura-t-il, s'asseyant près d'elle et lui flattant l'épaule. On s'accordait bien ensemble, même que l'on s'était dit des paroles d'amitié...

Louise se dressa, livide, haletante.

Eh bien? demanda-t-elle.

Eh bien ! Si tu voulais, encore aujourd'hui...

Il se leva, prit les deux bras maigrelets de Louise dans ses fortes mains et la regarda au fond des yeux.

— Comme je suis là? bégaya-t-elle.

— Oui ! Oui ! fit-il avec vivacité, se méprenant sur le sens qu'elle donnait à ses paroles. Comme t'es là !

— Ça demande réflexion, dit-elle, un rictus amer au coin des lèvres.

Pierre Bonnot changea de ton.

— C'est que... l'affaire est à enlever tout de suite. D'autres peuvent apprendre la gêne des Fouchard, et alors, ce serait au plus offrant, comprends-tu?

— Bien ! Bien ! J'irai chez eux ce soir.

Un éclair de triomphe passa dans les yeux du valet. Il tendit la main à Louise, une main molle qui s'échappa aussitôt de la sienne.

Dès qu'il se fut éloigné, Louise jeta un châle sur ses épaules, prévint sa mère qu'elle allait jusque chez la mercière et s'appuyant aux murs, s'arrêtant tous les dix mètres pour souffler, essuyant au passage la commisération des bonnes gens, elle arriva au bout du village, prit un chemin de traverse dont les fossés embaumaient la menthe, longea une petite mare toute verte de cressons et arriva devant l'accense des Fouchard, une maison blanche avec une grange, noyées dans les trèfles et les avoines bleues.

Cécile donnait à manger aux poules dans la cour.

La surprise lui fit lâcher le coin de son tablier. La volaille bruyante se rua sur les grains répandus avec des cris, des sauts, des battements d'ailes.

— Mais... s'écria enfin Cécile. C'est Louise ! Louise Chédin !

Puis, rougissante, elle s'avança vers elle et lui prit doucement le bras.

— Viens t'asseoir à la maison. Je suis seule. Les autres sont aux champs à c't'heure.

Avec des gestes un peu empruntés, elle abaissa les manches de son corsage sur ses bras nus, brossa de la main son devantier et releva sur sa nuque ses lourds cheveux blonds. Elle poussa le barreau de la porte qui vint heurter une treille, gardienne du seuil.

Leur présence fit trembler la lumière dans la maison et s'enfuir un jeune chat sous l'évier frais où étaient rangés des pots de lait mousseux.

Cécile prit une chaise, fit asseoir Louise et s'installa près d'elle.

Elles étaient toutes [illegible], [illegible] chacune attendait qu'[illegible] la première.

(1) Voir la *Revue Bleue* du 21 février 1925.

Louise promenait des regards chagrins sur les choses : l'âtre où sifflent les bûches en décembre, le coin où soupe le berger, le vieux fauteuil d'étoffe fanée où filaient les aïeules, jadis, la table rustique où les cultivateurs venaient s'asseoir comme devant un autel, en remerciant Dieu de leur donner les fruits de la terre, et où, le soir, la lampe met un rond d'or aux solives, le lit, haut dressé pour le sommeil épais du laboureur, l'horloge qui fait lever tôt ; — intérieur d'une famille forte et saine où règne la propreté et le parfum des tourteaux de seigle sortis du four.

— Et... tu vas bien à présent? demanda Cécile.

Elle eut un sourire gêné et détourna les yeux, craignant que la pauvre fille n'y lut toute la pitié qu'ils contenaient.

— Oh! fit Louise. Ça va du branle, comme on dit chez nous.

— C'est égal! Tu marches, maintenant, tu prends des mines...

— Cécile ! J'aurais quelque chose à te demander.

— Ah? Parle?

— On raconte que votre bien de Verreau est à vendre. Est-ce vrai?

— Je vois. C'est Pierre Bonnot qui t'a dit ça. Hein? Il n'y a que lui...

— Oui !

— Eh bien, ma belle, jamais nos affaires n'ont si bien marché. Les bestiaux, la volaille, le beurre, les œufs, on vend ça le prix qu'on veut. Voyons ! En connais-tu de nos côtés des cultivateurs qui ne gagnent pas d'argent? Il l'a cru, lui, l'imbécile ! Parce qu'il faut que je t'explique...

Elle approcha sa chaise et continua avec volubilité :

— Pierre Bonnot me fréquentait depuis quelque temps. Je m'étais monté la tête pour ce garçon là, je ne sais pas pourquoi. Il n'est pas mieux que les autres d'ici. Seulement, mon père ne voyait pas ça d'un bon œil. Nous autres, on est maîtres de notre bien, et lui n'est que le valet des Lorilleux. Un gentil parti, ma foi ! On est bête, des fois, ma pauvre fille ! Enfin, aussitôt après ton accident, n'est-il pas venu se vanter — pour se rendre plus intéressant, tu penses ! — que tu étais amoureuse de lui et que t'ayant repoussée, dans un moment de désespoir, tu t'étais jetée sous l'auto...

— Il a dit ça?

— Oui. Mais ça m'a ouvert les yeux. D'abord, je m'en suis voulu d'avoir failli t'enlever ton amoureux, bien innocemment, je t'assure ! Puis, j'ai voulu connaître ses véritables sentiments à mon égard et c'est ainsi que nous lui avons fait croire que nous n'avions plus le sou ! L'expérience a été rapide et concluante. Ah ! ma pauvre petite ! Nous étions bien imprudentes toutes les deux ! Un orgueilleux !

— Tu peux le dire ! s'écria Louise dont les lèvres tressaillaient.

— Une jolie connaissance que nous avions là ! Un menteur, un propre-à-rien !

— Et sournois !

— Ça gagne juste son droit au manger et ça a des prétentions !

— Je le méprise !

— Je le hais.

— D'abord, d'où qu'y sort?

— Est-ce qu'on sait ! Tiens ! Je me souviens qu'un jour, l'arcandier, cet homme, qui s'était installé avec sa roulotte derrière le Grand-Vévre, dans la brande aux fades...

— Ah ! oui ! Je me souviens. Il nous a recouvert un parapluie.

— Il paraissait en savoir long sur son compte.

— Dommage ! Il est parti.

— Sais-tu maintenant, Cécile, quelle fille Pierre Bonnot a choisi pour te remplacer?

— Non.

— Moi !

— Il a eu le toupet de revenir à toi? Oh ! le misérable ! Au moins tu ne feras pas cette bêtise?

— On a tout de même plus de fierté que ça ! murmura Louise tandis qu'elle se mettait debout sur ses jambes incertaines.

IV

En quelques pas, Louise avait fait le tour de son domaine. Elle suivait d'un œil distrait la marche capricieuse d'un scarabée dans les méandres étroits des allées bordées d'œillets blancs, respirait un réséda, contemplait un criocère posé comme une goutte de sang au cœur d'un lys, puis elle rentrait, tout imprégnée de l'air et de l'odeur de son petit jardin.

La mère Chédin en repassant le linge, lui racontait les ragots du village. Louise l'écoutait, l'âme lointaine. Les jours de pluie, inactive devant la croisée, les mains éplorées sur ses genoux, elle regardait pleurer la vitre.

Lorsque le ciel était pur et qu'il ne faisait pas de vent, elle s'asseyait dehors, sur le banc. Elle y passait des heures, presque des journées, ensevelie dans un long châle noir.

Impressionnable à l'excès, le moindre bruit, la fuite d'un lézard dans les fraisiers, le bourdonnement d'un frelon autour de la treille nonchalante, surexcitait sa nervosité tendue. L'ombre du sureau affleurait à ses pieds, montait, la prenait toute.

L'angelus en passant la frôlait de son aile. Le soir venait... que pouvait-elle attendre d'autre dans la vie? Et cependant le bruit d'un pas sur la route, mettait son être en suspens.

Dès que Pierre Bonnot paraissait à la barrière, elle tremblait comme une feuille d'ormeau sous la brise. Ce n'était pas pour sa joie qu'elle l'attendait, puisqu'elle appréhendait sa venue... Et pourtant, il eût manqué à ses soirs! Sa frêle volonté s'était laissé subjuguer par l'homme qui lui était odieux entre tous. Il exerçait sur son être maladif une influence qu'elle avait vainement essayé de combattre. Malgré l'impression de terreur et de dégoût qu'il lui inspirait, elle cédait à sa puissance despotique, au point qu'il lui eût fait faire des choses en contradiction même avec ce qu'il y avait de bon en elle. Quel pouvoir magnétique possédait-il donc ou quel sortilège lui avait-il jeté pour que son cœur inquiet désirât sa venue, alors que sa présence l'emplissait d'épouvante? A son approche, son âme fuyait, son cerveau était comme fondu; elle oubliait jusqu'à la flétrissure dont elle l'avait accablé devant une autre. Elle lui répondait à peine, d'une voix défaillante, ou restait les lèvres serrées, plongée dans un demi-sommeil. Le bourdonnement de ses paroles la tirait de cette sorte d'hypnose; elle ouvrait ses grands yeux de fièvre qui semblaient dire dans leur étonnement : Il est donc encore là?

Pierre Bonnot ne se confondait pas en ramages amoureux, en caressants propos; il avait cessé ce jeu hypocrite et d'ailleurs inutile. Fort de l'ascendant qu'il exerçait sur Louise, il ne cherchait même pas à dissimuler le but intéressé qu'il poursuivait. Il n'avait plus qu'une chose en tête : hâter le mariage, s'il ne voulait pas que le magot, la maison lui échappent. Louise était si faible, si pâle! Une ombre, déjà!...

Elle avait beau regarder ce front qui suait le mensonge et le vice, être convaincue de l'infamie qu'il allait commettre en l'épousant, sitôt que les yeux louches et perfides du valet pesaient sur les siens, elle abandonnait toute velléité de résistance et subissait sa fascination, en esclave.

La mère Chédin, âme simple, malgré les avertissements sévères du voisinage, soutenait « ce garçon » qui, afin de dissiper la mauvaise impression qu'elle pouvait avoir de son aventure avec Cécile Fouchard, prétendait se soucier fort peu « d'épouser une grande bringue comme Cécile », préférant se dévouer au bonheur d'une affligée. Et la brave femme croyait le bon apôtre!

Cette fois, Bonnot était venu, bien décidé d'en finir.

Le jour décroissait. Les toits du village semblaient se rapprocher comme des coiffes de vieilles [illegible] veillée.

Le valet prit les mains de Louise dans les siennes. A ce contact, le corps voûté de la pauvre fille fut tout secoué de frissons.

Brutalement, Bonnot posa la question :

Eh ben? A quand la noce?

Mais à sa grande surprise, Louise s'évada :

— J'ai dit-elle une nouvelle à t'apprendre.

Il haussa les épaules, mécontent de ce détour.

Voyons, cette nouvelle!

L'arcandier est de retour!

A ces mots, le valet sursauta, pâlit, abandonna les mains tremblantes de Louise et répéta d'une voix troublée :

— L'arcandier est de retour!

Puis après un silence :

Tu l'as vu?

— Ce matin. J'étais assise là, sur le banc. Il passait avec sa roulotte. Il s'est arrêté devant ma porte.

— D'où revient-il!

— Il ne me l'a pas dit.

— De quoi avez-vous parlé!

— Il a beaucoup voyagé cet hiver...

— Il ne t'a pas questionnée?

Sur qui?

— Sur... moi.

— Non.

— Est-il retourné dans la brande?

— Je ne sais pas.

Pierre Bonnot, les coudes sur les genoux, le menton au creux des mains, s'enfonça dans sa songerie.

— Cela te gêne de le savoir là? demanda Louise.

Il ne répondit pas. Il fixait les gouttes de lune qui tombaient sur les feuilles traînantes du sureau. Enfin il prononça, les dents grinçantes, les yeux mauvais :

Oui. Ça me gêne.

Et pour atténuer l'effet, de cette déclaration trop nette, il grogna en se levant :

— Il m'a en grippe, le sorcier. Je ne sais pas pourquoi!

Il oubliait maintenant le motif de sa venue; autre chose, évidemment lui travaillait le cerveau, car il partit avec une hâte qu'il ne mettait pas d'ordinaire.

Louise leva les yeux vers le ciel étincelant d'une parure d'étoiles et se sentit comme allégée d'un grand poids. Elle s'était bien gardée de raconter au valet la conversation qu'elle avait eue avec l'arcandier. Celui-ci, sur son invitation, était des-

cendu de sa roulotte. Louise, dans un élan tout spontané, lui avait confié que le valet du Grand-Vèvre exerçait sur elle une domination dont elle ne pouvait briser la chaîne.

— Oui, l'arcandier, dit-elle en pleurant. Il voudrait avoir mon pauvre bien et pour s'en rendre maître, il parle de m'épouser. M'épouser? Moi? laide, estropiée, avec à peine un souffle de vie, quand il me dédaignait lorsque j'étais fraîche et jolie!

— Mais sans le sou! ricana l'arcandier.

— Le plus épouvantable, continua Louise, c'est que malgré ma honte devant le monde, je n'ai pas la force de le repousser. Il m'a donné les « endormes ». J'ai le démon après moi. Il commande, j'obéis. Je voudrais le fuir et je suis triste quand il ne vient pas. Je le hais et je le désire. Pourquoi? Mais pourquoi? Oh! J'ai peur, j'ai peur de lui, l'arcandier!

— Allons! Allons! ne vous tourmentez pas ainsi, fit l'homme de la roulotte tout ému de ses doléances. Patientez encore un peu, pauvre enfant, et vous retrouverez bientôt votre tranquillité, c'est moi qui vous le dis. Pour l'instant, écoutez cette petite histoire : Un jour, en courant les routes, je fis halte à la lisière d'un bois. Soudain, au-dessus de ma tête, dans l'arbre sous lequel je reposais, j'entendis un oiseau qui poussait des cris bizarres, comme un appel mêlé d'effroi. Je le vis qui descendait de la cime encore chaude de soleil. Il voletait de branche en branche, et à mesure qu'il se rapprochait du sol, sa plainte se faisait plus déchirante, plus désolée. Il ne s'apercevait même pas de ma présence. Il s'agitait, palpitait des ailes, s'accrochait aux ramilles, semblait résister à une force que je ne voyais pas et qui l'attirait invinciblement. A force de chercher, de sonder le feuillage, je découvris, sur un arbuste voisin, la tête dressée, les yeux fixes, la mâchoire ouverte, le serpent qui fascinait l'oiseau...

— Et alors... fit Louise haletante, comme un enfant impatient de savoir la fin de l'histoire.

— Alors, conclut l'arcandier, j'ai tué le serpent et j'ai délivré l'oiseau!

V

Au Grand-Vèvre, on a ramené le dernier chariot de foin par les chemins charretiers resserrés entre des fûts d'ormes et de charmes tout ruisselants de soleil. Maintenant, les travailleurs sont assis dans la maison, autour de la table de chêne. Lorilleux, le fermier, Barnadat et Chambon les tâcherons, deux brutes aux yeux endormis, étalent côte à côte leurs torses massifs. En face, Francis le domestique, Pierre Bonnot, la mine renfrognée, et Baillat du Bouquet venu en voisin, pour aider, sont ramassés, silencieux, les muscles du cou et des bras saillants. Tous mordent à belles dents la galette aux pommes de terre et le fromage de vache dur comme du silex. Ils encerclent par moments de leurs gros doigts aux ongles usés, leurs verres pleins de vin rosé. La fermière, le front emprisonné sous une coiffe blanche, Claire, sa fille, en jupe courte et bas bleus, Marichon, la servante, rouge d'avoir râtelé dans la plaine ardente, goûtent sur le pouce, debout, adossées aux meubles. Elles ont emporté avec elles le parfum des plantes et des brindilles de foin sont restées dans leurs chevelures. Le vieux Lorilleux, l'aïeul, noué par les rhumatismes, semble une épave au milieu de ce flot riche de vie. Il est assis dans son coin habituel, vers les landiers, un bout de pipe aux lèvres, la tête penchée, les mains pendantes entre ses jambes écartées.

Les volets à demi fermés laissent passer un large ruban de lumière qui plaque sur l'indienne des rideaux du lit et fait jaillir un éclair fauve des chaudrons pendus au-dessus de l'arche.

Lorilleux abat sur la table son poing armé d'un couteau et dit :

— Enfin, Bonnot, qu'est-ce qui t'a pris tout d'un coup de vouloir partir? Personne ici ne t'en a jamais entendu souffler mot... Ça ne serait pas, des fois, par dépit de ce que Cécile Fouchard ne veut plus de toi pour se marier?

— Peuh! C'est moi qui ne veux plus d'elle! ricana le valet.

— Et la Louise Chédin? lança la fermière.

— Justement, maîtresse! riposta Bonnot. C'est à cause d'elle. Le monde est mauvais en diable, par chez vous. Suffit que j'aille faire une visite d'amitié à cette pauvre malheureuse fille et tout de suite on raconte que je la fréquente pour ses quatre sous. Eh ben! J'en ai assez de ces potins-là!

— Tu ne peux pas empêcher le monde de causer, objecta Lorilleux. Et permets moi de te dire que tu donnes bien de l'importance à des paroles de bonnes femmes. Il y a certainement autre chose la-dessous que tu nous caches; mais ce n'est point notre affaire. Pour moi, je t'estime comme ouvrier et si c'est que tu trouves qu'on ne te paye pas assez... tiens! Je ne suis pas regardant. Je te donnerai trois cents francs de plus, la moisson terminée. Ça te va-t-il?

Et remplissant le verre du valet, il ajouta d'un ton bon enfant :

— Bois un coup! Ça chasse la poussière et le mauvais air, ce petit biseriot là!

Le valet but lentement, passa le revers de sa main sous sa moustache et dit, s'étant donné le temps de la réflexion :

— Maître Lorilleux, vous êtes bien honnête, mais vous m'offririez mille francs que ça ne me ferait pas changer d'idée. J'attendais que vos foins soient rentrés. C'est fait. Je partirai ce soir.

— Ce soir? Bougre ! Comme tu y vas !

— Oui. J'ai arrêté ça dans ma tête.

— Drôle d'idée, pas moins, objecta la fermière d'une voix bourrue.

— Dame ! Il va nous laisser dans un joli embarras ! fit Lorilleux. A cette époque de l'année, on ne trouve pas facilement de main-d'œuvre.

Soudain, le griffon à courte-queue qui se tenait sous la table aboya. Personne n'avait entendu frapper. La porte céda et, dans un éclaboussement de soleil, un homme parut sur le seuil.

— Té ! Ben ! Bon d'la ! s'écria Lorilleux. V'la l'arcandier !

L'homme restait immobile, comme si, ébloui par la lumière brutale du dehors, il peinait à distinguer les visages dans ce trou d'ombre.

— Salut, maître Lorilleux, la compagnie ! fit-il, portant l'index à son chapeau.

— Claire ! Donne une chaise, commanda le fermier.

— Oh ! ne vous dérangez pas pour moi ! s'écria l'arcandier. Je venais simplement prendre de vos nouvelles en passant.

On se serra pour faire une place au nouveau venu auquel Claire présenta la miche et l'assiette au fromage.

— Ma foi ! fit Lorilleux en lui versant à boire, on vous croyait parti pour toujours !

L'arcandier arrêta son regard soupçonneux sur Pierre Bonnot et prononça gravement :

— Je suis l'homme qui revient quand on ne l'attend plus !

Ces paroles mystérieuses troublèrent l'assistance.

— On disait comme ça, poursuivit Lorilleux, que vous aviez quitté précipitamment le pays par rapport à l'accident survenu à la petite Louise...

— C'est peut-être bien moi qui l'ai écrasée?

— Sans blague ! Paraît que vous en étiez amoureux !

— Ah ! Bah !

— Oui, et alors, de désespoir...

— Je me suis sauvé? Et avec cela, je n'étais pas jaloux de Pierre Bonnot? Voyons on a bien dû dire cette chose-là aussi?

— A propos, intervint la fermière, vous savez qu'il nous quitte, Bonnot?

— Et pas plus tard que ce soir, ajouta Lorilleux. C'est ce qui s'appelle un congé express ! Il vient de nous l'apprendre à la minute, comme on rentrait les foins !

— Ah ! vous partez? fit l'arcandier. Eh bien ! Ça se trouve à merveille. Je ne fais que traverser le pays. Ma roulotte est à cent mètres d'ici, au « carroué » de Venoux. Si vous voulez, je vous emmène.

— Merci ! dit sèchement Bonnot. Vraisemblablement, nous n'allons pas du même côté.

— Saint-Jean-aux-Bois? Ce n'est pas votre direction?

— Saint-Jean-aux-Bois? Où que ça se trouve ce patelin là?

— Près de Signy-l'Abbaye, dans les Ardennes.

— Je ne connais pas ces endroits.

— Je vous croyais de par là?

— Mon pays est tout à l'opposé. Vous voyez comme vous vous trompez !

— Eh bien ! moi, j'en suis ! déclara l'arcandier haussant la voix.

Et son attitude fit comprendre à tous qu'il allait raconter des choses que l'on était curieux de savoir.

— Voilà : Je me nomme Jean Mazeron...

Il se tut brusquement et planta son regard aigu dans celui de Bonnot. Le masque blême du valet demeura impénétrable.

L'arcandier poursuivit :

— Mon père était veuf. Retiré des affaires, il vivait modestement de ses rentes à Saint-Jean-aux-Bois. Moi, je voyageais pour une maison de cachemire et de mérinos de Rethel. J'allais épouser la fille de Thomas Bouillet, un riche agriculteur de Signy-l'Abbaye lorsque la guerre éclata. Dans notre pays-frontière, le sol est sacré. La Patrie avant tout. Mais, partir ! s'arracher à ceux que l'on aime ! Et je l'aimais tant, mon Adrienne ! simple, rieuse et douce, rayonnante de santé, toute la saison du printemps dans les yeux... Ah !...

Il secoua sa tête lourde de ce passé, comme un arbre chargé de pluie et tandis qu'il écrasait une larme sous sa paupière, il lui sembla voir tressaillir les muscles du visage de Pierre Bonnot.

— La guerre ! Ah ! la guerre ! continua-t-il. Des adieux, de l'enthousiasme, une fièvre patriotique, le feu, l'enfer ! De la bravoure, de la misère, de la folie ! Puis, les premiers revers, la retraite, l'invasion ! Plus de nouvelles de Saint-Jean-aux-Bois ! Des mois, des années passent... Enfin, la victoire change de camp. Les boches sont chassés de France. L'Ardenne est délivrée. La joie d'être vivant, de revoir le pays, les êtres chers ! Hélas ! Mon père avait été fusillé par les Allemands avec tant d'autres braves gens et sa maison incendiée.

***

A Signy-l'Abbaye, Thomas Bouillet pleurait seul sur des ruines : « Tu te souviens, me dit-il, de mon valet de ferme Jules Soubry? » Je me souvenais en effet, assez vaguement d'un gars vicieux que l'on surnommait Caboche, une forte tête, une vraie caboche en effet, revenu du régiment après deux mois de rabiot, et qui manifestait ouvertement des idées antimilitaristes... « Je le gardais, poursuivit le fermier, parce qu'il était bon ouvrier, il aimait la terre, mais je me méfiais de cette nature sournoise toujours en train de ruminer quelque tour à sa façon. La veille de la mobilisation, Caboche disparut. Qu'était-il devenu? On s'en doutait un peu, et cela n'étonna personne de le voir revenir avec les Prussiens le 24 août. Il le prit de haut avec nous, guida les boches dans leurs perquisitions chez les habitants, dénonça ceux qui cachaient des soldats. Malheur aux braves gens qui lui reprochaient son infâme conduite ; ils encouraient la fusillade ou la captivité.

— Et c'est pour des gars pareils qu'on demande l'amnistie ! s'écria Lorilleux, frappant la table du poing.

— Moué, si je l'avais paumé, çui là, dit en grinçant des dents le tâcheron Barnadat, j'y aurais arraché la piau !

— Satan ! Scélérat ! grognaient Chambon et Francis.

Une fureur patriotique soulevait ces hommes simples qui avaient vaillamment fait leur devoir pendant la guerre.

Les femmes s'étaient rapprochées craintivement. Elles écoutaient l'âme troublée par l'affreux passé évoqué, appuyées aux dossiers des chaises. Seul, Bonnot ne manifestait pas. On eût dit qu'il mettait une sorte de bravade à soutenir le regard inquisiteur de l'arcandier. Cependant, sur son dur profil, commençait à se dessiner une peur lente qui le pénétrait et faisait perler la sueur à son front.

— Ses trahisons ne devaient pas lui rapporter grand chose continua l'arcandier. Mais il poursuivait un autre but comme vous allez voir. « Du jour où ce misérable entra chez nous, me déclara Thomas Bouillet, il avait jeté les yeux sur Adrienne, ta fiancée ; mais il se garda bien de laisser paraître ses sentiments amoureux. Lorsqu'il fut notre maître, il ne se gêna plus pour déclarer à Adrienne qu'il l'aimait depuis longtemps et désirait l'épouser. Adrienne le repoussa et lui dit des paroles cinglantes. Alors, il nous menaça, si elle refusait, de nous envoyer comme otages en Allemagne. Adrienne ne lui ménagea ni son mépris ni son indignation. Le lendemain, quatre boches nous arrachaient des bras de notre fille suppliante, folle de douleur et nous emmenaient avec un convoi que l'on dirigeait sur la Prusse. Ma pauvre femme est morte dans un camp d'exilés, là-bas en Silésie, et lorsque je revins à Signy-l'Abbaye, j'appris que le soir de notre départ, pour échapper aux outrages de mon ancien valet, ma fille s'était jetée dans le puits du jardin... » Son récit terminé, Thomas Bouillet, pleura longtemps à grands sanglots comme un enfant. Quant à moi, l'idée me vint aussitôt de venger Adrienne. Ce fut un apaisement à mon désespoir. Mais où trouver Caboche, le traître, l'assassin? Il avait déguerpi avec les Allemands. Sachant que le bagne ou le poteau d'exécution l'attendaient, il avait dû franchir les frontières passer les mers, peut-être? Dans quelle ville d'Allemagne, dans quel coin du monde se cachait-il? N'importe ! J'y emploierais plutôt mon existence entière, mais je finirais bien par savoir ce qu'il était devenu. Je commencerais par chercher en France. J'avais mon idée. Je fis fabriquer à Rethel une roulotte légère à laquelle j'attelai Sâr, mon vaillant petit cheval Ardennais. Et depuis cinq ans, je parcours avec lui les routes et les chemins à peine praticables. J'ai fouillé les rivages de la mer, j'ai grimpé les sommets, j'ai exploré les plaines, les vallées et les forêts, toujours déçu comme un pêcheur qui revient son filet vide. Inlassablement, j'ai continué ma poursuite, à l'aventure, espérant qu'un jour Dieu aurait pitié de ma persévérance. Je voyais le misérable partout ; il marchait devant moi, dans le sentier, dans la ruelle sombre que je suivais ; il était parmi cette foule ; il venait d'entrer dans ce débit, dans ce bal champêtre, dans ce bouge... Je dévisageais les ouvriers à la sortie d'une usine, les badauds qui faisaient cercle autour d'un camelot ou de chanteurs ambulants. N'était-ce pas lui qui sur son passage venait de faire aboyer les chiens de garde? Je courais les foires, j'entrais dans les auberges, je questionnais les gens des chaumières, et, pour ne pas leur paraître suspect, j'offrais mes services de raccommodeur, rempailleur, rétameur, d' « arcandier », comme on dit chez vous. Je rôdais par les champs. Ce faucheur, ce laboureur, là-bas, si c'était lui? Car, ouvrier de la terre, il y reviendrait, à la terre? Il se blottirait au fond de quelque campagne perdue sous un autre nom, avec un autre visage et un autre accent. Et, dans le vent, la pluie, la neige, brûlé par le soleil, fouetté par les bourrasques, avec mon brave petit Sâr, nous allions toujours, acharnés à sa poursuite.

Malédiction ! Comment le reconnaîtrai-je? A peine l'avais-je vu ! J'étais peut-être passé près de

lui? Vivait-il encore, seulement? Qui sait? Ah! J'ai vieilli à la peine, accablé, les nerfs surmenés, avec une plaie inguérissable au cœur. Bien des soirs, assis sur les marches de ma roulotte, j'ai levé les yeux vers les indifférentes étoiles et j'ai pleuré, le front dans les mains... Enfin, comment, par quel miracle, par quelle aide divine, surnaturelle, je ne sais, mais un jour, j'étais sur la piste. Je l'ai suivie, avec obstination, avec rage comme un chien sur la piste d'un loup, et je me suis trouvé face à face avec lui! Malgré son double visage, je l'ai reconnu au signalement minutieux que Thomas Bouillet m'en avait fait. Bien qu'il se fût trahi lui-même, un jour, avec l'accent ardennais, cela ne me semblait pas suffisant pour l'accuser formellement. Il me fallait une preuve irrécusable. Laquelle? Et qui pourrait me la donner? Je suis retourné la chercher, au risque de laisser pendant ce temps ma proie s'échapper. Une femme qui l'a intimement connu, m'a fourni une indication qui doit faire tomber mes derniers doutes. Si je me trompe, je suis prêt à racheter mes soupçons injustes par tout ce que la victime exigera de moi; mais, je sens bien que je ne me trompe pas cette fois! Le sang qui bout plus fort dans mes veines, mon être impatient, pantelant, quelque chose qui m'oppresse, une voix d'outre-tombe, tout me crie que c'est bien celui que je cherche!

Et les yeux de l'arcandier s'attachaient à Pierre Bonnot avec une telle expression accusatrice, que les femmes chuchotaient entre elles :

— Si c'était lui?

Le valet devint livide comme un mort. La colère battait ses tempes. Une minute de silence passa où toutes les haleines semblèrent suspendues. On entendit à ce moment là, les pigeons roucouler sur le toit et l'horloge moudre lentement six heures.

Pierre Bonnot se leva et d'une voix blanche, l'index pointé vers l'arcandier :

— Je vois bien, dit-il, que tu voudrais faire tomber tes soupçons sur moi, bougre de sorcier! Mais prends garde! Ça pourrait te coûter cher d'accuser un innocent!

Et rapidement il gagna la porte.

— Hé! Caboche? clama l'arcandier.

Le valet se retourna.

— C'est lui! cria Francis.

Lorilleux, Chambon, Barnadat, Baillat se précipitèrent déjà menaçants. L'arcandier les retint.

— Laissez! fit-il. Dans cinq minutes, je serai fixé et si c'est lui, son compte sera vite réglé.

La porte s'ouvrit avec fracas devant les deux hommes. Une clarté sonore entra dans la maison. Tout au fond de la prairie, en face, les bœufs mugissaient, leur mufle tourné vers le soleil qui, avant de disparaître, frappait la terre de mille glaives flamboyants.

VI

L'arcandier retint le valet par la manche.

— Pas si vite, fit-il, nous avons à parler.

— Ah! ça! s'écria Bonnot en se débattant, aurez-vous bientôt fini de vous accrocher à moi? J'ai assez patienté comme ça. Si c'est une frottée que vous cherchez, dites-le et qu'on en finisse!

Il fit mine de mettre habit bas, mais l'arcandier prévint son geste :

— Tout à l'heure, mon garçon! Ça ne presse pas! Lorilleux nous observe sur le pas de sa porte avec Chambon et les autres... Suis-moi dans ma roulotte. Nous nous expliquerons mieux, sans témoins.

— Et si ça ne me plaît pas d'aller avec vous?

— Tu as peur d'un traquenard? Ça se comprend! Tu as tellement tendu de pièges aux innocents!

— Je ne sais ce que vous entendez par là et je suis bien bon de perdre mon temps à écouter vos boniments. Après tout, je ne vous connais pas!

— Tu veux dire que tu ne me reconnais pas. Il est vrai que nous avons changé de figure l'un et l'autre, mais sans doute pas pour les mêmes raisons. Toi, tu as laissé pousser tes moustaches, tu t'es noirci le poil. Moi, j'ai tellement vieilli, que je n'ai pas eu besoin de me blanchir. J'ai rasé ma barbe, et cette entaille que tu vois là, je ne l'avais pas. C'est un éclat d'obus boche qui me l'a faite. Tu ne pourrais pas en montrer autant, hein, Jules Soubry?

— Je m'appelle Pierre Bonnot et non Soubry. Et puis, allez au diable!

— Prononce donc comme chez nous au moins : Va té zé au diable!

— Je suis breton et non ardennais.

— C'est ce que nous verrons! Enfin tu refuses de me suivre?

— Oui!

— Alors je vais m'y prendre d'une autre façon. J'aurais préféré tirer l'affaire au clair, seul avec toi, mais puisque tu t'obstines, nous allons nous expliquer devant les gendarmes.

Cette proposition parut troubler profondément le valet du Grand-Vèvre. Il se ressaisit pourtant.

— Là! Ça va bien! fit-il. Je n'aime pas les histoires. Je vous suis.

L'un et l'autre s'épiant comme deux chats sournois, se dirigèrent en silence vers le carrefour dit « carroué » de Venoux où stationnait la roulotte. Sur [illegible] petit cheval jaune broutait [illegible]

l'herbe du fossé, toute fleurie de scabieuses et de menthes parfumées. Au bruit de leurs pas, il redressa la tête.

Un pivert se détacha du tronc d'un hêtre et fila comme un fuseau lancé par une main invisible.

L'arcandier gravit les deux marches de sa maison roulante, poussa la porte et invita le valet à monter. Celui-ci hésita un instant et sonda l'intérieur d'un regard aigu. Un lit de sangles, un bahut en bois blanc, deux escabeaux, composaient le mobilier. Dans un coin, traînaient des outils d'étameur, quelques lingots d'étain, un réchaud, des baleines de parapluie et de l'osier flexible pour réparer les paniers.

Sitôt entrés, l'arcandier donna un tour de clef.

Bonnot se sentit froid comme un condamné sur lequel vient de se refermer la porte de sa cellule. Ils s'assirent.

— Maintenant, causons, dit l'arcandier.

Il prit un temps, dévisagea le valet et poursuivit :

— Bien que je fusse persuadé que tu étais réellement Jules Soubry ou Caboche, je voulais une certitude encore plus complète. C'est pourquoi l'idée me vint d'aller questionner Michelette Virlojeux.

— Michelette?

— Oui, ton ancienne bonne amie. Mais passons. Je suis donc retourné dans l'Ardenne. Michelette avait quitté le pays. Je l'ai cherchée. J'y ai mis du temps, moins tout de même que pour te retrouver! Elle était établie à Dunkerque. Ce qu'elle m'a révélé, je vais le contrôler. Après cela, il ne subsistera plus le moindre doute dans mon esprit. Je saurai si tu es ou si tu n'es pas Caboche!

Il se leva et sa voix prit une inflexion étrange, toute frémissante d'anxiété :

— Montre-moi ton bras! Ton bras droit!

Le valet eut un geste de résistance.

— Allons! Relève ton linge!

L'autre remonta lentement sa manche.

L'arcandier considérait avec une sorte d'avidité ce bras musclé, sillonné de veines gonflées, hâlé jusqu'à la saignée.

— Plus haut! Plus haut que ça! Encore! Mais va donc!

Et dans sa hâte fébrile, d'un mouvement brusque, il arracha l'étoffe.

Une exclamation jaillit de ses lèvres :

— Lui!

Le signe particulier dévoilé par Michelette s'étalait sur l'épaule du valet comme la marque infamante d'un forçat : un cœur tatoué à l'encre bleue et au milieu, un nom : Adrienne.

— Enfin! s'écria l'arcandier avec un soupir profond. Jules Soubry, Caboche, c'est bien toi! Je te tiens! J'ai ma vengeance! Ah! Joie de ma vie!

Et lui qui ne souriait jamais eut un rictus inexprimable de triomphe et de rage, un ricanement de chacal, de faune ivre, de « lupeux », de démon. Il se dressa de toute sa taille et parut agrandi, d'une grandeur tragique, comme un bloc prêt à écraser de tout son poids le misérable qui restait là, accablé, recroquevillé sur lui-même, tel un pendu pitoyable et grimaçant.

— Ah! verraud! marmonna le valet en Ardennais. C'cop ci di sus djiondu! (Ah! coquin de sort! cette fois-ci, je suis pris).

Puis il ajouta très bas :

— Pardon!

— Pardon? gredin! quand tu as mérité vingt fois d'être fusillé! Pardon? serviteur des boches! Tu as vendu tes frères, trahi ta patrie, crapule! Ta conscience se réveille donc ou bien si c'est la peur? Tu ne peux plus demander pardon. Ils sont morts ceux que tu as livrés. Adrienne aussi, Adrienne est morte!

Le vin de la haine qui fermentait depuis si longtemps en lui, montait, bouillonnait, s'échappait avec un bruit si formidable qu'il emplissait la roulotte comme une caisse sonore, franchissait l'étroite fenêtre pour se répercuter sur la colline, à travers champs et halliers.

Alors, il se passa une chose extraordinaire. Sûr, le petit cheval jaune, dressa brusquement l'oreille et se raidit sur les jarrets. La consonance du nom d'Adrienne l'avait-elle abusé au point qu'il crut entendre le mot « Ardenne » que lui criait parfois son maître pour accéler son allure?... Il arqua les reins, et d'un bond, enleva la roulotte, puis, partit ventre à terre, crinière au vent. Les rênes abandonnées battant sa croupe, sans frein, ne sentant plus la main habituelle qui retenait son élan, il file comme une flèche; l'éclair jaillit sous son sabot; il s'entrave, bute, se redresse, s'élance de nouveau, excité par cette voix qu'il croit toujours entendre, cette voix qui crie un nom, le nom qui le rend fou : « Adrienne! Adrienne! » Les basses branches des arbres cinglent au passage la roulotte qui cahote et menace de verser. Les prés, les barrières des champs, les haies, les maisons, les rideaux de peupliers se succèdent. C'est une fuite éperdue, échevelée, chavirante, chaotique.

Cependant, les deux hommes ne semblent pas s'apercevoir qu'ils sont emportés dans cette course vertigineuse.

L'arcandier décroche de la cloison deux épées-baïonnettes.

— Tu mériterais dit-il au valet, que je te les passe toutes deux à travers le corps. Celle-ci,

pour avoir trahi ta patrie, celle-là pour avoir assassiné ma fiancée.

— Je ne l'ai pas... assassinée, balbutia Caboche.

— Tais-toi, maudit ! Tu l'as poursuivie de ton cynique amour, martyrisée dans les siens, et c'est pour échapper à ta basse envie qu'elle s'est donné la mort ! Allons ! Si tu as pour deux liards de courage, debout, et défends ta peau !

Machinalement, le valet avait ramassé l'arme que l'arcandier venait de jeter à ses pieds.

— Me battre avec toi, te traiter en soldat ! poursuivit ce dernier. C'est trop d'honneur vraiment que je te fais. Mais il me répugne de te livrer à la justice et je ne puis cependant pas t'assassiner ! Alors, en garde ! cria-t-il, frappant du pied dans son impatience à se battre.

Le valet se mit debout, la main crispée au pommeau de la baïonnette, les cheveux hérissés comme les flammes d'une torche dans un rayon de soleil couchant.

Repliés, la mâchoire en avant, ils s'épiaient, tels deux fauves prêts à se jeter l'un sur l'autre.

— Tu fais la grimace ? Tu trembles, sacré pourcé ! hurla l'arcandier.

Et bandant ses forces, il se rua avec une ivresse sauvage.

— Tiens ! mets d'abord ça dans ta besace !

Son œil mordait l'adversaire avant la lame.

— Nom di Dios ! Ça glisse sur toi comme une pierre sur la boue ! Il faut pourtant que tu expies, gredin !

C'était un duel farouche, sans merci. Ils paraient des coups mortels de leurs bras vifs, pointaient avec furie, s'estafiladant le visage, se lardant le corps. Par moments, on n'entendait que des halètements, des cliquetis, leur souffle seul... Puis, des silences effrayants où passait l'éclair crispé des baïonnettes. Soudain, leurs corps mêlés roulèrent sur le lit, parmi les escabeaux renversés. Ils se relevèrent les mains gantées de sang.

L'arcandier, les dents serrées, l'écume aux lèvres, une large balafre au front d'où coulait un filet rouge, avait acculé son adversaire dans un coin de la roulotte. Il prit une pause d'une seconde et bondit avec une souplesse de félin. Le choc fut terrible. Le valet chancela sur les genoux, ses yeux se voilèrent et dans une affre suprême, son corps eut un soubresaut, se dressa comme un automate pour s'effondrer aussitôt sur le plancher où ruisselait une onde écarlate.

VII

Louise Chédin est assise sur son banc, solitaire. L'ambre et les grenats du couchant pèsent sur les fleurs de son petit jardin. A la cime du sureau, un geai s'abat et fait ployer la branche. La route est vide ; il n'y passe plus de passants. Le vent promène jusque-là une vieille romance d'accordéon.

Louise sent en son cœur une agonie. Soudain, son corps languissant se redresse. Elle écoute. Du chemin qui mène au Grand-Vèvre et au Bouquet, arrive un roulement, un martèlement précipité du sol, une galopade effrénée.

Louise flaire un malheur. Le bruit approche. Un cheval, les naseaux fumants, le poitrail blanc d'écume, paraît au tournant de la route.

— Ciel !

Debout, pâle comme un lys, bouche béante, comprimant sa gorge de ses deux mains frêles, les prunelles dilatées d'effroi, Louise a vécu ce cauchemar : elle a vu passer la roulotte de l'arcandier sans conducteur ; elle a vu, l'espace d'un éclair, par l'étroite ouverture deux formes ruées l'une sur l'autre, du sang filtrer sous la porte et gicler sur les roues... Ses yeux hallucinés ont gardé jusqu'à sa mort l'infernale vision d'une roulotte qui bondissait sur les pierres, roulait comme roulée dans une tempête furieuse, sur la route rouge de l'incendie du ciel, telle une bête de légende, portant en ses flancs deux hommes qui se massacraient.

Hugues LAPAIRE.

LA COTE D'AZUR SOUS LE CONSULAT

LAVALLÉE, FODERÉ ET PAPON

Trois bons livres sur la côte d'azur datent du Consulat, et tous trois portent le même et simple titre *Voyage dans les Alpes Maritimes*. Le premier, dû à Joseph Lavallée, parut en 1800 ; le deuxième, dont l'auteur est Foderé, fut composé en 1802, mais, comme on le verra, il n'a été publié qu'en 1821 ; le troisième, mis au jour en 1804, retrace le séjour que Papon avait fait l'année précédente dans le département.

I

Joseph Lavallée a publié son petit volume en 1800 ou en l'an VIII dans la collection qui s'intitulait *Voyages dans les départements de la France*. C'est le Lavallée, homme de lettres, à qui la Convention accordait en 1795 une récompense nationale de deux mille livres. Il assure en cet opuscule que

Thomas, l'auteur des *Eloges*, a été son premier guide dans la carrière de l'éloquence et il a, en effet, l'emphase de son maître ; il abuse, comme lui, des épithètes et des grands mots. Mais il est patriote ; il félicite la France d'avoir « réuni » le comté de Nice et il félicite Nice d'être française ; il croit que les Français vont éveiller l'activité d'un peuple paresseux et arracher les habitants des Alpes maritimes à la torpeur, introduire parmi eux l'industrie ; il souhaite que Nice devienne l'entrepôt du commerce du Levant et que Villefranche voie dans sa superbe rade une marine autrement redoutable que celle du roi de Sardaigne. Au reste, il s'efforce d'être exact et il a su tracer en quarante-deux pages un intéressant tableau du département.

Hyères est à ses yeux l'endroit le plus délicieux de la France, la forêt de Gnide, les Hespérides. Quand la ville serait peu de chose, tout y est propre et riant : situation, maisons, habitants. Placez-vous sur la terrasse de l'ancienne abbaye. Quelle perspective : la ville avec ses bosquets, la plaine qui la sépare de la mer, la mer elle-même et les trois îles !

Lavallée se rend d'Hyères à Saint-Tropez. Quel beau ciel et quel air pur, serein, salutaire ! On comprend que la peste n'ait jamais pénétré à Saint-Tropez.

De là, il gagne Fréjus qui « fut chère aux Romains », Cannes et Antibes.

La route de Fréjus à Antibes n'est pas sûre. Il faut franchir la montagne de l'Estérel et les gorges où des brigands ont souvent attaqué les voyageurs. Lavallée ne cache pas son anxiété, et il regrette les jardins parfumés d'Hyères où il se promenait en pleine sécurité. Le voici dans une région à l'aspect sinistre, « au ton morne et sauvage » ; le voici devant l'auberge de l'Estérel, « une auberge isolée, obscure et dégoûtante ». Il hâte le pas avant que la nuit tombe, il descend le revers de la montagne, et bientôt ses idées sombres s'envolent lorsqu'il approche des premières maisons de Cannes.

Cannes n'est encore qu'un village. Mais Lavallée loue son « élégante fraîcheur, sans cesse entretenue par des arbres majestueux », et l'affluence des barques, leurs mâts, leurs voiles, leurs cordages évoquent en lui le souvenir de ces bourgs de Hollande où le commerce de mer se mêle au travail des champs.

Les remparts et les canons d'Antibes suspendent, dit Lavallée, le sourire que Cannes avait ramené sur ses lèvres. La ville est petite, resserrée, mal bâtie. Mais on y fait bonne chère et à peu de frais.

Nice est le séjour le plus enchanteur de la côte ; Nice en Europe et Rio de Janeiro en Amérique, voilà les deux asiles que les dieux choisiraient s'ils devaient descendre parmi les hommes ; mais Nice n'éprouve que rarement des tremblements de terre. Lavallée admire tout à Nice, jusqu'aux peintures à fresque qui décorent l'extérieur des maisons : n'est-ce pas « le premier indice des usages et des goûts de l'Italie »? Il admire les places, les édifices publics, les palais, la terrasse où s'étale le luxe de la ville, où se donne rendez-vous tout ce qu'elle possède de femmes jolies et coquettes. Il admire la richesse de la campagne niçoise, ses arbres de tant d'espèces et ses villas aux jardins toujours fleuris. Ne croirait-on pas que la baguette des fées a créé ce pays de merveilles? Quel dommage que le peuple soit avare, dévot, superstitieux !

Villefranche, à la vaste et excellente rade, n'est qu'à une demie-lieue de Nice. Mais quelle différence de température ! A Nice, le climat le plus doux de l'Europe ; à Villefranche, le soleil brûlant de l'Afrique. Lavallée trouve à Villefranche sur tous les fronts « la couleur africaine » et « le jais de l'Ethiopie » ; il assure que les femmes sont « d'un noir presque d'ébène ». Serait-ce parce que Villefranche est au pied d'un rocher très escarpé, parce qu'aucun arbre, aucun ombrage, aucun abri n'arrêtent l'action du soleil? La réverbération du rocher et le reflet de la mer influeraient donc sur le teint des habitants !

A Menton, le climat de la côte rentre dans tous ses droits. A Menton, comme à Nice, Lavallée trouve « le printemps dans sa magnificence ». Quel agrément ! Quelle fraîcheur ! Ce n'est, pendant un trajet d'une demi-lieue, qu'une forêt d'orangers et de citronniers. La beauté des Mentonnaises répond à celle des fruits de leur terroir. Lavallée la proclame ravissante, supérieure à la beauté des Niçoises. Mais il reproche à ces charmantes enfants leur coquetterie et le luxe incroyable de leur toilette.

II

Fr. Em. Foderé, alors professeur à la Faculté de médecine de Strasbourg, publia en l'année 1821, en deux volumes, un *Voyage aux Alpes Maritimes*.

Mais les pages qui forment le noyau de cet ouvrage, datent de 1802. Elles furent écrites après une longue et laborieuse enquête, lorsque le pays n'était pas encore sûr. Foderé dut se faire accompagner de commune en commune, non par des soldats, par des « bleus », mais par une garde bourgeoise, et il y avait dans cette garde plusieurs barbets amnistiés, hommes farouches dont Foderé

gagna l'affection par la confiance qu'il leur témoigna et par sa simplicité.

Le livre était d'abord une *Statistique des Alpes Maritimes*, commandée par le Ministre de l'Intérieur et que Chaptal jugeait un beau et très bon travail, fort utile, digne de servir de modèle.

Eloge mérité. On ne pouvait à cette époque traiter le sujet avec autant de science. Foderé, médecin, membre du jury d'instruction publique, de la commission de santé et de la commission d'agriculture, très instruit, très intelligent, était, quoi qu'il en dise, universel ou presque. Il n'a pas seulement parcouru la contrée d'un bout à l'autre ; il a consulté nombre de savants et de gens compétents qui lui ont fourni des renseignements et éclaircissements de toute sorte ; il a, avec l'aide des curés, compulsé les anciens registres des paroisses.

On trouvera dans ses deux tomes, outre une esquisse historique, une suite d'études détaillées et complètes sur le sol, sur les patûrages, sur la culture des terres, des arbres et de la vigne, sur la population, sur les villes du département, sur l'industrie et le commerce.

Foderé refusa de mettre au jour cette *Statistique* dont Chaptal l'avait félicité : on voulait qu'elle parût « sous le nom d'un autre qui n'y avait en aucune manière contribué ».

C'est pourquoi l'ouvrage fut publié dix-neuf ans plus tard, en 1821, et il a été remanié, augmenté. Ce n'est plus le manuscrit de 1802, l'œuvre que Foderé composa « à l'époque de sa tournée ».

Il compare le comté de Nice à l'Alsace où il vit désormais. Il ajoute des notes sur certaines matières qui lui tiennent au cœur, sur la médecine, sur les fièvres, sur les climats dont l'homme porte toujours l'empreinte, sur l'instruction publique, sur la religion. Ce n'est plus le médecin du Consulat. C'est le professeur de la Restauration ; c'est l'homme qui a beaucoup vu, beaucoup voyagé, beaucoup médité, et qui, comme il dit, théorise, trace « des vues en grand », développe ce qu'il nomme des idées de perfectionnement. Il s'élève contre le système prohibitif et contre la « fourmilière des fabriques » ; il combat l'incrédulité ; il souhaite qu'on « présente chaque jour aux enfants les vérités du christianisme jusqu'à l'âge des travaux ». Il n'aime ni la Révolution ni Napoléon, « l'audacieux conquérant qui vient de succomber ». Il se rappelle qu'il est originaire de la vallée de Maurienne, s'enthousiasme pour la maison de Savoie, s'arrête avec complaisance, lorsqu'il parle de l'ancien comté de Nice, sur des institutions qui, sont, selon lui, un modèle de sagesse, sur l'habile organisation de la justice et de la police dans les états sardes, sur les établissements de bienfaisance qu'avait fondés une reli- [illegible] prudemment dirigée et que la France vint détruire.

Tel quel, le *Voyage* de Foderé renferme une foule d'observations et de réflexions dont le médecin, le naturaliste, l'agriculteur, le commerçant et le moraliste pourront profiter. Mais nous ne voulons nous attacher qu'aux « détails particuliers » qu'il donne sur les villes des Alpes Maritimes, et qui, pour la plupart, figuraient sûrement dans le manuscrit de 1802.

Il note dans sa description de Nice ce qui attire et retient les hivernants : c'est l'extrême douceur de la température, c'est la sécurité de l'atmosphère, c'est la nature toujours renaissante. Toujours le ciel est sans tache, sans nuage, et « nulle part on ne le voit coloré d'un azur plus pur ». Errez dans la campagne niçoise, et cette beauté du ciel, la verdure, le parfum des fleurs, le calme de la mer, la fraîcheur légère du zéphir, tout, dit Foderé, « cause une impression délicieuse qui n'a pas la vivacité du plaisir, mais qui est la volupté pure, cette volupté où l'on est satisfait, où l'on n'a plus rien à désirer ». Il a vu les étrangers affluer à Nice en 1802. En un instant, toutes les villas et toutes les maisons du faubourg de la Croix de Marbre ont été louées (1).

Foderé est plus bref sur le reste du département.

Il remarque qu'à Monaco « la pâle oisiveté unie à la misère est empreinte sur tous les visages » : Monaco, devenue française, regrette son prince ; les habitants avaient presque tous un emploi.

Si Monaco était naguère la capitale de la principauté, Menton était la principale ville. Monaco avait les fonctions et les dignités ; Menton avait les richesses. Menton, en effet, offre un air d'opulence. En y entrant, écrit Foderé, on entre dans une rue peuplée de toute sorte d'artisans, et ils ont boutique ouverte, ils travaillent comme dans une grande ville. Au reste, l'atmosphère est à Menton plus douce et plus moelleuse qu'à Villefranche et à Monaco, et la population témoigne qu'elle fait une récolte d'huiles, d'oranges et de citrons aussi belle qu'autrefois.

Grasse, placée sur une hauteur, en un endroit très chaud et sec, profite, comme jadis, de sa position. Les aimables enfants de Flore, ainsi que Foderé nomme les Grassois, ont chômé pendant la [illegible]olution où il ne fallait que du [illegible]

(1) [illegible] si magnifiques qu'on disait en proverbe *généreux comme un Anglais*, n'étaient plus, assure Foderé, aussi donnants ni [illegible]

Mais ils se sont remis au travail ; la ville veut gagner de nouveau le million que lui valait son commerce de parfumerie ; le peuple entier semblait être dans l'aisance et jouir de toutes les commodités de la vie.

Sospel offre un aspect différent. C'était sous les princes de la maison de Savoie une ville de judicature et de chicane. Foderé y compta, dit-il, trente avocats, huit procureurs, huit notaires, et une nuée de clercs et d'huissiers ! Mais Sospel a perdu sa sous-préfecture et son tribunal ; Sospel est aujourd'hui triste et silencieux. Pourquoi les gens du pays n'exploitent-ils pas les carrières et les mines que recèlent leurs montagnes?

III

Le livre de Sylvestre-Antoine Papon (1), *Voyage dans le département des Alpes-Maritimes*, qui compte cent six pages, parut en 1804. C'est en 1803 qu'eut lieu son voyage, et il demeura neuf mois dans le pays. Il eut donc le temps d'observer hommes et choses. Millin se contente souvent de le copier et de le paraphraser.

Le 21 décembre 1802, il s'embarque à Marseille et, après trois jours d'une pénible navigation, se fait mettre à terre à Antibes. Il parcourt les deux lieues qui séparent Antibes de Saint-Laurent ; il passe le Var ; il arrive à Nice le jour de Noël.

La ville ne lui plaît pas. Ce qui l'attire surtout, c'est la terrasse, la « longue et belle terrasse ». Que de fois, du sommet de cette terrasse qui n'est qu'à dix pas du rivage, il a vu les dauphins s'ébattre et bondir sur les eaux ! Que de fois, le soir, il vint sur cette terrasse jouir du clair de lune qui donnait des formes plus sombres et plus imposantes à la mer et aux montagnes !

Mais ce qu'il aime avant tout, c'est la campagne de Nice. Elle lui paraît « délicieuse », et, comme il dit dans le langage du temps, la nature l'enchante, cette belle nature qu'un homme à l'âme sensible ne peut contempler sans enthousiasme. Voilà des orangers qui ne sont pas, comme aux Tuileries, comme à Versailles et selon le mot de Chapelle, des nains contrefaits, de misérables culs-de-jatte ! Quelle joie de se coucher à la Noël au pied d'un citronnier sur un gazon émaillé de fleurs qui ressemblent aux violettes ou bien de marcher en frimaire et en nivose dans un sentier où des papillons voltigent sur des marguerites ! Quelle jouissance de promener ses regards du haut de Cimiez sur une foule de sites pittoresques et sur l'immensité des flots !

Il a visité Villefranche : il décrit sa rade et le sûr abri qu'elle offre aux vaisseaux. Mais il loue également le terroir ; il loue la beauté des oliviers et des caroubiers ; il loue le climat. Pas d'endroit sur la côte de Provence et sur celle de Ligurie où la température soit aussi douce en hiver : « il faut aller jusqu'au royaume de Naples pour en trouver une pareille ».

Papon est monté à Monaco. Il en parle sur le ton de Dupaty. Cette soi-disant ville consiste en six petites rues dont deux ou trois désertes, et, si les habitants sont honnêtes, c'est un lieu fort triste, un lieu pauvre et chétif. Mais, du rocher de Monaco, Papon assiste le soir au lever de la lune et le matin au lever du soleil : la lune, dit-il, se reflétait dans la mer avec un tel éclat qu'il croyait voir des millions de topazes, et le soleil radieux changeait en nuages d'or et de poupre les vapeurs légères. Papon est déjà un romantique qui se plonge en poétiques rêveries et qui cite tantôt Homère, tantôt Young.

A Menton, ce qui l'a frappé, c'est le citronnier, et il célèbre le citron, ce fruit que les Mentonnais envoient de tous côtés, jusqu'à Hambourg, ce fruit que Virgile chantait et

> Dont le suc, du vieillard qui respire avec peine
> Raffermit les poumons et parfume l'haleine.

Il rapporte que quatre ou cinq habitants de Menton doivent à la vente de leurs citrons une fortune de cent mille écus et que ces richards vivent aussi frugalement que le dernier des bourgeois de Paris. Mais, si avares qu'ils soient, les Mentonnais ne se fâchent pas qu'un étranger entre dans leurs jardins et y prenne une orange pour se rafraîchir. C'est dans un de ces jardins que Papon lut un jour sur l'écorce d'un laurier rose les noms de Prosper et de Julie à côté l'un de l'autre, et il se rappela les vers que Chapelle grava sur un cyprès chez M. d'Aubijoux, dans une petite île, près d'une fontaine jaillissante, sous un berceau fait exprès par l'Amour pour toucher quelque inhumaine :

> Hélas ! que l'on serait heureux
> Dans ce beau lieu digne d'envie,
> Si, toujours aimé de Sylvie,
> On pouvait, toujours amoureux,
> Avec elle, passer la vie !

(1) Il ne faut pas le confondre avec son frère Jean-Pierre Papon, qui, comme lui, a été oratorien et qui fit une *Histoire générale de la Provence*, une *Histoire de la poésie* et un *Voyage en Provence* où il y a trop d'histoire ancienne et trop d'histoire naturelle.

Suivant Papon, les mœurs de la population des Alpes Maritimes tiennent nécessairement des mœurs de la Provence et de l'Italie. A Nice, et à Menton — comme partout — règnent l'intérêt et l'égoïsme. On y connaît la toute-puissance de l'argent, on n'est pas plus difficile qu'ailleurs sur les moyens de s'enrichir, ...et on accorde tout cela avec la religion ou mieux avec les pratiques de la dévotion. Les dimanches et les jours de fête, les églises ne désemplissent pas. Notre auteur a vu, le jour de la Trinité, les pèlerins affluer à Notre-Dame de Laghet et il a vu leur ferveur. Nombre d'endroits du département ont chacun leur saint qui guérit une maladie. Les habitants de Monaco ont saint Roman qui guérit de la fièvre quarte, et la patronne de leur ville est sainte Dévote dont un Fléchier du pays fait tous les ans le panégyrique. Mais les jours de prières ne sont-ils pas aussi des jours de plaisirs? Ils finissent immanquablement par des danses ; sans les danses, dit Papon, ces gens-là ne vivraient pas.

C'est ainsi que Foderé remarque que le peuple des Alpes-Maritimes est très porté pour les pompes, les processions et les images des saints, mais qu'il est fort peu religieux, et que sa religion consiste plus en pratiques minutieuses qu'en préceptes de morale.

C'est ainsi que Millin voit à Marseille, après que la procession de saint Ferréol a passé, hommes et femmes courir aussitôt au théâtre.

Arthur CHUQUET,
Membre de l'Institut.

UN DERNIER MOT SUR LE GRANDET DE BALZAC

Nous recevons d'un éminent balzacien, M. Serval, l'article suivant.

Il passionnera tous les lecteurs du Grand Romancier et nous ne chicanerons notre aimable et érudit contradicteur que sur un seul point : M. Denis Bouchard, l'ami de Balzac, n'était point le docteur Bouchard, qui a donné son nom à une rue de Saumur, mais un simple quincaillier de la place de la Bilange. Il fut d'ailleurs le beau-père d'Armand Rivière, député républicain de Tours et auteur de la Démocratie Angevine, *et qui transmit à l'un de nous celle vieille légende saumuroise. Quant à nous, nous avons voulu conter une histoire qui a passé pour vraie pendant soixante ans. Le père Grandet devient comme Don Juan un héros légendaire. C'est le sort commun des grands types littéraires créés par les écrivains de génie.*

CURNONSKI et BIENSTOCK.

Tous les balzaciens, et on sait qu'ils sont légion, ont certes lu avec le plus vif plaisir l'article de MM. Curnonski et Jacques Bienstock qui a paru dans la *Revue Bleue* du 17 janvier sous le titre : *Le prototype du Grandet de Balzac.*

Malheureusement, cet article accrédite certaines allégations dont, sans aucun doute, les auteurs de l'article n'ont pas été à même de vérifier l'exactitude. Ayant eu l'occasion d'étudier d'assez près, lors de la préparation d'un opuscule publié récemment (*Autour d'Eugénie Grandet*, Champion, 1924) la question Grandet-Nivelleau, il me paraît utile à la cause balzacienne de faire connaître ici-même les résultats de mes recherches.

En premier lieu, si M. Bouchard, auquel MM. Curnonski et Bienstock se réfèrent, a bien habité Saumur, ou plutôt la Mimerolle, petit château distant de Saumur d'une dizaine de kilomètres, il n'a jamais été le condisciple de Balzac au collège de Vendôme ; nous avons pu nous en convaincre en consultant, à la bibliothèque municipale de cette ville, le registre des entrées et sorties des élèves depuis le commencement du XIXe siècle, et le nom de Bouchard n'y figure pas pour la période dite balzacienne — Balzac a été « incarcéré » à Vendôme de 1807 à 1813 —. On pourrait objecter que Bouchard y était entré quelques années avant lui, et fut ainsi son ancien ; mais le registre est également vierge, en ce qui le concerne, pour les années précédentes.

Second point (ceci est plus grave) : Mme Nivelleau est décédée à *Paris*, 52, rue Neuve St-Augustin, en 1837. Balzac avait publié son roman en 1833, et ainsi il n'a pu refuser de faire état, dans son œuvre, des agissements prétendus du père Nivelleau à l'occasion de ce décès, ainsi que l'aurait déclaré M. Bouchard. Fable également que l'ensevelissement de cette malheureuse dans une malle. Il ne s'agissait nullement de transporter son cadavre par la diligence, car elle fut enterrée, à Paris même, au cimetière Montmartre, où ses restes se trouvent encore (32e division, 1re ligne, no 91, avenue St-Charles, caveau Millin de Grandmaison). L'acte officiel, que nous avons eu entre les mains, ne laisse aucun doute sur la date et le lieu du décès.

Enfin, il ne paraît pas admissible que Mlle Nivelleau ait pu dîner avec Balzac en 1832. En effet elle avait épousé, le 1er septembre 1829, à Saumur, le baron Millin de Grandmaison, ancien lieutenant aux Gardes du Corps, avec lequel elle vint habiter Paris après son mariage. Ajoutons qu'elle avait reçu l'éducation la plus brillante, au couvent des Augustines anglaises, à Paris. Ce couvent, ainsi que les dames Augustines elles-mêmes, a fait l'objet de plusieurs chapitres de *L'Histoire de ma vie* de George Sand, et on peut y voir comment leurs élèves étaient instruites. A son retour à Saumur, son père lui avait acheté un piano — à queue ! — qui très probablement va être acquis par le Musée Balzac de la rue Raynouard, et elle l'utilisait pour étudier consciencieusement les opéras du temps. Ses cahiers de musique, que nous avons feuilletés, en font foi : on y trouve, entre autres, la partition de la Dame Blanche et l'ouverture de la Gazza ladra, choix dignes d'une jeune bourgeoise vivant sous la Restauration.

Que reste-t-il, après ces constatations, de la fable dont l'auteur fut M. Bouchard? Ceci : c'est que, naguère et encore de nos jours, des histoires invraisemblables ont couru, et courent, à Saumur, au sujet du père Nivelleau. Celui-ci fut, c'est entendu, avare et riche, — beaucoup moins riche que Grandet, car il laissa à sa mort, en valeurs mobilières et immobilières, 2.200.000 fr. et non 21 millions ; mais, Balzac aidant, on en a fait un être fabuleux, beaucoup plus pittoresque d'ailleurs qu'il ne le fut en réalité. Nous avons pu nous en convaincre lors de notre enquête à Saumur ; quelques vieillards s'y trouvent encore qui prétendent l'avoir connu. Mais, sauf, pour l'un d'eux — un seul ! — on constate que lors de leur naissance le fameux avare était mort (1847). Ce nonobstant les récits courent, et, pour le plus grand dam du vrai, sont recueillis sans contrôle.

Peut-être d'ailleurs les choses vont-elles mieux ainsi, et nous en sommes à nous demander si nous avons raison de venir couper, en faveur de la réalité, les ailes dorées de la légende.

Maurice SERVAL.

LA POLOGNE SUR LA MER BALTIQUE

Quand l'état polonais fut reconstitué, à la suite de la victoire des Alliés et de l'écrasement des empires centraux, il demanda aussitôt et instamment un accès à la mer qui lui était indispensable pour vivre et se développer normalement. Les négociateurs du traité de Versailles comprirent la légitimité de ce désir : l'Allemagne fut séparée de la Prusse-Orientale, et la Pologne se vit attribuer sur le littoral de la mer Baltique environ quatre-vingt-dix kilomètres de côtes. Mais aucun port ne s'y trouvait aménagé. Il avait bien été question d'accorder à la Pologne le port de Dantzig (en polonais, Gdansk) : il lui avait, en effet, appartenu pendant plusieurs siècles, elle avait à sa possession des droits historiques incontestables ; de plus, situé à l'embouchure de la Vistule, la grande artère fluviale de la Pologne, Gdansk était le débouché naturel du transit *de* ou *pour* la Pologne. Les commissions chargées de préparer les clauses du traité décidèrent pour toutes ces raisons d'incorporer Dantzig au nouvel état polonais. Cette solution n'était que conforme à l'équité et au bon sens. Mais M. Lloyd George, alors tout-puissant dans les conseils des Alliés, n'aimait pas la Pologne : motifs en apparence politiques, mais qui, vraisemblablement, dissimulaient des raisons sentimentales dont l'anti-papisme était la plus avouable... ; dans les discussions finales, il imposa son veto. M. Clemenceau lâcha pied. Finalement, l'on introduisit dans le traité la bâtarde combinaison de Dantzig-Ville libre dont on a pu constater expérimentalement depuis quatre ans les multiples inconvénients.

Il est certain, en effet, que jusqu'à présent la plus grande partie des Dantzigois n'a cessé de se considérer comme des citoyens allemands, séparés du Reich par la violence. De là, une suite de luttes sournoises pour empêcher la Pologne de retirer du port tous les avantages auxquels elle a droit. On n'a pas oublié le scandale de 1920, quand, au cours de la guerre polono-russe, le gouvernement de Dantzig refusa de laisser débarquer les munitions et les approvisionnements apportés par des navires français à la Pologne envahie.

Dans les conditions actuelles, étant données les stipulations du traité de Versailles, en cas de guerre, Dantzig ne peut être d'aucune utilité à la Pologne. Il faut à celle-ci, et absolument, une base navale dont elle soit la maîtresse. D'autre part, les possibilités de l'avenir économique de la Pologne sont telles que le seul débouché maritime de Dantzig ne pourra ultérieurement lui suffire. Reprenons ces points de vue.

A. — *Le point de vue de la défense nationale.*

Il n'a point besoin d'être longuement développé tant il apparaît évident ! La dernière guerre a prouvé qu'avec l'extension des moyens mis en œuvre dans les luttes modernes et la diminution de la main-d'œuvre causée par la mobilisation générale, tout pays combattant atteint très rapidement la limite de ses ressources. Il lui faut se procurer au dehors les approvisionnements divers qui lui sont nécessaires et pour le front et pour l'intérieur. Il suffit de regarder sur la carte la position géographique de la Pologne pour s'assurer d'où, presque exlusivement, lui viendront matériel et ravitaillement, et, qu'évidemment, ils devront surtout emprunter la voie de mer. De là, la nécessité pour notre alliée : premièrement, de posséder une flotte de guerre ; deuxièment, de disposer d'un port assez vaste et assez bien outillé pour recevoir les bâtiments de transport, entreposer et expédier rapidement à l'intérieur leur chargement. Ce port, en outre, doit être assez bien défendu afin de constituer une base pour les vaisseaux de guerre polonais et éventuellement pour ceux d'une flotte alliée, pour les réparer, les aménager, etc...

Or, on ne peut utiliser Dantzig dans ces divers buts : d'abord, les espaces réservés de ce port ne permettent d'effectuer aucune des installations nécessaires qui devraient d'ailleurs être faites en temps de paix ; ensuite, si le traité de Versailles permet à la Pologne d'utiliser — et dans des conditions bien restreintes — le port de Dantzig en cas de guerre, il ne donne pas cette autorisation à des navires alliés. C'est ainsi qu'actuellement, aucune flotte ne pourrait apporter un appui quelconque à la Pologne dans la mer Baltique. Les flottes modernes ne peuvent se passer d'une base, et la situation géographique de la mer Baltique ne permet pas à une flotte qui y est entrée d'en sortir et d'y revenir continuellement.

B. — *Le point de vue économique.*

Depuis 1919, le commerce maritime de la Pologne n'a cessé de s'accroître dans des proportions considérables. D'ores et déjà, il est certain qu'un seul débouché sur la mer ne peut et ne pourra suffire à l'état polonais pour développer normalement sa vie économique.

Laissons parler les chiffres : ils nous apprennent qu'avant la guerre les territoires de la Pologne actuelle exportaient surtout du bois et du blé. Les forêts polonaises couvrant une superficie de neuf millions d'hectares, l'exploitation normale peut fournir bon an mal an, dix millions de mètres cubes ***bois ronds***, à l'exportation ou six millions de mètres cubes, *bois de construction scié*. Les experts estiment que quarante pour cent de cette exportation peut emprunter la voie de fer, le reste devant recourir à la voie maritime, — soit deux millions de tonnes. Actuellement, une grande quantité de cette exportation du bois polonais passe par Königsberg et Pillau, le port de Dantzig n'étant pas encore suffisamment outillé pour entreposer tout le bois exportable.

Quant au blé, la Pologne en exportait avant la guerre un million deux cent cinquante mille tonnes. On prévoit dès maintenant que ce chiffre sera vite dépassé et qu'on atteindra au cours des campagnes prochaines quinze cent mille tonnes, dont les deux tiers devront être acheminés par mer.

De plus, le développement de l'agriculture permet de faire entrer en ligne de compte l'exportation de grandes quantité d'œufs, de fromages, beurre.

Il viendra s'y ajouter celle du sucre et celle du pétrole.

Enfin, il ne faut pas oublier que la Pologne est riche en houille ; le surplus de sa production houillère est d'environ quinze millions de tonnes. Les ingénieurs spécialistes, MM. Lipkowski et Tillinger, évaluent à quatre millions de tonnes annuelles les quantités de charbon qu'il faudra expédier à l'étranger par mer.

En tenant compte de ces données avec les réserves qui s'imposent, les experts estiment que, dans les dix ans, le roulement annuel de marchandises exportées de Pologne par mer atteindra de huit à dix millions de tonnes, représentant une valeur globale de quatre-vingt-dix millions de livres sterling.

On se rend donc aisément compte que le port de Dantzig ne peut suffire à absorber un tel transit auquel viennent s'ajouter le mouvement des émigrants et des réémigrants et celui de l'importation.

Pour toutes sortes de raisons, l'émigration polonaise en France et en Amérique (33.000 personnes en 1912, 50.000 en 1922) se détourne de la route à travers l'Allemagne. La compagnie générale transatlantique a dû créer pour en satisfaire les besoins un service régulier de Dunkerque à Dantzig et vice-versa auquel elle a affecté trois paquebots dont le plus grand, le *Kentucky*, emporte à chaque voyage quinze cents à deux mille émigrants.

D'autre part, de plus en plus, les voyageurs à destination de la Pologne et ceux qui en partent empruntent la voie de mer. Il est probable que l'élan actuellement donné ne fera que se développer, surtout si les compagnies de navigation se préoccupent de mettre à la disposition des voyageurs de première et de deuxième classes des paquebots un peu plus confortablement aménagés.

Il resterait à examiner le roulement de l'exportation pour avoir toutes les données essentielles relatives au commerce maritime de la Pologne. Il était avant guerre, pour les territoires actuels de l'état polonais, de douze cent mille tonnes, *via* Dantzig. Mais dans l'état présent de l'industrie polonaise on ne peut faire de prévisions que très approximatives.

Pour ces raisons diverses qui se situent, on l'a vu, aussi bien sur le plan économique que sur celui de la défense nationale, depuis longtemps l'esprit public en Pologne s'est préoccupé de cette question d'assurer la liberté des débouchés maritimes du pays (1). Puisque Dantzig, dans son état actuel, ne peut et ne pourra suffire à tous les besoins du commerce maritime de la Pologne, puisqu'il ne peut donner au point de vue de la défense nationale les possibilités indispensables, une seule solution pouvait paraître satisfaisante : la construction d'un port en territoire polonais, ayant une étendue permettant de donner satisfaction aux chiffres minima possibles du commerce polonais et pouvant aussi servir de base navale : la base profitera ainsi des installations et des ouvrages du port, le port trouvera sa protection dans l'organisation défensive de la base.

Le gouvernement polonais a donc mis à l'étude le projet de construction d'un port national. Divers emplacements ont été successivement examinés. Finalement trois sont entrés en concurrence dont la presse polonaise a beaucoup parlé : Puck (prononcer Poutsk), Tczew (Tchef) et Gdynia.

Quand on regarde une carte du golfe de Dantzig, on constate qu'il est protégé à l'est des vents de la mer Baltique par une mince langue de terre, large selon l'endroit de six cents à quinze cents mètres, longue de quarante kilomètres, c'est la presqu'île de Hel ou Héla, entièrement couverte de pins maritimes qui ont fixé le sable. A la base de la presqu'île, se trouve le petit port de Puck. Le projet dit « de Puck » prévoyait en ce point l'élargissement du port existant et la création d'un grand port ayant deux entrées établies, l'une en draguant les sables de la baie, l'autre en coupant d'un canal la presqu'île de Hel. Mais Puck est fort loin de Dantzig qui restera toujours le second port du commerce polonais, des travaux incessants seront nécessaires pour maintenir constante la profondeur du chenal, enfin cette partie du golfe de Dantzig gèle quatre mois de l'année. Dans ces conditions, le projet de Puck ne conserve que peu de partisans et l'Etat l'a abandonné.

Tczew est situé à l'intérieur des terres : c'est actuellement la station frontière quand on passe du territoire de Dantzig sur le sol polonais. Le port qu'on a projeté d'y établir serait donc un port intérieur, conception aujourd'hui périmée. Les bassins de Tczew auraient été reliés par un canal au bras de la Vistule qui sert de port à Dantzig et qu'on appelle Vistule morte. Les adversaires de ce projet ont fait justement remarquer que le port de Tczew n'aurait été, en réalité, qu'une extension de celui de Dantzig. Sa réalisation serait d'ailleurs particulièrement coûteuse en raison des nombreuses expropriations de terrains fertiles qu'elle entraînerait. D'autre part l'accès du port se serait effectué à travers un territoire non polonais, soumis par conséquent à une législation étrangère. En somme, le maître du port de Tczew serait celui de son débouché sur la mer : Dantzig. Il ne faut pas oublier non plus que la Vistule gèle en hiver. Le canal ferait de même, d'où nouveaux et importants frais pour briser la glace, opération relativement facile dans un fleuve où le courant chasse la glace vers la mer, très compliquée dans un canal où l'eau demeure stagnante.

Venons enfin au dernier projet, le seul qui en définitive ait retenu l'attention du gouvernement polonais.

A huit kilomètres environ de Dantzig, se trouve, au centre d'une courbe de la côte du golfe de Dantzig, la jolie station balnéaire de Zoppot, lancée jadis par un caprice du Kronprinz, et dont les luxueuses villas ont abrité cette année de nombreux bolcheviks de marque. Ici l'on est encore en terre et mer germaniques. Mais trois kilomètres à peine et voici la Pologne. La plaine basse qui aboutit à la mer se termine en cet endroit par une plage en arc de cercle, comme la plage voisine, mais dont la courbure présentant une flèche de 975 mètres pour un développement de 4.125 mètres

(1) Voici par exemple en quels termes la *Ligue de la navigation polonaise*, qui joue en Pologne un peu le rôle de notre Ligue maritime, s'efforçait, il y a deux ans, d'y apporter pour sa part une solution :

« Etant acquis que le port de Dantzig, à son état actuel, et avec le sytème actuel d'administration ne sera pas à même, déjà très prochainement, de satisfaire aux exigences du commerce extérieur polonais et ne pourra garantir le libre accès de la Pologne à la mer, *la Ligue de la navigation polonaise* considère comme indispensable les mesures suivantes :

1° L'élaboration immédiate d'un projet de port sur le littoral polonais sous forme définitive, en prévoyant pour le moment la concentration du mouvement d'émigration et des lignes régulières de navigation ;

2° Politique économique, aux principes suivants : *a*) tension vers l'indépendance dans le domaine du commerce extérieur, ce qui sera obtenu exclusivement lorsque la plus grande part possible du commerce extérieur polonais sera dirigée non pas par les ports concurrents allemands ou autres mais par les ports polonais ; *b*) activité pour le développement de la navigation commerciale polonaise tirant avantage de la situation actuelle. »

est la plus forte que l'on rencontre dans la partie polonaise du golfe. C'est la plage de Gdynia, où s'élève actuellement un village de pêcheurs.

La rade est abritée des houles de la mer Baltique par la presqu'île de Hel. Elle est depuis longtemps utilisée par les navires que le mauvais temps empêche d'entrer dans la Vistule. Le fond est sablonneux avec une profondeur de dix à vingt mètres. Le fond de dix mètres s'étend à un peu moins d'un mille de la côte, celui de vingt mètres à deux milles quatre. Aucun courant, pas d'écueils ni de roches sous-marines. La mer ne gèle en aucun moment de l'année et le mouvement des sables de la mer ne s'y fait pas sentir, ce qui décharge l'exploitation future d'un port de frais considérables.

Actuellement Gdynia est relié à Dantzig par une voie ferrée qui aboutit à Puck en suivant le littoral et une ligne nouvelle le réunit à la Pologne par Koloszki sans traverser le territoire de la ville libre.

Dans ces conditions, c'est à Gdynia que le gouvernement polonais a décidé la création de son port national en la déclarant, par la loi du 23 octobre 1922, d'utilité publique, et il commença immédiatement les premiers travaux ayant pour but d'établir trois ports : de commerce, de guerre, de pêche, en donnant une égale importance aux deux premiers. Le coût des travaux à terminer en neuf ans était estimé à cent millions de marks or.

Mais la dévalorisation rapide du mark polonais a bien vite contraint l'État à suspendre la réalisation de ce projet. J'ai cet été visiter Gdynia : seule se termine la construction d'une digue de dimensions réduites, destinée à abriter des navires de petit tonnage et à permettre d'effectuer des opérations de chargement et de déchargement à échelle réduite.

Ainsi donc actuellement la réalisation du port national de la Pologne demeure en suspens, à la grande joie des pangermanistes et des dantzigois qui avaient tout de suite compris les grands avantages que donnerait à la Pologne la disposition d'un port à elle sur la mer Baltique. Toutefois, d'après le proverbe, ce qui est différé n'est pas perdu. Et des groupes privés se sont constitués pour, en se substituant à l'État, reprendre les travaux interrompus. De nouveaux projets à cet effet ont vu le jour. Naturellement leurs auteurs tournent surtout leur attention du côté de l'exploitation commerciale du port. Ils cherchent aussi évidemment des concours financiers à l'étranger. Il aurait pu y avoir là un danger, mais aux dernières nouvelles ces concours auraient été trouvés, très heureusement, en France. Ici, évidemment, la question sort de notre domaine

En tout cas, il en faut suivre attentivement la solution. Si la Pologne a les meilleures raisons du monde pour se faire sur la mer Baltique un débouché autre que Dantzig, la France s'y trouve aussi directement intéressée. Motifs politiques et économiques coïncident. Pour l'alliance franco-polonaise, utilité s'appelle ici nécessité.

Henri DE MONTFORT.

POÉSIES

LA CORBIÈRE

C'est un sinistre champ de rocs déchiquetés,
Fauves et roux, pareils à d'énormes épaves ;
C'est un champ crevassé, vêtu d'algues qui bavent
Au bord du gouffre leurs glauques viscosités.
Fantastique chaos ! Çà et là une gorge
Etroite retentit d'un vacarme de forge :
C'est la mer qui revient à l'assaut, et qui bat
De ses poings insultants la muraille têtue ;
Là-bas un trou d'eau bleue entre deux pics remue,
Comme une gueule où la lune ivre se débat ;
Mais sur la dune, en haut des rudes promontoires,
Quel étrange blessé vient de perdre son sang?
Voici de rouges fleurs dans l'herbe fine et noire,
Fleurs rouges du soleil qui sombre en frémissant.

. . . . . .

Maintenant l'ombre monte et le flot s'accélère ;
Sous l'étreinte du vent la mer palpite et geint,
Et pousse vers la tour du phare encore éteint
Les écumes et les fracas de ses colères.
Et voici la ruée..... Ah ! je connais ces chocs,
Ce long halètement d'eaux vives sur les rocs,
Ce tumulte sauvage et ces mornes vacarmes,
Ces défis où sonne toujours comme un bruit d'armes ;
Longuement, sourdement tout mon cœur douloureux
En a crié !
Des voix d'enfer tonnent au creux
Des grottes ; la tour blanche est toute enveloppée
D'un poudroiement d'eau rèche, au reflet violet ;
Tout le ciel s'effiloche, et des milliers de fouets
Cinglent le revers nu des croupes escarpées...

. . . . . .

Mon cœur, mon pauvre cœur, pourquoi bats-tu si fort?
Sur les flots délirants, qui hurlent à la mort,
Et dont vibrent les voix lugubres en fanfare,
Ne vois-tu pas lutter les feux d'espoir du phare?
Et qu'importent les heurts, les combats fatigants,
Les surprises du vent au long des nuits funèbres,
Si la petite flamme a lui dans les ténèbres,
Si la clarté sourit au cœur des ouragans?

. . . . . .

TOUSSAINT A ROUEN

O doux psaume en bémol des cloches dans la brume,
Glas plaintif de Toussaint à toussoter parfois
Sous les loques du ciel affaissé qui s'enrhume,
Quand le vent pluvieux tapote sur les toits,
Et que la pointe des clochers, dans l'air qui fume,
S'émousse !
O la douceur de songer et l'émoi
De tendre intimité, près de l'ami de choix !
Martelée en son cœur obscur comme une enclume,
D'un monotone écho tressaille la Cité
Et le fleuve, au reflet des lampes qui s'allument,
Sous le poids des bateaux endort sa royauté.....
Rouen, ville orgueilleuse aux mémorables pierres,
Tes voix de bronze ont mieux que de vaines prières ;
Car, de tout l'autrefois ravivant la beauté,
Leur hymne pour une âme immortelle a chanté.....
Hymne dans la forêt des toitures pointues !
Voici les revenants là-bas... Ils s'évertuent
A nouer une ronde autour des fins clochers,
Qui tremblent sous la pluie et qui semblent pencher.
. . . . . .
Les paroles d'airain un instant se sont tues.
. . . . . .
Musiques de Schumann, de Schubert, de Chopin,
Vos suaves architectures, haut vêtues
D'or fluide, et qu'on voit monter au ciel divin
Sur des épaules éblouissantes d'archanges,
Vos églises de lune, aux portiques étranges,
Nous convièrent à leur tour, et nos esprits
Frôlaient le vol léger des revenants surpris,
Qu'on eût dit avoir envahi l'étroite chambre.
Et le vent pluvieux tapotait sur le toit,
Durant que la chanson, sous les graciles doigts
De femme, s'éployait, mêlée au bruit des cloches :
Tendre psaume en bémol où le rêve s'accroche.....

CHANSON RUSTIQUE

Mes pas dans les tiens, mon Père,
Etouffent leur bruit mou, ce soir,
Dans la bruyère,
Où tu vins si souvent t'asseoir,
Pour y bercer ton rêve austère ;
Mes pas dans les tiens,
Mon Père !
Je me souviens...

Voici le ruisseau, mon Père,
Où nous buvions, loin des regards,
La belle eau claire ;
Voici la prairie aux grisards ;
Voici le sentier aux fougères :
J'entends le ruisseau,
Mon Père,
Dans un sanglot...

Voici les champs gris, mon Père,
Où tu m'enseignais le labeur ;
Voici l'araire
Poli par tes doigts jour à jour,
Les chevaux qui savaient te plaire ;
Voici les champs gris,
Mon Père,
Où le jour rit...

Voici les chenêts, mon Père,
Où tu réchauffais tes pieds las,
Et la soupière
Où le lait chaud n'attendait pas ;
Voici ta chaise familière ;
Voici les chenêts,
Mon Père,
Que tu connais...

Reviens avec nous, mon Père,
Pour fêter le gâteau des Rois ;
Ne tarde guère ;
A toi la bonne fève et bois !
Tu nous diras : « *La Boulangère !* »
Reviens parmi nous,
Mon Père,
Cœur brave et doux...

LE FOYER

Ici, les pieds sur les chenêts, au coin de l'âtre,
Je suis roi. Mes aïeux, d'un geste opiniâtre,
Ont dressé cette cheminée en plein ciel gris,
Au milieu des labours, des champs et des taillis.
J'attiserai moi-même ici les lourdes bûches !
Las de fouler la glèbe où les forces trébuchent,
Je chaufferai mes mains à la flamme, pareil
A tous ceux qui m'ont précédé ! L'or du soleil,
Le lent cheminement des foules transhumantes,
Les étoiles du ciel dans le brouillard fumantes,
Le flux et le reflux des saisons, le roulis
Des convoitises enfermant entre leurs plis
Tout ce qu'il naît d'aurore et de soir à la terre,
L'ahan des volontés hissant sur le mystère

Le grand pouvoir de l'Homme et domptant le (Destin,
— Quand je m'inclinerai vers ce joyeux matin
Des charbons allumés qui brillent — feront luire
En moi-même un orgueil illimité d'empire ;
Car la Famille ici se fonde et s'anoblit :
L'âtre rouge est sacré tout autant que le lit !
Nul ne m'arrachera de ce foyer !
Mon Père
Y a poli la place où mon fils, je l'espère,
Viendra poser les pieds à son tour. C'est le bien
De l'homme libre et fier, qui ne concède rien
A quiconque du droit d'habiter sa demeure,
Et qui ne traite avec l'Etranger qu'à son heure...

TRAVAIL

Beg ar zec'h, beg ar vronn !
Gant hô daou é vévomp !
Proverbe breton.

Gloire au travail quatre fois saint !
Pointe du soc, pointe du sein :
C'est par eux que nous devons vivre !
Pointe du sein, pointe du soc :
Amour et force ; rien en toc...

On ne peut grandir qu'en aimant ;
Après le lait vient le froment ;
C'est par le pain qu'on communie ;
Le lait, c'est du sang qui jaillit ;
Le sillon prépare le lit...

Gloire au soleil trois fois divin,
Qui d'un fait dix, de deux fait vingt,
Et multiplie à flots la vie !
Gloire au fruit et gloire à la fleur !
L'amour est lumière et chaleur...

Pointe du sein, pointe du soc ;
Amour et force ; rien en toc !
Pointons droit et que le cœur suive !
Pointe du soc, pointe du sein ;
C'est le double aimant du Destin...

Philéas LEBESGUE

LA POLITIQUE INTÉRIEURE

TROP DE NERFS

Le péril communiste ayant décidément passé de mode, on s'est mis, ces temps-ci, à la peur du socialisme.

Des lambeaux de discours de M. Léon Blum ont été promenés devant les contribuables dans le dessein de les affoler, et les modérés ont dénoncé la collusion du gouvernement radical avec la Révolution sociale, tandis que les communistes proclamaient le parti collectiviste vendu aux petits propriétaires et aux petits bourgeois individualistes.

Cependant, les socialistes ont voté les dépenses budgétaires, confondus avec les modérés, et M. Léon Blum n'a pas refusé ses voix à M. Herriot, le jour où celui-ci a annoncé la disparition du bordereau de coupons, et témoigné par là d'une prudence financière bien supérieure à celle de M. Isaac, ancien président de la Chambre de Commerce de Lyon, leader du Groupe Arago et auteur responsable du bordereau.

Ainsi va la politique. MM. Isaac et Herriot, Lyonnais l'un et l'autre, résument en leurs rivalités celles de l'opinion. Le premier fut démagogue avec l'appui des droites, et les gauches ne lui en eurent nulle reconnaissance. Le second rapporte aux banques et à leur clientèle de possédants, au nom du socialisme, les libertés que leur avait retirées le Bloc National, et les capitalistes, loin de remercier du cadeau, le reçoivent en frissonnant.

Cependant, croit-on qu'un Ministère de droite eût osé le retrait du bordereau de coupons ? En tous cas, s'il l'avait osé, il n'eût jamais obtenu sur cette mesure l'aval socialiste qui en fait le prix.

Malheureusement, les discours pèsent plus que les actes, et M. Isaac continuera à passer pour un rempart de l'ordre, tandis que M. Herriot sera réputé avoir livré à M. Léon Blum la clef des coffres-forts et le corps expirant de la bourgeoisie.

* * *

Qu'y faire ? Chacun ne peut-il demeurer dans sa ligne ? demanderez-vous peut-être.

Ce serait bien plus beau. Mais les règles de l'esthétique ne sont point celles de la politique. Un parti représente un aspect de la vérité. Quand il arrive au pouvoir il est comme l'homme parvenu au haut de la crête et qui aperçoit l'autre versant quand il croyait toucher le ciel.

Faut-il qu'il ferme les yeux, ou avoue sa découverte à ceux qui, derrière lui, continuent de ne voir qu'une seule pente du mont ? Ce cas de conscience se pose devant chaque gouvernement et se posera tant que la lutte des partis sera la loi de la vie politique. Le mot même de parti atteste qu'on ne veut connaître qu'une part des choses ; il marque une limitation volontaire de l'esprit à laquelle il faut renoncer dès qu'on s'élève.

Sans doute, peut-on, par point d'honneur, s'entêter lorsqu'il s'agit de politique pure, ou de politique scolaire, ou de politique religieuse. Mais, en matière de politique financière, pas moyen. Il faut avouer. C'est ce qu'a fait M. Herriot, par souci de l'intérêt public.

***

Pourquoi ne lui en a-t-on point su gré ? Pourquoi ne respecte-t-on pas cette trêve du franc qu'il réclame avec tant de raison ?

C'est que la République traverse en ce moment un âge passionné. Après dix ans de repos, les fureurs se sont réveillées, toutes fraîches et vigoureuses. La politique baigne depuis quelques mois dans l'atmosphère des guerres religieuses. Elle respire une sorte de férocité.

Au vrai, la cause de ce grand trouble est toute petite. Une simple réduction de crédits a déchaîné la bataille : quelques centaines de mille francs sur un budget qui dépasse 34 milliards. Il est vrai qu'à cette économie était attaché un principe moral.

De toutes les manifestations d'anticléricalisme que pouvait entreprendre son gouvernement, la suppression de l'ambassade du Vatican a dû apparaître comme la plus inoffensive à M. Herriot qui est bien le ministre le moins anticlérical du ministère.

Un monopole scolaire eût ranimé les haines de village, d'instituteur à curé. L'expulsion des congrégations rentrées malgré la loi paraissait, au lendemain de la guerre, une cruauté. Cependant, il fallait faire quelque chose pour les comités qui réclament un aliment et auquel par ce temps de déficit on ne pouvait offrir aucune réforme financière essentielle. Alors, cette ambassade à supprimer ? Qu'est-ce que cela pouvait bien faire aux catholiques ? Ce n'était qu'un geste platonique commandé par la vieille distinction du spirituel et du temporel, si chère à tous les Royer-Collard de la philosophie et de la politique, depuis un siècle.

On ne touchait ni aux congrégations, ni aux curés, ni à l'exercice du culte. Jamais les Congrégations n'ont reçu à la tribune du Parlement plus d'hommages que dans les discours de M. Herriot sur l'ambassade. Jamais président du conseil n'a traité plus respectueusement les cardinaux que M. Herriot dans la dernière réponse qu'il leur adressa.

De quoi se plaignent les catholiques ? M. Herriot ne leur veut aucun mal.

— Il est vrai, absolument vrai. Mais vous ne leur ferez pas croire. Le coup porté à une croyance ne se mesure pas. A peine croit-on avoir atteint la surface de l'être, et voici que la déchirure s'étend aussi loin que l'âme humaine.

« Nous ne l'avons pas voulu », pensent les hommes de gauche, et ils s'indignent d'être traités en persécuteurs, de voir leurs intentions dénaturées. Le ton des colères monte de part et d'autre, car les uns se plaignent d'être atteints dans leur foi et les autres de n'être pas compris dans leur philosophie. L'exaspération se tient de part et d'autre, pour légitime, et s'accroît d'autant. M. Herriot consent-il une transaction ? Elle est aussitôt qualifiée d'absurde, ce qui devrait inciter à en rechercher une meilleure, mais oblige la majorité anticléricale à défendre les droits et les obligations concordataires de l'Alsace-Lorraine, et la minorité à rompre ce dernier lien avec la Papauté. Dès lors, tout le monde est mécontent ; les adversaires du gouvernement, parce qu'on les a mobilisés quand ils ne le demandaient pas pour les conduire dans une impasse, d'où ils apercevront, au loin, à Rome, un chargé d'affaires d'Alsace-Lorraine auquel on ne pourra évidemment pas interdire de se souvenir parfois que désormais l'Alsace-Lorraine est en France.

Cette mauvaise humeur générale réagit sur la situation financière, et la complique en créant la méfiance, fatale au crédit public.

Tout le monde est mécontent de tout le monde à l'heure où nous aurions le plus besoin les uns des autres. L'opinion a ses nerfs. La voilà prête à admettre les hypothèses les plus sinistres, à faire un sort à tous les fantômes, à prendre peur de M. Léon Blum pour un mot, de M. Cachin pour rien.

Les gens nerveux sont volontiers maladroits, et enclins à casser les porcelaines. On peut être ministre et subir cette sorte de fatalité. Voyez la publicité officielle organisée autour d'une phrase que M. Colson a prononcée à l'Académie des Sciences morales. Eût-elle été jetée dans un discours qui visait au rétablissement du crédit, qu'il serait bien imprudent de la souligner et de lui conférer devant le monde l'autorité qu'elle emprunte au Conseil d'État d'où elle serait sortie et à l'Institut qui l'eût accueillie sans prostestation. Que de drames inutiles !

Et comme un peu de sérénité ferait mieux notre

affaire. Au vrai, M. Colson n'est pas plus à craindre pour le cartel que M. Léon Blum pour la bourgeoisie. Il n'y a ni péril académique ni péril socialiste. Ce n'est pas de nos adversaires qu'il faut nous garder, mais de nos fautes.

Chacun accuse le voisin et personne ne s'accuse. Chacun compte sur lui-même et refuse de faire confiance aux autres. C'est là le vrai danger, car il nous prive des ressources dont nous aurions aujourd'hui le plus besoin, celles de la discipline et de la méthode.

Henry DE JOUVENEL,
Sénateur. Ancien Ministre.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

LE PROTOCOLE DE GENÈVE ET LA QUESTION DE LA SÉCURITÉ

En 1914, peu de mois avant la guerre, l'auteur de ces lignes — il s'excuse de le rappeler — publiait un recueil d'études et d'articles politiques et littéraires sous ce titre collectif : l'*Esprit Européen*. Ce livre, une idée centrale le dominait : c'est que l'Esprit européen, qui après une longue éclipse tendait de nouveau à s'affirmer, ne pouvait être que l'esprit français, parce que la culture française avec son caractère humaniste, sa générosité accueillante et sa finesse réservée, est la seule culture qu'un peuple puisse adopter sans renier sa nationalité, la seule qui dans l'Europe pacifiée, unie, fédérée, dont rêvent parfois les utopistes puisse se superposer aux diverses cultures nationales. Il ajoutait : « l'esprit européen, c'est l'esprit français en voyage, l'esprit français tel que peuvent se l'assimiler des étrangers très cultivés », et enfin il montrait qu'en effet, chaque fois que l'esprit européen avait pu prendre conscience de lui-même, au treizième siècle, par exemple, quand il s'appelait la chrétienté ou la catholicité, puis au XVIIe et au XVIIIe siècles, c'est sous une forme française qu'il s'était exprimé.

Il y a dix ans que ce livre fut écrit, et depuis lors, la France, à l'heure la plus tragique de l'histoire européenne, a représenté l'esprit et la conscience civilisée du vieux continent. C'est autour d'elle que se sont groupées les nations menacées dans leur existence et dans leur liberté, c'est elle qui a fait à la cause commune les plus durs sacrifices. Or, depuis qu'un de ses généraux commandant en chef de toutes les forces alliées, a signé en son nom l'armistice qui constatait sa victoire, c'est au nom de l'Europe, au nom de ceux qui s'intitulent complaisamment eux-mêmes les « bons européens », qu'on lui refuse, non-seulement les fruits de la victoire, mais les réparations des dommages qu'elle a subis et les garanties de sécurité auxquelles elle a droit.

Il y eut là une sorte de conspiration tacite qui demeurerait inexplicable, si l'on ne se rendait compte de l'espèce de jalousie irraisonnée que tous les peuples de formation récente éprouvent à l'égard d'une civilisation dont ils ont subi longtemps l'hégémonie, et qui n'a plus pour elle la force.

Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que, dans leur crainte de voir une nouvelle hégémonie française naître de la victoire, ces neutres, ces vaincus et aussi ces rivaux de la France qui prétendaient représenter l'esprit européen en protégeant l'Allemagne aient cherché le mot d'ordre de leur obscure coalition chez le peuple qui s'est toujours tenu volontairement à l'écart de l'Europe. Contre un impérialisme français qui fut inventé de toutes pièces, c'est à l'Angleterre que l'on a demandé des secours et des arguments. Or, l'Angleterre a toujours tenu à vivre en marge du continent européen, se mêlant de ses affaires assurément, mais dans le seul but d'y maintenir des divisions, un équilibre instable, favorable à son hégémonie commerciale et maritime. Aucun pays, dans l'histoire, n'a une politique plus constante, plus traditionnelle, et tous ses gouvernements, conservateurs ou libéraux, s'y sont tenus. L'instinct national qui la dicte est si fort qu'elle s'impose aujourd'hui encore à un gouvernement dont le programme, en politique étrangère, semblait être avant tout l'entente avec la France.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait en Angleterre, un esprit nouveau ; une minorité, influente à cause de sa qualité, semble avoir compris les leçons de la guerre, et paraît avoir vu, dès le premier moment, que la menace d'hégémonie politique, sur le continent d'abord, sur les mers ensuite, ne venait point de la France victorieuse, mais épuisée, mais de l'Allemagne vaincue, mais pléthorique. Il y a, dans le Royaume Uni, des gens qui comprennent que, malgré tous les flottements inséparables de la politique démocratique, la France, de même que l'Angleterre, représente une certaine civilisation déjà ancienne et que menace ce nouvel impérialisme industriel que l'Allemagne représente sous sa forme la plus agressive. Cet état d'esprit est représenté dans le gouvernement britannique, mais ceux qui en expriment la sagesse sont embarrassés et comme ligottés par les habitudes, les préjugés et même les institutions de l'ancienne politique.

Ce sont eux les bons Européens d'aujourd'hui, mais ils sont emprisonnés dans les préventions séculaires du vieux particularisme insulaire.

***

Cette position hésitante et si caractéristique de la politique anglaise apparaît clairement dans cette affaire du protocole de Genève où l'attitude du gouvernement de Londres a si fort déçu ces pacifistes qui s'imaginent qu'il suffit de vouloir la paix pour l'obtenir. Ce protocole n'est sans doute pas un chef-d'œuvre de l'esprit humain : à bien l'examiner, il présente des dangers et des insuffisances : il devait être amendé. Mais tel qu'il sortit de la dernière assemblée générale de la Société des Nations, il apparaissait comme l'expression de l'aspiration pacifique des peuples, et M. Herriot, étant donnée la position qu'il avait prise, et l'attitude que l'on avait injustement prêtée à la France, ne pouvait manquer d'y adhérer avec un enthousiasme qui était d'ailleurs parfaitement sincère, plus sincère encore que politique. Mais, pour que ce protocole devînt la charte pacifique de l'Europe nouvelle qu'on voulut y voir, il fallait l'adhésion de l'Angleterre, ou plus exactement, des États britanniques qui sont représentés à Genève. Or, l'Angleterre, que nos bons Européens représentent depuis cinq ans comme le principal obstacle au dangereux progrès de l' « impérialisme français », l'Angleterre champion du pacifisme, vient de refuser d'adhérer à cette charte pacifique. Si la France en eût fait autant, quel beau tapage, dans la presse d'Europe ! Mais l'Angleterre... c'est l'Angleterre ! Beaucoup de choses lui sont permises qu'on ne tolérerait d'aucun autre État.

***

Mais comment expliquer l'opposition, d'ailleurs, assez embarrassée, du Gouvernement britannique à un acte diplomatique qui semblait être l'aboutissement de sa politique de désarmement continental?

Le protocole avait d'abord contre lui, suivant le *Times*, non seulement les défenseurs raffinés de l'ordre constitutionnel, qui estimaient que le projet Bénès ne tenait pas compte du droit des Assemblées nationales et des Gouvernements. Mais aussi les experts de l'armée et de l'Amirauté qui disent qu'en soumettant à la Société des Nations, même dans certains cas rigoureusement déterminés, les forces navales et militaires de l'Empire, le protocole de Genève compromettrait sa défense. Ils ajoutent même que, loin de contribuer à l'abolition de la guerre, il en maintient l'usage, puisqu'il la reconnaît comme un des éléments essentiels des relations internationales. Mieux encore, ne va-t-il pas jusqu'à la prescrire, puisqu'un État qui désirerait rester neutre peut être forcé de faire la guerre à un autre état sur l'injonction de la Société des Nations?

C'est là un assez joli sophisme ; pour empêcher la guerre, il faudra toujours pouvoir imposer la paix par la force à un état agresseur.

Mais la véritable raison de la mauvaise volonté, d'ailleurs voilée sous toutes sortes de politesses, du gouvernement de Londres, c'est l'attitude des Dominions. Un des écrivains politiques les plus importants de l'Angleterre, M. Garvin, ne disait-il pas récemment que « théoriquement, d'après le protocole tel qu'il est, Genève pourrait déclarer hors la loi et soumettre à des sanctions une partie de l'Empire britannique qui refuserait de faire appel à la S. D. N. et favoriser telle autre partie de l'Empire qui ferait appel à elle ».

« Et M. Garvin d'ajouter que Genève doit renoncer à tout droit d'intervention dans les relations inter-impériales. »

Personne ne le pourrait sérieusement contester ; mais à qui la faute si l'Empire britannique est inconnu à Genève, la S. D. N. n'ayant affaire qu'à huit nations britanniques distinctes les unes des autres? L'Empire par ce moyen, s'était assuré neuf voix. Mais cette habileté pouvait se retourner contre lui ; l'Assemblée législative de l'Inde ne vient-elle pas de faire appel à la S. D. N. sans passer par Londres? Quoi qu'il en soit, M. Garvin exprime fort nettement l'opinion des Dominions qui ont de plus en plus la mentalité d'outre Atlantique et ne veulent pas être mêlés à des querelles européennes à moins que l'Empire ne soit directement menacé.

Mais l'écrivain anglais avance contre le protocole un autre argument qui n'est pas moins intéressant :

« En vertu du protocole, assure-t-il, Genève pourrait sommer la Grande-Bretagne de faire, avec sa marine, le blocus de certains pays. Or les États-Unis n'ont jamais accepté aucune restriction au droit de faire le commerce avec un neutre, et M. Garvin rappelle que, pendant la dernière guerre, il y eut à ce sujet, entre la Grande-Bretagne et l'Amérique, des froissements qui eussent pu devenir d'une extrême gravité.

« Notre suprématie navale d'avant-guerre n'existe plus. Nous n'exerçons plus la seule maîtrise du pouvoir naval. Nous la partageons également avec l'Amérique. Et cependant, en vertu du protocole, Genève pourrait nous mettre en demeure d'entreprendre indistinctement des blocus qui nous brouilleraient avec l'Amérique. De cela encore nous ne voulons pas. Il faut, par un amendement, éliminer radicalement cette possibilité. La paix anglo-américaine, de même que l'unité impériale, est encore plus

nécessaire à la civilisation que la Société des nations dans son état actuel rudimentaire et insuffisant. »

Enfin M. Garvin fait remarquer que l'article 16 du protocole, en permettant aux nations sud-américaines d'invoquer la S. D. N. contre les États-Unis, viole la doctrine de Monroe que respectait l'article 21 du Pacte. Cela aussi doit être éliminé du protocole, que M. Garvin ne considérera comme acceptable que lorsqu'il ne contiendra plus aucune stipulation qui fasse abandonner à l'Angleterre le contrôle parlementaire sur ses destinées, qui compromette l'existence de l'Empire sur la base des relations américaines, et que lorsque la Russie et l'Allemagne feront partie de la S. D. N. et que l'on aura revisé les traités conformément à l'article 19.

Tous ces arguments sont incontestablement fort sérieux, non seulement au point de vue anglais, mais même au point de vue général. Cela n'empêche pas que l'attitude de l'Empire britannique, dans cette affaire, ne nous inspire d'amères réflexions après son refus d'adhérer au protocole de Genève.

Ce problème de la sécurité demeure entier, exactement en l'état où il se trouvait quand les États-Unis ayant refusé de notifier le traité de Versailles, le traité de garantie en échange duquel nous avons renoncé à la neutralisation de la Rhénanie tomba du même coup. Comment veut-on que les Français n'aient pas la sensation d'avoir été joués?

On a ameuté l'Europe contre eux parce qu'ils ne désarmaient pas en face d'une Allemagne assoiffée de revanche et de plus en plus menaçante et chaque fois qu'ils croient avoir trouvé un moyen diplomatique de garantir leur frontières, on leur répond qu'il est impraticable.

Il paraît qu'on reparle à Londres de ce pacte anglo-franco-belge que M. Lloyd-George refusa jadis malgré les instances de la Belgique. Ce serait une incontestable garantie de sécurité, mais à condition que les alliés orientaux de la France y fussent compris. Il faut qu'on soit bien persuadé à Londres que si les impérialistes allemands ayant jeté bas leur fantôme de République se risquent à courir la grande aventure de la Revanche c'est sur la Vistule qu'ils attaqueront. Ils ne prennent pas la peine de nous le cacher.

L. Dumont-Wilden.

LA POÉSIE

ALFRED DROIN ET LA TRADITION POÉTIQUE FRANÇAISE

Le poète Alfred Droin, qui fut un fier soldat de la grande guerre — le commandant Droin est un des mutilés de la sombre tragédie — publie une édition définitive de son beau volume de vers : « Du sang sur la Mosquée ». Ce livre de poésie ardente, d'une inspiration très pure et d'une forme impeccable, complète, avec « la Jonque victorieuse », « Le Crêpe étoilé » et « A l'ombre de Sainte Odile » ce qu'il appelle le Cycle de la Grande France. Alfred Droin qui a débuté, si je ne me trompe, par « Le collier d'Emeraude » et qui a publié, il y a quelques mois à peine, un livre de combat, assez dur de ton, consacré à M. Valery et la tradition poétique française, est un des écrivains les mieux doués de la génération qui approche aujourd'hui de la cinquantaine. Il est si rare aujourd'hui de rencontrer un artiste des Lettres attaché aux plus nobles traditions qui ont fait la grandeur de notre littérature, qu'on a le devoir de le saluer au passage.

Dans l'avertissement au lecteur qui précède cette édition définitive de « Du sang sur la Mosquée », Alfred Droin, constate que les novateurs les plus subversifs et les plus ingénieux, soutenus avec zèle par des Aristarques soucieux d'étonner plutôt que d'instruire, n'ont pu diminuer la faveur accordée, depuis le quatorzième siècle, à des formes lyriques d'une jeunesse immuable. « Avec Charles Guérin, Moréas, Raymond de la Tailhède, et surtout le divin Louis le Cardonnel, la métrique des maîtres anciens affirme, de nos jours, sa suprématie, dit-il. Un beau vers, dans notre littérature, n'est d'ailleurs pas spécialement classique, ou romantique, ou parnassien, ou symboliste, ou roman ; il n'appartient à aucune école particulière, mais à l'ensemble du lyrisme autochtone : il réjouit à la fois Ronsard, fantôme sans os, sous les ombres myrtines, et tel de nos contemporains, MM. Charles Maurras, Pierre de Nolhac ou Charles le Goffic ». Alfred Droin soutient avec raison que la technique d'un art, pas plus que la nature, ne fait de sauts brusques, qu'elle résiste merveilleusement aux caprices indi[illegible]uels et aux fantaisies [illegible] cipe de la rigueur des rythmes cosmiques et obéit à une mathématique aussi impérieuse que celle qui régit le galbe des roses et les géodes de l'améthyste. Voilà ce que beaucoup de « jeunes » devraient

méditer dans toute la sincérité de leur conscience — surtout certains de ces « jeunes » qui, très récemment, « prêtant à leurs lecteurs une patience d'Allemand, comme dit le poète, se sont avisés que l'inintelligibilité est une élégance et presque une preuve de génie ». Et Alfred Droin, avec toute l'impétuosité de son âme de soldat, fonce sur les esprits faux, ignorants de toute modestie, qui se targuent d'avoir découvert la « poésie pure » que ne connurent pas, paraît-il, Homère, Virgile ou Shakespeare.

Il n'est pas mauvais de souligner ces idées à une époque où tant de gens se font une gloire facile de méconnaître et de nier les plus respectables traditions poétiques. Elles expliquent tout l'art d'un Alfred Droin, fait du plus noble souci de la forme et de l'harmonie. Cet art, on le trouve résumé tout entier dans le sonnet liminaire qui ouvre le recueil de « Du Sang sur la Mosquée » :

La mosquée aux murs froids où pleure une fontaine,
Farouchement fermée à l'infidèle, hier,
Aujourd'hui sous l'assaut de la flamme et du fer,
A vu choir son orgueil qui dominait la plaine.

Dans le douteux éclat d'une aurore incertaine
Où chaque baïonnette allumait un éclair,
Elle a vu les Roumis, pour eux s'ouvre l'enfer!
S'acharner au combat, muets et blancs de haine.

Maintenant le soir tombe. O silence! O douceur!
Sous les arceaux s'épanche un mystère berceur,
Allah! que ta maison est suave dans l'ombre!...

Cependant, seul témoin du carnage récent,
Sur les dalles, doré par le soleil qui sombre,
Un coran large ouvert a des taches de sang.

C'est toute l'épopée marocaine, où le commandant Droin fit son métier de soldat avant de le faire ici dans la grande guerre, qui s'évoque en ce livre d'un lyrisme prestigieux. C'est ce qui explique la lettre — préface du maréchal Lyautey, placée en tête du volume —, lettre qui date de 1912, et où le grand conquérant et pacificateur du Maroc rappelle comment, en ces jours déjà lointains, naquit cette œuvre poétique. « C'était, dit le maréchal Lyautey, aux derniers jours de mai 1912. Nous étions investis dans Fez. Nos chers et admirables troupiers luttaient depuis trois jours, mais entre l'assaillant, dont le nombre croissait sans cesse, et la ville frémissante, leur digue si frêle n'allait-elle pas être rompue? Que serait le lendemain? La nuit vint ; les ordres étaient donnés, chacun à son poste de combat ; il n'y avait plus qu'à attendre. Alors, nous lûmes vos vers, vous en souvenez-vous? Nous nous souvenons tous, nous, de cette sereine et bienfaisante lecture, sous le canon, sous les balles. C'est ainsi que j'ai vu naître une à une les pages que vous réunissez aujourd'hui sous ce titre qui évoque à la fois l'âpreté de la bataille et ses causes profondes : le sang et la mosquée. » N'est-ce pas un splendide hommage d'un des plus grands soldats de notre temps au poète qui chante l'épopée ainsi vécue? Et comment ces poèmes pourraient-ils ne pas être d'une inspiration magnifique, alors qu'ils furent conçus de la sorte au fort de la mêlée ?

Jours de rude bataille ; soirs de mélancolie ; heures d'héroïsme et heures d'attendrissement, tout cela passe dans ces pages avec un charme toujours égal, une inspiration toujours semblable. Voyez cette magie de la *Musique indécise* :

MUSIQUE INDÉCISE

La véranda n'est qu'un peu lumineuse ;
Tout n'est que pâleur; tout luit vaguement;
La pensée en moi, comme une veilleuse,
Mêle à ma torpeur un doux chatoiement :
Sur une paroi, fantôme charmant,
L'ombre d'une fleur met sa forme heureuse.

La paresse rôde et le rêve aussi.
Douceur des divans où le corps s'allonge,
Le front ne sent plus ton aile, ô souci!
L'heure a le pas silencieux du songe :
Le réel n'est plus qu'un flottant mensonge
De la nuit laiteuse à l'œil obscurci.

Est-ce le jardin qui se meurt dans l'ombre?
Un géranium embaume de loin.
Suavité! l'être défaille et sombre
Dans un grand berceau que l'œil ne voit point.
Un rayon de lune hésite en un coin
Comme un frêle espoir dans une âme sombre.

Mais, nouvelle joie et charme nouveau,
Musique plaintive, une rhaita chante
Douce comme l'eau coulant sur de l'eau :
Ah! qui donc chérit le mal qui le hante?
Chaque note glisse et traîne, mourante,
Ainsi que le vol blessé d'un oiseau.

O musette arabe, invisible amie,
Dont le pur chagrin filtre pleur à pleur,
Parmi la nocturne et tendre accalmie,
Puis ruisselle à flots jusque sur mon cœur,
Quel poète émeut ton bois enjôleur,
Quel souffle t'échauffe à son harmonie?

Petite rhaita, toute clarté fuit,
L'ombre de la fleur dans l'ombre est dissoute.
Le sommeil s'en vient, guidé par ton bruit,
Mais mon sommeil même encore t'écoute,
Et je crois entendre au loin, goutte à goutte,
L'âme de l'Islam pleurer dans la nuit.

C'est là de la poésie sincère, profonde et poignante ; de la poésie qui parle à la fois aux yeux, à l'esprit et au cœur. Voici un sonnet d'une forme parfaite : l'*Inscription sur une tombe* :

Salut au dieu clément ! sous ces dalles repose
La perle sans égale et le musc recherché,
Espérance du monde et pardon du péché,
Celle dont l'âme était : jasmin, œillet et rose.

Que la grâce du ciel s'épanche, et qu'elle arrose
Le corps harmonieux qui reste ici caché,
Jusqu'au jour où, soudain, par l'archange embouché
Le clairon sonnera la grande apothéose.

La princesse Aïcha sommeille, Son tombeau,
Brille : onyx éclatant où palpite un flambeau
La terre en son honneur sans fin se renouvelle.

La vigne pour lui plaire allume ses rubis,
Et l'herbe tendrement s'épaissit autour d'elle,
Plus douce qu'au printemps la toison des brebis.

On a dit des poèmes d'Alfred Droin que ce sont de vraies « orientales » et que ce poète est en quelque sorte « le Tennyson de l'empire colonial français ». Ce qui est certain c'est que « Du Sang sur la Mosquée » est le plus beau chant qu'inspira et qu'inspirera jamais l'épopée de la conquête du Maroc et qu'à ce livre peut s'appliquer justement le mot d'Aristote que rappelait à son propos M. Georges Goyau : « La poésie est plus vraie que l'Histoire ».

Roland de Marès.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

L'INFLUENCE DES LETTRES FRANÇAISES SUR LA LITTÉRATURE TCHÉCOSLOVAQUE (1)

Ce qui caractérise la littérature tchèque depuis 1850, c'est la curiosité la plus vive pour les littératures étrangères. Elle résulte de cette double préoccupation : relever le niveau de notre littérature de façon qu'elle rivalise avec les autres littératures européennes pour le fond et pour la forme ; la préserver de l'influence exclusive de la civilisation allemande, toujours dangereuse pour une nation encerclée d'Allemands. Circonstance curieuse : notre renaissance littéraire et nationale, quoique résultant des idées encyclopédiques, celles de Rousseau et de la Révolution, n'a pas été nourrie immédiatement par la littérature française. Ces idées nous sont parvenues d'abord par l'intermédiaire allemand ; si l'on connaissait Montesquieu, non ses *Romains* ni son *Esprit des Lois* mais le *Temple de Gnide* ; si l'on imitait La Fontaine, si l'on traduisait Fénelon, ce fut toujours d'après les traductions allemandes et polonaises. De même, les petits poètes libertins du XVIIIe siècle, les idylliques, les fabulistes, etc., furent imités d'après ces imitations. Mais Voltaire et Diderot, Rousseau, d'autres, étaient proscrits par la censure autrichienne et s'ils avaient des lecteurs parmi les érudits, le public, même cultivé, connaissait à peine leurs noms. C'est bien plus tard qu'Havlicek, le fondateur du journalisme tchèque, a traduit quelques contes de Voltaire, encore d'après une version allemande Une exception curieuse est à relever : *Atala* a été traduit en tchèque trois ans après la traduction allemande par Joseph Jungmann, puissant initiateur de la génération des patriotes romantiques. Cette traduction a heureusement influencé le premier auteur de romans historiques, J. Linda.

Vers 1850, Néruda et son groupe et, après 1870, le groupe des poètes cosmopolites, qui, Verchlicky en tête, s'était formé autour de la Revue *Lumir*, a développé cette heureuse idée de Jungmann en se mettant à l'école des poésies latines et surtout du romantisme et du Parnasse français. Ils ont mis leur génération au courant du mouvement politique contemporain en France, autant par des

(1) « Parmi les littérateurs tchécoslovaques qui ont le plus contribué au rapprochement franco-tchécoslovaque dans le domaine intellectuel, le docteur Otokar Simek, critique et historien littéraire de renom, occupe une des toutes premières places. Professeur à l'Académie de Commerce de Kralové Hradets, en Bohême, collaborateur de plus d'une revue et de plus d'un journal, M. Otokar Simek s'est fait une spécialité d'initier ses nombreux lecteurs au mouvement littéraire en France. Rien n'échappe à ce subtile scrutateur de l'horizon littéraire français. Nombreux sont les livres qu'il a traduits du français en tchèque, plus nombreuses encore les études qu'il a consacrées aux principales œuvres de la littérature française moderne, dont il est un connaisseur très apprécié. Son ouvrage le plus important est l'histoire de la littérature française dont le premier volume vient de paraître et dans laquelle il donne toute la mesure de son fin talent et de sa [illegible] grande érudition. »

traductions que par leur création originale inspirée en grande partie par la poésie française. Depuis cette époque, on suit, en Bohême, le mouvement politique et littéraire en France si assidûment qu'aucun poète, aucun romancier, aucun auteur dramatique, aucun critique littéraire ni aucun critique d'art, n'y est inconnu, pour peu qu'il apporte quelque chose de nouveau. Après les parnassiens, les décadents et les symbolistes, les naturistes, Verhaeren, l'école romane, Moréas, les unanimistes de l'Abbaye et depuis tous les ismes en poésie ont eu leur époque. Il serait oiseux de citer tant d'écrivains et tant d'œuvres. Les lecteurs curieux d'une documentation plus précise la trouveront dans l'excellente « Littérature Tchèque » que M. H. Jelinek a publiée avant la guerre à la bibliothèque du Mercure de France. En même temps le roman français de toutes les écoles, de tous les groupes, de tous les styles, a été étudié et a trouvé ses sectateurs. Mais ce sont surtout Balzac, Stendhal, Flaubert, Zola, Daudet, Maupassant, Loti, Anatole France, les Goncourt, Huysmans, Bourget, Barrès, les Margueritte, Paul Adam, Mauclair, Bourges même et jusqu'aux auteurs connus en France des amateurs, tels que Gide, Mirbeau, Rachilde, Gourmont, etc. qui ont été goûtés et ont exercé plus ou moins d'influence. Le résultat général de cette influence multiple mais toujours combinée avec l'influence russe, anglaise, nordique, allemande même, me semble consister dans *la différenciation de l'esprit et de l'art tchèque de l'esprit allemand.* L'allure de la phrase, sa vivacité et sa couleur, la concision de l'expression se ressentent de l'influence française.

Quant à la critique littéraire, elle s'est développée sous l'influence française, surtout pendant la dernière décade du XIXe siècle : en réaction contre Taine, M. F. X. Salda a fondé alors sa méthode sur celle de M. Hennequin, sagement adaptée ; par ses articles, ses essais, il a analysé les principales œuvres de la littérature moderne française, tandis que dans ses articles de l'Encyclopédie, éditée par la librairie Otto, il a fait un cours littéraire qui nous a libérés des présomptions romantiques contre la littérature classique. Esprit pénétrant, combatif, sarcastique, il a été l'éducateur de plusieurs générations de critiques, d'historiens littéraires ; toutes les vues qui se firent jour en France entre Sainte-Beuve et Suarès les ont influencées. Parmi les philosophes, après Comte, dont dérive en partie le positivisme de M. T. G. Masaryk, c'est surtout Taine et, depuis 1900, Bergson qui ont influencé la pensée des jeunes philosophes et des jeunes poètes tchèques et son influence parmi le jeune poésie lyrique ne semble pas être épuisée.

Si nous abordons l'époque actuelle, il faut mentionner tout particulièrement l'engouement de la jeunesse tchécoslovaque d'avant guerre pour Paul Claudel, alors consul général français à Prague, engouement assez digne de remarque, étant donnés le catholicisme et l'idéologie autoritaire de ce poète. Influencé par lui, un jeune poète, Milos Marten, dans un dialogue intitulé « Au-dessus de la ville » est tout près de bénir la défaite de la Montagne Blanche et les bienfaits de la contre-réforme.

Les jeunes poètes d'après guerre aiment à afficher à côté d'une naïveté qu'ils croient primesautière, mais qui, le plus souvent, est très affectée, une sentimentalité révolutionnaire et prolétarienne ; quelques-uns d'entre eux continuent le cubisme littéraire, d'autres l'expressionnisme (qu'ils proclament adéquat à l'esprit révolutionnaire) ; d'autres encore imitent plus ou moins librement le futurisme et même le dadaïsme, tandis que le dernier cri des révolutionnaires d'hier, prêchant l'art prolétaire (pourtant assez peu intelligible à cette masse qu'ils se proposaient de soulever), est le poétisme, sorte de fantaisisme incohérent à la fois volontaire et capricieux... Il me semble que l'influence française cède là à l'influence allemande et russe. Cependant cette jeunesse se déclare enthousiaste d'Appolinaire, de Vildrac et de Duhamel, de Barbusse et, de Roland, de Charles-Louis-Philippe et de Cocteau, de Carco, de Jules Romains et je ne sais qui encore. D'ailleurs tous ces poètes et romanciers restent étrangers au grand public littéraire, tandis que Verlaine jouissait, il y a trente ans, d'une réputation qui surprenait le Français de culture analogue. Ce public-là s'intéresse aux Tharaud, à L. Hémon. Il est regrettable qu'Estaunié, Proust, Valéry, entre les lyriques, restent presque inconnus de ceux qui ne lisent pas le français.

Il serait très naturel de me demander si cette influence, si toutes ces influences, d'ailleurs naturelles en Bohême, depuis toujours carrefour de l'ouest et de l'est, du nord et du sud, ne sont pas néfastes pour le caractère national de notre littérature. En effet, depuis Macha qui a apporté le byronisme jusqu'au groupe de Neuf-Forces prêchant la poésie prolétarienne, nous avons eu une série de révolutions littéraires ; c'est toujours le cosmopolitisme des jeunes qui combat le traditionalisme national ; toujours la nouvelle génération — et la dernière d'une manière beaucoup plus radicale que les autres — bénit la précédente et incline à dater l'avènement de la poésie de son propre avènement. Mais c'est toujours le fond national, cette puissance mystérieuse qui s'est manifestée dans la chanson populaire autant que dans l'œuvre de nos grands poètes de cru, tels que Celakovsky,

Nemcova, Erben, Neruda, Jirasek, Bezruc et je ne sais si je me trompe trop en sentant sa présence dans la poésie du jeune révolutionnaire Wolker dans la peinture de Manès, d'Ales, de Svabinsky et combien elle chante encore dans l'œuvre de tels entre les jeunes comme Rambousek — qui réagit contre les éléments étrangers et qui les transforme en les adaptant. Notre littérature renouvelée, comme notre civilisation nationale est encore en formation : nous en sommes au point où était la France à l'époque de la Renaissance et encore au commencement du XVIIe siècle quand elle subissait si profondément l'influence italienne et espagnole à côté de l'influence de l'antiquité, au point où l'Allemagne elle-même en était lorsqu'elle subissait l'influence française. Nous aussi, j'espère, nous parviendrons à créer une littérature, tous les arts, toute la civilisation profondément nationale en même temps que moderne européenne et c'est encore la littérature, c'est toute la grande civilisation française qui nous inspirent cette espérance.

Pourtant quelque chose manque pour que l'esprit français soit pleinement efficace : c'est une connaissance plus intime, plus approfondie de vos classiques. Ah, je ne suis pas de ceux qui croient que Corneille, Racine, La Fontaine, Pascal, soient bien morts, sans « actualité », sans efficacité. Si, à travers des modernes du XIXe et du XXe siècles ce sont les qualités de l'esprit français qui agissent sur les nôtres, pourquoi n'agiraient-elles pas plus immédiatement par ces œuvres classiques? Il est vrai, Molière a été apprécié à diverses époques. Nous avons de Corneille une bonne traduction de Verchlicky, *Le Cid*, et d'Otokar Fischer, *Polyeucte*. Pascal a été pour quelque chose dans les conceptions religieuses de M. T. G. Masaryk. Montaigne, La Bruyère et La Rochefoucauld ont été admirés et traduits. M. Haskovec, très versé dans les questions rabelaisiennes, a fait connaître ce grand Gaulois par un extrait de son œuvre, peu accessible à ceux mêmes qui lisent le français. Corneille a certainement influence la conception magique de la volonté héroique d'Otakar Theer, poète mort pendant la guerre. Je vous ai déjà parlé de M. Salda, dont l'enseignement critique nous avait rapprochés de l'ancienne France littéraire en même temps que moderne ; et cette génération-là, réagissant contre l'art factice décadent et symboliste, s'est retrempée à cette source de l'esprit français. Cependant, notre Théâtre National qui, pendant plus de 50 ans, a cultivé Shakespeare, qui a tant fait pour Gœthe, Schiller et Ibsen, pourait nous présenter un Racine et donner une place plus large à Corneille et à Molière.

On peut s'attendre que l'influence française si puissante depuis la seconde moitié du XIXe siècle deviendra plus forte encore au XXe siècle, surtout après la guerre, dont les résultats ont rapproché les deux nations. Du fait de la destruction de l'Empire austro-hongrois, l'allemand a beaucoup perdu de son importance. Tandis qu'au commencement du XIXe siècle, les intellectuels oubliaient leur langue maternelle tchèque, la génération de la fin du XIXe siècle ne parlait déjà plus correctement l'allemand. Elle se mettait à l'étude du russe, du français, de l'anglais ; la jeunesse actuelle n'a plus à craindre les conséquences de son ignorance de l'allemand pour le service militaire et pour les services d'Etat. Elle étudie l'allemand comme une langue complètement étrangère, et le français lui semble plus facile à apprendre. Le français est enseigné dans les écoles et les gymnases réals, ainsi que dans les écoles de commerce, par des professeurs qui ont fait une partie de leurs études en France. On enseigne les éléments du français dans les écoles normales supérieures. Dans nos trois universités, on a institué des chaires nouvelles pour la littérature française ancienne et moderne. L'Institut Français de Prague est devenu le centre des études françaises pour notre pays. Tout un réseau de Sections de l'Alliance Française, étendu sur le territoire tchécoslovaque, propage la langue et la littérature françaises, et une Revue dirigée avec beaucoup d'intelligence et de goût : *La Revue Française de Prague*, sert d'organe à ces efforts.

Il faut voir là une continuation de l'effort d'émancipation qui a affranchi la nation tchécoslovaque de l'influence germanique exclusive.

Cependant, la France, qui est si connue dans notre pays, fait-elle tout ce qu'elle peut pour encourager cette sympathie et pour nous aider dans la lutte contre le danger du germanisme?

Je ne le crois pas. Tandis que nos voisins, les Allemands, s'intéressent aux manifestations de notre vie culturelle — nos juifs servent d'intermédiaire, surtout comme traducteurs — tandis que leurs touristes étudient notre pays et notre peuple, les Français eux s'en désintéressent presque complètement. Leurs journaux montrent souvent une ignorance étonnante des choses et des événements de notre pays. Telle publication encyclopédique mensuelle, extrêmement répandue, publie des renseignements faux, des articles hostiles et des commentaires désobligeants sur notre pays. La France a su se faire admirer, comprendre, aimer en Tchécoslovaquie : cela ne suffit pas, elle se doit d'essayer de comprendre et de se rapprocher d'un peuple qui ne demande qu'à fortifier encore sa sympathie pour les Français qu'il compte parmi ses libérateurs.

Otokar SIMEK.

LES CONCERTS

UNE ŒUVRE ANNONCIATRICE

Très beau concert le 7 décembre dernier — répété le 14 puis le 3 janvier — qui fait honneur à l'orchestre Lamoureux et à son ardent maestro M. Paul Paray.

Il s'agissait — une fois encore — d'un festival Beethoven, mais le programme nous offrait, solidement encadrée entre l'ouverture de *Coriolan* et la *Messe en Ré majeur*, la *Fantaisie* pour piano, chœur et orchestre, qui avait presque l'attrait d'une nouveauté, n'ayant pas été exécutée à Paris depuis une vingtaine d'années.

Il me paraîtrait superflu de m'étendre sur l'ouverture de *Coriolan*, qui nous est offerte presque chaque semaine pendant la saison des concerts. Cette œuvre fut composée en 1807 pour servir de préface à une tragédie de Henri Joseph de Collin, conseiller aulique de l'Empereur d'Autriche. Mais l'influence de Shakespeare plane sur ce bref chef-d'œuvre — Beethoven y dépeint la scène où Volumnie et Virgilie, mère et femme de Coriolan, viennent le supplier de renoncer à son œuvre de haine contre Rome. Après une lutte entre son orgueil et sa tendresse familiale, le héros finit par faire le sacrifice de sa rancune. Un chant suave — sans doute celui de la persuasion féminine — succède aux sombres accents du début, lesquels réparaissent au cours de l'ouverture, tels ces retours offensifs de la foudre à la fin d'un orage, lorsque déjà s'irise le soleil la humide pluie d'été...

***

Je regrette de ne pouvoir, la place m'étant limitée, parler en détail de l'œuvre imposante qu'est la *Messe en Ré majeur*.

Mais, outre qu'on en a souvent et savamment parlé, je voudrais, lorsqu'il s'agit de Beethoven, n'avoir que des paroles d'adoration. Or il m'apparaît que la *Messe en Ré*, pour être une des œuvres les plus conscientes du Maître de Bonn, et celle où, pendant quatre années, il donna son cœur et son cerveau, ne se maintient pas au niveau de la *Symphonie à la Joie*, des dernières sonates pour piano, des derniers quatuors. Cependant que de beautés y rayonnent! Peu de pages dans la musique nous offrent la quiétude de ce « Kyrie ». Cette sérénité, que nous cherchons si péniblement par les sentiers chaotiques de la vie, nous gagne avec tant de douceur que nous demeurons confondus de ne pas l'avoir connue plus tôt. Le « Gloria » déborde d'allégresse. La fugue qui l'achève, reprise par les soli, est grandiose. Dans le « Credo », telle phrase nous ouvre un monde de tendresse...

Il n'en est pas moins vrai que la musique religieuse proprement dite n'a jamais inspiré Beethoven. D'ailleurs nos sentiments ne se manifestent pas forcément à l'instant où nous le souhaiterions. Et c'est peut-être dans certains adagios que, sans chercher la forme purement liturgique, Beethoven a le plus profondément exprimé sa foi en Dieu, en la beauté, en la bonté, cette foi que ses multiples souffrances ne faisaient que fortifier.

Outre M. Paray et son orchestre, il convient de féliciter les soli, Mmes Cesbron-Viseur et Lina Falk, M. M. Paulet et Suscinio, qui, par leur conscience et leurs mérites vocaux, se montrèrent à la hauteur de leur tâche, ce qui est un beau compliment, la *Messe en Ré*, étant une des œuvres les plus difficiles qui soient, tant au point de vue technique, qu'au point de vue expressif. Le « *Chœur mixte* » de M. Marc de Ranse est très en progrès. Certaines attaques n'ont pas été cependant d'une justesse impeccable, notamment dans le « Credo ». Mais, je le répète, nous pouvons, dans l'ensemble, être très satisfaits de la réalisation d'une œuvre aussi écrasante à monter et à exprimer.

***

Non moins remarquable, auparavant, avait été l'exécution de la *Fantaisie* pour piano, chœur et orchestre, avec le concours de l'éminent pianiste, M. Marcel Ciampi.

Tous les Parisiens mélomanes avaient été attirés par cette œuvre si rarement donnée.

Écrite en 1808, cette *Fantaisie*, par la fraîcheur de ses thèmes et par son juvénile élan, garde le reflet d'une période qui fut la plus — sinon la seule — heureuse de la vie de Beethoven. Ce bonheur était cependant relatif. Déjà son ouïe avait beaucoup baissé. Infailliblement il allait vers la surdité. Mais en 1806 il s'était fiancé à Thérèse de Brunswick. Une fois de plus l'amour avait fait son œuvre. Il ne s'agissait plus d'une femme égoïste et frivole comme l'avait été Guilietta Guiciardi, l'inspiratrice de la sonate « Au clair de Lune ». Thérèse était bonne, compréhensive, digne de celui qui l'aimait. Pour des raisons inconnues, cette union se rompit plus tard. Cet amour néanmoins reste une oasis dans la vie de Beethoven. La *Fantaisie* écrite la même année que la *Symphonie Pastorale*, marque cette trêve. D'ailleurs tout ce qu'il composa alors porte le reflet d'une plénitude ardente, laquelle ne pouvait naître que sous le double empire de la passion et du bonheur.

C'est la première fois que Beethoven eut l'idée d'unir les voix humaines aux instruments. Et le finale de la *Neuvième Symphonie*, enfanté quinze ans plus tard, a, sans nul doute, été inspiré par la *Fantaisie* avec chœur qui est en quelque sorte son présage; on remarque, du reste, une frappante analogie dans les motifs chantés. Mais quel chemin parcouru jusqu'à la *neuvième Symphonie!* Ces quinze années lui auront été un martyre physique et moral. C'est ce qui rend si déchirante cette explosion de joie; les idées, les thèmes de la *Fantaisie*, nous les retrouvons auréolés par le rayonnement d'une félicité forgée dans la souffrance.

Aussi l'avons-nous écoutée avec recueillement. Elle est digne de prendre place parmi les œuvres que l'on pourrait qualifier d'annonciatrices, et qui sont les avant-gardes des chefs-d'œuvre.

L'art nous en offre maints exemples. En littérature Flaubert avec ses deux versions de *L'Éducation sentimentale* ses trois *Tentation de Saint-Antoine* nous prouve qu'une idée a parfois besoin de longues années pour s'épanouir dans sa force. Dans l'art lyrique, *Vie de poète* qui est un mauvais opéra de Charpentier deviendra un jour *Louise*. Enfin presque tous les maîtres de la peinture à travers les siècles, ont ébauché dans leur jeunesse ce qui devait un jour éterniser leur gloire.

Ne dédaignons pas ce qui, souvent, fut le premier élan, la première inspiration; ces esquisses doivent nous rester précieuses : détentrices des germes de la Beauté future, elles nous initient au travail sacré d'un artiste de génie et nous permettent — joie délicate — de suivre l'évolution d'une pensée créatrice.

M. Lacloche.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletin Yougoslave

STÉPAN RADITCH

Type accompli du démagogue balkanique. A Paris déjà, comme élève à l'École des Sciences Politiques, il s'est couvert de gloire, pérorant dans les cafés du Quartier Latin et de Montparnasse. Il fut même, un moment donné, chargé de cours à l'École des Hautes Études Sociales.

Il n'est pas juriste, mais on dit qu'il peut à plaisir compliquer les choses les plus simples. Il n'est pas docteur en philosophie non plus, mais il est à même de rendre obscures les notions les plus claires, comme si elles sortaient de la bouche du métaphysicien le plus nébuleux. Il est riche mais s'arrange à passer pour pauvre. Il adore le grand air, mais on le trouve toujours au café menant des discussions sans fin qu'il arrose copieusement de demis de bière. Il déteste l'auto et le chemin de fer faits, comme il dit, pour les « riches citadins ».

Comme homme privé il est libraire. Libraire de marque paysanne. Il édite les almanachs et les recueils gastronomiques ; il est directeur et propriétaire de journal, détaillant de livres scolaires, de brochures hygiéniques et du matériel à écrire. Il s'est adonné à la politique, faisant sienne la devise « les affaires sont les affaires ». Ses clients devinrent ses électeurs et c'est tout naturel. Lui, ancien prolétaire a fait son petit chemin : une fois député, il s'est enrichi. Ceci démontre sa conception toute utilitaire de la politique.

Sous les Habsbourg, il est centraliste et monarchiste. Pendant la guerre mondiale, Raditch est aussi militariste. Il menaçait la Russie et la Serbie des soldats croates « qui sont, disait-il, partis en guerre au premier appel de leur roi, combattant sous les drapeaux de la dynastie la plus glorieuse de l'Europe ». Les échecs de l'armée autrichienne sur le front serbe et il y en avait Dieu merci — l'ont laissé inconsolable. Il s'est inspiré de cette tristesse pour réclamer, dans son organe, des soldats croates des actes de courage pour se venger d'un adversaire momentanément plus heureux. A la débâcle serbe, à l'automne 1915, Raditch avec verve, jubilait : « les provocateurs serbes ont reçu un châtiment exemplaire ».

Autrichien au moment de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, Autrichien pendant la guerre mondiale, Stépan Raditch aujourd'hui encore, n'est pas autre chose que produit d'une politique autrichienne.

Malheureusement, grâce à la confusion générale politique, qui marque les premiers mois qui ont suivi la libération du pays, cette colonne de l'édifice détruit de l'ancienne Autriche restée est toujours debout. Libraire-politicien, Stépan Raditch représentait dans cette atmosphère politique trouble un courant d'opinion qu'on ne pouvait pas négliger. Vieux politicien de foire, Raditch a su mettre en valeur son quart d'heure. Il a commencé son action de destruction à l'étranger et à l'intérieur du pays. En Yougoslavie, il prêchait d'idée républicaine, mais guidé par l'opportunisme il n'était pas gêné de se faire passer pour monarchiste, si les circonstances l'exigeaient. A l'étranger, il a passé les traités secrets avec les ennemis jurés de sa propre Patrie. En Bulgarie, il est Macédonien ; à Budapest, chef des représentants de nations opprimées ; à Moscou communiste et alliée à la IIIe Internationale. Partout il se plaisait à répandre un tas d'ignominies contre la Serbie et ses meilleurs fils. Même l'héroïque armée serbe n'était pas à l'abri de ses attaques. Dans sa haine forcenée il traînait dans la boue aussi les alliés. Il traitait la France, notre fidèle alliée, de noms les plus injurieux ; il glorifiait la bravoure de l'armée allemande se faisant fourrier d'un rapprochement avec la Prusse. Son activité destructrice, commencée dans les salons de Londres, s'est achevée au Kremlin bolchevik.

Un tel maniaque politique, traître à l'idée d'unité yougoslave, Stépan Raditch n'aurait jamais pu exister dans un autre pays. Si on l'a toléré en Yougoslavie, c'était grâce à « l'hégémonie serbe et au militarisme de Belgrade ».

C'est à la fin qu'il s'est fait prendre au piège. Il n'était que temps ! Aujourd'hui, c'est comme inculpé qu'il siège dans sa capitale de Zagreb, mais en prison, où il attend que la justice se prononce sur ses forfaits. Nous espérons que cela sera le dernier épisode sensationnel de la vie du plus grand démagogue yougoslave, Stépan Raditch.

La Croatie a certainement de meilleurs fils. Belgrade attend avec joie leur prochaine arrivée qui marquera l'avènement d'une nouvelle ère vers un accord fraternel complet.

In hoc signo, Croatia, vinces !

Borivoïé B. MIRKOVITCH.

BULLETIN MARITIME

Les Navires-Écoles français

En France, avant l'application de la navigation à vapeur à la Marine de Commerce, beaucoup d'Officiers de la Marine Marchande pouvaient assurer leur instruction pratique sur les grands voiliers de long cours. Mais aujourd'hui, à la sortie des Écoles où ils ont obtenu leurs brevets d'État, les Officiers de la Marine Marchande ne peuvent acquérir la pratique de la navigation que sur des bâtiments de commerce où, le plus souvent, ils sont livrés à eux-mêmes.

Dans les pays étrangers, malgré les progrès de la navigation à vapeur, on a compris qu'aucune navigation n'est susceptible de faire naître ou de développer les qualités professionnelles du marin au même titre que la navigation à voile. Le métier de chef de quart sur un voilier met celui qui l'exerce à même d'acquérir et d'utiliser à chaque instant des qualités d'initiative, de sang-froid, d'audace raisonnée et prudente. C'est ainsi que l'Allemagne, non contente de reconstruire une flotte marchande au lendemain de l'armistice, a rétabli les navires-écoles qu'une Société dirigeait et exploitait avant l'année 1914.

Frappé de cet exemple, le Sous-Secrétaire d'État à la Marine Marchande ne voulait pas que la France fût en retard à ce point de vue. Déjà la *Compagnie Générale Transatlantique* avait fait un essai probant en installant, en 1920, une école modèle à bord du vapeur « *La Cordillère* », navire de 10.500 tonnes où 50 élèves environ sont entraînés sous la conduite de professeurs à l'exercice de leurs futures fonctions d'Officiers de Pont ou d'Officiers de la Machine.

Sur le tonnage ex-ennemi attribué à la France, le Sous-Secrétaire d'État à la Marine Marchande obtint que figurent les trois-mâts « *Prinzess Eitel Friedrich* », anciennement utilisé par l'Allemagne comme navire-école, et le quatre mâts ex-allemand tout neuf « *Pola* » d'un port en lourd de 4.700 tonnes et susceptible d'une exploitation commerciale.

Ces deux navires ont été cédés à la Société « *Les Armateurs Français* ». On se rappelle que cette Société avait été fondée, au mois d'août 1920, par un consortium d'armateurs, pour acheter et exploiter treize des navires figurant sur la liste de ceux que le Gouvernement anglais était disposé à céder à la France, en application de l'accord intervenu entre les deux Gouvernements pour aider à la reconstitution du tonnage français. Cette Société s'était trouvée, par la suite, être naturellement l'organe par lequel l'armement avait donné son concours au Sous-Secrétaire d'État à la Marine Marchande en vue de la liquidation de la flotte d'État.

Les Compagnies de navigation consultées, en février 1924, sur l'utilité de l'armement du « *Pola* » en vue de sa transformation en navire-école se montrèrent favorables à ce projet. Une Société anonyme, dite « *Société des Navires-Écoles Français* » fut constituée, au capital de 100.000 fr., divisé en 1.000 actions de 100 fr. chacune.

La Société « *Les Armateurs Français* » transféra à la nouvelle Société la charge de l'exploitation des deux navires tout en mettant à la disposition de cette Société ses propres services, ses locaux, son personnel et son organisation générale.

Les diverses Compagnies qui participaient déjà au capital des « *Armateurs Français* », au premier rang desquelles se trouve la *Compagnie des Messageries Maritimes*, pensèrent qu'il pouvait y avoir intérêt, en vue de la formation de leurs futurs Officiers, à leur fournir le moyen de faire pendant un certain nombre de mois l'apprentissage de leur métier sur un voilier.

L'Assemblée constitutive eut lieu à Paris, le 4 novembre 1924. Il fut alors décidé que le « *Pola* » recevrait le nom de « *Richelieu* ». L'inauguration du navire eut lieu à Nantes, le 8 novembre, et le « *Richelieu* » quitta ce port pour son premier voyage à destination de l'Australie, le 23 novembre suivant. Il fit sa route à une moyenne de 10 nœuds et arriva à Port-Lincoln le 17 février ayant à son bord quinze élèves, dont sept faisant partie du personnel des *Messageries Maritimes*.

Les dernières nouvelles reçues, et qui étaient excellentes, étaient datées de l'Australie du Sud.

Le Lancement du Paquebot « Mariette-Pacha »

Ainsi que nous l'avions annoncé précédemment, le paquebot « *Mariette Pacha* », construit pour la Société des « *Services contractuels de la Compagnie des Messageries Maritimes* », par la *Société Provençale de Constructions navales* dans les Chantiers de La Ciotat, a été lancé, le 8 février dernier, à 11 heures du matin, au milieu d'une nombreuse assistance parmi laquelle on remarquait, outre des personnalités appartenant au monde maritime et parlementaire, le Secrétaire de la Légation égyptienne et M. Mariette Bey, fils du grand égyptologue [illegible] dont le nouveau paquebot a reçu le nom.

Nous avons déjà donné les caractéristiques de cette magnifique unité. Dans quelques semaines, le « *Champollion* », dont les caractéristiques sont exactement les mêmes, fera son voyage d'essai avant d'entrer en ligne sur l'Égypte. Dès lors, ces magnifiques bâtiments, qui [illegible] sur le point d'être achevé, donne une idée du luxe et du confort qu'offriront aux passagers ces deux nouvelles unités. Les moindres détails de la construction et des aménagements ont été étudiés avec un soin méticuleux et l'on peut dire qu'Ingénieurs et Armateurs sont arrivés à un degré de perfection absolue. La salle à manger du « *Champollion* », notamment, conçue dans le style pharaonique, avec ses panneaux de bois naturel et de tons gris, noirs, rouges, est d'un effet artistique jusqu'ici inconnu à bord des navires de commerce. Sur l'avant du navire, on a aménagé un vaste jardin où coulera un jet d'eau parmi des plantes vertes. Enfin, près des vastes cabines bien aérées, des salles de bagages individuelles ont été prévues. Les Égyptiens habitués au faste oriental et, par conséquent, difficiles sur le choix des navires qu'ils empruntent, ne pourront que réserver leur meilleur accueil à cette installation d'un raffinement artistique très Français qui constitue, pour notre marine marchande, à la fois un excellent instrument de propagande et un agent de la culture française de premier ordre.

Au cours de la très spirituelle allocution prononcée par le Président des *Messageries Maritimes*, il a été rappelé que l'égyptologue *Mariette* est parti pour Alexandrie, le 4 septembre 1850, sur un navire de 350 tonneaux avec quinze hommes d'équipage, et que sa traversée fut de 28 jours. Le paquebot qui portera son nom sera 45 fois plus grand et traversera la Méditerranée en moins de quatre jours ! Il faut féliciter les Chantiers de La Ciotat qui furent qualifiés, ce matin-là, de « véritable conservatoire maritime », d'avoir donné à la marine marchande française une unité de plus et qui continuera brillamment les traditions de la vieille *Compagnie des Messageries Maritimes*.

Le Cargo mixte « Ville-d'Amiens »

Le 10 mars prochain, partira du Havre, pour son premier voyage, le cargo-mixte « *Ville d'Amiens* » qui est la dernière unité d'une catégorie de cinq navires commandés à des Chantiers anglais par la *Compagnie Havraise Péninsulaire* qui a rétrocédé ses contrats aux *Messageries Maritimes*.

Les principales caractéristiques de ce navire sont les suivantes :

Longueur	151 m. 10
Largeur	16 » 40
Creux	11 » 50
Portée en lourd	9.500 tonnes.
Jauge nette	7.000 »

Les machines sont à triple extension et actionnent une seule hélice. La vapeur est fournie par quatre chaudières cylindriques qui peuvent brûler du charbon et de l'huile lourde. La vitesse en service est de douze nœuds.

Les aménagements prévus pour 40 passagers sont disposés sous le shelter-deck et sur le pont des embarcations où se trouvent un certain nombre de cabines de luxe.

Ce navire touchera à Dunkerque le 13 mars, à Bordeaux le 18 mars, à Lisbonne le 21 mars, à Marseille le 1er avril et se rendra ensuite en Australie par Suez, Colombo, Fremantle.

Le Gérant : A. Desnoës.

Société Française d'Imprimerie et de Publicité
Ateliers : Rue Garnier et Rue des Carmes, Angers.
Bureau à Paris, 15, Rue du Laos (XVe)

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 6 63e ANNÉE 21 MARS 1925

LES CAUSES ET LES REMÈDES DU DISCRÉDIT PARLEMENTAIRE

Les causes du discrédit du système parlementaire, qui a eu une si large part dans la genèse du fascisme italien, sont nombreuses.

Le régime parlementaire demande l'existence de partis qui stimulent et canalisent les courants de l'opinion publique et qui en son nom exercent le pouvoir.

Dans un pays où les citoyens sont arrivés à un degré de culture et de civisme assez élevé, les partis deviennent la structure organique de la conscience nationale. Tels ils ont été — et ils sont encore — en Angleterre, où l'on trouve difficilement un citoyen qui ne soit inscrit dans un parti et qui ne sache pourquoi il est inscrit à ce parti. Demandez à l'Anglais de culture le plus modeste sa filiation politique et il vous répondra, clairement, pourquoi son vote et ses sympathies vont aux libéraux ou aux conservateurs ou aux travaillistes et vous verrez que cet homme est uni à son parti par une adhésion de doctrine ou de tempérament. Quant un parti gouverne, ses affiliés, ceux qui l'ont amené avec leurs votes au pouvoir, ne lui demandent que l'accomplissement de son programme, l'effectivité de ses promesses.

Là où les citoyens n'ont pas le degré de culture et de civisme de l'Anglais, là où la conscience de l'intérêt public n'a pas pénétré la masse, l'adhésion de l'homme au parti est déterminée non pas par ses idées sur la meilleure façon de servir l'intérêt public, mais par le stimulant d'un intérêt ou d'une passion personnelle et égoïste. Et entre ces stimulants le plus courant est celui qui provient du désir de commander, de la suggestion du pouvoir, qui agissent puissants sur les esprits les plus rudimentaires ; gouverner signifie, pour l'homme inculte, commander, imposer aux autres sa propre volonté convertie en loi, disposer à sa guise de la loi et du pouvoir à son profit, et, surtout, contre son ennemi, car pour les esprits incultes, la haine est un sentiment encore plus fort que la convoitise. Dans ces pays-là l'esprit de parti prime sur l'intérêt public et le Parlement n'est que la moderne palestre où moins brillamment et moins loyalement que dans l'ancienne, les partis se disputent la possession du pouvoir.

L'existence de deux partis uniques rend considérablement plus facile la marche du système parlementaire. Avec l'existence de deux partis uniques, un des deux est sûr d'avoir une majorité qui donnera au gouvernement un concours efficace pour la réalisation de sa tâche. Et ce parti restera au pouvoir tant qu'il se maintiendra uni ou tant qu'en des nouvelles élections il ne perdra pas sa majorité. Ainsi avec ses deux partis, le Parlement anglais a fonctionné admirablement plus de cent ans. Et l'exemple anglais était pris comme modèle par les peuples qui instauraient le système parlementaire : il fallait avoir deux partis ; s'ils n'existaient pas il fallait les inventer ; s'il y en avait plus de deux il fallait exterminer les autres, bien qu'ils eussent une idéologie politique définie et représentant une véritable force d'opinion.

Mais il arriva qu'au moment où le modèle anglais des deux partis uniques jouissait sur le Continent du plus grand prestige, apparut dans le Parlement britannique le parti irlandais qui arriva à être assez fort pour en devenir l'arbitre ; pendant des années, aucun des deux partis historiques n'eut une majorité absolue : le vote des nationalistes irlandais décidait de la vie des Gouvernements britanniques. Plus tard, les travaillistes voulurent avoir une représentation parlementaire à eux. Leur projet fut qualifié de troublant et d'inefficace même par plusieurs des hommes qui dirigeaient le mouvement ouvrier anglais, mais qui étaient fortement influencés par la tradition parlementaire britannique : rompre le système des deux partis, altérer le régime parlementaire, les nationalistes irlandais pouvaient essayer de le faire, détachés comme ils étaient de tout intérêt britannique, mais une force anglaise ne pouvait pas le faire. L'apparition d'une représentation travailliste dans le Parlement britannique a été sûrement et fortement troublante, mais pas inefficace, car l'arrivée au pouvoir du parti travailliste est due exclusivement à son action parlementaire.

Et ce qui s'est passé en Angleterre — où l'existence des deux partis fut une réalité pendant si longtemps — est arrivé naturellement dans les pays où ce ne fut dès le début qu'un pur artifice. Encadrant une revendication de classes, ou étant le porte-voix d'une affirmation nationaliste — et je ne parle que des stimulants nobles — dans tous les Parlements sont apparus des groupes totalement séparés, des partis tournants qui ont fini avec le système traditionnel des deux partis jusqu'au point qu'aujourd'hui il n'y a pas en Europe un seul Parlement dans lequel ce système puisse fonctionner.

Est-ce un bien? Est-ce un mal? C'est un fait! Et un fait qui est une cause évidente de trouble et de discrédit du régime parlementaire. En Angleterre, ce fait est sur le point de disparaître ; la solution du procès irlandais a supprimé l'action troublante du groupe parlementaire que formaient les nationalistes irlandais ; l'arrivée des travaillistes au pouvoir leur a donné la signification d'un parti constitutionnel ; la pression de l'opinion publique obligera, probablement, les travaillistes et libéraux à se constituer en un seul parti. Mais dans les autres pays où l'esprit civique n'est pas aussi répandu qu'en Angleterre le fait troublant du système continuera et ses défauts ne peuvent être supprimés que par une transformation radicale du système.

Mais de toutes les causes qui ont pris part à la production de la crise du régime parlementaire, créant en Europe une ambiance propice aux dictatures, l'une d'elles est capitale, et se manifeste avec plus d'intensité là où l'esprit civique est plus rudimentaire. C'est l'action négative primant et s'imposant sur l'action positive sans aucun sens de responsabilité.

Le sentiment de la responsabilité rend les hommes et les collectivités meilleures. C'est pour cela que les hommes politiques sont d'habitude meilleurs dans le gouvernement que dans l'opposition. Devant un projet de loi la responsabilité est la même pour celui qui vote favorablement que pour celui qui vote contre. Dans une proposition de confiance ou de méfiance, quand un vote décide de la vie ou de la mort d'un gouvernement, la responsabilité est la même pour ceux qui votent dans un sens que pour ceux qui votent dans l'autre. Si un Parlement ne faisait que voter et les discours n'avaient d'autre finalité que d'expliquer et de justifier un vote, l'action parlementaire offrirait un maximum de garanties puisqu'elle porterait toujours en elle une responsabilité.

Dans le Parlement britannique — non pas par prétexte constitutionnel ou réglementaire, mais par un fait d'éducation politique — on peut dire que la fonction parlementaire se réduit à l'action claire, précise et pourtant responsable de donner un vote qui est, quelquefois, précédé d'une explication ou justification.

Dans les autres Parlements, en proportion avec le manque de culture et de civisme, la fonction parlementaire est essentiellement négative, corrosive, irresponsable. On ne vote pas contre une loi ; on entrave la discussion et la votation d'une loi sans en prendre la responsabilité définitive. On ne vote pas contre un gouvernement, on ne prend pas la responsabilité de faire tomber un gouvernement — ce qui signifie prendre la responsabilité de ce qui se passera après — mais on l'use, on le fatigue, on l'avilit.

Le gouvernement a la responsabilité de ce qu'il ne fait pas, et le Parlement arbitre de ce que le gouvernement fasse ou ne fasse pas, n'a aucune responsabilité.

A cette suprême facilité pour une action négative irresponsable, le seul remède est l'éducation civique, expression des mérites d'un peuple pour exercer le droit politique qu'on lui attribue, ou bien la limitation des facultés du Parlement.

Ce qui se passe aujourd'hui dans le Parlement anglais est la plus haute expression de la culture politique anglaise. Le gouvernement travailliste blesse le parti conservateur dans son idéal et dans ses intérêts, il blesse aussi les libéraux, mettant leur existence comme parti en danger, et malgré cela, il gouverne et fait passer des lois, et il conserve

à l'intérieur comme à l'extérieur, le prestige et l'autorité dont doit toujours être investi le pouvoir public, et cela parce que conservateurs et libéraux se rendent parfaitement compte de la responsabilité qu'ils prendraient devant l'opinion publique, consciente et alerte, en renversant le gouvernement travailliste ; jusqu'au moment où le maintien de celui-ci demandera à ses adversaires une classification fondamentale des principes, le gouvernement travailliste gouvernera avec plénitude d'autorité et de prestige, bien qu'il n'ait pas de majorité dans le Parlement (1).

***

On déduit de toutes ces réflexions que le système parlementaire et la conception démocratique qui apparaît comme sa base, n'ont pas de virtualité propre, mais que son efficacité et la possibilité même de son existence sont en relation directe avec le degré de culture civique du pays. Parce qu'ils n'ont pas tenu compte de ceci en Italie et en d'autres pays, l'inefficacité et le discrédit du Parlement ont créé une atmosphère favorable aux dictatures.

Mussolini arrivé au pouvoir, investi d'une force qui lui permettait de tout faire, n'osa pas supprimer le Parlement ni détruire la constitution. Il sauva, par le système des pleins pouvoirs et des ratifications parlementaires, les rites extérieurs du système, supprimant ses inconvénients. Ce n'était pourtant qu'un expédient transitoire, sans autre issue que la suppression du Parlement ou l'essai d'adapter la fonction parlementaire au degré de culture civique du peuple italien. Mussolini a pris le second parti, sans renoncer à adopter le premier si l'autre faisait faillite.

Si l'essai réussissait, il constituerait l'œuvre la plus transcendantale et définitive du fascisme, dont les effets ne se feraient pas seulement sentir en Italie. Il serait un exemple pour tous les autres pays où le système parlementaire a toujours été une pure fiction, où le manque de culture politique a été suppléé par la falsification du suffrage ; où l'action du Parlement a été caractérisée par l'inefficacité la plus absolue.

Si le fascisme abandonne le pouvoir sans avoir trouvé la formule qui rende compatible la démocratie avec l'autorité, le Parlement avec le pouvoir exécutif, la révolution fasciste ne laissera pas derrière elle le résultat considérable qu'on aurait pu en espérer (1).

Francesc Cambo,
Anc. Ministre des Finances d'Espagne.

(1) Il est à signaler que M. Cambo écrivait cet article au moment où le gouvernement britannique avait à sa tête M. Mac Donald.

(1) M. Francesc Cambo est Avocat, Ancien conseiller municipal de Barcelone, où il prit bientôt le rôle de chef de groupe. Ancien député aux Cortes espagnoles, de même, il fut le chef des autres députés catalans, groupés dans la Ligue Regionaliste (nationalistes catalans modérés). Depuis 1906 il n'a cessé de siéger au Parlement espagnol jusqu'à sa retraite, peu avant le coup d'État (Mai 1923).

Ancien ministre des Travaux Publics dans le cabinet de la concentration de M. Garcia Prieto ; Ancien ministre des finances, dans le cabinet, dit aussi de concentration, de M. Antonio Maura.

(2) Voir la *Revue Bleue* du 7 mars 1925.

LETTRES CHOISIES A BASIL HALL CHAMBERLAIN (2)

A ELLWOOD HENDRICK

Kumamoto, avril 1893.

Cher Hendrick,

Je reçois rarement des nouvelles d'Amérique, et je n'ai pas de récentes nouvelles de Boston. On m'envoie un journal, l'édition du dimanche, qui est rempli de poésies traitant de l'amour, de gravures représentant des femmes à la mode, et de papotages sur la nouvelle mode en lingerie. Aujourd'hui, après avoir passé trois années dans l'Orient le plus oriental, j'en crois à peine mes yeux lorsque je considère ce journal. L'Orient m'a ouvert les yeux : comme tout cela paraît apprêté ! Pourtant cela ne me faisait pas cet effet auparavant.

Mes élèves me demandent : « Cher maître, pourquoi les livres anglais sont-ils remplis de sottises sur l'amour et sur les femmes? Nous n'aimons point ces choses-là ». Alors je leur explique en partie pourquoi. « Vous devez savoir, mes chers jeunes amis, qu'en Angleterre et en Amérique le mariage est un événement fort important, bien que vous n'en parliez jamais au Japon. Car au Japon il est aussi facile de se marier que de manger un bol de riz. Mais en Occident il est très difficile et dangereux de se marier pour des jeunes gens

instruits. Pour bien se marier, il faut être riche, ou du moins ce que vous appelleriez riche. Et puis la lutte pour la vie est âpre et terrible, si âpre et si terrible que vous ne pouvez pas vous l'imaginer! Il est très difficile de vivre : il est encore plus difficile de se marier. C'est pourquoi tout le but de la vie est de réussir, afin de pouvoir se marier. Les parents n'ont rien à voir là-dedans comme au Japon : le jeune homme doit plaire à la jeune fille aux dépens de tous les autres jeunes gens qui désirent l'obtenir. Voilà pourquoi les Anglais et les autres écrivent tant de sottises sur l'amour, la beauté et le mariage ; et voilà pourquoi tout le monde achète ces livres ou bien rit ou pleure en les lisant : bien que pour vous ils soient simplement répugnants. »

Mais ce n'était pas toute la vérité. La vérité entière m'est toujours inspirée par le Journal du Dimanche. En Occident, nous vivons dans l'atmosphère musquée du désir ; un parfum érotique émane de toute notre vie artificielle ; nos sens sont continuellement aiguisés par un million d'idées de l'éternel féminin ; et notre langage même reflète cette tension. La civilisation occidentale emploie tous ses arts, toutes ses sciences, toute sa philosophie à simuler, à exagérer, à exacerber la pensée sexuelle... Un Oriental s'évanouirait presque de honte et d'étonnement à la vue d'un ballet occidental. Il se récrierait à la vue d'un nu français. Il serait scandalisé par une statue grecque. Il jugerait instantanément tout cela à sa juste valeur : le stimulus artificiel de gens dangereux. Tout l'Occident en est comme imprégné. Et aujourd'hui cela me paraît à moi aussi comme presque répugnant.

Pourtant qu'est-ce que cela signifie? Cela pollue très certainement la littérature, cela crée et encourage mille vices, cela accentue la misère de ceux consacrés par la loi de la vie comme devant être les victimes de la luxure. Cela détourne l'Art de la Nature vers la sexualité. Cela cultive une faculté esthétique au détriment de toutes les autres facultés. Et pourtant peut-être ses agissements sont-ils divins derrière ce voile de vulgarité et de luxure. On ne peut nier que cela développe aussi une faculté de tendresse que l'Orient ignore. La tendresse n'appartient pas à l'homme oriental. Il est dénué de brutalité, mais il est aussi privé de cette immense force de profond amour et de ce pouvoir de pardon que possèdent même les hommes les plus rudes de l'Occident. L'Oriental est capable de toute abnégation, de toute loyauté du point de vue intellectuel et rationnel ; il accomplit les actions les plus nobles, les plus sublimes sans éprouver même l'ombre de tendresse. Sa passion la plus faible est la passion sexuelle, car chez lui le désir naturel n'a jamais été affamé ni exaspéré. Il se marie à seize ou dix-sept ans, et à vingt ans il est déjà père de deux ou trois enfants. Tout cela lui semble appartenir à l'ordre des appétits naturels. Il ne songerait pas plus à vous parler de sa femme ou de vous dire qu'il vient d'avoir un enfant, qu'il ne songerait à vous apprendre que ses fonctions s'accomplissent régulièrement à six heures et demie du matin ! Il a honte de paraître posséder en public aucun amour sexuel ; et sa famille vit dans l'ombre et ne paraît point quand il y a des visiteurs. Eh bien, il se peut que sa nature perde quelque chose par cette attitude ; elle perd certainement ces capacités qui signifient tout pour nous, la tendresse, une sympathie profonde, un monde de sensations qui ne sont pas, à proprement parler, sexuelles pour nous, mais qui proviennent pourtant sans aucun doute, et à un grand degré de la sexualité, de même que le sentiment de la beauté morale s'est développé du sentiment de la beauté physique.

Mais je pense que tout ceci doit vous ennuyer. Je vous écrirai plus tard sur d'autres sujets.

Toujours fidèlement,

LAFCADIO HEARN.

A ELLWOOD HENDRICK

Kumamoto, juin 1893.

CHER HENDRICK,

Je ne suis pas tout à fait certain que vous ayez raison en ce qui concerne le point de vue oriental. Il est très difficile de le comprendre au début. Ce n'est pas d'un manque de raffinement ni de sensibilité pour les belles choses ; c'est plutôt une tendance d'observer le silence et le secret à l'égard des émotions les plus élevées. C'est ainsi qu'un japonais cultivé ne parle jamais de sa femme, ni de sa famille, ni ne fait aucune allusion à sa tendresse pour elles. Bien entendu, notre idéal est plus noble et plus élevé. Mais je me surprends à me demander s'il n'est pas ou s'il n'a pas été développé à l'excès. Je crois que nous avons rempli tout l'Univers d'un idéal de la Femme. Les essaims d'étoiles et toutes les gloires cosmiques n'existent pour nous que dans un infini de panthéisme passionnel. Je soupçonne que nous voyons la Nature surtout à travers la beauté de la Femme. Un arbre superbe, un bouton de fleur parfumé, aux pétales délicats, les chants d'oiseaux, les collines ondoyantes, les eaux mouvantes, les bruissements de feuilles, les murmures et les caresses des brises, le rire des ruisseaux, jusqu'à la lumière dorée, toutes ces choses ne vous rappellent-elles pas la Femme?

Vous pouvez évidemment objecter que les chênes et l'austérité des pics sont masculins. C'est juste. Certaines visions de la Nature vous apparaissent masculines, afin de former des contrastes rudes et puissants. Mais à quel point prédomine l'éternel féminin, notre langage comporte le « genre », dans lequel le féminin me semble prédominer. Mais, dans notre pensée, le masculin évoque tout de suite l'idée du féminin, et crée une idée nouvelle. Et puis tout ce qui est précieux nous rappelle ce qui est féminin, parce que « le prix de la femme dépasse les limites les plus reculées. ».

Or, l'Orient ne voit pas la Nature de cette façon. Sa langue est dépourvue de genre. Lorsqu'il voit un palmier, il ne pense pas immédiatement à une jeune fille, ni aux lignes d'un beau corps lorsqu'il voit les ondulations des collines ! La Nature ne lui paraît pas davantage sous l'aspect féminin. Il la voit *neutre*. Ceci est prouvé par sa nomenclature géographique. Il voit les choses telles qu'elles sont, d'où il serait naturel de déduire qu'il en tire moins de plaisir ! Mais son art prouve au contraire qu'il y trouve *plus* de plaisir ! Il discerne dans la Nature une foule de choses que nous ne savons pas y voir du tout. Il découvre de la beauté dans les pierres les plus ordinaires, dans les nuages, dans le brouillard, dans l'eau qui tourbillonne, dans les formes des arbres et dans les formes des insectes. Dans l'alcôve de mon ami se trouve une pierre. Lorsque vous aurez appris à reconnaître que cette pierre est plus belle que le plus beau tableau, vous commencerez à comprendre qu'il existe une autre manière que la nôtre de voir la Nature. Dans mon jardin je possède plusieurs très grandes pierres. Elles valent sept cents dollars. Aucun américain m'en donnerait cinq cents ! Non ! il ne songerait même pas à les accepter comme cadeau, et s'estimerait profondément offensé par une telle offre. Alors pourquoi ces pierres valent-elles sept cents dollars? Parce qu'elles sont belles. Vous diriez : « Je ne vois pas leur beauté ! » Vous ne pouvez la voir parce que vous voyez la Nature entière à travers l'idée de la femme. Et il est possible, — je ne dis pas certain — que votre manière de voir la Nature soit tout à fait fausse ! C'est comme si vous jetiez un coup d'œil à travers une atmosphère qui rend tout iridescent et fait dévier les lignes des formes.

Or, pourquoi me semble-t-il que notre façon de considérer la Nature n'est peut-être pas la plus élevée, en tenant compte du fait qu'elle n'est pas conforme à l'ordre éternel des choses? Mais parce que l'évolution de l'idéal a été surtout physique. Cela n'a pas été un idéal de l'âme. L'âme de la femme est-elle plus belle que celle de l'homme ? Si l'on excepte ses facultés de tendresse maternelle? Vous venez d'avoir un aperçu divin de deux âmes, — excusez la question personnelle, parce que c'en est une de la plus haute importance. — Laquelle vous apparut la plus vaste, la plus profonde? Laquelle vous parut rayonner d'un plus radieux éclat? N'est-il pas du reste essentiel que la beauté de l'âme féminine soit la moindre, car son étendue est forcément limitée par son devoir éternel. Nous sommes pourtant confrontés par le fait indiscutable, que nous n'entrevoyions que rarement les possibilités les plus élevées de l'âme masculine. Le vie est trop dure, trop amère. Mais dans le crépuscule de chaque foyer on aperçoit des âmes-femmes qui scintillent comme des lucioles. Nous ne pensons qu'aux lumières que nous voyons. Les ténèbres environnantes nous apparaissent opaques, comme des soleils brûlés.

En relisant la liste de choses inscrites dans votre carnet de notes, je fus frappé par plusieurs faits. C'est bon de noter tout ce qui vous fait une impression quelconque. Mais... je ne puis m'empêcher de penser que vous ne cherchez pas ce qu'il y a de plus élevé, et que tout un univers de belles choses vous échappe ainsi. Les importuns, les excentriques, les amers, les Ames Contournées, comme vous les appelez, contraignent l'attention d'abord, ainsi que dans la vie réelle les hardis, les égoïstes, les agressifs s'imposent à nous. Il est de la plus haute importance de les comprendre, comme moyen de s'en préserver. Mais il me semble qu'il n'est pas nécessaire de les dessiner, de les photographier, ni de les traiter au point de vue artistique, sauf dans une étude de contraste. Ces âmes ne sont pas belles. Elles ne sont pas bonnes. Elles sont, en employant le mot dans le sens de Milton, obscènes comme des hiboux ! D'autre part il faut rechercher, cajoler et caresser le beau dans la vie, afin de lui faire déployer toutes ses teintes chatoyantes. Et ceci apparaît rarement spontanément. Pourtant je suis convaincu qu'il nous entoure, et qu'il voyage même en chemin de fer, et loge dans les hôtels. Cela lutte pour la vie contre la laideur, la méchanceté, l'apathie et l'égoïsme : c'est en somme Ormuz luttant contre Ahriman. Or quel est le devoir moral de l'artiste? Bien entendu il peut se révéler génial dans quelque sujet qu'il veuille traiter, mais dans l'ordre éternel des choses quel est son devoir envers l'Art et l'Ethique ? N'est-ce pas d'extraire l'or du minerai, les rubis et les émeraudes des cailloux? Voilà mon avis, bien que certains se moqueront peut-être de moi. C'est ainsi que sont créés des idéals nouveaux et plus élevés. Nous ne progressons que par des idéals nouveaux. Je ne veux pas dire qu'il faille faire des

statues d'or pur, ni une table qui ressemblerait à celle d'un Caliphe taillée en une seule émeraude. Mais je trouve que dans la vie moderne nous ne devrions nous servir des scories et de l'écume que lorsque leur légèreté, leur indignité ou leur rudesse jettent en relief l'éclat du joyau pur, le poids du métal pur et la valeur de ce qui donne l'éclat ou la gravité. Et dans l'ordre de la recherche, je m'attacherais d'abord à découvrir les filons et les veines ; le reste est toujours facile à trouver et à manier, bien que nécessitant naturellement beaucoup d'adresse scientifique pour être employé de façon artistique.

Je présume qu'il existe un monde presque aussi stérile que les plaines d'Alkali, où les convenances étranglent tout sentiment et où le développement des capacités égoïstes étouffe toutes les autres plantes. Mais il reste encore des Amériques à découvrir, soit au-dessus, soit au-dessous de ce monde, des Amériques pleines de chaleur, de lumière, de beauté, de continents enchaînés l'un à l'autre par des pics neigeux, arrosés par des Amazones et des Mississipis.

Et à mon idée, on les découvre plutôt au-dessous qu'au-dessus ; car plus on s'approche de la Nature plus on est près de la vérité. Et la valeur de notre civilisation à haute pression me paraît résider, au point de vue artistique, dans le fait que ses monstruosités, ses ténèbres et ses tragédies infernales offrent l'occasion des plus grands contrastes. Ce que je vous prierai de faire, c'est « de mettre un lys dans la gueule de l'enfer », pour employer une des phrases de Carlyle. Alors les pétales du lys se transformeront en pure lumière, comme ceux du Lotus d'Amida Bouddha.

Au revoir, avec mes vœux affectueux.

LAFCADIO HEARN.

le 5 *juin* 1893.

CHER CHAMBERLAIN,

Merci des critiques et des suggestions. J'ai changé le texte comme vous me l'avez demandé, excepté pour ce qui concerne le mot *Kuruma*. Il a été déjà expliqué dans les articles précédents. A propos, je n'ai jamais entendu de japonais employer le mot *jinrikisha*. Mes observation sur les marins étaient basées sur les rapports de police du *Mail* japonais. J'ai tué le mot *gwaikokujin* (1). C'est, comme vous le dites, un mot fort laid. De fait, j'ai revu l'article tout entier.

Mais puisque vous reconnaissez la laideur de certains mots, il vous faut reconnaître aussi leur beauté physionomique. Cependant, je vois que vous êtes d'accord avec l'éditeur de l'*Atlantic* pour condamner l'usage que je fais de mots japonais. Or, je ne partage pas absolument votre avis. Du point de vue pratique, je reconnais que vous avez raison. Mais du point de vue artistique et romanesque, je ne suis pas de votre opinion. Pour moi, les mots ont une forme, une couleur, un caractère ; ils ont des visages, des attitudes, des manières, des gestes ; ils ont aussi des humeurs, des caprices, des teintes, des tons, des personnalités. Qu'importe qu'ils soient inintelligibles !... Que vous puissiez ou non parler avec un étranger, vous ne pouvez, quelquefois, vous empêcher d'être impressionné par son apparence, par son costume, par son air, par son aspect exotique. Lui aussi, il est inintelligible, et cependant il n'est pas moins intéressant pour cela... Au contraire, il est intéressant *parce qu'*il est inintelligible. Je ne citerai pas d'autres écrivains qui ont éprouvé la même impression en ce qui concerne des mots africains, arabes, chinois, tartares, hindous, hébreux ou basques... Je parle de romanciers et de chroniqueurs.

A ceux-là, on a fort justement remarqué : « Les lecteurs ne partagent pas votre sentiment au sujet des mots. Ils ne peuvent deviner qu'à vos yeux la lettre A rougeoie, et la lettre *E* est couleur azur. Ils ne peuvent deviner que dans votre imagination *K* porte une barbe et un turban, que l'X majuscule est un vieux grec ridé, ou que « non » a un aspect innocent, aimable et enfantin. » Tout ceci est vrai du point de vue critique.

Mais notre point de vue qui est celui du

> « *Rêveur de rêves*
> *Pour qui ce qui est, et ce qui n'est qu'apparent*
> *Est souvent une même chose !* »

pour nous, l'idée se résume ainsi :

« Parce que les gens ne peuvent voir la couleur des mots, les teintes des mots, leurs mouvements secrets et invisibles ;

« Parce qu'ils ne peuvent entendre le murmure des mots, le bruissement de la procession des lettres, ni le son magique et ténu des flûtes de rêve et des tambours de rêve qu'émettent certains mots.

« Parce qu'ils n'aperçoivent pas les mots boudeurs, colères, rageurs, les mots larmoyants ni le fracas et le vacarme des mots.

« Parce qu'ils sont insensibles à la phosphorescence des mots, au parfum des mots, à la fétidité des mots, à la tendresse ou à la dureté, à la sécheresse et au suc des mots, à l'échange des

(1) *Gwaikokujin*, étranger.

valeurs dans l'or, dans l'argent, dans le cuivre des mots.

« Est-ce là une raison pour que nous n'essayions pas de les leur faire entendre, de les leur faire voir et sentir? Assurément, celui qui n'a jamais entendu Wagner ne peut l'apprécier sans étude ! Pourquoi les gens ne seraient-ils pas familiarisés de force avec les mots étrangers, de même qu'ils se familiarisèrent avec le thé, le café, et le tabac? »

A cela vient la réplique amicale :

« Parce que personne n'achètera vos livres et vous ne gagnerez pas d'argent. »

Et moi, je dis :

« Je n'ai jamais gagné d'argent et je n'espère jamais en gagner. Je n'espère pas non plus jamais écrire pour la multitude. J'écris pour des amis très chers qui peuvent voir la couleur des mots, ainsi que le parfum des syllabes en fleurs, et vibrer avec l'émotivité magique des mots. Et dans l'ordre éternel des choses, le droit des mots sera éventuellement reconnu par le peuple. »

Mais tout cela, c'est de l'hérésie. Pourtant vous le savez, une mauvaise raison vaut mieux que, etc...

Fidèlement,

(A suivre.) LAFCADIO HEARN.

MILLIN SUR LA COTE D'AZUR EN 1804

Aubin-Louis Millin, membre de l'Institut, conservateur des médailles à la Bibliothèque impériale, a publié en cinq volumes, de 1807 à 1811, un *Voyage dans les départements du Midi*, et il consacre les derniers chapitres du tome deuxième ainsi que les premiers chapitres du tome troisième à la « côte ».

Archéologue ou, selon son expression, antiquaire, il fait une grande part aux monuments anciens ; il copie les inscriptions qu'il a vues ou trouvées, les traduit, les commente sobrement ; lorsqu'il traite d'Antibes, il reproduit l'épitaphe incrustée dans un mur : « Aux mânes de l'enfant Septentrion, âgé de douze ans, qui dansa deux jours sur le théâtre d'Antipolis et qui fit plaisir, *biduo saltavit et placuit.* » Il visite les bibliothèques et les collections soit publiques soit privées. Il recueille tout ce qui concerne les arts et les lettres. Avec quelle amertume il reproche aux habitants d'Autun leur « peu de culture », leur insouciance, leur dédain pour les débris du passé qu'il refusent de conserver ! « Celui, dit Millin, à l'esprit de qui une belle ruine ne parle pas, ne doit jamais regarder un paysage. »

En outre, il connaît la physique et l'histoire naturelle ; il a jadis suivi les cours du botaniste Desfontaines et excursionné dans la forêt de Fontainebleau avec Bosc, Brongniart, Broussonnet, les deux Delessert, Durande, L'Héritier et Willemet. C'est pourquoi dans le Midi, sur sa route, il prend force échantillons des minéraux, des plantes, des insectes, et son chapitre sur Antibes contient en plus des trois pages, une liste des poissons du littoral.

Son attention se porte sur une foule d'autres objets ; il tâche d'exposer tout ce qui lui semble curieux ; il vise à la variété ; il désire « laisser peu de choses sans examen ».

S'il est parfois un peu rapide et superficiel, s'il s'aide de ses devanciers et s'il a fait quelques emprunts à Lavallée et à Papon, il s'étend volontiers sur des matières qu'on n'a pas décrites avant lui. Certains de ses tableaux, le foin de Beaucaire, les Jeux de la Fête-Dieu à Aix, la procession de saint Ferréol à Marseille, ses visites aux établissements du Creuzot, à l'arsenal et au bagne de Toulon, sont vraiment remarquables.

Bref, et comme il s'exprimait, ses efforts n'ont pas été infructueux et son ouvrage, plein d'observations, est encore utile aujourd'hui.

Le 10 juin (il a quitté Paris le 14 avril), après avoir vu Toulon et sa gaîté pétulante et son active industrie, Millin, se tourna, dit-il, « vers un site plus tranquille, vers un rivage moins bruyant et plus fortuné ». Il débarque sur la côte, et, sans visiter les îles parce qu'un corsaire croise dans le voisinage, il se rend de pied à Hyères et se promène dans les jardins.

Il admire dans le jardin de M. Beauregard la quantité des arbres fruitiers. Mais le jardin de M. Fille est plus célèbre et plus beau : il efface les jardins d'Alcine et d'Armide ; on croirait que ses riants bosquets n'appartiennent pas à la terre et qu'ils sont le séjour où les âmes vertueuses doivent trouver un bonheur éternel. Les arbres sont si serrés les uns contre les autres qu'il serait impossible de les aborder si l'on n'avait pratiqué des sentiers qui circulent à travers les massifs. Dix-huit mille orangers chargés de fleurs et de fruits (1) offrent l'abri de leur feuillage à une foule de rossignols qui chantent tous à la fois. Ces oiseaux,

(1) Ce jardin rapporte [illegible] 21 [illegible] Les oranges étaient toutes enveloppées dans du papier et [illegible] la plupart, [illegible] sous [illegible] cent.

s'écrie Millin dans son ravissement, ne semblent-ils pas adresser un hymne à la nature dont la bonté leur fournit cet ombrage embaumé?

Au reste, Millin vante le climat d'Hyères, sa « salubrité précieuse », son air « pur léger, élastique » : l'hiver est à Hyères un printemps continuel, et aux agréments de la nature se joignent les plaisirs de la société ; les habitants sont aussi doux que le climat.

Millin se rend d'Hyères à Fréjus. Le 12 juin, à 2 heures du matin, il part à cheval et, après avoir remarqué dans la chaîne des Maures comment on dépouille l'écorce du liège, il arrive à Saint-Tropez, où il trouve une barque qu'il avait commandée et qui, venue d'Hyères, a prudemment longé la côte. Il assiste à la pêche du thon, puis traverse le golfe de Grimaud, débarque à Saint-Raphaël, et, de pied, gagne Fréjus.

Mais quel séjour de misère que ce lieu classique ! La fièvre travaille les habitants. Presque tous ont le teint pâle et livide, les joues creuses, les yeux enfoncés. La meilleure auberge de l'endroit est horriblement malpropre et vraiment dégoûtante, infecte ; on y sert dans des vases à peine rincés une eau putride ; des nuées de mouches volent autour des mets assaisonnés d'une huile puante ; le jour et la nuit, des cousins, des tipules qui sortent des marais, vous piquent tout le corps.

Pourtant, ce pays malsain est très fertile et comme une terre promise : les citronniers, les orangers, les grenadiers, les figuiers, tous les arbres fruitiers y prospèrent, et les aloès croissent sur le bord des chemins. Mais les gens restent inertes ; ils ne font rien pour combattre les fléaux qui les menacent ; ils attendent un miracle de la Providence.

L' « antiquaire » ne reste à Fréjus que deux jours ; il remonte à cheval et, pendant que sa barque va l'attendre à Cannes, il s'enfonce avec joie dans l'Estérel.

Les maisons sont si rares dans la région qu'elle semble un désert et les bois qui la couvrent, des ravins profonds, d'étroits défilés la rendaient naguère dangereuse à traverser. Des brigands — dont l'un, le plus cruel de tous, prenait le nom de Jésus — avaient commis des pillages, des assassinats. L'habitant les connaissait et il n'osait les dénoncer, il traitait même avec eux, il leur payait une contribution. Mais le préfet du Var leur a donné la chasse. Leur chef a été tué. Il ne reste de la bande que deux hommes qui se sont enfuis en Italie. Un poste de gendarmes et de chasseurs établi dans l'auberge de l'Estérel et relevé tous les mois, escorte désormais le courrier de la malle, et parfois, moyennant une rétribution convenue, les voyageurs.

C'est donc sans inquiétude que Millin fait sur sa route une abondante moisson de plantes, immortelles, saxifurges, freuxinolles, chrysanthèmes. Il trouve une source pure, limpide, et, après n'avoir bu que du vin de Fréjus, il savoure cette eau fraîche et délicieuse.

Il admire la variété des sites : la « scène change à chaque moment dans ces montagnes ». Mais le spectacle des bois incendiés l'attriste profondément. Quelles sont les causes de ce fléau qui désole le Var et les Hautes-Alpes? Ou plutôt quels sont les auteurs de ces dévastations? Ne sont-ce pas les chevriers qui veulent par là fertiliser le sol et engraisser les pâturages? Ne sont-ce pas d'avides particuliers qui, après avoir livré un canton aux flammes, viennent soumissionner le terrain à bas prix pour le défricher? Qu'on recherche les coupables, propose Millin, et qu'on les punisse sévèrement. Qu'on ne donne pas à bail le terrain brûlé. Qu'on examine la conduite des gens qui désirent le soumissionner. Qu'on défende de laisser vaguer les chèvres et de les mener dans les bois.

Notre voyageur ne s'arrête pas à Cannes qui ne lui offre rien d'intéressant. Il court aux îles de Lérins.

A Saint-Honorat, il ne voit que des ruines et il s'étonne que la retraite de l'austère saint Honorat appartienne aujourd'hui à une actrice, Mlle Sainval l'aînée (1).

A Sainte-Marguerite, il visite la chambre du Masque de fer (2) et il se contente de remarquer qu'elle n'a qu'une croisée fermée par un épais grillage, mais il note que le fort abrite trois prisonniers d'État, et l'un d'eux, nous dit-il, jouissait d'une grande liberté, logeait dans un bâtiment particulier, chassait et pêchait, vivait avec ses enfants et ses amis, donnait à dîner aux habitants de Cannes, traçait des routes, semblait par sa fortune et son élégance le véritable souverain de l'île : on aurait pris le commandant du fort pour son

(1) Dans des *Notes* de 1835 Mérimée dit que l'île, devenue propriété nationale fut vendue à Mlle Sainval, de la Comédie Française, et que, « tout récemment, un boucher de Cannes en a fait l'acquisition pour la somme de 30.000 francs ».

(2) On sait aujourd'hui que l'homme au masque de fer ou mieux au masque de velours noir était Mattioli, secrétaire d'Etat du duc de Mantoue. Il avait indignement trahi Louis XIV qui le fit enlever dans le plus grand secret. Conduit à Pignerol, Mattioli fut enfermé à l'île Sainte-Marguerite, puis à la Bastille où il mourut en 1703. Le duc de Mantoue ne l'avait pas réclamé et personne ne s'était soucié de lui.

capitaine des gardes. Ce personnage était Omer Talon (1).

De Cannes, Millin gagne Antibes, il recueille des inscriptions ; il cherche la trace des édifices qui décoraient l'ancienne Antipolis ; il fait bonne chère à la table de son hôtelier qui prépare à merveille le poisson ; au bout de deux jours, après un excellent repas, il monte dans la barque qui l'attendait, et trois heures plus tard il entre au port de Nice.

Il ne manque pas, à Nice, de décrire les ruines de cet amphithéâtre que les paysans appellent la « cuve des fées », et il déterre quelques inscriptions : Cimiez, dit-il, mérite pour ses antiquités d'avoir la curiosité autant que Saint-Pons pour ses sites charmants.

La vieille ville ne lui plaît guère. Les rues ont reçu pendant la Révolution des noms qui contrastent avec leur aspect dégoûtant : rien de plus sale que la rue de la Propreté, de plus malsain que la rue du Bon Air, de plus sombre que la rue de la Lumière, et les gens les plus misérables habitent la rue du Bonheur ! Une odeur nauséabonde emplit presque toutes les maisons. Les vitres sont ternies par la fumée et couvertes de poussière et d'ordures de mouches ; pas de soin ni d'arrangement ; des meubles grossiers ; des tasses de faïence pour boire le chocolat ou le café ; des vases de nuit vernissés de jaune ou de vert et si profonds que le pied de Ragotin n'aurait pu s'en dégager.

Mais à l'extrémité de la vieille ville, la place Napoléon, autrefois place Victor, rappelle un peu la place Royale. Le quartier neuf, bâti sur le bord de la mer, offre de belles maisons, un cours planté d'ormes, une terrasse « vaste et majestueuse », qui, le soir, sert de promenade. Millin assure qu'il passerait des heures entières sur cette terrasse sans pouvoir se rassasier du spectacle qu'elle présente à ses yeux : « La vue s'étend au loin sur la vaste mer ; c'est un coup d'œil ravissant, de voir ses bords couverts de barques de pêcheurs, et, dans l'éloignement, des vaisseaux qui se dirigent sur Gênes ou sur Marseille ; lorsque le temps est serein, on distingue à l'horizon les montagnes de la Corse. »

Il n'admire pas moins la campagne niçoise et ses jolies bastides qui passent à travers les arbres touffus.

(1) Omer Talon, l'ancien lieutenant civil au Châtelet, le membre de la Constituante, l'homme que la Cour [illegible] chargé de distribuer les fonds secrets, et qui put, après le 10 août 1792, grâce à Danton, gagner l'étranger. A son retour d'émigration, il fut arrêté à Paris (1803) comme inculpé du complot contre la sûreté de l'Etat. C'est le père de la comtesse de Cayle qui prit sur Louis XVIII un [illegible] ascendant.

Rien n'échappe à ses observations, ni les jardins entourés de murailles et formant d'anguleuses ruelles, ni les orangers dont certains donnent trois à quatre mille fruits, ni les fèves des marais dont les gens du pays se nourrissent durant une grande partie de l'année, ni les procédés d'une culture qui tire du sol tout ce qu'elle peut en tirer. Il insiste sur l'engrais dont se servent les cultivateurs. Ils n'ont ni bœuf ni vache ; un âne et un chien composent leur bétail ; le fumier est rare. Aussi gardent-ils avec soin toutes les immondices. Ils ont même pratiqué dans le mur de leur jardin une niche qui invite le voyageur à satisfaire un besoin pressant. Chaque maison de Nice renferme une fosse qui conserve précieusement les excréments de toute la famille. Les paysans viennent les acheter. Ils paient d'ordinaire trois francs par an pour chaque personne. Mais le prix varie selon l'abondance et la qualité de la matière : les déjections d'un protestant, par exemple, valent plus cher que celles d'un catholique parce qu'il fait gras tous les jours (1).

Le 17 juin, un dimanche, Millin se rendit en bateau de Nice à Menton ; au bout de quelques heures, après avoir eu le temps de remarquer que le citronnier faisait la principale richesse de la ville et que les habitants étaient riches, mais vivaient avec une grande économie, il regagna sa chaloupe pour aller coucher au port de Monaco.

Le lendemain, dès 3 heures du matin, il se remet en route. Il monte à la Turbie pour voir le Trophée d'Auguste ; puis il visite Monaco et son château ; il s'arrête à Beaulieu « qui mérite bien son nom » ; il parcourt Villefranche qu'il appelle, à cause de ses établissements, un petit Toulon ; le soir il se rembarque pour Nice et il prend congé de ses matelots dont il a été très content.

Mais bientôt il reçoit la triste nouvelle que ces braves gens, attaqués par une chaloupe anglaise, se sont fait échouer à la côte et que les ennemis ont

(1) Zimmermann a déjà fait cette remarque dans son [illegible] *De l'[illegible] national*. Millin [illegible] les Minimes ne sont pas jugées dignes d'entrer dans ce commerce Foderé traite ce point avec détail. C'est, dit-il, obliger un Niçois que d'aller se soulager dans sa maison. Du temps de Foderé, le cloaque d'une caserne qui contenait cinq cents hommes, était affermé 1.700 francs. Il y a, croit encore Foderé, dans les maisons des anciens quartiers un baril d'immondices que les métayers viennent chercher lorsqu'il est plein, et ils lui substituent un baril vide. On ne cesse pas de rencontrer des paysans avec ces barils sur leurs propres épaules ou sur le dos de leurs bourriques. Sous les [illegible] de Foderé, [illegible] et le porta à son nez, même à sa bouche, pour savoir si la [illegible] qu'[illegible] des [illegible].

capturé leur embarcation avec tout ce qu'elle contenait, entre autres choses la collection de minéraux, de plantes et d'insectes que Millin avait recueillie.

Le voyage continue. L'archéologue résolu de s'enfoncer dans la montagne, loue des mulets pour se rendre à Grasse. Il passe par Saint-Laurent du Var; par Cagna « lieu maussade »; par Vence, ville morne et mal bâtie, mais séjour très sain à cause de son eau claire et toujours fraîche qu'on boit avec délices sous un ciel brûlant.

La route de Vence à Grasse est pénible. Mais l'aspect de la culture et des sites les plus pittoresques dédommage Millin de ses fatigues. Il admire des précipices, des rochers menaçants, des ruisseaux qui serpentent au fond de jolies vallées, et il s'étonne de voir comment à force de courage et de longue patience, par des soins et des travaux continuels, les gens du pays ont conquis la montagne et construit non seulement d'innombrables jardins, mais des terrasses qui retiennent la terre végétale et l'empêchent d'être entraînée par les pluies.

Grasse a des rues étroites et irrégulières. Mais la promenade du Cours offre la plus belle vue qui soit, et qui ne connaît les distillateurs de Grasse, ses parfumeurs et ses confiseurs?

Arthur CHUQUET,
Membre de l'Institut.

LA GUERRE POLONO-RUSSE DE 1920

Le maréchal polonais Pilsudski, ancien chef de l'État et généralissime pendant la guerre de 1919-1920, a publié récemment un volume important sur la campagne de l'année 1920 : « Rok 1920 ». Cet ouvrage est voué à une polémique avec son adversaire de cette campagne, M. Tuchaczewski, ancien commandant en chef des armées rouges du front Ouest, c'est-à-dire du front polonais au nord des marais de la Pripet. M. Tuchaczewski a fait l'exposé de ses opérations dans une série de conférences à l'École Supérieure de Guerre de Moscou. Ces conférences, traduites en polonais, précèdent le texte de M. Pilsudski.

M. Tuchaczewski est un chef vaincu et qui est loin d'assumer la responsabilité de sa défaite. Il s'agit pour lui d'abord de faire admirer ses exploits, ensuite de trouver des boucs émissaires. C'est le but de son calcul des forces rouges et de celles de l'adversaire, calcul fort embrouillé, dont il veut faire sortir l'égalité de ces forces de part et de l'autre sur le front qu'il a commandé. Il expose sa première action offensive, celle de mai 1920, une offensive échouée, mais où il veut voir une victoire morale. Il passe à l'offensive principale, celle de juillet, où il voulait écraser l'aile droite de la 1re armée polonaise (entre la Beresina et la Duna), en envelopper l'aile gauche et la détruire, pour se rabattre ensuite sur l'autre armée polonaise du front Nord, la 4e, disposée sur la Beresina, en avant de Minsk. En imitant un peu le plan Schliffen-Moltke, il concentre trois armées, 4e, 15e, 3e sur sa droite, c'est-à-dire sur l'aile marchante; il fixe par une seule armée, la 16e, l'aile droite des Polonais. D'après ses assertions, il réussit partout, il écrase tout. D'après la critique de ses opérations, faite par M. Pilsudski, le seul résultat réel est l'enveloppement de l'aile gauche polonaise et c'est à cette manœuvre, plusieurs fois renouvelée, couronnée toujours de succès grâce à l'inertie stratégique de l'adversaire, que le général rouge doit sa marche victorieuse jusqu'au Niémen et au delà, sur Varsovie. Ce qu'il faut retenir de la confession de M. Tuchaczewski, c'est que ce résultat ne fut pas facile à obtenir, que la résistance des Polonais, toujours renouvelée, était opiniâtre et que leurs divisions faisaient chaque jour face à l'ennemi victorieux, pour lui disputer avec acharnement leur sol national. Il est clair, que la force de résistance de ces divisions, non relevées, ne recevant pas de compléments, diminuait nécessairement au cours de la longue retraite de la Beresina et Duna jusqu'au Bouget la Narew.

Après avoir forcé la ligne constituée par les cours supérieurs de ces rivières, M. Tuchaczewski décide de jeter droit sur Varsovie la 16e armée, sur Modlin la 3e armée, en poussant son aile marchante sur la basse Vistule, en aval et ouest de Modlin, avec directions : la 15e armée sur Lowicz, la 4e armée sur Plock, avec une flanc-garde vers Thorn. C'est en somme la manœuvre russe de l'année 1831. Mais l'adversaire a changé depuis ces temps-là ; il n'est pas non plus le même qu'il était un mois auparavant en Russie Blanche. La vaste manœuvre enveloppante fut contrecarrée cette fois par des coups, d'autant plus inattendus que les armées rouges, attirées par leurs objectifs géographiques, se souciaient peu de reconnaître les forces adverses. La 16e armée trouve en avant de Varsovie une résistance organisée et opiniâtre, qu'elle n'est pas capable de surmonter; elle avait l'ordre de prendre Varsovie le 14 août; après une bataille de trois jours elle reste immobilisée vis-à-vis de la tête de pont de la capitale polonaise. Mais du côté de Modlin ce sont les Polonais qui atta-

quent ; une faible armée de trois divisions et demie, la 5e se jette le 14 août sur les armées rouges, la 15e et la 3e, en engageant une bataille sanglante. Mais où est la 4e armée rouge, qui forme avec le 3e C. C. l'extrême droite de M. Tuchaczewski? Elle est parfaitement placée pour tomber sur les arrières de la 5e armée polonaise. M. Tuchaczewski est sûr de pouvoir écraser l'adversaire de Modlin. Mais « la fortune s'est mise du côté des Polonais ». La 4e armée n'intervient pas. Sans liaison avec le gros des forces soviétiques, elle poursuit sa marche vers Plock et Thorn. La 5e armée adverse est sauvée, elle bat « impunément » les 3e et 15e armées de M. Tuchaczewski. « Situation horrible et incroyable ».

Une précision : le commandant de cette armée polonaise, si peu courtoise envers les plans d'opérations de M. Tuchaczewski, c'est le général Sikorski, actuellement ministre de la guerre de nos alliés.

Mais voici un nouveau danger qui se dessine : une masse de cinq divisions polonaises, formée par des mouvements dérobés, à marches forcées, sur le flanc gauche du dispositif rouge, voilée par le rideau de la rivière de Wieprz, déclanche le 16 août sa manœuvre de flanc sur les armées rouges, fixées et usées par deux dures batailles de front.

M. Tuchaczewski voudrait riposter. Le seul moyen, c'est l'armée de cavalerie de M. Budienny qui s'acharne inutilement pour s'emparer de Lwow (Léopol). Depuis longtemps il demandait de pousser cette force formidable sur Zamosc ; il obtint enfin une décision favorable du Haut Commandement, mais l'exécution tarde et avant l'apparition de Budienny sur les arrières de la masse enveloppante polonaise, la défaite des armées rouges est consommée. C'est le commandant de la 4e armée et Budienny qui paraissent responsables. C'est peut-être aussi le Haut Commandement qui n'a pas mis en temps utile toutes les forces du front Sud-Ouest à la disposition de M. Tuchaczewski. Lui — il reste dans son opinion le vainqueur.

Son adversaire, le vrai vainqueur, le généralissime polonais, a jugé utile d'honorer M. Tuchaczewski par une longue réplique, très détaillée, écrite avec beaucoup de tempérament et sans aucune réserve. On est un peu frappé par cette polémique. Les meilleurs arguments de M. Pilsudski furent employés avec succès, le 14, le 15, le 16 août 1920 et ont converti l'adversaire, puisqu'il a subi depuis la volonté du maréchal. Aucun argument imprimé n'aura plus la même puissance.

Le maréchal reprend le calcul des forces. M. Tuchaczewski aurait, au mois de juillet 1920, quelque chose comme 160.000 combattants contre 120.000 combattants polonais ; arrivé sur la Vistule il a 800.000 hommes à nourrir — au moins 200.000 combattants — contre 180.000 au plus combattants polonais. M. Pilsudski analyse, non sans ironie, les aperçus stratégiques du général rouge, cette « masse de rupture » dont Tuchaczewski parle beaucoup et qui était tellement illusoire qu'elle n'a rompu rien nulle part ; c'est à la manœuvre débordante que les rouges doivent tous leurs succès. Mais le maréchal est un juge des plus sévères pour les procédés de guerre employés par ses troupes à lui, pour la tendance désastreuse de former sur une ligne de mille kilomètres un front fortifié continu et une ligne continue des feux pour la dispersion des forces et des moyens. C'est la guerre mondiale avec ses masses remplissant l'espace qui pesait sur le procédé défensif polonais et les procédés habituels de la guerre mondiale dégénéraient, dans les immenses plaines de la Pologne orientale, en cordon aussi faible que rigide. On se demande quelle était la doctrine du maréchal alors qu'il exerçait le Haut Commandement : s'est-elle traduite par des instructions qui pouvaient mieux orienter les subordonnés? Le maréchal s'abstient de les citer. Il est plus que probable que lui-même a mis beaucoup de temps pour revenir aux principes de la grande guerre de mouvement et qu'il a payé cher les retards. Le maréchal dresse une accusation formelle contre le général Szeptycki, commandant le front nord-ouest polonais au nord de la Pripet, le partenaire de M. Tuchaczewski. Il reproche au général Szeptycki l'inaction stratégique et l'inexécution des instructions du Haut-Commandement : au lieu de former par la manœuvre en retraite une masse vers Vilna, à son aile gauche, ce général a déplacé le centre de gravité de ses armées vers sa droite. Il ne cite, cependant, pas de documents qui pourraient éclairer le lecteur sur cette question de responsabilité personnelle, question peu intéressante et dont la discussion publique nous paraît d'utilité contestable. On pourrait d'ailleurs se demander ce qui fut fait par le Haut-Commandement pour exercer une influence immédiate sur la conduite des opérations au nord de la Pripet ; le généralissime s'est-il rendu lui-même à Minsk pour jeter tout le poids puissant de sa personnalité sur la balance? A lire son exposé sur les événements de juillet, on a l'impression qu'il s'abstenait plutôt d'intervenir personnellement, que son attention se concentrait plutôt au sud de la Pripet où il voulait se débarrasser d'un autre adversaire fort incommode : l'armée de cavalerie de Budienny ; qu'il était aussi trop fixé à Varsovie par ses fonctions de Chef de l'Etat.

***

Le maréchal espérait battre Budienny et jeter ensuite une armée, tirée du front Sud-Ouest, par la région de Brest-Litewski sur le flanc gauche de M. Tuchaczewski, Mais avant que la bataille engagée contre l'armée de cavalerie du côté de Brody fût achevée, la nouvelle du passage du Boug et de la prise de Brest-Litewski par les rouges provoqua une décision nouvelle : manœuvre en retraite, reconcentration, bataille décisive sur la Vistule.

L'idée de cette manœuvre fut discutée entre le maréchal, le général Weygand, les généraux Rozwadowski (chef de l'E. M. polonais) et Sosnkowski (ministre de la Guerre). La décision du maréchal, prise le 6 août, envisageait une solution très hardie : masse de manœuvre derrière le Wieprz, sur le flanc gauche des rouges qui se porteront sur Varsovie (armée 4e et gros de la 3e, 5 divisions, commandant le maréchal en personne) ; une autre masse livre devant Varsovie et au nord de la Vistule une bataille de front (armée 1re devant Varsovie) ; 5e armée à improviser sur la basse Narew ; 2e armée, réduite à deux faibles divisions, en rideau derrière la Vistule depuis Varsovie jusqu'à l'embouchure du Wieprz, le tout commandé par le général Haller. Le maréchal semble regretter cette décision. Il taxe d'absurde de ravir 5 divisions à la bataille frontale, pour une mission secondaire. Une telle proportion des forces paraît imposée au maréchal par des raisons d'ordre politique : la perte de la capitale porterait une atteinte trop grave à la force morale de la nation, déjà éprouvée par une longue série de revers. Mais abstraction faite de ces raisons, le dispositif pour la bataille de Varsovie, opposant à l'adversaire des forces suffisantes pour le fixer par une bataille, et destinant un tiers de la totalité des forces à tomber sur l'aile de l'ennemi, semble parer à toutes les éventualités et ouvrir des possibilités immenses : les événements l'ont bien prouvé. Il est vrai que la concentration du groupement du maréchal derrière le Wieprz, par une manœuvre en retraite des divisions au contact, restée inconnue à l'ennemi grâce à la rapidité d'exécution, fut une opération des plus audacieuses et des plus délicates. Tout était bien calculé et bien prévu : le cas de l'apparition de Budienny aussi ; le maréchal avait la liberté d'action, assuré de ce côté, sur les arrières de son groupement par une forte cavalerie et par l'espace, libre aussi de faire suivre Budienny du côté de Lwow par des troupes tirées de Galicie.

De la manœuvre de Varsovie le maréchal ne nous présente que l'action de son gouvernement de flanc, qui, tout en renversant une faible flanc-garde ennemie, se développe aussitôt en manœuvre sur les arrières ; l'ennemi ne se met pas en bataille, son dispositif s'écroule, ses armées se débandent ; le lendemain c'est déjà une poursuite acharnée pour couper la retraite des rouges et les acculer à la frontière prussienne. Sans avoir lu Tuchaczewski, on aurait l'impression que les rouges se sont débandés à l'apparition de l'armée du maréchal sans bataille préalable, que la manœuvre de Varsovie était une victoire facile sur un ennemi qu'il suffisait de déborder pour le mettre en déroute. En comparant seulement les deux textes on peut apprécier l'effort de nos alliés fourni dans cette opération. L'ennemi se débanda à l'apparition de l'armée du maréchal, parce qu'il était épuisé et usé par deux batailles sanglantes — à l'est de Varsovie et au nord de Modlin, parce qu'il était fixé, avait fait donner ses réserves et perdu sa liberté d'action, en engageant une grande partie de ses forces dans une manœuvre enveloppante à trop grande envergure.

Le maréchal Pilsudski, homme de guerre, doué d'une intuition stratégique et d'une volonté n'est pas théoricien ; il ne veut pas faire la théorie de ses opérations. Il le laisse aux autres. Il dit cependant qu'il a son système à lui ; il trouve la guerre qu'il a faite l'an 1920 sans précédent, vu la relation des forces et de l'espace. Ce système, il le laisse deviner : forces largement articulées, manœuvre d'aile, exploitation rapide. On pourrait discuter la formule. Ce qui est sûr, c'est que la campagne de 1920 en Pologne fut une confirmation des grands principes de la guerre : économie des forces, liberté d'action ; c'est en les oubliant que nos alliés ont subi leurs échecs ; c'est en y revenant qu'ils ont vaincu. Ils ont vaincu aussi grâce à la ferme volonté de leur chef ; ils ont vaincu surtout grâce au patriotisme ardent de leurs jeunes troupes, qui, après une série d'échecs, après quelques centaines de kilomètres de retraite, ont trouvé la force morale nécessaire pour faire tête à l'ennemi et l'attaquer.

***

L'APPARITION

(Nouvelle)

Autun en liesse fêtait la grande Saint-Ladre. Les rues et les églises chantaient.

Des milliers de pèlerins, attirés par le renom merveilleux du bienheureux Lazare, s'engouffraient sous le porche de la basilique, aux voûtes frémissantes de bannières. Hymnes et cantiques invi-

taient la cité éduenne et le duché de Bourgogne à célébrer dans la joie ce jour de grâce et de gloire :

« Jucundare civitas
Lazari dum recitas
Patroni festalia.
Laetare, Burgundia,
Tua per hunc gloria
Crescit et potentia. »

Mais, indifférent à cette sainte allégresse, blotti contre un pilier, la tête cachée sous son manteau, Sire Arnould se rongeait le cœur. Il ne sentait pas la foule qui le heurtait, le piétinait. Il était comme un galet de mer sur lequel passe et repasse le flot.

Depuis l'heure matinale où le grand portail s'ouvrait aux fidèles, il demeurait là sans mouvement, consumé de fureur et de chagrin. Ses oreilles bourdonnaient du grondement des cloches et des orgues, et il ne priait pas.

Que demander à Dieu? De lui rendre figure humaine? A quoi bon? Que ferait-il au milieu des hommes, quand sa bien-aimée n'y était plus? Quelle raison de vivre lui restait? Il souffrait moins, quand son corps se décomposait pièce à pièce. C'était son âme à présent qui semblait se putréfier...

Le silence qui suivit les offices du matin lui rendit un peu d'apaisement. Sire Arnould dégagea sa tête inondée de sueur. Une nappe brûlante de soleil, passant à travers les arcades, chauffait le porche comme un four. De longs rayons obliques faisaient danser, au fond de l'église déserte, les couleurs des verrières. Quelques pèlerins, accroupis sur les marches, somnolaient. On n'entendait que le murmure des fontaines, la complainte monotone d'un mendiant à moitié ivre et le sifflet strident des hirondelles dont les faucilles noires, au-dessus des tours, fauchaient en rond les prés de l'azur.

Mais bientôt, les cloches reprirent leurs volées, annonçant la procession solennelle. Une houle mugissante secouait les saintes nefs et faisait vibrer leurs flèches, comme des mâts dans la tempête. Les moindres places de la haute ville, saturées d'ondes sonores, bouillaient comme des cuves.

Quand les reliques de Monsieur saint Ladre apparurent, au milieu du flamboiement des orfrois et des luminaires, à travers les nuages d'encens, un tumulte indescriptible se déchaîna. La clameur du peuple étouffait les litanies. Tous les rangs et tous les états se confondaient. Le gentilhomme à quatre quartiers prêtait son bras au mendiant boiteux. Derrière les belles dames aux hennins cornus, les demoiselles aux bliauts de brocart, les jeunes muguets chaussés à la poulaine, suait et geignait le troupeau nauséabond des malingreux et des béquillards.

Une armée de clercs et de sacristains s'efforçaient vainement de contenir dans l'ordre cette multitude délirante. Elle s'écrasait à travers les ruelles étroites, piétinant les malheureux de faible constitution qui tombaient en syncope sur le pavé et qu'on ramenait sous le porche, où l'on criait au miracle en les voyant ouvrir les yeux. La châsse restait bloquée durant des heures, tandis que les diacres qui la portaient, à jeun, d'après des statuts trop austères, mais succombant sous le fardeau et à demi-morts d'épuisement, discutaient avec le Grand-Chantre, afin d'obtenir quelques pintes de vin.

Par endroits, des querelles s'élevaient, pour de mesquines questions de préséances, mêlant aux chants sacrés des vociférations et des insultes. Les malades et les infirmes, accompagnés de leurs parents, amis et voisins, adjurant les puissances célestes, poussaient des cris lamentables. Près d'eux les fanfares des paroisses et des confréries luttaient à qui jouerait le plus fort. Des quatre coins de la ville, mortiers et bombardes jetaient sans arrêt dans l'orageuse rumeur de ces mille bruits discordants, le grondement sourd de leurs détonations.

Sire Arnould entendait tout cela, comme on entend, au fond d'une cave obscure, les échos lointains de la place publique. Il n'avait de pensées que pour ses douleurs. Semblable à une bête farouche prise au piège, il se déchirait lui-même, de mauvaise rage, tournant sa fureur d'amour en transports de haine insensés. Les spectacles de cette foi naïve, qui jadis émouvaient si tendrement son âme chrétienne, ne lui inspiraient plus que dégoût et scandale. Le sentiment de son humiliation, dans cette posture abjecte de pénitent, prostré sur le pavé, parmi le troupeau répugnant des déshérités de ce monde, lui devenait insupportable. Il allait se lever et s'enfuir, quand une étonnante vision le cloua sur place.

Les trois statues du trumeau qui représentaient saint Lazare et ses deux sœurs, se dressaient toutes blanches, à quelques pas de lui, dans l'embrasure du portail, sur le fond multicolore des lointains vitraux de l'abside.

Le saint évêque tenait, de sa main gauche gantée, le bâton pastoral. Les deux doigts levés de sa dextre semblaient à la fois admonester et bénir. Les boucles de sa chevelure, serrés par le bandeau de la mitre, lui ceignaient le front, près des sourcils et rejoignaient, sur les tempes, le mince collier de barbe qui cernait le menton.

Sire Arnould observait avec une stupeur croissante ce long visage émacié.

Une étrange couleur de vie animait le grain dur de la pierre. Les yeux avaient la pérée [illegible]

hiératique, les paupières battaient, la bouche respirait. Un limbe lumineux, pâle comme un crépuscule, enveloppait le chef auguste.

Sire Arnould porta la main à sa poitrine. C'était le même homme qu'il avait vu, la nuit de son arrivée sous les remparts d'Autun...

Alors, pour comble de merveille, les trois figures se détachèrent lentement de la colonne. Avec un bruissement doux de leurs longues draperies, elles avancèrent droit devant elles dans l'espace, posant sur un rayon de soleil leurs pieds, chaussés de souliers pointus.

Lazare s'appuyait sur sa crosse, le bras droit en l'air, très haut, comme pour bénir au loin. Le vent qui soufflait de l'Ouest, à travers les baies du porche, faisait trembler les glands de son étole et les franges de son pallium.

Madeleine avait rejeté sur son dos la natte de cheveux qui lui battait les genoux. Marthe prenait d'une seule main son vase d'aromates, semblable à un ciboire, et de l'autre, retroussait soigneusement sa robe.

Tous trois semblaient regarder du côté de la ville. Sire Arnould les voyait, tournés vers le parvis de l'église Notre-Dame, où s'attardait encore la queue de la procession.

— Qu'il fait beau ! disait Monsieur saint Ladre. Mes sœurs il faut remercier Dieu qui nous donne un si beau temps.

— Qu'il faut beau ! répétait sainte Madeleine, toute radieuse. Allons vite. Suivons ce bon peuple.

— Ah ! que ces gens se tiennent mal ! s'écriait sainte Marthe, en posant la main sur le bras de son frère. Ces messieurs du chapitre ont une singulière façon d'assurer le service d'ordre.

— C'est en effet une belle cohue ! répondait saint Lazare en hochant la tête avec un sourire indulgent. Je crois, Dieu leur pardonne, qu'ils vont jeter ma châsse par terre... Un conteur de fabliaux en ferait une plaisante histoire, et si Monsieur saint Martin était là, lui qui a été soldat, je ne sais ce qu'il en dirait. Mais rappelez-vous, mes sœurs, que, de notre temps, on ne faisait guère plus de cérémonies avec notre Seigneur Jésus. Il a fallu lui passer le paralytique par les tuiles. Le service d'ordre, à Capharnaüm, laissait beaucoup à désirer. Et quand notre bon Maître guérit l'hémorroïsse, quelle presse, dites moi, quelle bousculade ! Le monde l'accablait. Ah ! que tous ces chrétiens gardent seulement leur conscience en ordre. Qu'ils ne commettent jamais plus grand péché que de manquer au cérémonial. Qu'ils aient la foi au cœur, et l'amour et l'espérance...

En prononçant : l'espérance, le saint s'était tourné vers le lépreux.

Sire Arnould n'entendait rien du mystérieux colloque, mais ses yeux ne perdait pas un seul geste des trois personnages. Toute son âme criait au secours. Il tremblait du désir d'entendre encore une fois la voix consolatrice. Il eût voulu s'élancer, courir à sa rencontre. Une force insurmontable le maintenait immobile.

Quand la vision se fut évanouie, dans la pleine lumière, sur la place embrasée de soleil, il demeura longuement, sans pensées, anéanti (1).

Paul CAZIN.

RÉFLEXIONS SUR LA MUSIQUE INTÉRIEURE DE CH. MAURRAS

Sous le titre de « Musique intérieure », Charles Maurras réunit aux Cahiers Verts les fragments épars de son œuvre poétique. Ce qui frappe d'abord c'est l'unité remarquable du recueil et sa courbe toujours ascendante, chaque poème enregistrant une conquête nouvelle, et fidèle au même principe générateur, tendant vers une réalisation toujours plus humaine.

C'est ainsi que le Maurras poète des années de 1920 est l'aboutissement naturel du Maurras qui donnait ses premiers vers aux environs de 1890, quand l'école romane menait campagne contre le Symbolisme. Les novateurs d'alors, amis des tentatives extrêmes, des confins artistiques, noyaient, dissolvaient la pensée, quelquefois jusqu'à son complet évanouissement, sa disparition totale. Moréas d'abord entraîné réagit avec éclat. Le *Pèlerin passionné* affirme une rupture définitive avec les décadents. France, Barrès, saluent dans ces vers renouvelés du XVIe siècle, le retour à une tradition nationale. Ch. Maurras écrit son Jean Moréas (1891) : un manifeste, une défense et illustration de la poésie française. Doctrinaire et partisan, telle sera toujours sa profession de foi : « Un poème n'est pas liberté, il est servitude. Sa beauté se juge nécessairement aux rapports de valeurs naturelles mises en jeu avec la sereine vigueur du rythme ondoyant qui les courbe. La

(1) Ces pages sont extraites de l'*Hôtellerie du Bacchus sans tête*, le nouveau roman que M. Paul Cazin, l'auteur de l'*Humaniste à la guerre*, de *Décadi* et de l'*Alouette de Pâques*, va publier prochainement chez Plon-Nourrit. C'est le récit des aventures d'un chevalier liégeois du XVe siècle qui vient à Autun demander à saint Lazare, patron des lépreux, la guérison de sa lèpre.

beauté véritable est au terme des choses. Cependant Maurras laisse ses compagnons curieux aussi d'érudition, de recherches grammaticales, renchérir sur la Pléiade. Il donne à cette Renaissance une collaboration plus active en publiant des odelettes, des ballades. Sans doute est-elle « très bien », cette odelette de Maurras traduite d'Anacréon dans la manière de Belleau, d'Henri Estienne ; heureusement « un autre soin le trouble et l'inquiète ». « Les ballades ou jeux-partis », de construction irréprochable rejettent tout d'abord les agréments passagers, ce qui se démode. Par delà l'école romane, nécessairement périssable, Maurras renoue avec une tradition autrement large, profonde, vivante. Les groupes, les écoles sont utilisables comme éléments de réaction ; pour vaincre, il faut se réunir autour d'un même drapeau. Les fortes personnalités prennent la tête, ne sauraient rompre une chaîne qu'elles continuent, dont les nœuds assemblés ne font pas une entrave. Platon, Homère, Dante, Racine, Mistral, voilà les principaux maîtres de Maurras ; Ronsard, Chénier, Moréas, là où ils excellent, lui enseigneront « l'ordonnance, la faculté de considérer avant tout la conception, la pensée ».

Le style sévère convient naturellement au poète de la *Musique intérieure*. Dès les premières pages la pensée du poète nous accueille, Psyché, opposant à ce qui passe une sereine stabilité. Toute platonicienne encore, la Psyché qu'il invoque au cours des deux ballades. Dans son dialogue avec Faust, elle ne connaît pas les humaines, les coupables faiblesses que lui laissent Corneille et La Fontaine. Psyché, c'est *l'âme illuminée guidant l'âme amoureuse aux vraies sources de la joie*, la Béatrice désincarnée de Dante, une allégorie. Nous sommes à l'opposé de la « Damoiselle Elue » et de tout préraphaélisme. Uniquement épris de « Lumière intérieure », Maurras voue un culte exclusif à la Beauté « qui brille, enfoncée au plus tendre du cœur », à cette Beauté qui affole sa raison, dont les charmes glaceraient de moins intrépides amants. Mais la vie défiée se venge. Le poète incarne Psyché et pour ce sacrilège, l'amour ne lui épargne pas les souffrances et son cortège de sombres désespoirs. Conflit tragique que mesure une raison lucide. (« Sachez que votre esclave est dans ma volonté ». « Ma vie a perdu sa loi ». « Mon gémissement pressa du plus vain de tous les reproches le dur élément ».) Si le poète parle de « l'humble défaite de sa longue erreur », l'ordre et la décence règlent toujours le désarroi. C'est l'unique concession aux misères humaines, la courte défaillance occupant le bref espace de neuf sobres poèmes. Belle leçon de dignité pour les « Chantres de la Souffrance » qui se dépouillent en public.

Aussi bien la dure nécessité de l'action politique, ce « mouvement salutaire hors de soi » libère le poète. Sans descendre des sommets d'une grave pensée, sa Muse s'humanise et consent à s'émouvoir. Comme élargi sous son enveloppe ferme et concise, le vers vibre d'un frémissement inconnu. « Cette douceur qui déchire » le poète est belle à rencontrer. Sa jeunesse « que les disgrâces endurcirent » la méconnaissait. Nous en faisons avec lui *la Découverte* (1), « par les grandes routes en lacets qui serpentent sous nos étoiles ». L'air est rude et tendre que battent les ailes de ces strophes. La vie au cours des ans mieux comprise et goûtée « met en mouvement toutes les forces de l'être », conseille le vol emporté et non moins sûr « jusqu'aux brasiers du firmament ». L'accent poignant et digne du Moréas des Stances est d'un autre ordre : (Je sais bien qu' « *Eryphile* », entre autres, est d'un tour plus agile, mais l'emportement n'est pas le fait de Moréas). Maurras n'appelle pas la mort et « s'il renverse le flambeau d'une espérance inassouvie », c'est pour le voir brûler encore au souffle exigeant de la vie. Attitude lyrique conforme au génie du poète. Les Stances, au contraire, se devaient d'être statiques ; au destin injurieux elles opposent une tristesse et une volonté calme où les mouvements d'indignation sont rares.

Casquée et guerrière, la Minerve de Maurras plus active « remonte victorieusement les pentes du ciel ». *Fecit indignatio versus*. L'ode historique de Ronsard et de Malherbe ressuscite, et les Iambes vengeresses de Chénier citoyen, et l'épopée nationale selon Mistral, la fable du poète fondateur des cités. *L'ode à la Marne*, développée en sept chants exalte les annales d'une France chrétienne, toujours fille de Pallas, flétrit le Barbare monstrueux et machinal que châtie — après Ulysse et David — un « victorieux au nom de flamme » (Foch). L'ode n'est pas achevée : l'exigente volonté de Maurras prétend la conduire jusqu'à son point d'extrême perfection. Telle, et les ailes déployées, se dresse l'incorruptible figure de proue, sa juste draperie claquant au vent comme un drapeau. Admirable cadence des strophes héroïques, maîtrise de leur emportement, et ces éclairs d'une pensée fulgurante !... Que le mouvement nous emporte au delà de l'analyse qui retarderait la vivacité du plaisir. Maurras donne ses odes et le thème, élargi toujours davantage, révèle les perspectives du Vrai, du Beau, du Bien.

(1) Ce poème est à la fin du [illegible] en parler maintenant.

Dans le *Colloque des Morts*, l'âme virile du poète, pieuse à la façon des anciens, rejoint l'âme universelle, le chœur étincelant des *Idées*. Une fougue active, « cette frénésie à sortir de soi », permet au poète de se réaliser « loin des solitudes de la terre dont il se sauve en courant ». Les grands cris arrachés par une belle souffrance que maîtrise la raison : « Hélas, d'aimer la moindre chose — je meurs de haine jour et nuit ! » Jusqu'à la certitude enfin de résoudre l'éternel conflit dans l'harmonie triomphante. C'est l'accent de du Bellay : « Là, ô mon âme, au plus haut ciel guidée, tu y pourras reconnaître l'idée de la Beauté qu'en ce monde j'adore. » L'accent de l'hymne à la Nuit de Chénier : « Adieu, tombeau de chair, je ne suis plus à toi... Terre, fuis sous nos pas... » Et « l'âme remontant sa grande origine, sent qu'elle est une part de l'essence divine ». Quand Maurras s'écrie : « Laissons errer cette troupe — dont les vœux sont indistincts. Laissons fuir et se répandre — ces désirs illimités », il désigne l'Hugo prophétique et sociologue de *Plein Ciel*, le Lamartine de la *Marseillaise de la Paix* et des belles *Harmonies* plus orientales que grecques. « D'autres vers dépassent ceux-là par la force et l'intérêt du sens ». « Là, ô mon âme... tu y pourras reconnaître l'Idée. » C'est la « *musique intérieure* » que chacun doit faire régner au fond de lui-même et le seul recours aux maux inévitables.

Un lyrisme exact n'est pas romantique et ses âpres beautés sont difficilement accessibles. A poursuivre les *Idées*, que de nobles poètes se sont dépensés ! « Gloire du long désir, Idées » dit l'invocation mallarméenne qui entrevoit une solution repoussée aussitôt dans l'Inconnu. Valéry avec plus de précision les appelle « Maîtresses de l'âme, Idées ». N'importe, ces Idées, mêmes précisées en pleine clarté, obscurcissent souvent les nôtres plus débiles. Quel chemin accompli depuis du Bellay et Chénier... « Je suis fait, dit Maurras, je suis né pour la lumière. » Parfois, au point de nous en éblouir, de nous en aveugler. Faut-il dans ce dystique « Déjà le nombre asservi sait résoudre — au vol du temps l'espace illimité », voir la découverte de la navigation aérienne ? Évoque-t-elle la mécanique moderne ou des visions mythologiques la strophe suivante : « Et si tu veux, ô bénigne déesse, — à nos genoux de tes flancs va sortir — l'heureux quadrige égalant ta vitesse — pour la contredire ou l'anéantir ? » « Quel sens humain recevront ces paroles », se demande avant nous, Maurras ? Sans doute l'éternelle mythologie domine et fertilise le poème. Le vol pur de l'Idée, le rêve de Prométhée et d'Icare devient la « merveille d'art mortel ». Mais dans ces strophes où nous retrouvons les théories einsteiniennes, la pensée s'accorde-t-elle toujours avec la Muse ? Chénier, plus explicite et narrateur, intégrait déjà dans ses poèmes la Science de son temps. Sully-Prudhomme poursuit un rêve analogue avec une peine évidente. L'ascension du *Zénith* se dégage mal des entraves d'une philosophie scientifique et il en est de même de la traduction de Lucrèce et de l'interminable *Justice*. Chez Sully, le penseur, désabusé aux sources de l'être, nuisit au poète. Maurras, du moins, s'exprime toujours en fils d'Apollon : « J'aurai jeté l'ancre dans le soleil ». « L'homme vit l'épée à la main ». « Où des vivants se sont ri de la mort ». Quelle confiance, quel jet héroïque ! Par les odes de Maurras (et par celles de La Tailhède, du Plessys, Valéry, Alibert, des Rieux, de valeurs fort inégales entre elles), la vitesse, la vérité du chant rentrent dans la poésie ; au contraire des Romantiques abondants en images, dont le mouvement est un leurre, une agitation sur place ou qui tourne autour de la même idée sans l'étreindre ou nous la faire saisir, Maurras développe un thème jusqu'à sa conclusion logique. Il est essentiellement le poète de l'Intelligence... et cependant nous ne le comprenons pas toujours. Le vers, d'une ligne sûre, monte au but proposé, négligeant l'éloquence facile, les épanchements fastidieux, les vaines digressions..., ce que nous goûtions souvent chez d'autres poètes, même en compagnie du vulgaire. Tout y est, mais surtout l'essentiel, le nécessaire, grâce à la perpétuelle apocope, à l'ellypse antiques. L'écorce du vers risque de céder sous la tension d'une pensée comblée, contractée, qu'emportent des ailes de flamme. Par vous, Maurras, nous savons que l'œuvre la plus belle est la moins lourde de matière, que l'abondance de couleurs nuit à la composition du tableau. Vous êtes un diamant d'esprit, mais que vos feux sont implacables ! Homme de la certitude, vous nous apportez une certitude, que le *Colloque des Morts*, ce grand poème cosmogonique, exprime à l'aide de signes qu'il nous faut savoir déchiffrer. Nous distinguons alors qu'un esprit qui se conquiert et se comprend est capable d'établir et de dicter des lois.

Maurras va du multiple au simple, réduit à l'unité d'un système la vie, sans cela incompréhensible, qui serait trop complexe et fuyante. Maurras ne veut pas qu'un poème ne nous apprenne rien et montre de tous points une pure, parfaite et constante inutilité (1). » Le *Mystère d'Ulysse* traite le sujet déterminé de la connaissance et de l'enseignement. Mystère toujours, mais plus aisément déchiffrable, qui sait parfois abandonner le ciel. Aux « belles

(1) Sans quoi la Gloire du Val de Grace de Molière n'aurait ni beauté ni intérêt.

fureurs de l'ode » succède le discours en vers qui, d'un pas moins rapide, se meut dans un monde à la fois fabuleux et humain. Le *Mystère d'Ulysse* est le poème de l'humanité et l'exemple vivant de l'axiome philosophique : « je suis lié donc je suis libre. » Le chant de la Syrène n'a pas le pouvoir de la désagrégeante incantation wagnérienne. Nous ne voyons pas l'élément invincible triompher à la fin du héros désarmé. Cette musique (celle de Maurras) dans son invite à l'émancipation reste encore intérieure, son essence organique est grecque et sans trouble, si la pensée qu'elle exprime distille le délicieux poison romantique. Voilà le quatuor classique, très raffiné sans doute, mais combien différent d'une orchestration somptueuse aux frissons dispersés. De tels maléfices enveloppent au contraire le *Voyage* de Baudelaire et sa Circé n'est si dangereuse que parce que l'instable « désir des hommes » a la forme des nues, qu'ils se plaisent au « spectacle ennuyeux du péché ». Toujours l'indétermination malgré la fermeté du style — et le vagabondage hors d'une patrie détestée — Ulysse rejoint sa maison malgré la séduction du « doux monstre ». Il triomphe des ironies dissolvantes, évite le piège autrement tendu et précis d'une promesse combien enivrante : « Je t'aurai dit ton âme et le reste n'est rien ». Justement le reste seul importe. Maurras bat les romantiques sur leur propre terrain. Que Baudelaire poète savant et admirable ait voulu mettre dans ses vers l'ordre et la pensée, et qu'il ait, en quelque sorte, échoué parce que ses préoccupations ne contredisaient en rien le romantisme qui exalte l'homme tourmenté et ne le rétablit jamais dans sa véritable grandeur, il est banal de le constater. Et Mallarmé davantage encore a tourné le dos au réel, à la vie. La Syrinx du faune est « l'instrument des fuites », des apparences irisées ; on goûte à l'entendre, les délices et les angoisses d'un art épuisé (1).

D'une telle erreur, Maurras est préservé ; Minerve le protège. Au sein des passions déchaînées, elle introduit la raison distincte et claire, conseille l'acte utile qui seul délivre. Aussi rien de plus racinien, après Esther et Athalie, qu'un tel ressort dramatique qui dénoue le conflit. Possédant à ce degré le sens de la construction achevée, Maurras est digne de restaurer notre tragédie si humainement française (2). Remercions-le tout d'abord de nous rendre le discours en vers et la ferme période sûrement déroulée que depuis Chénier nous avions oubliés. Racine, Chénier et les anciens, toujours les maîtres à la suite desquels il se range. Quels autres enseignent cette lumineuse vision des paysages méditerranéens (ce « rire des eaux », « la creuse immensité de la plaine changeante ») inscrits au pur contour d'un vers juste ? Le *Colloque des Morts* prolongeait *l'Hymne à la nuit*. Le Mystère d'Ulysse continue l'*Aveugle* et ce *retour d'Ulysse*, dont Chénier n'a écrit qu'un fragment. Les beaux vers de Maurras, abondants et rapides, ne laissent rien dans l'ombre de l'idée à exprimer, traduisent jusqu'aux sensations les plus fugitives (sans recourir jamais à l'harmonie imitative), « l'arc que nul ne tendit se décharge à coups sourds — et la corde en vibrant jette un cri d'hirondelle ». Le rejet, dont Maurras n'abuse pas, est significatif, commandé le plus souvent, sur le verbe qui détermine la pensée :

> « Aborde Calypso, profane la déesse
> Et fuis. »

Art tout classique encore une fois et de fermeté délicate. Les vers de Chénier restent cependant plus aérés et détendus. Ceux de Maurras, un peu trop rigoureux, observent toujours la concision, même dans le développement (si une telle expression est possible).

Mais ne vaut-il pas mieux louer la perfection du poème qui occupe exactement un espace déterminé, constater cette « obligation, voulue par Maurras, de limiter, de circonscrire la marge étroite abandonnée au *déduit* du poème, cette obligation de ne céder qu'au nécessaire irrésistible » ? Inquiétante rigueur, diront ceux qui pensent avec Brémond : « Que l'élément le plus puissant du génie poétique est ce qui échappe à la conscience ? » et avec Sainte-Beuve : « Que le plus grand poète n'est pas celui qui a le mieux fait, mais celui qui suggère le plus ? » Maurras consent seulement : « Que la sensibilité différente de l'Art soit la matière première de l'Art ; qu'à la naissance du poème, des ébauches, des aspirations de rêve tendent vers un Beau plutôt pressenti que pensé ». Mais « l'intelligence organise, distribue, impose la hiérarchie des Idées qui sont les principes de Vie ». Sinon, il n'y a ni poètes, ni poésie. Voilà l'esthétique de Maurras et d'une œuvre pesée à la juste mesure. Un peu plus d'abandon peut-être, la nature moins constamment maîtrisée, ne nous laisseraient sans doute pas goûter les mérites supérieurs, cette belle fatalité de chaque épisode qui collabore heureusement à l'ensemble du poème. D'[illegible] l'architecture poétique le « chant de la Syrène »,

(1) La « Joconde » de Maurras serait un rêve de Baudelaire ou de Mallarmé parvenu à sa maturité.

(2) Ne sommes-nous pas en droit de l'attendre devant l'âpre beauté du *Dialogue*, après le chœur à Cypris [illegible] palpitant et gonflé de semences divines ? [illegible] réalisation au théâtre d'Orange !

le lire à part, c'est lui faire perdre sa substantielle beauté. Et que devient-il dans la péroraison qui l'explique, à laquelle il s'harmonise ? (1). L'œuvre est parfaitement composée ; parce qu'affranchie de toute confession, elle est antique, et un esprit moderne largement humain donne au mythe une seconde vie. Cette surdité, particulière au poète après du Bellay et Ronsard, devient, aussitôt transposée dans le domaine fabuleux, un thème poétique d'un enseignement général : « Tel est ton maléfice, ô muse intérieure » ; qui, par l'entremise de l'esprit, laisse percevoir une intime musique et de temple sacré. Le cœur du poète n'est pas innombrable : ce que d'autres dispersent, il le concentre. Ce n'est pas la riche musique, la musique orageuse et ondoyante de « la vague et profonde sensation ». Qu'elle est sensible pourtant et ferme, avec décence, l'âme capable de l'émotion la plus vive, qui triomphe de l'élément. Régénérée, elle sait prendre le chemin que les Grâces fleurissent et qui mène à la Sagesse. Ulysse attaché, Maurras délivré du plaisir trop voluptueux de l'oreille, entendront l'harmonie véritable. Ils sauront accepter l'épreuve féconde, ils choisiront le souverain bien.

Écoutons, méditons cette haute leçon donnée par Maurras sous l'invocation de Minerve. Nous ne douterons plus de l'utile beauté du poème didactique, dout nous donnons quelques tronçons de vers.

« Tu veux te reposer, ô mon Ulysse, attends !
« Que te font les combats, l'Océan, l'incendie,
« Et le plus ou moins d'humaine perfidie ?
« La parfaite beauté qui s'est montrée à toi....

(Minerve belliqueuse et protectrice.)

« Ton esprit lui doit toute sa nourriture. »
Il te faut maintenant tendre un autre arc,
Dont le trait « T'oriente déjà sur les routes de l'âme.»
Sois un maître inventeur,
« Ulysse, autre Pallas,
« Autre fertile Homère. »
« Et que l'amour même qui traîne les tourments
« Rayonne la beauté de ton enseignement. »

(Quelle est donc peu vaine cette recherche constatante de la Beauté et de la Vérité!) Il faut citer entièrement l'apostrophe finale.

« O cœur, apaise-toi, goûte jusqu'à demain,
« L'une et l'autre rigueurs de ton sort inhumain.
« Demain, les arts savants nés de l'intelligence
« Couronnent ta douleur, épurent ta vengeance.
« Il te sera permis, ô grand cœur irrité,
« De tirer tout ton fruit de la calamité. »

Poème qui s'achève admirablement. Le plus significatif de Maurras et le plus beau à notre gré. Car « ce dénouement de l'Odyssée est heureux, légitime, et légitimiste. » Ne séparons jamais chez Maurras l'homme de lettres de l'homme politique, mais saluons une fois encore, dans le poète et le citoyen, l'éternel serviteur d'une Beauté grecque et française.

Jean DE LASSUS

(1) C'est pourquoi également la fine statuette de sainte Geneviève, patronne de Paris, ne saurait surprendre ni détonner dans un tel recueil où toute voix s'accorde et rentre dans le chœur.

UNE NÉCESSITÉ IMMÉDIATE POUR LA FRANCE : LE RECRUTEMENT DE LA MAIN-D'ŒUVRE AGRICOLE.

Les pouvoirs publics — dont la responsabilité de l'action se dilue dans l'instabilité des situations — n'ont point encore pris les mesures qui conviennent en face du dépeuplement de la France.

Le péril grandit chaque jour. On invoque, pour en mettre en relief la gravité menaçante, l'infériorité numérique où se trouvera la France en face de l'Allemagne dans vingt ou trente ans, et qui sera telle qu'une interrogation de défense nationale se présente d'abord pour notre pays du fait de notre systématique dénatalité.

La répercussion du mal sur la présente activité française est, en définitive, plus proche. L'un des signes les plus évidents est le déficit sensible de notre main-d'œuvre et tout spécialement de celle qui doit assurer le ravitaillement alimentaire de la nation.

Trop longtemps, l'esprit public s'est appesanti avec complaisance et parfois avec faveur sur l'extension de la volonté humaine de stérilité, en notre beau pays de France qui appelle la vie sous toutes ses formes.

Pour que, dans la nature, du moins, riche en sources de fécondité, l'œuvre de pullulement et d'abondance s'accomplisse, des initiatives ont été prises, des organisations créées pour que la terre ne meure pas, faute de bras.

***

A la fin de 1920, les Offices Agricoles des départements bretons signalaient que des familles de cette région, issues de foyers prolifiques, ne trouvaient plus de fermes à leur disposition. Allait-on diriger ces éléments superflus sur les terres lointaines, en Amérique et plus précisément au Canada? On sait bien qu'en ces terres neuves, où les récoltes se dressent comme par enchantement pour peu que l'homme gratte le sol, la marge est démesurée pour toute immigration de bras.

Mais voici que, sur notre propre domaine, des contrées formulaient un émouvant appel. Le Sud-Ouest, frappé au cœur même par la stérilité parfaitement volontaire, donne le tragique spectacle de grandes propriétés abandonnées, ou offre la déprimante leçon de larges parcelles vendues aux étrangers pour un morceau de pain, grâce aux singularités du change. L'arrondissement de Villefranche-de-Lauraguais a perdu, en trois quarts de siècle, plus de 40 % de ses habitants. En raison de l'absence de main-d'œuvre, la propriété s'est dépréciée. Ailleurs, sa valeur s'élève ; en Gascogne, elle fléchit. Alors même que des Suisses ou des Belges l'achètent, ils n'amènent pas avec eux les ouvriers par qui seulement elle fructifie.

Ainsi, sachant la triste situation de ces terres abandonnées, des organisateurs agricoles de Bretagne se préoccupèrent de diriger vers les rives de la Garonne le flot d'immigration inoccupé parmi les landes d'Armor.

Modestes sont les débuts : un service mis debout au Ministère de l'Agriculture par M. Brancher envoya d'abord 30 à 40 familles du Finistère en Dordogne. D'autres convois suivirent. Arrivés au but, les ruraux bretons trouvèrent tout prêts des baux avantageux. Des mesures de faveur inclinaient les éléments superflus à rechercher sur les grosses terres de sûrs débouchés : en dehors des avances librement consenties par les propriétaires intéressés, des indemnités de voyage furent allouées, puis des subventions de premier établissement. Les baux furent passés dans la forme du métayage avec de faibles apports de la part du preneur et même avec possibilité d'acquérir le cheptel qui lui était confié.

C'est ainsi que plus de 500 foyers ont été transplantés de Bretagne dans le Sud-Ouest.

Le courant est dessiné. Il peut circuler à travers toute la France, embrasser dans sa force attractive les Alpins qui ne se dirigeront plus vers l'Algérie ou le Mexique, les Pyrénéens à qui l'on fera miroiter les avantages durables d'une activité paysanne de préférence aux tentations décevantes des grandes villes, dégageant Bordeaux et Toulouse des chômeurs qui encombrent le marché industriel.

Puissent les agriculteurs immigrés en Gascogne se garder comme du feu de la mentalité malthusienne de ces régions qui, généralisée, entraînerait la perte de la race !

***

La question de la main-d'œuvre étrangère permet de se demander si, justement, le concept de « race » ne risque pas d'être atteint dans sa pureté originelle. N'est-il pas admis depuis longtemps que la France est le creuset des nations? Les apports effectués le sont, du reste, en quantités si faibles et à de tels intervalles que la fusion de nombreux éléments ne garantit la prédominance à aucun. Le danger serait grave si l'on autorisait tous les Allemands à venir se fixer chez nous.

Dans notre agriculture, on a calculé qu'étaient venus se fondre, de 1915 à 1922, 313.000 Espagnols, 26.000 Italiens, 54.000 Belges, 15.000 Polonais.

On pourrait également citer des chiffres pour l'industrie : on verrait ainsi que l'activité usinière possède une remarquable vertu d'attrait pour la main-d'œuvre. En consultant ce qui se produit dans notre Sud-Ouest — si notoirement atteint d'exode rural chez les indigènes — on constate que les ouvriers étrangers sont nombreux dans le bassin de Decazeville en Aveyron, mais le sont fort peu sur le plateau céréalifère du Segala, que, dans le Lot-et-Garonne, sol d'une si adorable fécondité, des fermes sont délaissées pendant que mille hommes de diverses nationalités travaillent aux usines de Fumel, qu'à la verrerie de Vianne, presque tous les souffleurs sont Serbes ou Tchécoslovaques. La plupart des étrangers de l'Ariège sont employés aux mines de fer ou de bauxites ou à la construction du Transpyrénéen.

Or, une quantité élevée de cet effectif avait été engagée pour la culture paysanne. Ici se dresse un troublant aspect d'apparence secondaire, mais vital de signification de la grosse question de l'immigration.

***

Les ouvriers agricoles introduits en France ont été munis d'un carnet d'identité portant que l'ouvrier venu chez nous, à titre agricole, ne peut travailler que dans l'agriculture et doit être reconduit à la frontière, s'il travaille ailleurs.

Les contrats portent aussi qu'à travail égal, l'ouvrier étranger doit toucher un salaire égal à celui de l'ouvrier français de la même exploitation.

Le Ministère du Travail se chargea de l'introduction des Tchécoslovaques, des Italiens et des Espagnols. Après un essai du Ministère des Régions libérées, la Confédération agricole des Régions dévastées fut chargée de l'introduction des Polonais.

Il n'y aurait qu'à se féliciter de cet apport de bras pour tant de contrées françaises où sévit la dépopulation.

Un inconvénient assez grave résulte du fait que trop nombreux sont ceux qui, séduits dans la suite par les tentations de l'usine, rompent leur contrat primitif qui les attachait à la seule agriculture. Si ce contrat n'était pas respecté, on en arriverait à cette situation paradoxale de notre terre française ayant consenti des débours pour alimenter d'une main-d'œuvre dont elle n'a souvent que faire l'industrie concurrente. Cet apport dans les usines avilit la condition du travail pour les ouvriers existants, qui résistent et finissent par avoir gain de cause. Aux jours de troubles, ces éléments étrangers peuvent fort bien devenir la proie des excitateurs. Et voilà la plus fâcheuse direction où vont se perdre des hommes dont le rôle originel était tout de salut pour notre sol.

Pendant l'année 1922, 15.000 Polonais ont été introduits et du 1er janvier au 1er septembre 1923, 19.000. Cela fait environ 34.000 travailleurs qui ont rendu des services dans les travaux atteints par la crise : rentrée urgente des récoltes, conservation des troupeaux grâce à des bergers, espèce trop rare, vendanges qu'il fallait assurer dans un minimum de temps...

Et l'on a eu cette main-d'œuvre dans des conditions pécuniaires modérées : 300 francs de frais d'introduction, salaire de base de 150 à 200 francs pour les hommes, de 80 à 100 francs pour les femmes.

Malheureusement, les Polonais sont facilement la proie du débauchage, dû la plupart du temps à des employeurs qui veulent s'éviter les frais d'introduction. Une circulaire n° 53 spécifie que tout ouvrier polonais ayant rompu le contrat avec son patron peut être expulsé du territoire français. Notre gouvernement vient d'annoncer la suppression de cette circulaire. Il a promis également de prendre les mesures nécessaires pour assurer la fréquentation scolaire aux ouvriers polonais en France et à leur famille. Les organisations patronales françaises se sont engagées de leur côté à subventionner et à entretenir soit des cours spéciaux, soit des sections dans les écoles avec des maîtres venus de Pologne. Les assurances sociales pourront viser cette main-d'œuvre alliée. Enfin un fonds spécial de secours sera mis à la disposition des dits émigrés.

Sans doute, les dirigeants syndicalistes crient-ils à l'exploitation ouvrière, mais à tort, puisqu'il s'agit de fournir à la France les éléments qui lui manquent. Il est vrai que le travailleur polonais est éloigné, de par son ignorance de la langue, de l'activité syndicale qui aurait sans doute tendance à l'englober parfois dans une action révolutionnaire. Un écrivain syndicaliste écrit que la France ouvrière se doit « de ne pas laisser s'étendre et s'augmenter les erreurs intéressées qui auraient tôt fait, en avilissant le travail polonais, de créer une armée de jaunes, en quelque sorte involontaires, qui voudraient fausser obligatoirement l'ensemble des conditions de travail pratiquées dans notre pays ».

« Enfin, écrit le même journaliste, nos Unions locales, dans l'intérêt même des travailleurs français, doivent intervenir pour renseigner départementalement, régionalement, les ouvriers polonais en ce qui touche les salaires au-dessous desquels on ne doit pas descendre, les conditions générales de travail : couchage, nourriture, sécurité.

Deux points de vue sont assurément en présence : l'intérêt de la main-d'œuvre et le salut de la culture. Nullement opposés l'un à l'autre, ils ont besoin, plus que jamais, d'être harmonisés par une pensée coordinatrice.

***

Le recrutement de bras extérieurs se fondera sur la collaboration de deux corps : les Affaires étrangères qui traitent sur ce point avec les Gouvernements étrangers et les Associations agricoles, chargées d'assurer le recrutement, la sélection et les transports jusqu'à pied d'œuvre des éléments introduits chez nous. Il existe une *Commission interministérielle de l'immigration* qui devrait avoir ses représentants partout et s'efforcerait de rechercher les milieux riches en éléments immigrateurs.

Pour ce qui concerne la distribution dans l'intérieur du territoire, la querelle s'élève entre les *Offices de Placement* du Ministère du Travail et les Associations agricoles. Les premiers agissent-ils dans l'intérêt de la terrre? Ayant à placer des chômeurs de l'industrie, dans quelle mesure persuadent-ils ceux-ci de l'excellence de l'occupation champêtre? Ou même, se préoccupent-ils de la compétence de l'homme à caser? On a cité le cas d'un viticulteur du Bordelais qui demandait des ouvriers pour tailler des vignes et à qui l'on envoya des charpentiers habiles, c'est vrai, à couper dans le bois...

La solution la plus pratique nous paraît être la fondation dans chaque département d'un Bureau de placement agricole. Nous citerons celui de la Côte

d'Or, fonctionnant depuis deux ans et qui a procuré 350 ouvriers en 1923.

***

Mais nous persistons à croire que le difficile n'est pas de répartir : il consiste à obtenir la quantité voulue de domestiques ou journaliers sans qui notre bonne terre française s'anémie.

Déjà, impuissants à voir venir à eux les gens qu'absorbent les tumultueuses cités, les paysans convertissent en pâturages les champs à céréales. Le profit est supérieur parfois et la peine est toujours moindre.

Pourquoi poser l'interrogation du blé s'il est entendu que, pour cultiver des espaces suffisants, le personnel nous manque? Pourquoi, dans nos rêves, escompter le relèvement économique de la France par l'enrichissement de ses greniers ou de ces caves, en son climat si varié?

Toujours et partout retentit à nos cœurs l'inquiétude douloureuse de la patrie qui se dépeuple, pas assez forte demain pour vivre avec le seul concours de ses enfants.....

Donc, affirmons bien haut que le *dépeuplement français coûte d'abord à la terre.*

Mais s'il est prouvé que les éléments étrangers, une fois installés aux champs, sont invinciblement absorbés par l'usine, c'est que celle-ci possède une spéciale attraction, autant, d'ailleurs, pour les Français que pour les étrangers.

Il convient de réserver à la main-d'œuvre rurale un sort au moins aussi avantageux qu'au personnel de l'industrie. S'il fallait choisir, nous préférerions que les éléments extérieurs aillent à la fabrique et que les indigènes soient fidèles au sol ancestral, à un passé qui doit leur être cher afin qu'au patriotisme soit conservé son précieux aliment.

Or, l'ouvrier agricole, chez nous, n'est pas rétribué à la mesure de sa peine, ni selon un système qui soit d'accord avec le mode de rémunération industrielle. On peut hardiment fixer à 20 fr. la moyenne journalière de cette dernière, tandis que le travailleur agricole ne reçoit que de 10 à 12 francs, 14 ou 15 francs au maximum. S'étonnera-t-on que les *vieux* ou les *âges mûrs*, incapables de trouver d'autres occupations, se résignent à ce salaire de demi-faim ? Le propriétaire qui attribue à ses collaborateurs une rétribution raisonnable ne manque jamais de bras. *Nous croyons que le patronat paysan doit hausser le tarif des salaires consentis*, toutes les fois qu'il le peut. Si l'année est mauvaise, l'ouvrier le voit et ne réclame pas. Si elle est satisfaisante, il a raison d'attendre sa part des bénéfices. Et il est arbitraire de les lui refuser, autant du point de vue du sentiment d'équité que par intérêt de prévoyance bien entendue qui attache au lieu de repousser les artisans mêmes de la prospérité paysanne.

Les familles nombreuses sont durement atteintes par la crise de vie chère. Dans l'industrie, des caisses de compensation fonctionnent. Dans l'agriculture, des initiatives analogues ont été prises, mais médiocrement suivies. C'est un esprit de paresse qui paralyse les adhésions à une institution de sécurité qui retiendra à la terre les foyers peuplés dont le droit à une vie matérielle normale ne saurait prêter à discussion. *En secouant l'indifférence ou la torpeur de l'égoïsme même*, on fera avancer la solution du maintien aux champs de France d'une main-d'œuvre qui, par vocation familiale, préfère à l'agitation urbaine le recueillement fécond du labeur en pleine nature.

***

Enfin, *la question du logement est tout particulièrement angoissante.*

Il est parfaitement affligeant — et nous le disons très haut — de voir les dirigeants de l'opinion, qu'ils soient au Parlement ou ailleurs — à peu d'exceptions près — ne songer, dans l'actuelle crise des logements, qu'aux citadins et à ceux qui désertent la terre pour aller jouir d'une existence confortable dans les cités de bruit et de plaisir.

Ce n'est point par là qu'il faudrait commencer.

Des masures branlantes, des chaumières obscures, des étables qu'on transforme rapidement en appartements de deux ou trois pièces, voilà ce que la propriété offre trop souvent aux ouvriers agricoles ! Et nous ne parlons pas du couchage à la paille, tout près des animaux, lequel on réserve aux célibataires. Notre pays aime la politique et beaucoup d'esprits avancés, qui ont leur cerveau généreusement bourré d'utopies transcendantes, font comme les autres : ils laissent leurs collaborateurs de la peine agricole croupir dans des conditions en violent désaccord avec la tenue strictement humaine de l'élémentaire progrès social.

Ah ! si nous interrogions la législation des pays étrangers, nous y surprendrions plus d'une réglementation impérieuse en faveur de l'hygiène.

Eh bien ! nous qui souhaitons que la liberté soit généralement laissée à la terre, nous réclamons — au nom de l'intérêt paysan — des mesures qui obligent à donner un logement convenable aux artisans de la prospérité champêtre.

Du reste, l'agriculteur qui met en pratique toutes les maximes de la [illegible]

d'accomplir de modestes sacrifices : il en enregistre sans délai la répercussion.

Et nous terminerions volontiers cet exposé en soutenant que c'est l'employeur qui, pour une large part, tient en ses mains la solution de la préoccupation d'outillage humain.

Toutes les collaborations sont exigées pour venir à bout d'un mal dont les racines plongent au sein des forces de la France, à la source même de sa vie !

Albert SAUZÈDE.

POÉSIE

L'ANTIQUAIRE

Il marchande aux chrétiens des soldes d'inventaire,
Et, dans l'ombre qui rampe entre ses rideaux lourds,
Il n'admet avec lui, craintif et solitaire,
Qu'une fine souris au ventre de velours.

Le buffet poussiéreux n'a plus qu'une colonne,
Le profane tabac triomphe des benjoins.
— Il est dur de vieillir ainsi dans Babylone
Sous l'œil indifférent d'un archange aux pieds joints

Ses ancêtres vendaient l'or, la myrrhe et le cèdre
Aux voyageurs venus des Sidons et des Tyrs.
Et lui, morne, courbé dans sa noire cathèdre,
N'a pour tout horizon que la Rue-des-Martyrs.

Mais quand le soir ternit les cadres des estampes
Et retire aux brocarts leurs paillons de vermeil,
Lorsqu'il doit à nouveau remplir d'huile ses lampes,
Il rêve d'arrêter la course du soleil.

Un songe, dissipant les tentures, l'armoire,
L'antiphonaire où s'ouvre un précieux talmud,
Et les murs et la Nuit! réveille en sa mémoire
Le brûlant souvenir des rivages du Sud.

C'est là qu'il a vécu sous l'antique lumière
Pareille au regard tendre et complaisant de Dieu,
Et dans le sable ardent sa jeunesse première
A bu l'eau du déluge au pied d'un palmier bleu.

Voici que sa tribu, ployant au faix des tentes,
Paraît à l'horizon va oreux du désert
Et l'entraîne, sous les étoiles palpitantes,
Vers les ceps de Moab et le puits d'Eliézer.

. . . . . .

Un camion lointain, roulant vers la remise,
Tout à coup, le remplit de sonores échos...
Il s'élance à l'assaut de la Terre Promise
Et meurt sous les débris des hautes Jérichos.

Henry CHARPENTIER.

LE ROMAN

FIANÇAILLES (1)

Les fiancés heureux n'ont pas d'histoire. En voici deux qui ne connaissent guère le bonheur. Les circonstances, il est vrai, sont plutôt exceptionnelles et quelque peu anormales : lui, un écolier encore, avec les examens, le service militaire, une position à acquérir; elle, de trois ou quatre ans plus âgée, dont le seul effort est d'attendre. En aura-t-elle la force? Voilà le sujet de ce drame qui est aussi, nous dit l'auteur, la lutte de l'amour aux prises avec la vie sociale et auquel il a donné ce titre : *La conquête de la vie.*

Mais ce second élément ne fait que renforcer et amplifier le premier : le conflit des âmes. Le drame est psychologique d'abord, essentiellement et dans son fond. Catherine de Laignes aime Michel Varambaud ; il n'est pas douteux qu'il ne l'aime aussi. Pourquoi leur amour ressemble-t-il à un duel? L'idée dominante de Michel est de sauver Catherine d'elle-même. Il lui reproche que, flottante, incertaine, elle s'élance et se dérobe tour à tour et repousse sans cesse celui qu'en même temps elle appelle : alors qu'elle l'assure de son amour, elle agit en toutes circonstances et toujours comme si elle ne l'aimait pas. Lutte de tous les instants, où leur fatigue donne lieu parfois à un répit qu'ils prennent pour une réconciliation ; duel perpétuel, d'où ils sortent épuisés. Essayons de comprendre ces deux âmes.

Il est difficile de dégager l'exacte psychologie de Catherine, puisque l'auteur ne nous la présente toujours qu'enveloppée dans l'interprétation de Michel. Nous résistons pourtant à la voir telle que la voit son étrange fiancé et nous la jugeons moins sévèrement. Il ne se borne d'ailleurs pas à commenter toutes les paroles, toutes les intentions, tous les actes de la jeune fille ; pour exercer sur elle plus d'influence, la mieux convaincre, la diriger davantage, il s'avise encore d'en imaginer une autre qui lui ressemble et qu'il place d'abord dans des circonstances analogues, puis dans celles où il suppose que Catherine pourrait se laisser elle-même quelquefois entraîner. Bref, il compose un roman, qui est celui de ses fiançailles et du dénouement qu'il pressent, qu'il redoute, qu'il veut éviter. Ce

(1) René Béhaine : *La Conquête de la Vie.* Bernard Grasset, éditeur. — Pierre Villetard : Ma *Cousine Edna.* Anthème Fayard et Cie, éditeurs.

roman s'intercale dans celui de l'auteur, se développe parallèlement, le double ainsi, le renforce et le complète : procédé assez singulier, qui ne manque ni d'originalité, ni de force, mais n'est pas exempt non plus de complication et contribue à donner à l'œuvre une densité où nous voulons bien ne voir qu'un excès de richesse, non sans nous demander si le lecteur ne sera pas tenté de penser que trop est trop. *La conquête de la vie* : c'est le titre du roman de Michel que M. René Béhaine emprunte pour son roman. Et voilà pourquoi, sauf sur la couverture, nous le trouvons toujours entre guillemets.

La psychologie de Catherine nous est donc présentée, en bien des endroits, à travers les réactions que provoque chez la jeune fille la lecture du roman écrit à son intention par son fiancé. L'héroïne de ce roman, Jeanne Rouves, renonce à son amour et se laisse marier. C'est évidemment ce que redoute Michel à l'égard de sa fiancée et c'est pour la mettre en garde contre ce dénouement qu'il a entrepris d'écrire l'histoire de Jeanne Rouves. La faiblesse de Catherine se marque surtout dans les hésitations qu'elle apporte à provoquer les occasions de rencontrer Michel ou même à les utiliser. Toujours les obstacles lui apparaissent, et toujours, au dernier moment, le projet échoue. Lassé, exaspéré de ceux qu'elle forme, il finit par en venir à cette idée qu'ils sont destinés, sans peut-être qu'elle s'en rende compte elle-même, à lui faire prononcer le mot qu'il ne voudrait pas dire. Il est décidé à trancher net. « Comme l'astrologue de la fable, à ne regarder qu'en haut elle finirait par tomber, et son rêve obstiné serait la cause même de sa chute. Si rien n'intervenait, elle était perdue. » Il faut donc qu'elle parte avec lui : ce qui peut paraître une entreprise insensée n'est qu'un acte de simple bon sens, un acte qui allait apporter enfin la réalisation et anéantir toutes les menaces. Insensé, en vérité, tel serait bien pourtant le caractère de cet acte, et le lecteur impartial ne peut s'empêcher de reconnaître que Catherine a mille fois raison de le considérer comme tel. Michel est plus jeune qu'elle ; il n'a aucune situation, point de ressources et n'est même pas parvenu à passer son baccalauréat. Il lui propose de l'enlever, de fuir en Italie, de se dérober au service militaire. Imagine-t-on cette fille raisonnable, bien qu'amoureuse, s'enfuyant du domicile paternel pour être la maîtresse d'un déserteur? Elle refuse. Il la menace de se tuer. Après une crise de désespoir, durant laquelle elle crie son amour et implore la compassion, un répit « afin de pouvoir se rendre libre, lui jurant qu'elle avait la ferme volonté de s'affranchir des mille liens qui l'attachaient encore à son milieu », Catherine usée, brisée, renonce à son rêve : « Je suis indifférente, et cela est pire que la pire peine, car cela indique que mon cœur est mort, et c'est toi qui l'as fait mourir. Tu n'as pas à avoir de remords cependant. Ce que tu as tenté était grand... la tentation était digne de toi, mais moi je n'en étais pas digne... Sans doute c'était un beau rêve que nous avons fait, mais mon âme était trop petite pour le contenir... »

En vérité, Catherine est bien bonne. Michel la prend au mot et dégage alors en ces termes la philosophie de l'aventure : « Notre grand désaccord, vois-tu, provient de ce que t'aimant trop, j'ai cru que ton âme était née alors qu'elle n'est encore qu'à naître. »

Il se fait la part belle. N'a-t-il pas ses responsabilités? Ne devait-il pas aider cette âme à naître? S'est-il montré lui-même à la hauteur de sa tâche? N'a-t-il pas renversé les rôles et demandé trop à la jeune fille? Regardons-le à son tour.

« Aussi abandonné entre son père et sa mère qu'un enfant orphelin, il s'était précipité, étourdiment..., vers la première apparence d'amour qui s'offrait à lui.... et, s'acharnant dans cet effort ininterrompu...., il avait fini par faire, de ce qui avait été l'effusion spontanée de tout son être, une sorte de sentiment tendu et sans joie, que sa volonté seule maintenait à la hauteur où il l'avait porté. » C'est toute l'histoire de son amour. Elle se rattache à son attitude générale devant la vie. En toute matière il témoignait d'un esprit de révolte : le christianisme, un préjugé à détruire ; l'armée, l'école du crime. Il n'est peut-être pas si surprenant, ni surtout si contradictoire, qu'il ait commencé, enfant, par être royaliste, s'étant rangé, après avoir lu un roman qui l'avait bouleversé, du côté des victimes, par dégoût de cette république, « née dans le crime, et poursuivant son existence dans une boueuse médiocrité. » L'amour lui apparaît alors comme le dédommagement à ses déboires, à sa solitude, à la laideur et à la bassesse de la société où il vivait. L'obligation du service militaire se dresse comme un obstacle, en face du seul bien qu'il eût possédé : il la repousse et le voilà passant dans l'autre camp : il se rallie à l'*Aurore* qui vient de se fonder, apprend à porter sur la vie un jugement simplifié à l'extrême, « faisant table rase de tout ce qui pouvait s'opposer à la réalisation de l'idéal tout à la fois limité et tendu qui était devenu le sien ».

Il paraît bien être surtout — comme l'auteur lui-même — homme de lettres et romancier. Après avoir commencé à écrire son livre pour convaincre Catherine, il se passionne pour le travail même et l'écrivain survit à la déception de l'amoureux.

Derrière ce drame psychologique, M. René Béhaine a voulu retracer la lutte de l'amour aux prises avec la vie sociale. Le conflit des âmes est exagéré — ou approfondi — par la révolte de Michel, la soumission apeurée de Catherine à une tradition qui cependant lui pèse. Est-ce à cette tradition et à ses effets que pense l'auteur quand il parle de l'impossibilité qui provient d'obstacles sans consistance, mais dont le tissu de main humaine se montre aussi solide que l'ouvrage du destin? Il y a là une peinture des mœurs bourgeoises dont le réalisme, à peine teinté d'ironie, est assez cruel. Les visites de Mme Varambaud quand son mari est nommé vice-président du tribunal de la Seine, le dîner qu'ils offrent à cette occasion, la leçon d'histoire de Cécile, la jeune sœur de Michel, sont des scènes excellentes qui éclairent la pensée de l'auteur et nous font mieux comprendre l'importance qu'il attache au désaccord de son principal personnage avec les vues de la société, particulièrement sur l'amour.

Enfin, plus à l'arrière-plan encore, nous entrevoyons l'esquisse d'une histoire psychologique de ce temps : les deux mouvements si différents de la société française « composée d'une foule sans passé au milieu de laquelle subsistent quelques ilôts d'une humanité devenue différente, comme des bouquets d'arbres dans une plaine déboisée ». Ces îlots représentent sans doute les personnalités fortes, résistantes et rebelles, comme Michel. Mais que représente alors la foule « sans passé »? Nous ne pouvons guère supposer qu'elle corresponde à ce vulgaire qu'opprime la tradition, c'est-à-dire précisément le legs du passé. La pensée de M. René Béhaine, sur ce point, ne nous paraît pas très claire. Mais il ne fait que l'indiquer ici comme dans un rappel : il faudrait en chercher le développement à travers l'œuvre d'ensemble qu'il appelle *Histoire d'une société* (1) et dont *La conquête de la vie* forme le tome IV. Il lui suffit, pour le dessein de ce quatrième tome, de nous convaincre que si Catherine et Michel se sont rapprochés, séduits peut-être chacun parce que représentait l'autre, en réalité tout les sépare. L'histoire minutieuse et pathétique de ce rapprochement et de cette séparation, c'est-à-dire le drame psychologique, voilà le vrai sujet du livre. Mais ne perdons pas de vue qu'il n'est qu'un épisode du drame complexe où l'on voit naître, évoluer et mourir trois générations.

On en peut pressentir, d'après ce que nous avons dit, la manière, l'art et le style. Une telle œuvre, avec ses trois éléments qui se soutiennent, se renforcent, s'approfondissent, ne saurait plaire, nous dit l'auteur dans son Avant-propos, qu'à ceux dont le suffrage sérieux est le seul qui compte, à ceux qui, le livre ouvert, osent et savent accorder leur lecture à la méditation de leur esprit, suivre avec patience le développement de la phrase que l'idée gonfle, lui donnant de l'ampleur et du poids. Tel passage, par la finesse ou la subtilité de la notation, de l'analyse, nous oblige à le relire ; tel autre est d'une trame si serrée qu'il la faudra manier assez longtemps pour lui donner la souplesse sans laquelle nous ne pourrons ni l'ajuster à notre mesure ni l'adapter à notre usage. Or il semble bien que l'auteur voie dans cet ajustement la destination finale de son œuvre. Ce que Michel demande à un livre et ce qu'il veut mettre dans le sien, c'est une « solution aux problèmes qui agitaient sa pensée, ou aux questions que posait son cœur ». Le dessein de M. René Béhaine, c'est d'apprendre aux lecteurs de *La conquête de la vie*, en leur faisant revivre leur passé, ses regrets, ses chers souvenirs, cette leçon du passé, destinée surtout à ceux devant qui l'avenir demeure grand ouvert : choisir au carrefour, savoir attendre, ne pas oublier les premiers serments, éviter ainsi, ou utiliser peut-être, tant de déceptions, de chagrins, de luttes de tous genres, d'acceptations de renoncements, d'efforts manqués...

L'auteur est-il sûr, que, pour nous donner cette leçon, Michel soit un bon maître?

***

A la différence de l'œuvre un peu lente de M. René Béhaine, très minutieuse, très étudiée avec des plans successifs, c'est un récit rapide, mouvementé, pittoresque, emporté à l'allure de la vive et trépidante Américaine qui en est le principal personnage, ce treizième roman de M. Pierre Villetard, *Ma cousine Edna*, où l'auteur oppose, à travers deux conceptions de la vie et de l'amour, deux âmes et à vrai dire deux races. Nous sommes, certes, plus curieux que nous ne l'étions hier, et que nous ne l'avons jamais été, de ces esquisses de psychologie comparée, si propres à soutenir d'observation la fantaisie. La vérité prend plus de caractère et de couleur quand elle recherche un « style » entre ces deux pôles — un style plus libre que le réalisme et moins libéré que la fiction.

Il n'y a vraiment qu'une figure dans le roman, tant elle domine toutes les autres, un personnage qui les entraîne à sa suite, les subordonne à ses sentiments et à ses actes. Edna nous apparaît d'abord comme une petite fille singulière et décon-

(1) Tome I. — *Les Nouveaux-venus*.
Tome II. — *Les Survivants*.
Tome III. — *Si jeunesse savait*.

certante, la première fois que nous l'apercevons. Elle a dix ans. Elle est venue avec sa mère, la brillante Mabel Glover, voir ses cousins français dans leur pavillon de la villa des Ternes. Une paisible famille de bourgeois parisiens, ces Le Gail : le père, juge au tribunal de la Seine, magistrat démissionnaire et désabusé, qui n'a pu s'accommoder du régime et n'attend même plus « le retour des princes »; la mère, humble et presque effacée, belle pourtant, intelligente, qui n'a pas dû être très heureuse en ménage ; leur fils unique, Paul, âgé de douze ans. Foyer mélancolique et désemparé. Les deux Américaines tombent un jour parmi eux. On n'en parlait jamais. Une fois pourtant, l'année précédente, à la suite d'une indiscrétion de tante Anaïs — une étrange personne ! — Paul a interrogé sa mère, qui a raconté l'histoire en choisissant ses mots, avec des réticences, et s'est décidée à montrer deux photographies, enveloppées avec soin dans du papier de soie : Mabel à dix-huit ans, en robe de danseuse, les cheveux épars sur des épaules nues ; Mabel en toilette de bal, caressant la nuque d'une petite fille toute en yeux, la bouche close et l'air si hardi qu'elle intimida le jeune garçon.

Et voici qu'il trouve un soir, comme il revenait du collège, la mère et la fille chez lui. Aux pieds de Mabel Glover, l'enfant était couchée, comme un lévrier, « une longue petite fille... et je ne vis d'elle, tout d'abord, que des jambes et des bras nus et la vague blond argent d'une lourde chevelure qui battait ses reins. Elle refusa de m'apercevoir, puis s'enhardit, eut un pâle sourire et, dès lors, ne cessa plus de m'épier en mâchant l'une de ses tresses. » Quelques minutes plus tard, elle se montre avec lui tour à tour espiègle, indifférente, câline, provocante, boudeuse. Ils se revoient. Sa mère dit qu'elle est « barométrique » : changeante, comme le temps. Elle se fait embrasser, et pour se mettre à l'aise : « Embrassez-moi devant maman. C'est plus honorable. Si vous ne m'embrassez pas devant maman, je ne vous permettrai plus de m'embrasser quand elle n'est pas là. » Singulière petite fille ! Elle prend beaucoup d'empire sur Paul ; ils deviennent deux amis intimes et quand elle retourne, quelques semaines plus tard, en Amérique, elle quitte gaiement son cousin : « Pensez à moi,.... vous me reverrez quand je serai grande. » Mais lui, il est au désespoir...

Elle lui écrit d'abord des cartes postales où une croix marque la place d'un baiser; et elle signe : « votre *sweet heart*. » Puis les cartes s'espacent. Ils ne sont plus que des camarades. Il passe son baccalauréat, se prépare à l'Ecole centrale. Edna monte à cheval, joue au hockey et publie, dans les magazines, sa photographie. Un beau jour, elle parle d'un certain Jim Kellett et signe « votre petite sœur. » La guerre : Paul est hypérité, Jim est tué.

Edna est revenue en France. Elle a vingt ans. De Saint-Omer, où elle a installé un [illegible], elle téléphone à Paul pendant trois semaines avant de le voir. Elle le revoit, à un rendez-vous banal qu'elle lui a donné en même temps qu'à d'autres, au tir aux Pigeons. Mais bientôt elle lui annonce qu'ayant des loisirs elle lui en donnerait une large part, qu'elle redeviendrait sa cousine, un peu comme autrefois « non, pas tout à fait », rectifia-t-elle avec un rire franc. Coquette? Il l'a cru dix ans, il le croit encore, bien qu'elle atteste à son égard une brutale simplicité, pas même : une trop aimable désinvolture qui frise le dédain, l'intention de n'accorder à sa personne aucune importance. Ce qu'elle pense? C'est à nous de le chercher à traver ses boutades, de le deviner à travers ses actes. Elle ne s'analyse point, et l'auteur ne l'analyse pas davantage. La vieille formule du roman psychologique est passée de mode. Le récit court, le dialogue zigzague et nous attrapons ce que nous pouvons.

Il est assez clair pourtant qu'Edna — elle le sait, elle le dit même — est très intelligente : voire sceptique, raisonneuse. Il ne lui conviendrait pas de plaire ou déplaire, au premier coup d'œil, comme il arrive trop souvent avec les garçons : « C'est un vice affreux, cette manière de voir. » Sensible et bonne, au fond, elle ignore la politesse et les formes habituelles de la pitié. Au bout de trois semaines, il est non moins clair qu'une camaraderie assez étroite s'est établie entre les deux cousins. Mais elle en précise le sens et la nature : « C'est votre tour... Chacun à son tour... Je m'ennuyais depuis un semestre. Vous êtes arrivé au moment propice. Les gens étaient bêtes autour de ma vie. Vous êtes moins bête que les autres gens. » Elle ne dit peut-être pas tout ce qu'elle pense, ni ne montre tout ce qu'elle sent. Paul, perplexe, voit assez juste quand il se rend compte qu'elle semble faire fi d'un nouvel amour, en le désirant, et que par avance, elle lui impose le désavantage d'une comparaison.

Elle a conquis Paul et le savait déjà ; mais elle dédaignait sans doute cette facile victoire. « L'amour, quelle pauvre chose ! » ricanait-elle : elle a vu l'exemple de son père et de sa mère ; elle aimait Jim, il l'aimait. Une fille comme elle ne s'attendrit pas, et elle siffle un air joyeux, tandis que le vent sèche une larme sur sa joue.

Edna est une fille pratique. Elle fait examiner Paul par son propre médecin et, quelques jours après, vient lui expliquer son état d'esprit. Elle a voulu vivre. Elle va déjà mieux. Elle ira bien mieux un jour. Elle n'aime pas Paul, cela va de soi ; mais s'il l'aime, il se peut qu'elle l'aime. C'est

à lui de l'aimer d'abord. Si elle l'aimait sans qu'il l'aimât, elle supporterait mal cette humiliation. Nous nous rappelons que lors de son premier voyage, quand elle avait dix ans, elle disait à son cousin : « Embrassez-moi. Moi, je n'embrasse jamais. Ce n'est pas aux filles d'embrasser les hommes. A moins que ça ne vous fâche trop. » Et elle paraissait un peu dépitée qu'il ne fût pas fâché.

N'entrevoyons-nous pas dès maintenant la vérité? Il aurait fallu à Edna un amour qui s'imposât à elle, qui la dominât, qui canalisât ses énergies jaillissantes et qui fût capable enfin de réaliser en elle l'unité. L'amour de Paul n'était ni de cette qualité ni de cette force. Aussi ne lui suffit-il pas, ou plutôt s'imagine-t-elle qu'il ne lui suffit pas. Elle se préoccupe du sort d'une jeune Française qu'elle a pris avec elle comme secrétaire, une orpheline de guerre. Elle se fait un devoir de la marier. « Que penseriez-vous si Jeanne vous aimait? » dit-elle un jour à Paul. Est-ce pour l'éprouver? Est-ce parce que, déjà, l'idée l'obsède et creuse en elle plus profondément qu'elle ne croit? Paul ne laisse pas échapper cette occasion de répondre comme il convient. Sur quoi elle déclare : « Je vous aime aussi. Vous êtes le seul homme que je puisse aimer... Pourtant, c'est presque triste, un second amour... » Elle lui remet le portrait de Jim et son *teddy-bear*, l'ours mascotte sur lequel il y a une tache de son sang.

Le père d'Edna arrive à son tour : elle lui présente son fiancé, et les deux hommes s'entendent fort bien, Paul cependant se sent parfois séparé de Samuel et de sa fille, qui se réfléchissent comme deux miroirs, par une coupure nette, une sorte d'abîme. Ils sont évidemment de deux races différentes. Mais cette opposition reste à l'arrière-plan. Le véritable conflit est dans l'âme même de la jeune fille, entre l'instinct et l'analyse. « L'amour n'est pas d'accord avec la raison. » Elle voudrait justifier son amour, le renforcer par un raisonnement. « J'ai peur de vous aimer pour de *petites choses*. Pour ces *petites choses*, vous m'aimez sans doute. Et cela, parfois, m'humilie un peu. Je suis méchante et très difficile. » Méchante : non certes. Très difficile, elle en a le droit, dont elle abuse, non pas contre lui, mais contre elle. Par degrés, l'idée du renoncement s'impose à sa volonté, non point comme un idéal mystique, mais avec une terrible précision. « L'amour, le simple amour tel que vous le concevez, me semble inférieur à ma destinée. » Après une promenade en montagne, au clair de lune, pendant laquelle elle n'a pas eu le courage de briser l'illusion de son fiancé, elle lui écrit une lettre de rupture.

En réalité, elle n'a rompu, nous l'apprendrons plus tard, que pour permettre à Jeanne, qui aimait Paul, de l'épouser. Croyait-elle vraiment à ses théories, ou n'est-ce pas plutôt à cause de son amitié pour Jeanne qu'elle a voulu les mettre en pratique? Elle-même ne saurait le dire, tant les motifs de sa décision sont étroitement solidaires. Ce sentiment qu'elle éprouvait pour Jeanne est la force que sa raison a appelée à son aide pour lutter contre un amour dont elle voulait s'affranchir parce qu'il ne savait pas s'imposer à elle irrésistiblement. Mais elle n'a certes jamais aimé Paul autant que depuis qu'elle a renoncé à lui. La fièvre avec laquelle elle se jette dans l'action en serait à elle seule une preuve. De loin, elle presse le mariage, comme si elle avait hâte de mettre entre elle et Paul l'irréparable. Usée bientôt, brûlée à sa propre flamme, et de plus en plus nerveuse, de plus en plus étrange, elle revient pour être la marraine de l'enfant. Elle veut, elle cherche une dernière explication : « Je vous l'ai dit, je crois. Je ne pense pas que l'amour soit de taille à combler la vie... Ou bien alors, il faut aimer..... aimer comme le diable. Comprenez-vous ça? Mais non — je suis sûre — vous ne comprenez pas. »

Nous comprenons, nous, et cette fois nous l'avons là tout entière. Un voyage en Russie consume ses dernières forces, et elle revient mourir à Talloires, aux lieux où elle a aimé, finissant ses jours dans la solitude morale, elle qui aurait pu avoir tout ce qu'elle voulait...

Autour de cette brillante jeune fille, dont la destinée est une faillite, s'ordonne l'unité de l'œuvre et de l'action, dans une atmosphère de mélancolie et de désenchantement. L'auteur a-t-il voulu seulement esquisser la psychologie d'une Américaine? Il n'aurait pas donné tant d'importance aux autres personnages, à Paul et à Jeanne surtout, aux parents de Paul, à la pittoresque figure de tante Anaïs, maîtresse de pension dans la province française, puis institutrice privée en Autriche, avant de rentrer en France où elle est fascinée par Mabel Glover, asservie au charme d'Edna. Nous restons en face des personnages, sans explication ni commentaire. Les voilà tels quels : à eux de nous intéresser; à nous de les comprendre et de les juger, s'il nous plaît. Parfois ils nous déconcertent, peut-être parce que l'auteur veut que l'art soit un jeu. Voyez comme il joue lui-même, avec les sensations, avec les formes : artiste du style, il regarde les hautes branches tremper dans un ciel diaphane, écoute une rumeur de cloches velouter l'air bleu, s'attarde devant deux vernis du Japon qui « toutes raquettes dehors, échangent comme des balles brunes, les premiers frelons. »

Une Américaine franche et hardie, avide et rai-

sonnable, impulsive et sceptique, quel sujet pourrait mieux convenir à un romancier qui voulait prendre l'allure trépidante et fantasque du roman d'aujourd'hui?

Firmin Roz.

LE THÉATRE

L'ACTUALITÉ POLITIQUE AU THÉATRE

MM. Robert de Flers et Francis de Croisset viennent de faire représenter, avec le plus éclatant succès une pièce qui est une comédie de satire politique : « Les Nouveaux Messieurs ».

Évidemment, le talent et l'habileté des deux auteurs dramatiques suffit à expliquer ce triomphe.

Il n'en est pas moins vrai, pourtant, que cette réussite n'eût sans doute pas été possible avant la minute présente où elle vient d'être réalisée et j'y trouve un document très précis sur certaines dispositions nouvelles du public.

Les spectateurs de tous les temps, en effet, ont naturellement considéré la comédie comme une satire des mœurs. Mais cette moquerie était restée de caractère psychologique ou moral : on étudiait des personnages, qui étaient des types, ou des défauts qui étaient généraux. La politique n'était guère entrée dans ce répertoire des thèmes dramatiques. Elle n'intéressait pas assez directement la majorité des spectateurs. N'oublions jamais, en effet, que tout spectateur arrive au théâtre dans deux dispositions dont il est également important pour l'auteur dramatique de tenir compte. La première, c'est celle qu'Alfred Capus avait définie en comparant le spectateur à un voyageur qui, dans son wagon, suit le mouvement du paysage tel qu'il apparaît dans le cadre de la portière. Il ne cherche ni à prévoir ce qui va venir ni à se rappeler ce qui est passé. Sa seule idée, c'est qu'à la fin du voyage, il y a une gare, à la fin de la pièce, un dénouement qui lui permettra d'aller se coucher. La seconde préoccupation, — en contradiction apparente avec la précédente, — c'est de ne pouvoir sortir de soi ni prendre plaisir à ce qui ne lui est point familier. Or, le Français est naturellement assez indifférent à la politique : c'est un de ses défauts particulièrement grave dans un régime démocratique. De très belles œuvres — rares, il est vrai — ont été, du moins partiellement, victimes de cette indifférence. Il fallait donc une grande justesse de coup d'œil pour saisir l'évolution présente de l'opinion et une grande hardiesse d'exécution pour en tirer aussitôt parti.

La première condition, pour réussir dans une entreprise aussi nouvelle que celle d'intéresser des honnêtes gens à la satire de ceux qui décident des destinées d'un pays, c'est de saisir très exactement les sentiments et les préoccupations du milieu auquel on s'adresse. L'intérêt des mots d'actualité, du détail pittoresque et précis, de toute la vie enfin telle qu'elle se réflète dans les journaux quotidiens et les conversations de table, n'est pas moindre, pour une œuvre de ce genre, que l'intérêt proprement dramatique de l'affabulation. Peut-être même la verve l'emporte-t-elle sur le reste.

Quoiqu'il en soit, Robert de Flers et Francis de Croisset ont également bien réalisé toutes ces conditions de dialogue et de composition.

Une jeune femme est entretenue par un grand et riche réactionnaire. Un ouvrier électricien est venu travailler chez elle. Ils n'ont échangé qu'un regard et des plaisanteries. Mais ils ont en commun quelque chose : la jeunesse. Ils se sentent aussi, d'instinct, de même origine. Pourtant les choses en resteraient là sans la sagesse, — toute pareille à celle de tous les barbons de Molière et qui sera toujours la folie de tous les hommes qui se croient, à cause de leur âge, expérimentés — sans la sagesse, dis-je, du vieux Monsieur. Il a découvert que, pour s'assurer la fidélité de sa jeune et fidèle amie, il suffisait de lui donner des occupations illusoires et un orgueil réel. En principe, elle est engagée à la Comédie-Française (c'est une petite actrice, bien entendu) et elle est appelée à exercer une magistrature véritablement enivrante comme arbitre dans une affaire d'ordre professionnel. Tout cela est parfaitement bien agencé par le vieux philosophe. Malheureusement, c'est à l'occasion de ce fatal arbitrage que la jeune femme se trouve appelée au siège de C. G. T. et là qui rencontre-t-elle comme secrétaire général — c'est l'apparence, mais comme chef souverain — c'est la réalité... ? Son ouvrier électricien. Ils s'avouent mutuellement leur amour : pourtant la jeune femme veut en différer la consécration jusqu'à une date plus lointaine qui est fixée au 3 novembre. Or, c'est justement dans ce laps de temps que « les nouveaux Messieurs » parviennent au pouvoir. L'électricien cégétiste est devenu Ministre du travail. Et c'est aujourd'hui le 3 novembre : au diable le travail, dans tous les sens du terme... Après diverses émotions et alertes qui font tout le mouvement de cet épisode ministériel, la jeune amoureuse paraît.

Mais, à la même minute, le Ministère tombe... N'est-ce point l'amour aussi qui va tomber?... L'électricien, en somme, n'a jamais, comme tous les hommes de tous les métiers, cédé qu'à son désir : c'est pour cela qu'il est devenu député, d'abord, et que, maintenant, il accepte d'entrer dans les affaires... Mais, en définitive, ce sentimental parvenu est-il de taille à lutter contre l'habileté du vieux réactionnaire, entreteneur en titre?... Non. Qu'il lui suffise donc, pour se consoler d'une rupture qui le préserve sans doute des pires concessions, d'accepter un bon poste de repos dans la Société des Nations.

***

Il est difficile de dire le succès de cette comédie dont deux actes s'élèvent même fort au-dessus de la fantaisie pour prendre le caractère d'une profonde peinture de mœurs. Le second acte, qui se passe à la C. G. T., est de premier ordre.

Mais surtout, j'ai apprécié l'extrême impartialité des moralistes qui mettent souvent dans la bouche de ceux qu'ils n'admirent point des paroles très nobles et très sensées... Avec quelle hauteur simple l'électricien traite le grand seigneur de la bourgeoisie hier dirigeante, aujourd'hui apeurée !... Avec quelle candeur, quelle fraîcheur de sentiment ce garçon-là traite l'amour et avec quelle ingénuité il donne son cœur !... Tout cela est juste et délicat.

On peut donc aussi voir, dans cette pièce, une critique adressée à ceux mêmes qui l'applaudissent sans se douter que la moquerie les atteint aussi. La bourgeoisie, ici, n'est point trop flattée et l'on s'aperçoit bien que les armes dont disposent ces entreteneurs de belles filles ne sont point de celles qui peuvent arrêter l'ascension des hommes nouveaux, bien au contraire. Il ne s'agit donc point ici, en dernière analyse et malgré l'apparence, de politique, mais d'une observation plus profonde sur les temps nouveaux. En réalité ce n'est point la différence de conception touchant les principes de la vie politique et du Gouvernement qui sépare les hommes d'hier et ceux d'aujourd'hui. Ce sont leurs mœurs, leurs habitudes de penser et d'agir, leur conception de la femme, du travail, du plaisir... Quand les hommes ne s'opposent que par leurs idées, cela n'a pas d'importance, car des hommes de partis différents peuvent appartenir à la même classe. Dès qu'ils se séparent par leur éducation et leur régime quotidien, il n'y a plus rien de commun entre eux. Voilà la vérité, à la fois actuelle et éternelle, sur laquelle se fonde solidement cette comédie légère.

Gaston Rageot.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGERES

Outre-Océan.

Ce n'est pas seulement de ce côté-ci de l'Atlantique qu'il existe une « question du papier » : aux États-Unis aussi, la matière revêt une certaine importance, comme l'atteste la récente publication par le gouvernement américain d'un rapport où il se préoccupe des moyens pour l'industrie nationale de s'assurer la fibre de bois en quantité suffisante. En analysant dans *the American Review of Reviews* le document dont s'agit, M. A. Sherman écrit — non sans quelque fierté d'ailleurs — que son pays absorbe à l'heure actuelle huit millions de tonnes de papier chaque année, soit quatre fois ce qu'il en absorbait en 1899. En d'autres termes et tout au bref, il lui faut à lui seul plus de la moitié de la production mondiale dans l'article. Tandis qu'en 1909, les États de l'Union exportaient encore 16.000 tonnes de papier, le surplus de la consommation qu'ils en font depuis un quart de siècle leur vient maintenant du dehors pour les 4/5. Ainsi, l'Amérique est aujourd'hui tributaire à ce point de vue du Canada : il est vrai cependant qu'il lui reste, outre les forêts du Washington, de l'Orégon et de la Californie, qui pourraient être plus judicieusement exploitées, celles de l'Alaska, d'où il est établi que la papeterie tirerait sans peine de saison en saison 2.000.000 de tonnes de matière première.

***

On attribue volontiers pour une grosse part la toute singulière fragilité des unions américaines au besoin d'indépendance plus particulièrement caractéristique du tempérament indigène. Erreur, assure *the American Mercury*, en nous proposant de l'extraordinaire fréquence du divorce outre-Océan une autre explication... et qui ne manque pas de finesse. Si aux États-Unis tant de mariages aboutissent bientôt à la rupture, c'est, estime notre confrère, qu'on y a la déplorable habitude de se marier par amour.

Il n'est, écrit-il, que de constater que dans les pays où les mœurs admettent l'intervention d'un tiers, d'un négociateur, entre les futurs conjoints, le nombre des divorces reste *relativement* modeste, tandis que le mal tourne à l'épidémie dans ceux au contraire où c'est affaire d'honneur de n'écouter, pour s'enchaîner, que son cœur. Et la logique n'y contredit point. Le mariage qui se fie d'abord au sentiment ne se fie-t-il pas du même coup à la moins sûre des choses humaines ?

A quoi un psychologue de la bonne école ajouterait sans doute, en poussant la pensée, que le cœur a des exigences exceptionnellement redoutables et qui ne sont qu'à lui.

Allemagne.

Pour la politique du Reich, un moyen entre autres de discréditer le Traité de Versailles, c'est celui qui consiste à discréditer d'abord les hommes qui le signèrent au nom de l'Allemagne, voire de proclamer leur formelle indignité. Herr Erich Lilienthal s'y emploie de toutes ses forces en les représentant dans la *Deutshlands Erneuerung* comme « une clique » à laquelle l'impuissance sur le moment de la nation dont on réglait le sort laissa les mains libres. Du Traité de Versailles, le peuple allemand,

le vrai peuple allemand, se désintéressa complètement, épuisé, abêti qu'il était par quatre ans d'une lutte inégale... A quelques exceptions près les tristes politiciens qui intervinrent en l'espèce pour le compte de l'Allemagne et de la valable qualité desquels les prétendus vainqueurs ne doutaient point n'eurent, en acceptant les propositions de l'Entente, d'autre souci que celui de se donner pour indispensables et par là de se maintenir au pouvoir : aussi, à leur endroit aucun jugement ne saurait être trop sévère, ...en attendant celui, impitoyable et sans appel, que prononcera l'Histoire.

ITALIE.

En nous parlant de « l'après-guerre intellectuelle » outre-monts, M. Giuseppe Prezzolini note dans la *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève* que parmi ses compatriotes on est en train de reviser la question de savoir « comment fut faite l'Italie actuelle ».

« On regarde vers le passé avec les yeux pleins du présent, écrit-il. On interroge le passé avec les préoccupations de l'avenir. Pas plus de cinquante ans se sont écoulés depuis le jour où l'unité italienne a été accomplie et bien des personnes s'interrogent au sujet de la valeur, de la consistance et de l'avenir de cette unité. » Les titres de deux livres récents — *La vraie Histoire des trois couleurs*, d'Alfred Panzini, et *Le dernier demi-siècle : l'Italie qui se fait*, de Givacchino Volpe — sont à eux seuls hautement significatifs. Pourquoi une *vraie* histoire des trois couleurs si telle ou telle interprétation du passé n'était présumée fausse ou ne pouvait paraître discutable ? Parler de l'Italie *qui se fait*, n'est-ce pas proclamer qu'on se trompe à la croire faite ? D'ailleurs, si l'on prend aujourd'hui conscience des difficultés « qui pèsent encore sur le développement de la nation » et si la vue qu'on en a n'est point sans vous désenchanter un peu, on s'affermit devant la réalité.

« Nous savons maintenant, conclut M. G. Prezzolini, que l'Italie fut l'aboutissement de « l'héroïque violence » d'une minorité... Nous savons que la diplomatie et l'armée sarde ont joué un rôle plus capital que le furor di popolo ; Cavour grandit dans notre estime ; Garibaldi diminue. Nous savons que l'Italie a besoin d'être soudée en ses parties... Notre génération a cru pouvoir disposer en toute sécurité d'un patrimoine : elle s'aperçoit qu'il consiste en un vaste champ qu'il faut cultiver... Nous ne sommes pas des jouisseurs, mais des travailleurs... »

***

De M. R. Michels, au cours d'un article paru dans la *Nuova Antologia* (fasc. 22, 1924) et où le chroniqueur s'inscrit contre l'opinion de Rousseau, de Becque et de tant d'autres sur « la Parisienne », cette observation : « Tout le monde sait la si considérable influence qui appartient à la femme française dans les choses de la littérature et de la politique : or, il est manifeste et l'on peut affirmer sans crainte de se tromper que cette influence a été et reste d'ordinaire bienfaisante, contrairement à celle exercée par « le sexe faible » chez [illegible] part des nations où il intervient dans la vie politique [illegible]

Gaston CHOISY.

BIBLIOGRAPHIE

REVUES ET MAGAZINES DE LANGUE FRANÇAISE AU CANADA

Je ne sais pas s'il est au monde beaucoup de pays où le journal a précédé le livre comme véhicule de la pensée et comme expression des premiers développements littéraires. En tout cas, notre premier livre, — et ce fut un recueil de poésies, de Michel Bibaud, — date de 1830, tandis que le premier journal canadien fut fondé en 1764 ; il s'appelait « *La gazette de Québec* ». En 1778 commença à paraître, à Montréal, « *La Gazette littéraire* », en 1792 « *Le Magasin de Québec* », en 1806 « *Le Canadien* », puis jusqu'à 1818 on vit naître « *Le Courrier* », « *Le Spectateur* », « *L'Aurore* » et « *L'Abeille Canadienne* ». Parmi les premiers écrivains, directeurs et rédacteurs aux journaux et périodiques de cette époque, on ne saurait oublier des noms comme ceux de Fleury Mesplet, Valentin Jautard, François Blanchet, Jacques Labrie, Pierre Bédard, Louis Plamondon, Benjamin et Jacques Viger, Joseph Quesnel et Michel Bibaud. Après la cession du Canada à l'Angleterre la presse de langue anglaise était ici représentée par la « *Gazette* » à laquelle Brown et Gilmore ont attaché leurs noms.

La revue littéraire ou savante, politique, financière, agricole, historique, n'est venue que plus tard. « *La Revue Canadienne* » est la plus importante et celle qui a joué le rôle le plus marquant dans le domaine des lettres et des idées. « *Le Monde Illustré* », puis « *L'Album Universel* » ont eu, pendant un demi-siècle, une vogue bien justifiée par la valeur de leur rédaction, leur esprit, et leurs attraits d'imprimerie.

Actuellement nous comptons, au Canada, une quarantaine de revues de langue française, dont cinq hebdomadaires, quatre trimestrielles, et les autres mensuelles, dont la circulation globale atteint 300.000. Il est à noter ici que la population canadienne de langue française au pays ne dépasse pas trois millions et demi. Et comme les familles sont nombreuses, la moyenne s'établit à raison de plus d'une revue par famille. L'on doit se rappeler aussi que le journal, prenant allure de magazine, est lu couramment dans tous les foyers.

***

Le Canada Français [illegible] la Société du Parler-Français, à l'Université Laval de Québec, dont il reste l'organe. Son directeur est M. l'abbé Camille Roy. Ce périodique, mensuel, traite d'histoire, [illegible] rature.

« *Le Bulletin des Recherches historiques* », organe du Bureau des Archives de la Province de Québec, fondé en 1894, est dirigé par M. Pierre-Georges Roy. Il traite surtout des questions [illegible]

Rédigée avec la collaboration des meilleurs chercheurs de l'histoire de la Nouvelle-France.

« *La Revue Nationale* », organe de la Société Saint-Jean-Baptiste, de Montréal, depuis dix ans. Rédigée en collaboration, elle aborde les problèmes d'expansion de l'influence française par l'association, le livre, la revue et la conférence. Mensuelle, 48 pages, éditée à Montréal, 296, boulevard Saint-Laurent.

« *La Revue Moderne* », fondée en 1919 et dirigée par Mme Madeleine Huguenin, femme de lettres. Publication mensuelle, artistique, littéraire et politique. Organe officiel français de l'Association des Auteurs Canadiens. 64 pages de texte chaque mois; publie un roman complet, des études, critiques d'art et de littérature, nouvelles, théâtre, biographie et fémina. Direction et administration : 147, rue Saint-Denis, à Montréal.

« *L'Action Française* », est le porte-parole de la ligue des droits du Français au Canada. Revue mensuelle, tirée à 64 pages, format in-8°. Fondée en 1912. Publiée à Montréal, 369, rue Saint-Denis. Direction : abbé Lionel Groulx.

« *Le Terroir* », organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec; fondé en 1918. Revue mensuelle illustrée. Ses rubriques aussi intéressantes que variées, « D'un mois à l'autre », « Au Parnasse canadien », « Propos de l'entr'acte », « Chez nos membres », « Revue des lectures » beaux-arts, sciences, littérature canadienne, bio-bibliographie, etc., s'inspirent toutes des gens et des choses du Canada-Français. Rédaction : Damase Potvin; administration : casier postal 366, Haute-Ville, Québec.

« *Revue Trimestrielle Canadienne* », fondée en 1914; rédigée par un groupe de professeurs, à l'École Polytechnique de Montréal. Publication de 100 à 124 pages : art de l'ingénieur, économie politique et sociale, mathématiques, législation, statistiques, sciences, hygiène, architecture, finance, industrie et transports.

« *Le Journal d'Agriculture* », fondé en 1896, par le Ministère de l'Agriculture de Québec. Traite des sciences agronomiques, statistiques, littérature, syndicalisme et finances agricoles. Publié à 40 pages de texte, abondamment illustré. Direction : Armand Létourneau, Hôtel de la Législature, Québec.

« *La Bonne Parole* », organe de la Fédération des Œuvres sociales féminines du Canada. Fondée en 1912. Mensuelle, aborde tous les problèmes de sociologie, hygiène, syndicalisme féminin, enseignement, littérature, etc. Siège de la Rédaction et de l'Administration : chambre 3, Monument National, boulevard Saint-Laurent, Montréal.

« *La Rente* », organe de la maison de finance Versailles-Vidicaire et Boulais. Fondée en 1918. Publiée mensuellement sous la direction de M. Olivar Asselin. Guide de l'épargne et du placement.

« *La Revue Agronomique Canadienne* », organe bilingue de la Société canadienne des techniciens agricoles. Sciences, théorie et applications d'agriculture. Rédaction et administration : Boîte postale 625, Ottawa.

« *Le Voyageur de Commerce* », revue trimestrielle publiée par le Cercle des Voyageurs de commerce de Québec. L'art de vendre, mutualité, sciences commerciales, littérature, etc. Rédaction : Damase Potvin, 9, avenue Dévy, Québec.

« *La Revue Jeanne d'Arc* », publiée mensuellement par l'Institut Jeanne d'Arc, 2, rue Clarence à Ottawa. Fondée en 1915. Littérature, propagande religieuse et patriotique.

« *La Bonne Fermière* », organe des Cercles de Fermières et des Écoles Ménagères du Canada français. Fondée en 1919. Revue trimestrielle de sociologie et d'agriculture féminine, d'économie domestique et de bonne littérature. Publiée à 32 pages, avec illustrations. Direction : Alphonse Desilets, 35, avenue Cartier, Québec, Canada.

« *L'Abeille* », organe des sociétés fédérées d'Apiculture de la Province de Québec. Fondée en 1918. Mensuelle; grand format; illustrée. Direction : C. Vaillancourt, 41, avenue Bégin, Lévis.

« *La Revue de l'Automobile Club* », bilingue, mensuelle; organe des associations touristiques du Canada français. Éditée par J.-E. Renaud, 69, rue Buade, Québec.

« *Columba* », revue mensuelle des Chevaliers de Colomb de la région de Québec; bilingue, rédigée en collaboration, 24 pages de texte. On y trouve de fort intéressantes chroniques sur les activités de cet ordre des croisés dans le monde. Siège de l'Aministration : 73, Grande-Allée, Québec.

« *La Musique* », publication de l'Université Laval, de Québec; enseignement, biographie, nouvelles, etc. de l'art et du mouvement de la musique au Canada français. Jolie revue mensuelle. Demander spécimen au Directeur de « La Musique », Université Laval, Québec.

« *Le Canada musical* », fondé en 1918. Ne traite que de musique et chant : technique, exécution, échos de concerts, biographie musicale, etc. Publié, deux fois par mois, à 16 pages de texte, grand format, sous la direction de M. C.-O. Lamontagne, 9, rue Mance, à Montréal.

« *La Revue du droit* »; mensuelle : organe des intérêts de la profession légale au Canada; dirigée par MM. Eusèbe Belleau et Léo Pelland, avec la collaboration des meilleurs légistes. Abonnement : six dollars par année; « La Revue du droit », 64, rue Saint-Joseph, Québec.

« *Le Bulletin Médical* », fondé en 1898; mensuel; compte parmi ses collaborateurs quelques-unes des personnalités les plus marquantes de la profession, au Canada. Directeur : Dr Albert Jobin; administrateur : Dr Georges Racine, 23, rue Sauvageau, Québec.

« *Le naturaliste Canadien* », fondé en 1868 par l'abbé Provancher, naturaliste. Traite de géologie, botanique, minéralogie, entomologie, ornithologie, etc., dans la nature canadienne. Publié mensuellement, à 24 pages, sous la direction de l'abbé V. A. Huard, naturaliste, 2, rue Richelieu, à Québec.

« *L'Enseignement primaire* », fondé en 1878; guide de la pédagogie dans les écoles de la province de Québec. Directeur de la revue : M. C.-J. Magnan, 79, chemin Ste-Foy, Québec.

« *L'Apôtre* », fondé en 1918; magazine catholique; lecture pour tous; Sciences, histoire, littérature, apologétique, arts féminins, feuilletons; 40 pages de texte; illustré. Diretion et administration : 105, rue Sainte-Anne, Québec.

« *Les Annales* », luxueuse publication mensuelle de l'Institut Canadien Français d'Ottawa. Fondées en 1921; rédigées en collaboration. Traitant d'histoire, de lettres, arts et sciences. Administration : 123, rue Rideau, Ottawa.

« *Le Courrier Canadien* », grande revue mensuelle, publiée à 64 pages de texte, par un groupe d'économis-

tes de la capitale fédérale. Ce périodique aborde toutes questions ayant trait aux ressources naturelles, à la colonisation, au tourisme, au commerce, à l'industrie, à la finance et aux problèmes éducationnels. Rédaction et Administration : 306, rue Dalhousie, Ottawa.

« *La revue Populaire* », magazine mensuel illustré ; fondé en 1907 ; publie des romans, nouvelles, anecdotes, fantaisies, bons mots, curiosités, etc ; 164 pages de texte par numéro. Éditeurs : Poirier, Bessette et Cie, 131, rue Cadieux, Montréal.

« *Le Samedi* », magazine hebdomadaire, illustré littéraire, humoristique, musical ; fondé en 1889 ; 40 pages de texte. Édité par Poirier, Bessette et Cie, à Montréal.

« *Le Passe-Temps* », revue hebdomadaire, littéraire et musicale ; 24 pages de texte ; illustrée ; fondée en 1894. Direction : J.-Émile Bélair, 16, rue Craig-Est, Montréal.

« *Le Film* », organe français des grandes compagnies américaines et canadiennes de cinéma ; fondé en 1921 ; publié mensuellement, à 34 pages ; illustré et de luxe. Direction : F. de Verneuil ; administration : Poirier, Bossette et Cie, 131, rue Cadieux, Montréal.

« *Cinéma* », publication mensuelle, artistique et biographique ; musique et littérature cinématographiques. Fondée en 1920. Illustrée ; 32 pages de texte ; édition de luxe. Direction : 3, rue Craig-Est, Montréal.

« *La Lyre* », revue mensuelle, musicale et théâtrale ; musique, théâtre, nouvelles, concerts, littérature bio-bibliographie ; magnifique publication illustrée, 32 pages de texte, papier de luxe. Fondée en 1922. Administration : 3, rue Craig-Est, Montréal.

Cette nomenclature suffit déjà à donner un aperçu de l'abondance et de la variété de nos périodiques de langue française au Canada. Toute chose étant perfectible, quelques-unes de ces revues pourraient souffrir quelque amélioration à l'endroit du style et de la pensée qui les inspire. Néammoins, et malgré l'influence du voisinage américain qui nuance parfois l'inspiration de nos magazines, cet ensemble de nos revues témoigne du besoin qu'a le public du Canada de lectures saines et substantielles, à lui offertes dans sa langue et dans son esprit.

Mais nous gardons une arrière-pensée à l'égard des grandes revues artistiques, littéraires, scientifiques, économiques, agricoles, et autres, que Paris alimente et dont l'Europe se nourrit. Elles semblent oublier qu'au delà de l'Atlantique une population de quatre millions, parlant la même langue et lisant les mêmes livres que tout bon Français, auraient profit à s'abreuver aux mêmes sources de la pensée, de l'idéal et du beau vrai, coulant à pleines ondes dans les pages de la revue qui vient de France.

Alphonse DESILETS,
de la Société des Auteurs canadiens.

INFORMATIONS

AMITIÉ FRANCO-LATVIENNE

Paris, le 26 janvier 1924.

A l'occasion de la reconnaissance *de jure* de la République de Latvie, notre patrie, par la France et les Alliés, le Cercle latvien de Paris qui, depuis 16 ans, groupe autour de lui toute la colonie latvienne de Paris, tient à exprimer sa reconnaissance et sa sympathie profonde au peuple français.

Nous travaillons sans cesse pour que les liens d'amitié entre la France et la Latvie se resserrent davantage et nous désirons que l'influence française devienne toujours plus grande en Latvie.

Cercle latvien de Paris.

P. S. — Conformément au texte du traité de Versailles (art. 433) nous disons : « Latvie, Latvien », rejetant énergiquement : « Lettonie, letton » — noms inexacts et d'origine allemande, et en cela, nous sommes d'accord avec notre Université, nos sociétés savantes, avec les pédagogues et les intellectuels latviens.

Nous sommes heureux que de nombreuses éditions françaises adoptent également les noms : « Latvie, latvien » pour désigner notre pays et nos compatriotes par exemple : « Annuaire Général de France et de l'Étranger 1924 (Édition Larousse) ; « Didot-Bottin » volume « Étranger » Delagrave) ; carte murale et nouvel atlas Vidal-Lablache (édit. Collin) ; « Nouvel Atlas Larousse », fasc. 5 ; Géographie Commerciale par P. Clerget, page 48 (édit. Hatier) ; carte Taride « Europe centrale », dernière édition 1924, etc., etc.

Cercle latvien de Paris.

LA QUINZAINE POLITIQUE

La Question d'Orient

LE PROTOCOLE DES MINORITÉS

Avec un synchronisme qui prouve que la propagande bulgare est aussi active que la presse française est accueillante à tout ce qui vient de Sofia, les journaux parisiens ont inscrit en bonne place des lettres qui traînent la Grèce devant le tribunal de l'opinion européenne parce que son parlement n'a pas ratifié le protocole du 29 septembre 1924 signé à Genève par MM. [illegible] contresigné par M. Paul Hymans et sir Eric Drummond.

En termes pathétiques les bulgares [illegible] à la Société des Nations ses devoirs :

« Au nom de l'humanité, de la paix et du prestige de la Société des Nations, on prie le Conseil de prendre en considération l'atteinte qui serait portée au prestige de la Société des Nations si le refus de mettre en application le protocole était impunément admis, et on souligne le désespoir dans lequel les faibles et les opprimés, dont l'unique soutien moral est la foi en la justice et en l'autorité de la Société des Nations, seraient jetés. Par une décision nette, le Conseil ferait comprendre au gouvernement hellénique qu'il doit rester fidèle aux engagements pris et faire honneur à sa signature. »

A lire ces lettres et ces appels on croirait que la Grèce, refusant toute garantie aux minorités ethniques habitant son territoire, entend se livrer sur elles aux plus effroyables persécutions. Parlerait-on, sans cela, du « désespoir des faibles et des opprimés » ?

La campagne est vraiment par trop tendancieuse et il est nécessaire de remettre ici les choses au point.

Quand les nations balkaniques unies, repoussèrent, en 1912-13, les Turcs jusque sous les murs de Constantinople et libérèrent de l'ottomanisme la Macédoine et la Thrace, la carte ethnographique des régions libérées était loin d'être scientifiquement établie. Les divers comités de propagande bulgare, serbe, grec et roumain avaient guidé les pinceaux des cartographes et, pour avoir parcouru en long et en large ces contrées, j'étais assez enclin à partager l'opinion de Sir Valentin Chirol, à savoir que les Macédoniens seraient surtout heureux d'échapper à l'action souvent terroriste de ces propagandes rivales et, satisfaits d'être délivrés de l'arbitraire turc, se rallieraient de bonne grâce au quelconque gouvernement qui leur assurerait la paix et la sécurité.

Il est hors de doute que les Bulgares, dont j'ai admiré la tenacité et la valeur militaire quand j'accompagnais leurs armées jusqu'à Tchataldja, avaient fait en Macédoine et en Thrace un effort considérable de propagande politique. Leurs « comités macédoniens » étaient puissamment organisés, et imprudents eussent été ceux qui eussent tenté d'échapper à leur emprise.

L'action contre les Turcs ayant été commune et le rôle joué par les trois : la Grèce tant par son armée que par sa flotte, la Serbie, par l'appui décisif de son artillerie lourde devant Andrinople — s'étant balancé, les aspirations bulgares, qui étaient presque illimitées, n'ayant pu être satisfaites, on assista, en juin 1913, à l'attaque traîtresse des Bulgares contre leurs alliés, à Guevgeli, attaque qui eut son châtiment immédiat que le traité de Bukarest consacra en août 1913. La Bulgarie perdit la majeure partie de ses conquêtes.

Les comités macédoniens qui avaient la haute main sur le gouvernement de Sofia en conçurent une amertume profonde. Ils avaient travaillé non pour la libération des chrétiens de Macédoine et de Thrace du joug ottoman, mais pour une Macédoine et une Thrace bulgares. Leurs efforts devaient se porter désormais contre la Serbie et la Grèce. On sait comment, en poignardant dans le dos la malheureuse Serbie victime de l'impérialisme austro-hongrois, en s'alliant à l'Allemagne et à la Turquie, la Bulgarie, en 1915, crut pouvoir déchirer le traité de Bukarest. Après avoir odieusement trompé notre diplomatie, la Bulgarie prit les armes contre nous qui, aidés des Serbes et des Grecs, tenions ce front difficile d'Orient. La défaite bulgare fut l'aurore décisive de la victoire alliée.

Force fut encore une fois à la Bulgarie de s'incliner et elle signa le traité de Neuilly. S'il est possible qu'il ait pu se trouver à Sofia des hommes d'État conscients des crimes commis et décidés à respecter les traités, les irresponsables comités macédoniens, puissance occulte presque irrésistible, n'avaient pas désarmé. La Bulgarie se rangea aux côtés des puissances vaincues protestataires, l'Allemagne et la Turquie, et entama la révision immédiate de son procès.

Le traité de Neuilly avait prévu le désarmement de la Bulgarie comme le traité de Versailles celui de l'Allemagne. La Bulgarie plaida immédiatement que les forces qu'on lui laissait étaient insuffisantes pour faire face au danger bolchevik tant extérieur qu'intérieur. Elle s'attaqua ensuite aux réparations qui écrasaient, disait-elle, son budget. Elle reprit ses visées sur la Thrace en proclamant qu'elle étoufferait si un débouché ne lui était pas donné sur la mer Égée. Bref, elle se posait en victime. Nous sommes en France sans rancune. Nous qui reprochons si véhémentement aux Anglais de parfois oublier les cruautés allemandes, traitons les Bulgares et les Turcs en enfants prodigues dignes du veau gras. L'opinion française, bonne fille, a cru aux protestations d'amour de Mustapha Kemal et de sa bande comme elle en est encore à croire à tout ce qui est télégraphié de Sofia.

Or, quand on examine d'un peu près ces exposés larmoyants, on trouve ceci. La Bulgarie qui se plaint d'être écrasée par le poids des réparations a un budget singulièrement révélateur. Avant la guerre balkanique le budget de la dette publique s'élevait à 22 % du budget. En 1923-24, grâce aux concessions faites par les porteurs d'emprunts extérieurs, cette dette, y compris toutes les charges du traité de Neuilly, n'est plus que de 15 %.

D'autre part, la totalité des réparations (y compris les frais des armées d'occupation, commissions, accord serbo-bulgare, etc.) n'atteint pas 5,7 % du budget de dépenses de la Bulgarie. Et si l'on dissèque ce budget, on a la surprise d'y constater que le département de la guerre y tient la première place avec plus d'un milliard 260 millions de levas.

Le traité de Neuilly avait réduit à 20.000 h. les effectifs autorisés. Par des artifices variés la Bulgarie en a, en fait, 75.000.

Cela est si vrai qu'en décembre dernier la commission financière interalliée a demandé une réduction de 438 millions de levas sur le budget du ministère de la guerre. On a, d'autre part, constaté que pour un pays de 5 millions d'habitants, il ne fallait pas compter moins de 90.000 fonctionnaires sans parler des surnuméraires et des militaires.

19 fonctionnaires pour 1.000 habitants est un chiffre record qui ne se peut comparer qu'aux légendaires armées centre-américaines où il y aurait plus de généraux que de soldats. Cette officialité à outrance ne provient pas d'une passion nationale pour le droit constitutionnel et les programmes de l'École des sciences politiques, mais de l'influence toute puissante des partis. Enfin, à la manière de l'Allemagne, prétendûment ruinée, la Bulgarie ne recule devant aucune dépense somptuaire. Elle consacre 55 millions à la reconstruction de son opéra, agrandit, d'une aile monumentale, le ministère de la guerre, prévoit 733.000.000 pour de nouvelles lignes de chemin de fer, acquiert des machines, mises en vente par la Société du Canal de Panama, machines que le gouvernement français avaient refusées comme trop onéreuses.

Ces détails peuvent paraître sans rapport avec le sujet initial de cette étude. Ils sont pourtant révélateurs. Comme l'Allemagne est proche et la Bulgarie lointaine, le problème allemand est minutieusement étudié et les

découvertes significatives ne manquent pas, mais le problème bulgare n'est qu'effleuré avec la légèreté qui a — grâce à M. Franklin-Bouillon, — consommé la ruine de nos intérêts en Turquie. L'image d'une Bulgarie pleine de bonne volonté, laborieuse, sans autre aspiration que celle de reprendre une place estimée dans la famille européenne, s'est ingénieusement dessinée. On l'a tellement proclamé à Sofia, tellement télégraphié et à grands frais dans toutes les capitales qu'une doctrine a fini par se créer.

Et nous revenons maintenant au protocole des minorités.

Il faut dire tout d'abord que les traités successifs de Neuilly, de Sèvres et de Lausanne ont fixé de façon très nette les garanties dont devaient jouir les minorités. Rien n'a été oublié. Des clauses diverses relatives à la protection de la race, de la religion, de la langue, avec recours à la cour permanente de justice de la Haye, ont libéralement prévu les possibilités de conflit. En ce qui concerne la Bulgarie, une convention d'émigration volontaire des minorités grecque et bulgare fut signée en même temps que le traité de Neuilly, convention qui prévoyait la constitution d'une commission mixte chargée de recevoir les déclarations d'émigration et d'estimer les biens abandonnés. Cette convention du 27 nov. 1919, en vigueur au point de vue international dès sa signature fut mise en application le 2 juin 1922 pour le droit intérieur grec par la promulgation de la loi N° 2780.

Les minorités avaient donc leur statut. Les pouvoirs de la commission mixte étaient limités à l'objet pour lequel elle avait été créée, mais il y avait par ailleurs de très importantes garanties. Il n'eût pas été question d'étendre les pouvoirs de la commission sans un concours fortuit de circonstances. A la fin de juillet 1924 à Tarliz, à la suite d'une attaque de comitadjis bulgares, le chef d'un détachement grec fit passer par les armes un certain nombre de bulgarophones de Macédoine. Cet incident, immédiatement exploité du côté bulgare, survenait malencontreusement au moment où la Grèce présentait au Conseil de la Société des Nations les projets d'intérêt national et international concernant l'établissement des réfugiés. Le représentant d'une grande puissance à Genève suggéra alors à M. Politis de combattre la mauvaise impression produite par l'affaire de Tarliz en prenant l'initiative d'une déclaration étendant les pouvoirs des commissaires neutres, le colonel Corfa et le commandant de Roover et faisant d'eux un organe consultatif, en droit de donner des avis au gouvernement hellénique sur la rapide mise en pratique des dispositions du traité relatif à la protection des minorités. Enquêteurs libres, ils avaient le droit de recevoir des pétitions, de formuler leur avis à leur sujet et rédigeraient tous les six mois un rapport détaillé au secrétaire général de la Société des Nations.

Cette déclaration, faite simultanément par le délégué grec et par le délégué bulgare à l'égard de la Société des Nations, n'avait pas le caractère d'un accord greco-bulgare, elle était une manifestation de confiance à l'égard de la Société des Nations, mais elle supposait de la part des déclarants un réel désir d'en finir avec les propagandes tendancieuses et l'exploitation des prétextes. Comme devait le déclarer M. Michalacopoulos, président du conseil, à la séance du 28 janvier dernier, on constata, pendant toute la négociation, « la préoccupation constante du représentant et du gouvernement de la Grèce d'éviter tout accord entre la Grèce et la Bulgarie et de laisser à la question le caractère d'une question de droit intérieur mais d'intérêt international sous le contrôle de la Société des Natons. »

On ne peut reprocher à la Grèce un manque de déférence à l'égard de la Société des Nations. Il n'est point de nation — qu'on pense à l'affaire de Corfou, comme à l'affaire du patriarcat — qui ait davantage manifesté sa foi en cette institution qui n'a pas eu d'apôtre plus convaincu que M. Politis.

Mais pour s'entendre, il faut parler la même langue ou tout au moins avoir la même mentalité. Alors que le 29 septembre 1924, M. Politis signait sa déclaration pour manifester la volonté de la Grèce de donner aux minorités le maximum de garanties, la diplomatie bulgare imitait le geste dans un esprit tout différent. La pensée bulgare n'allait pas tarder à se révéler. Dès le mois d'octobre, la presse bulgare accueillait le protocole comme « un triomphe national ». Il devenait la base de futures revendications territoriales. M. Tsankoff, président du conseil bulgare, déclarait, au congrès du parti de l'Entente démocratique : « Notre délégation a signé une convocation d'une grande portée pour le peuple bulgare. Elle reconnaît qu'il existe des minorités bulgares en Macédoine. La conclusion logique en est claire. Ce que notre délégation à Genève a fait possède toute l'importance d'un événement historique, d'un précieux témoignage dans le procès qui sera plaidé un jour par la défense des déshérités et des opprimés ».

Il n'est pas besoin d'insister sur le sens de ces paroles. La Bulgarie entend continuer à revendiquer la Macédoine et à user de tous moyens pour en chasser les Grecs et les Serbes. Dès l'instant que les Bulgares interprétaient ainsi le protocole du 29 septembre, on ne pouvait demander au parlement hellénique d'entrer dans leurs vues en le ratifiant. La déclaration de Genève avait, dans l'esprit de ceux qui l'ont signée du côté grec, pour but de supprimer le contact entre les minorités et les États qui auraient intérêt à entretenir ces minorités en effervescence. Le gouvernement hellénique demandait à la société des Nations son concours pour mieux assurer les rapports pacifiques entre les majorités et les minorités ethniques dans le cadre de la souveraineté de l'État. Si la Bulgarie y voit au contraire un droit de tutelle sur les slavophones de Macédoine et entend en faire la base d'une nouvelle agitation, on s'est, au moins d'un côté, trompé sur ce protocole, salué à l'époque comme une manifestation d'apaisement.

Les Grecs sont d'autant plus en droit de se montrer méfiants que les sévices contre les Grecs établis en Bulgarie ne font que croître. La liste en est longue, grave et troublante. Le gouvernement de Sofia y est vraisemblablement étranger, mais les organisations macédoniennes dominent le gouvernement.

Dans ces conditions la Grèce est justifiée de se tenir sur ses gardes. Elle ne récuse pas la Société des Nations. Elle se méfie simplement d'une voisine qui parle, écrit et fait écrire beaucoup, mais n'est pas encore de tout repos.

René Pinon.

Bulletin Tchécoslovaque

Le calme relatif régnant dans la politique [illegible] calme qui a permis à l'infatigable Président du conseil, M. A. Svehla, d'aller prendre quelques semaines de repos dans le Midi — a été troublé, ce temps dernier,

par l'agitation communiste. Le prétexte n'était pas difficile à trouver.

Depuis quelque temps, l'opinion publique avait commencé à s'émouvoir de la hausse du prix des objets de première nécessité, notamment par les bruits qui couraient sur la hausse prochaine du froment. Ce mouvement de hausse n'avait pas échappé à l'attention du gouvernement qui, depuis longtemps, avait pris des mesures pour l'enrayer. Pour faire part, au Parlement, de ces mesures de précaution, le Gouvernement a convoqué la Chambre pour le 11 février. Or, escomptant une certaine émotion de la population, les communistes ont provoqué, la veille de la séance de la Chambre, une manifestation qui dégénéra en une bagarre au cours de laquelle il y eut quelques manifestants blessés et quelques agents de police contusionnés.

Les députés communistes qui avaient ameuté la foule contre les agents s'étaient d'ailleurs prudemment esquivés dès les premiers horions échangés. Ils se rattrapèrent le lendemain, à la séance de la Chambre d'où ils se firent expulser, sur l'ordre du Président, par les huissiers pour avoir fait trop de tapage.

Singulière façon de combattre la cherté de vie que d'inciter le peuple à casser les vitres des magasins! Heureusement que l'opinion publique n'est pas dupe de cos méthodes : on a très bien compris qu'il s'agissait uniquement de faire preuve « d'activité » aux yeux de Moscou, qui reprochait son inertie au parti communiste tchécoslovaque. Il voulait d'ailleurs recommencer le dimanche suivant : cette fois, la police n'eut pas de peine à disperser les manifestants.

Parlant au nom du gouvernement, M. Striberny a fait, devant la Chambre, une importante déclaration sur l'état économique du pays et sur les décisions du gouvernement en vue d'empêcher la hausse des denrées alimentaires et des céréales dont la Tchécoslovaquie n'est pas seule à souffrir. Le gouvernement a pris des mesures très énergiques contre toute tentative de spéculation, favorisé et contrôlé l'importation des céréales. Pour enrayer la hausse des objets de première nécessité, qui, d'ailleurs, n'est nullement inquiétante, il s'est appliqué à en régler les importations et les exportations par diverses mesures douanières, tarifaires et fiscales. Il a cependant pu maintenir actif le solde de la balance commerciale.

Passant à la situation financière du pays, la déclaration constate que le chiffre de la dette flottante à court terme a été réduit, dans le courant de 1924, de 1.420.775.000 couronnes, tandis que la dette flottante a diminué de 1.626.431.000 couronnes. La déclaration envisage avec calme la poursuite de cette œuvre d'assainissement et annonce que le gouvernement se propose sous peu la création d'une banque d'émission, étant entendu que la couronne, dont la valeur sera fixée conformément à la situation des deux années écoulées, sera maintenue comme unité monétaire, et que la banque d'émission devra veiller à ce que le cours de la couronne reste fixé à ce niveau.

Ainsi, le gouvernement continue la saine politique financière du regretté ministre Rasin; la création d'une banque d'émission mettra fin aux critiques que l'étranger a quelquefois formulées du système financier tchécoslovaque auquel on reprochait que l'*Office bancaire* actuel, dépendant entièrement de la gestion administrative, n'offre pas une sécurité aussi grande qu'une banque d'émission autonome.

Commentant les manifestations communistes de la veille, M. Striberny a déclaré que le gouvernement était décidé à ne plus tolérer des tentatives de bouleversement de ce genre et qu'il prendrait toutes les mesures légales en vue de les étouffer immédiatement, d'autant plus qu'il a été établi que les promoteurs de la manifestation sont des étrangers.

Ces paroles énergiques n'ont pas manqué de produire leur effet : l'échec complet de la manifestation du dimanche suivant l'a prouvé.

Le parti communiste tchécoslovaque semble d'ailleurs traverser une crise des plus graves, analogue à celle qui s'est produite, à propos de l'affaire Trotzky, au sein du parti communiste russe. A la suite du dernier congrès de la Komintern à Moscou, où Zinoviev avait pris violemment à parti les chefs des communistes tchécoslovaques, MM. Smeral et Kreibich, les accusant d'opportunisme, ces derniers ont dû s'effacer et céder leurs places à des partisans de la bolchévisation du parti. Les bagarres que nous venons de relater étaient le premier résultat de la victoire des gauches, conduits par le député Haken. Cependant, la droite s'étant permis de critiquer la façon dont cette manifestation a été provoquée et conduite, le comité exécutif décida l'exclusion du député Bubnik. Mais cette exclusion ne fit qu'apparaître les divisions qui règnent dans le parti. Le député communiste allemand, M. Warmbrunn, suivit volontairement son collègue tchèque exclu, et les organisations de Brno et de Kladno, les plus importantes du pays, ont pris ouvertement parti pour M. Bubnik, contre le comité exécutif et, par conséquent, contre Moscou.

Il est probable que les adversaires finiront par s'entendre; mais, quelle que soit l'issue de ce conflit, il semble que c'est un grave symptôme de désagrégation du parti communiste en Tchécoslovaquie.

En décembre dernier, l'opinion publique a été assez fortement émue par une lettre pastorale publiée, à l'occasion de Noël, par les évêques de Slovaquie. Sous l'impulsion, très probablement, de Mgr Fischer-Colbsic, évêque de Kosice, ennemi juré de la République, l'épiscopat slovaque, passant outre l'opinion contraire de Mgr Marian Blaha, évêque de Banska Bystrica, a signé cette lettre pastorale qui, sous prétexte de défendre la religion catholique, est une attaque ouverte contre les partis politiques soutenant la République. Elle défend, en effet, aux fidèles, non seulement toute participation aux partis politiques et aux associations qu'elle qualifie d' « antichrétiennes », mais de lire, et de laisser lire leurs journaux, de fréquenter leurs réunions et de voter pour eux, sous peine de refus des sacrements et de tous les honneurs religieux. Ce libelle politique, — c'est bien le cas de le dire — visait tous les partis tchèques et slovaques, sauf le parti catholique populaire slovaque et celui des chrétiens sociaux magyars. Or, ces deux derniers partis étant nettement hostiles à la République, et faisant, à la Chambre, cause commune avec les Allemands et avec les communistes, on comprend facilement l'émotion produite par ce document.

Sans parler de l'abus évident fait de la religion pour des buts purement politiques, la lettre pastorale mettait les catholiques tchèques qui, eux, font partie de la coalition gouvernementale, dans une situation des plus pénibles. L'épiscopat tchèque cherchait à sauver la situation par une lettre collective, qui, tout en prenant, au point de vue religieux, parti pour les Slovaques, faisait quelques réserves au point de vue politique. Mais les parties socia-

listes tchèques, irrités par la prorogation, viennent d'annoncer une interpellation urgente à la Chambre, tandis que, de leur côté, les social-démocrates allemands en déposent une autre, pour jeter un trouble dans la coalition.

Il faudra que le gouvernement agisse avec beaucoup de prudence. La question de la séparation de l'Église et de l'État demande beaucoup de tact et de doigté. La complexité des problèmes, les égards nécessités par l'évolution historique, la législation différente sur beaucoup de points dans les pays historiques et en Slovaquie, le devoir d'éviter de nouveaux conflits religieux, tout cela rend la solution de ce problème infiniment délicate, d'autant plus que la période législative tire à sa fin et que les élections approchent. Nous avons cependant tout l'espoir que les partis, guidés avant tout par l'idée du salut de la République, finiront par s'entendre. H. HELLNER.

Bulletin serbe-croate-slovène

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

Le fait saillant de la politique extérieure du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes est un nouveau raffermissement de la Petite Entente. Les rapports entre la Yougoslavie et la Tchécoslovaquie sont devenus encore plus étroits qu'en 1923, par suite de la conclusion d'un nouveau traité d'alliance politique et militaire dont le texte n'a pas été publié, mais dont on sait qu'il représente un grand pas en avant dans la collaboration de ces deux pays.

L'amitié entre le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes et la Roumanie, déjà scellée par le mariage du roi Alexandre avec la princesse Marie de Roumanie, s'est encore resserrée après le règlement définitif de certains litiges des frontières dans le district de Banat.

Les relations du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes avec la Pologne sont des plus amicales et cordiales. Nous avons déjà conclu un traité de commerce, une convention concernant l'assistance juridique et on prépare actuellement une convention consulaire. Sur le terrain économique, les difficultés du transit empêchent jusqu'à présent un développement plus intense des relations entre les deux États, mais il y a des raisons de croire que ces difficultés pourront être écartées dans l'avenir.

Avec la Grèce, le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes a mené des pourparlers sur l'attribution aux Serbes d'une partie du port de Salonique. L'accès à la mer par la zone franche à Salonique est du plus haut intérêt pour la Serbie :

1° Au point de vue de ses relations générales avec l'étranger, tous ses accès à la mer donnant sur l'Adriatique, restent en dépendance de la supériorité navale de l'Italie;

2° Au point de vue économique, la Serbie pourrait largement utiliser les possibilités que le port de Salonique lui offrirait.

Au mois de novembre dernier, le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes avait dénoncé le traité d'alliance qui existait entre la Serbie et la Grèce depuis 1913. Étant donné que la situation des deux pays s'est considérablement modifiée, le nouveau traité d'alliance que la Yougoslavie se propose de conclure avec la Grèce devra évidemment avoir d'autres conditions que le traité de 1913; il est à prévoir que la question des intérêts yougoslaves à Salonique et en Macédoine [illegible] place dans les négociations qui vont s'engager.

En ce qui concerne les rapports avec les pays limitrophes du Royaume, l'année qui vient de s'écouler est tout à fait satisfaisante.

D'abord, la signature de la convention avec la Hongrie, grâce à laquelle la culture des terres dans la région frontière se trouve grandement facilitée. Les différentes questions touchant le transit sous le régime de la nation la plus favorisée et l'exécution des décrets pris par les deux gouvernements afin d'intensifier les rapports de bon voisinage, furent élucidées par le récent accord inaugurant une ère nouvelle de collaboration et d'entente entre les deux peuples.

Les relations du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes avec la Bulgarie, très tendues au cours de l'année précédente, se sont améliorées au mois de décembre dernier, à la suite d'une visite de M. Zankof, président du conseil bulgare, à Belgrade.

En dehors des relations de bon voisinage établies entre le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes et l'Autriche, les pourparlers en vue de la conclusion d'un traité de commerce austro-yougoslave, commencés en septembre dernier et poursuivis dans un esprit amical, sont considérés aujourd'hui comme virtuellement terminés. Pour ce qui concerne le règlement des communications, l'accord dépend de l'adoption du traité douanier, qui prévoit de nombreuses facilités de transports.

Les récents événements d'Albanie ont donné une certaine inquiétude au gouvernement de Belgrade; toutefois, fidèle au principe de non-intervention dans les affaires intérieures d'État voisin, et directement intéressée au maintien du *statu quo*, la Yougoslavie respecta l'indépendance albanaise.

Quant aux rapports entre le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes et l'Italie, ils sont des plus amicaux. Après la conclusion de l'accord de Rome, en janvier dernier, nous avons signé un traité de commerce avec l'Italie, traité valable pour trois ans. De plus, on annonce une prochaine conférence italo-yougoslave pour le 25 février, qui aura pour tâche de procéder au règlement des questions relatives à l'annexion de Fiume par l'Italie. Il s'agit maintenant de sauvegarder les intérêts yougoslaves de l'hinterland de Fiume par une organisation équitable du trafic avec les ports italiens.

Soutenu, à l'extérieur, par la France, sa grande et fidèle alliée des bons et mauvais jours, lié par les alliances loyales à la Petite-Entente, jouissant de rapports amicaux avec l'Italie, et de relations très correctes avec la Grande-Bretagne, le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, économiquement puissant et militairement bien organisé, est devenu un facteur important de la paix et [illegible] en Europe Centrale et dans les Balkans.

[illegible]

BULLETIN MARITIME

Universités flottantes

Le 23 février, est arrivée à Marseille à bord de l'*Andromède*, paquebot des *Messageries Maritimes*, une caravane de jeunes étudiants français qui viennent d'effectuer un voyage d'études autour du monde à bord du navire des *Messageries Maritimes*. On se rappelle que ce voyage avait été organisé par la Ligue Maritime et Coloniale Française avec le concours du Journal. Les jeunes étudiants avaient quitté la France, le 16 octobre 1924, à bord du *Compiègne*, par Suez. Ils se sont rendus tour à tour aux Indes, en Australie, en Nouvelle-Calédonie, à Tahiti, puis franchissant le Canal de Panama ont touché Cristobal, La Pointe à Pitre et sont revenus en Méditerranée par le détroit de Gilbraltar. Partout ils ont reçu l'accueil le plus chaleureux ; à Nouméa et à Tahiti, en particulier, la Ligue Maritime et Coloniale Française avait organisé, avec le secours des Agents des *Messageries Maritimes*, de magnifiques réceptions.

On se rappelle que, déjà, deux groupes d'étudiants avaient visité l'un les Antilles françaises, Curaço et la Trinité, le second : l'Afrique septentrionale et occidentale française. Tout récemment enfin une caravane d'étudiantes avait sollicité comme destination notre prospère colonie de l'Indo-Chine où leur présence a suscité un grand enthousiasme. Depuis l'éminent Gouverneur jusqu'aux maisons de commerce et aux autorités de tous ordres tous ont rivalisé d'amabilité et de courtoisie envers cette jeune élite féminine française. Il faut féliciter les Compagnies de Navigation Françaises du généreux concours qu'elles prêtent ainsi à la Ligue Maritime en faisant des conditions spéciales aux voyageurs. Sans doute ces initiatives amèneront-elles en France, d'ici peu, la constitution de véritables universités flottantes telle qu'on en voit se créer actuellement aux États-Unis. Ces jours-ci, en effet, nous apprenons que le paquebot la *Princesse Alice* a été installé pour recevoir 450 étudiants qui, sous la conduite de Professeurs, sont soumis pendant leur voyage à un régime scolaire. Un voyage aura lieu chaque année pour les étudiants autour du monde avec escale au Japon, en Chine, aux Indes, et dans chaque port de relâche des conférences sur la géographie, l'histoire, les arts, la littérature des pays visités seront faites par les Professeurs accompagnant les élèves et aussi par les grands maîtres des nations successivement visitées. Si l'on rapproche ce nouveau système d'enseignement expérimental de celui qui est pratiqué à bord des navires-écoles dont nous avons parlé précédemment, nous devons constater, à l'heure actuelle, dans la jeunesse des pays de civilisation européenne, une tendance marquée à s'intéresser de plus en plus aux questions coloniales et maritimes. Notons, cependant, que les entreprises privées, qui font un effort si louable pour développer en France cet esprit nouveau de la jeunesse, n'aboutiront à une solution pratique et complète que dans la mesure où les Pouvoirs Publics leur apporteront une aide effective.

Passagers de marque.

Sur le paquebot « *Azay-le-Rideau* », des *Messageries Maritimes*, courrier d'Extrême-Orient qui a quitté Marseille le 5 mars, a pris passage M. Monguillot, résident supérieur au Tonkin, qui rentre de congé et va assurer à Saïgon l'intérim du gouvernement général entre le départ de M. Merlin et l'arrivée de son successeur.

On sait, en effet, que M. Merlin doit quitter l'Indo-Chine par l' « *Azay-le-Rideau* » du 16 avril.

Sur l' « *Azay-le-Rideau* » du 5 mars a pris également passage M. Kircher, directeur des douanes en Indo-Chine, qui vient de représenter la colonie à la conférence de l'opium à Genève.

Le paquebot « *Amboise* », des *Messageries Maritimes*, est arrivé le 9 mars à Marseille.

C'est sur l' « *Amboise* » qu'avait pris passage, de Yokohama à Haïphong, M. Paul Claudel, ambassadeur de France au Japon, et la mission économique japonaise dirigée par le prince Yagamatu, qui va rendre à M. Merlin, Gouverneur Général de l'Indo-Chine, la visite que celui-ci fit au Japon.

La cargaison de l' « *Amboise* » est des plus importantes et ne comprend pas moins de 29.982 colis de marchandises d'Extrême-Orient. La résidence générale de l'Indo-Chine avait fait charger sur l' « *Amboise* » 53 caisses de meubles, objets d'art, tentures, etc., destinés à l'Exposition des Arts décoratifs.

Le 9 mars, sur le « *Cordillère* », des *Messageries Maritimes*, M. Charles Baron, chargé d'une mission pour la recherche du pétrole en Syrie, s'est embarqué à Marseille.

Croisières d'agrément et de repos.

En raison du succès obtenu au cours de l'été dernier par les Croisières maritimes de repos et d'agrément, la Compagnie des *Messageries Maritimes* nous communique son programme pour la saison prochaine :

Lignes d'Australie et de la Nouvelle-Calédonie.

Croisières de Dunkerque à Marseille : durée moyenne 15 jours, escales au Havre, Bordeaux (quai des Chartrons) et Lisbonne. Prix : cabine, nourriture et vin de table compris, en mer et durant les escales (service de 1re classe) : 775 fr. environ.

Parcours partiels de Dunkerque vers Marseille et vice-versa.

Départs projetés de Dunkerque :

« *Ville d'Amiens* », 10 mars 1925 ;
« *Ville de Strasbourg* », 6 avril » ;
« *Louqsor* », 15 mai ;
« *Céphée* », 1er juin ;
« *Antinoüs* », 10 août ;
« *Ville de Verdun* », 10 août ;
« *Ville de Strasbourg* », 21 septembre ;
« *Ville d'Amiens* », 26 octobre.

Les dates de départ ne sont qu'approximatives.

VALEURS DE NAVIGATION

Cours de la bourse de Marseille.

	17 mars 1925
1° Fraissinet	688
2° Messageries Maritimes	160
3° Mixte	176
4° Transatlantique	160
5° Transports maritimes	860

Le Gérant : A. Desnoës.

Société Française d'Imprimerie et de Publicité
Ateliers : Rue Garnier et Rue des Carmes, Angers.
Bureau à Paris, 15, Rue du Laos (XVe)

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 7 63e ANNÉE 4 AVRIL 1925

RUGGIERI OU LES FANTOMES

CHRONIQUE DE FRANCE EN UN ACTE

A Emmanuel Laforest.

La chambre exiguë du roi Charles IX dans le palais de Fontainebleau. C'est l'heure de silence inquiet où tombe le jour. Et d'instant en instant le crépuscule fait place à la nuit. Une torchère allumée dans un coin éclaire très faiblement un lit au fond et à gauche. Au-dessus du lit, vaste panoplie où figure une arquebuse. Tenture masquant une porte de chêne au dernier plan. Portes des deux côtés de la scène. Haute fenêtre sur la droite, que frôlent au dehors des branches d'arbres.

SCÈNE PREMIÈRE

CATHERINE DE MÉDICIS, *puis* RUGGIERI.

Seule contre la porte, au fond de la scène, et d'une main tremblante soulevant la tenture, Catherine de Médicis écoute, le front bas, les yeux clos, haleter une Ombre ou vivre le Silence... Bientôt elle tressaille à cette phrase hurlée au dehors : Je les tuerai chaque soir ou bien qu'ils me tuent !...

CATHERINE DE MÉDICIS

Mon fils !... Horreur ! *(La même phrase, répétée trois fois, semble se perdre dans les lointains. Un long temps chargé de crainte, puis la reine Catherine appelle :)* Ruggieri ! Ruggieri ! *(Elle écarte la tenture et brusquement ouvre la porte : un vieillard apparait, gainé d'une robe de velours noir et très peu courbé dans sa haute stature. Il sourit de toutes ses dents blanches, à l'italienne.)* Mon fils Charles, où est-il?

RUGGIERI, *saluant.*

Madame ma grande reine...

CATHERINE

Eh bien ! tu l'as suivi?

RUGGIERI

Madame Catherine...

CATHERINE, *menaçante.*

Ruggieri !

RUGGIERI

Mais non, vous le voyez, je n'ai pu le suivre. Ou je ne l'ai pas voulu !

CATHERINE

Per diavolo e Cristo !

RUGGIERI, *obséquieux et félin.*

Ayant sondé en vous, dès que bientôt vous me rappelleriez.

CATHERINE, *après un silence, d'un ton glacial.*

Monstrueux enfant... Il ne veut plus rien ouïr de mes desseins. Encore une fois, écumant de rage, il m'aura quittée.

RUGGIERI

Comme chaque soir, n'est-ce pas ?

CATHERINE

Oui, chaque soir... Et hurlant cela...

RUGGIERI, *haussant les épaules.*

Que d'un tel frénétique nous écoutons depuis une heure. *(Il montre le lit sur lequel Charles IX devait être étendu.)* « Je les tuerai chaque soir ou bien qu'ils me tuent ! » *(Un silence.)* Calme enfin il s'en est allé, le visage aussi pâle que le Nord sous les rayons de la lune. *(Catherine a saisi la main du vieillard. Ils font quelques pas vers la torchère. Les deux visages colorés d'une lueur livide sont tout proches. Catherine regarde fixement Ruggieri et sa bouche crispée mord un nouveau blasphème. Ruggieri souriant :)* Non, je ne l'ai pas suivi. Tous les jours mes jambes sont plus vieilles d'un jour.

CATHERINE, *à son tour, souriant dans sa figure de marbre.*

Rajeunis-toi.

RUGGIERI

Et je ne suis l'homme de vos noires forêts de France.

CATHERINE

Il s'agit de cela !

RUGGIERI

Vos taillis de Fontainebleau ne m'inspirent que de l'horreur... Grands pins d'Italie ! Beaux arbres isolés !... Écoutez !

CATHERINE, *surprise.*

Je n'entends rien... Si fait ! un son de cloche, au loin, sur la ville...

RUGGIERI

Je jurerais, moi, pour le son d'un cor. *(Galamment.)* Votre oreille est plus fine que la mienne. *(Il écoute.)* Vous avez raison.

CATHERINE

Il s'agit bien de cela ! Ruggieri, mon fils Charles ne m'aime plus.

RUGGIERI

Quand vient la nuit...

CATHERINE

Aux approches de la nuit, toujours pris de cette fureur soudaine, inexpliquable.

RUGGIERI

Inexpliquée, madame.

CATHERINE

Sorcier, comment l'expliquerais-tu?

RUGGIERI, *badinant.*

Amour sans frein de la chasse.

CATHERINE

Dans son état ! et que chasser la nuit?

RUGGIERI

D'impalpables bêtes.

CATHERINE

Hein?

RUGGIERI.

Des fantômes.

CATHERINE

Sottise !

RUGGIERI, *se détournant d'elle et riant.*

Moi, Ruggieri, suis-je donc hier venu de si loin... vins-je de Paris pour constater une fois encore ce doute impie, cette légèreté?... dignes tout au plus de votre escadron volant !

CATHERINE

Toi, l'homme de toutes sciences, que j'appelais auprès de mon fils dément, pour confondre des charlatans qui nous le feront mourir, voilà de tes faiblesses, Ruggieri !

RUGGIERI, *appuyant sur les mots.*

De mes superstitions. *(Tremblement de Catherine.)* Vous le pensez !

CATHERINE, *agacée, frappe du pied.*

Ah !...

RUGGIERI

Je n'ai pas dit : de mes certitudes.

CATHERINE, *elle hausse les épaules et rit avec terreur.*

Des fantômes !

RUGGIERI, *faisant un salut de cour.*

Cependant, ma dame et reine, que m'avez-vous écrit? — « Toi qui rendrais la vie aux morts... » ainsi commençait votre lettre d'appel.

CATHERINE, *elle a repris sa rigidité.*

Du moins te croyais-je, seul en ce monde, capable de persuader la santé aux mourants.

RUGGIERI

Peut-être...

CATHERINE

Et lui, mon fils...

RUGGIERI

Il tue !

CATHERINE

Faut-il retuer ce qui est mort? Peut-il tuer...

RUGGIERI

Ce qu'*il* a tué. Affreusement, oui. Par un nouveau carnage en son âme éternelle. *(Un silence.)*

CATHERINE

Qui l'accompagne?

RUGGIERI

Il les dépassera tous.

CATHERINE

Qui l'accompagne?

RUGGIERI

Ses chiens.

CATHERINE

Qui?

RUGGIERI

Ses remords.

CATHERINE

Enfin qui?

RUGGIERI

Écoutez !

CATHERINE

Oh ! ces cloches !...

RUGGIERI

Non, le cor. Charles IX poursuit ses fantômes. *(Il se frotte les mains devant sa barbe.)* Mais vous-même, venez d'entendre, je l'ai voulu, nos cloches de la Saint-Barthélemy.

CATHERINE, *suppliante.*

Le cor... oui, le cor !... Il se déchirera la poitrine à sonner avec cette furie. Le sang doit bouillonner de la gorge, et c'est là ce qu'il faut empêcher !

RUGGIERI, *insinuant et terrible.*

Et c'est là ce que vous entendez?... *(Le silence est profond dans la nuit.)*

CATHERINE

Dans un hurlement indicible !

RUGGIERI

Le cor?... J'entends, moi, des coups de feu !

CATHERINE, *saisissant les mains de Ruggieri*

Mon père ! non, plus cela... Oh ! ces accents lugubres que l'infernal enfant...

RUGGIERI

J'entends, moi, des coups de feu !

CATHERINE, *affolée.*

Son arquebuse est là. *(Elle désigne l'arme pendue au-dessus du lit.)*

RUGGIERI

Un autre sonne du cor, peut-être. *(De ses poings il secoue ses oreilles.)* Et je l'entends à peine... Je n'entends rien, rien, il n'y a rien. *(Catherine longuement respire.)* Mais lui, votre fils, le roi Charles IX .. ah ! comme je l'entends bien ! Il tue, vous dis-je, il tue sans armes, il tue avec sa volonté, il croit tuer autour de lui, mais il tue dans son âme, et j'entends — moi — des coups de feu. Tenez... *(Il lui touche la poitrine de son doigt.)* Ah ! vous entendez... Comme la palpitation du cœur de la nuit...

CATHERINE, *riant désespérément.*

Je ne serai pas ton jouet !

RUGGIERI

A votre gré ! *(Un silence farouche.)*

CATHERINE, *comme en songe.*

Par un nouveau carnage en son âme éternelle. Est-ce là le remède?

RUGGIERI

Je ne sais. J'apprends moi-même...

CATHERINE

Que veux-tu dire?

RUGGIERI

L'enfer prend l'oubli de l'enfer dans sa contemplation... Non, ce n'est point cela. Je cherche...

CATHERINE

Tuer des fantômes.

RUGGIERI

Qu'ai-je dit là? Non ! Assassiner tous ses remords qui bondissent en lui sous des images d'hommes.

CATHERINE

Des trépassés, quelle folie !

RUGGIERI, *poursuivant sa pensée.*

Le tenter au moins. Vraiment, je ne sais. La nature, sans doute, veut cela du criminel... qui se repent.

CATHERINE, *hurlante.*

Mon fils ne l'est pas !

RUGGIERI, *impassible.*

Ni vous, madame. — A mes pauvres yeux. — Non pas au regard des puissances d'en bas.

CATHERINE

Tais-toi ! *(Un long silence. Catherine regarde haineusement son compère.)*

RUGGIERI, *d'une voix très douce.*

Il vous fuit chaque soir. Aurait-il peur de vous tuer?

CATHERINE, *froidement.*

Je ne suis pas un fantôme.

RUGGIERI

Que sait-on de soi-même?... Écoutez encore !

CATHERINE

Je ne veux plus entendre !

RUGGIERI, *une main vers le fond de la scène.*

Mais ce cri d'aveu !

CATHERINE

Je n'entends...

RUGGIERI

Derrière la porte.

CATHERINE

Ruggieri !...

RUGGIERI

Charles IX n'a point bougé de là. Je l'ai confié *là*, chétif, quasiment évanoui, aux esprits de l'ombre. Et maintenant il se réveille. Son cœur vous crie pitié, qui fait trembler le silence et qui bat si fort... ne dirait-on pas des coups de...

CATHERINE, *d'une voix terrible.*

Assez ! *(Elle se précipite vers la porte et l'ouvre à Charles IX qui, se frappant la poitrine et riant comme un enfant, pénètre dans la chambre et marche au hasard.)*

SCÈNE II

Les mêmes, LE ROI DE FRANCE, *puis* UN VALET *et* UN ÉCUYER

CHARLES IX, *il rit à chacun des coups qu'il se donne et rythme son geste de ce mot répété :*

Meurs... meurs... meurs...

CATHERINE, *le suivant.*

Mon fils ! *(Charles doucement s'agenouille et, fermant les yeux, plangore des sons lourés. Soudain, redoublant le même geste et prononçant dix fois l'horrible syllabe, il se couche à terre dans un alanguissement câlin.)*

CHARLES IX, *d'une voix presque enfantine.*

Meurs... meurs... meurs...

CATHERINE, *éperdue, se penchant sur lui.*

Charles !

RUGGIERI

Laissez-le, laissez... il tue... pour oublier. *(Un long silence. Les petits mots saccadés s'évanouissent aux lèvres du roi.)*

CATHERINE

Il repose... Il dort... N'as-tu pas voulu le tuer?

RUGGIERI, *levant un bras.*

Son âme veille encore, sur lui dressée ! *(Catherine en plein effroi recule.)* Mais elle succombe heureuse, elle a tout accompli.

CATHERINE, *comme dans un vertige.*

Mort !

RUGGIERI

Il n'est que mollement endormi, flatté, comme une île, d'une mer sanglante. Des voiles rouges voguent sur cette mer. Le nom de la barque est inscrit sur les voiles : Coligny, Ramus, Lavardin ; mille voiles pour mille noms. Toutes rentrent au port, là-bas, dans le Néant... loin, loin de sa pensée... — Riez, ma mie ! — Qu'importe, c'est l'heure... oui... c'est bien le moment où le vrai remède peut intervenir : quand ce fléchissement de tout l'être, l'absente volonté rendent le corps et l'âme dociles, comme ceux du chrétien béat tendu vers l'hostie... Oui, c'est là, enfin, à ce point même, dans ce charme des sens, que l'amour interviendra.

CATHERINE

Vraiment, peux-tu croire que cette petite maîtresse oubliée...

RUGGIERI

Écartée...

CATHERINE

Que cette fille, cette Marie Touchet, lui redonne quelque once... quelques jours de vie? *(Ruggieri baisse la tête en signe d'affirmation.)* Mais, hors d'ici, elle parlera !

RUGGIERI

La petite maîtresse oubliée, oubliera.

CATHERINE, *dans un sourire équivoque.*

Nous lui ferons certains cadeaux...

RUGGIERI

Non. Elle oubliera. Dois-je tenter la guérison *(effroi de Catherine)* momentanée?

CATHERINE, *souriant et marquant chaque mot.*

Rien plus que ce docile apaisement, jusqu'au retour...

RUGGIERI

Du roi Henri !

CATHERINE, *sursautant.*

Le Bourbon !

RUGGIERI

De votre fils Henri.

CATHERINE

Que dis-tu?

RUGGIERI

Le roi de Pologne vit bien loin de nous.

CATHERINE, *frappant dans ses mains et au milieu d'un grand rire.*

Et moi, qu'ai-je dit !

RUGGIERI, *lointainement, comme dans ses pensées.*

Amour, seul remède. Philtre des Immortels ! Amour unique et double amour !

CATHERINE, *se moquant.*

Je ne comprends pas.

RUGGIERI, *très simplement.*

Son fils est là aussi.

CATHERINE

Qui ! ce bâtard?

RUGGIERI

Avec sa petite âme... et la petite maîtresse oubliée. De Paris à Fontainebleau, hier, je les emmenai tous deux.

CATHERINE

Stupidité !

RUGGIERI

Ne me laissez-vous plus le choix du remède?

CATHERINE

J'invoquais ta science, démon !

RUGGIERI

Des philtres symboliques, j'ai choisi le plus sûr : l'amour, le tendre amour !

CATHERINE

S'il guérissait !

RUGGIERI

Pour le temps que vous fixerez.

CATHERINE

Pour le temps que ce soir il lui restait à vivre...

RUGGIERI

Bien peu.

CATHERINE, *lentement.*

En y ajoutant les heures que comptera le retour de mon Henri.

RUGGIERI

Qu'il ne s'arrête pas trop dans Rome aux belles filles !

CATHERINE, *avec dédain, glissant un pied sous l'épaule de son fils.*

Celui-là !... comme il dort paisible... *(Elle le soulève légèrement, puis elle le laisse retomber.)*

RUGGIERI, *narquois.*

S'il guérissait !

CATHERINE

Démon !

RUGGIERI

Ne vous faut-il pas gagner du temps?... Messieurs de Lorraine sont aux aguets.

CATHERINE

Ils n'auront pas ce royaume !

RUGGIERI

Alors...

CATHERINE

Fais ce que ta science te conseille. Mais ne va point trop me le ressusciter.

RUGGIERI

Madame...

CATHERINE, *redonnant de son pied contre l'épaule du dormeur.*

Cela me trahissait avec le Bourbon. *(Elle penche sur lui son grand visage haineux.)*

RUGGIERI

J'appelle mon valet? *(Muet acquiescement de Catherine. Ruggieri frappe des mains une fois, puis deux fois très vite. Aussitôt le valet ouvre la porte du fond.)*

LE VALET

Maître. *(Apercevant Catherine de Médicis, il semble hésiter à demeurer.)*

RUGGIERI

Novaro ! C'est l'heure, n'est-ce pas?

LE VALET

Oui, maître, selon tes vœux.

RUGGIERI

Les as-tu fait tous deux sortir de ma chambre? J'entends l'une portant l'autre. *(A Catherine, gaîment.)* Le petit est petit.

LE VALET

Ils sont là.

RUGGIERI

Aide-moi d'abord — promptement et doucement. *(Ruggieri et son valet transportent avec précaution. le roi jusque sur son lit, où ils le couchent.)* Maintenant, va... *(Sort Novaro. Catherine agite une sonnette.)* Allons, allons, que faites-vous, ma reine?

CATHERINE

Un ordre qu'il ne faut oublier... *(Le nécromant hausse deux doigts à ses lèvres, conseillant le silence. Paraît un écuyer sur le seuil de la porte à droite. Il salue profondément.)* Argenton, veuillez dire à Messieurs de Guise que le roi, ce soir, se comporte assez bien... *(Réfléchissant.)* Non... Dites-leur tout franc qu'il est guéri!

L'ÉCUYER

Où trouverai-je monsieur le duc et monseigneur le cardinal à cette heure?

CATHERINE

Autour d'ici, rôdant... *(Argenton salue et sort. Ruggieri, dont la grande ombre va frapper la porte du fond, se tourne vers elle. Sans bruit Novaro vient de l'ouvrir et laisse passer Marie Touchet, dolente jeune femme portant son fils, un tout jeune enfant, dans ses bras.)*

SCÈNE III

Les mêmes, MARIE TOUCHET *et* SON ENFANT.

RUGGIERI, *saisissant le poignet de Marie Touchet et dirigeant celle-ci vers le lit où repose Charles IX.*

Un chant, madame, rien que votre doux chant... Oui, je vous l'ai dit... Tenez! pour endormir cet enfant qui s'éveille.

MARIE TOUCHET, *passant comme une somnambule.*

J'ai peur...

RUGGIERI, *avec autorité.*

La vie du roi Charles est en votre soumission.

CATHERINE

Elle ne semble pas être bien éveillée elle-même.

RUGGIERI

Elle peut rêver en effet. Un chant de votre voix très douce... Endormez votre enfant.

MARIE TOUCHET

Un... chant...

RUGGIERI, *posant deux doigts sur le front de Marie.*

Celui-là même que vous me fîtes entendre... que le roi Charles aimait...

MARIE TOUCHET, *en rêve.*

Qu'il aimait...

RUGGIERI

Qu'il aime bien encore... Mais à voix très douce, très douce... Venez là. *(Il la conduit tout au bord du lit. Catherine cherche à se dissimuler au fond de la salle, vers la droite, dans la pénombre. Marie Touchet regarde autour d'elle évasivement. Soudain son front se plisse, elle ouvre des yeux hagards et tend le bras vers le blanc visage de Catherine,)*

MARIE TOUCHET

La Mort! *(Elle pousse un cri et fait de longs pas automatiques jusqu'à l'avant-scène)*

RUGGIERI

Non, ne craignez rien. C'est... *(il rit au-dessus de son épaule)* c'est la bonne fée du roi.

MARIE TOUCHET, *se laissant reconduire vers le lit.*

La bonne fée du roi... *(Elle s'agenouille et, tout à coup, pressant avec effroi son petit dans ses bras :)* La bonne fée du roi!

RUGGIERI

Chantez... je le veux...

MARIE TOUCHET

Je souffre.

RUGGIERI

Non, vous êtes heureuse...

MARIE TOUCHET

Un... chant?...

RUGGIERI

Eh! oui, vous savez bien... voyons! l'air... l'air du petit moulin.

MARIE TOUCHET, *rieuse à présent.*

C'est cela... Il l'aimait beaucoup, mon seigneur!

RUGGIERI, *solennel, imposant toute sa main ouverte sur le front de Marie.*

Bercez votre enfant. Endormez votre enfant.

MARIE TOUCHET *d'une voix angélique et berçant le petit Charles d'Angoulême.*

L'hiver est mort, le moulin boit, tiquetinton la tiquetintette, l'hiver est mort, la mort s'en va, tiquetinton la tiquetinta. *(Le roi s'éveille.)*

La mort s'en va, les gens vivront, tiquetinta la tiquetintette, c'est le printemps, c'est l'avenir, la tiquetintette, et des sourires.

CHARLES IX, *qui, peu à peu, s'est accoudé.*

Marie!... Mon fils!... *(Il les presse tous deux sur sa poitrine.)*

CATHERINE

Je ne puis consentir plus longtemps à ces jeux de fous !

RUGGIERI, *faisant le signe du silence.*

Le ravissement de l'âme, l'apaisement...

CHARLES IX

Ma reine... mon petit Charlet... Petit dauphin !

CATHERINE

Ruggieri, cessez !

RUGGIERI, *plus solennel encore.*

Le temps à gagner !... un Royaume à garder !...

CHARLES IX, *comme s'il parlait aux anges.*

Mon ciel ! tous deux ! mon ciel !

CATHERINE, *d'une voix forte.*

Il n'y a plus rien dans cette âme ! Henri, tu peux venir !... Henri III, tu peux régner ! *(Brusquement frénétique, le roi se tourne vers sa mère, il se lève et, debout sur le lit, détache son arquebuse et vise Catherine.)*

RUGGIERI

Chantez ! *(Catherine, en sa robe noire, s'est mêlée à l'ombre, semble avoir disparu.)*

MARIE TOUCHET, *berçant l'enfant.*

La mort s'en va, les gens vivront, tiquetinta la tiquetintette, c'est le printemps et des sourires, la tiquetintette, et des enfants. *(Aux premiers mots chantés par Marie, Charles IX a laissé tomber son arme, il s'agenouille et, pleurant, caresse les cheveux de son amie.)*

Les gens qui meurent ne mourront pas, tiquetinton la tiquetinta, tout ce qui vient quand il fait beau, la tiquetintette, on s'en souvient. *(Ruggieri, les bras croisés, laisse tomber sa tête sur sa poitrine ; mais à son tour, comme bu par l'ombre, il disparaît...)*

MARIE TOUCHET *soupire et doucement au roi.*

Vous tremblez? Mais qu'avez-vous donc, mon seigneur?

CHARLES IX

N'était-il pas ici deux étrangers ?

MARIE TOUCHET

Il m'a semblé... Qui donc était-ce, mon seigneur?

CHARLES IX

Rien !... des fantômes... *(Un long silence)* Et nous-mêmes... *(Ils se tiennent enlacés. L'enfant gémit un peu. La torchère s'éteint. Obscurité profonde. Charles IX :)* J'ai peur !

MARIE TOUCHET

J'ai peur !

CHARLES IX, *dans un souffle.*

Viens... viens... *(Soudain, irruption de clarté. La porte du fond est grande ouverte.)*

L'ÉCUYER, *du seuil de la porte.*

Messieurs de Guise ! *(Entrent Henri de Guise et le cardinal son frère. Les deux princes et l'écuyer haussent des torches)*

SCÈNE IV

HENRI DE GUISE, LE CARDINAL DE GUISE, L'ÉCUYER.

HENRI DE GUISE

Madame, nous venons saluer, complimenter un roi tout heureux et qui chante !

LE CARDINAL DE GUISE

Un roi guéri !

HENRI DE GUISE

Eh ! quoi, personne? *(Ils cherchent de toutes parts, baissant, levant leurs torches. Nuls vivants qu'eux-mêmes dans la chambre.)*

LE CARDINAL

Je vous le dis, mon frère, ils vivent comme des fantômes.

HENRI DE GUISE, *dans un grand rire.*

Et les fantômes se sont évanouis !

LE CARDINAL

Que n'est-ce, mon frère, pour toujours !

HENRI DE GUISE, *élégamment.*

Cela viendra. *(Ils sortent en riant aux éclats. — Dans l'ombre et d'elle-même la torchère se rallume éclairant d'abord la main et le bras, sur la flamme imposés, de Ruggieri, — éclairant, là-bas, le visage marmoréen de Catherine, — éclairant Charles IX Marie et l'enfant, cependant que* MARIE *continue sa chanson lointaine :*

Les gens qui meurent ne mourront pas, la tiquetinton, la tiquetinta...

RIDEAU

Paul FORT.

PAUL-LOUIS COURIER " SUISSE "

Paul-Louis Couri r, l'écrivain " le moins romantique " de son temps. Anatole FRANCE.

« Nous autres, Suisses ». Est-ce un écrivain venu de Genève ou de Lausanne, J.-J. Rousseau ou Benjamin Constant, qui s'exprime ainsi? Non. C'est P.-L. Courier qui, plaisamment, dans une lettre datée de Lucerne (25 août 1809) se décerne à lui-même cette naturalisation. Y avait-il au moins quelques titres? Pas d'autres qu'un séjour de deux mois, de la fin de juillet à la fin de septembre 1809, séjour que ses biographes négligent à l'ordinaire, comme de peu d'intérêt. Bien à tort, selon nous, car l'impression que fit la Suisse sur l'auteur des *Lettres de France et d'Italie* est à beaucoup d'égards très significative. On s'en rendra compte si l'on veut bien suivre avec lui son itinéraire et écouter ses confidences.

Le 15 juillet 1809, Paul-Louis arrive à Strasbourg, retour de Wagram. Il est à un nouveau tournant de son existence. Guéri à tout jamais, après une dernière et piteuse expérience, de l'ambition de parvenir dans la carrière militaire, dégoûté d'un métier pour lequel il n'a jamais eu de vocation, il a quitté définitivement l'armée, sans permission, sous prétexte que, démissionnaire depuis le 12 mars, sa rentrée au service ne l'engageait plus après la victoire de Wagram et la guerre terminée. Le voilà libre, bénissant la fortune qui l'a « mieux traité qu'il ne méritait et, tout près d'être lié au banc, l'a retiré de cette galère. » Enfin il va pouvoir savourer les délices de l'indépendance et se consacrer tout entier à ce qu'il aime. Or, tout ce qu'il aime, à cette époque de sa vie, les lecteurs de ses Lettres le savent (il l'a dit et répété tant de fois) est en Italie. « Ah ! Madame », s'écrie-t-il dans une lettre datée de Lecce, le 25 mai 1807, « l'antique, la nature, voilà mes deux passions de tout temps ! » Ces deux passions, l'Italie les satisfait pleinement. « Ici », ajoute-t-il, « il n'y a pas un trou qui n'ait quelque attrait pour un amateur de la belle nature et de l'antiquité ! »

Cette prédilection pour l'Italie est si forte qu'elle lui fait oublier la terre natale. Au printemps de 1809, sur le point de revenir en France où l'appellent « des intérêts très puissants » après une absence de plusieurs années, voici en quels termes peu enthousiastes il annonce son départ : « C'est bien à regret, je vous assure, que je tourne le dos à l'Italie, je ne resterai là-bas que le temps qu'il me faudra pour m'arranger de manière à n'y revenir de sitôt ; car désormais, Madame, ce n'est qu'en Italie que je trouve de la douceur à vivre. L'inclination, comme vous savez, se moque de la nature, où plutôt devient une seconde nature. La patrie est où l'on est bien, où l'on a des amis comme vous, et, si mon bonheur est à Rome, il est clair que je suis Romain. » 22 mars 1809.

Ne nous indignons pas trop de cette ingrate profession de foi cosmopolite. Le même Paul-Louis, quelques lignes plus haut, ne vient-il pas d'évoquer, comme jadis du Bellay, « la fumée de sa chaumière » qu'il espérait voir en passant s'il eût obtenu, comme il le demandait, d'être envoyé en Espagne. Contradiction? Non. Saute d'humeur. Et puis la lettre étant adressée à une dame romaine, faisons la part du madrigal. Au demeurant, en juillet plus encore qu'en mars, Paul-Louis est décidé à vivre en Italie. « C'était là mon ancien projet, mon plus beau château en Espagne, et le plus cher de mes rêves que rien ne m'empêche aujourd'hui de réaliser. » (Strasbourg, le 18 juillet 1809).

Dès lors, pourquoi ce « Romain », libre maintenant, ne court-il pas vers Rome, « le pays du monde qu'il aime le mieux? » Pourquoi s'arrête-t-il en Suisse? Oh ! ce n'est pas pour des raisons d'ordre esthétique ni littéraire. Ce pur classique est resté réfractaire à l'influence de Jean-Jacques : la poésie de la montagne le laisse indifférent. A vingt-cinq ans, il a vu les Pyrénées ; mais dans la lettre où il nous l'apprend, on cherche en vain une description ou une impression. Il annonce dans la même page qu'il va traverser les Alpes. Cela ne lui suggère qu'une citation d'Horace qu'il traduit très prosaïquement en ces termes : « Je grimperai sur le Mont Cenis. » Pourtant, il n'ignore pas la beauté des sites alpestres ; il en a une connaissance livresque, ainsi qu'en témoigne une anecdote contée par son ami de Toulouse, Dalayrac. Ils avaient l'un et l'autre pour camarade un jeune émigré que son père, inquiet, pressait d'aller chercher en Suisse un refuge plus sûr. Paul-Louis lui conseille de n'en rien faire. « Pour tranquilliser Monsieur votre père sur le sort de son cher fils, il vous faudra voyager fictivement dans les Canton Treize, sans quitter néanmoins les bords de la Garonne ; je me charge de vous fournir une description des sites pittoresques que vous serez censé avoir visités, des escarpements épouvantables, des neiges éternelles, des avalanches, des glaciers, des torrents, des abîmes, des ours, et puis des prairies émaillées de fleurs, des eaux limpides, des cascades, des troupeaux bondissants et des bergères ravissantes ; tout cela sera délicieux ». Ainsi pour le jeune

épistolier de 1795 la Suisse, avec son pittoresque sublime ou gracieux, n'offrait qu'une matière à mystification « extrêmement plaisante ». Onze ans plus tard, à la veille d'aller faire un séjour dans ce pays réputé pour ses beautés naturelles, cet amant de la nature ne manifeste aucune sorte de curiosité. « Je vais là », écrit-il dans sa lettre de Strasbourg, « pour fuir la rage de la canicule. Je passerai dans ces montagnes tout le temps des chaleurs. J'en descendrai au mois d'octobre. Alors, il fera bon chez vous, et j'irai vous voir non pas seulement cet hiver, mais tous les hivers. » Que voilà un état d'âme peu romantique !

A lire la première lettre de Suisse, datée de Zurich le 25 juillet, il ne semble pas que le contact avec les sites alpestres ait modifié ces dispositions. Pas un mot qui témoigne d'une émotion quelconque devant la beauté du spectacle. A peine entré, Paul-Louis ne parle que de partir. « Dès que les chaleurs cesseront, répète-t-il, je descendrai de ces montagnes pour aller passer l'hiver avec vous. »

Et pourtant, en dépit du silence qu'il garde, Paul-Louis a reçu le coup de foudre. Le miracle s'est produit entre Bâle et Zurich. « Ce fut là, écrit-il dans sa seconde lettre, datée de Lucerne un mois après, que je commençai à me trouver en Suisse, pays vraiment admirable dans cette saison. La beauté tant vantée des sites fit sur moi l'effet ordinaire, me surprit et m'enchanta. »

Pourquoi, dans sa première lettre, Paul-Louis n'a-t-il rien dit de cette surprise et de cet enchantement? Peut-être qu'écrivant à un archéologue résidant à Rome, il n'a pas cru pouvoir l'intéresser avec des impressions de Suisse. Cela semble assez plausible. Mais il y a, plus vraisemblablement, une autre raison : Paul-Louis épistolier n'improvise pas; soucieux avant tout de la perfection de la forme, il rédige ses lettres à loisir et en garde les brouillons. Or, la lettre de Lucerne, venant un mois après celle de Zurich, est manifestement un de ces morceaux achevés dont l'exécution a demandé du temps et que l'auteur destine à la postérité plus encore qu'à ses correspondants. C'est ainsi que trois ans plus tard, il composera, avec sa correspondance de 1804 à 1812, le « Recueil des Cent Lettres » qui, selon sa propre expression, constitue ses *Mémoires*.

Littérairement, qu'a produit cet enthousiasme de la première heure? Rien. Pas la moindre effusion lyrique. La phrase admirative que nous avons citée intégralement s'arrête court. Brusquement, le ton change, et Paul-Louis de conter la connaissance qu'il fit d'un « prince russe avec sa femme et ses enfants, tous fort bonnes gens, quoique princes. »

Nous vîmes le lac en bateau, les environs en voiture (où les voitures pouvaient aller), le reste à pied ; tout me convenait à cause de la compagnie ; on riait à n'en pouvoir plus, on causait gaîment. « Ce rire, cette gaîté, sur un lac, devant un site grandiose vu pour la première fois, voilà de quoi scandaliser les âmes sensibles. Quelle sécheresse de cœur ! Quelle pauvreté d'imagination ! Quelle irrévérence impertinente ! Il n'y a que Paul-Louis, à cette époque, pour être aussi peu au diapason de l'enthousiasme mis à la mode par l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*. Hommes et femmes, écrivains illustres ou obscurs touristes, tous les visiteurs de la Suisse rivalisent d'attendrissement, de ravissement, quand ce n'est pas de délire et de frénésie. Gœthe pleure en visitant la Meillerie. Mme Roland s'élève à l'extase religieuse dans ces « lieux sacrés », devant ces « scènes divines ». Béranger, le chantre de Lisette, sur les bords du lac Servos est en proie à « mille sentiments profonds mais tumultueux » ; il goûte une heure de « bonheur absolu » semblable aux béatitudes des purs esprits « ou à la félicité de l'Etre des êtres ». Mais la palme du lyrisme revient à un ami de Sébastien Mercier qui s'écrie : « Artiste, qui que tu sois, va voguer sur le lac de Thun. Le jour où je vis pour la première fois ce beau lac faillit être le dernier de mes jours ; mon existence m'échappait. Je me mourais de sentir, de jouir, je tombais dans l'anéantissement. »

Paul-Louis n'est pas homme à connaître semblable état d'âme. La vivacité de son admiration ne saurait le distraire ni de ses préoccupations d'épicurien en quête de fraîcheur, ni du but de son voyage, ni même du souci bien bourgeois, mais qui ne l'abandonne guère, de ménager sa bourse. « Après le départ de mes Russes, dit-il, je ne fus pas longtemps sans trouver une autre occasion aussi peu coûteuse que la première (il s'était rendu de Bâle à Zurich « d'une manière très convenable à sa fortune ») pour venir à Lucerne en reprenant ma direction de l'Italie. »

Arrivé à Lucerne, n'allez pas croire que Paul-Louis s'abandonne d'abord au plaisir de contempler un site nouveau. Non. L'épicurien prend le pas devant l'artiste et le poète. « Je voulus, avant d'aller plus loin, reconnaître le pays, où je vis beaucoup d'ombrages, point de vignes, des sapins, et, du côté du midi, un rempart de montagnes couvertes de neige. J'en conclus que c'était là un lieu très propre à passer le mois d'août, et l'asile que je cherchais contre la rage de la canicule dont parle Horace. »

Pour comble de bonheur, un jeune baron lui cède une jolie maison de campagne sur le bord du lac à une demi-lieue de la ville. » Maintenant que le voilà assuré d'une résidence commode où il pourra

séjourner jusqu'à ce que l'Italie devienne « habitable », il prend le temps d'être attentif au pittoresque du décor. « Ma demeure est à mi-côte, en plein midi, au-dessus d'une vallée tapissée de vert, mais d'un vert inconnu à vous autres mondains, qui croyez être à la campagne auprès des grandes villes. J'ai en face une hauteur qu'on appellerait chez vous montagne, toute couverte de bois, et ces bois sont pleins de loups dont je reçois chaque matin les visites comme M. de Champcenetz recevait ses créanciers; plus loin je vois dans les grandes Alpes à droite d'autres montagnes entrecoupées de vallons, à gauche le lac et la ville, et puis encore des montagnes ceintes de feuillage et couronnées de neige. Ce sont là ces tableaux qu'on vient voir de si loin, mais auxquels nous autres Suisses nous ne faisons non plus d'attention qu'un mari aux traits de sa femme après quinze ans de ménage. »

Voilà bien Paul-Louis : où les autres sont lyriques, lui est humoristique. Gardons-nous pourtant de prendre à la lettre la boutade gauloise qui fait un si joli mot de la fin. L'hôte de la villa lucernoise n'est pas aussi blasé qu'il voudrait le faire croire. En veut-on la preuve? Lisons la lettre qu'il écrit de Milan le 12 octobre 1809, c'est-à-dire peu de jours après avoir quitté la Suisse. Avec quelle reconnaissance attendrie il évoque alors le souvenir de *son* lac! « J'ai fait sur mon lac de Lucerne des navigations infinies; ses bords n'ont pas un rocher où je n'aie grimpé pour chercher quelque point de vue, pas un bois qui ne m'ait donné de l'ombre, pas un écho que je n'aie fait jaser mille fois; c'était ma seule conversation et le lac mon unique promenade. » Enfin, Paul-Louis atteint au lyrisme, mais à sa manière : quelques traits brefs, pas de développement, d'effusion. Le tempérament de l'écrivain n'en comporte pas davantage, ni non plus les convenances du genre, je veux dire de la lettre traitée dans le goût classique.

On notera d'ailleurs, que pour sincère que soit l'admiration qui dicte la description du lac de Lucerne et de ses environs, l'expression en reste banale et incolore. L'épistolier excelle moins à décrire qu'à conter. L'auteur des Lettres de France et d'Italie est un maître dans ce dernier art. Mais quelle matière la Suisse pouvait-elle offrir au conteur? « L'innocence » de sa vie « d'ermite au bord du lac au pied du Righi »; ses promenades solitaires à travers une région toute « pastorale » où il ne rencontre que « bergers et troupeaux », où il n'entend « que les chalumeaux et le murmure des fontaines », ne lui fournissaient guère l'occasion d'aventures. Il en eut deux pourtant (s'il faut l'en croire!) oh! très menues, mais qui suffirent à lui inspirer deux pages charmantes selon sa manière habituelle.: peu de matière et beaucoup d'art. La première, « assez drôle », dit-il lui-même, c'est l'apparition soudaine de Paul-Louis, « prêt à se jeter à l'eau, dans le costume d'Adam avant le péché », aux yeux scandalisés de vingt Lucernoises criant, riant, se sauvant pendant que le baigneur surpris « s'enfuit sous les ondes, comme les grenouilles de La Fontaine ». La seconde, c'est la rencontre qu'il fit — un jour qu'il était allé voir les ruines du château de Habsbourg — d'une « jeune fille jolie » qui « cueillait des petits pois dans un champ. » Paul-Louis n'a rien écrit de plus exquis que cette idylle chaste à son corps défendant, où l'on voit ce Don Juan laid, tel qu'il aime à se dépeindre, s'appliquant, sans succès d'ailleurs, à jouer les Daphnis auprès d'une Chloé suisse aussi pudique que la grecque l'était peu. « Toute cette histoire, insinue-t-il malicieusement, ne me fait guère d'honneur. » Guère d'honneur au séducteur peut-être, mais quelle heureuse chance pour l'artiste que la « nymphe » du lac de Lucerne n'ait pas répondu comme l'Italienne par un *donque fa presto!* La prose française y eût perdu un petit chef-d'œuvre de grâce et d'esprit.

Tel est le bilan littéraire du séjour de Paul-Louis en Suisse. Il ne croyait pas, avant d'y pénétrer, être ému à ce point. L'amant de la nature y a éprouvé de véritables joies. Toutefois deux réserves très caractéristiques sont à noter. La beauté des sites alpestres l'a enchanté, mais les yeux seuls ont été ravis, l'esprit n'est pas intéressé par ce pittoresque purement naturel. Ce qu'il dira un peu plus tard des bords du Rhin s'applique aussi à la Suisse. « Je vois, écrit-il de Tivoli à la princesse Salen Dyck (12 juin 1810) vos prairies, vos bois, votre Rhin, votre Roer qui ne se fâcheront pas si je les compare au Tibre et à l'Anio....., mais, en bonne foi, rien ne se peut comparer à ce pays-ci où de grands souvenirs se joignent aux beautés naturelles. C'est tout ensemble ce qu'il y a de mieux dans le rêve et la réalité. » Pas plus que les choses, les mots qui les désignent ne se peuvent comparer. Un jour que Paul-Louis contemplait, à Zurich, « les eaux du lac transparentes comme le cristal », ses pensées, suivant l'onde fugitive, allaient par le Rhin à la Roer, sur les rives de laquelle s'élève le château « romantique » (le mot est de Paul-Louis) de sa correspondante. La région, sans doute, est admirable. « Mais quel séjour pour une Muse que le Rhin et la Roer. » Comment mettra-t-elle ces noms sur sa lyre? Cela est fâcheux pour ces pauvres fleuves, on ne les chantera point en beaux vers, on les abandonnera aux Buache et aux Pinkerton. Que ne s'appelaient-ils Céphise ou Asopus?

Les Suisses peuvent pardonner à Courier son

persiflage! Les paysages et les noms français ne sont pas mieux traités par cet amant fanatique de l'Italie : « Ne me parlez point de vos environs (de Paris). Voulez-vous comparer Albano et Gonesse, Tivoli et Saint-Ouen? La différence est à la vue comme dans les noms. » (Albano 29 avril 1911.)

S'imagine-t-on Paul Louis passant deux mois entiers où que ce soit sans faire leur part — et la meilleure part — à ses études? Ce serait bien mal le connaître. Son séjour en Suisse n'a pas été du temps perdu pour l'helléniste. Il avait apporté « d'amples matériaux » et il a travaillé à la correction d'une traduction libre en abrégé de Plutarque : *l'Eloge de Périclès*. Si donc il s'est plu à vivre « en ermite au bord du lac du pied du Righi », ce n'est pas par misanthropie, ni non plus par besoin de solitude pour s'absorber dans la contemplation de la nature. C'est pour se livrer tout à son aise à sa passion maîtresse : l'amour de l'antiquité.

Pour achever ce portrait de Paul-Louis Courier « Suisse », il ne faut pas songer seulement à l'écrivain, mais aussi à l'homme. Car enfin, ne l'oublions pas, ce qu'il est venu chercher en Suisse, ce ne sont pas des inspirations littéraires, mais des conditions momentanées de bien-être. A cet égard, on peut affirmer qu'il a été satisfait au delà de son attente : ses deux lettres de Lucerne et la lettre de Milan, toute pleine encore de ses impressions récentes, respirent l'allégresse physique et morale. Quel contraste entre l'hôte de la Suisse et l'officier de l'île Alexandre, celui-ci déçu, aigri, malade, piètre figurant sur le théâtre de la grande guerre, s'échappant après la victoire gagnée sans qu'il y eût pris la moindre part, honteux et confus, jurant mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus ; celui-là faisant de sa vie trois parts, l'une pour manger et dormir, l'autre pour le bain et la promenade, la troisième pour ses vieilles études, passant son temps fort doucement, content de son sort, goûtant la félicité de ces heures si rapides, sans s'effrayer de cette rapidité, sans y songer même, car c'est folie de gâter le bonheur présent par l'appréhension de l'avenir.

Pour apprécier à quel point cette retraite lui fut bienfaisante, il est à noter que Paul-Louis était, sans le savoir, un tuberculeux pulmonaire. M. le docteur Goulard, dans une récente publication qui fera autorité en la matière, décrit ainsi l'allure de la maladie : des périodes assez longues de bonne santé, apparente du moins, avec intermittences de symptômes tantôt violents : crachements de sang; tantôt moins graves : accès de fièvre. Quand Paul-Louis se sentait malade, il avait accoutumé de se soigner « en mangeant peu et en se fatiguant beaucoup. » Bizarre thérapeutique! Mais, bizarre ou non, elle lui réussissait. Au moment où il entre en Suisse, sa santé paraît rétablie. En tout cas, pendant les deux mois passés dans les montagnes, il se livre avec frénésie à ses exercices favoris : le bain et la marche à pied. Tous les jours il se plonge dans le lac, dont les eaux sont « toujours très froides », mais « le baptême n'en est que plus salutaire » et, n'ayant point d'autre plaisir, il « s'en donne du matin au soir et s'en trouve très bien ». Il fait des courses sans fin dans la région avoisinante. Loin de le déprimer, ces excès, alternant d'ailleurs avec les heures de repos et de sommeil d'une vie de pythagoricien sobre et continent, le fortifient si bien qu'après deux mois de ce régime, vers la fin de septembre, il pourra sans dommage pour sa santé, traverser à pied le Saint-Gothard, par des sentiers de chèvre, mourant de froid pendant deux jours dans les neiges — car il n'avait pris aucune précaution — ne dégelant qu'à Bellinzona, mais en si excellente forme que quinze jours après sa sortie de Suisse, il se flatte de n'avoir jamais été si près d'atteindre le bonheur idéal : memtem sanam in corpore sano.

En définitive, Paul Louis a été parfaitement content de son séjour. Content de lui, parce qu'il est libre et s'adonne sans entraves à ses goûts ; content des choses qui satisfaisaient à tous ses désirs du moment ; content des gens qui en toutes circonstances lui furent utiles ou agréables : de ses compagnons de rencontre, le prince russe et sa suite ; du jeune baron qui lui céda si opportunément sa villa ; du jardinier et de sa femme qui le servirent silencieusement ; du guide qui porta son bagage sur le Saint-Gothard ; des paysans qui lui parurent heureux, mais que Paul-Louis n'envie pas parce qu'il a « sur eux l'avantage de connaître son bonheur » ; des femmes dont la pudeur effarouchée et rieuse lui a fourni le sujet d'une plaisante anecdote ; des jeunes filles, presque toutes jolies, avec « leur costume charmant, leur air naif et tendre — car en général elles sont blondes, leur teint un mélange de lys et de roses, « sachant sourire et rester honnêtes, et dont l'une a été pour lui l'héroïne d'une gracieuse idylle ; du peuple enfin qui, dimanches et fêtes par tous les villages s'exerce au tir, coutume qu'admire l'ancien officier des armées impériales et que le pamphlétaire libéral souhaitera plus tard de voir introduire en France. »

Néanmoins en dépit de son contentement, Paul-Louis ne s'attarde pas en Suisse un jour de plus qu'il ne s'est prescrit. « Quand je m'aperçus, écrit-il, que les feuilles se détachaient des arbres et que les hirondelles s'assemblaient pour partir, je coupai un bâton d'aubépine que je fis durcir au feu et me mis en chemin pour l'Italie.

L'Italie ! Mot magique ! Mot évocateur de visions

***

nostalgiques ! Paul-Louis a bien pu vivre heureux en Suisse pendant deux mois d'été — car il n'entre pas dans sa pensée qu'on puisse hiverner « dans les frimas » pour son plaisir — mais la plénitude du bonheur, seule l'Italie (en attendant qu'il rêve d'un pèlerinage en Grèce) peut la donner à l'admirateur des beaux paysages historiques ; à l'helléniste toujours en quête de manuscrits, au causeur dont la verve se plaît dans la société des femmes belles et spirituelles, d'hommes de goût et de savoir ; et, pour tout dire, à l'amateur de bonnes fortunes qui sans garder rancune à l'honnêteté des mœurs helvétiques, préfère tout de même la facilité des mœurs italiennes.

A l'approche de l'été suivant, vers la fin de mai 1810, Paul-Louis qui se trouvait à Tivoli songeait à revenir en Suisse, toujours par crainte des grandes chaleurs et « pour fuir la canicule ». Mais, pour employer une de ses expressions, il n'était pas écrit sur les tablettes de Jupiter qu'il réaliserait ce projet. Très occupé par l'impression à Rome du texte de Daphnis et Chloé qu'il avait découvert à Florence et par la rédaction de son pamphlet : *La Lettre à Renouard ;* pourchassé à la fois par deux ministres « dont l'un veut le faire fusiller comme déserteur » (affaire de Wagram) et dont l'autre veut qu'il soit pendu pour avoir volé du grec » (affaire de la tache d'encre), il lui fallut rester en Italie pendant tout l'été de 1810. Paul-Louis ne devait plus revenir en Suisse.

L. Desternes.

LETTRES CHOISIES A BASIL HALL CHAMBERLAIN (1)

ce 23 *septembre* 1893.

Cher Chamberlain,

Il arrive à mon vieil *Inkyo* (2) de petits malheurs fort amusants. Il se promène, mais il perd généralement son chemin, et essaie de le retrouver en contemplant les cimes des montagnes. Il y réussit parfois. Mais lorsqu'il fait brumeux et qu'il ne peut voir les montagnes, il lui faut demander sa route. Et comme il ne parle que le vieux patois d'Izumo, et ne comprend pas du tout les gens de Kumamoto, ses questions sont absolument inutiles. Alors il s'asseoit dans une boutique et attend que nous envoyions quelqu'un à sa recherche. Puis, lorsqu'il est enfin de retour, il nous raconte l'histoire de ses aventures qui sont toujours amusantes. Aujourd'hui, on lui a vidé ses poches dans une foule. C'était un grand jour de fête folle, le *Hachiman* (1), et l'on conduit les chevaux curieusement caparaçonnés aux cris de *Boshitari Chosen Boshitari*, en souvenir de Kyomasa qui adressa ses prières à Hachiman avant de se rendre à Chosen. C'est une fête très brutale. On arrête le cheval devant toutes les maisons les plus importantes, où du *saké* et du poisson salé sont distribués à la foule. Je contribue naturellement à ces libations. Chaque rue a son cheval, ses propres coureurs en gais atours, et chaque bande a un capitaine qui surveille les visites et voit que le *saké* ne soit distribué qu'à ses propres hommes. Ainsi personne n'est trompé. Mais le vieil homme eut l'imprudence de sortir pour voir une danse *No* (2). Il est tombé parmi des étrangers. Sa perte fut minime, mais il fut très impressionné par la différence qui existe entre les foules de Kyûshû et celles d'Izumo.

La nuit dernière nous assistâmes à un festival singulier dans la maison voisine. Une maîtresse de danse, une vieille femme du voisinage, est morte l'année dernière. Et sur l'anniversaire de sa mort, son *inai* (3) devant lequel furent placées des offrandes, fut posé sur une estrade érigée pour cette occasion chez nos voisins. Puis, toutes les petites filles qu'elle a enseignées, âgées de quatre ans et plus, vinrent danser devant l'*inai* pour plaire à son esprit. Quelles mignonnes, délicates comme de petites fées ! J'allai dans les coulisses assister à leur toilette. Les enfants furent irréprochables jusqu'à la fin de la danse : alors quelques-unes, étant très fatiguées, se mirent à pleurer un peu... Et leurs mamans durent les ramener chez elles, comme des poupées merveilleuses dans leurs somptueuses petites robes *Kagura* (4). Assurément une fillette japonaise est le plus jolie chose du monde.

Mais au delà, de l'autre côté du jardin, j'entends et je vois quelque chose de beaucoup moins plaisant, l'éducation d'une petite *geisha*. L'enfant est très jeune, mais on l'oblige à chanter près de sept heures par jour. Je sais l'heure qu'il est par le ton

(1) Voir la *Revue Bleue* des 6 et 21 mars 1925.

(2) *Inkyo*, vieillard, le grand-père de Mme Hearn.

(1) *Hachiman*, nom chinois sous lequel l'Empereur Ojin (201-312) est honoré comme Dieu de la guerre.

(2) *No*, représentation agrémentée de danses et de musique.

(3) *Inai*, planchette sur laquelle est disposé le nom posthume d'un mort.

(4) *Kagura*, danse sacrée shintoïste accompagnée de musique exécutée dans les *miya* (temples) pour honorer les *Kami*, donc robes qu'on revêt pour cette cérémonie.

de lassitude de sa voix. Parfois elle s'effondre et supplie en vain qu'on la laisse tranquille. Ils ne la battent pas, seulement il faut qu'elle chante. Un jour elle se vengera pour ceci sur le monde Ce sera bien fait.

Le *tsuku-tsuku-boshi* (1) n'est pas mort. Mais il ne chante plus qu'à de rares intervalles. Il fait encore une grande chaleur qui alterne avec des coups de froid, dont chacun est un peu plus mordant que le dernier. Ici l'hiver et l'été vont et viennent par brusques à coups. Quel pays bizarre ! Rien de permanent ni de continu dans la Nature, rien de permanent ni de continu dans le caractère de la race. Et de crainte que quelque chose puisse évoluer et se cristalliser en un semblant d'ordre, tout est constamment en train d'être remodelé, enlevé et reformé. Que pourra-t-il bien sortir de cette fluidité artificielle?

LAFCADIO HEARN.

ce 16 *février* 1894.

CHER CHAMBERLAIN,

Quand vous ferez paraître une réimpression de *Choses Japonaises*, il serait peut-être intéressant d'ajouter une ou deux lignes de plus au sujet des bains japonais. La coutume de chanter dans les bains publics vaut la peine d'être commentée. A Tottori on chante un *o-furo-uta* (2) célèbre.

J'ai songé combien les titres de chansons japonaises sont décevants. D'un certain point de vue occidental, les titres sont très suggestifs, mais on ne trouve rien s'y rapportant dans la chanson elle-même. Votre critique me paraît juste.

La condition du chien japonais est peut-être, ce qui s'oppose le plus fortement à nos idées de l'influence que le Bouddhisme a exercée sur le traitement des animaux. Le chien japonais demeure très proche parent du loup ou du chacal primitif. Le *chin* (3) est la seule exception à cette règle. Il nous faut parler du chien en général. Quelle différence entre le chien occidental et le chien japonais ! Quelle différence entre leurs regards, leur intuition, leur mémoire ! Et comme le chien japonais manque de reconnaissance. Combien il lui est indifférent à qui il appartient. Il est sauvage, et révèle sa sauvagerie encore parfois d'assez vilaines façons. Il nourrit ses jeunes comme un loup, mâchant et digérant à moitié la nourriture, qu'il dégorge ensuite pour le petit. Il est d'une ruse curieuse, sauvage et furtive.

(1) *Tsuku-tsuku-boshi*, variété de cigale.

(2) *O-furo-uta*, chant du baigneur.

(3) *Chin*, chien de petite taille qui ressemble au Pékinois.

Un grand chien roux est couché du côté ensoleillé de la rue faisant face au Collège. Il permet aux enfants de jouer avec lui, mais il n'est pas affectueux ; les chiens japonais ne le sont jamais. Il est apathique. Je remarque que ses oreilles pointues se dressent soudain et que son regard fixe un instant un point là-bas sur la route. Cela signifie chez lui une émotion intérieure, mais je ne puis imaginer ce dont il s'agit, car il tourne ensuite délibérément la tête du côté opposé et contemple fixement la fumée du Mont Aso-San. Bientôt je distingue, très, très loin, la cause de son émotion momentanée, qui s'approche au trot. C'est un chien de race étrangère, dans le genre *setter*, allongé, léger, aux grandes oreilles soyeuses et tombantes. En s'approchant, ses yeux s'agrandissent. Il aperçoit la masse rousse allongée au milieu de la route : il hésite un moment, mais le museau pointu du chien loup est toujours tourné vers Aso-San. Il y a une chance. Alors le *gwai-koku-jin* (1) file, s'efforçant de passer. Mais juste au bon moment, la gueule rouge se referme sur lui. L'étranger jappe, hurle, se démène désespérément. Oh ! quelle angoisse, quels hurlements. Le chien indigène ne fait pas un son : il se contente de mordre. Il poursuit le fugitif pendant un demi-mille, le roulant, le bousculant, le tourmentant de façon à le rendre frénétique de terreur. Enfin il retrace ses pas et se recouche sans le moindre signe d'émotion parmi les enfants. Un paysan passe avec son cheval ; il jette un regard menaçant vers le chien. L'intrépide guerrier devient instantanément chacal, parce que le paysan est muni d'un bambou ! Une telle combinaison de ruse, de férocité et de couardise ne se trouve pas chez le chien civilisé.

Je n'ai pas encore pu découvrir au Japon de chat civilisé. Il doit pourtant y en avoir, mais ils sont très rares. La plupart des chats japonais se distinguent par la timidité et la traîtrise.

Je ne comprends pas du tout les chevaux. Jamais je n'en ai vu frapper un seul. Le paysan marche à côté de ses chevaux. il leur parle doucement et n'exige pas qu'ils fournissent un travail plus dur que le sien. Un jour je suivis pendant environ deux milles un paysan qui marchait derrière son cheval, portant les extrémités de deux lourdes planches attachées au dos de l'animal. Le mouvement du cheval les faisait osciller, mais le paysan les tenait par leurs bouts et les maniait de façon à les empêcher de frotter le dos de l'animal. Je constate nombreuses actions de ce genre. Pourquoi cependant, ces chevaux sont-ils si terriblement craintifs? Ils hennissent de peur lorsqu'ils entendent l'approche d'un *kuruma*. On sent naître en soi l'horrible soupçon

(1) *Gwai-koku-jin*, étranger.

qu'ils ont dû débuter dans la vie avec une telle expérience de la douleur, qu'elle suffit à rendre inutile toute autre correction. Ils vous produisent la même impression désagréable que des chiens savants, qui est inqualifiable !

Ceci m'amène au Bouddhisme. Assurément, comme vous le dites, il est préférable pour le Japon d'avoir une religion civilisée quelconque que n'en point avoir du tout, et le danger est de n'en point avoir. Vous ne pouvez croire le nombre de compositions qui me sont remises contenant ces mots : « Y a-t-il un Dieu? — Je ne sais ! » ce qui, tout étrange que cela vous paraisse, ne me réjouit aucunement. Je suis un agnostique, un athée, tout ce que les théologiens voudront m'appeler. Mais quelle perte pour un jeune cerveau de dix-huit ou vingt ans, que l'absence du sentiment de révérence et de tendresse que donne le mystère de l'Infini ! La religion a signifié beaucoup pour moi, et je suis encore profondément religieux à ma vague façon. Ce sera un bien vilain monde que celui-ci lorsque le sentiment religieux sera mort chez tous les enfants. Car c'est la poésie des jeunes qui devrait colorer toutes leurs pensées ultérieures, ou du moins leur rendre possible plus tard des émotions cosmiques.

La secte Shinshu semble tenir bon et même gagner du terrain. Mais il y a des obstacles bizarres. Les étudiants de ses écoles sont obligés de révérer le chef de la secté comme un Bouddha vivant, d'où il suit que les idées modernes doivent être *tabous*, modifiées ou changées. Il en est de même, je crois, dans l'Université, car, à un certain moment, il était sérieusement question d'offrir à John Fiske la chaire de Philosophie ; mais ce projet fut vite abandonné, lorsqu'on découvrit que la théorie évolutionniste menaçait les prérogatives des impériaux. On m'assura qu'il est impossible de faire enseigner la philosophie Spencerienne ou autre au Japon pour les mêmes raisons, bien qu'ils se prétendent des disciples de Spencer. Mais comme je le disais, que dire des autres sectes du Bouddhisme? Leur ignorance effarante, leur pauvreté hideuse, leur corruption?

D'autre part, le Shinto possède une certaine noblesse native. Cela me paraît de bien des façons une croyance noble : ses histoires des Dieux ne sont pas beaucoup plus absurdes que celles d'autres religions, soit des religions indiennes, hébraïques ou musulmanes. Mais les temples dédiés aux Renards et les rites des Renards, les divinations, les exorcismes dont le Shintoïsme est farci, paraissent avoir infiniment plus d'influence que la foi vraie.

Enfin le Christianisme offre le choix de trente-deux sectes différentes. Et le jeune homme de la vingt-septième année de *Meiji* en est dégoûté. Il considère toutes ces croyances comme des formes variées de maladies cérébrales, et on ne peut vraiment pas lui demander de croire, sans avoir fait des études bien trop avancées pour son âge, que toutes, même les plus corrompues, sont des excroissances enracinées dans la Vérité Universelle.

L'irréligion paraît être le but certain des classes instruites. Ceci ne signifie pas seulement que cette classe se débarrasse de toute l'expression morale du passé sans la remplacer par quoi que ce soit ; cela signifie aussi l'élargissement rapide d'un gouffre infranchissable entre les classes instruites et le peuple, la séparation totale de la tête du tronc, ou, tout au mieux, une sorte de *nuke-kubi* (1) de l'avenir. Sinistre perspective !

Et qu'y a-t-il, après tout à aimer au Japon sauf ce qui disparaît? Il y a des pays et des horizons plus beaux ; il y a une vie plus large — infiniment plus large — de même que Sirius est plus grand que la lune. Le charme était celui de la Nature dans la nature humaine et dans l'art humain, simplicité, bonté réciproque, foi enfantine, douceur, politesse. Toutes ces qualités s'évaporent plus rapidement que l'éther ne s'évapore d'une bouteille débouchée. Et que restera-t-il ensuite, sauf des souvenirs? La seule chose encore tolérablement bonne est la douceur ouatée de cette vie ; l'esprit d'insouciance qui la domine, car on y déteste le travail tout en souriant et en prononçant de jolies paroles. Ça, c'est appréciable, bien que cela signifie l'absence de sentiments, de sympathies et de compréhensions vraiment vastes. De même que plus la lumière est forte, plus noire est l'ombre qu'elle projette, de même nos sentiments les plus élevés sont mis en relief par des sentiments mauvais d'une puissance effrayante. On ne rencontre pas ceux-ci au Japon. Mais combien de temps durera cette condition? Les liens viennent seulement d'être brisés, les portes de la cage sont ouvertes. Bientôt commenceront les jeux, *circenses*.

J'ai presque fini mon index. Vraiment cette tâche a été plus agréable que je ne m'y attendais, on en dérive une idée si exagérée de l'étendue de son œuvre ! Lorsque je suis parvenu à *Zuijin*, mon livre me paraissait énorme ! Et de fait, c'est une énorme illusion, ou plutôt évocation, de l'âme du vieux Japon. LAFCADIO HEARN.

ce 5 mars 1894.

CHER CHAMBERLAIN.

...Oh ! quel plaisir de recevoir le Loti. Je n'ai encore lu que les esquisses japonaises, qui sont

(1) *Nuke-kubi*, décapitation.

vraiment très belles. Bien entendu, Loti se montre injuste pour la femme japonaise, et il n'a pas même appris que pour comprendre la beauté d'une race aussi éloignée de nous que la race japonaise, il faut du temps et de l'étude. L'Européen n'en est pas frappé à première vue. Il ne sait rien ni de leurs mœurs, ni de leurs coutumes ; et ses prédictions sont pleines d'erreurs à ce sujet. Mais à part toutes ses erreurs, n'est-ce pas que l'*impression générale* produite par ses *Femmes Japonaises* est délicate, tendre, gracieuse, mystérieuse et bizarre? Son jugement de la paysanne, des intérieurs japonais, de l'amour des enfants, sont tous plaisants, en dépit de ce que nous pouvons en critiquer au sujet des détails. Le voyage à travers la campagne de Kyushu est la perfection même ; il me semblait sentir l'odeur des rivières et des bois de cèdres. Ça, c'est du génie.

Néanmoins, il dit parfois des choses étranges :

« Il se forme à la longue dans l'air un ensemble impersonnel d'âmes antérieures ; quelque chose comme un *fluide ancestral* qui *plane* et qui veille sur les vivants. »

Ici je pourrais hésiter, je ne suis pas sûr. Ce sont bien *nos pensées* à ce sujet. Sont-elles japonaises ? Je n'en suis pas certain, mais je ne le *crois pas*. Il me semble que les idées des âmes ancestrales demeurent distinctement séparées dans l'esprit japonais. Je veux dire dans l'esprit des gens du peuple. L'esprit des classes supérieures, porté à synthétiser, pourrait concevoir pareille idée, mais non celui du paysan.

« Ces dames marchent les talons en dehors, ce qui est une chose de mode et les reins légèrement courbés en *avant* (??), *ce qui vient sans doute d'un abus héréditaire de révérences.* »

Pas héréditaire du tout, mais il ne résiste pas au plaisir d'ailleurs artistique, d'une plaisanterie.

Il y a parfois un *humour* délicieux chez Loti, soit conscient, soit inconscient, je ne saurais le dire. Mais je suis parfaitement certain que vous ne pourrez vous empêcher de rire après avoir lu les lignes suivantes :

« Leur musique, qui les passionne, est pour nous étrange et lointaine comme leur âme. Quand les jeunes filles se réunissent le soir pour chanter et jouer... nous ressentons, après le premier sourire étonné, l'impression de quelque chose de très inconnu et de très mystérieux *que des années d'acclimatement n'arriveraient pas à nous faire complètement saisir.*

Prévenez-moi si cela ne vous fait pas rire. Pour moi le « n'arriveraient pas » est délicieux.

Je me permettrai une petite critique, *entre nous.*

« Surtout elles essaient de se dérober par le rire à *l'effroi du surnaturel.* »

Pensée occidentale, bretonne peut-être ou celtique, mais n'appartenant pas à l'Orient.

« Des superstitions vieilles comme le monde, les plus étranges et les plus sombres, effroyables à entendre conter le soir. »

Voici un sentiment celtique ou norse appliqué à de vagues idées de ce que les japonais pourraient *sembler* croire, mais auxquelles ils ne croient pas du tout. La crainte profonde, la frayeur de cauchemar du surnaturel n'ont jamais été connues au Japon. Cela n'existe pas dans la race.

J'écrirai de nouveau, dès que j'aurai lu le reste du livre.

LAFCADIO HEARN.

ce 6 mars 1894.

CHER CHAMBERLAIN,

Eh bien, j'ai lu Loti d'un bout à l'autre hier soir dans mon lit, et je me suis enfin endormi pour rêver de la *Venise fantasque et tremblotante.*

Avant de parler plus particulièrement du livre, je veux vous murmurer à l'oreille mes idées hétérodoxes et montrueuses. Je crains de vous déplaire ; mais la vérité est la vérité, tout éloignée qu'elle puisse être des conventions acceptées.

Pour moi les yeux japonais ont une beauté que les yeux occidentaux ne possèdent pas. J'ai lu tant de méchancetés au sujet des yeux japonais, que j'en suis las. Or, laissez-moi défendre ma proposition apparemment monstrueuse.

Miss Bird a dit très justement que lorsqu'on demeure longtemps au Japon, on s'aperçoit que l'idéal de beauté qu'on s'était formé se modifie peu à peu. Ce fait est vrai en d'autres pays que le Japon. Tout *véritable* voyageur pourrait citer des expériences similaires. Lorsque je montre aux japonais de belles gravures européennes de jeunes filles ou d'enfants, que disent-ils? Cela m'est arrivé cinquante fois et toutes les critiques se ressemblaient : « Les visages sont agréables, exceptés les yeux ; ils sont trop grands, ils sont monstreux. » Nous jugeons suivant nos conventions, l'Orient selon les siennes. Qui a raison?

Il y a, dans tous les pays, yeux et yeux, beaux et laids. Afin d'établir des comparaisons de beauté, il faut prendre les plus beaux types de l'Orient et de l'Occident. Si nous le faisons, nous trouverons, je crois, que l'Orient a raison. Les plus beaux yeux que j'ai vus, qui me fascinèrent beaucoup trop, au point de m'amener à faire mille bêtises lorsque j'étais célibataire, étaient japonais. Ils n'étaient pas petits, mais très caractéristiques de la race ;

les cils étaient très longs, et aussi la fente des paupières ; on eût dit les yeux d'un grand et merveilleux oiseau de proie. Il y a des yeux merveilleux au Japon pour ceux qui savent les voir.

La paupière est si particulière que je crois que sa forme décide, plus que tout autre caractéristique des races de l'Extrême-Orient, de l'existence de deux variétés d'humanités absolument originales et distinctes. Les attaches musculaires sont tout à fait différentes, et la ligne des cils, et du reste toute l'anatomie extérieure de l'œil.

On pourrait demander par raillerie si le terme grec *charitoblepharos* pourrait s'appliquer aux paupières japonaises. Cela me semble possible. La paupière japonaise est d'une beauté très rare mais singulière ; le bord paraît doublé, ou du moins merveilleusement évidé, ce qui a pour effet de produire une impression de douceur et d'ombre difficile à décrire.

Cependant il me semble que la grande beauté d'un très bel œil japonais est l'arrangement anatomique spécial que le caractérise. Le globe de l'œil n'est pas visible, l'emboîtement est tout à fait caché. La peau brune et lisse se fend brusquement et étrangement sur un joyau mouvant. Or, dans les yeux occidentaux les plus beaux, l'enchâssement du globe de l'œil dans le crâne est apparent excepté dans certains cas particuliers. Le mécanisme est visible. Je crois d'un point de vue parfaitement artistique, la dissimulation du mécanisme est un exploit plus remarquable de la part de la Nature. (J'ai vu une paire d'yeux chinois d'une grande beauté et que je n'oublierai jamais.)

Je ne veux pas établir de règle générale. Tout ce que je demande c'est de comparer les plus beaux yeux japonais ou chinois avec les plus beaux yeux européens, et voir lesquels souffrent de cette comparaison. Je m'imagine que le véritable artiste dirait : « Aucun ». Mais ceux qui me paraissent avoir le plus de charme montrent le moins le mécanisme ostéologique et nerveux. Sans doute des yeux tels que ceux dont je parle ne sont pas communs ; mais de beaux yeux sont rares dans tous les pays que j'ai jamais visités.

Et maintenant, je vais me permettre d'exprimer mon opinion au sujet d'une autre hérésie, celle qui veut qu'une peau blanche soit la plus belle. Les Grecs ne faisaient jamais de statues blanches : elles étaient toujours peintes.

Naturellement chaque race se croit la plus belle. Mais en pareille matière il ne faut pas songer à la race, mais à la couleur *perse*, et à l'effet qu'elle produit sur notre sentiment esthétique de la couleur, dérivé (comme nous le savons tous, depuis que M. Grant Allen a vulgarisé un sujet extrêmement complexe), de l'expérience ancestrale dans le choix des aliments. L'origine de la sensation que produit en nous un beau coucher de soleil et une pomme mûre n'est pas si différente qu'on pourrait le supposer.

Mais afin d'apprécier la beauté des peaux de couleur, il ne suffit pas simplement de voyager ; il faut se familiariser à leur vue pendant des mois et des années. Car nos préjugés sont violents. Et enfin lorsqu'on se rend compte qu'il existe des peaux humaines en or véritable — des statues d'or vivantes, aux *cheveux bleus*, comme les Caraïbes au sang mêlé — et des peaux ayant toutes les teintes de fruits, orange et jaune, rouge, pêche, des bruns lustrés de teintes innombrables, et également des peaux métalliques, — on commence à douter qu'une peau blanche soit si belle. Si vous ne croyez pas à l'existence de ces couleurs, reportez-vous aux planches de Broca : vous verrez que tous les tons de joyaux existent dans les yeux et toutes les couleurs de fruits et de métaux dans les peaux humaines. J'ai vu des peuples qui avaient des émeraudes, des topazes et des rubis en fait d'yeux. Et j'ai vu des races aux cheveux bleus.

Je ne trouve pas la peau japonaise remarquablement belle ; « l'ambre » de l'imagination d'Arnold n'existe pas dans cet archipel ; il faut aller aux tropiques pour le trouver. La peau des Italiens et des Espagnols me paraît beaucoup plus belle et plus riche. Mais je parle en général seulement. La peau japonaise est, à mon avis, couleur d'œuf. Il est vrai que Mahomet déclare que telle est la couleur des *houris*, néanmoins cela n'est pas comparable aux autres couleurs qui existent.

Mais parlez-moi du noir de jais, de la peau lisse, veloutée et noire qui reste froide comme un lézard sous le soleil tropical. Elle me paraît extrêmement belle. Si elle est belle dans l'Art, pourquoi ne serait-elle pas belle dans la nature? Et en fait, elle l'est, ayant été reconnue comme telle par les races esclavagistes qui possédaient pourtant le plus de préjugés.

Stanley — ou peut-être Livingstone — apprit au monde qu'après avoir vécu longtemps en Afrique, la vue de visages blancs produit quelque chose qui ressemble à de la crainte. Et les *Mauvais Esprits* de l'Afrique sont blancs. Moi-même, après avoir passé plusieurs mois seul, entouré de visages noirs, j'ai éprouvé cette espèce d'inquiétude à la vue de visages blancs. Quelque chose de terrible, de surnaturel, que je n'ai jamais cru possible auparavant semblait s'être faufilé dans ces visages. J'ai éprouvé, pour un instant, la *terreur que le noir ressent du blanc*. Ou du moins, je crois avoir partiellement compris ce que c'était.

Vous vous rappelez que les Romains perdirent leurs premières batailles avec le Nord par simple frayeur. *Oculi caerulii et truces, rutilae comae, magna corpora!* « Le plus blond, le plus étrange, le plus spectral, le plus terrible ». Il y a de la beauté dans le Nord, une beauté d'un certain genre ; mais elle ne peut certainement pas se comparer à la merveilleuse beauté de la couleur des autres races.

Je voulais vous parler de Loti. Ce sera pour la prochaine fois.

LAFCADIO HEARN.

Ce 11 mars 1891.

CHER CHAMBERLAIN,

Je songe à une journée d'été parce que, en relisant votre papier sur les pèlerinages, il me vient, avec une intensité aiguisée par le regret spécial que les choses agréables laissent toujours après elles, le souvenir d'une journée de voyage, il y a trois étés de cela. Nous étions parvenus à une large rivière quelque part dans Hiroshimaken, et nous attendions le bac. Comme la barque s'approchait, un jeune pèlerin, tout en blanc, nous rejoignit, et s'embarqua avec nous. Les femmes, — il y en avait plusieurs — se mirent à se murmurer l'une à l'autre : « Comme il est joli ! » Et alors, je le regardai. Je ne saurais dire si c'était ou non le costume, mais il me parut un des plus beaux adolescents que j'avais jamais rencontrés. Il avait peut-être treize ans. Tout le monde se mit à l'interroger : « Etait-il seul? Sans parents? D'où venait-il? » Il répondit en riant : mais j'ai oublié ses réponses ; elles m'ont pourtant laissé l'impression qu'il n'avait aucun parent et qu'il était tout seul au monde. Alors tous ces pauvres hommes et femmes qui devaient être extrêmement pauvres je m'imagine, se cotisèrent pour lui réunir une petite somme. Je lui donnai deux cents. Il les prit avec un rire doux, et me regarda droit dans les yeux de dessous le rebord de son immense chapeau blanc, et ses longs yeux noirs et rieurs pénétrèrent dans mon cœur et y sont restés jusqu'à ce jour. Puis nous le laissâmes derrière nous. Et comme je regardai de nouveau le dessin dans votre livre, par cette grise et morte journée, le jeune visage brun et rose reparut soudain devant moi, avec ses yeux rieurs, et aussi la sensation du vent d'été, les étranges fantômes bleus des collines pointant vers le ciel vide...

LAFCADIO HEARN.

Kobé, août, 1895.

CHER CHAMBERLAIN,

La délicieuse surprise ! Mais qui m'a fait pourtant une certaine peine, car j'ai souffert en songeant que vous vous étiez autant servi de vos yeux par amitié pour moi. Mason m'a aussi écrit un jour qu'il me copierait certains documents si j'en avais besoin ; je pus heureusement me les procurer d'une autre source. Je serais peiné de songer que vous ayez, l'un ou l'autre, fatigué vos yeux pour mes pauvres fantaisies. Ne me trouvez pas trop égoïste ; c'était très aimable de votre part ; mais ne recommencez pas.

Je crois que je pourrai me servir utilement d'un ou deux fragments : ce que je veux obtenir maintenant, c'est le rythme employé en chantant, — et cela aucun des miens ne s'en souvient. Ils m'affirment que c'était merveilleux, mais très difficile à retenir ; il paraîtrait donc que certaines mélodies sont tout aussi difficiles à retenir par cœur pour les Japonais que pour nous. J'eus la même expérience curieuse à Sakai et à Kizuki. Pourtant je m'adressai à des personnes qui chantaient les dits chants depuis plusieurs heures et qui étaient de plus des indigènes de l'endroit. Elles me répondirent toutes : « Ah ! ça c'est très difficile ! » Il est aussi très peu facile de trouver un bon *ondo-tori* (1) ; et on le paie cher pour venir diriger nos festivals. Lorsque la chanteuse aveugle reviendra, j'essaierai de noter la cadence syllabe par syllabe.

Je puis distinguer l'esprit populaire dans les chansons paysannes. Mais cela m'est impossible dans les chansons militaires, qui contiennent pourtant une curieuse variation de ton, d'un effet infini. Le conducteur baisse soudain la voix d'une octave entière, et tout le chœur suit son exemple : cela ressemble à une menace soudaine et terrible ; — puis ils reprennent tous de nouveau les notes élevées de ténor. Ce que vous me dites des chansons des prêtres *Ryukyu* (2) me surprend. Vous avez dû vous procurer avec une rapidité surprenante tout ce qu'on peut y obtenir. Je vous ai envoyé les chansons des *miko* (3) de Nara. Ce sont des hymnes mystiques, très naïfs, sur les semailles, etc. Les *miko* de Nara et de Kompira sont vraiment vierges. Entre nous, j'ai le regret de dire que ce n'est pas le cas des *miko* de Kizuki ; mais comme elles devraient l'être, il est inutile d'en parler publiquement. Ce serait comme si on niait la vertu des religieuses en général, parce qu'une ou deux parmi elles abandonnent le chemin de la grâce. Tant que l'idéal survit en un endroit quelconque, cela me semble toujours un tort de trop insister sur la réalité.

Je sais que vous faites une collection de tout ce

(1) *Ondo-tori* : Chef d'orchestre.

(2) [illegible]

(3) *Miko* : [illegible]

qui se rapporte au Japon. Alors je vais vous envoyer une photographie de Yuko Hateketawa. Je l'ai fait reproduire d'après un portrait très fané, et c'est mal venu. Mais vous n'êtes pas un de ceux qui refusent de voir au delà du visible. Et bien qu'il n'y ait rien de beau ni d'idéal dans cette silhouette, elle fut pourtant la chrysalide terrestre d'une âme très précieuse et très belle, que j'ai essayé de faire un peu aimer par l'Occident (1). Ainsi, attacherez-vous peut-être de la valeur à cette image.

Croyant me faire plaisir, quelqu'un m'a envoyé par ce courrier une grande revue française, remplie de gravures pornographiques, où l'on voit dans la plus grande confusion des Saint Antoine, des courtisanes et des anges. Je l'ai brûlée, étonné du sentiment de répulsion que cela éveilla en moi. Bien entendu, cette œuvre était belle à sa façon, mais de quelle façon!

Après tout, il me semble que la vie japonaise est essentiellement chaste : ses idéaux sont chastes. Maintenant j'en suis arrivé à éprouver exactement ce qu'un Japonais éprouve à propos de certaines tendances étrangères. Je connais très bien les livres d'images japonais d'un certain genre : ils sont innocents par leur franchise même. Il y a plus de mal, — ou du moins plus de faiblesse morale dans certaines gravures occidentales exhibées au public. Il me semble que même le charme que la *joro* (2) exerce sur l'esprit japonais, diffère totalement de tout sentiment occidental correspondant. Elle représente simplement la femme idéale de l'ancien temps et les grâces cultivées en elle, et les costumes qu'elle revêt sont ceux d'un passé idéal. L'animalisme des demi-nudités ou nudités entières n'est pas plus japonais qu'il n'était vieux persan.

A propos, je songe écrire un catéchisme bouddhiste d'un genre un peu fantastique.

— Quel âge avez-vous?

— En tant que phénomène je suis vieux de milions et de millions d'années. En tant qu'absolu, je suis éternel et plus vieux que l'univers, etc.

Toujours fidèlement,

Lafcadio HEARN.

A ELLWOOD HENDRICK

Tokyo, mai 1897.

CHER E.-B.,

Je suis toujours vivant avec des alternances de soleil et d'ombre. Je prévois maintenant une banqueroute nationale et une guerre avec la Russie qui anéantira mon compte en banque. Il y a un texte bouddhiste, le Saddharma Pundarika, chapitre III, verset 125 qui dit : « L'homme qu'ils servent par hasard n'est pas disposé à leur donner beaucoup, et ce qu'il donne est bientôt perdu. Tel est le fruit du péché ». J'imagine qu'il me sera impossible d'échapper à quelque expérience calamiteuse dans l'avenir. C'est tout simplement ridicule : je ne puis m'empêcher d'en constater l'absurdité. Autrement, j'ai du chagrin.

Car mes amis sont morts très vite. Il y a quelques années l'un d'eux me dit : « Vous nous survivrez : les étrangers vivent plus longtemps que les japonais ». Je ne croyais pas que ce fût vrai, comme je connais beaucoup de japonais de plus de 80 ans, et la longévité de certains fermiers des provinces de l'Ouest est parfois surprenante : il n'est pas rare d'en rencontrer qui sont âgés de cent et même de cent dix ans. Mais mon ami faisait sans doute allusion aux classes plus raffinées, — aux plantes de serre, — pétries par l'étiquette, par la culture classique et par la loi familiale. Et je crois qu'il avait raison. Presque tous mes amis japonais sont morts. La dernière mourut il y a trois ou quatre jours. C'était la plus charmante des petites femmes, une créature qui n'était apparemment pas faite de chair ni de sang, mais plutôt de broderies, de soies mêlées à une âme. Elle était d'une grande culture, c'était une des amies d'école de ma femme. Mariée à un homme excellent, mais qui était incapable d'avoir pour elle des attentions qu'elle méritait. Sans force pour porter des enfants, la jolie créature n'avait jamais eu une santé robuste, et une éducation excessive avait ébranlé son système nerveux. Elle n'aurait pas dû se marier. Elle savait qu'elle se mourait, et elle vint nous dire adieu, — en riant et en mentant vaillamment. « Il me faut retourner chez moi, dit-elle. Mais je serai bientôt remise et je reviendrai ». Elle dut souffrir atrocement pendant plus d'une année, mais elle ne se plaignit jamais, et ne cessa jamais de sourire. Elle mourut peu de temps après être retournée chez elle.

Un autre de mes amis dit à sa femme en mourant : « Ouvre tout grand le *shoji* afin que mon ami puisse voir les chrysanthèmes dans le jardin. » Et il surveilla mon visage en riant tandis que je fis semblant d'être heureux. La beauté de son âme dépassa celle d'aucun chrysanthème, et elle s'envola. Dans la nuit il s'éveilla et dit : « Mère, as-tu eu des nouvelles de mon ami? Comment va son fils ?» Puis il se rendormit : — ce furent ses dernières paroles, car à l'aurore il était mort.

Ces vies sont trop belles et trop frêles pour la civilisation brutale qui va les broyer toutes, et

(1) Voir l'étude intitulée *Yuko* : un souvenir, dans *La Lumière vient de l'Orient*, par Lafcadio Hearn. Traduit par Marc Logé (*Mercure de France*).

(2) Courtisane.

prouver à l'avenir que la douceur est immorale à la Nietsche ; que d'être sans égoïsme, c'est se condamner soi-même à la mort et ceux que l'on aime à la misère et à l'extermination probable.

Mais imaginez des êtres qui n'ont jamais dans toute leur vie accompli une action qui ne fut, je ne dirai pas *juste*, car cela est banal, mais qui ne fut pas *belle*. Si j'écrivais ceci, le monde me traiterait, bien entendu, de menteur, comme il en a l'habitude. Mais en ce moment je ne pourrais parler d'eux à personne sauf à vous, mes blessures sont encore à vif.

Je pense aux Ames de Velours en général et à celles que j'ai connues en particulier. Dans presque chaque endroit où j'ai vécu un certain temps, il m'a été donné de rencontrer une ou deux *âmes de velours*, — présences masculines ou féminines, peu importe — qui, d'un mot ou d'un regard, enveloppaient toute votre âme d'une caresse émotionnelle, d'une douceur et d'une chaleur inexprimables. « Velours » n'est pas un bon mot. L'effet ressemble plutôt à ce que ressent le corps d'un voyageur malade, venu des pays de la tuberculose et du rhumatisme qui se sent baigné par la lumière et la chaleur tropicales. Ces âmes sont, en bien des cas, intellectuelles, mais ce n'est pas là leur intérêt — cet intérêt est purement émotionnel. Une personne purement intellectuelle est désagréable, et je m'imagine que notre religion est surtout détestable parce qu'aujourd'hui elle se fait des dieux intellectuels. J'aimerais parler de ces âmes, mais combien cela est difficile ! C'est étrange, mais dans mon souvenir elles s'unissent toutes sans distinction de sexe, pour former un type divin de tendresse, de sympathie et de connaissance parfaites, comme ces êtres vivants du Paradis du Dante, qui sont composés de plusieurs personnes. J'ai rencontré des âmes de ce genre au Japon, mais seulement des âmes japonaises. Et elles s'effacent peu à peu dans la nuit.

LAFCADIO HEARN.

P. S. — Une histoire très curieuse mais très triste. Une charmante femme de haut rang donne naissance à des jumeaux. A sa place une femme européenne eût été fière et heureuse. Mais la mère japonaise fut accablée de honte. Elle devint folle de honte. Vous voyez tout n'est pas beau dans la vie japonaise. Imaginez la cruauté d'une idée populaire de ce genre : une femme du peuple eût supporté vaillamment cette épreuve, mais non une fille de prince.

Traduit de l'anglais par Marc LOGÉ.

POÈME

LA SORCIÈRE D'ENDOR

Qui de nous par un soir de silence et de brume,
Alors qu'au fond du cœur le souci se rallume
Etoilant la nuit de points d'or,
N'a voulu pour calmer une crainte panique,
Interroger, comme Saül au temps biblique
La Sorcière d'Endor?...

Chacun sait qu'elle est là... quelque part... à sa suite .
Sur la nôtre en secret ordonnant sa conduite,
Tournant sans cesse le feuillet
Où son doigt sec inscrit la louange et le blâme,
Cette vieille aux yeux creux, c'est sans doute notre âme,
Ou du moins son reflet...

L'ombre des jours fanés sur son front se concentre ;
Toujours plus morne et plus menue, au fond de l'antre,
Où s'ensevelit le passé,
La sorcière d'Endor aux paroles subtiles,
Ecrasant sous ses pieds des formes de reptiles
Marche d'un pas blessé.

Ce soir, la flamme vive est rougeoyante et telle
Qu'un long serpent. Ce soir enfin répondra-t-elle?
De mots encore inentendus,
Voudra-t-elle pour nous éclairer son augure?
Pourrons-nous un instant poser sur sa figure
Nos regards éperdus?

Oripeaux... attirail, communs à chaque gouffre...
Franchis le seuil... Reconnais-tu l'odeur du soufre?..
Vois-tu flotter cette vapeur?...
Dans les recoins peuplés de larves et de gnomes,
Regarde s'éveiller lentement les fantômes
Qui naissent de ta peur...

La sorcière est assise au milieu de la cendre...
A quel geste pour toi va-t-elle condescendre?
Elle te tend son vieux miroir...
Mais c'est le passé seul qui s'inscrit dans le cadre
C'est ton passé tout vermoulu, sordide et ladre,
Que seul, tu peux y voir...

Reconnais tes douleurs, tes espoirs et tes joies,
Reconnais la finesse et la couleur des soies
Dont tes mains brouillaient l'écheveau...
Enfant de ton passé, l'avenir qui te hante
Te conduira toujours par la même descente
Vers le même caveau...

Il nous faudrait pour avancer vers la lumière
Pouvoir barricader l'antre de la sorcière
Que nous voyons s'ouvrir en nous ;
Il nous faudrait, pour nous sentir une âme neuve,
Saisir le monstre et sans que rien de nous s'émeuve
Le tuer sous nos coups...

Ah ! tente, tente au moins de briser ton entrave !...
Sois plus fort que Saül autrefois. Sois plus brave.
Pour toi, cherche un nouveau chemin,
Marche, le front levé, sans peur de la déroute,
Sans craindre le David qui se tient sur ta route
Une fronde à la main !

Louis PAYEN.

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS

CAMILLE MAUCLAIR

Au moment où, rassemblant tous ses dons, et cherchant à les exprimer à la fois dans des genres aussi divers que la biographie, la critique artistique, la légende et l'œuvre d'imagination, M. Camille Mauclair publie un ensemble de livres (1) reflétant à peu près les aspects principaux de son talent, nous pensons qu'il n'est pas indifférent de remonter un peu dans cette vie laborieuse d'un auteur si complet et fécond. En un temps où chacun se spécialise à l'excès, où la recherche et le goût des idées générales font de plus en plus défaut, un écrivain aussi varié que celui-là présente dans ses manifestations un spectacle insolite et passionnant. Ne serait-ce que pour la rareté du fait, et pour montrer que cette race si curieuse d'esprits encyclopédiques dont un Pierre Bayle, un Diderot ou un Goncourt se montrèrent à des époques successives les représentants n'est pas disparue en France, il est bien qu'un tel spectacle, si salutaire en son labeur, soit montré aux nouveaux venus impatients de produire.

« Intelligence qui se complète incessamment », voilà comment M. André Gide définit une fois M. Camille Mauclair. En d'autres termes, intelligence perceptive, avide, derrière un horizon, de découvrir d'autres horizons et d'autres lointains, voilà ce lettré qu'aucune forme de l'esprit ne rebute, et dont la curiosité sans cesse agissante s'étend à tous les domaines.

Tout d'abord oscillant du lyrisme hermétique et somptueux de Mallarmé à l'ironie désenchantée de Jules Laforgue, M. Camille Mauclair connut à ses débuts une aventure intellectuelle assez commune à tous les tenants du symbolisme : le goût désordonné de la chimère, la recherche de l'abstraction s'imposèrent à lui et se manifestèrent dans ses œuvres.

Qu'est-ce que cela importe,
Une destinée ou bien une autre,

chantait-il nonchalamment, dans ses *Sonatines d'automne*. Et, dans *Eleusis*, dans *Couronne de clarté*, comme d'autres s'en allaient voguant vers quelque Malaisie utopique, ou dans les yeux aimés entreprenaient, à la façon de Rodenbach, quelque voyage contemplatif, lui se plaisait déjà à cingler vers de blonds rivages qui ressemblaient étrangement à ceux de Watteau. A travers les méandres les plus singuliers de l'esprit, il entreprenait des périples où se manifestait son goût de l'idéal ; seulement tout cela demeurait bien un peu confus, et le poète, en M. Mauclair, embarrassé de tous ses dons, ressemblait à un homme comblé de trop de richesses, et qui ne saurait, faute d'ordre et de mesure, en tirer de parfaits plaisirs.

Une aventure assez pascalienne, qui se produisit alors dans cette vie d'homme de lettres, depuis si rayonnante, une maladie, qui fut très grave, obligea M. Mauclair à fuir cette troublante Eleusis, à chercher, aux parois de ce bosquet enchanté où Psyché régnait, une issue qui lui permît de s'échapper vers un monde plus vaste. C'est alors que, fatigué de jeux cérébraux par trop subtils, il vint demander à la nature une aide et un réconfort. Non loin de Montmorency, dans ce paysage nuancé d'Ile de France qui entendit tant de fois jadis les plaintes de Rousseau, les concerts de Grétry, il rencontra cette paix de l'âme qui lui permit enfin de pratiquer, loin des bruits factices du monde, cet « art en silence » dont il a parlé une fois et qui est bien le plus admirable, puisqu'il est le fruit de la méditation, du recueillement intérieur et que celui qui le pratique vise moins à satisfaire aux goûts passagers du public qu'à nourrir son esprit ou élever son cœur.

***

« Une jolie maison dans les faubourgs d'une grande ville ; une longue salle de travail garnie de

(1) D'octobre à décembre 1924, M. Camille Mauclair publiera : la *Miniature féminine* (Albin Michel), *Claude Monet* (Rieder), *Antoon van Welie* (Laurens), *Léonard de Vinci* (Nilsonn), *L'Art et le Ciel vénitiens* (Rey), *Vie et légende de Sainte-Claire d'Assise* (Piazza), *Etreindre*, roman (Baudinière).

livres, tapissée extérieurement de roses de Bengale ; un jardin aux allées droites, où l'on peut se distraire un moment avec ses fleurs de la conversation de ses livres... », voilà ce qu'Ernest Renan demandait une fois, dans l'une de ses plus fines et souriantes improvisations, en faveur de l'ouvrier de l'esprit, du travailleur lettré.

Ceux qui se trouvent aujourd'hui en présence de l'œuvre totale de Camille Mauclair, ou seulement parcourent, d'un regard étonné, une bibliographie qui embrasse tous les genres et touche à toutes les expressions de la création ou du talent, comprendront ce que ces conditions, réclamées par le vieux maître, présentent de salutaire ou seulement d'heureux. La solitude, déprimante pour les esprits médiocres, renforce un esprit fécond. Livré à lui-même, en contact avec les seuls livres et avec les seuls arbres dont il a fait ses amis, cet esprit, affranchi des chaînes communes, apprend à s'exercer plus librement. La lucidité de ses concepts, la rectitude de son jugement dans la critique, que ne viennent plus contrarier les influences de la vie citadine, acquièrent dès lors une force et une netteté qui ne tardent pas à faire de cette critique même une sorte de création.

« Artiste usant de l'écriture, et nullement homme de lettres, j'ai dit comment, dès le début, j'étais attiré pareillement par les milieux littéraires, picturaux et musicaux, désireux d'y trouver des caractères, des émotions, des motifs de songe et les éléments d'une synthèse critique... » Ainsi s'exprime M. Camille Mauclair dans l'un de ses essais les plus complets et les plus représentatifs : *Servitude et grandeurs littéraires*, livre qui tient à la fois du recueillement et du souvenir, et dans lequel il atteint précisément à cette synthèse vraiment remarquable d'une époque et de tout un milieu : celui des arts et des lettres en France depuis 1890, date de l'éveil du symbolisme jusqu'au temps présent d'après-guerre.

Intuitive, émotive, en quelque sorte frémissante à l'égal d'un poème, la critique, ainsi conçue et présentée, devient une création véritable. Le lyrisme, comme chez Meredith par exemple, l'une des plus fines organisations intellectuelles de l'Angleterre, n'en est pas exclu ; et c'est ce qui explique pourquoi M. Mauclair ne s'est pas limité à l'exploration des seuls écrivains, des seuls romanciers ; mais encore la composition musicale, les admirables horizons de la peinture, depuis Tintoret jusqu'à Watteau, et, de là, à Whistler et à Cézanne, lui ont permis de surprendre entre les divers arts, ces sourdes correspondances qui n'avaient pas échappé à Baudelaire :

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent...

Si curieux chacun dans leur domaine propre, les arts ne revêtent leur suprême valeur que comparés entre eux. Nous croyons bien que La Fontaine eut une fois, d'une manière toute fortuite, la perception de cela. C'est quand, au début du *Songe de Vaux*, il fait venir toutes les Muses, celles du jardinage, de la poésie, de la peinture, de l'architecture et leur demande d'assembler leurs talents et de concourir ensemble à un même ouvrage. A cette différence qu'il n'a pas écarté Euterpe, la Muse des doux sons et des beaux concerts, M. Camille Mauclair n'a pas fait de son temps autrement que le Bonhomme du sien. L'on peut dire même qu'il a été au delà, et que, bien des fois, il a aimé les arts au point de les confondre. De la sorte, il y a du Schumann dans ses poésies toutes nostalgiques et délicates ; l'on découvre du Mallarmé dans sa prose ; dans cette prose même, il y a aussi les reflets de la palette d'un bon peintre ; et c'est ce qu'entendait Remy de Gourmont quand il parlait de cette « couleur » et de ce « timbre si pur » qui étincelle ou résonne dans ce langage.

Dans beaucoup de ses œuvres, M. Mauclair n'a pas manqué d'accentuer encore cette tendance et de donner, à cette fusion des arts, toute sa portée synthétique. Ne lui arrive-t-il pas de déclarer de Delacroix qu'il « fut un merveilleux musicien de la couleur » ? Lorsqu'il définit Beethoven, sa grandeur sombre ou magnifique, n'est-ce pas avec les mêmes mots dont il se sert pour caractériser le « faire », exprimer le génie technique d'Eugène Delacroix? Mais aussi bien il y a la Poésie. M. Mauclair sait qu'elle se tient à égalité (si elle ne les dépasse même) auprès des autres Muses ; et c'est pourquoi il a parlé si justement un jour, dans les *Héros de l'orchestre*, l'un de ses deux chefs-d'œuvre d'esthétique musicale (l'autre est la *Religion de la musique*), de ces « confins indiscernables qui séparent autant qu'ils les unissent le chant des notes du chant des paroles ».

***

Car nous savons bien que, parvenu à une certaine altitude, envisagé sur le plan d'un certain sommet, tout, dans les arts, les lettres, voire une certaine philosophie sereine et douce, prend un contour musical, revêt un aspect harmonieux Cela, M. Mauclair l'entend. Et il a trop aimé Watteau, Bach, Edgar Poe, Mallarmé, Chopin, Tintoret, Debussy, Wagner, Ibsen, Baudelaire, voire Laforgue, Claudel, Elémir Bourges ou Paul Adam pour demeurer insensible à ces belles proportions,

à cette majesté sobre et recueillie qui se dégage des chefs-d'œuvre.

Guidé par cette pensée, l'auteur de tant de pages nobles et originales, au seuil des *Passionnés*, l'un de ses ouvrages romanesques, a écrit une fois, dans une phrase qui est une confidence ou un aveu : « *Aimons ceux qui tentent d'aller plus loin qu'eux-mêmes...* » Plus loin et plus haut : telle est la devise de l'esprit éminent qui n'a répudié aucun de ses maîtres et les honore tous. « Ils vivent toujours pour moi, dit-il en pensant à Edgar Poe, à Rembrandt, à Villiers de l'Isle-Adam. Je songe à eux avec une gratitude infinie. Je les vénère. Je leur dois de beaux songes ou de profonds conseils, et je ne cesse de leur en redemander. »

Walter Pater ne parlait pas d'Antoine Watteau avec moins de respect filial. Il le nommait un « prince » parmi les peintres. Et ce sont des « princes » également, mais des *Princes de l'esprit* que M. Mauclair assemble dans l'un de ses ouvrages portant ce titre, et qui n'est ni le moins personnel ni le moins représentatif de ses aspirations et de ses préférences. « Hautes consciences solitaires », ces *Princes de l'esprit* l'ont conduit aussi loin où il est possible d'aller « dans les domaines immatériels du sentiment et du silence ». Ainsi s'est-il exprimé lui-même à propos de l'un d'eux, ce poignant et doux Laforgue qu'il appelle, avec une sorte de respect admiratif, un « Hamlet sans épée », c'est-à-dire un prince, un beau prince de conte n'ayant pour toutes armes, pour seule raison de victoire que son talent et ses souffrances.

Un tel idéalisme, en un temps si rude et si prosaïque, appelle le souvenir du plus dédaigneux et hautain des poètes. Et c'est pourquoi M. Mauclair, empruntant à Alfred de Vigny l'un de ses titres, et le modifiant dans ses vocables, a composé cet ouvrage d'un courage éprouvé dans lequel il étudie sans passion mais avec fermeté les dures conditions de vivre imposées actuellement à l'artiste et à l'écrivain : *Servitude et grandeur littéraires.*

***

Dans la lettre fraternelle et toute pleine de pitié que Camille Mauclair adresse à un jeune homme, et cela en guise de préface à ce livre d'un pessimisme si juste et nous dirons presque réconfortant à force d'audace et de vérité, nous lisons ces lignes : « Il existe une critique créatrice, il existe un génie qui assimile l'esprit de l'heure dans son âme poreuse et radiante, assimilant pour transformer... » En vérité l'on ne saurait mieux dire ; et ceux qui comprennent et aiment M. Mauclair dans ses ouvrages entendront bien que c'est son art à lui, son talent personnel et si aigu de perception et de compréhension... que l'auteur de *Servitude et grandeur littéraires* entend désigner par ces mots.

D'une telle critique, qui est moins de la critique qu'un acte de foi, un élan de ferveur, il faut retenir d'abord la droiture. Alors que chez beaucoup d'essayistes, d'Aristarques occupés à porter des sentences, la façon de juger des ouvrages procède de biais, c'est-à-dire n'aborde pas franchement une œuvre, mais s'efforce d'abord d'en surprendre les défauts ou les qualités en tâtonnant, chez M. Mauclair, bien au contraire, la critique apparaît dépouillée de ruse. Elle se montre bien en face, et si directe, que c'est cela même qui lui confère tout son prix et la distingue ; enfin, non seulement dans les arts, les lettres, mais aussi bien en morale, en éthique, lui assure une valeur si exceptionnelle.

A ce point de vue, l'on peut remarquer encore, en lisant deux des essais principaux où M. Mauclair a osé aborder les problèmes les plus périlleux et les plus contradictoires du cœur et des sens : l'*Amour physique* et la *Magie de l'amour*, à quel point cet écrivain est dénué d'hypocrisie. Alors que l'actuelle vie civilisée enveloppe, dissimule, corrompt ou dénature, dans beaucoup de circonstances, les rapports de la vie sentimentale ou sexuelle des êtres, il était bien que quelqu'un vînt reprendre, après Senancour, Stendhal, Balzac, Gourmont ou Paul Bourget, au point où ces maîtres l'avaient laissée, l'étude de ce grand problème. Et c'est ici que cette critique de droiture et de franchise, dont nous parlons en nommant M. Mauclair, intervient avec honneur! Grâce à elle, à cette critique si juste, on peut dire que, pas un instant, le sujet ne déchoit. Mieux même, avec le second de ces essais : *La Magie de l'amour*, il aboutit à une sorte de purification, d'idéalité à la Poe ou à la Vinci qui est saisissante ; mais ce qui ne l'est pas moins, avant de parvenir par l'esprit à cette grandeur, c'est la vérité avec laquelle le moraliste que se trouve être M. Mauclair s'efforce, dans l'*Amour physique*, à montrer les limites d'un désir qui se combat et se détruit lui-même : « Tu n'iras pas plus loin ! » a dit la nature à l'homme orgueilleux de son ambitieuse domination. Ce douloureux sentiment de l'impossible dans la possession et dans l'étreinte, M. Mauclair y est revenu bien des fois, non seulement dans ses deux essais si remarquables, mais dans ses romans et dans ses contes. Et l'on peut dire que, dans cette étude de la passion, ni Rivarol, ni Stendhal, ni Schopenhauer n'ont été au delà. Le dernier en date de ces livres, *Etreindre*, qui vient en quelque sorte compléter l'*Amour tragique*, et *le Mystère du visage*,

ajoute encore à cette analyse et la rend plus ample, plus vivante aussi en l'objectivant.

***

Contraste frappant, mais qui ne peut surprendre ceux qui connaissent la diversité et la souplesse d'un talent qui sait, a dit fort heureusement M. Francis de Miomandre, « se ménager des issues vers toutes les évasions de la pensée » : à peine redescendu des hauteurs où règnent les grands et purs solitaires de l'esprit, le poète, le créateur s'est avancé dans une belle plaine enfermée de molles collines. C'est là-bas, en Ombrie, du côté d'Assise ; attentif au chant de la légende franciscaine, M. Mauclair, parmi tant de concerts séraphiques, a entendu la voix de Sainte Claire, et, dans une prose limpide, présenté sa légende « comme un conte héroïque et merveilleux ». Divertissement d'artiste, amusement de lettré ou de dilettante? Non, mais véritable ferveur pour tout cê qui est grand, limpide et élève l'âme. Semblable au Calixte Armel du *Soleil des morts*, ce Calixte Armel dont la ressemblance avec Mallarmé est si frappante, l'auteur d'*Idées vivantes*, de la *Religion de la musique*, de la *Magie de l'amour*, de *Sainte Claire d'Assise* (tant de beaux livres, de remarquables essais en sont le témoignage) appartient désormais lui-même à la famille de ces « princes » intellectuels dont il a parlé et qui, dans le trouble actuel des cœurs, le désarroi des consciences, sont les derniers à tenir allumée, sur l'autel des dieux, cette lampe de l'esprit que rien ne peut éteindre et dont le feu mystique éblouit toujours.

Edmond Pilon.

PANNA-MARIA (1)

(Nouvelle)

Notre pays est un pays de pauvres villages, de petites villes et de marécages. A travers les arbres, on voit, de temps en temps, les croix d'une église et un amas gris de cabanes au bord d'un marais. Le son grêle et plaintif des cloches les dimanches attriste l'âme. Telles des oiseaux blancs, des femmes et des jeunes filles blondes, coiffées de mouchoirs blancs, voguent dans la brume, par des sentiers battus, vers notre vieille église, sombre et basse, presque entièrement incrustée dans le sol.

Comme elle est belle, la terre, où s'épanouissent les fleurs vives et où le soleil luit en toute sa splendeur! Et rien aussi ne peut remplacer cette poignante langueur, qui monte des marais et des brouillards et ce tintement désolant du dimanche.

La messe finie, le curé passa au confessional. Alors pani Iadwigue se jeta à genoux, se plaignant de la cruauté du sort. Elle avait bien du malheur avec sa vache ; elle pouvait encore nourrir ses enfants, mais n'avait pas assez de lait, pour faire du beurre. — « Tu n'as pas honte ? » lui dit le curé en l'arrêtant. « Tu ennuies Dieu avec tes plaintes mesquines. Suis l'exemple de panna Marïa. Elle est née aveugle et belle comme un ange, elle chante à l'église, joue de l'orgue en louant Jésus et la très Sainte Vierge. Jamais une parole amère n'est sortie de sa bouche et toujours elle remercie le Seigneur et chante ses louanges. »

En revenant chez elle, pani Iadwigue entra chez l'infortunée pour laquelle, d'après ce que lui avait dit le curé, le malheur était la source de cette immense félicité de remercier et de louer le Seigneur ! Une longue jeune fille pâle passait doucement dans le jardin, et ses grands yeux bleus étaient étrangement tranquilles. Et on n'aurait jamais pensé qu'ils ne voyaient pas. Seuls, les mouvements légers des doigts trahissaient son infirmité. Pani Iadwigue lui conta son malheur, comme elle l'avait conté au curé. En réponse, comme les gens très éprouvés et résignés à la souffrance seuls le peuvent, panna Marïa soulagea, sans parler, la malheureuse par un simple attouchement. Puis elle lui donna de l'argent en sus. Après avoir reçu l'aumône, Iadwigue se mit à bavarder : elle avait envie de dire quelque chose de très gai pour distraire panna Marïa. Elle lui parla d'un jeune pane, venu de Varsovie en visite chez des voisins russes.

— « Il se promène souvent devant votre jardinet et dans une semaine, il repart pour Varsovie. Et elle bavarda longtemps, vantant d'une façon exagérée la beauté et les belles manières du pane. Marïa écouta d'abord avec indifférence, comme elle eût écouté tout autre nouvelle colportée par les gens du village, mais ensuite elle sentit naître en elle un dépit d'être aveugle. Elle se maîtrisa d'ailleurs aussitôt et récita une prière, bénissant la volonté divine qui lui avait donné la cécité en partage.

Iadwigue, s'enfuit, contente et tout alla comme par le passé.

Le soir, panna Marïa descendit au jardin où elle avait d'abréger ses heures parmi les fleurs. Souvent elle ressentait une amertume, qui lui était

(1) Panna-Mademoiselle.
Pani-Madame
Pane-Monsieur.

coutumière et salutaire. Comme le jardinet l'était de fleurs, son amertume était fleurie de rêves. Et, pour cette fois, un sentiment étrange envahit panna Maria. Elle commença à écouter comme si elle attendait quelqu'un. Il n'y avait pas une âme, aucun pas ne résonnait sur la route.

Quant l'heure vint de rentrer au logis, elle ne savait plus elle-même la cause de sa tristesse. Le lendemain, elle éprouva, plus profondément encore le même sentiment de tristesse. Soudain, de façon tout inattendue, elle s'avoua à elle-même, qu'elle attendait ce pane, dont Iadwigue lui avait parlé. Elle était triste parce qu'il n'était pas près d'elle. Et seulement le troisième soir, quand, émue, elle l'attendait dans son jardinet, un bruit d'éperons frappa ses oreilles. Une voix, qui lui semblait connue et familière, effleura son âme d'une caresse. Sans doute, c'était ce jeune pane. Et, avec lui, il y avait des gens et leurs voix étaient comme les voix des hibous.

Panna Maria comptait les heures et les minutes en attendant le soir. Alors, elle serait assise et attendrait dans son jardinet. Si elle pouvait entendre encore une fois le bruit des éperons et cette voix! Mais les jours passaient et les soirs succédaient aux soirs. Combien lourdes les heures et les minutes fugitives! Personne. Et le septième jour arriva sans qu'elle le vît venir.

Elle se rappelait bien ce que lui avait dit Iadwigue et elle savait qu'il devait sûrement partir au bout d'une semaine.

Était-il possible qu'elle n'entendrait jamais sa voix ?

Et si elle l'entendait, ne le verrait-elle jamais ?

— « Jésus! accorde-moi de le voir au moins une fois! »

Dans sa détresse fiévreuse, elle se prosterne devant le crucifix, les mains croisées.

— « Jésus! »

« Et elle se met à sangloter, comme quand on s'apitoie sur l'univers, jusqu'à la douleur et qu'on se sent coupable envers tout le monde. Ses regards, si tranquilles d'ordinaire, étaient anxieux et ses paupières frémissaient comme des ailes.

— « Jésus! »

Sa tête brûlait, son cœur était serré!

— « Jésus! le voir une fois! »

Sans espoir aucun, panna Maria descendit au jardin et s'assit sur un banc près de la route. Elle entendit un bruissement dans l'herbe et un gémissement plaintif venant de derrière la maison. Était-ce un oiseau ou le vent ? C'était le vent, le vent qui poussait devant lui les nuages. Il lui sembla que son cœur cessait de battre. On entendait le bruissement des feuilles et le vent. Et voici que son oreille exercée perçut de loin un bruit de pas. Oui, elle ne s'était pas trompée, les éperons sonnaient sur la route. Elle entendrait la voix bientôt. Un petit lieutenant au visage jaune, jaune comme un citron pressé passait. Et, avec lui, il y avait encore quelqu'un. Elle le regardait, ne voyant que lui. Elle n'avait jamais vu personne jusqu'à ce jour. Et elle ne voulait voir personne après lui. Son cœur s'illumina, elle s'efforça de crier et s'affaissa morte sur le banc.

Alexis Remisov.

Traduit par Tatiana Lourié.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LES MANŒUVRES CONTRE LA POLOGNE ET LA PAIX EUROPÉENNE

Les peuples d'Occident ont un besoin éperdu de tranquillité et de sécurité, et les gouvernements, qu'ils soient de droite ou de gauche, ont le désir de leur assurer ces biens précieux. Aucun n'a les visées ambitieuses ou impérialistes que leur attribue la presse révolutionnaire. Mais, sur les moyens d'assurer la paix et la sécurité, non seulement ils ne sont pas d'accord, mais aucun d'eux ne paraît avoir de plan ou même d'idée précise. C'est pourquoi l'opinion européenne, perpétuellement ballottée de l'espérance à la crainte, est de plus en plus inquiète et angoissée.

Je crois qu'aucun peuple ne veut la guerre, pas même l'Allemagne (elle espère obtenir par l'intimidation et l'intrigue la révision du traité de Versailles, qui est son but), mais le danger c'est qu'à force de vivre dans cette atmosphère surchargée d'électricité, à force d'hésitations, de tergiversations, de craintes et d'obscurité, on en arrive à une de ces situations inextricables dont la force brutale paraît la seule solution.

***

A force de vivre dans les complications politiques d'aujourd'hui, on finirait par perdre les notions du bon sens le plus élémentaire. Si imparfaits soient-ils, le traité de Versailles et le pacte qui organise la Société des Nations devraient suffire à assurer la sécurité des peuples. Ceux qui ont négocié et rédigé ces instruments diplomatiques avaient espéré en faire la charte du monde

nouveau ; l'esprit, la raison d'être même de la Société des Nations, est d'empêcher les conflits armés et d'assurer le maintien d'un statut territorial que l'on avait voulu conforme à la justice et au principe des nationalités, mais, parmi les signataires du traité de Versailles, beaucoup avaient, manifestement, des arrière-pensées ; aucun, sauf peut-être le malheureux M. Wilson, infatué de son rêve juridique, n'avait foi dans l'œuvre commune. Quand l'ancien Président des États-Unis, d'accord avec M. Lloyd George, refusa de doter la Société des Nations d'une force militaire capable d'imposer sa volonté (cette sorte de gendarmerie internationale eût d'ailleurs été bien difficile à organiser), il commença à énerver l'institution pacifique qu'il avait créée ; quand le Sénat américain, désavouant son mandataire, refusa de ratifier le traité, il lui porta un coup dont elle ne s'est jamais complètement relevée. Pourquoi nous parle-t-on d'un pacte de sécurité, si ce n'est parce que les nations n'ont confiance ni dans ces traités de 1919 qui devaient terminer justement la dernière des guerres, ni dans la Société des Nations qui devait assurer la paix dans la justice? Si l'on était assuré que toutes les puissances qui ont signé le traité seraient fidèles à leur parole, quel besoin de pactes de garantie d'alliances et de contre-alliances? Si l'on était certain que tous les anciens ennemis de l'Allemagne, tous les peuples, qui dans la grande guerre, se sont coalisés pour mettre le peuple agresseur à la raison, étaient décidés à l'obliger de respecter le traité pénal qui lui a été imposé, le désarmement auquel l'Amérique voudrait nous contraindre afin d'être plus rapidement payée, ne se ferait-il pas aisément?

Mais, dès le lendemain de la signature du traité, un parti puissant ranima dans l'opinion anglaise tous les vieux préjugés de la politique d'équilibre continental, et, sous prétexte de modération et de justice, entreprit d'annihiler la victoire française et d'entretenir le continent dans cet état d'équilibre instable dont le Royaume-Uni a toujours profité et cela seul eût suffi à empoisonner l'atmosphère politique européenne.

Considérée à ce point de vue, l'histoire de ces dernières années est singulièrement instructive. S'étant opposées à la neutralisation de la région rhénane, l'Angleterre et l'Amérique devaient, en compensation, conclure avec la France un traité qui nous eût servi de réassurance contre tout retour offensif de l'Allemagne : l'Amérique ayant refusé de ratifier le traité, l'Angleterre se désola.

C'était le premier pacte. A partir de ce moment le cabinet de Londres et l'opinion anglaise paraissent accorder toute leur confiance à la Société des Nations et répugner aux alliances particulières ; celles-ci même conclues dans le cadre de Genève, n'étaient-elles pas contraires à l'idéal pacifique et juridique que présentait cette amphictyonie des peuples. C'est de cette conception anglaise qu'était né le fameux protocole de 1924, dont tous les pacifistes conçurent tant d'espérances. On pouvait dire que, par le nouveau pacte que le protocole préparait, les États ne faisaient en somme que s'engager à respecter les engagements qu'ils avaient déjà pris ; mais il eut incontestablement rassuré les peuples et préparé le désarmement. C'était ce que paraissait désirer l'Angleterre ; or, celle-ci changeant complètement d'attitude, a pris soudain position contre ce protocole qu'elle semblait avoir inspiré, obligeant le Conseil de la Société des Nations à un ajournement qui apparaît aux yeux de tous comme un enterrement définitif. Comment ne verrait-on pas là un effet du machiavélisme de la « perfide Albion »?

On nous dit bien que les Dominions ne veulent pas s'engager à venir faire les gendarmes dans les querelles européennes, que le protocole est conçu de telle manière que le Royaume-Uni ne peut l'accepter sans renoncer à toute sa ligne de conduite. Soit, mais il était amendable. On peut ajouter d'ailleurs qui si les Dominions refusent de s'engager à supporter les charges que pourrait leur occasionner comme aux autres états le souci de la justice internationale, il ne fallait pas les mêler aux affaires du monde civilisé en leur donnant une voix à la Société des Nations. Toujours est-il qu'il résulte de toute cette affaire qu'on sait bien ce que le gouvernement britannique ne veut pas, mais qu'on ne sait pas du tout ce qu'il veut.

Mais ce qui est peut-être plus inquiétant encore c'est que l'Angleterre semble être revenue au système d'alliance défensive qu'elle avait d'abord condamné. On a assuré en effet qu'elle serait disposée à conclure un pacte de garantie entre elle, la France et la Belgique. Puis en Allemagne est née l'idée aussitôt approuvée dans certains milieux anglais d'y associer le Reich lui-même. On oublie sans doute que la signature du roi de Prusse se trouve au bout du traité qui garantissait l'indépendance de la Belgique...

J'ai signalé précédemment dans la *Revue* le danger d'un pacte de garantie dont la Pologne serait exclue. Si cela n'équivaut pas tout à fait à dire à l'Allemagne : Les frontières, intangibles à l'Ouest, sont sujettes à révision à l'Est, cela lui permettrait au moins de bien dangereux espoirs. Or, voici que les événements qui se précipitent montrent soudain combien nos craintes étaient justifiées. En même temps que l'Angleterre parais-

sait disposée à souscrire un fameux pacte de garantie dont, bien entendu, la Pologne était exclue, des journaux anglais, qui assurément, ne sont pas toute l'Angleterre, mais qui, tout de même représentent une partie importante de l'opinion, invitent tout simplement le gouvernement de Varsovie à se résigner et à apaiser la haine de l'Allemagne en lui abandonnant le couloir de Dantzig et même la Haute-Silésie. Pourquoi pas donc quelques colonies?

On conçoit que ces bruits, ces discours, ces articles aient causé à Varsovie l'émotion dont j'ai été témoin, et que d'ailleurs bien des circonstances particulières et locales justifiaient.

***

Nulle part mieux que de Varsovie, en effet, on ne peut voir les grandes lignes du plan de revanche germanique qui s'ébauche. Il est simple. En exploitant le désir légitime de la paix qui possède tous les Français et le pacifisme chimérique qui aveugle quelques-uns, on espère neutraliser l'alliance Franco-Polonaise, et faire miroiter aux yeux de la France, de la Belgique, de l'Angleterre, ce pacte de sécurité qui permettrait le désarmement. Et le pire est que ce plan a été soutenu chez nous. Chimère généreuse, égoïsme sacré, tout sert à ces gens aveuglés qui entament dès à présent une campagne contre l'alliance polonaise et qui dès que le péril deviendrait urgent s'empresseraient de se promener par les villes et les campagnes en répétant aux populations : « Vous n'allez pas vous battre pour la Pologne. Que vous importent ces lointains Sarmates, la France a le droit et le devoir de songer d'abord à elle. »

Personne en Pologne ne doute de la loyauté de la France, à qui le pays est lié d'une si longue amitié ; cette ville de Varsovie est pleine de souvenirs français. C'est ici que Napoléon a couché, vous dit-on. C'est là qu'il a dansé, c'est là qu'il a vu pour la première fois Mme Walewska et voici le Palais Pototski qui fut remis à neuf dans le style empire pour y loger Murat. Le souvenir de la France est partout dans la ville et dans les cœurs, mais tout de même on suit avec inquiétude ces campagnes de la presse de gauche. Je n'ai pas rencontré un Polonais qui ne m'ait demandé d'un air d'anxiété s'il fallait vraiment y attacher de l'importance. C'est que la France est pour ce pays isolé et dont les frontières sont démesurées, le seul appui sur lequel il puisse compter. L'hostilité manifeste de l'Angleterre y a produit ces derniers temps dans l'opinion publique une exaspération que la retentissante interview que le comte Skrzinski, ministre des Affaires Etrangères, a donnée à Genève au représentant de l'Agence Havas, a traduite publiquement.

C'est qu'ils sentent partout la menace. La campagne diplomatique d'engourdissement et de séduction que l'Allemagne poursuit avec une patience admirable à Londres, à Genève, à Bruxelles et même à Paris, coïncide avec les plus dangereuses intrigues à Dantzig et tout le long du couloir polonais.

J'ai passé quelques jours dans cette vieille ville hanséatique pleine des souvenirs de l'ancienne Pologne, mais qui fut systématiquement germanisée au XIXe siècle, à la vérité sous le régime prussien. Le port avait été sacrifié à Hambourg et à Brême ; c'est d'ailleurs un port secondaire à qui manquent les grandes installations modernes. Mais, en compensation, l'empire en avait fait une sorte de capitale administrative. Dantzig, avant la guerre, était un chef-lieu de province et un grand centre militaire ; tandis que le commerce et l'industrie déclinaient sans cesse, le nombre des fonctionnaires et des militaires, des bureaux et des offices du gouvernement y augmentaient de jour en jour. En 1914, le fameux général von Mackensen, chef du XVIIe corps de l'armée allemande, était le roi de Dantzig. La vie économique de la ville s'était complètement adaptée à cette situation. Les usines ne travaillaient presque plus que pour le gouvernement. Les chantiers maritimes ne construisaient que des sous-marins et des torpilleurs. Tout cela avait contribué à créer à Dantzig une atmosphère spéciale. C'était une ville de fonctionnaires prussiens qui étaient arrivés à éliminer en grande partie l'élément polonais ou du moins le refouler dans les classes inférieures. Aucun milieu allemand n'était au fond plus pangermaniste que ce monde de petits fonctionnaires. C'est pourquoi, bien que le Traité de Versailles eût fait de Dantzig une ville libre, ce qui donnait à cette cité de 360.000 habitants une situation privilégiée, puisqu'il les exemptait de tout service militaire, puisqu'il faisait de ce petit port de la Baltique le débouché normal d'un État de près de 30 millions d'habitants, la population, d'ailleurs travaillée par des agents de Berlin, a, dès le début, adopté une attitude protestataire. Depuis quatre ans, le Sénat de Dantzig est en état de conspiration permanente contre le Traité et il trouve un appui singulier chez le haut-commissaire de la Société des Nations, M. Mac Donell, ancien fonctionnaire des douanes anglo-égyptiennes. Il n'est pas de tracasseries qu'on ne suscite au Commissaire général polonais et le récent incident des boîtes aux lettres n'est qu'un épisode de cette guerre sourde qui est poursuivie systématiquement dans l'espoir qu'elle provoquera un

jour un conflit grave, prétexte, si les circonstances s'y prêtent, à une intervention armée.

Dans un pays allemand, ou du moins plié depuis longtemps aux mœurs allemandes, l'impulsion vient toujours d'en haut : on pense par ordre. Aussi cette attitude du Sénat dantzikois à qui M. Mac Donell donne presque toujours raison, a-t-elle créé dans la ville un état d'hostilité latente contre tout ce qui est polonais. On voit des régiments entiers de schupos parcourir les rues comme à l'exercice et chez les marchands de cartes postales, les portraits de Guillaume II s'étalent presque toujours en bonne place.

Mais ce n'est pas seulement à Dantzig que l'intrigue et la propagande allemandes s'exercent de la façon la plus insidieuse et la plus dangereuse : il s'agit de démontrer au monde, et spécialement aux Anglais qui ne demandent qu'à en être persuadés, que l'existence du couloir polonais qui sépare la Prusse orientale du Reich est intolérable pour les Allemands. A chaque instant, le bruit se répand à l'étranger que les vexations imaginées par l'administration polonaise rendent le transit de Berlin à Königsberg pratiquement impossible. Et M. Luther lui-même, parlant récemment dans une ville allemande, a déclaré que la situation qui était faite à l'économie germanique était intolérable. Or, M. Strassburger, haut-commissaire polonais à Dantzig, m'a fait remarquer que depuis l'institution du régime actuel, pas une plainte n'a été introduite devant les tribunaux spéciaux qui ont été institués pour juger ce genre de litige et, symptôme non moins significatif, que les compagnies de navigation qui faisaient le trafic entre Königsberg et Kiel avant la guerre se plaignent de ce que les facilités ferroviaires données par la Pologne nuisent à leur affaires.

Toute cette agitation se rattache manifestement au plan politique que l'on voit se dessiner depuis quelque temps. Il y a une vaste conspiration allemande contre la Pologne. Tandis qu'on endort la France, l'Angleterre et toute l'Europe occidentale, fût-ce par un pacte de garantie auquel le Reich adhérerait, on cherche à persuader à l'opinion européenne que les frontières germano-polonaises ont été si fâcheusement délimitées que leur revision s'impose à quiconque veut sincèrement la paix. Pour donner satisfaction à l'Allemagne en lui assurant l'expansion à laquelle elle a droit, pourquoi le jeune État polonais ne ferait-il pas quelques sacrifices? Ces sacrifices, il faut qu'on le sache en Occident et spécialement en Angleterre, la Pologne est bien décidée à ne pas y consentir. C'est ce qui m'a été répété unanimement aussi bien parmi les Polonais de Dantzig que dans les milieux politiques de Varsovie. Ce jeune État qui réorganise un très vieux pays est animé d'un sentiment national très puissant ; il veut vivre, il veut vivre intégralement. Il ne laissera pas oublier que l'Europe et l'Amérique (voir les 14 points du président Wilson) lui ont permis un accès à la mer et avec l'armée puissante et bien organisée qu'il est en train de se donner il mettrait fort bien le feu à l'Europe. Ceux qui s'imaginent qu'on l'obligera à céder jouent un jeu bien dangereux.

L. DUMONT-WILDEN.

LA POÉSIE

MADAME LA COMTESSE DE NOAILLES ET LE POÈME DE L'AMOUR

Les livres ont leurs destins, les vers aussi. Le poète Terentianus Maurus nous a fourni l'exemple en même temps que l'adage, puisque de toute son œuvre rien ne surnage qu'un fragment d'hexamètre. Mais quelle force secrète ont-ils, ces vers qui survivent, quand tant d'autres, et qui les égalaient peut-être, demeurent à jamais morts pour nous ? Le plus souvent ce sont des vers appris dans notre jeunesse, et dont un jour seulement, notre état de sensibilité nous les faisant mieux comprendre, nous eûmes la complète révélation. Ainsi arrive-t-il pour des tableaux longtemps méconnus qu'un meilleur éclairage met tout à coup en valeur. Parfois aussi des vers nouveaux nous frappent, des vers qui disent clairement ce que nous avions obscurément senti. Et ces vers que nous adoptons, dont s'enrichit notre langage, et qui nous apportent l'expression, la monnaie d'échange qui nous manquait encore pour communiquer ce qui restait enfoui en nous-mêmes, ces vers nous les répétons à d'autres qui les répètent à leur tour, car nous ne goûtons, ne sentons pleinement que les vers que nous savons par cœur.

Cette force de vie, qu'ont certains vers et non pas d'autres, suppose une part de merveilleux. Si les vers de Mme de Noailles ont souvent réveillé en nous des résonances profondes et durables, c'est qu'elle possède le don suprême qui s'appelle, je crois, l'inspiration. Personne n'a trouvé d'accents plus pénétrants pour dire la tristesse et le charme de tout ce qui passe, des aurores et des soirs, des printemps et des automnes, avec un tel

sentiment que tout est transitoire, que sa joie même a quelque chose de désespéré. Presque malgré nous, ses vers nous reviennent à l'esprit en présence de certaines émotions ou en face de certains paysages. A chaque nouveau printemps, cette strophe du *Cœur Innombrable* n'a cessé de me venir aux lèvres depuis vingt-cinq ans :

Il fera longtemps clair ce soir, les jours allongent,
La rumeur du jour vif se disperse et s'enfuit,
Et les arbres surpris de ne pas voir la nuit
Demeurent éveillés dans le soir blanc et songent...

Et toutes les femmes un peu lettrées ont redit cent fois ce poème fameux, qui a je ne sais quoi de mélancolique comme la vie, de fatal comme la destinée :

Pourtant tu t'en iras un jour de moi, Jeunesse,
Tu t'en iras tenant l'Amour entre tes bras,
Je souffrirai, je pleurerai, tu t'en iras,
Jusqu'à ce que plus rien de toi ne m'apparaisse.

Le *Poème de l'Amour* nous apporte lui aussi de nombreux vers qui disent nos émotions les plus furtives et s'implanteront dans nos mémoires. Pourtant ce dernier livre ne ressemble guère à ceux qui l'ont précédé. Mme de Noailles nous apparaissait avant tout comme un poète de la nature, dont l'âme se confondait avec celle des paysages, et dont le panthéisme, qui n'avait rien de littéraire ou de conventionnel, était comme une expansion de sa riche personnalité, une sorte de projection du « moi ». Elle était, comme l'a dit si bien Charles Le Goffic, « un moment du multiple et changeant univers ». Le *Poème de l'Amour*, où le paysagiste cède un peu la place au psychologue, est écrit sous d'autres impressions. C'est avec tous les cris, tous les soupirs, toutes les angoisses de la passion, l'histoire d'un frénétique et douloureux amour. L'ordonnance même du livre révèle un changement de manière. C'étaient jusqu'à présent des recueils de morceaux, dont chacun avait son titre et se suffisait à lui-même. L'unité d'inspiration du *Poème de l'Amour*, suite de pièces simplement numérotées, en fait bien un seul poème, ou, mieux encore, un vrai roman. Du reste, dès la première page, l'auteur a souci de nous prévenir qu'il s'agit de « poèmes d'imagination ». Pourtant chaque vers semble directement jaillir d'un cœur de femme. Et si plusieurs de ces poèmes avaient paru dans la *Revue de France* sous le titre de « Selon l'Intermezzo », nous savons qu'Henri Heine, tout en se voilant d'un peu d'ironie, faisait bien dans l'*Intermezzo* l'aveu d'une douleur personnelle, dont il voulut s'affranchir ensuite en écrivant le *Livre des Chants*.

Poème d'imagination, soit ! roman ou drame à deux personnages, la femme aimant trop quand l'homme n'aime pas assez, et l'aimant justement parce qu'il est peu sensible et taciturne, par ce besoin que nous avons d'étreindre l'insaisissable. Deux personnages, mais de l'un d'eux nous ne savons pas beaucoup plus que ce qu'Adolphe nous confie d'Ellenore. Toute la tragédie se joue dans le cœur seul de l'amoureuse, éternel conflit de sentiments auxquels ne participe aucun événement extérieur. L'auteur, sans brûler une étape, suit pas à pas toute l'évolution d'un vain et cruel amour. L'action, une fois déclenchée, reste palpitante jusqu'au dénouement. Et le dénouement arrive parce que rien ne dure, parce que l'ingrat perd de son prestige dès que, moins lointain, il semble s'abandonner à son tour, et encore, et surtout, parce que, poésie étant délivrance, un poète en chantant sa douleur, finit toujours par trouver la consolation.

Toutes les réactions successives de la passion amoureuse — ivresses, fiertés, humilités, fureurs et jalousies — furent rarement notées avec un si impitoyable accent de vérité. C'est l'amour, qui excuse tout, d'une amante qui aimerait son amant même criminel, qui subit sa tyrannique hantise et le retrouve dans tous les paysages. Et le pauvre cœur mis à nu est le jouet de toutes les contradictions. Tantôt l'amante envie ceux qui n'aiment pas et sont libres, et tantôt elle a l'orgueil de son esclavage ; tantôt, elle reproche à son jeune amant d'être inaccessible et taciturne, tantôt, craignant de lui voir perdre son mystère, elle lui dira merci de s'être tu ; tantôt, elle le maudit d'avoir tout tué en elle, son enfance, son enthousiasme, son goût de la nature et de la solitude, et tantôt elle le bénit d'être devenu toute sa vie ; tantôt, elle souffre à l'idée que d'autres femmes ont pu l'aimer avant elle et tantôt se réjouit de cet amour des autres qui justifie son propre amour ; tout à tour, elle plaint et elle jalouse celles qui n'aiment que d'une tendresse calme, elle regrette et elle méprise le temps où un clair matin suffisait à l'emplir d'émoi. Et malgré tout — et c'est là encore le plus triste — elle sait que la guérison viendra, car rien d'humain n'est éternel. Elle sent qu'elle pleurera les jours heureux où elle était si malheureuse, puisque l'époque arrive tôt ou tard où la froide amitié doit remplacer l'amour :

La passion, dès qu'on y touche
Et qu'on l'observe fait pitié !
Accepte d'un cœur moins farouche
La tristesse de l'amitié.

La passion dès qu'on l'observe... Mais nous n'avons

pas l'impression d'une amante qui s'observe à tout moment. Ce roman — et c'est là justement ce qui en constitue la principale nouveauté, — n'entre pas à vrai dire dans la catégorie des romans d'analyse. Trop de psychologues ont complaisamment étudié leur propre cas. Mais nous ne sommes pas ici en présence d'un écrivain qui, au plus fort de la passion, dissèque son propre cœur ou s'ausculte lui-même avec une effrayante lucidité. Ce livre a plutôt l'air d'une confession involontaire. Ce sont plutôt, comme disait Albert Samain, les *sanglots d'un cœur que rien ne peut plus contenir*. On dirait des cris, non prémédités, jaillis des sources de l'être, et qui seraient exactement les mêmes si personne n'avait jamais dû les entendre. Et les cris sont si vrais, les sanglots si spontanés que chacun d'eux éclaire mieux qu'une longue étude certaines profondeurs de l'âme humaine. Et comme, à l'aide de quelques points, les géomètres arrivent à tracer une courbe, nous pouvons, de cri en cri, suivre toute l'évolution d'un douloureux amour. Ni contrainte, ni prudence, ni retenue, mais tout l'impérieux élan d'une âme excessive et riche. Nous pensons à celle qui s'écriait jadis : « Si je t'aime est-ce que ça te regarde? Tout donner sans rien recevoir! » *Tout donner...* Jamais poète ne s'était donné lui-même avec une telle prodigalité.

J'ai vu comparer à ceux de Phèdre certains accents de l'héroïne du *Poème de l'amour*. Phèdre, il est vrai, s'est éprise d'un insensible Hippolyte dont l'indifférence même attise sa passion amoureuse, mais là s'arrête la ressemblance. Il n'est pas de tragédie moins païenne que *Phèdre*. Phèdre a le sentiment du péché. L'amour et le remords se disputent son cœur. Mais on l'a depuis longtemps remarqué, les préoccupations morales ne tiennent aucune place dans l'œuvre de Mme de Noailles. L'angoisse religieuse, elle semble l'ignorer autant que l'oiseau qui chante et l'arbre qui soupire. La notion de péché, de repentir, dont nous ne trouvons pas la moindre trace dans le *Poème de l'Amour*, implique celle de responsabilité individuelle. Mme de Noailles est trop fille de Pan, garde trop de sang hellène pour n'avoir pas un sentiment presque antique de la fatalité. Il est possible que son œuvre y perde, puisque, notant toutes les réactions de l'amour, elle ignore la plus angoissante des luttes intérieures, comme nos auteurs dramatiques ont beaucoup perdu eux aussi en privant leurs héros d'une conscience, tout en leur laissant un cœur, des sens et des nerfs. Mais il se peut que Mme de Noailles y gagne aussi par certains côtés. La passion est pour elle chose inéluctable. Nos aveux désespérés se trouvent en nous, comme s'y trouvaient nos premiers vagissements, comme s'y trouveront nos suprêmes soupirs. L'amour ainsi conçu revêt une sorte de fatale grandeur. Mais cette conception suppose un amour violent, éperdu. Donc pas de douceurs, de demi-teintes. Il n'est pas de poème moins tendre que le *Poème de l'Amour*, mais il n'en est pas de plus brûlant et de plus passionné.

Plus de passion que de tendresse, mais aussi plus de génie que de talent. Voici un livre plein de trouvailles, illuminé d'éclairs, une œuvre d'une beauté hautaine et tragique et qui serait un chef-d'œuvre, immortel peut-être comme l'*Adolphe* de Benjamin Constant, si la syntaxe en était plus sûre et la forme plus châtiée. Il est possible que certains poètes d'aujourd'hui, amis de toutes les commodités, manifestent, pour ceux qui s'accordent des licences poétiques, une indulgence qu'ils espèrent réciproque, mais, il est banal de le dire, une œuvre d'art n'existe et ne survit que par l'exécution. Pourquoi, chez un poète qui possède en abondance tous les dons merveilleux qui ne s'acquièrent pas, pourquoi ces rimes douteuses, ces *e* muets non élidés (*la joie vulgaire*, page 36), ces hiatus qu'on ne peut dénombrer? Un hiatus, dira-t-on, peut être agréable à l'oreille, mais hiatus ne signifie pas faute d'harmonie, hiatus signifie bâillement. Un hiatus est une cassure, un vide dans un vers, dont les mots, grâce à nos lois prosodiques, devraient s'étreindre, et, si j'ose dire, s'*emboîter*, pour former un assemblage définitif, ou, comme disait Mallarmé, un nouveau mot total. Nous avons beau faire : élevés dans le culte de Racine, de Victor Hugo, de Baudelaire, de bien d'autres encore, ce continuel mépris des disciplines traditionnelles gêne trop souvent notre admiration.

Mais, poète de génie, je le répète, et, sans doute, le plus grand *lyrique* de notre époque, Mme de Noailles n'est pas de ceux qui aient souci de la mode et qui n'écrivent que pour une saison. Ma conviction est que d'ici peu de temps, se convertissant comme se convertirent le Moréas des *Stances* et plusieurs autres, ce poète inspiré, qui est de tradition grecque et latine et dont la pensée se déploie en rythmes magnifiques, va se plier à la stricte observation des lois qu'ont respectées tous les Maîtres. J'ai cité par cœur des strophes qui sont dans toutes les mémoires. Ce sont justement quelques-unes de celles où le poète ne viole aucune de ces règles qui donnent au vers je ne sais quelle puissance de condensation. Mme de Noailles doit rentrer dans la grande famille classique, parce qu'elle est de ces poètes qui savent trouver la formule nécessaire à l'expression des sentiments encore inexprimés. Elle sait frapper ces vers-médailles dont les années ne pourront dissocier les syllabes. De ces

vers-là, le *Poème de l'Amour* en contient beaucoup, des vers faits pour rester, et qui resteront, car cette œuvre très personnelle est en même temps d'un intérêt général, et, tout en disant sa propre angoisse, le poète a dit toute l'éternelle angoisse du cœur humain.

André DUMAS.

LA MUSIQUE

A L'OPÉRA-COMIQUE
« GRAZIELLA », D'APRÈS LAMARTINE

L'Opéra-Comique, durant cet hiver, est dans une période de demi-repos, ou presque de sommeil. Il imite les marmottes qui ont froid : il dort. L'année prochaine, sans doute, va-t-il se réveiller avec des directeurs nouveaux. On peut du moins l'espérer, dans l'intérêt de la musique et des musiciens.

Depuis quelques mois, les directeurs actuels sont condamnés à ne rien faire. En effet, ils s'en vont. Le ministre des Beaux-Arts a déjà désigné leurs successeurs. Les *anciens* directeurs sont donc dans la situation d'un ministre renversé qui « expédie les affaires courantes ». Que font-ils? Ils attendent leur dernier jour. Pour jouir des minutes, ils ne font plus rien ; et même les « affaires courantes », qui ne courent jamais, marchent au ralenti.

Donc, plus de pièces nouvelles ; très peu de reprises ; très peu d'engagements d'artistes. Le fameux *cahier des charges*, qui devrait obliger la direction à quelque effort, est tenu pour inexistant. On vit sur le répertoire, on vivote sur le vieux répertoire de tout repos. On fait des économies en attendant le jour du départ. On somnole, et le ministre ferme les yeux.

Et cela ne change rien à rien : la rente baisse, le pain augmente, les musiciens continuent de tirer la langue, et le public affine son bon goût dans les jazz-band, les music-halls et les cinémas.

***

Et pourtant, tout arrive, même une première. Et voici qu'une pièce, après avoir attendu plus de dix ans, voit enfin le jour dans la lumière de la rampe.

Cette pièce, récente sans l'être, fut tirée, par MM. Henri Cain et Raoul Gastambide, du célèbre récit de Lamartine, *Graziella*.

Admirable et séduisant Lamartine ; si grand, si spontané, si génial, si noble et désintéressé ; l'un des plus hauts poètes, en certaines pages, et le premier en date de notre XIXe siècle ; mais qui, souvent, par besoin d'argent, pour subvenir à sa générosité, ou pour amortir des dettes de jeu, improvisa des publications hâtives, mercenaires, où son génie n'apparaît plus que de loin en loin.

C'est ainsi, en 1847, qu'il publia d'abord en feuilletons, dans *La Presse* de M. de Girardin, les *Confidences*, où se trouve l'épisode de *Graziella*. Lui-même, employant le *je*, il n'avait pas craint de se mettre en scène. Et maintenant, on le met lui-même sur la scène.

Dans la réalité, en 1811, durant sa vingtième année, le poète, fils *cadet* de M. de Lamartine, et qui s'appelait alors « le chevalier de Prat », passa quelques mois chez un parent, à Naples. Ce cousin dirigeait une manufacture de tabacs. Le jeune chevalier, et aussi son ami Virieu, s'intéressèrent à deux petites ouvrières, plieuses de cigarettes. On fit des parties carrées... Lamartine et Virieu revinrent en France, dans leurs familles. Et l'une des cigarières ne devint pas *Carmen*, mais *Graziella*.

Le récit de cette aventure, assez ordinaire, fut très modifié, très romancé ou très poétisé, trente-cinq ans plus tard, par Lamartine. Récemment, il fut adapté, par M. Henri Cain et M. Raoul Gastambide, aux habitudes qui sont en faveur à l'Opéra-Comique. Les deux librettistes ont montré qu'ils les connaissaient fort bien. Et d'ailleurs Lamartine leur avait préparé la besogne.

Une tempête (quelle aubaine pour le musicien !) une tempête mugit dans le golfe de Naples. Elle jette, sur le rivage, une barque où sont un vieux pêcheur et le Poète. La barque se brise. Aussitôt le Poète, généreux comme le fut souvent Lamartine, rentre dans la coulisse pour acheter une autre barque. Le jour se lève (nouvelle aubaine pour le musicien) ; et le Poète revient avec une belle barque neuve. Tous les pêcheurs napolitains exultent de joie, et, nouvelle aubaine, ne peuvent se retenir de danser une saltarelle.

Le don de la barque n'a pas manqué de toucher Graziella. Pour la toucher encore, voilà que le Poète lui lit *Paul et Virginie*... Evidemment, la fille du pêcheur, intéressée par ce beau jeune homme sentimental, ne pourra plus épouser Cecco, marin timide et laid. En vain les parents désirent ce mariage : Graziella s'enfuit... Elle veut chercher un refuge dans un couvent. Mais elle est rejointe par le Poète ; et tous deux s'avouent leur amour.

Hélas ! cette idylle peut-elle durer?... Le Poète

est rappelé en France par sa famille. Il part en promettant de revenir.

— « Non, tu ne reviendras pas ! » s'écrie Graziella, trop clairvoyante... Et nous assistons bientôt à l'agonie et à la mort de la pauvre enfant.

***

Un tel livret, malgré toute l'adresse des librettistes pour ménager les plus sûrs effets scéniques, offrait une tâche bien difficile au musicien. Cette idylle est un peu menue pour occuper cinq actes. Aussi les accessoires deviennent-ils trop importants : tempête, et même seconde tempête, lever du jour, saltarelle au premier acte, saltarelle et autres danses au quatrième, chœurs dans la coulisse... Il en résulte un agrandissement, un grossissement de l'action théâtrale, ce qui a entraîné un singulier grossissement de la musique. Pour cette idylle, voilà déchaînés les puissants moyens orchestraux de la *Tétralogie*, la tempête de la *Valkyrie* et le chant de la forge de *Siegfried*, et aussi la passion et le chromatisme de *Tristan*, les frémissants triolets et les notes accentuées de Massenet, et même les coups de voix que peuvent admirer les admirateurs de la *Tosca*. Vraiment, c'est trop de choses, et qui font mieux ailleurs.

Mais il ne faut pas oublier que cette partition, écrite depuis plus de dix ans, est une des premières œuvres de M. Mazellier. Comme il arrive souvent, ce jeune Prix de Rome, dans un ouvrage de début, a voulu montrer qu'il savait bien des choses. Et il s'est exagéré l'importance de son sujet : sa science, et sa conscience, l'ont entraîné à faire trop grand, trop long, et parfois trop gros. Il a même pensé à séduire le public non musicien, au début du second acte, par un intermède d'un style regrettable.

Sous ces réserves, il faut reconnaître qu'il manie adroitement l'orchestre, qu'il atteint souvent à des expressions justes et qui portent. Il n'a pas recours à des innovations hasardeuses et qui risquent de n'avoir qu'une faveur passagère ; il donne aux voix leur légitime prédominance et leur confie des mélodies vraiment vocales. Enfin l'œuvre ne manque ni de variété, ni de mouvement ; et tout le premier acte semble présager un tempérament de compositeur de théâtre.

La mise en scène et les danses sont agréables. L'orchestre, dirigé par M. Frigara, ne faiblit pas pour s'acquitter de sa tâche véhémente.

La distribution des rôles mérite d'être louée. Mlle Yvonne Brothier donne à Graziella une silhouette élégante et jeune ; elle conduit avec certitude une voix fraîche et facile ; Mlle Pérelli, dans le rôle de la mère, fait valoir une voix ample et bien timbrée. M. Vieuille montre à la fois de l'autorité et du naturel ; M. Sauvageot et M. Genin tiennent bien leurs rôles épisodiques ; et le Poète, c'est-à-dire M. Marcellin, ténorise avec chaleur et avec éclat.

Quand vous aurez vu à l'Opéra-Comique, les belles bottes, la redingote à taille et le manteau flottant du « chevalier de Prat », laissez-moi vous conseiller de retrouver le véritable Lamartine, le grand et noble poète, dans ses *Méditations*, qui furent la radieuse aurore du lyrisme français du XIXe siècle. Même à propos d'une aventure de jeunesse, on ne peut évoquer un tel génie sans le saluer avec émotion et reconnaissance : par Lamartine, les grands problèmes de l'âme humaine, ses plus hautes aspipirations, le sentiment religieux et l'inquiétude de l'infini furent réintégrés, avant 1830, dans la poésie française.

Adolphe BOSCHOT.

LES CONCERTS

LE BURLESQUE DANS LA MUSIQUE MODERNE

Nous avions parfois pensé, lorsque nous imaginions ce que serait l'Art d'après-guerre, devoir assister à la Renaissance du lyrisme. Nous avions cru qu'à l'Épopée gigantesque qui venait de bouleverser le monde répondrait l'écho encore vibrant de nos douleurs et de nos deuils : c'était la logique. Mais qu'y a-t-il de logique à l'époque où nous vivons ?...

L'Art aujourd'hui, c'est le triomphe du Burlesque !

Il ne s'agit pas, précisons-le, de manifestations décadentes, qui ont souvent suivi les heures troublées dans l'histoire des Peuples désaxés. Il s'agit de la Farce.

« Amusons-nous, disent les musiciens de la jeune école, et amusons le public. »

C'est sans doute à cet effet qu'après une représentation des ballets Suédois au Théâtre des Champs-Élysées, nous eûmes, il y a peu de temps, la joie de voir M. Eric Satié venir saluer le public sur la scène, assis et poussé dans une à IIIe Citroën...

[illegible] cependant, entre parenthèse, que je le [illegible] dans ce rôle de bouffon et que j'ai plus de [illegible] sa *Danse* [illegible] ou ses [illegible] *Socrate*, dont la litanie est d'une monotonie soporifique.

M. Satié a pourtant une nature [illegible] promettait, certes. Mais ainsi [illegible] ses prédécesseurs de génie, qu'il renie d'ailleurs.

Il est certain que [illegible] *Exercice* [illegible] l'humeur [illegible] Mais l'auteur de [illegible] du *Quatuor* et [illegible] avait fait ses preuves [illegible]

d'émotion, quelle profondeur de pensée, quel charme subtil, irradiaient de son Art. D'ailleurs, la fantaisie d'un Claude Debussy, d'un Maurice Ravel garde une saveur unique : leur musique, si complètement originale, a un lien commun : celui de la distinction. C'est précisément cette distinction, cette « classe » qui sépare l'humour — ce parfum délicat de l'esprit — d'avec la farce grossière.

« Le comique existe, nous disent les apologistes du Burlesque, et fait partie de la Vie. Or, l'Art doit être une expression fidèle de ce que nous voyons. »

Nous en sommes d'accord. Mais le comique s'enlace étroitement au tragique — Shakespeare et Molière ont su respecter cette dualité, et c'est ce qui rend leur œuvre si complètement humaine.

« Devons-nous dédaigner la gaîté ? » nous disent encore les champions du Cirque ? »

Non, répondrons-nous, car il faut se méfier de celui qui en fait fi. Il n'a sans doute ni une âme pure, ni une envergure qui lui permette de grandes choses. Concédons de plus que déchaîner la gaîté est un privilège difficile et que nous connaissons des clowns qui sont de réels artistes. Mais si une clownerie peut s'élever jusqu'à l'Art, l'Art ne doit pas s'abaisser à une clownerie, car il doit exprimer la vie, mais sous sa forme la plus haute et la plus parfaite; il doit réaliser, non ce que nous sommes, mais ce que nous voudrions être.

***

Heureusement, parmi nos contemporains il existe encore de belles consciences artistiques. Je vous parlais il y a peu de temps d'Arthur Honneger. Nous avons encore Darius Milhaud qui, un jour ou l'autre, nous offrira le fruit de ces dons, dont il a marqué déjà certaines de ses œuvres. D'ailleurs une époque qui nous a donné un Ravel, un Fauré, un Strawinsky marquera forcément dans l'histoire de la musique. Nous aurons connu la joie incomparable des révélations. Je me souviens de celle que nous donna la première des Noces de Strawinsky. L'auteur de *Pétrouchka* et du *Sacre du printemps*, nous offrait une troisième forme foudroyante de son génie; et, admirant la beauté en quelque sorte géométrique de ce ballet en blanc et noir, nous écoutions, bouleversés, cette musique d'une sombre intensité.

De telles manifestations nous élèvent, certes, bien au-dessus de ces pitreries, lesquelles ne sauraient nous divertir qu'un instant.

Il nous est à tous arrivé, lors d'une course en automobiles, de traverser un village où se tenait une foire ou un cirque ambulant. Nos regards amusés se heurtaient à tout ce clinquant dont les paillettes luisaient au soleil. Mais, rapide, ce spectacle s'évanouissait. Nous franchissions la limite du village. La nature nous étreignait à nouveau dans sa puissante simplicité. Tout à l'entour frémissait sous le vent, la plaine majestueuse et nue...

De même, devons-nous franchir rapidement l'enceinte où s'étale un Art rapetissé et grotesque et nous presser vers ces régions que balaye le vent généreux des passions.

La Musique, plus que tout autre Art, doit chercher non à nous amuser, mais à nous émouvoir.

M. Lacuche.

LES LIVRES NOUVEAUX

L'Ami du Lettré, pour 1925. — *Edition G. Crès.*

M. Léon Treich publie régulièrement les fascicules d'un *Almanach des Lettres françaises et étrangère*, qui réunies chaque trimestre en volume, donnent un fidèle tableau de la production intellectuelle. Tous les lettrés apprécient cette œuvre très complète et fort bien comprise.

D'une conception différente l'*Ami du Lettré* constitue le miroir de l'année littéraire. Les Courriéristes littéraires qui l'ont rédigé ont su rappeler sous une forme concise et vivante les principaux événements qui ont ému ou intéressé la République des Lettres : grandes enquêtes, polémiques, prix, scandales. Des articles sont consacrés aux Œuvres et aux Hommes qui ont retenu l'attention : figures nouvelles, figures disparues, consécrations... Livre qui nous garde d'oublier.

Félicitons les Editions Crès de poursuivre ces publications, qui rendent de très réels services et qui constitueront pour les Historiens littéraires de l'avenir de précieux documents.

A la Manière de.... Paul Reboux. — *Ed. Bernard Grasset*, tome III.

Aimez-vous le pastiche? on en a mis partout :

Les pastiches sont à la mode et comment s'en plaindrait on, quand ce sont les Maîtres du genre, les Paul Reboux, les Georges-Armand Masson..., qui les composent.

Les premières séries appelaient tout naturellement un troisième tome. N'est-il pas encore des écrivains à pasticher, parmi les vivants et parmi ceux qui ont cessé de l'être?

Aussi bien retrouve-t-on dans cet ouvrage les qualités qui ont fait le succès des premiers « A la Manière de... » et ceux qui se sont divertis à la lecture des séries initiales éprouveront-ils un égal plaisir à lire ces nouveaux pastiches.

Xavier ou *Les Entretiens sur la Grammaire française.* — Abel Hermant. *Ed. « Le Livre »*.

M. Abel Hermant, n'étant pas encore absorbé par les travaux du Dictionnaire de l'Académie, a relu la grammaire française.

Il a fait quelques découvertes intéressantes, et comme il a bon cœur, il a réalisé ce louable dessein de nous en faire profiter. Il faut l'en remercier.

A la vérité ces découvertes avaient déjà été faites avant lui, et tout particulièrement, par les grammairiens.

Mais à la façon dont elles sont présentées dans les « Entretiens sur la Grammaire » on éprouve autant de plaisir que si elles étaient nouvelles.

C'est une gageure que d'écrire un ouvrage sur la grammaire et les finesses grammaticales et d'intéresser et charmer le lecteur. Quel autre écrivain qu'Abel Hermant l'eût tenté avec autant de bonheur?

Pierre Trahard. — *La Jeunesse de Prosper Mérimée*. 2 volumes in-8 avec 4 phototypies. (Lib. Edouard Champion).

« On a beau étudier l'homme, on n'est pas sûr de le bien saisir ni de le connaître à fond ; pour avoir mis un masque, il reste ignoré ou méconnu... » écrit M. Pierre Trahard.

L'on s'étonne d'abord que la vie d'un écrivain si admiré puisse encore présenter des énigmes ; mais les plus précieux

des documents, ses correspondances, nous sont parvenues incomplètes et les lettres que nous possédons laissent plus d'un point dans l'obscurité.

Les deux volumes que M. P. Trahard consacre à la jeunesse de Mérimée apportent certaines précisions nouvelles sur la formation intellectuelle de l'écrivain, son attitude à l'égard du romantisme — des critiques rangent trop facilement cet admirateur de Shakespeare et de Byron parmi les fervents des classiques — enfin sur son esthétique et l'évolution de son art.

M. P. Trahard discerne les influences françaises et étrangères, allemandes, anglaises, espagnoles qu'il subit et nous rappelle ses premières amitiés, Jean-Jacques Ampère, Stendhal, Jacquemont — mais il se refuse à voir en lui un disciple de Stendhal et nous expose pour quelles raisons.

La vie intime de Mérimée est également décrite, non sans quelque discrétion, et les influences féminines indiquées.

M. P. Trahard analyse les premiers essais, les premières œuvres : Théâtre de Clara Gazul, Essai sur Cervantès, puis, mystification habile, la Guzla, inspirée par l'intérêt que Mérimée porte aux peuples primitifs, comme par le goût alors presque général pour l'exotisme littéraire.

Il s'attache à retrouver les origines des diverses productions de Mérimée et nous signale les réminiscences et emprunts du jeune auteur. Cette étude minutieuse des sources et documents, dans lesquels Mérimée a largement puisé, permet une meilleure compréhension de ses œuvres.

M. P. Trahard nous fait suivre Mérimée dans ses voyages en Espagne, en Angleterre ; il nous le montre pendant ses années de préparation, de plaisir et de flânerie, puis de retour au travail.

Mérimée a déjà publié les Chroniques du Règne de Charles IX, ses nouvelles les plus célèbres... Son art a évolué, s'est perfectionné. La maturité va succéder à la jeunesse.

M. P. Trahard écrit dans sa préface : « Lorsque j'ai abordé cette étude, Mérimée ne m'était pas sympathique. » Il ne semble pas que l'examen approfondi des œuvres de Mérimée, ni l'analyse de son caractère l'aient incliné à plus de sympathie ; et peut-être faut-il y voir la raison de certains jugements sans indulgence.

Il n'en reste pas moins que cette remarquable étude constitue une importante contribution à l'histoire de la jeunesse de Mérimée et de ses premières œuvres.

Charles Régismanset. — *Couronné par l'Académie Goncourt* (Les Editions du Siècle).

J. Paturin-Miraut, ancien débardeur, est devenu multimillionnaire. Mais la fortune ne lui suffit pas Il veut aussi la gloire, la gloire littéraire.

Puisque tout lui réussit, il ne doute pas qu'il ne puisse obtenir d'emblée le prix Goncourt, objet de tant de convoitises.

Un autre écrit pour lui le livre qui retracera la propre existence du brasseur d'affaires, cette existence de ruse et de violences, de batailles féroces qui se livrent sur le terrain industriel et financier.

La vie apporte à ce roman, qui est une autobiographie, des péripéties nouvelles et tragiques.

J. Paturin-Miraut, poursuivi par des haines tenaces échoue dans son entreprise colossale de « Consortium des Blés ». Assailli de toutes parts, il est ruiné. C'est le scandale, la prison même, d'autant que le noble figurant, qui préside le Consortium, se suicide.

Mais Paturin-Miraut est un lutteur et comme tous les lutteurs, il sait « encaisser » ; ceux-là seuls se révèlent grands dans l'adversité.

De fait, il ne tarde pas à rétablir sa situation, à reconquérir une place prépondérante dans les milieux financiers, politiques et même à connaître les triomphes littéraires. Son livre en effet est *couronné par l'Académie Goncourt*. Il retrouve en outre l'affection de sa fille.

Un sec résumé de quelques lignes ne peut donner une idée de la vie qui anime le roman de Ch. Régismanset ; il abonde en détails d'une observation aiguë et en aperçus personnels ; les personnages se détachent avec un relief saisissant.

Rien de plus exact que ce type de nouveau riche, parvenu à force de travail, mais aussi de spéculations heureuses, et qu'un excès de scrupules n'embarrasse pas. Type de toutes les époques sans doute, mais combien plus fréquent dans les périodes qui ont suivi les grands bouleversements et tout particulièrement dans la nôtre.

On a plaisir à lire et relire ce livre si prenant, écrit dans un style limpide, avec le grand talent que l'on connaît à l'auteur.

Vicomte Georges d'Avenel. — *Les Enseignements de l'Histoire des Prix* (Collection Payot).

Après avoir étudié les fluctuations des prix pendant sept siècles, l'auteur établit des rapprochements et des comparaisons qui contredisent bien des légendes.

Perpétuellement les fortunes changent de main et ce n'est pas seulement d'aujourd'hui que les nouveaux riches succèdent aux anciens.

Le Vicomte d'Avenel rappelle l'origine de la fortune de quelques capitaines de la production et des « as » dans les industries des « Nouveautés », du Vêtement, de la Métallurgie, de la Papeterie, de l'Alimentation..., origine le plus souvent très modeste : Il n'est pas sans intérêt d'apprendre que le succès des Potin, des Cognacq — le jeune Cognacq avait vendu des étoffes comme marchand forain dans les environs de Paris — des Boucicaut, des Chauchard, des Dufayel, etc... est dû à un travail acharné comme à leur intelligence commerciale et parfois d'heureuses trouvailles.

Nous nous imaginons trop facilement que les siècles précédents n'ont pas connu les mêmes difficultés que l'époque présente. Que n'a-t-on pas dit sur la fidélité des anciens serviteurs et pourtant « ils ne restaient pas plus longtemps en place que ceux d'il y a douze ans. Leur inconstance amenait les bourgeois à faire avec eux des baux comme avec les fermiers ». Et que de plaintes chez les maîtres d'alors sur l'esprit d'indépendance, l'insolence, les prétentions intolérables, la paresse, les débauches des valets et des servantes!

En examinant l'évolution des salaires et les lois économiques des prix, l'auteur constate que les corporations de jadis n'ont pas exercé d'influence sur le prix du travail ; il établit en outre, la réduction constante et universelle de la part du capital et du patron. D'autre part l'accroissement de la production, avec l'augmentation de la richesse générale, amènera la démocratisation du capital et l' « embourgeoisement » des prolétaires.

Les faits de l'Histoire industrielle et financière ne sont pas moins importants que ceux de l'Histoire politique et un jour viendra où on leur accordera plus d'attention.

Ce petit livre, avec ses chiffres et ses faits précis, présente sous une forme condensée et parfaitement claire des enseignements à retenir : il nous aide encore à connaître [illegible] mité des Français des siècles précédents, et connaissant mieux ce passé à aimer davantage le présent.

C. M.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Catalogne

L'ŒUVRE DE LA MANCOMUNITAT

Avec la promulgation du nouveau Statut provincial espagnol, la Mancomunitat catalane a été supprimée. C'est le moment d'exposer ici le bilan de l'œuvre accomplie par cet organisme, qui avait coûté d'énormes efforts à toute une génération et sur lesquels tout un peuple avait fondé tant d'espoirs.

Mais d'abord, qu'était cette Mancomunitat de Catalogne ? Une union ou Fédération *administrative* des quatre provinces qui constituaient la principauté de Catalogne.

Seule victoire de la longue campagne autonomiste catalane : en 1923, le gouvernement Dato promulgua un décret permettant la constitution de « Mancomunitats » provinciales, estimant que la loi provinciale espagnole les autorisait implicitement. Ayant satisfait aux formalités imposées par le Décret Royal, le 6 avril 1914, la Mancomunitat de Catalogne fut constituée dans la salle historique de Saint-Georges, au Palais de la Generalitat de Barcelone. Dix ans après, cet organisme était encore unique dans l'État espagnol.

La Mancomunitat était donc une institution de caractère administratif, d'où son aspect légal et officiel. Grâce à l'esprit catalan elle avait pris tout de suite la valeur d'une noble restauration patriotique. Amis et ennemis voyaient en elle le premier pas vers l'autonomie intégrale et l'unité stable de la terre catalane. La nouvelle institution installée au Palais de la *Diputació* autonome, que posséda la Catalogne au temps de son indépendance, devait être la résurrection moderne de vieilles institutions.

L'organe supérieur de la Mancomunitat était l'Assemblée des Députés provinciaux des quatre provinces : Gérone, Barcelone, Lleyda et Tarragone, qui étaient élus au suffrage universel. Elle se réunissait ordinairement deux fois par an et extraordinairement dans des cas indéterminés. Elle choisit pour gouverner la Mancomunitat, un Conseil permanent formé par un président et huit conseillers. Ce conseil était d'ordre exécutif. Chaque conseiller avait à sa charge un département particulier : Culture et Instruction, Voies et Chemins, Œuvres hydrauliques, Chemins de Fer et Téléphones, Agriculture et Services Forestiers, Bienfaisance et Hygiène, Politique Sociale, Finances. Chacune de ses charges était quelque peu rétribuée, de par un accord unanime de l'Assemblée.

L'œuvre de la Mancomunitat en ces dix années a été complexe, féconde, matériellement et spirituellement. Miracle du patriotisme, elle, d'origine administrative, réduite par Madrid à un minimum de facultés (celles-là même des Diputacions Provincials), elle avait su si bien utiliser l'instrument donné et que les centralistes croyaient vain, qu'aujourd'hui elle étendait son rayonnement dans toutes les directions de l'activité catalane.

Impossible de donner ici autre chose qu'un résumé de son œuvre.

Moralement, elle s'était vouée à la haute culture et à la culture populaire. Tandis que d'un côté elle instituait les Cours Monographiques Internationaux de Hautes-Études, laboratoire de Psychologie Expérimentale, Centre d'Études Juridiques, Institut de Physiologie, de l'autre, elle organisait des bibliothèques populaires dans diverses villes catalanes, elle créait la Commission d'Éducation Générale, l'Institut d'Orientation Professionnelle, Études Normales, Écoles d'Été, d'Infirmières, Professionnelles pour la Femme, Locales d'Industries, de Hautes-Études Commerciales, de Commerce, etc... Sans parler de ces autres Institutions que lui confia la Députation de Barcelone quand, il y a sept ans, elle remit tous ses services à la Mancomunitat : Institut d'Études Catalanes, savante corporation autonome qu'elle subventionnait largement, la Bibliothèque de Catalogne (la meilleure à Barcelone, supérieure à toutes celles de l'État), École d'Administration, Université Industrielle (ensemble admirable d'enseignement technique industriel et artistique, comparable aux meilleures institutions similaires du Nord-Amérique).

La Mancomunitat avait pris à sa charge de nombreuses obligations que l'État Central espagnol, très arriéré en sciences, avait négligées ou qu'il avait sans cesse différées ; la cartographie géographique et géologique catalanes, Météorologie, Inventaire et Conservation des Monuments.

En agriculture, la Mancomunitat s'était tout de suite chargée de l'École d'Agriculture (fondée par la Députation de Barcelone) qu'elle élargit et perfectionna. En outre de leur enseignement et de leurs services techniques, les professeurs de cette école visitaient constamment les régions agricoles de la Catalogne, donnant aux cultivateurs des conférences et petits cours pratiques sur les travaux champêtres. Les services techniques comprenaient : Laboratoire d'analyse agricole, Arbres fruitiers, Terres labourables, Œnologie et Viticulture, Action sociale agraire, Cheptel et Reboisement. Ce dernier service avait organisé plus de quarante concours et fondé une section de Pathologie animale. L'*Institut de Mécanique appliquée* avait organisé, l'an 1921, une Exposition de Machines et un Concours de Tracteurs.

Le réseau téléphonique de la Mancomunitat était une de ses plus belles œuvres. En cinq ans, elle avait construit quelque 6.000 kilomètres le lignes téléphoniques et installé le téléphone en 400 villes. C'est le plus dense et le meilleur service d'Espagne. Quand la Compagnie Urbaine de Barcelone vit son contrat expirer, la Mancomunitat voulut obtenir de Madrid de se substituer à elle. Les sectaires de la politique centraliste, surtout les officiers du Corps Télégraphique firent obstruction, organisant des *juntas*, semblables à celles des militaires et menaçant de grève le gouvernement s'il acceptait cette juste proposition. Les meneurs centralistes espagnols officiers ou fonctionnaires civils adoptèrent les mêmes procédés anarchistes. Le réseau revient à l'État, mais, une année après, ce qu'on n'avait pas voulu céder à la Mancomunitat, a été cédé à une compagnie américaine.

La Mancomunitat avait projeté la construction de sept lignes de chemins de fer secondaires, dont quelques-unes ont déjà été entamées. Mais l'État espagnol, par ses formalités administratives, a fait perdre deux ans.

On doit aussi à la Mancomunitat 800 kilomètres de routes et chemins construits ou à construire (15 millions de pesetas), dont l'état d'entretien est bien supérieur à celles dépendant de l'administration centrale. Également l'amélioration apportée au sort des aliénés pauvres, abandonnés par l'État espagnol, pour lesquels elle avait édifié un asile muni de tous les progrès de la science phrénologique. Enfin, les améliorations des *Crèches*, *Hospices*, *Établissements de Bienfaisance*, rétrocédés à elle par la Diputació.

Les services d'Hygiène, sans cesse accrus, luttent activement contre le paludisme, tuberculose, épidémies typhiques. Elle avait fondé un dispensaire pour tuberculeux dans un des faubourgs barcelonais et organisé des équipes sanitaires qui sont allées enrayer, dans les villages

voisins, les épidémies naissantes. Aux portes de la ville, à l'embouchure du Llobregat, une épidémie de paludisme fut contenue par elles. Elle prévoyait la création de brigades sanitaires situées en des points stratégiques, dotées de matériel perfectionné, prêtes à partir aux premiers indices épidémiques et à lutter efficacement.

Dans les limites réduites fixées à son développement social, la Mancomunitat avait pu accorder des retraites aux ouvriers, assurer les enfants assistés, créer des *Bourses du Travail*, fonder une *Institution de Politique Sociale* publiant un Bulletin du Travail et étudiant le problème ouvrier de la Catalogne. Elle avait préparé l'institution de la *Mutualité Catalane*. Elle gouverna la Bourse du Travail de Barcelone, créée par la Diputació. Citons aussi la *Caisse du Crédit Communal*, institution autonome (1914) pour faciliter le crédit agricole et municipal. Jusqu'à la fin 1921, elle a prêté à 23 communes et 9 syndicats agricoles catalans presque 4 millions de pesetas qui ont permis d'importantes améliorations urbaines et la création de caves coopératives. En 1914, son budget était de 340.000 pesetas, alors que les prévisions pour l'exercice en cours atteignaient 33 millions. En 1922 on trouve :

Gouvernement et Administration	788.700,00
Bienfaisance et Hygiène	[illegible]
Culture	[illegible]
Politique sociale	108.600,00
Ponts et Chaussées	[illegible]
Travaux hydrauliques	[illegible]
Chemins de Fer	[illegible]
Téléphones	[illegible]
Agriculture	1.015.642,00
Finances	7.539.762,77

La Mancomunitat réalisait en cette belle terre méditerranéenne, l'œuvre d'européanisation que n'avait pas su réaliser l'État espagnol. Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, les politiciens et les institutions centralistes regardaient avec méfiance l'œuvre de la jeune institution catalane qui voulait résoudre le problème catalan par les voies loyales et pacifiques. On remplaça les députés du peuple par d'autres gens, nommés par décret royal. La besogne des députés nouveaux a été de détruire les institutions et les services. Les écoles — animées du souci de culture européenne — furent dissoutes ou devinrent des corps sans âme, des organismes bureaucratiques. Maintenant, la Mancomunitat n'est plus. V. D.

La Conférence italo-yougoslave de Florence

Vers la fin du mois de février, s'est réunie, à Florence, la conférence italo-yougoslave. Elle a pour but, comme il a été annoncé, de procéder au règlement des questions relatives à l'annexion de Fiume par l'Italie. Il s'agit maintenant de sauvegarder les intérêts yougoslaves de l'Hinterland de Fiume par une organisation équitable du trafic avec les ports italiens.

Le problème le plus ardu qu'elle se propose de résoudre est sans doute l'organisation selon un système du bassin Thaon de Reval, qui doit être aménagé en une zone libre, destinée au trafic yougoslave et cela principalement avec l'Italie.

La zone libre dans le port de Fiume, garantie par le traité de Rome au Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, se présente sous le même aspect que celle de Salonique, avec cette différence que la zone de Salonique implique l'utilisation d'une partie du port lui-même [illegible] ses besoins. [illegible] gouvernement yougoslave [illegible] principe et réglé les détails.

Le trafic d'exportation yougoslave trouve en Salonique son unique débouché sur la Méditerranée. Si le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes utilise la zone libre [illegible] détriment d'autres débouchés sur la Méditerranée pour la bonne raison qu'il n'en existe pas d'autres.

Avec Fiume cependant, les choses changent. La Yougoslavie possède sur l'Adriatique beaucoup de ses propres ports. Sans compter ceux qui ne sont pas encore reliés avec l'intérieur à l'aide de voies ferrées, nous devons signaler Grouj et Souchak qui le sont et Split et Chibénik sur le point d'obtenir une bonne communication par le chemin de fer avec l'Hinterland.

Nous rendant à l'évidence que les moyens de communication de Grouj, Split et Chibénik ne suffisant pas aux besoins du trafic yougoslave, la nécessité d'une zone libre que nous aurions à Fiume nous apparaît dans toute son intensité. D'un autre côté, nos intérêts bien compris commandent l'élaboration d'un programme de travaux publics tel qu'il assure un développement rationnel et approprié à nos propres ports ainsi qu'à nos voies de communication. L'on étudie la construction de nombreuses voies ferrées dont quelques-unes relieront, dans peu de temps, Split, Chibénik et Kotor avec l'intérieur du pays. C'est alors seulement que ces ports pourront être outillés d'une façon moderne, ce qui ne fera que stimuler leur activité commerciale déjà florissante.

Il ne s'agit pas cette fois des avantages aussi attrayants que passagers qui résulteraient de privilèges spéciaux obtenus dans l'utilisation d'une zone de quelque port étranger; les intérêts beaucoup plus graves et plus durables de nos propres ports sont en jeu. De la solution qui sera apportée dépendra en bien des points l'avenir du peuple du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes sur l'Adriatique.

Conscients de l'importance des pourparlers qui ont lieu à Florence, quant à leur objet, les représentants de différentes Chambres de Commerce et de l'Industrie; ceux d'établissements de banque et d'assurance dans le Royaume serbe-croate-slovène ont adressé au gouvernement une résolution demandant qu'à l'occasion des traités de tarifs et autres, une entière liberté soit conservée au sujet de la réglementation des tarifs. On s'est référé au pacte conclu à Rome le 27 janvier 1924. Les producteurs du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes considèrent ce prncipe comme condition *sine qua non* de l'existence et du développement de notre commerce maritime, sinon du trafic de l'Hinterland tout entier de nos ports adriatiques.

Les milieux et corporations de production du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes tiennent pour absolument nécessaire la fondation à Fiume des établissements de banque dotés de mêmes privilèges qui seraient accordés à la banque créée à Fiume selon la proposition italienne, avec des capitaux italiens. Il serait équitable que les raisons yougoslaves aient les mêmes privilèges quant à l'escompte des Warrants, soit en monnaie italienne soit en monnaie de dinars.

[illegible] pays qui possède toutes les conditions nécessaires à un développement normal dans l'avenir.

[illegible] M.

BULLETIN MARITIME

Le Crédit maritime en France

A l'exception de la France, toutes les nations maritimes du monde aident leur flotte marchande au moyen d'un système de protectionnisme à outrance. Parmi elles, la Grande-Bretagne, l'Italie, la Norvège, le Portugal, la Suède, les États-Unis et l'Allemagne ont compris la nécessité de secourir les armateurs par le *crédit*.

En Grande-Bretagne, en vertu d'une extension du *Trade Facilities Act* (30 juin 1924) aux constructions navales, un crédit équivalent à 1 milliard 1/2 de francs français a été ouvert aux constructeurs, à répartir sur un tonnage d'environ 500.000 tonnes.

En Italie, le décret du 30 octobre 1924 prévoit que le Ministère des Communications peut autoriser les Compagnies subventionnées à émettre des obligations dans des conditions qu'il détermine.

La Norvège et le Portugal ont eu recours à des mesures de protection analogues. La Suède vient, par une organisation très complète du crédit maritime, d'accorder 20 millions de couronnes à ses armateurs.

Aux États-Unis, une loi du 6 juin 1924 a autorisé le Shipping Board à faire des prêts jusqu'à concurrence de 40 millions de dollars aux armateurs privés désireux de transformer leurs navires à vapeur en navires à moteurs, le taux prévu des avances étant seulement de 4 %.

En Allemagne, enfin, le Reich vient, tout récemment, de consentir aux armateurs un prêt de 50 millions de marks-or (225 millions de francs) pour une période de cinq ans, renouvelable à l'expiration de ce délai. Ces prêts seront accordés sur la base d'un contrat de construction jusqu'à concurrence de 50 % du prix demandé par les Chantiers. Ils auront lieu par échelons au fur et à mesure de la réalisation des travaux. Tant que durera l'achèvement des travaux l'emprunteur n'aura à payer qu'1/2 % d'intérêt. Un an après la livraison du navire, le taux sera de 4 %. Il sera de 5 % pour la seconde et la troisième année et de 6 % à partir de la cinquième année. Toutefois, ce taux devra être à chaque moment inférieur de 1 % au taux de l'escompte de la Reich Bank.

En ce qui concerne les garanties, le Reich admet, même au cas où une première hypothèque sur le navire existerait déjà, qu'une seconde hypothèque serait considérée comme suffisante. Il n'est pas possible de concevoir une organisation de crédit plus efficace.

Ainsi la France, déjà placée dans des conditions géographiques désavantageuses vis-à-vis des autres pays maritime, gênée, en outre, par l'application de la loi de huit heures à bord des navires, ne pourra plus lutter contre des nations pareillement organisées lorsqu'il s'agira du renouvellement de son matériel naval.

Le Ministère actuel vient d'élaborer un projet de loi qui doit être déposé prochainement à la Chambre en vue de créer un *Office national du Crédit Maritime*.

Cet Office, placé sous le contrôle du Sous-Secrétaire d'État de la Marine Marchande, aurait pour mission de permettre aux armateurs français, et à certaines administrations publiques, de se procurer les fonds nécessaires à la construction de navires dans les Chantiers français, grâce à une allocation d'intérêt de 3 % sur le montant des emprunts contractés.

Pour assurer à l'Office les ressources nécessaires, le projet prévoit la création d'une taxe frappant les marchandises importées par navire de mer, et d'une taxe spéciale établie sur les voyageurs. Ces taxes varieraient suivant la valeur des marchandises, la classe des voyageurs, la nature de la navigation (long cours, cabotage international).

Ce projet n'a pas manqué de soulever de toutes parts les critiques les plus vives. La Chambre de Commerce de Marseille, dans sa séance du 27 février, a décidé de protester contre les dispositions tendant à instituer dans les ports de nouvelles taxes de péage, ce qui aurait pour résultat de détourner le trafic des ports français, à l'heure où, justement, tous les moyens sont envisagés pour réduire les frais qui grèvent les navires et les marchandises dans ces mêmes ports.

D'autres groupements du commerce et de l'industrie ont démontré que ces mesures auraient pour effet d'augmenter sensiblement le coût de la vie. Enfin, à la réunion de l'Association des Grands ports français, le 4 mars 1925, un certain nombre d'armateurs ont fait observer que le projet de loi était soumis aux longueurs et aux aléas de la procédure parlementaire et ont attiré l'attention du Sous-Secrétaire d'État sur le fait qu'une fois voté il serait à peu près inopérant. Ce n'est pas, en effet, une réduction d'intérêt de 3 % sur le taux des emprunts qui pourra permettre aux armateurs français de trouver les crédits qui leur sont nécessaires pour établir et réaliser un programme de construction. En outre, le projet prévoit que l'Office serait un organisme d'État d'où seraient pratiquement écartés les armateurs et les constructeurs puisqu'ils ne seraient représentés que par un seul membre sur quinze.

On n'a pas oublié qu'une autre formule de crédit maritime avait été étudiée déjà par les Pouvoirs Publics. Le 26 juin 1922, la cinquième Commission de la Commission extra-parlementaire de la Marine Marchande avait accepté le principe d'une « Caisse nationale de Crédit Maritime », organisée sous la forme d'une Société anonyme privée, assujettie au contrôle de l'État.

Cet organisme devait grouper des armateurs et des constructeurs de navires et aussi des firmes métallurgiques et des banques. La Caisse devait consentir des prêts hypothécaires ou des ouvertures de crédit non garanties par les hypothèques à l'armement maritime fluvial et aux chantiers de constructions. La Caisse devait obtenir des capitaux au moyen d'émissions d'obligations. Pour lui permettre de conserver un taux assez bas, l'État devait, d'une part, garantir le service des intérêts et, d'autre part, exonérer d'impôts les obligations émises et les actes relatifs à la réalisation des prêts.

Une Commission avait été instituée par arrêté en date du 1er novembre 1922 pour préparer un projet de loi sur ces bases. L'opposition du Ministère des finances le fit, par la suite, échouer.

En l'état actuel des choses, le mieux serait sans doute, si l'on voulait aboutir rapidement, de développer et d'améliorer un organisme déjà existant et qui a rendu des services précieux à l'armement en lui consentant un certain nombre de prêts hypothécaires.

VALEURS DE NAVIGATION

	1925
Cours de la Bourse de Marseille.	
1° Fraissinet	854
2° Messageries Maritimes	159,50
3° Mixte	184
4° Transatlantique	155
5° Transports Maritimes	690

Le Gérant : A. Desnoës.

Société Française d'Imprimerie et de Publicité
Ateliers : Rue Garnier et Rue des Carmes. Angers.
Bureau à Paris, 15, Rue du Laos (XV°)

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 8 63e ANNÉE 18 AVRIL 1925

EN BRETAGNE

Après plusieurs années d'absence j'ai voulu revoir ma Bretagne natale. C'est avec une certaine appréhension que je l'abordai. N'avait-elle pas, elle aussi, été remuée jusqu'en ses fondements par la guerre? Ou bien, elle qui offre aux tempêtes son dur front de granit, était-elle demeurée aussi immuable pendant ce grand cataclysme humain que devant la fureur des éléments.

L'immuabilité ne peut être qu'un attribut de la divinité : tout ce qui est humain est sujet au changement. Autant que les molles collines aux terres meubles, les esprits des hommes se modifient sans cesse. Les sociétés qui nous semblaient les plus cristallisées dans des formes traditionnelles et immuables comme l'Islam ou l'Hindouisme se transforment à leur tour, et la Bretagne, seule province française ayant conservé jusqu'à ces dernières années ses vieilles mœurs, est entrée, elle aussi, dans le grand mouvement d'organisation matérielle qui emporte les Occidentaux.

Le bien-être devait être la principale cause de la transformation des Armoricains. Là où l'instruction « laïque et obligatoire » n'avait rencontré que l'impassibilité du roc, la richesse, ou plus exactement l'aisance, commence à modifier l'existence des Bretons. Pays exclusivement agricole et prolifique, la Bretagne devait, plus que les autres provinces, bénéficier du relèvement de l'agriculture.

Il y a une vingtaine d'années, nous avions pu écrire un livre d'une exactitude rigoureuse, tout au moins en ce qui concernait le Morbihan et certaines régions du Finistère, sur la pauvreté des campagnes. Dans la « Bretagne vivante », frappé par l'existence précaire des paysans, et la misère des journaliers que nous avions à bon droit appelés « les parias de la campagne », nous révélions dans quelles conditions pitoyables de logement, d'hygiène, de nourriture et d'ignorance, vivaient, en plein vingtième siècle, plusieurs centaines de mille de Français. Or, en quelques années, la plupart de ces paysans, je ne parle pas des journaliers dont la caste n'existe plus guère, fermiers dont les baux ne dépassaient pas 1.000 à 1.200 fr. se sont trouvés à même d'acquérir les fermes de « leurs bourgeois ». Ils sont enfin devenus, et on ne peut que s'en réjouir, les possesseurs du sol qu'ils cultivent. Dans la région du Morbihan où je me trouve actuellement et que je connais le mieux, un notaire m'affirme que 70 % des paysans sont maintenant propriétaires de leurs fermes.

Le tâcheron, l'homme de peine, pauvre bête de somme dont la résignation passive était parfois égayée par une malice transmise depuis les fabliaux du moyen âge, disparaît des campagnes. Possesseur d'un lopin de terre, d'une humble chaumière, d'une vache et d'un cochon, ses enfants l'ont quitté pour se placer en ville. Lorsqu'il meurt, son petit bien est immédiatement acheté par son voisin, le fermier devenu propriétaire. Celui-ci, sans se rendre compte qu'il perd une main-d'œuvre précieuse, se réjouit de voir disparaître ces jour-

naliers faméliques qui faisaient paître leur vache chez le voisin, coupaient son bois et « charpardaient » quelque peu son potager. Ce sont eux qui consentent parfois à s'expatrier et à s'engager comme métayers dans les régions dépeuplées de notre Sud-Ouest.

De ma fenêtre j'ai sous les yeux le vaste paysage de salines et de palus qu'enfant et jeune homme je parcourais aux vacances. Centre de ces plates étendues d'une belle couleur fauve qui me rappelle le bled tunisien, l'ancienne Abbaye de Prières, masse, autour de sa tour du xve siècle ses bois de chênes et d'ormeaux que le vent de mer tourmente et brûle. Un mur de granit argenté, de plusieurs kilomètres, entoure le château, les communs, le parc et le bois. Il n'y a pas plus de douze ans chaque lundi, je voyais s'acheminer vers Prières la triste procession des « quêteurs de pain » aux habits rapiécés couleur de feuilles mortes et de poussière. S'ils avaient à leur tête quelques mendiants de profession, joyeux stropiats échappés à la cour des miracles, la plupart de ces processionnants était composée d'anciens journaliers de campagne, hommes et femmes, cependant sobres et économes, mais qui n'avaient pu réussir à assurer leur décente vieillesse en rognant sur leur salaire de 1 fr. à 1 fr. 50 par jour, et encore très inférieur lorsqu'il s'agissait des femmes, puisque les couturières, par exemple, ne gagnaient que 8 à 10 sous !... L'aumône des chatelains accompagnant l'écuellée de soupe chaude leur aidait à ne pas mourir de faim. Aujourd'hui ces quêteurs de pain ont heureusement disparu et les mendiants ne nous poursuivent plus de leur geignarde litanie.

***

Dans le bourg de Billiers à la fois agricole et marin, la transformation n'est guère apparente. Cette région au sol pauvre ne saurait s'enrichir ; un certain bien-être succède pourtant à une longue misère, mais ce bien-être ne se traduit chez les habitants que par une nourriture plus abondante.

Au xviiie siècle, les pêcheurs, après avoir amarré leurs chalutiers dans le port, devaient s'arrêter devant l'Abbaye de Prières où ils étaient tenus de laisser entre les mains du Père économe les soles dont la taille correspondait à celles gravées sur la pierre de la dîme. Aujourd'hui, à peine arrivés à leur petite halle, des revendeurs accourus en auto de Redon ou de la Roche-Bernard enlèvent leur pêche et les habitants doivent payer un bon prix ce que les marayeurs ont dédaigné. Cependant, malgré le prix rémunérateur du poisson, ces pêcheurs, inscrits maritimes, abandonnent leurs barques pour s'embaucher dans les usines de Nantes ou vont faire la pêche dans des ports plus importants et mieux outillés. Il y a une vingtaine d'années on comptait à Billiers trente chalutiers appartenant presque tous à quelques bourgeois armateurs du pays. Bien que la sole ne fût alors vendue qu'un franc la livre, ces armateurs y trouvaient encore leur avantage. Aujourd'hui, on ne compte plus dans le port que 9 chalutiers possédés par les pêcheurs, aussi le syndic des gens de mer a-t-il été supprimé. Les salines du pays qui occupaient autant de douaniers chargés de leur surveillance que de sauniers, ne sont plus exploitées ; les tas de sel fleurant l'iode et la violette ne miroitent plus au soleil, et bientôt, asséchées, elles seront transformées en prés salés.

Dans les vastes marais d'un vert fauve où les étiers sinuent, quelques vieux chevaux rouges à crinières blanches reposent. Ils nous apparaissent tragiques et poignants et tels que le grand Cottet, le peintre qui traduisit le plus profondément la Bretagne, nous en a donné la vision dans un tableau célèbre. Immobiles, harassés, pauvres « bêtes de peine », ils ont des postures d'esclaves délivrés de leur chaînes, la tête trop lourde inclinée vers le sol. Autour d'eux les libres oiseaux de mer paillettent de leurs points blancs les herbages brûlés par le soleil. Doudains, goélands, pétrels, courlis, mouettes tourbillonnent au-dessus des chevaux toujours immobiles et dont seules les crinières de vieillards bougent au vent. Alentour, des paysans penchés sur leurs sillons arrachent les pommes de terre et le vent fait flotter comme des étendards les jupes et les mouchoirs blancs dont les femmes serrent leurs têtes. Sur les coteaux, quelques moulins tournent à toute vitesse et leurs ailes tendues de toile semblent des cocardes piquées au front de nuages pompeux qui, semblables à des roues d'argent, s'avancent et roulent avec magnificence sur un ciel d'azur.

Ce pays dénudé est extraordinairement clair et coloré. Il contraste avec l'Argoët, aux tristes landes et aux bois noirs, aux petits prés verts entourés de chênes verruqueux émondés et dont les silhouettes, redoutables au crépuscule, évoquent de monstrueuses idoles nègres. La mer qui s'insinue à travers le réseau des étiers, les palus fauves, les grèves d'un rose pale, les falaises orangées et la blancheur des maisons chaulées du village, par ces journées de septembre où le soleil et le vent se jouent parmi les nuées, composent une fresque éblouissante. Rien de cette conventionnelle bretonnerie chère aux touristes ; le laveur d'aquarelle et le peintre de genre n'ont rien à faire ici. Par contre un véritable artiste aimerait traduire

en de vastes compositions les belles lignes simples, les tons unis des rivages et des palus.

Les rares détails excitent l'imagination, suggèrent l'aventure. Aussi bien ce pays sert-il de scène permanente au drame éternel qui se joue entre ces deux partenaires en présence : la terre et la mer. Un ormeau penché sur une faible éminence est pathétique comme un être vivant ; une maison de granit nous raconte une histoire ; une vieille barque aux voiles décolorées et rapiécées devient éloquente comme un récit de Conrad ou de Stevenson. Témoin des premiers élans de l'âme humaine pour se dégager de la matière, un dolmen accroupi sur le sommet d'une lande comme un monstre de pierre, semble se préparer à sauter du haut de sa falaise de grès dans la mer. Ici, la préhistoire se mêle à l'histoire, le fabuleux au réel, la légende à l'observation. C'est de ce mélange de réalité poignante et de rêve qu'est faite l'âme de cette Bretagne et son charme. Ainsi autour des lourds troupeaux des bœufs, soudain, des centaines d'oiseaux d'argent qui reposaient presque entre leurs sabots pesants, s'élèvent, montent vers les nuages brillants dont ils ont eux-mêmes la fluidité aérienne et la luminosité, et s'y dissolvent. Apercevons en cette scène le symbole des deux Bretagnes : la lourde et immobile composée de l'innombrable troupeau des paysans obscurs et opiniâtres, et celle des saints, des poètes, des grands marins chercheurs d'aventure, qui s'est toujours élancée vers le ciel ou les horizons lointains au risque de leur vie pour l'enrichissement de leur âme.

Le sortilège de la Bretagne c'est de baigner en sa poésie à la fois âpre et douce tout ce qui vit sur son sol ! Aussi une confusion se produit-elle dans l'esprit des écrivains et des artistes qui ne la connaissent que superficiellement : celle de déclarer chaque Breton « poétique ». Or, il faut bien le reconnaître, individuellement, le Breton n'a pas plus le privilège de la poésie que les habitants des autres provinces ; et les paysans du Morbihan, du Finistère ou des Côtes-du-Nord, souvent ignorants et routiniers, ont les mêmes défauts et qualités que les autres paysans de France. Mais comme tous les peuples traditionnistes, ils participent de la poésie que conservent les rites religieux ou sociaux de leur province. Dans une époque enlaidie et nivelée par le rouleau compresseur du machinisme, jusqu'à ces dernières années la Bretagne avait conservé les mœurs de la vieille France, l'infinie diversité de ses costumes et de son mobilier, et sa religion où des survivances fétichistes et magiques, remontant au plus lointain des âges, se mêlaient au catholicisme. On s'est donc formé des Bretons, sinon de la Bretagne, une image trop souvent conventionnelle et la plupart des œuvres consacrées à cette terre du passé, depuis les nobles poésies de Brizeux jusqu'aux élucubrations des bardes séparatistes, ont largement contribué à présenter « l'Armor » comme la terre exclusive des binious, des « douces » et des calvaires. Certains écrivains, par sentiment ou par politique, généralisent, alors qu'il faudrait se pencher sur chaque type avec l'œil patient du naturaliste. Si la Bretagne réalisa une miraculeuse unité qui fait dire sans hésiter à ceux qui la connaissent, lorsqu'ils parlent d'un type, d'un paysage, d'un manoir ou d'une église : « Est-ce assez breton? » il n'en existe pas moins une profonde diversité et un mélange de races dont les caractères ethniques se sont maintenus à travers les siècles. Ces fameux Celtes de style troubadour n'ont guère existé que dans l'imagination des bardes, et c'est fort heureux.

D'après les travaux de Marcellin Boule, la race alpine y dominerait et l'on retrouverait même un certain apport de méditerranéens... D'autre part le mystère qui plane sur l'origine des « Bigoudens » n'a pas encore été éclairci. Enfin, l'action de la mer devait encore accentuer les différences anthropologiques en ajoutant à la rudesse de la population des côtes ; car ces marins sont devenus de véritables oiseaux de tempête.

***

Lorsque l'on parle de la Bretagne, on ne songe d'ordinaire qu'aux trois départements dont la population conserva dans son ensemble la langue et les costumes de ses pères : Morbihan, Côtes-du-Nord et Finistère. La Loire-Inférieure et l'Ille-et-Vilaine, par leurs paysages et le caractère de leurs habitants, s'apparentent à leurs voisins de la Vendée et du Maine.

On peut dire que, jusqu'à la seconde moitié du dix-neuvième siècle, la Basse-Bretagne formait véritablement à l'extrémité de la France un petit monde fermé et aussi étranger aux autres provinces que si le traité unissant l'Hermine au Lys de France n'avait jamais été ratifié. La langue bretonne, presqu'exclusivement parlée, s'arrêtait cependant aux limites du pays gallot, c'est-à-dire à la région qui s'étend à l'est de Vannes et de Saint-Brieuc et comprend l'Ille-et-Vilaine et la Loire-Inférieure.

Moins célèbre que le Finistère, le Morbihan devrait être considéré comme le temple de la Bretagne, car c'est sur son sol pauvre que se trouvent les monuments érigés par les premiers habitants

de l'Armorique. C'est dans la presqu'île de Quiberon, à Plouharnel-Carnac, que l'on peut venir méditer devant ces alignements de menhirs, pierres levées, sépultures ou stèles élevées en l'honneur d'on ne sait quelle divinité. Le spectacle en est émouvant : sur cette lande immense couleur de bure où quelques pins tourmentés par le vent de mer se silhouettent tragiquement, on se croirait en présence d'une armée de géants pétrifiés. Dans ce temple colossal au ciel bas pour plafond, les colonnades barbares sont alignées suivant une ordonnance mystérieuse dont nous n'avons pas encore compris le symbole.

Camille Jullian, dans sa belle « Histoire de la Gaule », nous décrit l'étrange pèlerinage des peuples pré-celtiques qui s'en venaient vers ces champs funèbres, à l'extrémité de l'Occitanie, pour y enterrer leurs morts, le plus près possible du soleil couchant. De même que les Égyptiens civilisés et artistes consacraient aux morts des monuments gigantesques, ces Cimmeriens barbares pensaient sans doute assurer l'immortalité à leurs défunts en dressant sur leurs os fragiles ces menhirs que les plus formidables tempêtes de l'Atlantique n'ont pu ébranler.

Sur toute la côte morbihannaise on rencontre menhirs, dolmens, cromlechs ou tumuli. Beaucoup furent détruits par les hommes ; d'autres sanctifiés par l'église ont été retaillés en forme de croix.

Ces premiers hommes avaient élu pour y vivre et dormir leur somme éternel, ce golfe charmant qui, parmi la sauvagerie de la mer bretonne, reste comme une oasis de grâce et de douceur. Ses îles innombrables comme les jours de l'annee, assure la légende, sont abritées des vents du large par la protection des presqu'îles de Rhuys et de Locmariaker dont les longs bras, sur le point de se rejoindre, sont éternellement séparés par le courant océanique. C'est dans ce golfe que les Venètes furent battus par la flotte de Jules César. Ancêtres des Sinagots et déjà intrépides marins, leurs lourds vaisseaux mis en état d'infériorité par les vents contraires ne purent lutter contre les légères galères romaines. Le souvenir de cette défaite fait encore saigner le cœur de certains bretons qui déplorent que la domination romaine ait contrarié le développement et l'expansion du génie celtique ! !...

Le célèbre dolmen de Loc-Maria-Ker, appelé « table des marchands », se trouve à l'extrémité du golfe. En face, et presqu'à la pointe de la presqu'île de Rhuys, le tumulus de Tulmiac silhouette sur la double surface du golfe et de la mer, sa modeste butte. Du sommet de sa faible éminence nous dominons ce pays horizontal où la moindre taupinière prend figure de montagne. Au zénith, d'un bleu pâle de fleur de lin, des vapeurs en duvet de cygne et quelques nuages en ailes de goélands entourent le soleil. Sur l'horizon des nuées couleur de cendre et de violettes fanées enveloppent les bois de pins, les villages, les caps et les îles. Plus près, des morceaux de golfe luisent comme des miroirs sertis dans l'encadrement blond pâle ou vert bronzé des dunes ou des falaises boisées. Tour à tour, comme un pinceau lumineux ou une projection électrique, un rayon en éventail va illuminer Arz, Berder, Larmor, Loc-Maria-Ker, Port-Navalo, Arzon qui surgissent et scintillent comme des colliers d'argent. Les blanches petites maisons chaulées de l'Ile-aux-Moines brillent comme des diamants, puis, de nouveau, les villages s'enlisent dans les vapeurs grises où l'on voit, comme en rêve, des sinagots fantômes, lourdes barques goudronnées dont les voiles écarlates, pâlies, s'effacent. Ce paysage aujourd'hui dolent par cette après-midi brumeuse, n'est cependant pas triste. Lorsque le soleil brille il est extraordinairement lumineux : eaux bleues, voiles rouges des Sinagots, blanches coques des embarcations de plaisance, grèves blondes, blancheur de linge frais des crépis à la chaux renouvelés chaque année aux façades des chaumières, costumes chatoyants des Italiennes enchantant le regard. Enfin une vie intense anime tout ce littoral ; les villages se succèdent, mi-rustiques, mi-maritimes. Quittant chaque jour leur village de Séné, tapi au fond du Golfe, les Sinagots, hardis pêcheurs et quelque peu pirates si l'on en croyait les paysans, labourent la mer et alimentent en poisson le marché de Vannes.

Les populations de l'Ile d'Arz et de l'Ile-aux-Moines, plus affinées, constituent une sorte d'aristocratie. Jadis leurs hommes étaient tous longs-courriers ou caboteurs et une Ilienne ne consentait à épouser qu'un capitaine. On voit encore à l'Ile-aux-Moines plusieurs maisons de ces « capitaines » sous l'ancien régime, modestes gentilhommières à tourelles, entourées de hauts murs argentés que débordent les branches flexueuses des figuiers. Maintenant le cabotage agonise et le port de Vannes ne reçoit plus guère la visite des voiliers.

Certains îlots sont inhabités ; fleuris d'asphodèles, de chardons et de saxifrages, ils servent de refuge aux lapins et aux oiseaux de mer.

Parfois une seule famille de cultivateurs occupe une petite île, ainsi Gavrinis célèbre par son tumulus contenant des pierres levées et gravées de signes encore indéchiffrés.

Jadis couverte d'une forêt, la presqu'île de Sarzeau, à peu près déboisée, est plantée de vignobles,

qui donnent un vin blanc aigrelet et la fameuse eau-de-vie de Rhuys, surtout appréciée des Bretons. Si nous en croyons Abeilard, au XIIe siècle, cette fin des terres était d'une sauvagerie bien faite pour épouvanter le célèbre dialecticien chéri des Parisiens :

« J'habite, écrivait-il à Héloïse, un pays de loups.

Les moines qu'il était venu réformer, plus occupés de chasse que de prière, emplissaient l'abbaye de leurs trophées sanglants et de concubines. Plusieurs fois ils essayèrent de mettre à mort cet abbé, dont ils ne pouvaient comprendre le génie et la spiritualité. De l'abbaye il ne reste que l'église romane, où sans doute Abeilard officia.

Non loin de là s'élèvent les ruines imposantes de Sucinio, demeure de plaisance des ducs de Bretagne. Le gros bourg de Sarzeau ne semble pas se souvenir d'avoir donné le jour à Lesage et nous-même, avons peine à comprendre la naissance en Armorique de cet écrivain si profondément français, spirituel, sceptique et ironique. Nul écho dans son œuvre des houles profondes de l'Atlantique et sa lucide raison ne s'embrume jamais dans les rêves infinis chers à l'âme celtique. La Bretagne accouche dans l'inconscience ses génies ; elle les abandonne dès leur berceau à la France et ne les revendique même pas toujours après leur mort. Un Renan l'épouvante, un Lesage l'étonne ; ne parlons pas des vivants qu'elle ignore... A ceux qui ont révélé son âme profonde, elle préfère ses bardes de carnaval et ses chansonniers...

***

Si après avoir quitté l'Armor (le pays de la mer) nous pénétrons dans l'Argoët, le Morbihan nous apparaît dans toute son austérité. Il ne nous offre pas la féerie des costumes finistériens, ni l'admirable architecture religieuse de la Cornouaille et surtout du Léon. Cependant, avec son mélange des populations bretonne et galotte, il n'en garde pas moins un caractère profondément breton. Pour en avoir respiré, enfant, l'atmosphère spéciale, il m'est particulièrement cher et je me suis efforcé d'en restituer le caractère âpre, mélancolique et résigné, et les paysages dénués de beauté plastique, mais riche de signification spirituelle dans quelques-uns de mes romans.

Austère et pauvre en son ensemble, le Morbihan n'offre que de faibles ondulations recouvertes en grande partie de landes dont le manteau de bure flamboie au printemps et à l'automne de tout l'éclat des ajoncs fleuris. Son charme triste provient de ces grandes étendues d'un vert noir sur lesquelles les nuages bas répandent sans cesse leurs fines pluies, et de l'intimité de ses villages tapis au creux d'un vallon, aux humbles arches de granit, couvertes de la toison de leurs chaumes, posées parmi leur courtil planté de pommiers, ces arbres sacrés qui distillent la blonde liqueur. Ces maisons aux murs épais, aux étroites ouvertures, au seuil bas, arches trop primitives abritent dans leur tiédeur hommes et animaux. Il n'y a pas plus de quinze ans, il n'était pas rare de trouver de ces fermes où une pièce unique, divisée, soit par une cloison de planches ajourée de trous par lesquels bœufs et vaches passaient leur tête, soit par une simple rangée d'auges, restait commune aux hommes et aux animaux. Sans avoir la beauté architecturale de celles du Finistère, les églises morbihannaises sont cependant pleines d'âme. Leurs pierres, couleur de vieil argent, moussues, rongées par les pluies et le vent marin, sont comme saturées par les prières et les plaintes résignées des générations ; lourdes nefs solidement ancrées sur la terre bretonne, elles n'ont point d'élévation. Leur toiture basse descend presque jusqu'au sol ; tout l'élan reste concentré dans la flèche d'ardoise fine et pointue qui, perçant les nuages, signale le village à chaque point de l'horizon.

A Ambon et à Bourg-Pol les hauts combles d'ardoises dont leur bleu sombre s'argente et se dore sous la guipure des lichens, retombent comme des manteaux ou des capuchons qui coiffent les pignons afin de les protéger des pluies. Construite en un roman barbare, la nef rustique présente en ses bas-côtés des cintres irréguliers, bosselés, dont la ligne s'est empâtée sous les badigeons de chaux innombrables. Le chœur s'ouvre entre une ogive à gros boudins irréguliers et hésitants ; aucun sens des proportions. Ces ogives reposent sur des colonnes pataudes ; le dallage rude, bosselé, sonne sous les pieds chaussés de galoches. Quelques autels du XVIIe siècle, sculptés, enluminés, abritent dans leurs niches des saints de bois jadis taillés au couteau par des huchiers à l'image des marins et paysans de leur entourage. Saint Isidore avec sa gerbe de blé est particulièrement vénéré des laboureurs, tandis que saint Pierre et sainte Anne accueillent favorablement la prière des marins. Dans le chœur, des frises de bois et des poutres transversales taillées à gros reliefs offrent sans souci de la composition des bêtes fantastiques et des anges. A Ambon, l'un des pignons ajouré largement sert d'ossuaire et l'on aperçoit le macabre amoncellement des crânes, femurs, et tibias.

Autour du cimetière, les maisons des XVIe et XVIIe siècles, dont quelques-unes sont [illegible] de coquilles [illegible]

les morts. A côté de ces demeures abritant jadis une petite bourgeoisie ou noblesse campagnarde, quelques chaumières ont l'humilité de crèches. Au centre du cimetière, un calvaire dresse un grand christ de bois, tragique, entre de noirs ifs échevelés.

Les cimetières, eux aussi, suivent la mode ; ils ont déjà perdu de leur charme. Ce ne sont plus ces jardins sauvages où les fosses étaient submergées par les flots roses et bleus des pieds d'alouettes : des tombes cossues, aux horribles croix et grilles en simili-argent, sont encombrées de couronnes en verroterie et d'urnes contenant des fleurs artificielles. La laideur moderne dont les hommes s'entourent de leur vivant les suit comme un châtiment jusque dans leurs tombes.

Peut-être le Guerno est-il, dans sa tristesse et son dénuement, l'un des villages les plus caractéristiques du Morbihan et bien fait pour servir de cadre aux grandes âmes douloureuses, murées dans un austère devoir que j'ai voulu incarner en Armelle Louanais et Nicolas Helléan. En vain, cette année, ai-je essayé de retrouver les pierres tombales qui recouvrent les restes des véritables héros de mon livre, l'abbé B*** et Mlle de C... Si leurs dalles aux caractères à demi effacés par les mousses existent toujours, elles semblent avoir été accommodées pour d'autres défunts. Le respect des morts disparaît, même en Bretagne !

L'âme de ce village, un des plus dénués qui soit, semble s'être évaporée sous le soleil de cet après-midi de septembre et je ne retrouve plus quelques humbles détails qui m'avaient charmé. Un vieux pommier ombrageant le cimetière a été arraché et les deux chaumières qui le bordaient, ayant perdu leur toison, montrent la lamentable carcasse de leur charpente. L'enseigne de « Merveilleux, cerclier », ce vieillard qui se souvenait d'avoir connu, en son enfance, l'abbé B*** a disparu. Morts aussi le tisserand et le tailleur qui m'entretenaient de mon héros. D'ailleurs ces artisans ne sont-ils pas devenus inutiles depuis que les villageois achètent les complets confectionnés en série et leurs draps au bazar ?

Cependant, la petite église templière avec son étrange clocheton renaissance, sa chaire extérieure, son vaisseau si bas sous le toit d'ardoise, garde toujours son charme. Derrière son abside, un verger planté de pommiers chenus répand son ombre verte. Devant son porche, le village, couleur de pain noir, groupe ses logis granitiques, pittoresques en leur irrégularité. Hors de proportion avec l'exiguïté de l'église, un calvaire énorme, bien symbolique, s'élève au centre du cimetière. A côté des vieilles pierres tombales aux inscriptions latines, quelques croix de fonte et des couronnes, *article riche*, ont déjà fait leur apparition.

L'intérieur de l'église, où tant de fois officia mon héros, m'apparaît comme une longue carène avec un chœur renflé en gaillard d'avant d'ancienne galiote. Tout autour du chœur, dans leurs niches, sont plantés de vieux saints de bois. Des vitraux anciens à petits personnages d'outremer, de pourpre et d'émeraude, éclairent de leurs lueurs de soleil couchant les bas-côtés. La porte de la sacristie est si basse qu'un homme de petite stature ne pourrait y passer sans se courber, et j'ai l'impression d'une église construite pour des nains robustes et rudes comme le granit d'un gris sombre de ce monument. Toute la fantaisie de cette église sévère s'est réfugiée dans une tribune à panneaux de bois sculptés au XVIe siècle où l'imagination bretonne encore médiévale, s'égaie aux attributs païens de la renaissance. Dans une chapelle, sous une vitrine, un Christ grandeur nature, réaliste comme une œuvre espagnole, est exposé dans sa rigidité et lividité cadavérique. *Per mortem et sepulturam tuam libera nos domine*, commente l'inscription. Dans le silence de l'église que les bruits du village ne troublent guère, nous percevons à la fois l'implacable mouvement de l'horloge et le murmure d'une vieille femme qui, l'air navré, récite des *ave*.

A la sortie du Guerno, une gracieuse fontaine qu'une petite Vierge prisonnière dans sa niche, sanctifie, nous apparaît avec son double caractère païen et chrétien. Humble petit temple élevé à la gloire de la bienfaisante divinité de l'eau pure, il repose sur quatre colonnes. Son beau massif voûté est surmonté d'une croix. Un large entablement permet de s'y reposer. L'eau de la source s'égoutte sur le sol boueux piétiné par les troupeaux. Les auges destinées aux bêtes du village évoquent d'antiques sarcophages et les frondaisons des frênes et des hêtres les abritent.

Sur la route, quelques vieilles gens peu loquaces et de mine résignée, nous saluent avec politesse. De jeunes mères aux cottes souillées de boue portant des bébés blonds, frais et sales, se tiennent debout dans l'encadrement des portes cintrées de leurs logis.

J'aperçois leurs maris, paysans gallots de petite stature, égaillés à travers leurs champs qu'ils travaillent avec une opiniâtre routine. Autour du village des « pâtis », ces prairies spéciales à la Bretagne, tellement étroites et encaissées par leurs levées de terres plantées de chênes têtards qu'elles semblent des cours vertes ; sur chacun de ces « pâtis », des vaches pie gardées par de vieilles femmes récitant leur chapelet, ou par de jeunes enfants. Dans les chemins creux, affreusement

boueux, qui sinuent à travers cette campagne morcelée à l'infini en lopins de terre larges comme des tabliers, passent d'autres enfants, toujours par bandes de quatre à cinq frères et sœurs. Partout, sur la glèbe, des paysans et paysannes au labeur, un labeur mal ordonné mais vaillant.

Quel médiocre sens de l'économie ! Une femme surveille une seule bête et quatre cultivateurs, encore pauvrement outillés, accomplissent à grand effort des bras un binage ou sarclage qu'une machine conduite par un valet terminerait promptement. Mais quelle preuve aussi de la fécondité de la race que ce gaspillage de force. La vie humaine anime cette campagne avec une abondance qui comblerait d'étonnement un Languedocien. Dans notre beau Midi, trop de calcul. Chez les Morbihannais, l'instinct seul triomphe. En Languedoc et Provence, une population plus affinée et plus aimable s'anéantit volontairement avec le fils unique dans la crainte des morcellements de propriété à l'infini.

Incontestablement, ces méridionaux, ces latins de France, parmi lesquels je vis maintenant, représentent une élite rurale par leur intelligence et leur aménité. Mais si leurs enfants jouissent d'un bien-être inconnu de nos petits armoricains, ceux-ci, durement élevés, restent les réserves de la France. Déjà les départements bretons ont réparé leurs pertes de guerre, tandis que les villages méridionaux se dépeuplent. Les étrangers, Italiens, Espagnols, s'emparent peu à peu de la Provence et du Languedoc, alors qu'au contraire les Bretons prolifiques débordent leur province.

« A quoi bon vivre pour peiner toute sa misérable existence », m'expliquent les philosophes cultivateurs de l'Albigeois ? « Ne vaut-il pas mieux garder le temps d'admirer notre beau ciel en goûtant notre bon vin ? »

Les Bretons ne connaissent pas encore les spéculations de l'esprit, ces filles du loisir chez les races artistes de la France gréco-latine ; ils se contentent encore de croître et multiplier sans grande récompense. Ils pourraient bien, tout de même, préparer leur triomphe, parce qu'ils sont la vie.

Charles GÉNIAUX.

UN PATRIOTE ALSACIEN

JACQUES FLACH

En parlant de Jacques Flach dans cette *Revue* où il aimait à écrire, je voudrais montrer que sa mort a été une grande perte, non seulement pour l'Alsace, qu'il s'appliquait à faire connaître et aimer, mais aussi pour la France, à qui il faisait connaître l'Allemagne ; car celle-ci, il l'avait étudiée de très près, dans son histoire, dans ses institutions et dans ses mœurs, j'allais dire : dans ses mauvaises mœurs, en songeant à l'Allemagne actuelle.

Membre de l'Institut et professeur au Collège de France dans la chaire de Législation comparée, où il avait, en 1879, succédé à Laboulaye, Flach laisse un très bel ouvrage : *Les origines de l'ancienne France*, quatre volumes embrassant le xe et le xie siècles. Je ne parlerai pas ici de cette œuvre de longue haleine ; mais je désire citer ce jugement, porté sur l'ouvrage, par un étranger, par le savant historien de Gand, M. Henri Pirenne : « Jamais on n'avait envisagé avec autant de science et d'attention le rôle de la royauté française pendant le xe et le xie siècles ; jamais on ne l'avait étudiée d'une façon aussi complète, ni mieux éclairée sur toutes ses faces. Le livre de M. Flach restera longtemps le centre des travaux relatifs à l'histoire constitutionnelle de la France du xe et du xie siècles. »

Il y avait en Flach un savant et un patriote ; et le savant chez lui renforçait, pour ainsi dire, le patriote, en lui découvrant sans cesse des raisons nouvelles d'exalter à la fois la France et l'Alsace, qu'il aimait d'un égal amour. On a vu ce qu'il a fait pour l'histoire de la vieille France ; quant à l'Alsace, il n'a cessé d'en parler pendant la guerre, dans des Revues, dans des conférences, à l'Institut, partout où il savait qu'on aimait à regarder avec lui du côté des Vosges. Il a publié, en même temps, plusieurs volumes d'actualité, sur l'Alsace et l'Allemagne et c'est de ceux-ci seulement que je désire parler.

Dans son *Essai sur la formation de l'esprit public allemand* (1), nous saisissons, dès l'Avant-propos, le genre de service que Flach rendait à ses lecteurs. L'Allemagne de la guerre, cette Allemagne déchue, il veut qu'on l'étudie sans partialité. « Quelque déloyal que soit un adversaire, nous avons trop,

(1) Un volume, Tenin, Paris 1915

en France, le sens de l'honneur et l'amour de la justice pour ne pas faire céder la passion à la vérité. » Montesquieu, que Flach a dû si souvent feuilleter, avait dit : « Être vrai partout, même sur sa patrie. » Flach a voulu être vrai, même sur la patrie des autres, même sur la patrie de nos ennemis ; et il entremêle son livre de citations érudites, de souvenirs personnels, de considérations philosophiques, recherchant avec patience et bonne foi des témoignages bien authentiques de l'état d'esprit de l'Allemagne contemporaine. Voici, parmi ses souvenirs personnels, une curieuse anecdote qui m'a paru bien caractéristique de la mentalité allemande, voire de la mentalité du savant allemand : « A Strasbourg, une commission municipale, dont je faisais partie, s'efforça de réunir toutes les copies ou tous les calques qui pourraient se retrouver du merveilleux joyau détruit dans l'incendie de la bibliothèque, le *Hortus deliciarum*, de Herrade de Landsberg. Or, l'un de nos vénérés collègues, le grand érudit alsacien, Charles Schmidt, se souvint que, par obligeance pour un professeur de l'Université de Berlin, il avait, peu de temps avant la guerre, fait exécuter des calques du manuscrit par un artiste strasbourgeois. Il demanda donc à son correspondant de lui confier ces documents pour en faire des duplicata. La réponse du professeur berlinois, Charles Schmidt nous l'apporta un jour le visage contracté. Elle était ceci en substance : « Vous m'avez rendu service, je vous en ai remercié, nous sommes quittes. Mes copies sont aujourd'hui des *originaux* ; vous comprendrez que je ne veuille pas m'en dessaisir. » L'incendie de la bibliothèque de Strasbourg lui avait profité, et il ne voulait pas en perdre le bénéfice.

Cet incendie avait-il été prémédité ? Avaient-ils fait exprès, eux, peuple savant et savantissime, d'incendier une bibliothèque et quelle bibliothèque ! Écoutez sur ce point un témoignage inédit que nous livre Flach dans une intéressante note : « L'historien de Strasbourg, l'auteur de *Strasbourg illustré*, Frédéric Piton, m'a assuré sur son lit de mort que, logé en face du Temple neuf, il avait noté les projectiles qu'avec une régularité parfaite l'artillerie allemande dirigea sur la Bibliothèque jusqu'à ce que l'incendie eût éclaté, et qu'alors une grêle ininterrompue tomba sur le brasier. »

Comment les descendants de Gœthe et de Schiller en sont-ils venus là ? C'est ce que se demande Flach et ce qu'il recherche diligemment dans son livre. Or, dans cette recherche « de l'âme allemande », à travers l'histoire des derniers siècles, ce qu'il rencontre, c'est « l'âme prussienne ». Le sentiment national « allemand », il n'en voit nulle trace dans ces petits états qui, encore au XVIIe siècle, parlent divers patois allemands, la noblesse parlant français, et les érudits parlant latin. Et tandis que, dans ce même XVIIe siècle, « le peuple allemand est grossier, violent et brutal, la noblesse dissolue, et le prince, un petit despote », on sait ce qu'était alors la France, notre grande France classique sous le règne de Louis-le-Grand.

Mais patience ! voici l'étoile de la Prusse qui se lève sur la vieille Allemagne et, avec Frédéric II, voici le bréviaire, clair et net, car il est écrit en français, de tous les monarques prussiens qui vont venir, et de tous leurs grands ministres, y compris Bismarck. Ecoutez cette profession de foi ; elle est sans ambages et Bethmann-Holweg ne dira pas mieux : « Le premier devoir d'un Souverain, écrit Frédéric dans l'*Histoire de mon temps*, est d'assurer le bonheur de ses peuples. Dès qu'il aperçoit un danger pour eux dans un traité, *il doit le violer*, à regret, mais *sans hésiter*. Un prince qui s'oblige n'oblige pas que lui. Il expose de grands États, des provinces, à une infinité de maux. Par conséquent, il vaut mieux qu'il viole sa foi que de ruiner son peuple. » Il était réservé à Guillaume II de faire l'un et l'autre, car de violer sa foi, cela ne l'a pas empêché de ruiner son peuple.

Flach s'attaque alors aux philosophes, car ce sont eux, avec les historiens, qui ont formé l'âme prussienne, ou ce qui en tient lieu. Bossuet, on le sait, pour expliquer la marche de l'histoire, invoquait la Providence ; le philosophe Hegel a trouvé autre chose : il a remplacé Dieu par l'Idée, laquelle guide et conduit au pinacle le peuple élu, non plus, comme dans la Bible et chez Bossuet, le peuple juif, mais le peuple qui a trouvé le saint Graal, qui porte dans sa tête, pour le salut du monde, la sacro-sainte Kultur. Écoutez : « Dans la marche nécessaire et rationnelle que suit l'évolution de l'Idée, le peuple, qui représente un certain stade de cette évolution, possède à l'encontre de tous les autres, *un droit absolu*. Les autres peuples n'ont contre lui aucun droit. Ceux dont le stade est passé ne comptent plus pour rien dans l'histoire du monde. » Ainsi parlait Zaratoustra-Hégel. Comme Flach a raison de citer ici le bon sens tout français de Mme de Staël : « Lorsqu'on fait intervenir la métaphysique dans les affaires, elle sert à tout confondre pour tout excuser, et l'on prépare ainsi des *brouillards pour asile à sa conscience*. »

Oui, ils ont tout brouillé ; ils ont été des entasseurs de nuages, pour être des pervertisseurs de consciences. Et nous avons vu aussi comment, dans leurs histoires de la civilisation, leurs *Kulturgeschichten*, ils ont escamoté effrontément le rôle des peuples qui, pour eux, suivant le mot de Hegel, « ne comptent plus pour rien dans l'histoire du

monde. » Celui-ci, par exemple, Herr Voltmann, enseigne sans sourciller que la Renaissance italienne, si originale, si nationale, « n'a été qu'une étape intellectuelle de la race germanique, influencée par le milieu. » Mais il y a mieux, il y a bien mieux... Après mûr examen, et à la lueur de leur teint (clair), de la nuance de leurs cheveux (tirant sur le blond et reconnue même au travers de leur poudre !) il n'est apparu qu'un seul Français authentique : La Rochefoucauld (l'heureux homme !) et qu'un seul Germain douteux : Jean-Jacques Rousseau (je le croyais Genevois d'origine et Français de génie) ?

Au reste, ces plaisantins n'ont garde d'oublier le solide ; car ce n'est plus, comme au temps de Schiller, de l'*idéalisme*, mais du *réalisme* allemand qu'il faut parler aujourd'hui et Flach en donne une judicieuse, et, comme ils disent, une *objective* analyse dans les lignes suivantes : « Pour ce réalisme conquérant, qualités et défauts de l'Allemagne étaient merveilleusement appropriés : l'amour du travail et la ténacité, le sens pratique et l'absence de scrupule, l'audace spéculatrice et l'esprit d'ordre et de discipline ; d'autre part, la défiance de soi que professe l'individu, qui fait qu'il ne se considère que comme une fraction d'homme (Theilmensch) et qui le pousse à chercher ou à accepter un point d'appui, soit dans l'effort collectif, soit dans une autorité passivement obéie et respectée, celle du spécialiste (Fachmann) ou celle du supérieur.

« J'ajoute l'esprit de rancune et de méfiance à l'endroit de l'étranger, de la France surtout, regardée tour à tour comme un danger redoutable et comme une proie enviable et facile.

« En subissant cette transformation, l'âme allemande a été, en majeure partie, sa propre victime, victime de deux autres défauts saillants, le manque de caractère et la sophistiquerie. »

Mensonge et sophisme, ils ont montré qu'en ces deux matières ils étaient passés maîtres. Je ne rappelle que pour mémoire, et parce qu'il est trop drôle, le sophisme sur les Alsaciens : « Si les Alsaciens sont fidèles à la France, cela même prouve qu'ils doivent être sujets allemands, car la fidélité (Treue) est une vertu allemande. » Et voilà pourquoi votre fille est muette. Dans cette formation de ce que Flach appelle (est-ce par euphémisme ?) la conscience allemande, il ne veut pas que des philosophes comme Kant et Fichte aient eu leur part. Je me permettrai ici de le contredire.

A coup sûr, Kant et Fichte, ces nobles esprits, auraient reculé d'horreur devant les hauts faits de leurs descendants ; mais « la mentalité prussienne » qui a permis de tels faits, ne doit-elle rien vraiment, comme le veut Flach, à la doctrine morale de Kant et à la prédication enflammée de Fichte ? Pour ce qui est de Fichte, la filiation me paraît facile à établir entre ses fameux « Discours à la nation allemande », au lendemain d'Iéna, et le nationalisme allemand contemporain. Ecoutez simplement ces quelques paroles : « Vous êtes la Pensée, la Conscience supérieure du monde. L'Esprit allemand est le principe créateur, le sel vivifiant et régénérateur. Vous êtes les dépositaires d'une mission civilisatrice et éducatrice incomparable. *Se réaliser* (et Bismarck s'en chargera), voilà pour l'esprit allemand, sa prédestination et *rien* n'a le droit de faire obstacle à cette mission. » Y a-t-il loin, je le demande, de ces paroles orgueilleuses au *Deutschland über alles ?* et Fichte prophétisait : « Enfin, dans une nation de l'univers, la plus haute Morale surgira (ce sera la fameuse *Kultur*) et, de ce moment, s'étendra sur tous les autres peuples. »

Mais « la Morale », le maître de Fichte, Kant, l'avait fondée pourtant sur le Devoir. Il est vrai, et il semble bien, à première vue, qu'il n'y ait rien de commun entre la morale austère de Kant et les principes de conduite de ceux qui nous ont fait la guerre de la façon que l'on sait. Mais je crois que cette première vue est fausse, comme j'espère le montrer ; avant de faire cette brève démonstration, je voudrais, à propos de Kant, ouvrir ici une parenthèse pour faire part au lecteur d'une réflexion qui, bien souvent, s'est présentée à moi au cours de cette guerre.

Ce mot *devoir*, si familier à Kant, et qui est le fond de sa morale, ce n'est pas le mot qu'avaient sans cesse à la bouche officiers et soldats de l'armée allemande, mais les mots de conquête, de guerre fraîche et joyeuse, de haine enfin, haine aux Anglais, aux Français ; voilà bien, n'est-ce pas ? les paroles qui retentissaient dans leurs chants de guerre et qu'on retrouve dans leurs lettres. Or, ouvrez des lettres françaises écrites du front : quel est le mot qui revient sans cesse ? le mot *devoir*.

Pour nos soldats, se battre et mourir, c'est simplement *faire son devoir*. Cette noblesse et cette simplicité jusque dans la mort ont frappé un publiciste hollandais bien connu, Charles Boissevain, qui s'exprime ainsi dans le *Handelsblad*, dont il est directeur : « C'est une armée de défenseurs anonymes. Personne ne voit ou n'entend ceux qui se distinguent. De la gloire, il n'en est pas question, mais bien *de devoir* et de patriotisme... Ils marchent sans fanfares, sans bannières déployées, sans uniformes chamarrés... Les troupes défendent, *par le sentiment du devoir*, l'existence de leur pays et le génie de leur peuple ; c'est pourquoi elles sont sérieuses et excluent tout ce qu'il y a de théâtral

du champ des hostilités. » Vous le voyez, Kant a pu, en Allemagne, avoir l'honneur de proclamer au XVIIIe siècle la morale du devoir : mais, dans cette guerre, *les soldats du devoir*, ce n'étaient pas les soldats allemands, c'étaient les soldats français.

Seulement, ce devoir, nos soldats le font avec amour, l'amour de la chère France ; il n'est pas pour eux je ne sais quel commandement hautain qui ne donne pas ses raisons ; c'est plutôt un sentiment, c'est la patrie sensible au cœur. Or, chez Kant, le devoir est *tout autre chose* ; il exclut et proscrit sévèrement toute sensibilité ; il faut, dit-il, *obéir* à la loi morale, uniquement parce que c'est la loi : vraie morale de fonctionnaires et de gens nés pour obéir. En vérité, le fameux « impératif catégorique » de Kant ne devait-il pas acheminer ce peuple de valets au commandement impérieux et sec de l'officier prussien ? Si je comprends donc l'indignation de Flach, je ne partage pas tout à fait son étonnement quand il lit dans la *Gazette de Francfort* cette affirmation brutale : « L'incarnation de l'impératif catégorique de Kant, c'est le sous-officier allemand. »

Au savant livre de Flach : *Les affinités françaises de l'Alsace avant Louis XIV*, je voudrais emprunter ces quelques lignes seulement qui ne peuvent manquer d'intéresser et de toucher des cœurs alsaciens : « Il n'est pas de peuple peut-être qui ait eu d'aussi bonne heure et avec une égale intensité l'amour et l'orgueil du sol natal que la population de sang mêlé, celte et romaine, helvète et alémanique qui habitait cette somptueuse vallée que bordent le Rhin et les Vosges et que barre, au Nord, la chaîne du Taunus. La beauté et l'excellence du terroir, le charme, la douceur et la diversité de l'existence, la séduction exercée sur tous ceux qui arrivent du dehors et qui en perdent l'esprit du retour, tout cela le peuple le sent, les chroniqueurs l'expriment, les poètes le chantent. L'Alsace était au XIe siècle *la douce Alsace*, de même que la Gaule était la *douce France* dans la Chanson de Roland. Ainsi la dénomme le biographe contemporain du pape alsacien Léon IX, Guibert de Toul : « Il était né, dit-il, dans les confins de la douce Alsace : *in dulcis Elisatii finibus.* »

Je ne puis qu'effleurer ce dernier ouvrage où Flach a mis toute son érudition et tout son cœur ; je ne le quitterai pas cependant sans en citer encore quelque chose à quoi ceux-là même qui ont connu Flach ne s'attendent certainement pas. Au château de Hohkœnigsbourg, le dernier jour de l'année, s'éveille pour une nuit, dit-on, la Dame blanche de l'Alsace. Elle embrasse du regard la vaste plaine et annonce, à ceux qui savent l'entendre, le sort, heureux ou funeste, qui attend le pays dans l'année qui va commencer. C'est l'ombre du passé et c'est « l'ange de l'avenir ». C'est la figure légendaire de la patrie. Or, la Dame blanche a apparu un soir de 1915 à l'un de ses meilleurs fils et lui a dicté les vers que voici :

Le peuple la connaît, l'âme de notre Alsace !
Il sait qu'à l'an nouvel, à l'heure de minuit,
Au haut de Kœnigsbourg, paraît sa blanche face,
Dont le ciel s'illumine, et dont la clarté luit,
En rayons bienfaisants, sur la plaine vosgienne.
Du destin du pays vigilante gardienne,
Son geste, son regard l'annonce et le prédit.
Or, dans la sombre nuit dernière de décembre,
Levant les yeux au ciel, étendant ses doigts d'ambre,
Elle montra la France et sa bouche sourit.

L'auteur de ces vers émus s'est endormi de son dernier sommeil en ayant, lui aussi, le sourire aux lèvres ; car il a vu se lever, sur sa chère Alsace, l'aube qu'il osait à peine, il me l'écrivait encore à la veille de l'armistice, entrevoir dans ses rêves ; il a pu saluer ce « retour » si ardemment souhaité, si longtemps attendu, dont il a été, j'avais à cœur de le rappeler, l'un des plus infatigables et l'un des plus nobles artisans.

Louis Ducros.

LA JOIE DE VIVRE

(Nouvelle)

Je suis entré chez cette vieille femme et je ne l'ai point aperçue.

Du seau d'eau que je heurtai près de la porte aux quatre murs de torchis crevassé, mes yeux coururent à sa recherche. Ils se heurtèrent à la charpente de deux métiers dégarnis et qu'aucune main de tisserand n'animait plus : les poutres d'assemblage accumulaient des poussiers cotonneux ; il n'y avait plus d'armure ; le battant pendait inerte. Ces métiers qui, de leur carrure massive, encombraient aux trois quarts la pièce s'opposèrent d'abord lourdement à mon regard.

M'étant détourné, je ne vis plus, sur le sol, dans un coin, qu'une paillasse toute pareille, en texture et en teinte, aux sacs de chanvre rude des charbonniers. Plus tard, probablement à la suite d'un inconscient travail d'assimilation, mon esprit a reproduit diverses images qu'un premier coup d'œil ne m'avait point signalées : une armoire de cerisier brunie par le temps et saupoudrée de vermoulures, l'échelle qui s'appuie à la trappe du grenier, l'aire inégale.

Je fis quelques pas. Une grosse mouche verte dérangée s'éleva, zigzagua, incertaine et brusque, fila comme une pierre de fronde : déjà son corselet ciré s'écrasait sur les vitres et elle bourdonnait furieusement. Il y avait encore, préludant au claquement du travail, dans une maison voisine, un glissement espacé, froissé, sourd, de navette qu'on essaie à petits coups.

J'appelai ; c'est alors qu'elle remua.

Elle était assise derrière un des piliers du métier le plus proche, sur un escabeau. Elle demeurait tellement immobile et confondue dans l'ensemble que j'eus besoin de quelques instants pour la distinguer tout à fait.

Il faut le dire : son aspect, ce délabrement, ne m'étonna pas outre mesure. C'était une de ces paysannes que l'âge, les travaux pénibles, et l'indifférence corporelle, rendent complètement informes avant la soixantaine ; l'inaction, le repos au coin de l'âtre, les couvrent ensuite de graisse et les jaunissent d'anémie. Celle-ci somnolait, les coudes aux genoux, le front dans les paumes. Quelques mèches de cheveux décolorés, comme passés au jus de tabac, débordaient, hérissées et courtes, d'un bonnet de piqué usé. Elle s'éveillait peu à peu. Peu à peu son corps se redressa et sa face apparut.

Elle me regardait avec des yeux dont les paupières inférieures tombantes laissaient voir des muqueuses gonflées et blanchâtres. Un tic continuel agitait sa mâchoire démantibulée ; des rides se marquaient, huileuses et noires, dans l'adiposité molle du visage ; et il y avait quelque chose de lointainement et presque d'enfantinement étonné dans son regard.

C'était pendant un de ces derniers étés. Je faisais un séjour dans un petit village du Cambrésis et j'avais été sollicité d'y aider au recensement de la population, besogne fastidieuse dans la plupart des cas, néanmoins parfois curieuse. J'exposai donc à la vieille femme l'objet de ma visite, mais elle ne parut pas entendre ou comprendre et ne répondit pas. Il n'y avait pas lieu d'insister sur ces explications préalables.

Je transportai près de la table une chaise dépaillée ; ayant débarrassé et sommairement nettoyé un coin encombré de bois et de miettes de pain, je m'assis. Devant moi, l'heure de midi illuminait les fenêtres sans rideaux ; il y avait partout une inaltérable joie de soleil. Mais ce n'était pas le moment des allégresses intérieures. J'étalai les feuilles et les bulletins ; j'interrogeai.

Elle m'avait laissé faire sans mot dire et tourna avec lenteur de mon côté sa tête inexpressive.

Je refis ma question.

Son âge? Elle eut un imperceptible mouvement des épaules, un imperceptible redressement de la tête, leva vers moi des yeux qui regardaient plus loin, qui se refermèrent, n'ayant pas atteint l'inaccessible.

L'habitude que j'ai des gens de la campagne m'a de longtemps appris à quel point ils se méfient de la complication des états civils. Je poursuivis. Elle écouta, la bouche toujours remuante ; mais son mutisme initial s'affirma et je me doutais bien qu'il allait, presque à coup sûr, se perpétuer.

Certes je n'étais pas sans me rendre compte de l'inutilité et aussi du ridicule d'un tel interrogatoire. Cette aïeule qui avait égaré les aubes de sa vie, dont le passé sans relief ne pouvait plus surgir de tant de brume, cette aïeule décrépite et sans lucidité, est-ce qu'il était possible, en fin de compte, qu'elle eût pris intérêt aux vingt faits secondaires que je lui indiquais et qu'elle les précisât aujourd'hui? Elle s'était mariée, elle avait eu beaucoup d'enfants dont elle aurait pu faire le compte sur ses doigts ; mais quant au jour des épousailles, mais quant à l'ordre et la date des naissances...

Je ne sais à quel sentiment j'obéissais et si j'étais animé de la prétention de tirer de cette nuit quelque étincelle ; mais j'avais beau confronter, inférer, presser, mes suggestions restaient impuissantes et l'ombre totale.

Quand soudain elle parla.

— J'n'ai jamais fait d'mal à personne... Qu'est-ce qu'on peut donc m'vouloir pour envoyer un écrivain?... J'suis trop vieille pour qu'on s'occupe de moi... I'ne faut pas écrire des méchancetés... Jamais j'n'ai dit du mal du voisin... Personne n'peut dire qu'j'y dois d'l'argent... pas même l'boulanger... I'ne donne pas d'pain quand on n'a pas de sous...

C'était une voix courte, chevrotante, une voix d'asthme. Une main machinale froissait le jupon de pilou usé.

— 'Y a ben longtemps qu'je n'sors plus... je n'peux plus bouger d'cette chaise... Les gendarmes, i'n'sont jamais venus ici... Nous sommes honnêtes... I'ne faut pas qu'on s'occupe des pauv' gens... ça amène tout l'temps des malheurs...

La voix traîna comme une lamentation.

— N'dites rien contre nous, mon bon monsieur... L'bon Dieu vous revaudra ça... I' faut nous excuser... I' ne faut point nous faire d'histoires...

Elle avait les yeux fixés sur moi, extraordinairement élargis et vivants dans le visage flasque ; et il y avait dans ces yeux une évidente et confuse épouvante. Je prononçai quelques paroles qui auraient voulu rassurer et qui durent y être impuissantes. Il me restait une feuille à remplir : elle intéressait un de ses fils resté célibataire et qui de-

***

meurait également dans ce taudis. Je me refusai néanmoins à prolonger d'un instant, à accroître cette angoisse, et c'est à peine si je prononçai le nom. Mais la voix suppliante avait repris déjà :

— I' n'est pas méchant... C'est lui qui me nourrit... I' n'y est pas obligé... S'il le fait, c'est qu'i' le veut ben... I' tissait avant, maintenant i' va à l'usine... I' ne faut pas croire tout ce qu'on dit... I' ne boit pas tant qu'on dit... I' revient d'temps en temps... I' ne me bat pas... Faut pas s'plaindre...

J'étais dans la rue éblouissante ; je l'entendais toujours ;

— Faut pas s'plaindre... Faut pas s'plaindre...

René JOUGLET.

LA COTE D'AZUR SOUS LE Ier EMPIRE

SCHILT, LA BÉDOYÈRE, BOUCHER DE PERTHES, ROMEY, DUTHILT, D'ESPINCHAL

I

Le 18 août 1805, le général Schilt, commandant à Nice, écrit à Mavet, commandant d'armes à Monaco, qu'il est arrivé la veille au soir à Menton, qu'il retourne à Nice sans passer par Monaco, qu'il a trouvé mauvaise route et mauvaise auberge, mais des gens polis et qui l'ont satisfait.

« Vous avez bien fait, écrit-il à Mavet, de ne pas m'accompagner dans ce triste séjour où les chemins sont détestables et où l'on ne trouve ni bonne auberge (1), ni moyen de nourrir les chevaux. Quant aux gens, ils ne manquent point de politesse et je n'ai qu'à m'en louer pour ce qui me concerne. »

On remarquera que sur certains points, chemins, hôtelleries, caractère du peuple de Menton, ce court billet nous renseigne peut-être plus que nombre de descriptions.

II

Le comte Henry de La Bédoyère, frère aîné du général, fit paraître en 1807 le *Journal d'un voyage en Savoie et dans le midi de la France*. C'est la relation d'un voyage qu'il avait entrepris en 1804 et en 1805. Il avait alors vingt-deux ans, et de là, dans ses peintures, une chaleur, un enthousiasme qui plurent aux lecteurs de l'Empire. Lui-même, lorsqu'il revit la Provence quarante années plus tard et publia en 1849 une seconde édition de son ouvrage, remarquait que ses tableaux avaient été tracés dans le feu de la jeunesse, sous le charme de la première impression, et qu'il ne fallait pas les retoucher à froid.

Au reste, il n'a vu qu'une partie du littoral : il est le 30 avril 1805 à Hyères, le 1er mai au Luc, le 2 à Fréjus, le 3 à Cannes et aux îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat, le 4 à Nice ; il n'a pas dépassé Villefranche.

La Bédoyère s'était juré de voir Hyères, « ce petit coin de terre connu dans toute l'Europe par la douceur de sa température et par son admirable fertilité ». Dès son arrivée, il se hâta d'aller voir les bosquets d'orangers ; la récolte est déjà faite et les fleurs qui promettent de nouveaux fruits, commencent à peine d'éclore ; mais quelques arbres n'ont pas encore été dépouillés, et leurs rameaux, « courbés sous le poids d'innombrables boules d'or, rappellent les fabuleux trésors du jardin des Hespérides ».

Il quitte ce « paradis terrestre », pour se rendre à Fréjus, et, comme tous les voyageurs de cette époque, il déplore l'insalubrité de l'air qu'on respire dans cette misérable bourgade : la mer s'est retirée d'une demi-lieue ; avec elle ont fui le commerce, l'abondance et la santé ; les eaux stagnantes répandent des germes de fièvre et de mort.

Les brigands n'infestent plus la montagne de l'Estérel. Il la gravit donc sans danger, mais non sans ennui. « Pendant six heures on monte, on descend, on monte, on descend encore, sans rencontrer d'autre habitation qu'une mauvaise auberge au milieu du morne silence de la plus sauvage solitude. »

Avec quel plaisir il se retrouve dans la plaine ! Il arrive à Cannes aux hautes maisons toutes blanches rangées en demi-cercle autour d'une magnifique rade, et, sans retard, dans une chaloupe il court à ces deux îles célèbres, à Saint-Honorat et à Sainte-Marguerite. Le monastère de Lérins est maintenant une forteresse, et les soldats occupent les cellules des moines. De même, Sainte-Marguerite ne contient qu'un fort qui sert de prison d'État. Le Bédoyère ne manque pas de visiter les cachots ; celui du Masque de fer ne lui paraît pas différer des autres.

Après Cannes, c'est Antibes, c'est Cagnes, c'est Nice.

Il y a, à Antibes, une chose qu'il faut voir deux

(1) L'unique auberge où Casanova était déjà descendu, semble avoir été l'auberge de la *Galère*, située à l'endroit où est aujourd'hui la place du Cap.

fois ; la porte, Car Antibes n'a qu'une porte, et l'on doit de toute nécessité sortir par où l'on est entré.

Cagnes et son château crénelé se dessinent d'une manière pittoresque sur la croupe d'une colline.

En entrant dans le faubourg de Nice, La Bédoyère remarque les maisons élégantes qu'habitaient les Anglais ; mais la plupart sont vides ; la guerre a éloigné les étrangers ; quand reviendront-ils jouir de ce délicieux climat?

Notre touriste décrit la ville avec grand détail : la vieille ville, obscure, sale et montueuse ; la ville neuve avec ses belles rues, sa grande place, sa terrasse spacieuse sur le bord de la mer, et au-dessous de cette terrasse le cours planté de deux rangées d'arbres.

Mais la campagne lui semble « beaucoup plus intéressante que la ville ». Que de promenades charmantes ! Quelle agréable perspective offre, à Cimiez, la terrasse du jardin des Récollets !

Il est allé à Villefranche ; il y a vu le port, les magasins de la marine, le phare. Seuls, les vaisseaux manquent. Pour traverser la rade, il n'a trouvé qu'une barque et un vieux batelier.

III

Fils d'un naturaliste très distingué qui fut directeur des douanes à Abbeville, Boucher de Perthes appartient aussi à l'administration des douanes. Il était employé à Gênes lorsqu'aux mois de janvier et de février 1806 il fit une excursion qui le mena jusqu'à Nice et qu'il raconte dans une lettre à son père. Il était Picard et il préférait sa Picardie au reste du monde ; il n'oubliait pas la verdure de Monflières et des bois de Laviers ni les fraises et les mûres qu'il avait dérobées aux haies de son pays natal. Mais sur la Rivière, en plein janvier, tout était vert, souvent fleuri, et que de milliers d'orangers ! Son voyage l'a donc enchanté.

Il goûte à Menton toutes les douceurs du printemps. « C'est, écrit-il, la situation la plus chaude et la plus abritée de ce rivage ; ce ne sont que myrtes, grenadiers, orangers, citronniers. » Il visite les magasins où de jeunes Mentonnaises, presque toutes jolies, préparent oranges et citrons ; les unes enveloppent les oranges et les mettent dans des caisses qui sont envoyées au dehors ; les autres râpent les citrons dont on fait de l'essence.

Avant d'entrer à Monaco, il fut reçu par des poètes de l'endroit qui se paraient du double titre de troubadours et de chevaliers. Ils attendaient le voyageur au débotté et l'accueillaient aux sons d'un violon dont ils accompagnaient leurs vers improvisés. Boucher de Perthes leur donna quelques francs ; c'était, disait-il, de la poésie et de la chevalerie à bon compte. Puis il grimpa vers Monaco. La ville lui sembla si déserte qu'il s'écria plaisamment : « Les rues sont plus riches d'herbes que d'habitants et l'on pourrait y faire paître les moutons. » Aussi n'enviait-il pas le sort du prince souverain de Monaco. Cette principauté, était-ce le fertile royaume d'Yvetot? Ne valait-il pas mieux posséder une bonne maison sur le boulevard des Italiens ou même une bonne ferme en Picardie? L'extérieur du palais — la seule partie qu'il ait vue — n'avait-il pas toute la mine d'une masure?

Par Villefranche, « beau village et joli port », Boucher de Perthes gagna Nice, et il fut agréablement surpris d'y trouver ce que les villes de Ligurie n'avaient pas : des rues larges et où l'on voit clair. La grande place lui plut : cette place, disait-il, serait belle partout. « Les quartiers neufs, ajoutait-il, ne sont pas moins remarquables, et, si vous encadrez le tout dans de jolies promenades et de riants environs, vous verrez que Nice mérite sa réputation de très saine pour le corps et de très récréative pour l'esprit. »

IV

Le maire de Nice, Louis Romey, fit en 1807 un très long rapport sur l'instruction publique à Nice. Il insiste sur l'achèvement du lycée dont les travaux avaient été suspendus l'année précédente et il souhaite que le gouvernement envoie dans cet établissement des professeurs instruits, attachés à la France et à la langue française.

Deux passages de ce rapport ont, aujourd'hui encore, leur valeur.

Romey énumère d'abord les motifs qui doivent déterminer les parents à mettre leurs enfants au lycée de Nice : c'est, dit-il, la douceur du climat, c'est la position centrale de la ville, ce sont ses relations commerciales avec le dehors et la facilité de ses moyens de communication par terre et par mer.

Il loue ensuite les qualités niçoises. Certes, l'indolence est l'effet d'un climat doux. Mais les indigènes ont « de l'aptitude à tout » ; ils ont « la conception prompte, la répartie vive, de la souplesse, de l'aménité dans le caractère, et du courage ». Dès lors, ils n'ont besoin que d'exemples, d'encouragements et d'occasions pour se développer.

V

Le capitaine Duthilt fut nommé capitaine de

recrutement dans les Alpes-Maritimes en 1808, et il habita Nice jusqu'au 20 mai 1814, jour où la garnison française partit pour Antibes — et, à ce propos, il nous dit que les Niçois, redevenus piémontais, accompagnaient le préfet français Du Bouchage jusqu'au Var : ils voulaient montrer à ce fonctionnaire qu'ils lui étaient reconnaissants de sa longue et paternelle administration.

Dans deux pages de ses *Campagnes et souvenirs*, Duthilt a décrit Nice et il nous fournit plus d'un détail intéressant, plus d'un trait curieux.

Il nous parle du Var, du pont de bois jeté en 1793 et des vigoureux « gayeurs », qui passaient le voyageur soit en le portant à dos soit en l'appuyant et le soutenant avec de forts bâtons.

Il nous parle du Paillon, autre torrent impétueux, redoutable, indomptable, dont les eaux, bondissant comme des vagues, arrivent soudain avec plus de vitesse qu'un cheval lancé à bride abattue et renversent les obstacles, entraînent tout ce qu'elles rencontrent. Mais un solide pont de pierre assure la communication d'une rive à l'autre et bien qu'il soit souvent menacé, bien que le Paillon s'élève parfois jusqu'à la voûte de ses arcades, il reste inébranlable ; les habitants disent qu'il a été miraculeusement bâti par des anges.

Duthilt vante la situation de Nice. La ville, écrit-il, défendue par les Alpes contre les vents du Nord et de l'Est, forme un fer à cheval dont l'ouverture est tournée vers la mer. Elle doit à cette position la douceur de son climat et la salubrité de son air. C'est « un magnifique jardin qui, en toute saison, exhale le parfum des fleurs les plus suaves et offre sans cesse à la vue ses délicieux fruits dorés ».

VI

Hippolyte d'Espinchal commandait en qualité de lieutenant-colonel le 31e régiment de chasseurs à cheval lorsque les troupes françaises évacuèrent l'Italie au printemps de 1814.

Il gagne Tende et, à sa vive surprise, les habitants de cette vilaine petite ville se suffisent à eux-mêmes sans se soucier des intérêts de l'Europe ; ils ignorent les événements qui les remettent sous l'autorité du roi de Sardaigne ; depuis deux ans, ils vivent dans l'isolement ; aucun passage de troupes ne les a troublés.

D'Espinchal monte le col de Brouis, puis le descend pour arriver à Sospel « qui n'a d'autre avantage que de pouvoir abriter les voyageurs ».

Le lendemain, il gravit le col de Berra et trouve dans le bourg de Levens un « épouvantable gîte ».

Mais l'aspect de Nice et de la plaine niçoise le console. Quel coup d'œil enchanteur ! Quelles séductions de la nature ! Des champs d'oliviers, de citronniers et d'orangers ; de jolies bastides ; des habitations de plaisir et de luxe entourées de jardins ravissants ! Ce pays n'est-il pas un des pays les plus délicieux du monde?

Il entre dans Nice, et de nouveau il s'étonne, s'extasie. Quel climat bienfaisant ! Quelle douce sensation, quelle « émotion » lui cause cette brise du Midi, toute chargée du parfum des fleurs et des fruits !

Même enthousiasme à Grasse. Dans cette ville aux rues étroites et tortueuses il n'y a pas une maison qui n'ait son laboratoire et ses alambics. Aussi est-elle comme imprégnée de l'odeur des jasmins et des roses.

Arthur CHUQUET,
Membre de l'Institut.

AU LENDEMAIN DE L'ASSEMBLÉE DE GENÈVE

RÉFLEXIONS SUR LA POLITIQUE DE M. ARISTIDE BRIAND

Chaque fois que nous songeons à la présence de M. Aristide Briand à la Société des Nations et au Parlement, ce n'est pas sans éprouver un secret réconfort.

Peut-il y avoir, en effet, avocat plus éloquent et plus avisé pour défendre nos intérêts inséparables de ceux des peuples libres? Peut-il y avoir, d'autre part, thérapeute plus qualifié pour juger sainement de la situation internationale et proposer d'y porter les remèdes qui s'imposent?

Conserver, tout en veillant à notre sécurité, des rapports indispensables avec la Grande-Bretagne, poursuivre une juste politique avec la Papauté, demeurer fidèle à nos alliances avec nos amis de l'Est Européen : c'est le vrai programme de la France, dans le domaine des affaires extérieures. Or, c'est le programme de M. Briand.

En dépit des difficultés de l'heure, il a pris, il n'y a pas longtemps, la parole, à Paris, en faveur du maintien de notre ambassade auprès du Vatican ; il a su éviter, ces jours derniers à Genève, de se montrer cassant avec M. Chamberlain, tout en rassurant, avec tact, la Pologne.

Notre confiance lui est acquise. S'il possède, à un degré éminent, la sagesse et le sentiment des nuances, il a prouvé, aussi, qu'il était capable d'y

joindre une réelle générosité et un indéniable courage.

Rappelons-nous, à propos des questions actuelles, quelques-uns des éclatants mérites de sa carrière ; dégageons l'unité de cette vie parlementaire, et nous constaterons que M. Briand, dès qu'il eut atteint sa maturité politique et qu'il eut clairement discerné nos besoins nationaux, a été l'homme des mêmes causes, quelle que soit la diversité de tactique que son sens de l'opportunité ait pu lui suggérer.

C'est lui qui, en 1906, soucieux d'apporter à la France, enfiévrée par le sectarisme combiste, le plus de calme possible, a réglé, avec une subtilité pleine de ménagements, l'affaire de la Séparation de l'Église et de l'État. C'est dans le même esprit de conciliation clairvoyante qu'il soutint, en 1913, contre un radicalisme attardé, la candidature de M. Raymond Poincaré à la Présidence de la République et que, depuis la signature de la Paix, il s'est fait le champion de la reprise des relations avec le Saint-Siège.

On peut hardiment affirmer que la France a été, à l'avance, disposée par lui à supporter victorieusement le choc de l'Allemagne, parce qu'il contribua beaucoup à grouper solidement toutes nos énergies dispersées. Il compléta l'effet salutaire de son action apaisante dans l'ordre religieux, en réclamant du Parlement des crédits pour notre armement et prépara la *Loi de trois ans* que M. Louis Barthou réussit à faire voter à la suite d'une campagne menée avec autant d'énergie que de talent.

Les hostilités une fois engagées, la nécessité d'une politique d'union sacrée s'imposait plus impérieuse que jamais. M. Briand qui, du 3 novembre 1915 au 20 mars 1917, remplaça M. Viviani à la Présidence du Conseil, fit tout ce qui dépendait de lui, non seulement pour assurer le rapprochement civique des Français, mais aussi la coopération étroite des Alliés.

Si l'horrible conflit ne paraît pas l'avoir secoué d'une émotion aussi intense, aussi communicative que M. Georges Clémenceau, il décupla, à coup sûr, ses dons précieux de diplomate. Tous les Alliés subissaient l'emprise séductrice de notre Ministre des Affaires étrangères. Sa finesse pénétrante et son bon sens opéraient, tous les jours, des merveilles. Son autorité s'avérait souveraine lors des conférences qu'il se plaisait à multiplier pour le plus sérieux profit moral de l'Entente. C'est lui, ne l'oublions pas, qui a démasqué la traîtrise de Ferdinand de Bulgarie et signalé l'urgence qu'il y avait de secourir la Belgique et la Serbie ; c'est lui qui a soutenu nos chefs militaires partisans de la défense, à tout prix, de Verdun, qui devait donner tant de lustre à notre prestige et démoraliser peu à peu nos ennemis ; c'est lui qui eut la noble inspiration d'appeler au ministère de la Guerre l'immortel Galliéni à qui s'était confié le cœur palpitant de Paris, puis le maréchal Lyautey en butte, hélas, à une haine mesquine ; c'est lui enfin qui s'employa, avec l'adresse la plus experte, à créer l'unité d'action dans les opérations militaires des Alliés et à amorcer la question capitale des *Réparations et des Garanties*, dans ses premiers pourparlers avec le Président Wilson...

Ce qui demeure à nos yeux, sous le rapport de la politique extérieure, la partie la plus splendide de l'œuvre de M. Briand, ce fut son attitude, qui jamais ne se démentit, vis-à-vis de la Pologne, notre amie de toujours et, à présent, notre très sûre alliée.

Au milieu de la conflagration européenne, il lia indissolublement, dans sa pensée, notre cause à celle de notre sœur slave, car personne mieux que lui n'a vu en la France le Soldat du Monde se battant pour la Civilisation et pour l'indépendance des peuples. Il lui arriva même, un jour qu'il insistait avec fermeté auprès de la Russie pour qu'elle précisât ses intentions concernant le peuple polonais, de s'attirer un refus d'explication d'une sécheresse telle et si chargé de menaces que la France et son vaillant guide durent taire soigneusement, mais en les gardant plus vivaces que jamais, au fond du cœur, leurs sympathies polonaises.

Avec quelle allégresse superbe elles se manifestèrent ces sympathies lorsqu'il fut permis de les mettre publiquement au service du Droit. A ce propos, nous songeons spécialement au grand duel franco-anglais de l'année 1921, au sujet de la Haute-Silésie, quand M. Briand était à nouveau Président du Conseil. Lorsque la Société des Nations, arbitre en dernier lieu, eut prononcé un verdict à peu près acceptable, la chevaleresque Pologne fut remuée envers M. Briand, son fidèle soutien, d'un élan touchant de gratitude dont son très distingué ministre à Paris, le comte Maurice Zamoyski, s'empressa de venir, lui-même, transmettre l'expression au Quai d'Orsay.

Elles ne s'effaceront pas de notre mémoire les belles paroles, prélude d'une conduite plus belle encore, prononcées, le 14 mai 1921, par M. Briand, devant les divers membres de la presse étrangère, au lendemain d'un discours menaçant de M. Lloyd George qui, dans son antipolonisme exacerbé, cherchait à fausser les données du problème silésien :

« M. Lloyd George a interprété la situation à son « point de vue : mais nous sommes des pays libres, « de grands pays qui se parlent les yeux dans les

« yeux. Il n'appartient à aucun de nous de donner « des ordres à l'autre. »

Où trouver, n'est-ce pas, sous une forme plus sobre, l'affirmation d'un sentiment de dignité patriotique plus maître de lui?

Lors des amères négociations de Cannes elles-mêmes, ce n'est pas sans une louable fierté que le représentant de la France, ne voulant entendre parler que d'un *Traité mutuel de garantie*, repoussa, comme humiliant et injuste, le *Pacte d'assistance* envisagé, à notre égard, par l'orgueil aveugle du Premier britannique.

Quoi donc de plus compréhensible, dans les jours troubles que nous traversons, que de voir nos souvenirs et nos espérances prendre leur vol vers l'illustre démocrate habile dans l'art de concilier la prudence avec l'honneur.

Robert CHABRIÉ.

LES PUISSANCES TROMPEUSES

(Souvenirs)

Méfiez-vous des puissances trompeuses qui font notre malheur, répétait souvent une aimable vieille dame dont les cheveux blancs auréolant un frais visage ont fait l'admiration de mes jeunes années.

Je l'écoutais alors avec la condescendance silencieuse due à mon éducation : les enfants ne parlent que quand on les interroge. La recommandation m'était renouvelée à peu près chaque jour et, malgré moi, dans les conversations de grandes personnes tenues *at home*, il m'arrivait de jeter un propos en l'air ou une phrase interrogative qui suffoquaient ma famille au sens propre du mot ; car rien ne produit mieux ce subit étouffement qu'un éclat de rire refoulé dans la gorge.

Mais, dès que j'eus atteint l'âge de quinze ans, la charmante amie de ma mère causa avec moi volontiers — je dirai même avec plus de plaisir qu'elle n'en témoignait à la plupart des humains.

C'est ainsi qu'un jour je lui demandai quelles étaient les « puissances trompeuses » auxquelles elle faisait fréquemment allusion.

« Ce sont, me répondit-elle, pour les uns, l'imagination ; pour les autres, l'orgueil ou, plus simplement, l'amour-propre ; pour tous, l'opinion et les préjugés. Et si j'en parle, ajouta-t-elle, c'est que je connais l'action conjuguée de ces forces néfastes sur un grand nombre de vies... De ses déboires, on accuse la Destinée — avec un D majuscule — alors qu'on ne devrait s'en prendre qu'à soi, le destin étant, dans la plupart des cas, la réaction de notre personnalité sur les événements, le résultat logique de facteurs antérieurs, un anneau de la chaîne soudée à mille autres anneaux que notre courte vue est impuissante à percer.

« Au lieu d'accabler la destinée, cette suite d'événements que nous devons subir par le fait seul de vivre, je me suis efforcée de l'étudier. J'ai constaté que ses fruits dépendent généralement de nous, non seulement de notre intelligence, de nos instincts et tendances innées, mais aussi de notre caractère, de notre pondération, de notre sagesse qui sont habitudes acquises ou imposées par l'éducation.

« Je m'explique.

« J'ai été très mal mariée. Vous ne l'ignorez pas. C'est en partie de ma faute. J'aurais pu faire mieux. Si je suis passée à côté du bonheur, la cause en fut dans les préjugés de mon éducation, dans les opinions de mon milieu familial, ultra-bourgeois, c'est-à-dire pétri d'orgueil au point qu'il n'aurait pu vivre sans l'estime admirative d'une douzaine de personnes qui composaient son entourage. »

Je regardai l'aimable femme d'un œil intéressé. Elle continua :

« Dans la petite ville que j'habitais au milieu du siècle dernier, le médecin ne tenait pas la place qu'il y occupe aujourd'hui — comme partout, du reste. Le prestige de ce confesseur laïque a crû singulièrement en force et en étendue. Celui qui exerçait là, dans ma jeunesse, ne manquait cependant pas de mérite. Fils d'un modeste officier de santé — et d'abord officier de santé lui-même — il avait eu le courage, ayant gagné un peu d'argent, de reprendre, à vingt-huit ans, ses études médicales jusqu'à ce qu'il eût conquis son grade de docteur. On n'en continua pas moins, dans ma famille, à le traiter de médicastre, dédaigneusement ; et quand l'un des miens, ou moi-même, étions malades — ce qui, à vrai dire, n'arrivait pas souvent — on faisait venir, pour le soigner, un médecin de la sous-préfecture voisine, ou, même, du chef-lieu départemental.

Cependant, le docteur X, l'ex-officier de santé, bon camarade de l'un de mes frères, me fit savoir par lui que, très amoureux de moi, son rêve suprême serait de m'épouser ; mais il comprenait l'audace de ce désir et ne se risquerait à demander ma main que si je l'y encourageais. Il avait conscience de sa valeur et me supposait assez intelligente pour l'apprécier. C'était me croire supérieure à ce que j'étais alors. Je n'accueillis que par un éclat de rire la confidence de mon frère. Je ne sais ce que mes parents eussent pensé de cette recherche. On ne leur en parla jamais. Pour moi, fille d'un grand

propriétaire terrien, habitant à l'orée d'une ville industrielle, il n'y avait que deux partis qui me parussent sortables dans le pays : un rentier comme mon père ou un chef d'industrie comme nos voisins. Ailleurs, il se trouvait aussi des magistrats, des hommes politiques, mais je ne les rencontrais que rarement. Mieux valait n'y pas songer. Quant au petit médicastre, l'imagination qui grossit ou diminue les objets par une estimation fantaisiste me le montrait insuffisant. Joli garçon au teint fleuri, à l'œil bien ouvert, au front large, il m'apparaissait comme vulgaire parce que de très petite bourgeoisie, encore tout près du peuple et pas prisé des personnes avec lesquelles j'avais l'habitude de vivre. Il manquait de race et il occupait un modeste logis, presque une maison de paysan, héritée de ses parents. Ces raisons suffirent pour que je ne voulusse pas le connaître davantage. En vain mon frère vanta en lui de nobles sentiments, une haute valeur intellectuelle et morale. Le préjugé de caste fut plus fort que tout. Mon frère me parut presque ridicule en essayant, par sa manie démocratique, de me faire négliger ce que je considérais comme primordial dans le mariage : l'équivalence des milieux.

« L'année suivante, j'épousai un juge qui devint tout de suite président de tribunal. Ce fut, de l'avis général, une union bien assortie : excellente famille, noblesse d'Empire, fortune solidement assise, physique distingué, homme aimable — dans le monde surtout — mais vain, arrogant, superficiel. Usé prématurément par une vie de fête, il mourut à quarante-deux ans d'une lente maladie de la moelle épinière. J'ignorais ce que je prenais en me mariant, mais je savais ce que je perdais — et ce n'était rien de regrettable !

« . . . . . Victime de la fatalité, dites-vous ! Non ! Il ne faut pas appeler fatalité ce que notre intelligence aurait pu prévoir et notre initiative empêcher. Autant qu'un être pense, il est libre. Que la liberté de l'homme soit restreinte par le cercle de fatalités qui l'enserre : nécessités physiques, positives, sociales, obligations familiales et autres, je ne le nie pas ; mais cette liberté est toujours suffisante pour permettre à la volonté de briser le cercle et d'échapper aux forces oppressives. Je l'ai éprouvé maintes fois en d'autres circonstances. Plus une âme a de vie personnelle, plus elle doit avoir de liberté d'esprit. Mais on n'obtient pas la maîtrise de soi du premier coup. Il faut l'usage de la vie. On ne naît pas libre de son jugement, on le devient en s'exerçant à juger en connaissance de cause. Intuitive dans certaines occasions, au point de sentir, comme par antennes de télégraphie sans fil, la bassesse de maintes âmes ; indépendante par nature, ne subissant et ne voulant subir l'influence de personne — raison pour laquelle je rejetai les conseils de mon frère et ne consultai point mes parents lors de la recherche du docteur, je fus victime de ce phénomène de mimétisme qui, malgré tout, colore notre pensée du reflet de notre entourage.

Fûtes-vous très malheureuse?

D'abord. Oui. Après la perte d'une partie de mes illusions, je me crus une victime de choix. A l'instar de Byron et de Léopardi, je composais intérieurement un psaume de malédiction à l'existence. En avançant dans le sombre couloir des jours et regardant autour de moi, je reconnus que la forme sensible de la vie, c'est la douleur, et je devins philosophe. Dans l'impossibilité de rien changer aux choses du dehors, je résolus de modifier celles du dedans. A l'exemple de Marc-Aurèle et des sages qui acceptèrent l'inévitable avec un sourire d'ironie bienveillante et de sérénité dédaigneuse, je me répétai : « Sois comme un cap contre lequel tous les flots de la mer se brisent. Il reste immobile : autour de lui, les vagues sont sans force ».

« Depuis longtemps, les amères surprises de l'existence ne me bouleversent plus. On l'a dû répéter maintes fois devant vous : nul n'est vaincu s'il ne s'avoue vaincu. Je me suis donc redressée avec fierté. Sur la route du désert qui conduit à la tombe, se trouvent deux divinités consolatrices, la nature et l'action. J'ai cherché, par tous les lieux d'histoire et de beauté, des paysages et des enseignements ; j'ai écouté toutes les cantilènes des villes légendaires ou des pèlerinages célèbres et, n'ayant pas d'enfants, je me suis consacrée à ceux des autres...

— Et le docteur, vous l'avez revu?

— Oui. Quelques années après mon veuvage, souffrante, j'allai passer un été chez mon frère pour reprendre des forces à l'air natal. Le célèbre professeur, membre de l'Académie de médecine, qui me soignait alors, désirait que le traitement ordonné par lui fût surveillé par un confrère compétent. Force me fut donc d'avoir recours à mon ancien amoureux.

« Jeune d'apparence et encore séduisante à cette époque, j'eus d'abord quelque scrupule à entrer en relations directes avec un homme dont la passion subsistait peut-être toujours à l'état latent et qu'un souffle pouvait ranimer. Il était marié, et, même pour mon bien, je n'eusse voulu, par ma présence, jeter une ombre entre lui et sa femme.

« La chose n'était pas à envisager.

« J'avais résolu de le recevoir avec une politesse neutre : lui me traita avec une courtoisie froide, non sans faire valoir ses connaissances médicales et sa culture littéraire. Dès sa première visite, il me fit comprendre que, à l'exemple de [illegible] son admiration, il divisait [illegible]

d'un côté, l'homme de troupeau ; de l'autre les « fils de roi », ceux qui « par un lignage quelconque ont reçu du sang infusé dans leurs veines les mérites que l'on voit exister en eux et que le monde ambiant ne leur a pas communiqués » ; et je compris que, sans hésitation, il me classait mentalement dans le troupeau des médiocres et s'apparentait, lui, aux « fils de roi».

«De fait, à cette époque, il jouissait d'une réputation acquise par une telle sûreté de diagnostic, par des cures si remarquables, qu'on l'appelait en consultation dans un rayon de cinquante kilomètres. Roulant sans cesse dans les premières automobiles que l'on vit en la contrée, il ne parvenait pas à satisfaire au soulagement de toutes les misères humaines qui recouraient à sa science.

« Son physique recélait sa puissance. L'ancienne figure poupine s'était transformée. Dans son visage émacié et jauni par la fatigue d'un immense labeur, ses yeux noirs, brûlant d'une flamme intérieure, lui prêtaient la physionomie à la fois romantique et conquérante d'un gentilhomme du Gréco. Son geste aisé, sa démarche assurée, son port légèrement hautain, laissaient bien loin dans le passé son attitude contrainte, timide, un peu gauche. Il se sentait une force — une force médicale et une force sociale — sans fausse modestie comme sans orgueil, il s'estimait à sa valeur.

« Marié richement à une femme sérieuse, de bonne famille, il avait fait construire une très moderne habitation dont l'élégance le disputait au confort. De charmants enfants, deux fils et une fille, animaient cet intérieur.

« Maire de sa commune, conseiller général du département, jouissant d'une autorité due à un heureux équilibre de savoir et de clairvoyance, le docteur réunissait fréquemment à sa table les châtelains des alentours qui voyaient en lui leur prochain représentant à la chambre des députés.

« J'acceptai plusieurs fois, dans cette agréable maison, d'accompagner mon frère qui prenait un malin plaisir de revanche à me voir contempler ce que j'avais si sottement refusé.

Le docteur était un maître de maison irréprochable. Calme, noble, simple, il me rappelait la parole de l'Ecriture : « Ceux-là seuls posséderont la terre qui auront pris possession d'eux-mêmes. » Et l'art de s'affranchir, de se posséder, entraînant la puissance d'action sur les autres, je ne fus pas longue à sentir la force attractive qui me portait maintenant vers cet homme supérieur. Vous savez que la profondeur du caractère explique aussi l'énergie de la domination sur le monde, telle une poignée de substances explosives ébranle et disperse d'énormes volumes de matière. Je fus si vite pénétrée de cette certitude que je hâtai l'époque de mon départ afin de ne pas perdre l'esprit d'acceptation acquis au prix de tant d'efforts. L'*imperium* que le docteur exerçait autour de lui, j'entendais, moi, continuer à l'exercer sur moi-même. Je partis avec une mélancolie angoissée, me répétant : « Trop tard ! Trop tard ! Pourquoi ne l'ai-je pas aimé dix ans plus tôt? Pourquoi? »

Et comme je me taisais, laissant ma vieille amie remuer la cendre encore chaude de ses souvenirs : « Croyez-moi, reprit-elle, ne vous attachez pas au brillant extérieur aux dépens de la supériorité modeste. Quand vous aurez des enfants, ne laissez pas macérer leur esprit dans le vin aigre de la routine prétentieuse et des préjugés imbéciles. En attendant, apprenez vous-même à être une âme libre : « Nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, disait déjà Pascal, et nous nous efforçons pour cela de paraître. » Quelle sottise ! L'opinion, soi-disant reine du monde, est une maîtresse d'erreurs. Sachez vous en abstraire. C'est éviter les puissances trompeuses et assurer le triomphe de la raison sur les facultés inférieures. »

Claude D'HABLOVILLE.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

CONTINUITÉ DE LA POLITIQUE DE L'ALLEMAGNE

Parmi les phrases creuses que l'on débitait trop souvent pendant la guerre pour se dispenser de penser, il en est peu qui aient fait plus de mal que celle-ci : les Allemands manquent de psychologie. Que l'Allemagne dans la préparation politique de la guerre et pendant la guerre elle-même ait commis quelques erreurs psychologiques énormes, c'est incontestable. Quand elle a sous-estimé le patriotisme, la fierté et la force de résistance de la France, quand elle a cru que la Belgique s'inclinerait immédiatement devant la loi du plus fort, quand elle s'est imaginé que l'Angleterre ne finirait pas par comprendre le danger mortel qu'eût présenté pour elle la victoire des empires centraux, elle a commis de ces fautes qui marquent éternellement dans l'histoire d'un peuple. Mais comme dit la sagesse des nations, l'adversité est une bonne école et, depuis sa défaite, l'Allemagne poursuit une politique dont la logique et la continuité fait

un terrible contraste avec les hésitations, les contradictions, la légèreté des peuples vainqueurs. Cette politique, elle est simple ; elle est d'ailleurs conforme aux lois de l'histoire : de même qu'après 1815 le but instinctif et constant de toute la politique française fut de déchirer le traité de Vienne, de même depuis 1918 le but instinctif de la politique allemande est d'annuler le traité de Versailles. Et pour y parvenir toutes les armes, tous les arguments lui sont bons. Par une propagande patiente et subtile, telle qu'un peuple possédant une telle force de dissimulation et de concert peut seul la mener, il s'est efforcé de persuader à l'opinion européenne, non seulement aux neutres, mais même aux peuples bénéficiaires des traités, que ceux-ci, contraires à la justice, sont tels qu'ils doivent fatalement provoquer de nouveaux conflits. Et cette propagande s'est adressée tour à tour aux sentiments humanitaires, au mysticisme pacifiste et juridique, à l'esprit de parti, aux intérêts économiques ou nationaux, de telle façon qu'elle a obscurci toutes les questions et brouillé toutes les cervelles. Dans cette confusion il est de plus en plus nécessaire de se raccrocher à quelques idées nettes et simples, au risque de passer pour des esprits étroits et butés aux yeux de quelques dilettantes de la politique.

Aucun traité n'est éternel ; ni le traité de Versailles ni les traités annexes ne réalisent la perfection ; nous en connaissons tous les lacunes et les faiblesses. Mais tels qu'ils sont, ils constituent la charte de l'Europe nouvelle et tant que celle-ci n'aura pas retrouvé un tel équilibre, que certaines questions pourront être révisées dans le calme et la paix, nous devons les tenir pour intangibles. La diplomatie allemande saurait rapidement élargir la moindre brèche pour y faire passer toutes ses revendications économiques et territoriales.

***

C'est à la lumière de cette vérité qu'il faut suivre dans ses détails le jeu allemand à propos de ce projet de pacte qui préoccupe les chancelleries et qui inquiète les peuples.

En une de ces phrases sibyllines où excelle la littérature de communiqués, les ministres et les diplomates de l'Entente ont tous déclaré que les suggestions de l'Allemagne méritaient la plus grande attention. Parbleu ! Mais cette sérieuse attention doit être aiguisée par un certain esprit critique.

Quel peut être le but que vise le gouvernement du Reich par ces suggestions qui, d'ailleurs, manquent singulièrement de netteté et probablement de franchise ? Certes, nous ne poussons pas la naïveté jusqu'à croire que seul un ardent amour de la paix a dicté aux hommes d'État allemands les fameuses propositions qui ont permis si opportunément à l'Angleterre de ruiner le protocole de Genève. Tout au moins doit-on se dire que s'ils désirent pour le moment le maintien de la paix ils y mettent cette condition que la paix soit favorable à leurs desseins ultérieurs. Après l'expérience de ces dernières années, on s'étonne de la confiance avec laquelle les Anglais parlent de la bonne foi de l'Allemagne dans toute cette affaire. Le gouvernement français à qui l'on a reproché ces derniers temps de se laisser entraîner trop naïvement par les rêves d'un pacifisme généreux, a montré plus de prudence en établissant un questionnaire auquel il faudra bien que l'Allemagne réponde avant qu'on ne poursuive les négociations. Il porte sur certains points essentiels qu'il ne faut jamais perdre de vue. Il importe notamment de savoir quelles sont les véritables intentions de l'Allemagne en ce qui concerne son entrée dans la Société des Nations qui ne sera possible que si elle accepte toutes les obligations que comporte règlementairement son admission. Il faut, d'autre part, que soit précisée la situation de la Belgique dans le pacte tant au point de vue de sa sécurité qu'au point de vue de l'intégrité de ses frontières actuelles. Il importe d'obtenir des assurances formelles contre toute manœuvre tendant à la réunion de l'Autriche et du Reich. Il faudrait enfin obtenir de l'Allemagne une déclaration formelle sur ses intentions à l'égard de la Pologne.

En ce qui concerne la Pologne, les mauvaises intentions de l'Allemagne sont patentes ; les hommes d'État les plus pacifiques qui ont abordé la question ont parlé d'un réajustement pacifique des frontières de l'Est et d'une solution amiable de la question de Dantzig et du couloir. Or, il faut qu'on soit persuadé à Berlin que jamais ni la Pologne ni la France n'admettront qu'un arbitrage puisse porter éventuellement sur les clauses politiques ou territoriales du traité de Versailles. Sans doute, on ne saurait exiger d'un grand peuple une renonciation solennelle et pour toujours à ses prétentions sur des territoires qu'il croit, fût-ce à tort, lui appartenir ; l'avenir n'est à personne. Jamais, quelque pacifiste qu'eût pu être un gouvernement français d'avant 1914, il n'eût pu faire accepter par l'opinion une renonciation définitive à l'Alsace et à la Lorraine. Mais ce qu'on peut exiger, c'est que le Reich ne fasse pas état de ses revendications dans des documents diplomatiques ou dans sa politique officielle. Personne ne peut empêcher les Allemands de rêver à la plus grande Allemagne.

Mais dans l'intérêt supérieur de l'Europe, on peut fort bien leur interdire d'y travailler pour le moment.

Les questions précises posées par la France sur ce sujet étaient indispensables. On s'étonnera davantage de voir que l'on puisse remettre en question les frontières actuelles de la Belgique. C'est qu'il s'agit de répondre à une sourde campagne diplomatique qui montre bien comment le gouvernement germanique cherche à profiter de la moindre fissure pour ruiner l'édifice du traité de Versailles. On sait que les socialistes belges à la fois par fidélité à la doctrine et pour des raisons électorales ont toujours été opposés à l'annexion des cantons d'Eupen et de Malmédy. De petites difficultés locales adroitement exagérées pour les besoins de la cause ont fait croire à l'Allemagne que ses revendications à l'égard de ces territoires d'ailleurs peu étendus, ne rencontreraient pas trop de résistance en Belgique même. Ni économiquement, ni stratégiquement, les cantons d'Eupen et de Malmédy n'ont une bien grande importance. Pendant les négociations du traité de Paix, le gouvernement belge les revendiqua pour donner une satisfaction au sentiment national. Malmédy du moins avait une population purement wallonne; cette petite ville de même qu'Eupen avait appartenu jusqu'en 1815 aux anciennes provinces belgiques. Leur annexion pouvait donc être considérée comme conforme au principe des nationalités. En Belgique, même aux yeux du parti nationaliste et, en général, de tous les patriotes, elles apparaissaient en quelque sorte comme un trophée de guerre, comme une compensation aux ruines accumulées sur le sol national, aux souffrances des populations ; en tous cas elles étaient le symbole de la victoire. Mais, en Belgique comme en France, l'état d'esprit victorieux s'est bien affaibli sous le coup de tant de déceptions successives, aussi ne doit-on pas s'étonner que l'on se soit figuré en Allemagne qu'il ne serait pas impossible moyennant des concessions économiques de recouvrer ces territoires perdus. Notez que ces territoires n'ont pour l'Allemagne qu'une bien minime importance. Leur valeur économique est secondaire et il est bien difficile de faire passer les wallons de Malmédy pour des frères germains à rédimer. Mais l'important serait d'obtenir d'une façon quelconque que les Alliés eux-mêmes consentent à porter une atteinte au traité de Versailles.

***

Mais il y a dans les propositions allemandes, d'ailleurs toujours imprécises, comme je l'ai déjà dit plus haut, un autre point qui mérite de retenir toute notre attention. L'Allemagne nous dit-on, — ce sont surtout les Anglais qui nous le disent — est prête à consentir à la démilitarisation des territoires rhénans. Elle admettrait de bonne volonté les articles 42 et 43 du traité de Versailles qui lui interdisent de construire des fortifications soit sur la rive gauche du Rhin, soit sur la rive droite, sur une profondeur de cinquante kilomètres et qui lui ôtent le droit d'entretenir et de rassembler des forces armées « soit à titre permanent, soit à titre « temporaire, ou d'organiser des manœuvres mili- « taires et des facilités matérielles de mobilisation « sur les mêmes territoires ».

L'Angleterre, ajoute-t-on, serait disposée à interpréter l'article 44 du traité de la façon la plus stricte, c'est-à-dire qu'elle s'engagerait à intervenir du côté de la France et de la Belgique au cas où l'Allemagne contreviendrait d'une manière quelconque aux dispositions des articles 42 et 43.

Il y a, certes-là, pour nous des éléments de sécurité, et ces suggestions ne manqueront pas de séduire ceux qui se contenteraient d'une garantie de paix immédiate. Mais voici qu'un autre projet se fait jour. Il ne serait plus question de démilitarisation, mais de neutralisation de la Rhénanie. « Ce serait, dit le *Daily Telegraph*, l'inviolabilité de la Belgique, du Luxembourg et de la France et l'Allemagne elle-même serait couverte dans la zone rhénane démilitarisée et séparant les anciens adversaires. » Sous une forme détournée, ce serait là une nouvelle atteinte au traité de Versailles, puisque celui-ci, en stipulant la démilitarisation du Rhin, cherchait à donner des garanties de sécurité à la France et à la Belgique, mais non à l'Allemagne, suspectée avec quelque raison de chercher une revanche. Si l'on renversait les rôles, ne serait-ce pas pour séparer plus sûrement la France de la Pologne, empêcher l'alliance franco-polonaise de jouer et faciliter de mauvais desseins à l'égard de nos alliés de l'Est ?

Les Anglais, assurément, diront que nous sommes singulièrement soupçonneux; mais n'avons-nous pas le droit de l'être, quand nous voyons à tant d'indices que l'Allemagne ou du moins une fraction importante du peuple allemand n'a pas renoncé à son rêve belliqueux.

En tous les cas, l'activité diplomatique déployée à Berlin et à Londres pour énerver, ruiner et saboter les traités de 1919 ne sont pas précisément de bon augure.

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

AMES ÉTRANGÈRES

On ne s'étonnera point que nous rapprochions ici trois romans par ailleurs fort dissemblables, mais qui présentent ce trait commun de nous dépayser sans qu'aucun d'eux pourtant se rattache au genre communément désigné sous le nom de roman exotique. *Le Puits de Jacob* est un roman juif, qui nous promène de Constantinople à Caïffa, nous arrête dans une colonie sioniste de Palestine, nous fait passer à Jérusalem et nous ramène à Paris, voire même au café de Paris, dans le monde des théâtres et des music-halls. *La Robe sans couture*, roman roumain, épanouit son action dans l'atmosphère demi-orientale de Bucarest, la poésie des campagnes et l'ombre rayonnante des monastères. L'auteur des *Voleurs d'âmes* nous offre un roman hindou qui commence à Londres, se poursuit à Paris et s'achève en Bretagne, toujours et partout imprégné de mystère et de secret. Notre curiosité des pays et des âmes ne cesse de s'étendre. Les romanciers dilatent leurs cadres jusqu'aux limites de l'univers. Après la psychologie des foules, ils abordent la psychologie des races. Le pittoresque n'est plus pour eux qu'un décor où se déroule la vie, et s'ils ne le négligent pas, c'est à la vie surtout qu'ils s'attachent comme à la réalité souveraine dont tout le reste dépend, comme à l'essentiel par rapport à quoi tout le reste n'est plus qu'accessoire.

***

Il n'est jamais inutile de constater, à propos d'une œuvre nouvelle, qu'on y retrouve toutes les qualités de l'auteur, puisqu'il pourrait arriver, tout aussi bien, qu'elle fût inférieure aux précédentes. Reconnaissons donc que *Le Puits de Jacob* (1) est dans la meilleure veine des récits de M. Pierre Benoit. De la première ligne à la dernière, l'histoire d'Agar Mosès nous entraîne et nous retient, la fascinante figure de la jeune fille exerce sur nous son pouvoir de séduction, nous suivons passionnément le fil de ses aventures, séduits comme toujours par cet accord de la fiction et de la réalité qui renforce l'un par l'autre les deux éléments, donnant à la réalité un agrément romanesque en même temps qu'il confère à la fiction les apparences du vrai. Si tout s'arrange trop aisément peut-être selon le gré de l'auteur, s'il y a bien dans les personnages secondaires — un duc de Biesvre, un Du Cange, une Reine Avril — quelque convention et quelque artifice, nous n'attachons pas plus d'importance qu'il ne convient à ces défauts qui apparaissent comme une rançon ou une contre-partie des qualités de M. Pierre Benoit et ne sont pas sans contribuer à l'impression finale de logique, de simplicité, de clarté que nous laisse chacune de ses œuvres. Est-ce une faiblesse que l'accessoire y soit si rigoureusement dans la dépendance de l'essentiel ?

L'essentiel, ici, présente le plus vif intérêt Ce n'est pas, comme pourrait le faire croire le titre, le tableau d'une colonie sioniste et l'évocation de la faillite de cette expérience. Tous les personnages sont secondaires, en comparaison d'Agar, qui occupe vraiment tout le livre et s'offre à nous comme la personnification, comme le symbole même de « la tragique et sombre race dans laquelle l'avait fait naître la destinée ». Il ne lui fut que trop facile d'en imaginer, avant de les connaître, les vicissitudes. Grandie dans la misère d'un ghetto de Constantinople, la dernière de sept enfants sans père — celui-ci a été abattu d'un coup de fusil anonyme pendant un massacre d'Arméniens — précocement meurtrie, elle perdit bien vite toute spontanéité, tandis que sous ses loques sans nom elle sentait monter en elle, grandir et la dominer, « un besoin amer et forcené de jouissances terrestres ». A seize ans, elle devient, par les soins d'une matrone levantine, la danseuse Jessica. De 1911 à 1923, durant ces douze années remplies des prodigieux événements qui ont remué l'univers, Agar roule, à travers cet Orient bouleversé d'immenses tumultes politiques et guerriers, de Salonique à Alexandrie, d'Alexandrie à Beyrouth, de Beyrouth à Constantinople, de Constantinople à Salonique et ainsi de suite, indéfiniment, avec des intermèdes au Caire, à Alger, à Athènes ou à Smyrne, sans rien connaître que la diversité d'échantillons humains jetés par les guerres dans ce vieux coin du monde. Ces douze années d'exécrables débauches n'altèrent ni sa santé, ni sa beauté. Quant au moral, nul ne saurait dire, et elle-même ignore, si les enthousiasmes enfantins sont morts au fond de son être ou seulement endormis. « Elle ne s'était attachée à aucun homme, et aucun de ceux qui l'approchèrent n'avait eu le temps de s'attacher à cette errante, que semblait animer un perpétuel besoin de cieux nouveaux. »

C'est dans ces dispositions qu'au cours d'une période critique, Agar Mosès est engagée par le patron du seul café européen de Caïffa. L'enthousiasme en est transformé. Mais la destinée d'Agar

1) Albin Michel, éditeur.

le sera bien davantage. Caïffa est le petit port où débarquent les colons expédiés d'Europe vers la petite colonie sioniste du « Puits de Jacob », et bientôt Agar Mosès va devenir une des forces vives de ce groupement. Une quarantaine de pages ont suffi à M. Pierre Benoit pour amener son personnage à ce point. La voici maintenant livrée à l'influence d'Isaac Cochbas.

Étrange figure et saisissante, celle de ce petit homme bossu, avec de grosses lunettes noires, qui a voué sa vie à une idée : celle de relever le Temple sur le sol d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Ancien secrétaire du Baron Edmond de Rothschild, il est depuis quinze ans en Palestine pour y réaliser le miracle de refaire, avec des épaves de la vie, « des hommes, des femmes dignes de ce nom, heureux de leur sort, fiers d'être redevenus des êtres libres sur la terre qui leur fut de toute éternité dévolue » : le Sionisme vu par un illuminé, un mystique. Comment en est-il venu à concevoir, en voyant danser Jessica, le dessein d'éveiller en elle tout le judaïsme endormi ? La plaine de Jizréel, Nazareth, le Mont Tabor, Endor où Saül vint consulter la sibylle, Solem, le pays d'Abizag la Sunamite, les monts de Gelboé, voilà que la vieille terre parle à la jeune Juive, l'appelle et la retient. Les deux chapitres III et IV qui retracent avec tant de sobriété et de force le progrès de l'emprise, marquent un point de perfection où M. Pierre Benoit peut être fier d'avoir atteint.

La peinture qu'il nous offre de la vie au Puits de Jacob ne témoigne pas d'un moindre talent, et nous ne saurions souhaiter ni plus de précision, ni plus de vigueur, ni une réalité plus directe au personnage de Mlle Henriette Weill, l'agrégée dont la carrière nous est retracée en quelques pages depuis sa *Lettre ouverte à M. le Président du Conseil* dans l'*Aurore* de Vaughan et de Clémenceau en pleine campagne de la fameuse « Affaire », jusqu'à son action prépondérante dans la colonie sioniste, en passant par une thèse de doctorat sur l'*Esthétique de Karl Marx* et une part occulte « aux mystérieuses tractations qui devaient prendre corps sous le nom de Traité de Versailles ». Nous croyons qu'il faut citer ici quelques lignes, propres entre toutes peut-être à faire comprendre avec quel sens aigu de la psychologie et de l'histoire ce romancier mêle les aventures de ses personnages et les événements de son temps :

Il commettrait d'ailleurs une injustice, celui qui croirait qu'au poste où le sort la place Mlle Weill trahit la cause de sa patrie d'adoption. La France, elle l'aimait passionnément. Mais elle se faisait de son intérêt une idée à elle, une idée que justifiaient, il faut bien le dire, les déclarations des Français les plus authentiques, les plus qualifiés. Elle posait, en principe, que ce serait la pire des hypocrisies que de prétendre retirer des avantages matériels d'une lutte au cours de laquelle on n'avait pas cessé de proclamer que c'était pour le Droit seul qu'on combattait. Ce n'était pas pour garantir à leur pays l'abjecte clause commerciale de la Nation la plus favorisée que dix-sept cent mille morts avaient donné un sang aussi pur que celui des Macchabées.

Mlle Weill fait lire à Agar les poètes juifs, chez qui la jeune femme apprend à reconnaître dans son éternelle inquiétude l'expression individuelle de l'éternelle inquiétude de toute une race. Mais ici, au Puits de Jacob, n'est-ce pas l'accord, et l'apaisement ? La suite du roman nous donne la réponse. Poussée par une fatalité intérieure, Agar épouse Isaac Cochbas, dont l'amour inexprimé, pareil à une flamme dévorante, achevait de consumer l'organisme épuisé par les fatigues. Elle est envoyée par lui, quand ses forces le trahissent, à Paris auprès du Baron. Elle y retrouve une chanteuse qu'elle a sauvée naguère à deux reprises, une première fois à Beyrouth, de la police, et une seconde fois, à Alexandrie, de la misère. Une fête d'un soir la lance de nouveau dans les music-halls ; mais c'est le grand luxe, cette fois, avec Du Cange, l'auteur de revues, puis M. Guilloré, le nouveau riche. Toujours menée, toujours conduite, toujours aliénée d'elle-même, cette Juive oublie trop vite et trop aisément, nous semble-t-il, son mari mourant, sa tâche abandonnée, la colonie en détresse, à laquelle elle s'était donnée, la terre des aïeux qui semblait avoir repris son cœur. Mais les oublie-t-elle ? Ne croyez pas qu'une automobile, un petit hôtel, un collier de perles puissent jamais « assouvir la soif inextinguible d'une sombre fille dont les désirs flagellent éternellement l'abject univers où elle est condamnée à vivre. » Seul, subsiste en elle l'irréductible fond qu'elle tient de sa race et qui la ramènera, après les vicissitudes d'une vie dont c'était le mystérieux destin de se trouver, à intervalles réguliers, bouleversée en quelques minutes de fond en comble, vers Cochbas, au Puits de Jacob.

Ces bouleversements, s'ils correspondent bien à la vraie nature d'Agar Mosès et de sa destinée, ne sont pas non plus sans convenir d'une manière toute particulière à l'esthétique des romans de M. Pierre Benoit, et rien ne saurait mieux justifier l'excellence de son choix, ni mieux expliquer la belle réussite que nous offre *le Puits de Jacob*. Dominé par les deux figures d'Agar et d'Isaac Cochbas, ce « roman juif », participe au caractère à la fois romanesque et dramatique des péripéties où se trouve jetée, toujours assez brusquement, l'héroïne. C'est le plus heureux privilège de l'auteur de savoir donner à la psychologie, au lieu de l'immo-

biliser dans l'analyse, tant de mouvement et d'action. Avec une maîtrise qui reste toujours la même, il sait renouveler ses sujets et assouplir aussi sa manière jusqu'à lui faire épouser sans effort les contours d'une matière chaque fois différente. L'heureuse aisance de ses récits ajoute au plaisir que nous prenons à les entendre quelque chose de celui qu'il trouve, semble-t-il, à les conter.

***

M. Léon Thévenin dont on apprécie les fines études d'art (*L'esthétique de Gustave Moreau*, *L'Art chrétien* chez Luc-Olivier Merson. *La Renaissance Païenne*, *Puvis de Chavannes*, *Dagnan-Bouveret*), a publié déjà six romans. Nous avons présenté naguère à nos lecteurs, le dernier, *Le Retour d'Ariel*. Cette œuvre délicate et forte, couronnée par l'Académie Française, est un des témoignages qu'il faut retenir sur la psychologie de notre temps. Le psychologue, le moraliste, le dilettante épris de beauté, se retrouvent dans la noble et pittoresque histoire d'amour qui fait partiellement le sujet de ce romain roumain, *La Robe sans couture* (1). M. Léon Thévenin nous raconte comment Olivier de Trézel, de vieille famille bretonne, de sentiments traditionalistes, rencontre à Bucarest une jeune fille roumaine, Ileana Soreano, orpheline et fort indépendante; comment les deux jeunes gens ne tardent guère à s'éprendre l'un de l'autre et quel conflit de sentiments s'engage entre eux dans le beau décor de la capitale et des campagnes roumaines. L'atmosphère capiteuse de la belle ville européenne, où passe déjà un souffle d'Orient, enveloppe l'intrigue sentimentale, baignée aussi de l'air plus pur et de la lumière plus sereine des vieux sanctuaires roumains.

Mais c'est le conflit psychologique qui forme la substance du roman. Olivier de Trézel est catholique, Ileana est « orthodoxe »; un véritable drame de conscience naît de ce conflit religieux. Sans être profondément croyante, Ileana est attachée par mille liens à la religion nationale, et c'est ce qu'Olivier ne comprend pas tout d'abord dans son zèle à lui faire partager sa propre foi.

Insensiblement, à mesure que la jeune fille initie Olivier de Trézel à la poésie des sanctuaires nationaux, de la liturgie nationale, il pénètre plus avant dans les sentiments religieux d'Ileana, il en comprend mieux la nature; mais, de son côté, elle cesse, à mesure qu'elle connaît mieux Olivier, de juger le catholicisme à travers les préventions, les préjugés, les vieilles rancunes de sa nation. La pénétration réciproque des deux âmes forme le second plan en profondeur de cette œuvre remarquable.

Il y en a, si l'on peut dire, un troisième. L'aventure des deux personnages principaux est comme l'image du conflit plus vaste qui met aux prises deux formes du christianisme. Si l'Église catholique et l'Église orthodoxe se sont heurtées jusqu'ici sans pouvoir se comprendre, c'est, d'après M. Léon Thévenin, que la politique, le souci des intérêts temporels ont altéré la pureté de leurs négociations; il croit que l'union peut se faire si elle est préparée par une connaissance mutuelle, une sympathie réciproque, un commun idéal d'organisation et d'entr'aide; il partage l'espoir de beaucoup de chrétiens des deux Églises, suivant lesquels le jour où elles s'avanceront à la rencontre l'une de l'autre, animées par le véritable esprit de l'Évangile, les obstacles et les difficultés qui s'opposent encore à leur union disparaîtront d'eux-mêmes.

Le drame de conscience, né du conflit religieux, apparaît donc comme le symbole d'un conflit plus large. Le problème de l'union des Églises — « la robe sans couture » — n'a cessé de passionner les esprits au cours du XIXe siècle. Il s'est posé en Angleterre avec éclat au temps de ce qu'on a appelé « le mouvement d'Oxford ». Les réunions de Malines ont, l'an dernier, agité et passionné l'opinion britannique. Les ménagements du Vatican à l'égard de la Russie des Soviets ne procèdent sans doute que du désir de réserver de ce côté l'avenir. Ce même problème, qui se pose aujourd'hui en Roumanie, M. Léon Thévenin l'a étudié sur place. Un séjour de dix années lui a permis de pénétrer profondément dans l'esprit, les mœurs et les sentiments de ce pays. Il a su faire, de la question religieuse, le centre et comme le foyer intérieur d'une fiction romanesque dont il a ainsi singulièrement enrichi le sens.

Comme *Le Puits de Jacob*, ce roman, sans renoncer à l'intérêt que lui donne la vie du cœur, s'est trouvé subordonner la peinture du sentiment à l'étude d'un milieu exotique et d'une grande question du jour. N'est-ce pas le meilleur moyen de la rajeunir et de la renouveler ? C'est un signe du temps qu'aucun problème, si grave soit-il, ne paraisse interdit au romancier et que celui-ci se montre ainsi tenté d'aborder de tels aspects de la vie contemporaine. Demandons-lui seulement de rester un romancier. C'est ce qu'a fait M. Pierre Benoit, c'est ce qu'a su faire aussi M. Léon Thévenin, et l'agrément de son livre est rehaussé par la jolie qualité d'une forme élégante et pure, où se reconnaît l'homme de goût, l'ami très éclaire de l'art.

(1) *La Robe sans couture*, par Léon Thévenin. Éditions de la Vraie France

***

Et voici, après le roman juif, après le roman roumain, un roman hindou, qui se passe en Angleterre et en France (1).

Aux premiers chapitres, c'est Londres, en pleine *season*, un soir de brillante fête mondaine. Puis c'est la narration d'une extraordinaire aventure, dans le décor de l'Inde lointaine, au pied du Thibet inviolé. A Paris ensuite, enfin en Bretagne, parmi de reposants paysages, l'action se poursuit et s'achève brusquement, comme brisée par le destin. Animé d'un redoutable pouvoir et conduit par le fanatisme de son Inde natale, un personnage étrange, Sahou, mène l'action jusqu'à son tragique dénouement, à travers des péripéties qui nous dévoilent les troubles et malfaisantes puissances dont disposent ces étranges magiciens que l'auteur appelle, d'un terme si juste et si fort, les « Voleurs d'âmes ». Puissances faites peut-être de la faiblesse de leurs victimes, que la peur leur soumet et qui n'ont pas la force de réagir.

L'auteur sait nous faire entendre qu'il faudrait opposer à un tel sortilège la force suprême de la raison. Si de pauvres créatures peuvent être les jouets de certains envoûteurs, c'est faute de conscience et de courage. La raison et la sagesse de l'Occident sauraient bien, semble-t-il, exorciser ces fantômes. Nous entrevoyons, à travers cette antithèse des deux mondes, des deux civilisations, des deux âmes, une idée philosophique qui ne manque ni de profondeur, ni d'actualité.

Mais M. George Delamare a voulu surtout faire œuvre de conteur. L'amour du peintre parisien, Hervé Montil, et de la tendre et charmante Princesse Bleue, reste au premier plan de son récit et lui donne un rare agrément. Une action très dramatique se déroule à travers le mystère, sans tomber jamais, préservée par la justesse psychologique, dans les exagérations et les conventions du roman d'aventures.

Ce bel art de conter, ne le négligeons pas trop. M. Pierre Benoit y excelle. M. George Delamare vient de s'y montrer, pour ses débuts, fort habile. Ce coup d'essai doit retenir l'attention, il ne passera pas inaperçu. Parmi tant d'œuvres plus prétentieuses, celle-ci plaira par sa bonne grâce, son allure vive, sa fraîcheur et sa simplicité. Il serait bien surprenant qu'elle ne trouvât pas un très grand nombre de lecteurs.

Firmin Roz.

(1) *Les voleurs d'âmes*, par George Delamare, Éditions de la Vraie France.

L'HISTOIRE

LA FRANCE ET ROME PENDANT LES GUERRES DE RELIGION (1)

1559-1598. — Quarante années presque ininterrompues de guerres civiles, de guerres « plus que civiles », auraient dit les anciens, puisqu'elles mettaient aux prises les enfants d'un même pays et de même culture, — mais âpres et brutales et si obsédantes qu'elles ont ému l'humanisme réputé impassible d'un Ronsard et transformé en tragique poète le rude soldat que fut Agrippa d'Aubigné :

« Je veux peindre la France, une mère affligée..... »

Les historiens continuent de les appeler *guerres de religion*. Prises d'armes, en effet, et levées de troupes, le prétexte en fut souvent tiré des dissentiments entre adeptes de la messe et adeptes du prêche, ou, comme plaisantait Rabelais, entre « enragés putherbes » et « démoniacles calvins ». Il est vrai ; mais ne nous y trompons pas. Si les Français, en ce XVIe siècle tout secoué par l'anarchie des idées, excellaient déjà à transposer leurs oppositions politiques dans le domaine des concepts moraux et à leur conférer le caractère de l'universel, le fonds demeure. Ce fonds c'est, contre les procédés du gouvernement moderne tel que l'avaient, sans grands ménagements, constitué François Ier et Henri II, la révolte de tous ceux qui en avaient souffert dans leur prestige, dans leurs intérêts sociaux et financiers, de tout ce qui croyait discerner, dans le triomphe définitif de la royauté du « bon plaisir », les promesses de sa propre ruine. Et d'abord les grands seigneurs, que l'aventure du duc Charles, le connétable, avait bien pu déconcerter, mais qu'elle n'avait pas guéris de leur passion d'indépendance, conservateurs obstinés des traditions du monde féodal quand les surmontaient les « hommes de robe longue », les intendants et les secrétaires d'Etat. Princes de Bourbon et Guises de Lorraine, bataillant pour le pouvoir à la faveur de la minorité ou de l'adolescence des rois, grouperont pour la curée des places, des pensions et des prébendes cette aristocratie des provinces, déjà ruinée à demi par la vie de cour, menacée dans ses privilèges de justice depuis que l'a enserrée Henri II dans le réseau toujours plus étroit de

(1) Félix Rocquain, de l'Académie des Sciences morales et politiques : *La France et Rome pendant les guerres de religion* (Paris, Edouard Champion, 1924).

ses parlements et de ses présidiaux. Catholiques ou protestants d'ailleurs, indifféremment et quelquefois tour à tour. Un Antoine de Bourbon, un Henri de Navarre, fils de l'ardente Jeanne d'Albret, s'avouent huguenots ou catholiques suivant les circonstances ou la nécessité. Le chroniqueur Regnault de la Planche, bien informé, avait soin de distinguer entre « huguenots de religion » et « huguenots d'Etat ». Ces derniers devaient entraîner les autres, les braves et fanatiques soldats fournis par les Églises du midi, sur les grandes routes et à travers les campagnes de France, à la conquête de la suprématie et, en attendant ce jour peut-être lointain, au pillage, à la destruction et au butin. Ne comptons pas les autres profits que les gens de guerre prélevaient, par une habitude commune aux deux troupes adverses, dans la subversion des villes et bourgades mises à sac. Car le siècle est rude et il aime la vie, sans être difficile ni délicat dans le choix.

L'impulsion intérieure n'est pas différente chez les bourgeois qui, à la Rochelle, à Montauban et ailleurs, monteront leurs entreprises républicaines, qui, à Paris, soutiendront les Seize et leur révolution démagogique. A entendre les furibonds qui, dans les chaires de la capitale, tonneront à partir de 1588 contre la dynastie des Valois et en appelleront au régicide libérateur, on croit reconnaître par avance leurs successeurs de la Commune de septembre et des clubs sectionnaires. Et Jacques Clément, qui procurera, selon un pamphlet parisien, la « juste abdication » d'Henri III, est déjà un cordelier. De fait, nous saisissons ici le dernier sursaut de cette troisième classe des non-nobles qui, maîtresse du négoce et de l'artisanat, avait autrefois conquis, en deux siècles de luttes, sa place dans l'ordre féodal et fait accepter par le roi comme par les nobles d'Eglise et d'épée les immunités de ses communes. Or, voici que, ayant appelé dans ses conseils les plus riches et les plus instruits de cette aristocratie urbaine, la royauté, celle même de Charles IX, s'acharne à supprimer les dernières autonomies municipales, pour autant qu'elles ont survécu aux liquidations antérieures. La conséquence est inévitable. Si un prince de Condé parle, comme le fera le Simon du temple, de « bailler au petit royot » (c'est Charles IX) un métier pour lui apprendre à gagner sa vie, si une duchesse de Montpensier se vante plus cavalièrement de porter à la ceinture les ciseaux avec lesquels, avant sa relégation dans un cloître, sera tondu le dernier des Valois, la Ligue des villes, qui ne se déguisera en *Sainte-Ligue* que pour capter une bonne part des doublons d'Espagne, proclame hautement sa résolution de restaurer les franchises « comme à l'époque du roi Clovis et mieux encore si faire se peut ». Clovis ainsi évoqué donne à sourire. Mais l'intention s'exprime à plein. Il y a dans tout ce mouvement comme un essai de revanche des forces individualistes du moyen âge contre les pratiques autoritaires des nouveaux gouvernements centralisés.

A la considérer de l'extérieur du royaume, la question se complique encore. Car les rois de 1559, ce sont les héritiers de ce François qui, à Marignan, avait brillamment, et à l'applaudissement unanime de ses sujets, battu les mercenaires du pape et contraint Léon X aux compromis du Concordat. Sans doute de terribles traverses étaient survenues, y compris la captivité de Madrid ; François n'en avait pas moins ruiné les rêves de Charles-Quint et ses prétentions à la « monarchie universelle ». A Renty, en 1554, le même empereur du Saint Empire germanique avait reculé devant les soldats d'Henri II, cependant que la révolte victorieuse des princes d'Allemagne le réduisait à l'abdication. Le Pape et l'Empereur ! Encore deux figures du moyen âge que nos souverains s'étaient accoutumés à regarder sans crainte, François, usurpant le titre impérial de *Majesté*, signifiait par là même au chef de la maison d'Autriche l'indépendance totale de sa propre couronne. Quant à la papauté, principauté italienne désireuse de donner l'illusion d'être installée sur un plan supérieur, attentive au surplus à mener son jeu à travers les rivalités des monarques, elle ne demandait pas mieux que de renouveler entre eux l'arbitrage fructueux d'un Clément VII à la trêve de Nice. Pour lors, servie et renforcée par la milice d'Ignace de Loyola, elle prétendait imposer en tous pays, malgré les répugnances des pouvoirs temporels, la reconnaissance des décrets du concile de Trente, négateurs particulièrement des traditions gallicanes.

Voilà ce qui domine la situation française, telle que l'aborde M. Rocquain dans son savant ouvrage. Au prix de quel labeur sans défaillances, avec quel art de grouper les événements, de les ordonner en logique et de les placer en lumière, d'en exprimer tout ce qu'ils contiennent de signification, le respecté doyen de la section d'histoire de l'Institut s'est acquitté de sa tâche, seule une lecture attentive permettra de s'en rendre compte. Et l'on comprend aussi, persuadé comme il était que, dans cette crise de la France, aussi décisive au demeurant que celle du XIVe siècle, les influences étrangères avaient obstinément travaillé chez nous contre l'intérêt national, qu'il ait pris à Rome le point de vue d'où il allait examiner la suite de notre histoire intérieure. Suite dramatique, à contempler l'équipe de gouvernants qui, sans autre responsa-

bilité, occupent le devant de la scène. François II, Charles IX, Henri III, tristes dégénérés physiologiques dont le premier, un instant illuminé par le sourire de Marie Stuart, disparaît à l'improviste au milieu des pendaisons d'Amboise, — le cadet, époux de cette Elisabeth d'Autriche dont un Clouet a fixé au Louvre la grâce affinée et menue, complice au moins par aveu de l'abominable massacre déchaîné en une nuit d'août de 1572, laisse à son successeur, en train de courir l'aventure de Pologne, un héritage de haines et de batailles exaspérées, — le dernier, sombré dans l'indignité crapuleuse, voleur avéré de la caisse municipale, chassé du Louvre par les *quarteniers* constructeurs de barricades, humilié dans sa personne et ruiné d'autorité par les députés des Etats, recruteur d'assassins contre le « roi de Paris », succombe sous les malédictions d'un peuple qu'aggravent à peine les injures des théologiens de Sorbonne, des curés de paroisse, des moines en rupture de couvent ou de cellule. Des têtes politiques, ces gens-là? Non. La seule tête politique c'est la Florentine, cette Catherine, nièce d'un pape, restée dans l'ombre comme dauphine et comme reine, dévorée d'autant plus, sous les voiles de son éternel veuvage, de la passion de gouverner. Son activité politique, menée jusqu'à la mort (car la mort la surprendra négociant avec les ennemis de son fils), M. J.-H. Mariéjol et M. Lucien Romier l'ont successivement étudiée. Peut-être M. Rocquain l'a-t-il vue trop simple quand il la montre attachée comme d'instinct à l'alliance romaine, comptant sur les souverains pontifes comme sur des auxiliaires naturels. Ce n'est pas le lieu de reprendre l'ensemble de la question. Comment ne pas observer pourtant que Catherine, plus dégagée qu'on ne pense des précédents de chancellerie et souple à s'adapter aux indications du moment, a tout à coup accepté le programme de conciliation de l'Hôpital avec l'amitié d'Antoine de Navarre, le quasi patronage de Philippe II (son gendre) et l'amitié de la reine d'Angleterre, encouragé les entreprises du duc d'Anjou, son fils, aux Pays-Bas, et travaillé à maintenir, en pleine Saint-Barthélemy, l'alliance devenue traditionnelle avec les princes luthériens d'Allemagne. Tout cela, pour dire vrai, très décousu et sans instinct de « machiavélisme ». Chez elle, le seul instinct, mais terriblement profond et puissant, c'est l'instinct maternel. Aussi longtemps que sa fille Elisabeth sera reine d'Espagne, l'entente espagnole s'imposera. Ce sera l'entente avec Londres tant qu'Elisabeth Tudor, « beauté professionnelle » et flirteuse jusqu'au « corps à corps », n'aura pas découragé les poursuites amoureuses du duc d'Anjou. Or, la mort scande implacablement les efforts inutiles de la vieille reine. En 1588, tous ses fils capables d'hériter ont disparu ; une seule petite-fille près du trône, Isabelle-Claire d'Espagne, qu'elle ne connaît pas et dont elle sait bien que les Français ne voudront pas, mettant leur point d'honneur, sans se mettre en peine de la prétendue loi salique (dont les moines-juristes de Philippe se moquent de leur côté), à repousser une reine étrangère. Alors, comme héritier présomptif reste Henri de Navarre, l'autre gendre, celui des « noces vermeilles », de qui le ménage avec Margot, péniblement recollé par Catherine elle-même à deux ou trois reprises, s'atteste à la fois impossible et inféconds. Dans l'isolement moral où la relèguent la défiance et l'hostilité des cardinaux de cour, inféodés à la Ligue ou poursuivant leurs ambitions de grands seigneurs, quoi d'étonnant qu'elle ait cru parfois trouver dans son pays d'origine l'appui que France, Espagne, Angleterre successivement lui refusaient?

A ses sollicitations, quelle correspondance a-t-elle rencontrée? Répondre à cette question, c'est pour une bonne part l'intérêt de l'étude de M. Rocquain ; et cet intérêt est grand. Que Pie V, le pontife de Lépante, apôtre de la croisade anti-musulmane, ait méconnu l'appel de la reine Catherine, qui s'en étonne? Le temps était trop près où s'était nouée l'alliance de la royauté française avec le sultan des Ottomans, voire avec les pirates de Tripoli et de Djerba, ravageurs des côtes italiennes et écumeurs de la Méditerrannée. Mais Sixte-Quint s'attestait un politique d'une autre trempe. Très peu espagnol, pour avoir vite aperçu que les entreprises de Philippe II n'avaient de catholique que l'étiquette et ne faisaient que poursuivre une fois de plus la tentative d'hégémonie habsbourgeoise sur l'Europe continentale, renseigné certainement aussi sur les causes qui menaient à l'épuisement final la dynastie d'Angoulême, hostile au surplus par tempérament à tout ce qui semblait une rébellion, même sous la coloration de pieux prétextes, il avait réalisé de bonne heure que la solution de la crise ouverte en France par la défaillance du pouvoir central serait l'avènement du « prince de Béarn » (comme il l'appelait) préalablement ramené au catholicisme. Par contre, l'aveuglement fut prodigieux chez Grégoire XIV et Innocent IX. Férus du « roi catholique », de qui ils acceptaient en Italie l'humiliante tutelle, on les vit en même temps encourager la Ligue que vigorisait de son côté le « catholicon d'Espagne », les prétentions féodales des gouverneurs de provinces, les excès des confréries populaires soulevées par les moines armés. Que fallait-il donc pour amener le pontificat romain à prendre de la situation une vue plus

juste? Tout simplement qu'Henri IV, « roi de France et de Navarre » par le droit de sa famille et la force de son épée, eût victorieusement « sauté sur des murailles de villes » en attendant de déloger de Paris les mercenaires de Philippe II. M. Rocquain l'a montré à merveille en narrant avec quelle bonne grâce, dont on chercherait en vain l'équivalent du côté romain, soit chez le cardinal Aldobrandini, soit chez le pape, que travaillaient à la fois les « factions » espagnoles du Sacré-Collège et les émissaires du duc de Mayenne, Henri sut faire agir ses représentants : un cardinal de Gondi, un duc de Nevers, un Du Perron, un d'Ossat surtout, précurseur de ces cardinaux d'Etat qui régiront chez nous cinquante années du XVIIe siècle. C'est lui qui déjoua les astuces assez pauvres imaginées par Clément VIII pour en imposer aux Français (sans compter la brimade des « antichambres » interminables) et pour leur faire admettre qu'il disposerait de la couronne en faveur de leur maître par le même geste rituel, qui lui administrerait l'absolution. Lorsque les places ligueuses, la Picardie, et le Dauphiné devançant la Bourgogne, Paris enfin, Vincennes et la Bastille, se furent soumis, prit fin la comédie diplomatique : Clément VIII comprit qu'il ne gagnerait rien à chicaner plus longtemps ni sur son droit ni sur sa foi, le prince vaillant et spirituel que « catholiques royaux » et politiques » avaient reconnu, que les évêques avaient reçu, dans leur communion, que la victoire avait consacré, que l'Eglise nationale avait couronné à Chartres et pour lequel, à l'encontre des entreprises de l'étranger, s'était déclaré le sentiment du pays. Le 2 août 1595, dans la congrégation générale cardinalice, le pape recommandait l'absolution d'Henri, « d'un très puissant prince qui commandait à des armées et à plusieurs peuples ». A la bonne heure ! Et reconnaissons ici le strict raisonnement du politique italien. Mais traduisons en Français : le dernier mot sur la crise qui déchire le royaume depuis 1559, ce n'est pas à Rome qu'il doit être prononcé, non plus qu'à l'Escurial, ni d'ailleurs en Europe, mais bien à Paris, par les assemblées des ordres de l'Etat, par les hauts bourgeois de gouvernement qui forcent une fois de plus la main aux hobereaux veufs de leurs fiefs, par les bons compagnons des camps qui ont aidé, avec le sourire de Gascogne, le Béarnais à bouter l'Espagnol hors de toute France. Le roi très chrétien est d'abord le roi national de France. Au triomphe de cette idée, juste et nécessaire, aboutit le dur travail de cette longue période de notre histoire, période pittoresque et tumultueuse que, dans son livre de haute science, M. Rocquain vient de ressusciter pour notre plaisir.

Paul FLYEL.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

AUTOUR DU THÉATRE CATALAN

Connaissant l'essor actuel du théâtre Catalan et désireux de donner à nos lecteurs une esquisse de son évolution et des critiques qu'elle suscite, nous avons prié M. Adria Gual de nous renseigner sur un sujet si intéressant. M. Gual nous envoie, de Barcelone, l'article qu'on va lire. L'illustre écrivain catalan était tout qualifié pour traiter un pareil sujet. Outre un auteur dramatique de tout premier ordre, qui a eu, à Barcelone et à Madrid, des succès remarquables, il est le créateur de ce « théâtre intime » qui a tant contribué en Catalogne, à l'épuration du goût et à la divulgation des chefs-d'œuvre du théâtre étranger et tout spécialement du théâtre classique français. Son œuvre dramatique, vaste déjà et très variée, avec des pièces d'une étonnante envergure, comme ce Mystère de douleur *qu'une troupe esperantiste venait jouer à Paris les jours même de la mobilisation, est d'une originalité toute personnelle et d'une profonde, d'une religieuse probité artistique. M. Gual a été un avant-gardiste de tous les moments, si nous restituons au mot avant-garde sa véritable signification. Il reste, en Catalogne, le plus ferme pionnier de l'art dramatique en ce que celui-ci a de plus pur, de plus noble et de plus désintéressé.*

Quand il s'agit de donner une impression, si légère soit-elle, d'un théâtre national quelconque, on est accoutumé, et c'en est le magnifique prélude, à en appeler à ses origines, à ses traditions et à tous les éléments qui constituèrent sa base, à ses débuts.

Une histoire unique unit le développement de tous les théâtres européens, surtout à partir du XIVe siècle, date où les suggestions dramatiques furent proscrites des églises.

La puissante raison d'exister, qui fit que la manifestation théâtrale se produisit triomphalement devant le public, détermina peu à peu un système de lois qui s'acheminaient vers un organisme définitif tel que s'il n'arriva pas à s'imposer avant le milieu du XVIe siècle, ce ne fut pas en tout cas pour avoir manqué de personnalité dans sa période de formation.

Chaque nation, quoique témoignant d'un accord harmonieux avec les palpitations voisines, sut — comme de juste dans un art aussi vivant — donner à son intervention des caractères adéquats. Au cours du temps se dessinèrent parfaitement les différents théâtres qui, pour être les fils de la même

légende et pour avoir accepté des points de base identiques, ne démentirent pas un seul instant une filiation morale.

Malgré ce, et tout à fait hors de cette règle générale, le théâtre catalan n'apparaît qu'au milieu du XIXe siècle. Ceci sans sortir de la plus élémentaire logique.

D'où vint-il? comment naquit-il? Quelles forces ou quelles raisons spontanées le placèrent-elles au milieu du champ d'action de ses représentations? Comment put-il arriver au degré de parenté qui l'unit aux organismes déjà existant du fait de personnelles et anciennes traditions?

La seule réponse à ces interrogations constitue un magnifique prologue à l'étude du théâtre catalan. Nous nous contenterons d'étudier ici un développement qui ne sorte pas des limites que nous nous sommes fixées.

C'est au moment où les activités littéraires de toutes sortes allaient prendre leur essor, offertes à l'imagination des poètes et des penseurs ; quand les hasards de l'histoire vinrent à exercer une action sur les destins de la Catalogne — au moment où sa littérature abondante et merveilleuse n'avait pas encore expérimenté le désir, ou la nécessité de passer du mystère à la moralité (ou si l'on préfère, de l'émotion dramatique religieuse aux premiers rayonnements du théâtre populaire), c'est alors qu'apparurent les raisons indestructibles de l'établissement définitif du théâtre.

Sa substance littéraire étant en grande partie écroulée, à mesure que s'accentuaient les influences (résultantes du pacte matrimonial des couronnes d'Aragon et de Castille), à mesure qu'apparaissait plus puissante la physionomie théâtrale castillane, plus puissante mais vide de caractère, la Catalogne se nourrit de cette spiritualité dramatique qui, sinon excellente, ne lui était du moins pas étrangère, et qui, nonobstant, joua un rôle très important parmi les éléments culturaux qu'un hasard historique lui offrait.

Après trois siècles consécutifs de résignation spirituelle, d'abdication apparente de tout droit de sensibilité esthétique, on ne pouvait guère prévoir l'expansion spontanée d'un théâtre, comme cela se produisait en Catalogne au milieu du XIXe siècle.

Les splendeurs du théâtre européen laissèrent des traces de rappel et non de succession immédiate. On sait que derrière ces splendeurs doit surgir fatalement une sorte de décadence qui étonnera au milieu des splendeurs passées. En même temps, le XVIIIe siècle sacrifiait à l'élégance tout l'effort de ses arts et approfondissait, sans s'en rendre compte, le sillage de mécontentements et de disproportions sociales qui conduisait à la révolution.

Tout le monde sait que la révolution française ouvrit une grande parenthèse sur les activités intellectuelles de l'Europe entière. Le théâtre ne fut plus au point dans ses divagations et ses exaspérations et même, pourrions-nous dire, dans ses réussites. Mais ces élégances démesurées et déformées — loin du juste sentiment d'observation élevé à une conception artistique, qui régna durant tout le XVIIIe siècle, ainsi que le fanatisme de l'émancipation triomphante — exercèrent à partir du cri révolutionnaire une influence très marquée sur les champs d'action théâtrale de l'Europe. Le théâtre se maintint pendant plus d'un siècle et demi dans une ambiance de décadence fatale.

Jusqu'alors la Catalogne suivait des chemins inconscients, ceux par où s'en vont les choses qui furent. Il faut s'émerveiller de voir comment la Catalogne léthargique se réveilla brusquement et se plaça, d'un coup, sur le même plan que des théâtres européens ayant déjà subi des influences. Et cela sans avoir elle-même de théâtre ni de tradition théâtrale, rien que par un désir fervent de posséder l'un et l'autre et parce que le sens d'une haute conscience lui imposait de le créer.

Il n'est pas pédant de dire que la Catalogne arriva à posséder un théâtre à elle par un acte de force persuasive. Ce geste eut plus d'efficacité que n'en auraient pu avoir les traditions elles-mêmes.

Ne glosons cependant pas sur ce malheur qui aboutit à un acte héroïque. Malheur tout de même et qui pèse sur notre théâtre et qui signifie pour lui un effort gigantesque qui, dans beaucoup de cas, ne pourra être surpassé.

L'admiration et le culte rendus au théâtre par le peuple catalan qui accueillit la production castillane avec plus d'enthousiasme que beaucoup de régions castillanes, préparaient l'avènement d'un théâtre proprement catalan. Il lui manquait pour y arriver quelque chose qu'il n'aurait jamais trouvé si une ambiance favorable ne lui avait été insufflée par les invasions napoléoniennes. Certes, il est certain qu'elles éveillèrent des haines, mais elles laissèrent en Catalogne l'élan d'une émancipation spirituelle qui ne laissa pas de donner des fruits. Celui qui ne peut expliquer ces mystères, ces courants de la conscience humaine ne pourra jamais se rendre compte des destins des peuples.

Fils de l'observation immédiate, de la caricature, fils direct de cet aspect de farce, dont il porta le nom dans tous les pays, le théâtre catalan ouvre les yeux dans une ambiance de critique populaire. La forme se détermine, l'aspect caricatural frôlant parfois le grotesque et même plus jusqu'à ce qu'il

se fixe et se stabilise en un théâtre de mœurs, où il rencontre un champ d'action opportun et adéquat, pour tous les éléments qui le caractérisent. Mais cette condition qui dans l'ébauche d'autres histoires théâtrales comporte quelque chose d'excellent, signe précurseur de développements plus amples, signifie dans le processus de notre théâtre — à cause de quelque chose de trop strictement typique, d'un typisme la plupart du temps sans transcendance, et aussi à cause d'un manque d'orientation critique — signifie, je le répète, un arrêt, une tendance à la léthargie en face des courants et des évolutions qu'accepte l'art dramatique mieux qu'aucun autre de tous les arts connus.

Cette période fut suivie par une vague d'aspirations nobles, un désir de s'élever à un niveau plus élevé sur un plan déjà conçu. Tout cela prit corps avec Angel Guimerà, de même que la période précédente avait dû ses caractéristiques à la présence de Frédéric Soler.

Ces deux auteurs déterminent précisément les deux chemins suivis en trente ans par notre théâtre, depuis qu'il commença à exister réellement. A part ses qualités — laissons de côté tous ses mérites, certes nombreux — notre théâtre en ces premières années pécha non par manque d'orientation vers un théâtre personnel mais en relation avec un théâtre national auquel ces deux auteurs durent sacrifier des aspirations d'un ordre immédiat et passager.

A notre avis les hommes arrivent à réaliser leur œuvre personnelle de deux façons.

L'une en cherchant à atteindre la plus haute perfection personnelle. L'autre en l'offrant entièrement et généreusement à l'effort collectif. Les œuvres de ces deux auteurs ne remplirent pas cette seconde condition et de cela se ressentit fatalement le bloc que nous appelons notre théâtre. C'est que l'aspiration généreuse n'a pas l'habitude et ne peut généralement pas émaner d'une situation, d'une ambiance bourgeoise comme l'était celle de la Catalogne du XIXe siècle. Pour que les inquiétudes prennent une part active aux différents collectifs, il faut une ambiance animée d'un haut désir de stabilité et de justice dans tous les ordres. Les situations bourgeoises qui représentent parfaitement l'histoire d'une bonne partie du siècle dernier produisirent des grands hommes mais firent très peu en faveur des hommes insignifiants, ce qui revient à dire qu'elles ne reflétèrent pas les grandes inquiétudes constructives des sociétés à venir. Cette tendance qui influença l'action progressive du siècle passé, ne pouvait pas moins faire que de laisser percer son existence dans le procès intenté triomphalement par notre théâtre catalan.

Plus tard arriva le moment où parut opportune la tendance nouvelle à généraliser une manifestation théâtrale. Elle avait été intentée dans le Nord, et présentée comme le symptôme d'un art social qui se croyait nécessaire. Cette tendance se buta à des inconvénients d'adaptation de système essayé dans des ambiances complètement opposées à la nôtre. Cela ne voulait point dire que tous les essais dans ce sens aient échoué. Mais il est hors de doute que cette tendance passa comme une vague, quoique apportant le stimulant de nouvelles formules et, ce qui est plus important, de nouvelles inquiétudes. Cette tendance était très éloignée de nous par ses points basiques. A dire vrai ce furent cependant eux qui nous séduisirent.

C'est ici qu'il conviendrait de parler de points de vue relatifs à notre théâtre que je me risquerais à qualifier de novateurs, s'ils ne me touchaient pas de si près.

Mais il m'est difficile de parler du cas en soi pour ce que je viens de dire. Je le puis plus facilement grâce à certaines considérations sur ce mouvement : quel fut l'accueil non seulement du public mais encore de la critique. Ces considérations pourront, en passant, nous donner le ton de l'état actuel de notre théâtre plus que l'étude minutieuse des faits qui le déterminèrent.

Une partie du public, d'opinion autorisée et même — pourquoi ne pas le dire — certains auteurs dramatiques suivaient avec enchantement le chemin de la plus déplorable routine.

Frédéric Soler disparu, Guimera déjà sûr de son règne, les auteurs de l'époque ne pensèrent plus qu'à une chose : prendre place.

Cependant, d'autres, impatients, vivaient sous l'asphyxie de la chose établie. Ils voulurent et ils finirent par délimiter les champs, en en appelant à la production classique et moderne étrangère, qu'ils affilièrent à la littérature nationale. Comme il était à prévoir, le flot envahisseur et inespéré souleva les clameurs des étourdis et aboutit aux applaudissements enthousiastes de ceux qui connaissaient la satiété. Il ne faut pas nier qu'on vit alors se redessiner un mouvement troublant pour les uns, sauveur et stimulant pour tous les autres.

Dès lors, notre théâtre entrait en communication avec les théâtres du monde entier. Il fallait régler nos comptes devant l'opinion étrangère si nous voulions donner des échantillons d'une réalité théâtrale. Et cela en suivant, en grande partie, le mouvement culminant de notre processus dramatique. Il nous manque, pour rendre évidente notre personnalité collective, quelque chose de plus que la préoccupation individuelle de produire avec plus ou moins de succès nos œuvres devant un public

accoutumé à ce que nous lui offrons de bon ou de mauvais depuis plusieurs années.

Nous inclinons du côté obscur, par un manque d'idéal supérieur, vers la cause théâtrale immédiate. Comme conséquence, la valeur individuelle même trouve dans ces circonstances une perte considérable de ses propres qualités.

En un mot, le théâtre catalan qui compte et a compté des auteurs excellents, dont le répertoire s'enrichit d'une variété énorme de tendances et de genres, plus ou moins en rapport avec les hautes finalités théâtrales et qui croit tout réserver à la fin essentielle du problème de sa nationalité, n'arrive pas à atteindre ses idéaux, parce que tout ce qui pourrait ajouter quelque chose d'eux-mêmes à la grande œuvre, n'est pas tenu pour pratique, même pour possible. Eux-mêmes atteignent le résultat définitif de leur effort.

Ils sont bien tous convaincus qu'il faut d'abord réaliser l'œuvre, mais ils ne se résignent pas à croire que cela est possible à force de travail, et leur effort décroît. Quand ils sont convaincus qu'ils n'arriveront pas peut-être eux-mêmes à voir l'œuvre réalisée, c'est qu'ils n'ont pas réfléchi à la beauté qui sert de base anonyme aux grands gestes des peuples. Le manque de réflexion les dépossède de toute force généreuse. Ce n'est ni une consolation, ni une solution pour notre problème théâtral que la conviction que, dans quelques années, on comptera quelques œuvres dramatiques de plus, quelques-unes certainement excellentes. Cela servira à remplir les bibliothèques. Mais, sans l'abnégation collective des savants et des profanes, sans l'effort anonyme, sans un grand désir de possession à l'épreuve de tous les obstacles, on n'arrive jamais à atteindre ce qui, au delà d'une œuvre personnelle, garantit l'affirmation de celle-ci et constitue, de fait, la véritable richesse intellectuelle des peuples.

ADRIA GUAL.

LE THÉATRE

L'IDOLE COMIQUE

M. Sacha Guitry vient de remporter un nouveau succès. Il l'a remporté avec sa femme et son père, dans son théâtre, en jouant lui-même : c'est un succès patriarcal. C'est aussi, naturellement, un succès personnel, puisque cette œuvre nouvelle, c'est, une fois de plus, lui-même.

Seulement la personnalité de Sacha Guitry est assez riche pour qu'elle puisse être, si j'ose dire, exploitée en détail. Il y a dans ce comédien auteur l'amoureux, le mari, le fils, l'amateur d'histoire et de littérature. Il y a enfin et sans doute essentiellement l'homme de théâtre. Il était donc naturel, nécessaire que Sacha Guitry en arrivât à mettre en scène le théâtre. C'est ce qu'il vient de faire.

***

Mlle Maggy Jérard est une jeune femme très discrètement et richement protégée. Il ne manque rien à son bonheur qu'un peu de gloire théâtrale. Elle se fait donc organiser une tournée, dont elle sera la vedette, en compagnie du vieux tragédien Beauvalet dont le nom assurera le succès et un jeune premier, Armand Raymon, à qui semble promis le plus brillant destin, même à la Comédie-Française. Et vous devinez aisément ce qui se passera : la jeune femme va très mal jouer la comédie, parce que l'on ne joue point pour s'amuser, mais elle va très bien aimer, parce que l'amour n'est pas une chose sérieuse, et sans doute, par l'amour, va-t-elle s'initier, tout doucement, à l'art.

L'œuvre comporte cinq actes : c'est beaucoup, mais les tableaux, dans une pièce, sont d'autant plus nombreux que le sujet est plus mince. On assiste d'abord à la préparation et organisation de la tournée ; puis aux débuts de la néophyte, qui sont pitoyables. Elle a complètement perdu la tête devant le public. Le trac chez elle a été vraiment inhibiteur. Elle éprouve déjà de la tendresse pour son camarade, le jeune premier, Armand Raymond. Mais le jeune premier est simplement en colère, parce qu'on lui a fait manquer ses répliques, à lui, et qu'il a été victime, personnellement, de l'accident. Il ne s'agit ici, hélas ! que de son amour-propre professionnel. La tournée, pourtant, continue, le vieux comédien fait travailler l'artiste improvisée et lui débite les plus belles choses, — les plus paradoxales aussi, — sur la vérité dans l'art du théâtre, comme si la vérité et le théâtre n'étaient pas proprement incompatibles. M. Lucien Guitry, chargé du rôle prédicant et croyant prêcher pour son saint, le fait avec une autorité qu'on ne saurait discuter. C'est dans le même ordre d'idées que nous est proposée une parodie tragique. A l'un des tableaux suivants, on voit une scène sur la scène et nous assistons, des coulisses, à la représentation d'un drame romantique, avec grands éclats de voix, mélopée et ronron, duel, etc... L'effet comique est ici obtenu par des procédés qui rappellent, sans les égaler toujours, ceux des Fratellini. Le duel ayant lieu dans la coulisse entre Guitry père et

Guitry fils, celui-ci finit par tenir les deux épées à la fois, cependant que son père et lui continuent de pousser les cris tragiques du combat simulé. Les progrès de la jeune comédienne n'en sont pas moins continus et moins dus, sans doute, aux conseils du vieux Beauvalet qu'à l'influence rayonnante du jeune premier.

***

Sacha Guitry est, comme interprète, aussi charmant, — et même aussi beau, — qu'à l'ordinaire. Sa grâce vient, très exactement, de ce qu'il a toujours l'air de s'amuser lui-même et qu'il attache, — c'est assez naturel, — autant d'importance à son texte qu'à son jeu. N'est-ce pas tout juste le contraire de tous ses camarades, pour qui, bien entendu, le texte n'existe pas : ils le créent, littéralement.

Quant à Lucien Guitry, lui-même, on est un peu apitoyé de le voir réduire sa haute taille et son mérite auguste à ses petits jeux de la parodie. Et pourquoi Yvonne Printemps ne chante-t-elle point?

Pour tous ces motifs, d'ordre si l'on peut dire littéraire et comique, la pièce de Sacha Guitry ne justifierait donc guère une étude particulière si elle ne nous fournissait, par ailleurs, un document significatif sur un état d'esprit, propre à notre époque et spécialement manifeste dans la famille Guitry.

Il faut convenir, en effet, que si *On ne joue pas pour s'amuser* est une des œuvres les plus vides de Sacha Guitry, elle n'est pas une de celles qui réussissent le moins. Et son succès se trouve fondé sur une contradiction assez piquante.

Sacha Guitry, en effet, est un prêtre du culte comique. Il n'y a rien au-dessus du théâtre, rien au-dessus des comédiens. Il considère, à juste titre, que tout ce qui se passe sur un plateau est de nature à intéresser l'univers. Sa pièce est un petit chapitre de la grande histoire consacrée, non pas à l'art dramatique de notre époque, mais à nos comédiens et au théâtre. Il est un officiant de la religion comique. Cette prédominance de l'acteur sur tout, — principalement sur l'écrivain, — est telle que, dans le cas même qui nous occupe, Sacha Guitry, l'auteur de l'œuvre, passe presque inaperçu auprès de son père et de sa femme et que son principal succès, à lui-même, est scénique, non littéraire.

Le document est donc très net : il y a une mystique du théâtre. Mais il faut encore s'entendre, car c'est là ce qui est notre marque propre. Il ne s'agit ni des auteurs dramatiques ni de leurs productions. Seul l'interprète importe. Si vous voulez vérifier cette observation, transportez-vous dans un autre domaine : la musique. Vous verrez aisément que, là aussi, nous sommes sur le point de confondre la composition et l'exécution... Jouer Beethoven, aux yeux de bien des gens, c'est être aussi grand que lui et l'on égale volontiers les instrumentistes aux plus grands génies créateurs. Je m'empresse d'ajouter, d'ailleurs, que si, en musique, il y a quelque excès dans cette adoration de l'interprète, cette admiration est pourtant beaucoup plus fondée, car, en musique, l'exécution est si délicate qu'elle suppose presque une création personnelle. Il y a donc une grande différence, une différence spécifique, entre le virtuose et l'acteur et cette différence est toute à l'avantage du virtuose. Nous nous exagérons de beaucoup, je ne dis pas le mérite, mais l'importance des comédiens. Certes, beaucoup sont capables de faire du tort à une pièce : il y en a bien peu qui la servent.

Voici donc l'idolâtrie comique qui sert de fond à la pièce de Sacha Guitry. D'autre part, ce qu'elle contient de plus amusant est une satire des comédiens et une parodie de certains procédés scéniques. Dès l'époque du Cid, les ennemis de Corneille faisaient une transposition de ce genre et l'on ne s'y prenait pas autrement au temps du Romantisme pour se moquer d'Hernant. N'oublions pas, non plus, le parti qu'Edmond Rostand a tiré de la critique faite par Cyrano de l'emphase de Monfleury. Sacha Guitry se moque des comédiens dans le moment même où il divinise l'art comique. C'est là qu'apparaît une sorte de contradiction, mais c'est là que se révèle, en réalité, la source même de cette idolâtrie. L'emploi de comédien est si sublime qu'il ne peut être tenu que par des demi-dieux, qui sont Sacha Guitry, son père et sa femme. Il se moque d'autant plus des autres qu'il se fait de sa famille une conception plus haute. Le théâtre est grand et les Guitry sont ses prophètes.

Gaston RAGEOT.

VARIÉTÉS

EINSTEIN CONTRE PLATON ?

« *Einstein contra Platonem* » : tel est le titre — peut-être un peu ambitieux — d'une dissertation que nous adresse aimablement M. Charles Fritsche, de Los Angeles. Notre collaborateur occasionnel a rédigé sa communication en latin, pour montrer, nous dit-il, comment cette langue est cultivée hors de France ; l'intention est louable, quoique l'exécution n'en [illegible] par [illegible].

Ne pouvant, faute de place, citer intégralement l'étude de M. Ch. Fritsche, nous essaierons d'en dégager les idées essentielles et de mettre [illegible] sous les yeux de nos lecteurs.

M. Fritsche a entrepris de démontrer qu'en dépit des croisements et des événements politiques, les diverses races humaines subsistent dans toute leur pureté au milieu de la complexité de la vie et de la civilisation modernes. Il explique la nécessité de cette persistance par une ingénieuse application à la race d'une loi bien connue et généralement admise, celle de la prédominance du sexe le plus faible. Un homme plus vigoureux que sa femme engendrera des filles ; plus faible que sa compagne, il donnera naissance à des garçons. Des exemples célèbres illustrent cette théorie, notamment celui de Guillaume II, qui eut d'abord une fille, puis des garçons quand sa santé eut décliné. De même, selon M. Fritsche, si de deux conjoints l'un est, par exemple, Saxon et l'autre Irlandais, les enfants seront de race Irlandaise si le Saxon est le plus vigoureux des deux procréateurs, et réciproquement.

Cette assimilation une fois admise, on voit aisément quelles conséquences peuvent s'en déduire. D'abord, il n'est pas possible qu'une race s'éteigne par l'effet des croisements ; pour reprendre l'exemple précédent, un enfant ne sera jamais mi-Saxon mi-Irlandais, pas plus qu'il ne peut être androgyne parce que né d'un homme et d'une femme : il sera d'une seule race, comme il est d'un seul sexe. Ensuite, une race ne peut pas non plus être submergée par l'oppression d'une autre plus forte, puisque dans les croisements c'est précisément l'élément le plus faible qui prédomine ; il ne peut donc tendre à disparaître, par cela même que « la force engendre la faiblesse et la faiblesse la force ». D'où cette conclusion que « toute race est chose stable, fixe, immuable », tandis que « toute domination est instable et passagère ».

De nombreux exemples, empruntés aux principales nations des diverses parties du monde, peuvent être invoqués à l'appui de cette théorie : c'est ainsi qu'en Angleterre, malgré la prédominance apparente de l'élément Anglo-Saxon, on voit surgir ces preuves vivantes de la vitalité des races celtiques qui s'appellent Lloyd George et Mac Donald.

Avouerai-je que je ne suis pas pleinement convaincu par l'argumentation de M. Fritsche ? Je ne vois pas bien ce qui l'autorise à étendre à la race une loi reconnue exacte en ce qui concerne uniquement le sexe. Affirmer que cette loi s'applique à l'une comme à l'autre, c'est une assertion assez arbitraire ; elle peut être vérifiée *a posteriori* par un certain nombre de faits ; mais n'est-ce pas une pétition de principes que d'invoquer, pour démontrer la justesse d'une proposition, les conséquences qu'on en tire ?

Regardons d'ailleurs autour de nous : peut-on prétendre raisonnablement qu'en France les éléments latin, celtique et germanique ne soient pas fondus en un tout harmonieux, où la part de chacun d'eux est, sauf de rares exceptions, impossible à déterminer ? « Le plus souvent, dit Anatole France, il est aussi difficile de distinguer dans un peuple les races qui le composent que de suivre au cours d'un fleuve les rivières qui s'y sont jetées. » La France, pays de culture classique, paie ici sa dette de reconnaissance envers l'hellénisme ; car son exemple est un des plus frappants que l'on puisse citer en faveur de Platon contre Einstein.

Pierre Wurtz.

LES LIVRES NOUVEAUX

William Bolitho. — *Léviathan*, 1 vol. (Harper et Brothers New-York, 1925.)

William Bolitho est né près du Cap de Bonne-Espérance ; il a connu une dure enfance au milieu des *slums* du Cap, maisons, bouges surpeuplés, comme ceux de White-Chapel ou de Glasgow. Venu en Europe pendant la guerre, dans des soutes à charbon, Bolitho a endossé l'uniforme khaki ; fantassin de *dominion* il s'est battu aux premières lignes, en Artois et en Champagne. Blessé, il a été incorporé dans l'*Intelligence service*, service des renseignements, deuxième bureau de l'armée britannique. Il a eu des missions secrètes ; il a vu par le dedans les manœuvres des négociations de paix. Démobilisé, il s'est transformé en un correspondant parisien du *Manchester Guardian*. Les grandes conférences, San-Remo, Cannes, Gênes n'ont pas eu de spectateur plus curieux, d'observateur plus attentif que Bolitho : lequel des représentants de la presse à Gênes ne se souvient aujourd'hui encore des discussions, après les séances, du grand Goliath Lloyd George et du petit David Bolitho, aux yeux clairs, qui jetait hardiment sa fronde au premier ministre ? En ces semaines mémorables, Bolitho fut sacré, par ses confrères, un des meilleurs journalistes du monde.

Mais William Bolitho ne s'est pas arrêté au journalisme : avançant dans le chemin des lettres et de la culture, il a écrit des chroniques, qui sont d'un essayiste : ces chroniques, il vient de les réunir en un volume qui représente bel et bien un monstre marin, un animal fabuleux aux replis infinis : *Leviathan*, foules incertaines, nées de la vie cruelle et de la guerre.

Ce sont de petits tableaux nets, rapides, pratiques et très divers : raccourcis étonnants ; *comprimés*, si l'on peut dire, de civilisations. Veut-on percevoir l'âme nationale et impériale de l'Angleterre? qu'on lise ces premières pages, le *ballet officiel de l'Angleterre :* la relève de la garde aux grilles du palais de Buckingham. Sous leurs bonnets à poil les soldats vêtus d'écarlate s'avancent. L'officier qui arrive tend un papier à l'officier qui s'en va. Les pas sont mesurés, les figures de cette danse harmonieuses. Un peuple ébloui contemple le spectacle symbolique, plus bariolé qu'un ballet de Bakst.

Autre scène : des élections à Londres, un jour de brouillard : « *Des pas dans l'obscurité, dans le brouillard de la destinée du monde, pire que l'obscurité. Cette nuit, une nation regarde où elle met ses pieds, à tâtons, vers le futur.* »

En France maintenant : la fête des Bohémiens sur les grèves des Saintes-Maries-de-la-Mer ; ou l'enterrement de Sarah Bernhardt, dont Bolitho peint d'abord la longue agonie. *How unpunctual is death.* Comme la mort est inexacte !

Et toutes les fleurs, et tout ce peuple de Paris qui hausse les pieds autour du cercueil.

La phrase est d'un écrivain de race ; d'un écrivain dont les yeux frais ont vu tous les spectacles de l'univers et sont demeurés plus simples que ceux d'un Paul Morand — *candides*. Bolitho sait aussi toutes les odeurs de la vie et nous les restitue. C'est un poète en prose.

Roger Lévy.

LA QUINZAINE POLITIQUE

La Question d'Orient

Les querelles parlementaires, le problème financier français, la question des garanties de paix, l'élection présidentielle allemande absorbent la place dont disposent les journaux et l'attention dont sont capables les lecteurs. La question d'Orient n'apparaît plus que comme une de ces petites barques qui émergent un instant au sommet d'une vague pour redisparaître dans la tourmente. Voici près de deux mois qu'a éclaté l'insurrection Kurde. L'État-major d'Angora devait en un tourne-main en avoir raison. Elle dure toujours et est à ce point sérieuse que la Turquie kémaliste consacre tout l'argent dont elle dispose à la réprimer. Au parlement d'Angora c'est en vain qu'un député, soucieux de l'avenir de son pays, signale que dans 92 vilayets il n'y a plus un seul médecin — ils étaient tous grecs ou arméniens — et que la mortalité infantile atteint le chiffre terrifiant de 70 %, le gouvernement de Moustapha doit refuser tout crédit. L'insurrection Kurde absorbe tout le budget. Les informations les plus sûres montrent que l'insurrection ne se limite pas à un mouvement national Kurde et qu'elle cristallise au contraire tous les mécontentements. La vieille Turquie monarchique et religieuse a entamé la lutte contre les aventuriers pseudo-républicains qui ont tout bouleversé à leur profit exclusif. Nous assistons peut-être au renouvellement de la crise de 1912 quand l'Entente libérale réussit à renverser les jeunes turcs d'alors, crise qui elle aussi débuta à Kresna, en Macédoine, par une insurrection militaire albanaise que la vieille diplomatie européenne prit pour ce qu'elle n'était pas, à savoir un mouvement en faveur de la décentralisation administrative en Albanie.

L'état d'inquiétude dans lequel l'insurrection Kurde a plongé les gouvernants d'Angora n'est que trop visible. L'heure approche peut-être où il faudra rendre des comptes. Il est évident, par tous les affronts dont les Kémalistes nous ont abreuvés — et nous ne pouvons oublier nos morts sauvagesement mutilés de Cilicie — que nous aurions tout à gagner à la chute de ce régime xénophobe qui a bossué son fez pour lui donner un air de bonnet phrygien.

Mais, grâce aux folles stipulations du traité d'Angora nous aidons Mustapha Kemal à transporter, au travers de notre territoire, des troupes au Kurdistan. Nous indisposons, par surcroît, ce faisant, le gouvernement britannique qui y voit une menace directe contre Mossoul. De qui avons-nous donc besoin par-dessus tout, à l'heure où le problème allemand engage tout notre avenir, des Turcs ou des Anglais. Ce sera devant les Turcs aux abois que nous nous inclinerons fraternellement. Aux méfiances et aux protestations anglaises, nous opposerons des textes et des bonnes paroles dont, en gens polis, ils se déclareront officiellement satisfaits.

Et pour brocher sur le tout, M. Francklin-Bouillon, drapé dans sa dignité de président de la Commission des Affaires Extérieures de la Chambre, est parti, *proprio motu*, pour Angora, afin, dit-il, de s'y excuser auprès de son ami Mustapha Kemal de n'avoir pu accepter l'ambassade qu'on lui proposait — une lettre pathétique [illegible] en fait foi pour y tenter, en [illegible] de M. Sarraut, ambassadeur en Italie, [illegible] qu'on se refuse à préciser, pour soutenir [illegible] par de nouvelles concessions françaises en Syrie, un gouvernement chancelant sur lequel le député [illegible] Seine-et-Oise a joué son prestige de politicien et sa fortune d'homme d'État.

Tout cela est tristement abrutissant. L'expérience des dernières années, pourtant dûment [illegible] nous instruit pertinemment. Nous nous obstinons dans la même chimérique politique d'une prépondérance française en [illegible] de l'Angleterre. Un homme d'une autre taille, Bonaparte, tenta en 1798 la même aventure avec l'expédition d'Egypte. Lisez les deux admirables volumes que M. François Charles-Roux vient de consacrer à ce grand sujet et vous serez édifiés sur la vanité d'une politique qui veut, sans suprématie navale, atteindre la Grande-Bretagne dans l'armature essentielle de son empire. Mais nul ne connaît plus l'histoire et ne veut la connaître. On échafaude des châteaux de carton avec une déconcertante naïveté ; on tourne le dos aux alliés de la grande guerre pour tendre la main aux ennemis d'hier. La germanophilie sévit autant que la turcophilie, la bulgarophilie, la hongrophilie ; c'est à se demander s'il ne vaut pas mieux avoir été contre la France qu'avec elle aux heures douloureuses pour bénéficier de ses faveurs ultérieures. Que nos anciens alliés aient souci de leurs intérêts paraît inadmissible. On ne leur accordera même pas le bénéfice de la libre discussion. Ils doivent se soumettre ou subir l'anathème. Aux anciens ennemis tout est permis. Les circonstances atténuantes leur sont par avance acquises. Leur nationalisme, même le plus hostile, est digne de tous les respects. Il doit même être encouragé, la France dût-elle en souffrir. C'est, en vérité, le monde à l'envers. Le déséquilibre qui sévit dans les lettres et dans les arts nous invite à ne plus nous étonner de rien, mais il est douloureux d'en voir la contagion atteindre des domaines aussi sérieux.

Cette politique erratique risque de nous aliéner finalement les jeunes nations balkaniques dont nous étions les guides vénérés. Je lutte ici depuis plusieurs années pour tenter de rendre à l'opinion française une saine notion de ses intérêts nationaux. J'ai soutenu que quelles que pussent être les fluctuations de la vie politique et les coups de la destinée, nous devions considérer la Grèce comme une alliée tant naturelle, spirituelle que logique. J'estimais et j'estime encore que notre ambassadeur à Constantinople, le marquis de la Tour Maubourg, avait vu juste quand il écrivait, le 16 juin 1822, alors que la Grèce moderne n'était encore que dans le devenir : « Quelques personnes ont pensé que l'Empire grec, une fois rétabli, la Russie trouverait en lui un rival plus utile que ne l'est la Turquie pour garantir l'Europe des envahissements de la politique russe. » Qui donc oserait nier aujourd'hui qu'une grande Grèce, avec Constantinople et l'Anatolie, serait une garantie plus satisfaisante contre le bolchevisme asiatique que cette Turquie hybride, révolutionnaire en paroles et dictatoriale de fait, accumulant de mirifiques projets sans ressources et sans ressort pour les réaliser, en tractations perpétuelles avec Moscou [illegible] contre la civilisation occidentale.

Nous ne songeons même pas [illegible] cette civilisation occidentale [illegible]

a été le ferment. La question patriarcale a été envisagée avec une lamentable désinvolture comme s'il s'agissait d'une de ces petites querelles qui armaient de gourdins les moines des rites rivaux autour du Saint-Sépulcre. Le recul fait encore défaut pour apprécier les conséquences de cet abandon, mais toutes les craintes sont permises. A cette flagrante inaction des grandes puissances, il n'y a qu'un correctif : la vitalité du peuple grec. J'ai, en juillet dernier, donné ici les impressions que j'avais recueillies en Grèce même sur la résurrection de cette nation frappée d'une calamité qui n'a pas son précédent dans l'histoire. J'avais sur place constaté les progrès de l'œuvre gigantesque d'établissement des réfugiés. Huit mois se sont écoulés et j'ai sous les yeux tant le témoignage d'un confrère anglais que les deux derniers rapports (23 décembre 1924 et 4 mars 1925) présentés à la Société des Nations et le plus récent tableau des orphelinats, asiles et œuvres d'assistance fonctionnant actuellement pour les réfugiés.

Je donnerai d'abord les chiffres révélés par ce dernier : 18 orphelinats d'État avec 2.495 enfants, 18 orphelinats privés, dont 5 subventionnés, avec 2.361 enfants ; 15 pensionnats nationaux avec 1.930 élèves ; 9 asiles de pauvres et vieillards dus à l'initiative privée, 10 « goutte de lait » alimentant 1.776 nourrissons, des maisons de sourds-muets, d'aveugles, d'enfants vagabonds, des services de consultations pour enfants, des écoles professionnelles de broderie et de tissage avec pensionnat, etc...

Cherchez l'équivalent de cela dans la grande Turquie fidèle continuatrice des illustres modèles français de 1789. Vous ne trouverez même pas un médecin dans 92 vilayets où 70 % des enfants meurent faute de soin. L'un de mes confrères anglais écrivait de Salonique la semaine dernière : « Après avoir vu les installations des réfugiés en Attique et dans la région de Salonique, je souhaiterai que quelque souscripteur du grand emprunt grec de 10 millions de L./S. pour les réfugiés vînt voir sur place les nobles efforts souvent couronnés de succès que le gouvernement grec et la commission internationale ont fait pour secourir les hordes de réfugiés qui ont envahi la Grèce à la chute de Smyrne. La Grèce a fait preuve de vertus insoupçonnées. »

Les rapports officiels de l'Office international, signés par M. Charles Howland et par M. Alfred Bonzon, confirment, par des faits et par des chiffres, l'impression du témoin occasionnel.

Au 31 décembre 1924, dans les quartiers urbains, 17.685 chambres étaient mises à la disposition des réfugiés et 8.722 étaient en construction.

Dans les provinces, outre les 5.023 maisons bâties par l'État, l'Office en avait édifié 11.359 ; 473 autres sont en construction en Thrace. 34.615 charrues et 98.416 têtes de bétail avaient été mises à la disposition des réfugiés.

Au sujet des cultures, le dernier rapport déclare :

« Le développement de la viticulture, qui s'impose par suite du grand nombre de réfugiés viticulteurs, se poursuit selon les règles de la science et après analyse préalable du sol. On a déjà commandé en France 5.000.000 de ceps américains, 1.225.000 boutures racinées, 395.000 plants greffés des variétés les plus perfectionnées d'Occident et 200.000 producteurs directs.

« Le développement de la sériciculture est l'objet des soins du service compétent. On a déjà acheté 150.000 pieds de mûriers et l'on continue les achats. Quelques nouvelles agglomérations s'occupent de la culture des rosiers pour la production de l'essence de rose. »

« L'importation en Macédoine occidentale de la culture du tabac a donné, dans certains districts et surtout à Chroupista, des résultats des plus satisfaisants. La qualité du tabac qui y a été produit peut se comparer aux qualités les plus soignées de la Macédoine orientale.

« Dans cette dernière région, nonobstant le départ des Musulmans, la culture du tabac est de 15 % supérieure à celle de l'année dernière.

« Les bons résultats obtenus l'année dernière par la culture du chanvre textile dans la région de Yanitza ont fait que cette culture s'est généralisée. »

Le rapport conclut :

« Nous avons relevé plus haut les progrès accomplis dans l'œuvre de colonisation et les conséquences heureuses qui en résultent pour les réfugiés établis, de même que pour le pays qui bénéficie du travail productif de ceux d'entre eux qui ont pu s'atteler à la besogne. Ce faisant, nous n'avons examiné la situation qu'au point de vue économique, celui de la productivité de l'œuvre dont l'Office autonome est chargé. Si, à cet égard, l'optimisme est permis, ce nous est un devoir de signaler qu'il y a une ombre au tableau. Il reste, en effet, un très grand nombre de réfugiés à soulager. L'Office, obligé par le Protocole à se cantonner strictement dans les limites assignées à sa tâche, en n'utilisant les fonds dont la gestion lui est confiée qu'à une œuvre d'ordre économique et essentiellement productive, ne saurait s'engager dans une voie humanitaire, en s'employant à soulager les misères de milliers d'infortunés.

D'abord, nous l'avons noté, la situation sanitaire est précaire, surtout dans les provinces septentrionales de la Grèce où sévit particulièrement le paludisme. Mais, ce n'est pas tout. Un très grand nombre d'entre les réfugiés tant urbains qu'agriculteurs, non encore établis ou encore incomplètement établis, se trouvent dans une situation des plus graves ; ceux d'entre eux qui avaient quelques restes de ressources les ont épuisées, travaillant, lorsque l'occasion s'en présente, mais n'étant jamais sûrs du lendemain ; la plupart d'entre eux manquent non seulement d'un abri, mais encore de vêtements et leur régime alimentaire est généralement des plus pauvres. De plus, la proportion de veuves et d'orphelins est grande. Il y a là, au double point de vue humanitaire et social, une situation très inquiétante, que l'État obéré de charges lourdes n'est pas en mesure d'affronter. Les efforts des sociétés de bienfaisance hellénique, si méritoires qu'ils soient, ne sauraient non plus suffire à soulager tant de misères. Aussi ne pouvons-nous que déplorer le fait que les sociétés philanthropiques étrangères, qui, au moment de la catastrophe d'Asie Mineure, s'étaient faites si efficacement représenter en Grèce, n'aient pu pousser plus avant une œuvre qui a contribué à soutenir moralement et matériellement des populations si cruellement frappées.

« Il serait à souhaiter que les sociétés de bienfaisance étrangères fussent, une fois encore, amenées à s'intéresser au sort de ces malheureux, par un de ces actes de solidarité et d'entr'aide international qui font honneur à notre époque. »

Cet avertissement est naturel de la part de ceux qui ont de si nobles et lourdes responsabilités. S'ils montrent ce qui reste encore à faire, ils rendent à ce qui a été fait

un hommage que leur modestie atténue puisqu'une part leur en revient.

Mais, ce qui se dégage de ce tableau c'est l'effort héroïque de tout un peuple pour affronter courageusement une destinée qui fut temporairement adverse. La victoire finale restera aux laborieux et non aux démagogues pompeux, qu'ils soient pachas ou simples beys, prétendus fils spirituels de la Révolution française.

René Puaux.

LA « JOURNÉE FRANÇAISE » EN SERBIE, CROATIE, SLOVÉNIE.

Le 26 mars a été célébrée dans toutes les écoles primaires et secondaires du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes la *Journée française* en souvenir de la *Journée serbe*, qui a eu lieu en France exactement dix ans auparavant, c'est-à-dire le 26 mars 1915.

Ce jour a été marqué par l'expression unanime de reconnaissance à la France pour les bienfaits sans nombre dont elle a pendant la guerre comblé la nation serbe et surtout les enfants serbes des écoles, échappés à l'ennemi. Des conférences ont été faites dans tous les établissements scolaires en l'honneur de la France, notre fidèle alliée des bons et mauvais jours. Pour faciliter ces conférences, le Ministère de l'Instruction Publique a fait imprimer en dix mille exemplaires une brochure de M. Svétislav Petrovitch, professeur et rédacteur en chef de la *Gazette littéraire serbe*, et l'a fait distribuer dans tout le pays. Après la conférence, les élèves faisaient la quête au bénéfice du fonds pour la construction du monument de reconnaissance à la France qui sera élevé à Paris.

A Belgrade, en dehors des conférences faites dans les écoles, s'est déroulée, pour les élèves des classes supérieures de lycée et pour leurs maîtres, une manifestation commune qui a eu pour cadre le Théâtre National. A cette occasion ont pris la parole :

M. Pribitchevitch, Ministre de l'Instruction Publique; M. Trifounovitch, Ministre de l'Instruction Publique pendant les années d'exil, et, au nom de la jeunesse, un ancien élève français, M. Trifounovitch, a rappelé un détail intéressant de la conversation qu'il a eue avec le Ministre français de l'Instruction Publique d'alors, M. Lafferre. M. Trifounovitch venant lui dire toute sa gratitude et en même temps lui faire part de son appréhension que l'entretien des enfants serbes ne soit un fardeau trop lourd pour la France, M. Lafferre lui a répondu par ces mots significatifs qui resteront profondément gravés dans tout cœur serbe : « Tant qu'il y aura un seul morceau de pain en France, les enfants français le partageront avec leurs frères serbes. »

La chorale des étudiants a chanté ensuite la *Marseillaise* et l'hymne national yougoslave. Une apothéose fut exécutée symbolisant l'amitié franco-serbe. La cérémonie terminée, un cortège s'est formé qui a passé par les principales rues de la ville acclamant la France.

M. Spalaïkovitch, Ministre du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes à Paris, a, à la même occasion, prononcé au Parlement le discours suivant :

« Aujourd'hui, c'est la fête dans tous les coins de notre vaste Patrie en l'honneur du grand peuple français, et un profond respect est rendu, avec un sentiment de piété, aux innombrables et glorieuses victimes sacrifiées par la France pour la liberté du monde et la liberté et l'union nationale des Serbes, Croates et Slovènes. La France continue après la guerre à nous rendre les plus grands services et un appui matériel considérable pour le développement intellectuel de notre peuple.

« Toute la jeunesse scolaire adresse aujourd'hui au grand peuple français les plus chaleureux et sincères sentiments, de reconnaissance de son amour et de son attachement inaltérable. Je suis convaincu, Messieurs, que l'Assemblée Nationale partage ces mêmes sentiments et s'associera de tout cœur à notre jeunesse en poussant le cri de *Vive la glorieuse et noble France!* »

Les députés, qui se sont tous levés, ont accueilli les paroles de l'orateur avec les cris frénétiques de : « Vive la France. »

Le même jour, une soirée française a eu lieu, le soir, au Théâtre National. Elle a commencé par un discours de M. Trifounovitch, Ministre de l'Instruction Publique pendant le temps de l'exil. M. Popovitch, Recteur de l'Université, a fait une conférence sur les liens intellectuels qui unissent la Yougoslavie à la France. M. Milianitch, professeur de Faculté, a parlé au nom du Comité d'initiative pour la construction du monument de reconnaissance à la France. Cette première partie de la fête s'est terminée par une apothéose à la France.

La partie artistique, exécutée ensuite, a été empruntée entièrement à la musique et au théâtre français : un acte de l'Opéra *Manon*, le drame poétique en vers de François Coppée : *Passant*, et un acte du ballet *Copélia*.

La journée française est la première de la série des manifestations en l'honneur de la France que le Comité se propose d'organiser et qui lui permettront de faire des collectes et réunir des dons pour la construction du monument de reconnaissance.

En échange de bienfaits que la France a prodigués à la nation serbe dans les heures les plus douloureuses de son existence, elle trouve dans la jeunesse serbe d'aujourd'hui les défenseurs les plus ardents de sa cause.

Borivoié B. Mirkovitch

BULLETIN MARITIME

LES HUIT HEURES A BORD DES NAVIRES DE COMMERCE

Nous avons souvent parlé ici de l'application de la loi de 8 heures à bord des navires marchands. Une nouvelle réglementation vient de prendre effet à dater du 10 avril dernier, aussi croyons-nous utile de revenir sur cette importante question.

Le Décret du 5 septembre 1922 (dit Décret Rio), interprétait la loi du 2 avril 1919, relative à la limitation de la journée de 8 heures à la Marine marchande, de la façon suivante : 12 heures de présence équivalaient à 8 heures de travail effectif. On ne pouvait prétendre raisonnablement que cette interprétation fût illégale. Elle avait été, en effet, approuvée par le Conseil d'État qui se serait énergiquement refusé à sanctionner une législation qu'il n'eût pas considérée comme parfaitement juste.

Il y a lieu de remarquer, d'ailleurs, que les revendications formulées par les marins eux-mêmes ne tendaient pas à un remaniement profond du Décret Rio. Réunis en Commission Paritaire en juillet 1924, ils avaient demandé la revision du Décret dans les termes suivants : « la Fédération n'est pas absolument opposée en principe au forfait légal du Décret de 1922. Elle demande seulement qu'il soit atténué et qu'on tienne compte dans son application des cas particuliers ».

Le Sous-Secrétaire d'État de la Marine Marchande, dans une circulaire adressée en date du 30 juillet 1924 au Directeur de l'Inscription Maritime, semblait maintenir le principe du Décret Rio pourvu « qu'il ne fût pas fait d'abus ». Cependant à la date du 1er avril dernier il a signé un nouveau décret stipulant que pour le personnel du Pont, « 8 heures de service à bord seraient désormais comptées pour 8 heures de travail ». Notons en passant que cette aggravation de réglementation imposée à la Marine Marchande Française correspond précisément au moment où le Bureau International du Travail vient de s'opposer à l'inscription à l'Ordre du Jour de la Conférence du travail de 1926 de la question de l'application de la journée de 8 heures à bord des navires du Commerce. Or, l'on sait que le Gouvernement français avait réclamé cette inscription et que les mesures de compensation qu'il compte prendre vis-à-vis de l'Armement pour le décharger du surcroît de dépenses occasionnées par la loi de 8 heures, ne seront prises, d'après lui, qu'en attendant l'application à l'étranger de la même loi.

Il ne fait pas de doute aujourd'hui qu'aucune marine étrangère ne voudra jamais ajouter à ses difficultés d'exploitation une réglementation aussi lourde de conséquences. La Marine Marchande Française sera donc seule à supporter cette grave surcharge qui la mettra dans l'impossibilité de défier toute concurrence internationale.

Nous avons vu, dans un précédent Bulletin, que pour l'atténuer le Gouvernement a imaginé l'expédient du crédit maritime. Mais comme les ressources qui permettraient à cet Office de payer des allocations d'intérêt seraient constituées par des taxes sur les marchandises importées ce que les Chambres de Commerce ne peuvent accepter, on ne peut croire que le Gouvernement puisse sérieusement prétendre réparer par ce moyen le nouveau préjudice qu'il vient de causer aux Armateurs.

Mieux vaut espérer que la politique cessant d'intervenir dans ces questions de réglementation du travail, les Armateurs français se verront libres bientôt d'appliquer vis-à-vis de leur personnel les mesures que la justice et l'équité n'ont cessé de leur dicter.

LE TOURISME EN INDO-CHINE

Nous avons signalé récemment le très grand intérêt qu'avait présenté le Premier Circuit Indo-Chinois organisé par les *Messageries Maritimes* et la *Compagnie Française du Tourisme* en décembre et janvier 1924-1925.

Il semble que les prochaines caravanes de touristes qui se rendront en Indo-Chine auront plus que jamais l'occasion de se féliciter de leur voyage.

Le journal *France-Indo-Chine d'Hanoï* rapporte en effet que d'importantes découvertes archéologiques ont été faites récemment au Cambodge. Dans la région de Kiang Thom, les débroussaillements ont fait apparaître une vingtaine d'édifices remarquables dont un assez grand nombre sont encore bien conservés : des tours, des sanctuaires, des murs d'enceinte, un grand bassin rectangulaire de 25 mètres sur 20 mètres, entouré de gradins et, paraissant disposées autour d'un monument central, un groupe imposant de tours. Ces dernières atteignent parfois une trentaine de mètres de hauteur et sont de formes différentes : rondes, octogonales ou à quatre faces, généralement en briques sculptées avec colonnes et linteaux en grès, finement ciselées. Les parois des entrées sur lesquelles apparaissent quelques inscriptions sont formées de quatre blocs en grès.

Dans une de ces tours, on remarque une sorte de tableau, formé de colonnes sculptées soutenant une dalle carrée d'un seul bloc de 2 m. 50 de côté, également sculpté, au-dessous duquel se trouve une pierre tombale où apparaissent des inscriptions.

Disséminés dans l'épaisse forêt, au milieu de grands arbres et des lianes enchevêtrées, ces vestiges d'un passé encore mystérieux ont un caractère de grandeur réellement impressionnant. D'autres monuments, en grande partie démolis, et qui paraissent d'un intérêt moindre, ont été également débroussaillées dans la forêt voisine. Des pistes ont été construites pour permettre aux touristes d'y parvenir.

Croisière d'études.

Le paquebot *Louqsor*, des *Messageries Maritimes*, est arrivé au Havre le 7 avril dernier venant de Dunkerque, ayant à bord 250 médecins et étudiants belges et français qui entreprennent une croisière d'études en vue de cures marines. Cette croisière, commencée le 6 avril, durera jusqu'au 28 du même mois. Le *Louqsor* est reparti le samedi 11 avril et fera escale à Bordeaux, Lisbonne, Tanger, Alger et Marseille.

VALEURS DE NAVIGATION

Cours de la Bourse de Marseille.

	le 14 avril 1925
1 Fraissinet	800
2 Messageries Maritimes	137
3 Mixte	170
4 Transatlantique	131
5 Transports Maritimes	990

Le Gérant : A. Desnoës.

Société Française d'Imprimerie et de Publicité
Ateliers : Rue Garnier et rue des Carmes, Angers
Bureaux à Paris, 15, Rue du Laos (XVe)

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 9 63e ANNÉE 2 MAI 1925

MADAME FONSS

(Nouvelle)

J.-P. Jacobsen demeure l'une des gloires les plus brillantes de la littérature danoise; on l'a appelé le Flaubert du Danemark; il fut, écrit M. A. Bellessort, « le plus remarquable représentant littéraire de la jeunesse danoise entre 1870 *et* 1890 ».

Né en 1847 *à Thisted, petite ville du Jutland, il est mort en* 1884. *Son œuvre se compose d'un volume de vers, de quelques nouvelles et de deux romans :* Mme Marie Grubbe *et* Niels Lyhne.

Les vers de Jacobsen sont connus dans toute la Scandinavie; Brandès a comparé cette poésie à un flot dont chaque goutte serait aussi forte qu'une goutte d'élixir ou de poison, aussi parfumée qu'une goutte d'essence. Les deux romans, traduits en français, sont bien connus de nos lettrés et devraient mériter à Jacobsen la faveur de notre grand public (1). *La nouvelle inédite en France, que nous avons le plaisir d'offrir à nos lecteurs, composée au printemps de* 1882, *est la dernière œuvre qu'ait écrite Jacobsen. Dînant chez des amis le jour où il l'avait achevée, il raconta qu'il avait terminé* Mme Fonss *par une lettre d'adieu si poignante qu'il avait pleuré en l'écrivant : « vous savez, dit-il, que ce genre de lettre n'est pas facile à faire ». — De bons juges déclarent que cette seule lettre ferait de cette nouvelle un des chefs-d'œuvre les plus émouvants de la littérature danoise.*

(1) Niels Lyhne a été traduit par Mme de Rezusat sous le titre *Entre la vie et le rêve* (Calmann-Lévy) et sous son titre original par MM. Sten Bjelke et Sebastien Voirol (Maisonneuve). *Madame Marie Grubbe*, traduction de Mme Hammar, préface de M. André Bellessort, a paru à la Bibliothèque scandinave (Éditions Ernest Leroux).

Dans le joli jardin qui s'étend derrière le vieux palais d'Avignon, se trouve un banc d'où l'on aperçoit en perspective le Rhône, les rives en fleurs de la Durance, des collines et des champs et une partie de la ville.

Un après-midi d'octobre, deux Danoises vinrent s'y asseoir : une veuve, Mme Fonss et sa fille Ellinor.

Elles avaient beau être arrivées depuis quelques jours et connaître le panorama qu'elles avaient sous les yeux, elles ne laissaient pas d'être très étonnées de l'aspect de la Provence.

Quoi ! c'était donc cela, la Provence ! Un fleuve limoneux, aux bancs de sable boueux, aux rives de gravier gris interminables ; des champs d'un brun décoloré sans un brin d'herbe ; des pentes et des collines du même brun, des routes blanches de poussière, et, çà et là, autour des maisons blanches, des groupes d'arbres noirs, des buissons et des arbres absolument noirs.

Au-dessus de tout cela, un ciel blanchâtre, vibrant de lumière, qui rendait tout encore plus blanc, encore plus sec et d'une clarté fatigante. Pas un éclair de couleur éclatante, pas un ton saturé ; rien que des teintes comme assoiffées et tourmentées de soleil. Pas un bruit dans l'air, pas une faux qui coupât l'herbe, pas une voiture qui roulât dans les chemins. Et la ville, là, des deux côtés, qu'on eût dit bâtie de silence, les rues tranquilles, sans bruit comme à midi, toutes les maisons muettes, toutes les jalousies closes, bien closes ; des maisons sans yeux ni oreilles.

Mme Fonss n'avait qu'un sourire résigné à la

vue de ce paysage si désolé et si monotone, mais il était évident qu'Ellinor s'énervait : elle ne s'agitait pas, ne s'irritait pas, mais elle se lamentait, abattue comme on peut l'être lorsque la pluie tombe jour et nuit et qu'on est submergé par de tristes pensées ou encore lorsqu'en entendant le tictac stupidement consolateur d'une pendule, on éprouve un insurmontable dégoût de soi-même ou enfin lorsqu'en regardant les fleurs du papier sur le mur, le même écheveau de rêves usés se dévide malgré vous dans votre cœur, se noue, se brise et se résume en un mouvement sans fin qui soulève le cœur.

C'était presque une souffrance physique pour elle que ce paysage et elle faillit s'évanouir tant il lui semblait aujourd'hui s'être ligué avec les souvenirs d'une espérance déçue, et avec ceux de doux rêves charmants, maintenant languissants et fades, au souvenir desquels elle rougissait de honte. Et quelle relation y avait-il entre tout cela et le paysage? Le coup l'avait atteinte loin d'ici, dans son milieu familier, près du Sund moiré, sous les hêtres verdoyants et pourtant il n'y avait pas d'ondulation de collines brunes qui n'en parlât, pas de maison aux volets verts qui ne le révélât par son silence.

C'était bien l'éternelle douleur de la jeunesse ce qui lui était survenu : elle avait aimé, elle avait cru être aimée et puis il en avait choisi une autre. Pourquoi? Dans quel but? Que lui avait-elle fait? En quoi avait-elle changé? N'était-elle pas toujours la même? Autant de questions qu'elle se posait sans cesse. Elle n'en avait rien dit à sa mère, mais sa mère avait tout deviné et elle avait pris soin d'elle si tendrement. Elle avait voulu se récrier à ses soins qui révélaient ce que sa mère n'aurait pas dû savoir. Mais cela, sa mère l'avait également compris. Et elles étaient parties.

C'était seulement pour la faire oublier qu'elles avaient entrepris ce voyage.

Mme Fonss n'avait pas besoin de troubler sa fille en la regardant bien en face pour savoir ce qu'elle pensait. Elle n'avait qu'à suivre des yeux la petite main nerveuse posée à côté d'elle, qui tantôt s'étendait impuissante et abattue sur le banc et tantôt changeait de position à tout moment, telle une malade atteinte de fièvre qui s'agite dans son lit brûlant. Cela lui suffisait rien qu'à considérer cette main, elle savait aussi la lassitude de ces jeunes yeux qui fixaient droit devant eux, elle voyait le tourment de ce fin visage dont chaque trait frémissait, comme la souffrance la rendait pâle et comme la maladie faisait bleuir les veines sous la peau délicate des tempes !

Quelle douleur elle éprouvait pour sa chère petite ! Elle aurait tant voulu la tenir appuyée contre sa poitrine et, penchée sur elle, murmurer à son oreille toutes les paroles de consolation qu'elle avait dans la pensée ; mais elle était persuadée que des peines de cette nature doivent disparaître sans bruit et qu'il n'est pas permis de les exprimer par des mots, fût-ce entre mère et fille, pour qu'un jour, dans d'autres circonstances, quand il n'y aurait plus que ravissement et bonheur, ces mots ne soient pas un obstacle, un poids ou une entrave parce que celui qui les aurait dits les entendrait chuchoter dans l'âme d'un étranger, se les figurerait tournés et retournés par la pensée d'autrui.

En outre, elle avait peur de nuire à sa fille en facilitant ses confidences. Elle ne voulait pas voir Ellinor rougir devant elle. Elle ne voulait pas, quelque soulagement que cela lui apportât, l'aider à subir cette humiliation, de découvrir aux yeux d'un étranger les coins les plus intimes et les plus cachés de son âme. Au contraire, si pénible que cela leur fût à toutes les deux, elle se réjouissait de retrouver dans l'attitude si rigide et si droite de sa jeune fille cette noblesse du cœur qui était la sienne.

Un jour, il y a bien des années, alors qu'elle n'était encore elle-même qu'une jeune fille de dix-huit ans, elle avait aimé de toute son âme, de tous ses sens, elle avait mis dans son amour toutes ses espérances et toutes ses pensées. Mais cela n'avait pu s'arranger ; il n'avait eu que sa fidélité à lui offrir, pour être mis à l'épreuve, d'interminables fiançailles ; mais pour elle, il n'y avait pas d'attente possible ; des circonstances dans sa famille ne le lui permettaient pas. Alors elle avait accepté celui qu'on lui donnait et qui était le maître de ces circonstances. Ils s'étaient mariés, des enfants étaient nés, Tage, son fils qui l'accompagnait à Avignon et sa fille, assise à ses côtés, et tout s'était arrangé beaucoup mieux qu'elle ne l'eût espéré. La vie était devenue plus sereine et plus facile. Au bout de huit ans, elle avait perdu son mari ; elle l'avait pleuré sincèrement, car elle avait appris à aimer cet homme d'une nature si fine et un peu anémique, qui s'attachait d'une manière égoïste, presque maladive à tout ce qui lui appartenait par les liens du sang et de la famille et qui, de tout le reste de l'univers, ne se souciait que de l'opinion du monde, et pas d'autre chose. Après la mort de son mari, elle s'était dévouée à ses enfants ; elle ne s'était pas enfermée avec eux et elle avait fréquenté le monde comme il convient à une veuve si jeune et si aisée et maintenant son fils avait 21 ans et elle-même approchait de la quarantaine. Encore belle, elle n'avait pas un fil blanc dans ses lourds cheveux blond foncé, pas une ride autour de ses grands yeux francs ; sa taille, par la perfection de

ses lignes, paraissait encore svelte. Le teint mat, d'un ton que les années avaient foncé, mettait en valeur des traits à la fois énergiques et fins, mais il y avait aux commissures des lèvres tant de douceur dans le sourire et une jeunesse si prometteuse dans ses yeux scintillants et légèrement voilés qui radoucissaient tout. Et pourtant que de gravité aussi dans la rondeur accentuée des joues, et que de volonté dans le menton de la femme d'un certain âge !

« Voici, Tage, je crois », dit Mme Fonss à sa fille en entendant des rires et quelques exclamations, en danois, qui s'élevaient derrière la charmille.

Ellinor fit un effort sur elle-même.

C'était Tage, Tage et les Kastager, le négociant Kastager de Copenhague avec sa sœur et sa fille. Mme Kastager était alitée à l'hôtel.

Mme Fonss et Ellinor firent place aux deux dames, les Messieurs essayèrent un instant de converser debout, mais leurs regards furent attirés par le mur bas de pierres grises qui entourait le belvédère. On s'assit et on parla juste ce qu'il fallait, car les nouveaux venus étaient fatigués par une excursion qu'ils venaient de faire en chemin de fer, dans la Provence couverte de roses.

« Holà ! dit Tage et sa main plate s'abattit sur son pantalon blanc, voyez donc là-bas ! »

On regarda.

Dans le paysage terreux s'élevait un nuage de poussière, en dessus, on distinguait un pare-poussière et au milieu, un cheval. « C'est l'Anglais dont je parlais, l'Anglais qui est arrivé l'autre jour », dit Tage en se tournant vers sa mère. « Avez-vous jamais vu quelqu'un monter de telle façon? dit-il tourné cette fois vers Kastager. Il me rappelle un Gaucho ».

« Mazeppa? » demanda Kastager.

Le cavalier disparut.

On se leva et on se mit en route vers l'hôtel.

Ces Kastager, on les avait rencontrés à Belfort. Ils devaient faire le même voyage descendant vers le sud de la France, puis longeant la Riviéra. On voyagerait donc ensemble jusqu'à nouvel ordre. A Avignon, les deux familles avaient fait halte, la famille du négociant parce que sa femme commençait à souffrir de varices, celle de Mme Fonss parce qu'Ellinor avait évidemment besoin de repos.

Tage était ravi de cette vie en commun, car, de jour en jour, il s'éprenait davantage de la charmante Ida Kastager et son amour devenait plus incurable, mais Mme Fonss ne voyait pas cela d'un si bon œil, car bien que Tage fût très sérieux et très développé pour son âge, elle n'avait pas de hâte à le voir fiancé, et puis ce Kastager !...

Ida était une superbe petite fille : Mme Kastager était très cultivée, elle appartenait à une bonne famille. Le négociant lui-même était un homme capable, riche et honorable, mais il était un peu ridicule. On ne pouvait citer le nom du négociant Kastager sans sourire ni cligner des yeux.

Il était en effet si vif et si extraordinairement enthousiaste, d'une manière bruyante et si expansive, qu'il oubliait à tout moment la discrétion que demande l'enthousiasme de bon aloi. Mais Mme Fonss était ennuyée à la pensée que le nom du beau-père de Tage provoquerait des sourires et des clignotements : aussi était-elle un peu en froid avec la famille, au grand regret de l'amoureux Tage.

Le lendemain matin, Tage et sa mère étaient allés voir le petit musée de la ville. Ils trouvèrent la barrière ouverte, mais la porte qui conduisait à la collection était fermée et ils sonnèrent en vain. La grande porte donnait accès à une cour pas très grande, qui était entourée d'arcades récemment blanchies à la chaux : leurs colonnes courtes et trapues s'arboutaient par des barres de fer.

Tout en circulant, ils regardèrent ce qui était rangé le long des murs. Il y avait là des stèles romaines, des fragments de sarcophages, un torse drapé sans tête, des vertèbres de baleines et une série de détails architectoniques.

Toutes ces curiosités portaient des traces encore récentes de la brosse à blanchir des maçons.

Puis ils se retouvèrent près de leur point de départ.

Tage monta l'escalier en courant pour voir s'il n'y avait personne, dans un endroit quelconque de la maison et Mme Fonss se mit à aller et venir sous les arcades.

Comme elle se dirigeait vers la grande porte, elle aperçut droit devant elle un homme grand et barbu, au visage hâlé, qui portait un guide à la main.

Il prêtait l'oreille à ce qui se passait derrière lui, mais il regardait droit devant lui, dans la direction de Mme Fonss.

Elle pensa tout de suite à l'Anglais dont on avait parlé la veille.

« Pardon, Madame », dit-il en la saluant, se préparant à lui poser une question.

« — Je suis étrangère, répondit Mme Fonss. Je crois qu'il n'y a personne à la maison, mais mon fils est allé voir si... »

Les mots furent échangés en français.

Au même moment arriva Tage. « J'ai fait tout le tour de la maison ; j'ai été aussi dans l'appartement, mais il n'y avait pas un chat. »

« Je vois, dit l'Anglais, cette fois en danois, que j'ai le plaisir de me trouver avec des compatriotes. »

Il s'inclina une seconde fois et discrètement fit

quelques pas en arrière. Mais tout à coup, il s'approcha de plus près et sa figure devint attentive et émue.

« Serait-il possible, dit-il que vous et moi, nous soyons de vieilles connaissances? »

« Seriez-vous Emile Thorbrogger? » s'écria Mme Fonss en lui tendant la main.

Il la saisit. « Oui, c'est moi, dit-il joyeux, et c'est vous ! »

Il avait presque les larmes aux yeux en la regardant ; Mme Fonss lui présenta son fils Tage.

Tage n'avait jamais de sa vie entendu parler de ce Thorbrogger, mais il s'agissait bien de cela. Ce Gaucho se trouvait être un Danois ; il ne pensa qu'à cela et comme tout le monde se taisait et qu'il fallait bien dire quelque chose, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Et moi, qui disais hier que vous me rappeliez un Gaucho? »

« Certes, répondit Thorbrogger, vous étiez assez près de la vérité, puisque j'ai vécu vingt et un ans parmi eux dans les plaines de la Plata, et il est bien certain que pendant toutes ces années, j'ai été plus souvent à cheval qu'à pied.

Et il était venu ici pour connaître l'Europe.

Eh bien ! oui, il avait vendu sa terre et ses moutons pour regarder désormais ce vieux continent dont il était originaire ; mais il avait trouvé bien ennuyeux de voyager ainsi pour son plaisir, et il était un peu honteux de l'avouer.

Peut-être, aussi, éprouvait-il la nostalgie des prairies? Non, aucun pays, aucun endroit précis ne lui avait laissé de regrets. C'était seulement le travail quotidien qui lui manquait.

On parla ainsi près d'une heure. Enfin, on vit accourir le gardien échauffé, essoufflé, portant des têtes de salades sous les bras et une botte de tomates rouges comme le feu aux mains ; il les fit entrer dans la petite collection de peinture, étouffante, où ils eurent une impression des plus vagues des tableaux du vieux Vernet, de ses nuages d'orage jaunâtres et de ses eaux noirâtres.

Cependant, ils faisaient plus ample connaissance, ils renouaient le fil de leur existence respective pendant ces longues années, où ils avaient été séparés.

C'était bien lui, en effet, qu'elle avait aimé, alors qu'elle s'était unie à un autre. Les jours suivants, ils se virent souvent. On pensa que de si vieux amis devaient avoir beaucoup à se dire et on les laissa souvent seuls, ces jours-là. Ils purent ainsi constater qu'ils avaient eu beau changer au cours des années, leurs cœurs, du moins, n'avaient rien oublié.

Il fut peut-être le premier à s'en apercevoir : tout de suite, il fut repris par l'inquiétude, sentimentale, les aspirations et les regrets élégiaques de sa jeunesse et il en souffrit. En homme mûr qu'il était, il n'aimait pas à être privé de sa tranquillité, ni de cette assurance qu'il avait acquise au cours des années. Il aurait désiré que son amour eût un autre caractère ; il l'aurait voulu plus digne, plus contenu.

Quant à elle, elle ne ressentit pas ces impressions de jeunesse, mais il lui sembla que dans son cœur, une source de larmes, endiguée, s'était rouverte et avait recommencé à couler. Cela lui faisait tant de plaisir de pleurer, cela la soulageait tant, Elle éprouva un sentiment de richesse à voir couler ses larmes. Elle eut l'impression qu'elle avait plus de valeur et que tout autour d'elle avait aussi plus de prix. Et c'était bien là une impression de jeunesse, en dernière analyse.

Un soir, Mme Fonss était seule à la maison. Ellinor s'était couchée de bonne heure et Tage était parti avec les Kastager au théâtre. Elle était restée dans la chambre d'hôtel, si morne, et, dans la demi-obscurité de quelques bougies, elle rêva jusqu'au moment où le va-et-vient continuel de ses rêves se fût arrêté de lui-même.

La fatigue l'avait prise, mais une fatigue douce et souriante, comme il arrive lorsque d'agréables pensées bercent votre cœur.

Rester assise toute la soirée et n'avoir rien d'autre à faire que regarder devant elle, sans même un livre sous la main, cela ne lui parut pas possible ; et la sortie du théâtre ne devait avoir lieu que dans une heure. Elle se mit à faire les cent pas dans la pièce, s'arrêtant devant la glace et arrangeant sa chevelure.

Elle pouvait descendre dans le cabinet de lecture, regarder les journaux illustrés. Il n'y avait jamais personne à ce moment de la soirée.

Elle jeta sur sa tête un grand voile noir de dentelles et descendit.

Il n'y avait absolument personne.

Dans la petite pièce, aux meubles entassés les uns sur les autres, une demi-douzaine de becs de gaz jetaient une lumière éblouissante. La chaleur était étouffante, l'air d'une sécheresse brûlante.

Elle fit tomber le voile sur ses épaules.

Les feuilles blanches, les albums, aux grandes lettres dorées, les chaises de velours vides, les carrés réguliers des tapis, les rideaux de reps aux plis qu'on eût dits coulés dans un moule, tout cela avait l'air si muet sous la lumière éclatante.

Elle continuait à rêver, debout, écoutant le chant monotone et langoureux des becs de gaz.

Quelle chaleur ! C'était à en avoir un éblouissement.

Lentement pour s'appuyer elle tendit la main vers un grand vase de bronze, lourd, soutenu par

une console qui était suspendue au mur. Elle le saisit par le bord couvert d'une lourde ornementation florale.

Comme cela lui semblait bon de se tenir ainsi et le bronze laissait à sa main une sensation de fraîcheur si délicieuse, mais ce n'était pas tout. Elle commença en même temps à ressentir dans ses membres, dans tout son corps comme un grand bien-être. Cette attitude, d'une beauté plastique, où elle se trouvait, la conscience que cette position lui convenait parfaitement, qu'elle la rendait belle à cette minute, une sensation toute corporelle d'harmonie, tout cela devint un sentiment de triomphe, une allégresse extraordinaire qui la parcourut toute.

Elle se sentit si forte aujourd'hui. La vie ne lui apparut plus comme un jour qui s'achemine tranquillement vers le crépuscule, vers des heures de mélancolie ; mais comme un grand jour resplendissant, comme un réveil qui se prolonge, comme un pouls brûlant scandant chaque seconde, comme une vie de clarté d'action, d'énergie, l'infinité en dehors et en dedans.

Elle s'enthousiasma de l'abondance de la vie et elle fut prise d'un désir vertigineux et brûlant de voyager.

Elle resta longtemps absorbée, toute à ses pensées, oubliant tout autour d'elle. Puis tout à coup, elle se rendit compte du silence qui planait sur la pièce, elle entendit les becs de gaz qui chantaient doucement, et elle laissa sa main tomber du vase, s'assit près de la table et se mit à feuilleter un album. Elle entendit quelqu'un passer devant la porte, se retourner et elle vit Thorbrogger qui entrait.

Ils échangèrent quelques paroles, mais comme elle paraissait absorbée par la lecture des feuilles illustrées, il se mit lui aussi à lire les journaux qui étaient sur la table. Ils devaient être bien peu intéressants, car, en levant les yeux, elle rencontra son regard scrutateur qui la fixait.

Il se disposait à parler, sembla-t-il, et il y avait sur ses lèvres tant de nervosité et de résolution qui exprimaient si nettement les mots qu'il aurait prononcés qu'elle en rougit, et d'un geste instinctif, comme pour retenir ses paroles, elle étala son journal illustré et lui montra du doigt un dessin qui représentait des cavaliers des pampas lançant des lassos sur les taureaux sauvages.

Il allait se moquer des naïves idées du dessinateur sur l'art de lancer le lasso, c'était bien tentant et si facile de s'engager sur ce terrain plutôt que d'exprimer ses pensées, mais il écarta résolument la feuille, se pencha un peu sur la table et dit : « J'ai tant pensé à vous depuis notre rencontre, j'ai toujours pensé à vous, tant au Danemark que là où j'ai été. Je vous ai toujours aimée. S'il m'a quelquefois semblé que je ne vous avais jamais aimée avant le jour où nous nous sommes rencontrés de nouveau, cela n'est pas vrai, si grande que soit l'affection que j'ai pour vous. Car je vous ai toujours aimée, je vous ai toujours aimée. Permettez-moi d'espérer que vous m'appartiendrez. Vous ne pouvez vous imaginer le bien que cela me ferait, si, après tant d'années de séparation vous consentiez à revenir près de moi. »

Il se tut un instant, se leva et se rapprocha d'elle : « Dites-moi donc un mot, je parle au hasard, je dois vous parler comme à un interprète, comme à une étrangère qui devrait répéter mes paroles au cœur duquel je les destine... Je ne sais plus... Dois-je peser mes mots?... Saurez-vous me comprendre?... Oserai-je jamais exprimer l'adoration qui me remplit? »

Il se laissa tomber sur une chaise, à ses côtés.

« Si je l'ose, je n'ai rien à craindre, n'est-ce pas?... Tu consens... Oh ! Dieu te bénisse, Paula ! »

« Il n'y a rien qui puisse nous séparer plus longtemps », dit-elle, la main dans sa main. J'ai enfin, quoi qu'il arrive, le droit d'être heureuse, de vivre selon mon cœur, de vivre selon mes désirs et mes rêves. Je n'ai jamais renoncé au bonheur et parce que je ne l'avais pas, je n'ai jamais cru pourtant qu'il n'y avait dans la vie que médiocrité et contrainte, je savais bien qu'il y avait des gens heureux ! »

Sans mot dire, il baisa sa main.

« Sans doute, dit-elle mélancoliquement, mes juges les plus indulgents se réjouiront du bonheur que j'éprouve à savoir que tu m'aimes, mais on ajoutera que cela devrait me suffire. »

— Mais cela ne saurait me suffire et jamais, tu n'aurais le droit de m'abandonner dans cette situation ». — « Non, dit-elle, non. »

Peu après, elle monta chez Ellinor.

Ellinor sommeillait.

Mme Fonss s'assit près de son lit et regarda le visage pâle dont les traits apparaissaient confusément sous la faible lumière jaune de la veilleuse.

Par égard pour Ellinor, ils devaient attendre.

Dans quelques jours, ils se sépareraient de Thorbrogger et se rendraient à Nice, où ils resteraient seuls. Tout cet hiver, elle n'aurait qu'un seul but, le rétablissement d'Ellinor. Demain, elle raconterait à ses enfants ce qui venait de se passer et ce qui en résulterait.

Ils accueilleraient la nouvelle comme ils voudraient. Il lui était impossible de vivre dans leur intimité de tous les jours, ayant un tel secret pour l'éloigner d'eux. Et puis, il leur faudrait bien du temps pour s'habituer à cette idée : car une sépa-

ration serait désormais nécessaire; elle pouvait être plus ou moins profonde, cela dépendait des enfants.

Quant à leurs rapports, dans la vie, avec elle et avec lui, ils devaient en être eux-mêmes les maîtres absolus. Elle ne voulait rien demander. C'était à eux d'accorder. Elle entendit Tage marcher dans le salon et alla le rejoindre.

Il avait la figure si radieuse et il était si nerveux en même temps, qu'elle pensa aussitôt qu'il s'était passé quelque chose et elle se douta de ce que c'était.

Mais il avait quelque chose à dire, il cherchait en vain une entrée en matière et parla distraitement du théâtre. Sa mère dut s'approcher et lui mettre la main sur le front pour le forcer à la regarder dans les yeux : alors seulement, il se décida à dire qu'il avait demandé en mariage Ida Kastager et qu'elle avait consenti.

Ils en parlèrent longtemps, Mme Fonss avait senti que toutes ses paroles étaient empreintes d'une froideur insurmontable. Elle craignait sa propre émotion et qu'elle lui fît trop approuver les projets de Tage et il lui répugnait aussi de penser qu'elle pût être amenée, par scrupule, à supposer chez elle-même une relation entre sa bienveillance de ce soir et le récit qu'elle devrait faire demain.

Cependant Tage ne remarquait pas cette froideur, Madame Fonss, cette nuit-là, ne put trouver le sommeil. Trop de pensées la tenaient éveillée. C'était si étrange qu'ils avaient dû se rencontrer, lui et elle, et après s'être rencontrés, qu'ils aient dû s'aimer comme par le passé. Et c'était bien le passé, surtout pour elle; elle n'était plus toute jeune, elle ne pouvait en tout cas le rester bien longtemps. Il devrait se montrer indulgent envers elle, il y avait longtemps qu'elle n'avait plus vingt ans. Il faudrait bien qu'il se fît à cette idée. Mais elle se sentait jeune, elle l'était sous tant de rapports. Et pourtant, elle avait conscience de son âge. Elle en avait la vision très nette, voyait si clairement dans tous ses mouvements, dans ses airs, ses gestes, dans sa façon de marcher, à la suite d'un signe de la main et dans sa façon de sourire en répondant; vingt fois par jour, elle laisserait deviner son âge parce qu'elle n'aurait pas assez de courage pour montrer dans son attitude toute la jeunesse qu'elle avait dans son cœur.

Elle agitait toutes ces pensées au milieu desquelles elle se posait sans cesse la même question. « Que diraient ses enfants? »

Ce fut le lendemain matin qu'elle sollicita leur réponse.

Ils étaient dans le salon.

Elle dit qu'elle avait une nouvelle importante à leur annoncer, quelque chose qui amènerait dans leur existence, à tous, de grands changements et à laquelle ils ne s'attendaient pas le moins du monde. Elle les pria de l'écouter aussi tranquillement que possible, et de ne pas se laisser emporter à des actes irréfléchis dès la première impression; car ils devaient bien savoir que sa résolution était inébranlable et que rien de ce qu'ils pourraient dire ne la modifierait.

« Je veux me marier », dit-elle et elle raconta comment elle avait aimé Thorbrogger avant de connaître leur père, comme ils avaient été séparés l'un de l'autre et comment il s'étaient retrouvés.

Ellinor se mit à pleurer. Tage se leva de sa chaise, tout égaré, puis il se rapprocha de sa mère, s'agenouilla devant elle, éclatant en sanglots, en proie à une violente émotion. Il prit sa main qu'il pressa sur sa joue avec infiniment de tendresse; la perplexité se lisait dans tous ses traits.

« Ah! Mère, chère petite mère! que t'avons-nous donc fait? Ne t'avons-nous pas toujours aimée, aussi bien à la maison que lorsque nous étions loin de toi. Nous aspirions à toi comme à ce qu'il y a de meilleur au monde. Notre père, nous ne l'avons connu que par toi et si Ellinor et moi nous nous aimons tant, n'est-ce pas parce que de jour en jour, inlassablement, tu nous as montré, à l'un comme à l'autre, ce qu'il y avait de meilleur en chacun de nous. N'en a-t-il pas été de même de tous ceux à qui nous nous sommes attachés? N'avons-nous pas tout reçu de toi? C'est toi qui nous a tout donné. Si tu savais mère, comme nous t'adorons!... Ah! si tu savais!

Que de fois, de toute l'ardeur de notre affection nous avons brûlé du désir de franchir tous les obstacles pour monter vers toi. C'était encore toi qui nous as appris à la contenir et jamais nous n'avons osé pénétrer dans l'intimité de ton cœur aussi profondément que nous l'eussions désiré. Et maintenant, tu veux te séparer de nous, nous repousser complètement. Mais ce n'est pas possible. Notre pire ennemi sur terre pourrait-il nous livrer à une plus grande douleur? Tu n'es pourtant pas celle qui nous veut le plus de mal. Tu désires notre bonheur; alors nous ne comprenons plus. Dis-nous donc vite qu'il n'y a rien de vrai dans tout cela. Dis-nous : « Cela n'est pas vrai, Tage; ce n'est pas vrai, Ellinor! »

« Tage, Tage, ressaisis-toi et ne sois pas si cruel pour toi, ni pour nous tous. »

Tage se leva.

« Cruel, ah! si ce n'était que cela! Mais c'est une chose terrible, contre nature. C'est à en devenir fou! Sais-tu vraiment, ce que tu me donnes à penser? Ma mère, livrée à un étranger, à ses caresses,

ma mère désirée, ma mère embrassée et embrassant à son tour, ce sont là pour un fils des pensées pires que les pires insultes. Non, ce n'est pas possible Il faut que cela soit impossible, il le faut. Comment les supplications d'un fils demeureraient-elles vaines? Ellinor, ne reste pas là à pleurer Viens, joins tes prières aux miennes et prions notre mère d'avoir pitié de nous. »

Madame Fonss fit un mouvement de la main pour l'arrêter : « Laisse Ellinor, elle doit être assez fatiguée sans cela. D'ailleurs, je vous l'ai dit, je ne changerai pas ma décision. »

« Que je voudrais être morte! » dit Ellinor. « Mère, Tage ne dit que la vérité. Tu n'auras jamais le droit, à l'âge que nous avons de nous donner un beau-père. »

« Un beau-père, s'écria Tage, j'espère qu'il n'osera pas un seul instant... Tu es folle, Ellinor. Qu'il entre, et nous sortons. Il n'y a rien qui puisse me contraindre à faire ma société de cet homme-là. C'est à notre mère à faire son choix. Lui ou nous! Si les nouveaux mariés se rendent au Danemark, nous nous exilerons. S'ils restent ici, nous ne resterons pas, nous ».

« Est-ce bien là ce que tu penses, Tage? » demanda Madame Fonss.

— « Tu n'en doutes pas, je pense? Réfléchis seulement à ce que serait notre vie de famille. Ida et moi nous sommes sur la terrasse, un soir de clair de lune. Derrière les buissons de laurier, on entend quelqu'un chuchoter. Qu'est-ce? me demande Ida et moi de lui répondre : c'est notre mère et son nouveau mari. Non, non, je n'aurais pas dû le dire, mais tu vois déjà l'effet produit par ta décision. Comme tu me rends malheureux. Et ce n'est pas cela qui améliorera l'état d'Ellinor, tu peux en être sûre. »

Mme Fonss laissa partir ses enfants et resta seule.

Tage avait bien raison. C'était un coup qu'elle leur avait porté. Comme ils s'étaient déjà éloignés d'elle pendant cette heure, si courte. Comme ils s'étaient montrés beaucoup moins ses propres enfants que comme les enfants de leur père. Comme ils s'étaient apprêtés à l'abandonner dès qu'ils avaient compris que son cœur ne leur appartenait pas tout entier. Et pourtant, elle était autre chose que la mère de Tage et d'Ellinor, elle était un être à part, vivant pour elle-même, espérant pour elle-même, non pas nécessairement lié à ses enfants. Peut-être n'était-elle pas aussi jeune qu'elle ne l'avait cru; elle s'en était aperçue en parlant à ses enfants.

La timidité n'était-elle pas apparue malgré ses paroles? N'avait-elle pas eu l'impression d'empiéter sur les droits de la jeunesse? N'était-ce pas dans ce qu'ils avaient dit, eux, qu'elle avait reconnu, cette prétention assurée et cet absolutisme naïf qui caractérisent la jeunesse? A nous, l'amour et la vie; vous ne devez vivre que pour nous.

Elle commença à comprendre toute la satisfaction qu'elle aurait à vieillir. Ce n'est pas qu'elle souhaitât la vieillesse, mais c'était comme une paix lointaine qu'elle entrevoyait en souriant, après l'agitation de sa vie dans ces derniers temps, après tant de menaces de discorde. Car elle ne croyait pas que les sentiments de ses enfants se modifieraient; elle leur en parlerait cependant jusqu'à ce que tout espoir fût perdu.

Il vaudrait mieux que Thorbrogger partit sur le champ. En son absence, les enfants seraient peut-être moins irritables et elle pourrait alors démontrer combien elle tenait à cœur d'avoir pour eux tous les égards possibles. Le premier mouvement d'amertume passerait avec le temps et tout... non, elle ne pouvait croire que tout s'arrangerait.

C'est ainsi que Thorbrogger consentit à partir pour le Danemark afin de mettre de l'ordre dans leurs papiers. Il y resterait jusqu'à nouvel ordre. Cependant elle n'y gagna rien. Les enfants l'évitaient. Tage était toujours avec Ida ou avec le père de celle-ci et Ellinor devait toujours tenir société à la malade Mme Kastager. S'ils se trouvaient ensemble, qu'étaient devenus l'intimité, l'aisance, qu'étaient devenus les mille sujets d'entretien? S'ils parvenaient à en trouver un, la conversation traînait sans intérêt. Ils parlaient comme des gens qui ont eu du plaisir à se trouver ensemble, et qui doivent se quitter : ceux qui partent ne pensent qu'au but de leur voyage, ceux qui restent qu'à la manière de retrouver leur vie de famille et leurs anciennes habitudes quand leurs hôtes seront partis.

Il n'y avait rien de commun dans leur vie. Tout sentiment d'appartenir au même groupe avait disparu. Ils pouvaient parler de ce qu'ils feraient la semaine prochaine, le mois prochain ou même le mois qui suivrait, mais au fond, cela ne les intéressait pas.

Il semblait qu'il ne s'agissait pas de leur existence, mais d'un moment à passer d'une façon ou d'une autre.

Et puis après? se demandaient-ils tous les trois.

La vie leur semblait un terrain mouvant, sur lequel il était impossible d'édifier quoi que ce fût, tant que ce qui les avait séparés, ne serait pas réglé.

Et, de jour en jour, les enfants oubliaient davantage ce que leur mère avait été pour eux. C'est

ainsi que les enfants qui pensent avoir été lésés perdent de vue mille bienfaits pour ne se souvenir que d'un seul tort.

Tage était des deux le plus tendre, mais c'était aussi celui dont la blessure était la plus profonde, parce qu'il avait le plus aimé.

Il avait passé des nuits entières à pleurer sa mère, qu'il ne pouvait conserver telle qu'il l'eût désirée. Il y avait des moments, où, au souvenir de la tendresse qu'elle lui avait montrée, il était sur le point d'étouffer en lui tout autre sentiment. Un jour même, il s'était rendu auprès d'elle et il l'avait priée, suppliée de n'être qu'à eux seuls et elle avait répondu : Non. Et ce non l'avait endurci, il l'avait glacé aussi d'une manière qui l'inquiéta d'abord parce que ce sentiment de froideur s'accompagnait, au même instant, d'un vide terrible.

Les sentiments d'Ellinor étaient tout autres ; ce qui l'avait frappée, surtout, c'est cette idée singulière d'une injure faite à la mémoire de son père. Elle avait pour ce père qu'elle se rappelait bien vaguement une sorte de culte qui tenait du fétichisme. Elle essaya de se le représenter en vie en approfondissant tout ce qu'elle avait entendu dire de lui. Elle interrogea à son sujet Kastager et Tage. Elle possédait un médaillon renfermant son portrait et elle le baisait matin et soir. Elle fut prise d'un désir vague et un peu hystérique de lire des lettres de lui qu'ils gardaient au Danemarck et de posséder ce qui lui avait appartenu.

Plus elle avait d'estime pour son père, moins elle en éprouvait pour sa mère.

En s'éprenant d'un homme, sa mère s'était rabaissée aux yeux de sa fille. Elle n'était plus la mère, celle qui ne peut se tromper, la plus sage, la plus belle, la femme supérieure ; c'était une femme semblable aux autres, mais elle avait tout de même une situation à part qui permettait de la critiquer et de la blâmer, dans ses faiblesses et ses fautes. Ellinor se félicitait de n'avoir pas confié à sa mère le secret de son amour malheureux. Elle ne voyait qu'une chose : c'était grâce à sa mère qu'elle l'avait gardé pour elle-même.

Les jours passèrent et cette existence devint de plus en plus intolérable. Tous trois sentaient que tout était inutile et qu'au lieu de les réunir, cette vie les séparait.

Mme Kastager avait maintenant recouvré la santé. Elle n'avait assisté à rien de ce qui s'était passé, mais elle était pourtant parmi eux tous, celle qui était le plus au courant, puisqu'on lui avait tout raconté.

Un jour, elle eut avec Mme Fonss une longue conversation. Celle-ci était heureuse de trouver une personne qui pût l'écouter tranquillement, dans ses projets d'avenir. Mme Kastager proposa d'emmener les enfants à Nice, d'appeler Thorbrogger à Avignon et que le mariage eût lieu. Kastager pouvait bien rester et servir de témoin.

Mme Fonss hésita quelque temps, car elle ne pouvait avoir l'avis de ses enfants. Ils avaient accueilli cette nouvelle par un silence hautain et comme on les pressait de répondre, naturellement ils s'étaient contentés de dire qu'ils n'avaient qu'à régler leur conduite sur ses décisions.

On fit comme l'avait proposé Mme Kastager. Elle dit adieu à ses enfants qui partirent. Thorbrogger arriva et ils se marièrent.

L'Espagne devint leur patrie. Thorbrogger l'avait choisie parce qu'on pouvait faire l'élevage des moutons.

Quant au Danemarck, ni l'un ni l'autre ne voulurent y retourner.

Et ils vécurent heureux en Espagne.

Une ou deux fois, elle écrivit à ses enfants, mais d'avoir été abandonnés, leur colère encore inapaisée leur fit retourner les lettres. Plus tard, ils s'en repentirent, il est vrai, mais ils ne purent se résoudre à le reconnaître devant elle ni à lui écrire. Ainsi cessa toute relation entre eux. De temps en temps, ils avaient réciproquement de leurs nouvelles par d'autres voies.

Pendant cinq ans, Thorbrogger et sa femme vécurent heureux, mais elle alors, tomba tout à coup malade. Il s'agissait d'une maladie de consomption qui devait inévitablement se terminer par la mort. De jour en jour, elle sentait ses forces diminuer. C'est alors que près de mourir, elle écrivit cette lettre à ses enfants :

« Mes chers enfants ! Vous lirez cette lettre, j'en suis certaine, elle ne vous parviendra que lorsque je ne serai plus. Ne craignez rien : je ne vous adresse aucun reproche. Puissent ces lignes seulement contenir tout mon amour, toute ma tendresse ! Quand des êtres s'aiment, Tage et Ellinor, chère petite Ellinor, il faut toujours que celui qui aime le plus s'humilie. Et je viens à vous encore une fois comme je viendrai en pensant à vous à tous les instants de la journée, aussi longtemps que je vivrai. Les mourants sont si pauvres, mes chers enfants. Moi aussi, car ce monde si riche et si heureux qui a été mon lot durant tant d'années, on me le prend. Ma chaise restera vide. La porte se fermera sur moi et jamais je ne pourrai retourner dans la vie. C'est pourquoi je regarde tout autour de moi pour implorer encore un peu d'amour. C'est pourquoi je viens à vous, vous supplier de

m'aimer de toute votre tendresse passée, car rappelez-vous qu'il ne me restera plus au monde que de vivre dans le cœur des autres. Rien de plus.

Je n'ai jamais douté de votre affection. Je sais bien que c'est votre grande tendresse qui a fait naître votre grande irritation. Si vous eussiez moins aimé, vous m'auriez abandonnée plus facilement. Si jamais un homme venait frapper à votre porte, triste, accablé de douleur pour vous parler de moi et pour se consoler, rappelez-vous alors, j'ose vous le demander, que personne ne m'a aimée comme lui et que tout le bonheur qu'on peut imaginer, il me l'a donné.

Bientôt, à la dernière heure, il me tiendra par la main et ses paroles seront les dernières que j'entendrai.

Je vous dis adieu, mais ce n'est pas encore le dernier adieu. Je vous le dirai aussi tard que possible et mon adieu contiendra tout mon cœur pour vous, les regrets de tant d'années passées, les souvenirs de votre jeunesse, mille souhaits et mille remerciements.

Adieu Tage, adieu Ellinor, jusqu'au dernier adieu.

Votre mère.

Jens Peter JACOBSEN.
(Traduit du danois par Maurice LECERF).

UN FINANCIER DE LA CONSTITUANTE

GABRIEL MALÈS

Il y a dans l'histoire des hommes qui ont de la chance. Leur vie bien employée ne se signala par rien d'extraordinaire, mais, à leur naissance, une bonne fée leur fit deux dons : la durée et, plus tard, un historien. Alors ils deviennent, sans l'avoir voulu, le type d'une époque. De leur berceau à leur tombe, ils sont, si l'on peut dire, détaillés. Chacun de leurs actes est logiquement expliqué et leur figure apparaît à la postérité avec cette marque qui la distingue des autres figures et que l'on appelle le caractère.

Grâce à M. Albert Duchesne, cette bonne fortune est arrivée à Gabriel Malès, membre de la Constituante, et sous l'Empire, conseiller maître à la Cour des Comptes.

Dans un livre très intéressant (1) il nous est représenté comme le type moyen de ceux qui firent la Révolution, c'est-à-dire qui voulurent donner à la France un autre gouvernement.

Quand, à la fin de sa carrière, cet ancien constituant entra sous l'Empire à la Cour des Comptes, Barbier Marbois écrivait de lui : « C'est un homme lent, minutieux, distinguant longuement et subtilement, mais il n'en est pas moins un excellent magistrat, droit, probe, tout entier à sa place, capable de bien examiner une affaire et de la bien juger. » Et, en son vivant, une biographie des contemporains, genre de livre toujours très utile à consulter, lui accorde quelques lignes. Elles rappellent qu'en 1790, il lut à la Constituante un rapport sur les troubles de l'Ariège, et fit ordonner la traduction d'un maire devant les tribunaux, qu'un jour il eut aux Cinq Cents une violente altercation avec son collègue Delahate, qu'il proposa sans succès un impôt sur le sel et qu'il entra au Tribunat, et fut fait par Napoléon chevalier de la Légion d'honneur. « Aujourd'hui, dit ce dictionnaire, publié sous la Restauration, il est l'un des six Conseillers Maîtres de la Cour des Comptes. »

C'est tout, c'est-à-dire, c'est peu, mais il appartient aux historiens et aux observateurs de pénétrer plus avant dans la vie des hommes et de reconstruire certaines existences avec attrait. C'est ce qu'a très bien fait M. Albert Duchesne en retraçant la figure de Gabriel Malès.

Il le situe très bien en la seconde moitié du XVIIIe siècle dans son pays du bas Limousin, région de Brive et de Tulle très misérable chez le petit peuple, au temps de la monarchie finissante, mais connaissant l'aisance dans le monde de la bourgeoisie et de la noblesse, pays à longues distances de la capitale où l'on naissait et où l'on finissait sans connaître Paris.

***

Malès naît à Brive, le 23 décembre 1755, d'une famille distinguée, de goûts sédentaires, exerçant doucement son activité dans les charges judiciaires ou dans les occupations agricoles. Il fait ses humanités, comme on disait encore, au Collège des Doctrinaires et reçoit d'eux, ainsi que Joubert à Toulouse, une forte éducation littéraire et quelque peu teintée de gallicanisme. Ensuite il s'en vient à Paris pour achever ses études de lettres et conquérir ses grades en droit. Certainement ce jeune bourgeois de Brive n'échappa pas à la contagion de l'universel septicisme de l'époque et à l'opposition contre toutes les idées reçues. Il fut très vite un homme de son temps, c'est-à-dire du temps qui approchait. Le voici licencié en droit, il prête serment au Parle-

(1) *Gabriel Malès et la reconstitution financière de la France après 1789.*

ment de Paris et vient prendre sa place, et une bonne place, au barreau de Brive. En même temps il se marie et entre dans une excellente famille de la région. Sans la Révolution, il eut fait dans sa province un magistrat disert et estimé, mais les événements se précipitent et ils emportent Malès plutôt qu'il ne s'y jette.

Il a lu Rousseau et Voltaire, dont plus tard il défendra la lecture à son fils, mais, pour l'heure, il épouse leurs idées et leurs chimères et est prêt à donner son concours à toutes les réformes. Nommé à Brive commissaire pour la rédaction du cahier du Tiers Etat, il est désigné par ce premier succès au choix de ses compatriotes et, le 21 mars 1789, il est élu député aux Etats Généraux. Il a 34 ans.

Le nouveau député laisse sa jeune femme à Brive et part pour Versailles ou plutôt pour Paris où il élit domicile, rue des Mauvaises-Paroles, dans le quartier du Pont-Neuf.

Pour bien juger de l'état des esprits modérés d'alors il est intéressant de lire sa lettre « à ses très chers et honorés concitoyens », après la prise de la Bastille. Il les entretient des malheurs présents et de quels malheurs? De ceux des députés du Tiers qu'a menacés la faction Polignac : « Le dimanche matin, dit-il, nos personnes n'étaient pas en sûreté et le peuple nous regardait comme autant de victimes dévouées au cachot et à la mort..... Le despotisme militaire a failli s'asseoir sur les ruines de la liberté publique. Mais la Bastille a été prise par les bourgeois. Son Gouverneur, le lieutenant du Roy, le prévôt des marchands et tous ceux qu'on soupçonnait d'intelligence avec le nouveau ministre, sont massacrés..... Le Roy est enfin éclairé, il se jette sans gardes dans les bras de l'Assemblée, le peuple est calmé. Nous espérons désormais qu'à l'aide de la Providence nous jouirons de quelque tranquillité et que cette constitution si désirée par tous les bons Français et si abhorrée par les méchants se fera et s'établira sur de bonnes bases. »

La municipalité de Brive se félicita de cette bonne nouvelle et fêta avec éclat les événements qui venaient de s'accomplir à Paris, en illuminant et en faisant célébrer une grand'messe avec chant du *Te Deum*.

La Constituante se mit ensuite au travail.

Il semblait que la question financière fût la première à aborder puisque c'était elle qui avait été la raison de la convocation des Etats, mais ces graves problèmes furent légués par la Révolution au Directoire, et il faudra la misère générale du pays pour qu'ils priment tous les autres et donnent à Malès l'occasion d'affirmer sa vocation. Pour l'instant, on reste dans le domaine de la politique pure et des idées simples. Or, en fait de finances, la confiscation apparaît toujours comme la mesure la plus simple et les biens du clergé sont toujours bons à recueillir. Ce fut plus pour raison d'assainissement des finances, comme on dit aujourd'hui, que par hostilité religieuse que fut proposée la constitution civile du clergé. Malès la vota comme d'ailleurs, selon l'expression de Mignet, certains chrétiens austères. C'était l'époque des généreux sacrifices. Sur l'autel de la patrie on immolait ses privilèges et aussi ceux des autres et cette opération aurait pu se faire sans obstacles si on n'avait heurté en même temps la doctrine, la hiérarchie et finalement les consciences. On peut se séparer de l'Eglise, mais on ne peut pas établir une Eglise laïque. C'est une idée qui échappa à Malès, comme à Treilhard et à d'autres légistes dont certains abritaient leurs rancunes sous le respect de la loi. D'ailleurs, comme l'écrit M. Duchesne, Malès ne dirigeait pas le mouvement, il le suivait. Nous pouvons dire que, sous la Constituante, il le suivit sans éclat et il apparaît que M. Duchesne a dû se donner quelque mal pour dresser un petit dossier de ses interventions. Nous avons dit qu'il débuta en faisant ou du moins en cherchant la lumière sur les troubles de Pamiers. Il trouva la phrase de l'époque pour caractériser le conflit : « C'est dit-il, la lutte de l'orgueil contre l'égalité, c'est l'effort du pouvoir contre les barrières constitutionnelles. »

En résumé, Malès passa à peu près inaperçu dans l'Assemblée, juste assez pour que ses rapoprts qui ne soulevaient pas d'opposition lui donnassent seulement l'ombre d'un relief.

Non rééligible d'après la loi, il reprit le chemin de la Corrèze et trouva en raccourci dans son département les divisions de Paris. Là, plus prudent peut-être qu'à Paris, il cherche à s'isoler, à s'écarter de la vie publique et laisse à d'autres la carrière de la délation et le souci d'accélérer les exécutions capitales. D'ailleurs comme chez beaucoup de ceux qui sont destinés à l'octogénat, sa santé est chétive et, de toutes manières, il se ménage.

Mais cet effacement trouve sa récompense. Le 2 mars 1793, il est appelé à siéger à Tulle parmi les membres de l'Assemblée départementale et bientôt après il était élu président du Directoire de la Corrèze.

Dans ces fonctions il se montra laborieux, patriote et courageux. En un mot, et à son honneur il se classa, car il faut lui rendre cette justice que, quand il se sentait un devoir à remplir il perdait sa prudence, si bien qu'il fut dénoncé comme réacteur et républicain douteux, et finalement arrêté. Evidemment il eût été en péril si le décret d'arrestation n'eût été daté de Thermidor. Quelques

jours après il était remis en liberté et rentrait à Brive comme le représentant le plus autorisé du parti hostile à la Terreur. Sa ville natale le nommait maire, et bien vite après, il entrait au Conseil des Cinq Cents.

Malès soutint le Directoire et fut même un partisan de Fructidor. Par tendances il fut toujours pour les gouvernements quand ils ne tombaient pas dans l'anarchie. D'ailleurs c'était un homme de gauche et il gardait la première empreinte de la Révolution. En effet, même après les excès de la Terreur, dont il avait failli être la victime, il redoutait tant la réaction qu'il se livrait encore à des déclamations de ce genre : « Désormais, quels que puissent être pour les factions la faveur des circonstances adroitement amenées et le prestige de quelques instants, l'échafaud les réclame et la tombe reste creusée et pour les Pisistrate et pour les amis des Tarquins. »

Mais le coup de force de Fructidor n'avait fait qu'éloigner le danger pour le Directoire. Après cinq ans de guerre, on aspirait à la paix et à une paix digne de la victoire. Bonaparte l'avait obtenue à Campo-Formio, mais ce ne fut qu'une paix provisoire. Peu après l'Autriche en préparait la violation et ne cherchait qu'à détruire le pacte conclu. Ce fut à cette occasion que le Directoire montra exceptionnellement un peu d'énergie et de grandeur et il se trouva que ce fut pendant la présidence de Malès qu'il rompit avec l'Autriche. Mais par ailleurs ce gouvernement craquait ; il était tombé dans le mépris. La situation financière devenait de plus en plus alarmante sauf celle des députés. Ils s'attribuaient des allocations supplémentaires en addition à l'indemnité prévue par la constitution et s'adjugeaient une somme mensuelle de 40 francs au moins et de 100 francs au plus pour se dédommager de leurs frais de correspondance. Enfin, ils votaient un crédit de 900.000 francs pour indemnités de logement, de bureaux et de costumes. Scrupuleusement intègre, Malès déplorait ces mœurs. Il voyait venir les événements et, suivant sa méthode, les attendait, mais n'était pas de ceux qui voulaient les précipiter.

Avec Brumaire, arriva un nouveau pouvoir. Malès ne le fronda pas.

Il fut élu par le Sénat au Tribunat. C'était une situation très honorable ; nul mieux que lui n'était à même d'étudier les projets de loi renvoyés par le Conseil d'Etat.

Désormais la Révolution se rangeait, c'est-à-dire se consolidait. Le citoyen Malès devenait M. Gabriel Malès. Il quittait la rue des Mauvaises-Paroles et s'installait rue des Saints-Pères. C'est là qu'il eut son 7e enfant qui ne fut pas le dernier.

Mais le Tribunat ne dura pas. Un sénatus-consulte du 19 août 1807 en consacrait l'abolition.

Désormais la carrière politique de Malès était terminée. Mais la vie privée n'allait cependant pas le reprendre. Napoléon l'ayant rencontré dans le Jardin des Tuileries lui avait dit : « Je vais organiser la Cour des Comptes, je vous promets de vous y réserver un siège », et il tint parole.

Le 28 septembre 1807, Malès était nommé Maître des Comptes. Là, mieux que partout ailleurs, il allait pouvoir poursuivre les études financières auxquelles il se consacrait depuis une dizaine d'années. Il faisait partie de la seconde cour d'Etat, il l'honorait comme elle l'honorait.

Comme tant d'autres, Malès eut une forte émotion en 1814 et en 1815, non seulement pour sa situation personnelle, mais pour celle de son pays. Après 25 ans, la France était encore menacée de l'invasion.

M. Duchesne ne nous parle pas de ces mois de la vie de Malès, mais nous le voyons maintenu à la cour des Comptes, avant, pendant et après les Cent Jours.

Désormais, en dehors de ses fonctions magistrales, il n'a plus de soucis que pour son pays de Corrèze et pour ses enfants. Il plaide courageusement la cause des petits fonctionnaires de Brive auxquels la politique voudrait arracher leur place et il donne de sages conseils à son fils qui est entré dans la Magistrature : « N'oublie pas d'aller voir M. le Préfet et de rendre tes devoirs à Monseigneur et à Madame la Marquise de Lestrange sa sœur. »

M. Albert Duchesne ne nous cache pas, et d'ailleurs nous nous en doutions, qu'à la fin de sa vie Malès avait perdu bien des illusions. Ainsi en arrive-t-il à ceux qui durent, les événements accumulant les contradictions.

Quoi qu'il en soit, la Monarchie se transforma en 1830 ; Malès a 75 ans, il reste encore 6 ans à la Cour. En 1836, à 81 ans, il demanda sa mise à la retraite et, en résignant ces fonctions, qu'il pouvait encore garder, il sollicita la nomination de son fils au grade de Conseiller ; on lui accorda l'une et l'autre.

Malès revenait alors à sa propriété de la Corrèze, à ce pays qu'il avait quitté près de 50 ans auparavant. Mais ce laborieux n'était pas fait pour le repos : il déclina très vite et au printemps de 1837 il s'éteignit.

***

Malès fut-il vraiment un grand financier? On n'oserait l'affirmer. Mais M. Duchesne a très bien montré qu'au temps de la Constituante personne ne considérait les finances comme un domaine spécial pour lequel des initiatives particulières

***

fussent nécessaires. A cette époque, comme à d'autres du reste, l'universalité des compétences se mettait à la disposition de la réforme générale de l'Etat.

Les Etats Généraux avaient été convoqués pour faire face à la crise financière et cependant ils la laissèrent au second plan ou plutôt elle passa après la politique pure, c'est-à-dire après celle des partis, et M. Albert Duchesne est obligé de reconnaître que, même en matière de finances, Malès partagea alors l'inexpérience et l'indifférence générale.

Mais au temps misérable du Directoire, il fut le premier à voir le péril et à le signaler ; il travailla à dégager des règles précises de tout le chaos des vieux règlements enchevêtrés dans les nouveaux systèmes ; son labeur pour introduire de la clarté dans les finances publiques, pour combattre le désordre et l'arbitraire, fut considérable. Il fut avec quelques autres un créateur de précédents et de bons précédents. Il achemina la France au budget annuel, ce qui fut alors presque une découverte. En un mot, il a été un bon ouvrier de la reconstitution financière de la France après 1789 et M. Albert Duchesne a eu raison d'associer son nom à cette difficultueuse réorganisation.

Fernand LAUDET.

NOTES SUR JULES LAFORGUE

UNE ÉPOQUE, UN AGE DE LA VIE, UNE PHILOSOPHIE « VÉCUE »

I. — Peut-être y a-t-il quelque paradoxe à chercher d'abord la personnalité d'un poète dans ses écrits de critique, bien qu'à la rigueur ce soit aller de l'extérieur à l'intérieur. Mais on n'a pas toujours assez remarqué cette puissance de critique peu commune que Laforgue allia aux dons de l'artiste et qui nous est révélée par tant de fragments définitifs de ses œuvres posthumes. Tournée sur lui-même, elle lui a fait détruire ou laisser impubliés des milliers de vers qui ne donnent pas satisfaction à cette volonté d'être personnel qui se confond pour lui avec la volonté d'être vrai ; en quoi il a, auteur difficile, dérouté bien des gens qui eussent été des admirateurs à bon compte ; mais ce passionné de la vocation littéraire fuit tout ce qui n'est que littérature. A l'égard des maîtres, des talents dans les divers genres, le volume des *Mélanges* contient sur Baudelaire, sur Hugo, sur Rimbaud, sur Corbière, des pages d'une critique deux fois créatrice, car le poète, dans ces aperçus, se différencie lui-même et se construit en définissant ses pareils ou ses contraires.

Les pages de *Critique d'Art* forment une suite plus étendue que les fragments intitulés *Littérature*. Laforgue nous y apparaît plus peintre que poète quand il s'élève au nom de l'optique physiologique contre le critérium littéraire d'appréciation commun en matière de beaux-arts aux esthéticiens et à Taine. Mais à vrai dire, qu'il parle poésie, musique ou arts plastiques, il les fait se rejoindre en certaines conditions pareilles. Le vocable ou même la locution ont leurs harmoniques. Le symbolisme donne la main au relativisme impressionniste. Ici « le spasme de l'œil », ailleurs « les nerfs plaintifs », et jusqu'à la délectation sensorielle de l'assonance mettent en tout art une base physiologique. Les objets ont des répercussions de nuances comparables aux associations imprévues qui sont les petits bonheurs de la rime et des affinités verbales. Ce sont là jeux de l'Inconscient suivant la philosophie que Laforgue va faire sienne et au nom de laquelle non seulement l'individualité géniale ou artiste fait loi, mais encore la souveraineté de l'instant au sens impressionniste est érigée en dogme.

Mais bien qu'ayant la hantise des correspondances, Laforgue, à la différence des symbolistes qui veulent « de la musique avant toute chose », serait plutôt un adepte de l'art *Apollinien*, non toutefois sans percevoir, en bon impressionniste, sous l'immobilité apparente du phénomène optique toute la vie mouvante d'une symphonie de valeurs. La génération qui sort de page vers les années quatre-vingt a, — sans compter Hugo sur son Olympe — ses dieux plus proches en la personne des Gautier, des Flaubert, des Taine, et ces maîtres de l'heure — sauf Renan le Celte — sont des ciseleurs de style, des coloristes, des visuels. L'affinité est grande entre l'auteur des Complaintes et ces maîtres de l'écriture artiste que furent les de Goncourt avec leur *Charles Demailly*, le roman de la profession littéraire, et ces *Frères Zemganno* qui autant par le sujet que par le rendu, joignent au factice de la modernité la beauté du bas-relief antique. Le mouvement d'intérêt qui porte alors à découvrir un élément d'art, et même avec Banville une modalité de l'idéal dans les métiers dédaignés et forains de l'acrobate et du clown « ces virtuoses en plastique personnelle » inspirera au talent compréhensif de Jules Lemaître de brillantes variations sur l'esthétique du cirque. Il y a là une manifestation de cette attitude artiste devant les multiples aspects de la vie qui trouve précisément sa forme

exemplaire dans le *Journal des Goncourt*, cahier d'études sur nature pour le romancier, mais renfermant la suggestion d'aller au devant de l'impression des choses sans l'interposition de la fiction.

Un trait général de cette époque où une jeunesse d'opposition fraternelle aux artistes va parvenir aux réalités du pouvoir, c'est une curiosité plus répandue pour les beaux-arts. Et la faveur dont bénéficient les arts plastiques s'étend aux poètes et aux littérateurs, quelques-uns jusque-là incompris, de qui la préoccupation de la forme parfaite et une attitude distante à l'égard du *profanum vulgus* correspondent à l'idée que l'on se fait de l'artiste. Il y a dans les beaux-arts et ce qui s'y associe, l'atelier, les cénacles de brasserie, un côté réaliste, libre, franchement sensuel et même un peu ouvrier par quoi s'élargissent les frontières d'un goût trop professoral, mais qui va d'ailleurs s'aristocratiser sur de nouvelles bases.

L'orientation naturelle de Laforgue concordait précisément avec ces caractéristiques du moment. Poète né par ses nerfs et son âme, il est cependant en quelque sorte venu de l'art à la littérature et à la poésie qui ne sont pas son seul moyen d'expression. Avant d'être l'autodidacte qui, de toute l'ardeur de son adolescence, s'arme pour la vie littéraire par un labeur de bénédictin, élève fantaisiste, ses cahiers de classe ouverts au hasard montrèrent souvent, parmi les textes de version et les matières de vers latins, des aquarelles studieusement lavées ; et par la suite la planche de cuivre du graveur lui resta familière. Il a pratiqué cet art de l'œil et de la main comme une détente, un retour à la réalité tangible. Et il lui arrive de définir dans ses vers un paysage en aquafortiste.

> A travers le lacis des branches dépouillées
> Dont l'eau-forte sabrait le ciel bleu clair et froid (1).

Mais il va sans dire que pendant ces années où les études classiques n'eurent encore de lui qu'une attention distraite et qui ne laissait pas d'être assimilatrice, le poète qui était en lui, sans qu'il s'en doutât s'approvisionnait d'émotions et s'enrichissait même de ses misères d'enfant ; il est déjà une âme choisie et fine, souriante et humoristique dans ses tristesses. Et ainsi, en dépit de ses rares dons de visuel, sa manière ne sera pas exclusivement l'écriture artiste. Plus près de Baudelaire que de purs mosaïstes tels que Gautier et Flaubert, il s'en différencie par l'émotion, une émotion qui n'est pas seulement un caprice des nerfs. Il a conservé d'ailleurs tout le meilleur de l'écriture artiste. Ses images n'ont rien d'appuyé ; souvent deux traits de pinceau y suffisent comme en un dessin japonais :

> Un fin sourire, ciel et triangle [illegible]
> D'exil sur un ciel gris) peut tra[illegible] heure (1).

Il a de merveilleuses concisions, dans lesquelles la note affective et le mythe se combinent au détail visuel justement observé. Quel renouvellement de la fable dans ce bref tableau : « l'éventail de l'averse d'amour sur les prairies haletantes » (2). La comparaison trop convenue qui s'étale devient matière à ironie comme dans cette phrase « : sa bouche rose et souriante peut être qualifiée de grenade ouverte ». Parfois il y a dans le raccourci de l'expression, comme un verisme d'atelier ; le mot direct et un peu gavroche, ainsi qu'entre initiés, campe la chose vue avec le commentaire du geste. Parfois aussi Laforgue décrit comme on peint, posant des touches successives : après une scène d'idylle, il fait un silence des choses, une lisière des bois, des oiseaux s'égosillant dans les buissons ; mais cela en se moquant un peu et l'air de dire : voilà comment je fais, voici un paysage, etc. En sorte qu'au lieu de la description faisant tableau, nous avons à la fois le tableau et l'artiste en action de peindre, ce dernier ne voulant pas être pris au sérieux, tour à tour se livrant et se tenant en dehors, raillant sa propre virtuosité selon une disposition qui lui est un point d'affinité avec le poète Tristan Corbière. Le décor romantico-réaliste qu'il met autour de son *Hamlet*, il le saccage presque aussitôt par l'intrusion de facéties parodiques, de coq-à-l'âne, ou de quelque brutal anachronisme précisément au moment où cela allait devenir *décor* : voulant peut-être signifier par là qu'il n'appartient pas à l'art littéraire d'empiéter par la description et le pittoresque sur le domaine de la peinture autrement que par une sorte de jeu. Mais c'est aussi le fait, chez ce passionné de l'art, d'une sensibilité au plus léger soupçon de factice et de théâtral dans l'art.

II. — Avec les moyens et les goûts d'un artiste à qui « la pure joie de l'œil est tout », Laforgue n'en est pas moins un poète avec l'intensité de vie intérieure que ce mot implique et sans la préoccupation de peindre avec les mots. Il est cependant un point sur lequel ses dons de visuel intéressent non seulement sa manière mais encore son inspiration ; nous voulons parler de la note de modernité qui est inhérente à sa poésie. Le sentiment de la modernité est aussi un trait de l'époque en corrélation avec la vision artiste. Le goût du détail évocateur en histoire est devenu dans la fiction le goût de l'actuel, une passion de la modernité que satisfont indifféremment le poème « en bottines vernies et en

(1) Poésies. *Le sanglot de la Terre. Couchant d'hiver*, p. 38.

(1) Poésies, p. [illegible]. Ed. [illegible] Mercure de France.

(2) Mél. Posth., p. 26.

habit noir » (1) que tente de réaliser P. Bourget dans son *Edel*, et la restitution d'une civilisation compliquée et décadente, à la façon de Salammbô, qui nous rend contemporains d'une société disparue à l'aide du détail éphémère que l'on sent avoir été actuel. Le plus artificiel de l'attirail de la vie de la Capitale allait devenir le caractéristique, l'intéressant, non sans quelque badauderie « de provinciaux ahuris d'un tour de boulevard » devant un Paris rajeuni par les inventions du progrès, globes Jablockoff versant une lumière lunaire sur la nouvelle avenue de l'Opéra, bâtisses d'Exposition Universelle, etc. Mais ce modernisme a son revers comme les engouements éphémères que suscitent les tentatives récentes en matière de style moderne. Il porte déjà en lui-même sa tristesse comme l'œuvre des caricaturistes, les Gavarni, les Daumier, dont s'inspirent les artistes de l'heure présente. Leur thème c'est la grimace, le costume, le décor ; et le décor évoque les trucs, les ficelles, la coulisse. Les splendeurs de Paris s'accompagnent des laideurs amères de la zone. L'artificiel des élégances coûteuses côtoie le contraste des tristes réalités où la laideur reprend l'avantage de la nature sur le factice. Aussi chez beaucoup d'artistes de ce temps le modernisme des élégances boulevardières tourne au réalisme prosaïque et douloureux. Quant à Laforgue, il a senti en visuel tout le charme frelaté de la modernité, mais « cœur humain à l'œil artiste », sa sympathie ira, et même sa sympathie d'artiste, aux prosaïques réalités. Au sortir du calme de la province, il a goûté cette fièvre parisienne qui est une participation anonyme au génie des capitales, mais il a aussi senti, succédant à l'exaltation, cet isolement qui est la misère des grandes agglomérations, et dans cette impression d'isolement nous touchons à l'une des sources de son inspiration.

Ce n'est pas toutefois la seule. Laforgue est, avec la maturité d'un art consommé, le poète de ce moment de la vie qu'il a dépassé de peu d'années dans sa brève existence, le poète de la puberté. Ce n'est pas la rêverie un peu romance des stances de Sully-Prudhomme *à la fiancée inconnue*. Rien non plus de la chanson de Fortunio ou de Chérubin. Dans la puberté si proche de l'enfance que les Anciens incarnent Eros dans un enfant, Laforgue voit le moment pathétique de la vie de l'espèce, car l'impulsion sexuelle « cette lubie de croissance » y est neuve, intacte, inconsciente d'elle-même comme est intacte l'énigme de la femme créature fraternelle ou servante complice de l'Inconscient. « Nous poètes, dit-il, restons des enfants de quinze ans toujours pubères » (1). Et c'est en effet par une sorte de prolongation de la puberté que le problème de la femme et de l'amour lui reste nouveau, non résolu. Là où il généralise moins et semble exprimer pour son compte la préparation de l'âme au grand mystère, à la venue de la *dilecta*, son langage est à la fois chaste et brûlant de mysticisme. « Les nudités lui sont pudiques comme des végétaux » ; on songe à l'imagination d'une jeune fille pure, méditant en toute ingénuité sur les possibilités de l'amour, théoriquement renseignée par les précisions de l'histoire naturelle. Mais soit qu'une méditation trop distante de son objet l'incline à philosopher, soit froissements de l'expérience, soit pessimisme foncier, il revient périodiquement, — en des alternatives qui, dans un plan différent, rappellent la lutte d'un anachorète contre la tentation, — à cette idée que la puissance séductrice de la femme, « vestale du jeu de l'idéal », ses artifices instinctifs, tout ce qui nous la fait si différente et étrangère, n'est qu'un mirage de l'Inconscient. Il semble consentir à ce mirage en tant que la femme — de qui procède toute beauté — inspire et domine l'art qui en retour l'idéalise. Le génie lui-même n'est-il pas « prêtre immédiat de l'inconscient »? Mais cet idéal dont les arts avec leur côté génésique, — « la toilette premier des arts » — et la vie sociale avec ses rites mondains, se font propagateurs et complices, dans ses formes les plus hautes comme dans les plus frelatées, recouvre en définitive la volonté aveugle d'une nature perpétuant des recommencements sans but auxquels le néant libérateur serait préférable ou tout au moins l'existence sans conscience du madrépore et de l'éponge. Reste comme seul but pratique, qu'enfin désabusés de l'idéal, réalisent une oasis de douceur mutuelle et de simplicité ceux qui ayant usé leur inquiétude de l'au-delà, se résigneront à « vivre monotone », à « pâturer les vergers empiriques ».

III. — Mais avant d'en arriver à l'alternative pessimiste d'appeler le néant ou de « se courber sous l'à quoi bon », Laforgue a été le poète de l'inquiétude métaphysique, inquiétude faite des terreurs de la mort et des tristesses de la solitude qu'il finira par exorciser en se faisant bercer aux bras de l'Inconscient. Dans sa solitude il ressent l'isolement de la Terre perdue dans les espaces, l'isolement des mondes les uns pour les autres.

> Tout est seul ! Nul témoin ! Rien ne voit, rien ne pense
> Oui ! des frères partout ! (je le sais, je le sais !)
> Ils sont seuls comme nous
> (Poésies, le *Sanglot de la Terre*, p. 42.)

Dans sa brève existence d'être humain il ressent

(1) *Edel*, préface, 1878, Lemerre, p. 2.

(1) Mél. posth. *Sur la Femme*, p. 55.

le bref éclair de conscience qu'est la vie de la planète, « la terre un éclair dans la nuit ! » — Il donne une voix à l'inquiétude de l'au-delà, et ce cri reste sans réponse. Ayant fait le rêve mystique et délicieux d'une Terre qui serait « le cœur universel du monde » afin que « tout soit consolé », il se heurte comme à une borne à cette idée d'un « après lui » où « tout se fera sans lui ». Mais avant que son cri de supplication ou de défi se soit changé en cette question : pourquoi la conscience, pourquoi la vie? Il aura donné des larmes douces à la réminiscence des croyances quittées qui lui furent maternelles :

Ah ! ces voix dans la nuit chantant Noël ! Noël
M'apportent de la nef qui là-bas s'illumine
Un si tendre, un si doux reproche maternel
Que mon cœur trop gonflé crève dans ma poitrine
(Poésies, *Noël sceptique*, p. 42.)

« Comment s'est passée notre puberté (corps et imagination) tout est là, tout vient de là. Il y a une heure de nos quinze ans d'où dépendra notre caractère, notre mirage personnel de l'univers. » Ces lignes de Laforgue qui relationnent la sensibilité artistique et morale avec l'idéal sexuel font comprendre comment a pu s'intégrer et s'infiltrer dans sa pensée une veine de pessimisme précoce qui l'amène à faire sienne la Philosophie de l'Inconscient connue à travers quelques traductions de Schopenhauer et de de Hartmann, sûrement aussi grâce à cette merveille d'exposition lucide qu'est la *Philosophie de Schopenhauer* par *Th. Ribot.* Mais comme l'a dit Bourget « nous n'acceptons que des doctrines dont nous portons en nous le principe ». Peut-être, pour se conformer au mouvement logique de la pensée, Laforgue se veut-il parti de l'inquiétude métaphysique pour aboutir à la sérénité conquise du nirvâna ou de la pitié mutuelle. Mais du plus loin qu'on le puisse apercevoir dans son passé, il est déjà l'ascète bouddhiste « courbé sous l'à quoi bon », quelles que soient les nuances qui diversifient chez lui ce motif de l'isolement sur lequel l'absorption sans mesure des philosophies et des théogonies, jointe à cette mégalomanie de la puberté qui prend au tragique le problème de la destinée, brodera l'inquiétude métaphysique.

Ainsi les philosophies de Schopenhauer et de de Hartmann ne sont pas pour la pensée de Laforgue un affublement de mode en un temps où la phraséologie amoureuse des adeptes de l'Inconscient en les honneurs de la Comédie avec le *Bellac* du monde où l'on s'ennuie. Comme il entre de plain pied dans cette philosophie Bouddhiste ! La psychanalyse de Freud et de Breuer, exégèse des rêves affectifs appliquée à la recherche de l'oublié, viendrait ici à propos pour retrouver sous les allusions éparses dans les poésies la réminiscence des impressions qui ont déterminé le caractère, et fait de l'auteur des *Complaintes* comme le poète d'un Cantique des Cantiques Bouddhiste. Le voici au seuil de l'adolescence :

Il se rêvait seul, pansant Philoctète
Aux nuits de Lemnos, ou loin, grêle ascète,
Et des vers aux moineaux
Par le lycée en vacances, sous les préaux (1).

A l'approche des quinze ans « une passion sublime de collège ». Il se réchauffe de nouveau au foyer des affections familiales ; hors des murs du lycée, cage entr'ouverte il connaît les soirs et les dimanches de la vie provinciale où tout lui est encore nouveau et frais avant de le blaser de monotonie et de le blesser d'indifférence.

Un couvent dans ma ville natale
Douce de vingt mille âmes à peine
Entre le lycée et la préfecture
Et vis-à-vis la cathédrale.

« Les cloches des beaux dimanches sur la province tranquille ». Dans les rues recueillies la théorie d'un pensionnat de jeunes filles allant à la promenade ou aux offices.

Jupes de quinze ans, aurores de femmes.

Moment des rêves mort-nés que le poète cueillera plus tard en « refrains de souvenance ».

Tiens, laisse-moi bêler tout aux plis de ta jupe
Qui fleure le couvent.

Derrière les hauts murs — « cœurs en prison » — leurs jeux sous les arbres, leurs rêveries, leur vie enclose devinée par transposition des années de collège si proches.

Préaux des soirs,
Christs des dortoirs !

« Berquinades de couvent » ritournelles au piano, propos puérils, soupirs, mysticismes où commence à poindre et s'enveloppe le mystère de l'instinct.

Couvents gris, chœurs de Salamites
Sur nos seins nuls croisons nos bras.

Le poète transpose en elles ses émois. Elles lui figureront l'Eternel Féminin, la soumission à l'Inconscient des servantes de l'Illusion « communiantes et voluptantes sous le figuier bouddhique ».

IV. — Son *Lohengrin fils de Parsifal* et son *Pierrot fumiste*, dans une note bien diverse, seront

(1) *Les Complaintes*, [illegible]

d'une signification analogue relativement à son purisme sentimental. Chez ce délicat et ce timide qui pendant les années de Paris, ivre de solitude, exténué d'art, ne se nourrissait que vaguement par crainte ou ennui d'entrer dans une salle de restaurant, les délicatesses du sentiment prolongent les attentes de la puberté. Il n'est point « une âme leste ». Ces yeux qui soudainement « se fardent de mystère », ces artifices de coiffure, cette croupe, ces idéalismes qui sonnent faux, tout ce qui fait la femme si dissemblable et Protéiforme, animale et divine « Madone ou Bacchante », le découragent de trouver en cette sphynge l'âme sœur. Ainsi se replie Laforgue dans son ascétisme de philosophe imbu de Helmoltz et de Spencer, et d'artiste tout à son art, pour qui

Tout est frais dès qu'on veut comprendre la nature (1).

Mais son imagination métaphysique a beau confondre sur un même plan les choses du monde visibles et les idéalités de la pensée pure,

En voyage sur les fugitives prairies
Vous me fuyez : ou du ciel des eaux vous m'invitez
Ou m'agacez au tournant d'une vérité,

Les livres, les tableaux, les bibliothèques, cela n'est pas vivre.

Quoi ! la vie est unique, et toi sous ce scaphandre
Tu te racontes sans fin et tu te ressasses !
Seras-tu donc toujours un qui garde la chambre ?

Et tour à tour, c'est alors chez l'adolescent l'étonnement de n'être point pareil aux autres, — « j'ai du génie enfin, nulle ne veut m'aimer ». C'est plus tard, quand de vrais yeux lui ont dit au revoir, l'espoir de « l'oasis fondant au rendez-vous ». Ou bien dans une note moins lyrique le poète au coin du feu rêve

De la petite qui unirait
Au charme de l'œillet ceux du chardonneret.

L'originalité de Laforgue aura été de concentrer dans ce moment psychologique de la puberté toute la poèsie de l'amour, ingénuité de l'instinct, transcendance d'un ressort souverain de la vie, rêve de l'amour qui s'attarde en préparations et comme en l'attente d'un miracle. Cela c'est le thème triomphal de la *Complainte du pauvre chevalier errant*. « Qui veut enfin des palais de mon âme ? ». Thème à conclusion trivialement pessimiste. Sa destinée lui réserve-t-il de la reconnaître, Elle, l'Unique, reconnaissable « en ce qu'elle aura deviné que je suis moi » ?

(1) *Les Complaintes*. Vanier, p. 41.

Mais si sa tristesse prend la forme de l'attente ou du regret nostalgique de l'amour et s'en aggrave ou en emprunte le prétexte de par l'élément d'illusion poétique qui entre dans le chagrin d'amour, elle a des racines plus profondes. Cela est bien sensible dans *la Complainte d'un certain Dimanche*. Le poète y rumine les misères de la vie et presque ironiquement et amèrement semble s'aviser que sa tristesse actuelle a pour cause un fait particulier perdu de vue, une séparation.

Elle est partie d'hier. Suis-je pas triste d'elle ?
Mais c'est vrai ! Voilà donc le fond de mon chagrin
Oh ! ma vie est aux plis de sa jupe fidèle
Son mouchoir me flottait sur le Rhin.

Car le motif général des exils, des solitudes, des malentendus, en accord avec la tristesse des soirs et les mélancolies automnales, dépasse beaucoup l'épisode actuel, avec ce vers le plus poignant qu'il ait écrit, plainte des années d'ascétique labeur dans le désert de la grand'ville, et de l'errant nulle part attendu, plainte même du quasi orphelin des années d'enfance.

Oh ! qu'il fait seul ! Oh ! qu'il fait froid ! (1)

C'est la solitude qui l'a induit en cette méditation de la mort qui a évolué vers un effort d'ataraxie Bouddhiste. Solitude de travailleur qui a pourtant ses joies, mais trop idéales. On se lasse d'un monde de fictions dont tous les sentiments et toutes les images sont autant d'excitations poussant l'homme vers la vie réelle. Ce besoin d'agir, de vivre pour son compte mis à part, quelles jouissances pures de visuel n'aurait-il pas dans ce Paris si vibrant d'art, avec ses sens ouverts à tout, agiles à percevoir les plus subtiles nuances. Et sa solitude s'aggrave d'un cœur amoureux de l'amour, « consumé d'élans ». Sa poésie est faite de ce désir, de cette souffrance et de ce rêve ; elle est faite aussi des chutes de l'âme du poète du haut de son rêve. *Les complaintes*, un titre mélancolique, voulu un peu ridicule et romance. Des sublimités du sentiment « des perles curieusement taillées » y côtoient le prosaïsme des choses éphémères, la sentimentalité bête, le pseudo-idéal pour orgue de Barbarie. C'est qu'il n'est plus pour le poète d'autre transcendant que l'Inconscient. A la mégalomanie des grands problèmes ont succédé les cosmogonies transposées dans le thème bouddhiste, modernisées par le détail scientifique ou pris sur le vif dans le terre-à-terre de l'existence quotidienne.

V. — Dans l'art le poète va à l'art le plus mo-

(1) Poésies. *Le sanglot de la Terre*, p. 10.

derne, fondé sur l'érethisme de l'œil, art qui exprime l'instant où vient confluer une sensibilité et un état des choses. Le thème de cet art par conséquent : Une suite de hasards ; la vie et rien de plus dans son inconscience. L'artiste plastique mettant son art à être le jouet de ses sens comme le physicien Epicurien pour qui la lune a la largeur des deux mains. Imaginons de même chez Laforgue poète, écrivain, la pensée d'un visuel bigarrée des mille spectacles de la vie moderne. C'est là son objectivité comme d'être en apparence le jouet d'associations innombrables nées des lectures, des clichés de multiples obsessions verbales, des assonances. « Fuite de représentations », mais qui se joue à la surface de sa pensée, lui retiré au dedans. Ainsi les hasards de l'à peu près, du coq à l'âne, du calembour, lui sont des moyens d'expression qui par un jeu capricieux des forces inconscientes l'inspirent, et qu'il capte et maîtrise. Comme il le dit lui-même de Corbière « ces Gongorismes ne sont pas un jeu en l'air ; il y a des racines ». De même que chez Maurice Donnay, Alphonse Allais et autres célébrités issues de l'école du *Chat Noir*, chez Laforgue l'à peu près, le presque calembour, la liaison par assonance, en ayant l'air de délaisser le sens pour le son des mots, procurent un jaillissement de fantaisie et d'imprévu au rapprochement d'idées suggestif et profond. Nonchalante désinvolture sous laquelle se cache une foi dans le verbe qui ne peut exister que chez les maîtres du verbe.

Un poète est un créateur de mots comme il est un créateur de mythes. Laforgue se forge une langue volontaire expressive. Certaines exclamations vagues et comme ésotériques, liées à d'obscures réminiscences « Inguérissable automne, tout est pas plus, ah! que la vie est quotidienne ! » et qui reviennent comme des tics familiers se chargent de sens par la répétition. Parfois aussi, en même façon que bêtifie son *Elsa* amoureuse dans *Lohengrin fils de Parsifal* : « Aime-moi à petit feu, inventorie-moi, massacre-moi, massacrilège-moi », il trouve des lapsus expressifs par répercussion de vocables conjoints : « Eternullité, voluptés à vif, se délèvrer de l'extase, radeaux du Nihil. » Quant à l'obscurité qui en fait un auteur difficile, elle vient moins d'une recherche à tout prix du nouveau que d'avoir cherché ce vrai qui dans l'espèce est la vérité d'un moment. Et parmi ces obscurités mêmes, un de ces vers poignants qui illuminent une âme, une vision psychologique et optique en trois mots donnent confiance à qui veut comprendre ; ainsi dans la *Logique* de Hegel, un passage lumineux, véritable intuition de l'absolu, s'irradie hors des broussailles scolastiques ; mais peut-être étaient-elles nécessaires. L'ensemble de l'œuvre présente une évolution vers le raccourci de l'expression, puis vers une sorte de simplicité rêveuse, le sens des vocables étant complété par les mouvements de l'âme, les attitudes que l'on devine à mesure que l'âme du poète nous devient plus familière. Une évolution parallèle le conduit d'abord à une plus grande variété de rythmes, et enfin à l'emploi du vers libre. Liberté compensée par une sorte de rythme intérieur rendant possible sous l'asymétrie apparente une symétrie d'ordre affectif. On pense à ces musiques modernes où le motif à peine esquissé est rompu, de peur de choir dans la romance.

VI. — Les œuvres en prose, les Moralités légendaires sont d'un art moins réticent. Laforgue y recrée les légendes. Il a de puissantes évocations de l'antique ou de la fable, plus vraies par un mélange d'anachronisme voulu. « Le temps n'enchaîne par le poète » (1). Et rien ne s'accorde mieux avec l'éternité de certaines situations et de certains types que cette sorte de jeu parodique qui ne distingue pas entre les contingences d'époques variées. La parodie naîtra en même temps de l'opposition entre une de « ces créatures cristallisées en légende », suivant l'expression de Laforgue et « sa vie quotidienne ». Ainsi de *son Hamlet ou les suites de la piété filiale* (2). Ce sera la réversibilité sur Hamlet considéré comme personne réelle de tout ce qui a été philosophé sur son cas ; ce sera le contraste du héros psychologique qui vit avec le personnage de théâtre en lequel il aura été changé. — Dans la moralité légendaire intitulée *Lohengrin fils de Parsifal*, Laforgue qui parle quelque part de ces paysages de la Forêt noire « plus beaux que nature et qui écœurent », semble faire de l'anti-romantisme. Ainsi que dans Hamlet le poète se projette lui-même en ironisant sur son cas sentimental dans le Chevalier au Cygne sorte de « Roi-Vierge » ayant pour « isomère » comique le blanc, l'immaculé et lunaire Pierrot, tous deux sous l'influence de la chaste Phébé, Notre-Dame des Soirs, astre stérile et mort.

Ces deux moralités le *Lohengrin* et la *Salomé*, celle-ci surtout qui est la féerie de l'Inconscient, ont un air de fantasmagorie, un accent de rêve, le mouvement étourdissant de la *Tentation* de Flaubert. Avec les deux derniers épisodes légendaires, l'âme du poète semble avoir retrouvé son équilibre dans un retour aux temps antiques et à la

(1) [illegible]

(2) Cf. [illegible] cembre 1922).

nature enfin bonne. *Persée et Andromède*, c'est, joint à une évocation des temps fabuleux et héroïques dans la note grandiose de certaines scènes du second Faust, le reniement des doctrines qui prêchent « la dérision de l'être et le divin du néant » ; un grandiose mitigé de moment en moment par une ironie qui reste si naturellement poétique même lorsqu'elle joue comiquement à prendre les choses — « un couchant de soleil qui fait le beau » — en flagrant délit d'affectation.

La légende de *Pan et la Syrinx* nous ramène plus avant encore dans le monde des mythes. Un apaisement divin plane sur cet ouvrage. Une ironie sans amertume s'amuse au détail familier qui met le sceau de l'instant éphémère sur l'épisode éternel, tel un beau nuage sur le ciel d'un paysage antique. Un soleil réel réchauffe la scène. Dans la poursuite de la Nymphe, le poète nous rend, divinisé l'essor des puissances primitives dans une nature inviolée, les ingénuités du désir, ses naïves invectives contre les obstacles et les défenses et, — non sans un anathème à la froide déesse des Nuits — son renoncement dans l'art, l'art « qui n'est que le désir perpétué ». Le badinage et la fantaisie qui rentrent dans la manière ordinaire de Laforgue conservent ici leurs droits. Que par une étymologie tendancieuse le dieu Pan cherche dans le mot anglais *aim*, but, la signification du verbe aimer, cela n'est pas pour altérer la pureté de bas-relief antique, de symphonie pastorale, de ce beau poème en prose. Rarement on vit mieux s'unir l'esprit et la poésie en une sorte de fantaisie ailée, une sublimité divine de sentiment où l'esprit atteint à la spiritualité.

VII. — Le mythe Goëthien d'Hélène de Sparte accueillie par Faust dans un castel du moyen âge se vérifie une fois de plus. Parti du romantisme comme Schopenhauer, comme Nietzsche, c'est à une rénovation des légendes antiques vivifiées par l'anachronisme, que notre poète devra d'avoir connu et exprimé la joyeuse sérénité du cœur. Et ce dédain des contingences, ces rappels du temps présent qui unissent plus étroitement l'œuvre et le poète, qui accentuent le caractère de jeu, évitent l'artificiel de l'œuvre subsistant par soi toute seule et « gardant la pose ». Ils affirment aussi ce caractère éternel des mythes de la sagesse grecque, qui les met en dehors du temps, au-dessus de l'anachronisme ; conception classique sans doute, mais à laquelle l'adhésion des philosophies que Laforgue a faites siennes avec leur doctrine de l'irréalité du temps, a apporté un surcroît de preuevs.

Conquis à la « douceur des légendes de l'âge d'or » (1), Laforgue nous paraît dans les deux épisodes empruntés à la fable avoir atteint une sphère où toutes les tendances de son esprit et de son âme sont réconciliées. Son sentiment de l'à quoi bon, et la doctrine pessimiste elle-même devaient le ramener à ce premier des trois stades de l'illusion du genre humain, représenté par l'idéal classique de la perfection esthétique et du bonheur terrestre. Sa passion de visuel pour l'œuvre d'art plastique, qui a été sa défense instinctive contre une doctrine du néant, n'est peut-être pas étrangère à l'impression de sérénité qui se dégage de ces deux poèmes en prose. La nature des sujets fait que les épisodes autour desquels se joue son inspiration, se composent plastiquement. Enfin tandis que les autres œuvres de Laforgue reflètent les contrastes, les troubles et les ironies de son âme inquiète, dans *Persée et Andromède* et dans *Pan et la Syrinx*, il a atteint un moment, — si près de la fin, — à l'expression apaisée et presque confiante du double idéal de sa destinée et de son art, l'alternative de la mutuelle élection dans l'amour partagé, et d'une poésie où le désir s'épanouit en rêve.

Jean Pérès.

(1) « Ah ! ce n'est plus l'automne, alors,
Ce n'est plus l'exil,
C'est la douceur des légendes de l'âge d'or,
Des légendes des Antigones,
Douceur qui fait qu'on se demande
Quand donc cela se passait-il ? »
Poésies, derniers vers, p. 322.

LA COTE D'AZUR DE 1830 A 1840

ROZE DE MAISON-ROUGE, MÉRIMÉE, CHATEAUBRIAND, VICTORIEN SARDOU

I

1833, Roze.

Roze de Maison-Rouge, grand-père de Regnault de Beaucaron, entreprend au mois de janvier 1833 le classique voyage d'Italie. Mais c'est en courant qu'il voit la côte d'azur : il a hâte de gagner Rome.

A Toulon, à Hyères, il respire déjà l'Italie, remarque que la température s'adoucit de colline en colline : à Paris ou dans l'Yonne, c'est la neige ou la giboulée ; ici, c'est le printemps !

Hyères l'enchante. Quel séjour agréable, lorsqu'on vient de Toulon, et rafraîchi par les vents de mer ! Quelle ombre épaisse et douce offrent ses vallons !

A Fréjus, à Antibes, il croit avoir quitté la France : les hommes ont, il semble, des mœurs, un langage, une vie à part.

Des remparts d'Antibes il voit les montagnes du Piémont. Encore trois heures et il sera sur le pont du Var !

Le voilà sur le pont du Var, et des yeux il suit l'immense ravin que forme le torrent, ce ravin qui se perd dans les gorges des rochers et pour se perdre ensuite dans la mer.

Le 2 février, il est à Nice et il rencontre à l'hôtel Ferdinand la comtesse Guiccioli, l'amie de Byron, « ravissante de grâce et d'esprit ».

A Menton, il est l'hôte de M. de Partouneaux, son ami, ancien sous-préfet de Tournon, et plus tard député du Var : « lorsqu'il débarqua chez M. de Partouneaux, on jouait *Figaro* et Partouneaux tenait le rôle de Barthelo. »

II

1835, Mérimée.

Mérimée, inspecteur des Beaux-Arts, ne se bornait pas à rédiger des rapports et à proposer des mesures relatives à la conservation des monuments. Il tenait un journal où il insérait les observations archéologiques qu'il avait l'occasion de faire et, en ses *Notes d'un voyage dans le midi de la France* qui datent de 1835, il décrit les îles de Lérins.

Il remarque dans l'île de Saint-Honorat, infiniment plus petite et séparée de l'Ile Sainte-Marguerite par un canal étroit, les murs du donjon, ses pierres d'une teinte jaunâtre qui se détachent admirablement sur le bleu foncé de la Méditerranée, son cloître aux arcades ogivales, les chambres de ses étages supérieurs, quelques-unes ornées dans le goût de la Renaissance, d'autres plus modernes, lambrissées dans le goût du XVIIIe siècle, offrant des dessus de porte où sont peints des bergers et des bergères dans le style de Vanlo. Des travaux successifs ont évidemment dénaturé la construction primitive. « Partout, une multitude d'escaliers dérobés, de corridors qui se croisent d'une manière bizarre, des souterrains communiquent aux édifices supérieurs, donnent l'idée des châteaux d'Anne Radchiffe ou d'un édifice qu'on aurait élevé exprès pour jouer à cache-cache. »

La grande île où île Sainte-Marguerite est couverte de myrthes au-dessus desquels s'élèvent des pins qui forment un grand bois percé de jolies allées. A la pointe ouest est bâti le fort qui, pendant longtemps, a servi de prison d'Etat. Mérimée a vu la chambre où fut détenu le Masque de fer. Elle est grande, voûtée, éclairée par une seule fenêtre, et, par suite, sombre. « Le contraste de cette obscurité avec l'éclatante lumière qui inonde la baie et le magnifique amphithéâtre des montagnes du Var, devait aggraver encore la tristesse du pauvre prisonnier. Le mur est d'une solidité extraordinaire, ayant plus de douze pieds d'épaisseur. En outre, trois fortes grilles de fer garnissent la fenêtre et rendent impossible toute communication avec l'extérieur. Deux portes couvertes de clous et d'énormes barres de fer ne s'ouvraient que devant le gouverneur du château, et ce n'était que par les appartements de cet officier que l'on pouvait parvenir à la chambre du prisonnier. Un corridor étroit, muré à chaque extrémité, lui servait de promenade ; au fond, on avait accommodé un petit autel où quelquefois un prêtre lui disait la messe. »

On sait que Mérimée, revint plus tard à Sainte-Marguerite. Au mois de décembre 1857, il écrit au maréchal Vaillant qu'il a fait une excursion dans cette île sauvage ; qu'il a donné un canif à un pauvre Arabe qui copiait le Coran et désirait tailler sa plume de roseau ; qu'il n'a pu regagner Cannes à cause d'une tempête et qu'il a couché dans le fort ; que l'île est commandée par un vieux capitaine qui voudrait bien, malgré l'administration des forêts, tirer des grives dans les bois.

Il passait ses hivers à Cannes et il aimait Cannes. Certes, Cannes l'avait quelquefois déçu, contrarié par un vent glacé, par une gelée subite, par une violente averse, par un soudain temps de chien. Mais, tout bien compté, il trouvait à Cannes le meilleur climat qu'il pût souhaiter et le meilleur gîte où il pût songer. Cannes, disait-il, était sa petite oasis et son hivernage ; ce Cannes au ciel magnifique, aux champs de violettes, d'anémones, de jasmins et de tubéreuses ; ce Cannes où partout il y a tant de fleurs, et de si belles que la verdure est une exception dans le voisinage ; ce Cannes si préférable à la boue, à la pluie et au brouillard de Paris ; ce Cannes où l'on écrit en janvier comme si l'on était en juin, toutes fenêtres ouvertes ; ce Cannes où semble résider Monseigneur le Soleil, le grand arbitre des destinées humaines, le grand médecin et presque le seul docteur en qui Mérimée eût confiance ; ce Cannes où il priait la princesse Mathilde et l'impératrice Eugénie, l'une d'acheter, l'autre de bâtir une villa !

III

1838, Chateaubriand.

Le 28 juillet 1838 Chateaubriand alla visiter les lieux où Napoléon aborda le 1er mars 1815 après avoir quitté l'île d'Elbe. Il voulait voir l'endroit où Bonaparte, écrivait-il à Mme Récamier, avait

changé la face du monde, et il a, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, résumé cette excursion.

Ce fut à la nuit close qu'il arriva au golfe Jouan. « J'y arriverai de nuit, marquait-il à Mme Récamier ; je verrai cette grève déserte où cet homme aborda avec sa petite flotte ; je m'arrangerai de la solitude, des vagues et du ciel ; l'homme a passé pour toujours. »

Il mit pied à terre devant une maison isolée au bord de la grande route. C'était une auberge tenue par le potier Jacomin (1), et ce Jacomin avait été témoin du débarquement. Il conduisit Chateaubriand à la grève par un chemin creux bordé d'oliviers. Mais il faut laisser la parole à l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*.

« Parvenu à la grève, je vis une mer calme que ne ridait pas le plus petit souffle ; la lame, mince comme une gaze, se déroulait sur le sablon sans bruit et sans écume. Un ciel émerveillable, tout resplendissant de constellations, couronnait ma tête. Le croissant de la lune s'abaissa bientôt et se cacha derrière une montagne. Il n'y avait dans le port qu'une seule barque à l'ancre et deux bateaux. A gauche on apercevait le phare d'Antibes ; à droite, les îles de Lérins ; devant moi, la haute mer s'ouvrait au midi vers cette Rome où Bonaparte m'avait d'abord envoyé.

« Les îles de Lérins, aujourd'hui îles Sainte-Marguerite, reçurent autrefois quelques chrétiens fuyant devant les Barbares. Saint-Honorat, venant de Hongrie, aborda l'un de ces écueils ; il monta sur un palmier, fit le signe de la croix, tous les serpents expirèrent, c'est-à-dire le paganisme disparut, et la nouvelle civilisation naquit dans l'Occident.

« Quatorze cents ans après, Bonaparte vint terminer cette civilisation dans les lieux où le saint l'avait commencée. Le dernier solitaire de ces laures fut le Masque de fer : le Masque de fer est une réalité. Du silence du golfe Juan, de la paix des îles aux anciens anachorètes, sortit le bruit de Waterloo, qui traversa l'Atlantique et vint expirer à Sainte-Hélène.

« Entre les souvenirs de deux sociétés, entre un monde éteint et un monde prêt à s'éteindre, la nuit, au bord abandonné de ces marines, on peut supposer ce que je sentis. Je quittai la plage dans une espèce de consternation religieuse, laissant le flot passer et repasser sans l'effacer, sur la trace de l'avant-dernier pas de Napoléon. »

(1) Jacomin et non, comme a dit Chateaubriand, Jacquemin. Nul ne pouvait mieux guider l'écrivain : Jacomin avait pu, de la porte de sa maison, voir une grande partie de la scène du 1er mars 1815.

Faut-il apprécier ce morceau?

D'un bout à l'autre Chateaubriand y respire tout entier ; nous y retrouvons sa fougueuse imagination, sa chaude et puissante emphase, son habitude de mêler à ses sensations présentes l'évocation inattendue des événements du passé ; nous y retrouvons son immense orgueil.

Evidemment il était venu sur la grève du golfe Jouan chercher des impressions et des idées. Il voulait à cette heure de la nuit, en plein silence, rêver de Napoléon, son rival de gloire, en un endroit où Napoléon avait marqué profondément sa trace. Peut-être désirait-il aussi frapper l'esprit de Mme Récamier.

Mais que de choses vagues et outrées il nous dit ! Que signifie la « consternation religieuse » qui le saisit? Saint-Honorat et Napoléon ont-ils dans les mêmes parages, l'un commencé, l'autre terminé la civilisation? Quel singulier rapprochement que celui du golfe Jouan et de Waterloo, de la baie silencieuse et de la bruyante bataille !

IV

1840, Sardou

Victorien Sardou a passé son enfance sur la côte d'azur et il retrace dans la préface de *Nice Exposition* l'aspect de Cannes et de Nice en 1840.

Il avait alors neuf ans (il est né en 1831), et il vivait à Cannes chez un oncle dont l'habitation, enclavée aujourd'hui dans les constructions voisines de la gare, était la dernière du pays sur la route d'Antibes. Il n'y avait plus au delà que des dunes de sable et des bouquets de pins. Pas d'hôtel, ni d'auberge où l'on pût loger. Les seules maisons dignes de ce nom, c'étaient le château Brougham qui passait pour la huitième merveille du monde, et une villa, la petite et proprette villa Gioan aux volets verts. Les chaises de poste ne s'arrêtaient à Cannes que pour y relayer, leur passage semblait un événement, et les gamins couraient derrière elles avec de grands cris.

Quant à Nice, Sardou juge qu'elle n'est encore à cette époque que la vieille ville des ducs de Savoie, comprise entre le Paillon, le château et le mur. On y entrait par ce qui fut depuis la rue de France ; à gauche, s'étendaient des jardins ; à droite, et surtout dans le faubourg de la Croix de marbre (1), s'était établie la colonie étrangère.

De la rue Masséna, n'existait que le côté droit et de la place Masséna, que le côté ouest.

L'avenue de la Gare n'était qu'un de ces chemins qui sont un torrent lorsqu'il pleut, et un sentier à mulets lorsqu'il fait sec.

(1) A la Croix de marbre, remarque Millo, étaient les maisons les plus propres et les plus jolis jardins.

Sur la berge de Paillon, là où sont maintenant le quai Masséna et le quai Félix-Faure (alors quai Saint-Jean-Baptiste) on ne voyait que quelques maisonnettes avec des planches et des plates-bandes.

De la Nice actuelle, assure Sardou, aucune trace — ou presque — et à gauche de la rue de France, de la rue Masséna et de la rue Gioffredo il n'y avait que des prairies, de petits cours d'eau, des roseaux, des habitations rustiques et des jardins plantés d'orangers.

Arthur CHUQUET,
Membre de l'Institut.

CHATEAUBRIAND EXPLORATEUR POLAIRE

A J.-B. CHARCOT.

Il ne le fut que d'intention, mais c'est déjà quelque chose dans notre pays, où les explorateurs polaires furent toujours peu nombreux. Cette intention ne paraît pas avoir été simplement le rêve fugitif d'un jeune homme, ému à la lecture d'un récit de voyageur : à plusieurs reprises, au cours d'une existence mouvementée, Chateaubriand a exprimé ses regrets de n'avoir pas réalisé ses projets. A la fin de sa carrière, lorsque dans la Préface testamentaire des Mémoires d'Outre-Tombe, écrite le 1er décembre 1833, à 65 ans, il résume en quelques traits toute sa vie, ce rêve polaire lui paraît dominer les ambitions de sa jeunesse.

« Quand la mort baissera la toile entre moi et le monde, on trouvera que mon drame se divise en trois actes.

« Depuis ma première jeunesse jusqu'en 1800, j'ai été soldat et voyageur ; depuis 1800 jusqu'en 1814, sous le Consulat et l'Empire, ma vie a été littéraire ; depuis la Restauration jusqu'aujourd'hui, ma vie a été politique.

Dans mes trois carrières successives, je me suis toujours proposé une grande tâche : voyageur, j'ai aspiré à la découverte du monde polaire ; littérateur, j'ai essayé de rétablir la religion sur ses ruines ; homme d'État, je me suis efforcé de donner au peuple le vrai système monarchique représentatif avec ses diverses libertés. »

Comment vint à Chateaubriand cette vocation polaire? Il ne nous le dit pas expressément, mais une vocation de ce genre n'était pas surprenante chez un gentilhomme breton, qui comptait plusieurs navigateurs parmi ses ancêtres, qui avait été dès son enfance « destiné d'avance à la rude vie du marin », qui avait essayé d'obtenir à Brest un brevet d'aspirant de marine, et qui avait rêvé de prendre du service dans l'armée d'un prince hindou et failli partir pour Pondichéry.

Chateaubriand avait connu le voyage de Hearne, qui, en 1771, en suivant le cours de la rivière Coppermine, avait atteint, dans le nord de l'Amérique, les rives de l'Océan glacial. Il est probable aussi qu'il fut frappé par les récits du troisième voyage de Cook, dont une première traduction parut en France dès 1782. Au cours de son dernier voyage (1778), le célèbre navigateur avait essayé, conformément aux instructions de l'amirauté anglaise, de trouver un passage de l'Océan Pacifique à l'Océan Atlantique, en passant au nord de l'Amérique, ce fameux passage du Nord-Ouest, que l'Angleterre recherchait vainement depuis la fin du xve siècle. Que Chateaubriand ait caressé le rêve orgueilleux de réussir où tant de marins avaient échoué ne doit pas nous étonner.

Une première fois, il indiqua quels avaient été ses projets d'exploration polaire dans une note de l'*Essai Historique sur les révolutions*, publié en 1797. Il y revint dans la première préface d'*Atala* (1801).

« J'étais encore très jeune lorsque je conçus l'idée de faire l'épopée de l'homme de la nature, ou de peindre les mœurs des sauvages en les liant à quelque événement connu... Je jetai quelques fragments de cet ouvrage sur le papier ; mais je m'aperçus bientôt que je manquais des vraies couleurs, et que si je voulais faire une image semblable, il fallait à l'exemple d'Homère visiter les peuples que je voulais peindre. En 1789, je fis part à M. de Malesherbes du dessein que j'avais de passer en Amérique. Mais désirant en même temps donner un but utile à mon voyage, je formai le dessein de découvrir par terre le *passage* tant cherché, et sur lequel Cook même avait laissé des doutes. »

M. de Malesherbes était allié à la famille de Chateaubriand : le frère aîné de Chateaubriand avait en effet épousé Mlle de Rosambo, petite-fille de Malesherbes. Les mémoires d'Outre Tombe le dépeignent comme un homme « plein de science, de probité et de courage. » Il répondit au jeune voyageur :

« Si j'étais plus jeune, je partirais avec vous, je m'épargnerais le spectacle que m'offrent ici tant de crimes, de lâchetés et de folies ; mais, à mon âge, il faut mourir où l'on est. »

Au mois d'avril 1791, Chateaubriand s'embarqua à Saint-Malo, sur le brick *Saint-Pierre*, et, après

une traversée très mouvementée qui dura plus de cent jours, il débarqua à Baltimore le 10 juillet. Son plan d'exploration était original : il l'expose avec assez de détails dans la note de l'*Essai Historique*, ainsi que dans l'Introduction au *Voyage en Amérique*.

« Au lieu de remonter au septentrion, je voulais marcher à l'Ouest, de manière à attaquer la rive occidentale de l'Amérique uu peu au-dessus du Golfe de Californie. De là suivant le profil du continent, et toujours en vue de la mer, mon dessein était de me diriger vers le Nord jusqu'au détroit de Behring, de doubler le dernier cap de l'Amérique, de descendre à l'Est le long des rivages de la mer polaire, et de rentrer dans les États-Unis par la baie d'Hudson, le Labrador et le Canada. Ce qui me déterminait à parcourir une si longue côte de l'Océan Pacifique, était le peu de connaissance qu'on avait de cette côte. Il restait des doutes, même après les travaux de Vancouver, sur l'existence d'un passage entre le 40e et le 60e degré de latitude septentrionale. »

Cette recherche du passage du Nord-Ouest lui tient tellement à cœur qu'il en fait le principal sujet de sa conversation avec Washington, lorsqu'il a une entrevue avec le général.

« Je lui expliquai tant bien que mal le motif de mon voyage. Il me répondait par monosyllabes français ou anglais, et m'écoutait avec une sorte d'étonnement. Je m'en aperçus et je lui dis avec un peu de vivacité : « Mais il est moins difficile de découvrir le passage du Nord-Ouest que de créer un peuple comme vous l'avez fait ». Well, well, young man ! s'écria-t-il en me tendant la main. » (Voyage en Amérique.)

Washington certainement ne prit pas au sérieux le jeune explorateur qui se lançait dans une aussi vaste entreprise sans avoir fait beaucoup de préparatifs, et Chateaubriand en fut piqué.

A Albany, un certain M. Swift ramène Chateaubriand à la réalité et le fait descendre de son rêve.

« Après m'avoir entendu, M. Swift me fit des objections très raisonnables : il me dit que je ne pouvais pas entreprendre de prime-abord, seul, sans secours, sans appui, sans recommandation pour les postes anglais, américains, espagnols, où je serais forcé de passer, un voyage de cette importance ; que quand j'aurais le bonheur de traverser sans accidents tant de solitudes, j'arriverais à des régions glacées où je périrais de froid et de faim. Il me conseilla de commencer par m'acclimater en faisant une première course dans l'intérieur de l'Amérique, d'apprendre le Sioux, l'Iroquois et l'Esquimaux, de vivre quelque temps parmi les coureurs de bois canadiens et les agents de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ces expériences préliminaires faites, je pourrais alors, avec l'assistance du gouvernement français, poursuivre ma hasardeuse entreprise.

« Ces conseils, dont je ne pouvais m'empêcher de reconnaître la justesse, me contrariaient ; si je m'en étais cru, je serais parti pour aller tout droit au pôle, comme on va de Paris à Saint-Cloud. Je cachai cependant à M. Swift mon déplaisir. Je le priai de me procurer un guide et des chevaux, afin que je me rendisse à la cataracte du Niagara, et de là à Pittsburg, d'où je pouvais descendre l'Ohio. » (Voyage en Amérique.)

Il voit donc les cataractes du Niagara, nous raconte une histoire bien invraisemblable de chute au bord du gouffre avec un bras cassé ; fait quelques excursions aux environs et, comme l'a montré M. Bédier, repart d'Amérique cinq mois après être débarqué à Baltimore.

Dans les Mémoires, il nous dit qu'il apprit dans une chaumière indienne la fuite du roi, son arrestation à Varennes et la réunion des officiers français sous le drapeau des Princes. « Fidèle à ses instincts », il se décida immédiatement à quitter l'Amérique « pour offrir son épée à Louis XVI ».

D'après la préface d'*Atala*, il ne se rembarquait pas sans espoir de retour :

« Je revins avec des plans pour un second voyage qui devait durer neuf ans... La révolution mit fin à tous mes projets.

Il existe toute une littérature critique sur ce fameux Voyage en Amérique, et on a assez reproché à Chateaubriand de n'avoir pas visité les régions où se sont déroulés les romans d'Atala et des Natchez.

Je ne sais s'il a vraiment voulu entreprendre ce voyage polaire — il se serait jeté bien inconsidérément, comme le lui disait M. Swift, dans cette aventure difficile —. Mais ce qui me paraît indiscutable, c'est l'intérêt qu'il n'a cessé de porter aux questions polaires et la précision de sa documentation à leur sujet.

Qu'on relise la préface du Voyage en Amérique. On y trouvera un exposé très complet des expéditions arctiques. Non seulement il a lu les journaux des voyages récents de Mackenzie, de Parry, de Franklin dans le Nord de l'Amérique et dans l'archipel polaire américain, mais il est au courant des découvertes faites par les Normands au xe siècle au Groënland et en Amérique du Nord. On sent qu'il regrette, comme tous les explorateurs français l'ont toujours regretté, que la France ne tienne pas une place plus grande dans l'histoire de ces découvertes :

« Il faut remarquer une chose particulière à la

France : la plupart des voyageurs ont été des hommes isolés, abandonnés à leurs propres forces et à leur propre génie : rarement le gouvernement ou des compagnies particulières les ont employés ou secourus. Il est arrivé de là que des peuples étrangers, mieux avisés, ont fait, par un concours de volontés nationales, ce que des individus français n'ont pu achever. En France, on a le courage ; le courage mérite le succès, mais il ne suffit pas toujours pour l'obtenir. »

De sa documentation très complète, il tire parti dans les Natchez (Livre III), où il nous donne de très brillantes descriptions des terres septentrionales et des esquimaux, descriptions qu'il a empruntées, il le dit lui-même en note, aux derniers voyages du capitaine Parry et du capitaine Lyon (1).

« Nous arrivâmes (c'est Chactas qui parle) à une contrée où le soleil ne se couchait plus. Pâle et élargi, cet astre tournait tristement autour du ciel glacé ; de rares animaux erraient sur des montagnes inconnues. D'un côté s'étendaient des champs de glace, contre lesquels se brisait une mer décolorée ; de l'autre, s'élevait une terre hâve et nue, qui n'offrait qu'une morne succession de baies solitaires et de caps décharnés. Nous cherchions quelquefois un asile dans les trous de rochers, d'où les aigles marins s'envolaient avec de grands cris. J'écoutais alors le bruit des vents répétés par les échos de la caverne, et le gémissement des glaces qui se fendaient sur la rive. »

Certes, il les a bien lus, les journaux des explorateurs polaires, et ce magicien du style les a, à son habitude, magnifiquement transformés.

« Et cependant, mon jeune ami, il est quelquefois un charme à ces régions désolées. Rien ne te peut donner une idée du moment où le soleil, touchant la terre, semblait rester immobile, et remontait ensuite dans le ciel, au lieu de descendre sous l'horizon. Les monts revêtus de neige, les vallées tapissées de la mousse blanche que broutent les rennes, les mers couvertes de baleines et semées de glaces flottantes ; toute cette scène, éclairée comme à la fois par les feux du couchant et par la lumière de l'aurore, brillait des plus tendres et des plus riches couleurs : on ne savait si on assistait à la création ou à la fin du monde... Mais bientôt à une clarté perpétuelle succéda une nuit sans fin. Un soir le soleil se coucha et ne se leva plus... Les neiges descendirent ; les daims, les caribous, les oiseaux même disparurent ; on voyait tous ces animaux passer et retourner vers le Midi : rien n'était triste comme cette migration qui laissait l'homme seul... La mer fixa ses flots ; tout mouvement cessa, et au bruit des glaces brisées succéda un silence universel. »

Beaucoup d'explorateurs ont essayé de décrire les aurores boréales : il suffit à Chateaubriand ed quelques mots pour en fixer les caractères :

« Nous marchions à la lueur du météore, dont les flammes mouvantes et livides s'attachaient à la voûte du ciel comme à une surface onctueuse ».

La construction des cabanes de neige, que les Esquimaux appellent igloos, n'a pas de secrets pour lui :

« Aussitôt mes hôtes s'occupèrent à bâtir des cabanes de neige : elles se composaient de deux ou trois chambres, qui communiquaient ensemble par des espèces de portes abaissées. Une lampe de pierre, remplie d'huile de baleine, et dont la mèche était faite d'une mousse séchée, servait à la fois à nous réchauffer et à cuire la chair des veaux-marins. La voûte de ces grottes sans air fondait en gouttes glacées ; on ne pouvait vivre qu'en se pressant les uns contre les autres, et en s'abstenant, pour ainsi dire, de respirer. »

Ne nous attardons pas à l'incident évidemment invraisemblable du Français devenu Esquimau, qui poliment « soulève son bonnet en peau d'ours » lorsque Chactas lui parle, et relisons le magnifique passage du retour du soleil.

« L'hiver finissait ; la lune avait regardé trois mois, du haut des airs, les flots fixes et muets qui ne réfléchissaient point son image. Une pâle aurore se glissa dans les régions du Midi et s'évanouit : elle revint, s'agrandit, et se colora. Un Esquimau, envoyé à la découverte, nous apprit, un matin, que le soleil allait paraître : nous sortîmes en foule du souterrain pour saluer le père de la vie. L'astre se montra un moment à l'horizon, mais il se replongea soudain dans la nuit, comme un juste qui, élevant sa tête rayonnante du séjour des morts, se recoucherait dans son tombeau à la vue de la désolation de la terre : nous poussâmes un cri de joie et de deuil. »

Quel est l'explorateur polaire qui ne revivra pas à cette lecture ses propres émotions? Et cet Esquimau, qui part à la découverte vers le Sud, ne nous rappelle-t-il pas le camarade plus impatient que les autres qui, après l'hivernage, veut voir le soleil le premier?

Je ne crois pas qu'on puisse trouver, dans toute notre littérature, un écrivain auquel les questions polaires aient été aussi familières. Et c'est encore au

(1) Parry fit plusieurs voyages dans l'archipel polaire américain. En 1819-1820, il découvrit les détroits de Lancastre et de Barrow ; en 1821-1822, il explora la baie Repulse et le nord de la Baie d'Hudson ; en 1824, il chercha le passage du Nord-Ouest par le détroit du prince Régent. Lyon commandait un des navires de Parry lors de son exploration de la baie Repulse.

mirage polaire que nous devons cette page savoureuse, écrite quarante ans après son premier voyage (Introduction du *Voyage en Amérique*) :

« Aujourd'hui que j'approche de la fin de ma carrière, je ne puis m'empêcher, en jetant un regard sur le passé, de songer combien cette carrière eût été changée pour moi si j'avais rempli le but de mon voyage. Perdu dans ces mers sauvages, sur ces grèves hyperboréennes où aucun homme n'a imprimé ses pas, les années de discordes qui ont écrasé tant de générations avec tant de bruit, seraient tombées sur ma tête en silence : le monde aurait changé, moi absent. Il est probable que je n'aurais jamais eu le malheur d'écrire ; mon nom serait demeuré inconnu, ou il s'y fût attaché une de ces renommées paisibles qui ne soulèvent point l'envie, et qui annoncent moins de gloire que de bonheur. Qui sait même si j'aurais repassé l'Atlantique, si je ne me serais pas fixé dans les solitudes par moi découvertes, comme un conquérant au milieu de ses conquêtes? Il est vrai que je n'aurais pas figuré au congrès de Vérone, et qu'on ne m'eût pas appelé *Monseigneur* dans l'hôtellerie des Affaires étrangères, rue des Capucines, à Paris. »

Évidemment on ne peut s'empêcher de sourire quand on pense que ces belles phrases ont été écrites à l'occasion d'une petite promenade en Amérique, qui n'a duré en tout et pour tout que cinq mois, mais les explorateurs polaires ne doivent-ils pas être fiers que Chateaubriand ait eu l'ambition tenace de se compter parmi eux?

J. Rouch.

COMMENT LA POLOGNE A ASSAINI SES FINANCES

Au cours des premières années de sa renaissance la Pologne se heurta à des difficultés qui semblaient dépasser ses forces. Les dévastations de guerre représentaient seules pour les immeubles 1 million 546.892 maisons détruites ; le manque d'administration, de crédit d'un budget et d'une monnaie uniforme, de législation unique, etc., et, enfin, la guerre de deux ans avec la Russie soviétique, tout cela entravait la reconstruction de l'État polonais. Ce n'est qu'en 1921 que la Pologne a eu la possibilité de poursuivre l'organisation de l'État et l'assainissement de sa vie économique. La tâche était bien difficile car le pays étant dévasté par la guerre et ayant ses forces économiques épuisées n'était pas en état de supporter les charges lourdes de la reconstruction de l'État.

Le manque d'une monnaie stable et d'une Banque d'émission basée sur des réserves d'or suffisantes a amené l'État polonais à frapper de la monnaie-papier ce qui dégénéra vite en une véritable inflation. Par suite la valeur-or des impôts perçus en monnaie dépréciée diminuait toujours et la machine à imprimer devenait, malgré les efforts de tous les ministres de finances polonais pour augmenter les impôts, la principale source de revenus.

Cet état de choses devint, vers la fin de l'année 1923, tout à fait insupportable et menaçait de façon grave la vie économique du pays. En effet, la vie économique se trouvait dans un état très précaire, étant donné qu'aucun calcul à long terme n'était possible, le crédit ayant cessé d'exister et la valeur totale des billets en circulation étant tombée à peu près à 15 millions de dollars.

Le problème de l'assainissement qui se posait était très compliqué car il s'agissait, non seulement de créer une monnaie stable, mais aussi d'équilibrer le budget, c'est-à-dire augmenter les impôts, procurer à la vie économique des moyens pour s'acquitter des impôts et des obligations contractées et d'améliorer l'administration des entreprises de l'État, en particulier des chemins de fer qui donnait des déficits considérables. En effet, les chemins de fer en 1923 ont épuisé une dotation du Trésor de 322 millions de francs-or.

M. Grabski, actuel ministre des finances et Président du Conseil appelé au pouvoir vers la fin de 1923, s'est heurté tout d'abord à de grandes difficultés en ce qui concerne l'assainissement de la situation financière. Toutefois, pour les surmonter, il a obtenu des pleins pouvoirs paraissant dictatoriaux qui lui permettaient d'agir beaucoup plus vite, qu'avant, c'est-à-dire par voie des Chambres législatives. En premier lieu il a augmenté les tarifs des chemins de fer, ce qui permit d'équilibrer le budget des chemins de fer sans exiger des dotations élevées de l'État. En même temps il a procédé à l'augmentation des impôts de telle façon qu'actuellement en Pologne on paye 45 francs-or par tête, tandis qu'avant la guerre on ne payait que 25 francs-or par habitant.

Les résultats ne se sont pas fait attendre, car vers la fin du mois de février le gouvernement a réussi à stabiliser l'ancienne monnaie (le mark polonais) et de cette façon à augmenter la valeur des billets en circulation, ce qui facilita à la population l'acquittement des impôts. Ayant réussi à

arrêter la baisse du change, le gouvernement de M. Grabski supprima la machine à imprimer les billets et procéda à la création d'une Banque d'émission sous la forme d'une Société anonyme privée.

Cette Banque naquit effectivement au mois d'avril de l'année passée et la nouvelle monnaie polonaise, le *zloty* égal au pair d'un franc-or, fut mise en circulation. Il est à noter que le cours du zloty resta depuis immuable, c'est-à-dire 5,18 zlotys égalant 1 dollar.

Parallèlement le gouvernement a mis tout son effort à maintenir, par voie d'économies et d'augmentation des revenus, l'équilibre du budget.

Les difficultés économiques qui se manifestent d'ordinaire comme conséquence de la hausse du change sous l'aspect des difficultés de production et d'exportation, la faillite des entreprises, le chômage, etc., étaient bien moins graves en Pologne qu'en d'autres pays qui ont appliqué une réforme financière semblable. Il est à noter que le nombre des faillites fût fort insignifiant.

La passivité de la balance commerciale, étant peu considérable, fut pleinement compensée, pour l'exercice de 1924, par la balance des comptes qui a donné un solde actif de plus d'un milliard de francs français.

La valeur des billets en circulation qui au mois de mai était à peine de 400 millions de francs français, a dépassé, à la fin de l'année, 2 milliards de francs français.

Le budget de l'État fut non seulement équilibré, mais le montant des recettes et des dépenses, en comparaison avec les années précédentes, fut sensiblement augmenté. Les recettes de l'État, au cours des années 1922 et 1923, n'ont pas dépassé 1.600 millions de francs par an et en 1924 elles ont atteint le montant de 6.395 millions de francs. Les dépenses budgétaires qui étaient égales, au cours des années 1922 et 1923, respectivement à 2.444 millions et à 3.582 millions de francs français, s'élevèrent en 1924 à 6.238 millions de francs, en laissant toutefois un excédent de recettes de 157 millions de francs français.

La situation du Trésor polonais, à la fin de l'année qui vient de s'écouler, était à ce point favorable que la Pologne a pu s'acquitter de quelques dettes étrangères et consolider sa dette envers l'Amérique, l'Angleterre et le Danemark.

La question qui se pose c'est de savoir si la réforme des finances polonaises est terminée, c'est-à-dire si les forces économiques du pays permettront de maintenir l'équilibre du budget et le cours de la nouvelle monnaie.

C'est le redressement économique du pays, c'est-à-dire le développement favorable de la production et l'augmentation des exportations qui constitue le plus grand souci du gouvernement. Les symptômes du redressement économique se manifestent de façon très visible et permettent d'avoir pleine confiance dans l'avenir de la vie économique de la Pologne. Les revenus mensuels de l'État augmentent de mois en mois, en janvier ils ont atteint 550 millions de francs français, le taux d'escompte a été réduit à 8 %, le nombre des chômeurs diminue, l'épargne augmente, les prix du charbon ont été réduits de 60 % au cours de l'année précédente, les exportations augmentent toujours ; dernièrement une hausse de valeurs considérable s'est manifestée à la Bourse.

Le budget de l'État prévoit pour l'année 1925 un équilibre de dépenses et de recettes qui sont prévues à 7 1/2 milliards de francs.

La Pologne attend avec confiance de l'année 1925 le rétablissement complet de sa vie économique comme complément de l'assainissement de ses finances publiques réalisées d'une façon si satisfaisante au cours de l'année 1924.

Il est à noter un indice conciliant, c'est-à-dire le maintien des exportations polonaises qui se chiffrent en 1923 par 4.292 millions de francs français et pour 11 mois de 1924 à 4.047 millions de francs français.

C'est aussi la confiance que la Pologne a gagnée dans le monde entier par son grand effort financier qui est une garantie du développement économique du pays.

Les emprunts obtenus par l'État polonais à l'étranger et un afflux considérable des capitaux privés qui alimentent l'industrie polonaise, influencent de façon très favorable l'activité de la vie économique de la Pologne.

Adam de Piasecki.

POÉSIES

RENDEZ-VOUS D'HIVER

Il paraît qu'il fait froid... est-il donc vrai qu'il neige?
Si vous ne le disiez, je ne le croirais pas.
Vous êtes près de moi ; de l'au-dehors, que sais-je?
Que m'importent l'hiver, le vent et les frimas

Vous êtes près de moi, votre âme est satisfaite,
Mes efforts pous vous plaire ont eu quelque succès.
Que me faut-il de plus? N'ai-je pas l'âme en fête?
Vous riez : il fait beau. Rien d'autre je ne sais.

Le ciel est dans vos yeux : vos yeux pleins de tendresse
C'est un ciel sans nuage où le soleil reluit.
Mais vos yeux las, voilés d'une ombre de tristesse
C'est un ciel sans étoile et la profonde nuit.

Vous êtes près de moi, c'est l'été. Sa caresse
Me réchauffe le corps et me réjouit le cœur.
Vous partez, c'est l'hiver, c'est toute sa détresse
C'est tout le désespoir et toute la douleur.

Pour l'instant, mon ami, rien n'est sur cette terre
Que vous si près de moi, que moi si près de vous.
Tout est joie et beauté, nul souci, nul mystère
Ne ternit mon bonheur si complet et si doux.

GRISAILLE

Dans son manteau gris, brodé de nuage,
Le soleil boudeur s'est enveloppé ;
Du même ton gris, le pic escarpé
Se perd, sans contour sur ce ciel d'orage.

Partout, sur les monts, les champs, la forêt,
S'étend, sans accroc, l'uniforme teinte
Et chaque détail porte son empreinte,
Et le lac en deuil n'a plus de reflet...

Ainsi, sur ma vie, une brume grise
Flotte, noyant tout, présent et passé,
Et rien ne subsiste en mon cœur lassé,
Ni foi qui soutient, ni l'espoir qui grise.

Cette brume épaisse où tout se confond,
C'est le brouillard gris de ma solitude,
C'est le brouillard gris de ma quiétude,
Morne désert où nul ne me répond...

Thérèse CASEVITZ.

FRAGMENTS DÉTACHÉS D'UN CARNET DE ROUTE EN ROUMANIE

CONSTANZA

On ne mesure réellement la richesse d'un pays qu'en visitant ses ports de mer. C'est là que vient s'entasser la fortune d'une nation, et qu'on peut y consulter, comme à découvert, le graphique de sa puissance d'expansion. Constanza est une magnifique cité maritime, dressée sur une falaise assez élevée. Les habitations s'y déploient en ligne de file plutôt qu'en profondeur. Vingt sanctuaires de tout culte y fraternisent. Constanza prie avec l'église catholique, dispute avec la synagogue, rêve avec la mosquée. On voit fleurir, à côté du minaret flanqué de son dôme à croissant, acéré et mordant comme une pince de cancrelat, les bulbes d'or de l'église orthodoxe. En juin, les jardins sont pleins de roses. La Mer Noire, qui bat la côte de son flot sans jusant, rappelle par son intensité le bleu de teinture de la Méditerranée. Elle est sans cesse explorée par des mouettes, dont le cri de voile qu'on hisse est le seul bruit perceptible, ainsi que le clapotis de la vague sur le môle, et le sifflet des cargos, de qui les fiers et joyeux pavillons racontent l'âme aventureuse des nations. Rotterdam, Liverpool, Kiel, Hambourg, Genova, le Pirée : la plupart des grands peuples sont là représentés. Partout on voit fumer de hauts steam-boats, dont l'étrave rouge et noire est tournée vers le large, et s'enlève vigoureusement sur le fond d'ocre rose de la falaise. Sur la digue, des pêcheurs relèvent leurs longues épuisettes, où frétille une abondante friture. Tout palpite de richesse, d'activité et de bonheur.

Constanza ressemble à toutes ces antiques cités qui penchent de vieilles maisons sur une mer pleine d'histoire, et de blanches villas sur des flots pleins d'avenir.

Dans les faubourgs, on rencontre des masures délabrées, d'une couleur terne d'argile rosé, qu'ont verdie la moisissure des embruns et des pluies. Des femmes turques, vêtues de ce même rose de poussière, sont accroupies sur leurs jambes repliées. Race assise dans une sorte de résignation séculaire et qui se nourrit, comme d'un haschisch, des images de la vie qui passe. Pour le Turc, l'univers est un théâtre. Il a toujours l'air d'assister à une représentation. Il lui a suffi d'être en ce monde un spectateur, tandis que d'autres peuples, l'anglo-saxon, par exemple, ou le germain, veulent tou-

jours occuper la scène, conduire le drame et en tenir les premiers rôles.

Matin sur la mer Noire.

Rien n'est charmant, sous l'or léger de la lumière, comme le jeu des mouettes, de la vague et des souffleurs. L'oiseau, le flot qui passe, la clarté, le poisson, quatre variantes d'une même idée. Les mouettes sont les fleurs ailées de la mer, ses inconstantes pensées. Elles jouent avec les marsouins, dont l'aileron de bronze, à la chaude et lisse patine, ondule avec le flot, s'y plonge, en rejaillit, véritable rêverie de l'abîme qui remonte à la surface. Impression de vie primitive, des premiers matins du monde, de l'âme se dégageant de la matière, des premiers essais de l'organisation universelle. Mouettes et marsouins empruntent tout à la vague dont ils sont la conscience animée : sa grâce, sa force, son ondulation, sa souplesse et son miroitement.

Iassy.

Métropole de Iassy. Fleurie, comme un grand nombre de ces sanctuaires, d'une abondante parure d'icônes. Rien de moins abstrait que cet art, ni de moins spiritualisé. En revanche, rien de plus chatoyant, de plus métaphorique. Là, dans le bas-côté de droite, j'aperçois le cercueil ouvert de sainte Paraschiva : sa momie calcinée, au diadème chaviré de perles et d'orfèvrerie, dans cette ébriété, ce naufrage de la mort, qui ressemble à une orgie, à une débauche de la pourriture. A côté, se tient une femme en grand deuil. Elle s'incline, dans une attitude pleine de respect, et dépose un baiser sur le front de la morte. Étrange spectacle ! La douleur vivante, la femme, a du maintien, du calme, une sorte de rigidité marmoréenne et sépulcrale ; et c'est la momie, douleur inanimée, douleur qui ne souffre plus, qui paraît bousculée d'un souffle de tempête.

Mine d'or, à Brégoï.

Un chemin étroit, enjambant des eaux torrentueuses. Des hauteurs sombres, parmi des éboulis de rochers. Les berges forment prairie, où, sous le voile violâtre des graminées, fleurit une profusion de marguerites, d'œillets pourprés. Brusquement, on débouche devant une cité minuscule, construite en bois, d'où s'échappent des fumignons bleuâtres. Tout cela perdu dans ces sauvages solitudes, loin des hommes, sous la domination d'une cime fermée, dont le revêtement de forêts recevait ce soir-là, la caresse oblique du couchant.

Une impression de vie préhistorique se dégageait de ce groupement d'asiles silvestres, où une poignée de fanatiques arrachait à la roche, au ventre de la montagne, ces parcelles de métal qui, répandues dans les cités, y propageront la fièvre et les concupiscences des mauvais désirs. Sous la conduite d'un guide, nous pénétrâmes dans le couloir principal, un long boyau souterrain, si bas et si étroit, qu'il fallait se plier en deux pour ne pas heurter du front le boisage. Une eau froide s'écoulait, la sève de la montagne blessée, fouillée par l'avidité intelligente de l'homme. A la courte flamme d'une lampe d'acétylène, nous aperçûmes, au bout de ce ténébreux corridor, le filon qui courait dans la roche, un mince ruban de quartz, de pyrite et de cuivre, dans lequel reposait, en particules infimes, cet or tant convoité. Ce n'était guère qu'un fil, un fil d'Ariane dans le labyrinthe étouffé de la montagne ; et il avait fallu toute la pénétration de la science et le labeur d'une colonie reposée, pour affouiller ce flanc de montagne et en extraire le précieux métal. Puis, la pierre arrachée, quel travail encore pour lui dérober l'étincelant larcin, le broyer, le lessiver, lui tendre les pièges les plus subtils, afin de l'obliger à déposer sur le mercure du clivage les atomes recélés dans sa substance profonde !

Ainsi de la vérité Elle ne se livre pas en lingots purs. Aucun esprit ne la contient à l'état brut. Ce n'est qu'en triturant, en pétrissant les différents produits de l'intelligence humaine, qu'on parvient à en extraire quelques parcelles lumineuses, extorquées à ce filon divin qui court et s'enfonce dans la conscience de l'humanité.

Moldavie.

Aussi loin que la vue s'étend, la terre est verte, du vert naissant des jeunes moissons, et, dès que le sol ondule et se soulève, les bois de sapins qui le revêtent, les bouquets d'aulnes et de bouleaux, le baignent d'une ombre bleue, d'un velouté de gentiane ou de bleuet. L'air est sonore de chants d'alouettes. Leur carillon retentit comme la voix naturelle de la lumière, tandis que le bourdonnement irrité des mouches semble prêter un timbre à son exaltation, au sifflement de ses javelots acérés. Une splendeur éblouissante, une prodigalité de chaleur et de clarté, s'épandent de ce ciel vaste où resplendit une flamme immense. Et la vibration de l'atmosphère est telle, qu'on a l'illusion de sentir la planète fuir dans l'espace, comme un navire, et ses vergues craquer et sa voilure s'infléchir, à l'approche éperdue de l'astre incandescent qui l'enveloppe et l'aspire.

Parfois, appuyé des deux mains sur son hoyau, se dresse sur le chemin un grand berger moldave. Vêtu de blanc et ceinturé de rouge, il est coiffé de son immuable bonnet d'agneau, que le soleil et la

pluie ont roussi comme une vieille orange. Il vous adresse la parole avec une bonhomie souriante. Ces rudes figures aux yeux fins, ces visages taillés dans du chêne, nous les retrouvons en France, dans la Basse-Bretagne ou les Cévennes. Singulière ressemblance de ces deux races paysannes. C'est bien la même subtilité aiguisée du regard et la même douceur du sourire, dans la plus mâle, la plus dure et la plus fruste des physionomies humaines.

Saracinesti.

Qu'elle était calme, cette chambre des métiers, avec ses murs blanchis à la chaux, ses fenêtres cintrées où s'encadrait si joliment le paysage, et les huit grands métiers à tisser, entrecroisés de fils de trame, sur lesquels les nonnes composaient leur ouvrage, au moyen de laines colorées, tous les écheveaux éclataient en nuances vives à côté d'elles ! La lumière, passant au travers des fils tendus, leur donnait l'apparence de grandes harpes où chanterait la chanson du travail. On n'entendait que le bruit du peigne tapant le fil de laine contre la bande et le ronron du dévideur de soie chargé de son impondérable fuseau d'or. Les cinq novices, assises en demi-cercle sur des tabourets, cousaient et brodaient, avec l'attention sérieuse de grandes personnes, tout en avançant de petites moues comme les enfants. Dans ces occupations, la notion même du temps s'abolissait. Le mouvement de la vie se mesurait à l'augmentation quotidienne de ces beaux tapis, s'épanouissant sous les doigts comme des symphonies de couleurs. Les âmes, prises dans l'engrenage des bobines et la trame des métiers, semblaient se filer elles-mêmes avec la laine et se dévider avec la soie, pour une œuvre d'art continue et parfaite, qui se renouait au travail de la veille en préparant la tâche du lendemain.

Ramnie-Valua.

Parfois elle m'a rappelé nos paysages de France, cette Roumanie du matin, sous un ciel floconneux et de lumière voilée, quand le maïs élève bien haut sa tige puissante, et que les prés, sous leur voile éblouissant de marguerites, ne frémissent plus à aucun souffle. Que le chemin est calme, et calmes aussi les choses ! Une paysanne file de la laine sur sa terrasse. Une autre écrase du grain dans un mortier. Celle-ci, accroupie devant un petit foyer, dans sa courette, attise la braise pour faire bouillir le poêlon de fer. Des bœufs blancs passent à gué le torrent. Une femme les suit, jupe relevée, portant son enfant sur son dos, comme une javelle de sainfoin. La vie a l'immobilité d'un tableau, et une fixité calme et profonde des images qu'on rêve plus qu'on ne les voit.

Paysannes roumaines.

Chez les jeunes filles de Bucarest, la toilette, de goût très parisien, a de la grâce et de l'éclat, mais chez les jeunes paysannes roumaines, le vêtement a du caractère et de la ligne. La mondaine doit une partie de sa distinction à l'habileté du dessinateur qui a fourni ses modèles au couturier. Un certain tour de main suffit, un galbe, une adresse légère, tandis que ces jeunes paysannes, on dirait qu'elles ont été vêtues par un statuaire. Les premières ont du chic, les secondes du style. Chez la mondaine, le costume s'impose au corps. Chez la jeune paysanne, c'est le corps qui parle sous le costume. Le vêtement, chez l'une, est un artifice, chez l'autre une révélation. Aussi la mondaine énerve les sens et les irrite, tandis que la paysanne les exalte. On désire l'une et l'on contemple l'autre. Il y a entre elles toute la distance qui sépare une draperie de Phidias d'un chiffonné de Hellen.

Snagov.

L'heure est bleue, le ciel est bleu, ainsi que le lac et la forêt qui s'y reflète. Je vais lentement sous les grands arbres. Une jeune fille se tient là, assise au pied d'un hêtre. Elle lit un livre à couverture bleue. Elle lève sur moi ses yeux couleur de l'heure. Jamais ne s'accorda pour un regard une symphonie plus saphirine. Nous causons. Je m'informe du titre de l'ouvrage. La jeune inconnue m'apprend qu'elle lit *Les Grands Initiés*, d'Edouard Schuré. Elle a trouvé dans ce livre la doctrine dont elle portait en elle comme le désir et le pressentiment. — Je sais bien, me dit-elle, qu'on reproche à l'auteur d'avoir imaginé certains détails. Tout n'y est pas exact. Mais qu'importe ! Voyez-moi. Je me repose ici, au bord de ce lac, dans cette forêt profonde, pour me vivifier au sein d'une atmosphère qui me rend la santé. Je ne demande pas à cet espace s'il est réel. Je crois à sa vertu parce qu'il guérit. Ainsi de ce livre. Il contient pour moi des eaux tranquilles, des forêts de chênes, un ciel plein de lumière. Je crois en sa réalité parce qu'il me sauve.

Fête à l'École Centrale.

Dans la grande salle des Fêtes, la scène a été dressée. Les jeunes filles de l'École Centrale jouent des fragments du *Misanthrope*. Quel charme exquis, ce Molière de quinze ans, assaisonné de ce savoureux accent de terroir ! De jolies têtes, ardentes et fines, sous la perruque du travesti, rabat de dentelles et pourpoint de soie, un rien de rouge et de poudre, des

mains délicates et nerveuses, sous la neige des manchettes retombantes.

Imaginez un Molière transposé dans de précieuses petites poupées de Marivaux, amenuisé, plein de grâces coquettes ; et cette diction aux notes chantantes, grasse de la gorge comme un roucoulement de pigeon, mais d'intentions si fines, de nuances si spirituelles, avec une noblesse un peu gauche des attitudes, une si gentille manière de s'appuyer sur les hautes cannes dorées, de saluer largement du grand chapeau à plumes, de se le camper sous le bras, désinvolture et majesté du grand siècle, ressuscitées par la seule étude du texte, qui contient tout, mais pour les yeux qui savent l'y voir. Ah ! la délicieuse race, l'exquise sensibilité roumaine ! En aucun pays, dans aucune autre ville d'Europe, ou n'obtiendrait un si charmant spectacle, qui trahisse moins notre esprit, en épouse, comme d'instinct, toutes les subtilités, et les traduise avec autant de distinction.

Cette impression s'accrut encore au ballet qui termina la représentation. Acteurs et actrices se mêlèrent, se désaccordèrent, se rejoignirent, dans les figures d'un menuet d'autrefois, si lent, si mesuré, si harmonieusement dessiné du bout de ces pieds de quinze ans !...

Une fleur n'aurait pas
Reçu l'empreinte de leurs pas.

Ici encore, la race se racontait, amoureuse et sensuelle, rêveuse et câline, secrète et profonde, avec ces visages d'un style précis, où, sous le feu de la rampe, étincelaient les diamants noirs des yeux ; et les phrases musicales de l'épinette semblaient recevoir de ces ravissantes comédiennes, vêtues de soie violette, de satin amarante, de brocart émeraude, une forme visuelle et concrète, qui ressuscitait, dans ces sveltes corps de jeunes filles roumaines, l'âme disparue des grandes aïeules françaises.

Léon Thévenin.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LES ÉLECTIONS BELGES ET LA CRISE DU PARLEMENTARISME

Plus encore que les intrigues politiciennes et les courses au portefeuille dont s'amuse la malveillance populaire, ce qui déconsidère le régime parlementaire, ce qui, si l'on n'y porte remède, finira par amener sa disparition, c'est son impuissance à constituer des gouvernements durables.

L'essence du régime, tel qu'il fut constitué en Angleterre, dès la fin du XVIIe siècle, c'est un gouvernement appuyé sur une majorité représentant le parti dominant et contrôlée, surveillée par une minorité représentant le parti momentanément le moins fort. Le jeu normal de l'institution, c'était une sorte de rotativisme : le parti au pouvoir finissait par s'user au pouvoir ; il était remplacé automatiquement, au bout d'un certain temps, par le parti de l'opposition retrempé dans l'opposition, qui s'usait à son tour, et ainsi de suite. Tout était pour le mieux dans un régime politique dont aucune question sociale ne venait gêner le fonctionnement. Mais depuis que les questions sociales se sont posées, tous les rouages de la machine sont plus ou moins faussés. Entre les deux partis éternels ; droite, gauche, wigs et tories — un troisième parti — socialiste, ou travailliste — est intervenu pour fausser la balance. Réduit à l'essentiel, le même phénomène se produit dans tous les pays, mais avec combien de nuances et souvent aussi avec quelle confusion !

La situation qui se présente en Belgique, et que les dernières élections ont mise en lumière, est particulièrement caractéristique. Le parlementarisme belge, décalque du parlementarisme anglais, fut longtemps un modèle du système. Pendant soixante-quinze ans environ, il fonctionna avec une parfaite régularité. Après les premières années d'organisation, les deux grands partis historiques, le parti catholique et le parti libéral, se succédèrent au pouvoir avec une régularité presque mathématique. Tous deux étaient strictement constitutionnels, tous deux se combattaient âprement, mais dans les cadres d'une société politique essentiellement bourgeoise et censitaire. Mais en 1884, le parti libéral fut écrasé de telle manière que, jusqu'à la guerre, le parti catholique conserva seul le pouvoir, et cette défaite d'un groupe politique qui représentait essentiellement la bourgeoisie moyenne, la bourgeoisie des villes, fut encore accentuée par l'insti-

tution du suffrage universel même, tempéré par le vote plural. Elle coïncidait d'ailleurs avec la naissance du parti socialiste ou parti ouvrier.

Celui-ci constitua bientôt la seule opposition sérieuse au parti catholique. Mais, internationaliste et républicain, au moins en théorie, il n'était plus contitutionnel. En ce temps-là, on ne pouvait même pas concevoir qu'il fût chargé du gouvernement. C'est pourquoi les catholiques eux-mêmes sentirent la nécessité d'un tiers parti qui représentât l'opposition constitutionnelle et, dans certains cas, pût appuyer le gouvernement contre les socialistes. La représentation proportionnelle rendit au parti libéral son importance. Dans les dernières années qui précédèrent la guerre, il constitua, avec les socialistes qui, d'ailleurs, s'étaient singulièrement assagis, une opposition assez puissante pour remplir son office et qui laissait cependant au parti catholique encore fortement uni une majorité suffisante pour gouverner.

La guerre a complètement bouleversé cet état de choses. Au retour du Havre, une minorité intelligente et patriote qui a eu, et qui a encore pour organe principal le journal *La Nation belge*, que dirige, avec autant de verve que de sens politique M. Fernand Neuray, avait espéré constituer un grand parti national qui eût continué jusqu'à la complète reconstitution du pays, la politique d'union sacrée. Mais les premiers ministères d'union sacrée causèrent une profonde déception. Se croyant obligés de ménager tout le monde, mal contrôlés par une presse qui n'était pas habituée à considérer les choses du point de vue national et qui se croyait contrainte de ménager les hommes de son parti qu'elle avait dans le ministère, ils se montrèrent aussi hésitants dans leur politique intérieure que dans leur politique extérieure. Le seul mérite qu'on peut leur reconnaître, c'est qu'ils ont su éviter le pire. Mais ils n'ont résolu aucune question et, notamment, ils ont laissé s'envenimer le problème linguistique au point qu'il est arrivé par moment à dominer tous les autres et à menacer l'État d'une véritable dislocation. Aussi, le pays est-il retombé rapidement à ses habitudes d'avant-guerre ; l'esprit de parti a repris le dessus, aggravé d'intrigues personnelles et d'ambitions assez mesquines.

En principe, le régime parlementaire est essentiellement le gouvernement des partis, d'un parti contrôlé par un autre ; mais pour qu'il fonctionne régulièrement, il faut que les partis aient une organisation, un programme, un idéal. Or, usé par le pouvoir, ayant perdu ses chefs les plus influents, divisé par la question linguistique, le parti catholique, profondément désorganisé, n'avait d'autre programme que de conserver ses positions. Le parti libéral, non plus, n'avait guère de programme positif car l'anticléricalisme, même en Belgique, est bien usé. Le parti socialiste, seul, avait des réformes à proposer, un idéal à réaliser. Assez compromis par sa participation au pouvoir au temps de l'union sacrée, il a refait son unité et reconquis son prestige dans l'opposition, grâce à l'influence de M. Vandervelde, dont la forte personnalité domine en ce moment toute la politique belge. Aussi fallait-il logiquement s'attendre à sa victoire aux dernières élections. Mais cette victoire a été plus décisive que ne l'escomptaient ses chefs eux-mêmes. En chargeant M. Vandervelde de constituer le Ministère, le Roi, fidèle observateur des règles du jeu parlementaire, a consacré cette victoire : le parti socialiste est le parti victorieux, le parti le plus fort. Mais cette victoire, qu'en fera-t-il, que pourra-t-il en faire? Là est la question.

***

La victoire des socialistes est considérable : ils sont 79 à la Chambre au lieu de 66 ; les catholiques 78 au lieu de 82 (76 catholiques proprement dits et 6 démocrates chrétiens) les libéraux 11 au lieu de 33 ; les frontistes, démagogues flamingants, gagnent deux sièges et sont 6 ; les communistes qui n'étaient pas représentés, ont deux députés. Victoire considérable, mais majorité insignifiante M. Vandervelde qui, d'ailleurs, paraissait peu disposé à prendre le pouvoir, s'en rendait parfaitement compte : ce n'est pas avec les socialistes seuls qu'il eût pu gouverner. Il lui eût fallu donc recourir à la politique de soutien ; mais où le trouver ce soutien?

Les libéraux, dont les éléments les plus jeunes et les plus actifs ont une tendance à aller au socialisme, se rendent parfaitement compte du danger qu'il y aurait pour eux à participer à un gouvernement où ils seraient réduits à la portion congrue qui les compromettrait irrémédiablement aux yeux de leur clientèle bourgeoise, et qui finirait par les annihiler. Ils estiment même qu'en prenant l'engagement de soutenir un gouvernement socialiste, ils perdraient de leur autorité. Leurs principaux chefs ont déclaré à M. Vandervelde qu'ils ne lui feraient pas de guerre systématique, mais ils veulent se retremper dans une opposition indépendante et *nationale*. Du côté catholique, les socialistes paraissaient avoir plus de chances de trouver un appui, non certes dans la vieille droite confessionnelle et conservatrice, mais parmi les éléments démocrates chrétiens et flamingants. Mais c'est ici que s'est décelé l'autre danger. Les démocrates flamingants

entendaient bien poser leurs conditons au point de vue linguistique et le gouvernement eût risqué alors de mécontenter les socialistes wallons qui forment le gros de ses troupes. Il n'y avait qu'un terrain d'entente, et il était fort dangereux, non pas tant pour le parti socialiste que pour le pays. C'est le séparatisme. La plupart des socialistes wallons sont très antiflamingants : ils ont l'amour de la langue française, et plus encore de leur patois ; rien ne les agace plus que les mesures qui tendent à répandre le flamand en Wallonie. Mais, comme un de leurs chefs les plus éminents, M. Destrée, ils ne répugnent pas à une formule fédéraliste qui séparerait la Flandre de la Wallonie et abandonnerait les Flamands de langue française à la tyrannie flamingante : que les Flamands se débrouillent entre eux. Le parti socialiste tout entier est prêt à faire un premier pas dans cette voie, d'accord avec les flamingants : il est disposé à instituer le service militaire de six mois et la division de l'armée en régiments flamands et en régiments wallons. Grave danger. Deux armées, cela fait deux pays, et le lien qui les unirait suffisamment solide dans une Europe tranquille ne manquerait pas de se tendre à se rompre en cas de conflit européen. Et puis, il y a Bruxelles, qui n'est ni flamand ni wallon, et qui, par suite du mouvement de centralisation générale, apparaît de plus en plus comme le cœur et le cerveau de la Belgique. La Belgique est-elle disposée à courir pareille aventure? Il ne le semble pas?

***

Autre hypothèse qui à certain moment semble sur le point d'aboutir. — Les catholiques prendraient le pouvoir d'accord avec les socialistes. Ce serait, cela, quelque chose comme le légendaire mariage de la Carpe et du lapin. Il y a quelque point commun entre la fraction démocrate chrétienne du parti catholique et l'extrême gauche, mais entre celle-ci et le gros de la droite, il n'y a rien. On a parlé aussi d'un gouvernement catholique homogène qui s'entendrait avec les socialistes sur le programme militaire et linguistique, que les socialistes toléreraient et surveilleraient, ou d'un gouvernement catholique que les libéraux toléreraient et surveilleraient...

Au moment où j'écris, toutes ces combinaisons ont échoué, aucun parti ne voulant prendre la responsabilité d'une situation particulièrement difficile. On ne voit d'autre issue qu'un ministère de concentration comprenant les trois partis, comme les ministères d'union sacrée, ou un ministère extraparlementaire comme en Pologne. Pour le moment l'hypothèse du ministère dit « tripartite » a la préférence du monde parlementaire. Mais tout le monde prévoit qu'il serait encore plus impuissant que les cabinets Delacroix et Carton de Wiart, d'autant plus que le pays n'est plus du tout dans l'état d'esprit de 1919-1921.

S'il dure, il ne pourra le faire qu'en ajournant toutes les questions importantes, qu'en vivotant comme vivotait le Cabinet Theunis.

Reste le cabinet extraparlementaire. Jusqu'à présent le monde politique belge, surtout les socialistes et les catholiques y répugnent. Mais il est possible qu'on finisse par en arriver là.

Voilà donc l'incertitude à laquelle aboutit la représentation proportionnelle, intégralement et loyalement appliquée : un Parlement sans majorité, incapable de choisir un gouvernement, et se résignant à des combinaisons boiteuses, éphémères, et politiquement assez immorales, puisque les partis ne peuvent prendre part au gouvernement qu'en renonçant à une grande partie de leurs idées.

Au fond, les purs proportionnalistes, les premiers théoriciens de la réforme avaient entrevu ce résultat de leur système. Mais cette impuissance du gouvernement ne leur répugnait pas. Dans leur ardent libéralisme, ils considéraient avant tout le Parlement comme une machine destinée à empêcher les abus du pouvoir exécutif. Ayant l'esprit encombré de souvenirs historiques, ils pensaient que les assemblées électives, images de l'opinion, avaient pour but de réprimer les empiétements du Roi, de l'Empereur ou de la Cour et cet état d'esprit a survécu au pouvoir du Roi, de l'Empereur ou de la Cour. Le parlementaire de formation libérale est toujours gouverné par la crainte instinctive du pouvoir central. Il ne veut pas du Gouvernement qui gouverne. Voyez les mines effarouchées que l'on prend, non-seulement dans les milieux socialistes, mais même dans certains milieux libéraux, quand on parle de M. Mussolini.

Et le fait est que l'on peut très bien admettre, avec M. Bergeret, qu'en des temps paisibles et prospères, le meilleur, ou plutôt le moins mauvais des gouvernements est celui qui gouverne le moins possible :

« Ce régime, dit M. Bergeret, est encore celui que je préfère. Tous les liens y sont relâchés. Ce qui affaiblit l'Etat, mais soulage les personnes, et procure une certaine facilité de vivre, et une liberté que détruisent malheureusement les tyrannies locales... Le défaut de secret et le manque de suite rendent toute entreprise impossible à la République démocratique. Mais comme les entreprises des monarchies ont le plus souvent ruiné les peuples, je ne suis pas trop fâché de vivre dans un gouvernement incapable de grands desseins. »

Ce que dit des républiques démocratiques l'uni-

versitaire anarchiste qui servit à Anatole France à propager tant de dangereuses vérités, peut se dire également des monarchies parlementaires. Eh oui! nous avons connu les agréments de ce régime de la facilité que nous procure la faiblesse de l'Etat; mais depuis, il y a eu la guerre, et les peuples, si mal informés soient-ils, ont l'obscur sentiment que, dans une Europe ruinée, troublée par mille ambitions, mille chimères, et mille rancunes, le régime de la facilité et cette anarchie de fait à laquelle aboutit partout à quelques nuances près le parlementarisme pourraient les conduire à la catastrophe.

Le mot dictature est assez impopulaire, probablement parce qu'on a oublié que l'essence même de la dictature est d'être provisoire. Mais la situation est telle qu'aussi bien dans les partis de gauche que dans les partis de droite, on cherche l'homme qui arrivera à agglutiner cette poussière de volontés divergentes que sont les Parlements. En Belgique, le nom de Vandervelde effraye encore. Mais comme dans sa campagne électorale il a fait montre d'une sagesse, d'une prudence, d'une modération dont les partis bourgeois et spécialement le parti catholique n'ont pas toujours donné l'exemple, on en est arrivé, même dans le monde « bourgeois », à espérer en lui, de même qu'il s'est trouvé des conservateurs en France pour mettre leur confiance en M. Caillaux. La pratique du pouvoir alternant avec la direction d'une opposition disciplinée eût donné à cet idéologue intransigeant le sens de l'opportunsime. Mais on se demande s'il sera toujours maître de ses troupes et de son programme. Au moment où une redoutable crise industrielle s'annonce est-ce le moment de faire des expériences socialistes? Cependant le besoin d'obéir à une volonté, de se choisir un maître est tel que les bourgeois eux-mêmes se résigneraient à le voir arriver au pouvoir pour peu qu'il trouve une formule qui les satisfasse momentanément. Mais, aux dernières nouvelles, M. Vandervelde ne semblait pas l'avoir trouvée. Son heure n'est pas venue.

L. Dumont-Wilden.

LE THÉATRE

UN GENRE NOUVEAU

Si l'on faisait l'histoire littéraire du théâtre des Variétés, on s'apercevrait que c'est à peu près le seul théâtre de Paris qui ait présenté, presque sans interruption, ce double caractère : d'abord, d'avoir créé une formule théâtrale tout à fait caractérisée (il y a une pièce « Variétés ») et, ensuite, d'avoir conservé à cette spécialité, pourtant si boulevardière, comme on disait jadis, une valeur littéraire. Là, il s'agissait bien, avant tout, de réussir, mais honorablement. La nécessité première, naturellement, était d'amuser, de faire rire, mais par les moyens de la comédie, non par les procédés du vaudeville. Aussi est-on très frappé, lorsqu'on parcourt les « œuvres complètes » des principaux écrivains dramatiques de notre époque, de voir la proportion des pièces importantes qui ont été jouées aux Variétés. En tout cas, on trouvera, sans doute, l'échantillon parfait, l'exemplaire qui permet une définition, de ce genre qui n'a d'équivalent dans aucune littérature, dans la pièce qu'avait conçue et que réalisa, par trois fois au moins, avec triomphe, Alfred Capus.

C'est dans cette tradition que Henri Duvernois, avec la collaboration d'un homme de la maison, vient de débuter fort originalement.

D'abord les deux auteurs de l'*Eternel Printemps* ont saisi avec la plus fine sûreté les deux conditions essentielles du succès qu'ils voulaient atteindre et dont je viens de faire mention. Ils ont composé leur œuvre comme un vaudeville avec l'intention soutenue de tirer de la situation qu'ils avaient choisie le maximum d'effet scénique, ne négligeant point même le comique de répétition, reproduisant jusqu'à trois fois sous les yeux du spectateur le même geste (un homme et une femme qui mangent ensemble le même gâteau). Mais, d'autre part, ils ont voulu que, à la différence du vaudeville qui se fonde sur un postulat d'ordre matériel, leur œuvre prît pour point de départ de ses complications un événement psychologique : c'est par où ils demeuraient littéraires. Enfin, de même que le point de départ, ils ont voulu que les conséquences de leur situation devinssent d'ordre moral et sentimental. C'est par où ils sont, non seulement restés littéraires, mais moralistes et bons observateurs tout à la fois de la nature humaine et de leur époque.

***

Adrien est un homme charmant et même un député. Il a une femme charmante. Il possède aussi une sœur qui porte le titre de Princesse et qui est désireuse, semble-t-il, de renoncer à ce privilège afin d'épouser le Ministre du Commerce de la République. Les opinions conservatrices d'Adrien l'obligent à ne point donner à sa sœur l'autorisation qu'elle demande. Il lui arrive, d'ailleurs, d'être d'assez méchante humeur, notamment envers sa femme, si charmante qu'elle soit et qu'il la trouve lui-même. Ainsi il vient d'être donné chez lui une soirée extrêmement moderne : on a fait défiler des mannequins. Le succès, un peu étrange, a été complet et Adrien serait ravi s'il n'avait un secret grief contre sa femme. Elle ne dit jamais : « Bonjour, Madame », mais : « Bonjour, Ma'ame... » Cela « lui porte sur le système » et il ne peut se contenir dans l'explication qui suit la réception. Vexée, sa femme réplique qu'il n'est pas moins odieux à voir, et surtout à entendre fumer sa cigarette : il pousse une sorte de soupir intolérable, de gémissement, en renvoyant la fumée. Bref, scène de ménage, commencée, comme toutes les scènes de ménage, à propos de rien et où l'on arrive à se dire tout ce que des gens qui s'aiment nourrissent d'aigreur l'un contre l'autre. Au comble de l'exaspération, la jeune femme n'hésite pas à déclarer à l'époux qu'elle l'a trompé avec le Ministre du Commerce. Ce n'est pas vrai, ni même vraisemblable : le coup n'en est pas moins si violent qu'Adrien, en un geste qui lui est familier, porte la main à son faux-col, se renverse dans son fauteuil et perd connaissance. Il revient à lui bientôt, mais non indemne. Il a perdu, sous le choc, la mémoire. Il ne reconnaît plus ni sa femme, ni sa sœur, ni le Ministre du Commerce, ni personne..

Voilà le postulat : c'est un cas d'amnésie.

Sans doute convient-il, à ce propos, de remarquer que pour la première fois apparaît, dans la comédie, la pathologie mentale. Le fait est curieux et significatif. J'ai, en effet, observé bien des fois et répété ici que, d'une manière générale, le théâtre retarde sur les mœurs et sur cette peinture naturelle des mœurs qui s'appelle le roman. Les audaces théâtrales sont des nouveautés d'il y a vingt ou trente ans. Mais cette constatation peut encore être précisée. En effet, ce n'est point dans la comédie, mais dans le drame qu'une de ces nouveautés-là se manifeste d'abord. Il est plus aisé d'émouvoir (comme l'avait noté Molière) que de faire rire : l'auteur sérieux peut donc risquer davantage que l'auteur gai. Dans le premier cas, on s'adresse aussi à l'intelligence : on fait jouer la curiosité. On peut user d'explication et l'inconnu même provoque parfois l'intérêt du spectateur. Ainsi avons-nous vu Lenormand tenter de mettre à la scène tout le Freudisme (si l'on peut dire, du reste, que le Freudisme ait été jamais une nouveauté ?) Le comique, au contraire, exclut tout appareil didactique et nous ne parvenons à nous divertir que de ce qui nous est familier. Aussi est-ce seulement aujourd'hui que les accidents mentaux sont devenus assez généraux pour offrir matière à la comédie. Félicitons nos auteurs de l'avoir si bien compris !...

Il n'était donc pas difficile, après avoir trouvé cette excellente donnée, d'en tirer des conséquences à la fois amusantes et sentimentales. La situation de cet Adrien, au milieu des siens qu'il ne reconnaît pas, prête à toutes sortes de développements drôles : mais, d'autre part, le sentiment spontané qu'il éprouve pour sa propre femme qu'il découvre dans un restaurant de nuit offre matière au plus tendre marivaudage. Adrien se laisse emmener chez lui, dans sa propre voiture et passe sa première nuit d'amour avec sa propre épouse !... — Les soucis et ambitions politiques finissent par lui rendre la mémoire et il reprend conscience de lui-même pour accepter un portefeuille ministériel : était-ce bien nécessaire ? Du moins, en reprenant avec sa femme des relations conjugales, n'oublie-t-il pas tout à fait qu'il avait oublié et garde-t-il, dans sa tendresse, un peu de « l'éternel printemps ! »

Comment la pièce ne serait-elle pas jouée en perfection puisque les rôles en ont été faits par les acteurs qui les tiennent ?

Ainsi, dans une pièce heureuse, tout concourt au succès.

Gaston Rageot.

LES LIVRES NOUVEAUX

[illegible]rre Loti, Sa vie, son œuvre. — N. Serban. Éditions des Presses Françaises.

Nous avons trop aimé Loti pour ne pas être [illegible] par une étude aussi pénétrante, la plus complète parue à ce jour.

Grâce à la puissance évocatrice et à la [illegible] ce grand voyageur, nous avons tous goûté l'attirance profonde, le charme mystérieux des pays d'Orient [illegible] pages inoubliables ! Et quels tableaux mouvants des souffrances des marins dans *Pêcheurs d'Islande* et *Matelot*.

On ne peut lire Loti sans être ému, affirmait Jules Lemaître.

N'est-ce pas une tâche particulièrement difficile que d'analyser un art aussi personnel et de nous faire assister à la genèse de ces œuvres qui sont des chefs-d'œuvre ? M. N. Serban y a parfaitement réussi.

Lettres de Pierre Loti à Mme Juliette Adam (1880-1922). Librairie Plon.

C'est par sa correspondance mieux encore que par ses œuvres que l'on connaît un écrivain. Les lettres que Pierre Loti adresse à celle à laquelle il doit tant et qu'il appelle joliment « Madame chérie », nous renseignent sur l'état d'âme de l'écrivain, ses doutes, ses découragements, ses tristesses. Ecrites très simplement, souvent à la hâte, dans la préoccupation des départs, elles nous le montrent tel qu'il est réellement, bon et serviable, toujours prêt à aider quelque camarade ou quelque matelot : certaines d'entre elles constituent de courtes et précieuses confessions.

Paroles et Musique. — Camille Bellaigue. Librairie acad. Perrin.

« La musique est esprit et elle est âme » disait Beethoven. Aussi tout ce qui concerne la musique doit-il retenir notre attention. Certes il n'est pas indifférent de connaître le goût de Molière pour la musique ; ne fut-il pas l'un des premiers, le premier peut-être, à concevoir l'idéal du futur et prochain opéra?

M. Camille Bellaigne nous donne sur les comédies-ballets de Molière de curieuses précisions.

Le lecteur, le suivra, avec un même agrément, au cours de ce recueil dans ses études sur les vieilles mélodies françaises, la Provence qui chante, un évêque musicien, les rapports de la religion et de la musique comme dans ses chapitres sur André Hallays, Maurras et Saint-Saëns.

Le Théâtre Indiscret de l'an 1924. — Edition Georges Grès.

Les potins de théâtre ! Quelle mine inépuisable ! Ne se dépense-t-il pas souvent plus d'esprit dans la salle que sur la scène, un soir de première ou de répétition générale?

Les œuvres — et les hommes — passent si vite que le livre n'est pas inutile, qui évoque ce passé récent encore, les choses et les gens de théâtres, avec force mots, anecdotes, historiettes, rosseries et nous rappelle l'atmosphère quelque peu épicée des coulisses : fièvre, sourire et poudre de riz. C. M.

J. Ramsay Macdonald, par Jacques Bardoux (Librairie Plon).

Non seulement nous connaissons mal les pays étrangers parce que nous ne voyageons pas assez, mais encore nous ne connaissons pas les hommes d'État des autres pays et même des pays amis.

Sans doute, nous n'ignorons point les noms des dirigeants des principaux partis, des vedettes politiques ; mais le caractère de ces hommes, leur évolution, les luttes qu'ils ont soutenues, nous échappent le plus souvent.

Aussi faut-il apporter notre attention à la remarquable étude de Jacques Bardoux sur Ramsay Macdonald. On sait que l'auteur est tout particulièrement qualifié pour traiter ce sujet, ayant consacré plusieurs ouvrages bien connus à l'Angleterre et tracé d'un crayon précis les silhouettes des H. Asquith, Sp. Churchill, Sir Edward Grey, A.-J. Balfour, etc.

Jacques Bardoux étudie les milieux divers qu'a traversés R. Macdonald et les influences qui ont contribué à sa formation ; avant de définir l'homme d'État, il recherche ses lectures, dissèque ses livres, analyse ses théories. Dans l'esprit du futur chef de Cabinet ouvrier, le Parlement doit être « un laboratoire d'expériences sociales » et pour le guider, il dresse à l'avance un programme de réformes : réglementation des mines, alimentation des enfants, pensions de retraites, etc.

Jacques Bardoux indique les principes du socialisme britannique, si différent du syndicalisme français et précise les conceptions de R. Macdonald.

On n'a pas oublié l'attitude de ce dernier refusant en août 1914 un siège dans le cabinet Asquith et s'opposant à l'intervention de l'Angleterre.

Une occasion devait se présenter au début de 1924 pour R. Macdonald, après la chute du cabinet Stanley Baldwin et le triomphe de la poussée démocratique, d'appliquer ses méthodes et ses idées avec les résultats que l'on connaît.

Il est fort intéressant pour le lecteur de suivre les étapes de la carrière du pauvre enfant inconnu de Lossiemouth, d'observer les tendances contradictoires de la politique anglaise et d'en suivre les fluctuations. X.

LA QUINZAINE POLITIQUE

LA SITUATION FINANCIÈRE DU ROYAUME DES SERBES, CROATES ET SLOVÈNES EN 1924.

L'année budgétaire 1924-1925 accuse un surplus de presque un milliard de dinars. Il a été fourni par les taxes, les chemins de fer, les contributions directes et les monopoles.

Les droits de douane, par contre, sont restés au dessous des évaluations.

Les dépenses ont suivi de même une voie ascendante notamment celles des chemins de fer, des postes, et d'une façon générale toutes les dépenses faites pour les exploitations publiques. Elles ont augmenté pour presque un milliard de dinars. .

Pendant le dernier exercice il a été versé à titre d'annuités de différents emprunts publics :

38.490.002 francs français ;

1.211.434 dollars ;

9.097 livres (pour l'emprunt monténégrin contracté à Londres) ;

5.404.375 francs-or à titre d'annuités à la Compagnie de Chemins de fer du Sud ;

5.000.000 francs français pour le paiement du prix total des Chemins de fer de l'Est.

***

L'État, fidèle à l'attitude qu'il a adoptée depuis 1922, n'a pas cette année, non plus, contracté de dette auprès de la Banque Nationale d'émission. Comme la Banque est tenue, en vertu de la loi, d'ouvrir d'office à l'État un crédit déterminé, l'État ayant usé de cette disposition, devait à la Banque, en 1924, la somme de 2 milliards qu'il s'est engagé à rembourser au plus tard le 23 juillet 1931. Il a fait de même pour une somme de dinars 966.355.034 prise sur un crédit de 1 milliard de dinars, affecté à l'escompte des bons du Trésor, ces derniers étant émis afin d'aider le capital engagé dans la production. Sur ce chapitre c'est de 4.616.459 dinars de plus par rapport à l'année 1923 que l'État est porté débiteur envers la Banque. Il est nécessaire d'ajouter que l'État n'avait en aucun moment épuisé tous les fonds de ce crédit dont il reste encore disponible une somme de 33.644.966 dinars.

S'il est vrai que l'État n'a pas été jusqu'ici en mesure de procéder au paiement de ces dettes à court terme, il faut souligner le fait, pour avoir une idée plus juste de l'amélioration des finances publiques, qu'il n'a pas contracté d'emprunt auprès de la Banque Nationale. De plus, les dettes que nous commentons datent des premières années de l'après-guerre, de l'époque où la situation générale au point de vue financier les rendait inévitables.

A la fin de 19[illegible], leur total était de 2.967.[illegible]57.924 dinars. A la fin de 1923 ce total a diminué de 5.548.648 dinars, mais à la fin de l'année précédente il restait néanmoins au-dessous de son montant de 1922.

La dette d'État, déterminée par l'échange en dinars des billets de banque en couronnes (billets de banque émis par l'ancienne Autriche-Hongrie) pratiquée par la Banque Nationale, s'élève à 1.186.367.906 dinars. Le 31 décembre 1921 la même dette a été de 1.275.994.608 dinars. Il en ressort que l'État a remboursé de cette somme 89.726.700 dinars entre 1921 et le 31 décembre 1924, ce qui représente, pour ces trois années, la part de l'État dans le bénéfice net de la Banque, défalcation faite du coût de la fabrication des billets.

En vertu de la loi sur la Banque Nationale du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, l'État est tenu de consacrer au remboursement de la présente dette à la Banque les ressources suivantes :

1° Le total de sa part sur le bénéfice net de la Banque Nationale ;

2° Le produit net des domaines de l'État, jusqu'à concurrence des sommes fixées à cet effet dans le budget ;

3° Les affectations spéciales, de même prévues par le budget, ensuite :

4° Le remboursement régulier et annuel du 1 % du restant de la dette, après un délai de six années à compter du jour où la loi sur la Banque Nationale est entrée en vigueur. Ce remboursement est porté à 2 % à partir de la neuvième année.

La loi sur la Banque Nationale datant du 26 janvier 1920, le remboursement du 1 % doit commencer le 26 janvier 1926, c'est-à-dire qu'il grèvera le budget pour l'exercice 1926-27.

Comme nous venons de voir, l'État remboursait jusqu'ici sa dette survenue par le rachat de couronnes avec sa part de bénéfices de la Banque Nationale, mais dans le budget pour l'année 1924-25 il a aussi prévu, et pour le même but, la somme de 1 million pris sur le produit net des domaines d'État.

Il n'y a pas eu, jusqu'à maintenant, d'affectation de ressources spéciales en vue du remboursement de cette dette. Le Ministre des Finances vient cependant de provoquer une décision du Cabinet, en vertu de laquelle, dès que les circonstances le permettront, des crédits spéciaux seront prévus à cet effet dans le budget, pouvant atteindre le montant de la somme obtenue en 1922 par la vente de lingots d'or, reçus de la masse de liquidation de la Banque de l'ancienne Autriche-Hongrie. La vente a produit jusqu'ici 332.193.667 dinars.

Cette dette est gagée par l'hypothèque prise sur le domaine d'État au profit de la Banque Nationale pour une somme de 2.138.377.163 dinars.

Toutes les sommes qui seront récupérées une fois que toutes les filiales de l'ancienne banque de l'Autriche-Hongrie auront liquidé, seront de même employées à le remboursement.

***

Le dinar est en pleine voie d'amélioration par l'effet de la stabilisation des rapports [illegible] et l'assainissement des finances publiques [illegible] l'accroissement de la production et du trafic.

C'est le [illegible] janvier 1923 que [illegible] plus bas. Il valait à Zurich 3,60 francs suisses pour 100 dinars. Dès la même année sa valeur [illegible] dès le mois de janvier déjà et s'est fixée à 5,65 francs suisses. Elle a été à la fin de l'année de 6,40 francs suisses. On peut considérer que la valeur moyenne du dinar pendant l'année 1923 a été de 6 francs suisses pour 100 dinars. La même année, si on la compare avec les précédentes, est caractérisée par une bonne exportation qui se chiffre à 8.048.843.930 dinars, et par le fait que la Banque Nationale n'a pas fait d'avance à l'État.

En 1924, le dinar a débuté [illegible] francs suisses, [illegible] la mi-juin et au commencement de juillet, il a baissé à [illegible] et 6,875. Mais d'une façon générale, le dinar n'a pas cessé de s'améliorer jusqu'au 14 juillet (à un moment donné son cours a été de 7,45 francs suisses), ensuite il s'est arrêté à 7 francs suisses environ. En juin, juillet et août il a varié entre 6,35 et 6,725 pour monter en septembre, octobre, novembre et décembre respectivement à 7,175 — 7,45 — 7,50 et terminer l'année à 7,95. Depuis un mois le cours du dinar s'est stabilisé à Zurich à 8,35 francs suisses pour 100 dinars.

L'amélioration du dinar de l'année dernière, comparée au cours de 1923, est de 1,40 franc suisse. Au mois de mars, avril et mai cette amélioration a été de [illegible] 10 centimes suisses ; en juin, juillet et août de 52 centimes ; en septembre, octobre, novembre et décembre de [illegible] centimes suisses.

D'une manière générale, la situation financière dans son ensemble, allégée considérablement, se présente, en ce début d'année, sous d'excellents auspices.

Bohdan B. Markovitch.

BULLETIN MARITIME

MARSEILLE ET L'EXTRÊME-ORIENT

En ce qui concerne le trafic de Marseille avec l'Extrême-Orient, sous pavillon français, les relations régulières sont assurées presque exclusivement par deux grandes Compagnies, les *Messageries Maritimes* [illegible] *Extrême-Orient*.

La première de ces Compagnies, celle des *Messageries Maritimes*, fondée en 1851 pour recueillir l'exploitation des lignes postales de la Méditerranée, assurée jusqu'alors par les bâtiments de l'État, est la doyenne des grandes entreprises de navigation que possède la France ; depuis la [illegible] grande guerre, elle ne cessa jamais de se tenir à la disposition de l'État, qu'il lui plût de diriger ses bâtiments [illegible] demandés ; depuis trois quarts de siècle, son histoire, féconde en incidents glorieux, est intimement liée à la [illegible] nomique, son foyer est Marseille, qui s'en montre fière [illegible]

Les *Messageries Maritimes* assurent les services postaux avec l'Extrême-Orient, en vertu de la nouvelle Conven-

tion du 9 décembre [illegible] sanctionnée par le Parlement le 28 juillet 1921.

Le développement du trafic de la Compagnie des *Messageries Maritimes* avec l'Extrême-Orient, depuis l'ouverture du Canal de Suez, peut se mesurer comme suit, le trafic dans les deux sens étant totalisé :

En 1869 : 2.295 passagers, 40.568 colis pesant [illegible].546 tonnes.

En 1879 : [illegible] 51 passagers, 111.[illegible]5 colis pesant 26.629 tonnes.

En 1900 : [illegible] passagers, 1.249.130 colis pesant 137.444 tonnes.

En 1913 : 17.[illegible] passagers, 1.111.786 colis pesant 106.823 tonnes.

La deuxième de ces Compagnies, celle des *Chargeurs Réunis* date de 1872, elle a ses ports d'attache dans le Nord, mais depuis près d'un quart de siècle, prenant Marseille pour escale, elle s'est activement intéressée au trafic avec l'Extrême-Orient, et sous une impulsion éclairée, attentive aux exigences de la vie moderne, elle marque chaque jour, dans le domaine qui nous occupe des progrès constants.

Ces services de la France avec l'Extrême-Orient répondent-ils à nos besoins ? Les travaux du dernier Congrès national des Conseillers du Commerce Extérieur, et notamment les conclusions du distingué rapporteur de la question de la « mise en valeur des Colonies », M. L. Fontaine, permettent de répondre, pour l'instant, par l'affirmative — mais sous réserve, bien entendu, que nos Compagnies de Navigation puissent trouver, dans le statut qui les régit, un soutien leur permettant de lutter efficacement sur le terrain de la concurrence internationale.

Quel est l'ordre de grandeur des relations économiques actuelles de Marseille avec l'Extrême-Orient ?

D'après les statistiques de la Chambre de Commerce de Marseille, le mouvement des importations venant de l'Extrême-Orient s'élève, pour 1923, à plus de 750.000 tonnes.

Pour la même année, le mouvement des exportations de Marseille avec l'Extrême-Orient s'élève à près de 100.000 tonnes.

Ces chiffres totalisés représentent environ le tiers du mouvement général de la grande navigation à vapeur dans notre port.

POURQUOI MARSEILLE A ANNEXÉ CARONTE

Le tonnage manipulé dans le port de Marseille ayant augmenté de 90 % pendant les vingt-deux années qui ont précédé la guerre, des travaux avaient déjà été commencés en vue de l'agrandissement du port.

La guerre amena dans cette région une telle affluence de tonnage qu'il fallut très vite ne diriger sur Marseille que les navires de très gros tonnage et répartir ceux de tonnage moyen et de petit tonnage dans les différents petits ports de la côte. Parmi ces derniers, la situation de Port-de-Boucq se montrait particulièrement favorable. En 1915, une Société d'Études se constitua en vue de la création d'un port de commerce dans la rade de Port-de-Boucq et Étang-de-Caronte.

Le danger que présentait la concurrence de ce port mieux aménagé et mieux placé pour le grand port de Marseille n'échappa pas à la Chambre de Commerce de Marseille : elle ne voulut pas que les travaux se fissent sans elle et s'engagea à payer seule l'élargissement et l'approfondissement du canal de Marseille au Rhône. En créant les accès du port, elle contrôlait nécessairement le trafic qui devait s'en servir.

Dès le mois de mai 1917, le Ministre des Travaux Publics avait introduit dans le projet de loi une disposition étendant à Port-de-Boucq et à l'Étang de Berre la perception des péages réservés à la Chambre de Commerce de Marseille. La loi fut enfin votée en juillet 1919. L'ensemble des péages perçus depuis lors donne environ 20 millions de francs par an. La part de l'État devant être, en principe, égale à celle de la Chambre de Commerce, on voit que les moyens financiers ne manquent pas à l'exécution du projet. Le 16 janvier 1924, le premier navire accostait au quai Verminck.

Le port de Bouc est formé par une rade naturelle de 100 hectares environ de superficie, qui se trouve sur la côte Est du golfe de Fos. Il est situé à 45 kilomètres de Marseille par voie de terre et à 38 kilomètres environ par voie de mer. Les profondeurs sont de 6 mètres 50 en basse mer sur une assez longue étendue.

Le port comprend une jetée extérieure curviligne, un bassin de 600 mètres de long sur 200 mètres de large comportant dans sa partie Ouest un quai vertical de 125 mètres de longueur dit : « Quai de la Lèque »; un chenal de 110 mètres de largeur, un petit bassin creusé dans l'anse Aubran, un quai vertical de 120 mètres de long construit pour les besoins particuliers d'un établissement industriel; un chenal de 360 mètres de longueur et 60 mètres de largeur qui sert de débouché au canal d'Arles à Boucq.

Outillage.

L'outillage comprend un ponton-mâture de 5 tonnes, 2 grues à portique de deux tonnes et, d'ici peu, un ponton grue de 25 tonnes.

Les industries principales sont : la Société des Chantiers et Ateliers de Provence avec six cales de lancement, des raffineries de pétrole, des Sociétés de produits chimiques, etc...

Le port est en communication avec le Rhône à Arles par le Canal d'Arles à Boucq. Il communique avec l'étang de Berre par le Canal maritime de Boucq à Martigues.

La moyenne annuelle du trafic des dix années 1905-1914 était de 48.000 tonnes à l'importation et 42.000 tonnes à l'exportation.

Le programme d'aménagement de Port-de-Bouc, prévu par la loi du 24 octobre 1919, comprend :

1° L'élargissement et l'approfondissement du Canal de Port-de-Bouc à Martigues ;

2° L'approfondissement de la passe d'entrée des installations d'ouvrages maritimes.

Les taxes payées à Port-de-Bouc sont les mêmes qu'à Marseille.

VALEURS DE NAVIGATION

Cours de la Bourse de Marseille.

	Le 28 avril 1925.
1° Fraissinet	695
2° Messageries Maritimes	134
3° Mixte	177
4° Transatlantique	144,50
5° Transports Maritimes	791

Le Gérant : A. Desnoës.

Société Française d'Imprimerie et de Publicité
Ateliers : Rue Garnier et rue des Carmes, Angers
Bureaux à Paris, 15, Rue du Laos (XV°)

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 10 63e ANNÉE 16 MAI 1925

LE ROLE DE LA CHAMBRE DE COMMERCE INTERNATIONALE DANS LE RÉTABLISSEMENT ÉCONOMIQUE DE L'EUROPE

La restauration économique de l'Europe — c'est-à-dire le rétablissement de l'équilibre et la stabilité économiques dans tous les pays, et la reprise des relations économiques normales qui existaient entre eux avant la guerre — domine de haut les autres problèmes que nous a légués la grande tourmente. Sans restauration économique, il n'est pas d'entente ni de progrès : il n'est pas — pour dire toute la vérité — de paix possible. De tous les efforts tentés pour résoudre le problème de la restauration économique, le plus réaliste est celui que fait la Chambre de Commerce Internationale. Mais pour l'apprécier, il est nécessaire de connaître les forces qui s'y emploient. Qu'est-ce donc que cette Chambre de Commerce Internationale ?

La Chambre de Commerce Internationale est l'organe représentatif des forces économiques mondiales. Elle est formée par et pour les banquiers, industriels, commerçants et tous ceux qui assurent les communications et les échanges si complexes de notre société économique moderne. Les délégués des différents pays et des différentes branches de l'activité économique y discutent les questions internationales qui les intéressent et ils s'y concertent pour une action commune. La Chambre de Commerce Internationale développe les échanges, rend plus étroits les liens d'indépendance entre les nations, aplanit les causes de conflit économique et contribue aussi d'une manière essentiellement pratique au maintien de la Paix.

C'est le plus puissant groupement international du monde avec ses 562 grandes associations économiques et la masse de ses 1 438 entreprises associées, dans les 36 pays du monde, où elle a des membres.

C'est le plus puissant groupement financier du monde, avec ses 22 associations nationales de banquiers, et la masse des 367 banques qui sont membres associés.

C'est le plus puissant groupement industriel du monde, avec ses 104 associations d'industriels, et la masse des 719 grandes sociétés ou entreprises industrielles.

C'est le plus puissant groupement commercial du monde, avec ses 329 chambres de commerce, ses 50 associations de négociants et toutes les grandes maisons de commerce qui sont membres associés.

C'est le plus puissant groupement de transports du monde, avec ses 9 associations nationales d'armateurs, ses 55 grandes compagnies de navigation, et ses 47 grandes compagnies de chemins de fer et entreprises de transports qui sont affiliées.

Il y a deux ans, la Chambre de Commerce Internationale a tenu, à Rome, un Congrès dont l'importance est aujourd'hui partout reconnue. A ce Congrès, la Chambre de Commerce Internationale exprimé l'avis du monde des affaires sur la question des réparations : la résolution adoptée à l'unanimité le 22 mars 1923, a amené la constitution du Comité Dawes et c'est un peu grâce au Comité National américain que le gouvernement des États-Unis a consenti à nommer trois experts, dont deux, M. Owen D. Young et M. Henry-M

Robinson, étaient choisis parmi les membres américains du Conseil de la Chambre de Commerce Internationale.

A Bruxelles comme à Rome, les plus grands banquiers, les plus grands industriels, les plus grands commerçants du monde entier continueront l'examen en commun du problème de la restauration économique et chercheront la solution du problème des transferts. Tous les experts sont d'accord que l'Allemagne pourra sans trop de difficulté créer chez elle les valeurs or nécessaires au paiement des réparations.

Transférer ces valeurs aux alliés, sans déprécier la monnaie allemande et sans faire tort à l'industrie des pays alliés, voilà un problème que le Comité Dawes a posé en créant le Comité des Transferts. La Chambre de Commerce Internationale espère en trouver la solution pratique, et les conclusions qu'elle présentera aux gouvernements après le Congrès de Bruxelles représenteront l'opinion réfléchie du monde des affaires.

Et à n'en pas douter, ces conclusions seront bien accueillies. Depuis le début du siècle une grande évolution s'est faite dans l'économie politique du monde civilisé. Il fut un temps que les gouvernements pensaient avoir fait un grand pas en consultant soit un banquier, soit un industriel avant de formuler une politique économique. Que ces temps sont loin. Aujourd'hui, les gouvernements soucieux des intérêts de leur pays font appel, non plus à des personnalités, mais aux représentants mandatés des grandes organisations économiques nationales ou internationales.

Et quelle compétence collective plus autorisée que cette Chambre de Commerce Internationale qui, comme Janus, a deux faces bien distinctes, l'une nationale, l'autre internationale : dans chaque pays, la Chambre de Commerce Internationale a un Comité national, groupant toutes les forces économiques de ce pays ; et, reliant tous ces Comités nationaux, le centre international exprime l'opinion économique mondiale qui résulte de la confrontation des points de vue nationaux et qui se traduit par des actes.

L'Internationale Économique — comme l'a appelée son président, Mr Willis H. Booth — n'est pas seulement l'organisation qui a su comprendre les problèmes d'après-guerre et inspirer des solutions pratiques. C'est une organisation où les banquiers, les industriels, les commerçants de tous les pays apprennent à se connaître, à se comprendre et à s'entendre.

Le troisième Congrès de la Chambre de Commerce Internationale qui réunira plus de mille délégués représentant 36 pays, aura lieu à Bruxelles, du 21 au 27 juin 1925, au Palais des Académies et au Palais d'Egmont. Il sera présidé par M. Maurice Despret, président du Comité National belge et vice président de la Chambre. Le principal sujet du Congrès sera l'étude de la restauration économique qui sera faite en séances plénières. Les autres questions qui sont plus spéciales ou plus techniques, sont réparties en trois groupes : Finances, Industrie et Commerce, Transports. Elles seront discutées en séances de groupes.

Trois après-midi sont réservées à l'étude de la grande question : la restauration économique. Le Congrès de Rome avait adopté une résolution sur la restauration mondiale. Cette résolution portait sur les grandes questions alors pendantes : Réparations, Dettes Interalliées, Inflation, Crédits et Changes. La Chambre prévoyait notamment pour le règlement définitif de ces problèmes que les Gouvernements devraient avoir recours à l'expérience des hommes d'affaires des différents pays. Cette résolution eut une action certaine sur l'opinion. C'est à Rome, on ne saurait trop le répéter, qu'est née l'idée des Comités d'Experts qui ont abouti au Plan Dawes, c'est-à-dire à la solution pratique et commerciale du problème des réparations.

Or, il y a actuellement un autre problème à résoudre, un problème posé par l'adoption du plan Dawes, et qui se posera également pour les dettes interalliées. Comment transférer des milliards de pays à pays sans mettre en péril soit la monnaie du débiteur, soit l'industrie et le commerce du pays créancier. La gravité de cette question n'a pas échappé au Comité Dawes qui a créé pour le résoudre une organisation spéciale : le Comité des Transferts.

La Chambre de Commerce Internationale a pensé qu'il serait utile, sans se mêler en quoi que ce soit des fonctions du Comité des Transferts, de faire connaître sur cette question l'opinion du monde des affaires. Un Comité spécial de la Restauration Économique, comprenant 25 experts et présidé par Mr Fred. I. Kent, vice-président de la Bankers Trust C° de New-York, recherche les moyens pratiques qui permettront de transférer aux Alliés les valeurs-or que l'Allemagne créera chez elle pour le paiement des réparations et dont le transfert est mis par le plan Dawes à la charge des gouvernements alliés représentés par l'agent général des réparations.

Ce Comité étudie les moyens de transfert qu'offrent les relations commerciales normales entre les pays ; il envisage également des projets de grands travaux et d'entreprises nouvelles qui permettraient le transfert de sommes excédant la capacité normale d'absorption des pays créanciers.

Ces travaux — nouvelles lignes de chemins de fer, équipements électriques de chutes d'eau, constructions de ports, etc. — pourraient être entrepris soit dans les pays créanciers eux-mêmes ou dans leurs colonies, soit dans les pays non-créanciers qui en paieraient la valeur aux ayants droit. Cela ne léserait en rien les capitalistes ni les travailleurs des pays créanciers, car il n'y aurait pas concurrence entre les produits du pays débiteur et du pays créancier, mais création d'entreprises productives nouvelles qui autrement n'auraient pu être financées.

Telles sont les idées qui inspirent les travaux actuels de la Chambre de Commerce Internationale et de son Comité de la Restauration économique. Les conclusions de ce Comité orienteront les débats du Congrès de Bruxelles. La Chambre aura ainsi l'occasion de jouer dans la solution du problème des transferts le rôle qui lui est propre, c'est-à-dire d'exprimer l'opinion des banquiers, des industriels et des commerçants du monde entier, réunis pour aboutir à une entente internationale dans des questions d'intérêt commun.

Noble HALL.

LE CENTENAIRE DE CASANOVA

Il n'en aurait pas été surpris, ni, peut-être, flatté outre mesure.

Il avait un immense orgueil. Mais il se connaissait et se rendait justice, en bien comme en mal. Un singulier mélange de fierté et de cynisme, d'enfantine vanité et d'humilité, ce besoin de s'abaisser lui-même, pour se faire la leçon et nous la faire à propos de ses propres erreurs, cette manie de moraliser dans les plus étranges rencontres de la vie, et les moins morales, dénoncent bien en lui l'homme du XVIIIe siècle. Il n'a pas prédit, comme Stendhal, à qui on l'a comparé, jusqu'à attribuer au citoyen de Milan les *Mémoires* du citoyen de Venise : « Vers 1880, on commencera à me comprendre, et je connaîtrai la gloire. » Soyons sûrs qu'il le pensait. Et il n'avait pas tort. Que reste-t-il aujourd'hui de *Monsieur Nicolas* ou de *Faublas*, de Restif de la Bretonne ou de Louvret de Couvray?... Cent ans après la première publication des *Mémoires*, dont la valeur littéraire et l'intérêt documentaire n'ont fait que grandir, le nom de Casanova s'est installé définitivement dans l'histoire des idées, des mœurs et des lettres ; il s'impose à l'attention des érudits, à la curiosité des bibliophiles, à l'estime des lettrés. Et voici qu'on célèbre aujourd'hui le deuxième centenaire de sa naissance.

Car c'est le 2 avril 1725, un lundi de Pâques, que naquit à Venise, sur la paroisse Saint-Samuel, Jacques Casanova, fils de Gaétan-Joseph, comédien, et de la Fragoletta, comédienne. Et c'est de 1822 à 1838 que virent le jour, d'abord sous la forme d'une traduction allemande, puis dans leur langue originale, les douze volumes des *Mémoires* écrits en Allemagne, dans un savoureux français, par cet Italien, vagabond splendide... Depuis lors, l'homme et le livre ont fait pas mal de chemin.

L'homme... On a trop vu le héros des enlèvements et des mascarades nocturnes, des grilles forcées et des conquêtes à la hussarde, des aventures de *casini* et de couvents, des embarquements pour Cythère sur les eaux les plus perfides. Ce compromis de sensualité fine et de volupté brutale, cette frénésie de jouissance promenée à travers toute l'Europe, font tort à des qualités plus positives, à des ambitions, à des goûts plus profonds. Casanova n'a pas été que « le chevalier du plaisir ». Aventurier, certes, mais sans vulgarité, sans bassesse ; et l'aventure a de beaux coups d'aile. Instruit, intelligent, il a l'allégresse du savoir, l'audace joyeuse d'une raison qui se possède. Et ses sensations n'ont pas toujours fait tort à ses idées.

Il y a trois ans, un philosophe qui est un homme d'esprit, M. Joseph Le Gras, s'ingéniait à démêler *L'Extravagante personnalité de Jacques Casanova, chevalier d'industrie*. C'est un livre plein d'agrément. Mais il y a un mot de trop dans le titre. M. Joseph Le Gras qui est médecin, sauf erreur, a étudié son personnage en clinicien, avec une lucidité impitoyable ; nous souscrivons volontiers à son jugement, quand il voit en lui un *sujet* exceptionnel, sur lequel pèsent une hérédité assez lourde et des tares que les abus de toute sorte n'ont fait que développer. Mais en contant cette folle existence, M. Le Gras, psychologue et historien, ne peut se défendre pourtant d'une secrète sympathie ; il a rendu hommage aux dons naturels, aux qualités de sociabilité, à l'esprit généreux, à l'intelligence souple de Casanova. Pourquoi, dès lors, mutiler, amoindrir cette complexe personnalité? extravagante, certes, immorale, ou plutôt amorale, peut-être ; mais la présenter uniquement en posture d'escroc, c'est excessif.

Le *Jacques Casanova Vénitien* de Charles Samaran est à la fois plus objectif et plus équitable. Il est vrai que « cette vie d'aventurier au XVIIIe siècle » n'avait ni le même objet ni la même méthode que l'étude psychologique de Joseph Le Gras. Livre essentiellement documentaire, historique,

où la réalité la plus vivante se mêle sans cesse à l'image plus ou moins arrangée que l'écrivain a voulu laisser de lui-même dans ses *Mémoires*, il replace dans son milieu familier celui qu'on est trop tenté de considérer comme un personnage de roman. Le point de départ du livre était par lui-même déjà significatif : trop modestement, Charles Samaran ne prétendait qu'à faire la lumière sur quelques épisodes de la vie de Casanova, à contrôler ou à éclairer par des documents d'archives certains récits particuliers des *Mémoires*. Mais autour de ces épisodes, — exactement, les aventures parisiennes du galant Vénitien, c'est toute la carrière de l'aventurier qui revit, et ce livre était le premier ouvrage d'ensemble sur Casanova, qui ne fût pas de pure fantaisie. Il réalisait pleinement ce que nous avions nous-même tenté, quelques années plus tôt, dans notre *Casanova et son temps :* enlever au roman, à la légende, ce personnage historique, dégager de la curiosité et de l'anecdote un homme, qui n'est plus le douteux comparse d'une trop vaste comédie, établir l'intérêt humain et historique de cette longue et mouvante existence. Car il y a, dans la vie de Casanova, un peu d'histoire et beaucoup d'histoires : l'une et les autres ont trouvé dans Charles Samaran, après tant d'autres, un érudit patient et sagace, qui en établit l'authenticité et la portée réelle. Jusqu'à présent, jusqu'à cette toute dernière édition des *Mémoires* qu'est en train de procurer Raoul Vèze et qu'on peut bien considérer comme définitive, il était malaisé, à travers un texte incertain et dénaturé, d'identifier toute la partie matérielle des aventures : dates, indications de lieux, noms et titres de personnages... Déjà, les documents accumulés par Casanova lui-même et retrouvés à la bibliothèque de Dux avaient permis sur un point particulier de corriger les erreurs involontaires du narrateur ou les négligences de ses transcripteurs. Charles Samaran, pour tous les épisodes des *Mémoires* qui se passent en France et surtout à Paris, a remis au point le récit de Casanova. Pour refaire l'histoire si amusante de la Loterie à l'École militaire, du tripot de la rue Christine, de la Petite-Pologne et de l'Enclos du Temple, pour préciser les rapports et les démêlés de Casanova avec les comédiens et les danseurs italiens, avec Manon Balletti, la marquise d'Urfé, la comtesse du Rumain, Mlle de Romans et le prince de Courlande, pour percer à jour des personnalités quelque peu énigmatiques dans le texte incertain de l'aventurier, telle que la provençale Henriette, Justinienne Wynne, et la Charpillon, Charles Samaran ne s'est pas contenté d'utiliser les travaux de ses devanciers ; mais il a apporté de très nombreuses trouvailles personnelles, dont plusieurs ont été d'aimables surprises pour son zèle d'érudit, faites soit dans les Archives nationales ou départementales, soit dans les vieux fonds des études de notaires à Paris ; cette dernière documentation est toujours de premier ordre, quand il s'agit de la vie privée, et l'on peut espérer qu'elle n'est pas épuisée en ce qui concerne Casanova.

Telle est, en effet, l'aventure la plus extraordinaire de ce maître aventurier : il se survit à lui-même, plus vivant dans les traces involontaires qu'il a laissées de ses fautes, que dans ses plus cyniques confessions. Et comme l'aventure casanovienne s'est déroulée dans toutes les cours du XVIIIe siècle et dans toutes les capitales du plaisir, les légions de casanovistes que son souvenir a suscités dans tous les pays d'Europe ont apporté, depuis soixante ans, les témoignages les plus piquants et les plus imprévus de son authenticité. A Venise, à Vienne, à Genève, à Paris, à Saint-Pétersbourg, à Varsovie, à Londres, à Prague, à Madrid..., sur les traces de Casanova, Armand Baschet, Octave Uzanne, le Dr Guède, Morel-Fatio, Gaston Capon, Gustave Kahn, Pierre Grellet, Joseph Pollio, Cucuel, Samaran, Ademollo, l'abbé Fulin, Bazzoni, Mola, d'Ancona, Molmenti, Aldo Rava, di Giacomo, — von Lœhner, G. Gugitz, B. Marr, — Tage Bull, Horace Bleackley, — et tant d'autres ! — tous aboutissent, documents en mains, à cette même conclusion : Casanova n'a pas menti ; — il est vrai qu'il n'avait pas les mêmes intentions que Plutarque !

Donc, Casanova n'a pas menti. Et si l'on veut, toute récente, une preuve particulièrement curieuse de sa véracité, demandons-la à un livre charmant, qui nous est venu d'Italie, et qui mériterait d'être traduit en français. Dans une élégante collection d'ouvrages documentaires sur le XVIIIe siècle italien, un érudit de Padoue, M. Bruno Brunelli, nous conte l'odyssée d'*Une Amie de Casanova*. Voyons comment l'histoire se rencontre ici, une fois de plus, avec l'aventure romanesque.

Le 21 août 1791, mourait à Padoue une très grande dame, entourée, dans son salon réputé, d'une petite cour d'amis dévoués et d'admirateurs, fine, distinguée, sérieuse et lettrée, auteur de plusieurs livres à succès : cette grande dame authentique, ce bel-esprit, est la comtesse de Rosemberg et des Ursins, veuve d'un ambassadeur d'Autriche à Venise. Le 5 avril 1759, disparaissait mystérieusement à Paris une jeune fille d'une éclatante beauté ; avec la complicité louche d'un aventurier et d'une intrigante, elle était allée enfouir entre les murs d'un couvent hospitalier le témoignage vivant de sa faute : cette jeune fille est Giustiniana Wynne, fille légitimée d'un baronnet anglais,

Richard Wynne, et d'une Grecque de Venise, Anna Gazzini, maîtresse d'un des plus brillants représentants du patriciat vénitien, Andrea Memmo, futur procurateur. Or, on savait déjà, depuis les travaux de G. Gugitz, d'Aldo Rava, de Ch. Samaran, que les deux personnages, la noble comtesse et la folle aventurière, ne faisaient qu'un ; on avait percé à jour l'équivoque inconnue que Casanova a désignée sous les initiales X. C. V., en contant l'un des plus scabreux épisodes de sa vie. M. Bruno Brunelli n'a eu qu'à reprendre, dans les *Mémoires* de Casanova et dans les travaux des casanovistes une piste déjà toute tracée ; et par là s'explique le titre de son livre. Mais cette « amie de Casanova », on peut dire qu'il nous la rend tout entière, qu'il la fait revivre comme un personnage historique, à travers les merveilleuses rencontres de son romanesque destin, qu'il peint en Giustiniana Wynne l'un des types les plus accomplis et les plus caractéristiques du *settecento* italien ou cosmopolite ; et là est le mérite singulier de son livre.

M. Brunelli a eu la bonne fortune de découvrir, à la Bibliothèque du Musée civique de Padoue, deux liasses importantes de lettres inédites qui dormaient là depuis quarante ans. C'est toute la correspondance échangée entre Giustiniana et Andrea Memmo, la grande passion de son ardente jeunesse ; ces lettres ont des lacunes ; elles sont surtout abondantes pour les années 1756-57, 1759-60, qui correspondent à la séparation des deux amants, aux séjours de Giustiniana à Paris et à Londres, — abondantes, au point d'en être parfois quotidiennes. Telle est la documentation essentielle sur laquelle s'appuie M. Brunelli pour retracer cette vie, et il n'en est pas de plus vivante. En complétant les indications de ces précieux papiers par d'autres pièces d'archives, en les éclairant par le récit des *Mémoires* de Casanova, en reconstituant, à travers les commentateurs de ces *Mémoires*, le milieu si bigarré et si amusant où vécut l'aventurière métamorphosée en grande dame au prix des plus persévérants efforts, il a fait ce tour de force de donner à une figure de second plan le relief et l'intérêt d'un grand caractère.

Sa naissance à Venise, du caprice d'un grand seigneur pour une jeune Grecque, fille de négociants, son enfance à la fois studieuse et passionnée, sa coquetterie et son ambition, son long roman d'amour avec Memmo, contrarié par une mère devenue prude dans le mariage qui l'avait anoblie, ses voyages en France et en Angleterre, pour faire reconnaître par la famille du baronnet ses droits à l'héritage paternel, la naissance clandestine du fils de Memmo dans un couvent suburbain, les intrigues de la belle pécheresse pour se faire accueillir par la société parisienne et l'aristocratie anglaise, pour effacer toute trace de sa naissance et de sa faute, ses trois mariages manqués avec de riches vieillards, dont le fameux La Pouplinière, l'entêtement désespéré avec lequel elle essaie de fixer, à travers le double obstacle de l'espace et du temps, l'inconstant Andrea Memmo, son retour désenchanté à Venise, son exil volontaire à Padoue et dans la campagne padouane, le cercle de beaux esprits qu'elle a formé autour d'elle, pour se conférer un brevet d'honorabilité, et sa courte carrière d'écrivain, nouvelliste, romancière, philosophe et moraliste, tout revit, autour d'un caractère romanesque, fait pour l'aventure et la passion. Parmi ses œuvres, *Les Pièces morales*, sorte de confession déguisée de son expérience et de ses illusions, et *Les Morlaques*, roman historique avant la lettre, sont les plus dignes d'être retenus. Mais il y a dans ses lettres, des accents d'une sincérité cruelle et qui rappellent les pages fameuses de Julie de Lespinasse ; il y a aussi des intermèdes d'un haut comique, comme cette consultation doctorale qu'elle envoie un jour à son amant sur le choix des rivales qu'il conviendrait de lui donner. Et puis la Venise du *settecento* agite une fois de plus, dans cette aventure, tous les grelots de ses innombrables folies. L'on voit passer, à travers ce récit, bien des figures historiques, graves ou légères, des escrocs et des filles, des comédiens et des aventuriers, des ministres et des ambassadeurs, tout l'armorial de la Venise décadente. Et l'un des moins agréables endroits du récit n'est pas l'évocation de cette villa d'Altichiero, au bord de la Brenta, aimable refuge de dilettante, pleine de statues, de ruines déjà romantiques, de bosquets mystérieux, d'eaux bavardes : Giustiniana Wynne, comtesse de Rosenberg, qui y a séjourné près de son dernier ami, le sénateur Angelo Querini, et qui en a fait une description charmante, y a pour toujours attaché son nom. La guerre — celle de 1914 — a fait disparaître, parmi bien d'autres, cette relique d'histoire. M. Brunelli nous la rend, avec une piété attentive, en y faisant errer l'ombre inquiète et fugitive d'une grande amoureuse.

Evidemment, il y a toujours une figure de femme au détour de toutes les aventures casanoviennes. Il faut avouer que celle-ci est de qualité ; toutes n'ont pas cette allure. Naguère, M. Maurice Rostand a pu composer, avec toutes ces ombres galantes, une *Vie amoureuse de Casanova* qui n'est pas du meilleur style. Le goût y fait défaut, et quelquefois aussi la vérité, ce qui est pire. C'est un sujet auquel il ne faut toucher qu'avec des mains très légères. Le mieux, ici, est de laisser parler Casanova lui-même, ou les femmes qu'il a aimées et qui l'ont aimé.

Lui, nous dira ses plus belles heures d'amour : au soir de sa vie, quand il écrivait ses *Mémoires*, plein de l'angoisse désespérée de vieillir, le regret des jouissances précises était plus vif en lui que celui des grands élans sans lendemain et la mémoire des sens plus fidèle que celle du cœur. Voilà pourquoi le roman de Bettine et celui de Lucie de Paséan, le faux Bellino et la religieuse de Murano, la petite Madame Baret, marchande de bas très parisienne, Mlle de Romans et les trois cousines de Grenoble, même la Charpillon, vivent, dans son récit, d'une vie plus émouvante encore que dona Lucrezia, qu'Henriette, que la belle Dubois, la gouvernante, et même que Manon Balletti, presque oubliée.

Celle-ci, avec sa figure chiffonnée et la grâce tendre de son sourire, elle est la grande énigme de cette vie d'aventurier. Elle est aussi la grande vedette de cette galerie charmante qu'Aldo Rava a peinte, dans ses *Lettres de femmes à Casanova*, le jour où il a entr'ouvert pour nous l'un des cartons où dort l'innombrable correspondance du Vénitien. Car elles parlent aussi, elles écrivent et se racontent, toutes ces femmes dont Casanova nous a cyniquement livré le visage sans masque. Mais aucune, ni Maria Teresa Dolfin Zorzi, ni Caton M., ni même Francesca Buschini, ne se livre avec une tendresse plus passionnée que l'adorable Manon. « Une symphonie en blanc majeur », disait le Dr Guéde, un ardent casanoviste, en parlant de ses lettres. Vraiment, tous ces témoignages de victimes complaisantes et ravies nous donnent à penser que si Casanova a menti et s'est un peu flatté, dans ses *Mémoires*, c'est peut-être d'avoir beaucoup aimé, mais certainement pas d'avoir été trop aimé. Cette âme, qui avait toutes les franchises, et surtout celle du vice, cette âme, tarée et corrompue, mais sincère et hardie jusque dans la débauche, a inspiré plus de passion, plus de désir et plus de simple amitié que les cœurs les plus purs et les plus généreux. Une force inépuisable de séduction était en lui. Jamais l'amour des femmes ne lui a manqué, un amour, il est vrai où il entrait à doses à peu près égales de la curiosité, de la fantaisie et de la tendresse, beaucoup d'orgueil, un peu de pitié.

Les *Lettres de femmes* qu'Aldo Rava a publiées en Italie et que nous avons traduites pour le public français, font pressentir toutes les jolies surprises qui nous sont réservées le jour où l'on se décidera à épuiser, pour notre curiosité, les archives casanoviennes. Elles sont immenses et que de cartons restent encore à vider ! Pompeo Molmenti nous a donné des lettres du patricien Zaguri à Casanova. On nous promet celles du comte Maximilien Lamberg, ce gentilhomme bel-esprit, auteur du *Mémorial d'un mondain* et des *Tablettes fantastiques*, qui fut l'ami de toute sa vie et le consolateur de sa vieillesse. Deux érudits allemands ont révélé, en 1913, un autre correspondant de Casanova, J. F. Opiz, inspecteur des finances du royaume de Bohême, et publié leur dialogue épistolaire. Ce duo bouffe, traversé d'orages et de réconciliations, dura six ans, de 1788 à 1794. Casanova avait été mis en relations avec ce fonctionnaire lettré, philosophe, savant, polygraphe, par leur ami commun, le comte Lamberg. Dans ces soixante-dix lettres, la grande affaire qui les passionne tous les deux est la composition des *Mémoires*, auxquels Casanova travaille dans sa retraite de Dux. Mais les deux correspondants y font aussi échange d'informations littéraires et scientifiques, y discutent avec plus de passion que de courtoisie certains problèmes à la mode, et notamment la fameuse duplication du cube, ou *problème déliaque*, dont l'aventurier publia à Dresde, en 1790, une solution rarissime. Il y a de part et d'autre, tout au long de cette correspondance, des pages d'une psychologie bien amusante sur le caractère de Casanova, d'un Casanova vieilli et désenchanté, ombrageux et susceptible. Cette liaison, au reste, se dénoua par une rupture en règle avec le « fonctionnaire Opiz », honnête homme, mais vétilleux et de médiocre esprit.

Ni les *Mémoires*, ni les correspondances ne suffisent à épuiser l'activité intellectuelle de cet homme extraordinaire, qui fut un des plus grands écrivassiers de son temps. Livres, journaux, brochures et libelles, roman, poésie, histoire, science et théâtre, il a touché à tout. Inutile d'ajouter que la plupart de ses essais littéraires ont sombré dans l'oubli et que ces ouvrages fugitifs sont aujourd'hui le désespoir des bibliophiles. Qui nous les rendra et vaut-il la peine de nous les rendre tous?

Précisément, à propos du deuxième centenaire de Casanova, Joseph Pollio et Raoul Vèze ont annoncé les *Pages casanoviennes*, où ils se proposent de publier l'œuvre entière, inédite ou non, de l'auteur des *Mémoires*. C'est une entreprise considérable, mais elle est en bonnes mains, et certaines indications permettent d'en souligner l'importance.

Nous possédons, en effet, dès maintenant, une bibliographie casanovienne, ou, plus exactement une bibliographie de l'œuvre de Casanova, qui ne se prétend pas complète, mais qui donne une idée suffisante de la richesse de cette œuvre. Joseph Pollio, qui l'a établie dans le *Bulletin du Bibliophile*, rappelle aux casanovistes fervents, révèle aux néophytes, maintes pièces rares et curieuses. Son catalogue est descriptif et narratif ; il ne se contente pas d'indiquer le titre des ouvrages et la date des éditions ; mais il raconte les circons-

tances de la publication, les tribulations du livre, l'occasion et le sujet de ces pages oubliées. Et nous apprenons à connaître, avant qu'on nous les rende, l'opéra de *Zoroastre*, traduit du français de Cahusac pour un ambassadeur polonais, les madrigaux et les chansons qu'inspirent de belles ou d'illustres pécheresses au galant poète, la *Réfutation de l'Histoire de Venise d'Amelot de la Houssaye*, qui valut au prisonnier des Plombs sa rentrée en grâce auprès des redoutables inquisiteurs, le pamphlet *Lana caprina*, l'*Histoire des troubles de Pologne*, l'*Iliade* versifiée en vénitien, le *Scrutinio*, libelle impertinent contre Voltaire, *Le Messager de Thalie*, journal-programme d'un théâtre de Venise, les *Anecdotes vénitiennes*, la satire *Ne amori ne donne* contre l'aristrocratie de la Sérénissime République, les *Soliloques d'un penseur*, surtout, ce curieux roman de l'*Icosaméron*, anticipation scientifique à la manière de Jules Verne et de Wells...

Ce n'est là qu'une toute petite partie du bagage littéraire de Casanova. Mais plusieurs rééditions nous ont déjà mis en goût. Après le bibliophile bordelais Bordes de Fortage, Charles Samaran a réimprimé récemment, dans sa collection des « Chefs-d'œuvre méconnus », l'*Histoire de ma fuite*, et Joseph Pollio, l'épisode autobiographique du duel de Casanova avec le comte Branicki à Varsovie. Ce sont les deux incidents les plus émouvants de la carrière de l'aventurier, et dans ces ouvrages séparés, ils sont mis en scène avec un luxe de détails que n'a pas toujours le texte plus sobre des *Mémoires*. Il y a plus de vingt ans déjà, le docteur Guède avait fait revivre cette curieuse *Lettre à Léonard Snetlage, docteur de l'Université de Goettingen, par Jacques Casanova, docteur de l'Université de Padoue*, qui est une véritable dissertation philologique sur les néologismes introduits dans la langue par la Révolution française.

Ces intéressants petits livres, qui restent encore des raretés, ceux-là et bien d'autres, qui pour le moment sont totalement morts, nous seront rendus par les *Pages casanoviennes*. Tous aideront à mieux lire et à mieux comprendre les fameux *Mémoires* dans la belle édition critique dont la publication se poursuit en ce moment. Là encore, Raoul Vèze, qui dirige ce vaste travail, a bien mérité des lettrés. Ne nous plaignons pas des lenteurs qui ne lui sont pas imputables dans une entreprise de cette envergure. Louons-le plutôt d'avoir compris que, pour donner aux *Mémoires* leur physionomie véritable et leur réelle valeur documentaire, il fallait en établir enfin le texte avec un souci de méthode qui a trop manqué aux éditeurs précédents, et illustrer ce texte par les commentaires des casanovistes les plus qualifiés et les témoignages de l'époque où il a été écrit. Ce texte n'est pas l'original, enfermé sous triple serrure dans les coffres d'un libraire jaloux de son bien. Ne regrettons rien et prenons-en notre parti : la prose de Casanova n'est pas publiable telle qu'il l'a écrite. C'est l'avis unanime de tous les lettrés sérieux qui l'ont lue. Et ce ne sont pas seulement des raisons de convenance morale et de discrétion, mais ce sont des raisons de goût littéraire qui rendaient nécessaire le délicat travail d'adaptation que le premier éditeur allemand confia jadis au professeur français Laforgue.

Publiés en France, en pleine crise romantique, ces *Mémoires* qui faisaient la joie de Stendhal (n'a-t-on pas signalé dernièrement dans sa bibliothèque privée, à Civita-Vecchia, son exemplaire de chevet?) — ont exercé une influence considérable sur l'inspiration de plus d'un écrivain. Il faudra préciser un jour cette influence et les dettes secrètes que tel poète ou tel conteur a contractées vis-à-vis de Casanova. Par là apparaîtra mieux la valeur littéraire, trop souvent contestée, de celui que Sainte-Beuve, l'un des premiers, a salué comme « le fils le plus prodigue et né le plus complètement coiffé » de la grande famille des Gil Blas et des Figaro.

Édouard MAYNIAL.

L'ART DE L'ÉCONOMIE

Littré donne du mot « économie » la définition suivante : « C'est une vertu qui porte à régler sagement ses dépenses ». Combien de gens, qui croient pratiquer l'économie, connaissent cette définition et en ont pénétré le sens profond et la mesure? Il en est peu qui disent, avec autant de bon sens, ce qu'elles veulent dire et, pour ma part, je la trouve nette comme une maxime de Franklin. Aussi, ai-je horreur de ce qu'un dicton commun appelle « des économies de bouts de chandelles », c'est-à-dire des économies mal comprises, insuffisantes, maladroites ou inutiles qui vont, le plus souvent, à l'encontre d'une sage administration des ressources.

Celui qui a réussi à amasser une certaine somme d'argent, ce qu'on appelle un petit capital, en économisant sou à sou, en se privant du superflu et du nécessaire ne m'intéresse pas. Il ne repré-

sente aucune force active dans une nation puisqu'il ignore que l'argent est, avant tout, un outil, un instrument de travail. Jamais celui-là n'aura d'envergure dans les affaires; jamais il ne saura rien créer car le moindre risque l'épouvante; jamais il n'aura une idée nouvelle et, s'il en avait une par hasard, il n'oserait pas la transplanter dans le domaine de la réalisation. Il ne sait pas qu'il faut semer pour récolter : semer pour lui signifie perdre.

Les citoyens d'une telle catégorie sont dangereux pour un pays. Les capitaux qu'ils amassent ne travaillant pas ou ne travaillant qu'insuffisamment s'ils sont transformés en obligations d'Etat ne sont profitables ni au développement de la richesse générale, ni à l'amélioration du sort de la collectivité.

Ceci dit, je n'en considère pas moins que la base même de toute réussite dans les affaires se trouve dans les économies très sérieuses que l'on doit faire, à ses débuts, pour constituer le premier noyau d'argent dont on aura besoin. Mais cette économie-là n'est pas un but : c'est un moyen. La différence est considérable.

Par la suite, et durant toute l'existence, il importe, selon les méthodes d'une sage administration de toujours régler ses dépenses de manière qu'elles soient inférieures aux recettes. Mais il ne s'agit pas, dans mon esprit, d'un *minimum* dans ses dépenses, mais d'une *proportion*. La conservation du libre-arbitre, l'indépendance matérielle et intellectuelle, dépendent de l'observation de cette donnée fondamentale, qu'on soit commerçant ou simple particulier.

Ceux qui se laissent aller à dépenser si peu que ce soit, au delà de leurs ressources, se trouvent automatiquement en état d'infériorité. Ils perdent la complète indépendance de leur cerveau, que les préoccupations d'abord et les soucis ensuite, absorbent et dépriment.

Celui qui entre dans le monde des affaires, les mains vides, mais le cœur bien trempé, les nerfs solides et le cerveau riche d'idées et de volonté, avec l'intention ardente de faire fortune, n'y réussira que s'il s'impose énergiquement, dès le début de sa carrière, les plus strictes économies. Aucune réussite n'est possible s'il ne parvient pas à se constituer ainsi le premier noyau de capital qui deviendra son point de départ réel. Les toutes premières économies sont toujours les plus difficiles à réaliser, mais il faut savoir se les imposer, coûte que coûte, pour se démontrer à soi-même qu'on est capable de volonté, d'esprit de suite dans la poursuite d'un plan de vie, et pour donner aux autres cette confiance dont on aura besoin le jour où il sera nécessaire de faire appel à leur collaboration ou à leur concours pour le développement de ses propres affaires.

Les débuts de ma carrière d'affaires ont été remplis de toutes sortes de difficultés. On a beau être économe, rogner sur le nécessaire pour pouvoir acheter de la marchandise, il arrive toujours un moment où les rentrées ne se faisant pas, on ne sait si l'on pourra soi-même payer ce que l'on doit.

Je me souviens, parce qu'elle m'a fait passer plusieurs nuits blanches, d'une toute petite échéance de 250 francs, dont le souci remonte à plus de 25 ans. La veille de ce paiement, je possédais 150 francs. Je ne pouvais ni ne voulais demander un délai. Mais où et comment trouver la différence?

Mon frère Adolphe qui était élève à l'école des Arts et Métiers, ne gagnait rien et ne devait pas être plus riche que moi — de plus il était en vacances. J'allai le trouver.

— J'ai absolument besoin de cent francs pour un règlement à faire demain. Ne connaîtrais-tu pas quelqu'un qui pourrait me les prêter?

— Hélas! non, personne!

— Mais Adolphe, ce n'est pas possible. Il faut que je paye.

Le visage de mon frère montrait autant de consternation que le mien. Cinq minutes se passèrent en réflexion silencieuse. Puis Adolphe me dit :

— Je connais un marchand de vins qui habite Bercy ; c'est le père d'un de mes camarades d'école ; s'il voulait, il pourrait t'avancer cette somme.

— Allons à Bercy.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous voilà partis, à pied bien entendu, par économie forcée.

Le rôle d'emprunteur n'a jamais eu de séduction pour moi, pas plus que pour mon frère. Plus nous approchions du domicile du marchand de vins, plus notre allure se ralentissait. Quand nous fûmes devant la maison, ce fut bien autre chose... Nous passâmes devant la porte; nous revînmes sur nos pas; nous repassâmes... Cette comédie durait déjà depuis quelques instants quand le marchand de vins apparut sur le seuil de sa maison et sortit... Une véritable honte s'était emparée de nous. Nous n'osâmes pas l'aborder.

— C'est idiot, dis-je, d'être venu jusqu'ici pour rien.

— Evidemment, me répondit Adolphe. Suivons notre homme; nous le rattraperons. Ce sera plus facile de l'aborder.

Le marchand de vins suivit les quais ; nous aussi, à quelques mètres derrière lui.

Notre hésitation demeurait invincible et nous marchâmes ainsi jusqu'au Pont-Neuf.

A ce moment Adolphe prit son courage à deux mains et saluant le marchand de vins, l'aborda. Vaillamment je restai en arrière. Un colloque s'engagea sur le trottoir. Je vis mon frère gesticuler. Il donnait des explications, s'efforcait de convaincre. L'autre écoutait et ne semblait point pressé de se laisser persuader. J'étais sur des charbons ardents.

Enfin le marchand de vins sortit son portefeuille et je le vis remettre à Adolphe le billet de cent francs si nécessaire. Mon échéance était assurée. Mais j'ai appris ensuite combien une dette de cent francs peut peser lourdement sur un budget de pauvre. Croirait-on que j'ai mis cinq mois à rembourser mon prêteur, par fractions de vingt francs !

J'ai depuis maintes fois prêté de l'argent. On me l'a rarement remboursé... Aussi quand je me souviens du mal que j'ai eu à rendre ces cent francs, je n'hésite pas à me décerner à moi-même quelques gentils compliments, et je pense, malgré moi, à ceux qui gaspillent l'argent, sans paraître soupçonner ce qu'un simple billet de cent francs peut représenter d'utile à tant de pauvres gens. Que les joueurs qui, les cartes en mains, perdent si vite la notion de la valeur de l'argent, méditent cette anecdote. Insignifiante en elle-même et même banale, elle est cependant pour eux une leçon d'humanité.

On comprend qu'au nombre des plus vifs désirs de ma vie, il s'en trouve, à l'origine de mon existence, deux qui ont dominé mes débuts. Le premier ce fut de gagner — j'étais tout jeune homme — 300 francs par mois ; le second fut de réussir à mettre de côté, la somme, énorme à mes yeux en ce temps, de 20.000 francs.

J'y suis arrivé, non sans peine... Le jour où j'ai ajouté le dernier billet de cent francs au capital désiré, il m'a semblé que le monde m'appartenait. Tout dès lors me devint plus facile et je dirai même plus agréable. Les transactions prirent aussitôt de l'ampleur ; les affaires eurent une allure plus vive et plus large. Ce résultat ne fit cependant que me confirmer qu'il fallait économiser encore et davantage, en proportion de mes nouvelles ressources, pour créer un capital plus considérable et multiplier dans la même proportion cette ampleur et cette facilité d'affaires.

J'habitais alors un petit appartement de 850 francs de loyer annuel, rue Cadet. J'eus la volonté de le garder durant les deux ou trois ans qui virent ma situation devenir progressivement plus aisée. J'avais alors cette idée très nette, que j'ai conservée depuis, parce que l'expérience l'a vérifiée, qu'il suffit de doubler son loyer pour doubler automatiquement toutes ses dépenses. Celles-ci triplent si on le triple. Elles quintuplent le jour où on prend un hôtel particulier... C'est ainsi : tout va de front sans qu'on puisse y mettre un frein.

Si on prône toutefois l'économie comme règle administrative générale, je ne comprends pas du tout l'économie étroite dans les affaires. Je tiens au contraire pour certain qu'on a toujours intérêt à être large et à aller de l'avant. La seule économie qui compte réellement c'est celle qu'on fait sur le temps, tout temps dépensé inutilement pouvant se traduire par une perte. Ce qui est vrai pour le commerce l'est encore bien davantage pour l'industrie, le temps étant l'un des facteurs essentiels de la production dans les meilleures conditions.

C'est une question dont je m'entretenais récemment avec M. André Citroën, le grand constructeur d'automobiles français.

Celui-ci m'exposait comment M. Ford, son concurrent américain, parvenait à construire deux millions d'automobiles par an.

— Grâce aux méthodes en usage dans ses usines, me disait-il, et notamment à la « taylorisation », 150 heures de travail suffisent à Ford pour fabriquer une automobile, du premier boulon au dernier coup de pinceau. Son concurrent Sunbeam n'y parvient qu'en 350 heures. Chez moi 400 heures sont nécessaires ; chez Renault 2.000 et chez Voisin 4.000.

Et M. André Citroën, que cette question de la production parfaite en un temps rigoureusement limité, préoccupait vivement, ajoutait qu'il n'avait pas hésité à dépenser 75 millions en un an (1924) pour remplacer ses machines et son outillage par des machines et un outillage plus perfectionnés qui lui permettraient de réduire de 400 heures à 250 le temps nécessaire chez lui à la fabrication complète et parfaite d'une voiture. La dépense initiale est grosse, mais il comptait ainsi doubler sa production et rattraper en une seule année le prix dépensé pour le renouvellement de son outillage.

Voilà, à mon avis, un excellent exemple du sens de la valeur du temps dans le travail industriel.

S'il importe, dans un Etat soucieux de poursuivre énergiquement sa renaissance générale, d'économiser le temps et l'argent, il importe plus

encore d'économiser l'espèce. La décroissance constante de notre natalité a fait du capital humain le plus précieux des biens.

« Voilà mes richesses ! » disait un paysan à je ne sais plus quel ministre de Louis XIV en montrant avec orgueil ses douze enfants, beaux et sains, qui l'aidaient à travailler ses champs. Combien sont rares aujourd'hui, même à la campagne, ceux qui peuvent montrer trois enfants vivants et en pleine santé.

C'est pourquoi si la pauvreté s'est installée à nos foyers sous la forme attristante de la pénurie d'enfants, ne reculons devant aucun sacrifice pour sauver ceux qui naissent, les élever et en faire des hommes et des femmes. La tuberculose, l'alcoolisme, la syphilis ravagent les milieux pauvres et causent chaque année la mort de milliers et de milliers d'enfants qu'avec un peu d'argent, un peu de soins et un peu de grand air, on aurait pu sauver. Il n'y a pas d'économie qui vaille celle-là.

Il faut si peu d'argent pour conserver un bambin au pays.

Ainsi je voudrais voir élever, pour commencer, un grand immeuble aux environs de Paris, dans un endroit bien choisi, comme la vallée de Chevreuse, le voisinage de Versailles ou de Fontainebleau. Il suffirait qu'il soit aménagé pour recevoir 300 petits enfants ayant de quelques semaines à trois ans, pris dans les classes de la population parisienne où la mortalité infantile sévit le plus. Selon les nécessités physiques on garderait ces enfants pendant les mois nécessaires, mais de manière à en hospitaliser et à en soigner 1.200 par an.

D'après mes calculs, le logement, la garde, la nourriture et l'entretien d'un enfant de ces âges revient en moyenne à 8 francs par jour. Il y aurait donc à prévoir une dépense de 2.400 francs par jour, soit 875.000 francs par an.

C'est vraiment peu de chose si l'on songe que le séjour à la campagne d'enfants débilités permettrait d'en sauver de 5 à 8 % d'une mort certaine, tout en consolidant la santé des autres.

La vie d'un enfant reviendrait donc à 5.000 fr. et le rétablissement de la santé des autres à 300 francs par enfant.

J'offre ces chiffres à la méditation, non seulement des philanthropes, mais de tous ceux qui comprennent les dangers que notre trop faible natalité fait courir à notre pays.

Riches, qui songez si volontiers à votre confort et à vos plaisirs, dites-vous que sauver la vie d'un petit Français équivaut aux dépenses d'entretien de votre automobile pendant *deux mois*.

On me dit qu'il est de règle, en pays communiste, de prélever sur ceux qui possèdent les sommes nécessaires à l'entretien des enfants pauvres. Chez nous, le communisme n'existe pas. Mais donnez de vous-même, participez dans la mesure de vos ressources à une œuvre aussi hautement nationale. Vous ne vous ruinerez pas. Vous connaîtrez la douce satisfaction du plus noble devoir accompli ; vous dormirez, comme le juste, d'un sommeil sans cauchemar et vous ferez la nique au soi-disant vrai bolchevisme. Et vous vous direz aussi que la véritable morale, celle qu'on pratique en toute liberté est singulièrement supérieure à celle qui s'inspire de la peur du gendarme.

Quant à mon petit tableau indiquant à quelle somme insignifiante revient l'existence sauvée d'un enfant, je voudrais que les pouvoirs publics en ordonnassent l'affichage dans toutes les salles de cercles ou de casinos où les joueurs ont coutume de perdre, avec le sens de la valeur de l'argent, celui de la solidarité humaine et de la toute simple charité.

Il n'y a pas que les joueurs qui méconnaissent les principes essentiels de l'économie profitable aux particuliers et au pays. Il arrive que des hommes d'affaires, extrêmement sérieux, ignorent jusqu'aux règles de l'économie commerciale la mieux entendue. On en saisira les inconvénients par cet exemple qui est de ceux qui m'ont le plus surpris dans le domaine des affaires.

La plupart des demi-perles employées dans la bijouterie sont faites avec des perles du Vénézuéla, que les négociants scient en deux. Il y a environ trente ans, ces perles se vendaient sur la base de 1 fr. 50 à 2 francs le carat, et la France en recevait, en tout et pour tout, de 25 à 30.000 carats par an. Trois ou quatre acheteurs seulement se partageaient ce lot et réalisaient des bénéfices relativement importants. Chacun d'eux, cependant, aurait pu, s'il l'avait voulu, acheter la totalité des envois de perles du Vénézuéla, puisque leur valeur totale, à l'achat, ne dépassait guère 40.000 francs. Jamais, cependant, on n'a pu décider ces acheteurs à acquérir plus de 5 à 6.000 carats chacun. Il y a, dans ce cas, un rétrécissement du sens des affaires qui m'a considérablement surpris et je n'ai jamais pu comprendre qu'il ne se soit pas trouvé un négociant pour s'assurer la totalité de la production. Il est évident que celui qui aurait eu cette bien modeste audace, aurait été, pour une année, maître en France du marché des demi-perles, et aurait pu réaliser, de ce fait, des bénéfices supérieurs à ceux de ses concurrents réunis. Aucun d'eux ne semble avoir compris cela.

On va me dire : « Ce n'est pas bien difficile de

gagner beaucoup d'argent, si l'on fait de l'accaparement ? »

Je répondrai à cette remarque qu'il y a des articles et des denrées qu'il serait absolument criminel d'accaparer dans le but d'en faire monter les prix. La loi considère fort justement une telle action comme un délit et la punit d'amende et même de prison. Mais il n'y a délit — et immoralité — que si l'accaparement porte sur des denrées de première nécessité. Il est bien évident qu'il serait coupable d'accaparer les blés, les sucres, les laines, les cotons, les charbons, les aciers ou tout autre denrée nécessaire à la vie des peuples.

Mais qui se plaindrait et qui souffrirait de l'accaparement des tableaux de Fragonard dans le but de les vendre aux amateurs un million au lieu de 500.000 francs, par exemple. Personne n'y ferait la moindre objection et, bien au contraire, tous ceux qui possèdent des Fragonard dans leurs collections se réjouiraient, parce qu'ils verraient la valeur de ces toiles doubler du fait seul de l'accaparement.

Supposons qu'un négociant puisse acquérir toute la production des pêcheries de perles fines et vendre ensuite les perles à des prix de 10 à 20 % plus élevés que les cours habituels. L'accaparement ne ferait aucun tort à la masse et, bien au contraire encore, tous les possesseurs de perles seraient enchantés, puisque la valeur des perles possédées par les particuliers augmenterait aussitôt de 10 à 20 %. Et comme il y en a pour des milliards de par le monde, on aperçoit quel accroissement de la richesse générale représenterait cette opération.

Les dépenses fastueuses ne sont évidemment possibles que pour un petit nombre de privilégiés. Si on les considère seulement pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour des exceptions, une vérité demeure indiscutable, c'est que le sens de l'économie est une qualité essentiellement française.

Le fameux « bas de laine » du paysan, dans lequel tous les gouvernements ont puisé à toutes les époques de l'Histoire nationale, reste le symbole de cette qualité que nul peuple au monde ne possède à un même degré. Le Français a un sens très exact de la valeur de l'argent et l'horreur des dépenses qui lui paraissent inutiles. Son seul tort est d'exagérer parfois : aussi, assez souvent chez lui, le goût de l'économie prend la forme de l'amour excessif de l'argent, c'est-à-dire de l'avarice.

S'il fallait rechercher la cause initiale de ce sentiment, je crois qu'on le découvrirait dans le fait premier que la France est, et a toujours été, un pays bien peuplé par rapport à sa superficie et que l'encombrement de *toutes* les situations a contraint les gens à se contenter de salaires modestes et de profits médiocres, d'où la nécessité pour chacun de vivre économiquement, c'est-à-dire en ajustant aussi rigoureusement que possible ses dépenses à ses recettes.

De plus, tout Français est né propriétaire. Il n'en est pas qui n'aient fait le rêve d'avoir, à soi, sa petite maison et son petit jardin. Pour abriter dix ans de vieillesse entre des pierres qui soient sa propriété, le Français est capable de s'imposer quarante ans de privations.

Dans les campagnes, le paysan n'a pas seulement l'amour de la propriété, il en a même la jalousie. Pour posséder, il en arrive à perdre jusqu'au sentiment de pitié.

Politiquement, ce trait a son importance. Si, en effet, le communisme peut trouver des oreilles complaisantes dans les ateliers et les usines, il n'a aucune chance de faire des adeptes parmi les paysans qui constituent l'immense majorité de la nation française.

Je disais tout à l'heure que nul peuple n'a, autant que le peuple français, le sens inné de l'économie.

En Russie, notamment, avant le bolchevisme, les classes aisées et même les classes moyennes, dissipaient l'argent avec la plus grande aisance. Cela tient, sans doute, à ce qu'elles le gagnaient plus facilement et aussi à ce que le coût de la vie était très sensiblement moindre.

Si Zola, Maupassant et tant d'autres écrivains français ont montré quelle sécheresse de cœur pouvait engendrer chez nous la crainte de toute dépense d'argent, les écrivains russes, par contre, ont montré l'insouciance et l'imprévoyance des Russes et quelle prodigalité pouvait régner chez la plupart d'entre eux.

Je viens de relire, précisément, un ouvrage de Petchersky intitulé : *Dans les Montagnes et dans les Forêts*. Ce livre est surtout une suite de descriptions de la vie dans les couvents et chez les bourgeois, grands et petits, des bords de la Volga. Chaque trait est pris sur le vif et chaque page a la valeur d'un document.

Je me souviens qu'il décrit, quelque part, ce qu'on trouve couramment dans la cave d'un Russe appartenant à la classe bourgeoise. Vraiment, l'eau en vient à la bouche rien qu'à la lecture.

Jugez plutôt : Ce sont d'abord de respectables rangées de tonneaux de caviar, frais, pressé, demi-salé et salé ; des quartiers de porcs, fumés, salés, marinés ; des [illegible] variées ; des poissons [illegible]

***

ment salés, marinés ou fumés; des champignons séchés, des conserves de toutes les variétés de légumes; de la choucroute préparée avec des pommes et des pastèques; des volailles confites dans la graisse ou fumées, etc., etc., et des boissons à l'avenant.

Ce sont là des choses que j'avais vues dans mon enfance, mais que je n'avais pas remarquées, parce qu'elles constituaient la normale en Russie.

Aussi, je vous laisse à penser quelle fut ma surprise quand j'arrivai en France et que je vis que non seulement les Parisiens ignoraient l'entassement des provisions, mais qu'il était tout naturel pour eux d'aller acheter trois beefsteack pour trois personnes et d'y ajouter quelques épinards ou quelques haricots, pris tout cuits, chez la crémière du coin.

Ma surprise fut d'autant plus grande qu'avant de quitter ma ville natale, l'une de mes sœurs avait voulu m'offrir, comme début d'un dîner d'adieu, un somptueux bouillon de volaille. Or, pour la confection de ce bouillon, elle avait acheté, au marché, dix-huit poulets...

Rassurez-vous! Les poulets ne coûtaient pas, comme aujourd'hui, à Paris, une trentaine de francs pièce. Chacun d'eux valait de 6 à 7 kopeks, soit de 15 à 18 centimes. On pouvait donc se permettre d'agir comme le fit ma sœur, c'est-à-dire de ne faire entrer dans la confection du potage que l'extrémité seule des pattes des volailles. Il le fallait bien puisqu'on ne vendait pas les abatis sans les poulets! Ah! quel bouillon! Je crois que je ne l'oublierai de ma vie.

La prodigalité russe ne craint pas d'aller jusqu'au gaspillage. Un psychologue qui voudrait étudier ce travers du tempérament slave arriverait à découvrir que, pour le Russe, jeter l'argent par les fenêtres constitue une volupté. Il n'y a pas à en rire : serrer des écus dans une bourse de cuir en est bien une autre pour un paysan français. Innombrables sont les scènes de folle prodigalité que j'ai eues sous les yeux. La plus caractéristique que je connaisse est peut-être celle-ci :

Mais avant de la raconter, il me faut expliquer qu'il était d'habitude courante dans la Russie des Tsars, tant de la part des grands seigneurs que de la part des hauts négociants, de « réserver » tout un restaurant quand une fête était projetée.

Cette « réserve » consistait d'abord à verser au patron l'équivalent de la recette qu'il aurait faite si sa maison était restée ouverte à sa clientèle ordinaire, puis ensuite, à régler la dépense réelle faite par ceux-là qui voulaient, de la sorte, être complètement chez eux.

La fête avait lieu au jour dit et se terminait régulièrement par un petit jeu de massacre dont les glaces, la vaisselle et tout le matériel faisaient les frais. Tout était brisé. Pour un peu, on aurait mis le feu à la maison. On payait les dégâts; voilà tout! Or, un soir, deux importants commerçants de Moscou, venus pour visiter Paris, soupaient joyeusement dans un grand établissement de nuit. Après avoir bu force bouteilles de vodka et de champagne, l'un d'eux proposa de parachever l'amusement de la soirée en cassant les glaces de l'établissement.

— Inutile, réplique l'autre, *ils ne comprendraient pas...*

Il est certain qu'à Paris, au prix où sont les soupers dans les lieux où l'on s'amuse, on n'éprouve pas le besoin de corser l'addition en démolissant la maison, mais un Russe ne fait pas ce calcul. Calcule-t-il jamais, au demeurant ?

C'est une question que je me suis posée maintes fois et tout dernièrement encore un jour que je déjeunais chez Larue avec un fin gourmet de mes amis.

Après avoir commandé un menu susceptible de plaire à son palais, je demandai la carte des vins pour choisir un cru rare, digne d'arroser les mets choisis. J'étais décidé à ne pas lésiner sur le prix. En parcourant l'alléchante nomenclature des Bourgognes et des Bordeaux, je demeurai soudain stupéfait. Un Château Haut-Brion, vieux d'un demi-siècle, était coté mille francs la bouteille. Le prix d'une pièce de bon Bordeaux de table!

Ma surprise se doublant d'une curiosité, je demandai au sommelier :

— Avez-vous quelquefois des clients qui vous demandent de ce Château-Haut-Brion à 320.000 fr. la barrique ?

— Mais certainement, Monsieur, me répondit ce gardien des liquides coûteux. J'en ai encore vendu une bouteille hier.

— A des Américains sans doute ?

— Non, Monsieur, à des Russes...

Et je crois bien que l'animal ajouta : « ... réfugiés ».

Ce qui prouve, une fois de plus, qu'il ne faut s'étonner de rien avec eux. Ces extravagances enregistrées, il n'en reste pas moins certain que tout étranger, habitant Paris, quelles que soient ses habitudes originelles de dépenses fastueuses, doit finir par prendre l'horreur du gaspillage. C'est une question d'ambiance.

Les habitudes d'une population laborieuse, calculant toutes choses avec mesure, finissent par influer sur celui qui, dans son éducation première, n'a pas connu de tels soucis de réserve et d'équilibre.

J'en juge par moi-même. Famille et amis avaient, depuis toujours, l'habitude de m'offrir des fleurs pour ma tête.

Un beau jour, j'ai protesté, estimant qu'il était ridicule d'offrir des fleurs à un homme. Mais j'ai protesté inutilement. On a continué à me combler de fleurs, même pendant la guerre. Famille et amis augmentant avec les années, je suis arrivé à en recevoir pour plusieurs milliers de francs à la fois. Alors, je me suis fâché. J'ai dit qu'il était inconvenant de se livrer à de telles dépenses superflues, quand la guerre avait accumulé tant de misères visibles à chaque pas dans la rue, et que l'argent serait mieux employé à secourir les pauvres gens.

C'était l'évidence même. Je n'en ai pas moins eu toutes les peines du monde à faire cesser des prodigalités dont l'excès même me gâtait le plaisir du sentiment qu'elles exprimaient.

Peuple de bon sens, ayant l'amour du travail et le sentiment de la valeur de l'argent, le Français est très justement sévère pour les prodigues. A-t-il à juger une dépense qui n'est pas absolument utile, il n'hésite pas à dire : « C'est une folie ! » Dans son for intérieur, il la considère comme une faute contre le goût et presque comme une indélicatesse.

Pour avoir méconnu ce trait du caractère national, un jeune homme de ma connaissance a manqué son mariage. Très épris d'une jeune fille de la bourgeoisie dont il fréquentait depuis longtemps la famille, il commit, un jour, la faute de donner cent francs de pourboire à la domestique de la maison.

L'affaire, comme on dit, fit du bruit dans Landerneau. Le père et la mère, coalisés, montrèrent et remontrèrent à la jeune fille qu'avec de si funestes habitudes, son fiancé aurait vite fait de dissiper sa dot en pourboires.

Le billet de cent francs était resté dans la gorge de ces bons bourgeois. Ils ne purent jamais le digérer et le mariage projeté fut rompu.

J'ai pu constater tout dernièrement, moi aussi, combien une excessive largesse pouvait être mal jugée. C'était au golf et j'avais donné aux cadets le double de ce que je leur devais régulièrement. Le secrétaire du golf m'en a fait très gentiment l'observation et je n'en ai pas pris le moindre ombrage, car j'ai compris qu'on n'a pas le droit de payer quoi que ce soit deux fois sa valeur réelle quand les autres n'ont pas la possibilité de vous suivre sur ce terrain.

Cette petite aventure m'a d'ailleurs remis en mémoire la réflexion si amusante d'un maître d'hôtel d'un grand restaurant parisien.

— Moi, me disait-il, je reconnais presque toujours la qualité d'un client au pourboire qu'il me donne.

— Et comment cela ?

— Un client « comme il faut » donne toujours un pourboire proportionné à son addition. Ni trop, ni trop peu.

— Et ceux qui donnent trop ?

— Je m'en méfie, parce que je ne sais plus alors dans quelle partie de la société je dois les classer.

Si je réprouve la sotte prodigalité qui prend son origine dans la vanité et n'a pas d'autre but que celui d'épater la galerie, j'admire infiniment, par contre, celle qui, pour étonnante qu'elle puisse paraître sur le moment, n'est cependant rien autre chose qu'une semence nettement destinée à devenir une profitable récolte.

Les Allemands nous ont souvent paru prodigues quand ils donnaient à leurs gares ou à leurs ports des proportions trois fois plus grandes que celles qui paraissaient nécessaires au trafic du moment. Ils ne faisaient pourtant qu'avoir la vision intelligente du développement industriel et commercial de leur pays et préféraient donner tout de suite la proportion utile pour plus tard, plutôt que d'avoir à recommencer.

Il faut donc savoir être prodigue à ses heures. Il est des prodigalités utiles et mêmes prévoyantes. Celui qui achète des bijoux, des objets d'art, des tableaux de maîtres est un prodigue qui épargne et se constitue une réserve pour l'avenir. Celui qui jette dans sa terre des tonnes d'engrais est un prodigue qui fabrique de la richesse pour le temps de la récolte.

Il faut louer les prodigues de cette catégorie, car ils sont les artisans de l'évolution économique. Mais on ne saurait trop blâmer, par contre, les gens qui, par économie mal entendue de main-d'œuvre négligent de développer l'exploitation des mines de pétrole ou de charbon. A toute exploitation mesurée à l'excès correspond un ralentissement de la production et un appauvrissement de la richesse publique.

Détestable au même titre est le rentier qui, par avarice, ne dépense que le quart ou le cinquième de son revenu.

Celui-là ne remet pas dans la circulation l'argent qu'il reçoit sous forme d'intérêts de son capital et, empêchant cet argent de jouer son rôle « d'animateur de travail », il crée inconsciemment de la pauvreté tout en entassant des billets de banque.

C'est tellement vrai que l'homme possesseur d'un million de rentes, qui ne dépenserait que 200.000 fr. par an, ne serait, en fait, qu'un Monsieur riche à 200.000 francs de rente.

Tout excès est un mal, mais entre deux excès

contraires, mieux vaut le gaspillage du fils prodigue, qui ne fait de tort qu'à lui-même, que l'entassement d'or de l'avare, qui fait du tort à la collectivité.

Autrement dit, je préfère ce mal qu'on appelle la prodigalité à cette laide maladie qu'on nomme l'avarice, et je l'estime moins préjudiciable aux intérêts généraux du pays. Car, en fin de compte, c'est toujours sous l'angle de l'intérêt général qu'il faut juger les actions des individus si l'on veut éviter de commettre de graves erreurs d'appréciation..

Léonard ROSENTHAL.

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS

ADOLPHE BOSCHOT

L'Histoire d'un Romantique, cette œuvre si importante que M. Adolphe Boschot a consacrée à Berlioz et au XIXe siècle français, est désormais classée. Non seulement les amateurs de musique, mais tous ceux qui s'intéressent à la littérature et au mouvement des idées, ont reconnu ce qu'apportaient de nouveau ces trois volumes, si riches de faits et d'idées. Par exemple, M. Gustave Rudler déclare :

« C'est l'un des chefs-d'œuvre de la critique « biographique ; dans le cadre d'une biographie, « est ordonnée toute l'histoire d'une âme, d'un « art et d'un temps... La critique littéraire a trouvé « chez Boschot un allié de premier ordre... Il a « non seulement une science étendue, une méthode « solide, mais aussi un vif souci d'art et de style. »

Le succès de ces volumes a été confirmé par celui d'*Une vie romantique* et de deux recueils tout récents, intitulés : « *Chez les Musiciens* ».

Si de tels livres sont aussi vivants, sans doute l'auteur y a-t-il mis quelque chose de lui-même pour les animer ainsi : selon la méthode suivie avec rigueur par M. Boschot, nous allons essayer de montrer comment l'œuvre fut conçue (1).

***

Bien souvent, dans la maison de son enfance, le petit garçon qu'était aux environs de 1880 Adolphe Boschot venait avant dîner s'asseoir près d'une vieille parente. Elle jouait du piano. Il écoutait avec ravissement la musique d'Haydn, de Mozart, de Beethoven. C'était son délassement, son plaisir. Sans le savoir, l'enfant était initié au culte de la Beauté.

On aime à évoquer cette image. Dans le salon de famille, au crépuscule finissant, ou le soir dans la lumière douce d'une lampe, le piano s'anime sous les doigts de l'aïeule aux cheveux blancs ; et l'enfant, auprès d'elle, reçoit d'un cœur neuf, d'une oreille docile, l'enseignement imprescriptible des vieux Maîtres. C'est là, dans cette scène d'intimité, qu'il nous plaît de rencontrer, pour la première fois, Adolphe Boschot : déjà nous voyons se former les traits essentiels de sa pensée et de son œuvre.

Une sensibilité d'autant plus forte qu'elle est disciplinée par la raison ; le goût de l'humain dans ce qu'il a de plus noble ; le souci d'unir la beauté à l'ordre de l'intelligence, voilà de solides acquisitions que l'on fait malgré soi, si l'on s'imprègne de Bach ou de Mozart. Et combien elles doivent enrichir l'âme, lorsqu'on les possède dès l'enfance. Comment les perdre ensuite, comment les échanger contre les fausses monnaies frappées par la mode ? On porte en soi, l'étalon divin ; on mesure les valeurs sans être dupe. L'esprit, élargi par l'expérience, peut s'ouvrir à bien des choses : parmi les apports de la vie journalière, il acceptera seulement ce qu'il doit assimiler avec profit. Telles nous apparaissent les premières influences que subit Adolphe Boschot ; telles aussi les qualités dominantes qui ont nécessité son œuvre.

Est-il besoin de retracer aux lecteurs de cette *Revue* qui le connaissent et le suivent depuis longtemps, les détails d'une carrière qui s'affirme, de jour en jour, plus étendue et plus brillante ? Ici même, dès 1901, Émile Faguet écrivait, dans une longue étude sur les *Poèmes dialogués* d'Adolphe Boschot :

« La pensée de ce jeune poète est forte, pénétrante, « et d'une singulière puissance d'émotion. Il a « cet accent incisif qui fait que la voix descend « au plus profond de nous-même et s'y grave. « Il a surtout une méthode, qu'il tient de sa manière « de sentir, et qui est fort originale. Le poème se « présente à lui sous forme de dialogue, parce que « sa pensée est complexe... Quant à la métrique, « c'est un indépendant qui s'est fait à lui-même « les règles les plus fermes. »

Et M. Gustave Lanson, dans un article de la *Revue Universelle*, signalait cette « pure essence de poésie ». Il écrivait encore : « Ce poète nous

(1) Ces différents volumes sont édités par la Librairie Plon.

parle des inquiétudes éternelles de la vie intérieure. »

Aujourd'hui, ce qu'il nous faut retenir pour le portrait que nous traçons, c'est que le premier effort littéraire de Boschot eut pour objet la poésie. Alors, à l'époque du symbolisme militant, Boschot fut pris entre deux groupements rivaux : d'une part, les tenants de l'ancien « Parnasse », et d'autre part, ceux du récent « vers-librisme ». C'est alors que Sully-Prudhomme, ayant lu un essai de Boschot sur la *Crise poétique*, engagea une polémique avec le débutant (*Revue de Paris*, 1897). Nous n'insisterons pas : bientôt, croyons-nous, Boschot va revenir sur ces questions dans un volume annoncé : *Chez nos Poètes*.

Mais déjà, dès 1900, on voit se préciser, dans les essais de début, les deux lignes de direction de notre auteur : *Psychologie, poésie*. Pour certains, elles pourraient être parallèles. Pour lui, elles tendent à se rejoindre. Et c'est à leur point d'intersection que nous allons rencontrer Adolphe Boschot, créateur original, en pleine possession de son talent d'écrivain et de penseur. Car le voilà qui aborde son œuvre maîtresse. C'est cette *biographie* de Berlioz, cette résurrection d'un homme et d'une époque, qu'il conçoit, qu'il élabore, qu'il achève, dans un inlassable élan de passion. Durant plus de dix ans, écartant tout autre labeur, le voilà, de 1900 à 1913, dominé par un grand effort littéraire, qu'il poursuit avec ferveur, avec amour.

***

La biographie !... Il s'est expliqué sur elle dans une retentissante préface, qui fut très combattue et très exaltée, car elle contenait une idée neuve. Il faut relire cette préface dans la *Jeunesse d'un Romantique* (et aussi l'appendice sur la méthode historique et le fragment capital sur « M. Taine et le berceau de Berlioz, p. 519 »).

De fait, Boschot apportait une nouvelle conception de la biographie, parce qu'il y réintégrait ce que les « petits faits » laissaient oublier ; et c'était, simplement, l'élément individuel, le *mystère individuel*, c'est-à-dire la vie elle-même.

Un tel mystère, comment l'exprimer, ou plutôt, comment en suggérer la présence et l'action ? En accumulant tous les faits, exactement précisés, où il se révèle ; et en montrant chacun d'eux dans ce qu'il a de *vivant*. Donc, d'une part, construction « scientifique », grâce à toute la scrupuleuse méthode des « sciences historiques » et de la critique des textes ; d'autre part, exécution artiste, poétique, pour donner le sentiment de la vie. Si l'on veut une autre formule, disons que c'est tenter une fusion de la poésie et de la psychologie.

Où trouvons-nous plus de poésie que dans une belle vie marquée par le génie créateur, tourmentée par de violents mouvements de l'âme, touchée par la gloire, éprouvée par le malheur ?

Et quand à la psychologie, pouvons-nous la prendre autre part que dans le document humain ? Ou bien nous exerçons notre analyse sur nous-même, ou bien nous tâchons de démêler les péripéties d'une autre âme. Donc, une œuvre vraiment psychologique est une autobiographie, sinon elle est une biographie. La faiblesse du roman, c'est d'être une machination artificielle de l'esprit. On peut y mettre de l'art, de l'invention ; mais la plus audacieuse imagination, ou même la plus juste, pâlit, s'efface devant les détails réellement vécus.

Réunir la psychologie et la poésie dans l'étude d'une existence passionnée, apparut à Boschot une œuvre où s'exerceraient toutes les puissances de son cerveau et de son cœur. Vaste projet, dont il existe bien peu de modèles. Certes, depuis deux mille ans, depuis Plutarque par exemple, on a écrit des « Vies des hommes illustres ». Mais dans quelle biographie a-t-on mis autant de précision, autant d'abondance documentaire, et autant d'intensité dans le récit ? Pour s'en convaincre, il suffit de lire quelques pages du *Berlioz*, et puis de feuilleter les *tables chronologiques* : celles-ci occupent quelque trente pages dans chacun des trois volumes, et résultent de *plus d'un document par jour*.

On voit l'importance de la généreuse tentative d'Adolphe Boschot. A propos d'elle, certains critiques ont déjà évoqué le *Port-Royal* de Sainte-Beuve. Avec *l'Histoire d'un Romantique*, combien l'on est loin de tant d'autres essais, brillants parfois, mais souvent inconsistants. « Parler, écrit Boschot dans sa préface, parler un peu de la jeunesse d'un homme dans le premier chapitre, parler un peu de la vieillesse dans le dernier, et remplir tout le volume avec des fantaisies esthétiques, métaphysiques, chimériques et autres, est-ce faire le méticuleux tableau d'une vie humaine ? »

***

Une fois la méthode déterminée, il fallait choisir l'homme qui serait le héros d'une telle biographie. Quels impondérables ont pu décider Boschot pour Berlioz ? Nous croyons savoir qu'il hésita longtemps. Il cherchait un personnage multiple, représentatif, assez près de [illegible] devenu étranger à nos préoccupations actuelles,

et néanmoins assez éloigné pour déjà appartenir à l'histoire. C'est pourquoi, avant de choisir Berlioz, il commença par s'occuper de Renan, puis d'Eugène Delacroix. Mais enfin Berlioz lui sembla « un personnage excellent pour animer une biographie ; car il fut le héros romantique le plus accompli ».

Après la guerre (que Boschot fit dans une unité combattante, comme capitaine, puis chef de bataillon), après la guerre, il donna, d'après son vaste ouvrage, une nouvelle édition, réduite aux événements les plus caractéristiques : c'est *Une vie romantique*. Dans la préface, il avoue encore ce qui l'avait attaché à Berlioz : c'est que la vie de ce romantique est un des plus riches répertoires d'expériences vécues :

« Aventures d'amour, suicides, extases, rugissements de douleur, activité fébrile, lutte pour l'argent, misère et ruine, triomphes enivrants, chutes à plat, « volcaniques » aspirations à l'idéal, hantise de la mort, grandes envolées lyriques jusqu'au sommet du rêve, vieillesse désespérée qui semble l'agonie et le martyre d'un fantôme, vraiment, rien n'a manqué à Berlioz, et pas même les illuminations du génie, pour être le héros le plus représentatif du romantisme français. »

***

Après dix années employées à l'étude du *cas-Berlioz*, les habitudes intellectuelles de Boschot s'étaient de plus en plus confirmées : pour lui, la poésie et la psychologie étaient devenues vraiment inséparables. C'est donc une même méthode, mais allégée, rendue plus rapide, plus cursive, que l'on retrouve dans les deux volumes intitulés : *Chez les Musiciens*.

Pourquoi ce titre, donné à ce recueil de brèves études ? C'est que, avoue l'auteur dans sa préface, il « essaye de pénétrer non seulement chez eux, mais dans leur cœur, où s'est formée leur musique ».

De telles pages écrites parfois à propos d'une « actualité », sont comme des portraits, ou plutôt des caractères. Dans les documents, lettres, mémoires ou récits d'anecdotes, se révèle l'âme des musiciens d'autrefois ou d'hier. Cette même âme, on la retrouve dans leur musique. Ainsi Boschot, pour préciser le personnel et mystérieux apport de chaque musicien, utilise à nouveau une fusion de la poésie et de la psychologie.

La plupart des portraits, réunis dans *Chez les Musiciens*, parurent d'abord soit à l'*Echo de Paris*, soit à la *Revue Bleue*. Mais l'auteur, pour ces deux récents volumes, s'efforça de ne garder que l'essentiel, et de compléter ce qui avait été trop hâtif dans une première rédaction. Ces pages, soit pittoresques et vivantes, soit destinées à l'exposition des idées sur l'art ou l'homme même, sont toujours d'un style alerte et vigoureux, brillant, expressif et pur. Ce n'est pas en vain qu'un tel recueil est placé, par ses premiers chapitres, sous l'invocation de Mozart.

Si bien qu'en terminant cette rapide étude d'un contemporain qui est en pleine maturité, nous retrouvons, au fond de lui-même, et le dirigeant encore, ses impressions d'enfance et les premières joies que lui donnèrent les maîtres de la musique. Jadis, lorsque l'enfant, avant de savoir lire ses notes, savait déjà par cœur les chefs-d'œuvre que jouait sa vieille parente, c'était un reflet des musiciens classiques qui pénétrait dans sa petite âme. Ainsi, avant son adolescence, Adolphe Boschot reçut, sans le savoir, les leçons suprêmes de l'équilibre et du goût. L'immense Jean-Sébastien Bach, Mozart au divin langage, Beethoven puissant et sublime, lui ont mis dans le cœur l'amour et le culte de la Beauté.

J.-N. FAURE-BIGUET.

LES DEUX LÉGENDES DE LA BAIE DE PENFOUL

(Nouvelle)

— Allons ! Guy, avale ta fine et partons... Il y a une heure qu'Huguette et moi sommes prêtes.

Et la gracieuse Odile, le front gentiment courroucé, la lèvre boudeuse et le regard chargé de plainte et de tendresse, appuie son impatience en frappant nerveusement le gravier de ses petits pieds dorés très à l'aise dans des espadrilles, les plus coquettes qu'elle ait pu trouver.

C'est une jolie fille, aux yeux couleurs d'algue marine bordés de longs cils noirs, chair de blonde meurtrie par le soleil, cheveux châtain clair que protège du vent un béret blanc solidement enfoncé jusqu'à la nuque. Également blanche, comme le veut l'usage sur les plages, sa robe de toile sous la poussée du vent s'applique sur ses hanches, sur ses jambes, en dénonçant toute la sveltesse et la légèreté d'un corps flexible. Maints détails de toilette font de cette jeune parisienne, une femme chic de l'hôtel.

L'interpellé, son mari, type brun, élancé, distingué, viril, mais un peu fat depuis qu'il l'a conquise,

Italien de Paris qui a reçu de ses parents un je ne sais quoi de tournure florentine, est visiblement fier d'agacer le désir ardent de sa femme à aller sur l'eau, en buvant lentement, très lentement, du bout des lèvres, ce petit verre qui brûle et veloute la gorge. Il fait doux dans ce jardin, à l'ombre de ces lambercianas touffus, autour de cette petite table ronde, verte, où le café, tout à l'heure, était si bon, et la taquinerie pourrait durer longtemps si Huguette ne faisait mettre debout le mari de sa camarade d'enfance en secouant jusqu'à le renverser, le fauteuil d'osier dans lequel il se prélassait. Huguette, un autre genre de blonde : des contours plus tendres, des bras bien ronds, une gorge parfaite s'épanouissant sur un buste souple qui joue sur des hanches harmonieuses, des yeux rêveurs qui ne riront que samedi, lorsque viendra le train apportant avec lui le terme de son célibat. Pour l'instant, elle est, comme elle dit « toute seule ». Une ballade à la voile, avec Odile et un marin comme Guy, ça la détachera un peu de son ennui. A eux trois, silhouette claires et sportives, ils feront bien sur la barque, coque noire, voilure bleue, louée par Guy pour la saison.

— Où allez-vous? interroge une table voisine.

— A la pointe de Corsen, en passant par Portspoder. Au retour nous dînerons près de Penfoul, chez des amis. Nous serons revenus ici vers onze heures... minuit.

— Penfoul ?... Penfoul ? murmure la servante de l'hôtel en enlevant le plateau.

Eh bien ! ajoute-t-elle plus haut, méfiez-vous des trépassés.

— Les trépassés?

— Ben, vous ne savez donc pas? Mais jamais quelqu'un de Portsall, d'Argenton, de la région,... tenez, même d'Ouessant, ne passera, la nuit, sur la route de Penfoul ! C'est une chose bien connue. Les âmes d'ici, celles qui sont dans le purgatoire, souvent elles viennent comme ça errer dans la baie, le long du chemin, et elles demandent à ceux qu'elles rencontrent tout leur argent, leurs bijoux, enfin tout ce qu'ils ont de valeur sur eux pour adoucir leur existence, pour pouvoir acheter de quoi être pas trop malheureuses. Ah ! Dame, non ! je sais bien que j'y passerai point, moi !

Cette histoire de revenants ne rencontra pas d'auditeurs crédules. Les rires et les plaisanteries fusèrent. Et, sans attendre plus longtemps, le trio prit sa course vers le port.

De Portsall à Corsen, par un bon vent, trois heures de mer coupées de jets de lignes et de lancers de filets. La pêche est assez fructueuse. Le plaisir d'amener le poisson dans la barque alterne avec celui que donne la vue de la côte bretonne, rude, escarpée, arrogante, dure et comme déchiquetée par les furieux combats qu'elle semble livrer à la mer depuis des éternités. Et la baie de Penfoul, à la fin du jour, lorsque brisant la ligne de l'horizon, le soleil s'enfonce dans l'eau comme une boule de feu qui se réjouit d'incendier en mourant le ciel et l'Océan, la baie de Penfoul, à la tombée de la nuit, prend un aspect de repaire mystérieux dans un monde de génies. Pas une maison, pas une amarre, pas une coque, pas un pieu, quoi que ce soit qui puisse déceler une vie humaine. Son silence de mort et ses contours de granit, et dans le fond, ce gazon qui, du creux du vallon, court sous la brise comme pour mieux voir les arrivants retiennent d'abord l'esprit. L'aisance de la forme frappe : en un coude arrondi, faisant suite aux tertres entre lesquels serpente un ruisseau où s'étalera tout à l'heure le flot montant, les deux puissantes murailles qui enserrent la baie, s'écartent régulièrement l'une de l'autre pour aller vers le large livrer passage à tous les reflets du disque de feu sur la mer. Puis, à mesure qu'on pénètre, le regard découvre en s'y figeant, des morceaux de décor dont un seul suffirait à donner à la baie un caractère étrange.

Contre un ciel lumineusement doux et pourpre, dont la luminosité s'estompe au fur et à mesure qu'un voile de vapeurs vertes emplit l'atmosphère, un lévrier d'onyx s'allonge sur un marbre noir. C'est un des côtés de la baie, celui qu'on aperçoit quand on regarde vers le large, le dos tourné à la route qui va de Portsall à Argenton. La roche est noire, l'eau est noire, car la roche, qui coupe cette eau de la grande mer et la masque aux rouges clartés de l'Occident, projette sur elle son ombre, l'identifie à elle-même, si bien qu'on distingue à peine où commence, là-bas, le rivage. Entre la route et cette voile qui longe ces ténèbres et se laisse plier pour céder à la rame la marche de l'esquif, léchant le sable rose encore à découvert frissonne une eau claire où se fond toute la transparence du ciel.

Partant de la route, à gauche, l'autre côté de la baie, terre mauve dans laquelle s'accrochent des blocs de rochers que patinent d'or rouge à leur extrémité les dernières lueurs du couchant, pique droit dans la mer comme un rhinocéros dont on n'apercevrait que l'échine et les terribles défenses ; et l'onde y est grise, d'un gris qui se noie dans de larges traînées de plomb.

Dans le fond de la baie, vers Penfoul dans les terres, un petit bois farouche clôture le vallon, et pas un cri, pas un murmure, seul, si l'on y prête oreille, l'écoulement plaintif du petit cours d'eau.

— C'est ma foi vrai, s'écrie Guy, un véritable endroit pour revenants !

— Tais-toi, lui répond Odile : occupe-toi de ton bateau, au lieu de nous faire peur !

L'avant de la barque glisse sur le sable et mord dans un mortier de vase et de cailloutis. Six pieds sautent sur la grève, et à un des arbustes de la route une amarre lie aussitôt la barque.

— La mer monte : ce sera parfait pour le départ tout à l'heure dans la nuit, souligne Guy.

Le dîner fut gai, comme il devait l'être chez des hôtes auxquels l'âge n'a pas enlevé le goût de la bonne chère, et que l'agrément de revoir des visages jeunes et contents mit en joviale humeur. L'expérience de la vieillesse sut convaincre les navigateurs qu'on ne rentre pas la nuit, et par une nuit noire, (à moins de vouloir se tuer), à Portsall, avec les innombrables rochers qui défendent l'accès de sa rade et sur lesquels vous portent des courants violents. Mais, avant que les chambres d'amis ne s'ouvrissent, il fallut retourner à la baie, prendre tous les vêtements et harnachements divers qu'on avait laissés dans le bateau et s'assurer que celui-ci resterait en bonne place jusqu'au matin..

— Oh ! s'écrièrent Huguette et Odile presque en même temps.

— Ma cape ! entièrement trempée !

— Et ce peignoir, il est à tordre !

— Et mon écharpe. Elle est perdue ! C'est bête !

— Et la couverture qui flotte ! vrai, il en fait de l'eau ce rafiot !

— Vous n'aviez qu'à ne pas tout laisser dans le fond du bateau, risposte peu galamment Guy, vexé de ce manque d'égard envers son rafiot et uniquement occupé, à l'aide d'une éponge et d'un seau, à pomper l'eau.

— Viens avec moi, Huguette, dit Odile, nous allons passer à l'eau douce toutes ces affaires à deux pas d'ici, de l'autre côté de la route, par delà les broussailles. Et tout fut bien rincé dans le filet d'eau qui s'en allait en lacets sur les pierres et la roche lisse et glissante, coupée de grandes flaques immobiles et profondes.

— Comme il fait noir ! dit Odile. Elle bute en même temps sur un objet, quelque chose de solide qui n'appartient pas au sol, qui a résonné comme du bois, et que son pied fragile a déplacé d'un pas. C'est un battoir ! s'exclame-t-elle en le soulevant, tiens !... encore un autre !... et cet autre ! Cela prouve qu'il y vient des gens.

— Ne t'attarde pas ! lui crie Huguette. Ayant fui battoirs, ronces et broussailles, elles burent maintenant la route de Portsall à Argenton en tordant de toutes leurs petites forces, peignoirs, capes et écharpes. L'eau s'en échappe en chutes irrégulières qui tambourinent le sol. C'est amusant de l'entendre tomber et surtout d'écouter les dernières gouttes. Quand la pièce est importante, elles s'aident mutuellement en en tenant chacune un bout... Mais là... on dirait que la nuit bouge, il y a une chose qui n'est pas de l'air, une chose opaque qui vient, là devant,... là, tout près... c'est une forme humaine... elle s'avance à pas feutrés, sournoisement et résolument. Fuir? pas le temps, une main calleuse et noueuse frôle la joue d'Huguette glacée de terreur et empoigne la cape. Pas un cri ne peut sortir, les gorges sont sèches et les langues paralysées par la peur. Est-ce une âme du purgatoire? est-ce un bandit? c'est tout comme..., et, dans l'épouvante, Huguette et Odile sentent leur vie s'en aller dans la baie de Lampaul par tous les pores de leur peau. En un sursaut d'énergie, Odile repousse le bras du fantôme et le fantôme..... ô stupeur ! s'écroule comme une masse en murmurant faiblement : ne me faites pas si mal.

— Eh ! Guy, au secours ! au secours !

La rapide vision de l'ennemi abattu, par quelle force invisible, elles ne le savent, a rendu aux femmes l'usage de la voix.

Guy accourt muni d'un falot. Le corps étendu sur la route, c'est une vieille paysanne, une brave vieille bretonne avec sa coiffe pointue et ses mains jointes en prière.

De la poche de son veston, Guy sort une petite lampe électrique qu'il passe à Huguette et dont celle-ci darde les rayons sur le visage blême et ravagé de la paysanne. Les yeux s'ouvrent, dilatés, fous, démesurément grands, puis se referment, les paupières crispées. C'est un long gémissement, une supplication larmoyante :

— Epargnez-moi. !

L'assaillant reconnu peu dangereux, Huguette éteint son phare. Et ce sont des mots aimables accompagnés de petites tapes dans le dos, sur les épaules : « Mais, voyons, mais ma brave femme, on ne vous veut pas de mal », pour faire cesser le tremblement qui des lèvres aux pieds agite ce corps sec et difforme, jusqu'à ce que, le buste soulevé, les bras et les mains raidis et fichés sur le sol poussiéreux comme les poutres qui maintiennent les maisons penchées, la pauvre vieille demande :

— Alors vous n'êtes pas les lavandières?

— .....

— Vous n'êtes donc pas les lavandières, reprend la vieille, mais des étrangers, des baigneurs?

Et d'une voix inquiète et saccadée, elle dit tout bas :

Ici, là, tout à côté, dans le ruisseau qui coule, il y a des lavandières le jour. Elles lavent leur linge, le linge de la maison, et il en vient de Penfoul,

d'Argenton, et des quelques masures tout autour. C'est comme ça depuis longtemps, des milliers d'années. Et bien, celles qai sont mortes, les lavandières défuntes, souvent elles viennent la nuit dans la baie, parfois pour laver du linge, et quand elles tordent du linge et qu'on vient à passer elles vous invitent à le tordre avec elles, et si vous ne le tordez pas dans le bon sens, elles vous broient les bras sans pitié et ne vous lâchent que quand elles vous ont mis les os en miettes.

Si j'ai osé passer par là, moi c'te nuit, c'était pour aller voir mon gars à Portsall, j'ai appris qu'il était mourant.

Et la pauvre vieille pleura.

Gaston Rouet.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

NOS ALLIÉS DE L'EST

« L'Allemagne se raidit ; le monde s'abandonne » écrivait dernièrement M. Maurice Muret dans la *Gazette de Lausanne*. Et en effet l'élection du vieux maréchal Hindenburg, à la présidence du Reich, apparaît comme un symptôme, d'autant plus inquiétant qu'elle coïncide à moins qu'elle ne réponde, à la politique hésitante et timide des puissances occidentales.

Toute la Rhénanie, de la Westphalie au pays de Bade, de même que Berlin, a donné une grosse majorité à M. Marx. Mais tout l'Est a voté en masse pour Hindenburg. La catholique Bavière a donné plus de voix à l'idole monarchiste qu'au candidat du Centre. Quant à la Saxe socialiste, la plupart de ses suffrages sont allés au vieux maréchal. Ces résultats seraient déconcertants si l'on ne se rappelait que dans l'Allemagne d'aujourd'hui la passion nationaliste l'emporte sur le sentiment religieux et l'esprit de parti.

Quelle réponse à ceux qui ont cru qu'on pourrait opposer l'Allemagne catholique à l'Allemagne protestante et la Bavière à la Prusse ! Il faut être volontairement aveugle pour affirmer que cette élection n'est pas le symptôme d'un mouvement nationaliste en pleine croissance et que les complaisances de l'Angleterre et même de la France n'ont fait qu'encourager. Ce sont des arguments de polémique intérieure que d'attribuer ce prurit national à l'occupation de la Ruhr, puisque ce sont les districts occupés et la Rhénanie qui ont donné des voix républicaines, tandis que l'Est et la Bavière se prononcent pour le parti de la revanche. Ce parti, les Allemands et leurs complaisants le nient ; ils comparent la propagande pangermaniste aux chansons de Paul Déroulède et à l'action de la *Ligue des Patriotes*. « Cela n'a pas plus d'importance » disent ils. Et le Maréchal président depuis son élection prodigue les discours pacifiques...

Peut-être est-il sincère, du reste, quand il dit qu'à son âge, après tant d'épreuves, il ne veut pas conduire de nouvelles guerres. Mais on est le prisonnier des idées que l'on représente plus encore que de celles que l'on a. Le maréchal Hindenburg est un symbole, on gouvernera, on voudra pour lui. Quoi qu'il pense au fond de lui-même il est l'homme, le tenant-lieu des Hohenzollern, le réactionnaire-type. « Comme le maréchal de Mac-Mahon », disent ceux qui cherchent à tous prix des explications et parfois des consolations dans l'histoire. Lui aussi, il était le tenant-lieu du Comte de Chambord ou des princes d'Orléans. Fausse analogie, car le maréchal de Mac-Mahon était l'élu d'une Assemblée conservatrice plus ou moins monarchiste, mais pacifique. L'esprit de la revanche était représenté par Gambetta et les radicaux. Hindenburg, lui, c'est le représentant de l'impérialisme germanique sous sa forme monarchique.

Est-ce à dire qu'il faille se préparer dès à présent à la fin de la république allemande?

Je ne le crois pas. Les Républiques ont la vie dure. Si imparfaites soient-elles, trop d'intérêts s'y accrochent pour qu'il soit facile de les escamoter. Il faut tenir compte d'une certaine mystique démocratique contre laquelle aucun raisonnement ne prévaut et qui se dresse même en Allemagne contre la mystique nationaliste. Mais une république que préside un Hindenburg n'est pas la même que celle que présidait un Ebert ; elle aura toujours pour justifier ses exigences diplomatiques le prétexte d'avoir à ménager une opinion publique d'un sentiment national suraigu. Il faut bien en convenir, l'Allemagne d'aujourd'hui met le sentiment national au-dessus de tout et cela donne à un gouvernement quel qu'il soit une grande force. En France et en Angleterre, au contraire, les questions intérieures ont pris le pas sur les questions extérieures. La paix ayant une grande puissance électorale, les hommes politiques des deux pays sont arrivés à donner au monde l'impression qu'ils sont prêts à lui sacrifier tout, même l'honneur national, même la sécurité future :

Après nous le déluge !

*
* *

« Une Allemagne qui se raidit ; un monde qui

s'abandonne » situation bien dangereuse en vérité. La tentation ne finira-t-elle pas par être trop forte pour un peuple qui fut gravement humilié et à qui nous n'avons pas su persuader que cette humiliation était juste et nécessaire?

Heureusement d'autres facteurs dont on s'est trop habitué à ne pas tenir compte interviennent. Ce sont les États nouveaux de l'Est et du Centre de l'Europe ; Tchéco-Slovaquie, Pologne, Roumanie et Yougo-Slavie. Alors que la propagande socialiste et pacifiste a fait naître en Occident le dangereux état d'esprit qui fait douter de la légitimité du traité de Versailles et admet la possibilité d'une révision, ces États qui doivent leur existence au traité de Versailles ou aux traités annexes sont décidés à mettre à sa défense l'énergie qui pourrait nous manquer.

En Angleterre, la campagne contre le traité a pris depuis quelque temps des proportions inquiétantes. M. Mac Donald, un des pères du protocole de Genève, ne déclarait-il pas publiquement que tous les traités de 1919 devaient être révisés, que la sentence arbitrale sur le partage de la Haute-Silésie était injuste et qu'il considérait les réparations comme malsaines économiquement. M. Mac Donald est tombé du pouvoir, mais il n'en représente pas moins un parti puissant qu'un accident électoral peut ramener aux affaires. En France même, après tant de déceptions, l'opinion semble prise d'une funeste lassitude, et c'est de ces pays neufs de la vitalité desquels les augures de la politique se plaisaient à douter que nous vient la sagesse ; tant il est vrai que les gouvernements d'opinion ne réagissent que sous l'empire de la nécessité. Là, le péril est urgent, on sent partout l'ennemi qui veille ; rien n'est mieux fait pour donner une claire vision des choses. C'est à Varsovie que l'on voit le mieux à quel point la menace allemande continue à peser sur l'Europe. Le gouvernement, l'armée, la nation entière sont alertés.

Un récent voyage m'a permis d'apprécier l'âpre résolution de ce peuple qui ne veut pas faire les frais des irrésolutions et des erreurs de l'Europe. Il semble qu'il en soit de même à Prague et à Bucarest. Le voyage de M. Bénès à Varsovie et les traités Polono-Tchéco-Slovaques qui viennent d'être conclus, précisent ce sentiment du danger et la volonté unanime d'y parer. Au plus fort des différends qui s'élevèrent entre la Pologne et la Tchéco-Slovaquie, M. Bénès qui fut l'animateur de la Petite Entente avait du reste pris garde de ménager l'avenir ; il avait su éviter que des paroles irréparables fussent prononcées. Les événements de ces derniers jours sont la récompense de sa clairvoyance et de ses patients efforts. Il a trouvé d'ailleurs en M. Skrzynski, le jeune et brillant ministre des affaires étrangères polonais, un partenaire compréhensif ; déjà à Genève, la Pologne et la Tchéco-Slovaquie avaient suivi exactement la même ligne de conduite. L'échec du protocole et le projet de pacte occidental inauguré par les adversaires des alliances les ont encore rapprochées. Polonais et Tchèques ont vu les uns et les autres que le remaniement des traités poursuivi avec une si diabolique obstination par les dirigeants allemands, avec l'approbation d'hommes politiques anglais considérables, était la menace la plus grave contre la paix de l'Europe. D'autre part l'action des Soviets en Bulgarie, en Esthonie et tout le long des frontières, leur a montré clairement que la Russie bolchevique ne demandait qu'une occasion pour intervenir et reprendre son rêve de révolution universelle.

Devant ce double péril la nécessité s'imposait d'une union étroite.

Dans l'exposé qu'il faisait le 1er avril à la Commission des affaires étrangères du Sénat Tchéco-Slovaque, M. Bénès posait le problème avec une parfaite netteté.

« Pour nos négociations avec la Pologne, disait-il, je les considère, surtout en l'état actuel de la situation internationale, comme d'une extrême importance pour les deux Etats. Il s'agit de la liquidation de toutes les questions pendantes posées par le traité de Saint-Germain et la décision portant partage du territoire de Tesin, c'est-à-dire d'une série de questions relatives aux minorités, ou d'ordre administratif, économique et financier ; il s'agit encore de la conclusion d'un traité de commerce, qui doit donner dans l'avenir une base plus solide aux relations économiques entre nos deux pays.

Ce sont là des questions extrêmement importantes eu égard au fait que ce sera là la liquidation définitive de tous les conflits qui ont pu s'élever entre nous, et l'inauguration d'une ère nouvelle de relations amicales entre les deux pays. C'est un pas excellent fait en avant dans la consolidation de la situation, non seulement pour nous, mais pour nos voisins et pour l'Europe entière.

Le traité de commerce aura encore cette importance économique et politique qu'il comportera des clauses importantes touchant le transit, et qu'il résoudra cette question du transit en général pour les deux Etats : pour nous vers l'Orient, pour les Polonais vers l'Occident. L'objectif de chacun des deux pays est, étant donnée leur situation géographique particulière, de pouvoir s'assurer, dans tous les cas et quelles que soient les circonstances, la liberté du transit dans les deux directions de l'Est et de l'Ouest. Pour nous, c'est naturel-

lement la garantie du transit vers la Russie qui vient en première ligne, de même que pour la Pologne c'est le transit vers le Sud et l'Ouest de l'Europe.

En dernier lieu, il sera question de conclure, dans l'ordre politique, un traité d'arbitrage. Nous nous sommes entendus avec M. Skrzynski sur tous ces points au cours de pourparlers poursuivis sans arrêt. Il nous importait, au moment où d'un côté nous procédions à la liquidation de toutes les questions litigieuses du passé, de prévenir la naissance de nouveaux conflits à l'avenir et d'assurer à jamais une amitié sincère entre les deux nations sœurs. L'histoire de la nation polonaise et celle de la nation tchécoslovaque nous incitent à y penser plus que ne l'ont fait nos ancêtres, et à éviter de tomber dans les fautes qu'ils ont commises.

Nous voulons toujours vivre en bonne harmonie et en bons voisins avec la Pologne. Nous avons besoin, pour notre existence, de l'existence de la Pologne, de même qu'elle a besoin de notre existence pour la sienne propre. Sur ce point, le bénéfice des deux peuples sera égal. Nous ne nous mêlons pas des querelles et des questions de politique intérieure de la Pologne, et nous souhaitons sincèrement à la nation polonaise un avenir heureux et paisible, une paix véritable, la prospérité économique ainsi qu'une civilisation florissante. Et nous souhaitons également d'avoir à l'avenir une collaboration permanente, franche et sincère, avec elle dans tous ces domaines.

Notre traité d'arbitrage doit être l'expression de ces idées et de ces besoins. A une époque où il est question de conclure un pacte de garantie pour la consolidation de la paix européenne, et divers traités d'arbitrage avec l'Allemagne, ce traité avec la Pologne sera un appoint précieux à la consolidation générale et à la paix européenne. »

Les termes de cet exposé montrent que dès le moment l'accord était fait : on n'en peut trouver de meilleure analyse.

Les conséquences en sont incalculables. Après une longue oppression, la Pologne et l'antique Bohême ont recouvré leur indépendance et la Roumanie a affermi et fortifié sa situation dans les Balkans. Elles sont décidées à la maintenir intégralement et ceux qui s'imaginent avec M. Stresemann qu'on pourrait arriver à leur persuader de céder amiablement au Reich une partie de leur territoire se leurrent étrangement.

Les traités de 1919 sont loin d'être parfaits. Si au moment de l'armistice on n'avait pas inventé l'Etat Lithuanien, alors que cette nationalité embryonnaire eût pu se contenter d'une large autonomie dans le cadre de l'Etat polonais, on eût pu éviter l'expédient du couloir et donner à la Pologne un autre accès à la mer que Dantzig. Mais il n'y a pas à revenir sur le passé ; maintenant la Lithuanie souveraine est devenue une réalité et la moindre modification au statut existant provoquerait immédiatement une complication générale à laquelle toute l'Europe, même l'Angleterre, serait mêlée. En Pologne, en Tchéco-Slovaquie, en Roumanie, en Yougo-Slavie, l'opinion à ce sujet est unanime.

Au surplus si l'on a pu lire dans certains journaux français des articles qui ont inquiété nos alliés de l'Est, si dans certains milieux de gauche le pacifisme implique une confiance aveugle dans l'Allemagne, il est à remarquer que le gouvernement français s'en tient fermement à la lettre et à l'esprit des traités : l'Europe entière et l'Amérique ont reconnu la nécessité du couloir polonais ; il n'y a pas à y revenir.

Le temps n'est plus d'ailleurs où l'on pouvait sous-estimer l'importance économique et militaire des pays nouveaux de l'Est et du Centre européen.

La Tchéco-Slovaquie, heureuse héritière de l'Autriche, a merveilleusement restauré son économie et ses finances ; elle est arrivée à surmonter les graves difficultés intérieures dont elle a souffert au début de son existence. La Pologne, qui est enfin parvenue à se donner un gouvernement stable, a assaini sa monnaie et redressé sa situation financière au point que, par un geste amical envers la France, elle a pu renoncer à la dernière tranche de l'ouverture de crédit de 400 millions que le gouvernement français lui avait accordée il y a deux ans.

Certes, cette heureuse initiative de M. Skrzynski lui a été dictée par le désir amical de nous aider à sortir de nos embarras financiers, mais il a obéi aussi à une pensée politique.

On se souvient en effet de la campagne de presse qui a été menée à la fois contre la France et contre la Pologne à l'occasion de cet emprunt. On affectait dans les pays Anglo-Saxons de s'étonner de ce que la France en proie à une si grande gêne financière ait pu faire à son alliée une pareille ouverture de crédit. On faisait remarquer que les 400 millions devaient être consacrés par la Pologne à son armée. N'était-ce pas la preuve des intentions belliqueuses de la France et de son alliée de l'Est?

L'évidente mauvaise foi de cette campagne ne suffisait pas à en atténuer l'effet au moment où le règlement des dettes interalliées est pour la France une grave menace, il n'était pas inutile d'éviter à la France toute dépense militaire dont ses créanciers eussent pu tirer argument. Mais au point de vue du prestige de la Pologne, l'initiative du cabinet Grabski a plus d'importance encore. Elle montre que

dès à présent la jeune République polonaise peut se suffire à elle-même. Elle est une alliée qui compte et sur qui l'on peut compter. Et cela surtout invitera l'Allemagne à la sagesse.

L. DUMONT-WILDEN.

LE ROMAN

VARIÉTÉ

Dans ces esquisses critiques, auxquelles nous supposons que nos lecteurs demandent de les aider à prendre une vue d'ensemble du roman contemporain, si riche et si divers, mais en même temps si confus et d'un si déconcertant désordre, une de nos préoccupations ordinaires est de rapprocher les œuvres non point au hasard de la publication, mais d'après leurs affinités ou leurs contrastes. Il ne sera peut-être pas sans intérêt d'en grouper aujourd'hui quelques-unes qui nous permettent de saisir sur le vif cette diversité même et d'en tirer un rassurant présage. Je ne crois pas qu'il soit indifférent d'inscrire en tête d'une des chroniques destinées à mettre en lumière les principaux caractères du roman contemporain ce simple mot dont nous allons essayer de préciser le sens : variété.

***

Il y a certes un réveil de l'art de conter. Le naturalisme, avec son souci documentaire et son appareil scientifique, l'avait négligé ; le roman psychologique, avec ses scrupules d'analyse, l'avait dédaigné ; le symbolisme avec ses complexités savantes ou ses simplifications hardies, ses subtilités nuageuses et ses préoccupations musicales, ne lui était guère favorable. Le roman d'aventures l'a ressuscité.

Après *Le Masque aux yeux d'or*, dont nous avons récemment parlé ici, M. Albéric Cahuet nous donne *Régine Romani* (1) qui enveloppe de mystère une très belle histoire d'amour et sait répandre sur la vérité des sentiments le charme le plus romanesque. Régine Romani et Jacques Fortier ont grandi ensemble et, de bonne heure, plus ou moins inconsciemment, ils se sont aimés. Incapables de mesurer et surtout de comprendre la force de l'attraction qui les poussait irrésistiblement l'un vers l'autre, ils se sont mariés très jeunes dans des circonstances assez exceptionnelles. Et, dans une querelle d'enfants, ils se sont séparés. Cette rupture ne se serait pas produite si entre eux ne s'était trouvé « l'homme froid, mûr, conscient, armé, qui avait saisi le prétexte d'un combat de mots et d'une erreur douloureuse pour donner l'illusion d'une protection et piller un bonheur... » Dix ans après, ils sont ramenés, chacun de son côté, par la même force invincible, aux lieux où ils se sont connus, où ils se sont aimés ; et le roman nous retrace le double effort de ces deux êtres « pour ressaisir un destin qui s'est égaré et le remettre sur la voie de ce que l'on croit être le bonheur ». Comme dit un des personnages accessoires, témoin de l'aventure et qui nous aide à en suivre les péripéties, « c'est une grande chose humaine ». Il ajoute, et chaque lecteur sera tenté d'ajouter avec lui : « Régine Romani, avec ses ombres et ses lumières, est une figure assez haute pour donner le vertige à une humble médiocrité. »

Jacques Fortier, lui non plus, n'a rien de médiocre. Le garçon trop jeune qui avait épousé Régine s'est transformé en devenant un homme. Il unit la sensibilité à la force. Il est digne du prix qu'attache la jeune femme à le ressaisir.

Ces deux caractères sont accusés avec une remarquable sûreté de trait. Une poésie un peu sauvage baigne les deux figures auxquelles M. Albéric Cahuet a su donner une précision obsédante et le rayonnement de la vie. Mais, par-dessus tout, il a su nous lier au roman du couple désuni qui reste lié lui-même par un décret du destin. Nous n'en savons jamais assez pour comprendre ; mais ce que nous savons nous rend impossible de nous désintéresser de ce que nous ignorons encore : l'art du conteur atteint ici son point de perfection. Et jusqu'au dernier moment il manque à notre observation, comme à celle du témoin qui nous raconte l'histoire, « l'élément vivant, essentiel, représenté par l'inconnu qui joue un rôle invisible dans ce drame et qui en compose à son gré l'épilogue ». Invisible et présent, pensez-vous sans doute. Point du tout : le rôle de Davidson, le second mari de Régine, est beaucoup plus original qu'on ne saurait le supposer : nous le verrons bien au dénouement.

Mais il ne faut pas raconter une telle histoire, si nous voulons laisser au lecteur tout le plaisir qu'il y peut prendre. Bornons-nous ici à dire qu'elle est racontée par M. Albéric Cahuet avec un art incomparable, dans un style vif, alerte, nerveux, où passent les lumières et les parfums de notre Riviera, et ses clairs de lune et ses ombres bleues... Les personnages, le décor, l'atmosphère forment une harmonie.

(1) Eug. Fasquelle, éditeur.

***

M. Jules Perrin semble vouloir rajeunir le roman historique. Il nous avait offert déjà, avec *Le mariage d'Abélard*, une curieuse reconstitution du Paris du XIIe siècle ; il évoque aujourd'hui, dans le très remarquable roman qu'il intitule *Quand l'Anglais régnait en France* (1), le Paris de la Guerre de cent ans, au moment précis où va paraître Jeanne d'Arc. Depuis huit ans, un roi anglais régnait nominalement sur la France et le duc de Bredford, régent du royaume pour son neveu le jeune Henri VI, gouverne au Palais des Tournelles. Charles VII, le roi de Bourges, celui qu'on appelle encore « le dauphin Charles » parce qu'il n'a pas été sacré à Reims, semble avoir renoncé à rentrer en maître dans sa capitale. Ses fidèles, ceux qui n'ont pas voulu se rallier au pouvoir nouveau, sont découragés. Par la confiscation des biens des récalcitrants, la porpriété change de mains, passant de la vieille bourgeoisie aux nouveaux maîtres ou à des renégats qui se déclaraient leurs partisans. Quel bouleversement et comme le moment est bien choisi pour nous montrer, dans un cadre restreint et à l'aide de quelques personnages expressifs, les sentiments et les idées de ce temps, les intérêts, les intrigues, les ambitions, — les douleurs aussi et les épreuves ! L'intention de l'auteur est claire, l'intrigue habilement nouée autour de trois bourgeois de Paris : le prudent Vincent Marion, maître orfèvre, qui dans son cœur est Armagnac et tient pour le roi, mais n'ose plus espérer et s'est voué tout entier à la double tâche de maintenir sa famille et sa maison, en se tenant à l'écart de tous les excès, en surveillant ses moindres actes et jusqu'à ses moindres paroles ; le rusé Hennequin Loiseau, Bourguignon cupide qui cherche à faire sa fortune au service des Anglais ; Guillaume Le Vavasseur, boulanger et meunier roublard, qui l'a déjà faite et ne se préoccupe plus que d'en jouir et de la conserver. Nous les voyons chez eux, ces trois bourgeois, dans l'intimité de leur vie et de leurs âmes ; autour d'eux nous voyons le Paris d'alors ; à travers eux nous voyons la France de ce temps qui s'éveille à la conscience d'elle-même. Tout cela est précis, d'une vérité saisissante et concrète. A l'arrière-plan, nous devinons Jeanne d'Arc, dont une rumeur annonce la venue, tandis que nous respirons, si l'on peut dire, dans l'atmosphère son approche. Nous l'apercevons même au cours d'un assaut donné à la capitale, et la flèche qui la blesse est tirée par cet Aubry Gobert, serviteur de la cause du roi, l'apprenti de Vincent Marion et fiancé de sa fille Françoise. Le temps, les circonstances, et ce hasard qu'on appelle la fatalité quand on n'y reconnaît pas l'enchaînement des effets et des causes, l'ont voulu ainsi.

M. Jules Perrin n'a pas seulement fait preuve d'une minutieuse connaissance de l'époque, d'un réel talent de conteur ; son plus rare mérite est peut-être d'avoir su choisir le moment où l'action se concentre comme dans une crise et se précipite vers un dénouement. Les péripéties prennent ainsi un caractère plus dramatique ; l'histoire pénètre la vie privée, dont elle élargit la signification à sa propre mesure ; et la vie privée, de son côté, devient comme le miroir où se reflète l'histoire. Nous sommes loin, avec ce réalisme, des truculences du vieux roman historique, toujours plus ou moins « de cape et d'épée ». Le genre s'est transformé. Il ne s'agit plus d'imaginer des aventures, mais de ressusciter l'humble réalité. Tout le roman évolue autour d'une famille. « L'histoire de cette famille fut sans doute celle de bien d'autres. Elle peut servir à faire comprendre comment, en ces années de souffrances, le sentiment concret de maint bonheur perdu finit par éveiller et par fixer dans l'âme populaire le sens abstrait de la patrie française. »

Ces dernières lignes du livre nous en livrent la signification dernière. Mais l'art du romancier a été de nous le révéler peu à peu au cours d'un récit savamment combiné, dont le style même, légèrement archaïque, a la saveur du temps.

***

M. Georges Lecomte, avec *Le Mort saisit le vif* (1), nous ramène à notre temps, dans la province française ; précisons : dans la « société » de Clermont-Ferrand. Avec une indulgence amusée pour les petits travers de la vie provinciale, l'ironique auteur des *Cartons verts*, des *Hannetons de Paris* et des *Bouffonneries dans la tempête*, nous a retracé l'existence fort étroite des Champbourguet, l'inertie du gentilhomme terrien ruiné et diminué par le sentiment de son impuissance, le chagrin qui aggravait sa faiblesse, — « vieil enfant geignard, qu'il fallait sans cesse remonter et consoler », — les revirements et retournements de l'opinion à l'égard de ces Champbourguet suivant qu'ils sont pauvres, puis soudain enrichis par un héritage, puis de nouveau appauvris quand la découverte d'un testament les dépossède, et riches enfin une seconde fois quand le testament est reconnu faux. Toute cette [illegible] conduite avec beaucoup de légèreté et de bonne humeur, tourne autour du mariage des deux jeunes

(1) Eugène Fasquelle, éditeur.

(1) Eugène Fasquelle, éditeur.

filles Isabelle et Lucienne, qui peuvent ainsi acquérir de bonne heure la connaissance des hommes et l'expérience de la vie.

Mais nous voyons reparaître le noble romancier de l'*Espoir* et de *La lumière retrouvée* dans la complaisance très manifeste avec laquelle M. Georges Lecomte fait ressortir le fond d'honnêteté et de vertu qui est comme un trésor d'épargne de la famille française, son capital moral et son ferme soutien. Je me reprocherais de déflorer la piquante intrigue de ce roman et je laisse aux lecteurs le plaisir d'apprendre comment la droiture de M. de Champbourguet sortit victorieusement d'une rude épreuve. Il ne manquait aux circonstances rien de ce qui pouvait rendre le sacrifice plus douloureux. Cependant si la vaillante Isabelle eut à gravir « le calvaire d'une fiancée », elle ne perd rien finalement à ne pas épouser Raoul de Peyralade, le jeune garde général des eaux et forêts ; elle trouvera bientôt beaucoup mieux, et Lucien de Soules, professeur à la Faculté des Lettres, sur qui les Humanités ont exercé leur bienfaisante influence, n'abandonne pas Christiane. M. de Champbourguet lui-même, le brave homme un peu ridicule, en même temps qu'il s'est ennobli par la dignité de sa conduite, a tiré des jours d'épreuve la haute leçon de la noblesse du travail et s'est assujetti à une humble tâche pour aider les siens. Que M. Georges Lecomte ait mis une pointe de romanesque dans son optimisme, nous ne le contestons pas. Mais il y a mis aussi, nous l'avons vu, une pointe de satire. Et il a enveloppé le tout d'une sagesse sereine qui se formule dans les dernières lignes du livre : « Quant à M. et Mme de Champbourguet, sans étonnement, ironie ou indignation, ils souriaient. La souffrance leur avait enseigné la véritable valeur des êtres et des choses. Libres de toute amertume, ils savaient l'importance qu'il faut accorder à certaines simagrées et à certaines paroles. Ils connaissaient le sens de la vie. Leur âme s'élevait plus haut qu'elle. Et c'est dans ce domaine immatériel qu'ils avaient trouvé la force de la vivre. »

Reprocherons-nous à un écrivain d'entendre cette leçon que la dureté des temps devrait imposer à tous? A une autre époque, le disciple du naturalisme que fut dans sa jeunesse M. Georges Lecomte, le dilettante raffiné, le subtil amateur d'art, l'ami des impressionnistes qu'il n'a jamais cessé d'être, eût sans doute poursuivi différemment son évolution littéraire. Il y a plusieurs manières d'être de son temps. La plus facile et la plus fructueuse est de suivre la mode. Le probe et agissant écrivain à qui l'Académie Française vient d'ouvrir ses rangs en a choisi une autre. Ou plutôt il ne l'a pas choisie. Il est de ceux qui ne pouvaient s'empêcher de mettre — c'est le titre d'un de ses livres — « les Lettres au service de la Patrie ».

***

Voici au contraire une œuvre uniquement inspirée de la dureté des temps, l'*Enfant de la Victoire* (1), de M. François Duhourcau, un roman de la déception.

Gérard Etchandy, était, à la veille de la victoire, dans tout l'épanouissement de sa jeunesse et de ses espoirs. Il avait dix-sept ans, sa famille était prospère, et il était presque le fiancé de sa délicieuse voisine du pays basque, Néré Artola. Mais, avec la mort de son père, médecin qui sert aux armées et tombe quelques semaines avant l'armistice, s'anéantit la fortune de la famille. Les beaux rêves d'avenir qui exaltaient l'adolescent s'abîment dans la réalité terne et brutale.

Bientôt il est obligé de reconnaître qu'il ne doit plus compter que sur lui-même, et après un séjour de quelques mois dans une banque où il s'étiole, gagnant à peine de quoi vivre, il se « déclasse » sans effort. Pourquoi ne demanderait-il pas à un métier de lui apporter une vie plus libre et plus large? On s'étonnera peut-être que le jeune bourgeois de bonne maison devienne si aisément chauffeur de taxi. Ce serait connaître bien peu les garçons de la génération nouvelle, si prompts d'une part à se détacher de leur passé, si impulsifs et, d'autre part, si affranchis du préjugé des professions. Parmi les nouveaux compagnons de Gérard, il s'en trouve un qui exerce sur lui l'influence propre à le détacher de toutes les opinions, croyances et habitudes de son milieu d'origine. Comment et pourquoi cette influence, perd peu à peu de sa prise sur Gérard Etchandy, comment au contraire un fonds de pensée et de sentiment subsiste en lui, qui se réveille sous l'action d'une autre jeune fille, bien différente de la première, Madeleine Gouhello : c'est ce que François Duhourcau a su voir avec lucidité et retracer d'une main ferme. Il y a trois phases dans l'évolution de son personnage, et chacune, comme il convient chez un si jeune homme, est liée à une influence extérieure. Il est naturel que ce soit, au départ, si l'on peut dire et à l'arrivée, l'influence d'une jeune fille. L'élan joyeux du début correspond à l'amour de Néré. La révolte qui suit est favorisée, encouragée, sinon déterminée, par l'influence du jeune mécanicien, Pierre Vilbour, ouvrier « parigot » plus ou moins anarchiste. Enfin, c'est Madeleine Gouhello qui ramène Gérard à des vues plus saines, à une con-

(1) Editions de *La Vraie France*, Dunod, éditeur.

duite plus sage. Mais combien, après la brève expérience de ces deux ou trois années, il est loin de son point de départ! Il accepte raisonnablement la destinée, telle qu'elle peut encore s'offrir à lui; il l'accepte avec une sagesse résignée, dont Madeleine est la douce et charmante image. Dénouement mélancolique, tel qu'on pouvait l'attendre de la vérité des caractères, et tout chargé de cette vertu de réconfort qui émane de l'âpre expérience de la vie.

Cette œuvre, d'une sincérité profonde, d'un art très simple et très pur, aux lignes nettes, forme avec *Un homme à la mer* et *la Révolte des morts* le « cycle de la tourmente ». Nous y respirons l'atmosphère dissolvante de ces années d'après guerre où la France, victorieuse et meurtrie, voit détruire jour à jour l'œuvre des vainqueurs. Avec la précision poignante d'une impitoyable logique et l'ironie indignée d'un cœur généreux, M. François Duhourcau, qui a payé son large tribut d'héroïsme et de souffrance, nous montre ce qui reste des plus beaux espoirs et comment la faiblesse de l'État, l'égoïsme des individus compromettent les résultats d'une paix si chèrement conquise. Les qualités de romancier qu'on a appréciées dans les deux premiers volumes ainsi que dans *La rose de Jéricho* et dans l'originale nouvelle *La demi-morte* publiée par la *Revue des Deux-Mondes* se retrouvent ici dans leur plein épanouissement. Le contraste entre l'évocation du pays basque, qui fait le charme des premières pages, et la douloureuse vie parisienne de Gérard n'est pas un des moindres éléments de beauté de ce roman qui sait unir l'amertume de la vérité et la douceur de la poésie. Saint-Jean-de-Luz, Néré Artola, le tennis d'Etché-Maïtia, la « maison aimée », — nous lisons là des pages d'un charme si frais, si jeune, que notre mémoire se plaît à en prolonger sur tout le reste du livre l'enchantement. Et d'autres pages sont au contraire infiniment poignantes, toutes pénétrées d'une poésie tragique : le déménagement d'Etché-Maïtia après la vente et, conclusions du livre, l'exhumation du fondateur, de l'aïeul, qui avait voulu reposer au milieu des siens, dans le parc de la maison. Le nouveau propriétaire n'a plus voulu loger cet hôte importun, et Gérard l'a transporté dans un caveau neuf du cimetière, laissant à l'Anglais maître de cette demeure le soin de combler la fosse abandonnée. « Les premières gouttes de pluie s'écrasaient sur le sol. Nul abri autour d'Etché-Maïtia, isolée dans la campagne. Alors, résolument, luttant de vitesse avec l'orage, Gérard Ertchandy s'élança sur la route. »

N'y a-t-il pas dans ces dernières lignes, résumant l'œuvre qu'elles terminent, sa vérité psychologique et ses qualités d'art, une richesse de symbole qui en couronne ou plutôt qui en prolonge la signification?

***

C'est le roman de mes romans », dit M. Louis Lefèbvre dans l'avant-propos de son nouveau livre, *Les mouvements de la flamme* (1), « c'est tout le témoignage d'un homme ».

Le témoignage d'un homme et, l'auteur lui-même le dit aussi, « la courbe de l'œuvre entière ». Les rêves juvéniles, la douleur, la mort, l'inquiétude et la recherche, la joie : voici donc l'émotion et l'expérience d'une vie, non plus exprimées directement, comme dans la confidence lyrique des poèmes : *La prière d'un homme, La peine quotidienne, Aurélio, l'Allusion au bonheur*, mais concentrées, ordonnées dans le cadre d'une action romanesque. Nous retrouvons les principaux personnages des romans antérieurs et, en avant de tous, seul au premier plan, André Martyne que nous connaissons depuis le premier, *la Maison vide*, et que nous avons revu dans *le Grand jour*. Il est le héros des *Mouvements de la flamme*. Il épouse Madeleine Fresnal, et le couple forme ce qu'on appelle un bon ménage. Puis vient l'enfant. Et André serait heureux si l'angoisse de la maladie n'insinuait doucement en lui, lentement, sûrement, la menace de mort. Il n'y a peut-être pas dans le roman contemporain de pages plus poignantes et d'une intensité plus vive dans leur discrétion, dans leur retenue, que le chapitre intitulé « Présence ».

Au-dessus d'André Martyne et de sa femme se dresse désormais cette figure de la souffrance, que M. Henry Brémond, parlant jadis de l'*Ile héroïque*, disait avoir vue « muette, néanmoins tellement vivante qu'un peintre en évoquerait les traits sans peine ». On dirait que cette figure, de ses bras immatériels mais non pas invisibles, enserre les deux êtres unis pour les presser et les fondre.

La science d'un Larmeret est courte, et ce médecin, qui n'avait pu dissimuler à son ami le péril de mort, n'était pas infaillible. « Délivrance. Illumination. Recommencer de vivre! André recommençait de vivre. Lentement, avec une joie toujours plus sûre, il savourait ce bienfait. » Mais une autre douleur l'attend, combien pire! Redevenu solitaire, il faut continuer de vivre. La flamme ne s'éteint jamais : tantôt elle s'élance, et tantôt elle baisse, rampe, vacille, lèche le sol, où elle ne trouve plus d'aliment et fait croire à tous qu'elle va s'anéantir. Elle n'est pas éteinte pourtant, elle rejaillira.

Une autre douleur encore : il vient trop tard

(1) Editions de *La* [illegible], Dunod, [illegible].

vers sa mère qui l'avait attendu si longtemps, désiré, exhalant dans ses lettres la même plainte : « Mon fils ne vient jamais me voir ! » Sa douleur est cuisante comme un remords. Mais une autre jeune fille, l'Anne Béreau des jolies scènes du début, reparaît, et c'est avec elle, après des heures sombres encore, qu'il verra jaillir la clarté de la flamme et, après s'être détaché de tout, se trouvera prêt enfin à entrer, purifié, dans la joie, la confiance et la splendeur de l'amour.

L'œuvre où M. Louis Lefèbvre a voulu rendre sensible la suite naturelle des divers mouvements d'une même vie intérieure, « comme sont liées entre elles les heures d'une même journée », risquerait d'être trop dense, si la poésie ne la pénétrait d'une lumière qui allège et transfigure la réalité en même temps qu'elle la rend plus expressive. Ce romancier ne se rattache ni aux réalistes, ni aux psychologues, ni aux symbolistes. Sa manière si personnelle suppose peut-être ces trois écoles, mais elle les dépasse. Ne lui demandez ni l'observation, ni l'analyse : ce ne sont pas ses procédés. L'imagination et l'intuition semblent chez lui inséparables : elles atteignent ensemble les profondeurs où s'accordent le sentiment et la pensée. Aussi l'auteur sait-il unir les frémissements de la sensibilité la plus vive aux résonances d'un esprit très attentif à pénétrer le sens de nos joies et de nos douleurs, à saisir, en romancier, non en philosophe, notre relation avec le fini et l'infini, à comprendre, non en philosophe mais en romancier, le secret de notre destinée.

L'esprit qui domine la vie voit sans colère toutes les faiblesses et sans indignation toutes les médiocrités. Il les voit et les raille : rien de plus. « Les grimaces sottement égoïstes d'un Mourondet, d'un Bargenac, sottement scientifiques d'un Larmeret, d'un Langlemont » excitent l'ironie de Louis Lefèbvre, une ironie si légère qu'elle semble se jouer à la surface des êtres et pourtant si pénétrante qu'elle en touche le fond.

En un temps où certes le talent n'est point rare, mais où tant d'écrivains ne prennent plus la peine de mûrir leurs conceptions ni de composer leurs œuvres, M. Louis Lefèbvre atteste, dans ce livre chargé de sève, qu'il est de ceux dont la méditation sait encore mûrir l'expérience de la vie et dont l'art excelle à la styliser. Il nous offre ainsi une œuvre équilibrée, harmonieuse et belle, dont la forme a quelque chose d'ardent, de vaillant et de pur, comme la flamme.

Firmin Roz.

LES BEAUX-ARTS

LES SALONS

Expulsés du Grand Palais, dont un coup de baguette féerique vient de transformer l'immense nef, les Salons de printemps se sont réfugiés aux Tuileries, dans les baraquements longs et bas de la terrasse du bord de l'eau. Modeste logis pour de modestes hôtes : les sculpteurs ont dû se résigner pour la plupart au plein air, qui permet sans doute de mieux juger leurs œuvres, mais risque de traiter les plâtres sans pitié ; quant aux peintres, ils ont vu en gémissant coucher leurs toiles sur le lit de Procuste : tout ce qui dépassait deux mètres a été retranché ; c'est ainsi qu'au temps où le roi Louis-Philippe sauvait un peu cruellement Versailles, les peintures anciennes qui ne s'adaptaient pas à remplacer exactement les boiseries supprimées étaient tantôt rognées sévèrement, tantôt généreusement élargies. Cette opération préalable, éloignant des Tuileries tout ce qui par définition peut se caser ailleurs, a épargné à nos regards inquiets les scènes historiques ou préhistoriques, et les excès toujours menaçants de la mythologie : il n'y a plus de sirènes sur la mer !

Les deux Sociétés rivales, désormais rejointes, ont trouvé dans cette suite de chambres bien distribuées, bien éclairées, des ressources que l'on ne soupçonnait point, une mise en valeur dont leurs envois sont loin d'être tous dignes ; faisons-leur crédit, car elles promettent de renouveler à deux reprises, et jusqu'à la fin de l'été, cette exposition trop restreinte d'où les jeunes talents semblent malheureusement exclus.

Une certaine gravité, qui va par endroits jusqu'à l'austère, donne la note générale, par-dessus les inévitables fadeurs, auxquelles une seconde médaille ou le titre de sociétaire, selon les Salons, confère le droit d'entrée. Les portraits sont nombreux, et ne manquent pas d'intérêt. On s'arrêtera volontiers devant celui qu'Albert Laurens a composé d'*André Gide*, avec une netteté sèche et froide où transparaît clairement le caractère de l'écrivain. Pierre Laurens, qui avait eu un grand succès l'an dernier, avec son portrait de jeune fille en blanc, a voulu peindre, cette année, dans une attitude semblable, un profil de jeune fille en noir, d'une harmonie moins heureuse. Et l'ancêtre disparu, *Jean-Paul Laurens*, est évoqué avec une piété admirable par son élève roumain Stoenesco, sous la rouge simarre et le bonnet brodé que ses familiers ont connus,

et qui seyait si naturellement à son masque puissant et fatigué de vieux doge. Un grand pastel de jeune femme en blanc sur bleu, par Marcel Baschet, une fidèle image du sculpteur *Coutan*, par Edgar Maxence, *le cardinal Mercier*, par Font, les yeux aigus et la haute mèche d'argent qui flotte comme un feu follet sur le front de l'*abbé Mugnier*, par Mme Cotton, surtout un chef-d'œuvre de Lucien Jonas, l'*abbé Lemire*, la vérité même, voilà qui suffirait déjà à représenter honorablement, dans un espace aussi réduit, la Société des Artistes Français ; ajoutez-y encore les portraits de *Labatté*, d'*Emile Renard*, de *Pierre Olmer* par eux-mêmes, celui que Louis Roger a fait si amoureusement de sa mère, les jeunes mariés qui ont posé en toute simplicité devant André Devambez, la *Vieille paysanne d'Ile-de-France*, de Jules Adler, et enfin cette amusante image de jeune femme vêtue de vert, dans un intérieur vert, d'attitude un peu raide, direz-vous ; mais approchez, c'est un mannequin d'atelier, le mannequin de bois costumé par Jules Grüss, et rendu avec l'habileté la plus étourdissante.

La *Nonchalance* de Biloul est un nu, le seul peut-être qui vaille d'être cité ici, une œuvre de belle maîtrise. La *Procession de la Fête-Dieu*, de Jules Hervé, toile un peu grande mais fort délicate, le vibrant intérieur de la cathédrale de *Chartres (Soleil de onze heures)*, de Rigaud, le *Crépuscule dans le désert*, de Bascoulès, le *Bassin de Neptune à Versailles*, de Willaume, continuent les sages traditions d'autrefois ; mais il y a quelque chose de plus dans la poésie de la *Roche aux loups*, peinture non datée, sans doute ancienne, de Pointelin, le maître paysagiste du Jura : ce vallon rocheux tout pénétré des ombres et de l'humidité du soir ajoute à la robustesse d'un Courbet sa grande et saisissante mélancolie.

La Société Nationale nous apparaît plus restreinte encore que son aînée. Quelques portraits, par Raymond Woog, Hugues de Beaumont, Dédina, Kasak, Mlle Madeleine Carpentier *(l'Enfant au perroquet)*, un charmant pastel d'enfants, par Mlle Breslau — et ne faut-il pas citer, bien à part, l'effrayante *Femme en jaune* de Van Dongen? — des paysages de Seyssaud, de Georges Griveau, de Jacques Mathey, de Moullé, de Goulirat *(Saint-Léonard-du-Bois)*, le grand décor breton, *Les pins et la mer*, où André Dauchez a résumé toute sa science et sa poésie, forment un ensemble très honorable et digne des éloges habituels. La montagne, rendue avec une gravité sincère par Robert Lemonnier, ruisselle de joyaux étincelants sous les pinceaux — ou le couteau — de Communal (dont une exposition abondante est ouverte aux salles Georges Petit). Voici encore *la Seine et Notre-Dame*, de Frank Boggs, un décor assez harmonieux, un peu noir, de Balande, et puis deux intérieurs de Carnavalet et de Versailles, peintures déjà anciennes, dignes des vieux hollandais, par Maurice Lobre, qui a noté avec une justesse miraculeuse les jeux de la lumière sur des boiseries sans or et sur les dossiers blancs et rouges de banquettes vides dans une salle où fréquentent les fidèles de Louis XV.

Je mets à part, comme une œuvre de premier ordre, bien que le paysage y soit sacrifié, le *Héron mort*, que Roger Reboussin nous montre abattu, les ailes ouvertes, les pattes raidies, sous la griffe du faucon dressé qui se gorge de sang et d'orgueil ; jamais ce beau peintre animalier n'a rendu avec plus d'intensité la lutte pour la vie de nos frères sauvages.

Les graveurs, dans l'un et l'autre Salon, serrent les rangs pour tenir le moins de place possible ; ici MM. Jacques Simon, Louis Jacques, Adrien Bouroux, Pontoy, Rollet ; là des virtuoses de l'eau-forte et de la pointe sèche, Béjot, Beurdeley, Leheutre, Chahine, Jouas, Achener.

La sculpture ne pouvait qu'être sacrifiée. L'étrange assemblage des statues livrées aux intempéries fait songer à quelque cimetière italien, et l'on y rencontre sans étonnement le beau bas-relief de bronze de Martial pour le *Tombeau de Mme Edouard Souplet*, ou la *Victoire* de Ségoffin, et même la statue de granit de *Mgr Augouard*, par Mme de Bayser. *La Becquée*, charmant groupe de pierre taillé par Landowski, se dressera bientôt sur les gazons d'un parc. Cependant voici, dans une belle galerie fermée, l'archaïque et amusant *Amabilis, sculpteur romain*, de M. Bouchard, de qui nous admirions, il y a un an, l'*Architecte*, le pittoresque *Chemineau*, de Jean Boucher, l'énergique statue de la France, de Bacqué, pour le *Monument aux morts de Mézin*, le *Rude*, un peu décevant, de Sicard, la voluptueuse figure de bronze où Denys Puech a symbolisé l'enivrant parfum des *Roses*, et la délicate *Vierge miséricordieuse*, de Max Blondat. Tout cela, avec de bons bustes, forme l'apport des Artistes Français, tandis qu'à la Société Nationale, avec un buste de Paulin, un petit plâtre de Desbois et l'excellente statue d'*Enfant au lapereau* de Dehérain, on ne trouve à citer qu'une œuvre charmante, mais déjà connue, la *Jeune fille se coiffant*, de Bartholomé, dont le marbre fait un peu regretter la douceur blonde et rosée de la pierre.

L'Exposition du Cercle de l'Union Artistique, cette année, accompagne les Salons au lieu de les précéder. On y voit les excellents portraits, peints à Rome par Besnard, des deux princes Vladimir et Démètre Ghika, un beau Gervex ancien, deux des

meilleurs pastels de Marcel Baschet, d'autres portraits, par Dagnan et Muenier, des intérieurs de Walter Gay, de Tenré, de Paul Thomas, les fins crayons habituels de Friant, et les dernières aquarelles, si prestigieuses, de Vignal.

Tels sont, rapidement parcourus, ces musées éphémères, bien peu de chose sans doute auprès de l'énorme travail que doit nous révéler l'Exposition des Arts Décoratifs. Nous n'en voyons pour l'instant que le vêtement multicolore, ce manteau d'Arlequin qui s'étale devant le dôme sublime des Invalides ; que de chefs-d'œuvre nous doivent nos artisans, pour nous faire absoudre l'erreur de nos architectes ! Nous y reviendrons plus tard ; mais, à côté de cette pompe théâtrale et discordante, n'oublions pas que le Petit Palais abrite, pour deux mois, des merveilles du paysage français, des Poussin et des Claude incomparables, prêtés par les grands Musées d'Espagne et par les plus illustres collections anglaises. Allons méditer devant le *Château enchanté* et la *Sainte Madeleine* de Claude, ou devant cette variante des *Bergers d'Arcadie*, de Poussin (où je retrouve l'inspiration toute proche d'un chef-d'œuvre inconnu de Guerchin, dans la Galerie Corsini à Rome) ; allons nous rafraîchir à la source toujours candide et vive de notre Corot ; et rendons un suprême hommage au zèle d'Henry Lapauze, organisateur et conservateur magnifique des collections de la Ville de Paris, ravi par la cruelle mort avant qu'il ait pu jouir de sa dernière victoire.

André PÉRATÉ,
Conservateur des Musées de Versailles.

LA MUSIQUE

A L'OPÉRA : ESTHER, PRINCESSE D'ISRAEL

Deux poètes, connus pour leur talent et pour le respect qu'il portent à leur art, ont repris un sujet que Jean Racine avait traité. On peut donc présumer, avant de connaître leur pièce, que ces deux écrivains ont découvert, sous un même titre, un sujet tout nouveau. Aussi bien, n'est-ce pas une chose bien étonnante, que le choix d'*Esther* par Mme de Maintenon et Racine?

Esther, on le sait, est moins une tragédie qu'une espèce de poème où le chant est mêlé avec la musique : ainsi s'exprime Racine dans sa préface. Alors, en 1689, il avait renoncé au théâtre depuis plus de dix ans. Marié, converti, ou plutôt revenu à des habitudes plus régulières et qu'il avait oubliées durant les « divertissements » d'une jeunesse passionnée, l'élève des jansénistes de Port-Royal conservait toujours sa même tendresse et sa même facilité aux larmes touchantes :

— Il aime Dieu comme il aimait ses maîtresses, déclarait Mme de Sévigné. Elle ne manquait pas de renseignements vraiment confidentiels sur Racine. En effet, elle était, cette délicieuse « maman », la confidente du charmant marquis de Sévigné ; par lui elle savait bien des détails sur la Champmeslé, « sa presque belle-fille ». Et celle-ci connaissait Racine *usque ad renos*, c'est-à-dire « dans le plus que particulier », s'il faut parler comme M. de Saint-Simon.

Or, Mme de Maintenon, devenue prude avec l'âge et la fortune, s'ingéniait à distraire le Grand Roi. Ce n'était pas facile : il avait joui de tout, et n'était plus jeune. Elle eut l'idée de lui faire donner le spectacle par des jeunes filles, dans une maison religieuse. Et Racine fut chargé d'écrire une sorte de tragédie édifiante. Il choisit *Esther*, d'après un livre de la Bible.

Mais le texte biblique, constatait le malicieux Jules Lemaître, rapporte « une histoire de sérail ». De fait, Assuérus, roi de Perse, au milieu d'un banquet formidable, est pris de l'idée fort extravagante en Orient, de montrer sa favorite à tous ses convives. Sur le refus de cette esclave, de cette « altière Vasthi », il la chasse. Aussitôt, que d'intrigues, que de préparatifs, et combien de macérations dans les parfums les plus rares, afin de présenter au monarque une nouvelle esclave capable de le séduire. Une jeune israélite, dirigée par le vieux fanatique Mardochée, parvient à être la reine-maîtresse. Elle domine le tyran tout puissant. Elle obtient le renvoi d'un ministre et la nomination de Mardochée. Ainsi les juifs sont sauvés : au lieu d'être massacrés par les amalécites, ils obtiennent la gracieuse faveur d'en tuer plus de cinquante mille.

— « Cet édit, déclarait le bon traducteur Saci, ne fut cruel qu'en apparence »... On peut croire que les cinquante mille victimes trouvèrent qu'une telle « apparence » avait trop de réalité.

Racine, évidemment, adoucit un tel sujet pour les « Demoiselles de Saint-Cyr ».

De nos jours, si l'on tient compte du véritable récit biblique et aussi des documents ou des monuments découverts depuis un siècle, on peut concevoir une nouvelle *Esther*. Certes, aucun poète ne prétendra faire oublier la grâce, ni la pureté, ni cette force à la fois souriante et profonde, ni cette musique enchanteresse, inimitable, *mozartienne*, des plus beaux vers de Racine. Ça et là, dans l'*Esther* du Grand Siècle, resplendit l'absolu de la beauté par-

faite. Mais, à propos du même nom d'*Esther*, il y a un autre drame, farouche, sanglant, plein d'une splendeur barbare et raffinée : c'est lui que nous présente le livret d'aujourd'hui.

***

Naguère, à l'Odéon, le beau drame de MM. André Dumas et Sébastien-Charles Leconte connut un grand et légitime succès. Leur *Esther, princesse d'Israël* vient d'être adaptée par eux en tragédie lyrique.

Les deux poètes nous conduisent dans la Perse véritable d'il y a vingt-cinq siècles. Allez donc, comme ils l'ont dû faire, revoir les salles Dieulafoy au musée du Louvre. Quelle grandeur, quelles dimensions énormes, écrasantes ! Un simple chapiteau, c'est une masse de pierre de plus de deux mètres, et qui représente deux bœufs accroupis plus grands que nature. D'après ce fragment, imaginez les temples ou les palais ; construits par des milliers d'esclaves ; et méditez longtemps devant les frises émaillées, d'un travail si accompli, si minutieux, si précis : elles prouvent une méthode capable d'atteindre à des résultats colossaux qui confondent et humilient le spectateur moderne.

Parmi de telles splendeurs, imaginez des âmes farouches, cruelles, parfois efféminées par le luxe, ardentes, frénétiques jusqu'au délire sensuel, et répandant le sang humain par plaisir ou seulement par ennui. Autour d'un monarque enivré de sa puissance, quelles intrigues, quelles perfidies parmi les ministres, les scribes, les familliers et les flatteurs d'un tel maître ! quelle perversité effrayante parmi les innombrables favorites, méprisées un jour, mais le lendemain dominatrices d'un roi qui peut exterminer des peuples !

Dans une couleur de pourpre et de sang, et en des dimensions formidables que nous révèlent les monuments retrouvés, voilà donc, transportée et renouvelée, l'*Esther* de Racine.

Il faut louer nos deux poètes contemporains pour la peinture si neuve et si profonde, si moderne, qu'ils ont faite d'une âme orientale. Leur petite « princesse d'Israël » est un monstre accompli. D'un acte à l'autre, quelle farouche progression ! D'abord l'esclave semble tremblante, petit animal naïf qui s'est laissé frotter d'aromates. Puis la femme s'éveille ; elle devient coquette. Avec un raffinement et une expérience, qui lui sont soufflées aussi par le vieux Mardochée, elle se promet au Roi et se refuse ; elle se joue de la convoitise de cet homme blasé, afin d'être sûre d'obtenir tout ce qu'elle veut. Et alors, prise de vertige, grisée de sa puissance, enivrée par la folie du meurtre, elle prend une volupté déjà néronienne : sa nuit de noce est une nuit de carnage ; les cris des mourants, l'horreur du sang répandu, les râles des sacrifiés, deviennent le démoniaque stimulant de ses baisers éperdus.

Par une telle peinture, grandiose, voluptueuse et funèbre, digne d'être rapprochée des drames historiques de Shakespeare, MM. André Dumas et Sébastien-Charles Leconte ont prouvé leurs dons de poètes créateurs. La beauté de leurs vers, sonores, imagés et resplendissants comme ceux de leur maître Leconte de Lisle, n'a rien laissé perdre de leur haute conception.

***

La partition, écrite par M. Antoine Mariotte, affirme une aspiration noble, un sincère désir d'atteindre à la grandeur et à la puissance dramatiques. Avec une conviction à laquelle il faut rendre hommage, le musicien n'a pas redouté les dimensions énormes et colossales. Le premier acte dure plus d'une heure. Et il est précédé d'une ouverture fort importante.

Déjà nous avons eu l'occasion de signaler le talent de M. Mariotte. Son œuvre nouvelle ne peut qu'ajouter à la grande estime qu'il mérite. Pourtant elle ne donne pas, nous semble-t-il, un plaisir sans mélange. Et cela doit tenir surtout à deux causes : la longueur et la surcharge.

La longueur est évidente. L'auditeur y est sensible, non pas tant à cause de la durée de chaque acte, mais plutôt à cause du manque de variété. Chaque situation se prolonge trop longtemps. Certes on évoquera, comme excuse, les exemples de Wagner. Mais ils ne prouvent rien. Un musicien, quand il use de la voluptueuse séduction par le son et de la valeur expressive des idées comme Wagner, se fait pardonner ses longueurs, à force de génie et de beauté.

Sans doute, le compositeur d'*Esther* a-t-il été conduit à faire trop long par le légitime souci de faire vaste, et même énorme, ainsi que son sujet, pris à la Perse antique, pouvait le lui conseiller. Le compositeur espérait aussi que toute la couleur orientale, fournie par l'orchestration des Russes modernes, emplirait et animerait les gigantesques proportions de sa fresque babylonienne.

Mais ici intervient la seconde cause que nous avons signalée et qui est surcharge. L'orchestre semble bourré de trop de choses, de trop d'instruments et de trop d'intentions, de trop de rappels ou de placages de thèmes, de trop de doublures qui n'ajoutent pas de sonorité, mais alourdissent, amortissent et « mangent » les autres sonorités. Le quatuor des cordes est presque toujours absorbé

par les autres timbres. Quand il joue seul, il sonne compact, manque d'éclat ou de transparence.

Quant aux voix, elles ont à lutter, pour traverser cette épaisse tapisserie, ce laineux, ce serré tissage de sonorités. Parmi des décors aussi grands qu'une exposition universelle, elles « poussent le son »; elles articulent à peine. A part le rôle que M. Franz tient avec son héroïque maîtrise, pas un mot ne peut être saisi. Et ainsi la surcharge instrumentale, où trop de choses se neutralisent, renforce l'impression de longueur.

C'est fort dommage, car l'œuvre présente d'incontestables mérites. Elle est, avant tout, un noble et sincère effort vers le grand art. Elle ne sacrifie à aucune mode suspecte. Elle vise à concilier, avec le « drame lyrique », tous les meilleurs apports qui le suivent dans la récente production. Enfin, elle abandonne les thèmes trop fragmentés, trop courts, et qui ne sont guère qu'un accord dont les notes s'égrènent l'une après l'autre; elle cherche un récitatif plus expressif, moins convenu et plus souple; elle s'oriente vers des dessins plus nettement mélodiques.

Somptueusement, fastueusement mise en scène, *Esther, princesse d'Israël*, fait grand honneur à M. Rouché.

Le ballet est certainement digne de tout ce qu'Assuérus pouvait voir dans ses palais de Suse, de Babylone ou d'Ecbatane.

Le vieux Mardochée, dans sa longue barbe crasseuse, n'avait certainement pas la voix jeune et resplendissante de M. Franz. On s'étonne même que ce rôle de basse caractérisée devienne tout à coup un ténor. — Mlle Yvonne Gall, M. Rouard et M. Duclos tiennent les rôles principaux. On écoute volontiers de tels chanteurs; on les admire; mais on aimerait à les comprendre.

Enfin, nous croyons savoir que le musicien, dès les premières représentations, a pris le parti d'alléger son œuvre. S'il en est ainsi, sans doute trouvera-t-elle plus de facilité pour conquérir, auprès du public, le succès qu'elle mérite.

Adolphe Boschot.

VARIÉTÉS

UNE NOTE SUR LA VALEUR MORALE DE L'HISTOIRE

Dans la belle leçon que vient de publier la *Revue Bleue*, le grand historien des âmes nationales qu'est M. Camille Jullian, se tournant contre certains courants aussi stupides que malfaisants, qui prétendent l'élimination de l'histoire dans les futurs programmes d'une humanité toute préparée pour se livrer sans défense aux barbaries présentes et futures, a parlé, avec l'éloquence de la conviction et de l'amour, des profits éthiques dérivant de cette science, vérité et art en même temps.

Qu'on permette à quelqu'un dont la vie entière a été consacrée à déchiffrer les documents pour créer la vie qu'ils sont destinés, par-dessus toutes les paléographies, les diplomaties et le reste, à révéler, d'écrire, de répéter plutôt, une page sur un autre des avantages moraux que procure l'histoire, directrice, dans la désorientation d'aujourd'hui, plus qu'aux époques de lignes sûres et de freins instinctifs.

L'humanité a une propension naturelle, mais fatale, vers les formules. La paresse de penser, de vérifier, de localiser et de tenir au courant les vérités héritées, l'y pousse. La règle immuable, éternelle, réduit et retient. L'avoir celle-là c'est ne devoir plus douter, n'être plus contraint à chercher. Tout le tâtonnement douloureux, tout le drame des consciences à la recherche de ce qu'il faut, de ce qui se peut, en est évité. Avec quelques termes abstraits pris dans une proposition logique on croit être toujours maître des circonstances.

Le rationalisme, qui a rendu de si grands services à la pensée, qui a donné des ailes à l'initiative, chez les vieux Grecs et chez leurs imitateurs que nous sommes, jusqu'au plagiat le plus puéril, est là pour nous enseigner l'art des formules et nous donner la confiance dans leur pouvoir mirifique. Les règles du syllogisme seraient applicables dans leur dure clarté à cette chose d'une complication infinie qui est la pensée humaine, idée et sentiment et instincts ensemble, dont vient le mouvement perpétuel qui change d'un moment à l'autre les situations.

Ceux qui tuaient des rois au XVIe et au commencement du XVIIe siècle, les idéologues assassins, les mains rouges et le visage souriant, étaient bien certains qu'un monarque français de l'époque et les tyrans de Plutarque sont de même essence et méritent le même traitement. En créant de par une illusion livresque des Hipparque et des Hippias, on devenait incessamment un Harmodius et un Aristogiton pour s'offrir à l'admiration des amis de la bonne cause. En 1789 on se croyait Romain pour exhiber une « vertu » toute de surface et d'attitude à la tribune vulgaire d'un club devant un public qui avait lu Rollin ou en avait entendu parler, et les vieux termes latins des abstractions philosophiques servirent à légitimer le déclanchement journalier du couteau sur la Place de la République.

La constitution américaine d'un Washington paraissait un produit politique d'un usage général, quels que soient l'origine et le caractère de la société qui devait la subir, et entre le citoyen « génevois », aristocrate, de Rousseau et entre le « citoyen » français, plébéien et ochlocrate, de 1795 il n'y avait pas à distinguer.

Puis, voici à la fin d'un siècle plus mouvementé que tous les autres, plein des espérances les plus nobles et les plus belles, étourdi de tout ce qu'il a pensé ou cru penser, révolutionné et « réactionné » un peu partout jusqu'aux imitations les plus sottes, les lourds écoliers, les « disciples » naïfs de Moscou, pauvres philosophes de bourgade russe, commis de magasin manqués, écrivassiers de troisième ordre, qui, amis de la formule la plus acérée des résolutions réduites au catéchisme, s'en vont transformer selon les méthodes et d'après le système constructeur d'une économie politique aussi périmée que celle de Marx une société où sous l'écume passagère des transplantations féodales et bureaucratiques végètent dans les pratiques millénaires les dizaines de millions d'un peuple d'enfant.

II

Or, l'histoire bien comprise, profondément ressentie, non plus dans ses tableaux conventionnels, mais dans sa profonde essence, ne fait que montrer à chaque pas combien est particulier, et par ce fait original tout ce qui s'est passé dans l'histoire des hommes.

Les institutions sont de la psychologie nationale réalisée. Les formes politiques ne sont pas des réceptacles d'âmes quelconques; elles correspondent, aussitôt qu'il s'agit de les appliquer, à ce que le génie des peuples a de plus inconsciemment intime. Les noms, qui trompent par leur identité ou leur similitude, recouvrent des choses qu'il faut découvrir souvent avec difficulté, car nous vivons des hypocrisies voulues ou de celles, plus dangereuses et combien abondantes, qui s'ignorent.

Or, cette psychologie nationale est le résultat, changeant à chaque moment, d'une infinité de facteurs, dont les plus importants sont ceux qui paraissent les moins en relief. L'histoire ne fait que les chercher à travers la transparence, réservée aux initiés, des témoignages et parfois sur les ailes hardies, mais solides, des hypothèses de bon aloi. Elle ne les trouve pas toujours et elle ne les aura jamais dans leur intégralité, d'une complication stupéfiante. Mais elle impose cette opinion : que l'action humaine est complexe dans ses motifs, qu'elle tient à des fibres insaisissables, innombrables et qu'elle ne peut être répétée qui si tout cet inconnaissable serait connu pour pouvoir fixer les identités impossibles.

On croyait jadis à la *magistra vitæ*, à la grande leçon s'adressant du fond des siècles aux époques nouvelles. L'histoire ne donne pas les exemples à suivre; elle prévient contre les tendances à les chercher. Si la sociologie glisse facilement à des généralisations séduisantes, mais d'autant plus fausses, l'histoire explique, mais représente aussi, et elle ne détruit pas les matériaux qu'elle emploie pour ses explications. Car elle est elle-même jusqu'au dernier de ces détails, qui est toujours utilisable dans un certain sens. Et surtout elle habitue à une certaine réserve prudente contre tout ce qui entraîne vers les contaminations et les contagions des systèmes et des méthodes. A la lecture de ses pages on sent la diversité des aspects de la vie humaine en mouvement et on se rend compte combien la direction doit être trouvée, non plus dans les parallèles, qui trompent, mais dans les analyses intérieures, qui éclairent.

Le XVIIIe siècle a eu ses révolutions par une fausse intelligence de l'histoire, mais tout de même l'humanité a pu les employer pour des progrès qu'elles n'ont pas été seules à déterminer. Le XIXe, nourri de sciences naturelles et abstraites, habitué aux techniques mortes et s'abreuvant au fait d'idéologie à un rationalisme vivant sur lui-même, a improvisé, le cœur léger, les catéchismes sur les ruines desquels il arbore résolument un drapeau de convictions opiniâtres. L'ignorance totale de l'histoire, tout en recueillant dans ses formules des conclusions historiques qui sont fausses, a provoqué ces convulsions et accumulé ces décombres.

Un professeur d'histoire, un historien est aujourd'hui peut-être un prédicateur désagréable, qui cependant doit s'obstiner à une œuvre. Plus il la répand par la plume et par la parole, plus il la dégage de la scolastique des écoles de simple érudition, plus il rend service à son siècle et contribue à une œuvre d'assainissement dont dépend le maintien d'une civilisation qu'on peut mépriser, mais qu'on ne pourrait jamais remplacer.

N. Iorga,
correspondant de l'Institut,
professeur à l'Université de Bucarest.

LA QUINZAINE POLITIQUE

La Question d'Orient

Je terminais l'une de mes précédentes chroniques relative aux prétentions bulgares en rappelant que la Bulgarie, nation jeune, entreprenante et digne à bien des égards de sympathie, n'était malheureusement pas encore de tout repos et qu'une certaine méfiance s'imposait. De tragiques événements n'allaient pas tarder à justifier ces restrictions. On s'est, à Sofia, efforcé de rejeter l'entière responsabilité de cet épouvantable drame sur la propagande bolchevique. Quelle que soit la part de Moscou dans cette tentative anarchique, son action n'aurait pu prendre cette ampleur si elle n'avait trouvé un terrain déplorablement propice. Le gouvernement bulgare a profité de cette occasion pour réclamer et obtenir une augmentation de ses effectifs destinés à maintenir l'ordre. Les voisins immédiats de la Bulgarie n'ont pas vu sans anxiété cette augmentation des forces militaires bulgares. On sait trop, tant à Belgrade qu'à Athènes, que la politique bulgare est dominée par la propagande terroriste des comités macédoniens qui n'ont accepté ni le traité de Bucarest, ni le traité de Neuilly et en poursuivent la révision, contre la Grèce et la Serbie, par tous les moyens.

On redoute de voir ces prétendus gendarmes supplémentaires tourner leurs regards et leurs armes plus vers les frontières que vers l'intérieur et ajouter par quelque menace nouvelle à l'insécurité de la péninsule.

Le gouvernement d'Angora a finalement eu raison de l'insurrection kurde et livré à la pelouse ses prisonniers chefs. Il profite de ce succès pour faire condamner par ses tribunaux les dirigeants du parti progressiste qui avait [illegible] à Constantinople. La pelouse ou le [illegible] [illegible] toute opposition. C'est le vieux moyen de [illegible] l'ordre à Varsovie. Mais que se passe-t-il derrière cette façade brutalement [illegible]. Deux documents [illegible] tent d'édifiantes précisions. Le premier est le rapport du docteur Lucien Graux, chargé de mission de [illegible] du Commerce. Il a constaté comme tout le monde la mort de Constantinople et l'état lamentable du pays. Il conclut : « A regret, nous devons dire que la France, sans

« y être délibérément haïe, ne trouve pas en Turquie les « sentiments qu'elle pouvait espérer. La nuance des vé- « ritables inclinaisons nationales turques apparaît en de « nombreux détails sur place et se reflète même dans « les textes officiels. Le Français est, somme toute, con- « sidéré comme le moins intéressant des étrangers rési- « dant sur le territoire. On a construit, au musée de « l'armée, à Constantinople, un panorama offrant, à la « vue de tous, le spectacle de nos navires coulés aux « Dardanelles. Cette exhibition n'a motivé, à notre con- « naissance, aucune observation de la part de la France. « Prenant acte de ce qu'ils peuvent considérer comme « une indifférence toute occidentale, les Ottomans accen- « tuent, à l'égard de notre pays, les sentiments de « xénophobie qu'ils nient à toute occasion, mais qui n'en « sont pas moins patents. Il est impossible de désolidariser « de la question *intérêts français* cette question de *sous-* « *estimation de la dignité et de l'autorité de la France.* « Les détails ici fournis sont en étroite connexion avec « ceux d'ordre essentiellement commercial, où apparaît « chaque jour et à tout instant, chez le Turc de 1924, « l'intention vexatoire à notre égard et la conviction « qu'il est superflu de nous traiter plus amicalement. »

L'autre document auquel je faisais plus haut allusion est une série de lettres adressées par un voyageur français s'étant rendu à Angora au début de l'hiver dernier, lettres reproduites par le *Progrès* d'Athènes.

« Moustapha Kemal pacha n'est pas, écrit-il, l'expression de ceux qu'il gouverne. C'est une individualité qui brille au milieu de primitifs impassibles et, à de très rares exceptions près, d'aventuriers intéressés et sans scrupules. Ismet pacha n'est qu'un soldat intelligent, troublé par des lectures diverses et confuses. Il se spécialise en l'art d'accommoder les difficultés qui surgissent au sein du parti inféodé au maître. Son adresse n'est pas facteur d'autorité : c'est un politicien, non un homme politique. En dehors du maréchal Fevzi pacha, chef d'état-major capable et très supérieur à Ismet, de Fethy bey, orgueilleux timide et de Reouf bey, le plus marquant des libéraux, les dirigeants de la nouvelle Turquie sont sans éducation politique et même sans éducation privée. D'une instruction embryonnaire, ils ne peuvent remonter aux causes morales du progrès dont, seule, la matérialité les frappe. Ils répugnent à pénétrer le fond des choses, à solliciter un conseil qu'ils craignent ou qu'ils dédaignent. Ils s'entourent de gens encore plus petits qu'eux, en général chefs de bandits ; ils ne conçoivent de réformes qu'après avoir renversé sans discernement ce qui existe ; ils transforment le côté matériel des choses, non l'esprit. Ce principe destructif crée une ambiance de doute chez les rares hommes réfléchis (Chakri Kaye bey) une grisserie géométriquement progressive chez ceux qui veulent s'illusionner (Ismet, Tewfik Nuchdi bey), une rancœur chez ceux qui voient poindre la vérité qu'ils voudraient étouffer, des appréhensions chez ceux qui savent que le temps épargne peu ce que l'on fait sans lui, surtout quand ceux chargés de le devancer joignent à une incompétence notoire une innocence qui n'exclut pas, tout au contraire, une présomption marquée.

Privés du contact des chrétiens, dont les mœurs et l'activité étaient un stimulant, les paysans sont visiblement plus découragés et plus résignés que par le passé.

Le prétendu athéisme des dirigeants actuels n'est pas d'essence philosophique. Étant incapables d'abstraire et de généraliser, leur scepticisme se réduit à la négation des facteurs moraux. Sous une influence allemande croissante ils ont perdu toute notion de remords et se glorifient, avec une inconscience révoltante, du massacre des Arméniens et des autres chrétiens d'Asie-Mineure. Ils l'expliquent comme une nécessité. C'était le seul moyen de permettre aux musulmans de progresser.

Dans le même ordre d'idées les écoles étrangères doivent être supprimées ; elles rabaissent par tradition ou par obligation confessionnelle l'Islam et ses adeptes. Libres chez eux, affranchis de toute emprise spirituelle étrangère, encouragés et surveillés pour la première fois par un gouvernement anatolien, les turco-anatoliens sont persuadés qu'ils atteindront facilement à une civilisation qui n'aura rien à envier à celle de l'Occident. Mais quand de la théorie on passe aux faits, on s'aperçoit que le premier résultat du nouveau programme a été une décadence générale. Il y avait autrefois dans l'Islam une certaine dignité morale qui était sa parure. Le sac d'une ville accompli, peuple et soldatesque respectaient églises et cimetières, les autorités intervenaient pour faire cesser les profanations, les églises chrétiennes, converties en mosquées, conservaient une affectation divine. Ce sont les autorités civiles et militaires Kémalistes qui président aujourd'hui dans toute l'Anatolie à l'inauguration en lieu de débauche des églises grecques et arméniennes. C'est même systématiquement que les couvents sont transformés en maisons de tolérance. A Angora même les pierres tombales des cimetières arméniens sont vendues comme matériaux de construction au su et au vu des autorités.

On ne saurait rien attendre de bien remarquable d'un gouvernement animé d'un tel esprit.

Angora est lamentable. Ses maisons des plus spacieuses ont au maximum trois chambres habitables : celle du maître, le salon du maître, la chambre pour les invités du maître. Deux salles, sans un meuble, sans un rideau aux fenêtres, servent de dortoir pour les femmes et les enfants en bas âge, l'autre pour les hommes et les garçons adultes. Ces maisons n'ont ni cuisine, ni salle de bains, ni cabinet de toilette. Tout le monde se lave à un robinet. Lavabos, cuvette, etc., sont inconnus. Les Européens, obligés de séjourner à Angora, ont fait construire des villas pourvues de ces nécessités de confort. Aucun Turc ne les a imités. Aucun ne s'est acheté ni un broc, ni une cuvette, ni une armoire de bois blanc. Les gens qui n'ont pas les moyens d'aller à l'unique restaurant possible, le Fresco, de prix inabordable et ne peuvent aller dans les infectes gargottes, se font servir dans leurs chambres et, comme il n'y a pas de table, on pose le plateau sur le lit. Personne ne proteste ni ne fait un effort pour remédier à cet état de choses.

Des ministres montrent certes avec orgueil le cercle de l'Union et Progrès, celui du Parti du peuple, aujourd'hui siège de l'Assemblée nationale, trois ministères, deux écoles offertes par Moustapha Kemal et son richissime beau-père smyrniote et les six casernes des Faubourgs, mais ces bâtiments ont été construits par les prisonniers chrétiens des fameux « bataillons de travail » au nombre de 10.000 sous la direction technique d'ingénieurs, d'architectes et de contremaîtres grecs et arméniens. Il en est de même pour les réparations et constructions de voies ferrées.

Mais après la libération des prisonniers chrétiens, tout a changé. Au beau milieu d'Angora le grand hôtel de 80 chambres entrepris par l'Evkef demeure, depuis des mois, inachevé. On ne trouve personne pour poser les tuiles du toit. Personne ne semble s'en émouvoir. On attend.

Au point de vue affaires, le départ des chrétiens, intermédiaires traditionnels entre les étrangers et les Turcs, a fait naître, dans l'esprit d'une multitude de Turcs,

anciens fonctionnaires, officiers de réserve, jeunes gens ayant des attaches ou le laissant croire avec les dirigeants, l'espoir de gains rapides et faciles. Mais ces parasites sans compétence, subissant l'ambiance de la xénophobie nationaliste, ont de telles exigences qu'ils sont plus une entrave qu'autre chose. Les Turcs se sont emparés des affaires et des propriétés des Grecs et des Arméniens exilés, mais ils s'imaginent qu'il suffit de prendre la place pour réussir et s'enrichir. Des centaines de propriétés le long de la voie ferrée Constantinople-Eski-Cheïr, voire même à une heure d'Angora, restent incultes. Les vignes n'ont plus de valeur, faute de savoir trier et emballer le raisin. L'élève des vers à soie demande trop de soins ; on déracine les mûriers pour planter du maïs. Dégoûtés de ces propriétés rurales qu'ils ne savent pas exploiter, les Turcs préfèrent s'entasser dans une chambre en ville et attendre le concours du gouvernement, créateur de miracles.

On fonde une « banque d'Affaires » dont 60 % du capital d'un million de livres turques sont souscrits par Moustapha Kemal pacha et son beau-père.

Cette banque a l'ambition de remplacer la Banque ottomane comme banque d'État. Avec le président de la République comme président du Conseil d'administration, on peut en effet tout espérer. Pour les travaux publics on concède des ouvrages de plusieurs millions à un entrepreneur qui ne dispose pas de 200.000 fr. C'est l'État qui fournit les fonds et assume au besoin les pertes. Pour parer à l'incapacité on augmente le personnel. Contre 3.000 employés subalternes chrétiens congédiés, le Chemin de fer d'Anatolie a engagé 12.000 Turcs. Tout est à l'avenant.

La série de correspondances dont je viens de résumer les constatations essentielles n'est pas achevée. Cette première partie est déjà suffisamment édifiante.

Comme l'on ne cesse de nous représenter la Turquie « fille de la Révolution française » comme digne du plus libéral appui, peuple jeune qui... et que... il n'est pas inutile de citer ceux qui ont vu et qui savent.

René Pinon.

Bulletin Polonais

Les Polonais en Allemagne

L'équité la plus élémentaire exige que les minorités nationales soient traitées d'une façon égale dans les différents États où elles se trouvent. La minorité nationale polonaise en Allemagne doit subir le même traitement que la minorité nationale allemande en Pologne. Pour tout homme aux idées modernes c'est là une vérité évidente qui ne demande pas de démonstrations.

Nous nous proposons d'examiner brièvement — à la lueur de cette idée — la situation de fait dans laquelle se trouvent les deux minorités respectives qui nous intéressent : la minorité polonaise en Allemagne et la minorité allemande en Pologne.

I

Il n'est pas aisé de calculer le nombre des Polonais en Allemagne. Le dernier recensement de la population a eu lieu en Allemagne en 1910. On y retrouvait la nationalité sous le terme de langue d'usage. En dehors du Polonais la statistique allemande a inventé une langue distincte, le mazoure, qui n'est qu'un patois populaire, le même qu'on parle en ancienne Pologne du Congrès au nord-est de Varsovie. La langue cachoube y figurait aussi, comme langue séparée. Elle n'est aussi qu'un patois polonais. Beaucoup de personnes se laissaient prendre dans le piège en s'inscrivant, comme ayant deux langues d'usage, dont une évidemment l'allemand. Ainsi, par exemple, pour la Prusse Orientale le recensement de 1910 reconnaît 67.965 personnes de langue polonaise, 165.592 de langue mazoure, 11.577 de deux langues (polonais ou mazoure et allemand). Pour s'approcher de la réalité il faut additionner tous ces Mazoures, cachoubes, Bilingues avec les Polonais, mais ce ne sera qu'une réalité approximative de 1910. Quels sont les changements survenus ensuite — nul ne le sait. De 1910 à 1914 la population augmentait, pendant la guerre elle diminuait. Pour se faire une idée du nombre actuel des Polonais en Allemagne, il n'y a qu'un seul moyen : il faut notamment le calculer d'après le recensement de 1910, mais dans les limites de l'Allemagne d'aujourd'hui. Ainsi en reprenant l'exemple de la Prusse Orientale — après avoir additionné les Mazoures, Polonais et Bilingues — nous arrivons au chiffre de 246.234, mais comme une partie d'un district de cette province avec 15.537 Mazoures, Polonais et Bilingues est passée à la Pologne, il faut soustraire ce chiffre ; il en résultera un chiffre de 229.697, soit 230.000 en chiffres ronds, et comme, d'autre part, une partie de la Prusse Occidentale située à la rive droite de la Vistule avec environ 20.000 Polonais a été attribuée à l'Allemagne et réunie avec la Prusse Orientale, il faut additionner ce chiffre. Après ces calculs nous arrivons au chiffre de 250.000 Polonais, chiffre qui donne quelque idée approximative du nombre des Polonais habitant aujourd'hui la Prusse Orientale allemande.

Procédant avec la même méthode, très défectueuse, mais la seule qui se présente, nous trouvons le nombre de 550.000 Polonais qui habitent la Haute-Silésie allemande, 13.000 qui habitent la Silésie moyenne, non loin de la frontière polonaise, 16.000 qui habitent la partie ouest de l'ancienne province Prusse Occidentale dont le gros forme *le fameux corridor polonais*, partie rendue à l'Allemagne. Le tableau pour résumer ces chiffres serait le suivant :

Prusse Orientale	250.000	Polonais
Haute-Silésie allemande	550.000	»
Restes de la Posnanie, de la Prusse Occidentale et Silésie moyenne	40.000	»
Total	840.000	Polonais

Ce chiffre indique le nombre des Polonais, citoyens allemands, habitant les provinces allemandes voisines de la frontière polonaise. Comme nous allons le voir dans la suite, c'est la population indigène du pays encore non germanisée.

Aux 840.000 Polonais, citoyens allemands de ces pays, il faut ajouter au moins 10.000 Polonais, citoyens polonais, venus pour un certain temps en qualité d'[illegible] agricoles ou industriels.

En dehors des Polonais qui habitent les mêmes pays polonais aujourd'hui dans une grande partie germanisés et attribués à l'Allemagne il y a de nombreuses [illegible] polonaises en pays purement allemands. Depuis [illegible] un demi-siècle la Pologne est le grand tourni[illegible] de la main-d'œuvre de l'industrie et de l'agriculture allemande.

D'autre part, toute la politique du gouvernement allemand consistait à déraciner les Polonais de leur territoire en les dirigeant dans des pays purement allemands pour qu'ils perdent plus facilement leur nationalité dans un milieu étranger.

A Berlin il y a 50.000 Polonais, citoyens allemands et 500 Polonais, citoyens polonais. Pour la province de Brandebourg les chiffres respectifs seront de 40.000 et de 18.500, pour la province de Saxe de 31.000 et de 27.000, pour le Hanovre 24.500 et 10.000, pour la province de Hessen-Nassau 2.500 et 2.000. Les États de Meklembourg-Schwerin, Meklembourg-Strelitz et de Brunswick n'ont que des Polonais, citoyens de la Pologne, presque exclusivement ouvriers agricoles. Ils y sont au nombre de 18.500, de 2.500 et de 2.500.

La Westphalie compte une grande colonie polonaise de 210.000 citoyens allemands et de 36.000 citoyens polonais, la Rhénanie de 14.000 et de 12.000, Hambourg et ses environs de 28.000 et de 2.000, l'État de Saxe de 6.000 et de 4.000; l'Allemagne méridionale : Bade, le Wurtemberg, la Bavière comptent environ 3.000 Polonais, de vieille colonisation, en Basse Silésie qui en bon compte est aussi une ancienne terre polonaise germanisée il y a 3.500 Polonais. Il y a une assez nombreuse colonie ouvrière polonaise en Poméranie que nous ne pouvons pas évaluer même d'une façon approximative. Nous laissons de côté les colonies des Juifs, citoyens polonais, pourtant assez importantes : les Juifs polonais sont 30.000 à Leipzig, 10.000 à Dresde, 10.000 à Bade et au Wurtemberg, 20.000 en Rhénanie et — en Rhénanie surtout — ils contribuent à la prospérité de différentes institutions polonaises.

Nous arrivons au tableau suivant :

Nombre des Polonais en Allemagne.

Province	Citoyens allemands	Citoyens Polonais	Total
Provinces limitrophes de la Pologne : Prusse Orientale, Haute-Silésie, Silésie moyenne, restes de la Posnanie et de la Prusse Occidentale	840.000	10.000	850 000
Berlin, provinces du Brandebourg, de la Saxe, du Hanovre, de Hessen-Nassau et de Brunswick	148.000	60.500	208.500
Meklembourg-Schwerin et Meklembourg-Strelitz	.....	21.000	21.000
Hambourg et environs	28.000	2.000	30.000
Westphalie	210.000	36.000	246.000
Rhénanie	14.000	12.000	26.000
État de Saxe	6.000	4.000	10.000
Bavière, Wurtemberg, Bade	3.000	.....	3.000
Breslau et Basse Silésie	3.500	.....	3.500
Total :	1.252.500	145.500	1.398.000

Le nombre de 1.398.000 Polonais habitant l'Allemagne, étant donné la méthode d'adapter les chiffres de 1910 aux frontières d'aujourd'hui et la tendance de toutes les statistiques allemandes de tout temps de diminuer le nombre des Polonais, est certainement inférieur à la réalité. En outre il y a des provinces (la Poméranie, l'Oldenbourg, le Schlesvig) où il est certain qu'il y a beaucoup de Polonais, mais on ne peut pas évaluer leur nombre, même approximativement.

Sans rien exagérer, en restant plutôt en deçà de la réalité, nous pouvons admettre qu'il y a en ce moment *un million et demi* de Polonais en Allemagne.

Toute cette population est essentiellement démocratique. Les Polonais d'Allemagne appartiennent en grande majorité aux classes dites inférieures. Paysans dans les provinces voisines de la Pologne, ouvriers agricoles un peu partout, ouvriers industriels, mineurs en Westphalie, ils comptent peu d'artisans, de commerçants et d'intellectuels. Dans les pays voisins de la Pologne le paysan et l'ouvrier agricole sont des Polonais, le seigneur et le bourgeois sont des Allemands. On ne peut citer qu'une vingtaine de grands propriétaires fonciers polonais, tous dans la partie de la Prusse Orientale qui borde la Vistule. Dans les usines et les mines les Polonais constituent l'élément ouvrier. Beaucoup d'intellectuels, ainsi que beaucoup de personnes plus actives et intelligentes sorties du monde du travail, ont dû quitter l'Allemagne dans les dernières années à cause de la terreur qui suivit les plébiscites. Les terrains plébiscitaires, disputés entre la Pologne et l'Allemagne et attribués à l'Allemagne sont les suivants : la Haute-Silésie allemande, ville principale Opole (Oppeln), où réside encore le haut-commissaire de la part de la Société des Nations, ainsi que le Sud et l'Ouest de la Prusse Orientale, divisée en trois pays avec des physionomies assez distinctes : la Mazovie, villes principales Szczytno (Ortelsburg) et Elk (Lyck); la Warmie (Ermärlande), ville principale Olsztyn (Allenstein), et le pays du bord de la Vistule, ville principale Kwidzyn (Marienwerder). Des restes de la Posnanie et de la Prusse Occidentale le gouvernement allemand a formé une nouvelle province : la marche-frontière Posnanie-Prusse Occidentale (Gränzmarcke Posen-West-Preussen), dont le chef-lieu est Pila (Scheidemünle).

Au point de vue de la religion les Polonais d'Allemagne sont catholiques-romains, à l'exception toutefois de deux cent mille environ de Mazoures qui habitent la Mazovie.

Bien que composée de ce qu'on appelle « le peuple » et peu aisée, la population polonaise de l'Allemagne ne constitue aucunement une masse amorphe, inconsciente de ses droits et ne ressentant point des besoins d'une nation civilisée.

Elle possède une presse, composée de quatre quotidiens : le *Dziennik Berlinski* (Journal de Berlin), *Gazeta Olsztynska* (Gazette d'Allenstein), *Narod* (La Nation), paraissant à Herne, en Westphalie, *Nowiny Codzienne* (Les Nouvelles du Jour), paraissant à Oppeln, en Haute-Silésie, de plusieurs hebdomadaires, parmi lesquels citons : *Mazurski Przyjaciel Ludu* (L'Ami du peuple mazoure), paraissant à Ortelsburg en Prusse Orientale, *Glos Gornika* (La Voix du Mineur) à Bochum, en Westphalie, etc.

Elle a créé des organisations politiques, professionnelles, intellectuelles qui se débattent parmi des énormes difficultés, mais qui fonctionnent pourtant.

L'« Union des Polonais en Allemagne », dont le siège est à Berlin, est l'organisation politique qui tend à englober toute la population. Elle est subdivisée en organisations provinciales et locales. La « Fédération des Associations Scolaires polonaises en Allemagne » tend à réunir les différentes sociétés qui se proposent de créer un enseignement en langue polonaise. A Bochum il y a une « Fédération Professionnelle Polonaise » qui se compose de la section des mineurs et de la section des ouvriers métallurgiques et possède des ramifications locales dans toute la Westphalie et la Rhénanie. En Prusse Orientale, au bord de la Vistule et en Varmie, il y a des syndicats

agricoles et des banques populaires polonaises. Il en est de même en Haute-Silésie et en province frontière Posnanie-Prusse Occidentale. Les coopératives agricoles et de crédit de ces trois pays ont organisé trois unions régionales et tendent à créer une banque centrale. En Mazovie il y a l'Union Mazoure d'Ortelsburg à caractère polonais et la Fédération Mazoure de Lyck, indépendante avec le mot d'ordre : « La Mazovie aux Mazoures ». Il y a des bibliothèques, des cercles de lecture, des sociétés de sport, de théâtre d'amateurs, de chant, de bienfaisance, de secours aux immigrants, des femmes, des jeunes gens, etc.

Aux élections du 4 mai 1924 la liste polonaise a recueilli en Allemagne 114.495 voix (les listes vende et danoise, nations avec lesquelles les Polonais ont fait bloc : 10.826 et 7.632). La constitution allemande exige 60.000 voix dans une seule circonscription pour la validité des élections du premier député de la liste d'un parti. Comme les voix polonaises ont été trop dispersées et la quantité de 60.000 voix n'a pas été atteinte dans aucune circonscription, les Polonais n'ont pas de député au Reichstag. La circonscription où la liste polonaise a obtenu le plus de voix, notamment 49.259, est celle d'Oppeln. Par contre, à la Diète prussienne, où la quantité des voix exigées pour le premier député dans une seule circonscription n'est que de 40.000, les Polonais ont deux députés : MM. Baczewski et l'Abbé Klimas. Un ancien député, M. Sierakowski, conserve le poste de président de l'Union des Polonais en Allemagne. Le nombre des voix polonaises par rapport à la population polonaise est très restreint.

Il y a trois causes qui expliquent ce phénomène regrettable. Toutes les autorités morales : le prêtre catholique, le pasteur protestant, l'instituteur à l'école primaire travaillent avec zèle et ardeur pour déraciner de l'âme du Polonais le sentiment national et pour lui inspirer un dégoût de tout ce qui est polonais. On peut citer en Rhénanie, où la vie polonaise se déroule sous les yeux des autorités non-allemandes, plusieurs prêtres catholiques allemands qui font exception de cette règle générale, mais il serait impossible d'en citer dans d'autres provinces allemandes. En Haute-Silésie, en Varmie et en pays du bord de la Vistule il y a plusieurs prêtres catholiques patriotes polonais, très mal vus à l'évêché et continuellement traqués. Les pasteurs protestants de Mazovie prêchent tous la haine du polonais. Avec l'aide de l'instituteur et du gendarme, ils ont réussi à inculquer à toute une population un caractère timide, méfiant, renfermé ; ils ont poussé aussi, sans le vouloir, à la création d'une secte protestante purement polonaise, où on se passe du pasteur et où le père lit à haute voix une vieille bible polonaise à sa famille, ayant bien fermé la maison et s'étant assuré qu'il n'est pas espionné. Les instituteurs primaires sont tous, sans aucune exception, recrutés parmi l'élément le plus hostile à la Pologne. Dans les rares écoles où l'instituteur primaire est forcé d'enseigner un peu de polonais, il tâche de le faire le plus mal possible et d'inspirer le plus vite possible du dégoût aux écoliers pour l'objet qu'ils apprennent.

A cette cause morale se joint une autre d'ordre économique : le Polonais c'est en règle générale l'homme du peuple, le pauvre bougre qui dépend de différentes puissances bourgeoises qui sont toutes allemandes et qui ne manquent pas de se venger quand le prolétaire ose affirmer sa nationalité. Celui-ci finit donc par croire ou feindre de croire aux idées universelles qui prétendent sauvegarder la nationalité dans une harmonie générale. Sous ce rapport le centre catholique arrive à des véritables chefs-d'œuvre d'hypocrisie. D'un côté il élimine sans bruit le Polonais, partout où il peut le faire sans provoquer trop de scandale, de l'autre côté il s'affiche comme le protecteur, le seul véritable protecteur des droits de la nationalité polonaise. Le clergé catholique très souple blesse rarement d'une façon directe le sentiment national polonais, comme le fait le clergé protestant. Il inculque plutôt l'amour de l'Allemagne et facilite l'oubli de tout ce qui est polonais. Grâce à cette propagande fine et extrêmement dangereuse, le centre catholique allemand a recueilli des dizaines, sinon des centaines de mille de voix polonaises. Il en est de même des socialistes et des communistes qui sont trop puissants et trop nombreux pour qu'on puisse se venger sur eux pour l'affirmation de leurs idées. Ces partis recueillent aussi une quantité de voix polonaises. Il faudrait consacrer un chapitre à part aux différentes publications de ces partis rédigées en langue polonaise, mais dans un esprit allemand avec nuance, soit catholique, soit protestante, soit socialiste ou communiste.

La troisième cause est d'ordre politique. Les provinces habitées en grande partie par des Polonais : la Prusse Orientale et la Haute-Silésie sont inondées de véritables troupes très bien armées et très bien organisées, camouflées sous la forme de sociétés de sport. Elles portent les noms de Hiltsbund, de Heimathsbund, d'Orgesch, de Hackenkreuzler, de Stahlhelm, etc. Elle se composent en partie de gens du pays, prêts à se présenter à tout moment, en partie de mercenaires. Rien qu'en Prusse Orientale seule on évalue la force de ces troupes à 65.000 hommes. L'idée principale qui anime ces organisations c'est une haine inouïe contre la Pologne, le désir de l'écraser, l'espoir de la revanche. Des généraux actifs passent en revue ces troupes et prononcent des discours publics où ils les exhortent à lutter contre la Pologne (pour citer un exemple notons le discours du général von Gallwitz à Allenstein le 1er février 1924, à l'occasion d'une revue du Stahlhelm). Dressées pour une guerre avec la Pologne, ces troupes s'y préparent en faisant *la chasse au Polonais* habitant du pays. Les dirigeants de ces régiments qui ne sont clandestins que pour les étrangers ont su leur assurer une impunité complète. La chasse au Polonais est permise. Jamais la police ne découvre les malfaiteurs en pareils cas, jamais un tribunal ne les condamne. Toute réunion électorale polonaise, chaque discours polonais, chaque manifestation collective de la vie polonaise sert de champ d'action à ces énergumènes ; chaque Polonais particulier qui prend part à la vie publique en qualité de Polonais est exposé à un danger perpétuel. La vengeance peut ne pas être immédiate. Les membres des différents [illegible] n'ont d'autre souci que [illegible] et ils peuvent bien choisir le moment opportun. Il faudrait des volumes pour décrire les faits et gestes des organisations militaires allemandes, dites clandestines, dans les provinces voisines de la Pologne. Dans ces conditions l'action électorale est extrêmement difficile et un vote pour un candidat polonais est presque d[illegible] l'héroïsme, surtout quand il s'agit des votes dans les contrées où les Polonais sont rares.

Il serait fastidieux d'énumérer tous les coups de bâton et coups de revolver, incendies et pillages, agressions et assassinats. Le lendemain des plébiscites en 1920 en Prusse Orientale, en 1922 en Haute-Silésie la terreur faisait rage. Les Polonais plus en vue ont dû quitter le pays. Maintenant c'est la terreur systématique, froide, calculée, la terreur légale, si on peut s'exprimer ainsi. Parmi des milliers d'exemples citons quelques-uns. M. Linka, paysan mazoure, patriote polonais a été assassiné pendant le plé-

biscite. L'assassin évidemment n'a pas été retrouvé. M. Linka a laissé deux fils qui ont voté dernièrement pour le candidat polonais. Ils viennent d'être condamnés tous les deux pour douze années de prison, inculpés de ...braconnage. En 1924, une institutrice polonaise, Mme Ciechanowska est assassinée en plein jour. Le tribunal acquitte l'assassin. Les personnes qui participaient aux insurrections silésiennes sont toutes traduites devant des tribunaux et subissent des peines sévères. Si elles habitent sur le territoire polonais, on les attire par des faux télégrammes et d'autres moyens semblables sur le territoire allemand et là on les arrête. Organisations militaires, police, tribunaux, opinion publique dans sa grande majorité — tout collabore d'une façon coordonnée pour écraser l'homme qui ose se dire Polonais, habitant l'Allemagne.

Parmi les chauvins allemands il y a des personnes de race polonaise. Quelques-uns d'entre eux, complètement germanisés de cœur, ont avancé dans la hiérarchie du nationalisme allemand, mais il arrive un moment où — malgré tout leur dévouement pour la cause germanique, ils ne peuvent plus avancer. Le sentiment de haine de race du germain contre le slave s'y oppose. Il y a des cas où à ce moment le Polonais, ayant renié sa nationalité, l'embrasse de nouveau. L'auteur de ces lignes a eu l'occasion de causer avec un homme de ce genre qui lui a dévoilé l'organisation intime du nationalisme allemand. Sans entrer dans les détails cette organisation consiste dans le culte des vieux dieux païens germaniques : on invoque les Thors, les Wotans, etc., comme symboles de la supériorité de la race germanique, dans l'idée de la conquête du monde par la race germanique, dans une haine et un mépris de l'étranger, en particulier du slave et surtout du Polonais. L'organisation est basée sur une hiérarchie très stricte, elle englobe presque tous les notables du pays, magistrats, juges, administrateurs, officiers, professeurs, elle a des ramifications dans les campagnes. Elle est divisée en sections pour les services particuliers, elle est le véritable État. L'État, tel qu'il apparaît ouvertement, n'est qu'une façade et qu'un instrument exécutif de ce véritable État conspiré et demi-clandestin.

(A suivre)

Georges Kurnatowski,
Professeur à l'École
des Sciences Politiques de Varsovie.

Yougoslavie

LA LIGNE DU CHEMIN DE FER BELGRADE-ADRIATIQUE

La construction de la voie ferrée Belgrade-Adriatique constitue pour le Gouvernement yougoslave un des problèmes les plus importants et qui appellent une urgente solution. Belgrade, capitale du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, doit en effet posséder une communication directe avec l'Adriatique au moyen d'une voie ferrée à écartement normal comme le commandent différentes raisons d'ordre économique et stratégique. C'est pour en hâter la réalisation que le Parlement a voté une loi portant l'ouverture d'un emprunt de 100 millions de dollars à souscrire aux États-Unis.

Tandis que la Serbie du Sud a comme centre de gravité pour son commerce le port de Salonique, la Croatie et la Slovénie, celui de Fiume, la région centrale du pays c'est-à-dire la Serbie, la Voïvodina, certaines parties de la Bosnie et le Monténégro n'ont pas à l'heure actuelle de port auquel ils seraient reliés directement ni un débouché à la mer au moyen de chemin de fer. Situation anormale en présence du fait que le trafic n'emprunte que les voies de communication lui assurant le trajet à bon marché.

Le Parlement de Belgrade a arrêté un plan d'après lequel le chemin de fer de l'Adriatique aura trois points d'appui principaux, à savoir : Belgrade, Vichégrad, Kotor. La direction de la voie suit d'une façon générale la vallée de la haute Drina et traverse les régions les plus romantiques de la Bosnie.

La ligne Belgrade-Chabatz-Adriatique est appelée à devenir une voie de communication des plus importantes, des plus directes et en même temps d'un très grand rendement. Son importance est capitale au triple point de vue : commercial, agricole et militaire. Elle est d'autant plus indispensable que les ports de Salonique et de Fiume ne nous appartenant pas, au cas de conflagrations possibles avec un État voisin, nous courrons le danger de les voir fermés à notre commerce et cela aux moments les plus graves pour notre pays. Les pertes qui en résulteraient seraient incalculables. Cette éventualité ne peut être évitée que par la construction du chemin de fer de l'Adriatique et d'un port moderne à Kotor.

Cette voie suivrait les vallées de la Drina, de la Piva et de la Moratcha ; elle traverserait de la sorte l'État actuel yougoslave par son milieu et aurait pour débouché un port de mer exclusivement en notre possession, situé à égale distance de ports étrangers de l'Adriatique les plus proches et serait ainsi à l'abri de toute surprise.

En plus, cette ligne bénéficierait de raccordements avec les voies de la Slavonie, du Srem et de la Voïvodina et avec celles de la Bosnie, à savoir : les lignes Touzla-Zvornik ; Han-Piéssak-Jépa ; Sarajevo-Vichégrad. Avec les embranchements des chemins de fer de Serbie, à savoir : les lignes Oujitzé-Vichégrad et celles de Kossovska-Mitrovitza, la voie Belgrade-Vichégrad-Kotor constituera la principale artère de nos communications à qui viendraient se relier toutes les autres voies de notre vaste pays.

C'est par la construction d'une ligne de chemin de fer Belgrade-Obrénovatz que commenceront les travaux de la voie vers l'Adriatique. Ceci une fois fait, on pourra procéder au traçage et à la construction d'une ligne reliant Obrénovatz à Chabatz. La voie à écartement étroit Chabatz-Koviliatcha sera d'autre part transformée en voie à écartement normal. C'est ainsi qu'en peu de temps et avec des frais minimes on aura construit 150 kilomètres de ligne de l'Adriatique.

Les raisons d'ordre politique, économique et moral pressent la construction de la voie ferrée Belgrade-Adriatique, voie qui répond aux intérêts de notre pays, non pas seulement immédiats, mais aussi à ceux d'un lointain avenir.

Boïdvoïé B. Mirkovitch

Le Gérant : A. Desnoës.

Société Française d'Imprimerie d'Angers.
1, Rue Garnier, 1, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 11 63e ANNÉE 6 JUIN 1925

LA LITTÉRATURE LATINE DU MOYEN-AGE

Considérée comme l'expression d'une pensée morne et rétrograde, la littérature latine du moyen âge se heurte généralement à l'indifférence ou au dédain de l'opinion, et il faut quelque courage pour s'en instituer le défenseur. Osons-le pourtant ; et déclarons que cette littérature est singulièrement plus attrayante qu'on ne l'imagine d'ordinaire chez nous et que la sorte de discrédit où elle est tombée pendant le XIXe siècle, après les victoires bruyantes du romanisme, doit être tenu pour un excès, sinon pour une erreur.

On comprend sans peine l'enthousiasme qui s'empara des lettrés quand, aux environs de 1840, eut subitement surgi des poussières du passé une légion d'auteurs, une moisson d'œuvres, dont la langue, en son aspect vétuste, mais tout aussi proche du français le plus moderne que n'importe lequel des patois provinciaux encore vivants, renouait, par delà dix siècles ou presque, les liens les plus fermes de la tradition nationale. Quelque zèle que les érudits eussent mis, dès le XVIIIe siècle, à ressusciter l'amour de notre ancienne poésie, c'est entre les années 1810 et 1850 que l'activité des éditeurs de textes, seule capable de remuer profondément les curiosités, prit toute son ampleur. Fabliaux et contes dévots, chansons de geste et romans courtois, narrations historiques et poésies lyriques, les poèmes de Rutebeuf et ceux de Marie de France, le *Roland* de Turold, le *Brut* et le *Rou* de Wace, le *Jeu d'Adam*, le *Roman des Sept Sages*, le *Roman de Renard*, le *Roman de Tristan*, tant d'œuvres si abondantes, et si vivantes, et si diverses, toutes publiées pour la première fois à cette époque, comment n'auraient-elles pas transporté les imaginations et entraîné des sympathies ferventes? Les témoignages du ravissement public abondent : qu'on recueille les déclarations d'érudits comme Littré ou qu'on regarde les littérateurs tendre leur voile à l'inspiration des anciens âges, d'un Vigny à un Lesser, d'un Hugo à un Roux de Rochelle, d'un Balzac à un Viennet, c'est partout le même souffle de popularité qui ranime les poètes d'autrefois.

Ce courant de faveur générale, créé par l'érudition, a eu des effets durables et s'est en partie entretenu, comme il était né, au détriment de la littérature latine médiévale. Et il est bien vrai, sans doute, que cette littérature, en ces cent dernières années, a fourni matière à plusieurs beaux travaux et illustré les noms de plusieurs savants. Mais incontestablement, à partir de 1850, les littératures romanes se sont assuré un empire presque absolu dans l'affection des érudits et des lettrés ; et ce ne sont pas les goûts artificiels de l'imaginaire Des Esseintes ni telle autre tentative, faiblement documentée, en faveur du « latin mystique » qui pouvaient rétablir une situation perdue.

Je n'y prétends pas davantage. Mais il est constant que l'engouement du siècle passé pour les anciennes littératures en langue nationale s'est, dans sa soudaineté ardente, accompagné d'un dédain injustifié du patrimoine latin. La faute, peut-être, en revient partiellement à des historiens trop austères qui, travaillant sur une littérature

de langue morte, n'avaient su ni en retracer le tableau dans sa fraîcheur primitive, ni découvrir dans les documents qui foisonnaient sur les rayons de leurs bibliothèques les grands principes explicatifs qu'ils recélaient. Les Mabillon, les Montfaucon s'en étaient tenus à des problèmes dont l'intérêt ne dépassait pas les limites d'un public étroit; les Leyser, les Fabricius n'étaient que des bibliographes; et il faut bien convenir que les douze premiers volumes de l'*Histoire littéraire de la France* ne dégagent pas d'impérieuse séduction. Mais, d'où que vienne la désaffection, elle est injuste : la littérature latine du moyen âge a plus d'un titre à l'estime; et ce serait manquer de cœur, en tous les sens du terme, de ne pas oser, à l'encontre de critiques souvent mal informés, rendre au talent de tant de bons écrivains l'hommage qui lui est dû.

Je ne veux pas tenter en dix minutes l'apologie d'une littérature qui, pendant dix siècles, a couvert l'Europe de ses productions; je ne veux pas non plus, à la faveur d'un parallèle trompeur, marchander l'admiration aux écrivains en langue vulgaire pour en enrichir d'autant les poètes latins. Mais on peut bien dire qu'à la belle époque du moyen âge poètes de langue vulgaire et poètes de langue latine ont des droits à l'estime égaux, sinon pareils. — Quel âpre pathétique prend sur les lèvres d'un Rutebeuf le parler verveux du peuple parisien, soit qu'il fasse l'amère confidence de son dénuement, soit qu'il pleure les malheurs de quelque grand personnage! Mais y a-t-il moins d'ironie mordante, moins d'émouvante véhémence dans les strophes où l'Archipoeta gémit sur sa disgrâce ou dénonce la cupidité effrontée des princes de l'Église? Le jongleur, le clerc vagant ont même sort, même talent. — Chansons à danser, pastourelles, chansons de toile, quelle grâce! quel charme mystérieux! que d'aimables traits! Mais n'est-ce point dans les *Carmina burana* (qui nous ramènent, il est vrai, du monde des cours à celui des écoles) qu'il faut chercher cette inspiration à demi-païenne qui verse au cœur du poète un sentiment si particulier de la nature et qui fait le charme subtil du *Pervigilium Veneris*? — Chansons courtoises, épîtres d'amour, jeux-partis, que d'esprit et quel noble raffinement dans les façons de sentir! quel monde prestigieux que les cours de ces Alienor d'Aquitaine, de ces Aélis, de ces Marie de Champagne! Mais faudra-t-il en oublier la correspondance d'Héloïse et d'Abélard? Et si une certaine curiosité éprise de romanesque éprouve quelque déception à lire ces lettres, n'y a-t-il pas, dans cette analyse quintessenciée des cœurs, dans cette transposition intellectuelle de la passion, dans cette expression guindée jusqu'au conventionnel, bref dans cette « conjonction de deux beaux esprits », l'image d'une vie sentimentale historiquement aussi réelle et aussi attachante que les grâces du lyrisme courtois? — Quelle charmante naïveté dans le *Brut* de Wace! Mais quelle ingéniosité et quelle imagination dans le roman de Geoffroi de Monmouth qui lui a servi de modèle! — Loue-t-on l'historien de Guillaume le Maréchal? Il faut aussi louer fra Salimbene. — Loue-t-on Jean de Meung? Il faut aussi louer Gautier Map.

Le latin n'a pas la richesse du langage vulgaire; il n'a pas de ces mots jeunes et drus, jaillis du besoin de la pensée, et qui se nuancent si diversement; il n'a pas ce naturel de tour qui donne l'impression de la vie. Le chancelier Philippe de Grève, qui vivait au XIIIe siècle, a laissé deux façons de son *Débat du cœur et de l'œil*, l'une en latin, l'autre en français. La forme française vaut mieux; elle a quelque chose de savoureux qui n'est pas dans le latin. Du concret, une allusion à la légende de Ganelon, une locution familière, un proverbe : c'en est assez pour lui donner plus de relief. Il est vrai. Mais ce n'est point parce que Racine a usé d'une langue deux fois moins riche que La Fontaine qu'on ne lira plus *Andromaque*; et l'étroitesse du vocabulaire ne suffit pas plus à condamner les bons poètes latins du XIIe siècle qu'elle ne suffit à condamner le classicisme du XVIIe. En réalité, la langue latine, avec une pénurie de vocables qu'il ne faut d'ailleurs pas exagérer, a revêtu, pendant le moyen âge, entre les mains des ouvriers qui l'ont maniée, des formes qui marquent aussi profondément dans son histoire que ses plus importants changements de la période antique. Elle n'était pas encore une langue morte; elle restait apte à l'évolution, à ces renouvellements qui sont le propre des êtres vivants. Sans doute, sous ce rapport, n'offre-t-elle pas le même intérêt à toutes les époques. Au temps de Charlemagne, par exemple, l'imitation trop docile des anciens, qui lui a assuré une correction relative, n'a pas été sans lui infliger quelque banalité. Mais qu'on jette un coup d'œil sur le XIIe siècle : quel spectacle nouveau! Le développement de la versification rythmique, qui donne un aspect si particulier à tant de poésies religieuses et profanes; la combinaison de la rime et du procédé métrique; cette rhétorique pleine d'artifices, qui cultive l'allitération, calcule les effets de répétition et de symétrie, pratique, par l'emploi des tropes, d'innombrables enrichissements sémantiques; cette école de style, maniérée et frivole, mais dont la préciosité est la plus curieuse des créations; ce sont là des faits de première importance et qui montrent le latin en plein effort de vie.

C'est ainsi qu'à ne point parler de la pensée

— philosophique, religieuse ou scientifique — sur laquelle je passe aujourd'hui malgré son haut intérêt, la littérature latine du moyen âge se recommande à l'attention, non seulement par la qualité interne de ses œuvres, mais par l'originalité même de la langue, du style et de la politique dont elle a fait usage.

***

On lui découvre d'autres vertus encore quand on l'interroge, non plus en amateur lettré, mais en historien des lettres ; et je ne veux point parler des nombreux sujets d'étude que par elle-même elle offre aux critiques de toutes disciplines, paléographes, linguistes, philologues, bibliographes, métriciens : je parle de la force explicative qu'on lui découvre lorsqu'on s'applique à comprendre les grands courants littéraires, les grands mouvements de civilisation.

Il y a souvent de l'humiliation pour l'historien à penser que, si le plus borné des témoins avait, en son temps, enregistré tel ou tel fait, tout l'effort de la critique deviendrait inutile ; que si, par exemple, un chroniqueur précis avait noté la date exacte de la prise de Barcelone par Louis, roi d'Aquitaine, Sigurd Abel n'aurait point passé des jours à rassembler les éléments d'une note d'un quart de page pour décider si l'événement s'était passé en 800 ou en 802 ; que, si nous notions nous-mêmes ce que nous avons observé de nos jours, des doutes et des recherches innombrables seraient épargnés à nos descendants. Et songer qu'il se dépense tant de peine et d'ingéniosité à reconstituer un passé qui fut clair pour le moins perspicace des contemporains, ce serait à s'apitoyer sur le sort des historiens futurs si ce n'était d'abord à s'affliger du sien propre.

Mais si la recherche du fait a parfois quelque chose de mélancolique et de décourageant, les cas ne manquent pas non plus où, loin des événements, l'historien découvre, non sans fierté, des enchaînements de causes et d'effets, de vastes ensembles, de longues répercussions, qui ont échappé aux contemporains eux-mêmes. Et son œuvre alors ne consiste plus à retrouver, mais à trouver. Le pèlerin qui s'en allait à Compostelle savait mieux que nous où et comment on chantait la *Chanson de Roland* ; le clerc qui composa la *Chanson de Roland* nous a laissé la peine de découvrir ce qu'il savait parfaitement de la grande poussée chrétienne qui se faisait de son temps en Espagne : mais ce clerc lui-même savait-il l'origine de ce mouvement et en apercevait-il les conséquences de toutes sortes? En démêlait-il aussi bien que nos savants les diverses composantes : l'esprit d'aventure du peuple normand combiné avec la politique catholique des papes? Avait-il le sentiment que son génie d'artiste était porté, nef entre d'autre nefs, sur le grand courant de l'idée impériale? Écrivain modeste ou orgueilleux, se rendait-il compte, comme nous, que le genre qu'il cultivait allait fournir pâture pendant deux siècles à l'instinct héroïque de dix nations?

Or, pour l'explication des événements littéraires du moyen âge et, plus généralement, de toute la civilisation de cette époque, il n'y a pas recueil de documents plus précieux que la littérature latine du même temps. Et qui en veut la preuve n'a qu'à considérer ce que son étude a apporté de notions nouvelles dans l'histoire des lettres françaises et européennes.

***

Qu'on prenne un à un les grands genres de notre littérature : pour presque tous, la principale tâche de la critique au XXe siècle a été d'en faire apparaître l'élément latin.

L'un des plus importants, il est vrai, la chanson de geste, semble échapper à la règle et l'on a donné plus d'une fois dans la rêverie quand on a voulu en retrouver les modèles savants. Peut-être parce qu'il était déjà très ancien lorsqu'il produisit les plus anciens monuments aujourd'hui connus et que, très éloigné de ses origines, il se trouvait alors au terme d'une longue évolution, il s'offre à nos regards comme une invention française en toute sa substance. Et pourtant, quand M. Joseph Bédier a revendiqué pour les chanteurs de geste du XIe siècle la gloire du génie créateur, il n'a pas manqué, dans une page souvent pillée depuis qu'elle a été écrite, de rapporter, en manière de concession sans doute, mais explicitement tout de même, les idées et les formes littéraires antérieures dont la chanson de geste a hérité, toutes propriétés de clercs : « Pour former le seul personnage de Charlemagne, écrit M. Bédier, n'a-t-il pas fallu l'ensemble des circonstances historiques qui maintinrent vivant dans la tradition de tant d'églises le type dessiné d'abord par les Einhard, les Angilbert et les Alcuin, et qui le représentèrent plus fortement aux esprits durant le XIe siècle? » Et encore : « Certes les sources d'inspiration ne manquaient pas, si l'on songe que le XIe siècle disposait de la Bible et que la seule légende de Judas Macchabée, par exemple, renferme tous les thèmes essentiels de la geste de Guillaume, et si l'on considère que, par Virgile et par Stace, par Dictys et Darès et par Servius, par les Actes des Martyrs et par les Vies des Saints, par les historiens romains et par les Pères de l'Église,

le XIe siècle disposait de toute l'histoire héroïque et de toute la fable héroïque de l'antiquité sacrée et de l'antiquité profane, de toute l'épopée antique et de toute l'épopée chrétienne. »

Mais il s'en faut que le cas des chansons de geste soit aussi net que celui de genres plus récents, comme le roman et le conte courtois. En deux siècles, près de cent poèmes, et parmi eux une vingtaine de charmants, c'est de quoi retenir d'autant mieux l'attention qu'au bout du compte sortira de là ce que nous appelons tout court « le roman ». Or, aux sources de ce genre que découvre-t-on ? Trois adaptations de trois œuvres antiques : Le *Roman de Thèbes*, tiré de la *Thébaïde* de Stace ; le *Roman d'Eneas*, tiré de l'*Enéide* de Virgile ; le *Roman de Troie*, tiré des relations apocryphes de Darès et de Dictys. Et que découvre-t-on comme origine des intrigues amoureuses dont se sont corsées ces adaptations médiévales? L'œuvre d'Ovide, les *Métamorphoses*, les *Héroïdes*, l'*Art d'aimer*. Et quand le genre, sorti de la phase de l'imitation directe, paraît, avec les Chrétien de Troyes, les Gautier d'Arras, les Thomas, dépouiller sa gangue scolastique, on le voit se rengager de plus belle dans la domination des auteurs romains et des doctrines d'école. Car la légende de Tristan s'orne d'épisodes empruntés à la légende de Thésée et à celle d'Apollonius de Rhodes ; car l'un des mieux réussis des romans bretons de Chrétien, le romain d'*Yvain*, doit le principal de sa matière au conte de la *Matrone d'Ephèse* et à la légende du Lion d'Androclès ; car Gautier d'Arras fera son *Eracle* avec un conte latino-byzantin recueilli à Rome et qu'il complètera par la légende de l'Exaltation de la Croix. Et le style si particulier de ces poètes, dont la préciosité déplaît à notre goût, mais a conquis pour plus d'un quart de siècle — c'est un fait — l'admiration unanime du public, s'explique trait à trait par les leçons qu'ils avaient reçues à l'école en lisant Sidoine Apollinaire et en pratiquant avec assiduité le quatrième livre de la *Rhétorique à Herennius*. C'est pourquoi nul ne comprendra bien Chrétien de Troyes et ses disciples ou émules qui ne s'y sera préparé par la lecture des Marbode, des Bernard Silvestre, des Alain de Lille.

Dira-t-on que le roman, genre savant, n'est que le roman et que son cas est isolé? On notera pourtant qu'il fut le genre mondain par excellence, et que, si c'est le roman de *Lancelot* qui perdit Francesca de Rimini, c'est la lecture d'un *Pyrame et Tisbé* qui, dans un roman de Robert de Blois, étourdit la belle Lyriope et la met, défaillante, aux bras de Floris. Mais il y a plus ; et si le roman, genre mondain, a été une création de clercs, ce sont aussi des clercs qui ont créé les genres dits « bourgeois », ceux qui, à tort ou à raison, passent pour les plus populaires. On a enseigné un temps — et le prestige des maîtres en faisait un dogme — que le *Roman de Renard* comprenait surtout, à côté de quelques fables ésopiques, une série de contes d'animaux « sans doute arrivés à nos vieux poètes par la tradition orale plutôt que par les livres d'école où ils avaient appris à connaître les apologues de l'antiquité » ; et l'on écrivait que « l'épopée du goupil et du loup était sortie de la foule et non des livres. » Mais il est acquis aujourd'hui, après les travaux de M. Lucien Foulet, que l'ensemble des branches du *Roman de Renard*, loin de représenter des récits populaires, a été l'œuvre de lettrés, de professionnels de la littérature, l'œuvre d'une vingtaine de clercs du XIIe et du XIIIe siècles, auxquels le latin antique — fables de Phèdre et fables d'Avien — et le latin médiéval — *l'Isengrimus* de Nivard, — ont fourni leurs sujets et leurs cadres.

Et pour parler d'un autre de ces genres dits bourgeois, qu'est-ce en ses origines que le fabliau? Une adaptation sous forme narrative de la comédie antique, tentée pour la première fois au XIe siècle par un poète latin nommé Vitalis, et qui obtint d'emblée un succès assez vif pour qu'un genre nouveau s'en trouvât aussitôt créé. Les thèmes du fabliau? Ce sont, au commencement, des sujets empruntés à Plaute, à ses imitateurs, à des traducteurs latins de Ménandre ; ce sont des sujets empruntés à la littérature latine des *exempla*. L'esprit des fabliaux? Ces bourdes? Ces facéties énormes? C'est de l'esprit de clercs.

Ainsi se renouvelle l'histoire des genres littéraires. Et comment ne pas voir aussitôt que ces aperçus particuliers ne sont que les parties d'un tableau d'ensemble, lui aussi nouveau, le tableau de toute une littérature revendiquée par des clercs, d'une littérature en langue vulgaire alimentée par la culture latine de ses auteurs? Dresser le catalogue des livres latins que contenaient les bibliothèques ; recenser les livres latins inscrits aux programmes d'études ; examiner les manuels latins divers où l'écrivain novice puisait les principes de son art : ce sont autant de moyens de mieux entrer dans l'esprit d'un Rutebeuf et d'un Raoul de Houdenc, d'un Guillaume de Lorris et d'un Gautier de Coincy. Et d'autre part aussi, retracer l'histoire de l'organisation scolaire en France depuis l'époque de Charlemagne, c'est découvrir un grand fait : la coïncidence des provinces où se localisent, pendant le siècle des débuts, toutes les œuvres ou à peu près de notre littérature en langue vulgaire et des provinces où fleurirent les premières grandes écoles de poésie latine.

Ces provinces, ce sont celles qui se pressaient

entre Seine et Loire, de la Champagne à la Normandie, du Nivernais à l'Anjou. Terres fameuses à plus d'un titre, elles l'étaient aussi, en leur temps, pour l'enseignement qui se donnait à Reims et à Laon, à Chartres et au Bec, surtout à Orléans, Orléans, capitale poétique de la France pendant tout le XIIe siècle, près de cette forêt où les Druides, dit-on, avaient eu coutume jadis de tenir leurs assises, sur le fleuve de Loire, au long duquel s'égrenaient encore d'autres écoles illustres : Fleury, Meung, Blois, Tours, Angers.

Un auteur contemporain, imaginant un colloque où, pendant le moyen âge, la langue d'oïl et la langue d'oc se disputent la suprématie sur la France, fait intervenir la Loire comme arbitre dans le débat et lui prête cette prosopopée : « Apaisez-vous, et que la sagesse de mon cours vous serve d'enseignement ; que mes paysages indulgents soient votre conseil. Un même climat vous réchauffe. Goûtez-en, parmi la paix des hommes et le travail des saisons, l'adorable magnificence et n'ayez pas l'un pour l'autre plus de jalousie que n'en ont les saules et les peupliers qui croissent sur mes deux rives. » L'histoire ne réforme pas la fiction du prosateur-poète et laisse à la Loire son rôle gracieux de médiatrice. Elle précise seulement et s'excuse de le dire prosaïquement, que ce rôle elle le tint grâce à ses écoles, où l'œuvre de restauration des études latines servit de parterre à la brillante éclosion de la littérature en langue française et prépara en même temps, dans le culte rétabli de Rome, leur mère commune, la réconciliation de l'antique Neustrie et de l'antique Aquitaine.

***

La force interne de la littérature française, c'est la culture latine qui en livre le secret ; c'est la culture latine qui livre le secret de son rayonnement.

On s'émerveille de voir, au XIIe et au XIIIe siècle, le succès prodigieux obtenu par nos poètes au delà de nos frontières.

Et certes il s'en fallait que la France recueillît en toutes choses l'éloge unanime et sans réserves de ses voisins. Déjà au début du Xe siècle, dans le poème italien intitulé *De gestis Berengarii*, le héros, s'adressant aux envoyés de Guy, prince français, qui viennent lui demander la paix, leur dit : « Vous êtes tous les mêmes dans votre pays : beaux discoureurs, mais mieux fournis de langue que de cœur » :

> Juvenes, vitio tabescitis omnes
> Gentis[illegible] victor [illegible] fandi quia [illegible] vobis
> Semper, et ore magis robur quam pectore ..

Et voici, au XIIe siècle, un trait du même genre, lancé par un Anglais : « Que signifie, France, ce bavardage? ces défis? ces propos fanfarons? Peuple de femmes, quitte ces attitudes d'homme et mets tes airs d'accord avec tes actes » :

> Quid, Gallia, [illegible]
> Unde minae tantae? Quae tanta superbia linguae?...
> Femineum vulgus, gestus depone viriles,
> Gestis ut gestus respondeat...

On ne voyait pas sans dépit les rois de cette nation se donner pour les successeurs de Charlemagne ; et l'étranger jaloux allait répétant si bien ses sarcasmes, que les gens de France eux-mêmes finissaient par faire chorus avec lui et que, par exemple, le poète auteur de la *Mort d'Aymeri* n'a rien trouvé de mieux pour nommer un baron traître à l'empereur que de l'appeler Hugues Capet.

Mais ces critiques, et tant d'autres, n'étaient que le résultat des rivalités d'intérêt et de prestige politique. Quelle compensation, quelle revanche sur l'envie, que le spectacle d'une conquête littéraire étendue à des territoires plus vastes que l'empire romain au temps de Jules César ! L'étonnante diffusion de la littérature française au XIIe et au XIIIe siècles est un événement qui n'a peut-être pas son pareil dans l'histoire : Espagne et Italie, Angleterre et Allemagne, Hongrie et Hollande, Grèce et Norvège, partout ont pénétré les écrits français, obtenant les uns ou les autres plus de faveur ici ou là, selon des préférences accidentelles, mais tous applaudis, traduits, pillés, comme si la France avait été l'unique patrie de la poésie. Cinq grandes pages, pleines et serrées, ont à peine suffi à M. Alfred Jeanroy pour citer les seuls noms ou les seuls titres les plus illustres qui attestent ce succès.

Or, une telle domination peut bien s'expliquer en partie par la valeur absolue des œuvres. Les mérites du *Roman de la Rose* expliquent la curiosité de Chaucer, qui l'a adapté ; les mérites du *Tristan* de Thomas expliquent la curiosité de Gottfried de Strasbourg, qui l'a imité. Mais, quand on lit qu'une dizaine de nos chansons de geste furent traduites en norvégien sur l'ordre du roi Hakon pour servir à la propagande chrétienne, il est trop naturel de se demander si l'œuvre française n'a pas représenté pour ceux qui la lisaient ou l'écoutaient quelque chose de plus que la pensée française, si l'inspiration épique de nos poètes n'avait pas quelque chose qui d'emblée dépassait le sentiment national. Pris de ce doute, on ne peut aussi manquer de constater qu'au-dessus des compétitions princières et des démêlés populaires, une idée surprenante, établie dans le monde des clercs, voulait que la France eût été l'héritière intellectuelle de Rome, comme celle-ci l'avait été d'Athènes. Dans

des vers souvent cités, mais qu'il faut toujours rappeler parce qu'ils sont très instructifs, le poète Chrétien de Troyes disait vers 1175 : « Nos livres nous ont appris que la Grèce eut le premier honneur de la science et de la chevalerie ; puis chevalerie et clergie vinrent à Rome, d'où elles ont passé en France, où elles ont leur siège. Dieu fasse qu'elles y demeurent ! » La chevalerie, c'est la puissance et l'honneur des armes ; la clergie, c'est la science des sept arts libéraux. Et nous voilà ramenés aux écoles dont je parlais tout à l'heure, à ces centres d'études ou s'enseignaient les sept arts et dont le rayonnement lointain préparait celui de toutes les formes de la culture française. On y accourait, non pas des quatre coins de la France, mais des quatre coins du monde. Si l'on allait chercher à Salerne la science de la médecine, à Bologne celle du droit, à Tolède celle de la mathématique et de la magie, il n'était pas de bonne formation littéraire qu'on ne fût venu entendre les maîtres de Paris et d'Orléans, dont tout l'enseignement reposait sur le culte des anciens. Trois grands docteurs de rhétorique et de poésie ont, au XIIIe siècle, fait autorité hors de France : l'Anglais Geoffroi de Vinsauf, auteur de la célèbre *Poetria nova* ; l'Allemand Evrard, auteur du *Laborintus* ; l'Italien Brunetto Latini, le maître de Dante. Avant de professer à Hampton, Geoffroi de Vinsauf avait étudié à Paris et s'en fait gloire ; avant de professer à Brême, Evrard l'Allemand avait accepté les rudes épreuves de la vie d'écolier à Paris et à Orléans ; quant à Brunetto Latini, il était assez le familier de notre culture pour pouvoir écrire son *Livre du Trésor* en français. La diffusion des poèmes français au delà des frontières françaises, c'est, pour l'observateur moderne, le fait apparent le plus immédiatement saisissable ; il en est un autre, explicatif du premier, dont il faut demander la révélation aux écrits latins : c'est le travail intense et fécond des écoles. La France du XIIe siècle a été la patrie de la poésie, parce qu'elle était la patrie des études.

Edmond Faral.

LE DERNIER

(Nouvelle)

> « Je vis dans le ciel un autre prodige grand et admirable : c'était sept anges qui avaient les sept dernières plaies, par lesquelles la colère de Dieu est consommée. »
>
> *Apocalypse* XV, 1.

Le début de l'automne fut très dur. Parfois, au sortir de la salle d'opération, je soupirais, je m'étirais, couvert de sueur et de sang. Faisne, entendant craquer mes jointures, me criait, par gouaillerie :

— Veux-tu la burette?

La burette ! Et pourquoi non? Je me sentais devenir une machine, un peu fatiguée, mais précise quand même et de bon rendement. Depuis beaucoup plus d'une année, nous avions adopté le « système des huit heures » et la division du travail. Un mot d'éclaircissement, voulez-vous? Mon équipe travaillait huit heures consécutives, se reposait huit heures, et ainsi de suite, en sorte que j'étais alternativement de jour et de nuit. A midi, par exemple, je pénétrais dans l'usine, ou, si vous préférez, dans la salle d'opération. Brossage des mains. Puis, sans perdre une seconde, le masque, l'habit stérilisé, les gants et au travail. Le triage des blessés était fait d'avance, par des spécialistes, de même le nettoyage et l'examen radiologique. Souvent j'occupais deux tables, c'est-à-dire que j'opérais sur l'une pendant que, sur l'autre, on endormait un second patient. A peine avais-je le temps de poser, à chaque homme, les quelques questions indispensables et de l'instruire en deux mots de ce que je comptais lui faire. J'allais donc d'une table à l'autre, avare de temps et de gestes. Et les heures passaient. Les opérés étaient emportés puis alignés dans des baraques où d'autres médecins s'employaient tout le jour à refaire les pansements. De temps en temps, je me démasquais pour avaler une cruche d'eau, car la chaleur était grande. A huit heures du soir, une équipe fraîche venait nous relever. Je me lavais le visage, m'habillais, sortais respirer avec délices une lampée d'air. J'avais huit heures devant moi pour manger, boire, dormir, revoir mes blessés et, au besoin, les soumettre à des opérations complémentaires. A trois heures et demie du matin, je réveillais mes aides, pour, au premier coup de quatre heures, relayer l'équipe fourbue.

Nu sous ma blouse, au moment de pénétrer dans

l'étuve éblouissante, je me sentais, parfois, un peu comparable à ces athlètes sportifs qui s'exténuent dans des épreuves d'endurance. Cette image encore trop humaine tendait du reste à s'évanouir. Une machine, je le répète, une machine sans âme, chauffée à point, réglée pour marcher longtemps et pour abattre beaucoup de besogne. Pitié fraternelle, assistance affectueuse, communion dans la souffrance... Ah! comme nous étions loin de tout cela. J'opérais de mieux en mieux et de plus en plus vite des hommes qui demeuraient, pour moi, des inconnus et dont je ne savais même pas toujours la nationalité. Le triomphe de la méthode Taylor.

— Faisne, dis-je un soir, encore six mois de ce régime, et je ne serai plus capable de penser comme un homme, mais seulement de siffler pour réclamer de l'eau, de grincer pour exiger de l'huile et peut-être de faire teuf-teuf quand j'aurai mon nécessaire. Le monde sera digne de ses maîtres. Quel beau spectacle !

— Nous ne le verrons pas, répondit mon camarade, car, malheureusement, la guerre sera finie dans une quinzaine.

La guerre se mourait. Les armées harcelant l'ennemi, s'éloignaient vers le Nord, et nous restions à l'arrière, en Champagne.

Un jour, nous eûmes l'impression que le grand mécanisme dont nous faisions très obscurément partie jouait mal, se disloquait. Il y eut des à-coups, des ratés. Les blessés n'arrivaient plus régulièrement. Tantôt l'usine tournait à vide, tantôt elle grondait avec frénésie, pour, presque tout de suite, retomber en langueur.

Puis ce fut l'alerte sérieuse : deux jours de chômage complet. Nous restions stupides, les mains dans les poches, comme des ouvriers congédiés. Faisne grogna :

— C'est la faillite ! On ne fait plus ses frais. Encore une semaine pareille à la dernière et nous n'aurons plus qu'à fermer boutique. La clientèle...

Il n'eut pas le temps d'achever : des automobiles s'arrêtaient devant l'ambulance. Alors Faisne changea de couplet :

— Un convoi ! On pense à nous ! C'est gentil. J'avais peur : nous allions nous reposer.

C'était le 6 novembre 1918. Nos baraques étaient encore pleines de gémissements et de râles ; mais une espérance enflammée soufflait sur le monde ; une clameur orageuse s'enflait dans le ciel gris : « La fin ! La fin ! La fin ! »

— Allons voir, fis-je.

— Il ne faut pas désespérer, siffla Faisne. Il y aura peut-être encore de beaux jours pour la chirurgie.

Faisne est un bas-Normand, caustique et bourru. Un sauvage. Il essayait de railler. Cependant les coins de sa bouche s'abaissaient, son œil gauche se fermait à demi et je savais ce que tout ça voulait dire.

Hélas, la guerre n'était pas encore finie. Une fois de plus, j'apercevais, dans les voitures, des loques boueuses, des casques bossués, des visages noirs de sang. J'entendais des cris.

Un tout petit lot : des égarés, cueillis au hasard, sur les routes. Onze hommes, dont six blessés légèrement.

Les cinq autres? Ah ! ceux-là, je peux dire leurs noms. Je ne les ai pas oubliés. Ils sont, dans mon souvenir, les dernières victimes, les derniers martyrs, j'entends les derniers qui me soient tombés entre les mains. Les derniers pour moi.

On les avait descendus, dévêtus, lavés. Déjà nos moteurs tournaient, les autoclaves sifflaient, la mécanique à soigner reprenait de l'élan. Pourtant quelque chose me disait que la grande période industrielle était finie : j'allais d'un homme à l'autre, je posais des questions, je cherchais les regards, comme pendant les premières années de la guerre. Une compassion toute nouvelle fleurissait dans mon cœur épuisé.

Ils furent opérés tous les cinq : Pichard, Marchand, Rossignol, Choquet, et Pompeani, oui, Pompeani, un italien, fourvoyé chez nous dans la précipitation d'une victoire aussi confuse qu'une déroute.

Pichard devait mourir dès le lendemain. Il avait perdu un large morceau de crâne. Sous son pansement, blêmissait un visage d'écolier imberbe. Je le reverrai toujours, élevant jusqu'à ses yeux. pour la regarder avec horreur, sa main qui tremblait sans arrêt.

Pompeani portait au flanc une plaie abrupte et profonde qui nous donna beaucoup de peine. C'était un montagnard, sec et presque chétif. Il fit, par la suite, preuve d'un courage taciturne plus troublant que toute lamentation.

De Marchand, je ne veux rien dire : il me faudrait raconter toute son histoire ; il me faudrait dépeindre son sourire, quand il me criait, chaque matin : « Vous allez être bien content ! Je vais mieux. »

Rossignol avait un gros éclat d'obus dans la poitrine. Il semblait perdu. Nous tentâmes une intervention désespérée. Ce fut un succès. Si tu vis encore, dans ton hameau natal, rappelle-toi, Rossignol, que j'ai tenu, entre mes mains, ton cœur glissant et musclé comme un poisson.

Dès l'abord, Choquet me donna les plus grandes

inquiétudes. Il avait une blessure terrible : la moelle broyée, les membres inférieurs séparés du reste du corps par une paralysie irrémédiable.

Enfin, ils furent tous opérés et j'allai fumer une pipe sur la route en compagnie du vieux Faisne. Voilà pour la soirée du 6 novembre.

La nuit passa tant bien que mal. De bonne heure, le lendemain matin, j'étais à la baraque B, dans laquelle on avait logé mes blessés.

Pichard agonisait en regardant sa main trembler. Pompeani, Rossignol et Marchand, la sueur au front, se débattaient encore dans l'angoisse. Choquet dictait une lettre. Il avait un visage mince : le nez trop long, le front étroit. Il cherchait ses mots en regardant le toit de la baraque.

— A qui donc écris-tu? lui dis-je.

Il répondit :

— A mes parents.

Il me considérait avec attention. Il essayait de froncer les sourcils. Puis, tout à coup :

— Je suis paralysé.

Il ne me laissa pas répondre. Il ajoutait déjà.

— Mais ça guérira. Hein? Ça guérira.

De l'œil, je fis « oui ». J'avais une longue expérience du mensonge.

Il se reprit à dicter et je sortis de la baraque.

Alors, quatre jours passèrent dans une attente pareille à celle des mauvais rêves. Le monde entier retenait son haleine pour écouter la rumeur des armées, le tumulte de la poursuite.

Nous ne recevions plus que des éclopés. D'une heure à l'autre, nous attendions l'ordre de nous porter en avant ; mais on semblait nous avoir oubliés. Les nouvelles qui nous parvenaient étaient si prodigieuses qu'elles nous étourdissaient comme des explosions.

Au milieu de ce trouble, la baraque B demeurait silencieuse et presque indifférente. Pichard avait été, très vite, emporté « de l'autre côté de la voie ferrée », c'est-à-dire au cimetière. Les quatre autres semblaient si sévèrement occupés de leurs affaires personnelles que je n'osais pas les entretenir de la chose publique. Parfois, en renouvelant leurs pansements, et pour les distraire du supplice, je risquais une allusion aux événements de l'heure. Les pauvres secouaient la tête, faisaient « Ah ! oui ! » d'un air soucieux et je devinais que cela voulait dire : « Attendez ! moi, moi, je n'en ai pas fini. Je ne suis pas près d'en avoir fini, moi ! »

Alors vint le 11 novembre. La grande nouvelle éclata dans une brumeuse lumière d'automne. Des cloches endormies depuis des années retrouvèrent soudain allégresse et vigueur. Le vin coula généreusement. Les hommes changèrent de visage, de rire, d'accent.

Ce jour-là, comme j'entrais dans la baraque B, j'aperçus, au chevet de Choquet, deux ombres noires : deux antiques paysans, l'homme et la femme. Ils se levèrent à mon approche, raides comme des soldats. Le vieux portait une redingote pareille à celles que l'on voit aux enterrements de village. La vieille ressemblait beaucoup à son fils : rugueuse et raide ! Elle me surveillait de l'œil et ne posa pas de question.

Comment étaient-ils arrivés là, si vite? Comment s'étaient-ils retrouvés dans le désordre du pays? Je ne le sus jamais. Ils sortirent de la baraque, pendant les pansements, et quand je m'en allai, mon travail fini, la vieille me dit, au passage, avec un regard presque méchant : « Comme vous l'avez fait crier ! Oh ! c'est lui, c'est lui. J'ai bien reconnu sa voix ! »

Il y eut, ce jour-là, fête à l'ambulance. Les blessés reçurent des cigares, des gâteaux, de menues douceurs. Le soir, on alluma des lampions. Je ne sais quel hurluberlu fit flamber, au rond point des allées, trois ou quatre feux de bengale. Les hommes chantaient, un peu saouls. En regagnant ma niche, je vis deux ombres honteuses se glisser furtivement à l'écart. Les parents de Choquet fuyaient l'allégresse publique.

Nous habitions, Faisne et moi, une hutte de planches, hors du camp, non loin de la grande baraque où se trouvaient rassemblés les blessés allemands. A peine étendu sur ma couchette, j'entendis s'élever une musique sourde mais harmonieuse, un chœur à plusieurs parties.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demandai-je.

Faisne me fit signe d'écouter. C'étaient les Allemands qui chantaient, tous ensemble, à voix basse, pour célébrer la paix plus précieuse que la victoire.

Je m'endormis dans la joie. Au milieu de la nuit, je m'éveillai, songeant à Choquet. Ma joie en fut toute corrompue. Elle l'est encore. Elle l'est à jamais.

Et, dès le lendemain, on s'installa dans la nouvelle vie. La guerre fut brusquement une réalité d'un autre âge. Chacun recommença de penser à ses propres affaires. Chacun fit en sorte de tirer au plus tôt son épingle du jeu. La vie humaine redevint, pour le monde entier, une chose précieuse, comme l'argent pour ces prodigues qui découvrent tout à coup, après de folles dissipations, l'étendue de leur ruine.

Les parents de Choquet restèrent là deux jours, puis disparurent. Ils semblaient inquiets : la ferme, les bêtes, les labours et les semailles d'automne,

tout le travail qui ne souffre pas de retard. Ils partirent donc, sans me rien demander, sans même chercher à me voir, tels deux fantômes falots, grêles, accablés.

Le ciel se prépara pour l'hiver. La boue s'empara de nos corps et de nos pensées. L'usine à soigner s'engourdit dans la torpeur. Parfois les feux se rallumaient. La mécanique donnait deux ou trois tours de volant, les autoclaves fumaient pendant quelques heures. On expédiait les affaires en cours. On amputait un membre définitivement condamné ; on fermait une plaie assainie ; on amendait une cicatrice. Une manière de liquidation, un règlement de comptes. Nous ne recevions presque plus personne : parfois un écrasé, un brûlé. Le retour à l'activité civile.

La baraque B semblait, petit à petit, se réveiller de son engourdissement. La plaie de Pompeani se mit à bourgeonner. Marchand manifesta le désir de manger. Rossignol montra qu'il savait sourire. Rossignol avait perdu beaucoup de côtes. Son cœur, sous la peau mince, sautait comme un animal captif. Mais il était, de jour en jour, plus certain que Rossignol allait se tirer d'affaire ; cela se voyait dans ses yeux, dans sa façon de parler, jusqu'au moindre geste de ses mains.

Choquet commença d'occuper, dans mes pensées, une place particulière. Pendant des années, j'avais dû concentrer toutes mes forces sur un travail inhumain, démesuré. Mon cœur s'était fermé, flétri presque. — Un automate, je vous l'ai dit. — Choquet me rendit à moi-même. J'entends qu'il refit, de moi, un homme.

Choquet n'allait pas bien. Sa blessure ne m'avait jamais inspiré confiance et les choses prirent très vite méchant visage. De grandes plaies ulcéreuses se creusèrent en tous les points où le pauvre corps paralytique pressait le grabat. En outre, la volonté de l'homme ne s'exerçant plus sur les organes, Choquet, malgré nos soins, vécut, comme Job, sur son propre fumier. Il s'était habitué tant bien que mal à l'odeur de cette misère ; mais il comprit que ses compagnons en étaient affligés, et il s'assombrit.

Décembre arrivait. Notre bon médecin-chef, notre maître, l'ami des jours pénibles, nous quitta, rappelé dans sa province. Il vint faire, à la baraque B, des adieux qui furent dramatiques : Choquet pleura, sans parler, avec de gros sanglots qui le secouaient et lui arrachaient des cris.

La vie de Choquet semblait assez monotone : la piqûre du soir, le sommeil haletant, les repas et, pendant la matinée, le pansement, un nettoyage qui durait près de deux heures et qui laissait le garçon épuisé pour le reste de la journée. Cependant il y eut, dans cette vie, de grands événements silencieux, une série de désespoirs cachés dont je m'aperçus quand même parce que je m'étais pris, pour Choquet, d'une amitié clairvoyante, une de ces amitiés désespérées qui devinent tout et ne peuvent rien.

Un jour, Marchand se leva. Nous l'avions pris sous les bras, comme un pantin, et le faisions marcher entre les lits. Il souriait, l'air égaré. Rossignol et Pompeani plaisantaient le convalescent. Choquet demeura silencieux. Le soir, comme je venais lui tenir société, en fumant ma cigarette, il dit, de sa voix sérieuse : « Et moi, quand pourrai-je me lever? » Je fis des promesses vagues. Choquet rêvait, le regard fixe.

Un autre jour. Pompeani fut évacué. Il devait rejoindre les siens : un hôpital italien le réclamait. Comme je le jugeais transportable, il nous quitta donc. C'était, pour lui, le premier pas vers la vie. Bien pansé, bien rasé, le visage radieux malgré sa grande réserve, il était visiblement si content que je me sentais, moi aussi, plein de joie. Mais je rencontrai les yeux de Choquet et, tout aussitôt, le départ de Pompeani me parut une chose très pénible : une séparation, un délaissement.

Les départs se succèdèrent : les plus vieux de nos infirmiers furent touchés par la démobilisation. Plusieurs de nos camarades furent changés de poste et nous dirent adieu ; des visages nouveaux s'introduisirent dans notre vie : des inconnus, des gens qui ne pouvaient s'intéresser à nos affaires et que Choquet considérait avec une inquiétude mêlée de ressentiment.

Faisne et moi, nous étions du même échelon : nous devions partir ensemble. Mais nous avions encore le temps d'y réfléchir et je pensais : « D'ici là, Choquet aura cessé de souffrir. »

Le soir, réunis pour fumer et disputailler dans notre cabane où la pluie gouttait par cinquante brèches, nous passions des heures moroses. Faisne avait son thème favori, il bâillait avec bruit et soupirait :

— Ça sent lamentablement la fin de la guerre.

En vérité, on semblait vouloir, avant de nous lâcher, avant de nous rendre à la vie normale, nous faire savourer je ne sais quelle lente et maladive désorganisation. La guerre agonisait dans la pourriture. L'ordre de la guerre se décomposait et l'ordre de la paix nous paraissait encore une chose lointaine, chimérique. L'odeur écœurante de la caserne reprenait possession des âmes et se substituait insidieusement à la franche puanteur du fumier.

Je prenais Faisne par le bras et lui disais :

— Allons voir nos vieux.

« Nos vieux », c'étaient nos derniers grands blessés, ceux qui justifiaient en quelque sorte notre

détention dans ce lazaret moisi, au milieu de cette plaine glacée qu'attristaient des boqueteaux de sapins.

Nous allions donc voir « nos vieux ». Rossignol et Marchand étaient décidément hors de danger. Ils jouaient aux cartes, lisaient des romans, parlaient de leur famille et de leurs affaires.

Choquet ne se décidait pas à mourir. Il était devenu d'une maigreur excessive. Ses pieds, accablés sous leur propre poids, prenaient une forme absurde, inhumaine. Il souffrait longuement, après le nettoyage du matin; mais, entre cinq et huit, il goûtait quelque repos et fumait un peu. Il tenait sa cigarette entre deux doigts si frêles qu'on croyait voir, qu'on voyait la lumière à travers. Il attendait, les sourcils froncés, il attendait quelque chose dont il ne parlait jamais. Ce n'était pas la mort. Je peux l'affirmer.

Nous avions un nouveau médecin-chef, un homme triste, vétilleux, avec lequel nous n'entretenions que des relations administratives. Il louchait de manière hargneuse, ce qui faisait dire à Faisne : « Ce monsieur a un œil fixé sur son devoir et l'autre sur la discipline. »

Nous le vîmes un jour pénétrer dans la baraque B, à l'heure des pansements. Il examina les papiers de Marchand et de Rossignol.

— En voilà deux qui vont bien, dit-il. Il faut les évacuer sur l'intérieur. Ils partiront demain. J'ai des ordres.

Rossignol et Marchand assurèrent qu'ils étaient navrés de nous quitter; mais l'allégresse leur brûlait les joues. Je n'osais me tourner vers Choquet. Je peux même avouer que je me disposais, assez lâchement, à sortir sans lui adresser la parole. Il m'appela, tout bas, me saisit par ma blouse et, d'une voix tremblante de terreur :

— Alors, alors, je vais rester seul, moi?

Pendant un quart d'heure j'inventai des consolations creuses. Je finis par trouver le bon mensonge :

— Tu seras évacué comme les autres, dans dans quelques jours : nous attendons un appareil spécial. Mais tu seras évacué, puisque tu vas mieux. Allons, ne t'inquiète pas !

Rossignol et Marchand partirent le lendemain. Ils ne cherchaient même plus à dissimuler leur bonheur. Choquet essayait, des lèvres, un laborieux sourire qui m'était parfaitement insoutenable.

Choquet ne resta pas tout à fait seul. La société que lui donna l'Administration était d'ailleurs peu plaisante : une douzaine d'éclopés braillards, joueurs, égoïstes que l'odeur du paralytique gênait et qui entretenaient, dans la baraque, des courants d'air et des querelles.

Par chance, nous dénichâmes, Faisne et moi, un paravent rapetassé et nous réussîmes à isoler le lit de « notre dernier », comme nous l'appelions entre nous.

L'hiver était venu, noir, pourri. La baraque B, tourmentée du vent, rongée des pluies, semblait vouloir s'affaisser dans la boue, se dissoudre, retourner à la terre. Des lambeaux de papier goudronné battaient de l'aile sur le toit. Les toiles huilées, aux fenêtres, étaient obscurcies par les moisissures. Devant le lit de Choquet, un poêle misérable grelottait et rendait encore plus sensible l'humidité de ce lieu maudit. Parfois, après le pansement du matin, j'allais, pour me consoler, fumer une pipe au grand air, dans un champ de betteraves si bien piétiné par la troupe que toute végétation avait disparu et qu'on apercevait seulement les grosses racines, évidées à coups de talons et remplies d'eau, comme des sébiles.

Faisne essayait de plaisanter. Il exécutait des variations sur son thème :

— Ça sent lamentablement la fin de la guerre.

Choquet devint fort sombre. Il ne me parlait plus de l'évacuation promise ; mais il y pensait, visiblement ; il y pensait avec une telle intensité que toute sa malheureuse carcasse n'était, à mes yeux, qu'une muette question : « Et moi? Et moi? Vais-je rester seul ici? »

Un soir, il n'y tint plus et, comme j'allais le quitter, il dit, d'une voix toute mouillée de larmes :

— Oh ! Evacuez-moi ! Je vais mieux. Vous voyez bien que je vais mieux.

Je lui jetai un coup d'œil furtif. Il n'avait plus rien de vivant que la flamme de ses prunelles et ce souffle dont il parvenait encore à faire des plaintes. Je me mis à bafouiller :

— Bientôt, bientôt ! Peut-être la semaine prochaine. Nous attendons l'appareil.

Et je sortis, suivi de l'infirmier. C'était Pagniez, un de nos anciens infirmiers d'équipe, un garçon propre, serviable, un peu lent, qui m'énervait parfois, mais que j'aimais bien. Il attendait sa libération d'une heure à l'autre et n'osait en parler, car il était, plus que nous assurément, la bouée de sauvetage qui maintenait encore Choquet à fleur d'eau.

— Pagniez, lui dis-je dès que nous fûmes dehors, qu'il meure ! Ah ! qu'il meure, le malheureux !

Pagniez levait les sourcils avec étonnement :

— Mourir ! Mourir ! Monsieur, il n'y songe pas.

Je me sentis bouleversé :

— Hélas, Pagniez ! Il n'est plus que souffrance. Tout lui est souffrance. Est-ce vivre ce qu'il fait là ?

— Monsieur, me répondit Pagniez, il a des joies,

- Des joies?

Pagniez soupira :

- Oui. Manger, boire, fumer sa cigarette du soir. Je vous assure que ça lui fait encore plaisir.

Je quittai brusquement Pagniez. Une idée absurde venait de me traverser le cœur, et, de seconde en seconde, cette idée prenait de la force. Je cherchai le vieux Faisne qui rôdait entre les baraques, cuvant son ennui, et, tout de suite, je le mis au courant :

— Faisne ! Il faut évacuer Choquet.

Mon compagnon fit effort pour sourire :

— Evacuer Choquet. Tu deviens fou?

— Il faut évacuer Choquet.

— Il sera peut-être mort demain.

— Alors il faut l'évacuer aujourd'hui.

— Mais pourquoi? Pourquoi?

— Faisne, tu le sais aussi bien que moi. Il faut lui donner cette consolation suprême.

— Il en mourra.

— Sans doute. Mais il vaut mieux qu'il meure de cette joie-là que de l'effroyable tristesse où nous le voyons s'enliser d'heure en heure.

Faisne se tirait la barbe.

— Jamais, dit-il, le médecin-chef ne marchera. Non ! Tu le vois faire quelque chose de chic, le paltoquet, avec cet œil qui dit à l'autre : « Vous pouvez disposer »?

Dès qu'il parlait du nouveau médecin-chef, Faisne sifflait de rage. Pourtant je tenais à mon idée.

— Ça ne fait rien, repris-je. Il faut lui arracher l'ordre d'évacuation. Et c'est toi, Faisne, qui en auras le mérite, car tu as un galon de plus que moi. Tu es têtu, tu es roué, tu es mauvais : tu l'embobineras, tu le menaceras, tu lui feras peur, tu lui...

— J'y vais, gronda Faisne.

Et il s'éloigna, les mains dans ses poches, à grands pas.

Je le suivis de loin et l'attendis plus d'une demi-heure devant l'Administration. Quand il en sortit, il était rouge, fumant, écumant, radieux.

— Ça y est, dit-il. Le garçon partira demain matin, en auto. Direction : Châlons. Le vieux mec a osé me dire : « Je vois bien que ce grand pansement vous ennuie. » Fait rien ! Nous allons chercher la gouttière de Bonnet qui traîne dans la réserve de matériel.

Deux minutes après, j'étais à la baraque B. Je m'efforçai de prendre un air détaché pour aborder « notre dernier ».

— Eh bien, Choquet ! lui dis-je, en voilà une nouvelle !

Il me regardait sans une parole, mais ses paupières battaient d'angoisse.

L'ordre est arrivé, Choquet ! L'appareil aussi. On l'évacue demain matin. C'est nous, mon ami, qui allons rester seuls ici.

Choquet rougit, puis pâlit si cruellement que je crus qu'il allait mourir.

Par une grâce du ciel, il ne pleuvait pas le lendemain et Choquet n'était pas mort. Nous lui fîmes une longue toilette avant de le glisser dans la gouttière qui ressemblait assez bien à un sarcophage fantaisiste. Il riait. Oui, je peux l'affirmer, il riait et son visage exprimait une si grande confiance que, depuis, j'y pense toujours quand j'entends un homme faire des projets. Il riait. Il avait retrouvé un semblant d'haleine. Il appelait les éclopés de la baraque, leur serrait les mains, leur offrait des cigarettes, répétait : « Je vous laisse. Je m'en vais. C'est mon tour ! »

Il fut, avec mille précautions, introduit dans la voiture. Il riait toujours et, parfois, ce rire était coupé d'un gémissement. Pagniez s'installa près de la gouttière. L'arrière de la voiture fut bouclé. La voix de Choquet nous parvenait encore, assourdie : « Au revoir ! disait-il. Je vous donnerai des nouvelles. »

Au chauffeur qui démarrait je fis des recommandations : « Doucement, hein ! Doucement. »

L'auto s'éloigna, sur la route, à l'allure d'un corbillard.

Nous poussâmes, Faisne et moi, un soupir de soulagement et nous bourrâmes une pipe.

Nous n'avions pas tout à fait fini de la fumer quand nous vîmes revenir l'auto. Pagniez en descendit, un peu pâle. Comme nous le regardions en silence, il secoua la tête et dit :

- C'est fini. A trois kilomètres d'ici. Vous pouvez le regarder : On dirait qu'il rit encore.

Georges DUHAMEL.

UN ONCLE DE LAMARTINE M. DE MONCEAU

L'oncle de Lamartine, François-Louis, châtelain de Monceau, a été sévèrement jugé par le poète et par sa mère. L'un l'appelle « le chef redouté et presque absolu de notre famille » et, dans un portrait célèbre, il oppose sa nature à celle de l'oncle, et il termine ainsi : « Pour tout exprimer en deux mots, il était mathématicien, et j'étais ou je pouvais être poète. Comment unir ce chiffre et cette flamme? Aussi, ils se séparaient toujours malgré

***

les efforts que lui et moi nous faisions pour les rejoindre. L'un restait précis, glacé, immobile ; l'autre s'évaporait et courait au vent. Nous ne pouvions pas nous entendre tout en nous aimant (1) ».

La douce Mme de Lamartine elle-même, qui atténua toujours les heurts entre ces deux natures si dissemblables, souffrit du despotisme de son beau-frère : « Rien, a-t-elle écrit, ne se décidait dans la famille que par lui ou d'après lui. Cet empire absolu avait bien souvent contrarié mes vues à moi, et m'avait causé des peines terribles soit pour le mariage de mes filles, soit pour la direction à donner à mon fils (2). »

Nous sera-t-il permis de tenter une discrète réhabilitation du tyran familial? Non pas que nous voulions insister sur la noble indépendance de son caractère, qui sut tenir tête à l'Empereur et se dérober à des avances flatteuses ; non pas que nous rappelions, après tant d'autres, ses titres, sinon à l'admiration, du moins à l'estime intellectuelle de ceux qui feuillettent les nombreux mémoires scientifiques qu'il lut à l'Académie de Mâcon : *Examen du gleuco-aenomètre, une dissertation sur une substance résineuse trouvée à Louhans*, des *Recherches sur les causes qui modifient ou altèrent la cohésion entre les parties de quelques substances*, etc. (3).

Cette question est tranchée : M. de Monceau sut garder jalousement sa liberté dans une époque très tourmentée, et connut les triomphes d'un estimable savant de province.

Notre dessein est de le réhabiliter au point de vue du sentiment, et de prouver, par deux lettres inédites, que son neveu et sa belle-sœur n'ont pas rendu justice à ses qualités de cœur.

Il est vrai que ces deux lettres, conservées dans les archives de Saint-Point, sont datées de 1826 : François-Louis avait alors 76 ans, il allait mourir l'année suivante ; est-ce parce qu'il avait fait jusqu'alors des réserves de tendresse, qu'il s'est peint affectueux et bon dans ces deux lettres comme nous allons voir? Mais ce n'est pas à cet âge que le cœur se manifeste soudain ; jusque-là M. de Monceau avait probablement voilé par système ses véritables sentiments ; il avait conscience de son rôle de chef de famille, et tant qu'il vit son neveu Alphonse livré à toutes les fantaisies d'une imagination maladive, à toutes les défaillances d'un caractère mobile, il exagéra sa propre sévérité, et il rappela rudement l'adolescent épris de chimères et incapable de se fixer, à son devoir de mener une vie active et de continuer dignement les ancêtres dont il était le dernier espoir. Qu'Alphonse fût sous-préfet, ou qu'il contractât un mariage sérieux, tel était l'avenir que l'oncle voulait imposer à ce rêveur, qui s'éprenait d'une bourgeoise de Mâcon, Henriette Pommier, ou qui, sur les bords du lac du Bourget, donnait au seul loisir ses vingt-six ans. Au surplus, il ne voyait pas d'un mauvais œil que ce jeune homme cultivât la poésie, pour laquelle il le sentait doué ; n'a-t il pas été le premier confident des vers de son neveu? Celui-ci lui écrivait :

Vous m'avez ouvert la carrière,
Vous présidiez vous-même à mes premiers essais,
Votre main, à la fois, indulgente et sévère,
Portant devant mes pas le flambeau qui m'éclaire,
Corrigea mes erreurs, prépara mes succès (1). »

Aussi, lorsque Lamartine fut le poète glorieux des *Méditations*, qu'il fut entré dans la carrière diplomatique et qu'il eut épousé une riche Anglaise, Marie-Anne-Elisa Birch, son oncle s'apaisa-t-il ; maintenant, il avait foi dans les destinées de ce neveu, qui avait attendu la trentième année pour s'arracher à sa molle existence de désœuvrement et avait jusque-là trompé les légitimes espérances de sa famille.

C'est à Florence que Marie-Anne reçut la jolie lettre suivante, datée du 3 février 1826 :

« Ce n'est pas, ma chère petite ange, ni par *mauvaise humeur* ni par *fantaisie*, que je réclame une taille de plume un peu plus grosse et une encre un peu plus noire, c'est uniquement par pitié pour le reste de mes pauvres yeux que je voudrais employer sans pleurer à lire votre si aimable correspondance. Je ne m'écrie pas, comme vous le supposez, que vous ne me dites rien du tout ; il règne, dans votre dernière lettre, un air de sécurité et un ton de bonheur qui m'a enchanté ; je vois que vos santés s'améliorent et que le temps passe doucement pour vous. Voilà, mon enfant, l'essentiel pour mon cœur, voilà ce qu'il m'importe d'apprendre. Le reste, tout joli, tout curieux, tout aimable qu'il puisse être, ne m'est que d'intérêt bien secondaire, comparativement à votre santé et à votre contentement. Je lis comme vous dans l'avenir, et je n'y vois, grâce à Dieu, que des espérances bien fondées de bonheur et d'avancement.

« Nous touchons à la fin des plaisirs et des joies. Voici venir le mercredi des cendres et le carême (2) ;

(1) *Nouvelles confidences*, XXIII.

(2) *Le manuscrit de ma mère* [illegible] à la date du 5 mai 1827.

(3) Voir P. de Lacretelle, *Les origines et la jeunesse de Lamartine* (1790-1812). Hachette, 1911, p. 79.

(1) Lettre à M. de Lamartine du 11 novembre 1815.

(2) Ces quelques lignes extraites d'une lettre de Mlle de Lamartine, l'une des tantes du poète, et datée du 24 février 1826, nous feront pénétrer plus avant dans l'intimité de

or, le carême est le carnaval des gens delaisses, notre salon sera un peu moins vide et j'aurai un peu plus de gens à qui parler. Au reste, les heureux me paraissent très fatigues de leur bonheur, les danseuses ont mal aux pieds, les gourmands ont mal à l'estomac, et les politiques sont ennuyés de n'avoir pas d'auditeurs; tout va rentrer dans l'ordre et dans le calme, et chacun va faire pénitence de ses folies passées, toutefois avec le ferme propos de recommencer à la première occasion, car les conversions ne durent pas plus que la fatigue des excès ou la crainte des indispositions physiques.

« J'estime beaucoup la correspondance d'Alphonse, mais ne croyez pas que je place la vôtre à un rang inférieur. Si j'osais même en dire toute ma pensée, j'avouerais que le style des femmes a toujours pour moi un charme qu'il n'est donné à aucun homme de me faire ressentir. Ainsi, ma chère Amie, toutes les fois que vous serez en train de laisser échapper quelque chose de votre plume, je regarderai comme une faveur quand vous me l'adresserez. Alphonse d'ailleurs, est un grand capitaine qui a bien d'autres choses à faire que de barbouiller quelques lignes pour un vieux bonhomme comme moi .Je deviens timide, et je crois, Dieu me pardonne, que mon très cher neveu m'impose presque du respect par sa haute réputation.

« Voilà encore des places vacantes à l'Académie française (1). Alphonse n'est pas là pour se mettre sur les rangs, et j'en suis fâché, car il a beau dire, c'est une distraction qui n'est au-dessus d'aucun homme de lettres quelconque ; les adulateurs d'Alphonse lui disent le contraire, mais ce n'est pas de bonne foi ; je soupçonne toujours que quelque jalousie secrète les fait parler ainsi... »

Il semble que, dans cette lettre, on entende comme un écho de la conversation de M. de Monceau, laquelle, d'après le *Manuscrit de ma mère*, « était prodigieusement intéressante et étendue » ; on le savait spirituel, mais s'attendait-on à le trouver si affectueux?

Nous ne citerons qu'une partie de la lettre du 19 mars 1926 qui nous le fait voir avec sa philosophie souriante et son enjouement savoureux. D'abord, il peint ses sœurs, l'une, Mlle de Lamartine, « obligée par une chute de suspendre ses dévotions du jubilé » ; l'autre, Mlle du Villard, « qui est toujours prompte dans ses opérations », et qui finit aujourd'hui sa pieuse quinzaine et ses soixante stations, et ses trois cents *pater* et ses trois cents *ave* ; pour couronner l'œuvre, continue-t-il, elle a fait aussi une nouvelle promenade pieuse qu'on appelle le chemin de la croix, dont j'entends parler cette année pour la première fois » ; et il ajoute :

« Je suis bien honteux d'avoir des sœurs si saintes et de profiter si peu de leur exemple. Je me mettrai après Pâques à gagner aussi mon jubilé, si je peux. Mais on me traite en mauvais payeur de qui on tire ce qu'on peut ; notre bon curé a adouci pour moi les pratiques, c'est-à-dire les courses, d'autant qu'il me voit si mal assuré sur mes jambes que je crois qu'il a peur de me voir mourir martyr du jubilé. Je ne le suis pas du carême, car je ne fais aucun maigre, tout au plus le vendredi saint ; mon estomac va mal, ma tête va mal, mes jambes vont mal, ma tête va mal, c'est-à-dire que tout cela s'affaiblit beaucoup. On me dit que je ne suis pas encore imbécile, mais je ne laisse pas que d'avoir un peu peur de le devenir ; si, avec l'enfance, on pouvait me donner tous les charmes de l'existence de Mlle Julia, je ne la refuserai pas ; mais l'enfance de la vieillesse est une triste chose. »

Il était dit que Lamartine ne serait jamais juste à l'égard de l'oncle de Monceau. N'a-t-il pas incriminé le testament de son oncle, parce que celui-ci lui adjoignait comme légataire universel sa sœur aînée Cécile? « Si je n'avais, écrivait-il à l'abbé Dumont, qu'un neveu, seul chef survivant de ma famille et qu'il ne déshonorât pas mon nom, je lui ferais l'honneur de le nommer au moins mon héritier universel à ses risques et périls (1). » L'oraison funèbre, que le poète reçut de sa mère, le 8 mai 1827, était, au contraire, pénétrée de respect : « Comme les événements se succèdent, mes chers enfants, dans notre famille ! Mes deux dernières lettres vous parlaient d'une naissance, d'un mariage, et celle-ci de la mort de votre pauvre oncle, dont nous sommes encore trop pénétrées pour ne pas en parler beaucoup.

« Elle a été prompte et presque inattendue, malgré son âge et surtout sa caducité anticipée ; mais il y avait si longtemps qu'on le voyait ainsi, qu'on croyait que cela devait toujours durer...

« Te voilà, mon cher Alphonse, avec un peu plus

cette vie provinciale : « Notre carnaval a été très paisible, tu sais que je ne vais point dans le monde ; Mlle du Villard [sa sœur] renonce aussi aux grandes réunions. Nous avons nos assemblées du mardi et du vendredi qui sont bien moins nombreuses que si nous permettions l'écarté. J'en suis fort aise, car cette année surtout je crains beaucoup un salon chauffé par bien des quinquets et trop de monde. Les autres jours de la semaine, nous ne sommes pas seules, nous avons une partie ou deux. Cela est bien suffisant pour ne pas s'ennuyer. Nous voyons souvent Mme de Narbonne et quelques dames âgées qui ne vont pas dans le grand monde [illegible] *dit*).

(1) En 1824 Lamartine avait échoué à l'Académie française ; on lui avait préféré Droz.

(1) [illegible]

de fortune et un peu plus d'embarras, d'après les dispositions de ton oncle. Nous ne les connaissions en aucune manière ; il a considéré le grand nombre des enfants de Cécile, et c'est le principal motif de la préférence qu'il lui a témoignée. La pauvre enfant en demande presque pardon aux autres dans une lettre fort touchante qu'elle nous écrit aujourd'hui...

« Votre père est comme à l'ordinaire ; vos tantes aussi bien que possible, la grande piété de Mlle de Lamartine lui donne une force surnaturelle, et Mlle du Villard s'oublie absolument pour elle. Nous ne les quittons guère. On a fait des articles nécrologiques de votre oncle, ici et à Paris dans l'*Etoile*. Il est vraiment très regretté et devait l'être (1). »

Au reste, il laissait une grande fortune et Lamartine recevait de sa mère quelques jours plus tard, l'agréable nouvelle que voici : « On a trouvé beaucoup d'argent à ton oncle, il avait, outre les 60.000 fr. placés sur les fonds publics, 8.000 francs chez M. Delahante et plus de 32.000 francs chez lui (2). »

Lamartine finit par convenir que cet héritage méritait considération. Il écrivait à son ami Virieu, le 22 juillet : « Me voici bien riche ; quoique ce testament fût bizarre, il pourra se faire qu'il tourne à ma plus grande fortune un jour. Dès à présent, il me donne le double de ce que j'attendais..., me voici avec 50.000 francs de rente dès aujourd'hui (3). »

On aurait souhaité que Lamartine se réconciliât avec la mémoire de son oncle, et qu'il nous en eût laissé dans les *Confidences* un portrait plus indulgent. Quand, par la mort de sa tante, Mlle de Lamartine, il fut devenu propriétaire du château de Monceau, n'eût-il pas quelque remords de son excessive sévérité?

C. LATREILLE.

(1) *Lettre inédite.*
(2) *Lettre inédite*, 7 juin 1827.
(3) *Corresp.*, t. IV, p. 48.

PORTRAITS D'HOMMES D'ÉTAT ÉTRANGERS

M. AUSTEN CHAMBERLAIN

Au traditionnel banquet du Lord-Maire, dans l'antique salle corporative de la Cité, le Guildhall, dont le côté ouest se décore de deux colossales figures de bois sculpté, le Gog et le Magog de l'Apocalypse, M. Stanley Baldwin présentant le Ministère qu'il venait de former, disait avoir, lui aussi, ses deux géants, son Gog et son Magog, chargés de défendre l'un la bourse des contribuables et c'était le Chancelier de l'Échiquier, Winston Churchill, l'autre les intérêts de la Grande-Bretagne au dehors, et c'était le Ministre des Affaires Étrangères, Austen Chamberlain.

Du géant, ni l'un ni l'autre n'ont, à vrai dire, le physique, le second peut-être encore moins que le premier. Taille haute, mais assez médiocre carrure, monocle rivé à l'œil droit, il ne paraît pas, en revanche, ses soixante ans bien sonnés ; soixante ans dont plus de la moitié passés sous le collier parlementaire.

Fils, d'un premier mariage, du fameux Joseph Chamberlain, la politique le prenait à moins de trente ans, par tradition et comme par héritage de famille, après des études faites, suivant les plus pures règles anglaises, à l'école de Rugby et au Trinity College de Cambridge, complétées plus tard chez nous aux Sciences Politiques : d'où une bonne connaissance du français.

Issu d'une famille de Birmingham, c'est dans la circonscription attenante du comté de Worcester, qu'il se fait d'abord élire à la Chambre des Communes en 1892 et il la représentera sans discontinuer jusqu'en 1914, date depuis laquelle il est le député de la partie ouest de Birmingham. Son parti est, bien entendu, ce parti unioniste, formé pour le maintien de l'union entre la Grande-Bretagne et l'Irlande par les Conservateurs et ceux des Libéraux, qui, sous la conduite de Joseph Chamberlain, s'étaient séparés de Gladstone en 1886, lors du premier projet de Home Rule.

En août 1895, l'opposition au Home Rule ramenait Lord Salisbury au pouvoir avec une grosse majorité. Joseph Chamberlain recevait le portefeuille des Colonies. Son fils Austen, au bout de trois petites années d'apprentissage, débutait dans la carrière des honneurs avec le poste de Lord civil de l'Amirauté. En 1900, il l'échangeait contre celui de Secrétaire financier au Trésor, dans le remaniement causé par la retraite de Lord Salisbury à qui succédait comme Premier Ministre M. Arthur Balfour. En juillet 1902, nouveau remaniement, à la suite de la campagne de préférence impériale lancée par Joseph Chamberlain et de la démission des partisans du libre-échange. Austen est promu Ministre des Postes. En octobre 1903, le voilà au premier plan, comme Chancelier de l'Échiquier. Il y reste jusqu'aux élections de 1906, où les libéraux écrasent les conservateurs. De ces premiers loisirs il profite pour se marier.

En 1913, nous le retrouverons présidant une

Commission parlementaire qui étudie les finances de l'Inde. Mais ce n'est qu'en mai-juin 1915, lorsque M. Asquith constitue son Cabinet de Coalition (ou, comme nous dirions, d'union sacrée), en y appelant huit unionistes et un travailliste à côté de douze libéraux, qu'Austen Chamberlain reparaît, dans les fonctions de Secrétaire d'État aux Indes : il se démettra en 1917, par un scrupule bien caractéristique et qui lui fait honneur, son département étant responsable de l'expédition de Mésopotamie qui a été fort mal organisée.

En avril 1918, heure critique dans laquelle le pays a besoin de tous ses serviteurs, on le nomme membre du Cabinet de Guerre. En janvier 1919, Lloyd George lui confie de nouveau la Chancellerie de l'Échiquier dans le Ministère de Coalition que des élections triomphales ont permis de constituer au lendemain de l'armistice. Bonar Law, leader du parti unioniste, est aussi le leader de la Chambre, en l'absence trop fréquente du Premier Ministre, retenu par la Conférence de la paix. Mais la santé de Bonar Law chancelle : en mars 1921, il se voit forcé de déposer les fonctions de leader dont il a été investi à la retraite de Balfour, en novembre 1911, parce que le parti était alors également divisé entre Walter Long et Austen Chamberlain. C'est vers celui-ci que le parti se retourne maintenant, avec une unanimité dont son ancien concurrent est le plus ardent promoteur. Capacité, labeur incessant, courage, intégrité, droiture absolue et au-dessus de toute intrigue : tel est le portrait qu'on trace d'Austen Chamberlain.

Modeste, il remercie de l'honneur qui lui est fait; il promet de le justifier de son mieux; il mesure les responsabilités qui vont peser sur lui, les difficultés de la tâche; et il définit immédiatement la principale : l'homme qu'il remplace était l'un des auteurs de la Coalition, l'intime associé de Lloyd George sur qui il exerçait une grande influence. Qui pourrait se flatter de combler un pareil vide? La Coalition elle-même, quelle en sera l'avenir? quel sera l'avenir du parti? « Il y a des heures où l'on serait aussi impardonnable d'insister sur des questions de parti que sur des questions personnelles, où les problèmes qui se posent à la nation réclament des vues plus larges, une union plus vaste que ne le comportent les limites mêmes d'un seul parti, où il faut mettre en commun les traditions de plus d'un parti, les idées de plus d'un parti pour mener heureusement la barque au port à travers crises et dangers. »

Unioniste de souche libérale, le fils de Joseph Chamberlain a toujours été suspect aux plus tories des conservateurs; et combien il va leur devenir plus suspect encore en participant à une politique qui, pour résoudre finalement le problème irlandais, consent, en somme, à la rupture de l'Union, érige à Dublin un Parlement distinct de celui de Westminster, indépendant de lui et en tous points son égal!

Les partisans du libre-échange ne voient pas d'un œil moins soupçonneux l'héritier de celui qui rêvait de créer, derrière un rempart de tarifs protecteurs dont le pain lui-même n'aurait pas été exempt, une véritable Union douanière de l'Empire britannique.

Enfin, dans la mesure précise où il prêtera même collaboration loyale que son prédécesseur Bonar Law à M. Lloyd George, il s'aliénera tous ceux qui n'ont pas oublié le passé démagogique du petit avocat gallois, ses furieuses attaques contre l'aristocratie et la richesse, qui le jugent aujourd'hui trop complaisant à toutes les revendications ouvrières, qui lui reprochent, plus encore que sa politique de séparatisme irlandais, sa politique de faiblesse et de concessions aux Indes et en Égypte, sa politique de conciliation à l'égard de la Russie des Soviets.

Sur ces flots agités, la barque composite de la Coalition craque et se disjoint chaque jour davantage. Au début de 1922, vers le temps de la Conférence de Cannes, le bruit se répand qu'à la faveur d'un succès de politique extérieure, M. Lloyd George songerait à faire des élections d'où il espère visiblement que son groupe sortirait renforcé aux dépens de ses alliés conservateurs. A Pâques, les conservateurs se vengeront en ne le laissant partir pour Gênes qu'avec un mandat strictement limité. Lorsqu'il en revient, n'ayant rien accompli de ce qu'il souhaitait, ils redoublent d'efforts pour reprendre leur liberté et gouverner par eux seuls. Avec beaucoup de courage, beaucoup d'énergie, beaucoup de fidélité à son chef, M. Austen Chamberlain résiste à toutes leurs instances. L'orage gronde tout l'été; il éclate en septembre, quand le pays se voit à la veille d'une guerre avec la Turquie, fruit de l'appui inconsidéré donné aux ambitions helléniques. Le parti unioniste s'assemble; il décide de présenter aux prochaines élections ses propres candidats sur son propre programme, et, s'il obtient la majorité, de constituer un gouvernement d'hommes à lui. Ainsi désavoués, Chamberlain, Balfour, Birkenhead, Robert Horne, les ministres conservateurs partisans du maintien de la Coalition rendent leurs portefeuilles. M. Lloyd George est contraint de se retirer à leur suite. M. Bonar Law, qui en dépit de sa mauvaise santé a reparu et, avec son lieutenant Stanley Baldwin, a porté le coup de grâce à la Coalition, est réélu

leader du parti, fait victorieusement les élections et forme le Ministère.

Il n'y appellera point Austen Chamberlain, qui persiste à dire qu'on a eu tort, qu'en présence de tant de périls extérieurs et intérieurs, dont le plus grave est le bolchevisme révolutionnaire, il est trop tôt pour revenir aux gouvernements de partis, que les frontières des partis, la notion même de partis ont été bouleversés par la guerre et par l'extension du droit de suffrage à des foules d'hommes et de femmes sans traditions ni affiliations de partis : la sagesse était donc de conserver la Coalition.

Quand, en mai, M. Baldwin succède à Bonar Law frappé d'un mal mortel, il négocie la rentrée de Chamberlain dans le Cabinet. Mais l'aile intransigeante du parti ne veut pas de lui ; et d'ailleurs, ils l'ont juré entre eux, les anciens ministres coalitionnistes rentreront tous ensemble ou ne rentreront pas du tout. Mêmes tentatives infructueuses de réunion, lors des élections de novembre. C'est sur les bancs de l'opposition que se renoue la solidarité, puis, en octobre dernier, dans la lutte en commun contre un socialisme de plus en plus inspiré par Moscou. Et c'est ainsi qu'en compagnie de Birkenhead et de Churchill (Horne a refusé et Balfour est trop âgé), Chamberlain tient sa place dans le second ministère Baldwin, où il symbolise l'union retrouvée du parti.

De sa personne, qu'apporte-t-il à ce ministère? « Il a été élevé pour la politique, écrivait, il y a quatre ans, l'auteur anonyme d'une série d'études d'hommes d'État parues dans le *Times*. Le père a manifestement tracé un plan d'éducation tel que le fils devînt un autre lui-même, « à cela près que les creux seraient remplis et les angles arrondis. » Austen est entré dans la vie avec un programme tout fait, avec des idées toutes faites, le dispensant de penser par lui-même ; rien de plus fatal à toute originalité. Sérieux, appliqué, consciencieux, il tient moins du politicien que du fonctionnaire modèle, il est tout imbu de l'esprit qui règne dans les grands services de l'État. Parfait administrateur, dans tous les emplois qu'il a exercés, il n'a guère donné de preuves d'initiative créatrice. Il suit les événements plus qu'il ne les devance, ne les prévoit, ne les dirige, ou ne les domine.

Faisant le cas qu'il fait des bureaux, ayant la confiance qu'il a dans le personnel des bureaux, jusqu'à quel point se laissera-t-il guider, au Foreign Office comme à la Trésorerie, par ces fonctionnaires permanents dont nous ne savons que trop que les sympathies ne vont pas à la France, soit qu'ils s'imaginent par là mieux servir les intérêts de leur pays, soit qu'ils obéissent simplement à d'anciens automatismes, soit qu'ils se souviennnent trop d'avoir passé par des Universités allemandes ?

Chancelier de l'Echiquier, c'est lui qui, dans les premiers mois de 1919, a laissé dénoncer les accords financiers grâce auxquels s'étaient jusqu'alors maintenus les changes alliés, un livre de M. Klotz, une controverse avec M. Klotz dans les colonnes du *Times*, nous le rappelaient naguère. Autant que n'importe lequel de ses compatriotes, il a pensé et proclamé que l'entrée des Belges et des Français dans la Ruhr était une faute énorme et désastreuse qui n'aboutirait qu'à ruiner la capacité de paiment de l'Allemagne. Mais il n'a pas caché que ni le Cabinet Bonar Law, ni le Cabinet Baldwin, ni le Cabinet Mac Donald n'avaient jamais rien fait de ce qu'il aurait fallu pour l'éviter. Quant à la découverte, après six mois de réflexion, que c'était illégal d'entrer dans la Ruhr, elle lui semble du plus haut comique. Aux germanophiles du parti libéral et du parti ouvrier, il a toujours opposé le devoir de l'Allemagne de payer tout ce dont elle est capable pour réparer les dommages qu'elle a causés de gaîté de cœur. Aux jours où l'Entente cordiale paraissait morte et enterrée, il n'a cessé de répéter que seule une telle entente serait de force à assurer la paix de l'Europe, et qu'en dépit de tous les malentendus, de toutes les difficultés, il était indispensable que son pays et le nôtre s'entendissent en vue d'une action commune.

Sachant qu'auprès de la masse de ses compatriotes les intérêts d'aujourd'hui comptent plus que les sentiments d'hier, il cherche à leur montrer un terrain où cette action commune se déroulera à leur avantage ; il cherche à leur faire accepter de garantir notre sécurité sur le Rhin en échange de l'appui que nous pourrions leur offrir pour consolider leurs positions dans le bassin de la Méditerranée et pour se défendre contre la propagande de Moscou.

Quoi qu'on pense de cette politique, la personnalité de l'homme subsiste :

Bonne volonté à notre égard, bonne foi, franchise, droiture un peu raide, courage et énergie, plus de force que de souplesse, des qualités de caractère primant toutes les autres : n'est-ce pas assez pour que nous fassions confiance au Ministre des Affaires Étrangères du Cabinet Baldwin, à ce « géant », Gog ou Magog, qui, en sauvegardant les intérêts de la Grande-Bretagne au dehors, nous aidera peut-être un peu à sauvegarder du même coup les nôtres?

Augustin LEGER.

POÉSIES

POSSESSION

Depuis le jour béni, si proche et si lointain,
Où de tes yeux divins, j'ai senti la caresse,
Je plonge tour à tour dans l'ombre et dans l'ivresse,
Plein d'angoisse, mais sûr de mon bonheur certain.

Ma folle passion surmonte le destin ;
Tu m'appartiens malgré toi-même, et ta tendresse
Palpite en la prière ardente que t'adresse
Ce pauvre cœur rempli de toi, chaque matin.

Tu m'appartiens, tu vis en moi : malgré toi-même
Je pourrais dans la pure argile d'un poème
Modeler de ton corps l'adorable contour

Et graver ton esprit en surhumain orfèvre...
Mon amour me suffit pour sentir ton amour
Et ma lèvre a déjà l'empreinte de ta lèvre.

IVRESSE

Hélas ! Je ne crois plus aux doux serments d'amour ;
Mon cœur, déjà tari, ne contient plus de larmes,
Et je sais que le temps inexorable, un jour
Flétrira la splendeur superbe de tes charmes.

Je sais que tout finit, je sais que tout est vain,
Que le bonheur est nul et l'idéal un songe ;
Le baiser le plus pur, l'essor le plus divin
Sont mêlés de remords et souillés de mensonge

Et pourtant je t'adore, ô femme, avec ferveur,
Et voudrais pour toujours dans l'humide douceur
De ta lèvre noyer cette atroce amertume,

Car je trouve en ton sein où mon tourment s'endort
Le seul remède, hélas ! au mal qui me consume,
L'ivresse d'un oubli qui ressemble à la mort.

AMOUR SUPRÊME

Toi seule, toi, Beauté, dont le regard inonde
De divine clarté l'antre le plus obscur,
Tu pourrais maintenir mon cœur indemne et pur
A travers la sottise et la laideur du monde.

Viens donc ! Absorbe-moi dans ton âme profonde,
Donne-moi de ton sein l'abri suprême et sûr !
Il me faut tant de rêve, il me faut tant d'azur
Pour aller jusqu'au bout de cette farce immonde !

Mais je ne te veux point au milieu des splendeurs
Sur le trône que l'homme, avide de grandeurs,
T'a dressé pour la foule et pour sa propre gloire ;
Je te cherche en la nuit, dans la sombre forêt,
Sur la mer solitaire, au fond de ma mémoire
Pour te parler tout bas de mon amour secret.

Armand Godoy.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA POLITIQUE ANGLAISE ET LA FRANCE

Que la France ait en Angleterre quelques amis éprouvés qui n'oublient pas la belle fraternité d'armes des années de guerre, on n'en saurait douter. Ils sont évidemment sincères quand ils s'affligent de voir tant de malentendus venir troubler l'amitié nécessaire des deux grandes nations occidentales qui ont sauvé l'Europe de l'hégémonie allemande. Lord Crewe, ambassadeur d'Angleterre à Paris, parlant au banquet de l'Association France-Grande-Bretagne, a été leur interprète fidèle et ceux de ses compatriotes qui étaient présents, l'ont applaudi avec plus d'enthousiasme encore que les Français, quand il a dit : « Nos deux nations comptent sur une amitié mutuelle, saine et solide, et pour ainsi dire sans limite.

Toutefois, a-t-il ajouté, faut-il imposer des restrictions à une espérance aussi encourageante? Faut-il admettre que, plus nous nous connaissons, plus nous apercevons l'un chez l'autre des régions intellectuelles fermées aux explorateurs les plus hardis, ainsi que des profondeurs morales que les étrangers les mieux disposés ne sauraient sonder? Même les plaisanteries nationales ne s'acclimatent pas toujours facilement à l'étranger ; pour un Français en Angleterre, l'épanouissement dans une bonne intention, de ses hôtes, peut être quelquefois déconcertant. De l'autre côté, notre réserve anglo-saxonne — dois-je dire notre raideur insulaire? — nous prive souvent de cet échange d'idées et de sympathies réciproques que les races latines, ou en partie latines, comme vous autres Français, peuvent faire librement entre eux. »

Et, en effet, cette incompréhension mutuelle est certainement déplorable ; mais, cette constatation faite, il faut ajouter que, depuis 1918, les Anglais n'ont rien fait pour la dissiper, et qu'ils ont souvent rendu bien difficile la tâche de ceux qui croient que

l'Entente franco-anglaise reste le meilleur gage de la paix européenne. Tandis qu'à aucun moment la France n'a réclamé plus que son droit, le Foreign-Office n'a cessé d'imaginer des raisons ou des prétextes pour nous imposer des renonciations ou des combinaisons politiques qui, aux yeux des moins prévenus, tendaient à des réductions de notre droit.

Il faut le rappeler sans cesse, puisqu'on l'oublie sans cesse, le système européen codifié dans le traité de Versailles était une invention anglaise et c'est la France qui en faisait les frais. Il comportait une annexe par laquelle la Grande-Bretagne s'engageait conjointement avec les États-Unis à soutenir la France dans le cas où, sans provocation de sa part, elle serait de nouveau l'objet d'une agression allemande. Ce pacte de garantie, la France l'avait reçu en échange d'une autre garantie que nous jugions plus efficace : la frontière du Rhin, ou, plus exactement, la garde du Rhin, car la France ne demandait pas l'annexion de territoires allemands ; elle voulait simplement que la Rhénanie neutralisée, démilitarisée, ne pût plus jamais servir de base à une invasion du territoire français. Elle avait accepté, du même coup, de maintenir l'œuvre néfaste de 1815, qui laissait l'Alsace ouverte aux invasions par les brèches de Landau et de la Sarre. Elle avait accepté ces sacrifices parce qu'avec une confiance qui parut à certains un peu ingénue, l'appui de l'Angleterre et des États-Unis lui paraissait une garantie suffisante pour sa sécurité. Or, si les sacrifices sont demeurés acquis, le pacte de garantie s'est trouvé nul et non avenu, du fait que les États-Unis, désavouant leur mandataire par un acte que notre conception européenne de la loyauté politique n'arrive pas à comprendre, ont refusé de ratifier le traité.

L'Angleterre avait incontestablement le droit strict de se retirer de la partie, puisqu'elle avait pris soin de faire dépendre son aide de l'assistance américaine, mais nous ne pouvons nous empêcher de trouver qu'en usant de ce droit, elle a manqué de générosité, et même d'équité. Ce n'est pas parce qu'une des parties signant un contrat manque à ses engagements qu'une autre partie a le droit de faire de même. Depuis lors, on n'a trouvé ni le temps ni le moyen d'assurer à la France la sécurité diplomatique à laquelle elle a droit, en échange de la sécurité militaire à laquelle elle a renoncé, pas plus que de lui faire obtenir les réparations qui, dans les déclarations solennelles et collectives des Alliés, étaient apparues comme un des buts essentiels de la guerre. Bien plus, dans toutes les conférences qui se sont succédé, il est apparu de plus en plus clairement aux yeux de l'opinion française que le Foreign Office, sous des prétextes économiques qui n'étaient pas toujours valables, s'efforçait de réduire notre créance, ou du moins d'en soumettre le payement aux convenances et aux fantaisies de l'Allemagne.

Il est vrai. La France ne comprend pas toujours l'Angleterre, mais la conduite de l'Angleterre envers la France n'a-t-elle pas souvent été volontairement incompréhensible? Et ne sommes-nous pas excusables d'avoir vu une manifestation de mauvaise volonté dans le fait qu'à Londres on considérait comme des accès de nervosité des appréhensions que l'élection du maréchal Hindenbourg et les armements secrets de l'Allemagne n'ont que trop justifiées?

Sans doute, la diplomatie française a commis beaucoup d'erreurs depuis 1919. Que d'occasions manquées, que de fausses démarches généralement imputables aux changements de ministère ! — C'est avec joie que les véritables amis de la France ont vu le retour aux affaires de M. Philippe Berthelot, qui représente au Quai d'Orsay l'esprit de continuité — Mais, à tout prendre, ces erreurs ont presque toujours eu pour origine soit le désir de maintenir malgré tout l'entente franco-anglaise, soit le besoin naturel de maintenir les droits de la France de traiter d'égale à égale avec son alliée. Peut-être les négociations de Cannes ont-elles été trop brusquement interrompues ; mais a-t-on oublié l'étrange atmosphère dans laquelle elles se déroulaient, le ton de dédaigneuse charité avec lequel M. Lloyd George, dont le tact n'était certainement pas la qualité dominante, nous proposait un pacte d'un caractère si unilatéral qu'il apparaissait presque comme un geste de protection? Puis ce fut l'opération de la Ruhr qui, même si l'on admet qu'elle ne fut pas accomplie avec toutes les précautions diplomatiques nécessaires, ne justifiait cependant pas l'hostilité plus ou moins ouverte, plus ou moins dissimulée que, depuis lors, la politique française a toujours rencontrée en Angleterre.

***

Cette attitude du gouvernement anglais, nous dit-on, lui est dictée par une opinion publique qui obéit à un instinct irréductible. Cet instinct est celui d'une puissance insulaire et mercantile par nécessité, d'une puissance qui vit en marge de l'Europe et qui n'est pas exactement une puissance européenne.

Et en effet, l'Empire britannique n'est-il pas plutôt une puissance mondiale qu'une puissance européenne? Le Royaume-Uni n'est qu'une petite partie de l'Empire ; il y a les Dominions, il y a l'Inde ; l'Empire est aussi bien une puissance asia-

tique et une puissance africaine qu'une puissance européenne. Quand il s'agit de gouverner tant de grands intérêts souvent contradictoires comment le gouvernement de Londres pourrait-il considérer de la même façon que nous le problème du Rhin?

Certes, cet aspect de la question n'est pas négligeable ; il explique bien des choses ; mais quand on considère la politique anglaise sous l'angle colonial, on a vite fait de s'apercevoir que l'Angleterre a peut-être autant d'intérêt à avoir à ses côtés une France forte et assurée de son avenir que nous avons intérêt à ne pas voir le drapeau anglais chanceler dans les postes avancés d'Asie.

Le XIXe siècle fut le grand siècle colonial, le siècle de l'expansion européenne dans le monde. Nos nations occidentales, et surtout l'Angleterre et la France, grâce à leur puissance industrielle, à leur développement scientifique et à leur civilisation progressive et libérale, ont organisé le monde à leur profit. Mais le moment semble être venu où le monde n'accepte plus leur domination sans conteste L'agitation nationaliste aux Indes, les troubles de la Chine, où le mouvement communiste a pris une dangereuse expansion, la fermentation du monde musulman où nos idées libérales sont exploitées contre nous, autant de symptômes qui nous montrent que nous ne sommes plus les maîtres incontestés du monde jaune et du monde noir. La prédominance de la race blanche dans le monde est menacée et elle semble ne plus croire elle-même fermement et unanimement à sa supériorité. C'est un fâcheux précédent que cet appel aux travailleurs exotiques auquel nous a contraint la pénurie de main-d'œuvre. Le temps n'est plus où l'on pouvait rire de ces congrès nègres, où l'on entend proclamer la devise « L'Afrique aux Africains » ou de ce socialisme chinois qui cherche à adapter les peuples jaunes à la doctrine de Karl Marx. La race blanche est l'aristocratie du monde. Depuis le jour où elle-même a proclamé l'égalité des races, elle a donné des armes à ceux qui voulaient lui arracher sa couronne. Une logique inflexible conduit les idées vers leur aboutissement.

Plus réaliste, moins généreux et moins idéologue que le Français, l'Anglais, dans ce domaine, n'a pas commis les mêmes imprudences que nous — il n'a pas galvaudé le droit de suffrage — mais il en a commis d'autres, et son empire colonial plus vaste, plus dispersé que le nôtre, est peut-être plus menacé.

Quoi qu'il en soit, si l'Angleterre porte en beaucoup d'endroits le drapeau de l'Europe, elle a besoin de notre aide pour le maintenir. Son domaine colonial s'appuie sur le nôtre, et le temps est bien passé de ces rivalités dont la politique anglaise en Syrie fut la dernière et funeste manifestation. Il semble qu'on ait enfin compris à Londres la menace qui pèse sur toute la civilisation européenne, qu'elle revête la forme du bolchevisme russe ou du nationalisme indigène. Peut-être ces considérations finiront-elles par faire comprendre aux dirigeants de l'opinion britanique que la politique traditionnelle qui consiste à maintenir le continent dans un état de trouble et de discorde continuels n'est plus de saison.

***

Ces mêmes considérations sur la solidarité de l'Europe, dira-t-on, doivent faire faire aux Français un retour sur eux-mêmes. Ce qui a provoqué cette espèce d'insurrection larvée contre la supériorité de la race blanche, c'est la terrible guerre qui a mis aux prises toutes les grandes nations de l'Occident. Seules, la paix, la concorde et la coopération peuvent sauver l'Europe. Il s'agit donc, avant tout, d'éteindre au plus tôt les souvenirs de la guerre, et de travailler à une véritable réconciliation des peuples.

Qui le nie? Mais pourquoi est-ce toujours aux Français que s'adressent ces discours avec l'accent d'une leçon? C'est par une véritable falsification des textes et des événements que l'on est arrivé à faire croire à presque tous les Allemands, à quantité d'Anglais, d'Américains et d'anciens neutres que la politique de la France à l'égard de l'Allemagne était belliqueuse et rancunière. Lord Crewe dans son discours a déclaré que c'était une sottise que d'accuser la France d'impérialisme. Cette déclaration, venant de la part d'un ambassadeur d'Angleterre, est précieuse à retenir. Mais on ne peut s'empêcher de se souvenir de tant de discours électoraux où MM. Lloyd George et Macdonald disaient exactement le contraire. Non, la France n'est pas impérialiste ; quand elle semblait le plus exigeante, quand elle envoyait des troupes à Francfort, quand elle procédait, d'accord avec la Belgique, à l'occupation de la Ruhr, elle ne faisait que réclamer l'exécution du traité. Était-ce persister dans l'esprit de guerre que d'exiger le payement des réparations, ces réparations dont le monde entier avait reconnu la légitimité? Que, dans l'application de cette politique, des erreurs, et même des fautes aient été commises, la plupart des Français ne sont que trop enclins à le reconnaître. Mais, dans son ensemble, elle n'a jamais varié. Elle tient dans cette simple formule : Réparations, sécurité. Le jour où l'Angleterre en sera convaincue et montrera qu'elle en est convaincue, l'Entente cordiale sera rétablie comme aux plus beaux jours,

et peut-être alors, cette nouvelle Allemagne pacifique, dont on nous parle tant, mais qui se dissimule si bien que nous avions quelques droits de douter de son existence, arrivera-t-elle à triompher de la vieille Allemagne impérialiste dont Hindenbourg est l'élu. Du jour où les Allemands ont entrevu le moyen d'échapper à leurs obligations en profitant des divisions des alliés, il était, convenons-en, assez naturel qu'ils en profitassent.

***

Il semble qu'une partie de l'opinion anglaise ait enfin compris que le sort de l'Empire pourrait bien un jour se jouer sur le Rhin et que la sécurité de la France, nécessaire à la paix de l'Europe, intéresse au plus haut point le Royaume-Uni. Mais l'évolution des idées est toujours très lente en Angleterre, et l'on sent très bien, au travers des polémiques de journaux et derrière les hésitations de la politique du Foreign-Office, la lutte qui se poursuit entre une élite qui comprend qu'elle doit être européenne et une masse traditionnaliste qui veut rester étroitement insulaire. De là la politique de transaction à laquelle les deux gouvernements ont fini par se résoudre à l'égard de l'Allemagne.

Le gouvernement britannique a parfaitement admis, par exemple, que la garantie éventuelle de la zone rhénane ne saurait constituer un obstacle empêchant la France de communiquer militairement si cela était nécessaire avec ses alliés polonais et tchéco-slovaques. Par contre, l'Angleterre, dont les intérêts sont dispersés sur le globe entier, déclare qu'elle ne peut pas prendre sur le continent européen des engagements dont l'importance et les conséquences pourraient être disproportionnées avec les intérêts qu'elle doit y sauvegarder.

En réalité, cette restriction ne signifie pas grand'chose et l'on voit très bien qu'elle est faite pour rassurer une partie de l'opinion. Cela veut dire que si la France était attaquée sur sa frontière de l'Est, l'Angleterre serait à ses côtés, mais que si l'Allemagne se jetait sur la Pologne et que la France se portait à son secours, la Grande-Bretagne aurait le droit de retirer son épingle du jeu. Droit purement théorique, car le précédent de 1914 a montré qu'une guerre éclatant sous quelque prétexte que ce soit au cœur de l'Europe, deviendrait fatalement une guerre générale. Eût-elle mis à la direction des affaires un Ramsay Macdonald, l'Angleterre n'y serait pas moins entraînée. La position prise par M. Briand dans cette affaire est la meilleure qu'il pût prendre, et il faut savoir gré à M. Chamberlain d'avoir reconnu, malgré les manœuvres de certains de ses collègues, le droit de la France à s'assurer, aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest, contre les tentatives de revanche du Reich. Cette fois, c'est le point de vue européen qui l'emporte.

L. Dumont-Wilden.

LA PHILOSOPHIE

LA DOCTRINE DE SAINT-SIMON

On va, dans quelques semaines, célébrer le centenaire de Saint-Simon, et l'attention, comme par un accord spontané, se reporte sur le penseur et sur son école, si divers, si curieux, si multiformes. A vrai dire le souvenir de celle-ci et de son rôle n'étaient pas éteints ; les historiens du XIXe siècle n'ont jamais pu oublier la complexité et l'étendue de son influence, ni, malgré le ridicule ou le caractère quelque peu suspect de ses manifestations dernières, quelles en furent la diffusion et les ramifications chez tous les penseurs du temps. Mais le saint-simonisme semblait bien n'appartenir ainsi qu'à l'histoire. On ne songeait guère à en reprendre les textes comme ceux d'une œuvre encore vivante, on ne croyait guère pouvoir y trouver une nourriture encore assimilable à notre temps. Aussi bien, ces textes, épuisés, dispersés au fond des bibliothèques, n'étaient plus accessibles aux lecteurs ordinaires. Voici cependant que Saint-Simon redevient d'actualité : M. Maxime Leroy vient de nous restituer sa physionomie intellectuelle dans un livre évocateur (1) ; la Société de Philosophie lui a consacré récemment une de ses séances, qui fut d'un haut intérêt, très riche en idées et en suggestions. Et surtout, voici qu'un texte capital de l'école vient d'être republié (2) et l'on est étonné, à le lire, de la modernité, de la vigueur, parfois de la profondeur réelle des idées. C'est *La Doctrine de Saint-Simon*, exposition publique de

(1) *Henri de St-Simon*, Marcel Rivière édit.

(2) *La Doctrine de St Simon*, avec introduction et notes par C. Bouglé et Elie Halévy, in-8, M, Rivière, 1924.

sa philosophie faite en 1829 par ses disciples et rédigée pour la plus grande partie par Bazard. La lecture en est singulièrement facilitée et l'intérêt en est encore accru par la préface et les commentaires de ses deux éditeurs, qui ont une autorité particulière en matière de philosophie sociale : M. C. Bouglé, dont chacun connaît l'œuvre sociologique, et qui a le don de vie à un degré supérieur ; M. Élie Halévy, l'auteur de cette *Histoire du peuple anglais* qui est un des ouvrages les plus considérables de la moderne école historique française et qui professe depuis plusieurs années l'histoire du socialisme à l'École des Sciences politiques. Grâce à eux l'exposition de 1829 revit dans son cadre intellectuel et moral, au milieu de la fermentation d'idées, parmi les discussions ou les conflits de doctrines qui l'expliquent ; c'est toute une génération et tout un temps qui ressuscitent dans leurs notes si amples et si précises.

La *Doctrine de Saint-Simon* comprend le texte de dix-sept conférences données au n° 12 de la rue Taranne, dans « une atmosphère étouffante », devant un petit nombre d'initiés, quatre ans après la mort du maître. Elles résument et ramassent l'œuvre de celui-ci, mais elles marquent aussi l'évolution essentielle de l'école à cette date : c'est, nous disent les récents éditeurs, « une école qui se transforme en église ». Elles posent, pour l'historien, bien des problèmes : celui de la part qu'il faut faire, dans le saint-simonisme, à Saint-Simon lui-même, et celle qui revient à ses disciples, à un Bazard, à un Enfantin : n'ont-ils fait que développer sa pensée, ou l'ont-ils transformée, infléchie en des sens nouveaux? — Celui encore des relations entre le saint-simonisme et le positivisme, qui apparaît presque comme « une simple hérésie détachée de l'église saint-simonienne », et dont on a quelque peine à déterminer une thèse importante qui lui soit propre ; on assiste en tout cas ici à la rupture, à l'excommunication de l'hérésiarque par les disciples orthodoxes. — Mais l'intérêt essentiel du livre est ailleurs encore, plus direct et plus vivant : il permet de mesurer à merveille combien, en ce « stupide XIXe siècle » et dès le début, bouillonnent déjà toutes les idées dont nos modernes réactionnaires se nourrissent et qu'ils présentent comme de grandes découvertes ; et pourquoi la société moderne, dans son effort pour s'organiser, ne saurait pourtant se satisfaire par un simple et absurde retour au passé : ce sont déjà, dans le saint-simonisme, tous les conflits de notre temps que nous trouvons ouverts.

***

Au lendemain de la Révolution, le grand problème pour les saint-simoniens comme pour Auguste Comte, comme pour Bonald ou de Maistre, c'est de « terminer la Révolution », de renouer les traditions : « l'humanité n'est pas faite pour habiter des ruines ». Le besoin d'unité, l'aspiration à un ordre nouveau, organique et fort, à une discipline aussi bien intellectuelle que sociale, tel est leur sentiment dominant. Une vue de philosophie de l'histoire, simpliste sans doute et arbitraire, mais séduisante, l'exprime encore plus qu'elle ne le justifie : c'est la distinction et l'alternance des époques critiques et des époques organiques. Il y a eu dans l'histoire des moments privilégiés, l'antiquité, le moyen âge, où l'organisation sociale était stable et cohérente, parce qu'elle reflétait dans l'unanimité des sentiments l'unité d'un système d'idées accepté de tous. Les saint-simoniens, héritiers à cet égard du XVIIIe siècle et de la pensée classique, sont intellectualistes : ce n'est que dans l'accord des idées qu'ils croient possible de trouver un principe d'accord pour les sentiments et d'unité pour la société ; ils établissent une intime solidarité entre l'ordre politique ou social et l'unité dogmatique des doctrines. L'individualisme, et pour tout dire, l'anarchie, se manifeste également par la division du travail et la spécialisation sans contre-poids dans l'ordre scientifique, par le principe du laisser faire et la justification de l'égoïsme en matière économique, par la revendication stérile des droits ou d'une liberté toute négative en politique. Saint-Simon est venu rétablir l'ordre dans « les trois manières d'être de l'humanité » : dans les sciences, par la révélation d'une philosophie définitive ; dans l'industrie, par une organisation rationnelle du travail ; dans les beaux-arts enfin, qui sont l'expression du sentiment, en annonçant une doctrine qui « doit s'emparer de l'homme tout entier », et nous inspirer « l'enthousiasme d'une vie commune ».

Ainsi l'alternance des époques critiques et organiques nous révèle le progrès de l'humanité et nous permet de prévoir l'avenir. L'humanité va de l'antagonisme à l'association, de la guerre et de l'exploitation de l'homme par l'homme à la paix et à la loi du travail pour le bien de tous. De l'anthropophagie et de l'extermination des vaincus on est passé à l'esclavage : progrès immense ! Puis cette forme essentielle de la propriété antique, l'esclavage, disparaît à son tour : preuve que rien n'est immuable dans le régime des biens. On peut prévoir un ordre de choses où l'État, et non plus la famille, héritera des richesses accumulées ; où chacun se trouvera « classé selon sa capacité, rétribué suivant ses œuvres » ; où l'on reconnaîtra que si l'hérédité, principe de tout ordre social au

moyen âge, ne préside plus à la distribution des charges et des fonctions publiques, elle ne doit pas davantage régler la transmission des richesses; où la propriété correspondra partout à une capacité; et où un industriel « ne possédera pas autrement un atelier, des ouvriers, des instruments, qu'un colonel ne possède aujourd'hui une caserne, des soldats, des armes »; et où enfin les banquiers auront la fonction directrice dans une société de travail généralisé : celle qui consistera à mettre les ressources créées par l'effort collectif à la disposition de ceux qui sont capables d'en faire le meilleur emploi. Ainsi nous nous acheminons vers « un état définitif » : aux sociétés militaires de jadis, où le pouvoir était fondé sur la contrainte, succéderont les sociétés industrielles, où le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel n'auront plus lieu d'être distingués. Le passage à l'ordre nouveau ne saurait d'ailleurs « être brusque et violent, mais paisible et successif ».

Ainsi apparaît l'orientation dernière du saint-simonisme, par où les disciples prolongent peut-être, mais en tout cas accusent et précisent singulièrement les indications que le maître avait données dans son dernier ouvrage. le *Nouveau Christianisme*. C'est par l'éducation seulement que l'ordre nouveau pourra s'établir, et l'éducation est œuvre de sentiment avant tout : « c'est par le sentiment que l'homme vit, qu'il est sociable »; c'est sur le sentiment qu'il faut fonder la morale : « La démonstration scientifique peut bien justifier la convenance logique de tels ou tels actes, mais elle est insuffisante pour les déterminer : pour cela il faudrait qu'elle les fît aimer ». C'est donc au cœur, au culte, aux beaux-arts qu'il faut ici faire appel. Par là pourra s'édifier une éducation professionnelle qui changera pour chacun « en une idée de devoir en un objet d'affection » les obligations attachées à sa fonction sociale; par là on parviendra un jour à concentrer tout mépris et tout déshonneur sur l'oisiveté, comme les sociétés guerrières de jadis les avaient concentrés sur la lâcheté : « les oisifs, voilà les lâches de l'avenir »; par là enfin on s'habituera à respecter un nouveau pouvoir, une magistrature nouvelle, analogues à ceux du moyen âge, et si différents pourtant : « les comtes et les barons de l'industrie, organisés hiérarchiquement d'après le mérite »; et l'on reviendra « avec joie à cette haute vertu si méconnue, si méprisée aujourd'hui : à l'obéissance ».

Et l'on devine bien dès lors que les saint-simoniens de 1829 n'hésitent plus à répondre à la question ultime : « L'humanité a-t-elle un avenir religieux? » Aussi bien, n'est-ce pas le trait commun de toute cette génération que de rêver une foi nouvelle substituée à celle qui s'écroule :

Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu ?

Au delà des individus, Saint-Simon a considéré l'humanité comme « un être collectif » : mais l'harmonie de cet être et avec lui-même et avec son milieu, qui est l'univers entier, réclame plus qu'une simple doctrine philosophique. La religion de l'humanité, qu'élabore déjà à côté d'eux Auguste Comte, ne saurait suffire à un Olinde Rodrigues ou à un Enfantin : « le philanthrope » leur apparaît comme « un dévot de second ordre ». Il ne leur faut rien moins que Dieu pour « concevoir l'unité, l'ordre, l'harmonie, se sentir une destination et se l'expliquer ». Plus profondément que la loi des trois états où s'arrête Comte, ils mettent une loi de progrès religieux, qui, du fétichisme au polythéisme, et de celui-ci au monisme, élargit, approfondit et fortifie sans cesse, en étendue et en intensité, la puissance des croyances religieuses. Aussi bien, n'est-ce pas à la fois le couronnement et le principe de toute la doctrine que l'aspiration à l'ordre? « il faut que le savant adopte pour première hypothèse que tout est lié dans l'univers »; il faut qu'il admette « les deux grandes bases de tout édifice religieux : Dieu et un plan providentiel ». « Dieu et l'ordre sont pour lui deux conceptions identiques. »

***

Il suffit, nous semble-t-il, de feuilleter ainsi les pages singulièrement vivantes et éloquentes parfois de la *Doctrine de Saint-Simon* pour en découvrir et la richesse et la modernité. Encore n'avons-nous rien dit de bien des thèses qui semblent prévenir les spéculations les plus récentes ou prendre parti dans des questions même très spéciales qui nous divisent. On y trouvera par exemple les études à base latine condamnées pour des raisons bien curieuses, et non sans force; on y verra annoncée très authentiquement la sociologie moderne, puisque les saint-simoniens y conçoivent le genre humain « comme un corps organisé, croissant progressivement d'après des lois invariables »; et des vues et des analyses assez profondes s'y rencontrent à maintes reprises, qui semblent dater d'hier, sur le rôle de l'hypothèse dans l'œuvre de science, sur l'intervention du savant lui-même, de ses sentiments et de sa foi rationnelle, dans l'édification d'un monument dont l'apparence est tout objective et impersonnelle. Nul, en tout cas, parmi les théoriciens du XIXe siècle commençant, n'a mieux discerné la direction des temps nouveaux que ceux qui prédisaient avec cette netteté le rôle

croissant de l'industrie et de la banque et saluaient en elles les grandes puissances de l'avenir. L'illusion ne commençait, hélas ! que lorsqu'ils ne voyaient en elles que les représentants et les instruments du seul intérêt général, que des forces seulement de paix et d'harmonie...

Mais ce qui apparaît surtout en vive lumière, c'est comment Saint-Simon, comme Auguste Comte et comme Proudhon même, a pu être revendiqué avec des titres réels, quoique d'ailleurs inégaux, dans la lutte des doctrines sociales et des partis politiques, à la fois et à droite et à gauche. Aussi bien, dans la complexité de toute doctrine vivante, dans l'enchevêtrement confus de nos idées et de nos sentiments, quel homme de bonne foi ne se sent aujourd'hui attiré en des sens contraires, partagé entre un passé qui fut grand et qui, par les principes d'ordre traditionnel qu'il représente, apparaît comme notre sauvegarde, et un avenir qui fermente et doit se frayer sa voie? Oui, le saint-simonisme condamne comme anarchique l'individualisme pur de certains héritiers du XVIIIe siècle ; oui, il veut restaurer le respect de l'autorité, la légitimité d'un certain dogmatisme, d'une discipline des idées comme des mœurs ; oui, il veut faire une place, et presque la première, au sentiment, à la sympathie, à la foi, à la religion. — Mais, d'autre part, il croit vaine toute tentative pour ressusciter simplement le passé : c'est un ordre nouveau qu'il prétend instaurer, c'est dans la science qu'il veut trouver sa première et plus solide assise ; c'est en réhabilitant les intérêts matériels et en suivant l'évolution des forces du monde moderne qu'il veut en découvrir les conditions ; c'est en faisant primer, sur les privilèges survivant du passé, les nécessités d'une organisation rationnelle du travail, et sur les intérêts particuliers, les exigences du bien commun, qu'il en conçoit le développement ; c'est en annonçant la substitution de la paix à la guerre, et de l'universelle solidarité à la violence, qu'il en définit l'esprit. Et si une doctrine, au fond, révèle sa signification la plus originale et la plus essentielle par l'action qu'elle exerce, il est clair qu'en s'appuyant sur la science, en voulant la paix, en réclamant pour l'industrie, le travail, les capacités, la première place dans le monde de demain, il a continué, au vrai, cette œuvre de la Révolution et du XVIIIe siècle qu'il croyait combattre. Aussi bien, la partie caduque de l'école n'est-elle pas dans cette séparation radicale et superficielle entre époques critiques et époques organiques, dans cet espoir en un ordre définitif et comme achevé de la société tel que Saint-Simon en aurait révélé le secret? Si les forces de critique et de destruction et celles d'adaptation et de réorganisation sont toujours à l'œuvre dans toute société et en assurent, par des équilibres toujours imparfaits et précaires, l'évolution continue, il est clair que, ni l'action de la Révolution ne fut purement dissolvante, ni celle de St-Simon de pure organisation ; et que Saint-Simon ou Comte, après Rousseau et Condorcet, collaborent à un même effort, laborieux et encore tragiquement incertain, mais qu'il y aurait puérilité à vouloir limiter ou détourner de sa voie : celui même par lequel toutes les sociétés modernes cherchent, en elles-mêmes ou entre elles, les conditions d'une vie à la fois équilibrée et progressive.

Parmi les centenaires que nous fêtons depuis quelques années, il en est qui commémorent simplement des œuvres ou des époques révolues. Il en est d'autres qui célèbrent les premiers pas ou les étapes de mouvements qui se poursuivent encore, de forces ou d'idées qui agissent et vivent toujours en nous : ceux-ci nous touchent plus intimement. A coup sûr, le centenaire de Saint-Simon est de ce nombre.

D. Parodi.

LA POÉSIE

LETTRE OUVERTE A M. CHARLES MAURRAS

Je viens de lire votre nouveau livre, *La Musique Intérieure*, et je dois vous remercier tout de suite de l'honneur que vous m'avez fait en y citant quelques lignes de moi relatives à la technique du vers français. Je suis très flatté d'être votre compagnon, sur le vaisseau qui porte votre nom et cingle glorieusement vers la toison d'or de l'avenir.

Beaucoup de lecteurs ont dû vous donner raison, dans la discussion où vous m'avez pris à partie. Vous êtes un terrible dialecticien, en art comme en politique. Mais vous avouerai-je que je ne me considère pas comme vaincu et que vous m'avez incité à protester avec plus d'ardeur que jamais contre de trop faciles innovations introduites dans notre prosodie.

Vous donnez de nombreuses raisons pour démontrer que l'interdiction de faire rimer le singulier et le pluriel n'est qu'une chinoiserie. Vos arguments se développent avec la rigueur d'un théorème. Mais il y a longtemps que l'on sait que, d'une manière générale, la raison peut tout prouver. Nietzsche, le grand allemand purifié dans les eaux latines, disait : « On peut tout démontrer, surtout ce qui

est faux. » Pascal, après Montaigne, avait affirmé quelque chose de semblable. Or, l'impuissance de la raison humaine, qui n'est qu'un rayon obscurci de l'intelligence divine, éclate davantage encore en esthétique. La grâce d'une strophe de Ronsard, d'une élégie de Chénier, est surtout sensible au cœur, comme Dieu. Un vers est jugé beau, moins par la raison que par notre goût, notre sensibilité, formés par la durée des siècles, conformément à des modèles, à des préceptes, qui, depuis Marot, n'ont guère varié. La logique *toute seule* ne doit pas avoir le dernier mot dans une question si complexe et infiniment délicate. Les habitudes de nos yeux, de nos oreilles, de tout notre être, esprit et matière, sont engagées dans l'émotion esthétique : on entend ce qu'on voit, on voit ce qu'on entend. Et comme Racine avait l'habitude de *voir* rimer ensemble des vers semblables à ceux-ci, que vous citez :

> Vizir, songez à vous, je vous en averti
> Et, sans compter sur moi, prenez votre parti :

comme de telles rimes d'un emploi rigoureusement limité, n'étaient pas l'effet de sa seule autorité privée, j'avoue que, chez moi, l'état d'euphorie physique et de ravissement intellectuel que suscitent les poèmes que j'aime n'est jamais troublé par des rimes analogues, mais qu'il l'est, au contraire, terriblement par celles-ci : vipère et tempèrent ; déserts et air ; tu dors et dore, etc.

C'est par souci de ma propre délectation que je fuis ces assonances trop aisées, offense aux usages de la gaie science ; c'est parce qu'il faut « faire sonner ou baller tout ce qui vit d'un peu gaillard dans les esprits animaux de nos contemporains » qu'on ne saurait trop longtemps hésiter à admettre des innovations discutables, susceptibles de blesser des yeux ou des oreilles rendus infiniment sensibles par une longue familiarité avec la perfection. A quoi bon, pour obéir à ses goûts particuliers, à son moi haïssable, s'aliéner l'élite. Les félicitations des profanes ne compensent point une telle perte.

On se souvient des fureurs de Barbey d'Aurevilly, contre les rimes lâchées, et contre leurs auteurs, qu'il appelait des lâcheurs ! Charles Guérin, Angellier, Renée Vivien, Moréas, le Moréas des *Stances*, Jules Lemaître, Péguy, Anatole France, puissants lyriques ou parfaits techniciens, n'ont pas été moins sévères. De nos jours, M. Paul Bourget éprouve la même antipathie, ainsi que MM. Georges Courteline, Charles Le Goffic, Paul Alibert, Raymond de la Tailhède, Sébastien Charles Leconte, André Foulon de Vaulx, Abel Bonnard, André Dumas, Rivoire et le théologien Louis Le Cardonnel, dont la haute cythare domine la littérature d'aujourd'hui, encanaillée par le freudisme, le corydonisme et l'anarchie intellectuelle. Des prosateurs, fervents de poésie, tels que M. Claude Farrère, ne sont pas plus indulgents, et l'on doit applaudir M. Abel Hermant quand il recommande aux poètes des épreuves redoutables, « l'ascétisme qui n'a pour objet que de les exercer à l'effort, de les en faire goûter le plaisir superbe ». Ceux qui font rimer le singulier avec le pluriel commettent une énormité, ajoute-t-il, que je ne « leur pardonnerais que s'ils écrivaient *Booz endormi* ».

Remarquez, mon cher Maître, que je n'ai pas le fétichisme du « bijou d'un sou ». Les parnassiens, qui méritent nos louanges par leur dédain altier de la plèbe, le respect des disciplines séculaires et l'amour des maîtres, tant ceux du XVIe que du XVIIe siècle, ont eu le tort de donner à la rime une importance capitale. On peut dire qu'ils célébraient en elle la cause finale de l'univers. On connaît les théories de Théodore de Banville : elles ont fait beaucoup de mal ; elles ont inspiré le démon singulier de Mallarmé, qui ne vit plus dans le vers qu'un assemblage de sonorités verbales, indépendant de tout concept, et transmit, avant de mourir, à M. Valéry, les secrets d'un art qu'il qualifiait « d'impasse ». Tout cela est vrai. Mais il faut maintenir à tout prix la rime raisonnable, oui, raisonnable, qui est la rime discrète et juste, non aveuglante, non dévorante, qui mange le vers, il faut maintenir la rime de Villon enfin, de La Fontaine, de Vigny et de Mme Delarue-Mardrus.

Vous avez vu dans l'élargissement de notre technique une libération heureuse, la fuite possible dans un nouveau jardin des Hespérides. Et cela est bien. Mais prenez garde ! Car les poètes d'aujourd'hui n'ambitionnent pas de cueillir les fruits royaux qui vous tentent et qui couronnent les branches ultimes, inaccessibles au vulgaire, comme le fameux rameau consacré à Perséphone, dans le lucus virgilien : ils seront heureux de chercher dans vos œuvres une excuse à leur déplorable facilité et peut-être aussi un encouragement à leur dédain du passé pour lequel vous professez, vous, héritier d'Auguste Comte, une sorte de religion. Nos novateurs se soucient peu de pénétrer dans votre divin verger, car ils ne sont pas avides de fruits rares et substantiels : ils n'ont besoin que de pommes de terre démocratiques et des haricots populaires, récoltés presque sans peine, dans une glèbe peu remuée. Ah ! comme il est dommage que les démolisseurs de notre prosodie, gens malins ou simples barbares, métèques ou illettrés, imaginent pouvoir s'appuyer sur vos doctrines et profitent orgueilleusement d'une brèche, non creu-

sée par vous, mais marquée de votre approbation, comme d'une empreinte auguste. Les initiés savent quel abîme vous sépare de ce troupeau turbulent. Mais cet abîme, vos soi-disant imitateurs ne peuvent pas le soupçonner; ils ne sont pas dignes d'en deviner la profondeur. Aussi continueront-ils plus que jamais à écrire des vers bâclés, à s'appliquer, non à l'élargissement de leur vie intérieure, seule source des chefs-d'œuvre, non à l'expression extraordinaire et neuve de conceptions magnifiques ou de sentiments héroïques, mais à la confection de petits riens remarquables par la seule incorrection de la forme. Ils iront, d'ailleurs, plus loin que vous, avec l'entêtement de jeunes sauvages. Ils sont, à l'heure présente, au delà du Kamchatka, avec les Lampes à Arc, de M. Paul Morand. Comme on leur a enseigné à se moquer d'une règle, respectée par nos plus beaux génies, ils ne voient pas pourquoi ils ne se moqueraient pas de toutes les règles. En vrais fils de notre époque, travaillée par une sotte fatuité, ils ignorent la profonde volupté qu'il y a à s'humilier devant ce qui les dépasse et ces paroles prodigieuses de Baudelaire n'arrivent plus à leur esprit : « Il est évident que les rhétoriques et les prosodies ne sont pas des théories inventées arbitrairement, mais une collection de règles réclamées par l'organisation même de l'être spirituel. Et jamais les prosodies n'ont empêché l'originalité de se produire distinctement. Le contraire serait infiniment plus vrai. »

Nos révolutionnaires n'ont que trop bien réussi : en affranchissant le vers, de ce qui lui donne la vie, c'est-à-dire des lois qui, depuis que la planète tourne, ont assuré l'éternité des chefs-d'œuvre, ils l'ont affranchi de toute poésie. Après avoir brisé les chaînes de fleurs tressées par les doigts légers des Muses, ces hommes prétendument libérés ont dû porter le joug de fer de l'impuissance et du chaos.

Le poète-philosophe G.-A. Cesareo, en Italie, a magistralement dénoncé les mêmes désordres.

Sans être pessimiste, on peut croire que dans vingt ans, si une réaction efficace ne se produit pas, chez nous, notre métrique orthodoxe ne sera plus qu'une chose morte et les vers de Malherbe et de Lamartine n'auront pas plus de lecteurs que les hexamètres de Lucrèce.

Laissez-moi vous dire maintenant, mon cher Maître, que j'ai été heureux de me trouver d'accord avec vous, en ce qui concerne cette poésie pure qu'on attribue à tort à Edgard Poë, dont les poèmes, chargés de pensée, ne se sont jamais résignés à n'être que de la musique. Le ballonnet versicolore qu'on vient de lancer dans le ciel poétique ne tardera pas à s'évaporer. J'ai dit pourquoi dans l'avertissement de *Du Sang sur la Mosquée.*

Ma lettre est très longue, je le constate avec confusion, et pourtant je dois encore vous dire quel grave plaisir j'ai éprouvé à livre votre recueil d'articles : *Barbarie et Poésie*, livre si riche de substance, si frémissant d'espoir, si fougueux dans ses haines, si enthousiaste dans ses amours, et çà et là, si juvénilement injuste. Quand vous avez, pour la première fois, donné ces pages au public, l'injustice n'était-elle pas une nécessité ? Le vers rutilant et sonore, que vous appelez l'alexandrin carré, n'était-il pas un monarque absolu, trop attentif aux pompes extérieures de la nature ? Pour être entendu, compris, ne deviez-vous pas crier un peu fort ? C'est ce que vous avez fait. Les ouvrages que vous avez malmenés avec une violence à la Burrhus n'en souffriront pas, dans leurs belles parties : au contraire ! Vous rajeunissez même leur gloire en les replaçant dans le domaine de la discussion passionnée, qui vivifie, alors que le silence tue. En poésie aussi, la guerre est génératrice du mieux. « Les livres certainement mauvais, disait Boileau, sont ceux dont on ne parle point. » Les amis désintéressés de notre littérature vous féliciteront donc : Grâce à vous, Lucain n'éclipse plus Virgile. Pourtant, il est encore beau d'être Lucain, pour lequel Corneille avait, vous le savez, une vive admiration. Et s'il faut terminer cette lettre tout objective par une confession personnelle, je vous avoue qu'il manquerait beaucoup à ma fierté de vivre et de penser si je ne pouvais plus lire, après Racine et Chénier, les *Poèmes Barbares*, les *Trophées*, *Les Vaines Tendresses* et *Sagesse*. Je crois que M. de Nolhac, dont vous faites justement l'éloge, ne renoncerait pas non plus de bon gré à ces rayonnants poèmes.

Alfred DROIN.

LE THÉATRE

SAINTE JEANNE

Tandis que chez nous, entre le Gouvernement, qui interdit les cortèges, et ceux qui veulent en faire, on discute sur la manière d'honorer notre héroïne nationale, un Anglais fait représenter par des Russes une pièce qui est le plus noble et le plus intelligent hommage qui puisse être rendu à la gloire de la Sainte. L'œuvre actuellement jouée au théâtre des Arts est de premier ordre, à la fois

par la beauté qu'elle réalise et l'intelligence qui l'éclaire.

A plusieurs reprises déjà, nous avons eu ici l'occasion de nous entretenir de Bernard Shaw et de préciser la situation très particulière qu'il s'est faite dans la littérature anglaise contemporaine. Nous avions insisté sur son goût, sa manie, pourrait-on dire, du scandale, de la satire à outrance. Il eût été bon d'ajouter aussi qu'il était un administrateur parfait de sa carrière et de son œuvre et que si sa gloire, — c'est bien le mot dont il va falloir se servir maintenant — s'est répandue chez nous, c'est grâce à son initiative et à son habileté. Il sait que les affaires — qu'elles soient littéraires ou non — se traitent toutes de la même manière. Il faut ce qu'il faut et il a fait ce qu'il fallait. De quoi il doit être félicité.

Pourtant, il semblait que de telles dispositions d'esprit prédestinassent assez peu Bernard Shaw à devenir l'évocateur et l'adorateur de la divine pucelle.

Seulement, chez Bernard Shaw, ce qu'il faut d'abord considérer, ce n'est point son esprit satirique, mais l'objet contre lequel il a dirigé sa satire. Cet objet c'est l'Angleterre, la société anglaise, les mœurs anglaises, la morale anglaise, l'insularisme anglais. Bernard Shaw est Irlandais. Ainsi s'explique où a porté sa moquerie. Dès lors sa prédilection pour Jeanne d'Arc ne devient-elle pas toute naturelle? Quel thème plus riche lui pouvait être offert et comment, au cours d'une seule œuvre, trouver de plus fréquentes et plus saisissantes occasions de noter les traits essentiels du caractère britannique? Que ceci soit donc bien établi : il n'y a guère, dans aucun cœur humain, de grand amour qui n'ait sa contre-partie. Nous allons voir avec quelle lucide ferveur Bernard Shaw a fait le portrait de Jeanne, il n'est que juste pourtant de bien établir que si il l'a aimée pour elle-même, il l'a aussi aimée contre ses compatriotes. Il a vu en elle d'abord l'ennemie des Anglais.

D'autre part, n'oublions pas que, d'une manière générale, la raillerie et le goût du scandale ne traduisent qu'une révolte contre le mensonge et l'erreur. Tous les grands satiristes sont des croyants et leur apparent scepticisme est, au fond, du mysticisme. Cette observation s'applique plus particulièrement à Bernard Shaw qu'à aucun autre. La force sociale de l'Angleterre, c'est le respect du convenu. En toute circonstance de la vie, l'individu s'efface et se soumet à la règle, sans même discuter cette règle, le propre d'une règle étant d'être indiscutable. C'est ce conventionalisme, si j'ose dire, essentiel, que Bernard Shaw a entrepris de dénoncer. Sous toutes les apparences, il vise la réalité : dans l'ordre moral, la sincérité ; dans l'ordre esthétique, la vérité. Comme il a écrit en Anglais, pour des Anglais, son œuvre a nécessairement revêtu, à chaque manifestation nouvelle, un caractère scandaleux, puisque de l'autre côté de la Manche, bien plus étroitement que chez nous, la littérature et la morale restent liées.

Dès lors qui ne voit la tendresse que Bernard Shaw devait éprouver pour Jeanne d'Arc et qui ne devine ensuite qu'il allait concevoir la mission sacrée de l'héroïne soulevant les armées à sa propre tâche de la réforme intellectuelle et morale de son époque et de son pays.

***

Bernard Shaw, pour se figurer Jeanne, n'a point voulu quitter le domaine humain. Il a cherché, par le seul jeu des forces humaines, à expliquer tout à la fois la première force de la Sainte et sa faiblesse dernière parmi les hommes. Pourquoi, selon l'équilibre des puissances naturelles, at-t-elle vaincu les Anglais? Pourquoi, ensuite, a-t-elle été brûlée par eux...

Sur ce point, l'attitude de Bernard Shaw est extrêmement intéressante et traduit une philosophie qui, applicable à tous les temps et à tous les peuples, semble plus particulièrement convenir à l'histoire de notre pays et à sa tradition cartésienne. Sans doute, en effet, les voix de Jeanne qui furent surtout, selon Bernard Shaw, le chant des cloches — ont été entendues par son imagination et se sont adressées surtout à son cœur simple et pur. Elles n'en furent pas moins la voix même de la raison, du bon sens, la force sacrée de Jeanne fut celle de la vérité. Aux soldats, aux capitaines, elle révéla tout ce qu'un jugement sain, dans un esprit ignorant du métier, pouvait saisir de l'art de la guerre. Au roi, elle révéla, politiquement, ce que devait lui apporter de prestige et de force le sacre de Reims. De chacune de ses paroles se dégage, non pas une vertu mystique, mais la force souveraine d'une idée juste. Cette Sainte possède la faculté surnaturelle de voir les choses comme elles sont. Ce qui rayonne d'elle, c'est la justesse d'esprit.

On sent l'originalité et la force d'une telle conception. Il faut ajouter que littérairement elle emprunte une beauté à la foi qui brûle dans l'âme même de Shaw. Il n'est pas douteux, en effet, que l'écrivain soit amoureux de son personnage comme de sa propre image. Lui aussi ne s'est-il pas attribué l'effrayant privilège d'apporter, en toutes choses, la vérité aux hommes. Chaque époque n'a-t-elle pas de ces saints et saintes qui l'illuminent et qu'elle brûle, car il est dans le destin de l'humanité de tolérer un moment la vérité, tant qu'elle en pro-

fite, et de bientôt la rejeter, avec ceux qui la lui apportèrent. Au dernier tableau, par une fantaisie hardie, imaginant, après la canonisation actuelle de Jeanne, qu'elle ressuscite, Bernard Shaw s'efforce de nous faire comprendre et admettre que, de nouveau, elle serait envoyée au bûcher. C'est cette idée, que la vérité sauve l'humanité et accomplit des miracles, d'une part, mais que, d'autre part, elle est le propre de certains êtres que leurs semblables ne peuvent longtemps tolérer qui constitue la fière et pathétique beauté de l'œuvre dont le paroxysme tragique est marqué par la scène où Jeanne, plus rayonnante que jamais de justesse et de clarté, voit tous ceux qu'elle a sauvés, depuis le timide Charles VII jusqu'au vaillant Dunois, se tourner contre elle et lui reprocher son orgueil, son indépendance d'esprit, sa foi dans ce qu'elle appelle Dieu et qui n'est ici que l'image sacrée de la justice... Afin que rien de cette conception ne reste dans l'ombre, l'auteur a pris soin de nous l'expliquer dans une scène qui apparaît d'abord comme une sorte de hors d'œuvre, qui ressemble à un cours d'histoire, mais qui est mise en scène avec une telle puissance et où les personnages disent si exactement et si lucidement ce qui convient à leur état que l'on croit entendre parler l'Angleterre tout entière, l'Église, l'Inquisition. Qu'on ne dise plus, après un tel exemple, que l'on ne puisse point faire écouter à la scène la philosophie la plus intelligente et les vues historiques les plus précises...

Cette haute intellectualité, pourtant, n'est sans doute point ce qui assure le triomphe de l'œuvre. Par un contraste, qui est tout le secret de Bernard Shaw, les personnages sont, au contraire traités avec une extrême familiarité. On sait que, chez nous, des écrivains originaux ont tenté de nous restituer, dans son intégralité et dans son détail, la vie des personnages de l'antiquité. Ils n'étaient point tels, certes, que les a faits la littérature ou l'histoire. C'est exactement dans le même esprit que Bernard Shaw, humoriste avant tout, a entendu nous faire revivre sous les yeux, non pas des figures de convention, mais des hommes et des femmes, une humble fille, faible et forte à la fois. Il a accusé son dessein, principalement en nous présentant un Charles VII craintif, paresseux, avare, et qui se plaint de ce « sale gosse » qu'est son fils, mais il a surtout, par ce souci et cet instinct, conservé au langage et aux gestes de Jeanne une grâce, une force, une humanité toujours exquise et, par moments, presque sublime

Gaston RAGEOT.

LES CONCERTS

HOMMAGE

C'est une des figures les plus sympathiques de la musique contemporaine qui disparaît avec André *Caplet*.

Déjà la mort du grand Gabriel *Fauré* nous avait mis en deuil il y a quelques mois ; mais cette fois, à notre regret s'ajoute le sentiment d'une injustice.

André *Caplet* avait 46 ans : il était dans la force de l'âge. Nous espérions encore beaucoup de lui. La guerre nous l'a pris : sept ans après elle fait une nouvelle victime.

Alors qu'il était au front, il avait été atteint par les gaz meurtriers ; ses poumons étaient attaqués ; mais rien ne laissait prévoir une issue aussi proche.

Qui le voyait à son pupitre, robuste de carrure, dirigeant et subjuguant son orchestre et ses chœurs par sa flamme, avait le sentiment d'une force.

C'était hélas, le chant du Cygne.

⁂

André *Caplet* aura été un « musicien » dans toute l'acception du mot : à la fois interprète et créateur. Son culte pour Debussy a peut-être donné l'essor à sa jeune et frémissante sensibilité. Nul n'exprimait, aussi parfaitement que lui, l'œuvre du Maître ; il y apportait plus que son talent : son amour.

D'une façon générale d'ailleurs, ses exécutions de musique moderne resteront pour nous des souvenirs impérissables.

⁂

Sa sincérité, sa séduction intime et profonde, se retrouvent pareillement dans ses compositions.

C'est surtout la voix humaine qui l'inspirait. Il nous laisse de nombreux recueils de chant : entre autres « Les ballades » de Paul Fort ; « Trois fables de la Fontaine » ; « Quatre Poèmes » (qui sont quatre petits chefs-d'œuvre).

Mais en ces dernières années, à ces qualités raffinées se mêlait un sentiment plus épuré, plus intense.

Vuillermoz, dans un touchant article sur *Caplet*, nous fait remarquer que le mysticisme s'emparait peu à peu de son œuvre. « Le Miroir de Jésus » écrit sur des [illegible] d'Henri Gheon, en est la preuve. On y perçoit l'[illegible] vibrant d'une âme à son idéal. Il allait nous donner un « Hommage à Sainte Catherine de Sienne » qu'il ne lui [illegible] pas été permis d'achever.

⁂

Nous n'aurons pas la joie de voir ce noble artiste arriver au point culminant où, confiants, nous l'attendions. Mais la qualité de ce qu'il nous a donné nous laissera sous l'empire de cet aimant indéfinissable et multiple « le Charme ».

Le charme, pour l'artiste, c'est cette étincelle qu'il fait jaillir entre lui et son public, indépendante et de ses dons et de son mérite et de sa science. Attrait dont le pouvoir est de rendre un défaut séduisant, une vertu... supportable !... Attrait qui est peut-être le secret de [illegible] nos passions et de [illegible] nos joies

⁂

Il aura mis cette douceur sur nous.

Il la communiquait à ses interprètes ; et lorsque nous écoutions Mme Croiza exhaler sa musique, nous avions le sentiment d'une perfection sensible qui est une des formes les plus voluptueuses de l'Art.

En cette atmosphère, la mort vient apporter sa grande majesté.

Mais à ceux-là même qui le pleurent s'impose un chagrin discret ; discret comme ces harmonies dont l'écho vibrera longtemps...

M. Lacroix.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Outre-Océan.

En traitant dans *the American Review of Reviews* de l'éventualité d'une guerre entre le Japon et les États-Unis, M. J.-Gregory Martin développe une série de considérations qui toutes tendent également à rassurer les esprits trop vite alarmés. Nul doute que les mesures réclamées contre « l'invasion des Nippons » par une fraction au moins de l'opinion américaine ne soient assez peu pour faciliter les rapports entre les deux peuples. Mais prenons garde qu'une décision risquant de déclancher de longues et ruineuses hostilités est de nos jours affaire de crédit bien plutôt que d'effectifs militaires et le Japon n'ignore point que les ressources lui manquent dont on ne saurait se passer pour tenter pareille aventure. Faut-il prévoir qu'il pourrait songer à s'appuyer sur la Russie ? Outre que sa politique — en Sibérie notamment — a d'avance rendu singulièrement improbable une alliance avec les Soviets, le prestige dont les États-Unis sont redevables à leur puissance financière suffirait, selon toute vraisemblance, à décourager le gouvernement de Moscou de rien entreprendre contre les Américains. Quant à la Chine, elle a tout à craindre de l'impérialisme de ses voisins. Enfin — et la considération a son importance — l'Oncle Sam n'est-il pas le meilleur client du Japon ?

⁂

Une statistique dressée par les soins de l'*Association des Libraires-Éditeurs américains* et que reproduit *the Atlantic Monthly* établit que le nombre des « nouveautés » de tous genres parues aux États-Unis a été de 10.[illegible] en 1919, de [illegible] en 1921, de [illegible] en 1922 et de [illegible] en 1923. Un fait que souligne le même document, c'est le déplacement d'année en année plus accentué de l'attention générale au profit du « livre sérieux » et au détriment de la littérature d'imagination. En 1890, le roman contribuait pour la proportion de 25 % dans le mouvement de la librairie américaine : cette proportion est tombée aujourd'hui à 12 % et les gens compétents en la matière prévoient qu'elle fléchira encore.

Allemagne.

A la *Deutsche Rundschau*, à propos de la récente publication d'une brochure *Verbau des Deutschen Reiches* — où Oswald Spengler discourt « des conditions de la restauration de l'État allemand », ces lignes signées A. Zickler : « L'heure qu'elle (la jeunesse d'Outre-Rhin) attend comme son heure, en vue de laquelle elle vit et travaille, c'est celle où l'Allemagne rentrera dans la bataille pour le gouvernement de l'Europe en reprenant sa place et son rôle dans l'histoire mondiale — et ce but, elle sait qu'elle ne l'atteindra pas par la duperie des protestations et des vaines réclamations, mais bien par la force et par l'affirmation de la puissance. »

⁂

Dans le fascicule d'avril de la même revue, Herr Bogdan Krieger étudie « Frédéric le Grand liseur et bibliophile ». L'article, qui fait de larges emprunts à la correspondance du philosophe de Sans-Souci et qui accumule les détails d'où la figure du personnage ne saurait manquer de se dégager vivante à point, est intéressant. Le prince eut à coup sûr le goût profond des livres qui, au milieu des embarras de la Guerre de Sept ans, confiait à son papier : « Aujourd'hui j'ai bien lu et je suis content comme un roi. »

Ce goût, il le devait, à l'en croire lui-même, aux reproches de sa sœur aînée, Wilhelmine de Prusse, qui, jeune fille, se désolait à voir le futur vainqueur de Rosbach toujours inoccupé ou musant par monts et par vaux.

Herr B. Krieger tient au surplus ce passionné liseur pour un juge compétent. Et il en trouve une preuve dans la fidèle admiration de Frédéric écrivant, de longues années après sa double et vaine tentative pour fixer auprès de lui le chantre de *Vert-Vert* : « Quel aimable poète que ce Gresset ! Qu'il est élégant ! C'est bien dommage qu'il présente trop souvent les mêmes idées... Mais ce sont là de légers défauts au prix des beautés dont ses poésies sont remplies... » Également probante est ici, au dire de notre auteur, une autre appréciation, celle-là moins indulgente : Mme du Châtelet, qui adresserait au roi de Prusse un exemplaire de ses *Institutions de Physique* avec cette dédicace : « *Sapientiæ amans sapienti offert* », lui avait annoncé la publication de son travail en ces termes : « J'ai le dessein de donner en français une philosophie entière dans le goût de celle de Wolff, mais avec une sauce française ; je tâcherai de faire la sauce courte... ». On ignore en quels termes Frédéric, lui, remercia la marquise de sa flatteuse dédicace, mais on connaît son opinion sur l'œuvre : « La Minerve, écrit-il, vient de faire sa Physique... C'est König qui lui a dicté son thème ; elle l'a ajusté et orné par ci par là de quelque mot échappé à Voltaire à ses soupers. Le chapitre sur l'étendue est pitoyable, l'ordre de l'ouvrage ne vaut rien, il y a même de très grosses fautes... Enfin, c'est une femme qui écrit et qui se mêle d'écrire au moment où elle commence ses études, car quatre ou cinq ans ne sont pas suffisants pour ces matières... Mais lorsqu'on se mêle d'expliquer ce qu'on ne comprend pas soi-même, il semble voir un bègue qui veut enseigner l'usage de la parole à un muet. »

Yougoslavie.

M. Dudley Heathcote constate dans la *Fortnightly Review* que la Yougoslavie commence à faire bonne figure dans le monde. Elle n'y sera parvenue qu'au prix de laborieux efforts. Si l'État a mis aujourd'hui l'ordre et la discipline dans son administration, la situation reste d'ailleurs difficile au point de vue financier.

Il n'empêche que le pays a exporté en 1924, outre quelque 50.000 chevaux et [illegible] de volatiles, près de [illegible] têtes de gros bétail et 350.000 tonnes de céréales, dont 150.000 de blé.

En Yougoslavie, les forêts couvrent une superficie considérable et le sol enferme d'abondantes richesses minières. Mais l'industrie en est ici à ses débuts, car l'exploitation de ces ressources est subordonnée à l'amélioration des moyens de transport. Cependant, tout un plan était élaboré dès 1920 qui prévoit l'établissement de 9.000 kilomètres de nouvelles voies ferrées et à l'exécution duquel on travaille activement.

Gaston Choisy.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletin Polonais

Les Polonais en Allemagne

La constitution de Weimar contient un article 113, libellé comme suit : « Il est interdit que la législation et l'administration diminuent le droit des minorités nationales du Reich à un développement national libre, surtout à l'emploi de la langue maternelle à l'école, dans l'administration intérieure et en justice. »

Après tout ce que nous savons déjà de la façon d'agir des Allemands, nous ne serons pas étonnés d'apprendre que cet article n'est qu'un « chiffon de papier ».

Un Polonais qui oserait déposer en langue polonaise une plainte dans un tribunal, une demande dans un bureau administratif, qui oserait employer la langue polonaise dans un lieu officiel, s'exposerait à un véritable danger. Dernièrement les journaux annoncent qu'en Haute-Silésie à Wielkie Strzelce (Gross-Strelitz) deux gamins polonais, convoqués au tribunal, comme témoins, ont commencé de déposer en polonais. Ils ont été fortement admonestés par le juge et la presse allemande de la Haute-Silésie crie au scandale. A ses yeux les deux révolutionnaires polonais, jeunes, mais dangereux ont commis le crime de lèse majesté de la Nation Allemande. Quand on parle à haute voix en polonais dans la rue ou dans un restaurant à Oppeln, à Allenstein, à Scheidemühle, on est sûr de recevoir des coups de bâton, à Ortelsburg ou à Lyck, si on n'a pas l'air d'être un paysan du pays, on risque d'être tué. On est sûr de ne pas être protégé par la police. En réalité il est interdit d'employer la langue polonaise, non seulement dans les lieux officiels, mais aussi dans les lieux publics.

Il nous reste à examiner le domaine scolaire. Le nombre des enfants parlant polonais est supérieur à celui qui résulterait du nombre total de la population polonaise. Nous avons devant nous la statistique scolaire officielle de l'État prussien pour 1924, où pour 191.[illegible] enfants des écoles primaires de la régence d'Allenstein qui englobe la Varmie et la Mazovie il y aurait 51.101 enfants parlant à la maison l'allemand et 50.545 parlant polonais. Dans le numéro 7 de 1924 de l'Officiel *Lehrer Zeitung* de la Prusse Orientale un instituteur allemand commente ce chiffre de façon que 50 % des enfants de la Varmie et de la Mazovie arrivant à l'école ne connaissent pas un seul mot d'allemand, mais que 50 % d'entre eux parlent polonais et proviennent de souche polonaise. Il en est de même pour la Haute-Silésie. Ces documents nous permettent de serrer de près la réalité. Quand on consulte une carte ethnographique allemande quelconque (le Andree's Handatlas, par exemple) on voit bien que toute la Mazovie et la Varmie, ainsi que toute la Haute-Silésie sont teintes de couleur verte qui désigne l'élément polonais, tandis que le rouge désigne l'élément allemand. Néanmoins dans toutes les statistiques, là où il faut avouer sa nationalité ou au moins sa langue, la proportion des Polonais baisse. Cela provient de ce que la nationalité polonaise y est terrorisée et abaissée depuis longtemps. Une partie de la population polonaise n'ose pas avouer ni sa langue, ni sa nationalité, une autre un peu moins intimidée ose avouer sa langue dans une statistique scolaire, une partie relativement restreinte enfin ose avouer sa langue et sa nationalité et exiger en conséquence certains droits. Il y a toute une gamme d'intimidation proportionnelle à la terreur. La terreur est la plus forte en Mazovie, ensuite elle va par ordre de décroissance en Varmie, province frontière, bords de la Vistule, Haute-Silésie. Elle est, comme nous l'avons vu, morale et physique. Elle emploie tous les moyens. Elle provoque souvent des redressements du patriotisme polonais inattendus après quelques générations d'une quasi-germanisation, mais, comme l'homme ordinaire ne peut pas vivre continuellement dans un état de lutte héroïque, elle fait fléchir des grandes masses de population. Si nous prenons en vue toutes ces considérations, nous pouvons augmenter le nombre de la population polonaise en Prusse orientale de 260.000 à 400.000, celle de la Haute-Silésie de 550.000 à 600.000. Alors le nombre total des Polonais en Allemagne que nous avons évalué à un million et demi, serait de *un million sept cent mille.*

Quoi qu'il en soit il est indéniable que la terreur morale et physique a intimidé des milliers et des milliers de gens de race polonaise qui n'osent parler le polonais qu'en cachette.

Le meilleur moyen de l'intimidation morale est évidemment l'école. Par conséquent — en dehors de la Haute-Silésie qui est placée sous un certain contrôle de la Société des Nations — il n'y a [illegible] *officiel en Allemagne où on enseigne en langue polonaise.* A toutes les demandes de créer des écoles polonaises et à l'interpellation du député polonais Baczewski faite à la Diète de Prusse, le Ministre de l'Instruction Publique répondit officiellement que « si ce n'était que pour des raisons provenant de la grave situation financière de l'État et des municipalités » il ne peut être question d'exécuter les engagements de la Constitution par rapport aux minorités nationales dans le domaine scolaire !! Cette réponse ironique fait loi.

L'enseignement de la langue polonaise dans les écoles primaires de l'État se présente de la façon suivante :

En Mazovie et en Varmie on n'enseigne pas un seul [illegible]

Au pays des bords de la Vistule (régence de Marienwerder) la commission plébiscitaire a introduit l'enseignement polonais [illegible] Vistule. [illegible] suite des démarches des sociétés scolaires polonaises on [illegible]

servé que dans 4 écoles. Chaque heure est divisée en deux demi-heures, dont une est consacrée à l'histoire sainte. Les autres écoles n'ont que deux ou trois heures par semaine de polonais. Ces heures sont divisées de la même manière. La société scolaire polonaise n'a pas le droit de contrôler les connaissances de l'instituteur et sa méthode d'enseignement. Parmi les 18 instituteurs qui enseignent le polonais il y en a 16 qui sont des ennemis connus de tout ce qui est polonais et qui excellaient à *la chasse du Polonais* encore sous le régime impérial. Il y a des écoles où l'instituteur parle en allemand, les enfants doivent lui répondre en polonais. Cela s'appelle une leçon de polonais. Les instituteurs à leur fantaisie interrompent pour des semaines ou pour des mois l'enseignement polonais, renvoient des enfants de la leçon du polonais, interrompent tout à fait l'enseignement. Comme les enfants sont intimidés, battus, exposés à des chicanes innombrables de la part des Allemands petits et grands — ils ont souvent peur de dire aux parents ce qui se passe à l'école et les sociétés scolaires polonaises ne réussissent à recueillir que des renseignements qui ne dépeignent pas la réalité dans toute son horreur. Toutes les plaintes que les sociétés scolaires portent aux autorités restent sans résultat. Les autorités nient les témoignages les plus dignes de confiance et les faits les plus évidents. Depuis six ans que dure cet enseignement, aucun instituteur n'a jamais demandé d'autre manuel qu'un simple abécédaire. Les autres manuels (abécédaires avec estampes, lectures pour enfants, etc.) que proposaient les sociétés scolaires ont été toujours rejetés. Pour obtenir cet enseignement dérisoire les parents se sont exposés à des chicanes et à des dangers, l'ayant obtenu, ils ont obtenu une niaiserie — et ils continuent à s'exposer eux-mêmes et leurs enfants à des chicanes et à des dangers encore plus grands. Voilà comment l'école allemande forme un citoyen libre d'une République! Voilà comment l'Allemagne respecte la constitution qu'elle s'est donnée!

II

LES ALLEMANDS EN POLOGNE (1).

En province frontière il n'y a pas du tout d'enseignement polonais dans les écoles d'État; il en est de même dans toutes les provinces purement allemandes qui contiennent pourtant, comme nous l'avons vu, des fortes minorités polonaises.

La Haute-Silésie est placée sous un régime spécial. Elle est garantie non seulement par la Constitution de Weimar, mais aussi par la convention de Genève. Les textes de cette convention sont très rassurants.

Son article 66 dit que « le gouvernement allemand s'engage à concéder à tous les citoyens, sans distinction de naissance, de droit de cité, de langue, de nationalité et de religion une défense complète de leurs vies et libertés ». L'article 67, 2e statue que « tous les citoyens ont le droit de professer dans la vie privée et publique toute religion ou idée universelle, qui ne contrecarre pas l'ordre public et les bonnes mœurs ». L'article 75 prévoit que « dans la partie allemande du territoire plébiscitaire les citoyens allemands, dans la partie polonaise — les citoyens polonais sont égaux devant le droit et bénéficient sans distinction de nationalité, de langue ou de religion des droits de citoyens « égaux ».

Nous avons déjà vu que ces « chiffons de papier » n'ont pas empêché les Allemands de bannir la langue polonaise des tribunaux et des bureaux de l'administration en Haute-Silésie, pas plus qu'ils n'ont empêché les différents Orgesch de persécuter en toute impunité la population polonaise.

Mais au point de vue scolaire, étant donné la présence d'un *commissaire* de la Société des Nations, une population polonaise non seulement nombreuse, mais énergique, qui a su faire plusieurs insurrections et infliger des coups assez rudes aux Orgeschs allemands, — dans ces conditions, on a cru devoir faire semblant de faire quelque chose.

Après des tergiversations sans nombre le gouvernement allemand a installé 24 écoles primaires polonaises en Haute-Silésie. Si insuffisant que soit ce nombre on pourrait au moins prétendre que ces 24 écoles sont des véritables écoles.

Il n'en est rien.

Les instituteurs, nommés par le gouvernement allemand, ne connaissent pas eux-mêmes la langue polonaise littéraire et ils font l'enseignement dans un patois qui n'est ni du polonais, ni de l'allemand. Il n'y a point d'institut pédagogique pour les instituteurs où ceux-ci puissent se convaincre que l'enseignement de leurs enfants n'est ni une dérision, ni un martyre. Par contre, contrairement au désir de la population que la langue allemande soit enseignée six heures par semaine et que les certificats d'études soient délivrés en deux langues — l'allemand n'est pas du tout enseigné et le certificat n'est donné qu'en langue polonaise.

Ainsi l'enseignement soi-disant polonais atteint un double but : l'enfant n'ayant rien appris à l'école a perdu son temps, l'ayant terminé il s'est barré tout accès à une carrière quelconque, sauf les travaux manuels les plus simples.

Les différents textes libéraux des constitutions sont donc transformés en un outil de plus de vengeance germanique sur celui qui ose s'affirmer polonais.

M. Calonder, *le haut-commissaire de la Haute-Silésie* de la part de la Société des Nations, qui a lui-même étudié cette situation, s'est convaincu de tout ce qu'elle a d'horrible et a promis — dans la mesure de ses moyens — d'y remédier.

Il n'y a pas lieu évidemment de parler de l'enseignement secondaire polonais en Allemagne. Il est purement et simplement nul.

L'enseignement privé polonais, organisé par les sociétés scolaires, se débat contre mille difficultés. Néanmoins il a réussi d'organiser quelques écoles : une école polonaise à Allenstein avec trois professeurs pour les personnes âgées de plus de 18 ans, six écoles pour les petits enfants de moins de sept ans dans le pays des bords de la Vistule, 13 écoles primaires à Berlin, une à Breslau, une à Leipzig, 4 à Dresde, 6 en Westphalie, 6 en Rhénanie, sans compter les cours et conférences de l'enseignement post-scolaire qui est le plus développé, car l'instruction dans des écoles primaires de l'État est obligatoire en Allemagne. Des demandes de créer des écoles privées d'enseignement secondaire ont été repoussées.

Il est évident que les efforts des sociétés scolaires polonaises se heurtent contre des difficultés inouïes opposées par la haine et la mauvaise volonté des Allemands. Ces difficultés sont beaucoup plus grandes dans les provinces voisines de la Pologne qu'au centre ou à l'ouest de l'Allemagne.

Pour résumer la situation des Polonais en Allemagne dont le nombre atteint presque deux millions, nous avons

(1) Voir la *Revue Bleue* du 16 mai 1925, n° 10.

le droit de dire que c'est *une situation de parias, privés des droits humains, civiques et nationaux.*

Le recensement de la population de la Pologne de 1921 n'est pas encore tout à fait dépouillé. En ce qui concerne les Allemands, leur nombre n'est établi que pour la Pomérélie, la Posnanie, l'ancienne Silésie autrichienne et le palatinat de Cracovie. Pour les autres provinces, il faut se contenter des calculs de probabilité. D'après le recensement de 1921 il y a en Pomérélie « corridor polonais », rive gauche de la basse Vistule) 172.300 Allemands, soit 18,5 pour cent de la population totale; en Posnanie 323.700, soit 16,5 pour cent; en anc. Silésie autrichienne (partie attribuée à la Pologne) 29.000, soit 20,3 pour cent; palatinat de Cracovie, 9.500.

Le recensement russe de 1897 évaluait le nombre des Allemands en Pologne du Congrès à 404.000. Il faut sans doute porter ce chiffre aujourd'hui à 500.000. En outre il y a des colonies allemandes en Galicie Orientale et en Volhynie qui comptent environ 20.000 personnes. La Haute-Silésie polonaise compte environ 280.000 Allemands. Le nombre total des Allemands en Pologne sera donc le suivant :

Pomérélie	172.300
Posnanie	323.700
Haute-Silésie	280.000
Anc. Silésie autrichienne	29.000
Palatinat de Cracovie (Galicie Occidentale)	9.500
Galicie Orientale et Volhynie	20.000
Anc. Pologne du Congrès	500.000
Total :	1.334.500

soit 1. 350.000 en chiffres ronds.

Comme il n'y a pas d'immigration ouvrière allemande en Pologne, cette population est composée presque exclusivement de citoyens polonais. Au point de vue de sa structure sociale la population allemande en Pologne contient toutes les classes, toutefois avec une proportion extraordinaire, beaucoup plus forte que dans toute autre nation, de la bourgeoisie. Grands propriétaires fonciers, industriels grands et petits, banquiers, commerçants, ingénieurs, médecins, avocats, sont très nombreux parmi cette population par rapport aux paysans et aux ouvriers qui d'ailleurs sont des paysans aisés et des ouvriers qualifiés. En un mot c'est une population riche.

Au courant du XIXe siècle l'immigration allemande en Pologne se faisait spontanément; les deux grands centres qui en ont résulté sont les villes de Lodz et de Bielsk. Dans la première moitié du XIXe siècle de nombreuses colonies agricoles allemandes se sont fondées dans tout l'ouest de la Pologne. Dans les deux dernières dizaines du XIXe siècle l'immigration allemande aurait cessé, mais c'est justement en ce moment que le gouvernement prussien la provoqua d'une façon artificielle. Le plan consistait à diviser le bloc ethnographique polonais par des lignes de colonies allemandes, d'élargir ces lignes et d'englober finalement les secteurs les plus faibles. C'est ainsi que le gouvernement prussien s'efforçait à tout prix de séparer la Pomérélie de la Posnanie en créant une ligne de colonies allemandes allant de Pila (Scheidemühle) à Thorn. Ensuite il fallait séparer la Posnanie de la Pologne du Congrès, en Silésie — la population polonaise de la population tchèque, etc. En ce moment, le gouvernement prussien, fidèle à son ancien programme, construit un mur allemand le long de la frontière polonaise afin de séparer les Mazoures du bloc ethnique polonais. Au début du XXe siècle le gouvernement prussien a élargi ce programme sur la Pologne russe, en installant des colons allemands le long de la Vistule entre Thorn et Varsovie, ainsi que dans le voisinage des grandes forteresses (Varsovie, Modlin). Il s'agissait de séparer la population polonaise des deux bords de la Vistule entre elle et d'avoir des espions au courant de ce qui se passe dans les forteresses. Le gouvernement russe laissait faire.

La conscience nationale de la population allemande en Pologne est complète. S'il y a des flottements entre le germanisme et le polonisme, ils ne se produisent que dans les classes dites supérieures de la société et concernent des milliers, pas même des dizaines de milliers, de personnes. Au point de vue de la religion les Allemands de l'ancienne Pologne allemande appartiennent à la religion protestante-unie, ancienne religion privilégiée de la Prusse qui englobe les dogmes luthériens et calvinistes dans une seule organisation. Cette religion jouit d'une autonomie complète : tout son clergé est allemand et tout le service religieux s'y fait en langue allemande. Les Allemands de la Pologne du Congrès sont pour la plupart luthériens; en Haute-Silésie il y a des Allemands catholiques. L'usage de la langue allemande, ainsi que le nombre du clergé d'origine allemande sont largement adaptés au nombre des fidèles de nationalité ou de langue allemande. Sans parler de l'église luthérienne, où l'élément allemand domine et l'élément polonais n'y a réussi qu'avec peine à obtenir une égalité, même l'église catholique introduit des services allemands partout où on le demande.

La presse allemande en Pologne est représentée par 20 quotidiens : *Lodzer Freie Presse*, *Lodzer Tageblatt* et *Neue Lodzer Zeitung* de Lodz, *Schlesisches Tageblatt* de Bielsk, *Kattowitzer Zeitung* et *Oberschlesischer Kurier* de Katowice, *Posener Tageblatt* de Poznan, *Deutsche Rundschau* de Bydgoszcz, *Deutsche Zeitung* de Lezew, *Allgemeine Nachrichten für Pommerellen* de Wombrzezno, etc. En outre il y a 41 publications périodiques paraissant soit plusieurs fois par semaine, soit hebdomadaires ou mensuelles.

Parmi les 61 périodiques allemands qui paraissent en Pologne, 27 sont édités en Posnanie, 15 en Pomérélie, 5 en Haute-Silésie, 7 en ancienne Silésie autrichienne, 5 en ancienne Pologne du Congrès (Lodz) et 2 en Galicie Orientale (Lvov, Stanislavov).

Cette presse — en majorité — est animée d'un esprit de haine contre la Pologne et elle est rattachée à l'organisation nationaliste allemande.

Le Sénat polonais compte cinq sénateurs allemands, le Club allemand de la Chambre est composé de dix-sept députés. Avec le système électoral polonais de la représentation proportionnelle — les voix ne se perdent pas. Il y a des cas où un deputé représente cinq mille électeurs.

La plupart des associations allemandes en Pologne sont fédérées dans « l'Union des Allemands pour le maintien des droits de minorité en Pologne » (*Deutschtumsbund zur Wahrung der Minderheitsrechte in Polen*). L'esprit d'un chauvinisme outré y prédomine; seuls les socialistes n'y prennent pas part. Le « Deutschtumsbund » est divisé en huit circonscriptions régionales qui sont subdivisées en unions de districts. Les députés et sénateurs allemands sont membres d'office du Conseil d'Administration. L'Union est divisée en neuf sections : administrative, de presse, sociale, scolaire, de l'instruction générale, féminine, de bienfaisance (*Diakonissenverein*), des finances, de la colonisation. Les principaux buts de l'Union sont clandestins, l'Union est rattachée à l'organisation nationaliste de l'Allemagne, elle a le dessein de

désagréger l'État polonais par tous les moyens qui se présentent, en particulier elle doit entretenir dans le monde l'opinion que les Allemands sont persécutés en Pologne, elle est la « colonne d'assaut » (*Sturmkolonne*) du nationalisme allemand contre la Pologne. Elle bénéficie de très larges subventions venant d'Allemagne.

Le « *Deutschtunmsbund* » n'est pas une société approuvée : il n'a pas présenté ses statuts à aucun office, mais on trouve des comptes rendus des réunions de son Conseil d'Administration, les noms des délégués des organisations régionales et locales sont souvent cités par la presse allemande. Les différentes institutions qui font partie du « *Deutschtumsbund* » sont approuvées. Ce sont des organisations professionnelles et coopératives : *Landbund* (Union des campagnards), *Bauernbund* (Union des paysans), *Handwerkerberbund* (Union des travailleurs manuels), des associations scolaires : *Lehrerverein* (société des instituteurs), *Schulverein* (société scolaire), *Gustav-Adolf Verein*, des associations intellectuelles et artistiques : *Deutsche Bühne* (La Scène allemande), *Literarischer Verein* (société littéraire), *Turn und Sport-verein* (société d'excursions et de sport), les *Frauenverein*, les *Diakonissenverein*, etc., etc., pour la plupart subdivisées en sections régionales et locales.

Tout cela représente une force économique et intellectuelle de premier ordre. Ce serait aussi une force morale, s'il n'y avait pas l'esprit de la *Sturmkolonne*, qu'on ne cache pas d'ailleurs. Toutes ces associations ont été légalisées sans aucune difficulté, elles usent de la liberté la plus complète et en abusent souvent quand elles tendent trop vite à leur but ultime qu'est la désagrégation du « Saison-Staat » polonais. Le nationalisme polonais le plus outré ne va pas au delà de la lutte économique et de la protection du travail polonais. Les méthodes de lutte physique, ainsi que des vexations quotidiennes savamment combinées lui sont étrangères. Il est impossible de s'imaginer deux Polonais parlant à haute voix leur langue dans les rues d'Allenstein ou de Scheidemühle qui ne finissent pas par recevoir des coups de bâton ou de revolver. Il est de même impossible de s'imaginer deux Allemands parlant à haute voix en allemand dans les rues de Mlawa ou de Gniezno, auxquels on fasse la moindre remarque. Cette petite expérience que chacun peut faire caractérise le mieux l'esprit du public allemand et du public polonais.

En ce qui concerne l'emploi de la langue allemande dans les institutions officielles, il faut distinguer entre la Posnanie et la Pomérélie, la Haute-Silésie polonaise, le reste de la Pologne enfin.

En Posnanie et Pomérélie, il est permis « si le cours des affaires l'exige, d'employer comme auxiliaire la langue allemande » dans les bureaux de l'administration. « Les permissions d'employer auxiliairement la langue allemande sont données par les palatins, préfets, directeurs des douanes, des postes, des chemins de fer, etc. » (Décret du ministre de l'anc. Pologne prussienne du 10 mars 1920). Ces dispositions ont pour but de donner le temps à la population allemande d'apprendre le polonais. En réalité encore aujourd'hui, six ans après le remembrement de la Pologne, il y a des cas où elles sont appliquées.

La Haute-Silésie polonaise est un pays où il y a deux langues officielles. L'allemand est la deuxième langue officielle. Le pays jouit d'une autonomie, il possède une diètine particulière. Les stipulations de la convention de Genève du 15 mai 1922 y sont rigoureusement appliquées. A toute demande écrite ou orale adressée à un bureau de l'administration en langue allemande la réponse est donnée en même langue (art. 135 et 136 de la convention).

Dans les autres provinces polonaises l'emploi de la langue allemande n'est pas admis dans les bureaux de l'administration.

Dans les tribunaux de la Posnanie et de la Pomérélie (loi du 24 mars 1923) « il est permis à toute personne dont la langue maternelle est l'allemand, de s'adresser dans cette langue au tribunal et aux fonctionnaires du tribunal, soit oralement, soit par écrit. Le choix de la langue allemande par l'intéressé oblige à son emploi le tribunal et les fonctionnaires du tribunal ». Cette disposition est rigoureusement appliquée en réalité.

En Haute-Silésie polonaise tout le procès, quand l'exige une des parties, se déroule en allemand. Les tribunaux fonctionnent en deux langues, mises sur un pied d'égalité. Les articles 140-145 de la convention de Genève sont rigoureusement observés dans leur lettre et dans leur esprit.

Dans les autres provinces le tribunal peut demander un traducteur pour la langue allemande, comme pour toute autre langue étrangère.

Dans le domaine scolaire enfin, il faut distinguer entre écoles d'État et écoles privées.

Vers la fin de 1921 il y a eu en Posnanie 884 écoles primaires allemandes d'État avec 53.639 élèves et 859 instituteurs, en Pomérélie : 369 écoles avec 27.831 élèves et 422 instituteurs, en Galicie : 27 écoles avec 2.597 élèves et 67 instituteurs, en anc. Pologne du Congrès : 239 écoles avec 17.666 élèves et 389 instituteurs, en Volhynie : 24 écoles avec 1.117 élèves et 27 instituteurs.

En tout il y avait donc en Pologne, sans compter la Haute-Silésie, 1.562 écoles primaires allemandes d'État avec 106.849 élèves et 1.830 instituteurs. En outre, dans 97 écoles de la Pomérélie et de la Posnanie, dans des écoles polonaises primaires de l'État, l'allemand fut enseigné pendant quelques heures par semaine, de même que la religion pour les enfants allemands fut enseignée en langue allemande. Les intituteurs dans toutes ces écoles sont des Allemands qui connaissent parfaitement leur langue. Le polonais est enseigné pendant 2 à 6 heures par semaine depuis la quatrième année d'études. La Pologne n'a aucune obligation internationale d'entretenir des écoles allemandes de l'État dans les anciennes provinces russes et autrichiennes. Il existe donc 309 écoles allemandes de l'État en dehors de celles que la Pologne s'est obligée d'entretenir par le « petit » traité de Versailles (entre la Pologne et les grandes puissances Alliées et Associées, dit traité des minorités). Pour préparer les futurs instituteurs il y a deux séminaires allemands de l'État à Bydgoszcz (Bromberg) et Grudziondz (Graudenz).

En Haute-Silésie polonaise au printemps 1924 le ministère de l'Instruction Publique a reçu 96 demandes de maintenir des écoles primaires pour l'année scolaire 1924-25. Toutes ces demandes ont été approuvées, mais en automne on a pu ouvrir seulement 71 écoles, car pour 23 écoles, il n'y avait pas d'enfants. Ceci nous permet de nouveau de toucher de près la réalité. Comme le recensement polonais de la population de la Haute-Silésie polonaise n'est pas encore dépouillé, nous avons pris le chiffre de 280.000 Allemands qui y habitent d'une statistique allemande de 1919, faite la veille du plébiscite. D'après la même source, le nombre des Polonais y serait de 694.000, de personnes d'une autre nationalité 6.000, la population totale compterait 980.000 personnes.

Remarquons que les Allemands ont en Haute-Silésie polonaise en dehors des 71 écoles primaires de l'État, 3 lycées de l'État, 5 lycées municipaux subventionnés par l'État, 4 écoles primaires privées et 10 écoles primaires supérieures privées.

Néanmoins s'ils étaient vraiment au nombre de 80.000, ils pourraient certainement remplir plus que 71 écoles primaires de l'État. Il ne s'ensuit pas que le recensement allemand de 1919 soit faux, mais — comme c'est encore des autorités allemandes qui l'ont fait — les âmes étaient faussées. Le même homme qui, interrogé par un Allemand en 1919 sur sa nationalité, n'osait pas s'avouer Polonais, tout en étant Polonais de race et de langue, n'enverra plus en 1924, quand il se sent libre, son enfant à l'école allemande.

Cela prouve encore une fois que toutes les statistiques allemandes, soit d'une manière consciente, soit d'une manière inconsciente, diminuent le nombre des Polonais et augmentent le nombre des Allemands dans les provinces limitrophes de la Pologne.

Quant à la statistique polonaise concernant les allemands de la Pomérélie et de Posnanie, elle donne aussi des chiffres qui sont supérieurs à la réalité, car l'exode spontané des Allemands qui, eux aussi, ont des crises psychologiques, ne s'est terminé qu'en 1922, tandis que le recensement fut fait en 1921. Les Allemands avec leur psychologie simpliste ont cru qu'ils seront traités en Pologne de la même manière que sont traités les Polonais en Allemagne et ils partaient. S'étant aperçus qu'ils sont traités d'une façon très libérale, ils ont cessé de quitter la Pologne, mais comme ils ne peuvent pas vivre en citoyens libres ils deviennent agressifs par rapport à l'État polonais.

Il y a eu aussi une émigration tout-à-fait justifiée : notamment celle d'une grande partie des fonctionnaires allemands. En conséquence le nombre des écoles primaires d'État allemandes a baissé en Pomérélie et en Posnanie, mais des nouvelles écoles de ce genre ont été fondées depuis ce temps dans les autres provinces polonaises où il n'y en avait pas jusqu'ici. Voici le tableau des écoles primaires allemandes d'État en Pologne en 1924 :

Posnanie 637 écoles, 726 instituteurs, 37.510 élèves.

Pomérélie 186 écoles, 235 instituteurs, 11.140 élèves.

Lodz (ville et palatinat) 123 écoles, 296 instituteurs, 15.015 élèves.

Varsovie (ville et palatinat) 90 écoles, 97 instituteurs, 9.000 élèves.

Bialystok (ville et palatinat) 3 écoles, 4 instituteurs, 167 élèves.

Volhynie 20 écoles, 30 instituteurs, 1.301 élèves.

Cracovie (ville et palatinat) 5 écoles, 30 instituteurs, 1.258 élèves.

Lvov (ville et palatinat) 41 écoles, 61 instituteurs, 3.679 élèves.

Total en Pologne sans la Silésie : 1.195 écoles, 1.477 instituteurs, 78.870 élèves.

Haute-Silésie 71 écoles, Silésie de Teschen 19 écoles.

En Pologne, y compris la Silésie : *Total :* 1.195 écoles.

Il y a donc 1.195 écoles primaires allemandes de l'État dont jouit une population d'un million d'Allemands en Pologne.

Comme équivalent le million et demi de Polonais en Allemagne possède 24 écoles dérisoires de la Haute-Silésie allemande.

L'enseignement secondaire de l'État contient un lycée [illegible] à Grudziondz, un lycée [illegible] humaniste [illegible] des lycées à Bielsk et à Teschen et les haut lycées de la Haute-Silésie polonaise, en tout douze établissements d'enseignement secondaire de l'État en langue allemande auxquels il faut joindre deux séminaires pour les futurs instituteurs primaires : à Bydgoszcz et à Grudziondz.

Les Polonais en Allemagne n'en ont aucun.

L'enseignement privé en langue [illegible] bénéficie d'énormes subventions provenant de l'Allemagne.

En premier lieu il y a un grand nombre d'écoles pour les petits enfants de moins de sept ans (13 en Posnanie, 17 en Pomérélie) entretenues pour la plupart par l'Association des Diaconisses (Diakonissenverein).

Un certain nombre d'écoles primaires (15 en Posnanie, 11 en Pomérélie, 4 dans le palatinat de Varsovie, 12 dans le palatinat de Cracovie) est privé, entretenu par les associations scolaires allemandes.

Ensuite il y a un grand nombre (23 en Posnanie seule) d'écoles moyennes ou professionnelles. Enfin il y a 9 établissements d'enseignement secondaire privé en langue allemande en Posnanie, 7 en Pomérélie, 1 à Lodz et dans le palatinat de Lodz, 2 en Galicie Orientale; en tout 25 établissements privés d'enseignement secondaire en langue allemande. Cinq parmi ces établissements ont les droits d'enseignement d'État (le diplôme est équivalent à un diplôme d'un lycée d'État). Les diplômés des autres 20 lycées subissent un examen de baccalauréat en langue allemande devant une commission nommée par le ministre de l'instruction. Il faut y joindre le séminaire de Lodz pour la formation des instituteurs primaires.

Les renseignements sur l'enseignement secondaire sont puisés directement au Ministère de l'Instruction Publique au mois de février 1925.

On voit bien que la population allemande en Pologne jouit d'une liberté d'enseignement absolue. Ses besoins sont mieux satisfaits que ceux de la population polonaise, en Pologne même.

Il faut vraiment du toupet, de la manie de dénaturer les choses les plus évidentes pour crier dans ces conditions à la persécution polonaise.

Par contre l'oppression des Polonais en Allemagne, oppression raffinée, savamment combinée, quotidienne, tantôt morale, tantôt brutale est un fait indéniable qui devrait attirer finalement l'attention du monde civilisé.

Georges Kurnatowski,
Professeur à l'École
des Sciences Politiques de Varsovie.

Yougoslavie

LA DETTE PUBLIQUE DU ROYAUME DES SERBES, CROATES ET SLOVÈNES.

La dette publique du royaume des Serbes, Croates et Slovènes est répartie en dette contractée à l'étranger, en dette intérieure et en dette flottante.

Voici comment se présentait l'état de ces catégories de dettes vers la fin de 1924 :

I [illegible]

[illegible] millions [illegible] qu'ici 15.600.000 francs. Il reste donc encore à verser 17.400.000 francs, ce qui fait, exprimé en monnaie yougoslave, 1 franc français étant pris comme valant 3.20 dinars, 55.700.000 dinars;

[illegible] lions de francs français. Remboursés actuellement

1.300.000 francs. Le reste de la dette se chiffre par 8.670.000 francs, ou 27.700.000 dinars;

3° *L'emprunt converti de* 1895, dont le montant primitif a été de 355.992.000 francs. Il en est remboursé 31.312.000 francs. La dette est donc encore de 323.980.000 francs. Le traité de paix dispose que les titres de cet emprunt qui se trouvent entre les mains des anciens ennemis seront considérés comme remboursés sur le fonds des réparations. La valeur de ces titres est de 59.289.500 francs. Le montant actuel de l'emprunt est fixé à 264.590.500 francs, ou 847.500.000 dinars;

4° *L'emprunt de 5 % contracté par les Monopoles d'État en* 1902. Il a été de 60 millions de francs français, dont on a remboursé 13.513.500 francs. A verser encore 46.486.500 francs, ou 149.000.000 dinars;

5° *L'emprunt 4,5 % de* 1906 se montant à 95 millions de francs français. Il en est remboursé 18.827.000 francs. Le reste est de 76.173.000 francs, ou 243.500.000 dinars;

6° *L'emprunt de 4,5 % de* 1909 se montant à 150 millions de francs français. Il en est remboursé, jusqu'à l'heure actuelle, 19.241.500 francs. Cet emprunt a été émis en France et en Allemagne. La tranche allemande représente aujourd'hui 36.654.000 de francs français. Le service d'intérêts et de remboursement en retombe, en vertu du traité de paix, sur le fonds de réparations. Le reste de 94.104.500 francs, émis en France, est remboursé régulièrement; il est en ce moment de 301.000.000 dinars;

7° *L'emprunt de 5 % de* 1913 se monte à 250 millions de francs français. Il en est remboursé 25.630.500 francs. Le reste est de 224.369.500 francs, ou 719.000.000 dinars;

8° *L'emprunt monténégrin de* 1909 a été de 250.000 livres sterling. Il en est remboursé jusqu'ici 10.200 livres. Le reste de la dette est fixé à 239.800 livres, ou à 72 millions de dinars, si l'on prend pour base le rapport d'une livre valant 300 dinars;

9° *L'emprunt monténégrin garanti de 6 % de* 1913. Il a été de 8 millions de francs français, en y ajoutant les intérêts il se monte à 11.284.000 francs, ou 36 millions de dinars;

10° *L'emprunt de chemins de fer de Bosnie et d'Herzégovine et celui d'investigations en Bosnie*, d'un montant de 19.200.000 couronnes-or, ou de 240 millions de dinars, si l'on admet 12,50 dinars comme rapport entre la couronne-or et le dinar;

11° *Dette contractée en France pour les commandes du matériel de guerre* d'une somme de 511.581.250 francs, ou 1.635.000.000 dinars;

12° *La part de la dette publique austro-hongroise* d'un montant de 743.234.350 couronnes-papier et de 102.202.414 couronnes-or, ce qui fait 1 milliard 446 millions de dinars. L'accord définitif quant à la fixation exacte de cette somme n'est pas encore conclu;

13° *La dette contractée aux États-Unis* en espèces et pour achat de matériaux est de 52 millions de dollars, ce qui donne, en y ajoutant 9.587.000 dollars d'intérêts, 61.587.000 dollars, ou 3.820.000.000 de dinars, un dollar étant pris pour 62 dinars;

14° *La dette à l'Angleterre*, contractée en espèces et pour achat du matériel de guerre, est de 16.544.623 livres sterling, ou 4.960.000.000 dinars, une livre étant estimée à 300 dinars;

15° *La dette à la France* d'environ 1 milliard de francs français et à *l'Angleterre* de 10.210.252 livres contractée pour achat de matériel de guerre expédié sur le front, ce qui donne un total de 6 milliards 270 millions de dinars. On n'est pas encore arrivé à fixer le montant de ces dettes, les pourparlers étant en cours, mais il y a tout lieu d'espérer qu'il sera sensiblement réduit puisque, au moment de la livraison du matériel, d'importantes retenues furent opérées ou détriment de notre État;

16° *L'emprunt de 8 % fait aux États-Unis* en or en 15.250.000 dollars, ou 946 millions de dinars; et

17° *L'emprunt obtenu en France* de 300 millions de francs français pour fournitures militaires. Il en a été jusqu'à maintenant dépensé 100 millions de francs, ou 320 millions de dinars.

Somme toute, le total de la dette extérieure du royaume des Serbes, Croates et Slovènes se présente comme suit :

2.354.659.310 francs français;
26.994.675 livres sterling;
76.837.000 dollars;
121.402.414 couronnes-or;
743.234.350 couronnes-papier,

ce qui fait en tout et en chiffres ronds 22 *milliards* 100 *millions de dinars.*

II. *La dette publique intérieure.*

1° *La dette publique contractée vis-à-vis de la Banque Nationale du royaume des Serbes, Croates et Slovènes* pour faciliter le retrait de la circulation fiduciaire de billets de banque en couronnes, soit 1.186.367.907 dinars;

2° *Les avances faites à l'État par la Banque Nationale*, soit 2.966.355.034 dinars;

3° *L'emprunt d'investition de 7 % contracté en* 1921, soit 500 millions de dinars;

4° *L'emprunt de 4 % émis en* 1921 en vue de liquider la question agraire en Bosnie-Herzégovine, montant : 130 millions de dinars;

5° *Les dettes autonomes* se chiffrant par 176.657.500 couronnes, ou 44.167.000 dinars, un dinar étant estimé à quatre couronnes;

6° *La rente à lots de 2 ½ % de dommages de guerre*, soit 4 milliards de dinars environ.

Le total de la dette publique intérieure du royaume des Serbes, Croates et Slovènes atteint donc le chiffre de 8 *milliards* 826.889.940 *dinars.*

III. *Dette flottante.*

La somme globale de la dette flottante est d'environ 1 *milliard de dinars.* Il est impossible d'en donner le chiffre exact, la trésorerie ayant tous les jours à faire des versements imputés au compte de cette dette.

Si nous procédons à la récapitulation de la dette publique du royaume des Serbes, Croates et Slovènes dans son total, nous obtenons le résultat suivant :

Dette à l'extérieur	dinars	22.100.000.000
Dette à l'intérieur	»	8.826.889.940
Dette flottante	»	1.000.000.000
Total de dinars		31.926.889.940

La dette totale du Royaume est de 31 *milllards* 927 *millions* de dinars en chiffre rond, ce qui fait 2.457 dinars, ou 39,65 dollars par habitant.

Si l'on tient compte de la puissance économique de notre pays et de sa situation au point de vue financier, la dette publique du royaume des Serbes, Croates et Slovènes, comparée à celles qui grèvent d'autres États européens qui ont pris part à la guerre mondiale, ne représente pas un fardeau trop lourd à supporter par les finances publiques et autorise l'espoir et la confiance en un meilleur avenir.

BORIVOÏÉ B. MIRKOVITCH.

BULLETIN MARITIME

LA MARINE MARCHANDE ET LES EXPOSITIONS

L'Exposition des Arts Décoratifs, qui vient d'ouvrir ses portes à Paris, doit représenter, dans toutes ses branches, l'effort de l'art moderne appliqué aux différentes industries. Uniquement limitée à cet effort artistique, elle englobe néanmoins une infinie variété de manifestations du plus haut intérêt dont on ne pourra juger complètement, il est vrai, qu'à l'achèvement des travaux. En effet, bien qu'officiellement inaugurée et ouverte aux visiteurs, l'Exposition compte un grand nombre de pavillons et de stands qui ne sont point terminés. Il ne nous paraît cependant pas prématuré de noter tout l'intérêt qu'elle présentera au seul point de vue qui nous intéresse ici, c'est-à-dire au point de vue de la Marine Marchande.

Maintes fois, déjà, nous avons signalé l'effort tenté par certains armateurs pour ménager à bord des paquebots modernes (ces « palaces flottants » comme on les a appelés) des installations d'un goût raffiné où l'élégance française s'allie aux derniers perfectionnements du confort. Nous avons parlé notamment de la magnifique décoration du paquebot *Paris*, placé sur la ligne de l'Amérique du Nord, et qui rallie, à chaque voyage, les suffrages des passagers — peut-être les plus riches et les plus difficiles du monde — tant leur admiration est frappée par les ferronneries d'art, les verreries précieuses, les tableaux et les panneaux ouvragés signés des plus grands artistes contemporains.

Nous avons parlé aussi des remarquables reconstitutions d'art arabe et d'art égyptien qui ont été entreprises en vue de la décoration des nouveaux paquebots des *Messageries Maritimes*, véritables chefs-d'œuvre d'érudition, d'adaptation soucieuse à la vie moderne des formules d'art les plus antiques et qui marqueront une des étapes les plus heureuses de l'effort de l'armement français contemporain.

***

La Compagnie des *Messageries Maritimes*, parmi d'autres, se devait d'être représentée à l'Exposition des Arts Décoratifs. Déjà dans le pavillon réservé au Tourisme sa place s'imposait parmi les Compagnies de Navigation dont les initiatives furent les plus heureuses en ce qui concerne l'organisation de beaux voyages et de croisières lointaines. (On se rappelle ses voyages autour du monde, ses croisières en Indo-Chine, ses croisières des ports français, croisières en Méditerranée, voyages accompagnés en Égypte et en Syrie, et [illegible] tribuées les [illegible] cernant les Services des *Messageries Maritimes* [illegible] seront vendus les billets de passage comprendra aussi des éléments intéressants de publicité : affiches artistiques, photographies des principaux paquebots, [illegible] vons cette même tentative de propagande [illegible] dans les pavillons de Madagascar et [illegible] des photographies lumineuses, en nombre [illegible] des tableaux représentant les régions [illegible] les paquebots des *Messageries Maritimes* dans [illegible]

Mais c'est principalement dans la Section des Transports de l'Exposition des Arts Décoratifs (Classe 19) que les grandes compagnies de navigation auront leurs stands principaux où les visiteurs pourront admirer, telles qu'elles figurent exactement à bord de leurs paquebots, les luxueuses installations pour passagers qu'elles y ont récemment aménagées.

Les *Messageries Maritimes* seront [illegible] par un appartement de luxe du *Mariette Pacha* [illegible] à la ligne d'Égypte et dont le lancement [illegible] eu lieu en Février dernier. Comme à bord du *Champollion*, son frère-type, la décoration des salons, salle à manger, fumoir etc... est inspirée du style égyptien et ne pouvait par conséquent figurer dans une exposition consacrée à l'art décoratif français moderne. Par contre, les cabines de luxe bénéficient [illegible] de l'art actuel. Nous reparlerons plus à loisir de cet appartement de grand luxe du *Mariette Pacha* qui comprendra, lors de son installation définitive, un salon et une chambre à coucher à deux lits [illegible] queterie et une salle de bain en marbre.

***

Une autre exposition, l'Exposition [illegible] de la Houille Blanche et du Tourisme », ouverte à Grenoble ce mois-ci et qui durera jusqu'en Octobre prochain, comprend une Section de Transports Maritimes dont la présidence a été réservée à la Direction Générale des *Messageries*.

Sept compagnies de Navigation exposent dans cette classe : la Compagnie des Messageries Maritimes, la Compagnie Générale Transatlantique, les Chargeurs Réunis, les Transports Maritimes à Vapeur, la Compagnie Fraissinet, la Compagnie Paquet et les Armateurs Français.

Aucune organisation touristique, en effet, ne pouvait se désintéresser d'une exposition située dans un cadre aussi grandiose que cette ville de Grenoble, point de rassemblement et de passage de milliers de touristes qui visitent chaque année les Alpes. Une élégante brochure, distribuée dans la Section des Transports Maritimes de l'Exposition de Grenoble, rappelle ce que la Compagnie des *Messageries Maritimes* a fait déjà pour propager l'influence française [illegible]

[illegible] réputés, elles les donnent à certains de leurs navires et elle les promènent sur les mers, prenant soin d'approprier, [illegible] qu'elles envoient dans le Levant l'*André Chénier*, le *Lamartine*, le [illegible] l'Égypte, elles mettront prochainement en ligne le *Champollion* et le *Mariette Pacha* [illegible]

Indien se nomment [illegible] Pierre, Général [illegible], *Général Metzinger, Général Voyron, Maréchal Galliéni* et *Aviateur Roland Garros*, série à laquelle viendront s'ajouter d'ici peu le *Leconte de Lisle*, le *Bernardin de Saint Pierre* et l'*Explorateur Grandidier*, actuellement en construction les uns et les autres. Pendant ce temps, les nobles noms des principaux châteaux de la France voguent vers l'Indo-Chine, le Japon. Voici l'*Amboise*, l'*Angers*, l'*Azay-le-Rideau*, le *Chambord*, le *Chantilly*, le *Compiègne*, le *Fontainebleau*. Prochainement, le *Chenonceaux* entrera en ligne. A ceux de nos nationaux qui les accueillent, ils rappellent la douceur du ciel de France et la magnificence d'architectures que presque tous ont vu s'y profiler. Aux étrangers, ils inspirent cette curiosité des chefs-d'œuvre, cet attrait vers le noble et vers l'illustre que l'on pourrait appeler l'âme des voyages. »

Le stand des *Messageries Maritimes* à l'Exposition de Grenoble nous montre une réduction du paquebot *Chantilly* placé sur la ligne de l'Indo-Chine. Il comprend encore deux dioramas représentant l'un Shanghaï, l'autre Constantinople; une carte animée du trafic des lignes des *Messageries Maritimes en Méditerranée;* deux panneaux de photographies lumineuses des différents pays desservis; des agrandissements de photographies des principaux paquebots; des affiches et de jolies aquarelles de Gilbert Galland représentant des vues de Ceylan et du Japon.

RENSEIGNEMENTS — INFORMATIONS

LES VACANCES EN MER

Les *Messageries Maritimes* ont inauguré en [illegible] voyages des Ports Français (Dunkerque-Le Havre-Bordeaux-Marseille) par leurs paquebots mixtes des lignes d'Australie et de Nouvelle-Calédonie.

Le succès de ces croisières a engagé les *Messageries Maritimes* à les continuer, d'autant plus que le voyage s'agrémente cette année d'une touchée au Portugal permettant la visite de Lisbonne et de ses environs.

Le voyage de Dunkerque à Marseille dure environ dix-huit jours. C'est une véritable cure de repos et d'air marin. Les courts séjours dans des villes intéressantes viennent agrémenter le voyage.

Ce qui fait le succès de ces croisières, c'est leur prix particulièrement avantageux. Le logement, la nourriture (vin de table compris) et le transport reviennent, en effet, à 45 fr. par jour en première classe. Le voyage en seconde classe mixte (cette classe correspond à la troisième classe des paquebots-poste) offre les mêmes avantages mais avec un confort moins grand.

Les excursions à terre restent à la charge des voyageurs.

En raison des nombreuses demandes de passage, se faire inscrire à l'avance :

A Paris, 8 *bis*, rue Vignon (IXe); à Marseille, 3, place Sadi-Carnot; à Londres, 72-75, Fenchurch Street E. C., [illegible], Pall Mall S.W.1.; dans toutes les Agences de la Compagnie, dans tous les Bureaux de correspondance de la Compagnie et dans toutes les Agences de voyage.

Les *Messageries Maritimes* offrent également des voyages et des croisières en Méditerranée, aux Ruines d'Angkor en Indo-Chine et des voyages autour du monde. Des brochures spéciales seront adressées à toute personne qui en fera la demande.

Rappelons les dates prévues pour les prochains départs :

L'*Andromède* quittera Dunkerque le 14 juin; l'*Antinous* quittera Dunkerque le 11 août; le *Céphée* quittera Dunkerque le 2 juin.

VOYAGES D'ESSAI

Prochainement, le d'*Artagnan*, paquebot des services contractuels des *Messageries Maritimes* construit à Bordeaux par la Société des *Chantiers de la Gironde* fera son voyage d'essai.

Rappelons que ce magnifique paquebot a été lancé le [illegible] avril 19[illegible] avec un plein succès et que ses caractéristiques principales sont :

Creux sur quille au pont supérieur ..	13 m. 650
Tirant d'eau	8 » 500
Déplacement	[illegible]0.300 tonnes

Il peut recevoir 113 passagers de première classe, 152 passagers de seconde classe et 95 passagers de troisième classe.

Il fait partie avec l'*Athos*, le *Porthos* et l'*Aramis* de la série des Mousquetaires.

D'autre part, le paquebot *Champollion* destiné à la ligne d'Égypte, dont nous avons donné ici les caractéristiques, fera son voyage d'essai officiel au cours du mois prochain.

VALEURS DE NAVIGATION

Bourse de Marseille, [illegible] mai 1925.

1° Fraissinet	638
2° Messageries Maritimes	125
[illegible] Mixte	187
[illegible] Transatlantique	133
5° Transports Maritimes	750

Le Gérant : A. Desnoës.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4 Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 12 63e ANNÉE 20 JUIN 1925

LE CHANT DU CYGNE

(CHALCAS)

ÉTUDE DRAMATIQUE EN UN ACTE

PERSONNAGES

VASSILI VASSILIÉVITCH SVIÉTLOVIDOV, acteur comique, soixante-huit ans.
NIKITA IVANYTCH, souffleur, homme âgé.

L'action se passe sur la scène d'un théâtre de province de second ordre, la nuit, après le spectacle. A droite, rangée de portes en bois blanc, mal jointes, qui mènent aux loges des artistes. Le côté gauche et le fond de la scène sont encombrés d'accessoires. Au milieu de la scène un tabouret renversé. Obscurité.

SCÈNE PREMIÈRE

SVIÉTLOVIDOV, *en costume de Chalcas, tenant une bougie à la main, sort de sa loge en riant aux éclats.*

SVIÉTLOVÎDOV

En voilà une aventure! En voilà une histoire! Je me suis endormi dans ma loge. Le spectacle est fini depuis longtemps; tout le monde a quitté le théâtre, et moi je ronfle de la façon la plus tranquille! Ah! vieux birbe! Vieux barbet! J'ai tant vidé de verres que je me suis endormi assis! Mon bon petit gosse, mon petit, je te félicite! (*Il appelle.*) Iégôrka! Iégôrka, sacrebleu! Pétroûchka! Ils se sont endormis, les diables! Puisse un timon de voiture vous traverser le bec, cent diables et une sorcière! (*Il relève le tabouret, s'assied et pose la bougie sur le plancher.*) On n'entend rien... Rien que l'écho... J'ai aujourd'hui pour leurs peines donné trois roubles à Iégôrka et à Pétroûchka; on ne les dépistera plus maintenant même avec des chiens... Ils sont partis... Ils ont sans doute fermé le théâtre, les misérables! (*Il secoue la tête.*) Je suis ivre! Ouf! Combien, mon Dieu, à l'occasion de mon bénéfice, ai-je donc ingurgité de vin et de bière!... J'en ai mal aux cheveux, dans tout le corps, et la bouche comme si vingt-deux peuples y avaient passé la nuit... C'est dégoûtant... (*Une pause.*) C'est bête!... Le vieux fou s'est saoulé, et il ne sait même plus pour quelle bonne raison... Ouf, mon Dieu!... J'ai les reins brisés, la caboche qui craque, des frissons partout, et, dans mon âme, il fait aussi noir et froid que dans une cave... Si tu ne ménages pas ta santé, tu devrais au moins ménager la vieillesse, pître Ivânytch... (*Une pause.*) Tu es vieux... Tu as beau faire le pimpant, le fier-à-bras, le fou, la vie est passée... Soixante-huit années déjà *fiou-fiou!*... Rien que ça! Tu ne les reverras pas!... Tout le flacon est déjà presque bu; il ne reste qu'un peu de fond...; il ne reste que la lie... Et voilà... Voilà où en sont les choses, mon petit Vâssia! (1) Que tu le veuilles ou non, c'est le moment de répéter le rôle de cadavre... Maman-la-mort n'est pas loin... (*Il regarde devant lui.*) Tout de même, après quarante-cinq ans de planches, c'est la première fois, il me semble, que je vois le théâtre la nuit... Oui, la première fois!... C'est curieux, sacrebleu! (*Il s'approche de la rampe.*) On n'y voit goutte... La niche (?) du souffleur se voit un peu, cette loge d'avant scène aussi et ce pupitre-là... Mais le reste n'est que ténèbres. Un trou noir sans fond, comme un tombeau dans lequel se cache la mort elle-même... Brr... Il fait froid... Il vient de la salle un appel d'air comme un tuyau de poêle... Le voilà le véritable endroit pour évoquer les esprits! L'angoisse me prend, le diable m'emporte!... J'ai des fourmis dans le dos... (*Il appelle.*) Iégôrka! Pétroûchka! Où êtes-vous, diables? Seigneur, qu'ai-je à évoquer le malin! Ah! mon Dieu, que je cesse de blasphémer, que je cesse de boire! C'est que je suis déjà vieux! Il est temps de mourir... A soixante-huit ans, les gens vont à matines..., ils se préparent à la mort; et toi!... Oh! Dieu, ces mots impurs, cette figure d'ivrogne, ce costume de bouffon..., c'est à ne pas se regarder! Vite, je vais m'habiller... L'angoisse m'étreint. Si on restait ici toute une nuit, on pourrait mourir d'effroi...

(*Il va vers sa loge. A ce moment, de la toute dernière loge d'artistes, [illegible] sort [illegible] Ivânytch en [illegible]*)

(1) *Vâssioucha*, petit nom puéril d'amitié qu'il se donne pour Vassili. (Tr.)

SCÈNE II

SVIÉTLOVÎDOV. *Apercevant Nikîta, il pousse un cri d'effroi et recule.*

Qui es-tu ? Pourquoi venir ? A qui en as-tu ici ? (*Il frappe du pied.*) Qui es-tu ?

NIKÎTA IVANYTCH

C'est moi, monsieur.

SVIÉTLOVÎDOV

Qui, toi ?

NIKÎTA IVANYTCH, *s'approchant doucement de lui.*

C'est moi... le souffleur Nikîta Ivânytch... Vassil Vassîlytch. (1) C'est moi, monsieur.

SVIÉTLOVÎDOV, *il se laisse tomber sans force sur le tabouret, haletant et tremblant de tout son corps.*

Mon Dieu, qui est-ce ? C'est toi ?... Toi, Nikîtouchka (2) !... Pour... pourquoi es-tu ici ?

NIKÎTA IVANYTCH

Je couche ici dans les loges, monsieur. Seulement, ayez la bonté de n'en rien dire à Alexey Fomîtch. Je n'ai aucun autre endroit pour coucher ; croyez-le, monsieur, au nom de Dieu !

SVIÉTLOVÎDOV

C'est toi, Nikîtouchka ?... Mon Dieu, mon Dieu !... On m'a rappelé seize fois ; on m'a apporté trois couronnes et des masses d'objets..., tout ce monde était dans l'enthousiasme, mais personne n'a réveillé le vieil ivrogne, et ne l'a reconduit chez lui... Je suis vieux, Nikîtouchka !... J'ai soixante-huit ans... Je suis malade ! Ma faible âme languit. (*Il appuie sa tête sur le bras du souffleur et pleure.*) Ne me quitte pas, Nikîtouchka... Je suis vieux, impotent ; il est temps que je meure... J'ai peur, j'ai peur !

NIKÎTA IVANYTCH, *tendre et respectueux.*

Il est temps que vous rentriez chez vous, Vassili Vassîlytch !

SVIÉTLOVÎDOV

Je ne veux pas y aller ! Je n'ai pas de maison... Non ! non ! non !

NIKÎTA IVANYTCH

Seigneur, vous avez même oublié où vous habitez !

SVIÉTLOVÎDOV

Je ne veux pas y aller ! Je ne le veux pas ! J'y suis seul ; je n'ai personne, Nikîtouchka ; ni parents, ni vieille, ni enfants... Je suis seul comme le vent dans la plaine... Quand je mourrai, personne ne priera pour moi... J'ai peur tout seul... Personne pour me réchauffer, me caresser, me mettre au lit quand j'ai bu... A qui suis-je ? Qui a besoin de moi ? Qui m'aime ?... Personne ne m'aime, Nikîtouchka !

NIKÎTA IVANYTCH, *les larmes aux yeux.*

Le public vous aime, Vassîl Vassîlytch !

SVIÉTLOVÎDOV

Le public est allé se coucher et ne pense plus à son pître. Non ; personne n'a besoin de moi ; personne ne m'aime... Je n'ai ni femme, ni enfants...

NIKÎTA IVANYTCH

Bah ! y a-t-il là de quoi s'affliger ?

SVIÉTLOVÎDOV

Mais c'est que je suis un être humain, un être vivant ! C'est du sang qui coule dans mes veines et non de l'eau ! Je suis noble, Nikîtouchka, d'une bonne famille... Avant d'échouer dans cette basse fosse, j'ai été officier... artilleur... Quel gaillard j'étais ! Beau, honnête, hardi, chaleureux ! Mon Dieu, où tout cela est-il passé ? Et ensuite, Nikîtouchka, quel acteur j'ai été, hein ? (*Il se lève, s'appuyant au bras du souffleur.*) Où tout cela est-il passé ? Où est ce temps-là ? Mon Dieu, j'ai regardé aujourd'hui dans cette fosse, et je me suis tout rappelé, tout ! Cette fosse a avalé quarante-cinq années de ma vie, et de quelle vie, Nikîtouchka ! Je regarde au fond de cette fosse et j'y vois tout jusqu'au moindre petit détail comme je vois ta figure, les enthousiasmes de ma jeunesse, ma foi, mon feu, l'amour des femmes !... Les femmes, Nikîtouchka !

NIKÎTA IVANYTCH

Vassîl Vassîlytch, il est temps d'aller dormir, monsieur.

SVIÉTLOVÎDOV

Quand j'étais jeune acteur encore, dans le premier feu du métier, je me rappelle une personne qui m'a aimé pour mon jeu... Élégante, svelte comme un peuplier, jeune, innocente, pure et ardente comme une aurore d'été. Aucune tristesse, aucune nuit ne pouvait tenir sous le regard de ses yeux bleus, tenir au charme de son merveilleux sourire... Les vagues de la mer se brisent contre le roc, mais les vagues de ses cheveux brisaient les cœurs les plus durs et les plus froids. Une fois, il me souvient, j'étais devant elle comme tu es à l'instant devant moi. Elle était belle plus que jamais. Elle me regardait de telle façon que je ne l'oublierai pas, même dans la tombe... Caresse, velours, profondeur, éclat de la jeunesse ! Enivré, heureux, je tombe à ses genoux ; je lui demande le bonheur... (*Il continue d'une voix éteinte.*) Et elle me dit : Quittez la scène ! Quit-tez-la-scè-ne !... Tu comprends !... Elle pouvait aimer un acteur, mais être sa femme... jamais ! Je jouais, je me rappelle, ce soir-là... un rôle bas, un rôle de bouffon... En jouant, je sentais mes yeux s'ouvrir... Je compris alors qu'il n'existe aucun art sacré, que tout est songe et duperie, que je suis un esclave, le jouet de l'oisiveté d'autrui, un bouffon, un saltimbanque !... J'ai compris alors le public ! J'ai cessé de croire aux applaudissements, aux couronnes qu'on vous porte, aux enthousiasmes... Oui, Nikîtouchka ! Ils m'applaudissent, achètent ma photographie pour un rouble, mais je leur suis étranger. Je suis pour eux de la boue, presque une fille !... Par vanité, ils cherchent à me connaître, mais ils ne s'abaisseront pas jusqu'à me donner pour femme leur sœur ou leur fille... Je ne les crois plus !

NIKÎTA IVANYTCH

Vous avez la figure défaite, Vassîl Vassîlytch ! Vous m'avez même fait peur... Venez chez vous ; faites-moi cette gentillesse.

SVIÉTLOVÎDOV

J'ai vu clair alors..., et cette clarté m'a coûté cher, Nikîtouchka ! Depuis cette histoire..., depuis cette jeune fille... je commençai à flâner sans raison, à vivre n'importe comment sans regarder l'avenir... Je jouais les bouffons, les jocrisses, les paillasses ; je démoralisais les esprits ; et pourtant quel artiste j'étais, quel talent !... J'ai enfoui mon talent, je l'ai vulgarisé ; j'ai pris un parler de cabot ; j'ai perdu l'image et la ressemblance divines... Cette fosse noire m'a englouti, m'a avalé ! Naguère je ne le sentais pas ; mais aujourd'hui, en me ré-

(1) Forme raccourcie par familiarité affectueuse pour Vassîli Vassîliévitch. (Tr.)

(2) Mon petit Nikîta. Diminutif. (Tr.)

veillant, j'ai regardé en arrière et j'ai vu mes soixante-huit ans... Ce n'est qu'à l'instant que j'ai vu ma vieillesse!... Ma chanson est finie, Nikitouchka. (*Il sanglote.*) Elle est finie!

NIKÎTA IVANYTCH

Vassil Vassîlytch, mon bon, mon cher monsieur, calmez-vous!... Mon Dieu!... (*Il appelle.*) Pétroûchka! Iégôrka!

SVIÉTLOVÎDOV

Et quel talent, quelle force j'avais! Tu ne peux te figurer quelle diction, quel de sentiment, quelle grâce! Combien de cordes (*Il se frappe la poitrine.*) il y avait là... C'était à en étouffer! Vieux, écoute... Laisse-moi reprendre haleine. Tiens, voici du *Godounov* :

« L'ombre du terrible m'a reconnu. — m'appelant du fond de la tombe Demétrius. — Elle a soulevé les peuples autour de moi, — et m'a donné Boris en holocauste. — Je suis le tsarevitch. Assez! J'ai honte — de m'abaisser devant l'orgueilleuse Polonaise » (1).

Hein? est-ce mal? (*Vivement.*) Attends, voici du *Roi Lear*... Tu sais, le ciel noir, la plaine, le tonnerre... rrr!... L'éclair... jjj!... zèbre tout le ciel... Et au milieu de cela :

« Vents soufflez à crever vos joues! Faites rage! soufflez! Cataractes et ouragans dégorgez-vous jusqu'à ce que vous ayez submergé nos clochers et noyé leurs coqs! Vous, éclairs sulfureux, actifs comme l'idée, avant-coureurs de la foudre qui fend les chênes, venez roussir ma tête blanche. Et toi, tonnerre exterminateur, écrase le globe massif du monde, brise les moules de la nature, et détruis en un instant tous les germes qui font l'ingrate humanité » (2).

(*Impatienté.*) Vite la réplique du fou. (*Il tape du pied.*) Passe-moi vite la réplique du fou! Je n'ai pas le temps.

NIKÎTA IVANYTCH, *jouant le fou.*

« O mon oncle, de l'eau bénite de cour dans une maison bien sèche vaudrait mieux que cette pluie en plein air... Rentre, bon oncle, et demande la charité à tes filles. Voilà une nuit qui n'épargne ni sages, ni fous. »

SVIÉTLOVÎDOV

« Gronde de toutes tes entrailles!... Crache, flamme; jaillis, pluie! Pluie, vent, foudre, flamme, vous n'êtes point mes filles : ô vous, éléments, je ne vous taxe pas d'ingratitude! Jamais je ne vous ai donné de royaume; je ne vous ai pas appelé mes enfants » (3).

Hein, quelle force! quel talent! quel artiste! Voyons, encore quelque chose..., quelque chose de ce genre-là... Retrouvons le passé... Prenons quelque chose. (*Il rit d'un rire heureux.*) Quelque chose de *Hamlet*! Bon, je commence... Voyons, quoi?... Ah! j'y suis!

(*Jouant* Hamlet.)

« Oh, les flageolets. Voyons une de ces flûtes. (*A Nikita Ivânytch.*) Il me semble que vous me pressez de bien près.

NIKÎTA IVANYTCH

« Oh! Monseigneur, si mon zèle est trop hardi, c'est que mon amour pour vous est trop grand.

SVIÉTLOVÎDOV

Je n'entends pas bien cela. Voulez-vous jouer de cette flûte?

NIKÎTA IVANYTCH

« Monseigneur, je ne sais pas.

SVIÉTLOVÎDOV

« Je vous en prie.

NIKÎTA IVANYTCH

Je ne sais pas, je vous assure.

SVIÉTLOVÎDOV

Je vous en supplie!

NIKÎTA IVANYTCH

J'ignore même comment on en touche. Monseigneur.

SVIÉTLOVÎDOV

« C'est aussi facile que de mentir. Promenez les doigts et les pouces sur ces soupapes, soufflez avec la bouche et cela proférera la plus parfaite musique.

NIKÎTA IVANYTCH

« Je n'ai jamais appris.

SVIÉTLOVÎDOV

« Eh bien! voyez maintenant quel peu de cas vous faites de moi. Vous voulez jouer de mon âme, et vous ne savez rien jouer sur cette flûte... Croyez-vous qu'il soit plus aisé de jouer de moi que d'une flûte! Prenez-moi pour l'instrument que vous voudrez, vous pourrez bien me froisser, mais vous ne saurez pas jouer de moi » (1).

(*Il rit et applaudit.*) Bravo! Bis! Bravo! Qui diable a parlé de vieillesse? Il n'y en a pas; tout cela est absurdité, bêtise! La force, comme une fontaine, jaillit de toutes mes veines. C'est la jeunesse, la fraîcheur de la vie! Où il y a du talent, Nikîtouchka, il n'y a pas de vieillesse! Tu es abasourdi, étourdi, Nikîtouchka! Attends, laisse-moi revenir à moi! Ah! Seigneur, mon Dieu! Tiens, écoute, quelle douceur, quelle finesse, quelle musique! Chut!... Silence!

« Calme est la nuit d'Ukraine, — transparent le ciel; les étoiles brillent; — vaincu son assoupissement, — l'air ne le veut pas. A peine tremblent — les feuilles des peupliers argentés.... » (2)

(*On entend le bruit d'une porte qu'on ouvre.*) Qu'est-ce?

NIKÎTA IVANYTCH

Ce doit être Pétroûchka et Iégôrka qui rentrent... Quel talent vous avez, Vassil Vassîliytch! Quel talent!

SVIÉTLOVÎDOV, *il crie, tourné du côté d'où est venu le bruit.*

Ici, mes jolis! (*A Nikita.*) Allons nous habiller... Il n'y a pas du tout là de vieillesse. C'est absurde. C'est du verbiage! (*Il rit joyeusement aux éclats.*) Pourquoi pleures-tu? Mon brave nigaud, pourquoi as-tu ouvert tes écluses? Ah! ce n'est pas bien!...

Pas bien du tout!... Allons, allons, vieux..., assez regardé comme ça! Pourquoi me regarder ainsi? Allons, allons! (*Il l'embrasse, les larmes aux yeux.*) Il ne faut pas pleurer... Où il y a de l'art, du talent, il n'y a ni vieillesse, ni solitude, ni maladies; et la mort elle-même est à demi vaincue... (*Il pleure.*) Non, Nikîtouchka, notre chanson est déjà chantée... Quel talent suis-je? Un ci-

1) POÛCHKINE, *Boris Godounov.*

2) *Œuvres complètes de Shakespeare*, trad. par François-Victor Hugo, t. VI, p. [illegible], [illegible]. Paris, Lemerre. [illegible]

(3) *Ibid. id.* (Tr.)

(1) D'après la trad. de F.-V. Hugo, [illegible] X, [illegible] 113. *Hamlet*, sc. IV, Acte III, [illegible]

(2) POÛCHKINE, *Poésies*.

trou presse, un glaçon qui goutte, un clou rouillé..., et toi.... tu es un vieux rat de théâtre, un souffleur... Partons! *Ils s'éloignent.*) Quel talent suis-je? Dans les pièces sérieuses, je ne suis bon que pour la suite de Fortinbras; et, même pour elle, je suis vieux. Oui... Te rappelles-tu ce passage d'*Othello*, Nikitouchka?

« Oh! maintenant, pour toujours, adieu la tranquillité d'esprit! adieu le contentement! adieu les troupes empanachées et les grandes guerres qui font de l'ambition une vertu! Oh! adieu, le coursier qui hennit, et l'encourageant tambour, et le fifre assourdissant! Adieu la bannière royale, et toute la beauté, l'orgueil, la pompe et l'attirail de la guerre glorieuse » (1).

NIKÎTA IVANYTCH

Quel talent! Quel talent!

SVIÉTLOVIDOV

Oh, tiens, encore ceci :

« Quittons Moscou pour n'y plus revenir!
Allons chercher un coin dans la nature
Où mon cœur ulcéré se repose!
Ma voiture! ma voiture » (2).

Il sort avec Nikita Ivanytch.

Le rideau s'abaisse lentement.

ANTON TCHÉKOV.

(Traduit du russe par Denis Roche).

LA COTE D'AZUR DE 1840 A 1845

LA DUCHESSE DE DINO, DE CHATEAUGIRON, D'HAUTPOUL ET PROVENÇAL

La duchesse de Dino, nièce de Talleyrand et auteur d'une *Chronique de* 1831 à 1862 en quatre volumes, a plusieurs fois visité le Midi. Tout d'abord elle ne l'aimait pas; le sol de Provence lui paraissait aride et dépouillé; elle tenait les oliviers pour de « vilains petits arbres »; elle jugeait même que le soleil était trop beau et trop ardent; suivant elle, il n'y avait rien de bon dans le Midi que la mer et la couleur du ciel.

Mais peu à peu elle changea d'avis et convint que dans le Midi le bon l'emporte sur le mauvais. A la fin de 1841, à son deuxième voyage, lorsqu'elle débouche de l'Estérel dans la vallée, lorsqu'elle voit la Méditerranée, les haies de rosiers en fleurs et les orangers chargés de leurs pommes dorées, lorsqu'elle aperçoit Cannes et l'île de Sainte-Marguerite, elle se remet, comme elle s'exprime, au goût du Midi.

Dans ce même séjour Nice et les environs de Nice lui plaisent beaucoup. Tantôt, au retour d'excursions à Saint-Charles et à Saint-Pons, elle écrit que le ciel est magnifique, la vue belle et le parfum des fleurs enivrant; tantôt de Montalban, elle s'extasie sur les mouvements lents et précis d'un vaisseau de guerre qui glisse sur une mer de lapis et de diamants; tantôt, en se promenant sur le rivage de Nice, elle admire les effets du soleil sur les vagues et ses brillants effets sur les montagnes.

Au reste, elle revient dix ans après dans le Midi. « J'ai, disait-elle le 4 avril 1852, arrêté ma pensée sur Nice que je connais, où j'ai déjà fait deux séjours agréables, où on vit à bon marché, sans devoir de Cour. Le climat est excellent, les environs charmants, la mer superbe, les promenades faciles. Veut-on vivre en ermite? On le peut. Veut-on voir du monde? On y trouve des échantillons des différents pays de l'Europe, parmi lesquels on peut choisir. »

Au mois d'octobre suivant, elle se dirige donc vers Nice, elle y passe quatre mois, et quand elle s'éloigne, elle s'écrie : « Adieu, le Midi, le ciel pur, la mer bleue; adieu, palmiers, roseries, myrtes et oliviers. »

Et elle revient deux fois encore, en 1855 et en 1856, et chaque fois elle répète qu'elle trouve à Nice l'air le plus pur, la mer la plus bleue, le ciel le plus resplendissant. Lorsqu'elle quitte la côte, elle constate que sa santé est redevenue assez bonne et elle assure qu'aller vers le Nord n'est pas une sensation agréable à la peau.

LE PRESTRE DE CHATEAUGIRON

Hippolyte Le Prestre de Châteaugiron, arrêté comme suspect à Rennes, fut tiré de sa prison par Marceau qui le fit son aide de camp. Il était le frère de cette Agathe de Châteaugiron, de cette chanoinesse aux yeux bleus et aux cheveux blonds que Marceau aimait et croyait épouser.

Nommé consul de France à Nice au mois de juillet 1841, Châteaugiron y mourut le 6 juin 1848 à l'âge de soixante-quatorze ans. Il était venu raffermir dans le Midi sa santé ébranlée et il ne cessa pas, durant son séjour, de vanter le climat de Nice et la beauté du paysage niçois.

C'est ainsi qu'il écrit, le 17 février 1842, à Laforest-Minotty, vice-consul de France à Monaco : « Nous sommes ici au milieu des fêtes et des dîners. On me dit que Nice n'a jamais été plus brillant. Il y a cinq cents familles russes, françaises, anglaises,

(1) D'après la traduction des *Œuvres complètes de Shakespeare* par F.-V. Hugo, t. XIV, p. 222-223, *Othello*, sc. IX. (Acte III, sc. III.) (Tr.)

(2) A. Griboïedov, *Goré ot ouma. Le mal d'avoir trop d'esprit.*) Avant-dernière scène. (Tr.)

etc. et la plupart fort riches. On entend que les étrangers dépensent cette année des millions à Nice. Si du moins les habitants étaient un peu reconnaissants des services que leur rendent les étrangers ! Mais ils ne feront rien pour leur séjour plus agréable, ni pavage ni éclairage. »

Un an plus tard, le 5 juillet 1843, il invite un ami de Paris, M. Maude, à venir hiverner sur la côte : « Venez donc me voir à Nice cet hiver : il n'a pas gelé une seule fois. C'est un climat agréable, où il ne fait pas froid pendant l'hiver et pas chaud pendant l'été, à cause de la brise de mer. »

1843. D'HAUTPOUL

Le général marquis Alphonse d'Hautpoul était depuis 1842 commandant de la 8me division militaire à Marseille. En 1843, il fit l'inspection annuelle : Toulon, Hyères, Fréjus, Saint-Tropez, Cannes, Antibes. D'Antibes, il poussa une pointe de l'autre côté de la frontière et visita Nice qu'il nomma simplement une jolie ville. Il ne parle guère que de son métier : il n'est allé à Porquerolles que pour voir la compagnie de vétérans qui garde le fortin, et à Antibes que pour mettre au jour les vices de l'administration des régiments d'Afrique.

La seule ville qu'il ait décrite avec quelque détail, c'est Grasse. Pour s'y rendre, dit-il, il a traversé le plus beau pays du monde, un pays auquel la vigne, grimpant sur les arbres, donne un aspect enchanteur. « Qu'on se représente, ajoute d'Hautpoul, un triangle dont Grasse forme le sommet, Cannes et Antibes la base : l'espace compris entre ces trois points se compose de quelques millions d'hectares plantés d'oliviers, de grenadiers, d'orangers, de citronniers, de jasmins, de rosiers, d'œillets et autres fleurs odorantes. » Et le général félicite les Grassois de fabriquer tant de parfums, d'essences et de savons fins : les terres qu'ils consacrent à la culture des fleurs leur rapportent ainsi beaucoup plus que s'ils produisaient des céréales.

1845. PROVENÇAL

Le docteur César Provençal manque de mesure et quelques-unes de ses expressions nous font sourire ; il a le style verbeux et surchargé d'épithètes. Mais ses réflexions sont ingénieuses, piquantes, et il eut le droit de dire qu'il était le premier à écrire sur le caractère et les habitudes du peuple de Menton et de Monaco.

Nul n'a parlé de Menton avec plus de chaleur et de passion que Provençal. Menton l'avait bien accueilli, Menton lui avait rendu la vie et il assurait que, tant qu'il aurait un souffle d'âme et une plume, il aimerait et servirait Menton, ce beau Menton qu'il considère comme sa patrie adoptive.

Il loue les mœurs de Menton : « Lors de la retraite de l'armée d'Italie, pas un Français n'a été victime de ces nombreux assassinats dont les pays voisins furent le théâtre. »

Il glorifie les salons de Menton et leur influence, le salon Frenca qui recevait les hommages des souverains et surtout le salon de la comtesse Partouneaux qui eut une action « immense » et répandit à la fois « l'esprit religieux et les mœurs françaises ».

Il vante le climat de Menton et Menton est le premier climat de l'Italie. Menton est le jardin des Hespérides de l'Italie.

C'est à Menton que doivent venir les malades. Ils y trouveront des logements — car les Massa, les Palmaro, les Partouneaux ont fait bâtir. Ils y trouveront d'excellents « médecins et pharmaciens ». Ils y trouveront, « non pas cette chaleur sèche, âcre et brûlante du reste de l'Italie, mais bien une chaleur humide, moelleuse, tempérante. Ils y trouveront « le tableau vivant de ces mœurs pastorales dont parle Virgile ». Ils iront lire les amours de Laure et de Pétrarque sur les rochers du pont Saint-Louis, « nouvelle fontaine de Vaucluse » ; ils iront lire Gilbert et Millevoye dans les bois du cap Martin. Et ainsi, s'écrie Provençal, les étrangers seront pour Menton une source de prospérité, car Menton ne peut être agricole ni industrielle, « il faut qu'elle reçoive l'argent des étrangers ».

Pour mieux attirer les étrangers dans son pays de prédilection, Provençal célèbre avec un lyrique enthousiasme la beauté des Mentonnaises. Ah ! les Vénus de Menton ! Quelle majesté ! Elles ont, en effet, l'habitude de porter sur la tête une corbeille de citrons ; ce qui « force le corps à une pose perpendiculaire ». Quelle opulente chevelure ! Elle est, en effet, épaisse et vivace parce que le poids de la corbeille amène le sang aux cheveux. Quelle gorge merveilleuse ! « Le mouvement de zig-zag détermine, en effet, l'ampleur du bassin et le volume des mamelles. » Quel regard voluptueux ! « L'odeur qu'exhalent la fleur du citronnier et l'écorce du citron râpé, excite, en effet, le système nerveux. » Provençal ne tarit pas sur ce regard des Mentonnaises. Elles ont, dit-il, des yeux de gazelle, ces yeux qui sont pour les Orientaux le symbole de la douceur, de grands yeux à la fois vifs et tendres, des yeux qui rendent fous les gars du voisinage : du haut de la montagne, le sauvage paysan de Castellar guette et convoite avec des yeux de tigre les gazelles de Menton !

A ce propos, Provençal compare Menton et

Monaco. Si les femmes de Menton ont des yeux de gazelle, celles de Monaco ont des yeux de feu, les yeux des Andalouses et des Italiennes. Les dames monégasques sont les esclaves de la mode et leur mise est toujours du dernier goût. Elles ont beaucoup de tact. Elles aiment le militaire. Menton à subi constamment l'influence du clergé ; ses habitants ont l'humeur lymphatique, du flegme, de l'égoïsme ; l'esprit religieux, l'esprit de famille domine chez eux, comme les yeux bleus, les figures blanches et les physionomies à douce mélancolie ; ils passent facilement de la danse à la procession. Monaco eut longtemps garnison française ; ses habitants ont le caractère belliqueux ; ils sont expansifs ; ils aiment les plaisirs ; l'esprit de société domine chez eux, comme les yeux noirs, les figures brunes et les physionomies passionnées ; ils passent volontiers de la danse au combat.

Arthur CHUQUET,
Membre de l'Institut.

IMPRESSIONS DE PORTUGAL

Je ne prétends pas avoir découvert le Portugal, qui est à une journée et demie d'express de Paris. Ce pays est, néanmoins, peu visité. Nos amis portugais ne se soucient guère d'attirer les voyageurs. Nulle facilité. En comparaison de la douane portugaise, toute douane est accueillante : comme si ce n'était pas assez de visiter les bagages à l'entrée, on les visite à la sortie, avec accompagnement d'amendes aussi élevées qu'imprévues, au point que je me suis demandé si ce n'était pas là un moyen d'alimenter le Trésor. Encore n'est-il pas aisé de franchir la frontière : les passeports ne suffisent pas, il y faut des visas et contre-visas. Ne croyez pas à une pure formalité. On m'a cité le cas de voyageurs empêchés de passer ou retenus à la sortie. Qui s'étonnerait que, dans ces conditions, le touriste soit plutôt rare, d'autant qu'on ne fait rien pour lui ? Le Portugal est peut-être le seul pays au monde où il soit presque impossible de se procurer des cartes postales.

C'est dommage, car le Portugal est un beau et riche pays, ruiné, hélas ! par la frénésie des politiciens. La végétation y est luxuriante, la montagne sauvage, la mer bleue et le ciel limpide. Tout le monde, en outre, depuis les révolutionnaires jusqu'aux royalistes, y aime la France.

Quand on a franchi à Villar Formoso la difficile frontière, on descend par gradins des hauts plateaux désertiques de la Vieille-Castille, vastes étendues dénudées que parcourent seuls des troupeaux de bœufs où les villages couleur de steppe s'aplatissent contre le sol comme pour s'y enfoncer afin de s'y mieux cacher. Le train suit le cours du Mondego qui se fraie un passage à travers des rocs arrondis sous le vert-de-gris des lichens, tandis que se profile au loin la rude ossature en dents de scie de la péninsule ibérique. On arrive bientôt aux cultures en terrasses de plus en plus variées et drues au fur et à mesure qu'on s'abaisse. Le Portugal n'est, au fond, que la chute en escaliers de verdure des plateaux d'Espagne dans l'Océan où ils viennent en grèves d'or mollement se fondre. Arrosées par les pluies fréquentes qu'envoie l'Atlantique, puis fécondées par un soleil méridional, toutes les sortes de plantes se pressent sur cette terre amoureusement travaillée par des mains rudes. Depuis la vigne jusqu'au palmier, en passant par l'olivier, elle produit du blé, des fèves, du riz. L'embouchure du Mondego n'est qu'une vaste rizière où, de l'eau jusqu'au poitrail, des bœufs labourent, pour le préparer à recevoir la précieuse graine, le gras limon du fleuve.

Terre prédestinée et qui fut grande. A la sollicitation de la mer qui la borde, prise qu'elle se trouve entre la montagne et l'Océan, large bande inclinée vers les flots, elle envoya outre-mer de hardis pionniers qui découvrirent et s'emparèrent. Cette terre, que, au delà de l'Océan, le Brésil prolonge, est encore habitée par une population de cultivateurs et de marins. Population en grande partie illettrée, qu'exploitent des bandes de politiciens qui, pour entretenir leurs trop nombreuses créatures, l'écrasent d'impôts. Le Portugal n'a qu'une maladie : le mal politique.

On le déplore après avoir visité ce plantureux pays aussi laborieux que plein de ressources encore inexploitées.

Tout y parle de sa grandeur passée : ses villes et ses couvents.

Lisbonne, la reine de l'Atlantique, est assise comme une souveraine à l'embouchure du Tage, face à l'Amérique, au point le plus avancé de l'Europe vers le nouveau continent. Assise sur sept collines mollement ondulées devant le goulet par où le fleuve largement étendu en amont des quais marmoréens de la capitale se resserre, avant d'aller se perdre dans l'Atlantique, entre deux rives brusquement rehaussées. On ne peut dire qu'il se resserre que par comparaison avec la nappe d'eau qui précède, car il reste large de deux à trois kilomètres devant Lisbonne l'hospitalière. Il ne se

rétrécit, en effet, que pour s'approfondir en vue de recevoir les plus grands navires. Doucement offerte, Lisbonne reçoit. Elle reçoit et elle envoie. C'est pour avoir envoyé d'intrépides navigateurs en Amérique, en Afrique, aux Indes, en Chine, que le Portugal devint, au XVe et au XVIe siècles, l'une des plus grandes puissances coloniales. En retour, Lisbonne reçut l'or, les gemmes, le café, le cacao, le sucre, les épices et, avec eux, les goûts des pays conquis. Toits relevés aux angles des campagnes portugaises, vous rappelez ceux des pagodes, tandis que les azulejos, miroitants carreaux de faïence bleus, jaunes, rouges, verts ou peints en camaïeu, retiennent aux façades des maisons des souvenirs d'Islam. Au palais de Cintra, résidence royale blottie parmi les orangers, les camélias et les lauriers-roses, au pied d'un mont volcanique qui l'abrite des vents marins, les influences chinoises, japonaises, hindoues et mauresques se juxtaposent en un pêle-mêle évocateur, pour finalement se marier et donner naissance à un style unique en Europe, le style manuélin du nom du roi Manuel qui l'inspira, véritable style de féerie tel qu'on imagine celui des Mille et une Nuits, style bien particulier au Portugal dont il reflète et résume la vaste épopée maritime. On ne l'imagine pas ailleurs. Non seulement il rappelle les différentes civilisations avec lesquelles le Portugal est entré en commerce, y compris par ses lianes les forêts vierges du Nouveau-Monde, mais aussi la flore sous-marine. A Bélem — tour, église et cloître, — ou à Batalha comme à Cintra, c'est un éblouissement. On ne sait si ces colonnades, ces portiques, ces torsades, toute cette dentelle de marbre en un mot, n'est pas le fruit d'un rêve : il faut toucher pour croire à sa réalité. La fusion de ces éléments disparates rapportés de tous les points du globe est si intime que l'architecture manuéline, bien que greffée sur celle de la Renaissance, est une dans sa fourmillante diversité et, miracle du génie, légère dans son opulence.

Par sa seule, et même, discrète intervention, l'art manuélin allège les grands couvents que vinrent poser dans les verdoyantes campagnes portugaises nos moines de Citeaux. La sévérité grandiose dans sa robustesse de l'église et du cloître d'Alcobaça est comme égayée par quelques gracieuses inventions du style manuélin. Quant au monastère de Batalha, construit pour commémorer la victoire remportée en 1387 par Jean I sur les Espagnols, il en est tout illuminé. La chapelle que le roi Manuel y fit édifier est peut-être tissée d'une trop délicate et gracieuse fantaisie pour avoir pu jamais être achevée.

Quelle n'est pas, par ailleurs, la majesté de ces vastes couvents, isolés en pleine campagne, avec leurs églises aux proportions de cathédrales, qui abritent des tombes de rois, tombes non mutilées comme chez nous par les guerres civiles! On y saisit l'âme défunte d'un grand pays, petit par l'étendue mais grand par la puissance.

Cette impression de grandeur, qui ne la ressentirait à Coïmbre, la ville universitaire, qui, comme telle, succéda à Alcobaça quand, pour sa résidence, la Cour lui préféra Lisbonne? Massée autour de son monticule, Coïmbre porte, en guise de couronne, les pesants bâtiments Renaissance de son Université. Elle est la raison d'être de cette ville. Tout en vient — musées, églises, bibliothèques, jardins, cathédrales — et tout y aboutit — librairies, boutiques, cafés, hôtels, tramways. Les étudiants, qu'on rencontre partout, nu-tête, drapés dans leur cape noire qu'ils jettent sur une redingote, sont sans conteste les maîtres de l'antique cité, dont le torrentueux Mondego, au sortir de défilés boisés, baigne le pied des premières maisons, celles du bas, puisque Coïmbre est en pyramide, l'Université au sommet. De l'autre côté du fleuve, sur la colline, servant de réplique aux constructions universitaires, les longs bâtiments du couvent de Santa-Clara.

Les couvents sont, du reste, nombreux en Portugal. On y est très pieux. Paysans et bourgeois à vastes houppelandes aux pèlerines superposées, femmes au fichu de couleur entortillé autour de la tête, que surmonte, chez les marchandes de poisson de Lisbonne, une sorte de petit chapeau-galette en feutre sur lequel repose la manne toute chargée de fruits de mer qu'elles portent hardiment le buste arqué, sans même y porter la main, tout ce monde emplit les églises les dimanches et jours fériés. Leur piété se plaît, comme celle des Espagnols, à l'apparat : Christs drapés de manteaux de velours constellés d'or, Vierges en robes de brocard couvertes de bijoux, églises parées les jours de fête de soies, de lustres, de plumes et de broderies. Quand on reçoit un grand personnage ne sort-on pas tout ce qu'on a de plus beau? Et puis, l'église est pour les gens du peuple la seule distraction.

Pauvre peuple des villes, en haillons, nu-pieds, osseux et jaunâtre, qu'aurait-il s'il n'avait les fêtes des chapelles? Il faut voir à Porto la sordide misère des portefaix, des déchargeurs, des hommes et des femmes de peine. Tout cela grouille dans des quartiers montueux, la is de ruelles obscures où flotte l'odeur de l'huile rance et du taudis, sur lesquelles s'ouvrent des boutiques aux senteurs de caves, qui offrent au guenilleux de petits morceaux de poisson ou de viande refroidis dans la friture, cependant que sur le pas des portes des femmes mutuellement s'épouillent.

Porto est cependant riche. Dans leur avidité à saisir, dès qu'elles arrivent, les marchandises, sucre et café surtout, que les chalands qui remontent le fleuve apportent des grands navires amarrés à l'embouchure du Douro, ses maisons, dont chacune loge un comptoir, dévalent jusqu'aux quais en rangs serrés des deux versants du ravin sur lesquels Porto est bâtie. Une interminable file de chariots traînés par des bœufs aux longues cornes effilées et recourbées de buffles sauvages, la tête pacifiquement encastrée dans une planchette ouvragée, descend au fleuve pour remonter leur chargement tour à tour débarqué. Porto est vouée au négoce. Son pittoresque — cependant vigoureux, car, avec les collines d'en face qui lui servent d'entrepôts, elle étrangle le Douro qu'elle domine — son pittoresque s'efface devant son activité commerciale. Porto, le port, non seulement réexpédie les denrées qui lui viennent d'au delà des mers, elle vend aussi les fameux vins qui portent son nom et dont les fûts s'entassent dans des magasins creusés à même le roc de l'autre rive.

Le Portugal est un pays de vignobles. La vigne s'étage au flanc des collines pour remonter des rivages de la mer jusque dans le haut pays. Au contraire de l'Espagne, dont les vins sont fort montés en alcool, le Portugal produit, à côté du Porto, des vins à la fois secs et légers, au parfum de terroir prononcé, ce terroir que tour à tour caressent les embruns et réchauffe un soleil d'Afrique.

Le bouquet que nous livrent les vins du Portugal est l'image de ce pays de cultivateurs et de marins, qui, placé aux avant-postes de l'Europe, qu'il fait communiquer avec le Nouveau-Monde, doit sa prospérité, comme son prestige, à l'Atlantique, qui le baigne sur toute sa longueur, conjugué avec les brûlantes ardeurs d'un soleil torride que tempèrent parfois les nuages venus d'outre-Océan.

Paul GAULTIER.

LA PROMENADE DU MAGISTER ET DU BOSSU

(Nouvelle)

Un matin, Barthaut apparut, chercha Gaspard dans tous les coins à la Belle Bergère, le joignit, le tira à part : vers Saint-Jean, à la croisée de quatre chemins, une fille avait aperçu un enfant abandonné, et s'étant d'abord sauvée fort effrayée, un instant après elle n'avait plus trouvé en ce lieu qu'un tison brûlé des deux bouts.

Dans sa simplesse, le bonhomme était venu raconter cela tout chaud, tout bouillant, et il épongeait son crâne autour duquel voltigeaient quatre cheveux. Gaspard dit qu'il ferait son profit de la nouvelle ; assurément elle avait trait au petit Henri.

On peut penser qu'il mordait à un tel conte. Mais il en avait entendu d'autres, et cela ne l'empêchait pas d'avoir toujours une oreille au vent. Il avait fait bien des lieues, de la motte de Mozun à la tour de la Roue, des châteaux de Clavelier et de Bellefille à celui qui est au-dessus de Vollore-Montagne. Où qu'il allât, on ne lui lançait pas les chiens après. On le disait fou comme les cloches et il laissait dire. Il avait en poche de la racine de patience. Peut-être que demain, à la corne d'un bois, ou bien dans cette cour même par un mot d'un guenilleux, une seule minute lui donnerait tout.

Le Barthaut partait, époussetant son long nez après une prise, lorsque Gaspard le rappela :

— Mon oncle, dites, où les avez-vous pêchées, ces belles nouvelles?

C'était le bossu Gervais qui était venu chez ses voisins faire un habillement à leur drôle. Barthaut, s'y trouvant à la veillée parla par aventure du petit Henri. Dans son zèle, il s'imaginait parfois le recouvrant et le présentant à Anne-Marie lorsqu'elle reviendrait des îles. Mon Dieu Seigneur, il se serait cru au milieu des étoiles. Voyant cela, le tailleur, malicieux comme un vieux singe, lui servit son conte. Le bonhomme l'écouta des deux oreilles, dormit dessus, le répéta, et crut que c'était arrivé.

Gaspard ne dit plus un mot. Il n'aimait pas les tailleurs qui travaillent assis et qui ont les mains blanches.

Le Barthaut, malgré sa naïveté, sentit bien que le garçon ne faisait guère cas de l'histoire. Il lui vint alors une vision : celle d'aller chercher lui-même à Saint-Jean des nouvelles de son filleul. Et il se lia d'amitié avec ce Gervais, nouveau dans le bourg.

Boiteux, pied-bot, les tailleurs étaient souvent maléficiés, ayant pris cet état parce qu'ils ne se trouvaient pas propres à travailler la terre. Celui-là avait une épaule plus haute que l'autre ; roux comme le chien de saint Roch, au demeurant, et l'œil creux dans une face de renard grippée, futée, chafouine. Il se moquait malignement de chacun, mais se redressait pour dire d'une voix aigre à faire pisser un chat par la patte : « Deux aunes de drap, et d'un paysan, j'en fais un monsieur. »

Barthélemy avait besoin d'un habit, et il hésitait entre culotte et pantalon : « D'un côté je le voudrais long, ça me tiendrait plus chaud... de l'autre je l'aimerais mieux court, à cause de la crotte... Je vous arrangerai ça. »

Un samedi le bossu Gervais apporte l'habillement, qui était de ratine violette. Mon Barthaut ne s'était avisé de rien, lorsqu'à l'église, allant à son lutrin, il passa ainsi emmascaradé devant toute la paroisse. A gauche jambe de culotte, à droite jambe de pantalon... Ç'aurait bien démanché le temps s'il avait fait beau.

Gervais se contenta de relever le nez : « Mais, pauvre, vous me l'avez demandé d'un côté long, de l'autre court... Allons, j'apparierai les deux jambes. — Ça ne vous contrarie pas, au moins ? » Il gagnait de quoi faire une casquette.

Le bonhomme était tout aise d'avoir trouvé un tailleur si obligeant et qui lui disait à l'occasion : « Portez votre pain, du fromage, et une bouteille, vous viendrez faire quatre heures avec moi. » Frétillant de malice, le bossu en contait à qui voulait l'entendre. « Tellement simple qu'il a volé son baptême. Je gage que je lui fais manger du foin. Gageons, monsieur Clouvel. »

Cependant le Barthaut, se voyant bien vu et bien voulu de ce Gervais, finit par s'ouvrir à lui. Il mourait d'envie de courir la campagne ; mais seul il avait peur du monde.

— Nous devrions nous donner un jour de promenade. Nous égayer dans les vallons, parmi la verdure.

Bref l'appointement fut fait d'aller voir le pays de vers Saint-Jean. Ils se munirent chacun d'un morceau de pain, d'un oignon, et d'un peu de sel gris dans du gros papier bleu à cartouches. Un beau matin, les voilà partis, mon pauvre Barthaut ne se tenant pas de joie à l'idée de recouvrer son filleul et de le rendre à Anne-Marie Grange.

Le conte du carrefour avait eu ce seul effet sur Gaspard de lui rappeler qu'il voulait faire un tour du côté de Saint-Jean-des-Ollières, qu'on appelle encore Saint-Jean-des-Voleurs.

Car c'est chose connue de toute la chrétienté que ceux de ce Saint-Jean-là n'avaient pas jadis une réputation édifiante. On les surnommait les piqueurs. Aller à la pique, à la picorée, c'était aller mendier par la France avec un certificat de victime de l'incendie. La chose était simple : on mettait une demi-douzaine de limaces dans un vieux sabot, et l'on faisait brûler le tout. Le maire délivrait un certificat attestant que le feu vous avait détruit un corps d'habitation ainsi que six bêtes à cornes qui y étaient renfermées.

Non, mais il y avait d'habiles paroissiens pour fabriquer les papiers, et l'on s'entendait avec eux au coup d'œil, tant ce trafic de bénédiction avait passé dans les habitudes. On prenait rendez-vous à l'auberge, l'un tirait sa feuille, l'autre sa pièce de quarante sous ; on faisait échange sous la table ; après quoi l'on trinquait honnêtement. Le piqueur, besace à l'épaule, n'avait plus qu'à aller de ville en ville implorer la pitié des âmes charitables en leur faisant lire ses malheurs signés d'un maire et d'un curé. Il revenait au printemps avec des écus qui ne devaient rien à personne. C'était une occupation durant la mauvaise saison, cela distrayait et empêchait de faire des sottises.

Ce monde de Saint-Jean n'était pas plus mauvais que le monde de partout ; mais voilà, leur coutume... A Bertignat ils étaient tous chiffonniers ; ils ont essaimé jusqu'en Suisse. Aujourd'hui, le quart des chiffonniers de France s'appellent Fonlupt. Il y avait des villages de scieurs de long, d'autres de porteurs d'eau. Dans je ne sais quel endroit du Cantal, ils allaient tous trompettes du roi à Versailles. Quand un Auvergnat trouve un biais pour faire de l'argent, il appelle ceux de son pays. Et l'on forme confrérie tous ensemble.

Anne-Marie était portée à croire que le petit Henri était caché quelque part entre Saint-Jean et Bertignat. Gaspard disait que non, parce que c'était son premier mouvement de dire non à sa cousine. Mais elle était la mère ; sait-on bien quelle connaissance secrète passe dans la fibre? Puis elle n'avait jamais été comme les autres, et les peines, ainsi qu'aurait fait la maladie, l'avaient rendue de sens encore plus fin.

Au vrai, les gens de ces quartiers étaient de terribles pillards qui dans une maison n'auraient pas laissé le plâtre des murs. « Monseigneur, disait le doyen de Bertignat à l'évêque, je suis le curé de cinq cents mendiants à cheval. » En 93, sur la promesse du pillage, on les avait vu arriver à Lyon montés à cru sur leurs barbots. Coiffés du grand feutre et portant des boges, d'énormes sacs vides en bandoulière, ils semblaient non des soldats, mais des paysans qui vont à la foire.

Anne-Marie en avait peur depuis son enfance. Sa pauvre mère lui contait souvent le grand feu de Job, un furieux incendie qui de chaume en chaume détruisit tout un coin du bourg. Les chiffonniers, voyant le malheur, passèrent la Dore sur leurs chevaux, et Dieu sait ! C'était la nuit, dans une confusion telle qu'il n'y en eut jamais à Babylone. Le vacarme des cloches et le pétillement du feu, les gens se démenant dans ces poussées de rouge qu'une montagne de fumée étouffe soudain, les vaches qui reculent, toutes bramantes, alors qu'on

essaie de les tirer hors des étables... La mère, une enfant, se trouvait chez un oncle... on les entassait les meubles sur des chars, pêle-mêle, et on tâchait de traîner cela hors du village. Elle, on la tira de son lit, on la roula dans une couverture et on courut la poser sur le pré à côté du reste. Ceux de Bertignat arrivèrent avec leurs boges et pillèrent tout. Ils firent main basse sur la couverture laissant la petite en chemise à la rigueur du temps. Si elle n'y gagna pas le mal de la mort, elle resta toujours de petit tempérament depuis.

Les trois fois que Gaspard vint au moulin, cet été-là, Anne-Marie lui parla du pays des chiffonniers et des piqueurs. Elle s'animait sans songer à se reprendre parce qu'il était question de son petit garçon. Et comme ses pauvres yeux disaient merci de ce qu'on tenterait!

Le premier jour donc, qu'il se vit quitte de besognes, Gaspard décrocha son fusil, et, à la paysanne, en veste de chasse et pantalon de la même grosse toile écrue que sa chemise, se mit en route pour Saint-Jean-des-Ollières.

Cette journée passa sans faits notables. Le lendemain, dès l'aube, il repartit derrière sa chienne Chopine.

Le pays par là est assez vif en lièvres. Gaspard en avait tué un dans un trèfle. Il montait par des prés qui fumaient vers ce bleu brouillé de vapeurs, lorsqu'il ouït soudain des cris perçants, puis aussitôt un tapage, plongeon et bruit d'eau, comme d'un soliveau s'abattant dans une mare. Aïe, quels cris! Ils redoublaient, on ne s'entendait pas plus que quand on saigne le cochon.

En trois pas et un saut il fut sur la crête, dominant une ferme et un rang de peupliers que le vent courbait vers les tuiles brunes et roses. Il vit alors deux filles, d'ailleurs bonnes à voir, qui glapissaient, tandis qu'une espèce de fantôme ruisselant encapuchonné d'un pot, tentait de sortir d'une mare, d'une serve, qui avoisinait la ferme. Gaspard rassurant ces jeunesses, à trois ils amenèrent sur le gazon l'étrange créature qui se débattait à demi suffoquée. Quant à la décasquer, impossible. Il fallut prendre un caillou. Au second coup le pot se rompit et Gaspard éberlué reconnut qui? Le pauvre bon Barthaut en chemise. Il n'est pas de pays où il arrive de plus drôles de choses que dans ce monde.

On conduisit le bonhomme devant le feu et on le fit sécher comme un jambon. Le maître, un vieux à nez de chèvre, qui semblait rire toujours, jeta un fagot dans la cheminée. Les gens de la ferme arrivaient, à moitié vêtus, et le bossu Gervais descendait dans la chambre avec sur les bras l'habit du magister. On riait tellement de bon cœur qu'il fut entendu qu'on dînerait tous ensemble pour laisser le Barthaut se remettre de sa mésaventure.

Gaspard se chargeait du plat de résistance. Et de la poche ménagée dans le dos de sa veste, il tira un maître lièvre qu'il éleva à bout de bras. Barthaut s'émerveillait tout en s'enfournant dans le gosier des cuillerées de soupe chaude.

— Tu en as déja tué un si matin, m'ami?

— Comment un? Je n'ai pas encore compté; nous allons voir.

Il prend le lièvre de l'autre main, se penche pour le poser à terre, le refourre dans sa poche de dos, et de la droite l'en tire de rechef. « Deux.. Trois... Quatre... Cinq. » Le Barthaut, une vieille, et un grand chauche-mottes de valet, assis en face, ouvraient le bec comme les petits d'une pie. Les autres, voyant le mystère, se pâmaient de rire à en tomber sur le banc.

Gaspard en compta quatorze.

— Vous voilà de quoi frire, allons, dit le maître. Mais vous êtes chez du monde qui n'est guère accommodé. Cherchez votre vie comme vous pourrez on vous laisse avec la vieille.

— Portez pas peine quand il y a du pain et du vin, le roi peut venir.

Les hommes décrochèrent leurs houes, sous l'escalier, les deux jolies filles prirent des paniers, et tous allèrent ramasser les pommes de terre. La vieille se cantonnait an coin du feu, au chantou, pour garder la maison.

Avant de se mettre à la cuisine, Gaspard voulut que Barthélemy contât de bout en bout ses aventures. Voici l'histoire, telle à peu près que le garçon la démêla.

On avait quitté le bourg alors qu'il faisait encore nuit. Il y eut à longer un étang où les grenouilles coassaient par douzaines. En un endroit si ténébreux sous les feuillages, Barthaut ne se sentit pas rassuré par ce vacarme.

— Gervais, Gervais, dites?

— Ce sont des lutins qui crient famine. Nous ne ferions que bien de leur jeter quelques miettes tout en marchant.

Mon Barthaut, avec une candeur antique, prend son chanteau et le voilà faisant la distribution aux grenouilles. Le bossu, lui, se contenta de leur envoyer une poignée de graviers. Et toutes de plonger entre les sabres des glaïeuls.

— Entendez, ils rentrent manger notre pain, les malheureux.

Le soleil commenca de luire, le jour de s'échauffer,

les alouettes de monter. Les deux compagnons avançaient par les friches que les toiles d'araignée givraient entre les herbes folles. De bouquet en bouquet de frênes, on traversait des landes où le grillon courait entre les cailloux d'agate et les fleurettes incarnadines. L'air frisquet creusait l'estomac. Plus ils allaient, plus ils avaient la faim aux dents.

— J'ai grand'faim, dit Barthélemy.

— Moi aussi, et il y en a bien d'autres. Quand nous l'endurerions pour l'amour de ces pauvres lutins qui l'enduraient depuis cent ans, peut-être! Nous n'y penserons plus quand nous serons de noces.

En attendant ces noces, le Barthaut gardait la fringale. Marchant et marchant toujours, ils arrivèrent sur le midi dans un vallon où l'on avait fait les regains. Les tas de foin s'alignaient là, ces tas ronds qu'on appelle chez nous des cuches.

— Ho Barthaut, n'allez pas si vite. Faute de grives et faute de merles, voilà de quoi nous sustenter. Prenez cette cuche, qui me semble bonne. Je prendrai cette autre vers le buisson.

Et le bossu, assis derrière un noisetier, de manger tout à son aise le pain, l'oignon, et le sel gris. Le bonhomme, cependant, bataillait avec le foin sans en venir à bout.

— Gervais, vous le mangez, vous, ce foin?

— Bien sûr, répondait l'autre, la bouche pleine. Voyez si ma cuche baisse.

Ha, moi j'y renonce.

— Alors, faisons la méridienne sous la haie.

Lorsqu'ils repartirent, le Barthaut, plein de bon vouloir, entendait encore arriver au carrefour de la bergère.

Ils continuèrent donc de marcher, marchons, marcheras-tu, si bien qu'ils se trouvèrent surpris par la nuit tombante.

— Les jambes me rentrent dans le corps. S'iouplait demandons à coucher dans la première maison qui se présentera.

On rencontre de braves gens partout. Ceux de la ferme se sont montrés de si bon accueil que le pauvre Barthaut leur a confessé sans honte son jeûne et sa fringale. Eux ne savaient qu'offrir à ce monde, le magister ayant presque la mine d'un juge de paix dans son habit neuf, et le bossu se faisant prendre pour quelqu'un avec sa canne à pomme de cuivre et sa veste de velours vert bouteille à petites basques. Les filles s'activèrent, deux braves petites qui avaient le sang à vif aux joues et aux oreilles. Elles firent du patias, de la purée de pommes de terre au lait, et en servirent un plein grand pot.

Les deux voyageurs se jetèrent dessus sans demander si c'était chaud et la langue faillit leur en peler. Ils ne posèrent pas leur cuillère pour autant. Les os ne s'en seraient pas sauvés si ç'avait été de la viande. Une pointe de langue au coin de la bouche, ces jolies filles les regardaient et en riaient d'aise. Ils n'osèrent pourtant faire place nette. La civilité veut, aux champs, qu'on laisse une goutte au fond du verre, un morceau au fond du plat. Trop laisser serait deshonnête, comme faisant entendre que la chose n'était point bonne. Ne rien laisser le serait aussi, car ce serait signifier qu'on n'a pas eu son content.

Le Barthaut, donc, et le Gervais abandonnèrent le pot non sans un soupir. On les fit monter à l'étage et on leur donna une chambre joignant celles des filles.

— Ha, Gervais, j'en aurais bien mangé encore, mais la honte m'a retenu.

— Dé, quand ils seront endormis, qu'est-ce qui vous défendra de descendre?

Une heure passe, deux heures. La faim tenait toujours le magister qui se retournait dans ses toiles.

— Gervais, ho, Gervais? Seulement, pour remonter sans chandelle, si j'allais me tromper de porte?

— Donnez votre jarretière que je l'attache à la poignée. Et s'il y a du patias de reste, apportez-m'en dans la louche.

Ce fut à la porte des filles que le bossu noua la jarretière. Mon Barthaut remonte, entre, pardine, dans cette chambre, avançant à tâtons vers le lit où dormaient les jeunesses. « Tenez, pauvre, tenez, attrapez. » L'autre, tapi près de l'armoire était là comme à la farce et les petites continuaient de dormir de tout leur appétit. Assez en peine, le Barthaut écartait le drap pour réveiller son compagnon. Mais effaré d'entendre quelque bruit, — sans doute le Gervais qui ne se tenait plus de joie, il flaque la louchée près de ce qu'il croyait un visage et redescend en hâte mettre l'ustensile à sa place. Gervais va rattacher la jarretière à leur porte.

— Eh bien, le patias, vous l'avez fini?

— Je vous en ai apporté. Vous ne faisiez que souffler dessus sans répondre.

Hé, j'entendais remuer, je croyais qu'on nous écoutait.

— Il en reste tant soit peu au fond du pot. Je crois que je le finirai demain matin.

Avant le jour ces petites s'éveillent, se tournent, se retournent, tâtent les draps. Une dispute commence, avec de grosses paroles, et elles se seraient prises au chignon, si elles n'avaient pensé que le meilleur était d'aller vite laver ces linceux.

Un moment après, le Barthaut, qui se sentait encore de sa fringale, descendit en chemise.

Et pour lécher les bords, il enfonça la tête à moitié dans le pot.

Sur ce point, entendant un bruit de pas, il veut se dégager, ne le peut, et ma foi enfile à tâtons le trou du maçon, c'est la porte. Epouvantées par cette apparition dans le brouillard d'un fantôme ayant un pot en guise de tête, les deux lavandières criaient si pointu que les alouettes en tombaient du ciel. Lui, n'y voyant goutte, perdu à ne savoir où il en était, ne va-t-il pas se jeter droit dans la mare.

— La promenade ne vous vaut rien, mon pauvre oncle, je dis rien du tout. Mais le brave monde n'a pas souvent de chance... Allons, s'il vous restait quelque fâcherie, ça vous a passé en mangeant la soupe.

On n'allait pas dîner d'une histoire pareille. Gaspard envoya le bossu chercher chopine et demanda à la bonne femme ce qui était requis pour la soupe. Elle le regardait par-dessus ses lunettes.

— Dé oui oui. Riez-vous de moi. Je n'ai peut-être pas vu que vous êtes sorcier. Cette douzaine de lièvres que vous avez tirés de votre poche...

Elle disait ces choses d'une voix de biquette, les épaules voûtées, sous son fichu en pointe. Et il n'y eut rien à en tirer d'autre. Elle croyait dur comme fer qu'il ne lui demandait lard et légumes que pour se jouer d'elle, ainsi qu'un charlatan les mouchoirs et chapeaux du monde.

— Sorcier, dit Gaspard, il s'en faut de tout. Mais j'ai un secret pour faire d'un pavé la soupe à la soldate. Montons seulement la marmite.

Pétillant de curiosité, la vieille soufflait le feu. Gaspard alla chercher un caillou de ruisseau qu'il lava proprement à la fontaine. On le mit à bouillir.

— Il faut que votre eau ne soit guère bonne. Nous allons la corriger d'une poignée de sel.

— Alors, de cette pierre vous ferez une soupe? Misère de nous! Le monde est devenu trop fin.

Certainement, elle aurait été de goût plus relevé avec une tranche de lard. « Puisqu'il ne tient qu'à cela, dit la vieille, je monte au charnier vous en tailler une. »

— Eh bien, sentez-vous ce fumet ? Elle ressemblerait tout à fait à une soupe aux choux, si seulement nous avions une tête de chou à y mettre. Mon oncle, sans vous commander, passez au jardin, rapportez m'en quelqu'un, de ces pommés, bien cabus.

Puis ce fut des pommes de terre et des pastenades qu'on ajouta pour corser le potage. Le bossu aida bien à trouver quelques ingrédients, tant il avait la patte souple.

Gaspard, cependant, dépouillait son lièvre, le coupait en quartiers, préparait le civet avec vin, serpolet, bouquet garni. Et de chanter à plaisir de gorge la Bonne Hôtesse et les Trois Grenadiers revenant du Piémont :

Mais quand vint l'heure de dîner,
— Hôtesse, qu'allons nous-manger?
— Vous aurez du civet de lièvre,
C'en dessus dessous et c'en devant derrière,
Et de la bonne soupe aux choux,
C'en devant derrière, et c'en dessus dessous.

Pour bonne, elle le fut, cette soupe faite par secret d'un pavé tout seul. Et ce civet! On s'en serait mangé les mains jusqu'aux coudes.

Puis on embrassa les filles et il fallut repartir. Gaspard battait les champs avec chopine. Il était bon à entendre, questionnant les gens sans faire cas de rien. Le bossu, qui était amoureux où il pouvait, cajolait les bergères et n'y gagnait que quelques revire-marion sur le museau. Mais le Berthaut, lui, s'asseyait sur l'herbe pour frotter ses mollets avec accablement. Si échiné, le pauvre, qu'on dut faire la couchée à Auzelles.

La nuit fut bonne. Il n'y avait pas beaucoup de puces dans cette auberge, les punaises les avaient toutes mangées. D'ailleurs on ne s'embarrassait pas de cela.

Gaspard dormait de bon cœur lorsqu'il fut réveillé, plutôt en sursaut, par un coup de fusil tiré dans la chambre même. Il sauta sur le plancher : « Aux armes »! Et passant sa culotte vit devant la fenêtre, dans la fumée, mon Barthaut fusil au poing.

Par les montées des sabots couraient déjà et les volets claquaient dans tout le voisinage. Une colère folle enlevait Gaspard. Il allait l'empoigner pour l'envoyer dans les choux, quand le bonhomme se retourna.

— Je t'ai réveillé, pauvre petit? J'ai pourtant fait bien doucement...

Ha, Gaspard n'y put tenir. Le rire le prit, et ses côtés d'aller, d'aller...

— J'ai vu une grive, comprends-tu, sur cet alisier. Alors j'ai pris le fusil, j'ai ouvert la fenêtre aussi doucement que j'ai pu...

— Avez-vous tué la grive, au moins?

Il l'avait tuée, et maintenant, il ne se tenait pas de joie.

Henri POURRAT.

LE MARÉCHAL MASSÉNA, CONTREBANDIER

A côté de la réputation d'avarice que se fit à tort ou à raison le maréchal André Masséna, la plupart des historiens ont mis à sa charge un certain nombre d'actes de pillage qui lui ont valu un singulier renom. Peut-être est-ce là une injustice car presque tous les généraux de l'armée d'Italie, sauf Serrurier, surnommé la Vierge — précisément à cause de son intégrité — ont été accusés d'aimer l'argent et Masséna ne l'appréciait très probablement pas davantage que ses compagnons d'armes. Aussi est-il permis de s'étonner que l'Histoire se soit montrée si sévère à son égard tandis qu'elle laissait de côté, comme des peccadilles sans importance, les pillages et pirateries commis par les autres.

Il n'est pourtant pas inutile de rappeler les notes de Clarcke à Carnot, en 1796, dans lesquelles il est dit : de Salicetti, commissaire du Gouvernement « a ici la réputation d'être le plus éhonté fripon de l'armée » ; d'Augereau « aime beaucoup l'argent » ; de Lannes « aime beaucoup l'argent et s'en est beaucoup procuré », et de Murat « aime beaucoup l'argent d'après les sentiments de ses camarades et de quelques autres ».

Masséna, on le voit, était en bonne compagnie. C'est pourtant son nom que l'on cite le plus volontiers, chaque fois qu'il s'agit des prévarications et des concussions commises en Italie, et au regard de l'Histoire, il demeure entendu que le Prince d'Essling était un pillard.

Ce n'est pas tout. F. Masson, reprenant la légende de Masséna contrebandier, créée de toutes pièces par Marbot, qualifie le duc de Rivoli de « contrebandier matois, pirate à l'occasion... affolé par l'argent d'où qu'il vienne ».

C'est surtout, croyons-nous, cette fable de Masséna contrebandier, qui a contribué à lui assurer la réputation peu flatteuse qui s'attache à son nom.

Après sa mort, ses contemporains à Antibes ne l'accusèrent-ils pas d'avoir fait fondre en lingots les objets religieux d'or et d'argent pris à Gênes, et de les avoir fait enfouir dans la cave de sa maison où des capitaines de bateaux marchands complaisants les avaient apportés. Les fouilles ne donnèrent aucun résultat, mais la réputation resta.

Masséna pourtant, quoi qu'en dise Marbot, dont les Mémoires d'ailleurs ont été démontrés suspects et enjolivés à plaisir, n'a jamais été contrebandier ; mais il s'est livré à des opérations commerciales à l'occasion desquelles toute la légende a été bâtie.

Déjà une lettre à Barras qui figure à son dossier, aux archives de la guerre, nous laisse entrevoir la clef de l'énigme. « ... je vous prie également — écrit-il le 18 ventôse an IV — de me rendre un service personnel. Je désirerais faire armer en course. Vous m'obligeriez essentiellement de me faire expédier deux lettres de marque en blanc, parce que je feray remplir les noms des armateurs que je choisiray. J'attends avec impatience votre réponse ».

Un dossier très curieux, inédit et actuellement en la possession de la famille d'Essling, nous donne à ce sujet des renseignements assez complets sur les opérations de Masséna de 1800 à 1812.

On sait que l'origine de la guerre de course remonte au moyen âge. Pillés par les pirates barbaresques, les négociants organisaient des battues pour protéger leurs navires et purger la mer des pirates. Mais la course ayant souvent dégénéré en véritable piraterie, dès 1400 la France réglementa l'action de ces corsaires, qui ne purent désormais s'armer et combattre qu'après avoir obtenu une autorisation par lettre de marque. Bientôt les diverses nations imitant l'exemple de la France ne délivrèrent la lettre de marque aux corsaires que pour la course de guerre. Puissants auxiliaires de la flotte de ligne, les corsaires, véritables francs-tireurs de la mer, paralysaient ou même anéantissaient le commerce ennemi.

Les corsaires prirent une grande extension après la découverte du nouveau monde, alléchés qu'ils étaient par l'appât de la capture des galions espagnols chargés d'or. La France arma un grand nombre de ces navires. Notre caractère aventureux était sollicité par ces expéditions toujours périlleuses, mais souvent fructueuses. Jean Bart, Surcouf, Duguay-Trouin se formèrent à cette rude école.

De 1793 à 1815 les corsaires français capturèrent dix mille huit cent soixante et onze navires de commerce anglais. On peut juger des importants bénéfices réalisés par les armateurs et leurs associés qui comprenaient quelquefois les plus grands noms de France.

L'armateur recevait la lettre de marque à son nom. Il avait la direction de la course, de la vente et de la liquidation des prises et de toutes les poursuites à exercer en cas de contestations. Le capitaine du corsaire correspondait directement avec lui. L'armateur percevait pour ses soins et services

cinq pour cent de commission sur le produit net de toutes les prises ; il ne pouvait agir qu'après avoir consulté ses associés et obtenu le consentement des deux tiers. Les associés étaient libres de céder en tout ou en partie leurs actions, sous la seule réserve de faire connaître à l'armateur le nom des nouveaux acquéreurs.

Dès 1796, le général Masséna, séduit par l'appât du gain, décida de prendre des intérêts sur un corsaire. Il le fit peut-être seul au début, puis de concert avec M. Ardant, son banquier et homme de confiance qui demeurait à Paris, 21 rue Neuve-du-Luxembourg, et l'un de ses bons amis, Joseph Bavastro, Gênois d'origine, capitaine de bateau marchand auquel était destiné le commandement du corsaire.

C'est dans ces conditions que Joseph Bavastro se rendit acquéreur, le 15 avril 1800, dans le port de Gênes, d'un ancien pinque gênois, devenu français ou, plus exactement d'un chebek, nommé le *Serapis* et qui fut baptisé le *Masséna*.

Le chebek était un bâtiment d'origine grecque, naviguant aussi bien à la voile qu'à l'aviron, gréé tantôt de voiles carrées, tantôt de voiles latines. Il avait un fort éperon et son arrière était terminé par une galerie qui faisait saillie en dehors de la carcasse. Ce type a disparu de la marine française depuis 1858.

Le *Serapis*, futur *Masséna*, chebek à trois mâts, fut adjugé aux enchères à Gênes, à Joseph Bavastro, Ligurien, pour la somme de vingt-cinq mille francs.

Quelques jours plus tard, le 8 juin 1800, et par devant Me Daïderi, notaire à Nice, Joseph Bavastro déclare par acte authentique, que son bâtiment dénommé *le Masséna*, battant pavillon français, ancré dans le port de cette ville, où il l'avait conduit, est divisé en vingt-cinq quirats ou actions « dont treize appartiennent au citoyen André Masséna, général en chef de l'armée d'Italie, quatre à lui, capitaine déclarant, quatre au citoyen J.-B. André de la commune d'Antibes, et quatre au citoyen Morin, ayant tous fourni leur respective portion du coût du dit bâtiment et des agrès ».

Il est difficile de savoir si ces déclarations sont exactes, car quelque temps plus tard, le même Bavastro déclarera qu'en réalité ses propres actions appartiennent au général Masséna, et une affirmation analogue sera faite par Jean-Baptiste André, garde-adjudant du génie qui demeurait dans la maison Masséna à Antibes. Celui-ci, dans une lettre au général, du 8 juin 1803, par laquelle il lui annonce l'envoi de l'acte authentique qui constatait la cession des quatre actions, ajoute :

La somme que j'ai déclaré avoir reçue, n'a été pulée que pour payer le contrôle qui aurait été bien plus fort s'il n'en avait pas été fait mention d'une. Je vous prie, mon général, de croire que ce n'a été que pour la forme que j'en ai agi ainsi et pour vous économiser de plus grands frais. »

En réalité, André Masséna semble avoir été l'unique bailleur de fonds dans cette affaire, mais avec son tempérament naturellement méfiant, il a sans doute jugé préférable de ne paraître officiellement que pour une faible part d'associé.

Dès le 19 août 1800, le quatrième des associés de Masséna, le citoyen C.-M. Morin, cédait à Milan ses quatre actions dans le bâtiment *le Masséna* ci-devant *Serapis* au citoyen Thiebault, adjudant général employé près le général en chef. Ce dernier devait les conserver jusqu'au 2 mai 1803, date à laquelle il les cédait à son tour au banquier Ardant, comme nous le verrons par la suite.

Le Masséna partit en croisière le 30 septembre 1800 du port de Gênes. Il était commandé par Bavastro qui s'était adjoint comme seconds, Dominique Barabino et Augé, et comptait quarante-trois hommes d'équipage. Il revint à Marseille le 8 mars 1801, après avoir touché à Almeria, San Pedro, La Carbonière, Alicante, Benidorme, Denia, Salo, le cap Créou et Port-Vendres.

La croisière ne fut pas fructueuse et elle se chiffra en définitive par une perte de 729 livres 12 sols 10 deniers par quirat, ce qui représentait pour le général Masséna, une perte sèche de 9.485 livres 8 sols et 6 deniers.

Le résultat des armements en course de Bavastro, pendant la période où il opéra de concert avec Masséna, fut d'ailleurs toujours déficitaire.

Bavastro, en effet, eut le commandement de trois corsaires armés à Ancône, *le Masséna*, *le Pino* et *l'Intrépide*. Il était intéressé pour un tiers dans cet armement et avait partagé ce tiers en trois, dont une part au maréchal, une autre au ministre Pino et la troisième pour lui. L'*Intrépide* ne fit aucune prise. Le *Masséna* et le *Pino*, de concert avec un troisième corsaire, le *Verdier*, s'emparèrent de six navires autrichiens qui furent conduits à Ancône. C'étaient le *Provido*, chargé d'un peu de bois de chauffage, estimé 1.700 lires ; le *Superbo*, le *Leopardo*, le *Benefico* et le *Liberale*, vides de toute cargaison et estimés chacun 1.500 lires ; le *Vigilante* estimé avec toute sa cargaison 2.900 lires, soit en tout 10.600 lires. Notons encore que le *Masséna* s'était emparé d'un bâtiment autrichien, le *Fido*, estimé 1.500 lires, et que le *Verdier* et le *Pino* avaient pris de concert, la tribaque *San-Nicola* (1.500), la tartane *San-Antonio* (1.200), une tribaque sans nom et sans équipage (15.000) et le brigantin *Le Comte Pietro*, estimé 10.000 lires, soit en tout 42.700 lires.

L'avituaillement des six prises vides et leur peu de cargaison furent vendus 40.000 livres ; les bâtiments firent 32.000, ce qui porta le total des prises à 72.000. Sur cette somme, un tiers appartenait au corsaire le *Verdier*, il restait 48.000 pour le *Masséna* et le *Pino*, mais les équipages prélevant le tiers, il ne resta aux intéressés que 32.000, dont le neuvième, part du maréchal, était 3.555 lires. Quand on eut prélevé le 3 % pour les invalides de la marine, Masséna n'eut guère pour sa part que 1.777 lires, mais Bavastro prétendit que le maréchal lui devait une somme à peu près égale, ce qui réduisit à rien la part de Masséna.

En l'an IX, le *Masséna* dut faire une nouvelle croisière sous les ordres du capitaine Durbec ; il avait alors 48 hommes d'équipage, mais nous n'avons sur ce voyage aucun renseignement.

Vers la fin d'avril 1803, le général de brigade Thiebault, qui avait, comme nous l'avons vu, pris quatre parts d'associé dans le *Masséna*, propose au banquier parisien Ardant de les lui céder. Dans les propositions qu'il lui faisait, il divisait le corsaire de Masséna en deux parties ; la première, valeur du chebek : 25.000 francs, la seconde, l'artillerie du bâtiment, douze pièces de 12 valant 36.000 francs.

Le sixième donnait donc à peu près 10.000 francs. « Cependant, écrit Thiebault, si je pouvais avant mon départ pour Tours, terminer la vente de mes quatre actions, je les abandonnerais pour 6.000 fr. »

A la date du 2 mai, le marché fut conclu avec peine pour une somme de 4.000 livres.

Entre temps, le *Masséna* demeurait ancré au port de Marseille. Le capitaine Bavastro était parti pour Nice et avait confié le chebek à un négociant de Marseille nommé Carbone qui dut exposer des frais pour l'entretien du bâtiment : gardiennage, pompage, magasinage, etc., en tout 1.200 francs, environ.

Le général Masséna ne se désintéressait pas de son bâtiment ; il avait chargé un grand nombre de personnes de s'en occuper, de près ou de loin, intermédiaires qui semblent avoir reçu pour mission de se renseigner et de se surveiller mutuellement. C'est ainsi que le sieur Héraud, commis de la marine à Marseille, informait Sapey, membre du corps législatif à Paris, par lettre du 4 prairial an XI (24 mai 1803), qu'il convenait d'abord de désintéresser Carbone, puis de régler un différend relatif à une prise irrégulière. En effet, par dépêche du ministre de la Marine, du 13 brumaire an X, le *Masséna* était hypothéqué d'une somme de 2.714 réaux, réclamés par le commissaire des relations commerciales, Angelucci, à Alicante, à l'occasion de la prise danoise, l'*Adolphe Siegfried*, déclarée illégale par le conseil des prises de cette ville.

Le 26 floréal an XI, le général Masséna, retirant sa confiance à Carbonne qu'il ne connaisait pas, écrivait à la maison Bérard-Fournier de Marseille, pour introduire auprès d'elle le sieur Héraud et l'inviter à faire le nécessaire pour que le *Masséna* soit mis au plutôt en état de prendre la mer. La lettre se termine par ces mots : « Je vous tiendrai compte de toutes vos avances. » Le 29 du même mois, le maréchal écrit de nouveau pour presser les réparations.

La situation du bâtiment était mauvaise et il avait besoin de sérieuses réparations. Il fallait songer à des dépenses importantes en vertu d'une nouvelle mise en armement que messieurs Bérard-Fournier estimaient à 30.000 francs.

Le 4 prairial Bérard-Fournier répondait en adressant le devis estimatif des dépenses pour les réparations du bâtiment ; le 7, il annonçait que les travaux se poursuivaient avec rapidité, et le 7 juin 1803, il pouvait écrire au général Masséna : « Votre corsaire armé en course est tout prêt à sortir du port ; le capitaine Infernet n'attend plus que la lettre de marque et vos ordres, pour se mettre en mer. » Infernet, proposé pour prendre le commandement du *Masséna*, enseigne sur la frégate « *Le Rhin* », était le cousin du contre-amiral Infernet, célèbre par sa brillante conduite à la bataille de Trafalgar.

A ce moment, le général Masséna était devenu propriétaire des actions possédées sur le chebek, tant par Bavastro Joseph, l'ancien commandant, que par le sieur André d'Antibes. De Bavastro, il avait reçu la déclaration par devant notaire que les quatre actions possédées par lui, Bavastro, appartenaient en réalité au général. Par acte du 5 juin 1803, le citoyen Jean-Baptiste André d'Antibes, faisait à son tour cession de ses quatre actions au général Masséna.

Les 11 et 13 juin, M. Fournier et son associé Bérard informent le général Masséna, qui se trouvait à ce moment-là à Paris, dans sa propriété de Rueil, qu'ils attendent toujours les instructions du général et la lettre de marque pour lever l'ancre, un équipage de 80 hommes étant à bord.

« Vous comprenez sans peine combien nous sommes en souci sur le retard de vos lettres, d'après l'empressement que vous aviez paru désirer pour qu'il (le chebek) fût en état de « partir des premiers. »

Et le 19 juin 1803, Bérard et Fournier avisaient M. Ardant, le banquier parisien de Masséna, que d'ordre et pour le compte du g[illegible] ils fournissaient sur la banque Ardant, payables à

leur ordre, six traites à trente jours, d'une valeur totale de 20.000 fr.

Mais déjà le 20 prairial, le maréchal, accusant réception des lettres de Fournier, ajoute : « Pour « vos débours, veuillez bien tirer, à trente jours « de date, sur M. Ardant, banquier à Paris ; j'entre « à présent dans quelques discussions avec vous « sur l'armement et pour les dépenses. J'ai des « associés pour l'armement et j'ai dû leur faire « part de vos lettres. D'après votre première, « les dépenses ne devaient s'élever qu'à 17.000, « ce que mes associés et moi avions déjà trouvé « très cher. Pensez à présent quel a dû être mon « étonnement à la réception de votre dernière, « dans laquelle vous me dites qu'elles s'élèvent « à 30.000 fr. Il n'est pas douteux qu'en le faisant « faire neuf, c'est tout au plus s'il nous eût coûté « cette somme ». Et il demande l'envoi de l'état des dépenses faites, qu'il ne reçut jamais, dit-il.

Le maréchal prit des informations et apprit que les prétentions de Bérard-Fournier étaient exagérées ; que les dépenses faites étaient loin de s'élever à la somme réclamée ; que plusieurs fournisseurs n'étaient pas payés, et enfin, que la solvabilité de la maison Bérard-Fournier était douteuse.

De son côté le banquier Ardant avait demandé à Marseille des renseignements exacts sur le chebek, et ceux qu'il recevait n'étaient pas de nature à lui donner confiance. Le fondé de pouvoir de la maison Martin Salenoy, le sieur Mathieu, lui donnait des renseignements peu engageants : « Ce bâtiment n'est pas neuf ; il ressemble à un « pinque gênois et par sa coupe, il n'annonce pas « un fin voilier. On l'avait mis à l'enchère publique « avant la guerre, et dans l'état où il se trouvait « alors, il n'était pas estimé au-dessus de 10.000 fr. « Ce bâtiment étant à peine de 80 tonneaux, « il n'est pas possible de le destiner à un voyage « à long cours ; il peut embarquer tout au plus « pour trois mois de vivres ; nous n'avons trouvé « à bord jusqu'à présent que 4 canons en fer du « calibre de 8 ; il est impossible qu'on le garnisse « de 16 canons de bronze ; tout au plus s'il peut « prendre encore 2 à 3 canons et un certain « nombre de perriers. Son armement et son avi- « tuaillement pour trois mois devront coûter une « trentaine de mille francs, plus ou moins, suivant « que le bâtiment était déjà fourni en agrès. On « nous a dit que le capitaine dont vous nous parliez « (Infernet) était de Toulon. Il n'est pas très « fort connu par nos divers marins, auxquels nous « avons demandé directement les informations. « Cependant, les avis sur lui sont assez favorables ; « on le croit honnête et courageux. A l'égard de « la maison qui dirige ici l'armement en ce moment « (Bérard et Fournier), elle jouit d'une faible « consistance ; nous lui croyons des moyens bornés. « Le chef de la maison de commerce est un très brave « homme ; c'est tout ce que nous pouvons en dire. »

D'autre part, le citoyen Charles Sapey, membre du corps législatif à Paris, qui s'intéressait à l'armement du chebek, recevait de son correspondant de Marseille, le citoyen Héraud, des renseignements peu favorables sur le bâtiment et son armement en cours, qu'il résumait ainsi : « Si j'avais à vous donner mon avis sur cet « armement, je vous conseillerais de n'y prendre « aucun intérêt. Vous devez voir par là que je « ne suis pas dans l'intention de rien mettre dessus. »

En raison des renseignements reçus par le banquier Ardant, de Paris, celui-ci faisait la sourde oreille aux lettres de MM. Bérard-Fournier, de Marseille, qui, le 28 juin, prévenaient le banquier qu'ils tiraient une nouvelle traite, celle-ci de 4.744 fr. toujours pour le compte du général Masséna.

En présence du silence de M. Ardant, MM. Bérard et Fournier manifestaient au banquier leur étonnement : « En vérité cette conduite a lieu « de nous surprendre ; nous en écrirons au général « par ce courrier. En attendant, veuillez bien « indiquer le porteur de nos effets, à MM. Bérard « père et fils, 6 rue du puits, au Marais à qui nous « donnons ordre de payer. »

En réalité les traites avaient été reprises par le banquier Ardant et retournées protestées à la maison Bérard et Fournier, qui, du reste, suspendait ses paiements et déposait son bilan, sans avoir soldé les dépenses faites pour l'a mement du corsaire, le *Masséna*.

Elle était à ce moment la débitrice de 16.000 fr. envers Madame Masséna pour argent prêté depuis deux ans, et le général, lors de toutes les difficultés survenues, prit le parti de vendre le chebek et chargea le citoyen Héraud, de Marseille, correspondant du député Sapey, de procéder à cette vente. Il lui envoie à cet effet une procuration.

Le citoyen Héraud commence par conseiller à tous les fournisseurs non payés de se pourvoir devant le tribunal de commerce, pour être autorisés à retirer leurs fournitures en nature.

« Le marchand de vin, écrit-il, en octobre 1803, « au général Masséna, a déjà obtenu cette auto- « risation... Les autres suivront peut-être la même « marche, ce qui diminuera d'autant le compte « de Berard-Fournier. »

Héraud rencontre, du reste, les plus grandes difficultés dans l'accomplissement de sa mission.

On peut en juger par la lettre suivante adressée à M. Ardant.

Paris, 1 Brumaire.

Je vois par l'honneur de votre lettre du 29 vendémiaire, que vous êtes plus souvent habitant de la campagne que de la ville, ce qui vous empêche, de m'indiquer un jour, pour avoir l'avantage de vous entretenir de vive voix de l'affaire de Bérard-Fournier.

Je suis surpris que votre chargé d'affaires de Marseille, ne vous ait pas instruit de ce qui se passe à ce sujet.

Mon fils me marque que monsieur Masséna, ou madame, est porté créancier sur le bilan pour le montant d'un billet à échoir au premier frimaire, ce qui l'obligera à suivre le sort des autres créanciers.

Le compte des dépenses faites au navire *Masséna*, soit de votre ordre, soit de celui du général, se trouve soldé au moyen du mandat fourni par Bérard-Fournier, en notre faveur. Puisque nous avons payé nous-mêmes réellement cette dépense, au moyen de notre intervention aux traites de Bérard-Fournier, tirées sur vous, en conséquence, il a été décidé par le jurisconsulte de l'assemblée des créanciers même, que nous avons un privilège incontestable sur le navire ; il est malheureusement pour nous que pour conserver nos droits et parvenir à nous faire payer de cette créance, nous soyons obligés à mettre une opposition à la sortie du navire, jusqu'à par ait paiement. Vous voudrez bien témoigner tout mon regret à monsieur le général d'être contraint de faire des actes judiciaires de cette affaire aussi malheureuse, tant pour lui que pour moi. Dans le moment, je reçois encore une lettre de mon fils, qui m'annonce que Bérard-Fournier avaient fait à divers fournisseurs des billets pour 9.278 francs, et que les dits demandent aussi à être payés par le privilège.

Je vais donner cet avis à monsieur le général : je lui dois à son égard, cette politesse.

BÉRARD père.

Notons au passage que Bérard père devait à son tour déposer son bilan le 17 mars 1806.

Le 10 novembre 1803, Mme Masséna faisait parvenir à M. Ardant, le banquier, une assignation qu'elle venait de recevoir pour son mari, et qui émanait de créanciers de la Maison Bérard et Fournier, en faillite, ayant hypothèque sur le chebek *Masséna*.

« La masse des créanciers de Bérard et Fournier, « d'un côté (écrivait au député Sapey, son corres- « pondant de Marseille, Héraud), celle des fournis- « seurs de l'autre, ont tellement compliqué les « choses, que pour ne compromettre ni vos intérêts, « ni ceux du général, j'ai été obligé de recourir à « un homme de loi... Il a décidé de faire assigner « les créanciers de Bérard et Fournier pour qu'ils « eussent à remettre le corsaire, d'après un nouvel « inventaire sur lequel tous les objets repris par les « fournisseurs ne seront pas compris, mais comme « les créanciers de Bérard et Fournier, ayant tou- « jours hypothèque sur le navire, viennent, à ce « qu'on m'a assuré, de faire assigner le général « dans son domicile à Paris, pour le paiement de « ce qu'il leur doit, il a été d'avis de faire prononcer « le tribunal de commerce sur cette affaire. On « mettra sous les yeux du tribunal le compte des « dépenses sur lequel il fera lui-même la déduction « des objets repris par les fournisseurs ; de l'autre « côté, on lui présentera le billet des 17.000 prêtés « par le général, et pour lors, nul doute, que loin « que le général soit le débiteur de ces faillis, ce « ne soit eux au contraire qui soient les débiteurs. »

En même temps, Héraud, dans les mêmes termes, avisait le général de la marche préconisée par l'homme de loi, M. Arnaud, avocat à Marseille.

Le tribunal de commerce de Marseille, le 22 brumaire an XII, rendait un jugement dont MM. Bérard et Fournier faisaient appel à Aix, appel dont ils devaient postérieurement se désister.

Pendant ce temps, le *Masséna* était toujours ancré au port de Marseille ; Infernet assurait sa garde et les réparations nécessaires. Mais, au bout de quelques mois, personne ne donnant signe de vie, et les avances faites ayant épuisé son petit avoir, Infernet, devant être embarqué sur la frégate *Le Rhin* comme enseigne, fut obligé de congédier le gardien et d'abandonner le navire, après avoir enlevé et mis en lieu sûr tout ce qui pouvait en être retiré facilement. Les mois passent. En janvier 1805, le maréchal Masséna se préoccupe à nouveau de son corsaire, et il sollicite du ministre de la marine une nouvelle lettre de marque, mais d'autres difficultés surgirent. Dans une lettre du 12 ventôse an XIII, adressée à M. Ardant, M. Sapey tirait, fort judicieusement, la morale de cette affaire :

« Il est constant que le général Masséna était « dans une grande erreur, et qu'il était bien trompé « par son homme d'affaires lorsqu'il m'a parlé « d'un chebek neuf, bon marcheur, en bon état, « armé de huit pièces de canon en bronze, bien « équipé, etc... tandis que le chebek était très vieux, « très usé, sans équipement, armé de quatre mau- « vaises pièces de fer ; enfin, hors d'état de faire « une croisière. Aussi vous voyez que malgré la « dépense qu'on y a faite, il y a deux ans, il ne

« peut pas tenir la mer aujourd'hui, et on le condamne « à être démoli, après avoir retiré les effets d'équi- « pement que la maison Bérard et Fournier n'aurait « certainement pas achetés, si elle n'avait voulu « spéculer sur la bonne foi du général. M. Héraud « m'a écrit que cette affaire l'a tellement ennuyé « et lui paraît si obscure, qu'il me prie de ne plus « lui parler de ce chebek ; je partage bien son « avis. »

Ce tableau était un peu noirci, car, au reçu de cette lettre, M. Ardant, qui avait confié maintenant le soin de s'occuper du *Masséna* à la maison Pluvinet et Cie, de Marseille, recevait d'eux de nouvelles informations :

« Le chebek n'est pas en si mauvais état qu'on « veut bien l'assurer... Notre constructeur, qui le « connaît parfaitement, nous a dit qu'il pouvait « faire sans risques au moins encore trois croisières « en course, et qu'en le destinant au cabotage dans « la Méditerranée, à cause de la forme de sa voilure « à lattins (!), avec quelques réparations le corps « de ce navire pourrait facilement tenir la mer « environ dix à douze ans et donner encore bien « de l'argent à son propriétaire. »

On visita le navire ; il pleuvait dans la cale ; quelques planches du pont manquaient et il avait été pillé deux fois par les voleurs. Plus rien ne se trouvait à bord ; même pas le plus petit bout d'amarre. Or, Infernet, chargé de sa garde et, embarqué en escadre sur la frégate *Le Rhin*, prétendait que rien ne manquait. Une longue correspondance s'engagea alors à ce sujet entre Pluvinet, Ardant et Infernet, et les objets disparus furent à peu près retrouvés. Mais divers créanciers surgissaient pour des réparations qui avaient été faites au navire, de vieilles dettes qui formaient un total de 3.324 fr. 57. Il fallait agir et prendre une décision, le navire, faute de soins, menaçant de couler bas.

Le maréchal, excédé par tous les ennuis qui l'avaient assailli, donne sa procuration à Ardant pour faire au mieux de ses intérêts, vendre le chebek ou l'armer à nouveau.

Au reçu des pouvoirs du maréchal et de M. Ardant, la maison Pluvinet répond qu'il y a lieu soit de le vendre et de désintéresser les créanciers, soit de l'armer à nouveau, gréé en mistique, pour une croisière de six mois, avec un équipage de soixante-dix hommes, sous les ordres du capitaine François Amic de Marseille, huit pièces de canon, quatre de huit et quatre de six et cinq pierriers. Un projet d'armement est établi pour le prix de 40.000 francs, à diviser en vingt actions de 2.000 francs. La maison Pluvinet et Cie prenait dans l'affaire pour 10.000 francs d'actions.

La réponse de M. Ardant fut défavorable au début, mais peut-être se ravisa-t-il, car le 12 janvier 1806, Infernet, de Cadix, où son bateau est en rade, écrit à Ardant en lui adressant ses vœux de nouvel an :

« J'ai vu sur les papiers publics, que le corsaire « *Le Masséna* avait fait plusieurs prises dans le golfe « Adriatique. J'ai pensé que ce corsaire était le « vôtre. Je suis bien aise qu'il ait fait des prises, « mais plût à Dieu que ce fût été moi qui l'aie com- « mandé ; c'est bien fâcheux que les circonstances « m'aient privé de pouvoir réaliser mes espérances « et vous prouver combien je vous suis attaché « ainsi qu'à monseigneur Masséna. »

Ne pas avoir pu être employé par Ardant ou par Masséna aura été le grand regret de toute sa vie. Déjà, le 14 nivôse an XIII, il lui écrivait : « Si monsieur le maréchal Masséna était décidé « d'armer le corsaire, je suis déterminé à quitter « de suite le grade que j'ai, quoique très lucratif, « pour aller faire une croisière », et le 25 février 1806, « n'ayant pu m'occuper en course, vous « pourriez m'employer à faire quelques voyages « à l'Isle de France ou à la traite des nègres sur la « côte de Mozambique où j'ai fait plusieurs voyages. « Cette branche de commerce sera très lucrative, « car nos colonies sont presque incultes faute « d'esclaves. »

A cette époque le maréchal était-il encore intéressé dans l'armement du *Masséna ?* On ne le sait pas. En tout cas, il suivait ses affaires de fort loin, laissant à son banquier Ardant le soin de s'en occuper.

« J'ai l'honneur de vous renvoyer, Monsieur « — écrivait-il à Ardant, le 14 thermidor an XIII —, « vos lettres et la procuration que j'ai signée ; « vous en ferez l'usage que vous jugerez à propos ; « vous savez que depuis longtemps vous avez toute « ma confiance ; je me repose entièrement sur vos « soins. » Il lui donne ensuite son avis sur l'opportunité d'armer en course, le moment lui paraissant favorable, et il termine par ces mots : « Au reste, « Monsieur, ce ne sont que des projets, vous êtes « trop clairvoyant pour ne pas en profiter si vous « voyez comme moi. »

M. Ardant était, en effet, tout dévoué à Masséna ; il s'occupait de lui procurer de bons placements de fonds. C'est ainsi qu'il lui fit acheter une propriété à Saint-Domingue, comme en témoigne un mot par lequel on recommande à monseigneur Maurin, évêque de cette possession, l'envoyé de Masséna qui vient de sa part visiter les cent vingt carreaux dont le maréchal est propriétaire.

Ardant dut pousser le dévouement jusqu'à se laisser emprisonner, ainsi qu'il ressort de la lettre

suivante qui est trop caractéristique pour ne pas la donner toute entière. Elle se rapporte aux fameuses affaires de concussion de Milan (1).

A Paris, ce 5 septembre 1810.

Monsieur le Maréchal,

J'ai eu l'honneur de vous écrire plusieurs lettres depuis votre départ ; toutes sont restées sans réponse et particulièrement les deux dans lesquelles je vous faisais part de ce qui s'était passé à mon égard au Ministère de la Police, au sujet des huit cent mille francs des bons Bignani et Vasali de Milan. Dans le doute où je suis que mes lettres ne soient parvenues et dans l'espoir que peut-être celle-ci sera plus heureuse, je vais reprendre l'historique de ce qui s'est passé et de ce que je vous écrivais

Le 29 juin dernier, je fus mandé au ministère ; on me demanda, au nom de l'Empereur et du Ministre, les bons en question, comme faits à mon ordre. On ignorait tout ce qui avait déjà eu lieu à mon égard dans cette affaire : mon arrestation, ma détention, les scellés mis sur mes papiers, leur examen, enfin tout ce que j'ai déjà souffert. Je l'ai appris et on ne m'en a pas moins demandé les bons que je n'ai pas. Je vous ai donc écrit, Monsieur le Maréchal, pour vous supplier de les remettre à Sa Majesté.

Je viens aujourd'hui d'être mandé de nouveau pour la même affaire ; j'ai dit que je vous avais écrit et que j'attendais vos réponses. Sa Majesté paraît vouloir absolument les bons. La lettre ci-jointe qui m'a mandé et que je vous envoie en original vous justifiera la volonté bien prononcée de l'Empereur. Vous savez mieux que personne, Monsieur le Maréchal, que Sa Majesté ne veut jamais rien en vain ; depuis quatre ans que dure cette affaire, elle ne l'a jamais perdue de vue. Vous verrez que la démarche de s'adresser de nouveau à moi, à moi que Sa Majesté sait très bien ne pas avoir ces bons, n'est que ménagement pour vous et pour vous éviter de vous les demander directement. Vous verrez, pour le dire franchement, que Sa Majesté ne veut pas vis-à-vis d'un de ses braves chéris qu'elle a investi de son entière confiance, qu'elle a élevé si près de son trône, être obligée de donner un ordre. Si cependant, Monsieur le Maréchal, les ménagements que Sa Majesté emploie n'ont pas le succès qu'elle en attend, il est à craindre que l'ordre direct n'arrive et c'est, je crois, ce qu'il est prudent et convenable d'éviter. L'alternative serait trop difficile pour être douteuse. Je vous prie de peser si le mérite de la déférence n'est pas préférable à tout. Si vous l'adressez je ne doute pas que l'Empereur n'y soit très sensible et qu'il ne reconnaisse cette déférence par des dons et des faveurs qui vous indemniseront et au delà du sacrifice que vous aurez fait. Mais sera-ce bien un sacrifice que la remise de ces bons ? Je ne le pense pas car je vous prie de considérer que dans votre fonction personnelle, dans celle de notre gouvernement et de nos lois, vous ne pouvez conserver nul espoir d'en faire jamais usage. Ce ne pourrait donc être qu'un sentiment de fierté et d'amour-propre qui vous ferait tenir à les garder. Oui, Monsieur le Maréchal, ces sentiments sont l'apanage de votre grand caractère. Ils vous appartiennent à l'égard d'un particulier, il n'en est aucun auquel vous deviez céder ; mais vis-à-vis le Souverain, et lié comme vous l'êtes à l'Empereur, à son gouvernement, à sa dynastie, permettez-moi de vous représenter qu'ils doivent fléchir une foule de considérations qui n'échapperont pas à votre sagacité, vous feront penser comme moi, et ne pas tenir plus longtemps à une chose inutile en elle même et à une valeur qui n'en est plus une.

Si j'ai jamais mérité votre confiance, je suis jaloux de l'obtenir ; en cette circonstance délicate, j'ai laissé dire à mon cœur et à ma raison tout ce qu'ils pensent ; la connaissance que j'ai des vôtres m'assure que c'est le moyen le plus vrai de toujours mériter votre amitié et votre affection et que vous croyiez que personne n'eût un dévouement plus sincère que moi, Monsieur le Maréchal, votre très humble et très dévoué serviteur.

ARDANT.

Mais revenons au corsaire ; ce n'est qu'en 1806 que le litige Bérard-Fournier contre le maréchal Masséna dut se terminer. H.-V. Galli, avocat et parent de Masséna, qui était intervenu dans cette affaire, adressait le 30 juin à M. Ardant : « Les deux « billets originaux de créance en faveur de son « cousin, le maréchal Masséna, et la lettre par « laquelle Bérard-Fournier consentirent à com- « prendre leur dette avec la dépense faite pour la « réparation du corsaire, ainsi que le jugement « de main levée d'opposition fait à la sortie. Je crois « qu'avec ces pièces, vous serez dans le cas d'abattre « complètement vos adversaires. »

Et le 18 novembre 1807, le sieur P. Gorneau donnait quittance au « maréchal Masséna : par « les mains et des deniers de M. Ardant, de la « somme de 48 livres, pour honoraires examen de « prieur (?) dans son affaire contre Bérard père « et fils, dont j'ai remis toutes les pièces, à M. Ardant « de qui je les tenais. »

(1) Voir Pierre Sabor : *Le Maréchal M*[illegible] Éditions de la Revue *Le Feu*, Aix [illegible]

C'est là, le dernier écho de l'affaire du corsaire le *Masséna*.

Telles sont les opérations de contrebande (!) auxquelles se livra Masséna ; on voit, par là, qu'elles ne furent pas très fructueuses et s'il n'y en eut pas d'autres, il convient de faire justice de la réputation imméritée qui a été faite au Prince d'Essling.

Pierre SABOR.

POÉSIES

I

LE BONHEUR

« *Comme une pleine mer sans flux ni reflux.* »
(RENAN, *Emma Kosilis.*)

Non, ce n'est pas la mer étale,
La mer sans flux et sans reflux :
Conquérante et presque brutale,
Sa vague emporte les élus.

Le bonheur : tumulte de joie,
Gouffre sans fond, fougueux remous
Où l'on chavire, où l'on se noie,
D'un naufrage infiniment doux.

Bonheur : pâmoisons de colombes,
Épanouissement de fleurs
Au soleil de juin, sur des tombes,
Râles d'amour, extases, pleurs !

Sa violence nous angoisse,
Nous prend à la gorge soudain.
C'est comme un souffle ardent qui froisse
Tous les feuillages du jardin.

L'on étouffe dans l'air torride
Sous un ciel éperdûment bleu,
Et l'on éclate, chrysalide
Sur le point de s'affirmer dieu.

II

PASTORALE

Comme le jour décline et que la nappe est mise
Sous les tilleuls, et que leur écran vert tamise
A souhait les rayons obliques du soleil,
Les convives, grisés d'air vif et de vitesse,
Se découvrent un cœur étrangement pareil
A la paix de cette belle ombre sans tristesse.
Alanguis d'en humer l'arome capiteux,
Ils laissent leurs regards s'évader devant eux
Vers le fleuve et les bancs de ses sables vieux-rose
Et les prés de peluche verte qu'il arrose :
Pastorale imprévue et qui n'a pour témoin
Que ce soir embaumé de tilleul et de foin,
Écussonné de lys, moucheté de cerises, —
A moins que des Manons, des Ninons, des marquises,
Paille claire au chignon et noir velours au cou,
Ne guettent, avec les galants qui cherchent noise
A leurs lèvres fleurant la fraise et la framboise...
Notre vin blond pétille, et nous boirons un coup
A vos ombres, robins, abbés jolis, altesses,
Beautés, grasses un peu, du bon vieux temps, hôtesses
De ce jardin de France où nous dînons ce soir !
Monsieur de Talleyrand, voulez-vous vous asseoir
Avec nous et, devant cette table servie,
Vous qui viviez alors qu'était « douce la vie »,
Nous dire si depuis vos messes dans Autun
Les roses ont perdu de leur royal parfum,
Si les crus de céans ont oublié leur gloire
Et s'il faut faire fi de ce poisson de Loire,
Si le maître d'hôtel n'a point bonne façon,
Si l'on respire mal, ce soir, sur sa terrasse,
Si le fleuve, en courant sous la berge, se lasse
De dire à qui l'entend l'éternelle leçon,
Que l'heure fuit, si belle et si chère soit-elle, —
Cependant qu'un clocher, là-bas, en sentinelle,
Se haussant sur le gris moutonnement d'un bois,
Attentif et muet, écoute d'autres voix.

III

INTÉRIEUR

Les volets sont fermés, l'ombre est tiède, et j'admire
Son corps mince drapé de souple cachemire.
Son pas éveille un peu la pièce qui s'endort.
Les faïences, les bois cirés, les cadres d'or
Luisent furtivement sur sa robe qui baille.
Sa nuque d'ambre est nue, et les peignes d'écaille,
Montrant toutes leurs dents, ne mordent qu'à demi
Le chignon où sa main matinale les mit.

IV

BENEDICITE

C'est le repas du soir. La fenêtre est ouverte.
Nous regardons dehors commencer la nuit verte.

Dedans l'on se devine autant que l'on se voit.
N'allumons pas la lampe encore. L'ombre croît.
Les derniers vols, les cris derniers des hirondelles
Passent devant cette embrasure, follement.
Le ciel qui luit — si loin! — tel un mystique aimant,
Attire à son lointain nos âmes mutuelles.
Mais le logis oppose aux songes maraudeurs
Sa prudence, vertu terrestre et familière,
Ses mains tièdes, ses voix dans l'ombre, ses odeurs
— Oh! l'odorant brouillard qui nimbe la soupière!
Et, pour mieux décider les fous à se rasseoir
Devant la table accorte et la nappe si blanche,
Les cloches font tinter de leur voix du dimanche
Un *Benedicite* sur ce repas du soir.

V

ASSOMPTION

Les grands ormes de l'avenue
Découpent leur feuillage noir,
Guipure de fer mordante, menue,
Sur le vitrage indéfini du soir.
Cette noirceur approfondit encore
La plaine d'air qui s'étend au delà,
Qui lentement pâlit et se dédore
Jusqu'à l'abîme où le soleil croula.
Tout l'Orient n'est plus que perle grise.
De longs cirrus violets, sous la brise,
Qui souffle en haut, mollement, de l'Ouest,
Voguent légers, caravelles sans lest
— Vers quels abris, quels bassins, quelles berges?
Ciel ineffable, ô ciel d'Assomption,
On le dirait fait exprès pour des vierges
— Tours de David et roses de Sion.
Des séraphins chantent l'épithalame.
Et nous, chétifs, écoutons palpiter
Tout l'ignoré, tout le pur de notre âme
Qui veut aussi, qui veut là-haut monter!

Auguste DUPOUY.

LA POLITIQUE ETRANGÈRE

INQUIÉTUDES A L'EST

On vient de représenter à Paris, dans un théâtre d'avant-garde, le *studio* des Champs-Elysées, une tragédie de M. Paul Demasy, qui transpose, dans l'art dramatique, les inquiétudes de ceux qui suivent de près les oscillations de la politique étrangère et en conçoivent de sérieuses inquiétudes pour l'avenir de la civilisation occidentale. Reprenant un thème romanesque de M. Mac Orlan, *La Cavalière Elsa*, M. Paul Demasy imagine qu'animées par une sorte de Jeanne d'Arc rouge, les armées soviétiques, submergeant la Pologne et l'Allemagne, sont arrivées sur le Rhin. Au quartier général on reçoit les plénipotentiaires de la France et de l'Angleterre chargés d'offrir la paix. Le plénipotentiaire français, un député, ancien ministre, fait le discours traditionnel que nous n'avons que trop entendu, sur le Droit, la Justice, la Démocratie, la haine de l'impérialisme. Les plénipotentiaires anglais écoutent cela d'une oreille distraite, mais ne songent qu'à obtenir du commandement bolchevique un entretien particulier; ils veulent tirer leur épingle du jeu.

La scène est traitée dans la manière la plus caricaturale, mais elle dessine sous une forme crûment populaire l'aspect qu'ont pris généralement les négociations franco-anglaises, en présence des menaces que l'impérialisme germanique renaissant et la Révolution russe dressent contre la civilisation occidentale.

Heureusement nous dit-on il n'en est plus ainsi. La diplomatie adroite et loyale de M. Austen Chamberlain et de M. Briand que seconde son nouveau secrétaire général M. Philippe Berthelot a dissipé tous les nuages, L'entente cordiale est rétablie et la réponse franco-anglaise à la proposition allemande dissipe tous les équivoques. Ainsi parle la grande presse officieuse. A bien examiner cet enthousiasme est peut-être un peu prématuré.

La bonne volonté de M. Chamberlain est évidente. Il représente cette élite anglaise qui comprend le devoir européen, qui admet que la Grande-Bretagne s'est engagée d'honneur à maintenir le statut qu'elle a aidé à élaborer, qu'elle a en partie imposé durant les négociations du traité de Versailles; mais cette élite est clairsemée; elle n'a sur la politique générale de l'Empire qu'une action intermittente et cette politique, dans son ensemble, demeure strictement et exclusivement insulaire et il est manifeste que dans ses négociations avec la France, M. Chamberlain a dû tenir compte de cet esprit insulaire à ce point que les engagements de la Grande-Bretagne semblent bien conditionnels.

Peu avant l'entrevue de Genève et tandis que les deux gouvernements échangeaient des notes sur la façon de répondre à la proposition Stresemann, le *Daily Telegraph* écrivait :

Si l'on peut se fier, aux premières nouvelles venues de Paris, les commentaires de M. Briand au sujet de certains

passages du mémorandum britannique prêtent à ceux-ci une interprétation que le gouvernement britannique n'a jamais eu l'intention de leur donner. Cette interprétation française a causé d'ailleurs une certaine surprise en Angleterre. En effet, cela reviendrait à dire que le gouvernement britannique a abandonné le point de vue qu'il a adopté à l'égard du problème de la sécurité, et que le premier ministre et M. Chamberlain ont exposé récemment. Le gouvernement britannique n'a jamais eu cette intention et ne pourrait d'ailleurs pas envisager cette dernière éventualité. On affirme que la note britannique ne fait aucune allusion au passage des troupes françaises par la zone démilitarisée. Dans la pensée du gouvernement de Londres, il serait d'ailleurs inopportun de s'occuper des détails du problème dans l'état où en sont les négociations. Il est dès lors difficile de comprendre où et comment le malentendu a pu prendre son origine, à moins que les commentateurs alliés n'aient choisi dans le texte une phrase ambiguë se rapportant au respect par la Grande-Bretagne des obligations imposées par le traité de Versailles, et n'y aient découvert plus que la phrase ne contenait en réalité. Nous répétons que le droit de faire passer les troupes d'une puissance quelconque par la zone démilitarisée serait, de l'avis britannique, strictement limité par l'aspect moral de l'événement qui pourrait en provoquer la nécessité, et serait sujet aux stipulations « ad hoc » du Covenant.

Le *Daily Telegraph* n'est pas le Foreign-Office, mais il représente une notable fraction de l'opinion britannique, et il a une influence politique trop considérable pour qu'on puisse tenir son opinion pour négligeable. Or, que signifie cet amphigouri si ce n'est que l'Angleterre, au moins cette partie de l'Angleterre que représente le *Daily Telegraph*, entend bien rester seule juge de la façon dont la France pourrait intervenir à l'appel de ses alliés de l'Est. N'insistons pas sur ce que cette espèce de mise en tutelle peut avoir de déplaisant. L'Angleterre n'aime pas à prendre des engagements formels. Elle veut être libre d'agir à sa guise le moment venu. Soit. Mais ne peut-on pas rappeler que si, en 1914, l'Allemagne avait été certaine que l'Angleterre ne resterait pas neutre, il est infiniment probable qu'elle n'eût pas déchaîné la guerre.

Aussi comprend-on l'inquiétude que ressentent les nations de l'Europe Centrale devant ces subtiles discussions sur un pacte de sécurité qui ne devrait être qu'une sorte de traité, de réassurance garantissant le statut européen fixé par le traité de Versailles, statut imparfait, mais dont la remise en question risquerait de provoquer une conflagration universelle. Un ami, qui habite l'Europe Centrale, m'envoie à ce sujet une lettre assez inquiétante :

« ... Je crois, dit-il, que la France est prise dans un engrenage dont il lui sera bien difficile de se dégager. Elle signera un pacte de sécurité apparente, qui ne garantira rien du tout.

« Il suffirait d'ailleurs aux Allemands de provoquer la guerre sur la Vistule pour que le pacte de sécurité ne joue pas. A quoi donc aurait-il servi d'avoir négocié et signé un instrument diplomatique de plus? D'ailleurs, je ne pense pas que le premier point du programme allemand soit le corridor polonais ; je crois plutôt que c'est du côté de l'Autriche que les Allemands entreprendront la première révision des clauses territoriales du Traité de Versailles. La charnière autrichienne est de beaucoup la plus faible. L'assainissement économique ne paraît pas avoir réussi. On a restauré les finances, mais les fondements économiques de la petite Autriche sont demeurés bien branlants. C'est pourquoi on arrivera difficilement à empêcher la réunion. Ce n'est qu'une question de temps. Lorsque l'Allemagne croira le moment favorable, elle déclanchera l' « Auschluss ». Qui donc l'en empêchera? Les alliés auraient-ils la force de protester autrement que par l'envoi de notes? Et ce n'est pas Mussolini qui enverra ses Chemises Noires à Vienne pour en chasser les uniformes verdâtres de la Reichswehr.

« Du train où vont les choses, Cologne sera évacuée au mois d'août. L'Allemagne entrera à la Société des Nations au mois de septembre, et au début de l'année prochaine, les Viennois pourront voter d'enthousiasme l'annexion au Reich.

« J'ai regret à le dire, mais je crois que s'il y a moyen d'éviter cette éventualité désastreuse, ce n'est ni sur l'Angleterre ni sur la France qu'il faut compter, mais sur les pays directement intéressés. La Tchécoslovaquie est la première menacée. Si l'Autriche se joint à l'Allemagne, la situation des Tchèques sera immédiatement compromise. Il n'y aurait de solution possible pour eux que de réunir en une fédération au moins économique tous les pays successeurs de l'ancienne Autriche-Hongrie, y compris la Pologne.

« Comprise dans un ensemble aussi important au point de vue économique et politique, peut-être l'Autriche, dont la capitale pourrait espérer redevenir une véritable capitale danubienne, consentirait-elle à fermer les oreilles à l'appel qui vient d'Allemagne. On dirait que M. Benès l'a compris, et qu'il se propose de faire quelque chose dans ce sens. Je l'espère, mais je n'ose pas y compter. »

Peut-être le pessimisme de cette lettre est-il un peu trop excessif. Mais tous ceux qui ont passé par ces pays, dont l'avenir et l'existence même dépendent du maintien des traités, le comprendront. Moins distraits que nous, plus directement intéressés, ils voient la menace se préciser chaque jour.

On lisait dernièrement, en effet, dans une revue socialiste allemande, *Sozialistische Monatshefte*, un article de M. Ludwig Quessel, intitulé : *Le Rhin et la Vistule*, et dont les conclusions n'étaient

pas moins inquiétantes que celles de mon correspondant de Prague.

En parlant des propositions de pactes de M. Stresemann, l'écrivain socialiste y déclarait :

« Il ne faut pas oublier qu'il y a une solidarité entre le Rhin et la Vistule. Si la guerre éclate sur les rives de l'un, elle éclatera également sur celles de l'autre fleuve. Et de même qu'en 1914, Bethmann Holleweg ne réussit point à localiser la guerre austro-serbe, M. Luther, en 1925 ou plus tard, ne réussira pas à limiter la guerre à la Vistule. Si l'horizon de celle-ci se trouve obscurci par des nuages de gaz émis par des centaines de mille de grenades, l'horizon sur le Rhin se colorera également d'un jaune de soufre...

« Qui aime sa Patrie ne doit point oublier que déchaîner l'enfer sur la Vistule, c'est transformer également en enfer les pays rhénans...

« Les frontières occidentales de la Pologne sont une partie intégrante du nouvel ordre territorial de l'Europe créée par le Traité de Versailles et dont la défense est assurée également par une alliance entre la Pologne et la France. Que pense le Cabinet Luther de ces faits?

« Le Chancelier a répondu dans son discours devant le Congrès industriel allemand que l'Allemagne ne voulait faire aucune guerre, que tout expert militaire sérieux savait qu'elle ne pouvait la faire. Il convient de répondre à cela que les experts militaires étrangers préféreraient encourir le reproche d'incapacité de la part de Luther, plutôt que d'admettre que l'Allemagne est dans l'impossibilité de faire la guerre.

» Si l'Allemagne était désarmée au point de ne pouvoir faire la guerre, à quoi bon la trêve rhénane?

« — Pour défendre l'ordre territorial créé par le Traité de Versailles, nous répond le Chancelier Luther.

« Tous les partis politiques français déclarent cependant que l'intention prêtée à la France de modifier les frontières à l'Ouest établies par le Traité de Versailles n'a jamais existé que dans l'imagination allemande.

« L'indignation provoquée dans les milieux nationalistes allemands par l'offre de pacte de M. Streseman est considérée en France comme une preuve de plus qu'en Allemagne l'idée pacifiste n'est qu'un paravent destiné à cacher les projets militaires.

« Étant donné les armements russes dirigés contre la Pologne, on croit partout, en Europe Occidentale, que le zèle avec lequel le Cabinet Luther s'efforce de se réserver les mains libres sur la Vistule est simplement une préparation diplomatique... d'une guerre de revanche à l'Est. »

Admettons que cet écrivain socialiste ait exagéré ses angoisses de pacifiste pour les besoins de la cause ; en Allemagne aussi, il arrive que la politique extérieure serve d'instrument aux partis dans la politique intérieure. Il n'en faut pas moins constater qu'en Allemagne même, les intentions du cabinet Luther sont suspectes. M. Austen Chamberlain, dans un communiqué dont les termes sont suffisamment explicites, a voulu rappeler aux pessimistes que les précautions prises par la Société des Nations sont toujours en vigueur.

« Quant au danger que peut courir la paix européenne en des régions que ne vise pas le pacte occidental, disait-il, le gouvernement considère que l'on peut y parer efficacement en utilisant les dispositions générales du Covenant de la S. D. N. »

Cela tombe sous le sens, et M. Auguste Gauvain, commentant ce communiqué, rappelait opportunément que les articles 10, 15, 16 et 17 du pacte, permettent à tous les États intéressés de se protéger contre une agression ; qu'ils imposent aux membres de la Société l'obligation de défendre leurs co-signataires attaqués ; enfin, qu'ils prévoient la coopération des sociétaires contre les agresseurs. Mais alors, pourquoi ce fameux pacte occidental qui inquiète nos alliés de l'Est? Singulière histoire que celle de la diplomatie de ce temps. En 1919, tous les grands États du monde se sont réunis pour assurer la paix et la justice. Il faut croire qu'ils s'y sont bien mal pris, puisqu'ils remettent sans cesse leur ouvrage sur le métier. Puisqu'on n'est pas sûr du lendemain, puisque l'esprit de revanche de l'Allemagne inquiète tout le monde à des degrés divers, n'eût-il pas été plus simple que tous les co-signataires du Traité de Versailles s'entendissent pour déclarer solennellement qu'ils considéraient le statut européen qu'ils ont contribué à fixer comme intangible et qu'ils s'engageassent solidairement à le faire respecter ?

Sans doute, c'eût été trop simple : on dirait que les démocraties n'aiment pas les choses simples.

Sans doute l'entente de M. Briand et de M. Chamberlain a fait luire un rayon d'espoir dans le ciel sombre de notre Europe, mais elle ne nous permet pas encore le repos et la quiétude que nous attendons.

L. DUMONT-WILDEN.

LE ROMAN

AUX SOURCES DU GENRE

Voici deux livres, *Berthe au grand pied* et *La Chanson d'Aspremont* (1), avec lesquels nous retrouvons le roman à ses sources.

Jamais il n'a été plus opportun de l'y ramener, de l'y retremper. Jamais il n'a été plus urgent de lui rappeler ses origines pour qu'il reprenne conscience de sa nature et retrouve le sentiment

(1) *Berthe au grand pied*, d'après deux romans du XIIIe siècle, par Louis Brandin. (Boivin et Cie, éditeurs) ; — *La Chanson d'Aspremont*, d'après un poème du XIIIe siècle, par le même ; préface de Joseph Bédier. (Même éditeur).

de sa dignité. Le nombre des romans se multiplie dans des proportions folles et presque partout le talent abonde. Un débutant s'essayait jadis dans la critique ou il risquait timidement une plaquette de vers ; il jette aujourd'hui dans la forme du récit tout ce qui lui passe par la tête : inventions, sensations, réflexions, personnages réels ou imaginaires, observations plus ou moins hâtives et constructions plus ou moins factices — et voilà un roman. Il nous le dit et il le croit. Le public accepte, parce que le désarroi où il se trouve lui-même le dispose à croire ce qu'on lui dit. Il est livré à toutes les entreprises et à tous les hasards. Il suit, pourvu qu'on lui fasse quelque peu violence, qu'on le secoue un peu brusquement, qu'on ne lui laisse pas le loisir de se reprendre, qu'on stimule par des épices son appétit émoussé, qu'on réveille par des excitants ses nerfs déprimés ou que par des stupéfiants on apaise leur surmenage, qu'on fournisse à sa sensibilité détraquée les drogues qu'elle réclame et dont elle est en train de s'empoisonner. La perversion du goût n'est qu'un des aspects du désordre général. Elle guérira, comme le reste, dans la mesure où l'organisme réagira. L'art de la médecine nous enseigne que tout l'art des guérisons est d'aider l'organisme à réagir.

Ce n'est donc pas sans raison que l'on parle aujourd'hui de la crise du roman. Crise esthétique, crise morale. Il est entendu que le roman est le genre le plus souple, le plus complaisant, le plus plastique, qu'il peut prendre toutes les formes : encore faut-il qu'il en prenne une, et il arrive trop souvent qu'il n'en a plus. Quant à sa matière, celle-ci a de quoi nous inquiéter. Monstruosités, perversions, anomalies, extravagances : est-ce donc tout ce que nous pouvons attendre d'une représentation de la vie? Les deux œuvres que nous signalons aujourd'hui nous répondent en nous rappelant que le roman s'est détaché de l'épopée.

***

Au cours des trois dernières années, M. Jacques Boulenger, bon chartiste, lettré exquis et critique excellent, nous a donné en quatre volumes « Les Romans de la Table Ronde nouvellement rédigés » (1). Dans la belle préface qu'il a fournie au premier volume, M. Joseph Bédier nous invite à ne pas oublier que « dès son apparition aux alentours de l'an 1225, le roman en prose de *Lancelot du Lac* fut regardé comme le Miroir de toute chevalerie, comme la Somme de toute courtoisie, comme le Roman des romans ». Et dans une page admirable où il dégage la signification de l'œuvre du XIIIe siècle son mouvement ascensionnel, l'auteur des *Légendes épiques* nous montre la féerie légère des contes de Bretagne faisant place peu à peu aux épisodes qui sont des présages et des préfigurations de la Quête du Graal, qui n'est autre que la recherche de Dieu. Ainsi, par degrés, s'orientent les « chevaleries terriennes » vers les « chevaleries célestes » et succèdent aux livres courtois et féeriques du début *Merlin* et *Lancelot*, le livre ascétique et mystique du Graal, puis le livre tragique de la *Mort d'Arthur*, où sera dépeint le crépuscule des héros.

Toute la poésie des races celtiques s'exprime dans cette suite, ou plutôt cette progression d'aventures à travers lesquelles nous promène le narrateur au Pays de la Merveille. Intimité de la vie intérieure, puissance de rêve et faculté de créer avec les reflets de l'univers des formes idéales, sens profond du mystère et de la vie universelle, inquiétude de l'au-delà : voilà ce qui fut à l'une des deux sources du roman français, ce qui longtemps coula en lui comme un fleuve ou s'y répandit en ruisselets, pour nourrir, autour des créatures de chair et de sang, toute une vie animale et végétale, une forêt d'arbres et de fleurs...

***

En même temps que s'épanouissent les « Romans bretons », nés des chants épiques où se plaisaient les harpeurs de Bretagne et de Galles, nos vieilles « chansons de geste » se transforment et évoluent, elles aussi, vers le roman. A la première période, la belle époque des XIe et XIIe siècles, succède, aux XIIIe et XIVe, celle des remaniements. On rajeunit les vieux poèmes et on les allonge. Au roman, qui se détache d'elle, l'épopée confère quelque chose de sa dignité, de sa grandeur. Autour d'un Charlemagne légendaire, s'ordonnent vingt romans que cette figure domine et qui forment la « Geste du Roi ». Ce nom, « symbole d'un grand passé, devient aussi le symbole des efforts et des espoirs du temps présent ». Le grand empereur apparaît comme la personnification magnifique du héros qui use sa vie à parcourir la terre pour le service de Dieu. Et peu à peu se dégage, planant sur tous ces poèmes, sur tous ces romans « l'idée d'une mission de la France, que Charlemagne avait jadis remplie et qu'il s'agissait présentement de reprendre ». Son plus beau titre de noblesse, notre roman français l'a trouvé dans son berceau : et c'est qu'il compte parmi ses ancêtres notre *Chanson de Roland*, féodale et chrétienne, toute pénétrée de

(1) *L'Histoire de Merlin l'Enchanteur* ; — *Les Enfances de Lancelot* ; — *Lancelot du Lac* ; — *Le Saint Graal* ; — *La Mort d'Arthur*, 4 vol. (Librairie Plon.)

grandeur morale, d'un principe « que la Grèce artiste et mythologue n'a pas connu », ainsi que l'a dit en termes si forts M. Gustave Lanson. « Une haute idée de l'honneur commande le sacrifice désintéressé de la vie, pour le service de l'empereur, pour le service de Dieu : deux sentiments qui compriment l'égoïsme, la foi au suzerain féodal, la foi au maître du ciel, sont les ressorts des actions.

Le « roman » de *Berthe au grand pied* — car c'est bien un roman véritable — n'était à l'origine qu'un conte sur un thème connu du folklore, celui de la fiancée substituée. A la vraie fiancée, le soir de ses noces, sa nourrice ou quelque intrigante a substitué sa propre fille. Par suite d'une ressemblance et d'autres circonstances adroitement combinées, le mari ne s'aperçoit de la substitution qu'au bout d'un certain temps. Il retrouve par hasard sa vraie femme, qui a subi maintes épreuves jusqu'au jour où il lui fait reprendre la place à laquelle elle a tous les droits. Le conte était chargé de trop de ressources pour ne pas être attiré dans l'orbe de gravitation du cycle de Charlemagne et se transformer en chanson de geste. La métamorphose était accomplie au XIIe siècle. La reine Berthe, mère du grand empereur — qui venait, nous disent les chroniqueurs, de la lointaine Hongrie — est prise comme héroïne, et on lui attribue les pitoyables aventures de la vraie fiancée, victime des intrigues d'une rivale. Le sujet se trouve ainsi complètement renouvelé et prend toute son ampleur. Désormais il a tout ce qu'il faut pour passionner les foules. Les infortunes que dame Berthe subit avec tant de patience et de résignation, les circonstances singulières qui entourèrent la naissance de Charlemagne, l'attrait exercé par la basilique de Saint-Denis où depuis quatre siècles le roi Pépin et la reine dormaient côte à côte leur dernier sommeil : tout cela est bien propre à provoquer l'émotion et l'émerveillement d'un public dont l'imagination et le cœur sont pris en même temps. Le récit s'impose à lui parce qu'il participe à la majesté de l'Histoire et à la poésie de la Légende.

M. Louis Brandin a pris pour base de son « renouvellement » le poème d'Adenet le Roi (entendez : le roi des trouvères), poète de talent qui vécut à la cour des ducs de Brabant, qui fit avec l'un d'eux la campagne de Sicile et d'Italie en 1270 et en 1271, accompagna ensuite à Paris Marie de Brabant, femme du roi de France Philippe le Hardi. Adenet dessine avec beaucoup de précision et de relief les caractères de ses personnages, ajoute, pour celui de Berthe, la chasteté la plus pure aux traits de douceur et de résignation que lui fournissait le folklore ; il sait rendre vivants le roi Floire et la reine Blanchefleur (les parents de Berthe), le roi Pépin son mari, le brave Simon le Voyer qui la recueille, sa femme Constance, ses filles Isabelle et Eglante, le généreux Morant et les trois traîtres Margiste, Aliste et Tibert. Il se plaît aux descriptions pittoresques de villes, de forêts, d'églises, de fêtes. Il recueille même les plaintes des pauvres gens, dont la fausse reine, cette parvenue, faisait le malheur, mais qui seront heureux avec leur reine véritable.

La *Chanson d'Aspremont* n'a point le même agrément romanesque, la même simplicité d'expression, la même vérité humaine. Elle, et les autres assez tard venues qui, comme elles « sont faites pour l'amusement de publics mêlés, le plus souvent assemblés dans des baraques de foire, et qu'il s'agit de conquérir vite, par des moyens éprouvés, gros effets de comique ou de pathétique », M. Joseph Bédier les compare à nos drames populaires, romans-feuilletons et même romans-cinémas. Tout est démesuré ; le merveilleux tient une grande place ; il y a des épisodes d'amour et de galanterie. Comme dans nos films « les caractères sont largement taillés, selon les partis pris de simplification et de grossissement que requièrent les publics forains ». Mais ce n'est pas là l'essentiel. Ce n'est pas le point sur lequel nous voulons insister. « La merveille est qu'une poésie adressée à d'aussi larges publics et qui vise la foule, garde pourtant une fière tenue, une part de grandeur chevaleresque. »

***

La merveille, — mais aussi la leçon. Nous ne nous en étonnerons point, et le sentiment que nous devons éprouver ici, c'est l'admiration, non la surprise. En se détachant de l'architecture, la sculpture grecque emportait avec elle la mesure et la noblesse qu'elle devait à cette subordination initiale. Il en fut de même du roman, qui se détachait de la poésie épique. Ou bien encore, pourrait-on dire, longtemps il conserva le parfum du vase vide et en pénétra une matière nouvelle, qu'il gardait ainsi de la corruption. Un Balzac, tout chargé de richesse et de naturalisme, ramène le roman à la grandeur de l'épopée qui hante manifestement le Flaubert de *Salammbo* et de la *Tentation de Saint Antoine*, peut-être même celui de *Madame Bovary*. Combien il reste de cette grandeur, transformée, humanisée, modernisée, dans l'œuvre d'un Alphonse Daudet, d'un Loti, d'un Barrès, d'un Paul Adam, d'un Estaunié ! Nous en retrouverions bien des traces à travers les diverses formes — romans des races, romans exotiques, romans de l'énergie — que présente le récit romanesque dans la littérature d'aujourd'hui.

Nous ne sommes point de ceux qu'elle désespère. Dans la masse confuse des livres qu'elle prodigue il y a autant ou plus de talent, plus de richesses sans doute qu'il y en eût jamais. Le péril pourrait venir d'une dégradation qui lui fait perdre contact avec les grands thèmes de la vie intérieure ou de la vie collective. La licence et l'obscénité, où trop de jeunes auteurs se complaisent, ne sont pas seulement malsaines : elles sont mesquines aussi. Elles n'ont pas pour seul effet de rabaisser le roman, elles le rapetissent. Elles le détachent des plus hautes préoccupations, qui correspondent, il faut bien le reconnaître, aux plus hautes réalités. A cet égard, la leçon des origines peut nous apprendre quelque chose.

Firmin Roz.

LE THÉATRE

LA POÉSIE AU THÉATRE

Je n'irai point jusqu'à dire que nous vivons en un temps épris de poésie. Je suis pourtant persuadé que l'art, et principalement l'art du théâtre, est destiné à nous offrir précisément ce qui nous fait le plus défaut dans l'existence réelle. Il serait facile de montrer qu'il en a toujours été ainsi dans le cours de l'histoire humaine et que l'art peut être également considéré comme une image de la vie — c'est la conception réaliste — ou comme son contraire : c'est la conception poétique. En fait, les deux tendances s'équivalent et l'on trouve toujours un art d'autant plus poétique que, par ailleurs, s'affirment des préoccupations plus positives et plus pratiques.

C'est pourquoi, bien loin de croire, comme d'aucuns, à la disparition progressive de la poésie dans l'humanité en travail de civilisation, j'estime que la poésie va en se développant, en s'enrichissant et que son rôle devient d'autant plus essentiel qu'il s'oppose davantage à la matérialité de l'existence contemporaine.

En tout cas, vraie ou non, cette hypothèse reçoit des dernières représentations de la saison une singulière confirmation.

Presque en même temps, les deux théâtres nationaux, la Comédie française et l'Odéon, ont représenté des ouvrages en vers, et ces ouvrages sont surtout remarquables par le lyrisme, qui caractérise l'un, par la fantaisie, qui caractérise l'autre.

De plus — et ceci semblera peut-être un rapprochement d'abord un peu forcé, mais bien vite l'évidence apparaîtra — les jeunes auteurs dramatiques qui s'adonnent uniquement à la prose et cherchent exclusivement à divertir leurs spectateurs comme il est de règle dans les petits théâtres très chers — semblent également soucieux de pousser à outrance leur modernisme et de se servir de ce modernisme comme d'un truchement pour exprimer les sentiments les plus ingénus, les plus tendres, bref les plus poétiques. Comme tendance, il n'y aurait donc point autant d'écart qu'on pourrait le croire entre des tentatives comme celles de Maurice Rostand, Rosemonde Gérard et celle de Birabeau. Tout cela, c'est du lyrisme, mais à des degrés divers, et ce ne sont point uniquement les vers qui déterminent ces espèces d'un même genre.

***

La pièce de Maurice Rostand représente le lyrisme, si j'ose dire, à l'état aigu. L'auteur et ses personnages semblent également convaincus que la réalité n'existe pas par elle-même et qu'elle doit nécessairement se modeler sur nos désirs. Assurément, l'expérience prouve qu'il n'en est pas ainsi, car s'il en était ainsi, il n'y aurait pas besoin de poètes. De plus, on admet généralement que nos désirs ne règlent point le monde ; or le poète, lui, ne l'admet point, parce que ses désirs sont plus beaux que tout et que leur échec est moins un malheur pour lui qu'un opprobre pour l'univers..... Le lyrisme est, dans son fond, non pas seulement un élancement personnel, mais une révolte, une accusation dressée contre l'état de choses existant dans la nature. Et ce principe de révolte, c'est l'amour.

Voici donc deux frères qui se battent ou veulent se battre pour leur pays.

Mourir pour son pays est un si digne sort.
Qu'on briguerait en foule une si belle mort...

disait le grand patriote de Corneille. Aussi n'est-ce point là une destinée assez individuelle. L'un des deux frères lui préfère l'amour. Il est emporté par une Manon sur un vaisseau : l'embarquement pour Cythère...! L'amour, selon le lyrisme, est donc au-dessus de tout... Oui, dans le premier moment, dans le premier élan, sinon de désir, du moins d'affranchissement... Mais, à la longue...? Qu'est-ce que la vie individuelle auprès de l'autre...? Qu'est-ce que d'aimer, quand les autres meurent?... A ce propos, il est équitable de remarquer que chez Maurice Rostand, auteur de l'*Archange*, aussi bien que de *La Nuit des Amants*, l'héroïsme ne comporte pas moins de poésie que l'amour et, finalement,

l'emporte... Le déserteur, en effet, ne peut échapper au sentiment de sa désertion qu'à la condition de poursuivre et d'atteindre, par l'amour, le même but que ceux qui combattent : la mort. Il conclut avec la séductrice un pacte par lequel ils se sacrifient l'un à l'autre le reste de leurs jours. Il découvre, par malheur, que la jeune femme était malade et condamnée : elle ne lui immole que trois petits mois... C'est de quoi il s'irrite avec une violence où se reconnaît la naturelle injustice des grands passionnés.

On voit, par ces indications trop sommaires, la grandeur du sujet. Il n'est pas certain que le lyrisme qui l'anime ait toujours revêtu une forme et un mouvement suffisamment dramatiques pour un public qui reste épris de poésie, je le répète, mais qui ne peut pourtant l'aimer, du moins au théâtre, que sous un déguisement.

***

Mme Rosemonde Gérard, elle, s'est placée résolument dans la fantaisie ; la fantaisie est, si j'ose dire, un lyrisme qui se moque de lui-même. Là, le rêve est donné pour ce qu'il est, et les personnages ni le poète ne se révoltent contre la vie parce qu'elle n'est pas faite à l'image des contes que l'on fait aux enfants. C'est déjà bien joli que ces contes soient jolis !... Puisqu'il y a l'art, qu'importe la vie?... Puisqu'il y a la poésie, qu'importe la réalité?...

Le prologue nous révèle tout de suite que nous sommes dans la pure fiction : on y voit des fileuses qui, sous l'œil du destin, brodent les destinées... Parmi ces destinées il y a celle de « Midinette » qui, par son habileté dans son métier, se trouvera revêtir pour un soir la robe d'une cliente très riche et très bonne... Cette aventure à la Cendrillon ne sera point sans mettre à l'épreuve ses amours, mais sans doute tout s'arrangera...

Mme Rosemonde Gérard a, dans la forme, de la grâce, comme dans l'invention. Elle a aussi de la simplicité, et ainsi son œuvre se trouve assez proche de cette poésie populaire à laquelle peuvent tout au plus prétendre, comme amateurs, nos raffinés d'aujourd'hui.

***

Je ne crois pas pouvoir rendre plus sensible ce que j'ai trouvé de délicat et de précieux dans la pièce de M. André Birabeau, *Un Déjeuner de soleil*, qu'en la rapprochant, comme je le fais ici, de l'œuvre des poètes. Ce titre charmant, en effet, est justifié par une invention ingénieuse et une anecdote sentimentale presque touchante. Certes, l'œuvre n'est point copieuse et ne comporte guère de rebondissements vaudevillesques. Peut-être même vaut-elle surtout par son postulat et son premier acte. Il n'en est pas moins vrai que le dialogue en est partout très vif et très tendre, très spirituel et très ému. Nous avons trop peu souvent l'occasion de passer des soirées comme celle-ci pour que nous ne nous laissions pas aller à notre admirative surprise.

Dans un palace qu'on inaugure, il y a des figurants, c'est-à-dire des voyageurs, qui, au lieu de payer, sont payés. Donc figure un pauvre bougre qui se trouve rapproché par erreur d'une charmante personne qu'il a d'abord prise, elle aussi, pour une figurante. Cette erreur donne à penser à la jeune femme qui cherche fortune. Elle estime, en effet, fort justement que, pour trouver un riche amateur, il est bon d'en posséder déjà un. Elle demande donc au figurant du Palace de venir figurer chez elle. Il paiera, il signera les chèques. Cette situation crée malheureusement entre eux de la délicatesse. Ils s'aiment. Mais ils n'osent se l'avouer. Enfin l'amateur riche survient. Les amoureux se séparent.. Puis l'amour ramène le figurant... A temps, car le banquier était lui-même un figurant de la richesse et romanesquement, l'amour triomphe.

Si j'insiste sur cette œuvre, ce n'est pas seulement à cause de l'agrément que j'y trouve, mais parce qu'elle est assez significative d'une tendance nouvelle dans la jeune génération dramatique. Vous voyez, en effet, comme les personnages et les minces péripéties où ils se trouvent mêlés sont modernes : ce modernisme, c'est là la volonté la plus générale et la plus nette de toute la littérature d'aujourd'hui, et c'est lui qui provoque tout l'esprit, toute la gaîté, qui, en un mot, éveille toute la verve des auteurs dramatiques, des romanciers et même des poètes. Mais, d'autre part, contrairement à la sécheresse, ou à la « rosserie » qui a précédé, sous cette désinvolture apparente et ce pittoresque, se cachent un goût secret pour la vie sentimentale et un certain respect de l'amour. Est-ce que l'amour redeviendrait à la mode?...

Gaston Rageot.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

[illegible]

plaidoyer — car c'est le mot qui sied en l'occurrence, nous semble-t-il — ne convaincra pas tous les esprits pressés d'instaurer la paix perpétuelle parmi les hommes, ni même simplement tous ceux qui n'en finissent point d'admirer la prodigieuse souplesse de la politique d'Outre-Manche. Mais ce plaidoyer, où trouver mieux, si l'on réfléchit surtout qu'il n'intéresse encore que le seul cas de l'Angleterre, où trouver mieux pour mesurer les difficultés de la tâche qui incombe à la Société de Nations ?

Que « le Parlement britannique ne ratifiera jamais le Protocole de Genève », on n'en doute plus devant cet aperçu, un entre dix autres d'égale signification sous la plume de M. T. Greenwood. « Il est une institution que le peuple anglais considère comme sacrée : c'est la souveraineté nationale, que la Constitution définit par les prérogatives suprêmes du Roi et du Parlement. Or, en acceptant les obligations du Protocole, l'Angleterre abdique ce pouvoir entre les mains de la Société des Nations. Ainsi, qu'elle le veuille ou non, l'Angleterre devra, sur l'ordre du Conseil, disposer de ses forces militaires, navales et aériennes pour une guerre que l'Empire britannique n'approuverait peut-être pas. Elle devra accorder des crédits, contribuer aux frais d'une guerre de sanctions, alourdir son budget, sans une libre décision du Parlement. Enfin, on pourra lui refuser le droit de faire la paix au moment où son intérêt la pousse à la conclure... En d'autres termes, l'Angleterre ne veut intervenir que là où il y va de son intérêt direct, matériel ou moral. Jamais elle ne se mêlera à un conflit ni ne mettra ses forces à la disposition d'un pouvoir international sans avoir la sanction parlementaire. Le Pacte de la Société des Nations ne parle que d'une coopération volontaire des peuples. Genève ne doit pas ordonner, mais simplement proposer et demander... »

Cependant, d'ici septembre, date de la prochaine réunion de l'Assemblée de Genève, les négociations en cours auront « le temps de se cristalliser » : à ce moment-là l'Angleterre pourra se présenter devant la Société des Nations « avec une politique comprenant l'arbitrage, la sécurité et le désarmement » et M. Chamberlain se prononcera probablement pour un pacte avec l'Allemagne renaissante.

ITALIE.

Un exemple — et qui en vaut un autre — de cette égale et très précieuse liberté de pensée et d'expression si fréquente chez nos cousins d'outre-monts. — Le féminisme a récemment et une fois encore perdu la partie dans la question du « vote administratif ». De quoi M. Fortunato Rizzi se félicite chaudement dans le premier numéro de mai de *Minerva*. Car, s'il convient à coup sûr de rendre hommage à l'attitude pendant la Grande Guerre de tant d'épouses et de tant d'admirables mères surtout, « du cataclysme est sortie par ailleurs, écrit-il, une Société féminine autrement assoiffée de plaisirs et d'amusette que nous ne le sommes en général, nous, les hommes, cette espèce qui ne veut plus que des jupes s'arrêtant au genou et des bas transparents, que l'on rencontre partout épaules et bras nus et à laquelle il faut à tout prix le *fox-trot* quand ce n'est pas la cocaïne ». — Bien dans le ton de là-bas aussi, le point final que le chroniqueur met à ses « réflexions d'un grincheux » : « A moi, conclut-il, la femme qui sacrifie au féminisme me produit toujours l'effet d'un enfant qui à ses belles boucles préférerait la calvitie de son grand-père... Garde tes boucles, bébé... »

⁂

Relevons dans le numéro suivant de la même publication un petit document qui suffirait à prouver, s'il en était encore besoin, la singulière vitalité de l'élément italien à l'étranger. Il s'agit des résultats d'une enquête instituée, avec le concours des agents diplomatiques et consulaires du Royaume, par le Commissariat général de l'Émigration sur le nombre et l'importance des organes de presse s'imprimant dans la langue nationale hors des frontières de la mère patrie. Ceux-ci étaient vers la fin de l'an dernier : 22 quotidiens, 164 hebdomadaires, 4 bimensuels, 2 trimestriels, 1 semestriel, 2 annuels et 6 paraissant irrégulièrement ; de ces 22 quotidiens, on trouve 8 dans l'Amérique du Nord, 4 au Brésil, 4 en Égypte, 3 dans la République Argentine, 1 en Tunisie, 1 au Chili, 1 en Palestine ; quant aux périodiques, les Italiens en ont 152 aux États-Unis, 30 au Brésil, 21 dans la République Argentine, 6 sur la terre d'Afrique, 4 en Asie, 2 en Australie... et 9 en France parmi lesquels *La France et le Marché italien*, qui comptera demain quarante ans d'existence.

SUISSE.

M. de Montluc écrit dans la *Revue de Droit International* : « Certaines troupes en valent trois fois d'autres à même effectif, ainsi les *Stoostruppen* par rapport à la *Landsturm* ». Le critérium en matière d'armement doit être le caractère offensif ou défensif des « forces » permises à chaque État — et « c'est une question *qualitative* plutôt que *quantitative* ». Ainsi, en enlevant à l'Allemagne son mode de recrutement antérieur à la guerre, les Alliés ont provoqué la formation au service du Reich d'une armée de cadres de tout premier ordre, susceptible de se prêter à « un agrandissement gigantesque instantané ».

BULGARIE.

M. P. Stainow renseigne longuement les lecteurs de la *Revue de Genève* sur le bolchevisme bulgare. Lors de la chute du gouvernement paysan, la IIIe Internationale blâma publiquement les communistes de n'avoir pas soutenu Stamboulisky plus énergiquement. D'où l'essai de révolution de septembre 1923. Celui-ci ayant échoué, ce fut le système des bandes qui firent une centaine de victimes en 1924. La répression suivit, sévère, après laquelle il ne restait que le moyen « de se débarrasser de tous les officiers supérieurs, de tous les ministres, de tous les députés influents et aussi du Roi ».

Gaston CHOISY.

HISTOIRE

Jacques BAINVILLE. — *M. Bainville contre l'Histoire de France* (Éditions du Siècle).

Parmi les genres littéraires, le pamphlet est l'un de ceux qui conviennent le mieux au tempérament et au caractère français. Pourquoi, après avoir connu des périodes d'éclat, le pamphlet a-t-il été longtemps négligé ? Est-ce simple affaire de mode ou bien le roman absorbe-t-il tous les talents ?

De toutes façons, les Éditions du Siècle, si activement dirigées par M. Constant Bourquin, ont pris une très heureuse initiative en créant la collection des « Pamphlets du Siècle ». Après *la Croisade des Longues Figures* d'Henri Béraud, *l'Anti-Corydon* du Dr François Nazier et *Deux jours chez Ludendorff* de Pierre Dominique, paraît *M. Bainville contre l'Histoire de France.*

M. Jacques Reboul rend hommage aux mérites — qui sont grands — de l'ouvrage de M. Bainville ; mais il voit, dans son *Histoire de France*, « un chef-d'œuvre d'imagination et d'élégance narrative pour venir au secours de la thèse favorite de ses compagnons : catholicité et royauté ne font qu'un. Tout ce qui s'attaque à l'un ou à l'autre de ces piliers de la vie nationale s'attaque à la patrie même ». Le pamphlet entier tend à donner la démonstration de ce parti pris, démonstration basée sur des précisions des plus intéressantes.

M. Jacques Reboul combat avec vigueur l'interprétation que l'historien apporte des principaux événements de notre passé ; car le talent même de M. Bainville rend plus dangereuse cette déformation de la vérité historique qu'entraîne facilement toute thèse.

Richard GRELLING. — *La Campagne « innocentiste » en Allemagne et le traité de Versailles.* Traduit de l'Allemand, par Louis Moreau (Alfred Costes).

Il serait intéressant de connaître le total des sommes consacrées par l'Allemagne à sa propagande, tant politique qu'économique — et non moins intéressant d'établir la comparaison entre la puissante et méthodique organisation allemande et les Services de propagande français.

La campagne innocentiste, tendant à disculper l'Allemagne de la reponsabilité de la guerre, est l'une des formes de cette organisation en tous points remarquable, dont les effets se sont déjà fait sentir à notre détriment et qui ne manqueront point dans l'avenir de nous créer de réelles difficultés.

Plus que tout autre, Richard Grelling l'auteur de « *J'accuse* était qualifié pour dénoncer les procédés allemands ; et il faut savoir gré à la « Société de l'Histoire de la guerre » d'avoir pris cette publication sous son patronage.

C. M.

INFORMATIONS

UNE CHAIRE DE L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE POLONAISE A L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES

Nous apprenons que par l'initiative du gouvernement polonais une chaire de la littérature polonaise a été créée à l'Université de Bruxelles. Nous croyons superflu de dire l'importance de cet événement pour les échanges intellectuels polono-belges devenus assez intenses depuis que la Pologne existe comme État indépendant. Il est certain que l'enseignement des lettres polonaises qui sera donné à Bruxelles est appelé à avoir un rayonnement dépassant les frontières de la Belgique, étant donné surtout le choix qui a été fait du titulaire de cette chaire en la personne de M. Szpotanski, historien de la littérature bien connu.

M. Stanislas Szpotanski est notamment l'auteur d'nombreux ouvrages relatifs à la production littéraire polonaise au XIXe siècle. Son thème préféré a toujours [illegible] l'influence des idées philosophiques [illegible] sur les écrivains polonais qui, en exil, [illegible] vécu en France. Il publia, en 1924, une étude remarquable sur *Maurice Mochnacki*, critique et écrivain polonais de l'époque de 1830, étude qui a été [illegible] par l'Académie des Sciences de Cracovie et qui a eu, au moment de sa parution, un grand retentissement. D'autre part, ses longues et patientes recherches concernant l'œuvre d'Adam Mickiewicz ont trouvé leur expression dans un ouvrage de trois volumes publié, après la guerre, à Varsovie. Cet ouvrage fut même rendu accessible au public français sous forme du livre intitulé *Adam Mickiewicz et le romantisme* (Société d'édition des Belles Lettres). On y trouve une analyse pénétrante et sagace des grands courants de la pensée du XIXe siècle qui ont contribué à former l'idéologie politique, esthétique et sociale du poète polonais. M. Szpotanski a rendu aussi un véritable service aux lettres de son pays en publiant les manuscrits de plusieurs jeunes écrivains polonais de la première moitié du XIXe siècle dont l'activité littéraire, bien qu'elle n'ait jamais atteint les sommets, peut être considérée comme un témoignage fidèle de l'esprit de ce temps.

L'on sait que depuis cinq ans M. Szpotanski était directeur du Bureau de presse polonais à Paris et qu'il déployait à ce poste une activité féconde, en vue du rapprochement intellectuel franco-polonais. Aussi son départ de Paris sera fort regretté dans les milieux journalistiques et littéraires où il s'est acquis, grâce à sa probité intellectuelle et sa parfaite loyauté, des sympathies durables.

LA QUINZAINE POLITIQUE

La Question d'Orient

Les premiers jours de juin ont apporté au Proche-Orient balkanique de regrettables nouvelles. Les pourparlers pour le renouvellement de l'alliance gréco-serbe en sont arrivés au point où il vaut mieux rompre que de continuer une discussion stérile. Le renouvellement de l'alliance était pour le cabinet d'Athènes une des bases fondamentales de son programme politique, quelque chose qui peut équivaloir, en Occident, à l'Entente franco-anglaise. M. Michalacopoulo avait déclaré son attachement à cette idée dès son arrivée au pouvoir et l'un des plus éminents d'entre les diplomates grecs, M. Caclamanos, ministre à Londres avait été immédiatement chargé d'entamer et de poursuivre les négociations à Belgrade.

Du côté serbe on a, semble-t-il, envisagé la chose autrement. Certes, M. Nintchitch, ministre des Affaires Étrangère yougoslave est acquis à la thèse supérieure de l'Entente gréco-serbe, [illegible] de paix et d'ordre dans les Balkans.

Il n'y a pas si [illegible] à l'interpellation du député macédonien Tchirkovitch sur l'état des pourparlers, il répondait : « Nous sommes liés avec le peuple grec [illegible] par les [illegible] sentiments, mais aussi par des intérêts capitaux communs, qui nous [illegible] une action commune dans la péninsule balkanique. »

Mais, à Belgrade, [illegible] jouer à ce [illegible]

général sur lequel on est virtuellement d'accord, le règlement de questions d'un autre ordre et faire de l'alliance défensive le prix de concessions d'ordre matériel. La diplomatie yougoslave, dont la maîtrise est reconnue, a cru le moment venu de spéculer sur le besoin manifeste que l'on ressentait à Athènes d'avoir des garanties d'ordre international en vue de pouvoir paisiblement travailler au relèvement intérieur. Elle a cru possible d'obtenir beaucoup en échange de cette garantie. La Grèce a reculé devant l'énormité des exigences.

On savait depuis quelque temps déjà jusqu'où allaient les revendications serbes. L'officieuse *Politika* de Belgrade, dans un article du 23 mai, avait exposé la thèse du gouvernement yougoslave.

Il s'agissait d'une part d'étendre la zone franche de Salonique et d'autre part de transformer en chemin de fer, régi par l'État yougoslave, le tronçon de la voie ferrée qui va de Guevgheli, frontière serbe, à travers le territoire grec, jusqu'à Salonique. Le gouvernement serbe s'appuyait au sujet de cette dernière revendication sur le fait qu'il avait racheté à un groupe franco-belge, qui l'avait acheté lui-même à la Compagnie des chemins de fer orientaux, une partie des actions de la ligne Guevgheli-Salonique.

Or, cette voie ferrée fait partie du réseau des Orientaux, construit pour le compte de l'État turc par le financier autrichien, baron de Hirsch, avec le produit d'un emprunt placé par la Porte. Même si les actions étaient en majeure partie entre les mains des porteurs autrichiens, la propriété du réseau était à l'État turc. La compagnie des Orientaux n'avait que l'exploitation.

Depuis 1915 la Grèce se trouve en possession de la ligne, l'ancienne Compagnie des Orientaux ne conservant que le droit de réclamer une indemnité d'exploitation. Ce droit fut racheté en 1918 par un groupe franco-belge, en même temps que les actions détenues par les porteurs autrichiens. Il fut cédé plus tard au gouvernement serbe. Mais le droit d'exploitation appartient toujours au groupe avec lequel le gouvernement hellénique est depuis un certain temps en négociations, de même que le droit de propriété demeure à la Grèce. Il se mêle à cette tractation diplomatique une affaire de rachat se chiffrant par quelques dizaines de millions qu'il est inutile d'approfondir. Reste le fond même de la question. Le *Temps* a dans son bulletin du 3 juin nettement défini la situation :

« En réalité, c'est toute la question de la poussée serbe vers le grand port de la mer Égée qui se précise par là. La Grèce a concédé à la Yougoslavie dans le port de Salonique une zone franche qui, bien qu'administrée par les Yougoslaves, reste soumise à la souveraineté et au contrôle des Hellènes. Or, Belgrade voudrait qu'il fût interdit aux fonctionnaires grecs de pénétrer dans cette zone et que celle-ci soit concédée définitivement et sans contrôle d'aucune sorte à la Yougoslavie, qui serait ainsi chez elle à Salonique. Belgrade voudrait même s'assurer la possession complète de la ligne de chemin de fer qui de Guevgheli relie, à travers le territoire grec, la Yougoslavie à Salonique. La majorité des actions de ce chemin de fer sont aux mains des Serbes qui administrent donc en fait cette ligne, mais une clause de la convention intervenue à ce sujet entre les deux pays réserve à la Grèce le droit de racheter le chemin de fer à des conditions déterminées. La Yougoslavie désire amener le gouvernement d'Athènes à renoncer à cette clause et à assurer par là la propriété absolue de la ligne aux Serbes, Croates et Slovènes. Possession en toute souveraineté de la zone concédée dans le port de Salonique et possession en toute propriété de la voie ferrée qui y donne accès, on voit se dessiner nettement la politique par laquelle la Yougoslavie entend élargir et garantir sa situation à Salonique. On conçoit très bien que le gouvernement d'Athènes ne veuille pas céder sur des questions touchant au principe même de sa souveraineté, car il redoute que la Grèce ne soit peu à peu dépossédée de ses droits sur son propre territoire. »

M. Caclamanos, sur les instructions reçues d'Athènes, n'a donc pu faire autrement que d'arrêter l'inutile conversation.

L'on a évidemment à Belgrade exagéré la valeur monnayable du pacte défensif désiré par Athènes. Malgré la constante menace bulgare il n'est point de danger imminent à l'horizon et d'ailleurs, même sans alliance, la Serbie ne saurait permettre à la Bulgarie de modifier le statut balkanique au détriment de la Grèce. Certes la Bulgarie peut se croire encouragée dans sa politique d'agitation par les promesses d'appui que M. Mussolini a faites à M. Kalkoff, mais la Serbie est pour toujours fixée sur les intentions italiennes à son égard et n'a aucun intérêt à faire le jeu de l'impérialisme italien. Dans ces conditions la Grèce aurait tort de s'émouvoir à l'excès de l'échec actuel des négociations. Elle n'est plus une nation aux abois réduite à vendre son patrimoine pour conserver le simple droit de vivre.

Parmi les questions également examinées à Belgrade et qui ont fait l'objet d'une discussion au sein du Conseil de la Société des Nations figure celle des minorités de race slave. A cette occasion M. A. Pallis, ancien membre de la Commission mixte pour l'échange des populations, a passé en revue les mouvements des populations de Macédoine et de Thrace. Je reproduis ici ses chiffres, car il sont éloquents :

I. — *Macédoine.*

1912 (1). — Grecs : 515.000; Slavophones : 119.000; Musulmans : 473.000. Divers (Juifs, Roumanisants, Catholiques, Albanais, ressortissants étrangers) : 98.000. Total : 1.205.000.

1913. — Grecs : 530.000; Slavophones : 104.000; Musulmans : 473.000; divers : 98.000. Total : 1.195.000.

1915. — Grecs : 680.000; Slavophones : 104.000; Musulmans : 348.000; divers : 96.000. Total : 1.228.000.

1920. — Grecs : 579.000; Slavophones : 104.000; Musulmans : 348.000; divers : 91.000. Total : 1.222.000.

1924 (2). — Grecs : 579.000; Slavophones : 77.000; Musulmans : 000.000; divers : 00.000. Total : 1.117.000.

II. — *Thrace occidentale.*

1912. — Grecs : 87.000; Slavophones : 35.000; Musulmans : 11.000; divers : 4.000. Total : 237.000.

1915. — Grecs : 17.000; Slavophones : 35.000; Musulmans : 150.000; divers : 4.000. Total : 1[illegible]0.000.

1920. — Grecs : 68.000; Slavophones : 35.000; Musulmans : 84.000; divers : 4.000. Total : 191.000.

1924. — Grecs : 189.000; Slavophones : 23.000; Musulmans : 84.000; divers : 8.000. Total : 304.000.

III. — *Thrace orientale.*

1912. — Grecs : 53.000; Slavophones : 50.000; Musulmans : 223.000; Arméniens : 24.000; divers : 19.000. Total : 569.000.

1916. — Grecs : 53.000; Slavophones : 1.000; Mu-

(1) A la veille de la première guerre balkanique.
(2) A la fin de l'année.

sulmans : 300.000; Arméniens : 7.000; divers : 19.000. Total : 380.000.

1920. — Grecs : 186.000; Slavophones : 1.000; Musulmans : 300.000; Arméniens : 7.000; divers : 19.000. Total : 513.000.

1924. — Grecs : 0; Slavophones : 1.000; Musulmans : 370.000; Arméniens : 0; divers : 19.000. Total : 390.000.

M. Pallis constate que l'échange des populations grecques et turques constitue une grande étape historique dans le mouvement de migration et de colonisation grecques commencé il y a trente siècles, par le débarquement des premiers colons helènes en Asie Mineure et dans le mouvement d'invasion des Turcs en Europe, en 1371, par l'arrivée des premiers Turcs en Macédoine, après la victoire de Mourad Ier à Kermen (Thrace).

Le résultat de toutes ces migrations est qu'alors qu'en 1912 les Grecs formaient [illegible] de la population totale (étant numériquement plus forts que chacun des autres éléments ethniques pris séparément) ils en forment aujourd'hui 88 %, tous les autres éléments ne constituant que 12 % de la population totale.

La Grèce tend à devenir, à l'heure actuelle, le pays le plus homogène des Balkans. Elle recueillera dans très peu d'années le fruit de son remarquable effort. Ce n'est pas l'instant d'hypothéquer hâtivement son avenir.

René Pinon.

Bulletin Yougoslave

LE PLACEMENT DES CAPITAUX ÉTRANGERS DANS LE ROYAUME DES SERBES, CROATES ET SLOVÈNES.

Grâce à la situation économique et financière très favorable et qui se consolide de plus en plus et à l'amélioration constante du dinar sur le marché monétaire, l'étranger commence à s'intéresser, ces temps derniers, au royaume des Serbes, Croates et Slovènes comme à un pays où il pourrait avantageusement investir ses capitaux. Et cet intérêt est en même temps la meilleure des preuves de la consolidation de l'État non pas seulement financière, mais aussi politique, circonstance qui garantit un développement continu et régulier de la production.

En fait, le royaume des Serbes, Croates et Slovènes se trouve être un des rares pays européens assurant au placement des capitaux étrangers un terrain très propice par ses richesses naturelles inépuisables et, jusqu'ici, inexploitées.

C'est justement pour en activer l'exploitation d'une façon rationnelle et répondre par là aux doléances du monde de la production que le Gouvernement a décidé, sur la proposition du Ministre des finances et en vertu de l'article 70 de la loi des finances pour les douzièmes d'avril, mai, juin et juillet 1925, d'exonérer de tous droits, taxes et impôts les obligations d'entreprises industrielles et celles émises par les personnes morales publiques, à l'occasion d'emprunts contractés à l'étranger, mais exclusivement pour les besoins de ces entreprises et qui doivent disposer d'un capital d'au moins 10 millions de dinars ou pour les groupes d'entreprises similaires disposant ensemble de ce capital. Ces privilèges sont accordés jusqu'à la fin de l'année 1930. Sans doute, cette mesure sera favorablement accueillie et commentée dans les milieux financiers de l'étranger et cela d'autant plus que l'État s'engage à garantir à tous les créanciers étrangers les mêmes sûretés et privilèges que la loi prescrit en faveur de la Banque Hypothécaire d'État.

Il est donc naturel que beaucoup de corps autonomes, et la capitale d'abord, se soient concertés en vue de profiter de ces favorables dispositions en sollicitant les emprunts pour leurs besoins. Il reste cependant entendu que chaque demande émanant de ces personnes publiques sera soumise par le Ministre des finances à la délibération du Conseil des Ministres. Le placement des capitaux étrangers contribuera puissamment au développement de plusieurs branches d'industrie dans le pays et principalement à l'exploitation des mines et à l'aménagement moderne de grandes villes.

C'est ainsi que la ville de Belgrade — qui se place première comme unité autonome — a l'intention de s'adresser à l'étranger afin d'obtenir un crédit sous forme d'un emprunt contracté en Suisse avec concours de la Banque Hypothécaire d'État et destiné aux travaux publics d'intérêt municipal. L'emprunt serait de 250 millions de dinars. La ville d'Ossiek a engagé des pourparlers avec un groupe de financiers américains afin qu'un emprunt de 1 million de dollars lui soit accordé. Cette somme serait affectée aux travaux publics, et en première ligne, à l'électrification du tramway. La ville de Nich de son côté a reçu plusieurs offres de crédit. De même les représentants de grands centres de la Voïvodina : Soubotitza, Sombor, Novi-Sad et Pantchévo ont décidé d'entrer en commun en négociation avec d'importants groupes financiers anglais afin de conclure un emprunt.

Quant aux entreprises industrielles, certaines organisations se sont déjà livrées à quelques sondages à l'étranger pour examiner les conditions moyennant lesquelles un crédit leur serait accordé.

Il vaut d'être souligné que depuis peu de temps plusieurs capitalistes américains et anglais s'intéressent particulièrement aux richesses minières de notre pays, à l'exploitation d'entreprises en activité et aux beautés naturelles de la Dalmatie.

Si les milieux de financiers étrangers font aujourd'hui confiance à notre pays, à sa sage et prévoyante politique financière qui lui assurera un parfait équilibre économique le mérite en est dû, pour la plus large part, à M. Stoyadinovitch, l'entreprenant et actif Ministre des finances.

Borivoje B. Milkovitch.

BULLETIN MARITIME

L'AIDE DES PAYS ÉTRANGERS A LEURS MARINES MARCHANDES

Dans la plupart des pays, l'État se préoccupe d'aider au développement de la Marine marchande. Généralement même on trouve combinées les deux formules classiques d'aide au constructeur et à l'armateur. C'est notamment ce que font, pour ne citer que les principaux pays, l'Angleterre, l'Italie et le Japon.

L'aide aux constructeurs affecte, soit la forme de prêts effectués à des conditions très avantageuses, ou même garantis par l'État, c'est le cas en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis, soit la forme de subventions, comme en Italie et au Japon.

En Angleterre, en [illegible] 11 novembre 1921, l'État garantit, jusqu'à concurrence d'un certain chiffre, le service (intérêts et amortissement) des emprunts contractés par les Chantiers Navals. Tout

l'année 1924, le montant des emprunts ainsi garantis s'élève, pour la Grande-Bretagne et l'Irlande, à 18.000.000 de livres.

En Allemagne, après avoir pris entièrement à sa charge la reconstitution de la flotte, opération qui a représenté 700.000.000 de marks-or — les compagnies de navigation françaises eussent été heureuses de se voir traiter ainsi pour leurs pertes de guerre — le gouvernement a ouvert aux armateurs, pour construction de navires, un crédit de 50.000.000 de marks aux taux d'intérêts réduits de ½ % la 1ère année, 4 % la seconde, 5 % la troisième et 6 % ensuite, alors qu'un armateur français ne trouve certainement pas — s'il trouve — à emprunter à moins de 10 % tout compris.

En Italie, nous rencontrons un système rappelant celui de notre ancienne loi de 1906. La loi du 13 juillet 1911, modifiée, au cours de la guerre et après la guerre, par divers décrets qui ont accentué le caractère protecteur, notamment les décrets du 1er février 1923 et du 10 avril 1924, accorde des exonérations de droits de douane sur certains matériaux importés, des primes sur certains produits métallurgiques nationaux, d'autres primes calculées soit à la tonne construite, soit sur le poids des machines par rapport à leur puissance. Il existe également des primes à la démolition, dont le produit doit être remployé à la construction dans le pays d'un tonnage au moins équivalent à celui qui en a fait l'objet.

Au Japon, des primes sont accordées aux produits d'acier nationaux intéressant la construction des navires; ces primes sont respectivement de 12 et 15 % de la valeur des aciers bruts et des aciers travaillés d'importation.

Enfin, en Amérique, en vertu du « *Merchant Marine Act* », du 5 juin 1920, dit « *Jones Act* », le Gouvernement peut accorder à l'Armement, jusqu'à concurrence de 25.000.000 de dollars, pour la construction de navires en Amérique, des prêts à des conditions particulièrement avantageuses.

Il est bien évident que l'armement bénéficie indirectement de ces diverses mesures, surtout lorsqu'ainsi que c'est notre cas, il a l'obligation de faire effectuer ses constructions sur les marchés nationaux. Soit que la matière employée ait été dégrevée d'une partie de son prix de revient, soit que le constructeur ait bénéficié de certaines facilités financières, soit enfin que l'armateur ait pu se procurer à bon compte les fonds nécessaires à payer le navire, dans tous les cas la charge que représente ce navire se trouve diminuée.

Nous n'avons rien de pareil en France à l'heure actuelle.

Mais, indépendamment de l'aide ainsi donnée à la construction, les divers États déjà cités subventionnent en outre presque tous, plus ou moins, l'armateur, lorsqu'il s'agit de services d'intérêt général.

Ici, il est moins facile de donner des précisions et des chiffres, parce qu'en dehors de l'Angleterre, il semble bien que chaque Gouvernement s'attache à masquer le plus possible les mesures qui nous occupent.

Cependant, nous pouvons vous fournir les indications suivantes.

L'Empire Britannique, suivant renseignements publiés par l'*Échiquier* et reproduits dans le *Journal of Commerce* et le *Syren* (1) a payé, pour l'ensemble des services d'intérêt général, au titre de l'exercice 1923, une somme globale de £ 738.061, soit, sur la base de 85 fr. la livre, fr. : 62.735.185. Ce chiffre est à ajouter à celui représentant la charge des emprunts consentis dans les conditions énumérées plus haut dont il a été indiqué que le montant en capital s'élevait à 18 millions soit déjà 900.000 £ pour des intérêts à 5 % (76.500.000 fr. sur la base du change à 85 fr.). De telle sorte qu'on peut dire, sans hésiter, que les sacrifices que s'impose l'Empire Britannique pour ses services d'intérêt général, sont, toute proportion gardée, beaucoup plus importants que ceux que prend à sa charge l'État Français, qui, pour l'ensemble de l'armement subventionné, a payé ou aura à payer, au titre de l'Exercice 1924, une somme totale d'environ 103.000.000 de francs.

En ce qui concerne l'Italie, le montant des charges assumées par l'État depuis la guerre et jusqu'à ces derniers temps, atteignait annuellement 300 millions de lires, une refonte du système, avec, comme conséquence, certaines réductions, a été annoncée; il est à peu près impossible de se rendre compte si ces réductions ont été effectivement appliquées; en tout cas, le chiffre officiellement accusé pour l'exercice 1923-1924, est encore de 147.130.000 lires, ceci s'entendant toujours en sus des subventions à la construction (1).

Pour le Japon, les seuls renseignements précis qu'on ait sont : que, pour chacun des budgets des années 1924-1925, les subventions accordées se sont élevées à yens 6.280.000; que, pour l'exercice en cours, les subventions vont être sensiblement relevées; qu'enfin, en dehors de ces chiffres officiels, le Gouvernement accorde à l'Armement national un appui efficace, dont il est impossible d'arriver à connaître la forme qu'il prend et l'importance qu'il atteint. Quoi qu'il en soit, les 53 millions et demi de francs auxquels atteignent les subventions ci-dessus ne portent que sur un nombre restreint de voyages, dont certains accomplis par de simples cargos-boats, et représentent encore de ce fait, compte tenu surtout qu'ils viennent en complément des allocations consenties d'autre part pour les constructions, un concours relativement plus important que celui fourni par le Gouvernement Français.

Enfin, le budget de la Marine Espagnole prévoit, pour l'année 1925, pour la Compagnie Transatlantique Espagnole, qui a, avec l'État, une convention analogue à la nôtre, une subvention de Pesetas 28.305.177.28, soit plus de 76 millions de francs (2).

VALEURS DE NAVIGATION

Cours de la Bourse de Marseille.

	Le 15 juin 1925.
1° Fraissinet	650
2° Messageries Maritimes	114
3° Mixte	125
4° Transatlantique	128
5° Transports Maritimes	800

(1) Numéros des 8, 12 et 13 août 1924.

(1) Il semble bien résulter des documents officiels publiés sur la matière, qu'au cours de l'exercice 1921-1922, la somme énorme de 1.140.000 lires a été payée par le Gouvernement Italien pour l'ensemble des primes à la construction et des subventions à l'armement.

(2) *Gaceta* du 7 avril 1925.

Le Gérant : A. Desnoës.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 13 63e ANNÉE 4 JUILLET 1925

LE CRUCIFIEMENT DU CHRIST (1)

Un savant éminent a récemment appelé l'attention sur la remarquable ressemblance que présente le traitement infligé au Christ, à Jérusalem, par des soldats romains, et celui que d'autres soldats romains firent subir au faux roi des Saturnales à Durostorum. Pour expliquer cette similitude, il suppose que la soldatesque tournait en dérision les prétentions du Christ à un royaume divin en le revêtant de l'appareil familier du vieux roi Saturne, qui figurait, en bonne place, aux fêtes d'hiver. Mais même si cette théorie se trouvait être exacte, nous ne pourrions guère admettre que le Christ ait joué le rôle du Saturne régulier de l'année, puisqu'au début de notre ère les Saturnales tombaient en plein hiver, tandis que le Christ fut crucifié au moment de la Pâque, c'est-à-dire au printemps. Il y a bien, il est vrai, comme nous l'avons montré, quelques raisons de croire qu'à l'époque où l'année romaine commençait en mars, les Saturnales se tenaient au printemps, et que, dans les provinces éloignées, on continuait à célébrer la fête à son ancienne date. Si donc la garnison romaine de Jérusalem se conformait à l'antique usage, il ne semble pas absolument impossible que les soldats aient pu faire concorder leurs Saturnales avec Pâques. Le Christ, alors, leur aurait été livré en qualité de condamné pour qu'ils s'en amusent et lui fassent remplir le rôle du Roi Saturne. Mais d'autre part, il est assez peu probable que les officiers, en tant que représentants du gouvernement, eussent toléré que leurs hommes célébrassent

(1) Voir *Revue Bleue*, n° 8 du 16 avril 1921. « Une théorie magique de la voyante », par Georges Brunet.

Ce chapitre sur le Crucifiement du Christ est tiré du *Bouc Emissaire*, sixième des monographies que James-George Frazer, le grand savant anglais, a consacrées, sous le titre général du *Rameau d'Or*, *Recherches sur la Magie et la Religion*, à une vaste et magistrale enquête d'anthropologie comparée.

Ces pages formaient autrefois partie intégrante du texte : elles trouvaient leur place naturelle dans la deuxième partie de l'ouvrage, où, après avoir étudié d'abord, et classé, les manifestations les plus simples de transfert magique du mal, puis avoir passé en revue des cérémonies périodiques de plus en plus complexes, destinées à chasser les démons où à bannir les maux, par l'intermédiaire d'un substitut (animal ou homme), l'auteur en arrive enfin à l'examen des grandes fêtes célèbres de l'antiquité : Saturnales romaines, Cronies grecques, Sacées babyloniennes qui, elles aussi, semblent avoir eu pour but, à l'origine, l'expulsion des maux accumulés sur tout un peuple, au cours de l'année entière, et dans lesquelles les Boucs Emissaires humains qu'on mettait à mort étaient en même temps les représentants d'un dieu.

Par un noble scrupule d'érudit, J.-G. Frazer, considérant que l'hypothèse exposée dans ce chapitre « ne s'était pas trouvée confirmée par ses recherches postérieures, et demeurait par conséquent à un haut degré spéculative et incertaine », a retranché du corps de l'ouvrage, dans la troisième édition du Rameau d'Or, les pages relatives au Christ, pour les rejeter à la fin en appendice ou note.

Mais, si les recherches postérieures du grand anthropologue, et celles des savants de tous les pays, n'ont pas jusqu'ici confirmé l'hypothèse, elles ne l'ont pas davantage infirmée. Aussi est-il vraisemblable que dans la quatrième édition du Rameau d'Or, J.-G. Frazer rendra au *Crucifiement* sa place normale dans l'exposition de sa théorie du Bouc Emissaire, comme il nous en manifestait tout récemment l'intention.

la fête à tout autre moment qu'à la date officielle. Même dans la lointaine cité de Durostorum, nous l'avons constaté, les soldats romains tenaient leurs Saturnales en décembre. Donc, s'il est vrai que les légionnaires de Jérusalem aient voulu réellement tourner le Christ en dérision, en le traitant comme leur grotesque roi des Saturnales, ils n'ont guère pu le faire que par plaisanterie, une plaisanterie entièrement déplacée, à tous les égards.

Mais, quelque grande que soit la ressemblance de la passion du Christ avec le traitement infligé au faux roi des Saturnales, elle n'est pas aussi étroite qu'avec celui auquel était soumis le faux roi des Sacées. C'est saint Matthieu qui a décrit de la manière la plus complète la façon dont le Christ fut tourné en dérision. Voici ce qu'il rapporte : « Alors il leur relâcha Barabbas ; et après avoir fait fouetter Jésus, il le leur livra pour être crucifié. Et les soldats du gouverneur amenèrent Jésus au prétoire, et ils assemblèrent autour de lui toute la compagnie des soldats. Et l'ayant dépouillé, ils le revêtirent d'un manteau d'écarlate. Puis, ayant fait une couronne d'épines, ils la lui mirent sur la tête, et ils lui mirent un roseau à la main droite ; et s'agenouillant devant lui, ils se moquaient de lui, en lui disant : Je te salue, roi des Juifs ! Et crachant contre lui, ils prenaient le roseau, et ils lui en donnaient des coups sur la tête. Après s'être ainsi moqués de lui, ils lui ôtèrent le manteau, et lui remirent ses habits, et ils l'emmenèrent pour le crucifier (1). » A cela, comparez le traitement infligé au faux roi des Sacées, tel que le décrit Dion Chrysostome : « Ils prennent un des condamnés à mort et l'asseoient sur le trône du roi ; ils lui passent les vêtements du souverain et le laissent faire le tyran, boire, se livrer à tous les excès, et user des concubines du roi pendant ces journées ; personne ne l'empêche d'agir exactement à sa guise. Mais, après, on le dépouille de ses vêtements, on le flagelle, et on le crucifie. » Or, il est très possible, après tout, que cette ressemblance remarquable ne soit que pure coïncidence, et que le Christ ait été exécuté à la façon ordinaire des criminels ; mais, d'un autre côté, tant d'allusions et de traits épars semblent suggérer un fait inaccoutumé, tant de lignes brisées paraissent converger vers la croix du Calvaire, qu'il vaut la peine d'examiner tout cela avec soin, et de voir où cela nous conduit. En essayant de rassembler ces données fragmentaires, de jeter un pont par-dessus les abîmes, et de réunir en un tout les débris épars, nous devons prendre bien garde de ne pas confondre notre hypothèse avec les faits qu'elle ne prétend que cimenter ; toutefois, si notre hypothèse paraissait accorder aux faits une valeur excessive, on voudra bien excuser cette exagération, en considération de l'importance de l'enquête et des ténèbres où elle se développe.

On a des raisons de penser, nous l'avons vu, que la fête juive de Purim constitue une survivance, sous un nom différent, des Sacées babyloniennes, et qu'en la célébrant par la destruction d'une effigie d'Aman, les Juifs ne faisaient que perpétuer l'ancienne coutume qui consistait à crucifier ou à pendre un homme en tant que dieu, à cette fête. Ne peut-il se faire qu'à une époque plus reculée, et comme les Babyloniens eux-mêmes, ils aient régulièrement forcé un condamné à remplir le rôle tragique, et qu'ainsi le Christ ait été mis à mort dans le rôle d'Aman? La similitude qui existait entre la pendaison d'Aman et le crucifiement du Christ a frappé les premiers chrétiens eux-mêmes ; chaque fois que les Juifs détruisaient une effigie d'Aman, leurs voisins chrétiens les accusaient de tourner en ridicule le mystère le plus saint de leur nouvelle foi. Il est probable que sur un sujet aussi douloureux les Chrétiens se montraient par trop susceptibles ; se rappelant la manière dont était mort le Fondateur de leur religion, il était naturel qu'ils fissent la grimace en présence de toute allusion directe à la croix, au gibet, ou à une exécution publique, même quand le trait n'était pas dirigé contre eux. Cette hypothèse, selon laquelle le Christ serait mort comme l'Aman de l'année, soulève une objection : d'après le récit des Évangiles, le crucifiement eut lieu à Pâques, le quatorzième jour du mois de Nisan, tandis que la fête de Purim, au cours de laquelle avait lieu la pendaison d'Aman, tombait exactement un mois plus tôt, c'est-à-dire le quatorzième jour du mois d'Adar. Nous n'avons nulle intention d'esquiver ou d'atténuer la grave difficulté qui naît de cette discordance des dates ; mais nous voudrions soumettre au lecteur quelques considérations qui le retiendront peut-être de conclure hâtivement qu'elle est fatale. En premier lieu, il est possible — ce n'est toutefois guère probable — que la tradition chrétienne ait modifié la date du crucifiement, en la reculant d'un mois, de façon à faire coïncider le grand sacrifice de l'Agneau de Dieu, avec le sacrifice annuel de l'agneau pascal, qui depuis si longtemps en avait été, par anticipation, comme le symbole pour toutes les âmes pieuses et qui désormais devait prendre fin. Les exemples de douce violence exercée, dans un but d'édification, sur des faits positifs, ne sont peut-être pas tout à fait inconnus dans les annales de la religion, Cependant, il ne faut jamais,

(1) Matthieu, XXVII 26-31. *Le récit de Marc* (XV-15-20) est presque identique.

à la légère, négliger le témoignage exprès de l'histoire ; et, au cours des recherches que suscitent ses problèmes, il convient toujours, à probabilités égales, de préférer une solution qui présuppose la sincérité et l'exactitude de l'historien, à une autre qui les met, l'une et l'autre, en doute. Dans le cas qui nous occupe, nous avons rencontré des raisons de penser que la fête babylonienne du Nouvel An, dont Purim n'était que la survivance, tombait réellement au mois de Nisan, ou à une date très proche de la Pâque ; nous avons vu, aussi que, lorsque les Juifs s'emparèrent de la fête, ils en reportèrent la célébration du mois de Nisan au mois d'Adar, pour empêcher la nouvelle et l'ancienne fête de se contrarier. Un souvenir de la date primitive de Purim subsiste peut-être, comme nous l'avons déjà signalé, dans l'indication du Livre d'Esther selon laquelle Aman fit « jeter Pur, c'est-à-dire le sort », à partir du mois de Nisan. Il ne semble donc pas impossible que, pour quelque raison particulière, les Juifs aient parfois célébré la fête de Purim, ou tout au moins la mort d'Aman, à Pâques, ou aux environs de Pâques. Cependant, une autre possibilité se présente, qui toute lointaine et fantasque qu'elle puisse paraître, mérite au moins une mention. Le faux roi des Saturnales, dont Wendland a le premier signalé la ressemblance avec le Christ crucifié, se voyait allouer une période de licence de trente jours avant d'être mis à mort. Si nous pouvions supposer que, d'une façon analogue, les Juifs épargnaient le représentant humain d'Aman pendant un mois, à compter de Purim, la date de son exécution tomberait juste à Pâques. Laquelle de ces solutions conjecturales, en admettant que l'une d'entre elles soit exacte, est la bonne, nous n'entreprendrons pas de le dire. Nous avons parfaitement conscience du doute et de l'incertitude qui planent sur toute la question, et si, sur ce point, comme sur ceux qui suivent, nous proposons quelques interprétations et quelques suggestions, c'est plutôt afin de stimuler et d'orienter d'autres recherches, que dans l'espoir d'arriver nous-mêmes à des conclusions définitives.

On peut objecter que le Christ fut tourné en dérision non par les Juifs, mais par les soldats romains, qui ne savaient rien d'Aman et ne s'en souciaient pas davantage. Alors, comment supposer que la robe de pourpre ou d'écarlate, le sceptre de roseau, et la couronne d'épines, dont les soldats affublèrent le Christ, fussent les emblèmes officiels de l'Aman annuel? A cela nous pouvons répondre en premier lieu que, même si les légions cantonnées en Syrie ne se recrutaient pas dans le pays, elles pouvaient fort bien avoir contracté quelques-unes des superstitions locales, et se conformer aux coutumes de la province. Et ce n'est pas là une supposition oiseuse. On sait que, pendant son séjour en Syrie, la troisième légion adopta l'usage syrien de saluer le soleil levant, et que ce salut, exécuté selon les rites par le régiment tout entier, à un moment critique de la grande bataille de Bedriacum, contribua efficacement à faire pencher la balance, alors que le sort de l'empire était en suspens (1). Mais il n'est pas nécessaire de supposer que la garnison de Jérusalem partageât réellement les croyances et les préjugés de la population qu'elle tenait en respect ; en tous temps et en tous lieux, la troupe est invariablement prête à se joindre à une foule en quête de divertissements, sans songer à s'enquérir indiscrètement de l'histoire ou de la qualité des jeux qui s'offrent. Ce serait probablement faire trop d'honneur à l'humanité des soldats romains que d'aller croire qu'un scrupule de conscience eût pu les empêcher de prendre part aux réjouissances, aujourd'hui encore si populaires, que constituait la mise à mort d'un Juif. Mais en second lieu, il convient de noter, en suivant l'un des évangélistes, que ce ne furent point les soldats de Pilate qui tournèrent Jésus en dérision, mais ceux d'Hérode (2), et nous avons bien le droit d'admettre que la garde d'Hérode était juive.

L'hypothèse selon laquelle le crucifiement, avec la raillerie cruelle dont il s'accompagnait, ne fut pas un châtiment inventé tout exprès pour le Christ, mais constituait simplement le lot annuel du malfaiteur qui remplissait le rôle d'Aman, paraît, jusqu'à un certain point, débarrasser le récit de l'Évangile de quelques difficultés qui sans cela l'encombreraient. Et si, comme nous le lisons dans l'Écriture, Pilate avait réellement le désir de sauver cet innocent dont la noble attitude l'avait frappé, qu'est-ce qui l'en empêchait? Il avait droit de vie et de mort, pourquoi n'en aurait-il pas usé en exerçant sa clémence, si son jugement l'inclinait à le faire? La répugnance qu'il mit à accepter la demande importune de la populace s'explique plus facilement si nous admettons que, tous les ans, à pareille époque, l'usage l'obligeait à livrer à la foule un prisonnier qu'elle traitait suivant sa cruelle fantaisie. Dans ce cas, Pilate ne possédait nullement le pouvoir d'empêcher le sacrifice ; tout au plus pouvait-il choisir la victime.

Considérons, en outre, les déclarations remarquables des Evangélistes ; ils rapportent que Pilate fit placer au-dessus de la croix une inscription indiquant que le supplicié était roi des Juifs (3).

(1) Tacite, Hist. III, 24.
(2) Luc, XXIII, 11.
(3) Matthieu, XXVII, 37, Marc XV, 26, Luc XXIII, 38, Jean XIX, 19.

Est-il vraisemblable que, sous le règne de Tibère, un gouverneur romain, perpétuellement hanté par la crainte du vieil empereur jaloux et soupçonneux, se fût risqué, même par dérision, à afficher un pareil appel à la révolte, si ce n'avait été la formule normale employée en pareil cas, admise par l'usage, que la malignité des espions et les craintes d'un tyran ne pouvaient interpréter comme un acte de trahison?

Mais alors, si le tragique destin du malheureux candidat aux honneurs royaux était, à Jérusalem, le lot annuel d'un figurant qui périssait sur la croix, il y a des chances pour que le rôle de son rival heureux fût tenu par un autre acteur, qui défilait lui aussi par les rues sous le même accoutrement royal, sans cependant partager le même sort. Si Jésus était l'Aman de l'année, où donc était le Mardochée? Peut-être pouvons-nous le retrouver dans la personne de Barabbas.

A la fête au cours de laquelle le Christ fut crucifié, nous disent les Évangélistes, il était d'usage que le gouverneur romain relâchât un prisonnier, quel qu'il fût, que désignait le peuple; or Pilate, convaincu de l'innocence de Jésus, fit tous ses efforts pour persuader à la multitude de choisir le Christ, afin qu'il fût mis en liberté. Mais, excitée par les prêtres et les anciens qui voulaient la mort de Jésus, la populace ne voulut rien entendre et réclama à grands cris le sang du Christ, tandis qu'elle exigeait la libération d'un criminel, nommé Barabbas, qui avait été emprisonné pour assassinat et sédition. En conséquence, Pilate dut céder; on crucifia le Christ et on mit Barabbas en liberté (1). Or on peut se demander quelle raison commandait qu'on libérât un prisonnier à cette fête. En l'absence de renseignements positifs, nous pouvons supposer que le gibier de potence dont on ouvrait toute grande la cage, était contraint d'acheter sa liberté au prix d'un service devant lequel un homme honorable aurait reculé. Ce service consistait, peut-être, à s'en aller par les rues, vêtu d'oripeaux éclatants et criards, une couronne de clinquant sur la tête, et un faux sceptre à la main, précédé et suivi de toute la canaille de la ville qui hurlait, ricanait, lançait force brocards, pendant que certains, par dérision, adressaient des salamalecs à Sa fausse Majesté, et que d'autres fouettaient à tour de bras l'âne sur lequel elle était montée. C'est probablement dans cet équipage qu'en Perse le *Borgne sans Barbe* défilait sans vergogne à travers la ville, à la grande joie des gamins, et à la terreur des boutiquiers, dont il confisquait la marchandise sans autre forme de procès, s'ils ne s'empressaient pas de déposer à ses pieds leurs offrandes de paix. C'est donc ainsi, peut-être, que Barabbas, le bandit, après avoir vu tomber ses fers, et avoir entendu la porte de sa prison s'ouvrir en grinçant sur ses gonds, goûta publiquement aux douceurs de la liberté, même si on ne lui permit pas, comme à son confrère le *Borgne*, de mettre impunément au pillage les étalages des marchands et les tables des changeurs. On trouve une curieuse confirmation à cette hypothèse dans un passage de Philon le Juif, qui vivait à Alexandrie au temps du Christ. Il nous raconte comment lorsque Agrippa, petit-fils d'Hérode, eut reçu la couronne de Judée des mains de Caligula, à Rome, le nouveau souverain traversa Alexandrie pour se rendre dans son royaume. La turbulente population de cette grande cité, poussée par une violente haine de sa race, saisit l'occasion pour donner libre cours à ses sentiments d'hostilité, en insultant publiquement le monarque juif, et en le ridiculisant. Entre autres moqueries, les gens se saisirent d'un dément inoffensif, nommé Carabas, qui avait l'habitude d'errer par les rues dans la plus complète nudité, et était le jouet et la risée de tous les gamins et badauds. Ils installèrent le pauvre diable sur une place publique, lui enfoncèrent sur le tête une couronne en papier, lui fourrèrent un roseau brisé dans les mains en manière de sceptre; puis, ils l'affublèrent d'une natte en guise de parure royale, et l'entourèrent d'une garde-du-corps armée de gourdins; ils lui rendirent ensuite les honneurs, comme à un roi, et firent semblant de prendre son opinion sur des questions de procédure et de politique. Pour écarter toute erreur quant à l'interprétation de leur plaisanterie, dirigée contre le roi de Syrie, Agrippa, les spectateurs poussaient des cris de « Marin! Marin! » qu'ils croyaient être le mot syrien pour « Seigneur ». Cette dérision du roi juif ressemble étroitement à celle du Christ, et la plaisanterie, puisque plaisanterie il y a, n'en deviendrait que plus mordante si nous pouvions supposer que la canaille d'Alexandrie était familière avec la coutume juive d'instituer un faux roi, à de certaines époques, et qu'elle entendait tourner indirectement en ridicule le roi véritable, Agrippa, en le comparant à son grotesque pendant. Nous permettra-t-on de faire un pas de plus, et de supposer qu'un, au moins, des titres du faux roi des Juifs était régulièrement Barabbas? Le pauvre dément qui parada à Alexandrie avec sa couronne de papier était probablement juif; la plaisanterie, sans cela, eût perdu une grande partie de sa saveur; son nom, selon les manuscrits grecs de Philon, était Carabas. Mais Carabas n'a

(1) Matthieu, XXVII-15-26; Marc XV-6-15; Luc XXIII-16-25; Jean XVIII-39-40.

pas de sens en hébreu, tandis que Barabbas est un mot de formation hébraïque régulière, qui signifie « Fils du Père ». La différence paléographique entre les deux formes est infime, et peut-être ne nous taxera-t-on guère de témérité, si nous émettons l'hypothèse que, dans le passage en question, Philon lui-même avait écrit Barabbas, mais qu'un copiste grec, qui ne connaissait pas l'hébreu déforma dans la suite le mot en Carabas. Si l'on nous accorde ce point, il nous restera encore à supposer que Philon, tout comme les auteurs des Évangiles, a commis l'erreur de prendre pour le nom d'un individu, ce qui, en réalité était le titre d'une fonction.

Voici donc l'hypothèse que nous voudrions, sous toute réserve, soumettre au jugement du lecteur. Il était d'usage, nous pouvons le supposer, chez les Juifs, à Purim, ou peut-être parfois à Pâques, de prendre deux prisonniers et de leur faire jouer les rôles respectifs d'Aman et de Mardochée dans le mystère sacré qui constituait un des traits essentiels de la fête. Les deux hommes, pendant un temps assez court, se pavanaient sous des accoutrements royaux, mais leur sort était différent. Car, au dénouement, tandis que l'on pendait ou crucifiait celui qui représentait Aman, on donnait la liberté à celui qui personnifiait Mardochée, et qui portait en langue populaire le titre de Barabbas. Pilate, reconnaissant la fausseté des accusations portées contre Jésus, tenta de persuader aux Juifs de lui laisser remplir le rôle de Barabbas, ce qui aurait été une façon de lui sauver la vie ; mais sa généreuse tentative échoua, et Jésus périt sur la croix dans le rôle d'Aman. La description de sa dernière chevauchée triomphale à travers Jérusalem, nous apporte comme un écho du brillant défilé par les rues de Suse dont rêvait Aman, et qu'accomplit Mardochée ; et, devant le récit de l'assaut qu'il livra aux boutiques des vendeurs et des changeurs dans le temple, on peut se demander s'il n'y a pas là un reste de ces droits arbitraires sur la propriété privée qu'on avait coutume, en pareilles circonstances, d'accorder aux rois temporaires.

Si on demande pourquoi un de ces rois temporaires portait le titre remarquable de Barrabas, ou « Fils du Père », nous ne pourrons que répondre par la conjecture que ce titre était, peut-être, un vestige de l'époque où le roi véritable, l'homme divinisé, rachetait sa propre existence en déléguant son trône et ses pouvoirs à son fils pendant un court espace de temps, et en le faisant mourir à sa place. Nous avons vu que l'usage de sacrifier le fils à la place du père était commun, sinon universel, chez les peuples sémitiques ; d'autre part, si notre interprétation de la Pâque est exacte, cette fête — que la tradition donne comme date du crucifiement — se célébrait à l'époque même où se consommait l'horrible sacrifice du premier né. Par conséquent Barabbas ou le « Fils du Père » serait une appellation assez naturelle pour l'homme ou l'enfant qui régnait et mourait en tant que substitut de son royal père ; et même, quand, à une période postérieure, le père en vint à offrir un remplaçant moins précieux que son propre enfant, il serait en parfaite harmonie avec le formalisme conservateur de la religion, qu'on eût retenu la vieille appellation, alors qu'elle avait cessé de s'appliquer. En effet, ne pouvait-on pas penser que le sacrifice exigeait, pour être efficace, et justifiait cette pieuse fiction, à savoir que le remplaçant était le vrai fils du divin père qui aurait dû mourir, mais qui préférait vivre, pour le bien de son peuple? Si, comme nous l'avons supposé, à l'époque où le Christ vivait, on décernait le titre de Barabbas ou du fils du Père au Mardochée, le faux roi qui vivait, plutôt qu'à Aman, le faux roi qui mourait à la fête, la distinction ne pouvait guère remonter aux origines, car, au début nous avons le droit de l'imaginer, c'est le même homme qui, à des moments différents, tenait les deux emplois ; il était le Mardochée d'une année, et l'Aman de la suivante. Ces deux personnages, nous avons essayé de le démontrer, ne sont pas autre chose sans doute que deux aspects différents de la même divinité considérée tantôt comme morte, tantôt comme ressuscitée ; il s'ensuit donc que l'être humain qui personnifiait le dieu ressuscité, après avoir joui des honneurs divins pendant une période donnée, remplissait, en temps voulu, le rôle du dieu mort, en mourant lui-même pour de bon, car il serait stupide de s'attendre à ce que l'homme-dieu ordinaire remplît les deux rôles dans l'ordre inverse, c'est-à-dire en commençant par mourir, pour ressusciter ensuite. Dans les deux emplois, le substitut restait toujours soit au sens propre, soit par une pieuse fiction, le Barabbas, ou fils de ce divin Père qui, généreusement, laissait mourir son fils pour sauver le monde.

Pour en finir avec ces hypothèses, dans lesquelles l'intérêt et l'importance du sujet nous ont peut-être entraîné un peu plus avant que ne le justifient expressément les faits, nous nous hasarderons à dire en leur faveur qu'elles semblent jeter un jour nouveau sur certaines des causes qui ont contribué à la diffusion remarquablement rapide du Christianisme en Asie-Mineure. Nous savons par une lettre fameuse de Pline le Jeune, adressée à l'empereur Trajan en l'an 112 de notre ère, que moins de cent ans après la mort de son Fondateur, le Christianisme avait fait de tels progrès en Bithynie et dans le Pont, qu'[illegible]

les villes, mais les villages et les districts de campagne, et que des multitudes des deux sexes, de tous âges et de tous rangs professaient sa doctrine ; les choses en étaient même arrivées à ce point que les temples officiels étaient à peu près déserts, les rites sacrés de la religion publique interrompus, et qu'on avait grand peine à trouver des acheteurs pour les victimes des sacrifices. Il est donc évident que la nouvelle foi possédait en elle des éléments qui séduisaient avec force l'esprit asiatique. Quels étaient-ils? L'enquête à laquelle nous venons de nous livrer l'a peut-être dévoilé dans une certaine mesure. Nous avons vu que la conception du dieu mis à mort et ressuscité n'était pas une nouveauté dans ces régions. Il apparaît que dans toute l'Asie occidentale, de temps immémorial, la lamentable mort et l'heureuse résurrection d'un être divin a été célébrée annuellement avec des alternances rituelles de lamentations amères et d'allégresse délirante, et, à travers le voile qu'une imagination légendaire a tissé autour de ce personnage tragique nous pouvons encore discerner les traits des grands changements annuels qui se produisent sur la terre et dans le ciel, et qui, malgré toutes les différences de races et de religions, susciteront toujours dans le cœur humain, des alternatives de joie et de regret, attendu qu'ils nous font assister, sur le plan le plus vaste que nous puissions concevoir, au mystère de la lutte que se livrent éternellement la vie et la mort. Mais l'homme n'a pas toujours consenti à contempler, impassible, le spectacle de ce conflit passionnant ; il a compris que l'enjeu en était trop considérable pour qu'il restât les bras croisés pendant que se poursuivait la lutte, et il a pris parti contre les puissances de destruction et de mort ; il a jeté dans le plateau indécis de la balance tout le poids de sa chétive personne, et quand il a vu le fléau s'incliner lentement du côté de la vie, il s'est extasié sur sa force imaginaire, sans se douter qu'en dépit des efforts les plus vigoureux, il était aussi incapable de déplacer d'une ligne l'aiguille de la balance que la primevère sur son talus de mousse au printemps, ou la feuille morte qu'emporte le souffle glacial de l'automne. En aucun pays, ces vains et pitoyables, mais si pathétiques efforts ne paraissent avoir été tentés avec plus de persévérance et de méthode qu'en Asie occidentale. On les recouvrait de noms différents, selon les lieux, mais dans leur substance ils restaient identiques. Un homme que la folle imagination de ses admirateurs investissait des attributs de la divinité donnait sa vie pour sauver celle du monde ; après avoir infusé son propre sang et une nouvelle énergie vitale dans les veines engourdies de la nature, il était supprimé du nombre des vivants, avant que le déclin de ses forces donnât le signal de la décadence universelle, et sa place était prise par un autre qui, comme tous ses prédécesseurs, jouait le drame toujours renaissant de la résurrection et de la mort divines. Si notre interprétation en est exacte, l'histoire primitive d'Esther et de Mardochée, ou pour les appeler par leurs noms plus anciens d'Ishtar et de Marduk, constituait l'un de ces drames. Il se jouait en Babylonie, et de Babylonie les captifs le ramenèrent avec eux en Judée, où il était représenté comme pièce historique plutôt que mythologique, par des acteurs qu'on allait chercher plutôt dans les geôles que dans les théâtres, attendu qu'ils devaient périr de mort véritable sur la croix ou la potence. Un enchaînement de causes que, dans l'incapacité où nous sommes de le suivre, et, dans l'imprécision du langage quotidien nous pourrions qualifier d'accident, décida un jour que le rôle du dieu mis à mort, dans cette représentation annuelle, incomberait à Jésus de Nazareth ; il s'était fait en haut lieu, par la sévérité de ses critiques, des ennemis qui avaient résolu de supprimer ce prédicateur si populaire mais si importun et qui y réussirent ; seulement, la mesure même par laquelle il s'imaginaient du même coup avoir anéanti ses doctrines révolutionnaires, contribua plus que tout ce qu'ils auraient pu inventer, à les semer à tous les vents, non seulement à travers la Judée, mais à travers l'Asie entière, car elle imprima à ce que, jusqu'alors, on avait surtout considéré comme une prédication morale, le caractère d'une révélation divine, qui atteignait son apogée dans la passion et la mort du fils incarné d'un divin Père. Sous cette forme, l'histoire de la vie et de la mort de Jésus exerça une influence qu'elle n'aurait jamais possédée, si ce grand apôtre était mort, comme on le croit communément, de la mort d'un malfaiteur vulgaire. La croix dressée sur le calvaire s'en trouva entourée d'une auréole de divinité que les multitudes virent et adorèrent de loin ; le coup frappé sur le Golgotha fit vibrer à l'unisson un millier de cordes expectantes, partout où les gens avaient connaissance de la vieille histoire du dieu qui meurt et ressuscite. Tous les ans, avec le réveil du printemps, où le déclin automnal, le champ avait été labouré et ensemencé ; il avait porté quelques maigres fruits, jusqu'au jour où il reçut cette graine qui était destinée à germer, et grandir, et couvrir le monde de son ombre. Dans l'innombrable armée des martyrs qui, au cours des siècles, en maints pays, et pas seulement en Asie, ont subi une mort cruelle dans le rôle de dieux, le Chrétien convaincu reconnaîtra sans doute des prototypes et des précurseurs du Sauveur futur — astres qui annonçaient dans le

ciel du matin la venue du Soleil de Justice vases d'argile dans lesquels il a plu à la Sagesse divine de placer le pain céleste offert aux âmes affamées. Le sceptique, par contre, avec une assurance égale, ramènera Jésus de Nazareth au niveau d'une multitude d'autres victimes d'une superstition barbare, et ne verra en lui que l'apôtre d'une nouvelle morale que l'accident heureux de son exécution a paré non seulement de la couronne du martyr, mais de celle d'un dieu. Profonde est la divergence entre ces deux points de vue. Lequel est le plus exact? Lequel finira par l'emporter? Le temps se chargera de répondre à cette deuxième question, sinon à la première. Pourtant, nous croyons volontiers qu'en ceci, comme en toutes choses, la vieille maxime se vérifiera — *Magna est veritas et praevalebit.*

Sir James Frazer.

Traduit de l'Anglais par Pierre Sayn.

IMPRESSIONS DU MAROC

FEZ L'ARDENTE

Les Marocains ont surnommé les riches marchands et les bourgeois jouisseurs de Fez des « poules blanches ». Mais quel sens attachent-ils, au fond, à cette expression équivoque? N'est-ce que du mépris pour des gens qui, sachant les avantages de la paix et du commerce, ne désirent pas être les otages des fauteurs de haine et de guerre? Ou bien ferait-on allusion à ce caractère méchant des poules de nos basses-cours, qui les porte à sacrifier sans pitié leurs malades, les faibles, les vaincus de la vie? Jugement sommaire et auquel il serait prudent de ne pas se fier. D'ailleurs, les gros marchands et les riches bourgeois ne sont pas les seuls fils de Fez; d'autres vrais, d'autres purs Fâsis, dans cette agglomération de cent mille habitants — du meskine sordide à burnous pouilleux, au chorfa souriant dans les plis amples de ses clairs vêtements superposés — d'autres, qui sont le nombre, restent mystérieusement fidèles à l'inconnaissable et mystique pensée de leur Mère, attardée aux croyances et aux coutumes du Moyen-Age.

De la hauteur du fort Chardonnet — voisin de ces tombeaux mérinides dont il ne reste plus ici que des ruines rougeâtres, des pans de murs envahis de broussailles — les deux villes mauresques, Fez el Bâli ou l'Ancienne, Fez Djedid ou la Jeune, maintenues à distance l'une de l'autre par de vastes jardins et de nombreuses plantations, dégringolent sur la vallée de l'oued Fez, Djedid en haut, Bâli en contre-bas. Si l'on regarde la première, on devine derrière elle et les riads verdoyants, les constructions de la vraie Ville Nouvelle, due au travail des Européens. Là-bas, à l'arrière-plan de Djedid est le palais du Sultan; sur le même plan et à gauche, c'est le grouillant Mellah. Entre les deux cités maugrabines, à l'entrée de Bâli, voici la Résidence; un peu au-dessous, dar Batha, le palais transformé en un curieux musée d'armes, de tapis, de faïences, de cuivres. Et au-dessous, dévalant les unes sur les autres comme dans un écroulement de terres ébranlées sur les pentes où elles furent bâties, ce sont les mosquées, les demeures secrètes et somptueuses des riches, les misérables taudis des meskines, et les minarets dominant le tout, à l'image des mâts de grands navires emportés avec les humbles barques dans le chevauchement des blocs de la débâcle. Terrasse contre terrasse comme épaule contre épaule, murs accotés aux murs, en rangs si pressés que disparaît même toute trace des rues à travers les souks, c'est un indescriptible amoncellement de pierres blanches, de pisés repeints à la chaux, qui se heurtent, se chevauchent, s'affalent, remontent et retombent, figées dans la forme chaotique d'une avalanche glacière et rayonnantes comme la neige aux clartés d'un beau jour. Et puis, des hauteurs lointaines de l'Aguedal, aux jardins d'Am Khemis, de ces riads, où murmurent les séguias à l'intervalle de verdure qui sépare Djedid d'El Bâli, et, à cheval sur le cours de l'oued Zitoun, du bordj sud et du cimetière de Bab Fetouh à la route de Taza, de celle-ci à l'oued Fez, et tout autour de nous et au loin derrière nous, ce sont les huit cent mille oliviers qui, avec un million de ceps, peuplent la région agricole et en font du même coup la richesse et l'enchantement. Prenez une voiture, une de ces voitures attelées de deux chevaux souvent trop durement conduits, et faites à loisir les huit kilomètres du circuit : vous comprendrez pourquoi, malgré son farouche passé, malgré les aspects inquiétants de cette heure qui passe, les Français cependant goûtent le caractère étrange et sinistre de la Ville Souterraine. C'est que la nature est auprès, toute verte ou fleurie, habillée des soies fraîches et légères du printemps, des lourdes et somptueuses draperies de l'été, des velours pourpre et or de l'automne. Ce cadre merveilleux et divers dépasse les plus riches détails révélés au curieux dans l'étonnant tableau de la ville musulmane, de cette Médina aux beautés de contraste qui eussent fait la joie d'un Rembrandt.

Car Fez est en effet à demi souterraine, tant les derbs s'y déroulent entre de hautes murailles, tant les souks aux boutiques étranges s'y enfoncent dans ces derbs étroits, tant il faut circuler à travers des

passages couverts et coudés, sous des voûtes imprévues, entre des logis pareils à des forteresses et défendus par des portes bardées de fer ; franchir des recoins d'ombre fétide, et toujours avec ce bruit de ruissellement, cette présence mystérieuse de l'eau qui passe à côté de vous, qui s'en va sous vos pieds, comme si une trappe était là, toute prête à s'ouvrir pour recevoir le corps du Roumi.

N'ayez crainte ! L'énigmatique Fez, semblable à « un clou planté par la conquête musulmane au cœur du monde berbère » (l'expression est de M. Zimmermann, historien d'une mission lyonnaise), Fez déjà se rend compte des avantages que présente l'organisation commerciale et pacifique des Francs. N'y a-t-il pas des négociants fâsis répandus partout dans le vaste monde? Et puis les instigateurs de troubles ne savent-ils pas bien que la main loyale de la France, ouverte si largement aux gestes d'amitié, sait empoigner vivement le glaive de la justice? Même du côté du Maghzen ou des grands caïds — ou encore de la part des Berbères, jadis razziés et refoulés dans les monts par les invasions arabes, et aujourd'hui libres dès qu'ils veulent s'entendre avec le Protecteur — n'y aurait-il pas à redouter un châtiment formidable, décisif peut-être, et pour des siècles?

Donc, à part de nocturnes randonnées extérieures que volontiers font les Français de Fez et les vaillantes femmes, épouses, fiancées, qui sont aujourd'hui ou seront demain les gardiennes du foyer — la fanatique cité du passé peut s'étudier à loisir, quoique parfois avec une sage et logique prudence : le tout ne dépend que du temps dont dispose le voyageur qui passe en Afrique du Nord.

Elle vaut le sacrifice des jours, cette orgueilleuse ville de Moulay Idriss, celle qui, vers l'an mil deux cent, comptait plus de quatre-vingt mille maisons ! Trop rarement éclairés de regards franchement sympathiques, souvent assombris par des yeux farouches, quelquefois même nettement hostiles, les visages des Fâsis portent — plus que tous les autres masques de ce Maroc aux races très différentes — ce caractère d'hermétisme où se plaisent et s'enferment les disciples du Prophète. Dans ses médersas fières d'un savoir autrefois célèbre, dans ses mosquées jalousement et fanatiquement closes à la curiosité des artistes, dans ses demeures privées, Fez reste bien, de toutes les médinas maugrabines, la plus entièrement marquée au sceau du Secret de l'Islam. Et cependant, notre discrétion devant les pudeurs étroitement obstinées de ce fanatisme anachronique, a déjà distendu les nerfs et entr'ouvert les âmes de ces emmurés volontaires.

Aussi bien est-ce ici particulièrement que s'avère le bienfait de la force au service de la vie. En dépit de sa fameuse mosquée cathédrale, la Karaouijn, aux seize nefs et aux trois cents piliers ; en dépit de ses tolbas instruits par des maîtres qui n'ont hérité qu'en infime partie de la science traditionnelle des universités mahométanes, Fez demeurait, avant notre intervention, la plus malsaine comme la plus violente des grandes villes marocaines. Des égouts, souvent à ciel ouvert ou enfoncés de cinquante centimètres au plus ; des eaux polluées depuis des siècles ; l'abandon de tout, sauf d'une foi exclusive et des bénéfices commerciaux qui procurent les jouissances matérielles ; telle était, avant le Protectorat, la situation morale et sociale de Fez. « Je n'ai jamais rencontré — dit M. Zimmermann — d'exemple plus frappant de la nécessité, dans certains cas, du colonisateur et du conquérant. » La théorie est de tendance périlleusement spécieuse ; or, c'est à ce propos que se révèle et s'affirme l'habileté honnête de la mission française : pas de conquête brutale mais organisation persuasive ; pas d'oppression mais collaboration ; la main de fer toute prête, en cas de danger pour les résurrecteurs, mais, jusque-là, sur cette main solide et juste, le gant de velours de l'honneur et de cette courtoisie à bon droit si chère aux élites musulmanes !

Telles sont les impressions et les réflexions nouvelles que suscite et suggère un premier contact avec l'étrange et ardente Fez. Il faut y avoir du tact, car cette Fez, hautaine comme au lendemain du retour des Andalous d'Espagne, semble vivre en son rêve séculaire sans même s'apercevoir que l'opulent Djamaï, palais féerique de certain grand vizir d'autrefois, est aujourd'hui devenu, aux mains des dirigeants adroits de notre Compagnie Générale Transatlantique, un caravansérail.

Avec elle donc, rêvons ! et nous verrons plus tard, en la fréquentant de plus près, si l'antique, riche, et dominatrice Fez — rivale, disent les siens, du Caire et de Constantinople — a le droit de prétendre à se proclamer bientôt « la capitale islamique de l'Afrique du Nord ».

En attendant, l'état-major qui occupait « la plaque tournante » du Maghreb, se trouve envoyé juste au point d'intersection des routes qui vont d'Est en Ouest, de l'Algérie à Casablanca, et de Tanger à Marrakech sur la ligne nord-sud, c'est-à-dire à Fez même. Et cela est très bien, car, si l'on peut toujours empêcher les enfants de jouer avec la poudre, mieux vaut le spectacle bruyant des fantasias que les brutales parties de baroud !

LÉON BERTHAULT.

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS

LOUIS LEFEBVRE

Parmi les écrivains contemporains dont l'œuvre est assez abondante pour prendre une signification d'ensemble, il faut placer au premier rang Louis Lefebvre. Nul peut-être ne présente une pensée plus homogène, un effort plus coordonné, un édifice plus cohérent, un tout plus constamment lui-même.

Si le propre d'un écrivain d'élite est d'élever l'âme de ses lecteurs pour la maintenir dans une sphère supérieure où les joies sont pures et nobles, il n'en est pas actuellement qui mérite plus d'être rangé dans cette élite.

Aucune occasion ne peut être mieux choisie pour le présenter à nos lecteurs que celle qui nous est fournie par l'apparition toute récente d'un livre, *les Mouvements de la Flamme* (1); Louis Lefebvre nous l'annonce selon sa propre expression, comme le « roman de ses romans », ou encore par ces paroles significatives, beaucoup plus remplies de vérité qu'il ne le croit lui-même : « c'est tout le témoignage d'un homme ».

Louis Lefebvre est un ermite de l'esprit ; pendant la période troublée de la guerre, bien que soldat passionné de la France faisant noblement son devoir à sa place de combattant, il n'a pas cessé de méditer hors du tumulte et d'écouter en son âme les sublimes résonances des événements. Il les accordait à la mesure de sa pensée et de son cœur. Il élaborait ainsi son œuvre selon son propre rythme intérieur et c'est pourquoi celle-ci présente une exceptionnelle unité quel que soit son mode d'expression : poèmes ou roman.

Le portrait de l'homme — absolument inséparable de l'écrivain — ne nous paraît pas pouvoir être mieux tracé qu'il l'a été par Ch. Morice ; ce poète clairvoyant et affiné fut immédiatement saisi d'amitié pour ce frère spirituel dès l'instant de la rencontre : « Si je voulais faire le portrait de Louis Lefebvre, écrit Morice en 1920, je me contenterais de noter son regard. Je n'ai connu qu'à un autre — le grand peintre Eugène Carrière — ce regard direct, cette flamme aux jaillissements intermittents, qui plonge dans les yeux d'autrui pour y provoquer, semble-t-il, la lumière. L'artiste et l'écrivain ont, d'ailleurs, d'autres traits de ressemblance, la même construction générale, avec plus d'ampleur chez l'artiste, la même énergie, adoucie chez l'écrivain dans les arêtes et les reliefs, la même netteté dans le dessin des lèvres, la même couleur ardemment blonde du teint et des cheveux. Il y a entre eux une parenté d'âme. La qualité des œuvres en témoigne quelle que soit leur valeur respective. Elles procèdent toutes deux d'une foi profonde en la vie, d'une tendresse intense pour l'humanité et, particulièrement, d'un respect infini pour la femme, d'une religion de l'Amour qui ne transige pas avec la sensualité. Carrière aurait aimé Lefebvre, et Lefebvre n'aurait-il pas crié d'enthousiasme s'il lui avait été donné d'entendre Carrière demander qu'on restituât à ce beau mot, villipendé par la dégoûtante ironie moderne, *sentimentalité*, son magnifique sens originel et réel? Leurs œuvres, à tous deux, ne sont-elles pas des hymnes à la sentimentalité énergique, à cette sentimentalité, corroborée par la raison, qui nous montre dans le culte du sentiment la sauvegarde de notre bonheur et le principe de notre honneur? »

A l'exemple de Balzac se fixant un cadre sous un titre général « La comédie humaine » ou « Scènes de la vie de province », à celui de Zola écrivant une « histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second empire », nous avons eu la série de l'« Histoire contemporaine » d'A. France, des « Jean Christophe » de R. Rolland et, plus près de nous, des « Thibaud » de R. Martin du Gard... Louis Lefebvre n'a pas adopté ainsi une enseigne commune sur la couverture de ses livres. Mais il a relié tous ses ouvrages entr'eux beaucoup mieux que par le lien souvent factice d'une intrigue plus ou moins rattachée à la précédente ; ce qu'il poursuit de l'un à l'autre c'est le développement de sa propre pensée ; somme toute, lui-même est le principal, ne pourrait-on pas dire même le seul personnage de ses romans. Aussi le lecteur qui s'intéresse à la subjectivité de l'idée dans son effort vers une solution du problème de la vie morale et sentimentale, devra-t-il, pour en retirer sa pleine satisfaction, pénétrer tour à tour chacune des parties de l'œuvre de Louis Lefebvre ; il se trouvera appelé aux chaînons suivants par les précédents avec le sentiment exact de parcourir le cycle d'une évolution.

Bien que Paul Bourget soit plus romancier et Louis Lefebvre plus poète, un grand point de contact peut s'établir entre ces deux écrivains. Tous deux s'absorbent dans leur pensée, raison suffisante de tout ce qu'ils écrivent. Après avoir posé comme une sorte de postulat la pré-éminence des intérêts spirituels et l'infériorité flagrante des données matérielles, ils construisent leur système et leur doctrine pour en faire la loi des rapports vitaux et sociaux de leurs personnages. L'idéal est l'atmosphère humaine par excellence : rien que de très

(1) Éditions « *La Vraie France* ».

naturel par conséquent à cette règle que forge leur intelligence.

La méthode de Louis Lefebvre est toute déductive et pour ainsi dire mathématique : prenant pour point de départ ses propres visions, il construit son œuvre entière sur les données élaborées par sa pensée ; bien différent en cela de la plupart des romanciers de ces cinquante dernières années pour lesquels l'observation de la vie est primordiale tandis que la faculté de généralisation s'exerce ensuite pour ordonner les matériaux vivants.

Le roman psychologique de Paul Bourget avec ses caractères minutieusement étudiés, mais toujours dans un *a priori* imperturbable, est celui dont se rapproche le plus Louis Lefebvre, psychologue lui aussi, entièrement tourné vers la vie intérieure.

Un élément différencie pourtant les deux romanciers : l'auteur des *Mouvements de la Flamme* introduit une sorte de rythme profond et grandissant qui nous prend au seuil de l'action et nous entraîne irrésistiblement vers les sommets de la poésie. Tout ce qu'il écrit a l'allure et la grandeur du Poème.

C'est en 1902 que L. Lefebvre a débuté avec ce premier roman *la Maison Vide* (1) : Il contient en germe les dix autres qui constituent le cycle terminé aujourd'hui. D'emblée l'âme s'élève ici ; elle ose se dresser face à face au devant du fantôme mystérieux et redoutable de la mort. Cette idée de la mort déprimante pour les esprits mal trempés, féconde au contraire pour la pensée digne d'elle-même, sera comme une sorte de leit-motiv d'où l'auteur tirera les plus beaux rebondissements.

En résumant ce beau livre, nous donnons le raccourci succinct de l'œuvre entière : voici donc l'histoire d'un homme qui se sait condamné à une fin prochaine par une maladie implacable sans illusion possible. Que va devenir notre héros pendant les deux ou trois ans de répit que lui accorde la maladie? Affolé d'abord, sans soutien religieux ou philosophique, en proie à l'idée fixe, il songe à en finir tout de suite par le suicide. Il n'y échappe qu'en essayant de s'étourdir dans les lieux de plaisir. Déplorable tentative qui n'aboutit qu'à l'écœurement. Peu à peu, la funèbre vision et la douleur qu'il porte en lui grandissent son âme. Il songe à sa vie avec des clartés nouvelles. Aussi en comprend-il le néant ; il aperçoit le vide des années passées à ne rien faire, à n'accomplir aucun acte qui puisse lui survivre et le prolonger. Son fils est trop jeune pour conserver sa mémoire. Sa femme, banale compagne, n'est en somme qu'une étrangère. C'est le vide autour de lui dans sa propre maison. Et soudain cette conscience aperçoit la seule libération possible : l'Amour. L'Amour, voilà le mot de la vie. Il faut qu'il en instruise sa femme, qu'il fasse pénétrer en elle ce secret qu'il a découvert, afin de vaincre la mort ; il se survivra ainsi dans un cœur putrifié ; puis il se transmettra dans celui de son enfant...

On sent la beauté de ce thème, la splendeur morale qui s'en dégage malgré la nudité idéologique de ce court récit. C'est de cette donnée essentielle que découlent tous les termes de la doctrine de L. Lefebvre : consentement à la douleur qui vivifie, exaltation de l'être dans l'Amour, dans la recherche du plus haut amour, ascension vers une sorte d'état de grâce qui est la grandeur morale de l'homme.

Le *Recueillement* (1), *l'Ile Héroïque* (1), *le Couple invincible* (1), *le seul Amour* (2) apportent le développement harmonieux de cette mystique hautaine dont le caractère ne se départit pas, tandis que nous voyons transparaître les secrètes préférences de L. Lefebvre : son goût intime et primordial pour la solitude. Pour se rapprocher de l'humanité, il est indispensable de s'écarter de la foule. L'homme perd le chant de son cœur, s'il adopte les flons-flons de la rue. « Il serait beau, s'écriait Dante, de t'être fait un parti de toi-même ! » Et même, avec Lefebvre nous ne sommes pas loin du *misereor super turbam.* Pourtant il n'y a rien dans sa conception de l'isolement ascétique ni du vœu de célibat : « Allier la douceur d'être deux à la pureté de la solitude... Pour cette vie prodigieuse, il faut une compagne exceptionnelle... Pourquoi ne serions-nous pas un couple exceptionnel, un *couple solitaire,* aussi pur, aussi haut que l'homme qui vit vraiment seul? » Paroles pleines d'aristocratie spirituelle et qui situent celui qui les a pensées dans une sphère véritablement supérieure ; hors la foule, mais non hors l'humanité, non hors le drame humain, lequel reste inclus dans l'indissoluble trinité : l'homme, la femme et l'enfant...

L'*Incomparable Evelyne Moncœur* (3), paru avant la guerre, est un intermède satirique où la religion matérialiste du « droit au bonheur » est mise à sa place de main de maître. L'ironie et le sens comique procèdent ici de la même vision d'ensemble et de la même qualité de pensée. *Poulot en Italie* est le livre de guerre de Louis Lefebvre : plein de verve, de bonne humeur et de belle sérénité.

Enfin, deux beaux livres, parus à un an de distance, ajoutent leurs pages tout imprégnées de mysticisme vivifiant pour parfaire l'édifice tel que l'a conçu

(1) Perrin, éditeur.

(1) Perrin, éditeur.
(2) Calmann-Lévy, éditeur.
(3) Grasset, éditeur.

le sévère et noble architecte que nous étudions ici.

Le premier, *Lazare ou la danse des ombres* (1) reprend ce thème éternel de l'homme élevé à l'absolu du bien par le contact de la mort et s'oriente de plus en plus vers le poème. Un beau lyrisme, né aux sources vives du cœur, affleure au modelé d'une forme simple et purifiée. On y trouve de vrais chants tel ce chant d'amour du premier chapitre où l'allégresse des amants prend pour complice celle de la nature.

Le second, *les Mouvements de la Flamme*, qui vient de paraître, nous fait parvenir au sommet de la courbe et constitue une sorte de vue d'ensemble et de conclusion. Il faut se reporter à la belle analyse qu'en a faite en cette Revue notre éminent collaborateur Firmin Roz. Les soubresauts de la flamme, après toutes les inquiétudes, après tous les appels, après toutes les recherches, la montrent toujours là, vivace, rebondissante, dressée et s'élançant enfin plus haut que jamais ! L'amour plus fort que la mort, l'amour triomphant par une exaltation de la conscience : tel est le sens hautement humain où s'accordent la morale et la poésie dans cette œuvre qui termine un long effort et dont le titre est précisément celui qui conviendrait au cycle entier de ces dix ouvrages, tous dépendants les uns des autres « comme sont liées les heures d'une même journée »...

***

Œuvre surtout de poète avons-nous dit : il faudrait maintenant, pour compléter ce portrait, dire les livres de vers, dans lesquels le cœur de L. Lefebvre s'est épanché plus librement encore selon son véritable rythme secret. Les poèmes de Lefebvre sont l'accompagnement de son labeur de romancier, le chant dans la symphonie. Un pur idéalisme s'y exprime avec cette religiosité souveraine sans laquelle il n'y a pas d'art digne de ce nom :

« Au jardin de Verlaine et de Charles Morice
J'ai d'un pas hésitant et lent marché près d'eux...»

Près de ces deux purs poètes en effet aime à se promener l'auteur de la *Prière d'un homme* (1921) (1) de *la Peine quotidienne* (2) de l'*Allusion au bonheur* (1) paru en 1924. Mais sa sensibilité aiguë, exprimée lucidement, a en propre une sorte de virilité qui le différencie de ses devanciers.

Ce dernier volume poétique, dont le thème est lié à celui des Béatitudes orchestrées avec tant de puissance par César Franck, se présente lui aussi comme une sorte d'orchestration symphonique. Le drame de la destinée humaine, d'angoissantes visions philosophiques, sociales en même temps, se mêlent en un lyrisme élevé aux beaux accords de la plus pure poésie. Cris passionnés, éloquence d'apôtre, cérébralité robuste se joignent par miracle à la tendresse délicate, à l'excessive sensibilité qui constituent en définitive la véritable nature de Louis Lefebvre.

Émile-François JULIA.

(1) Perrin, éditeur.
(2) Garnier, éditeur,

LES DEMOISELLES MOGUET

(Nouvelle)

I

Le petit train s'étant arrêté, comme un jouet qui se détraque, devant la gare minuscule, le père Hurlevent et Stéphen en descendirent. Ils suivirent une large avenue entre les petites maisons de briques, foulèrent le mauvais pavé de la Grande-Rue de Vesnecourt. Bordée de boutiques, droite du Nord au Sud, mais cassée, vers son milieu, par une pente assez roide, l'horizon en est borné, au bas de cette pente, par les arbres du château.

Les voyageurs, sans parler, tournèrent à droite et descendirent la rue ; Stephen, qui n'était venu que deux fois à Vesnecourt, regardait les enseignes et les étalages des boutiques, les bocaux multicolores du pharmacien, les dorures et la verroterie de l'horloger, et la quantité considérable de comestibles accumulée des deux côtés de la porte de l'épicier.

Mais soudain Hurlevent s'[illegible] que le gamin, ayant glissé, fai[illegible].

— C'est là, dit le paysan.

Ils se trouvaient devant une boutique dont les vitrines offraient l'une des coupons de drap empilés, l'autre des objets de mercerie. Au-dessus s'inscrivait, en lettres capitales de couleur jaune doublées d'une ombre verte, ce nom : MOGUET.

Ils montèrent trois marches étroites ; l'homme fit jouer le bec de cane de la porte qui, en s'ouvrant, actionna un timbre ; mais c'était un appel inutile, M. Moguet, en personne, se tenant derrière l'un des comptoirs où traînaient deux ou trois pièces de [illegible].

C'était un homme pâle et maigre, un peu chauve, au nez mince muni d'un lorgnon qui en chevauchait l'extrémité. Il était vêtu proprement d'une jaquette et d'un gilet de drap noir ; mais un détail tout de suite attirait l'attention : M. Moguet ne [illegible]

de cravate. On voyait le plastron blanc de la chemise surmonté par le faux-col ; et, de cette tache blanche, aucun nœud d'étoffe ne rompait l'éclat. Les yeux ne la quittaient plus dès qu'on regardait M. Moguet.

Tel il apparut, ce matin, aux deux Hurlevent père et fils, tel il siégeait dans sa boutique pendant tous les jours de l'année. La visite qu'il recevait ne parut point le surprendre :

— Ah ! c'est vous ! Bonjour... dit-il en hochant deux ou trois fois la tête, et sans interrompre la confection d'un petit colis à quoi il travaillait.

— Attendez, reprit-il ; je vais appeler Marguerite.

Un pas solide et pressé retentit dans l'arrière-boutique.

— Marguerite ! dit M. Moguet, voici le petit Hurlevent que son père nous donne pour travailler au magasin.

— Parfait ! dit Marguerite. Tu arrives à temps, mon garçon. Tu n'as pas peur de la besogne ?

Elle s'avança vers l'enfant, lui mit une main sur la tête, et le regarda droit dans les yeux. Ils restèrent ainsi un moment, le gamin tête levée, maigre et roussâtre, devant la brune fille de trente ans, point grande, mais robuste et riche de santé, — et décidée. Dans le visage aux teintes vives, les yeux gais souriaient facilement. Mais un certain pli de la bouche était assez impérieux.

— Stéphen n'est pas bien gras, expliqua le père Hurlevent ; pourtant, vous verrez qu'il ne manque pas de force. Le voilà, à cette heure, qui va sur les quinze ans. Je l'employais dans la ferme. Je ne vous l'amène point parce qu'il n'est bon à rien. Seulement c'est un délicat. Il a pour idée de vivre à la ville. Moi, je ne veux pas le contrarier.

— Entendu, dit Marguerite ; il tiendra propres la boutique et l'arrière-boutique ; et s'il se montre intelligent, je lui apprendrai à faire les paquets. Je vais déjà le conduire à sa chambre. Viens, mon bonhomme ! Prends tes affaires.

Les « affaires » étaient contenues dans un petit ballot entouré de linge que portait le père Hurlevent. Il hésita un instant à s'en dessaisir. Il aurait souhaité qu'on lui en donnât un reçu. Enfin, il le remit aux mains de Stephen.

— Venez par ici, père Hurlevent, ordonna Marguerite de sa voix autoritaire et joyeuse ; vous prendrez un peu de café chaud avant de repartir.

— L'enfant, déclara M. Moguet en mesurant une bande de drap au mètre en forme de T renversé suspendu devant lui, l'enfant ne sera pas malheureux chez moi, Hurlevent. La maison n'est pas aussi gaie qu'elle devrait l'être...

Il jeta un coup d'œil par-dessus son lorgnon et reprit :

Rapport à la maladie de ma femme. C'est une grande calamité pour nous ! Entendez-la gémir...

Chacun prêta l'oreille : mais au lieu d'un gémissement, on ne perçut que les notes grêles d'un piano qui semblaient s'égoutter à travers le plafond.

— Ça, expliqua narquoisement Marguerite, c'est ma sœur Philomène qui joue *Le Tango du Rêve !*

L'attention redoubla d'intensité et on finit par reconnaître, entre deux notes, un petit cri semblable au vagissement d'un nouveau-né.

— C'est ainsi nuit et jour, déclara M. Moguet. Non ! je peux dire que je n'ai pas de chance...

— Allons ! interrompit gaillardement Marguerite, nous n'avons pas de temps à perdre... Le café est chaud : allons le boire !

II

Tout le jour, Stephen travaillait sous la direction de Marguerite.

M. Moguet, solennel et triste derrière le comptoir, son maigre cou cerclé du faux-col sans cravate, ne s'occupait guère de lui.

Stéphen ne pénétrait point dans la chambre de la malade et il voyait rarement Philomène. Elle faisait de temps à autre une brève apparition dans la boutique, s'asseyait un instant pour chiffonner, de ses doigts délicats, l'un des bibelots à vendre au rayon de la mercerie. Très éloignée de Marguerite, son aînée de deux ans, elle ressemblait à son père. D'une pâleur excessive et de santé assez frêle, elle s'ingéniait à dissimuler, au moyen de pâtes et de fards qui en irritaient le feu, deux ou trois boutons poussés à son visage par la chlorose et la misère de son sang. Quelquefois, en travaillant, elle lisait. Mais le plus long temps de sa journée se passait devant le plaintif piano, où elle jouait, sans lassitude, deux airs qu'elle aimait au-dessus de tous les autres, à cause de leur mélancolie et de leur distinction : *Le Tango du Rêve* et *Le Dernier Tango.*

Elle n'émouvait point Stéphen. Le jeune paysan n'appréciait pas les santés faibles. Toute son attention était retenue au profit de la vigoureuse et gaillarde Marguerite. Il la redoutait et l'admirait. C'est elle qui l'avait installé dans « sa chambre », mansarde misérable au papier moisi par l'eau de pluie. A la première averse, elle s'était ingéniée à combattre l'infiltration d'une telle ardeur que Stéphen, honteux, ne savait comment s'excuser d'être la cause d'un si grand effort.

Puis, Marguerite lui enseigna les travaux quotidiens : il devait, dès l'aube, combattre la poussière et la crasse des boutiques En outre, à chaque jour était fixé un ouvrage spécial ; le lundi, on nettoyait

les glaces de la vitrine ; le mardi, on lavait les parquets de la première pièce ; le mercredi, ceux de la seconde... Ainsi, les matinées passaient vite. Après-midi, Stéphen faisait les courses. Il ne s'y attardait point et les recommandations de Marguerite restaient inutiles : car ensuite il travaillait dans la boutique sous la direction joviale de la brune fille à emballer et empaqueter. Et rien ne lui était plus agréable. Des bribes de l'air de danse mélancolique tombaient du plafond.

— *Le Dernier Tango!* raillait Marguerite ! Ah ! si c'était vraiment le dernier...

Parfois elle s'absentait pour donner des soins à la malade, quand les gémissements devenaient plus forts. Car Philomène, trop nerveuse, n'y était point habile.

M. Moguet recevait les clients et les servait avec conscience ; mais froid et triste, il les eût découragés de revenir si Marguerite, d'un mot ou d'une amusante grimace, ou d'une bonne plaisanterie, n'eût tout remis d'aplomb. Quand elle se trouvait dans l'arrière-boutique ou dans la chambre de la malade, elle avait bientôt fait, au bruit du timbre, d'accourir. Stéphen reconnaissait son pas précipité ; mais avant d'entrer dans la boutique, elle s'arrêtait une seconde, de telle sorte que, quand on la voyait, elle n'avait jamais l'air pressé, et que son visage gai plaisait toujours.

Pourtant ce n'était pas à ce moment-là que Stéphen l'aimait le mieux : c'était le matin, quand elle venait surveiller les travaux de nettoyage. Elle sortait du lit ; et vêtue d'un peignoir, ses cheveux sombres, dont des mèches flottaient, tordus lourdement sur la nuque, une odeur puissante et saine émanait d'elle. Le corps vigoureux se modelait par plaques derrière l'étoffe insuffisamment lâche. Quand le temps n'était point froid, elle venait les pieds nus dans des pantoufles. Elle ne faisait aucune attention à l'enfant qu'elle frôlait et qui recevait de sa présence un trouble inexprimable.

Il eût désiré, le soir, rester à la veillée. Philomène n'était point lasse de ses lectures et de son piano. Et M. Moguet travaillait aux comptes de la journée. Stéphen ne savait point ce que pouvait faire Marguerite. Il lui eût été doux de s'asseoir près de la table ronde de l'arrière-boutique, sous la clarté de la lampe, et de vivre une heure ou deux de cette vie calme. Mais dès le couvert enlevé et pendant que la vieille bonne commençait, en grommelant, à laver la vaisselle, Stéphen devait aller se coucher, sous le prétexte qu'il serait debout, pour ses travaux de nettoyage, aux premières heures du matin.

Alors, blotti dans son étroite couchette, respirant la dégoûtante moisissure que, malgré les efforts de Marguerite, suaient les murailles, il recherchait au fond de son esprit les événements de la journée et des jours précédents ; événements bien médiocres et jours peu colorés : Stéphen, cependant, y percevait d'innombrables charmes. Ce n'était point par paresse qu'il avait voulu quitter les champs. Mais il s'y ennuyait à périr. Un esprit d'aventure modeste habitait cette tête de petit paysan. Il imaginait hors de son village, et dès les maisons peu lointaines de Vesnecourt, une vie facile, et tout un monde de plaisir plus magnifique d'être imprécis.

La réalité ne le décevait qu'à demi. Certes il eût préféré avoir moins rude tâche ; il eût pris moins de peine, derrière ses moutons, que n'en exigeait la propreté des boutiques et la perfection des paquets. Et Marguerite ne le laissait point flâner. Mais le remède était juste à côté du mal : son labeur fastidieux et incessant, et cet ennui de s'entendre, à chaque minute, commandé, Stéphen les supportait allègrement parce que c'était de Marguerite qu'il en recevait le fardeau.

Marguerite le fascinait par sa gaieté, par sa puissance de vie, par son autorité ; aussi par son aisance en toutes choses, et davantage par la richesse charnelle qui éclatait aux fortes lignes de son corps, et sur son visage sain. Elle était plus robuste qu'une fille des champs, ce qui remplissait Stéphen d'admiration ; et délicatement soignée, ce qui représentait aux yeux de l'enfant la marque d'une élégance raffinée et d'un luxe suprême, — elle le ravissait.

Tout le jour, il pensait à Marguerite. Et il cherchait de son mieux à la satisfaire. Ce n'était pas un amoureux romanesque ; sa passion ne s'enveloppait point de rêve. Il n'était pas non plus vicieux. Animé de l'ardeur simple et un peu méprisante des amours paysannes, il se réjouissait de vivre dans l'atmosphère de Marguerite et désirait recevoir d'elle sa plus grande joie : il désirait la serrer dans ses bras et baiser son cou blanc — d'un blanc si joli au sortir de la zone rouge des joues.

Là se limitait, en cet instant, le vœu de Stéphen. Il ne prévoyait point comment jamais il le réaliserait. Non qu'il fût timide : il connaissait, par les grands du village, le moyen de faire la cour aux filles quand on a la main leste. Mais une Mademoiselle Moguet ne se traite point comme une servante de ferme. Et Marguerite, toute rieuse qu'elle fût, ne semblait pas, avec sa joviale brusquerie et sa voix autoritaire, facilement accessible.

Stéphen, cependant, était bien décidé. Et puis, pourquoi se fâcherait-elle ? Toutes les belles filles aiment qu'on les recherche. Seulement il fallait ne pas se lancer au hasard, attendre une occasion convenable. Ce ne pouvait pas être le matin, pendant les nettoyages : Stéphen était trop sale ; ni l'après-midi à la boutique : il y avait toujours du monde, ne

fût-ce que M. Moguet. Et le soir, Stéphen, on l'envoyait coucher .

Mais la patience paysanne ne l'abandonnait pas. Il attendait, guettait, certain de sa fortune comme d'un phénomène naturel qui se produirait à l'heure fixée.

Et l'heure sonna. Ce fut celle de midi, un dimanche de juin M. Moguet, en s'asseyant à table, exprima son désir de boire d'un certain vin blanc qu'il affectionnait. Aussitôt, Marguerite se leva pour aller en prendre une bouteille à la cave.

— Tiens, Stéphen, dit-elle, viens avec moi ! Tu m'éclaireras pendant que j'ouvrirai le casier.

Car les flacons précieux, comme en un joyeux coffre-fort, étaient mis par la vigilante Marguerite sous la protection d'une serrure secrète.

Stéphen se leva, résolu, un peu pâle ; il était bien lavé, vêtu de son habit du dimanche, et Marguerite, toute gaillarde au retour de la messe, jamais ne lui avait paru si belle ; ils allaient être seuls : c'était le moment souhaité.

Dans l'étroit escalier tournant il passa le premier, pour l'éclairer de la flamme d'une queue-de-rat qu'il protégeait de sa main à demi-ployée. Marguerite, habituée aux marches, descendait sans peine ; elle chantonnait, et faisait claquer, comme des castagnettes, la clef du casier et le morceau de bois qui la maintenait par une ficelle. Ce chant, cette bonne humeur auraient décidé Stéphen, s'il ne l'avait été déjà. Il ne ressentait aucun désir, ni aucune joie : seulement l'obligation de faire un geste inévitable. Mais s'il ne pouvait l'éviter, c'est que ce geste était commandé par une trop longue suite de désirs.

Au bas de l'escalier, Marguerite, manquant la dernière marche, faillit tomber et, d'une main, s'appuya sur l'épaule de Stéphen. Ce fut le signal. L'enfant, d'un souffle prompt, éteignit la lumière ; un de ses bras entoura la forte taille de Marguerite et ses lèvres cherchèrent le cou blanc. Elles ne rencontrèrent que l'os de la mâchoire qu'elles effleurèrent sans plaisir. Et la brève étreinte fut finie. Il n'y eut plus, dans l'esprit de Stéphen, que des ténèbres aussi épaisses que celles où il demeurait au côté de Marguerite. Qu'allait-il se passer ? Si elle criait ? Si l'on le renvoyait ?

— As-tu des allumettes ? demanda-t-elle simplement.

— Je... je crois que oui ; je vais voir...

— Rallume.

Quand la queue-de-rat recommença d'éclairer, Marguerite s'avança vers le casier, en fit jouer la serrure, choisit soigneusement une bouteille qu'elle emporta. Son silence affolait Stéphen. Ce ne fut qu'en gravissant les plus hautes marches qu'elle se retourna et dit :

— J'aurais dû te donner une claque, pour t'apprendre, petit imbécile ! Surtout, que je ne t'y repince pas !

Stéphen ne savait que penser : ce n'était pas une victoire, et il ressentait un peu d'amertume ; mais il se trouvait bien débarrassé, maintenant qu'il avait fait ce qui était décidé. Et il ne craignait plus que Marguerite le dénonçât ; elle ne semblait point fâchée ; elle avait repris sa place à table, et plus rieuse encore que de coutume, elle goûtait au vin blanc qui lui enflammait le teint.

Marguerite, les jours qui suivirent, ne parla point de l'incident. Décidément, elle ne conservait pas de rancune contre Stéphen. Toujours aussi libre devant lui, surtout à l'heure des travaux du matin, elle accentuait parfois en le regardant son sourire habituel : mais sans méchanceté ; et Stéphen n'en recevait pas de honte. Etourdi, d'abord, comme s'il eût reçu toute une volée de ces claques dont parlait Marguerite, il ne prenait point mal son parti de l'aventure, heureux, au fond de lui, de l'indulgence de « sa victime ». Il ne formait plus de projets si démesurés ni qui dussent s'accomplir si tôt ; mais son idée ne le quittait point ; vivre auprès de Marguerite restait son seul plaisir. Et il se sentait lié à elle par une frêle attache : la petite complicité qui naissait du silence.

III

Le 2 août 1914 vit s'élever, à Vesnecourt, la même flamme qui jaillissait de toutes les parcelles du territoire : plus émouvante encore, sous le sombre ciel de l'Artois.

Puis, le long des routes de ce pauvre pays, et sur l'aridité de ses champs, une sorte de va-et-vient tragique s'établit, mais si rapide que le passage des troupes y laissait peu de dévastations. Des régiments français, d'abord, ivres d'enthousiasme plus que de vin, dans la chaleur d'août montaient vers la Belgique. Peu de jours après, on les vit redescendre non point battus, mais pris dans un remous formidable, dont ils ne connaissaient pas la cause, et accablés de misère. Et les armées des poursuivants, arrogantes et pressées — trop pressées, grâce à Dieu, pour avoir le temps de mal faire. Et le reflux : les Allemands à leur tour en retraite, plus rapides encore que la première fois, exténués, de colère plus effrayants. Et le retour des Français, non moins ruinés que leurs vaincus, mais soulevés par l'ardeur de poursuivre.

Dans la chambre libre chez M. Moguet, un officier, que l'on voyait à peine, se reposait une nuit ou seulement quelques heures. Parfois il ne profitait même point de ce gîte assuré. Marguerite, depuis que

l'officier quotidien était un Français, prenait de lui, chaque soir, les mêmes soins, disposant les couvertures et préparant sur la table une carafe pleine d'eau, un flacon de rhum et des biscuits. Si l'officier ne partait pas avant sept heures, il avait droit en outre, le matin, à une tasse de café chaud. Mais le plus souvent, quand la maison s'éveillait, l'hôte d'une nuit s'était éloigné sans que l'on connût son visage.

Une après-midi de septembre, Vesnecourt fut mis en rumeur par une Division d'Infanterie qui venait s'installer au château. Ce fut un grand vacarme d'automobile, de bicyclettes et de chevaux, trépidant, s'agitant, dérapant ou glissant sur la pente des mauvais pavés.

Vers six heures, un homme d'une belle stature, suivi d'un cavalier qui portait ses deux caisses, entra dans la boutique. C'était le chef d'escadron marquis Bellan de Bellandon, de l'Etat-Major. Il présenta son billet de logement et fit connaître qu'il pensait, à la différence des autres officiers qui avaient logé là, demeurer un peu de temps chez M. Moguet.

— Ces gueux d'Allemands, expliqua-t-il, se sont fourrés dans des trous de terre ! Il nous faudra bien une semaine pour les en déloger...

Il fallut, au lieu d'une semaine, quatre années.

Marguerite installa du mieux qu'elle put le marquis de Bellandon. Et Philomène apporta dans la chambre un vase en verre de Venise où s'épanouissaient, comme par la grâce d'un inlassable printemps, entre des rameaux de feuillage stérilisés, deux roses artificielles.

Peu à peu, des habitudes se créèrent. On comprenait qu'il faudrait séjourner beaucoup plus longtemps qu'on ne l'avait cru sur les positions. On avait creusé des tranchées et fait venir des troupes pour relever, périodiquement, celles qui étaient là.

M. de Bellandon menait une existence aussi régulière qu'il l'eût fait dans une garnison pacifique. Chaque matin à sept heures trente, et quelque temps qu'il fît, un soldat lui amenait son cheval qu'on entendait piaffer sur le pavé. Il descendait aussitôt, vérifiait attentivement les sangles et les brides du grand cheval bai qui allait le porter ; quelquefois il saisissait, de sa main gantée, le canon de l'une des jambes et la soulevait pour vérifier l'état de la ferrure. Puis, d'un mouvement aisé, il se mettait en selle.

C'était le moment qu'attendait Philomène, immobile derrière le rideau de sa fenêtre, et déjà parée, comme si celui qu'elle regardait eût pu la voir. Car elle regardait de tous ses yeux, de toute son âme. L'officier était magnifique. Chaque matin il se plaisait, ayant enfourché le cheval, à prendre tranquillement son assiette, avant de partir, en ajustant ses étriers ; et démêlant les rênes, et achevant de boutonner ses gants la cravache à l'aisselle, son haut buste serré par la courte pelisse, la figure énergique barrée d'une forte moustache brune, sommée du képi orné de blanc des dragons, Philomène voyait en lui l'image la plus parfaite de l'élégance virile.

Quand, d'une allure un peu molle au départ, glissant des pieds de derrière sur la pente mal pavée, le grand cheval bai s'était mis en route, Philomène commençait de rêver. Tous les rêves imprécis flottant en elle, aux rythmes décevants de ses tangos sentimentaux, se revêtaient de matière, prenaient corps sous les espèces de cet officier prestigieux.

Mais après le spectacle enivrant du matin, Philomène ne vivait plus que d'un espoir bien rarement réalisé. Il était rare qu'elle revît le marquis de Bellandon ; plus rare encore qu'il lui dît quelques mots, de sa belle voix brève et coupante : il fallait, pour cela, qu'ayant oublié un objet précieux, il vînt le chercher lui-même jusque dans sa chambre. Alors il passait, tête haute, monocle à l'œil, et s'il voyait dans la boutique, ou rencontrait dans l'escalier, vers quoi elle se précipitait, Philomène palpitante et plus pâle qu'aux heures ordinaires, il s'inclinait courtoisement, et prononçait une formule de politesse telle que : « Mes hommages ! » ou : « Mon respect, Mademoiselle ! »

Sans doute, le reste du jour, était-il maintenu hors de la maison Moguet par d'urgentes occupations ; Philomène, curieuse de sa vie, eût volontiers interrogé l'ordonnance, un beau garçon d'Auvergne, d'aplomb et net, qui passait plusieurs heures à siffloter, en rangeant et nettoyant dans la chambre de l'officier. Elle répugnait à se servir de ce moyen. Stéphen, lui, causait fréquemment avec le soldat ; mais sans adresse. Elle sut toutefois que le commandant vivait au milieu de « papiers » qui l'accablaient et empoisonnaient ses journées.

Elle eût voulu lui révéler discrètement cette admiration ensemble ardente et délicate ; elle pénétrait sans bruit, pendant l'absence du soldat, dans la chambre encombrée de vêtements militaires et d'objets de toilette en ivoire marqués d'or, dont plusieurs lui étaient inconnus ; un parfum inoubliable flottait. Et n'osant faire le geste trop hardi d'entretenir là un odorant hommage de fleurs fraîches, elle se plaisait à imaginer que son tendre désir survivait à sa visite clandestine.

Ces visites, d'ailleurs, n'allaient point sans amertume : car sur la table du commandant, en un cadre de cuir ouvragé, une femme jeune encore, épaules nues et très belle, rayonnait comme une image de déesse dans un temple. Mais Philomène

ne s'en affligeait que médiocrement : un amour sans espoir lui semblait plus distingué.

Et son amour était bien sans espoir, aucune illusion, si fragile fût-elle, ne lui demeurant permise : Marguerite avait décidé, pour « mettre du liant », de convier M. de Bellandon à prendre un repas avec la famille Moguet ; le commandant marquis, avec ses grands airs de politesse glaciale s'était excusé.

Une nuit, des aéroplanes jetèrent des bombes sur Vesnecourt. On descendait à la cave. M. Moguet, aussitôt, courut à la porte de son hôte pour lui offrir de partager ce refuge. Et Philomène, tremblante, parée en deux minutes pour la fête tragique, se réjouissait. Mais M. de Bellandon répondit, sans se lever, qu'il priait qu'on le laissât dormir.

Ces alertes, plusieurs fois renouvelées, eurent sur la santé déjà fort mauvaise de Mme Moguet la plus fâcheuse influence : le jour, la nuit surtout, la malade ne cessait guère de souffrir et de se plaindre. Si bien que le sommeil du marquis de Bellandon, que ne troublait point le bruit des bombes, fut vaincu par la constance de ces gémissements.

Un matin, M. de Bellandon fit demander si M. Moguet pouvait lui donner audience.

— Mais certainement, répondit M. Moguet : il n'a qu'à venir au magasin : j'y suis toujours.

Le marquis de Bellandon entra, botté, ganté, le monocle devant l'œil droit ; et laissant paraître sur sa bouche aux belles dents son sourire courtois et dédaigneux, il déclara :

— Je regrette, Monsieur, d'avoir à renoncer à votre bonne hospitalité. Mais le sommeil de mes nuits est nécessaire à mes travaux et ici, sans qu'il y ait, bien entendu, la moindre faute de votre part, il ne se trouve point assuré : j'ai donc été contraint de chercher un autre gîte. Soyez certain...

— Parbleu ! interrompit M. Moguet, c'est à cause de ma sacrée femme ! Croyez-vous, mon Commandant, que ce n'est pas un malheur pour moi?

Le marquis de Bellandon fut regretté par chacun des habitants de la maison : M. Moguet, qui était fier de l'héberger ; Marguerite, parce qu'il était propre ; Stephen, qui recevait de son ordonnance des cigarettes ; et Philomène, enfin, parce qu'elle l'aimait.

Elle voulut aider Marguerite quand cette active ménagère entreprit de remettre en ordre la chambre vide. C'était une besogne cruelle. Et comme si ses mains pâles eussent porté dans une urne les cendres d'un être chéri, elle réintégra dans sa chambre le vase où se dressaient immuable, les roses artificielles et le feuillage stérilisé, symboles de son amour sans parfum et sans vie.

IV

Le successeur de M. de Bellandon n'était point fait pour qu'on oubliât le séduisant marquis. Maigre et chétif, la figure de forme un peu chevaline et presque imberbe, il ne pouvait espérer plaire que par la douceur de son regard d'enfant. C'était un médecin, à un seul galon.

Philomène ne le regarda même pas.

Mais Marguerite voulut le conduire près de la malade, dont l'état, visiblement, empirait. Le docteur Victorin rougit, se laissa mener, examina, avec la plus grande conscience, le corps gonflé et gémissant, puis déclara en manière de conclusion :

— Il faudrait demander l'avis de M. le Médecin-Chef...

Seul avec M. Moguet, il lui fit comprendre que le cas était trop grave pour être soigné par un aide-major : il était urgent de tenter une démarche, d'obtenir de M. le Médecin-Chef qu'il voulût bien se déranger...

— Que de complications ! s'écria M. Moguet ; nous n'en sortirons jamais !

On en sortit, pourtant, et par un moyen bien simple : la mort de Mme Moguet. Si attendue qu'elle fût, elle surprit. Mais ni les soins de Marguerite, ni le dévouement extraordinaire du jeune médecin, ni les larmes de Philomène ne purent empêcher qu'une nuit, les gémissements, devenus un râle, et qui semblaient depuis des semaines la voix plaintive de la maison, ne se tussent pour jamais.

Quelques bombes tombèrent cette nuit-là aux environs de Vesnecourt : mais on ne s'en aperçut point.

Les jours suivants, M. Moguet ne manquait pas de dire à ceux de ses clients qui venaient de la campagne :

— Hein? vous n'entendez plus ma pauvre femme se plaindre ? Nous venons de l'enterrer.

Et si on lui offrait des condoléances, il ajoutait, car il avait de la religion :

— Oh ! elle souffrait beaucoup. C'est une grande grâce que le bon Dieu lui a faite...

Cependant, l'aide-major Victorin, par ses soins inutiles mais dévoués, avait acquis des droits à la reconnaissance de la famille Moguet. On ne les lui contesta point. L'après-midi, sa besogne terminée, il s'installait dans le demi-jour de l'arrière-boutique, qui convenait à sa modestie, et lisait quelque livre ou écrivait des lettres. Surtout, il regardait Philomène — une Philomène plus pâle et plus maigre, peut-être, qui allait et venait, langoureuse, daignait parfois s'asseoir pour une vaine besogne, et modulait, dans un souffle, trois mesures du *Tango du Rêve* que son deuil récent ne lui

permettait point de jouer au piano. Victorin partageait une fois ou deux chaque semaine, le repas de la famille. Et il assistait aux veillées, attentif, discret, faisant de temps à autre, avec M. Moguet, une partie de piquet qu'il perdait régulièrement.

Quand la soirée n'était point froide, M. Moguet proposait d'aller, disait-il, « voir les lignes ». Marguerite restait pour mettre en ordre la maison. M. Moguet, Philomène et le Docteur, emmitouflés, sortaient de Vesnecourt et suivant la route, gravissaient à l'Est la petite côte qui coupe l'horizon. Là, bien qu'ils n'y pussent, en aucune manière, observer mieux que de la route, ils pénétraient dans les champs. Et ils regardaient, au fond du ciel, monter les spectres blafards des fusées. M. Moguet s'attachait à reconnaître les fusées françaises des allemandes : celles-ci, d'ailleurs plus nombreuses, avaient un éclat plus vif ; mais les pâles lumières françaises une fois écloses flottaient plus longtemps dans l'air avant d'être englouties par les ténèbres. Quand par hasard, au milieu de ces clartés lunaires, une fusée rouge jaillissait, c'était tout un émoi : car on savait que ce signal servait, en cas d'attaque de l'ennemi, à demander le tir de barrage de l'artillerie ; mais le plus souvent, le signal tragique, donné par erreur, ne se renouvelait pas. Et au lieu du roulement sinistre du barrage, on n'entendait que les coups de canon isolés et négligents qui semblaient une protestation entêtée contre le grand calme de la nuit. Alors ils repartaient, transis de froid, boire le vin chaud que Marguerite avait préparé. S'il arrivait que Philomène trébuchât dans la nuit, Victorin lui offrait le bras ; c'était sa plus grande audace.

Tous savaient, cependant, qu'il aimait Philomène. Il ne cessait de fixer sur elle un regard ensemble timide et extasié, et dès qu'elle lui adressait une parole, il se troublait. Il lui montrait volontiers, en levant son regard émouvant vers le visage chlorotique de la jeune fille, les photographies des membres de sa famille qu'il nommait avec complaisance. Un dimanche, il offrit à Philomène cinq ou six morceaux de musique qu'il s'était fait envoyer de Paris. Mais aucun d'eux ne valait le *Tango du Rêve* et le *Dernier Tango*. Marguerite ne l'appelait que « l'amoureux » ; Stephen lui dédiait sournoisement des grimaces ; quant à Philomène, drapée dans sa mélancolie, elle voulait bien ne point ignorer « ce murmure d'amour soulevé sur ses pas » ; mais elle ne l'entendait qu'avec une ironique indulgence. Il lui semblait qu'elle rehaussât le don mystique par elle fait à celui qu'elle aimait, et qui le dédaignait, en dédaignant à son tour ce pauvre amour-ci. Elle en accueillait l'hommage comme une juste compensation ; elle ne le décourageait point, puisqu'il se contentait d'un sourire même un peu railleur, et parce qu'elle aimait, à défaut de l'homme, l'atmosphère sentimentale que son amour créait. Il lui plaisait de le sentir, cet amour, vivre — et souffrir. Sans coquetterie expresse, elle soignait sa gloire et entretenait sa puissance. La guérison de Victorin l'eût fort attristée : mais elle ne la redoutait point et vivait son rêve naïf ; étant née romanesque, elle voyait soudain, dans cette heure de guerre, les hommes se presser autour d'elle et, qu'elle aimât ou fût aimée, l'air chargé de désir, malgré l'horreur quotidienne, lui devenait délicieux.

V

Une nuit sur neuf, Vesnecourt ne dormait pas : c'était la nuit de la relève.

Durant tout le jour, les voitures des deux régiments, celui qui relevait et celui qui était relevé, se croisaient dans la Grande-Rue. Les fourriers des arrivants étaient venus reconnaître les locaux, et ceux qui montaient en ligne avaient fait, avec un peu de fièvre, leurs dernières provisions. Les cantines fermées, les officiers circulaient vêtus de l'uniforme de tranchées, sans savoir qu'ils en recevaient une parure incomparable.

Les visages étaient plus graves. L'ombre, ce soir-là, tombait avec plus de solennité ; quand elle s'effacerait, il y aurait peut-être des morts.

Et toute la nuit était nerveuse ; au début de la soirée, on entendait le piétinement des Compagnies qui partaient ; un trot de cheval, une voix avinée, un ordre bref, et surtout le bruit du piétinement innombrable, pesant, déjà fatigué ; car ces hommes portaient sur eux plus que leur fortune : tout ce qui les aiderait, pendant neuf jours, à ne pas mourir. Parfois, l'éclair d'une lampe électrique ; un juron, les heurts d'un fusil, d'un quart ou d'un plat de campement. Toute la colonne s'arrête, dans un froissement sourd et métallique ; les voix, gouailleuses ou irritées, se mêlent. On repart : le silence des voix, et le piétinement, inlassable, douloureux. Puis on ne les entend plus.

Mais d'autres, bientôt, les suivent.

Peu de temps après le départ de la troupe relevante, les premiers hommes relevés pénétraient dans Vesnecourt : des isolés, d'abord, des débrouillards, chargés de missions vagues, occupés surtout à trouver, pour eux et les leurs, une installation confortable.

Dans la seconde partie de la nuit, les détachements arrivaient. [illegible] hommes plus [illegible] des voix [illegible]

dus. Ici, il n'y avait plus de danger. On pouvait parler haut ; on ne se gênait pas. Des coups heurtaient les portes fermées. Et tout rentrait dans le silence jusqu'à ce qu'un autre piétinement réveillât de nouveau les pavés inégaux de la Grande-Rue.

Au matin, les hommes des derniers détachements apparaissaient ; tandis que les premiers, après un court sommeil, malgré le froid, heureux de l'air libre, nus jusqu'à la ceinture, se lavaient ou s'épouillaient, ceux-ci, couverts de boue, le visage masqué de fatigue et d'angoisse erraient dans le cantonnement, à peine détachés de la terre, spectres parmi les vivants.

Le capitaine Musard, la relève faite, occupait la chambre de l'aide-major Victorin.

C'était un grand honneur que de le loger ; car le capitaine avait la réputation d'occuper, dans tout cantonnement, la meilleure chambre, et d'y jouir de la meilleure table : moins par gourmandise ou mollesse que par vanité, pour justifier une réputation que quelques faits hasardeux avaient créée : une équipe spéciale, choisie parmi les hommes de la Compagnie qu'il commandait, lui assurait, à chaque déplacement, ces avantages ; et elle y était fort habile. M. Moguet, averti, se montrait flatté d'être l'élu.

A la différence de Victorin, qui se contentait de l'arrière-boutique, le capitaine passait dans la boutique une bonne partie du temps de son repos. Et son attitude ne ressemblait guère à celle de l'aide-major ; on eût dit qu'il était là chez lui et et recevait ses amis.

Car il y venait, vers le soir, un assez grand nombre d'officiers. Outre le drap bleu-horizon que livrait M. Moguet, on vendait divers articles, à l'usage des militaires, que Marguerite avait imaginé d'adjoindre, l'un après l'autre, au rayon de la mercerie : lampes électriques, bandes molletières, stylographes, eau de cologne... Des équipements de mode anglaise tentaient les plus élégants.

Dans une autre boutique de Vesnecourt, les amateurs pouvaient acheter les mêmes objets : à savoir au bureau de tabac de Mme Danrémaux : car toutes choses, par la guerre, étaient si bouleversées, qu'on trouvait dans ce bureau jusqu'à des chaussures, alors que le cordonnier débitait des cigarettes. Et en fait de chaussures, on trouvait même au bureau de tabac, disait le capitaine Musard de sa voix douce, chaussure à son pied. De là deux clientèles fort différentes, encore que certains officiers occupassent le temps de leur repos à se promener de l'un à l'autre magasin. Car on venait acheter, mais causer, aussi, et recevoir le sourire des marchandes.

Les habitués de la maison Moguet étaient, pour la plupart, des hommes sérieux qui, franchement, ne cherchaient rien au delà de ces sourires : celui de Marguerite qui s'empressait et poussait la vente, jovial et égayant ; celui de Philomène assise, aux doigts un ouvrage qui paraissait un jeu, plus lointain et voilé d'une séduisante mélancolie ; cependant que derrière l'autre comptoir, le père Mognet aunait son drap, le capitaine s'installait sur un escabeau, du côté des jeunes filles, ses longues jambes croisées. Il était toujours vêtu avec une grande recherche d'élégance et profitait de l'indécision des circulaires pour se composer des tenues impressionnantes : mais à cause de son grand corps dégingandé, de son visage aux traits forts, terminé par une barbe noire taillée « à la zouave », toute pensée d'élégance, dès qu'on le voyait, était bannie par une essentielle vulgarité.

Sa toilette favorite comportait le pantalon rouge, la vareuse kakie au col ouvert, une cravate bleue ou violette et le képi bleu-horizon ; mais il arrivait que le pantalon fût bleu-horizon, la vareuse kaki et le képi rouge : l'essentiel était qu'il fussent de couleurs dissemblables. M. Musard avait été le premier à porter l'équipement anglais dont il ne se séparait à aucune heure du jour. Les mouvements de ses grands membres étaient doux, comme sa voix, mais pouvaient devenir vite violents, de même que sa parole était souvent dangereuse.

Les jeunes sous-lieutenants, charmants d'orgueil et de bravoure, redoutaient la raillerie et ne s'attardaient point à la boutique, en dépit des agréments de ces demoiselles, s'ils découvraient d'abord, souriant et moqueur, jambes croisées, sur son escabeau, le grand Musard. Quelques-uns, cependant ne s'effarouchaient point : et Reiser, l'alsacien ancien colonial au visage cuit, à la poitrine couverte d'une « patterie de cuissine », comme il disait, de décorations, accueillait sans souffrance l'ironie un peu lourde du capitaine. Ils se tutoyaient, d'ailleurs, malgré la différence de leurs grades, Musard invitant souvent à de fraternelles agapes Reiser dont il appréciait le parler pittoresque, l'aimable familiarité et la belle tenue à table.

Deux lieutenants de hussards de la Division montraient quelquefois leurs grâces cavalières, pour s'acquitter d'un devoir et parce qu'ils ne pouvaient pas ne point fréquenter une boutique où siégeaient deux jeunes femmes. Mais le vrai champ de leurs exploits était le débit de tabac de Mme Danrémaux. Et Musard ne les ménageait pas.

Au reste, il n'était de belle conversation chez le drapier qu'entre capitaines. Alors, on redoutait moins Musard. On lui répondait librement. Pendant

que le père Moguet manipulait ses pièces de drap, que Stéphen rôdait sournoisement autour des officiers dont il était jaloux, entre les sourires l'un mélancolique, l'autre épanoui des deux sœurs, ces braves gens se distrayaient honnêtement de leur infernale vie par des propos badins. Il y avait toujours là le gros capitaine Paul, consciencieux, brave homme, heureux de s'entendre discourir ; le parfait Laussade, simple, intelligent et doux ; Vignemal, au regard d'enfant et d'une bravoure presque inconsciente ; Vidori, le Corse, brutal, mais d'une énergie parfois précieuse ; le petit Saint-Arnaud, à qui son ancienneté valait le plus souvent le commandement d'un bataillon, grincheux en service et désagréable au possible, et que l'on aimait, pourtant, à cause de sa grande honnêteté ; il y avait aussi deux ou trois jeunes capitaines, guère plus âgés que les plus jeunes sous-lieutenants, au visage puéril prématurément grave.

Ils causaient, plaisantaient, riaient, oh ! sans grande profondeur ; mais sans aucune méchanceté, sauf quand leur entretien touchait un seul de leurs chefs, que la triple étoile qu'il portait ne suffisait pas, selon eux, à inonder de lumière. Ils ne s'interrompaient que si un camion automobile, dévalant la pente et tressautant sur les mauvais pavés, emplissait la boutique de son vacarme, ou si un inconnu venait effectuer quelques emplettes. Mais le malheureux intrus ne restait jamais longtemps. Le commerce, d'ailleurs, n'y perdait rien, Marguerite ne se faisant pas faute de glisser à ses habitués, sans que la conversation en souffrît, tel ou tel article qu'elle prétendait avantageux.

Les bonnes fortunes du capitaine Musard, dont on parlait en termes à demi-voilés, étaient l'un des thèmes favoris de ces Messieurs. Et la curiosité se piquait parce que, depuis qu'il avait fixé son domicile dans la maison du drapier, on ne savait, sur cet interessant sujet, rien de précis. Les jeunes filles étaient honnêtes : mais le terrible capitaine ne sortait plus, et il n'avait point la coutume de vivre chaste. Il observait, d'ailleurs, une parfaite discrétion, répondait aux questions, quand on le poussait un peu, par son éternel sourire ou une innocente plaisanterie :

— Oh ! disait-il, de sa voix douce, je suis un peu de la famille...

On remarquait qu'il parlait plus volontiers à Marguerite qu'à Philomène. Mais la brave fille réjouie, au regard si clair, ne paraissait point destinée aux aventures ; cette assiduité suffisait, cependant, pour que Stéphen entourât Musard d'une hostilité croissante et vaine.

Quand le capitaine s'en allait, le docteur Victorin revenait pour neuf jours ; et d'autres officiers emplissaient la boutique.

Mais il arriva une fois où le petit aide-major ne revint pas : on apprit, la veille de la relève, qu'il avait été tué par un obus : les demoiselles Moguet en ressentirent une grande émotion. Il fallait, pour qu'elles comprissent l'horreur de la guerre, que mourût un jeune homme qui logeait sous leur toit.

Le capitaine Musard, ce soir-là, donna la preuve qu'il avait beaucoup de tact et n'était point, contrairement à ce que prétendaient de mauvais esprits, un égoïste : il fit comprendre à ses camarades que leur réunion quotidienne à la boutique serait inopportune en raison du chagrin de ces demoiselles. Et il demeura leur seul compagnon.

VI

Cet accident fut suivi d'une nouvelle qui devait bouleverser davantage encore les habitants de Vesnecourt. Le troisième jour de la relève, le bruit circula que la Division allait être envoyée en Lorraine. Deux jours après, l'Etat-Major, dans un grand mouvement d'automobiles et de camions, quitta le château. Le régiment au repos à Vesnecourt reçut pour la nuit même l'ordre de son départ ; déjà, des fourriers, portant au collet des numéros inconnus, se répandaient dans le bourg. Et on sut que le régiment aux tranchées avait été relevé, embarqué en chemin de fer.

— Nous ne verrons plus le capitaine Musard, dit, dans le magasin, Marguerite au drapier. Je le regrette, ma foi ! comme je regrette ce pauvre petit Victorin... Il faudra s'habituer à d'autres visages...

— Celui-là n'était pas si beau, affirma le jaloux Stéphen.

Marguerite ne répondit que par son sourire mirailleur, mi-indulgent.

— Monte donc là-haut, dit placidement le bonhomme, voir si M. Musard n'y aurait pas laissé quelque objet...

— J'y vais, dit Marguerite.

Et elle gravit le sombre escalier, gagna la chambre où Victorin n'ayant pas été remplacé, personne n'avait couché depuis le départ du capitaine.

Elle ouvrit la porte.

A plat ventre sur le lit, Philomène sanglotait.

Marguerite haussa les épaules sans perdre son beau sourire, et, elle vint auprès de sa sœur.

— Voyons, dit-elle, ma pauvre Philomène, ça n'a pas de bon sens de se mettre dans des états pareils !

— Je ne le verrai plus ! Je ne le verrai plus ! gémissait Philomène.

Marguerite, dans sa pensée, évoqua toute l'histoire récente : l'arrivée et le séjour du marquis de Bellandon, qui avait ébloui Philomène ; son départ, qui l'avait navrée ; puis le modeste et fervent amour de Victorin, qui avait, quoiqu'elle eût dit, troublé la jeune fille ; sa mort émouvante ; la cour, enfin, que le capitaine Musard faisait à Philomène dont Marguerite s'apercevait bien, sans pouvoir l'empêcher, tant les hommages semblaient discrets : trop, c'était trop : tous ces sentiments remués avaient détraqué les nerfs de cette enfant, et elle se désolait pour le départ d'un étranger...

— Voyons ! ma sœur ! calme toi ! L'autre jour, Bellandon ! Aujourd'hui Musard ! Tu ne peux pas te crever le cœur chaque fois qu'un officier nous quitte...

L'autre avait relevé son maigre buste, et montrant son blême visage marqué de rouge et bouffi par les larmes :

— Bellandon? dit-elle. Bellandon? Ah ! que m'a jamais été Bellandon !

Une telle fièvre l'animait, une telle ardeur vivante, que Marguerite cessa de sourire.

— Pourtant, à son départ...

— Ah ! fit la désolée en replongeant son visage dans l'oreiller qu'elle étreignait, tu ne peux pas savoir ! Mais lui, je l'aime ! Et il m'aime...

— Tu l'aimes?

Marguerite, maintenant, penchait au-dessus du lit un visage tiré par l'angoisse. Philomène comprit la question non formulée, et dressée de nouveau, bravement :

— Oui, répondit-elle : c'est l'autre soir, quand nous avons appris la mort de Victorin. Oh ! je l'aime ! Et je ne le verrai plus...

— Ma petite sœur, ma petite sœur ! Comment peux-tu avoir fait une chose pareille?

Comment? La femme gémissante n'avait plus rien à dire. Elle ne savait que son refrain tragique ;

— Je ne le verrai plus... Je ne le verrai plus...

Et elle, la femme forte, discernait bien la vérité : ce voisinage subit des hommes, cette armée mouvante de désirs ; les secousses terribles aussi, de la guerre et de la mort : Ah ! les choses n'étaient plus à leur juste place, la vie de maintenant n'était plus la vie de toujours ; là-bas, on échangeait la mort ; ici, dans cette arrière-boutique de la bataille, c'était le lieu dernier de l'ardeur à vivre, et de l'amour. Et c'était fort comme la bataille, c'était un des visages de la folie du monde, une force à quoi on n'échappe point.

Les hommes du régiment nouveau, dans la rue, élevaient leurs grandes voix.

— Repose-toi, ma petite sœur, calme-toi, dit Marguerite.

Elle sortit doucement, prit la clef de la porte pour sauvegarder la paix de la malheureuse.

Dans l'escalier, elle croisa Stéphen. Et le prenant dans ses bras, elle le serra sur sa poitrine.

Louis Lefebvre.

A LA FONTAINE DE VAUCLUSE

Pour bien comprendre la beauté d'un site, ne faut-il pas d'abord connaître les paysages qui l'encadrent et les éléments, parfois cachés, qui contribuent à son originalité et à son charme? Ainsi, on ne s'expliquerait pas la splendeur singulière de la Fontaine de Vaucluse, si l'on n'interrogeait pas le Mont Ventoux qui gouverne son existence.

Le Ventoux, la « montagne des vents », « mons ventosus », est le maître de l'immense vallée d'entre Rhône et Alpes.

Il n'y a pas en Europe une autre montagne de pareille dimension, aussi complètement isolée. Dernier ressaut de la chaîne des Alpes, elle émerge de la plaine tout d'une pièce. Les Vosges n'atteignent pas 1.500 mètres de hauteur. Le Puy-de-Dôme n'en a que 1.460. Le pic le plus élevé de l'Auvergne, le Mont-Dore, a bien 1.930 mètres ; mais il est le centre orographique du plateau central de la France, et sa hauteur relative au-dessus des montagnes voisines n'est que de quelques centaines de mètres. Au contraire, le Ventoux, au-dessus d'une plaine qui n'a que quelques mètres d'élévation au-dessus de la mer, atteint presque 2.000 mètres (1911 mètres).

Que de fois, malheureusement, le nuage coiffe le colosse, ou la pluie tombe sur ses épaules ! La quantité d'eau que le ciel lui envoie chaque année varie de 1 m. 50 à 2 mètres. C'est deux fois plus que la moyenne de la France. Le calcaire du Ventoux absorbe, crevassé qu'il est de toutes parts, les pluies même diluviennes ; et l'évaporation de l'eau, qui séjourne à la surface du sol, est activée par l'action du soleil et du mistral. (Savez-vous que jadis ce nom de mistral était dans son pays un nom de mauvais augure?)

Sur le versant sud, la plus grande quantité des pluies et de la fonte des neiges ne reparaît plus à sa base, parce que la masse poreuse de la montagne l'absorbe entièrement. Cette eau ne stagne pas dans les cavernes. Elle chemine dans la plaine, par des chemins souterrains, et s'écoule jusqu'au-dessous

du mont Vaucluse, afin de contribuer à l'alimentation de la Fontaine célèbre.

Assurément, dans les temps les plus anciens, où l'occupation des sommets avait une importance plus grande encore que de nos jours, cette montagne a été habitée, utilisée aussi comme poste d'observation. La petite chapelle de son sommet a été probablement bâtie au xve siècle, par Pierre de Valétariis, évêque de Carpentras, neveu du pape Sixte IV. D'ordinaire un oratoire moderne marque la place de quelque temple antique. Ainsi se superposent les édifices comme les religions. Donc, à côté, peut-être au-dessous de la chapelle, des fouilles mettraient au jour, de même que sur le sommet des Alpes Pennines, des Pyrénées, et sur le haut plateau du Puy-de-Dôme, les débris du *sacellum* païen, consacré au génie du Ventoux. Jusqu'à présent on n'a récolté sur le Ventoux que de médiocres trouvailles : fragments de poterie et de verre irisé en forme de cornets à bouquins, qui sans doute proviennent de trompes de chasse ou d'appel appartenant à des bergers ; plus une stèle funéraire avec inscription gallo-romaine, rappelant une concession de famille dans un terrain public. C'est peu, suffisant toutefois pour affirmer qu'une population plus ou moins dense a occupé jadis la haute montagne. Tous ces débris, qui indiquent le sentier conduisant au sommet, ont un caractère votif assez prononcé. De sorte qu'il est vraisemblable que les pèlerins d'aujourd'hui suivent exactement la même voie que ceux de jadis.

Le chemin, en quittant la grande montagne, fait le tire-bouchon. Voici la chapelle de Viaud, puis le Plan de Saint-Baudille avec ses cultures. On ne voit plus le sommet du Ventoux ; mais, en bas, la vallée du Rhône, Avignon, Villeneuve, et plus près, Carpentras. La montagne embaume, autour de nous, garnie de lavandes, de thyms, d'euphorbes, d'immortelles. La route tombe vraiment dans le cirque de Groseau, et ensuite file jusqu'à Carpentras.

De Carpentras nous allons à Avignon, prendre le train qui nous conduira à l'Isle-sur-Sorgue, et de là à la Fontaine de Vaucluse. Mais elle est ici déjà, la Sorgue et ses ruisseaux, dans cette plaine, l'une des plus riches de France. Le Rhône, la Durance, la petite rivière de l'Ouvèze, qui baigne les murs de l'antique Vaison, forment à peu près les limites de ce riant jardin. Cette vallée, l'une des plus peuplées de l'Occident à tous les âges, ne diffère pas essentiellement de ce qu'elle était voici vingt siècles. Cependant, son aspect, le genre de ses cultures, le régime de ses eaux, son climat même ont subi quelques modifications. Encore à l'origine de notre ère, la vieille celtique n'était-elle pas couverte de forêts?

Depuis Carpentras jusqu'à Avignon, quelle histoire noble et jolie évoque cette terre, quels doux parfums elle exhale, et dans quelle émouvante harmonie de traits et de couleurs elle montre un visage éternellement jeune !

De Carpentras le train va d'abord à Monteux, une cité qui peut être fière de ses murailles bien conservées ; le pape Clément V y venait souvent jouir de la paix rustique, dans un château dont il ne reste que des ruines. Le train franchit la Sorgue de Valleron et s'arrête à Althen-des-Paluds : ce village doit son nom au Persan Althen, qui popularisa dans le Comtat la culture de la garance. Le train franchit l'Isle et s'arrête à la petite cité d'Entraigues (au milieu des eaux). Ici, des filatures de soie, la Tour des Templiers, une autre tour crénelée qui sert de clocher. Enfin, à la petite ville industrielle de Sorgues, nous rejoignons la grande ligne qui nous conduit à Avignon...

Le lendemain, nous partons pour l'Isle-sur-Sorgue. C'est un petit train de famille, qui s'en va jusqu'à Cavaillon. Le Ventoux est là-bas, immense rempart bleuâtre, et rose par endroits, portant à son sommet des écharpes de neige qui étincellent. La plaine descend doucement, pour s'étaler, brillante et opulente, au pied du Ventoux. Quand nous avons dépassé Morières, où naquit Agricol Perdiguier, en 1805, nous entrons dans un long tunnel. A peine sommes-nous revenus au jour, que tout à coup, malgré le bruit du train, retentit à notre droite le fracas d'un torrent qui galope dans un large sillon, entre des haies d'aubépines, sous de radieux arbres fruitiers. C'est un bras de la Sorgue, qui coupe le chemin de fer, onde si bienfaisante au milieu de cette campagne altérée. A droite, sur un coteau, voici Gadagne qu'a rendu célèbre, au moins en Provence, l'un de ses fils, A. Tavan, l'un des sept apôtres qui fondèrent le Félibrige. Puis, le joli bourg de Thor. Stendhal, qui ne dit pas un mot de la Fontaine de Vaucluse, déclare qu'il a visité avec plaisir l'église romane de Thor. « La porte orientale de cette église présente tous les ornements délicats que pouvait réunir la sculpture de la fin du xiie siècle. » Autrefois, dans cette grande plaine du Comtat, les nombreuses veines de la Sorgue, les Sorgues et les Sorguettes, se dispersaient à leur fantaisie et, naturellement, entretenaient des marécages un peu partout. Aujourd'hui, les marécages ont été desséchés, et dans les veines bien fermées des Sorgues l'eau, comme un sang vif, circule régulièrement, pour le bien de cette oasis qu'est la banlieue d'Avignon. Les noms des localités et de certains tènements nous ont conservé le souvenir de la figure paludéenne du [illegible]. Ainsi, cette église romane byzantine de

Thor, *castrum de Thoro*, porte le nom de Notre-Dame du Lac. La légende raconte qu'une statue de la Vierge Marie a été retrouvée par un taureau (Thor) dans l'un des étangs qui entouraient le bourg. (J'ai rencontré la même légende dans le Jura, sur le plateau des lacs du Maclu et de Narlay, et aussi, absolument la même, en Cerdagne, à Font-Romeu). Autrefois, le bourg de Saint-Laurent, dont on ne retrouve plus que quelques traces, s'appelait les Iles (*Insulæ*). Jusqu'au IXe siècle, il ne fut qu'une succession, en groupes épars, de pauvres cabanes de pêcheurs construites sur pilotis, dans la plaine que noyaient les eaux de la Sorgue. Ce bourg est d'ailleurs devenu, depuis 400 ans, la gracieuse ville de l'Isle-en-Venayssin, ou l'Isle-sur-Sorgues, que traversent plusieurs canaux. Nous voici donc, enfin, à la dernière étape de notre pèlerinage, en gare de l'Isle-sur-Sorgues.

Deux voyageurs seulement débarquent du train, en même temps que nous, et aussitôt disparaissent. La gare est en pleine campagne, sur la lisière d'un faubourg : jolie campagne, si calme, parfumée de roseaux, de treilles, de vergers, de liserons grimpant aux grilles de luxueux domaines. Sur la place, ombragée de grands platanes aux rameaux étalés, stationne un car presque neuf. Je n'ai point de peine à deviner que ce char vient chaque jour attendre les touristes. Après d'amusants marchandages, le cocher poudreux en ses vêtements d'arlequin, consent à nous conduire pour un prix raisonnable à la Fontaine. Il grimpe sur son siège ; nous nous installons sur une banquette, et en avant!.. Par une route déserte nous arrivons à la cité, ou plutôt à l'un de ses faubourgs, ombragé de platanes magnifiques et arrosé par l'un des canaux de la Sorgue, qui coule un moment au seuil d'une rangée de maisons coquettes, puis se cache sous la terre, pour en sortir 500 mètres plus loin, à la clarté d'un autre faubourg, où il actionne des moulins.

Deux routes mènent à Vaucluse. Nous empruntons la route qui, bleuâtre sous les fins rayons du soleil, traverse des champs de vignes et de blé, dans la direction de Cavaillon. A notre gauche, parmi de grasses prairies parsemées de mûriers, la Sorgue roule dans le pli du ravin, tantôt en nappe abondante, tantôt en menus flots gazouillant sur des cailloux. En face de nous, se dresse la chaîne grise, presque nue, des monts de Vaucluse : une crevasse y indique parfaitement la fontaine. Tandis qu'on aperçoit les toits rouges d'un village par-dessus de claires futaies, la route brusquement quitte la direction de Cavaillon, descend, à gauche, un chemin fatigué, qui à mesure se rétrécit. Il se faufile entre d'importants domaines, enclos de grandes murailles et les prairies luisantes où la Sorgue cabriole, malgré les joncs et les roseaux qui l'entravent parfois. Bientôt il descend très fort dans la poussière, et si étroit que l'énorme voiture y trouve malaisément son passage. Au son des grelots, au claquement du fouet, les trois chevaux courent avec entrain, et dans l'ombre d'usines grondantes, ils gravissent au galop une côte abrupte. Au sommet, on tourne à gauche, on franchit la Sorgue sur un pont de pierre, et nous arrivons sur la place du village de Vaucluse, au cœur du cirque, sous le feuillage de platanes plusieurs fois séculaires, qui abritent déjà tant de chars, d'autos et de carrioles. Car on ne cesse pas de venir de tous les coins de la Provence visiter la belle Fontaine. Il n'y a point de fête de famille ou de commune qui ne soit un prétexte d'aller, dès le printemps, en ce lieu de fraîcheur et de recueillement goûter quelque illusion de poésie. Le recueillement, hélas ! a disparu. La plupart de ces braves gens, qui font tant de tapage, ne savent pas très bien si Pétrarque fut un général, un prince, ou un félibre. Cependant, une colonne, très simple, fut érigée sur cette place du village, tout près du pont de pierre, en 1804, en l'honneur du poète.

Avant de nous acheminer vers la fontaine, nous allons voir le village. Il compte 800 habitants. Il est modeste et poudreux, dévoré par le soleil, tapissé de ces innombrables cailloux qui proviennent de la désagrégation de la montagne. Dans sa petite église romane de la fin du Xe siècle, au fond d'une chapelle, se trouve le tombeau de saint Véran qui, selon la légende, débarrassa Vaucluse d'un monstre appelé le *Coulobre*, une façon de Tarasque. Car le Coulobre sortait du sein de la fontaine, quand il était en colère, les jours d'orage, pour démolir quelques maisons et noyer quelques habitants. Ce qui n'est pas une légende, c'est que, depuis des temps sans nombre, des viviers sont installés dans la Sorgue, où se conservent des truites et des écrevisses dont la chair exquise a obtenu d'illustres, presque d'augustes suffrages. On cite Robert, roi de Naples, Alfieri, Christian de Suède, Joseph, roi de Bavière, Louis, roi de Hollande, etc. Au-dessus du village, sur la pointe d'une roche, se profilent les ruines d'un château, que les gens du pays appellent à tort le château de Pétrarque. Pétrarque, certes, le célébra. Mais il était la demeure féodale de son ami et protecteur Philippe de Cabassole, seigneur de Vaucluse.

On se rend à la Fontaine par le sentier qui remonte la rive droite. La vallée se ferme tout à coup : c'est bien une gorge, la *Vallée Close*, *Vallis Clusa*, Vaucluse. Le sentier large, sinueux, très mauvais, garni de rocailles tranchantes, grimpe ou dégrin-

gole sur la roche décharnée, entre des buissons parfois touffus, sous des arbres fins dont les branches frissonnent au moindre vent. On s'arrête à chaque instant pour regarder l'eau fraîche et vive de la Sorgue. En ce mois de mai, où fondent les neiges du Ventoux, elle roule avec force, reflétant en son milieu l'azur du ciel et sur ses bords les dentelles de la ramure, les arabesques blanches et dorées de la pierre. L'eau ne vient pas seulement de la caverne qui gronde là-bas, au pied de la montagne presque verticale, haute de 200 mètres. Elle jaillit de plusieurs grottes, au-dessous de notre chemin, et l'on se penche, parmi les arbres, non sans une certaine sensation de vertige, pour mieux la voir, impétueuse, se délivrer enfin des ténèbres de la terre.

Au milieu du chemin, et en contre-bas, voici le *Café de Pétrarque et de Laure*, une terrasse longue, meublée de bancs et de tables rustiques, où chantent et boivent des paysans en goguette. Un agaçant orchestre accompagne des danses qui n'en finissent plus. Le café, une baraque en planches, est construit sur l'emplacement de la maison où Pétrarque — du moins une inscription l'affirme — composa son 129e sonnet. Si ce n'est pas vrai, c'est bien trouvé, pour attirer des clients. Nous reprenons le chemin hérissé de rocailles, le long du rocher, au-dessus de l'eau. Tout à coup, il fait une chute, en tournant, et nous pousse jusqu'au pied de la montagne à pic qui montre çà et là, sur sa masse grise, un trou béant, un nid d'aigle, un pin suspendu entre ciel et terre. La montagne et ses contreforts, ensuite les buissons et les grands arbres, qui à droite et à gauche s'accrochent au roc des contreforts, sur le miroir de l'onde, nous enferment comme dans un cirque. Au pied de la montagne s'ouvre, en arc de cercle, la grotte de la Fontaine où sommeille en temps ordinaire un lac à niveau variable. Aujourd'hui, par exemple, elle ne sommeille pas. Emplissant d'un flot lourd la gueule énorme de la grotte, elle tombe dans un gouffre insondable, d'où elle s'échappe en une nappe limpide qui, bientôt, rencontrant une digue, s'écroule en tourbillons argentés d'écume.

Le débit de la Fontaine varie selon les saisons et selon les caprices de l'atmosphère. Après des pluies abondantes, elle vomit jusqu'à 120 mètres cubes d'eau à la seconde. C'est un maximum. En temps ordinaire, le débit descend jusqu'à 28 mètres, et le niveau de la Fontaine cesse d'affleurer le seuil du déversoir. Mais les sources, toujours très abondantes, continuent à alimenter la Sorgue, qui ne tarde pas à reprendre son régime torrentiel. La limpidité de l'eau est telle qu'on a pu, au moment des plus bas étiages, distinguer le contour intérieur de l'hémicycle noyé et apercevoir dans le fond de la vasque une sombre ouverture qui marque le couloir d'amenée. La Sorgue est donc, malgré son faible parcours, une rivière égale, au point de vue hydraulique, et même supérieure à un grand nombre de cours d'eau d'un long développement. Bien que les historiens et les géographes de l'époque classique ne fassent aucune mention de la Fontaine, il n'est pas douteux que les populations celtiques ou gauloises l'ont connue et honorée. Pline est le seul qui dans l'antiquité parle de la « noble fontaine ». Il lui donne le nom à physionomie gauloise d'*orge* ou *orige*. Peut-être le copiste a-t-il, par distraction, supprimé la première lettre du mot que Pline avait écrit (*S*)*orge* ou (*S*)*orige*. C'est le *Sulgas* de Strabon, le *Sorgia* des chartes latines, le *Sorgo* de l'idiome provençal. Autrefois, la gorge de Vaucluse était très boisée, et les bois maintenaient l'agrégation de la montagne et assuraient au fleuve un débit plus régulier que de nos jours.

Cette Fontaine était alors l'objet d'une véritable adoration. Les montagnes, les mers, les rivières, les forêts, les champs, n'étaient-ils pas divinisés? Ce fétichisme naturaliste s'est conservé très longtemps, grâce à la tolérance de l'administration romaine. « Les sources des fleuves, disait Sénèque, nous inspirent de la vénération et méritent qu'on leur dresse des autels. » A côté des sources se trouvaient presque toujours un bois sacré, un autel, un temple ; bientôt après se groupèrent des habitations, qui devinrent souvent de grandes villes. Le sentiment de gratitude que les habitants éprouvaient pour l'eau bienfaisante, prit insensiblement le caractère d'un culte. Un culte, partout le même, dont le rite principal était l'ablution. Les fidèles se trempaient les mains dans l'eau sainte et s'en mouillaient les yeux, le front, les lèvres. Au dieu de la fontaine, qui devenait presque un ami, un confident, ils faisaient des offrandes proportionnées à leur fortune, des monnaies, des bagues, des bracelets, même des petits objets sans valeur, vases de terre ou de verre, qu'on a retrouvés souvent en très grand nombre. Aujourd'hui, c'est une légende d'amour, qui ennoblit cette thébaïde de Vaucluse. Vaucluse a retenu le nom cher de Laure, a dit Lamartine dans ses *Méditations* ; un nom provençal — que l'italien Pétrarque ne cessa point de célébrer.

Laure, fille de messire Audibert, syndic du bourg de Noves, près d'Avignon, avait épousé Hugues de Sade, d'une vieille famille municipale de cette ville. Elle vécut honorablement à Avignon, avec son mari dont elle eut onze enfants. Je n'ai pas la prétention de rappeler l'histoire, tant de fois racontée, des relations de Laure et de Pétrarque, qui avait 24 ans lorsqu'il rencontra cette jeune épouse de 18 ans, le 18 avril 1327, à Avignon, dans

l'église Sainte-Claire, située dans une petite rue qu'on appelle aujourd'hui rue de la Masse. Je dirai simplement ce qui de Pétrarque et de Laure se rattache à la Fontaine de Vaucluse. Laure aima certainement Pétrarque. Mais, bien que vivant dans une société frivole, elle ne se départit jamais d'une chaste réserve et ne donna d'autres gages au poète qu'une tendre compassion. Pétrarque, de son côté, avec sa double auréole de poète et de proscrit, ses grâces naturelles et même ses fonctions demi-ecclésiastiques qui lui permettaient de vivre dans le monde, tout en étant le familier des papes et des cardinaux, se présentait sous un aspect tout à fait romanesque et des plus séduisants. A part quelques écarts de jeunesse et quelques bouffées d'orgueil qu'excuse sans doute son universelle renommée, il a donné pendant un demi-siècle l'exemple de vertus supérieures. Il était tout enfant quand son père, notaire à Florence, fut banni en même temps que Dante Alighieri, son ami. En 1313, il rejoignit son père à Avignon, près du pape Clément V. En cette année il fut conduit à Vaucluse, dont les beautés firent sur lui une impression ineffaçable. C'est dans ce même site, alors enveloppé d'un précieux silence, qu'il eut l'émotion d'accorder la douceur de ses souvenirs au recueillement de son amour. En venant à la Fontaine, il n'eut pas seulement le désir d'y chercher les délices de la solitude, mais le souci de se rapprocher de la créature qu'il adorait. En effet, Laure, préférant la simplicité de la vraie campagne aux agitations d'une capitale dont la société avait conservé quelque chose de ces fameuses cours d'amour des deux siècles précédents, habitait pendant une partie de l'année un château situé dans le voisinage de la Fontaine, au village de Saumane. En 1336, Pétrarque acquit définitivement au pied de la falaise, tout proche de la plus haute aiguille calcaire qui porte aujourd'hui son nom, un petit domaine. On y voit encore un vestige de la tourelle de sa maison et la souche de l'un des lauriers qu'il avait plantés en mémoire de Laure.

« Rappelez-vous, dit-il dans une lettre à son ami Guillaume Pastrengo, ce champ couvert de pierres que vous m'avez aidé à défricher ; vous y verriez à présent un jardin émaillé de fleurs. Il est borné d'un côté par la Sorgue, de l'autre par des rochers fort élevés, exposés au couchant. Je cultive deux jardins. Rien dans le monde ne leur ressemble. L'un est ombragé, propre à l'étude : c'est mon site d'inspiration ; il descend en pente douce vers la Sorgue qui vient de sortir des flancs du rocher. L'autre est plus contigu encore à la demeure, moins sauvage, tapissé de pampres... » Ce n'est donc pas sur cette rive droite, dominé, entravé par la roche, où le chemin par moment trouve tout juste de la place, que Pétrarque avait établi sa résidence ; c'est sur la rive gauche, plus accessible, plus avenante, toute couverte de bosquets, et qui reste, heureusement, interdite au public.

Dans le jardin contigu à la demeure, il y avait une tonnelle que Pétrarque soignait avec prédilection. Laure vint quelquefois s'y asseoir. Il la rencontrait encore dans ses longues promenades à travers la campagne et aussi chez l'évêque de Cavaillon. Il goûtait une vie heureuse en cet ermitage de Vaucluse. Dans le voisinage il fréquentait des hommes cultivés, avec lesquels il discutait philosophie, art, littérature ; il leur lisait ses œuvres. Il se plaisait également à pêcher des truites dans la rivière, à chasser dans la montagne. « Je trouvais, écrit-il, dans cette solitude tant de tranquillité qu'il me semble n'avoir vraiment vécu que pendant le temps où je l'ai habité... Tout le reste de ma vie n'a été qu'un continuel tourment. »

A la longue, cependant, il se lassa de vivre seul dans le calme de son jardin une vie monotone, si près de son amie qui lui dit un jour, afin de modérer l'expression trop vive de son langage : « Je ne suis pas ce que tu crois. » Il courut à Marseille s'embarquer pour Civita-Vecchia. A Rome, il se lassa plus vite encore d'y retrouver la lutte ardente des Colonna et des Orsini. Et malgré son affection pour les Colonna, il reprit (1339) le chemin de Vaucluse, « source et origine de tous ses ouvrages », déclare-t-il. Huit ans après, ramené au delà des Alpes par son idée de constituer la grande patrie italienne, il s'en va porter à Rienzi l'appui de sa réputation et de ses conseils. En route, il apprend l'écrasement des Colonna et la chute de Rienzi. C'est la ruine de ses projets patriotiques. Il est à Parme, en mai 1348, quand il apprend que Laure a été emportée par la peste, qui dévastait l'Europe. Il rentre à Vaucluse à la fin de cette année ; il en repart l'année suivante pour y revenir deux ans plus tard. Mais le poète n'ayant plus le courage de vivre seul dans la solitude, va se fixer en Italie (1353), avec l'espérance que la terre et le ciel de sa patrie lui rendront moins amer son chagrin. En 1374, un matin de juillet, on le trouva mort dans sa villa d'Arqua, près de Padoue.

Ah ! si Pétrarque revenait à sa chère Fontaine, il ne la reverrait pas intacte, en sa grâce un peu sauvage. La plupart des grands chênes ont disparu ; disparus aussi, quantité de lentisques et de figuiers. Il a fallu abattre cette végétation, si plantureusement nourrie par l'eau et le soleil, pour construire tant d'usines haletantes, bruyantes et salissantes. Au fur et à mesure, ces iguobles bâtisses se rapprochent de la Fontaine, afin de jouir les premières

des rares vertus d'une onde que n'a encore effleurée aucune impureté. Certes, il y a bien des usines anciennes, datant du XVIe siècle, sur la rive gauche de la Sorgue, mais elles se sont mises très à l'écart de la gorge, au delà du pont de pierre, à l'entrée du village, où elle ne gênent rien ni personne. Au contraire, dès le seuil de la vallée, les usines nouvelles apparaissent, blanches encore, aussi malpropres qu'orgueilleuses, débordant parfois avec leurs détritus et leurs ordures jusque de l'autre côté du chemin, sur les épaules ou dans les encoignures du roc. De leurs bâtisses massives, d'où s'échappent constamment des nuages de poussière et des tourbillons de fumée, elles interceptent la vue merveilleuse de la source et de la haute falaise; elles sont au milieu des lumières et des verdures une tache immonde qui se développe trop vite, et les laides sorcières de l'industrie, qui n'ont que le goût de l'argent, finiront par chasser de la vallée divine toutes les muses. Les usines Valdor surtout sont indiscrètes. N'ont-elles pas conçu le projet, qui est déposé à la mairie de Vaucluse, de faire passer ce large sentier, qu'on appelle le chemin vicinal n° 67, à flanc de coteau, sur le roc nu? De sorte que le visiteur, privé de la fraîcheur des ombrages, ne verrait plus que la cime des verdures au-dessous de lui et autour de lui un champ de pierres, et que brusquement il arriverait à la Fontaine.

Ah! la puissance de l'argent!... Le village a protesté contre un pareil projet, qui ajoute à tant de sacrilèges. Mais sa voix trop faible n'a jamais été entendue. Est-ce pour éviter de nouvelles protestations et pour réparer les erreurs commises qu'on a eu l'idée d'abolir simplement le chemin? Mais on ne répare pas un mal par un pire!... Au conseil général de Vaucluse, M. Garcin, son vice-président, a également protesté contre l'œuvre barbare des hommes d'affaires, et il s'est efforcé de rallier le Conseil à la nécessité de détruire cette œuvre ou tout au moins d'en empêcher l'accroissement. Le Conseil général parviendra-t-il à nettoyer de ses souillures ce paysage qui est un des charmes, une des gloires, de la Provence? Il faut toujours espérer.

Délicieux vallon, charme de la nature,
Fontaine embaumée!...

Chantait Pétrarque. Le chanterait-il encore?... Les maîtres de l'argent se moquent bien des droits de la Tradition, de la Poésie et de la Beauté.

Georges BEAUME.

LA POLITIQUE ETRANGÈRE

LA GUERRE EN CHINE

Tandis que les puissances européennes s'usent à discuter un pacte de sécurité qui n'est qu'un ensemble de précautions qu'elles prennent les unes contre les autres, on voit naître et grandir en Chine une agitation qui, de jour en jour, devient plus menaçante, et qui finira peut-être par nous apprendre à nos dépens que l'Europe existe, qu'il y a un intérêt européen, supérieur à nos querelles, à nos rancunes et à nos petites ambitions. On raconte que les Byzantins consacraient leurs jours à des querelles théologiques au moment où Mahomet II approchait ses machines de guerre de leurs murailles. En serions-nous venus au point que l'interprétation du traité de Versailles, et du pacte de la Société des Nations nous empêchât d'entendre le grondement de la révolte qui s'élève contre nous, de Moscou à Pékin et à Shanghaï?

Quand il s'agit des affaires de Chine, l'opinion est généralement distraite : c'est si loin la Chine! C'est si compliqué, ces histoires chinoises! Et les noms des personnages qui y sont mêlés sont si difficiles à prononcer et à retenir! Troubles en Chine, révoltes en Chine, depuis des années nous voyons ces titres se dissimuler dans nos journaux à la suite des dépêches qu'on ne lit pas. C'est à peine si nous nous sommes intéressés à la Révolution qui a transformé en République le plus vieil empire du monde, et les troubles qui, depuis lors, agitent cet immense territoire nous ont généralement laissés étrangement indifférents. Depuis la révolte des Boxers, en 1900, nous n'avions pas l'impression que nos établissements commerciaux et nos missions religieuses y fussent menacés et les émeutes, les explosions de guerres civiles de ces dernières années ne nous apparaissaient que comme les accès de fièvre d'un peuple qui cherche difficilement son équilibre, mais qui ne se lasserait jamais de servir de débouchés à nos industriels et à nos missionnaires. La Chine, depuis l'époque de nos premiers établissements, a été considérée par toutes les puissances européennes comme un champ presque infini d'expansion industrielle et commerciale où les rivalités des diverses nations exportatrices pouvaient s'exercer sans trop de danger puisque, à tout prendre, c'étaient toujours les Chinois qui en faisaient les frais. Parce que ces mystérieuses populations ont des réactions psychologiques différentes des nôtres, ou qui, peut-être, s'expriment

différemment des nôtres, nous les avons considérées comme une masse amorphe, sans nerfs, sans passions, sans idées.

La révolte des Boxers nous est apparue comme un incident sans lendemain ; mais voilà que, brusquement, sous l'action du ferment bolchévique, cette masse énorme s'agite, que les mouvements qui la font tressaillir n'ont plus cet aspect convulsif qu'on leur voyait autrefois, prennent un rythme accentué, et se dirigent contre nous, hommes blancs, citoyens d'Europe. Nous n'avons pas encore perdu là-bas tout notre prestige, on croit encore à notre force, on ne croit plus à notre union, et si nous n'agissons pas avec prudence et fermeté dans un sens européen, nous serons tous jetés à la mer.

***

Pour se rendre compte de la gravité des événements, il faut remonter un peu en arrière : la guerre civile qui désole la Chine depuis la mort de Huan-Chi-Kaï, n'eut d'abord aucun caractère xénophobe : c'étaient des chefs de bande qui se disputaient le pouvoir, et, comme dans toutes les guerres civiles dont le fracas emplit l'histoire, ces chefs de bande recherchaient l'appui de l'étranger ; les Chinois d'Europe qui veulent essayer d'excuser à nos yeux la xénophobie actuelle, n'ont pas tout à fait tort quand ils reprochent aux Européens d'avoir cyniquement profité de la crise dont souffrait le pays, non qu'aucune des puissances européennes aient de véritables ambitions territoriales, ou le désir d'intervenir avec des visées politiques, mais certaines d'entre elles ont peut-être mis vraiment trop de zèle à protéger des hommes d'affaires sans scrupules qui ne voyaient dans les guerres de Chine qu'une occasion de vendre des armes. Toujours est-il que tel parti se vantait d'être soutenu par les Américains, tel autre par les Japonais, tel autre par les Anglais, tel autre par les Russes. Mais l'intervention de ceux-ci devait bientôt prendre un caractère qui allait modifier profondément la nature et la tendance de l'agitation chinoise.

Dès le lendemain de son triomphe à Moscou, le gouvernement des Soviets porta les yeux vers l'Orient et l'Extrême-Orient. L'espèce de génie malfaisant qui gouverne la troisième Internationale avait compris que c'est là qu'on peut frapper le plus dangereusement les puissances occidentales. La propagande dont il inonda la Chine fut prodigieusement habile et bien organisée. Alors que tous les étrangers qui s'étaient occupés des affaires chinoises n'avaient jamais songé qu'à y gagner de l'argent et à traiter les Chinois comme un peuple serf, les Russes prêchaient le réveil de l'Asie, l'égalité des hommes et l'égalité des peuples ; leur mystique retrouvait une très vieille mystique des peuples jaunes, et la haine du capitaliste, la haine du bourgeois prenait bien vite l'aspect de la haine pour l'étranger. Et avec une diabolique habileté, c'est principalement à la jeunesse que s'adressait cette propagande. On a vu avec un certain étonnement l'importance que les dépêches, nous renseignant sur les troubles de Shanghaï, accordaient aux manifestations d'étudiants. Pour nous, les étudiants sont des jeunes gens inscrits dans des Facultés, des Universités. En Chine, on appelle étudiants tous les élèves des innombrables écoles qui, depuis une vingtaine d'années, se sont mises à pulluler sur le sol chinois : écoles indigènes, écoles des missions catholiques, écoles des missions américaines ; on y enseigne tout dans un effroyable pêle-mêle : l'harmonium et la métaphysique, la grammaire anglaise et le bridge, l'art de poser des sonnettes électriques et celui de conduire une automobile, l'histoire romaine et le jeu d'échec. La jeune intelligence chinoise est une caricature monstrueuse du désordre intellectuel moderne. En Chine, on appelle étudiant un enfant de douze ans qui sait lire un journal anglais, et cet enfant dans ce vieux peuple qui eut toujours le respect du savoir, mais où l'instruction était très peu répandue exerce sur la foule ignorante un immense prestige. Quel terrain pour les idées simplistes du bolchevisme ! Dans un milieu sans cadre, sans autorité, où toutes les traditions se sont effondrées tout d'un coup, l'enfant de douze ans qui sait lire va naturellement aux lectures les plus dangereuses. Du culte des ancêtres et du respect des génies, il passe à l'athéisme ostentatoire. Il proclame que rien n'est vrai, que tout est permis, et il enseigne cette morale de tous les révoltés à la foule des coolies pour qui la misère était la loi du monde.

Mais pour qu'une révolution, ou même une révolte ait quelque chance de réussir, elle demande une organisation assez savante. Le danger actuel, c'est que Moscou la lui donne.

Les troubles actuels ont commencé en février par une grève dans les filatures japonaises, grève qui était plus ou moins justifiée par la dureté des conditions de travail, mais qui prit bientôt un caractère politique, un caractère antijaponais. Or, des documents tombés entre les mains des autorités européennes démontrent que les agents soviétiques avaient assigné février comme la date extrême à laquelle devaient éclater les troubles sociaux à Shanghaï. On sait la gravité que ceux-ci ont pris récemment ; ils peuvent s'apaiser momentanément, mais ce sera pour renaître bien vite. Les représentants des puissances constituées en Com-

missions s'étant réunis pour négocier avec une sorte de comité de grève ont dû se séparer sans avoir rien obtenu : on leur faisait des conditions folles. Manifestement, les grévistes et les étudiants se croyaient sûrs de la victoire. Ils comptaient, en effet, sur l'appui du général Feng-Yu-Siang, qui aspire à la succession du fameux Sun-Yat-Sen. Chose curieuse, ce Feng-Yu-Siang est un général chrétien, un ancien catéchumène des méthodistes américains ; il a converti toute son armée. Il emploie du reste pour cela des méthodes expéditives : comme un de ses régiments demandait à recevoir le baptême, il le lui fit administrer au moyen d'une pompe à incendie ; notre Clovis ne pouvait aller aussi vite en besogne. Mais le christianisme de Feng-Yu-Siang s'accommode fort bien de la doctrine communiste, et de l'athéisme révolutionnaire des étudiants de Shanghaï. Pour le moment, Feng-Yu-Siang, qui tient une grande partie de la Chine du Sud, songe surtout à combattre le gouvernement de Péking ; mais il faut remarquer qu'un des griefs qu'il formule contre le Président de la République, Toan-Tsi-Youci, c'est que celui-ci est le prisonnier ou l'instrument des étrangers. Toan-Tsi-Youci, personnage très respectable et généralement très respecté en Chine, ne dispose par lui-même d'aucun pouvoir effectif, mais il est protégé par le général Tchang-Tso-Lin qui gouverne les trois provinces de Mandchourie, et dispose d'une armée nombreuse et bien organisée. Tchang-Tso-Lin, à qui son voisinage avec les Soviets a donné une solide antipathie contre le régime bolchévique, a dans son armée une légion étrangère presque exclusivement composée de Russes blancs, anciens officiers du Tzar. Non seulement, il représente l'ordre, la légalité, si ce mot peut avoir un sens en Chine, mais il paraît animé du désir sincère d'assurer des relations normales et régulières avec les puissances occidentales. L'hostilité dont il est l'objet de la part du gouvernement des Soviets et la haine que lui témoignent les successeurs de Sun-Yat-Sen sont d'ailleurs une garantie sérieuse de la loyauté de sa politique.

*
* *

Mais les difficultés et les dangers de la situation en Chine n'ont pas uniquement pour origine ce mouvement xénophobe qui pourrait prendre du jour au lendemain la forme la plus redoutable et la plus sanglante, mais aussi le défaut d'accord et de concert des puissances.

On a remarqué que, jusqu'à présent, l'insurrection de Shanghaï ne visait guère que les Anglais et les Japonais. La concession française est demeurée calme ; les produits français n'ont pas été boycottés à l'égal des produits anglais et japonais, et les révolutionnaires mettent même quelque affectation à nous mettre à l'écart de la propagande injurieuse qu'ils mènent contre les autres nations étrangères. Cela tient sans doute à diverses raisons : peut-être à ce que les Soviets, depuis la reprise des relations, veulent paraître nous ménager, peut-être et surtout semble-t-il, à ce que, dans les relations avec les Chinois, nos nationaux se sont toujours montrés beaucoup plus libéraux et beaucoup plus humains que les autres étrangers ; enfin à ce que notre consul jouit d'un prestige et d'une sympathie personnelle considérable. Mais tous ces éléments de sécurité sont bien fragiles. Principalement dirigé contre les Anglais et les Japonais, le mouvement révolutionnaire vise au fond tous les étrangers. En cas d'explosion sanglante, nos missions et nos établissements commerciaux ne seraient pas plus épargnés que les autres et c'eût été une faute grave que de ne pas nous considérer dès le premier jour comme solidaires de ceux qui risquent d'être atteints par le mouvement xénophobe. Cette solidarité, malheureusement, n'a pas toujours été pratiquée par toutes les autres puissances, et nos rivalités, souvent accentuées d'ailleurs par des agents subalternes ou par des ressortissants sans scrupules, n'ont que trop servi la propagande soviétique. Une tendance particulièrement dangereuse, c'est celle de certaines puissances qui tendent à écarter le Japon d'une action commune. Au cas où les étrangers courraient réellement le risque de ce massacre général dont on les menace, la seule force sur laquelle on puisse compter immédiatement, ce sont les Japonais qui, en quelques jours, pourraient transporter une armée très sérieuse sur le territoire chinois. Mais voilà qui inquiète furieusement les Américains et même les Anglais. Nous sommes loin, en effet, des beaux jours de l'alliance anglo-japonaise. Les Nippons ont supporté avec amertume la façon dont on a dénoncé leur alliance dès qu'elle a paru inutile. Depuis lors, ils ne manquent pas une occasion de se rapprocher de la France qui, d'ailleurs, ne peut que leur donner des conseils de patience et de modération. Mais l'hostilité assez brutale que les Américains leur manifestent particulièrement en Extrême-Orient, pourrait finir par les rejeter vers une politique de race qui constituerait pour l'Europe le plus grand danger.

A l'exemple des puissances industrielles de l'Occident, le Japon a jusqu'ici considéré la Chine comme un champ d'exploitation, c'est ce qui explique d'ailleurs la violente hostilité de la population chinoise à leur égard. Devant l'insurrection nationaliste qui gronde, ils ont donc les mêmes intérêts que les Européens ; mais si ceux-ci leur faisaient trop nettement sentir qu'ils les repoussent de la

communauté civilisée dont ils ont voulu faire partie ils pourraient, dans un avenir plus ou moins éloigné, adopter à l'égard de la Chine une attitude toute différente, lui offrir une alliance contre l'Occident, lui fournir les cadres, l'organisation dont le monde jaune a toujours manqué jusqu'ici. Ce péril-là, assurément, n'est pas immédiat, puisque, à présent, le Japonais en Chine est le plus haï de tous les étrangers. Mais les événements marchent aujourd'hui avec une terrible rapidité et si Chinois et Japonais se sentaient menacés au même titre par la domination économique du bloc anglo-saxon, nous pourrions avoir brusquement contre nous l'unanimité du monde jaune.

Les considérations sur le péril asiatique sont d'un romantisme un peu facile : elles prêtent plutôt à des développements littéraires qu'à des raisonnements politiques. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a, en ce moment, pour toutes les puissances de l'Occident, un péril colonial : le XIXe siècle a été le siècle de l'expansion économique de l'Europe à travers le monde. La race blanche a civilisé et exploité la planète : le XXe siècle verrait-il sa régression? En même temps que nos machines et nos marchandises, nous avons exporté chez ces peuples trop neufs ou trop vieux nos idées égalitaires et libérales. Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ne devrait pas être un article d'exportation pas plus que la philosophie anticléricale ; mais ces produits dangereux de l'intelligence européenne ne s'en exportent pas moins. Il devait arriver fatalement que l'on s'en servît contre nous. Il est dans la logique des choses que notre œuvre civilisatrice aboutisse, dans un temps donné, à une sorte d'émancipation, d'autonomie des colonies. C'est du moins une espérance que l'humanitaire peut concevoir, mais ces temps ne sont point proches, et le prodigieux désordre chinois aussi bien que le caractère anarchique et démagogique du nationalisme hindou, du nationalisme tunisien et du nationalisme égyptien montre que si la force occidentale cessait de s'exercer sur ces contrées, elles retourneraient à la barbarie ou à la demi-barbarie dont nous avons commencé à les tirer. La domination européenne est parfois dure et égoïste : elle a tout de même créé de la civilisation et de la vie. Notre race est l'aristocratie du monde : le jour où elle cesserait de le croire et de revendiquer les privilèges et les devoirs que cette qualité lui donne, c'en serait fait de nous, car les barbares et les demi-barbares sont le nombre. Cette considération doit faire taire nos querelles et nos rancunes, surtout vers ces confins du monde civilisé où l'immortel Caliban renaît toujours de ses cendres.

L. DUMONT-WILDEN.

LE THÉATRE

LE SURRÉALISME AU THÉATRE

Sans doute êtes-vous assez peu renseignés encore sur la nouvelle venue, parmi les doctrines littéraires, qu'on appelle l'école surréaliste... Sans doute aussi vous étonnerez-vous qu'une théorie, encore si peu connue, ait déjà fait son apparition sur la scène, alors que — nous l'avons si souvent constaté ici ! — le théâtre est toujours en retard et ne commence, à l'ordinaire, un mouvement que si ce mouvement est déjà terminé ailleurs. Mais rassurez-vous, notre observation n'est point devenue brusquement fausse ; et définir le surréalisme, c'est précisément montrer que sa nouveauté n'est qu'apparente et que, pour l'utiliser, même à leur insu parfois, les auteurs dramatiques, en mal d'originalité, n'ont eu qu'à remettre à neuf du vieux.

Vous savez que le roman et le théâtre qui se sont jadis intitulés réalistes et qui ont fleuri au temps du naturalisme et du théâtre libre, s'étaient donné comme tâche de substituer la réalité à la fiction, l'observation à l'invention, la sensation à l'imagination. Seulement, la réalité qu'ils désiraient fixer ainsi était le monde visible des formes et des gestes, des êtres et des lieux : c'était la rue, l'usine, un bistro... Les écrivains étaient des photographes... Mais cette réalité sensible, qu'est-ce auprès de la réalité intérieure...? On pouvait donc concevoir une autre observation, qui ne serait plus celle des visages, mais celle des âmes. Ce serait le tour des psychologues. On a été ainsi du dehors au dedans. : Marche très naturelle et, au demeurant, très féconde. Mais, à son tour, cette réalité n'offre-t-elle pas des apparences trompeuses... Notre âme est-elle ce que nous croyons et savons-nous bien nous-mêmes en quoi consiste notre personnalité...? Nous avons des habitudes, des préjugés ; nous subissons des influences, et l'automatisme nous emporte. Le langage nous fausse. La maladie nerveuse et le détraquement nous guettent, et la passion nous révèle bien souvent en nous des vertus ou des vices que nous ne soupçonnions pas. Le vieux Socrate nous avait recommandé de nous connaître nous-mêmes. Tous les progrès qui ont été faits depuis lui ont simplement abouti à nous convaincre que la tâche était encore bien plus malaisé qu'il ne l'avait supposé. Même en nous, il y a donc des degrés dans la réalité, si j'ose dire. Pour la saisir, sous sa forme dernière, en sa suprême profondeur, cette réalité, cette sur-

réalité, il ne suffit plus même d'être psychologue, il faut être médecin, psychiâtre, il faut posseder la clef des songes et le secret de l'inconscient.

L'objet du surréalisme sera donc de saisir en nous, sous notre moi factice et quasi mécanique, notre personnalité si personnelle qu'elle nous échapperait à nous-mêmes. Cette surréalité, ce n'est plus la réalité, mais le rêve.

On voit donc que le surréalisme n'est qu'une remise au goût du jour du mystère, de l'inexprimable, de l'ineffable, dont furent épris les symbolistes et qui fut porté de la poésie au théâtre par un Maurice Maeterlinck. Cette actualisation du vieux thème a été empruntée aux neurologistes, et on n'a eu qu'à substituer à la vieille et simple analyse psychologique la psychoanalyse du trop fameux Docteur Freud. N'est-ce pas à lui que M. Lenormand, par exemple, ainsi que nous l'avons montré, a emprunté le principal de son inspiration...?

Vous voyez que parler du surréalisme au théâtre, c'est donc faire de l'originalité à peu de frais, puisque c'est simplement constater la prolongation d'un mouvement depuis longtemps commencé, très logique, qui, d'après les derniers documents, semble avoir atteint bientôt le point extrême, où il finira.

***

Voici un frère et une sœur qui s'aiment d'une affection vive. Ils ont malheureusement pour père un janséniste farouche et, quand la pureté est poussée à ce degré, on peut dire que, contrairement au dicton, rien n'est pur aux purs. A la suite d'un incident fortuit, la tendresse de son fils et de sa fille devient suspecte à « Philippe le Zélé » (c'est le titre de la pièce). Or, dès que les soupçons se sont éveillés dans l'esprit du père, ils ne manquent point d'éveiller, dans l'inconscient des enfants, ce dont eux-mêmes ne s'étaient jamais doutés. Ils avaient, les malheureux, « refoulé » (c'est le mot technique du Freudisme) le pire d'eux-mêmes, mais, une fois mis en liberté, l'instinct va jusqu'à provoquer un meurtre... Cette pièce avait été représentée l'année dernière chez M. Lugné-Poe. Elle était de MM. René Trintzius et Amédée Valentin : répond-elle assez exactement à la formule que nous définissions plus haut?

Ces mêmes auteurs viennent de faire représenter, au même théâtre, une nouvelle œuvre qui ressemble à la première comme une sœur.

Le personnage principal de *Je rectifie les Visages* qui se donne le titre de professeur, est, en réalité, photographe. Sa maladie mentale — son trouble freudien, — est donc déterminée par sa profession même. Il photographie les morts. Les survivants viennent lui demander de ressusciter l'image des disparus. Non seulement il parvient à évoquer ainsi les images, mais il les rectifie, et, tout en sauvegardant la ressemblance, il crée de la beauté. Or, tous ces portraits funèbres sont faits de la même manière, d'après un vieux mannequin d'étoupe. Peu importe la photographie qu'il présente à ses clients : ils reconnaissent toujours l'image qu'ils attendent. Ce charlatanisme, par son succès, finit, par troubler le photographe lui-même qui ne distingue plus son artifice de la vérité. C'est que, en vérité, en trompant les autres, il obéit sincèrement à un désir inexprimé. Il est veuf. Il pleure sa femme depuis vingt-cinq ans. C'est dans l'espérance secrète de la voir elle-même réapparaître qu'il a inventé son truc macabre. Il en arrive à transposer cette illusion sur un être réel et à retrouver le bonheur avec une visiteuse qu'il prend pour la morte.

Cette pièce n'est pas très réussie : elle n'en est pas moins extrêmement significative, et marque exactement le point où nous en sommes dans l'évolution du théâtre pathologique.

Évidemment, il faut féliciter des écrivains qui, dans l'abaissement général de notre art dramatique, n'hésitent pas à poser devant le public des problèmes, sinon de la nouveauté, au moins de l'importance de tous ceux qui se rapportent à notre personnalité et à notre destinée psychologique. Ce théâtre a un caractère philosophique et moral qui le recommande à l'estime de tous. C'est par là, d'ailleurs, qu'il a toujours séduit ; et la prise, soit comme écrivain, soit comme auteur dramatique, de Maurice Maeterlinck a toujours été une prise morale. Ce qui charme, c'est moins le mystère, que la nature de ce mystère.

D'autre part, la pathologie n'a jamais été, pour les artistes, qu'un trompe-l'esprit. Elle exerce sur eux un double attrait, également illusoire. Elle leur fait croire qu'ils se documentent sérieusement et surtout spécialement ; elle leur fait croire qu'elle leur fournit du pittoresque et du dramatique. Or, il n'y a rien de plus monotone que le désordre et surtout de plus essentiellement anti-artistique. Les aventures des toqués sont presque toutes les mêmes, et les replis de l'inconscient n'offrent pas plus de variété que les chemins obscurs.

Gaston RAGEOT.

LES CONCERTS

PLÉTHORE PRINTANIÈRE

Paris a, maintenant, sa saison de printemps, comme Londres.

Autrefois, les premiers beaux jours faisaient s'éveiller notre ardeur artistique. Nous aspirions davantage à comparer les suaves nuances des roses dans les jardins de Bagatelle, ou à nous étourdir du parfum des acacias, qu'à nous diriger vers une salle de concert ou de théâtre.

A présent, mille manifestations, de tout ordre artistique, transforment notre vie en une course effrénée; et nous pourrions chaque soir, comme Titus, nous dire : « je n'ai point perdu ma journée... » si travailler beaucoup voulait dire : bien assimiler.

Je ne vous entretiendrai pas des splendeurs picturales qui nous sont offertes en ce moment, non plus que des représentations théâtrales auxquelles nous sommes, sans cesse, conviés, puisque ce n'est point là mon domaine, mais j'aurais souhaité vous parler en détail des concerts donnés en ce dernier mois; je ne pourrai, en raison de leur abondance, que citer quelques-uns de ceux qui ont retenu mon attention.

Un des principaux événements de ces derniers temps, a été la reprise du *Psaume* de Florent Schmitt créé avant la guerre. Cette œuvre magistrale trop rarement exécutée, nous est enfin revenue et a bénéficié de la splendide interprétation de Mme Ritter Ciampi.

C'est l'époque choisie ordinairement pour les séances de trios et de sonates de Thibaud, Cortot, Casals. Ce sont là, chaque fois, des heures renouvelées d'émotion intense et d'enseignement fécond.

Koussevitsky est venu également nous donner quatre concerts d'orchestre. Sachons-lui gré de s'efforcer toujours, à côté d'œuvres déjà réputées, de nous offrir de nouvelles auditions. Parmi les dernières, citons : l'extraordinaire *Concerto* de Stravinsky empreint de la foudroyante personnalité de son auteur; et d'un concerto de piano d'Honegger d'une très jolie tonalité, dont la Finale en forme de *Blues* n'est pas sans audace.

Les Ballets russes nous apportent, cette année, une nouvelle partition de M. Georges Auric : *Les Matelots*, et ont eu l'heureuse idée de reprendre l'adorable *Boutique fantasque* qui obtint un triomphal succès lors de sa création. Malgré notre fidèle amour pour le frémissant art russe, la sincérité nous force à nous avouer un peu rassasiés de cette formule. Que nous aimerions nous sentir pris par le sortilège d'une révélation nouvelle!

En dehors des manifestations dont je viens de vous parler, notons encore, outre les concerts d'orchestres de l'Exposition, de nombreux récitals donnés les uns par de grands artistes, les autres par de bons exécutants, d'autres enfin par d'innombrables premiers prix du Conservatoire qui croient avoir beaucoup de talent, souvent à juste titre d'ailleurs, mais qui, hélas! ne retireront ni pour eux ni pour la Musique le prix de tant d'efforts. Ce sujet mériterait un plus long développement. Peut-être, au calme de l'été, essaierai-je de vous dire toute la tristesse que je ressens devant tant de labeurs infructueux, devant le danger que peut représenter « l'Amour de l'Art »

C'est peut-être la sensibilité résultant d'une année de vie intensive, qui nous permet de percevoir avec tant d'acuité les imperfections et les déchéances que cet Art traîne derrière lui; et je ne crois pas que nous soyions, critiques et public, à cette époque, aussi prêts à l'enthousiasme, parure indispensable de nos illusions. Ce n'est pas que le besoin de musique, qui est pour nous aussi impérieux que celui de respirer, soit moins vivace; mais nous réclamons d'autres harmonies qu'il nous faut aller chercher dans la paix de la Nature : elle accorde déjà son orchestre titanesque...

Partirons-nous satisfaits de cette saison qui vient de s'écouler? A demi. En dépit de son abondance intensive, elle ne nous a pas apporté tout ce que nous aurions souhaité. Il est vrai que nous sommes difficiles.

A cette heure où Paris, grâce à l'Exposition internationale, est artistiquement le centre du Monde, nous avons un rôle empreint de grandeur et de dignité à jouer.

N'oublions pas que, de cette universelle collectivité, doit rayonner un Art régénéré. Il nous appartient d'être un des plus lumineux dans cette Apothéose.

Apothéose.

M. Lacroix.

LES LIVRES NOUVEAUX

Sciences

De Launay, membre de l'Institut. *Le grand Ampère* vol. in-f° (Perrin).

Cette biographie d'un grand savant est un livre que l'on souhaiterait rencontrer dans toutes les bibliothèques de la jeunesse, les lycées, les écoles. Rien de plus émouvant que le récit de cette enfance et de cette jeunesse laborieuses : la Révolution traverse l'idylle qui éclaire les premiers succès d'Ampère à Lyon. Réfugié aux environs de la grande ville, Ampère, tout à la science et à l'amour, ignore les atrocités lyonnaises, le deuil qui ensanglante sa propre famille. Après ce violent orage, c'est le déroulement des travaux qui rendent illustre le nom d'Ampère. Il est appelé à Paris où il réalise la plus brillante carrière. M. de Launay a écrit là, avec une haute autorité, et une compétence très particulière, un chapitre important de l'histoire de la science en France.

V.

Histoire

Félix Rocquain, de l'Académie des Sciences morales et politiques. *La France et Rome pendant les guerres de religion.* Un volume grand in-8°. (Librairie ancienne Edouard Champion.)

Cet ouvrage d'histoire qui a attiré tout spécialement l'attention et les éloges de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, fait honneur à la science française : il a pour titre, *La France et Rome pendant les guerres de religion* ; son auteur est M. Félix Rocquain. M. Rocquain a eu l'heureuse idée de donner une suite à ses études d'histoire religieuse, comme *la Papauté au moyen âge* (1881), *la Cour de Rome et l'esprit de réforme avant Luther* (1893-1897). Il a fait porter ses nouvelles recherches sur les relations de la royauté française et de la papauté au XVIe siècle. Son manuscrit était prêt pour l'im-

pression il y a dix ans ; il allait être imprimé, quand la guerre éclata : le moment n'était pas à la publication d'un ouvrage de science pure et de recherches désintéressées. Même à présent, les circonstances matérielles semblaient ne pas se prêter beaucoup à l'impression d'un gros manuscrit de ce genre. On saura gré à un éditeur, qui avait entendu parler de ce travail, de l'avoir fait paraître. Quel dommage c'eût été si un ouvrage comme celui-ci, qui témoigne de tant de recherches et d'une si belle maîtrise du sujet, fût resté sous le boisseau !

Le volume de M. Félix Rocquain s'ouvre par une introduction qui esquisse à grands traits les relations de la France et de Rome sous les règnes de François Ier et de Henri II. Le sujet proprement dit commence avec le règne de François II et se termine avec la publication de l'édit de Nantes. Sur cette période de quarante ans environ, l'auteur a interrogé, bien entendu, les acteurs et les témoins du drame des guerres de religion ; mais il a demandé aussi aux documents de nos Archives Nationales et des Archives du Vatican les textes de nature à éclairer les relations des deux puissances. Que les huit « livres » qui composent ce gros in-octavo soient le résultat d'une érudition patiente, approfondie, qui ne recule pas devant les problèmes : on s'en convainc aisément à lire ces pages pleines de choses et où les détails inédits ne manquent pas ; mais en même temps, on se convainc qu'on tient entre les mains un maître livre, dont la valeur scientifique s'accroît de son mérite littéraire. D'une manière sobre et forte, avec beaucoup d'aisance, le récit se déroule d'un bout à l'autre ; on ne parle pas de la sereine impartialité avec laquelle sont traitées toutes les phases de cette longue tragédie.

G. Lacour-Gayet
de l'Institut.

Georges Weill, professeur à l'Université de Caen. — *Histoire du mouvement socialiste en France*, 1852-1924. (Paris, Félix Alcan.)

Cet ouvrage, devenu classique, s'arrêtait d'abord à 1910. La troisième édition, rendue nécessaire par la succession des faits depuis cette date, complète cette histoire jusqu'à 1924. C'est dire que bon nombre des positions adoptées par les groupes socialistes en face des principaux problèmes de la vie, n'ont pas pu être maintenues. La guerre a passé par là, qui a disloqué, comme beaucoup d'autres choses, les organisations socialistes et syndicalistes antérieures. Le fonctionnement des usines de guerre, au milieu de la nation en armes, a paru d'abord une application triomphante des principes du socialisme industriel et matérialiste à l'allemande. Puis est venue la réaction, dictée par l'instinct national, au spectacle de l'anarchie où se laissaient conduire certains pays par les extrémistes socialistes. L'échec des grèves de 1920 apparaît significatif à cet égard. La scission entre les factions syndicalistes a suivi. Et il semble que ce recul socialiste se fût accusé davantage encore si les déceptions amenées par la mauvaise paix de 1919, se développant toujours plus exaspérantes, n'avaient rendu au socialisme parlementaire une nouvelle vigueur. D'une marche parallèle, les *chrétiens-sociaux* (catholiques et protestants) ont élargi et précisé leurs doctrines et rendu plus intense leur action. On voit combien riche est la matière du livre de M. Weill. Il demeure le guide le plus sûr et le mieux informé pour l'étude de ces questions que le grand public a de plus en plus intérêt à bien connaître.

Léon Cahen. — *L'Angleterre au XIXe siècle. Notes sur l'évolution politique.* — Collection Armand Colin, 1924, in-8°.

En un siècle l'Angleterre a passé de l'état aristocratique où le roi avait la prépondérance, à un état démocratique où le Parlement constitue le pouvoir unique. Les diverses réformes électorales qui ont graduellement accompli cette transformation aboutissent en 1918 à un suffrage réellement universel qui accorde le droit de vote non seulement aux hommes mais aux femmes : il n'y a plus actuellement qu'une légère différence entre les droits des deux sexes : celle qui résulte de l'âge électoral, distinction qui ne tardera probablement pas elle-même à disparaître. Ces diverses réformes électorales sont intimement liées à un ensemble de facteurs dont le plus important est le facteur économique. Au fur et à mesure du développement de la classe bourgeoise et de la classe ouvrière, les parlements ont perdu leur caractère aristocratique ou bourgeois et depuis le début du XXe siècle la représentation du Labour Party au parlement est devenue des plus considérables. Si le résultat des dernières élections marque un retour en faveur du parti unioniste, cette victoire anti-socialiste est peut-être plus apparente que réelle ; elle est due à l'écrasement du parti libéral, et il n'en reste pas moins vrai que, en 1924, c'est-à-dire après les neuf mois qu'a duré le ministère Macdonald, les voix du Labour Party ont encore augmenté de plus d'un million (exactement 1.122.801).

C'est cette évolution politique que M. Léon Cahen a retracée dans son *Angleterre au XIXe siècle*, ou plutôt c'est en se plaçant particulièrement au point de vue de cette évolution politique qu'il a esquissé un tableau de l'histoire générale de l'Angleterre de 1815 à 1914.

Cet ouvrage est remarquable par la variété des problèmes que l'auteur a envisagés ; par l'indépendance d'esprit avec laquelle il a abordé les multiples questions qui apparaissent au cours de son exposé ; par le soin avec lequel il a retenu les faits essentiels dans la multitude de ceux qui se présentaient à son choix ; enfin par l'art avec lequel il a mis en relief les figures des principaux acteurs qui ont joué un rôle essentiel dans ce grand « drame social », comme on s'en rendra compte en lisant les pages consacrées à Cobden, Peel, Palmerston, O'Connell, Gladstone, Disraeli, Joseph Chamberlain et Lloyd George.

En plus d'un cas l'auteur a fait preuve d'une perspicacité remarquable et qu'il est important de relever. C'est ainsi notamment qu'il avait prévu l'accroissement énorme des voix recueillies en 1924 par le Labour Party et l'écrasement du parti libéral. Là même où l'on ne partage pas entièrement ses opinions, comme par exemple dans la façon dont il se représente les futurs rapports de l'Angleterre et de ses colonies, les données sur lesquelles il s'appuie, la logique de ses déductions, la netteté de ses conclusions forcent à réfléchir.

Le livre de M. Léon Cahen constitue, en somme, un excellent précis, d'un accent très personnel. C'est le meilleur guide que nous ayons pour suivre les événements si complexes qui se sont déroulés depuis 1815 chez nos voisins d'outre-Manche. Son succès a été considérable non seulement en France mais aussi à l'étranger. Les critiques anglais ne lui ont pas ménagé leurs compliments et il ne tardera pas à être traduit en leur propre langue, — ce qui, mieux que de nombreux commentaires, en prouve l'utilité, l'intérêt et la valeur.

L. B.

Jean Tramond et [illegible] — *Histoire maritime et coloniale contemporaine.* (Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales.)

« En un sens très large, toutes les grandes guerres modernes sont des guerres navales, toute la politique internationale, aujourd'hui, est dominée par la politique et l'économie de la mer. » Même en arrêtant à 1914 leur utile histoire maritime et coloniale, MM. Tramond et Reussner n'ont pas de peine à

démontrer, par toute la suite de leur récit, la vérité de cet aphorisme. Le résultat c'est que, parmi les puissances celle-là seulement sera assurée d'être dominante qui possèdera la maîtrise de la mer. En 1815, c'est incontestablement l'apanage de l'Angleterre, victorieuse au cours du siècle précédent des flottes d'Espagne, de France et de Hollande. D'autant plus victorieuse que les Français, déshabitués de la gloire navale depuis la mort de Suffren, cessent de se passionner pour les luttes maritimes et pour les choses de la mer. Après 1870 cependant, la préoccupation à eux suggérée par Ferry de se constituer un second empire colonial les force à se refaire aussi, pour son service, des bâtiments de guerre et de commerce, de sorte que si « la France est restée ou redevenue une puissance économique, surtout une puissance maritime, elle l'a dû à ses colonies ». C'est, au surplus, la possession de ces colonies qui devait, à partir de 1880, l'induire en complications, en conflit avec les autres États, comme la volonté de s'approprier de nouvelles terres d'exploitation allait faire surgir, en Afrique et en Asie, les rivalités les plus acharnées. Angleterre, Allemagne, Russie, Japon, États-Unis, ayant fait le tour de la planète, se rencontraient enfin aux portes de la Chine, en cet Extrême-Orient et sur les rives de ce Pacifique, derniers venus à la civilisation scientifique et industrielle et à la circulation générale. Dans des pages précises, claires et substantielles, où n'est oublié aucun des faits historiques qui ont influé sur l'évolution de l'humanité, nos auteurs ont précisé à merveille la situation réciproque des grandes puissances de 1815 à 1870, Angleterre et France, expliqué les nouveaux intérêts maritimes et coloniaux, que sert de 1870 à 1914 une remarquable transformation du matériel et de la technique, raconté enfin les dernières luttes, si après, pour l'équilibre maritime et colonial. Et la guerre dernière, qu'ils ne racontent pas, n'infirme pas leur conclusion essentielle, même après l'élimination maritime de l'Allemagne. Il n'y a plus « de grandes puissances que celles qui s'*étendent* à toutes les parties de l'univers... Le rôle de la mer... est donc devenu plus décisif qu'il ne fut jamais ». Voilà une idée dont les Français, au lendemain du coupe-gorge de la conférence de Washington, enclins encore par fatalité historique à limiter parfois leurs vues politiques aux horizons de la vieille Europe, feront bien de se pénétrer.

Lucien Romier, ancien membre de l'École de Rome et de l'Institut Français d'Espagne. — *Catholiques et huguenots à la cour de Charles IX.* (Paris, Perrin et Cie.)

M. Romier continue, avec le même talent d'exposition, la même sûreté d'information critique, à fixer l'histoire, trouble et sanglante, des « guerres de religion ». Le présent volume n'embrasse que deux années (1561-1562), à la suite de la conspiration d'Amboise et de la mort de François II ; mais années combien pleines de faits et grosses de complications d'avenir ! A la faveur de la minorité de Charles IX, Catherine de Médicis, depuis si longtemps impatiente du pouvoir, réussit, tout en cédant sur la lieutenance générale en faveur du roi de Navarre (triste sire !) à faire triompher une fois de plus la notion de la régence politique au bénéfice de la reine-mère étrangère. Deux années durant, elle lutte, avec l'appui de l'Hospital, l'homme des compromis et des transactions à la petite semaine, pour obtenir des États-Généraux, qui s'y refusent, de l'ordre du clergé, qui finit par y consentir, les sacrifices nécessaires au payement des « dettes du roi ». Surtout, elle s'entremet pour essayer d'imposer une solution, sa solution à elle, toute politique et toute de politique italienne, aux dissentiments de l'ordre religieux. M. Romier remarque plaisamment (et justement) qu'elle accommoderait volontiers, lors du colloque de Poissy, sa « grande pensée » à elle, catholiques et huguenots sur le fait de la présence réelle, comme elle réconciliait Guise et Condé, par des accords de surface que scelleront des embrassements sans sincérité. La théologie de Catherine ! Quelle plaisanterie ! Car elle s'y est fourrée jusqu'au cou : Est-ce en qualité de nièce d'un pape? La raison, au XVIe siècle, manquait de sérieux. Aussi bien, en sera-t-elle pour ses frais. Le « concordat » qu'elle avait imaginé avec les protestants à la suite du colloque, l'édit de janvier 1562, à peine publiés, deviennent un signal de guerre civile. Le « massacre » de Vassy s'en attestera le premier épisode. Et Catherine n'a pas même acquis cette liberté d'action politique qu'elle s'était promise. Elle et le petit roi tombent sous la dépendance des « triumvirs » catholiques. Que M. Romier sait donc rendre tout cela rapide, vivant et passionnant !

Bruneau de Laborie. — *Du Cameroun au Caire par le désert de Libye. Chasses au Tchad.* (Paris, Ernest Flammarion).

Deux parties dans cet ouvrage rapide et vivant, écrit d'une plume alerte. Des récits de chasse « à la grosse bête » autour du Tchad et sur le Chari ; rien ici qui sorte du commun de ce genre de récits. Puis un *itinéraire*, du Tchad vers Alexandrie par le désert encore inconnu de Libye. Et cette deuxième partie est de première importance. Il y avait encore sur la carte d'Afrique, et précisément au nord de notre Ouadaï, des terres inexplorées que ni la France, venue du Sud, ni les Italiens, arrêtés vers Mourzouk, ni les Anglais, dans leurs *raids* de guerre au Nord-Est, n'avaient atteintes. M. Bruneau de Maborie, le premier parmi les Européens, les a parcourues en explorateur et en savant. Il y a rencontré les Senoussia de Djerboub et de Siouah, dont il fut l'hôte. Pour mener à bien son entreprise, exposée plusieurs fois à l'insuccès, il a dû vaincre non seulement les obstacles de la nature, climat et sol dénué de ressources, et le plus affreux désert de l'Afrique du Nord, mais ceux des hommes : malice sournoise des caravaniers et défiances des maîtres des oasis senoussistes. Le succès final fait grand honneur à sa science de géographe, à son sang-froid de voyageur, à sa finesse de diplomate. Le lecteur français le suivra avec plaisir le long de la piste transsaharienne que M. Bruneau de Laborie a, pour le plus grand renom de la France, réussi à tracer.

Abbé E. Wetterlé. — *En Syrie avec le Général Gouraud.* (Paris, Ernest Flammarion.)

En septembre 1922, M. Wetterlé a fait un « beau voyage ». Il l'a fait en Syrie, qui est un beau pays. Il ne l'a pas fait « avec le Général Gouraud ». Le titre risquerait de nous induire en erreur, ce que ne veut pas certes M. l'abbé Wetterlé. Mais le Général Gouraud était haut commissaire de la République au temps où M. Wetterlé voyageait en Syrie. L'Abbé a donc vu la Syrie du Général Gouraud. Et comme il accomplissait ce voyage en qualité de député, membre de la Commission des Affaires extérieures et au cours d'une mission d'études économiques, il l'a fait dans des conditions d'aisance et, au total, de confort qui lui ont permis de regarder beaucoup et de bien voir. Aucune des questions relatives au mandat syrien, déjà abordées avec plus d'ampleur par MM. de Gontaut-Biron et Pierre Lyautey, n'est oubliée ici. Mais l'Abbé Wetterlé les traite simplement au passage et, si l'on peut dire, en touriste. Le lecteur n'y perdra rien en agrément.

Abbé Joseph Dedieu, docteur ès-lettres. — *Histoire politique des protestants français*, 1715-1794. (Paris, J. Gabalda.)

L'Abbé Dedieu, dans un ouvrage antérieur, avait précisé

le Rôle politique des protestants français, depuis la révocation de l'édit de Nantes jusqu'à la mort de Louis XIV. Cette fois, en deux volumes pleins de faits et d'idées, il montre les Religionnaires aux prises avec les ministres du roi, gouverneurs et commandants généraux de provinces, intendants de généralités et subdélégués, toute la machine administrative de l'ancien régime à son déclin. En vain, l'édit du 14 mai 1724 a renouvelé contre la Religion Prétendue Réformée les rigueurs déjà promulguées en 1685. Le premier moment de terreur passé, les églises protestantes, dont Antoine Court s'atteste le haut inspirateur, se réorganisent, manifestent une vitalité et une puissance de propagande que tantôt entravent, tantôt négligent, ou dédaignent les détenteurs successifs de l'autorité. L'attitude générale est cependant de défiance à l'égard de gens dont les chefs ont tenu en échec, dans les Cévennes, les armées du roi et que l'on soupçonne (parfois avec vraisemblance) d'attendre, en conclusion des guerres du siècle, une intervention en leur faveur de tel souverain victorieux. A partir de 1774, une politique nouvelle, qu'avaient préparée de loin les démarches de Choiseul, du Maréchal de Richelieu, d'un Grammont, d'un Périgord, d'un d'Aiguillon (sans compter Voltaire), politique de tolérance et de renoncement à la sévérité, trouve des interprètes en Turgot et Malesherbes. Louis XVI hésite quelque peu ; mais Malesherbes enlève l'édit du 29 novembre 1787 qui rend aux protestants, avec un état-civil, la liberté pratique de leur culte. Belle récompense pour les travaux d'apostolat d'un Court de Gébelin et d'un Paul Rabaut. Mais triomphe trop lourd à porter pour nombre de réformés qui, députés aux Assemblées révolutionnaires, ne surent pas, appuyant les mesures relatives à l'Église catholique, masquer les sentiments de vengeance, qu'exprimaient leurs votes, des longues persécutions d'antan. Espéraient-ils peut-être que leur Église échapperait aux même mesures? Ils durent être bien vite détrompés. L'apostasie de quelques pasteurs ne sauva pas les communautés protestantes. Le 4 juin 1794, un représentant en mission dans le Gard déclarera le culte supprimé. Là contre, pas de réaction, même en Languedoc, cette vieille citadelle huguenote. Au vrai, « le protestantisme a manqué de confesseurs de la foi ». En effet. Et il n'y a point eu de Vendée protestante, en Languedoc ni ailleurs. Mais, pour un patriote, il n'y a pas lieu de le regretter.

Georges Popoff. Traduit par L.-A. Delieutraz. — *Sous l'Étoile des Soviets*. In-16. Plon-Nourrit, édit.

Ce livre, rempli de détails inédits sur l'existence vraiment fabuleuse, que l'on mène dans la Russie soviétique, constitue un témoignage, au sens absolu du mot, puisque, à plusieurs reprises, l'auteur a vécu là-bas. Il a été à même de voir d'une façon d'autant plus précise et complète, qu'il eut l'occasion d'accompagner les membres de la Mission américaine de secours aux affamés. Et il a tracé de Pétrograd, de Moscou, des tableaux navrants. C'est un livre instructif, parce qu'il ne contient que des choses vues, et sans exagération ; on le lira avec intérêt, avec le regret, pourtant, d'y trouver une preuve certaine, que l'infâme gouvernement des Soviets, a quelque chance de durer encore quelques années.

Littérature

Antoine Albalat. — *Comment on devient écrivain*. In-16. Plon-Nourrit, édit.

Tous ceux qui se proposent d'écrire, beaucoup, même, parmi ceux qui sont, déjà, des écrivains, liront avec profit cette remarquable étude, où Antoine Albalat a analysé avec une rare compétence, un sujet difficile entre tous, par la diversité de ses aspects, par celle, plus grande encore de son fond. Cependant, qu'il s'agisse du roman, de l'histoire, de critique, voire de sermons, ou encore des moyens de former son style, et, en somme de tout ce qui rentre dans le métier d'écrivain, l'auteur a su présenter simplement, sans parti pris d'école, sans rien d'inutile, les conseils les meilleurs, parce qu'ils sont les plus pratiques, qu'ils procèdent d'une logique sûre, d'un bon sens ferme, et qu'ils sont exempts de toute concession à la mode, et au goût plutôt altéré d'aujourd'hui.

Jacques Boulon. — *La Vie et les Opinions d'Anatole France*. In-16, 275 pages. Plon-Nourrit, édit.

Ce livre pourrait s'intituler « La Vie et les Contradictions d'Anatole France ». Peu d'écrivains ont sacrifié avec autant de facilité, et on pourrait dire de sans-gêne, à ce dilettantisme d'esprit, qui arrive à la négation de la valeur propre des idées. Bonnes ou mauvaises, selon le vent, Anatole France les accepte, les fait ou, plutôt, a l'air de les faire siennes. Et il y a à ce procédé quelque chose d'un peu irritant, et malgré tout, qui lasse assez vite. Le manque continuel de conviction finit par choquer, malgré la perfection de la forme, et la finesse de l'esprit. Le plus curieux, c'est qu'à lire ce livre si intéressant, et qui se lit avec tant de facilité et d'agrément, on découvre un Anatole France tout différent de celui de la légende, car il n'est ni démocrate, ni communiste, ni antipatriote. Quelle singulière idée a-t-il eue de se défigurer ainsi lui-même? A. R.

Edouard Michel. — *L'enfant de Minuit* (Editions de La Pensée Française).

L'éternel sujet : le mari, la femme, l'amant. Quel statisticien dénombrera les romans consacrés à l'adultère?

Mais qu'importe le thème, si la chanson est jolie. C'est avec un réel talent qu'Edouard Michel dessine ses personnages et analyse les états d'âme de son héroïne, Denise Breton, mariée toute jeune à un industriel plus âgé qu'elle et trop entièrement absorbé par ses affaires.

Qu'elle se trouve en relation avec le fils d'un homme qui l'a beaucoup aimée et dont elle a repoussé les avances. Que ce jeune homme ait tout le charme des « Enfants de Minuit », amants prédestinés et voués aux aventures sentimentales, qu'il possède précisément les dons d'esprit que le mari n'a pas — n'ayant que ceux du cœur — et l'inévitable se produira.

Edouard Michel a su renouveler avec un art indéniable le *leit motiv* préféré des romanciers ; il a écrit d'un style nerveux et précis des pages curieuses, parfois émouvantes ; l'intérêt ne faiblit pas ; c'est un livre à lire.

Rémy de Gourmont. — *Dissociations* (Éditions du Siècle).

Les *Editions du Siècle* ont publié précédemment une étude très remarquée sur « Rémy de Gourmont vu par son médecin », par le docteur Paul Voivenel.

Elles font paraître actuellement un recueil de courts épilogues, qui, traitant des sujets les plus divers; nous font connaître la manière si originale de voir et de penser de Rémy de Gourmont, souvent ironique, toujours perspicace. On y goûtera des pages d'un grand charme, vues nouvelles, aperçus ingénieux, observations profondes, paradoxes.

Il juge l'humanité sans excès d'indulgence, avec une pointe d'amertume. N'écrit-il pas : « Vous voyez les hommes, malgré qu'on les avertisse, malgré que l'expérience de chaque jour leur soit un spectacle clair, s'obstiner à unir toujours les idées les plus opposées et qui hurlent le plus d'être

associées. Ne disons pas les hommes, disons les imbéciles, ce sera d'ailleurs à peu près la même chose... »

Et il les connaissait bien.

Filson Young — *A bord des Croiseurs de bataille* (Librairie Payot).

M. Filson Young, ayant servi pendant la première partie de la guerre comme lieutenant de vaisseau auxiliaire à bord des croiseurs de la grande flotte anglaise, publie des souvenirs qui méritent de retenir l'attention ; ils constituent un document d'autant plus précieux que, pendant les hostilités, un grand mystère entourait les opérations de la flotte ; et que maintenant encore on ne se rend peut-être pas nettement compte de la façon dont se sont déroulées certaines rencontres navales.

M. Filson Young fait le récit de la bataille de Dogger Bank, à laquelle il a assisté, avec précisément un rôle d'observateur.

Il ne cherche pas à arranger l'histoire et certains lui reprocheront au contraire d'être trop sincère. Il n'hésite pas à raconter comment un bâtiment transportant du minerai de fer de Norvège à Rotterdam, mais que l'on savait pertinemment destiné à l'Allemagne, put continuer sa route sur l'ordre de l'Amirauté — et cela parce qu'un des propriétaires des usines de fer se trouvait être une personnalité influente dans les Conseils du Gouvernement anglais.

L'auteur dépeint minutieusement la vie à bord des croiseurs, vie monotone, toute en attente d'un ennemi invisible et qui se dérobait.

Il trace d'un trait net les portraits des principaux chefs et, indique les insuffisances de la marine anglaise, tout en faisant ressortir les admirables qualités des marins.

Sous une forme très simple, cet ouvrage est une vivante étude de la vie maritime pendant la guerre. C. M.

Jean de Granvilliers. — *L'Allemagne comme je viens de la voir.* Cent vingt-cinq dessins de Roger Prat. (Les Éditions de France.)

En juin 1924, au moment où la France entière retentissait d'hymnes à la paix — qui ne trouvaient guère d'échos chez nos voisins de l'Est — nous jetions un cri d'alarme en publiant le roman « 1935 » *La prochaine guerre franco-allemande*, qui nous valut un nombre considérable de lettres d'approbations et félicitations.

Néanmoins il a fallu l'élection d'Hindenburg pour ouvrir bien des yeux obstinément clos. Le témoignage de Jean de Granvilliers et Roger Prat est d'autant plus intéressant, qu'ayant projeté un voyage outre-Rhin pour constater l'existence de cette « Allemagne nouvelle », tant prônée par ceux qui ne connaissent guère les choses allemandes, ils ont précisément noté dans les diverses classes de la société un nationalisme profond qui ne laisse pas d'être inquiétant.

En un reportage vivant et précis, Jean de Granvilliers brosse le tableau de l'Allemagne actuelle, étudiant successivement le redressement économique, la République et les Partis, le pacifisme et le bellicisme.

Ce livre est remarquablement illustré par Roger Prat, dont le réel talent s'affirme en cent vingt-cinq dessins saisissants et non moins probants que le texte.

C. M.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletin Catalan

LES EFFORTS PRIVÉS POUR LA CULTURE

Lorsque par suite des récents événements politiques qui se sont déroulés en Espagne, tant d'écoles et d'institutions similaires sont disparues, les Catalans redoublent d'activité et élargissent leurs initiatives privées en matière d'enseignement et de culture. De nouvelles écoles ont été créées à Barcelone pour suppléer celles disparues avec la Mancomunitat. Et quand l'Institut des Études Catalanes, par exemple, est forcé de ralentir ses publications à cause des entraves administratives que lui suscitent les nouveaux maîtres des institutions locales, la Fondation « Bernat Metge », créée par l'initiative privée, fait preuve d'une grande et féconde activité.

La Fondation « Bernat Metge », on le sait, est une institution similaire à l'Association Guillaume Budé, de Paris, destinée à publier intégralement les classiques grecs et latins, dans les textes originaux et avec la traduction catalane en regard. Elle date de deux ans seulement et elle a publié jusqu'ici une douzaine de volumes. Les textes classiques sont établis suivant les méthodes les plus modernes et les auteurs les plus autorisés. Pour réaliser son œuvre la Fondation « Bernat Metge » s'est assurée la collaboration des meilleurs hommes de lettres et philologues catalans. Le promoteur de la Fondation, son créateur et protecteur, est l'illustre homme public M. Francesc Cambo. Le Directeur et créateur du programme et de la méthode de la Fondation est le jeune humaniste Joan Estelrich, dont M. Pierre-Étienne Martel écrivait naguère qu'il était le maître d'œuvre de cet énorme aqueduc destiné à alimenter la comble catalane de l'eau potable des anciens.

Louis Havet, le regretté maître des philologues français, saluait cette œuvre par ces mots : « La Fondation Bernat Metge vise très haut. De la culture non seulement latine, mais grecque, elle attend pour la Catalogne un élargissement de l'âme. Au moyen de ses traductions et de ses textes, elle prétend achever ce qu'elle appelle expressément la renaissance nationale, et elle le dit avec foi. Avec foi aussi parlaient les hommes de la Grande Renaissance tout court. » Un journal français écrivait plus tard : « Le succès croissant de cette œuvre, qui représente le dernier mot de la philologie, l'accueil enthousiaste qu'elle a reçu dans tous les milieux intellectuels européens, les sympathies qu'a collectionnées cette entreprise gigantesque de fournir une littérature classique à cette vivace renaissance de l'esprit catalan à laquelle nous assistons, nous impose plus d'une note brève. »

La Fondation « Bernat Metge » poursuit sa tâche avec une continuité exemplaire. Sa collection a trouvé d'excellents et d'illustres collaborateurs, mais ils seraient insuffisants pour assurer la continuité des études grecques et latines en Catalogne. En vue, donc, de susciter des vocations, la Fondation « Bernat Metge » a créé deux chaires de langue grecque, une élémentaire et l'autre supérieure, que l'on a confiées au professeur M. Charles Riba. A côté de ces deux chaires, M. Cambo a institué des bourses pour envoyer les étudiants à l'étranger, pour suivre les cours des grands philologues et pour étudier sur place dans les grandes bibliothèques, les textes classiques.

M. Cambo n'a pas borné sa protection à la Fondation « Bernat Metge ». Depuis des années déjà, il subventionne plusieurs savants qui se sont spécialisés dans les études bibliques, son but étant celui de mener à bonne fin l'édition de la Bible dans les textes originaux et en catalan. Un illustre précurseur des études bibliques en Catalogne avait été le regretté Frédéric Clascar, prématurément disparu et auteur d'une excellente traduction du Genèse et de l'Exode.

Les travaux pour la première édition synoptique catholique des Évangiles, d'après le texte grec établi par le père Lagrange, sont très avancés. Il n'existe que des éditions synoptiques protestantes, faites en Allemagne. L'édition catalane sera la première édition synoptique catholique. Pour l'Ancien Testament, on compte surtout avec la collaboration du père Ubach, l'une des premières autorités catalanes dans la matière. Pour encourager les études bibliques, des bourses de voyage ont été créées destinées à des étudiants qui se rendraient à Jérusalem.

Une autre entreprise intellectuelle qui a reçu aussi le concours de M. Cambo, est la constitution d'une Société chargée d'organiser l'édition d'un Corpus documentaire de l'art catalan dans tous les temps, sous la forme de monographies qui seront éditées très scrupuleusement. Avec ces publications, il s'agit de donner à la bibliographie artistique catalane un ensemble d'œuvres de divulgation des richesses artistiques du pays.

Les études juives ont réveillé aussi en Catalogne l'intérêt des savants et des lettrés. M. Francesc Cambo aiderait à la création d'une bibliothèque spéciale sur la culture hébraïque en Catalogne. On n'ignore pas que la Catalogne fut au moyen âge un grand centre de culture juive. Il est de nombreux auteurs juifs catalans qui eurent dans leur temps une grande renommée, et qui, encore aujourd'hui, sont l'objet de la curiosité et de l'étude des hébraïstes.

Nous ne saurions pas finir cette notice si brève sur l'œuvre de la Fondation « Bernat Metge » et les projets appuyés par M. Cambo, sans faire allusion à d'autres initiatives privées qui démontrent l'activité intellectuelle des Catalans : la bibliothèque intitulée « Nos classiques » vient de s'enrichir de la publication de *Tirant lo blanc*, le fameux livre de chevalerie catalan, et d'un choix de poèmes de Raymond Lulle. Elle annonce la « Chronique » de Muntaner sur laquelle M. Nicolau d'Olwer a entrepris de curieuses études. L'édition des fameuses chroniques catalanes, [illegible] une réalité. Enfin, de nouvelles entreprises d'édition viennent d'être créées à Barcelone, exclusivement dédiées à la propagation du livre catalan.

BULLETIN MARITIME

RENSEIGNEMENTS — INFORMATIONS

VOYAGES D'ESSAIS OFFICIELS DU D'ARTAGNAN

Le paquebot *D'Artagnan*, qui [illegible] l'Azur et la [illegible] de la [illegible] des Messageries [illegible] a été construit par la Société des Ateliers et Chantiers de la Gironde pour le compte des Services Contractuels des Messageries Maritimes. Après [illegible] les [illegible] préliminaires satisfaisants il accomplit actuellement son voyage d'essais officiels. Parti le [illegible] de Bordeaux, il doit rejoindre Marseille, son port d'attache, le 30 Juin, après avoir fait ses essais sur base dans la région de Belle-Ile-en-Mer.

Au cours de son voyage vers Marseille, le paquebot doit toucher Ceuta (Maroc Espagnol) pour y prendre du mazout. On sait, en effet, que ce navire est muni des installations nécessaires pour la chauffe au pétrole. Les chaudières et les soutes à combustibles sont, cependant, disposées de manière qu'on puisse revenir à la chauffe au charbon, s'il en est besoin.

Le *D'Artagnan* avait été lancé [illegible] dans des conditions particulièrement brillantes, en présence de M. Bokanowski, à l'époque Ministre de la Marine, et des dirigeants des Messageries Maritimes. On sait qu'il est destiné à la ligne de Chine-Japon et que son départ est prévu pour la fin de Juillet.

Nous avons déjà donné les caractéristiques principales de ce magnifique navire : creux sur quille au pont supérieur, 13 m. 650 ; tirant d'eau, 8 m. 500. Par son déplacement de 20.320 tonnes, c'est un des plus gros navires [illegible] de la marine marchande française après le *Paris* et la *France*.

Pourvu de 10 cloisons étanches lui permettant de flotter avec un compartiment quelconque envahi par l'eau, il peut recevoir : 113 passagers de 1re classe, 152 passagers de 2e classe, 95 passagers de 3e classe. Les locaux de réunion sont aménagés avec tout le luxe et le confort modernes.

On s'est spécialement préoccupé dans les plans du *D'Artagnan* de lui réserver un port en lourd avantageux.

De vastes cales et entreponts à marchandises d'une contenance totale de 12.000 mètres cubes permettent le transport de 7.400 tonnes de marchandises. La manutention de ces marchandises est assurée partie par des mâts de charge desservis par treuils électriques, partie par des grues électriques. Le *D'Artagnan* a donc une capacité cubique égale aux plus gros cargos en service.

Cette belle unité ne manquera pas de jouir comme ses [illegible] des passagers [illegible]

ESSAIS DU CHAMPOLLION

Ces jours derniers ont eu lieu à Marseille les essais préliminaires du paquebot *Champollion*, construit par la Société Provençale de Constructions Navales à La Ciotat, pour le compte des Services Contractuels des Messageries Maritimes et qui sera placé sur la ligne d'Égypte.

Ce paquebot, qui porte le nom du savant Égyptologue, [illegible] à La Ciotat, [illegible] succès.

Les aménagements pour passagers ont été tout particulièrement soignés afin de satisfaire aux goûts de la riche clientèle britannique et égyptienne qui fréquente cette ligne. Le navire comporte quatre classes et des appartements de luxe [illegible] suivante :

[illegible] deuxième classe ; 128 passagers de deuxième classe intermédiaire ; [illegible]

[illegible] hiver. La [illegible] égyptien, est particulièrement luxueuse.

Les aménagements pour passagers de deuxième classe comportent des cabines à deux, trois et quatre couchettes. La salle à manger peut recevoir la totalité des passagers de cette classe. Un fumoir et un salon de conversation sont aménagés sur le pont supérieur, à l'arrière du château central.

Dans chaque cabine de première ou de deuxième classe se trouvent des lavabos avec eau courante chaude et froide.

Les cabines des deuxièmes classes sont aménagées pour recevoir deux, trois ou quatre personnes. Une salle à manger est installée pour cette catégorie de passagers. Les cabines ont également des lavabos avec eau courante froide.

Enfin les passagers de quatrième classe occupent la totalité des entreponts de l'avant.

SERVICES MARITIMES EN INDO-CHINE

On sait que les grands paquebots des Messageries Maritimes touchent le port de Saïgon et que celui de Haïphong est desservi par un service annexe. L'exploitation de ce service était l'objet de pourparlers engagés entre le Gouvernement Général de l'Indo-Chine et la Compagnie des Messageries Maritimes. Ces pourparlers viennent d'aboutir à la conclusion d'un contrat de dix ans. Afin d'assurer le service annexe d'Indo-Chine Saïgon-Haïphong, la Compagnie des Messageries Maritimes vient de faire l'acquisition d'un paquebot auquel elle a donné le nom de *Claude Chappe* en mémoire du grand Ingénieur physicien, né en 1763, à Brûlon (Maine) qui inventa le télégraphe.

Ce paquebot, construit en 1909 à Newcastle par The Northumberland Shipbuilding Company, présente les caractéristiques suivantes :

Longueur	113 mètres
Largeur	14 mètres 30
Jauge brut actuelle	4.300 tonneaux
Jauge nette actuelle	2.558 tonneaux
Port en lourd	4.410 tonnes
Déplacement	7.700 tonnes
Tirant d'eau maximum	7 mètres 60
Machines de	4.400 H.P.
Vitesse en service	12/14 nœuds.

Le *Claude Chappe* doit subir avant sa mise en service divers travaux de transformation qui porteront ses facultés :

1° Au point de vue passagers à :

61 places de 1re classe ; 47 places de 2e classe ; 34 places de 3e classe ;

2° Au point de vue marchandises à :

3.260 mètres cubes, comme volume des cales et faux-ponts.

La mise en service du navire est envisagée pour le mois de Septembre prochain.

A L'ILE MAURICE

Nous avons déjà parlé de la surveillance de l'esprit français à l'Ile Maurice, devenue depuis plus d'un siècle possession britannique. Nous reproduisons à ce propos un extrait d'un article de M. Clément Charoux, qui obtint, en 1921, le prix littéraire décerné par le Comité France-Amérique.

« La Compagnie des Messageries Maritimes établit un véritable trait d'union, tant pour les passagers que pour les marchandises entre la France et Maurice. Si le lecteur veut bien nous suivre, nous prendrons à Marseille l'un des paquebots qui, deux fois le mois, « font voile » pour la côte d'Afrique et Madagascar. Nous nous préparerons à une longue traversée : nous demeurerons, de trente à trente-cinq jours sur la mer. Nous passerons la Méditerranée, le canal de Suez, la mer Rouge et nous voguerons longtemps dans cet océan Indien, où, en de certaines saisons, les cyclones règnent en maîtres redoutables. Nous irons au delà de Djibouti, de Mayotte, de Majunga, de Diégo, de Tamatave. Nous atteindrons l'île de la Réunion, et, enfin, le terminus : Port-Louis-de-l'Ile-Maurice. Au débarcadère, au seuil de la vaste place d'Armes plantée de multipliants, de flamboyants et de calebassiers d'Amérique, l'ombre d'un illustre Français nous accueillera. L'effigie de bronze de Mahé de la Bourdonnais, ancien gouverneur général et véritable fondateur de la colonie, se dresse là, sentinelle avancée de l'énergie et du patriotisme. Elle monte la garde à l'entrée de ce pays où se marqua à jamais l'empreinte du génie français. »

« Nous sommes en ville. Et le voyageur non averti constate avec stupéfaction que, dans cette colonie anglaise de « Mauritius », tout le monde ne parle que le français ou un patois français : le batelier hindou qui l'a conduit au quia, le cocher et le chauffeur de taxi qui lui offrent un véhicule, l'agent de police dont il réclame un renseignement, l'épicier chinois chez lequel il fait quelque emplette, le chef de gare qui, tout à l'heure lui indiquera le train pour les hauts plateaux. Le mouvement, l'animation qui règnent dans les rues bordées de magasins et de bureaux importants lui seront peut-être un autre sujet d'étonnement. Port-Louis, ville tropicale, ignore la sieste, le farniente des heures chaudes, si apprécié en d'autres colonies. Ici, on n'a pas le temps. Du lever du soleil à la fin de l'après-midi, où les travailleurs s'évaderont vers les villes-jardins des plaines Wilhems, elle sera une ruche vibrante. Automobiles, camions, voitures à chevaux, chars à bœufs, s'entrecroisent dans un bourdonnement d'activité. Tout le centre de la ville est consacré au commerce et à l'industrie, ses cinquante mille habitants résidant surtout dans les faubourgs. Les voies où nous circulons ont pour la plupart conservé leurs noms d'autrefois : rues du Rempart, de l'Intendance, de la Comédie, de la Corderie ; rues de Chartres, de Suffren, rue Monsieur, et rue Madame et rue Dauphine et d'autres noms encore, archaïques et charmants... »

VALEURS DE NAVIGATION

Bourse de Marseille.

le 30 juin 1925

1° Fraissinet	650
2° Messageries Maritimes	99
3° Mixte	113
4° Transatlantique	193
5° Transports Maritimes	746

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 14 63e ANNÉE 18 JUILLET 1925

LA PAIX FRANÇAISE DE 1875 A 1925

Depuis plus de trois cents ans, l'histoire de la politique européenne a enregistré, avec chaque siècle nouveau, de grands actes conclus entre États ou Nations, ceux de Vervins et de Westphalie, les traités d'Utrecht et de Rastadt, les traités de Vienne, enfin les actes signés autour de Paris, à Versailles, Trianon, Neuilly, Saint-Germain et Sèvres : 1598-1648, 1713-1714, 1815, 1919-1920. Les derniers de ces traités, ceux du XXe siècle, dont le champ a été le plus vaste après la plus grande guerre des temps modernes, seront-ils le terme de cette série diplomatique, ainsi que les peuples ont voulu l'espérer, et cru y travailler en se liguant à Genève pour le maintien d'une paix durable?

A cette question, l'historien n'a ni mission, ni pouvoir pour répondre. L'avenir appartient aux nations elles-mêmes, libres désormais de régler entre elles leurs destinées, sages ou non, capables ou non d'assurer l'équilibre nécessaire à la paix entre leurs traditions, leurs intérêts, leurs passions et la justice. Il y a des chances, si cet équilibre, différent de celui qui se fondait autrefois sur les alliances d'État se faisant contrepoids, devait se réaliser, pour que la France en devienne une des ouvrières les plus actives et les plus convaincues.

Les traités de 1919 lui ont procuré une éclatante réparation, non seulement du tort fait il y a cinquante ans à son unité et à sa puissance, mais encore de la perte qu'elle avait subie au XVIIIe siècle de ses domaines d'outre-mer, des « nouvelles Frances ». Les années d'angoisses et d'efforts héroïques que les Français ont vécues depuis 1914 repoussant l'invasion, rentrant en Alsace, achevant au Maroc, au Congo, leur empire africain, demeureront parmi les grandes époques de leur histoire. Mais le prix de leurs sacrifices s'est encore accru de la consécration donnée par ces traités, condamnation solennelle des monarchies absolues, de la raison d'État et des conquêtes à la doctrine de justice internationale formulée en 1791 par la Révolution, que la France fit signer à « l'Assemblée des Nations », convoquée, selon le vœu de Volney enfin réalisé (1) en 1919 à Versailles.

Si la République a réussi ainsi à corriger les injustices, les défaillances ou les désastres des régimes antérieurs, il s'en faut pourtant que cette revanche du droit et de la France doive être attribuée à un dessein formé à cet effet, dans les dernières années du XIXe siècle et poursuivi jusqu'en 1914 par une diplomatie ambitieuse. Les déclarations répétées du dernier Empereur Hohenzollern et des hommes d'État allemands sur les projets d'encerclement dont ils se prétendaient menacés par la Triple Entente, n'ont jamais été que des manifestations de dépit, sans autre fondement que leur regret d'avoir perdu la suprématie.

En réalité, le rôle tenu par la France depuis 1878 n'a point été, dans la diplomatie mondiale, celui d'un chef de chœur réglant une de ces coalitions dont le

(1) Discours de Volney à la Constituante, 18 mai [illegible] « Vous allez délibérer pour l'Univers et dans l'Univers. Vous allez convoquer, pour ainsi dire, l'Assemblée des Nations ».

prince de Bismarck avait le cauchemar. Il apparaît même si peu sous l'aspect d'un premier rôle comme au temps de Richelieu, de Louis XIV et de Napoléon, qu'il faut le suivre durant ces quarante années, pour se l'expliquer, en fonction d'événements déterminés tour à tour par des facteurs étrangers, tels que l'hégémonie de l'Empire allemand, la décadence et les crises des Empires turcs ou austro-hongrois, l'entrée en scène ou le partage des peuples et des mondes nouvellement inscrits au tableau de la politique européenne.

Non pas cependant qu'on n'aperçoive et ne puisse reconnaître, dans la politique de la France alors, à travers les péripéties de son évolution intérieure et de ses relations extérieures, une volonté très ferme et unanime de la nation, servie par les hommes d'État de toute nuance, de veiller aux intérêts essentiels, à la dignité comme à la sécurité du pays. Mais cette volonté ne se traduisit à nul moment par des intentions, des paroles ou des actes inspirés de calculs ambitieux de grandeur ou d'influence.

Au contraire pendant vingt ans d'abord, de 1871 à 1891, la nation s'imposa d'instinct, ou sur les conseils de ses chefs, du Président Grévy surtout, une réserve parfois excessive qui lui paraissait commandée par le souvenir récent de sa défaite, la menace allemande sur sa frontière de l'Est et la conscience de son isolement. M. de Bismarck avait escompté cet isolement, en voyant s'établir en France la République qu'il jugeait incapable de se procurer auprès des monarchies des alliances susceptibles de gêner ses desseins. Et la République s'était résignée à n'en pas rechercher, tandis que la diplomatie germanique groupait autour du trône de Guillaume Ier, en 1887, les souverains d'Autriche, d'Italie, de Roumanie, de Serbie, que le Tsar hésitait à s'écarter de Berlin, tandis que l'Angleterre formait à cette même date avec l'Italie, l'Autriche, l'Espagne même, une ligue méditerranéenne, secrètement inspirée par l'Allemagne.

Un jour vint pourtant où à cette République, inquiète et parfois indignée de ces trames tendues autour d'elle, s'était offerte l'alliance du Tsar Alexandre II, le souverain le moins disposé par son caractère, ses relations de famille en Prusse, les conditions de sa monarchie, à se lier avec une Démocratie. L'appui moral et matériel que cette offre apportait à la France lui parut d'un tel prix pour sa sécurité, un tel remède aux périls de son isolement qu'elle accepta le rapprochement franco-russe comme un bienfait. Elle ne demanda pas à en connaître les conditions qui demeurèrent vingt-cinq ans secrètes. La nation fut toujours d'accord avec les Gouvernements qu'elle se donna depuis pour n'y laisser porter aucune atteinte. Jamais, d'autre part, il n'y eut en elle qu'une minorité restreinte de patriotes enclins aux illusions d'une foi tenace, exaltée par les promesses du général Boulanger, pour attendre de cette alliance une occasion et des moyens de revanche, un encouragement à une politique offensive. A une paix subie succéda simplement une paix voulue. La confiance que cette diplomatie inspirait aux Français fut surtout faite des assurances que leurs alliés et leurs chefs leur donnèrent à maintes reprises de vouloir l'employer au maintien de la paix, à laquelle ils demeuraient attachés, après comme avant la signature de leurs accords avec les Tsars.

Ces accords devaient, il est vrai, leur procurer (de 1891 à 1904) un autre avantage dont ils ressentirent la valeur sans l'avoir prévu, ni calculé au moment de les conclure. En s'interdisant tout ce qui eût ressemblé à une revanche par la diplomatie ou les armes, la France s'était associée, par le zèle de ses savants, l'énergie de ses explorateurs, l'initiative de ses hommes d'affaires, au grand mouvement d'entreprises scientifiques ou commerciales qui, à l'heure même de ses défaites, entraînait hors d'Europe les nations à la conquête et à l'exploitation des mondes nouveaux. Avec Jules Ferry surtout, le Gouvernement républicain avait conseillé à la nation en qui se manifestait une volonté éclairée de renouvellement et de vie une politique coloniale qui fût une compensation à son isolement, un remède à l'humiliation de la défaite, une promesse enfin de prospérité économique.

Elle eût plus aisément, ainsi que le Parlement, suivi ces conseils, et mieux traité ces conseillers avisés et courageux, si elle avait été moins sensible à la crainte exploitée par les partis d'opposition, moins hésitante à disperser au loin et à épuiser des forces de résistance indispensables à sa sécurité. Le domaine extérieur qu'en dix années la France avait été peu à peu poussée à occuper en Asie, en Afrique, l'avait souvent plus inquiétée que tentée. Elle avait reculé en Égypte, hésité dans ses entreprises de Tunisie, du Tonkin, de Madagascar, qui lui coûtèrent ainsi plus de sacrifices et à ses hommes d'État plus d'efforts pour l'y décider aux dépens de leur popularité. Et toujours par ce même motif du péril auquel elle se croyait exposée sur la frontière des Vosges, se méfiant comme d'un piège des encouragements donnés par M. de Bismarck à ses entreprises lointaines pour la détourner de l'Europe.

Quand l'alliance franco-russe se dressa aux flancs des Empires centraux, non pour les menacer, mais de façon à leur interdire les menaces familières à la Chancellerie allemande, l'équi-

libre qu'elle créa procura à la France comme à la Russie une sécurité dans l'action qui comporta parfois d'ailleurs d'autres risques. Certaines entreprises malheureuses de la France en Afrique, de la Russie en Extrême-Orient, certaines démarches de toutes les deux dans les crises périodiques de l'Empire ottoman leur furent inspirées par un excès de confiance dans la vertu de leurs accords et de leurs forces associées. Quand le siècle s'acheva, la France en somme, par sa réserve et sa modération, par des initiatives d'autre part et des guerres mêmes qui n'avaient point troublé la paix de l'Europe, avait retrouvé sa place dans le monde, et une très grande place.

Or, à cette époque, les peuples, les gouvernements et l'opinion avaient pris conscience des changements décisifs que l'exploration complète et la mise en valeur de la terre entière due au progrès des communications et de l'industrie, à l'éveil des activités humaines avaient opérés dans les rapports internationaux étendus brusquement à tous les domaines du globe. Les États-Unis, le Japon et toute l'Europe se rencontrèrent alors sur les rives asiatiques du Pacifique, tandis que la lutte des Boërs et des Anglais, au Sud de l'Afrique, au cœur de l'Asie Mineure, l'entreprise concertée entre Turcs et Allemands d'un chemin de fer de Constantinople à Bagdad provoquaient l'émoi parmi les nations et les financiers, et les calculs des hommes d'État plutôt attentifs jusque-là aux combinaisons de puissance et d'intérêt dans l'ancien continent. La diplomatie européenne sembla se disposer à n'être plus qu'une province de la politique mondiale.

On s'y disposait particulièrement à Berlin autour de 1900. L'Empereur Guillaume II annonçait résolument que l'avenir de son Empire était « désormais sur l'eau », hors d'Europe, outre-mer. Ses conseillers, ses sujets témoignaient de la même impatience à conquérir « au soleil la place » qu'ils avaient laissé occuper depuis trente ans par la France, la Russie et surtout l'Angleterre. Il fallait d'ailleurs à l'Allemagne, et à toutes les grandes nations du xxe siècle, outillées en vue d'une production industrielle intense et exigeant des matières premières et des débouchés qui dépendaient d'un trafic universel, des terres nouvelles et des clientèles. Elles se les disputaient chaque jour plus âprement. Elles poussaient le rail à travers les continents, sillonnaient les Océans de leurs lignes de navigation rivales, multipliaient à l'envi les câbles, les escales, les dépôts de charbon sous la protection de leurs flottes de guerre, sans cesse accrues en force et en nombre, comme pour une lutte dont les enjeux seraient leurs destinées dans le monde.

La France, pourvue du plus grand Empire maritime qu'il y eût après celui de l'Angleterre, avait dû alors, pour ne pas laisser se fermer une seconde fois l'avenir ouvert, au delà des mers, à son commerce, à sa civilisation par des initiatives fécondes, envisager avec Delcassé les risques du conflit qui semblait se préparer entre Allemands et Anglais. Elle chercha et obtint en 1904 de l'Angleterre avec qui se trouvait vidée son antique rivalité, par une réconciliation basée sur le fait colonial accompli, des sûretés qui s'ajoutèrent aux avantages des accords franco-russes, qui servirent même à en corriger les écarts en Extrême-Orient. Le rapprochement franco-anglais avait été précédé ou complété d'ententes entre la République, l'Italie et l'Espagne, ayant comme la France des intérêts dans l'Afrique du Nord et la Méditerranée et décidées à les défendre avec elles. Enfin il devait servir, au lendemain des crises provoquées en Chine et en Corée par les conquêtes du Japon et les ambitions russes, à rétablir l'équilibre de l'Asie comme celui de l'Afrique. La réconciliation du Japon et du Tsar, les arrangements de 1907 entre le Tsar et les Anglais, la convention franco-japonaise de la même année, cette chaîne d'ententes fut la suite logique d'une politique française, attentive à régler ou à prévenir les complications dans toutes les parties du monde où elle avait des domaines et des intérêts à sauvegarder. Appuyée sur la Russie alliée et sur l'Angleterre amie, l'amie et l'alliée s'étant réconciliées, cette politique procurait à la République une rare autorité morale.

Mais cette diplomatie aussi active au xxe siècle, aussi prête aux engagements qu'elle avait été trente ans plus tôt résignée à l'abstention et à l'isolement, ne s'écarta point des voies pacifiques auxquelles l'obligeaient les vœux de la nation et la politique générale de la République. Si elle avait voulu libérer les Français des craintes que leur inspiraient l'Allemagne, ses armées et ses alliances, puis le conflit menaçant des puissances qui se disputaient le monde, ce n'était pas pour en provoquer. Au contraire, les desseins pacifiques qu'elle servait étaient les fondements essentiels d'une politique qui aidait la démocratie française à grouper autour d'elle, pour la défense de son sol et de ses domaines d'outre-mer, peuples et souverains. Dans les crises balkaniques, où de 1907 à 1913 s'annonça par des secousses périodiques le cataclysme de 1914, elle s'employait à Londres comme à Pétrograd et sur les lieux même pour limiter ou éteindre le conflit des nations rivales, des ambitions ou des intérêts. Elle y réussit plus d'une fois sans pouvoir définitivement conjurer les effets de la décadence de l'Empire turc ou de la Monarchie austro-hon-

groise. A cent ans d'intervalle, l'objet de cette politique française ne différait point de celui que lui assignait dans les affaires d'Orient un ministre de Charles X, le comte de La Ferronays. « Il y a entre les prétentions exagérées de domination qui ont occasionné tant de désastres à notre patrie, et l'abnégation à laquelle elle a été réduite par les conséquences de ces désastres, une juste mesure dont il ne faut plus s'écarter, celle d'une influence modérée comme la justice et puissante comme la raison. Notre sagesse, l'empire de nos mœurs, la situation de notre pays nous assignent ce rôle. Il convient de le remplir. La prospérité de tous les États est solidaire. La France en est en quelque sorte le point central, le lien commun. Elle a besoin de la paix, et la paix a besoin d'elle. »

Cette belle formule d'une politique maintes fois recommandée aux derniers rois Bourbons par leurs meilleurs serviteurs, à Louis XVI par Vergennes, à Louis XVIII par Talleyrand, à Charles X par La Ferronays, fut en vérité celle que la démocratie française et ses conseillers pratiquèrent après Sedan comme après Waterloo, pour le Maroc, comme pour l'Algérie, jusqu'au jour où éclata la guerre mondiale. La volonté de paix que toutes les puissances étrangères ou hostiles à l'agression des Empires centraux avaient reconnue dans la politique de la France servit alors sa résistance héroïque et sa victoire définitive qui parurent celles de la justice et du droit sur la violence et l'esprit de conquête. Quelle eût été au contraire la paix imposée aux peuples, si elle fût demeurée à la merci du militarisme allemand, si la France, en le brisant au prix de sacrifices sans nombre et de toutes sortes, n'eût réussi à offrir au monde une paix fondée sur la renonciation aux conquêtes, sur le respect mutuel du droit des nations délivrées de l'oppression, garanties par leur commune bonne volonté contre les entreprises de domination désormais impossibles. La France, ayant éprouvé sous le régime républicain le besoin et le profit de la paix, en avait fait la règle de sa politique et la condition de son influence. Ce fut d'elle que le monde attendit après la Marne et Verdun et reçut le bienfait d'une pacification équitable et qu'il souhaitait durable. Elle présida les assises internationales qui se tinrent à Versailles pour faire justice aux peuples, grands et petits, livrés dans d'autres Congrès, à Vienne ou à Berlin, depuis le début jusqu'à la fin du XIXe siècle, par des courtiers plus ou moins honnêtes, à l'arbitraire et aux convoitises des Empires que le XXe siècle voyait s'effondrer.

Après tant d'épreuves dont elle a triomphé, la France ne saurait assez étudier les causes de ce retour de fortune : ses malheurs de 1870 d'abord, qui heureusement, sans la ruiner, ont ruiné les préjugés par lesquels elle avait trop longtemps réglé sa vie extérieure. Obligée de compter avec des ennemis nouveaux dont elle avait autrefois recherché l'alliance et favorisé les progrès, la Prusse et le Piémont, naturellement isolée des puissances à qui, par tradition, elle avait coutume de chercher querelle, elle s'est trouvée dans une situation où le passé ne suffisait plus à la guider, mais risquait moins aussi de l'égarer. Si l'héritage qu'elle avait reçu des générations précédentes et de la royauté s'est trouvé en 1871 amoindri, de façon même à compromettre la sûreté de sa frontière rhénane laborieusement constituée, le coup qui la frappa, en lui faisant cette blessure, l'avait aussi déchargée du poids de traditions séculaires.

Au contact d'une réalité douloureuse pour leur patriotisme et leur amour-propre, les Français connurent enfin les inconvénients des habitudes qu'ils s'étaient faites. La nécessité de vivre au jour le jour, et presque sur le qui-vive d'abord, les avait ramenés meurtris et isolés au souci exclusif de leurs intérêts immédiats, à l'examen attentif des conditions de l'Europe contemporaine, à l'emploi méthodique des ressources, militaires ou diplomatiques, qu'ils avaient dû reconstituer. Le silence se fit de lui-même sur toutes les combinaisons qui avaient jusque-là tenu lieu à la nation d'expérience politique, le plus souvent étayées à faux sur les souvenirs des luttes de la monarchie contre l'Autriche, de l'Empire contre l'Angleterre, théories des frontières naturelles, rêves de propagande nationale ou romaine.

Et surtout alors la parole ne fut plus aux partis, quand il s'agit de parler au dehors au nom du pays tout entier menacé dans son unité.

Ainsi la France s'est trouvée guérie du mal qu'elle s'était fait à elle-même, surtout lorsqu'elle subordonnait aux passions politiques qui l'agitaient à l'intérieur ses rapports avec l'Europe. Victime de guerres trop fréquentes, elle avait compris le vide et le danger de la gloire ; elle put en comparer les profits ruineux aux bienfaits du travail pacifique qui chaque fois réparait ses forces, et lui restituait plus sûrement son influence et son rang. Elle s'est vue peu à peu recherchée par les États, respectée par les races dont les appétits aveugles divisaient ses voisins, tout en demeurant l'espoir et la sauvegarde des nations. Et enfin, attentive à l'élargissement des frontières de la civilisation et de la politique dans le monde, elle a pris ou repris sa part, une très grande part, à l'effort que l'Europe a dépensé pour se conserver des domaines et des droits dans les régions lointaines où l'histoire du vingtième siècle se prépare.

En deuil, après la guerre mondiale, de 1.500.000 de ses enfants, désolée dans ses provinces où florissait le plus fécond travail, encombrée de débris, attendant des réparations toujours ajournées, confiante malgré tout en elle-même et y suppléant par ses propres ressources, la France a éprouvé plus que jamais en 1919 le besoin de la paix par laquelle elle demeurera, selon le mot d'Ernest Lavisse, une des plus grandes figures de l'histoire.

Mais « la paix n'a pas moins besoin d'elle »; au seuil d'une époque toute nouvelle où se sont résolus tant et de si graves problèmes, où s'en posent d'autres qui embrassent tant d'intérêts et de si vastes espaces. On pouvait, au début du XVIIe siècle, se demander ce qu'il adviendrait de l'Europe entraînée par la foi ou le commerce vers l'Orient ou vers l'Occident, en Asie ou en Amérique, et si à l'intérieur même de ses limites elle renoncerait ou non au régime d'unité fondé sur la foi et sur les souvenirs du monde romain ou si elle adopterait les doctrines qui s'annonçaient alors d'émancipation des esprits, des individus et des nations. Au vingtième siècle, ces questions ont été définitivement résolues.

L'avenir de l'Europe est désormais confondu avec celui du monde. Tant de nouvelles forces intellectuelles, morales, matérielles, sont entrées en jeu, pour délivrer les peuples des vieux jougs, obliger les États à les servir au lieu de s'en servir, assurer leur bien-être et leur droit, que l'établissement d'une hégémonie unique a cessé désormais de répondre aux possibilités et même aux conceptions les plus ambitieuses. A la place de la communauté européenne et des Empires condamnés s'esquisse, d'après un plan et suivant des lignes encore incertaines, une communauté humaine. Mais le tableau politique qu'elle présente est fait comme tous les tableaux de lumière et d'ombre. Que de causes de conflits, races contre races, égoïsmes nationaux contre égoïsmes nationaux, appétits de richesse excités ou exploités par la finance internationale, tentatives et doctrines de violence provoquées par les inégalités sociales, quelles inquiétudes pour les peuples affranchis après trois siècles d'efforts et quelles menaces de tyrannies nouvelles, aussi sanglantes !

Et pourtant, la lumière de la justice et du droit qui a éclairé peu à peu, et dans une lutte suprême guidé jusqu'au triomphe décisif la conscience des nations, le rayonnement des œuvres de paix et de l'activité collective qui les a conduites ainsi à un rapprochement harmonieux et fort, ces foyers allumés par l'esprit et le travail humain ne peuvent pas, ne doivent pas plus s'éteindre que le feu du culte institué depuis la grande guerre en mémoire des soldats citoyens du monde qui sont morts pour la défense des patries libres et d'une civilisation meilleure.

La foi dont ce culte témoigne demeure, pour les Français qui interrogent l'avenir dans l'incertitude d'un lendemain de guerre aussi long que la guerre elle-même, la sauvegarde qui s'impose contre les défaillances et l'oubli, une source salutaire de courage et de confiance aussi nécessaire, et plus difficile parfois, dans la paix que dans la guerre.

Emile BOURGEOIS,
de l'Institut.

IMPRESSIONS DU MAROC

LE CHARME DE RABAT

Bien que la critique s'en prenne — et non sans raison parfois — à ce style néo-mauresque dans lequel sont construits, en grande partie du moins, les édifices publics et les maisons des villes nouvelles du Maroc, convenons avec satisfaction que, lorsque l'adaptation en a été bien préparée aux besoins des Européens, ce style donne aux habitations, aux quartiers et à l'ensemble même de ces villes un caractère en harmonie avec les médinas, avec leurs portes monumentales, et avec le ciel clair de l'Afrique du Nord. C'est le cas à Rabat.

Mais le vrai charme est ailleurs. Il est dans ce Chella dont les murailles, d'un rouge brûlé, semblent garder un cimetière d'où l'on aurait chassé les morts en dispersant leurs cendres, en faisant disparaître jusqu'aux pierres tombales. Le terrain y est accidenté, rugueux, chaotique, verdoyant quand même, et c'est par une descente rapide que l'on arrive aux tombeaux.

Le plus beau est celui de l'émir Abou El Hassane Ali, dit le Sultan Noir, que protège un auvent à stalactites. A l'intérieur, à côté du sultan, dort — au dire des inscriptions creusées dans les stèles de marbre — celle qui, née en Europe, aurait été par lui convertie à l'Islam et que sa non pareille beauté avait fait surnommer Chems Ed Douba, c'est-à-dire le Soleil du Matin.

Les ruines de la vieille mosquée où aurait jadis prié le Prophète, ces ruines où croît dans un désordre délicieux une végétation puissante et sauvage, valent, par ce côté naturel des choses, une visite que les pierres effritées ne sollicitent plus. Auprès de ces ruines, veille, parmi les beaux vieux arbres,

un antique minaret aux faïences polychromes. Plus bas, c'est un frais jardin d'où s'envolent de nombreuses familles de chardonnerets : mélange d'orangers et de bananiers dont les feuilles tamisent la clarté du ciel et qu'arrose l'eau de l'Aïn Mdfa, la Source des Canons.

Mais quittons cette enceinte en remontant les buttes et sortons par la belle porte ornementée que flanquent deux bastions octogones. Devant nous s'éloignent des formes féminines aux longs voiles flottants sous le souffle matinal de la brise. Étrange apparition ! ces formes ressuscitent à nos yeux les danseuses grecques de Tanagra et elles nous font penser en même temps aux Bretonnes de Lemordant, penchées dans le sens contraire à l'envol de leurs lourdes jupes, pour mieux fendre le vent des landes, âpre et fort comme la mer.

Revenons par la Ville Enchantée, aux parterres et aux murs fleuris, et marchons droit à la tour Hassane, vers ces autres ruines qui lui font comme une garde silencieuse de sentinelles mutilées.

Puissante, lourde, solide, massive, simplement ornée d'un entrelacs largement traité, cette tour se dresse au-dessus du port et des deux villes du moyen âge, encadrée dans une plateforme haute de dix-huit pieds, qu'elle domine elle-même de ses quarante-quatre mètres.

Rigide en l'épaisseur de neuf pieds donnée à ses murailles extérieures, la tour séculaire paraît n'avoir guère changé depuis les temps très anciens où pour la première fois ses parois rosirent à la caresse de l'aube et rougirent jusqu'au ton vif de l'ocre sous les ardeurs mystiques du couchant.

Entrons et grimpons. Car, de là-haut, debout sur les épaules de la tour géante, nous découvrirons les trois villes des vivants et les cités des morts, et la mer et le bled, et les plaines atlantiques où palpitent les grandes eaux. L'escalier n'a rien de banal : c'est une rampe en terre battue que supporte une robuste voûte, rampe qui s'enroule entre les murs extérieurs de la tour et les murs intérieurs d'une construction centrale, carrée, aux profondeurs de laquelle s'ouvrent des chambres ténébreuses. Cette rampe en pente douce, avec ses six pieds de largeur, permettrait certainement de monter à cheval jusque sur la terrasse. Des meurtrières bien dessinées éclairent suffisamment cette voie d'accès au sommet de l'édifice dû à la science de Djeber, musulman d'Espagne et citoyen de Séville.

Autour de nous se développe le vaste et magnifique panorama : d'un côté, la ville nouvelle ; de l'autre et en face, l'infini Atlantique et la vieille Cité des Pirates, et puis les marécages, le bled, la forêt de la Mamora.

Comme nous redescendons, des silhouettes blanches se profilent en contrebas : ce sont de riches Mahométans et leurs femmes qui viennent admirer le cercle de lumière et de beauté. Pour la première fois au Maroc, nous entendons une voix de soprano rire, caqueter et gazouiller au milieu des hommes. Comme il serait intéressant de lire la pensée heureuse au front de celle qui parle et dont le rire tombe comme un égrènement de perles sur un cristal sonore !

Mais il ne fait pas clair. Et puis, ces yeux de femmes voilées se ressemblent tous : des yeux de gazelles, brillants et doux généralement, mais d'un éclat qui n'est pas celui de l'intelligence : des yeux que l'on pourrait attribuer à de moins humaines créatures d'Allah.

Tel un peuple de champignons sort de terre autour d'un robuste chêne, tels se dressent les troncs inégaux des colonnes brisées de la mosquée autrefois bâtie comme sous la protection de la tour géante et à l'ombre de sa stature. On peut encore se rendre compte, par le nombre des travées — une douzaine — que le temple lui-même eut de respectables dimensions : deux cents mètres sur cent cinquante ! La salle de prière comptait sous son toit quarante colonnes de marbre blanc, hautes de six mètres quarante et cent soixante-dix de trois mètres vingt... L'histoire nous affirme que la construction de cette mosquée est due à Yakoub le Victorieux et la tradition laisse entendre que l'édifice fut renversé par les ondes brutales du tremblement de terre qui, au milieu du dix-huitième siècle, détruisit Lisbonne. Là, comme partout sur cette terre marocaine où l'invasion musulmane avait tout nivelé sous son raz de marée aux époques sombres du Moyen-Age, l'Arabe des temps modernes, le même qui supprime un arbre pour se faire d'une branche une arme contre son âne, a sans doute continué l'œuvre des catastrophes.

Tout en rêvant à cet instinct destructeur d'une race conquérante et mystique derrière laquelle s'entassèrent tant de ruines, nous arrivons au port.

Sur un terre-plein long mais étroit — entre les rives du Bou Regreg à droite, et, à gauche, une suintante falaise à l'odeur fétide et au sommet de laquelle des maisons se haussent pour regarder la mer — se rangent les constructions de l'établissement maritime. La route reste, presque tout le jour, un froid et boueux couloir, sauf aux mois très secs de l'été ; mais les quais et les édifices du port étalent en pleine lumière et au chaud soleil leur blancheur encore neuve. Bureaux, magasins, ateliers, il y a là tout ce qu'il faut à la pratique du commerce maritime, et même davantage, un confortable club nautique, car nos Français du Maroc sont de fervents sportifs. Au milieu de cette orga-

nisation riveraine, voici le bac et les barcasses ; et, de l'aube à la nuit, c'est, de Rabat à Salé, et inversement, une incessante allée et venue, un pittoresque mélange de visages, de costumes, de races !

Ici un confortable autobus prend des voyageurs pour la ville ancienne, tandis que, de l'autre côté du fleuve, on voit arriver les trains. Présentement ces trains contournent le port, mais, bientôt, ils s'enfonceront, derrière nous, aux flancs de la falaise et déboucheront d'un tunnel, au cœur même de la cité résidentielle.

Devant nous se présente la séculaire Casbah des Oudaïas.

Avant d'y entrer, pénétrons, à travers les stèles, dans ce curieux et antique cimetière qu'aucun mur ici ne sépare du verdoyant boulevard El Alou ! Cent pas à faire, et, du milieu des tombes, on domine la grande mer océane, le phare, les jetées en construction : le regard n'est arrêté par aucun obstacle, si ce n'est, sur la droite, les robustes murs de la casbah élevée par une tribu guich, il y a exactement sept cents ans.

Quel horizon joyeux pour ce lieu funèbre ! Mais n'est-ce pas là aussi que, chaque vendredi et plusieurs fois l'an, aux grandes fêtes musulmanes, viennent s'ébattre et babiller, en dévorant bonbons et pâtisseries, les grasses recluses qui, libres enfin, font la dînette en l'honneur des aïeux? On dirait ici que les premiers vivants qui ouvrirent des fosses pour leurs morts, voulurent bercer leurs mânes au rythme de l'Océan, plainte monotone comme leurs chants humains mais éternelle aussi, comme l'humaine espérance.

Un village entier se blottit sous l'étreinte de la Casbah où jadis habitait le gouverneur de la ville fortifiée.

Franchissons la majestueuse porte à bayonnette, au fronton sculpté, qui elle aussi, comme les murs de Chellah semble, aux lueurs mélancoliques du soir, se patiner d'un ton évoquant à la fois les splendeurs de l'or et le reflet sinistre du sang.

Par une étroite rue, après avoir dépassé une fontaine où, dès le petit matin, viennent se ravitailler blancs et noirs, grands et petits, serviteurs et marchands d'eau fraîche, nous atteignons une plateforme que domine un poste sémaphorique. Et c'est de nouveau la vue enchanteresse du large, mais, à travers les verdures qui dégringolent vers l'estuaire, l'apparition radieuse de l'antique et si attrayante Cité des Pirates !

Risquons-nous à déambuler par le labyrinthe des ruelles et entreprenons le tour de la vieille Casbah, en longeant l'estuaire...

On nous avait bien dit qu'il fallait voir la Casbah, la Médersa et les Jardins ; mais ce que l'on trouve, dépasse encore les promesses. Une vaste cour qui est en même temps un très beau jardin vert et bleu, dominé par des murs d'où un chemin de ronde permet de contempler à la fois les arbres et les fleurs, la haute tour et les bâtiments de l'Université arabe de jadis, le musée et l'École des Arts indigènes — telle est la surprise qui enchante le voyageur au sein de la Casbah. Le matin, arbres, fleurs, murs patinés d'ocre jaune et rose, tout s'éclaire et sourit. Dans la pleine clarté du milieu du jour, c'est une flambée de lumière verte, bleue et blanche, un frémissement de clarté embaumée. Le soir, à l'approche mélancolique des ténèbres, c'est un vaste patio où les arbres éteignent rapidement leurs couleurs de vie, tandis que la tour, se haussant au-dessus des murailles, continue de flamber, tel un gigantesque cierge prismatique, dans les lueurs du soleil qui tombe avant de jeter son dernier éclat, le fugace et mystérieux rayon vert. Puis c'est la paix morne des demi-ténèbres, et, presqu'aussitôt, le déroulement azuré du velum infini à travers lequel scintillent les milliers d'escarboucles, de topazes, de rubis, de saphirs, qui s'enchâssent aux profondeurs inconcevables de l'éther et de la nuit.

Cependant, vous n'avez pas tout vu. A côté de ces grandeurs divines, il y a un charme délicieux à goûter la discrète retraite du petit café maure qui, dans cette séculaire enceinte, vous tend ses bancs garnis de tapis et de nattes, qui vous offre son cahoua bien chaud et son thé à la menthe, cependant que, plus bas, sourit le soleil ou vous clignent de l'œil les étoiles propices, que montent sur l'horizon les silhouettes des deux Rabat dominées par la colossale et impassible Hassane.

Et c'est là, tout près, entre la Medersa et ce café maure, dans le beau jardin vert et bleu, par un matin de grand soleil, tandis que la lumière dansait à travers les feuilles, que j'ai vu jouer trois petites filles d'Afrique. Et ce à quoi elles étaient occupées, c'était à verser, d'une humble fiole à chaque instant remplie à la séguia du jardin, par l'infime orifice où jadis on boutait le feu, de l'eau claire aux entrailles de bronze d'un gros vieux canon étendu sur le sol. Puissiez-vous, ô petites filles de la race vaillante mais cruelle des Pirates fameux, avoir symbolisé devant nous l'avènement de cet âge de raison enfin, où la main innocente des enfants suffira pour verser l'eau sainte qui éteindra les flammes de la haine au cœur tumultueux et violent des hommes !

C'est le propre de l'Orient de provoquer les rêves — y compris ceux qui parfois s'achèvent en d'horribles réveils...

Léon Berthault.

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS

LÉON THÉVENIN

M. Léon Thévenin est venu à la littérature, voici un peu plus de vingt-cinq ans, avec son premier roman qui était aussi un délicieux poème : *Le Jardin des Roses.*

Les jeunes écrivains de ce temps-là avaient reçu d'un passé tout récent les plus précieuses leçons. Le naturalisme datait de l'avant-veille ; et le naturalisme, à leurs yeux, ne signifiait plus la peinture directe des matérialités de la vie, mais l'amour simple et grave de la vérité. Le symbolisme venait de découvrir des musiques et des enchantements jusqu'alors inconnus. La douce mystique renanienne gardait encore tout son prestige. Les évocations adorables des esthéticiens préraphaélites, la formidable légende wagnérienne ouvraient à l'imagination de ces jeunes hommes un monde de splendeurs nouvelles.

Ce fut vers cette heure magnifique de la littérature française que le *Jardin des Roses* révéla aux lettrés le nom de M. Léon Thévenin. Les diverses tendances de l'époque se trouvaient réunies dans ce roman — ce poème, plutôt — disciplinées par l'art et le goût très sûr d'un écrivain de race.

Depuis lors, M. Léon Thévenin ne s'est jamais écarté de sa conception première, ni de cette formule à laquelle son premier livre devait une si particulière saveur et une si émouvante délicatesse. Le même charme se dégage de ses œuvres suivantes : *les Dieux d'argile, Un Libérateur, Laurence Bontemps, le Retour d'Ariel.* Toutes font songer à quelque radieux paysage de printemps, spiritualisé dans le calme souverain où s'achève un beau soir. Et de chacune d'elles se détache la figure de quelqu'héroïne fine, douloureuse ou fervente, dont la tendresse rayonne avec une exquise pureté. Emma Nozel, Thérèse Daurelles, Laurence Bontemps, Madeleine Dechastelus : créatures inoubliables, intelligentes, sensibles, bonnes et sages, que la vie meurtrit parfois, et dont l'amour illumine toujours le clair regard.

Quant aux héros masculins des romans de M. Léon Thévenin, ou du moins ceux qui en occupent les premiers plans, presque tous paraissent traverser une crise morale dont l'analyse est le véritable thème du livre. Plusieurs d'entre eux, sous l'influence des événements ou par suite de quelque profonde blessure, parcourent le chemin du doute à la croyance, à la recherche de l'apaisement ou du bonheur.

Tous ont l'âme droite, le cœur pur, l'intelligence cultivée, la sensibilité raffinée. Leur parenté de caractère est évidente, et, dans bien des cas, ils expriment la pensée ou les sentiments de l'auteur.

M. Léon Thévenin n'a pas limité son activité intellectuelle à la seule élaboration de ses romans. Il a composé en même temps une très complète et fort précieuse *Histoire des Industries du Livre,* qui comprend cinq volumes : *Histoire du Papier, Histoire du Manuscrit, Histoire de la Typographie, Histoire de la Reliure, Les Etapes d'un livre.*

Enfin, il a consacré d'importantes études à quelques maîtres de la peinture contemporaine : *Gustave Moreau, Luc-Olivier Merson, Lévy Dhurmer, Puvis de Chavannes, Dagnan-Bouveret.* Et ces pages ne sont ni moins lumineuses, ni moins délicatement nuancées que celles des beaux romans limpides.

Le passé littéraire de M. Léon Thévenin se présente donc aujourd'hui comme très considérable. Il frappe par l'unité parfaite de son inspiration en même temps que par ses qualités d'érudition et de conscience artistique. On était en droit d'attendre de cet écrivain le livre parfait de sa pleine maturité. Il vient de le donner ; ce livre s'intitule *la Robe sans couture.*

La Robe sans couture est une œuvre de ferveur chrétienne. Son titre signifie : la Robe du Christ, faite d'une seule pièce, — l'Église unie, englobant dans sa souveraineté le culte romain et le culte orthodoxe. Les rites, le décor, la pompe des cérémonies diffèrent seuls ; la doctrine demeure identique. Les croyants d'Orient et d'Occident ne sont séparés que par des détails tout superficiels ; aucune divergence profonde ne saurait les séparer les uns des autres. L'amour très fervent d'Olivier de Trézel, catholique de Bretagne, et d'Iléana Soréano, jeune roumaine orthodoxe, symbolise l'union des deux églises-sœurs. Les jeunes gens, à mesure que leur mutuelle affection les rapproche l'un de l'autre, comprennent que leur foi est vraiment la même, et qu'elle n'élèvera entre eux aucun obstacle infranchissable.

Roman de pure idéologie, dans sa trame essentielle. Mais de quelle riche substance se nourrit l'idylle tendre autant que mystique ! Iléana, si finement et si rationnellement analysée, livre, avec les secrets de son cœur, toute l'âme de sa race. C'est ainsi que M. Léon Thévenin a écrit l'étude la plus complète et la plus vivante dont la Roumanie contemporaine ait fait l'objet. Il l'a habitée pendant un certain nombre d'années, chargé par le gouvernement français d'une mission officielle. Il a su la voir dans tous ses détails et en discerner toutes les

aspirations. Il en a compris les êtres, les traditions, la nature même. Il a noté tous les aspects des cités et des paysages.

C'est à Bucarest qu'est située l'action de la première partie, au sein de l'élégante et intellectuelle société roumaine. M. Léon Thévenin en dessine les types avec une rare vigueur et une pénétrante observation. Il semble qu'après avoir lu ces pages, on n'ignore plus rien de la ville, de ses salons, de ses avenues, de sa lumière même et de son parfum — et moins encore de sa société délicate et avertie, si proche de nous et par certains côtés si distante... Et voici de jeunes femmes, et des adolescentes, belles et libres comme le furent celles de la Grèce antique... Voici un monde cultivé, frivole et charmant... Voici une lumière plus radieuse et plus pure qu'aucune autre au monde... Voici de beaux paysages, propres à susciter l'émerveillement.

Et, soudain, le décor change, sans cesser d'être magnifique. Olivier et Iléana se séparent pour un temps, avant d'être réunis pour toujours. Le jeune homme part vers les provinces éloignées de la Roumanie, afin d'y étudier les poétiques monastères de l'Église d'Orient. Nous le suivons dans ce long pèlerinage : et c'est alors tout un autre monde dont la révélation nous laisse éblouis, attendris et charmés.

Le livre de M. Léon Thévenin prend ici sa signification haute et grave. Les fiançailles d'Olivier et d'Iléana, si ferventes, si tendres et si noblement passionnées, ont la valeur d'un symbole large et précis : leur union prochaine annonce la réunion des deux Églises, sans abdication de l'une ou de l'autre. Elle affirme aussi les liens qui tiennent rapprochées les deux races amies. Les mains qui se tendent et se joignent scellent l'alliance spirituelle de la France et de la Roumanie — cette alliance à laquelle M. Léon Thévenin a si longtemps et si joyeusement consacré tout son labeur.

L'œuvre parfaite donnera de beaux fruits.

Marcel BATTIFOL.

FRAGMENTS DÉTACHÉS D'UN CARNET DE ROUTE EN ROUMANIE

ÉGLISE ROMAINE, ÉGLISE ROUMAINE (1)

L'INTERVIEW DE L'ÉVÊQUE

Je me présentai à l'Évêché, au coucher du soleil, à cette heure où le ciel de la Roumanie se revêt, en été, d'une pâleur de rose blanche. L'Évêque m'attendait, assis dans son jardin. Cinquante ans environ, de longs cheveux, une forte barbe noire traversée d'épis blancs, et cette expression de mansuétude évangélique qu'on remarque si souvent chez le clergé roumain.

Je rappelai au prélat l'objet de ma visite.

Mais aussitôt il s'écria :

— Un rapprochement entre nos deux Églises? Oh! ce sera difficile, monsieur, très difficile! Non seulement, en effet, de profondes divergences dogmatiques nous séparent, mais aussi des différences de psychologie. Ces dernières ne sont pas les moins graves, je vous l'assure.

— Oui, Monseigneur, je sais... Il y a d'abord les quatre points...

— Eh bien oui, ces quatre points constituent, vous l'avouerez, un très sérieux obstacle. Comment pourrons-nous, par exemple, établir un accord sur la question du Pape? L'Église catholique enseigne que l'Évêque de Rome résume en soi l'Église entière. Elle fait de lui l'interprète infaillible de la doctrine révélée. Mais, monsieur, c'est pécher contre le Saint-Esprit! Vous attribuez au Pape une prérogative que Jésus-Christ n'a promise qu'à la Société chrétienne prise dans son universalité. Notre Église orthodoxe, vous le savez, place la règle de la Foi dans le témoignage constant de l'Église tout entière. Et voilà une première difficulté qui me paraît d'une singulière importance, convenez-en!

J'aurais bien discuté; mais le prélat continua :

— En second lieu, il y a le *Filioque*. Le *Filioque* est une addition faite au Symbole de Nicée, en Espagne, au VIIe siècle. L'Empereur Charlemagne l'a répandue au IXe siècle, par son influence. Rome ne l'a admise qu'au onzième. Selon nous, cette addition est contraire à la parole de Dieu et à la

(1) Voir le numéro de la Revue du 2 mai [illegible].

véritable tradition de l'Église. En confondant, dans la Trinité, ce qui doit être distinct, l'Église romaine nous paraît avoir porté atteinte à l'essence du Mystère.

J'objectai à l'Évêque les arguments traditionnels.

Mais sans vouloir s'y arrêter, celui-ci poursuivit :

— En troisième lieu, il y a le Purgatoire. Nous ne pouvons pas admettre que l'âme, après la mort, continue à mériter ou à démériter. C'est pourquoi nous rejetons toute peine expiatoire. Nous ne comprenons pas que les âmes puissent être en un lieu. Elles sont seulement dans un état, un état provisoire. Aussi ne croyons-nous pas que les indulgences puissent s'étendre à l'autre vie. Enfin, la différence de communion. L'Église romaine ne communie les fidèles que sous l'espèce du pain. C'est une coutume qui date du XIIIe siècle. Mais, sur ce point, nous sommes bien près de nous entendre, puisque l'Église-Unie, qui est une Église catholique, donne la communion sous les deux espèces.

— En effet, répondis-je. Et les difficultés psychologiques, Monseigneur, en quoi consistent-elles?

— Elles résident dans une divergence radicale qui repose à la base des deux croyances. Rigorisme du moyen âge chez les catholiques. Libéralisme tourné vers toutes les exigences de la vie moderne chez les orthodoxes. Ainsi nous admettons parfaitement le divorce. Adultère, impossibilité de s'entendre, nous paraissent des motifs suffisants pour se séparer. De même pour la chasteté des prêtres. Le célibat du clergé ne nous apparaît pas comme nécessaire.

— Je le sais, Monseigneur. Votre joug, sur ce point, est plus léger que le nôtre.

— Assurément, me répondit l'Évêque. L'Église orientale, comprenez-moi bien, reconnaît le célibat religieux comme supérieur à l'état de mariage. Mais elle le considère comme une condition exceptionnelle. Elle ne prétend pas l'imposer à personne. Elle n'en fait pas une loi irrévocable. D'ailleurs, elle regarde le mariage comme un état de sainteté, dont on ne peut se dispenser que pour des motifs élevés et chrétiens.

Il poursuivit :

— L'Église orthodoxe, ne l'oubliez pas, est la seule dont la doctrine révélée représente un héritage reçu et transmis sans interruption, de génération en génération, depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours. Elle se considère simplement comme la gardienne de ce trésor. Elle a pour mission de rappeler au monde que ce dépôt est dans ses mains. Mais ce trésor est purement spirituel. Nous ne pouvons pas comprendre que le Pape revendique des États et une capitale sur la terre. « Mon royaume, dit Jésus, n'est pas de ce monde. » C'est pourquoi nous admettons fort bien le rôle tout à fait indépendant de l'État. L'État a la charge de la vie matérielle de la nation. Il doit fournir au corps, qui ne peut attendre. La conscience le peut. Or, la conscience ne relève que de l'Église. Le reste ne nous regarde pas.

— Et l'État, Monseigneur, vous sait-il gré d'une déférence aussi soumise?

— Il nous laisse libres.

— Et s'il lui arrivait, dans son œuvre de laïcisation, de contrecarrer vos efforts, comme cela se produit par exemple dans d'autres pays?

— Alors nous en appellerions au peuple. Il se lèverait pour nous défendre.

— Pardonnez-moi, répondis-je, mais on m'a dit, Monseigneur, que ce peuple, sur lequel l'Église appuierait au besoin sa défense, manque encore de culture religieuse?

— Actuellement, oui. Il ne comprend, de la religion, que son essence mystique, c'est-à-dire le besoin de s'appuyer sur un principe supérieur. La morale lui échappe. Sa moralité est un résultat de l'évolution cosmique. Il a toujours été en rapport avec des peuples d'une valeur intellectuelle inférieure à la sienne : des Grecs dégénérés, des Turcs incapables de s'élever à la moindre intellectualité. Il n'a pu résister que grâce à ses qualités foncières, ses qualités latines, qui survivent à tout.

— Puis-je vous demander, Monseigneur, de me les préciser?

— Notre peuple, Monsieur, il a des vertus admirables. Patient, enthousiaste, aimant sa terre, toujours prêt à la défendre, poète, ornant ses expressions de tours fleuris, comprenant la nécessité d'une hiérarchie. C'est lui qui relèvera le pays au point de vue moral, comme la terre le relèvera au point de vue matériel.

— Et l'homme des villes, le citadin?

— Il n'y a pas grand chose à en attendre. Il est bien trop cosmopolite.

L'Évêque reprit :

— Mais revenons à cette question du rapprochement entre les deux Églises. Est-ce que ce mouvement est populaire en France?

— Hélas, répondis-je, Monseigneur, comment voulez-vous qu'il le soit : nous ignorons à peu près tout de votre Église, comme vous, Roumains, vous ignorez à peu près tout de la nôtre. Sans doute, nous désirons ce rapprochement. Jusqu'à présent, nous n'avons fait que heurter nos ignorances.

Un serviteur annonça le dîner.

L'Évêque se leva. Je le suivis. Nous gagnâmes l'Évêché, puis nous pénétrâmes dans une vaste

salle à manger, très simple, avec des fauteuils en tapisserie et des copies aux murs de l'église d'Horez. Les fenêtres ouvraient sur de vastes jardins, pleins de soleil couchant et de chansons d'oiseaux.

Un serviteur nous offrit de l'eau-de-vie de prunes, des olives noires et du caviar ; et la conversation continua.

— Dans la classe cultivée, dis-je à l'Évêque, la religion m'est apparue comme une forme très nette de patriotisme. Des croyances assez faibles, mais un sentiment de conservation très vif dès qu'on touche à la question de l'Église, n'est-il pas vrai?

Le prélat se servait de volaille à la crème.

— La bourgeoisie, dit-il, est peu croyante. Il y a chez elle une disproportion excessive entre sa richesse trop rapidement acquise et l'absence de culture morale correspondante. L'instruction religieuse lui fait défaut. Elle n'a jamais entendu de catéchisme.

— Mais, à l'école, demandai-je, le prêtre lui a bien enseigné les rudiments d'une instruction religieuse?

— Oui, pendant les classes, mais au rang du professeur, mêlé aux autres maîtres, sans rien qui relève sa dignité. Jamais l'Église n'a appelé l'enfant pour instruire, pour éveiller sa conscience.

— Mais, Monseigneur, il y a là un manque d'organisation très évident?

— Sans aucun doute.

— Et à quoi l'attribuez-vous?

— A notre caractère mystique. L'Église d'Orient, comprenez-moi bien, a surtout développé, du christianisme, son caractère contemplatif, son goût pour la méditation et la solitude. Elle a eu ses saints et ses anachorètes. Elle a construit des monastères pour la prière de ceux qui renoncent à la terre afin de mieux gagner le ciel, tandis que l'Église d'Occident, ajouta le prélat avec un fin sourire, l'Église d'Occident a très bien su gérer ses intérêts terrestres. Elle s'est implantée dans le sol en même temps qu'elle se fortifiait dans les cœurs.

— Ah ! Monseigneur, répondis-je, dans le passé c'est possible. Mais aujourd'hui, notre Église est bien redevenue la Mendiante divine, je vous l'affirme.

On passait des carottes sur du pain frit et des pâtisseries délicieuses préparées à l'Évêché.

Nous mangions et buvions de fort bon appétit. Le repas était abondant, soigné et arrosé d'un vin vraiment épiscopal. Il y eut un silence. On se laissait gagner aux douceurs du bien-être, à la sérénité de la dernière lumière dans les feuillages.

Soudain, je déclarai :

— Il me semble qu'un Pascal roumain est impossible.

— Pascal était un malade, un homme diminué, répondit l'Évêque.

Tout le décor de Port-Royal s'évoqua aussitôt dans mon esprit, comme une protestation. Et, dans ce seul souvenir, il me semblait respirer l'âpreté doctrinale de ce cloître immortel.

— Je tiens là, me disais-je, un des points essentiels de l'opposition des deux Églises. L'expression la plus haute de la catholicité est l'ascétisme. L'Église roumaine, elle aussi, a ses martyrs : mais ce sont des martyrs nationaux, des martyrs politiques, et non des martyrs de doctrine.

Je sortis de ma méditation pour écouter le prélat développer d'autres considérations.

La morale, selon l'Évêque, devait être posée d'abord, le dogme ensuite. Et il me cita une confession américaine qui admet dans son Église des fidèles appartenant à toutes les opinions, pourvu qu'on soit d'accord sur les principes sans lesquels une société ne peut pas vivre.

L'Évêque paraissait approuver cette initiative, sans la prendre cependant tout à fait à son compte.

— De ce côté, songeai-je, l'Église roumaine s'avancerait plutôt sur le chemin du protestantisme libéral. Étrange doctrine, qui unit aux traditions du plus vénérable passé, les théories modernes d'une sorte de rationalisme réformiste.

On avait servi le café. Le souffle exquis de l'été pénétra par la fenêtre.

— Je crois qu'il pleuvra demain, observa l'Évêque.

Il me demanda si je connaissais les prières à la Pluie, les plus belles après celles de l'Épiphanie. Et, comme je les ignorais, le prélat eut la bonté de me les réciter.

La nuit venait, biblique et douce. Une étoile scintilla sur la forêt.

— En fait d'invocation à la Pluie, remarquai-je, je me souviens d'avoir vu promener par les rues de petites tziganes toutes nues, qu'on arrosait à grands seaux d'eau. La coutume est vraiment très pittoresque. J'ai assisté aussi à la promenade de l'icône de sainte Anne. L'image souriait, dans son armure d'argent. De vieux popes l'escortaient, des paysans dans leurs chariots de campagne, des jeunes gens à cheval qui portaient des drapeaux...

— Et il a plu, n'est-ce pas?

— Comment donc ! Le soir, un orage formidable a éclaté, ravinant les chemins et faisant déborder les torrents.

— Alors le blé et le maïs ont été sauvés?

— Oh non ; je crois plutôt qu'ils ont été définitivement compromis !

Nous nous mîmes à rire, puis nous nous entretînmes un instant de ces coutumes rustiques. Je me levai, remerciai le prélat de la cordialité vraiment exquise de son accueil. Et, nous étant promis de nous revoir, nous nous quittâmes.

Léon Thévenin.

LE 29 (1)

(Nouvelle)

Il a huit ans, il s'appelle Melcior. Il est brun; il a des sourcils joints, une grosse tête, un peu disproportionnée pour son corps, le visage pâle, peu souriant, et il bégaye légèrement. Il donne l'impression d'un garçon étrange, fripon et malpropre; mais il a des yeux bleus, doux et vifs. Si ses manières rappellent les vagues agitées, la douceur qui se dégage de son regard est comme la couche d'huile qui apaise la furie de la mer.

Ses parents sont morts, tous les deux, quand il n'avait pas encore sept ans; et comme ses oncles, — qui l'avaient recueilli chez eux et gardé quelque temps, bien malgré eux, — ne pouvaient ou ne voulaient plus se charger de son entretien, on l'envoya à l'hospice. Là on lui donna un costume neuf qui lui était trop grand, un costume bleu, à raies blanches, en tout semblable à ceux des autres hospitalisés, et une casquette galonnée qu'il n'était autorisé à mettre que les jours de fête. On l'installa dans une grande salle où il y avait quarante lits et on lui en désigna un, qui avait le numéro 29. Parmi ses camarades de salle, Melcior n'était plus Melcior; c'était le 29.

Chez ses oncles, malgré la misère, les coups, les privations et les haillons qui lui servaient de costume, il s'était pourtant senti heureux. Lorsqu'il n'allait pas à l'école, il passait ses journées dans les rues de Barcelone, et on le voyait souvent, l'après-midi, sur la place du Pes-de-la-Palla, jouer à la balle ou au bâtonnet; plus souvent encore, avec d'autres compagnons aussi miséreux que lui, il allait se battre, à coups de pierres, aux Hortes-de-San-Bertran ou aux environs de l'Abattoir municipal.

Jeux, liberté, tout cela est fini. Maintenant, proprement habillé, il mange à sa faim : il porte de gros souliers qui font grand bruit, mais il ne joue plus à la balle qu'à certaines heures, dans la cour de l'hospice, avec des compagnons qui n'ont pas la gaîté de ceux d'autrefois; et qu'il n'aime pas autant. Souvent, s'il joue, c'est presque par contrainte, afin qu'on ne le gronde point ou pour ne pas attirer l'attention sur lui. Une étrange crainte étreint parfois son cœur; elle lui enlève ses allures d'enfant fripon et rusé; et, dans un effort de mémoire et de concentration, il évoque ses parents défunts, la douceur d'un foyer évanoui et des visages aimés qu'il ne reverra plus jamais. Et ce souvenir amène sur ses lèvres un mince et triste sourire que nul ne voit et d'ailleurs ne comprendrait et auquel personne, désormais, ne répondra plus.

Dans les premiers temps qu'il était à l'hospice, il était sous la surveillance d'une sœur obèse et âgée, qui, malgré la bonté de son visage, traitait les enfants avec une grande sévérité; surtout, ceux qu'elle regardait d'un mauvais œil. Aux heures de classe, des repas, de récréation, elle était toujours là, surveillant, se promenant de long en large dans les salles ou dans la cour, appelant les enfants par leur numéro, les avertissant ou les punissant au moindre oubli ou pour la faute la plus légère.

Concentré en lui-même et intimidé, Melcior était aussi sage que n'importe quel autre garçon. Toutefois, cette sœur obèse et vieillotte, pour la moindre distraction le privait de jouer et pour la faute la plus légère dans ses devoirs d'écolier, le faisait rester de longues heures agenouillé et les bras en croix. Ainsi, il ne se passait guère de jour sans que, sous un prétexte ou un autre, on l'entendit crier :

— Le 29! Qu'il vienne ici, le 29!

***

Mais, tout change, en ce monde. Un matin, en se levant, Melcior trouva près de lui une autre sœur, mince, blanche, au visage nacré et jeune, aux mains tièdes et fines, qui s'appelait Marie-Gloire. Lorsque Melcior apprit ce nom, il en fut émerveillé; il pensa que c'était plutôt celui d'un

(1) Alfons Maseras, dont nous publions une nouvelle inédite en français, est l'un des auteurs les plus notoires de la Catalogne. Il est né en 1884 et débuta dans les lettres par un recueil de vers. Il n'a jamais cessé de cultiver la poésie, mais il est surtout un romancier, un conteur. Son œuvre littéraire est déjà copieuse : deux volumes de vers, plusieurs livres de critique et de voyages, trois volumes de contes et plusieurs romans, parmi lesquels *Edmon*, *L'Adolescent*, *L'Arbre du Bien et du Mal* (celui-ci en français), *Ildaribal* et *A la deriva*, sont les plus estimés. Il a donné au théâtre catalan quelques pièces, telles que *Jocs d'enamorats* (quatre actes) et *L'Hereu* (un acte). Il collabore dans la plupart des revues et périodiques de son pays.

ange que d'une femme. Et rien que pour ce nom-là il lui donna toute son affection.

Sœur Marie-Gloire avait pour chaque enfant un sourire plein de douceur ; elle les choyait tous autant qu'elle le pouvait. Elle souffrait avec patience leurs impertinences, et acceptait à l'avance leur ingratitude ; mais ils n'étaient point ingrats ; enfants, ils péchaient beaucoup plus par légèreté que par méchanceté. Le changement de sœur était bien visible, dans la salle où se trouvait Melcior ; il y avait plus d'ordre, plus de propreté, plus de silence, car il y avait plus d'affection. Au lieu de blâmes, on y entendait alors des paroles d'amitié et de joie ; et au lieu des cris furtifs des enfants, il n'y résonnait plus que des rires innocents.

Aux heures de classe, tous étaient sages. Sœur Marie-Gloire leur donnait la leçon avec une bonté si communicative qu'ils n'avaient pas le temps de s'ennuyer. Au réfectoire, elle leur servait la soupe et la viande, elle coupait leur pain, elle leur distribuait des fruits, ainsi que l'aurait fait une sœur aînée ; et ils sentaient tous sa présence, comme celle d'un être que l'on aime et que l'on vénère tendrement.

Melcior n'échappa point à ce charme ; même il l'éprouva plus fortement encore que ses compagnons. Sœur Marie-Gloire appellait tous les enfants par leur prénom, et cela touchait profondément Melcior, qui pour ses camarades de salle continuait à être le 29. Mais personne ne blâmait plus le 29 ; personne ne le réprimandait comme auparavant. Pourtant, l'enfant ne faisait aucun effort pour être sage. Du temps de l'autre sœur, Melcior vivait en une continuelle appréhension et appliquait tout son être à ne rien faire de blâmable ; depuis, il faisait tout, naturellement, sans aucune crainte, en admirant que sœur Marie-Gloire ne le réprimandât jamais. Parfois, il s'accusait lui-même de quelque erreur ou de quelque faute ; alors sœur Marie-Gloire s'empressait de le tranquilliser ; et, tout en lui caressant la tête de ses mains tièdes et fines, elle lui disait :

— Bon enfant, Melcior, bon enfant.

On ne reconnaissait plus le Melcior d'autrefois. hagard et turbulent. S'il conservait son air étrange, avec ses sourcils joints et sa grosse tête, c'est qu'on ne se change pas si facilement que ça. Il y avait bien encore de l'entêtement dans son cerveau d'enfant ; il aurait bien, sans doute, risqué de petites méchancetés si on l'avait envoyé à nouveau dans la rue et qu'il eût rencontré ses anciens compagnons ! Mais sa petite âme de huit ans ne pensait plus à des farces ou à des égarements. Devant le regard de sœur Marie-Claire il abdiquait sa volonté. Cette religieuse est plus qu'une sœur aînée, pour le petit Melcior ; elle est une mère bien-aimée, elle est sa joie et sa consolation, elle est son illusion et son espoir. La sœur, d'ailleurs, répond à l'affection que l'enfant lui témoigne, sans pourtant négliger en rien les autres. Et Melcior est heureux. Il n'a plus de regrets, plus de tristesse. Il est pareil à l'oiseau qui a tant de bonheur dans sa cage, qu'il mourrait si on lui rendait sa liberté.

***

Mais qui pourra comprendre par quel dessein de Dieu sœur Marie-Gloire est tombée malade ! Quelle langueur est la sienne ! Sous ses yeux de jais, les joues ont une pâleur de cire ; ses mains brûlantes de fièvre sont plus fines et plus légères. Mais sœur Marie-Gloire ne veut pas quitter ses enfants, parce qu'ils sont l'amour de son âme et le délice de son cœur. Ses compagnes lui recommandent bien de se reposer, de rester couchée et de prendre quelque soin de son pauvre corps mortel, chaque jour plus faible et plus abattu ; mais, elle n'abandonne pas l'hospice ; elle se donne à ses enfants jusqu'au bout. Et lorsque, enfin, les forces lui manquent absolument, elle demande comme une grâce à la supérieure qu'on lui permette de rester là, avec les enfants, dans l'un des lits de la salle, car loin d'eux, tout lui manquerait. Et là, parmi les petits assistés, sa douleur se prolonge, et son désir se satisfait. Là commence, doucement, sa longue agonie.

Pour maintenir l'ordre, voici de nouveau, chargée de la salle, la sœur vieillotte et obèse qui la régentait auparavant. Mais on ne l'entend plus gourmander, comme jadis, car près de la malade, les enfants éprouvent une ferveur presque religieuse et un respect insoupçonné. Seulement, parfois, en remarquant que Melcior reste trop longtemps aux pieds de son lit, un livre ouvert sur les genoux, le regard perdu vers l'endroit où sœur Marie-Gloire soupire, la même voix d'antan lui crie d'un ton menaçant :

— Le 29 ! Qu'il vienne, le 29 !

Melcior obéit comme un chien à la voix de son maître ; il s'en va, soumis, recevoir l'admonestation de la nonne ; mais sœur Marie-Gloire, d'un regard affectueux, l'appelle près de son lit, avec un grand effort, de l'une de ses mains brûlantes, et elle caresse la tête de l'enfant d'un geste qui n'est pas seulement une caresse, mais aussi une bénédiction.

L'agonie de sœur Marie-Gloire a été longue, terriblement longue. Ses compagnes de cloître l'ont veillée plusieurs nuits. Enfin elle a rendu son âme au Seigneur, telle une sainte, là, dans la salle même de ses enfants, pendant que ceux-ci étaient à l'église. Deux sœurs l'ont vêtue, tandis que les

autres ont dit, à ses côtés, la prière des morts. On a allumé quatre cierges aux coins du lit et on a mis, entre ses mains blanches et chastes, un Christ aussi pâle qu'elles.

Lorsque les enfants voulurent rentrer dans la salle, la nonne vieillotte les attendait à la porte pour leur demander une prière pour l'âme de sœur Marie-Gloire et pour les faire défiler, lentement, devant le corps enveloppé dans son suaire. Sans que personne le leur eût commandé, les enfants s'agenouillent autour du lit de la morte. Ils sont tout tristes et abattus ; ils tremblent tous d'émotion. Et dans le silence et le recueillement, ils prient pour l'âme de celle qui les aimait tant, de celle qui fut leur sœur aînée, leur consolation et leur refuge. Et ils ont tous les larmes aux yeux.

Melcior est là avec les autres. Lui aussi, il pleure, il prie. Il s'est agenouillé avec grande ferveur. Seulement, lorsque ses camarades se lèvent après leur prière, Melcior ne se relève pas ; tandis qu'il priait, sa petite âme est partie de son faible corps, et s'est envolée, à la rencontre de celle qu'il aimait, vers le ciel où sœur Marie-Gloire va l'accueillir comme une sœur aînée, comme une mère aimante.

***

Dans la grande et froide salle de l'hospice, on a dressé côte à côte les deux catafalques, de sœur Marie-Gloire et du numéro 29.

Alfons Maseras.

(Traduit du Catalan, per Renucci).

LE STATUT ORGANIQUE SYRIEN

L'année prochaine expire le délai prévu pour l'élaboration du statut organique des territoires sous mandat français dans le Levant. Ce travail est depuis longtemps sur le métier, puisque, dès le mois d'août 1924, au cours des débats relatifs au Traité de Lausanne, M. Herriot jugea bon d'en communiquer à la Chambre un aperçu fragmentaire. Sur cette ébauche incomplète il serait néanmoins téméraire de prononcer un jugement, et, si l'on veut étudier ce que peut être, ou mieux ce que doit être le statut envisagé, il est préférable de s'en référer au texte même du mandat.

Ce texte est par malheur singulièrement obscur ; rédigé tout d'abord en anglais, il porte, ainsi que l'observait M. Henry Simon dans son rapport sur le budget des Affaires Étrangères pour l'exercice 1925, le défaut coutumier des formules diplomatiques d'origine anglo-saxonne, celui « de prêter à l'équivoque ». L'article premier du mandat renferme notamment deux propositions qui s'excluent : d'une part, il prévoit *un* statut organique pour la Syrie *et* le Liban, et de l'autre, prescrit de favoriser « les autonomies locales dans toute la mesure où les circonstances s'y prêteront ».

Un seul et même régime sera-t-il donc appliqué à l'ensemble des pays sous mandat? Mais alors par quel moyen sauvegarder les autonomies locales? Dotera-t-on chacun des États d'une charte particulière? N'est-ce pas les pousser au séparatisme, leur interdire à jamais toute possibilité de regroupement, et, dans une Syrie balkanisée, offrir aux ambitions voisines, toujours aux aguets, mille prétextes d'entretenir une fermentation persistante et d'intervenir à l'occasion? Mieux vaut, en l'occurrence, interpréter la pensée du Conseil de la Société des Nations avec le désir d'en concilier les suggestions.

Connaissant le fractionnement intérieur actuel de l'expression géographique dénommée Syrie, les caractères et les tendances de ses habitants, la répartition de ses principaux éléments ethniques, leurs aptitudes aux affaires publiques, il semble rationnel d'octroyer aux divers États qui la composent — et dont l'existence ne résulte ni d'un caprice, ni du hasard — des institutions qui leur soient propres, conçues en harmonie avec le degré de leur évolution sociale et politique.

Cela ne signifie pas qu'il faille accentuer les particularismes, souvent déjà trop ombrageux, au point de préparer pour l'avenir une scission complète et peut-être des conflits entre groupements destinés à une constante réciprocité de rapports et de services, puisque dans l'incapacité pratique de se passer les uns des autres et de prospérer isolément. A l'encontre de beaucoup d'autres puissances, la France n'a jamais pratiqué la maxime : diviser pour régner. Elle incline plutôt par instinct vers la centralisation à l'intérieur comme au dehors de ses frontières. Pour s'en être rigoureusement abstenue en Syrie, où cette méthode froissait le sentiment général, elle n'est en rien disposée à faciliter la besogne aux facteurs de désagrégation. L'équilibre de l'Orient ne se conçoit pas en effet sans une Syrie forte, et celle-ci ne le deviendra par elle-même que le jour où, comprenant les bienfaits de l'union, ses populations sauront se dévouer à la grande patrie avec la même ardeur qu'à leur district ou à leur ville.

L'état présent des esprits ne permet encore de distinguer aucune manifestation de ce patriotisme

spécifiquement syrien, sinon sous la forme d'un nationalisme xénophobe, professé par certains éléments extrêmes des milieux arabes qui prennent leurs inspirations et leurs exemples, soit au Caire, soit à Angora, soit même à Moscou. Ceux-là se proclament les champions de l'unité syrienne et somment la France de la réaliser, sachant bien qu'un pareil aveu de faiblesse la discréditerait irrémédiablement auprès des musulmans comme des chrétiens et lui aliénerait ses partisans les plus déterminés. Or, qu'avons-nous à tenir compte d'un parti qui nous combat ouvertement et d'ailleurs négligeable en soi, tant son influence serait minime si le général Sarrail et son entourage, par une inconcevable aberration, ne le favorisaient de leurs complaisances. Ce nationalisme syrien, qui se flatte d'imposer la suprématie arabe aux autres nationalités allogènes fort mal disposées à la subir, se heurte en effet à des régionalismes très profondément enracinés et qu'il serait hasardeux d'extirper par violence ou par artifice. M. Henry Simon ne s'y est pas trompé : « Les Libanais, écrivait-il, en majorité chrétiens et druses, qui se sont bien entendus dans le passé, et où le nombre des chiites est important, ne veulent à aucun prix, surtout les premiers, faire partie d'un groupement où la majorité risquerait de passer aux musulmans sunnites. Nous avons trop été, dans le passé, les défenseurs de leurs libertés et de leur autonomie, pour que nous puissions discuter ces sentiments. Il faut attendre que le temps ait fait son œuvre d'apaisement. »

Jusqu'au jour où, sous une forme ou sous un autre, se constituera l'unité syrienne — éventualité pour le moment encore très problématique —, il importe qu'un lien solide procure à l'ensemble des différents États une cohésion susceptible de les soustraire aux attractions extérieures. Ce lien ne peut être que l'action du gouvernement français, arbitre suprême et tuteur incontesté.

Le 31 janvier dernier, M. Angoulvant s'élevait à la tribune de la Chambre contre « la suggestion... faite à différentes reprises, de limiter la représentation du mandat français en Syrie à une sorte de mission diplomatique à laquelle serait annexé un service commercial »; c'est, disait-il, « pour le moment une utopie; du moins conduirait-elle rapidement à l'échec de la tâche qui nous a été confiée et de notre prestige dans le Levant, peut-être même dans tout l'Orient ».

Un expédient si misérable rendrait impossible l'accomplissement du mandat qui prescrit à la puissance responsable « de conseiller, d'aider et de guider les populations dans leur administration [illegible] (préambule), et de garantir les territoires confiés à sa tutelle « contre toute perte ou prise de bail... et contre l'établissement de tout contrôle d'une puissance étrangère » (art. 4), autrement dit, de les défendre, même par les armes, s'il est nécessaire.

S'il est à souhaiter que *chaque* État syrien se voie pourvu d'un statut *spécial*, lui conférant le maximum d'autonomie compatible avec les capacités politiques et administratives de ses habitants, la nécessité n'en demeure donc pas moins d'édicter un statut *global* qui réglemente les relations de la France avec ces États et de ces États entre eux.

Actuellement, les attributions du Haut-Commissaire sont encore très imparfaitement déterminées. C'est à lui, par exemple, que revient exclusivement, et aussi longtemps que se perpétueront les particularismes locaux, la gestion des intérêts communs aux diverses régions; il assume la direction ou le contrôle de certaines administrations générales, telles que douanes, services quarantenaires, chemins de fer et monopoles. Questions monétaires, questions de poids et mesures sont également de son ressort. La protection des minorités lui incombe, pareillement celle des étrangers et de leurs biens, et, par corollaire, la sauvegarde des anciennes concessions, de la propriété littéraire, industrielle et commerciale.

Mais là n'est pas le plus délicat de sa tâche. C'est dans l'exercice proprement dit de la tutelle que le représentant de la France doit apporter le plus de savoir-faire, de tact et de doigté. Afin de prévenir les expériences imprudentes ou ruineuses et les initiatives trop osées, réprimer les incorrections et les abus de pouvoir, il est constamment appelé à intervenir dans les affaires intérieures des États. S'il n'est pas muni de prérogatives clairement définies et spécifiant le degré de subordination des divers gouvernements à son égard, mais, d'autre part, assez nettement délimitées pour le préserver de tout penchant au despotisme, les démêlés sont tôt ou tard inévitables et peuvent dégénérer très vite en difficultés juridiquement insolubles. Bien peu savent en effet distinguer l'énergie d'avec la brutalité, l'autorité d'avec l'arbitraire et commander avec la bienveillante fermeté qui sait contraindre de plein gré à l'obéissance.

C'est pourquoi nulle minutie ne sera superflue lorsqu'il s'agira de préciser les pouvoirs du Haut-Commissaire. Assurer la sécurité extérieure et l'ordre intérieur du pays, présider à ses relations avec les États limitrophes, stimuler son développement économique, tempérer, parfois même réfréner l'activité des agents de l'exécutif, surveiller l'impartialité de la justice, enfin, tantôt inspirer aux Assemblées [illegible] les [illegible] tantôt [illegible]

d'hui et tel doit demeurer, tout au moins durant un laps de temps assez prolongé, le rôle de ce véritable vice-roi. Comment il a mission de le remplir, et, en particulier, dans quelle mesure et sous quelles conditions il a le droit de s'immiscer dans le fonctionnement des Conseils représentatifs ou consultatifs, d'en annuler les votes, d'en suspendre les sessions, et finalement de les dissoudre; dans quelles circonstances il peut suppléer à la carence des autorités indigènes ou briser leurs résistances, voilà ce qu'on a l'obligation de prévoir.

Dans le discours précédemment cité, M. Angoulvant insistait avec raison sur la responsabilité de la France à cet égard : « Si l'ordre est troublé, déclarait-il, si les services publics ne fonctionnent pas, si la justice est mal rendue, si les finances sont mal gérées, si la situation économique laisse à désirer, c'est à la France qu'il en sera demandé raison. Une pareille responsabilité mérite qu'on s'y arrête. Elle exige que le Haut-Commissaire ait le moyen de suivre le fonctionnement des administrations indigènes jusqu'à ce qu'elles lui inspirent une entière confiance, de contrôler leurs finances, de gérer directement les intérêts dont la garde lui est laissée, de jouer le rôle d'arbitre qui sera longtemps le sien dans le pays divisé à l'extrême par les querelles religieuses. »

L'avantage semble donc évident de superposer aux statuts respectifs à chacun des États, un statut général applicable à toutes les matières dont les premiers n'ont pas à traiter. L'utilité ne serait pas moindre d'y annexer un document fixant définitivement les frontières des États, rectifiées s'il y a lieu après consultation préalable des intéressés. L'assentiment réciproque de ces derniers serait dorénavant exigible pour toute modification ou suppression des limites ainsi tracées. Mesure salutaire pour mettre fin à d'énervantes contestations.

La mise en vigueur d'un statut implique la stabilité permanente des institutions. Ce jour-là se clôt la période des essais préliminaires et des tâtonnements. Et cependant, si les populations de Syrie, même les plus évoluées, sont encore très éloignées de la maturité politique, leurs progrès dans l'ordre social, comme dans le domaine administratif, peuvent être accélérés par le développement économique auquel est appelé leur pays. Le statut qui leur est promis, et dont elles attendent merveille, ne va-t-il pas, au contraire, les figer et les garrotter dans des formes de gouvernement qui demain paraîtront étriquées et désuètes? Un jour, plus prochain qu'on ne le pense, des remaniements s'imposeront. A qui en reviendra l'initiative? A la Société des Nations, à la puissance mandataire, aux indigènes eux-mêmes? Sur ce point, comme sur bien d'autres d'ailleurs, le texte du mandat est muet. Lacune inexplicable, car il était manifeste qu'au terme des trois années imparties à la France pour promulguer le statut organique, les Syriens ne pouvaient s'être élevés au stade autorisant leur émancipation absolue.

En pratique, le mandat français sur la Syrie et le Liban est entré en vigueur aussitôt après sa publication, le 29 septembre 1923. Souvenons-nous cependant que jusqu'après la ratification du Traité de Lausanne, c'est-à-dire en septembre 1924, la Syrie était restée, conformément au droit international, un *territoire ennemi occupé*. On ne semble pas, officiellement tout au moins, s'être inquiété de savoir à partir de quelle date les trois années avaient commencé à courir. La chose a cependant son importance : sur une période si courte une différence d'un an n'est pas négligeable.

***

Les adversaires du mandat français réclament la convocation d'une Constituante pour travailler à l'élaboration du statut organique. C'est leur façon d'interpréter la clause « d'accord avec les autorités indigènes » (1). En tant que partisans déclarés de l'unité syrienne, ils se doivent aussi de préconiser pour toute la Syrie, le Liban compris, un seul statut que discuteront et voteront des représentants élus par les populations des diverses provinces. Mais alors se pose la question du mode électoral suivant lequel seront désignés les constituants. Pour l'instant ce mode électoral diffère d'un État à l'autre, ici plus embryonnaire et là plus large. Voudra-t-on, pour la consultation générale ainsi envisagée, restreindre le droit de suffrage dans les Etats les plus avancés, procédé mortifiant de nature à susciter de vifs mécontentements ou l'étendre sans transition dans les États moins évolués, au risque de provoquer des désordres et le choix de députés incompétents et suspects?

Mentionner cette hypothèse suffit à en souligner l'absurdité. Au surplus, et malgré les ménagements dont on entoure aujourd'hui les plus violents détracteurs de la France, subitement devenus, comme sous la discipline d'un mot d'ordre, les thuriféraires du nouveau Haut-Commissaire, l'idée d'une Constituante syrienne n'a guère de chances d'être agréée. Pas davantage celle d'une Constituante libanaise. On en trouve la preuve dans l'intervention de M. Henry Simon, le 31 janvier dernier : « J'ai entendu dire — et je signale le fait au gouvernement — que le général Sarrail avait l'intention de donner à ce nouveau Conseil Administratif élu,

(1) Article premier du mandat.

des pouvoirs de Constituante. *J'estime que c'est aller beaucoup trop loin et beaucoup trop vite.*

« Je le répète, un pays qui pourrait lui-même choisir ses députés capables d'établir une Constitution, n'aurait pas besoin, à côté de lui, de puissance mandataire pour le conseiller et le guider. Ce serait la négation de notre droit au mandat. »

Reste alors à savoir comment la France entend s'acquitter des obligations contractées et préparer le ou les statuts organiques « d'accord avec les autorités indigènes » en tenant compte « des droits, intérêts et vœux de toutes les populations habitant lesdits territoires ». Sur ce point encore, délicat entre tous, M. Henry Simon ne s'est pas fait faute d'appeler l'attention de la Chambre. « Pourquoi, lisons-nous dans son rapport, subordonner la rédaction du statut organique du pays à un « accord » avec les autorités indigènes, qui tiendra compte non seulement des droits et intérêts de la population, ce qui est juste, mais aussi des vœux? Ceux-ci peuvent, au regard de la puissance mandataire, être contraires aux véritables intérêts de la Syrie et du Liban. Qu'entend-on d'ailleurs par « autorités indigènes »? Qu'arrivera-t-il si l'accord prévu ne s'établit pas, la puissance mandataire se refusant aux concessions qui lui seront demandées? Un mineur qui est jugé assez raisonnable pour se mettre d'accord avec son tuteur sur la loi organique qui lui sera appliquée, n'a pas besoin de tuteur. Les pouvoirs indigènes, surtout les pouvoirs élus, auront toujours tendance, ne serait-ce que par surenchère électorale, à exagérer leurs attributions et à restreindre celles de la puissance mandataire. C'est leur supposer une sagesse surhumaine que de leur demander de prendre la responsabilité de restreindre leurs propres facultés de décision (1). Ainsi pensait naguère lord Cromer lorsqu'il écrivait : « En gouvernant les races orientales, la première pensée doit être de faire ce qui est bon pour elles, mais non pas nécessairement ce qu'elles croient qui leur est bon. »

Si fondées soient les critiques de M. Henry Simon, la France n'en doit pas moins tenir ses engagements. Elle invitera donc « les autorités indigènes » à collaborer avec elle. Sous quelle forme et dans quelle mesure, c'est ce qu'il importe d'examiner.

Reprenons tout d'abord la question précédemment posée : « Qu'entend-on par autorités indigènes ? » Cette expression n'aurait aucun sens en Orient, et particulièrement en Syrie, si, n'en déplaise à certains anticléricaux, elle ne signifiait en premier lieu les chefs religieux. Une coutume, vieille comme le régime turc et confirmée par le gouvernement ottoman lui-même, voulait que, pour les chrétiens, les pontifes des différents rites fussent, dans toutes les circonstances importantes, les intermédiaires entre leurs fidèles et le pouvoir central. Quoique tombé en désuétude en Syrie depuis l'occupation alliée, ce rôle de médiateurs et au besoin de défenseurs, explique l'influence morale et politique très puissante que les patriarches et les évêques conservent aujourd'hui ; ils demeurent, comme par le passé, les représentants attitrés de leur communauté, dont parfois leur prestige, celui du Patriarche maronite entre autres, dépasse même les limites. Il est donc mieux que naturel, obligatoire de les consulter.

Pareillement, l'on ne peut se dispenser de recueillir les avis des chefs reconnus des religions ou des sectes dissidentes si nombreuses en Syrie, comme le Cheikh Akl des Druses, pour ne citer qu'un exemple. Enfin, chez les musulmans, il existe parmi les sunnites et les chiites, des personnalités éminentes, muftis et ulémas, dont la science théologique et la piété exercent sur leurs coreligionnaires une autorité considérable. Elles aussi doivent être appelées à formuler leur opinion et à participer activement à l'œuvre commune. N'oublions pas, en effet, que, dans un pays en grande majorité musulman, il serait imprudent, surtout de la part d'une puissance chrétienne, d'édicter des dispositions constitutionnelles susceptibles de contrevenir, même par leurs répercussions indirectes, aux dogmes ou aux pratiques de l'Islam. Semblable inadvertance pourrait coûter très cher.

On n'aura pas moins avantage à s'éclairer de l'expérience acquise par les hauts fonctionnaires locaux, tels que le Président de l'État de Syrie, les directeurs de départements ministériels, les membres les plus élevés de la magistrature. Le statut de certains États ne manquera sans doute pas de prévoir un régime spécial aux grandes tribus nomades de leur mouvance ; les chefs de celles-ci ne sauraient dès lors se voir tenus à l'écart, pour les décisions qui les concernent.

Les Assemblées élues auront, cela va de soi, leur mot à dire en cette affaire. Cependant, ainsi que l'observait très sagement M. Henry Simon, leur accorder, sur un pareil sujet, voix délibérative, serait, par le fait même, les ériger en Assemblées constituantes et leur reconnaître des attributions débordant leur compétence. Mais rien n'empêche de considérer leurs membres comme des notabilités et de procéder à leur égard par consultations individuelles, comme il semble indiqué de le faire avec les « autorités » précitées.

(1) Rapport sur le budget des Affaires Étrangères pour l'exercice 1925, page 18.

La rédaction proprement dite du ou des statuts semble devoir comporter trois phases : au cours de la première, les grandes lignes en sont dressées par une commission, réunie à Paris et de préférence composée d'anciens fonctionnaires français en Syrie ou de spécialistes des questions intéressant ce pays. Le Haut-Commissaire invitera ensuite les personnalités indigènes dont il jugera expédient de connaître l'avis, à prendre connaissance du projet ainsi préparé, puis à formuler par écrit leurs appréciations et leurs critiques, voire même à suggérer des amendements ou des dispositions complémentaires. L'ensemble de ces observations fera, au Quai d'Orsay, l'objet d'une mise au point, après quoi le texte définitif sera soumis, avant d'être promulgué, à la vérification du Conseil d'État.

La France pourra de la sorte, sans rien laisser entamer de son autorité, satisfaire complètement aux obligations du mandat, et instaurer en Syrie un régime stable, puisque fondé sur l'assentiment des intéressés et sur une tradition plusieurs fois séculaire.

***

Les considérations qui précèdent présument un mandat durable. Il n'est pas superflu de le spécifier, car certains milieux politiques, appartenant précisément à la majorité du 11 mai, s'accommoderaient assez facilement de voir se terminer ce qu'ils appellent une aventure dont leur myopie ne paraît discerner que les embarras. A cette fâcheuse tendance, le général Weygand faisait allusion lorsque, parlant au printemps 1924 devant le Comité des Conseillers du Commerce Extérieur, il suppliait qu'on ne remît pas « constamment en discussion la question de savoir si on va rester en Syrie ou non... Si on veut y rester, ajoutait-il, qu'on ne dise pas qu'on veut s'en aller, ce qui enlève toute confiance aux hommes d'affaires français désireux d'y investir leurs capitaux, ainsi qu'à nos amis de là-bas, et ce qui donne, au contraire, confiance à tous nos rivaux qui ne désirent qu'une chose, prendre notre place... La base la plus importante de notre installation là-bas est que tout le monde, amis et ennemis, soit sûr que nous voulons y rester. »

D'autre part, le texte même du mandat laisse subsister un doute quant à la durée de la mission dont la France a été investie. On ne peut qu'être frappé de l'ambiguïté de la clause qui nous fixe un délai de trois années pour élaborer le statut des territoires soumis à notre tutelle, en constatant qu'au sujet de la Palestine, aucune limitation de temps n'est imposée à la Grande-Bretagne. Doit-on en conclure que, sitôt édictées, « les mesures propres à faciliter le développement progressif de la Syrie et du Liban comme États indépendants », la France considérant sa tâche accomplie, se bornera désormais au contrôle, d'ailleurs assez mal défini, des milices indigènes, passées sous la direction effective des pouvoirs locaux (1).

On imagine aisément ce que deviendrait la Syrie si promptement abandonnée à elle-même. Les rancunes mal assouvies, le déchaînement des ambitions et des cupidités personnelles, les antagonismes de races et les rivalités toujours acerbes entre religions, aggravées par un anticléricalisme importé de la veille mais déjà virulent, ébranleraient bientôt les assises encore fragiles des institutions nouvelles. Les querelles intestines que certaines propagandes intéressées ne manqueraient pas alors d'envenimer, sinon même de susciter, offriraient sur le champ cent prétextes aux interventions étrangères. Ce qu'il en résulterait ne fait guère de doute : trop de convoitises veillent impatiemment autour du quadrilatère syrien, ce vestibule de l'Asie, pour ne pas s'y heurter dans un choc formidable sitôt évanouie la sauvegarde de la France protectrice.

Comment, dans ces conditions, faire grief aux Syriens de leur timidité à fournir loyalement et sans réserves à la France une collaboration qui les pourrait exposer le lendemain aux représailles d'une xénophobie forcenée? Le souvenir de l'abandon de la Cilicie est loin d'être effacé.

Ces inquiétudes ont paru tellement justifiées qu'elles eurent un écho jusqu'au sein du Parlement. C'est sans doute en vue de les rassurer qu'un membre de la majorité, M. Henry Simon, consacra tout le préambule de son rapport sur le budget des Affaires Étrangères (62 pages sur 207), à l'examen détaillé des problèmes syriens.

Faisant siennes les remarques du général Weygand, il sollicitait le gouvernement français de se proclamer « hautement bien décidé à exercer son mandat en Syrie *jusqu'à complet aboutissement*, c'est-à dire jusqu'au jour où il estimera que ce pays n'a plus besoin de son assistance et qu'il peut se conduire seul » (2). La France, disait-il, doit « se préparer à une œuvre de *longue durée* dans ce pays, où son rôle d'arbitre sera *longtemps* nécessaire (3) », car « n'oublions pas que nous ne sommes qu'*au début* de notre tâche d'éducateur » (4). Plus loin, il ajoutait : « Nous savons que ce pays est le plus divisé qui soit au monde. Aussi se peut-il que *nous soyons obligés d'y demeurer long-*

(1) Art. 2 du Mandat.

(2) Rapport sur le budget des Affaires Étrangères, pour l'exercice 1925, p. 56.

(3) *Ibid.*, p. 8.

(4) *Ibid.*, p. 31.

temps pour y maintenir la paix entre les habitants... (1) » Enfin, après un bref exposé des appréhensions motivées chez les Syriens et les Français par l'hypothèse d'un « désintéressement prématuré qui pourrait conduire à des troubles intérieurs », M. Henry Simon insistait une fois encore : « Il y a lieu de tenir compte de cet état des esprits et d'affirmer nettement, pour nos amis comme pour nos adversaires, que *la France accomplira jusqu'au bout* le devoir dont elle a pris la responsabilité (2). »

Sur le même sujet, à la Chambre, le 26 janvier 1925, le dialogue suivant s'engagea entre M. Marcel Plaisant et M. Herriot :

M. Marcel Plaisant. — Il a été répandu dans la presse, il a été répété, que l'Angleterre, poursuivant son « intérêt éternel »..., avait suggéré, avait laissé entendre, avait murmuré que peut-être pourrait-elle se substituer peu à peu à notre mandat sur la Syrie... C'est là un langage qui a jeté l'angoisse chez un grand nombre de bons Français, qui se sont demandé s'il était possible que notre désir de nous entendre avec la Grande-Bretagne pût nous faire craindre qu'une politique de compensations... ne nous conduise non pas à l'abandon, mais à laisser naître des espérances chez ceux qui, sans aucun doute, ne doivent pas en connaître dans cette terre réservée à la France.

« Je demande à M. le Président du Conseil de vouloir bien dissiper cette équivoque avec la loyauté qui appartient à sa parole... Aujourd'hui, j'ai besoin de la parole ferme et des déclarations absolues de M. le Président du Conseil.

M. le Président du Conseil. — Il me sera facile de vous répondre en une seule phrase. *Ces assurances, ces craintes ne correspondent à rien du tout.* Je ne vois pas le moindre fait, le moindre échange de vues auquel puissent se référer de telles déclarations. *C'est le néant même.*

M. Marcel Plaisant. — Je ne peux pas avoir de déclaration plus satisfaisante que celle que j'ai recueillie auprès de M. Herriot. Il peut être sûr que de telles déclarations auront un grand retentissement chez tous ceux qui nous guettent et chez ceux qui, quelquefois, mettent en doute notre force, d'autant plus que la thèse du mandat décerné à la France par la Société des Nations, prête la faculté à ceux qui nous combattent d'admettre jusqu'à son outrance, peut-on dire, les conséquences d'une thèse juridique dont il ne faut jamais abuser en diplomatie, qu'il faut même savoir écarter résolument quand c'est nécessaire, de dire, par exemple, que puisque le mandat suppose un mandataire et des commettants, *il est loisible aux commettants de changer de mandataire.*

« Je trouve que *cette thèse est absolument intolérable* parce qu'à vrai dire, le problème a un tout autre aspect. Qu'on nous permette de dire ici, quelle que soit notre révérence pour la Société des Nations et pour la noblesse de son œuvre... quelle que soit la gratitude de la France d'avoir reçu ce mandat sur la Syrie et sur les États du Levant, les droits acquis de la France, en cette circonstance, précèdent de beaucoup les droits qui lui ont été conférés.

M. le Rapporteur. — C'est pour cela qu'on lui a donné ce mandat.

M. Marcel Plaisant. — Ces droits acquis sont antérieurs à tout mandat, ils sont dans notre patrimoine national, ils sont établis et consommés par des siècles de sacrifices héroïques, et illustrés par les pages les plus glorieuses de notre histoire. Ces droits *permanents*, qui sont dans notre patrimoine national et qui ont été mis en œuvre par la République, *dominent les hommes qui passent et ce labeur des générations qui, elles, n'ont pas de plus grand honneur que de servir un dessein immortel.* »

Il est certes regrettable que M. Herriot ne se soit pas explicitement associé à la seconde observation de M. Marcel Plaisant, comme il avait jugé utile de répondre à la première. Les assurances officiellement formulées par le Président du Conseil revêtent en effet une autorité dont ne peuvent se prévaloir à aucun titre ni les protestations d'un député, ni même les suggestions d'un rapporteur parlementaire. Ce dernier avait fait, lui aussi, une discrète allusion aux menées poursuivies à Genève contre le mandat français. M. Herriot n'est-il resté silencieux que par impuissance à dissiper complètement l'équivoque, ou bien considérait-il la chose comme réglée?

Jusqu'à preuve du contraire, c'est la seconde conjecture que nous voulons admettre. Il n'est, en effet, pour la France, ni de sa dignité, ni de son intérêt de s'accommoder d'un mandat limité dans le temps. Il lui plaît certes de demeurer fidèle à ses traditions en assumant la charge onéreuse et délicate d'achever l'éducation politique et administrative de populations auxquelles la lie un long passé ; il ne lui convient nullement de pousser le désintéressement jusqu'à la niaiserie et de travailler, non plus pour le roi de Prusse, mais pour la Société des Nations. Le mandat syrien ne porte pas sa fin en soi ; la France y doit aussi trouver un tremplin nouveau pour l'expansion de son influence à travers tout l'Orient, le rayonnement de sa pensée et l'accroissement de son essor économique. Pareille conception s'oppose à toute idée de provisoire.

(1) *Ibid.*, p. 56.
(2) *Ibid.*, p. 57.

***

Le mandat restera-t-il immuable dans le cadre où l'auront fixé les statuts projetés? Non, sans aucun doute. Il se transformera peu à peu à mesure des progrès plus ou moins rapides accomplis par les populations qui lui sont soumises. Un jour viendra où ces populations auront acquis l'expérience nécessaire à se gouverner et s'administrer seules, sans le concours de conseillers, ni le contrôle de qui que ce soit. Mais il est certain qu'en face de certains adversaires plus puissants et plus entreprenants, la faiblesse des effectifs que pourra mobiliser la Syrie la placera toujours en infériorité, si l'appoint d'une aide extérieure ne la vient secourir. La demandera-t-elle à un système d'alliances? et dans ce cas, sur quels alliés pourra-t-elle compter? Autour de ses frontières les voisins sont peu sûrs et leur aide ne serait assurément pas désintéressée ; les alliances contre nature finissent généralement en conflits dont le moins fort ou le plus honnête paye les frais. La Syrie, privée de l'appui français, connaîtrait avant peu le démembrement.

La France, de son côté, ne saurait sacrifier les intérêts de toute nature qu'elle possède en Syrie même et tout alentour — intérêts que sa présence lui permet de surveiller et de développer — pour la vaine élégance d'un geste d'émancipation dont, on vient de le voir, la Syrie serait la première victime.

La fortune de celle-ci apparaît en conséquence dans l'avenir aussi étroitement liée à la nôtre que l'Australie et le Canada le sont à la Grande-Bretagne. Et cette comparaison nous fournit la solution du problème ; la Syrie une, confédérée ou divisée en États indépendants, doit s'intégrer à l'Empire français au même titre et suivant les mêmes règles que les Dominions font partie de l'Empire britannique.

Comte R. de Gontaut-Biron.

LA POÉSIE

BENVOLIO

A Eugène Morel.

L'aventure est étrange et me plaît à l'extrême
De ce Benvolio dont un roi de Bohême
Avait fait le gardien de ses livres et qui,
Si j'en crois le sévère et docte Palacky,
Se prit, chez eux, d'un tel intérêt pour l'Histoire
Qu'il en perdit le goût du manger et du boire,
Maigrit, chancit, blémit, se racornit et bref,
N'ayant plus ni couleur, ni forme, ni relief,
Et tout pareil au corps astral de quelque gnome
Calamiteux, le nez toujours dans quelque tome
D'égyptiaque, d'esclavon, de bas-latin,
Disparut entre ses feuillets un beau matin.
On vida l'encrier pour voir si d'occurrence
Il ne s'y serait pas noyé comme Clarence
Dans son tonneau de Malvoisie ; on explora
Jusqu'aux trous à belette et jusqu'aux nids à rat ;
On déplaça les Alde, on bouscula les Vostre ;
Un hibou fut sommé de présenter son rostre
A l'examen : Benvolio ne parut pas.
Nul ne sut le secret de son rare trépas
Et que, tandis qu'au miel savoureux du vieux livre
Il puisait sans compter, bourdon de savoir ivre,
L'in-folio sur lui s'était soudain fermé,
Comme la rose sur l'étreinte de l'aimé...
Seigneur, s'il vous plaisait d'écouter ma prière,
— Écoutez-la, Seigneur ! Seigneur, c'est la dernière !
Vous mettriez en moi comme en Benvolio
L'amour, l'unique amour des vieux in-folio.
Vous me livreriez vif à l'antiquité tchèque ;
Vous feriez ma prison d'une bibliothèque
Et c'est avec bonheur que je verrais mes mains
Prendre insensiblement le ton des parchemins.
Rien n'égale, Seigneur, la douceur d'un vieux livre,
Et, puisque votre Loi nous impose de vivre,
Je vivrai donc, Seigneur, sans espoir, sans remords,
Mais que ce soit dans le passé, parmi les morts !

Charles Le Goffic.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

EUROPÉENS, UNISSEZ-VOUS

Les inquiétudes dont mon dernier article de la Revue était l'écho ont fini par gagner le public tout entier ou du moins la presse quotidienne qui l'informe. En Angleterre aussi bien qu'en France et dans les petits pays comme la Hollande, la Belgique, la Suisse où se réflète généralement le mieux l'opinion moyenne de notre vieux continent, on commence à sentir l'urgence de ce péril colonial que je signalais. Et ces manifestations d'inquiétudes sont suivies d'appels à l'union, à la réconciliation des peuples européens.

Cette réconciliation, l'oubli des mauvais jours de la guerre sont en effet le but de tous les hommes d'États qui dirigent en ce moment la politique de l'Europe. Les peuples y aspirent et les banquiers américains qui nous tiennent à la gorge nous y invitent parce qu'ils s'imaginent, à tort ou à raison, que cette réconciliation générale est une condition de notre solvabilité. « Je voudrais que l'on pût me dire de toutes parts, déclarait M. Émile Vandervelde, le ministre socialiste des affaires étrangères, que vient de se donner le parlement belge : nous sommes heureux de vous voir à ce banc parce que tous ensemble nous allons travailler à la constitution des États-Unis d'Europe. »

Les États-Unis d'Europe ! C'est une nulle formule socialiste et une partie de la presse belge s'est empressée de proclamer qu'elle la considérait comme une dangereuse utopie. Mais la phrase de M. Vandervelde ne répond-elle pas comme un écho à certaines phrases de M. Briand. Les États-Unis d'Europe, la Société des Nations, garantie, sécurité, réconciliation des peuples, tous ces mots appartiennent à une même idéologie, à une sorte de mystique rationaliste où se jettent les peuples las de la guerre et à laquelle les hommes d'État font semblant de croire. Maintenant, il s'agit de la faire passer dans la réalité, d'en animer un statut international viable. C'est ici que les difficultés commencent, et le manque de foi qu'on reproche aux politiques et aux diplomates désabusés qui, professionnellement, sont attachés à cette grande œuvre, n'est pas la seule cause des obstacles que l'on rencontre. A bien examiner, ceux-ci sont dans la nature même des choses.

Si imparfaite qu'elle soit, la Société des Nations est incontestablement le meilleur instrument de paix que nous ayons, ne fût-ce que parce qu'elle existe. C'est en la développant, en la fortifiant que l'on s'acheminera vers cette stabilité pacifique à laquelle tout le monde aspire. Or, ce qui énerve le plus la Société des Nations, c'est que trois des principales puissances du monde en sont absentes : la Russie, l'Allemagne et les États-Unis. Pour des raisons fort différentes, mais également péremptoires, il ne peut être question, pour le moment, de l'entrée de la Russie et des États-Unis : la Russie soviétique se pose en adversaire de la Société des Nations, « du consortium des puissances bourgeoises », et les États-Unis, à qui nous devons pourtant cette belle invention, veulent l'ignorer : ils se complaisent dans un isolement qui n'a rien de splendide. Reste l'Allemagne...

L'admission de l'Allemagne dans la Société des Nations à des conditions raisonnables, est évidemment souhaitable, et pour elle, et pour l'Europe ; elle implique sa réconciliation avec les puissances occidentales, ce qui est évidemment le but suprême de toute la politique européenne en ce moment. Quelles que soient les justes rancunes des peuples qui ont été foulés par les armées germaniques, l'Europe en effet ne peut pas vivre éternellement sur le pied de guerre. Personne ne le souhaite d'ailleurs. Mais, pour que cette réconciliation soit durable, il faut qu'elle soit sans arrière-pensée, et que l'Allemagne désarme aussi bien moralement que matériellement. Reste à voir si le meilleur moyen d'obtenir ce désarmement moral est d'accorder à l'impérialisme germanique tout ce qu'il désire.

Dernièrement, un journaliste anglais, qui est souvent le porte-parole des milieux libéraux et radicaux, M. Garvin, écrivait dans l'*Observer* que l'Allemagne redevenait une grande puissance, qu'elle serait bientôt, comme avant la guerre, la plus forte du continent et qu'il fallait s'habituer à cette idée et en tirer les conséquences. Quand on est à côté d'une chaudière, il est sage d'ouvrir des soupapes.

A cette Allemagne qui sera bientôt redoutable, les traités de paix ont enlevé des territoires auxquels elle tient et qu'elle n'oublie pas. Il serait prudent, dit M. Garvin, de lui en rendre une partie avant qu'elle eût le moyen de les reconquérir.

Je crois que c'est là le calcul le plus faux et le plus dangereux ; la révision des traités que cette pleine satisfaction donnée à l'Allemagne implique est le plus sûr moyen de déchaîner immédiatement la guerre générale.

Heureusement tous les Anglais ne pensent pas comme M. Garvin, et M. Chamberlain déclarant que l'idée de reviser les traités européens ne peut venir qu'à un pensionnaire de maison de fous, remet les choses au point en plein accord avec le

gouvernement français, puisque, selon M. Painlevé, « il n'y a point de paix sans respect des traités ». Et en effet la Pologne que visent en premier lieu toutes les revendications des nationalistes allemands est bien décidée à ne pas se laisser morceler ni du côté de la Haute-Silésie ni du côté du couloir. Que cette conception du couloir ne soit pas très heureuse, qu'il eût mieux valu pour la paix de cette partie de l'Europe que la Lithuanie autonome fût liée à la Pologne par lien fédéral qui eût permis de faire de Memel le port de la jeune république, c'est possible. Mais tels qu'ils sont, les traités de 1919 sont la charte de l'Europe actuelle. Si l'on y touche tout s'écroule ; les nations lésées ou qui croient l'être se découvrent des irrédentismes, des « nécessités vitales » et entrent en campagne ; l'incendie se propage de proche en proche et finit par gagner tout le continent.

Et notez qu'il est tout aussi dangereux d'essayer de donner satisfaction à l'Allemagne du côté de l'Autriche que du côté de la Pologne. La campagne pour le rattachement a repris ; mais elle soulève l'opposition irréductible de la Petite Entente, de l'Italie, de la France et même de la Suisse qui ne tient pas à être encerclée. Faire espérer à l'Allemagne qu'on pourrait lui rendre quelquefois un des territoires qu'on lui a enlevés, c'est l'abuser de dangereuses illusions à moins qu'on ne lui trouve quelques compensations coloniales. Mis devant les faits l'homme d'État anglais le plus germanophile reculerait.

* * *

Rien ne montre mieux les difficultés d'une vraie réconciliation avec l'Allemagne que la façon dont évolue le problème des réparations. On avait cru cette affaire définitivement réglée par le plan Dawes. Or voici qu'une campagne s'annonce en Allemagne pour le faire reviser. M. Schacht, directeur de la Reichsbank, le restaurateur des finances allemandes, ne déclarait-il pas que le plan Dawes était inexécutable? C'est que jusqu'ici le plan a reçu un commencement d'exécution sans qu'il en coûte rien aux Allemands. Les sommes portées au crédit des alliés ont été prélevées sur les 800 millions de marks or avancés par les alliés. Le moment selon le plan Dawes vient où c'est l'Allemagne qui va avoir à payer *effectivement*. Aussitôt elle se déclare insolvable !

Il y a cependant quelque chose d'exact dans l'argumentation du docteur Schacht : Si l'Allemagne a retrouvé de la bonne monnaie, elle n'en a pas assez. La vie y est toujours très difficile. L'industrie, cette industrie magnifique, colossale, excessive, souffre parce qu'elle manque de fonds de roulement.

« Que l'Allemagne, écrivait dernièrement M. Jacques Bainville, ait un excès de population industrielle, vingt millions d'hommes de plus que son territoire ne peut en nourrir, cela n'est pas douteux. Cette situation est assurément dangereuse pour elle et pour ses voisins. Mais qu'y peuvent ses voisins? Se sacrifier? C'est déjà cette situation qui, en 1914, a jeté le peuple allemand dans la guerre : la « conception matérialiste de l'histoire » chère aux socialistes, ne dira pas non. Et quoi qu'on fasse, quelque pacte que l'on tente, c'est la raison pour laquelle l'Allemagne reste pour l'Europe occidentale un sujet de préoccupation. »

Et pourtant le salut de toute notre civilisation nécessite la stabilisation du statut européen. Une guerre européenne ou même une menace de guerre serait en ce moment une catastrophe inimaginable où toute notre civilisation, toute *la* civilisation risquerait de périr. Personne ne s'abuse plus sur l'importance de l'insurrection à la fois nationaliste et communiste qui couve en Chine, et les événements du Maroc montrent quelles graves difficultés un chef rebelle peut créer à une grande nation, pour peu qu'il ait derrière lui quelques tribus belliqueuses et qu'il occupe un pays difficile. Il ne s'agit plus comme nous l'avons fait trop souvent, nous autres Européens, de nous réjouir en paix des mésaventures qui pouvaient arriver à nos voisins sur un point quelconque de leur domaine colonial. Devant la révolte du monde dont la race blanche est menacée nous sommes tous solidaires et le péril est aussi urgent pour les peuples qui n'ont pas de colonie que ceux qui en ont, car ils souffriraient autant que les autres d'un brusque arrêt du commerce et de l'industrie.

Heureusement l'élite en Angleterre commence enfin à comprendre cette solidarité européenne.

On lisait ces jours derniers dans le *Morning Post* un article très heureusement significatif :

« Pour Abd-el-Krim, disait le grand journal anglais, le principal instrument de propagande est d'accroître son prestige chez les Arabes du Nord. C'est pourquoi la France devra être très prudente en ce qui concerne les offres de négociations adressées au chef riffain. Si Abd-el-Krim est à même de convaincre le peuple qu'il a été traité en chef libre et indépendant, il y aura peu ou pas de paix au Maroc l'année prochaine. Les Français, au point de vue diplomatique et militaire, ont une tâche difficile à remplir, et il est satisfaisant d'apprendre qu'ils reçoivent du gouvernement britannique tous égards possibles. Bien que nous ne soyons pas touchés directement par la guerre du Maroc, notre

intérêt est de favoriser la fin des hostilités dans le plus bref délai possible. Cette union franco-britannique est un des fruits de la politique de collaboration suivie par M. Austen Chamberlain, car l'avantage du pacte réside dans l'espoir qu'il nous donne que la France et la Grande-Bretagne seront toujours côte à côte, non seulement en Europe, mais sur des territoires aussi troublés que l'Afrique et l'Asie où elles ont des intérêts communs. »

Quand l'Angleterre tout entière partagera cette opinion si sage il y aura un grand point d'acquis. Si l'Amérique qui un peu plus tôt un peu plus tard connaîtra le péril qui nous menace — car elle est une colonie de la race blanche — comprend enfin qu'elle n'est pas seule au monde, nous pourrons regarder passer avec une certaine tranquillité le nuage de la révolution universelle.

E. DUMONT-WILDEN.

LE ROMAN

LE ROMAN D'UN ENFANT (1)

Le *Jean Perbal*, que nous donne M. Louis Bertrand, est bien différent des autres œuvres célèbres avec lesquelles son sujet pourrait suggérer une comparaison. Ni *Le Roman d'un enfant*, de Pierre Loti, ni *La Vie en fleur* d'Anatole France ou *Le Livre de mon ami*, ne procèdent du même esprit, ne se rattachent à la même manière.

Un homme, parvenu à la plénitude de la maturité, interroge sa destinée. Elle a atteint le plus haut point de sa courbe, et il va redescendre maintenant l'autre versant. Une demi-révélation, moins encore, une simple allusion nous apprend ce qu'il a fait, ou plutôt nous laisse entrevoir qu'il a fait de grandes choses, qu'il s'est voué au salut d'un peuple voisin, qu'il a été le restaurateur de l'ordre, le libérateur. Il va s'expliquer devant nous, et nous raconter d'abord l'histoire de ses premières années. D'autres volumes nous donneront la suite du récit, car ce que l'auteur s'est proposé de retracer, « c'est l'histoire intellectuelle, morale et sentimentale d'une génération, celle qui a tenu le devant de la scène pendant ces cinquante dernières années, — sans autre lien, d'un volume à l'autre, que la personnalité du héros et le sentiment du mystère inclus dans toute destinée humaine. » Une destinée : tel est le titre sous lequel paraîtra la série dont ce livre est le premier.

Voici donc le roman d'un enfant. C'est la partie capitale, dans l'ensemble tel que le conçoit M. Louis Bertrand : car son idée directrice est que toute la vie est préfigurée dans l'enfance, « que la lumière est en nous, comme les ténèbres, dès le commencement. Chez la plupart des hommes, elle vacille ou s'éteint avec les années, et les ténèbres s'épaississent. » Que ce soit ou non le cas de Jean Perbal, penchons-nous, comme nous y invite ce récit, sur l'éveil de la jeune âme pour y retrouver l'empreinte première, la pure effigie, ce qu'il y a en elle « d'essentiel, de lumineux et de durable, peut-être d'éternel ! — tout ce qui s'est obscurci et comme dissous, émietté avec la vie. » L'humaine condition n'est en cela, d'ailleurs, que l'image de l'ordre universel : toute vérité est originelle, tout a été donné dès le commencement ; la Vérité et la Perfection sont à l'origine des temps. « Au commencement était le Verbe, — le Verbe par qui toutes choses ont été faites... *Per quem omnia facta sunt!* comme chante le *Credo*... »

Le sentiment religieux, la foi religieuse, dominent l'œuvre nouvelle de M. Louis Bertrand. *Jean Perbal*, avec son sujet d'apparence toute simple, d'ordre tout intime et familier, est le livre le plus profondément catholique qu'ait écrit l'auteur de *Saint Augustin* et de *Sanguis Martyrum*. Qu'est-ce pour lui que ce prétendu progrès dont notre civilisation, si orgueilleuse, se réclame? Une erreur décevante et une illusion pernicieuse. Nous nous éloignons sans cesse de la Vérité et de la Perfection. Au lieu de remonter vers Elles, le monde descend : « Jamais peut-être la descente n'a été plus vertigineuse... la chute infinie dans les ténèbres de la sensation ... » On se demande alors qui nous convertira, au sens premier et précis du mot, qui nous « retournera » vers la grande source de tout. Silvange, l'ami d'enfance de Jean Perbal, le missionnaire d'Afrique, le Père Blanc qui essaie d'arracher les nègres à leurs fétiches, pensant aux nègres d'Europe — entendez ces esclaves d'un fétichisme tout différent mais non moins contraire à la véritable nature de l'homme — répondra en apôtre, « qu'il serait facile de les ramener, de leur révéler leur propre cœur, de les rendre à eux-mêmes !... » Voilà ce qu'a voulu faire pour son héros M. Louis Bertrand, dans ce livre où l'idée de la destinée apparaît comme l'envers humain de l'idée du salut.

(1) LOUIS BERTRAND : *Jean Perbal*, roman. Arthème Fayard et Cie, éditeurs. 1 vol.

***

Jean Perbal a failli ne pas naître, tout d'abord : il a fallu l'arracher au péril de sa naissance. Et puis, il a bien des fois failli mourir. « Je n'ai pas succombé, parce que, sans doute, je *devais* vivre, parce que j'avais de quoi surmonter les chances mauvaises, et, au sens le plus général et le plus haut du mot, de quoi *gagner ma vie.* » Survivre, c'est déjà être un élu. A cet enfant sa Lorraine natale, évoquée dans des pages d'une extraordinaire pénétration, façonne une âme triste comme elle, mais comme elle disciplinée, grave, religieuse. Une âme nostalgique aussi : Jean Perbal deviendra grand voyageur, promenant parmi les décors de la Nature et de l'histoire une ardeur de sensation, une curiosité intellectuelle que les plus belles images ne parviendront pas à satisfaire, — traversant ce monde-ci en étranger et en pèlerin, avec un détachement qui lui est un signe qu'il en existe un autre. Car ce thème fondamental reparaît toujours. Si Jean Perbal n'a jamais pu être adapté à son pays qu'il aime de tout son cœur, s'il y ressent, comme partout, l'impression de « n'être pas de la paroisse », c'est que partout et toujours un sentiment plus profond domine tous les autres : celui de venir d'ailleurs. « Nous venons tous du ciel ! disait Silvange. Je crois maintenant que c'est lui qui a raison contre Taine. » M. Louis Bertrand professe que les théories du XIXe siècle, celles de Taine en particulier, c'est-à-dire le déterminisme scientifique, « expliquent surtout nos tares, ou des qualités qui nous sont communes avec toute une race. Nos vices, nos défauts, quelques vertus vulgaires, voilà ce que nous devons à notre milieu et à nos ascendants. Le meilleur de nous-mêmes, ou, plus exactement, ce qui fait que nous sommes nous-mêmes, nous vient d'ailleurs. » C'est « le petit noyau de sensibilité originale et irréductible qui donne à chacun de nous son accent et qui nous rend si différents des autres, — c'est le centre brûlant de la petite lumière qu'entoure un halo trouble. »

De ce centre brûlant, de ce centre lumière, rayonnent toute l'ardeur et toute la clarté qui donnent à « l'âge angélique » une force si pure : telle est la conception fondamentale de M. Louis Bertrand. Il n'y a plus lieu dès lors de s'étonner que, dans la découverte de son village natal, Jean Perbal soit guidé par un petit paysan, Jean-Louis, son camarade le plus cher, qu'il nous présente comme un exalté, un réel poète, un idéaliste absolu, un rêveur céleste. Certes les deux enfants nous paraissent d'une précocité singulière. Mais n'oublions pas que l'enfance est conçue ici comme un état paradisiaque où peut se réaliser tout ce qu'il y a d'essentiel dans l'ordre moral ou intellectuel, — et cela avec une surabondance de clarté, une profondeur d'émotion que Jean Perbal déclare n'avoir jamais plus retrouvées depuis. Il faut tenir compte aussi, par ailleurs, du fait que cette révélation est interprétée à cinquante ans de distance, par une haute pensée, riche de réflexion et d'expérience, mûrie par l'action, capable de dominer son propre développement et ainsi de le comprendre.

Jean Perbal comprend donc. Il a pris conscience, par degrés, de lui-même et du monde extérieur, de l'hostilité permanente des choses, d'une limite mise à l'omnipotence de son *moi.* Le sens de l'infini s'est éveillé en lui avec les épouvantes enfantines qui accompagnaient le sentiment, disons la sensation physique de la chute, de la chute sans fin dans un gouffre sans fond. Il sent aussi qu'un Grand Être domine ces profondeurs vertigineuses ; il *sait* qu'on peut offenser cet Être mystérieux par un acte démesuré, en ayant l'air de vouloir s'égaler à lui, et peut-être aussi en commettant d'autres actions obscures qui lui déplaisent. La mère de Jean disait de lui qu'il usait le plaisir jusqu'à la corde : entendons qu'il se passionne jusqu'à la frénésie pour un jouet, puis, brusquement s'en détache, comme s'il sentait, dans tout le paroxysme de l'enivrement, combien le plaisir est court, peu varié, surtout, et comme on en touche vite le fond : ne faut-il pas voir là des sources nouvelles de cette nostalgie qui trahit l'origine céleste de l'enfant et, plus tard, y ramènera l'homme?

***

En même temps, les premiers linéaments du caractère commencent à se dessiner : sauvagerie, besoin violent de solitude, aversion et mépris du monde, orgueil de résister et même de désobéir, obstination poussée jusqu'à l'absurde, — tout cela exprimé par de menus faits, des scènes enfantines, d'une précision et d'un pittoresque où se manifeste un art consommé. Ce qu'il faut noter ici, c'est le second trait essentiel, qui se dégage de toutes choses, comme une leçon de la terre Lorraine : « une terre de vieille culture, de vieille civilisation, où le bien-être et la richesse s'accumulent depuis des siècles. Quel besoin de changer ou de détruire tout cela? Les gens de mon pays n'ont jamais été révolutionnaires. Comme eux, je suis né conservateur ». Sa première réaction, à l'âge de trois ou quatre ans, sur l'Esplanade de Metz, devant un spectacle militaire — « cette grande tache de couleur qui flambait au soleil et qui mar-

chait dans un vacarme triomphal » — le soulève d'enthousiasme d'abord et mêle soudain une répulsion à l'émerveillement, affirmant ainsi pour la première fois sa confiance dans la force et son dégoût des hommes, sa politique et son pessimisme.

C'est après les élections du 20 février 1876 et l'échec du 16 mai que, sans s'intéresser à la politique, le bambin de dix ans, né catholique et conservateur, devine, à une impression confuse, à un sentiment d'inquiétude et de malaise, fondé sur des symptômes et des comparaisons, « que des choses vilaines se préparaient, que tout ce qui lui paraissait noble et beau allait être sali et jugulé par des mains grossières, qu'une nouvelle atmosphère morale se formait, un air chargé de miasmes hostiles, » où il aurait peine à respirer. Il en éprouve, un jour, une révolte soudaine où éclatent ses indignations « de la façon la plus véhémente et en prenant la forme la plus imprévue ». Le matin de l'Assomption, exalté par l'appel des cloches, il saisit sa plume et, pour la première fois de sa vie, il est pris par l'idée d'écrire autre chose que ses devoirs d'écolier. Il veut défendre la beauté, la bonté de l'Église : tentative vaine est-il besoin de le dire? Mais premier geste de l'écrivain, où s'affirme une destinée. Arrêtons-nous sur ces lignes décisives qui résument sans doute le sens et aussi la courbe de l'œuvre entière dont *Jean Perbal* n'est que le premier volume :

> ... Certes, je ne veux point dramatiser ridiculement cet incident puéril. Je ne me suis pas dit que, plus tard, devenu grand, capable d'écrire, je recommencerais l'effort qui venait d'échouer si piteusement. Je ne me suis fait à moi-même aucun serment. Mais à dater de ce jour, j'avais entrevu le meilleur, le plus essentiel de mon action future : je serais une barrière ! Je ferais refluer l'eau du cloaque. Je barrerais le chemin à toutes les barbaries. J'eus, en ces quelques minutes de colère et d'enthousiasme, l'indication de ma destinée. Il y avait là pour moi comme un ordre de service, un service qui serait ma besogne et mon souci jusqu'à ma mort, et cela à travers mille retours en arrière, mille chutes dans l'ordure et les ténèbres, à travers de prodigieux aveuglements et une méconnaissance totale de moi-même.

Pour l'instant l'enfant va être enseigné par l'impériale cité de Metz et embrasser « toute l'histoire de la ville, sur laquelle Rome, le moyen âge, la monarchie française ont laissé les trois plus profondes empreintes ». En même temps, ses premières sensations d'exotisme, c'est là qu'il les éprouve, dans ce Metz de l'annexion, où les garnisons germaniques lui donnent l'impression de son premier dépaysement, de son premier contact avec l'étranger. Tandis que le sentiment de l'insouciance française assombrit ses jeunes années, il acquiert « le sens de l'ennemi », qui devait faire, quelque quarante ans plus tard, le sujet d'un livre de M. Louis Bertrand.

L'année 1877 est pour lui une année décisive. Son père avait conçu comme une chose possible de le tourner vers le commerce et de le mettre, pour commencer, à des besognes manuelles. Ce fut son instinct, comme toujours, qui le sauva, « son instinct de petit bourgeois qui veut continuer l'ascension de sa race et de sa famille. » Et là encore il reste fidèle à la loi de son développement.

***

Le village de Spincourt et la petite ville de Briey, les voyages périodiques de l'une à l'autre, les parents, les amis, les voisins, le collège, qui n'était pas précisément un collège, dans cette « sous-préfecture comme on n'en voit plus », tout cela fournit à M. Louis Bertrand une matière lorraine qui nourrit son art comme elle a nourri la pensée et le cœur de Jean Perbal. Sans doute, à beaucoup de lecteurs bien des traits peuvent paraître insignifiants ou trop menus, comme la marche de l'action peut sembler trop lente. Le narrateur a prévu leur impatience : il va au-devant et demande à celui qui l'écoute de lui être indulgent. Cette « humble histoire », qui n'est point un récit romanesque, est pourtant « pleine d'action, en ce sens que le héros, à travers mille échecs et mille diminutions, ne cesse point pourtant d'augmenter son être ».

Si, à partir de l'instant où il est sorti de l'âge baptismal, il n'a cessé de descendre, il a du moins entretenu la petite flamme pure au centre brûlant ; il sait la ranimer, et voilà ce qui fait la grandeur de ce livre. Car il y a une grandeur véritable dans ce roman d'un enfant, conçu et exécuté sur un plan supérieur, avec le dessein de ramener un homme à ce qu'il y a de meilleur et de plus essentiel en lui, de primitif et de pur, et de nous expliquer ainsi sa conduite, l'effort suprême où aboutit sa volonté d'action, la noblesse et la dignité de son idéal. Il se pourrait qu'un si haut souci donnât à une œuvre d'art un caractère quelque peu factice ou tendu. *Jean Perbal* ne nous présente rien de tel. La manière de M. Louis Bertrand est bien trop libre et hardie, aisée, familière, dégagée aussi, d'une franchise qui ne connaît ni dissimulation ni réticence et ne sait point se gêner. C'est avec un accent singulièrement personnel et un ton qui n'appartient qu'à lui qu'il note le détail de sa première et instinctive réaction en face de son pays, évoque les divers aspects de sa terre natale, la tristesse foncière, congénitale qu'il a puisée dans cette origine. « C'est comme un chagrin d'être né là, le sentiment d'une erreur initiale et irréparable, le regret douloureux

de m'être trompé de porte et d'avoir manqué mon entrée. » Il l'aime pourtant, ce pays, de toute son âme, et il sait ce qu'il lui doit : son goût de la haute tenue morale, de la dignité, de la discipline volontaire, consciente du sérieux de la vie. Il excelle à peindre les braves gens de chez lui, une mère Josset, qui connaissait toutes les coutumes du pays, toutes les recettes et tous les remèdes employés contre toutes les maladies, sa fille Clotilde « not'Cloti », grosse fille rougeaude, au cœur tout plein d'amour. Mais il intitule, par contre, « premier contact avec l'ennemi » le récit des rencontres et des heurts de l'enfant avec ce qui n'est pas lui, ce qui est même contraire à lui : ces petits camarades dont la jugeotte de paysans lorrains remettait à sa place l'enfant « tout plein de chimères et de sentiments sans emploi »; les bourgeois dont l'existence triste et plate, chiche, resserrée, renfermée, irritait sa nostalgie. Il y a des scènes d'intérieur et des portraits du réalisme le plus savoureux, tout pénétré d'ironie : telles les pages sur le logis des cousins Rochon et la halte traditionnelle au retour des longues visites à Briey. D'autres scènes, au contraire, d'autres détails sont d'une vérité exquise et pleine de poésie : comme ce souvenir de la saison des tartes et des confitures : « En ces matins lumineux de juin, des groseilles pressurées s'étalaient en petits tas devant toutes les portes — de petits tas de rubis qui semblaient fumer au soleil ».

Ce parfait écrivain n'a jamais donné de plus belles pages ni dont la beauté soit plus diverse. Il y en a de simples et il y en a de sublimes. Certains traits nous enchantent par leur pittoresque, tandis qu'ailleurs nous admirons la pénétration psychologique ou la sublimité du sentiment religieux. Le sentiment religieux est l'âme du livre. Nous sommes assurés déjà qu'il domine la destinée de Jean Perbal et nous attendons avec impatience, avec confiance, la suite de cette destinée.

Firmin Roz.

LA PHILOSOPHIE

CONTINGENCE ET RATIONALISME (1)

Le sujet de ce livre, qui est le testament philosophique de Dauriac : le rationalisme aux prises avec le problème de la liberté, pourrait être pris pour titre d'une histoire de la pensée française dans les cinquante dernières années; il permet de réunir les noms de penseurs éminents tendant au même but par des méthodes diverses, parfois divergentes : Boutroux, Renouvier, Liard, Lachelier, Hamelin. Ce sujet est traité ici en lui-même et dans son histoire, pour son intérêt propre et pour l'intérêt qui s'attache au conflit des doctrines, l'un relevant l'autre, mais le dernier toujours subordonné au premier.

Tous nos philosophes ont une pensée commune : sauvegarder la liberté et faire droit aux exigences de la raison.

Boutroux introduit la contingence dans la nature et la déclare compatible avec l'ordre du monde. Il conçoit cet ordre comme une hiérarchie de genres et d'espèces, non comme une série de mouvements réductibles les uns aux autres. La nature n'est pas un mécanisme rigide ni la science un mathématisme universel : nous sommes dans un monde « où tout se constate et s'infère, où rien ne se déduit ». Il faut cela pour que la nouveauté y trouve place et non pas seulement pour que la liberté existe et que la morale ait un sens.

Dauriac retrouve les mêmes tendances empiriques (expérience et contingence ne sont-ils pas termes synonymes?) dans la doctrine de Renouvier, au moins sous sa première forme, dans son *phénoménisme*, pris à la lettre et poussé à l'extrême, tel qu'il apparaît dans le 1er *Essai de critique générale*.

A la philosophie de la contingence (Boutroux, Renouvier) s'oppose le rationalisme de Lachelier et Liard. Liard n'a fait que traverser la philosophie, mais y a laissé sa marque. Il se rattache au Kantisme dont il prend l'esprit plus que la doctrine. Il a lu Comte et les positivistes anglais ; il a fait une exposition lumineuse de leur système, qu'il définit « un dogmatisme sans critique ». Il conclut avec Kant à une condamnation finale de la métaphysique. Il était trop homme d'action pour ne pas aborder au moins la psychologie et la morale : il a une théorie originelle et profonde de la liberté, qu'il fait dériver de la réflexion, qu'il réduit à une attitude mentale et définit « l'usage des représentations ».

Lachelier mérite une place d'honneur. C'est un maître, mais un maître redoutable : il ne livre point sa pensée, il la réserve aux seuls initiés ; il l'expose en style lapidaire, il ne la développe point. Sa doctrine toujours ésotérique appelle un commentaire; on le trouvera ici abondant à souhait, « explicitant » le texte et ainsi l'expliquant aussi bien qu'il peut l'être. La doctrine de Lachelier, toute marquée de l'empreinte d'un rationalisme sévère, ne laisse pas d'être une philosophie de la liberté. C'est le spiritualisme établi par une autre

(1) In-8°, 364 p. Paris, Varin, 1925.

méthode que celle de l'éclectisme. Cousin a tort dans sa méthode et raison dans ses conclusions. Il faut donc changer sa méthode pour obtenir ses conclusions. A l'introspection qui constate les faits il faut substituer la méthode réflexive qui fait la critique des faits que la conscience enregistre. Ainsi on ne se contentera pas de constater l'incompatibilité de l'étendue et de la pensée, ce qui mènerait à placer la pensée en soi et l'étendue hors de soi, on démontrera que l'étendue n'existe et ne peut exister que dans la conscience, étant « un tout donné en lui-même avant ses parties et que ses parties divisent, mais ne constituent pas ». Voilà l'*analyse réflexive*. Mais « ce qu'il y a de plus intime à la conscience ne peut être l'objet d'une analyse ». L'analyse ne suffit donc pas. Il faut recourir à « un procédé de construction *a priori* ou synthèse ». Ainsi il faudra se donner l'étendue, en construire *a priori* la notion. Le passage de l'analyse à la synthèse est le passage de la psychologie à la métaphysique et « la vraie science de l'esprit n'est pas la psychologie, mais la métaphysique ».

Or la métaphysique de l'âme suit une marche dialectique allant « de la volonté à la perception ». Le moi réside dans la volonté et « la volonté est libre, car il est de son essence de se vouloir elle-même et d'être cause d'elle-même », mais, si « nous sommes libres dans notre être, nous sommes déterminés dans nos manières d'être ». Notre être « est tout entier liberté, en tant qu'il se produit lui-même, tout entier volonté, en tant qu'il se produit comme quelque chose de concret et de réel » et « tout entier nécessité, en tant que cette production est intelligible et se rend compte d'elle-même ». Mais « nous ne nous voyons pas vouloir » justement parce que la volonté nous est trop intime, étant le fond de notre être ; « elle est *sujet* de tout le reste et ne peut être *objet* pour une autre ». Le moi est ainsi un *noumène*, mais dont on prouve l'existence et que dans une certaine mesure on connaît, que l'on connaît, non par une conscience *empirique*, mais par une conscience *intellectuelle*.

Supposez un philosophe imbu des doctrines qu'on vient d'esquisser, les ayant méditées, approfondies, désireux de les suivre, mais capable de les dépasser, saisi de leurs contradictions et entreprenant de les lever, édifiant un système original, mais qui sera la « Somme » de toutes les philosophies issues du Kantisme ; vous avez O. Hamelin. Hamelin est à Renouvier ce qu'Aristote est à Platon, son disciple véritable, mais indépendant. Il tente la déduction des catégories, entreprise que Renouvier jugeait chimérique. Renouvier avait « juxtaposé » les catégories, Hamelin les « enchaîne » et en les enchaînant, les organise en système. Sa méthode est la dialectique synthétique, renouvelée de Hegel, que Renouvier n'avait point ignorée, mais « dont il limitait l'emploi à l'intérieur de chaque catégorie prise à part ». Les lignes suivantes de Renouvier ont dû être pour Hamelin un trait de lumière ; elles lui ont dicté sa méthode et tracé sa voie : « Il est bien vrai que dans toutes les catégories l'antithèse est la négation de la synthèse et que la synthèse résulte de cette affirmation et de cette négation tour à tour niées, mais on ne doit pas oublier que la thèse et l'antithèse n'ont de sens que l'une par l'autre et dans la synthèse qui les unit ». Ce qui n'était qu'une indication est devenu un vaste programme, admirablement rempli. En dégageant ce qu'il appelle les *éléments* de la représentation et qui en sont les principes organiques, germes déjà féconds en eux-mêmes, rendus plus féconds par leur union ou synthèse, en construisant « la représentation, Hamelin construit le monde qui n'est que représentation ; son œuvre rappelle le *Timée* ; son traité de la représentation est une démiurgie, un « beau poème » cosmogonique (Chartier). Il y faut voir l'aboutissement, l'expression dernière et la forme achevée de l'idéalisme français. La liberté est conciliée avec la raison et l'œuvre de la liberté apparaît comme l'établissement de la raison dans le monde, que cette œuvre soit réalisée par Dieu ou par l'homme, conçu comme « un dieu issu d'un dieu », comme « un démiurge par délégation ».

Quoi qu'on pense de cette philosophie, qui part de Renouvier pour aboutir à Hamelin, en passant par Lachelier et Boutroux, on ne doit pas l'ignorer ; il se peut qu'aujourd'hui on s'en détourne ; mais les modes passent, on y pourra et on y devra revenir ; le vœu de Dauriac est que son influence subsiste. Lui-même n'a voulu être ici guère plus que le « commentateur » ou l'interprète d'une doctrine. Il est à l'avant-garde de l'École néo-critixiste, il en est l'éclaireur. Il en est aussi le « critique » il en dégage les conclusions, il en souligne les tendances, il en élucide les difficultés, il en débroussaille les avenues. Il a son mot à dire et il le dit sur les questions soulevées. Pour lui ces questions vivent et il les anime de son esprit alerte. Il apporte la note vive et familière dans les questions sérieuses. C'est un bon guide, et qu'il y a plaisir à suivre. Il est informé et ne fait pas fi de l'anecdote. Racontant par exemple la soutenance de la thèse d'Hamelin en Sorbonne, il montre fort bien qu'un philosophe se fourvoie qui apporte en pareil lieu un système original ; si bienveillants et éclairés que soient personnellement les juges, ils sont pourvus et ne se laissent pas déposséder, et ils ne sont plus à l'âge où l'on s'enrôle sous de nouvelles bannières

C'est au public informé et éclairé qu'il appartient ici de juger; le livre de Dauriac lui en fournit les moyens, lui met en mains les pièces et fait au moins la preuve qu'il ne serait pas vrai de dire que les Français n'ont pas la tête métaphysique.

L. Dugas.

LES LIVRES NOUVEAUX

Romans

Georges Batault. — *Sibyl*. 1 vol. in-18° (Flammarion).

Voici un roman tout à fait original, et où il convient d'admirer, avec une intrigue des plus séduisantes, nombre d'idées de l'intérêt le plus rare.

Le roman idéologique est un genre extrêmement difficile. Peu d'écrivains y ont excellé. Aussi faut-il être reconnaissant à M. Georges Batault d'avoir su, comme un Anatole France ou un Maurice Barrès, composer un ouvrage d'imagination, où l'imagination ne trouve pas seule son plaisir, mais où l'intelligence, elle aussi, soit tout de suite conquise par l'attrait de hauts problèmes débattus.

Les idées de M. Georges Batault dans *Sibyl* (Flammarion, éditeur, un volume, 7 fr. 95), nous n'entreprendrons pas d'en dévider le subtil écheveau. Laissant au lecteur la surprise de les découvrir par lui-même, nous dirons seulement que le protagoniste de ce beau livre, à la fois charmant et profond, est un mystérieux dilettante (nous ne savons ni son nom, ni sa nationalité), qu'il tombe éperdument amoureux d'une jeune Américaine, et qu'il veut s'imposer à elle autant par l'esprit que par le cœur.

Réussira-t-il dans cette périlleuse entreprise? Nous ne saurions nous prononcer, car, séparés à la fin du roman, les deux héros — l'auteur le laisse entendre — se retrouveront plus tard. Qu'arrivera-t-il alors? C'est le secret de M. Georges Batault. Pour le moment, remercions-le de nous avoir ravis par tant d'art, d'ingéniosité, de profondeur!

Un volume in-18 Jésus. — Prix : 7 fr. 95. Ernest Flammarion, éditeur, 26, rue Racine, Paris.

Dostoievski. — *Les Possédés*, suivis de *La Confession de Stavroguine*. Seule traduction intégrale et conforme au texte russe, par Jean Chuzeville. — Trois vol. in-12 (Bossard).

Le roman *Les Possédés* fut longtemps considéré comme l'ouvrage le plus énigmatique de Dostoïevski. Mais il n'en est plus ainsi depuis l'avènement du bolchevisme. La terrible fiction imaginée par le romancier n'a fait qu'anticiper sur des événements qu'il a prédits avec une exactitude presque mathématique. On sait, du reste, que cette fiction a pris sa source dans un fait réel : le meurtre de l'étudiant Ivanov accompli dans des conditions identiques à celles qui sont exposées ici-même et qui mettent aux prises Ivan Chatov et Pierre Stépanovitch.

L'intérêt du roman ne se limite donc pas aux diverses figures que Dostoïevski fait vivre devant nous avec une puissance et un art dignes de Shakespeare. Ces portraits composent une fresque, et c'est toute la Russie philosophique, religieuse et surtout politique de son temps que le génial romancier, par eux, a su peindre. « Le plus politique des romans de Dostoïevski » a-t-on dit. Et l'on en jugera par la profondeur, la sûreté de coup d'œil qui lui fait discerner, dans l'âme de ses héros les plus complexes, les éléments de culture importés d'Occident et les tendances instinctives et permanentes de la race.

Pour rester fidèle à la pensée de Dostoïevski, le titre de ce roman aurait dû être « Les Démons », car il s'agit, bien plus que de ces sinistres fantoches qui ont nom Pierre Stépanovitch, Kirillov, Stavroguine et autres, des idées qui les mènent « idées-démons » entrées dans les *pourceaux* et qui les forcent à se noyer dans la mer. Par là, nous saisissons le point de contact qui relie *Les Possédés* aux *Frères Karamazov*, épisode d'une œuvre restée inachevée, mais qui entr'ouvre une porte de lumière sur l'idéal religieux de Dostoïevski.

Littérature

Raymond Hesse et Lionel Nastorg. — *Leur manière...*, Plaidoiries pastiches. Un volume in-16. Bernard Grasset.

Jamais on n'avait encore pastiché ceux qui parlent. Les maîtres de la parole avaient échappé aux malicieux auteurs des *A la manière de ...* Et cependant, comme il n'y a pas d'endroits où l'on parle plus et mieux qu'au Palais, il était juste et légitime d'y aller chercher des modèles parmi ceux que la gloire a consacrés, Henri Robert, Raymond Poincaré, Alexandre Millerand, de Moro Giafferi...

Raymond Hesse et Lionel Nastorg, avocats connus et hommes de lettres de talent, étaient mieux placés que quiconque pour analyser et apprécier la manière de leurs illustres modèles.

C'est pourquoi, à côté du choix des sujets qui passionnera le public tout entier, ce recueil pourra, malgré son caractère humoristique, être utile à tous ceux qui professent l'art oratoire. Le grand public ne manquera pas de s'intéresser de son côté aux efforts de Raymond Poincaré plaidant contre l'État français un procès en dommages intérêts pour brusque congédiement à la requête d'Alexandre Millerand; de Paul Boncour plaidant pour Luigi Pirandello arbitrairement séquestré, ou de Campinchi défendant devant la Cour d'assises une femme qui a tué son mari parce qu'il souffrait d'un coryza perpétuel. Toutes ces plaidoiries sont écrites avec le talent que l'on sait, et les critiques dénuées de toute méchanceté ne laissent pas cependant d'être des plus savoureuses.

Frédéric Empaytaz. — *Reconnaissance à Barrès*, 1 volume in-16 (Les Presses françaises).

Maurice Barrès était, lorsqu'il s'éteignit, l'un des maîtres indiscutés de la pensée française. Il le demeure toujours. Il nous semble même, alors que d'autres s'effondrent, qu'il grandisse encore.

Les générations, qui depuis vingt ans se lèvent, sont toutes marquées de l'empreinte barrésienne. Ceux mêmes qui repoussent ses doctrines ou feignent de s'en affranchir, témoignent qu'ils ont reçu une parcelle du précieux héritage.

L'auteur de ces notes, un jeune débutant dans les lettres, a voulu que son premier livre fût un hommage de reconnaissance au maître de sa jeunesse. Il ne s'est point essayé à faire de la critique, laissant ce soin aux spécialistes qualifiés. Il a simplement tenté, d'un point de vue strictement subjectif, de dégager les sources de l'influence qu'il a subie, de

suivre les étapes de sa formation, enfin de montrer ce que fut pour lui l'apport de Barrès.

Les collégiens qui dans l'inquiétude de la seizième année, ouvrirent les petits livres de Maurice Barrès eurent l'éblouissement d'y découvrir ce que confusément ils cherchaient. Ils trouvèrent dans ces manuels d'égotisme, une règle de vie, une ligne de conduite, l'analyse des secrets penchants de leurs âmes. Tandis que l'anarchie menaçait les meilleurs, que les sophismes s'offraient à eux avec toutes leurs séductions, Barrès fit entendre la voix naturelle de la tradition, les sourdes rumeurs de l'être. A l'âge des « ricanements supérieurs », ces jeunes hommes étonnés découvrirent avec respect les « grandes choses qu'on ne peut mettre en discussion ». Au cours de ces dernières années et suivant les événements de l'histoire, Barrès ne cessa de se tenir au carrefour des routes et d'indiquer le bon chemin. C'est pendant la guerre qu'il donna la mesure de son abnégation et de son amour du pays. Il fut donc complètement l'éducateur, le directeur de conscience, le maître.

Mais il fut aussi un incomparable poète. Les graves théories de l'éthique barrésienne se parèrent pour séduire, des grâces les plus précieuses. L'instrument dont il joua fut une langue magique, souple, enveloppante, riche d'évocations puissantes, parlant directement à l'âme et qui « souleva de terre ceux qui subirent sa fascination. »

L'exécrable nuit du 4 décembre 1923 a soudainement creusé un vide irréparable ; elle a mis en deuil toute la génération qui monte.

Biographie de l'auteur :

Né en décembre 1894. Études à Paris au Collège Rollin, et à la Faculté de Droit. Licencié en Droit. A fait la guerre de 1914-18 au front, dans l'infanterie.

A publié quelques articles dans des petits journaux et dans des revues de jeunes. Travaille à une étude sur les caractères particuliers de la génération de trente ans et prépare un esssai critique sur *Henry de Montherlant*.

Se propose de fonder en octobre 1925, avec quelques jeunes écrivains, *Les Cahiers d'Occident*.

Affaires Étrangères

LUCIEN MAURY. — *Babel. L'Etranger. - La France devant l'Etranger. — La Paix.* - Un volume in-16 (Perrin et Cie).

Depuis la guerre la vie française est dominée par des préoccupations de politique étrangère : problèmes complexes et d'autant plus obscurs que nous en ignorons les données préalables. Qu'est-ce que l'étranger? Quelles barrières s'élèvent entre nous et les peuples étrangers? Entre ces peuples eux-mêmes? Quelles différences, ignorées des nationalismes et des internationalismes? Avant toute politique une science est à créer, hors laquelle il n'est pas de paix imaginable en notre Europe volcanique, vouée au patriotisme et à l'individualisme national.

Quelle est la figure de la France devant l'étranger? Quels facteurs déterminent les thèmes le plus fréquents de l'opinion étrangère en ce qui nous concerne!

En une série de brefs et incisifs chapitres, l'auteur nous propose des réponses à ces questions qu'une longue expérience de la vie étrangère lui a permis d'approfondir ; ses jugements surprendront ceux de nos compatriotes qui n'ont fait que de brefs séjours à l'étranger ; le miroir étranger où il cherche l'image de la France suggère de piquantes réflexions.

Ces analyses et ces constatations aboutissent à une conception du rôle des gouvernements et de la diplomatie, à une définition de la paix possible et de l'effort à accomplir qui intéresseront également le grand public et les spécialistes des questions étrangères. Un tel livre, audacieux, sincère, et vibrant, suscitera les plus utiles discussions.

Philosophie

MAXIME LEROY. — *La Vie du comte de Saint-Simon* (1760-1825). 1 vol. in-16. Collection « *Les Cahiers Verts* » (Bernard Grasset).

Voilà enfin un Saint-Simon vrai, présenté dans sa réalité ample et diverse : un Saint-Simon rendu à son humanité, par delà les légendes extraordinaires qui l'avaient peu à peu transformé en prophète dans l'imagination de la postérité.

Rendue à la vérité, sa vie n'en reste pas moins singulière, orageuse, mouvementée, souvent paradoxale, dans une époque, prodigieusement instable. « Ma vie, a écrit Saint-Simon dans son autobiographie, a été une série d'expériences. »

Ces expériences, Maxime Leroy les a narrées, en les situant dans leur cadre historique.

Saint-Simon, a fait la guerre d'Amérique, avec La Fayette, sous Washington ; il a tenté, en Hollande, à son retour, d'organiser une expédition contre les Indes Anglaises ; en Espagne, de creuser un canal qui fit communiquer Madrid avec la mer.

Pendant la révolution, il achète et revend des biens nationaux. Riche, il subventionne les savants avec générosité, paie les frais de cours populaires ; dans un mouvement de générosité, il demande la main de Mme de Staël.

Ruiné, il continue à penser, à écrire ; il encourage les premiers efforts d'Auguste Comte et d'Augustin Thierry, ses secrétaires, ses élèves, ses fils adoptifs, qui garderont toujours dans leur esprit le reflet de leur génial maître. La Fayette, Laffite, l'aident à publier une revue.

Saint-Simon meurt en 1825 avec la sérénité de Socrate ; les dernières heures furent sublimes.

La pensée de Saint-Simon, multiple, vivante, qui s'est manifestée au rythme tumultueux d'une époque tragique, a gardé son actualité et sa fraîcheur : Société des nations, politique expérimentale, parlement professionnel, groupement économique des producteurs, industrialisme patronal et socialisme ouvrier ont reçu de lui leurs premières formules.

Elles sont encore un enseignement, une excitation, une suggestion ; et l'homme, qui prodigua sa pensée prophétique en d'innombrables publications, reste séduisant et charmeur, rayonnant d'optimisme.

INFORMATIONS

L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX DE PROVENCE.

L'Académie des Jeux floraux de Provence informe que son concours national a lieu dans les mêmes conditions que les précédents. Les ouvrages, pour le prix Jean Aicard et le prix de M. le Ministre de l'Instruction Publique, dont la concession ne lui est plus faite, à titre gracieux, pourront lui être envoyés *en simple exemplaire*. La clôture est fixée au 30 *août*. Les palmarès seront envoyés à tous les concurrents. Pour tous renseignements, concernant l'Académie et les concours qu'elle organise, s'adresser à M. Marius Liautard, directeur, à Barjols (Var).

LA QUINZAINE POLITIQUE

La Question d'Orient

LA CRISE GRECQUE

Le fait qu'un général — le général Pangalos — a, par un ultimatum assez sec, mis le cabinet Michalacopoulo en demeure de quitter immédiatement le pouvoir, devait fournir à ceux qui sont amis des généralisations l'occasion de discourir sur la dictature et d'évoquer la figure du général Primo di Riveira en y ajoutant un couplet sur M. Mussolini. Le coup d'État de Salonique ne présente pourtant aucun point de ressemblance avec ceux de Madrid et de Rome.

La Grèce est une très jeune République qui n'a encore ni les vertus ni les défauts de ses devancières. Pour la très grande majorité de sa population, dès l'instant que l'on renonçait à la vieille tradition monarchiste et à son bouquet de palpables avantages, la démocratie devait répondre aux espérances idéales mises en elle et la Grèce devait plus ou moins magiquement relever ses ruines. Les représentants du peuple devaient opérer le miracle. Ils se sont hélas montrés peu différents de leurs semblables sous tous les cieux. Une fois élus, ils se sont paisiblement organisés en groupes et ont considéré qu'un Parlement était une sorte d'institution de droit divin comme le trône de l'ancien régime et que leur principale préoccupation devait être de former ou de dissoudre des majorités et de rendre la vie plus ou moins viable à des ministères. Nous ne faisons, sur les bords de la Seine, guère autrement.

Les problèmes que le Parlement héllénique avait à résoudre étaient d'une importance qui eût mérité l'abandon de ces querelles intestines et une union à toute épreuve de tous les hommes de bonne volonté.

Mais il n'est pas de politicien plus politicien que le grec. Il adore discuter de la chose publique, avec d'ailleurs infiniment d'intelligence et de sens critique et les nuits de l'Attique sont si belles qu'elles se passent à pérorer dans tous les cafés.

Les élus du peuple sont ceux du lendemain de la Révolution, personnages bien souvent choisis dans l'éblouissement de la première minute, républicains ayant l'auréole des précurseurs, jeunes tribuns enthousiastes, mécontents ou victimes de l'ancien régime. Il y avait parmi eux des hommes de valeur, mais ils n'étaient pas tous dans ce cas. Ces derniers avaient tout avantage à perpétuer le provisoire révolutionnaire et à retarder l'instant où de nouvelles élections reviseraient les mandats. Ils ont, en conséquence, créé une situation parlementaire qui permet d'assurer la continuité de ministères transitoires, ni meilleurs ni plus mauvais que d'autres, ayant à leur tête de vieux et habiles routiers dont les intentions sont excellentes, mais qui ont le perpétuel souci de naviguer parmi de petits récifs qu'aucune hydrographie parlementaire ne peut déterminer, car ils se déplacent sans raison apparente.

M. Michalacopoulo était un bon pilote, modéré, sage, inspirant toute confiance aux membres de la Boulé. Il poursuivait la réalisation d'un honnête programme qu'on ne pouvait qu'approuver, appuyé sur une majorité qui ne poussait jamais trop loin ses velléités d'indépendance.

Dans une vieille démocratie le respect de la majorité parlementaire est un article de foi. Le 11 mai nous a doté d'une majorité radicale-socialiste. Les plus ardents parmi les représentants de l'ancien bloc national travaillent à dissocier le Cartel et à refaire une majorité plus à droite, mais tous s'accordent à penser que ce travail de couloirs est le seul licite et que toutes les imprécations qui se puissent formuler contre le verdict du 11 mai ne changent rien au fait que l'on en a pour quatre ans.

En Grèce cette vénération du régime de la majorité n'a pas eu le temps de s'imposer. Quand quelqu'un s'est levé pour dire au peuple : « vous trouvez que cela ne marche pas bien et qu'on pourrait faire mieux. Il n'y a pas d'autre solution que de donner congé aux ministres » nul ne s'est récrié contre cette hérésie constitutionnelle. Nul n'a invoqué le fait que le ministère ayant sa majorité parlementaire était tabou.

L'armée et la marine qui ayant renversé le régime monarchique ont le très noble sentiment de leur responsabilité à l'égard du bon fonctionnement de la République ont immédiatement répondu à l'appel qui leur était adressé. N'ayant en vue que le bien de la patrie et ne s'embarrassant pas des privilèges parlementaires, elles ont donné au général Pangalos un entier et immédiat appui. Et le ministère Michalacopoulo a démissionné sans résistance, ne voulant pas donner prétexte à une lutte dont le peuple grec aurait été le premier à souffrir, le coup d'État du général Pangalos posait théoriquement un grave problème. Qu'adviendrait-il si le parlement, n'acceptant pas la mise à pied sommaire du ministère que sa majorité maintenait au pouvoir, refusait de ratifier l'état de fait ? La nécessité d'avoir recours à la dictature ne s'imposerait-elle pas ?

Le général Pangalos connaissait le terrain sur lequel il manœuvrait, Parlementaire lui-même et ancien ministre, il savait ce qu'il pouvait attendre d'une Chambre plus bruyante que belliqueuse et pleine d'éléments patriotiques.

Aux premières nouvelles du coup d'État, j'étais persuadé que la majorité, ne s'accrochant pas au défunt ministère, se rallierait au général Pangalos et lui dirait : « Tâchez de faire mieux que vos devanciers, c'est tout ce que l'on vous demande. Puisque vous revendiquez la responsabilité d'une politique plus énergique, prenez là. »

Le peuple grec a fait, sous Vénizelos, l'expérience d'une confiance illimitée placée en un homme d'État d'envergure. Du jour ou il a voulu voler de ses propres ailes et faire fi des conseils du grand Crétois il s'en est amèrement repenti. Le général Pangalos se présente comme l'homme de volonté et de tête qui entend reprendre cette tâche conductrice. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le parlement lui ait fait immédiatement confiance.

En se présentant le 30 juin, devant l'Assemblée Nationale, le général avait lu une courte déclaration dans laquelle il disait : « Conscient des grandes difficultés intérieures et extérieures et des immenses responsabilités qu'il doit assumer, le gouvernement travaillera de toutes ses forces à se montrer digne de la confiance dont l'entourera l'assemblée.

« Il espère réussir à faire prévaloir une administration honnête, assurer le fonctionnement régulier des services publics, relever les finances et conduire à des solutions favorables les questions extérieures pendantes. Il espère reconstituer les forces nationales de terre et de mer afin que la nation puisse, à bref délai, imposer le respect à ses ennemis et devenir un ami précieux pour ses alliés.

« Le gouvernement est sûr qu'il répondra aux espé-« rances des populations réfugiées; il assurera le main-« tien de l'ordre public et fera disparaître l'abîme qui « divise la nation et qui est la principale cause des « calamités nationales. »

Immédiatement après la lecture de la déclaration ministérielle, le général Pangalos a déposé un projet de résolution d'après lequel l'assemblée suspend ses travaux jusqu'au 15 octobre au plus tard et constitue une commission de trente membres autorisés à voter la charte constitutionnelle qui sera promulguée et mise en vigueur. Cette charte sera soumise à l'assemblée lors de la reprise de ses travaux; l'assemblée pourra y introduire des modifications dans les quinze jours qui suivront.

La même commission de trente membres aura de même à voter la loi électorale sur la représentation proportionnelle. A partir du 1er novembre l'assemblée nationale qui était jusqu'ici constituante, deviendra Chambre ordinaire dont le mandat expirera le 31 décembre, avec faculté de prorogation de trois mois. Les élections générales sur la base de la représentation proportionnelle auront donc lieu au plus tard le 1er avril 1926.

Le gouvernement est autorisé à promulguer des décrets-lois après avis conforme de la haute commission parlementaire et de la commission chargée des intérêts des réfugiés.

Dans les cas exceptionnellement urgents, notamment pour les affaires de la marine et de l'armée, la répression du brigandage et la spéculation sur les denrées de première nécessité, le gouvernement est dispensé de soumettre ses décrets-lois à l'approbation préalable des dites commissions.

Par 185 voix contre 14 l'assemblée a voté la confiance dans le nouveau gouvernement.

Quelque opinion que l'on puisse avoir sur la manière dont le général Pangalos s'est imposé, il est bien évident que le parlement hellénique a fait preuve de raison en n'entamant pas la lutte sur une question de protocole. Arriver au pouvoir par un patient travail de désagrégation des groupes est plus conforme aux traditions, mais l'un des plus grands d'entre les Grecs, Alexandre, a jadis montré qu'il était plus expéditif de sortir son épée que de se retourner les ongles pour dénouer le nœud gordien. Nous sommes dans un siècle où l'on pardonne beaucoup aux audacieux. D'ailleurs la Chambre allait de toutes façons entrer en vacances. Le travail préparatoire tant de la loi constitutionnelle que de la loi électorale est tellement avancé qu'aucune surprise n'est possible. Il y avait encore certes bien des bavards qui ne se consoleront pas d'être privés de l'occasion de redire ce que d'autres ont déjà ressassé. Le général Pangalos déclare simplement la discussion close, puisqu'elle menaçait de ne jamais se clore et délègue à trente membres, émanation supérieure des partis, la mission de passer aux actes.

Les élections générales sont promises pour les premiers mois de 1926, ce qui était, semble-t-il, dans les intentions du ministère Michalacopoulo et répond au désir général de la nation.

Le programme du général Pangalos est donc, en dernière analyse, un programme de liquidation. C'est la volonté d'en finir avec des questions sur lesquelles rien de nouveau ne peut être dit. Il n'innove pas : il conclut.

C'est ainsi que le Parlement grec, enfin sensible à la lassitude de l'opinion publique, sans le soutien de laquelle le général Pangalos n'eût jamais tenté ni réussi son coup de force, l'a compris. C'est ainsi que les diplomaties étrangères doivent le comprendre. Ni l'Angleterre conservatrice, plus respectueuse que toute autre, — car c'est l'essence même de ses institutions — d'une légalité traditionnaliste, ni la France radicale hostile au césarisme n'aiment beaucoup les procédés de MM. Mussolini et Primo di Riveira. Il ne faudrait pas que s'accréditât, à Londres et à Paris, l'opinion que l'on imite à Athènes, les gestes fascistes et directoriaux et que la République hellénique doit être de ce fait tenue en suspicion. Je crois avoir montré quel a été le véritable caractère de l'initiative du général Pangalos. Il est d'une grande importance pour la paix balkanique que les grandes puissances protectrices de la Grèce ne lui tiennent pas rigueur de ce *pronunciamento* d'intention si honnête. Il est bien évident que, tant à Sofia qu'à Belgrade, les événements d'Athènes sont considérés comme susceptibles d'être exploités contre la Grèce. Le fait que le Coup d'État a été perpétré par un général qui a lui-même déclaré que le ministère qu'il renversait n'avait pas montré un souci suffisant de la défense nationale et des armements de l'armée et de la flotte est de nature à servir de base à une campagne alarmiste exigeant comme contre-partie, pour la Bulgarie, son accession à la mer Égée et, pour la Serbie, sa main-mise plus efficace sur Salonique. Il faut s'attendre à ces plaidoyers intéressés, s'ils ne se sont déjà produits dans l'ombre des chancelleries.

Rien ne serait plus désastreux que d'y prêter une oreille complaisante. La politique orientale des grandes puissances a, depuis quelques années, dangereusement erré en se basant sur des théories toutes faites. Moustapha Kemal, parce qu'il se déclarait fils spirituel de nos grands ancêtres de 1789, devait recevoir l'absolution plénière. On a vu ce qu'il en a fait. La Bulgarie, parce qu'il y avait du sang français dans sa famille royale, devait nous être tout acquise. Elle s'est, sans pudeur, jointe aux empires centraux. Il ne faudrait pas aujourd'hui, parce que le général Pangalos — dont le faux-col mou et le veston civil ont depuis longtemps remplacé l'uniforme — a eu recours à un moyen anormal de secouer l'apathie parlementaire, abandonner la Grèce aux exigences serbes et aux appétits bulgares. Une Grèce forte est une nécessité orientale. Elle est l'élément le plus exposé de la famille latine et le plus indispensable à l'équilibre méditerranéen. La sacrifier à quelque slavisme que ce soit, même le plus sympathique, même le plus digne de confiance et de respect, mais dont l'évolution de l'Europe orientale ne peut garantir la perpétuité d'une politique parallèle à la nôtre serait une impardonnable faute. La Grèce et la Roumanie représentent l'esprit latin dans la petite Entente qui doit de réaliser pour la sauvegarde de l'Europe. Elles ne peuvent y figurer en parentes pauvres, de ce fait dépourvues d'autorité. Le général Pangalos a dit lui-même, dans sa déclaration ministérielle, qu'il entendait reconstituer les forces nationales afin que la nation puisse à bref délai : « devenir un ami précieux pour ses alliés ». C'est faire comprendre que l'alliance gréco-serbe se réalisera d'une façon beaucoup plus rationnelle et stable le jour où la Grèce n'étant plus en posture de quémandeuse — fait de tentation de surenchère — sera en mesure d'offrir autre chose que d'humiliantes concessions. En cela le général Pangalos a raison. L'intérêt européen est de lui faire crédit.

René Pinon.

BULLETIN MARITIME

LES ORIGINES D'UNE GRANDE COMPAGNIE DE NAVIGATION FRANÇAISE

Un tableau du peintre Boilly intitulé « *La cour des Messageries Nationales, rue Notre-Dame des Victoires* » représente, dans une vaste cour ressemblant à une place, deux diligences chargées, prêtes à partir. Il y a là des aristocrates, des bourgeois, des portefaix, et aussi des chiens qui s'amusent, des coqs, des poules, etc. L'ensemble est charmant de vérité et d'animation.

Or, cette lourde voiture surchargée d'immenses paquets et dans laquelle se trouve déjà installée une voyageuse, fut, en réalité, l'ancêtre des « *Champollion* », « *Mariette Pacha* » et autres grands navires de la Compagnie des *Messageries Maritimes*. La transformation du « coche » ancien en paquebot moderne, mérite, nous semble-t-il d'être racontée.

⁂

En 1835, après l'apparition de la navigation à vapeur, l'État français essayait d'établir des relations maritimes avec les ports du Levant, et, vers 1840, il essayait une tentative du même genre vers l'Amérique du Nord.

Ses essais n'eurent aucun succès car le service établi dans la Méditerranée s'accordait mal avec le mouvement d'affaires qu'un service régulier de communication avait finalement créé.

Il fallait donc trouver une société qui, moyennant le paiement d'une subvention, consentît à accepter la concession des services aux conditions imposées par l'État.

Les « Messageries Nationales » comptaient déjà un demi-siècle d'existence prospère. Mais la création des voies ferrées allait supprimer ses diligences. Il fallait un nouveau débouché à ses capitaux disponibles. L'offre de l'État venait à point.

L'entreprise était hardie. Passer du transport sur routes au transport maritime, substituer aux lourdes voitures des navires à vapeur, ne semblait pas chose facile.

Les administrateurs de la Société ne manquèrent ni de confiance, ni d'audace. Ils signèrent, le 28 février 1851, une convention avec le Ministre des Finances pour « l'établissement et l'exploitation du service maritime postal de la Méditerranée ». Cette convention fut approuvée par une loi du 8 juillet 1851 et le 9 septembre 1851, eut lieu le premier départ sous pavillon des Messageries. Le vapeur « *Hellespont* » quittait Marseille, à destination de Civita-Vecchia, sous le commandement de M. Auguste Caboufigue.

Afin de rendre leur société indépendante, les administrateurs constituèrent, suivant acte du 19 janvier 1852, une société spéciale appelée : « Compagnie des Services Maritimes des Messageries Nationales ». En 1853, la raison sociale devenait : « Compagnie des Services Maritimes des Messageries Impériales ». Enfin, le 1er août 1871, la société prenait le nom de « *Compagnie des Messageries Maritimes* » et la durée en était prorogée jusqu'au 31 décembre 1931.

⁂

Le contrat que les Messageries Nationales passèrent avec l'État, le 8 juillet 1851, est intéressant à plus d'un point de vue car il constitue la Charte constitutionnelle de la Compagnie. Le régime, institué jadis, existe encore aujourd'hui quant au fond.

D'une part, il reconnaît la création d'une entreprise commerciale libre, vivant des produits de son exploitation. D'autre part, il prévoit l'utilisation par l'État des moyens de transport de cette entreprise, et, à raison des servitudes que le service postal impose, l'allocation d'un subside annuel fixe calculé pour combler l'écart qui doit en résulter dans les dépenses de l'exploitation. C'est la subvention. Le contrat ne constitue pas un monopole, tout armateur ayant le droit d'exploiter les réseaux de la Compagnie postale.

Lors des premières années de son existence, la Compagnie n'exerça son activité que dans le bassin oriental de la Méditerranée. Les lignes primitives comprenaient trois services directs de Marseille sur Malte, par l'Italie, sur Constantinople et sur Alexandrie. Il existait aussi une ligne annexe de Constantinople à Alexandrie par la Syrie. L'ensemble de ces lignes comportait par an, un parcours total de 112.290 lieues marines.

Ce qui fit dès ses débuts la force de cette compagnie et qui créa la confiance du public, ce fut surtout la régularité des voyages et leur rapidité. On dit adieu à la navigation incertaine des bâtiments à voiles.

Chaque année, les développements s'accentuent. En 1853, aux termes d'une convention passée avec le Gouvernement hellénique, les Messageries relient leurs services aux principaux ports hellènes. En 1854, l'État cède à la Compagnie les lignes reliant Marseille à l'Algérie et à la Tunisie. L'exploitation de ces lignes venait d'être abandonnée par le soumissionnaire qui ne faisait plus ses frais.

Toujours en 1854, la Guerre de Crimée éclate. La Compagnie démontre alors l'aide que l'État, c'est-à-dire le pays, peut attendre d'elle. Développant ses services dans la direction de Constantinople, elle assure les communications avec l'armée d'Orient qui se bat devant Sébastopol. Plus de quatre-vingt-cinq mille hommes, 12.500 tonnes de matériel sont transportées. En 1855, ce n'est plus seize navires que possède la Compagnie, mais bien cinquante-huit qui parcourent annuellement 271.886 lieues marines.

(à suivre)

VALEURS DE NAVIGATION

Bourse de Marseille du 9 juillet 1925.

1° Fraissinet	667
2° Messageries maritimes	112
3° Mixte	195
4° Transatlantique	131
5° Transports maritimes	775

Le Gérant : A. Desnoës.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 15 63e ANNÉE 1er AOUT 1925

CHARCOT ET L'ÉCOLE DE LA SALPÊTRIÈRE

Au milieu des grands noms que l'Institut de France s'enorgueillit de compter sur son Livre d'Or, figure, à la page des sciences médicales, celui de Charcot, depuis longtemps rangé par la voix populaire — après Claude Bernard et Pasteur — parmi ces pionniers qui, dédaigneux des sentiers battus, ont frayé de nouvelles voies au savoir humain et lui ont ouvert des domaines jusque-là inexplorés.

Des voix plus autorisées ont rappelé, à l'occasion de son centenaire, les magistrales découvertes de Charcot, dans les sphères de la Physiologie et de la Pathologie.

Plus modestement, je voudrais faire revivre un instant *l'homme*, que son noble caractère et sa haute probité de conscience font l'égal du *savant*.

Fils d'un modeste charron, établi à Paris, cité Trévise, Jean-Martin Charcot appartient à la catégorie de ces *self made men*, auxquels une vaste intelligence, jointe à un travail acharné, ont permis de franchir, presque sans appuis, de la base au sommet, tous les degrés de l'échelle sociale.

Il est l'aîné de quatre fils, dont les âges se suivent de près. Le père voudrait donner à tous une instruction soignée, mais ses moyens ne le lui permettent que pour un seul. Qu'à cela ne tienne ! La timbale sera mise au concours. Les quatre enfants seront placés ensemble, pour quelques mois, au Lycée Bonaparte. Le mieux noté continuera ses études. Les autres rentreront à l'atelier.

Jean-Martin l'emporte ; mais, loin de le jalouser, ses frères, voyant en lui l'espoir de la famille, se dévouent à son succès. Dans le petit réduit glacial où il passe, à travailler, une partie de ses nuits, tour à tour, pour le réchauffer, ils lui apportent — édition anticipée du moderne moine électrique — un boulet rouge, dans un seau plein de sable.

Devenu bachelier, Charcot hésite sur la voie à suivre. Il a un fort penchant pour la peinture. Mais combien intéressante aussi est la clinique vétérinaire, ouverte en face de la boutique paternelle ! Tout bien pesé, il sera médecin. Quatre ans plus tard, malgré son excessive timidité, il sort triomphant du difficile concours de l'Internat.

Le hasard l'envoie à la Salpêtrière, vaste hospice alors peuplé de vieilles femmes indigentes. Il y prend goût à l'étude des maladies des nerfs et bientôt l'idée lui vient de relations possibles entre les troubles organiques constatés et certaines lésions des centres nerveux, que révélerait l'autopsie.

Tout de suite, il aperçoit le grand profit à tirer, pour cette recherche, d'un tel Établissement, où les observations faites durant la vie peuvent être contrôlées par un examen *post mortem*. Sur chaque malade, il recueille des notes très complètes. Puis, quelques années plus tard, devenu médecin des hôpitaux, il sollicite et obtient sans peine le poste, alors peu envié, de la Salpêtrière.

Dans le pauvre laboratoire dont il dispose — une petite cuisine sous les combles, dans un logement désaffecté — Charcot reprend la suite de ses études, et bientôt, constatant l'exactitude de ses prévisions, il se hasarde à formuler cette

doctrine des *localisations nerveuses*, qui, habilement mise à profit pendant la grande guerre, va, par des trépanations judicieusement effectuées, sauver des milliers de blessés, atteints de paralysies consécutives à des lésions du cerveau.

Pour le traitement des maladies des nerfs, Charcot, un peu plus tard, crée une clinique et un institut modèles, où bientôt accourent en foule, des quatre coins du monde, élèves et médecins.

Mais, de tous les travaux de Charcot, ceux peut-être qui ont le plus contribué à répandre son nom, bien qu'ils forment la moindre part de son œuvre, sont relatifs à l'hypnotisme.

Il fallait être poussé par un irrésistible amour de la vérité pour oser, comme il l'a fait, soulever un coin du voile qui cache le domaine du merveilleux, et pour vouloir plier aux vulgaires lois physiques, les mystérieux phénomènes présentés, de tous temps, à la crédulité publique, par les sorciers et les charlatans, comme des manifestations de puissances surnaturelles, ou d'influences astrales.

Le mérite de Charcot n'est pas mince de s'être permis d'ouvrir cette nouvelle boîte de Pandore. Au moyen âge, ce geste courageux l'eût désigné pour le bûcher. A notre époque, de mœurs plus douces, il l'exposait tout au moins au ridicule, voire à d'âpres attaques, dont la mort même ne l'a pas délivré.

Et pourtant, combien ces troublants problèmes se simplifient, si l'on réfléchit qu'en fait, les choses se passent comme si, dans certaines conditions, un cerveau pouvait lire, en quelque sorte, dans un autre cerveau.

Pour transmettre sa pensée, l'homme, habituellement, dispose de deux moyens : la parole et le geste, utilisant, par l'intermédiaire de l'ouïe et de la vue, ces deux agents physiques : le son et la lumière.

Mais quelle impossibilité y aurait-il à ce que — comme le son impressionnant deux résonateurs accordés pour la même note — la pensée, assimilée à une vibration, puisse directement passer d'un cerveau à un autre, physiologiquement harmonisé avec le premier?

Suivant les affinités des êtres en présence, la transmission serait plus ou moins nette, plus ou moins complète. Dans certains cas même, l'un des sujets pourrait, mentalement, imposer à l'autre sa volonté.

L'hypothèse peut sembler hardie. Mais combien d'autres aussi aventurées, telles *l'attraction universelle*, ou l'existence de *deux électricités*, — simples expressions de langage traduisant des faits observés — sont journellement introduites dans la Science pour expliquer des phénomènes nouveaux?

En tous cas, une fois admise, l'hypothèse dont je parle jette une vive lumière sur nombre de choses, en apparence pleines de mystère.

On s'explique, à la fois, l'influence prestigieuse de certains hommes sur leurs semblables, de professeurs sur leurs élèves, de généraux sur leurs troupes, d'orateurs sur des foules, dont peu de personnes, pourtant, les entendent. On comprend les hypnotiseurs, les manieurs d'hommes et les fondateurs de religions : Pierre l'Ermite, Mahomet, Bonaparte et Gambetta.

On s'explique le fonctionnement des tables tournantes et la troublante exactitude des réponses d'une somnambule extralucide, consultée par un client sur des faits connus de lui seul. On comprend aussi, par contre, l'hésitation et le vague des horoscopes ayant la prétention de dévoiler l'avenir.

L'auto-suggestion apparaît comme le résultat d'une simple réflexion de la pensée sur elle-même, agissant comme ces rayons lumineux qui, devant une glace, renvoient à l'observateur sa propre image.

La télépathie devient, en un certain sens, quelque chose de comparable à la *radiotéléphonie*, cette stupéfiante découverte d'hier, dont le seul énoncé, il y a vingt ans, eût fait crier au miracle.

Que l'on y réfléchisse, en effet ! Grâce à une double transformation inverse, au départ et à l'arrivée, les ondes sonores, portées jusqu'aux antipodes sur les ailes des ondes herziennes, traversent aujourd'hui l'espace en tous sens et, sans se laisser arrêter par aucun obstacle, pénètrent dans les réduits les plus cachés.

Or la Nature n'avait donné à l'homme qu'une oreille imparfaite et grossière, lui permettant à peine de saisir, en bloc et sans discrimination d'origine, quelques maigres octaves de la gamme infinie des vibrations de l'éther. Mais voici que, par son génie, il s'est construit une sorte d'oreille artificielle, avec laquelle, en les filtrant, si l'on peut dire, à sa guise, il recueille les harmonies sans nombre qui sillonnent l'atmosphère. En quelque lieu qu'il se trouve, il peut, successivement et en quelques minutes, suivre, par exemple, comme s'il y assistait en personne, un sermon à la cathédrale Saint-Paul à Londres, ou bien entendre un concert au Capitole de Rome, ou encore écouter une conférence à Zurich.

La télépathie n'offre rien de plus merveilleux.

Je me borne à livrer ces réflexions à la critique des psychologues et des physiologistes.

Quoi qu'il en soit, les doctrines de Charcot sur ces matières peuvent — comme il le déclarait lui-même — être imparfaites, voire erronées sur quelques

points. Il n'en garde pas moins le mérite immense d'avoir, le premier, plié à la méthode scientifique l'étude de questions auparavant abandonnées à l'empirisme. S'il ne les a pas toutes abordées, c'est qu'au delà d'un certain point, comme dit Bacon, la nature devient sourde à nos appels et n'y répond plus.

J'ai dit que, dans Charcot, l'homme est à la hauteur du savant.

Sa modestie est extrême. Sa générosité et sa bonté ne le sont pas moins. Ses malades et ses élèves l'adorent. Le spectacle de la souffrance, même chez les animaux, lui est intolérable. Et ce motif, à lui seul, suffira pour le détourner de la physiologie expérimentale, une science, pourtant, qu'il eût aimé cultiver.

On le voit, un jour, administrer une magistrale correction à un cocher qui martyrisait son cheval. Une autre fois, dans sa propriété de Neuilly, il quitte précipitamment son travail pour courir, dans le jardin, à la poursuite d'un canard qui vient de saisir une grenouille.

Sa droiture d'esprit le fait rechercher comme arbitre dans les discussions académiques. On n'a pas oublié sa décisive intervention dans les controverses relatives aux travaux de Pasteur sur la rage. Elle lui vaut d'ailleurs des haines tenaces. A la veille de son élection à l'Institut, il paraît, dans un grand journal, sous la signature, alors célèbre, d'Ignotus, un article virulent contre lui. Quelques années plus tard, parmi de nombreuses demandes d'indigents — les seules qu'il accueillait — pour une consultation à domicile, il trouve une lettre éplorée d'un malheureux paralytique, le suppliant de venir à son chevet. Il s'y rend.

— Maître, lui dit le malade, je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance pour votre visite; mais tout examiné, je tiens à vous révéler ceci : je suis le baron Platel, auteur de l'ignoble article que vous savez et qui restera le remords de toute ma vie. Mon excuse — si c'en est une — est d'avoir, poussé par la misère, accepté de me faire le vénal instrument des rancunes de trois de vos confrères. Et maintenant que vous me connaissez, allez-vous encore vouloir me soigner?

— Certes oui, répond Charcot, mais, cette fois, il ne sera pas question d'honoraires.

Veut-on un autre exemple de son désintéressement?

Esprit très éclectique, regardé à tort comme un matérialiste, lui qui compte le cardinal Lavigerie au nombre de ses meilleurs amis, Charcot, sachant l'énorme influence du moral sur le physique, exploite chez ses malades la confiance sous toutes ses formes : confiance dans le médecin, dans le traitement, dans les médicaments, qu'il conseille de prendre tant qu'ils guérissent, confiance même, le cas échéant, dans les interventions surnaturelles. Il envoie systématiquement à Lourdes les malades qui ont la foi. Mais, bientôt, la réputation de ne guérir que des névropathes les y fait prendre en défaveur. Charcot ne s'en émeut pas. Une malade atteinte, sans doute possible, d'hémiplégie nerveuse, se présente à la clinique. Elle croit aux miracles. Charcot décide aussitôt de l'envoyer à Lourdes et, pour lui ménager un meilleur accueil, il lui délivre, à la stupéfaction de ses élèves, un bulletin portant cette fausse mention : « Hémiplégie d'origine organique ».

— Mais vous n'y pensez pas, maître, lui dit-on. Avec un pareil certificat, vous allez fournir à vos adversaires une arme terrible.

— Qu'importe, répond-il, si la malade guérit. N'est-ce pas l'essentiel?

On pourrait multiplier les traits de ce genre. Mais j'en ai dit assez pour montrer quelle belle âme se cachait sous le masque froid et sévère de Charcot. Sa vie peut être donnée en exemple aux jeunes savants.

Certaines de ses doctrines pourront tomber dans l'oubli; mais son nom restera, dans la mémoire de la postérité, comme celui du père de la *neurologie*, et du fondateur de cette grande École de la Salpêtrière, qui a si largement rétréci le champ du mystère.

Charles LALLEMAND,
de l'Académie des Sciences

HISTOIRE VÉRIDIQUE DE LA FABULEUSE TARASQUE DE TARASCON EN PROVENCE

Cette année-là, qui était la 736e de la fondation de Rome et la 18e du règne d'Auguste, l'empereur, en rentrant de Samos où il était allé recevoir l'hommage d'une délégation venue des pays étrangers au travers duquel coule le fleuve Indus, ferma le temple de Janus.

Cela n'était pas arrivé depuis deux cent six ans. C'est un chiffre.

Pour commémorer cet heureux événement qui marquait la paix générale à l'intérieur comme à l'extérieur des frontières de l'Empire, donner aux peuples soumis à ses lois une haute idée de sa munificence et de ses richesses et fournir à leur humeur turbulente, aussi bien qu'à leur curiosité, une occasion de se satisfaire sans risque pour la sécurité romaine, l'Auguste ordonna que, dans toutes les grandes villes des territoires soumis aux aigles impériales, des jeux de cirque soient donnés. Il recommanda aux préfets et gouverneurs des provinces de ne rien négliger pour donner à ces fêtes tout le faste et toute la pompe qu'exigeait la magnificence romaine.

Lucius Caïus Æmilianus était alors préfet de Némosa dans les Gaules méridionales. (C'est la ville qu'aujourd'hui nous nommons Nîmes.) Désireux de suivre les instructions de l'empereur en donnant tous ses soins à la splendeur des jeux qui allaient se célébrer dans le cirque sous sa haute présidence, voulant aussi présenter à la population, toujours avide de ces solennités, un élément digne de son admiration et désireux d'autre part de profiter de cette occasion pour montrer aux belles vierges de la ville et aussi à celles qui n'étaient point en cet état, étant mariées, des animaux rares qu'elles n'avaient point encore vus et de la férocité desquels elles jugeraient de la puissance et de la séduction du Préfet de la ville, Lucius Caïus dépêcha au loin des galères et des navires pour lui rapporter les bêtes nécessaires à la digne célébration des spectacles.

Il envoya sur les côtes de la Lybie trois trirèmes et deux grands vaisseaux creux, avec ordre à leur commandant, Marcus Rubescens, ainsi nommé à cause de la couleur éclatante de ses cheveux, de lui rapporter un plein chargement de lions et de panthères. Ces dernières étaient peut-être moins redoutables que les lions, mais, par contre, elles étaient plus cruelles et plus sanguinaires et la souplesse de leurs bonds élégants était-elle très réjouissante.

Ænnius ramena de son expédition quatre-vingts lions et cent douze panthères, tous très sauvages et en bel état. Il y joignit aussi, bien que le préfet ne le lui eût point dit, une cinquantaine d'esclaves numides, habiles à divers tours de souplesse, pour les faire dévorer dans les arènes par les lions. Mais il eut soin de ne pas les faire voyager ensemble.

Lucius Caïus Æmilianus en fut très satisfait.

Il envoya aussi une flotte de deux trirèmes, une grande galère pontée à château et deux vaisseaux creux, dont un fort grand, au delà des colonnes d'Hercule, bien plus loin que les Iles-Fortunées. C'était Hyliorix-le-Massiliote qui commandait cette flotte, bien que de race ligure. Mais le préfet avait grande confiance en lui à juste titre. Il rapporta de son périple des Hommes-des-bois velus et excessivement méchants, bien plus grands que des hommes ordinaires et qui combattaient les lions dans les arènes et les écrasaient entre leurs bras puissants.

Il y en avait vingt-six dont trois femelles, mais six moururent en voyage de diverses maladies et un tomba à l'eau accidentellement et fut dévoré par les requins qui suivaient les vaisseaux bien qu'Hyliorix, avec un zèle louable, ait fait jeter à la mer pour occuper les squales pendant qu'on cherchait à repêcher l'Homme-des-bois, quelques-uns de ses matelots qui furent également dévorés. Une des femelles, enceintes, mourut en accouchant prématurément par suite du mal de mer. Il restait cependant dix-neuf mâles et deux femelles qui fournirent un spectacle merveilleux.

Strabon en parle et les désigne sous le nom de Gorilli. Ce sont évidemment les gorilles que nous n'arrivons nous-mêmes que très difficilement à prendre vivants. Hyliorix, pour se les procurer, dut aller presque jusqu'au Gabon, ce qui donne une haute idée du courage et des connaissances nautiques de l'amiral massiliote. Il ramenait également dix éléphants, six lions, quatre panthères noires et deux spécimens d'une race d'animaux assez difficiles à identifier. D'après la description qui en est donnée dans les ouvrages anciens où nous puisons ces renseignements, vraisemblablement c'étaient des grands tamanoirs. Ils ne valurent du reste absolument rien dans l'arène, se refusant catégoriquement à dévorer deux jeunes filles condamnées à mort qu'on avait jetées dans le cirque en leur promettant la vie sauve si les animaux fantastiques, aux griffes d'une longueur démesurée, les épargnaient. Les monstres ne remportèrent qu'un succès de curiosité, mais le peuple les trouva, malgré leur air terrible et leurs longues griffes, complètement insuffisants. Ce ne fut pas l'avis des jeunes filles qui eurent, grâce à eux, la vie sauve. Elles en profitèrent d'ailleurs fort mal... mais ceci nous éloignerait de notre sujet. Si ces animaux étaient vraisemblablement des tamanoirs, ce que la description assez confuse que nous en avons retrouvée laisse supposer, bien qu'il paraisse surprenant qu'il pût en être capturé en Afrique, il n'est pas étonnant que l'attente des organisateurs de la fête n'ait été déçue, le tamanoir étant un insectivore. Hyliorix, qui comptait beaucoup sur eux pour lui valoir un commandement plus important, fut désespéré de leur insuccès.

Il y avait aussi une autre flotte composée de trois longues flûtes à deux rangs de rames, quatre vais-

seaux creux et une galère à un seul rang d'avirons. Cette escadre était placée sous les ordres de Milon de Taurauentum, très habile homme de mer, de la race qui habitait la côte que nous appelons actuellement la Côte d'Azur bien que, de par la nature de son sol, elle soit rouge. Milon devait remonter le Nil pour remplir ses vaisseaux creux de crocodiles aussi grands que possible afin de donner dans les arènes de Nemosa qui pouvaient aisément être remplies d'eau, ce dont les habitants de la ville étaient très fiers, des jeux aquatiques et des combats entre des nageurs nus et des monstres amphibies.

On se souviendra que les armes de la Ville de Nîmes représentent un crocodile enchaîné au pied d'un palmier. Ceci est en souvenir de la légion qui fonda la ville et qui était la légion Egyptienne dont les enseignes représentaient un crocodile sous un palmier.

Lucius Caïus pensait, par le choix qu'il avait fait de ces animaux, flatter l'orgueil des légionnaires et des habitants du pays et joindre à la munificence que montrait l'acquisition de ces bêtes fort rares et inconnues à Nemosa et dans les Gaules méridionales, la délicatesse de l'attention qui l'avait poussé à choisir des crocodiles en cette occasion.

En somme, les jeux s'annonçaient bien et le préfet augurait favorablement de l'avenir; car l'Auguste tiendrait certainement compte pour son avancement du zèle qu'il avait déployé à fêter dignement la fermeture du temple de Janus et la paix générale.

Hyliorix, ses Hommes-des-bois, ses éléphants et ses deux animaux étranges étaient arrivés ainsi que Æ. M. Rubescens et son chargement de lions et de panthères que l'on attendait encore Milon de Taurauentum.

Le préfet et son entourage se doutaient bien que le chef d'escadre avait dû faire un détour par son pays natal et peut-être s'y arrêter; mais, tout de même, on trouvait, à Nemosa, qu'il en prenait à l'aise, lorsque la galère à un seul rang de rames, qui remontait plus facilement les fleuves à cause de son faible tirant d'eau, arriva, disant que la flotte de Milon avait subie une très violente tempête de vent de septentrion, l'actuel mistral, en doublant les îles au Sud de Phocée, l'île Maïre et celle de Riou. Une galère avait été détruite, deux des vaisseaux creux avaient subi des avaries et Milon avait dû se résoudre, quoi qu'il lui en coûtât, à faire tuer les crocodiles qui les chargeaient, ne voulant les jeter vivants à la mer où ils auraient pu commettre des dégâts au cas où ses navires couleraient, ce qui ne manqua pas d'arriver, comme il l'avait prévu.

Caïus Lucius Æmilianus, apprenant cela et aussi que la marche des autres vaisseaux était retardée de par les avaries qu'ils avaient subies dans la tempête, entra dans une violente colère.

Il donna l'ordre à la galère à un seul rang de rames de repartir à la rencontre de Milon et de lui dire de se hâter pour ne pas retarder indéfiniment les jeux; car le temple de Janus risquait, si l'on tardait trop à fêter sa fermeture, d'être de nouveau ouvert.

Désireux de plaire à son préfet et, en même temps, de prouver qu'il connaissait son métier de nautonier, Milon fit faire force de rames et renvoya en avant la galère à un seul rang d'avirons pour dire au préfet qu'il se consolât : les crocodiles perdus étaient les moins beaux et la belle pièce, la merveille de l'expédition, un monstre de plus de trente-cinq pieds de long et que l'on disait vieux de plus de mille ans, étant en parfait état dans l'un des vaisseaux sauvés, le meilleur, nommé Poséidon.

A ce moment-là, dont nous écrivons, la grande embouchure du Rhône ne se trouvait pas être celle de l'Est, mais bien de l'Ouest. Elle débouchait près d'Aigues-Mortes qui n'existait pas encore. On passait, pour y arriver, le long d'une côte basse et sablonneuse au milieu de laquelle on voyait la nuit briller les feux des peuples sauvages, adorateurs du soleil, qui habitaient la plaine marécageuse de la Camargue, avaient bâti leur capitale, nommée Ratis (aujourd'hui les Saintes-Maries-de-la-Mer), au bord de l'eau, entre des étangs et la mer, et se nourrissaient à peu près exclusivement de la chair des chevaux sauvages vivant en hordes nombreuses dans ses marais et ses bois d'arbres rabougris.

Ces indigènes prétendaient descendre de Neptune et être les survivants des habitants d'une vaste terre occidentale jadis engloutie sous les eaux. Ils n'étaient point, à proprement parler, dangereux, mais n'étaient pas d'un commerce agréable, restant farouchement confinés entre les deux bras du Rhône, repoussant toute tentative d'alliance ou d'amitié et ne sortant de leur territoire que pour rapiner sur les terres environnantes. Au reste, comme ils ne s'attaquaient jamais aux oppida romains trop distants de leur territoire, qu'ils laissaient en paix la ville d'Arles où ils ne se risquaient que rarement, et pour commercer, et que leur pays, de par sa nature même, ne pouvait être d'aucun rapport utile pour les Romains, les conquérants leur permettaient de vaquer en paix dans leur solitude, se bornant à exiger d'eux, en tribut annuel, quatre chevaux blancs destinés

au char de l'empereur, tribut qu'ils payaient volontiers, car il leur coûtait peu.

Milon pénétra avec sa flotte dans l'embouchure du Rhône ayant dessein de le remonter jusqu'à peu de distance du point où il se sépare en deux. Il serait alors facile de transporter par terre, dans des chars, les crocodiles jusqu'aux arènes de la ville de Nemosa.

Il faisait, au moment où l'escadre franchit la barre qui existe à l'embouchure du fleuve, une forte brise soufflant du large. Elle aidait fort les rameurs dans leur tâche et on avait déployé les voiles afin d'activer la vitesse des navires. Tout marcha fort bien jusqu'à ce que la nuit vînt. A ce moment la brise tomba. Milon, heureux d'être arrivé presqu'au terme de son voyage qu'il avait bien cru ne jamais devoir achever, ne se souciait pas de risquer, de nuit, ses navires dans la remontée d'un fleuve aussi rapide que le Rhône. Il fit donc mouiller ses vaisseaux au milieu du courant et attendit le jour pour continuer sa navigation.

Le mouillage des deux birèmes et des deux vaisseaux creux fut bien pris et le début de la nuit se passa bien. Malheureusement la brise de terre se leva vers la 10e heure et tourna bientôt en tempête. A cause que le sol sur lequel elle reposait ne devait pas être bon, ou peut-être parce qu'un arbre entraîné par le courant vint s'engager dans son câble, l'ancre du vaisseau creux, portant pour sa garantie le nom tutélaire de dieu de la mer, Poséidon, chassa.

Il dériva, car le courant était rapide et tous les efforts de son capitaine ne purent l'empêcher de s'échouer. Le courant prenant le lourd vaisseau par le travers lui fit fortement donner de la bande et l'eau s'engouffra dans sa cale. Cette eau était douce et limoneuse, elle rappelait celle du Nil. Les crocodiles, qui avaient souffert énormément de l'eau salée dont on les avait arrosés pendant la traversée, furent tout d'un coup regaillardis et s'agitèrent dans l'onde qui commençait à remplir le vaisseau. Ils s'agitèrent tellement, se portant en masse du côté par où l'eau entrait que la bande du navire augmenta de plus en plus et que tout d'un coup, comme il fallait s'y attendre, il chavira. Il y eut une série de plongeons rapides et les crocodiles disparurent dans le Rhône avant que les matelots qui montaient le bâtiment chaviré aient eu le temps de les tuer comme il avait été fait pour ceux qui chargeaient les navires naufragés dans le golfe du Lion.

La nuit était très sombre. Le vent roulait ses nuages bas, le Rhône grondait sourdement avec un bruit qui semblait une plainte humaine. A droite et à gauche du fleuve s'étendaient de larges territoires marécageux dont les roseaux denses et très élevés pouvaient parfaitement servir de refuge à quelque divinité fluviale irritée.

On entendait monter autour des vaisseaux à l'ancre comme une rumeur tragique et perpétuelle sans qu'on pût bien définir s'il s'agissait du bruit fait par les papyrus de la rive et les eaux du fleuve agitées par le vent ou si c'était la plainte des esprits tutélaires du Rhône qui pleuraient le viol de leur retraite. Dans les navires restés en sécurité au milieu du courant, les matelots se tenaient cois, très inquiets et redoutant d'encourir la colère de quelque dieu. Certains parmi eux disaient que les divinités des fleuves étaient irritées, car ils avaient porté la main sur les animaux sacrés, les crocodiles gardiens du Nil et des grands fleuves et que la perte du Poséidon était la punition de cette profanation.

Ceux-là, à vrai dire, étaient des matelots ayant tous plus ou moins habité l'Egypte et en partie gagnés aux croyances de ce pays. Ils ajoutaient que c'était le Poséidon qui avait été choisi par le destin pour leur faire payer leur impiété, car dans ce vaisseau creux se trouvait le crocodile géant, l'ancêtre, celui qui avait certainement connu le Dieu Sovkou, le dieu-crocodile, celui que les Grecs nommaient Souknos. Et qui sait? C'était peut-être bien le dieu lui-même sur lequel ils avaient porté leurs mains sacrilèges. Oui, en effet, ce ne pouvait être que le dieu, le dieu tutélaire de l'Egypte sacrée et mystérieuse qu'ils avaient ainsi emmené, par delà les mers, dans un vaisseau creux bâti de bois et de fer et sans lui rendre les honneurs qu'il était accoutumé à recevoir de son peuple. Les matelots tapis le long des bancs de nage, adossés au parados ou couchés dans la thalame se racontaient tout cela en écoutant l'eau gronder contre le flanc des vaisseaux et la voix immense et sinistre de ce pays plat et inconnu que l'on avait côtoyé tout le jour et d'où montait des plaintes et des hurlements tragiques comme ceux que poussent les mânes des condamnés aux bords funèbres de l'Eurèbe.

Pour mettre le comble à leur effroi, un des hommes, regardant craintivement par-dessus le bord entre deux cataphragmates (c'étaient les pièces de bois destinées à soutenir la tente formant le toit du navire), un de ceux-là s'écria qu'il voyait des flammes courir sur le rivage du côté du fleuve qui n'était pas soumis à l'empire romain. C'était, à la vérité, les torches que portaient les farouches indigènes de la grande île de Camargue.

Ils étaient sur le bord du fleuve, épars dans le marais, cherchant à tirer parti du sinistre et à piller le vaisseau naufragé, selon leur coutume.

Mais les matelots dirent que c'étaient des esprits infernaux et ils se cachèrent dans les parties les plus secrètes du navire, jusque dans la cale. Il n'était pas dans les habitudes de la navigation d'alors de rester, de nuit, en mer, exposé aux vents et aux caprices des flots et les nautoniers regrettaient les bons ports tranquilles aux quais de marbre blanc contre lesquels grinçaient les éperons des galères et qui étaient pourvus de solides anneaux de bronze où l'on pouvait attacher sûrement les cordages des vaisseaux.

Cependant Milon, accoudé au stolos de sa birème, regardait dans la nuit et maudissait les dieux d'Egypte, le préfet de Nîmes et l'Empereur romain.

Tout d'un coup, du fleuve s'élevèrent de grandes clameurs comme des plaintes d'enfant qu'on égorge; c'était les crocodiles qui vagissaient de joie d'avoir recouvré leur liberté et, aussi il faut le dire, les cris que poussaient les matelots du navire naufragé que les sauriens pourchassaient dans le fleuve et dans les roseaux et dévoraient à belles dents pour fêter par un repas plantureux le recouvrement de leur liberté.

Alors sans se consulter, les matelots au comble de l'effroi, laissèrent tomber dans l'eau tourbillonnante les lourds avirons, tranchèrent les câbles des ancres et cherchèrent à s'enfuir à force de rames en poussant de grands cris aigus afin d'effrayer les esprits malfaisants qui entouraient les vaisseaux. Les malheureux nautoniers, courbés sur les avirons, voulaient fuir au plus vite cette côte mystérieuse et inhospitalière. Les chefs de nage et les pilotes et les épibates criaient dans le mistral, hurlant en tempête, des ordres qu'on n'entendait ni ne comprenait. Le vent faisait rage, la nuit était noire, le Rhône tourbillonnait, les matelots effrayés manquaient du sang-froid nécessaire à la manœuvre... Enfin, les éléments déchaînés avec cette violence qui est la caractéristique des ouragans de la vallée du Rhône eurent le dessus et les vaisseaux s'échouèrent sur la rive camarguaise où les drossait le mistral. Echoués, ils chavirèrent, se remplirent, les crocodiles rendus à la liberté et qui n'avaient depuis longtemps été à pareille orgie s'en donnèrent à cœur joie et happèrent tous les matelots qui cherchaient à se sauver à la nage. Les autres, ceux qui étaient parvenus à atteindre au travers des joncs la terre camarguaise, furent tués par les indigènes désireux non pas de commettre des crimes, mais de s'approprier les objets, vêtements ou armes que les naufragés portaient encore avec eux.

Son œuvre faite, la tempête, aussi vite qu'elle s'était élevée, s'apaisa.

Le jour, en se levant, éclaira cette scène de désolation. Les coques renversées des beaux navires de Milon échoués parmi la vase et les joncs, épaves lamentables de ces instruments de l'orgueil romain ; les cadavres déchiquetés des malheureux nautoniers dont les crocodiles repus avaient abandonné les restes sur la berge de limon où les oiseaux de proie, déjà, venaient les déchiqueter et, immobile, mystérieuse et énorme, une masse effrayante allongée sur un banc de sable et qui répandait une odeur maléfique, relent de cadavre, de charogne, de vase et de musc : c'était le grand crocodile géant, le contemporain du dieu Sovkou, peut-être bien Sovkou lui-même, qui dormait au soleil et digérait paisiblement, la gueule ouverte afin que les oiseaux du ciel viennent lui curer les dents. C'est ce que vit à la 6e heure, Lucius Caïus Æmilianus, qui impatient d'avoir, par lui-même, des nouvelles de Milon et de sa flotte, était monté à cheval dès l'aurore pour se rendre par terre à l'endroit où on lui avait signalé le mouillage nocturne des vaisseaux du Taurauentien. Lorsque, de la rive romaine qui dominait le Rhône, stupide et béant, il vit le désastre, on raconte qu'il arracha le cercle d'or qui lui ceignait le front, insigne de son grade, poussa un grand cri d'abomination et de désespérance, et longtemps se tordit les bras.

Puis revenu à lui-même, et déjà prêt à la vengeance, il demanda : « Qui? Qui a fait cela? »

Un indigène gitan qui était là, ayant traversé le Rhône sur sa barque d'osier tressé et qui essayait, lorsque les Romains étaient arrivés, de repêcher quelques épaves du désastre, comprenant que le préfet voulait savoir qui avait déchiqueté les cadavres de ses matelots, désignant le grand corps écailleux et cuirassé comme un crustacé énorme échoué sur le banc de sable, dit simplement : « *'sta rasco* » ce qui voulait dire en un mélange de mauvais latin et de langue gitane « *ista rasco* » « cette (péjoratif) écrevisse » ! Mais le préfet ne connaissait pas le langage des indigènes camarguais. Il répéta « *tarasco!* » et allait donner l'ordre à ses légionnaires de l'attaquer quand le saurien, soudain réveillé, ferma sa gueule avec un claquement qui fit passer un frisson dans le dos des assistants et s'élança dans le fleuve dont l'eau trouble se referma sur lui.

Alors Lucius Caïus Æmilianus, bien que représentant de l'Empereur et préfet de Rome, eut peur et remonta la berge afin de s'écarter de ces eaux sinistres et dangereuses. Il jugea inutile d'insister et plus prudent de s'en retourner à Nîmes.

Les jeux eurent lieu comme l'Empereur l'avait ordonné pour fêter la fermeture du temple de Janus, mais il plana sur toutes ces fêtes, si belles

qu'elles fussent, comme une sorte de gêne et de deuil. Beaucoup ne pouvaient oublier le naufrage de la flotte de Milon dans le fleuve du Rhône et l'horrible spectacle auquel avaient assisté le préfet, ses officiers et les soldats de son escorte.

Ceux-ci, naturellement portés à l'exagération comme tous les militaires, ne se gênaient pas pour répéter qu'ils avaient vu au milieu du Rhône, dormant sur un banc de sable, un monstre au dos écailleux à la masse énorme, digérant les nautoniers morts dans le naufrage qu'il avait causé. Bientôt on raconta des détails horribles sur la scène du naufrage et sur l'horrible repas que le monstre avait fait des cadavres de ses victimes, et ceux qui en parlaient citaient le nom qu'avait donné l'indigène à la question du préfet « tarasco ! » la grosse écrevisse.

Cependant les gitans qui vagabondaient tout le temps dans les marécages au bord du Rhône découvrirent une assez grande quantité de crocodiles de petite taille dormant dans les roseaux. Ils s'en emparèrent, les tuèrent et mangèrent leur chair car ils n'étaient pas très difficiles sur la nourriture.

Ces meurtres dans leurs rangs mirent les sauriens en émoi et ils commencèrent à descendre le fleuve. En fait, comme il ne passait pas grand chose dans le Rhône, surtout depuis le désastre de Milon, ils avaient grand faim, ne trouvant rien à manger en corrélation de leur appétit. Ils descendirent comme cela jusqu'à la mer. L'eau salée ne leur plut pas beaucoup. Quelqu'uns cependant s'y risquèrent. Ils furent emportés par diverses tempêtes et l'un d'entre eux qui n'avait guère plus de cinq pieds de long fut rejeté par les vagues sur la plage de Ratis. Les Gitans qui sont naturellement curieux de ce qu'ils ne connaissent pas et très enclins à apprivoiser les animaux, attrapèrent ce crocodile qui leur parut être une sorte de gros lézard à la carapace d'écrevisse. Comme ils ne connaissaient pas de mots pour le désigner ils lui laissèrent celui qui lui avait été donné : « tarasco ».

Quelques-uns des crocodiles survivants ne se souciant pas de rester dans les eaux de l'embouchure qui étaient parfois douces, parfois salées, le plus souvent saumâtres, firent demi-tour et remontèrent le Rhône.

Il y en eut qui s'arrêtèrent à un gué qui se trouvait alors un peu en amont de l'emplacement actuel du château d'Astouin et par lequel passaient les Camarguais qui voulaient se rendre à Nîmes pour y porter des paniers d'osier tressé, y conduire des bêtes de leur sauvage bétail ou simplement y vivre quelque temps aux dépens des citoyens de la ville. Ces crocodiles ne tardèrent pas à faire courir à ceux qui franchissaient le Rhône à cet endroit les plus grands dangers. Bien peu réussissaient à franchir le fleuve sans être happés par les terribles mâchoires, entraînés sous les eaux et dévorés dans les roseaux impénétrables de la rive. L'émotion s'accrut à Nîmes qui savait le monstre installé dans son territoire car ces méfaits étaient tous mis sur le compte du gigantesque crocodile que le préfet et ses acolytes avaient vu et que l'on continuait à appeler avec terreur « tarasco » sans plus.

Mais ce fut bien pis lorsque des nouvelles parvinrent de Beaucaire qui n'était alors qu'un tout petit village de Volsques dénommé Gernum ou Ugernum.

Malgré sa petitesse, ce hameau avait déjà acquis une grande importance à cause du gué très fréquenté qui se trouvait à cet endroit-là et par lequel passait le raccourci de la voie romaine allant de Nîmes à Aix. De l'autre côté du Rhône était la petite ville de Taurusco, colonie Salienne, qui avait bien quelque importance. Le gué qui unissait ces deux villes était très fréquenté, car on voyageait beaucoup dans ce pays, surtout depuis que la domination romaine avait rendu la tranquillité à la région jadis peu sûre.

Tout d'un coup, les Nîmois apprirent que le monstre amphibie faisait de grands ravages également au gué de Taurusco, dévorant les voyageurs assez imprudents pour s'engager dans le Rhône. Le cri « Tarasco ! tarasco ! » jaillit de toutes les bouches quand on apprit que Publius Marcellus Antipater, un propre neveu d'Aggripa, avait été tiré dans le fleuve alors qu'il le traversait à cheval et mangé par le monstre sous les yeux de ses esclaves. On put voir l'énorme saurien, dans toute sa hideur, digérer également sur un banc de sable qui se trouvait à l'extrême pointe septentrionale de la Camargue, à l'endroit où le fleuve se sépare en deux, le repas qu'il avait fait de Marcus Antonin et de Calpurnius Æmilianus, un cousin du préfet, deux jeunes nobles remplis d'avenir qui avaient terminé une vie pleine de promesses entre les mâchoires de la hideuse bête Tarasco.

Bientôt, la liste de ses victimes s'allongea tant et si bien que le préfet interdit de passer le Rhône à ce gué redouté. Les habitants de Taurusco et d'Ugernum, dont le trafic des voyageurs constituait la principale ressource, étaient dans la désolation.

Jean-Toussaint SAMAT.

(A suivre.)

L'EXPERTISE EN ÉCRITURE

L'expertise en écritures a le don de piquer la curiosité. Il en est souvent question dans la presse et, il faut le dire, le public est habitué à lire à son sujet les articles les plus divergents. Très considérée sous l'Ancien Régime, où elle s'est trouvée longtemps monopolisée par une corporation qui avait également un privilège pour les expertises en comptabilité, elle est tombée plus tard dans le discrédit après avoir connu sous la Terreur un éclat si brillant que l'on ne craignait pas d'envoyer quelqu'un tout droit à l'échafaud sur la simple affirmation d'un de ses modestes praticiens. L'Affaire Dreyfus lui a porté un grand coup.

Il règne à son égard un doux scepticisme et les chroniqueurs aussi bien que les avocats ne lui ménagent pas les sarcasmes. On voit même parfois des journalistes s'écrier qu'ils ne comprennent pas que l'on consulte encore les experts en écritures. Ils souhaiteraient « d'en voir supprimer la race ».

La mesure serait réellement bien radicale ! Ceux qui la proposent n'en soupçonnent sans doute pas toutes les conséquences. Les pénalités n'étant plus à redouter, les auteurs de lettres anonymes pourraient s'amuser sans crainte à répandre les calomnies, à jeter le trouble entre époux honnêtes et à ridiculiser les personnes les plus honorables. Le contrôle manquant, les commerçants n'auraient qu'à dénier leur signature toutes les fois qu'il leur conviendrait de ne pas payer une traite, et l'usage des lettres de change disparaîtrait de ce fait. Les comptables, de leur côté, pourraient puiser à pleines mains dans les caisses qui leur sont confiées, en ajoutant à leurs liasses quelques pièces qu'ils auraient fabriquées. Quant aux particuliers désireux de s'enrichir, il leur serait commode de confectionner des testaments, qu'aucun témoignage ne pourrait récuser.

L'expertise en écritures est une nécessité sociale. Elle existait déjà dans l'Antiquité, où pourtant l'écriture était beaucoup moins répandue qu'aujourd'hui et où la vie commerciale n'avait rien de l'enchevêtrement que nous connaissons. Ce qu'il y a aussi de curieux à constater, c'est que le scepticisme dont elle fait l'objet a un caractère très superficiel, qu'il varie beaucoup selon les circonstances et que, même s'il s'affiche, il ne répond pas toujours à une opinion.

Je raconterai à ce sujet deux anecdotes. Au cours des virulents débats de l'affaire Lenoir, il y eut une controverse entre experts en écritures. Quelques rédacteurs judiciaires en parlèrent d'une façon courtoise et intéressante. Mais d'autres ne purent résister au plaisir de partir en guerre. Pris plus ou moins directement à partie, je montrai le plus véhément des articles à Pierre Humbert, qui dans la circonstance avait collaboré avec M. Crépieux-Jamin et moi, et lui dis : « En voilà un auquel nous devrions répondre !... » Il sourit et me répliqua avec la bonhomie qui lui était coutumière : « Inutile ! C'est un ami... J'ai fait autrefois pour lui une expertise qui l'a tiré d'embarras et il m'en a été si reconnaissant que depuis il m'envoie toujours des billets de théâtre. Il n'a cherché qu'à amuser ses lecteurs. Laissons-le tranquillement gagner sa vie en les faisant rire. »

L'autre incident n'est pas moins piquant. Il date du début de ma vie d'expert. J'étais convié à faire à une audience de police correctionnelle, une déposition destinée à confirmer un de mes rapports. En attendant le moment où il me serait donné de parler, j'écoutais les débats qui se succédaient. Il passa une affaire au sujet de laquelle trois experts en écritures lointains avaient été consultés. L'inculpé s'écria : « On va me condamner sur un rapport d'experts en écritures ! On sait pourtant ce qu'ils valent. » — « S'il n'y avait que cela contre vous, répliqua avec vivacité le Président, je vous acquitterais ! Mais il y a bien autres choses... » L'assistance s'égaya et les inculpés qui devaient être ultérieurement mes victimes se tournèrent vers moi la face béate. Mais, quand vint leur tour, la façon de voir changea ! Leurs avocats eurent beau rappeler les propos précédents, on ne les écouta pas. Ils apprirent « qu'il y avait pour l'expertise en écritures des questions d'espèce et que, lorsqu'on se trouvait en présence d'une série de pièces très sérieusement étudiées, par quelqu'un de particulièrement qualifié, et d'ailleurs expressives par elles-mêmes, on pouvait faire état du rapport établi à l'instruction. »

Malgré tout ce qui a été dit et publié contre l'expertise en écritures, elle est restée de bon poids dans la balance de la Justice. Est-ce à tort ou à raison? Cela dépend du point de vue que l'on considère. Il y a à distinguer entre l'expertise en elle-même et la façon dont elle est pratiquée.

Intrinsèquement, l'expertise en écritures constitue un des moyens d'investigation les plus puissants que la Justice ait entre les mains. Le mal, c'est que la plupart de ceux qui s'y adonnent ignorent les plus élémentaires des notions qui leur seraient nécessaires pour exercer leur art, et cela au grand détriment des inculpés innocents et des plaideurs dans leur droit.

Jusqu'ici la faute en a été surtout aux circonstances. L'expertise en écritures se trouve dans un

cas particulier. Comme toutes les autres branches du domaine des recherches judiciaires, elle nécessite la possession de notions très précises et difficiles à s'assimiler pour être pratiquée d'une manière scientifique ; mais, et c'est ce qui a créé un malentendu, il se trouve que la science qu'elle exige ne répond à l'exercice d'aucune spécialité professionnelle dans la vie courante, qu'il faut l'apprendre en vue de l'expertise même. Il y a là un point par lequel elle se différencie des autres techniques qui intéressent la Justice. Pour faire résoudre des problèmes de résistance de matériaux, d'électricité ou de médecine, les tribunaux n'ont qu'à s'adresser à des architectes, à des ingénieurs ou à des docteurs dûment diplômés et d'une notoriété reconnue, qu'ils ont à leur portée du fait des institutions sociales. Pour l'expertise en écritures, les cadres de professionnels tout constitués manquent et il se présente pour les combler des amateurs qui, quelque lettrés qu'ils soient, ne sont pourtant dans l'espèce que des incompétents.

Un collectionneur d'autographes, un ami de la paléographie, un déchiffreur d'inscriptions, un professeur habitué à perfectionner des écritures d'hommes mûrs peuvent avoir un esprit d'observation qui les guide parfois d'une façon heureuse, mais ils n'ont cependant pas la culture spéciale qu'il faut.

J'ajouterai tout de suite une considération qui est importante, c'est qu'ils peuvent faire des quantités d'expertises sans acquérir celle-ci. La pratique de l'expertise en écritures ne perfectionne que ceux qui ont un bon point de départ, elle laisse toute leur vie dans l'erreur ceux qui en ont un mauvais. Si on n'a jamais étudié et compris les principes qui doivent se trouver à la base du raisonnement, on se trompera toute sa vie dès que les documents prêteront à quelque méprise. Il y a en France des praticiens qui ont été consultés plus de cent fois par les tribunaux et qui n'ont qu'une compétence des plus médiocres.

Que faut-il pour être un expert en écritures digne de ce nom? D'abord et avant tout connaître les lois de l'écriture, s'être habitué à saisir leur jeu, leurs réactions mutuelles et leurs expressions variées.

L'idée qu'il existe des lois de l'écriture est encore nouvelle et j'ai parfois une certaine peine à la faire pénétrer dans les esprits. Il y a cependant des lois qui président à l'écriture comme à tout ce qui concerne la formation et le développement des êtres vivants ou leur état général organique. Les formes scripturales sont loin de ne refléter que le caprice de l'esprit humain.

On dit couramment qu'il ne peut y avoir de lois de l'écriture parce qu'il est possible de changer son écriture. Cette façon de raisonner est aussi illogique que celle qui consisterait à nier les lois de l'hydrostatique parce que l'on modifie le cours des rivières, ou celles de l'attraction universelle parce que l'on fait des avions qui s'élancent au-dessus du sol. Du fait qu'il est possible d'agir sur une cause, de lutter contre ses effets et même de réagir complètement contre eux, il ne faut pas conclure que cette cause n'existe pas.

Les lois de l'écriture, dont j'ai travaillé à donner les énoncés, ont été extraites des travaux de gens qui ont souvent une mauvaise presse, qu'ils ont d'ailleurs parfois méritée par leur absence d'esprit scientifique. Je veux parler « des graphologues ».

La graphologie se résumait autrefois en l'étude du caractère des individus d'après leur écriture. Aujourd'hui, son sens s'est élargi et, s'il ne se confond que par un abus de langage avec celui plus compréhensif encore de graphistique, il désigne exactement, au point de vue scientifique, *l'étude des relations qui existent entre les particularités des individus et les particularités de leur écriture.* Ainsi comprise, la graphologie se subdivise en deux parties : *la graphonomie* et *la graphotechnie.* La *graphonomie* est l'étude des phénomènes graphiques considérés en eux-mêmes, sous leur aspect objectif, et en quelque sorte indépendamment des écritures individuelles où on les observe ; la *graphotechnie*, l'art d'utiliser les données formées par le jeu des lois graphonomiques pour faire des portraits psychologiques.

La graphotechnie s'identifie presque avec la graphologie au sens primitif du mot. Elle est toutefois plus perfectionnée que la graphologie ancienne, précisément parce qu'elle repose maintenant sur des bases plus solides du fait de la conception de la graphonomie.

Bien que la seconde dans l'ordre logique, la graphotechnie est née la première par suite de l'attrait qu'elle présente, et cette circonstance lui a souvent porté préjudice. Ses grands maîtres, — M. Crépieux-Jamin, M. de Rougemont, les regrettés Joseph Depoin et Pierre Humbert, — comptent parmi les experts en écritures les plus éminents. Néanmoins, il n'est pas indispensable d'en posséder tout le maniement pour s'adonner à l'expertise en écritures et on peut réciproquement en avoir des notions et manquer en même temps des qualités nécessaires au praticien judiciaire. Par contre, la connaissance intégrale de la graphonomie est indispensable à celui-ci pour éviter les erreurs.

Étude des phénomènes graphiques considérés sous leur aspect objectif, la graphonomie aboutit à l'énoncé des lois de l'écriture, et, à tel point même

que je suis arrivé à la définir : *l'ensemble des lois de l'écriture.*

Les lois de l'écriture sont complexes et nombreuses. Il faut des cours pour les enseigner et un article ne peut pas permettre de les condenser. J'en exposerai quelques-unes pour en donner un aperçu.

Je commencerai par une grande loi primordiale. Je l'énonce ainsi : *Les mécanismes cérébraux engendrant les gestes scripteurs sont en corrélation avec l'état organique du cerveau et varient comme les modalités de cet état; le tracé scriptural se trouve ainsi en correspondance, d'une part, avec les variétés de constitution, et, de l'autre, avec les modifications momentanées de chaque cerveau, et par conséquent avec les phénomènes psychiques auxquels répondent les unes et les autres.*

Cette loi pourra peut-être trouver un jour une formule plus adéquate encore à la vérité que celle que je lui ai donnée, mais en elle-même elle existe ; le fait ne saurait être contesté. Pour peu que l'on y réfléchisse, on estimera du reste qu'elle est en réalité beaucoup moins surprenante que les lois de la végétation qui font qu'un gland devient un chêne ou que les lois si mystérieuses qui permettent à des milliers d'ondes éthérées de se croiser à travers l'espace sans se confondre et sans se détruire. Si ses effets sont parfois difficiles à percevoir, c'est qu'il leur arrive d'être très enchevêtrés, comme aux autres phénomènes naturels.

Il est à remarquer que cette loi est double : elle vise à la fois *les variétés de constitution des cerveaux* et *les modifications momentanées de chaque cerveau.* Néanmoins, il est bon de la concentrer en une seule formule, car ses deux parties ont trait à un même mode d'action, dont les effets se marquent continuellement côte à côte et réagissent les uns sur les autres.

Il convient d'ajouter que la première partie de cette loi a été établie par l'observation seulement, tandis que la seconde, qui rencontrerait de ce chef peut-être moins d'incrédules, l'a été également par l'expérimentation.

De cette double loi primordiale découlent un très grand nombre de lois, plus ou moins de détail, et notamment celle-ci : *Les mouvements graphiques manifestant l'égoïsme ou l'altruisme sont des gestes déterminés par la position dans lequelle se sent inconsciemment le scripteur par rapport au tracé.*

Appliquée à nos alphabets occidentaux, où l'on écrit en allant de gauche à droite, cette loi se formule pratiquement ainsi : *Le scripteur, qui va vers la droite et dont la main aussi bien que le corps sont placés pour écrire vers le bas de la feuille de papier, se sent constamment, par rapport au tracé, à gauche et en dessous. Les manifestations de l'égoïsme dans le tracé consistent, en dernière analyse, soit en des arrêts ou des retards du mouvement général vers la droite, soit en des déviations anormales vers la gauche ou vers le bas, — et celles de l'altruisme, soit dans le maintien et l'accentuation du mouvement général vers la droite, soit en des déviations anormales vers la droite ou vers le haut.*

Cette loi est, en réalité, en parfaite harmonie avec les principes généraux de la mimique qui font que l'on tourne la main vers son corps pour se désigner, que l'on se resserre sur soi-même sous l'influence de la timidité ou de la crainte et que l'on écarte les bras pour effectuer certaines professions de foi.

Pour être sûrement compris, je ferai observer que l'égoïsme et l'altruisme dont il est question ici ne sont pas ceux qu'envisage le moraliste. Il s'agit des mouvements de la pensée vers le moi et vers le non-moi, qui sont d'ailleurs les uns et les autres très mêlés et presque incessants. Au point de vue psychique, lancer son poing vers quelqu'un constitue un mouvement vers le non-moi, qui est *altruiste d'orientation.*

Mentionnons encore cette autre loi primordiale : *Le geste graphique est sous l'influence immédiate du cerveau ; sa forme n'est pas modifiée par l'organe scripteur si celui-ci fonctionne normalement et se trouve suffisamment adapté à sa fonction.*

On se figure volontiers que la forme de la main agit normalement sur l'écriture, et j'ai même vu l'idée présentée en passant dans un ouvrage par un membre de l'Académie des Sciences. C'est une erreur. La main mutilée peut opérer une certaine réaction, mais une certaine seulement et qui s'exerce toujours dans le même sens. La main qui n'est pas mutilée, quelle que soit sa conformation, n'est pour rien dans les particularités graphiques.

En langage technique, ce que nous appelons l'écriture de la main gauche, c'est l'écriture de la personne qui se met à écrire de la main gauche sans y être exercée et dont l'organe réagit momentanément parce qu'il est mal adapté à sa fonction. Petit à petit, avec l'habitude, son écriture de la main gauche se rapprochera de celle de sa main droite et finira par se confondre avec elle. Phénomène plus intéressant encore, les individus devenus manchots qui apprennent à écrire avec leur pied arrivent à avoir la même écriture qu'avec leur main.

Aux notions qui viennent d'être exposées se rattache cette idée que l'écriture est, en elle-même, indépendante du sexe. Il faudrait, pour qu'il en fût autrement, qu'il y eût une différenciation complète entre les cerveaux des hommes et ceux des

femmes, et ceci n'est pas. Les probabilités que l'on peut donner, d'après son écriture, sur le sexe de l'auteur d'un autographe, tiennent à ce que certaines particularités mentales sont plus souvent féminines que masculines, ou inversement, et aussi à ce que les femmes ont pour leur façon d'écrire des modes comme pour tout ce qui a trait à leur mise extérieure.

Énonçons encore ces lois primordiales :

a) *Les lois graphonomiques sont indépendantes des alphabets employés. Elles se résument en formules où n'interviennent pas des types de lettres alphabétiques déterminés.*

b) *Si les lois graphonomiques sont exactes, leurs réciproques ne le sont pas toujours : des effets sensiblement assimilables pour l'observateur peuvent avoir pour origine des causes différentes.*

c) *On ne peut modifier volontairement à un moment donné son écriture naturelle qu'en introduisant dans son tracé la marque même de l'effort que l'on fait pour obtenir un changement.*

Après avoir pris quelque peu contact avec les lois de l'écriture, il est facile de voir quelles bévues commettent les experts qui les ignorent, qui sont malheureusement encore légion. Ils ne saisissent pas les caractéristiques d'ensemble, ou ils les cataloguent de travers ; ils ne classent pas les observations d'après leur importance ; ils ne distinguent pas le permanent de l'accidentel ; ils confondent entre eux des phénomènes graphiques qui sont en réalité dissemblables, qui ont pour origine des causes différentes ; ils ne groupent pas davantage entre eux des phénomènes graphiques qui doivent être réunis parce que, sous des aspects divergents, ils ont une source commune.

Si la connaissance de la graphonomie est indispensable à l'expert en écritures, elle ne suffit pas à le former. Il faut encore qu'il ait développé sa logique et son jugement.

C'est ce à quoi l'incitent, par leur forme même, les examens de la Société Technique des Experts en écritures (1).

Ils comprennent à la base cinq épreuves statutaires :

1° *Reconnaître les auteurs de documents émanant de personnes ayant déguisé leur graphisme habituel;*

2° *Reconnaître les auteurs de documents en écriture de la main gauche, à l'aide de pièces de comparaison en écriture de la main droite;*

3° *Reconnaître, à l'aide de pièces de comparaison en écriture cursive, les auteurs de documents tracés à la plume en lettres imitant les caractères d'imprimerie;*

4° *Déterminer, dans des séries de signatures, celles qui sont sincères et celles qui sont fausses;*

5° *Rassembler les autographes des mêmes scripteurs dans un groupe d'écrits où se trouvent employés divers alphabets européens.*

Ces épreuves ont un caractère rigoureusement objectif. Sous leurs rubriques, le Jury pose aux candidats des séries de problèmes dont il a la solution, car il n'opère que sur des pièces qu'il a fait établir pour la circonstance.

Voici maintenant comment sont jugés les candidats. On part de cette idée que les experts consultés par la Justice ne sont pas tenus d'une façon absolue de lui donner toujours une opinion ferme, — car il se présente des cas qui sont extrêmement délicats ou même insolubles, — mais que, *là où ils affirment, ils ne doivent pas se tromper.* En conséquence, on tolère que les candidats ne se prononcent pas d'une façon catégorique au sujet d'une petite partie des pièces qui leur sont soumises, à condition qu'ils indiquent les raisons pour lesquelles ils sont restés dans le doute ; par contre, toute détermination erronée dans l'une quelconque des cinq épreuves statutaires devient pour eux éliminatoire. Ce principe, dont l'application fournit à l'esprit l'occasion d'une excellente gymnastique, est assurément le meilleur qu'il y ait pour arriver à constituer un cadre d'experts qui ne risquent pas d'induire la Justice en erreur.

Les examens, auxquels s'ajoutent des interrogations orales et des épreuves complémentaires, nécessitent des connaissances sérieuses. S'il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir y réussir, ils sont du moins à la portée de ceux qui se trouvent doués pour ce genre d'études.

On a donné aux tribunaux ce qui leur manquait : une institution leur permettant de s'adresser à des spécialistes compétents. Il n'appartient qu'aux magistrats d'inviter ceux qui désirent être consultés par eux à s'instruire et à faire la preuve préalable de leur savoir. L'avenir de l'expertise en écritures est maintenant ainsi entre leurs mains.

Solange PELLAT,
Président de la Société Technique des Experts en écritures.

(1) La *Société Technique des Experts en Ecritures*, dont l'organisation a répondu au vœu d'un très grand nombre de savants et de jurisconsultes, a été fondée à la veille de la guerre. Elle n'a pu commencer à travailler de façon suivie qu'au moment de l'armistice.

Elle fait des cours, qui ont lieu le soir à la Sorbonne, dans une salle de la Faculté des Sciences. Ils sont accompagnés de séances de travaux pratiques. Le cycle des études est parcouru en deux ans.

Ses examens, dont les premiers ont eu lieu en juillet 1920, sont placés sous le contrôle de magistrats de la Cour d'Appel de Paris.

LE SERPENT

(Nouvelle)

C'était dans ces temps lointains où la terre restait à demi-inculte et où les solitudes étaient couvertes de buissons et d'arbustes. Des passants isolés cheminaient par des sentiers déserts. Ils s'efforçaient de suivre le cours des rivières, de ville en ville, de village en village. Un dimanche matin, un pâle et triste voyageur, le corps tout enveloppé de linges, allait par un de ces sentiers. A la vue d'un ruisseau, son visage devint terriblement triste et il se précipita vers l'eau en gémissant. Un autre voyageur, qui venait à sa rencontre, s'approchant, l'aida à se relever et le fit asseoir sur une pierre. Le premier voyageur lui raconta son chagrin. Il venait de faire plusieurs centaines de lieues et portait en lui un grand serpent. Un jour, en son enfance, pendant son sommeil, ce serpent est entré dans sa gorge et depuis ce temps il se nourrit de sa nourriture, lui causant une soif inextinguible. « Et je ne sais pas, dit-il, comment je ferai pour me libérer du serpent. Je cherche un homme qui veuille m'aider ou un sage médecin, qui sache charmer le serpent. » Le bon voyageur l'écoutait parler, puis se plaignit du sort, mais ne put rien lui conseiller et poursuivit sa route. Et le premier voyageur, après s'être reposé, se remit aussi en marche. Il ne remarquait rien et ne sentait pas la chaleur, en montant. Seulement, la soif ne le quittait pas et il se demandait anxieusement, si son bourreau ne s'apaiserait pas un jour. Le serpent dévorait sa nourriture, lui laissant à peine de quoi soutenir son existence. Avec la nourriture, le serpent ravageait sa mémoire. Ses forces s'épuisaient entièrement par suite de la nécessité d'être toujours aux écoutes ; le passé pâlissait. L'attention avec laquelle il observait tous les mouvements de son bourreau était telle, qu'il ne s'était pas souvenu, une seule fois durant le long voyage, de sa chère ville de Nurenberg. Arrivé à une montée, il aperçut une femme. S'approchant, elle le dévisagea fixement.

— « Va à droite », lui dit-elle.

— « Pourquoi à droite ? »

— « Je le dis à tout le monde, car là-bas, vit un ermite guérisseur et faiseur de miracles ».

Le voyageur salua très bas, — quel bonheur — il n'a rien demandé encore et on lui donne l'indication. Il a trouvé un être humain et il sera libre. Il prit sa droite et arriva à une cellule.

— « C'est la cellule de l'ermite ? »

— « Oui », répondit un moine, qui était peut-être le gardien.

— « Puis-je le voir ? »

Mais l'ermite n'y était pas. On l'avait mené à la capitale par ordre du roi.

— « Et quand reviendra-t-il ? »

Le moine fit un geste de la main :

— « Jamais ! »

Le voyageur s'attrista, — quel malheur, — il avait enfin une occasion de voir un être humain, de devenir libre, et tout était perdu !

Désespéré, il restait près de la cellule vide, ne sachant que faire. La journée s'éteignait, le soir soufflait doucement et le voyageur ne bougeait pas, ployé dans ses pensées amères. Quand la lune apparut, ses forces l'abandonnèrent, il s'éloigna de la cellule et s'étendit près d'un framboisier. Une douce senteur le grisait. Qu'importe, pensait-il, que l'ermite m'ait vu ou ne m'ait pas vu, puisque j'ai cru qu'il faisait des miracles ; il me guérira. En s'endormant, il espère se réveiller libre et pouvoir commencer une vie nouvelle ; son âme accueillera tout ce qui est vivant, la moindre herbelette. Il ne laissera pas passer une heure, pas une minute, il prendra tout à cette vie et donnera tout en retour, toutes ses forces, pour ranimer tout ce qui est vivant, répandant son allégresse sur le moindre brin d'herbe. Avant tout, reconquérir la liberté ! Dans ce rêve, il crut boire une eau froide. L'eau lui coule dans la bouche et il la boit, comme toujours, sans pouvoir se désaltérer. Après avoir satisfait sa soif, il se réveilla et une fois réveillé, il remarqua avec angoisse qu'il faisait clair de lune. Il pouvait tout distinguer à cette lueur, il vit le serpent avec sa gueule ouverte.

« Et peut-être cette senteur douce l'attirait ».

Et le serpent sortit. Et pour la première fois, le voyageur put se lever facilement. Le serpent avait disparu. Il était libre ! Et soudain il sentit en soi un vide effrayant. Tout son être était engourdi par un grand accablement. Le serpent était toute sa vie et toutes ses pensées, et toutes ses paroles étaient des plaintes. Et voici que ce serpent disparaissait, que devait-il faire ? « Oh, oh, oh, le serpent, le serpent ! » Et il tendit ses mains vers la lune. Tout était visible. Des framboises noircissaient aux buissons. Combien vide était sa première nuit de liberté ! Et tout se décida cette nuit. Il ne s'en alla pas, où aller ? Il resta pour toujours dans la cellule abandonnée. Et la femme comme avant, répétait toujours la même chose aux passants :

« Allez à droite, c'est là qu'habite l'ermite, guérisseur et faiseur de miracles ». Et ceux qui souffraient entraient en passant dans cette cellule et la quittaient emportant la paix en leur âme tourmentée.

Alexis Rémisov.

Traduit du russe par Tatiana Lourié.

LA PRINCESSE DE CLÈVES OU UNE PSEUDO-HÉROÏNE DE LA PIÉTÉ CONJUGALE

Le roman de la comtesse de Lafayette, *La princesse de Clèves*, est, depuis bientôt deux siècles et demi, en possession d'une grande notoriété. On veut y voir le sublime effort de l'héroïsme conjugal, côté de l'épouse.

Nous ne sommes pas pour ôter à une œuvre littéraire le parfum moral qu'elle peut exhaler. Au contraire, nous voudrions, avec La Bruyère, que tout roman eût pour effet d'élever l'âme du lecteur au-dessus des bassesses de la réalité, « afin que, quand une jeune personne jette de là sa vue sur tout ce qui l'entoure, elle n'y trouvât que des sujets indignes et fort au-dessous de ce qu'elle vient d'admirer ». Seulement il s'agit de savoir si cette admiration, que, sur la foi d'un titre, ou d'un on-dit, nous accordons à certaines œuvres, est bien fondée. Il y a de faux chefs-d'œuvre. Inversement il y a des chefs-d'œuvre ignorés. En matière de critique, l'échelle des valeurs est sans cesse sujette à contrôle...

Le roman de Mme de Lafayette est court, comme une nouvelle. Deux cents pages. On nous les vante comme le reflet de toute noblesse, de toute délicatesse féminine. On nous les vante comme le premier en date de nos romans « psychologiques ». Psychologique tant qu'on voudra, mais d'une psychologie trouble et malsaine. On nous les vante comme la peinture de l'héroïsme conjugal, alors que, ainsi que nous le démontrerons, ce roman est dirigé précisément *contre* l'institution du mariage, en ce qu'il offre le choix entre l'amour et le mariage, et qu'il fait de ces deux termes une antinomie. C'est en somme l'œuvre d'une femme mal mariée, d'une Bovary aristocratique, et qui déverse dans cet écrit toute sa rancune contre le mariage.

Que Mme de Lafayette ait écrit une belle « page d'amour », nous n'y contredisons point ; mais de célébrer Mme de Lafayette comme une idéaliste qui aurait élevé à leur plus haute puissance les facultés d'abnégation et de sacrifice de la femme, il faut en rabattre singulièrement. Son petit roman a bénéficié de ce manque de mesure que nous mettons dans nos jugements sur les femmes ou sur les œuvres féminines. Notre galanterie a tout fait.

Pour nous en convaincre, il n'y aurait qu'à étudier d'abord la biographie de notre auteur. Le comte d'Haussonville, juge non prévenu, s'est chargé de la raconter (1). Il ressort amplement de son étude, toute objective, que Mlle de la Vergne contracta avec le comte de Lafayette un mariage de pure « convenance », lui persuada, sitôt l'union consommée, d'aller faire valoir ses terres en Auvergne, cependant qu'elle demeurerait à Paris, où, suivant une épigramme du temps, elle

.....ferait des romans...
Avec les beaux esprits.

Pour respecter « l'honneur du monde », elle se fit passer pour *veuve*. Or M. de Lafayette ne trépassa réellement qu'en 1683, après vingt-huit ans de mariage, ayant par conséquent « enterré » (2) son remplaçant, le duc de La Rochefoucauld, qui était mort en 1680, et avec qui Mme de Lafayette avait « vécu fort honnêtement » (Mme de Sévigné). Les deux fils qu'elle avait eus de son mari n'avaient tenu qu'une place insignifiante dans sa vie.

On nous accordera que d'avoir ainsi « joué » à la veuve avant la mort de l'époux, cela n'est pas très noble. Cela ouvre un jour peu honorable sur cette âme de femme. Cela prédispose mal à composer le roman de l'immolation conjugale. Cela ne donne pas beaucoup de sincérité à l'apologie qu'on pourra faire de la morale du sacrifice...

***

Abordons maintenant *La princesse de Clèves*. Une analyse minutieuse du roman serait sans doute un assez bon moyen de faire ressortir ce qu'a de frêle son affabulation, de peu moral l'esprit qui l'anime, de banal son style. Mais, nous souvenant que « le secret d'ennuyer est celui de tout dire », nous irons droit à la situation centrale, celle qui a servi à sacrer « chef-d'œuvre » l'ouvrage, et qui, à notre avis, le condamne.

On sait comment cette situation est amenée. Mlle de Chartres, fille d'une mère peu avisée, est née dans un milieu aristocratique et dissipé dont l'amour est la grande affaire. Dans cette cour de Henri II, on ne « pense qu'à ça » ; hommes et femmes ont des intrigues en partie multiple ; chacune de ces âmes a un secret... qui est bientôt celui de Polichinelle, en attendant qu'il soit remplacé par un autre secret. La fidélité conjugale ferait hausser leurs belles épaules à la dauphine (Marie Stuart) ou aux autres princesses qui mènent le jeu. Toute la Cour s'intéresse aux petits manèges des amants, et l'auteur entrecroise les fils de ces écheveaux avec une touchante application. Rien en elle ne proteste

(1) Un vol. de la collection Hachette des *Grands écrivains*.

(2) C'est le mot qu'emploie La Bruyère dans un passage des *Caractères* où il vise manifestement le cas du ménage Lafayette.

contre l'amoralisme de cette caste : on sent que de cœur elle en fait partie.

C'est donc l'un de ces gentilshommes que Mme de Chartres a donné à sa fille pour époux, sans s'inquiéter si elle l'aimait (s'inquiétait-on de ce détail dans la noblesse d'autrefois?). En effet Mlle de Chartres ne sent rien pour le prince de Clèves. Elle l'épouse par « raison », comme on dit, puisqu'il est convenu que la « raison » est le nom des mariages sans amour. Sitôt mariée, l'irrésistible duc de Nemours entre en scène. Ah ! là, c'est le coup de foudre. Disons à l'honneur de la jeune femme qu'elle esquisse d'abord une résistance. Mais quoi ! elle n'a aucune défense, ni en elle, ni hors d'elle. Sa mère, qui avait été pour elle un si pitoyable chaperon, meurt à ce moment même, en lui recommandant d'ailleurs de garder sa vertu. La religion, qui aurait pu être pour la princesse un frein ou une force, elle n'en a cure.

Dans une occasion semblable, Mme Swetchine, serrée de près par un grand seigneur, Strogonof, inconsolable de son mariage, et craignant de céder elle-même à la tentation, « obéit tout à coup à une inspiration (c'est le biographe de Mme Swetchine, M. de Falloux, qui parle) qui décida de sa vie tout entière. Elle rentra chez elle, se précipita aux pieds du crucifix et répandit ses larmes devant Dieu, le suppliant d'arracher de son âme le moindre germe d'un sentiment qu'il ne pouvait bénir. Dieu répondit à sa prière... Mme Swetchine se releva calme et forte... et, lorsque le jeune Strogonof se fut résolu lui-même au mariage, elle devint l'amie la plus fidèle et la plus sûre de sa femme ». Mais, encore un coup, Mme de Clèves ne pense même pas au secours divin. Personne n'y pense autour d'elle, et sa biographe, Mme de Lafayette, parfaite rationaliste, n'y pense pas davantage.

La voilà donc destinée à succomber. Mais elle s'avise soudain d'un expédient hardi. Elle va prendre son *mari* pour confesseur et pour soutien. Le prince de Clèves n'est pas tout à fait le mari selon la formule en usage dans le grand monde d'alors. Sans doute il est aveugle, étant le dernier à s'apercevoir de son infortune, cherchant encore le nom de son heureux rival alors que tous l'ont deviné, et par là il appartiendrait plutôt au théâtre comique. Mais il cesse d'être de son temps et de sa caste en ce qu'il prend très à cœur sa disgrâce. La demi-révélation (car sa femme se refuse à lui livrer le *nom*) le consterne. Comment parer le coup qui le menace? — Cherchons ensemble, fait-il.

Et les voilà tous les deux, le mari et la femme, ce qui ne manque pas de saveur, se creusant l'esprit pour trouver le moyen, lui, de ne pas être « trompé », elle, de ne pas devenir « trompeuse » ! Peut-être allaient-ils y réussir, mais voilà qu'inopinément un domestique vient les déranger : le roi mande M. de Clèves. Il part donc, et ainsi ils ne cherchèrent pas plus avant.

Les conséquences de ce singulier aveu apparaissent très différentes pour les deux époux. M. de Clèves, lui, s'en va la mort dans l'âme. Ce pauvre homme ressent une telle commotion, qu'il se déclare chez lui une maladie de cœur, sûrement causée par cette secousse. Les événements ultérieurs, le mystère qu'il sent planer sur lui, la jalousie, l'attitude énigmatique de sa femme, l'obstination qu'elle met à lui taire le *nom*, tout cela aggrave sa maladie. Quant à sa frivole épouse, digne fille de sa mère, elle se dit « tout d'abord épouvantée de ce qu'elle a fait », mais ensuite « elle trouve qu'elle ne doit point se repentir et qu'elle n'a point trop hasardé ». Que lui faut-il donc? « Elle trouve même de la *douceur* à avoir donné ce témoignage de fidélité (provisoire) à un mari qui le méritait si bien, qui avait tant d'estime et d'amitié pour elle, et qui venait de lui en donner encore des marques par la manière dont il avait reçu ce qu'elle lui avait avoué... Le calme revient dans son esprit.

Parbleu ! Elle s'est déchargée sur les épaules maritales du fardeau qui la gênait ! S'étant confessée, sa responsabilité cesse ! Délicieuse rouerie féminine ! Mme de Clèves se persuade maintenant que c'est le mari qui, à lui seul, est le gardien de l'honneur conjugal, et qu'elle peut tout se permettre, elle, sauf à le trouver, lui, en travers de tout. Or on sait, par l'exemple d'Arnolphe, que, dans une lutte entre la force masculine et la ruse féminine, l'homme est toujours vaincu. Cette petite princesse-là était née pour être l'une des *Trois Sultanes* de Favart, c'est-à-dire la concubine d'un seigneur turc dans un sérail, sous la garde d'un eunuque. Elle a une âme d'esclave, esclave de ses instincts. A l'autre de se défendre ! Ce ne sont plus ses affaires, à elle. Cela ne la regarde plus. Elle s'est mis la conscience en repos. Son absurde et hypocrite confidence ne peut s'expliquer que par cette tactique féminine de se dérober à toute responsabilité et de revendiquer ce que M. Marcel Prévost appelle « les privilèges de faiblesse ». Son aveu est encore plus cynique que sincère. Il est puéril d'appeler autrui au secours des défaillances éventuelles de notre volonté. Car *autrui* ne sera pas toujours là, ne sera pas là au moment psychologique. S'il plaît à l'héroïne de passer à l'acte, un garde du corps, une duègne, un Sigisbée relèvera du conte drôlatique ou du fabliau libertin. Il se pose donc ici un dilemme : ou bien Mme de Clèves n'a pas l'intention de céder, ou bien elle a cette intention. Dans les deux cas sa confession est une dérision et une cruauté. Son devoir était tout autre-

ment tracé. Il consistait à souffrir sans inquiéter son mari, à garder pour elle seule le secret de sa souffrance. Car, en la divulguant, elle la multiplie, et, en exigeant que l'autre en prenne sa part, elle n'avance d'ailleurs en rien ses propres affaires. Elle trahit inutilement ce qu'il fallait taire. Un « héroïsme » n'est tel que si, dans la réalité, il pourrait être imité. Ce qui n'est pas réalisable n'est pas vraiment *beau*. Or qui se soucie d' « héroïnes » à la façon de Mme de Clèves? Qui voudrait avoir commerce avec des « surfemmes » de cette espèce?

Comme je trouve plus sensée, plus droite, plus saine, plus *morale*, l'Elmire du *Tartufe*, qui déclare :

Ce n'est point mon humeur de faire des éclats.
Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.
(Acte III, sc. IV.)

Car, si la femme ne trouve pas en elle-même la force de résister aux tentations, comment la trouvera-t-elle dans son mari?

***

Achevons rapidement l'analyse des faits. M. de Clèves, débonnaire jusqu'à l'invraisemblance, et véritable prototype du baron de Wolmar dans *La nouvelle Héloïse*, pousse sa femme comme Félix pousse sa fille, Pauline, à recevoir ce bellâtre de Nemours, plus pressant que jamais. Car enfin le mari a appris (il y a mis le temps!) qu'il s'agit de Nemours. Il se désole de cette découverte, car Nemours « était de tous les hommes celui qu'il craignait le plus ». Il se montre si navré que sa femme « l'embrasse avec une tendresse et une douleur qui le mettent dans un état peu différent du sien ». La « tendresse » était vraiment de circonstance! C'était la *pitié* qu'il fallait dire! Enfin sa femme le plaint. Ce n'est pas beaucoup, mais c'est quelque chose. Informé par un gentilhomme de ses amis que Mme de Clèves, qui s'est retirée à la campagne, y est poursuivie par les assiduités du duc, le prince comprend que son honneur est à la merci de la première occasion. Il se décide donc à agir. Sa façon d'agir, c'est de se mettre au lit et de trépasser, non sans avoir fait de tendres adieux à sa femme. En ce moment suprême, Mme de Clèves lui proteste que ses *actions* ont toujours été pures. Comme si, en matière d'amour tout n'était pas dans le *sentiment* même! La fidélité du corps est peu de chose, lorsqu'il y a trahison du cœur. Et c'est bien de cela que meurt le prince de Clèves.

Voilà donc la princesse libre. Que va-t-elle faire de sa liberté? Elle réfléchit. « Elle considère qu'elle était la cause de la mort de son mari et que c'était par la passion qu'elle avait eue pour un autre qu'elle en était cause. » Elle apprécie donc très bien les faits, parce qu'elle obéit au premier mouvement, qui est le bon. Nous verrons qu'ensuite elle ne se trouvera plus si coupable, mais que c'est l'autre, Nemours, de qui est venu tout le mal. Celui-ci, le trépas de M. de Clèves lui a « ouvert de nouvelles espérances ». Il voit que « Mme de Clèves serait peut-être en liberté de suivre son inclination et qu'il pourrait trouver dans l'avenir une suite de bonheurs et de plaisirs durables ».

Comme il connaît peu les femmes, ce séducteur! Il croit qu'elles obéissent à la logique! Il fait donc sa demande en mariage. Mais alors voilà que soudain « une austère vertu » s'éveille dans l'âme de la jeune casuiste. Nemours lui paraît se présenter à point pour endosser la responsabilité de la mort du prince de Clèves. Elle reçoit on ne peut plus mal le soupirant. Elle lui annonce qu'elle suivra les règles « austères » que son « devoir » lui impose (ce « devoir » qui ne l'a pas empêchée de tuer à petit-feu son mari). L'autre, tout d'abord proteste contre ce « fantôme de devoir » qu'on lui oppose. S'il osait, il dirait qu'en l'épousant, lui, Nemours, elle *réparera* sa faute et qu'elle n'aura du moins causé le malheur que d'une seule personne. Mais il est trop ahuri pour s'aviser de cette réflexion. Mme de Clèves, qui excelle à teinter d'un faux idéalisme des considérations toutes pratiques, riposte qu'elle craint que la passion de M. de Nemours, ce don Juan, ne soit qu'un feu de paille, qu'il ne se lassât d'elle bientôt, qu'enfin il y a *incompatibilité* entre l'amour et le mariage. (Qui se serait attendu à voir surgir ici cette théorie? Lisons-nous *Valentine*, *Lélia*, ou quelque pamphlet féministe?) Tant il y a qu'elle se refuse, non pas au meurtrier de son mari (ce faux grief est déjà abandonné), mais qu'elle se refuse à un volage. Elle ne pourrait se consoler d'avoir tué un mari exceptionnel, unique (oh! oui), pour épouser un coureur d'alcôves. Elle tient à « assurer son repos ». Elle parle des « maux de la jalousie infaillibles *(sic)* dans un mariage ». Puis, se ressouvenant qu'elle a imputé tout à l'heure la mort de Clèves à Nemours, elle lui jette à la face cette insinuation pleine de perfidie : « Pourquoi faut-il que je puisse vous accuser de la mort de M. de Clèves! » Là-dessus la nouvelle Hermione congédie Nemours-Oreste. Le duc s'en va abasourdi, et l'on conviendra qu'il y a de quoi!

***

Les caractères et le style. — Un roman dit « psychologique » doit renfermer, ce me semble, des *carac-*

tères. Or cela constitue-t-il un « caractère » que ce tardif accès d' « austère vertu » chez l'héroïne? Est-ce vraisemblable seulement? A qui fera-t-on admettre qu'une femme, nourrie dans un milieu corrompu, et qui n'est arrêtée par nul scrupule religieux, et qui n'aimait pas son mari, et qui n'a pas hésité à le tuer par d'intempestives révélations, par le spectacle d'un amour grandissant pour un rival, ait soudain autant de délicatesse? Non, l'héroïsme éclate là comme une bombe. Il n'y a pas dans ce roman une noblesse, une beauté morale enveloppant toute l'œuvre. Il y a, vers la fin, un *placage* d'idéalisme. Moins encore : il y a l'irruption du remords et de la honte. Moins encore : il y a des considérations pratiques tirées de la prudence la plus bourgeoise. Mme de Clèves eût accepté sans doute une union de tout repos. Raisonnement fort sensé, mais qui n'a rien de commun avec l'esprit de sacrifice. Otons à la princesse de Clèves l'auréole que des critiques trop galants lui ont tissée. Reconnaissons que Mme de Lafayette, partagée entre le souvenir de l'idéalisme cornélien et de la « tendresse » qui règne dans l'œuvre de Racine, a gauchement combiné ces deux éléments, en élève maladroite qui n'a pas le sens artiste. Une timidité a empêché l'auteur d'aller jusqu'au bout du système cornélien. Elle se divertit d'abord à peindre un amour illégitime, adultère dans son principe, à le parer de toutes les séductions, à le montrer aussi supérieur à l'amour légitime que l'idéal est supérieur au réel, puis, quand elle a achevé cette tâche, vite elle se ressaisit, elle fait une concession tardive à ses scrupules bourgeois, en ne laissant pas plus Nemours épouser la princesse que Titus ne fait Bérénice. Bien lent éveil de la conscience !

Les personnages de Mme de Chartres, de M. de Clèves et de Nemours sont dessinés d'un trait mou. Mme de Chartres est une silhouette effacée, sans influence sur l'action et qui ne manifeste quelque velléité que pour le mal. En effet, éblouie par la recherche du noble duc, elle n'est pas loin de conseiller à sa fille de céder. Passive jusqu'alors, la voilà qui incline maintenant du côté de Mme Cardinal. Il était temps qu'elle rendît à Dieu l'esprit... ou ce qui lui en tient lieu !

Dans M. de Clèves verrons-nous la personnification de la jalousie? Un jaloux bien timide en tout cas, et qui fait pâle figure à côté des types de jalousie sculptés par Molière et par Racine. Sans doute il se révolte assez noblement, quand il s'écrie : « Je vous adore, je vous hais ; je vous offense, je vous demande pardon ; je vous admire, j'ai honte de vous admirer. Enfin il n'y a plus en moi de calme et de raison. Vous m'avez rendu le plus malheureux des hommes. » Cela, il est vrai, *sonat tragicum satis.* Mais quoi ! c'est une amplification antithétique du fameux trait de Catulle : *Odi et amo.* C'est aussi un délayage du vers de Racine :

Dieux! Ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais?

Le désespoir de ce jaloux sent trop la rhétorique.

De M. de Nemours quand j'aurai dit que c'est « l'homme à femmes », j'aurai dit l'essentiel sur ce personnage. Il a tout de l'emploi : belle tournure, fatuité et indiscrétion. Il ne peut se tenir de confier à tout venant ses bonnes fortunes, et par là il en compromet le succès. Du moins est-il, cette fois, sérieusement touché, et l'on devine qu'il ne se remettra pas, lui non plus, de sa déconvenue. De sorte que la belle politique de Mme de Clèves aura fait deux victimes au lieu d'une.

Les autres personnages ne sont que des comparses, nous pouvons les négliger. Ce fond banal ou équivoque est-il du moins racheté par la *forme?* On sait que les idées soit communes, soit paradoxales, ne peuvent se passer, celles-ci d'un vêtement somptueux, celles-là d'une concision lapidaire. C'est ainsi que « l'ami » de Mme de Lafayette a fait accepter ses désolantes *Maximes.* Mais, s'il arrive qu'elles soient exprimées dans un style quelconque, avec une parfaite médiocrité littéraire, sans couleur ni relief, alors l'insignifiance ou l'outrance de la donnée en ressort davantage. Tel est le cas de la prose de Mme de Lafayette. Ses qualificatifs sont inexpressifs et dénotent une absence complète d'imagination. Nulle plasticité dans le style. Nous sommes à l'époque des « beautés non pareilles » et des « perfections sans seconde ». L'auteur abuse de ces termes vagues. « Jamais cour (celle de Henri II) n'eut tant de belles personnes et d'hommes admirablement bien faits... Le duc de Nemours, un chef-d'œuvre de la nature... ce qu'il avait de moins admirable était d'être l'homme du monde le mieux fait et le plus beau... On ne pouvait regarder que lui dans tous les lieux où il paraissait... Il était né avec toutes les dispositions pour la galanterie et toutes les qualités propres à y donner des succès heureux... » L'effort de l'auteur, quand par hasard il cherche à *peindre* et à faire *voir* les objets, n'aboutit qu'à des touches dans ce goût : « Mme de Clèves, avec les yeux *un peu grossis* par les larmes... » Sa langue, habituellement correcte, manque cependant parfois de justesse : « les maux de la jalousie *infaillibles* dans un mariage » (elle veut dire : irrémédiables). Un style coulant et facile, mais incolore et abstrait, telle est « l'écriture » de *La Princesse de Clèves.*

En vérité, je me demande ce qui a fait la célébrité de cet opuscule. La « contamination » de

Corneille, ou plutôt de Mlle de Scudéry, avec Racine, n'aboutit ici qu'à une conception hasardeuse. M. Paul Souday émettait, à propos d'un roman de M. André Beaunier, ce jugement : « La vérité est parfois un fléau, un péril public ; il ne faut pas laisser cette effrontée courir le monde, y exercer ses ravages et y promener le scandale de sa nudité... Il peut être sage de ménager certaines illusions. *Doit-on le dire?* demandait Labiche. On ne doit pas le dire. A quoi bon? C'est un devoir d'humanité élémentaire... Un fait personnel que l'on cache par pitié à l'être qu'il affligerait... » Ces réflexions sagaces me paraissent s'appliquer exactement à *La princesse de Clèves*. Un roman n'est pas *bon*, s'il repose sur une théorie, qui, mise en pratique, engendrerait plus de maux que le silence. Sans qu'elle s'en doute, Mme de Clèves est *inhumaine*.

***

La postérité de Mme de Clèves. — Ce qui peut accréditer le jugement que nous portons sur la « hardiesse » de Mme de Lafayette dans son roman, c'est que cette « hardiesse » n'a été imitée par aucun de ceux qui se sont engagés à sa suite dans la même voie. D'abord la paternité de cet ouvrage a été parfois discutée, mais elle ne saurait être sérieusement mise en question : le côté autobiographique — si fréquent dans les « ouvrages de dame » — est trop évident, la rancune contre le mariage est là-dedans trop claire, pour qu'on ne puisse douter qu'il ne soit de Mme de Lafayette, cette « victime » volontaire du mariage ! A considérer le roman de ce point de vue, la grande majorité des romanciers subséquents devraient être nommés les fils de Mme de Lafayette, tant le roman nous apparaît comme un genre propre à nous venger de nos erreurs matrimoniales ! Mais cette postérité serait infinie. Mentionnons seulement ceux qui ont repris l'idée même de Mme de Lafayette, mais dans un autre esprit.

Le premier en date est le célèbre auteur de *Dominique*, Fromentin. *Dominique* est de 1863. C'est là qu'on peut trouver toute la beauté du sacrifice fait à un idéal de pureté. Madeleine de Nièvre, enchaînée dans les liens du mariage, a lutté toute sa vie contre le penchant qui l'entraînait vers Dominique. Elle se sépare de lui pour jamais le lendemain du jour où elle a failli s'abandonner à lui. « Mon pauvre ami, lui dit-elle, il fallait en venir là ! Si vous saviez combien je vous aime ! Je ne vous l'aurais pas dit hier ; aujourd'hui cela peut s'avouer, puisque c'est le mot défendu qui nous sépare... Puis elle s'éloigna doucement comme une vision qui s'évanouit, et je (c'est Dominique qui parle) ne la revis plus, ni ce soir-là, ni le lendemain, ni jamais. » Mais le mari ne sut rien de cette histoire.

Cette noble lutte entre la passion et le devoir, où la victoire reste à la vertu, est encadrée dans des paysages où l'art d'un peintre exquis se reconnaît, et mêlée à des études d'âme qui font de Fromentin l'un des analystes les plus délicats de la conscience humaine.

Mais Fromentin a été encore surpassé par Flaubert, le rude Flaubert, dans *L'Education sentimentale*, qui est de 1869 ou 1870. Cet ouvrage, trop peu lu, n'a jamais encore été signalé comme une mise en œuvre mieux réussie de la donnée de Mme de Lafayette.

La Mme Arnoux de Flaubert est la transposition réaliste de Mme de Clèves. Mme Arnoux, aussi bien que Mme de Clèves, est une incroyante. Pas plus que sa devancière, elle ne parle jamais de devoir religieux ni de morale, et n'est jamais secouée du frisson de l'infini. C'est une héroïne de « laïcité ». Chose curieuse, il y a plus de vertu réelle, plus de pureté chez Mme Arnoux, cette humble bourgeoise, avec plus de simplicité, moins d'étalage, nul souci de faire voir en soi « une âme peu commune », pas de faux romantisme ni de lyrisme. Mme de Clèves cultive la belle passion, et veut qu'on le sache. Mme Arnoux ne fait pas semblant de s'apercevoir qu'elle est aimée par un autre que son mari, et vaque à ses devoirs journaliers sans joie, sans illusion, sans espérance quelconque. L'une est une fausse honnête femme, l'autre est une bonne femme simplement. Or les prétextes ne manqueraient pas à Mme Arnoux pour « tromper » son mari. Celui-ci, à l'encontre de M. de Clèves, est un coureur vulgaire, qui délaisse sa femme et qui l'offre même à ses amis. Cependant aucune inquiétude ne ride la surface de cette âme pure. Ce n'est qu'à la fin, lorsque son adorateur, découragé par une vaine attente, a depuis longtemps abandonné la poursuite, qu'elle se décide à parler. Et c'est à ce trait que je reconnais la véritable vertu, celle qui n'avoue sa faiblesse que lorsque *l'autre* n'est plus en humeur d'en profiter. La révélation suprême et les adieux que fait Mme Arnoux à Frédéric sont émouvants dans leur simplicité. (Voir les pages 510 à 515 de *L'Education sentimentale*.) Ainsi c'est le réaliste qui l'emporte en délicatesse sur l'idéaliste... ou la soi-disant telle !

Dernier rapprochement. L'histoire de Sibylle, dans le roman de ce titre, nous offre une situation toute semblable à celle où se place Mme de Clèves. Mais l'auteur, Octave Feuillet, connaît mieux que Mme de Lafayette les secrets du métier. Il a senti tout ce que les réticences enlevaient de noblesse

à l'aveu de l'héroïne. La duchesse de Sauves, craignant, elle aussi, de succomber, demande à son mari de la protéger contre les tentations qui l'environnent. Elle non plus ne dénonce pas le « tentateur ». Mais elle purifie son aveu par le sincère désir de s'exorciser de son amour illégitime. Elle pousse le comte de Chalys, qui est l'homme qu'elle aime, dans les bras d'une jeune fille, Sibylle, et le lui abandonne sans arrière-pensée. Homéopathie sentimentale. Elle se réjouit franchement de leur futur mariage ; surtout elle se réjouit d'avoir ainsi rendu à son âme la paix et à son mari la quiétude. Voilà ce que peut devenir une donnée scabreuse entre les mains d'un artiste.

Conclusion. — Dans une œuvre d'imagination il est impossible de ne pas se peindre soi-même peu ou prou. En décrivant un personnage de fiction, le romancier fait toujours plus ou moins son propre portrait. Michelet dit excellemment : « Nul portrait, si exact, si conforme au modèle, que l'artiste n'y mette un peu de lui. »

Qu'est-ce que Mme de Lafayette a mis d'elle-même dans son œuvre? Elle y a mis le reflet de son âme sèche, ambitieuse, et de son rationalisme cartésien. Voulant faire le tableau de la cour de France à l'époque de la Renaissance, elle s'est dépouillée de toute sensibilité chrétienne. Son livre est imprégné de paganisme, en trop parfaite harmonie avec l'esprit qui anime cette époque. Sur un édifice d'architecture toute « ronsardienne », elle a déroulé un feston d'idéalisme, qui fait le même effet qu'un chapiteau gothique au haut d'une colonne romane. — Remettons à sa place cet idéalisme de contrefaçon ou de pacotille. Réservons le nom de « chefs-d'œuvre » aux œuvres où resplendit la beauté morale.

Th. Joran.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

DETTES DE GUERRE

La créance des États-Unis pèse lourdement sur l'Europe ; à bien examiner, elle est à la base de toutes les inquiétudes, de tous les troubles sociaux qui nous empêchent de nous remettre de la guerre, et si la civilisation actuelle, à laquelle la race blanche a imprimé sa marque, arrivait à subir l'éclipse que l'on commence à craindre, la responsabilité du peuple américain devant l'histoire serait immense. Jamais on n'aura vu grande nation manquer aussi complètement à sa destinée.

Quand le président Wilson proclama les quatorze points qui servirent de base au traité de Versailles, il apparut un moment en effet à l'humanité douloureuse et troublée comme l'expression de la conscience morale du monde : il était la voix de la Justice, il *disait* le Droit nouveau. Or, un des points de ce magnifique programme c'était le devoir d'imposer à l'Allemagne, reconnue responsable de la guerre, la réparation de tout ce qu'elle avait détruit. Le bilan économique de la guerre, c'était une immense destruction de richesses : à l'Allemagne coupable de réparer et de restituer ce qu'elle avait détruit. Au moment où les plénipotentiaires des nations victorieuses se réunirent à Paris, l'unanimité semblait acquise sur ce point, et le traité de Versailles, tout imparfait qu'il fût à tant de points de vue, avait du moins le mérite de fixer avec précision ce point de droit. L'Allemagne elle-même, désemparée, désaxée, repentante, était prête à le reconnaître. Kautsky publiait des papiers qui établissaient la responsabilité du gouvernement impérial, et les plénipotentiaires de la puissance vaincue, ne songeant nullement à contester la dette, se contentaient en suppliant d'en demander la réduction. Ce n'est que fort timidement que quelques-uns des dirigeants de la nation allemande s'essayaient à cette tactique qui devait si bien leur réussir dans la suite, et qui consistait à dire : le traité est inexécutable. Or ce sont des financiers anglais ou américains qui se sont chargés de démontrer qu'ils avaient raison. Et peut-être ont-ils commencé en effet d'avoir raison depuis le moment où la plus grande puissance financière du monde s'est désintéressée de ce traité qu'elle avait inspiré.

Toujours est-il que, bon gré mal gré, les hommes d'Etat des puissances européennes naguère alliées ont fini par se laisser persuader. De réduction en réduction, la créance des peuples sinistrés envers l'Allemagne est tombée à rien ou à presque rien. Mécontents, mais résignés, ils avaient fini par s'habituer à ce que les dégâts de la guerre fussent portés au compte profits et pertes, quand, tout à coup, l'Amérique fait savoir que sa créance, à elle, restait entière. Si la France n'a pas pu se faire payer ce que l'Allemagne lui devait, tant pis pour elle, l'Amérique entend bien que la dette de la France lui soit payée jusqu'au dernier dollar. Et non seulement la dette de la France, mais aussi la dette de la Belgique.

*
* *

Le cas de la Belgique est particulièrement intéressant, car on assiste ici à l'étrange spectacle de tout un peuple victime d'un mirage de générosité. Pendant la guerre, tandis que dans le pays occupé fonctionnait, sous la direction de M. Hoover,

le *Belgium relief Fund*, tous les Belges, à peu d'exception près, étaient convaincus qu'ils étaient ravitaillés par la généreuse Amérique. C'était d'une grande naïveté, mais on ne peut s'empêcher de penser qu'il eût été loyal de les détromper. Le *Belgium relief* faisait des bénéfices qui ont du reste servi à des fondations universitaires au profit de la Belgique. Quant aux frais de ravitaillement, ils incombent à la Belgique et sont joints à ses dettes de guerre. C'est assez naturel, mais cela libère le peuple belge d'une grande partie de sa dette de reconnaissance.

Dans le public, le public naïf, la déception fut assez amère. Celle que lui cause la brusque réclamation de cette dette de guerre ne l'est pas moins. Les Belges en effet étaient convaincus qu'ils avaient été exonérés de leurs dettes de guerre par le traité de Versailles. Plus exactement leurs dettes de guerre avaient été mises à la charge de l'Allemagne en considération de ce que la violation de la neutralité belge en 1914 était un crime manifeste contre le droit des gens et qu'en ce temps-là il eût paru souverainement injuste de faire payer à un peuple les frais d'une guerre qu'il avait entreprise pour remplir ses devoirs internationaux.

Le 16 juin 1919, MM. Wilson, Lloyd George et Clémenceau écrivaient à M. Paul Hymans, ministre des affaires étrangères et premier délégué de la Belgique à la conférence de la paix, la lettre suivante :

Les clauses de réparations obligent l'Allemagne à effectuer le remboursement de toutes les sommes que la Belgique a empruntées aux gouvernements alliés et associés jusqu'au 11 novembre 1918, en conséquence de la violation par l'Allemagne du traité de 1839.

En reconnaissance de cette obligation, l'Allemagne doit faire une émission spéciale de bons à remettre à la commission des réparations.

Chacun des soussignés recommandera à l'organisme gouvernemental compétent de son gouvernement que, après remise de ces bons à la commission des réparations, ce gouvernement accepte une part de ces bons correspondant aux sommes que la Belgique lui a empruntées depuis la guerre et jusqu'au 11 novembre 1918, y compris l'intérêt de ces sommes à 5 %, à moins que cet intérêt n'y soit déjà inclus, et ce, à titre de satisfaction pour la Belgique. Les obligations qu'elle a contractées par ses emprunts se trouveront de ce fait annulées.

Cette lettre était le résultat de longues et laborieuses négociations que M. Paul Hymans a racontées dans le remarquable discours qu'il vient de prononcer à la Chambre belge et qui apparaît comme une sorte de *Pro Domo* voilé, car on lui a reproché naguère de n'avoir rapporté de Versailles que des avantages insuffisants. M. Hymans, tant qu'il était ministre, a toujours jugé au-dessous de sa dignité de s'en défendre ; maintenant qu'il appartient à l'opposition, il a saisi la première occasion de montrer quels furent ses efforts et ses difficultés. Il l'a du reste fait avec un goût parfait, en homme d'Etat et en historien, non en partisan.

Ces souvenirs ont aujourd'hui quelque chose de tragique. On se rappelle que la commission chargée par la Conférence d'étudier la question des réparations n'ayant pu aboutir, le problème fut repris par le conseil des quatre. Ceux-ci, le 23 avril 1919, firent à la Belgique des propositions que les délégués belges jugèrent inacceptables. Finalement, M. Paul Hymans et ses collègues furent reçus par MM. Wilson, Lloyd George et Clémenceau.

— Je donnai lecture, explique M. Hymans, des notes du gouvernement belge, arrêtées de concert avec le premier ministre. Je réclamai le paiement par l'Allemagne de toutes nos dépenses de guerre et des dépenses pour le ravitaillement des populations de la Belgique occupée, dépenses qui avaient été effectuées à l'aide d'emprunts consentis par l'Angleterre, la France et les Etats-Unis. Je réclamai notamment une priorité de 2 milliards et demi de francs sur les premiers paiements faits par l'Allemagne. Je développai l'ensemble de nos autres revendications.

Je les basai toutes sur la position spéciale de la Belgique qui seule, de tous les peuples alliés, avait été entraînée dans la guerre par la violation d'un traité qui garantissait sa neutralité.

J'invoquai la déclaration de Sainte Adresse du 16 février 1916 et les termes de la seconde des quatorze propositions du président Wilson, qui devaient servir de base à la négociation de la paix.

Je terminai en déclarant que si nos revendications n'étaient pas agréées, que si nous ne pouvions obtenir des assurances précises quant à la part que la Belgique recevrait des indemnités allemandes, notre devoir serait de soumettre la question tout entière au parlement belge.

La discussion fut interrompue à deux reprises, puis de nouvelles propositions furent faites, propositions jugées, une fois de plus, insuffisantes.

Je persistai dans mon attitude et, après de nouvelles délibérations engagées entre experts et hommes d'Etat, dans tous les coins du salon, l'on finit par m'offrir les deux privilèges que je rapportai à Bruxelles : la priorité de deux milliards et demi et la libération de nos dettes de guerre, dont l'Allemagne supporterait les charges, comme une conséquence de la violation du traité de 1839.

D'accord avec mes collègues MM. Vandervelde et Vanden Heuvel, je déclarai que nous acceptions personnellement et que nous recommanderions l'acceptation à notre gouvernement.

Le soir même je télégraphiai à Bruxelles pour faire connaître les arrangements sur lesquels nous nous étions mis d'accord.

Finalement, le 4 mai, un Conseil de la Couronne, tenu au Palais de Bruxelles, décidait à l'unanimité qu'il y avait lieu de signer le traité.

Voilà l'histoire que je tenais à résumer devant la Chambre, conclut M. Hymans.

Elle démontre que la priorité et la libération de nos dettes de guerre constituent deux privilèges qui ont été concédés à la Belgique à raison de la violation par l'Allemagne du traité de 1839, et qu'elles ont été la condition de notre adhésion au traité de paix. Elles font partie d'un contrat et constituent en quelque sorte, vis-à-vis de nous, des engagements synallagmatiques.

On ne pouvait plus clairement ni plus opportunément mettre en lumière le caractère de la remise des dettes dont bénéficiait la Belgique. Ce n'était pas une faveur, c'était la reconnaissance d'un droit non seulement par les puissances européennes mais par les Etats-Unis. Seulement les Etats-Unis, n'ayant pas ratifié le traité, ont cessé de reconnaître ce droit à la Belgique. Les traités de 1839, la violation de la neutralité belge, le droit des gens! Ils se désintéressent de toutes ces inventions européennes. En fait de droit, ils ne connaissent que le droit commercial. Ils ont vendu des céréales et du lard, il faut qu'on les leur paye; ils ont prêté de l'argent, il faut qu'on le leur rende : ce sont des créanciers inflexibles.

La Belgique, comme la France, a du reste immédiatement reconnu sa dette; elle n'a même pas discuté. Elle envoie aux Etats-Unis une mission dirigée par M. Theunis pour régler les conditions du paiement. Peut-être obtiendra-t-elle des délais, des facilités, mais étant donné l'état d'esprit qui règne dans la démagogie américaine, cela paraît assez peu problable.

La conclusion que l'on peut tirer de cette attitude de l'Amérique anglo-saxonne dans l'affaire des dettes, c'est qu'elle se désintéresse de la civi-civilisation européenne dont, par la voix de ses élites, elle s'était toujours dit la fille. Peu lui importe que le vieux monde dont elle est issue soit en proie à des troubles peut-être mortels, peu lui importe que, par delà l'Atlantique, les jaunes, les noirs ou la masse amorphe des métis, prennent le pas sur cette race blanche qui fut l'aristocratie du monde. En 1919, on aurait pu croire que cette jeune nation, un peu inculte, un peu fruste encore, mais pleine de force et de vie, avait la haute ambition de ranimer la flamme vacillante de la civilisation dont nous sommes tous les héritiers. Faute d'une élite assez puissante pour s'imposer à la démagogie, elle y renonce. Serait-ce pour fonder une civilisation nouvelle, une civilisation à elle? Nullement : cette ambition, aussi, elle l'ignore, elle fait des affaires. Peut-être le vote du Sénat américain refusant de ratifier le traité de Versailles apparaîtra-t-il un jour comme la plus grande faillite de l'histoire.

L. DUMONT-WILDEN.

L'HISTOIRE

LA NAISSANCE D'UNE NATION (1)

Pour un Français débarquant à New-York, la première visite devrait être pour ce bloc de pierre sculpté de feuillages qui, depuis l'an dernier, atteste le souvenir de Jessé de Forest et de « ses compagnons du pays wallon », fondateurs de Neuf-Avesnes en 1623. Cette humble bourgade de la presqu'île de Manhattan, devenue trois années plus tard Nieuwe-Amsterdam par un afflux de Néerlandais et pour le service de la Compagnie des Indes occidentales, était celle qui passerait après 1667 sous le patronage du duc d'York et obtiendrait pour ses citoyens « les privilèges des sujets anglais ». A ces modestes commencements de la « cité-empire » combien d'entre nous, aujourd'hui sont attentifs? Avant l'excellent volume que vient de nous donner M. Pasquet, nombre de Français, touristes, géographes, économistes, ayant circulé à travers les États, avaient su regarder sans doute avec des yeux intelligents et retracer avec finesse ce qu'ils avaient observé, appris en leurs enquêtes, déduit des statistiques douanières et des résultats des *Census*. Laissons à part les contemporains; mais n'ayons garde d'oublier que l'un des premiers et certainement le plus imaginatif de ces voyageurs s'était appelé Chateaubriand, alors en quête d'exotisme, et qu'un autre, Alexis de Tocqueville, compte parmi les grands esprits du siècle dernier. A l'époque où, en compagnie de Gustave de Beaumont, il prenait contact avec la démocratie d'Amérique, il n'y avait pas trente ans que, par une défaillance de Bonaparte, le débat institué entre Français, Anglais et Espagnols pour la domination du nouveau continent du Nord s'était dénoué en faveur des républicains insurgés de 1776. Il y avait vingt ans à peine que les Yankees, sortis de la « deuxième guerre de l'indépendance » contre leur ancienne métropole, pouvaient célébrer leur complet affranchissement. Ce qui frappait alors nos enquêteurs, ce qui nous frappe après eux, c'était d'abord le progrès ultra-rapide de l'Union pour l'extension territoriale, sa superficie vite égalée aux dimensions mêmes d'un monde, pionniers et trappeurs portés en quelques bonds de l'Atlantique aux grands lacs et aux Rocheuses, bientôt au Pacifique, réduits, dans les espaces indéfinis dépourvus de limites apparentes, à marquer les étapes de leur avance

(1) D. Pasquet, agrégé de l'Université, docteur ès-lettres. *Histoire politique des États-Unis* [illegible] 1, des origines à 1820; ouvrage illustré de [illegible] gravures et cartes. (Paris, Auguste Picard).

par des notations de géographie mathématique : le 42e parallèle entre l'Orégon et l'Espagne californienne, le 49e contre le Canada anglais et les « coureurs » de la Compagnie d'Hudson, le 54°40' contre les prétentions alaskaiennes de la Russie. Une élection présidentielle se fera plus tard au cri de « 54,40 ». Dès lors, la « Compagnie des fourrures du Pacifique », de John Jacob Astor, fondatrice d'Astoria, annonçait la prise de possession des terres du *Far-West*. C'était ensuite, d'une marche parallèle, le peuplement réalisé : les treize colonies de la Révolution développées en vingt-quatre États souverains, les 1.640.000 habitants de 1765 (dont 327.000 esclaves) devenus 4 millions en 1790 et 9.638.000 en 1820, grâce à une immigration continue que les guerres européennes pouvaient ralentir, mais qui, après 1815, allait prendre l'allure accélérée qu'elle possède encore. Si la source principale en était anglo-saxonne, les écrivains de là-bas n'oubliaient pas que des éléments plus mélangés s'étaient combinés à l'origine. Parkman s'en inquiétait qui, de 1865 à 1898 publiait sous ce titre : *France and England in North America*, la meilleure relation des découvertes de Français et des Anglais et de leurs luttes épiques. Et c'est une juste remarque de M. Pasquet que pour suivre avec agrément nos compatriotes *au cœur de l'Amérique*, il a fallu attendre l'apparition du livre de M. Finley.

M. Pasquet s'autorisait donc de solides motifs quand il entreprenait de raconter les origines et les premiers développements de la grande république occidentale. D'avoir, par surplus, réalisé si exactement son dessein, nous lui devons grande gratitude. Car son ouvrage nous fait honneur. Feuilletez, si vous en avez le loisir, les solides travaux où Justin Winsor et Pierre Margry ont recueilli tout ce qu'on savait il y a quarante ans sur l'histoire ancienne de l'Amérique et voyez comment notre auteur, instruit d'ailleurs des résultats de la plus récente érudition, sait les mettre en œuvre au profit d'un exposé clair, logique, ordonné à merveille, au total une des plus parfaites constructions de l'intelligence française en ces derniers temps. Il importe sans doute que nous connaissions le fonctionnement présent de la constitution fédérale (le livre récent de J.-M. Beck, avec celui de Boutmy, y pourvoieraient à la rigueur) et aussi le régime intérieur des États. Voulons-nous cependant pénétrer les destinées politiques et sociales du « peuple américain », force nous est, à la suite de M. Pasquet, de remonter aux origines et de suivre les étapes. Il n'existe d'États-Unis que depuis 1787 ; il y a un peuple qui s'est formé lentement, par alluvions antérieures venues du dehors. Matière complexe, malaisée à débrouiller. A quoi pourtant M. Pasquet a fort bien réussi.

Au début, les premiers survenants ont trouvé intacte la grande silve américaine : de pins, de cèdres et d'érables au nord, de chênes, de noyers, de peupliers au centre, et au sud d'essences déjà tropicales. Dans ces étendues mystérieuses, 400.000 Indiens au plus émiettés en tribus, fédérations elles-mêmes de clans : tous chasseurs et pêcheurs, initiés seulement vers le centre et le sud à la culture pour le maïs, le riz, le coton, demeurés très inférieurs aux faiseurs d'empires du Pérou et du Mexique. A ces « sauvages » l'arrivée des Européens sera fatale : Espagnols de Floride, Français partis du Canada, Anglais de la côte orientale, à qui cependant ils enseigneront à « tuer des arbres » à la hache, à « faire de la terre » et à tracer des pistes, longtemps seules praticables aux transports. Si nos compatriotes, héritiers des idées de Champlain, s'en tiennent à une « politique de pénétration pacifique et de propagande religieuse », les Britanniques de Virginie et du Maryland, colons « royaux » ou « cavaliers » propriétaires et planteurs de premier rang, « pèlerins » de Nouvelle-Angleterre que soutient la « foi dans la Bible et le commerce des peaux de castor », puritains de Massachusetts, de qui l'intolérance religieuse poussera les dissidents vers des établissements nouveaux, puritains encore et Quakers du New-Jersey et de Pennsylvanie, dressés à l'horreur de la guerre, tenanciers des Carolines, exploitant au bénéfice de grands seigneurs d'Angleterre, s'installent solidement. Dès 1624, manifestation de durable maîtrise, ils votent en leurs Assemblées « qu'aucun impôt ne pourrait être établi et perçu sans leur consentement ». Non pas qu'apparaisse encore ce que nous appellerions un « esprit américain » dressé contre la Grande-Bretagne. Jacques II pourra aisément constituer toutes ces communautés en colonies « royales », en Dominion anglais d'Amérique, sous le contrôle assez étroit du Conseil privé. D'autres soins préoccupent les colons : leur commerce à maintenir avec les îles anglaises et espagnoles du golfe du Mexique et surtout la progression vers l'ouest pour la conquête de la terre fertile. Alors que grandissent (lentement) les premières villes de l'Atlantique, autour desquelles s'installent, attirés par des réclames « alléchantes et fantaisistes » et astreints par « l'engagement » à l'acquit de rentes perpétuelles, paysans anglais et protestants de France, *Scotch-Irish* de l'Uslter, « palatins » de Rhénanie victimés par leurs seigneurs, Suisses gagnés comme eux par la *rabies Carolinae* et la « fièvre de Pennsylvanie » (sans compter les convicts, « passagers de Sa Majesté », vite réputés

indésirables), d'autres se glissent au long des pistes indiennes, remontent les rivières en quête de richesses accessibles, s'insinuent dans les vallées des Alleghanys pour se rabattre parfois vers le *Piedmont* de la Virginie et de la Caroline occidentales. Après Turner, M. Pasquet a décrit la vie du *pionnier*, chasseur, éleveur, cultivateur de maïs, isolé au début dans sa cabane de bois, frayant la route aux sédentaires qui installeront ensuite leurs fermes sur substructure de pierre, les grouperont en hameaux et villages en les dotant des services essentiels de la vie civilisée. Tel apparaît le rôle de la *frontière* dans la formation de ce peuple toujours en mouvement. Dans les villes, encore sous la dépendance du commerce anglais, s'affirme comme une *gentry* d'ecclésiastiques, de trafiquants, de planteurs à esclaves, société déjà hiérarchisée ; à l'ouest, pas d'esclaves à la discrétion des propriétaires, ni d' « engagés » demi-serfs, pas de grandes exploitations, mais de petites fermes aux cultures variées. Là-dessus s'évertue l'homme de la frontière, type de cultivateur et d'éleveur, très indépendant sur sa terre, de sens profondément démocratique, toujours prêt à porter plus loin son activité.

Qui gênerait sa marche? Les Indiens? Par des procédés divers, achat, mais aussi force et ruse, il s'applique à « éteindre leurs titres » en les refoulant de leur sol. Les Espagnols? Ils sont loin : au Texas, en Arizona, au Nouveau-Mexique. Tout près au contraire, voici les Français à qui missionnaires, coureurs des bois, « découvreurs » de toute sorte ont tracé la voie, qui occupent pour lors la ligne de l'Ohio et qu'il faudra bousculer pour atteindre « les eaux occidentales ». Cinquante ans de luttes n'y ont pas suffi : querelles entre colons pour l'exploitation de la « traite indienne » en peaux et fourrures, rivalités plus aiguës au temps de la ligue d'Augsbourg et de la « guerre de la reine Anne », tout à fait déclarées après 1748 et la « guerre du roi George ». Alors un Spottswood, « un des premiers impérialistes américains », amène ses compatriotes « à s'apercevoir qu'il s'agissait non pas de castors, mais d'un empire ». Pour ces colons anglais, le traité de Paris en 1763, mal interprété en Angleterre comme en France, marque le pas décisif.

Combien diverse apparaît leur société, avec son esprit provincial, rigoriste en morale (le Massachusetts est un « royaume de Dieu ») et âpre au gain, moins fermée dans le Sud, au contact des colonies étrangères, partout attentive à limiter le pouvoir des gouverneurs et à traiter librement de ses intérêts. Le Nord définit l'Américain un être d'assemblée politicante, « a meeting-going animal ». Au total, une société moyenne de travailleurs à leur aise, plus politiciens qu'intellectuels, capables cependant d'apprécier ce que donne de parure une Université comme Princeton, King's College de New-York ou l'Académie de Philadelphie. Ce petit monde, que M. Pasquet a peint de touches justes, la Révolution, à partir de 1765, va le bouleverser. Car un tiers des habitants demeurera loyaliste envers la Grande-Bretagne, un tiers se déclarera neutre. Pour que les « Fils de la liberté », interprétant largement les « résolutions de Virginie », entraînent toutes les classes, il faudra que se conclue l'alliance entre le haut commerce et le parti radical, que le « Congrès continental », qui soutient avec des ressources militaires médiocres et des finances délabrées la lutte économique en même temps qu'une guerre qui a commencé par être une guerre civile, se décide, ayant déclaré l'indépendance pour la sauvegarde des droits essentiels, à solliciter l'appui des vieilles souverainetés. A elles seules appartient d'introduire ces nouveaux « États libres et indépendants » dans la famille des nations. Ce sera fait quand, au risque de la ruine financière, Louis XVI et Vergennes, entraînant l'Espagne, auront envoyé La Fayette et d'Estaing, Grasse et Rochambeau au secours de Washington. Les années suivantes, jusqu'au vote de la Constitution, ne seront « critiques » que pour l'histoire intérieure. En dépit de l'hostilité entre *fédéralistes* et *antifédéralistes*, des hésitations de certains petits États, la Constitution, « loi suprême du pays », expression de la volonté du « peuple des États-Unis », établira l'autorité qui convient : « un gouvernement vraiment national, capable de défendre les intérêts américains à l'extérieur et de faire respecter à l'intérieur, la sainteté des contrats et les droits de la propriété ».

C'est avec un tel gouvernement que la jeune confédération traversera la crise ouverte par la Révolution d'Europe. Période de politique fédéraliste, d'enrichissement général, pendant laquelle il sembla que le commerce maritime allait appartenir en entier aux flottes américaines. Et si la guerre de 1812, non approuvée de tous, parce qu'elle ruinait les transactions sur mer (pour les gens du Nord-Est, elle ne fut que « le guerre de M. Madison) », ne leur valut pas le Canada, elle accorda aux Etats-Unis de défaire les vieux soldats qui avaient chassé Napoléon d'Espagne et, à Gand (24 décembre 1814), d'écarter la médiation intempestive du tsar Alexandre pour obliger une Angleterre mal résignée à reconnaître une seconde fois l'affranchissement total de la nation. Cette nation, l'acquisition de la Louisiane en 1803 l'avait placée au rang des grandes puissances.

La Floride allait tomber aux mains d'André Jackson. Et comme, à travers la « trouée du Cumberland » continuait à déferler la marée de l'émigration, c'était moins vers l'Est et l'Europe que se tourneraient désormais les pensées des hommes d'État, puisque ce qu'il s'agissait de protéger maintenant contre les rancunes attardées de certains *tories*, contre les menaces de la Sainte-Alliance européenne, c'était l'avenir même de l'Ouest mississipien, le débouché vers la Porte d'Or de Californie, l'industrie déjà fiévreuse du centre-Atlantique, la possibilité d'entreprises fructueuses dans la région des isthmes et le continent du Sud. Indépendance politique, indépendance économique, vif sentiment national, un peu ombrageux au besoin, tout cela forme la trame de cette « doctrine de Monroë », longtemps affirmée par les citoyens avant de s'imposer comme la « Bible des hommes politiques et des diplomates », et formulée en 1823 par le dernier président de la « dynastie de Virginie ». Quand, à la même époque, Henry Clay, venu du Kentucky, expose à son tour le « système américain » en vertu duquel l'Union doit se suffire à elle-même, les ouvriers travaillant pour les agriculteurs et consommant les produits des agriculteurs, il est clair que l'Amérique coloniale, prolongement de l'Europe, est finie. Assoupissement de la lutte des partis et « ère de la bonne entente », ère des canaux, de l'Hudson aux lacs et aux affluents de l'Ohio, première navigation à vapeur sur les lacs et au long des côtes, conquête obstinément poursuivie de tout un monde sur la nature, autant de traits, y compris l'humilité où se maintiennent encore la science et l'art, d'une Amérique nouvelle que les passagers de la *Mayflower* auraient eu peine à imaginer.

Ici s'arrête pour le moment l'ouvrage de M. Pasquet. Ce n'est pas que le *good feeling* d'après 1812 dissimule complètement les défauts d'un édifice pourtant solide. Le Sud, absorbé par la culture de son coton, prétend faire reconnaître dans l'esclavage des noirs, que les puritains du Nord interdisent avec horreur, son « institution particulière », le « compromis du Missouri » de 1820, si bien dans la tradition anglo-saxonne, n'a qu'ajourné, non résolu un conflit au cours duquel Jefferson a craint d'entendre sonner « le glas de l'Union ». La « nullification », proclamée par la Caroline du Sud comme le droit des États contre la législation fédérale, constitue une rude menace pour l'unité. Ainsi la guerre de 1861, qui opposera Sud contre Nord, prendra les apparences d'une lutte (combien longue et brutale) entre nations rivales. Apparences seulement... Par la vertu de forces nouvelles, étrangères à nos traditions européennes, quand finissait la « vieille » Amérique, il y avait déjà là une nation.

Paul Feyel.

LE THÉATRE

UN MIRACLE AU CONSERVATOIRE

Quand les lecteurs de la *Revue* liront cet article, ils auront non seulement connu, mais oublié, les résultats des concours de tragédie et de comédie au Conservatoire. De plus, depuis des années que, à ce sujet, nous philosophons à chaque mois de juillet, je crains bien d'avoir épuisé le stock de mes réflexions personnelles et de mes considérations théoriques.

Pourtant, l'autre jour encore, tandis que je me mêlais, dans la petite salle qui fut le cadre de tant de drames (non pas fictifs, mais réels) et de laquelle rayonnent, à chaque saison, tant d'illusions, à la foule toujours compacte et frémissante des « ayants droit », comme on dit, et des amateurs, je ne pus me défendre de remarquer que, à cette époque, il se passe à Paris bien d'autres concours, autrement importants, et desquels dépend l'intellectualité française, tels que les diverses agrégations de l'Université, l'inspection des finances, ne fût-ce même que le concours d'entrée à l'École Polytechnique ou à l'École Normale. Or ces grands épisodes de l'activité spirituelle du pays, ce ne sont point des événements et personne, hormis les intéressés, ne s'y intéresse. Mais, que, en décolleté, avec des minauderies ou de grands cris, un quarteron de petites filles blondes ou brunes vienne ânonner une scène apprise et répétée, à la manière des oiseaux privés, pendant plusieurs trimestres, et voici que le plus brillant jury se constitue, que le public se rue, que les critiques accourent et que tous les journaux ouvrent leurs colonnes. C'est une rite parisien. Le théâtre prime le droit, la médecine, les lettres, les sciences, tout enfin. Et encore j'ajoute que si, d'aventure, on imaginait une école d'auteurs dramatiques (serait-ce si bête, après tout...?) on ne verrait sans doute point, à la distribution des prix, pareil empressement. En faut-il davantage pour nous révéler, une fois de plus, cette illusion d'optique (« l'optique du théâtre », en vérité) qui nous fait préférer l'art comique à tout autre et, dans cet art comique, le comédien lui-même...?

Conformons-nous donc à l'usage, si regrettable qu'il soit, et, puisque le public préfère continuer d'ignorer si quelque grand esprit ne s'est point révélé, qu'il sache du moins que, cette année, une étoile vient de se lever faubourg Poissonnière.

***

Le concours de tragédie a été, comme toujours, insignifiant.

Les hommes n'ont point obtenu de premier prix : et pour cause... ! En revanche, une jeune fille, qui porte le plus grand nom de notre théâtre, Mlle Sully, a obtenu un premier prix dans une scène des *Noces corinthiennes*, qu'elle a dite sans trop de force, mais avec émotion. Au reste, elle ne dit pas mal les vers. Fasse Dieu qu'elle ne perde point cette qualité à l'usage...?

Le concours de Comédie a été très supérieur au concours de tragédie.

M. Simon, qui a obtenu un premier prix, s'est montré un comédien déjà habile et expérimenté. On dit généralement, — et à juste titre, je crois bien — que la caractéristique des générations nouvelles, en tout ordre d'activité, est de ne point prendre le temps d'apprendre le métier : personne, disent les pessimistes, ne sait plus aucun métier, fût-ce celui de plombier... ! Voilà donc une exception — sans doute pour confirmer la règle. M. Simon a même poussé l'art — dans une très belle et solide scène de *Diane de Lys* — jusqu'à se costumer et grimer. D'aucuns ont été tentés de lui en faire grief : pourquoi ne serait-on pas, au contraire, de l'avis de Robert de Flers, qui écrit si justement : « L'art de dessiner un type fait partie de l'art du Comédien. Il y a quelque enfantillage à vouloir priver de cet atout les jeunes gens du Conservatoire. Songez à quels niais expédients ces malheureux sont contraints pour marquer l'importance de leur rôle. C'est ainsi — ne souriez point — que le concurrent qui joue Ruy-Blas a coutume de se mettre en habit, tandis que les Ministres auxquels il s'adresse n'ont droit qu'au veston... »

Mais arrivons au miracle, puisque miracle il y eut cette année.

Il s'agit naturellement d'une femme.

Le phénomène avait commencé dès le concours des hommes. M. Weber, en effet, qui a remporté un second prix avec éclat, avait choisi la scène de Fortunie et de Jacqueline : sa camarade était Mlle Fédor.

Mlle Fédor en était à sa première année de Conservatoire ; à peine, semblait-il, avait-elle eu le temps de mettre à profit les leçons, si excellentes fussent-elles de M. Duflos, son professeur. Et voici que, très jolie, avec une voix très jolie, elle apparaissait une Jacqueline comme on n'a pas l'habitude d'en voir à la Comédie Française : ingénument coquette, coquettement ingénue, fraîche, tendre, juvénile, amoureuse, enfin ! Et, le lendemain, pour son propre compte, mettant par extraordinaire d'accord le jury, le public et les camarades, elle triomphait dans la Thisbé (drôle de choix, d'ailleurs) d'Angelo.

Évidemment le cas de cette jeune fille (très jeune, pas vingt ans, si je ne me trompe) est fort clair et, pour mon compte, j'y attache la plus grande signification, car il est la démonstration éclatante de ce que j'ai soutenu ici-même, à savoir qu'il ne faut jamais rien demander aux acteurs que ce que la nature leur a donné. Je prétends que le seul examen à faire passer aux jeunes hommes et jeunes filles qui se destinent au Conservatoire est un examen physique sous la sauvegarde d'une petite épreuve permettant de s'assurer qu'ils entendent suffisamment leur langue maternelle pour saisir, *grosso modo*, le sens d'un texte écrit. A cette épreuve préliminaire, Mlle Fédor aurait obtenu le maximum... Et, au bout d'un an, ce n'est plus à l'entrée, mais à la sortie, qu'elle obtient aussi le maximum...

Certes, c'est dans tous les arts que le don — qui s'exprime plus emphatiquement par le mot génie — constitue l'essentiel. Pourtant il n'est point de métier où il prévaille davantage que dans celui de comédien. Contrairement au préjugé courant, le comédien ne joue jamais : il est toujours lui-même, dans tous les rôles. Le plus souvent son savoir, son expérience, son « acquis » enfin, le gâte et le fausse. Sans doute Mlle Fédor en est-elle au plus beau moment de sa carrière (qui sera bien brillante, à coup sûr) et sa plus grande chance a-t-elle été de pouvoir s'affirmer assez fortement dans son naturel pour n'avoir point à lui faire courir les risques d'une seconde année d'étude au Conservatoire.

Il est un trait pourtant qui, chez la triomphatrice, doit être particulièrement noté comme un exemple. Une très haute autorité — il s'agit d'un des membres les plus importants du jury et d'un des hommes qui excellent à discerner l'indiscernable dans les mœurs et les êtres — m'a confié que, l'année dernière, l'avenir comique de Mlle Fédor n'était que dessiné vaguement : on pouvait même douter de cet avenir. Seulement, elle a pris sa tâche très au sérieux. Elle a travaillé et qu'est-ce que travailler sinon mettre en valeur ses dons...?

Ce travail, au reste, ne fut point uniquement un travail d'élève. Comme son camarade, M. Simon, lui aussi un vainqueur, elle a pris contact avec le théâtre véritable et fréquenté la scène pour de bon, à la Comédie française, en tournée. La pratique, ici, vaut mieux que la théorie et c'est sans doute la

signification la plus claire et aussi la plus intéressante du sensationnel événement que nous venons de rapporter.

Enfin faut-il remarquer, — par acquit de conscience, — que le plus funeste esprit préside, dans les classes du Conservatoire, au choix des morceaux...? Certes, les jeunes comédiens n'auront que trop tôt l'occasion d'observer par eux-mêmes que le théâtre et la littérature ne vont pas toujours de pair... N'est-ce point commencer trop tôt à les désenchanter que de leur laisser ignorer toutes les richesses littéraires de notre théâtre classique : quand donc, si ce n'est pour leur concours, auront-ils l'occasion d'étudier Corneille, Molière, Marivaux, Beaumarchais...?

Mais il est vrai que ce n'est point là, à proprement parler, leur affaire.

Gaston RAGEOT.

LES CONCERTS

Concours et Récompenses

La saison musicale s'est achevée comme chaque année par les concours du Conservatoire. Une fois de plus une pluie de récompenses est venue s'abattre sur les concurrents.

C'est d'ailleurs seulement depuis peu d'années que règne cette ère de générosité. Il est actuellement fréquent de voir dans une classe de quinze élèves douze d'entre eux récompensés dont sept par des premiers prix, alors que naguère on en distribuait au plus un ou deux.

Les jurys sont-ils devenus plus indulgents ou les élèves plus émérites ?

Il est certain que les classes de notre école nationale sont — du moins les classes instrumentales — d'un excellent niveau, surtout si l'on se base au point de vue purement technique. Presque tous les premiers prix sont de bons exécutants en parfaite possession de leur instrument. Peu cependant sont à leur sortie du Conservatoire de réels artistes et des musiciens dans le sens vaste du mot.

Ne faudrait-il pas faire une distinction entre celui qui détaillera avec précision un concerto et se jouera avec dextérité des embuches dont il est semé, avec celui qui saura nous émouvoir par cette mystérieuse communication existant entre l'auteur, l'interprète et l'auditeur. Enfin est-il désirable — et ceci se rattache à mon dernier article — d'encourager des jeunes gens doués moyennement à se lancer dans la carrière artistique ?

Il faut bien le constater, tout en le déplorant, notre siècle est un siècle d'action où les Intellectuels et les Artistes sont des sacrifiés si un grand talent, une vigoureuse opiniâtreté, un esprit constant de lutte ne viennent les soutenir. Ces élèves qui, aujourd'hui, sont sous le coup de la joie de leur premier prix, pourront-ils d'ici quelques années, faire face à toutes les difficultés de la vie actuelle de par leur instrument ? Cinquante sur cent d'entre eux, après avoir végété longtemps, devront l'abandonner et resteront meurtris par une lutte épuisante demeurée sans résultat...

C'est pourquoi il est utile, quoique pénible, de regarder les choses en face sans chercher à s'illusionner, ainsi que je vous le disais récemment par le mot dont la vision devient si souvent un dangereux mirage : l'Art.

Cette vision, ah ! que de fois elle s'est présentée à nos yeux. Nous l'avons eue devant l'élève qui, au bout d'années de labeur, ayant obtenu un premier accessit s'accroche encore à l'espoir du premier prix qu'il « peut » avoir l'an prochain et continuera désespérément jusqu'à l'échec final. Nous l'avons eue combien de soirs dans la salle de douze cents places, dont cent à peine sont occupées, alors que l'artiste anxieux, derrière la porte du foyer guette, avant d'entrer en scène les auditeurs qui peut-être vont venir... et qui ne viendront pas. Nous l'avons eue cette vision tragique devant la cantatrice dont la voix naguère remua les foules et qui aujourd'hui, vieillie, usée, veut jusqu'au bout nous offrir sa ruine et sa déchéance.

Tous les drames intimes, composés de désespoirs inexprimés et qui appartiennent à ce que Maeterlink a magnifiquement nommé « le Tragique quotidien », l'Art nous en offre de fréquents spécimens et il importe de mettre en garde ceux qui un jour peuvent en devenir les héros.

Cependant, par ces réflexions désenchantées, je ne voudrais pas ternir la joie candide des jeunes pléïades qui viennent de sortir triomphantes de l'épreuve attendue avec tant d'angoisse : le Concours.

D'ailleurs lorsque chaque année nous ramène dans la sympathique salle de l'ancien Conservatoire, ne sommes-nous pas nous-mêmes pris par l'atmosphère émue, palpitante et si jeune, émanant de ces êtres qui portent en eux malgré tout l'avenir de l'Art.

Nous vibrons presqu'autant qu'eux. Quelle émotion lorsqu'un coucurrent — qui nous est étranger — ne réussit pas le trait dangereux du morceau de concours. Quel enthousiasme, lorsque l'enfant prodige — il y en a presque toujours un — reçoit la fusée des applaudissements aussitôt coupée par le président du jury. Quel silence frémissant lorsque la délibération finie, le jury rentré dans la salle, on entend, après le tintement de la sonnette, qui pour beaucoup va être un glas, la voix se faisant lente, distincte et solennelle : Appelez Messieurs — ou Mesdemoiselles — X. Y. Z.

Les applaudissements cette fois se donnent libre cours. Mais il y a aussi des cris de fureur, des apostrophes... des sanglots étouffés, sans parler du classique évanouissement et de la mère qui annonce qu'elle ira se plaindre. Se plaindre ? Et à qui ?

D'ailleurs serait-elle l'objet d'une injustice, admettons qu'un jury ayant entendu dans une journée trente cinq fois le même morceau aurait vraiment des circonstances atténuantes !

Et maintenant les jeunes lauréats vont goûter un repos bien mérité, profitable après l'effort qu'ils ont donné. Puis recommencera pour eux un travail toujours plus ardu ; car celui qui croit sa tâche limitée, celui qui ne marche pas vers un but sans cesse plus élevé, celui-là n'est pas digne d'être un des artisans, une des cellules de l'Art resplendissant et infini.

M. LACLOCHE.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGERES

ALLEMAGNE.

De Herr M. Fischer, dans la relation qu'il donne à la *Deutsche Rundschau* (fasc. de juillet) d'un voyage par lui récemment effectué sur les côtes orientales de l'Adriatique : « La Yougoslavie, qui entretient une armée de 150.000 hommes en temps de paix, en mobiliserait une d'un demi-million si besoin était. Alors que l'Allemagne possède aujourd'hui tout juste 72 batteries de campagne et se voit dépourvue de toute artillerie lourde, l'armée yougo-slave possède, elle, au delà de 162 batteries de campagne et 74 batteries d'artillerie lourde. Après quoi personne, en vérité, ne saurait raisonnablement s'étonner des sentiments que l'on constate en ces parages à l'endroit de la France, — car c'est bien à l'amitié et à l'appui de la France que ce pays doit de disposer de ces forces ».

Mais comme vous voudriez surtout que cet explorateur n'exagérât rien quand il parle à ses lecteurs de notre action plus profonde là-bas ! Nous y sommes en assez bonne posture dans les écoles et cela notamment le chiffonne. « Dans toute localité de quelque importance on trouve, écrit-il, des cours de français créés par des associations privées et ouverts à chacun pour un prix dérisoire... Le français — qui d'ailleurs était dès avant la Grande Guerre celui des idiomes étrangers qui primait sur les bancs des écoles supérieures de la vieille Serbie — a dès maintenant supplanté l'allemand dans les établissements qui dépendaient de l'autorité autrichienne ou c'est tout au plus si l'élève y a parfois le choix entre les deux langues (et le choix est couramment déterminé par le fait que les universités françaises réservent telles faveurs aux étudiants yougo-slaves)... Ainsi, la pieuvre française, poursuivant ici son œuvre, la même par le monde entier, a réussi à circonvenir ces honnêtes populations et à les réduire au service de ses vues d'hégémonie en Europe... »

« La pieuvre française » ! Sous une plume allemande !... N'empêche : la méchante bête !

ITALIE.

A propos du règlement des dettes interalliées, M. Marco Tizzani rappelle dans les *Problemi d'Italia* ces paroles d'un ministre anglais à la Chambre des Communes : « On n'a pas toujours estimé à leur juste valeur les sacrifices consentis par l'Italie au cours de la Grande Guerre. Il conviendrait cependant de ne point oublier que l'Italie est entrée dans la mêlée sans y être tenue en rien, qu'elle y a perdu un demi-million d'hommes et qu'elle y a engagé sa signature pour une somme de livr. sterl. deux milliards. Il s'en faut d'ailleurs que l'Italie ait vu se réaliser toutes les promesses que le Traité de Londres stipulait à son profit... »

En rendant hommage au sentiment dont s'inspirait ce discours, M. M. Tizzani fait observer que le chiffre indiqué ici comme celui des pertes de son pays dans le conflit mondial est pourtant loin d'être exact : un compte scrupuleusement établi porte non pas à 500.000 mais à 750.000 et plus le nombre des Italiens tombés dans les rangs des Alliés — et à ces 750.000 morts s'ajoutent 800.000 mutilés.

L'Italie a bel et bien levé pour la cause commune vingt-sept classes et elle tenait sous ses drapeaux au moment de l'armistice tous ses fils mobilisables de 19 à 44 ans. Que s'il s'agit du pourcentage par rapport au chiffre global de la population mâle en état de servir (c'est-à-dire abstraction faite des enfants, des malades et des vieillards incapables de s'employer à quelque titre que ce soit au service de la nation, [illegible] de 46.), « Et aucun des belligérants n'a comme l'Italie exposé ses hommes au milieu des neiges, des pics et des glaciers réputés inaccessibles, ni ne leur a demandé pareils prodiges d'endurance. »

⁂

M. di San Martino Valperga, Sénateur du Royaume d'Italie, qui est un ami personnel de Paderewsky, publie dans la *Nuova Antologia* un intéressant article sur le célèbre pianiste, ses débuts, ses triomphes au cours d'une carrière déjà longue, son passage « aux affaires », l'effet si inattendu qu'il produisit parmi les augures de la politique. Quel homme que celui que non seulement quarante années d'ovations et d'adulations de toutes sortes n'ont pas réussi à blaser, mais qui au bout de ces quarante années n'affronte jamais son public sans connaître les mêmes transes et la même haute ferveur ! Cette sensibilité vraiment extraordinaire, du reste servie par une technique infaillible, et le culte passionné de toutes les grandes et belles choses, c'est le secret de l'étonnante action qu'exerce autour de lui ce merveilleux artiste...

SUISSE.

A la *Revue de Genève* (fasc. de juin), M. J. Marouzeau, Professeur à l'École des Hautes Études, consacre à « la survie du latin » une quinzaine de pages tout à fait remarquables.

D'abord, cette observation que le latin est ce qu'il est et non pas ce que chacun voudrait qu'il fût. Si on s'avisait, une bonne fois, de le considérer en lui-même et non plus à travers les passions qu'il peut servir ? C'est demander peu ?... M. J. Marouzeau craint que ce ne soit demander l'impossible... En Roumanie, le latin est essentiellement « comme un instrument de formation nationale » ; chez les jeunes Tchèques, ses partisans se recrutent surtout « dans la minorité des Germains » ; outre-Atlantique, le latin est l'affaire de ceux qui opposent la culture désintéressée à l'esprit utilitaire ; chez nous, tandis que sous la Révolution le goût de l'antiquité constituait quasi un brevet de civisme, « le triomphe du Cartel vient de donner le coup de grâce au latin obligatoire ». — Sur notre enseignement du latin : « Les premières années sont communément [illegible] par ce qu'il y a de plus ennuyeux dans la grammaire, les dernières par ce qu'il a de plus ennuyeux dans les textes ». La méthode a cependant [illegible] de traduire dans un excellent latin jusqu'aux sentiments du monde moderne ? « La survie du latin dans l'humanisme ? Allons donc ! Qu'y a-t-il de latin dans les traités latins de Newton, de Descartes, de Spinoza ?... » L'intéressant, ce n'est pas l'usage qu'on fait aujourd'hui du latin, c'est celui qu'en ont fait ceux qui l'ont parlé : « la survie du latin, cherchez-la dans le latin mort ».

Et c'est pure joie de s'attarder parmi les exemples sur lesquels l'auteur étaye sa thèse.

Gaston CHOISY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Politique

Louis LATZARUS. — *La France veut-elle un roi ?* Un volume in-16. (Editions du Siècle).

La France veut-elle un roi? M. Louis Latzarus répond par la négative.

Un roi!

Quel roi?

Qui connaît le Prétendant?

La foule a-t-elle vu son visage? Quelles tentatives a-t-il réalisées? Quelles actions d'éclat a-t-il accomplies?

On ne le hait pas ; mais, ce qui est pire, on l'ignore.

Et peut-être, laisse supposer l'auteur, le combat mené par l'*Action Française*, avec une constance et une ardeur dignes d'un meilleur sort, aurait-il obtenu plus de résultats avec un prétendant actif, un chef véritable.

Aussi bien, en dépit du mouvement créé par Charles Maurras et Léon Daudet, animateurs du parti royaliste, M. L. Latzarus reste sceptique sur l'avenir de la royauté en France.

Mais un dictateur?

Peut-être...

Cet ouvrage, d'une lecture agréable, présente un réel intérêt.

Histoire

Jacques d'ARS. — *La vie merveilleuse du Curé d'Ars.* Un volume in-16. (Editions Lethielleux).

La vie merveilleuse... N'est-ce pas en effet merveilleux qui cet humble curé de campagne puisse attirer les foules dans son modeste village?...

A minuit la cloche de la petite église appelait les fidèles et le curé d'Ars commencait à confesser; il consacrait seize heures par jour à la confession ; les femmes se battaient presque pour passer à leur tour...

Et l'on accourait non seulement des divers points de la France, mais encore des divers pays de l'Europe. Dans les dernières années de sa vie, il ne voyait pas moins de 80.000 visiteurs par an.

Barbey d'Aurevilly disait de lui :

« Nul poète, nul orateur, nul écrivain n'est plus magnifique et plus poignant que cet ignorant familier curé de campagne qui a dans la conscience — cette conscience qui appartient à tous — les mêmes choses que dans le génie, lequel n'appartient, lui, qu'à quelques-uns... C'était un être angélique et même charmant à la manière des hommes et spirituel comme les lettrés le sont rarement... C'était un homme inouï qui eut une vie prodigieuse... »

A notre époque d'âpres appétits et de jouissances brutales, cette existence toute de pureté et de dévouement, forme un contraste saisissant ; aussi ce livre est-il d'une lecture reposante. C. M.

B.-E. GUEYDAN. *Les Rois de la République.* 2 volumes in-16, Libr. académique Perrin.

« En réalité, sauf quelques interruptions, notamment en 1912 et 1913, les radicaux ont occupé le pouvoir de 1900 à 1914. Or, cette période, c'est le prologue du grand drame de la guerre.

Les radicaux n'ont rien vu, ni rien voulu voir. Ils arrivèrent insouciants devant la catastrophe sanglante sous la bannière bigarrée d'un meneur effronté, Joseph Caillaux... »

Ces quelques lignes indiquent dans quel esprit cet ouvrage a été écrit ; bien que contenant certaines pages intéressantes, c'est essentiellement une œuvre de parti.

Ces deux volumes constituent une violente attaque contre l'actuel ministre des Finances dont tous les actes sont soumis à une âpre critique dans le but non seulement d'atteindre M. Joseph Caillaux, mais encore de déconsidérer le régime républicain.

Philosophie

Constant BOURQUIN. — *Julien Benda ou le point de vue de Sirius.* Un volume in-16. (Editions du Siècle).

M. Constant Bourquin fait ressortir la parenté intellectuelle existant entre Julien Benda et Jules de Gaultier, qui dans la préface de cet ouvrage indique sur quels points leurs conceptions se rencontrent ; ils ne sont pas apparentés seulement par de communes manières de voir, mais encore par une semblable antipathie à l'égard des théories bergsoniennes qu'ils combattent

Sans doute, Julien Benda n'a pas toujours observé l'attitude spectaculaire qui convient au vrai philosophe — « l'univers est un spectacle à regarder, non un problème à résoudre » et « toute sensation doit être transmuée en perception, devenir matière à connaissance, c'est-à dire matière à spectacle » — et dans les *Dialogues à Byzance*, cette Bible intellectuelle du Dreyfusisme », il fait montre d'une passion véritable...

Pendant la guerre également, il donne libre cours en ses articles à la foi patriotique ; mais dans les « *Sentiments de Critias* », le « *Bouquet de Glycère* », il sépare la philosophie et la politique et indique qu'« au point de vue de Sirius », une guerre ne peut être qu'un fait divers dans une vue générale du développement des causes.

» Aimant les idées pour elles-mêmes, mais avec la discrétion d'un sceptique accompli », J. Benda sait s'amuser du spectacle bariolé qu'elles produisent une fois adoptées, et nécessairement déformées par les masses. Ses ouvrages : *Dialogue d'Eleuthère, Une philosophie pathétique, Belphégor...* constituent de vastes enquêtes sur la sensibilité de la présente société et dans lesquelles il sait parler des passions de son temps avec une parfaite objectivité.

M. J. Benda fait la critique des théories bergsoniennes, cherchant à mettre M. Bergson en contradiction avec lui-même, faisant ressortir par exemple qu'il a employé le mot « intuition » avec plusieurs acceptions différentes.

A la vérité, M. Constant Bourquin ne se place peut-être pas lui-même au point de vue de Sirius quand il parle des concepts bergsoniens ; mais il faut le louer pour la rare pénétration avec laquelle il tente la reconstruction analytique de la pensée bendaenne et expose les idées fondamentales qui ont présidé à ses œuvres. Il faut le louer et le lire.

Le *Julien Benda* de Constant Bourquin est plus qu'une substantielle analyse ; c'est encore un ouvrage de tous points remarquable. C. M

Littérature

Jean DORNIS. — *Essai sur Gabriele d'Annunzio.* — Le Poète. — Le Romancier. — Le Dramaturge. — L'Homme de guerre. — Le Chef d'État et le Sociologue. — Conclusions. — Un volume in-16 (Perrin et Cie).

Gabriele d'Annunzio, poète, romancier, dramaturge

soldat et homme d'État, toute la vie d'un génial lyrique, qui est aussi un héros, dès à présent légendaire, est dessinée à larges traits par Jean Dornis, dans ce livre de critique fine et pénétrante. L'historien de la littérature italienne contemporaine s'est surpassé dans cette œuvre nouvelle. C'est un d'Annunzio de pied en cap qui nous est présenté, multiple, pervers et séduisant, mais aussi puissant entraîneur de foules, moissonneur de gloire, héraut de la juste guerre. Les journées sanglantes de Fiume sont évoquées ici d'une façon saisissante et la haute figure de Mussolini surgit vers la fin du livre.

On ne lira pas sans passion cette étude psychologique qui dévoile bien des mystères et dont l'intérêt croît de page en page. P. G.

Camille LATREILLE. — *Les dernières années de Lamartine.* 1859-1869. Un volume in-16. Perrin et Cie.

M. Camille Latreille suit Lamartine pendant le calvaire de ses dernières années : calvaire des dettes, qu'avec ses dons de libéralité, le grand poète a imprudemment accumulées.

A force de travail et de surmenage, il arrive en huit ans à payer à ses quelques centaines de créanciers quatre millions de francs sur cinq qu'il doit. Mais à quel prix !

Le poète de *Jocelyn* n'a plus les loisirs suffisants pour composer des vers. Il a des engagements avec ses éditeurs, entasse livre sur livre, se transforme en manœuvre de la copie, copie qu'illuminent les éclairs de son génie.

Il doit vendre, le cœur déchiré, sa maison natale de Milly. Il écrit :

« Je mène une triste vie. Je viens de faire en dix jours :
1° Tout un volume en 500 pages grand in-8° ;
2° La moitié d'un Entretien sur Rousseau ;
3° Une correction d'épreuves de 200 pages ;
4° Enfin 200 lettres, de ma main (le tout sur mon genou, de ma main, sans secrétaire)...

Mes libraires sont asphyxiés d'étonnement... Moi aussi, sans compter que mes horribles angoisses d'affaires ne me laissent pas dormir. Quant à manger, il n'en est pas question : des pêches, du fromage et du pain bis, voilà ma ration ; il faut conserver l'esprit libre.

« ... Voulez-vous voir l'homme le plus malheureux qui existe ; regardez-moi... Je me serais tué, si je n'avais pas cru en Dieu !... Mourir, c'est fuir..., on ne fuit pas. »

Rien de plus émouvant que cette lutte du génie contre les brutales réalités de la vie.

Occultisme

Paul CHOISNARD fils. — *Essai de Psychologie astrale.* Un volume in-8°. Félix Alcan.

M. Paul Choisnard, qui a déjà publié plusieurs études sur l'astrologie, montre en cet ouvrage comment on doit interpréter un « ciel de naissance » ; pour plus de facilité, il dresse un « dictionnaire de psychologie astrale » et indique les correspondances psychologiques, — les lois de corrélation entre les astres et l'homme qu'il précise « dérivant principalement de l'observation fondée sur des statistiques comparées ».

L'application de ces principes est faite par l'auteur en quelques exemples, pour des personnalités connues.

C. M.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Pologne

Le Rôle de la Pologne à la première Conférence Internationale sur le contrôle et le trafic des Armes.

La Conférence Internationale sur le contrôle et le trafic des armes de guerre, convoquée sous les auspices de la Société des Nations, s'est réunie à Genève le 4 mai dernier, après trois ans d'hésitations, d'ajournements et de préparatifs. Ses travaux ont duré exactement 15 jours. Le nombre d'États participant à la Conférence était également de 40, y compris les pays qui ne font pas encore partie de la Société des Nations, comme les États-Unis, l'Allemagne, la Turquie, etc. Un seul pays a décliné l'offre de l'institution de Genève, un seul pays, que chacun devinera sans peine, a repoussé l'invitation à rechercher en commun les moyens de réduire et de contrôler les armements existants : ce fut la Russie des Soviets ; ce refus, il est vrai, n'était pas inattendu ; n'empêche, il n'en a pas été moins significatif.

L'importance de la Conférence a apparu dès la première heure. Convoquée pour délibérer sur un thème assez restreint et apparemment modeste : « Le contrôle du trafic des armes », la Conférence visait en réalité un tout beaucoup plus vaste et beaucoup plus général : celui du désarmement général, ou plus exactement celui de la réduction générale des armements. Ainsi le problème même de la sécurité nationale ne pouvait ne pas être invoqué à Genève et d'ailleurs le souci de cette sécurité planait tout le temps sur les travaux de la Conférence.

C'était une des raisons pour laquelle les gouvernements s'y firent représenter par leurs hommes d'États les plus compétents en la matière et par des techniciens les mieux préparés à l'étude des questions mises à l'ordre du jour.

A la tête de la délégation française se trouve M. Paul Boncour à l'éclectisme duquel tout le monde se plaît à rendre hommage. L'éminent sénateur Burton représentait le gouvernement des États-Unis. La délégation britannique a eu pour chef lord of Onslow, sous-secrétaire d'État à la guerre, etc.

Le gouvernement polonais se fit représenter par un homme jouissant à la fois d'une haute autorité personnelle et d'une réputation d'un des meilleurs techniciens militaires de l'Europe : le général Sosnkowski, qui exerçait les fonctions de ministre de la guerre durant cinq années sans interruption. Son nom n'est d'ailleurs pas inconnu en France où il [illegible] comme du Maréchal Pilsudski, [illegible]. Aussi la Conférence a-t-elle tenu à en faire son président et en lui confiant la présidence de la [illegible] de ses commissions, de [illegible] militaires, navale et aérienne.

Interrogé par nous sur les [illegible] de la Conférence, le général Sosnkowski, avec ce charme infini, avec cette parfaite distinction qui est propre à tous... les militaires polonais, ne nous a pas éconduit avec quelques mots aimables ; au contraire, il nous a dit des choses très intéressantes et expliqué, avec une extrême clarté, les buts de la Conférence et les résultats auxquels elle a abouti. Il le fit de la manière la plus [illegible] dont nous le remercions gré.

— Oui, nous a-t-il dit, en dépit du pessimisme général et des doutes qui se manifestèrent à notre égard, nos travaux ont réellement abouti à des résolutions importantes. L'ensemble des résultats obtenus peut donc être considéré comme satisfaisant et permettant des espoirs encourageants.

« Dès le début de la Conférence, j'ai tenu, au nom de mon gouvernement, à faire une déclaration de principe, en précisant, aussi nettement que possible, le point de vue polonais sur l'objet même de nos délibérations; cette déclaration peut être résumée en quelques mots : La question du commerce international des armes ne constitue qu'un chapitre particulier de l'ensemble du problème du désarmement général et de la sécurité internationale; elle ne saurait donc être détachée de l'ensemble sans qu'une brèche sensible ne soit faite à toute la construction de la paix. Comme l'avaient déclaré les deux premiers ministres de la France et de la Grande-Bretagne au cours de la Ve Assemblée générale de la S. D. N., « la question du trafic des armes et des munitions est organiquement liée au grand problème de la paix, de la sécurité et du désarmement ».

« Ce principe admis, j'ai cru nécessaire d'en poser un autre : celui du traitement égalitaire entre les pays producteurs d'armes et les pays non-producteurs. Il était, en effet, évident pour tout le monde que le contrôle du trafic des armes devait viser non seulement les armements eux-mêmes, c'est-à-dire les pays importateurs d'armes, mais aussi la production des armes, c'est-à-dire les pays exportateurs d'armes.

« Enfin, et c'était ma dernière observation de principe, l'absence de la Russie, qui n'a pas cru possible pour elle de participer à nos travaux, a créé une fâcheuse inégalité et posé devant notre assemblée un problème d'ordre politique : la nécessité d'appliquer l'article 8 du Covenant qui reconnaît la situation particulière et les conditions géographiques spéciales de certains États. La légitimité de la demande de la délégation polonaise a été reconnue par la conférence et c'est ainsi que la Pologne et quatre autres pays limitrophes de la Russie (Roumanie, Finlande, Lettonie, Esthonie) furent libérés de l'obligation de publier la statistique de leurs armements (chiffres relatifs à l'importation et à l'exportation des armes), jusqu'au jour où la Russie deviendrait partie contractante et adhérerait aux engagements pris par les pays participant à la Conférence. Supposons le cas d'un grand pays producteur d'armes non signataire de la convention qui dispose de moyens de propagande formidables et dont la puissance n'échappera à personne. Supposons d'autre part qu'un pays voisin non-producteur veuille procéder, pour l'unification des armements de son armée, au changement du modèle de fusil, par exemple, et ne serait-ce que pour une seule division. Il s'agirait, n'est-ce pas, d'un perfectionnement légitime des moyens de défense nationale, mais qui entraînerait des achats assez importants à l'étranger; or il est aisé d'imaginer quelle campagne serait déchaînée par le voisin qui, tout en ne se soumettant pas aux clauses de la convention, ne manquerait pas de saisir cette occasion pour l'exploiter, dans les rangs de la démocratie internationale, contre le pays prétendu impérialiste, parce qu'il a changé le modèle de son fusil, sans en augmenter le nombre d'une seule unité... »

A la lumière de cette exemple, la motion de la délégation polonaise ne pouvait pas rencontrer de difficultés, aussi la Conférence l'a-t-elle finalement fait siienne.

Il en était de même avec la question de l'interdiction de la guerre chimique; cette interdiction a paru insuffisante au général Sosnkowski, il a donc proposé de l'étendre également sur la guerre bactériologique.

Avant la guerre, l'utilisation des gaz asphyxiants et d'autres moyens chimiques dans les opérations militaires appartenait plutôt au domaine de la théorie. Aucun chef militaire, aucun savant ne se rendait suffisamment compte de toute l'étendue et de toutes les conséquences désastreuses de l'utilisation des armes chimiques que la dernière guerre a révélées. On a même le droit d'affirmer que les résultats des premiers essais d'utilisation des gaz comme armes offensive et défensive n'étaient pas sans surprendre ceux qui avaient fait ces expériences. Les conséquences de la guerre bactériologique, sans aucun doute, dépasseraient en horreur tous les ravages causés par l'emploi des moyens chimiques dans les opérations de guerre. Les procédés bactériologiques destinés à la guerre ont atteint, au cours des dernières années, un développement formidable qui permet d'en faire un vrai système de destruction, système ingénieux et sinistre.

L'arme bactériologique possède, quant à sa production, un triple avantage sur l'arme chimique. Elle peut être produite plus facilement, à meilleur compte et dans le secret le plus absolu. En outre, l'arme bactériologique est, de par sa nature même, apte à se propager sans que les facteurs du temps et de l'espace soient constamment réglés par celui qui s'en sert. Il suffit de déclancher l'action de cette arme, utilisée sur une minime échelle, pour que les résultats deviennent de plus en plus effrayants et prennent des proportions de plus en plus amples. Contrairement au gaz délétère, dont l'action est en général de courte durée et réduite à un espace limité, les cultures de microbes, lancés secrètement une seule fois, en n'importe quel endroit, peuvent, grâce à leur multiplication rapide et à leur virulence toujours croissante, provoquer facilement des épidémies, ravageant des grandes masses d'hommes, d'animaux et même de plantes. Comme arme la plus effroyable dans la guerre contre l'homme, citons le choléra, la fièvre typhoïde, la peste, le tétanos, la morve et la trichinos. En ce qui concerne les animaux, ceux-ci peuvent être contaminés en masse, par exemple par des cultures de la morve, de la peste bovine, etc. La guerre bactériologique peut également atteindre le monde végétal; et ce ne sont pas seulement les récoltes des blés, des fruits et des légumes qui peuvent s'en ressentir, mais aussi les cultures entières des plantes utiles, c'est-à-dire, les vignes, les vergers, les champs. Enfin, ce qui est à souligner d'une manière particulière, c'est le fait qu'il est impossible de limiter le champ d'action des facteurs biologiques introduits dans les opérations de guerre. Les conséquences de la guerre bactériologique se feront donc aussi bien sentir dans les armées des belligérants que parmi les populations civiles et cela contre la volonté même des agresseurs incapables de circonscrire l'action des armes bactériologiques à une étendue fixée d'avance.

Pourrait-on ne pas anticiper les horreurs des guerres futures, horreurs qui menacent peut-être d'extermination des peuples entiers! Nous devons nous opposer à cela au nom de la civilisation et des sentiments humanitaires.

La guerre bactériologique est d'autant plus redoutable qu'elle peut être menée d'une manière secrète par les moyens les plus primitifs et en se servant d'intermédiaires insaisissables. A l'arrière du front, sur des points même très éloignés, des agents de l'ennemi peuvent contaminer les habitants, les eaux potables, les provisions, soit directement, soit indirectement, par l'intermédiaire d'animaux domestiques ou parasites, des rats, par exem-

ple, ou à l'aide de bombes bactériologiques lancées du haut des avions.

On ne saurait obtenir de semblables résultats par les moyens ordinaires de la guerre chimique, car on devrait disposer à cet effet d'un formidable outillage technique. Quant à la guerre bactériologique, la question est beaucoup plus simple : un seul homme, disposant d'une petite culture de microbes enfermés dans un petit récipient, facilement maniable, peut obtenir des résultats incalculables. Comme la médecine, malgré l'énorme progrès accompli par la science, ces dernières années, ne dispose pas encore de moyens de protection suffisamment efficaces, l'homme, dans bien des cas, est réduit à l'impuissance et pourrait, en cas de guerre bactériologique, devenir victime de cette lutte barbare. Les résultats effectifs, ainsi que ceux d'ordre moral d'une telle guerre, seraient donc terribles. On assisterait à l'extermination de grandes masses d'hommes, d'animaux et de plantes.

« Cet exposé de motifs, présenté par la délégation polonaise relativement à l'interdiction de la guerre bactériologique — déclara le général Sosnkowski — n'a pas été sans impressionner la Conférence; elle s'est donc rangée à la fois à la proposition de la délégation américaine tendant à interdire la vente de certains produits pouvant servir à la guerre chimique et à l'amendement de la délégation polonaise proposant d'interdire complètement et la guerre chimique et la guerre bactériologique. Je ne saurais vous dissimuler — ajouta le général avec émotion — ma satisfaction de voir nos suggestions humanitaires couronnées d'un si réel succès. La Conférence a ainsi établi un protocole ouvert suivant lequel les hautes parties contractantes s'obligent entre elles à ne pas recourir aux moyens de guerre chimique et bactériologique. »

Si la Conférence n'avait abouti qu'à ce seul résultat, c'eût été déjà suffisant pour justifier les espoirs que l'on avait mis en elle.

Mais d'autres résultats non moins importants et non moins concrets ont été obtenus au cours de ses travaux.

On a établi la responsabilité des pays exportateurs d'armes au moyen d'un système de licence d'exportations; on a rendu obligatoire la publication d'une statistique des armements pour tous les pays exportateurs et importateurs d'armes; le contrôle en mer a été décidé; la vente d'armes a été prohibée à certains territoires spéciaux (zone de prohibition coloniale); on a admis la nécessité d'établir une statistique détaillée de tous les armements existants; on a interdit la guerre chimique et bactériologique, etc.

« La Conférence — conclut le général Sosnkowski — a siégé plus de six semaines et durant tout ce temps un esprit nettement conciliateur présidant à nos travaux, bien qu'il fallut compter avec des intérêts particuliers souvent légitimes et respectables. Cependant, le principal souci de la Conférence a été, non seulement d'aboutir, mais aussi d'obtenir des résultats concrets, des résultats positifs et acceptables pour tout le monde. Avons-nous réussi? En toute conscience, je puis dire que oui. Ce sera l'honneur de notre Conférence d'avoir travaillé dans des circonstances difficiles et d'avoir quand même réalisé une œuvre de portée générale considérable. Plus d'une fois survinrent des divergences de vues sérieuses et chaque fois, grâce à la bonne volonté de tous, les difficultés purent être aplanies. Notamment, les représentants des grandes puissances alliées et des États-Unis ont beaucoup contribué à la recherche de formules susceptibles d'atténuer les divergences et de régler les questions [illegible]; on a pu ainsi rallier la majorité des États présents aux solutions proposées.

« Aussi quittons-nous Genève, mes collègues de la Conférence et moi, avec la conviction profonde d'avoir utilement travaillé à une œuvre de solidarité internationale. »

Ceux qui assistaient à la Conférence, ceux qui purent suivre de près ses travaux, avaient remporté la même impression; il est avéré notamment que les pays les plus menacés, les plus exposés au danger de guerre, ménageaient le moins leurs sacrifices; tous avaient la même volonté d'assurer à tout prix la réussite de la Conférence. La principale réserve que formulèrent la plupart des délégués visait surtout la garantie relative à la sécurité : c'était le seul point qui nécessita certaines restrictions, mais qui n'empêcha nullement la Conférence d'aboutir à des résultats, comme on l'a vu plus haut, nettement appréciables.

Au noble langage tenu à la Conférence par l'éminent chef de la délégation polonaise dont tout l'effort tendait à restreindre les horreurs de la guerre (puisqu'on ne peut pas l'empêcher complètement), ne convient-il pas d'ajouter les paroles mêmes du ministre de la défense nationale polonais, le général Sikorski, qui, malgré la lourde responsabilité qui pèse sur ses épaules, n'oublie pas un instant les traditions chevaleresques de l'armée polonaise. Assumant le redoutable honneur de la conduire et de l'organiser, le général Sikorski comprend son devoir de la manière la plus élevée et la plus démocratique.

« Le militarisme n'existe pas en Pologne, — disait-il lui-même dans un bel article publié, il y a quelque temps, dans « l'Europe nouvelle. » — Chez nous, l'armée n'est pas une caste, mais une école et un appareil de mobilisation destiné à la défense de l'État. Elle est en même temps un facteur important de culture nationale car elle forme les citoyens, les instruit et les éduque. Elle est devenue, en conformité avec l'esprit de notre Constitution et avec les idées démocratiques de la nation, une école de discipline et du devoir.

« Sincèrement dévoués à l'idée de paix, désireux d'éviter la guerre, nous envisageons l'avenir avec confiance et avec la certitude que nous saurons toujours défendre contre tout agresseur nos droits, notre honneur et toutes les frontières de notre République. »

Avec de tels chefs, l'armée polonaise peut inspirer confiance, même aux plus prévenus. C'est ce que constate M. Jacques Bainville dans un lumineux article intitulé « La Pologne, puissance militaire » (*Action Française*, du 13 juillet 1925).

« Le général Sikorski, dit cet écrivain extraordinairement perspicace, vient de présenter au Sénat de Varsovie un rapport sur l'état de la défense nationale de la Pologne. On y voit par des chiffres et des faits que la Pologne n'est plus au point de vue militaire un élément négligeable. Ce n'est pas sur le papier qu'elle a ses effectifs. »

Le témoignage de M. Bainville en dit suffisamment sur la valeur des hommes entre les mains desquels se trouvent l'avenir et le sort de la nation polonaise.

Stéphane Aubac.

BULLETIN MARITIME

LES ORIGINES D'UNE GRANDE COMPAGNIE DE NAVIGATION FRANÇAISE

(*suite*)

Les guerres, plus encore que la paix, devaient démontrer à l'État français tous les services que pouvait lui rendre la Compagnie des *Messageries Maritimes*. Lorsque Napoléon III aida l'Italie lors de sa guerre contre l'Autriche, en 1859, les Messageries inaugurèrent entre Marseille et Gênes un service temporaire de correspondance et de transports militaires qui fut combiné avec les itinéraires réglementaires de telle sorte qu'il y eut un voyage quotidien dans chaque sens.

Ayant relié Marseille à la Mer Noire, aux ports du Danube à Constantinople, aux îles de l'Archipel, à l'Anatolie, à la Thessalie, à l'Italie et à l'Algérie, la Compagnie songea à s'occuper de l'Amérique du Sud.

Le Brésil était considéré, avec raison comme un Eldorado. On connaît les richesses commerciales de ce beau pays. D'autre part, l'émigration vers les contrées du Sud Américain devenait de plus en plus importante. Le moment était bien choisi. En 1857, la Compagnie obtint la concession d'un réseau reliant Bordeaux au Brésil, à la Plata et aussi au Sénégal.

Le 24 mai 1860 la première ligne de navires à vapeur entre Bordeaux et Rio de Janeiro était inaugurée avec le paquebot *La Guienne*. Un autre service annexe desservit les ports de la Plata jusqu'en 1869, époque à laquelle l'importance du trafic et les progrès réalisés dans l'art des constructions navales permirent d'envoyer de grands courriers directement à Buenos-Ayres. Et, en 1861, la navigation effectuée par les vapeurs de la Compagnie s'élevait à 356.196 lieues marines.

***

C'est alors que nous arrivons à un fait qui révolutionna la navigation maritime : le percement du Canal de Suez.

Les administrateurs de la Compagnie cherchaient, sans cesse, de nouveaux débouchés à leur activité. En 1861, une convention fut signée avec l'État afin d'assurer les communications avec les ports de l'Extrême-Orient. On sait qu'après la campagne de Chine, la France avait pris possession de la Cochinchine.

Les relations, jadis assurées par les bâtiments de la Compagnie des Indes, étaient reprises.

Mais l'entreprise était difficile. On ne pouvait songer, à cause des exigences nouvelles, sans cesse augmentant, du commerce, à contourner toute l'Afrique, via le Cap, pour atteindre les ports de l'Extrême-Orient. Il fallait donc s'arrêter à Alexandrie, envoyer marchandises et voyageurs par voie de terre jusqu'à Suez et réembarquer le tout sur d'autres navires. On trouve, encore aujourd'hui, les vestiges des routes qui reliaient Alexandrie à Suez.

Pourtant, les Messageries n'hésitèrent pas. Le matériel nécessaire fut expédié à Suez, à Hong-Kong. En 1861, ses navires touchèrent les ports de l'Hindoustan, de la Cochinchine, des Indes Néerlandaises et de la Chine. En 1864, on atteignait la Réunion et Maurice. Et en 1866 une ligne annexée reliait le Japon à l'artère principale de l'Indo-Chine.

On comprend avec quel intérêt les administrateurs de la Compagnie suivaient les travaux de percement de l'isthme de Suez. Le 17 novembre 1869, devant un parterre de rois et une foule enthousiaste, ce fut un paquebot des Messageries, le *Peluse*, qui, derrière la frégate française *L'Aigle*, sur laquelle se trouvait l'Impératrice Eugénie, inaugura officiellement le nouveau canal, route abordée avec tant d'hésitation par l'immense majorité des voyageurs et, surtout, des navigateurs.

Le fait semble bizarre, il est vrai. L'Angleterre qui, à cause de ses intérêts, aurait du être la première à se servir de la nouvelle voie, préféra faire suivre à ses navires la route du Cap. Tout au contraire des compagnies britanniques, les Messageries demandèrent et obtinrent du Gouvernement Français l'autorisation de donner l'exemple de la confiance.

Si le canal de Suez permettait aux compagnies maritimes concurrentes de développer leur activité, il était aussi et surtout une source d'économie malgré les droits de passage très élevés. Les Messageries simplifièrent leurs services, la tête de ligne du réseau Indo-Chinois fut transférée de Suez à Marseille. Les voyages devinrent bien plus réguliers car les navires obligés de contourner l'Afrique subissaient parfois de longs retards. Du fait que les services entre la France et les ports des Indes et de la Chine devenaient directs, la compagnie put participer au transport des marchandises encombrantes et de peu de valeur qui s'échangent, en grandes quantités, entre l'Europe et l'Asie, trafic dont on ne pouvait pas se charger précédemment par suite du transbordement.

***

Les améliorations se succédèrent. Le 23 juillet 1870, un nouvel itinéraire de l'Indo-Chine comportait un service bi-mensuel. Malheureusement la guerre survint. A la fin de l'année douloureuse, la moitié de l'effectif naval de la Compagnie devait être désarmée, — de cette Compagnie, grâce à laquelle au début du conflit, les premières troupes dirigées sur le Rhin avaient été ramenées en une semaine d'Algérie en France.

On ignore généralement que l'état-major avait envisagé la possibilité de tenter une diversion dans la Mer Baltique. Les Messageries mirent à la disposition du Ministère de la Marine le moyen de transporter immédiatement 12.000 hommes. Mais la diversion n'eut pas lieu quoique à cette époque les sous-marins n'étaient pas encore à craindre.

En 1871 — comme en 1914 — la France manqua d'armes et les ateliers de la Compagnie, à la Ciotat, improvisèrent l'outillage, formèrent les ouvriers et fabriquèrent *vingt et une batteries de 7 rayées et dix batteries de 4* ce qui, pour l'époque, était un fort beau résultat.

La paix est signée. Les Messageries ne perdent pas de temps. Les services supprimés sont rétablis, à partir du 23 juin 1871, un service de l'Indo-Chine fut doublé et, quelques mois plus tard, celui du Brésil et de la Plata. Ses 64 navires avaient parcouru en 1872, 603.632 lieues marines.

(*à suivre*)

VALEURS DE NAVIGATION

Bourse de Marseille.

	27 juillet 1925
1° Fraissinet	667
2° Messageries Maritimes	117
3° Mixte	195
4° Transatlantique	132
5° Transports maritimes	800

Le Gérant : A. Desnoës.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 16 63e ANNÉE 15 AOUT 1925

LETTRES INÉDITES D'O. HAMELIN A RENOUVIER

Jusqu'à quel point Hamelin est-il le disciple de Renouvier? Jusqu'à quel point est-il un disciple indépendant et infidèle? C'est, dit Dauriac, ce que leur correspondance pourrait nous apprendre. Pour en avoir le cœur net, nous nous sommes adressé à Louis Prat, qui a mis obligeamment entre nos mains les lettres d'Hamelin à Renouvier. Ces lettres sont rares et courtes, nullement confidentielles; Hamelin parle peu de lui et uniquement de ses travaux, pour se plaindre qu'ils n'avancent pas; mais à l'occasion, il fait profession d'idéalisme avec une ardeur de conviction, parfois avec une violence de langage qui surprend. Nous donnons, dans l'ordre chronologique, les extraits qui offrent un intérêt philosophique.

Huchet, 7 juillet, 1899

Monsieur,

Avant de répondre à votre trop bienveillante lettre, j'ai voulu lire avec quelque attention votre article sur le principe de relativité... Outre le profit naturel que j'en devais attendre, j'y ai trouvé avec un singulier plaisir des vues que je crois favorables à deux thèses qui me sont chères. Si je vous tire naïvement un peu trop à moi, vous me le pardonnerez en raison du réconfort que cela me procure. Il me semble donc qu'en insistant comme vous le faites sur la nécessité où nous sommes d'appliquer à tous les objets que nous nous proposons les exigences de notre pensée, vous nous invitez de plus en plus à cette négation radicale de l'inconnaissable, à cet idéalisme complet que j'aimerais à professer. Parti de l'idée qu'il y a dans la connaissance, outre la part de la chose, une foule d'éléments qui nous sont propres, le relativisme, en s'approfondissant, œuvre à laquelle vous avez contribué plus que personne, arrive à changer de sens : tout devient relatif à la pensée qui se trouve être ainsi tout ce qu'il y a; en telle façon que les relations lui sont intérieures. Et je vous vois, avec une grande joie, vous séparer de Mill dont vous signalez, comme elle mérite de l'être, l'attitude absolutiste et infinitiste. En dépit de son prétendu idéalisme (et quand nous dirions seulement son immatérialisme nous dirions encore trop, comme vous l'avez bien fait voir dans la *Philos. anal. de l'Histoire*); il est resté réaliste comme tout empiriste l'est forcément. En poussant à ses conséquences la doctrine de la relativité vous répudiez donc sous toutes ses formes l'idée qu'une chose extérieure quelconque intervienne dans la pensée. D'autre part, en écrivant à la fin de votre travail que « la pensée qui tient à se comprendre pose partout des termes premiers, des origines, des limites », vous m'encouragez à croire que les relations intérieures à la pensée forment un système parfaitement satisfaisant où ce qui est premier sait qu'il l'est, ne peut être expliqué d'un mode d'explication qui nierait précisément ce caractère d'être premier, et se trouve pourtant expliqué en ce sens qu'il doit y avoir position de quelque chose de premier avec le caractère de premier. Ainsi la pensée serait tout et s'apparaîtrait à elle-même comme entièrement raisonnable.

Dans cette lettre où il laisse voir toute son ambition philosophique, Hamelin voudrait pouvoir se dire le continuateur de Renouvier et marque avec précision le point d'insertion de sa doctrine sur celle de son maître. Dans les suivantes, il se flatte de mener avec lui le même combat contre les mêmes adversaires, ce qui doit rendre finalement leur accord plus manifeste et plus fondamental encore :

Bordeaux, 10 décembre 1900.

Monsieur,

[illegible] tenu à vous [illegible] l'ouvrage (1) que vous avez bien voulu m'envoyer avec une

(1) La Nouvelle Monad[illegible]

dédicace dont je sens tout le prix... Quand je me retrouve au milieu de votre pensée qui a formé la mienne, c'est pour moi comme un retour au pays natal. Je m'y retrempe et m'y fortifie par le sentiment qui me pénètre de ne faire qu'un avec vous sur tant de points capitaux. Mais à quoi bon insister? Mieux vaut que je vous avoue un certain nombre de dissentiments presque tous indiqués d'ailleurs dans un article que vous avez lu avec bienveillance. En premier lieu, je résiste toujours à votre manière, trop pessimiste à mes yeux, de concevoir le progrès en philosophie. Le progrès, pensez-vous, consiste uniquement en ce que deux grandes écoles, développant chacune de son côté les germes de sa doctrine, aboutissent à mieux accuser leur différence éternellement irréductible. Pour moi, il me semble que l'idéalisme gagne du terrain et je ne désespère pas de voir l'humanité pensante s'arrêter un jour devant le dilemme de Lequier et choisir comme lui : tant vous avez su mettre dans une forte lumière les raisons d'un pareil choix ! La *chose* recule. Le coup que Descartes lui a porté sera finalement mortel. Le réalisme de Spinoza lui-même, c'est-à-dire ce qu'on pouvait concevoir de plus réaliste après Descartes, fait déjà des concessions. Car c'en est une et capitale, que cette indépendance de l'attribut pensée si bien fermé à toute pénétration intérieure. Les équivoques quasi idéalistes qu'on trouve chez le maître et chez son disciple Taine sont significatives. Que dire à plus forte raison de Kant et des post-Kantiens? Vous avez, Monsieur, sur leur réalisme, une page que grâce à vous, j'ai pensée depuis longtemps et que je voudrais bien avoir écrite (excusez mon impertinence). Il s'agit de votre page 214. Oui, le sujet en général, le Moi, l'Idée sont encore des choses. Ce n'en sont pas dans la même acception que la Nature d'Aristote ni même que la Pensée de Spinoza, sans parler du matérialisme. A quelle distance n'est pas Fichte surtout de la philosophie du sens commun, selon laquelle la représentation est une peinture d'un dehors dans un dedans ! Quelle transformation intellectuelle et morale (oui, morale, malgré toutes les réserves possibles) de l'humanité le jour où on aurait pu la convaincre seulement que la *chose*, c'est le sujet-objet, qu'il resterait à individualiser par une division au moins apparente, et non l'objet pur, c'est-à-dire la brutalité pure de la matière dont la vie subjective n'est qu'un accident sans raison et sans prix ! Le réalisme de Fichte n'est que trop incontestable, avec la négation des individus qui s'ensuit, mais c'est un réalisme par inconséquence. Vidé de tout contenu approprié, le réalisme n'est plus là qu'une forme vaine qui vous attendait pour s'évanouir. Telle est du moins la pensée dont aime à se bercer mon optimisme.

J'arrive maintenant à quelques points qui concernent non l'enchaînement des doctrines, mais votre doctrine propre. D'après mon langage de tout à l'heure, il est clair que pour moi comme pour vous, Monsieur (je m'exprime comme je puis, c'est-à-dire un peu gauchement), l'idéalisme n'est pas autre chose que la doctrine de la conscience et de la personne. Rien de réel qu'une personne ou des personnes. Je me réjouis de vous voir vous exprimer de plus en plus formellement en ce sens. Je dis que votre pensée s'accentue dans ce sens, non seulement à cause d'un certain ensemble et d'un certain ton général de pensées, mais encore parce que la part que vous aviez semblé faire un moment à l'inconnaissable diminue fort dans votre dernier livre. Il semble que vous ne conceviez plus Dieu comme un abîme de mystère. C'est la conscience suprême, système de toutes les relations : là-dessus je suis avec vous de tout cœur. Un point subsiste cependant : Dieu, dites-vous, n'est compréhensible que par le monde. Qu'est-il donc en lui-même? Est-ce que le principe de relativité exigerait qu'il fût autre chose encore que le système des relations? Le système total des relations est-il incompréhensible? L'est-il surtout en ce sens que l'obligation de conditionner serait une infirmité de la pensée humaine, vouée à l'inachèvement et contrainte de supposer quelque chose encore au delà de ce qu'elle peut embrasser? Je tremble d'apercevoir dans cet au-delà les fantômes de l'infini et du nonmène. Pourquoi Dieu ne se suffirait-il pas à lui-même comme un être fini (non pas formé par autre chose), sachant lui-même le secret de cette nécessité d'être fini et retrouvant d'ailleurs tout ce qu'on appelait l'infinité, dans le fait de sa libre puissance de penser et de créer sans bornes? — J'arrive enfin à la difficulté qui m'arrête toujours. La loi en vertu de laquelle les consciences communiquent est une créature de Dieu sans doute : mais elle est hors de la conscience de Dieu comme les consciences créées. Telle conscience ayant pris telle détermination, il s'ensuit telle modification dans telle autre conscience. Cette harmonie qui lie les personnes ne réside tout entière en personne et je redoute qu'elle soit réalistique. — Quoi qu'il en soit, Monsieur, votre livre, gros d'instruction pour ceux qui vous ont moins suivi que moi, m'a apporté à moi-même deux satisfactions nouvelles : d'une part, il m'a fait voir que vous ne renonciez nullement, et bien au contraire, à la philosophie de l'histoire telle qu'elle est déjà esquissée dans votre *Classification des doctrines*, c'est-à-dire à des vues positives sur la marche des idées ; d'autre part, j'ai été ravi par le caractère défini que revêt maintenant votre idéalisme personnaliste...

J'espère, Monsieur, que votre santé ne trahit pas vos forces. Pour répondre à votre bienveillance éprouvée je vous avouerai que la mienne a été, ces vacances, moins bonne que je ne m'y attendais. Nouveau et, je pense, dernier retard pour le livre étrange (1) dont la dédicace est menaçante pour vous depuis si longtemps.

Veuillez, Monsieur, agréer, etc...

Détachons enfin, d'une simple carte datée de Bordeaux, 4 janvier 1901, les lignes suivantes :

« En vous écrivant sur vos *Dilemmes* quelques réflexions peu nouvelles, je n'espérais pas que vous me feriez l'honneur d'une réponse... Je vous demande la permission d'éclairer en deux mots une phrase de ma lettre.., car elle m'a paru après coup incomplète et obscure. J'ai dit à peu près ceci à propos du grand Moi de Fichte ou de quelque chose d'analogue : « il ne resterait qu'à y introduire des divisions au moins apparentes pour obtenir des individus ». J'ai voulu dire : « des apparences d'individus ». Des différences de « points de vue », solidaires ne fondent aucune individualité réelle. Seulement négation pour négation, j'étais et demeure convaincu que cette négation idéaliste des personnes vaudrait mieux comme foi de l'humanité que la négation matérialiste. D'abord il y aurait beaucoup de bêtise en moins et, si la bêtise n'est déjà en une large mesure quelque chose d'immoral, beaucoup d'immoralité aussi : car il saute aux yeux qu'on peut (et qu'on a pu) vivre de stoïcisme et de Fichtéisme, tandis que je ne vois pas de ressources morales dans le matérialisme. Donc il y a bien des degrés dans le système de la chose. Il y en a même un où la chose ne subsiste plus que par inconséquence. »

Je fais le lecteur juge de la question soulevée par Dauriac : Hamelin, qui aurait voulu être « un

(1) *Les Éléments de la Représentation.*

néo-criticiste orthodoxe », a-t-il été un « hérétique », un « schismatique » dans l'école de Renouvier? Il a épousé, il a même poussé plus loin, avec plus de passion et de rigueur logique, les haines vigoureuses de l'école contre la chose, l'en soi, le noumène, le matérialisme; il a éliminé ce qui restait d'empirisme dans la doctrine de Renouvier; il a approfondi, il a fait sienne la pensée de son maître, il entendait la suivre; il prétendait lui rester fidèle en la dépassant.

Rien de ce qu'Hamelin a écrit n'est indifférent : ses lettres nous montrent sa foi philosophique ardente, son idéalisme intransigeant et tranchant, son culte de la personne, son moralisme.

Il y avait une arrière-pensée d'apostolat moral chez ce philosophe réservé : il rêvait de fonder « une foi de l'humanité », qui serait comme la pensée méditée et épurée des sages de tous les temps. « La philosophie de l'histoire, la marche des idées » lui paraît aboutir « à l'idéalisme personnaliste ». C'est ce qu'il ne dit pas dans ses livres, mais ce qu'il avoue à Renouvier.

L. Dugas.

LE POÈME DES « PÊCHEURS » DE LAMARTINE EST-IL PERDU ?

On annonce de temps en temps la découverte de quelque ouvrage ou fragment d'ouvrage grec ou latin, des comédies de Ménandre, des poèmes de Hérodas, des vers de Juvénal. Pareille bonne fortune, semble-t-il, ne peut guère échoir aux fureteurs qui se sont spécialisés dans les littératures modernes : depuis la découverte de l'imprimerie la perte d'œuvres de nos grands écrivains ne paraît guère possible. Et pourtant ? Qu'est devenue, dites-moi, la traduction de Lucain par le grand Corneille? et celle de Lucrèce par Molière? Et l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche par Bossuet? Le mystère qui entoure la disparition de ces œuvres exerce un grand attrait sur les chercheurs : « Ah ! me disait l'un d'eux, pouvoir retrouver une comédie entière de Ménandre ou le poème des *Pêcheurs*, de Lamartine ? »

Les pages suivantes sont pour rassurer les Lamartiniens fervents qui voudraient aussi retrouver le poème des *Pêcheurs* : nous ne leur apportons pas, hélas ! des vers inédits, mais sans doute après avoir lu cette étude ne chercheront-ils plus et sauront-ils tout ce qu'il est possible de savoir sur la composition, l'intrigue et les personnages de ce poème.

***

Lamartine annonçait à la fin de l'avertissement qu'il a mis en tête de la *Chute d'un Ange* : « L'épisode qui suit la *Chute d'un Ange* est intitulé les *Pêcheurs*. » Ce poème n'a jamais paru : pourquoi? Lamartine répond : je l'ai perdu. En effet, dans son *Cours de littérature*, racontant comment lui vint l'inspiration de son grand poème, qu'il assimile à la *Divine comédie*, il ajoute : « Mon poème, après que je l'eus contemplé quelques années, creva sur ma tête comme une de ces bulles de savon colorées, en ne me laissant que quelques gouttes d'eau sur les doigts, ou plutôt quelques gouttes d'encre, car la *Chute d'un Ange*, le *Poème des Pêcheurs, que j'ai perdu dans mes voyages*, et quelques autres ébauches épiques que j'ai avancées, puis suspendues, sont de ces gouttes d'encre. » Lamartine revient sur cette perte dans un autre chapitre, consacré à Hermann et Dorothée : regrettant qu'aucun poète n'ait donné à la France un de « ces chefs-d'œuvre de la chaumière », il ajoute : « Je l'avais tenté autrefois dans le poème des *Pêcheurs*, à moitié fini et perdu sans retour dans un voyage aux Pyrénées ».

Ceci paraît sans réplique : l'affirmation du poète est très nette. Mais les poètes — et surtout celui-ci — en usent librement avec la vérité; habitués qu'ils sont à la *romancer*, à la colorer des teintes délicates de leur imagination, à la retoucher pour qu'elle concorde mieux avec le caractère qu'ils prêtent à leurs personnages, ils mêlent la fiction à toutes leurs notations, à toutes leurs confidences. Ici Lamartine a donné un coup de pouce à la vérité pour se camper dans une attitude qui lui est chère, celle du poète nonchalant et désintéressé, de l'amateur qui écrit sans fatigue des centaines de vers, pour le plaisir de libérer son âme d'une intense émotion, et aussi facilement jette aux vents, aux flots ou à la flamme les feuillets qu'il vient de noircir dans une heure d'inspiration. A croire les commentaires qu'il ajouta à ses poèmes, c'est miracle que le public ait pu en lire un seul : nous en sommes redevables tantôt à une petite fille qui lui a rapporté son papier dérobé par le vent et tout trempé d'eau de mer, tantôt à un de ses amis à qui les vers avaient été communiqués et qui en a gardé une copie, tantôt aux marges d'un vieux bouquin qui rendent les vers écrits jadis rapidement et aussi rapidement oubliés. Pure pose de grand seigneur et d'homme politique qui rougirait de n'être considéré que comme un poète. Mais si nous prenons garde combien soigneusement, au contraire, Lamartine conservait tous ses manuscrits, même ses vers de jeunesse, même ces élégies qu'il a dit cent fois avoir brûlées; combien dans son perpétuel besoin d'argent, il

s'ingéniait à faire flèche de tout bois, et par exemple utiliser dans la *Chute d'un Ange* d'anciens vers empruntés à son manuscrit des *Visions*, nous sommes un peu étonnés qu'il ait accepté aussi délibérément la perte des *Pêcheurs* et, d'autre part, qu'il n'ait pas songé à profiter du travail déjà assez avancé de son imagination sur ce thème.

Nous voilà amenés à confronter les affirmations officielles du poète avec les données des documents intimes, sa correspondance, les notes contemporaines de ses amis.

Nous constatons d'abord que Lamartine, effectivement, fit un voyage aux Pyrénées en 1840 et y perdit un manuscrit. Lisons plutôt le témoignage irrécusable de cette lettre du 19 août 1840 à Emile de Girardin : « Dites à Mme de Girardin que j'ai perdu en route, mais très réellement perdu, deux actes de ma tragédie. Il y a un mois que je les cherche en vain. Je n'ai plus d'espoir. Je suis désolé, car j'avais reçu le prix, et j'ai à le rendre. » Cette tragédie, c'est *Toussaint Louverture*. Dans la préface de cette pièce, il grossit l'événement, à son habitude : il ne s'agit plus simplement de deux actes perdus, mais de la pièce tout entière et de quelques autres manuscrits : « Dans un voyage que je fis à cette époque aux Pyrénées, écrit-il, je perdis une partie de mes papiers. *Toussaint Louverture* était du nombre de ces manuscrits égarés ; j'en eus peu de regret et je n'y pensai plus. » Nous savons au contraire qu'il fut *désolé* et fit un mois de vaines recherches. Il continue : « Quelques années après mon caviste le retrouva dans ma cave servant de bourre à un panier de vin de Jurançon (le lait d'Henri IV) dont on m'avait fait présent à Pau. Je ne le relus pas et je le rejetai dans l'immense rebut de mes vers : il aurait dû y rester toujours. »

Mais pourquoi, dira-t-on, le poème des *Pêcheurs* n'aurait-il pas été « du nombre de ces manuscrits égarés » avec le drame de *Toussaint*? Tout simplement, parce qu'en 1840, Lamartine n'avait pas encore songé à écrire ce poème. Croyons-en plutôt le fidèle secrétaire du poète qui notait au jour le jour les faits et gestes de son héros. Dans le *journal* de Charles Alexandre, il n'est question pour la première fois du poème des *Pêcheurs* qu'à la date du 3 avril 1843 :

« Il a commencé un poème qui sera un souvenir de sa vie de jeunesse sur le golfe de Naples : *Les Pêcheurs*. Plusieurs fragments sont écrits. Il rêve de reprendre son poème à Saint-Point, pendant l'automne. L'hiver est la saison de l'orateur, l'automne est la saison du poète. »

Il n'est pas question ici de la perte des *Pêcheurs* : il est bien évident que Lamartine n'a pu perdre dans son voyage de 1840 un manuscrit qui n'a été commencé qu'en 1843.

On nous dira : mais alors qu'est devenue l'ébauche des *Pêcheurs* dont nous a parlé le secrétaire du poète : « plusieurs morceaux sont écrits »?

Continuons à feuilleter le journal d'Alexandre :

« 4 juillet... Il ne lutte plus, il se souvient de son enfance, de sa mère, il a écrit deux chapitres d'un ouvrage intime, les *Confidences*. »

« 6 septembre... A Saint-Point, le charme de la nature et des souvenirs l'a ramené à sa jeunesse. Il écrit des Mémoires intimes qui seront en parfum de jeunesse, de fraîcheur, de sentiment et de lilas, un *Jocelyn* en prose. »

Il n'est plus question des *Pêcheurs* ; il n'en sera plus question : le poète est tout entier à l'évocation de sa jeunesse. Mais nous ouvrons le premier volume des *Confidences*, nous y trouvons en belle place, amoureusement développé par Lamartine, « un souvenir de sa vie de jeunesse sur le golfe de Naples » ; car, n'est-ce pas? ces termes par lesquels Alexandre définissait tout à l'heure le futur poème des *Pêcheurs* s'appliquent admirablement à *Graziella*.

Si Lamartine a interrompu son poème, c'est un peu parce qu'il a jugé que ce récit serait mieux encadré dans ses souvenirs de jeunesse ; c'est peut-être aussi parce qu'il ne voyait guère à cette églogue marine de place entre *Jocelyn* et la *Chute*, l'idée centrale d'expiation ou de sacrifice n'y étant guère apparente. C'est surtout que sa plume, maintenant rompue à toutes les habiletés de la prose, la trouvait plus souple et surtout plus rapide que le vers. Ecrivant les *Confidences*, il est naturellement amené par son sujet à parler de ses amours de jeunesse et de son premier voyage en Italie ; il se souvient des matériaux amassés l'an dernier pour son poème, du scénario ébauché pour construire l'intrigue de ce poème : aussitôt, pour terminer plus rapidement l'ouvrage que Girardin lui a demandé pour ses lecteurs de *la presse*, il annexe les *Pêcheurs*, alias *Graziella*, aux *Confidences*.

Un point reste à éclaircir : les *Pêcheurs* n'ayant pas été perdus aux Pyrénées (comme nous l'avons montré), d'où vient qu'on n'en connaisse aucun fragment, qu'on ne trouve même pas un brouillon, que rien n'en ait été conservé soit dans les recueils postérieurs publiés par Lamartine, soit dans les inédits pieusement rassemblés par les héritiers, soit dans les papiers déposés à la Bibliothèque nationale? Car Alexandre l'affirme, « plusieurs fragments sont écrits ».

Il s'agit de s'entendre sur l'importance de ces fragments.

Lamartine, quand il commençait un poème (et il

n'a pas dépassé pour les *Pêcheurs* cette première phase de la composition) se préoccupait d'abord de trouver l'affabulation qui supporterait les riches ornements du poème, paysages, tableaux, scènes diverses, développements lyriques, — en un mot, suivant ses propres expressions, « d'inventer une histoire ». Avant d'écrire un seul vers, il jetait ainsi sur le papier un scénario plus ou moins développé, et qui lui coûtait beaucoup de peine, car il était sous ce rapport d'une pauvre imagination ; nous possédons par exemple le scénario de *Jocelyn*, grâce auquel nous pouvons suivre toutes les retouches et augmentations subies par le poème. Il a dû également « inventer une histoire » pour les *Pêcheurs*. En renonçant à son poème, il a utilisé son scénario, dont la trame principale est formée avec des souvenirs de jeunesse, dans le roman de *Graziella*.

L'examen du roman de *Graziella* ne peut servir qu'à vérifier la solidité de cette hypothèse.

Quand on cherche dans la biographie de Lamartine les sources de cet épisode on trouve un noyau de vérité extrêmement mince et léger : pendant quelques mois, à Naples, Lamartine aurait aimé une petite ouvrière de la manufacture des tabacs de son parent Dareste de la Chavanne.

Le récit des *Mémoires Inédits* paraît fort vraisemblable. Les embellissements apportés par le poète à son récit des *Confidences*, épisodes et péripéties, sont autrement importants que dans cet autre roman biographique de Lamartine : *Raphaël*, où le récit, malgré ses tendances apologétiques, suit d'assez près la vérité. Si Lamartine a cru devoir remanier cet épisode dans ses *Mémoires* pour le débarrasser de tout son romanesque, c'est sans doute parce qu'il l'avait d'abord conçu comme un poème où se déroule une intrigue aussi émouvante que celle de *Paul et Virginie*, comme une idylle qui rivaliserait avec les premiers chants de *Jocelyn* ou de la *Chute* : alors il avait imaginé l'amour de deux beaux adolescents, contrecarré par l'arrivée d'un prétendant riche mais disgracieux, la fuite de la jeune fille, la rencontre des deux amants dans la solitude, l'aveu d'amour arraché, le départ du jeune Français et l'amante qui meurt de douleur. Le thème n'est pas neuf, nous l'avons rencontré déjà dans les autres poèmes de Lamartine, mais il émeut toujours, nous ne le contestons pas : il nous suffit de faire remarquer que l'intrigue du roman ne côtoie pas la simple vérité aussi prosaïquement qu'elle aurait pu, parce que primitivement elle était destinée à prendre place non dans des *Confidences* mais dans un poème.

Il y a cependant un point, croyons-nous, où le poème se conformait plus que le roman à la stricte vérité : c'est le dénouement.

Il est de la plus humaine vraisemblance que le jeune Lamartine a séduit à Naples la petite ouvrière et a voulu « mener à bonne fin » ce roman, comme le lui conseillait son ami Virieu (1). Dans les *Confidences*, les amours de Lamartine et de Graziella nous sont décrites aussi pures que celle de Julie et de Raphael : on conçoit fort bien que Lamartine, racontant sa propre vie, ait craint de se déconsidérer aux yeux des lecteurs en détruisant l'image que ceux-ci se formaient du séraphique auteur du *Lac*, ou encore d'effaroucher par le récit de coupables amours la jalousie de sa femme ou la délicatesse de son entourage.

Mais nous tenons d'un témoin bien informé que Lamartine avait, dans une première version, dénoué son récit d'une manière plus exacte. Ce témoin, c'est son ancien ami Brifaut, qui s'écrie, dans un chapitre de ses *Mémoires*, en s'adressant à l'auteur de *Graziella* :

« ...Il est dommage que cédant aux scrupules de casuistes trop timorés, vous ayez *supprimé* dans votre ouvrage les scènes les plus pathétiques. Qui donc vous a déterminé à *renoncer aux admirables effets de votre denouement? la chute, les regrets, les remords, le désespoir de votre héroïne*, que de beautés progressives ! *Jamais je n'avais vu* la puissance de votre génie s'élever à une telle hauteur. Si le dénouement pouvait nuire à votre réputation de galant homme, comme il ajoutait à votre gloire de poète ! Monsieur de Lamartine, au nom de l'art, *rendez-nous votre première version* et laissez gronder les puritains. Vous avez la certitude d'être absous par nos larmes. »

Brifaut était un ami déjà ancien de Lamartine ; il avait travaillé de son mieux à l'élection du poète à l'Académie et depuis lors n'avait cessé de correspondre avec lui : quand il nous parle d'une première version de *Graziella*, il est difficile de lui refuser tout crédit, quelle qu'ait été depuis sa méchanceté (2). Il ne précise pas d'ailleurs s'il a connu de *Graziella* une version complètement rédigée ou seulement un canevas détaillé : cette dernière hypothèse nous paraît la plus probable ; du

(1) Nous ne citerons que pour mémoire un document suspect, parce qu'il ne reflète en rien la délicatesse de style et de sentiment habituelle à Lamartine, signalé par Sarcey et reproduit par Emile Deschanel dans une note de son *Lamartine* : « Quant à la réalité, M. Charavay a, *Dit-on*, dans sa collection d'autographes, plusieurs lettres de Lamartine relatives à cet épisode de sa vie ; dans une de ces lettres, il écrit à un ami *à peu près* ceci : « J'ai eu la sottise de me laisser aller avec une petite fille qui est jolie comme un ange et bête comme une oie. Je ne sais comment m'en dépêtrer, etc. »

(2) La correspondance de Lamartine avec Brifaut a été [illegible] par M. Barthou [illegible] (1[illegible] sept. 191[illegible])

passage que nous avons cité on peut déduire que Lamartine lui-même l'a exposé de vive voix à Brifaut, avec la chaleur et la flamme d'un poète qui est dans l'enchantement de l'inspiration et ne songe pas encore aux difficultés de la composition. Car il est tout à fait invraisemblable que, du jour où il a songé à présenter ce récit comme une page de *Confidences*, en 1844, Lamartine, homme politique en vue, Lamartine, chef de l'opposition à la Chambre, ait eu l'imprudence (les contemporains auraient dit l'impudence) de se peindre à vingt ans comme un débaucheur de filles. Évidemment, le dénouement que Brifaut a connu était uniquement destiné au poème des *Pêcheurs*. Ajoutons que, conformément à sa poétique idéaliste, Lamartine n'aurait pas peint brutalement la chute de l'héroïne : il se serait assurément trouvé là à point nommé un moine, un prêtre étranger, pour bénir clandestinement le mariage des deux amants ; car tel est le rite lamartinien. Voyez par exemple, *Geneviève* ou *Fior d'Aliza*. Ce procédé romanesque allait sans difficulté dans un poème : mais dans des *Mémoires*? Voyez-vous Lamartine racontant son mariage secret avec Graziella ! L'immoralité restait la même : il s'y joignait seulement de l'odieux et du ridicule. Non, de quelque manière qu'on l'envisage, ce premier dénouement de *Graziella* n'a pu être dans la pensée de Lamartine destiné à devenir une page des *Confidences*. Admettons donc qu'il appartenait au scénario du poème et a dû être par la suite modifié.

Sur d'autres points *Graziella* rappelle mieux les *Pêcheurs* ; elle leur doit sans doute les marines qui abondent principalement dans la première partie de l'ouvrage : les journées de pêche, la tempête, l'achat d'une barque, n'étaient pas des scènes qui s'imposaient particulièrement s'il s'agissait de raconter les amours d'une cigarière avec un poète ; mais elles convenaient particulièrement à un poème qui s'intitulerait les *Pêcheurs*. Et que de thèmes à beaux vers : la pêche aux flambeaux (p. 19), l'éloge du métier de pêcheur (p. 22), la nuit en mer (p. 23), la tempête (p. 29), la lueur de la torche (p. 32), les imprécations de la vieille femme contre la mer (p. 47), sans parler des scènes napolitaines de la vie des lazaroni, les peintures des mœurs des îles, les danses sur l'astrico, etc. Et le poète n'a-t-il pas fait de son héroïne une corailleuse pour la rattacher plus étroitement au thème du poème qu'il projetait? Elle dit en polissant son corail : « Nous lui devons tout à la mer, depuis la barque de mon grand-père et le pain que nous mangeons jusqu'à ces colliers et ces pendants d'oreille, dont je me parerai peut-être un jour. »

Quels que soient le charme, l'émotion et la couleur du roman de *Graziella*, il est profondément regrettable que le poète, pressé par le temps, ne se soit pas donné le loisir d'écrire les *Pêcheurs;* aucun sujet ne convenait mieux à son pinceau, aucun ne lui aurait fourni en égale abondance les motifs familiers, tendres et pittoresques où il excellait. La mer a toujours été sa grande inspiratrice : s'il avait eu le temps, hélas ! il nous aurait donné, sinon sous sa forme primitive, du moins en détail, son poème des *Pêcheurs* : « Je ferai, disait-il sur le tard, ce que j'ai toujours rêvé de faire, des *Marines* en vers, des églogues de l'Océan. « Une seule fois dans sa vieillesse, il a chanté la *Fille du Pêcheur*, et ses vers pittoresques ont dit

La barque, l'aviron, la mer creuse, et la plage
Où, le soir, quand la proue accoste le rivage,
Le filet, tout gonflé d'écailles au jour changeant,
Tombe lourd sur la grève, avec un son d'argent ;

et ce même filet, « fatigué de la pêche », étendu sur le sable, et près duquel on voit la jeune fille.

Jeune Parque tenant le fil et le ciseau,
Pour renouer la maille où l'écueil a fait brèche,
Entrevue à demi derrière ce réseau,
Passer et repasser comme une ombre sous l'eau...

Mais bientôt la Muse s'est tue, et le vieillard est retourné à la littérature alimentaire, à la tâche de forçat qu'il s'est imposée pour satisfaire la meute des créanciers.

Aimé Lafont.

L'HOMME DES RÊVES

(Nouvelle)

Je travaillais dans ma chambre. J'entendis frapper à la porte de la maison, et une voix qui psalmodiait, celle d'un mendiant, s'éleva disant :

— Gens du logis, donnez je vous prie, donnez à un pauvre, pour l'amour de Dieu.

Les servantes, qui sont sourdes et peu empressées, ne se dérangeant pas, j'allai au pauvre. Et je vis un vieillard robuste de soixante-dix ans ou davantage, à la barbe et aux cheveux longs et très blancs, à face de moine large et colorée, aux yeux calmes sous des sourcils en buisson. Il avait un bâton en mains, portait une besace, un paquet de hardes. Ses vêtements, quoique très usés, n'étaient point sales. Il se découvrit en me voyant. Il avait le front noble, les dents blanches, la main belle, et en tout l'air d'un poète errant. Il sourit et dit :

— Monsieur, j'ai faim. Faites-moi donner un morceau de pain et un verre d'eau, car j'ai soif

aussi. Je suis fatigué. Veuillez permettre que je me repose sur votre seuil.

Et je lui dis :

— Faites ! tant qu'il vous plaira.

On lui offrit du pain de froment, cuit à la maison et fleurant le grain ; il le prit avec un large sourire et traça dessus un signe de croix qui avait l'ampleur d'un geste hiératique. Il refusa de la viande, mais accepta le verre de vin qu'on lui proposait, et quelques fruits, mangea et but de bon appétit et avec gaieté. Quand il eût fini, il fit tomber les miettes de pain de sa barbe blanche et la caressa d'un air pensif. Son visage, son attitude, le son de sa voix, toute sa personne me semblaient étranges, peut-être parce qu'il était grave et très simple. Il s'aperçut de ma surprise et dit :

— Voici une bonne maison ! Je suis sûr qu'elle donne à ceux qu'elle abrite de calmes et bienveillantes pensées. La porte en est ouverte au soleil, les croisées aussi, j'aime cela ! Une porte ouverte, sans méfiance est comme un visage qui rit au passant : devant ces bonnes portes des logis je m'arrête sans embarras ni ennui, ayant éprouvé que ce qu'on donne est toujours donné humainement.

Je l'écoutais stupéfait, il reprit :

— Ceci est bon et très doux : ce jardin est rustique et beau sous vos fenêtres ; ce puits dont la margelle est dorée, est antique et beau près de ce jardin... Vos gens font sécher sur la terrasse le grain de la terre pour les semailles, étendu sur des draps de lin... On faisait ainsi dans mon pays... Vous goûtez la paix des soirs d'été, assis sur la pierre de votre seuil. Votre fermier, vos vieilles servantes y viennent attendre l'heure du sommeil, et quand vous êtes là sous les étoiles, sans les communiquer par des paroles, vous songez les mêmes pensées. Bien des maîtres, beaucoup de serviteurs s'y reposèrent en des soirs lointains : car cette maison est très ancienne et reçoit, les nuits, plus d'un fantôme sous ses hautes poutres, loge dans les fissures de ses murailles plus d'un esprit familier. Les pensées et les habitudes y sont héréditaires, je le connais et je suis content de passer par ici. Cela ne me sera pas inutile : de notre rencontre et de cette halte je composerai un songe amical.

Et comme je ne trouvais rien à lui répondre, il reprit malicieusement.

— Dites-moi, Monsieur me plaignez-vous ?

Je lui dis :

— Comment ne pas vous plaindre? N'êtes vous pas vieux et sans asile?

Il me répondit :

— J'ai de beaux rêves... Rêvez-vous, Monsieur?

— Comment ne pas rêver? Les avares sont de grands rêveurs et les positifs sont des songes-creux, mais ils ne s'en doutent point. J'ai rêvé jadis splendidement ; les songes me deviennent difficiles, et à mesure que leur essor tombe et que mon esprit se fait court de souffle, l'univers se décolore pour moi : c'est ce qu'on appelle devenir sage...

« Mais lui dis-je, qui donc êtes-vous ? On a vu autrefois de grands poètes répandre en mendiant sur les chemins des chants sublimes qui étaient recueillis avidement par les riches des cités, aussi par les mariniers des îles et par les chevriers des montagnes ; si bien que toutes les tribus adoptaient le chant du voyageur, et quand celui-ci avait disparu, disaient de lui qu'il était plus grand que l'homme, et que les Dieux l'avaient envoyé, si même il n'était pas un des Immortels. On a vu depuis des pèlerins porter la parole de Dieu sur les routes, bénir les chaumières où ils s'arrêtaient, d'un geste puissant qui après eux faisait éclore des légendes et réalisait de lointains miracles, et les multitudes suivaient leurs haillons. Mais depuis longtemps ce n'est plus l'usage, et nos mendiants ne sont que des pauvres, des pauvres à qui l'on demande leurs papiers... Qui donc êtes-vous?

— Un vagabond.

— Un sage?

— Peut-être, je ne sais pas... Si j'en juge par leur dérision, quand il m'arrive de me communiquer aux hommes, aucun d'eux ne raisonne comme moi.

— Vous êtes un grand sage !

Il répéta :

— Je ne sais point... Mais je reviens à ma question, car vous n'y avez pas tout à fait répondu et, selon l'usage, vous avez répartie d'une autre. Rêvez-vous la nuit?

— Assez souvent.

— Aimez-vous vos rêves?

— Il y a, lui dis-je, dans les rêves, presque toujours, quelque chose d'un peu sinistre, et cela est fort mystérieux. Pourtant j'aime rêver, même en dormant.

— Et que rêvez-vous?

— Je ne sais, ma vie !... Quelquefois des choses insignifiantes, s'il en est qui soient insignifiantes, ou grotesques, ou mornes, ou tragiques, ou fantastiques, d'autres que j'oublie. Mes soucis me poursuivent dans mes rêves, mes plaisirs, mon travail aussi. Il me semblera dérouler un livre, dont je suis l'ouvrier et le lecteur, un conte dont je ne connais point la trame, les origines et le dénouement, que je ne comprends pas et qui m'étonne, encore qu'il me paraisse familier... Une autre fois, j'ouvrirai des ailes, pour échapper à un péril vague, et je m'envolerai au-dessus de bâtiments,

d'arbres et de campagnes, où je tournerai d'un vol pesant... Je gravirai avec effort des parois pendantes, je m'enfoncerai en des souterrains... Je serai dans un bateau sur un fleuve, aux carrefours d'une ville étrange. J'aurai monté, je ne sais comment, au faîte d'un château ceint de tours, non ruiné encore, et pourtant vide, vieux d'une vieillesse qui n'a point d'âge, d'histoire ni de nom, et dont les marches craqueront sous mes pas craintifs : il fera gris sur ces tours tombantes, gris d'un crépuscule éternel, et de là-haut, non sans vertige, accroché à quelque portant du toit, appuyé à quelque pan de mur, je verrai dans le soir stagnant s'étendre en bas un pays immense... Je verrai encore un phare tournant au milieu des vagues, dans un tourbillon d'ailes et de nuées... Ou bien, de l'arche rompue d'un pont, je regarderai un torrent jaunâtre... Mais parfois je vois aussi des rivières, d'une transparence magique : ni les Gaves, ni les ruisseaux des montagnes n'épandent d'aussi limpides beautés ; la nappe en est unie comme un miroir ; et entre des côtes, leur cristal se meut, comme coulerait sous le ciel ami la naturelle pensée de la terre. J'entends des harmonies dans mon sommeil... des harmonies faites d'instruments qui sont animés, et dont nulle main ne frôle les cordes invisibles... Et des ombres me parlent quelquefois, des ombres qui sont augustes et familières, en sorte que je m'éveille dans leur tendresse et regrette de me réveiller. Ces derniers rêves sont accompagnés de visions d'enfant, et d'azur si beau, qu'un étonnement lumineux les suit qui dure dans ma pensée jusqu'au soir... Ce sont les préférés de mes songes. Pouvez-vous me dire ce qu'ils signifient?

Il secoua la tête :

— Non, je ne sais pas. Les léthargies de notre sommeil sont comme vous dites fort mystérieuses... Pour moi je ne m'inquiète pas de leur sens... Mais je reconnais qu'elles sont fécondes : on rêve plus de choses qu'on n'en a vu et pourtant il y a bien plus de choses dans l'univers qu'il n'en est rêvé dans les vastes songes... Heureux qui ne fait pas de mauvais rêves ! Je suis celui-là !

— Vous parlez, lui dis-je, comme Shakespeare. Qui donc êtes-vous?

Il sourit encore. Il tendit ses mains et les tourna, les examina sur le revers, considéra les lignes des paumes. Il avait vraiment de nobles mains, belles et libérales. En les regardant, il souriait, je le compris bien, à une origine, à des souvenirs et des infortunes privilégiés.

Il me répondit :

— Je suis un pauvre, un homme qui passe, tout simplement. Il est vrai que j'ai vu beaucoup de choses, et ramassé le long de ma route, quelques pensées. Du reste, je m'aperçois peu de ma vie.

— Ceci, lui dis-je, ne vous différencie pas des autres hommes.

— Je sais, je sais, répondit-il, comme le temps passe et comme l'eau coule... Je sais que l'homme est un animal mécanique, qui ne prend pas garde à sa propre usure... Voici en quoi je suis singulier : j'ai reçu l'empire de mes rêves et par là je me dis le seul homme heureux de la terre.

— Alors, lui dis-je, votre affaire est sûre : vous êtes fou !

— Comme il vous plaira ! Je n'en suis plus à m'inquiéter pour si peu de chose. J'en eus autrefois quelque souci. Maintenant, j'exerce avec tranquillité cette royauté qui est unique, d'ordonner les splendeurs du monde et les harmonies de ma pensée avec un génie inépuisable, à la fois comme un puissant poète qui épanche, à la façon d'un mont sacré, les fleuves et les fontaines de son âme, et comme un magicien, qui transforme en réalités tous ses désirs : en sorte que croyant à mes féeries et les multipliant sans me lasser, je dispose de l'univers visible.

« Je ne reçus pas ce don souverain tout entier d'abord, et dans mon berceau. Je fus longtemps un homme imaginatif, un peu plus sans doute, mais de la même façon que les autres. Les rêves que j'ai rêvés à l'origine étaient les fantasmagories coutumières qui s'élèvent dans l'esprit des jeunes gens et diffèrent peu des ambitions : mirages, mais non trop chimériques, bâtis avec des nuées dans l'avenir, ainsi que les édifices que le vent élève dans les vapeurs roses de l'aurore et dans les météores de l'Occident, mais figurant des maisons, des fermes, des châteaux riches de confortables splendeurs, plutôt que des palais inaccessibles ou des cathédrales sans utilité.

— C'est bien cela ! c'est cela ! lui dis-je. Les hommes font des songes de banquiers.

Il ouvrit ses mains :

— Parce qu'ils sont pauvres : il est naturel que l'aventurier coure à de profitables aventures, et les dragons seront fastidieux, qui ne gardent pas dans les cavernes la princesse merveille de beauté près d'un fantastique trésor.

— Blâmez-vous ces pauvres?

— Non ! je mendie...

— Quels sont donc vos rêves? Où les puisez-vous?

— Mais où tous les puisent ! dans mes désirs !... Les désirs des hommes dépassent leurs songes. Mes songes sont identifiés à mes désirs. Je suis un somnambule, voilà tout.

Je lui dis :

— Je ne vous comprends plus.

Il me dit :

— Parce que vous rêvez mal, ou du moins insuffisamment. Les hommes sont comme des enfants, qui halètent de convoitise et d'impatience, devant tous les hochets dont ils sont tentés. Et ils sont également navrés, soit qu'on les refuse, soit qu'on les leur donne, parce qu'ils ne savent dans leurs plus grands songes que thésauriser avec vanité, et puis parce que ces hochets qui luisent sont après tout d'un métal commun. Je suis plus magnifique dans mes rêves, encore que mes rêves soient ceux de tous.

Il s'interrompit, marmotta, reprit :

— Oui ! dit-il, j'ai rêvé la gloire, l'amour et la fortune, ainsi que les autres, et j'ai eu l'amour et l'opulence. Pour la gloire, elle était dans ma pensée uniquement le couronnement du reste, ou une voie ouverte à ma fortune, et comme des degrés pour y monter ; elle fut secondaire dans mes désirs, et en fait elle ne me manque point, lorsque je ressuscite les visions anciennes.

« Je les ressuscite sans regrets. Comment les pourrais-je regretter, puisque je recrée dans leur vie naturelle les êtres et les choses d'autrefois? Puisqu'ils m'apparaissent comme je le veux et quand je le veux, ainsi que des tableaux dans mes veilles et comme des réalités dans mon sommeil? Ceux-ci préparent celles-là. L'enchantement nocturne obéit aux pensées que la journée fait éclore ; et mon esprit a tissé les trames que la léthargie inspiratrice déploie dans ma tête vagabonde, dès que je la pose, au bout de l'étape quotidienne, sur le foin des granges ou sur la paille des gerbiers. Et je dis que je dispose de ma vie, puisque je dispose de mes rêves. Je ne connais pas ce qui n'est point mien. Je puis éliminer la souffrance, n'admettre dans mes visions que la tristesse nécessaire à leur harmonie.

« Ce don, c'est le malheur que l'a accompli. Car je fus heureux jadis, à la manière humaine, et vous me voyez ! J'ai eu des maisons et des domaines : j'ai possédé de vastes ombrages et de belles eaux parmi des pelouses, propices au songe du bonheur... Je revois cela bien souvent et mes pensées, telles que des cygnes mélancoliques, dérivent sur ces eaux d'autrefois... J'ai connu le charme d'être aimé ainsi que j'aimais, avec une sérénité magnifique ; et j'ai pressé sur mon cœur des enfants pour qui la vie s'ouvrait comme une avenue lumineuse. J'ai été riche des plus beaux souvenirs, de réalités et de tendresses et les jours limpides me semblaient immuables... Mais je les ai traversés vite, et après le sort s'est acharné. La mort devait aimer tous les miens, car elle les a pris l'un après l'autre, si rapidement qu'ils paraissaient s'appeler de deuil en deuil, et moi je suis resté... J'étais par ailleurs prodigue et depuis le départ de ceux que je ne suivais pas, je me souciais fort peu de moi-même ; si bien que je me suis trouvé un jour dénué de tout subitement, morne sur les décombres de ma vie.

« Timon d'Athènes fut ainsi, dit l'histoire, précipité de la plus haute fortune, dans un abîme de maux. Il perdit du coup avec son opulence l'amour de sa maîtresse, l'amitié de ses amis, l'admiration de la cité, sa foi dans les hommes et devint fou. Sa fêlure éclata en haine, et c'était plus, à mon jugement, que ne méritaient ces trahisons. Il se retira dans la solitude et bêcha la terre pour des racines, méprisé des villageois à cause de sa pauvreté, maudit pour son farouche génie. Jusqu'à ce qu'ayant trouvé un trésor, il vit revenir à lui les voleurs, puis les villageois, les bourgeois d'Athènes, et ses amis. Mais il les reçut avec des sarcasmes qui rendaient ses dons plus amers que des refus ; ses malédictions dépassaient ses largesses ; la pluie d'or qui s'épanchait de ses mains tombait comme une ondée malfaisante, et ceux qu'il renvoyait comblés s'en allaient honteux et le cœur gros d'effroi, comme s'ils emportaient un mauvais sort. Ses déclamations jetaient les invectives sur sa ville ainsi que des quartiers de roche les catapultes ; sa parole en battait les murs mieux qu'un bélier ; sa douceur était empoisonnée, sa raillerie consternait, ses maximes paraissaient émouvoir les décrets suspendus des Dieux. Et l'on avait peur et haine de lui tout en l'implorant comme Jupiter, parce qu'il avait mis Plutus dans sa poche. Et Timon, jouissant avec fureur de cette bassesse qui l'indignait, se vengeait du sort par le mépris.

« Ce fut là son rêve, ou sa folie. Par conséquent je ne le blâme point : car il se faut venger ou subir, et la vie a trop de trahisons. Pourtant ma fêlure est préférable. Je tombai malade, je perdis l'esprit... Il y a de ces pitiés sur les douleurs, comme il y a des évanouissements au bout des tortures. Je gardais un reste de raison, qui était reconnaissable à ceci que je m'étonnais en des moments de voir s'échapper de moi ma peine, et m'affligeais pour la retenir. En fait, j'ai vu mourir tous les miens, j'ai été chassé de ma demeure : et comme je n'étais pas insensible, vous jugerez qu'il était bien juste que j'eusse en compensation, un peu de délire, et que le sort me devait cela. Encore aujourd'hui, j'ai des retours, des retours de raison : alors mes rêves diminuent, tarissent, et je suis sombre.

« Mais cela est rare, et c'est la raison qui me ramène à la déraison. Car je réfléchis que mes maux sont vieux, et que je suis vieux, que je n'ai plus

d'orgueil, point d'espoir d'une fortune meilleure, pas d'autres amis que dans la tombe, pas d'autre recours que dans la mort. Alors je conclus naturellement qu'il me faut céder à mon délire, puisque ce délire est tout-puissant et consolateur... Et je divague, en toute sûreté de folie.

« J'étais imaginatif, je vous l'ait dit. Mon adolescence eut des visions que m'auraient enviées les plus grands poètes. Et toutes mes nuits étaient pensives, où passaient des ailes caressantes, et où des fantômes de grâce laissaient de la lumière mystérieuse traîner en effluves de douceur : en sorte que je trouvais dans mon âme, quand j'ouvrais les yeux, un amour étrange, irréel, délicieux et fort, comme si pendant ces nuits inspirées des baisers s'étaient blottis dans mon cœur et la lumière matinale m'enivrait après le sommeil.

« J'ai rêvé d'ondines près des eaux bleues. Et j'aurais voulu, dans l'eau des roches, dissoudre ma pensée transparente, confondre et recueillir à la fois mon âme, entrer aux arcanes de la nature et vérifier toutes mes pensées. J'aurais voulu voler dans le vent, être le vent, l'oiseau et les arbres, comprendre les voix de l'espace, parler le murmure des rameaux. Les chants de la chevrière et du chevrier, quand ils poussaient au gué leur troupeau dans les mélancolies du crépuscule, pénétraient amoureusement dans mes sens ouverts comme des corolles palpitantes et j'aurais voulu être lui et elle, connaître et réaliser toute la vie. Par la suite, devenu plus tranquille, et du bonheur plein mes désirs, j'ai pensé harmoniser ce bonheur au monde, l'accomplir ainsi qu'un poème, le raréfier jusqu'à l'immuable, le sublimer dans la perfection. Et cela n'était point sagesse, car tout bonheur est volé aux hommes et à la Destinée avaricieuse : aussi les grands cœurs le répudient ; et il ne sera juste ici-bas d'élever par delà l'égoïsme que des joies qui ne viennent pas de la terre...

« Plus tard, devenu malheureux, je parlais avec mes disparus. Le jour, j'étais comme un exilé. Je m'asseyais dans ma solitude, je me pétrifiais dans ma stupeur. Mais, la nuit, dès que je m'endormais d'un sommeil d'abord précaire et fiévreux, les ombres aimées venaient à moi : elles m'apparaissaient comme en leur vie, telles et compatissantes pourtant, désirées de toute ma tendresse, réalisées de toute ma douleur ; si bien que je désertai mon existence ; mes pleurs peuplèrent mon sommeil de songes, mes veilles devinrent semblables à mes nuits. Mes nuits furent données aux fantômes et je fus heureux.

« A présent, je rêve comme je veux... Je vais misérable sur les chemins, et je ne choisis pas mes chemins. Mon cœur s'est induré dans la souffrance, je suis insensible aux avanies. Mon corps est également peu sensible. Les besoins des hommes se réduisent avec l'amour-propre : j'ai évaporé mon amour-propre. Je pourrais passer où je fus heureux sans tourner la tête, et d'être reconnu par mes compatriotes ne me causerait pas d'humiliation. Il me faut un peu de pain, quelques loques et de vieux souliers. Je les ai toujours trouvés jusqu'ici et je prie pour ceux qui me les donnent, car il leur faut leur paiement... Que le vent d'automne souffle dans ma barbe ! que la bise morde sous mes cheveux blancs mes pauvres oreilles qui se font sourdes ! que le soleil de la canicule chauffe les graviers levés des routes jusqu'à la brûlure de mes pieds ! et que les tonnerres sur ma tête éclatent en déluges retentissants !... Le roi Lear, plus malheureux que moi, ne prenait pas garde aux coups d'éclairs. Pourtant sa folie trop orageuse le consolait mal, Dans mes billevesées souveraines je porte les richesses de l'univers.

« Et je les dédaigne ! Même dans les songes, cela devient vite fastidieux. Ma misère ne m'étant point pesante, je m'amuse peu à me croire roi. J'y ai peu de mérite : j'en viendrai jusqu'à renoncer à moi dans ces rêves.

« Comprenez-moi ! Je puis, si je veux, être le jouvenceau des premiers désirs : et la nature m'apparaîtra comme jadis, au printemps des races sur les rivages des îles d'Ionie. J'évoquerai la beauté d'Hélène, ainsi que Faust, l'enchanteur soucieux ; mais je l'évoquerai sans inquiétude. Il me coûtera aussi peu de former pour mes voluptés quelque chasseresse virginale, compagne de Diane aux bois de Mysis, ou la nymphe assoupie sous les feuillages, au corps de laquelle, ainsi qu'en un vase d'harmonie, aura coulé la beauté des eaux, ou la joyeuse fille de mes seize ans qui me jetait au passage son rire limpide et m'incendiait de ses yeux moqueurs. Mon illusion toute-puissante transforme ma nature décrépite, anime les êtres, crée les visions, dispose en réalités les chimères et anéantit les réalités : en sorte que recréant en moi pleinement l'homme que je fus, je défie le temps comme le reste... Mais, je mêle aussi bizarrement à tant de folie de la sagesse, et je me plais aux visions les plus calmes.

« Alors je rappellerai les beaux soirs : les heures tranquilles des étés lointains, les crépuscules de mon âge mûr, les moments où j'étais assis sous nos arbres avec la compagne de ma vie. Nous nous taisions, nous disions aussi des mots indifférents, qui étaient très doux. : tandis que nos enfants jouaient près de nous, ou partaient avec des cris légers vers l'étang, ou revenaient pas à pas, joyeux,

essoufflés et la joue en fleur; tandis que par ses croisées ouvertes, la maison où j'ai été un enfant nous regardait ainsi qu'une aïeule.

« Je sais, vous rêvez tous ainsi! les malheureux transforment en espoir les souvenirs. Et ceux que le malheur a épargnés vieillissent, aussi rapidement que les autres, et il leur faut aussi se rajeunir. Et moi, je suis surtout enfant dans mes songes, comme tous les vieux! Mais je le suis, en toute vérité, comme un enfant!

« Par là, je me joue dans mes pensées. Par là, je ne vis plus qu'en mon cœur. Par là, je suis le maître de ma vie. Pour ceux qui ne la voient plus, qu'est-ce que la vie? Pour ceux qui la passent, qu'est-ce que la mort?

« Or il arrive à tous les songeurs que les songes deviennent insuffisants : en étendue, non pas en puissance. Ils peuvent engloutir la vie dans leur ombre, ou dans leur lumière, indifféremment; mais ils se limitent à ses limites et se concrétisent en ses formes brèves. Alors, quand nous les avons épuisés, il nous faut ouvrir un nouveau monde.

« Voici le dernier rêve que je fais.

« ...Il me semble que, devenu enfant, j'erre sur une terre inconnue. Je cherche ceux que j'ai aimés, puis perdus, et oubliés après plus ou moins de temps, là-bas sur la terre des fantômes... Et je ne sais pas où les trouver : je sais seulement qu'ils doivent venir au devant de moi, et que notre rencontre va être sûre et lumineuse comme la joie.

« Ce monde est un jardin des globes, une solitude de splendeurs. La lumière y est intelligente; chacune des pensées de mon âme s'élève comme un rayon filial; chaque battement de mon cœur se répercute dans cette lumière en vibrations harmoniques, telles mais plus belles mille fois, que celles qu'émeut, un grand jour de blés dans l'azur. Les formes de ce globe sont divines; l'eau est pareille à l'air, l'air à l'esprit. Et c'est pourquoi je vais là pensif, avec des souvenirs et des peurs vagues : parce que je traîne après moi mes fautes, dont la pesanteur me paraît noire. Cependant je découvre que ces fautes, naturelles à l'existence d'autrefois et d'importance strictement viagère, n'ont aucun sens dans la vie nouvelle. Et je suis, par cette pensée, affligé et ravi ensemble.

« Je vais devant moi, ébloui et craintif. Les fleurs de la prairie jamais vue ouvrent des corolles amicales. Elles sont semblables à la fleur du lin, la fleur du sommeil et des légendes, elles couvrent des étendues solitaires, où le vent subtil joue avec elles, et de leur calice lutiné fait étinceler des mélodies rieuses qui tournent comme des fuseaux de cristal... Les mousses où pose mon pas, le trouvent aussi léger que des ailes : mon cœur est enivré dans leurs bois des arômes du monde inconnu. Les arbrisseaux y sont printaniers, comme des adolescents en amour; et les arbres, à l'entour des baies, s'inclinent sur des eaux attentives. Ils parlent et leur langage aérien épanche la majesté de leur terre. Et, sous ces arbres qui ne meurent point je bois le soir aux ruisseaux sacrés.

« Ils disent :

« — Enfant inquiet, d'où viens-tu? Nous connaissons que tu es dans le trouble, quoique nous ne sachions pas pour quelle cause. Oublie les inquiétudes étrangères : ceci est un monde de douceur.

« Et je leurs réponds :

« — Je viens de la terre, où les hommes et les animaux ne sont point tranquilles dans la vie, et où les hommes ne sont pas non plus calmés pour mourir.

« — Ici est le calme.

« — Esprits, dis-je alors, ruisseaux de ces plaines, brises qui parlez, jardins de ce globe, arbres de ces jardins éternels, ne vous étonnez point que j'aie peur. Car voici venir le crépuscule et je suis seul dans vos bois sans routes... Comment pouvez-vous me parler?... Cela fait peur aussi et confond. La terre a des forêts et des villes où le malheureux, quand la nuit tombe, est seul au milieu de l'infortune comme si la terre s'était vidée d'hommes. La ville est une jungle famélique, la jungle un repaire des carnassiers. Les petits enfants, en leur maison, ont peur des ténèbres démoniaques. L'homme a trop peur de ce qu'il connaît pour ne craindre pas ce qu'il ne peut voir. Et c'est la misère de ce globe que ses épouvantes naturelles lui soient insuffisantes, et que ses spectres soient suppliciés ou bourreaux!... Arbres! vos frères des forêts terrestres, doux aux troupeaux couchés dans leur ombre, et au bœuf qui boit au gué sauvage, ces premiers-nés de la terre antique, quoique innocents comme l'air et l'eau, pour l'homme ont de sépulcrales terreurs qui hurlent dans les ouragans périodiques, et leur silence porte des épouvantes de tombeau. Ainsi toute la terre est une tombe, où l'homme a des cauchemars qu'il ne peut vaincre : c'est pourquoi j'ai peur.

« Mais les voix :

« — Nous ne comprenons pas. Que cela soit, puisque tu le dis, nous le croyons... Mais tu as rêvé un bien mauvais rêve!... Il fut nécessaire et c'est fini!... Ici rien de tel : les arbres sont bons et les eaux sont bonnes; la lumière aussi... La nuit, dans ses ombres transparentes, la nuit est maternelle comme le jour.

« Et ces voix disent :

« — Bois l'eau de la vie! Joue à sa surface, entre dans ses grottes, élève-toi dans l'air et dans l'eau... Reconnais-toi aux choses qui t'aiment, car tout t'aime ici.

« — Alors vous avez vu ceux que j'aime. Paroles, dites-moi où les trouver... Jadis je leur ai dit adieu dans les larmes, puis j'eus peur d'eux en les voyant morts, puis je me suis vite consolé... Souvent ils m'ont parlé dans mon sommeil. Mais ils n'étaient plus que des fantômes, brumes de souvenirs, ombres de leurs ombres, et ils disparaissaient à peine vus... Maintenant, je vais à leur recherche. Je sais qu'ils sont ici : quelle est ma route?

« — Vers l'aube.

« — Où est l'aube de ce monde? en quel Orient apparait-elle?

« — Partout!... tu peux errer ou attendre. Sois sans impatience!

« Et j'attends ainsi...

« Donc voilà, Monsieur, le rêve de mes rêves! reprit ce songeur impénitent. Doutez-vous qu'il se réalise? y a-t-il une logique dans l'univers?... Je dis une logique qui soit juste... Les mondes ont-ils un gouverneur qui garde les rêves de leurs orbites, ou?... M'est avis qu'il n'y a point de doute là dessus. Nous serions volés trop cruellement! Et c'est par là que les plus beaux songes sont les plus vrais, nécessairement!

« ... Adieu Monsieur! reprit-il encore... Le vagabond doit porter son rêve, je ne suis pas au bout du chemin. J'ai à m'arrêter sur d'autres seuils, à m'humilier devant d'autres portes, à solliciter, vainement ou non, des gens que les pauvres importunent... Peut-être repasserai-je par ici. Peut-être oublierai-je que j'y suis venu...

...Adieu Monsieur! faites de beaux rêves!...

Charles de Bordeu.

LE HUSSITISME
MOUVEMENT NATIONAL TCHÈQUE (1)

Tous les historiens s'accordent à considérer l'époque hussite comme la plus glorieuse de l'histoire de la nation tchèque. Elle marque, en effet, l'apogée de la force nationale. Dans un admirable élan de foi idéaliste, outragé dans son sentiment de justice et dans sa fierté légitime par le martyre de celui qu'il considérait comme un des meilleurs de ses fils, le peuple tchèque se soulève, court aux armes, s'insurge contre l'Empereur, se révolte contre la Papauté, et brave toute l'Europe pour défendre la liberté de sa conscience.

Le premier, en Europe, le peuple tchèque donne ainsi le signal de la révolte contre le despotisme intellectuel et prépare ainsi l'affranchissement de l'esprit humain.

L'époque porta au pays de lourds et terribles coups. En revanche, elle fit connaître au monde ce que peuvent la sincérité et l'ardeur d'un peuple épris d'un haut idéal moral : elle trempa pour l'avenir la conscience de la nation et donna au caractère tchèque une tournure spéciale.

« On voit ainsi quelquefois, dit Ernest Denis, un peuple s'élancer à l'avant-garde du monde; il porte dans ses mains les destinées de la civilisation; sans rien perdre de sa personnalité, il devient l'expression de tout un moment historique, puis, fatigué de cet effort prodigieux, il retombe accablé dans les soucis journaliers et se traîne péniblement à la suite de la nation qui l'a relevé de son poste. Ces peuples d'avant-garde sortent affaiblis, meurtris de leurs glorieuses luttes, mais ils en restent transfigurés. Cet honneur, que tous n'ont pas encore eu, de concentrer pendant quelque temps l'intérêt de l'histoire et de tracer des voies nouvelles, la Bohême le doit à Hus. »

Telle est l'importance humaine, universelle du mouvement hussite; pour les Tchèques, elle s'augmente encore par les considérations politiques et nationales du hussitisme. Arrêtant les menaçants progrès de la germanisation imprudemment inaugurée par la colonisation allemande sous les Prémyslides, continuée sous Jean de Luxembourg et à peine enrayée sous Charles IV, le mouvement hussite sauva la langue et la nation tchèques et rendit les Tchèques maîtres chez eux.

Le conflit de la nation tchèque et de l'Eglise, qui est un des plus dramatiques épisodes de l'histoire, n'est, au fond, que le point culminant du grand conflit entre l'autorité de l'Eglise, consacrée par une tradition millénaire d'un côté, et la force de l'esprit individualiste de l'autre, conflit qui se prolongeait depuis cent ans, compliqué et aggravé par l'opposition du pouvoir temporel contre les aspiration de l'Eglise à la suprématie universelle. Cette opposition a rapproché, pour un moment, Venceslas II et Philippe le Bel qui conclurent le premier traité d'alliance franco-tchèque; dans tous les pays de l'Occident, des souverains devaient

(1) On sait qu'un incident diplomatique a eu lieu ces temps derniers entre la Tchécoslovaquie et le Saint-Siège à propos de la fête de Jean Hus. Nous avons demandé à ce sujet à notre collaborateur, M. H. Jélinek, un article expliquant le point de vue tchécoslovaque et les raisons de la vénération des Tchèques pour Jean Hus. N. D. L. R.

recommencer la lutte : Henri VII et Louis le Bavarois en Allemagne, Edouard III et Richard II en Angleterre, Venceslas IV en Bohême. A côté des rois, les savants des Universités de Paris, d'Oxford et de Prague étaient des protagonistes de ce vaste drame diplomatique, politique, religieux et intellectuel.

Les aspirations de la papauté à ce qu'elle appelait *plenitudo potestatis*, formulées avec tant de vigueur par Boniface VIII écrivant à Philippe le Bel la fameuse phrase : *Scire te volumus quod in spiritualibus et temporalibus nobis subes*, et dans la bulle *Unam Sanctam*, exprimée, avec tant d'éloquence, par Augustinus Triumphus et par Alvaro Pelayo, durent provoquer, par contre-coup, une réaction et des critiques, d'autant plus qu'elles étaient accompagnées par l'immoralité croissante du clergé, depuis les plus hauts prélats jusqu'au dernier moine. Tous les synodes du XIVe siècle luttent contre le luxe exagéré et l'avarice, contre la simonie et la débauche du clergé, sans pouvoir les enrayer sérieusement. Reprenant l'idée de saint François d'Assise, les frères mineurs réclament le droit à la pauvreté. Michel de Cesena, Marsiglio de Padoue, Guillaume Occam, tous sortis de la Sorbonne, combattent vigoureusement les abus des ecclésiastiques aussi bien que les ambitions politiques de la papauté, et Pierre d'Ailly, « Aigle de France », trouve, pour flétrir le relâchement des mœurs au sein de l'Eglise, des accents aussi pathétiques que son contemporain et collègue de la Sorbonne, le prédicateur tchèque, Mathée de Janov. Ainsi, Français, Italiens, Anglais, Tchèques, tout le monde sentait la nécessité des réformes dans l'Eglise.

Vers la fin du XIVe siècle, une voix analogue, mais plus radicale, venant d'Angleterre, se fait entendre, celle de Jean Wicleff. S'étant séparé des doctrines de l'Eglise dans sa conception de la transsubstantiation, Wicleff fut obligé de quitter sa chaire à Oxford, mais il put, grâce à de puissants protecteurs, continuer à prêcher et mourut tranquillement en 1384, âgé de 60 ans.

Vers la même époque, les relations de la Bohême et de l'Angleterre devinrent très intimes par suite du mariage de la princesse tchèque Anna, sœur du roi Venceslas IV, avec Richard IV ; de nombreux étudiants tchèques connurent Wicleff et apportèrent ses livres en Bohême. A l'université de Prague, on enseignait la philosophie d'après son ouvrage : *De universalibus realibus*. Les idées de Wicleff trouvèrent une atmosphère favorable à Prague, préparée déjà par Milich de Kromeriz et par Mathée de Janov et où les désordres du clergé faisaient scandale parmi la classe populaire.

Ainsi, le courant réformateur venu de France et d'Angleterre, trouva, en Bohême, un terrain propice et aboutit à un mouvement, dans lequel les motifs religieux se mêlaient à une révolte nationale et sociale.

La gloire d'être le porte-parole et le martyre du mouvement réformateur a été réservée à Jean Hus.

Il y a un demi-siècle, le jeune Ernest Denis a très bien compris le caractère de la vénération que les Tchèques ont vouée à celui dont la devise était : « Cherche la vérité, écoute la vérité, apprends la vérité, aime la vérité, dis la vérité, tiens à la vérité, défends la vérité jusqu'à la mort. »

« Merveilleux instinct populaire, s'écrie-t-il. Les Tchèques, si fiers de leurs grands rois et de leurs illustres généraux, n'ont cependant choisi, pour le placer au sommet de leur Panthéon, ni Charles IV, ni Zizka, ni Georges de Podiébrad, mais un simple prédicateur de naissance obscure, dont la vie est remplie par des discussions théologiques et qui meurt sur un bûcher. » Et il ajoute, avec une perspicacité qui fait honneur à son jeune âge : « Il n'y a aucun rapport entre la vénération des Allemands pour Luther et celle des Tchèques pour Hus. Les Allemands font encore de l'opposition à l'Eglise en louant leur réformateur ; pour les Tchèques, Hus est au-dessus de toutes les divisions de parti et de croyance. M. Tomek, un des meilleurs historiens tchèques, auteur d'une grande *Histoire de la Ville de Prague*, sincère catholique, est un fervent admirateur de Hus, et ce n'est pas là un fait isolé, mais la règle. *Comme Jeanne d'Arc en France, Hus est en Bohême la personnification de la patrie.* »

L'ardent patriotisme de Hus a dû se réveiller dès son enfance. Né dans un village entièrement tchèque, mais situé près de la limite ethnographique, il fit ses premières études dans la ville de Prachatice qui, déjà, était fortement germanisée. Devenu, en 1402, Recteur de l'Université et prédicateur à la chapelle de Béthléem, sa renommée de prédicateur croît de jour en jour : aimé par le peuple, il est bien vu à l'archevêché et à la cour et devient confesseur de la reine Sophie. Son influence à la Faculté devient très grande et il est bientôt considéré comme chef du mouvement réformateur. Les maîtres tchèques, Hus en tête, sont des partisans résolus des réformes, auxquelles leurs collègues allemands se montrent réfractaires. Les maîtres tchèques ont tous accepté le réalisme philosophique, tandis que les Allemands restent attachés au nominalisme. En même temps, le sentiment national des Tchèques devient de plus en plus fort ; l'opposition des deux partis éclate ouvertement à propos des doctrines de Wicleff que les Tchèques

acceptent, dans leurs grandes lignes, sans toutefois les suivre sans réserve.

La scission s'accentue encore au sein de l'Université dans l'affaire du schisme occidental, en 1408. Tandis que le roi Venceslas, d'accord avec son cousin Charles VI, roi de France, refuse l'obéissance aux deux papes, l'archevêque de Prague reste fidèle à Grégoire XII, pape romain. A l'Université, les maîtres tchèques soutiennent le roi, tandis que les Allemands se rangent du côté de l'archevêque. Le roi se fâche et, pour porter un coup à l'opposition et sur le conseil de Hus et de Jérôme de Prague, appuyés par la présence d'une délégation de l'Université de Paris, il publie, le 18 janvier 1409, le fameux *décret de Kutna Hora* qui modifie les statuts de l'Université, accordant désormais trois voix à la « nation bohême » et n'en laissant qu'une aux étrangers. Ainsi, la majorité passe entre les mains des Tchèques à l'Université que Charles IV avait fondée « pour les fidèles fils de son royaume. »

Le texte du décret de Kutna Hova est des plus intéressants par la franchise avec laquelle il avoue le nationalisme qu'il a inspiré :

« Bien que tout homme doive aimer tous les hommes, il faut cependant que cet amour soit fondé sur une sympathie raisonnable ; préférer un étranger à un compatriote est le contraire du véritable amour ; car le véritable amour commence toujours par amour de soi-même pour s'étendre ensuite aux amis, d'après la suite naturelle de l'amitié... Ayant été informé par des personnes dignes de foi que la nation allemande, qui n'a aucun droit de cité dans ce royaume de Bohême, s'est appropriée trois voix dans toute chose relative à l'Université, tandis que la nation tchèque, qui est la véritable héritière de ce pays, n'en a qu'une dont elle dispose : nous trouvons injuste et très inconvenant que des étrangers et des immigrés puissent jouir copieusement des biens destinés aux habitants du pays et que ceux-ci se sentent opprimés par une indigence nuisible :

« Par cette lettre, nous vous ordonnons strictement et fermement et nous désirons absolument que, désormais, dans tous les conseils, tribunaux, examens, élections et dans toute sorte de fondations ou bourses, conformément aux statuts dont jouissent la nation française à l'Université de Paris ainsi que toutes les autres nations en Lombardie et en Italie, la nation bohême soit de toute façon admise aux trois voix et qu'on la laisse à jamais jouir de ce privilège ; et ne faites pas autrement si vous voulez éviter notre très grande colère. »

Se trouvant en face d'une décision aussi formelle et voyant l'hégémonie qu'ils avaient exercée à Prague à jamais compromise, les maîtres et les étudiants allemands décident la sécession, qu'ils exécutent en mai 1409. Deux mille personnes environ — on a souvent exagéré ce chiffre — maîtres, bacheliers, étudiants et d'autres personnes émigrent et vont fonder l'Université de Leipzig.

L'ardent patriotisme de Hus, qui s'est révélé dans l'affaire des trois voix à l'Université, se fait jour aussi dans le grand soin que le réformateur apporte à la langue tchèque. A plusieurs reprises, il en défend la pureté. Dans son traité sur le *Décalogue*, il dit, en parlant des princes, des grands, des chevaliers, des hobereaux et des bourgeois : « Ils doivent veiller à ce que la langue tchèque ne périsse ; quand un Tchèque épouse une Allemande, les enfants doivent tout de suite apprendre le tchèque pour ne pas faire scission de langue ; car la scission de langue n'est que haine, querelle, division et désaccord. Aussi l'empereur Charles de sainte mémoire, roi de Bohême, avait-il ordonné aux Pragois d'apprendre le tchèque à leurs enfants et de parler et de plaider en tchèque à l'Hôtel de Ville... Et comme Néémie, ayant entendu que les enfants juifs, ne sachant pas la langue juive, parlent à moitié en langue argote, les fouettait et les frappait : ainsi les Pragois et les autres Tchèques parlant moitié en tchèque, moitié en allemand, mériteraient d'être fouettés... »

Cependant, il n'avait point contre les Allemands la haine aveugle dont on l'accusait devant le Concile, à Constance : « Le Christ m'est témoin, dit-il, que j'aime mieux un Allemand, homme de bien, qu'un méchant Tchèque, fût-il même mon frère. » Il savait d'ailleurs bien l'allemand et l'écrivait et le parlait, quand il le fallait, et jusqu'à son bûcher.

Mais lorsque Robert le Palatin, avec ses Bavarois et ses Misniens, envahit la Bohême en 1401, pillant, brûlant et tuant tout sur son passage, Hus, du haut de sa chaire, trouva des paroles enflammées pour réveiller le patriotisme des Tchèques qui « ... sont plus misérables que des chiens et des serpents ; ceux-ci défendent le lit sur lequel ils sont couchés... mais nous nous laissons opprimer par les Allemands qui occupent la magistrature en Bohême et nous nous taisons. Les Tchèques doivent être les premiers dans les emplois du royaume de Bohême, comme les Français dans le royaume de France ou les Allemands en Allemagne. Les lois, la volonté divine, l'instinct naturel l'ordonnent ainsi... Quel profit y aurait-il à ce qu'un Tchèque ignorant la langue allemande fût curé ou évêque en Allemagne : Il y serait aussi utile qu'un chien muet, incapable d'aboyer, à un troupeau. Et voilà ce que vaut un Allemand pour nous autres Tchèques. »

Employant dans ses écrits exclusivement la

langue vivante de Prague, Hus unifia et consolida la langue tchèque littéraire ; en la dépouillant des archaïsmes et des locutions étrangères, il montra une tendre sollicitude et un grand amour pour sa langue maternelle qu'il maniait avec maîtrise.

Les lettres si profondément humaines et si touchantes qu'il adressait, du fond de son cachot de Constance, à ses amis et à tous les fidèles tchèques, sont des morceaux classiques de la prose tchèque.

Je n'en cite qu'une, écrite le 10 juin 1415, un mois avant sa mort. Elle révèle toute la grandeur morale de son auteur :

« Moi, Jean Hus, en espérance serviteur de Dieu, je souhaite que tous les fidèles tchèques qui aiment et qui aimeront le Seigneur vivent et meurent dans sa grâce et obtiennent enfin la vie éternelle. Amen.

« Vous, seigneurs et vous, dames, vous riches et vous, pauvres, vous tous qui êtes fidèles et fils aimés du Seigneur, je vous prie instamment d'obéir à Dieu, de glorifier sa parole, de l'écouter et de la suivre avec plaisir. Je vous conjure de vous attacher à cette vérité divine que j'ai prêchée d'après la loi et d'après les paroles des saints ; je vous conjure, si quelqu'un de vous, soit dans les assemblées publiques, soit dans les entretiens particuliers, a entendu de moi quelque parole ou lu quelque écrit qui fût contre la vérité divine (j'ai l'espoir en Dieu qu'il n'en est pas ainsi), de ne point vous y attacher ; je vous conjure en outre, si quelqu'un a remarqué quelque légèreté soit dans mes discours, soit dans mes actes, de ne point m'imiter en cela, mais de prier Dieu qu'il me pardonne. Je vous conjure d'aimer les prêtres de bonnes mœurs et d'honorer de préférence ceux qui s'évertuent à répandre la parole de Dieu. Je vous conjure de vous garder des hommes trompeurs, surtout des prêtres impies dont le Seigneur a dit qu'ils sont au dehors revêtus de peau de brebis et qu'ils sont des loups dévorants au dedans. Je conjure les nobles seigneurs de traiter avec bonté leurs pauvres serviteurs et de leur commander avec justice. Je conjure les bourgeois de faire honorablement leur commerce. Je conjure les artisans d'être exacts et scrupuleux dans leurs métiers, les serviteurs, de servir fidèlement leurs maîtres et leurs maîtresses. Je conjure les maîtres ès-arts de vivre honnêtement, d'instruire fidèlement leurs élèves, de leur apprendre d'abord à aimer Dieu, ensuite à travailler pour sa gloire, pour le bien de leur pays et pour leur propre salut, et non pour les richesses ni pour les honneurs du monde. Je conjure les étudiants et tous les autres écoliers d'obéir aux maîtres quand ceux-ci les exhortent au bien et de travailler avec zèle pour la gloire de Dieu, pour leur salut et pour celui des autres hommes... Je vous conjure encore de prier pour Sa Majesté, le Roi, et pour votre Reine, et pour les nobles seigneurs, afin que Dieu de miséricordre soit avec eux et avec vous maintenant et à toujours.

« Je vous ai écrit cette lettre dans ma prison et enchaîné, attendant demain ma sentence de mort et ayant confiance entière en Dieu qu'il ne m'abandonnera pas, qu'il ne permettra pas que je renie sa vérité ou que j'abjure des erreurs qui m'ont été attribuées par de faux témoins. Lorsque nous nous retrouverons dans l'heureuse éternité, vous saurez avec quelle clémence le Seigneur daigne m'assister dans mes cruelles épreuves. Je ne sais rien de Maître Jerôme, mon fidèle ami, si ce n'est qu'il est détenu dans une dure prison, attendant la mort comme moi, à cause de cette foi qu'il montrait si courageusement en Bohême ; et des Tchèques, nos plus cruels adversaires, nous ont livrés au pouvoir d'autres ennemis et en leur prison. Priez Dieu pour eux.

« Je vous conjure, vous surtout, habitants de Prague, d'aimer la chapelle de Bethléem, et de faire en sorte, si Dieu le permet, que sa parole y soit prêchée. C'est à cause de ce lieu que Satan s'est mis en fureur ; il a excité contre ce temple les curés et les chanoines, voyant que son empire y était attaqué. J'espère que Dieu le conservera et que sa parole y sera prêchée avec plus de succès par d'autres qu'elle ne l'a été par moi, homme faible et débile.

« Je vous conjure enfin de vous aimer les uns les autres, de ne fermer à personne le chemin de la vérité divine, et de veiller à ce que les bons ne soient opprimés par la violence. Amen !

« Lettre écrite dans la nuit du lundi avant la saint Guy et envoyée par un bon et fidèle Allemand. »

Son amour de la langue maternelle, Hus le prouva une fois de plus en imaginant un ingénieux système d'orthographe qu'il exposa dans le traité : *De orthographia bohemia*. Pour désigner les sons n'existant pas en latin et qu'on transcrivait jusqu'alors par des groupements de consonnes, il introduit le système des points et des virgules placés au-dessus de la lettre, qui simplifie singulièrement l'orthographe et dont les Tchèques se servent toujours. Ce système, connu sous le nom d'orthographe diacritique, est adopté universellement pour les transcriptions philologiques.

Ainsi, vénérant la mémoire du martyre de Constance, la nation tchèque s'incline non seulement devant une des plus grandes et des plus nobles figures de l'humanité, mais encore devant un des maîtres de la langue tchèque et devant un grand patriote. Ayant [illegible] dans l'âme du peuple

tchèque l'amour de la vérité religieuse, Jean Hus éveilla, par sa mort héroïque, son orgueil de race et contribua ainsi à sauver sa nation qui semblait déjà être condamnée à être engloutie par la mer germanique.

Pour tous les bons Tchèques, à quelque parti et à quelque opinion qu'ils appartiennent, le nom de Hus restera donc toujours comme le symbole et l'incarnation de la Patrie.

H. Jélinek.

HISTOIRE VÉRIDIQUE DE LA FABULEUSE TARASQUE DE TARASCON EN PROVENCE

Il ne se passait pas de jour sans qu'on apprît qu'un homme avait été enlevé près d'Arles, qu'une femme qui lavait son linge au-dessous de Barbentane avait été happée et entraînée dans le fleuve, qu'un taureau qui s'abreuvait dans le courant avait été dévoré. Bref la terreur régnait partout et allait en s'accroissant avec les années, car les crocodiles, qui avaient résisté aux hivers provençaux, rigoureux en comparaison de ceux de l'Égypte, et à l'eau froide du Rhône, étaient des animaux de grande taille, d'un appétit féroce et d'une audace insolente. Mais l'énorme crocodile géant, celui qu'on continuait à appeler tarasco dans le pays et dont on ne parlait qu'en tremblant, étant le seul connu, était toujours chargé de la responsabilité de tous les crimes. Pour expliquer la distance qui séparait les lieux où ils étaient perpétrés on lui accordait le don d'ubiquité, voilà tout.

Des légendes coururent à son sujet. On disait, et en cela on avait raison, qu'il était cuirassé et que son dos était couvert de plaques osseuses. Quelques-uns qui l'avaient aperçu de loin dormant au soleil sur son banc de sable par les temps froids de l'hiver, avaient rapporté qu'ils l'avaient vu rejeter du feu par la gueule. Ce n'était, en réalité, que la vapeur de son haleine fétide qui fumait dans l'air glacé de l'hiver, mais la légende s'établit que la tarasco crachait du feu : il n'y a pas de fumée sans feu, n'est-ce pas ?

D'autres l'avaient entendu mugir. Si vous avez ouï quelquefois mugir un crocodile, vous avez pu vous convaincre que sa voix rappelle celle d'un taureau.

On dit : « Il mugit comme un taureau », de là à lui en donner la tête et tout au moins les cornes il n'y a qu'un pas. On attribua à Tarasco des cornes de taureau.

Peu à peu le froid des hivers successifs eut raison des autres évadés de la flotte romaine et il ne resta plus que la formidable Tarasco qui dormait paisiblement sur son banc de sable lorsqu'elle ne dévorait pas quelques-uns des habitants du pays ou leurs bestiaux. En tous cas, comme elle avait toujours grand faim, elle interdisait formellement, sous peine de servir à son petit déjeuner, toute intrusion dans les eaux du Rhône. Les nautonniers terrorisés n'osaient plus s'aventurer sur ses eaux, le trafic était arrêté et les populations riveraines avaient beau se tordre les mains sur le rivage, abandonner au courant des couronnes de fleurs pour se rendre favorable le monstre dans lequel on voyait un envoyé terrible de quelque divinité fluviale outragée et y jeter chaque jour les plus beaux bestiaux en victimes propitiatoires, la Tarasco dédaignait les fleurs, mangeait le bétail offert et n'en continuait pas moins à dévorer les habitants à chaque fois qu'elle pouvait en saisir.

Bref, le pays était dans la désolation : les dieux, Rome et l'Empereur ne pouvaient rien pour lui.

Or, il y avait bien une cinquantaine d'années que la Tarasco, nous l'appelerons la Tarasque, si vous le voulez bien, car, en gitan comme en provençal, l'o final, marque du féminin, est muet, que la Tarasque donc régnait en maîtresse sur le cours inférieur du Rhône, de Taurusco à la Mer, poussant parfois une pointe au Nord jusqu'à Avignon et même jusqu'à Roquemaure où était un gué très fréquenté, il y avait bien cinquante ans, disions-nous, que ce régime de terreur durait lorsque Jésus mourut sur la croix à Jérusalem.

Non content de faire périr le divin Maître, les juifs poursuivirent ses amis et disciples de leur haine.

Marie Jacobé, Marie Salomé, Marie Magdeleine et sa sœur Marthe et son frère Lazare-le-Réssuscité, Maximim et Sidoine, l'aveugle guéri, Marcelle, suivante de Marie-Magdeleine, ne furent pas les derniers à souffrir de la haine des Juifs. Ceux-ci voulaient s'en débarrasser, mais craignaient de les mettre à mort de peur de s'attirer des ennuis avec l'administration romaine qui ne tolérait ni les meurtres ni aucun sujet de trouble.

Les Juifs imaginèrent de placer les disciples et les saintes femmes dont nous venons de parler dans une vieille barque et de les abandonner ainsi au large de la côte asiatique un jour où le vent de Sud-Est soufflait très fort. On ne leur donna ni rame, ni voile, ni provision, voulant les exposer soit à un naufrage si les flots engloutissaient l'embarca-

tion, soit à mort par la faim si elle leur résistait, le vent étant tombé.

Ici, il nous faut ouvrir une parenthèse pour indiquer que contrairement à la légende, il ne se trouvait personne à bord du nom de Sarah et qu'il est bien prouvé maintenant que la servante de Marie Jacobé fut laissée sur le rivage. La même légende ajoute qu'elle versa d'abondantes larmes d'être ainsi séparée de sa maîtresse. Celle-ci, dit-on, touchée de ses pleurs étendit son manteau sur l'eau et l'humble servante s'en servit comme d'une chaloupe pour rejoindre la barque et prendre place parmi les exilés.

Mais ceci est une légende qui a été forgée de toutes pièces pour expliquer la présence de Sarah au débarquement sur la terre camarguaise par ceux qui s'entêtent à en faire la domestique des Saintes Maries au mépris de la vérité historique que nous recherchons âprement, quitte à détruire les légendes et à mériter l'épithète de « tueur de cygnes », selon la forte image dont on s'est servi à l'égard de ceux qui s'attachent à tirer au clair la vérité latente sous les fables, même les plus poétiques. Mais fermons la parenthèse.

Donc les Juifs placèrent les Saintes Maries et leurs amis dans un bachot et les abandonnèrent sur les flots. Le souffle de Dieu, représenté par un bon vent Est-Sud-Est, les poussa rapidement jusqu'à la côte camarguaise qui est basse et où leur esquif s'échoua.

C'est à ce moment-là que rentre en scène la fameuse Sarah. Cette Sarah était la femme du chef gitan qui commandait la bourgade nommée Ratis, alors construite sur l'emplacement actuel des Saintes-Maries-de-la-Mer. Sar veut dire : chef, maître, en langue gitane qui était la langue du peuple gitan habitant alors la Camargue d'où descendent les gitanos ou romani actuels, qui viennent chaque année en pèlerinage aux Saintes-Maries-de-la-Mer et dont nous dirons un autre jour l'origine surprenante que nous avons pu retrouver à force de patientes recherches.

Le féminin de Sar est Sarî avec un i « sourd » sonnant assez comme un « eu ». Les Disciples qui parlaient les langues sémitiques dont le féminin se forme en A en firent Sara.

La femme du chef, la Sara donc, peut-être parce qu'elle était plus policée que ses compatriotes, peut-être parce que les Saintes, attachant plus de prix à la conversion de la reine du pays, y apportèrent plus de soin, fut la première convertie.

Lorsque les Saintes et leurs compagnons parlèrent de traverser le Rhône pour aller prêcher au delà, le sar, sa femme et tous les gitans qui aimaient beaucoup ceux qui les avaient convertis (les gitans ont, malgré leur mauvaise réputation, une très bonne nature), les nouveaux chrétiens levèrent les mains au ciel et dirent que ce n'était pas possible, qu'on ne traversait pas le Rhône à cause de la Tarasque, le monstre amphibie, qui surveillait tous les gués et dévorait ceux qui s'y aventuraient.

Les Saintes (les femmes sont toujours curieuses), quand on leur dit qu'un jeune monstre semblable avait été conservé captif à Ratis, mais qu'il était mort une année où il avait fait très froid, voulurent voir sa dépouille conservée dans la crypte du temple jusqu'à la conversion du peuple gitan et qu'on avait jetée depuis avec tous les simulacres des faux-dieux. On la retrouva et on la leur présenta. Alors sainte Marthe et sainte Marie-Magdeleine se mirent à rire et la première donna un coup de coude à sa sœur en disant : « *sovkou* » ce qui en égyptien voulait dire « crocodile » ; puis elle se retourna vers le Sar qui observait avec une curiosité mêlée de respect ce qu'elles feraient à la vue de cette dépouille et lui dit crânement : « Hé bien ! si le monstre dont tu me signales les ravages dans le Rhône est semblable à celui-ci j'irai le combattre et, avec l'aide de Dieu, je le vaincrai. »

Alors tous les habitants tombèrent à ses genoux et la supplièrent de ne pas mettre ainsi sa précieuse vie en danger, mais elle fut inébranlable et sa sœur, en souriant (et l'angélique sourire de Madeleine-la-Repentie était divin) leur dit que Dieu allait, pour leur montrer comment il protégeait ses fidèles, aider la faible femme qu'était Marthe dans l'accomplissement de sa tâche.

Ici le souci de la vérité qui nous anime nous oblige à rapporter quelque chose qui n'est pas précisément à la louange de Sainte Marie-Magdeleine, mais, comme elle s'était repentie depuis et que le Christ lui avait pardonné, nous ne l'offenserons guère en parlant de la partie de sa vie qu'elle avait consacrée à l'amour.

Dans leur jeunesse et avant de venir en Judée pour s'y faire recenser sur l'ordre des romains, Lazare et ses deux sœurs Marthe et Marie-Magdeleine avaient habité assez longtemps la ville de Shadit-Shodit dans le Fayoûm.

La conduite de Marie-Magdeleine fut loin d'y être des plus exemplaires et elle se trouva bientôt rangée parmi les courtisanes les plus connues de la ville qui en comptait cependant une bonne quantité.

Marthe et Lazare qui souffraient, dans leur dignité, de l'inconduite de leur sœur et ne voulaient pas devoir leur vie à son vice, s'étaient embauchés au Temple-des-Crocodiles de cette ville. Ce temple, qui était en réalité une ferme d'élevage de ces sauriens, était tenu par les prêtres appelés

Sovkoupou et fournissait en crocodiles divins les villes et les temples qui en manquaient pour leurs étangs sacrés.

Or, pour expédier ces crocodiles, souvent à de grandes distances, il fallait s'en rendre maître et cela avec tout le respect qui est dû à un dieu. Voici comment procédait le personnel employé au temple-ferme :

On choisissait le moment où le crocodile sommeillait en baillant selon l'habitude de ces énormes lézards. Un employé, souple et léger, généralement une femme, s'approchait sans bruit du dormeur, muni d'un court baton pointu à ses deux extrémités mais pourvu de deux rondelles lui donnant un peu l'aspect d'une bobine à film de pellicules Kodak.

On introduisait cet appareil dans la gueule du crocodile et on l'appuyait sur la langue. Se sentant piqué le saurien fermait la bouche qui était maintenue ouverte par la bobine en question. L'opérateur passait alors un nœud coulant par-dessus chacune des machoires et serrait pour empêcher le reptile de se libérer de son baillon.

Il n'y avait plus qu'à le mener en laisse, comme un chien, au moyen d'une corde attachée au centre de la bobine.

Le crocodile obéissait, car la moindre résistance lui occasionnait une vive douleur.

On comprend aisément que Marthe qui s'était livrée fréquemment à cette sorte de pêche au crocodile au temps de sa jeunesse et de l'inconduite de sa sœur, eut rapidement et dans le but de fortifier la croyance des Gitans à leur nouveau dieu, envisagé de combattre toute seule le monstre horrible, bien décidée à en rapporter toute la gloire au Christ.

Elle se rendit donc, escortée de toute la population de Ratis, à laquelle se joignirent de nombreux habitants de petits villages disséminés çà et là dans le marais, jusqu'à la pointe Nord de la Camargue dont la tarasque faisait son repaire habituel. Elle n'y était pas. Un malheureux qui, au risque de sa vie, et dans le but de nourrir ses enfants, s'était aventuré ce jour-là sur le fleuve leur dit qu'il l'avait fait parce qu'il avait appris que la tarasque avait élu domicile, pour ce jour-là, sur un banc de cailloux un peu en aval de Taurusco et qu'elle avait dévoré deux pastoures qui, menant boire leur troupeau au Rhône, n'avaient su résister à l'attrait d'un bain, car on était au gros de l'été.

Il consentit à faire traverser le fleuve à Marthe, Magdeleine, Lazare, Marcelle-la-Servante, le Sar et sa femme qui voulaient assister au combat et aussi à deux jeunes gitans Caraô et Bachelarocan qui voulaient veiller en armes sur la Sainte et intervenir au cas de besoin.

La petite troupe remonta silencieusement le long du Rhône. Quelques cavaliers qui portaient des messages, pour le compte du gouvernement d'Empire, d'Arles à Taurusco la dépassèrent et s'enquirent de ce que ces gens faisaient là. On les mit au courant. Ils furent émerveillés et demandèrent à Marthe d'attendre leur retour pour commencer à dompter le monstre. Marthe, qui voyait là un excellent moyen de propagande pour la cause du Christ, le leur promit. Ils se hâtèrent de se rendre à Taurusco, se promettant bien de revenir au plus vite pour être témoins du fait.

Ils furent promptement de retour, accompagnés d'une foule d'habitants de Taurusco et des environs qui avaient su par eux l'entreprise de cette femme étrangère prétendant, avoir raison du monstre, avec l'aide seulement de son dieu unique et inconnu.

Quand toute la foule anxieuse mais sceptique fut massée le long de la rive, Marthe se dirigea silencieusement vers le banc où dormait l'horrifique Tarasque.

Nous sommes dans l'obligation d'avouer que lorsque Marthe vit la taille colossale du crocodile qu'elle allait combattre, elle eut un peu froid dans le dos malgré la chaleur du jour. Mais elle avait foi dans son adresse et l'occasion était si belle pour appuyer sa propagande qu'elle ne balança pas.

Sur le sable humide qui étouffait le bruit de sa marche, elle se dirigea à pas de loup vers le monstre endormi. Le cœur des assistants massés sur la berge s'était arrêté de battre dans leur poitrine. Bientôt la sainte femme fut devant la gueule béante de la Tarasque. Elle assura son baton dans sa main gauche, passa le doigt sur les pointes pour s'assurer qu'elles piquaient bien et s'approcha en déroulant sur le sable une longue et solide corde de crin dont une extrémité était fixée au milieu de la bobine.

Dans la main droite elle tenait le nœud coulant qui allait museler l'énorme crocodile. Elle en fit glisser une partie sous la machoire inférieure du saurien pour n'avoir plus qu'à serrer par-dessus la machoire supérieure et puis, recommandant son âme à Dieu et regardant bien si sa bobine était d'aplomb, vlan ! elle la piqua sur la langue hideuse. La Tarasque ferma brusquement sa gueule profonde. Il y eut un mugissement de douleur poussé par le monstre auquel répondit un hurlement de terreur de la foule, puis des exclamations de soulagement, car d'un geste aussi adroit que rapide la Sainte Femme ayant noué son lasso autour des formidables machoires, courut à l'extrémité de la corde qu'elle avait allongée sur le sable pendant que la Tarasque se roulait furieusement sur la grève.

Elle saisit cette corde qui était longue et solide,

nous l'avons dit et, calmement et fortement, hâla dessus.

La Tarasque arrêta ses bonds désordonnés, et le museau en avant, allant aussi vite que possible afin que sa gueule transpercée lui fit moins mal, elle céda à la traction et s'avança à la suite de la sainte.

Alors les applaudissements et les vivats éclatèrent de toutes parts, car la Sainte-Femme s'était mise en marche et derrière elle, comme un chien en laisse, la Tarasque suivait, docile et domptée...

Et ceci est la véritable histoire de la fabuleuse Tarasque de Tarascon en Provence.

Nous avons consulté à ce sujet Pline l'Ancien et Pline le Jeune, Suétone, Eugène, Strabon, Epidaure, Murena-le-Géographe, l'auteur inconnu d'une histoire de Nîmes, Eucyclide, Tacite, Denys-l'Arlésien, les pères de l'Église et les ouvrages de quelques bénédictins connus pour leur érudition ainsi que la tradition orale du peuple gitan. Également deux manuscrits, l'un du deuxième siècle, apparemment, l'autre du quatrième.

Le premier est classé sous le N° M. A. 618 à la Bibliothèque d'Arles. Il est en mauvais état. Son auteur qui signe Meracan était vraisemblablement un gitan converti habitant de Trinchetalli (qu'il faut prononcer trinqueutalli) et qui signifie : trois oliviers, l'actuel Trinquetaille ; il est écrit en mauvais latin.

L'autre est dans la bibliothèque de Saint-Gilles où il est immatriculé sous le N° 7/A 29. Il est écrit en grec assez pur. Son auteur est inconnu, c'était un moine.

Il y a encore quelques autres références que je pourrais donner, mais je crains de diminuer son authenticité en faisant semblant de chercher trop de preuves à un fait très simple et suffisamment probant dans sa simplicité lorsqu'il est connu sous son vrai jour.

Nous demandons pardon à sainte Marthe et à la légende.

JEAN-TOUSSAINT SAMAT.

LA POLITIQUE ÉTRANGERE

LES EMBARRAS DE L'ANGLETERRE

Devant le péril manifeste qui menace la civilisation occidentale, on s'accorde généralement à déclarer que le premier de tous les devoirs est d'être bon européen; mais comme il n'est pas de pays qui ne se trouve dans une situation difficile, chacun, quelle que soit sa bonne volonté européenne, songe d'abord à ses propres embarras.

L'égoïsme de la politique anglaise, par exemple, a des excuses. On est tenté de ne juger de la prospérité d'un pays que sur la cote de la Bourse, et le taux élevé de la livre nous porte à croire que le Royaume-Uni est dans une situation privilégiée. A mieux examiner, on a vite fait de constater qu'il n'en est rien. Si sa situation financière est excellente, il est loin d'en être de même de sa situation économique, industrielle et politique. Nos amis d'Outre-Manche ont à peu près sur les bras autant d'embarras que nous-mêmes.

Grâce à l'intervention de M. Baldwin, la grève générale des mineurs a été évitée; mais tout porte à croire que cette heureuse détente n'est que provisoire. La crise des charbonnages anglais, en effet, a des causes profondes : elle existait déjà à l'état latent, avant la guerre, ainsi que le déclarent la plupart des économistes anglais qui la font remonter à 1912. Il faut le reconnaître, elle a pour origine en grande partie l'organisation archaïque de l'industrie minière britannique. L'exploitation est grévée d'une quantité de droits régaliens que les propriétaires du sol et du sous-sol perçoivent en vertu d'anciennes coutumes. D'autre part, les Compagnies trop nombreuses ont encore une organisation désuète et un matériel démodé. C'est ce qui fait que le mineur anglais, tout en recevant les plus hauts salaires qu'il y ait en Europe, n'en a pas moins un sort assez peu enviable, bien que beaucoup de compagnies en soient réduites à exploiter à perte.

Cette situation s'est aggravée du fait que les besoins de l'Europe en charbon sont relativement moindres que naguère. Dans beaucoup de pays, l'industrie est en demi-sommeil; dans d'autres, l'électrification et l'exploitation de la houille blanche ont fait des progrès considéra-

bles. Enfin, l'outillage des mines françaises et belges, sans parler des mines allemandes, est très supérieur à l'outillage anglais. On sait que la Belgique, notamment, a des stocks considérables. Enfin, la houille anglaise subit le même sort que tant d'autres produits britanniques : elle coûte trop cher. La hausse constante de la livre a fait l'admiration des financiers, mais elle est funeste aux ouvriers et aux industriels.

Tout cela crée une situation inextricable. Des experts impartiaux disent que le sort des mineurs britanniques doit être amélioré; d'autre part, les Compagnies minières ne peuvent continuer éternellement à travailler à perte. C'est pourquoi le Labour-Party réclame la nationalisation des mines.

Naturellement, le gouvernement conservateur s'y refuse; mais, bon gré, mal gré, il se laisse entraîner dans cette voie. La solution imaginée par M. Baldwin pour éviter la grève consiste en effet, à obtenir des concessions des Compagnies en subventionnant les exploitations déficitaires. Il est possible que cet expédient ait été indispensable pour éviter une catastrophe, mais ce n'est qu'un expédient, et il est à remarquer que, de toutes les formes de l'étatisme, celle qui consiste à soutenir artificiellement, au moyen des deniers publics, les entreprises privées qui périclitent, est la plus mauvaise.

*
* *

Ces problèmes économiques, ces problèmes de politique intérieure sont assez graves pour que le gouvernement britannique ait toutes les raisons du monde de souhaiter que le calme règne en Europe. Mais un problème à la fois économique et colonial qui va se poser ces jours-ci risque d'autre part de l'entraîner dans des difficultés internationales plus graves encore.

On sait, en effet, que, dans quelques semaines, la Société des Nations aura à décider si Mossoul sera définitivement rattaché à la Mésopotamie, actuellement sous mandat britannique, ou à la Turquie. En 1918, au moment où l'ancien Empire turc s'était écroulé, entraîné dans l'abîme par la défaite de ses Alliés, les Empires Centraux, il n'était question que de se partager les dépouilles d'un Etat défaillant et qui semblait indigne de vivre. Mais, depuis, la nation turque s'est réveillée; elle est devenue un élément important et dangereux de la politique orientale. Après sa victoire sur la Grèce, elle montra qu'elle n'était résignée à aucun abandon, et l'on vit à la Conférence de Lausanne que son gouvernement se rendait parfaitement compte de l'importance des richesses pétrolifères de Mossoul.

Bien entendu, ce n'est pas l'argument qui fut mis en avant. Ismet Pacha et Lord Curzon luttèrent principalement à coup d'arguments ethnographiques : ils échangèrent, sans résultat décisif, des quantités de documents et de rapports contradictoires. Ils n'arrivèrent ni à s'entendre, ni à persuader l'Europe de leur bon droit. Les intérêts en présence étaient trop considérables. Comme il fallait en finir, on décida que, faute d'un accord dans les neuf mois, la Société des Nations trancherait le différend.

La Société des Nations nomma donc une commission chargée de fixer la frontière nord de la Mésopotamie, c'est-à-dire si Mossoul appartenait à la Turquie ou à l'IraK. Un Belge, le colonel Paulis, fut chargé du rapport. Il a fait sur place de longues et patientes études, mais on ne sait pas encore quelle est la conclusion à laquelle il est arrivé. Il semble qu'en Turquie on craigne fort que la conclusion du rapport et la sentence de la Société des Nations ne soit favorable à l'Angleterre, car la Presse d'Angora ne cesse d'attaquer celle-ci avec une extrême violence : non seulement elle incrimine, d'une façon générale, « l'impérialisme » de la Grande-Bretagne, mais elle accuse les agents britanniques d'avoir persécuté de toutes les manières les habitants de Mossoul qui étaient favorables à la Turquie. Bref, elle semble accumuler les prétextes qui pourraient permettre au gouvernement turc de s'insurger contre la décision de Genève.

C'est là un grand danger, car si la Turquie rejetait la décision de la Société des Nations, on ne voit pas bien comment on arriverait à la faire prévaloir si ce n'est par la force des armes. Enregistrer purement et simplement le refus de la Turquie serait, d'autre part, pour la grande institution internationale, un funeste échec.

Evidemment, c'est à l'Angleterre que reviendrait la tâche de faire exécuter une décision qui lui serait favorable. Mais ce serait une tâche très lourde devant laquelle on comprend qu'elle hésite. Un journaliste important, M. Lovat-Fraser, écrivait récemment dans le *Daily Mail :*

« Je ne veux pas discuter la question de frontière, car les détails en sont très techniques. Mais voici les faits actuels. Les maîtres d'Angora ont fait connaître que si la décision n'est pas

favorable à la Turquie — c'est-à-dire si la Turquie n'obtient pas Mossoul — la décision de la Commission sera rejetée. Ceci peut signifier éventuellement la guerre. Déjà, la Turquie amène des troupes et de l'artillerie à la frontière du vilayet. Il ne faut pas supposer qu'il y aura de suite des hostilités « ouvertes ». Nous serons soumis au début à la guerre harassante — et non officielle — de guerilla. Il se produira une série d'incidents de frontière. Si nous rendons les coups, alors la vraie lutte commencera. Stratégiquement, notre position sera presque intenable. Mossoul est à 1.300 kilomètres, par la voie fluviale, de notre base navale du Golfe Persique et la frontière actuelle est à 150 km. au delà, dans l'intérieur. Nous sommes assez fous, pour essayer de garder un territoire qui se trouve à deux tiers du chemin de la Mer Noire. »

Et M. Lovat-Fraser conclut en conseillant l'abandon de la Mésopotamie « qui ne compte que 3 millions d'habitants, dont la majorité désire être débarrassée des Anglais. »

« On dit, ajoute-t-il, que les Turcs ne sont pas assez forts pour s'attaquer à nous. C'est ce que nous pensions en 1914 et c'est ce que les Grecs ont pensé en 1922. N'oublions pas, d'autre part, que nous avons sur notre flanc les Bolchevistes, prêts à pénétrer dans la Perse impuissante. »

Beaucoup de gens trouveront que c'est là la sagesse et cette politique aurait l'approbation de tous ceux qui font profession de pacifisme. Il est évident que l'Angleterre peut se passer de la Mésopotamie et que quelque importance qu'aient les puits de pétrole de Mossoul, ils ne valent sans doute pas les frais d'une de ces guerres coloniales qui se prolongent toujours beaucoup plus qu'on ne croit. Mais qu'on y prenne garde, dans ce Proche Orient qui bouillonne presqu'à l'égal de l'Extrême-Orient, les questions de prestige ont une importance considérable. De même qu'il serait très dangereux pour la France d'avoir l'air de montrer quelque faiblesse envers Abd el Krim, de même l'apparence d'une capitulation de l'Angleterre devant les gens d'Angora prendrait la proportion d'un désastre non seulement pour l'Angleterre, mais pour toute l'Europe. La propagande révolutionnaire et peut-être aussi notre imprudent libéralisme ont détruit la foi de l'Oriental dans la supériorité de notre civilisation. Tracts bolcheviks, propagation spontanée de nos idées de liberté et d'égalité, obscurs souvenirs d'un grand passé, tout contribue à effacer chez l'Asiatique l'opinion que l'Européen, l'occidental Français ou Anglais est un chef. Il croit encore à notre force; le jour où il n'y croira plus, les temps seront révolus, et l'ère de l'expansion coloniale de l'Europe sera close. Etant donné notre organisation industrielle, cela n'irait pas sans une révolution profonde et terrible. Le diplomate qui trouvera pour la question de Mossoul une solution élégante rendra à l'Europe et à la civilisation toute entière un service inappréciable.

L. Dumont-Wilden.

On vient de publier le rapport de la Commission. Ses propositions constituent-elles la solution élégante? En tout cas elle témoigne de louables efforts pour sauvegarder l'amour-propre et le partage des deux parties. Les voici :

1° Le pays contesté restera sous le mandat effectif de la Société des nations pendant une période que l'on peut évaluer à 25 années;

2° Il devra être tenu compte des vœux émis par les Kurdes, qui demandent que des fonctionnaires de race kurde soient désignés pour l'administration de leur pays, pour l'exercice de la justice et pour l'instruction dans les écoles, et que la langue kurde soit la langue officielle de tous les services.

Si le contrôle de la Société des nations devait prendre fin à l'expiration du traité de quatre années actuellement en cours entre la Grande-Bretagne et l'Irak, et si certaines garanties d'administration locale n'étaient pas données aux Kurdes, la commission à la conviction que les préférences de la majorité du peuple iraient à la souveraineté turque plutôt qu'à la souveraineté arabe.

La commission également convaincue que les avantages du rattachement du pays contesté à l'Irak se changeraient alors en inconvénients politiques très graves, estime que, dans ces conditions, il serait plus avantageux pour ce territoire qu'il continuât à vivre sous la souveraineté de la Turquie, dont le statut intérieur et la situation politique extérieure sont incomparablement plus stables que ceux de l'Irak. Quelle que soit la décision, il sera pourtant indispensable de laisser à l'Irak la région du Diala qui lui est nécessaire pour résoudre la question des irrigations.

La commission a cru devoir laisser au conseil de la Société des nations l'appréciation des arguments de droit et autres arguments politiques indiqués dans son rapport ainsi que le soin de donner des valeurs relatives à ces arguments [illegible] Si en suite de [illegible] partage du territoire contesté, la commission suggère la ligne approximative du [illegible] table.

L. D.-W.

LES IDÉES

LA CRITIQUE POLITIQUE ET RELIGIEUSE DE M. RENÉ GILLOUIN

Quand on dit aujourd'hui d'un bon esprit ou d'un esprit puissant qu'il est en outre systématique, cela semble une critique ou une ironie. Le goût naturel qu'éprouve notre époque pour le dilettantisme et la frivolité souffre mal qu'on admire dans les œuvres d'un auteur la continuité et l'unité. Aussi me garderai-je de faire dès l'abord à M. René Gillouin de dangereux compliments.

D'ailleurs si l'on peut appeler du nom de système la vigueur constructive ou critique d'un esprit comme le sien, sa tendance à emprunter souvent des points de vue constants, pour ne pas dire des principes stables, on doit regretter que les circonstances desservent en général, plutôt qu'elles ne servent, ces qualités. Je veux dire que l'époque n'est pas très favorable à l'exposé complet et didactique d'une pensée originale. Elle tolère seulement les réactions de cette pensée devant des problèmes particuliers, Et c'est ainsi que M. Gillouin a donné jusqu'ici plutôt des recueils d'articles que des volumes aussi composés qu'il le souhaiterait.

Pour que nul ne se soit trompé cependant sur la valeur de son intelligence, sur son ampleur aussi, il faut bien que la haute culture, même aujourd'hui, s'impose au public par sa seule présence. Mais qu'est-ce que cette haute culture? elle n'est pas plus malaisée à définir qu'à reconnaître. Elle consiste à l'alliance d'une vaste érudition et d'un bon sens en quelque sorte ingénu. La faculté critique n'est en général que le sens commun qui a gardé sa fraîcheur juvénile et qui juge les gens et les idées aussi nettement que si mille préventions et routines ne l'amortissaient pas. Un bon critique des idées est non seulement un esprit clair, mais un esprit robuste. Il arrive, tant la nature l'y aide, à voir les choses dans leur simplicité première, si obscurcie aux yeux du commun. Il aide ainsi les lecteurs à voir net, et à voir neuf.

A cet égard, personne de nos jours ne rivalise avec M. René Gillouin. Il donne à qui le lit l'illusion agréable de penser originalement sur les questions qu'il traite, et d'exercer la raison avec aisance, avec délices! Qu'il parle littérature, philosophie, politique même, il semble nous prêter les modes les plus sûrs et les plus faciles de raisonner. On dirait d'un de ces professeurs, très rares, dont les élèves croient découvrir le monde à les écouter. Il ne séduit pas par d'autres moyens que la logique et la loyauté. Sans être professoral le moins du monde, il offre le plus bel exemple de didactisme qu'on puisse citer aujourd'hui. Son style même, volontiers périodique, a ce qu'il faut de qualités orales pour qu'on parcoure sa prose en la détaillant, qu'on la lise à la fois de l'œil et de l'esprit. Songez-y, c'est une qualité fort rare aujourd'hui. La plupart des écrivains semblent avoir oublié ou renversé les catégories les plus simples de la pensée, et sont incapables de s'exprimer abstraitement. Pour qui aime à voir filtrer les idées, à les dissocier sans dureté, à les rapprocher par leur seule parenté naturelle, c'est un bien grand plaisir que de lire M. René Gillouin.

J'exagérais à l'instant en feignant qu'il n'ait donné aucun livre de système, puisque son avant-dernier volume « *Une nouvelle philosophie de l'Histoire moderne et française* (1) » peut justement passer pour l'exposé systématique de la pensée de M. Ernest Seillière.

M. Gillouin ne s'est pas caché d'être, à l'égard de la philosophie politique, le disciple du théoricien de l'Impérialisme. Il a même fait plus que d'indiquer dans cette œuvre massive le centre de gravité et la charpente : il a poussé jusqu'à indiquer des conclusions théoriques (pourquoi pratiques serait-il excessif?) que suppose cette vaste critique du romantisme, devant les problèmes actuels de notre patrie et de notre civilisation.

Les suggestions et anticipations de M. René Gillouin formaient déjà une sorte de profession de foi politique, si tant est qu'on puisse rendre à ce mot (qui évoque je ne sais quoi d'électoral), sa pureté primitive et sa noblesse. Oserai-je la résumer grossièrement? Il le faut pour bien comprendre le présent livre « *Questions politiques et religieuses* » qui assure à son auteur une place éminente non chez les critiques seulement, mais chez les théoriciens du bien public.

Dans l'ensemble, ce qui paraît à M. Gillouin une vérité d'expérience, c'est que la démocratie a été fondée en France sur des billevesées romantiques, aussi absurdes que funestes, mais

(1) Ce volume ainsi que les *Questions politiques et religieuses* est édité chez Grasset.

que la nature, ses lois statiques, le train du monde, comme disaient nos ancêtres), s'est chargé de la ramener à une forme à peu près rationnelle. Tout ce qui appartient encore aux forces du désordre, relève aussi des erreurs primitives (pseudo-mysticisme sentimental, pseudo rationalisme, qui sont deux faces du même « naturalisme » candide et dangereux). Tout, disions-nous? Non, il y a encore la réalité économique, ou sociale en tant qu'économique, qui laisse la société capitaliste sans défense, sans doctrine, sans idéal (cela se tient) devant les forces de révolte, peut-être légitimes, qu'elle aura suscitées. Si la société future essaie de s'introniser au nom des mêmes théories niaises et abjectes que la société présente, savoir le droit à la jouissance ou la religion égalitaire, il y aura de quoi désespérer du monde.

Il faut espérer au contraire que le capitalisme (pour qui M. Gillouin n'a pas de préventions ni de douceur) saura en se rationalisant, rationaliser aussi l'ordre social tout entier, devenir un ordre *humain*. Que la révolution abdique son idéologie morale, qui est en haine à tout bon esprit, et qu'elle a d'ailleurs héritée des bourgeois, — qu'en revanche la société présente abdique son matérialisme grossier, alors la stabilité pourra sans doute s'ensuivre. M. Gillouin ne se livre pas à cette espérance sans avoir prononcé des paroles fort dures et fort justes sur la démocratie actuelle, dont on ne sait si la féodalité, la dictature ou l'émeute endémique seront les aboutissants naturels. Et ceci vous montre quelle liberté d'esprit, quelle franchise aussi apporte le critique aux « questions politiques et religieuses d'aujourd'hui ».

En 1925, l'union de ces deux épithètes fera déjà rebeller le plus grand nombre, étant convenu une fois pour toutes que ce sont là deux domaines à jamais séparés. M. Gillouin tient précisément le contraire, non pas au nom de ses principes, mais au nom de la raison. Le divorce, dit-il en termes éclatants, du spirituel et du temporel *ne peut être qualifié, selon le point de vue ou l'on se place, que d'antiphysique ou d'impie*. Et il rappelle cruellement que le premier soin du parti triomphant « d'un président du Conseil chargé de titres et débordant de savoir, fut de proposer pour but essentiel au fanatisme d'une majorité rétrograde (*on voit la cruauté de ce mot appliqué à cet objet*) la séparation du spirituel et du temporel, alors que le spirituel et le temporel sont déjà séparés jusqu'à l'absurde ». Ces paroles ont d'autant plus de poids que M. Gillouin n'a jamais caché sa profession de foi personnelle, estimant, on le sait, que le critique doit prêcher d'exemple en matière de loyauté.

Démocrate de raison et protestant d'origine, il se place en général aux antipodes de ceux qu'on classe ainsi. Il tient la forme démocratique pour la seule viable aujourd'hui et la seule possible, fondée en fait beaucoup mieux qu'en droit, et favorable du reste à la pratique de certaines règles de nature et de morale (liberté, contrôle, etc.) dont on ne souhaite guère se passer. Mais son idée secrète est que le mysticisme dévoyé sur lequel on fonda longtemps ce régime, mieux justifiable par l'histoire que par la philosophie, est d'origine impurement catholique,.. d'un catholicisme bien entendu rebroussé et renégat. Cette thèse s'oppose de curieuse façon à celle de la plupart des théoriciens, réactionnaires » qui croient devoir imputer au calvinisme le rousseauisme et tout ce qui en est issu...

Après ces éclaircissements, qui ressemblent à des ambages, on trouvera très claires les études politiques et religieuses de M. René Gillouin. Par exemple en traitant de *l'utilisation du catholicisme*, il marquera plutôt les affinités que les divergences des diverses églises chrétiennes, en présence de la religion officielle de l'État français », qui forme la mystique réelle de la foule et qui réalise un antichristianisme plus puissant qu'il ne fut jamais. S'il tient pour défunt le système politique du catholicisme (— mais les catholiques se récrieront à cette expression-là, et marqueront que l'histoire temporelle de leur religion n'est pas si étroitement unie à son histoire spirituelle —) en revanche il tient pour nul et néfaste le système anti-chrétien.

Où se trouverait la synthèse, le juste milieu? peut-être dans un système protestant? mais il y aurait bien à dire là-dessus, et au surplus l'hypothèse, est purement théorique... M. Gillouin se garde donc d'indiquer autre chose des directives, et de préciser lui-même où elles aboutiraient. Sa sympathie pour le catholicisme, découragée parfois par les *ultras* de l'autre bord, l'a conduit à étudier des cas fort intéressants de psychologie catholique, depuis Léon XIII jusqu'à Victor Delbos, de M. Paul Bourget jusqu'à l'abbé Brémond. Partout il s'est efforcé de réclamer des catholiques plus de justice, ou plus de clairvoyance, ou plus de connaissances, à l'égard du protestantisme français; mais il leur a dispensé en revanche une intelligence qui va par-

fois jusqu'à l'amitié, et qui la vaut en tous cas.

En face des forces catholiques il était naturel de présenter les forces des autres religions. M. Gillouin a donc consacré toute la seconde partie de son volume à marquer quelle imprudence, à ses yeux, le protestantisme persécuté commit en appuyant sans conditions le nouveau régime de la France, qui, dit-il, ne mérite pas même le nom de démocratie politique, mais celui de démagogie, tempérée de bureaucratie et suspecte de ploutocratie. L'exemple des Etats-Unis d'Amérique, où les forces morales, libérales, religieuses aussi, ont suppléé à la tradition, lui montre assez que les démocraties protestantes ne sont en fait aucunement semblables aux démocraties romantiques (libertines ou égalitaires) de notre Europe. L'individualisme jaloux de ces civilisations anglo-saxonnes (dont un Emerson a si bien donné la théorie) s'accorde assez mal avec le jacobinisme sentimental et tyrannique des Latins.

Le « problème juif » qui donne son titre à la troisième partie n'est peut-être introduit là que pour la symétrie, et à coup sûr M. Gillouin le traiterait aujourd'hui avec plus d'ampleur, vu les manifestations curieuses de nationalisme social et spirituel que certains Israélites multiplient depuis quelques années. Il se borne à montrer quelle imprudence c'est de lier, comme firent M. Georges Batault, et certains néo-païens, le judaïsme à la Réforme, ou au christianisme tout court, pour les opposer à je ne sais quel hellénisme prétendu; ou bien encore de les rendre responsables du capitalisme! Espérons que, le terrain ainsi déblayé, il nous donnera sous forme d'un volume complet l'étude que seul peut-être il écrira lumineuse et décisive sur la question.

On me permettra de passer sur la quatrième partie, dont le rapport avec le reste semblerait malgré tout un peu lâche, pour arriver aux critiques essentielles du mysticisme moderne. Au fond, quand on expose le « déclin du christianisme » en face de l'aurore de la religion naturelle, on est amené très vite à se poser la question suivante : une mystique fondée sur la persuasion que ce monde est mauvais, condamné et du reste près de sa fin, oppose-t-elle à tout jamais la vie religieuse et la vie naturelle comme des ennemies? Résoudre ce problème qui a hanté, même avant la Réforme, tous les docteurs, ce serait deviner si le christianisme est une antinomie divine ou simplement une absurdité inhumaine. Très probablement, pour M. Gillouin comme pour son frère le Dr Charles Gillouin, type admirable de philosophe chrétien, comme aussi pour l'orthodoxie (dont Pascal a remarqué qu'elle tâchait toujours à unir les contraires, à rebours de l'hérésie qui ne choisit qu'une face de la vérité) la solution est dans une synthèse, ou plutôt dans un équilibre jaloux des solutions extrêmes; car ni la nature seule ni la surnature ne sont un principe suffisant pour mener notre espèce, qui est ange et bête à la fois. Dans l'ensemble le christianisme, quelque opinion que porte sur lui l'histoire, a présenté cette synthèse sous l'aspect le plus vivant qu'on lui imagine, et rien n'a réussi à le remplacer. M. Gillouin espère peut-être au fond, avec des « libéraux » bien qu'il fasse figure re d'orthodoxe calviniste que le remplaçant viendra un jour, et que ce sera une philosophie religieuse plutôt qu'une religion philosophique. Mais il ne le dit point. Il n'aime pas les rêveries quand il s'agit de conseiller les âmes et de résoudre des problèmes urgents.

Sa critique n'en est que plus sévère contre leurs solutions hâtives, même les plus à la mode : je n'ose dire que ce soit comme pseudo-religion qu'il attaque le spiritisme; il y voit seulement une contrefaçon dangereuse des vraies recherches spirituelles, et non seulement un matérialisme qui s'ignore mais aussi un diabolisme qui se déguise. Suivant en cela M. René Guénon que son anti-positivisme foncier disposait déjà à peu de clémence, M. Gillouin n'a pas craint de confronter le spiritisme avec les données essentielles de la philosophie; mais on sent que l'intérêt moral et religieux de nos contemporains lui tient encore plus au cœur et il cherche à dénoncer aux spirites les nocivités de leur doctrine plus encore que ses naïvetés.

Pareille attitude ne lui serait pas permise à l'égard de ce qu'on a appelé la « Menace de l'Orient ». Sans prendre sur la querelle que va bientôt résumer M. Henri Massis, une position nette, faute de connaître directement (comme tout le monde parbleu!) l'Orient et l'orientalisme, M. Gillouin demande au moins que l'on ne perde pas le profit de la leçon, si vague et si obscure soit-elle. L'Orient peut nous offrir en tous cas l'emblème d'une civilisation où le spirituel n'a pas encore abdiqué devant la matière; il nous offre aussi l'exemple d'une pensée mal diversifiée, mal individualisée et sans objectivité aucune. Si les deux disciplines, au lieu de s'opposer, et vouloir s'anéantir l'une l'autre, pouvaient composer et s'unir, qui sait si l'hu-

manité ne perdrait elle pas une de ses faiblesses morales et une de ses raisons de souffrir?

Quoi qu'il en soit, la seule chose qu'on puisse lui prêcher toujours est la recherche de cet équilibre perdu entre l'utilisation de la nature et la soif de la surnature. En un mot, politique ou religion, de quelque nom qu'on déguise ces hauts problèmes qui relèvent de la philosophie, tout se résoud dans un respect inébranlable pour les forces spirituelles. L'homme ne perd pas son âme sans perdre aussi sa puissance et ses chances de bonheur. Dans cette suite d'études, adroitement étagées, en quelque sorte, et d'un intérêt toujours plus large, M. René Gillouin a surtout montré au monde moderne et à la France que les bonnes méthodes de vivre sont aussi les méthodes de chercher le vrai. Après cela, qui l'accusera encore de pragmatisme? Aucune pensée n'est plus nourrissante et plus saine.

André Thérive.

LES ROMANS

UN ROMAN PSYCHOLOGIQUE (1)

La Bonifas est une étude de caractère. C'est un roman psychologique, non d'analyse, mais de synthèse. Le personnage, pris dès son enfance, se construit sous nos yeux, au cours de quarante années de sa vie.

C'est un personnage assez exceptionnel d'ailleurs, et le sujet est hardi. Marie Bonifas est née forte, rude, sans beauté, avec quelque chose de viril. Ses premières expériences de la vie ne lui ont montré de l'homme, à commencer par son père, que ce qui pouvait la rebuter. Elle s'est éveillée à la douceur de vivre au contact d'une jolie fille de dix-huit ans, sa bonne, dont la fin tragique reste associée, dans son imagination d'enfant, à la malédiction lancée contre les hommes par la mère de cette innocente victime de leur brutalité. En pension, elle s'est tendrement attachée à sa *bergère*, la grande élève chargée de veiller sur elle. Elle a appris son mariage avec désespoir et un sentiment de féroce jalousie. Jalouse aussi d'une de ses compagnes qui bénéficiait de la même protection, elle a été renvoyée du pensionnat et a achevé d'épanouir son adolescence dans un milieu de féministes indépendantes, qui éprouvent un sentiment d'orgueil à vivre sans l'aide ni la compagnie des hommes. Marie Bonifas apprécie la liberté de ce phalanstère féminin. Elle ne prend aucune part aux entretiens intellectuels, mais s'adonne aux sports, à la marche, aux travaux manuels. Elle s'épanouit comme une force de la nature, elle étale sa vitalité. Rentrée chez elle, dans sa petite ville, après la mort de son père, elle écarte les prétendants, s'occupe d'œuvres sociales, et bientôt s'attache à la surveillante de l'ouvroir, jeune orpheline de santé délicate, qu'elle soigne avec un dévouement passionné, supprimant toutes ses relations pour se consacrer à elle et abandonnant sa maison pour la conduire dans le midi. Les rumeurs les plus fâcheuses trouvent d'autant plus de crédit qu'elle a écarté avec une jalousie manifeste un prétendant de Claire. La scène qu'il lui a faite éveille en elle l'idée de l'anomalie de son cas, jette le trouble dans son âme et lui révèle l'équivoque de sa situation... Après la mort de la jeune fille, elle revient à Vermont où l'hostilité générale la contraint de se replier sur elle-même et de se cloîtrer dans sa maison. Elle est chansonnée, injuriée, confirmée ainsi et enfoncée plus avant dans sa haine des hommes. Elle lit des romans, elle lit des livres de médecine qui lui éclairent son cas, lui font apparaître ce qu'il a de malsain, de morbide, de monstrueux, jusqu'au jour où, par une sorte de renversement, l'idée de la faute sortira de l'accusation. « Pourquoi pas? » dira-t-elle. Et elle s'acheminera vers l'exécution, mais sans s'y abandonner, capable de se ressaisir au bord de l'acte qui eût été contraire à sa nature, car il y a bien autre chose en elle, tout autre chose qu'une perversion vicieuse, — et c'est ce que la suite des événements nous fera mieux comprendre. Que les circonstances changent : cette nature même, à quoi Marie Bonifas a dû d'être une réprouvée, va la porter au pinacle, amener sa glorification.

*
* *

Quelques années ont passé. Elle s'est repliée sur elle-même. On l'oublie. Son seul désir est qu'on la laisse vivre ainsi, à l'écart, derrière ses volets fermés. Nous voici en août 1914. La guerre a appelé les hommes aux armées : on n'en voit plus sur la Place d'Armes et Marie

(1) Jacques de Lacretelle, *La Bonifas*, 1 vol. 7 fr. — de la Nouvelle Revue Française.

Bonifas rouvre ses fenêtres, reprend contact avec la vie, rentre par degrés dans la vie de la cité. Elle est riche, quand tous manquent d'argent : elle est patriote, bonne Française, un peu cocardière même, fille d'officier. Elle a vite fait de répondre à l'appel qui lui est adressé. Aussi bien, prenant la place de ceux qui sont partis, d'autres hommes vont venir, qu'elle aura le droit de ne pas aimer, auxquels précisément il faut résister, tenir tête, — de vrais ennemis, cette fois, contre lesquels il est bien d'être animé d'une haine solide. Marie Bonifas est, si j'ose dire, « un peu là ». Elle devient donc le véritable chef de la ville occupée, l'âme de la résistance. Elle organise, elle administre. De ce qui était sa faiblesse, elle a fait sa force; de ce qui la faisait passer pour un élément de trouble, elle fait une vertu ordonnatrice. Nous comprenons l'épigraphe du livre, cette pensée de La Rochefoucauld : « Les vices entrent dans la composition des vertus comme les poisons entrent dans la composition des remèdes. »

N'y a-t-il pas déjà dans cette conception une ironie profonde? Si l'auteur s'arrêtait là, ce ne serait rien. Mais, il ne s'arrête pas. Il va nous montrer que les remèdes restent des poisons et qu'au fond de nos vertus subsistent les vices. Marie Bonifas, comblée d'honneurs, revient dans le pensionnat de son enfance pour y présider la distribution des prix. Les temps sont bien changés. L'uniforme a disparu. Les jeunes filles ont les cheveux courts, les bras et le cou découverts. Elles font des sports. Quelques-unes viennent, les jambes et les pieds nus, exécuter devant Marie Bonifas leurs danses rythmiques. Elle est une vieille femme maintenant et fait un retour sur elle-même. Nous devinons, au fond de son trouble, un regret. Quelle ironie transcendante! C'est au moment où elle est unanimement honorée, vénérée, que sa nature anormale touche enfin — pour la première fois — à la perversion. Du temps qu'elle était innocente, elle était suspecte et maudite. Supérieure à l'indignité où la tint toute une ville, mérite-t-elle aujourd'hui l'excès d'honneur dont elle se voit comblée? M. de Lacretelle a voulu sans doute — et ce n'est pas la moindre audace de son œuvre — suggérer au lecteur l'idée d'une double injustice.

*
* *

Le livre est conçu, composé, écrit avec une virtuosité très sûre et un art consommé. Les quatorze chapitres se distribuent en trois parties parfaitement équilibrées, dont la première nous montre comment s'est formée la personnalité assez exceptionnelle de Marie Bonifas; la deuxième, comment elle se manifeste par des sentiments et des actes qui peuvent prêter à l'équivoque; la troisième, comment des circonstances nouvelles épanouissent en vertu une virilité qui aurait pu entraîner cette femme au vice et lui en a conféré toutes les apparences.

M. Jacques de Lacretelle, nous le savions déjà par *Silberman*, est un de ces nouveaux romanciers qui excellent dans la psychologie de l'enfance. Les cinquante pages où il nous montre Marie Bonifas jusqu'à sa treizième année — jusqu'au moment où elle est renvoyée du pensionnat de Mlles Deshousseaux — sont étonnantes de vérité précise, juste et vivante. Les cinq ou six années de vie saine et active qu'elle passe ensuite à la Cité Blanche, cette maison d'éducation installée dans une grande ferme du Jura et qui est moitié pension de famille, moitié phalanstère féminin; les visites trimestrielles à son père, avec tout ce qu'elles lui laissent entrevoir de dégradation et lui inspirent de vague horreur, de mépris même, pour certaines pensées et certaines images : tout cela est du meilleur réalisme, en même temps que l'attrait exercé sur la nature molle et passive du docteur Jaqueline par la vigueur virile de Marie Bonifas achève de préciser les intentions de l'auteur. Dès cette première partie, nous entrevoyons que l'hérédité entre pour quelque chose dans la formation de ce caractère. Mais nous ne connaîtrons les faits qu'au moment où leur intervention deviendra nécessaire pour expliquer le personnage, à l'heure où ils apparaîtront comme des antécédents auxquels il faut relier les conséquents, si l'on veut les comprendre. L'habileté du conteur suspend ainsi et ménage les effets de sa narration : et c'est un signe à quoi se reconnaît le romancier. Un autre, moins expert, eût suivi dans ses révélations l'ordre chronologique et livré d'abord ce qu'il savait de son héroïne. Comme M. de Lacretelle est plus adroit! Nous voyons le père : à nous de reconstituer son passé avec le peu qu'on nous en livre. Le jour où il nous deviendra difficile de comprendre la conduite de Marie Bonifas, une circonstance naturelle, une de ces rencontres courantes que présente la vie, nous apprendra ce que nous avons besoin de savoir sur la mère, la chanteuse de café-concert, la trop bonne fille aux amours faciles qui, après avoir impartialement prodigué ses faveurs aux offi

ciers et aux soldats, se fit épouser par le commandant, puis l'abandonna et alla mourir en Algérie, fidèle à quelque malandrin des bataillons d'Afrique.

Nous avons alors tous les éléments nécessaires pour comprendre cette personnalité, dont nous avons vu les éléments s'assembler et s'organiser en une vivante unité. L'auteur n'a pas moins réussi à la placer dans son milieu et à l'y faire mouvoir. C'est une excellente peinture que celle de la petite ville, et en particulier de la « société » avec ses trois personnalités dirigeantes : la vieille Mme de Fombert, vive, légère et gracieuse, despotique et bienfaisante, qui paye de quelques générosités le plaisir qu'elle éprouve à examiner, interroger, commander; Mme Destrées, une muse provinciale aux prétentions littéraires, mais que rien peut-être n'eût sauvegardée contre le mal, « si sa manie effrénée et ridicule n'avait fait planer dans son esprit les thèmes de pureté et de sacrifice, usuellement développés par les poètes »; M. Duchastel enfin, maire depuis vingt-cinq ans, « bourgeois oisif, modérément riche, de manières renfermées, et qui gérait de façon obscure les affaires de la ville », mais dont les concitoyens « étaient si fortement convaincus de sa supériorité que nul n'aurait osé lui disputer la place ». Ce maniaque des théories de Lavater, occupé sans cesse à rechercher la qualité morale de ses semblables d'après l'inspection de leur visage, doit à sa singulière passion un air de profonde perspicacité. Là encore, à cet art de dessiner les silhouettes et de faire vivre les personnages secondaires, on reconnaît le romancier.

Entre tous ces personnages, celui de Claire Allandier s'impose à nous par sa vérité précise. Il y avait grand péril, subordonné comme il est au personnage de Marie Bonifas, qu'il demeurât réduit en quelque sorte à une existence relative, qu'il ne nous intéressât jamais que par rapport à Marie elle-même. Peu importe, après tout, aurait pu se dire l'auteur, que Claire soit ceci ou cela : ne suffit-il point qu'elle soit la femme à qui Marie Bonifas s'est attachée et sur laquelle elle reporte toute sa faculté d'aimer, tous ses instincts de tendresse et de maternité? Un vrai romancier ne saurait voir les choses ainsi. Chaque figure prend à ses yeux une réalité distincte, une vie propre. Claire est l'orpheline pauvre et frêle, craintive d'abord et étonnée par le sentiment impérieux que lui témoigne la puissante fille : elle l'écoute, le col incliné, les cils baissés, et répond docilement à toutes ses interrogations. Mais bientôt la maladie vient : Marie Bonifas multiplie les attentions, les soins. Claire s'habitue à se laisser choyer, devient paresseuse, indifférente, négligée de sa personne. L'évolution du caractère se poursuit avec celle du mal lui-même : elle est notée avec la précision la plus fine. La languissante Claire s'ennuie; elle est excédée de cette amitié qui veille sur elle comme sur une proie, qui l'enveloppe, l'isole, l'accapare. Elle est jalouse d'une activité qu'elle ne peut partager et qui la fatigue, d'une santé dont le contraste lui fait plus cruellement sentir sa propre détresse physique. Elle s'aigrit; elle en veut à sa bienfaitrice de ne lui devoir qu'une vie manquée, dont le poids se confond avec celui d'une amitié ombrageuse, exclusive, accablante. Claire Allandier finit par haïr Marie Bonifas et en être excédée. Vérité cruelle, et qui s'impose, parce que l'art du romancier ne fait qu'exprimer ici la logique de la vie.

C'est cette logique encore que nous admirons dans l'évolution du personnage principal. Marie Bonifas nous dit à plusieurs reprises combien elle est frappée de constater qu'elle ne change pas, qu'elle n'a jamais changé, que le fond de sa nature subsiste, immuable à travers les circonstances diverses de sa vie. Elle dit vrai. Une nature affectueuse, c'est-à-dire faite pour aimer, pour protéger, pour servir, mais dont tous les instincts de tendresse, de protection et de dévouement se trouvèrent détournés de leur voie normale : voilà le contraste qui fait le fond de cette destinée. Il aurait pu la conduire à une faillite. Des circonstances privées avaient mis la Bonifas en guerre avec les hommes; d'autres, d'une portée plus étendue amenèrent la réconciliation. Un des plus beaux chapitres du livre, et des plus significatifs, est celui où elle s'accomplit. La guerre est finie. Marie est maintenant une héroïne honorée de tous. Des journalistes lui demandent des entrevues. Marie accueille avec une surprise candide cette gloire soudaine, car elle voit si clairement l'unité de sa vie. « Elle s'était si peu forcée pour accomplir ceux de ses actes qu'on exaltait, elle les sentait si étroitement reliés aux autres actes de sa vie, qu'elle ne pouvait les voir dans l'éclat unique où ils brillaient aux yeux de tous. Elle reconnaissait bien que sa situation n'était plus la même, que, par suite du cours nouveau des choses, sa vie était devenue différente... » Mais, elle, elle n'a pas changé. La voilà le jour de la

prise d'armes, après que le colonel, devant son régiment rentré dans la bonne ville, lui a remis la croix de la Légion d'Honneur. Elle lit l'admiration sur le visage de chacun des soldats, elle sent que tous voudraient l'acclamer. « Et tout d'un coup, avec un grand geste des deux bras, véritable épanouissement de son cœur », elle se met à distribuer les fleurs — bleuets, œillets blancs, œillets rouges — du bouquet qu'une fillette lui avait apporté au milieu de la cérémonie. « Marie Bonifas avait fait la paix avec les hommes. »

Mais au fond elle n'a pas changé, comme le montre l'étrange et étonnante scène de la distribution des prix...

Est-il besoin d'ajouter que l'art de M. de Lacretelle se manifeste dans la qualité de son style, simple, clair, net, expressif? « En un instant, la figure du notaire perdit son masque doucereux. Ses narines crochues, ses plis, ses rides, tous ses traits se présentèrent comme un grimoire plein de maléfices. » Voulez-vous un autre exemple? « A mesure que la santé de Claire déclinait, sa nature, si douce et si pure naguère, laissait voir toutes sortes d'aspérités et de laideurs, comme un bassin tari laisse voir sa boue. » Cette adaptation parfaite de l'image à l'idée témoigne d'une pensée qui se possède et d'une sensibilité qui se domine. C'est précisément à quoi se reconnaît la maîtrise de l'écrivain.

Firmin Roz.

LES LIVRES NOUVEAUX

Art militaire

A. Baumgarten Crusius. *Le Haut commandement allemand pendant la campagne de la Marne en* 1914. Ch. Lavauzelle.

Très bien documenté, cet ouvrage est non seulement interessant, mais sa lecture en est passionnante pour tous ceux qui, à titre quelconque, ont vécu les angoisses de la retraite et les heures réconfortantes de la progression, dans cette première partie de la grande épopée. L'auteur expose avec infiniment de clarté le plan de campagne ennemi et le rôle de toutes les armées allemandes du front occidental. Ce plan, hardiment conçu par l'apôtre de la guerre allemande, Von Schlieffen, n'a pas trouvé chez nos adversaires les artisans voulus pour sa bonne exécution à l'heure décisive. Le manque de liaison du G. Q. G. avec les différentes armées ainsi qu'entre celles-ci met à jour l'insuffisance de préparation du Haut commandement allemand en 1914. Les grands chefs ont manqué de confiance en leurs qualités guerrières et manœuvrières. Cet aveu de l'auteur est en même temps une consécration de la supériorité de l'Etat-major français qui a su, en temps opportun, profiter des fautes de l'adversaire. Si cette première offensive de nos armes ne nous a pas permis de reconduire incontinent l'ennemi à la frontière, c'est que nos troupes, épuisées par trois semaines de retraite, n'avaient plus, au moment de l'avance, le mordant et peut-être aussi la cohésion des troupes allemandes qui n'en étaient qu'à leur première défaite. La victoire de nos soldats et le mérite de notre grand Etat-major n'en sont que plus grands. En plus de quelques contradictions, l'auteur conclut malheureusement son bel ouvrage, par un vibrant appel à la jeunesse et au peuple allemand tout entier, leur demandant de se souvenir et surtout de se préparer à de nouveaux combats, non plus militaires, l'auteur ne croit plus à une revanche allemande par les armes, mais économiques.

Avec les progrès énormes accomplis ces dernières années, dans tous les domaines, il est à craindre hélas! qu'il n'y ait pas loin des uns aux autres. R. T.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletin Tchécoslovaque

LE CONFLIT AVEC LE VATICAN

Le conflit éclaté, le 6 juillet, entre le Vatican et le gouvernement tchécoslovaque, sans être résolu d'une façon définitive, semble s'apaiser et tout concourt à nous faire espérer, qu'il n'aura pas de conséquences sérieuses. Néanmoins, l'incident est caractéristique et contient plus d'un enseignement.

Résumons les faits. Dans le courant du printemps dernier, le Parlement tchécoslovaque a abordé, après bien des retards, la question des fêtes légales. Il était évident, pour quiconque connaît tant soit peu l'histoire, l'esprit et les traditions du peuple tchèque, que la mémoire de Jean Hus sera commémorée par une fête légale et nationale, car de tout temps, tous les Tchèques, sans distinction de confession religieuse, ont considéré Jean Hus comme une des plus pures gloires de la nation. Personne ne songe plus aux subtilités scolastiques et dogmatiques qui ont causé la condamnation du réformateur tchèque à Constance. La nation tchèque vénère, en Jean Hus, avant tout, un caractère pur, un esprit héroïque, un grand patriote et un des créateurs de la langue nationale.

La loi fut donc votée sans provoquer de protestation de la part du parti populaire qui a continué à faire partie de la coalition gouvernementale. Le Saint-Siège, non plus, n'a donné, publiquement, aucun signe de mécontentement bien qu'il ait été à l'avance informé par M. Benès.

Quelle ne fut pas la surprise de M. Benès, lorsque, trois jours avant le 6 juillet, Mgr Marmaggi, nonce apostolique de Prague, vint l'informer verbalement, que la participation annoncée du Président de la République et du Président du Conseil aux fêtes de Hus serait interprétée comme une offense dirigée contre le Saint-Siège et que, si le gouvernement persistait dans son intention, le nonce serait obligé de quitter Prague.

Le gouvernement tchécoslovaque a fait répondre, par son représentant auprès du Vatican, avec une modération parfaite, qu'il ne s'agissait d'aucune démonstration contre l'Église; que la fête ayant un caractère purement national, on faisait fausse route en l'expliquant autre-

ment et que d'ailleurs, l'intention du gouvernement de prendre part, officiellement, en 1929, aux fêtes millénaires de Saint Venceslas, patron catholique de la Bohême, prouvait suffisamment l'absence de tout parti pris politique ou religieux.

Malgré ces explications qui auraient dû, nous semble-t-il, dissiper le malentendu, le nonce se présenta, le 6 juillet, chez M. Benès pour lui remettre une note annonçant qu'il avait reçu l'ordre de quitter Prague en manière de protestation et que l'interim serait assuré par le secrétaire de la nonciature. De son côté, le pape lui-même a fait un essai de justifier ce geste, dans un discours adressé à des pèlerins tchécoslovaques venus au Vatican. Le gouvernement se contenta d'inviter son ministre auprès du Saint-Siège, M. Pallier, à rendre personnellement compte de l'incident, sans rupture des relations diplomatiques, qu'une partie de l'opinion publique réclamait très hautement.

L'affaire provoquée par le Vatican jeta un certain trouble dans la politique intérieure. Le parti socialiste-national, profitant de l'occasion, s'est servi de l'imprudente démarche du Vatican pour organiser de grands meetings où l'on réclamait, à haute voix, la suppression de la représentation diplomatique auprès du Saint-Siège et l'exécution immédiate de la séparation de l'Église et de l'État. Au Parlement, le club des socialistes-nationaux déposait une interpellation urgente et réclamait aussitôt l'ouverture de la discussion.

Le gouvernement, jugeant la discussion en pleine séance dangereuse pour la solidité de la coalition, préférait une déclaration du ministre devant la Commission des Affaires Étrangères, se heurtant à l'obstination des socialistes-nationaux, le Président du Conseil, M. Svehla, a préféré envoyer les Chambres en vacances. Cependant, le ministre des chemins de fer, M. Striberny, cédant à la pression de son parti, a donné sa démission. On peut espérer que ce geste n'aura pas de répercussion fâcheuse pour la coalition, puisque les deux autres ministres du même parti, M. Benès et M. Franke, ont gardé leurs portefeuilles et puisque M. Franke a pris même le portefeuille de son collègue démissionnaire. La lettre autographe du Président exprime d'ailleurs l'espoir que M. Striberny ne s'en va pas pour longtemps.

Quant au conflit avec le Vatican, le gouvernement publia, le 19 juillet, une déclaration officielle qui, tout en montrant une digne fermeté quant à l'immixtion inadmissible dans les affaires intérieures de la République, fait preuve d'un haut esprit de conciliation.

Ayant constaté que ce n'est pas à lui qu'incombe la responsabilité du conflit avec le Vatican, le gouvernement déclare qu'il s'est toujours efforcé à maintenir, avec le Saint-Siège, des relations *correctes* pour pouvoir résoudre les rapports de l'Église et de l'État d'une façon satisfaisante et sans lutte.

Le gouvernement procède, dans cette affaire, en respectant pleinement ses droits et ses devoirs aussi bien que les sentiments de la population catholique de la République. Il désire une prompte solution du conflit aussi bien qu'une solution, paisible et juste envers toutes les confessions et toutes les Églises, de toutes les questions ayant trait à la politique religieuse.

Cependant, il ne voit qu'une solution possible du présent conflit : désormais, aucun conflit semblable ne doit plus éclater à propos des fêtes de Hus, entre l'État et le Vatican. Il faut par conséquent, que le gouvernement obtienne l'assurance que la question de la journée de Hus, fête officielle et nationale, sera désormais considérée comme une question réglée par la loi en vigueur, et comme une question de politique intérieure. Seuls, les représentants légaux du peuple tchécoslovaque sont appelés à décider sur la façon, sur le caractère et sur la participation de l'État à ces fêtes.

Cette déclaration, adoptée par toute la coalition, est d'une importance capitale. Bien que les ministres catholiques se soient abstenus de voter ils l'acceptent, puisqu'ils n'ont pas démissionné : la déclaration est un document de la solidité intérieure de la politique tchécoslovaque.

Ainsi, l'intempestive attaque du Vatican contre la souveraineté de la République, qui menaçait de jeter de graves troubles dans la vie politique tchécoslovaque, se termine, grâce à la sage et prudente diplomatie de MM. Svehla et Benès, par une manifestation de l'unité nationale.

H. Jelinek.

Bulletin Catalan

LES CATALANS A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS

Le Pavillon du « Foment de les Arts Décoratives » de Barcelone.

Il est un art catalan parfaitement caractérisé, que l'on ne doit et l'on ne peut pas confondre avec l'art espagnol. Fort heureusement, on s'habitue déjà à établir cette distinction, d'autant plus nécessaire qu'elle aide à comprendre d'une part l'âme grave et austère et presque immuable du génie espagnol et d'autre part, l'esprit serein et riant de ce peuple méditerranéen assis aux pentes des Pyrénées et qui est le siège d'une renaissance intellectuelle et artistique de plus en plus intéressante. On ne va donc pas au pavillon espagnol du Grand Palais pour admirer les œuvres catalanes. D'ailleurs, il n'y en a pas. On en trouve, certes, quelques-unes, aux installations espagnoles du Grand Palais, voire dans la section d'architecture, où l'on admire notamment quatre belles fresques de M. Fontanals et quelques fresques céramisées, très originales du peintre P. Isern i Alié ; mais pour avoir une idée claire des qualités de l'art décoratif moderne de la Catalogne, on doit visiter le pavillon des galeries Saint-Dominique, installé par les soins de la Société « Foment de les Arts Décoratives », de Barcelone.

Nous nous arrêterons pourtant quelques instants au Grand Palais, où, à côté des échantillons d'art espagnol, nous rencontrons de belles œuvres catalanes. D'abord, regrettons vivement que parmi les projets et les réalisations exposés on trouve à manquer les œuvres de deux architectes éminents, MM. Antoni Gaudi et J. Puig i Cadafalch. Ce dernier, avec son style inspiré dans la plus pure tradition, nous aurait montré le pur génie catalan. M. Gaudi, lui, aurait eu sa place toute indiquée dans l'Exposition, car il a été un véritable précurseur de l'art architectural moderne et compte parmi les artistes les plus vigoureux, les plus hardis de notre temple. Dans ce même grand Palais il exposa, vers l'an 1900, la maquette du temple de la Sacrée Famille, que l'on construit à Barcelone depuis plusieurs années. Ce temple, d'une architecture baroque, tordue, inspirée par des structures [illegible] défier toutes les lois de l'équilibre tout en les respectant scrupuleusement, fait l'étonnement de tous les voyageurs par ses hardiesses [illegible] concertante, faite de grandeur mystique et de sauvage

panthéisme. Tous ces essais d'architecture moderne que l'on rencontre dans la Cité des Arts nouveaux semblent chétifs et pauvres à côté des richesses architecturales et spécifiquement décoratives que l'on trouve dans toute l'œuvre de Gaudi.

Sans quitter le Grand Palais, nous trouverons quelques autres artistes catalans, tels que Farignoli, avec ses objets en bois taillé; les frères Soto, avec leurs soieries peintes; Quer, avec ses céramiques; le verrier Gol, dont nous parlerons plus loin, et les orfèvres Masriera i Carreras, de Barcelone, qui nous présentent plusieurs œuvres d'une grande richesse et de grand style, quelques-unes dans le goût oriental, et toutes elles sont remarquables par leur finesse et leur beauté. Avec eux, l'Institut Catalan des Arts du Livre présente une belle installation qui fait honneur aux imprimeurs et relieurs de Barcelone, notamment aux ateliers Miquel et Rius et Ramon Tobella, qui offrent de très beaux spécimens de leurs travaux. Mais comme nous venons de le dire, nous devons nous rendre aux Galeries Saint-Dominique pour trouver une manifestation de l'art catalan complète et originale.

Le « Foment de les Arts décoratives » est un groupement d'industriels de Barcelone qui se préoccupent autant du côté artistique de leurs industries que du côté technique. Ils entendent poursuivre une tradition locale jusqu'à présent trop délaissée et trop influencée par des éléments étrangers. Ils harmonisent, toutefois, cet esprit traditionnel avec les progrès techniques et avec le goût et les nécessités modernes. Et c'est là leur originalité. Ce groupement d'industriels, présidé par M. Santiago Marco, a dû vaincre quantité d'obstacles pour offrir au public de l'Exposition un ensemble d'œuvres témoignant de la vitalité artistique et industrielle de la Catalogne. Les obstacles purement bureaucratiques n'ont pas été les moins gênants. Mais la réussite n'en a été que plus éclatante. Les Catalans ont, à eux seuls, un magnifique pavillon, et rien que pour cela ils méritent l'attention du public. Nous verrons comment le public n'en sort pas déçu.

Nous ne pouvons pas nous attarder à estimer plusieurs œuvres qui pourraient avoir place dans n'importe quelle autre exposition artistique et qui relèvent de l'art tout court. Elles appartiennent à des artistes purs, non pas à des industriels, et elles ne figurent dans le pavillon catalan que pour compléter l'ensemble des installations. Telles sont le grand nu d'homme du maître statuaire, Josep Clara, les petites statuettes stylisées de De Cref, les dessins décorés de Mlle Lola Anglada et les peintures de Josep Obiols, bien que celles-ci aient été réalisées sur les cloisons même des stands.

A côté de ces œuvres d'art, mais classées déjà dans l'art industriel, on remarque immédiatement les belles terres cuites « Argerates » de la maison J. Marcó, de Gérone, reproduites selon un procédé tout à fait original et qui leur donne une patine aux tons métalliques : nous avons admiré des petits chefs-d'œuvre des regrettés statuaires catalans trop tôt disparus, Jvan Armenjol et Fidel Agnilas, ainsi que de petites merveilles de Euric Casanovas, Solanich, Borvell-Nicolau, etc.

L'art du meuble possède en Catalogne une tradition assez caractéristique. Il s'apparente un peu à l'art du meuble espagnol, mais conserve une rusticité et une simplicité toutes originales, d'accord avec le caractère catalan. Il est sobre d'éléments décoratifs, mais sait trouver la joliesse des formes et la sveltesse des lignes dans la simplicité même des matériaux employés. Cette tradition est surtout maintenue, aux galeries Saint-Dominique, par M. Antoni Badrines, qui présente une salle à manger dont la simplicité ne nuit nullement au confort. Le boudoir parme de M. Santiago Marco s'écarte un peu de cette tradition, tout en la respectant dans les lignes générales. Ici, la matière est plus riche, le ton plus moderne, les éléments décoratifs plus recherchés. Chez M. Joan Busquets, le métier prime l'art; il semble s'être préoccupé plus de la solidité que de la souplesse, mais ses meubles ne sont pas exempts d'élégance et de beauté. MM. Rigalt i Bulbena apportent au pavillon catalan leur sens de la mesure et de l'élégance. La firme Veuve Josep Ribas ajoute aux stands nommés le sens de la richesse et du confort avec son salon d'argent et d'érable. La maison Bastus, Queralto et Cie, bat, dans cet ensemble, le record de l'originalité.

Elle expose un salon tout à fait remarquable, un peu criard, certes, avec ses tons argentés et ses lignes raides et anguleuses. Le cubisme est passé par là. La stylisation est un peu outrée, mais l'ensemble ne manque pas de joliesse. Il a été projeté par un artiste qui est un connaisseur, M. Josep Pagés Roca, rompu aux délicatesses de l'art Louis XV. Lorsque son prurit d'originalité faisait faillite, le classicisme français le trahissait, et cela tout à son avantage.

Si l'art du mobilier possède en Catalogne une tradition, celui des tapisseries et celui des verreries ont dû la bâtir de toutes pièces. Jamais les artistes tapissiers de l'Escurial et du Prado ne s'étaient préoccupés de répandre leur industrie dans les régions soumises à la couronne d'Espagne. Aussi, si la Catalogne a essayé de fabriquer des tapis, elle a dû chercher ailleurs. M. Tomas Aymat a puisé son art aussi bien à Madrid qu'aux Gobelins. Il nous montre plusieurs échantillons de ses tapis de haute lisse, avec des sujets et des personnages modernes, bien que leur prêtant des nuances classiques. Ils sont d'un ton exquis, d'une solidité et d'un travail parfait. Ils séduisent aussi bien par la qualité que par la beauté. Les verriers Catalans d'aujourd'hui se sont inspirés, eux, de Venise : ils nous donnent les coupes à fruits de Mlle América Cardunets, les verres à émaux de Ricart Crespo, si catalans et si jolis, avec les petites peintures grotesques et stylisées du fameux dessinateur Xavier Nogues, et les vases et les plats de Josep Maria Gol, soufflés directement à l'air et ouvragés à la main.

La joaillerie catalane nous offre trois noms à retenir : ceux des orfèvres, Jaume Mercader et Ramon Sunyer et celui du miniaturiste, Miquel Soldevila. M. Jaume Mercader nous présente quelques pièces d'une rare beauté, des bagues, des pendentifs, des épingles, des bracelets, qui unissent la richesse à la sobriété, la ligne classique à la facture moderne, la gravité à la subtilité. M. Ramon Sunyer, lui, s'inspire de l'orfèvrerie religieuse et penche vers le style bizantin, sans toutefois l'imiter. L'un et l'autre restent pleins d'originalité et de charme. Quant à M. Miquel Soldevila, ses émaux et surtout ses miniatures en ivoire sont d'un art mûr et savant, plein de grâce et de souplesse. Un critique catalan écrivait naguère sur *La Veu de Catalunya* : « Nous croyons que l'art catalan a trouvé, en Soldevila, son miniaturiste définitif. Et cela est important. Il nous présente des miniatures en émaux et sur ivoire, comme on n'en fait nulle part. L'art des grands maîtres de la Renaissance italienne et celui du XVIIe siècle français semblent se confondre, chez lui, dans une parfaite floraison. »

Avant de terminer ce bref aperçu, il nous faut signaler les laques de M. Lluis Bracons. Sur ce rechercheur original, M. François de Miomandre écrivait naguère : « Ce M. Bracons me semble être, après notre Dunant,

l'artiste qui travaille le mieux cette matière ingrate et merveilleuse, qui en a le plus renouvelé la technique. Sa vue de Barcelone dans le salon de M. Joan Busquets est une fort belle chose pittoresque et synthétique à la fois. »

Voici l'apport des Catalans à l'Exposition des Arts Décoratifs et Industriels modernes. Leur installation, dirigée par le président du « Foment de les Arts Décoratives », M. Marco, aidé par M. Josep Obiols qui a peint plusieurs cloisons et M. Lluis Bru, à qui l'on doit le beau jet d'eau du centre, fait honneur au génie artistique des Catalans, à leur industrie toujours en progrès, à leur attachement aux traditions du pays, source de toute œuvre d'art solide, et aussi à leur désir du nouveau, du moderne, de tout ce qui signifie un progrès et une acquisition, soit dans le terrain de la technique, soit dans le domaine de l'esprit. Ils pourraient s'approprier la devise du poète : « Se renouveler, ou mourir », car ils la suivent avec tout l'enthousiasme d'un peuple qui, après avoir sommeillé pendant des siècles, retrouve tout sa force pour assurer son avenir.

La Question d'Orient

Il vient de paraître, sous le titre *L'Empire de l'Orient, aspects économiques et sociaux de la question d'Orient* (1), un livre qui, comme bien des ouvrages d'enseignement sérieux et profond, n'a pas fait beaucoup de bruit. Il mérite pourtant mieux que de prendre discrètement place dans les bibliothèques des spécialistes. L'auteur, M. Stavro Costopoulo est vraisemblablement un hellène de Constantinople ou d'Asie-Mineure, mieux placé qu'un autre pour sentir et analyser un problème de cette nature.

L'auteur estime la question d'Orient, telle quelle se présentait aux diplomates, comme pratiquement liquidée. « Quelques années de guerre ont suffi, écrit-il, pour résoudre les difficultés les plus redoutables. Les guerres balkaniques d'abord ont résolu le problème de la Macédoine et provoqué la constitution de l'Albanie en État indépendant. Ainsi les intrigues d'un Abdul Hamid ne pourront plus pousser les peuples chrétiens des Balkans à s'entr'égorger, ni dresser les tribus albanaises contre les volontés de l'Europe ; les Crétois aussi pourront vivre tranquilles après leur union avec la mère patrie.

La grande guerre de 1914, qui, pour l'Orient, n'a fini qu'avec le traité de Lausanne (24 juillet 1923) a complété cette liquidation du fait même de sa portée mondiale. Seulement, parmi les solutions que cette guerre a apportées, il faut faire des distinctions. Relevons d'abord celles qui ont tranché les problèmes de Syrie, de Mésopotamie et d'Arabie. Grâce à elles, à l'avenir, il n'y aura plus de massacres au Liban et la civilisation pourra refleurir dans les pays où l'Écriture avait placé l'Eden.

A côté de cette partie, pour ainsi dire positive, de la liquidation, il y en a une autre qui tout en étant négative, ne laisse pas de présenter un grand intérêt pour tous ceux qui voudraient saisir le vrai sens de la question d'Orient : à l'avenir, il n'y aura plus de question d'Arménie, ni d'irrédentisme hellénique. Le programme d'extermination de tout élément non turc, poursuivi et appliqué fidèlement par les successeurs des jeunes Turcs, a abouti là où tant d'interventions européennes et de traités internationaux avaient complètement échoué. De quatre ou cinq millions d'Arméniens qui vivaient autrefois dans les pays de l'Empire ottoman, s'il en reste encore en vie quelques centaines de milliers, pas un seul ne se trouve à l'heure actuelle en Turquie d'Asie. Les deux millions de Grecs de l'Asie Mineure ont cessé eux aussi d'en faire partie. La Turquie est cette fois incontestablement rendue aux Turcs. De cette façon, la question d'Orient ne devrait plus exister. L'heureuse solution de certains problèmes et l'élimination de toute cause capable de gêner la domination turque sur les restes de l'ex-empire ottoman devraient assurer aux Turcs une vie tranquille à côté des autres peuples de l'Orient. Ces derniers devraient enfin laisser les descendants des conquérants jouir tranquillement des bienfaits de la conquête. Au moins est-ce la manière de voir de leurs chefs d'aujourd'hui et le sens profond du programme qu'ils ont appliqué.

Malheureusement pour eux ce n'est pas là le vrai sens de la question d'Orient, ni la façon de voir des autres peuples. On méconnaît, en effet, la réalité et on interprète mal l'histoire en croyant que la question d'Orient n'existe plus du fait que les Arméniens ont été exterminés et les Grecs massacrés ou expulsés.

Depuis des siècles déjà et surtout depuis l'époque où la décadence des sultans a déterminé les interventions européennes, les Turcs ont pu trouver, parmi les autres peuples, soit des ennemis, soit des protecteurs et même des alliés. Il y a toutefois une chose qu'ils ne pourront jamais s'assurer, précisément pour les mêmes raisons qui ont déterminé l'amitié ou l'hostilité des autres puissances : la paix. La fatalité d'ordre géographique qui pèse sur leur pays devrait depuis longtemps les en avoir persuadés. »

Sur les prémisses de la démonstration de M. Costopoulo il y aurait certes quelques réserves à faire. Je crains que l'Albanie établie, par une néfaste politique italienne, au mépris de toute justice ethnique, dans des frontières arbitraires, ne soit un constant foyer d'inquiétudes ; certaines aspirations serbes comme certaines prétentions bulgares laissent flotter quelque malaise sur les questions macédoniennes. L'agitation kémaliste menace aussi bien la Syrie que la Mésopotamie et la question du foyer arménien dans ses terres ancestrales ne saurait être considérée comme définitivement résolue par une brutale et catégorique négative, mais il faut laisser à l'auteur le bénéfice d'une vision d'ensemble justement généralisatrice. On peut admettre avec lui que la vieille question d'Orient a modifié son caractère d'autant qu'il reconnaît lui-même, au cours de son travail, [illegible] Albert Sorel a bien dit : « Il y a une question d'Orient depuis qu'il y a des Turcs en Europe » mais cette affirmation, sous sa forme lapidaire, contient une double erreur. La question d'Orient [illegible] luttes séculaires pour la conquête du bassin oriental de la Méditerranée) est bien antérieure à l'apparition des Turcs. D'autre part, dans l'économie de l'histoire moderne de l'Europe, ce qu'on appelle la question d'Orient, au sens diplomatique du terme, commence bien après cette apparition.

En faisant de la présence des Turcs sur le Bosphore la [illegible] de la question d'Orient [illegible] Turcs contre [illegible] non-musulmans. Les postulats historiques de la diplomatie européenne portent ainsi une responsabilité initiale des maux qui ont désolé l'Orient et l'Europe.

Les solutions que l'on cherchait conformes à ces postulats ont lamentablement échoué. Le traité de Lausanne les a inhumées. La vraie question d'Orient, suivant M. Costopoulo, apparaît aujourd'hui débarrassée de tous

(1) Éditions de l'*Ile de France*, 71, rue de Provence.

les voiles politiques qui la masquaient. Elle se réduit à la lutte pour l'Empire de l'Orient, question autrement large qu'un dépècement plus ou moins équitable de l'Empire ottoman, d'arbitraire formation.

Le Kémalisme est-il en mesure de faire face, à lui tout seul, à ce nouvel état de choses ? Après avoir radicalement et même sauvagement fait table rase du passé, peut-il être enfin l'heureux possédant aux mains rouges de sang mais libres ? M. Costopoulo est légitimement sceptique : « L'expérience kémaliste est déjà « ratée ». Elle portait les éléments de cet échec dans son origine même, puisqu'elle prétendait transformer, en un tournemain, un état économique et social créé par une tradition séculaire et puisqu'en voulant forcer la nature des choses elle devait fatalement se heurter à la résistance des différents facteurs ethniques et psychologiques. On a beau séculariser l'État et laïciser l'enseignement en Turquie, ni la génération présente, ni plusieurs de celles qui suivront, ne pourront faire autre chose que suivre la tradition. L'aristocratie des villes se cramponnera toujours à son fonctionnarisme civil ou militaire, et les paysans d'Anatolie ne pourront jamais devenir des commerçants ou des industriels. La composition de la société turque reste encore purement féodale et, pour la transformer, il faut surtout du travail constructeur et positif. En attendant, même en supposant qu'on réussisse à opérer la fusion des éléments de races diverses auxquels le Pantouranisme fait appel pour former la nouvelle nation turque, la Turquie reste sans cette classe sociale qui, depuis la fin du XVIIIe siècle, a été le principal facteur de son renouvellement et de sa modernisation : la bourgeoisie des *rayas* expulsés.

Quant à la collaboration avec les capitaux étrangers pour la mise en valeur du pays, il suffit de jeter un coup d'œil sur le sort des capitaux engagés déjà en Turquie, pour comprendre que le nouveau programme ne diffère pas beaucoup de la tradition féodale de gaspillage et d'exploitation.

La crise économique aurait pourtant dû ouvrir les yeux des dirigeants d'Angora. Les trente millions de kilos de laine que l'Asie-Mineure offrait aux marchés de l'Europe avant la guerre sont réduits maintenant à seize. Les sept millions de kilos de laine, montant de toute la production turque en 1913 ne sont plus aujourd'hui qu'un million deux cent mille kilogs. De même pour la production du tabac. Quant aux céréales, l'Anatolie, qui était autrefois un des plus grands greniers du monde, s'est vue obligée d'importer du blé de l'étranger, tant en 1923 qu'en 1924. Dans la partie occidentale de l'Asie-Mineure, exclusivement habitée autrefois par des Grecs, la production des figues, des raisins et des olives est tombée au tiers de celle de l'année précédente, malgré l'occupation immédiate de ces domaines par des populations turques. Quant à l'exportation de ces articles, elle est pour le moment impossible ; car l'élément grec était exclusivement occupé de la préparation (distilleries et autres industries) indispensable pour leur mise en état d'exportation. L'industrie ne souffre pas moins. Des branches entières de production ont disparu.

Et tandis que les exportations diminuent, le manque total et l'épuisement de tout stock commercial ont fait naître des besoins immédiats qui se traduisent par une hausse des importations. Elles atteignaient en 1923 144 millions de livres turques, contre 84 millions d'exportation. On ne possède pas encore les chiffres de 1924, mais ils doivent montrer le même déficit. Mais il est inutile de s'étendre sur cet état de choses déplorable. Il est plus intéressant de suivre M. Costopoulo dans ses prévisions d'avenir. Il estime tout d'abord que la France et l'Angleterre, aujourd'hui en Syrie et en Palestine, suffisamment instruites du danger de leur désaccord, sauront y maintenir une unité d'action contre la Turquie.

Les visées bulgares sur la Macédoine diminueront avec le départ des éléments musulmans soumis à l'échange des populations, parmi lesquels les *comitadjis* bulgares recrutaient leurs alliés contre la Serbie et la Grèce. Les difficultés balkaniques seront surtout alimentées par la Russie et l'Italie. Mais il ne faut pas accorder une grande signification historique et économique à ces diverses manœuvres diplomatiques et politiques. Elles sont dominées par d'autres problèmes.

L'Orient turc étant depuis toujours un carrefour de races, son avenir se trouve fatalement déterminé par l'alternance des deux formes que le passage de races peut revêtir, l'invasion ou la conquête d'une part et la colonisation de l'autre.

Dans les temps primitifs la première de ces formes était inévitable par suite des grandes migrations de peuples ; mais les Grecs ont inauguré la colonisation, en inscrivant ainsi la première hypothèque des peuples marins et commerçants sur le pays. Ils avaient réussi à stabiliser la vie de l'Empire ottoman. En les chassant, les jeunes Turcs replacent leur pays devant l'éventualité de l'invasion ou de la conquête. L'impasse économique dans laquelle ils ont acculé le pays peut les amener à chercher la diversion d'une guerre. Ce serait la revanche des lois économiques et politiques qui furent méprisées ou ignorées par la conception kémaliste et ce serait la fin de la Turquie, car la Turquie est dans l'impossibilité de soutenir n'importe quelle guerre.

L'autre solution, la seule raisonnable, serait la réouverture de l'Anatolie aux éléments colonisateurs et aux capitaux étrangers. Dans leur amour-propre exaspéré les Turcs voudraient bien les seconds, mais pas les premiers, or, — et c'est là un fait capital — les deux sont indissolubles.

On ne prête pas d'argent à un usinier qui n'a que ses machines et pas d'ouvriers. Les rayas expulsés étaient les seuls véritables metteurs en œuvre de la richesse turque. Si invraisemblable que cela paraisse, ce seront les Turcs eux-mêmes qui demanderont, pour ne pas périr, le retour des chrétiens. Les Turcs ont besoin de ces collaborateurs pour le relèvement économique de leur pays et cela le plus vite possible. Les ports de Pirée et de Salonique menacent de capter tout le courant économique de la Méditerranée orientale et, au génie commercial des Grecs, il n'est pas permis d'opposer des expériences d'une efficacité douteuse. Les Turcs doivent prévenir tout retour offensif de ces forces, car les deux pays sont actuellement à égalité numérique.

J'ai très insuffisamment résumé cet ouvrage de grande valeur, mais j'en ai donné, je crois, un aperçu qui doit encourager ceux que la question d'Orient intéresse à le lire plus complètement. L'affaire marocaine, qui est la conséquence directe de la malheureuse politique orientale de la France, d'autres soucis européens et intérieurs ont détourné l'attention de la France de cette Méditerranée orientale pour laquelle, pendant un temps, on nous conseillait de sacrifier l'amitié anglaise. Mais nous y serons fatalement ramenés et il importe de ne jamais la perdre de vue.

René Puaux.

Le Gérant : A. Desnoes.

Société Française d'Imprimerie d'Angers,
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 17 63e ANNÉE 5 SEPTEMBRE 1925

HANS DE BÜLOW

C'est une existence tourmentée et douloureuse que celle de Hans de Bülow dont la correspondance avec Wagner vient d'être traduite par les soins de M. Khnopff.

Appartenant à une famille de vieille noblesse, poussé d'autre part vers les arts et spécialement vers la musique par une sorte d'ardente nostalgie, il rencontre sur sa route Wagner à l'heure où il lui faut prendre les grandes résolutions qui vont décider de l'orientation de sa vie. Il est ébloui, fasciné par ce génie prodigieux dont il sent pleinement la grandeur unique. Il a vingt et un ans, il est ardent, idéaliste, épris d'art. Son père et sa mère combattent sa résolution de se consacrer à la musique; ils voudraient le voir continuer ses études de droit et entrer dans le barreau ou dans la diplomatie. Le jeune Hans est sur le point de se résigner : il écrit à Wagner une lettre où il lui confie mélancoliquement « la cruelle nécessité d'entrer les yeux ouverts dans une carrière qui lui répugnait et de se jeter, pour toute son existence, dans un désaccord moral qui briserait son âme. » Wagner s'indigne de la contrainte que l'on exerce sur le jeune homme : « Le déchirement et le chagrin avec lesquels il s'était adressé à moi, racontent les *Mémoires*, me donnaient le droit de lui faire comprendre qu'il ne s'agissait pas seulement de sa future profession, mais de toute sa vie intellectuelle et morale. Je lui expliquai ce que je ferais à sa place si je sentais en moi une impulsion irrésistible vers la carrière des arts, et que je fusse prêt à surmonter les plus grandes difficultés et même les désagréments d'une brouille de famille. Plutôt que de m'engager dans une voie fausse, je n'hésiterais pas à prendre une résolution extrême et à accepter la main qu'on me tendrait comme je lui tendais la mienne. » Cette missive est remise directement à Hans par un de ses intimes, Carl Ritter, qui le fait appeler et l'emmène dans la campagne pour lui faire lire la communication de Wagner. « Sur l'heure et tel qu'il était, Hans se décida à partir. Par la pluie et le vent, et la saison étant très rude, sans argent aussi, les deux amis firent le voyage jusqu'à Zurich à pied. Et un beau soir, ces jeunes gens entraient chez moi, exaltés, aventureux et portant sur leurs vêtements les traces de leur longue expédition pédestre. Ritter rayonnait de joie d'avoir si bien réussi dans sa mission et le jeune de Bülow me témoigna une reconnaissance passionnée. » Tout de suite Bülow se lança dans la carrière d'artiste : il débutait comme chef d'orchestre, sous le patronage de Wagner, au théâtre de Zurich, puis, peu après, au théâtre de St-Gall. En 1851, il se rendait chez Liszt à Weimar. Le sort en était jeté : Bülow était irrésistiblement attiré dans la sphère d'influence des deux grands [illegible] de la musique moderne. Il devait expérimenter à ses dépens la vérité de l'antique adage qu'il est périlleux pour

un simple mortel de s'asseoir à la table des dieux.

Bülow, au fond, n'appartenait pas à la même race qu'eux. Certes il les égalait largement par la noblesse d'âme, par le désintéressement artistique, par l'enthousiasme pour la beauté. Il était un pianiste excellent et un chef d'orchestre supérieur. Mais il n'était ni un virtuose génial comme Liszt, ni un titan prodigieux comme Wagner. Il n'avait pas ce pouvoir « démonique » qui remue et dompte les foules, ni cet instinct créateur qui entraîne irrésistiblement celui qui en est possédé, ni cet égoïsme sacré qui permet à l'artiste-né de poursuivre sa route sans se laisser arrêter par aucun obstacle ni par aucun scrupule. Il dut reconnaître très vite qu'il n'était pas de l'espèce des grands « constructeurs ». Doué d'une haute intelligence, d'un esprit brillant et sarcastique, d'une imagination ardente, il ne sentait pas en lui la puissance de réaliser ses hautes conceptions. Il lui fallut se contenter d'être l'interprète fidèle de la pensée des autres; il passa sa vie à se dévouer au génie d'autrui, à présenter au public sous une forme parfaite les œuvres des grands maîtres, à être le reflet d'individualités plus robustes et qui le dépassaient. Wagner voyait en lui le successeur le plus hautement qualifié de Liszt. « Bülow seul, disait-il, étant capable de nous présenter, en des exécutions publiques, un Bach authentique ou le vrai et grand Beethoven, et d'entraîner à sa suite des auditoires subjugués. » Il est douteux que Bülow ait trouvé dans ce rôle une satisfaction complète. Il y avait en lui quelque chose de tendu, d'excessif, d'exalté qui laissait deviner qu'il souffrait de la disproportion qu'il percevait entre les rêves grandioses de sa fantaisie et son impuissance créatrice. Tout jeune déjà il écrivait : « Je ne vivrai pas longtemps et c'est pourquoi aussi je veux vivre une existence qui me paraisse digne d'être vécue. Je ne veux pas être emprisonné dans une vie qui me paraîtrait dix fois plus odieuse et haïssable que la mort la plus amère, en qui je reconnais au contraire une amie. » Il n'est pas téméraire de penser que sous les saillies de son humour violent et bizarre, Hans de Bülow dissimulait le sentiment douloureux d'une insuffisance que sa fierté lui défendait de laisser voir à qui que ce fût.

Envers Wagner son dévouement était sans bornes. Bülow est le confident, l'ami, toujours prêt à seconder en toutes choses les projets du maître, le collaborateur sûr dont on réclame les services en toute occasion. Qu'il s'agisse de mettre au net, acte par acte, le livret de *Tristan*, de jouer pour le maître et ses amis les difficiles arrangements du *Ring*, de réduire pour le piano la partition de *Tristan*, d'aider Wagner à organiser ses concerts à Paris en 1860, de travailler à la diffusion de l'œuvre wagnérienne, toujours Hans de Bülow est là, infatigable de complaisance et de dévouement. Quand Wagner devient en 1864 l'ami du roi de Bavière, Bülow est aussitôt appelé à Munich, d'abord comme pianiste du roi, puis en 1867 comme chef d'orchestre et directeur de l'Ecole de musique. C'est lui qui en 1865 dirige les répétitions de la première de *Tristan* à Munich et en 1868 celles des *Maîtres Chanteurs*. Bref Bülow est sans contredit l'artiste qui, avec Liszt, a le plus fait, dans les plus dures années de lutte, pour imposer en Allemagne la gloire de Wagner et faciliter au public l'intelligence de son œuvre.

On sait quelle fut la récompense de ce dévouement.

Bülow avait épousé la fille de Liszt et de Mme d'Agout, Cosima. Or ce mariage s'était très vite avéré comme une erreur. En donnant son nom à la fille naturelle de son maître et ami et en lui assurant ainsi une situation « régulière », Bülow accomplissait un acte de dévouement : il s'acquittait d'une dette de reconnaissance et donnait à Liszt une grande satisfaction et un apaisement qui lui était doux. Mais Cosima n'était pas faite pour une union de ce genre. Comme Liszt et comme Wagner, elle était une personnalité « souveraine », qui dépassait de beaucoup Hans de Bülow par sa volonté de puissance et sa vitalité. De bonne heure elle se sent irrésistiblement attirée vers Wagner dont le génie lui avait été révélé par son père. Il lui laisse une impression ineffaçable lorsqu'elle le rencontre pour la première fois à Paris en 1853. Elle se rapproche de lui lors d'une visite que, au cours de son voyage de noces, le jeune couple de Bülow fait à Wagner dans son « Asile » de Zurich en 1857, au moment de la conception de *Tristan* et peu avant la catastrophe qui amène Wagner à quitter la Colline Verte. Elle eut à ce moment la sensation vivante tout à la fois de la grandeur du génie de Wagner et des souffrances que lui apportent les misères de son existence quotidienne. Peu à peu germa et grandit en elle la conviction qu'elle était appelée à soulager sa détresse et à lui ap-

porter ce bonheur domestique après lequel il soupirait en vain. « Je comprends de moins en moins, écrivait-elle plus tard à un ami, comment un être tel que Wagner a pu être précipité dans notre monde actuel, et je me réjouis d'une seule chose, c'est d'être parvenue à cette intuition. Elle m'a montré ma voie et je ne pense plus désormais à rien d'autre qu'à l'accomplissement de cette mission où repose pour moi tout bonheur. » Lorsqu'elle rencontre de nouveau Wagner à Biberich en 1862, leur intimité se resserre, encore que, entre eux deux, tout soit encore « silence et mystère ». C'est l'année suivante seulement que, pendant une rapide visite que Wagner fait aux Bülow à Berlin, le 28 novembre 1863, au cours d'une tournée de concerts, la lumière se fait en eux : « Bülow ayant à s'occuper des préparatifs de son concert, racontent les *Mémoires*, je me promenai seul dans une belle voiture avec Cosima. Alors le silence remplaça les badinages; les yeux dans les yeux, nous nous sentions vaincus par le désir impérieux de nous avouer la vérité; nous n'avions pas besoin de parler pour comprendre le malheur infini qui nous accablait. Cet aveu muet nous soulagea. Un apaisement profond nous permit d'assister sans oppression au concert... Après une nuit passée chez les Bülow, je poursuivis mon voyage. En quittant Cosima, je me rappelai l'adieu si émouvant qu'elle m'avait fait à son départ de Zurich. J'avais l'impression que le temps écoulé depuis lors n'était qu'un mauvais rêve qui disparaissait sous les sensations de ces deux jours mémorables et décisifs de mon existence. Si autrefois la crainte mystérieuse d'être incompris m'avait forcé au silence, aujourd'hui, il m'était tout aussi impossible de rendre par la parole ce que nous nous étions dit par le silence. »

Le séjour que Cosima fait avec ses deux filles chez Wagner à Starnberg, peu de temps avant la nomination de Bülow à Munich, amène la crise. L'aveu jaillit et Cosima se donne à Wagner. Bülow cependant ignore tout et rien ne lui ouvre les yeux. Pendant le séjour de Wagner à Munich, Cosima tient auprès de lui le rôle de maîtresse de maison : elle a chez lui un salon et un cabinet de travail; elle reçoit les visites, préside aux réceptions, tient la correspondance, gagne la confiance du roi de Bavière. Bülow, dans la droiture et la générosité de son cœur, approuve cet arrangement : tandis que lui-même se dépense sans compter pour la gloire artistique de Wagner, il trouve naturel que sa femme s'applique à faciliter au maître la vie de tous les jours. Il ne *veut* pas croire à une trahison possible. Lorsque, le 10 avril 1865, pendant la première répétition d'orchestre de *Tristan* que dirige Bülow, Cosima donne le jour à une fillette, Bülow peut encore s'en croire le père et écrit à un ami à Iéna : « Sûr de la part que vous prendrez à cet événement, je me permets de vous informer que ce lundi 10, je suis pour la troisième fois *devenu mère* comme disent les Berlinois quand il leur naît des filles. L'enfant (qui se nommera probablement Isolde) est très vigoureuse. » Wagner est parrain de la fillette : il ne peut officiellement revendiquer d'autre titre. L'opinion publique munichoise, cependant, après avoir réussi à éloigner Wagner de la capitale et du roi, se déchaîne aussi contre ses créatures, contre les « aventuriers » qu'il a installés à la cour, — en première ligne contre Hans de Bülow. Le *Volksbote* étale devant le public les « révélations » les plus scandaleuses. Bülow provoque le rédacteur en duel et porte contre le journal une plainte en diffamation. Cosima et Wagner cependant ont arrêté leurs dispositions : il est entendu entre eux que, dans le courant de l'été, Cosima quittera son mari pour se fixer définitivement auprès du maître. Vers la mi-mai 1866, elle met ce projet à exécution et se rend chez Wagner à Tribschen avec ses enfants. Peu après son départ, une lettre de Wagner pour elle est apportée à son domicile. Bülow l'ouvre, pensant qu'elle contenait peut-être des communications qu'il devrait immédiatement télégraphier à sa femme. Ce qu'il lit le remplit d'effroi et lui ouvre enfin les yeux. Après avoir adressé au roi une lettre de démission, il accourt à Tribschen pour provoquer l'explication nécessaire. Mis en présence de la vérité, il accepte l'idée d'un divorce, mais demande que, par égard pour lui et pour l'opinion, Cosima se rende auprès de son père et ajourne à deux ans son union avec Wagner. Les amants lui refusent même cette concession : rien ne peut les décider à une séparation : ils revendiquent hautement la responsabilité de leur acte et acceptent d'en supporter toutes les conséquences; l'ami est impitoyablement sacrifié. Bülow n'a plus rien à espérer. Du moins voudrait-il encore, si possible, éviter le scandale public. Il prolonge pendant plus de deux mois sa visite à Tribschen dans le dessein de réfuter ainsi les commérages de Munich. Puis il se rend à Bâle pour l'hiver, laissant chez Wagner sa femme et ses enfants. Pendant des années encore on le voit

maintenir, même vis-à-vis de ses amis les plus intimes, la fiction que son mariage avec Cosima subsiste toujours. En 1867 il accepte de revenir à Munich comme chef d'orchestre royal et directeur de l'Ecole de Musique. Pour éviter un scandale qui eût indisposé le roi et rendu impossible à Bülow la continuation de son apostolat wagnérien, Cosima consent même à ce moment a se séparer encore une fois de Wagner et à partager à Munich la demeure de Bülow. C'est sous la direction de Bülow que sont données les auditions solennelles de *Tannhäuser* et de *Lohengrin* et enfin, le 21 juin 1868, la première des *Maîtres Chanteurs* qui est pour Wagner l'occasion d'un triomphe sans précédent. Mais ce triomphe même provoque dans l'opinion une recrudescence d'animosité contre le chef d'orchestre dont le dévouement avait si puissamment contribué à cette nouvelle victoire de l'art wagnérien. Les journaux de Munich reprochent à Bülow de devoir sa situation à sa « complaisance » de mari. Wagner rompt alors définitivement tous les liens qui le rattachent à la capitale bavaroise et se retire de nouveau à Tribschen, conviant Cosima à le suivre dans cet asile pour échapper à « l'enfer munichois ». Elle répond à cet appel le 5 août et rend ainsi le scandale irréparable. Liszt, qui s'était efforcé d'arranger les choses à l'amiable, cesse dès lors pendant plusieurs années toute relation avec sa fille et Wagner. En vain Bülow, qui n'abandonne toujours pas l'espoir d'un revirement, attend quelques mois encore avant d'entamer l'action en divorce. Sa situation à Munich est devenue intenable; il lui est désormais impossible de continuer à se faire le champion de l'art wagnérien en Allemagne. En juin 1869 enfin, il clôt par une reprise de *Tristan* sa carrière de chef d'orchestre à Munich, il renvoie à Cosima à Tribschen les deux filles qu'il avait eues d'elle, et prend tout seul le chemin de l'exil « Ma femme s'est séparée de moi, écrit-il le 24 juillet à un ami, et s'est fixée définitivement en Suisse avec les enfants. La joie de vivre, l'élasticité, l'énergie ont décliné en moi jusqu'à la dépression nerveuse totale. Conserver plus longtemps la situation artistique si brillante que j'avais obtenue à Munich grâce à l'amitié de Wagner est devenu pour moi une impossibilité morale et d'ailleurs aussi matérielle. »

Le 18 juillet 1870, le divorce était prononcé, aux torts de Cosima qui était condamnée à une amende se montant au quart de sa fortune et aux frais du procès.

Bülow sortait brisé de ce conflit, broyé entre deux volontés d'acier contre lesquelles sa nature chevaleresque et droite ne pouvait rien. Il souffrit plus sans doute de la trahison de l'ami que de l'infidélité de la femme. Il lui fut très dur d'être traité de la sorte par celui dont il avait fait son dieu et de devoir renoncer à un apostolat où il avait mis le meilleur de lui-même. Sut-il s'élever jusqu'à la sereine résignation du roi Mark et se courber sans révolte devant la « fatalité » qui lui enlevait du même coup sa femme et son ami? On ne sait. Mais il ne chercha pas à tirer vengeance du tort qui lui avait été fait Il se borna à adopter une attitude d'ironique détachement : « N'ai-je pas montré, écrivait-il en 1870, que je n'avais pas l'ombre de talent pour le mariage? Après un pareil fiasco, comment songer à une nouvelle édition? Madame de Bülow numéro 1 était beaucoup trop grande pour moi; je veux dire aussi par la taille. »

On voudra bien me tenir quitte de tout « jugement » sur ces faits que j'ai exposés tout objectivement et qui parlent assez par eux-mêmes. Il est trop évident que les acteurs de ce drame sont des êtres d'exception qui se meuvent « par delà le bien et le mal », des créatures « démoniques » selon la formule de Gœthe, qui sont ce qu'elles sont en vertu d'une loi immanente et nécessaire. Il serait tout à fait vain et un peu ridicule de prétendre savoir ce qui est permis et défendu à un Wagner et à une Cosima, de mesurer leurs actes à l'aune de notre morale bourgeoise, de les absoudre ou de les condamner au nom de conventions au-dessus desquelles ils se sont délibérément placés. A ceux qui seraient tentés de s'indigner de cette histoire d'amour humaine, trop humaine, je conseille toutefois de relire les souvenirs du jeune Nietzsche sur l' « idylle de Tribschen » et surtout de songer à l'œuvre formidable que Wagner sut accomplir aux côtés de Cosima — les *Maîtres Chanteurs*, l'achèvement du *Ring*, l'édification du théâtre de Bayreuth, les représentations solennelles de l'*Anneau*, *Parsifal*... — et de se demander : « Ceci ne compense-t-il pas cela? »

Et puis — la justice des choses n'a-t-elle pas des retours imprévus? Au moment même où Bülow, le triste vaincu, disparaissait de l'horizon de Wagner, un nouvel apôtre du wagnérisme — le plus grand de tous, Nietzsche, — surgissait de l'obscurité. Lui aussi fut attiré, charmé, envoûté, par le « grand magicien » et sa compagne; Tribschen, qui vit l'immolation

du pauvre Bülow, resplendit dans les souvenirs de Nietzsche comme l'Ile des Bienheureux. Puis il dut connaître à son tour le terrible égoïsme du génie. Le jour où il apparut qu'il entendait être lui-même et non l'instrument docile de Wagner, il encourut lui aussi l'excommunication. Et Cosima le raya dédaigneusement du nombre des vivants par la sentence mémorable : « Ce jeune homme était si modeste; c'est dommage qu'il soit tombé malade si tôt. » Cette fois, elle n'avait pas vu clair. Wagner s'était heurté à un titan du même rang et aussi dur que lui. Le choc fut rude. Le *Cas Wagner* le fit bien voir. Bülow put encore le lire. Comprit-il qu'il était vengé : sous le marteau du terrible briseur d'idoles, la statue triomphale du maître de Bayreuth avait rendu un son creux dénonçant que le métal n'était pas pur de tout alliage...

Henri LICHTENBERGER.
Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

LETTRES A HANS DE BULOW

(Décembre 1851 *ou janvier* 1852*)*

Mon bon Hans,

Ta lettre m'a beaucoup touché. J'espère que tu t'es tranquillisé à propos de ma rudesse; vois-y, tout simplement, un moyen quelque peu vif de t'arracher finalement une véritable lettre. Tel était, en réalité, mon but, maintenant atteint. Au surplus, j'étais vraiment irrité. Vous ne savez pas combien il m'est nécessaire de rencontrer de la sympathie au dehors! Je vis ici réellement trop solitaire et notamment en ce qui concerne le côté artistique de mon être. Le fait que je doive toujours me contenter d'écrire, sans jamais rien entendre ni voir de moi, me condamne à un sort encore plus atroce que Beethoven n'en eut à supporter, à cause de sa surdité. Dépourvu de tout stimulant du monde tangible, toujours réduit à me nourrir de ma propre substance, j'ai besoin, pour pouvoir maintenir quelque peu mon énergie vitale, des relations les plus actives et les plus encourageantes avec l'extérieur : d'où m'arriverait donc encore, finalement, le désir de communiquer le tréfonds de mon être, si je rencontrais partout le silence autour de moi ! La circonstance que tu combats en ma faveur dans les revues peut certainement — surtout à raison de tes jolis débuts — me divertir, mais aucunement me consoler : le Wagner, tel qu'il apparaît dans les revues, diffère absolument du véritable, du nécessiteux Wagner d'ici.

Le premier appartient déjà au passé, ne représente qu'une figure dessinée sur du papier; tandis que l'autre est un être existant, en proie à la tristesse, inassouvi, appartient au présent! Il me semble qu'aucun de vous ne comprend combien je suis malheureux, que mon art provient uniquement de ma détresse et que vous trouvez seulement plaisir à mon infélicité.

Ce n'est pas ton omission d'exécuter mes ordres, mais, d'une façon générale, le fait que tu ne m'écrivais point, qui causait mon irritation. Ne l'oublie pas, à l'avenir; écris-moi fréquemment et notamment à ton sujet. Une recommandation : ne te préoccupe jamais de l'affranchissement; les Ritter sont à ce point généreux vis-à-vis de moi, qu'ils me mettent parfaitement en situation de toujours payer le port de tes lettres, même si tu en expédiais plus d'une par semaine Donc, n'impose aucun sacrifice à ta bourse modeste!

Je suis, de nouveau, très déprimé moralement (comment pourrait-il en être autrement pour un être humain condamné à ne vivre qu'en pensée, jamais en réalité?). Je ne t'en écris pas plus à ce sujet, aujourd'hui : il y a, cependant, une chose, que je tiens pour importante, — ton attitude à l'égard de Liszt, en ce qui concerne Berlioz.

Tu écris :

« ... Et je suis, à présent, forcé d'exprimer ouvertement mes plus vives sympathies pour Berlioz et son œuvre; je devrai faire l'éloge de son opéra, etc., etc., parce que *j'ai pour obligation, maintenant, de soutenir Liszt dans tout ce qu'il entreprend.* »

Uniquement par amour pour toi, je te crie : « Non, tu ne le dois pas! » Je ne connais qu'*un seul vice* : le manque de sincérité et la lâcheté; une seule vertu, la franchise et le courage! Garde-toi cher Hans, de prendre comme base de tes jugements la politique : le seul résultat, dans ce cas, c'est que, dès maintenant, tu souffriras sans aucune consolation; mais si tu cesses de souffrir, tu es aussi *indigne*. Tu penses que, pour arriver à un but finalement louable, il s'agit de *me* frayer la voie vers celui-ci : c'est un raisonnement foncièrement faux; il ne peut illusionner qu'un esprit faible. Par de mauvais moyens, jamais un but louable ne sera atteint; il vaudrait mieux adopter la maxime des Jésuites : « Qui veut la fin veut les moyens. » Les moyens que Liszt emploie à présent doivent produire des résultats absolument opposés à ceux qu'il poursuit : les représentations d'œuvres de

Meyerbeer et de Berlioz ne peuvent amener qu'une nouvelle confusion dans l'opinion du public à mon sujet et, d'une façon générale, au point de vue du goût. Tout ce qu'il a fait pour moi jusqu'à présent risque d'être ainsi réduit à néant. Quiconque veut favoriser mes vues ne pourra le faire qu'en exposant délibérément les différences fondamentales qui les séparent de toutes autres, avec l'objectif de démontrer que celles-ci sont fausses et ne méritent aucune propagande. Liszt ne pourrait m'être utile par l'exécution d'œuvres de Berlioz, etc., que s'il déclare, en même temps : « Voyez, voilà ce que Wagner ne veut pas, et cela pour telle et telle raison, dont vous devez vous rendre compte et que vous devez comprendre. » Pareil procédé serait au plus haut point impraticable, cruel, vis-à-vis d'autrui, et tout au moins absolument incompréhensible. Toutefois, ce n'est pas *cela*, que veut Liszt ; il ne perçoit pas encore clairement l'énorme différence qui existe entre moi et Berlioz, etc., etc. Je ne puis lui en vouloir d'aimer Berlioz (à moi-même il ne m'est pas indifférent) ; cependant, si cette sympathie l'empêche de vérifier exactement de quoi il s'agit et si son unique désir est précisément de pousser Berlioz, qu'il le fasse, au nom du Ciel ! Mais si, par ce moyen, il a l'idée d'aplanir les voies pour *moi*, veuille, je te prie, mettre tout en œuvre pour lui révéler pleinement son erreur, lui démontrer nettement qu'il atteindra, précisément et uniquement, le résultat opposé. Si tu ne parviens pas à lui ouvrir les yeux, eh bien, ne fais, du moins, rien pour soutenir, de quelque façon, Liszt dans cette entreprise : cela ne servirait qu'à accroître la confusion dans son esprit et la démoralisation dans ton propre cœur. Au contraire : sans froisser Liszt, cherche, tout au moins, à éclairer l'opinion publique sur ce point. Ainsi, tu accompliras le devoir qui t'incombe et, en même temps, tu garderas ta conscience pure.

Ne crois pas, non plus, que, par cette voie, Liszt me procurera les moyens de réalisation pour mes œuvres futures : ce n'est point dans l'assistance pécuniaire, mais bien dans l'assistance intellectuelle, que je les trouverai. J'ai exprimé explicitement à Liszt mes opinions sur ce sujet (à propos de « la *fondation Gœthe* ») : cette lettre n'a-t-elle produit aucune impression sur lui? ou bien n'avez-vous point du tout lu *Opéra et Drame*? Si tel est le cas, comment Liszt peut-il encore croire qu'il favorisera mes vues en poussant Berlioz? Écris-moi donc nettement quel succès obtiennent mes écrits chez vous. Pareillement, au sujet du *Jeune Siegfried*, tu ne m'écris pas le moindre mot !

Adieu pour aujourd'hui. N'impose aucune réserve à ta franchise, épargne ta santé, et aime toujours bien

ton

R. W.

Salue Joachim.

Paris, 18 *janvier* 1858.

Mon cher Hans,

. . . . . .

Depuis deux jours je suis à Paris, si tu le veux, à moitié pour des affaires, à savoir : pressentir personnellement quelqu'un, qui s'est offert comme entremetteur, aux fins d'arriver à une représentation de *Tannhäuser* en français, et, en cas de réussite, m'assurer la propriété de cet opéra. Ce n'était pas urgent ; mais un motif extérieur bienvenu pour m'absenter momentanément de Zurich.

Malheureusement maints tracas sont venus m'assaillir : mes recettes de l'hiver, qui, précisément cette fois, auraient dû être très élevées, sont restées plus maigres que jamais et se réduisent jusqu'à présent aux seuls tantièmes de Berlin, car j'ai dû envoyer à Vienne un mandataire pour réclamer de l'argent à mon directeur de théâtre fortement endetté, dont le silence m'inquiète. Cette nouvelle crise financière me déprime et me décourage au plus haut point et j'emploie tous les moyens possibles, non seulement pour me donner un peu d'air (j'ai dû laisser ma femme dans une situation difficile et emprunter à Sulzer les fonds strictement indispensables pour le voyage à Paris), mais, de façon générale, pour empêcher, durant quelque temps, le retour de pareilles situations déshonorantes. J'ai maintenant offert *Tristan* aux Härtel : je ne sais pas encore s'ils accepteront mes propositions ; en tout cas, je ne puis réclamer d'eux aucune somme d'argent avant de leur avoir remis en mains tout au moins un acte de la partition. Je ne commencerai l'instrumentation qu'à mon retour (tu recevras alors par tranches la partition d'orchestre, pour, conformément à ta promesse, être en état de livrer promptement la transcription pour piano, que les Härtel, d'après ma proposition, auront à rémunérer particulièrement). Afin de me venir plus rapidement en aide, incité par les représentations imminentes de *Rienzi* à Dresde et à Weimar et par les exhortations de ma femme, j'ai songé à exploiter aussi cet opéra. Je viens d'écrire à Francfort, Breslau et Hambourg, pour décider les directeurs de ces théâtres à l'inscrire au répertoire et à le représenter dans le plus bref délai. Cependant, tout cela ne m'aidera pas aussi promptement qu'il m'est nécessaire et ne pourrait réussir que si je trouvais un agent, auquel, moyennant

l'octroi d'avantages importants (mettons 20 à 25 %) et contre une avance, à me payer immédiatement, de 1.000 à 1.500 thaler, je concéderais l'exploitation exclusive de l'opéra, plaçant, en même temps, à sa disposition la douzaine de partitions d'orchestre encore en réserve, qu'il devrait ultérieurement faire copier. Vois donc si Michaelson (Leipzigerstrasse, 42) ne pourrait pas entreprendre l'affaire ou la mettre sur pied.

Je lui ai offert, il y a des années, le restant des partitions de *Tannhäuser* et de *Lohengrin*, bien entendu contre versement immédiat du rendement tout à fait hypothétique, pour lequel je lui donnai une fixation exacte des honoraires (correspondant à ceux déjà reçus) et — précisément pour vendre entièrement le droit de représentation — en déduisant seulement une forte provision pour les agents. Cependant, il ne parvint pas à réunir la somme de 15.000 francs nécessaire pour l'achat; en conséquence, il s'adressa à Bote et Bock, lesquels semblaient disposés à entreprendre l'affaire, jusqu'au moment où tout tomba définitivement à l'eau. L'avance désirée par moi serait vraisemblablement plus facile à trouver : outre la provision, je voulais encore lui en payer les intérêts. La difficulté consiste à éveiller de la foi dans de l'opéra, car il n'a point particulièrement réussi à Berlin. C'est précisément à toi que je devrais confier cela. A Dresde — si l'on pouvait y découvrir un agent — la chose serait déjà plus facile. Vois donc un peu ce qu'il y a à faire !

Ma situation est pour le moment tellement embarrassée, que je me suis demandé déjà si Johanna ne pourrait pas obtenir de Hülsen une avance sur mes prochains tantièmes (ceci en passant : je n'ai absolument rien reçu pour la représentation de gala !) Précédemment, on a redonné *Tannhäuser* : je commettrais bien la bassesse de solliciter le payement de ce tantième; peut-être Johanna pourrait-elle faire mettre sur pied rapidement une seconde représentation et obtenir l'envoi immédiat de deux tantièmes (par mandat sur Paris); ce serait déjà moins bas. Seulement cette dernière combinaison n'aurait de sens que si l'on agissait sur le champ. Johanna devrait-elle recevoir pleins pouvoirs? Je joins quelques lignes à cet effet, vous laissant toujours décider, elle et toi, si je ne me compromets pas trop, par une telle démarche, à vos propres yeux.

En voilà assez de ces charmantes saloperies ! On devrait en arriver, une fois, à ne plus connaître la joie dans l'existence, afin d'aboutir bientôt au dégoût absolu, dont je ne suis, du reste, pas fort éloigné.

Dans ces derniers temps, mon autobiographie a pu m'amener à sourire, une seule fois, bien cordialement. Cet innocent accès d'hilarité ne m'adviendra sans doute plus jamais ! Je te remercie encore beaucoup de t'être occupé de ce document. Afin d'éviter un sérieux malentendu, encore ceci : par « la phraséologie de l'Altenbourg », je n'avais, en vérité, pas entendu faire allusion à une communication de Liszt (comment as-tu donc pu t'imaginer cela !), mais à notre chère princesse. Pour l'amour de Dieu, amende-toi et sois assuré que mes lubies et mes quintes d'humeur et persiflages ne pourront, en réalité, jamais atteindre Liszt : cela est absolument hors de question ; et c'est seulement parce que tel est mon sentiment que je me laisse parfois aller.

Allons, Hans ! Contente-toi, encore une fois, pour aujourd'hui, de cette misère : j'espère recevoir ici une lettre de toi, qu'on aurait fait suivre : alors je t'écrirai, de nouveau, une réponse précise, avec paragraphes numérotés. Dans tout ce que tu as en vue pour moi, n'oublie pas que je ne suis ici que jusqu'à la fin de la semaine prochaine. Aujourd'hui c'est lundi. Précisément ici ne pourraient m'arriver assez de surprises heureuses !

Que Dieu tout-puissant te protège ! Maintiens-toi en bonne santé, ne fume pas d'opium et, quant à tes tracas à propos du Conservatoire, souviens-toi que je songe à te préparer tout au moins une chance. Je t'en écrirai davantage la prochaine fois.

Salue pour moi, de tout cœur, ma bonne Cosima ; rassure-moi aussi au sujet de son état de santé. Je pense aller rendre visite encore aujourd'hui aux Ollivier. Remets pareillement mes meilleures salutations à Johanna : dis-lui que je lui souhaite sincèrement bonheur et satisfaction.

Adieu, mon brave garçon, ton R. W.

Grand Hôtel du Louvre (n° 364), Paris.

Zurich, 10 *février* 1858.

Très cher Hans,

. . . . . .

Cette fois-ci, mon butin effectif à Paris, a été un piano Erard. Ma bonne humeur m'a fait bien accueillir par Mme Erard et sans peine je conquis le précieux instrument. Dans quelques semaines, la maison Erard sera représentée chez moi par un magnifique exemplaire de sa fabrication. Arrive bien vite pour nous jouer force musique sur l'instrument ! En outre, j'ai appris à connaître, par l'entremise d'Ollivier, la famille du compositeur Hérold, qui fut excessivement prévenante et [illegible] à mon égard.

Et maintenant me voici réinstallé chez moi, avec l'espoir que vous prendrez la saine résolution de venir me voir.

Pourquoi donc arriver si tardivement? Ah! si vous pouviez vous mettre en route immédiatement! Mais, patience!

J'ai savouré ta lettre à propos de *Macbeth;* c'est, à mon sens, absolument réussi. Lady Macbeth n'a plus, maintenant, qu'à se frotter les mains! Ton article sur les gens de lettres m'a moins plu : il s'agit d'un article fait sur commande, pas vrai? Cela n'est pas sorti de ton cœur, cette façon de traiter pareille matière. Il ne faut rien faire sur commande, même sur l'ordre de la princesse W... J'ai remarqué la même influence, en ce qui concerne le malencontreux texte d'opéra écrit pour Berlioz; une terreur s'est emparée de moi, lorsque celui-ci m'en fit la lecture : j'espère désormais ne plus me rencontrer avec Berlioz, car je ne puis m'illusionner et illusionner le monde d'une manière artificielle, comme il est nécessaire pour maintenir, de nouveau, Berlioz dans ses illusions sur mon compte et sur le sien propre. Le voir là, méditant sur la destinée de cette absurdité sans nom, comme si le salut du monde et de son âme en dépendait c'est trop fort pour moi, vraiment! Ce texte me rappelle la musique de Dorn pour ses *Nibelungen*. Je ne t'ai pas encore remercié de ce présent judicieux; car je te dirai tout franchement que je ne me sentais pas capable de l'apprécier : en vérité cela ne pouvait m'amuser d'en feuilleter les pages. Penser que pareille saleté n'a pas été, dès la première répétition, rejetée par l'orchestre comme compromettante, mais encore qu'elle a fourni à ma soi-disant future Brünnhilde l'occasion de parader devant le même public, auquel je veux offrir mes œuvres — cela me rend plus grave que joyeux ! Cela m'a, tout ensemble, suffoqué et attristé. Ainsi Taubert a composé de meilleure façon? Je dois accepter ton affirmation.

. . . . . .

Adieu. Ton R. W.

Paris, 7 octobre 18[illegible]
4, avenue Matignon,
Champs-Élysées

. . . . . .

Je continue encore toujours à mener ici une existence absolument solitaire et retirée. Ce n'est que tout récemment que je suis allé prendre le thé chez M[illegible] de Charnacé. Elle est fort [illegible] cependant nos caractères sont trop différents. A l'avenir, je vivrai tranquillement pour moi seul. Je te remercie vivement de m'avoir mis en relations avec Gasperini : il me plaît beaucoup; il est plein de vie et paraît disposé à me rendre de grands services. Ce qu'il adviendra de *Tannhäuser* ici, je n'en sais rien. Tout dépend d'abord de la possibilité d'une bonne traduction. Cosima et Hans pourraient m'être fort utiles en l'occurrence. Sont-ils actifs? Les Härtel, ces gens sans cœur, malgré toutes les remontrances, ne m'ont encore rien envoyé de la transcription pour piano. C'est incroyable!

Il m'a fallu, maintenant, prendre en location pour trois ans une petite maison : autrement je ne devais plus songer à rester à Paris, précisément à cause des pianos du voisinage. Le prix de location n'est pas modique; et déjà l'arrangement de la maison, le déménagement, la réparation de mes meubles me coûtent un argent fou, que je ne sais pas encore où trouver! Quel malheur pour moi de n'avoir pas de princesse russe! Toutefois, peu m'importe. J'aspire, de nouveau, vivement au confort et à la régularité domestiques, afin de pouvoir *travailler*. C'est l'unique pensée — rongeante assurément, — qui me procure, encore une fois, la force de vivre et me rend patient. Je vais alors m'occuper d'achever le *Jeune Siegfried*.

A Zurich, j'ai passé quatre jours, à titre d'invité, dans la maison des Wesendonk : le mari m'est très dévoué et véritablement mérite qu'on l'admire. Il s'est développé là une situation fort belle et certainement rare; elle démontre ce que peut le sérieux profond, même chez les natures les moins douées. Voici donc le mari entre moi et sa femme, à laquelle il a dû absolument renoncer, et bien disposé, je puis même dire, témoignant la plus sincère amitié à l'égard de tous deux. Je m'attribue avec une haute fierté le développement de cette situation : c'est le seul désir de pouvoir sauvegarder pour la pauvre femme le contact avec moi, qui m'a guidé. A présent, ce qui semblait presque inouï s'est réalisé. C'étaient de fréquentes visites entre Lucerne et Zurich : je descendais toujours chez eux et je fis tout ce que je pouvais pour rendre la vie moins pénible à la femme fidèle, tandis que le mari se réjouissait sincèrement de me voir arriver et rester loger dans sa maison. Voilà qui est beau, n'est-il pas vrai? Je défie quiconque d'en faire autant!

Je reprends ma pauvre femme avec moi : son état de santé s'est quelque peu amélioré; toutefois elle a encore besoin de beaucoup de soins et de ménagements. C'est moi seul qui puis les lui procurer : sa vie et sa mort dépendent de moi. Cette considération détermine ma conduite.

Et maintenant adieu! Mes meilleures salutations à Cosima. Ne prends pas trop au sérieux ma critique, relativement à ton effusion au sujet de

Tristan, laquelle n'était, en somme, que du bavardage ; et expédie-moi bientôt, de nouveau, une réponse, car, de véritables lettres, je n'en reçois pas, non plus, de toi.

Adieu ! Ton R. W.

A partir du 15 oct. voici mon adresse :

16, rue Newton,
Avenue des Champs-Élysées.

Paris, 1er *novembre* 1859.

Mon cher Hans,

.....

Dans l'entre-temps, l'espérance de te voir bientôt ici m'occupe agréablement. Si tu pouvais te décider pourtant immédiatement à risquer une installation définitive à Paris ! Je ne mentionne pas l'importance que celle-ci te représenterait, comme virtuose et comme professeur de piano ; cependant il est évident que tu gagnerais au change.

Moi-même, je suis, maintenant, par suite de mon installation dans une petite maison, qui, du reste, me convient très bien, si pas pour toujours, du moins pour presque toujours, fixé nécessairement à Paris. Je ne veux plus entreprendre jamais aucune transplantation radicale, et l'Allemagne, ultérieurement, pour des visites passagères, me plaira le mieux. Quelle joie immense j'éprouverais, maintenant, à vous avoir ici !

Je n'ai encore aucune relation et je ne songe pas, non plus, à me lier avec qui que ce soit. Réfléchissez donc sérieusement, Cosima et toi. Ce sera très certainement pour ton bonheur : je ne puis me l'imaginer autrement.

Diriger un concert où tu jouerais, me divertirait grandement. Dans la salle du Conservatoire, avec l'orchestre du Conservatoire, cela ne serait pas si mal. J'en suis — seulement : qui supportera les frais? Tu ne comptes assurément pas sur une recette?

Et maintenant adieu pour aujourd'hui. Fais en sorte de pouvoir m'écrire bientôt une lettre sensée. Ce qui vaudrait le mieux, ce serait d'arriver sans tarder !

Bien des salutations de ton

R. W.

Paris, 17 *décembre* 1859.
16, rue Newton.

Mon cher Hans,

Lorsque, récemment, je manifestai de l'amertume, c'était, en réalité, Liszt et non toi, que j'avais en vue. Je songeais à cet ami, qui, depuis des années, me fait espérer le moment où je pourrai reparaître sur la scène avec une nouvelle œuvre et où il aura lui-même l'occasion de mettre en action tous les moyens dont il dispose, aux fins d'obtenir qu'on m'invite pour la représentation de celle-ci. Après la nouvelle tournure des choses, à Carlsruhe, il réclame de moi que je l'éclaire : comme je n'en savais pas plus que lui-même ne devait en savoir, je ne pus lui dire rien d'autre que — quiconque était en possession de ses cinq sens devait pouvoir se représenter ma situation. Cela voulait dire que, en présence de l'échec à Carlsruhe, je ne prévoyais plus aucune possibilité d'une première représentation de *Tristan* et conséquemment de vendre la partition ; d'où il était aisé de déduire dans quelle situation je me trouvais, précisément maintenant, que je comptais, d'une manière si décisive, sur les recettes de *Tristan* pour pouvoir tenir bon à Paris, ce même Paris, où je m'installai, notamment parce que lui, Liszt, m'assurait qu'il aurait ainsi plus souvent l'occasion de me rencontrer ; d'où je l'adjurai, en conséquence, de réaliser finalement son projet de visite ajourné en été et où précisément il me déclarait, dans sa dernière réponse, ne pouvoir aller !

A la suite de cette communication de ma part, je n'ai reçu aucun signe de vie de Weimar. J'appris seulement par Belloni et Blandine, que Liszt écrivait bien fréquemment à Paris, mais rien qu'en vue d'obtenir une place de membre correspondant devenue vacante à l'Académie d'ici, pour la non-obtention de laquelle on croyait ne pouvoir le consoler qu'en lui affirmant que l'élection à l'Académie ne lui aurait point donné, comme il l'espérait, le droit de porter l'uniforme d'académicien. C'est à ce Liszt-là, très cher Hans, que je songeais ! Quand j'insinuais, en outre, que j'avais espéré, plus je me taisais, entendre mes amis protester contre le manque de conscience de Carlsruhe, je voulais suggérer, non pas que tu aurais dû écrire des articles pour contredire les affirmations de Devrient, mais que Liszt aurait dû se souvenir de sa promesse et, non pas écrire, mais faire un effort énergique pour réfuter pratiquement ces affirmations en me procurant la possibilité de représenter mon œuvre. Il eût ainsi agi dans le même esprit qu'à l'époque où il intervint autrefois si admirablement en faveur de mon *Lohengrin*, lui, que jusqu'ici je n'aurais jamais pu croire incapable précisément de renouveler pareil dévouement amical. Si donc, dans ma dernière lettre à Liszt, j'ai manifesté un certain ressentiment, la cause en est dans la présupposition qu'il était encore le Liszt d'autrefois et que je pouvais me contenter de lui exposer en termes crus ma situation. Je puis interpréter son silence de deux manières : ou bien

il ne m'a pas compris et cette supposition précisément me plonge dans le *ravissement*, ou bien il n'a pas voulu me comprendre et juge préférable de se considérer comme offensé. Dans ce dernier cas, je ne serais assurément *plus du tout ravi*, mais profondément résigné. Il me faut encore ajouter que je ne sais que penser de toi, quand tu te plains de ma réticence : supposes-tu, vraiment, que je forme quelque projet, et notamment en Allemagne, pour *Tristan?* Combien tu serais dans l'erreur! Depuis la dernière lettre de Devrient, au sujet de l'impossibilité, je n'ai plus bougé, dans cette affaire ; mais j'ai simplement suggéré à Eckert, à Vienne, qu'il pourrait, par exemple avec l'assistance de la princesse Hohenlohe (donc de concert avec Liszt), faire quelque chose pour l'œuvre là-bas. Je croyais de la sorte rendre la tâche plus aisée pour Liszt. Peut-être à cause de cela, Eckert aussi garde le silence. D'ailleurs je ne voulais plus m'en mêler, dans la croyance illusoire que c'était maintenant au tour de Liszt d'intervenir en faveur de *Tristan*.

Sois donc assuré que je ne t'ai rien caché, ni à personne d'autre et que je tiens pour insensé et suspect, d'avoir recours à des phrases qui ont bien l'air de faux-fuyants.

Ou bien entends-tu parler de mes projets de Paris? Il y a plus d'une année, Liszt m'a écrit que je devais pourtant m'en tenir à l'Allemagne, que Paris n'était pas mon terrain. C'est aussi mon avis et j'attends précisément que sur « mon terrain » on se remue un peu. Assurément, si je voulais me décider à quelque entreprise ici, je me tournerais par exemple vers l'Empereur et lui tiendrais le langage suivant :

« Je m'appelle un tel et je suis l'auteur d'œuvres que tout Allemand a entendues et entend, hormis celui qui les a créées et qui désirerait vivement, maintenant, obtenir la possibilité d'entendre ses propres ouvrages. »

L'Empereur sera fort étonné et notamment quand il apprendra que j'ai vraiment des amis influents et de conséquence en Allemagne. Cela peut arriver! Cependant alors plus personne assurément ne devra m'aider sur « mon terrain ».

C'est à peu près cela ce que je voulais dire, lorsque je t'ai écrit, il y a quelque temps. Chose étrange, tu as retardé ta réponse jusqu'au jour où tu croyais devoir t'attendre à la mort de Daniel. C'était très mal, cher Hans, ou peut-être même plus que cela! Si tu avais gardé le silence jusqu'alors, tu pouvais décemment te taire plus longtemps. L'exposé de mes sentiments ne pouvait, en l'occurrence, s'appliquer au père de Daniel et cependant je devais te parler à cœur ouvert.

(*A suivre.*) R. W.

LA SUPERSTITION CORSE DE NAPOLÉON

Croire aux revenants, aux esprits, aux sorciers, aux aventures de la Magie, est une passion qui a ses racines dans les profondeurs d'une race, et les progrès de la science sont impuissants à les en extirper tout à fait. La race corse, primitive, contemplative, mystique, quand elle ne faisait pas la guerre, fut de tous temps plutôt tournée vers les énigmes de la nuit et de la nature. Une fois le soleil couché, le frisson de l'Inconnu, de l'Invisible, la prenait. Les ténèbres qui venaient étaient peuplées d'esprits. Si l'on pouvait voir, affirmait-on, tous les phantasmes qui vont dans la nuit, on ne mettrait pas le bout du nez dehors. Ceux qui voyageaient, après le crépuscule, étaient considérés comme des êtres audacieux, d'un courage extrême. La superstition est autant que l'amour et la mort. C'est celle-ci qui l'enfante.

Les morts se réveillent à la faveur des ombres nocturnes, forment des foules invisibles, mais bruissantes. Ces foules sont des cortèges funèbres accomplissant le simulacre des obsèques de ceux qui mourront quelques jours après. Ce sont elles que le paysan corse redoute de rencontrer. Pour les avoir croisées, que de gens ont perdu la raison ou l'usage de la parole, quand ils n'ont pas eu la précaution de mettre dans leur bouche la lame d'un poignard ou d'un couteau! On vous les décrira pendant les veillées avec une précision émouvante. « Les avez-vous vues?... » demandez-vous. « Dieu m'en préserve! » vous répondra-t-on. Mais un tel, qui passe pourtant pour n'être pas un poltron, a été pris dans leur masse floue d'où émergeait une bière tandis que les chants de la mort s'élevaient en sourdine. Ceux qui ont osé crier à ce cortège : « Halte-là! Retourne la victime où tu l'as prise », sont cités comme des héros fabuleux. Par ces paroles, ils ont sauvé la personne clouée dans le cercueil.

Et les histoires abondent. L'imagination populaire en son ingénuité est créatrice d'aventures bien étranges que ne trouverait pas le plus ingénieux des génies, surtout quand elle est sous l'empire des épouvantes secrètes. Le sombre lyrisme des superstitions s'oppose à la fleurette bleue au sein des masses crédules. Les visions des spectres sont des fresques nocturnes et les hallucinations la force des

voyants. Même les bêtes les plus domestiques offrent des formes aux croyances les plus ténébreuses. Un chien, souvent, rencontré dans la nuit, est un signe de mort. Tel cheval blanc est un fantôme. Ce mouton au clair de lune est un bélier de l'Enfer. Le cri de la chouette au-dessus d'un toit annonce la fin prochaine de quelqu'un.

Dieu vous garde de tuer la couleuvre qui loge dans votre maison, le lézard qui se chauffe au soleil sur votre seuil. Si vous le faites, vous supprimez l'un des vôtres.

Le milieu du jour est funeste en certains endroits. Pour tout au monde, vous ne feriez franchir un torrent, vers midi, à ce berger s'il ne s'est pas signé avant.

Les frayeurs les plus aiguës viennent de la superstition. Elles sont toutes locales. Tel qui a peur des revenants dans le pays où il est né, ne les craint plus ailleurs. Il n'y pense même pas. Les plus braves deviennent poltrons s'ils sont abandonnés, seuls, dans une nuit noire. Que d'embûches ne se figurent-ils pas à travers ses espaces! L'oreille entend des bruits, des rumeurs, des cris imaginaires. L'œil, troublé, prête les formes les plus effrayantes aux choses qui, le jour, vous sont familières. La terreur est en vous. C'est une terreur atavique. Elle est comme une tare. J'ai connu des hommes d'un courage éprouvé, d'un sang-froid admirable devant des fusils braqués, qui auraient tremblé de la tête aux pieds, si on les avait obligé à aller, une fois la nuit venue, dans tel champ de repos ou dans tel endroit ombreux.

La superstition est surtout développée chez les campagnards. C'est parmi eux que l'on rencontre les sorciers les plus curieux. Le sorcier corse rêve-t-il ou voit-il? On ne sait au juste. En tous cas, ses prédictions ne tardent pas à se réaliser. Il prédit la mort de quelqu'un qui se porte à merveille. Un tel tombe malade. Il vous dira s'il guérira ou non. J'ai reçu les confidences d'un sorcier de mon village, et, je puis l'affirmer, jamais il ne s'est trompé. Mon scepticisme, fort ébranlé, m'a repris son assurance que sur le boulevard parisien. Les campagnards corses vivent entièrement dans des solitudes violentes et sauvages qui ont un charme de désolation infinie. On y voit les juxtapositions les plus imprévues. Ici, c'est la suavité de la parabole ou la candeur de l'idylle; à côté, des figures issues de l'Apocalypse; plus loin, des décombres de cataclysme. Le berger, dès son enfance, en est obscurément impressionné. Des sensations qu'il ne s'explique pas s'amassent dans son âme, le passionnent ou l'inquiètent. Il ne sait pourquoi dans cette lumière éblouissante, au milieu de toutes ces choses colorées, comme perdu au fond de ce silence où, de loin en loin, sonne le meuglement d'un taureau, il se sent pris d'une lourde mélancolie, il respire la mort. Il y a comme des Ombres de l'Au-delà dans ce paradis escarpé de lumière, d'ombrages, d'arômes et de pierres. L'allégresse semble bannie de la destinée. Le rêve, loin des délices terrestres et célestes, est souvent une prédiction de mort. Les songes de la nuit ou des longues siestes au pied des rochers, des arbres, sont proches parents des vieux récits que l'on se transmet de générations en générations, à travers les veillées. Aussi que de hantises harcèlent l'esprit de ce pâtre, qu'il veille ou qu'il dorme! Il les tient du passé douloureux de sa race. Il les a dans le sang en quelque sorte. On a beau faire, une race, même en plein progrès moderne, ne peut se défaire des idées de son passé, les plus arriérées, et considérées comme étranges et ridicules. Il y a un lien occulte que l'usure des siècles n'arrive pas à détruire.

Prenez ce jeune Corse, transportez-le dans une grande ville. S'il a du génie, il s'y développera et il atteindra les cimes au sein d'une civilisation aussi sceptique que brillante. Eh bien, il continuera à croire, n'en doutez pas, aux sorciers, aux spectres, à toutes les visions des superstitions. Il interrompra des travaux, qui font l'admiration du monde, pour écouter ou dire avec plaisir des contes de fantômes, sincèrement, sans le moindre dilettantisme.

Cela vous explique pourquoi le grand général Bonaparte s'amusait à raconter, pendant les longues journées du retour d'Egypte, des histoires de revenants. Lavalette loue le conteur. Parmi ceux qui l'écoutaient, il y avait deux savants : Monge et Berthollet. Que pensaient-ils de ces récits? Ils les prenaient sans doute pour des fantaisies du narrateur. Ils se trompaient. Bonaparte était sincère.

De son temps, Ajaccio n'avait pas plus de 4.000 habitants. C'était une population de pêcheurs, d'artisans, de journaliers, de marchands. Quelques notables se partageaient les environs de la ville. La masse était aussi ignorante que crédule. Parmi les femmes pauvres, les unes vendaient les poissons, les légumes,

les fruits; les autres allaient au bois, cueillaient les olives; quelques-unes étaient laveuses. Cependant leur existence, comme celle des hommes, n'était pas très laborieuse. Les heures où l'on restait à la fenêtre, sur le seuil de la porte, sous les arbres, à ne rien faire, étaient pleines de charme. Les gens trouvaient des loisirs pour regarder la mer, les fleurs, les étoiles, chanter des sérénades, écouter des histoires de chevalerie ou de sorcellerie. Les conteurs ne manquaient pas. Hommes, femmes, enfants s'assemblaient ici, là, pour les entendre. C'est ainsi que leur imagination vive, curieuse, était éprise de mystères. Le Mystérieux jouait un rôle dans la vie ajaccienne.

Plus que les autres enfants, le petit Nabulio était attentif aux fables de l'Au-delà. Il goûtait leurs aventures autant que celles du *Real di Francia*, un livre venu d'Italie qui racontait les exploits des anciens preux de France. Le fantôme alternait dans son imagination avec le preux. Si celui-ci l'emportait, le premier le tenait par tout le mystère qui l'enveloppait, impressionnant surtout les enfants précoces. D'ailleurs, la bonne Camilla, qui était superstitieuse comme toutes les femmes du peuple, ne cessait, le soir, de lui narrer les plus invraisemblables histoires issues de l'esprit populaire. Souvent, le long des veillées d'hiver, au coin du feu, les grandes personnes, se souvenant de leur enfance, prêtaient l'oreille, avec mélancolie, à toutes ces billevesées qui n'avaient d'autre intérêt pour elles que le souvenir de leurs premières années.

Comme le petit Napoléon était volontaire, turbulent et têtu, sa nourrice le menaçait quelquefois du *palponu*, sorte de croquemitaine. Mais il arrivait fréquemment que le futur empereur serrait les poings en criant : « Eh bien, qu'il se montre! » Il y avait dans ce geste plus de colère que de courage. Il est à prévoir que si le *palponu* se fût montré, Nabulio se serait caché dans les jupes de sa nourrice.

Camilla souvent avait recours aux incantatrices pour guérir le petit lorsqu'il était souffrant. Elle avait plus confiance en elles que dans le médecin. L'incantatrice venait. En murmurant on ne sait quelles paroles que nul n'entendait, elle suivait les variations d'une goutte d'huile dans une assiette pleine d'eau posée sur la tête de Napoléon. Elle recommençait cette opération jusqu'à conjurer le mauvais œil auquel est sans cesse exposé un enfant qui sort de l'ordinaire. Que de gens le complimentent en oubliant de faire semblant de cracher sur lui et de dire : « Que Dieu te sauve! »

Une vieille coutume corse veut que l'on se signe à l'approche d'un orage, au moment d'un départ ou avant de prendre une décision grave. Napoléon l'avait conservée. Il faisait le signe de la croix avant d'aller à la bataille.

D'aucuns ne sauraient admettre le goût de Bonaparte pour les choses superstitieuses. Il y aurait un livre curieux à écrire sur la superstition de quelques grands hommes. On ne doit pas en faire fi. Telle faute, telle prouesse proviennent quelquefois de cette force de l'invisible qui vous hante. La science n'arrivera jamais à la détruire, car, vieille comme la terre, la superstition a l'attrait de l'inconnu.

Non seulement Bonaparte avait été bercé par des histoires de l'autre monde, mais il avait aussi une ascendance pastorale où s'étaient levés des voyants comme il y en a de nos jours encore.

J'ai connu un berger corse qui avait un don de conteur extraordinaire. Il ne savait pas lire, mais il était doué d'une mémoire prodigieuse. Le maître d'école du village lui avait appris la vie de certains grands capitaines. Il fallait l'entendre raconter celle de Napoléon qui avait, bien entendu, toute sa prédilection. Il la racontait comme s'il s'agissait d'un être surnaturel. Les autres l'écoutaient bouche bée à la veillée ou sur la place au clair de lune. Sa parole s'enflammait jusqu'à la haine ou s'attendrissait jusqu'aux larmes. Quelques-uns de ses gestes valaient de belles phrases. Et il terminait toujours ses récits napoléoniens par ces mots : « Il y avait certainement de la magie dans la puissance d'un tel génie! »

Peut-être ne disait-il pas si mal. Qui sait les racines ancestrales d'un génie! Celles de Napoléon furent fécondées en partie par les sèves magiques d'une race austère de pasteurs, de guerriers, où les voyants étaient honorés. Il est intéressant de rappeler qu'Alexandre, qui n'avait rien de Philippe, était issu des Barbares de l'Epire où les bacchantes, les sorcières et les sorciers se livraient à des débauches immondes.

L'un est mort d'excès orgiaques, l'autre comme un Christ.

LORENZI DE BRADI.

LE CONSEILLER PRIVÉ

(Nouvelle)

Au commencement d'avril 1870, ma mère, Klàvdiia Arkhìpovna, veuve d'un lieutenant, reçut de son frère, Ivane, conseiller d'Etat privé, à Pétersbourg, une lettre dans laquelle il disait entre autres choses :

« Ma maladie de foie m'oblige chaque été à aller à l'étranger, mais, comme je n'ai pas d'argent en ce moment pour aller à Marienbad, il est très possible, ma chère sœur, que je vienne chez toi cet été à Kotchouièvka... »

Après avoir lu sa lettre, ma mère changea de couleur et trembla de tout son corps, puis une expression à la fois riante et pleurante parut sur son visage...

Elle se mit à rire et pleura... La lutte entre les larmes et le rire me rappelle toujours le vacillement et le crépitement d'une bougie bien allumée que l'on asperge d'eau.

Ayant encore relu la lettre, ma mère rassembla tous ses familiers et, d'une voix que coupait l'émotion, se mit à leur expliquer qu'il y avait eu quatre frères Goundàssov. L'un mourut en bas âge, le second fut militaire et mourut aussi; le troisième, sauf respect, est acteur; le quatrième...

— Le quatrième, dit ma mère, en sanglotant, tout le monde n'atteint pas à sa taille... C'est mon frère, nous avons grandi ensemble, mais je tremble toute; je tremble devant lui... Il est conseiller privé, général! Comment le recevrai-je, mon ange! De quoi lui parlerai-je, sotte et illettrée que je suis! Il y a quinze ans que je ne l'ai vu... Anndrioùchénnka (1), me dit-elle, réjouis-toi, petit nigaud. Dieu l'envoie ici pour ton bonheur!

Lorsque nous connûmes l'histoire détaillée des Gounndàssov, un branlebas se fit dans la propriété, tel que je n'avais l'habitude d'en voir qu'à l'approche de Noël. Seuls furent épargnés la voûte du ciel et l'eau de la rivière; tout le reste fut soumis au nettoyage, aux lessivages, à la peinture. Si le ciel eût été moins haut et moins vaste, si la rivière eût coulé moins rapidement, on les aurait grattés eux aussi avec de la brique et fourbis avec un torchon de tille. Les murs étaient blancs comme neige; pourtant on les reblanchit. Les parquets brillaient et luisaient; pourtant on les lavait chaque jour. Le chat Koutsy — dans mon enfance, je lui avais coupé un bon quart de sa queue avec le couteau à casser le sucre, c'est pourquoi on l'avait surnommé Koutsy (1) — Koutsy fut emporté des chambres à la cuisine; et on le mit aux ordres d'Anìssia. On avait dit à Fèdka que, si les chiens approchaient trop près de la grande porte « Dieu le punirait... » Mais rien n'eut à en endurer tant que les malheureux divans, fauteuils et tapis... Jamais précédemment on ne les avait battus si fort que cette fois-ci. Mes pigeons, entendant les coups de tapette, s'agitaient et s'envolaient dans le ciel à toute minute.

Le tailleur Spiridone, le seul dans le district qui se risquât à travailler pour les gentilshommes, était venu de Novostroièvka. C'était un homme sobre, travailleur et adroit, non dépourvu d'une certaine fantaisie, ni de sentiment plastique, mais qui travaillait néanmoins abominablement mal. Sa méfiance gâtait tout. L'idée qu'il ne suivait pas assez la mode le poussait à refaire chaque effet jusqu'à cinq fois, à aller exprès, à pied, en ville, pour y étudier les élégants; et, finalement, il nous habillait de vêtements que, même un caricaturiste eût qualifiés de chargés et d'outrés. Nous faisions les gandins avec des pantalons étroits à l'impossible, et des vestons si courts qu'en présence des demoiselles, nous étions toujours gênés.

Ce Spiridone prit longuement mes mesures en long et en large, comme s'il se disposait à me mettre des cercles. Il inscrivit longuement quelque chose sur un papier avec un gros crayon, et couvrit de triangles toutes mes mesures. Après moi, il s'en prit à mon inoubliable précepteur Iégor Alexèiévitch Pobiédìmski

Mon précepteur était à l'âge où l'on surveille la pousse de ses moustaches, où l'on regarde à ses vêtements, et vous pensez avec quelle crainte sacrée Spiridone approcha de lui. Iègor Alexèiévitch dut rejeter la tête en arrière, écarter les jambes en façon de ciseaux ouverts, lever et abaisser les bras. Spiridone le mensura plusieurs fois, tournant autour de lui, comme un pigeon [illegible] mettait sur un genou, se courbait comme un crochet... Ma mère [illegible]

---

(1) Mon petit André gentil (Tr.).

(1) On entend que [illegible] (Tr.).

asphyxiée par l'odeur des fers à repasser, regardait ces longs préparatifs et disait au tailleur :

— Prends garde, Spiridone, Dieu te punira si tu gâtes le drap! Et si tu ne réussis pas, tu ne pourras pas être heureux!

Les paroles de ma mère donnaient à Spiridone froid et chaud parce qu'il était sûr de ne pas pouvoir réussir. Il prit pour mon costume un rouble vingt copeks de façon, et deux roubles pour celui de Pobiédîmski. Nous fournîmes le drap, la doublure et les boutons. Ces prix peuvent sembler d'autant moins élevés que Spiridone vint faire quatre essayages; et il y avait neuf verstes de Novostroièvka jusqu'à nous. Aux essayages, nous entrions dans des pantalons étroits et des vestons émaillés de fils à bâtir. Ma mère faisait la moue et s'étonnait :

— Dieu sait quelle mode court aujourd'hui! Ça fait honte à regarder. Ma parole, si mon frère n'habitait pas la capitale, je ne vous aurais pas fait faire des habits à la mode!

Spiridone, heureux que l'on criât contre la mode et non contre lui-même, levait les épaules et soupirait comme s'il voulait dire : « Rien à faire! c'est l'esprit du temps. »

On ne peut comparer notre agitation en attendant l'arrivée de notre hôte qu'à celle qu'éprouvent les spirites, attendant la venue de l'esprit. Ma mère avait constamment la migraine et pleurait à toute minute. J'avais perdu l'appétit; je dormais mal et ne faisais pas mes devoirs. Même en rêve, l'idée ne me quittait pas de voir au plus tôt le général, autrement dit un homme avec des épaulettes, un col brodé montant jusqu'aux oreilles, et tenant en mains un sabre dégainé, — exactement comme le général dont le portrait était suspendu dans la salle au-dessus du canapé, et qui fixait de ses terribles yeux noirs toute personne qui osait le regarder. — Seul mon précepteur était à l'aise. Il ne s'effrayait, ni ne se réjouissait. Il disait parfois en écoutant la longue histoire des Gounndàssov :

— Oui, il sera agréable de causer avec un nouvel interlocuteur.

On regardait, à la maison, mon précepteur comme une nature exceptionnelle. C'était un garçon d'environ vingt ans, bourgeonné, ébouriffé, avec un nez extraordinairement long et un petit front. Son nez était si long que mon précepteur, quand il regardait quelque chose, devait pencher la tête de côté, comme un oiseau. A notre idée, il n'y avait pas dans tout le gouvernement d'homme plus intelligent, plus instruit, plus galant que lui. Il avait passé six années au lycée, puis était entré à l'école vétérinaire, d'où il fut chassé avant six mois. Il cachait soigneusement le motif de son exclusion, ce qui donnait à chacun la possibilité de voir en lui un homme tant soit peu mystérieux et qui avait souffert. Il parlait peu, et rien que de choses sérieuses. Il faisait gras pendant les carêmes et regardait avec une hauteur méprisante la vie qui l'entourait. Cela ne l'empêchait pas d'accepter de ma mère des cadeaux de costumes et de dessiner sur mes cerfs-volants des têtes stupides à dents rouges. Son « orgueil » déplaisait à ma mère, mais elle s'inclinait devant son esprit.

Nous ne fûmes pas longtemps à attendre notre hôte. Au commencement de mai, arrivèrent de la gare deux chariots de grandes malles, qui avaient l'air si majestueuses que les cochers, en les descendant, enlevèrent leurs bonnets.

— Il y a probablement là-dedans, me dis-je, des uniformes et de la poudre...

Pourquoi de la poudre? La notion d'un général était apparemment étroitement associée, dans ma tête, aux canons et à la poudre.

Le 10 mai, au matin, quand je me réveillai, ma vieille bonne me conta à mi-voix que mon oncle était arrivé. Je me lavai n'importe comment, m'habillai en hâte et, sans même faire ma prière, je m'élançai hors de ma chambre. Dans le vestibule, je heurtai un grand monsieur solide, avec des favoris à la mode et un pardessus élégant. A demi-mort d'une sainte terreur, je m'approchai de lui, et, me souvenant du cérémonial arrêté par ma mère, je rassemblai avec bruit mes talons devant lui, le saluai bien bas et voulus lui baiser la main. Mais le monsieur ne le permit pas, m'expliquant qu'il n'était pas mon oncle, mais seulement son valet de chambre, Piôtre. La vue de ce Piôtre, bien mieux habillé que moi et que Pobiédîmski, me plongea dans une stupeur extrême qui dure à vrai dire jusqu'à maintenant. Des gens posés, respectables, avec des figures aussi intellectuelles et sérieuses, peuvent-ils être domestiques?

Piôtre me dit que mon oncle était au jardin avec ma mère. Je me précipitai au jardin.

La nature, ignorant l'histoire de la famille Gounndàssov, ainsi que le rang de mon oncle, se sentait beaucoup plus libre et dégagée que moi. Une agitation comme il n'y en a que dans les foires, régnait dans le jardin. D'innombra-

bles sansonnets, rayant l'air et sautant dans les allées, couraient avec des cris après les hannetons. Dans les buissons de lilas, qui, de leurs tendres et odorantes fleurs, vous touchaient la figure, des moineaux grouillaient. Où que l'on se tournât arrivaient de toutes parts le chant des loriots, le pullulement des huppes et le glapissement des éperviers. En d'autres temps, j'aurais couru après les libellules ou j'aurais lancé des pierres au corbeau, posé en haut du tremble sur le petit tertre, et qui virait de tous côtés son bec émoussé; mais ce n'était pas le moment de faire des polissonneries. Mon cœur battait et j'avais froid au ventre. Je m'apprêtais à voir un homme avec des épaulettes, sabre au clair, et aux yeux effrayants...

Mais figurez-vous ma déception! A côté de ma mère se promenait un petit homme maigre, fashionable, en costume de tussor, et coiffé d'une casquette blanche. Les mains dans les poches, la tête penchée en arrière, se plaçant sans cesse devant ma mère, il semblait être un tout jeune homme. En toute sa personne, il y avait tant de mouvement et de vie, que je ne pus remarquer la vieillesse traîtresse qu'en m'approchant plus près et regardant le bord de sa casquette où s'argentaient des cheveux coupés courts. Au lieu de la majesté et de la lenteur de mouvements d'un général, je vis presque l'agilité d'un jeune homme. Au lieu d'un col montant jusqu'aux oreilles, je vis une cravate bleue ordinaire. Ma mère et mon oncle causaient en se promenant dans l'allée. Je m'approchai doucement et attendis que l'un d'eux se retournât.

— Quel ravissement, ici, Klâdia! (1) disait mon oncle. Que c'est bien et gentil! Si j'avais su plutôt que tu as une demeure si charmante, je n'aurais jamais été à l'étranger ces dernières années.

Mon oncle se baissa vivement et sentit une tulipe. Tout ce qui lui tombait sous les yeux excitait sa curiosité et son ravissement, comme s'il n'avait vu de sa vie ni jardin ni journée ensoleillée. Le curieux homme se mouvait comme sur des ressorts et bavardait sans cesse, sans laisser ma mère placer un seul mot. Soudain, au tournant de l'allée, Pobiédìmski sortit de derrière un sureau.

Son apparition fut si inattendue que mon oncle eut un sursaut et recula d'un pas. Mon précepteur avait son macfarlane de soirée avec lequel il ressemblait beaucoup, surtout par derrière, à un moulin à vent. Il avait un air majestueux et triomphant. Serrant son chapeau sur sa poitrine, à la mode espagnole, il fit un pas vers mon oncle, et, le saluant en avant, un peu de côté, comme font les marquis dans les mélodrames, il dit d'une voix éclatante :

— J'ai l'honneur de me présenter à votre haute Excellence : le professeur et précepteur de votre neveu, le gentilhomme Pobiédìmski!

Cette politesse de mon précepteur plut beaucoup à ma mère. Elle sourit et s'immobilisa dans la douce attente qu'il dît encore quelque chose d'extraordinaire. Mais mon précepteur, qui s'attendait à ce que l'on répondît cérémonieusement à sa cérémonieuse manière : autrement dit, qu'on lui fit, à la façon d'un général : « Hum! » et qu'on lui tendit deux doigts, se troubla fortement et perdit contenance quand mon oncle, riant avec affabilité, lui serra fortement la main. Il balbutia quelque chose d'inintelligible, toussa et se rangea sur le côté.

— N'est-ce pas admirable? dit mon oncle en riant. Regarde-le! Il a mis un macfarlane et se croit un personnage. Cela me plaît, ma parole!... Que de jeune aplomb, que de vie, dans ce ridicule macfarlane! Et qui est ce petit garçon? demanda mon oncle, se retournant tout à coup vers moi.

— C'est mon Andrioûchénnka, répondit ma mère en rougissant. C'est ma consolation...

Je rassemblai prestement les talons sur le sable et saluai bien bas.

— Brave enfant... brave enfant... marmotta mon oncle, retirant sa main de mes lèvres et me caressant la tête. On t'appelle Andrioûcha? Bien, bien... Oui, ma parole... Tu vas en classe?

Ma mère, exagérant fortement et renchérissant comme font toutes les mères, se mit à raconter mes succès scolaires et ma bonne conduite. Je marchais auprès de mon oncle et, d'après le cérémonial, je [illegible] de profondes inclinations. Lorsque ma mère se mit à lancer l'hameçon, disant qu'avec mes remarquables capacités, il serait bon que j'entrasse dans un Corps de Cadets aux frais de l'État, et lorsque, d'après le cérémonial, je devais me mettre à [illegible] à demander à mon oncle sa protection, mon oncle s'arrêta soudain et, étonné, ouvrit les mains :

— Saints du Paradis, qu'est-ce [illegible] demanda-t-il.

Droit à nous venait Tatiâna Ivânovna la femme de notre intendant Fiòdor Pétròvitch.

(1) Diminutif de Klâvdii (Tr.).

Elle tenait un jupon blanc empesé et une longue planche à repasser. Passant auprès de nous, elle coula avec timidité à travers ses cils un regard sur mon oncle, et rougit :

— De mieux en mieux... souffla mon oncle entre ses dents, la suivant d'un regard caressant; chez toi ma sœur, à chaque pas, c'est une surprise... ma parole!

— C'est la beauté d'ici... dit ma mère. On est venu la marier à Fiôdor d'un bourg qui est à cent verstes.

Tout le monde n'eut pas qualifié de « belle » Tatiâna Ivânovna. C'était une rondelette petite femme d'une vingtaine d'années, bien faite, les sourcils noirs, toujours rose et gentille, mais il n'y avait, ni dans son visage, ni dans toute sa personne, un seul trait ferme, une ligne hardie sur lesquels l'œil pût s'arrêter, comme si la nature, en la créant, eût manqué d'inspiration ou de sûreté. Tatiâna Ivânovna était timide, irrésolue; ses mœurs étaient irréprochables. Elle marchait doucement, à pas égaux et parlait peu; elle riait rarement, et sa vie était aussi unie et plate que sa figure et que ses cheveux lisses. Mon oncle clignait des yeux en la regardant s'éloigner, et souriait. Ma mère le considéra attentivement et devint soucieuse.

— Et vous, mon frère, soupira-t-elle, vous ne vous êtes pas marié?

— Non...

— Pourquoi cela? demanda doucement ma mère.

— Que te dire? C'est arrivé comme ça . J'ai trop travaillé étant jeune et n'ai pas pu penser à la vie; puis, quand j'ai songé à vivre, je me suis aperçu qu'il y avait déjà cinquante années derrière moi... Je n'ai pas eu le temps!... Mais, au reste, il est ennuyeux de parler de cela. .

Ma mère et mon oncle soupirèrent en même temps et passèrent plus loin. Je restai en arrière et courus chercher mon précepteur pour lui communiquer mes impressions. Pobiédìmski était au milieu de la cour et regardait noblement le ciel.

— On voit que c'est un homme développé, dit-il en remuant la tête. J'espère que nous nous entendrons.

Une heure après, ma mère nous rejoignit.

— J'ai un ennui, mes amis, commença-t-elle, essoufflée. Mon frère est arrivé avec un valet de chambre et un de ces valets, que Dieu l'assiste!... On ne peut le loger ni à la cuisine, ni dans l'antichambre; il faut absolument lui donner une chambre à lui. Je n'arrive pas à trouver ce qu'il y a à faire. Écoutez, mes enfants, n'iriez-vous pas, jusqu'à nouvel ordre, dans le pavillon qu'habite Fiôdor? On donnerait votre chambre à ce valet, hein?

Nous répondîmes par un entier assentiment, parce que, dans le pavillon, on avait plus de liberté qu'à la maison sous les yeux de ma mère.

— C'est un vrai malheur! reprit-elle. Mon frère a dit qu'il mangerait non pas à midi, mais à sept heures, comme dans la capitale. D'ennuis, la tête me tourne. Jusqu'à sept heures, tout sera desséché dans le four. Vraiment les hommes n'entendent rien à la tenue d'une maison, même quand ils ont beaucoup d'esprit. Il faudra — quel ennui! — faire faire deux repas! Vous, mes enfants, vous mangerez à midi, comme avant, et moi, vieille femme, j'attendrai jusqu'à sept heures, pour dîner avec mon frère.

Sur ce, ma mère, soupirant profondément, m'ordonna de plaire à mon oncle, que Dieu nous envoyait pour mon bonheur, et elle courut à la cuisine.

Le même jour, nous déménageâmes, Pobiédìmski et moi, dans le pavillon. On nous installa dans une chambre de passage entre le vestibule et la chambre à coucher de l'intendant.

Malgré l'arrivée de mon oncle et notre déménagement, la vie coula, contre notre attente, dans l'ordre accoutumé, lent et monotone. « En l'honneur de notre hôte, » on avait supprimé les leçons. Pobiédìmski, qui ne lisait jamais rien et ne s'occupait de rien, restait d'ordinaire, assis sur son lit, promenant son long nez en l'air, et songeant à on ne sait quoi. Il se levait parfois pour essayer son costume neuf et se rangeait pour garder le silence et songer. Une seule chose lui donnait du souci, les mouches qu'il écrasait de ses paumes sans pitié. Il faisait ordinairement la sieste, plongeant, par ses ronflements, toute la propriété dans la tristesse. Du matin au soir, je courais dans le jardin ou je restais dans le pavillon à coller des cerfs volants.

Nous vîmes rarement mon oncle les trois premières semaines. Il restait des journées entières dans sa chambre et travaillait, malgré les mouches et la chaleur. Son extraordinaire capacité de rester assis, collé à sa table, me paraissait un tour de force inexplicable. Pour nous, paresseux, qui ne connaissions pas le travail systématique, son application tenait tout simplement du miracle.

Réveillé à neuf heures, il s'asseyait à son bureau et y restait jusqu'au dîner. Après dîner,

il se remettait au travail et ainsi jusque tard dans la nuit. Quand je regardais par le trou de la serrure, je voyais invariablement la même chose : mon oncle assis, travaillant. Son travail consistait à écrire d'une main et à feuilleter, de l'autre, un livre; et pendant ce temps, aussi étrange que ce fût, il remuait tout le corps, secouant un pied comme un balancier, sifflotant, et inclinant la tête en mesure. Il avait en outre l'air le plus distrait et le plus léger, comme s'il ne travaillait pas, mais jouait à la marelle. Je le voyais toujours en veston court, élégant, avec une cravate hardiment nouée, et il s'exhalait toujours de lui, même par le trou de la serrure, de tendres parfums féminins.

Il ne quittait sa chambre que pour dîner, mais il mangeait peu.

— Je ne comprends pas mon frère, disait ma mère plaintive. On tue chaque jour pour lui une dinde et des pigeons; je fais moi-même la compote, et il ne prend qu'une assiette de bouillon, mange gros de viande comme le doigt, et sort de table. Si je le supplie de manger, il se rassied et boit du lait. Et qu'est-ce qu'il y a dans le lait? C'est pareil à de l'eau de vaisselle! On meurt avec une nourriture pareille... On insiste, mon frère rit et plaisante... Non, le cher homme, notre cuisine ne lui plaît pas!

Les soirées passaient, chez nous, bien plus gaiement que les journées. Habituellement, quand le soleil se couchait et que de longues ombres s'étendaient dans la cour, nous,— c'est-à-dire Tatiâna Ivânovna, Pobiédîmski et moi, — nous étions assis sur les marches du pavillon. Jusqu'au complet crépuscule, nous nous taisions. De quoi parler, puisqu'on avait déjà parlé de tout? Il y avait eu un nouveau thème : l'arrivée de mon oncle; mais ce thème lui aussi fut vite épuisé. Mon précepteur ne détachait pas un instant les yeux de la figure de Tatiâna Ivânovna et soupirait profondément... Je ne comprenais pas alors ces soupirs et n'en cherchais pas le sens; maintenant, ils m'expliquent bien des choses.

Lorsque les ombres, sur la terre, se fondaient en une seule, l'intendant revenait de la chasse ou des champs. Ce Fiôdor me faisait l'effet d'un homme sauvage et terrible. Fils d'un tzigane russifié d'Izioum, le teint basané, de grands yeux noirs, frisé, la barbe emmêlée, nos moujiks de Kotchoutiévo ne l'appelaient pas autrement que « le diableteau ». Outre l'extérieur, il avait beaucoup de traits du tzigane. Il ne pouvait pas rester dans une maison et passait des journées à la chasse ou aux champs. Il était sombre, bilieux, taciturne, ne craignant personne, et n'acceptant aucune autorité. Il était grossier avec ma mère, me tutoyait et faisait fi de ta science de Pobiédîmski. Nous lui passions tout, le regardant comme un homme bouillant et maladif. Ma mère l'aimait parce que, en dépit de sa nature tzigane, il était d'une honnêteté et d'une exactitude idéales. Il aimait passionnément sa Tatiâna Ivânovna, comme aime un tzigane, mais cet amour était sombre, comme imprégné de souffrance. Jamais devant nous il ne caressait sa femme; il la regardait seulement dans les yeux avec furie, en tordant la bouche.

Revenu des champs, il posait avec bruit et colère son fusil dans le pavillon, venait à nous et s'asseyait auprès de sa femme. Reposé, il lui faisait quelques questions et se plongeait dans le silence.

— Chantons-nous? proposais-je.

Mon précepteur accordait sa guitare et d'une voix de chantre, profonde, il entonnait : *Au milieu des vallées...*

Le chant commençait; Pobiédîmski faisait la basse, Fiodôr, le ténor à peine marqué, et moi, l'alto, de la même voix que Tatiâna Ivânovna.

Quand tout le ciel était couvert d'étoiles et que les grenouilles se taisaient, on nous apportait notre souper. Nous rentrions et nous nous mettions à manger. Le précepteur et le tzigane mangeaient avec avidité, avec un bruit tel qu'il était difficile de comprendre si c'était leurs muscles ou les os qui craquaient. Tatiâna Ivânovna et moi arrivions à peine à manger nos parts. Après le souper, le pavillon se plongeait dans un profond sommeil.

Un jour, à la fin de mai, assis sur les marches, nous attendions le souper. Une ombre passa tout à coup devant nous et mon oncle apparut, comme jailli de terre. Il nous regarda longtemps, puis ouvrit les bras et se mit à rire gaiement.

— Une idylle! dit-il. Ils chantent et rêvent à la lune! C'est charmant, ma parole! Puis-je m'asseoir à côté de vous et rêver?

Nous nous tûmes et nous regardâmes. Mon oncle s'assit sur la première marche, bâilla, et regarda le ciel. Un silence se fit. Pobiédîmski, qui s'apprêtait depuis longtemps à causer avec un interlocuteur nouveau, se réjouit de l'occasion. Il rompit le premier le silence. Il n'avait

qu'un thème de conversation savante : les épizooties.

Il arrive que, vous trouvant dans une foule d'un millier de personnes, une seule physionomie se fixe dans votre mémoire. De même, Pobiédìmski, entre tout ce qu'il avait entendu à l'Institut vétérinaire pendant six mois, n'avait retenu qu'une chose :

« L'épizootie porte un dommage considérable à l'économie populaire. La société, dans sa lutte avec elle, doit marcher la main dans la main avec le gouvernement. »

Avant de dire cela à Goûnndâssov, mon précepteur toussota trois fois et se drapa plusieurs fois avec agitation dans son macfarlane L'entendant parler d'épizootie, mon oncle regarda attentivement mon précepteur, et fit, en riant, sortir un bruit de son nez.

—Ma parole, c'est charmant... murmura-t-il en nous regardant comme des mannequins. C'est justement ça, la vie... Telle doit être, en fait, la réalité... Pourquoi vous taisez-vous, Pélaguèia Ivânovna? demanda-t-il à Tatiâna Ivânovna.

Elle se troubla et toussa.

— Parlez, chantez, messieurs... jouez! Ne perdez pas votre temps. Cette canaille de temps s'enfuit, n'attend pas!... J'en atteste Dieu, vous n'aurez pas le temps de vous retourner que la vieillesse sera là!... Ce sera trop tard, alors, pour vivre! C'est comme ça, Pélaguèia Ivânovna!... Il ne faut pas rester immobile et se taire...

De la cuisine, on apporta notre souper. Mon oncle entra avec nous dans le pavillon et mangea cinq petit pâtés au fromage blanc et une aile de canard. Il mangeait et nous regardait. Nous éveillions tous en lui de l'enthousiame et de l'attendrissement. Quelque bêtise que dît mon inoubliable précepteur, ou quoi que fît Tatiâna Ivânovna, il trouvait tout charmant, adorable... Lorsque, après souper, Tatiâna s'assit modestement dans son coin et se mit à tricoter, il ne détachait pas les yeux de ses petits doigts et bavardait sans répit.

— Mes amis, disait-il, dépêchez-vous de vivre... Que Dieu vous garde de sacrifier le présent à l'avenir! Le présent, c'est la jeunesse, la santé, la fougue. Et l'avenir est un leurre, une fumée. Dès vingt ans, commencez à vivre!

Tatiâna Ivânovna laissa tomber une aiguille à tricoter. Mon oncle fit un bond, ramassa l'aiguille et la remit à la jeune femme en s'inclinant. Je vis alors pour la première fois qu'il y avait au monde des gens plus galants que Pobiédìsmski...

— Oui, continuait mon oncle, aimez, mariez-vous!... faites des bêtises. La bêtise est bien plus vitale et saine que nos efforts et notre poursuite de la vie réfléchie...

Mon oncle parla beaucoup et si longtemps qu'il nous ennuya; et moi, assis à l'écart sur une malle, je somnolais en l'écoutant. Je souffrais de ce que, pas une seule fois, il n'eût fait attention à moi. Il sortit du pavillon à deux heures du matin quand je dormais déjà profondément, n'ayant pu vaincre le sommeil.

A partir de ce moment-là, mon oncle vint chaque soir. Il chantait avec nous, soupait et restait jusqu'à deux heures du matin, dégoisant toujours la même chose. Son travail du soir et de la nuit fut abandonné et, vers la fin de juin, quand notre conseiller privé eut appris à manger les dindes et les compotes de ma mère, il abandonna aussi son travail du jour. Mon oncle, décollé de son bureau, se plongeait dans la vie!

Le jour, il se promenait au jardin en sifflant, et, dérangeait les ouvriers en leur faisant raconter toute sorte d'histoires; si Tatiâna Ivânovna passait, il courait à elle; si elle portait quelque chose, il lui proposait de l'aider, ce qui la gênait beaucoup.

Plus l'été avançait, plus mon oncle devenait léger, agile et distrait. Pobiédìmski était complètement désenchanté de lui.

— C'est un homme trop exclusif... disait-il. On ne dirait pas qu'il est au sommet de la hiérarchie. Il ne sait pas même parler. A chaque mot il dit : « J'en atteste Dieu. » Non, il ne me plaît pas!

Depuis que mon oncle s'était mis à venir à notre pavillon, un changement notable s'était produit dans Fiôdor et dans mon précepteur. Fiôdor cessa d'aller à la chasse; il rentrait de bonne heure, devint encore plus taciturne, et dardait d'un air encore plus furieux ses yeux sur sa femme. Mon précepteur avait cessé de parler à mon oncle d'épizooties; il se renfrognait et souriait même ironiquement.

— Voilà notre coq qui arrive!... grommela-t-il une fois que mon oncle venait au pavillon.

Je m'expliquais ce changement parce que les deux hommes étaient fâchés contre lui. Distrait, mon oncle brouillait leurs noms! Jusqu'à son départ, il ne savait pas encore qui était mon précepteur, qui le mari de Tatiâna Ivânovna; et il appelait Tatiâna Ivânovna, tantôt Nastâssia, tan-

tôt Pélaguèia, tantôt Evdôkia. Attendri et enthousiasmé de nous, il riait et se tenait comme avec des petits enfants... Tout cela, certes, pouvait offenser des gens jeunes. Pourtant il ne s'agissait pas d'offenses légères, mais, comme je le comprends maintenant, de sentiments plus profonds.

Je me souviens d'un soir, où assis sur les marches, je luttais contre le sommeil. Une gluante colle attachait mes yeux, et mon corps, fatigué par tout le mouvement de la journée, s'inclinait... Mais je luttais contre le sommeil et m'efforçais de regarder. Il était près de minuit. Tatiâna Ivânovna, comme toujours rose et timide, assise près d'une petite table, faisait des caleçons pour son mari. Fiôdor, sombre et morne, dans un coin, avait les yeux rivés sur elle. Pobiédîmski, dans un autre coin, perdu dans son haut col de chemise, reniflait avec fureur. Mon oncle allait et venait, songeant à on ne sait quoi. Le silence régnait. On n'entendait que le froissement de la toile dans les mains de Tatiâna Ivânovna. Mon oncle s'arrêta tout à coup devant elle et dit :

— Vous êtes tous si jeunes, si frais, si gentils; vous vivez sans soucis dans un si grand calme que je vous envie; je me suis tellement attaché à votre vie que mon cœur se serre quand je songe qu'il faudra partir d'ici... Croyez à la sincérité de ce que je vous dis!

Le sommeil me ferma les yeux et je m'endormis. Quand un bruit me réveilla, mon oncle était devant Tatiâna Ivânovna et la regardait avec attendrissement. Ses joues brûlaient.

— Ma vie, lui disait-il, a été entièrement perdue; je n'ai pas vécu. Votre jeune visage me rappelle ma jeunesse détruite, et je resterais ici à vous regarder jusqu'à la mort. Je vous emmènerais avec plaisir avec moi à Pétersbourg.

— Pourquoi ça? demanda Fiôdor d'une voix rauque.

— Je vous mettrais sous un globe sur ma table de travail et vous admirerais, et vous montrerais aux autres. Nous n'avons pas, sachez-le, Pélaguèia Ivânovna, de femmes telles que vous. Il y a, là-bas, de la richesse, de la noblesse, parfois de la beauté, mais il n'y a pas cette véritable vie.. cette tranquille santé...

Mon oncle s'assit devant Tatiâna Ivânovna et lui prit la main :

— Alors, lui dit-il en riant, vous ne voulez pas venir avec moi à Pétersbourg? Donnez-moi alors à emporter votre petite main... cette charmante main... Vous ne me la donnez pas? Méchante! Permettez moi au moins de la baiser...

A ce moment une chaise craqua. Fiôdor bondit et s'approcha de sa femme à pas lourds et mesurés. Sa figure était d'un gris pâle et tremblait. Il frappa du poing la table à tour de bras et dit d'une voix sourde :

— Je ne le permets pas!

En même temps que lui, Pobiédîmski bondit également de sa chaise. Lui aussi, blême et furieux, s'approcha de Tatiâna Ivânovna, et, lui aussi, frappa la table du poing...

— Je... je ne le permets pas! dit-il.

— Quoi? Qu'est-ce donc? s'étonna mon oncle.

— Je ne le permets pas! répéta Fiôdor en frappant sur la table.

Mon oncle se leva et, effaré, se mit à cligner des yeux. Il voulait parler, mais, de stupeur et d'effroi, ne put dire un mot. Il sourit avec gêne, et, à petits pas pressés, comme un vieux, il sortit du pavillon, en laissant son chapeau. Lorsque, peu après, ma mère, inquiète, arriva, Fiôdor et Pobiédîmski, frappant littéralement du poing sur la table comme des forgerons frappant sur une enclume, disaient :

— Je ne le permets pas!

— Qu'est-il arrivé? demanda ma mère. Pourquoi mon frère s'est-il trouvé mal? Qu'y a-t-il?

Voyant Tatiâna Ivânovna toute pâle, craintive, et son mari hors de lui, ma mère comprit apparemment ce qui s'était passé. Elle soupira et hocha la tête :

— Allons, assez, assez frapper la table, dit-elle. Cesse, Fiôdor! Et vous, Iègor Alexieièvitch, qu'avez-vous à frapper? Est-ce que ça vous regarde?

Pobiédîmski se ressaisit et se troubla. Fiôdor le regarda fixement, puis il regarda sa femme et se mit à marcher dans la chambre... Quand ma mère eût quitté le pavillon, je vis une chose qui, longtemps, me parut un rêve... Je vis Fiôdor saisir mon précepteur, l'enlever en l'air, et le précipiter dehors...

Quand je m'éveillai le matin, le lit de mon précepteur était vide. A ma question où était Pobiédîmski, ma vieille bonne me dit tout bas qu'on l'avait emmené le matin de bonne heure à l'hôpital pour y soigner son bras cassé. Affligé par cette nouvelle, et me rappelant le scandale de la veille, je sortis. Le temps était voilé, le ciel couvert de nuages, et le vent, balayant la terre, soulevait la poussière, les papiers et les plumes... On sentait l'approche de la pluie... Les gens et les animaux étaient tristes. . Quand

j'entrai à la maison, on me dit que ma mère avait la migraine et était au lit...

Que faire? Je sortis de la cour, m'assis sur un banc et me mis à chercher le sens de ce que j'avais vu et entendu la veille. Un chemin, commençant à notre porte, et qui contournait la forge et une flaque d'eau ne séchant jamais, allait rejoindre la route postale... Je regardais les poteaux du télégraphe, près desquels tourbillonnaient des nuages de poussière, les oiseaux qui sommeillaient, perchés sur les fils, et je fus tout à coup si attristé que j'en pleurai.

Toute pleine de gens de ville allant sans doute en pèlerinage, une voiture-prolonge couverte de poussière, passa sur la route. Elle n'avait pas eu le temps de disparaître à mes yeux, qu'une voiture légère, attelée de deux chevaux apparut. Debout, accroché au cocher par la ceinture, c'était le commissaire rural, Akime Nikîtitch, qui arrivait. A ma grande surprise, l'équipage tourna sur notre chemin et passa devant moi sous la porte cochère. Tandis que je me demandais pourquoi le commissaire venait chez nous, un bruit se fit entendre, et je vis sur notre chemin une voiture à trois chevaux : le chef de police du district, debout dans sa calèche, indiquait au cocher notre porte cochère.

— Celui-là aussi! pensai-je en examinant le chef de police tout poudreux; pourquoi vient-il? Pobiédîmski s'est probablement plaint de Fiôdor et ils viennent le chercher pour l'emmener en prison.

Mais il n'était pas si facile de résoudre l'énigme. Le commissaire et le chef de police n'étaient que des avant-coureurs, car cinq minutes ne s'écoulèrent pas qu'une voiture fermée entra dans notre cour. Elle passa si vite devant moi que je n'eus que le temps d'apercevoir par la fenêtre de la voiture une barbe rousse.

Me perdant en conjectures et pressentant quelque chose de sinistre, je courus à la maison. Je vis tout d'abord ma mère dans l'antichambre. Elle était pâle et regardait avec terreur la porte derrière laquelle s'entendaient des voix d'hommes. Les visiteurs l'avaient prise au dépourvu, en pleine migraine.

— Qui est-ce qui arrive, maman, demandai-je.

— Ma sœur, fit sur la porte la voix de mon oncle, fais-nous servir quelque chose à manger, au gouverneur et à moi!

— C'est facile à dire, fais-nous manger! murmura ma mère. Que vais-je avoir le temps de faire préparer maintenant? Ma vieillesse est déshonorée!

Ma mère, se tenant la tête, courut à la cuisine. La venue inattendue du gouverneur avait mis sur pieds et bouleversé toute la propriété. Un dur carnage commença. On trancha le col à dix poules, cinq dindes, huit canards, et, dans la hâte, on coupa la tête du vieux jars, l'aïeul de notre bande d'oies et le préféré de ma mère. Le cuisinier et les cochers semblaient devenus fous; ils massacraient la volaille pour rien, sans distinction ni d'âge ni de race. Pour je ne sais quelle sauce, deux rares pigeons culbutants périrent, qui m'étaient aussi chers que le jars l'était à ma mère. De longtemps, je ne pardonnai pas leur mort au gouverneur.

Le soir, lorsqu'après avoir copieusement dîné, le gouverneur et sa suite, montèrent en voiture, et partirent, j'entrai à la maison pour voir les restes du festin. Regardant de l'antichambre dans la salle, je vis mon oncle et ma mère. Mon oncle, les mains derrière le dos, marchait nerveusement le long des murs en haussant les épaules. Ma mère, exténuée, amaigrie, était assise sur le canapé et suivait de ses yeux douloureux les mouvements de mon oncle.

— Pardon, ma sœur, grognait mon oncle, la figure plissée, mais ça ne se peut pas!... Je te présente le gouverneur et tu ne lui tends pas la main!... Tu l'as rendu confus, le malheureux!... Non, ça ne convient pas!... La simplicité est une bonne chose; mais elle doit avoir des limites... j'en atteste Dieu!... Et puis ce dîner! Est-ce qu'on peut servir des dîners pareils? Qu'est-ce que c'est, par exemple, que cette victuaille qu'on a servie comme quatrième plat?

— C'était un canard à la sauce sucrée, répondit doucement ma mère...

— Un canard... pardon, ma sœur, mais j'en ai des aigreurs! J'en suis malade!

Mon oncle fit la moue et continua :

— C'est le diable qui a amené ici ce gouverneur! J'avais bien besoin de sa visite! Pfouh... j'ai des aigreurs! Je ne puis ni dormir, ni travailler... Je suis tout à fait démoli... Je ne comprends pas comment vous pouvez vivre ici à ne rien faire... dans un pareil ennui!... J'en ai déjà mal au creux de l'estomac...

Mon oncle se rembrunit et se mit à marcher à grands pas...

— Mon frère, demanda ma mère doucement, combien coûte un voyage à l'étranger?

— Au moins trois mille roubles... répondit

mon oncle d'une voix dolente... j'irais, mais où les prendre? Je n'ai pas un copek!... Pfouh! des aigreurs!

Mon oncle s'arrêta, regarda avec angoisse la fenêtre noire et se remit à marcher... Il y eut un silence... Ma mère regarda longtemps l'icone en réfléchissant, puis elle se mit à pleurer et dit :

— Je vous donnerai trois mille roubles, mon frère...

Trois jours après, les malles majestueuses furent envoyées à la gare et le conseiller privé les suivit. Il pleura en prenant congé de ma mère et ne put, de longtemps, arracher ses lèvres de sa main. Mais quand il fut dans la voiture, son visage s'éclaira d'une joie d'enfant...

Epanoui, heureux, il s'assit à l'aise, fit à ma mère, de la main, un signe d'adieu, et, tout à coup, il arrêta à l'improviste son regard sur moi. Une expression d'extrême surprise se peignit sur sa figure.

— Quel est ce garçon-là? demanda-t-il.

Cette question froissa atrocement ma mère qui assurait que Dieu nous avait envoyé mon oncle pour mon bonheur. Mais moi je ne m'en souciais guère. Je regardais la figure heureuse de mon oncle, et j'eus, je ne sais pourquoi, grande pitié de lui. Je n'y tins plus; je sautai dans la voiture et embrassai chaudement cet homme léger et faible comme tous les hommes. Le regardant dans les yeux, voulant lui dire quelque chose d'agréable, je lui demandai :

— Mon oncle, avez-vous été une fois à la guerre?

— Ah! mon gentil garçon... dit mon oncle en riant... gentil garçon, j'en atteste Dieu!... Tout est ici si naturel, si vrai!... j'en atteste Dieu!...

La voiture s'ébranla... Je le suivis des yeux et j'entendis longtemps cet adieu : « J'en atteste Dieu. »

Anton Tchékoff.

Traduit du russe par Denis Roche.

(Seule traduction autorisée par l'auteur.)

ISABELLE EBERHARDT

Quelle héroïne pour un roman d'aventures, quelle belle « Chevalière » qui aima le danger, détesta toutes les entraves, et vécut une vie audacieuse, inconfortable et fatale. Certes! elle fut un grand écrivain; elle a laissé sur le Sahara des impressions fortes et personnelles; mais comme sa vie et son âme sont plus intéressantes, plus extraordinaires encore que son œuvre...

***

Isabelle Eberhardt est née à Genève, en 1877. Sa mère Charlotte d'Eberhardt, Allemande, avait épousé un officier russe, le général de Moërder. Elle l'avait quitté en emmenant ses trois enfants pour vivre en Suisse avec un pope défroqué, Alexandre Trophimoski. Ils habitaient dans la banlieue de Genève, à Meyrin, une villa, dite Villa Neuve. Cet Alexandre Trophimoski serait le père d'Isabelle, bien qu'elle l'ait toujours désigné comme son tuteur. Il l'éleva « absolument en garçon » ainsi que le déclare elle-même Isabelle Eberhardt. Elle commença des études de médecine, puis les abandonna, se sentant « irrésistiblement entraînée vers la carrière d'écrivain ».

A vingt ans, elle suit à Bône sa mère, qui meurt bientôt, après s'être convertie à la foi islamique et qui fut inhumée en terre musulmane.

Isabelle retourne alors à Genève auprès de son « tuteur ». Elle le perd en 1899. Désormais libre, n'ayant que des relations intermittentes avec son demi-frère, Augustin de Moërder, elle quitte Genève et retourne dans cette Afrique à peine entrevue, mais qui l'avait profondément séduite. Elle arrive à Tunis le 14 juin. Elle visite le sud constantinois : Timgad, Biskra, Touggourt; le 3 août elle est à El-oued, mais un accès de fièvre la rejette à Batna, et la fait réintégrer Bône, après une excursion dans l'Aurès. En août et septembre, elle est à Tunis et y écrit « *Heures de Tunis* », insérées dans « *Dans l'ombre chaude de l'Islam* » et des impressions sur le Sahel tunisien, qui figurent dans « *Notes de route* ». Avide de nouveau, elle s'embarque pour Marseille en novembre, se rend à Paris, y séjourne quatre semaines, revient à Marseille, gagne Gênes en chemin de fer, Livourne en bateau, s'arrête un mois en Sardaigne et remonte à Paris, pour apaiser le besoin de changement qui la torturait.

Mais plus tard, le désert et l'Islam satisferont son

cœur tourmenté. Ce qu'elle dit de Dmitri Orchanow, le héros de ce roman sombre et viril « *Trimardeur* », est certainement son expérience intime :

« Les interminables complaintes avaient pour lui des mots profonds comme la musique. L'Islam l'avait enveloppé d'un charme mélancolique. C'était l'apaisement et la sérénité. Devant le malheur et la mort, l'Arabe restait impassible, sans révolte, presque sans pleurs. Lui aussi avait renoncé au travail, à la lutte, but de toute vie européenne, pour se laisser aller comme les Musulmans voluptueusement entraîné au fil des heures. » (1)

Dans l'ombre chaude de l'Islam, Notes de route, Pages d'Islam (2) contiennent aussi des mots de gratitude envers l'Islam, « qui est la paix de l'âme », « qui est peut-être la sagesse », « qui donne l'insouciance des choses de la vie et de la mort ». Il lui apprend enfin que « le tombeau silencieux est non-seulement la porte de l'éternité pour ceux qui s'en vont, mais encore celle du salut pour les âmes élues qui savent se pencher sur ses profondeurs mystérieuses ».

Elle s'embarque à nouveau pour l'Afrique en Juillet 1900. Et dans les notes intimes qu'elle écrit alors, transparaît déjà la hantise de la mort, hantise qui ne devint jamais de l'épouvante et qui fut souvent un désir. Certainement elle aurait approuvé Démétrius-le-cynique lorsqu'il dit : « La mort n'est pas un mal, et elle en termine beaucoup. » N'a-t-elle pas écrit : « Pauvre comme une mendiante, menteuse comme une esclave, vêtue de loques éclatantes, la vie n'est belle que de loin et n'attire que vue de loin. »

En août 1900, elle retourne à Touggourt, puis à El-oued, dans cette oasis qui lui fut « une révélation de beauté visuelle et de mystère profond, la prise de possession de son être errant, par un aspect de la terre qu'elle n'avait pas soupçonné ». Elle y finit l'été de 1900 ; elle y passe l'automne, l'hiver. Elle chevauche à travers les sables, sur son fidèle « Souf » ; elle se mêle aux nomades, les observe, gagne leur confiance, étant elle-même affiliée à une confrérie de l'Islam, celle des Kadryia. Elle y rencontre un maréchal des logis de spahis, arabe naturalisé, Sliman Ennhi, qu'elle épouse selon le rite musulman. Quelques mois après, éloignée de lui, elle écrira : « Souvent, depuis que j'ai quitté Sliman, j'ai ressenti un désir torturant de franchir la distance qui nous sépare, le besoin absolu de l'avoir près de moi, lui et rien que lui, une soif âpre et douloureuse d'entendre sa voix, de voir son regard se poser sur le mien, de sentir sa présence, d'éprouver encore cette sensation de complète sécurité qui nous est commune. »

Dans cette oasis d'El-oued, elle est heureuse, se laisse engourdir par la vie contemplative du désert, et elle s'écrie : « Oui, j'aime mon Sahara, et d'un amour obscur, inexplicable, mais réel et indestructible. Maintenant, il me semble que je ne pourrai plus vivre loin de ces pays du Sud. »

Le destin hostile l'arrache à cet enveloppement. Le 29 janvier 1901, étant chez des Arabes de sa confrérie, à Béhima, village situé à 24 kms au nord d'El-oued, elle est gravement blessée à l'épaule par un Arabe appartenant à une confrérie rivale, celle des Tidjanya, et qui prétendait avoir obéi à une mission divine.

Isabelle Eberhardt demanda la grâce de son agresseur, mais il fut condamné à vingt ans de travaux forcés. Le procès fit du vacarme en Algérie. Isabelle Eberhardt, sujette russe, et musulmane, était suspectée de beaucoup, d'abord parce qu'elle avait fait une enquête sur la mort tragique du Marquis de Morès, ensuite parce qu'on l'accusait de soulever les passions religieuses parmi les indigènes. Aussi, à l'issue de l'audience, le chef de la sûreté lui signifia un arrêté d'expulsion, pris contre elle par le Gouverneur Général. Elle dut quitter l'Afrique, malgré ses protestations, malgré les réclamations de certains journaux algériens...

La voilà seule et sans ressources à Marseille. Pour gagner sa vie, elle se fait portefaix du port ! Elle oublie ses fatigues en lisant Dostoïewsky. Certaines pages de son roman *Trimardeur* permettent de l'évoquer, vêtue sans doute en débardeur, comme le nervi Petit-Henri, mangeant, et fumant sur le quai de la Joliette, parmi ses frustes compagnons. Mais comme elle regrette son Sahara ! Elle écrit, dans son quatrième *Journalier* à la date (1) du 15 août 1901 :

« Depuis quelques jours, la nostalgie du désert m'envahit de nouveau, intense jusqu'à la douleur... Aller là-bas, à l'aube, ou bien au coucher du soleil, et jeter un regard d'amoureux et d'exilé sur le grand Sahara, un seul regard ! »

Cependant, Sliman Ennhi, permutant au 9e hussards, parvenait bientôt à la rejoindre, et, l'autorisation obtenue, ils se mariaient à la mairie de Marseille le 17 octobre 1901. Française par ce mariage avec un Arabe naturalisé, elle peut réintégrer l'Algérie. C'est ce qu'elle fait en février 1902, quand son mari quitte l'armée, à l'expiration de son engagement. Ils s'installent bientôt à Ténès, où si Ennhi est nommé Kodja (Secrétaire-Interprète) de la commune mixte. Mais les pires ennuis, la calomnie, la

(1) *Trimardeur*. 3e partie. (Fasquelle Ed.)
(2) Fasquelle Ed.

(1) *Mes Journaliers*. (Ed. La Connaissance).

misère assaillent le couple. Malgré la protection de Robert Randau, le grand et puissant romancier de la vie africaine, qui plaignait Isabelle et admirait son talent (il a donné d'elle une image véridique dans son roman, vigoureux « Les Algérianistes ») les basses intrigues s'accumulent autour des Ennhi. Sliman donne sa démission en avril 1903 et retourne à Alger avec sa femme.

Sans la résignation musulmane et son espoir en la mort, Isabelle Eberhardt aurait-elle supporté sa vie douloureuse avec autant de tranquille courage, même en se disant que les « immortels chefs-d'œuvre de la pensée sont issus de la souffrance humaine »? Une sorte de malédiction semble s'attacher à elle, comme à la plupart des êtres d'exception.

Elle cherche l'apaisement dans les oasis du Sud. En septembre 1903, elle se fixe à Figuig, et y écrit la plus grande partie de *Notes de route*. Elle revient à Aïn-Sefra pendant l'hiver, d'où elle se rend à cheval à Geryville et à Aflou. Elle va jusqu'à Tlemcen et Oujda, en mars 1904. En mai, nous la retrouvons à Aïn-Sefra, d'où elle descend vers Figuig, Colomb-Béchar et Kenadsa. *Dans l'ombre chaude de l'Islam* fut écrit presque entièrement pendant ce séjour. Affaiblie par la fièvre, elle entre à l'hôpital d'Aïn-Sefra. Elle en sort le 20 octobre 1904, malgré les conseils du docteur; mais elle veut retrouver son mari, qui arrive ce jour-là. Dans la nuit du 20 au 21, l'Oued-Sefra déborde, arrachant les maisons de toub bâties sur ses rives. Les Ennhi ont loué une chambre dans une de ces maisons. Isabelle fait un radeau à son mari, le lui donne, en lui disant de passer le premier. Il passe. A ce moment même les murs s'écroulent et la jeune femme est ensevelie. Elle avait 27 ans. L'hôpital, bâti sur la hauteur ne fut pas atteint!...

C'est à Aïn-Sefra qu'elle repose dans le cimetière musulman, Aïn-Sefra qu'elle avait décrit dans *Notes de route* (Retour) : « Sous le soleil d'hiver, Aïn-Sefra ferait penser à un triste village du Nord, avec ses maisons pâles et ses arbres sans feuilles; mais il y a la note africaine des dunes rougeâtres, et les bâtiments militaires avec leurs arcades sanguines, et le grand vide du désert! »

.....Et le grand vide du désert.....

Marthe [illegible].

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LE RÈGLEMENT DE LA PAIX ET L'ESPRIT EUROPÉEN

Il faut rendre cette justice au diplomate qui a rédigé le communiqué officiel sur les résultats de la Conférence de Londres qu'il n'a pas entonné ce chant de triomphe qu'on a entendu trop de fois à la fin des conférences internationales et qui n'a fait que rendre plus amères les déceptions qui ont suivi. Le petit papier qui a été remis à la presse est très modeste. Il déclare que l'accord entre la France et l'Angleterre est complet quant à la réponse à faire à l'Allemagne. Mais pour le reste, il constate que « le pacte ne pourra prendre sa forme définitive que lorsque les conversations auront pu s'engager à ce sujet entre toutes les parties intéressées ». Et pour satisfaire le besoin d'optimisme des gouvernements et des lecteurs de journaux officieux, il se contente d'ajouter : « Les entretiens de Londres auront grandement contribué à rapprocher l'heure des conversations ultérieures qui doivent permettre d'arriver à un résultat final. Il est bien entendu que ce résultat final ne peut être que le règlement de la paix et la garantie des frontières de *tous* les Etats européens, telles qu'elles ont été fixées par le traité de Versailles. »

Cette modestie du communiqué nous fait croire que les résultats de ces conversations de Londres ont été plus sérieux que ceux de quelques autres conférences plus tapageuses.

Et de fait il semble que l'on ait avancé d'un bon pas dans le règlement de la paix. On a dit que « le reste », ce « qui sera réglé dans des conversations ultérieures auxquelles prendront part toutes les puissances intéressées », c'est-à-dire l'Allemagne aussi, était le plus important. C'est exact. Mais il n'en est pas moins vrai que la réponse franco-britannique à la note allemande — elle sera très prochainement publiée; peut-être la presse en aura-t-elle pris connais- [illegible] quand paraîtront [illegible] utilement le terrain.

[illegible] allemande du [illegible] juillet [illegible] d'accélérer les discussions de façon à aboutir le plus tôt possible à un résultat positif, elle débute par une affirmation assez solennelle de bonne volonté; elle s'efforce de calmer les appréhen-

sions des dirigeants du Reich et répond à leurs objections relatives à leur entrée dans la Société des Nations. Mais le point capital, c'est l'examen très approfondi des projets de traités de garantie mutuelle et d'arbitrage.

Pour l'admission de l'Allemagne dans la Société des Nations on s'en tient au principe : *ni exception, ni privilège*. Si le Reich demande son admission immédiatement, celle-ci serait accordée à titre provisoire avec cette réserve qu'elle ne deviendrait définitive que le jour où l'Allemagne ayant satisfait à ses obligations de désarmement, la Société des Nations en serait officiellement informée par la Conférence des ambassadeurs. Autre condition de l'admission définitive : en même temps que l'Allemagne entrerait dans la Société des Nations les traités de garantie et d'arbitrage qu'elle aurait alors conclus avec ses voisins entreraient immédiatement en vigueur.

La question des sanctions a été également abordée : « La Grande-Bretagne garante des pactes de sécurité mutuelle entre l'Allemagne et ses voisins de l'Ouest (France et Belgique) ne pourrait être entraînée automatiquement dans un conflit du fait de cette garantie que si Paris et Londres décident immédiatement d'un commun accord, qu'il y a eu acte hostile et par conséquent *casus belli*, conformément à l'article 44 du traité. Les manquements moins graves seraient soumis à l'arbitrage. »

Un des plus importants sujets de discussion entre la France et l'Angleterre était la question de savoir comment concilier les traités d'arbitrage entre l'Allemagne, la Pologne et la Tchéco-Slovaquie et les traités d'alliance franco-polonais et franco-tchèque. M. Briand s'est efforcé de démontrer à nos alliés, et il semble y avoir réussi, que les engagements que nous avons contracté envers la Pologne et la Tchéco-Slovaquie, engagements que nous ne pouvons songer à dénoncer, sont parfaitement conciliables avec un pacte de garantie mutuelle et ne font que préciser les obligations qui nous incombent comme signataires du « Covenant » de la Société des Nations.

Sans doute le pacte, ce fameux pacte qui doit compléter le traité de Versailles et remplacer la garantie Anglo-Américaine qui nous avait été promise en échange de l'abandon de la frontière du Rhin n'est pas conclu. On est encore un peu dans le vague. Mais on s'achemine vers plus de clarté.

Le danger reste la question polonaise. Quand l'Allemagne nous a offert un traité de garantie mutuelle sur la frontière du Rhin en omettant de parler de la Pologne, on a vu immédiatement se dessiner la manœuvre. On en a conclu que le Reich n'avait d'autre but que de nous lier les mains de façon à se trouver libre de régler comme il l'entendrait la question du « couloir », peut-être celle de la Haute-Silésie et de la Posnanie.

Cette manœuvre a été déjouée. Sans doute les sentiments de l'Allemagne à l'égard de la Pologne ne sont pas meilleurs, mais les sentiments ne se commandent pas et l'on ne pourrait raisonnablement exiger du Reich qu'il s'engage *in aeternum* à renoncer à toute prétention à des territoires qu'il croit siens. Si l'on s'en tient à la logique diplomatique, l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations aux conditions qu'on lui fait est pour l'instant une garantie suffisante.

*
* *

Il est vrai que quand on lit les journaux allemands, quand on voyage en Allemagne, quand on cause avec « l'Allemand moyen », on a le droit d'être inquiet. L'esprit de revanche, l'esprit de guerre est loin d'être mort dans ce pays et l'on est confondu quand on voit tout l'enseignement officiel tendre au nationalisme le plus étroit et le plus haineux. Or, pour que l'Europe vive, pour qu'elle garde sa couronne devant l'Asie en ébullition et l'Amérique, fille envahissante et d'un prodigieux égoïsme, il faut y développer l'esprit de paix.

Non certes en se laissant griser par la chimère de fonder la paix perpétuelle — cette chimère-là a fait le plus grand tort à la paix réelle — mais avec la volonté de créer pour un laps de temps le plus long possible une Europe habitable aux vieux civilisés que nous sommes. La lutte, la lutte pour la puissance est à la fois la principale manifestation et la principale condition de la vie. Tant qu'il y aura des nations, elles lutteront entre elles et recoureront au besoin à la force des armes, et si un jour il n'y a plus de nation, ce seront les classes sociales, les corporations, les syndicats qui lutteront entre eux; la guerre civile, ou la guerre sociale remplacera la guerre étrangère. C'est peut-être désirable d'ailleurs. Comme disait Renan — mais que ne lui a-t-on pas fait dire et que n'a-t-il pas dit? — certaines ruptures d'équilibre périodiques sont indispensables au progrès humain. C'est pourquoi le pacifisme raisonnable est es-

sentiellement provisoire. A vouloir travailler pour l'Eternité, on perd de vue le but immédiat, celui qu'on peut atteindre. La sagesse politique, c'est donc de ne pas poursuivre la chimère d'une paix perpétuelle, mais de créer un équilibre qui permette à l'esprit de paix ou plutôt à l'esprit européen de se développer. Avant de décréter la paix universelle, ce serait déjà une chose admirable que d'apprendre aux peuples de la vieille Europe à se comprendre, à se tolérer et à se défendre en commun contre les forces élémentaires qui menacent leur domination et leur civilisation.

La tâche est difficile du reste et parfois on se demande si nous ne sommes pas plus loin que jamais de cet esprit européen qui, sous sa forme française, régna sur le monde à la fin du XVIIIe siècle et que le nationalisme démocratique, issu de la Révolution, a détruit, du moins pour un temps. M. Lucien Maury, qui, sous ce titre, *Babel*, — voilà qui en dit long sur l'humeur dans lequel il fut conçu, — vient de consacrer un livre, en tout point remarquable, à l'esprit européen, semble le croire.

Les lecteurs de la *Revue Bleue* connaissent trop bien l'esprit solide et pénétrant de M. Lucien Maury pour qu'il soit nécessaire de le leur présenter; c'est un des rares Français qui connaissent bien l'Europe. Ancien professeur à l'Université d'Upsal, il a pu observer pendant dix années les sentiments que les Scandinaves professent à notre égard, les préjugés dont ils les nourrissent et, aussi, les vérités qu'ils nous enseignent sans indulgence. Il voit le rôle que la France joue encore dans l'Europe et dans le monde, avec amour, mais sans illusion, et il constate mélancoliquement que les peuples se comprennent moins que jamais. « Un faux orgueil, dit-il, incite les peuples à instituer entre eux une sorte de concours où s'opposent les jugements de valeur. L'appréciation qualitative d'une civilisation ou d'une culture nationale est chose difficile; trop de facteurs entrent en jeu; on les dénombre imparfaitement; les équivalences se dérobent à l'analyse. Les peuples s'y entêtent cependant; misère de ces sentences qui vacillent au gré de nos égoïsmes et reposent trop souvent sur de vains critériums.

Excluons de notre contemplation du monde l'idée de hiérarchie; toutes nos comparaisons sont boîteuses; la plus humble tribu riche d'un trésor intérieur, dont le secret nous échappe, revendique une priorité qui nous fait sourire; irez-vous la convaincre de chercher ailleurs la plénitude de satisfaction qu'elle trouve en elle-même?

Les grands peuples se persuadent aisément de leur universalité; chacun d'eux prétend rassembler toutes les possibilités et virtualités du développement humain. Les petits ont la vanité de leur petitesse qui leur paraît réaliser des miracles; ils en souffrent cependant; ils vivent d'emprunts, mais ne témoignent nulle gratitude aux grands peu ménagers de la faiblesse et s'égalent à eux dans la personne de leurs hommes de talent ou de génie.

« Les petits se modèlent sur les grands; ils ne sauvent leur personnalité qu'en dosant contradictoirement les influences qui menacent de les submerger; la sécurité leur est interdite; c'est chez eux que s'entrechoquent les lourdes vagues venues de Berlin, de Londres et de Paris; microcosmes perpétuellement agités, inquiets d'une harmonie précaire, également préoccupés de solliciter et de repousser les puissants concours capables de les anéantir. »

Ces sources d'incompréhension que M. Lucien Maury indique d'un trait si sûr sont éternelles, mais les progrès de la démocratie les ont rendues plus abondantes et plus dangereuses.

« La démocratie, dit encore notre auteur, n'a pas encore fait l'apprentissage de la vie internationale. Ses délégués, chevronnés des politiques locales, ne savent pas la politique étrangère, et n'y pénètrent que sous la conduite de praticiens routiniers et de bureaucrates irresponsables. Elle n'a pas remplacé cette classe de l'ancienne noblesse que ses mœurs cosmopolites instruisaient dès l'enfance des humeurs étrangères et prédisposaient à une intuitive compréhension de l'Europe; elle n'a pas d'hommes d'Etat européen, non pas même un Talleyrand, suspect à tous, mais assuré d'une audience universelle, parce que tous se sentaient transpercés jusqu'à l'âme par ce regard divinatoire. »

Tous ceux qui suivent de près les événements politiques depuis cinq ans seront frappés de la justesse de ces observations. Une atténuation cependant : quelques hommes d'Etat se sont formés ou se forment à l'esprit européen : « L'Europe lui est montée à la tête », disait de M. Briand un journaliste qui ne l'aime pas. Au fond de cette critique, il y a un éloge. Avec l'étonnante intuition, l'esprit de finesse qui le caractérisent, ce « chevronné de la politique locale » a brusquement compris l'Europe quand ses fonctions l'ont mis en contact avec elle; c'est [illegible] Il n'était pas mauvais que ce fût un Fran-

çais qui tînt ce langage. Mais ils sont quelques-uns de cette espèce de par le monde et la moindre utilité de la Société des Nations n'est peut-être pas de les réunir périodiquement à Genève.

Sous les divergences et les incompréhensions mutuelles, ils ont perçu les liens de solidarité naturelle qui unissent les enfants de notre vieux continent. Ils savent les périls qui les menacent. Le malheur, c'est qu'ils ne sont guère suivis. Le temps est fini du joli jeu diplomatique. Les peuples sont entrés en scène avec leurs grands intérêts informulés, leurs instincts élémentaires et leurs amours-propres puérils; les politiques qui paraissent les diriger sont le plus souvent obligés de les suivre. Le spectacle qu'offre actuellement la diplomatie, c'est celui d'un petit nombre d'hommes sceptiques, désabusés, mais instruits par expérience ou par intelligence de l'extrême péril dont le monde est menacé, qui passent leur vie à ruser avec la grande force anonyme inconsciente et déraisonnable que les grands principes démocratiques ont mis en mouvement et que rien ne peut plus arrêter. L'œuvre la plus urgente est peut-être de faire l'éducation internationale de ces peuples dont l'inter-dépendance économique est incontestable, mais qui continuent à s'ignorer. Le socialisme y tâche, mais il s'en tient à des formules bien vagues et les nécessités de la politique parlementaire le détournent de son œuvre sociale. Ce serait déjà quelque chose de former des élites... Ce sont elles qui feront l'éducation des peuples.

« Mettons les peuples en présence les uns des autres, dit M. Lucien Maury. Infligez-leur l'épreuve d'une sincérité réciproque; sans doute s'ils se connaissaient mieux, ne s'aimeraient-ils guère davantage. L'amour, la simple charité ne sont pas leur fait; la violence, l'égoïsme et l'intolérance régissent ces êtres de la jungle. Aussi bien ne rêve-t-on pas d'une impossible intimité: cette « panmixie » si redoutée de Gobineau n'est que chimère. Que du moins des élites précautionneuses se lèvent dans chaque pays. Cette connaissance de soi même et d'autrui qu'il serait vain d'attendre de la conscience populaire, des esprits désintéressés, éclairés, pourvus de science et de critique, peuvent la constituer dans la sphère d'une pure et haute intellectualité. La Société des Nations qui a déjà créé tant d'organes d'investigation pourrait être le centre nerveux de ces antennes partout attentives aux forces et aux périls. Cette « coopération intellectuelle » dont elle se préoccupe l'annonce-t-elle?

On s'étonne qu'elle n'ait pas créé d'abord un Institut d'une espèce nouvelle qui nous eût donné la formule d'une science à naître, d'une discipline suggérée par les faits, prête à paraître différer par on ne sait quelles timidités : psychologie des peuples, études, interprétation des civilisations, sociologie et d'avantage, index comparatif et perpétuellement revisé de la biologie nationale?...

« Politique d'abord, disent les uns. Economique... En vérité, non. Quelque chose d'autre... La priorité appartient à une discipline plus subtile dont politique et économie ne sont en bonne logique que les humbles corollaires. Discipline préalable. L'humanité souffre d'être exclue de tous les lieux où grandissent ses destins. Introduisez-là au sage de sa responsabilité au conseil des Dieux. »

C'est là le rêve d'un haut esprit que la destinée de son pays inquiète et passionne, mais qui sait mieux que quiconque que la France ne vit qu'en fonction de l'Europe, de même que l'Europe ne peut se passer de la France. Ce livre de M. Maury, qui fournit en quelque sorte les éléments d'un nouvel esprit européen, tous les hommes d'Etat qui vont bientôt partir pour Genève devraient l'emporter dans leur valise...

L. Dumont-Wilden.

LA PHILOSOPHIE

UN ENNEMI DE LA SCOLASTIQUE : M. LOUIS ROUGIER

Il faut louer d'abord M. Louis Rougier de la probité qu'il apporte à ses travaux. S'il se trompe, c'est de bonne foi et avec toute la documentation désirable. Il lui a paru que la philosophie scolastique, remise en honneur dans ces dernières années, n'était pas propre au service qu'on attendait d'elle et il l'a voulu accabler par le plus copieux des actes d'accusation. Déjà, dans un premier livre : *Les paradoxes du rationalisme* (1), il en signalait les vices, disait-il

(1) Alcan, édit.

rédhibitoires, son nouveau volume : *La Scolastique et le Thomisme* (1) reprend et achève de développer l'argument.

Très copieux, dans la forme, cet argument paraît, après examen, assez limité. Il consiste d'abord à frapper le thomisme en lui donnant pour principe l' « ontologisme » ou la « mentalité réaliste ». On sait ce que sont ces choses et M. Rougier en formule le principe fondamental. « A toute notion distincte dans l'esprit », dit-il, « correspond adéquatement hors de lui une réalité objective qui contient formellement tout ce qui est inclus dans la définition de cette notion... » Et c'est bien ainsi, en effet, qu'il convient d'exprimer une doctrine philosophique issue de Platon et qui a pour objet de transférer la réalité des choses aux idées, de situer le réel dans l'abstrait, de donner le monde sensible comme une illusion et de replacer l'être dans la source toute spirituelle dont il sortirait. L'extraordinaire, c'est d'avoir attribué un tel système à saint Thomas qui passe pour le combattre et suivre Aristote qui en fut l'adversaire principal.

Disons tout de suite en quoi M. Rougier abuse et comment, dès le départ, de sa lance aiguë, il ne déchire que des nuages. Il façonne du thomisme une figure toute gratuite; il attribue à la « scolastique » un système que nul docteur médiéval, peut-être, n'a professé intégralement, et il a beau jeu, ensuite, de partir en guerre contre un ennemi qu'il a fabriqué de toutes pièces et qu'il peut pourfendre à son gré sans craindre de riposte. C'est là un procédé courant de polémique, mais on est un peu surpris de le voir jouer en une matière aussi grave, entouré de l'appareil de l'histoire, et employé à débattre les plus grands intérêts de l'esprit. Assurément, d'ailleurs, M. Rougier ne l'a pas pris ainsi et c'est par une pente de la critique naturelle et fort difficile à remonter qu'il en vient à déformer la thèse adverse pour y faire plus libre place à ses coups.

Il faudrait un volume aussi gros que celui-ci, qui a huit cents pages, pour en réfuter toutes les erreurs. Bornons-nous à deux ou trois points qui feront saisir le mécanisme de l'ensemble et auront l'avantage de poser la question préalable. Que M. Rougier d'abord vise le « réalisme » absolu dans l'entière naïveté que ce genre de pensée comporte, il n'en faut point douter. « De même », écrit-il, « que le primitif qui vit de sensations tend à prendre pour des perceptions vraies les images de ses hallucinations et de ses rêves, le dialecticien, ivre de pensée abstraite, est tout naturellement induit à prendre ses concepts pour des réalités. » Et il y a eu de ces dialecticiens. Mais qu'on songe à ranger parmi eux saint Thomas, voilà de quoi surprendre le moindre familier de ce maître. Non seulement, en effet, avec une patience inlassable, le grand Docteur veut qu'on ne parle que de la réalité, qu'on ne la quitte jamais, que l'âme seule, par exemple, puissance spirituelle, ne puisse constituer la personne, et que tout soit reçu dans le sujet, « à la manière du sujet qui reçoit », non seulement sa théorie de la connaissance reste toute expérimentale et pratique, mais, dans son « Traité de Dieu », pour ne pas se hasarder à « réaliser » des idées générales, il se confie à l'analogie, au point qu'il ne reste plus rien de « positif », à notre manière, de la divinité, qu'on a pu se risquer à parler, avec quelque excès, d'une sorte d' « agnosticisme » de saint Thomas! Et cela dès toujours, dès le traité de *Ente et Essentia* où l'on peut lire ces simples phrases qui infirment par avance le système critique de M. Rougier : « ... dans les substances composées, il y a deux éléments connus, la matière et la forme... Or, on ne peut dire que l'un d'eux pris à part soit une essence... » — « ... La forme toute seule ne peut pas... constituer l'essence des substances composées... » — « ... La définition des substances naturelles contient non seulement la forme, mais aussi la matière, *autrement les définitions naturelles et les définitions mathématiques ne se distingueraient pas...* » (1) Eh quoi! la « forme », le principe spirituel par excellence, ne suffit pas à constituer la réalité courante et une simple idée générale serait du réel?

Il faudrait insister ici sur ce reproche commun et gratuit qu'on fait à la scolastique de confondre le concept et la réalité. Rien de plus faux. C'est oublier, d'abord, qu'Aristote avait fait la critique de l'idéalisme platonicien et que saint Thomas suit Aristote. C'est négliger aussi, chose capitale, qu'il y a une *intuition intellectuelle* et, si opposée par exemple à l'*intuition bergsonienne* qu'elle la contredit, et que c'est [illegible] cette intuition de cette [illegible] de la réalité spirituelle, *en tant que spirituelle* que peut saint Thomas pour reconstruire la connaissance humaine, imaginer la connaissance divine et

(1) Gauthier-Villars, édit.

(1) [illegible]

bâtir cette angélologie, centre peut-être et point culminant de son œuvre, dont on pourrait dire qu'elle resterait vraie, même si les Anges n'existaient pas.

Mais l'effort de M. Rougier se concentre sur, ou plutôt contre, une proposition où il veut voir la clef de voûte du thomisme, sa faiblesse et la nouveauté qui sépare cette doctrine du péripatétisme originel. Je veux parler de la fameuse distinction entre l'*essence* et l'*existence*. Rappelons la chose très simple dont il s'agit sous des formules abstraites. L'essence est ce par quoi une chose est ce qu'elle est, le fond irréductible et dernier de son être intime, le *principe* si l'on veut, à jamais inexplicable, dans un corps composé, de la synthèse des éléments, le x que l'analyse a éliminé quand elle a opéré ses décompositions, l'irrationnel enfin, en un sens, au sens de *notre* raison, où aboutit toute recherche. Pour Aristote, l'essence et l'existence seraient *données* en même temps et il semble raisonnable de penser que dès qu'on pose l'une on pose l'autre, et que si on peut définir l'humanité, l'humanité est. Saint Thomas pourtant distingue. En Dieu seul, dit-il, essence et existence s'identifient, partout ailleurs, l'existence se surajoute puisqu'enfin il faut bien qu'elle vienne de quelque part si la chose elle-même ne se l'est pas donnée.

Ces simples lignes montrent la clarté du débat que l'on peut bien vite embrouiller à souhait sous prétexte de l'approfondir. La manière de M. Rougier consiste à prendre saint Thomas dans un sens littéral ou spécial et à fermer la porte à toute voie qui pourrait amener une conciliation. C'est ainsi qu'il ne dit mot de la question d'origine, essentielle ici, qu'il n'essaye pas de voir si l'existence de l'essence ne serait pas une existence seconde et dépendante qui justifierait à la fois et la position d'Aristote et la formule de saint Thomas sans manquer de satisfaire la simple raison.

Non, la scolastique, surtout sous sa forme thomiste, n'est point dans la caricature qu'on nous en trace ainsi. Elle opère d'abord un redressement du problème philosophique radicalement disqualifié par la pensée dite moderne qui n'y trouve qu'une difficulté illusoire et, se limitant au phénomène et à la matière, s'interdit toute science et toute expérience de l'esprit. A cet égard, enregistrons ces lignes qu'il fallait attendre :

> Le mentalité scolastique nous offre... un exemple précis de structure mentale, nettement caractérisée, sans analogie avec celle que nous a façonnée, depuis la Renaissance, l'usage des méthodes scientifiques. Cette mentalité est caractérisée par des principes régulateurs susceptibles d'être rigoureusement formulés et classés. On peut trouver en elle un argument décisif à l'appui de ceux qui soutiennent la diversité et la malléabilité plastique de l'esprit humain contre les partisans de son unité architectonique... (1).

Ceci conduit naturellement notre historien à conclure son livre en laissant croire que la mentalité moderne continue seule l'esprit classique et en disant explicitement qu' « un retour à la scolastique serait un retour à la plus fâcheuse mésaventure intellectuelle de notre espèce, qui a failli compromettre définitivement les inépuisables bienfaits du seul miracle qu'enregistre l'histoire : le miracle grec, la science hellène... » Dissipons ces trop communes illusions...

Une « mentalité » s'est constituée, en effet, qui se rattache par delà la Renaissance jusqu'au premier Bacon, et dont on n'a subi toutefois que de notre temps les dernières conséquences. Car, même après la rupture avec la scolastique, des penseurs soucieux d'accorder leur méditation aux données positives ne laissèrent pas de poser la question des fins dernières et après Descartes, qui entendait donner un tour nouveau à l'apologie du catholicisme, Spinoza construisait un grand système de métaphysique. Il faut venir à Auguste Comte et à ses descendants dégénérés, aux scientistes contemporains, pour que la terre apparaisse violemment réduite à la terre, l'homme à l'animal humain, et que le mot même de philosophie devienne suspect à des « savants » qui n'admettent plus que des « disciplines scientifiques » et se refusent dédaigneusement à se soucier d'une spéculation portant sur les fins ou les origines. Et c'est de nous que datent des théories ramenant l'inconnu comme l'acquis au matérialisme ou à un idéalisme absolu qui supprime aussi bien l'esprit.

Comment prétendre, dès lors, que c'est à la tradition ancienne que revient le monde moderne, après une erreur mémorable, heureusement abolie, et que la science actuelle continue la sagesse grecque? Certes, celle-ci partait des réalités accessibles, craignait de perdre pied et un Aristote corrigeait durement Platon coupable de se perdre trop tôt dans les purs espaces. Cette pensée, pourtant, restait spirituelle par ses méthodes et métaphysique dans son objet.

(1) P. xxxix.

Elle ne tentait pas de faire dire à la matière le dernier mot sur l'intelligence, et elle s'approchait d'aussi près que possible, par des hypothèses bien plus hardies et parfois bien plus gratuites que celles des philosophes chrétiens, de l'énigme que posent l'autonomie et l'irréductibilité de l'esprit. On voit par là, quel est son meilleur disciple, de Le Dantec ou de saint Thomas!

En réalité, la scolastique reste dans la tradition historique ou humaine reprenant, amendant, approfondissant ce qui la précède et c'est Descartes qui déraille, si j'ose dire, quand il parle de sa table rase et prétend recommencer de penser seul et sur nouveaux frais. Aussi le voyons-nous tomber, dès qu'il dépasse sa spécialité, dans des erreurs élémentaires déjà réfutées par les docteurs qu'il méprisait le plus et se préparer une descendance qui doit conspirer la ruine de toute philosophie.

M. Louis Rougier verse dans un excès aussi caractéristique lorsqu'il oppose avec complaisance « ceux qui soutiennent la diversité et la malléabilité plastique de l'esprit humain contre les partisans de son unité architectonique. Sans doute ne faudrait-il pas le pousser beaucoup pour l'induire à séparer la raison qui est de celle qui « se fait ». Nous lui répondrons, résumant ce que nous avons ailleurs longuement développé (1), que si le « contenu » de cette raison a, comme il le dit, « prodigieusement évolué » le mécanisme en est demeuré pareil à travers les âges ou les races et que c'est une prétention bien moderne que de croire que les Anciens ou les Sauvages, parce qu'ils raisonnent sur des données différentes, raisonnent autrement que nous.

M. Louis Rougier a consacré ainsi à la scolastique un gros, puis un énorme volume, tous deux consciencieux, exacts, utiles par les documents qu'ils assemblent ou le tableau qu'ils tracent et qui sont, cependant, comme on disait jadis, des livres frivoles, propres à donner d'un sujet qu'ils n'entament point, l'idée la plus fausse. Comment un auteur digne d'estime et de sympathie, plein d'à propos sur d'autres questions, et traitant par exemple de politique ou du classicisme, de vue originales et profondes, a-t-il pu parvenir à une telle méconnaissance de doctrines si séduisantes, semble-t-il, pour un esprit libre et ingénieux? Je ne m'explique guère cette anomalie que par l'emprise des doctrines universitaires qui, toutes phénoménistes, ont fini par tourner la science contre l'intelligence et par amputer les meilleures têtes de ce sens de la métaphysique ou, plus simplement du spirituel, par où la pensée humaine a su atteindre les sommets et dont la perte coïncide avec une disette significative de génies.

Gonzague Truc.

(1) Voir l'*Avenir de la Raison* (Renaissance du Livre).

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Outre-Manche.

Il s'en faut, constate en substance M. W. Harbutt Dawson dans la *Contemporary Review*, il s'en faut que les dispositions votées par le législateur en mai [illegible] à l'effet d'encourager l'émigration aient amélioré aussi sensiblement qu'on l'espérait la situation à laquelle l'Angleterre entendait d'abord remédier quand, quelques mois auparavant, elle associait les délégués de son empire colonial aux travaux de la Conférence économique de Londres.

Alors que la contribution financière de la métropole prévue dans l'établissement de la nouvelle loi escomptait 95.000 expatriations par an à dater de cette année 1922 et que celles-ci, à s'en référer aux premières suppositions, devraient s'élever à [illegible] à la fin de décembre prochain, le nombre des départs restait en juin dernier de 85.000 au total (soit de 55 à 56.000 pour l'Australie, de 14 à 15.000 pour le Canada et de 15.000 environ pour la Nouvelle-Zélande.

Cependant, tel est l'effet de choses dans les colonies anglaises que, devant l'abstention du prolétariat britannique, on s'y prend dès maintenant à envisager la nécessité de recourir délibérément à la [illegible].

Par ailleurs, la Grande-Bretagne [illegible] travail en [illegible] et [illegible] en [illegible].

Quant au montant des subsides alloués aux [illegible] au cours de la même période, il se décompose comme suit : livr. sterl. [illegible] en [illegible] ; [illegible] en [illegible] ; 41.881.000 en [illegible] et [illegible] en [illegible].

Italie.

Outre-monts, tous les gouvernements jusqu'au milieu du XIXe siècle se sont plus ou moins appuyés sur la prépondérance de « quelques-uns » : ici, on atteindra les [illegible] orageux de 1848 [illegible] les premières tendances de l'esprit démocratique. Cependant, déjà toute oligarchie tant soit peu solide semblait devenue impossible en Italie quand éclata la Grande Guerre. Et cette dernière, écrit M. Guglielmo Ferrero dans la *Revue Internationale* [illegible] conséquence « une véritable révolution », révolution d'ordre à la fois social et politique.

Il faut [illegible] partis », — des partis fortement organisés, ayant des [illegible] à travers leurs aspirations propres et leurs méthodes particulières, [illegible].

Qu'en Italie une démocratie intelligemment libérale et strictement respectueuse de la loi remplace enfin quelque oligarchie [illegible].

***

A signaler dans le fascicule du 1er août de *Minerva*

une remarquable collection de « définitions de la femme ». L'auteur de l'article, M. Americo Scarlatti, a consulté sur la matière la Bible, Confucius et Mahomet, l'antiquité grecque et l'antiquité latine, le moyen âge, les temps modernes et l'histoire d'hier, les théologiens, les philosophes, les savants, les voyageurs, les artistes, les poètes et les vulgaires chroniqueurs. De telle sorte que le cas échéant (il ne faut pas dire : « Fontaine, je ne boirai... ») le travail de M. A. Scarlatti vous épargnera bien des recherches.

Parmi ces définitions, il s'en trouve de profondes et puis de prétentieuses, de vraiment drôles et de tout juste spirituelles, de puériles, de bizarres, de cocasses et aussi de terriblement cruelles à force de clairvoyance. Car des sévérités des Ecritures aux innocentes facéties d'Alphonse Karr — en ne négligeant au passage ni l' « *animal imprudens, ferum, cupiditatum impatiens* » de Sénèque, ni l' « os surnuméraire » de Bossuet — le champ est vaste. Après quoi, nul doute qu'un misogyne surtout ne se délecte à feuilleter ces pages.

Au demeurant, Lady Wortley Montague (que pour ses qualités de finesse et de pénétration on a comparée, si je ne me trompe, à Mme de Sévigné) n'écrivait-elle pas : « *It goes far to reconcile me to being a woman, when I reflect that I am in no danger of ever marrying one.* — Je me console du malheur de n'être pas un homme en considérant qu'il me soustrait du moins au danger de prendre femme » et ne constate-t-on pas chaque jour en bon français que « les ennemis les plus résolus des femmes, ce sont les femmes » ?

AUTRICHE.

Dans le fascicule de juillet de la *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève*, M. Marcel Dunan nous présente le romancier autrichien Paul Zifferer.

Adolescent, le futur auteur des *Habits du bouffon* rêvait déjà de théâtre et de Paris et un jour il avait profité d'une tournée de Sarah Bernard à Vienne pour se faufiler parmi les figurants de la *Tosca* et, comme capitaine des gardes, la recevoir dans ses bras.

« Ma famille, raconte Zifferer en évoquant ce souvenir, ma famille voulait que je me consacre à l'agriculture... Je suis parti, j'ai achevé, tout en gagnant ma vie, mes études en France, passant cependant mes examens en Autriche, mais sans avoir suivi un cours. Mon frère, qui était étudiant à la Faculté de Médecine, me signalait, pour que je les salue en disciple intimidé, les professeurs de droit et de lettres, et c'est ainsi qu'entre deux trains je suis peu à peu devenu docteur en droit de l'Université de Vienne en même temps que licencié en droit et ès-lettres de la Faculté de Paris. »

Gaston CHOISY.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletin Serbe-Croate-Slovène

L'EMPRUNT D'INVESTISSEMENT

Une des questions des plus importantes touchant l'exécution du budget de l'Etat serbe-croate-slovène et en particulier les grands investissements, notamment ferroviaires, est celle de l'absence d'un grand emprunt à l'étranger :

A ce sujet, on peut dire que les prévisions sont des plus favorables en ce qui concerne l'emprunt combiné anglo-américain, entre la Banque Blair de New-York et la grande maison anglaise Armstrong. Les négociations relatives à cet emprunt sont en cours et, si elles s'achèvent favorablement, le Ministre des Finances aura l'occasion de donner des renseignements utiles à l'Assemblée nationale.

Ces emprunts sont indispensables, non seulement pour les investissements, mais encore pour permettre à l'Etat d'assainir la crise de crédit que traverse actuellement le pays. Il n'y a pas d'autre moyen de remédier à cette crise et cet emprunt servira également à consolider la monnaie nationale, partant, à encourager la population à l'épargne, afin que l'argent circule dans les banques pour faire retour ensuite aux épargnants.

A ce sujet, on peut déjà enregistrer un notable succès. Les bilans annuels des banques de toutes les régions, bilans établis fin 1924, font ressortir une augmentation des dépôts d'épargne auprès de toutes les institutions financières. C'est ainsi que le total des dépôts d'épargne dans les banques et caisses d'épargne privées est passé de 3.581 millions en 1923, à 4 milliards 800 millions en 1924, celui de la Caisse d'épargne postale, de 244,5 millions à 298,7 millions; et de la Banque hypothécaire d'État, de 99,8 millions à 150.344.000 dinars.

Les emprunts à l'étranger sont nécessaires, non seulement pour les besoins de l'État, mais encore pour ceux des communes, du commece et de l'industrie. Pour amplifier ce mouvement et pour affermir notre crédit à l'étranger, le Ministre des Finances a proposé certaines mesures qui sont comprises dans les clauses de la loi financière pour les douzièmes provisoires avril-juillet 1925. En effet, une de ces mesures supprime la liquidation judiciaire, qui porte atteinte au crédit du commerce du pays et par cela à celui de l'État. Car, grâce à un travail assidu dans le domaine financier, au cours des deux dernières années, grâce aussi aux impôts que le Parlement a votés, le pays se trouve en présence d'une consolidation des finances publiques, et, au cours des mois qui suivront, le Gouvernement doit se consacrer tout spécialement à l'élargissement du programme économique visant le développement de l'agriculture, des métiers, du commerce, de l'industrie et du transport.

Dans cet ordre, le bilan commercial est la meilleure attestation des résultats significatifs déjà obtenus. Alors que de 1919 à 1922 ce bilan a été toujours passif, en 1923, il devient presque actif, la valeur de l'importation étant de 8.309 millions de dinars et celle de l'exportation de 8.048 millions. En 1924, pour la première fois depuis la guerre, le bilan commercial est largement actif, les importations s'élevant à 8.221.743.552 dinars et les exportations à 9.538.774.432 dinars, soit un excédent des exportations de 1.317.030.880 dinars. De même, pour les premiers trimestres de l'année 1925, cet excédent a atteint 145 millions de dinars.

Malgré toutes sortes de difficultés, et notamment le taux éxorbitant, la production industrielle a fait, au cours des deux dernières années, d'importants progrès. La part de l'industrie dans l'exportation générale du pays a passé de 3.600 millions de dinars, en 1923, à 4 milliards en 1924.

En ce qui concerne le transport, un travail vraiment formidable a été accompli pendant les trois dernières années.

De 1918 à 1925, 1.480 kilomètres de voies détruits pendant la guerre ont été réparés, et 551 kilomètres de nouvelles voies ont été construits. Sans compter le prix des rails et des ponts en construction métallique, ces travaux ont coûté à l'État, jusqu'au 1er février 1925, 57 millions 357.885 dinars-or.

Ce sont là les résultats d'une politique économique et

financière saine, résultats qui se traduisent également dans la valeur du dinar.

Le 1er janvier 1923, le dinar est coté 5 francs 40 suisses, pour passer à 6 francs 47 suisses au 1er janvier 1924 et à 7,91 au 1er janvier 1925. A l'heure actuelle, la valeur du dinar est de 9,25 francs suisses. Pendant la même période, les changes de plusieurs autres États n'ont pas progressé de la même manière. On a constaté une baisse des devises sur Paris, Milan, Bruxelles, Prague et Bucarest. Parallèlement à la hausse du dinar à l'étranger, on constate une baisse des devises étrangères à la Bourse de Belgrade. C'est ainsi que Londres est passé de 429,25 au 1er janvier 1923 à 385,15 au 1er janvier 1924 et à 366,25 au 1er janvier 1925. A l'heure actuelle, cette devise est cotée 271,75. Pendant le même temps, Paris est passé de 675 à 261,50; Genève, de 1471 à 1087; New York, de 92,75 à 55,85; Milan, de 470 à 201,50; Prague, de 293,50 à 165,70 et Bucarest, de 53,50 à 28,70.

Tout cela constitue la meilleure preuve que les finances de l'État et l'économie nationale se sont engagées, au cours des deux dernières années, dans une bonne voie, ce qui sera certainement apprécié dans les milieux financiers étrangers.

Guidé par toute la nation, le Gouvernement de Belgrade poursuivra, comme par le passé, l'œuvre commencée d'assainissement des finances publiques. Dans ces conditions, on pourra facilement attirer le capital étranger dans le pays dont les ressources naturelles immenses doivent être secondées pour être mises en valeur par des capitaux importants qu'on ne saurait se procurer sur place.

BORIVOJE B. MIRKOVITCH.

BULLETIN MARITIME

LE « CHAMPOLLION »

Nous avons parlé à plusieurs reprises déjà des deux paquebots « *Champollion* » et « *Marietta Paolia* » que les *Messageries Maritimes* viennent de faire construire, pour la ligne d'Égypte, dans les Chantiers de la « Société Provençale de Constructions Navales », à La Ciotat, ce « Conservatoire de l'Art Maritime » ainsi que les définissait, l'an dernier, un parlementaire qui s'est spécialisé dans les questions maritimes.

Au moment où le premier de ces navires va entrer en ligne, il nous paraît opportun de rappeler ici en quoi cette magnifique unité marque une date particulièrement significative et heureuse dans l'histoire de l'évolution et de la construction du paquebot moderne.

Les *Messageries Maritimes*, dont les navires desservent l'Égypte depuis plus d'un demi-siècle, ont mis à profit leur longue expérience et ont réalisé, tant au point de vue strictement nautique qu'à celui de l'installation des passagers à bord, une unité qui dépasse en perfection toutes celles que nous lui avions vu jusqu'ici mettre en service.

Il faut parcourir les longs couloirs bordés de cabines claires et bien aménagées et les salons [illegible] du « *Champollion* » pour comprendre toute l'originalité d'une décoration qui unit aux plus pures lignes de l'art français moderne, aux formules les plus raffinées du confort et du luxe européen, les caractéristiques de l'architecture pharaonique.

En s'inspirant du style égyptien, on risquait, semble-t-il, de retomber dans la lourdeur du style Empire — [illegible] et acajou — tel qu'il fut mis en honneur sous Napoléon Ier, au lendemain de la campagne d'Égypte. C'est ce que les *Messageries Maritimes* n'ont pas voulu et ont, en fait, réussi à éviter. Elles avaient, en effet, en la matière, des idées bien arrêtées et une conception nettement définie.

M. Georges Raymond, l'architecte de grand talent à qui les *Messageries Maritimes* ont confié la décoration du navire en lui traçant un programme très précis, a réalisé, sur ces données, une reconstitution beaucoup plus exacte et plus savante que n'était le « néo-style » du XIXe siècle. Les sujets décoratifs dont il se sert sont, en effet, directement copiés de documents rigoureusement authentiques ou interprétés d'après les monuments qui subsistent encore de l'époque des Pharaons. Si nous retrouvons à bord du « *Champollion* » la Lyre ou le Col de Cygne qui ornaient les meubles de nos aïeux, les matériaux employés nous ramènent en plein XXe siècle, notamment ces magnifiques bois aux tons aussi harmonieux que leurs noms : citronnier de Ceylan, érable gris, érable de France, palissandre rose, frêne ramagé, bois d'amourette, bois de corail, sycomore, padouck, amarante, hêtre fumé, loupe d'orme, bouleau du Canada, etc.., etc..,

Dans le style égyptien il semble qu'on ait choisi aussi tout ce qui, par l'heureuse proportion des lignes et leur sobriété, satisfait le mieux notre goût moderne. C'est pourquoi, sans doute, ni l'ascenseur en ferronnerie d'art égyptien, ni la piano à queue à colonnes lotiformes, ne nous paraissent déplacés dans les pièces où des toiles de Gilbert Galland évoquent Philæ et le Nil, la Vallée des Rois...

***

La décoration murale du « *Champollion* », à part quelques toiles dont nous parlerons plus loin, est constituée de frises ou de panneaux en marqueterie, dont les sujets sont empruntés le plus souvent à la mythologie égyptienne. Voici le Scarabée ailé, l'Ibis, le Bœuf, l'Aigle, la Sarcelle dans son nid stylisé, où reposent deux œufs d'ivoire, le Vautour et la Palme de la Justice, le Lotus et le Papyrus, figurant la Haute et la Basse-Égypte, le Sceptre à Tête de Gazelle, le Cobra et d'autres signes plus mystérieux encore, comme la Croix Gammée, la Clef de la Vie, le Cartouche à inscriptions, la Barque Sacrée du Dieu Ra... Surtout nous retrouvons la fleur du lotus, fleur en bouton, fleur épanouie à tiges droites et stylisées ou groupées de mille manières, en bouquets comme dans la salle à manger des premières classes. Les coloris sont obtenus ici par l'opposition de bois d'essences différentes : noir de l'ébène, blanc de l'ivoire ou de la nacre, mêlés aux tons roses et jaunes des amarantes et des citronniers. Parfois [illegible] des bois [illegible] des [illegible] blancs ou [illegible].

En marqueterie encore nous retrouvons, dans la salle à manger des deuxièmes classes notamment, de beaux motifs décoratifs empruntés, cette fois, à la flore et à la faune marines : buissons de corail, oursins de mer, étoiles de mer, crabes, hippocampes, etc... dessinés par Méheut et Georges Raymond.

N'oublions pas non plus, reproduite en céramique, en fer forgé, sous mille aspects, la Licorne, l'emblème des *Messageries Maritimes*, qui rappellera aux passagers sous quel pavillon ils voyagent.

Mais parcourons [illegible] et admirons.

L'escalier des premières, où nous admirons deux belles statues de femmes égyptiennes, en bois sculpté et peint par Jean Luc, [illegible] d'après des modèles du Musée du Caire et du Musée du Louvre, nous con-

duit au large hall des premières, prolongé par le jardin d'hiver fleuri de plantes aux gais coloris. Dans cette pièce, au plafond bleu étoilé, et dont le sol est recouvert d'un tapis de caoutchouc blanc et vert, nous remarquons des lits de repos, des fauteuils, des banquettes en ébène de macassar incrusté d'ivoire et recouverts d'étoffe verte et noire, à dessins géométriques, spécialement tissée pour le « *Champollion* », formant un des plus heureux ensembles décoratifs que nous ayons notés à bord. C'est là que nous trouvons aussi la reproduction de la pierre de Rosette, qui a été offerte aux Messageries Maritimes par la Section de la Ligue Maritime Française du Lycée d'Alexandrie. On se souvient que c'est ce document, découvert par un soldat de l'Armée de Bonaparte, qui permit au savant Champollion de saisir enfin la clef des hiéroglyphes égyptiennes.

Nous passons de là sur le pont-promenade. Le carré des enfants nous accueille avec son guignol, ses chevaux mécaniques et, le long du mur, d'amusantes compositions de S. Sesboué : « Compère Guilleri », « Cadet-Rousselle », « Arlequin », qu'une frise d'éléphants et de perroquets encadre.

Par un salon de correspondance, où deux beaux vases d'albâtre dispensent une douce lumière, nous arrivons au salon de musique.

Voyons maintenant la salle à manger des premières classes, dont l'éclairage nous paraît particulièrement heureux. Aucune ampoule électrique n'est ici apparente. Dans l'épaisseur du plafond sont pratiquées des ouvertures rectangulaires, grillagées de bronze travaillé, d'où la lumière tombe, tamisée par un verre dépoli. Ceci aussi est égyptien, nous dit-on, car on retrouve aux environs du Caire des tombeaux où la lumière ne pénètre qu'au travers de pierres ajourées, incrustées pareillement dans le plafond. Une large frise, représentant les quatre éléments : l'Air, l'Eau, le Feu et la Terre, belle interprétation du peintre Lefeuvre, est soutenue par de hautes colonnes lotiformes inspirées de Thèbes et de Karnak. Partout des détails retiennent notre attention : la table munie d'un dispositif permettant, par temps houleux, d'insérer, dans des « cases », l'assiette et le verre que le roulis ferait glisser sur la nappe habituelle ; le vestiaire, si pratique pour déposer manteaux et chapeaux en descendant du pont.

Nous notons le soin, le « fini » des lampes de bronze vert, des poignées, des sonneries d'appel, des appliques, des petits guéridons à galerie, dont la moindre ligne décorative est le résultat d'une recherche patiente autant qu'heureuse.

En passant devant le bureau de renseignements, nous remarquons le portrait du savant égyptologue qui donna son nom au navire. Cette copie d'une toile de Léon Coignet a été offerte aux *Messageries Maritimes* par la famille de Champollion.

Nous parvenons ensuite au pont supérieur où nous attend une surprise.

Une vieille enseigne, « A la Licorne », nous indique ici la présence au moins imprévue d'une taverne d'allure « moyenâgeuse ». Nous entrons, et, tout de suite, notre regard est attiré par une cheminée où cet hiver on dressera, paraît-il, un vrai feu de bois. Tout autour de la salle, éclairée de lanternes, d'admirables interprétations, par Méheut, de Tapisseries du Musée de Cluny, représentent l'histoire de la « Dame à la Licorne ». Au-dessus, formant frise, sur fond rose, quelques-uns des innombrables animaux qui peuplent ces tapisseries : salamandres, sarrigues, chiens, singes, brebis, tigres, oiseaux étranges ; et toujours la Licorne. Au-dessous, de hautes plinthes recouvertes de Galuchat vert d'un effet nouveau très curieux. Le manteau de la cheminée est sculpté de la Licorne, d'après une échauguette du xve siècle, de Fribourg-en-Brisgau. Face à la cheminée une dame à la Licorne encore, mais copiée, cette fois, d'un tableau du xve siècle du Musée de Colmar, de l'Ecole de Shoengauer. Il règne ici une atmosphère d'intimité qui en fait une des pièces les plus sympathiques du bord et nombreux seront ceux qui aimeront se réunir, non loin du bar américain, dans ce coin de très vieille France, sous l'égide de l'animal mystérieux à l'existence duquel on croyait encore au xve siècle et qui, depuis 1852, vit, à travers les océans, d'une vie nouvelle sur tous les navires des *Messageries Maritimes*.

***

Nous quittons les pièces de réception pour visiter les cabines. Le navire est aménagé, outre les installations des troisièmes classes et des quatrièmes, pour recevoir 133 passagers de secondes classes, 179 passagers de premières classes et 10 passagers dans les appartements de grand luxe, de luxe et de demi-luxe.

L'appartement de luxe comprend une chambre à deux lits, d'un style moderne, fort élégant, un salon où l'on peut écrire, recevoir, prendre le thé et même les repas. Les tons de cette pièce, qui vont du rose au mauve et se jouent dans des incrustations de nacre, sont particulièrement heureux. L'appartement comprend encore une salle de bains somptueuse, en mosaïques, véritable merveille de coloris et d'élégance, et une salle à bagages particulière. Les autres cabines, moins luxueuses, sont décorées de gaies tentures et de meubles à lignes simples et gracieuses.

Grâce à un heureux dispositif certaines des cabines des secondes, qui devraient être obscures en raison de la place qu'elles occupent sur le navire, reçoivent néanmoins directement le jour du dehors, comme dans les premières classes. Les deuxièmes classes ont aussi leur très belle salle à manger, leur salon de musique, décoré par Lefeuvre, leur fumoir, décoré par Georges Raymond, et une salle à manger pour les enfants.

Les emménagements pour malades enfin comprennent un hôpital pour hommes et un hôpital pour femmes, très bien aérés et très clairs, comportant des subdivisions spéciales suivant les cas soignés, maladies contagieuses, etc... etc...

***

Tel est le « Champollion » au moment où il va prendre sa route vers l'Egypte. C'est, comme les autres paquebots, une usine où le pétrole, l'électricité et la T. S. F. jouent leur rôle, où les ordres se transmettent par téléphone du haut de la passerelle aux soutes les plus profondes, du Commandant aux Boys annamites (il y en a 50 à bord) dont les petites sandales de bois claquent gaiement sur le pont ; c'est un hôtel enfin où se réunissent, pour quelques jours, des passagers de tous pays. Mais, le « Champollion » est aussi un chef-d'œuvre de l'art décoratif appliqué à l'industrie maritime, et l'Armement français, à ce seul titre, aurait le droit de s'en montrer particulièrement fier, si tant d'autres qualités nautiques, dont nous avons parlé précédemment et sur lesquelles nous reviendrons, n'en faisaient déjà certainement un des navires les plus parfaits de notre époque.

Le Gérant : A. Desnoës.

Société Française d'Imprimerie d'Angers,
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 18 63e ANNÉE 19 SEPTEMBRE 1925

LETTRES A HANS DE BÜLOW [1]

Paris, 21 *mai* 1860.

CHER HANS,

.....

Donc, en premier lieu ! Mes soirées du mercredi ont toujours joui d'une grande vogue et c'est seulement aujourd'hui que je me suis décidé à surmonter ma nonchalance et à expédier des billets de contre-ordre pour mercredi prochain. Demain, mardi, je veux, à l'occasion de l'anniversaire de ma naissance, me faire le cadeau de l'agréable perspective d'un abandon complet de ces soirées.

Cependant il me faut être juste et reconnaître que les « mercredis » furent parfois brillants : l'élégante garde-robe de Mlle Starck, la Suédoise, que tu m'as transmise en Russie, y contribua pour beaucoup ; elle vint très régulièrement avec plusieurs autres dames, qui me furent toutes présentées comme « s'occupant de composition ». Mlle Stark était également pianiste et se produisit en cette qualité. A titre de remerciement, je lui procurai la satisfaction d'être présentée, un mercredi, au comte Hatzfeld. Souvent mon salon était suffisamment rempli de monde. Aux dernières soirées apparurent aussi quelques Juifs. Quelques bonnes bêtes ont également trouvé le chemin de ma demeure. Maintes fois, les soirées eurent un caractère intime et, une fois même, il m'est arrivé de « faire le poirier », ce que Mlle Starck pourra te confirmer. Et voilà ! Ce sont les plus importantes nouvelles que j'aie à te communiquer. S'il paraît dans les journaux quelque information extraordinaire, tu sais, maintenant, où est la vérité. Je suis allé dîner deux fois chez les Pourtalès : le service était, chaque fois, des plus raffiné. La Comtesse semble être une femme taciturne, rêveuse. Je suis en fort bons termes avec les Metternich : j'allai différentes fois chez eux, dans la matinée, et j'eus même la faiblesse de faire un peu de musique. Le prince est un jeune homme très charmant, calme, distingué, qui s'occupe lui-même de musique ; sa femme est une vraie petite diablesse, des plus curieuse, mais certainement elle pourra m'être utile. Avec Roger cela va fort bien : il est devenu très raisonnable : la clarté se fait, quelque peu, en lui et il a du respect. Il a cédé volontiers la traduction à mes deux Nibelungen, depuis qu'il a constaté quel travail difficile et fatigant c'était : ce travail, maintenant, avance lentement mais sûrement et promet d'être bien réussi. Je devrai pourtant encore octroyer à Roger mon plan de ballet : le barbare prétend que le ballet doit absolument être intercalé au milieu de l'opéra, donc précisément avant le concours des chanteurs, pour le motif que c'est à cette heure-là que les membres du Jockey-Club se lèvent de table. Il faudra donc modifier les statuts de ce Cercle, en tout cas fixer le commencement de la représentation à huit heures (tandis qu'on est déjà obligé de fixer le commencement de la représentation des *Huguenots* à sept heures) et tenir prêtes toutes sortes d'explications catégoriques pour placer le ballet tout au début de la première acte où il se

(1) Voir *Revue Bleue* du 5 septembre 1925.

comprend de soi-même ou, selon tes expressions « cela va sans dire »). Pour ce ballet j'ai seulement le plan tout établi en tête, mais la réalisation en sera terrible, car j'éprouverai bien de la difficulté à le faire concorder avec ce qui suit. Concernant la Csillag, Metternich a écrit sans succès à Vienne. Dans l'intervalle j'accepte Mlle Sax (Eurydice) — dont l'audition m'a grandement satisfait, — pour chanter le rôle d'Elisabeth. Pour le rôle de Vénus, on est en pourparlers avec Madame Tedesco, cantatrice de talent, tête magnifique, belle corpulence. Niemann, qui paraît s'être démené avec énergie afin de se rendre libre, à Hanovre, je l'attends maintenant pour le début de juin. Dans le courant du même mois, Madame Bür de Ney m'a pareillement annoncé son arrivée, pour étudier provisoirement le rôle d'Isolde — Voilà, encore une fois des nouvelles.

Je n'ai pas encore déménagé, mais j'espère que le déménagement s'effectuera en temps opportun. Heureusement il est en mon pouvoir de quitter le n° 16, l'automne prochain. Pour le moment, je ne décide rien, tant que M. von Seebach ne sera pas revenu de Dresde, où il espère obtenir du Roi ma liberté. C'est un très brave homme (von Seebach), il m'a donné des conseils judicieux. Il part en voyage à la mi-juin. Secrètement j'espère qu'il sera possible, encore avant *Tannhäuser* à Paris, de représenter *Tristan* en Allemagne. Mais cela ne t'intéresse pas, sinon tu m'aurais écrit quelque chose au sujet de Vienne, où je me suis adressé instamment (à Eckert) en vue de cette possible première représentation. D'une façon générale, tu me parais n'avoir rien entendu ni vu, à Vienne qui pût m'intéresser. Cela m'a causé un vif étonnement. Cependant je comprends que tu avais autre chose à y faire. Et maintenant je ne sais au total, plus quoi dire de moi, sinon que Dieu merci ! cela va très bien, parfaitement bien !

J'avais déjà appris que la princesse avait rendu visite au Pape, en vue de l'affaire de son mariage. On ne veut pas comprendre ici que cette démarche puisse réussir jamais, si ce n'est en déclarant que la princesse Marie est une enfant naturelle. Je me souviens bien que la princesse me confessa, un jour, qu'il n'y avait qu'un seul moyen pour elle de pouvoir épouser Liszt, c'était de faire annuler son premier mariage avec Wittgenstein. Cependant je ne veux pas me casser la tête à ce propos : j'éprouve déjà suffisamment le vertige quand je songe au bonheur de Liszt. J'ai écrit à Liszt, de Bruxelles et j'ai remis la lettre détaillée à M. Samuel. Peux-tu savoir si Liszt l'a reçue? Il a reçu ma partition, d'après ce que m'annoncent les Härtel. Le fol ami va-t-il, par suite de cette alliance, tomber dans une absolue incompréhension au sujet de nos rapports? Oh ! de plus en plus, tout tourne, tout tourne autour de moi ! Mais soit ! Salue Cosima : comment va-t-elle? Je parviens rarement à voir encore Blandine ; son mari est toujours malade et, à ma femme, elle est si profondément suspecte. Cependant je suis maintenant tellement paisible, que je n'essayerai même pas de donner suite à tes petites excitations. Je n'entame aucune conversation sur un sujet sérieux ou délicat avec personne, ni même sur quoi que ce soit : avec toi, non plus, comme tu le constates aujourd'hui, malgré que je connaisse à fond ta bonté et ton affection. Adieu et repose-toi !

Mes bien cordiales salutations à Cosima. Ton

R. W.

Cher Hans,

Que personne en Allemagne ne veuille se rendre solidaire de mon *Tannhäuser*, est vraiment joli ! Au surplus, rassure les pudiques gardiens de mon honneur artistique. Giacomelli a débité des sottises, qu'il a aussi retranchées dans un numéro subséquent. Assurément Roger attendait de moi que je coupe le deuxième acte en deux parties, dont la première aurait pour conclusion le ballet : mais enfin il est drôle que quelqu'un ait pu jamais s'imaginer obtenir de moi pareille concession. Il n'est pas question de tout cela ! Tout demeure fermement établi, comme auparavant. Cependant, puisque je dois, maintenant, de nouveau m'occuper de cet opéra d'autrefois, je ne puis me résoudre à y laisser subsister de manifestes faiblesses. De même que dans des circonstances analogues je crois ne pas avoir gâté l'*ouverture du Vaisseau Fantôme* en modifiant sa conclusion, je vais remanier, cette fois-ci, pareillement la scène du Venusberg. Je reconnais la faiblesse de la première scène chorégraphique et tout aussi bien le caractère compassé qui dépare le rôle de Vénus. Je m'en vais écrire pour la première scène (qu'on la qualifie de « ballet », si l'on veut) une musique beaucoup plus développée et, tout en conservant les meilleurs motifs, remanier et amplifier grandement le rôle de Vénus. Dans ce but j'ai écrit quelques nouveaux vers pour la fin de la scène : j'espère ainsi éveiller un intérêt plus profond en faveur de ce rôle et motiver finalement l'invocation à Marie de Tannhäuser, de telle manière que l'on comprenne la torture qui étreint son âme et lui arrache cette imploration. Voilà déjà une chose.

Par ailleurs, dis à nos héroïques défenseurs de

l'innocence musicale en Allemagne que la représentation de *Tannhäuser* à Paris sera de très loin supérieure à toutes les représentations allemandes. En premier lieu, elle sera intégrale ; on ne se permettra pas les infâmes coupures que l'on pratique même sur les meilleures scènes en Allemagne. Celui qui veut connaître mes véritables intentions concernant le développement de l'ensemble pourra l'apprendre pour la première fois à Paris.

En second lieu, tout sera exécuté avec les mouvements exacts et la plus extrême finesse de nuances de sorte que les directeurs de musique allemands pourront s'instruire.Tout sera minutieusement conforme à mes intentions, contrôlé avec le plus grand soin ; et tous les interprètes seront bien en possession de leurs rôles. Finalement la traduction sera fidèlement adéquate à l'original, pour autant que le permette le génie de la langue française : en tout cas, elle constituera un chef-d'œuvre, comparée aux traductions allemandes, sous la forme desquelles non seulement notre public d'opéra se régale de mauvais ouvrages parisiens, mais nos plus grands critiques goûtent pareillement les opéras classiques de Gluck, le Germain, sans y trouver le moins du monde à reprendre.

Si *moi*, de mon côté (le seul qui aurait à s'en plaindre), je dois me contenter d'une traduction française, en lieu et place de l'original allemand, la cause en est, que je donne la représentation de Paris en l'honneur du premier et unique souverain qui, depuis onze ans, me fournit la possibilité d'entendre un de mes opéras et cela en dépit de *** et en dépit de toutes les puissances juives mises en branle par lui. Cela aussi, dis-le leur ! Je t'en prie instamment et je t'y autorise !

Pour conclure, je me permets de ne pas allonger ma lettre, cette fois-ci. Il me semble que tu ne parviens pas encore à comprendre exactement ma susceptibilité, provoquée par des manques d'égards, tels que tu n'en fais voir si souvent : autrement laisse-moi te demeurer incompréhensible en un certain point et garder le silence.

Adieu et, malgré tout, conserve-moi ton affection. Ton

R. W.

Depuis quelques jours, il m'est permis de fouler de nouveau le sol allemand à l'exception de la Saxe : tout est maintenant en ordre.

Paris, 25 *novembre* 1860.

Cher Guido,

Effectivement je suis très malade depuis quatre semaines : mon rétablissement est fort lent ; je me sens encore extrêmement faible et il m'est impossible de travailler à quoi que ce soit. Tu me procures maintenant une très agréable surprise en m'annonçant l'arrivée d'un journaliste polonais, que tu penses envoyer chez moi. Sois assuré qu'il ne sera pas reçu. J'ai l'impression qu'un abîme de plus en plus large me sépare de toi et de maints autres amis. Soit, à la grâce de Dieu ! Je n'ai rien négligé pour qu'on juge exactement mon caractère : quiconque croira devoir me tenir pour quelqu'un d'autre n'a qu'à se donner ce plaisir. Quant à moi, peu me chaut : je resterai comme je suis.

Le seul être dont j'ai besoin ici, c'est *toi*. Tu me causes une grande joie en me faisant espérer ton arrivée auprès de moi. Les répétitions n'ont pas eu trop à souffrir de mon absence : mon chef de chant est excellent et l'ordre qui règne, comme aussi le bon vouloir, est parfait. Je compte que la première représentation aura lieu, au plus tard, le 15 janvier. Encore une fois, plus tu avanceras la date de ton arrivée, plus tu seras le bienvenu, déjà pour le motif que tu pourras beaucoup m'aider.

Il m'est impossible d'écrire une longue lettre. Contente-toi de ces informations : n'oublie jamais que, pour tout le restant de ma pénible existence, je n'ai à cœur que la possibilité de bonnes et adéquates représentations de mes œuvres et que tout le surplus, particulièrement les journalistes, m'est absolument indifférent. La plus *complète* et la *meilleure* représentation de *Tannhäuser* se prépare finalement maintenant, pour la première fois, à Paris : grâces soient rendues à Vachetti !

Mes salutations à Cosima : je lui souhaite un prompt rétablissement. Comporte-toi gentiment à l'occasion du baptême !

Ton

R. W.

J'apprends, cher Hans, que tu penses arriver ici avec Liszt, le 15 janvier. Pour le cas où il y aurait quelque chose de véritablement sérieux dans ce projet, je devrais supposer que mes informations, d'après lesquelles *Tannhäuser* serait représenté pour la première fois ici à la mi-janvier ont pu influencer votre décision, notamment en ce qui concerne la date de votre arrivée. Si ma vanité ne me déçoit pas trop ici (probablement tel est le cas, car si votre arrivée avait été vraiment fixée de manière à correspondre avec la date de cette représentation, j'aurais dû m'attendre à ce que vous vous en informiez préalablement auprès de moi), s'il en est vraiment ainsi, je vous prie d'observer que mon opéra ne pourra pas être donné avant le 15 février. Le motif en est, notamment,

ma maladie, qui m'a retardé de deux mois pleins dans mon travail de remaniement indispensable.

Ceci pour votre gouverne.
Dieu te protège, toi et ta demeure!
Ceci à l'occasion du Nouvel An.

Ton R. W.

Aie l'obligeance de donner à la caisse du théâtre de la cour de Berlin ma nouvelle adresse : 3, rue d'Aumale.

Paris, 4 *avril* 1861.

. . . . . .

Pour ce qui concerne mes dernières aventures, elles auraient pu, cependant, ne m'affecter intérieurement que si j'avais coopéré véritablement et absolument à la représentation de mon œuvre. Je n'y assistai en somme pas : tout ce qui se passa sur la scène et dans l'orchestre m'était proprement étranger et m'importait si peu que je pouvais accorder au scandale dans la salle une attention purement objective. Cela t'expliquera ma très minime excitation en l'occurrence. Si la représentation avait pu me satisfaire un tant soit peu, qui sait tout ce que j'aurais entrepris pour maintenir l'œuvre debout. Donc, en toute franchise, je remercierai bien le Jockey-Club, pour avoir empêché le public d'entendre l'opéra; comme tu le sais, il ne m'avait pas été possible d'interdire encore en temps opportun la représentation elle-même. Ce fut maintenant peut-être excellent : grâce à la rage des membres du Jockey-Club, cette représentation ainsi empêchée est entourée à présent d'une véritable auréole. Il se forme déjà des sectes qui tout bonnement me vénèrent, et cela jusque dans le peuple même. Perrin veut sérieusement fonder un théâtre qui m'appartiendrait de façon absolue. Par Dieu! que peut-on vouloir de plus!

Je n'ai éprouvé du chagrin qu'à cause de mes amis. Ceux-ci ont eu beaucoup à supporter, sans avoir goûté, d'autre part, aucune satisfaction. En outre, ce qu'il y a de vraiment fâcheux pour moi, c'est ma situation extérieure. Le fait que je mets en jeu, chaque fois, par de telles aventures et cela dans la mesure de leur témérité la question de mon existence, voilà le plus affreux! Cependant tu sais cela déjà. Quand je songe à cette situation, je perds vraiment la tête et serais capable de n'importe quelle filouterie, en vue de me donner ne fût-ce qu'un peu d'air.

. . . . . .

L'entreprise théâtrale de Perrin agite aussi beaucoup mon cerveau : malgré toute mon antipathie, je ne puis abandonner l'idée de m'imposer à cet étonnant Paris. La compréhension de personnalités en vue ne m'a cependant pas manqué. Lis donc l'article de Baudelaire sur moi, qui a paru dans la *Revue Européenne*, et tu me donneras raison. Perrin compte naturellement sur moi de façon absolue. Mais il faudrait, bien entendu, trouver un premier chef d'orchestre capable : ne m'en veuille pas si, encore une fois, je songe à toi. Que d'histoires!

J'ai écrit pour l'*Illustration* de Leipzig un article détaillé concernant l'aventure du *Tannhäuser* à Paris. J'espère que tu auras sous peu l'occasion de le lire.

A part cela, tout le monde m'est resté fidèle et en somme je suis comme le chien au sortir de la raclée : je devais en recevoir une, c'est certain. Cependant sérieusement parlant, la chose a eu ceci d'excellent, c'est que tu as souffert avec moi à tel point, qu'il ne nous reste plus qu'à nous considérer comme un cœur et une âme. Adieu, mon bon, mon cher Hans! Ton

R. W.

Paris, 17 *décembre* 1861.
19, Quai Voltaire.

Mon bon Hans,

Mon existence est, en vérité, organisée maintenant, comme si je n'avais rien d'autre à faire, toute la journée, que lire et écrire des lettres! Il faut donc prendre un parti violent, si je ne veux pas gaspiller absolument mes précieuses années. Je te suis surtout redevable à présent, depuis bien longtemps, d'une lettre : je comptais sur ton indulgence, ou sur tes égards.

Tout d'abord, pour ce qui concerne le parti choisi, il était temps de faire table rase et de me recueillir. Avant une année je ne puis espérer la représentation de *Tristan :* comment supporter l'existence dans l'intervalle? Créer une nouvelle œuvre, c'était l'unique solution. Quelque chose de passionné, dépendant encore une fois d'un ténor chimérique — impossible! Une heureuse inspiration me remémora subitement, comme seul moyen de salut, mon ancienne esquisse des *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*. L'exécution suivit immédiatement la pensée. Je me réjouis de ma bonne mémoire et de l'inépuisable fécondité de mon imagination. Je terminai rapidement une esquisse nouvelle. Je suis entré en pourparlers avec Schott : j'ai pris des arrangements pour recevoir des avances. L'an prochain, sur tous les théâtres allemands : Hans Sachs. Partition gravée au fur et à mesure de l'avancement du travail. Mais où travailler? Metternich m'invite et m'offre un appartement

tranquille donnant sur le jardin dans son hôtel de la Légation, ici. Je m'installerai chez lui en janvier prochain ; pour le moment y loge un parent, dont l'arrivée n'était pas attendue.

Tu connais, à présent, succinctement, mon histoire. Ne me demande pas de la répéter, car j'en ai déjà fait maintes fois le récit. Cependant encore une recommandation : garde le secret au sujet des *Maîtres Chanteurs!* Ne pas en parler ; bien plus, désavouer, s'il devait en transpirer quelque chose.

Je devais me tirer d'affaire par mes propres moyens : c'était urgent. Tout le reste se démontrait inefficace. Dans ces derniers temps, Alwine s'était beaucoup démenée : elle avait comploté avec la Grande Duchesse, qui devait écrire au Roi, pour solliciter son intercession en ma faveur. J'ai vivement insisté pour qu'on abandonnât toute idée d'assistance pécuniaire. D'autre part, je demande qu'on m'appelle pour diriger *Lohengrin*, qu'on me charge de la représentation des *Nibelungen*, en me donnant pleins pouvoirs à cet effet. Naturellement il ne résultera rien de tout cela. Autrement cependant, la Cour de Berlin ne peut m'être d'aucune assistance. Tu vois que j'adopte plus ou moins ton point de vue. Toutefois j'ai dû quelque peu sourire de ta proposition d'aller m'établir à Berlin, en qualité de démagogue musical. Juste Dieu ! non, plutôt crever que de causer du scandale ! Créer des œuvres et les faire représenter, voilà ce que j'ai à cœur. Tout détour me conduirait à l'échouement ! Donc pas cela ! Mais, qui sait, peut-être autre chose... Un coup d'œil sur la condition de nos théâtres m'a, de nouveau, clairement démontré ce qui est uniquement nécessaire pour que mon art prenne, le moins du monde, racine et ne jouisse pas, étant mal compris, d'une réputation purement éphémère. J'ai besoin d'un théâtre, tel que je pourrais seulement le fonder moi-même. Il n'est pas possible que, sur la même scène où l'on donne des œuvres théâtrales n'ayant pas le sens commun — y compris les classiques — et où tout — représentation, interprétation, tendance — est diamétralement opposé à ce que je poursuis pour moi et pour mes œuvres, que j'aie l'occasion, en même temps, de leur assurer leur véritable terrain. Mets à ma disposition le théâtre de la Cour, à Vienne et à Berlin, laisse-moi maître de tout ce dont j'ai besoin — je ne puis absolument pas me le figurer — et si j'arrivais, une fois, au prix d'efforts inouis, à mettre debout quelque chose de sérieux, tout s'effondrerait, de nouveau, comme un château de cartes, aussitôt que, le lendemain, on redonnerait le *Prophète* ou même *La Flûte Enchantée*, ou même encore *Fidélio*. Je ne puis supporter dans mon voisinage l'*opéra*, là où doit être implanté mon *drame musical*. » Je vois donc, plus clairement que jamais, que j'ai besoin d'un théâtre pour moi, que j'ouvrirais alors également aux autres. Je ne puis l'avoir que dans trois villes : Paris, Vienne, Berlin. J'ai, en effet, besoin des grandes villes, afin de pouvoir réunir un public suffisant pour une entreprise spéciale (elle serait considérée comme telle au début). Comme je ne puis plus devenir Français, il me reste seulement les deux capitales allemandes. Quoique Vienne soit une ville très musicale, je tiens Berlin, tel que tu me l'as décrit récemment, pour plus important et plus profitable. Médite un peu sur cette première esquisse de mon projet. Clairement et nettement :

— Un théâtre, pas exagérément grand, nullement conçu en vue du luxe ou des masses. Dénomination à déterminer d'après le concept : théâtre lyrique original des Allemands (sera difficile à trouver !). Formation d'un comité. Souscription à des actions en vue de soutenir l'entreprise. Bien entendu, direction exclusivement réservée à *moi*. Pourrai choisir qui je veux pour la conduite de l'affaire. Administration financière : comité et représentants des actionnaires munis de procuration. Budget à établir et à respecter scrupuleusement.

Programme : rien que des œuvres allemandes ; tout d'abord représentations modèles des miennes. Seulement en cas de nécessité, au début, à titre d'aide temporaire, *Euryanthe* ou des œuvres analogues. *De préférence toutefois, rien d'autre.*

Une année avant l'ouverture du théâtre, inviter les meilleurs compositeurs allemands à composer de la musique sur des poèmes bien choisis et à suggérer particulièrement ; recommander spécialement aux musiciens d'éviter certaines caractéristiques des plus fâcheuses de l'*opéra*, comme, par exemple, les répétitions du texte etc., etc. Ici aussi compter notamment sur notre jeunesse. Je me réserve le droit de modifier, d'améliorer les compositions et les poèmes.

But : posséder le plus tôt possible un théâtre qui ne donnerait que des œuvres écrites spécialement pour lui. Représentation modèle, obtenue par la création d'un style nouveau.

A toi, maintenant, de réfléchir sur le projet, de t'aboucher, de faire de la propagande, de me communiquer le résultat de tes réflexions et de tes efforts.

Comme tu vois, je suis aussi pratique : seulement à ma façon.

Adieu, mon cher Hans. Salue Cosima et garde-moi ton affection. Ton

(*à suivre*) R. W.

L'ART DE SE FAIRE AIMER

En termes sublimes et qu'on ne saurait égaler, Ovide a écrit : «l'Art d'aimer» ; mais il existe aussi un art de se faire aimer et nombreux sont ceux qui l'ignorent, cet art, ou le dédaignent. Même parmi ceux qui ont du talent ou du génie, il se trouve des hommes, qui, loin de créer autour d'eux sympathie et tendresse, font le vide autour de leur personne. C'est le type si bien campé par Henri Duvernois, dans son dernier roman : *La Brebis galeuse*, ce peintre abandonné, rayé de l'affection des siens, qui, malgré son besoin de tendresse et les appels de son cœur, ne conserve pour toute consolation que la flamme de son génie. Malgré son intelligence d'élite et sa sensibilité, il a éloigné de lui tous ceux qui l'approchent.

C'est que, pour être sympathique à son entourage et gagner des affections pendant la vie, il ne faut pas être hautain, dédaigneux, ni surtout égoïste... Le plus souvent l'aliéné fait le vide autour de lui et peu à peu, écarte de lui ses affections les plus solides et les plus chères, parce que, sous l'influence de son délire, il devient égoïste, même lorsque, par tempérament, il est doué de sentiments affectifs. Préoccupé par ses hallucinations, ses idées fausses ses illusions et interprétations, il se transforme en être insensible et indifférent à tout ce qui n'est pas son rêve ou son idée fixe. Le persécuté prend en haine sa famille qui veut le dissuader de croire à un complot et le toxicomane en arrive à détester son entourage, lorsqu'il ne trouve pas chez ses proches les complicités nécessaires à sa passion. Le paralytique général lui-même, d'ordinaire bienveillant et euphorique, n'admet pas la contradiction et garde rancune à ses amis et à sa famille de discuter ses idées de grandeur et de richesse.

Certains hommes, parmi les mieux doués, ne savent pas créer autour d'eux une sympathie que, cependant, ils gagneraient aisément, si l'attirance physique était la seule raison pour nous d'aimer ou de ne pas aimer. On entend, parfois, la femme alliée à un beau garçon, dire : « Il le sait trop » et se plaindre de la froideur du mari ou de l'amant à son égard. Trop habitué à l'adulation et aux hommages, l'homme s'est concentré sur lui-même et en est arrivé à penser que tout lui est dû. Son dédain de tout ce qui n'est pas sa précieuse personne, sa fatuité et son orgueil le rendent insupportable. Certaines femmes, par ailleurs intelligentes, belles et distinguées, surtout femmes auteurs ou actrices, ne savent pas créer autour d'elles la sympathie. Accoutumées aux louanges et aux flatteries, elles se montrent poseuses, méprisantes et hautaines à l'égard de leur entourage. Lorsqu'à toutes ses qualités naturelles : harmonie du corps et du visage, intelligence et sensibilité, la femme ajoute ce qu'on appelle le charme, elle est, même si sa condition est modeste, digne de toutes les affections, et, quel que soit son milieu, crée autour d'elle une atmosphère de sympathie et d'amour. De même parmi les hommes, il en est auxquels on ne résiste pas. S'ils ont des ennemis, c'est que leur supériorité excite l'envie. Dès l'abord, ils sont sympathiques, et cette sympathie, ils la trouvent aussi bien chez les hommes que chez les femmes qui les abordent. Avocats, hommes de lettres, médecins ou politiciens, ils sont enveloppés par l'affection qu'ils savent susciter autour d'eux et la clientèle envahit leur demeure. Nos maîtres nous enseignaient que : « Pour réussir dans la vie, il faut du savoir, du savoir-faire et du savoir-dire ». Peut-être affirmaient-ils ainsi, en nous recommandant le savoir-faire, qu'il importe de savoir se faire aimer. Si, en effet, nous choisissons des exemples parmi les médecins, en observant ceux auxquels leur travail et leur science ont assuré la notoriété, nous rencontrons des types bien différents : 1° Celui-ci, sous des apparences de philanthropie et d'humanitarisme dissimule un cœur sec, une sensibilité émoussée, un égoïsme profond et un arrivisme féroce. Pendant quelques années, par ses paroles et ses écrits, il a pu tromper la masse, obtenir des places et des honneurs, et, en utilisant les capacités de ses élèves et de ses collègues, gagner une situation privilégiée ; mais, dans son entourage il est connu, démasqué, peu apprécié et redouté. On ne l'aime pas, et si des revers l'atteignent, il ne trouvera auprès de lui que des indifférents ; 2° Celui-là est aussi un utilitaire, et, pour obtenir des autres l'effort dont il a besoin, afin de se hisser à la première place, il est prodigue de sourires, de louanges et de promesses. Il est naturellement affable et doux et on ne le voit jamais irrité et brusque, mais on se demande toujours si, lorsqu'on lui rappelle ses engagements, il a oublié la promesse faite ou négligé de s'en occuper. Il est surtout indifférent à tout ce qui n'est pas lui-même et son ambition insatiable.

3° Cet autre est un grand maître, détaché des honneurs et des avantages matériels, avant tout soucieux de ses malades, de son service et de la science. Scrupuleux et désintéressé, il s'est élevé par son propre mérite, une conscience professionnelle indiscutable, un caractère loyal et droit, et une intelligence cultivée sans arrêt depuis l'enfance par ses parents, ses maîtres et lui-même. Pour ses collègues, ses élèves, son personnel, il n'a jamais

une parole accueillante, un geste aimable ; il est distant et correct et ne fait jamais de promesses qu'il ne tienne aussitôt. Sans doute, il rend volontiers les services qu'on lui demande, mais il semble que son orgueil lui interdise de s'émouvoir et de s'abaisser jusqu'à l'indulgence, la compassion et la pitié. On ne l'aime pas ; on l'estime et on le craint.

Enfin, voici un homme favorisé du destin et, parti d'une condition très modeste, arrivé à une haute situation et à la fortune, et qui n'est entouré que d'amis. Au collège, il était déjà en même temps que le meilleur élève de sa classe et le plus brillant, le bon camarade toujours prêt à défendre les plus faibles, à mener le jeu des recréations, à rendre service et à partager avec les autres les envois de la famille. Plus tard, étudiant, ses maîtres le prennent en amitié, le guident au cours de son travail et l'un d'eux, lorsque l'heure est venue et la situation faite, lui trouve la femme qu'il pouvait souhaiter. Dès lors, voilà une clientèle et une fortune. Il aurait pu se laisser griser par le succès et négliger les relations inutiles à son avancement. Il n'a pas changé et dans sa luxueuse demeure, il est resté, à cinquante ans, l'homme aimable et accueillant qu'il était à vingt-cinq ans. Dans son cadre brillant, nous retrouvons l'étudiant souriant à qui, autrefois, ses ressources modestes ne permettaient aucun luxe, et qui ne portait, été comme hiver, qu'un seul costume. Serviable autant que pendant sa jeunesse, accueillant à tous, dévoué aux intérêts de la communauté, il n'est pas toutefois, le défenseur des mauvaises causes et a fait sienne la maxime : « Amicus Plato, sed magis amica veritas ». Il ne fait pas de promesses qu'il sait ne pas pouvoir tenir, et sa bienveillance n'est jamais de la faiblesse. Il sait refuser, et, cependant, même parmi ceux qu'il n'a pas satisfaits, il n'a pas d'ennemis. Au cours de son existence il a suscité, comme tous ceux qui sont arrivés, jalousie et envie, mais le nombre de ses amis est tel que les voix hostiles se taisent. De ceux qui le connaissent, les moins indulgents disent : « Il a eu de la chance ; il est né sous une bonne étoile. » Ceux qui savent ses efforts et l'ont accompagné dans la vie, reconnaissent que son heureux sort est mérité par son caractère, son travail et la persévérance inlassable dont il a fait preuve pour s'élever loyalement, courageusement, et sans jamais nuire à autrui.

Penser aux autres, s'empresser à les aider même sans provocation ; s'ingénier à entourer les êtres proches et les parents d'attentions délicates, se montrer reconnaissant (il y a des gens qui ne savent pas dire merci), tels sont les moyens de s'envelopper d'affections, de gagner et de retenir les amitiés. Les plus indifférents et les plus hostiles sont parfois conquis par la simple correction aimable, la politesse et l'application soutenue du précepte : « Ne fais pas aux autres, etc. » C'est ainsi que, pour prendre un exemple banal, certains personnages haut placés se font un devoir de répondre à toutes les lettres, même lorsqu'ils les reçoivent d'humbles solliciteurs dont ils n'ont rien à attendre, tandis que d'autres négligent de répondre, même à leurs amis.

La loyauté est aussi une vertu de ceux qui savent se faire aimer. Que de gens font des promesses qu'ils savent ne pas pouvoir tenir. Pegomas n'est pas une exception dans le monde, surtout dans le monde des politiciens, et promettre, toujours promettre, c'est le moyen, paraît-il, de gagner des voix et d'acquérir des suffrages.

Pour plaire à la foule et s'attirer des sympathies, est-il donc si nécessaire de la duper? Je ne le crois pas ; car l'homme trompé par un engagement fallacieux, s'irrite et devient un ennemi, tandis que le refus courtois, franc et aimable peut acquérir des amitiés. D'ailleurs, et la guerre l'a démontré, ceux-là sont des vrais chefs qui, même brusques et bourrus, savent à la fois se faire craindre et se faire aimer. Pour commander aux foules, il faut leur en imposer, non seulement par l'exemple, mais par le caractère. Ceux qui paient de leur personne et témoignent en toutes circonstances de leurs sentiments élevés et de leur noblesse d'esprit, peuvent commander : ils seront obéis. Ils seront aussi estimés et aimés, et le type séduisant de ce qu'on a appelé : « l'homme à femmes » n'est pas un bellâtre. Un auteur célèbre, très aimé des femmes, me disait récemment : « Tota mulier in utero ; » Pour être « aimé d'une femme, il faut lui donner du bonheur. » Cela est vrai, sans doute, mais à la condition que la sensualité de la femme soit atteinte en même temps que son cœur et son esprit. Il n'est pas douteux que le meilleur moyen de la rendre passionnément heureuse, c'est de s'oublier soi-même pendant l'instant où elle se donne, et de ne pas rechercher avant tout sa propre satisfaction. Don Juan, s'il ment quelquefois pour séduire, sait aussi s'oublier lui-même et livrer de sa personne tout ce qui, dans son esprit et dans son cœur, révèle une sensibilité contre laquelle il se défend.

Certains hommes, dès l'abord, ont le secret de plaire. Leur tenue, leur regard, leur accueil nous donnent l'envie d'être leur ami. Parfois, ils ne sont pas beaux, mais leur regard, qui est, selon l'expression d'un médecin du XVIIIe siècle, « une petite face où se reflètent tous les mouvements de l'âme », désarme l'hostilité ou la mauvaise humeur. Il en est d'autres de qui on se défie dès le premier coup d'œil et d'autres surtout qui déconcertent par

leur accueil distant, réservé et hautain. On sent qu'ils vivent dans une tour d'ivoire et tout ce qui n'est pas eux-mêmes ne les intéresse pas. Philinthe plaira toujours davantage qu'Alceste, et le commerce avec un optimiste toujours prêt à rechercher dans la vie ce qui est agréable et à ne pas dénigrer l'humanité de parti pris, sera toujours plus recherché que la société du pessimiste. Ceux qui, parmi les poètes, les romanciers, les musiciens, nous plaisent le mieux et savent le mieux nous émouvoir, sont les altruistes et les sensibles.

En ce moment surtout, où l'existence est si dure, admirons les hommes qui sont venus au monde si bien armés pour la lutte, car c'est là un don de naissance et une question de tempérament plus encore que d'éducation. En avançant dans l'existence, nous ne faisons que développer notre tempérament qui est l'état physiologique déterminé par la prédominance d'un système, le plus souvent le système nerveux. Si l'homme séduisant et sympathique ne doit le plus souvent son charme qu'au parfait équilibre de toutes ses fonctions physiques et intellectuelles ; il faut bien admettre aussi que ses parents lui ont légué le caractère dont il souffrira toute sa vie, ou au contraire la faculté de devenir, grâce à ses qualités naturelles, l'être sympathique entouré d'affections et de soins dévoués. Celui-là, jusque dans sa vieillesse, saura se faire aimer, et après sa mort, il laissera un aimable souvenir à tous ceux qui l'auront approché et connu.

Dr A. Rodier.

AU SOIR DE LA RESTAURATION (1)

M. DE CHATEAUBRIAND CHEF DE L'OPPOSITION LIBÉRALE CONTRE LE MINISTÈRE DE M. DE VILLÈLE

M. de Chateaubriand faisait partie, comme ministre des Affaires étrangères, depuis le 28 décembre 1822, du premier ministère formé par M. de Villèle sous Louis XVIII à l'instigation du comte d'Artois. Avec Corbière à l'Intérieur et Peyronnet à la Justice, ce ministère était uniquement composé de courtisans dévoués au prince, et Chateaubriand ne rougissait pas encore des opinions ultra-royalistes de ses collègues. On serait en droit de s'étonner qu'il ait aussi vite changé si l'on ne connaissait la rivalité secrète qui le séparait du Premier Ministre. Pour M. de Villèle, l'auteur du *Génie du Christianisme* était un rêveur dangereux à écarter des affaires. L'homme qui l'avait engagé malgré lui au congrès de Véronne dans une guerre contre l'Espagne était un de ces redoutables utopistes qui tirent sur le rêve des traites à longue échéance protestées par les générations suivantes. Le Premier Ministre qui ne savait plus ni quand ni comment il pourrait retirer nos troupes de la Péninsule, mais qui savait, en revanche, combien elles lui coûtaient chaque jour, avait gardé contre son collègue une rancœur compréhensible.

Au Conseil, Chateaubriand intervenait rarement. Il affectait l'indifférence pour les sujets qu'on y traitait, se contentant de prendre des notes destinées aux *Débats*. Consulté pour la forme, il répondait évasivement. Il fallait au grand homme l'amitié d'Alexandre ou la familiarité de Metternich. Aussi, durant les longues séances, René s'évadait au pays d'Attala par le carré d'azur que découpait sur le ciel de l'Ile-de-France la fenêtre de la salle du Conseil.

Tout à son opposé, le prudent Villèle ne laissait dans l'ombre aucun détail. Il avait réponse à tout et son humeur était toujours égale. C'est Chateaubriand lui-même qui nous l'a raconté : un importun venait-il solliciter le Premier Ministre en séance tous ses collègues de s'excuser. Villèle, levant les bras, disait : « Ah mon Dieu », et sans changer d'affabilité, recevait le fâcheux, l'écoutait, l'éconduisait avec la même politesse froide dont il ne se départait avec personne. S'il écartait les rêveries imprudentes, il savait peser le détail de chaque réalité, il estimait le coût d'une opération en homme qui accorde plus d'importance à un chiffre qu'à un sentiment.

Chateaubriand venait de remplacer M. de Montmorency-Laval aux Affaires étrangères lorsque la discussion du projet de loi de la conversion des rentes de 5 % en 3 % vint à la Chambre des Pairs où il subit un premier échec. On avait compté que Chateaubriand le soutiendrait de son talent. Il n'en fit rien et garda un silence obstiné, ce qui causa au roi Louis XVIII un violent dépit. Le 6 juin 1824, jour de la Pentecôte, le roi fait appeler Villèle et lui dit : « Villèle, Chateaubriand nous a trahi comme un gueux. Je ne veux pas le voir à ma réception d'après la messe. Faites l'ordonnance de son renvoi. Qu'on le cherche partout. Qu'on la lui remette à temps : je ne veux plus le voir. » A quelques jours de là, M. Bertin de Vaux, directeur des *Débats*, prend sur lui d'aller proposer la paix à Villèle au nom de son illustre collaborateur.

(1) Pour paraître prochainement.

On aurait pu s'arranger avec une grande ambassade, Rome, par exemple. Villèle refusa. « Rappelez-vous lui dit alors M. Bertin, que les *Débats* ont renversé les ministères Decazes et Richelieu. Ils sauront bien aussi renverser le ministère Villèle ». — « Vous avez renversé les premiers en faisant du royalisme, réplique Villèle. Pour me renverser, il vous faudra faire de la révolution. » Sur ces entrefaites, Louis XVIII s'éteint le 16 septembre, dans les bras de Mme du Cayla. M. de Villèle qui devait sa place à la faveur du comte d'Artois reste premier Ministre en conservant les Finances où le portent ses goûts et ses aptitudes. Des intrigues de cour se nouent autour du nouveau roi. Celui qui gravit les marches du trône est déjà un vieillard. De plus, il passe à tort ou à raison, pour être l'homme d'un parti. M. de Montlosier dira bientôt : « du parti-prêtre ». En vérité, il a bien changé depuis les jours fastueux du pavillon de Marsan. D'extérieur agréable et amène, il gardait encore cette réputation faite du suffrage des femmes pour les hommes qui ont été aimés. C'est aujourd'hui un prince pieux, honnête, mal préparé à jouer le rôle d'un roi constitutionnel, et par-dessus tout, désireux de plaire à tout le monde. « Il est, écrivait Adolphe Thiers au baron Cotta, son correspondant de la *Gazette d'Augsbourg*, comme les vieilles coquettes qui s'imaginent être aimées des amoureux qu'elles paient. » M. de Barante, dans une lettre inédite, écrivait à la comtesse de Saint-Aulaire, à la même époque : « Le nouveau règne me semble marqué par le désir que tout le monde soit content... Un peu plus tard, comment fera-t-on pour que ces gens qui veulent des choses opposées continuent à être contents? C'est ce que je ne comprends pas bien. Mais je ne suis pas chargé de résoudre le problème. » Les élections de 1824 furent un succès écrasant en faveur des royalistes. L'opposition restait réduite à une cinquantaine de voix, et M. de Serres lui-même, ancien ambassadeur, était écarté par ordre d'en haut. Ces élections furent le triomphe de la candidature officielle. M. Burdeau, procureur du roi, qui en avait dénoncé le scandale, était brutalement destitué. Mais jamais les partis politiques n'ont profité des leçons de l'histoire, et celui des courtisans du comte d'Artois devait bientôt faire payer ses fautes à la monarchie qu'il défendit avec une insigne maladresse. « Les fautes les plus graves, disait récemment M. Lloyd George aux communes, sont, celles dont le châtiment est différé. » Et M. Briand, s'adressant à un jeune premier ministre l'avertissait dans ces termes : « Un parti d'opposition qui arrive au pouvoir ne doit plus être un gouvernement de parti ni le gouvernement d'un parti, mais le gouvernement de tous les Français. » Le parti qui triomphait aux élections de 1824 allait, par ses excès de zèle, mériter cet éloge de « chambre retrouvée » dont les historiens, après l'opinion, l'ont stigmatisé. Une scission se produisait dans son sein : la fraction la plus intransigeante de la droite allait former avec l'extrême-gauche cette alliance immorale qu'on a flétrie sous le nom de contre-opposition de droite. M. de la Bourdonnaye, dont ses ennemis disaient qu'il était un ambitieux, et ses amis, un mécontent, en était le chef reconnu. Dès lors, le Premier Ministre prend ses précautions contre un danger qu'il sent grandir sur ses deux ailes : « On tire sur Villèle par les fenêtres des sacristies. » Un de ces extrémistes violents qui avait toute l'étoffe d'un janséniste, M. de Montlosier dont le nom est inséparable des polémiques de cette époque, pressenti par Chateaubriand pour savoir sur quel terrain il consentirait à lui prêter son appui, dans une campagne contre Villèle, lui écrit de Clermont-Ferrand, une lettre (inédite) dont nous extrayons le passage suivant : « Je vais vous répondre d'une façon catégorique aux questions que vous me posez : 1° Je veux la charte, toute la charte, les libertés publiques dans toute leur étendue : les voulez-vous? — Réponse : Oui, et je m'étonne de l'incertitude qui a pu être un instant dans votre esprit à cet égard, si vous vous rappelez mes anciens principes ; 2° Ne voulez-vous pas séparer le clergé de l'ordre politique? — Réponse : Je ne le veux pas un peu, je le veux tout à fait, et non seulement de l'ordre politique, mais de l'ordre civil. Et ce n'est pas contre lui que je veux ça, c'est pour lui, c'est pour la religion, c'est pour la société, c'est pour le roi. C'est lorsqu'une nation est particulièrement sensible et galante qu'elle prend des précautions contre les femmes. C'est lorsqu'elle veut être religieuse et même dévote qu'elle doit en prendre contre les prêtres. Introduits dans les affaires civiles, ils y perdent leur importance. S'ils la conservent, ils dominent tout. ».

Cependant, Charles X, effrayé peut-être de l'autorité croissante de Chateaubriand dans l'opposition, forme le projet de se réconcilier avec lui. La veille de son sacre à Reims, il s'en ouvre à l'archevêque de Paris, Mgr de Quelen, et le charge d'informer expressément Chateaubriand qui devait assister, le lendemain, au chapitre des chevaliers du Saint-Esprit. Malheureusement, le prélat oublia d'exécuter l'ordre du roi, qui, supposant Chateaubriand averti, lui dit avec le plus gracieux sourire à la cérémonie du lendemain : « Chat ganté ne prend point de souris », en même temps qu'il ôtait ses gants pour lui tendre la main. Chateaubriand ne comprend pas l'intention bienveillante et garde le

silence, ce qui lui aliéna définitivement la sympathie du prince. Le plus redoutable adversaire de Villèle est ainsi rejeté dans l'arène : « J'ai été un ami sincère, déclare-t-il, je serai un adversaire irréductible. » A dater de ce jour, il se fait polémiste et pamphlétaire. Il écrit aux *Débats*. Il publie d'innombrables brochures qui sont distribuées gratuitement par les soins d'un comité qu'il dirige. Le prince de Talleyrand mande à la duchesse de Dino : « Tous les matins, il paraît une brochure qu'on ne lit point (?)... Paris est comme les journaux : il n'y a rien dedans. » Chateaubriand écrit à la Duchesse de Duras, « sa chère sœur » en traitement à Bourbonne : « Nous avons formé une société pour la liberté de la presse, et je crois qu'il me faudra me résoudre à mourir sur le champ de bataille. » De même, il se plaint à Mme de Cottens d'être obligé de descendre de nouveau dans l'arène : « Quand reverrai-je vos montagnes? Je vous assure que je voudrais y être : tout ici m'afflige. Je pleure sur mon beau et malheureux pays. Je passe ma vie dans des combats qui me sont devenus insupportables. A mon âge, on aime et on cherche le repos, et ma conscience m'oblige à descendre encore dans une arène dont il serait bien temps de me retirer. La popularité que je ne cherche point, mais qui s'attache de plus en plus à mon nom, a pour moi quelque chose de très pénible. Ce deuil qui me suit, et qui augmente à mesure que j'avance vers le terme du long silence, contraste avec les sentiments tranquilles et sérieux de l'époque de la vie à laquelle je suis arrivé. Mais moi, que suis-je? C'est ma patrie, c'est cette chère France qui est bien malade. Si le système que l'on suit se prolonge, une catastrophe est inévitable. » Cette lettre inédite est de la fin de 1827, donc bien près de la catastrophe qu'elle prédit. En voici une autre du mois de décembre de la même année, qui ne figure ni dans Pailhès, ni dans aucun index connu de nous. Son importance, au point de vue du rôle de premier plan joué par Chateaubriand dans l'opposition libérale contre Villèle n'échappera à personne.

Mme de Duras, après le séjour de Bourbonne qui n'avait pas rétabli sa santé, s'était rendue à Nice où la mort allait la surprendre. Villèle, poussé par Corbière et sur le point de tomber du pouvoir, avait signé le 2 novembre l'ordonnance de la dissolution des Chambres, ainsi que celle de la nomination d'une fournée de 76 Pairs choisis parmi les grands propriétaires de l'ancienne Chambre. Chateaubriand, surnommé à la cour « le chef de la défection », et qui avait combattu toutes les lois présentées par Villèle, fonçait sur son adversaire qu'il sentait près de tomber. Cette dernière faute de son ennemi politique lui sembla le signe précurseur de la fin. C'est ce qui explique le ton de cette lettre à la duchesse en un pareil moment. A cette femme qu'il a aimée, qui agonise et qui l'appelle, il répond par un véritable cri de triomphe : « La politique nous étouffe. Tous les matins, on annonce le départ des ministres, et tous les soirs, on affirme qu'ils restent. Ils seront certainement mis à la porte par les Chambres et même par la Chambre des Pairs. S'ils étaient aussi touchés de la constance du roi à les protéger qu'ils devraient l'être, ils n'exposeraient pas la couronne au choc de l'Adresse. Mais l'orgueil est toujours en raison de l'incapacité et de la faiblesse. J'aurais un beau sujet de triomphe si je le voulais. M. de Villèle a cru m'écraser, il a voulu se séparer de moi et j'ai amassé sur sa tête le poids de la haine et du mépris public. Il n'a pas voulu croire à la puissance de l'opinion dans un gouvernement représentatif : qu'il en juge maintenant. Au reste, toute la France est devenue constitutionnelle, et il n'y a pas jusqu'aux courtisans qui ne disent *qu'on ne peut gouverner qu'avec la charte*. S'ils s'étaient avisés de cela dix ans plutôt, ils nous auraient épargné bien des peines. » On remarquera la phrase soulignée dans l'original. C'est, qu'en effet, toute l'opposition contre Villèle s'était mise d'accord sur cette formule qui lui servait de cri de ralliement. Quel thème à exploiter pour un tel écrivain ! ! !

Avant de s'éteindre dans les premiers jours de 1828, sa « chère sœur » allait assister au succès politique de son illustre ami, puisque Villèle tombait le 4 janvier. Les nouvelles élections avaient renvoyé une Chambre encore plus libérale que la précédente. Dans la période qui sépare la campagne électorale de la chute du ministre, Chateaubriand écrit à Mme de Duras : « Il est à peu près démontré que Villèle ne peut attendre la réunion des Chambres pour se retirer. Si la soif du pouvoir le poussait jusqu'à braver l'orage, il serait assommé par l'Adresse et ce serait à lui un véritable crime de mettre la couronne en lutte avec le pouvoir démocratique. » Mais la duchesse se meurt, et l'appréhension de ce nouveau malheur lui arrache un cri de vraie douleur dans une lettre du 15 janvier à Mme de Cottens : « Mme de Duras se meurt à Nice. Vous avez vu passer à Lausanne cette pauvre femme comme vous avez vu passer Mme de Custine. J'étais destiné à voir revenir deux cercueils de cette terre où vous respirez. »

Celle dont il pleurait ainsi la disparition avait pourtant ses attaches dans le camp de ses adversaires. Il y avait souvent de la brouille dans le ménage sur ce sujet brûlant : « Rassurez-vous, lui avait-il écrit un jour, je ne vous parlerai plus de politique, je vous parlerai de vous et de votre roman. » Mme de Duras en avait, en effet, « com-

mis » plusieurs dont le plus connu est celui d'*Oukrida*, célèbre à l'époque, et dont un autre *Edouard* devait inspirer au peintre Fromentin l'idée de Dominique. Jusqu'au bout, cependant la politique les divisa, comme en témoigne ce billet envoyé par Chateaubriand à son amie, le 21 juillet 1827 : « Le petit mot de la fin de votre lettre n'est pas juste. Je n'ai point de nouveaux alliés, et ce n'est pas moi qui ai quitté mes amis. La preuve est dans leur puissance et dans ma faiblesse... Il ne faut pas accuser quand on opprime. »

Mauvaises raisons d'un polémiste compromis et ambitieux, qui ne convainquent personne, qui ne convainquirent pas davantage, il est probable, sa noble amie. Celle-ci écrivait de lui, au lendemain de ces élections qui consacraient son triomphe, à Rosalie de Constant : « La politique l'occupe exclusivement. » Il est à noter toutefois qu'elle s'empressait d'ajouter : « Les choses n'en iront pas plus mal pour avoir des talents à la Chambre », hommage rendu à celui de Chateaubriand et de ses alliés politiques.

La chute du ministère Villèle sous les coups de Chateaubriand et des libéraux, ses alliés, venait de révéler à la France, suivant sa belle formule, « la force de l'opinion dans un gouvernement représentatif. »

Marquis DE MONTMORILLON.

LES ROUTIERS

(Nouvelle)

Quand Nicolas Demangeon revint de son service, ses sept ans terminés, il arriva à midi dans Bruyères, qui était le dernier gîte marqué sur sa feuille avant son village. Il faisait de grands pas légers, à la manière des soldats, et l'étui suspendu où était son congé sautillait joyeusement dans son dos, au milieu des mille plis de sa tunique. Les enseignes balancées, les auberges, le vieux lavoir : il s'émerveillait de tout reconnaître, après tant d'années, et il sentait confusément monter en lui des souvenirs de douceur, un peu troubles aussi. Mais le front bombé du Vosgien n'était pas pour s'accommoder longtemps de pensées trop compliquées. Il regarda la rue, se regarda lui-même et clignota de satisfaction de se voir si alerte, après ce mauvais mal qui l'avait pris, au commencement de ses routes : « Un choléra... » avait-on dit tout de suite dans le village où il faisait alors son étape. Et bien sûr qu'il ne s'en serait pas tiré, sans un couvent de vieilles sœurs et d'enfants pauvres, où il avait été recueilli. Deux des sœurs avaient même laissé leurs marmots pour le soigner : c'étaient de bonnes femmes, avec leurs grosses lunettes, leurs mains ridées si habiles à le retourner, et leurs chapelets cliquetants, qu'elles récitaient le soir, pour qu'il guérisse. Il leur avait bien dit, en partant, qu'il ne les oublierait pas. Et, depuis qu'il avait quitté leur maison, le soldat n'avait pas manqué, chaque fois qu'il passait devant une église, de faire un petit salut du coin de son képi, en souvenir.

Eh! oui : c'était bien à elles qu'il devait d'arriver maintenant si gaillard dans ce Bruyères, presque au bout de son voyage. Que de monde par ici, aujourd'hui! Il se rappelle : c'est le jour du marché aux toiles où, autrefois, petit valet de ferme et sans famille, il amenait chaque année, avec la voiture de son maître, les pesantes toiles bises tissées de l'hiver. Là-bas, sur la place, n'est-ce point encore le mendiant Diaudat, à peine plus vieux, qui joue de son violon et danse sur le même air ancien, ses jambes glissantes s'agitant deci, delà, d'une boutique à l'autre?... Nicolas est tout content, et il a bonne envie de s'arrêter, pour lui parler, à ce Diaudat. Pourtant, est-ce qu'un soldat comme lui, qui revient, après avoir tant vu, peut encore, vraiment?... Il effile le bas de sa barbiche, pensivement, et continue d'avancer dans la rue fourmillante, le long des toiles étalées; il respire leur odeur un peu fade, croit reconnaître, par derrière, des figures... Mais il lui paraît maintenant que ces têtes paysannes se ressemblent toutes, rudes et obstinées comme est la sienne, avec leurs petits anneaux d'oreille qui s'agitent dans la discussion. Car, en face, on voit circuler comme autrefois, l'aune sous le bras, les acheteurs d'Epinal et de Nancy, qui s'offrent des prises de tabac, tâtent méticuleusement le grain des toiles, le chapeau de castor en arrière, l'air important. Et Nicolas s'imagine que c'est hier qu'il est parti d'ici pour aller s'engager chez le marchand d'hommes... Voici cependant qu'il était devenu aujourd'hui un bien autre compagnon! Lui aussi, tantôt, il amènera à Bruyères ses pièces de toile, comme ils font tous. Lui aussi, il discutera en égal avec les messieurs de la ville. Et, à la brune, sa bourse pleine attachée sous son col, qu'il sera donc aise de s'en aller, lui aussi, au pas lent de ses bœufs, pour rentrer, à son tour, dans sa ferme!...

... Sa ferme, sa ferme à lui? pas encore, mais bientôt. Ah! cette petite cense des Aulnaies qui l'attend, c'était bien pour l'avoir un jour, et rien que pour cela, qu'il s'était fait remplaçant l'année qu'on parlait de guerre, et que les hommes étaient si chers. Ç'avait été dur, d'abord, de partir ainsi soldat, de tout laisser. Bientôt, cependant, il s'était plu d'aller et de venir sur les routes avec ses camarades, de voir des pays. Tout de même, partout où il était, il gardait l'idée de sa ferme, et n'avait jamais voulu toucher aux pistoles de son engagement, qu'il avait laissées chez le notaire pour payer à son retour le vieux Bégin, le maître des Aulnaies. Bégin l'attendrait : c'était promis. Bien sûr, ce ne serait pas une ferme de riches : petite maison, petit enclos .. Mais ce serait sa terre, sa terre à lui. Il ne serait plus mené par les autres, à leur façon. Enfin! il serait sur le sien...

Et comme Nicolas s'engageait dans la rue champêtre qui menait chez le notaire, il se trouva tout de suite dans les prés, au milieu des vaches éparses, parmi de flottantes odeurs de laitage. La pensée subite de sa vie, dorénavant abritée et tranquille au long des saisons mouvantes, l'étonna. Et, par un grand soupir délivré, il se marqua avec force comme il était content. Devant la maison aux panonceaux, il s'arrêta, leva les yeux, sourit à ses écus, là-haut Puis il se redressa, fit bouffer les plis innombrables de son pantalon, au dessus de l'étroite blancheur des guêtres. Et, l'air assuré, il entra

... Pourquoi, l'instant d'après, est-ce un autre Nicolas Demangeon qui sort de la maison du notaire, rouge, les yeux brillants et, à la bouche, ce pli de douleur tendue et gauche qu'ont les paysans, quand ils veulent garder leur malheur secret? Pourtant, sa poche mi-gonflée que sa main assure d'instinct montre bien qu'il a reçu ce qu'il attendait. Oui : il a son dû, et plus encore qu'il n'avait compté, et tout en napoléons d'or, qu'on a fait trébucher devant lui... Mais à quoi bon, maintenant?

... Trop tard : il est arrivé trop tard!... Le terrain des Aulnaies ne sera point à lui. Car il est mort le mois passé, le père Bégin. Et tout est allé à une vieille cousine, une Clémence, la Clémence-aux-sabots, comme on l'appelle à cause des trois paires de sabots qu'elle use chaque année sur les routes, dans son pèlerinage à Notre-Dame-des-Ermites. Le reste du temps, on ne voit qu'elle, cette Clémence, toujours à courir chez les bûcherons qui se sont cassé la jambe, à ramasser les petits mal-peignés dont les parents sont malades. Une fille d'église, quoi! qui ne peut pas tenir en place... Du bien, à elle?... Quelle bêtise! Elle ne saura jamais le garder.

Pourtant, le notaire sait déjà qu'elle a dans l'idée de placer là ses petits drôles : « Un orphelinat... » a-t-il expliqué en secouant la tête. Mais il a dit aussi que ce n'était pas l'affaire d'une Clémence, qui court toujours par pays, qu'elle n'aurait pas la façon, qu'elle serait tout de suite mangée par la dépense... Qu'il attende donc, lui, Nicolas! Allons : il l'aura un jour, sa ferme.

Attendre? Attendre, à cette heure?... Ah! Nicolas se mettrait bien dans un coin, comme il faisait tout petit, lorsqu'un chagrin lui venait, et qu'il se cachait, pour se ronger plus à l'aise. Mais, maintenant qu'il a l'habitude des soldats, quand il est en peine, ce qui le soulage, c'est d'aller vers les autres, de marcher à côté d'eux, de frapper du pied comme eux, tête levée au vent de la route. Et c'est pour cela, bien sûr, qu'il s'enfuit maintenant au milieu des passants et du bruit, qu'il traverse la ville à grandes enjambées. Déjà, il est de l'autre côté, sur le chemin de son village.

... Ah! mon Dieu! pourquoi, pourquoi se hâter ainsi?... Oui : voilà... toute sa vie il aura couru, couru sans jamais savoir où, ainsi qu'une Clémence-aux-sabots! Mais celle-là...

La colère, la fatigue accablent davantage Nicolas; ses pieds traînent au sol ainsi qu'à la fin des grandes marches de son régiment, quand le printemps revenu, on faisait, à l'accoutumée, les changements de garnison. C'est vrai qu'alors, à peine dans une nouvelle caserne, lui, déjà, s'ennuyait de ne pas repartir, de ne plus voir des pays nouveaux glisser entre les peupliers, de ne plus s'enclore dans les longues songeries de l'étape où, pour lui seul, la petite ferme apparaissait, toute tranquille au milieu du bruit, avec des images, des attentes, des projets...

Voici, voici pourtant que les choses qui se lèvent dans ce paysage d'aujourd'hui sont juste celles qu'il avait attendues. A chaque tournant se délimite, autour de la route, un petit horizon nouveau avec une maison basse, un jardin fermé, l'air paisible et secret. Nicolas marche sans surprise à travers ces lieux trop silencieux, d'où un engourdissement monte peu à peu jusqu'à son âme agitée. Tout à coup un tapage éclate, inexplicable, au fond d'une maison endormie, projetant au dehors, jusqu'à

la lisère du bois tranquille, ses échos cadencés et retentissants. Pour Nicolas, ce n'est rien que ce bruit, rien que le claquement familier d'un métier à tisser. Il s'arrête, se laisse glisser sur le talus de la route. et il voudrait ne plus bouger, bercé par cet ancien tic-tac qui n'en finit plus. Subitement, tout se tait. Sans doute, ceux de là-dedans viennent-ils de l'apercevoir?... ils se le montrent, bien sûr, derrière leur fenêtre close, s'interrogent au fond de leur chambre... Que disent-ils de lui, ces gens qu'il ne voit pas? Ah! comme tout à l'heure, voici que les grands battements repartent du même brusque élan, mécanique et indifférent : ils ne cessent plus... Le soldat s'est levé, plus las qu'il ne l'était, il reprend son chemin. Seule, une obscure tristesse le pousse encore en avant, son pas ralenti se fait plus lourd, se balance de la manière qu'ont ici les gens des montagnes. Par derrière, la silhouette de son uniforme, dans le soleil de l'après-midi où se fondent les couleurs, n'est plus qu'une petite masse noircie et vacillante. Et, à le voir de loin, on dirait déjà, revenant du marché, un paysan comme les autres.

. . . . . .

. . . . . .

La route, cependant, commence à se faire plus vivante. Des gens ont croisé Demangeon : sans tourner la tête qu'à moitié, ils ont murmuré leur bonsoir de côté, et Nicolas a répondu du même patois. Mais il faut qu'il cherche un peu ses mots : il s'en attriste et regrette, d'un obscur ennui, la route déserte. Pourtant, d'une auberge toute proche, sortent les sons coupés et grêles d'un violon, qu'appuie continûment une pesante cadence de gens dansants. Quelque noce, bien sûr. Devant la porte, trois compagnons sont arrêtés. Ceux-là parlent haut et font tapage. Avec leurs petites vestes du dimanche, leurs bonnets proprement rangés sous les chapeaux, des pelles, des pioches ficelées dans le dos, ils ont bien la mine de ceux qui quittent un pays pour chercher ailleurs leur travail. Des voyageurs, qu'on appelle... Ah! voici que l'un d'eux fait des gestes vers Nicolas, qui reconnaît de loin l'air d'un visage, retrouve le nom. Tiens! celui-là avait pourtant du bien ici, autrefois, des terrains. Pourquoi est-il maintenant sur les routes? Le soldat s'approche. Les trois hommes, qui sont un peu pris d'eau-de-vie, l'entraînent, tout glorieux, dans l'auberge. Où ils vont? Ah! oui. Ils se regardent et se mettent à rire... C'est qu'ils ne savent pas bien au juste. Dans les Californies, qu'ils s'en vont : loin, plus loin que la mer. Un pays où les gens piochent l'or. On en trouve partout : dans les champs, au creux des rivières. On enfonce sa pioche, et crac! on retire de l'or. Un de Saint-Dié, parti avec une bande l'an passé, est déjà revenu, tout riche. Les autres? Ah! les autres : on ne sait pas, personne n'a dit...

Et voilà : eux aussi se sont mis en route, pour voir. Ce soir, ils seront à Bruyères, où quelqu'un leur enseignera les chemins. Après?... oh! après... ils ne se mettent pas en peine!

Au fond de l'auberge, le violon sautillant part pour une nouvelle danse. Les trois hommes se consultent des yeux avec malice, se lèvent, s'avancent d'un air faraud, et, l'instant d'après, on les voit tourner tout raides avec de grosses filles, rouges et émues. C'est fini, ils reviennent, se rajustent. D'un geste de conquérants, ils élèvent leurs pioches, les jettent sur leurs épaules. Puis ils s'en vont. Dans un champ près de l'auberge, un paysan s'arrête un instant d'arracher ses pommes de terre qui ruissellent dans la clarté et les regarde passer, les deux mains à sa houe, silencieux. A côté du soldat, des gens se sont avancés sur le seuil, qui vivent depuis toujours dans l'ombre de l'auberge : un vieux, rapetissé sous sa calotte noire à la mode d'autrefois, deux fileuses au teint de cire, leurs écheveaux déposés sur un banc. Tous suivent des yeux les trois hommes en marche dans le plein soleil, qui prennent toute la route, s'envoient de grandes plaisanteries patoises, font des saluts derrière eux. Et comme on ne les reverra jamais plus, on écoute jusqu'au bout leurs rires décroître et s'éteindre le long de la route, derrière la ligne des aulnes où s'enfonce le dernier tournant.

Le soldat, dont personne ne s'est occupé, a repris tout seul sa marche de l'autre côté. Il va tête basse, sans rien regarder, tellement sa pensée l'absorbe, et c'est en vain qu'autour de lui les paysages de son enfance se succèdent et se pressent. A une croix de granit, pourtant, il lève d'instinct les yeux. Oh! là en face .. sa ferme... la ferme des Aulnaies!... Il s'assied avec incertitude sur le socle verdi où, autrefois, on lisait encore le nom d'un Demangeon, il regarde le clos, la maison, toute muette comme les autres. De dépit, d'ironie, de colère, ses lèvres entr'ouvrent, referment leur pli amer. Tiens! du délabrement, déjà dans la toiture, au pied de la muraille, cet éboulis qui commence.. Réparer? oui : mais l'argent?... Comment pourra-t-

elle, cette Clémence, avec ses petits va-nus-pieds?

Tout de même, la paix d'automne, dans ce lointain coin du monde, lentement l'ensorcelle. Le soleil tamisé a fait fondre, au long du jour, une première neige tombée de la nuit, un lacis de rigoles descend des pentes gorgées d'eau et, de toute la vallée, sourd un clapotis confus et bavard qui est la seule vie du paysage. Par moments, du milieu de ses grosses pierres, le ruisseau gonflé élève une rumeur plus claire et dominatrice, comme s'il interrogeait. Puis il se reprend à chuchoter à voix basse, à l'homme au cou rugueux, des choses rapides et pressées, qui vont s'éteignant ensemble dans la grande musique ruisselante où tout se mêle et se confond : les rochers bruns, le paysan immobile, le vieux calvaire et, autour de la ferme close, cette terre d'un seul maître, sa terre à lui, Nicolas Demangeon...

Deux petits sabots se rapprochent, clapotant dans les flaques, et un enfant apparaît à travers les sapins, sur le sentier qui descend du village. Malgré sa petite blouse rapiécée, il a la mine honnête et, son livre d'école devant les yeux, il s'applique sagement à épeler à mi-voix des demandes et des réponses. Bien sûr, un des orphelins de Clémence, qui s'en revient du catéchisme. Nicolas reconnaît le vieux petit livre et, récitées d'une voix hésitante, les paroles qui, d'âge en âge, ne changent point :

« *Alors Il dit à ses disciples : Ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens...* »

... Voici que Nicolas est, en vérité complètement éveillé. Et faudrait-il donc qu'il rêve toujours aux étapes de son retour, à la maison des petits pauvres, aux deux vieilles sœurs, et aussi à un pays inconnu où trois compagnons arrachent dans un champ, avec leurs pioches, des cailloux d'or?...

Le soldat s'est levé. Ses yeux se promènent avec un air de surprise le long de l'étroite vallée, et sa rude figure tournée vers le petit bonhomme se plisse drôlement, comme s'il était maintenant reposé et tout à fait de bonne humeur. Il a cessé de regarder du côté de la ferme et commence de s'étirer avec nonchalance, à la manière des anciens de son escouade, quand ils arrivaient chaque matin sur le rang à l'heure de recommencer la marche. Du doigt, il appelle l'enfant déjà à la barrière, tire de sa poche la bourse aux napoléons. Le petit paysan s'approche de ce soldat avec hésitation, l'air honteux, prend la bourse qu'on lui tend... « Pour ta vieille Clémence! » lui crie brusquement Demangeon. Il jette encore un coup d'œil sur la ferme, puis, de côté, sur lui-même, du haut en bas de ses guêtres aux boutons si finement ajustés, après tant de lieues. Il regarde de nouveau l'enfant : « Pour qu'elle reste maintenant chez elle!... » crie-t-il, encore plus fort. Et, dans sa figure immobile, passe pour la première fois un rire muet, qui ne dure pas. Mais comme le petit, qui n'a pas compris, tient toujours le sac à bout de bras, ne sait que faire, Nicolas tourne le dos, claque gaillardement de la semelle sur la chaussée caillouteuse, cligne de l'œil vers la croix, fait son petit salut...

Et voilà que le coureur de routes a repris d'un long pas élastique le chemin de Bruyères : il y sera ce soir pour la nuitée, avec les trois partants de Californie. Il passe de nouveau devant l'auberge : les servantes, de surprise, s'arrêtent de filer; sur la porte, le vieil homme tourne la tête et sa petite queue à l'ancienne se déplace en sautillant sur ses épaules, pendant qu'il suit des yeux le soldat. Mais celui-ci ne regarde rien des choses qui l'entourent. Au-dessus de sa tête, les paysages du ciel, d'une clarté mouillée, reposent tout unis sur la courbe des monts vosgiens. Seul, vers le couchant, un nid de nuages s'est accumulé, arrondi et bouffant : on dirait le fond d'un tableau d'église. Et Nicolas, en marchant à grands pas, s'amuse à imaginer là-haut, parmi les contours floconneux, des têtes d'anges joufflus qui se pencheraient en battant des ailes, comme une volée de tout petits.

Louis Blaison.

POÈMES

LE JUGE

L'homme, avec un respect grégaire
Que maintient la fraude ou l'erreur
Voyant la gloire dans la guerre
Jadis en oubliait l'horreur.

Au milieu des places publiques,
Bronze ou marbre, en un bloc puissant,
Les capitaines magnifiques
S'offraient au regard du passant

Malgré la douleur infinie
Qui monte des lieux dévastés,
Il semblait que le mot « génie »
Effaçât leurs iniquités!

Mais, brisant ce lustre éphémère,
La raison enfin nous apprend
Que c'est avec le cœur des mères
Qu'il faut juger les conquérants.

AUBAINE

La lumière emplissait l'espace,
Le regard, le cœur et l'esprit,
Et voici qu'une femme passe
Et que ses grands yeux ont souri,

Et prenant dans une corbeille
Des œillets aux vives odeurs,
Elle me donna de ces fleurs
Un bouquet dont je m'émerveille,

Car la gerbe, en ma main pressée
Comme un trésor mystérieux
Garde la douceur de ses yeux
Et le charme de sa pensée.

A SA MÉMOIRE

Paix A...

Il est au fond de ma pensée
Un asile où tu vis encor,
Image que n'a point glacée
L'étreinte même de la mort!

Mais ce n'est qu'une vaine image
Que mes mains ne peuvent saisir;
La forme que prend ton visage
Reste l'œuvre de mon désir.

Je te vois : ton regard m'évite!
Je parle : tu ne réponds pas!
Ton ombre s'éloigne si vite
Que rien ne révèle ses pas.

Je parcours la maison, la place
Où nous causions : c'était ici...
Aux lieux, jadis pleins de ta grâce,
Tombe une larme : la voici!

Vincent DE PERETTI.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LES RESPONSABILITÉS DE L'AMÉRIQUE

Chaque année, quand se réunit à Genève l'Assemblée de la Société des Nations, une vague d'optimisme se répand sur l'Europe. Mais comme, aussitôt que les hommes d'État sont rentrés chez eux, et soustraits à l'atmosphère ouatée de Genève, comme dit M. Briand, elle se retire pour laisser à découvert de plus mornes grèves, les peuples sont devenus sceptiques. Au moment de la victoire, les plus pessimistes disaient : il faudra dix ans à l'Europe pour se remettre de ce cataclysme Les dix années ne se sont pas encore écoulées, mais il faut bien convenir qu'on ne voit encore luire aucune aube d'espoir. L'horreur récente de la guerre nous a épargné la guerre, mais le trouble des changes, les écrasantes charges fiscales, une paix médiocre et mal appliquée ont pesé sur les peuples vainqueurs; le sourd mécontentement des masses populaires se traduisant par des grèves de plus en plus longues et de plus en plus nombreuses, l'impuissance de tous les Parlements à résoudre les problèmes nés de la guerre, tout contribue à créer dans notre vieux monde un sentiment de malaise où certains, déjà, distinguent les prodromes d'une inévitable décadence. L'Europe créatrice de cette civilisation dont nous ne sommes plus très fiers, comme dit quelque part Paul Morand, mais qui suffit encore à nous rendre assez heureux, va-t-elle perdre sa couronne? C'est une idée qui se répand, paraît-il, dans les milieux politiques et intellectuels des Etats-Unis, mais on se garde bien d'ajouter que ce sont en grande partie les Etats-Unis qui, par leur politique égoïste et de courte vue, sont responsables de ce malaise, ou, du moins, de sa prolongation.

***

A l'heure où se discute le pacte de garantie, il n'est peut-être pas inutile de rappeler les circonstances qui l'ont rendu nécessaire. Il faut, pour cela, remonter assez loin en arrière.

Quand on en était encore à préparer le traité de Versailles, MM. Wilson et Lloyd George furent contraints de constater que ce traité n'assurait pas à la France la sécurité à laquelle elle avait droit du moins tant que la Société des

Nations, à laquelle on ne voulait pas donner l'appui d'une force internationale, n'aurait pas acquis toute sa puissance. Cette constatation les avait amenés à proposer des traités spéciaux de garantie, traités franco-anglais et franco américains qui devaient être signés en même temps que le traité de Versailles, et en échange desquels la France avait renoncé à la neutralisation de la rive gauche du Rhin. L'échec du président Wilson dans son propre pays provoqua l'écroulement de ce système. Mais l'insuffisance du traité de Versailles n'en demeurait pas moins reconnue, et la France était en droit de réclamer le traité d'assurances complémentaire qui lui avait été promis. Quand M. Lloyd George déclare excessif le souci de sécurité que montre le gouvernement français, il fait preuve d'une singulière faculté d'oubli. N'a-t-il pas signé lui-même l'article 429, qui stipule que, si à l'expiration de la période prévue pour l'occupation des territoires rhénans, les garanties de sécurité données à la France n'étaient pas jugées suffisantes, cette occupation pourrait être prolongée. L'Angleterre et l'Amérique ont donc contracté vis-à-vis de la France un engagement d'honneur, celui de combler les lacunes du traité de Versailles, lacune dont ces deux puissances sont responsables. Par la voix de M. Chamberlain, l'Angleterre l'a reconnu, mais l'Amérique ne songe qu'à ses dettes de guerre : pour le reste, ce qui se passe sur l'Ancien Continent lui est indifférent. Elle assure, et elle croit, qu'il lui a suffi de désavouer le Président Wilson pour éluder tous ses engagements antérieurs. Ecrasés par leurs obligations financières, les gouvernements européens ont jugé inutile de faire entendre une protestation solennelle contre une attitude aussi contraire à toutes nos habitudes juridiques. L'abstention américaine ayant rendu caduc le système de 1919, ils ont cherché autre chose. Au travers de mille difficultés suscitées par les variations de l'opinion publique et les changements de majorité parlementaire, les gouvernements de Londres et de Paris ont tâtonné pendant quatre ans. Ce fut la négociation manquée de Cannes (janvier 1922), le projet de traité d'assistance mutuelle, dit projet Cecil Requin, la formule oratoire de M. Herriot « arbitrage, sécurité, désarmement » l'élaboration solennelle mais hâtive du fameux protocole de Genève de 1924. Et dans toutes ces négociations, la France fit montre d'une patience et d'une bonne volonté que personne, en Europe, ne pouvait attendre d'une puissance victorieuse, si effrontément frustrée de sa victoire.

C'est alors que MM. Baldwin et Chamberlain, dès leur arrivée au pouvoir, et reconnaissant que la sécurité rhénane était aussi indispensable à l'Angleterre qu'à la France, reprirent l'idée d'un accord franco-anglais. Ils paraissaient avoir un plan bien étudié, et qui ménageait les justes susceptibilités françaises. Mais ce plan, la soudaine initiative de M. Streseman devait le modifier du tout au tout. Le bruit a couru que cette initiative, le ministre allemand l'avait prise d'accord avec certaines personnalités politico-financières de Grande-Bretagne. C'est bien possible, mais ce sont là des mystères que seule l'histoire pourra peut-être percer un jour. En tous cas, le résultat, seul, importe. L'essentiel de la thèse de M. Streseman consistait en ceci : régler sans l'Allemagne le problème de la sécurité, c'est le régler contre elle. L'argument était topique, mais il se retournait contre l'Allemagne quand il s'agissait des frontières de l'Est du Reich. M. Briand n'a pas manqué de le faire remarquer. Régler le problème de la sécurité européenne sans la Pologne et la Tchéco-Slovaquie, c'est la régler contre elles : la France ne peut à aucun prix se prêter à cette manœuvre : 1° parce qu'elle est l'alliée de la Pologne et de la Tchéco-Slovaquie; 2° parce qu'elle est, comme ces deux puissances, membre de la Société des Nations. Il faut donc un règlement d'ensemble intéressant tous les voisins de l'Allemagne. Cela conduit à une sorte de nouveau pacte européen auquel l'Italie participerait et qui apparaît comme une sorte de contrat de réassurance complétant et précisant le pacte de la S. D. N.

Le raisonnement de M. Briand paraît avoir surpris et désappointé les dirigeants du Reich. On dit qu'il n'a provoqué aucun enthousiasme à Londres, mais on a dû y reconnaître que le raisonnement du Quai d'Orsay est irréfutable. Il l'est à ce point qu'il n'est pas impossible que M. Streseman lui-même, ne finisse par le reconnaître. En ce cas, et si l'Allemagne renonce à ses finasseries habituelles, si elle consent à redevenir européenne, le problème de la sécurité sera réglé en dépit de la carence américaine, et ce sera là un point considérable (1).

(1) Cet article était écrit quand on a vu poindre l'expédient de la double conférence sur le pacte. Dans l'une il ne serait question que du pacte rhénan et la Pologne comme la Tchéco-Slovaquie en serait exclue; dans l'autre on traiterait de l'arbitrage entre l'Allemagne et ses voisins de l'Est. Polonais et Tchéco-Slovaques protestent à bon droit contre cette étrange procédure qui semble faite uniquement pour les isoler et les détacher de la France.

*
* *

Reste la question des dettes de guerre qui pèsent si lourdement sur les finances européennes et qui sont le grand obstacle à la remise en ordre de l'Europe. Assurément nos gouvernements ont eu grand tort de négliger cette grave question, d'en remettre sans cesse la solution au lendemain, comme s'ils s'étaient fait à eux-mêmes le raisonnement du charlatan de la fable : « Le Roi, l'âne ou moi nous mourrons ». Mais l'intransigeance, la rudesse commerciale avec laquelle le gouvernement de Washington a traité la Belgique qui, cependant, se trouvait dans une situation toute spéciale, et l'état d'esprit dans lequel on semble attendre à Washington les délégués de la France, montrent que les États-Unis n'ont aucune idée du rôle magnifique qu'ils auraient pu jouer dans le monde si leur développement intellectuel et moral était au niveau de leur civilisation matérielle.

Mais dès le lendemain de la guerre, et même pendant les négociations du traité de Versailles, la politique étroite et égoïste des gens d'affaires avait commencé à réagir violemment et perfidement contre l'idéalisme nuageux, mais sincère, du Président Wilson. Un livre qui va paraître prochainement, et qui a pour auteur un des experts de la délégation belge, M. Gaston Furst dont on déplore la mort prématurée, nous donnera à ce sujet de singulières précisions.

M. Gaston Furst, dans un rôle un peu effacé, s'est trouvé très bien placé pour suivre les négociations et démêler les intrigues qui se sont croisées en 1919 et, depuis, dans les salons de l'Hôtel Astoria. J'ai eu l'occasion de feuilleter son manuscrit. Cette œuvre d'un témoin impartial et sans ambition personnelle, car M. Gaston Furst se savait condamné, est d'un intérêt capital. La façon dont il raconte notamment comment les puissances intéressées en vinrent à accepter le plan Dawes et les conséquences qu'il tire de cette abdication peut-être indispensable, sont saisissantes.

...On a raconté comment jusqu'à la fin de l'année 1923, les gouvernements alliés se sentaient incapables de consentir ouvertement à l'inéluctable réduction de leurs créances sur l'Allemagne. Les nations intéressées avaient bien fini par comprendre, d'abord confusément, puis de plus en plus clairement, cette nécessité. Mais leur instinct de conservation les empêchait d'accepter une diminution de leurs créances tant qu'elles se sentaient chargées du poids entier de leurs dettes. Or l'Amérique, dont dépendait en dernier ressort l'allègement de ces dernières, ne sortait de temps à autre de son silence que pour avertir solennellement le monde qu'elle ne lui laissait aucun espoir à ce sujet.

A la fin de l'année 1923 les difficultés financières de la France l'amènent enfin à consentir à cette consultation d'experts qu'elle avait refusée jusqu'alors. Elle y met comme condition que la dette allemande ne sera pas revisée. Les États-Unis, de leur côté, subordonnent leur collaboration à l'engagement des alliés d'exclure de toute discussion la question des dettes de guerre.

C'était appeler le médecin en lui interdisant par avance d'examiner la partie malade. Mais ainsi sont conduites les affaires des peuples...

Les Experts obéissent à la seconde interdiction qui leur est faite, et s'abstiennent de s'occuper des dettes interalliées.

Mais ils éludent, avec beaucoup d'habileté, la première. Avec tous les ménagements dus à une opinion publique encore sensible, bien que déjà fort calmée, ils réduisent les réparations dues aux alliés à une valeur actuelle de 25 1/2 milliards de marks or. Ils couronnent l'œuvre en décrétant que, si les transferts de fonds aux alliés sont impossibles, l'Allemagne sera néanmoins réputée s'être acquittée. Ils évitent ainsi les conflits futurs dans la mesure du possible. Ils ont sacrifié les paiements à la paix.

Si elle n'avait été obligée, par suite du veto américain, de se borner là, l'œuvre des Experts eût permis de grands espoirs. Si les Experts avaient pu procéder pour les dettes des alliés de la même façon qu'ils le firent pour la dette de l'Allemagne l'horizon eût été désormais éclairci.

Mais qui ne voit que l'on n'a éteint qu'un seul foyer d'incendie, et que plusieurs autres subsistent et éclateront tôt ou tard. La question des réparations peut désormais être considérée comme réglée. Il est peu probable qu'elle engendre dans l'avenir d'importantes difficultés. Mais la question des dettes de guerre reste entière. Et il y a en réalité autant de ces questions qu'il y a de débiteurs.

Le problème allemand est écarté. Mais c'est seulement maintenant que vont naître les problèmes français, italien, russe, serbe, polonais...

Mais en acceptant le plan Dawes sans réserve, les peuples européens se sont livrés pieds et poings liés à leurs créanciers anglo-saxons. Leur avenir dépend désormais de la volonté de ces derniers.

Les nations débitrices n'auraient logiquement dû souscrire un arrangement de l'espèce qu'à la condition d'être libérées de toutes les autres charges que la guerre leur a laissées. Elles ont préféré l'accepter sans condition, et espérer en l'avenir, et en la générosité de leurs créanciers... Alors que leurs dépenses de guerre ne leur ont pas été remboursées, alors que le coût de leur reconstruction ne sera couvert que pour une faible partie par les versements de l'Allemagne, s'ils se font effectivement, les nations ravagées et ruinées par la guerre restent exposées à se voir réclamer à tout moment par les États-Unis le remboursement des marchandises que ceux-ci leur ont vendues, à bon prix, pour la poursuite de la guerre commune.

Un règlement général reste cependant toujours possible. En suivant les Experts, les peuples européens en ont ouvert les voies. Il [illegible] désormais [illegible] sens américain. [illegible] conditionne seule [illegible] qui s'est ouverte [illegible] par le comprendre.

Ou bien ce peuple [illegible]

désintéresser de l'Europe, de cette Europe vidée de ses richesses et incertaine de son avenir. Il s'obstinera à la considérer comme un continent lointain, habité par des peuplades astrieuses et dépravées qui s'entre-déchirent en des luttes obscures et incompréhensibles, à l'écart desquelles il vaut mieux se tenir. Et, s'il en est ainsi, n'est-il pas à craindre que ce continent européen, malgré l'ancienneté et la perfection de sa civilisation, s'enfonce de plus en plus dans la misère et dans le chaos, finisse par abandonner peu à peu les conquêtes des siècles, par perdre ce qu'il possède encore de noblesse et de beauté, et par retourner on ne sait à quel mode de vie primitive et sauvage? Et faut-il se faire à l'idée que, quelque jour, cette Europe telle que deux mille ans du meilleur effort humain l'avaient faite, ne sera plus qu'un ilôt désolé, une péninsule quasi-déserte dans l'étendue du monde, une terre stérile habitée par quelques tribus sauvages, sans industrie et sans civilisation, et qui auront perdu jusqu'au souvenir de leur ancienne splendeur?

Ou bien les Américains se rendront compte enfin que leur aveugle intransigeance s'oppose à l'intérêt de cette humanité civilisée dont ils font partie, s'oppose même à leurs intérêts propres et immédiats. Ils étudieront plus attentivement les qualités et l'activité de ces peuples qu'ils paraissent mépriser aujourd'hui de toute la hauteur de leur prodigieuse hégémonie. Ils comprendront qu'à la suite d'un hasard ils tiennent entre leurs mains le sort des vieilles nations, mères de la civilisation, qu'ils peuvent décider de leur décadence ou de leur relèvement. Ils se rendront compte qu'il dépend d'eux de laisser l'Europe sombrer dans une misère sans espoir, ou de lui permettre de rétablir son ancienne prospérité et de retrouver son ancien éclat.

Tel est l'étrange pouvoir dévolu en ce siècle au plus jeune des peuples civilisés. L'avenir va montrer ce qu'il en adviendra.

Il est dans l'histoire peu d'exemples d'un peuple ayant à supporter une pareille responsabilité. Si la jeune Amérique, fille vivace et indisciplinée de la vieille Europe, comprend son devoir présent elle se montrera digne de reprendre un jour le flambeau de la civilisation. Si non elle aura donné l'exemple du fiasco le plus complet qu'on ait vu dans l'histoire, elle se sera montrée indigne de cette race blanche qu'elle prétend représenter dans le Monde Nouveau.

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

SOUS LE SIGNE DU DÉSORDRE (1)

M. Paul Morand nous parle, dans *L'Europe galante*, d'une vie aisée que mènent à Moscou « sous le signe du désordre », quelques-uns de ses personnages. L'expression peut nous servir à caractériser toute une partie, et la plus active, la plus neuve, de la littérature d'aujourd'hui. Elle s'applique au monde bouleversé que les jeunes écrivains se plaisent à nous dépeindre ou à imaginer. Elle s'applique aussi à leur art, dont on pourrait dire ce que le même Paul Morand dit de l'art russe, tel qu'il lui apparut dans ce même Moscou, un soir de première au Théâtre Banserberg où l'on jouait *La Dame aux Camélias*, avec prolongement de l'action jusqu'à Tombouctou : « Bientôt la pièce atteignit les frontières de l'expressionnisme. Tout le monde, — acteurs et auteurs, — avait travaillé dans la laideur et la violence et le résultat était ce cauchemar-féerie. »

Nous tenons là les éléments de l'esthétique nouvelle : le désordre qui en constitue le fond, la laideur et la violence qui sont les caractères de la forme. Il faut regarder en face le cauchemar et essayer de l'expliquer.

L'ébranlement de la guerre continue. Le trouble qu'elle a jeté dans la vie des nations et dans celle des individus prolonge ses répercussions et, sur certains points, les aggrave. Toutes les habitudes, toutes les disciplines, sont brisées. Nous marchons, pareils à des aveugles, sur un terrain dévasté. Chacun avance comme il peut, tâtonne ou s'élance, s'adapte tant bien que mal s'en remet aux circonstances ou au hasard, vit au jour le jour, improvise son action. Un malaise général pèse sur les intelligences, une angoisse contracte les volontés. Les uns se raidissent les autres s'abandonnent; quelques-uns se désespèrent, beaucoup s'inquiètent; tous se demandent : « De quoi demain sera-t-il fait? » On en trouverait peu qui se recueillent; combien plus grand le nombre de ceux qui s'étourdissent! La sensation règne en maîtresse et, à son service, l'incohérence fait la loi : une génération d'écrivains est apparue, qui répondent à de telles dispositions et, malheureusement, les renforcent. En même temps qu'ils se rendaient la tâche facile, ils s'assuraient le succès.

Eux aussi, dans le désarroi commun, ont jugé que le plus simple et le plus court était d'improviser. C'en est fait de l'étude et de la méditation, des préparations savantes et des beaux secrets de l'art. Des œuvres brèves, rapides, sommaires, une écriture cursive, irrégulière, disparate; toutes les libertés, toutes les négligences commodément transformées en artifices, une ignorance totale, assez souvent une orthographe douteuse, et ce chic suprême de ne point corri-

(1) Paul Morand : *L'Europe galante*. Grasset, 1 vol. in-12 ; — Joseph Delteil : *Les Cinq Sens* (id.).

ger ses épreuves et de laisser s'étaler dans une typographie de choix, les plus exécrables fautes d'impression : voilà comment se présentent la plupart des œuvres que nous prodigue une cohorte d'écrivains fougueux, impatients et sans gêne, chez lesquels, certes, le talent ne manque point.

***

Il faut mettre tout à fait hors de pair — et par conséquent en dehors du plus grand nombre de ces critiques qui ne sauraient s'appliquer à lui — M. Paul Morand. Après l'interruption de *Lewis et Irène*, il revient, avec *L'Europe galante*, à la manière des deux recueils qui ont fait sa réputation, *Ouvert la nuit* (1922) et *Fermé la nuit* (1923). A ceux d'hier aussi bien qu'à celui d'aujourd'hui conviendrait — si tant est qu'elle ait vraiment un sens — l'étiquette sous laquelle il nous a présenté le dernier : *L'Internationale de l'amour*. M. Paul Morand qui est un diplomate nous rapporte de ses missions ou de ses promenades à travers l'Europe des tableaux de la plus sordide ou de la plus morbide corruption. Les prochains sans doute viendront d'Asie puisque les journaux du début de l'été nous ont annoncé qu'il partait pour aller gérer notre légation à Bangkok. Nous retrouvons dans ces quatorze nouvelles, d'étendue très inégale — la plus longue dépasse quarante pages et la plus courte n'en a que trois — quelques-uns des plus beaux dons de l'écrivain : goût inné de la composition, sens très vif du pittoresque (trop habilement exploité peut-être par une science acquise), art de styliser les impressions, vigueur de l'expression, jaillie d'une connaissance exacte de la langue. Malheureusement M. Paul Morand tend à s'imiter lui-même et à fixer son talent dans le procédé : « Au-dessus d'un massif de pois de senteur, je la regardais. Elle n'était pas tellement belle. Son visage, d'une charmante polychromie, s'était trop écrasé contre d'autres visages. Mais une bouche, bonne auberge. Des cheveux comme de la musique. Le démon. » Ce qui est plus grave, il accentue encore le caractère licencieux de son inspiration et ne la préserve pas toujours de tomber dans une obscénité tantôt raffinée et tantôt brutale. Y a-t-il donc tant de décomposition et de désordre dans le monde, dans cette « Europe nouvelle » que l'auteur semble avoir parcourue avec le dessein d'y chercher le pire? Et si ces mœurs sont vraies, est-ce donc l'objet de l'art de nous les représenter? On a peine à comprendre que l'artiste n'hésite pas devant la responsabilité d'ajouter au désordre en lui prêtant à nos yeux le prestige de l'art. Il est vrai que son rôle est peut-être, inconsciemment ou non, de nous en dégoûter. Nous sentons bien vite une fatigue, un malaise, qui annoncent ou préparent la réaction. Voici les indications placées en tête d'une des plus courtes histoires, cruelle d'ailleurs jusqu'au sadisme, *Céleste Julie :* « Nous avions fait un dîner russe, évidemment pas en Russie. On s'était mis à table sans y croire, tant on avait auparavant mangé et bu. Sur les douze convives, il n'y en avait jamais beaucoup à la fois dans la salle à manger. On commença par les liqueurs Le potage plein de bouts de cigarettes en carton... » Imaginez tout un livre où toute la vie apparaît toujours sous toutes ses formes à peu près aussi saine, aussi normale, n'est-ce pas de quoi donner le vertige, la nausée? La plus longue nouvelle, *Je brûle Moscou*, pousse la peinture du désordre jusqu'au point où il se confond avec la folie. Et si la Russie tient tant de place dans ce livre, si le bolchevisme y reparaît en tant de circonstances et de lieux (un des récits se passe au Portugal : « Le bolchevisme le choisit, plus qu'aucun autre pays d'Europe; l'électricité va d'abord aux pointes ») on ne s'étonnera point de cette affinité naturelle dans une littérature qui se nourrit de désordre et de décomposition

***

M. Joseph Delteil se réclame d'un optimisme foncier, élémentaire, qui consiste à exalter la vie, à considérer l'homme comme un être originellement parfait, muni d'un ensemble de sens harmonieux, à célébrer, glorifier, exalter « les cinq sens ». Mais nous ne voyons pas que son roman réponde à l'intention assez bruyamment proclamée par le titre. *Les Cinq Sens* ne sont que l'évocation complaisante et frénétique d'un effroyable désordre, provoqué par une épidémie de peste qui éclate soudain à Paris, se propage avec une extraordinaire rapidité dans toute l'Europe, bientôt dans le monde entier et déchaîne un exode général des peuples abandonnant leurs pays à la recherche de territoires sains. Sujet grandiose, pense l'auteur. Il pourrait l'être, traité d'une façon moins schématique, avec une logique à la fois moins simplifiée et moins arbitraire, chargé surtout de plus de réalité. Une lecture attentive donne l'impression confirmée et accentuée quand on relit le livre, d'un verbalisme trop souvent creux. Le développement consiste à gonfler, souffler et dilater le sujet plutôt que à le nourrir et l'enri-

chir L'auteur est là toujours, avec sa volonté son système, ses procédés, ses artifices. C'est lui qui parle, et c'est lui aussi qui agit. Nous n'avons pas le sentiment que ce qu'il nous présente vive en dehors de lui ni même par lui. A vrai dire il nous présente un dessin quasi géométrique dont la rigueur ne disparaît point sous le bariolage des teintes violentes ou, comme il dit en termes plus flatteurs des « couleurs de joie et d'arc-en-ciel ». Et je suppose qu'il s'amuse à nous regarder tandis que nous regardons ces images crues, brutales, un peu plus naïves qu'il ne croit, et d'autre manière. En maintes occurrences, M. Joseph Delteil, très évidemment, se moque de nous.

Une éperdue chevauchée des Cinq Sens à travers les cinq Continents : tel est le programme déclaré. Il semble en bonne voie d'exécution au chapitre II, où nous voyons à la Ferme Noire, aux portes de Castelnaudary, s'épanouir les douze ans d'Eléonore Plessis, la petite gardeuse d'oies qui sera, vingt-trois années plus tard, quand éclate la peste de Paris, directrice de l'Institut Pasteur et placée à la tête du gouvernement avec des pouvoirs de dictateur. Mais bientôt, nous entrons en pleine simplification et en plein artifice, parfois avec quelque assaisonnement d'humour : « La valise diplomatique, grâce à Jean Giraudoux, se montra un agent de propagation extrêmement actif. » Un des caractères du « moderne » dans la littérature d'aujourd'hui, c'est la discontinuité du ton et la juxtaposition des notes disparates. On retrouve ce procédé dans les énumérations où se complaît M. Joseph Delteil : « Il surgit, çà et là, à Melbourne et à Castelnaudary, à Pernambouc, à Moukden et à Argenteuil, des prophètes sans nombre. » Il se répète indéfiniment sous une autre forme, dont l'auteur abuse : « J'avais des culottes de velours vert et une petite sœur derrière l'écluse »; « un général en retraite et en pelisse »; « elle avait des notions médicales et les cheveux en queue de cochon ». Les mots s'appellent et s'attirent, abstraction faite de leur sens, automatiquement. Les mandarins se mettent en route pour le pays des Mandarins. Ou bien ils s'opposent comme blanc et noir et cette symétrie commande tout un développement facile et de mauvais goût où les fausses fenêtres ne manquent pas : « Le 25 août, une députation yankee, à l'abri du drapeau blanc, vint sommer la garde noire de livrer les laboratoires à la race blanche. Les nègres... répondirent par une salve noire qui fit dans les rangs yankees de blancs ravages... », ventre blanc, plomb noir; noirceur des nègres; blancs talons de la députation, noir courroux. On est un peu surpris qu'un écrivain du tempérament de M. Joseph Delteil s'attarde à de telles plaisanteries. Il a hérité du dadaïsme un goût de l'incohérence, de l'obscurité, du non-sens. Enfin, il y a des obscénités et même du sadisme.

Ce n'est pas pour relever de pareils défauts, un pareil abus de parti-pris, d'artifice et de mystification que nous accordons ici tant d'attention au livre de M. Joseph Delteil. L'auteur nous a fait savoir qu'il visait à un « luxe d'images mondiales » et à un « sens du pathétique universel ». L'image mondiale, c'est sans doute quand d'une amoureuse embellie par le désir, on nous dit qu' « elle scande des mots plus tendres que le beurre, avec des gestes plus beaux que les pythons ». Ou encore cette esquisse de style cubiste : « Une femme moderne est saine comme une machine d'acier. Quelque chose de cylindrique émane de son visage, plein comme une courge. Les cheveux aplatis sur le crâne rehaussent une face ferme comme une pyramide, nette comme une auto. » Sous l'effort exagéré, sous l'originalité, le don de l'écrivain n'est pas douteux. Que cet effort se discipline, le don s'épanouira. Il attribue lui-même à ses livres le pouvoir de déchaîner un « vertige géographique ». Les procédés auxquels il a recours sont aussi simples, insuffisants et faciles que ceux par lesquels il veut nous donner, dans sa *Jeanne d'Arc*, la sensation d'humanité toute proche et d'intimité familière : là, énumération de noms de pays et multiplication des épithètes; ici, détails d'un bas réalisme. L'art a des exigences un peu plus compliquées et un peu plus hautes. M. Joseph Delteil n'est probablement pas incapable de se mettre à leur niveau, si embarrassées que restent encore ses conceptions dans l'artifice, le procédé et le système. S'adressant à son héroïne, dans le chapitre qui nous la montre à peine adolescente, offerte avec un élémentaire abandon aux lois de la vie, il s'écrie : « Quel goût de totalisation tu me donnes, et quelle leçon d'agrandissement. » Reconnaissons dans les *Cinq Sens* une de ces tentatives, maladroites encore et plus qu'aux trois quarts avortées, pour substituer au roman cosmopolite de naguère et au roman exotique une forme plus neuve, plus large, née du bouleversement des nations, du contact des peuples et des races, du développement des voyages et des échanges Paul Adam fut, dans cet ordre, un initiateur. Si les nouveaux venus sont en-

core bien loin d'égaler, nous ne contestons pas qu'il leur soit possible de le rajeunir.

Mais ce qui nous frappe aujourd'hui, c'est l'esprit de ces vastes synthèses. Il est brutal, d'abord. On ne saurait dire au juste ce que M. Joseph Delteil entend par « cette frénésie spatiale, cet héroïsme animal qui veillent sans cesse au fond des hommes et des âmes ». Ce n'est certes pas l'énergie disciplinée, raisonnable, humaine, que les grandes civilisations antiques avaient affinée, cultivée, que le christianisme avait épurée, élevée jusqu'au plan divin. Cette brutalité est née du désordre et contribue à l'accroître. Elle s'y complaît. Si M. Delteil a choisi comme thème du roman *Les Cinq Sens* une catastrophe mondiale, c'est qu'elle déchaînait le désordre : « J'aime que par intervalles l'homme se trouve ainsi aux prises avec des circonstances toutes puissantes. Du jour au lendemain, tombent alors dans la mer les modes, coutumes, règlements et systèmes d'éducation dont le réseau encapuchonne l'humanité. » Par quoi les remplacera-t-on? Quelque principe d'ordre supérieur viendra-t-il se substituer à l'ordre aboli? Réponse : « Un peu d'instinct suffit à tout. » L'instinct, pauvre ressource si nous l'envisageons du point de vue où il semble que se trouve l'auteur quand il écrit : « La vie exige une équitable dose d'imbécillité. L'effort vital a quelque chose de bovin » Alors?...

Le culte des sens, la violence des sensations et leur désordre : tel serait donc le seul idéal, ou plutôt la seule ressource de l'homme. Pour quelques-uns, qui paraissent moins énergiques ou plus fatigués, c'est l'abandon pur et simple, la veulerie. M. Philippe Soupault nous présente lui-même ainsi le principal personnage de son petit récit, *Le Bar de l'Amour* (1).

« Je vis comme le premier venu, comme un homme éveillé qui dormirait. »

Est-ce pour cela qu'il préfère les bars? Mais il a passé devant un verre de longues heures, plus légères que la fumée de l'alcool. Il ne sait pas rêver. Simplement, il a soif, il veut épuiser et toucher du regard le fond du verre.

Si l'apparence de l'amour passe devant ses yeux, il tend la main, il touche de ses lèvres, il boit. Il s'aperçoit alors qu'il n'avait pas soif. « L'amour, dirait-il, je connais cela. » Et il ne ment pas. Il connaît tout et rien.

« Il a soif, très soif et il est toujours désaltéré. » Nous sommes ici devant la forme la plus relâchée de cette littérature, et nous en trouverions chez M. Philippe Soupault toutes les négligences, tous les défauts, toutes les faiblesses.

Mais revenons à M. Joseph Delteil et à la conclusion qui se dégage — si tant est qu'il puisse s'en dégager clairement quelque chose — de la psychologie des personnages principaux : Eléonore, l'héroïne sensuelle et savante, cruelle, incapable d'affranchir et d'orienter son génie; avec « son Elie-Elie, le médecin juif, assez habile à saisir le sens des fléaux » et « tout entière tournée vers les historiques désastres »; Gaspard, l'adolescent d'aujourd'hui, « sans grâce et sans couleur, charmant comme une cravate... », « beau comme Pâris et comme Pâris lâche, — type complet du jeune homme moderne, insensible et sensuel, cultivant le mensonge et les monocles, enclin aux coktails et aux sports .. »; Mouche, la petite Persane, « née maîtresse comme on naît fleur » et dont l'âme, quand la dernière heure est venue, « en proie à la discorde finale erre dans les parages du divin, du néant ». Le divin, le néant : tout se fond, tout se confond dans le vague, l'obscurité, l'équivoque, une seule idée est nette : la discorde finale. Discorde, c'est-à-dire division, dissension, désordre comme dernier mot. Désordre aussi dans notre esprit et désarroi dans notre cœur, — et goût de cendre sur nos lèvres.

Firmin Roz.

(1) Philippe Soupault : *Le Bar de l'Amour*. Un volume « Les Cahiers du mois ».

LA PHILOSOPHIE

LE CONSTRUCTIONISME PHILOSOPHIQUE ALLEMAND ET ERNEST MACH

Ce que les Français ont fait avec Descartes, et les Anglais avec Hume, les Allemands, malgré tant de systèmes philosophiques, si originaux, et souvent pleins de génie, ne l'ont aucunement fait jusqu'à présent. Ils n'ont jamais *douté*. Criticisme n'a pas signifié chez eux doute ni critique (1),

(1) Kant, par exemple, rejette d'avance tout doute, comme le remarquait si bien Emile Boutroux, dans son cours sur la philosophie de ce penseur allemand (*Revue des Cours et des Conférences*, 1894). « On lit, observe-t-il, dans une note du début des [illegible] Nous [illegible] que le doute de Hume n'est pas recevable, car il détruit la science et la morale. » [illegible] pas pour Kant de [illegible] de la [illegible] et de la morale, [illegible] éléments ; il s'agit pour lui de *construire* leur possibilité.

de même que leur positivisme n'a pas signifié objectivité ni démonstration. Les Allemands construisent. Ils construisent sans fin des systèmes infiniment variés. Mais comment, avec quoi, et pourquoi? On le verra toujours bien quand les constructions seront terminées. Car elles apporteront leurs « véritables sens » et « valeurs » à la vie et par conséquent à tous les problèmes. Si l'on met la chose au pire, elles représenteront toujours la personnalité de quelque penseur allemand, n'est-ce pas? Et puisque les artistes ont le droit d'exprimer leur personnalité par les différents moyens artistiques, pourquoi les philosophes n'en feraient-ils pas autant avec leurs moyens propres? L'essentiel est de fabriquer un « système » original, une « doctrine » sur « l'Univers », sur « l'Absolu » ou sur n'importe quoi d'autre. Peut-être ce système, comme tous ceux de son espèce, restera-t-il en plus d'un endroit béant par ses lacunes et ses manques d'esprit critique ; peut-être le premier venu, hormis le propriétaire du système, pourra-t-il se donner le plaisir de fourrer les doigts dans ces lacunes, de les élargir encore et d'en faire des gorges chaudes. Peut-être ; mais jamais l'auteur ne semble le sentir (1). L'important est de faire un système. On doutera dans la mesure où le doute se trouvera être commode, favoriser ou compléter la construction.

L'exagération du constructionisme et le manque de critique nous semblent être, à peu d'exceptions près, la caractéristique de la philosophie allemande (2).

Montrons donc cette caractéristique dans un des plus brillants spécimens de ladite philosophie, à savoir dans le système de Mach. Lui plutôt que tout autre, avant tout parce qu'il paraît résister avec son « positivisme » à notre observation, ensuite parce que, ayant par son épistémologie certaines parentés avec le pragmatisme, il s'est acquis une importance et une influence particulières dans les courants philosophiques modernes de l'Europe et de l'Amérique contemporaines.

Ernest Mach est sans aucun doute un des plus intéressants penseurs allemands contemporains. Sa philosophie donne tout d'abord l'impression d'un tout compact et solide (3). Son mode tout scientifique d'exposition est particulièrement convaincant. Mais dépasse-t-on ce mode, et pénètre-t-on plus avant dans le système, cherche-t-on ses fondements et ses principes, on s'apercevra qu'ils ne tiennent pas ensemble, qu'ils laissent des lacunes, que le plus souvent ils restent des hypothèses isolées. Est-il donc possible, sur un pareil « fondement », d'édifier une conception « positive » de l'homme et de l'univers?

A la base de la philosophie de Mach se trouve ce qu'on peut appeler le biologisme. Qu'est-ce donc? C'est l'opinion que la pensée ne signifie rien, n'est aucunement une vie à part, mais seulement l' « expression » de la vie organique. « *Gedanken sind keine GESONDERTEN lebewesen. Doch sind Gedanken AENSSERUNGEN des organischen hebens* » (1). La pensée est l'expression et la manifestation de la vie organique. Mais l'expression de qui, pour qui et pourquoi? Et surtout, avez-vous des preuves, et, si vous en avez, quelles preuves que la pensée n'est qu'une « expression »? Avez-vous inventé une méthode scientifique solide, à la fois biologique et psychologique, pour comparer les faits biologiques d'un côté et les faits psychologiques de l'autre, et déterminer leurs rapports? Non. Vous pensez que c'est là quelque chose que chacun peut tout simplement constater en lui-même « dans sa tête » (2). Et à ce sujet vous n'avez pas eu le moindre doute.

Sans plus se soucier Mach va plus loin. Ce qui l'intéresse, c'est la construction de son biologisme, et non la démonstration de celui-ci. Et il affirme que la pensée, simple force de la vie organique, n'est, dans sa détermination ultérieure vis-à-vis de la vie, rien d'autre que le moyen que la vie s'est elle-même et en elle-même créé pour atteindre son but, c'est-à-dire pour satisfaire ses besoins et ses désirs (3). Mais quel est ce but de la vie? C'est ce qu'il fallait que la pensée sache, et ce qu'elle a fini, d'après Mach, par savoir ; et c'est : s'adapter aux conditions de l'existence. Maintenant, il faut que la pensée illumine cette adaptation et qu'elle la réalise dans le sens de la plus stricte économie. C'est pour cela que la vie a créé la pensée comme force ou « expression » d'elle-même, afin qu'elle soit son instrument d'adaptation.

Mais pour affirmer semblable chose, Mach a-t-il

(1) Le « réalisme naïf », par exemple, qui a été si vigoureusement réfuté par M. B. Petronievics, ne peut, à l'heure actuelle, trouver de partisans que parmi les esprits germaniques.

(2) Ceci explique en grande partie la multitude, la diversité et l'opposition entre eux des systèmes philosophiques allemands.

(3) Mach pense même que sa philosophie a des rapports étroits avec celle de Hume (*Analyse der Empfindungen*, § 38), et c'est exact jusqu'à un certain point, mais seulement en ce qui concerne divers détails théoriques. Quant à la méthode, Mach rejette avec la métaphysique tout doute comme une « oiseuse » dispute (*op. cit.*, § VII).

(1) *Die Principien der Wârmelehre*, § 381.

(2) *Loc. cit.*

(3) *Analyse der Empfindungen*, § 300 ; *Principien der Wârmelehre*, § 383 ; *Erkenntnis und Irrtum*, § 115.

découvert une méthode, et examiné d'une part les phénomènes biologiques, d'autre part les phénomènes psychologiques ? Enfin, après les avoir comparés, a-t-il constaté leur homogénéité, et le caractère instrumental des faits psychiques par rapports aux faits biologiques? Non. Il a simplement construit le rapport de la pensée et de la vie. La pensée est l'expression et l'instrument grâce auquel la vie arrive à s'adapter économiquement aux choses et aux circonstances. Et Mach n'en doute pas. Mais nous pouvons avec autant de raison ou plutôt avec aussi peu de raison et d'esprit critique lui proposer la thèse opposée qui, si elle semble plus paradoxale est, du moins, plus héroïque et plus belle. La vie, dirions-nous, est le moyen que la pensée s'est créé, pour étendre et développer son expérience de la réalité. La vie serait alors l' « expression », la « manifestation extérieure » de l'existence spirituelle. Cela aussi serait une construction du rapport des phénomènes biologiques et psychologiques, plus ou moins vraisemblable, plus ou moins hypothétique. Mais il faut se rendre compte de son caractère hypothétique, et apprécier sa vraisemblance ; et pour cela il faut tout d'abord douter. Mach, cependant, ne doute pas. Il construit.

Au lieu de douter, et d'approfondir la question du rapport de la vie et de la pensée, Mach expose simplement sa « *Psycho-physiologische Betrachtung* » (1). Si vous lui faisiez remarquer que c'est là précisément ce qui est en question, il vous répondrait que cela ne peut être mis en question ; le rapport de l'homme et de son milieu est quelque chose d'absolument donné. La « Reaction des Individumas auf seine Umgebung » est ce qui garantit tout. Et comment peut-elle garantir tout? Parce qu'elle est un fait.

Cependant, l'affirmation que la pensée n'est rien en soi, mais seulement une expression de la vie organique et un moyen d'adaptation aux choses n'est pas un *fait :* c'est une *théorie*, pour ne pas dire un roman. Et, par sa structure logique aussi bien que par son contenu, cette affirmation est évidemment théorique, et non pas un fait. Mais Mach n'y songe aucunement ; il ne doute pas. Il continue et construit le rôle de la pensée comme moyen vital d'adaptation.

Pour que la vie au moyen de la pensée s'adapte, il faut avant tout que la pensée elle-même s'adapte par ses idées aux choses. La connaissance n'est rien d'autre que cette adaptation de la pensée aux choses.

(1) *Die principien der Wärmelehre*, § 380-390 ; *Erkenntnis und Irrtum*, § 1, 118-85.

En s'adaptant aux choses, la pensée, tout d'abord, se sauvera de ses propres contradictions et impossibilités intérieures. Mach ne doute pas qu'il y a là, du point de vue de la théorie de la connaissance, une lacune de son positivisme. Qu'est-ce qui lui garantit que la réalité n'est pas en opposition, en contradiction avec elle-même, c'est-à-dire qu'elle n'enveloppe pas des oppositions et des contradictions? Mach ne se pose pas cette question. Cela dépasserait la portée de son esprit critique. Mais cette lacune, d'une façon très amusante, contrecarre la principale hypothèse de la philosophie de Mach, à savoir son biologisme. Car par sa source, qui est la vie organique, la pensée est essentiellement irrationnelle. Cependant, sa vérité, moyen et mesure de la véritable adaptation, est la non-contradiction c'est-à-dire la rationalité même.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer en outre qu'à cause des manques d'esprit critique ci-dessus exposés, la logique de Mach s'oppose à sa philosophie basée sur son biologisme et pour ainsi dire l'annule.

La vérité est la non-contradiction, et la non-contradiction est l'accord parfait des idées avec les choses. Laissons alors le manque d'esprit critique qui se trouve dans cette dernière proposition et que nous avons mentionné ci-dessus. Et remarquons que, d'après Mach, les idées, dans leur adaptation aux choses, ne coïncident jamais avec celles-ci. Elles y tendent seulement. Cette tendance de notre pensée constitue ce qui est le fondement de la science humaine tout entière : *die ôkonomische Funktion*. La science est par son fondement et son essence « économie », *ersparen*. Elle est économie d'effort, économie d'expérience, économie même de pensée, etc., économie de nombreuses fonctions vitales, économie de vie. Le savoir et la science, et par là aussi la pensée elle-même, signifient une économie dans la mesure où ils signifient une adaptation aux choses. Mais quelle est cette mesure? Une pensée parfaitement adaptée au réel ne vous est pas donnée, mais seulement une pensée qui s'y adapte plus ou moins. Comment saurons-nous, alors, quand elle s'y adapte plus et quand moins? La non-contradiction comme critère de la vérité est pratiquement tombée, et, à sa place, la vérité s'identifie avec l'économie. Mais que devient, alors, l'économie, quel est son propre critère, comment la distinguer avec sûreté, du gaspillage? Peut-être, pourrait-on nous répondre que c'est la pratique et l'expérience qui nous l'apprendront. Mais il s'agit précisément de déterminer la vérité, la signification et la nature de la vérité de cette pratique et de cette expérience. La réponse qu'on

nous faisait ne pourrait que nous enfermer dans un cercle vicieux.

L'économie ne peut se poser indépendamment et absolument comme un critère. Pouvons-nous alors nous appuyer sur quelque chose de semblable, dans l'adaptation de notre vie aux choses? Car si quelque chose d'économique ne l'est pas, et si quelque chose qui n'est pas économique l'est, comment nous rendrons-nous compte de cela? Avec quel critère pourrons-nous faire la distinction? — Objectivement, ces questions mettent la doctrine de Mach au pied du mur; mais au sein du système de Mach on nous répondra, en commettant un nouveau cercle vicieux : nous ferons cette distinction, dira-t-on, suivant le degré de notre adaptation aux choses, qui est donné dans l'expérience. Mais il s'agit justement du critère de l'appréciation de ce degré d'adaptation que la pensée « moyen d'adaptation » doit dans le système philosophique de Mach comporter. Et puis la vie va-t-elle apprendre à la pensée la chose pour laquelle elle l'a faite et spécialisée en soi, à savoir, va-t-elle lui apprendre quand elle est adaptée aux choses et comment elle s'adaptera mieux?

Quand on suppose, donc, que la pensée est une « expression » et un moyen d'adaptation, l'économie considérée comme étant la vérité (fondement effectif de la logique de Mach) est une impasse dont on ne peut sortir que par un cercle vicieux, qui alors détruit la supposition initiale.

C'est ainsi que nous apparaît la doctrine philosophique d'Ernest Mach, examinée d'un regard un peu plus douteux; c'est ainsi que nous apparaît un exemple (un de ceux pourtant qui prêtent le moins à notre reproche) du constructionisme et du manque d'esprit critique allemands.

D. Nedelkovitch,
Professeur à l'Université de Skoplje
(Uskub) Serbie.

LE THÉATRE

L'ACTUALITÉ DE MOLIÈRE

Le succès est bienfaisant par lui-même et voici que l'exposition des Arts Décoratifs porte bonheur aux Lettres. Molière, à cette occasion, nous est rendu et, en vérité, bien plus honorablement que dans sa propre maison, — quoique par les soins de l'Administrateur et avec le concours des Comédiens de la dite maison.

Il y a quelques années, j'avais rapporté ici l'impression que j'avais éprouvée à voir représenter *Le Bourgeois Gentilhomme* : c'était dans un gala officiel organisé à l'occasion du passage à Paris des délégués intellectuels des Nations alliées. L'assistance était magnifique et les invités fort attentifs. Or, un miracle se produisit : dans tout le cours de la pièce, pas un effet de rire, dans la salle, ne fut provoqué. On écoutait une tragédie, non une comédie. M. de Féraudy, qui interprétait avec cette gravité Monsieur Jourdain, put se flatter d'avoir du moins procuré à nos hôtes une fière idée du sérieux de notre grand auteur comique.

Aujourd'hui, le rôle est tenu par M. Bernard : la gaîté est revenue.

M. Bernard, en effet, possède autant de savoir, d'expérience, d'autorité, qu'en avait son prédécesseur. Il ajoute la verve et la vie. Sa physionomie ouverte, sa rondeur, sa jovialité offrent à son intelligence les dons nécessaires pour réaliser une interprétation justement comique. Un joyeux polémiste, qui partit un jour en guerre contre la Sorbonne (toutes les fois qu'on part en guerre, n'est-ce point qu'on sous-estime l'éventuel adversaire?...) reprochait à un Maître, d'ailleurs éminent, de ne point faire éclater de rire ses élèves en leur lisant des textes de Molière; le satiriste n'était évidemment pas à la page, comme on dit, car des étudiants, candidats aux examens et concours supérieurs, n'en sont plus à découvrir Molière avec la surprise que suppose le rire. Un « effet » eût seulement prouvé une indigne ignorance. En revanche, à la Comédie, il faut que Molière divertisse ceux qui ont encore l'illusion qu'ils le comprendront mieux en le voyant jouer. Le comédien et le professeur n'ont point même tâche : ce que M. Bernard a compris, ce dont il doit être félicité.

Puisque cette représentation du *Bourgeois Gentilhomme* est bonne, il est permis d'y réfléchir.

Un fait, — dans le public et la presse, — a été frappant. D'abord on a vu se dégager nettement, dans un cas bien marqué, la loi élémentaire du théâtre, même classique. L'auditoire ne cherche que soi et tous les jugements émis sur la Comédie de Molière touchaient le même point : l'actualité. Entendez que chacun se demandait comment cette peinture de mœurs

pouvait s'appliquer ou non à nos mœurs à nous, dans quelle mesure le spectateur d'aujourd'hui devait s'intéresser à ce spectacle du dix-septième siècle.

Et, là dessus, les avis étaient contradictoires. Dans cette contradiction réside l'intérêt.

Pour les uns, rien de plus vieilli, de plus convenu que les travers de M. Jourdain; pour les autres, rien de plus vivant, de plus exactement contemporain que le personnage.

Il y a donc actualité et actualité : quelle est celle de Molière?...

L'actualité se présente, en effet, sous l'aspect ou bien du détail matériel, ou bien de la réalité psychologique et sociale.

M. Jourdain possède des maîtres à danser, à escrimer, à parler. Il est évident qu'aujourd'hui personne ne se soucie plus de la grammaire et qu'il faudrait ajouter, en revanche, des professeurs de golf. Les espèces changent et, par là, l'archaïque et le périmé se manifestent. Ainsi s'explique sans doute qu'une interprétation, se portant exclusivement de ce côté, peut ne provoquer que de l'étonnement chez le spectateur moyen ou même de l'ennui. Ainsi s'explique surtout qu'un grand nombre de ces spectateurs, — surtout aujourd'hui où le niveau du public s'est abaissé en raison directe de sa masse, — sensible uniquement au pittoresque et à la mise en scène ne reconnaissent point comme une peinture de leurs propres mœurs les fantaisies de M. Jourdain. Ainsi s'explique enfin que cette actualité-là — précisément parce qu'elle est la plus accessible, — est secondaire et on doit remarquer, — sorte de contre-épreuve, — que, toutes les fois qu'à l'occasion de la reprise d'une œuvre qui date déjà, un auteur dramatique a tenté de remettre au goût du jour de sa première version, il échoue. On accordera donc que, de cette manière, la comédie de Molière est assez vieillie, — ce qui est justement un indice favorable au profit d'une actualité supérieure, — la seule qui intéresse la littérature.

Cette seconde actualité est plus délicate à définir.

Elle repose sur l'observation, non pas des traits éternels de la nature humaine (ceci, c'est la vérité), mais des mœurs qui, sous des aspects différents, se reproduisent à toutes les époques et constituent donc des traits éternels de la nature sociale. Qu'un parvenu prenne des leçons de grammaire au temps des Précieuses ou des leçons de golf au temps des sports et de l'anglomanie, peu importe!... L'essentiel, c'est qu'il prenne des professeurs pour apprendre ce qui, par soi-même, ne l'intéresse pas ou même l'ennuie!... M. Jourdain est snob, voilà tout!... Quelle est, en effet, la nature propre du snobisme, mot récent et chose ancienne? Dans tous les temps, les snobs, avant même d'être baptisés, avaient pour caractéristique de se passionner en apparence pour ce qui, dans le fond, leur est indifférent ou désagréable par imitation. Etre snob, c'est faire ce que l'on fait, non pour soi, mais pour les autres... Il n'y a pas de snob sans galerie.

Or, Molière avait été frappé du prestige exercé par la classe des grands sur les bourgeois. Il a puni Georges Dandin d'être tombé, pour son mariage, dans ce piège de la vanité. C'était le tragique de la mésaventure sociale. Avec M. Jourdain, il veut user seulement du ridicule pour dégager cette grande loi qui, — malgré la Révolution, malgré le Socialisme, malgré les autos et les enrichissements de la guerre, — n'a pas changé : toute classe sociale ne se satisfait point de s'élever par le négoce et l'argent. La puissance n'est rien sans le prestige. Avec la fortune, il faut apporter la manière de s'en servir... Or la fortune s'improvise, pas la dépense.

Telle est l'actualité profonde du *Bourgeois gentilhomme*.

Molière était non pas un moraliste (il est aisé de l'établir et il n'y a point de véritable auteur dramatique, hormis cet illusionniste de Dumas fils) qui se soucie d'enseigner la vertu aux hommes, mais il avait certainement des convictions sociales et même probablement, comme nous disons aujourd'hui, des opinions politiques. Il croyait à la monarchie, à l'ordre établi par la monarchie. La distinction des classes était nécessaire à cet équilibre. Tous ceux qui, pour un motif ou pour un autre (le même, en réalité, toujours, la protéiforme vanité) portent une atteinte à cette harmonie en essayant de devenir gentilshommes au lieu de rester bourgeois méritent d'être châtiés, non pas seulement parce qu'ils sont grotesques, mais parce qu'ils sont dangereux : n'est-point là de quoi nous faire réfléchir, nous aussi?...

Gaston Rageot.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

ALLEMAGNE.

On a dès maintenant abondamment écrit sur les derniers jours et la lugubre fin de Tolstoï : après quoi les pages où M. Karl Tiander évoque encore dans le fascicule de septembre de la *Deutsche Rundschau* « cette tragédie », pour reprendre son mot, demeurent quand même intéressantes.

Le chroniqueur allemand constate que, si « les circonstances de fait » qui présidèrent au brusque départ et à la mort du grand romancier n'ont plus rien de mystérieux à l'heure qu'il est, le cas reste très obscur dans « ses complexités psychologiques » : et d'émettre l'hypothèse qu'en quittant, par ce petit matin du 10 novembre 1910, sa propriété d'Iasnaïa-Poliana, Tolstoï ne songeait peut-être qu'à aller s'enterrer vivant au fond de quelque lointaine forêt... Aussi bien, a-t-on suffisamment remarqué la place que l'auteur d'*Anna Karenine* et de *la Sonate à Kreutzer* réserve aux motifs qui contribuent à déterminer « une union malheureuse » ? Certes, « à ceux qu'ils aiment les dieux impartissent ici-bas, avec d'infinies souffrances, des joies infinies ». Et Tolstoï ne l'ignorait pas : seulement, de combien, à s'en référer à l'ensemble de son œuvre, de combien la douleur ne l'emporte-t-elle pas dans le mariage!... N'a-t-on pas trouvé en inventoriant les papiers de l'écrivain une lettre datée de 1897, qui ne fut d'ailleurs jamais expédiée et dans laquelle, après avoir remercié sa femme, qui lui avait donné « ce qu'elle pouvait », il disait : « Mais depuis quinze ans nous avons cessé de nous comprendre. Je ne me reconnais aucun tort ici, car je n'aperçois aucun changement en moi, — ni vis-à-vis de moi-même, ni vis-à-vis de mes semblables. Je ne te reproche pas non plus de ne m'avoir point suivi... Dès qu'il touche à la vieillesse, l'homme vraiment religieux aspire, comme l'Hindou qui atteint la soixantaine, à se retirer dans la forêt pour se tourner vers Dieu uniquement : je suis dans ma soixante-dixième année et toute mon âme crie vers la solitude et l'apaisement... »

L'article de Herr K. Tiander contient des détails que nous croyons inédits sur les sentiments de la comtesse Tolstoï à l'endroit de Tschertkov et sur la tentative de suicide à laquelle elle se livra à la veille d'être veuve.

***

Septembre nous apportait le fascicule VI de *die Europäische Revue*, qui paraît à Leipzig (*Im Verlag* : « *Der Neue Geist* »), sous la direction du Prince Charles Antoine de Rohan.

Au sommaire de ce sixième numéro : de hautes considérations de M. Guglielmo Ferrero sur l'état et sur l'avenir de notre société; dans la même note grave, un article signé de Herr Wilhelm Haas, « *Angst*-Anxiété »; « La Question religieuse en France », par M. Georges Goyau, de l'Académie Française; « Doctrine laïque et Politique cléricale », par M. G. Guy-Grand; de M. G.-A. Colonna di Cesaro, « Les Devoirs de la démocratie italienne en matière de politique étrangère »; Emile Vandervelde : « Le Socialisme en Europe pendant les dix dernières années »; Thomas Mann : « Nature et Nation »; etc. — J'extrais de l'article de M. Guglielmo Ferrero et je traduis de l'allemand les quelques lignes qui suivent : « Tandis que quatre années durant et pour la première fois au cours de son histoire elle mêlait sa vie à la vie de l'Europe continentale, qui donc eût prévu que l'Angleterre retournerait jamais, et si complètement, à son traditionnel isolement?... Les États-Unis hésitent devant les obligations qui leur incomberaient et ne songent, semble-t-il, qu'à s'enfermer chez eux, comme si les événements des deux derniers lustres ne revêtaient d'autre importance que celle d'un quelconque épisode dans les destinées de l'univers. Un homme qui a son rôle dans la diplomatie du Nouveau-Monde m'écrivait récemment que « si les Américains étaient mûrs, leur heure aurait sonné ». Cependant, que les Américains soient mûrs ou non, la situation n'est plus pour eux ce qu'elle était : la terre a aujourd'hui un autre visage et l'Atlantique s'est fait moins large... »

Die Europäische Revue s'annonce comme un nouvel organe au service des aspirations les plus intelligemment généreuses de « la pensée européenne ».

ITALIE.

Minerva, fasc. du 1er septembre, résume la situation en ce qui concerne la production mondiale du blé pendant l'année en cours, telle du moins qu'elle ressort des renseignements parvenus à ce jour à l'Institut international d'Agriculture.

L'ensemble des évaluations dans douze cas n'intéressant du reste que l'Europe (ainsi, notamment, en Italie, en Espagne, en Roumanie, en Hongrie, en Bulgarie) accuse une récolte de 28 pour 100 supérieure à celle de 1924 et à peu près équivalente à celle de 1923; il faut en outre remarquer que dans les pays pour lesquels on manque encore de données complètes (Russie, France, Angleterre, etc.) la moisson a été généralement satisfaisante. — Déficitaire sous ce rapport aux États-Unis et aux Indes, l'année aura été bonne par contre au Canada, au Japon et en Corée. — Quant à l'Afrique du Nord, les dommages causés sur certains points par la sécheresse se trouvent largement compensés par le rendement obtenu ailleurs et qui en Algérie, en Tunisie et au Maroc prime de 34 % le rendement de la saison précédente.

Au total et à ne considérer que la production du Canada et des États-Unis, de douze contrées de l'Europe, d'une partie de l'Asie et d'une partie de l'Afrique, la récolte, qui était d'environ 651 millions de quintaux en 1923 et d'environ 562 millions en 1924, est de plus de 575.000.000 en 1925.

SUISSE.

Dans le numéro du mois d'août de la *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève* : la première partie d'une remarquable nouvelle, « Histoire vraie », de Mme Gina Lombroso; un article à lire, de M. E. Vermeil, sur « l'information allemande à Strasbourg »; un autre, de M. A. Sergio, sur « la littérature portugaise ».

Au sommaire du dernier fascicule paru (avril-juin) de la *Revue de Droit International* : « La question de la procédure en matière de Minorités », par M. J.-L. Kunz, de l' « International Law Association »; L'Arbitrage international et les Différends politiques », par M. A. Mulder; « *The Isle of Pines and the Solidarity of Pan America* », par M. J. Brown-Scott, Secrétaire général de la Dotation Carnegie pour la Paix; « Les Unions inter-

nationales », par Herr K. Neumeyer, Professeur de droit à l'Université de Munich; « Le droit de cité automatique des étrangers », par M. de Monthe, Conseiller honoraire à la Cour d'Appel de Paris; etc.

M. K. Neumeyer écrit ici : « Le Protocole de Genève, non ratifié, n'entrera pas en vigueur. En outre, il n'est pas probable qu'une revision éventuelle du Pacte de la S. D. N. se fera, comme MM. Herriot et Mac Donald ont proposé à Genève. Toutefois, le Protocole restera un monument important sur la longue route vers l'organisation de la communauté internationale » et l'auteur d'examiner de près « la cause des difficultés » qui faillirent déjà en empêcher la signature.

Dans le même numéro de la *Revue de Droit International*, un document émanant de « l'Association des Allemands rapatriés » et où nous lisons : « Les torts commis pendant la guerre n'empêcheront pas que la confiscation pure et simple de la propriété privée allemande ne reste un tort ». Gaston Choisy.

INFORMATIONS

ENQUÊTE SUR LA PSYCHOLOGIE DE LA POÉSIE LYRIQUE

Mme Rosali Jacobsen, l'éminente poétesse danoise, fondatrice de l'*Association Mondiale des Poètes*, dont le siège est à Monte-Carlo, a ouvert une enquête, parmi les poètes de tous les pays, sur la Psychologie de la poésie lyrique. Elle l'a fait tout d'abord par l'intermédiaire d'une revue catalane, *La Revista*, que dirige l'éminent poète Lopez-Pico.

L'enquête de Mme Jacobsen comprend trois questions, à savoir :

Première question. — La conception et l'idée claire, fortement construite, sont-elles primordiales dans vos créations les plus inspirées ? Ou bien l'image, la vision, la mélodie, le rythme des vers vous ont-ils sollicité d'abord ? Ou encore, conception, vision et rythme vous sont-ils venus ensemble et d'un seul coup ?

Deuxième question. — Avez-vous été de préférence inspiré par les phases heureuses ou douloureuses de votre vie ? Philosophiquement parlant, votre art a-t-il un fond positif ou négatif ?

Troisième question. — Votre nature et votre individualité, vraies et humaines, parlent-elles dans vos créations les plus inspirées ? Ou bien cèdent-elles justement la place à vos aspirations, à ce qui vous manque parce que vous n'avez pas pu l'obtenir ? Est-ce l'homme ou votre idéal artistique que vous exprimez ?

Adresser les réponses à Madame Rosali Jacobsen, Hôtel de la Paix, Monte-Carlo (Principauté de Monaco).

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletin Serbe-Croate-Slovène

LA SIGNIFICATION DE L'ENTENTE SERBO-CROATE

La nouvelle coalition politique, dont les éléments ont constitué le Gouvernement royal, marque le commencement de toute une époque dans la vie de notre pays et de notre peuple parvenus à son union. Ainsi a pris fin une lutte politique [illegible] qui a engendré, entre autres maux, la question croate. L'accord réalisé par les deux partis politiques les plus importants : les radicaux qui groupent la majorité des Serbes et le parti paysan de M. Raditch qui a réuni la presque totalité des Croates a eu pour effet d'éliminer toutes les questions jusqu'ici pendantes et à l'occasion desquelles furent gaspillées tant d'énergies nationales. L'union politique et spirituelle des Serbes et des Croates se trouve parachevée et le pays, rendu au régime normal et jouissant de la paix intérieure, espère avec raison en un avenir plus riche d'élan et d'activité.

Le Gouvernement issu de la coalition des radicaux et du parti croate représente l'événement de la première importance pour la vie de notre État, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. La question serbo-croate vient d'être retirée de l'ordre du jour alors qu'elle était dans son état le plus aigu, par suite de l'entente, et cela constitue une des conséquences les plus heureuses de cette dernière. De même disparaissent les différends portant sur l'application de certains principes du droit public et de la constitution.. Notre vie politique et parlementaire s'en est vivement ressentie, gagnant en clarté et profitant de l'apport constructif des forces nouvelles. La majorité sur laquelle s'appuie le Gouvernement lui donne une stabilité et une vigueur imposantes. A l'abri de tous les à-coups et troubles qui jusqu'ici mettaient obstacle au développement régulier de notre jeune État, le Gouvernement de M. Pachitch pourra se louer de la totalité de ses efforts à la grande œuvre de consolidation politique, économique et financière du pays.

Le travail, tout constructif, du nouveau Gouvernement s'annonce sous les meilleurs augures à cause des circonstances favorables qui l'accompagnent. Notre vie nationale se développera désormais dans une atmosphère épurée. Elle profitera notamment du moment propice choisi pour la nouvelle orientation, inaugurée une fois que toutes les conditions nécessaires à ce déclanchement furent remplies.

On ne peut pas nier que notre État se trouve depuis quelque temps engagé dans une voie d'assainissement financier et d'amélioration matérielle. Dévasté par la guerre plus que n'importe quel autre pays, le jeune Royaume des Serbes, Croates et Slovènes [illegible] pli sa restauration, et cela dans tous les domaines, de même qu'il a réussi à poser sur des bases solides et larges son activité de consolidation. Pas un pays de ses voisins n'a, en si peu de temps, liquidé la situation déplorable d'ancien belligérant, guéri de toutes les crises, qu'elles fussent sociales ou politiques, et ne s'est assuré les [illegible] grès continu au point de vue de la civilisation.

Toutes les branches de notre vie d'État ont donné, pendant ces dernières années, des résultats positifs. Nos communications, nos finances publiques, notre balance commerciale, la marche ascendante de notre unité monétaire, ainsi que [illegible] constituent [illegible] garantissent [illegible] nationale largement conçue et hardiment réalisée. Aussi le programme de travail du nouveau Gouvernement [illegible] pacha [illegible] pays. [illegible] cette commerce, [illegible]

d'élan et d'activité, accrue aujourd'hui où elles se voient libérées du poids des discordes intérieures.

Soutenu, à l'extérieur, par la France, sa grande et fidèle alliée des bons et mauvais jours, lié par des alliances loyales à la Petite-Entente, jouissant de rapports amicaux avec l'Italie, et de relations très correctes avec la Grande-Bretagne, le royaume des Serbes, Croates et Slovènes, économiquement puissant et politiquement consolidé, est devenu aujourd'hui un facteur important de la paix et du maintien de l'état des choses créé par les traités de paix en Europe Centrale et dans les Balkans.

BORIVOJE B. MIRKOVITCH.

Bulletin Polonais

REMARQUES SUR LA MISSION EUROPÉENNE DU COMTE SKRZYNSKI AUX ÉTATS-UNIS

Le voyage qu'il vient de faire le mois dernier aux États-Unis a permis au ministre des Affaires Étrangère de Pologne d'accomplir une œuvre très utile de solidarité européenne, et dont il y a lieu de méditer les moyens. Car le comte Skrzynski ne traversait pas l'Atlantique pour apporter à la grande démocratie américaine une plaidoirie en faveur de son pays, ou pour lui adresser des sollicitations intéressées. Invité par le « Institute of politic of Williamstown » à prendre part à ses conférences, l'homme d'État polonais a évidemment renseigné ses auditeurs sur la Pologne, mais, surtout, il leur a beaucoup parlé de notre continent. On connaît un peu partout, aujourd'hui, la façon assez inexacte dont l'Europe est appréciée par l' « Américain moyen ». Dissiper les préjugés de ce dernier, le ramener à la conception d'une collaboration plus suivie de sa patrie avec les nôtres, telle semble bien avoir été l'une des tâches essentielles que s'est assignée, durant son séjour, le représentant de notre alliée polonaise, et nul n'en contestera la valeur et l'intérêt.

Arrivé aux États-Unis quinze jours avant l'ouverture des conférences de Williamstown, le ministre polonais a d'abord eu les loisirs nécessaires pour entrer en contact personnel avec le Président Coolidge et le *State Department*, ainsi qu'avec de nombreuses organisations politiques américaines. Il put aussi visiter les villes de New-York, Boston, Washington, Chicago, Detroit et Philadelphie. L'accueil qui lui fut fait par le Président, les représentants du *State département* et les municipalités des villes, les réceptions et les banquets organisés en son honneur, l'intérêt que la grande presse manifesta chaque jour d'avantage à sa visite, montrent que celle-ci retint très vite l'attention de toute l'opinion américaine et que presque tout de suite s'évanouit la méfiance si caractéristique avec laquelle les hommes politiques américains accueillent à l'ordinaire leurs visiteurs étrangers.

Il est vrai que M. Skrzynski se trouvait dans une situation particulièrement favorable du fait que son voyage n'avait aucun but officiel et que son pays n'avait aucune question d'intérêt matériel à débattre avec les États-Unis. On sait, en effet, que dès que M. Grabski fut parvenu l'an dernier à restaurer les finances de la Pologne par la stabilisation du mark et l'introduction du zloty, son gouvernement s'est empressé de consolider la dette polonaise aux États-Unis. D'autre part, la nation américaine a pour la Pologne une sympathie traditionnelle, qui remonte à l'époque où Kosciuszko et Puleski vinrent s'associer aux efforts des « Insurgents » pour conquérir l'indépendance, et cette sympathie n'a fait que se développer au cours du XIXe siècle grâce aux nombreux émigrés polonais venus s'installer aux États-Unis. (Ils y sont aujourd'hui plus de quatre millions.)

Les discours et les déclarations du ministre, tels que la presse américaine les a reproduits, forment un recueil extrêmement intéressant, et les nombreux commentaires que les journaux leur ont consacrés constituent un dossier qu'il ne serait peut-être pas inutile d'ouvrir. Il s'en dégage essentiellement l'impression que M. Skrzynski sut aborder les sujets les plus délicats avec un tact parfait sans blesser des susceptibilités qui sont, si l'on y réfléchit bien, très légitimes.

Car, la nation américaine n'est pas seulement, aujourd'hui, politiquement parlant, la seule nation absolument indépendante du monde, elle en est, encore, la plus riche et la plus prospère. Cet état de choses a créé chez l'Américain moyen un sentiment instinctif de conservatisme, un désir de ne point compromettre ses richesses acquises, qui l'écartent de toute complication internationale pouvant mettre en danger sa prospérité et sa paix intérieure. Aussi l'Américain moyen a-t-il une certaine tendance à se méfier de l'Européen auquel il prête assez facilement le dessein de nourrir des plans aventureux, dangereux pour la paix du monde. D'autre part, il est facilement froissé de voir l'Européen, surtout s'il est Français ou Anglais, paraître sous-estimer le rôle des États-Unis dans la guerre de 1914-1918, et, en même temps, laisser entendre que ceux-ci en ont trop bénéficié.

La grande force de M. Skrzynski aux États-Unis paraît bien être d'avoir compris la valeur de ces points de vue et d'en avoir franchement et sans arrière-pensée admis la légitimité.

Dans ses exposés il s'est donc borné à mettre en relief l'interdépendance présente des nations les unes à l'égard des autres, interdépendance dont les événements survenus depuis l'armistice de novembre 1918 ont administré tant de preuves pertinentes. Trop de lois économiques relient aujourd'hui le vieux monde au nouveau pour qu'ils puissent se désintéresser l'un de l'autre, et M. Skrzynski a illustré ce point de vue général d'un argument particulier qui semble avoir fait vraiment sensation : il a rappelé que, si dans son célèbre message, Monroë avait voulu élever un mur entre l'Amérique et l'Europe c'est qu'il s'agissait alors d'une Europe impérialiste et absolutiste dont les principes sociaux ou politiques ne pouvaient que heurter la libre et démocratique Amérique. Mais ce que Monroë invoquait en 1823 pour écarter son pays des affaires de l'ancien continent peut-il sérieusement l'être encore au bout d'un siècle alors que des modifications d'une telle importance ont transformé la structure politique et sociale de l'Europe ? En soulignant ce qui empêchait, de son temps, la collaboration des deux continents, Monroë n'a-t-il pas, par cela même, fait comprendre que la démocratisation de l'Europe, si elle se réalisait, supprimerait l'obstacle ? A ces questions, M. Skrzynski laissa à ses auditeurs le soin de faire la réponse qu'elles leur paraîtraient mériter. Cette façon nouvelle d'interpréter la grande charte américaine fut amplement discutée dans la presse, soulevée dans les débats de Williamstown, reprise aux banquets donnés à New-York en l'honneur du Ministre. Comme, grâce à l'obligeance des milieux autorisés américains, un des plus puissants postes de téléphonie sans fil des États-

Unis avait été mis à la disposition de l'homme d'État polonais, son argumentation avait pu être recueillie, *de auditu*, dans les régions les plus éloignées, et le très grand nombre de lettres reçues par M. Skrzynski d'auditeurs parfois distants de plusieurs milliers de kilomètres a témoigné de l'efficacité de sa parole dans tous les milieux, même les plus humbles.

On sait que, personnellement, M. Skrzynski est un des hommes d'État européens qui sont le plus intimement et le plus fermement convaincus de l'efficacité du protocole de Genève pour la sauvegarde de la paix. Il proclama donc à maintes reprises les bienfaits qu'il eût attendus de l'adoption du protocole, et ce fut pour lui une occasion de rappeler que les idées directrices du Protocole et celles du pacte de la Société des Nations avaient eu leur origine en Amérique. Peut-on oublier par exemple que dès 1832 le Sénat de Massachussetts avait voté un projet de loi relatif à l'arbitrage entre nations, projet qui fut ensuite appuyé par le Congrès des États-Unis ?

Parmi ses développements, il en faut noter un particulièrement digne d'attention. Traitant de la Société des Nations, M. Skrzynski eut naturellement occasion de s'occuper de l'adversaire irréductible du Pacte de la Société des Nations : le sénateur Knox, et de citer ses arguments. Il déduisit de ceux-ci que l'homme d'État américain, tout en s'opposant à l'entrée des États-Unis à la Société des Nations, avait cependant prévu la possibilité d'une collaboration des États-Unis avec la Société des Nations sans en faire partie, et il suggéra que cette collaboration pouvait être envisagée sous une forme analogue à celle que l'Amérique avait adoptée pendant la guerre en n'ayant que le seul caractère de puissance associée.

Enfin, M. Skrzynski n'a pas négligé de dire quels dangers il lui semblait entrevoir dans la politique d'isolement vers laquelle paraissent incliner les États-Unis : dans le monde contemporain, la race blanche forme deux blocs puissants. S'ils ne s'unissent pas, ne risquent-ils point de prêter le flanc aux assauts que notre race blanche et l'ordre social qu'elle a créé auront un jour ou l'autre à supporter ?

Tels sont, semble-t-il, les thèmes principaux de méditations que le comte Skrzynski a suggérés à ses hôtes. Un très haut personnage américain a dit textuellement à ce propos :

« Le ministre Skrzynski dans ses conversations nous a frappé par son choix d'une nouvelle argumentation que nous n'avons jamais encore entendue de la part des représentants des États européens. C'est le premier homme d'État étranger qui soit venu nous voir sans nous demander aucune faveur ; il ne nous a pas conseillé de changer notre politique. Il a traité des problèmes d'importance mondiale du point de vue humain qu'il nous est facile de concevoir. Il nous a exposé de ce point de vue et d'une façon fort intéressante quel pouvait être, dans son opinion d'Européen, le rôle des États-Unis, dans la solution des problèmes de la politique mondiale. »

Cette appréciation d'un observateur particulièrement compétent ne constitue-t-elle pas la meilleure conclusion qu'il soit possible de donner à ces brèves remarques ? Remercions le ministre des Affaires Etrangères de Pologne de s'être comporté aux Etats-Unis en bon Européen, cherchant seulement à dégager les raisons de l'ordre le plus général et le plus élevé qui peuvent inciter les Américains à s'occuper de l'Europe. Son [illegible] qui rendra vraisemblablement plus prochaine cette [illegible] collaboration, doit être considéré comme l'un des faits les plus gros de conséquences et les plus heureux de l'époque troublée que nous traversons : il facilitera singulièrement les voies aux hommes de bonne volonté qui tentent de réaliser la pacification des esprits et de notre pays pour le plus grand bien de tous.

HENRI DE MONTFORT.

La Question d'Orient

PACTE DE GARANTIE ET ARBITRAGE

L'échec des négociations pour le renouvellement de l'alliance gréco-serbe, n'est, on le sait, considéré à Athènes que comme temporaire ; les exigences serbes sur l'extension de la zone franche de Salonique et sur la nationalisation serbe de la section Guevgueli-Salonique des chemins de fer orientaux, inacceptables sous leur forme impérative, peuvent trouver une solution dont l'honneur national grec n'aurait pas à souffrir.

En vue de mettre un terme aux frictions et aux malentendus les milieux officiels grecs paraissent disposés à confier l'exploitation du tronçon Guevgueli-Salonique à une compagnie française qui assumerait toutes les charges, y compris les facilités commerciales et de transit accordées à la Serbie. Ils seraient également prêts à reconnaître le caractère international du tronçon Guevgueli-Salonique à la condition que ce principe soit étendu à l'ensemble de la ligne qui relie Salonique à l'Europe orientale et en particulier à Prague, Bucarest et Varsovie.

Quant à la zone franche de Salonique, elle a été accordée, gracieusement et sans y être obligée, par la Grèce à la Serbie. La zone serbe est entourée d'une zone internationale dont la Serbie peut toujours faire usage si elle se sent à l'étroit. Les réclamations serbes, tant sur ce point que sur celui des minorités slavophones de Macédoine, ont, aux yeux d'Athènes, un caractère nettement politique et, sous leur masque commercial et humanitaire, cachent vainement des aspirations dont la Grèce a tout lieu de s'inquiéter. Le jour où l'on obtiendrait de Belgrade l'abandon de ces visées dont on se défend d'ailleurs officiellement, la paix des Balkans aurait contracté la plus sérieuse assurance.

L'obligation non point de démasquer des batteries secrètes, car il faut croire que le gouvernement de Belgrade n'en a pas dresse, mais de renoncer à de vagues espoirs que certains partis entretiennent, devait faire réserver un accueil mitigé aux propositions généreuses et sans équivoque que M. Rentis, le nouveau ministre des Affaires Étrangères de Grèce rendit publiques à la fin de juillet dernier.

Déjà ministre l'an dernier, M. Rentis, qui s'est [illegible] installé rue des Philhellènes, a fait les déclarations suivantes :

« J'ai examiné [illegible] la situation diplomatique et il m'apparaît de plus en plus évident que les anciennes méthodes de la diplomatie n'ont pas toujours réussi dans les Balkans. S'y trop cramponner encore, risque, à mon avis, d'engendrer des difficultés.

« Nous sommes donc nécessairement conduits à envisager le recours aux [illegible] de la diplomatie ouverte. D'une part les Etats-Unis de l'Amérique et les grandes puissances occidentales et, de l'autre, les Etats du nord-est de l'Europe nous indiquent le chemin à suivre. Ce chemin nous devons, je crois, selon leur exemple, le rechercher dans l'établissement, en tout pre-

mier lieu, de l'arbitrage obligatoire, — après quoi il serait très facile de conclure aussitôt un pacte de garantie, même une alliance contre la Grèce, la Yougoslavie et la Roumanie.

« Les conventions d'arbitrage obligatoire seraient, bien entendu, basées sur les Traités en vigueur et sur le respect de l'intégrité territoriale et de la souveraineté nationale.

« La valeur pratique de l'établissement de l'arbitrage obligatoire saute aux yeux lorsqu'on pense aux récentes négociations de Belgrade sur le renouvellement de l'alliance gréco-serbe. En effet, si, avant que ces négociations se fussent engagées, le principe de l'arbitrage obligatoire avait été consacré, aucun obstacle n'aurait pu apparaître.

« On peut en dire autant pour la Roumanie, puisque, tôt ou tard, la Grèce et la Roumanie seront amenées à se lier, soit par un pacte de garantie, soit par une alliance.

« En tout cas, j'estime que cette ligne de conduite nous mènera de la manière la plus sûre et la plus rationnelle vers la pacification définitive des Balkans et vers la consolidation indispensable du statu-quo d'après-guerre de notre péninsule. Et tout le monde sait que c'est là le vœu le plus cher de la Grèce. »

La Bulgarie n'ayant pas été mentionnée dans cet exposé et des polémiques étant nées de ce fait, M. Rentis compléta ultérieurement sa pensée en ces termes :

« Nous n'avons jamais dit que la Bulgarie devait être exclue de la convention d'arbitrage. Nous voulons réaliser l'idée sans créer de combinaisons politiques nouvelles. Il n'y a qu'une seule voie pour obtenir cette réalisation. Si Belgrade et Bucarest acceptent l'idée, les trois États qui ont fait la guerre ensemble doivent établir les conditions pour l'admission de la Bulgarie dans le règlement pacifique. Si nous abandonnons ce chemin pour en chercher un autre, nous parviendrons, peut-être, à une nouvelle combinaison politique, mais jamais à l'arbitrage. C'est pourquoi nous avons parlé toujours d'abord de la Yougo-Slavie et de la Roumanie, en voulant que la pensée soit libre de suspicions. Nous ne voulons pas exclure la Bulgarie. Cela ne correspond pas à notre but d'arbitrage qui doit unir tous les pays. Ce n'est qu'en suivant cette voie qu'il sera possible de réaliser la véritable entente et la pacification des Balkans. »

Comme le disait le *Journal des Hellènes* du 9 août : En somme par ces déclarations de son Ministre des Affaires Etrangères, la Grèce posait, à côté de l'alliance serbe, comme bases nouvelles de sa politique extérieure, les principes suivants :

a) celui de l'arbitrage obligatoire, pour le règlement de tous les différends existant ou à naître entre Etats balkaniques ;

b) celui d'un pacte de sécurité et de garantie mutuelle à intervenir entre la Grèce, la Yougo-Slavie et la Roumanie et qui viendrait renforcer les alliances existantes ou pouvant être conclues entre ces trois États.

La Bulgarie se joindrait tout naturellement au groupement de ses voisines pacifiques quand leur accord aurait été conclu.

Cette idée d'assurer la paix balkanique par les pactes de garantie et l'arbitrage était familière aux hommes politiques grecs. L'illustre jurisconsulte, M. Politis, en avait toujours été le persuasif théoricien. Son disciple M. Léon Maccas en plein accord avec le gouvernement d'Athènes, en devait soutenir le bienfait au congrès de Varsovie des associations pour la Société des Nations. Le *Messager d'Athènes* du 25 juillet, rendant compte des travaux de cette assemblée, disait :

« L'idée fut longuement discutée par MM. Aulard et Léon Maccas, délégués de la France et de la Grèce. Malheureusement, la Yougo-Slavie n'était pas représentée au Congrès de Varsovie. M. Aulard s'adressa aux délégués roumains et notamment à l'éminent député et professeur à l'Université de Bucarest, M. Djuvara, à qui il a adressé la lettre suivante.

Varsovie, 6 juillet 1925.

Cher Monsieur Djuvara,

Dans les conversations que j'ai eu le plaisir d'avoir avec vous, en ce Congrès de Varsovie, j'ai été bien heureux de me sentir en parfait accord avec vous sur l'utilité, vraiment pratique, des traités d'arbitrage.

Plus je réfléchis aux moyens d'assurer la paix en Europe, plus je sens la nécessité de pacifier à fond les Balkans et, en vérité, il me semble que c'est par des traités d'arbitrage qu'on peut le plus facilement et le plus vite opérer cette pacification.

Si les quatre puissances qu'on appelle balkaniques concluaient entre elles des traités, qui pourraient s'étendre aux puissances voisines, et par lesquels elles s'engageraient à soumettre à l'arbitrage tous les différends de toute nature qui existent ou pourront s'élever entre elles, et cela, bien entendu, sur la base et dans le maintien des traités existants, ce serait pour l'Europe et pour le monde une nouvelle et sérieuse garantie de paix. A la nouvelle d'un tel accord, chaque peuple respirerait plus librement.

Ce que vous me dites me donne à espérer qu'il y aura en Roumanie un mouvement d'idées en faveur des traités d'arbitrage. Je suis convaincu qu'il y aura aussi un semblable mouvement en Grèce, en Yougoslavie, en Bulgarie. Car tous les peuples veulent la paix. Mais chaque nation hésite à faire le geste d'initiative par crainte d'un accueil froid. Ah! si la voix d'un historien français, ami désintéressé, pouvait dissiper ses hésitations, stimuler et décider les bonnes volontés pacifiques, les tourner vers le régime d'arbitrage, je serais heureux qu'il vous plût de publier mon sentiment qui s'accorde si bien avec le vôtre!

Je vous prie d'agréer, cher Monsieur Djuvara, toute ma plus dévouée sympathie.

(signé) A. Aulard,
professeur honoraire à la Sorbonne.

M. Aulard adressa aussi le lendemain à M. Léon Maccas une lettre rédigée dans le même esprit. Il déclare dans cette lettre « qu'il n'estime pas exagéré de dire que les délégués roumains ont accueilli la proposition avec un véritable enthousiasme » et qu'ils porteront la question simultanément devant l'opinion publique roumaine et devant le gouvernement de Bucarest. M. Aulard relève en outre qu'il a déclaré aux délégués roumains que s'il s'établissait un contact entre la Roumanie et la Grèce, deux pays entre lesquels il n'existe aucune friction et aucune opposition d'intérêts, un traité d'arbitrage gréco-roumain pourrait être rapidement conclu.

Les impressions recueillies à Varsovie par le délégué hellénique étaient de nature à encourager le gouvernement grec dans la poursuite de son projet.

Comment le gouvernement grec envisage-t-il ce système de politique balkanique qu'il vient de proposer?

Tout d'abord, en proposant ce système, il n'abandonne pas, loin de là, l'idée de l'alliance gréco-serbe. Cette alliance forme toujours, aux yeux de la Grèce, le pivot,

la pierre angulaire de toute politique balkanique positive. Mais cette alliance, il faut tout d'abord la féliciter, puis la renforcer, tout comme la France entend fortifier l'alliance franco-belge par un pacte anglo-franco-allemand. Et il est évident que l'alliance gréco-serbe est facilitée par la proposition grecque : en effet la Grèce proclame et démontre, ainsi, péremptoirement sa volonté pacifique; elle suggère, d'autre part, un moyen infiniment pratique, l'arbitrage, pour le règlement des questions qui en suspens entre elle et la Serbie, ont rendu jusqu'ici difficile le renouvellement de l'alliance des deux pays; enfin, pour le cas improbable où cette alliance apparaîtrait comme irréalisable dans la forme jusqu'ici envisagée, la Grèce indique une solution pratiquement analogue : celle d'un pacte de garantie et de sécurité que la Grèce et la Yougoslavie seraient les premières à pouvoir signer.

Par le système qu'elle propose, la Grèce ouvre aussi la voie au renforcement de l'alliance ou du pacte gréco-serbe par une convention analogue entre la Grèce et la Roumanie. Un traité d'arbitrage est également très facile à conclure entre ces deux pays, qu'aucune opposition d'intérêts ou divergence ne sépare.

Le système proposé par la Grèce est subordonné à trois conditions :

a) le strict maintien de tous les traités en vigueur;

b) le respect de l'intégrité territoriale des Etats balkaniques;

c) le respect de la souveraineté nationale de ces Etats.

Ainsi conditionné et garanti, le programme grec pourrait être, après son application à la Grèce, à la Yougoslavie et à la Roumanie, complété par son extension à la Bulgarie aussi. Cette perspective ne saurait naturellement se réaliser que lorsque les trois Etats déjà associés seraient d'accord sur cette accession de la Bulgarie à leur groupement. Quant à la Bulgarie, il y a tout lieu d'espérer que, lorsque ce moment viendra, elle préférera assurer ainsi son indépendance, ses droits acquis, son intégrité et sa sécurité et rompre son actuel isolement diplomatique, plutôt que de se confiner dans une politique stérile de revendications irréalisables.

Le système proposé par la Grèce possède d'abord toute la souplesse désirable pour, en s'adaptant aux circonstances, faire d'une manière ou d'une autre progresser l'idée de l'organisation pacifique des Balkans sur la base du statu-quo actuel.

Il offre ensuite, dans son ensemble, la seule solution rationnelle du problème balkanique.

Il tend à réaliser le groupement progressif de tous les facteurs des Balkans, à commencer par celui des Etats qui y ont combattu côte à côte. Et ce groupement assurera l'indépendance et la sécurité de ces Etats, non seulement vis-à-vis d'eux-mêmes, mais même vis-à-vis de ceux qui, tels les Soviets, voudraient diviser les Balkans pour y régner ou y semer l'anarchie.

Garantis par un tel pacte de sécurité et par des traités d'arbitrage, les Balkaniques pourront facilement s'épanouir dans une prospérité toute pacifique, facilitée par leur mutuel rapprochement économique.

Enfin le système grec placé à demi-chemin entre le système des alliances d'avant-guerre et celui du protocole de Genève, est destiné à servir précieusement la paix européenne. Il répond, en effet, à cette tendance si légitime et si pratique à établir sur les divers points dangereux de l'Europe des *accords régionaux* susceptibles d'y conjurer tout péril de guerre ou de trouble. Aussi bien, un tel accord balkanique viendrait compléter l'accord occidental qui est en préparation, l'accord baltique polonais et l'accord de la Petite-Entente. Le principal foyer de bouleversement européens, les Balkans, serait ainsi éteint.

Cet exposé, dont j'emprunte l'essentiel aux *Nouvelles des Hellènes*, donne du projet de M. Politis, un aperçu suffisamment complet. C'est à l'actif de la Grèce, une conquête de l'esprit pacifique dont le gouvernement républicain d'Athènes ne cesse de faire preuve.

Cette proposition ne peut mettre dans l'embarras que ceux qui ont intérêt à faire durer un état d'inquiétude.

René Pujol.

BULLETIN MARITIME

Le « Champollion »

Le *Champollion*, sur les locaux décorés duquel nous donnions, dans notre dernier numéro, de nombreux renseignements, a quitté Marseille le 15 septembre pour son premier voyage sur l'Égypte, après avoir accompli en Méditerranée un voyage d'essais officiels dont la presse parisienne et marseillaise, comme certaines revues, ont signalé le plein succès. Ce navire est parti au grand complet, tant était grand le nombre des voyageurs désireux de se rendre à destination à bord d'une unité aussi élégante et confortable.

Il ne nous paraît pas inutile de revenir aujourd'hui sur les caractéristiques et qualités du *Champollion*, ainsi que sur les progrès nombreux qu'il présente par rapport aux précédentes unités.

Le *Champollion* est un navire de 160 mètres de longueur et de 19 mètres de largeur. Il a 15.100 tonnes de déplacement; il s'agit ici du « déplacement-limite » permettant à un paquebot une tenue impeccable en Méditerranée, tout en lui assurant la meilleure aisance de manœuvre. Le compartimentage a été établi conformément aux dispositions arrêtées par la Conférence Internationale de Londres pour la sauvegarde de la vie humaine en mer : neuf cloisons étanches divisent le navire en dix compartiments; toutes les ouvertures pratiquées dans ces cloisons sont munies de portes, étanches elles-mêmes, manœuvrées automatiquement du pont supérieur, de sorte qu'en un instant le Commandant, de son poste, peut isoler telle ou telle partie du navire pour la préserver de l'eau ou du feu.

Les installations frigorifiques comportent 200 mètres cubes de chambres froides pour les approvisionnements de bord, viande, poissons, [illegible] et deux [illegible] trafic pourvues d'isolants, en vue du transport de produits congelés et réfrigérés.

Dans le double fond du navire sont transportées 1.150 tonnes d'eau, dont 300 tonnes d'eau potable pour l'alimentation et d'eau douce froide ou chaude, suivant les besoins, que des pompes centrifuges [illegible] les salles de bains et lavabos des cabines.

L'éclairage général du navire [illegible] à bord [illegible] est assuré par [illegible] groupes [illegible] kilowatts [illegible] Ce sont ces mêmes groupes qui [illegible] les [illegible] lateurs, les cinq treuils de mâts de charge, les deux treuils d'embarcation et les six grues électriques de [illegible] tonnes chacune, destinées au chargement du navire. Ce sont eux encore qui [illegible], dans les vastes

cuisines aux cambuses bien comprises, les pétrins électriques, les grilloirs destinés à préparer les succulents « toasts de quatre heures », le moulin à café nécessaire à la préparation du café turc, la machine à laver la vaisselle (1.500 assiettes sont lavées en une heure); la machine à éplucher les pommes de terre; le « mélangeur » pour battre les sauces, hacher la viande, etc. et mille autres raffinements culinaires dont se félicite, à juste titre, le personnel du bord... en attendant l'appréciation des passagers.

La ventilation du navire, très soigneusement étudiée, comprend, outre de nombreuses manches à air, 10 gros ventilateurs aspirants et refoulants. Il y a, de plus, dans toutes les cabines et les locaux communs, des « brasseurs d'air » à longues ailes, placés très près des plafonds afin de ne pas nuire à l'harmonie des pièces, et les classiques « bonnettes de hublots » mobiles, qui présentent encore bien leur intérêt, malgré leur archaïsme. On a enfin installé, à titre expérimental, dans une partie des emménagements, un système de ventilation spécial, dénommé « punkah louvres ». Dans ce système, l'air frais est refoulé, sous une pression plus forte que celle donnée par les ventilateurs ordinaires, dans un conduit, percé d'ouvertures, qui traverse les locaux. Le jet d'air peut être commodément orienté vers une couchette ou une table, par exemple, et, par suite, mieux utilisé que dans les systèmes habituels.

Quant à l'appareil moteur, nous avons dit déjà que la chauffe du *Champollion* est faite au mazout avec possibilité de revenir rapidement à la chauffe au charbon. L'installation de chauffe au mazout est du système Wallsend Howden, à pulvérisation mécanique. On a cherché à réaliser, avec cette installation, une chauffe rationnelle, par l'emploi développé des appareils de mesure. En effet, la chauffe au mazout permet de suivre d'une façon bien plus précise que dans la chauffe au charbon les variations des conditions de fonctionnement et leur effet sur le rendement. Le bord a les moyens de déterminer les caractéristiques du mazout, densité, fluidité, température. La consommation est mesurée soit directement dans les soutes, soit par un compteur. La proportion d'acide carbonique contenu dans les gaz de combustion est déterminée par un appareil analyseur portatif. L'expérience des autres navires des *Messageries Maritimes* chauffant au mazout a montré les réductions très sensibles de consommation que l'on obtient par l'application et l'interprétation méthodique des différents éléments d'appréciation qui peuvent être ainsi obtenus.

L'appareil moteur donne facilement au navire une vitesse de 16 nœuds. Il se compose de deux machines alternatives à triple expansion fonctionnant avec de la vapeur surchauffée et pouvant fournir une puissance de 10.000 chevaux; ses essais ont montré que si le *Champollion* dépense peu de combustible, cela vient non seulement du choix judicieux des appareils, mais aussi de l'emploi de la surchauffe. Les machines alternatives du *Porthos* et du *Sphinx*, qui ont servi de prototype à celles du *Champollion*, ont donné des résultats si parfaits, au point de vue de la sécurité d'emploi, de la suppression des vibrations et de la régularité de marche, qu'il y a tout lieu d'espérer que celles du *Champollion*, auxquelles on a, naturellement, cherché à apporter des améliorations par rapport à ce qui s'était fait précédemment, donneront toute satisfaction.

L'appareil évaporatoire comporte sept chaudières marines cylindriques du type Prudhon-Capus, dont la robustesse et la facilité de conduite méritent une mention toute spéciale. Cet appareil a été calculé largement, de manière à permettre au navire de naviguer en n'utilisant pas la totalité des chaudières. Point n'est besoin de souligner l'importance, à tous égards, d'une semblable faculté. Parmi les différentes particularités de l'unité qui nous occupe, cet ensemble méritait que l'on s'y arrêtât un instant par la pensée.

Ajoutons enfin que, pour la première fois, avec le d'*Artagnan*, le *Champollion* comporte un gouvernail à commande hydro-électrique.

***

Nous avons dit déjà que rien n'a été négligé pour assurer le confort, l'agrément et les commodités des passagers à bord du *Champollion*, qui peut notamment embarquer huit automobiles non emballées et prêtes à fonctionner. Nous avons vu que la totalité des cabines, non seulement des premières, mais des secondes, prennent toutes directement jour sur la mer, les cabines intérieures étant prolongées jusqu'au flanc du navire par une sorte de couloir suivant un dispositif nouvellement mis en usage aux *Messageries Maritimes*.

Les cabines ne sont plus seulement éclairées par des ampoules placées au plafond, mais par des lampes portatives posées sur des tables de chevet, comme dans les cabines de luxe, ou plus simplement, par des lampes posées à la tête du lit. Les pieds de lit, si incommodes pour le maniement des bagages, ont été supprimés dans les cabines de luxe, et le lit repose entièrement sur le sol ou sur une estrade, ce qui diminue l'impression du roulis et facilite le nettoyage. Dans les cabines ordinaires, les canapés sont transformables en lits étant munis d'un dossier-couchettes qui se rabat à volonté; les autres, qui vont d'une paroi à une autre, ne comportent pas non plus de pieds. Enfin, des tables rabattables, fixées au mur, donnent aux passagers la possibilité d'écrire dans leur cabine. Les moindres parties libres de celles-ci ont été utilisées en placards, de sorte que le passager n'a plus à craindre de ne pouvoir pas disposer à sa guise les vêtements qu'il désire sortir de ses malles.

Nous signalerons encore, à ce point de vue, que, dans ce que nous appellerons les cabines de premières du type ordinaire, c'est-à-dire celles qui peuvent comporter trois passagers au maximum, les armoires à glace et tiroirs sont conçus de telle sorte que chaque passager peut disposer d'un placard et de deux tiroirs, un grand et un petit. Les glaces, innovation qui sera certainement appréciée des passagères, peuvent former une vaste « glace à trois faces » avec possibilité d'immobilisation, ce que la navigation rendait désirable. D'autre part, chacune de ces cabines comporte trois compartiments à bagages distincts et fermant à clef.

Si nous ajoutons que les vieilles traditions de fine cuisine et de courtoisie attentive envers les passagers, qui contribuent à faire la célébrité des *Messageries Maritimes* seront, naturellement, maintenues, à supposer même que la bonne volonté de chacun n'arrive pas à les développer, à bord du *Champollion*, on pensera, comme nous le faisons nous-mêmes, que les voyageurs accueilleront favorablement cette nouvelle unité où, encore une fois, on s'est ingénié à faire pour le mieux en vue de les satisfaire.

Le Gérant : A. Desnoës.

Société Française d'Imprimerie d'Angers,
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 19 63e ANNÉE 3 OCTOBRE 1925

LETTRES A HANS DE BÜLOW [1]

Vienne, 3 janvier 1863.

Encore une fois la même chose, à Vienne! — Gloire, grand succès, enthousiasme et déficit. Tausig court de tous les côtés, à l'effet de dénicher l'argent nécessaire pour payer une partie de mes derniers frais. Le déficit est dû pour beaucoup au choix du jour et de l'heure : en matinée, le jour de l'An; mais principalement aux frais et au prix relativement modique des places.

En outre, hier, assistance à une répétition au piano de *Tristan :* bain d'eau forte! Ander trouvé absolument impossible : plus le moindre soupçon de voix! Il serait fou de ma part, rien que pour une question d'honoraires, de vouloir mettre à flot ce radeau de *Tristan*. L'œuvre est écrite : bon! Nous verrons où il sera possible de la faire une fois exécuter : toi au piano; Schnorr, la partie de ténor, etc. Attendons! (quoique Schnorr à cause de cet affreux engagement à Dresde, à cause du gaspillage irréfléchi de ses mois de congé, etc., etc., me soit vraiment le plus hostile.)

Il suffit. Ma situation est extrêmement misérable; et, hier, j'étais sur le point de lâcher pied. Cependant, de par tous les diables, je veux encore essayer et voir s'il n'y a pas moyen d'aviser pour l'avenir le plus proche.

Dingelstedt me demande, à l'instant, la permission de laisser exécuter, sous ta direction, au Schiller-concert du 19 ct, l'*Ouverture des Maîtres Chanteurs*. Je crois qu'on se promet de l'effet de cette manœuvre une pression sur le génial Grand-Duc. Afin d'accroître son effet — notamment rien que pour un coup de théâtre *personnel* — je serais prêt à aller moi-même diriger à Weimar et j'écris dans ce sens à Fr. Müller, c'est-à-dire que je lui demande si, à son avis, cette intervention de ma part pourrait avoir un résultat décisif au point de vue de mes finances. A Dingelstedt je me contente d'envoyer mon acquiescement; de toute façon, il va de soi que je ne mettrai mon œuvre entre les mains de personne avec plus de confiance *qu'entre les tiennes*.

Le 11, je veux risquer encore un concert ici. Après quoi, — donc entre le 12 et le 19 — il me serait agréable de voir se réaliser le projet de Breslau. Vois donc à arranger cela, rapidement et amicalement, avec Damrosch : les 40 ou 50 louis d'or me viendraient divinement à point! Ces jours-ci, je vais encore essayer, par l'Envoyé de Hanovre, d'obtenir que le Roi m'invite à redonner chez lui le concert de Vienne, moyennant un fixe convenable.

Si je ne découvrais aucune nouvelle chance favorable, il ne me resterait plus qu'à partir, au milieu de février, pour Saint-Pétersbourg, où je reçois un fixe de 2.000 roubles-argent pour diriger deux concerts à la Société Philharmonique.

Telle est la situation de Richard Wagner! Et c'est pour cela que je suis sur terre!!

Maintenant donne-moi des nouvelles et, de toute façon, conclus avec Damrosch.

Ah! Dieu! Je regrette de forger encore une fois aujourd'hui de tels plans pour sauvegarder à tout

(1) Voir la *Revue Bleue* des 5 et 19 septembre 1925.

prix mon existence. Hier, j'avais déjà si bien décidé d'en finir ! Mais j'ai dormi, cette nuit, et le sommeil a, de nouveau, quelque peu fortifié mes nerfs, de sorte que je puis, maintenant, reprendre la danse.

Dieu ! Et quel enthousiasme n'ai-je point suscité ! Les Viennois étaient vraiment comme fous. Notamment les fragments de la *Walkyrie* ont dû presque tous être répétés. J'ai pareillement reçu des couronnes de laurier !

Adieu, cher Hans. Mes salutations à Cosima. Je pense : à bientôt, ne fût-ce que pour un court revoir. Ton

R. W.

Hôtel Kaiserin Elisabeth.

Penzing, 17 *août* 1863.

Je n'apprends plus rien de toi, mon très cher Hans ! N'éprouves-tu donc pas le besoin de t'intéresser parfois à mon sort?

Je suis et je demeure triste ; c'est, au fond de moi, l'absolue dispersion. Lorsque, au printemps de l'an dernier, je rassemblai encore une fois mon courage et trouvai moyen, durant une courte période de temps, de travailler quelque peu à mes *Maîtres Chanteurs*, le résultat fut, en somme, tellement favorable, qu'il serait maintenant dommage de ne plus pouvoir appartenir à mon génie. Cependant il semble que ce soit le cas. Je ne suis plus dominé, à présent, que par l'abominable emprise du souci et cela dans une mesure inconnue jusqu'aujourd'hui. Cela date de l'automne dernier, de l'époque où, par suite de l'attitude de Schott, je dus voir clairement que j'étais condamné, sans aucune espérance de salut, à l'humiliation et à l'abandon : au milieu de tous mes admirateurs enthousiastes, je me sentais comme un enfant exposé aux intempéries. Au moment d'entrer dans ma cinquantième année, ce sentiment prédomine. Je constate à quel point je suis véritablement étranger et dépourvu de protection dans le monde ; je me demande avec une perpétuelle appréhension comment se passera le restant de ma vie. J'ai perdu l'insouciance ; je ne connais plus le recueillement.

Je ne puis plus m'abandonner à de vagues espérances. Au théâtre je ne dois plus penser. Depuis la terrible bévue d'avoir choisi Vienne pour *Tristan*, c'en est fait ! Ce n'est aucunement la mauvaise volonté qui cause mon échec ici : Mme Dutsmann, qui avait étudié le rôle d'Isolde avec enthousiasme et le possédait à fond, a maintenant sa voix et toute sa constitution tellement délabrées, qu'elle ne pourrait tenir le rôle jusqu'au bout et conséquemment (à bon droit) oppose un refus. C'est donc fini aussi du *Tristan* ; ou bien sur quelle scène recommencer ma tentative?

Je dois abandonner absolument le théâtre. Mes concerts m'ont aussi montré à quoi se borne la compréhension du monde : il ne comprend que le *virtuose*, non point l'œuvre. C'est en qualité de virtuose que j'apparais à la tête de l'orchestre et comme tel le succès m'est alors assuré. Il me vient ainsi à l'idée d'utiliser cette particularité et par ce moyen me procurer quelques gains, fussent-ils même insuffisants pour assurer mon existence. Seulement on ne veut de moi nulle part en Allemagne ; en Bohême, en Russie et en Hongrie, j'ai été invité, tandis que là où je fis des offres, comme nouvellement à Darmstadt, celles-ci furent déclinées. C'est uniquement avec le Grand-Duc de Bade que je suis maintenant en pourparlers et j'espère aboutir, dans un bref délai, à un résultat favorable. Étant donnée cette triste situation, je ne puis, toutefois, négliger une ville comme Berlin.

Il faut que j'y donne quelques concerts. A Carlsruhe, je verrai encore ce qu'il y a à attendre de la Cour (en dépit de Hülsen) : dans la négative, j'agirai par moi-même. Songe donc à ce qu'il y aurait à faire !

Que Cosima ait jugé nécessaire de faire rapport au préalable à Rome m'a fortement découragé : comment Franz comprendra-t-il subitement ce qu'il n'a jamais pu comprendre? « Parce que Cosima ne connaît pas assez intimement Mme Kalergis? » — Mais ne s'agit-il pas de *moi*, qui devais précisément établir la confiance entre elles deux ! Il fallait seulement quelqu'un pour communiquer avec précision le projet à Mme Kalergis et, comme je ne puis le faire moi-même, cela devait être fait par une amie, sur la sympathie de laquelle je pouvais si vraisemblablement compter.

Cher Hans, ce n'est pas bien !

Dieu sait ce qu'il adviendra de moi ! Je dis : de *moi;* car c'en est déjà fait de mon travail. J'ai, jusqu'ici, tiré de mes doigts quatre partitions : la cinquième n'en sortira probablement pas.

Envoie-moi donc au moins une fois de tes nouvelles, et aussi de Cosima, pour laquelle je ressens une affection si vive, que je vais jusqu'à lui pardonner d'avoir expédié la lettre à Monte-Mario, au lieu de l'avoir adressée à Mme Kalergis. Adieu et continue à m'aimer ! Ton R. W.

Vienne, 12 *mai* 1864.

Cher Hans,

Encore une fois ! Un miracle inouï est intervenu dans ma vie ! L'inconcevable est réalisé !

Un jeune roi est mon plus fidèle disciple : il entreprend la mission de faire représenter toutes

mes œuvres comme je le voudrai et de m'affranchir de n'importe quels soucis. Lis sa lettre, ce document merveilleux et exquis, et, je t'en prie, renvoie-la moi par retour du courrier.

Aujourd'hui, je retourne à Munich, après avoir terminé ici mes déplaisantes affaires.

Donc, un Bechstein, le plus vite possible! Entends-tu! Peux-tu inciter M. Bechstein à un miracle, à Berlin, lui suggérer de m'offrir un de ses instruments? Il sera, en retour, vénéré et louangé et je promets de faire de la propagande pour lui en Bavière. Si tu ne parviens pas à obtenir ce que je te demande, fais en sorte qu'il m'octroie les conditions les plus favorables pour le mode de paiement et l'échéance. Je m'y conformerai en toute loyauté, mais expédie-moi seulement sans tarder l'instrument. Je ne m'installerai dans ma demeure de Munich qu'à la Saint-Michel; pour le moment j'habite à Starnberg. Cependant le piano à queue doit être expédié à Munich (Hôtel Bayrischer Hof), où j'ai laissé des ordres.

O mon bon Hans! Par quelle crise ai-je, encore une fois, passé! Maintenant mon bonheur et ma force ont acquis une telle puissance, que je suis possédé de la crainte d'en faire abus. C'est pourquoi je prends la précaution de ne solliciter aucun bienfait, me bornant à ce qu'on m'octroie. La sensation et l'envie sont tellement grandes que nous nous sommes vus obligés de mentionner un chiffre minime, en ce qui concerne la pension annuelle que, de son propre chef, m'attribue le Roi. Observe la même attitude à l'égard du monde et des miens. Cependant je te dirai, à toi, que je suis largement pourvu de tout et que les recettes accessoires seront exclusivement assignées au paiement de toutes mes dettes.

Adieu, mon Hans! Comporte-toi comme il sied; demeure en bonne santé. Quand tu écris, simplement : Starnberg-Bavière.

Mille salutations à Cosima. J'espère que tu m'enverras bientôt des nouvelles détaillées. Ton

R. W.

Starnberg-Bavière, 18 *mai* 1864.

Très cher Hans,

Finalement un nouveau signe de vie de toi! D'après ta lettre, m'annonçant un si riche cadeau, je constate que tu dois être fort surmené. Rassure-moi, je te prie, à ce sujet, dès que cela te sera possible.

Dans quel état je me trouve, tu peux difficilement te le représenter : je reporte mes regards sur les derniers temps de ma vie comme sur une véritable révolution tellurique et j'ai encore peine à comprendre ce qui m'est arrivé. En dernier lieu, le zèle incompréhensif d'amis bien intentionnés mais à la tête faible, m'avait joué un tour, tel que la méchanceté la plus raffinée n'aurait pu le concevoir, remettant absolument en jeu la paix pour moi. Cependant je te raconterai cela de vive voix, un jour ou l'autre. Hier, il y aura eu seulement quinze jours d'écoulés, depuis que, soudain, le ciel m'est descendu sur terre! Depuis lors, je suis retourné pour quelques jours à Vienne, en vue d'y arranger mes affaires; après quoi, j'arrivai ici, avec mon ménage de domestiques, leur enfant âgé de trois mois et un vieux chien de chasse (Pohl). Je viens de m'installer plus ou moins dans une maison de campagne à Starnberg, à un quart d'heure de Berg, un petit château de plaisance du jeune Roi, lequel m'envoie chercher plusieurs fois par jour, et je vais voir de quelle façon j'arriverai à calmer mes nerfs effroyablement tendus et à rétablir ma santé gravement atteinte, pour pouvoir reprendre mon travail si misérablement interrompu.

Je ne vous invite pas tous deux, cette année, à venir passer quelque temps auprès de moi, pour le motif que j'en suis arrivé à craindre non plus seulement la surexcitation, mais encore le stimulant. L'an prochain, j'espère être en situation de vous soumettre un joli plan de vacances en commun. Cependant ce serait magnifique, si tu pouvais m'octroyer, une fois, huit jours; je dois même t'en prier, car tu pourrais m'aider à procurer à mon merveilleux jeune roi la compréhension de mes *Nibelungen*. Je lui ai déjà mentionné ton nom : il se réjouit d'avance de ta venue.

Ceci est, pourtant, maintenant, ma plus belle conquête : pas la moindre tache, pas le plus petit nuage, dévouement profond, pur, absolu du jeune disciple à l'égard du maître. Un disciple m'appartenant aussi complètement que lui, je ne m'en connais point. C'est à ne pas croire! Il faut entendre, voir ce merveilleux jeune homme, prendre contact avec lui. Parzival. Il se montrera ferme, sévère, au plus haut point zélé dans les affaires de son gouvernement : il se tient absolument à part. Personne ne l'influence et tous le reconnaissent pleinement comme un véritable roi, dans la plus large acception du terme.

Très cher Hans, un vrai miracle!

Et maintenant la destinée. D'après la nature des choses, il pouvait être tout cela et je ne l'appris jamais. Il suffisait que son père n'eût plus que dix, vingt années à vivre! Alors, inopinément, il acquiert la puissance : quatre semaines après la mort de son père, il envoie à ma recherche. Maintenant tous les gens ont les yeux tournés vers moi,

se demandant comment j'utiliserai mon influence énorme sur le jeune roi. Insensés ! Je suis comme je suis ; il est comme il est : il m'aime tel que je suis et il ne me comprendrait plus, sur le champ, si je voulais être différent.

La pureté, la vérité règnent absolument ici !

Mais vraiment, je sens que je l'affectionne comme on peut affectionner un être humain : je pense que sa mort provoquerait immédiatement la mienne.

Oui, c'est ainsi !

Et puis encore le Bechstein : c'est magnifique ! Remets dès aujourd'hui mes plus cordiales salutations à ce généreux donateur et dis-lui que je lui enverrai une lettre de remerciement qu'il trouvera à son gré.

Mille bonnes salutations à Cosima. Salue pareillement le fidèle Weitzmann. Adieu et envoie bientôt de tes nouvelles ou bien fais ton apparition ici. Ton

R. W.

Starnberg, 1er *juin* 1864.

Mon bon Hans,

Voici donc écoulé le plus extraordinaire mois de mai de mon existence ! Une année auparavant, cela aurait été merveilleusement en harmonie avec l'âge de Jupiter atteint. Ce que j'ai vécu durant ce mois défie toute comparaison : les contrastes opéraient comme les phases d'un de ces ouragans effroyables, où le point culminant de la progression est tout à coup suivi du revirement. Tout cela, tu l'apprendras bientôt de vive voix : il me suffira de te dire aujourd'hui que vraiment, derrière moi, ce fut l'effondrement d'un monde et que j'ai sincèrement l'impression d'être mort, tandis que maintenant je m'apparais comme un bienheureux trépassé, n'ayant plus, positivement, rien de commun avec ce monde.

Prends cela à la lettre ! Et pour confirmer déjà effectivement ma condition de défunt, je te prie instamment et cordialement d'en informer (sur mon ordre) le comité de l'Association des Artistes musiciens de Leipzig. Pour les musiciens allemands et toute ma parenté, il n'est d'aucun intérêt, certes, que je ne sois pas englouti dans l'abîme et décédé : peu importe de quelle façon l'on fait passer quelqu'un de vie à trépas, soit en le tuant hardiment, soit en le laissant mourir sans se préoccuper de lui ; en tout cas, l'on doit supposer m'avoir fait mourir au plus bas prix, matériellement et moralement parlant. Dis-leur donc que je suis mort et que je les salue. A n'importe quelle condition, l'on ne doit évoquer mon fantôme, notamment pas non plus à Carlsruhe : au cours de mon existence, j'ai déjà suffisamment hanté la ville. Pareillement au sujet de l'importance de cette résidence pour ma mort, tu recevras de vive voix des informations plus détaillées.

Ce serait ainsi une chose réglée.

Véritablement, mon bon Hans, je suis mort en chrétien : seulement, comme prix de cette fin bienheureuse, j'ai encore quelques vœux à accomplir : eux seuls me rattachent à la terre. Ce sont les suivants :

1864. — Été : (pendant le deuil de la Cour), scènes des *Nibelungen*, au piano avec H. v. Bülow.

— Fin de l'automne. Grande exécution musicale de mes fragments.

1865. — Printemps :

Tristan et Isolde (avec Schnorr et Tietjens).

— Au début de l'hiver :

Les Maîtres Chanteurs.

1866. — *Tannhäuser* (avec les nouveaux remaniements). — *Lohengrin* (sans coupures) avec Schnorr, etc.

1867-1868. — Grande représentation intégrale de l'*Anneau des Nibelung.*

1869-1870. — *Les Vainqueurs.*

1871-1872. — *Parzival.*

1873. — Belle mort finale et rédemption de celui qui a fait vœu.

Ainsi dis-leur, à tous et à chacun, aux grands comme aux petits, que je ne suis plus — que c'en est fait de moi !

Et c'est aussi la vérité, mon Hans ! Comme tu viendras me voir sous peu, tu verras toi-même et apprendras à connaître mon jeune roi.

Tu comprendras rapidement et sûrement ce que nulle description ou nulle assurance ne peut te faire croire. C'est quelque chose de divin, d'inconcevable, d'incomparablement beau, qui s'est réalisé pour intervenir dans ma vie. C'est incompréhensible, pour le motif que ce n'est jamais arrivé : cependant — en vérité — à moi seul pouvait être attribuée pareille chose. C'est moi, qui ai suscité ce miracle, par la ferveur de mes aspirations et par mes souffrances ; et une reine devait mettre au monde ce fils pour moi. Oui, tu apprendras à le connaître !

Je te donnerai son portrait. C'est mon génie personnifié, que je vois en dehors de moi et que je puis aimer.

Cher Hans, ne te tourmente pas tellement à propos de l'été. Je t'en prie ! Tu logeras chez moi et tu resteras aussi longtemps que tu voudras, sans débourser quoi que ce soit. Je suis installé de telle sorte que tu ne me dérangeras pas le moins du monde. Tes frais de voyage, etc., te seront, en tout cas, remboursés intégralement ici (ou plus exacte-

ment : compensés); de plus, je te dois encore quelque argent, que tu peux, à cette occasion, encaisser.

Je t'en conjure, ne songe donc pas à Wiesbaden et à d'autres sales vétilles du même genre. Reste ici, repose-toi bien et puis, s'il le faut, termine à Carlsruhe. Je dois cependant finalement te permettre volontiers d'y aller, car je pense toujours que le Grand-Duc mettra décidément quelque chose sur pied et te procurera tout au moins une situation convenable. Ce qui serait beau, pareillement, c'est que tu restes ici définitivement, en qualité de pianiste particulier de mon jeune roi. Car nous avons résolu de nous créer un monde à part, en dehors du théâtre et du train-train musical public. Cependant de cela aussi nous parlerons : je voulais seulement te décider par avance à sauvegarder entièrement ton temps de repos du bourbier des concerts. Tu m'écouteras, n'est-ce pas?

Schott n'a encore rien gravé. Si tu le veux, je t'enverrai l'ancien arrangement (que tu connais bien) de *La Walkyrie ;* seulement ne te tourmente pas tellement au sujet de ta « capacité ». Bonté divine !

Adieu, mon bon Hans. Donne-moi bientôt de tes nouvelles. Il faudrait aussi que Cosima m'écrive une fois. L'an prochain, après l'achèvement des *Maîtres Chanteurs*, et la représentation de *Tristan*, nous arrangerons ensemble quelque chose de beau, pour nous procurer la joie et le réconfort. Le Bechstein m'est absolument sympathique, crois-le bien. Adieu, mon cher Hans ! De tout cœur, ton R. W.

Munich, Briennerst, 21.
8 *octobre* 1864.

O Hans !

Mon roi fut, hier, plus divin que jamais : j'ai passé deux heures avec lui. Il me porte aux nues pour les *Nibelungen* et son enthousiasme se communique à moi. C'est ainsi, je ne puis faire autrement.

Il me charge de te transmettre ses cordiales salutations et de t'écrire à quel point il se réjouit de t'avoir pareillement, au début de novembre.

Crois-moi, ce jeune homme est d'une essence particulièrement haute : hier, j'étais sur le point de tomber à genoux devant lui et de l'adorer.

Aujourd'hui j'ai dû écrire déjà à Cornelius qu'il recevra 1.000 florins de la liste civile et qu'il doit venir immédiatement à Munich. Voilà comment *il* me donne des ailes !

J'espère que ta santé continuera à s'améliorer Salue ta femme et le papa. De tout cœur, ton

R. W.

Traduit de l'allemand par M. Khnopff

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS ÉTRANGERS

C.-F. RAMUZ (1)

M. Ramuz n'est plus un tout jeune écrivain. Voici une vingtaine d'années que ses premiers livres parurent. Mais leur renommée fut lente à franchir les frontières de son pays. Son œuvre n'avait que quelques lecteurs français et russes, qui lui étaient particulièrement fidèles. En Suisse même, si elle avait ses partisans enthousiastes, elle avait ses contempteurs; elle surprenait et choquait maints lecteurs par la nouveauté de son esprit et de sa forme. Elle rompait avec la longue tradition morale et moralisante des lettres romandes, et son auteur faisait figure d'isolé. Encore aujourd'hui que le succès est venu, que M. Ramuz a des disciples et des imitateurs, il demeure en une solitude, un peu hautaine.

En France, M. Albert Thibaudet, M. Edmond Jaloux, M. Frédéric Lefèvre, d'autres encore ont, en ces dernières années, présenté au grand public l'œuvre du romancier vaudois. Et sa notoriété semble s'accroître... Comment expliquer cet accueil tardif et enthousiaste à la fois?

Les raisons en sont nombreuses et complexes. Il serait fastidieux de les énumérer sèchement; il serait un peu long de les étudier en toutes leurs variations et leurs nuances. Contentons-nous d'en envisager une, particulièrement frappante, qui d'ailleurs en résume et en explique beaucoup d'autres.

M. Ramuz est un écrivain régionaliste. Il est l'écrivain d'une toute petite région; et pour le lecteur pressé ou superficiel il n'est que cela. Il veut exprimer en ses écrits l'âme d'un lopin de terre, minuscule sur la carte du monde, non pas celle de la Suisse romande en général, ni même du canton de Vaud, mais d'une bande de terrain, de quelques vignes grimpantes, sur les bords de la grève, autour d'un petit bourg assis entre la colline et le lac. Parfois il va plus loin, situe l'histoire qu'il narre dans un village du Valais ou des Alpes vaudoises; mais ce ne sont que courtes échappées. Au travers de la plupart de ses livres, on retrouve les mêmes

(1) Principaux [illegible] *Le règne de* [illegible] *Les* [illegible] *Le* [illegible] *dans le Ciel*

vignerons aux grands chapeaux de jonc, les mêmes artisans aux métiers pittoresques et tous chants, les mêmes braves femmes pliant sous le labeur quotidien, mais vaillantes quand même, tous ces êtres dont l'existence est dure souvent, est une lutte constante contre les intempéries qui compromettent les récoltes, le gel, les pluies trop abondantes, la grêle, comme le phylloxéra envahisseur.

Ce sont ces travaux et ces peines, les petits événements de la réalité quotidienne, les maladies, les incendies, les fêtes rustiques que décrit M. Ramuz en ses ouvrages. Ce sont les passions et les désirs de villageois, qui ont quelque ressemblance avec les paysans provençaux, qu'il retrace : soit qu'il oppose, en un contraste saisissant, le caractère rural aux idées en cours dans les milieux artistiques du quartier Montparnasse, comme dans *Aimé Pache, peintre vaudois;* soit qu'il donne un tableau exact, dans la *Vie de Samuel Belet* par exemple, des petits bourgeois campagnards, économes, persévérants dans leur labeur, durs aussi.

Pour renouveler sa manière, après une série de romans traditionnels, pour approfondir ses recherches, M. Ramuz a donné à ses récits, depuis quelques années, une allure apocalyptique et épique. Le lyrisme d'ailleurs n'est pas absent de ses premières œuvres, un lyrisme qui tour à tour se fait idyllique et tragique : ainsi le *Jean Luc persécuté*, ainsi plusieurs de ces actions qui se déroulent dans les montagnes valaisanes, où le fantastique et le légendaire côtoient la réalité. Dans le *Règne de l'esprit malin*, le merveilleux s'est développé encore, et l'on assiste à l'établissement de l'enfer dans un village alpestre, où vit une jeune hystérique, l'héroïne du récit. Même influence étrange dans *La Guérison des maladies*, dont un des personnages essentiels, une guérisseuse, est une nerveuse, et là encore même surnaturel, agissant non pas dans le décor austère des monts, mais dans l'atmosphère ensoleillée des bords du Léman, où M. Ramuz place aussi cette *Terre du Ciel*, histoire étonnante d'un village vaudois transplanté, si l'on peut ainsi dire, en plein ciel. Toutes ces dernières productions sont animées du même mysticisme, amalgame curieux des traditions diverses qui, au cours des siècles, ont marqué de leurs empreintes gens et choses du pays lémanique : le paganisme lointain, son amour de la vie, son culte du sol; le catholicisme moyenâgeux, sa soif de miracles; le protestantisme biblique, son austérité, sa foi en l'accomplissement des prophéties, telle qu'elle se maintient en de petites sectes. Si l'on voulait être complet, il faudrait ajouter d'autres influences qui se sont exercées sur l'écrivain lui-même, et non sur le peuple, son modèle, et qui ont contribué à former sa vision : le symbolisme, Claudel, surtout les Russes que M. Ramuz aimait à lire, au temps de sa jeunesse.

Le régionalisme de M. Ramuz n'est point la résurrection factice et froide d'un passé mort ou en train de mourir, une gerbe patiemment formée de traditions qui s'en vont. Il ne fait pas songer au folk-lore; il n'a pas l'aspect vieillot et hétéroclite d'un musée. Il est vivant, parce qu'un souffle puissant l'anime; il est humain, parce que la matière qui le forme est large et profonde. Pour le produire, M. Ramuz s'est enraciné, il a fermé les oreilles aux voix du dehors; cherchant à s'ignorer lui-même, il n'a voulu que refléter l'image de la contrée dans laquelle il vit, « sous un grand ciel d'une terre voisine des eaux »; il ne veut que traduire les impulsions de la sentimentalité populaire. Et, il est parvenu, dans ses derniers livres surtout, à être un interprète si fidèle des aspirations et des idées de son peuple, qu'il nous offre le tableau saisissant de la vie collective du village qu'il décrit. Dans le *Règne de l'Esprit malin*, c'est le paisible village tout entier qui est bouleversé par une crise de mysticisme, jusqu'au jour où le mauvais génie, un cordonnier vagabond, est terrassé par le signe de croix d'une enfant. Et c'est aussi une folie collective qui soulève les voisins de l'héroïne de *La Guérison des maladies*, avant que les autorités prudentes ne fassent interner la malade à l'hôpital. Cet unanimisme fécond rend avec une vie étonnante les anxiétés et les troubles que fit naître dans les cœurs des simples le désarroi de l'après-guerre et les maux qu'il engendra.

Pour livrer les sentiments intimes de son peuple, pour exprimer l'amour qu'il éprouve lui-même pour son pays, M. Ramuz, dédaigneux des recettes et des conseils livresques, a pris le style des paysans de chez lui. Sa phrase faite d'insistances et de répétitions, sententieuse, peu soucieuse des règles de la syntaxe ordinaire, abondante en provincialismes, est celle d'un vigneron vaudois. Rocailleuse et pénible, elle est bien le produit des terroirs, qui grimpent le long des collines. Peu apte au maniement de l'idée abstraite, elle convient admirablement à la description précise et picturale.

Ainsi, M. Ramuz est un régionaliste, par les sujets qu'il traite comme par le style dont il les revêt. Mais son régionalisme diffère de celui

de beaucoup d'écrivains. Il ne recherche pas le particulier, l'accidentel, mais le général, le permanent. Il s'intéresse aux ressemblances et non aux différences. Il ne met en œuvre que les sentiments qui peuvent être partagés par tous les hommes. A travers la voix de son sol, M. Ramuz entend la voix de la terre entière. Ne s'arrêtant pas à la surface des apparences, il va plus profond. « Cœurs violents, secrètement violents ou ouvertement violents, pays divers, tantôt chargés d'ombrages, tantôt exposés dans leur nudité à un brûlant soleil; pentes rocheuses ici, là-bas champs à plat..., tantôt les grandes maisons à toits rouges, tantôt les petites et basses et étroites, moitié en pierre, moitié en bois, et couvertes de grandes plaques d'ardoises : similitude des cœurs quand même, qui sont les maisons de dedans. » Partout les hommes sont en proie aux mêmes passions, aux mêmes espoirs, aux mêmes déceptions: « ils ont tous connu que l'amour les acheminait à la mort. »

Le régionalisme de M. Ramuz, sa manière personnelle de le concevoir et de le traduire, ont pu retarder le succès de son œuvre, ils ne l'ont pas empêché. Grâce à l'émotion profondément humaine qui se dégage de ses livres, M. Ramuz apparaît comme un écrivain de terroir, sans doute, mais un écrivain de terroir tel qu'il est — le mot est de M. H. Pourrat — « un écrivain tout court. »

Henri Perrochon.

LE CHEMINEAU COUCHÉ

(Nouvelle)

Alors, il a été comme le poète, quand le poète est quitté par la poésie.

Le mouvement qui le portait en avant a cessé d'opérer, trop de liberté, comme le poète, et, des fois, le poète lui non plus ne sait que faire de sa liberté.

Quand la poésie s'en va, quand le mouvement s'arrête.

Il lui a fallu se coucher.

Il est comme le poète quand le poète n'a plus rien à dire; il a encore traversé le pré jusqu'au ruisseau; là il s'est couché sur les arbres et une branche est dans le ciel comme une plume à un chapeau. Il tient les jambes relevées : il a les genoux plus haut que la tête. Il est vu de face; il a posé son sac à côté de lui : c'est un sac militaire, un sac parfaitement carré.

Le pantalon est un pantalon militaire dont le passepoil a été ôté.

Le pantalon est un peu relevé, on voit l'os de la jambe; les pieds sont nus dans les souliers.

Il a une ceinture de cuir et une blouse bleue déteinte, une chemise de flanelle-coton grise; il a tiré son chapeau de feutre sur ses yeux.

Toute sa figure est cachée; rien que sa grosse moustache noire qui se voie et le menton qui est noir aussi, parce que la barbe a repoussé.

***

L'eau ne fait pas une musique comme des fois. On dirait qu'on tapote avec le doigt sur une caisse de carton; ça va irrégulièrement, avec des coups plus forts, plus marqués, après quoi presque des silences : il a une blouse bleue, la broderie est noire, ou plutôt elle a été noire autour du cou et des poignets.

Comme le poète, quand le poète est quitté par la poésie.

Ça sent la vase à cause de la grande chaleur : il y a des poissons à pattes qu'on appelle des tassons qui vivent dans ces fonds bourbeux et ils font s'élever, quand ils se déplacent, de petites fumées tout au travers de l'eau.

La libellule est un bâtonnet bleu qui monte et descend par saccades, comme si elle pendait à un fil qu'on retirerait tout à coup.

Une mouche vient aussi et le dérange : ou si c'est une fourmi? Il passe sa main sur sa joue : il sent qu'il n'est pas rasé. Il pense vaguement dans sa tête et à demi ; c'est Prahins, l'autre jour, qui fait le barbier le dimanche; Prahins l'autre jour dans la grange. Et il compte; on est vendredi. Lundi un, mardi deux, mercredi, jeudi, vendredi, Prahins, qui a le coup, lui a demandé vingt centimes. Est-ce cher? C'est bien assez cher. Un vrai coiffeur a des frais de boutique. Sept ou huit clients par dimanche : ça lui fait dans les un franc cinquante. Un franc cinquante de trouvé; il devrait être content ; est-ce pourquoi il parlait tant? Moi, je n'étais pas tant disposé.

La libellule monte un peu, puis elle a pointé en avant, comme le chien qui donne de la voix (c'est tout tout, il ne fait asseoir sur un tabouret) puis est ramenée en arrière.

Ils parlaient de tout ensemble, lui, qui ne disait rien, Prahins qui disait : « C'est le Savoyard qui a fait le coup. »

Prahins disait : « Il a voulu se venger, entendu; seulement quand on attaque, moi je dis que c'est par devant qu'on doit attaquer. »

« Après ça, la plupart du temps, le propriétaire ne l'a pas volé... »

On tapote sur la caisse de carton; la libellule brille, la libellule ne brille plus.

«... Le propriétaire ne l'a pas volé, parce qu'on est injuste avec nous et qu'on ne peut pas toujours supporter d'être méprisés... »

La libellule, ces gros souliers... disait Prahins « est-ce vrai ou non? alors c'est la guerre; seulement il faut la faire par devant, pas par derrière ».

⁂

Ils vous chantent une rime ou deux.

Dans cette grange ils attendent leur tour, et Prahins qui parle, moi je n'étais pas tant disposé. Je n'ai rien dit, je les ai laissé parler.

Il dort avec une moitié de lui, et avec l'autre moitié il réfléchit. L'espèce de petit tambour de carton continue de battre; la libellule de se balancer.

Il se passe de nouveau la main sur la joue; l'autre parlait, lui s'est assis sur le tabouret, juste dans le milieu de la porte, en plein jour, et le savon était un gros morceau de savon de Marseille, rose et blanc, dit granité, mais quand même de qualité.

Prahins a pris son blaireau.

« Est-ce vrai ou non, disait Prahins, qu'en pensez-vous? »

Mais il n'était pas disposé Simplement, il s'est assis sur le tabouret, s'est assis d'aplomb sur le tabouret, les pieds posés d'aplomb et à égale hauteur, la tête renversée, les genoux rapprochés, les mains sur les genoux. Il s'est assis, il n'a plus bougé.

Il voyait le ciel, même que le ciel lui faisait mal aux yeux; et il les a fermés.

Et Prahins : « Alors, on y va? ».

Prahins s'est mis à frotter tant qu'il a pu, faisant lever la mousse : toute une construction de mousse, et comme une autre barbe en ouate, par-dessus la véritable, qu'il vous fabrique, fait lever, puis tout d'un coup a tout enlevé, parce qu'il y est entendu; et un a dit, parlant du Savoyard : « Combien a-t-il eu? » « Quatre ans de maison de force », a dit Prahins; « moi je dis que c'est trop », « moi aussi », frottait de nouveau et frottait; avec le blaireau, puis avec les doigts; puis, ran! de nouveau; et on avait un noyer; devant soi; le ciel qui faisait mal aux yeux, alors il les a fermés; quel jour est-ce qu'on est? on est vendredi; lundi un, mardi deux, mercredi...

Il pense avec une moitié de lui.

Drôle comme les choses s'inquiètent peu de vous! cinq jours, cinq jours déjà!

Et nous. d'ailleurs, qu'est-ce qu'on est? Il y a bien quatre ou cinq parties de nous, qui sont en nous; chacune va de son côté. Votre barbe pousse sans vous. Votre estomac a faim sans vous. Vos pieds s'arrêtent de marcher sans vous.

Il se passe de nouveau la main sur la joue;
Il n'y a pas à dire, elle pousse.

Elle a poussé d'un bon doigt et demi,
sans me demander si c'était permis.

Elle a poussé, elle a poussé,
c'est son métier, elle fait son métier.

Qu'on soit heureux ou malheureux,
votre barbe s'en moque un peu.

⁂

Il a laissé descendre une de ses jambes, l'autre qui reste pliée penche peu à peu de côté.

Il remonte ses bras, il met ses mains sous sa tête; qu'est-ce qu'on est? qui est-ce qui est vous?

C'est-il la chose qui pense en vous qui est vous? la chose qui sent en vous qui est vous? la chose qui a plaisir qui est vous?

Quand on boit, la chose qui a plaisir? quand on se met en colère, la chose qui se met en colère?

Il fait bouger ses jambes; est-ce que c'est vos jambes qui sont vous?

Où est-ce qu'on commence, où est-ce qu'on finit? Est-ce que c'est mes bras qui sont moi? est-ce que c'est mon sang qui est moi? mais ma barbe (qu'il se dit) c'est mon sang qui la nourrit.

Et regarde et regarde en lui; et là-dedans, rien ne lui obéit.

Il pense avec une moitié de lui; il est comme les gerbes quand elles sont mal attachées, quand le lien ne tient plus bien; autrefois, ils étaient d'osier; à présent, on a des liens qui sont faits avec des cordes de couleur, et on les achète tout prêts à servir, des roses, des verts, des violets; on ne comprend rien à rien; autrefois on faisait ses liens soi-même...

Il était alors sorti de la grange, il avait le menton tout doux.

Il a mis de nouveau une de ses jambes sur l'autre; on a vu les clous de ses souliers.

Le sac est un sac militaire, carré; le poil par place est tombé.

Prahins avait recommencé : « Moi aussi je dis que c'est trop, quatre ans, d'autant plus que le propriétaire était assuré... »

Il était sorti de la grange....

C'est à présent le petit bruit de l'eau; et le rasson fait monter au travers une fumée, dérangeant la fange du fond.

C.-F. Ramuz.

A L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS

Quand on entre à l'Exposition internationale des Arts Décoratifs par une des portes de l'Esplanade des Invalides, on est, tout d'abord, ébloui et surpris.

On est ébloui au sens littéral du mot. J'entends par là qu'on est quasi aveuglé par l'éclat sous le soleil de tous ces murs blancs et nus, que sont, à quelques rares exceptions près, ceux de tous les pavillons qui jalonnent la voie conduisant du Pont Alexandre-III à la Cour des Métiers, blanche elle-même avec quelques rehauts de fresques violemment enluminées sous son cloître sans colonnes. Le soir, toute cette blancheur qu'illumine une lumière diffuse, habilement dissimulée dans les frises, prend les allures d'une cité de rêve surgie des profondeurs de la nuit sur laquelle elle se détache en reflets opalescents, qui contrastent avec la crudité de son aspect diurne.

On est surpris aussi. Tous ces pavillons ont la même forme. Ils sont tous bas, massifs, rectangulaires, de toits plats, cubiques en un mot. Ceci joint à leur éclatante blancheur, on se croirait dans quelque ville orientale soucieuse par la livrée immaculée et la surface simple de ses murs épais de repousser les rayons du soleil.

Mais il n'y a pas que cela qui surprenne le visiteur lors de sa première visite. L'architecture de certains pavillons du Cours la Reine, la porte de la place de la Concorde signée Patout, tout de même que le profil de certains objets, meubles, vaisselles ou bijoux, la ligne des statues et l'ordonnance des fresques ne sont point sans le surprendre, le « suffoquer » pourrais-je dire, par leurs formes géométriques, d'une géométrie anguleuse et bizarre. « Où a-t-on été chercher tout cela? » semble-t-on lire dans les yeux des non-initiés à leur premier contact avec cette ville sortie de terre par la fantaisie des artistes et artisans, en quelques mois, pour quelques mois.

Le premier moment de surprise passé, on ne tarde pas à s'y faire. Et on s'y fait très vite. Quand je dis « on », je veux dire tout le monde, l'homme du peuple comme l'homme cultivé, l'ouvrier comme le bourgeois, le paysan comme le citadin. J'ai, maintes fois, été surpris du soin avec lequel des gens de modeste condition regardaient, autant que, à la justesse de leurs remarques, je l'étais de leur goût. C'est que, en vérité, il y a beaucoup de bonnes choses dans cette Exposition. On s'y intéresse d'abord, on s'y acclimate ensuite, ce qui prouve qu'elle correspond à un sentiment, voire à un besoin de notre temps. Pour peu qu'on soit impartial, on y distingue, toujours, une recherche et, souvent, une indéniable réussite dans la préoccupation de faire du nouveau, recherche et réussite qui, à ne s'y pas tromper, répondent au goût de notre époque et en témoignent, ce qui est la meilleure façon de le satisfaire et, — qui sait? — peut-être de créer un style

I

Pour du nouveau, cette Exposition, certes, présente du nouveau. Elle présente même du nouveau à tout prix. De là, l'air étrange, baroque et, disons-le, « loufoque » de certains objets et architectures exposés.

Tous les pays, sauf l'Angleterre, l'Italie et le Japon, terres de forte tradition, ont été entraînés par cette recherche du « jamais vu » quel qu'il soit, fût-il laid et incommode. N'est-ce pas, d'ailleurs, le désir exacerbé de « faire neuf » qui a précipité, depuis la guerre, la peinture et la sculpture dans le culte de l'étrange et, pour prendre le contrepied du beau en art, jusque dans celui de la laideur? Je ne dirai pas que de cette religion nouvelle tous les coins de l'Exposition soient exempts. La porte de Patout, formée de huit frustes piliers, qui, parce qu'ils ne [illegible] cheminées d'usine [illegible] tes, issus, [illegible] so; les horrifiques mannequins de Siegel, qui [illegible] rigides catins [illegible]

bistre ou d'argent, quand ce n'est pas de chocolat ou de cirage; ces hideux arbres en ciment armé dont les palettes sont orientées pour ne pas même fournir d'ombre, me donneraient tort si je prétendais que nulle part, dans cette Exposition, il n'a été sacrifié volontairement à la laideur sous prétexte d'inédit.

La nouveauté, comme de juste, a été poursuivie avec un spécial acharnement par les nouvelles nations nées de la guerre. La Tchécoslovaquie, la Pologne — à la suite, il est vrai, des pays du Nord, tels que le Danemark et la Hollande, — se signalent à ce jeu, avec bonheur souvent, avec pertes et fracas quelquefois, le fracas de nos pauvres cervelles affolées par des enchevêtrements de lignes aussi agressives que barbares. Mais où le jeu devient de la frénésie ou, si vous préférez, de la folie furieuse, c'est en Russie. Il fallait s'y attendre. L'Union des Républiques Socialistes Soviétiques a édifié, pour encadrer le portrait de Lénine partout présent, un pavillon noir et rouge, qui tient de la chausse-trappe et de la guillotine. A bon entendeur, salut! Ce n'est rien encore à côté des maquettes de décors soviétiques exposées au premier étage du Grand Palais. Les bolchevistes y font figure de déments sanguinaires. Ce ne sont que roues dentées, engrenages, plateaux tournants, herses, faux, bascules — fût-ce pour représenter Phèdre — qui évoquent l'image d'autant d'instruments de torture, mis en mouvement, paraît-il, au moment de la représentation. Ici, comme en politique, les Russes ont atteint au dernier degré de l'absurde et — dans nos civilisations occidentales qui vivent en surface on ne l'a pas compris — osons avancer le mot : du satanique.

Cette recherche de la nouveauté, ne manquera-t-on pas de dire, était inscrite dans le programme et jusque dans l'idée de l'Exposition internationale des Arts décoratifs. Il est vrai. Elle a été conçue comme ne devant comprendre que du moderne, à l'exclusion de tous les styles qui nous ont précédés. Mais, pour être justes, avouons qu'elle n'a pu dresser ce plan que parce que, depuis longtemps, — en fait depuis le début du xxe siècle, pour laisser de côté les tentatives faites à la fin du xixe — nos architectes, nos ébénistes, nos verriers, nos orfèvres, nos bijoutiers, nos potiers, nos tisserands, nos ferronniers, nos sculpteurs et nos peintres se sont évertués à créer un style qui soit celui de notre temps. Cette poursuite devait naître du souci d'originalité, à base d'individualisme, qui a dominé l'art du siècle dernier. Donnez-lui comme contrepoids les tendances collectives qui se sont révélées, surtout depuis la guerre, et vous aurez cette aspiration, dont témoigne l'Exposition des Arts décoratifs modernes, vers un style nouveau.

La guerre a exaspéré jusqu'au paroxysme — de même qu'elle a excité les nationalismes — la volonté de nous doter d'un style. N'a-t-elle pas enfiévré toutes les activités? Nous vivons trop les conséquences du cataclysme qui a fondu sur l'univers civilisé pour nous en rendre compte. Mais, dans tous les ordres, le fait me paraît certain. En art, en tous cas, et en art décoratif principalement, nous assistons à un renouveau. Cette Exposition, avec tout ce qu'elle apporte de saugrenu parfois, mais d'inédit toujours, — non pas, certes, entièrement, car il n'est pas donné à l'homme de faire sortir quelque chose de rien — en est la preuve. Elle l'est, du même coup, par ses bizarreries de l'affolement des esprits qui, trop souvent, a accompagné la surexcitation de la guerre, témoin la section autrichienne qui dénote le désarroi d'une nation qui, plus qu'aucune autre, a passé par les affres du démembrement et de la misère.

II

En fait, si l'Exposition des Arts décoratifs ne nous apporte pas un style, — ce que seule la postérité pourra dire car il faut du recul pour en juger, — elle a une physionomie bien à part, sans ressemblance avec d'autres, physionomie que reflètent toutes les techniques, celle du bois comme celle de la pierre, de la terre comme du métal, du verre et des gemmes, voire de la lumière et même des jardins. Toutes les manifestations d'art, réunies ici, présentent un air de famille que ne peuvent pas ne point remarquer les moins prévenus.

Cet air de parenté vient, sans conteste, du cubisme. En réaction contre les complications et les sinuosités — algues, nouilles et serpentins, — de ce qu'on a appelé, au début du siècle, « art moderne » ou « modern style », d'origine belge et d'importation munichoise, l'art nouveau est d'inspiration nettement cubiste. Pour l'architecture, cela ne fait aucun doute. Toutes les constructions sont des cubes, isolés ou superposés, mis de face ou de guinguois. Ce ne sont que surfaces planes et arêtes vives. Voyez les pavillons de Sèvres, du Bon Marché, des Galeries Lafayette. Il en va de même pour les meubles : ils sont carrés, à angles

aigus ou émoussés. La céramique et la verrerie ne sont pas en reste; l'orfèvrerie non plus : assiettes, verres, plats et fourchettes vous ont délibérément des airs de « solides », la bijouterie ne fait pas exception où sur tel pendentif à fond de jais sont jetés des triangles de diamants. Jusque dans les jardins, les fleurs sont encastrées dans des échiquiers de pierre. La géométrie ici est reine, la géométrie droite et non celle des courbes.

D'un tel parti pris se dégage une manifeste impression de lourdeur. Tout ce qui est exposé à l'Exposition des Arts décoratifs, y compris les constructions, est lourd. Lourds sont ces bâtiments surbaissés aux toits plats; lourds ces énormes pots en grès cérames qui écrasent le pavillon de Sèvres; lourdes les boutiques trapues du Pont Alexandre-III; lourdes les statues aux robustes attaches; lourdes les fresques de Jeaulmes qui ornent la Salle des Fêtes; lourds ces meubles massifs, bas sur pieds et sans fioritures; lourdes ces vaisselles à la matière épaisse et aux angles droits; lourde cette argenterie martelée sans aucun ornement; lourde cette verrerie aux apparences de pierres translucides; lourds ces pavements de jardins et ces rebords de bassin; lourd le grès et lourd le ciment armé, qui forme l'essentielle matière de la nouvelle architecture. Il n'y a pas jusqu'à l'étroitesse et à la rareté des fenêtres ou au mastoc des lustres et des ferronneries qui n'ajoutent encore à cette impression.

Cette lourdeur, toutefois, ne va pas sans beauté : la beauté de la force. Aussi bien cette lourdeur exprime une volonté de puissance qui n'est pas négligeable, car elle est bien caractéristique de notre temps. Que nous nous en rendions compte ou non, ceux qui ont vécu la guerre ont été marqués du signe de la force. Il suffit de parcourir l'Exposition pour en être convaincu. Il est imprimé jusque sur le plus mince objet. Comment en serait-il autrement? Les Allemands, en déclarant la guerre, ont appliqué leurs doctrines. « L'Allemagne au-dessus de tout », ont-ils clamé, parce que, pour eux, l'Allemagne incarne la force. C'est, en réalité, la force, l'instinct de puissance, comme disait Nietzsche, qu'ils vénèrent. D'où qu'elle vienne — nous l'avons trop oublié — ils l'adorent. En pratiquant son culte, que, suivant eux, rien ne limite, par les massacres, les assassinats, les incendies auxquels ils se sont livrés, les Allemands y ont plus ou moins converti le monde. Ils lui ont appris à ne s'incliner que devant la violence et, pour n'avoir pas à s'effacer devant les autres, à les faire s'effacer devant soi, autrement dit à être fort. Cette leçon n'a pas été perdue. Elle est écrite tout au long de l'Exposition.

Du parti pris cubiste, dont témoigne cette Exposition, ne se dégage pas seulement un caractère de lourdeur, corrélatif d'un indéniable instinct de puissance, il dénote encore un goût de l'artifice, qui nous écarte de plus en plus du naturel. Soit que la réalité dont nous avons vécu pendant les années terribles nous paraisse trop laide, soit que celle dont nous vivons aujourd'hui nous semble trop inquiétante il semble que nous ne songions qu'à nous évader du réel, aidés que nous sommes dans ce vœu par les progrès croissants du machinisme. Toujours est-il que, au contraire des artistes du XIXe siècle, ceux du XXe n'imitent plus la nature. Le cubisme n'est-il pas une algèbre, sans analogie avec la réalité, ainsi qu'on le peut voir au panneau qui surmonte la Porte d'Orsay? Non seulement la faune et la flore ne fournissent plus leurs thèmes aux décorateurs, mais le corps de l'homme et de la femme est sciemment déformé par les sculpteurs et les peintres. Les fresques de la Tour de Bordeaux et les bas-reliefs de Bourdelle vous en convaincront. Les mannequins qui servent à mettre en valeur les robes de nos grands couturiers n'ont plus aucune analogie avec les formes féminines, ce qui, entre parenthèses, est grave, étant donné que les femmes tâchent toujours de se conformer à l'image d'elles-mêmes qu'on leur offre. Les arbres en ciment armé n'ont point de rapport avec la botanique et les jardins eux-mêmes s'entourent de pierres. Ce dégoût du réel uni à la décision de se créer un monde à part, que double la volonté de puissance, partout est manifeste.

Ce sont, à mon sens, les trois caractères de l'art nouveau, qui n'est pas seulement français, mais européen, car toutes les nations de notre vieux continent en sont, ainsi qu'il se peut voir, plus ou moins les adeptes.

III

Il serait injuste avant de conclure de ne pas souligner tout ce qui, en dépit de ses excès, l'Exposition des Arts Décoratifs révèle de puissance d'invention, de spontanéité constructive et d'[illegible] surtout en [illegible]

On a beau dire que l'Exposition est d'inspi-

ration assyrienne. Il est possible. Ce n'en est pas moins de l'assyrien renouvelé, rajeuni, recréé. Rien à l'Exposition n'est jamais une copie. La salle centrale du Grand Palais est une admirable trouvaille de Letrosne. La Porte d'Honneur, couleur argent, est un chef-d'œuvre de Brandt. Que dire des tapis bariolés de Roubaix, des verreries de Lalique, de Daum, de Marinot, des orfèvreries d'Aucoc, des bijoux de Fouquet, de Lacloche, de Mauboussin, de Boucheron, des faïences de Sèvres, des soieries de Lyon? Tous les arts mineurs, comme on les nomme, ont été renouvelés, non seulement dans le décor, mais dans la technique. Ce sont des matières nouvelles qu'ont mises au jour nos grands céramistes et nos grands verriers.

Mais ce qui constitue la prééminence de l'art français à l'Exposition des Arts Décoratifs, ce sont ses qualités traditionnelles, foncières, les qualités de race, celles que l'on retrouve à toutes les époques de son histoire et qui sont demeurées intactes après les cruels événements subis et le trouble qu'ils ont apporté dans les esprits, puisque nous les retrouvons égales à elles-mêmes dans l'art renouvelé qu'est l'art français d'aujourd'hui.

Ce sont nos anciennes qualités de mesure et d'élégance. Tandis que certains pays exagèrent et versent dans l'étrange, quand ce n'est pas dans la laideur, la plupart des pièces exposées par nos artisans demeurent bien proportionnées. Elles restent dans la juste norme. N'est-ce pas l'harmonie des lignes qui constitue la majesté de la salle du Grand Palais et de la Cour des Métiers, de l'ambassade de France et de l'antichambre de la direction des Beaux-Arts? N'est-ce pas elle, encore, qui fait le prix de nos livres et de nos reliures?

Aussi bien, ce goût de la mesure atteint naturellement à l'élégance. La puissance, si lourde soit-elle, ne dégénère chez nous que rarement en « mastoc ». Élégante est la salle des Fêtes et élégante la Porte d'Honneur. Élégants les pavillons du Printemps, du Louvre, du Bon-Marché et des Galeries Lafayette, malgré leur bizarrerie.

L'art nouveau français, en outre, est simple. Il l'est plus qu'il ne l'a jamais été. De là, le rappel du style Empire que, naturellement, il évoque. Les architectures, les meubles, les verreries, les vases, les tissus, les bijoux, les robes mêmes sont unis. C'en est fini des rinceaux, des entrelacs, des rubans et des feuillages que prodiguaient un faux Louis XV et un Louis XVI de bazar. C'en est fini du bric-à-brac moyenâgeux, des salles à manger Henri II et des bureaux gothiques. C'en est fini, aussi, des tarabiscotages d'un « modern style » échevelé. N'est-ce pas ce vœu de simplicité, qui, par réaction contre l'impressionisme, a conduit les peintres, les premiers, vers le cubisme? Cette simplicité est telle que les armoires, les buffets, les tables nous offrent, sans surcharge, la beauté de leurs bois. Il en va de même des vases en faïence, en grès ou en verre, qui se contentent, le plus souvent, d'être d'une riche matière.

C'est que, en même temps que nous découvrions nos bois exotiques et des pâtes nouvelles, la guerre attirait notre attention, autrefois distraite du nécessaire, sur l'importance de la matière première. Incités par le cubisme, les artistes ont songé à la mettre en valeur et à lui demander leurs plus savoureux effets de lignes et de surfaces.

Sans compter que, le sport aidant, lui qui ne s'accommode pas de falbalas, il fallut bien, pour les membres rompus par l'exercice, des chaises sur lesquelles on pût s'asseoir, des fauteuils où se reposer, des tables sûr quoi manger. Aussi nos artisans ont-ils abandonné les formes contournées qui remplaçaient le confortable par l'incommode. L'Exposition des Arts Décoratifs semble bien avoir mis le point final à ces billevesées.

En résumé, cette Exposition a le grand mérite, peut-être pas d'avoir découvert un style, mais d'avoir donné l'occasion de se manifester à un art nouveau, depuis longtemps en gestation, qui, européen par de communs côtés, s'épanouit dans toute sa fleur sur notre sol. Miroir, parce qu'il en procède, de la France immortelle et de l'époque où nous vivons, il reflète un esprit européen et un esprit national. Il montre notre pays, qui, après tant de ruines accumulées et de vies sacrifiées, aurait le droit d'être fatigué, toujours jeune et, plus que jamais, créateur.

Paul GAULTIER.

LES INTRIGUES ALLEMANDES CONTRE LE TRAITÉ DE VERSAILLES

L'étude des origines de la guerre européenne, qui appartient déjà à l'histoire et devrait intéresser uniquement les historiens, est devenue la plus sérieuse préoccupation de l'opinion publique en Allemagne. Dans les journaux et revues d'outre Rhin on ne se soucie guère ni du problème des réparations, ni du pacte de sécurité ou de celui du désarmement général. Par contre, toute l'activité est déployée pour démontrer l'irresponsabilité de l'Allemagne dans la guerre européenne. Un prétendu bureau central international fonctionne à Berlin pour la recherche des responsabilités de la guerre. Son organe mensuel : *Die Kriegsschuldfrage*, publie des documents de source allemande et reproduit tous les articles de ceux qui, en France et en Angleterre, se sont fait une spécialité de combattre leurs hommes d'État de 1914, les accusant d'avoir poursuivi une politique impérialiste et pris pour prétexte le conflit austro-serbe pour provoquer la guerre européenne et cela dans le but unique de détruire la puissance maritime et commerciale de l'Allemagne. Le Comité central international de Berlin, dont les dépenses sont énormes et les ressources non douteuses, se propose de semer la confusion dans l'opinion publique des pays alliés et de préparer ainsi un terrain favorable pour une discussion éventuelle sur les responsabilités de la guerre européenne. Pour les dirigeants actuels de l'Allemagne, ce n'est pas une affaire de conscience, ni de remords, mais une question d'intérêt à régler au profit de l'Allemagne. Car s'il était admis que l'Allemagne avait été entraînée dans la guerre européenne comme les nations alliées, le gouvernement allemand ne manquerait pas de demander la suppression de cet article du traité de Versailles qui proclame sa responsabilité et lui impose d'en supporter les conséquences. Les Allemands espèrent obtenir ainsi l'annulation du paiement des réparations pour les dommages causés aux victimes de leur agression. La manœuvre est trop grossière pour réussir, mais elle mérite d'être démasquée et combattue à temps pour éviter des froissements inutiles entre les peuples alliés et amis.

En effet, les Allemands s'efforcent de démontrer que le point de départ de la guerre européenne fut l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo et que l'attentat était sinon inspiré, tout au moins connu du gouvernement serbe. Les prétendus aveux d'un ancien agent diplomatique serbe, qui est entré au service de cette propagande allemande dès le début de la guerre, sont publiés dans toutes les langues et dans tous les pays. Certains publicistes des pays alliés s'en servent de bonne foi pour combattre leurs propres gouvernants, sans se douter qu'ils sont les dupes inconscientes de la propagande allemande pour l'annulation des réparations. Par contre, le Comité de Berlin se garde bien de répandre dans le monde les aveux de vrais démocrates républicains allemands, comme ceux de Hermann Wendel, ancien député socialiste au Reichstag, qui vient de publier une série d'articles dans l'*Arbeiter Zeitung* de Vienne, de Heirich Konner, ancien directeur du grand journal viennois *Die Zeit*, ou enfin ceux du comte Tisza, ancien président du Conseil hongrois. Nous ne reproduisons ici que l'extrait de la lettre que le comte Tisza, alors président du Conseil, avait adressée à l'empereur François-Joseph trois jours après l'attentat de Sarajevo. Il y est dit notamment :

« Après l'audience chez Votre Majesté, j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec le comte Berschtold et d'apprendre son opinion que l'attentat de Sarajevo serait employé comme prétexte pour régler les comptes avec la Serbie.

« Je n'ai pas hésité à dire au comte Berschtold que je considère cela comme une erreur fatale et, qu'en pareil cas, je ne pourrais partager la responsabilité. Avant tout, jusqu'à présent, nous n'avons aucune raison réelle pour rendre la Serbie responsable, ni provoquer avec elle une guerre, vu que les réponses du gouvernement serbe sont satisfaisantes. Nous aurions eu en pareil cas le pire *locus standi* et nous serions traités par le monde entier de destructeurs de la paix. Nous aurions provoqué une grande guerre dans les conditions les plus défavorables pour nous.

« Vu la situation actuelle dans les Balkans, je ne me soucie en rien de trouver un *casus belli*. Quand le moment favorable sera venu, on pourra créer pour n'importe quelle question un prétexte de guerre. Mais, préalablement nous devons créer une constellation diplomatique d'après laquelle la proportion des forces serait pour nous moins défavorable. »

Cette lettre est édifiante. Elle confirme la conviction de tous les honnêtes gens que les gouver-

pements austro-allemand s'étaient préparés pour la guerre européenne et qu'ils avaient pris comme prétexte l'attentat de Sarajevo pour déclancher leur agression contre les peuples libres de l'Europe. Malgré toute l'importance de l'aveu du comte Tisza, nous préférons nous servir d'autres preuves de la responsabilité austro-allemande antérieures à l'assassinat de Sarajevo. Elles sont, à notre avis, les seules qui doivent être prises en considération.

Dès 1904, l'état-major général autrichien envisageait l'écrasement de la Serbie comme une nécessité pour étendre le protectorat politique et économique de l'empire des Habsbourg sur toute la péninsule balkanique. Son plan reçut aussitôt l'approbation de l'archiduc François-Ferdinand et fut imposé aux dirigeants de la diplomatie austro-hongroise. On le fit révéler pour la première fois, lors du rapprochement serbo-bulgare, en 1904. L'Autriche-Hongrie signifiait alors à la Serbie qu'elle ne renouvellerait pas le traité de commerce qui allait expirer, si une entente politique et l'union douanière étaient conclues entre Belgrade et Sofia. Pour empêcher un tel rapprochement également à l'avenir, le gouvernement de Vienne exigeait que la Serbie prît l'engagement de faire toutes ses commandes d'armes et de munitions aux usines de guerre autrichiennes et d'accorder des facilités spéciales pour le transit et l'importation des marchandises austro-hongroises. La Serbie ne pouvait souscrire à une telle atteinte portée à son indépendance et son refus eut pour conséquence la fameuse guerre douanière entre le grand empire des Habsbourg de cinquante millions d'habitants et le petit royaume serbe de trois millions d'habitants. L'Autriche-Hongrie a fini par renoncer à ses prétentions sous la pression de la pénurie en vivres dont la Serbie était son principal fournisseur.

Pendant la crise de l'annexion de la Bosnie en 1908-1909, l'Autriche s'apprêtait à écraser l'indépendance de la Serbie, mais fut retenue par sa propre alliée, l'Allemagne, qui n'était pas prête militairement pour la guerre européenne que cette agression n'aurait pas manqué de provoquer. Néanmoins le gouvernement viennois cherchait à convaincre l'opinion publique du monde entier que la monarchie des Habsbourg était en état de légitime défense, que la Serbie était un foyer d'agitation menaçant à la fois l'intégrité territoriale de l'Autriche-Hongrie et la paix dans les Balkans. En réalité l'opinion publique en Serbie s'était bornée à protester contre la flagrante violation d'un traité international qui enlevait tout espoir au peuple serbe de Bosnie et d'Herzégovine de se libérer de « l'occupation provisoire autrichienne », imposée par le traité de Berlin, en 1878. D'ailleurs, l'annexion des deux provinces, peuplées de Serbes, a provoqué de violentes protestations également chez tous les Slaves d'Autriche-Hongrie, surtout chez les Slaves du Sud. Le gouvernement de Vienne s'en était servi pour organiser des persécutions contre tous ceux qui osaient se dire Serbes, arrêter et emprisonner plusieurs centaines de personnes et leur intenter des procès de haute trahison. Il s'agissait de démontrer au monde qu'il y avait vraiment une agitation panserbe, qu'elle avait des agents secrets répandus un peu partout dans les provinces méridionales austro-hongroises et que ceux-ci étaient en rapport direct avec un comité central siégeant à Belgrade. Mais les procès de haute trahison ont donné des résultats négatifs. Certains d'entre eux, comme le « procès d'Agram » et « l'affaire Friedjung », ont provoqué des protestations dans le monde entier et ont fini par discréditer complètement la justice et le système du régime d'Autriche-Hongrie. Il fallait donc ajourner l'agression contre la Serbie et trouver un prétexte plus sérieux que les faux témoignages d'agents provocateurs recrutés spécialement à cet effet.

Lors de la première guerre balkanique, que l'Autriche ne voulut pas empêcher dans l'espoir que les Turcs vaincraient et qu'elle pourrait occuper la Serbie en sauveur, pour la protéger contre l'invasion turque, d'importantes forces armées austro-hongroises étaient déjà concentrées tout le long de la frontière serbe. La défaite turque a produit une telle déception dans les milieux militaires que l'état-major général autrichien adressait à son gouvernement, le 8 novembre 1912, une demande l'invitant à mettre la Serbie en demeure de choisir entre l'union douanière avec l'Autriche-Hongrie et le conflit armé éventuel. Il y était dit notamment :

« Il s'agit de décider si l'union de tous les Slaves du Sud se ferait sous le sceptre des Habsbourg, ou bien par la Serbie au détriment de l'intégrité territoriale de l'Autriche-Hongrie. » (Voir à ce sujet les mémoires du général Conrad Von Hetzendorff, ancien chef de l'état-major général de l'armée austro-hongroise.)

Le gouvernement a décidé alors de précipiter

les choses dès que le moindre prétexte lui fournirait l'occasion. Il avait hâte de rehausser le prestige du régime aux yeux de tous les peuples opprimés d'Autriche-Hongrie et chez lesquels l'écroulement de l'empire turc avait éveillé les espoirs et encouragé la confiance en leur prochaine libération de la domination des Habsbourg. Une guerre victorieuse contre la petite Serbie et la conquête de celle-ci étaient, pour les dirigeants autrichiens, le seul moyen de consolider ce labyrinthe de peuples, dont l'écroulement était, pourtant, inévitable.

La diplomatie austro-hongroise s'était livrée à toutes sortes d'excentricités afin de provoquer un prétexte quelconque pour l'agression armée contre la Serbie. En moins de deux ans, dans la période de 1912 à 1914, la Serbie reçut plusieurs ultimatums de l'Autriche. Elle en recevait un à propos de prétendus mauvais traitements infligés au consul autrichien à Prizren, lors de l'entrée des troupes serbes en automne 1912. La presse officieuse de Vienne allait jusqu'à affirmer que le consul Prochaska était devenu bon pour faire un gardien de sérail et si une rapide enquête des autorités militaires serbes n'avait pas établi qu'il n'en était rien, la guerre austro-serbe et européenne pouvait éclater à propos de cette scandaleuse affaire. Les autres ultimatums, plus sérieux, ont eu pour but d'obliger l'armée serbe à se retirer de la côte adriatique, ou bien des positions stratégiques de la frontière serbo-albanaise en 1913-14. La Serbie a toujours cédé pour donner satisfaction à sa puissante voisine et pour éviter tout conflit armé avec elle. Elle avait, d'ailleurs, cédé aussi à l'ultimatum autrichien se rapportant à l'assassinat de Sarajevo en 1914. Mais la guerre européenne était alors inévitable. Il s'agissait uniquement de savoir si elle serait localisée au début ou bien tout de suite généralisée. Localisée, elle aurait permis à l'Autriche d'écraser l'Etat indépendant serbe et d'étendre son protectorat politique et économique dans toute la péninsule balkanique. L'Allemagne aurait ensuite déclanché la guerre européenne avec beaucoup plus de chance de réussir qu'elle ne l'a engagée en 1914. Il faut rendre cette justice au gouvernement allemand qu'il avait déployé toute son activité pour empêcher une guerre européenne dans laquelle la disproportion des forces adverses serait défavorable à l'Allemagne. De là proviennent toutes les manœuvres diplomatiques du gouvernement allemand pendant la période critique, entre l'assassinat de Sarajevo et la déclaration de guerre que le Bureau International de Berlin voudrait faire passer pour des preuves de la ligne de conduite pacifique de l'Allemagne de Guillaume II. Evidemment, l'Allemagne ne pouvait désirer une guerre mondiale, comme celle qui a eu lieu. Et si elle l'a déclanchée, cela prouve que les dirigeants austro-allemands se sont trompés dans leurs calculs et que les dirigeants de la Triple Entente les ont dévoilés à temps et ont préféré se résigner à la guerre pour prévenir le danger avant que l'impérialisme allemand ait conquis toute la péninsule balkanique et étendu son influence même au delà, en Orient.

La politique de l'empire allemand ne permettait pas de douter de ces préparatifs d'agression. Dès le début de 1914, l'Autriche et l'Allemagne avaient arrêté leur plan pour l'exécution de cette agression. Elles n'ont pas négligé de prévoir également la répartition des forces, puisque des traités secrets d'alliance avaient été conclus entre les deux empires centraux d'une part, la Bulgarie, la Grèce et la Turquie de l'autre, s'assurant ainsi par avance une compensation pour la défaillance probable de la Roumanie et de l'Italie dans une guerre européenne. Ces traités secrets, à eux seuls, établissent d'une manière indiscutable la préméditation des dirigeants austro-allemands et leur responsabilité exclusive pour la guerre européenne

Au moment où l'attentat de Sarajevo a eu lieu, toutes les dispositions étaient déjà prises par les états-majors austro-allemands pour la guerre imminente : la mission militaire allemande en Turquie a été considérablement renforcée pour avoir en main tout le commandement de l'armée turque; des officiers supérieurs de l'état-major allemand avaient été envoyés également en Bulgarie et en Grèce; enfin une armée austro-hongroise de 300.000 hommes sur pied de guerre se trouvait concentrée en Bosnie, près de la frontière serbe, pour de soi-disant manœuvres, que l'archiduc François-Ferdinand devait diriger personnellement. On doit convenir que l'ensemble de ces préparatifs diplomatiques et militaires était fait pour déclan[illegible] la guerre [illegible] pour maintenir la paix. [illegible] n'y avait pas eu d'abord à Sarajevo un incident de frontière [illegible] pour servir de prétexte d'attaque [illegible] d'agression [illegible] l'assassinat de l'archiduc [illegible] l'Autriche avait attendu [illegible] son ultimatum [illegible] gouvernement de [illegible]ade, c'était [illegible] dans l'espoir que [illegible]

la pression menaçante et par des manœuvres sournoises de la diplomatie allemande, elle finirait par obtenir l'approbation de la Triple-Entente pour l'envoi « d'une expédition militaire de punition » en Serbie. Mais ces manœuvres étaient si grossières qu'elles ne pouvaient pas faire de dupes. Elles resteront, en tout cas, l'exemple d'une vulgaire et perfide rouerie qui ne peut rien avoir de commun avec la traditionnelle habileté de la diplomatie secrète. Aussi, nous nous abstenons de rappeler ici les gros et petits incidents prétendus tragiques et plutôt comiques qui se sont produits dans les coulisses diplomatiques.

Pour nous, pour tous les peuples alliés, la question des responsabilités de la guerre européenne ne peut plus se poser. Elle est liquidée, non seulement par le traité de Versailles, mais aussi et surtout par les propres aveux des coupables eux-mêmes et les preuves indiscutables dont quelques-unes sont signalées dans cet article. Il vaudrait donc beaucoup mieux pour le peuple allemand reconnaître franchement la responsabilité de la bande de criminels qui l'a gouverné et entraîné dans la guerre et dont il s'est débarrassé depuis, que de se déclarer solidaire avec les coupables par la persistance d'arriver à faire reconnaître leur innocence.

D. Tomitch.

LE GÉNIE D'EDGAR POE (1)

LE PEINTRE ET L'AQUAFORTISTE

Ce métaphysicien, ce rêveur hanté par le démon de l'analogie, ce poète obsédé de visions ineffables, cet analyste d'une rigueur mathématique, a été aussi un profond et ardent amant de la nature, doué du génie de la décrire en graveur et en peintre — tantôt virtuose du blanc et noir, tantôt coloriste d'une éclatante magnificence. On a tenté bien des illustrations des contes de Poe. Aucune n'a pu atteindre à la précision, à la suggestive évocation de leurs textes eux-mêmes, à leur puissance de transposition dans la plus stricte vérité. La façon dont Poe a exprimé la mer, la campagne et les aspects des cités reste son secret.

Avant tout, il a chéri la mer, et les navires, et le peuple de la mer. On a souvent admiré la connaissance minutieuse qu'il a montrée, dans *Les aventures d'Arthur Gordon Pym*, des moindres détails de l'installation et du gréement d'un navire, de sa direction, de la vie à bord, de la psychologie des matelots. La description de la cale du brick où Pym endure tant d'épouvantes est un exemple parfait d'une telle connaissance. Poe y a même apporté une sorte de coquetterie dans l'étalage de son savoir, comme Hugo l'avait fait et l'allait faire encore dans ses grands romans pleins de descriptions techniques : mais son but était assez différent. Poe songeait bien moins à étonner et à se faire valoir qu'à assurer le plus grand pouvoir de crédibilité, désir fort distinct du romantisme et de ses jeux d'effets : il voulait pousser aussi loin que possible sa peinture avec le réalisme d'un analyste faisant participer la vie des choses à celles de ses héros. Il y apportait le plus grand souci de vérité. Indépendamment de sa propre expérience, il était un lecteur passionné de récits de voyages, il aimait recueillir des traditions orales, il était séduit par les drames innombrables du risque de cette mer où il voyait un immense champ de fatalités éparses. Il avait le sens bien américain du roman d'aventures qui a assuré à des hommes comme Fenimore Cooper ou Mayne Reid, malgré l'absence de qualités littéraires, une popularité internationale. Mais avec les documents soigneusement rassemblés le grand artiste, maître de son sujet, refaisait une œuvre bien à lui grâce à son tact dans l'élimination : et il distribuait sur toutes les choses réelles un clair-obscur magique. Il est impossible de découvrir dans la longue autobiographie descriptive de Pym une manière de dire qui soit d'un littérateur et se départe du ton très simple d'un adolescent jeté dans une aventure terrible : mais c'est précisément cette simplicité qui, assurant la crédibilité, confère tant de grandeur à l'existence tragique de Pym, aux scènes d'horreur et aux spectacles mystérieux et grandioses qu'il lui est donné de contempler. Ainsi cet adolescent vieilli en quelques

(1) Sous ce titre, M. Camille Mauclair va publier incessamment un considérable ouvrage où il analyse la pensée et la méthode d'Edgar Poe, non seulement comme conteur et poète, mais comme essayiste, philosophe et anticipateur scientifique. Il s'y élève avec une force extrême contre la calomnie et la fausse interprétation qui ont jusqu'ici défiguré la mémoire et l'œuvre du plus illustre écrivain des Etats-Unis. Il rectifie certains jugements de Baudelaire et montre l'influence de Poe sur les lettres françaises. De ce livre fervent et original, dont la thèse fera date, nous détachons pour nos lecteurs ce chapitre inédit. — N. D. L. R.

semaines par la torture morale et physique s'exprime-t-il à la fin comme un homme fait, capable de comprendre avec résignation l'immensité du secret de ce Pôle où il va périr en découvrant ce que nul ne soupçonna jamais. Ainsi le pauvre pêcheur entraîné dans le Maelström en arrive-t-il à se délivrer de l'instinct de conservation pour admirer la sublimité de cette nature qui va l'engloutir — et lui non plus ne prononce jamais un mot d'auteur, mais l'artiste invisible est derrière lui; et il sait apparaître pour transfigurer la réalité en œuvre d'art par quelques touches suprêmes. Personne n'a jamais donné plus de relief à une peinture qu'à celles de la cale du brick où Pym est enfermé, des figures farouches de Peters et des matelots rebelles, de la scène de la reprise du navire, de l'apparition effroyable du vaisseau plein de cadavres, de la tempête qui fait du *Grampus* une épave, de la réception et du guet-apens des sauvages de Tsalal, de la destruction finale du second navire. La réalité est serrée au plus près, et pourtant le fantastique s'y insinue jusqu'à prendre radieusement possession du drame; et c'est par de subtils degrés que la crédibilité accordée à Pym s'évanouit dans la lumière irréelle de la féerie polaire où il va nous conduire, tout ensemble cauchemar et apothéose. Dans le *Manuscrit trouvé dans une bouteille*, le même art mêle à la description réelle de la vie de bord la grandissante suggestion d'une atmosphère invraisemblable de « Hollandais volant », jusqu'à ce que tout se dissolve dans un songe. Mais quelles descriptions de la mer! On n'a point dépassé en intensité les quelques pages où Poe a donné à sa *supposition* du Maelström, grandi jusqu'au gigantesque par son imagination, la puissance absolue d'une réalité dépeinte avec l'exactitude d'un savant et l'enthousiasme d'un grand poète. C'est un des plus étonnants « marinistes » qui aient existé.

Avec cette passion de la mer, la passion du paysage. Poe aimait la campagne comme un homme qui en était privé, fils d'errants aventureux confiné dans les cités par de pénibles besognes. Dès qu'il a pu, il a caché son bonheur éphémère dans l'humble cottage de Fordham, où il aimait planter et soigner son gazon et ses fleurs. Les longues promenades dans les champs étaient ses meilleures joies. Avec quelques voyages de ville en ville dans les Etats de l'Union, avec quelques excursions dans les Alleghanys, avec les souvenirs de sa vie d'étudiant à Charlottesville, il a su être un grand paysagiste, et les décors qu'il dispose autour de ses personnages sont des allusions à sa vie. Avec quelle netteté il nous montre la cabane bâtie par l'hypocondre Legrand, du *Scarabée d'or*, sur cette langue de sable encombrée de brousses chétives, près du fort Moultrie où lui-même passa, jeune artilleur de West Point! Combien il nous fait suivre pas à pas le trio furtif des chercheurs dans les halliers de la terre ferme, au crépuscule ou dans la faible lueur de la lanterne sourde! Et cette lueur projetée sur le brusque étincellement du prodigieux trésor est digne du rayon doré illuminant le *sfumato* d'un Rembrandt. C'est par des juxtapositions de plans colorés, apparemment très simples, que nous accompagnons l'étrange Bedloc dans sa promenade en montagne jusqu'à l'instant où le fantastique se projette dans notre âme comme dans la sienne sous l'apparence de l'ombre insolite d'un palmier dans les Ragger Mountains : et quelques épithètes savamment choisies, dans un récit très sobre, suffisent à évoquer le combat dans la ville hindoue : du haut de la colline nous en suivons vraiment les épisodes comme Bedloc lui-même, et l'art du peintre ne nous en montre exactement que ce qu'à cette distance et selon cette perspective nous pouvons en voir. La même sobriété, le même choix des détails, donnent son prix à l'extraordinaire lithographie du paysage initial de *La Chute de la Maison Usher*, de son ciel lugubre, de son étang vaseux où se reflète la façade si morne « avec ses fenêtres pareilles à des yeux sans pensée ». Mais ici intervient un élément quasi-musical, un pathétisme né du rythme des phrases, rythme de marche funèbre que la traduction de Baudelaire a admirablement rendu. C'est tout ensemble un décor et une ouverture de tragédie. Là Poe a donné, en un conte qui est probablement le chef-d'œuvre du conte, la pleine mesure de sa maîtrise dans l'art de transposer insensiblement la réalité dans les régions du fantastique. La crédibilité n'est jamais détruite; tout, dans la maison Usher, reste vraisemblable, c'est des âmes que naît cette étrangeté qui, par degrés, transfigure les choses et les êtres et fait s'achever l'œuvre en poème d'épouvante. C'est la conscience qui fait le drame auquel les objets eux-mêmes, témoins silencieux, finissent par participer.

Par cette même conscience le réel s'élève à l'allégorie. Ainsi le pêcheur du Maelström ressent-il cette sorte d'ivresse que définira plus tard un vers de Baudelaire : *Les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts*. Et à l'instant où cet enivrement surmonte la peur en ce marin

qui va périr, il en fait un personnage allégorique, représentant Poe lui-même et son esthétique. Ce pèlerin, comme l'auteur, oublie la terreur dans la contemplation presque sereine de l'impassible Loi qui l'engendre : la comprendre le console d'en être victime. De ces tempêtes, de ces cataclysmes, de ces abîmes vertigineux, vus et exprimés par un peintre, nous passons au paysage entièrement inventé : et c'est celui de l'admirable *Silence*, avec ses noirs puissants d'eau forte romantique, sa désolation grandiose, et aussi l'adjonction d'un élément incantatoire, son célèbre début symphonique : « Ecoute moi, dit le Démon, en plaçant sa main sur ma tête... » brusque comme l'appel initial de la VIIe Symphonie, et le lent déroulement des visions que scande l'intervention des *repetends* dont Poe a toujours fait un si subtil usage.

On ne peut aller plus loin dans la composition d'une description tragique, et la gravure à la manière noire qu'est *Silence* laisse loin derrière elle les créations où Martin, Blake, Odilon Redon, ont tenté de traduire plastiquement l'inexprimable. Mais est-ce là tout l'art de Poe? On croirait que ceux qui le qualifient de morbide halluciné, d'amoureux de l'horrible, n'ont jamais eu connaissance de l'*Ile de la Fée*, et de cette *Vallée du Gazon Diapré* où se déroule la fraîche idylle d'*Eléonora*, et du *Domaine d'Arnheim*. Devant ces pages lumineuses et tendres, emplies de tant d'amour pour la nature, si heureuses et pourtant si noblement touchées d'une note d'harmonieuse mélancolie, il est impossible de ne point songer à Watteau, aux décors de l'*Embarquement pour Cythère* et de l'*Assemblée dans le parc*. Ce sont là les reposoirs si rarement accordés à la vie désespérante de Poe. *Le Domaine d'Arnheim* nous montre comment ce pauvre poète avait médité l'art des jardins et du paysage composé, ce qu'il en eût su faire si la fortune lui fût venue. Il était né pour le luxe, un luxe servi par le goût et dévoué à la beauté. Il avait de son emploi intelligent le sens natif d'un grand seigneur. Il s'est plu, dans sa misère décente, à donner des conseils sur la façon de parer les jardins et les logis conseils témoignant de son imagination de lyrique et d'allégoriste. Ces conseils sont devenus *Le Cottage Landor* et *La Philosophie de l'ameublement*, où ses instincts de coloriste romantique, réagissant hardiment contre les errements des parvenus qui l'entouraient, sont pourtant soumis à cette discipline, à cet ordre, à cette mesure, à cette ferme et sobre composition des effets qui furent les marques de son génie. « Là, tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté... » dans cette île de la Fée, dans cet enchanteur domaine d'Arnheim, comme dans les toiles de Watteau. La clarté qui y règne est éblouissante, et suggérée par une série de tonalités juxtaposées qui annonce une sorte d'impressionnisme littéraire. Il y a des féeries de Claude Monet, où la lueur du soleil pénètre les brouillards de la Tamise, qui font songer à cette façon qu'a eue Poe de créer l'ambiance d'un paysage. Mais si, comme on a fini par en convenir, le pressentiment de l'art de Monet était déjà dans Watteau, c'est à celui-ci et à son grand devancier Claude Lorrain que se réfère l'esthétique du paysage composé, rêvé par un jeune Américain qui ne connut aucune des œuvres de ces maîtres. Comment soutenir, devant de tels écrits, la légende d'un Edgar Poe épris de l'horrible, malsain et demi-fou? De telles pages sereines et exquises représentent les échappées de son âme vers cette nature qu'il adora et dont il fut privé.

Mais il fallait vivre dans la servitude des villes, dans les rues monotones et sombres où l'homme de génie, poursuivi par le guignon, cheminait vers les besognes de bureau qui assuraient son pain et celui des deux femmes aimées. Et en route son âme s'enivrait de la tristesse des parias dont il était lui-même, et l'effrayante machine à regarder et à déduire qu'était son cerveau ne cessait de fonctionner. Devant tout spectacle s'affirmait le don merveilleux et fatal. De la vie et de l'atmosphère des cités industrielles Poe a donc gravé aussi, avec une extrême intensité, des eaux-fortes sombres, traversées des lueurs troubles de « la grande barbarie éclairée au gaz ». Et là encore, avec quelques procédés très sobres mais un sens magistral des effets, il a suggéré la réalité plus encore qu'il ne l'a décrite, car une de ses magies est de nous placer dans l'atmosphère exacte mieux que par une description longue et minutieuse : trois ou quatre détails suffisent, mais c'est leur choix et leur place qui font tout. Il suffit que, par une déchirure de vieux manteau, nous entrevoyions la lueur d'un diamant et d'un poignard, pour que nous comprenions aussitôt le caractère mystérieux de l'*Homme des foules*, et nous mettions à le suivre avec une folle curiosité dans le dédale de ces rues interminables où éclatent par instants les lumières violentes « des palais du démon Gin »; et aucune de ces rues ne nous est décrite mais nous les voyons nous y respirons le brouillard, nous y avons froid, nous sommes étourdis par leur tumulte ou angoissés par leur silence, nous y subissons la sensation navrante

d'être seuls et perdus dans ce désert d'hommes à la suite de ce vieux Juif Errant qui, fuyant le tête à tête avec sa conscience, s'élève subitement au symbole et semble s'abîmer dans le Maelström londonien. Un tel chef-d'œuvre a donné le modèle, souvent imité mais jamais égalé, d'un art de suggestion littéraire où, comme disait Corot, « on ne voit rien mais tout y est ».

C'est par la même faculté d'entrevision que Poe, qui n'est jamais venu à Paris, nous a donné la sensation de ces vieilles rues du Paris de Louis-Philippe où déambulent le singulier chevalier Dupin et son ami en méditant des énigmes policières et en cédant à leur passion pour les analogies et le calcul des probabilités, philosophes et noctambules recherchant l'ombre et fuyant les importuns, tandis que s'accomplit le crime de la rue Morgue ou que le préfet s'exténue à chercher la fameuse lettre volée. C'est peut-être dans ces évocations que Baudelaire a pris l'idée de faire entrer le paysage citadin dans sa poésie et ses poèmes en prose, où il l'a inscrit avec tant de force : et les indications de Poe, quoique à peine visibles, sont aussi suggestives par leur justesse de construction que les eaux-fortes de Méryon à la manière desquelles elles font songer. Non moins étonnante est la description de Londres et de ses quartiers plébéiens ravagés par le fléau où s'aventurent les intrépides matelots Leggs et Tarpaulin, pleins de vaillance, d'humour et d'alcool, dans *Le Roi Peste*. Mais dans le ton burlesque Poe n'a pas décrit avec moins de netteté la petite cité hollandaise de Vondervotteimittiss où le diable s'amuse à perturber l'existence du haut du beffroi. Partout la crédibilité est obtenue par une faculté de réalisation plastique et picturale.

Cette faculté ne s'exerce pas moins dans la description des intérieurs. Dans ses bureaux maussades, dans ses misérables logis ou dans sa cabane de Fordham, Poe a rêvé de somptueux, d'admirables décors intérieurs, et il les a contemplés avec une attention si intense qu'il semble les avoir décrits d'après nature. Il a certes été influencé par la lecture des fictions romantiques de Walter Scott, d'Anne Radcliffe et de certains auteurs allemands, mais il les a recomposées en les purifiant de leur outrance et en les parant des ressources de son goût et de son imagination. Le palais du prince Prospero, où surgit le *Masque de la Mort rouge*, fait songer aux architectures à la fois exactes et chimériques rêvées et réalisées par Piranesi. Les appartements de Roderick Usher et de lady Ligeia sont décrits avec un luxe indépassable d'images, nous y vivons, nous y assistons au drame. Le décor d'*Ombre* est une admirable eau-forte en couleurs, avec la note livide du cadavre et la note purpurine des flacons de vins de Chios sur le fond des tentures ténébreuses. Nous pénétrons réellement dans le manoir abandonné où, au chevet d'une alcôve, rayonne doucement le mystérieux *Portrait ovale*. Quelques mots, dans *La barrique d'amontillado*, suffisent pour que nous soyons dans une petite cité d'Italie au XVIIIe siècle au temps du carnaval, et nous descendons dans les catacombes qui servent de caves aux Montrésor, et nous sentons le nitre, et dans ces profondeurs le poids énorme de la terre nous étouffe, avant que la vendetta féroce n'ait exacerbé notre angoisse. Nous éprouvons physiquement l'horreur de chaque détail du cachot, les rats, le souffle pestilent du puits, l'odeur du couperet aiguisé, les murs de feu, dans *Le Puits et la Pendule*. Nous savons comment est le logis du philosophe Bon-Bon, le logis de l'assassin du *Chat-Noir* ou du *Cœur révélateur*, celui des dames L'Espanayse. Nous sommes dans la salle à manger du docteur Ponnonner démaillotant sa momie, et dans la chambre sinistre où râle M. Valdemar. Nous pourrions les décrire, tant Poe, qui ne les a décrits qu'à peine, a su nous les suggérer. Du palais au bouge, son sortilège de peintre-graveur établit la crédibilité.

J'ai plusieurs fois fait l'expérience de lire à des dessinateurs certaines de ses descriptions en leur demandant ensuite si elles leur paraissaient aisément traduisibles par les moyens de leur art. Tous m'ont répondu que cela leur semblerait facile, la mise en place et les détails étant d'une grande précision, aussi grande que l'exige une *illustration* fidèle; mais plusieurs (les plus imaginatifs et les plus originaux), m'ont exprimé peu après leur étonnement de n'avoir abouti, en essayant par jeu, qu'à de médiocres croquis. Un examen plus réfléchi de la valeur plastique du texte leur avait montré combien les éléments matériels des descriptions étaient lacunaires. Pourtant, à la première lecture, la réalité leur était apparue complète et intense. Ils reconnaissaient [illegible] de quelques mots excitant si puissamment leur propre imagination qu'ils avaient cru voir véritablement [illegible] complets au point de [illegible] à eux-mêmes [illegible] sion de l'un d'eux, *sentis abandonnés*. Les autres plus [illegible] de l'illustration, à la présentation de

choses vues telles que tout le monde les voit, n'éprouvaient point cette gêne : Poe leur en avait dit assez pour agencer des images, mais ces images étaient quelconques, parce qu'ils n'avaient pas regardé avec ses yeux à lui, ni repensé les spectacles avec son sens de synthèse et de rêve.

Je me souviens d'autre part de la surprise d'un peintre qui, ayant entrepris de représenter d'après le texte de *Salammbô* le fameux voile de Tanit, le *zaimph* brodé de multiples images sacrées, constatait que Flaubert, dont la description semble non seulement éblouissante mais très minutieuse, n'a employé, pour le grand embarras d'un dessinateur et d'un coloriste, que des épithètes et des métaphores abstraites. Mais il a su les choisir et les placer avec une telle science de l'effet que la crédibilité a été imposée. Cette crédibilité, qui est l'équivalence suprême des moyens plastiques dans le langage écrit, domine de très haut les pouvoirs du simple talent énumérateur. Elle est l'apanage des seuls écrivains vraiment grands. Edgar Poe l'a possédée et employée d'une manière constamment admirable. Personne n'a arrêté sur la nature et sur les choses un regard plus pénétrant et plus lucide : mais pour l'illustrer dignement, c'est-à-dire l'égaler par le pinceau ou le burin, il faudrait être aussi profond visionnaire qu'il le fut. Ses figures féminines rappellent Léonard, ses fonds évoquent ceux de Rembrandt; bien des noms de graveurs et de peintres viennent à la pensée lorsqu'on songe à ses créatures et à l'univers où elles se meuvent. Des masques, des gestes, des éclairages nous hantent. De multiples impressions chromatiques et plastiques nous assaillent quand nous nous remémorons ces décors et ces scènes où les valeurs et le clair-obscur sont si magistralement distribués. Le romantisme n'a pas produit de descripteur plus brillant, plus varié, pour qui les réalités du monde sensible aient semblé compter davantage, et ces visions nous poursuivent, et elles ont influencé les visions de beaucoup d'écrivains postérieurs à Poe. Et cependant jamais il ne fait songer, comme bien des auteurs romantiques, à une confusion des moyens, à la possible erreur d'avoir choisi pour s'énoncer, la page au lieu de la toile, de la plaque de cuivre ou de la pierre lithographique : jamais non plus au désir d'imiter les procédés de la peinture ou du dessin avec les mots qui a produit la prose d'un Gautier ou la tentative d'écriture impressionniste des Goncourt. Nous ne savons pas ce que Poe, dans les conditions spéciales de sa vie, a pu connaître de la peinture, que la photographie ne pouvait encore vulgariser, et à laquelle il ne fait que de rares allusions. Nous ne savons pas quels sont les chefs-d'œuvre qu'il a pu entendre, de cette musique dont il a parlé un peu plus souvent et avec une grande dilection. Il était apte à toutes les émotions des arts et son esprit était fait pour en saisir les identités. Mais il ne les a pas confondus Son sentiment des spectacles ne l'a jamais déréglé jusqu'à le faire se complaire dans la description, jusqu'à faire fléchir sa stricte volonté de composition, de répartition et de subordination de tous éléments en vue de l'effet. Il n'y a pas une longueur, même intéressante, pas un hors-d'œuvre, même savoureux, pas un morceau de virtuosité, même brillant, qui aient trouvé grâce devant ce génie concentré et essentiel. Ses peintures, ses eaux-fortes, sont régies par cet *esprit de géométrie* que Poe lui-même prête aux étranges dessins de Roderick Usher. combinaisons de lignes souterraines révélées par une lumière merveilleuse dont la source est indiscernable. Dans l'évocation comme dans le raisonnement analytique, la volonté de Poe reste la rigueur même, l' « *hostinato rigore* », de Léonard de Vinci, créant un art littéraire, avec de purs moyens spécifiquement littéraires, art d'ordre, de mesure, de choix, de gradation, — *classique*. Même le sentiment de cette nature dont il était l'avide adorateur n'a pu en faire l'esclave enclin à la célébrer avec les immenses paraphrases des romantiques, même son panthéisme ne l'a pas engagé à abuser de ses magnifiques moyens verbaux. L'éloquence narrative est par lui dédaignée : quelques traits, quelques épithètes illuminatrices, et nous voyons tout ce que l'enchanteur veut nous permettre de voir de ces riches décors où il nous promène, pour manifester l'Idée, qui est tout. Il peint moins les choses qu'il ne crée une atmosphère : cet artiste égal aux plus grands est et reste un métaphysicien qui se sert du prestige de l'art pour des fins abstraites.

Camille Mauclair.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA QUESTION D'AUTRICHE

Ceux qui en 1919 eurent l'occasion de parcourir l'Allemagne en revinrent épouvantés. Certes la nation dont les ambitions impérialistes avaient provoqué la catastrophe de 1914 et qui avait mené sa guerre avec une telle brutalité méritait un châtiment. Mais le châtiment paraissait au moins égal à la faute. Ce grand peuple s'abandonnait, et tombait en dissolution et l'on pouvait sérieusement craindre que se laissant aller au désespoir il ne provoquât un tel désordre dans la majeure partie de l'Europe que les désastres de la guerre en fussent dépassés. Ceux qui parcourent aujourd'hui ce même pays, repassent par les mêmes lieux, en reviennent également fort effrayés, mais pour de toutes autres raisons. Assurément l'Allemagne de 1925 est loin d'avoir retrouvé son orgueilleuse prospérité d'avant-guerre. La vie y est difficile comme dans tous les pays de notre vieux continent, les classes laborieuses et surtout les classes moyennes ne sont pas heureuses et leur mécontentement se traduit par un malaise politique d'une autre forme que le nôtre, mais égal au nôtre, et par une crise morale peut-être plus grave que la nôtre. Mais l'Etat a recouvré sa force et son prestige, la situation financière n'est pas mauvaise, la situation industrielle s'améliore d'année en année, l'outillage économique qui d'ailleurs avait peu souffert s'est développé, la marine marchande s'est reconstituée, tout le pays travaille, produit et donne partout des preuves d'une extraordinaire vitalité.

Ce phénomène se produit souvent chez les nations vaincues : la France après 1870 en a donné l'exemple et l'on se souvient encore de l'impression de surprise et d'admiration qu'éprouva le monde devant le succès de l'exposition de 1878. Mais ce qui est nouveau et inquiétant, c'est la volonté de revanche qui tend tout ce peuple vers un même but : effacer la « honte de Versailles ». Les uns, les partis de droite nationalistes, racistes, monarchistes songent à une revanche militaire la plus prompte possible et ne reculent devant aucune conséquence d'une guerre nouvelle; les autres, plus sages, se contentent d'escompter une revanche économique qui leur rendrait pour ainsi dire automatiquement « la place à laquelle l'Allemagne a droit dans le monde », comme ils disent, et qui par la force même des choses leur amènerait sans coup férir la revanche politique qu'ils espèrent.

Ce prodigieux redressement politique est dû en grande partie aux fautes des Alliés, dont les divergences de vue en ce qui concerne la conduite à tenir envers le Reich sont apparues dès le premier moment et dont les égoïsmes nationaux ont annihilé le sens européen. La politique britannique n'ayant pas su abandonner une tradition désuète a été conduite par ce vieux principe insulaire : combattre la puissance dominante sur le continent; tous les hommes d'Etat anglais ont eu peur de voir la France exercer l'hégémonie sur l'Europe continentale. L'Italie, néophyte du réalisme politique, n'a songé qu'à elle; la Belgique, dont les hommes d'Etat n'ont pas voulu voir que ses intérêts étaient toujours exactement les mêmes que ceux de la France, s'est essayée vainement dans un rôle d' « honnête courtier » qui était au-dessus de ses forces. La France où l'on entrevit maintes fois la vraie solution, demeura perpétuellement hésitante entre diverses politiques, ne bénéficiant ni de la confiance excessive qu'elle témoignait par moments à l'Allemagne, ni d'une politique de force qui, s'exerçant par à-coups, avait l'air d'une politique de violence. Et ajoutez à cela l'action plus ou moins souterraine du socialisme international qui, logique avec lui-même, et confiant dans ses coreligionnaires allemands, s'est toujours efforcé d'adoucir les clauses du traité de Versailles, bien que quelques-uns des siens y aient collaboré.

Mais ce ne sont pas seulement les erreurs politiques de ses anciens ennemis qui ont servi l'Allemagne. Ce n'est pas seulement l'esprit de discipline de sa population, ni l'habileté de ses hommes d'Etat — qui avaient un rôle assez facile, mais qui, du moins, ont su le jouer, — ce sont les circonstances elles-mêmes; ce sont aussi les erreurs de tactique qui ont été commises au moment où se sont négociés les traités de 1919, et même pendant la guerre. La première revanche politique que cherche le Reich, c'est le rattachement de l'Autriche, et, là aussi, tout l'a servi jusqu'à présent.

*
* *

Il est toujours délicat de soulever la question d'Autriche. Pendant la guerre, ceux qui parlaient de ménager la double monarchie étaient immédiatement accusés de préoccupations dogmatiques et réactionnaires. Tous n'en étaient

d'ailleurs pas exempts, et comme les responsabilités de la diplomatie austro-hongroise, d'une fourberie traditionnelle, étaient immenses dans la catastrophe de 1914, il était facile de leur répondre en se plaçant au point de vue de la justice et du sentiment. D'autre part, dès l'instant que l'Italie était entrée dans la grande alliance, il eût été bien difficile sinon impossible de ne pas poursuivre la guerre jusqu'à ce que cette puissance eût obtenu les satisfactions qu'elle ne pouvait obtenir qu'aux dépens de l'Autriche. Les principes solennellement proclamés par les Alliés : droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, satisfaction de toutes les aspirations nationales, tout, jusqu'aux quatorze points du Président Wilson et aux vieilles rancunes de la démocratie universelle contre les Habsbourg, contribuait à condamner la double monarchie. Mais la politique est peut-être bien l'art de transiger avec les principes, et tout montre aujourd'hui que la façon rigoureuse dont on les a appliqués aux pays qui composaient l'ancienne Autriche-Hongrie a créé un grand nombre des difficultés actuelles dont l'Allemagne profite si largement.

L'Empire des Habsbourg était un assemblage politique fort hétéroclite. Parmi tous les « États-nations » qui s'étaient constitués en Europe au XVIIIe et au XIXe siècle, il était le seul à avoir conservé le type des états dynastiques de l'ancien régime. Il ne constituait pas une patrie; seul le loyalisme, d'ailleurs relatif, d'une aristocratie de plus en plus réduite, et les cadres d'une administration savante en maintenaient unis les éléments disparates. Mais cette administration avait eu l'art d'accorder cet assemblage politique artificiel à une sorte de consortium économique naturel. La Hongrie et les provinces purement autrichiennes sont des régions agricoles, — la Hongrie surtout est un vaste grenier de céréales — la Bohême et la région de Vienne sont des régions industrielles. Les unes s'appuyaient très heureusement sur les autres, et toutes, dans le vaste cadre de la monarchie, jouissaient des bienfaits du libre-échange : elles sont aujourd'hui séparées par d'infranchissables barrières douanières. Peut-être les négociateurs de Saint-Germain ont-ils entrevu le trouble et le désordre que leur solution allait créer dans toute l'Europe centrale. Mais, courant au plus pressé, ils n'envisageaient que le problème politique. L'économique prend sa revanche, et l'on s'aperçoit aujourd'hui que la substitution du protectionnisme au libre-échange dans les territoires dont se composaient l'ancien empire des Habsbourg, coïncidant d'ailleurs avec le renouveau des idées protectionnistes dans le reste de l'Europe, est la source de tous les maux auxquels maintenant on cherche vainement un remède : inflation et effondrement monétaire, déviation ou suspension des anciens courants commerciaux, chômage, instabilité politique, troubles sociaux.

C'est ce que disent en propres termes MM. W.-T. Layton et Charles Rist dans le rapport qu'ils ont rédigé à la suite de l'enquête qu'ils ont faite en Autriche :

« La politique commerciale d'après-guerre cherche à faire correspondre aux unités nationales indépendantes des unités économiques se suffisant à elles-mêmes. Ce système devait naturellement produire un vrai bouleversement dans une région comme l'ancienne Autriche-Hongrie à l'intérieur de laquelle fonctionnait jusque-là un libre-échange complet. »

Toujours est-il que, dans le système politique inauguré en 1919, la Tchécoslovaquie est menacée de pléthore industrielle, que la Hongrie, pleine de sourdes rancunes, se remet très difficilement malgré ses richesses agricoles, et que l'Autriche acquiert de plus en plus la conviction que, telle qu'elle est, elle n'est pas viable.

*
* *

Du moins, elle le prétend. Peut-être, dans un but facile à concevoir, exagère-t-elle sa misère, et l'impossibilité où elle est d'y remédier par elle-même; mais quand un peuple ou un gouvernement joue la comédie, il finit toujours par se prendre à son propre jeu.

Le fait est d'ailleurs que la situation de la petite République autrichienne est incontestablement très difficile. En 1922, à la suite de l'assainissement monétaire dû à l'heureuse intervention de la Société des Nations, il y eut une amélioration sensible dans la situation économique, et l'on put espérer un moment que désormais l'Autriche se tirerait d'affaire toute seule. Le peuple reprenait confiance dans l'État, les capitaux émigrés rentraient et par suite de l'occupation de la Ruhr qui ouvrait au pays des débouchés imprévus vers le Reich, le chômage diminuait. Mais, hélas! cette amélioration devait être de courte durée. Peut-être même aggrava-t-elle le mal car elle communiqua aux Autrichiens une sorte de fièvre industrielle qui fit qu'en trois ans on vit construire autour de Vienne treize cents nouvelles usines. D'autre

part, la bourse se livrait à des spéculations effrénées sur la baisse des monnaies étrangères et spécialement du franc français. Naturellement, cela aboutit à une nouvelle catastrophe : dépression financière, restriction de crédit, mévente, crise industrielle, chômage. De sorte qu'on n'a pas tout à fait tort de dire que les Autrichiens sont en partie responsables de leur détresse.

Mais il ne s'agit pas de distribuer des responsabilités; la détresse de l'Autriche est incontestable et il est d'autant plus urgent d'y remédier qu'elle risque d'empoisonner toute l'Europe Centrale et de procurer immédiatement à l'Allemagne la revanche qu'elle cherche.

*
* *

Comment faire? La plupart des solutions qu'on offre sont trop manifestement intéressées, et les considérations politiques interviennent dangereusement dans les questions économiques. L'Autriche, a-t-on dit, pourrait essayer de conclure, sinon des traités de commerce généraux, du moins des accords partiels avec ceux de ses voisins qui sont des consommateurs plutôt que des producteurs. Pourquoi, au lieu de chercher des accords avec la Tchécoslovaquie et l'Italie, concurrents industriels, ne s'adresse-t-elle pas plutôt à la Hongrie, à la Yougoslavie, à la Roumanie, pays agricoles, qui pourraient être de bons clients pour l'industrie viennoise? Mais aussitôt on voit se dresser le spectre de François Joseph. L'Italie s'alarme à la moindre esquisse d'une confédération économique danubienne, sans compter l'influence allemande qui entre en jeu. Reste la solution des tarifs préférentiels. Pendant les négociations du traité de Saint-Germain, l'Angleterre avait suggéré un bizarre système d'échanges préférentiels entre tous les territoires cédés par l'Autriche aux Etats successeurs. Il y aurait eu, par exemple, des tarifs de préférence entre la Galicie et l'Autriche — mais non entre la Pologne et l'Autriche — entre l'Autriche et Trieste — mais non entre l'Autriche et l'Italie — entre la Hongrie et la Transylvanie — mais non entre la Roumanie et la Hongrie. C'était l'établissement de tout un imbroglio de douanes intérieures dans chaque pays.

L'Italie proposait un système plus raisonnable, mais non moins intéressé : elle voulait constituer, au centre de l'Europe, une entente douanière, une sorte de *zollverein* qui eût englobé tous les pays situés entre Dantzig et la Sicile, et sur lequel le gouvernement de la péninsule eût eu, naturellement, la haute main. Quant à la France, elle préconise, dit-on, la limitation des tarifs préférentiels aux Etats issus en totalité de la double monarchie. C'est la reconstitution, sous une forme purement économique, de l'ancien empire austro-hongrois. Peut-être faut-il voir là la solution vraiment européenne du problème, mais l'Angleterre et l'Allemagne y font, pour des raisons différentes, une opposition absolue comme à tous les systèmes d'accords préférentiels d'ailleurs.

Pourtant, il faudra bien que l'on trouve quelque chose. La majeure partie de l'opinion autrichienne n'est pas favorable au rattachement à l'Allemagne. Ce peuple optimiste et léger n'aime pas les Prussiens; il redoute les aventures mais il commence à se dire qu'il faudra bien en passer par là; il prétend que la mauvaise volonté des États successeurs est telle qu'une entente avec eux est chose impossible. « Il faut d'abord qu'on nous donne la possibilité de vivre, dit-elle. L'Allemagne nous l'offre, peut-on nous offrir autre chose? »

On le pourrait assurément, mais il faudrait pour cela que tous les États intéressés à ce que l'Allemagne ne reprenne pas cette puissance économique excessive qui la conduisit en 1914 à en rechercher l'affermissement par la guerre, s'entendissent. La solution française est incontestablement la plus raisonnable, c'est la moins intéressée, la seule vraiment *européenne*; mais quand cessera-t-on, à Rome et à Londres, de se méfier de la France, et quand, à Prague, à Vienne et à Varsovie, aura-t-on assez de confiance dans sa sagesse et dans sa force?

L. Dumont-Wilden.

LE CONTRE-AMIRAL GANTHEAUME ET L'ÉGYPTE

Une escadre alliée [illegible] à Kléber, [illegible] en France, [illegible] d'El Ariche. Les vaisseaux restèrent au port, les troupes et les [illegible]. Peu après, le [illegible] (20 juin 1800), le Premier Consul [illegible] de Milan [illegible] pour

l'évacuation de l'Égypte. Il ne regretta pas outre mesure d'avoir décommandé l'expédition. La place, malgré tout, n'était pas tenable là-bas, il le savait; et, d'ailleurs, telle lui paraissait la situation européenne qu'en moins de six mois la paix serait conclue. Si elle ne l'était pas à cette date, il enverrait des renforts à son lieutenant. Il lui en fit tenir la promesse par le citoyen Carnot, ministre de la Guerre, et d'ores et déjà s'inquiéta de fournir à l'armée d'Orient les moyens de conserver le plus longtemps possible une conquête qui, lors du règlement de la paix, pouvait représenter, entre ses mains, un précieux atout. Le 1er messidor, il rédigeait un arrêté aux termes duquel durant les mois de messidor et thermidor, 12 avisos seraient expédiés en Égypte, deux par décade, chacun lesté de 500 fusils, 1.500 boulets de 4 et 500 de 8. Depuis cette date, régulièrement, des ports d'Italie et d'Espagne, des avisos filaient vers Alexandrie avec des chargements de fer et d'acier en barre, de grosses enclumes, d'énormes bigornes, de fusils autrichiens, de boulets, d'outils de pionniers, de barils d'eau-de-vie et de vin. Un important envoi de renforts se préparait. La *Justice* et l'*Egyptienne* devaient embarquer 500 hommes, dont 100 canonniers, 4 canons de 4, 4.000 boulets, 6.000 fusils. Pour dérouter les indiscrets, le préfet maritime publiait que ces deux frégates allaient chercher des troupes à Ajaccio pour les ramener en France; en réalité, la *Justice* et l'*Egyptienne* devaient louvoyer le long des côtes de Sardaigne, en passant hors des îles Saint-Pierre; raser les côtes de Barbarie, et, après avoir doublé le cap Bon s'éloigner le moins possible des côtes d'Afrique, de façon, au cas qu'elles réussiraient à éviter l'ennemi, à entrer à Alexandrie ou à mouiller à Damiette.

***

A Brest, avec encore plus de mystère, une expédition sur plus grande échelle était en train. Sa destination était soigneusement camouflée. La rumeur publique assurait que c'était Saint-Domingue. Parmi les 4.000 hommes qui devaient la composer, ne voyait-on pas une grande proportion de troupes de couleurs, d'officiers créoles mêlés à d'anciens propriétaires de l'île?

Sept vaisseaux de ligne : l'*Indivisible*, de 80, monté par le contre-amiral Gantheaume, le *Formidable*, de 80, monté par le vice-amiral Linois, l'*Indomptable*, de 80, le *Desaix*, le *Dix-Août*, le *Jean-Bart*, de 74, la *Constitution*, deux frégates, la *Créole* et la *Bravoure*, de 18, un longre, le *Vautour*, plus quelques transports, se tenaient prêts à tromper la surveillance de l'escadre anglaise qui bloquait Brest. Le 3 pluviôse an IX (23-1-1801), un coup de vent du S.-O. ayant contraint les Anglais à se réfugier dans la Manche, le contre-amiral sortit du port. La mer qui était très grosse et un coup de vent du Nord séparèrent bientôt son escadre. A l'aide de signaux, il ordonna au vice-amiral Linois de le rallier avec ses vaisseaux non loin du cap Saint-Vincent, et il s'aventura au large, la *Créole* suivant cahin-caha dans son sillage, fatiguée qu'elle était et son entrepont inondé d'eau. Au rendez-vous convenu, l'escadre se reforma huit jours après le départ de Brest, augmentée d'une corvette anglaise, *la Cyane*, que Gantheaume avait capturée. Une belle brise soufflant de l'O.-E., on s'engagea dans le détroit de Gibraltar; en plein midi, le pavillon déployé, l'escadre défila devant le roc. Une frégate anglaise, embusquée en sentinelle sur la rade, mettant à la voile, la suivit, pour épier sa marche. L'ayant découverte, le lendemain, les Français lui donnèrent la chasse. Vers les quatre heures, tirant toute sa batterie des deux bords pour faire honneur à son pavillon, elle se rendait. Elle était armée de 36 canons et s'appelait le *Succès*. Tout alla à souhait jusqu'à Mahon, quand aux approches de cette place, les vigies signalèrent des voiles ennemies. Gantheaume se persuada que c'était l'escadre anglaise de Brest qui, s'étant aperçue de sa sortie, s'était jetée à sa poursuite, il prit peur, se crut perdu, en toute hâte alla relâcher à Toulon. On le mit aussitôt en quarantaine. Il en profita pour faire réparer les avaries que ses vaisseaux avaient subies. Il paraissait s'accommoder fort bien du contre-temps qui entravait l'accomplissement de sa mission. Ce n'est pas de courage, mais d'audace que manquait le contre-amiral Gantheaume. Il était certainement dévoué au Premier Consul : en tête de son papier à lettres il avait fait graver, en guise de vignette, de superbes vaisseaux, voguant, toutes voiles dehors, en haute mer guidés par une brillante étoile; sa devise, inscrite au-dessus, affirmait : « Nous naviguons sous son étoile. » A cette étoile qui, sur la gravure, semblait l'attirer vers de glorieux combats, il avait jusqu'ici faussé compagnie. Attaché par dessus tout à la conservation de son escadre, redoutant une désastreuse défaite plutôt que le danger, au lieu d'affronter l'ennemi, sans cesse il manœuvrait pour l'éviter, pour le fuir. Timoré à l'excès, incapable d'une résolution hardie, il était pour Bonaparte un piètre lieutenant.

En rade de Toulon, du matin au soir, il promenait sur l'horizon une lunette inquiète. Les voiles qu'il distinguait, il les attribuait à des frégates que l'amiral Warren avait tout exprès détachées

pour observer ses mouvements. Il s'en affolait. Plus au large, il n'en doutait point, se balançaient les vaisseaux qui, s'imaginait-il, depuis Mahon le pourchassaient. Sûrement, ils guettaient sa sortie pour foncer sur son escadre et la détruire. Comment leur échapper? Profiter d'une nuit parfaitement sombre pour se risquer dehors? Mais l'hiver en Méditerranée touchait à sa fin, les jours bientôt s'allongeraient et l'ennemi qui n'ignorait pas sa véritable destination lui courrait sus, l'atteindrait devant la côte égyptienne, et là, joignant ses forces à celles du Capitan-Pacha l'écraserait sans recours. Dans son désarroi, le faible Gantheaume osait s'ouvrir à Bonaparte de ses craintes, qu'il appelait des « considérations ». Il le suppliait de substituer à l'itinéraire arrêté un autre plus pratique et plus sûr.

D'excellentes pratiques de la côte barbaresque qu'il avait sous la main l'assuraient que Derne était sans défense, que l'on pouvait y trouver des ressources, qu'avec beaucoup d'argent les naturels consentiraient à louer leurs chameaux et à guider les troupes vers Alexandrie. Tout se bornerait à avoir de l'argent et des vivres. 300.000 francs, 1.500 quintaux de biscuit, quelques barils d'eau-de-vie suffiraient pour un mois et demi, « cet espace de temps étant, sans doute, plus que suffisant pour le séjour à Derne et pour le passage du désert. »

A la nouvelle que l'escadre avait gagné Toulon, Bonaparte prit de l'humeur (1) mais il n'en laissa rien voir ; sans donner son assentiment au projet de Derne, il fit représenter au contre-amiral, par le Citoyen Forfait, ministre de la Marine, que tous les ports de la Sicile et de l'État de Naples étaient fermés aux Anglais ; que le gouvernement mettait plus que jamais le plus grand intérêt à faire passer des secours en Égypte, qu'il devait tenter tout ce qui était possible pour exécuter ses ordres.

De sa propre main, ce même jour, il lui écrivit pour le réconforter et l'encourager :

Je ne doute pas que vous soyez convaincu que l'intérêt majeur de la République et la gloire de votre escadre consistent à remplir la mission que le gouvernement vous a confiée. Ma confiance en vous est toujours la même. Prenez actuellement conseil de la position de l'ennemi... Votre sortie de Brest a été trouvée belle et hardie.

Il chargea le citoyen Lacuée, son aide de camp, de porter en toute diligence cette lettre à Toulon, lui recommandant de s'assurer par lui-même si les vaisseaux anglais qui bloquaient le port étaient moins nombreux que les français, et en ce cas d'exhorter le contre-amiral à ne pas se laisser bloquer par une force inférieure.

Trois jours plus tard, le 11 ventôse, il écrivait de nouveau à Gantheaume pour dissiper ses craintes et l'exhorter à mettre à la voile sans retard.

Et le 15 ventôse :

Avec de la promptitude, de la hardiesse et de bonnes manœuvres vous pourrez jeter votre corps de troupes en Égypte, enlever tous les bâtiments qui se trouvent dans la rade de Jaffa et retourner triomphant en France. C'est l'opinion de tous les marins et l'attente de tout le monde.

Gantheaume, une fois de plus (le 10 ventôse) l'ayant importuné de son projet barbaresque, Bonaparte impatienté finit par l'adopter.

Partez, lui ordonna-t-il le 15 ventôse (6 mars), partez ; tout moyen que vous prendrez pour faire passer des secours en Égypte sera bon.

Mais, en lui envoyant des instructions pour le cas où l'on débarquerait à Derne, il avait soin de lui rappeler que ce parti ne devait être pris que lorsqu'on aurait la certitude de l'existence d'une escadre supérieure devant Alexandrie.

A la même date, il écrivit au général Sahuguet (1) qui devait commander l'expédition :

La paix maritime sera décidée par le succès de l'expédition que vous commandez. Parvenez, en débarquant soit à Derne, ou à Damiette ou à Alexandrie, à porter des secours à l'armée d'Égypte, les Anglais perdront tout espoir de pouvoir nous l'arracher et dès lors s'empresseront de souscrire à des conditions plus honorables...

D'ordre du Premier Consul, le Général Berthier faisait partir en poste le lendemain un officier ayant fait campagne en Syrie, et chargé de remettre au Général Sahuguet 200.000 francs en or qui devaient être employés aux dépenses extraordinaires de la division. Il fut décidé, d'autre part, de dépêcher auprès de la Régence de Tri-

(1) D'autant que le secret de l'expédition commençait à être connu. Ainsi, le 8 février 1801, le Cit. Framery mandait de Trieste : « ... On débite ici qu'il (l'amiral Gantheaume) s'est rendu à Toulon pour y prendre de nouvelles troupes et exécuter un nouveau débarquement. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Grecs et les Arméniens de tout le Levant ainsi que tous les négociants de diverses nations qui habitent Trieste font des vœux bien prononcés pour nos succès en Égypte et pour que ce beau pays reste sous les lois de la République. Je sais qu'une infinité de familles grecques de l'Archipel et de cette ville se proposent dans ce cas d'y aller à la paix s'établir pour y jouir sous un gouvernement sage des douceurs de la liberté et des avantages qu'il offre pour le commerce. »

(1) Jean-Joseph-François-Léonard Sahuguet Damarzil de Laroche, général de division, né à Brive, le 12 octobre 17[illegible], mort de la [illegible] an XI.

poli un envoyé ayant mission de négocier le passage des troupes à travers le désert.

Maintenant que le Premier Consul lui avait cédé, Gantheaume montrait plus d'assurance et quelque optimisme.

La rade de la Bombe est sûre pour la tempête, écrivait-il au citoyen Forfait le 21 ventose an IX (12 mars 1801); elle recevrait la plus grande escadre possible, l'eau y est abondante et sur la terre ferme et sur les îlots qui forment l'abri de la rade. Lorsque nous étions en Égypte, j'avais fait naître au général Bonaparte l'idée de former un établissement en ce lieu ; si cela eût été exécuté et que les communications du désert eussent été établies, nous éprouverions bien moins de difficultés pour porter des secours à notre intéressante colonie, car les ennemis ne pourraient être partout, surtout avec les forces qu'ils nous connaissent aujourd'hui dans la Méditerranée et d'ailleurs on entre facilement dans un port lorsqu'il ne s'agit que de passer en combattant à travers l'ennemi ou en le trompant par quelque manœuvre hardie.

Les exhortations de Bonaparte avaient produit leur effet.

***

Enfin, Gantheaume se décida à lever l'ancre. A la dernière minute, un changement eut lieu dans le commandement de l'expédition, le Général Meyer (1) s'embarqua à la place du Général Sahuquet. L'*Indivisible*, le *Formidable*, l'*Indomptable*, le *Desaix*, le *Dix-Août*, le *Jean-Bart*, la *Constitution*, la *Créole*, la *Bravoure*, et quelques transports, l'*Héliopolis*, la *Vierge des Neiges*, déployaient leurs voiles et reprenaient le large.

Arrivé devant l'île d'Elbe, Gantheaume voulut s'en emparer, à l'imitation de Bonaparte qui, en 1798, chemin faisant avait pris Malte. Ayant bloqué Porto-Ferajo, il invoqua le traité de Lunéville, et somma le gouverneur d'avoir à lui livrer la place. Sur le refus du Napolitain, il canonna la ville, sans autre résultat que la perte de 20 de ses obusiers dont les affûts éclatèrent, et, quand la nuit fut tombée il envoya des chaloupes armées tirer sur la darse. Après cette démonstration, il se retira assez penaud et poursuivit sa route. La traversée avait déjà fortement éprouvé les troupes, à bord de trois vaisseaux on comptait beaucoup de malades. Gantheaume s'en alarma, il crut démêler les symptômes d'une épidémie, commanda au vice-amiral Linois de rentrer à Toulon avec le *Formidable*, l'*Indomptable* et le *Desaix* qui portaient la moitié des troupes et une bonne partie des munitions. Lui-même, il continua sa route avec les quatre vaisseaux restants et les transports. En deçà et au delà du Phare, des calmes le retinrent longtemps immobile. Le 18 prairial (13 juin), entre le sud de Candie et la côte de Barbarie, une frégate ennemie (1) se montra. Trois jours durant elle réussit à épier la marche de l'escadre puis, virant de bord, disparut dans la direction d'Alexandrie. Cette circonstance mit Gantheaume en émoi. Il n'en continua pas moins de naviguer vers le S.-E. Le 17 prairial (16 juin), la terre fut aperçue ; le lendemain matin on ne s'en trouvait plus éloigné que de deux lieues. Les calculs astronomiques révélèrent qu'on était près de la pointe de Durazzo. Le vent, depuis deux jours était N.-O.-E., très gros frais. Dans l'espoir qu'il se calmerait, on activa les préparatifs du débarquement. Malheureusement, le vent se maintenait gros frais, les vagues montaient furieusement à l'assaut de la côte. Deux fois de suite, le contre-amiral envoya des officiers reconnaître les passages à des distances éloignées ; ils lui rapportèrent que, dans l'état actuel de la mer, toute tentative de débarquement n'aboutirait qu'à noyer les hommes et briser les canots contre les écueils. Gantheaume, cependant, ne tenait plus en place. Ces mêmes vents, si fatals à ses vaisseaux, favorisaient les Anglais, et convaincu que ceux-ci avaient été prévenus de son approche, il tremblait à tout moment de les voir accourir. Le soleil s'étant couché sans que le temps eût changé, il donna l'ordre d'appareiller, préférant de passer la nuit au large que dans une position où, resserré contre la terre, il ne lui restait, dans le cas qu'il y fût surpris au point du jour par des forces ennemies supérieures aux siennes, aucun espoir de retraite, pas même la faculté, en faisant échouer les vaisseaux contre la côte, de faire sauver les troupes et les équipages à terre. La manœuvre n'avait pas plus tôt été exécutée que le jour déclinant des voiles blanchirent à l'horizon. La vigie signala deux bâtiments à trois heures au vent à l'escadre. Ne doutant plus que ce fût l'avant-garde de l'ennemi, Gantheaume fit précipitamment embarquer les canots et couper les cordes des ancres, puis, laissant à la corvette l'*Héliopolis* et aux deux transports le *Prudent* et la *Vierge des Neiges* le soin de se débrouiller et de gagner Alexandrie, il se hâta de fuir. Le général Meyer eut juste le temps d'écrire à Menou une lettre où il lui retraçait les tribulations de l'escadre, les dangers qu'elle avait courus, et lui exprimait le vif regret qu'il avait eu de ne pouvoir débarquer à

(1) Jean-Baptiste-Marie-Ange Montanus-Joseph-Rodolphe-Eugène Meyer, général de brigade, né à Lucerne le 12 août 1768, mort à Saint-Domingue le 7 vendém. an XI.

(1) La *Pique* qui, dans la nuit du 7 au 8 juin, donna avis de sa découverte à l'amiral Keith. Celui-ci envoya une division à la recherche de Gantheaume : n'ayant pas réussi à le joindre, elle revint à Alexandrie.

Durazzo. Peut-être serait-il plus heureux dans une expédition plus importante qu'on projetait pour l'hiver prochain, lui disait-il en manière de consolation. En attendant, son aide de camp, le chef d'escadron Peyre qu'il expédiait en Égypte par l'*Héliopolis*, lui donnerait, s'il avait la chance d'échapper aux Anglais, des détails plus précis sur l'expédition et des dépêches du gouvernement.

L'escadre s'étant éloignée des côtes barbaresques, se dirigea au sud de Rhodes, et dès qu'elle eût reconnu l'île, tourna vers l'O.-E., passa le canal entre Candie et l'Archipel grec. Là, des vents contraires l'arrêtèrent. Enfin, débouchant entre Cerigo et Cerigetto, elle remit le cap au S.-O.-E., droit sur Derne, à la vue de laquelle elle arriva le 4 messidor.

Gantheaume se concerta aussitôt avec le commandant des forces expéditionnaires sur la meilleure manière d'opérer le débarquement, à la suite de quoi le général Meyer rédigea et signa cette proclamation :

*A bord de l'*Indivisible, *le 4 messidor an IX de la République française* (23 juin 1801).

Le général commandant en chef l'armée expéditionnaire de l'Orient.

A Son Excellence, le Haut et Puissant Bey de Derne.

Je te préviens, par la présente, qu'envoyé par le grand et invincible Bonaparte, à la tête d'une troupe nombreuse, l'élite de nos armées, je ne viens point débarquer dans ton pays que tu gouvernes si sagement, pour lui faire la guerre, ni pour le réduire dans l'esclavage, ni pour troubler la tranquillité de tes sujets, la sûreté de leurs harems, le culte sacré de leurs pères, mais pour te demander le passage sur tes terres, pour nous rendre le plus tôt possible en Égypte où, s'il plaît à Dieu, nous acheverons d'y anéantir le reste des Anglais qui, jusqu'à présent, ont fait de vains efforts pour s'emparer de ce puissant domaine non pour le restituer, comme ils le disent, au Grand Seigneur, mais pour le retenir à leur profit exclusif, sous le prétexte spécieux d'indemnité pour les frais de la guerre.

C'est ainsi que ces perfides insulaires, après s'être emparés de l'île de Malthe qu'ils avaient promis de restituer à leurs anciens possesseurs, la gardent maintenant pour eux : une conduite aussi atroce a ouvert les yeux de l'Empereur de Russie, le magnanime Paul, qui, dès ce moment, s'est détaché de ces alliés et a fait depuis cause commune avec nous. Tu sais, sans doute, que la Sublime Porte, lasse d'être le jouet des marchands de Londres, a fait des ouvertures de paix à la République française et est prête à renouveler ses anciennes liaisons avec elle.

Son Excellence le grand et puissant Dey de Tripoli, dont la religion a été momentanément surprise par les menées astucieuses des Anglais et des Portugais, ses ennemis naturels, qui parviennent à nous peindre comme tels à ses yeux, a senti, de son côté, qu'il n'était aucunement de l'intérêt des États barbaresques de nous faire une guerre désastreuse, qu'il est, au contraire, urgent de rétablir nos relations d'amitié, et nous servir d'appui mutuel contre la puissance prépondérante des Anglais qui, maîtres d'une grande partie des Indes, viennent encore de s'emparer de l'île de Zocotara, du détroit de l'Indus et [illegible] ouvertement le tombeau du Saint Prophète. Il a senti, te dis-je, qu'il n'y a que la République française, maîtresse de l'Égypte qui puisse contenir cet ennemi redoutable et insolent, et mettre un terme à son ambition sans bornes.

Après avoir pesé, dans sa sagesse, tout ce que je viens de t'exposer, il a demandé au grand et invincible Bonaparte de lui envoyer un Consul à Tripoli qui, s'il est arrivé heureusement à sa destination à travers les croisières anglaises, non seulement aura consolidé la paix, mais encore ouvert des négociations particulières pour engager Son Excellence à accorder aux troupes françaises le passage sur les terres de Derne.

Telles ont été les instructions que m'a données le Grand et l'Invincible Bonaparte et que je te communique, afin que tu aies à nous reconnaître comme amis et alliés fidèles qui se présentent devant toi, l'olivier à la main, mais qui seraient terribles, si tu commettais quelqu'hostilité contre eux, non seulement tu en serais responsable envers ton gouvernement, mais encore envers tes sujets sur lesquels tu aurais attiré le fléau de la guerre, et que tu priverais ainsi de tous les avantages que leur procurerait notre séjour momentané.

Tu peux les prévenir que, si leur conduite est amicale envers nous, s'ils nous accordent leur confiance, s'ils s'empressent à nous seconder, à nous fournir tout ce qui nous est nécessaire pour accélérer notre départ, je maintiendrai une sévère discipline parmi nos troupes, aucun habitant ne sera vexé, ni molesté, la campagne sera respectée, et tout ce qu'ils m'auront fourni en vivres et chameaux sera payé au taux du pays sur le champ en bonne monnaie d'or, je saurai même récompenser libéralement ceux qui nous auront témoigné un zèle particulier, et, satisfaits l'un de l'autre, nous nous séparerons les meilleurs amis du monde.

D'après l'exposé que je viens de te faire, c'est maintenant ton cœur, ton intérêt, celui de tes sujets, c'est enfin ton devoir que tu dois consulter, et qui décideront de l'accueil que tu voudras nous faire.

Reçois, en attendant, les sentiments de ma plus parfaite considération.

Toutes ses dispositions prises, accompagné du citoyen Busitil, commandant des légions maltaises, de l'adjudant-commandant Hortode, du général de brigade Serizial et du citoyen Jérôme Bonaparte, et suivi de dix chaloupes où avaient pris place quelques 300 hommes d'infanterie, le général Meyer alla « sonder les intentions des habitants de Derne » et appuyer en cas de besoin par un appareil « militaire » le parlementaire qu'il leur envoyait avec sa proclamation. A mesure qu'il se rapprochait du rivage, il y remarquait avec inquiétude une animation extraordinaire. Des hauteurs de la ville des bandes d'Arabes dévalaient vers le bord de la mer où grouillait déjà une multitude hostile. Une rumeur confuse s'élevait de la plage. Soudain un tambour se mit à battre, comme sonne le tocsin, et les naturels sans cesse plus nombreux s'empressèrent autour de leurs chefs à cheval. Excités par leurs femmes qui poussaient des cris aigus, ils [illegible] des [illegible] plus [illegible] Bey

spectacle ne présageait rien de bon (1). Évidemment le négociateur expédié de Paris n'avait pas réussi à atteindre Tripoli, ou ses efforts avaient échoué. De toute façon, le général Meyer jugeait l'opération compromise. Autant qu'il en pouvait dénombrer, il trouvait en face de lui 4 à 500 Arabes, et hors de la ville il en avait surpris d'autres embusqués derrière des bouquets de palmiers et des murs de jardins. Il voulut pourtant essayer d'entamer des négociations. Pensant tromper les gens de Derne sur ses intentions, il fit reculer les chaloupes armées, et, sans appareil militaire continua d'avancer avec les deux canots qui portaient son état-major. Il n'était plus qu'à portée de pistolet de la côte, quand les Arabes, que sa manœuvre n'avait nullement rassurés, ouvrirent contre ses canots une fusillade nourrie. En vain à son mât de misaine, fit-il hisser le pavillon barbaresque, hurlant de plus belle, les naturels déchargeaient toujours leurs fusils. Les balles ricochaient sur l'eau, à deux doigts des embarcations. Force fut au général Meyer de battre en retraite, sous les huées, les détonations, les sifflements des balles.

Quoique le plan de Derne, dont naguère il promettait merveilles, fût de son invention, le contre-amiral ne fut qu'à moitié fâché de cet échec. S'il n'avait pas rempli sa mission ce n'était pas faute d'avoir, croyait-il, tenté l'impossible. A son retour, pour se justifier, il avait le choix entre dix bonnes raisons : l'insécurité de la mer, l'épidémie qui l'avait forcé de se défaire de la moitié des troupes, l'hostilité manifestée contre toute attente par la population de Derne, l'avis enfin du général commandant l'expédition qui, envisageant la meilleure des hypothèses, s'était prononcé en ces termes :

... Je suppose la ville prise de vive force, le rivage de la mer, la porte d'entrée, les rues couvertes de sang et de cadavres, les maisons enfoncées, livrées au pillage et à tous les excès inséparables d'une ville prise d'assaut, le peu d'habitants qui auront survécu au sac de la ville, s'enfuiraient en toute hâte dans leurs foyers ensanglantés et déjà en proie aux flammes ; et, se répandant parmi les tribus voisines leur peindraient vivement l'étendue de leurs souffrances, feraient entendre des cris d'alarme et de vengeance sur toute la côte, armant toute une nation contre nous et fournissant un prétexte plausible à la régence de Tripoli pour rompre derechef toute liaison amicale avec la République française.

Talonné par la peur obsédante des Anglais, Gantheaume abandonna à leur détresse le général Menou et l'armée d'Orient ; plus soucieux de sauver ses vaisseaux que de les couvrir de gloire, il quitta les dangereux parages de Derne. Tandis que, naviguant « sous son étoile », il s'en revenait à Toulon, il rencontra le *Swiftsure*, vaisseau anglais qui, ayant quitté l'escadre ennemie au mouillage d'Aboukir, filait vers Malte. L'*Indivisible* et le *Dix-Août* lui ayant donné la chasse, l'abordèrent et le combattirent à portée de pistolet. Trois quarts d'heure durant l'anglais se défendit, et à bout de souffle amena son pavillon et se rendit. Traînant comme un trophée cette prise à sa remorque, Gantheaume rentra à Toulon le 3 thermidor an IX (20 juillet 1801), après avoir couru la mer comme un « Don Quichotte de la Méditerranée » (1).

AURIANT.

(1) Il existait cependant en ce moment des rapports d'amitié entre les Arabes de Derne et les Français d'Égypte comme le prouve cette lettre :

Derne, le 9 pluviose an IX (29 janv. 1801).

Abdallah Salem Mandar, Chickh à Derne au général Friant.

Au nom de Dieu miséricordieux. J'ai reçu votre lettre adressée par le chiorbadji Gariani dans laquelle nous avons vu avec grande satisfaction que vous voulez regarder les habitants de Derne avec un œil benin, nous demandons à Dieu qu'il vous donne toutes sortes de satisfactions en vous faisant connaître que les habitants d'Alexandrie et de Derne ont toujours vécu dans une bonne intelligence. Vous pouvez nous faire savoir ce que vous avez besoin de notre pays, nous vous l'offrirons certainement de bon cœur. Les djermes sont arrivés à bon port, et tous les habitants en ont éprouvé une grande joie, vu que chacun avait besoin d'une grande partie des denrées qu'elles apportaient. Une espèce de disette qui règne ici, nous empêche de pouvoir vous envoyer des marchandises maintenant, mais nous espérons pouvoir vous envoyer par la suite ce que vous désirerez. Nous avons appris que Tunisiens et Algériens ont fait la paix avec la France. Nous vous ferons passer toutes les nouvelles qui pourront nous parvenir par le canal du Chiortadji Gariani. Nous vous prions de transmettre nos respects au général Abdallah Menou.

LA PHILOSOPHIE

LE DRAME DE LA MÉTAPHYSIQUE CHRÉTIENNE D'APRÈS M. PIERRE LASSERRE (2)

La profonde étude d'histoire philosophique et religieuse, dont on voudrait souligner et discuter ici certaines conclusions, s'insère dans une enquête sur Renan qui refuse de se laisser borner. Mais elle s'en détache sans peine, elle pourrait s'insérer ailleurs ou ne s'insérer nulle part. En elle-même elle a tout son prix.

(1) Selon l'expression du général Damas.

(2) *La Jeunesse de Renan, histoire de la crise religieuse au* XIXe *siècle*, par Pierre Lasserre, Paris, Garnier, 1925, in-8°. Deux volumes publiés, un troisième à paraître.

M. Lasserre, ayant accompagné le collégien de Tréguier à St-Nicolas du Chardonnet, à Issy et à St-Sulpice, s'est assis à ses côtés, curieux de lire par-dessus son épaule tout ce qui a pu contribuer à l'enrichissement de cet avide esprit. La soif de science et la précoce puissance d'absorption intellectuelle du jeune clerc lui sont garants qu'il a fourni l'effort le plus hardi pour s'emparer de toutes les acquisitions que la philosophie, l'histoire et la critique avaient accumulées dans l'atmosphère de son époque. C'est pour s'être placé au cœur de son temps qu'il s'est trouvé tout naturellement au point d'où la plus vaste influenc sur ce temps se pouvait exercer. « Il y a, écrit M. Lasserre, des esprits supérieurs, ou du moins extrêmement distingués, comme Stendhal, qui se développent à l'écart de leur génération et cultivent un jardin semé de curiosités rares, mais peu fréquenté. Il en est d'autres dont la pensée, toute nourrie des sujets de commune inquiétude intellectuelle de leurs contemporains, entraîne ceux-ci dans son mouvement. Renan est de ces derniers. Impossible de raconter son siècle sans le raconter. Impossible de le raconter sans raconter son siècle. »

Par cette remarque, qui termine son premier volume, M. Lasserre s'assure le droit de tirer sa révérence au jeune abbé dans le second. Aussi bien, quelle enquête sur la formation d'un esprit, pour érudite et religieusement minutieuse qu'elle soit, pourrait prétendre à reconstituer les infinies méditations qui ont préparé une crise de conscience? Qu'il suffise donc, pour nous aider à comprendre cette crise, de nous exposer, avec la plus grande lucidité possible, les conflits séculaires des théories et des croyances grecques, alexandrines, juives, chrétiennes, orientales, dont l'écho se laisse encore discerner dans l'inquiétude complexe des âmes religieuses à notre époque et qui composent ce que l'histoire des idées peut appeler « le drame de la métaphysique chrétienne ». Dès que toute ambition de dessiner d'un trait sûr et précis l'aspect particulier de ce drame dans la conscience de notre Breton est reconnue chimérique, pourquoi s'interdire d'utiliser une connaissance des doctrines qui surpasse sans doute l'information du mieux doué des étudiants en théologie, s'appelât-t-il Renan? Ces vastes fresques où apparaissent les plus décisives aventures intellectuelles de l'humanité étant tracées, on se dira que Renan les avait sous les yeux, même si l'on désespère d'établir qu'il en a perçu tel ou tel détail, même si l'on sait de science sûre que telle particularité s'est dérobée à son regard perçant.

Certes, il est à craindre qu'il n'ait bien incomplètement exploré le champ de la spéculation hellénique, l'hébraïsant qui écrit dans une note de la *Vie de Jésus* que « la doctrine du *Logos* ne contient pas d'éléments grecs ». Il est douteux que le pauvre cours de philosophie de M. Noget-Lacoudre, chanoine de Bayeux, ait révélé à notre séminariste désemparé la véritable portée de la scolastique et les ressources du thomisme. Avouons même ce que M. Lasserre ne saurait avouer, sans relâcher singulièrement le lien qui unit son second volume à son sujet, savoir que les incertitudes de Renan, vers 1843, s'alimentèrent à d'autres sources et que la critique des textes, plus que la philosophie — le témoignage des *Souvenirs* est formel à cet égard — le sépara de l'Église. Il reste que, par toute sa vie, Renan fut dans son siècle l'incarnation la plus expressive de cette angoisse qui, à diverses époques, s'est emparée des meilleurs esprits, je veux dire des plus soucieux de ne sacrifier aucune valeur réelle, d'ordonner harmonieusement leurs convictions scientifiques, historiques, philosophiques, religieuses. Son sens critique et sa souplesse intellectuelle ne permettaient pas que cette inquiétude réussît à s'apaiser dans un dogmatisme définitif, ni qu'elle s'exaspérât jusqu'à ce degré de tragique par lequel nous émeuvent ceux qui « cherchent en gémissant ». Mais ne doutons pas qu'il ait été profondément remué par une intense fièvre de recherches et de réflexion dès que le progrès de sa formation intellectuelle le conduisit à méditer sur le conflit de la sagesse grecque, et plus tard du cartésianisme, avec les croyances judéo-chrétiennes.

Cela dit pour justifier M. Lasserre de rattacher un exposé d'histoire générale des idées à son étude sur la *Jeunesse de Renan*, il sied, à qui veut apprécier cet exposé, de restituer au drame analysé son ampleur, de se représenter qu'il n'intéresse pas le seul historien de ce séminariste de génie qui sentit vaciller sa foi en le contemplant, mais qu'il passionna des milliers d'autres consciences, qu'il provoqua, dès les premiers siècles du christianisme, cette laborieuse définition des dogmes qui fut l'œuvre de la période patristique, plus tard cette systématisation plus laborieuse encore qui se nomme la scolastique, et bien d'autres essais de solutions conciliatrices plus modernes, parmi lesquels la brillante métaphysique de Malebranche. Ce que M. Lasserre a voulu retracer, ce n'est rien de moins, selon sa forte expression, que « le drame général du christianisme en péril dans toute la partie pensante de l'humanité occidentale ».

Ce drame est en plusieurs actes, et le premier, qui se passe à Jérusalem et à Alexandrie, c'est la rencontre de l'Évangile et de Platon. Plus exactement c'est la rencontre des croyances chrétiennes avec un platonisme très fortement imprégné des tradi-

tions religieuses et cosmogoniques de l'Orient, surtout des traditions de la Bible juive. Un système composite comme celui de Philon amortit sans doute le choc de l'hellénisme et du christianisme, puisqu'il constituait déjà lui-même une synthèse judéo-grecque. Il ne pouvait cependant supprimer ce choc, restant près encore d'une philosophie qui par le plus vigoureux effort de dialectique avait défini ses positions et que des écrits admirables protégeaient contre une déformation trop grossière.

Admirons ici la belle audace de M. Lasserre, qui, sans s'inquiéter des objections prévues d'une érudition myope, ose s'efforcer à définir *une* philosophie grecque. On ne peut assez le louer de savoir prendre le recul indispensable à la perception des ensembles et des lignes maîtresses. Il excelle à dégager ce qui est fondamental, ce qui dans l'histoire des idées a laissé une trace et nous aide à comprendre la filiation des doctrines. Si les contemporains de Platon et d'Aristote ont vivement senti tout ce qui séparait les deux maîtres, c'est avec *une* métaphysique, édifiée tout à la fois par Platon et par Aristote, que les Pères de l'Église ont dû compter. De cette métahysique M. Lasserre a supérieurement exprimé les thèses essentielles. Mais comment se risquer à simplifier encore sa simplification? Il le faut cependant, sous peine de renoncer à toute esquisse de son élégante et solide construction. Nous dirons donc, en nous excusant de cette abusive condensation, que cette philosophie grecque à laquelle se heurta le christianisme avait abouti à deux conceptions principales, une conception du réel et une conception de la divinité, que le christianisme s'accommoda de la première et dut transformer profondément la seconde, que cette dernière tâche lui fut facilitée par la théologie alexandrine.

La philosophie grecque avait toujours été un effort pour répondre à cette question : Comment et de quoi sont faites les choses? Longtemps elle tenta de les réduire à un ou à divers éléments matériels. Puis, après Anaxagore et Socrate, elle aiguilla sa recherche dans une autre direction et Platon conçut sa théorie des Idées. Déterminer l'exacte relation des Idées avec le monde que nous percevons est pour l'historien du platonisme un problème ardu entre tous. Mais l'une des conclusions de Platon est très nette, et c'est celle qui s'inscrivit dans la commune doctrine des philosophes grecs imposée à l'attention des Pères de l'Église et des grands scolastiques : les choses particulières ont moins de réalité que l'Idée qui les explique, le genre est plus réel que l'individu, le modèle que la copie, l'idéal que les essais tous imparfaits qu'il inspire. Pour parler le langage de l'école, c'est la thèse réaliste du problème des « universaux ».

Cette thèse, la métaphysique chrétienne l'a faite sienne, non sans quelque imprudence peut-être. Elle dominera jusqu'au XVIIe siècle, bien qu'elle subisse depuis le XIVe siècle, depuis Guillaume d'Occam, un ébranlement très grave et très profond. Descartes lui portera un coup décisif. Aristote avait déclaré qu'il n'y a de science que du général. On peut dire, qu'après Descartes, il n'y aura plus de science que du particulier, l'évidence cartésienne s'attachant à des vérités particulières, comme celles que des cas privilégiés révèlent au mathématicien et qu'il s'efforce à généraliser par des raisonnements « en tache d'huile ». Mais au moment où le christianisme paraît dans le monde, le réalisme platonicien et aristotélicien constitue la philosophie régnante, et c'est pourquoi toutes les formules dogmatiques de la religion nouvelle, si l'on croit M. Lasserre, supposent le réalisme.

Ainsi le péché originel. Il n'est compatible avec la justice divine que si le clan est tout, l'individu rien. Pour que tous les hommes aient péché avec Adam, en Adam, il faut que tous les hommes ne soient qu'un homme et c'est le genre humain, plus réel que les individus, que Dieu punit de sa désobéissance. Telle est l'explication de saint Thomas, lequel se réfère à cette sentence de Porphyre que « plusieurs hommes sont un seul homme par leur participation à l'espèce ». — De même l'Incarnation. Quand on dit que Dieu s'est fait homme, si l'on entend qu'il s'est fait *un* individu nouveau, un individu de plus, il eût fallu qu'il acceptât tout ce qu'il y a d'accidentel et de hasardeux dans la génération humaine, qu'il fût engendré par un père soumis au péché originel. En ce cas il n'eût pu accomplir sa mission, purifier l'humanité tout entière de sa souillure. L'Homme-Dieu devait être engendré par Dieu même. Dieu ne s'est pas fait un homme, mais l'Homme ; il a revêtu les qualités qui constituent cet archétype. — De même encore la théologie des sacrements est une application de la métaphysique réaliste. L'eucharistie n'est pas la transformation de la matière du pain et du vin en la matière du corps et du sang du Christ : elle est la substitution d'une « substance », ou « essence », ou « forme », à une autre « substance », le rattachement des apparences sensibles du pain et du vin à une autre « Idée ».

De telles explications incorporèrent dans la théologie chrétienne l'une des conceptions les plus chères à la spéculation grecque. Mais une autre conception grecque, celle de la divinité telle que se la représentaient les philosophes, fut d'une assimilation plus difficile. Grecs et Juifs admettaient un Dieu unique — j'entends la Grèce des philosophes et le judaïsme des prophètes. Grecs et Juifs

connaissaient que l'homme ne peut éprouver de l'indifférence pour ce principe suprême. Cette vue commune les rapprochait, créait entre eux une possibilité de conversation, que les Juifs n'auraient pas eue avec des penseurs étrangers à toute inspiration religieuse. Mais, remarque avec pénétration M. Lasserre, la conversation restait difficile, parce que le Dieu de la métaphysique grecque n'est pas du tout celui de la Bible. Pour les Grecs, Dieu est perfection et, s'il agit sur le monde, c'est presque à son insu, sans aucune volonté de sa part. Sa beauté exerce un attrait sur tout ce qui lui est inférieur, si bien que tous les êtres se soulèvent pour s'arracher au chaos et se dépasser de plus en plus. Mais il n'a pas créé cette matière que sa splendeur met en mouvement, il ne s'y intéresse pas, il ne saurait même pas la connaître sans déchoir. « Quel ridicule, est-il écrit dans la Morale à Eudème, de reprocher à Dieu de ne pas aimer comme on l'aime ! Le chef doit être aimé, il n'a pas à aimer... Dieu est trop parfait pour pouvoir penser à autre chose que lui-même ». — Au contraire le Dieu juif est créateur et Providence. Il n'a pas modelé l'univers en rayonnant sur une matière donnée, il l'a tiré du néant. Il n'agit pas sur lui par le seul attrait de sa perfection ; il est la cause volontaire du monde, il y déploie sa puissance, il y poursuit certains desseins qu'il a révélés au peuple élu, dépositaire de sa Loi. L'histoire du peuple juif est comme la geste de Dieu sur la terre. « Dieu dans l'histoire » est une idée d'origine juive. « Je n'en sais pas, écrit M. Lasserre, qui soit plus aux antipodes de la philosophie grecque, qui aurait honte de chercher en quelque chose d'aussi irrationnel que la suite des vicissitudes historiques de l'humanité les pensées de l'éternelle raison. »

(à suivre.) Désiré ROUSTAN.

BULLETIN MARITIME

LES ORIGINES D'UNE GRANDE COMPAGNIE DE NAVIGATION FRANÇAISE

(fin)

Rien de saillant dans la Compagnie des Messageries Maritimes jusqu'en 1882, à part les négociations ouvertes à Saïgon afin d'aboutir à l'exploitation d'un réseau subventionné par la colonie, réseau qui fonctionne encore aujourd'hui.

En 1882, on inaugure la ligne postale de l'Australie et de la Nouvelle-Calédonie, avec escales à Malte, La Réunion et Maurice. En 1885, lors du protectorat établi sur Madagascar, un service annexe touche la grande île, les Comores et la côte Orientale d'Afrique, service devenu direct en 1887 et doublé en 1895.

Petit à petit, les vieux navires étaient remplacés. Les cales des nouveaux vapeurs devenaient plus spacieuses, les machines plus puissantes et plus économiques. Ainsi, les recettes ne baissaient pas, malgré la diminution graduelle des taux de perception. L'un des résultats les plus probants, les plus intéressants, pour l'industrie française s'entend, fut le déplacement du marché des soies de l'Extrême-Orient qui se transporta de Londres à Lyon.

Le commerce prenant un développement inouï avait continuellement besoin de nouveaux moyens de transport. La Compagnie décida alors de compléter ses itinéraires officiels par des voyages purement commerciaux qui furent accomplis par ses paquebots ou par des navires affrétés. Les parcours libres, exécutés sans subvention, prirent un grand développement et elle leur affecta une flotte de cargo-boats spécialement construits pour la nature du service auquel ils étaient destinés.

C'est en 1871 que fut créée la ligne de Marseille à Londres. Les cargos s'en allèrent jusqu'en Amérique du Sud et en Indo-Chine. Enfin, en 1901, le chiffre des parcours effectués par les navires des Messageries, s'élevait à 1.014.464 lieues marines. Nous sommes loin des cent douze mille lieues, parcourues en 1851.

Au fur et à mesure que les années passent, les services que la Compagine rend à l'État, augmentent en nombre et en importance. En 1895, à la suite de l'expédition de Madagascar, le Gouvernement lui affrétait six navires : *Adour*, *Ava*, *Dordogne*, *Douro*, *Guadalquivir* et *Tigre*. Les hommes, le matériel sont acheminés de façon parfaite ; le rapatriement des blessés, des malades s'effectue avec régularité et dans des conditions qui valent aux Messageries des félicitations unanimes. En 1900, elles contribuaient à l'expédition du Tonkin. Malgré les grèves de Marseille, elles n'hésitaient pas à distraire huit unités de leurs services, sans porter atteinte au service postal. En même temps, elles mettaient le Gouvernement général de l'Indo-Chine en mesure de pourvoir à des mouvements rapides de troupes au moyen d'une partie des paquebots des lignes annexes du Tonkin. La Compagnie put même organiser une ligne annexe spéciale de Nagasaki à Tchefou et à Takon, destinée à assurer les communications régulières avec le centre des opérations, grâce à sa correspondance au Japon avec les lignes postales de l'Indo-Chine. Plus tard, elle participa à la préparation de l'expédition de Chine, en effectuant le transport de huit mille hommes, mille chevaux et mulets et douze mille mètres cubes de matériel.

***

Les Messageries Nationales étaient dirigées à l'époque par six administrateurs, sous la présidence de M. Edouard Besson, ancien Pair de France, grand-officier de la Légion d'Honneur. Par la suite, les six devinrent dix, dont MM. Armand Béhic, Ernest Simons, Jules Soufflot, auxquels il faut ajouter quatre administrateurs-adjoints. A Marseille, M. Albert Rostand, devenu plus tard administrateur, dirigeait le Comité de direction chargé de s'occuper du service de l'Exploitation. C'est lui qui avait eu l'idée première de la nouvelle entreprise.

M. Ernest Simons [illegible] MM. Dupuy de Lôme, ingénieur maritime, et Armand Béhic, ancien inspecteur général des finances [illegible] de la Marine, [illegible] d'État.

Rappelé dans les Conseils du Gouvernement en 1864, Béhic revint aux Messageries en 1867. Il ne devait les quitter qu'avec la vie, le 2 mai 1891. Un monument a été érigé à la Ciotat pour rappeler les services qu'il rendit. Son nom devait être donné plus tard à un navire de la Compagnie.

Les guerres et les expéditions ne devaient pas oublier

aux administrateurs les intérêts de leurs actionnaires. La situation d'une compagnie subventionnée par l'Etat n'était pas toujours faite pour lui faciliter la tâche. En effet, ses navires sont astreints à partir à jour et à heures fixes, chargés ou non, ayant ou non des passagers à bord. Ces obligations, qui semblent assez naturelles aujourd'hui, ne laissaient pas d'être excessives, de 1851 à 1900.

A mesure que les années passent, le matériel est renouvelé, les navires deviennent plus grands, plus confortables, plus rapides. Le prix du fret baisse graduellement. Il s'élevait, en 1862, de Marseille en Indo-Chine à 1.560 fr. les mille kilos pour les marchandises fines et à 1.200 fr. pour les marchandises communes. En 1872, ce taux se trouvait réduit à 300 et 200 francs. Aujourd'hui, il est de 100 francs.

Tout en se préoccupant d'assurer, dans son exploitation, une large part aux intérêts du Commerce, les Messageries n'en poursuivent pas moins à bord de leurs paquebots, la réalisation des perfectionnements susceptibles de donner satisfaction à sa clientèle de passagers.

Il y a loin du *Périclès* au *Sphinx* par exemple. Nous avons, sous les yeux, les caractéristiques de ces deux navires, le grand-père et le petit-fils. Les voici : Longueur du *Périclès* : 46 mètres. Largeur : 6 m. 16; baux sur quille : 3 m, 60. Puissance des machines : 120 chevaux. Déplacement en charge : 350 tonneaux. D'autre part : longueur du *Sphinx* : 145 mètres. Largeur : 18m,56, baux sur quille : 13m,40. Puissance des machines : 10.000 chevaux. Déplacement en charge : 16.025 tonnes.

Il serait superflu de parler des services rendus aujourd'hui par les Messageries Maritimes. Du 4 août 1914 jusqu'à la conclusion de l'armistice, la Compagnie enregistrait la perte de 22 navires et de nombreuses victimes. Dès le début des hostilités, elle avait mis, en effet, toute son organisation, toute sa flotte au service du pays. Les troupes et le matériel furent transportés : l'armée serbe amenée à Corfou ! Et, après la guerre, les services réguliers n'existaient plus. Faute d'un nombre suffisant de navires certaines lignes devaient voir leurs départs réduits; d'autres étaient supprimées. Pourtant, *au cours même des hostilités*, la Compagnie avait réussi à mettre en service 117.000 tonnes dont 81.000 furent épargnées par les torpillages. L'*André-Lebon*, le *Sphinx*, le *Commandant Dorise* datent de cette époque.

En 1917, en association avec les Chargeurs Réunis, la Compagnie fondait la Société de Navigation France-Indo-Chine.

Il fallait établir dans la situation de la Compagnie, à cause de la nouvelle situation créée, un nouvel équilibre. Le 28 juillet 1921, le Parlement votait le nouveau statut qui va permettre aux Messageries Maritimes de reprendre sa large part dans l'effort économique, qui, à mesure que les jours passent, doit devenir plus sérieux, plus constant que jamais.

PREMIER VOYAGE DU PAQUEBOT « D'ARTAGNAN »

Le paquebot *D'Artagnan*, construit par la Société des Ateliers et Chantiers de la Gironde pour le compte des Messageries Maritimes, vient de quitter Marseille pour effectuer son premier voyage sur la ligne d'Indo-Chine, de Chine et du Japon.

Ce navire, d'une longueur de 165 mètres et de 20.320 tonnes de déplacement, a été aménagé pour recevoir :

166 passagers de 1re classe
152 passagers de 2e classe
102 passagers de 3e classe

Nous désirons tout particulièrement signaler l'effort extrêmement intéressant réalisé par les Messageries Maritimes pour donner à cette nouvelle unité un cachet vraiment moderne.

Admirablement secondés par l'architecte, les artistes et techniciens de tous ordres auxquels elles se sont adressées pour la décoration du *D'Artagnan*, les Messageries Maritimes ont la satisfaction d'assister aujourd'hui à une réalisation de leurs vues dont il appartiendra à leur clientèle de dire si c'est ou non une réussite.

D'une façon générale, les appartements de réunion tels que salles à manger, salons de musique, fumoirs, etc..., ont été conçus selon des formules rompant nettement avec les styles traditionnels, dont le mérite, d'ailleurs consacré, n'a pas à être discuté, mais dont il est permis de penser que, sans les proscrire complètement, les ressources artistiques de notre époque permettent, conseillent même, de les remplacer lorsqu'il s'agit de ces instruments si spéciaux que sont les grands longs courriers actuels.

L'architecte du navire, M. Georges Raymond, a apporté dans la réalisation des projets le talent qu'on lui connaît et les ouvrages de peintres renommés, tels que MM. Mathurin Meheut, Gilbert Galland, S. Sesboué et Jean Lefeuvre contribueront pour leur part à mettre en valeur la nouveauté de certaines dispositions.

Ne quittons pas ce sujet du *D'Artagnan* sans dire quelques mots de son appareil-moteur constitué par deux machines alternatives à triple expansion avec surchauffe ayant une puissance totale de 10.500 chevaux environ actionnant chacune une ligne d'arbres à 90 tours.

L'appareil évaporatoire est constitué par 7 chaudières cylindriques Proudon et Capus à 4 foyers à surchauffe timbrées à 15 kilos.

L'appareil-moteur a été exécuté dans les Ateliers et Chantiers de la Gironde à Bordeaux et les chaudières ont été construites par les Chantiers Navals et Chaudronneries du Midi, à Marseille.

Le navire est muni des installations nécessaires pour la chauffe au pétrole mais les chaudières et les soutes à combustible sont disposées de manière qu'on puisse revenir à la chauffe au charbon s'il était nécessaire.

Indépendamment des emplacements mis à la disposition des passagers, de vastes cales et entreponts à marchandises, d'une contenance totale de 10.200 m³, permettent le transport de 7.530 tonnes de marchandises dont la manutention est assurée par des mâts de charge de 5 et 10 tonnes desservis par des treuils électriques. Des chambres froides sont aménagées dans le deuxième entrepont et permettent la conservation des viandes, poisson, gibier, légumes, fruits, etc..., nécessaires à la consommation du bord.

La drome d'embarcation comprend 18 embarcations dont 14 life-boats de 8 m. 60, 2 baleinières de 7 mètres, un canot, un youyou.

La manœuvre de ces embarcations se fait par des bossoirs du système Welin. Ajoutons, pour terminer, que le *D'Artagnan* est pourvu de 10 cloisons étanches lui permettant de flotter avec un compartiment quelconque envahi par l'eau et qu'il a obtenu la première cote du Bureau Véritas.

Le Gérant : A. Desnoës.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, I. Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 20 63e ANNÉE 17 OCTOBRE 1925

SOUVENIRS SUR LE COMTE WITTE

LA GUERRE

BIARRITZ — AOUT 1914

Dans la même pièce où, voici deux ans, le grand-père essayait de gronder son petit-fils, ce même homme était assis aujourd'hui en proie à un désespoir profond.

La guerre venait d'être déclarée et dans diverses parties de l'Europe, jusqu'ici paisible et prospère, déjà le canon tonnait et le sang coulait. Jusqu'au dernier moment, lui, si prévoyant, n'avait pu croire à la guerre, car, à son avis, la moindre hostilité déclancherait la lutte mondiale, mènerait l'Europe à sa ruine et, au surplus, coûterait bien des trônes et des dynasties.

Pourquoi n'était-il pas mort plus tôt, pour ne pas être le témoin de cet événement gigantesque et effroyable qui ébranlerait de fond en comble sa patrie et l'Europe entière? Ce serait non seulement l'agonie du vieux monde, mais de la civilisation. Le germe de la destruction avait surgi et l'humanité aveuglée, orgueilleuse et avide, n'avait rien fait pour le tuer quand il était temps encore. Il revoyait la route, entre Luchon et Biarritz, les trains emportant des soldats vers la ligne de feu. Il ne pouvait supporter le spectacle de ces hommes jeunes et robustes qui, dans quelques jours, seraient de la chair à canon et que d'autres suivraient, des milliers d'autres, qu'on immolerait de même. Quand passait un poilu, ses pensées s'envolaient vers le soldat russe, qui s'en allait, pareillement, affronter le trépas. La Russie, elle aussi, se ruait contre l'ennemi puissant, en attendant l'autre guerre, la plus atroce, la fratricide. Et des larmes coulèrent le long de ses joues amaigries. Lui, l'adepte fervent de l'idée de la paix dont était empreinte toute la politique de son maître vénéré l'Empereur Alexandre III, surnommé le « Pacifiste »; lui, qui considérait que la vie chrétienne n'atteindrait sa vraie floraison que par l'application du premier précepte du Christ : aucun homme ne possède le droit moral — ce droit divin appartenant à Dieu seul — de ravir la vie à son prochain, il vivait cette heure de la déclaration de guerre, heure à jamais fatale selon ses prévisions à la race humaine tout entière. Il devait quitter avant midi, ce coin du pays basque et les siens qu'il chérissait. Il devait aller où l'appelaient son devoir et son cœur : en Russie.

Il ne lui restait que peu de temps. Il fallait mettre de l'ordre dans ses documents, qu'il laissait derrière lui. Sur de simples cahiers recouverts de toile noire, et rangés dans son bureau, il avait consigné peu à peu, spécialement pour son petit-fils, les directives de sa vie et les mobiles de sa conduite vis-à-vis de son pays et de son souverain.

Domptant sa dépression morale, il se leva et ouvrit le tiroir de la table.

Longtemps il classa ses mémoires. Tout à

*

coup, ses yeux tombèrent sur un passage écrit en 1897, qui exprimait son rêve le plus ardent, la fraternité des peuples. Malgré sa peine profonde, il ne put s'empêcher d'être frappé par les idées qu'il avait émises à cette époque si lointaine, tandis que l'horizon était encore lumineux. A cet instant, sa femme entrait avec Léon :

« Viens ici, mon gamin. » Il embrassa tendrement le garçonnet aux grands yeux noirs Puis s'adressant à sa mélancolique compagne, il lui dit :

« Écoute, n'y a-t-il pas quelque chose de prophétique dans le fragment de conversation que j'ai eu avec l'Empereur d'Allemagne pendant son séjour à Saint-Pétersbourg, en juillet 1897? »

Et d'une voix mal assurée, qui tremblait par moment, il se mit à lire ceci en russe :

(1) « En ce qui concerne la situation politique en général, je suis d'avis que l'équilibre politique et économique de l'Europe exige de bons rapports entre les pays. Cette entente est la condition *sine qua non* de cette harmonie. L'Europe peut être considérée d'ailleurs comme une vieille femme infirme. Que tout continue comme maintenant, quelques siècles encore et elle sera complètement affaiblie et perdra sa primauté dans le concert mondial. Les pays d'outremer acquerront une force de plus en plus grande. Dans quelques centaines d'années, les habitants de notre planète parleront de la grandeur de l'Europe comme nous parlons de la grandeur de Rome, de la Grèce, de Carthage et de certains pays d'Asie Mineure.

« Le temps n'est pas éloigné où l'on n'aura pour nous que du respect, ce genre de respect des gens bien élevés à l'égard d'anciennes beautés officielles, mais décrépites

« L'Empereur était fort étonné, il me dit :

« Comment éviter cela? »

« Imaginez-vous, Sire, que l'Europe ne représente plus qu'un Empire, que l'Europe ne dépense pas des sommes énormes et son sang et son travail à créer de nouveaux moyens de rivalité dans son sein, qu'elle ne maintienne pas des millions de soldats pour la guerre intestine, imaginez qu'elle ne soit plus ce qu'elle est actuellement : un camp militaire, car chaque pays a peur de son voisin. Alors l'Europe deviendra de plus en plus riche, puissante et cultivée. Elle sera réellement la maîtresse du monde entier, elle ne vieillira pas, car c'est seule la haine intestine qui l'épuise.

« Pour attendre cet état, il faut avant tout établir des alliances solides entre la Russie, la France et l'Allemagne. Une fois ces pays très fermement et indissolublement unis, nul doute que les autres nations du continent européen ne se joignent à cette alliance centrale; ce sera alors une alliance générale du continent; l'Europe sera libre, enfin, de la charge qu'elle s'était imposée elle-même par la haine; l'Europe alors deviendra puissante et refleurira; sa domination sur l'Univers sera indiscutée. Sinon l'Europe et les pays séparés qui la composent courent le risque des plus grands malheurs. »

Il s'arrêta un instant et reprit son texte un peu plus loin :

« C'était en 1897. Quinze ans ne se sont pas encore écoulés que déjà est venu au monde le grand Empire japonais. La guerre anglo-boër a créé, en Afrique, un nouvel empire qui entre dans la sphère des dominions anglais. Les républiques sud-américaines précipitent leur essor, et en général tous les pays d'outre-mer grandissent aussi bien dans le sens politique qu'économique et militaire (1). »

(1) Extrait des Mémoires du comte Witte, édition russe, vol. I, page 110.

(1) Ces lignes sont extraites d'une conversation avec Guillaume II, qui, dans les Mémoires du Comte Witte, page 109, vol. I (texte russe) débute ainsi :

« L'Empereur entra avec moi dans le bureau de l'Ambassadeur, et en tête à tête, il me dit :

« L'Amérique représente pour l'Europe une immense force de concurrence, surtout dans l'ordre agricole. L'Amérique s'enrichit aux dépens de l'Europe. Je serais d'avis qu'on prenne à l'égard de l'Amérique des mesures douanières spéciales, que non seulement on lui supprime la clause de la nation la plus favorisée, mais encore qu'on la traite plus sévèrement que n'importe quel État européen. Il ne faut plus qu'elle puisse nous inonder de ses produits.

« J'objectai à Sa Majesté que je ne pouvais entrer dans ses vues à moins qu'on ne les applique à tous les pays extra-européens, y compris naturellement l'Angleterre qui ne fait pas partie de l'Europe continentale. Selon moi, des mesures spéciales contre l'Amérique ne me paraissaient guère praticables, car il était certain que la plupart des pays de l'Europe se les interdisaient.

« L'Empereur m'expliqua qu'on ne pouvait pas admettre que l'Angleterre fût un pays d'outre-mer et qu'il s'efforçait de vivre dans les meilleurs rapports avec elle. Selon lui le point capital était de barrer l'Amérique; c'était elle, non l'Angleterre, qui submergeait l'Europe de produits agricoles.

« Je répliquai que la Russie se placerait difficilement à ce point de vue, qu'elle entretenait, depuis la guerre

Pourquoi n'était-il pas mort lorsqu'il avait tracé ces lignes, qui, en ce moment, dansaient devant ses yeux en lettres de feu? Avec douleur, il regarda son petit-fils pour lequel il avait fait de si beaux rêves; dans sa douleur il remerciait presque le ciel de ce que Léon n'eût encore que neuf ans. Son cœur se serra jusqu'à l'angoisse à la pensée des parents qui devraient voir partir leur fils pour le grand carnage.

L'enfant se taisait, il ne comprenait pas encore l'effroyable chose qui se passait dans le monde, tandis qu'à Biarritz le soleil brillait comme d'habitude. Mais la tristesse de son grand-père le frappait. Jamais il ne l'avait vu si sombre. Tout à coup la sirène de l'auto sonna et, à travers la fenêtre ouverte, on vit la Rolls-Royce qui remontait l'allée. Witte sentit le gouffre s'ouvrir devant lui; il n'en pouvait plus, il quitta la pièce pour maintenir son émotion. Il revint peu après.

Il prit le petit sur ses genoux et le contempla longuement comme si, à tout jamais, il voulait s'imprégner des traits de cet enfant aimé. Puis il le pressa sur son cœur qui ne battait presque plus.

« Il est temps que je parte », dit-il.

Il le serra encore une fois dans ses bras, bénit les êtres qu'il laissait derrière lui et sortit précipitamment sans retourner la tête.

On entendit encore le klaxon et, comme un éclair, passa l'auto grise (1).

Véra Narischkine.

POURQUOI LA « DOUCEUR DE VIVRE » A-T-ELLE DISPARU?

— Le beurre a encore augmenté!

— On ne peut plus se loger ni se faire servir!

— Moi, je ne sais plus ce que c'est que d'aller au théâtre!

— Que voulez-vous? Il n'y en a que pour les nouveaux riches!

— Dire que j'ai vu les œufs à dix centimes pièce!

— On ne peut plus vivre!

— Quand on pense que c'est partout comme ça!

— Ah! Si la guerre n'avait pas eu lieu!

Nous vivons dans un concert universel de lamentations. Les uns regrettent le confortable d'avant 1914. D'autres incriminent la brutalité actuelle des compétitions, invectivent contre l'âpreté sans scrupules de la lutte pour la vie. Certains déplorent surtout la légèreté de nos contemporains, leur indifférence professionnelle, leur ardeur au seul plaisir, le Système D. De bons esprits s'affligent principalement de la décadence des mœurs : il n'y a plus de politesse, plus de pudeur, plus d'autorité; on ne rencontre que dévoyés, anormaux, toxicomanes; la probité, le goût, la mesure s'en vont!

C'est à qui apportera du noir au tableau, peu ou prou, plutôt prou que peu, au nom de la morale ou du bien-être, au nom de l'économie politique, sociale ou ménagère, au nom de l'art, de la bienséance, de notre dignité en péril.

***

Malaise, crise, misères, décadence, l'humanité a souvent connu cela. La désagrégation de l'empire romain, les ruines consécutives aux guerres de religion et à la guerre de Trente Ans, la Révolution française, furent, en leur temps, de rudes secousses, où disparurent des richesses, des habitudes, des institutions sans lesquelles la vie ne semblait pas possible. Nos aïeux ont persisté cependant et, après une période d'incertitude, ont retrouvé des raisons d'espérer, de vivre, de reconstruire.

D'où vient que notre situation nous paraît pire? Que présente-t-elle de si désespérant?

Sa durée? Non pas! La chute de la Société antique, les invasions barbares, ont demandé plusieurs siècles. De 1789 à 1815, vingt-six années s'écoulèrent, fécondes en troubles et en angoisses. Or, la mobilisation d'août 1914 ne remonte qu'à onze ans.

La rupture des cadres sociaux? Le renversement des hiérarchies traditionnelles? Mais, en France du moins, nous n'en sommes pas tout à fait là. Puis, l'histoire en a vu bien d'autres. Se figure-t-on que la substitution du personnel de la Révolution à celui de l'Ancien Régime [illegible] du personnel de la Restauration à celui de l'Empire,

« d'Indépendance, les meilleurs rapports avec les États-« Unis, et qu'elle n'avait vraiment aucun motif de chan-« ger tout-à-coup d'attitude. — N. D. L. R.

(1) Mme V. Narischkine doit faire paraître, chez Baudinière, un volume intitulé « *Souvenirs d'une Princesse russe, suivis du Comte Witte et son portrait* ». Les pages qui précèdent font partie de cet ouvrage.

se soient effectuées sans heurts? De même en 1830, en 1848, en 1851, en 1870?

Le déplacement des fortunes? Pas davantage. Nous avons nos profiteurs, nos nouveaux riches. Mais, les acquéreurs de biens nationaux, n'étaient-ce point des nouveaux riches et n'a-t-on pas dit que la Révolution se résuma en une immense translation de propriété? Le bourgeois s'indigne de voir les boutiquiers, les artisans, partager les plaisirs qu'il se croyait réservés et, plus riches que lui désormais, se carrer aux fauteuils de balcon; tandis qu'il se contente maintenant de la deuxième galerie? Mais lui-même — ou son bisaïeul — scandalisa les « ci-devants » en s'installant dans leurs châteaux, en usant du droit de chasse, en s'emparant du gouvernement.

Nos mœurs sont dissolues? Voyez celles du Bas-Empire! Celles du Directoire!

Alors, qu'y a-t-il de nouveau, de spécial dans la crise actuelle?

***

Question préjudicielle : sans la guerre, la crise actuelle se serait-elle produite?

Certes, il est vain de refaire l'histoire après coup, d'imaginer ce qui se serait produit si César n'eût point passé le Rubicon.

On peut toutefois deviner où allait le monde en 1914.

Ce qui caractérise le XIXe siècle (et Guglielmo Ferrero a écrit là-dessus de fort belles choses) c'est la recherche de la quantité. Recherche de la quantité dans tous les domaines. La grande industrie, les grands magasins se sont ingéniés à produire en série, à vendre des objets de modèle uniforme pouvant convenir à tout le monde. Pour ce faire, fabriquer n'était rien; il fallait trouver des débouchés, persuader le public qu'il avait besoin de tout ce dont il s'était fort bien passé jusqu'alors. Enorme fut le rôle de la publicité dans l'éveil, puis dans l'uniformisation des besoins. Nous ne sommes plus libres, mais suggestionnés, dans le désir que nous manifestons de posséder du chocolat Chose ou un stylographe Machin, dans le sentiment qui nous fait souhaiter d'installer chez nous électricité et salle de bains, d'aller au théâtre voir la pièce de M. X. L'*homo œconomicus*, l'individu à besoins moyens, réguliers, prévus, est en voie de devenir une réalité.

Le système, qui faisait merveille en matière commerciale, a, en effet, été appliqué aux individus. Le XIXe siècle nous a légué, avec les vêtements de confection, la quincaillerie en gros et les transports en commun : le suffrage universel, le service militaire pour tous, l'instruction obligatoire. La politique poursuivait le même objectif que le commerce : il fallait un *homo œconomicus* qui consommât beaucoup certains objets, toujours les mêmes; il fallut un *homo politicus*, d'opinions connues et moyennes, satisfait du régime et qui votât bien. Dès l'école primaire, on inculqua à l'enfant une histoire et une morale officielles. (Déjà, sous le Second Empire, le maître enseignait que Napoléon III avait clos *à jamais* l'ère des Révolutions). Le journal à un sou paracheva l'œuvre et répandit des formules simples, voire simplistes, donc facilement accessibles, de façon à satisfaire — et surtout à diriger, — le goût des affaires publiques qui est au fond de chacun de nous. L'opposition employa naturellement les mêmes méthodes, qui s'appliquèrent d'autre part aux productions littéraires et artistiques, bref aux diverses branches de l'activité intellectuelle. Voilà pourquoi de nos jours, on lance un roman et un produit pharmaceutique selon les mêmes procédés.

Réaliser un type unique de consommateur, telle était donc, en toutes choses, la limite, au sens mathématique du mot, vers laquelle tendaient les efforts du XIXe siècle.

La guerre mondiale n'a fait que précipiter l'allure.

Pendant quatre ans et plus, sur les divers fronts, des millions d'hommes de 18 à 50 ans, de tous les pays, furent rassemblés coude à coude, et, dans ce mélange des âges, des races, des classes, subirent des destinées identiques. Tous furent, en même temps, sevrés de bien-être et de plaisir, soumis aux mêmes privations. Ceux mêmes qui n'étaient pas aux armées souffraient ensemble de restrictions diverses et le phénomène se propageait, de proche en proche, chez les nations belligérantes, chez les neutres, jusqu'aux antipodes. La guerre finie, ce fut une ruée universelle sur tout ce dont on avait manqué si longtemps; et ces choses qu'on désirait étaient les mêmes, pour tout le monde, au même moment.

Car, précisément, la guerre mondiale raréfia tout ce qui est essentiel à la vie matérielle : denrées alimentaires, étoffes, logement, combustibles. Par réaction, la masse a voulu se mieux nourrir, se mieux vêtir qu'auparavant, élever son *standard of life*, à raison précisément de ce que, trop longtemps, elle s'était trouvée obligée de le diminuer.

La guerre nous a privés de plaisirs; d'où la frénésie de jouissance qui, comme après toute période d'épreuve, s'empara de la société. Là, du moins, l'offre a répondu à la demande, car il est plus facile d'ouvrir un dancing que de construire une usine. Chaque âge a ses plaisirs, disait-on naguère. Ce n'est plus vrai. L'homme de 45 ans, soumis pendant la guerre aux mêmes contraintes que les jeunes gens de 18 ans, a vu s'exaspérer en lui les mêmes besoins de compensation. Il faut que jeunesse se passe! Encore un adage à mettre au rancart. Jadis, on savait, en effet, que la jeunesse n'aurait qu'un temps. Sous les yeux des jeunes gens, leurs aînés, âgés de 30 à 40 ans, montraient, par leur exemple, qu'un moment arrive — bientôt — où il faut s'assagir, se ranger. Ce spectacle agissait à la manière d'un contrepoids. Maintenant, le contrepoids manque. La « jeunesse » ne passe plus; elle dure; elle persiste. Le jeune homme peut croire que le plaisir continue toute la vie, puisqu'au dancing les clients à tête grise ne sont pas rares.

Produits de première nécessité, plaisirs, se paient en bon argent comptant. L'argent? Autre objet de convoitise. Pour l'acquérir, il faut à tout prix *réussir*. Oh! de tout temps, on a voulu *réussir;* le mot « arriviste » date d'avant la guerre. Mais l'âpreté qu'on y apporte s'intensifie et les moyens employés s'en ressentent. Qu'est-ce que réussir? Le sens du mot varie. Tout est relatif. Pour un écrivain, réussir ce sera gagner cent mille francs par an. Pour un industriel, cent mille francs c'est une misère; parlez-moi de trois millions! En tout cas, réussir, dans toutes les sphères, est un fait exceptionnel. Or, le travail, l'honnêteté, sont des procédés normaux. Peut-on arriver à un résultat exceptionnel par des moyens normaux? Rarement. D'où la réclame malsaine, d'où les manœuvres en marge du Code, d'où le fléchissement de la moralité.

Tout cela par l'effet de la loi de l'offre et de la demande, qu'aucun Parlement n'abrogera jamais. Toutes les fois que mille personnes désirent en même temps un objet et que cet objet n'existe qu'en 900 exemplaires, un malaise s'ensuit; un conflit, une crise éclatent si l'objet n'existe qu'en 500, qu'en 200 exemplaires et si, d'autre part aucun produit de substitution ne le peut remplacer.

M. de la Palisse dirait : si ces mille personnes désiraient chacune un objet différent, toute crise serait évitée. M. de la Palisse aurait raison.

On aperçoit maintenant la cause fondamentale du déséquilibre contemporain. Pour placer en grand nombre des objets (et des idées) fabriqués en série, on a voulu rendre les hommes de toutes classes, de toutes races, semblables les uns aux autres, leur inspirer mêmes désirs, mêmes besoins. Nous avons méconnu cette loi, que la science moderne proclamait d'autre part, selon laquelle *le progrès se traduit par la différenciation*. Nous sommes différenciés en tant que producteurs — trop peut-être car nous sommes devenus des travailleurs « parcellaires » — en revanche, en tant que consommateurs, l'intérêt mercantile a tendu à nous uniformiser. La guerre a accéléré cette évolution. Par malheur, au maximum de consommation qu'elle provoqua correspondait un minimum de production.

Tout est là : l'erreur du système de la course aux débouchés fut d'ignorer qu'il est plus facile de créer des besoins que de les satisfaire. A ce jeu, on est fataleemnt débordé, tel l'Apprenti Sorcier de la légende, qui savait bien se faire apporter de l'eau par sortilège, mais qui, ayant oublié le mot magique destiné à suspendre le phénomène, fut menacé d'inondation!

⁂

Il est à penser que cette période de matérialisme mercantile se prolongera pendant de nombreuses années. Le délire de la quantité, le mirage du bonheur obtenu par des procédés industriels, séviront encore longtemps. Trop d'intérêts l'exigent. S'arrêter avant la culbute, faire un retour sur soi-même pour un nécessaire *mea culpa*, cela suppose une clairvoyance et une bonne foi dont la masse est incapable. La masse ne comprendra qu'après avoir souffert longtemps et beaucoup. Elle n'enfante que dans la douleur. Elle implorera un remède. Il faudra qu'alors un homme se rencontre, qui donne corps à ces aspirations, qui réponde à ce désarroi et à ces angoisses.

Que dira-t-il?

Oh! de vieilles vérités, qu'il habillera seulement d'une forme nouvelle, en harmonie avec le milieu et le moment.

Il dira, en substance, ceci :

« Vous avez fait fausse route.

« Deux solutions se présentent à vous :

« Satisfaire vos besoins ou les limiter.

« Vous ne sortirez pas de cette question : elle « se pose depuis que le monde est monde.

« La première solution est décevante. Vos « besoins croissent, en nombre et en capacité,

« plus rapidement que les moyens de les apai-
« ser. Le système a fait faillite. Il *devait* faire
« faillite. L'homme n'est jamais repu; toujours
« il désire, et, comme il n'est pas naturellement
« bon, lorsqu'il désire, il redevient en un tour-
« nemain l'ancêtre-gorille, pervers et malfai-
« sant.

« La seconde solution, seule, est sage. C'est
« elle qu'ont adoptée les philosophies, les reli-
« gions, toutes les vieilles disciplines qui ont
« voulu maintenir l'homme dans la voie droite
« et refréner ses instincts — *tous* ses instincts
« — considérés *a priori* comme mauvais

« Vous vous êtes trompés sur le but de la vie,
« qui n'est pas la conquête, toujours éphémère,
« des jouissances matérielles, mais le perfec-
« tionnement de l'être moral.

« A l'humanité malade, infirme, imparfaite,
« il faut une morale de renoncement. »

Voilà ce que dira cet homme. Fondera-t-il sa prédication sur la religion ou sur la raison, sur l'esthétique ou sur l'hygiène? C'est un secret, bien entendu, indiscernable

Voilà ce que dira ce grand homme, car, à la seule condition de se présenter au bon moment et de trouver les mots justes, les mots capables d'éveiller les sentiments indispensables à tout ce qui doit changer le cours de l'histoire, ce sera un homme de génie.

André Moufflet.

UN CHATIMENT

(Nouvelle)

I

Le vrai châtiment n'est pas entre quatre murs d'une prison mais dans la solitude d'une conscience coupable. C'est ainsi que le comprenait mon professeur de seconde, le Père Dominique, dont le plus haut mérite était aussi le plus obscur : il prenait autant de soin à étudier ses élèves qu'à les instruire; le Préfet l'accusait de les instruire mal et de négliger la discipline. Je ne voyais pas à cette époque combien le Père Dominique était méconnu, mais je le sentis vaguement à la suite d'une circonstance où il sut m'infliger la plus juste correction.

Le Père Dominique me témoignait une amitié qu'il ne cherchait pas à dissimuler, même aux yeux des autres élèves de sa classe; en cela il montrait une justice utile, égale pour tous, car ce choix, qui semblait d'abord exclusif et arbitraire, était plutôt destiné à l'édification des autres qu'à mon profit personnel. J'appris bientôt comment. C'est moi qu'il interrogeait presque toujours le premier; il lisait à haute voix mes compositions, m'appelait devant le tableau, et chaque fois qu'une difficulté se présentait, c'est à moi qu'il s'adressait de préférence pour la résoudre. Tout cela ne cessait de me jeter dans un profond étonnement, car j'obtenais rarement la première place dans les concours, ma mémoire était souvent paresseuse, je manquais de bagout et j'aurais perdu la carte rien qu'à me sentir appelé à déchiffrer un problème où les autres ne voyaient goutte, si le Père Dominique ne m'eût tendu la solution sans que mes camarades ni moi-même ne pussions nous en douter. Aussi appréciais-je hautement une amitié si discrète et si soutenue, qui m'illustrait et me faisait accomplir des prodiges dont j'eusse sans cela été incapable. Je l'aimai tout de suite comme il semblait m'aimer; mais je l'aimais en rougissant, à cause du mystère qui était entre nous.

Cette année fut la meilleure; j'étudiai comme on mange, avec un appétit parfois inégal mais un résultat de santé et de mouvement.

Dans la salle d'étude j'avais pour voisin de banc un élève de rhétorique; plus âgé que moi de deux ans, il avait âge d'aïeul, quant à la finesse et à la rouerie. Je le regardais avec crainte et respect, comme il convenait de regarder le président de la Congrégation et un futur jésuite, car Daumont était tout cela; si l'obscurité de la soutane ne le sanctifiait pas encore, il portait sur son visage assez d'ombre pour que la pâleur ne parût pas seulement maladive. Ses cheveux noirs étaient collés à son front luisant; il regardait de ses yeux profonds et rapprochés, comme le chat jette les pattes sur sa proie. Son nez surtout était bien imposant. J'aurais rougi d'en porter un pareil, et pourtant le nez de Daumont m'impressionnait plus qu'aucune autre partie de son visage : long, étroit et décisif, il semblait conduire tout, ordonner sans cesse comme l'index de la main, même à la bouche; ses lèvres ployaient comme l'animal sous la mena-

ce du maître. De ces lèvres minces et froides tombait une parole mesurée, dont la sévérité, contrôlée par la roideur du nez, m'inspirait en même temps de la confiance et de la peur.

Sans aucun doute, Daumont connaissait beaucoup plus de choses que moi et il ne pouvait se tromper. C'est pour ce motif que j'acceptais humblement les conseils qu'il me donnait à l'étude; il me parlait sans se soucier du surveillant, comme si tout lui était permis. Parfois je m'arrêtais d'écrire pour regarder sa main soignée traçant une écriture finement appuyée, aussi étonnante que sa voix, et qui ne fléchissait jamais, ne s'arrêtait qu'au bout des phrases. Aucune rature sur la page : ces lignes semblaient tomber toute écrites du seul pli vertical de son front, la main n'était là que pour les assembler. Lorsque Daumont me surprenait dans cette contemplation, remarquant mon embarras, il jetait les yeux avec mépris sur mon cahier.

Je peinais depuis quelques minutes sur un devoir de style où je me penchais vainement comme au creux d'un puits vide, lorsque, tournant la tête, je vis Daumont, les coudes appuyés sur son pupitre, et qui m'observait de côté, en faisant grincer l'ongle de son petit doigt entre ses canines. Son regard oblique m'humilia. Il saisit la feuille où je n'avais pu étendre que deux ou trois phrases mal cousues, la tint un moment sous ses yeux, puis me la rendit en secouant dédaigneusement la tête. Je le vis soulever le couvercle de son pupitre et en tirer un cahier qu'il plaça sur ma feuille, sans faire attention que l'écriture était encore humide. Une étiquette blanche, comme un papillon sur la couverture bleu-de-ciel portait ces mots en lettres gothiques : « Ecrin littéraire ».

— Ouvre! commanda Daumont.

D'une main qui tremblait, je découvris le trésor. Le titre était répété à l'intérieur, d'une autre écriture, ordinaire mais imposante; plus haut, se déployaient ces mots par lesquels nous avions l'habitude de commencer nos travaux et qui planaient ici comme des ailes d'aigles : *Ad Majorem Dei Gloriam*. C'était un recueil de descriptions, de portraits, de pensées, au-dessus desquels je lus émerveillé des titres à l'encre rouge : « Orage Matin. Printemps. Coucher de soleil... » A la lecture de quelques-uns de ces morceaux, mon cœur se mit à sauter d'admiration. Je regardai Daumont avec une flamme d'envie qu'il devina sans doute, car il me dit :

— Copie-le, si tu veux.

Mon signe de tête fut de reconnaissance. Comme l'étude finissait, Daumont reprit le cahier en promettant de me le rendre le lendemain.

Pendant la récréation, à l'un des détours du jeu, je me trouvais nez à nez avec mon voisin d'étude; dans l'élan, j'allais me cogner à lui, mais il s'arrêta en me prenant le bras, puis m'entraîna à l'écart. Je crus qu'il allait se fâcher.

— Tu as bien de la peine à écrire tes devoirs? me dit-il.

— Oui, soupirai-je en pensant à sa facilité.

— Ce n'est pas étonnant, tu n'es pas malin.

J'attendis en silence, mordillant l'humiliation comme un frein.

— L'inspiration ne vient pas de là, poursuivit Daumont en indiquant son front. Il faut être prévoyant. Si tu possédais un « écrin littéraire », comme moi, tu ne la chercherais pas longtemps : elle est dans le cahier.

— Mais vous me le laisserez copier! m'écriai-je.

— Peut-être, mais qu'en feras-tu?

— Je pourrai le relire.

— Imbécile! Tu n'as donc rien compris? Penses-tu que je me sois amusé à copier ces morceaux pour le plaisir d'écrire? Simplement, on se tient prêt à tout. S'il s'agit d'une composition littéraire et qu'il y faut une description, ou un portrait, n'importe quoi, on ne perd pas son temps à chercher : l'écrin littéraire est là.

— Mais il est à vous? demandai-je.

— Que veux-tu dire?

— C'est vous qui avez inventé ces morceaux...

— Moi et les autres. Lorsque je trouve une belle description dans un livre, je la copie.

— Est-ce que c'est permis? risquai-je timidement.

— Comment? fit Daumont.

— N'est-ce pas voler?

— Si l'on prend cela pour soi? Es-tu naïf! Le chapeau dont tu te coiffes et les habits sont-ils à toi?

— Oui.

— Est-ce [illegible]

— Non.

— Et pourquoi tu dis [illegible] chapeau.

« mes » habits, et tu saurais prouver qu'ils t'appartiennent. Tu ne pourrais d'ailleurs pas t'en passer.

Daumont se tut et pinça les lèvres; son regard serré s'était abattu sur moi, il n'y avait rien à riposter. Le lendemain, au début de l'étude, il me tendit son cahier. Je l'acceptai avec une curiosité réveillée et passai une grande partie de l'étude à le lire; puis je pris un cahier neuf, sur la première page duquel j'inscrivis le même titre, que je plaçai, comme Daumont, sous le signe de Dieu.

II

Maintenant, chaque jour, d'une écriture que je m'efforçais de faire aussi belle et ferme que celle de Daumont, mais qui tremblait et s'échauffait avec mon cœur aux passages les plus touchants, je copiais quelques pages du cahier prêté. Lorsque j'eus terminé ce travail, j'y ajoutai d'autres morceaux extraits des romans que je lisais.

Un matin, Daumont prit mon cahier et lut les passages de mon choix.

— Tu copies tout sans réfléchir! me dit-il d'un ton méprisant.

Pendant quelques jours, je ne copiai plus rien. Pourtant, il ne passait pas d'étude sans que je ne relusse un bon morceau de mon cahier. Les fragments s'installèrent comme des meubles dans ma tête, bientôt ils y furent si bien à leur place que je n'aurais pu les en déloger. Ils me devinrent familiers comme un habit ou un chapeau; ils finirent vraiment par se faire à ma mesure. Je ne songeais pas que c'était moi qui me faisais à la leur. Tout cela s'accomplit simplement, parce que je ne me lassais pas d'admirer ces passages d'un style si aisé, où les mots savaient évoquer des couleurs et, par une sorcellerie étonnante, m'entraîner dans leur mouvement. L'habitude aussi s'en mêla, car à force de relire mon écriture et de la remâcher dans ma tête, j'en avais fait une pâte qui semblait m'appartenir, tout imbibée d'imagination nouvelle, et à laquelle j'ajoutais chaque fois de mon cru. Si bien qu'un jour j'en arrivai à suivre le conseil de Daumont, sans même me souvenir que j'eusse été conseillé.

Le Père Dominique nous avait dicté le sujet d'une composition, assez difficile, dont la mer devait former le cadre. « J'attache grande importance à ce travail, avait-il déclaré en regardant de mon côté : d'après le résultat, je verrai ce que je peux vous proposer pour le prochain concours. » Aux premiers mots de la dictée, une description irrésistible de la côte normande me sauta à la mémoire, si vivante, que je n'eus même pas besoin de copier le passage dans mon écrin littéraire; les vagues de la mer du Nord battaient en moi, comme mon propre sang.

Mon succès fut terrible; je ne l'avais pas attendu de cette sorte. Le lendemain, pendant la classe de l'après-midi, le Père Dominique nous dit que les compositions, dans l'ensemble, étaient loin de l'enchanter; les élèves, il en était convaincu, pouvaient faire mieux; cependant, l'un de ces essais était d'une qualité toute particulière. « Un travail remarquable », ajouta-t-il.

La plupart des élèves s'étaient tournés de mon côté, car le professeur, sans me nommer, venait de me regarder en prononçant ces derniers mots. Aussi ma gêne ne provint-elle pas d'entendre le Père Dominique commencer la lecture de mon travail, mais de sentir cette attention élastique de vingt paires d'yeux que je m'imaginais chargés d'envie. J'écoutai pourtant les premières phrases avec plaisir. Tout à coup, le professeur ralentit l'allure, baissa la voix, comme pour faire entrer chaque mot dans le cerveau et le cœur de la classe. C'était ma description de la mer. Je ne m'y reconnus pas. A la lecture de ces phrases dépouillées de la substance qu'elles avaient fini par prendre en moi, lues par un autre telles que je les avais transcrites dans mon cahier, il me sembla que je me montrais nu, coiffé seulement d'un chapeau. Comme pour augmenter ma confusion, le Père Dominique entrecoupait sa lecture de regards émerveillés, qu'il adressait tantôt à moi, tantôt à ceux qui m'entouraient. Il semblait fier comme si c'eût été lui l'auteur de cette description.

S'il n'avait marqué volontairement le passage volé, peut-être ne me serais-je pas aperçu moi-même du vol. Je rougis. La brûlure de mon front me révéla tout à coup la laideur de l'action que j'avais commise. Comment avais-je pu écouter Daumont?

— Venez ici, Frédéric, relisez-nous cela. C'est admirable! s'écria le Père Dominique en se levant, lorsqu'il eut fini.

Je m'avançai tête basse. Le professeur était descendu de chaire; c'est du haut de ce tribu-

nal que je fus condamné à étaler moi-même la splendeur de mon crime. J'ignore comment j'en arrivai à bout. Le papier était de plomb et l'écriture me flagellait.

— C'est dommage, dit le Père Dominique, que vous ne lisiez pas aussi bien que vous écrivez.

A peine retourné à mon banc, je le vis pencher la tête sur le côté, rougissant à son tour, comme il en avait l'habitude lorsqu'il se trouvait devant le regret d'une chose imparfaite.

J'étais plein de surprise en présence de ma faute et de haine pour Daumont. Pendant l'étude, j'évitai de regarder celui-ci; la vue de ses lèvres étroites et de son nez provoquant, dont je ne pouvais cependant chasser l'image qui était en moi, eût ajouté à mon remords. La haine était nécessaire pour hâter la guérison de ma conscience, et cette haine fût tombée devant la crainte, si j'avais aperçu le visage réel de Daumont. Mon premier mouvement fut de chercher le cahier pour le détruire. Mais en supprimant le couteau, qu'eussé-je changé à la blessure? Du reste, le mal n'était pas là, il était en Daumont, peut-être moins en lui qu'en moi-même. Quel diable se plaisait à distraire ma conscience en lui permettant tous les jeux séduisants de l'imagination? Sur ce terrain, je me laissais bander les yeux, certain de trouver ma route; mais c'est là que le diable m'attendait pour me faire commettre un faux pas. Je ne pus détruire mon cahier, bien que je l'eusse voulu : la simple vue de cette belle prose si laborieusement copiée m'en empêcha.

Je pensai alors tout avouer au Père Dominique. N'était-ce pas le seul moyen de renverser le remords et de me justifier d'une faute où la faiblesse avait tant de part? Cependant, rien qu'à me représenter le visage navré du professeur sous l'effet de cet aveu, j'éprouvai une honte qui me fit abandonner mon projet. Je me contentai de noircir à traits d'encre les lignes de mon cahier, dont j'avais abusé.

Cette réparation incomplète n'effaça rien, au contraire; les lignes disparues redoublèrent de netteté dans ma mémoire et, les sachant tracées de ma main sur la feuille que le professeur conservait avec une jalousie trompée il me sembla même que la copie s'était multipliée. Après quelques jours, l'aveu devenant de plus en plus impossible, je me rendis compte de la véritable gravité de ma faute : d'avoir copié ce morceau étranger et de l'avoir incorporé à ma prose, il n'était résulté qu'un mal d'irréflexion, mais comment pouvais-je laisser dans l'erreur un ami qui prenait un si lumineux plaisir à mon succès? J'aperçus de face ma faiblesse compliquée et constatai avec un redoublement de remords qu'en ne m'accusant pas tout haut je trahissais l'amitié de mon professeur.

J'eus beau haïr Daumont chaque jour davantage, rien ne put jeter bas la honte que j'éprouvai en classe sous le regard approbateur du Père Dominique. La préférence qu'il continuait à me témoigner me blessait. En cherchant à me faire valoir devant les autres, il m'abaissait à mes propres yeux. Je ne pus bientôt plus soutenir sans une véritable douleur physique le sourire heureux que sa bienveillance me prodiguait. Une rougeur continuelle, que je sentais monter à tous ses éloges et à chacune de ses questions, me contraignait à tel point que je ne fus plus capable de justifier en aucune occasion le choix de son amitié. Il me sembla que depuis que je le connaissais, je n'avais pas cessé de le tromper. Le remords annula tous mes moyens et atteignit à l'effroi lorsque je remarquai les efforts attristés de mon professeur pour déguiser le pitoyable effet de mes manquements.

III

Je ne sais à quelle extrémité ce tourment perpétuel m'eût conduit, si je n'avais constaté tout à coup un étrange changement dans l'attitude du Père Dominique à mon égard. Ce fut après le concours de composition française, où je m'étais montré aussi maladroit que dans les réponses que je faisais maintenant aux questions orales du professeur. Le Père Dominique demeura toute une matinée sans jeter les yeux de mon côté et sans m'adresser la parole. Après la classe, cependant, il se souvint de moi et me pria de rester quelques moments. Lorsque tous les élèves furent sortis, il me demanda d'un ton bourru :

— Qu'avez-vous?

Je n'osai le regarder.

— Depuis quelque temps vous m'inquiétez, continua-t-il en s'approchant de moi. Je ne vous reconnais plus. Je n'ignore pas votre timidité, mais si [illegible] tout pour vous faire [illegible] en classe, je m'étonne que les concours doivent en souffrir. Pourtant, je vous dégage de le

constater, votre concours de style ne répond pas à ce que j'attendais de vous, après ce travail si remarquable que nous lûmes ensemble l'autre jour.

Il me sembla qu'il ne prononçait pas sans effort ces derniers mots.

— C'est à croire, ajouta-t-il en me prenant amicalement le bras, que ce travail n'était pas de vous...

— Lequel? demandai-je sans pouvoir dissimuler mon trouble.

— Mais cette description de la mer, naturellement.

Rouge, comme s'il avait honte pour moi, le Père Dominique penchait la tête; jamais je ne vis pareille tristesse sur sa bouche plus expressive que ses yeux.

— Dites, ce morceau était bien de vous?

Je ne pus souffrir la pression de cette tristesse; croyant la chasser, je préférai mon remords.

— Oui, répondis-je en baissant les yeux.

Brusquement, le professeur lâcha mon bras. Mon front brûlant tout à coup se glaça. Je regrettai d'avoir menti. Mais il était trop tard; le Père Dominique sortit sans ajouter une parole.

Ma haine pour Daumont s'accrut de tout le poids de cette nouvelle faute. Un véritable désespoir m'empêcha de lever les yeux de mon pupitre, où tant de choses noires semblaient inscrites pour m'accabler, et je demeurai jusqu'à midi dans un abattement stérile, ne pouvant m'expliquer pourquoi le Père Dominique s'était fâché de ma réponse, alors que je m'étais attendu à revoir le sourire sur ses lèvres, à cause d'elle.

L'après-midi, en classe, je remarquai chez lui le même désintéressement que le matin, mais il avait en plus un air préoccupé et, cette fois, dans l'expression de la bouche plus de mauvaise humeur que de tristesse. Je songeai d'abord qu'il avait pu découvrir la fraude que j'avais commise quelques jours avant. C'était impossible puisque l'écrin littéraire n'avait pas quitté mon pupitre, à l'étude. Il me parut alors certain que c'était la déception qui éloignait le Père Dominique de moi, et loin de me plaindre de ce traitement dont j'eusse souffert autrefois, j'y trouvai une sorte de soulagement; la punition qu'il contenait détruisait le remords, ensuite je trouvai tout naturel que le professeur eût enfin vu clair en me jugeant [illegible] que je valais vraiment, c'est-à-dire pas plus lourd que les autres, peut-être un peu moins. Ce concours manqué était venu bien à point pour l'édifier sur mon compte.

Cependant, parmi l'indifférence qu'il me marquait maintenant, le Père Dominique ne cherchait nullement à dresser une nouvelle idole, il ne semblait pas traiter les autres élèves avec plus de ménagement que moi, car même en les interrogeant il avait le regard absent. Sa pensée n'était plus parmi nous. S'il se fût rapproché de moi, j'eusse été doublement en peine de lui répondre; je négligeais mes leçons et traçais sans goût l'écriture de mes devoirs; un moment d'attention sur moi, dans le désert où j'étais isolé, au lieu de me relever, m'eût abîmé tout à fait.

Il y eut des jours de classe mornes, le tableau noir y faisait un triste horizon et le professeur ne semblait pas à l'aise sur la chaire qui nous dominait. On le voyait plus souvent dans le couloir, entre les bancs, mais cet abaissement ne le rapprochait pas de nous. Il finissait brusquement le cours, comme on serre un frein, au lieu de se laisser aller comme autrefois sur le chemin, dans l'ivresse de l'élan qu'il savait prendre, jusqu'à ce que la leçon s'achevât d'elle-même. Mes remords disparurent, mais à la place vinrent d'irritants malaises. Je sentais trop que j'étais cause de tout cela, j'avais arrêté par ma faute un mouvement nécessaire. Si je comprenais la justice de ma propre humiliation, je ne pouvais admettre sans souffrance que les autres fussent punis par ma faute, ni surtout que le Père Dominique eût perdu l'enthousiasme dont il débordait il y a quelques jours encore. Je vécus bientôt avec la sensation d'une nouvelle culpabilité : comme si j'avais bêtement saccagé un jardin, détruit des buissons et piétiné des fleurs.

Ma haine pour Daumont n'eut plus de bornes. Sans jeter les yeux de son côté, je passai les études à méditer une vengeance; plus je me sentais impuissant et plus il me paraissait vil. J'eusse voulu me tourner brusquement vers lui et cracher sur son affreux visage. Comme s'il devinait ce qui se passait en moi, Daumont s'amusait à me pincer le coude pour m'obliger à le regarder; un jour, il voulut prendre comme jadis la feuille de papier où j'essayais vainement de tracer quelques lignes d'un devoir; je la lui arrachai avec un geste de rage et la feuille se déchira. Mais ce geste n'avait pas suffi pour me soustraire à son prestige ignoble.

IV

Au bout de quinze jours, le détachement que me témoignait le Père Dominique finit par me rendre les mêmes remords, que sa préférence imméritée m'avait fait éprouver. Si difficile que ce fût, je me décidai enfin à lui parler. Pendant l'étude, je lui adressai un billet, par lequel je le priais de m'accorder un entretien. Il me reçut dans le couloir, à la porte de la salle d'étude et, le visage penché, indéchiffrable, attendit ce que j'avais à lui dire. Je ne sus comment m'exprimer, surpris d'ailleurs par l'audace qui m'avait conduit devant lui; il y eut quelques moments de silence où, tout tremblant, je souhaitai d'entendre sa voix la première, dût-elle me charger d'une malédiction. C'était bien à cette extrémité que je m'attendais, quel que fût le début de notre dialogue, et je ne mens pas en affirmant que j'en espérais du soulagement. A cette minute, je regrettai de ne pouvoir pleurer, mais l'embarras de ce silence me refroidissait.

Cependant, je rassemblai assez de forces pour demander au Père Dominique, en employant une formule longuement méditée, s'il m'avait retiré son estime. Je ne sais pourquoi, obscurément, la pensée me vint tout à coup, en prononçant ces mots, que je comptais encore pour lui. Il ne me répondit pas, mais fixa sur moi des yeux pleins d'interrogation. Je me sentis affreusement rougir et j'aperçus en même temps sur son visage, avec la même rougeur, le premier sourire, encore triste il est vrai.

— Je vous ai causé de la peine? balbutiai je.

— Oui.

Après un soupir, j'ajoutai, repris d'une incapacité de le voir souffrir :

— Mais pourquoi?

— Je pensais que vous l'aviez compris, fit-il en m'adressant soudain un regard étonné.

Je baissai la tête sous le coup.

— Venez, marchons par ici, dit-il.

Il me fit passer dans la cour. Après quelques minutes de marche silencieuse qui faisait s'envoler des moineaux devant nous et où j'essayai vainement de mesurer mon pas au sien, comme si le dénouement que j'appelais eût dû surgir de cet accord physique :

— Encore, s'il ne s'agissait que de ce vol, prononça le Père Dominique d'une voix qui semblait poursuivre tout haut un monologue intérieur; mais un mensonge, trois semaines de mensonge!

Il acheva en secouant la tête :

— Je ne vous comprends pas!

Ces derniers mots m'atteignirent au cœur. Je venais de m'apercevoir que le Père Dominique depuis longtemps savait tout. Cependant, je le regardai avec un désespoir qui dut le toucher, sans doute, et l'éclairer peut-être sur les ravages d'une tempête qui m'avait si longtemps tourmenté, car il me prit le bras comme il en avait autrefois l'habitude. Mais il le lâcha presque aussitôt et me pria de le suivre jusqu'à son cabinet de travail. Là, il ouvrit un tiroir de son bureau et en tira une feuille de papier, qu'il me mit sous les yeux.

— Connaissez-vous cette écriture? demanda-t-il.

C'était celle de Daumont. Il me sembla voir son affreux visage devant moi; sa voix même éclatait dans l'écriture si nettement tracée.

— Lisez cela.

La feuille agitée entre les mains, je lus la description de la mer que j'avais transcrite du cahier de Daumont et greffée quelques semaines plus tard sur ma composition. Daumont en avait fait usage de son côté; le passage, encadré au crayon rouge, me regardait en ricanant. Je sentis qu'il fallait à tout prix démasquer ce coupable.

— Je vous assure... commençai-je.

— Non, non, ne poursuivez pas, interrompit le Père Dominique en reprenant la feuille. C'est par hasard, du reste, si j'ai pris connaissance de ce papier : le professeur de rhétorique, en son absence, m'avait prié de lire les travaux de sa classe. Je dirais que c'est Daumont qui vous a copié; par malheur, il y a cette date qui prouve le contraire.

— C'est vrai, m'écriai-je, mais je vais vous dire...

— Laissez, je ne veux pas savoir comment.

Lorsqu'il eût remis la feuille dans le tiroir, il reprit :

— C'est dommage, j'avais tant d'estime pour vous, vous avez dû vous en apercevoir. Ce n'est pas que j'avais distingué en vous un de ces forts en thème qui ne cherchent qu'à éblouir les autres; au contraire, c'est votre timidité qui m'avait d'abord séduit, parce que j'y sentais une bonne terre sous le brouillard. Je le savais et le voyais bien; vous ne vous doutiez pas vous-même de tout ce dont vous étiez capable, il fallait que vous fussiez instruit de votre propre lumière, et c'est à quoi je voulais vous aider. Vous ne savez pas avec quel bonheur je vous

découvrais chaque jour à vos propres yeux, sans que vous pussiez prendre une opinion avantageuse de cette facilité toute naturelle; je jouissais de vos étonnements et m'applaudissais de ne vous voir éprouver que de la joie là où d'autres eussent trouvé des motifs de vanité. Ce n'est pas tout, en vous donnant l'occasion de briller, je voulais que vos camarades prissent une partie de cet éclat, comme si celui-ci eût jailli d'eux-mêmes. La classe entière vous partageait. Vos succès étaient si bien étendus sur l'esprit de vos condisciples, que l'amour-propre de chacun d'eux en était excité; il sortait des merveilles de cette terre bien arrosée. Voilà à quoi tendaient tous mes efforts et à quoi j'étais parvenu. Avec quelle satisfaction ne voyais-je pas que votre prestige, loin d'abaisser les autres, ne servait qu'à les élever, et au lieu de provoquer l'envie, comme il arrive d'ordinaire, agitait dans la classe cette fertile rivalité qui accomplit des prodiges! Rappelez-vous comme la classe se remplissait tout à coup de chaleur; le temps ne comptait plus, aucun de nous ne songeait à finir. Si haut et isolé dans ma chaire, c'est parmi vous que je me sentais, pas plus haut que vous-mêmes. Jamais je n'éprouvai plus de fierté à me sentir à votre niveau qu'à ces moments où de vous jaillissait la santé de toute une classe...

En écoutant ces paroles inattendues, je sentis renaître toute ma confiance. Soudain, le visage du Père Dominique s'assombrit en se penchant. Après un moment de silence, il poursuivit plus bas :

— Jusqu'au jour où je vous ai proposé ce sujet de composition auquel j'attachais tant d'importance. Je croyais vraiment que vous aviez...

Il secoua la tête :

— Pourquoi avez-vous tout abîmé?

Nos regards se touchèrent comme, par hasard, à la croisée des routes, deux amis brouillés; coupable, j'aperçus dans cette rencontre le pardon.

— Vous voilà assez puni, poursuivit le Père Dominique. J'aurais pu vous infliger du cachot; c'est bon pour les autres, cela. Quatre murs blancs d'une classe, privation de promenade, cent lignes d'écriture et tout ce bâillement autour, est-ce un châtiment? A-t-on jamais touché le cœur de quelqu'un en forçant celui-ci de s'asseoir dans une prison et en le barbouillant d'encre tout une heure? Je veux, moi, que le coupable marche comme les autres, à côté d'eux, et qu'il porte sa peine en lui-même. Tous les préfets du monde ne me feront pas penser autrement.

Il me regarda tout à coup en riant. Je sentis que ce rire frais et coulant me lavait.

— Cela suffit, il y a trois semaines que vous souffrez. Je le sais bien; je vous ai vu rougir, lorsque j'ai proclamé publiquement mon admiration pour un travail dont j'ignorais que vous n'étiez pas l'auteur. Je croyais alors que c'était de joie. Plus tard, j'ai compris que c'était la honte qui vous montait au visage. Et puis encore, quand vous avez menti...

J'avais écouté le Père Dominique en baissant la tête. Maintenant une énorme envie me prenait de lever les yeux pour les jeter vers mon professeur. C'était presque du délire. Seule, la crainte de ne plus le voir sourire me retint encore. Je ne pus que balbutier comme au commencement de cette entrevue :

— Vous m'en voulez toujours?

— C'est dommage, dommage, fit le Père Dominique en me prenant doucement par le bras. Enfin, nous ferons un effort. Voulez-vous?

Il se tut quelques instants, puis reprit avec humeur :

— Et d'ailleurs, je le connais, ce Daumont! C'est un roué, un fat! Hé! il eût bien été capable de vous copier, si l'occasion s'en était présentée... Un jésuite! Si j'étais Général de l'Ordre, je le nommerais Grand Inquisiteur. Vous verriez : il transformerait son bureau en tribunal et toutes les classes en cachots!

Nous nous mîmes à rire tous les deux aux éclats. Mais je m'arrêtai brusquement :

— On m'a placé à côté de lui à l'étude, dis-je d'une voix sombre.

Le lendemain matin, avant la leçon, le surveillant de la salle d'étude me dit qu'il avait décidé de me changer de place; je devais déménager mes cahiers et mes livres pendant la récréation de l'après-midi. Pour la première fois depuis trois semaines, j'osai regarder Daumont autrement qu'à la dérobée; ma haine avait disparu, je n'avais plus pour lui que du dégoût. Je pris dans mon pupitre le cahier où j'avais copié la prose volée et l'ouvris par le milieu ostensiblement sous ses yeux; puis, lorsque je me fus assuré que l'attention de Daumont était attirée de mon côté, je me mis à déchirer le cahier à grand bruit en le regardant. Voyant cela, il avança la main comme pour m'arrêter. Mais une colère me prit et je lançai les débris du cahier sur son pupitre, comme un vêtement honteux.

Franz Hellens.

CROQUIS SYRIENS

Je suis seule, sous la garde d'une domestique du pays répondant au doux nom de « Nazira ». Une charmante créature à la figure douce, au sourire angélique. Je suis émerveillée de la beauté des femmes syriennes, celles du peuple surtout; les autres sont trop ripolinées... Je songe parfois en souriant à cet ami qui disait qu'avant de les toucher il les voudrait mettre dans un bain, pour les décaper... Il faut bien avouer qu'elles légitiment jusqu'à un certain point l'opinion de ce paradoxal ironique

A la messe, le dimanche, j'ai vu des types extraordinaires sous le voile qui enveloppe leur tête. Tout ce mélange de races a donné quelques produits étonnants. Un peu de sémitisme n'est pas pour gâter le caractère de certaines physionomies...

Je suis donc seule avec Nazira et je mets à profit ces instants de liberté et de calme pour noter quelques impressions.

*
* *

Un Bédouin garde ses chèvres tout près d'ici. Il s'est accroupi sous un figuier que je vois de ma fenêtre et, depuis plus d'une heure, tire d'une petite flûte aigrelette une mélopée sans grandes variantes. Ce pourrait être une danse, si le rythme était plus net. Tel quel, ce petit air a son charme. J'espère pourtant qu'il ne va pas le jouer jusqu'au soir!

*
* *

Lorsque je me lève à six heures du matin pour descendre à Beyrouth, j'ouvre ma fenêtre toute grande et une bouffée d'air frais entre avec une lumière fine et transparente dans ma petite chambre tendue de cretonnes claires. Je regarde au loin cette campagne qui ne rappelle en rien notre campagne de France. Il n'y a rien de vert, tout est grillé par le soleil et jauni par la poussière.

A quelques mètres d'ici se dressent deux ou trois figuiers que l'on a peine à s'imaginer porteurs de leurs fruits délicieux, tellement ils semblent vieux, malades, sans vigueur. Et pourtant, ils doivent être bien fournis puisque les femmes viennent, chaque matin, y cueillir leur provision de la journée... Ce sont des Musulmanes. Elles sortent d'une petite maison faite de planches, de toiles de tentes, de branchages secs..., l'une de ces demeures indescriptibles que l'on doit fabriquer en hâte les lendemains de tremblements de terre pour les pauvres sinistrés.

Elles relèvent un peu leur voile, supposant qu'à cette heure matinale elles ne rencontreront pas de regards indiscrets. A mesure qu'elles s'approchent des figuiers elles s'enhardissent et finissent par le relever complètement, caquetant et riant comme j'ai souvent entendu caqueter et rire les sœurs de charité. Les voilà sous les figuiers; elles tendent leurs bras bronzés et cherchent à atteindre les fruits les plus hauts placés. Elles s'accrochent aux branches pour les faire plier, en continuant de causer à voix presque basse, puis, quand leurs paniers tressés de couleurs vives sont pleins, elles baissent leur voile et remontent vers leur minuscule demeure. Elles marchent en plein soleil avec ce voile noir et leurs draperies noires; elles traversent pieds nus la voie du chemin de fer, marchant sur des cailloux pointus, sur des branches épineuses. Leur démarche est assez hésitante, mais elles continuent à bavarder comme des enfants, avec des inflexions de voix nasillardes et gutturales tout à la fois. Leur voix et leur silhouette se perdent à un tournant de la route que je ne puis apercevoir.

Voilà cinq ou six fois que je les regarde vivre; pauvres petites, quelles existences misérables et rétrécies elles doivent mener, ce qui ne les empêche pas d'être gaies — et de bien aimer les figues!... tout comme moi!

*
* *

Nous habitons à l'entrée d'Aley, sur la route de Damas. Notre maison fait partie d'une propriété importante, dont un riche Libanais est le seigneur et maître. Nous sommes donc entourés de voisins, mais nous trouvons, en même temps, à l'écart de la route et, en somme, protégés contre les entrées insolites des marchands de tapis, pâtres, Bédouins, etc... qui hésitent à franchir le portail d'une riche demeure derrière lequel ils entendent des aboiements de « chiens méchants ». La poussière des voitures s'arrête aussi loin de nous, les bruits de trompes, klaxons, pianos mécaniques et autres musiques modernes ne nous arrivent qu'atténués — et cela est appréciable. Je n'aurais pas voulu vivre dans

Aley même : quelle foire et quelle poussière!

Le gros du pays, ainsi vu à notre gauche, s'étirant et s'étendant sur la pente douce de la colline, avec ses toits rouges et qu'on dirait nichés dans la verdure, forme un riant et séduisant tableau. Je le regarde avec plaisir, soit le matin au réveil, soit le soir quand le dernier rayon du soleil s'accroche à une vitre qui brille alors comme une immense escarboucle. Mais j'aime moins à parcourir ses ruelles sales, pleines de trous, ses ruelles où s'échappent des parfums de cuisine et d'essence!

Juste devant nous, par la dépression formée par les montagnes de notre droite et de notre gauche, j'ai la vue de la mer si bleue, si lumineuse. Elle contraste admirablement avec le rose presque rouge du sable de la plage, si doucement doré le matin, si éclatant le soir, avec les verts sombres ou gris des pins ou des oliviers de la plaine, qui environnent Beyrouth, avec la poussière d'or enfin qui enveloppe tout le paysage, du haut en bas de la montagne, comme d'un « tulle illusion ». Cette vue n'est pas la plus belle ni la plus étendue d'Aley, tant s'en faut. Il y a des panoramas extraordinaires tout près d'ici, mais, telle qu'elle est, elle a un charme réel, particulier, et je commence à me familiariser avec elle.

Je vois tous les soirs le soleil disparaître à l'horizon; c'est le moment où l'incendie s'allume de tous côtés, depuis la plaine jusqu'aux crêtes les plus élevées, ce moment si court et d'une intensité lumineuse si surprenante, qui cède tout à coup sa place à cette ombre violette et bleue qui enveloppe d'un voile mystérieux ce paysage grandiose et impressionnant.

*
* *

Il y a des tentes de Bédouins à cent mètres de la route. Elles sont noires. On dirait de grandes fleurs sombres dans ces ronces sèches et parmi les pierres.

Leurs troupeaux de chèvres, noires aussi, me plaisent beaucoup... Je me demande souvent ce que peuvent manger ces pauvres bêtes? Elles sont belles pourtant. Leurs mamelles roses apparaissent parmi les toisons noires, bien pleines, bien saines.

J'aime moins les moutons, malgré leur laine extraordinaire, leur peinture rouge et leur queue phénoménale en forme de raie... Il en vient des quantités d'Alep. La route en est parfois couverte et les troupeaux sont suivis de chameaux à l'air dédaigneux, puis de pauvres ânons bien pomponnés... et maltraités — sans doute parce que les hommes, leur ayant mis leur collier porte-bonheur de perles bleues, s'imaginent que ces pauvres bêtes sont ainsi immunisées contre leur brutalité.

Que tous ces oripeaux de Bédouins sont donc élégants; quelles couleurs, quelles lignes!

Quelle noblesse dans la démarche de ces gens qui ont derrière eux des générations et des générations d'errants, de nomades, de promeneurs du désert et de la montagne! Quelles figures expressives et intéressantes, mais quelle cruauté dans leur regard!

*
* *

J'entends tous les jours commenter les faits et gestes de ces Druses qui sont, paraît-il, de courageux guerriers, dont la cruauté froide approche de celle des Marocains. Leur pays est en outre des plus difficiles d'accès et chaque rocher y constitue une véritable forteresse. Cela explique les difficultés graves qu'ils ont su, pour un temps, nous causer.

Je pourrais écrire longuement sur ce passionnant et grave sujet.. mais la censure veille...

Et voici, coïncidence que je veux noter pour terminer, le bruit maintenant familier du petit train qui va à Damas. Il passait à l'instant même où je finissais de tracer ces lignes. Sa locomotive peinait et soufflait une fois de plus pour traîner les wagons remplis par les troupes qui ne cessent d'arriver depuis trois semaines...

M. B.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LE RÈGNE DU DOLLAR ET DE LA LIVRE

M. Caillaux est-il parti pour l'Amérique, comme le disent ses adversaires politiques, avec l'illusion qu'il allait en revenir triomphant, porteur d'un accord favorable, sinon du quitus que réclamait la stricte justice? J'en doute fort. Le ministre des Finances peut avoir une confiance très grande en ses capacités financières, ce n'est pas un naïf. Or, il eût fallu une dose de naïveté très forte pour s'imaginer que l'éloquence, la justice ou l'intérêt même de la civili-

sation auraient raison de l'esprit étroitement commercial qui règne en ce moment aux États-Unis et qui, peut-être, masque d'invincibles préventions contre la vieille Europe en général, et contre la France en particulier.

Peut-être y a-t-il, aux États-Unis, une élite qui comprend la solidarité qui existe entre tous les peuples de race blanche devant la menace qui pèse sur la civilisation libérale, juridique et chrétienne qu'elle a inventée. C'est celle qui a fait un succès au Comte Skrzinski qui a fort éloquemment développé ce thème, dans la campagne de discours qu'il a fait outre-Atlantique au profit de la Pologne. Mais sa voix se perd sous les clameurs d'une démagogie mercantile, qui veut tout ignorer de l'Europe, si ce n'est l'argent qu'elle compte en tirer. Sans doute y a-t-il quelques Américains cultivés qui regrettent le rôle magnifique que leur pays aurait pu jouer en aidant à la reconstitution du vieux monde ce qui l'aurait placé à la tête de la civilisation; mais ils capitulent devant le sénateur Borah, qui considère les affaires du globe au point de vue de sa circonscription électorale. Une dépêche, de l'authenticité de laquelle on voudrait pouvoir douter, assure qu'il a fait, ces jours-ci, la déclaration suivante :

« C'est une chose singulièrement tragique que les nations neutres soient empêchées d'élever leur voix en faveur des Riffains. Ce peuple n'a jamais été conquis. Il lutte pour sa vie et pour sa liberté. L'appel d'Abd el Krim m'a vivement impressionné, parce que cet homme me paraît très sincère et ne demandait rien de plus que la justice et le droit pour son peuple de jouir de ses libertés traditionnelles. Je suis d'avis que le gouvernement des États-Unis devrait offrir ses bons offices. Si la France les rejette, nous aurons du moins fait ce que nous aurons pu pour mettre fin à ce gaspillage, et c'est la France qui portera seule la responsabilité de la continuation des hostilités. »

Qu'un homme politique important ait pu prendre au sérieux les revendications du « peuple riffain » (!) voilà qui en dit long sur l'état d'esprit des gens qui dominent en ce moment le Congrès. La vérité c'est que les germano-américains prennent en ce moment leur revanche, et que leur propagande obstinée porte ses fruits. Toujours est-il que c'est à l'intervention du sénateur Borah, on n'en peut plus douter aujourd'hui, qu'est dû l'échec de [illegible].

*

Peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi. Ce que l'on a appelé officiellement un accord provisoire, et qui n'est en réalité qu'un ajournement, permettra peut-être aux Américains de réfléchir et de ne pas pousser à bout une puissance qui a donné de sa bonne volonté toutes les preuves imaginables.

L'accord provisoire qu'on nous propose n'est rien moins que satisfaisant. Il n'envisage plus, il est vrai, un tribut, — car c'est bien d'un tribut qu'il s'agit — de 68 années, mais en revanche, il nous impose des payements immédiats pendant les cinq années qui vont venir. Aucune possibilité de moratoire : sur ce point, nous nous sommes heurtés à un mur. Et si nous faisions le sacrifice qui nous est demandé, aurions-nous du moins quelque raison de croire qu'il nous en serait tenu compte? Il faudrait pour cela un changement complet de l'état d'esprit des États-Unis, et rien ne le fait prévoir.

« On nous dira sans doute, écrivait à ce sujet M. André-François Poncet, que nous payons déjà, à l'Amérique, 20 millions de dollars par an, et que d'en payer le double, après tout, ce n'est pas une affaire.

Pardon! L'Angleterre, avec laquelle la négociation est restée en suspens, nous réclamera des versements immédiats, égaux à ceux que nous ferons aux États-Unis. C'est à une surcharge de 2 milliards par an, au minimum, qu'il faut nous attendre. Ajoutez-y les 3 milliards et demi dont notre budget courant est en déficit. La France devra prélever, par l'impôt, en 1926, 5 nouveaux milliards et demi sur son économie générale.

Or, elle en est déjà au point où tous les ressorts sont tendus à l'extrême et où tout menace de craquer!

Comment les Américains ne le comprennent-ils pas? Où ont-ils les yeux et les oreilles? Qui les renseigne?

Comment ne comprennent-ils pas, d'autre part, quand il s'agit de la France, une vérité qu'ils saisissaient parfaitement lorsqu'il s'agissait de l'Allemagne?

Nous ne pouvons les payer qu'en marchandises ou en or. Les marchandises? Ils leur opposent des [illegible] L'or? Il est cher et il est rare, puisqu'ils s'appliquent à [illegible] moins possible au dehors.

C'est donc folie d'imaginer que le change français ne se ressentira pas d'un versement annuel de 40 millions de dollars, augmenté probablement d'une dizaine de millions de livres! La moindre baisse du change français, à l'heure actuelle, signifie la hausse plus accentuée du prix de la vie, c'est-à-dire une certitude d'inflation et de troubles graves.

En 1919 et 1920, quand il était question de faire payer à l'Allemagne l'intégralité des réparations qui lui incombaient, les Anglais et les Américains nous disaient : « Prenez garde, ne poussez pas ce grand peuple au désespoir. La révolution, le bolchevisme le guettent! » Eh bien! et nous? Ne sommes-nous pas accablés d'assez de charges fiscales? S'imagine-t-on que le peuple français, qui a eu à supporter le poids le plus lourd, dans une guerre injuste, une guerre dont l'Amérique elle-même a reconnu l'injustice de la façon la plus manifeste, puisqu'elle y a pris part; un peuple qui a pris à sa charge la reconstitution de ses régions dévastées, et à qui l'on a refusé jusqu'à la garantie de sa sécurité, supportera jusqu'au bout tant de dénis de justice? Avec cette verve pittoresque qui donne tant d'agrément à ses articles de *La Revue Universelle*, M. René Johannet écrivait peu avant le départ de la délégation française : « Je ne sais si M. Caillaux emmènera sur son esquif le fameux descendant de Lafayette, figurant bien inutile (et bien résigné) de toutes ces solennités financières. Qu'il me laisse lui indiquer un autre compagnon de voyage. Qu'il emmène avec lui le général Cambronne. Lui seul est capable de répondre à certains nasillements d'Outre-Mer. L'école de Cambronne a du bon. En 1830, elle a réussi, par ses arguments péremptoires, à convaincre les Anglais de nous laisser tranquilles en Algérie ».

Sous une forme qui n'a rien de diplomatique, mais qui n'en est que plus frappante, M. Johannet formule ainsi l'opinion de la majorité des Français. État d'esprit peu politique si l'on veut, mais qui pourrait bien finir par s'imposer à n'importe quel gouvernement. Et M. René Johannet ajoute :

« Depuis la guerre, le réveil islamique et le regroupement capitaliste, un nouveau continent a surgi, que nos Christophe Colomb financiers sont en train de découvrir : le continent invisible, mais hélas! palpable, des *english speaking nations*. Cet empire innommé des territoires de langue anglaise, préparé par l'action d'idéologues de grande envergure comme lord Bryce et de financiers à cheval sur Wall Street, sur la Cité — sur Francfort aussi et Berlin — correspond à un besoin profond des races anglo-saxonnes, le besoin du pragmatisme, de l'action à demi-consciente. Il a son siège un peu partout, à Londres, au Cap, à Toronto, mais surtout à Washington. Il est à l'Empire britannique, — cette gigantesque existence de fait, presque impossible à formuler juridiquement — ce que l'Empire est à la Grande-Bretagne, ce que la Grande-Bretagne tend de plus en plus à devenir par rapport aux comtés anglais, la diffusion d'un certain nombre d'actes héréditaires où se complaisent des millions et des millions d'individus soumis à un entraînement analogue.

« Depuis qu'il existe, il a déjà réalisé des choses considérables : le compromis anglo-irlandais, le relèvement germanique. Encore peu conscient, mal coordonné, il s'exprime par certaines volontés des Dominions dans le Conseil de l'Empire, par les décisions de certaines commissions parlementaires américaines pour les finances et les douanes. A gros pas lourds et trébuchants il s'achemine vers une sorte d'unité rustaude, symbolisée par l'asservissement d'autrui. Petit à petit sa masse se rassemble. En 1922, les États-Unis ont cassé la pointe extrême de leur protectionnisme et marchent vers le libre échange. L'Angleterre en 1924 est revenue à l'étalon d'or, effectuant la réconciliation de la livre et du dollar.

« En ce moment la collusion anglo-saxonne s'exerce au détriment de la France. Le voyage de M. Caillaux à Washington et à New-York, après la demi-rupture de Londres, traduit la reconnaissance de cet état de fait. A l'heure qu'il est, les intérêts financiers de la Grande-Bretagne et des États-Unis sont si étroitement mêlés qu'on ne peut aboutir avec l'un sans l'assentiment de l'autre, surtout quand l'autre s'appelle Jonathan. »

Il semble bien que M. René Johannet ait parfaitement raison au sujet des collusions de la finance anglo-américaine. Mais depuis, il y a un fait nouveau : les Anglais d'Extrême-Orient ont jeté un cri de détresse qui a été entendu au Foreign-Office, et même dans la Cité. Après tant d'autres marchés, l'immense marché chinois leur échappe. Un savant boycottage, prélude peut-être de plus graves événements, ruine leur commerce maritime dans le Pacifique,

et de mois en mois, le nombre des chômeurs augmente. Or, en Extrême Orient, l'Angleterre ne peut se passer de l'appui de la France.

Ne le lui a-t-elle pas déjà demandé? N'use-t-elle pas, depuis peu, avec elle, d'un tout autre ton que celui qu'elle affectait naguère, aussi bien dans les négociations relatives au pacte que dans celles qui concernaient le plan Dawes? Il y a peut-être là les éléments d'une revanche diplomatique prochaine. La force de l'or n'est pas la seule force.

La prospérité financière apparaît trop généralement aujourd'hui comme la seule marque certaine de la prospérité d'un État : il n'en sera peut-être pas toujours ainsi. Rien n'est plus fragile que la prospérité financière. Comme l'or du Rhin, le trésor du monde porte malheur. L'orgueilleuse Angleterre sent sa puissance menacée; peut-être le règne de la livre ne sera-t-il plus de longue durée. N'est-ce pas une leçon pour les États-Unis? On peut aussi mourir de pléthore sur un tas de dollars...

L. Dumont-Wilden.

LA PHILOSOPHIE

LE DRAME DE LA MÉTAPHYSIQUE CHRÉTIENNE D'APRÈS M. PIERRE LASSERRE (1)

C'est pourtant la philosophie grecque qui cette fois fit les frais de la conciliation. Si l'hellénisme parvint à imposer au christianisme naissant sa métaphysique réaliste, c'est l'influence juive qui obligea l'hellénisme d'accepter l'idée de la Providence divine. Il est vrai, qu'attristée par la perte de son indépendance nationale, la Grèce ne produisait plus ce fond d'insouciance que suppose une philosophie indifférente à tout lien entre l'homme et la puissance souveraine du monde. Déjà le Dieu du Stoïcisme avait perdu l'excessive impassibilité du Dieu d'Aristote. Il restait à intéresser le Dieu grec davantage encore à l'humanité, à soustraire d'autre part le Dieu juif au péril qu'un gouvernement trop personnel de l'univers faisait courir à sa perfection et à son immutabilité. Ce fut l'œuvre de l'alexandrinisme.

La synthèse désirée n'était pas facile. Pour que Dieu apparaisse comme la cause volontaire et absolue du monde, il faut renoncer à l'idée grecque d'une « matière première », non créée par lui, mêlant son action à la sienne dans la génération et les évolutions des choses, et limitant par suite sa puissance. Mais le rejet de ce principe d'imperfection et de désordre compromet la perfection divine en nous obligeant à expliquer par Dieu lui-même tout ce que ce monde contient de mal. N'y a-t-il pas déjà contradiction à déclarer à la fois Dieu parfait et créateur du monde? Une des conséquences de la perfection c'est l'immutabilité. Pour que la création soit compatible avec l'immutabilité, il faudrait qu'elle dérivât de la constitution même de la pensée divine, qu'elle n'ajoutât rien à cette pensée, qu'elle lui fût coéternelle, comme la conséquence logique est coéternelle au principe d'où elle émane. En ce cas il ne faudrait pas que la justice divine fût invitée à intervenir, à pardonner, à frapper, à secourir, à perdre, par les démarches imprévues de l'homme, dont la liberté inscrit à tout moment quelque chose de nouveau dans l'univers.

Également respectueux de Platon et de la Bible, les Alexandrins n'eurent d'autre ressource que d'atténuer des contradictions trop réelles. Ils reléguèrent la matière si bas qu'elle ne put désormais faire obstacle à la puissance divine. Ils placèrent leur Dieu si haut qu'il devint proprement inintelligible et ineffable. Pour mettre en relation Dieu et le monde sans souiller le parfait par l'imparfait, ils imaginèrent la doctrine des intermédiaires ou émanations. Leur esprit se refusait à passer sans transition de la cause absolue, unique, toute ramassée en soi-même, éternelle, à cette infinitude d'effets variés, morcelés, successifs, qui composent le devenir du monde. Leur embarras posait le terrible problème de la médiation, qu'Edouard Zeller, à propos de Philon, formule en ces termes : « Ces puissances divines doivent, d'une part être identiques à Dieu ; d'autre part elles doivent en être différentes, afin que la Divinité, nonobstant cette participation, reste sans contact avec le monde ». C'était proprement la quadrature du cercle.

Voici leur solution, ou plutôt ce qui nous leur solution intéresse la formation du christianisme. L'intermédiaire, selon les Alexandrins, n'est pas de nature mixte, formé d'une portion prépondérante de divinité et d'une portion plus faible de matière. Son être émane entièrement de Dieu, mais ne possède pas toute la nature divine. Il n'est pas un Dieu mêlé, mais un Dieu moindre. Il n'y a rien en lui que de divin. Il n'y a pas tout le divin (t. II, p. 91). Dans la luxuriante terminologie dont usent les néo-platoniciens, le Dieu suprême est souvent appelé Père, et l'intermédiaire est dit Fils de Dieu.

(1) Voir la *Revue Bleue* du 3 octobre 1925.

Tous les attributs que la métaphysique grecque décernait à Dieu même, la *Sagesse*, l'*Intelligence*, le *Verbe*, la *Vie*, la *Lumière*, appartiennent désormais à l'intermédiaire. Il n'y a plus de nom pour Dieu, il est l'*Un*, l'*Insondable*, l'*Abîme*. Mais si l'esprit ne peut le connaître, il parvient exceptionnellement à s'absorber en lui : c'est l'extase plotinienne.

Enfin l'on doit souligner que l'intermédiaire n'existe pas en un autre être, n'est pas un simple « mode » de substance, comme dirait l'école, mais qu'il possède la forme d'exister la plus autonome qui soit, la personnalité. C'est ce qu'on signifie en déclarant qu'il est *hypostase*. Il n'est pas attribut ou faculté de Dieu, mais, surtout dans les systèmes qui admettent un seul intermédiaire, — *émané* de Dieu. On se représente aisément combien le chrisrianisme infusa de vie à ces abstractions en identifiant cet intermédiaire avec Jésus.

Ici je désespère de résumer sans intolérable déformation le chapitre si riche de substance de M. Lasserre sur le *Verbe chrétien*. Il y défend cette thèse, à la fois paradoxale et profonde, que le christianisme a réussi là où l'alexandrinisme avait échoué, parce qu'au lieu d'atténuer timidement les contradictions, de concilier en biaisant les deux idées de perfection divine et de création *ex nihilo*, il a osé conserver à ces deux idées leur intégrité, être entièrement platonicien et entièrement mosaïste. Le Verbe (Logos) n'est pas, pour lui, un moindre Dieu, il est pleinement Dieu. Il n'est pas *émané*, mais *engendré*, égal en nature à son générateur et, comme lui, Personne divine. « Au commencement était le Verbe, écrit l'auteur du quatrième Évangile, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu ». Et d'autre part, ce Verbe, ainsi relevé, est mis en contact direct avec le monde. Le christianisme va le montrer incorporé en personne à la nature, mêlé à la vie de l'humanité, devenu chair, réunissant en lui par conséquent la suprême grandeur et l'extrême abaissement. « La contradiction du Dieu parfait et du Dieu créant, remarque M. Lasserre, n'était pas résolue par l'intermédiaire du Verbe. Elle était transportée au sein du Verbe. Prodigieuse violence faite aux idées ! »

Violence si prodigieuse que les chrétiens eussent bien difficilement résisté à la dialectique de leurs adversaires s'ils n'avaient eu d'autre défense que la dialectique. Ils eurent la sagesse de transporter ailleurs le combat. Ils alléguèrent un fait : le Verbe incarné s'était montré en personne sur la terre. Un être, à forme humaine, avait signalé son passage dans cette vie par des actions tellement hors de proportion avec les forces d'un homme qu'on ne pouvait méconnaître en lui la nature du Verbe. Jésus était la solution vivante d'un problème insoluble aux dialecticiens des écoles et des synagogues.

Que le *Logos* des Grecs et le Messie des Juifs en soient ainsi arrivés à coïncider dans la personne de Jésus, c'est une conjonction surprenante, incompréhensible à qui néglige de se représenter l'impasse de l'alexandrinisme judéo-grec et d'autre part l'évolution des croyances messianiques. Les explications de M. Lasserre sont encore sur ce point infiniment précieuses. Au temps de Jésus, Israël n'attendait plus le Messie sous la forme d'un conquérant et d'un ravageur. Il ne rêvait plus d'hégémonie militaire dans ce monde auquel s'imposait la « paix romaine », mais seulement d'une hégémonie religieuse, en sorte que le Messie était de plus en plus conçu comme un chef spirituel, un prêtre rayonnant de sainteté, un docteur entre les docteurs. Ce Messie, régénateur universel, il devenait possible de l'assimiler à ce principe universel de génération que les philosophes grecs avaient nommé *Logos*. Et c'est pourquoi, lorsque les Juifs s'étant demandé : « Qui est Jésus? » eurent répondu : « Il est le Messie », les Grecs qui avoisinaient la Judée, se demandant à leur tour : « Qu'est le Messie ? » purent répondre : « Il est le Verbe ».

Rapprochement auquel les Juifs et les Grecs trouvaient leur compte. Cette identification du Messie avec le Verbe flattait l'orgueil d'Israël, qui apparaissait comme l'héritier de la sagesse grecque et de son prestige toujours vivace. Elle ne se recommandait pas moins aux Grecs, parce qu'elle apportait une réponse à leurs plus vives inquiétudes intellectuelles et religieuses, parce qu'elle donnait un sens précis et plus concret à la notion obscure du Verbe, au vieux thème humain de l'incarnation d'un Dieu et de son voyage sur la terre. L'idée du Messie réalisé en Jésus-Christ échauffait l'idée du Verbe et l'idée du Verbe universalisait l'idée juive du Messie. Le Sauveur d'Israël devenait le Sauveur de tous. A la suite de saint Paul, les premiers missionnaires mettront tout leur soin à réduire au minimum le privilège qu'a le peuple juif de recevoir la promesse du Messie. Désormais Israël ne s'interpose plus entre Dieu et le commun des hommes. On admet qu'il s'est dépossédé de la faveur divine par son aveuglement. Cette faveur peut être conquise par toutes les âmes pures et pieuses. Il n'y a plus de peuple élu.

***

Ainsi faut-il, d'après M. Lasserre, nous représenter ce fait, unique en importance dans la vie

de l'Occident civilisé, qu'est la rencontre de l'hellénisme et du christianisme, c'est-à-dire de deux courants de pensée que rien, semble-t-il, ne prédisposait à se mêler. Or le plus singulier n'est pas que ce rapprochement se soit produit, les conditions géographiques et politiques de la Judée, de la Syrie et de l'Egypte suffisant peut-être à expliquer des conjonctions de doctrines que la logique ne requérait pas ; c'est que cette alliance se soit perpétuée, fortifiée, transformée en fusion de plus en plus intime, au point que, de nos jours encore, d'excellents théologiens catholiques puissent se sentir inquiets quand on s'attaque à la théorie aristotélicienne de la connaissance. Retracer les progrès de cette fusion, ce serait exposer toute l'œuvre des Pères de l'Église et de ces grands conciliateurs de systèmes que sont les scolastiques, rappeler en particulier les pieux contresens de saint Augustin sur Platon pour annexer à la foi nouvelle la théorie des Idées, en déposant celles-ci dans l'entendement divin, et le prodigieux effort de saint Thomas pour intégrer au christianisme tout le capital acquis de la culture antique.

Synthèse définitive ou temporaire? Verrons-nous dans cette alliance de la philosophie grecque et du catholicisme le développement nécessaire de celui-ci, ou tout au contraire un simple épisode dans l'histoire sans cesse rajeunie des relations entre la pensée rationnelle et le dogme? Jugerons-nous la question tranchée si nous constatons que les tentatives pour remplacer dans la doctrine de l'Église Platon et Aristote par Descartes ont en somme échoué, malgré l'imagination métaphysique et l'ardente piété d'un Malebranche, et que, de nos jours encore, le « retour à Thomas » est le mot d'ordre donné aux directeurs des études philosophiques dans le clergé? Nous n'avons ni qualité ni compétence pour discerner avec sûreté les intérêts de l'orthodoxie. L'on pourrait sans doute examiner, d'un point de vue purement philosophique, les avantages de ce retour à la scolastique, prôné par divers penseurs qui ne sont pas tous des croyants. C'est un problème qu'éclairent plusieurs belles pages de M. Lasserre et qu'aborde M. Rougier dans son récent travail sur *La Scolastique et le Thomisme*, dont nous nous proposons de soumettre prochainement les thèses aux lecteurs de cette revue. Mais c'est un problème qui ne doit pas être traité en passant et nous nous bornerons aujourd'hui à de brèves remarques, non sur l'avenir, mais sur la genèse de cette alliance entre l'hellénisme et la doctrine de l'Église, sur la méthode employée par M. Lasserre pour définir l'hellénisme et sur la légitimité des inquiétudes que l'affirmation d'une continuité entre la culture ancienne et la foi chrétienne peut susciter dans les âmes religieuses.

Le christianisme a-t-il prolongé la pensée grecque ou s'est-il développé en opposition avec elle? En est-il l'héritier ou le fossoyeur? Il y a plus de cinquante ans qu'Ernest Havet, dans un ouvrage qui a beaucoup vieilli sur *Le Christianisme et ses origines*, soutenait la thèse de la continuité absolue : les Grecs avaient découvert, d'après lui, toutes les grandes idées morales de l'Évangile, tout l'essentiel de la métaphysique chrétienne. Dans un esprit tout autre, des historiens pleins d'admiration pour la philosophie chrétienne reprennent la thèse de la continuité. Il ne s'agit certes plus pour eux de démontrer que le christianisme n'a rien apporté dans le monde, mais ils voient dans la philosophie grecque un mouvement de pensée qui ne pouvait dignement s'achever que dans la doctrine chrétienne, qui était menacé d'aboutir à une impasse, si la révélation n'était venue au secours de l'intelligence humaine. « Saint Thomas, écrit M. Gilson, n'entendait pas montrer simplement que l'homme grec pouvait, à l'extrême rigueur, s'accommoder du christianisme, mais encore que le christianisme lui était nécessaire, que seul il pouvait garantir complètement son idéal et en permettre l'intégrale réalisation. Le christianisme avec tout son surnaturalisme de la foi et de la grâce, venant accomplir les vœux de l'hellénisme qui l'ignorait et qui osait à peine l'espérer, voilà quelle philosophie de l'histoire nous apporte la morale de saint Thomas d'Aquin. Voilà aussi pourquoi la coordination de l'aristotélisme au christianisme ne s'est pas faite chez lui comme un rapprochement de deux réalités hétérogènes, mais comme l'exaucement du vœu de la nature par le don de la grâce qui parfait cette nature même, et comme l'achèvement inespéré de l'hellénisme qui ne se satisfait pleinement que dans la chrétienté » (*Introduction* au volume d'extraits saint Thomas d'Aquin dans la collection des *Moralistes chrétiens*, p. 6). D'autres philosophes catholiques insistent plus volontiers sur les oppositions : qu'il nous suffise de rappeler la pénétrante étude de M. Laberthonnière sur *Le réalisme chrétien et l'idéalisme grec*.

La thèse de M. Lasserre nous paraît se situer entre celle de M. Gilson et celle de M. Laberthonnière, un peu plus près peut-être de la seconde que de la première. M. Lasserre estime que l'hellénisme s'est prolongé dans le christianisme, mais *au prix de certaines déviations*. S'il a dû au christianisme plusieurs nouveaux siècles de vie, de quelles déformations n'a-t-il pas payé ce rajeunissement? Il lui a fallu renoncer à son Dieu impassible et irresponsable [illegible]

moder de toute une métaphysique de l'âme qu'ignorait Aristote, dépouiller la beauté de cette suprématie que lui avait conférée un peuple artiste, accepter en somme cette transmutation de toutes les valeurs qu'à notre époque un défenseur de l'hellénisme comme Nietzsche a si violemment reprochée au christianisme. Bref, pour M. Lasserre, le christianisme n'est pas l'épanouissement naturel de l'hellénisme. La fusion, intensément souhaitée, n'a pu s'opérer que laborieusement, grâce à d'infinies ratiocinations sur le dogme et aux ressources d'une logique singulièrement subtile. Aux efforts qu'elle a coûtés doit se mesurer la distance qui séparait à l'origine la pensée grecque et la foi chrétienne.

Ici nous voudrions, non point contester les conclusions de M. Lasserre, mais exprimer une réserve au sujet de sa méthode. Concilier l'hellénisme et le christianisme, c'est une formule qui désigne des tâches fort différentes selon qu'on se fait l'historien de cette conciliation au début de l'ère chrétienne ou au XIIIe siècle. Ce que saint Thomas veut intégrer au catholicisme, c'est proprement la *philosophie* grecque, l'essentiel tout au moins du platonisme et de l'aristotélisme. A cette époque les croyances populaires de la Grèce sont mortes, il n'y a plus de religion grecque, de traditions grecques, il ne subsiste que des conceptions savamment élaborées, que des agencements d'idées, des systèmes discutés depuis des siècles dans les écoles. Mais, *aux premiers siècles de l'ère chrétienne, hellénisme n'est pas synonyme de philosophie grecque.* Que l'on songe à cette masse de croyances sur l'âme et sa survie, sur le culte des morts, sur les divinités locales et les héros, croyances transmises par diverses confréries puissantes et perpétuées par des cérémonies solennelles comme la célébration des mystères d'Eleusis, qu'on relise sur cette exubérante floraison l'admirable *Psyche* de Erwin Rohde ou le travail très récemment publié de l'érudit danois P.-J. Jacobsen sur les *Mânes*, qu'on tienne compte encore de toutes les cosmogonies mythiques dont Albert Rivaud s'est ingénié à discerner l'influence sur une pensée plus systématique : alors on se convaincra que le christianisme, pénétrant dans les milieux grecs, ne rencontrait pas seulement sur sa route des philosophes. Il venait heurter un fond de traditions religieuses et morales, dont on a pu dire avec raison qu'il n'avait presque rien de commun avec la philosophie grecque. « On oublie presque toujours, écrit M. Laberthonnière, de faire cette distinction et l'on se représente l'état d'esprit général du monde grec à travers les philosophes. Entre les conceptions des philosophes et les conceptions traditionnelles il y avait opposition. Et la preuve c'est que les philosophes eurent souvent à en souffrir » (*Ouvr. cité*, p. 29, note).

Rien de plus juste. Or il se trouve, croyons-nous, que si l'on fait cette distinction, si l'on accorde aux croyances populaires autant ou plus d'attention qu'aux constructions des philosophes, l'hellénisme apparaît moins éloigné des croyances judéo-chrétiennes, et que par conséquent la thèse de M. Laberthonnière sur l'opposition de l'esprit grec et de l'esprit chrétien est affaiblie. Elle ne retrouve toute sa force que si nous passons de l'époque alexandrine au XIIIe siècle, puisqu'à cette date, nous l'avons dit, la Grèce ne vit plus que par sa philosophie. A l'époque de la prédication apostolique, les idées d'un chrétien sur l'immortalité de l'âme, par exemple, ou sur la création du monde sont plus proches de celles d'un Grec médiocrement instruit, nourri de traditions populaires, que de celles d'un disciple d'Aristote. C'est ce qu'a bien compris Jacobsen, encore que son travail ne se rapporte que très incidemment à la Grèce. On exagère, nous dit-il, l'antithèse entre paganisme et chrétienté, antiquité et moyen âge. La lecture des textes grecs et latins — pourvu qu'on y joigne les textes découverts de notre temps et surtout les inscriptions — donne l'impression extrêmement forte d'une religiosité partout présente et pénétrant tout, d'une religiosité profondément populaire, mais « particulièrement effacée dans cette portion de la littérature polie que le langage courant appelle classique ». Et il ajoute : « C'est l'étude exclusive ou prépondérante de cette littérature imprégnée de philosophie et de rationalisme qui a créé et entretenu les idées courantes sur le paganisme antique, et ce sont les philosophes eux-mêmes qui, en cultivant et en célébrant cette littérature polie, produite par des périodes restreintes et pour des classes sociales restreintes, ont fortifié l'idée d'un hiatus entre la sensibilité et la vie religieuse de l'humanité antique et de l'humanité médiévale » (1).

Cette remarque exprime très exactement la réserve qui nous paraît s'imposer au sujet de la méthode de M. Lasserre et de sa conception de l'hellénisme. Toute la première moitié de son second volume est une confrontation de la philosophie grecque et des croyances judéo-chrétiennes, c'est-à-dire de deux systèmes de pensée qui ne se situent pas sur le même plan. A l'époque apostolique, le christianisme n'a pas encore produit ses grands docteurs ; il ne saurait opposer sa philosophie à d'autres philosophies. Surtout il ne saurait proposer

(1) *Les Mânes*. trad. Philipot. Paris, Champion, 3 vol. in-8°, 1924 ; tome Ier. p. 13.

des solutions aux problèmes qui ont spécialement occupé les philosophes grecs. Aristote dit de Platon que sa doctrine a pour centre la théorie de la science. Il pourrait dire la même chose de presque tous les penseurs grecs depuis Thalès de Milet et aussi de son propre système. Ce que ces philosophes se demandent, c'est à quoi la connaissance peut se prendre, comment il faut décomposer l'univers qu'on a sous les yeux pour y démêler quelque chose d'universel et de permanent. Les réponses diffèrent, mais la question reste la même pendant plusieurs siècles et il est remarquable que la curiosité philosophique ne s'étende que fort rarement aux problèmes qui passeront plus tard au premier rang, nature de l'âme, destinée de l'homme, relation du monde à la divinité. Quand ces questions s'imposent exceptionnellement à l'attention d'un grand philosophe, par exemple de Platon écrivant le Phédon ou le Timée, on a l'impression que ce penseur cède aux exigences d'une curiosité profane et se contente d'une réponse suggérée par des croyances populaires, réponse souvent difficile à concilier avec les théories maîtresses de son système. Ainsi premiers chrétiens et fidèles disciples de Platon ou d'Aristote ne se passionnaient pas pour les mêmes problèmes. Ils eussent risqué de ne se rencontrer jamais, si des bouleversements politiques et sociaux n'avaient obligé l'humanité à modifier l'orientation de ses recherches, à reléguer au second plan les spéculations purement théoriques, c'est-à-dire la philosophie proprement dite, pour faire émerger ces croyances traditionnelles sur lesquelles vivait la société antique, plus que sur les agencements de concepts de ses physiologues et de ses métaphysiciens. S'il y a eu de très bonne heure rencontre de l'hellénisme et du christianisme, c'est parce que l'hellénisme était bien autre chose que la philosophie d'un Platon ou d'un Aristote, et la distance entre cet hellénisme et le christianisme naissant était certainement moindre que celle qui sépare de la *Métaphysique* du Stagirite les *Evangiles*.

Jadis M. Lasserre publia un livre plein de verve sur la *Doctrine officielle de l'Université*. Or il nous semble que ce pénétrant critique est un peu victime aujourd'hui d'une tradition universitaire dont il ne s'est point assez méfié. L'Université a longtemps réduit l'histoire des idées à l'histoire de la pensée rationnelle. Les meilleurs historiens de la philosophie grecque qu'on pouvait entendre dans les plus hautes chaires jusqu'à ces dernières années se souciaient médiocrement des croyances populaires sur l'âme et sur les morts, des traditions cosmogoniques, des doctrines orphiques, des mythes et des dans les confréries religieuses, des cultes variés sur lesquels cependant la littérature non philosophique fournit d'abondantes informations. Ils ne s'intéressaient qu'aux « systèmes », qu'ils considéraient bien à tort comme se suffisant à eux-mêmes, comme des enchaînements purement logiques de concepts, qu'il était assez vain de rapporter à un lieu, à une date. Cette histoire des idées méconnaissait la vie des idées et leurs relations avec les sentiments qui meuvent le monde.

Loin de nous la pensée de reprocher à M. Lasserre pareille étroitesse. Il a brossé une fresque admirable. Il s'est affranchi du détail qui accable, avec l'audace la plus rare et la plus heureuse. Il comprend et fait comprendre. Nous exprimons seulement le regret que les philosophes grecs lui aient un peu caché l'hellénisme.

Il est vrai que, s'il lui eût restitué sa richesse, le hiatus dont parle Jacobsen se fût davantage effacé, l'opposition que définit M. Lasserre entre la pensée antique et la religion nouvelle se fût peut-être réduite au point d'inquiéter le croyant. Car s'il y a continuité, où est le miracle, comment parler de révélation divine, d'inspiration surnaturelle, de cette capitale intervention de Dieu dans l'histoire que représente la venue du Sauveur? Un christianisme trop expliqué n'est-il pas un christianisme ramené aux proportions d'une œuvre purement humaine? Dans une de ses dernières pages M. Lasserre nous rappelle que le sentiment d'un tel danger enflamma le zèle de Bossuet dans sa campagne contre Richard Simon. Si l'on peut suivre le développement progressif du christianisme, si l'on discerne les combinaisons intellectuelles humaines dans la genèse de ses dogmes, où se marquera l'influence céleste? « Le ciel n'agit pas comme la nature. La pensée divine ne tâtonne pas, ne combine pas, ne progresse pas comme la pensée humaine. Si elle nous a fait des révélations, celles-ci ont dû nous tomber d'en haut comme une foudre par la voix des prophètes et des inspirés. Le message contenu dans les définitions dogmatiques a dû nous parvenir tout d'un coup et dans toute la plénitude de ses significations. A voir comme Bossuet parle du Verbe, on croirait qu'une colombe est venue en apporter à l'auteur du quatrième Évangile l'idée jusque-là inconnue. Il est bien vrai que cette notion a revêtu pour la foi chrétienne un sens nouveau en s'incarnant dans la personne du Christ. Avant le Christ elle circulait partout. Le christianisme l'a reçue du milieu philosophique où il est éclos. Il paraît très invraisemblable que Bossuet, savant comme il l'est, l'ignore. Il n'y fait pas attention. Sa mémoire le sait. Son génie impérieux et superbe le voit pas (1).

(1) [illegible]

Cet état d'esprit ne peut être le nôtre. Les théologiens contemporains, ainsi que le remarque M. Lasserre, ont su élaborer la notion d'une inspiration divine, non plus fulminante, mais progressivement agissante et qui persuade l'homme au lieu de le violenter. Ce qui est violent n'est pas durable, écrivait saint Grégoire de Nazianze, et Dieu a voulu que les hommes fussent « entraînés furtivement vers l'Évangile ». Aussi bien l'esprit religieux qui discerne des concordances entre des croyances pré-chrétiennes et l'enseignement de l'Évangile est toujours en droit de penser que Dieu a déposé dans les âmes, à l'heure qu'il a jugée opportune, les semences dont il a plus tard hâté la croissance, que la raison et la nature sont d'ailleurs les premières révélations divines et que, dans l'ordre des choses que Dieu dirige, le plus ancien n'explique pas le plus tardif, mais est expliqué par lui. Ainsi l'historien qu'une étude de l'hellénisme non limitée à la considération des systèmes philosophiques conduirait à restreindre infiniment l'opposition si souvent marquée entre la pensée grecque et la pensée chrétienne n'a point à redouter d'alarmer aucune orthodoxie. Au surplus, sa présomption serait grande s'il craignait, qu'après sa recherche, il ne restât dans le ciel et sur la terre trop peu d'inconnu pour y loger l'action divine.

Désiré ROUSTAN.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

LE ROMAN TCHÉCOSLOVAQUE CONTEMPORAIN

La libération du peuple tchèque n'est pas un fait dû uniquement à la constellation politique pendant et après la grande guerre : une préparation morale et qui s'est poursuivie depuis plus d'un siècle a précédé la reconstitution, sous une forme moderne, de l'ancien royaume de Bohême. Cette œuvre de préparation morale de la nation fut accomplie, avant tout, par la littérature.

Nulle part, l'influence de la littérature n'a été plus profonde qu'en Tchécoslovaquie et si la nation peut, aujourd'hui, respirer librement, si elle a retrouvé sa place au soleil, c'est à ses littérateurs et à ses poètes qu'elle le doit autant qu'à ses hommes politiques. C'est la littérature qui a façonné l'âme de la jeunesse, de cette jeunesse qui a formé les admirables légions tchécoslovaques en Russie, en France, en Italie. Depuis plus d'un siècle, tous les poètes, tous les romanciers, tous les dramaturges de valeur avaient été hantés de l'idéal de la liberté nationale. L'idée de la Patrie, glorieuse jadis, ligotée, humiliée et bafouée à présent, était pour ainsi dire l'idée fondamentale de la littérature du dix-neuvième siècle. Ce thème éternel, tous les poètes, tous les romanciers le reprenaient tour à tour, depuis le chantre de la solidarité slave, Jean Kollar, jusqu'au poète symboliste Antonin Sova et au farouche barde silésien Petr Bezruc. Les grands poètes cosmopolites Jaroslav Vrchlicky et Jules Zeyer eux-mêmes sentent la cuisson du fer rouge de la servitude nationale et ils sont, au fond, d'ardents et douloureux patriotes. Les plus spirituels des poètes tchèques, Karel Havlieek, Jan Neruda, J. S. Machar et Viktor Dyk trouvent, dans la politique même, une source vivante d'inspiration lyrique. En Slovaquie, le puissant Hviezdoslav et le délicat Ivan Krasko trouvent des accents presque prophétiques pour stimuler la haine de leur peuple contre l'impitoyable oppresseur magyar. En Bohême, Alois Jirasek crée une forme nouvelle du roman historique pour évoquer la grandeur du passé national et devient l'éducateur des générations qui ont réalisé la reconstitution de l'État national.

Il est donc naturel que, la liberté une fois reconquise, on n'oublie pas ces traditions. Malgré notre indépendance, nous ne nous sentons pas assez en sûreté pour ne plus songer à garder ce trésor acquis au prix de tant de sacrifices. Les terribles épreuves de la guerre, les héroïques faits d'armes sont encore trop près de nous et ceux qui y ont pris part ont encore des choses à nous dire pour nous éclairer sur le passé récent et pour nous diriger dans l'avenir. L'admirable épopée de l'armée tchécoslovaque en Russie et la légendaire retraite des soixante-dix mille Tchécoslovaques à travers la Sibérie, accomplie au milieu de circonstances invraisemblables, a donc, aux yeux du public, le double charme d'une épopée nationale et de l'exotisme.

Cette glorieuse page de la grande guerre a trouvé des poètes et des romanciers qui ne sont pas restés au-dessous de leur tâche. Je parle de MM. Medek, Kopta, Langer.

Il y a onze ans, M. Medek partait pour le front de Galicie. A la première occasion, il passa à l'armée russe, comme des milliers de Tchèques. Il échange son képi autrichien contre une fourajka russe, devient un des organisateurs de l'armée tchèque en Russie, prend part à tous les combats de la brigade tchèque, est blessé à Zborov, se bat à Backmatch, traverse la Sibérie pour rentrer à Prague, avec des

galons de colonel, après avoir fait le tour du monde. En Sibérie encore, il publiait un volume de vers, composé et imprimé par ses camarades. Ce volume, intitulé *Le Cœur de lion*, est d'une belle éloquence et d'un admirable élan lyrique; ce n'est pas le pathos creux et déclamatoire, mais la confession profondément vécue d'un homme qui a donné des preuves et qui est prêt à signer de son sang ce qu'il écrit : c'est le chant juvénile d'une race jeune qui entend vivre librement sur le sol de sa patrie. Rentré dans son pays, le poète se fait romancier : après avoir raconté, dans le *Dragon rouge*, l'état d'esprit de la jeunesse tchèque avant la guerre, il évoque dans *Les Grandes Journées*, la vie des volontaires tchèques transfuges de l'armée autrichienne, leurs premiers combats en Galicie où l'on se servait d'eux comme d'éclaireurs, jusqu'à la bataille de Zborov, pendant l'offensive de Broussilov. Avec un art très personnel et très sûr, il suit les symptômes inquiétants de la dissolution matérielle et morale des armées russes pendant la révolution de Kerensky, jusqu'à la bataille de Zborov ou la première brigade tchécoslovaque put prouver son héroïsme.

Comme tous les romans de guerre, *Les Grandes Journées* n'ont pas de héros central proprement dit. C'est toute une compagnie d'assaut qui est au centre de l'action. Cependant, il y a une différence fondamentale entre le roman tchèque et les romans de guerre français, comme ceux de Barbusse ou de Dorgelès. Les auteurs français sont portés à ne voir que le côté hideux de la guerre, la douleur, la souffrance, la misère, la brutalité de la bête humaine déchaînée et ils mettent toute la séduction de leur art et toutes les ressources de leur talent à cette peinture. Le poète de la révolution tchécoslovaque qui cependant a dû également passer par toutes les horreurs de ce grand carnage que fut la guerre, n'en parle qu'en passant; lui et ses compagnons, hallucinés par la grandeur du but qui est la liberté de leur patrie, semblent n'y attacher aucune importance. Ils vont à la mort presque gaiement, avec un stoïcisme déconcertant. Ce qui les fait souffrir ce n'est pas le froid, la faim, la misère, c'est l'idée qu'ils sont forcés de combattre, dans les tranchées d'en face, d'autres Tchèques, leurs pères et leurs frères peut-être, qui n'ont pas pu ou qui n'ont pas osé passer à l'ennemi, comme eux; c'est le spectacle navrant de la veulerie, des désordres, de la trahison, de la décomposition de l'armée russe. S'ils se sentent malheureux, c'est à l'idée de la défaite russe qui entraînerait l'écroulement de leur rêve de la libération de la Patrie.

Il y a, dans le livre, quelques scènes inoubliables : le passage de deux Tchèques a l'ennemi, la nuit de Noël, à travers le barbelé et un champ de mines; le désarroi causé dans l'état-major russe par la nouvelle de la révolution; le suicide du général Chipov; les scènes de Kiev, dans les premiers jours de la révolution : tout cela, écrit d'un style alerte, léger, et vivant, a un accent de profonde vérité, la valeur d'un document historique, en même temps que la puissance d'une œuvre d'art.

Par la foi indomptable qui l'anime, par son idéalisme, par son culte du courage, de la santé, de la jeunesse, de la beauté physique et morale, ce roman est peut-être plus encore qu'une œuvre d'art : il est une action et un beau témoignage de la renaissance de l'âme tchèque moderne.

Le troisième volume qui s'appelle *L'Ile dans l'orage* embrasse la période qui va de la dislocation du front russe sous Kerensky, jusqu'à la bataille de Bakhmatch, le 13 mars 1918, où l'armée tchécoslovaque, refusant d'accepter la Paix de Brest-Litovsk, put échapper à la tentative d'encerclement des Allemands. C'est la période de formation, de repos, de débats et de négociations, d'attente et d'incertitude : incertitude politique. Tout autour de la petite île, la mer bouillonne, houleuse et menaçante; ses vagues éclaboussent l'armée sans l'ébranler. Les soldats tchécoslovaques sont forts; ils tiennent bon. Ils ont leur idéal commun, leur belle fraternité et leur idole à tous : le professeur Masaryk. Il est pour eux ce que Moïse était, jadis, pour les Juifs dans le désert. Au milieu de la débâcle qui les environne, la foi dans la sagesse du chef les sauve : ils sont persuadés que, guidés par lui, ils retourneront dans la patrie libérée.

Il va sans dire que quelques-uns d'entre eux n'échappent pas à la contagion. Il se trouve, dans leurs rangs, quelques intellectuels accessibles à la gangrène de la veulerie ambiante, quelques ambitieux qui succombent à la tentation d'une carrière rapide du côté bolchevique, mais la masse reste intacte et c'est le simple soldat, issu du peuple, qui résiste le mieux : son cœur, guidé par son simple bon sens, le garde contre toutes les folies. « Imagine-toi, dit un officier, ce type (il s'agit du soldat « Monsieur Kodl », un bon géant, issu d'un faubourg de Prague) a la foi. En quoi? Il ne le sait pas lui-même. Comment l'appeler, cette grande divinité métaphysique? Il ne dit qu'un mot immense : Justice. Eh bien, il croit à la justice, il croit en Dieu et en sa protection, il croit à ce miracle... »

C'est cette foi que tous ont partagée, depuis les officiers jusqu'au dernier des volontaires, qui fait de cette armée une île dans l'orage. Et telle est la puissance morale de la foi que cette poignée

d'hommes — qu'est-ce donc que 50 ou 60 mille hommes au milieu de l'immense Russie? — aurait peut-être pu, à un moment donné, sauver la Russie chancelante, former une Ligue contre le défaitisme et contre les éléments de dissolution. Il y a, dans le roman de M. Medek, plusieurs passages qui témoignent que les Russes patriotes, désespérant du sort de leur pays, s'accrochaient à cet espoir suprême et conjuraient les Tchécoslovaques de sauver la Russie. M. Medek lui-même ne répond pas à cette question d'une façon décisive. Néanmoins c'est un bel hommage rendu à l'héroïsme et à la discipline des légions tchécoslovaques.

Au point de vue de la forme, le roman de M. Medek est comme l'image de l'atmosphère qu'il décrit. Il y a, au fond, peu d'action proprement romanesque et le personnage central, le volontaire tchécoslovaque Budecius, est plutôt un observateur critique qu'un acteur. Se servant du hasard de ses déplacements, l'auteur nous fait assister à la retraite de l'armée russe, après la débandade de Galicie; du quartier d'hiver de l'armée tchécoslovaque dans une ville d'Ukraine, il nous mène à Kiev déchirée par la guerre civile; à Moscou, il nous fait assister à des scènes dramatiques, à des débats passionnants; il fait défiler devant nous une foule de personnages, de soldats tchèques, d'officiers russes, de révolutionnaires; il nous fait entrevoir des destinées tragiques, sans toutefois concentrer cette vie débordante autour d'une intrigue romanesque centrale. La description a presque disparu — tout se passe en dialogues, en débats, et quels débats! des débats vraiment russes, un peu confus comme les idées de cette époque confuse et incertaine. M. Medek a mis beaucoup d'art à varier la scène et le ton des discussions et son roman m'a mieux éclairé sur la psychologie de cette période de l'histoire russe que toutes les études et tous les articles de revue que j'avais lus jusqu'ici.

II

Si M. Medek est le poète et le barde inspiré de la grandeur morale, de l'idéalisme, de l'esprit de sacrifice et de l'héroïsme de l'armée tchécoslovaque en Russie, son jeune camarade, M. Joseph Kopta, en serait plutôt l'historien analytique. Les deux jeunes officiers ont assisté, à peu de chose près, aux mêmes événements, ressenti les mêmes émotions; et cependant, *La troisième compagnie* de M. Kopta diffère sensiblement de l'œuvre de M. Medek. Le vaste roman de M. Kopta — il compte plus de 700 pages — se rapproche beaucoup plus, comme facture, de Barbusse ou de Dorgelès. Comme le titre l'indique, c'est le roman d'un être collectif, d'une unité de guerre, où l'individu ne forme qu'une petite parcelle. Là où M. Medek tâchait de donner la psychologie de toute l'armée, au milieu de l'immense Russie en folie révolutionnaire, M. Kopta étudie les répercussions de la crise sur sa compagnie. Là où M. Medek étudie, sur quelques individus, leur renaissance morale, l'évolution qui changeait des êtres passifs en héros dont l'âme se fondait, dans une explosion sublime, avec la volonté collective de la nation, M. Kopta suit, avec patience, au jour le jour, l'existence de ceux qui composent sa compagnie, laquelle n'est d'ailleurs qu'une parcelle de l'armée; il nous présente, un à un, dans la promiscuité fraternelle de leur existence, une série de types de soldats, dans leurs quartiers d'hiver dans un village d'Ukraïne, dans les combats, au milieu de la contagion révolutionnaire et bolchevique, pendant les luttes dans l'Oural, pendant l'interminable et dangereuse traversée de la Sibérie, au milieu de l'hostilité sournoise des bolcheviques, jusque dans les toundras sibériennes où la compagnie arrive décimée, affaiblie physiquement et moralement par quatre années de fatigue, de combats, d'espoirs et de déceptions. M. Kopta n'a pas l'optimisme triomphant de M. Medek, peut-être parce qu'il regarde de trop près un petit groupe d'individus; ainsi, il arrive à M. Kopta ce qui est arrivé à Barbusse et à Dorgelès : ayant rétréci son champ de vision, il voit de plus près l'individu et sa misère, il voit l'horreur et la souffrance, les faiblesses humaines, les défections et les trahisons; il voit aussi, de plus près, la simple grandeur humaine du sacrifice et du dévouement. Chez lui, l'héroïsme des soldats, privé de l'auréole de l'enthousiasme, prend la grandeur tragique de la fatalité, du devoir, de l'évidence. M. Kopta est peut-être plus documentaire que M. Medek; il est peut-être plus près de la vérité humaine — mais l'est-il aussi de la vérité historique? A-t-il saisi et rendu le sens général de l'admirable anabase à laquelle il a pris part lui-même? Toutes les actions individuelles, bonnes ou mauvaises, qu'il a su rendre avec tant d'art, avec tant de sincérité et, souvent, avec de la profondeur — n'avaient-elles pas un sens philosophique et historique plus profond et plus général? Nous n'avons pas, il est vrai, assez de recul, nous sommes trop près des événements pour pouvoir répondre à cette question, mais je crois qu'au point de vue philosophique, le déterminisme fataliste de M. Kopta ne suffit pas à expliquer les faits..

Mais cette réserve faite, ajoutons tout de suite qu'au point de vue littéraire, la méthode de M. Kopta a des avantages qui ne sont pas à dédaigner : se concentrant plutôt sur l'homme, l'auteur nous

introduit plus intimement dans la vie matérielle et morale des volontaires tchécoslovaques, et il y a dans son roman des épisodes d'un tragique émouvant par la simplicité et atteignant, quelquefois, à la grandeur, — tel l'épisode de la mort du pauvre soldat tchèque Vycpálek qui, risée de toute la compagnie, apparaît soudain comme un héros. C'est un des secrets de l'art de M. Kopta que de savoir se pencher avec amour sur les âmes frustes et simples de ses camarades, de suivre les méandres quelquefois assez bizarres de leur pensée. Et quand on s'est donné la peine de comprendre, on est moins prompt à juger. M. Kopta a consacré beaucoup de pages à expliquer la psychologie de quelques volontaires qui, séduits par les théories bolchevistes, hésitaient entre la libération de leur peuple et la religion nouvelle qui promettait la liberté et le bonheur de toute l'humanité. Il a dessiné avec fermeté le sort tragique de Strnad, type de raisonneur intelligent à la volonté affaiblie, ou le personnage du mineur socialiste Randa qui, après bien des combats intérieurs, se décide à quitter ses camarades pour suivre la voix de Lénine, ou la figure de l'officier Benda, qu'un mal incurable rend fielleux et incapable de sacrifice. Par contre, il y a dans le roman, toute une série de personnages de volontaires hallucinés par l'idée de la Patrie et souffrant douloureusement de voir la dissolution de la Russie qu'ils aiment, tels le commandant de la troisième compagnie, Ivan Suk, admirable de courage, de volonté et d'abnégation, le jeune officier Jerábek, poète, enthousiaste fougueux et sous les traits de qui il n'est pas difficile de deviner M. Medek.

Le livre de M. Kopta, vivant, riche, varié, est d'une lecture toujours attachante, d'un intérêt qui ne faiblit pas un instant. Les débats et les discussions, naturellement, ne manquent pas, — ne sommes-nous pas en Russie au temps de la révolution? — mais l'architecture du roman n'en souffre pas. Quant à la richesse de l'action, du mouvement et de la scène toujours variée depuis l'Ukraïne jusqu'au delà du Baïkal, il y a peu de romans aussi passionnants. Une foule de personnages, moujiks d'Ukraïne, comtes polonais, officiers russes, princes du Caucase, étudiants révolutionnaires, agitateurs bolchevistes, espions autrichiens, courtisanes et médecins russes, cosaques, commissaires des soviets, quelle foule vivante et bariolée, grimaçante et tragique, entourant le héros multiple du roman, la troisième compagnie !

Avec M. Kopta, une nouvelle personnalité entre parmi les romanciers tchèques, et, disons-le, une personnalité des plus puissantes et des plus sympathiques. Quand on a donné, comme ouvrage de début, un roman comme la *Troisième compagnie*, on a devant soi un bel avenir.

III

Le troisième d'entre les poètes de la révolution tchécoslovaque, M. J. Langer n'est pas un nouveau venu. Avant la guerre déjà, il comptait parmi les espoirs de la prose et du théâtre tchèques et les récents succès qu'il a remportés au théâtre dans les deux années dernières par la comédie, *Un chameau passe par le chas d'une aiguille* et par le drame *Les gens de la zône*, ont justifié ces espoirs.

Après avoir passé, à ses débuts, par la sévère discipline du néoclassicisme, il a été amené, par tout ce qu'il a vu et vécu en Sibérie et en Russie, à renoncer à son art pour l'art quelque peu exclusif.

La confrontation brutale avec la souffrance humaine — n'oublions pas que M. Langer est médecin —, lui a ouvert les yeux sur certains côtés de la vie qui avaient, jusqu'alors, échappé à l'artiste ; l'âme russe, qu'il avait connue à travers le roman, s'est révélée à lui dans des circonstances particulièrement dramatiques, et non seulement l'âme russe : il eut une rare occasion de pénétrer au plus profond de l'âme tchèque, parmi ses camarades qui, une fois échappés à l'enfer de la guerre, étaient volontairement accourus, comme lui d'ailleurs, sous les drapeaux de l'armée tchécoslovaque.

Tout cela a donné à son esprit et à sa sensibilité je ne sais quelle profondeur humaine, je ne sais quelle teinte de bonté, de sagesse réfléchie, de générosité douce et attendrie qui font un des principaux charmes de son livre de guerre, intitulé : *Le chien de la deuxième compagnie.*

Raffinement d'artiste ou modestie? M. Langer, pour raconter ses expériences de l'épopée tchécoslovaque de Sibérie, a choisi non pas la forme du roman, comme MM. Medek et Kopta, mais celle d'un conte cyclique et, plus spécialement, celle d'un conte pour les jeunes gens.

Son livre, en effet, porte comme dédicace : « aux enfants de mes chers camarades, légionnaires de Russie. »

C'est donc l'histoire d'un beau chien, Yakout qui, son maître mort pendant un voyage sur les rives de la Léna, se tourne, guidé par son instinct de conservation, vers le Sud, à travers les plaines désolées de la Sibérie. Après plusieurs journées de course, il a atteint, amaigri et exténué, la ligne du Transsibérien. Un grand nombre de malheureux chiens vivent autour d'un train militaire tchécoslovaque, arrêté sur la voie. Un sous-officier tchèque, ayant remarqué le bel animal, le nourrit, l'ap-

privoise et désormais c'est, entre le chien et l'homme, une amitié à la vie et à la mort.

Fidèle, intelligent, intrépide, Raf — c'est ainsi que le chien fut nommé par son maître — rend à la compagnie tchécoslovaque un signalé service en découvrant une bombe dissimulée dans le balast par les bolcheviques et destinée à faire sauter le train.

Dès lors, Raf est inscrit sur les registres de la compagnie et touche régulièrement sa ration de pain et de viande, égale à une demi-portion de soldat. Arrivé à Vladivostok, il s'embarque avec son maître, et lorsque celui-ci retrouve sa famille, le chien Yakout, né dans les steppes glacées du cercle polaire, devient le sage compagnon des enfants de son maître, dans la fertile vallée de l'Elbe.

Cette histoire simple, qui ferait songer à Jack London, n'est, au fond, qu'un prétexte : elle fournit la trame à une série de tableaux tantôt tragiques, tantôt idylliques, émouvants toujours et qui donnent, en un raccourci admirable, l'essentiel d'une des plus étonnantes aventures militaires de l'histoire. Dans ce film fantastique de 8.000 kilomètres, M. Langer a su découper des paysages et des épisodes inoubliables dont quelques-uns comptent, à mon avis, parmi les plus belles pages que la grande guerre ait inspirées.

Je voudrais pouvoir citer tout au long l'histoire du légionnaire Rocejdl. Fait prisonnier avec un camarade, par des bandits sibériens, au cours d'une escarmouche près de Rybinskoë, il fut ligotté et jeté sur un traîneau. Quelques heures après, les bandits décidèrent de se débarrasser des deux Tchèques. D'un coup de revolver, ils leur fracassèrent le crâne et, les ayant dépouillés de leurs vêtements et de leurs bottes, ils jetèrent leurs corps inanimés dans la neige. Au bout de quelque temps, l'un des deux soldats reprit connaissance. La balle, tirée à bout portant, ne l'avait pas tué : seulement une moitié du visage avait été emportée. Malgré l'horrible blessure et la perte de sang, la volonté de vivre persistait. Le soldat se leva et se mit à marcher ; nu-pieds et demi-nu, se dirigeant, d'après le soleil, vers la ligne du chemin de fer où il espérait rencontrer quelque patrouille tchécoslovaque. Il avait une trentaine de kilomètres à faire, à travers la neige, par un froid terrible.

« Ces trente kilomètres, écrit M. Langer, ces quinze heures de marche dans la neige, valaient bien les trois ans de solitude de Nansen dans les glaces du pôle...

« C'était, dans une moitié de la tête, le bruit d'une turbine à vapeur, tandis que l'autre était vide comme une blague à tabac. Des quintaux de neige se suspendaient aux linges gelés qui enveloppaient ses jambes, c'est à peine s'il pouvait décoller ses pieds du sol. Mais il marchait toujours. Le soleil, il est vrai, chauffait un peu son dos ; cependant, il grelottait, car un courant d'air glacial tombait sur sa poitrine.

« Même de l'œil sain et sauf qui lui restait, il ne voyait pas clair. Il ne distinguait, devant lui, que la blancheur de la neige que traversait, telle l'aiguille aimantée d'une énorme boussole, l'ombre allongée de lui-même, lui montrant son chemin... Il marchait marchait toujours. Il était exténué, il avait des étourdissements... A chaque instant, il tombait et se traînait longtemps sur le ventre avant de pouvoir, s'appuyant sur les bras et sur les jambes, se redresser péniblement et continuer sa marche chancelante vers le remblai du chemin de fer.

« Ce n'était plus un homme qui marchait à travers la steppe. C'était le symbole de la dure volonté que doivent posséder les races qui veulent survivre, saines et intactes, à des siècles de souffrance et d'oppression, le symbole du grand désir de vivre, de l'immense amour de la vie, de la foi en la mission et la tâche future qui, seule, peut conduire tout un peuple, toute une race, des ténèbres vers la lumière. Et c'était plus encore ce qui marchait alors à travers la steppe : un symbole de toute l'humanité, de l'énergie qu'elle met à pénétrer dans les lointains inconnus, sans mesurer ses forces, le symbole de sa marche audacieuse vers l'avenir, vers cet avenir où l'appelle le désir d'une vie meilleure que celle d'hier et celle d'aujourd'hui... »

Le cavalier Rocejdl fut sauvé. Un bon moujik, conduisant son traîneau, a aperçu, tantôt marchant, tantôt titubant, tantôt rampant, un monstre blanc qui n'avait qu'une moitié de visage. Il le recueillit et le ramena au train tchécoslovaque.

Il y aurait d'autres épisodes à citer dans ce livre qui, sous la modeste apparence d'un conte pour jeunes gens, ouvre de profondes perspectives sur l'âme des animaux et, plus encore, sur celle des hommes. Il le fait avec un optimisme serein et doux, sérieux et souriant à la fois. L'auteur n'hésite pas à écrire, à propos de la guerre, les lignes que voici :

« Jamais autant que dans cette guerre, qui cependant a causé plus d'horreurs que les plus grands volcans et les plus terribles tremblements de terre, les hommes n'ont senti si clairement qu'il faut, ici-bas, aimer quelque chose de bon, quoi que ce soit. Jamais autant que dans cette guerre, qui cependant dépassait tout en cruauté, en massacres, on n'a fourni plus souvent la preuve que l'homme est capable de donner sa vie pour un autre homme, de sacrifier une existence pour en sauver beaucoup et celle de beaucoup pour en sauver une. Et jamais

non plus, l'homme n'a su aussi humblement donner sa vie pour l'espoir lointain d'un meilleur avenir de la génération nouvelle et pour l'inconcevable et mystérieuse grandeur de la vision de Justice et de Liberté.

« Un cœur vraiment humain est plein de bonté. »

De telles paroles ont du poids sous la plume d'un homme qui a dû voir, comme M. Langer, jusqu'au fond, l'horreur de la guerre et on ne saurait assez le féliciter de ce livre plein de beauté, de sagesse, de bonté et de foi dans l'humanité.

IV

Pendant que les légionnaires vivaient, en Russie, leur épopée, l'Autriche, effrayée par les désertions en masse des soldats tchèques, redoublait son ardeur de persécution. MM. Kramar et Rasïn sont arrêtés, la nation ligotée, la presse muselée ou terrorisée. Nous étions, pour ainsi dire, murés vivants. Et cependant, il fallait exprimer nos sentiments, nos sympathies pour la cause de l'Entente. Il fallait inventer d'ingénieux subterfuges pour tromper la vigilance de la censure. Qui dira la joie d'un directeur de revue lorsqu'il avait réussi à faire passer, à la barbe de la censure, un poème où l'on parlait de la sombre foule d'Attila — le poème était de Victor Hugo (*Au moment de rentrer en France*) — à l'instant même où l'armée allemande était aux portes de Paris, ou de la « Flandre indomptable » à l'instant, où les Allemands dévastaient la Belgique. Nous avons eu avec mon ami Dyk de ces satisfactions en dirigeant notre revue *Lumîr*.

Cet art subtil qui consistait à parler d'une façon intelligible aux lecteurs tchèques sans toutefois effaroucher le censeur, personne ne le possédait mieux que M. *Victor Dyk*. Poète, romancier, dramaturge, pamphlétaire, journaliste, homme politique, il est un des personnages les plus représentatifs de la Bohême. Pour se moquer de la justice militaire autrichienne, il s'est réfugié derrière le paravent d'un pastiche de Dostoïevsky. Il commença, dans les *Lidové Noviny* de Brno, la publication d'un roman intitulé : *Les mystérieuses aventures d'Alexetch Yvanyi Kozoulinov* où il se moquait avec autant d'esprit que de malice de l'absolutisme militaire autrichien.

Au bout de seize semaines, l'autorité militaire, avertie par un mouchard, interdit la publication du roman et fit arrêter l'auteur. Sorti après huit mois de la prison, M. Dyk n'eut plus le temps de se remettre à son roman resté inachevé. Il ne le termina que sept ans plus tard, dans des circonstances tout à fait différentes ; en le publiant, il eut la malice d'y ajouter l'acte d'accusation porté par le procureur militaire autrichien contre lui et contre le rédacteur en chef du journal *Lidové Noviny*, document qui est un monument immortel de ce qu'on appelait « justice » en Autriche pendant la guerre.

C'est un chef-d'œuvre de sarcasme que ce prodigieux *Kozoulinov* qui a la forme bénigne d'un très habile pastiche du roman russe. Il fallait avoir de l'esprit jusqu'au bout des doigts pour faire, à la fois, de la plus fine critique littéraire « à la manière de ... » et de la plus cinglante satire d'un régime politique. M. Dyk a tenu la gageure, et toute la première partie du livre est jouée avec virtuosité, sur ces deux cordes. Cependant, avec l'entrée en scène du journaliste officiel Svierdiakov, surnommé Smerdiakov d'après le célèbre type créé par Dostoïevsky, le roman commence à changer de ton. Ayant débuté par un pastiche du grand romancier russe, le poète tchèque s'élève peu à peu à l'émulation sérieuse avec l'auteur des *Frères Karamazov*. Ce changement complet de ton, dû en partie à l'interruption involontaire du travail, en partie aux événements survenus depuis en Russie, rompt sans doute l'unité de la composition du roman qui passe assez brusquement de la satire politique au drame psychologique, du persiflage au sérieux. Le rire amer s'est tu et de tragiques perspectives humaines s'ouvrent devant le lecteur qui suit avec une concentration passionnée la monographie dramatique de Smerdiakov qui est un des plus répugnants échantillons de l'humanité ; il admire l'art du romancier, sa force d'évocation, la profondeur de son introspection psychologique ; il écoute, sous le rythme de sa phrase serrée, sous la chaste retenue de son style, battre un ardent cœur de poète et d'homme.

V

Un nouveau roman du jeune et déjà célèbre auteur de la comédie *R. U. R.* est toujours un événement littéraire et l'on peut toujours s'attendre à une surprise de la part de la curieuse et infatigable intelligence de *Karel Tchapek*. C'est bien le cas de son nouveau roman, intitulé : *La Krakatoïte*. Ce vocable bizarre est un néologisme forgé par l'auteur, comme ce mot de *robot* qu'il a créé et qui a déjà conquis son droit de cité dans plusieurs langues. Il s'agit cette fois d'un explosif formidable que son inventeur, l'ingénieur-chimiste Prokop, a baptisé de ce nom dérivé du nom du volcan Krakatoa.

Cette idée d'une découverte scientifique capable de renverser l'ordre établi est un motif qui revient, avec des variantes très ingénieuses et profondément

différentes, dans toute l'œuvre de Tchapek : la création de l'homme artificiel, dans *R. U. R.*; la pierre philosophale, dans le *Cas Makropoulos*; l'Absolu, dégagé par la combustion intégrale de la matière, dans le roman *L'Usine de l'Absolu.*

Cette fois, c'est la faculté explosive dans n'importe quelle matière et capable d'être dégagée par un procédé chimique découvert par Prokop. Ce chimiste de génie a composé la *krakatoïte*, qu'on peut faire exploser à n'importe quelle distance, par des ondes électromagnétiques d'une certaine intensité, et la force destructive de cette poudre blanche d'apparence anodine est telle que peu de kilogrammes suffiraient à anéantir notre planète.

C'est la donnée sur laquelle M. Karel Tchapek a échafaudé son récit qui offre non seulement un intérêt passionnant par son action, mais qui est aussi une œuvre philosophique, posant le problème de l'homme Prométhée en révolte contre les limites qui lui sont imposées par la Nature.

Entraîné par sa passion de savant, ébloui aussi par la grandeur de sa découverte, Prokop poursuit d'abord son idée sans se demander quelles en pourraient être les conséquences pour l'humanité. Mais, ayant compris sa terrible portée, il se décide à ne jamais en livrer le secret. C'est ici que commence la lutte : attiré dans un guet-apens par une puissance étrangère — l'auteur ne la nomme pas, mais il n'est pas difficile de deviner qu'il s'agit de l'Allemagne — qui veut s'emparer de sa découverte, il est séquestré dans l'enceinte fortifiée d'une usine d'explosifs. Il lutte héroïquement contre toutes les tentations : succès, gloire, richesses, dignités, tout lui est offert, mais ce plébéien robuste et sain résiste à tout. Il faillit succomber cependant au charme pervers de la princesse Wille, créature raffinée, tour à tour cruelle et tendre, vierge et corrompue, hautaine et soumise. Et c'est un duel à mort que l'amour de ce roturier de génie et de la fière aristocrate qui finit par succomber et qui devient, entre les bras de ce fils de cordonnier, une pauvre loque humaine, sans force et sans résistance. Cependant Prokop retrouve sa clairvoyance, échappe aux baisers de cette Dalila pour subir une tentation plus forte encore : le chef mystérieux d'une organisation révolutionnaire internationale, qui porte le nom symbolique d'Hémon, lui offre, comme jadis le Démon sur la Montagne, le monde comme un vaste laboratoire qu'il pourra refaire de fond en comble, qu'il pourra détruire et reconstruire à sa guise.

Cette fois encore, Prokop est sauvé par le souvenir chaste d'une femme qu'il avait entrevue jadis et dont le souvenir avait laissé une trace indélébile dans son cœur. Il part pour retrouver la trace perdue de celle qui avait su, d'un seul mot, faire vibrer les meilleures cordes de son âme. Suit une hallucinante vision : un de ses anciens camarades qui, jadis, lui avait volé quelques bribes de la formule chimique de la krakatoïte, réussit, après de longues expériences, à composer la poudre fatidique. Mais au même instant, les ondes électro-magnétiques, émises par la station d'Hémon, la font exploser et enterrent non seulement le chimiste, mais toute la ville.

Sauvé par miracle de cette catastrophe qu'il n'a pu empêcher, Prokop rencontre, sur la grand'route, un pauvre diable de vieillard, qui le recueille et l'abrite dans sa roulotte. La douce sagesse du vieux chemineau révèle bien des choses à celui qui avait voulu ravir à la nature ses secrets. « Petit, petit, lui dit le doux vieillard, tu ne feras les trop grandes choses que tu voulais faire... tu ne sauveras plus le monde, mais tu ne le détruiras pas non plus... Tu voulais faire des choses trop grandes et tu en feras de petites. Et c'est bien comme cela. Tu feras des choses bonnes pour les hommes. Celui qui pense aux choses les plus hautes a détourné ses yeux des hommes. En revanche, tu les serviras... »

Et, bercé par les cahots de la roulotte et par le chant du bon petit vieux, Prokop s'assoupit, le cœur purifié, ayant oublié jusqu'au nom de son infernale découverte, sentant indistinctement, au fond du cœur, que ce bon petit vieillard est Dieu le Père lui-même.

Ainsi, cette hallucinante vision de destruction et de révolte, traversée par des éclairs d'une violente passion érotique, se termine par un doux accord de soumission, de bonté et d'optimisme, par une idylle mystique qui clôt le roman et n'est, au fond, qu'une variante du *Magnificat* en l'honneur de la Vie ; entonné par Alquist à la fin de *R. U. R.* et par le chemineau dans le dernier acte de la *Vie des Insectes.* Mais ici, elle a l'accent profond et un peu mélancolique d'une confession personnelle du philosophe qui a compris les limites de la pensée humaine, de l'intellectuel qui, après avoir jonglé avec toutes les idées, s'est rendu compte de sa faiblesse ; de l'écrivain qui a mesuré la distance séparant le rêve de l'artiste de sa réalisation.

Telle est, dans ses grandes lignes, cette œuvre où le jeune auteur a déployé, une fois de plus, son éblouissante fantaisie, cette verve endiablée, cette habileté technique déconcertante dont il avait déjà fait preuve dans l'*Usine de l'Absolu.*

La Krakatoïte est une œuvre de la plus belle tenue littéraire et d'une haute envolée philosophique, une œuvre qui ne manquera certes pas d'éveiller l'intérêt de l'Europe littéraire et de consacrer la jeune gloire de M. Karel Tchapek.

VI

Ce brillant fantaisiste a, dans la littérature tchèque, un homonyme, *M. K.-M. Tchapek*, lequel, pour mieux se distinguer du jeune auteur, a ajouté à son nom de famille le qualificatif de *chod*. Les Chods sont les habitants des forêts de la Chouma, chaîne de montagnes qui sépare la Bohême de la Bavière et ils ont joué, dans l'histoire du pays, un rôle très important ; dans un roman intitulé Les *Roses-de-Chien* (1) le grand romancier national, Aloïs Jirasek a célébré leur héroïsme. M. Tchapek-Chod, qui naquit en 1860 à Domazlice, la capitale des Chods, est issu de cette vaillante race robuste et ce qualificatif de Chod, ajouté à son nom, a la valeur d'une particule de noblesse et celle d'une manifestation de fidélité aux traditions nationales.

Ayant débuté dans le journalisme où il acquit la réputation d'un polémiste redoutable et redouté, M. Tchapek-Chod passa insensiblement à la littérature.

Ayant d'abord essayé ses forces dans plusieurs volumes de nouvelles, il publia, dans les dix dernières années, coup sur coup, plusieurs grands romans qui le placèrent d'emblée au premier rang des romanciers tchèques contemporains et parmi les plus puissants et les plus originaux écrivains de ce temps. L'auteur qui a écrit *Les Aventures d'Antoine Vondreïts, poète*, *La Turbine* et *Indra père et fils* est un robuste talent de trempe balzacienne, d'un génie original, reflétant la vie un peu déformée, avec une force d'expression surprenante. La nouvelle œuvre de M. Tchapek-Chod, le roman *Vilém Rozkotch*, ne fait que confirmer cette opinion ; tout en continuant les deux premiers romans, elle les surpasse encore en acuité de vision et en unité de composition.

M. Tchapek-Chod est le véritable créateur du roman pragois. Son *Vondreïts* était une douloureuse épopée de la bohême pragoise, une tragique histoire d'un pauvre poète famélique dont le talent a sombré dans des vapeurs alcooliques et dont la vie s'est consumée dans une lutte désespérée contre la misère et contre l'esclavage sensuel d'une première fille, servante de cabaret ; *La Turbine* évoquait la décadence physique et morale d'une riche famille d'industriels pragois ; *Indra père et fils* était une pénétrante étude des mœurs pragoises ; pendant la guerre *Vilém Rozkotch* est l'histoire d'un sculpteur de talent qui, las de manger de la vache enragée, poussé par son fougueux tempérament, fait des efforts pour sortir de la bohême et de la misère du faubourg natal et pour se caser dans les milieux de la bourgeoisie aisée. Les mésaventures tragicomiques de ce jeune arriviste qui, malgré toutes les défaillances, reste sympathique, ses amours et son mariage grotesque avec une jeune fille hystérique le rejettent, plus pauvre que jamais, dans les bas-fonds de son faubourg qui, lui aussi, rejette l'apostate : lorsque Rozkotch veut s'approcher de nouveau de la jeune fille du faubourg qui avait été sa maîtresse et son modèle et qui avait inspiré sa plus belle œuvre, elle le repousse froidement, lui lançant à la figure le mot de « salaud ». Mais Rozkotch est déjà trempé pour les plus rudes épreuves : son passage dans le milieu des parvenus n'a altéré ni sa probité, ni sa robuste santé morale, ni sa conscience d'artiste. Fortifié par ses désillusions, il repartira un jour, avec plus d'énergie encore, à la conquête de son idéal artistique qui a survécu, immaculé et radieux, dans son cœur, malgré toutes les vicissitudes de son équipée. Car Rozkotch est comme un arbre à qui on a coupé le branchage inutile ; il poussera plus haut, droit vers le soleil.

Mais les romans de M. Tchapek-Chod ne se racontent pas et qui a dit les aventures de son héros, n'a rien dit ; car chacun de ces romans est une évocation de la vie multiple et infiniment variée de la cité, et c'est précisément cette « multiplicité » de la vie, si j'ose m'exprimer ainsi pour parler avec l'auteur lui-même, qui est, pour lui, le plus haut précepte de la composition. Il veut, d'après son aveu, « épuiser, jusqu'au fond même, le courant de la vie pragoise à une certaine époque et ne rien omettre de ce qui, dans les aventures de Rozkotch, peut aider à mieux évoquer les deux milieux différents, celui dont il est sorti et celui dans lequel il est entré ». Ainsi, il brosse avec cette précision dont il a le secret, autour de son héros, tout un monde qui vit, qui respire et qui grouille et, suivant l'exemple de Balzac, il introduit dans son roman des personnages de ses ouvrages précédents, pour accentuer davantage la continuité de la vie. Cependant, il n'est pas naturaliste selon la formule chère à Emile Zola et son déterminisme, bien que basé sur de solides assises d'une érudition surprenante, n'a rien de schématique, laissant une large part à l'imprévu, à l'aventure, à la fantaisie. Car ce robuste et sain réaliste possède en même temps un don d'invention endiablée qui, unie à la précision mathématique de sa logique, sait empoigner le lecteur à la première page pour ne le lâcher qu'à la dernière, haletant et écrasé par la puissance évocatrice de cette imagination.

Je ne me flatte pas d'avoir épuisé mon sujet. Je devrais parler du fin sensualiste qu'est Frania

(1) Traduction française aux [illegible] des [illegible] Lettres. Paris, 1923.

Sramek, des larges et pénétrants romans de M. Jan Vroba, des solides romans de Mme A.-M. Tilschova et d'autres encore. Il y aurait encore une série d'intéressants portraits à tracer, mais je préfère m'arrêter là, au risque de trop simplifier le drame multiple de l'évolution de la littérature, en le réduisant à quelques personnages représentatifs...

H. Jélinek.

LE THÉATRE

UN HOMME, PAR ALFRED SAVOIR.

Un succès. Un succès justifié.

L'auteur de *La huitième femme de Barbe bleue* et de *Banco*, M. Alfred Savoir est un jeune écrivain qui possède à fond la technique théâtrale et qui possède également des dons charmants. Sa nouvelle pièce est très adroitement construite; son observation est juste, amusante, désinvolte, et son dialogue met en valeur le mérite de l'ensemble.

Mais surtout, — car il n'y a pas de réussite au théâtre sans cela, — Alfred Savoir a le sens du sujet, de l'actualité du sujet. Il sait bien que les spectateurs ne s'intéressent qu'aux mœurs qu'ils ont tous les jours sous les yeux et que tout le problème du triomphe au théâtre est de leur offrir, sous un aspect hardi et d'apparence paradoxale, le spectacle quotidien.

Or regardez les femmes d'aujourd'hui : leurs cheveux coupés, leurs jupes courtes, leurs permis de conduire, leur succès dans les affaires. Elles ne cessent de se masculiniser. Le fait est évident, déjà ressassé : c'est le moment où il devient bon pour le théâtre. Un auteur dramatique avisé devait donc tout naturellement partir de cette observation et, comme la loi du théâtre est le grossissement logique, il devait aboutir à la conception d'une femme qui, hormis le sexe, fût tout justement un homme. Voici donc la jolie Made, jeune fille riche, indépendante, à qui une danseuse et un banquier ont donné le jour, et qui naturellement dirige elle-même, comme une simple héroïne de Paul Morand, une banque. Puisqu'elle est un homme, en vérité, pourquoi n'aurait-elle pas les amours d'un homme et ne ferait-elle point choix d'un amant comme son père avait fait choix de la danseuse? Puisqu'elle a les moyens, ces moyens justifient bien cette fin.

Mais le théâtre est un art d'équilibre. Tel personnage commande exactement tel autre : si la femme se masculinise, pourquoi l'homme ne se féminiserait-il point...? Et voici donc, en regard de la fille-homme, comme dirait Victor Hugo, l'homme-fille. C'est ce qu'on pourrait appeler le renversement des sexes. Et il se trouve que l'auteur dramatique aura mis sa main légère sur l'un des plus grands sujets de ce temps. Il puisera ainsi, tout à la fois, dans la vérité et dans l'audace. Il aura l'air de scandaliser en voyant juste. Et comme, au surplus, la vérité au théâtre doit toujours être provisoire et qu'il est nécessaire, avant d'envoyer souper les spectateurs, de leur donner un bol de convention et de tradition comme on se nettoie les doigts après la langouste, on verra, au dénouement, les deux sexes revenir à leur nature séculaire et la liaison nouvelle conduire au vieux mariage.

*
* *

Albert, gentilhomme décavé, est jeune, beau sans doute, et il possède exactement le caractère approprié à son physique : c'est-à-dire qu'il n'en a aucun. Il est aussi pauvre de volonté que d'argent. Remarquez en passant que ce personnage, depuis les Bel-Ami et les Farjolle, depuis Maupassant et Alfred Capus, est d'usage courant dans la littérature. Alfred Savoir, naturellement, l'a passé au vernis, mais il n'a pas apporté un trait bien nouveau à ce caractère traditionnel. Son mérite a été seulement de le mettre en valeur par sa partenaire. La lumière, si j'ose dire, vient d'ailleurs. Quoi qu'il en soit, Albert est propre à l'aventure. Il a reçu un jour une lettre dactylographiée l'invitant à passer quinze jours sur la côte d'azur, tous frais payés. Que vouliez-vous qu'Albert fît?... Il a répondu favorablement à l'invitation. Aucune aventure n'a surgi et il a eu son séjour vraiment gratuit. Six mois plus tard, même invitation, cette fois c'est pour Biarritz, et toujours le même mystère. Il a accepté derechef et, quand la pièce commence, Albert est à l'hôtel et vit dans l'obligation d'une inconnue qu'il appelle « la Dame X... ». Il observe tant qu'il peut toutes les femmes de l'hôtel, sauf une, Mado, parce qu'elle est une jeune fille très riche et très convenable. Sans doute la situation se

prolongerait-elle ainsi sans une rencontre assez inattendue. Une autre femme, Edith, qui est là, offre pour l'auteur dramatique un double avantage; elle est l'amie de Mado et elle a été celle d'Albert. Elle, parce qu'elle est femme et un peu jalouse sans doute, a deviné la manigance de Mado. Pour se venger, elle déclare à Albert que la Dame X..., c'est elle-même. Ils se donnent rendez-vous pour le soir dans la chambre d'Albert. Tout guilleret et naïf, Albert raconte lui-même à Mado sa découverte. Mado, furieuse, démasque son amie et elle-même. Et, cette fois-ci, Albert a bien de la peine à croire ce qu'on lui dit, puisque la dame X..., ce n'est pas Edith, mais Mado...

Au deuxième acte, Alfred Savoir a pris soin que la chambre d'Albert où va arriver Edith soit contiguë à celle de Mado. Un hasard d'hôtel est un excellent postulat. Mais la volonté de Mado, qui avait commandé les chambres, en est un meilleur. Donc voici Edith. Albert ne lui cache pas qu'il a appris du nouveau. Ce n'est pas un motif pour ne point profiter de l'heure et de l'occasion. Mais Mado est dans sa chambre. Elle entre dans l'autre opportunément. Elle a fait appeler Albert chez le Directeur de l'Hôtel... En son absence, elle dit à son amie ce qu'elle pense et lui ouvre la porte. Albert revient. Et voici la grande scène, celle pour laquelle la pièce a été conçue et qui est parfaitement réussie. Mado s'explique nettement. Elle pose ses conditions. Elle le prendra en charge comme un homme prend un mannequin. Elle ne demande aucune sorte de démonstrations amoureuses. La soumission suffit. Il sera un employé d'amour. Pourtant, déjà il semble que Alfred Savoir ait eu la crainte secrète de son sujet et qu'il n'ait pas osé laisser son spectateur en présence d'un marché aussi catégorique. Il a tout de suite cherché deux atténuations et il les a naturellement trouvées avec le plus grand bonheur. L'une est relative à Albert, l'autre, à Mado. Pour Mado, en effet, et ceci est réellement psychologique, il a voulu nous suggérer que ses audaces étaient plus intellectuelles que sentimentales et qu'elle gardait au fond d'elle une involontaire candeur. Pour commencer, du moins, souhaitait-elle un peu de douceur et de poésie, un peu d'illusion. Et la fin de la scène est assez romanesque, ce qui est charmant... Pour Albert, l'atténuation est un peu plus fortuite, mais elle est bien plus nécessaire, puisqu'elle prépare le dénouement. Albert a appris, en allant voir le Directeur de l'Hôtel, que la fortune allait bientôt lui sourire et qu'il était sur le point d'hériter d'un oncle. Il ne dit pas à Mado cette aubaine, naturellement, mais cela lui permet de discuter avec elle sur le velours, c'est-à-dire avec un peu plus de dignité. Il n'est déjà plus tout à fait une fille, puisqu'il est devenu neveu de son oncle. Cet héritage éventuel suffit à lui rendre un peu de son sexe.

Aussi, au troisième acte, ne lui est-il pas difficile de le retrouver tout à fait. Il peut faire avec Mado un mariage d'égal à égale... Et, comme dit l'autre, tant plus les mœurs changent, tant plus les hommes et les femmes sont pareils... Ces deux-ci ont fait un détour singulier pour aller à la mairie, mais ils y arrivent avec deux cœurs, si j'ose m'exprimer ainsi, éternels...

*
* *

J'ai dit ici, à plusieurs reprises, ce que je pensais du déplorable Brûlé. Je suis obligé de reconnaître qu'Alfred Savoir a su tirer un excellent parti des défauts de ce comédien : il n'avait que l'embarras du choix. En revanche, Madeleine Lély a prêté au personnage si neuf et si nuancé de Mado les ressources très diverses de son intelligence et de sa sensibilité (puisqu'il est convenu de se servir de ce mot-là en parlant des comédiennes)...

Et tout le reste joue bien.

Gaston Rageot.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire

Jacques Bainville. — *Le [illegible]* (Paris, Hachette.)

Pour inaugurer la collection nouvelle des « Récits d'autrefois », l'éditeur a demandé à M. Bainville une [illegible] du coup de force [illegible] le pouvoir à Napoléon Bonaparte. Idée heureuse, si M. Bainville est peut-être le publiciste contemporain le plus expert à démonter les pièces les plus délicates de la mécanique politique. Inutile d'ajouter que, suivant en ses traits principaux la narration d'Albert Vandal (*l'Avènement de Bonaparte*), il n'a rien oublié ni des antécédents de l'opération césarienne en cause, ni de sa préparation immédiate par les efforts combinés de Siéyès, de Talleyrand, de [illegible] plus des [illegible] déployées [illegible] près [illegible] Tout cela vit, s'agite sous nos yeux et, bien que le résultat

ne soit ignoré à l'avance d'aucun lecteur, tout cela garde un air de romanesque et de dramatique dont l'intérêt ne se dément pas. Seule, la conclusion de M. Bainville sera de nature à surprendre. « La logique de la situation, écrit-il, voulait ou bien un dictateur pour continuer la Révolution, ou bien les Bourbons pour la finir. » Quelle idée que de faire intervenir la logique en histoire et quand il s'agit d'un gaillard de la taille du général de Vendémiaire, d'Arcole et des Pyramides ! Il s'agissait bien, en brumaire an VIII, de « terminer la Révolution ! » Il s'agissait pour les Français de *la gaspiller en aventures*. Pour cette œuvre, ils peuvent compter sur leur nouveau maître. P. F.

Louis Batiffol. — *La Journée des dupes*. (Paris, Hachette.)

Depuis quelques années, les travaux des érudits ont ramené l'attention sur l'époque de Louis XIII, sur les intrigues politiques qui se nouèrent autour du roi et du cardinal, sur tel ou tel personnage de second plan jusque-là mal connu mais dont le rôle tiré à la lumière importe à la connaissance du règne. Ainsi, pour un Duc d'Epernon, un Marillac, sujets récents de copieuses biographies, M. Batiffol a profité de ces études auxquelles, dans un domaine qu'il explore depuis longtemps et qu'il connaît par le menu, il a ajouté ses propres trouvailles. Groupant tous ces faits autour des journées, capitales en effet, d'octobre et novembre 1630, journées qui devaient voir la disgrâce de Richelieu, mais qui aboutirent à la chute politique de la reine-mère et à l'exécution d'un maréchal de France, tenu pour chef de la faction anti-cardinalice, l'auteur en a profité pour nous montrer sous des aspects nouveaux des personnages que l'histoire avait un peu figés dans une autre attitude. Un Richelieu facile à déconcerter, timide à l'excès et presque tremblant devant cette épaisse Italienne de Marie de Médicis, ignorante et vulgaire ; un Gaston d'Orléans plus médiocre et ignoble encore qu'on ne le pensait ; un Louis XIII surtout, asservi en aucune manière à son ministre, beaucoup plus *roi* et roi absolu qu'on ne le représentait, volontaire, âpre à imposer ses décisions sous des apparences un peu lâches et même falotes, et capable au delà du soupçon de poursuivre une rancune jusqu'à la plus stricte et la plus complète vengeance. La condamnation de Marillac en est la preuve, dont l'histoire, bien élucidée, ici, porte une rude atteinte à cette réputation qui valut au roi le qualificatif de Louis-le-Juste. Et tout cela, sous la plume de M. Batiffol, déborde de vie et d'intérêt. P. F.

G. Pérouse. — *Une ville morte de Savoie : Conflans*. 1 vol. in-4°, pur fil de Rives ; illustr. d'André Jacques. (Dardel, éd. Chambéry.)

Dans un merveilleux paysage, entre l'Isère et l'Arly, sur le rocher qui commande le grand carrefour des routes de Savoie, une ancienne place forte, où les vieilles demeures sommolent derrière le rempart toujours debout, où les briques et les lignes toutes vénitiennes du Château Rouge tiennent de la gageure dans ce cadre de granit et si loin de la lagune, où les nobles ruines s'éboulent à l'ombre des beaux cyprès et parmi les treilles opulentes : c'est Conflans.

Ses rues ont vu passer les Gaulois, les Romains et les Francs. Puis ce fut l'aube des temps féodaux et bientôt s'édifia ici une des plus imposantes forteresses des Alpes. Les comtes de Savoie regroupèrent le territoire. Alors, les nouveaux Etats grandissant, nous rencontrerons à Conflans les soldats de François Ier, ceux d'Henri IV, ceux de Louis XIV. Et au XVIIIe siècle, la vénérable cité prospère encore... en attendant que le hameau tapi au pied de son rocher absorbe la ville morte et devienne la très vivante Albertville, où l'histoire de Conflans continue depuis deux mille ans.

Cette histoire, M. G. Pérouse l'a écrite avec toute sa science d'archéologue ; le peintre-graveur André Jacques l'a illustrée avec un art singulièrement évocateur ; et l'ouvrage enrichit la collection, de jour en plus plus remarquable, des beaux livres édités dans nos provinces. G. C.

Georges Grosjean. — *La Politique rhénane de Vergennes*. 1 vol. in-16. Édit. Les Belles Lettres.

M. Georges Grosjean nous montre comment les princes allemands servaient d'instruments à la France dans sa lutte contre la Maison d'Autriche L'empire ne comptait alors pas moins de 2.000 territoires dont 300 États.

Le roi leur allouait des subsides réguliers ou extraordinaires. N'a-t-on pas calculé que Richelieu et Mazarin avaient jeté plus de 300 millions de francs dans les coffres des princes germaniques.

Vergennes poursuit avec conscience la politique traditionnelle de la France en Allemagne, en s'inspirant des intérêts français. Il intervient pour régler les difficultés des membres de l'empire, payer leurs dettes, organiser parfois leur mariage. Il est significatif à cet égard de connaître les incidents qui précédèrent le mariage du prince Maximilien, de la Maison de Deux-Ponts. La politique de Vergennes est combattue par la reine Marie-Antoinette ; il n'en persiste pas moins dans sa ligne de conduite, en bon serviteur de la France.

Cet ouvrage paraît dans la Collection éditée sous les auspices du Haut Commissariat de la République française dans les provinces du Rhin. Remarquablement documenté, il constitue une utile contribution à l'histoire de notre politique extérieure. C. M.

Véra Narischkine-Witte. — *A Pétrograd pendant la Révolution*. Notes et Souvenirs. In-16, 218 pages. (Ed. Baudinière.)

Plus tard, quand le temps aura accompli son œuvre d'apaisement, et que la raison reprenant ses droits, la Russie sera redevenue un pays normal, ceux qui entreprendront d'écrire l'histoire de cette période sans précédent, et de décrire l'apparent accès de folie dont elle souffre encore aujourd'hui, ces écrivains, dis-je, trouveront, dans le livre que publie Mme Véra Narischkine-Witte, une aide précieuse. C'est qu'en effet ces *Souvenirs*, écrits au jour le jour, ces « Notations » consignées sous l'impression même du fait, sans aucun souci de littérature, nullement romancés, par conséquent, deviennent, par là même, des témoins d'une indiscutable sincérité. Ils y trouveront, en particulier, une étude très approfondie, du caractère de l'homme du peuple. Il y a, dans cette partie de ses Souvenirs une rare finesse d'observation, qui tient, en grande partie, à ce besoin, à cette capacité de sacrifice, et, si j'ose ainsi dire, à cet instinct d'altruisme, qui sont le propre de la femme, vraiment femme. C'est par là qu'elle a pénétré si avant dans l'âme de ces hommes du peuple, et qu'elle en a, si pleinement compris le côté enfant, — dans le bon sens du mot. Il faut signaler encore le particulier intérêt, des détails sur la vie privée, dans le début de la Révolution, et le nombre de personnalités de l'ancien régime, qui défilent dans cette œuvre, parallèlement aux hommes nouveaux qui crurent, un moment, pouvoir prendre leur place et qui n'ont été eux-mêmes que des victimes. Tout cela donne au livre de Mme Narischkine-Witte, un peu de l'allure — en plus sérieux,

certes — de l'œuvre si curieuse, et aujourd'hui si utile pour l'histoire des anecdotes d'autrefois, mais avec une discrétion et une tenue que ces derniers n'ont pas su toujours garder.

A. R.

Critique

Adolphe Boschot. — *Chez nos poètes*. Un vol. in-16. (Librairie Plon.)

L'auteur écrit dans la préface :

« Ce livre voudrait s'adresser aux lecteurs qui aiment la langue et la pensée française, à ceux qui sont encore sensibles à la Beauté.

« C'est un livre de bonne foi. Il s'ouvre par quelques études sur le lyrisme romantique et sur Victor Hugo. Il cherche ensuite à préciser les questions littéraires que tant de poètes, tant de groupements poétiques se sont posées durant trente ans, depuis la mort d'Hugo jusqu'en 1914... Enfin, les dernières pages essayent de dire comment nous aimons Théophile Gautier et quelle fut son « idée secrète. »

Les études avaient déjà paru, pour la plupart, dans la *Revue Bleue*, la *Revue de Paris*, etc. M. Adolphe Boschot a été heureusement inspiré en les réunissant, remaniées et complétées en un volume qui sera lu avec intérêt, tout particulièrement à notre époque où certains auteurs condamnent Victor Hugo avec un sans-gêne qui va jusqu'à l'incompréhension.

Les pages consacrées à la belle âme du « bon Théo » retiendront également l'attention, en nous faisant mieux connaître certains côtés du caractère de l'auteur du « Capitaine Fracasse ». Esclave de sa dure besogne de journaliste, n'est-il pas obligé, le soir même du jour où sa mère vient de mourir, d'écrire un feuilleton qui permettra de régler les frais de l'enterrement.

Et malgré cette tâche écrasante, Théophile Gautier sait garder une qualité, qui devient de plus en plus rare dans les divers milieux : la Bonté.

C. M.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Yougoslavie

POLITIQUE FERROVIAIRE DU GOUVERNEMENT DE BELGRADE

On sait que lors de sa retraite, en 1918, l'ennemi a procédé à une destruction systématique des chemins de fer dans la Serbie occupée. Le rail, les gares, les magasins, les réservoirs d'eau, les dépôts, etc., ont été totalement, ou presque, anéantis. Ainsi, au lendemain de la libération, le pays se trouvait démuni de tous moyens de transports et de communications au détriment de son relèvement économique.

Depuis, on a beaucoup travaillé à améliorer les communications dans le royaume des Serbes, Croates et Slovènes. On a reconstruit la plupart des lignes détruites par l'ennemi, on en a terminé plusieurs autres, commencées avant ou pendant la guerre, et on a construit de nouvelles voies jugées indispensables.

Dans la période 1918-1925, 1.480 kilomètres de rails détruits par l'ennemi ont été rendus à la circulation, et 551 kilomètres ont été nouvellement construits. Les nouvelles lignes entièrement réalisées sont les suivantes : Oujutzé-Vardichté, Titel-Orlovat, Belgrade-Mala Krsna, Paratchine-Stalatch, Vélès-Chtip, la ligne lico-dalmate.

Actuellement, on commence la construction de la ligne Chitp-Kotchané (35 km.); on prévoit, au Ministère des communications, que cette ligne sera définitivement achevée d'ici la fin de juillet 1926 et pourra être mise en service au mois d'octobre suivant. Les travaux de construction de la nouvelle ligne Nich-Prokouplj ont beaucoup progressé ces derniers temps. Si l'entrepreneur qui, auparavant, travaillait à cette ligne n'avait pas été mise en retard par l'établissement des ponts, cette ligne aurait été achevée dès cet automne. Le Ministre des Communications a nommé une commission pour étudier la question de la pose provisoire d'armatures métalliques des ponts jusqu'à ce que les piliers soient construits, ce qui permettrait de mettre en service cette ligne au printemps prochain.

Sur les instances du ministère des Communications, les travaux de transformation de la ligne secondaire Novska-Dougo-Selo-Zagreb en ligne de premier ordre, ont été intensifiés. Grâce à cette transformation, la ligne Novska-Zagreb sera dotée d'une double voie, ce qui facilitera les communications sur la ligne principale. Sur la ligne transformée Novska-Dougo-Selo-Zagreb, on multipliera le nombre des croisements afin de faciliter davantage encore les communications.

Sans compter le prix des rails et des ponts en construction métallique, ces travaux ont coûté à l'État, jusqu'au 1er février 1925, la somme de 55.516.525 dinars-or inscrits dans le budget. 11.841.060 dinars-or obtenus par voie d'emprunt contracté à l'intérieur du pays en 1921 et 10 millions de dinars-or provenant d'un emprunt fait à l'étranger, ce qui donne un total de 57 millions 357.885 dinars-or.

Le royaume des Serbes, Croates et Slovènes possède aujourd'hui 9.958 kilomètres de chemins de fer pour un territoire d'une superficie de 248.805 kilomètres carrés. 8.255,4 kilomètres sont la propriété de l'État et 1.702,6 kilomètres sont en exploitation privée. Ce chiffre ne comprend pas diverses voies appartenant aux entreprises industrielles privées et non admises à faire du trafic public.

Le programme ferroviaire pour l'année budgétaire 1925-26 prévoit les crédits nécessaires pour l'achèvement et la liquidation financière des lignes suivantes : Mala-Krsna-Pojarevatz ; Grachatz-Kuni-Ljubomir-Mourska Soubota; Bichatch-Bossanska Kroupa et Chitp-Vélès.

Parmi les travaux projetés, il faut noter la construction de la voie Belgrade-Obrenovatz. Son tracé se fait à l'heure actuelle, partagé en trois branches. On abordera ensuite le tracé et la construction des lignes suivantes : [illegible]-Bilet-Nikchitch ; [illegible] et Klaria-Srgnia.

Une des questions les plus importantes à l'heure actuelle, touchant le domaine des communications, est sans doute celle concernant la construction de la ligne Adriatique. Des pourparlers ont été entrepris il y a quelque temps avec le groupement financier Blair afin d'assurer le financement de ces travaux. Le tracé définitif de la ligne sera déterminé par le Parlement. Dans tous les cas le tracé [illegible] de Belgrade à [illegible], puis à Boka-Kotorska.

Les travaux de [illegible] et les milieux compétents [illegible] pour toucher [illegible] pour toucher [illegible].

Une somme de 500 millions de dinars serait nécessaire pour la construction [illegible] Belgrade-[illegible] important l'[illegible] pour [illegible]. Le groupement financier de Londres, [illegible] à l'État, [illegible] et demi de dollars. Cette somme n'étant pas suffisante, la

question de lier la capitale à la fertile région du Banat est laissée en suspens en attendant que les capitaux soient trouvés.

Il vaut d'être noté que le pays possède beaucoup de lignes construites par l'ancienne Autriche-Hongrie dans un but politique ou stratégique et dont le rendement actuel est très faible. Aussi des travaux de reconstruction et de raccordement sont envisagés pour l'améliorer. De même on songe à relier les provinces qui, quelquefois limitrophes, se trouvent être sans communications directes par chemin de fer. Le besoin se fait sentir aussi de construire de nouveaux ports de mer en même temps que d'aménager et ajuster aux exigences d'un trafic de plus en plus important ceux qui existent déjà.

Le ministère des Communications élabore en ce moment un plan général comportant le programme de constructions des nouvelles lignes, l'amélioration et le raccordement des anciennes, ces travaux devant être faits en vingt ans. Ceci pour procéder avec un plan d'ensemble et avec le plus grand souci de l'intérêt général tout en exploitant chaque partie du réseau jusqu'au maximum de son rendement. Le plan fixe d'ailleurs, par ordre d'importance, les travaux à exécuter ainsi que les principes et les prescriptions d'ordre pratique qui doivent être observés. Lorsque l'élaboration de ce plan sera achevée, après que toutes les compétences auront collaboré, il sera soumis à l'examen de l'Assemblée nationale, afin de devenir loi.

Borivoïé B. Mirkovitch.

La Question d'Orient

LA SITUATION INTÉRIEURE EN GRÈCE

Le 30 septembre une édition spéciale de la *Gazette officielle* d'Athènes publiait le décret de dissolution de l'Assemblée constituante et annonçait que les élections seraient fixées par un décret ultérieur.

Le décret de dissolution affiché pendant la nuit sur les murs d'Athènes était accompagné d'une proclamation du président du conseil, général Pangalos, dont voici le texte :

« La quatrième Assemblée Constituante avait depuis « longtemps perdu la confiance de la nation. Les circons- « tances et les conditions dans lesquelles elle a été élue « ont été, pour les raisons connues, le motif principal « qui fit que, dès sa naissance, elle a dû envisager l'oppo- « sition d'une grande partie du peuple grec. De plus, « l'attitude et l'action des chefs de ses principaux grou- « pes politiques ont contribué à accentuer, avec le temps, « cette opposition transformée en mécontentement de « l'opinion publique. Le mécontentement a amené, le « 25 juin, le brusque renversement du dernier gouver- « nement de la droite. L'Assemblée elle-même a reconnu « par son décret du 30 juin dernier la nécessité de ter- « miner le plus tôt possible sa durée.

« Le nouveau gouvernement a considéré comme la « pierre angulaire de son programme la réconciliation « avec le peuple. Mais la présence de l'assemblée cons- « tituait sans doute un obstacle sérieux à ses efforts pour « la réalisation de son programme. Pour ces motifs, le « gouvernement, se conformant à la ligne de conduite « qui tend à ramener le pays le plus tôt possible dans « une situation politique normale, a suggéré au président « de la République la nécessité de la dissolution de l'As- « semblée et le recours au verdict populaire.

« Les élections, conformément à une décision ferme, « auront lieu en parfaite liberté, mais dans le cadre « du nouveau régime politique du pays.

« Le gouvernement espère qu'aucun obstacle ne sera « opposé à ce programme loyal et sincère. Il se sent suffi- « samment puissant, moralement et matériellement, pour « imposer en tous cas son programme dans l'intérêt de « la tranquillité et de la prospérité du peuple. Son acti- « vité jusqu'à présent et son passé en répondent. »

Le peuple grec est trop fin et trop avisé des choses de la politique — et il n'est peut-être pas de pays en Europe où l'on en discute quotidiennement davantage — pour que cette situation ne lui ait été assez rapidement sensible. Mais si, dans la nuit du 4 août 1799, les privilégiés de France firent un célèbre sacrifice sur l'autel de la patrie, les annales parlementaires ne font pas, depuis, mention d'assemblées qui se soient dissoutes mues par la seule humilité de leur insuffisance. Les constituants grecs se trouvaient parfaitement heureux de leur condition et ne tenaient nullement à affronter la révision populaire de leurs valeurs. Ils firent ainsi égoïstement traîner l'examen de la nouvelle Charte républicaine comme Cyrano contant son voyage dans la Lune. La Boulé finissait par ressembler à une gigantesque conférence Molé où les théoriciens de tout acabit passaient en revue tout ce que le droit constitutionnel peut offrir de fantaisie. Les cabinets se succédaient au pouvoir certains de trouver une majorité parmi des gens dont l'unique souci était de ne pas s'en aller et de rester Constituante tant que leur constitution personnelle le permettrait. C'est à cet état de choses que le général Pangalos a, le 25 juin, par le coup de force dont on se souvient, mis un terme.

Il estimait qu'une Constitution républicaine n'est pas une innovation si profondément inédite qu'il en faille tant discuter. Il y a de par le monde, assez de républiques pour qu'on y trouve d'acceptables modèles. Son geste signifiait la clôture des débats. Les Constituants comprirent que la plaisanterie avait assez duré. Ils approuvèrent le général Pangalos d'avoir fait violence à leur apathie et lui accordèrent leur confiance.

Le nouveau président du Conseil ne dissimula pas ses intentions. Le décret, présenté le 30 juin à la Chambre, portait tout d'abord que l'Assemblée suspendrait ses travaux jusqu'au 15 octobre. Pendant ces vacances une commission de trente membres voterait la Charte constitutionnelle qui entrerait immédiatement en vigueur mais serait soumise pour ratification définitive à l'Assemblée nationale à le reprise de ses travaux. L'Assemblée y apporterait dans les quinze jours les modifications qui lui paraîtraient nécessaires.

La même commission voterait définitivement le projet de loi sur l'élection des députés, déjà voté en principe par l'Assemblée nationale.

A partir du 1er novembre, l'Assemblée nationale constituante serait changée en simple chambre dont la session arriverait à expiration le 31 décembre. Une prolongation de 3 mois était admise si quelque difficulté se présentait pour la mise en vigueur de la nouvelle loi électorale.

Avec un enthousiasme et une candeur d'apôtre, le général Pangalos s'imaginait que ces trente députés, menacés de privation totale de vacances et s'inclinant devant le fait accompli, se borneraient à mettre au net et à voter les articles auparavant acceptés de la Charte. Il avait compté sans la malice parlementaire. Tout d'abord les partis de droite, dont le général Pangalos avait renversé le ministère, boycotèrent la commission, laissant aux représentants des gauches l'apparente corvée d'obéir aux injonctions du nouveau premier ministre. Ensuite la

commission, aux mains des gauches, ayant élu président M. Papanastassiou, leader de l'Union républicaine, le plus socialisant des anciens premiers ministres, s'attacha à la lettre du décret du 30 juin qui lui donnait pleins pouvoirs et, faisant table rase des résultats apparemment acquis, se mit à élaborer une Charte à sa façon.

Dès la fin de juillet ces tendances fantaisistes apparurent. Elles prirent bientôt une tournure stupéfiante. M. Papanastassiou faisait voter successivement les articles les plus imprévus. Nul ne pourrait rester président du Conseil plus d'un an, sauf en cas de guerre; les décorations étaient supprimées; les membres du Sénat seraient partiellement désignés au choix, les membres du Conseil supérieur de la magistrature seraient soumis au contrôle de la représentation populaire, etc...

Le général Pangalos suivait d'un œil atterré ces élucubrations. Le 18 août, il se rendait dans l'île d'Hydra où villégiaturait l'amiral Condouriotis, président de la République, pour conférer avec lui sur la situation. Un communiqué publié le lendemain disait : « Le président de la « République et le président du Conseil se sont mis « d'accord sur la dissolution éventuelle de l'Assemblée. « Dans le cas où le chef du gouvernement et le chef de « l'État constateraient que l'Assemblée actuelle a com- « plètement perdu la confiance du peuple, ils procéde- « raient à la dissolution du corps. Cet acte ne peut être « nullement qualifié d'arbitraire du moment que la parole « sera donnée au peuple qui pourra, s'il le désire, ren- « voyer les mêmes députés au Parlement. »

Le caractère du général Pangalos était assez connu pour qu'il ne fût permis à personne de se méprendre désormais sur l'imminence de la dissolution.

Cette dissolution s'imposait par les conditions mêmes dans lesquelles la commission, émanation de l'Assemblée, avait travaillé.

Si l'on s'en tenait à la lettre imprudente du décret du 30 juin, la commission, après avoir doté la Grèce d'une Constitution fantaisiste, pouvait immédiatement la faire promulguer et la faire ratifier par une Chambre agonisante, heureuse machiavéliquement de jouer ce mauvais tour au premier ministre autoritaire qui avait flagellé l'incapacité parlementaire.

Le danger était apparu à tous les hommes de bon sens. Tant le président de l'Assemblée, M. Alavanos, que les chefs de groupes modérés, MM. Sophoulis, Caphandaris et Michalacopoulos qui s'apercevaient un peu tard de l'erreur qu'ils avaient commise en boudant la commission, déclarèrent, à la fin d'août, qu'il était impossible de promulguer la Constitution telle qu'elle avait été élaborée par M. Papanastassiou et ses amis. La commission avait manifestement outrepassé ses pouvoirs. M. Papanastassiou eut beau sommer le gouvernement de promulguer la Charte, le général Pangalos, soutenu par le président de la Chambre, ne se laissa pas faire. Le 14 septembre, il chargeait ses collègues, MM. Condouros, Tsirimokos, Cofinas et Stamoulis d'expurger le document tendancieux. Ce travail fut achevé le 22 septembre. Le 29, l'amiral Coundouriotis rentrait à Athènes et signait la Charte. Le lendemain le décret de dissolution paraissait à l'*Officiel*. Valait-il mieux soumettre la ratification de la Charte à l'Assembée sortante ou aux nouveaux élus du suffrage universel? Après le bref historique que l'on vient de lire, la réponse n'est pas douteuse. Le général Pangalos pensait, le 25 juin, que les Constituants, qui jusque-là avaient si mal ou si paresseusement travaillé, auraient un sursaut de conscience et répareraient, en quelques semaines, leur erreur. L'expérience démontrait qu'avant tout politiciens, ils n'avaient vu dans la procédure proposée qu'une [illegible] suprême de [illegible] politique. Avec la promulgation à l'*Officiel* de la Charte expurgée et amendée rien ne garantissait que la Chambre sortante n'y réintroduirait pas les articles supprimés. Faire au contraire le corps électoral juge décisif de l'ensemble de la question donnait à la situation sa solution la plus normale. Il n'y a point là de dictature, mais la manifestation d'une volonté ferme d'en finir et de faire rentrer la Grèce dans la voie saine d'une vie parlementaire régulière. Les chicaneaux sont experts à invoquer des textes qui leur permettent d'éviter un verdict. La Jurisprudence ne se confond pas forcément avec la Justice. C'est toute la moralité qui se dégage des événements politiques d'Athènes. Il reste au général Pangalos à tenir sa promesse de faire rapidement appel au suffrage populaire.

[illegible]

BULLETIN MARITIME

AUX MESSAGERIES MARITIMES
MORT DE M. FÉLIX ROUSSEL

Dans un précédent article nous énumérions les divers présidents qui se succédèrent naguère à la tête du Conseil d'administration des Messageries Nationales devenues par la suite les Messageries Maritimes. Les qualités éminentes des Armand Béhic, Ernest Simon et autres se retrouvaient toutes en la personne de M. Félix Roussel dont le décès vient de mettre en deuil, non seulement la Compagnie des Messageries Maritimes, mais l'armement français.

***

M. Félix Roussel, président des conseils d'administration des Messageries Maritimes, ancien président du Conseil général de la Seine et du Conseil municipal de Paris [illegible]

Après de fortes études, devenu entre temps capitaine d'artillerie de réserve, il avait embrassé la profession d'avocat et s'était fait inscrire à la Cour d'Appel de Paris. Il plaida dans certains procès importants, notamment dans le procès Zola, connexe à l'affaire Dreyfus, et dans l'affaire de Panama. Il fut l'un des fondateurs de la *Revue politique et parlementaire* qui traite spécialement de questions intéressant le Droit public et le travail législatif.

En 1900, il entra dans la vie publique. Élu conseiller municipal de Paris, il représenta jusqu'en 1912 le quartier de la Monnaie et fut successivement rapporteur du [illegible] dent du Conseil général (1907-1908) et président du Conseil municipal (1911-1912).

A l'Hôtel de Ville, sa carrière fut marquée principa- [illegible] deux questions fort importantes. En collaboration avec l'éminent ingénieur, M. Bienvenue, aujourd'hui inspec- [illegible] resté, depuis, l'un de ses amis intimes, il avait très [illegible]

lisation de l'énergie du Rhône, aux environs de Bellegarde. Comme on le sait, l'aboutissement de ce vaste projet est en bonne voie.

M. Roussel, en qualité de conseiller municipal, était allé en Amérique étudier diverses questions intéressant la Ville de Paris. Puis, comme président du Conseil municipal, il s'était rendu, en Février 1912, à Moscou, et à Saint-Pétersbourg et, peu après, à Belgrade, à Sofia et à Bucarest, à la tête de missions d'études. Toujours comme président du Conseil municipal, il reçut aussi, à l'Hôtel de Ville, la visite officielle du roi Pierre Ier de Serbie.

Dans ces fonctions délicates, il fit montre, pour le plus grand bien des intérêts dont il avait la charge, et, partant, de ceux du pays, de la plus haute autorité jointe à une véritable diplomatie. Il lui fut ainsi donné de développer parfaitement ses grandes qualités de tact, de finesse et d'intelligence avertie.

Plus tard, tournant plus particulièrement son activité vers les affaires d'ordre industriel et commercial, M. Félix Roussel apporta à divers conseils d'administration le concours de son expérience, de son jugement sûr et de son parfait bon sens, servi par une pénétration remarquable.

Entré, en 1913, au Conseil d'administration des Messageries Maritimes, dont il devint président en 1914, il eut la redoutable charge de faire traverser à cette Compagnie les heures si pénibles du début de la guerre. Pendant toute la durée des hostilités, il mit, avec l'ardeur de sa foi patriotique, toute l'organisation des Messageries Maritimes au service du pays, mais sans cesser de se préoccuper, au point de vue des intérêts qui lui étaient confiés, des possibilités de développement et d'activité que réservait l'après-guerre. On sait que les espoirs nés de la victoire ne furent complètement réalisés dans aucun domaine.

Nous signalerons cependant, sans prétendre pouvoir indiquer ici autre chose que l'essentiel, que c'est sous sa présidence qu'une convention passée avec l'Etat a, enfin, établi, sur des bases rationnelles, l'exploitation des services maritimes postaux d'intérêt général. La flotte de la Société des Services Contractuels, chargée de ces services, a été rénovée et complétée par l'adjonction de nouveaux et beaux paquebots. La flotte des navires de charge des Messageries Maritimes a, elle aussi, été complètement réorganisée. M. Félix Roussel aura ainsi laissé, en mourant, ces deux Sociétés puissamment outillées et à même de répondre à toutes les nécessités de l'heure quelles qu'elles puissent être.

C'est aussi sous la présidence de M. Félix Roussel que fut constituée, en 1916, la Société Provençale de Constructions Navales, qui a repris les anciens ateliers de la Compagnie des Messageries Maritimes à La Ciotat.

De plus, il avait continué de s'intéresser aux questions d'électricité, de transports, d'entrepôts frigorifiques, qu'il avait suivies à l'Hôtel de Ville, et administrait diverses sociétés spécialisées dans ces mêmes questions.

Dans un tout autre ordre d'idées, il s'intéressait aux sports et à ce qui touche à l'éducation physique. C'est ainsi qu'il fut, pendant quelque temps, président de la fameuse « U. V. F. », l'Union Vélocipédique de France, une des plus anciennes et des plus populaires sociétés sportives.

Cette notice biographique ne saurait se terminer sans qu'il soit fait ici allusion aux qualités de l'homme privé. M. Félix Roussel, sous l'aspect d'une philosophie devenue un peu ironique et sceptique au contact de la vie, cherchait, sans y réussir, à cacher la bonté naturelle de son cœur. Esprit droit, honnête dans sa pensée comme dans ses actes, érudit, amateur d'art avisé, d'un goût sûr, et membre de nombreuses sociétés artistiques, causeur plein de charme, d'un commerce agréable et doué d'une mémoire extraordinairement fidèle et ordonnée, M. Félix Roussel ne laissera que des regrets chez tous ceux qui l'ont connu.

J. L.

NOMINATION DE M. GEORGES PHILIPPAR PRÉSIDENT DES MESSAGERIES MARITIMES.

Au cours de sa séance du 23 Septembre dernier, le Conseil d'administration des Messageries Maritimes a désigné M. Georges Philippar, administrateur directeur général, comme Président du Conseil d'administration en remplacement de M. Félix Roussel.

On se rappelle que M. Georges Philippar, entré à la Compagnie le 1er février 1912, a occupé successivement les fonctions de secrétaire du Conseil, de sous-directeur, de directeur général. En reconnaissance des éminents services rendus par lui à la Compagnie, notamment pendant la guerre de 1914-1918 et au cours des années difficiles qui ont suivi cette période, le Conseil d'administration l'avait appelé en octobre 1921 à siéger parmi ses membres, tout en le maintenant dans ses fonctions de Directeur Général. Un mois plus tard, lors de la constitution de la Société des Services Contractuels, M. Georges Philippar avait été nommé administrateur délégué de cette Société.

Point n'est besoin d'ajouter que la nomination de M. Georges Philippar comme Président des Messageries Maritimes, aussi bien que celle de M. Pierre de Saboulin-Bollena comme directeur général, a été accueillie avec la plus grande faveur dans les milieux maritimes.

Les vieilles compagnies de navigations françaises n'ont pas coutume d'avoir à leur tête de jeunes présidents. Il faut féliciter le Conseil des Messageries Maritimes d'avoir su distinguer et reconnaître le rare mérite d'un armateur qui eut à faire ses preuves au cours des pires difficultés.

Nous avons vu ici avec quelle maîtrise M. Georges Philippar, après avoir reconstitué rapidement une flotte décimée par la guerre, dirigea la construction, l'aménagement intérieur et la décoration artistique des unités neuves telles que le *Champollion* qui restera sans doute son chef-d'œuvre.

Les lecteurs de la *Revue Bleue* connaissent, d'autre part, son talent délicat d'écrivain et ceux qui ont la bonne fortune de l'approcher, sa parfaite courtoisie et l'agrément de sa conversation. Travailleur méthodique, grand voyageur, très averti de toutes les questions orientales, en particulier de la politique musulmane, brillant conférencier, membre de l'*Académie de Marine* entre autres nombreux groupements, il n'a cessé de mettre au service des intérêts de sa Compagnie des dons remarquables développés par la plus haute culture. L'armement français trouvera en lui un de ses représentants les plus distingués et nous souhaitons qu'en qualité de président des Messageries Maritimes M. Georges Philippar assiste à l'apogée d'une société pour laquelle il s'est dépensé sans compter au cours de fonctions moins éclatantes.

Le Gérant : A. Desnoës.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 21 67e ANNÉE 7 NOVEMBRE 1925

SUR LE MARIAGE ET LA VOCATION DE LA FEMME

En 1868 *parut dans la revue* Viestnik Evropy *un court article d'Ivan Tourguenev sur Berthold Auerbach. Cet article devait servir de préface pour la traduction d'un des romans de l'auteur allemand :* Le château sur le Rhin. *Tourguenev y disait, entre autres : « Dans cette œuvre* (La femme du Professeur) *Auerbach touchait pour la première fois à une question qui, depuis, l'a attiré de plus en plus et qu'il tâche de pénétrer de plus en plus profondément : la question du mariage dans toute son importance, dans toute son ampleur, dans toutes ses contradictions presque insolubles. Auerbach a essayé de présenter la solution de cette question d'abord dans les milieux les plus modestes (son roman* L'Edelweiss) *puis tout au sommet de l'édifice social, dans les couches supérieures de la société européenne. »*

Ces lignes, très modérées, irritèrent Tolstoï. Il est vrai, qu'à cette époque il était sérieusement brouillé avec Tourguenev, mais, en général, il ne pouvait et ne voulait traiter avec calme ce qu'on appelait la question féminine, si discutée dans la société russe de cette époque. Tolstoï écrivit immédiatement un article sur le mariage et la vocation de la femme. C'est cet article, qui ne fut jamais publié, que nous donnons ici (1). *Il est intéressant de placer à côté de cet article une lettre jusqu'ici inédite de Tolstoï à l'écrivain et critique Nicolas Strakhov, qu'il ne connaissait pas encore personnellement. La lettre est datée du* 19 *mars* 1870, *c'est-à-dire qu'elle est postérieure de deux ans à l'article dont il est question; elle fut provoquée par l'article de Strakhov « Sur la question féminine », qui était une critique du livre de J. Stuart-Mill sur la femme, paru en Russie, en deux traductions.*

La complexité insoluble de la question mystérieuse du mariage (que, d'après Tourguenev, M. Auerbach, avec les penseurs européens et russes, étudie maintenant) est analogue à celle de la question de la nourriture d'un homme qui veut manger à la fois deux ou dix repas. Celui qui veut manger en même temps deux repas ne profite d'aucun, il gâte son estomac et le but — le résultat, la nutrition, n'est pas atteint. Celui qui veut épouser deux ou trois femmes n'a pas une seule vraie famille. Le but du mariage, c'est les enfants. Pour les enfants, l'influence du père et de la mère vivant dans l'union de la famille est aussi nécessaire dans l'ordre moral que l'air et la chaleur dans l'ordre physique. Or, il ne peut être d'union de la famille quand il y a deux ou trois pères ou mères.

Les mâles et les femelles non couplés se battent et s'entretuent, et, pour l'homme, il est

(1) Le manuscrit nous a été communiqué par MM. Melgounov et Hiriakov, de la maison d'édition Zadrouga.

impossible que cela n'engendre pas le despotisme (ainsi qu'on tourmente les étalons en les tenant séparés les uns des autres, ainsi l'on tient les femmes en Orient). Celui qui envisage le mariage avec sa conséquence nécessaire — les enfants, comme but ne peut concevoir le mariage en dehors de l'union, et celui qui ne voit que l'accouplement, sans penser aux conséquences, doit trouver satisfaction complète dans les lieux de débauche de notre société.

— Pourquoi donc, me diront ces charmantes dames qui, comme pour me récompenser, me font l'honneur de lire mes livres — pourquoi, me diront-elles avec un sourire moqueur, bien qu'aimable, en montrant qu'elles pourraient me frapper très fort mais ne le veulent pas — pourquoi donc, cher comte, une bonne mère ne doit-elle pas se coiffer et se laver? Une femme doit être toujours soignée de sa personne. Et comment se fait-il que nous voyons des mères qui vont dans le monde, s'occupent de bienfaisance, secourent les affamés et, en même temps, élèvent admirablement leurs enfants?

— L'auteur, dira un critique dans un feuilleton de journal, d'après sa propre logique (puisqu'un artiste dit toujours des sottises quand il s'immisce dans notre ordre de pensées) — l'auteur semble croire que la vocation de la femme consiste uniquement à mettre au monde et à éduquer des enfants et son ignorance ne lui a pas permis d'entendre ce qu'a élaboré la nouvelle science sociale sur la destination de la femme. Il ignore tout ce qu'on a écrit sur la question insoluble du mariage, etc..

Je puis répondre en même temps aux unes et à l'autre, et malgré mon horreur de la discussion je ne puis m'abstenir d'exposer les raisons qui font que je ne partage pas l'opinion générale touchant la vocation de la femme, opinion si contraire à la mienne.

La dignité de l'homme n'est pas d'avoir telle ou telle qualité, elle est uniquement de remplir sa destination. La destination de l'homme — cette abeille de la ruche qu'est la société humaine — est infiniment variée; mais la destination de la femme, sans laquelle sont impossibles la procréation et la perpétuation de l'espèce, est une et indiscutable. Cependant il arrive souvent que la femme ne voit pas cette vocation et en choisit d'autres, éphémères. La dignité de la femme consiste à comprendre sa vocation.

Mais la femme qui a compris sa vocation ne peut se borner à pondre des œufs; plus elle la pénètre, plus cette vocation l'attire et lui paraît infinie. Celui-là seul qui n'a pas d'yeux pour voir ne comprendra pas l'importance et l'infini de cette vocation et qu'elle ne peut être remplie en dehors de la forme : un seul mari, une seule femme. C'est pourquoi la femme est d'autant meilleure qu'elle a rejeté davantage les aspirations personnelles pour se plonger dans la vocation maternelle.

— Mais, cher comte, pourquoi donc voyons-nous des enfants très bien élevés chez des mères qui font l'ornement de notre société? Comment se fait-il que des femmes qui pensent beaucoup, qui sont très développées intellectuellement, élèvent aussi bien leurs enfants que les femmes qui ont renoncé à la science et à l'art pour ne contempler que des langes?

Oui, nous voyons des mères qui étalent leurs dos nus devant tout le monde, qui écrivent de très beaux articles, qui sont très bien lavées, coiffées, habillées, physiquement et moralement, comme nous en voyons qui n'ont pas le temps de se peigner, mais nous ne voyons pas les enfants qui sont morts et ceux qui sont restés vivants, nous ne pouvons pas comparer en ces enfants les forces essentielles de l'âme, qui ne se mesurent ni par la grammaire grecque, ni par la connaissance des langues étrangères, ni par la danse. Et ces forces morales sont toujours l'apanage des enfants élevés par des mères qui n'ont pas le temps de s'occuper de bienfaisance, d'économie politique, ni de se mettre de poudre sur la poitrine.

Voilà quelle confusion se passe dans la tête des artistes qui s'occupent de ce qui n'est pas leur affaire. Pourquoi? Parce que si la vocation de la mère (supérieure, comme je le crois) a la qualité de toutes les vocations humaines sérieuses et si l'instinct maternel (tous le reconnaissent) a une force d'influence supérieure à la raison, dans ce cas on ne peut pas supposer que les efforts les plus grands tendus vers lui aient de moins bons résultats que des efforts moindres. Si je vois de ma fenêtre deux paysans qui labourent, dont l'un laboure sans arrêt tandis que l'autre fume sa pipe, chante, cause avec les passants et prend de belles poses, je puis dire hardiment que le premier, qui couvert de sueur et harassé, a travaillé sans répit a labouré mieux et davantage que le second..

Plus la mère aime son enfant, meilleur il sera. Je ne connais pas d'exemples, d'après les biographies des grands hommes, d'un seul

grand homme qui n'ait pas été choyé par sa mère.

Lettre à N. N. Strakhov.

Monsieur,

J'ai lu avec un grand plaisir votre article sur la femme et, des deux mains, je signe ses conclusions. Mais la concession que vous faites aux femmes « sans sexe » gâte, il me semble, toute l'affaire. Il n'y a pas de femmes pareilles, pas plus qu'il n'y a d'hommes à quatre jambes. La femme qui a cessé de procréer et celle qui n'a pas trouvé de mari sont cependant des femmes. Si nous avons en vue, non pas la société humaine que les Mill et les autres nous ont promis d'organiser, mais celle qui existe — et exista toujours, alors nous verrons qu'il n'est point nécessaire de chercher une issue pour les femmes qui ont cessé de procréer ou celles qui n'ont pas trouvé de maris. Il y eut et il y a toujours pour ces femmes une demande plus grande que l'offre, en dehors même des bureaux, des chaires d'enseignement, des télégraphes; elles peuvent être sages-femmes, bonnes d'enfants, intendantes, prostituées. Personne ne doute de la nécessité des sages-femmes, et toute femme qui n'a pas de famille et ne veut pas se prostituer corps et âme cherchera du travail non dans l'enseignement ou un bureau, mais, autant qu'elle en est capable, ira aider à l'accouchement. Les bonnes d'enfants, dans le sens populaire le plus large : tantes, sœurs, grand'mères sont des femmes qui trouvent dans la famille la vocation qui est appréciée au plus haut degré. Est-il une famille où il n'y ait pas une bonne d'enfants pareille, en dehors de celle qui est engagée? Et heureuse est cette famille où il y en a une, heureux sont les enfants.

La femme qui ne veut pas se dépraver d'âme et de corps, au lieu du bureau, choisira toujours cette vocation. Même elle ne la choisira pas, mais le hasard l'y amènera, et, avec la conscience de son utilité, elle l'aimera et la suivra jusqu'à la mort. Je ne parle pas des bonnes d'enfants que nous faisons venir de Suisse, d'Angleterre ou d'Allemagne.

Quand je parle des intendantes, en dehors de celles que nous engageons, j'entends de nouveau les belles-mères, les mères, les sœurs, les tantes, les femmes sans enfants. Là encore vocation féminine au plus haut degré utile et digne. Je ne vois pas pourquoi il est mieux pour la dignité de la femme — et de l'homme, en général — d'écrire des rapports et des bulletins que de veiller à la santé des membres de la famille.

Peut-être serez-vous étonné qu'au nombre de ces fonctions honorables j'aie introduit celle des malheureuses Magdeleine. Je suis obligé de le faire parce que mes raisons reposent non sur ce qui serait désirable mais sur ce qui est et fut toujours. Ces malheureuses ont existé de tout temps, et, selon moi, ce serait impiété et insanité d'admettre que Dieu s'est trompé en arrangeant les choses comme elles sont et que Christ aussi s'est trompé en pardonnant à l'une d'elles. Je ne fais que regarder ce qui existe et tâcher d'en comprendre le pourquoi. La preuve que les femmes de cette sorte sont nécessaires, c'est que nous les faisons venir même de l'étranger; et il n'est pas difficile de comprendre pourquoi elles sont nécessaires, si seulement nous admettons qu'il en a toujours été ainsi, que l'espèce humaine ne peut se développer que dans la famille. La famille dans son état primitif et le plus simple peut se maintenir sans les prostituées, comme on le voit dans les tout petits villages. Mais dès que croît l'agglomération — gros villages, petites villes, grandes villes, capitales — aussitôt elles paraissent et toujours proportionnellement à la densité de la population. Le cultivateur qui ne quitte jamais sa maison peut, s'étant marié jeune, rester fidèle à sa femme, et réciproquement. Mais avec les formes compliquées de la vie cela me semble impossible (en général, sans doute). Que peuvent donc faire les lois qui gouvernent le monde? Arrêter le peuplement des centres et leur développement? C'est s'opposer à d'autres buts. Admettre le changement libre des hommes et des femmes (comme le souhaitent nos libéraux bavards), cela aussi n'entre pas dans les vues de la Providence. Pour des raisons claires pour nous, cela aurait détruit la famille. C'est pourquoi, suivant la loi de l'économie des forces, parut la solution inverse : l'apparition des prostituées suivant la complication de la vie. Imaginez-vous Londres sans ses 70.000 prostituées? Que deviendrait la famille? Y aurait-il beaucoup de maris, de femmes, de filles qui resteraient purs? Que deviendraient les lois de la moralité, que les hommes aiment tant à sauvegarder? Il me semble que cette classe de femmes est nécessaire à la famille dans les formes compliquées de la vie actuelle.

Si seulement nous ne pensons pas que l'organisation sociale est le fait de la volonté des hommes stupides et méchants — comme le pensent les Mill — et si nous l'attribuons à une Volonté qui nous est inaccessible, alors la place occupée dans cette société par une femme sans famille nous apparaîtra clairement. Ils regardent du point de vue de l'orgueil, c'est-à-dire du désir de montrer qu'ils organiseront le monde mieux qu'il ne l'est, et c'est pourquoi ils ne voient rien. Mais il suffit de regarder du point de vue de ce qui existe et tout devient clair. Ils parlent bien de la femme, mais quoi qu'ils disent, la vocation principale de la femme, c'est la procréation, l'alimentation et l'éducation des enfants. Michelet dit très bien qu'il n'y a que la femme et que l'homme est le mâle de la femme. Regardez cette femme qui fait son devoir naturel. Celui qui a vécu avec une femme et l'a aimée sait que cette femme qui procrée pendant dix, quinze ans, a une période au cours de laquelle elle est accablée de travail. Elle porte ou nourrit; il faut s'occuper de l'instruction des aînés, vêtir et nourrir toute la famille; les maladies, l'éducation, le mari... Dans cette période, la femme vit comme dans un brouillard, toutes ses forces tendues. Elle doit montrer une énergie qu'on ne soupçonnerait pas si on ne l'avait vue. C'est comme nos paysans du Nord qui pendant les trois mois d'été font tous les travaux des champs. Représentez-vous dans cette période une femme qui doit subir les tentations d'une foule de célibataires qui ne peuvent avoir recours aux prostituées et principalement représentez-vous cette femme sans le secours de femmes qui n'ont pas de famille, sans sœurs, mères, tantes, bonnes d'enfants. Où existe une femme pouvant subvenir seule à tout pendant cette période? Quelles autres vocations peuvent donc être nécessaires aux femmes sans famille? Toutes elles peuvent aider d'autres femmes, il n'y en aura jamais assez, et les enfants continueront toujours à mourir faute de surveillance, et seront, faute de soins, mal alimentés et mal éduqués.

Léon Tolstoï.

Traduit d'après le manuscrit par
J.-W. Bienstock.

LE "LUFTMENSCH"

(L'Homme qui est dans les nuages)

(Nouvelle)

Dans son atelier solitaire, le sculpteur Léopold Barstein rêvait assez mélancoliquement à ses illusions perdues (1) quand le facteur lui apporta une lettre dont la grosse écriture lâche et irrégulière lui était inconnue. La lettre commençait par ces mots : « Ange de Dieu! »

Il se mit à rire amèrement :

— Et moi qui suis justement dans ma disposition la plus satanique!

Il ne lut pas tout de suite, devinant recevoir là une des nombreuses demandes de secours, dernier reliquat de sa période sioniste dans l'East-End. Mais il tourna la page pour voir le nom de ce correspondant à l'effusion tout orientale. Ce nom, c'était : « Néhémie Silvermann, Dentiste et Restaurateur. » L'ironie se changea en une nuance plus bienveillante, car son sens de l'humour n'était pas mort... et la figure du restaurateur-dentiste se présenta à son imagination sous la forme d'une statue de marbre tenant d'une main une corne d'abondance et de l'autre un davier.

Il se mit à lire.

3 A Les Minories E.

Ange dé Dieu!

J'ai l'honneur dé supplier Votre très généreuse bienfaisante miséricordieuse et cordiale noblesse dé m'assister par Votre aide clémente, philanthropique libérale dans mes tristes bien pénibles tribulations et soucis auxquels je souffre cruellement. Jé perdus toute ma fortune, ruiné par le Russie; je deviens aujourd'hui sans moyens et sans clientèle pour mon état dé dentiste, et l'ouverture dé mon restaurant est, par manque dé quelques frivoles livres sterling, retardée. Jé né sais réellement qué faire dans mon actuelle très douloureuse circonstance...

J'ai entendu dire qué votre propice magnanime bienfaisante charité est partout excessivement renommée et considérablement gracieuse. Alors je sollicitais et suppliais par une très hum-

(1) Voir la *Trinité Juive* (Comedies du Ghetto).

ble et tout à fait imminente requête Votre excellente clémente distinguée humanité dé mé souténir par Votre appui miséricordieux, et qu'il Vous plaise aussitôt que possible me répondre selon Votre généreuse vraiment philanthropie dans mes extrêmes urgentes immenses difficultés.

Votre obéissant et respectueux serviteur :

Néhémie SILVERMANN,
Dentiste et Restaurateur.

Une pareille prolixité de langage eut raison chez Barstein des derniers vestiges de mélancolie. La statue lui apparut laissant tomber de la corne d'abondance toute une pluie d'adjectifs.

— C'est l'appel d'un dictionnaire en détresse! murmura-t-il en relisant la lettre avec une complaisance pleine de gaîté. Il trouva plaisant de répondre dans les termes les plus laconiques, demanda des détails sur les ennuis de Silvermann, et les circonstances qui les avaient causés. S'était-il adressé au Bureau de secours russo-juif destiné à assister les réfugiés des persécutions? Connaissait-il Jacobs, le dentiste de la place voisine, Mansel-Place?

Jacobs avait été l'un des camarades-conseils en sionisme de Barstein; un discuteur pratique et infatigable de l'étroite chambre sur la cour, et ce petit homme volubile lui parut subitement devenir la meilleure source d'informations pour son confrère dentiste.

Par retour du courrier, une seconde avalanche d'adjectifs s'abattit sur l'atelier, de la part du « dictionnaire en détresse » :

3 A Les Minories E

Hautement honorable et très angélique
M. Léopold Barstein :

J'ai aujourd'hui l'honneur dé vous remercier pour Votre gracieuse réponse. Depuis dix ans, par mon expérience vitale, jé n'a. pas réussi dans ce pays. J'ai pu gagner ma subsistance par mon art dentaire tant qué jé n'eus pas à lutter contre la dure et violente concurrence et puis jé n'ai ni aide efficace ni protections ni relations; et puis lé temps et nous, sommes sujets à changements et puis sans argent, impossible dé rien mener à bien. Si j'avais aujourd'hui dans ma position triste et désespérée, quatre livrés sterling pour mon restaurant, jé sérais tiré d'affaires car jé né gagne rien il mé faut bien désespérer; en Russie jé fus ruiné, [illegible] je péris; veuillez dans Votre miséricordieuse humanité m'aider par quelque chose. Si j'avais 15 livres jé pourrais partir, et trouver un endroit où gagner mon pain quotidien de chaque jour, et si je avais 30 livres, je partirais pour Jérusalem, car jé suis convaincu par mes ennuis douloureux et amers et mes tribulations choquantes qu'il n'est rien pour moi à faire ici. Jé ne suis pas été au fonds russo-juif, jé ne sais pas où c'est. Et si c'est au refuge de Léman street jé n'ai pas dé récommandation ni protection, ni introduction pour mé présenter là. La pauvreté trouve rarement quelques clémentes humaines bonnes personnes et à peu d'amis. On dit que Jacobs le dentiste n'est pas un homme bon et c'est la vérité, car il mé fait la dure concurrence. Jé demande à Votre noblesse généreuse cordiale distinguée selon l'universelle excellente réputation dé Votre gracieuse bonté dé mé répondre vite par quelque secours.

Votre obéissant et respectueux serviteur

Néhémie SILVERMANN,
Dentiste et Restaurateur.

Cette lettre jetait un jour nouveau mais peu rassurant sur la situation. Au lieu d'être victime des troubles russes, réfugié récent des derniers massacres et dépouillé de tout, Néhémie avait déjà vécu dix ans à Londres, et quoique vraisemblablement la Russie l'eût ruiné, il avait survécu dix ans à sa ruine. Enfin, son idée de l'avenir apparaissait aussi vague et obscure que son passé.

Quatre livres seraient une aide momentanée; il pourrait continuer sa carrière à Londres; avec quinze livres, il était prêt à partir ailleurs. Avec 30 livres, il verrait à Jérusalem la fin de ses misères. Des projets aussi nébuleux semblaient nécessiter une visite personnelle, et le lendemain ne se sentant pas en forme, Barstein brisa de poing avec colère une figure de terre glaise, enfonça son chapeau d'un autre coup de poing et partit pour les Minories. Mais il s'enquit en vain au n° 3 A d'un dentiste ou d'un restaurant. Ce numéro ne présentait qu'une humble demeure formant coin, qui essayait de se faufiler dans la rue voisine plus importante. Après avoir hésité de droite et de gauche, il finit par frapper à la porte vermoulue. Une femme assez malpropre, avec de longues boucles d'oreilles, lui ouvrit d'un air étonné et lui dit que les Silvermann occupaient deux chambres à son second étage.

— Quoi! s'écria Barstein, il est marié?

— Je l'espère, répliqua sévèrement la propriétaire, car il a au moins onze enfants.

Barstein gravit l'escalier étroit et sans tapis; il fut reçu par Mrs Silvermann et sa nichée, avec consternation et force cérémonie. La famille encombrait toute la chambre et refluait même dans l'autre pièce, sorte de cuisine, car Mrs Silvermann en était sortie précipitamment les manches relevées, et des bruits de friture s'en échappaient.

— Mr Silvermann n'est pas à la maison, lui dit en s'excusant la petite créature fanée, coiffée d'une perruque.

Barstein regarda curieusement autour de lui, espérant à demi quelque indication dentaire ou alimentaire. Mais il ne vit qu'un minimum de meubles cassés, des chaises cannées sans fond, une table en bois, un miroir fendu, un rayon accroché qui contenait quelques livres dépenaillés, et une armoire, devant évidemment se changer en lit le soir, pour une moitié de la famille. Mais aucune trace, même en débris, d'une chaise de dentiste. Ses yeux errèrent sur les livres déchirés, dont quelques-uns étaient vraiment des dictionnaires en détresse. Il en nota un allemand-russe, et un, allemand-anglais. Puis les bruits de friture arrivèrent plus vivement à ses oreilles.

— Vous êtes la cuisinière du restaurant? demanda-t-il.

— Du restaurant? répéta la femme, l'air froissée. N'ai-je pas assez de cuisiner pour ma famille? Et où trouverais-je l'argent pour tenir un restaurant?

— Votre mari me disait..., murmura Barstein avec la confusion d'un coupable.

Des pleurs provenant d'un des rejetons qui avaient reflué dans la cuisine, appelèrent la mère dehors un instant, elle le laissa entouré d'une foule juvénile aux yeux écarquillés. A l'arrière, on entendait des bruits de gifles, des chuchotements sonores, des pleurnicheries; la pauvre femme reparut portant quelque chose qui ressemblait à une planche à laver. Elle la plaça sur une des chaises sans fond, et pria Son Excellence de s'asseoir. C'était congé à l'école, expliqua-t-elle d'un ton plaintif, autrement sa marmaille se fût présentée moins nombreuse.

— Où votre mari exerce-t-il comme dentiste? demanda Barstein en s'asseyant avec précaution sur la planche.

— Est-ce que je sais? dit la femme. Il sort, il rentre...

A ce moment même, à la grande satisfaction de Barstein, il rentra.

— Ange du ciel, s'écria-t-il en se précipitant sur la jaquette du sculpteur dont il baisa révérencieusement l'ourlet.

C'était une longue figure mélancolique, efflanquée, haute de six pieds, et encore allongée par un chapeau devenu couleur de rouille, de la plus haute forme possible et par une redingote élimée, aux pans les plus longs possibles.

A son arrivée, sa femme, très soulagée, rassembla son troupeau dans la cuisine et ferma la porte, laissant Barstein seul avec cet homme si long et si décharné qui, debout devant lui, le contemplait et qui, de bonheur et d'extase, planait positivement aux cieux.

Mais Barstein demanda brutalement :

— Où êtes-vous dentiste?

— Né songez pas à moi, dit Néhémie toujours extasié. Laissez-moi vous contempler!

Et une adoration plus passionnée se peignit dans son regard ravi.

Mais Barstein se sentant dupe, répliqua sévèrement :

— Où êtes-vous dentiste?

La question sembla mettre quelque temps à pénétrer dans le cerveau de Néhémie, mais il répondit enfin d'un ton douloureux :

— Et où trouverai-jé des souffrants? En Russie, jé vivais dé ma profession. Ici, jé né connais personne.

La recherche maladroite de son vocabulaire amusa Barstein. Evidemment le dictionnaire était son fonds d'inspiration : sans cette aide, le Niagara se fût réduit à un ruisseau.

En effet, la parole semblait l'intimider : il préférait jeter sur Barstein de longs regards mouillés .

— Mais, tout de même, vous avez pu vivre depuis dix ans? fit remarquer Barstein.

— Vous voyez la miséricorde dé Dieu, répliqua vivement Néhémie. Jamais il né nous a abandonnés moi et mes enfants!

— Mais qu'avez-vous fait?

La première ombre de reproche parut dans les yeux de Néhémie.

— Demandez plutôt cé qu'a fait le Tout-Puissant, dit-il.

Barstein se sentit légèrement désapprouvé.

On n'aime pas perdre son caractère d'ange céleste.

— Mais votre restaurant, reprit il, où est ce?

— Ici.

— Ici? répéta l'artiste en regardant autour de lui d'un air étonné.

— Où, ailleurs? Il y a ici une grande opportunité pour un restaurant *koscher*. Ils sont des cent et des cent d'arrivants logeant alentour; pauvres jeunes gens n'ayant qu'un lit ou un coin dé chambre pour dormir. Ils né savent où aller manger, et ma femme, Dieu merci, est bonne cuisinière.

— Oh! alors, votre restaurant n'est qu'un projet?

— Naturellement. Un conseil que jé mé suis donné à moi-même.

— Mais avez-vous assez de vaisselle, de linge? Pourrez-vous acheter la nourriture et courir le risque qu'elle ne soit pas utilisée?

Néhémie leva les mains au ciel :

— Pas utilisée! Avec une famille comme la mienne!

Barstein rit malgré lui. Et une chose encore l'adoucit, ce fut de remarquer les mains tendues de Néhémie, des mains sensitives d'artiste : elles pouvaient bien avoir manié le davier.

— Oui, je crois assez à ce résultat, dit-il en manière d'acquiescement. Mais comment pourrez-vous installer un restaurant au 2e étage, où aucun passant ne vous remarquera jamais?

Tout en parlant, il se rappela pourtant avoir demeuré dans un hôtel de Sicile qui consistait en une chambre assez haut perchée. Peut-être qu'au Ghetto, les modes siciliennes étaient en honneur...

— Jé né vise pas au début, si haut qu'un restaurant, expliqua Néhémie. Mais voilà cette grande pièce vide, qué puis-je en faire? La nuit, la plupart dé nous dorment là, bien entendu. Mais dans lé jour elle né sert à rien, c'est la place perdue. Jé réçois plusieurs journaux hébreux et yiddish envoyés par mes amis de Russie et d'Amérique, et j'en achète un ici. Quand jé les ai lus, ils sont aussi du bien perdu. Alors jé mé suis donné le conseil, dé faire ici une salle de lecture; bien des jeunes gens, ils n'ont qu'un coin de chambre où sé ténir. Quand ils ont pris l'habitude dé venir lire, après ils viennent pour manger et boire. D'abord, je n'offre que le café et les cigarettes, mais après ma femme fait cuire toutes les *delicatessen* dé Pologne. Si notre clientèle devient plus nombreuse, eh bien! nous louerons le grand restaurant élégant de Bergman à Whitechapel Road. Il m'a déjà donné l'option, cé n'est qué 200 livres, et si votre amabilité...

— Mais je n'ai pas les moyens de fournir 200 livres, interrompit Barstein effrayé.

— Non, non, c'est lé Tout-Puissant qui les fournira, reprit Néhémie d'un ton rassurant. A vous, jé né veux rien demander.

— En ce cas, fit Barstein un peu bref, je dois dire que je trouve ce plan excellent. Votre idée de vous agrandir peu à peu, après un début modeste, est extrêmement sensée (quelques-uns de ces jeunes gens peuvent même avoir mal aux dents...) mais je ne vois pas trop en quoi je puis vous être utile, sinon en vous envoyant des journaux.

— N'ai-jé pas dit qué vous êtes lé Messager céleste?

Et les yeux de Néhémie brillèrent de nouveau.

Mais jé né veux même pas les journaux. C'est assez pour moi que vos pieds sacrés aient franchi mon seuil. J'avais pensé que vous mé feriez parvenir un peu d'argent, mais vénir vous-même, en personne! Maintenant, il mé sera donné dé dire : « Jé lui ai parlé à lui-même, face à face. »

Barstein se sentit touché.

— Je pense qu'il vous faudra une plus grande table pour le salon de lecture? dit-il.

La grande figure secoua négativement son grand chapeau.

— C'est du gaz seulement qué j'ai besoin pour mes opérations.

— Du gaz? répéta Barstein surpris. Alors vous vous proposez de continuer le métier de dentiste?

— C'est pour le restaurant qu'il mé faut lé gaz, expliqua Néhémie. Si jé né puis disposer d'un brillant éclairage, les jeunes gens né viendront pas. Mais lé « gaz à un penny » suffira.

— Oh! si cela ne coûte qu'un penny... commença Barstein.

— Un penny à mettre dans la fente pour la consommation, corrigea Néhémie. Mais il y a la pose du compteur et le prix des brûleurs.

Il calcula que quatre heures suffiraient pour changer la chambre en un salon lumineux qui

attirerait tous les papillons de nuit, les « sans foyer » du quartier.

— Ah! voilà l'explication des « quatre livres », se dit Barstein qui se sentit pour la première fois sur un terrain solide. Après tout, Néhémie avait assez bien soutenu la surprise de sa visite, il n'était pas un Crésus, évidemment, et si quatre livres pouvaient, non seulement sauver cette famille nombreuse mais encore encourager et réconforter tout le voisinage...

Il saisit la bourse à or qui pendait à la chaîne de sa montre. Elle ne contenait que trois livres dix : il fourragea dans ses poches pour y trouver de la monnaie, mais ne put réunir que huit schellings.

— Je crains de n'avoir pas assez, murmura-t-il.

— Comme si jé né pouvais pas mé fier à vous pour lé reste! s'écria Néhémie avec reproche.

Et comme il relevait ses longues basques pour mettre l'argent dans la poche de son pantalon, Barstein vit qu'il n'avait pas de gilet.

II

Six mois plus tard, alors que Barstein avait totalement oublié cet incident, il reçut une autre lettre dont la phraséologie raviva tous ses souvenirs :

« A la très honorable compétente authentique et illustre autorité et universelle célébreuse dignité du très fameux sculpteur.

3 A Les Minories E.

Cher Monsieur,

J'ai l'honneur et lé plaisir dé vous exprimer aujourd'hui la réelle et sincère gratitude dé mes très reconnaissants remerciements pour Votre compassion si gracieuse clémente sympathique propice miséricordieuse libérale dans Votre réelle humaine généreuse bienveillante sincère très bonne magnanime philanthropie qui m'a donné possibilité d'une grande rédemption de mes très lamentables désespérés besoins nécessiteux dans lesquels je suis actuellement très pauvre en vérité dans ma ruine totale par la cruelle et cynique Russie où chaque jour ont lieu les massacres quotidiens et l'assassinat. Ici rien de possible pour moi d'avance. J'irai plutôt en Bursie qu'en Russie. J'ai reçu récemment dé Votre chère bonne généreuse aimable amicale bonté un secours dé quatre livres qui m'a aidé à mé réfaire momentanément dans ma situation misérable calamiteuse mesquine très indigente dans laquelle jé ne gagne rien à présent et suis condamné à périr ici. Jé né peux même pas gagner mon pain par ma parfaite et scientifique connaissance des langues variées; jé connais la néologie philologique et l'archéologie; lé meilleur moyen pour moi est d'aller vivre dans un autre pays à savoir en Bursie ou Turquie. C'est pourquoi jé sollicite et supplie Votre charitable générosité par ma très humble et imminente requête dé mé faire partir d'ici, aussitôt qué possible et selon Votre clémence si humaine et votre miséricordieuse bonté.

Votre obéissant et respectueux serviteur.

Néhémie Silvermann,
Dentiste et Profess^r de langues.

Ainsi, au lieu d'un restaurant, une académie de langues était sortie du gaz!

De façon ou d'autre, le dictionnaire se trouvait de nouveau en détresse; l'émigration apparaissait maintenant comme la seule planche de salut. Mais... où peut bien, dans le monde, se trouver la Bursie? Cela voulait peut-être dire la Perse? Mais pourquoi la Perse? D'où pouvait venir l'attraction pour cette terre exotique et que feraient en Perse Mrs Silvermann et son encombrante progéniture? La suggestion première de Néhémie, relative à Jérusalem, semblait d'une utilité plus vraisemblable. Elle persistait peut-être sous l'idée de Turquie? Barstein trouvait caractéristique aussi ce revenez-y tenace sur sa ruine déjà ancienne, par lui attribuée à la Russie.

Pendant quelques jours, la pensée du sculpteur ne put se distraire des infortunes de Néhémie; il sentit la nécessité de trouver un moment de loisir pour se transporter aux Minories. Mais il avait entrepris un travail assez absorbant et avant qu'il eût pu s'en libérer, une nouvelle et plus pressante avalanche de mots s'abattit sur lui.

3 A Les Minories E.

J'ai l'honneur aujourd'hui de m'enquérir dé mon départ décidé et attendu. Jé dois implorer par ma très humble véridique instante demande, Votre noble distinguée cordiale hu-

manité dans mes soucis amers douloureux, bien dures et bien pénibles vexations et tribulations, d'effectuer aussitôt que possible pour ma malheureuse position, parmi vos estimables respectables amis au moins, une prompte collecte privée et anonyme dans Votre clémente magnanime et charitable pitié, de quinze livres sinon vingt-cinq livres, afin de me permettre le départ pour un autre pays même en Bursie où jé tâcherai de gagner ma vie comme dentiste ou par mes connaissances philologiques et scientifiques. La concurrence est ici par trop forte. Pas dé clientèle pas dé relations pas d'appuis pas dé secours pas moyen dé gagner, pas dé recommandations pas d'argent pas d'amis pas dé relations utiles. En Russie j'ai été ruiné et jé péris dans ce pays. Jé suis entièrement découragé désespéré. Jé né sais qué faire ni cé qué jé ferai, ni cé qué jé fais dans cet immense extrême urgent besoin actuel. On mé dit qué l'*asile des tuteurs* vient très rarement aù secours des gens; il cherche plutôt à les trouver en faute, à les accuser. Ici rien à faire. Au Fonds russo-juif, j'ai rencontré une fois sir Asher Aaronsberg qui ne m'est pas du tout sympathique. Jé supplie donc et sollicite considérablement Votre clémente généreuse miséricorde dé mé répondre aussitôt qué possible selon sa très gracieuse compassion.

Votre obéissant et respectueux serviteur,

Néhémie SILVERMANN.
Dentiste et Professr de langues.

Dès que le jour baissa dans son atelier, Barstein sortit, héla un cab et se dirigea vers les Minories.

III

La voix de Néhémie l'invita à entrer, et, tournant le bouton, il vit la grande silhouette haut chapeautée, allongée, dans un demi-jour solitaire, sur une chaise au cannage absent, lisant un journal à la lueur d'une veilleuse. Néhémie bondit sur ses pieds avec une rauque exclamation de joie, et inclina devant le visiteur l'ombre de sa stature gigantesque. Depuis le « tuyau de poêle » jusqu'aux basques de la redingote, il se développait toujours le même, et le même ravissement illuminait son visage émacié. Mais Barstein écarta ses propres basques du baiser en expectative.

— Où est le gaz? demanda-t-il sèchement?

— Hélas! la Compagnie a démonté le compteur...

— Mais les appareils?

— Qué nous restait-il d'autre pour manger? dit très simplement Néhémie.

Barstein, pris d'un soupçon subit, leva les yeux au plafond. Un fragment de tuyau à gaz y pendait certainement. Il ne put toutefois se rappeler si ce tuyau se trouvait ou non, déjà là lors de sa dernière visite.

— Alors, les jeunes gens ne sont pas venus?

— Oh! ils sont vénus, ils ont bu, ils ont mangé, mais ils n'ont pas payé...

— Vous auriez dû établir un règlement et faire payer comptant...

De nouveau, une belle nuance de désappointement et d'étonnement se peignit sur la maigre face mélancolique.

— Pouvais-je opprimer des frères en Israël? Où, vers qui, sinon vers moi, ces jeunes gens pouvaient-ils sé tourner?

Barstein sentit que sa réputation angélique allait se trouver encore une fois en péril. Il se hâta de détourner la conversation.

— Et pourquoi voulez-vous aller en Bursie?

— Pourquoi jé désire aller en Bursie, répéta Néhémie.

— Vous l'avez dit.

Et Barstein montra la lettre.

— Oh! j'ai dit qué j'aime mieux aller en Bursie qu'en Russie. Sir Asher Aaronsberg parle toujours de me renvoyer en Russie...

— Je le reconnais là, ricana Barstein. Mais... où est la Bursie?

Néhémie haussa les épaules.

— Lé sais-je? Ma petite Rebeccah en dessinait une carte; elle a gagné un prix dé cinq livres avec lesquelles nous avons vécu deux mois. C'est une enfant géniale, ma Rebeccah!

— Ainsi, le Tout-Puissant vous a envoyé quelque chose?

— N'ai-jé pas confiance en lui? dit Néhémie avec ferveur. Autrement, chargé comme jé lé suis par lé fardeau d'une nombreuse famille...

— C'est vous qui avez créé ce fardeau, ne put s'empêcher de lui faire observer Barstein.

Encore l'expression peinée, comme si Néhémie avait soudain aperçu des pieds d'argile sous les bottes vernies de Barstein.

— « Croissez et multipliez et remplissez la terre » cita-t-il en hébreu. N'est-ce pas lé tout premier commandement de la Bible?

— Eh bien! tant... vous désirez partir en

Turquie? dit évasivement le sculpteur. Et je suppose que vous voulez, par la Turquie, désigner la Palestine?

— Mais non, la Turquie. C'est en Turquie que nous autres sionistes nous devrions aller, et de là, travailler pour la Palestine. Est-ce qu'une partie des fonctionnaires du Sultan ne sont pas des Juifs? Si nous pouvions faire d'*eux* des sionistes zélés...

Cette conception était digne d'attention et Barstein se vit bientôt assis à la table et en train de la discuter. La déférence avec laquelle Néhémie écoutait ses arguments le touchait et le déconcertait à la fois. Il se sentait devenir très humble à côté de la figure céleste qu'il percevait dans le miroir mental de Néhémie. Et il ne pouvait accuser cet homme de le flatter, car il parlait des leaders du sionisme avec plus de vénération encore, avec même une émotion voisine des larmes. Sa silhouette si longue s'allongeait encore, son visage émacié devenait plus irréel, tandis qu'il développait son plan pour la conquête de la Palestine; et l'impression première de Barstein sur sa sincérité naïve se trouvait renouvelée et renforcée. Bientôt, cependant, l'artiste réfléchit que Néhémie n'aurait guère d'occasion d'approcher ou d'influencer les fonctionnaires ottomans et que la véritable question à résoudre se posait ainsi : Comment Néhémie, sa femme et ses « au moins onze enfants » pourraient-ils subsister en Turquie? Il en fit l'observation.

Néhémie eut un geste évasif.

— Le Tout-Puissant ne nous aidera-t-il pas en Turquie aussi bien qu'en Angleterre? répondit-il. Oui, en Bursie même, le Tuteur d'Israël ne sommeille pas...

C'est alors que le mot « *Luftmensch* » vint à l'esprit de Barstein : il ne fallait pas voir en Néhémie un homme de la terre en contact grossier avec les réalités de l'existence. C'était un être dans les nuages, flottant ailes déployées à travers l'éther. Il parlait, certes, de pénibles tribulations, mais ses tourments prenaient leur source dans le dictionnaire, c'étaient des soucis livresques que l'entraînement de la composition littéraire lui faisait sentir plus vivement. Tout au plus, des nuages dans l'azur. Rien de commun avec les brouillards qui souvent voilaient le ciel de Barstein. Jamais un seul moment Néhémie ne cessait de se rappeler l'azur, jamais il ne perdait rien de sa radieuse confiance. Son pessimisme même n'était que de l'optimisme déguisé, puisque c'était un pessimisme personnel auquel pouvaient remédier quelques « frivoles livres », quelques miettes tombées des mains de la Providence; ce n'était pas ce désespoir impersonnel sur l'organisation de toutes choses, qui procure au penseur de si pénibles moments. Comment Néhémie avait-il vécu, ces dix premières années d'Angleterre? Qui pourrait le dire? Mais il avait eu l'énergie audacieuse de se déraciner des lieux de son enfance, de s'aventurer sur des rives inconnues et là, de manière ou d'autre, pour le bien comme pour le pire, à travers d'innombrables vicissitudes, des crises inouïes, toujours sous la menace imminente de l'effondrement, il avait franchi les jours, les mois, les années, sans crainte; contribuant peut-être à laisser à la postérité de plus importants monuments que les blocs de pierre inertes, les seuls que lui, sculpteur, promettait de laisser après lui. Accueillant avec des actions de grâce et des réjouissances la naissance de chaque nouvel enfant, jamais Néhémie n'avait perdu sa foi, sa robuste confiance en la vie, en Dieu, en l'homme, en lui-même.

Oui, et plus fort que son respect de lui-même était celui qu'il portait aux autres. Son idéalisme, armure impénétrable, le faisait vivre entouré d'une humanité radieuse, d'hommes semblables à des dieux. C'est sans hyperbole consciente qu'il s'adressait à l'un d'eux comme à un « ange ». La bonté et l'intelligence, voilà ses étoiles polaires. Et quel courage souriant dans ses affaires matérielles! Quel invincible rebondissement! Jadis, il avait été dentiste, il se considérait encore comme tel. Avant même de posséder une nappe, il se considérait aussi comme propriétaire d'un restaurant; il jouissait à la fois du plaisir de l'anticipation et de celui du souvenir, et, ne possédant rien, il s'avançait, glissant d'un pas léger entre deux horizons dorés. Les gens superficiels pouvaient le taxer d'insouciance, mais pour un observateur plus profond, n'était-il pas un éducateur dans l'art de vivre? N'incarnait-il pas le grand Evangile juif du « lis imprévoyant »?

— Vous n'irez pas en Bursie, dit Barstein dans un élan de ferveur artiste. Treize personnes ne peuvent vraisemblablement pas s'y transporter pour quinze ou même vingt-cinq livres sterling et avec cette somme vous pourriez vous arranger une petite situation ici.

Néhémie le contempla.

— Messager dé Dieu! fut tout ce qu'il put proférer.

Et cet homme long et mélancolique levant les yeux au ciel, murmura en hébreu une prière improvisée où l'on pouvait saisir l'allusion au cerf dont les cornes prises dans les branches d'un fourré, sauvèrent la vie à Isaac.

Barstein attendit patiemment que les lèvres pieuses se fussent closes.

— Mais, commença-t-il,... quelles affaires croyez-vous...?

— Mé permettrai-je dé conseiller l'Ange du Seigneur? dit Néhémie, les yeux humides et luisants.

— Je me demande si on ne trouverait pas quelque chose où vos enfants pourraient vous aider? Quel âge a l'aîné?

— Jé vais démander à ma femme. Salomé! cria-t-il.

La morne petite créature accourut au seuil de la cuisine.

— Quel âge a Moshelé? demanda-t-il.

— Ne te rappelles-tu pas qu'il a eu douze ans à la Fête des Tabernacles?

Néhémie leva ses longs bras.

— Dieu dé bonté! Il faut qu'il commence à apprendra sa *Parshah* (portion de la Loi pour la Confirmation) quel chapitre séra-ce? Où est mon *Chumash?* (Pentateuque).

Mrs Silvermann l'atteignit parmi la rangée des livres déchirés, et Néhémie se penchant pour le feuilleter sous la veilleuse, perdit de vue le problème de son avenir.

Barstein s'adressa alors à sa femme.

— Quelle affaire croyez-vous que votre mari puisse fonder ici?

— N'est-il pas dentiste? demanda-t-elle au lieu de répondre.

Barstein se tourna vers le feuilleteur très absorbé par sa recherche.

— Aimeriez-vous redevenir dentiste?

— Eh! où trouvérai-je des souffrants?

— Vous pouvez mettre un écriteau, dit Barstein; un de ces casiers avec des dents artificielles, comme on en voit. La propriétaire vous permettra bien d'en exposer un à la porte, surtout si vous louez une pièce supplémentaire. Je vous achèterai les instruments et meublerai convenablement la pièce. Vous y mettrez vos journaux, et, ajouta-t-il en souriant, les gens seront bien aises d'y venir comme à un salon de lecture.

Néhémie se tourna vers sa femme.

— N'ai-jé pas dit qu'il était un gracieux archange? s'écria-t-il, en extase.

IV

Barstein était à Rome, assis devant un café et sirotait un vermouth en compagnie de Rozenoffski, le pianiste russo-juif, et de Schneemann, le peintre galicien-juif, quand il reçut une fois encore des nouvelles de Néhémie. Il attendait avec anxiété une lettre importante qu'il avait chargé son praticien de lui apporter, aussitôt l'arrivée. Lorsqu'il vit paraître l'homme, il lui prit vivement l'enveloppe des mains. Mais l'adresse, d'une large écriture traînante, déçut immédiatement son espoir et lui rappela le « Luftmensch » oublié. Il jeta la lettre sur la table avec un geste d'impatience.

— Oh! vous pouvez lire! protestèrent ses amis, se méprenant.

— Je devine ce que c'est, dit-il, morose.

Ici, dans cette atmosphère classique, sous ce soleil méridional, il ne se sentait guère en sympathie avec le personnage dégingandé et dévot qui sans doute retombait de nouveau dans ses tribulations vraiment douloureuses. Mais tant pis! pas un penny pour ce malchanceux! Que la Providence s'occupe de lui, après tout!

— Est-elle jolie? railla Schneemann.

Barstein éclata de rire. Sa mauvaise humeur s'évanouissait. Néhémie sous la forme d'un roman en jupons, c'était trop grotesque.

— Lisez vous-mêmes, dit-il.

Schneemann protesta comiquement.

— Non, non, ce serait indélicat; lisez-nous ce que dit l'ange.

— Mais l'ange, c'est moi! fit Barstein, riant toujours; et décachetant la lettre, il lut tout haut, éclatant d'un fou rire presque hystérique à chaque éruption d'adjectifs du dictionnaire en détresse. Rozenoffski et Schneemann eux, se roulaient, secoués en même temps par de véritables spasmes de gaîté, et les Italiens assis aux tables voisines, bien qu'ignorant entièrement le motif de cette hilarité, entraînés par la contagion, se balancient et criaient de joie avec ces fous d'étrangers.

3 A Les Minories E.

Très honorable et angélique Monsieur Léopold Barstein.

J'ai aujourd'hui l'honneur dé solliciter en-

core Votre gracieuse sincère sympathique humaine généreuse cordiale et si philanthropique noblesse d'âme, dé m'obliger à présent par lé prêt miséricordieux dé deuxième et favorable assistance dans ma malheureuse indigente position actuelle et dans laquelle jé n'ai pu gagner par ma profession dé dentiste ni aide, ni protection ni récommandation ni emploi, et la concurrence est très violente. Jé fus ruiné par la Russie il né mé reste rien pour célébrer la fête dé notre Nouvel An juif. En conséquence dé Votre archangélique donation j'ai pu, jusqu'à cé jour vivre très difficilement dé ma profession dé dentiste, cependant j'avais ma subsistance vitale jusqu'à aujourd'hui mais pas plus longtemps cé qui fait qué mes circonstances sont une urgente extrême immense besoin. J'implore donc dé Votre compétente fameuse et libérale magnificence dé cœur généreux la faveur d'une réponse et d'un bienfaisant secours aussitôt qué possible, sélon Votre grande clémence Votre ingénieuse distinguée humanité. Jé vous souhaite une bonne et heureuse année.

Votre obéissant et respectueux serviteur

Néhémie SILVERMANN.
Dentiste et Professeur de langues.

Mais la lecture finie, un commentaire bien inattendu vint sur les lèvres de Schneemann.

— Déjà *Rosch Haschanah!* (1) dit-il, et tout un flot de souvenirs du *Ghetto* affluèrent à la pensée des trois artistes quand ils essayèrent de trouver la date du Nouvel an juif, cette période solennelle des trompettes terrestres et des jugements célestes.

— Mais alors, ce doit être aujourd'hui! s'écria tout à coup Rozenoffski.

Ils se regardèrent tous trois avec une expression de mélancolie souriante. Ils le sentaient, le Ghetto ne pourrait se figurer une telle indifférence pour le tribunal divin si occupé en ce jour à décréter leurs sentences de vie ou de mort!

Barstein leva son verre.

— Buvons au moins à un heureux Nouvel An, dit-il.

Les trois amis choquèrent leurs verres. Puis Rozenoffski tira de son portefeuille un billet de cent lire :

— Envoyez ça à ce pauvre diable, dit-il.

(1) Jour de l'an juif.

Oh! oh! dit Schneemann en riant. Vous croyez encore que la charité délivre de la mort? Eh bien! que je sois sauvé, moi aussi! Et il mit sur la table un autre billet de cent lire.

Et il n'échappa point à l'esprit subtil de Barstein, qu'un vieux regain de superstition se cachait sous le rire comme sous le geste charitable de Rozenoffski.

— Le « *Luftmensch* » va croire plus que jamais à sa Providence, dit-il en ramassant les étrennes de Néhémie. Il va encore déclarer que la vie et un heureux destin sont en ce jour inscrits et scellés pour lui au Tribunal d'En Haut.

— Eh bien! pourquoi ne serait-ce pas exact? demanda Schneemann avec un nouveau rire.

— Oui, pourquoi pas? dit rêveusement Rozenoffski. *Chi sa?*

Israël ZANGWILL.

Traduit de l'anglais par Mme Marcel Girette.

L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE

Les idées, selon un mot célèbre, mènent le monde. Quoique la philosophie ne soit étudiée que par une élite, son influence, s'étendant de proche en proche, ne laisse pas de se faire sentir partout : la littérature et l'art s'en imprègnent, les conversations la reflètent, les lois et la politique s'en inspirent. L'orientation de la philosophie présente donc pour l'avenir d'un pays un intérêt capital. C'est ce qu'avait très bien senti en son temps Victor Cousin lorsqu'il se proposait d'instaurer sous le nom de spiritualisme une doctrine qui eût pour but de subordonner les sens à l'esprit et de tendre « par tous les moyens que la raison avoue à élever et à grandir l'homme ». Cette philosophie enseignait « la spiritualité de l'âme, la liberté et la responsabilité des actions humaines, l'obligation morale, la vertu désintéressée, la dignité de la justice, la beauté de la charité, et par delà les limites de ce monde », elle montrait un Dieu « auteur et type de l'humanité qui, après l'avoir faite évidemment pour une fin excellente, ne l'abandonnera pas dans le développement mystérieux de sa destinée ». Dans la pensée de Cousin, cette doctrine soutenait le sentiment religieux, secondait l'art véritable et la poésie digne de ce nom; elle était l'appui du droit; elle repoussait également la démagogie et la tyran-

nie, apprenant à tous les hommes à se respecter et à s'aimer et conduirait peu à peu les sociétés humaines à la vraie république, ce rêve de toutes les âmes généreuses.

Ce ne fut là, par malheur, qu'un beau mouvement oratoire et le génie philosophique de Victor Cousin ne fut pas assurément à la hauteur de ses bonnes intentions. Le spiritualisme tel qu'il le conçoit demeure trop étranger au progrès des sciences : Auguste Comte et Cournot eussent été nécessaires pour le compléter et l'élargir. Aussi une réaction s'opéra-t-elle. Elle était inévitable. Mais on doit regretter qu'elle se soit faite en faveur du Kantisme et d'un positivisme étroit. L'enseignement de la philosophie se vit ainsi entraîné dans une voie néfaste dont il est grand temps pour lui de se détourner.

« Le temps du gaspillage est passé, disait récemment Henri Bergson. Nous devons utiliser nos forces intellectuelles de manière à obtenir d'elles le maximum de rendement... Nous devons porter à son plus haut point la puissance productive du pays. Nous devons obtenir la plus grande somme possible de pure connaissance scientifique et de recherche désintéressée. » Enfin nous devons « maintenir le génie français et intensifier ce qu'il porte en lui de lumière pour lui assurer dans le monde son plus magnifique rayonnement. » Mais ce n'est pas seulement par des réformes de programmes qu'on arrivera à ce résultat : c'est en mettant les hommes de valeur à leur vraie place.

« Un chimiste vaut par ce qu'il fait et non par ce qu'il sait », écrit de son côté M. Maurice Delacre, dénonçant à l'Université de Gand ces mêmes errements qu'on a maintes fois reprochés en France à la Sorbonne : « Développez dans la jeunesse, dès les premiers jours, cette idée du travail original qui lui fera comprendre que tout est à chercher, que nous ne savons rien et que ce que nous croyons savoir, nous pouvons toujours le savoir mieux encore. » Ce qu'on dit ici de la chimie n'est pas moins vrai pour la philosophie, l'histoire ou les autres sciences. Si nous voulons favoriser les hommes de valeur, mettons-nous aussi dans l'esprit que la valeur d'un savant, d'un philosophe ou d'un historien gît uniquement « dans son intelligence et dans ses travaux, non dans ses diplômes ». Ceux qui font progresser la science ne se recrutent pas parmi les élèves qui abordent les recherches « tellement farcis de toutes les théories ou hypothèses » qu'ils seront incapables d'observer un phénomène, la faculté de naïve observation étant oblitérée en eux. « Il est absurde de croire, ajoute le même auteur, que l'étude développe l'originalité et rend plus apte à la recherche. L'érudition assomme au contraire l'esprit original. Profitez de ses jeunes années pour éveiller en lui la soif de l'inconnu, et laissez-le user de toute sa vigueur pour créer ses méthodes à lui, des méthodes qui lui soient propres, comme il doit le faire s'il a vraiment en lui l'étoffe d'un expérimentateur original. »

Une première réforme consisterait donc à réserver les chaires de l'Faculté à des hommes de valeur, auteur de travaux originaux et capables de faire progresser la science, au lieu de les attribuer, comme on le fait trop souvent, à des jeunes gens qui n'ont rien fait, pas même une thèse, et dont le seul mérite est de s'être embrigadés de bonne heure sous un patron le plus souvent médiocre, mais influent. Il conviendrait en même temps de permettre aux jeunes talents de se manifester en laissant aux étudiants qui préparent le diplôme d'études supérieures le droit de choisir des sujets dogmatiques au lieu de les confiner dans des recherches de stérile érudition. Les deux mesures sont solidaires l'une de l'autre, d'ailleurs, car la médiocrité intellectuelle et l'impuissance à penser par soi-même ne laissent naturellement d'autre ressource que l'érudition, et ce sont en général ceux qui se sentent le moins capables d'obtenir des résultats qui parlent le plus volontiers de l'excellence de la méthode, comme s'il existait une méthode *en soi*, indépendante de l'esprit qui l'applique et de l'objet auquel elle s'applique! Plus précisément encore, il serait bon d'orienter les étudiants qui se sentent quelque penchant pour ce genre de recherches vers les études de psychologie concrète. Les bourses de voyage à l'étranger ne seront jamais mieux employées qu'à favoriser des observations sur la mentalité et le caractère des divers peuples et rien n'est plus utile à un futur professeur obligé de s'adapter à ses élèves, de se mettre à leur portée et d'obtenir de chacun le meilleur rendement, que la connaissance de la psychologie individuelle et des différents types d'esprits.

Il y aurait lieu, par la même occasion, de favoriser plus qu'on ne le fait l'ouverture de cours libres qui, n'entraînant aucune dépense de la part de l'Etat, permettent à tous les hommes de valeur de se produire en dehors des chaires dotées. Cette institution, suivant les propres [illegible] intérêt [illegible] champs [illegible] produire et se disputer l'assentiment de la jeu-

nesse, déjà mûre pour la réflexion, qui assiste à ces débats. Elle se heurte jusqu'ici plus ou moins sourdement à la résistance intéressée de certains professeurs de Faculté qui redoutent la comparaison qu'un public intelligent ne peut manquer de faire entre le cours libre et le leur propre, surtout s'il venait à porter, ce qui n'est pas permis, mais devrait l'être, sur les matières officiellement enseignées à la Faculté : seul moyen, à mon sens, de forcer à se tenir en haleine des professeurs assez souvent portés à se reposer sur leurs lauriers lorsqu'ils sont enfin titulaires de leur chaire.

Une seconde réforme, d'un tout autre ordre, consisterait à mettre au premier plan, dans les programmes nos propres philosophes de préférence aux étrangers. S'il convient de rester en garde contre le germanisme intellectuel, sans cesser d'ailleurs de se tenir au courant de ce qui peut se produire d'intéressant en Allemagne, il n'est pas moins urgent d'apprécier enfin à leur valeur les maîtres incomparables de la philosophie française. Terre classique de la philosophie puisque c'est en France, avec Descartes, qu'est née vraiment la philosophie moderne et qu'à Descartes se rattachent de près ou de loin, directement ou indirectement, tous les systèmes qui ont vu le jour depuis, notre pays se doit d'honorer et de mettre en lumière la magnifique lignée de ses penseurs. A nous en tenir au seul XIXe siècle, Auguste Comte dont l'influence est immense devrait être mieux étudié; Cournot commence seulement à être apprécié; Ampère est à peine soupçonné; Cabanis, à qui Schopenhauer doit le meilleur de sa métaphysique et dont l'étude est indispensable pour comprendre la continuité de l'histoire de la philosophie française, est sinon régulièrement passé sous silence, du moins à peine mentionné; Maine de Biran commence seulement à être estimé à sa valeur; et le mouvement, très net à la vérité, qui se dessine de nos jours en faveur de quelques-uns de ces maîtres demande à être étendu à tous et surtout intensifié. Il est inadmissible qu'un pays qui a produit Descartes, Pascal, Malebranche, Condillac, Cabanis, Maine de Biran, Comte, Cournot, Ampère, Taine, Renouvier, Bergson, éprouve le besoin d'aller chercher ses directives en Allemagne.

Un troisième point concerne l'enseignement de la morale, cause de tant de bévues et de tant d'erreurs. Sous le nom de sociologie, on tend aujourd'hui à propager, à la suite du doctrinaire borné que fut Durkheim, une morale d'hommes d'affaires sans scrupules, habitués à considérer comme permis tout ce qui ne tombe pas sous le coup des lois ou n'encourt pas une réprobation de l'opinion publique propre à ébranler leur crédit. Telle est, en effet, la morale sociologique pour qui le devoir n'a de raison d'être que par une sanction extérieure, n'étant autre chose au fond qu'une exigence de la collectivité imposée par l'opinion publique ou par la loi. Or, une telle doctrine enseignée à la jeunesse est extrêmement dangereuse. Et sans doute on ne réfute pas une opinion philosophique en prouvant qu'elle est immorale, car il est possible que la vérité ne soit pas toujours bonne à dire; mais la pédagogie est autre chose que la libre recherche et si le philosophe qui critique une thèse ne doit considérer que la logique et les faits, l'éducateur a le devoir impérieux de peser l'effet nuisible ou utile que l'enseignement d'une doctrine peut produire. Or, il n'est pas douteux que la morale sociologique ne soit pernicieuse. Quand on apprend aux individus que ce qu'ils considèrent comme leur devoir leur est imposé du dehors et par contrainte, il faut être dénué de tout sens psychologique pour ne pas s'apercevoir que là où l'intérêt social se trouve en conflit avec le sien, l'individu se croira dupe en sacrifiant ses intérêts à ceux d'autrui. Et comment l'homme persuadé que sa conscience morale n'est que la crainte obscure des sanctions pénales ou de la réprobation publique ne considérerait-il pas comme éminemment clairvoyant celui qui sait s'affranchir de tout scrupule, et au contraire, comme victime d'un préjugé celui qui, acceptant la loi morale sans la discuter, subira passivement les exigences de la volonté collective? La vérité, c'est qu'il faut maintenir la tradition d'une morale philosophique et, sans s'interdire de l'enrichir de certaines données sociologiques, s'attacher surtout à pénétrer les esprits de cette maxime élémentaire mais aujourd'hui méconnue que tout homme, quel qu'il soit, doit réaliser dans la position où il se trouve placé le plus de bien qu'il lui est possible et faire le meilleur emploi, dans l'intérêt de la société tout entière, de son travail, de ses connaissances et de ses facultés.

André JOUSSAIN.

HIER ET DEMAIN

(Poème d'après guerre)

Prophète au verbe évocatoire,
Poète, voyant du futur,
Du haut de ton observatoire,
Vois-tu la mort ou la victoire,
Dans la nuit noire ou dans l'azur?

***

— L'azur est noir depuis des mois et des années.
Sur l'eau, dans l'air, et sur les terres canonnées,
Jour et nuit, par tous les chemins,
Je vois, je vois la mort, cette immortelle errante,
Lancer, d'un geste sûr, sa faux indifférente
Parmi la foule des humains.

Le Hun moderne, armant la science ennemie,
Mobilisant le fer, la flamme, la chimie,
Contre le monde s'est heurté.
Et dans sa haine méthodiquement sauvage
Au monde, en ricanant, il criait : « Esclavage ! »
Le monde répond : « Liberté ! »

L'Allemagne se rue, innombrable ; mais Liége
Barre, étonne, disjoint la horde qui l'assiège,
Anvers détend le choc germain ;
Dans le brusque sursaut d'un vouloir énergique,
Aux côtés de la France a bondi la Belgique ;
L'Angleterre leur tend la main.

L'été, l'hiver, pendant des centaines de lieues,
Sous les soleils flambants, sous les étoiles bleues,
De près, de loin, le jour, la nuit,
On se bat : qu'un poilu tombe, un autre se lève ;
Le mort en souriant passe au vivant son glaive,
Et le carnage se poursuit.

Devant le nombre, hélas ! la vaillance recule.
La Pieuvre, vers Paris, élance un tentacule...
Mais sur la Marne s'incrustant,
Ayant juré de vaincre ou de mourir sur place,
Les nôtres ont fait tête, et l'Allemagne lasse
A son tour recule un instant...

***

— Hélas ! désastres sur désastres !
Apocalytique réveil !
Jamais, sous l'ardeur du soleil,
Sous la froide clarté des astres,
L'homme vit-il rien de pareil?

***

— N'est-ce pas le dernier quart d'heure qui commence?
Être ou n'être pas ! Choc, plus que tout choc, immense,
Où le Destin marque le pas !
Qui la fera pencher, la balance indécise?
Au seuil de l'avenir quel profil se précise?
Qui sera? Qui ne sera pas?

Qui va vaincre? Le Poing va-t-il broyer la Tête?
La force déchaînée au loin souffle en tempête
Sur le feu vacillant du droit.
Le sang rouge, le sang irremplaçable tombe...
Le genre humain prend-il mesure de sa tombe?
L'horreur au cœur des femmes croît.

Coulez, stériles pleurs des veuves et des mères,
Sur le sang des époux, des enfants éphémères !
Mêlez vos flots torrentiels !
Coulez et ruisselez et composez des fleuves
Où Celui qu'adoraient jusqu'ici nos épreuves
N'osera plus mirer son ciel !

La victoire fleurit comme une étrange rose
Que le sang pur et frais de la jeunesse arrose ;
Les morts en sont les jardiniers.
La victoire, aux grands soirs de gloire, est une plante
Dont la corolle funéraire, pourpre et lente,
Ne s'ouvre que sur les charniers...

***

— O poète, regarde encore
Si le cauchemar destructeur
Vers l'Orient ne se colore
D'un peu d'espoir, d'un peu d'aurore :
Que vois-tu là-bas, ô guetteur?

***

Ce que je vois n'est pas l'aube, c'est l'incendie !
Aux quatre vents du ciel la flamme au loin brandie
Dans les tourbillons de son vol
Consume les forêts, les bourgs, l'humus fertile.
Ce qu'épargne le feu, la mine le mutile.
Tout brûle et croûle au ras du sol.

C'est le bris incessant de l'œuvre héréditaire
Accomplie en commun par l'homme et par la terre
Au long des siècles, lentement ;
Un trésor de mille ans qu'une heure dilapide
Aux jeux froids d'une horde étonnamment cupide
De meurtre et d'accaparement.

Mais du lointain Ouest, sur la mer inquiète,
Sans peur des sous-marins, aux fils de Lafayette
S'offrent les fils de Washington.
Blancs, jaunes, rouges, noirs, tous les peuples ensemble
Vont écraser, roulant sur la terre qui tremble,
L'universel crime teuton.

...L'empire qui tenait l'univers sous son ombre
Et la force du droit sous la force du nombre,
L'empire barbare a vécu.
Le sang qui le gorgeait étouffe le vampire ;
Comme ressuscité, le monde enfin respire,
Libre, sur Attila vaincu !

Mais le choc fut si grand que l'humanité vibre
Encore et cherchera longtemps son équilibre.
La guerre n'est plus, mais la paix,
Sur les décombres noirs, sur la glèbe rougie,
N'érige pas encor sa tranquille effigie
Blanche dans l'azur à jamais.

Il faudra bien des jours, des mois et des années
Pour reconstituer les âmes ruinées
Du sol, des hommes, des cités,
Pour rendre aux criminels la honte de leurs crimes,
Le regret aux bourreaux, le pardon aux victimes,
A tous la foi dans les traités.

Alors, pâles encor des maux que nous subîmes
Comme des naufragés remontant des abîmes,
Et nous regardant dans les yeux,
Tous, nous verrons nos yeux, meurtris des mêmes transes,
S'illuminer, au fond, des mêmes espérances
Au reflet bleu des mêmes cieux.

Reforgeant les tronçons des armes en araires,
Tous, joyeux, par la paix, de nous retrouver frères
Dans le genre humain renaissant,
Nous vouerons en commun nos bras et nos pensées
Aux moissons que n'auront en vain ensemencées
Nos pleurs, nos sueurs, notre sang.

Réunis dans l'amour de tous ceux qui naguère
Étaient la fleur de leurs pays et que la guerre,
Aveugle, a fauchés sans remords,
Pour qu'il ne soit pas vain, leur sanglant sacrifice,
Nous fonderons, plus beau, le nouvel édifice
Sur le culte de tous les morts.

La guerre alors serait une guerre civile
Qui parmi les débris de leur dernière ville
Coucherait les derniers humains :
Plus de guerre ! La paix divine, l'harmonie !
— Ainsi marcherons-nous, sur la planète unie,
Vers d'inespérés lendemains...

Ernest JAUBERT.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LES ACCORDS DE LOCARNO ET LA NOUVELLE ORIENTATION POLITIQUE

Ce n'est pas seulement dans le langage courant que l'on manque de mesure, et que l'on abuse des superlatifs. Dans l'espèce d'ivresse lyrique qui a emporté la grande presse et tous les commentateurs ordinaires des actes diplomatiques du Gouvernement, c'est tout juste si, appliquant à la politique le jargon à la mode, on ne nous a pas parlé, à propos des accords de Locarno, d'un « supertraité »; dans tous les cas nous avons vu réapparaître ces expressions magnifiques, mais vraiment un peu usées : « l'aube d'une ère nouvelle, résultats grandioses et inespérés, l'âge juridique de l'humanité. » Même si les documents diplomatiques paraphés à Locarno étaient parfaits, un tel langage ne serait pas sans danger. Toujours est-il que son premier effet a été de provoquer un peu partout des ripostes qui ne sont d'ailleurs pas toujours justes. Certes si l'on se reporte à l'état d'esprit dans lequel fut conclu le traité de Versailles, si l'on songe au caractère *pénal* que les nations victorieuses avaient entendu donner à la paix qu'elles *dictaient* à l'Allemagne, si l'on réfléchit que le poids des réparations et des pensions repose encore toujours presque tout entier sur les nations sinistrées, si l'on se met dans l'esprit qu'après la guerre la plus manifestement injuste et la plus cruellement menée de l'histoire, la nation qui l'a entreprise échappe au châtiment et laisse à ses victimes la charge la plus lourde, on est tenté de juger les accords de Locarno avec une certaine sévérité. Ne sont-ils pas comme une première revanche du Reich?

L'Allemagne en effet a négocié d'égal à égal. Elle a fait sa rentrée solennelle dans la société des peuples civilisés, dans ce que l'on appelait autrefois « le concert européen », avant de faire son entrée officielle dans la Société des Nations. C'est de son plein gré qu'elle a consenti à reconnaître et à garantir un statut territorial qui lui avait été imposé. Que nous voilà loin de ce radieux après-midi de juin 1919 où l'on vit MM. Lloyd George, Wilson et Clémenceau, descendant les degrés du château de Versailles, s'offrir sur la sublime terrasse de Louis XIV aux applaudissements de la foule

tandis que par une porte dérobée disparaissaient les plénipotentiaires allemands!

Eh bien, nous dit-on, voilà qui est admirable. Ce contraste même montre les progrès accomplis par l'esprit pacifique. Il est bon que les souvenirs de la guerre s'effacent; la réconciliation de l'Allemagne et de la France ne marquerait-elle pas l'aurore de l'ère de concorde et de libre entente qui doit permettre un jour la constitution des États-Unis d'Europe? »

Soit. Mais, quoi qu'on en ait dit, c'est là la fin du système politique de Versailles, c'est la substitution d'une espèce de paix de compromis à la paix victorieuse et punitive que l'on avait voulu imposer aux Allemands. C'est en vain qu'au moyen de subtilités juridiques, on cherchera à nous persuader que les accords de Locarno ne font que confirmer et préciser les traités de 1919, ils en sont, du moins par l'esprit, le contrepied, et si l'on admet le système nouveau l'Allemagne n'est pas si mal fondée que cela à prétendre que la conséquence logique du pacte rhénan, c'est l'évacuation de la zone de Cologne, et même de la rive gauche du Rhin. Si l'Allemagne est admise sur un pied d'égalité dans la Société des Nations avec un siège au Conseil, c'est — on le reconnaît implicitement — qu'elle a satisfait à toutes ses obligations. Si on l'invite à garantir la frontière du Rhin, c'est que l'on a foi en sa parole; alors pourquoi continuer à détenir des gages, et à occuper des territoires?

La vérité, et cela se dégage de tout ce que nous savons de l'atmosphère même qui régnait à Locarno, c'est qu'à une politique de méfiance et de coercition, on substitue, coûte que coûte, une politique de confiance, d'entente et de conciliation.

Est-ce un progrès?

Personne ne contesterait que cette politique nouvelle est bien préférable à l'ancienne si l'on pouvait réellement avoir dans l'Allemagne la confiance que l'on affecte. Mais, dans le même temps qu'à Locarno MM. Luther et Stresemann se montraient fort raisonnables, le général Sixt von Arnim prononçait un de ces discours incendiaires dont les militaires allemands ont le secret; des renseignements sûrs et l'aveu même des Allemands, nous apprenaient que le désarmement du Reich avait un caractère singulièrement fictif, et que, dans tous les cas, les effectifs dépassaient singulièrement ceux qui avaient été fixés par le traité, enfin, on constatait que, dès à présent, une campagne très active et très habile s'amorce, tant en Amérique qu'en Allemagne, en faveur de la révision du plan Dawes, c'est-à-dire d'une nouvelle réduction de notre créance; des difficultés apparentes ou réelles que le cabinet Luther-Stresemann éprouve à faire admettre par le Reichstag les accords de Locarno nous font d'ailleurs prévoir un nouveau chantage.

De toutes façons, il apparaît à tout esprit impartial que la France, sinon l'ensemble des Alliés, donne plus qu'elle ne reçoit puisqu'elle est amenée fatalement à abandonner un gage certain, un gage matériel et territorial contre une simple promesse. Ainsi se justifient les critiques qui se sont élevées dans la presse contre les accords de Locarno. Mais en politique il arrive que le seul bien qu'on puisse obtenir c'est le moindre mal. Quelle que soit la justice d'une cause, il faut tenir compte de la façon dont la juge l'opinion européenne. Étant donnée l'attitude de l'Angleterre, celle de la Belgique, dont la politique étrangère est aujourd'hui dirigée par un homme qui a toujours considéré le traité de Versailles comme injuste, et qui fait de la réconciliation allemande l'axe de sa politique, étant donnée la pression financière exercée par l'Amérique, il était bien difficile à la France de persévérer dans sa politique de contrainte. Elle eût été seule. Pouvait-elle compter même sur ses alliés de l'Est, Polonais et Tchécoslovaques, pour qui le système politique de Versailles eût dû avoir un caractère sacré? Il semble que non, puisque, ayant adhéré solennellement au protocole de Genève, ils se sont empressés de se déclarer satisfaits des assurances qu'ils ont rapportées de Locarno.

Et puis, il y avait l'engrenage dans lequel on se trouvait pris. L'histoire diplomatique de ces dernières années a été l'histoire des abandons successifs auxquels la France a été contrainte sous la pression de ses anciens alliés qui, tout en de l'aider à faire payer l'Allemagne, ont travaillé avec une constance remarquable à ménager à celle-ci le moyen d'échapper à ses engagements. Depuis la conférence de Spa, tous les avantages, tous les droits que la France tenait de sa victoire se sont effrités les uns après les autres, et il était de plus en plus évident que si elle avait voulu contraindre, par la force ou par la menace, l'Allemagne à s'exécuter, elle se fût trouvée complètement isolée. Au lendemain de la victoire de la Ruhr, quand l'Allemagne, une

seconde fois, s'avoua vaincue en renonçant à la résistance passive, elle eût peut-être pu le faire d'accord avec la Belgique Pour des raisons demeurées mystérieuses, elle ne tenta rien : le gouvernement allemand attendit en vain les exigences ou les propositions de M. Poincaré. Encore mal remise de l'effroyable saignée de la guerre, en proie aux plus graves difficultés financières, menacée par l'Amérique d'un véritable chantage, gouvernée par un Parlement dont la majorité est d'extrême-gauche, la France isolée était-elle capable, était-elle d'humeur à résoudre par la force le double problème des réparations et de la sécurité? Ne valait-il pas mieux obtenir par la conciliation, la négociation, la diplomatie, des assurances qui valent ce qu'elles valent, mais qui ont du moins le mérite de mettre un terme — fût-il provisoire — à l'état d'inquiétude ou de tension où vit l'Europe? C'est à cette politique que s'est arrêté M. Briand : elle vaudra ce que vaudront la bonne foi allemande et la loyauté anglaise...

*
* *

Le principe d'un pacte de sécurité conclu avec l'Allemagne une fois admis, il faut examiner quelle en a été l'application. Si l'on a cru pouvoir qualifier d' « inespérés » les accords de Locarno, c'est qu'on pensait que les ministres allemands ne signeraient pas certains engagements qu'on exigeait d'eux et qu'on ne pouvait pas ne pas exiger; c'est aussi qu'on se rendait compte de la façon fort habile dont M. Briand avait su éviter certains pièges qui lui avaient été tendus. Il est plus que probable qu'en proposant de participer au pacte rhénan, imaginé par la diplomatie anglaise après l'abandon du protocole de Genève, M. Stresemann avait espéré le faire échouer, en faisant retomber sur la France la responsabilité de cet échec. L'adresse de M. Briand a été de le prendre au mot, et de l'entraîner beaucoup plus loin qu'il ne voulait aller. Mais, pour l'amener là, il a fallu lui faire des promesses dont on ne connaît pas encore l'importance. Si le succès obtenu par M. Briand en forçant M. Stresemann à signer le pacte est considérable, il a sa contre-partie.

En somme, les clauses du pacte rhénan sont fort enchevêtrées, malgré l'habileté de la rédaction, et semblent contenir quelques contradictions. Elles excluent tout recours à la force, tout en ramenant les sanctions prévues aux articles 42 et 43 du traité de Versailles, ainsi qu'aux articles 10, 15 et 16 du Covenant. Sous ce rapport, nous n'avons rien perdu : les Allemands voulaient que la frontière rhénane fût infranchissable aussi bien pour nous que pour eux; il est acquis que nous pourrions la franchir si l'Allemagne prenait l'initiative d'une violence quelconque contre un de nos alliés de l'Est. Ici, nous avons toute satisfaction.

Ce qui, par contre, peut prêter à controverse, c'est l'article 3, ainsi conçu :

Art. 3. — Prenant en considération les engagements respectivement pris par elles dans l'article 2 du présent traité, l'Allemagne et la Belgique, et l'Allemagne et la France s'engagent à régler par voie pacifique et de la manière suivante toutes questions, de quelque nature qu'elles soient, qui viendraient à les diviser et qui n'auraient pu être résolues par les procédés diplomatiques ordinaires; toutes questions au sujet desquelles les parties se contesteraient réciproquement un droit seront soumises à des juges, à la décision desquels les parties s'engagent à se conformer.

Toute autre question sera soumise à une commission de conciliation et, si l'arrangement proposé par cette commission n'est pas agréé par les deux parties, la question sera portée devant le Conseil de la Société des nations, statuant conformément à l'art. 15 du Pacte de la Société.

Les modalités de ces méthodes de règlement pacifique sont l'objet de conventions particulières signées en date de ce jour.

L'organisme permanent, institué par cet article, paraît prémunir parfaitement les gouvernements français et belge contre toutes les interprétations juridiques fantaisistes du traité que pourrait imaginer la subtilité allemande. Mais nous garantit-il contre les conséquences de certains événements possibles? Ni la restauration des Hohenzollern, par exemple, ni le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne ne constitueraient une agression mettant en mouvement les mécanismes imaginés à Locarno. Le traité de Versailles serait violé, mais quelle serait la sanction applicable? Si un État intéressé, comme la Tchécoslovaquie par exemple, s'avisait de prendre les armes comme elle le fit lors de la tentative de restauration de l'Empereur Charles, ne serait-ce pas elle qui serait considérée comme l'agresseur. Ne lui dirait-on pas qu'il eût fallu attendre la décision de la commission de conciliation puis de la Société des Nations, attente dont saurait fort bien profiter l'Allemagne?

Un autre article qui éveille l'attention, c'est l'article 8 :

Le présent Traité sera enregistré à la Société des nations, conformément au Pacte de la Société. Il restera en vigueur jusqu'à ce que, sur la demande de l'une ou de l'autre des Hautes Parties contractantes notifiée aux

autres puissances signataires trois mois d'avance, le Conseil, votant à la majorité des deux tiers au moins, constate que la Société des nations assure aux Hautes Parties contractantes des garanties suffisantes et le traité cessera alors ses effets à l'expiration d'un délai d'une année.

Eh quoi! Ce pacte qui doit assurer la sécurité de l'Occident n'aurait donc qu'un caractère purement provisoire? il serait à la merci d'une décision de la Société des Nations! Qu'une des hautes parties contractantes se sente assez forte pour dénoncer le pacte de garantie, il lui suffira d'en appeler à la S. D. N. et de réunir une clientèle de petits États parmi lesquels il en est beaucoup qui sont toujours prêts à courir au secours du plus fort, de mettre en jeu d'habiles moyens de propagande, pour renier la signature de Locarno!

Comme cela éclaire l'esprit dans lequel le pacte a été conclu! C'est sous le signe de Genève que l'on a travaillé et cela aussi montre à quel point le système de Versailles est battu en brèche.

Le principal défaut du traité de Versailles, c'est qu'il contenait une contradiction fondamentale : d'une part, il consacre la victoire et le droit du vainqueur, de l'autre il institue un système politique, la Société des Nations, qui doit aboutir à ce qu'il n'y eût jamais ni vainqueur ni vaincu. Les traités de Locarno, qui consacrent l'impuissance du traité de Versailles et préparent son abrogation, annoncent le triomphe du système politique qui a la Société des Nations pour clé de voûte. Eh bien! la voilà l'ère nouvelle annoncée à l'extérieur. Si Locarno inaugure la politique juridique dont la Société des Nations sera la maîtresse, n'avait-on pas raison de considérer ces entrevues comme une date historique? La politique de la Société des Nations, la fin des guerres, que peut-on demander de plus? Et n'est-ce pas la politique même de la France, puissance juridique et pacifique, qui triomphe?

On voudrait le croire mais alors que la France a fait, et fait encore à cet idéal tous les sacrifices, les puissances qui l'entourent n'ont abdiqué aucun de leurs égoïsmes nationaux, et c'est là qu'est le danger.

L'Allemagne n'a rempli aucune de ses obligations et de son aveu même entretient une armée beaucoup plus forte que le pacte ne l'y autorise, cependant que l'éducation de sa jeunesse est faite pour entretenir la haine de l'ennemi héréditaire; l'Angleterre n'a plus guère de soldats mais garde la maîtrise des mers; l'Italie étale chaque jour des ambitions grandiloquentes. La France seule témoigne officiellement sa confiance dans les traités, la Société des Nations, la justice internationale. Elle semble avoir oublié que c'est grâce à une véritable conspiration européenne que la France a été peu à peu contrainte de renoncer à la presque totalité des réparations auxquelles elle avait droit. Comme ils avaient peur d'une hégémonie française, ces « bons Européens » qui triomphent aujourd'hui! Et pourtant si un jour l'esprit européen devient une réalité agissante, c'est aux sacrifices de la France, à sa confiance dans la loyauté des peuples qu'on le devra.

L. DUMONT-WILDEN.

LE ROMAN

LE NOUVEAU « MAL DU SIÈCLE »

De la littérature que nous avons inscrite, dans notre essai du mois précédent, « sous le signe du désordre », à celle que nous rattachons aujourd'hui au nouveau « mal du siècle », la tradition serait aisée. On passe tout simplement peut-être de ceux qui jouissent du désordre à ceux qui en souffrent. M. Joseph Delteil, dans *Les Cinq Sens*, nous présentant « le style complet du jeune homme moderne, insensible et sensuel » ajoutait : « Le mal du siècle lui mord les lèvres à pleines dents. » Voici quelques livres où nous apparaît cette jeunesse d'aujourd'hui.

***

M. Philippe Soupault a lui-même rédigé le « Prière d'insérer » qui doit donner une idée de son nouveau récit : *Le Bar de l'Amour*. Nous avons déjà signalé ce petit ouvrage comme une expression du malaise d'aujourd'hui, quand il se manifeste par la fatigue, la veulerie et une sorte d'abdication. Julien, le personnage principal, ressemble à cet égard aux personnages des précédents livres, dont l'un, le « Bon Apôtre », se demande : « que suis-je? » et qui tous s'ignorent eux-mêmes. Suivant une expression

(1) Philippe SOUPAULT, *Le Bar de l'Amour*, « Les Cahiers du mois » [illegible] Éditions de la Nouvelle Revue Française [illegible] Marcel ARLAND [illegible] *Mal de mon âge* [illegible] 1 vol. in-16.

de l'auteur, ils sont « nés pour partir », disons pour se lancer à la poursuite de leur propre personnalité fuyant comme une ombre. Un clairvoyant critique hollandais M. Timmermans, a signalé qu'à ce point de vue, le *Bar de l'Amour* ne différait pas essentiellement des précédents romans du même auteur. Julien, écrit-il, « appartient bien à la famille des Jean X et des David Aubry, types de ces néo-romantiques de l'après-guerre, dont le nouveau mal du siècle présente des symptômes qui trahissent une singulière détresse morale, voire un nihilisme presque radical. » Nous sommes en présence d'un désespoir romantique d'un genre particulier. Il se manifeste d'abord par l'impuissance d'aimer. « Insensible et sensuel », dit Joseph Delteil, de son Gaspard. L'impuissance d'aimer vient, chez ces jeunes garçons, d'une incapacité de se fixer ou plutôt d'une volonté très nette de ne pas se fixer. L'amour romantique était un don éperdu de tout l'être, un abandon et un élan. Le néo-romantisme, si l'on peut donner ce nom à la littérature qui exprime le nouveau mal du siècle, consisterait essentiellement dans l'égoïsme de l'individu et sa réserve. Ne se donnant que pour se reprendre, il se prête, tout au plus. Ainsi Julien, quand il est devenu l'amant d'une femme mariée, la quitte délibérément après vingt-quatre heures, pour ne plus la revoir. « Il ne faut pas m'en vouloir. Si je parle ainsi, si je vous dis qu'il faut nous séparer, c'est parce que je me connais, parce que je suis quelqu'un qui ne peut apporter dans votre vie qu'une tristesse morose, une tristesse qui ne serait ni mélancolique, ni vraiment douloureuse, mais une tristesse qui serait comme un dégoût. » Oui, il se connaît, il se sent terriblement banal, il représente la forme élémentaire ou, si l'on veut, le plus bas degré du type que nous avons à considérer.

⁂

Après quatre brefs ouvrages, nés de la guerre, et qui en proposaient un commentaire lyrique — *Etat-Civil, Interrogation, Fond de cantine, Mesure de la France* — M. Drieu la Rochelle veut nous faire sentir l'inévitable pression des difficultés et des métamorphoses sexuelles sur les gestes de ses contemporains. Mais il se trouve ici devant un inconnu, dans lequel, « pour une raison ou une autre », ainsi qu'il veut bien nous le faire savoir, il n'a pas pénétré. Situation pénible qui ne lui permet pas d'établir les responsabilités, mais lui inspire tout au moins le désir de les rechercher : d'où son titre, emprunté à la procédure juridique. Il ne prétend donc pas nous livrer toute la réalité profonde de ses personnages et s'excuse de ne pas mettre sur eux un accent vraiment humain. Très habilement, d'ailleurs, très sagement et modestement aussi, il s'en est tenu à quelques individus dont la jeunesse et le manque de génie fournissent à cette excuse une justification.

Nous fûmes surpris, surpris par l'armistice, surpris par l'air de la paix. C'est le thème du premier récit. Guy La Marche est un jeune soldat qui, avec ses gros muscles, au sortir des tranchées, — « si les hommes avaient osé, si les femmes avaient su! » — bronche dans des pièges grossiers, se languit au fond des bars et tout d'un coup, trouvant à employer sa force brute dans les affaires, se redresse : « un court voyage d'aller et retour dans un pays qui ne lui a pas plu, où il est allé parce que c'était la mode. Il a vingt-quatre ans. Il est rentré, n'en parlons plus. »

Gonzague, trépidant et inerte, hâbleur et désolé, se jette sur tous les faux-semblants d'aujourd'hui, essaie d'en remplir son bagage. Il se retrouve les mains crispées, à côté d'une valise vide, — elle donne son nom au dernier récit — avec une bonne santé inutile. Ignare, il a manqué la seule chance qui s'offre aux humains de réaliser la vie, en donnant, par l'art, du prix aux sensations. « Ne sachant rien du passé, il laissait aussi le présent lui échapper. Il ne lisait pas les livres, il ne regardait pas les tableaux, il n'écoutait que la musique.... Je lui souhaitais un ami pédant qui lui fît un affront et le forçât (1) à ouvrir la valise vide avec laquelle il pensait plus tard improviser des tours de prestidigitation. » Il lui faut une activité qui lui permette de perdre toutes ses minutes. « Il se serait réconcilié avec le plus féroce de ses ennemis, s'il en avait eu, pour que cette présence pût le leurrer un soir encore. Seul, il aurait été obligé de penser, de sentir. Il craignait les mouvements inhabituels. » Le ton de la satire paraît, on le voit, à M. Drieu La Rochelle le moyen le plus convenable pour jeter quelque lumière sur ces ridicules où il nous avertit que l'on aperçoit le germe des vices.

Et voici, dans le troisième récit, *Le Pique-nique*, un autre garçon encore, Liessies, qui a aperçu, grâce à la guerre, quelque réalité et qui, devant une jeunesse formée seulement de ce qu'il y a de plus conventionnel dans les vi-

(1) Nous corrigeons le texte qui porte : « le força ».

ces, se défend, se raccroche à son pauvre sentimentalisme de soldat. Mais il est blessé : « ...Le massacre de ses amis, la méfiance de la ville ou le reste d'un mépris juvénile pour ce qui ne le comblait pas d'un coup, tout cela faisait qu'à vingt-huit ans, après des années de lutte à main armée, il se retrouvait seul. Il n'y avait pas de groupe où il pût mettre à l'abri une femme. L'impatience l'avait chassé hors de sa famille, il n'avait pu supporter la différence de mœurs qui se fait sentir d'une génération à l'autre. Rien n'est plus compliqué, plus obscur, que cet imbroglio, ce chassé-croisé de sentiments et de sensations entre Gustave Marchélepot, Jeannette de Bayeux, Gwen Brace (une Américaine), M. Généreux du Genroy et le pauvre Liessies, étouffant « sa plainte contre un inconnu de désirs, de fatalité, de misères qui abat autour de lui les hommes et les femmes. »

Ce désordre, qui le dominera? Non point, certes, le jeune homme ni la jeune fille du dernier conte, *Anonymes*. Sue et Stan, en proie à la hâte de la jeunesse et aux vieilles séductions de la nature et de la société, à toutes les idées difficiles aussi — le jeune auteur ne précise pas davantage — qui sont notre lot. Leur impuissance à se dominer et à se comprendre, à comprendre et à dominer leur temps, M. Drieu la Rochelle ne la manifeste-t-il pas avec une force suffisante, quand il nous les montre se mariant sans se connaître, comme deux passants anonymes jetés l'un sur l'autre par le reflux d'une foule égarée et terrible

Ce n'est point, pour le critique, une précaution inutile de suivre littéralement, comme nous l'avons fait, l'interprétation que l'auteur a pris soin de nous présenter de son livre : le risque est si grand de se méprendre, quand l'écrivain s'abandonne à toutes les libertés et à toutes les incohérences d'une spontanéité si brusque. Nos jeunes romanciers en prennent vraiment à leur aise avec la composition, le développement, l'expression. Non que cette manière brutale, expéditive et saccadée soit sans force et n'aboutisse à d'heureux résultats : images neuves, saisissants raccourcis, ellipses expressives. Mais comme le dessin général est difficile à pénétrer, combien difficile à suivre la marche de la pensée! Nous avons essayé, à diverses reprises, de caractériser cet art, qu'il faudra bien un jour — le moment peut-être n'est pas encore venu — tenter d'analyser et de définir. Un renversement s'est produit, grâce auquel il semble que l'art soit devenu plus aisé et, du même coup, la critique plus difficile. Nous n'avons voulu, pour aujourd'hui que nous en tenir à la physionomie générale de cette *Plainte contre inconnu* et à sa signification.

∴

Étienne, le héros du nouveau roman de M. Marcel Arland et qui lui donne son titre, n'est encore qu'un enfant. Placé au centre du livre, il n'en fait pas tout le sujet, avec la crise qui ébranle son âme, ni même peut-être, le sujet véritable. Celui-ci ne serait-il pas aussi bien le tourment d'une femme entre son fils, son frère et son amant? Ne pourrait-il être encore l'étude voilée des tentations et des troubles que répudient les lois et les morales? Mieux enfin : la détresse et le dégoût baudelairiens qui s'emparent de presque tous les personnages? Tourment, détresse, dégoût : toujours des mots exprimant la même idée. M. André Gide disait de l'œuvre précédente de Marcel Arland, *Terres Étrangères* : « Un pur tourment. » C'est bien cela. Mais ce tourment, éternel dans son essence, porte la marque d'une époque, et rien n'importe davantage que de la relever ici, pour dégager la contribution personnelle de celui qui revendique d'avoir été l'un des premiers à signaler, à analyser, à confesser ce nouveau « mal du siècle. »

Il prend bien des formes..... Revenant, dans un dernier chapitre qui sert d'épilogue, aux lieux où il a connu les personnages, le narrateur regarde ces trois êtres — M. d'Albert, Louise sa sœur, Étienne — sur qui s'abat une égale désolation. Ils ont tenté de vivre, conclut-il pour résumer ses impressions et le sens même de son récit : « jeu des passions et de leur destin, un irrémédiable échec les a déconcertés, et voici qu'ils ne reconnaissent plus le sens de leur vie. » Alors, il fait un retour sur son propre cœur à lui, qui n'a même pas voulu, qui n'a su être heureux ni malheureux, à lui le témoin, l'observateur, le curieux, dont les jours se sont passés en tiraillements et en impuissante perversité. » Que voulait-il donc? Il nous le dit quelque part : un peu de vie simple et pure. Nous lisons. Nous sommes fatigués de toutes ces complications et de tous ces malades. Là encore nous voilà contraints de respirer, comme les quatres protagonistes de *Plainte contre inconnu*, l'air irrespirable de ce temps-ci. M. Marcel Arland veut, j'imagine, nous faire entendre que le rôle de l'artiste, c'est précisément d'être ému de tous ces conflits, de toutes ces actions, de tous ces gestes, de dominer ainsi la vie par un tel pouvoir de se réjouir et de souffrir avec les autres hommes, de laisser le

drame se dérouler en lui sans qu'il s'y engage lui-même et de *se délivrer ainsi de tout ce qu'il n'a pas osé être.*

Tel est, en effet, le précepteur d'Étienne, véritable héros du livre et sans nul doute interprète de la pensée de l'auteur. Comme pour que nous ne nous y trompions pas, un cynique lui fait contraste. Or, voici ce qu'il lui reproche : « Vous n'osez pas agir et poussez les autres à commettre vos actions. Vous êtes mûr pour rêver des romans, prétextes à ne pas vivre. Pour moi, j'agis moi-même, C'est plus dangereux, mais plus digne de nous. » Lui aussi connaît tout aussi bien qu'un autre le pire malheur, celui d'errer sans croyance, sans attache, avec au cœur cette perpétuelle angoisse. Mais il hait l'aridité, les hésitations, le satanisme intellectuel : il préfère le satanisme de l'action. M. Marcel Arland ne lui donne pas raison. Frappé du fait que le nouveau mal du siècle se manifeste par la violence, l'obscurité et le désordre de parti pris, il refuse de s'y abandonner ou d'en faire l'apologie. Tout son effort, au contraire, tend à s'en arracher et à créer sur tant de trouble une harmonie nouvelle. Par la vertu de l'art d'abord, et peut-être aussi d'une autre manière encore. Façonné à son image, Étienne s'est accoutumé à regarder sans cesse en lui et il a perdu le goût d'agir. Il a vu vivre, et il a trouvé le spectacle si beau qu'il renonçait à sa vie. « J'ai toujours souhaité d'être un héros et je fus un lâche. » Alors son guide, son ami lui révèle le grand secret : « Toute notre infortune, lui dis-je enfin, vient peut-être de ce que nous n'avons point su nous assujettir à des règles. » Mais ce serait une conclusion trop claire, et l'adolescent riposte : « C'est l'espace par delà ces règles qui m'attirait, et je le devinais d'une indicible pureté, comme, dans mon enfance, derrière les collines de l'horizon, je pressentais des pays merveilleux. » Ils ont, l'un et l'autre, manqué de simplicité.

L'auteur aussi. Ce roman, qui débute comme un chef-d'œuvre de narration précise et dramatique, va se compliquant à l'excès et se charge de tant d'éléments que le jeune romancier ne les domine plus. Nous attendons l'œuvre prochaine où son talent sera plus mûr et lui même plus maître de son art. Elle aura plus de force et de beauté sans doute, mais non pas peut-être plus d'intérêt.

***

C'est tout juste aussi ce qu'il convient de dire du premier roman de M. Victor Gauvain : *La Mort de mon Ami.* Il paraît avec une brève préface de M. Édouard Estaunié, l'initiateur et le maître de cet art qu'il loue dans l'œuvre du débutant : «... Je connais peu de pages aussi lourdes de ce que la vie comporte de complexe et d'illogique, aussi évocatrices des multiples humeurs de la misérable humanité moyenne... » Le grand romancier de *La Vie secrète, Les choses voient, Solitudes, L'Ascension de M. Baslèvre, L'Appel de la route,* — ces chefs-d'œuvre — était le maître prédestiné d'une génération inquiète et ardente à la fois. Son influence, déjà très sensible, ne fera vraisemblablement, durant quelques années, que grandir. Mais quand verrons-nous reparaître, chez ceux qui s'inspirent de lui, la maîtrise de son art?

Ce n'est pas à lui, d'ailleurs, mais au « grand courant romanesque balzacien » que M. Édouard Estaunié rattache cette formule. Peut-être est ce en effet de là que son original génie l'a tirée pour la renouveler. Il voit très bien, quoi qu'il en soit, comment elle s'accorde avec les besoins d'une génération qui « transporte dans le domaine des sentiments des ardeurs et une volonté d'autant plus exagérées qu'elles se sentent inemployées. » N'est-ce pas la définition même du « mal du siècle », telle que nous l'appliquons aux romantiques de 1825? Les mêmes causes produisent les mêmes effets. « Les héros de *La Mort de mon Ami* ne parlent pas de la guerre : toutefois, leurs modes de penser, leurs réactions leurs fièvres, tout crie qu'ils sortent d'elle. » Tout criait, pareillement, qu'un Lamartine, un Hugo, un Vigny, un Musset, sortaient des bouleversements de la Révolution et de l'Empire.

La petite ville de province — c'est ici Bayonne — où « l'on pressent presque malgré soi, la foule des mystères, les romans prodigieux, les germes des passions et de desseins sinistres qui peuvent s'y entrechoquer, agrandis démesurément par les ombres »; la nécessité, pour ainsi dire fatale dans ce cadre; d' « une vie occulte sans analogie avec le déroulement continu des occupations quotidiennes »; les êtres que nous approchons et qui toujours restent séparés de nous par un obstacle; l'histoire de la vie intime, de la vie cachée, avec ses retirements extraordinaires et ses sarcasmes inexprimés, dont rarement il est donné à qui que ce soit de percevoir la plus infime parcelle; cette découverte de tant de drames contradictoires qui peuvent coexister au sein de la famille la plus unie : — tout cela, nous le connaissons, et même la vanité de tous les conflits humains, l'inanité de

tant de négations et de railleries, de combinaisons et d'enquêtes, « devant le torrent éternel de la destinée qui nous engloutira tous en fin de compte », et ce « calme trompeur de deux êtres séparés par une foule de contradictions et de tortures ». Ce n'est pas la partie neuve, ni seulement renouvelée, dans le roman de M. Victor Gauvain.

Nous retrouvons là l'influence de M. Édouard Estaunié, comme nous reconnaissons sa grande manière dans le développement du sujet. C'est par le hasard de la destinée que le principal personnage a pu découvrir une sphère plus étendue du drame où sombrait une partie de sa jeunesse. Tous les personnages s'avancent parmi des complications dont beaucoup ne seront jamais élucidées. « La vie est ainsi faite : une série de recoupements, provoquant le désir puis l'obsession maladive de tout connaître; on s'y épuise en vain; mais un nouveau décor prend la place de l'ancien, suscitant d'autres énigmes autrement pressantes et insolubles. » Ainsi « qui peut se flatter de connaître à fond le plus mince épisode de n'importe quelle tragédie humaine? » Il y a une parfaite cohérence et, à vrai dire, une communion nécessaire, une dépendance réciproque, dans le rapport d'une telle conception de la vie et d'une telle exécution artistique. Ni l'un ni l'autre élément ne se présente comme appartenant en propre à l'auteur de *La Mort de mon Ami* ou portant sa marque.

Mais ce qui, au contraire, est bien à lui ou du moins représente l'apport de sa génération et de son temps, c'est, en premier lieu, cette psychologie des deux principaux personnages, Roger Hauteville et Cécile Dupard, celle aussi de François Bornel qui nous rapporte l'histoire de la mort de son ami. Nous les comprenons difficilement pour la raison sans doute qu'indique non sans mélancolie M. Édouard Estaunié dans sa préface : « Ils marquent à leur manière l'étape intermédiaire d'un état d'esprit dont les changements vertigineux ne sont pas sans troubler un peu des gens de mon âge qui, par la force des choses, en viennent à faire figure d'émigrés... » Roger a dix-sept ans, Cécile vingt-deux. Elle : une cérébrale, travaillée de folles chimères, et qui a voulu agir sur le jeune homme en intellectuelle raffinée. Elle s'est prise au piège de sa propre sensibilité. D'autre part, les parents de Roger ont le projet de la marier à leur fils aîné, Albert; ils prennent comme intermédiaire un cousin qui pensait à elle pour son propre fils. Et quand Roger raconte l'histoire à son ami François, il en altère le dénouement pour lui laisser une image de candeur qui ne correspond pas à la réalité. Alors l'amitié parfaite sombrera chez le survivant quand il apprendra qu'il a été leurré par celui dont les faiblesses ne valaient, à ses yeux, que parce qu'il avait su les dominer finalement. Cécile, Roger, François : quelles sensibilités inquiètes, frémissantes et tourmentées!

Un autre trait s'ajoute à la complication des âmes pour imprimer sur l'œuvre le signe du temps : c'est leur vision désenchantée de la vie et ce goût de cendre que le contact de toute réalité laisse à leurs lèvres. Les truculences du réalisme d'antan nous apparaissent comme innocentes et pittoresques auprès de cette ironie sèche, amère, de cette complaisance satanique à faire saillir tout ce qu'il y a de morbide ou de sordide, de destructeur dans l'individu ou la société. Émile Lemonnois, l'ancien surveillant de Roger au lycée, est un personnage atroce à la fois irréel comme un cauchemar, vivant et symbolique. La famille Hauteville, la famille Dupard, la famille Ardouet suggèrent l'impression d'une réalité à double fond, où s'égarent, tâtonnent, chancellent puis se perdent nos idées les plus chères, nos sentiments les plus sains. Tout cela est infiniment cruel, comme l'histoire elle-même, comme le dénouement. Si quelque sagesse se fait jour, quelque conclusion positive, c'est surtout, comme dans *Étienne*, le désir de dominer ce désordre, l'aspiration à une harmonie nouvelle. Cécile demande à François de ne pas condamner Roger, de considérer qu'il fut « un homme, lui aussi, avec un assemblage de défauts et de qualités également forts, également essentiels. » Elle insiste sur la complexité de chaque être humain, avec l'enchevêtrement de ses instincts et de ses pensées obscures, les influences qui se partagent son cœur, les énergies qui se sont concentrées autour de cette frêle existence... L'idéal, évidemment, serait de les dominer.

Firmin Roz.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

UN ESSAI DE JEAN DORNIS SUR GABRIELE D'ANNUNZIO

Gabriele d'Annunzio. Jean Dornis : que de souvenirs pour moi dans ces deux noms! C'est en effet dans le salon de Jean Dornis que j'eus

l'heureuse fortune de rencontrer pour la première fois l'auteur du Feu. Ce salon méritera d'avoir un jour sa place dans l'histoire littéraire de notre époque. Il représente l'un des derniers sanctuaires de nos Muses délicates et de nos Muses guerrières. C'était un soir de la période facile et si brillante d'avant-guerre. Je revois encore, sur le fond de boiseries anciennes du salon, que rehaussait l'éclat d'une blanche corbeille d'hortensias, la maîtresse de maison, assise dans son fauteuil, près de la cheminée, appuyant sur sa main son ferme et pur profil. L'heure était avancée. Les souffles de la nuit apportaient par les croisées les frais parfums du Bois. Soudain la porte s'ouvrit. Un invité entra, d'allure discrète, presque timide. Les regards s'étaient fixés sur lui. Son nom courut : Gabriele d'Annunzio! Il avait l'air, non pas flatté, mais comme gêné, importuné de l'émotion qu'il produisait. Il vint saluer la maîtresse de maison, s'assit près d'elle; et sachant tout ce qu'on attendait de lui, il se livra à son démon, il causa. Sa conversation surpassait en éblouissements ses pages les plus splendides. Son entretien ne porta, ce soir-là, que sur l'art littéraire. Il l'esquissa tel qu'il l'imaginait dans l'avenir. Il fut poète et métaphysicien, répandant ses idées dans une sorte d'atmosphère conceptuelle toute flamboyante de métaphores.

Depuis, j'ai revu plusieurs fois, chez Jean Dornis, Gabriele d'Annunzio, non plus dans la féerie d'une réception mondaine, mais dans le charme et l'abandon de l'intimité. C'est ainsi qu'un après-midi, il nous lut — Alfred Droin doit s'en souvenir — sa poésie exquise *La Pluie sur la Pinède*, où s'exprime en paroles cadencées ce que chuchotent les gouttes d'eau sur les feuillages. Sa physionomie, pendant cette lecture, offrait un saisissant contraste : tantôt l'élévation sévère et mortifiée d'un moine, tantôt la sensualité cruelle d'un aegipan. Il allait du Faune à l'Archange, en remplissant tout l'intervalle.

Ces souvenirs me revenaient en foule, d'autres encore, que je raconterai peut-être un jour, parmi lesquels cette étonnante prophétie de la victoire de la Marne, que me fit d'Annunzio, dès le début de la guerre, au centre d'aviation de Villacoublay, dans un petit pavillon qu'assourdissait une vibration d'hélices... oui, tant de souvenirs!... tandis que je lisais le magistral ouvrage que Jean Dornis vient de consacrer à ce noble inspiré, et qui demeurera attaché à son souvenir comme la rose à la feuille du laurier, sur une même tige fraternelle et vivace.

Jean Dornis, dans cette étude, nous retrace d'abord l'enfance du Poète, son âme avide de rêve et de réalité, son amour pour la mer sauvage, sa passion pour la terre des Abruzzes, et ses sœurs, ses sveltes sœurs, et la *mammina* qui lui donna son cœur insatiable. Puis c'est l'adolescence, les bibliothèques dévastées, le premier culte du jeune homme pour les héros de la Patrie, l'étincelle poétique jaillissant des odes de Carducci, et l'essai de début, *Primo Vere*, publié à quinze ans. Son second volume, *Canto Novo*, le rend presque célèbre. Il se jette dans le faste, le luxe raffiné des salons de l'aristocratie romaine. Et, déjà, il est l'Enfant de volupté, consumé par une vie brûlante, de sports violents et de plaisirs, mais conservant au fond de son cœur, dans ses pires inconstances, l'amour de son pays, l'amour de Rome surtout. Roses du palais Barberini, clarté de la lune qui dort sur les fontaines invisibles, amandiers et cyprès, beauté des ruines, grandes images incestueuses de Phèdre et de Pasiphaé, tout s'anime, tout s'éveille dans ce cerveau d'artiste. On entend dans ses vers comme un écho de Théocrite et de Virgile : mais aussi cette « démence aphrodisiaque » qui ne cessera plus de bondir dans ses odes en agitant ses cymbales d'or. Et, dans cette âme d'enfant, s'épanche déjà la source noire, l'amertume des larmes, ce désir d'autre chose que l'amour humain, cette avidité de se purifier dans l'air des montagnes, parmi les vagues de la mer natale, et, ce qui restera sa consolation suprême : l'art, la joie de trouver un vers parfait, « un de ces vers qui sont à tous et à personne, comme l'espace, la lumière, les choses éternelles ».

C'est ainsi qu'à peine adolescent d'Annunzio éprouve déjà dans son cœur tous les retours, toutes les aspirations nostalgiques de l'Enfant prodigue. Il regrette le passé, le sentier qui ramène à la maison de l'enfance, « les rosiers blancs du verger », ce qui subsiste, dans l'été, du printemps enseveli, son âme simple et légère d'autrefois.

Avec les *Laudi* la gloire est venue. Le poète, selon les paroles mêmes de Jean Dornis, rêve de faire son salut par la sincérité de son cœur. « Il veut créer le symbole de cette jeune Italie qui monte à la lumière, éternellement riche d'amour et de foi. » Sans doute, l'abondance verbale décourage et fatigue parfois l'attention du lecteur. Les strophes se changent en énumé-

rations. La pensée se perd en sonorités redondantes. Toujours est-il que le poème de *Laus Vitae* restera « l'ouvrage le plus génial qui ait été essayé dans la poésie italienne depuis la *Divine Comédie*. D'Annunzio a ressuscité la poésie de son pays par l'esprit lumineux et la métrique libérée des Grecs ».

La partie du volume relative à l'étude de d'Annunzio romancier n'est pas moins remarquable. Ces romans, comme on le sait, sont presque tous des autobiographies. On y retrouve les tortures intimes, les oscillations douloureuses de cette âme affolée de jouissances et s'efforçant de les raffiner toujours davantage. Deux qualités y prédominent : une sensibilité d'une intensité presque morbide, mêlée à cette puissance constante de renouvellement, qui est la marque même de la virilité. Toutefois, dans son œuvre en prose comme dans son œuvre de poésie, d'Annunzio reste avant tout un lyrique, balançant les violences effrénées de son désir par les plus hautes voluptés de l'intelligence. Il réalise ainsi parmi nous le type humain de la Renaissance, de cette Renaissance qu'il a nommée lui-même « un printemps de l'esprit », et qui tire sa vigueur des sentiments d'énergie et de magnificence portés à leur plus haut degré.

Nous savons aujourd'hui à quels excès aboutit cette superbe et damnable doctrine : au néronisme, à l'instinct de cruauté, à tous ces détraquements où le mécanisme mental finit par perdre son équilibre. Jean Dornis a su très bien analyser ce caractère nietzschéen du romancier. Seules existent pour lui sa pensée et sa volonté. Et cette volonté emprunte nécessairement la figure du droit : car, ce qu'il a voulu créer, ce n'est pas la Justice, mais la Beauté. Il doit donc la farder, cette Beauté, la masquer, pour lui donner les apparences du Juste. Et pourtant, est-on vraiment fondé à dire que c'est bien là le dernier mot de sa pensée?

Il semble prématuré de l'affirmer. Il faut lire, en effet, les pages admirables de la rencontre de Gabriele d'Annunzio avec Adolphe Brémond, c'est-à-dire l'histoire de sa première rencontre avec l'esprit du Christ, pour prolonger la courbe de son évolution, et deviner peut-être où elle aboutira.

Lyrique, subjectif, descriptif, porté par son mouvement naturel vers le symbole et l'allégorie, Gabriele d'Annunzio était-il destiné à remporter sur la scène les mêmes triomphes que dans la poésie ou le roman? Ici encore, Jean Dornis a su très habilement démêler les raisons qui expliquent l'insuccès des premières œuvres, et celles qui justifient les applaudissements dont furent accueillies *la Fille de Jorio* et *la Nef*. Dans le *Songe d'une Matinée de Printemps*, comme dans le *Songe d'un Crépuscule d'Automne*, dans *la Ville Morte* comme dans *la Gioconda*, dans *Francesca de Rimini* comme dans *Phaedre*, les règles de la poésie dramatique ne sont presque jamais observées. L'action est étouffée par le récit. Les sentiments n'évoluent guère. Les personnages sont réduits à une valeur de symbole. Frénétiques comme l'auteur, ils parlent sa langue chargée d'images. Ce sont tous des dérivations de sa personnalité. En un mot, on peut dire que les tragédies de d'Annunzio sont des plaintes lyriques, des poèmes dialogués, dont le verbalisme étincelle de magnifiques beautés, mais dont la véhémence continue finit par accabler.

Dans deux œuvres, cependant, Gabriele d'Annunzio a réussi à s'arracher à ce subjectivisme. Dans *la Fille de Jorio* il a révélé l'âme de gens antiques et rudes, où se battent et crient de grandes passions élémentaires. Et, dans *la Nef*, il a pénétré jusqu'au mythe qui intéresse un peuple entier, « car le moment de l'action est celui où se fonde une cité, où se forme une âme nationale réservée à de grands destins ».

Les deux derniers chapitres sont intitulés : *d'Annunzio et la guerre*, *d'Annunzio sociologue et chef d'État*. Les événements auxquels ils se rapportent sont dans toutes les mémoires. Mais on relira toujours avec la même émotion les paroles prodigieuses qui ont mis l'Italie debout et transformé cette enfant de Cypris en une Pallas armée. On relira surtout les statuts de la Constitution de Carnaro, qui achèvent la personnalité de d'Annunzio et permettent de déterminer l'ampleur exacte de son génie, la plus haute cime littéraire, peut-être, de l'Italie, avec Virgile et Dante.

Léon Thévenin.

LE THÉATRE

UNE COMÉDIE SENTIMENTALE

Pratiquement [illegible] il n'est pas difficile de [illegible] le genre auquel appartient la dernière [illegible] dramatique de Charles Vildrac, représentée à la Comédie Montaigne avec Mlle [illegible]

lentine Teissier dans le principal rôle : c'est une pièce à grand succès. Littérairement, la tâche est plus malaisée, et c'est pourquoi il ne peut y avoir rien de plus intéressant, que de rechercher les raisons du triomphe qui a signalé la répétition générale de *Madame Béliard*.

D'abord, aux yeux de beaucoup de spectateurs, M. Vildrac fait figure de jeune et même de novateur. Au Vieux-Colombier, son *Paquebot Tenacity* a été suivi avec une ferveur attachée à un symbolisme supposé et comme cet ésotérisme était déguisé sous les apparences du plus minutieux réalisme et de la plus pénétrante observation psychologique, l'ensemble plut au public et fit même, je crois bien, de l'argent. Chacun sait combien l'originalité, au théâtre, est difficile, car les spectateurs en sont généralement avides et craintifs. Ils la désirent passionnément et, dès qu'elle s'offre, ils en sont tout déconcertés. Il est donc nécessaire que la moindre nouveauté soit aussitôt compensée par du déjà vu. Toute initiative doit être, ensemble, éclatante et voilée. M. Vildrac a toujours répondu, soit par réflexion, soit par instinct, très exactement à cette exigence. Il passe pour original et son originalité passe.

De plus, M. Vildrac est réellement un observateur attentif qui possède le don (c'est tout le génie dramatique) de traduire les mouvements de l'âme par les équivalents visibles que constituent les péripéties d'un drame, les attitudes, les gestes et les propos d'un personnage. Il y a des écrivains qui savent remplir une scène, mais qui manquent de psychologie : ce sont les professionnels. Il y a ceux qui possèdent le goût et le sens des passions humaines mais qui les analysent comme on démonte un châssis : ce sont des romanciers ou des essayistes. Il y a enfin ceux qui décomposent par la réflexion la mécanique des âmes et qui la remontent par le dramatique : Vildrac est, incontestablement, de ceux-ci.

Enfin, — et par là le théâtre semble bien pouvoir être rapproché du roman lui-même, — Vildrac a compris que l'action d'une pièce devait être d'autant plus simple que l'étude des personnages était plus compliquée. L'intrigue abondante et les péripéties multiples masquent la vie intérieure et, dans la précipitation des événements, l'auteur n'a même pas le temps de noter et de rendre sensible le jeu des caractères. Comme affabulation, les pièces sentimentales sont élémentaires.

Faut-il ajouter que si, aujourd'hui encore, l'amour seul peut justifier aux yeux des spectateurs ces recherches délicates et subtiles pendant toute une soirée il importe pourtant que cette intrigue amoureuse soit « située » dans la vie contemporaine telle qu'elle nous apparaît à nous, au milieu des affaires et dans le courant même de notre débordante activité. Qui sait, d'ailleurs, l'influence que peut exercer sur nos sentiments les plus naturels et les plus traditionnels ce régime et les caractères nouveaux, hommes ou femmes, — qui peuvent s'esquisser dans une usine ou dans une banque?

*
* *

On devine donc aisément la forme et la nature de la nouvelle pièce de Charles Vildrac.

Sujet simple.

Mme Béliard est veuve. Quand elle a été obligée de prendre la direction de l'usine de teinturerie, elle ne s'est pas découvert toutes les aptitudes nécessaires. L'affaire va tout de même très bien. Mme Béliard aussi. Elle est secondée par un charmant garçon, un ingénieur qui a pris d'autant plus à cœur la teinturerie qu'il est secrètement et éperdûment amoureux de la patronne. Il dit son amour. Il dit sa souffrance. La patronne ne l'aime pas, mais elle est bonne patronne. Elle console donc du mieux qu'elle peut un excellent serviteur. Et voici toutes les données fondamentales de la pièce, cette facile liaison de l'ingénieur et de l'usinière, surtout le caractère de cette dernière. Mais il faut tout de même, — dans la pièce la plus sincère, — de quoi provoquer une péripétie. Voici donc, — réduite au minimum, bien entendu, — la petite complication. Mme Béliard a une nièce qui vit et travaille auprès d'elle : donc auprès de l'ingénieur. Elle l'aime. Elle le lui montre. La tante le voit aussi et trouve que la vie de l'amour est autrement difficile et absorbante que celle des affaires. Tout allait si bien et rien ne va plus. Il importe pourtant, dans une bonne maison, de tout remettre en place. L'ingénieur, pauvre homme entre deux femmes, s'en va et la patronne finira peut-être par épouser une « utilité »...

Analyse des sentiments.

M. Charles Vildrac a certainement été tenté et inspiré, dans le choix de son sujet, par le personnage dont il a emprunté le nom comme titre de son ouvrage. Là est le mérite essentiel. Nous suivons, avec autant de curiosité, — car il est neuf, — que de sympathie, — car il est vrai — le caractère de cette femme où la bonté,

le sérieux, un je ne sais quoi de flottant romanesque s'équilibrent, si bien qu'elle finit par prendre un certain agrément elle-même dans une aventure où elle n'aperçoit bientôt plus qu'un fâcheux contretemps. Certes, elle se donne à l'ingénieur dans un sentiment de gentillesse et de générosité bien connu chez certaines femmes, mais aussi avec la sagesse, la prudence d'une patronne qui a de la sympathie pour un employé indispensable. Ce sont ces nuances qui ont, à l'éloge à la fois de l'auteur et du public, provoqué le succès.

Pourtant la marque propre de la pièce nouvelle paraît être l'harmonie réalisée entre les vieilles aspirations contraires de tous les spectateurs de tous les spectacles dramatiques : le besoin de retrouver la vie quotidienne d'une part et, d'autre part, d'échapper à cette vie. Charles Vildrac s'est appliqué, avec une extrême minutie, à flatter notre instinct réaliste par l'abondance et la précision des détails concernant la marche et l'administration d'une affaire de produits tinctoriaux. L'inspiration générale de l'œuvre, par contraste, reste sentimentale et presque élégiaque. L'homme, l'ingénieur, est presque un contemporain des ingénieurs d'Octave Feuillet. Son amour, à la fois respectueux et dévoué, passionné pourtant, puis triste et résigné, nous touche au point le plus romanesque de notre cœur un peu las et sec, d'autant plus sensible à tout souffle rafraîchissant. Notre sentimentalité sous-jacente trouve ici de quoi s'avouer et se satisfaire.

C'est donc une entreprise chimérique que de vouloir rendre compte d'une œuvre dans laquelle l'exécution compte pour le principal. Les qualités littéraires et dramatiques de Charles Vildrac ont eu d'autant plus beau jeu cette fois-ci que le sujet était plus simple et le scénario plus uni.

Chacun sait, des lecteurs de la *Revue Bleue*, que nous faisons ici notre possible en toute occasion pour lutter contre l'un des préjugés les plus funestes de notre époque et qui consiste tout bonnement à tenir, dans une œuvre dramatique, l'interprétation comme l'essentiel. J'adore les comédiens et les comédiennes, mais je prétends que cette adoration ne me rend pas aveugle et me laisse croire qu'il est tout de même plus difficile et plus méritoire de faire une pièce que de la jouer... Opinion exactement contraire, semble-t-il, à celle de la plupart de nos contemporains. Je suis pourtant heureux aujourd'hui de proclamer que l'œuvre de Vildrac avait besoin d'être interprétée comme il l'avait conçue et que, dans des œuvres de cette nature, la part de création, comme on dit, qui revenait aux comédiens n'était pas sans importance. Je ne sais si le rôle de la petite nièce, un peu monotone, aurait pu être réalisé autrement. Je suis bien sûr que Mlle Valentine Teissier a tiré du personnage si remarquable de l'héroïne le parti le meilleur et le plus délicat.

On sait dans quelle estime je tiens le talent de M. Jules Romains qui faisait affiche avec la pièce de Vildrac pour une sorte de sketch intitulé *Demetrios*. Le succès n'a pas été moins vif. J'avoue pourtant que M. Jouvet, pour qui la pièce était faite, commence, après m'avoir tant charmé au temps de la *Folle Journée*, à me paraître bien mécanique.

Gaston Raglot.

VARIÉTÉS

LA CONNAISSANCE DES CIVILISATIONS

C'est devenu un lieu commun de dire que les sciences de l'homme moral et social sont les moins avancées de toutes. Chez elles rien encore n'est acquis d'une manière définitive, ni résultats, ni méthodes, ni principes mêmes. La langue dont elles se servent est imprécise [illegible] beaucoup de termes ont deux sens, un sens vulgaire [illegible] tant l'à-peu-près du langage courant, et un sens scientifique qui se dégage à grand'peine du premier. Si, selon le mot de Condillac, une vraie science n'est qu'une langue bien faite, il faut convenir que les sciences humaines sont encore loin d'avoir conquis droit de cité. Ainsi, nous pensons qu'il y a ou qu'il y aura un jour une science des civilisations. Mais qu'est-ce que la *civilisation* ? Au sens courant, c'est l'ensemble d'acquisitions [illegible] et morales, [illegible] siècles historiques, qui [illegible] privilégiés [illegible] sauvage. [illegible] ne sait où commence l'une et où finit l'autre. Nombreux sont ceux qui ne consentent point à reconnaître la civilisation là où n'existe pas l'outillage industriel de l'Europe et de l'Amérique [illegible] Extrême-Orient et de l'Inde elles-mêmes, avant leur transformation sous les influences européo-américaines, n'auraient passé que [illegible] nous rejetons l'acception vulgaire de la notion de civilisation ? [illegible] méthodes [illegible] défendre des [illegible]

si peu que ce soit, des habitudes naturelles ou acquises de prévoyance. Dans ce sens, si les Européens ont leur civilisation, les Australiens, les Boschimans, les Fuégiens et les Papous ont aussi la leur, et l'on passe des civilisations les plus raffinées aux plus rudimentaires par une série de gradations très complexe, mais non interrompue.

Prise à ce point de vue, qui est le vrai, la notion scientifique de la civilisation préjuge l'unité fondamentale de l'espèce humaine, tant au point de vue moral qu'au point de vue physique. Elle est donc aussi contraire que possible aux idées *racistes* qui revendiquent pour la race blanche, notamment en Allemagne et en Amérique, une place exceptionnelle dans l'échelle des êtres intelligents et sociaux. On note dès le début, sans prendre parti dans les insolubles questions du monogénisme et du polygénisme, que les civilisations sont très diverses et non interchangeables; mais on note aussi qu'entre toutes les civilisations humaines il n'y a que des différences de complexité et non de structure fondamentale, qu'on peut les enchaîner les unes aux autres par la pensée sans faire violence à la réalité des choses, et que des unes aux autres on constate souvent d'incontestables rapports de génération et de développement. La civilisation fait de l'ensemble des hommes un faisceau uni, car il n'y a aucune tribu, si grossière et si primitive qu'elle soit, qui en soit dépourvue.

Qui sait si l'idée de la civilisation ne s'étendra pas encore? Qui sait si elle demeurera confinée aux hommes, et si elle ne finira pas par être appliquée à de nombreuses espèces animales? Nous en connaissons déjà un bon nombre qui ne manquent ni d'outillage, ni de prévoyance, ni de lois, ni d'instincts sociaux soumis à l'évolution et non cristallisés en instincts immuables. Dites-moi si la cité des abeilles, si bien décrite par Mæterlinck, n'a pas une civilisation au sens le plus rigoureux du mot...

Mais laissons ces questions, si captivantes qu'elles soient... Aujourd'hui, les hommes suffisent à nous occuper.

En faisant abstraction de tout point de vue historique, et malgré l'effort contemporain qui tend à uniformiser, en surface, les coutumes et les genres de vie de tous les peuples, nous voyons que les civilisations qui existent aujourd'hui sur la planète se présentent dans un ordre de complexité croissante qui en rend l'étude très malaisée, dès que l'on quitte les formes élémentaires. Un *a priori* presque inévitable nous fait croire que les formes complexes aujourd'hui existantes sont dérivées de formes élémentaires anciennes, et que la filiation logique doit s'établir des secondes aux premières. Par conséquent, non seulement toutes les civilisations, des plus complexes aux plus simples, doivent être examinées avec les mêmes méthodes, comme le dit Louis Marin dans son *Questionnaire d'Ethnographie*, mais encore il paraît à beaucoup d'esprits que les formes élémentaires seules permettent d'atteindre à l'intelligence des formes complexes qui n'en seraient que la floraison. Point de vue qui a été et est encore celui de nombreux sociologues, et qui explique l'importance prise chez eux par l'analyse des coutumes des *primitifs*, qu'ils confondent souvent avec les *simples*. Il y a des gens qui ont donné au *totem* une place vraiment excessive dans les études ethnographiques.

Mais, et même sans tenir compte de l'erreur qui fait confondre le *primitif* et le *simple*, il y a une autre erreur que nous considérons comme bien plus grave : c'est celle qui, dans l'étude de l'homme moral et social, fait expliquer le complexe par le simple, ou par ce qui nous paraît tel. L'homme, seul ou en société, n'est ni une machine, ni une algèbre, ni un corps décomposable et recomposable à volonté. On ne peut appliquer à son étude les procédés logiques des mathématiques et des sciences physico-chimiques. Ou tout au moins, s'il est possible que ces procédés trouvent un jour leur application dans les sciences qui nous intéressent, nous sommes bien loin de ce jour-là et nous n'en voyons pas poindre l'aurore.

Il faut donc aborder le problème directement, de façon à avoir une méthode qui soit applicable *de plano* aux civilisations avancées, aussi bien qu'aux civilisations rudimentaires.

Tel était le but que s'était proposé Louis Marin, en rédigeant son *Questionnaire* ou *Table d'analyse* que vient de rééditer la Société d'Ethnographie (1).

Cette table d'analyse comporte à la fois une méthode et un plan systématique de recherches.

La rédaction d'un plan de cette nature se heurte à deux difficultés, dont la première est insoluble, tandis que l'autre peut être résolue et paraît l'avoir été effectivement dans le plan qui nous occupe.

La première difficulté, c'est qu'en pareille matière nous sommes à la fois le sujet et l'objet. Nous ne pouvons nous abstraire de la civilisation dont nous faisons parti. Elle nous pénètre de toutes parts, elle fait vibrer toutes nos fibres de sensibilité et d'intelligence. Elle nous pousse malgré nous à considérer que les directions d'action et les cadres qui lui sont propres sont les seuls qui vaillent d'être notés, ou tout au moins l'emportent de beaucoup sur les autres en importance. On ne peut corriger entièrement ce défaut. On peut y parer, dans une mesure toujours trop faible, par l'exercice du sens historique et du sens géographique, qui nous apprennent à nous évader parfois et passagèrement de notre cadre temporel et spatial.

La seconde difficulté consiste dans le nombre énorme des faits à cataloguer et à systématiser. Une notion aussi compréhensive que la civilisation englobe toutes les formes de l'existence humaine, individuelle et collective, toutes ses adaptations et toutes ses créations, tant matérielles que morales. L'hétérogénéité des diverses formes de civilisation est si grande, que rien ne peut nous renseigner de prime abord sur la valeur relative des faits à recenser. Nous n'avons pas le droit de retenir les uns comme valables et de laisser tomber les autres comme peu dignes d'intérêt. Il faut donc faire le dénombrement complet de tous. L'énumération totale que l'ordre naturel, relativement simple, nous dispense souvent de faire quand il s'agit de phénomènes physiques, il faut de toute nécessité que nous la réalisions quand il s'agit de l'étude de la civilisation : toute énumération incomplète serait dépourvue de valeur, ou tout au moins ne pourrait conduire qu'à la conquête de vérités partielles ou fragmentaires qu'il serait impossible d'unir dans un savoir coordonné.

L'ambition de Louis Marin, président de la Société d'Ethnographie de Paris, est précisément d'arriver à construire l'édifice de ce savoir coordonné qui comprendra deux parties, la partie descriptive ou *ethnographie*, et la partie explicative ou *ethnologie*.

Il est très vrai que faute de plan de recherches coordonné, les recherches demeurent jusqu'ici, le plus sou-

(1) Louis Marin, *Questionnaire d'Ethnographie*, extrait du *Bulletin de la Société d'Ethnographie de Paris*, in-8° 129 p. Alençon, 1925.

vent, discursives et partielles, et que les résultats ne semblent pas en rapport avec le travail dépensé.

« Aujourd'hui, dit Louis Marin, historiens, géographes, sociologues, voyageurs, missionnaires, lorsqu'ils abordent des documents ethniques, procèdent universellement de la façon la plus incomplète et la plus désordonnée. »

Désordonnée, non, — cela est trop sévère. Incomplète, assurément oui. Il est bien rare que ceux qui se sont donné pour tâche d'étudier un groupe humain l'aient fait d'une manière complète : car presque tous l'ont fait, non au point de vue de l'ethnographie ou de l'ethnologie, mais au point de vue d'un ordre de recherches plus exactement délimité, qui par cela même se trouvait être, si l'on peut dire, d'un maniement plus facile. L'ethnographie ou l'ethnologie intégrales exigent un effort peut-être excessif pour l'esprit humain, dès que l'on aborde les formes complexes des civilisations. Il est plus facile de faire de l'histoire, de la sociologie ou de la géographie humaine. Car ces études exigent des simplifications préalables qui ressortent de leurs définitions mêmes. Il y a des formes de la civilisation qu'elles excluent dès le début, soit parce que ces formes leur paraissent échapper à toute emprise scientifique, soit parce qu'elles ressortissent à un cadre de recherches différent. Ainsi, les études de géographie humaine ne tiennent compte que des formes de civilisation qui laissent sur le sol une empreinte permanente; elles négligent toutes les autres; et même parmi celles qui font partie de leur domaine, les géographes ont tendance à faire un choix; ils n'expriment que celles dont l'empreinte est profonde et durable, ils laissent les autres dans l'ombre. On comprend que la science des civilisations, qui vise à la synthèse totale et qui n'y peut songer que si elle réalise d'abord l'analyse exhaustive, ne se contente pas des documents partiels, discursifs et en apparence décousus que lui apportent les voyageurs, les historiens, les géographes et les sociologues.

On doit donc regarder la *Table d'analyse* proposée par Louis Marin comme un instrument essentiel des recherches ethnographiques, dès qu'on accepte cette discipline avec l'ampleur de documentation qu'elle comporte. Au point de vue de l'étendue et de la variété des recherches proposées, cette table répond admirablement à son objet. Voici dans quel ordre sont établies ses grandes divisions, qui englobent toutes les formes de l'existence matérielle et spirituelle des hommes isolés ou en groupes, sans en excepter aucune :

Vie matérielle.

Besoins :

Coutumes de travail matériel;

Distribution des éléments matériels dans l'espace et dans le temps.

Vie mentale.

Instruments de connaissance (langage, écriture);

Connaissances spéculatives;

Connaissances pratiques;

Conceptions philosophiques et religieuses.

Vie sociale.

Faits sociaux (action physique et mentale des individus les uns sur les autres :

Éléments sociaux (âges, sexes, races, classes, caractères individuels);

Sociétés (familiales, électives, professionnelles, politiques).

Sous ces rubriques générales se groupent aussitôt [illegible] tous les documents utiles à l'ethnographie.

Ce plan général n'est pas dans l'esprit de l'auteur une simple énumération de titres de chapitres. Il est fait suivant un ordre logique et rationnel qui exclut toute variété importante. Si cet ordre n'existait pas, la table perdrait une grande partie de sa valeur. « Tous les éléments constituant une civilisation, dit Louis Marin, doivent être analysés dans l'ordre le plus rationnel et le plus logique; toute étude d'un élément spécial doit être conduite comme si cet élément s'examinait à sa place normale dans la civilisation à laquelle il appartient. »

Le lecteur qui nous aura suivi avec attention ne sera pas surpris que nous ayons quelques réserves à faire.

L'ordre logique proposé par Louis Marin va sans hiatus de l'homme matériel à l'homme intellectuel et moral et de l'individu à la société. Tout est présenté comme si l'homme matériel conditionnait l'homme intellectuel et moral, et comme si l'individu conditionnait la société.

Je ne dirai rien sur le premier point, à propos duquel je ne suis pas loin de partager la manière de voir de l'auteur de la *Table d'analyse*. Mais je ne puis accepter le second, qui paraît faire de la société un simple total d'individus.

La sociologie, science née d'hier, n'a guère fait jusqu'ici qu'une acquisition incontestable, celle qui justifie son existence et qui la justifiera malgré tous les échecs et malgré toutes les chimères : *les faits sociaux, par leur essence même, diffèrent entièrement des faits individuels totalisés.*

Comme toutes les grandes acquisitions scientifiques, celle-là ne s'est pas faite en un jour. Elle est demeurée longtemps dans une sorte de pénombre intellectuelle d'où s'échappaient de temps en temps des traits de lumière. Par exemple, lorsque lord Chesterfield remarqua que par ses impulsions et par ses réactions, une foule était totalement différente de la somme des individus qui la composaient.

Autre objection. L'ordre proposé par Louis Marin représente une sorte de marche du simple *apparent* au complexe *apparent*. On peut penser que dans bien des cas, non seulement au point de vue rationnel, mais au point de vue de la fécondité des recherches, c'est la marche inverse qui conviendrait. Parfois l'auteur lui-même s'en rend très bien compte. Voyez ce qu'il dit au point de vue des régimes alimentaires. Il prescrit d'abord l'étude des aliments eux-mêmes, puis celle des matières premières qui les composent : il va donc, dans ce cas, du complexe au simple. « Signalons ici, dit-il, pourquoi les matières premières ne s'étudient pas en premier lieu [illegible] l'imposerait : c'est que, pour l'observateur, la nécessité [illegible] même, sans [illegible] bien trompeuses [illegible]

Une autre critique [illegible] moderne, ou [illegible] de la [illegible] ment, la [illegible] tous les [illegible] d'une [illegible]

nel destiné à préparer l'explication. A plusieurs reprises et pour un certain nombre d'importantes matières, Louis Marin s'en rend compte, il indique des voies de synthèses partielles : on peut voir ce qu'il dit de l'habitation et des routes, et son acceptation du *phénomène* ou du *fait* social, malgré la contradiction intime qu'il y a entre cette acceptation et la construction même de la *Table d'analyse*. On désirerait que cet esprit synthétique se manifestât non par saccades, mais d'une manière continue. En d'autres termes, on désirerait avoir, en même temps que le cadre de l'*ethnographie* qui existe, celui de l'*ethnologie* qui n'est qu'en voie de devenir. Ce serait peut-être trop demander.

Si je me suis laissé entraîner, à propos de la *Table d'analyse* de Louis Marin, à évoquer quelques-uns des principes fondamentaux des sciences morales et sociales, il faut y voir une preuve de l'intérêt très grand que présente cette table pour tous les esprits curieux d'explorer la nature humaine dans toutes ses manifestations. Louis Marin a accompli ainsi un bel effort de systématisation des recherches, qui a déjà rendu de nombreux services et qui est appelé à en rendre encore d'autres.

Camille VALLAUX.

LES CONCERTS

NOUVEAUX ESPOIRS

C'est une heureuse idée de M. Paul Paray, l'éminent et sympathique chef d'orchestre, d'adjoindre aux concerts Lamoureux du dimanche une nouvelle série de séances musicales le samedi après-midi.

Les concerts Colonne et Pasdeloup avaient déjà pris cette initiative qui s'explique : imitant la coutume anglaise, le samedi après-midi est désormais jour férié. Peut être le doit-on regretter : notre pays en effet n'a-t-il pas besoin d'un travail intensif, s'il souhaite son relèvement ? et une après-midi par semaine de perdue ne représente-t-elle pas, au bout de l'an, une considérable et fatalement préjudiciable perte de temps ? Mais puisque cette coutume s'affirme de plus en plus, réjouissons-nous que la musique y trouve son compte.

Ces nouveaux concerts auront entre autres avantages celui d'alléger quelque peu ceux du dimanche, la salle Gaveau étant beaucoup trop exiguë pour contenir les auditeurs qui s'y pressent.

M. Paul Paray pour les inaugurer vient de commencer l'exécution des symphonies de Beethoven dans leur ordre. Ces auditions chronologiques des chefs-d'œuvre classiques me semblent fort judicieuses, car elles représentent un enseignement fécond pour les jeunes générations et donnent une base précise à leur culture musicale.

Certes, après de longues années passées au concert, nous souhaitons — je le répète une fois de plus — de nouvelles œuvres, de nouvelles formules... de nouvelles amours ! Mais il est de jeunes êtres pour qui la musique est un monde nouveau ; il importe de semer en leurs âmes la bonne graine qui peut, qui doit donner un jour de riches floraisons ; il importe de construire pour eux un édifice sonore qui ne risquera pas dans l'avenir de s'effriter sous leurs pas.

Donc, rien de meilleur pour eux qu'une fréquentation suivie et méthodique des chefs-d'œuvre de Beethoven, de ceux de Bach, de Haydn, de Mozart, des vieux maîtres italiens, qui laissera sur eux un impérissable parfum de grâce et de distinction.

D'ailleurs, tout en nous préoccupant surtout ici du point de vue musical, qu'il me soit permis d'étendre un instant cette causerie à la culture générale.

A notre époque presque tous les jeunes gens au-dessus d'un certain niveau social sont « cultivés »... ainsi que le seraient de luxuriants jardins plantés sur des sables mouvants. J'entends par là qu'ils ne manqueront pas l'audition d'une œuvre nouvelle de Strawinsky, une exposition de Picasso, que Radiguet est leur dieu et qu'ils connaissent par cœur Giraudoux. Je comprends le plaisir qu'ils aient à « vivre leur époque » à « aller de l'avant », mais je déplore de constater que maints d'entre eux ne connaissent guère Mozart ou Schumann, Shakespeare ou Racine, Memling ou Rembrandt que de nom !

C'est que si la « culture » fait aujourd'hui partie de l'éducation, l'instruction en revanche est en désuétude. Nous sommes à l'opposé de ce qui fut il y a trente ans.

Nos parents — pris en moyenne — étaient moins raffinés dans leur savoir qu'on ne l'est maintenant ; par contre ils étaient plus instruits. Moins familiarisés il est vrai avec les langues étrangères, ils n'avaient pas non plus ce goût de l'Art qui se développe chaque jour ; mais ils parlaient et écrivaient en bon français ; ce qui se fait rare, et connaissaient à fond la conformation et l'histoire de leur pays.

Nous n'irons pas jusqu'à regretter les anciennes méthodes de travail plus ou moins désuètes ! Mais nous souhaiterons qu'à cette recherche un peu décadente de l'heure s'ajoute le respect de traditions et de bases ordonnées qui n'excluent nullement de nouvelles recherches, de nouveaux élans.

Nous ne pouvons pas ne pas être profondément attachés à l'époque à laquelle nous vivons, si passionnante, si variée, si fiévreuse ; mais nous l'aimons comme nous aimerions un enfant malade et richement doué que nous chercherions de toute la force persévérante de notre tendresse à rééquilibrer physiquement et moralement.

L'Art en général, la musique — sa manifestation la plus sensible — en particulier, a grand besoin que tous, gardant chacun le rôle qui lui est dévolu, nous cherchions à lui redonner cet équilibre, lequel ne pourrait que favoriser son essor.

Il est possible que les onze années tourmentées que nous venons de traverser aient été le creuset où se sont forgés des chefs-d'œuvre : « C'est du chaos que sortira une étoile » a dit « Nietzsche ». Le chaos est depuis longtemps notre élément. Mais ne pouvons-nous espérer à présent voir s'irradier un soir l'astre qui sera le prix de nos tourments ?

Ainsi soit-il !

M. LACLOCHE.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

OUTRE-OCÉAN.

M. George Frederick écrit dans *The American Review of Reviews* qu'aux États-Unis « la radiophonie » aura bientôt fait de concurrencer victorieusement l'automobilisme : alors en effet que les propriétaires d'automobiles y étaient en 1924 seize millions, les installations radiophoniques s'y comptaient déjà au même moment au nombre de cinq millions et demi.

La nouvelle industrie aura été sans enfance. Tandis que les fabricants d'automobiles mettaient dix ans, soit de 1895 à 1905, pour parvenir à livrer [illegible] machines annuellement, les maisons spécialisées dans la construction radiophonique livraient, elles, dès 1921, 25.000 appareils par mois. Le développement qu'elle a acquis place la radiophonie au trente-troisième rang parmi les industries américaines et les sommes qu'elle met en circulation l'emportent du triple sur le mouvement d'affaires auquel donnent lieu la fabrication et le commerce du meuble.

On ne trouve pas aux États-Unis, à l'heure actuelle, moins de trois mille fabriques d'appareils radiophoniques et la jeune industrie fournit du travail à quelque cinq cent mille ouvriers.

ALLEMAGNE.

Dans le recul du temps, vingt-cinq ans après la mort de Nietzsche et sous le coup des terribles leçons de la Grande Guerre, on discerne plus clairement les traits essentiels et permanents du génial auteur de *Zarathoustra*, écrit M. Anton Kuh dans *Die neue Rundschau*.

Encore que sa jeunesse n'ait certes point échappé à l'influence de Schopenauer, Nietzsche philosophe peut être considéré non seulement comme un novateur, mais bien comme un véritable révolutionnaire. C'est à la morale sociale d'abord qu'il s'en prend, en dénonçant en celle-ci le principe de toutes nos tares et de tous nos maux.

Deux hautes intelligences devaient notamment séduire Nietzsche : Henri Heine, dont les jugements sur l'Allemagne et sur la question juive ne furent point sans inspirer les siens propres ; Stendhal, dont il appréciait surtout la clarté, la fierté et la profonde amoralité.

AUTRICHE.

La Bibliothèque Universelle et Revue de Genève publie dans son fascicule du 15 septembre un « discours à la jeunesse » récemment prononcé à l' « Entr'aide universitaire » par Mgr Seipel, hier Chancelier de la République Autrichienne, et dont voici un extrait : « Gardez-vous de croire que nous touchons au but, considérez bien plutôt que nous sommes à l'orée du chemin, mais d'un chemin tracé, tout au moins. Regardons-nous comme de modestes débutants dans l'art de concilier les peuples, dans celui de la collaboration internationale. Ainsi nous nous exposerons moins au danger de l'orgueil et nous serons mieux préparés à réagir contre les insuccès. Pourquoi la guerre mondiale a-t-elle porté un tel coup au pacifisme d'autrefois ? Tout simplement parce que l'on s'était imaginé que les hommes avaient atteint un tel degré de culture qu'une guerre aussi barbare ne devait plus être possible. Quant aux autres pacifistes qui étaient, eux aussi, pour la paix entre les hommes tout en se demandant modestement si l'on était arrivé à éclairer suffisamment les esprits et à transformer les âmes, quant à ceux-là, la guerre n'a pas réussi à les décevoir et ils se sont remis plus courageusement que jamais au travail, le conflit terminé. Cette sagesse que je vous ai recommandée nous empêchera également de perdre courage lorsque, de nouveau, des difficultés se présenteront... »

HONGRIE.

Dans le même numéro de la même publication, le comte Étienne Bethlen, Président du Conseil des ministres hongrois, constate qu'après les tragiques tâtonnements des années qui suivirent immédiatement la guerre des vues clairement définies commencent à se dessiner dans la politique internationale.

Des notions plus nettes tendent à prévaloir et, sans aucun doute, la situation générale s'améliore.

Pour la Hongrie, réduite des deux tiers, il fallait chercher de « nouvelles possibilités de vivre » et c'est à quoi la Société des Nations a généreusement aidé. « En un temps relativement court, nous sommes parvenus à rétablir l'équilibre de notre budget et, bien que nous n'ayons utilisé qu'une faible part de l'emprunt qui nous fut consenti, nous avons pu boucler l'exercice de l'année dernière sans déficit, voire même avec un excédent. Certes, ce résultat n'a pu être obtenu que parce que chaque membre de la nation hongroise a poussé l'esprit de sacrifice jusqu'à sa limite extrême, en renonçant, par patriotisme, à tout superflu, voire même à une partie de son nécessaire. Cet effort héroïque prouve de la grandeur d'âme et une forte volonté : il constitue un témoignage moral qui est, à mes yeux, le plus précieux résultat et le plus éloquent de toute l'œuvre de redressement économique. » Devant tant de vitalité et un tel esprit de discipline et de sacrifice, les réformes d'ordre constitutionnel furent alors amorcées qui vont assurer l'équilibre politique et social de la Hongrie, de même que l'œuvre d'assainissement permet le rétablissement de son équilibre financier et économique.

Gaston CHOISY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Littérature

Louis BARTHOU, de l'Académie française. — *La Vie amoureuse de Richard Wagner*. 1 vol. in-16, 200 pages. (E. Flammarion, éditeur.)

Au travers d'une étude [illegible] documentée de la vie sentimentale et passionnelle de Richard Wagner, Louis Barthou a tracé le portrait le plus exact du grand artiste ; car il a mis en lumière, magnifiquement, ce qu'il y a d'héroïsme, d'humanité, de sublime, et aussi d'ardeur voluptueuse dans son œuvre. C'est un livre simple, clair, profond, et qui constitue une remarquable biographie psychologique.

A. B.

Ernest SEILLIÈRE de l'Institut. — [illegible] de la pensée française. Appendice sur Henri Frédéric Amiel. In-8°, [illegible] pages. (Hachette.)

Ce livre aura le double mérite d'apprendre à beaucoup

quel remarquable critique fut Alexandre Vinet, et avec quelle solidité, quelle impartialité de jugement, il apprécie notre littérature. Mais, de plus, elle montrera, avec évidence, les profondes antipathies qui séparent le christianisme et le romantisme, en dépit d'affinités certaines qui, à première vue, sembleraient plutôt les réunir. C'est une remarquable étude, instructive et attachante par la profondeur même de son sujet. A. R.

Jacques TRÉVIL. — *Les Amours et les Enchantements.* 1 vol. in-16. (La Pensée française.)

Après la prise de Troie les Captives attendent l'arrivée des chefs grecs. Agamemnon, chef suprême, réclame la vierge Cassandra et ses suivantes. Ménélas veut égorger Hélène de ses propres mains.

Pour sa part de butin, Néoptolème, fils d'Achille, demande Andromaque, la veuve d'Hector, que son père a tué.

Les captives attendent dans l'angoisse et l'incertitude de leur destin, redoutant de leurs nouveaux maîtres le caprice ou la mort. Ménélas approche, ivre de boisson et du désir de se venger.

Repoussant les femmes qui lui font un rempart de leur corps, Hélène se présente, merveilleusement belle, profondément voluptueuse. Troublé, vaincu, Ménélas laisse retomber son épée dans le fourreau.

Certaines pages de cette évocation ont la pureté d'un poème.

D'autres récits, l'histoire d'Ipocras et Médélis, des deux épouses d'Assuérus, des Voyantes, retiennent curieusement l'attention du lecteur. C. M.

ROBERT SIEGFRIED. — *Lettres et Discours sur les Passions.* (Édit. G. Crès et Cie.)

Cet ouvrage réunit trois études déjà publiées par l'auteur, mort en 1923 : les *Lettres et Discours sur les Passions* ; *Traité des Devoirs* ; *Traité succinct des Œuvres de la Perfection.* Il comprend en outre des *Pensées détachées* qui permettent de mieux connaître l'auteur, dont on ne saurait manquer d'apprécier les qualités d'observation et la sincérité.

C. M.

Mgr GIBIER, évêque de Versailles. — *La France catholique organisée.* Un vol. in-16. (Édit. Pierre Tequi.)

Mgr Gibier constate justement qu' « autrefois l'unité religieuse existait partout, dans la famille, dans la profession, dans la cité, dans la nation. La plus petite paroisse était une force organisée et vivante, un mécanisme dont chaque paroissien était un rouage... »

Il n'en est plus de même aujourd'hui. De là, déclare l'auteur, la nécessité d'une organisation nouvelle pour ramasser les forces dispersées et les mettre à l'état de faisceau.

L'objet de ce volume est précisément d'étudier la structure et le rendement de l'organisation diocésaine.

C. M.

CH.-FR.-PH. MASSON. — *La Nouvelle Astrée.* Un vol. in-12. (Édit. Ernest Leroux.)

La Nouvelle Astrée, publiée pour la première fois en 1805, redit l'histoire des coutumes et des mœurs du pays de Montbéliard. M. Ph. Masson s'est efforcé « de remettre en honneur l'ancien genre du roman français » ; et cette louable tentative a été faite avec conscience ; elle ne néglige aucune des traditions, aucun des faits historiques, des anecdotes rapportées par d'anciennes chroniques — et que l'auteur enchâsse parmi des aventures chevaleresques.

D'après son propre témoignage, la *Nouvelle Astrée* s'adresse « aux imaginations vives, aux âmes tendres, aux amis de la nature et des souvenirs des temps passés ». C. M.

Biographies

Claude D'HABLOVILLE. — *Les grandes Figures de l'Eglise contemporaine : Mgr Duchesne, Mgr Baudrillart, Mgr Ireland*, 1 vol. in-16. (Perrin.)

L'auteur s'est proposé, dans cette étude, de remettre dans son vrai jour l'intéressante et attachante figure de Mgr Duchesne. Il a su dégager ce qu'il y eut de foi profonde chez ce Breton, qui semblait, par moment, partir en guerre contre des croyances qui n'étaient au fond que des superstitions ; contre des légendes ne reposant absolument sur rien. Pour cela, Mgr Duchesne a pris, aux yeux de beaucoup, l'apparence d'un moderniste, d'un démolisseur. Mais un tel jugement ne condamne que l'ignorance et l'incompréhension de ceux qui le portent. Claude d'Habloville ne s'en est pas tenu là, il a également réhabilité le grand archevêque du Minnesota, dont on a fait, à tort, l'inventeur de l'américanisme. Pour Mgr Baudrillart, il n'y avait aucunement à le défendre ; tout ce que l'on devait faire, c'était de montrer le cours égal de cette existence calme, toute de travail, de cet esprit maître de lui, à qui la vie a souri, mais qui a mérité, par ses éminentes qualités morales, sa science, et la profondeur de sa foi, la haute situation à laquelle il est parvenu.

A. R.

Histoire

NICHOLAS MURRAY BUTLER. — *Les États-Unis d'Amérique.* (Librairie Félix Alcan.)

Le Comité France-Amérique, qui a pour but de développer les relations intellectuelles, économiques, artistiques, entre les nations du Nouveau Monde et la nation française, vient d'éditer l'intéressant ouvrage de M. Murray Butler sur les États-Unis d'Amérique.

Nul mieux que l'auteur, Président de l'Université Columbia, n'était qualifié pour étudier les origines et l'essor des États-Unis d'Amérique et retracer les principales figures historiques qui ont contribué à la formation de ce grand peuple. C. M.

LOUIS DUMUR. — *La Croix Rouge et la Croix Blanche ou la Guerre chez les Neutres.* — 1 vol. in-16. (Albin Michel.)

Après *Nach Paris!* et *le Boucher de Verdun*, où Louis Dumur décrit les trois premières années de la guerre en se plaçant du côté allemand, après *les Défaitistes* où la guerre, en 1917, est observée du côté français, voici *La Croix Rouge et la Croix Blanche*, qui montre la guerre telle qu'elle a été vue et ressentie par les neutres.

Dans un récit d'un rare intérêt, où la vie passionnelle des personnages est liée si étroitement aux événements publics que le drame intime se trouve, en quelque sorte, déterminé par le drame historique, on assiste au déroulement du film le plus curieux, qui, pour avoir été tourné à bonne distance des champs de bataille, n'en est pas moins impressionnant. On y voit s'animer une succession de scènes intenses ou captivantes, qui ont pour cadre la Suisse et pour décors principaux Berne et Genève, — la « Croix Blanche » et la « Croix Rouge ». C'est, après un tableau des beaux temps d'avant-guerre, le coup de tocsin d'août 1914, la panique économique et financière, l'angoisse de l'avance allemande *Nach Paris*, la guerre intestine entre germanophiles et francophiles aboutissant à la tragique affaire des colonels, les dessous de

l'Agence des Prisonniers de guerre de la Croix Rouge, les intrigues des diplomaties et des propagandes, la naissance du défaitisme à Zimmerwald, la façon enfin dont l'Allemagne a monté de toutes pièces le bolchevisme par la collusion entre la légation du Reich à Berne et Lénine, pour ne citer que quelques uns des épisodes les plus caractéristiques qui entourent une action profondément humaine, où la lutte des cœurs ne se révèle pas moins ardente que la lutte des partis.

Philosophie

Edmé Tassy. — *L'activité psychique. Les réactions cérébrales dans les phénomènes cérébraux.* — 1 vol. in-16. (Librairie Alcan.)

La psychologie conservera une terminologie flottante, continuera à user de divisions arbitraires, et manquera toujours d'unité organique, si on ne parvient pas à saisir comment ses réactions élémentaires s'opposent les unes aux autres, se combinent, se différencient en systèmes fonctionnels pour aboutir aux manifestations bien individualisées qui forment l'ensemble des faits de conscience. Pour découvrir l'origine de ceux-ci, il faut pouvoir remonter la suite des combinaisons et différenciations qu'ils impliquent et qui représentent autant d'états intermédiaires, inaperçus, et échappant encore à l'expérimentation.

La psychologie dite expérimentale ou positive étudie les conditions concomitantes de l'idéation et de l'émotion, mais non la formation même des idées et des sentiments, leurs possibilités de production saisies dans les propriétés de la matière nerveuse. Comment, de positive, la psychologie deviendra-t-elle constructive?

C'est par l'étude des faits de conscience, appuyés sur les faits physiologiques correspondants qu'elle a établi des lois indéniables et acquis le rang de science positive. Mais lorsqu'on cherche ensuite comment les lois, aperçues fragmentairement, se rejoignent pour participer les unes des autres, on risque de se livrer à des interprétations tâtonnantes et divergentes. Or, au-dessous des faits discernables, sont les éléments rendant ceux-ci possibles, maintenant entre eux des relations constantes et unifiantes, les construisant.

L'auteur a voulu montrer ici comment se construit la fonction psychique, celle qui entre en jeu lorsque l'être pensant est immédiatement intéressé à l'action subie ou à l'acte projeté. Il indique que cette fonction se forme, non par les réactions sur l'extérieur, mais par les réactions de la matière nerveuse sur elle-même, et comment celles-ci s'opposent et se différencient progressivement jusqu'à s'individualiser dans des manifestations distinctes et pleinement conscientes.

Romans

Jean-José Frappa. — *Le Lys de Monsieur Poirier*, roman. 1 vol. in-18. (Ernest Flammarion.)

M. Jean-José Frappa, dont la critique a remarqué et le public bien accueilli : *A Salonique, sous l'œil des dieux*, est un observateur qui regarde la vie d'un œil amusé, ironique, indulgent. Dans cette œuvre nouvelle, il a voulu dépeindre, railler, bafouer aussi, la génération des jeunes bourgeois arrivés à l'adolescence [illegible] 1916 et 1918. Son personnage est le jeune homme d'affaires pondéré, positif, satisfait, incapable d'un mot ou d'un geste tendre, fort, égoïste, odieux. L'argent, et la considération qu'il procure, voilà son unique objet. Indulgence, ironie, scepticisme, cette fois, ne pouvaient suffire. Il y a de l'émotion, de l'impa- [illegible] et de la [illegible]. De [illegible] 1867 [illegible] rejeton d'une illustre dynastie, l'auteur a voulu faire une étude attentive. Il s'est efforcé « de noter aussi exactement que possible l'évolution de son intelligence pratique, guidée par de solides atavismes, de l'étudier lui-même dans ses rapports avec sa famille, avec la société contemporaine dont il est appelé à devenir un des piliers et de montrer comment il sait, avec habileté, faire entrer dans le cadre étroit des principes familiaux, les idées modernes et les procédés d'un siècle singulièrement bouleversé dès ses premières années. » Aussi lui pardonnerons-nous, ainsi qu'il le demande avec modestie, d'avoir osé, après *Le Gendre de M. Poirier*, écrire *Le Fils de M. Poirier*. Il est l'arrière petit-fils du Poirier d'Emile Augier. F. R.

J. Jolinon. — *La Tête brûlée*, roman. 1 vol. in-16. (F. Rieder et Cie, éditeurs.)

Avec *La Tête brûlée*, M. Joseph Jolinon, donnant une suite au *Jeune Athlète* et au *Valet de Gloire*, nous montre une nouvelle étape de Claude Lunant, nous apporte un autre témoignage, plus particulier que général, sur la crise de notre temps. Il nous invite à voir là « une nouvelle campagne de l'illusion contre la réalité, au cours de laquelle Claude Lunant se montre autant incapable de vaincre que de renoncer. » Et cette campagne s'achève momentanément sur une transaction, par un retour fervent à la nature.

Nous est-il permis de voir dans ce livre, où la verve se mêle au pathétique et la passion à l'ironie, une contribution à la psychologie de l'homme de lettres d'aujourd'hui? L'auteur lui-même nous présente ainsi son personnage : « Claude Lunant, libéré mais plus dévasté qu'un champ de bataille, sur le point d'affronter les réalités de la vie publique, y renonce d'avance et se contente d'aborder l'étroit problème de son avenir personnel. Pourvu de 1.500 francs de pécule, il entend conquérir Madeleine, dame riche, se voir poète au sein d'une famille de marchands de bœufs ; faire profession d'écrire au lieu de gagner sa vie dans les affaires, émouvoir les éditeurs et les gens de lettres sans quitter sa province, pensant vaincre les obstacles à force d'énergie, soutenu par cette formule : « passe tout droit, y a plus d'obus », maxime du suivant [illegible].

Comme il convient à un poète, celui-ci a autant de candeur que d'enthousiasme. Nous aimerions savoir — un quatrième [illegible] « en conflit avec sa famille, l'amour, l'éditeur, l'argent et [illegible] avec [illegible] » [illegible]

André Delacour. — *La [illegible]*. 1 vol. in-16. (Librairie Bloud et Gay.)

M. André Delacour qui a débuté, voici juste vingt ans, par une plaquette de vers, *Praeludia*, et qui a donné, depuis, cinq recueils, dont le dernier, *La Victoire de l'Homme*, réunissant les poèmes qu'il avait composés pendant la guerre, obtenait, en 1922, le prix national de poésie, en est ainsi, avec *Le Loup et le Chien*, à son quatrième roman. Après *Le Blason* (1912), il publiait en 1914, à la veille de la guerre, *Le Trait d'union*, qui traitait, sous forme d'un passionnant et cruel conflit, la question brûlante de la natalité. Dans *La commune Aventure*, le poète intervient pour élargir l'et[illegible] [illegible] Alfred [illegible] [illegible] l'instinct [illegible]

Déçu, comme beaucoup d'anciens combattants, de ne pas trouver la société régénérée par la dure épreuve qu'elle a subie, mais de constater au contraire qu'elle en est devenue plus immorale, il exprime à toute occasion, dans ses paroles et par ses actes, la colère et la désillusion qu'il en éprouve. A la suite d'altercations violentes qu'il a eues avec un mercanti de la plus basse espèce, mais qui est le père d'un de ses élèves, et à qui sa fortune confère une grosse influence politique, il subit une disgrâce. De la charmante ville, voisine de Paris, où il enseignait, il est envoyé dans une triste bourgade des Cévennes. N'acceptant pas cette disgrâce, il donne sa démission et tente de faire du journalisme. Entré comme rédacteur dans une grande agence d'information, il s'aperçoit qu'il y est encore moins bien traité que dans l'Université et que, là aussi, il est l'esclave de douteux intérêts.

D'autre part, marié à une femme trop rangée et trop passive, il sent peu à peu qu'elle et lui ne s'accordent en rien. Le dissentiment de leurs âmes s'aggrave de toutes les difficultés de leur vie. Le mariage fait peser sur eux la lourdeur de sa chaîne. Leur amour se change d'abord en ressentiment, puis en indifférence. Si bien que, n'y tenant plus, Monneuse rompt enfin avec une société de laquelle les violences de la guerre l'ont rendu rebelle ; et, comme le loup de la fable, il s'enfuit avec un Américain, opérateur cinématographique, pour mener par le monde la vie des grands aventuriers.

Cette histoire, contée dans un style nerveux, se rattache à cette crise d'après-guerre qui inspire aujourd'hui tant d'œuvres diverses. Elle présente à peu près exactement la contre-partie de *L'Enfant de la Victoire* avec lequel M. François Duhourcau a obtenu cette année le Grand Prix du Roman de l'Académie française. F. R.

Gabriel Maurière. — *Te voir sourire...* 1 vol. in-16. (La Presse française.)

M. Gabriel Maurière, dont les Éditions de la Vraie France publiaient récemment ce beau et vigoureux roman, d'un réalisme si sain, *A la gloire de la terre*, donne, chez un autre éditeur, sous le joli titre : *Te voir sourire...*, un recueil de trente contes précédés d'un « conte liminaire », où il nous en explique l'esprit et le sens. Lorsque le premier homme et la première femme furent chassés du Paradis terrestre, ils rencontrèrent sur leur route une fée consolatrice, qui leur révéla cette lueur des yeux, ce signe de la lèvre entr'ouverte à peine, où se révèle que l'âme vient à la surface du visage, comme si elle se détachait du corps pour aller vers les misérables. « C'est à partir de ce moment-là que l'homme s'est efforcé d'équilibrer la lourde charge de son travail et de ses maux par l'impondérable grâce du sourire. » Sourire du bonheur, sourire d'ironie, sourire qui fait l'intelligence plus aiguë par la sympathie et par l'amour, sourire de défense, sourire héroïque, sourire qui promet, sourire qui donne : « C'est le messager discret de l'âme. Et devant les comédies et les drames humains, il plane, ayant à ses côtés l'indulgence et la pitié. »

Lisons ces contes avec un sourire. Ils ont beaucoup de charme, de pittoresque, de malice parfois, de bonne grâce toujours. Ils sont d'un moraliste, d'un romancier et d'un écrivain. F. R.

Sereth Neu. — *Thérèse Quincia*, étude. Lettre-préface d'André Bellessort. — 1 vol. in-16. (Les Presses Françaises.)

Une enfance sous les tropiques, racontée ou évoquée avec un charme qui vient sans doute de ce que l'auteur a puisé simplement dans ses souvenirs ; une héroïne à la foi volontaire et docile, tourmentée par le besoin d'agir et amoureuse de solitude, active et rêveuse, avec tous ces contrastes et d'autres encore ; — orpheline, élevée en France, chez son grand-père et élevant à son tour ses deux frères avec le dévouement d'une âme passionnée, enviant de plus en plus le rôle de l'homme dans la vie, aspirant à une instruction qui représente pour elle la forme la plus complète de l'indépendance et ne trouvant autour d'elle personne qui puisse la lui donner ; — sentimentale, trop intellectuelle pour vivre de ses sentiments ; — une femme qui n'accepte pas sa condition de femme avec simplicité, Que veut-elle au juste? Elle n'en sait rien, ni nous non plus. Elle se marie, sans passion, par amitié, par camaraderie. La guerre désorganise son ménage, comme tant d'autres. Et l'indépendance lui paraît bientôt plus pesante que les devoirs abandonnés. Alors... Oh ! c'est un dénouement tout simple, le plus sage et le meilleur. Thérèse Quincia ne ressemble qu'un moment à l'héroïne de *Maison de Poupée*. Tout s'achève dans la raison et la sécurité. F. R.

Thierry Sandre. — *L'Histoire merveilleuse de Robert le Diable*, roman. 1 vol. petit in-8. (Edgar Malfère, Asnières. « Bibliothèque du Hérisson ».)

Quel rajeunissement pour le récit romanesque de se retremper à la Fontaine de Jouvence de ses origines ! C'est en s'inspirant des textes anciens, un roman en vers octosyllabiques conservé par deux manuscrits de la Bibliothèque Nationale, l'un de la fin du XIIIe siècle, l'autre de la fin du XIVe ou du commencement du XVe, et un *Miracle de Notre-Dame* datant du XIVe — que M. Thierry Sandre a composé la présente *Histoire merveilleuse de Robert le Diable*. Il a suivi de près le manuscrit du plus ancien des romans, œuvre d'un auteur anonyme, probablement picard, qui vécut probablement dans la seconde moitié du XIIe siècle. Mais tantôt traduisant et tantôt adaptant à cause de certaines longueurs, habile à maintenir, malgré de légères libertés, le dessein des vieux poètes, l'auteur de *Mienne*, du *Purgatoire*, de *Mousseline* et du *Chèvrefeuille*, lauréat du Prix Goncourt en 1924, nous donne un chef-d'œuvre de narration rapide, coupée avec art, où la poésie de la légende laisse magnifiquement transparaître l'humaine vérité. Et la forme est délicieuse dans sa simplicité savante et pure, rehaussée d'archaïsme, riche de la double harmonie d'un style adapté au rythme intérieur. C'est un rare plaisir de lire une œuvre où s'unissent d'une manière si heureuse, autour d'une légende populaire qui garde tout le charme romanesque de l'aventure, les qualités du conteur, du lettré, de l'artiste et de l'écrivain. F. R.

Jehanne d'Orliac. — *Le drame de la Chavonnière*, roman vrai. 1 vol. in-12. (Ernest Flammarion.)

Le centenaire de la mort de Paul-Louis Courier a ramené l'attention non seulement sur la vie et l'œuvre du pamphlétaire, mais aussi sur sa fin mystérieuse et tragique, sur ce drame de la Chavonnière, que Mme Jehanne d'Orliac, auteur de sept romans, de six pièces, de deux volumes de vers et de deux volumes d'essais, nous raconte à son tour. Le crime et l'amour y conjuguent leurs mystères. Pour l'auteur, Mme Courier — Herminie Clavier — est coupable. Entendons-nous bien. « Qu'Herminie ait fait tuer son mari? Non... Qu'elle ait été la maîtresse de Pierre et de Symphorien Dubois? Oui... Elle a été la cause de l'assassinat sans en avoir été la complice. Celui qui presse la gâchette d'un fusil n'est pas le seul assassin, mais aussi celui qui songea un jour à ce fusil et en parla négligemment. La pensée est un acte. Notre responsabilité ne s'arrête pas au geste, elle

va jusqu'au désir. » Voilà pour l'esprit du livre. Et quant à sa forme : « J'ai donné à ce récit la forme du roman, pour qu'il atteigne ceux que le mot *Histoire* rebute... C'est d'ailleurs en cette romanesque résurrection que j'ai revécu les péripéties de la tragédie. » Ainsi faisait Antoine Redier, dans cette admirable *Guerre des Femmes*, Histoire de Louise de Bettignies et de ses compagnes, histoire vraie qui continue de passionner des milliers de lecteurs comme le plus passionnant des romans. L'héroïsme et le crime, quand nous savons les regarder, nous offrent l'un et l'autre des romans vrais, qui nous révèlent, dans ses ascensions et ses déchéances, l'âme même de l'humanité. F. R.

J.-R. DE ROQUEBRUNE. — *D'Un Océan à l'autre*. Un vol. in-16. (Éditions du Monde Nouveau. « Collection Canadienne. »)

Est-ce une conséquence du grand succès de *Maria Chapdelaine*? Les Éditions du Monde Nouveau ouvrent une « Collection Canadienne », qui ne se bornera pas à des romans. Elle en donne deux, pour commencer, de M. J.-R. de Roquebrune : *Les Habits Rouges* et *D'Un Océan à l'autre*. Ce dernier, qu'on pourrait appeler assez justement le roman de l'énergie française au Canada, tient du cinéma et a été composé comme un film. Mais l'auteur nous avertit qu'il a voulu, à l'aide de ces épisodes et devant ce décor de l'Ouest, montrer autre chose que de l'action, des êtres, de la vie... Il a voulu faire comprendre aux étrangers — car il est Canadien — que ses compatriotes ne sont ni des sauvages ni des métis et faire connaître un peu ce que sont les vrais Canadiens, particulièrement les Canadiens-Français. Il nous rappelle, d'ailleurs, dans l'Avant-propos, qu'il n'y a pas qu'un Canada. « Ce pays contient sur son immense territoire plus d'un peuple et plusieurs formes de la civilisation. Il y a presque autant de différence entre le Québec, l'Ontario, le Manitoba, qu'entre la France, l'Angleterre et l'Irlande. Chaque province canadienne est un pays différent par les mœurs et la population et même par la langue, la religion, le climat. Donc, la province de Québec, la vieille province historique et française, ne doit pas ressembler aux provinces de l'Ouest. Une vieille cité française comme Québec n'est guère du même pays que Winnipeg ou Calgary. L'île de Vancouver, qui est une terre presque asiatique, tout enivrée des parfums de sa flore méridionale, ne ressemble pas beaucoup à l'île du Prince-Édouard qui sent le poisson et le varech. La vie de ces régions est différente comme l'a été leur histoire et comme le sont leur commerce et leur industrie. »

C'est à des écrivains canadiens, comme M. de Roquebrune, que sera laissé le soin d'écrire les ouvrages de cette « Collection Canadienne ». Cela ne vaut-il pas mieux que de l'abandonner, ainsi que dit le programme, « à la fantaisie de voyageurs pressés »? F. R.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletin Yougoslave

L'INSTRUCTION PUBLIQUE

L'instruction primaire est obligatoire et gratuite dans le royaume des Serbes, Croates et Slovènes.

Le pays comptait [illegible] écoles primaires en 1920; [illegible] en 1923, 7.[illegible] en 1923, réparties comme il suit : Serbie et Monténégro, 2.554; Croatie-Slavonie, 1.738; Bosnie-Herzégovine, 570; Dalmatie, [illegible]; Slovénie, 819 et Voïvodina, 1.019.

De nouvelles écoles primaires s'ouvrent constamment, surtout dans la Serbie du sud et dans la Bosnie-Herzégovine, où la nécessité s'en fait plus particulièrement ressentir. Actuellement, le chiffre des écoles primaires est près d'atteindre [illegible].

La répartition des écoles est variable suivant les provinces; c'est ainsi que la Slovénie et la Voïvodina comptent 1 école pour 19 kilomètres carrés; la Croatie-Slavonie, 1 école pour [illegible] kilomètres; la Dalmatie, 1 pour [illegible] kilomètres; la Serbie et le Monténégro, 1 pour [illegible] kilomètres; la Bosnie-Herzégovine, 1 école pour 101 kilomètres carrés.

Par rapport à la population :

Slovénie	1 école pour	1.[illegible]	habitants
Croatie-Slavonie	1 — —	1.575	—
Dalmatie et Voïvodina	1	1.[illegible]	—
Monténégro	1 — —	[illegible]	—
Serbie	1 — —	[illegible]	—
Bosnie-Herzégovine	1 — —	[illegible]	—

Le nombre d'instituteurs est d'environ 15.500 pour l'ensemble du pays.

A la fin de 1923, il y avait dans le royaume des Serbes, Croates et Slovènes 176 écoles secondaires (*gymnases et réalkas*).

Ces écoles sont réparties par provinces de la manière suivante : Serbie, Monténégro et Voïvodina, 87; Croatie-Slavonie, 38; Bosnie-Herzégovine, 22; Slovénie, 21 et Dalmatie, 8.

Enfin, le pays possède trois grandes Universités : à Belgrade, Zagreb et Ljoubljana; 2 Facultés : à Soubotitza et Skopljé. L'ensemble forme 20 Facultés.

Passons aux écoles professionnelles. Quoique assez nombreuses, elles sont, en effet, encore insuffisantes pour assurer la formation du personnel instruit nécessaire. En ce moment, on opère la transformation d'un certain nombre d'écoles secondaires en écoles professionnelles.

Voici le nombre des écoles professionnelles actuellement existantes :

1° 35 écoles normales d'instituteurs, dont 21 des garçons et 14 des filles, en plus deux grandes écoles de pédagogie à Belgrade et Zagreb;

2° 300 écoles et académies de commerce, privées et l'Etat. Une école supérieure de commerce existe en ou[illegible] à Zagreb.

3° [illegible] écoles techniques [illegible] supérieures Belgrade et Zagreb.

Comme écoles d'agriculture, on recense actuellement : [illegible] écoles [illegible] 3 écoles secondaires à Valjévo, Krijevci et Maribor; 2 écoles supérieures à Belgrade et Zagreb.

Les écoles maritimes sont au nombre de deux : une Académie maritime [illegible] Bakar.

Le royaume serbe-croate-slovène compte quatre écoles [illegible] une [illegible] Zagreb.

Les écoles de musique, soit institutions d'Etat, soit [illegible] Belgrade et Zagreb possèdent chacun un Conservatoire et une école dramatique.

Enfin, le pays possède deux Académies des Sciences, une Université populaire (à Belgrade), un grand nombre de bibliothèques, d'associations intellectuelles, de sociétés artistiques et littéraires.

Le budget d'Etat pour l'année 1925-26 prévoit une dépense pour le département d'Instruction publique de [illegible] millions de [illegible] de francs.

BOGDAN P. MILKOVITCH.

BULLETIN MARITIME

LA NUIT DE NOËL A BETHLÉEM

De tous temps, il a été coutume en France de célébrer la fête de Noël. Nous nous rappelons tous les bonnes veillées à la chandelle, en province ou à la campagne, près de l'âtre où brûlait la bûche fameuse, écoutant les contes que nos grand'mères savaient si bien dire, en attendant l'heure de gagner l'église dans la nuit froide. Puis la messe de minuit pleine de lumières et de chants, réunissait les fidèles venus de loin, les uns portant la lanterne, les autres des « chaufferettes ». Venaient ensuite la messe des matines et celle de l'aurore et le retour, au chant des cantiques, vers la bonne maison chaude : les souliers dans la cheminée débordaient des joujoux qu'au matin les petits en robe blanche viendraient prendre avec des cris de joie. Sur la table fumait l'oie rôtie bourrée de marrons, le vin chaud, les tartines grillées.

Nous nous souvenons aussi des fêtes plus profanes, sans être plus joyeuses, des Noëls parisiens, danses et théâtres et soupers fins du Réveillon. Plus que chez nous encore, les Anglais célèbrent la fête de Christmas, à l'occasion de laquelle ils échangent les mille souhaits que nous offrons plus volontiers aux parents et amis pour le Jour de l'An. C'est la grande date de l'année : les maisons décorées de gui et de houx s'emplissent du bruit joyeux des réunions familiales. Christmas est l'occasion des déplacements, des voyages jusque dans le « Sud ensoleillé » comme on appelle en Angleterre la Côte d'Azur, ou encore jusqu'en Égypte même.

Cette mode tend à se généraliser des « vacances d'hiver ». Depuis nombre d'années, en effet, nos étés européens sont gâtés par un temps détestable. On ne peut plus invoquer les fatigues que cause à l'enfant la température trop élevée des étés dans les villes, pour lui donner des vacances trop longues, du 14 juillet au 1er octobre. De plus en plus on se contente d'un mois d'absence en juillet ou en août et les hommes d'affaires, comme les mondains, s'échappent pendant un mois d'hiver et vont reprendre force et courage au pays du soleil ou des sports de montagnes. Cela, non plus seulement en Angleterre, mais en France aussi, en Italie, en Espagne.

C'est à cette catégorie de touristes sans doute qu'ont pensé les *Messageries Maritimes* en organisant, pour l'hiver 1925-1926, quatre croisières en Méditerranée dont la première a été établie de telle sorte que les voyageurs, après avoir visité l'Égypte et la Palestine, se trouvent à Bethléem pour y passer la nuit de Noël.

A maintes reprises, déjà, nous avons parlé ici des pèlerinages de Musulmans que les *Messageries Maritimes* transportent vers la Mecque.

Nous avons signalé, d'autre part, les pèlerinages de plus en plus nombreux, non seulement de Français, mais aussi d'Anglais, d'Italiens, d'Espagnols, que leurs paquebots conduisent chaque année en Terre Sainte, à Pâques plus généralement.

Mais, c'est la première fois que nous avons à féliciter cette grande compagnie d'une initiative qui réjouira autant les amateurs d'émotions pittoresques que les chrétiens les plus soucieux de recueillement.

Le *Champollion* est le magnifique paquebot qui a été choisi pour conduire les pèlerins en Terre Sainte pour la Fête de la Nativité. Ils passeront ainsi des splendeurs de la civilisation égyptienne à la rudesse biblique du sol Galiléen, au lieu même où fut dressé, il y a deux siècles bientôt, le berceau de la civilisation chrétienne.

Partis de Marseille le 8 décembre ils arriveront le 12 au Caire pour y visiter, le lendemain et les jours suivants, sous la direction d'un guide chargé de la préparation de cette croisière, la citadelle, le Mouslîy, les mosquées, les pyramides de Gizeh où ils se rendront — dernier confort — en *sand-car*, à moins qu'ils ne préfèrent l'âne ou le chameau. Ils prendront le thé au désert et visiteront Sokkara, Memphis, les Tombeaux des Khalifes, l'arbre de la Vierge à Matarieh. Après deux promenades sur le Nil, ils parcourront encore Louqsor et son temple, celui de Karnak, la Vallée des Rois et ses tombeaux fameux, Assouan, le temple de Philae, toutes les merveilles de l'Égypte. Ils quitteront Port Saïd le 22 décembre pour arriver à Jaffa le lendemain, d'où ils gagneront Jérusalem après avoir visité Tel-Aviv la récente cité sioniste où se mesure l'ampleur du mouvement juif en Palestine.

C'est alors toute la vie évangélique dont ils suivront les étapes à Jérusalem, sur les bords de la Mer Morte et du Jourdain, à Bethléem où ils assisteront à la messe de minuit ; à Nazareth ; à Tibériade.

Ils reviendront par Caïffa-Jaffa et après avoir visité Alexandrie, regagneront Marseille le 3 janvier, juste à temps pour reprendre le cours de la vie laborieuse après ce merveilleux exode au pays des âges païens et des « temps nouveaux ».

Henry Bordeaux, Claude Farrère, Maurice Barrès, Jérôme et Jean Tharaud, Henri Brémond, Louis Bertrand, Robert Vallery-Radot ont écrit sur l'Orient des pages qui nous permettent d'imaginer quelles seront les émotions artistiques et mystiques des touristes de Bethléem à la Noël prochaine.

Nous attendons avec impatience leurs récits, nous les envions, nous leur souhaitons le plus beau des voyages.

CROISIÈRES DE CURES DE REPOS EN MER

Nous avons déjà parlé des croisières de médecins français et étrangers à bord des paquebots des *Messageries Maritimes* en vue d'appliquer à certaines maladies le traitement de la cure d'air et de repos en mer.

Cette année à nouveau une troupe de 250 médecins et étudiants belges et français se sont rendus de Dunkerque à Marseille à bord du *Louqsor* des *Messageries Maritimes* en visitant Le Havre, Bordeaux, Lisbonne, Tanger et Alger, sous la conduite de M. le docteur Loir, médecin sanitaire maritime, Directeur du Bureau de l'Hygiène du Havre, qui dirigeait les études de cette croisière médicale.

Nous reviendrons plus longuement sur les rapports qui ont été écrits par divers médecins à la suite de ce voyage. Disons seulement que l'utilité des cures marines apparaît désormais indiscutable et que d'ici peu, sans doute, des croisières régulières seront entreprises pour la guérison des « surmenés », « grands nerveux » et autres victimes de la vie trop intense des villes européennes.

Le Gérant : A. Desnoës.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 22 63e ANNÉE 21 NOVEMBRE 1925

UNE JOURNÉE DE QUINTUS FIXLEIN

L'écrivain allemand Jean-Paul Richter, qui suscita dans toute l'Europe au début du XIXe siècle un vif enthousiasme, est presque inconnu en France. On découvre aujourd'hui que son humour est très moderne, et rappelle à s'y méprendre la manière de tel de nos jeunes auteurs — qui d'ailleurs ne l'a pas ignoré. Dans Quintus Fixlein, *paru à Bayreuth en 1795, Jean-Paul conte l'humble vie d'un professeur de cinquième; nous en détachons ce curieux récit d'une journée de vacances* (1).

Les joyeux bosquets fleurissant l'un après l'autre des quatre semaines d'été dont jouissait Quintus et l'envol de leurs nuées de fleurs sont maintenant aux trois quarts dépeints. Je veux au hasard prendre une de ses journées et la décrire. L'une est aussi souriante et aussi embaumée que l'autre.

Je prends, par exemple, la fête de sa mère, la Sainte-Claire, qui est le 12 août. Le matin, il éprouva d'ardentes et durables joies, qu'il trouva dans ses occupations, car il écrivait, tout comme moi.

En vérité, quand Xerxès proposa un prix pour l'invention d'un nouveau plaisir, il suffisait de mettre par écrit ses pensées sur le sujet du concours pour avoir déjà, réellement, un nouveau plaisir sur le bout de la langue. Je ne connais qu'une chose plus douce que de faire un livre : c'est d'en projeter un. Fixlein écrivait de petits ouvrages, gros comme un *alphabet* in-12, qu'il faisait relier en manuscrit dans des couvertures dorées, sur le dos desquelles il chargeait le relieur de mettre les titres en caractères d'impression et qu'il plaçait ensuite dans la série des ouvrages littéraires de sa tablette à livres. Tout le monde croyait que c'étaient des nouveautés imprimées en caractères typographiques. Il travaillait, — j'omets les œuvres moins importantes, — à un recueil des fautes d'impressions se rencontrant dans les auteurs allemands. Il comparait les *errata* entre eux, montrait les fautes les plus fréquentes et faisait remarquer qu'on pouvait en tirer des déductions intéressantes, ce qu'il conseillait aux lecteurs de faire eux-mêmes.

En outre, il prit rang parmi les massorètes allemands. Dans un avant-propos, il indiquait très justement que les Juifs avaient leur *massorah*, qui leur disait combien de fois chaque lettre de l'alphabet revient dans leur Bible (par exemple, l'*Aleph*, la lettre A, s'y rencontre quarante-deux mille trois cent soixante-dix-sept fois); combien il y a de versets où se trouvent toutes les consonnes (ils sont au nombre de vingt-six); ou combien de versets n'en contiennent que quatre-vingt (il y en a trois),

(1) Une traduction complète de l'ouvrage doit paraître prochainement dans la collection : *Le Cabinet cosmopolite* (Stock, éditeur).

combien il y a de versets où l'on voit quarante-deux mots et cent soixante consonnes (il n'y en a qu'un : Jérémie, XXI, 7); quelle est la « lettre médiane » dans les divers livres de la Bible (dans le Pentateuque, 3e livre de Moïse, XI, 42, c'est le V nobiliaire), ou même dans toute la Bible.

« Pouvons-nous montrer, nous autres chrétiens, disait-il, une semblable *Massorah* pour la Bible de Luther? A-t-on exactement recherché quel était dans cette Bible le « mot médian » ou la « lettre médiane », quelle voyelle revenait le plus souvent et chacune combien de fois? Mille amis de la Bible quittent ce monde sans avoir appris que l'A allemand se trouve dans notre Bible trois cent vingt-trois mille quinze fois, donc plus de sept fois plus souvent que l'*Aleph* dans la Bible hébraïque.

Si, après un recensement plus attentif, de savants exégètes, parmi les critiques de ce livre, trouvent ces chiffres erronés, je désire qu'ils le fassent connaître publiquement.

Quintus collectionnait encore beaucoup de choses. Il avait une belle collection d'almanachs, de catéchismes et de livres in-16. De même une collection d' « avertissements » qu'il avait commencée et qui n'était pas aussi incomplète qu'elles le sont le plus souvent.

Il estimait beaucoup son lexique alphabétique de noms des Allemands souscripteurs de livres et où figure aussi mon nom à la lettre J.

Son plus grand plaisir était de faire des projets de livres. C'est pourquoi il préparait un fort ouvrage uniquement destiné à conseiller aux érudits ce qu'ils devaient traiter en matière d'histoire littéraire, science qu'il plaçait dans son estime à quelques pouces plus haut que l'histoire du monde et des empereurs.

Dans la préface de sa *République savante*, il rappelait rapidement que Hommel publia un registre des juristes qui étaient fils de courtisanes et de ceux qui avaient été des saints; que Baillet compta les savants qui avaient eu l'intention d'écrire quelque chose, Ancillon ceux qui n'écrivent rien, et Gœtze, le « superintendant » de Lubeck, ceux qui furent cordonniers et ceux qui se noyèrent; enfin que Bernhard dénombra les savants dont la destinée et la carrière s'annoncèrent comme importantes dès le ventre de leur mère, etc.

Cela, poursuivait-il, devrait, ce me semble, nous encourager à établir de pareils matricules et tableaux de recensement d'autres savants. Et il proposait quelques catégories de ce genre; par exemple, il y avait :

Les savants qui ne l'étaient pas;

Les savants complètement pervers;

Ceux qui portaient leurs propres cheveux;

Les prédicateurs, psalmistes, annalistes, etc., qui portaient perruque;

Les savants qui portaient des culottes en basane noire et ceux qui portaient l'épée;

Les savants qui moururent dans leur onzième année, dans leur vingtième, dans leur vingt-et-unième, etc.;

Ceux qui moururent à cent cinquante ans : il n'en connaissait pas d'exemple, à moins qu'il ne voulût citer le mendiant anglais Thoma Parre (qui mourut à cent cinquante-deux ans);

Les savants qui avaient une écriture plus abominable encore que les autres savants (on n'en connaissait qu'un, Rollfinken, qui écrivait en lettres aussi grandes que ses mains);

Ou enfin ceux qui ne s'étaient pas pris aux cheveux, mais seulement par les poils du menton (on n'en connaissait que deux dans ce cas, Philelphe et Timothée).

Quintus s'adonnait à ces études secondaires à côté de ses occupations professionnelles. Mais je crois qu'un État n'aime pas ces choses-là : il compare l'homme qui se distingue dans la philosophie et les belles-lettres aux dépens du trantran professionnel à une horloge à musique dont les heures, bien qu'accompagnées de mélodies de flûte, sonnent plus mal que celles de la lourde et morne horloge du clocher.

Mais revenons à la fête de sa mère. Après de tels travaux, Fixlein sortit et alla se promener parmi les buissons mélodieux et les arbres bruissants. Il ne quitta la chaude nature pour rentrer à la maison que lorsque le dîner était déjà servi et sa chaise mise près de la table. Et, pendant le repas, il se passa un événement qu'un bibliographe ne peut pas ignorer.

Tout en mâchant, sa mère fut obligée de lui dessiner la carte géographique du monde de son enfance, et de lui conter tous les traits dont on pouvait déduire quelque chose relativement à ses présentes années.

Le plan en perspective de son passé d'enfant, Fixlein le reporta ensuite sur de petites feuilles de papier qui méritent toute notre attention. Ces feuilles qui contenaient les scènes, actes et drames de ses jeunes années, il les rangeait

chronologiquement dans les tiroirs respectifs d'une commode pour enfant, et il répartissait sa biographie en différentes cases, comme l'a fait Moser pour ses travaux de publiciste. Il y avait des cases pour les souvenirs de sa douzième année, de sa treizième, de sa quatorzième, etc., de sa vingt-et-unième année, et ainsi de suite.

Voulait-il, après une journée de corvée scolaire, s'accorder une soirée de repos, il tirait simplement une des cases, véritable registre de l'orgue de sa vie, et il se remémorait tout ce qu'il y avait là.

Je dois prier tout particulièrement les muets de la critique qui veulent m'appliquer le procédé expéditif de la strangulation parce que j'ai donné à mes chapitres le nom de « cases » de bien examiner tout d'abord qui en est la cause; qu'ils se demandent si je pouvais faire autrement quand Quintus lui-même avait divisé sa biographie en cases de ce genre. Les critiques sont, du reste, gens équitables.

Au sujet de son frère aîné, Quintus ne posa pas à sa mère de questions affligeantes, car le sort avait anéanti d'une façon étrange ce frère et toutes les dispositions géniales qu'il portait en lui, en le jetant sur l'iceberg de la mort. Le jeune homme ayant sauté sur un glaçon pris entre d'autres, ceux-ci s'écartèrent; le sien l'emporta, fondit sous lui petit à petit et laissa s'engloutir ce cœur de feu sous la glace et les flots.

La mère souffrit de ce que le corps ne fût pas retrouvé et de ce qu'elle fût privée de l'émotion que lui eût causée la vue du cadavre ballonné de son fils. O bonne mère, rends plutôt grâce à Dieu de t'avoir épargné ce spectacle!

Après le repas, afin de s'armer de nouvelles forces pour écrire, il se contenta d'errer nonchalamment dans la maison. Comme un veilleur de nuit, il visita tous les coins de sa chaumière, espérant y trouver quelque charbon éteint du feu de joie de sa jeunesse.

Il monta sous le toit et revit les cages vides de son père qui, l'hiver, était oiseleur. Il passa rapidement en revue ses vieux jouets, relégués dans la grande cage de ponte des canaris. — Dans les âmes d'enfant, les petites figures régulières, particulièrement les cubes et les carrés, s'impriment et se gravent profondément. Aussi le lecteur s'expliquera-t-il le plaisir de Fixlein à la vue de la cage à écureuil, toute rouge, qui datait de son enfance, à la vue du faîtage qu'il avait édifié jadis avec des boîtes ayant contenu de la semence de pommes de terre et avec des copeaux blancs, et à la vue d'une lanterne carrée, d'une gaie maison de verre. Il avait osé, sans permis de bâtir, construire une cabane en argile, non pas pour des paysans, mais pour des mouches. C'est pourquoi elle pouvait facilement tenir dans la poche.

Cet hôpital à mouches avait des vitres, était peint en rouge, surtout comprenait beaucoup d'alcôves, ainsi que trois tourelles d'angle, car, de tout temps, il avait aimé les tourelles d'angle, qu'il considérait comme une autre maison annexée à la maison. Il les aimait au point qu'il se serait déplu à Jérusalem, où, selon Lightfoot, il était interdit d'en élever.

Les yeux brillants de l'architecte regardant ses locataires grimper aux fenêtres ou se régaler dans l'auge à sucre, — car, comme le comte de Saint-Germain, elles ne mangeaient que du sucre, — et la joie qui s'en dégageait eussent permis sans peine à un inspecteur des écoles de prophétiser son penchant pour l'étroite vie familiale. En ce temps-là, l'imagination de Fixlein lui faisait voir encore, en une chaumière de jardinier, une espèce de halle ou d'arche déserte, et seul un petit Louvre à mouches, comme il en avait un, était pour lui, précisément, une jolie maison bourgeoise.

Il touchait sa haute et vieille chaise d'autrefois, qui ressemblait à la *Sedes exploratoria* du pape; il déplaçait sa voiture d'enfant, mais il ne comprenait pas quel sacre, quelle sainteté la différenciaient tellement des autres voitures d'enfant.

Il s'étonnait que les jeux d'enfant ne lui plussent pas autant que le souvenir de ces jeux maintenant que l'enfant qu'ils avaient amusé avait grandi et se tenait là, devant lui.

Un seul objet dans la maison le rendait nostalgique et triste. C'était une petite armoire, pas plus haute que ma table, et qui avait appartenu à son pauvre frère noyé. Comme celui-ci en avait la clé sur lui lorsqu'il fut englouti par les flots, sa mère, le cœur brisé, avait fait le vœu de ne jamais l'ouvrir de force. Il ne s'y trouve probablement que les jouets du pauvre enfant. Mais détournons les yeux de cette urne sanglante.

Puisque Bacon classe les souvenirs d'enfance parmi les substances médicinales favorables à la santé, il y a là, pour Quintus, tout naturellement, comme une poudre digestive.

Il put ensuite retourner à sa table de travail et faire quelque chose de très spécial : des suppliques pour l'obtention d'un emploi de pasteur.

Il plaça devant lui l'almanach des adresses, et pour chaque paroisse de village qu'il y trouva, rédigea par avance une supplique qu'il mettrait de côté jusqu'à la mort de celui dont il convoitait la place.

Hukelum fut la seule localité pour laquelle il ne fit pas de demande. C'est une vieille coutume dans le district de Flachsenfingen, que, pour tout emploi vacant, les postulants doivent présenter spontanément une demande. De même que la plus grande utilité de la prière ne consiste pas dans son accomplissement, mais dans le fait que l'on s'exerce à prier, de même les suppliques doivent être rédigées, non pour obtenir un emploi, — ce qui n'arrive qu'avec de l'argent, — mais pour apprendre à en écrire. Il est vrai que si chez les Kalmoucks le mouvement de rotation que l'on imprime à une boîte remplace la prière, un petit mouvement de la bourse peut bien valoir autant qu'une supplique littérale...

Vers le soir, même le dimanche, Quintus circulait à travers le village, pèlerinait aux lieux où il jouait jadis, allait sur le pacage communal où autrefois il menait paître ses escargots: il s'efforçait de rencontrer le paysan qui, depuis le temps de l'école, se permettait de le tutoyer au grand étonnement des autres; il se rendait, avec sa dignité de professeur de l'enseignement secondaire, chez l'instituteur primaire, puis chez le doyen, ensuite à cette grange épiscopale qu'était l'église.

Ces derniers mots ont besoin d'être expliqués, car, sans cela, personne ne les comprendrait. C'est que vingt-trois ans plus tôt, un incendie avait brûlé l'église (sauf le clocher), la maison du pasteur, et, perte irréparable, les registres paroissiaux. C'était la raison pour laquelle, à Hukelum, peu de gens connaissaient leur âge exact; ainsi pour Quintus, les fibres de sa mémoire hésitaient entre la trente-deuxième et la trente-troisième année. Par conséquent, il avait fallu prêcher à l'endroit où, jadis, on battait le grain; ainsi la semence divine était vannée sur la même aire que la semence matérielle.

Le chantre et la jeunesse écolière occupaient l'aire, les femmes de l'église-mère une travée, cependant que les maris étaient entassés en pyramides, sur les échelles de la grange et que, tout en haut, dans le grenier à paille, des âmes mélangées écoutaient ce qui se disait en bas.

Une petite flûte tenait lieu d'orgue et un tonneau à bière renversé représentait l'autel, dont il fallait faire le tour. J'avoue que moi-même, j'y aurais prêché avec humour.

Le doyen, qui n'était encore que *Junior* et non *Senior*, habitait et enseignait au château, sa maison n'ayant pas été reconstruite. C'est de cette façon que Fixlein avait étudié au château les verbes irréguliers à côté de Thiennette.

Ces voyages de découverte mis à part, notre pèlerin de Hukelum avait encore le temps, après la prière du soir, de faire avec la jeune fille la chasse aux pucerons sur les rosiers et aux limaces sur les plates-bandes, cueillant ainsi dans chaque minute une joie céleste.

Chaque goutte de la rosée du soir était colorée d'essence de joie autant que d'œillet; chaque étoile était un regard du soleil de la félicité, et, dans le cœur lacé de la jeune fille s'étendait, près de l'image de Fixlein, derrière une mince cloison, comme près du saint des saints derrière la ténuité de la vie, un vaste paradis de fleurs... Je pense qu'elle l'aimait un peu.

Il devait le savoir. Mais, quand il montait l'escalier, pour aller se coucher, des souvenirs d'enfance venaient diminuer l'intensité de son ravissement, qui restait contenu dans de sages limites. En effet, quand il était petit, il récitait, pour sa prière, comme s'il eût égrené un rosaire sous les rideaux du lit, quatorze sentences bibliques, le premier verset de « Maintenant louons tous Dieu », le dixième commandement, puis encore une longue bénédiction. Pour avoir plus tôt achevé, il commençait ses prières, non pas seulement au bas de l'escalier, mais déjà à l'endroit où Alexandre étudiait les hommes et Semler les sots écrivains. De sorte que, quand il atteignait le port aux flots de duvet, ses dévotions étaient finies et il pouvait, sans avoir à faire un nouvel effort, se laisser choir lourdement et les yeux fermés dans les plumes et dans les bras du sommeil.

C'est ainsi que dans le plus petit *homunculus* apparaît déjà le germe des pratiques de l'église catholique.

Tels furent les jours caniculaires de Quintus Zébédée Egidius Fixlein.

Je termine, pour la deuxième fois, les chapi-

tres de cette biographie comme se termine la vie, — c'est à dire par le sommeil.

Jean Paul Richter.

(Traduit de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac.)

LA PHILOSOPHIE LA SCIENCE ET LE PUBLIC

Je pose la question suivante :

Le public qui s'intéresse au côté philosophique des choses de science trouve-t-il dans la littérature qui lui est destinée de quoi satisfaire sa curiosité?

J'entends le mot « satisfaire » dans son acception intégrale. Satisfaire le besoin de manger comporte observation des lois de l'hygiène et non pas illusion demandée à des aliments pernicieux. Les aliments fournis à la curiosité philosophique d'un chacun par les ouvrages de vulgarisation, les Revues et les Quotidiens sont-ils choisis et préparés selon les préceptes d'une bonne hygiène de l'esprit?

Sans la moindre hésitation je répondrai : Non.

D'une manière générale, le public est moins instruit que mystifié, plus bourré de superstitions que dirigé vers les idées simples et justes.

*
* *

Bien que le sujet soit très sérieux, je me permets de commencer par une historiette.

Il était une fois un Ministre de la Guerre, polytechnicien, passant pour taquiner la distraction mathématique. Il voulait obtenir de la Commission du budget un crédit dans je ne sais quelle intention, mais dont il fallait justifier l'opportunité par des arguments de bonne figure. Malgré les tortures que leur infligeaient d'habiles teneurs de plume, les arguments conduisaient toujours à un chiffre à peu près triple de celui auquel le Ministre désirait s'arrêter. Désespoir des officiers chargés de la petite manœuvre! « Écrivez, dit alors l'excellent général Brun; Conclusion: si j'applique le coefficient *bien connu* 0,37, il apparaît que le « crédit nécessaire se monte à .... Et surtout, « n'oubliez pas de mettre *bien connu;* de cette « façon, personne n'osera demander le moindre « éclaircissement. »

Si non e vero...

Et cette historiette encore, un peu plus ancienne, car elle remonte au IIIe siècle avant notre ère; elle indique comment on a dressé le profane à cette douce naïveté, dont abusait notre regretté Ministre.

Tout le monde a vu des maçons déplacer de gros blocs avec un levier, des chauffeurs soulever leur voiture avec un cric. Dès la plus haute antiquité l'industrie des hommes utilisait ce moyen d'action. Archimède en fit l'étude quantitative et voici la chronique qu'il publiait à l'époque; elle commençait modestement ainsi :

« Donnez-moi un levier et un point d'appui: je soulèverai le monde... »

Pour un succès, ce fut un succès; cela se chante encore et cependant la moindre réflexion montre combien c'est une simple galéjade. En fait de pari, Archimède ne se compromettait guère; en fait de bluff, cela me rappelle une guinguette de Marseille, dont l'enseigne est « Au nid d'aigle », sous prétexte que l'on y accède par quatorze marches.

Archimède est resté le patron de maints chroniqueurs scientifiques. De la grosse caisse à la petite flûte, en passant par les cuivres et la lyre, un instrument de musique vient toujours donner à leurs communications un tour spécial qui manque aux chroniques financières, économiques, agricoles, dont pourtant l'intérêt n'est pas méprisable. Et encore je laisse sur leurs tréteaux, avec leur jazz-band, les jongleurs d'électrons, de temps imaginaire et d'univers courbe.

Ces traits dépeignent la situation. Elle n'a malheureusement pas que cet aspect humoristique; les croyances métaphysiques sont à l'unisson.

*
* *

De cet état de choses les véritables hommes de Science ne sont pas *aujourd'hui* responsables. Peut-être n'en fut-il pas toujours ainsi: mais je ne veux pas m'y arrêter pour le moment. Ni en France, ni à l'Etranger, le Savant, particulièrement le Physicien, n'embouche la trompette prophétique et pas davantage ne joue les Faust d'opéra. Il poursuit droit son chemin, soucieux de rigueur, contempteur des billevesées métaphysiques. Il s'applique à mettre en

œuvre les facultés humaines pour la découverte de faits et pour la prévision de faits possibles. Il s'efforce de construire, sous le nom de *théories*, des images économiques de l'ensemble de ces faits, images qui seront pour lui le moyen de savoir à l'avance quelle graduation marquera un instrument quand d'autres instruments marqueront telle et telle graduation. C'est avec la plus grande franchise, parfois avec humour, qu'il étale ses procédés, ses tâtonnements, ses audaces qui n'hésitent pas à heurter au besoin cette routine que l'on appelle « le bon sens ». Presque invariablement sa méthode consiste à se laisser guider par des analogies pour édifier une manière de voir, peut-être chimérique. Si l'image obtenue était fidèle, un certain instrument devrait livrer des indications que son auteur inscrira, en regard des données sur les circonstances, dans une colonne intitulée généralement : Valeurs calculées. La seule manière de savoir si sa divination, je ne dis pas : est conforme à la réalité, mais ne lui est pas opposée, c'est de faire les expériences elles-mêmes et de remplir avec leurs résultats une colonne nouvelle : Valeurs mesurées. S'il y a concordance, grande satisfaction; pas nouveau possible vers l'avant. Dans le cas contraire, l'homme de science exerce son flair à combler l'hiatus moyennant quelque addition systématique aux hypothèses initiales; elle suggère souvent une loi nouvelle.

Je n'insiste pas: il me suffit de montrer qu'il s'agit là d'ingéniosité, de souplesse d'esprit; mais à coup sûr de rien qui nous puisse jeter dans le plus anodin des mysticismes.

Et pour en détourner encore davantage le lecteur, je vais de nouveau lui conter une petite histoire, toute récente; elle date des assises solennelles de la Société française de physique à l'occasion de son cinquantenaire, fin 1923. Elle traduit la jovialité de certains savants, que l'imagination populaire a bien tort de se représenter comme des mages, costumés en Nostradamus, entre une sphère céleste et l'arsenal connu des aspirants aux prix de Rome pour la peinture.

L'illustre physicien hollandais Lorentz, un des plus grands noms de la physique contemporaine, voulant donner une plaisante approbation à M. Émile Picard, Président de la Société, très porté lui-même au réalisme en matière de théories, raconta qu'un jour, après un déjeuner de physiciens, on était allé fumer un cigare sur un parterre ensoleillé, où brillait une de ces boules argentées que chacun connaît. Un des convives, ayant touché la boule par hasard, constata à sa très grande surprise qu'elle était chaude uniquement du côté opposé au soleil. Qu'il ait un moment caressé l'espoir d'une retentissante célébrité, l'espoir aussi de trouver au Monde une « nouvelle figure » de plus, grâce à ce phénomène déconcertant au même degré que celui de Michelson, M. Lorentz n'en fit pas mention; mais il retraça les préoccupations graves qui assaillirent les princes de la Science et les explications suggérées par les uns et par les autres. L'accord était, paraît-il, sur le point d'être réalisé, lorsque survint malencontreusement le jardinier de l'hôte, lequel jardinier imprima une rotation de 180° à la boule autour de la ligne de ses pôles, ce qu'il faisait avec prudence toutes les heures, pour éviter l'échauffement excessif de l'une des faces.

La vieille Science en fut raffermie sur ses bases. Néanmoins ce brave jardinier, en revenant trop tôt pour accomplir son petit manège, a troublé la gestation de théories sans doute originales. Lorentz n'a pas affirmé qu'on ne les reprendra jamais.

Plaise à Dieu que les profanes apportent dans ces questions la même sérénité souriante et, plutôt que de s'empérichonner, n'acceptent les profondes réflexions de bien des Penseurs qu'après s'être demandé ce qu'en dirait le jardinier!

*
* *

Est-il possible de délivrer le public de l'emprise à laquelle beaucoup ont immolé de vieilles convictions? Est-il possible de replacer pour lui les choses de Science dans le cadre qui est le leur? de lui marquer le domaine de la vraie philosophie et d'en chasser les fantaisies qui usurpent ce nom avec d'autant plus d'audace qu'elles prennent un tour plus baroque?

J'en exprime le vœu et je crois au succès. L'effort doit être tenté, dût-il n'aboutir qu'à semer un vent de méfiance. Il est pitoyable, autant qu'agacant, de voir plongés dans une naïve béatitude, même des hommes d'une grande culture générale, se piquant de scepticisme, victimes cependant de leur confiance trop aveugle. Cela fait peine de rencontrer sous leur plume des contes de grand'mère, comme le « Levier d'Archimède », comme la « Pomme de Newton » et autres enfantillages d'une burlesque solennité.

Que d'illusions sur la nature et la portée de notre connaissance proviennent de ce fâcheux état d'esprit!

*
* *

Pour le combattre il faut opposer aux publications que j'incrimine des exposés de même forme, mais inspirés au contraire d'une théorie extrêmement positive de la Connaissance. Au lieu d'écrire en vue de faire naître chez le lecteur le frisson, grand ou petit, il faudrait écrire pour lui montrer en toutes circonstances la simplicité foncière des méthodes de recherche, leur caractère pratique, humain, industriel, en tous cas nullement sorcier; il faudrait les comparer avec les ingénieuses habiletés de nos modestes artisans, plutôt que de vouloir convaincre le lecteur de sa propre petitesse en face de l'impressionnante puissance des mages; il faudrait éviter, et même ridiculiser un peu, ce petit tour mystique si mystifiant, en particulier quand on parle de phénomènes extérieurs à notre planète. Un simple exemple : tout ce que nous connaissons de la physique stellaire provient d'une interprétation de la lumière reçue des astres identique à l'interprétation de la lumière qui nous vient des sources les plus banales; rien de plus. Si l'on se met à chanter nos relations avec les étoiles sur un ton poétique, un Ministre de la République pourrait vouloir encore les éteindre dans les flammes de son éloquence.

Ce que je dis de la Science est à répéter de la Philosophie. Usant d'une expression triviale, je constate que, sous prétexte de philosophie, on monte au public plus de bateaux qu'à propos de Science. Les conséquences en pèsent lourdement sur les mœurs, comme sur la Politique, gravement influençable par une idéologie funeste, qui tient là sa principale origine.

*
* *

Il serait hautement désirable que dans l'enseignement, on n'abordât à aucun prix la moindre Métaphysique, ni surtout l'histoire des théories philosophiques, avant d'avoir muni l'élève d'idées solides et claires sur les significations exactes du mot *Connaître*. Elles ne sont pas à chercher dans les brumes, fondement trop décevant. Il faut partir tout au contraire des faits vulgaires de l'expérience quotidienne, d'où l'on s'élèvera à une conception plus affinée mais néanmoins toujours positive, concrète, réaliste. Nous avons un respect trop superstitieux pour l'œuvre des morts, de ceux particulièrement qui ont vécu près des temps « si fertiles en miracles ». On parle bien de libre-pensée; mais on demeure courbé sous l'emprise d'une sorte de révélation laïque. Il est dangereux d'exprimer une telle opinion; l'initiative de M. le Doyen de la Faculté des Lettres de Paris en fournit le piquant témoignage; mais n'ayant aucun de ses titres aux brocards des lettrés, je puis me risquer plus librement à souhaiter une petite révolution, sans iconoclastie. Demeurant sur les terrains de la Philosophie, de la Science, on m'accordera qu'une théorie, un système, consiste en une description économique des faits, c'est-à-dire en un corps de définitions, conventions et propositions, en nombre aussi restreint que possible, mais permettant, une fois admis, de regarder les faits comme étant leur conséquence nécessaire. Or, on aurait tort de penser que le corps de doctrines adéquat aux faits connus à une époque doit garder éternellement son privilège. Ce n'est pas manquer de respect à ses auteurs défunts, ni insulter à leur gloire, que de reconnaître, en présence de faits nouveaux, l'obligation ou le simple avantage de faire table rase de leurs constructions et d'en monter une toute nouvelle.

*
* *

Il est parfaitement possible de construire une théorie très positive de la Connaissance, absolument indépendante de toute croyance ou absence de croyances, uniquement avec les matières qui figurent aux programmes des baccalauréats. Naturellement on ne m'a pas attendu pour ce faire; la théorie est professée, moins peut-être en France qu'à l'Etranger, en Allemagne surtout. Aussi peut-on remarquer, par exemple, dans les ouvrages allemands, beaucoup moins de viande creuse, à propos des théories qui ont récemment échauffé le public, que dans les publications françaises de même ordre.

Comme je viens de le dire, cette théorie prend son point de départ dans les faits de la vie quotidienne; elle s'élève *par la Physique*, parce que la Physique est une des sciences les plus avancées, dans son contenu aussi bien que dans sa forme logique; de plus elle est le fondement recherché par la plupart des autres

sciences de la Nature, sciences biologiques comprises. Or on aperçoit assez facilement dans la physique le sens positif, universellement admissible, à attribuer aux expressions *Connaître, Connaître scientifiquement*. Et de là, sans trop de difficultés non plus, on gagne la notion *une* et permanente de la *Connaissance* dans toutes les Sciences, sans en excepter la Philosophie.

Inversement cette notion, une fois acquise, devient le guide le plus sûr à travers le domaine intellectuel de l'activité humaine.

Les éléments s'en offrent dès les rudiments des études scientifiques. Il est par exemple des sentences pompeuses, courant depuis de longs siècles, à propos de La Mathématique, et dont la signification est évidente sur une modeste équation du 1er degré, symbole purement *idéal* d'une foule de relations concrètes du monde sensible. Malheureusement l'enseignement des Sciences, même dans le cycle des humanités, demeure orienté vers une pratique vulgaire, comme s'il ne s'agissait que d'exercer les élèves à trouver des solutions astucieuses aux problèmes, ou de leur enseigner l'arpentage des champs, la réparation des sonnettes, le montage d'un poste de T. S. F.

Quand on parle aussi bruyamment de culture littéraire et d'humanisme, ne conviendrait-il pas de faire plutôt servir l'étude des sciences à l'acquisition d'une théorie ferme sur la Connaissance, à partir de laquelle on pourrait, avec moins de danger pour les cerveaux, aborder ce que l'on appelle plus proprement la Philosophie? Je suis certain que, dans ces conditions, beaucoup de montagnes mettraient plus facilement au monde leur souris. Espace, Temps, Monde extérieur, Réalité... seraient assurément du nombre.

Je reviens à la vulgarisation, objet de cet article. Elle prendrait utilement son inspiration dans les considérations qui précèdent. Traités de ce point de vue, beaucoup de sujets intéresseraient probablement le public plus que le battage fait autour des électrons, des Quanta, des puissances effarantes de 10, qu'on lui jette en pâture. Le seul risque serait peut-être de lui laisser apercevoir qu'on s'est parfois moqué de lui.

Général VOUILLEMIN.

LES DAMES DU BONHEUR

(Nouvelle)

C'est un beau pays qui doit, tout compte fait, être quelque part sur la terre, puisque d'aucuns, — que je sais, — y sont allés durant leur vie et en sont revenus.

On peut même fixer approximativement l'endroit où il se trouve : c'est dans le Haut-Quercy, quand on quitte les bois de Bastit par l'orée qui regarde le soleil levant, entre Espédailhac, Reilhac et Issendolus. Si vous vous arrêtez par là d'aventure, vous entendrez les gens du lieu parler de Clarecrose, des palais tout en or et en diamants qui s'y élèvent, des sources qui y coulent, des oiseaux et des bêtes étranges qui y vivent, des belles dames qui s'y promènent en robe couleur de lune et qui sont, à n'en point douter, fées.

Les bouches et les cœurs sont pleins de dictons ou de chansons à propos de ce pays fabuleux. Ainsi l'on dit d'un prodigue « que tout l'or de Clarecrose ne lui suffirait pas », d'une fille trop fière de sa beauté « qu'elle se prend pour une des dames de Clarecrose », et autres choses semblables... Quant aux chansons, il en est de bien belles qui ne donnent aux tout petits d'autre envie que celle de danser en rond, mais qui font rêver bien des jeunes hommes.

Et voici par quoi commence une d'elles, que je traduis comme je peux :

Marche trois jours et quatre nuits
Par les chemins des hommes, puis
Quitte alors cette route, et suis
    La piste de la Lune...
Ce qui t'attend au beau pays
Si ce n'est pas le paradis
O cœur vaillant, c'est mieux ou pis :
    C'est l'amour, la fortune!
Ne sois pas trop tôt fatigué.
Passe le bois, passe le gué
Puis d'un bâton de chêne — ô gué! —
    Heurte la porte close,
O cœur vaillant, et tu verras
Les belles Dames de là-bas
Venir en te tendant les bras
    Du fond de Clarecrose.

Dépassez d'une lieue Espédailhac, Reilhac ou Saint-Dolus, et alors Clarecrose ne veut plus

guère dire que quelque chose comme « grotte lumineuse », en dialecte quercinol. Un savant de mes amis a trouvé là un prétexte pour croire que Clarecrose pourrait bien n'être qu'une de ces vastes cavernes souterraines dont le Quercy est plein, et d'où un berger égaré serait revenu jadis avec toutes sortes d'histoires extraordinaires. Ceci est une de ces absurdités où verse inévitablement la science lorsqu'elle s'occupe de ce qui ne la regarde pas... Clarecrose est Clarecrose, et voilà tout... Si ce n'était qu'un gouffre comme Padirac par exemple, il suffirait, pour s'y rendre promptement et à peu de frais, d'acquérir un de ces billets à prix réduits que la Compagnie d'Orléans propose aux touristes désireux de contempler cette curiosité naturelle: il ne serait pas nécessaire de suivre, comme dit la chanson, « la piste de la Lune », et encore moins de chercher à comprendre ce que cela peut bien signifier; il ne serait pas non plus nécessaire d'avoir « le corps brillant et le cœur pur », ce qui — à en croire un dicton — est indispensable aux hommes qui veulent voir s'ouvrir devant eux les portes de Clarecrose...

Ceci dit, beaucoup seront persuadés que ce pays merveilleux n'est qu'une fiction vaguement symbolique; je dois me hâter de les détromper une fois pour toutes : Clarecrose existe ailleurs que dans l'esprit des gens qui en parlent, et les descriptions qu'en ont faites ceux qui en sont revenus concordent si admirablement que le moindre doute serait preuve de partialité ou de folie.

*
* *

Parmi les plus illustres pèlerins de Clarecrose, il faut citer le marquis Gaspard de Houeilhacq-Fontès, qui fut de son vivant membre de l'Académie des Sciences, Lettres, Arts et Agriculture d'Agen, et maître ès Jeux Floraux à Toulouse. Je choisis ce nom à dessein, pour bien montrer que les héros de ces étranges aventures ne furent pas toujours des enfants ou des simples d'esprit.

Au printemps de 1873, M. de Houeilhacq-Fontès, las de ses doctes labeurs, avait quitté son hôtel d'Agen pour son château de Fontès-en-Quercy. Il aimait passionnément la chasse et tuait les renards pour tuer le temps. Un soir, il ne rentra pas au château et l'on crut qu'il s'était laissé choir, en poursuivant les bêtes puantes, dans le cloup (gouffre) de Cazamiane, auprès duquel on trouva son cheval paissant tranquillement.

Sa femme s'accoutuma si bien à l'idée de sa mort qu'elle se remaria, déjà sur le retour, avec un gentilhomme du pays, pauvre, de vingt ans plus jeune qu'elle, et d'aimable tournure...

Or, huit jours après les noces et cinq ans après la disparition du marquis, celui-ci revint au château, disant qu'il arrivait tout droit de Clarecrose... Par un sentiment de délicatesse bien naturel, le nouvel époux de Mme de Houeilhacq-Fontès lui céda la place et fila prestement en emportant comme viatique les bijoux de sa femme et une forte somme d'argent qu'il était allé toucher pour elle à Cahors le matin même.

Comme bien l'on pense, la marquise ne se vanta pas de ce second mariage, et M. de Houeilhacq-Fontès n'en sut jamais rien. Il avait été de tout temps assez distrait, mais, depuis son retour, il ne vivait véritablement plus qu'en lui-même, avec les souvenirs de son merveilleux voyage. Il passait son temps dans son cabinet de travail, rédigeant ses mémoires, n'ayant d'autre compagnie que celle d'un petit serpent blanc apprivoisé et d'une espèce absolument inconnue, qui lui avait été donné, disait-il, par une Dame de « là-bas »...

La bestiole disparut mystérieusement le lendemain de sa mort, qui eut lieu le 4 septembre 188[illegible].

Comme c'était la saison où l'on accommode les prunes en confitures, sa femme, qui décidément ne valait pas un liard, fit remettre aux servantes les feuillets de ses mémoires pour couvrir les pots.

Mais j'ai mieux à dire sur Clarecrose. Et voici :

Il ne se passe pas d'année que je n'aille dans le Haut-Quercy, auprès de Mme d'Estange. Elle fut ma marraine comme elle avait à peu près douze ans et, lorsque j'eus grandi un peu et que je connus les contes où de belles et bonnes fées consentent à être marraines des fils des hommes, il me fut impossible d'imaginer ces fées sous des traits autres que ceux de la grande jeune fille aux yeux verts et aux cheveux bruns qui devint Madame d'Estange à quelque temps de là...

Depuis la mort de son mari, elle vit au fond des solitudes quercinoises, dans son domaine de Castelcourville, avec son [illegible]

**

cœur tout occupé de lui. Elle est encore plus belle à présent qu'elle a beaucoup pleuré. C'est une de ces créatures qui portent leur splendeur morale comme armure adamantine, et les ans passeront longtemps encore au-dessus de sa tête sans oser s'y appesantir.

Il m'est doux de croire que le cygne dont s'enorgueillit le blason des Estange n'y fut jamais qu'en prévision d'elle.

C'est un pénible voyage que celui de Castelcourrilh; à Cahors on quitte le train et d'antiques pataches vous secouent sur près de six lieues à travers le plus morne des paysages, dans l'inexorable monotonie de tertres et de plateaux couleur de cendre où à peine, par endroits, pousse une maigre et lépreuse végétation... La poussière pique aux yeux, racle à la gorge, le soleil brille d'un éclat aveuglant et nu... Mais enfin on aperçoit au loin contre le ciel la frange violette des bois de Bastit et, à l'ombre des premiers arbres, la longue façade de Castelcourrilh : ainsi se termine l'épreuve, qu'il faut subir avant de gagner le paradis, car Castelcourrilh est véritablement le paradis, peut-être parce qu'il y a un ange.

Or, l'an passé, à mon arrivée, je trouvai le château bouleversé. La vieille nourrice de Madame d'Estange m'attendait en larmes sur le perron, et ce fut elle qui me mit au courant : depuis la veille au soir, on cherchait vainement le petit monsieur et une fillette de ses amies :

— Voilà quelques jours, disait la nourrice, qu'ils ne parlaient plus que de partir pour Clarecrose; ils se promenaient dans le parc avec des bâtons sur l'épaule et des gourdes à la ceinture, pour imiter les pèlerins qu'ils avaient vus sur leurs livres d'images : nous n'y avions pas pris garde... nous avions cru qu'ils jouaient sagement... Et maintenant, *pécaire!* Dieu sait ce que sont devenus ces pauvres petits innocents!

La nuit vint comme elle vient là-bas en été, brusque, voluptueuse et fraîche après la flamme du jour. Du balcon où j'étais accoudé auprès de Mme d'Estange, accablée de douleur, je regardai longtemps, dans la campagne, circuler les lanternes des métayers et des voisins qui allaient poursuivre les recherches toute la nuit. Je répétais sans cesse :

— Ne pleurez plus, marraine, on les retrouvera.

Ces mots, je les disais sincèrement, éclairé soudain par un pressentiment heureux, et mon intention n'était pas d'offrir une vaine consolation à la chère âme blessée qui palpitait près de moi... Ma marraine fut, durant des heures et des heures, secouée de sanglots violents; quand vint l'aube, elle tomba dans mes bras, comme si elle n'avait pu supporter plus longtemps avec ses seules forces le poids immense de son désespoir... Ah! la douceur de ses pleurs sur mes lèvres!

Il faut dire bien vite que mon pressentiment n'avait pas menti. Bien plus, c'est à Mme d'Estange et à moi que fut réservée la joie de retrouver les enfants. Le jour était venu et nous traversions le parc pour aller aux nouvelles, quand nous les vîmes, couchés dans l'herbe, tout près de la grille, à un endroit où les chercheurs avaient dû passer et repasser bien des fois dans la nuit. Georges et son amie dormaient en se donnant la main et en souriant à de jolis rêves.

Je revois le petit, quelques heures plus tard, entre sa mère et moi. Il faisait le récit de son voyage avec des yeux brillants de bonheur et trouvait pour en décrire les merveilles des mots et des intonations comme on en imagine sur les lèvres des chérubins. En vain Mme d'Estange, croyant à une sorte de délire, voulait le faire taire et le calmer.

— Maman, lui disait-il, laisse-moi tout raconter, tant que c'est si près qu'il me semble que j'y suis encore... Nous avions couru droit devant nous sous le bois et, quand ce fut la nuit, nous nous trouvâmes dans un joli chemin blanc... On aurait dit que la lune marchait devant nous en laissant traîner sa robe par terre pour que nous la suivions et que nous ne nous trompions pas de route... Et nous avons atteint ainsi un grand portail tout en or, et de belles dames sont venues à notre rencontre... Elles te ressemblaient, maman!... Si tu savais comme elles ont de beaux châteaux, et de beaux jardins, et comme elles nous ont fait manger de bonnes choses!... L'air était plein de lumière bleue... Il y avait par-ci par-là quelques hommes pareils à ceux que l'on voit sur la terre, mais ils étaient revêtus de merveilleux habits et ils avaient l'air heureux, heureux... L'un d'eux m'a demandé si je n'étais pas le petit Monsieur d'Estange...

— Mon chéri, murmura Madame d'Estange sur un ton suppliant, ton amie et toi vous

étiez fatigués, vous vous êtes endormis et vous avez rêvé tout cela...

Georges secoua négativement la tête et poursuivit :

Il m'a demandé si je n'étais pas le petit Monsieur d'Estange. Et il m'a dit encore : « Je vous reconnaissais bien. Tous les dimanches, en allant à la messe, vous passiez devant notre maison avec votre maman. Je suis Jean Piédase, de Reilhac, et chez moi on ne sait pas ce que je suis devenu... Vous direz à mon père que je vais bien et que je reviendrai peut-être un jour...

— Jean Piédase... Jean Piédase, s'écria Madame d'Estange, je me rappelle cette histoire... Mais où donc cet enfant a-t-il entendu parler de cela?

— Et, ajouta Georges, il m'a prié de remettre à son père, pour bien prouver qu'il n'était pas mort, une bague qu'il avait au doigt. »

Georges fouilla dans sa poche et en tira une chevalière d'argent comme en portent les riches paysans du Quercy. Le soir même, le vieux Piédase, mandé en hâte, vint au château, reconnut la bague et l'emporta en pleurant de joie.

***

Quelques jours plus tard, M. d'Escolobre, un vieil ami de Mme d'Estange, fut son hôte. Tout le pays racontait l'aventure du petit Georges, et il était venu à Castelcourrilh pour savoir au juste ce qui s'était passé. Pour ma part, je n'avais cessé de penser à l'inexplicable mystère et de m'irriter en me sentant incapable d'y comprendre jamais rien; le calme sourire avec lequel M. d'Escolobre écouta Georges répéter son histoire ne laissa pas de m'irriter davantage encore. Il dut s'en apercevoir, car, soudain il me dit :

— Voilà vingt ans, Monsieur, que je n'ai pas quitté ce pays. J'y vis seul; je regarde, j'écoute, et c'est toute ma vie... Je connais toutes les chansons, toutes les légendes... J'ai vu et entendu, à force d'aiguiser mes yeux et d'ouvrir grandes mes oreilles, des choses que la plupart des hommes ne perçoivent pas, faute d'attention ou de temps... J'ai vu au clair de lune, après de longues nuits d'attente, un être singulier, velu et cornu, disparaître dans le « Trou du Diable », j'ai vu des empreintes fourchues dans le jardin de la vieille Zane des Fonts, laquelle racontait qu'un loup-garou venait, avant le petit jour, vendanger furtivement les grappes de ses treilles... Je suis fixé sur la nature de ce nocturne amateur de raisins... J'ai entendu aussi mes chiens, parfois, hurler sans cause apparente, inquiets et furieux, comme s'il avaient senti passer dans l'ombre des bêtes légendaires... N'oubliez pas que, dans ce coin du Quercy, on vit véritablement au milieu du passé, que jamais fleuve n'apporta sur ce sol nu la tourbe des alluvions, que nous foulons les rochers mêmes où les premiers hommes appuyèrent leurs pieds tremblants de peur, que des cavernes inexplorées gardent dans leurs flancs, au-dessous de nous, des ténèbres vieilles de mille siècles... Ce que nous appelons légende n'est presque toujours que le souvenir d'une vérité morte; pourquoi certaines vérités, mortes partout ailleurs, ne vivraient-elles pas encore dans ce pays?

— Alors, dis-je en m'efforçant de prendre un ton railleur et sceptique, des sylvains, des fées et autres êtres mythiques existeraient encore aux environs de Castelcourrilh?...

M. d'Escolobre parut réfléchir un instant, puis :

— Les sylvains, les fées, répondit-il, voilà des appellations bien précises et qui ont le tort d'évoquer en nous trop de souvenirs littéraires... Et cependant...

A ce moment, dans le silence sonore de la nuit déjà noire, retentit sur la route une chanson de paysanne, scholie imprévue en marge des paroles de notre ami :

C'étaient les Dames du Bonheur...
Elles avaient des yeux couleur
D'azur ou d'eau vive — doux cœur,
Beau corps et clair visage! —
Des hommes ingrats et méchants
Sourds à leurs pleurs comme à leurs chants
Les chassèrent loin de nos champs
Par malice et par rage.
Toute leur race s'exila.
Beau temps, depuis lors, s'écoula...
Sont-elles mortes pour cela?
Je n'en crois pas grand'chose!
Elles sont près d'ici, tout près...
O cœur gentil, cœur qui leur plais,
Tu les verras dans leur palais
Au fond de l'Ombre-rose!

M. d'Escolobre s'était tu pour prêter l'oreille et il ne reprit pas son discours où il l'avait

laissé, quand se fut éloigné la chanteuse qui passait dans l'ombre. Il estimait, je pense, que la chanson avait parlé pour lui.

Charles DERENNES.

LE FILS DU RÉGENT

Au faîte de la Montagne Ste-Geneviève, adossée à la charmante abside de Saint-Etienne-du-Mont, s'élève une construction de sobre architecture qui sert actuellement de presbytère à l'église.

Point n'est besoin d'être très artiste pour reconnaître dans ses lignes pures le style du XVIIIe siècle. La maison sans profondeur a trois étages et cinq fenêtres de façade. Elle est construite un peu de biais, d'un biais qu'on s'expliquerait mal si l'on ne connaissait les plans anciens du quartier, ceux sur lesquels figure l'église aujourd'hui détruite des chanoines de Sainte-Geneviève.

Cette demeure est simple, d'une honnête gravité qui convient fort bien à sa destination présente, mais qui ne laisse pas soupçonner qu'elle fut jadis celle d'un prince, celle où vint se fixer, quittant pour elle le Palais-Royal, Louis, duc d'Orléans, de Valois, de Nemours et de Montpensier, premier prince du sang et premier pair de France, enfin, pour abréger tous ces titres, le fils unique du Régent. C'est là qu'il mourut après y avoir vécu durant vingt-deux années d'une façon intermittente d'abord, définitive ensuite, uniquement adonné à l'étude, à la prière, à la pratique de toutes les bonnes œuvres. On n'eût certes pas attendu cela de celui dont le père était Philippe d'Orléans, et qui était par sa mère le petit-fils du grand Roi et de Mme de Montespan. *Ubi vult spirat spiritus*, disaient nos aïeux, en notant là ce qu'ils appelaient un coup de la grâce victorieuse, et nous préférons le répéter après eux plutôt que de nous faire l'écho des jugements peu bienveillants de Saint-Simon sur ce prince.

Louis d'Orléans, troisième du nom, avait vingt-et-un ans quand, après la mort subite de son père, mort qui lui avait déjà inspiré les plus graves réflexions, il épousa en 1724 la jeune princesse Auguste-Marie-Jeanne de Bade. Court bonheur, éphémère idylle. Deux ans à peine s'écoulèrent sur cette union tendre et parfaite. La duchesse, déjà mère d'un fils, succomba aux suites d'une seconde maternité, semblant n'avoir paru en France que pour y laisser des regrets.

Ce fut un brisement pour son malheureux époux, ce tout jeune homme de 23 ans. Il ne chercha pas, comme tant d'autres, comme son propre beau-frère, l'illustre et séduisant Conti, les consolations faciles qu'aurait presque légitimées son jeune veuvage. Bien au contraire, la mort de sa femme fit sentir au duc Louis d'Orléans toute la vanité des biens, des grandeurs, des titres... de la terre. Dès qu'il put se ressaisir, il se fit un sévère règlement de vie, toujours appliqué par la suite, dans lequel, près des devoirs de son état, n'avaient plus de place que l'étude et les exercices de la religion.

Dès 1730, il prit dans l'abbaye de Sainte-Geneviève un logement que les mémoires du temps peignent « reculé, gênant, étroit, et très incommode ». Ce logement n'avait certes rien de commun avec le Palais-Royal; mais il était à cheval, pourrait-on dire, sur les absides de St-Etienne et de Ste-Geneviève que les anciens plans nous montrent si voisines que les architectes de St-Etienne ayant mal pris leurs mesures avaient dû rabattre le chevet de l'église pour l'empêcher d'éventrer celui de Ste-Geneviève. La maison du prince, placée entre les deux, avait déjà vue sur Ste-Geneviève. Louis d'Orléans qui aimait le rite parisien se fit faire une autre tribune sur St-Etienne. Il lui semblait ainsi que de chaque côté de sa demeure Dieu l'attendait pour le consoler.

Aussi cette maison devint-elle bientôt sa résidence préférée, là, où, aux approches de chaque fête, il venait méditer et faire des retraites. Ses séjours y furent de plus en plus fréquents en 1735, et il s'y fixa définitivement en 1742, ne la quittant que pour venir de temps en temps au Conseil du Roi, d'où il se retira par la suite comme de toutes ses autres charges.

Ce que fut alors sa vie, les mémoires contemporains le disent; ils sont intarissables sur ses austérités, ses mortifications, ses immenses charités.

Il passait au pied des autels plusieurs heures chaque jour et se faisait une dévotion particulière d'accompagner le Saint-Sacrement quand on le portait aux malades, fût-ce dans des greniers. Vêtu avec une extrême simplicité, rien dans son extérieur ne le distinguait du commun, rien qu'une piété plus vive, une dévotion plus ardente.

Il était pourtant aussi un érudit. Très bien doué, il avait eu dans sa jeunesse beaucoup de facilité pour les études. Aussi fut-ce avec joie qu'il les reprit après ce qu'il appelait sa « conversion ». Pour entendre l'Ecriture Sainte dans le texte original, il apprit successivement le grec, l'hébreu, le syriaque, le chaldéen. Les sciences, nous le verrons, ne lui furent pas étrangères, et son esprit curieux demanda leurs secrets à la physique, à la chimie, à la botanique. Il n'est pas jusqu'à la peinture où il ne s'essayât; et tout en se reprochant le goût très vif qu'il avait eu pour les belles-lettres, il lui arrivait encore, comme à Ovide, de faire malgré lui des vers qu'il jetait aussitôt au feu.

Il n'oubliait pas malgré tout qu'il était le premier prince du sang, et savait tenir son rang quand il le fallait. On se souvenait de la magnificence qu'il avait déployée en Alsace quand il y avait été épouser la Reine au nom du Roi. Et, lorsque celui-ci tomba malade à Metz, son cousin qui l'aimait avec le plus tendre respect fut un des premiers à y courir.

Dans les affaires de sa propre maison, le duc avait eu à rétablir une situation singulièrement embarrassée; car le Régent, en mourant, avait laissé près de neuf millions de dettes; et son fils pour les acquitter, songea à mettre en vente ses médailles, ses pierreries et ses tableaux. La sagesse de son administration lui épargna ce sacrifice, et nous voyons, dans les papiers de son chancelier, le comte d'Argenson, qu'en 1741, toutes les dettes de son père étant payées, les diamants de la reine d'Espagne, sa sœur, achetés ainsi qu'une action du canal de Briare, de grands travaux faits dans ses domaines, particulièrement au parc de Saint-Cloud, tous ses officiers et domestiques (il en avait 226) ayant reçu leurs gages, il restait entre les mains du trésorier près de 500.000 £. Ces chiffres laissent rêveur sur ce que pouvait être la fortune d'un duc d'Orléans! Celui-ci, du moins, sut noblement en user; car, s'il fit passer d'abord les devoirs de justice, ce fut pour se permettre de donner ensuite libre cours à sa charité. Il est impossible de dire jusqu'où alla celle-ci, et quelles sommes immenses le duc dépensa en aumônes, de toutes les manières et dans toutes les circonstances : collèges relevés et entretenus, marchands établis, maîtrises obtenues, religieuses dotées, filles mariées, officiers pourvus, veuves et orphelins assistés, pays dévastés remis en culture et ensemencés; il n'y eut pas un cri de détresse poussé en vain quand l'entendit le prince. Ses aumônes allèrent même au delà des frontières de France, jusqu'aux Indes et à l'Amérique : « Les pauvres, avait-il coutume de dire, sont les courtisans du Seigneur. » Aussi se pressaient-ils de telle sorte autour de sa demeure, quand chaque jour il leur donnait audience, qu'on disait que les abords de cette demeure ressemblaient aux portiques de la piscine de Jérusalem.

S'il était loisible d'entrer ici dans des détails, nous aurions plaisir à rapporter comment il rendit la vie au malheureux séminaire des Trente-trois, son voisin de la Montagne Ste-Geneviève, tombé dans la plus profonde misère; comment surtout, après le terrible hiver de 1740-1741, des provinces entières purent subsister grâce à lui. Cela même donna lieu à un trait bien touchant : des paysans de Flandre qu'il avait secourus lui envoyèrent un chanoine de Tournay, l'abbé Bécurve, porteur d'une lettre où avaient exprimé leur gratitude tous ceux qui savaient signer. En recevant cet ambasadeur d'un nouveau genre, l'émotion du prince fut si forte qu'il ne put la contenir et dut se retirer dans ses appartements.

Les archives de la Bastille contiennent plusieurs lettres autographes de lui adressées au lieutenant de police Hérault. Ce sont des appels, non à la sévérité du magistrat, mais à sa miséricorde, et cela surtout à l'égard de ceux dont le duc avait à se plaindre. Le 26 juin 1736, il le prie de mettre en liberté un sieur Desrochers, son débiteur, « ne pouvant souffrir qu'un homme éprouvât, pour être dans ses affaires, ce qu'il n'éprouverait pas s'il n'avait affaire qu'à des particuliers. » Et à la fin de cette lettre vraiment belle et qui le peint tout entier : « Je suis accoutumé à votre attention pour ce qui me regarde, écrit-il au lieutenant de police. J'en ai eu une marque dans la détention de cet homme. J'en recevrai une autre dans sa liberté. Je serai toujours fort sensible à toutes; mais cette dernière est d'un genre qui m'est plus agréable. »

Un peu plus tard, en 1736, nous le voyons intercéder pour son ancien précepteur, le sieur Fromond, dont les désordres déshonoraient la vieillesse : « Il est assez puni », disait le prince qui, de concert avec le curé de Saint-Paul, M. Guéret, s'engageait pour éviter tout nouveau scandale, à veiller sur le trop faible vieillard.

Il fournissait lui-même de l'argent à ceux qui pl[illegible]aient contre lui et l'un de ces [illegible]

ayant, grâce à cela peut-être, gagné son procès : « J'en suis charmé, lui écrivait-il, vous m'avez empêché de commettre une injustice. »

Persuadé qu'on n'arrive à être assez bon qu'en essayant de l'être trop, il récompensait jusqu'aux services qu'on aurait pu lui rendre. Un vieux soldat lui ayant demandé un secours, disant qu'il avait jadis sauvé le Régent en péril à la bataille de Turin, on représentait au prince que ce récit était bien suspect : « Peu importe, répondit-il. Qu'on le récompense quand même. Il suffit qu'il y ait apparence qu'il a sauvé la vie à mon Père. »

Nous avons dit qu'il s'occupa de sciences. En réalité, il s'y adonna avec passion, imitateur en ce seul point du Régent qui avait montré naguère les plus rares aptitudes pour la chimie. On sait même que la réputation qu'il en avait faillit lui être funeste à la mort des dauphins, car ses ennemis firent alors circuler d'odieux bruits d'empoisonnement. Son fils le dépassa de beaucoup dans ses études; on l'eût appelé savant s'il n'eût été prince. Très curieux de botanique, il se faisait envoyer des pays éloignés les plantes les plus rares qu'il essayait d'acclimater en France, surtout celles dont il connaissait les vertus curatives. C'était pour lui une manière de venir en aide aux médecins dont il stimulait les travaux et encourageait les recherches. Il en donna une preuve suprême dans son testament en permettant que son corps fût un sujet d'études. « Cette disposition, écrivait-il, procède de mon désir d'être utile à la Société et d'une foi ferme touchant à la résurrection des corps. »

On le voit, avant tout et sur tout, ce prince si étonnamment doué voulait être un chrétien. Aussi sa piété éclairée ne put-elle pas rester indifférente aux querelles du temps suscitées par la trop fameuse bulle *Unigenitus*. Louis d'Orléans prit nettement parti contre cette Bulle, ce qui lui a fait donner place dans les nécrologes des opposants au décret. On le trouve alors aux côtés de sa sœur, l'originale mais sincère abbesse de Chelles, une « appelante » des plus déterminées. Elle mourut la première en 1743, et son frère tint à honneur de continuer ses charités et d'être son exécuteur testamentaire. A lui qui devait mourir en 1752, à quarante-neuf ans, un sort plus étrange était réservé. Ce prince, regardé de son vivant même comme un saint, se vit refuser la communion à l'article de la mort par son propre archevêque, Christophe de Beaumont, uniquement à cause de son opposition à la Bulle *Unigenitus*.

Devant cette iniquité, le sang de St-Louis se révolta. Le duc mourant se fit porter à la Table sainte où il put s'unir une dernière fois au Dieu qui allait être sa récompense. C'était le 2 février, jour de la Purification. Il avait reçu la veille les derniers sacrements : « Voilà un bienheureux qui laissera après lui beaucoup de malheureux, dit une princesse apprenant son agonie. »

Il mourut le 4 février « avec toute la piété et toute la tranquillité d'un homme qu'on pourra un jour canoniser » rapporte le Journal de Barbier. Suivant un autre contemporain, « il emportait le cœur des pauvres, l'amour et le respect de ses officiers, la vénération non seulement de tout le royaume, mais de l'Europe entière. »

A son fils qu'il aimait tendrement et qui devait rappeler quelques-unes de ses vertus, il avait confié le soin de continuer ses œuvres, d'exécuter ses volontés. Mais, quelle n'eût pas été sa douleur, si dans le jeune enfant de celui-ci qu'il bénissait alors avec joie comme le continuateur de sa race, il avait pu deviner l'homme que son loyalisme indigné en aurait appelé l'opprobre, le futur régicide, Louis Philippe Joseph Egalité!

Cécile Gazier.

APAISEMENT

(Poème)

Hier, nous avons cru briser notre tendresse
Et nous avons été cruels avec ivresse.

Pour mettre un peu de calme autour de nos douleurs
Ce soir en arrivant tu m'as offert des fleurs.

Elles sont là, sur mon bureau — touffes de Parmes
Brins d'or du mimosa — l'Avril après les larmes.

Leurs parfums sont autant de baisers caressants
Et le remords voltige aussi doux qu'un encens.

Elles sont là tes fleurs. De chaque violette
S'exhale le pardon des phrases qu'on regrette.

Le mimosa penchant vers moi son front trop lourd
Me dit en s'inclinant le poids de notre amour.

Les violettes ont dans leurs jolis yeux mauves
Un regard qui me dit : « Vos tendresses sont sauves »

Les péchés de nos cœurs que tu martyrises
Sont absous par le chapelet des mimosas.

Pourrais-je t'en vouloir devant tout ce parfum
Qui rachète un moment d'erreur involontaire

Non, quelle vanité que les rebellions !
Tes fleurs sont là. — Pourquoi nous blesser ? — Oublions !

Il ne faut pas avoir d'invincible rancune
Tout meurt : demain, ces fleurs tomberont une à une

C'est fini, n'est-ce pas ? Comme ils semblent meilleurs
Ces baisers d'un pardon qui s'ouvre avec les fleurs.

Raymond GENTY.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA QUESTION D'ARGENT

Vous vous souvenez du temps de guerre? Les stratèges du « café du Commerce » qui expliquaient le mouvement des armées en tangent des allumettes sur le marbre des tables, et les états-majors du Mail où l'on exposait la situation militaire en dessinant le front sur le sable à la pointe des cannes. Éternelles plaisanteries sur l'incompétence du public, de ce même public que l'on appelle finalement à juger de toutes choses puisque nous avons des gouvernements d'opinion et de suffrage universel. Le Café du Commerce retentit maintenant d'autres discussions, ce sont de graves débats économiques et financiers qui occupent les habitués de ce lieu public, et quand M. Bergeret rencontre M. l'abbé Lantaigne sous l'orme du Mail ce n'est plus de la forme de l'État ou du principe d'autorité qu'ils s'entretiennent doctement mais de la légitimité et de l'opportunité de l'impôt sur le capital.

C'est que la question d'argent domine toute la vie des peuples. « Faites moi de bonne politique je vous ferai de bonnes finances » disait un grand argentier; il serait peut-être abusif de retourner les termes mais on en est venu au point que sans une prompte réforme financière il n'y aura plus de politique possible. C'est en France que le problème paraît le plus urgent et le plus douloureux, mais il se pose dans tous les pays de l'Europe sous une forme ou sous une autre. Les nations qui comme l'Angleterre ont tout sacrifié au maintien de leur santé financière et monétaire souffrent d'une crise économique et industrielle, ceux qui n'ont ni chômage ni mévente voient leur monnaie se déprécier de jour en jour et paraissent à la veille de la banqueroute. Singulier paradoxe ! on dirait que les pays dont l'industrie travaille à plein rendement s'appauvrissent tandis que ceux dont les usines chôment s'enrichissent.

A mieux examiner, cela s'explique aisément du reste. L'expérience nous a enseigné que lorsqu'une monnaie est dépréciée, il faut un certain temps pour que la puissance intérieure d'achat tombe au niveau indiqué par le taux du change étranger; autrement dit, la monnaie a une plus grande valeur intérieure qu'extérieure. C'est pourquoi les prix intérieurs sont inférieurs aux prix mondiaux; le pays constitue un marché à prix peu élevés pour les pays étrangers, tandis qu'au contraire il se trouve désavantagé lorsqu'il achète à l'extérieur. Aussi, jusqu'à ce qu'un ajustement ait eu lieu, se trouve-t-il que le commerce d'exportation du pays bénéficie d'une prime, tandis que le commerce d'importation est singulièrement handicapé. Il faut toujours s'attendre à voir dans les pays à change déprécié un commerce extérieur très actif et une main-d'œuvre qui travaille à plein, tandis que les prix intérieurs ont une tendance continuelle à monter, réduisant ainsi la marge du bénéfice; d'autre part, celui qui effectue des placements à l'intérieur envisage la dépréciation possible de la valeur en capital de son épargne. Le prêteur est pénalisé au bénéfice de l'emprunteur. Le cas extrême que l'on peut citer comme exemple est naturellement fourni par l'histoire du mark allemand, mais à moins d'un redressement qui devient urgent, ce sera l'histoire du franc. Les crises industrielles peuvent devenir mortelles et l'Angleterre n'en est pas guérie; mais les crises financières aussi.

Il semble donc que nous soyons en ce moment au point du moment où l'Europe remise du trouble profond que la guerre a causé dans le mécanisme infiniment compliqué de l'économie internationale, pourra travailler à reconstituer son trésor dilapidé. C'est ce qui ressort du remarquable discours que M. Walter Leaf, président de la *Chambre de commerce internationale* a prononcé à l'assemblée du 6 novembre à Paris. M. Walter Leaf résumait en un rapport général les divers rapports nationaux parvenus

à la chambre, traçant ainsi un tableau semestriel complet de la situation économique de l'Europe. Avec un humour bien britannique et cependant un peu amer M. Walter Leaf concluait ainsi :

« Nous voyons que cette esquisse n'est pas très encourageante. La pénible maladie que l'on désigne d'un euphémisme le « malaise économique » est une maladie épidémique. Tantôt elle s'attaque au côté financier, tantôt au côté industriel et commercial, mais en somme il est à supposer que les hommes politiques de tous les pays d'Europe ont des raisons d'être satisfaits de leur œuvre et peuvent considérer la situation économique actuelle comme représentant un grand succès. Ils se sont efforcés de leur mieux de gêner le commerce international par tous les moyens. Nous avons laissé loin derrière nous la simple question des tarifs douaniers et dans divers cas nous nous apercevons que l'on a eu recours aux prohibitions d'importation. Tous les pays, et personnellement je regrette que la Grande-Bretagne soit du nombre, ont fait de leur mieux pour gêner plus ou moins le commerce avec leurs voisins. Cette politique a remporté un plein succès. Elle n'a eu qu'un inconvénient, c'est que chaque pays en faisant mal à ses voisins s'est plus encore fait mal à lui-même. Cette politique mène à un cercle vicieux, chaque mesure en entraîne une autre, et pour dire les choses clairement, il semble que l'Europe se soit délibérément résolue à un suicide économique.

« Pouvons-nous exprimer l'espoir que la Chambre s'efforcera de ramener le monde vers une route meilleure? Il n'existe jusqu'à présent pas d'organisme qui puisse agir avec autant d'autorité qu'elle. Nous songeons avec orgueil qu'à nos réunions du Conseil nous pouvons nous élever au-dessus du niveau des jalousies nationales et considérer le monde à travers l'atmosphère plus claire des intérêts généraux de l'humanité. Nous nous sommes créés pour exprimer au monde l'opinion de ceux qui se livrent au commerce international; nos efforts ont toujours tendu à supprimer les barrières que des intérêts moins clairvoyants se sont efforcés d'ériger. Nous sommes convaincus que la voie de la raison prévaudra en dernier ressort contre la déraison économique, si sombre que puisse paraître l'avenir à l'heure actuelle. »

N'est-ce là que de l'optimisme de commande? Peut-être mais M. Walter Leaf est un homme d'action. Or pour agir il faut toujours une part d'optimisme : la fameuse du Taciturne : il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer est psychologiquement fausse. Mais l'optimisme devient une vertu difficile à pratiquer...

*
* *

Ce discours de M. Walter Leaf qui, président de la Westminster Bank, est un des hommes les plus « représentatifs » du monde économique anglais est intéressant non seulement en lui-même mais aussi comme symptôme. Peut-être peut-on y voir le signe d'un retour sur soi-même de cette haute banque anglaise qui semble avoir enfin compris — pourvu qu'il ne soit pas trop tard — le danger de la politique égoïste et étroite qu'elle a suivie depuis 1918. C'est en grande partie à cette politique en effet (et à celle des États-Unis) que nous devons l'échec des réparations et les difficultés inouïes auxquelles la France victorieuse et blessée a à faire face. J'ai déjà cité dans mes articles de la *Revue* le remarquable ouvrage encore inédit de M. Gaston Furst qui fut un des experts de la délégation belge à la commission des réparations. J'y trouve *in fine* un passage amer et lucide qui explique bien des choses et qui mérite d'être médité par tous ceux qui se montrent d'autant plus inquiets de la situation présente qu'ils ont plus de peine à la comprendre.

« On a vu, dit M. Gaston Furst, les énormes déficits que la balance commerciale de la France avait présentés pendant la guerre. Ces déficits avaient été, pour partie, comblés par les ventes de francs français à l'étranger. En [illegible] et en [illegible], le franc n'avait été sauvé de la catastrophe qui, par les achats des spéculateurs neutres, et surtout des spéculateurs anglo-saxons. Bien que ces achats de monnaie française eussent été faits évidemment dans l'espoir de son relèvement ultérieur, ils n'en empêchèrent pas moins à ce moment une chute trop profonde de celle-ci, malgré le déficit considérable de la balance des comptes résultant des importations énormes que la France avait dû faire pendant ces deux années. Le franc ne [illegible] pas [illegible], contrairement aux espérances des spéculateurs, ces derniers restèrent en général en possession des avoirs en argent français qu'ils avaient acquis. Or, ces détenteurs étrangers de monnaie française, sous forme de billets de banque, d'actifs en banque ou d'emprunts d'État, constituent une masse spéculative [illegible] que les gouvernements étrangers, devenus fort habiles en cette matière, [illegible] à leur [illegible].

« Il suffit qu'un gouvernement étranger témoigne [illegible] d'une intention du gouvernement français pour semer aussitôt l'inquiétude chez les porteurs de francs. Ainsi est

provoquée la pression des spéculateurs, qui vient accentuer fortement les tendances qui se produisent spontanément dans les cas de tension internationale. L'offre de francs en grande quantité sur les marchés financiers amorce une nouvelle baisse de sa valeur, effraye les Français eux-mêmes, et stimule par conséquent l'évasion des capitaux français hors de France, évasion qui vient agir à son tour comme une nouvelle cause, plus importante que la première, de la chute du franc.

Un gouvernement français, quel qu'il soit, craint avant tout une chute prolongée du franc, génératrice de la hausse des prix, de l'élévation du coût de la vie, du mécontentement général de la population, et finalement de troubles sociaux dont on ne saurait prévoir l'étendue et la violence.

« C'est pourquoi aucun des gouvernements français qui se sont succédé depuis l'armistice n'a osé rompre cette Entente « cordiale », qui a coûté si cher à la France. C'est pourquoi chacune tentative isolée de la politique française a été vouée finalement à l'échec, si elle allait à l'encontre des désirs des autres grands pays. Il a suffi de plus en plus à l'Amérique, et surtout à l'Angleterre, de brandir le spectre de la baisse du franc aux yeux effrayés des hommes d'État français pour les voir s'incliner devant les solutions anglo-saxonnes.

C'est sans doute là qu'il faut voir, entre autres, le secret de l'acceptation sans conditions du plan Dawes par le gouvernement de M. Poincaré alors que ce gouvernement paraissait si bien armé pour la subordonner à un règlement convenable des dettes interalliées et à une revision des pourcentages basés sur la limitation des réparations aux dommages matériels. C'est là qu'est probablement le secret de toutes les concessions supplémentaires que le gouvernement anglais sut arracher au gouvernement français après l'acceptation du plan des experts.

Terrorisée par la menace de la chute du franc et de ses conséquences, la France, quelle que fût la valeur de ses hommes d'État, était finalement devenue incapable de faire prévaloir ses vues en Europe et d'y soutenir convenablement ses droits les moins contestables.

« Bien que les comités d'organisation des nouveaux organismes prévus par les experts aient été constitués dès la fin du mois d'avril, les élections législatives, en Allemagne d'abord, en France ensuite, suspendent la course des événements. A la suite des élections françaises, M. Poincaré démissionne. Un cabinet, présidé par M. Herriot, lui succède.

« Celui-ci reprend bientôt la question des réparations dans l'état dans lequel il la trouve en arrivant au pouvoir.

« Dans les derniers jours du mois de juin 1924, le nouveau Président du Conseil français se rend à Londres et à Bruxelles. Les chefs des trois gouvernements alliés se mettent d'accord sur la convocation à Londres d'une conférence [illegible] dont l'objet [illegible] définitivement le rapport des experts et les mesures destinées à le mettre en exécution. Comme toujours, les trois premiers ministres se montrent également désireux d'avoir les États-Unis pendant [illegible]. Mais sachant par expérience que le gouvernement américain n'y assistera que s'il a l'assurance préalable que la question des dettes de guerre n'y sera pas soulevée, ils se mettent d'accord pour exclure cette question du programme de la Conférence. [illegible] pour la France à demander [illegible] de ses dettes de guerre en [illegible] du [illegible] et qu'elle ne consent en [illegible] le plan Dawes en [illegible].

« Le gouvernement américain avait reçu l'assurance nette, ainsi qu'il s'empresse de le publier, que seul le plan Dawes sera discuté à la conférence de Londres et que la question des dettes interalliées n'y sera pas soulevée, dans le communiqué de presse suivant :

« Le gouvernement américain a le désir de voir le plan Dawes entrer en application aussitôt que possible. Il considère cette application comme essentielle et constituant le premier pas vers la reprise économique à l'extérieur qui est, pour les États-Unis, d'un intérêt vital. Ainsi, en réponse à l'invitation présentée par le premier ministre, M. Macdonald, des instructions ont été données à l'Ambassadeur Kellogg pour qu'il assiste à la conférence de Londres de juillet, en vue de négocier sur toutes les questions touchant aux intérêts des États-Unis, et de tenir son gouvernement informé de toutes les autres. »

M. Macdonald n'avait pas manqué de préciser à son Parlement que, non seulement la question des dettes de guerre était exclue de la future conférence et remise à plus tard, mais encore que la Grande-Bretagne n'entendait voir remettre en question ni ses créances de guerre sur ses alliés, ni le pourcentage qui lui avait été attribué à Spa sur les versements allemands.

« Ainsi donc, dès avant la conférence du 16 juillet, le gouvernement français avait non seulement souscrit définitivement à l'énorme réduction de ses créances réparations qu'impliquait l'adoption du rapport des experts, sans avoir réclamé ni une réduction correspondante de ses dettes de guerre, ni une augmentation de son pourcentage, mais il s'était même engagé à ne pas soulever ces questions, à ne pas les lier à l'application du plan Dawes.

« Ce que l'Amérique et l'Angleterre attendaient depuis si longtemps et avaient tenacement essayé d'obtenir pendant cinq ans, se réalisait enfin. Mais cette abdication [illegible] rendue inévitable dès le 25 avril par l'acceptation sans condition du plan Dawes par la France. Ce qui suivit ne fut que la consécration de la défaite française [illegible] la question des réparations.

L'échec définitif de la France dans la liquidation de la guerre, échec préparé à Versailles, poursuivi pendant [illegible] ans et [illegible] à Londres en [illegible], [illegible] s'explique [illegible] par la [illegible] dans laquelle la guerre et une politique financière faible et maladroite avaient [illegible] !

Une des multiples moralités que l'on pourrait tirer de la malheureuse histoire des réparations, maintenant [illegible] cette histoire [illegible] pays [illegible] pour [illegible] pendant [illegible] l'indépendance financière est le premier des biens. Retournant [illegible] vers [illegible] politique [illegible] vers [illegible] vaines finances. »

[illegible] malheureusement [illegible] difficulté [illegible] éloquence [illegible] M. [illegible] M. Doumergue [illegible] [illegible] celui d'une grande et généreuse nation [illegible] les alliés [illegible] victoire [illegible] des armes [illegible] pour le salut commun. Que la politique financière de

la France ait été faible et maladroite (suivant M. Furst le déficit budgétaire de six années d'après guerre s'est élevé à 160 milliards alors que celui des cinq années de guerre s'élevait à 145 milliards) c'est possible. Mais cette faiblesse s'explique par le poids des réparations et des pensions que les complaisances anglaises pour l'Allemagne ont laissé à sa charge; mais l'origine de ses embarras, de sa faiblesse, de sa dépendance, c'est l'invasion, ce sont les sacrifices en hommes et en argent qui lui ont été imposés non seulement par le souci de son salut mais aussi par la cause commune.

Les récriminations sont inutiles; pas plus que l'indignation la rancune n'est un état d'esprit politique. Il s'agit de sauver l'Europe menacée par le développement monstrueux des égoïsmes nationaux et par la crise économique aussi bien que par la révolte et le désordre asiatique. Le concours de l'Angleterre et de la France est nécessaire à ce salut; en bien des points du monde nous n'oublions pas que c'est l'Angleterre qui tient le drapeau de l'Europe. Mais il est temps que nos amis britanniques comprennent qu'en politique pure aussi bien qu'en politique commerciale il est certaine circonstance où, comme disait M. Walter Leaf, en faisant du mal à ses voisins on s'en fait à soi-même.

Les divers gouvernements qui se sont succédé à Londres depuis l'armistice ont été obsédés par la crainte de voir la France exercer sur le continent l'hégémonie que lui méritaient sa victoire et ses sacrifices. De concert avec les États-Unis ils ont employé contre elle avec succès l'arme financière. Mais ils ont trop bien réussi. Leur sournoise victoire se retourne contre eux et les embarras financiers de la France dont ils sont en grande partie responsables deviennent un danger européen. On trouve dans les paroles de certains hommes d'État anglais l'écho d'un regret et d'un remords. « Les vœux de tout le monde accompagnent la France dans ses efforts courageux pour obtenir une revalorisation dont dépendent tant de choses », a dit M. Walter Leaf. Son passé nous est garant de sa sincérité personnelle, on voudrait être sûr que sa phrase est l'expression du sentiment public. L'atmosphère sera singulièrement allégée lorsque l'opinion du royaume uni comprendra que le sauvetage financier de la France qui n'est possible que par le réglement raisonnable de la question des dettes interalliées qui réclame la justice) peut présenter un intérêt britannique.

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

LE SPORT ET L'AMOUR (1)

MM. Philippe Soupault, Drieu la Rochelle, Étienne Arland, Victor Gauvain nous ont arrêté au nouveau « mal du siècle ». M. Luc Durtain nous présente, dans *Ma Kimbell*, un personnage parfaitement sain. Claude a pourtant mal commencé. Lui aussi, comme Julien, dans *Le Bar de l'amour*, a eu une aventure et il entend bien la fuir. Mais c'est un autre garçon : actif, alerte, plein de vie. Lancé sur sa motocyclette, lié à cette activité, qu'il gouverne comme un Ministère des gaz et de l'air, calé dans ses pouvoirs comme un chef d'État, il gouverne dans l'Empire de la vitesse. Le pittoresque? La nature? Il s'en « fiche ». Le piston, « à grands coups tels que des coups de hache », le détache de toutes choses. Le langage de sa machine — top, tap, top; top, top, top; mn, mn, mn; torr, torr, torr — voilà tout son langage, toute sa littérature. Mais son aventure le suit. Ses souvenirs se mêlent à toutes ses sensations, à celles de là-bas, derrière le rideau de perles, dans la petite épicerie de Saint-Tropez, dont est maintenant semé son chemin, — maintenant qu'il emporte avec lui son aventure et le souvenir de Marie-Laure. Un salon qu'il traverse, à l'hôtel du Lavandou, et le chant qu'il entend — la voix du piano, sourde et douce, et les vibrations d'une voix mâle, versées dans le soprano féminin — il ne lui en faut pas plus pour qu'il soit « un autre homme, illimité, tout puissant : régnant sur un monde fait de joie, de loisir, de noblesse » Bormes-les-Mimosas : lisses comme des savons, les jeunes faces des blanchisseuses lui suggèrent cette impression que « pour laver l'obscure vie intérieure avec ses crasses et ses taches, voilà ce qu'il faut : les visages des autres. » Et ne devinez-vous pas où va le conduire cette remarque : « Peut-être qu'il suffit d'un

(1) Luc Durtain : *Ma Kimbell*. Librairie Gallimard : Editions de *La Nouvelle Revue Française*, 1925.

seul pour éclaircir toute une existence? — D'autres remarques naîtront, un instant plus tard, quand il regardera l'ensemble du paysage. — Ce pays propose une suite de degrés qui pénètrent au fond des choses. Il me semble qu'je vais avoir des idées, ce qui, pourtant ne m'arrive pas souvent. » Qui donc a dit que l'amour donnait de l'esprit aux filles? Il en donne peut-être aussi aux garçons. Voici, pour l'instant un motocycliste à qui l'amour fait voir du pays.

L'amour? oui certes : une possession de lui-même par celle à qui il ne peut s'empêcher de penser, en même temps que son vœu le plus certain est qu'elle ne cesse pas de penser à lui. Une possession. Une obsession aussi, qui le tient cependant qu'il parle de toute autre chose avec un couple ami, rencontré au bord du Gapeau et qu'on fait à trois un dîner exquis à l'hôtel de Solliès-Pont. L'obsession le tient, et avec quelle force, puisque, les amis partis, elle le jette dans la solitude et le silence de la nuit où il murmure le nom de Marie-Laure. Mais il continue sa route, franchit la passerelle en dos d'âne et avant de quitter la rivière se rappelle qu'il a quelque chose à faire. Une lettre de la veille au soir, dans sa poche, n'a guère cesse de le gêner. Lettre imprudente, lettre stupide, qu'il a écrite après sa promenade nocturne, à l'hôtel de Solliès-Pont. « Il y a dans la vie, comme dans le commerce, des affaires que l'on se doit d'écarter en deux secondes. Au moment de se lancer dans la vie, course de vitesse ou épreuve de fond, un homme dans ma situation peut-il accepter un handicap?... Allons, fini, jugé. Que le courant emporte les morceaux de papier! Qu'il les noie!... — Voilà comment procède un garçon d'aujourd'hui, pratique, expéditif et qui ne s'attarde pas au sentiment : le garçon qui, au cœur même de la nuit unique, ayant encore dans les yeux le visage du moment suprême, « où la générosité, où l'ivresse de l'obéissance semblent remplacer les traits », ce visage qui l'attirait comme un vertige et le séduisait comme une vertu, a pu se dérober, s'affranchir, lorsqu'il a senti que d'un mot irréparable il allait promettre, c'est-à-dire, à son tour, donner sa vie : « Tu sais, j'ai reçu une dépêche... Il faut que je parte demain! » Et il entendit Marie-Laure répéter : « Demain! » C'est ainsi qu'il est parti. Mais il a emporté avec lui toute cette réalité de la vie et de l'amour. Il est passé, chargé d'un tel viatique, à la Chartreuse de Montrieux-le-Vieux, où il a lu, dans une cellule, cette devise, fixée au mur par quatre clous : *Une [illegible] qui durerait des milliers et des millions de siècles ne serait pas même une parcelle de toi*, O ÉTERNITÉ! Et l'idée de revoir Marie-Laure, d'un coup, comme une foudre l'a ébloui et lézardé. Il parcourt des kilomètres de plaines garnies de collines, passe Brignoles-le-Rouge, Val, Terrubi, Montfort, déjeune à Carcès, finit son étape à Aups. Son imagination travaille, et sa pensée et ses souvenirs. Fontaine-Lévêque, Pont d'Aiguines, Moustier-Sainte-Marie. C'est là qu'il distingue en lui-même « les marques laissées par le plus aigu, le plus ineffaçable des souvenirs », celui que, depuis quatre jours, il essaie en vain de cacher ou d'autres images. Il faut qu'il se rappelle, il faut qu'il scrute, qu'il juge. Et c'est ainsi que nous-mêmes apprenons exactement ce qui s'est passé...

La Palud, Castellane. C'est de Castellane que, remontant vers le Nord par la route de Digne, il s'en va, en quatre ou cinq étapes, rentrer à Paris. Tout sera fini... Lisez attentivement toute la fin de ce chapitre IV, et en particulier les deux dernières pages, depuis : « Le soir encore, le pain que je mâche est fait de mauvaises raisons », jusqu'à la phrase finale : « J'ai rabâché, toute la nuit, un singulier mélange de douleur, de douceur et de honte. » Elles sont d'une concision, d'une fantaisie, d'une adresse incomparables, et d'un modernisme aigu, qui reste, avec son charme neuf, dans le sens de la meilleure tradition.

Voilà bien ce que nous attendions, au chapitre V. — Où, parti pour le Nord, on va à l'Est puis au Sud. Le soir! Quel beau soir sauvage! » Puget-Théniers. A la sortie de Castellane, pour demander le chemin de Digne à un piéton, Claude a ouvert la bouche et il a dit : « Puget-Théniers, s'il vous plaît? » Après, il descendra la vallée du Var et franchira la rivière : c'est son Rubicon. « La chose est faite. Il se trouve que, maintenant, c'est vers l'Ouest que je m'avance, vers Saint-[illegible]. — Il pass[illegible] Vence et [illegible] sur un banc, mange[illegible] des figues charnues, grenues [illegible] tièdes comme des [illegible] [illegible] baiser, il [illegible] peu près de lui une présence plus pr[illegible] une présence étrangement triste. Il [illegible] dans Marie-Laure [illegible] qu'elle devait être en cet instant, connaît tout ce qui s'est passé en elle pendant [illegible] de cette égoïste promenade ». Une idée s'impose à lui, qu'il lui semblait n'avoir jamais eue, et qui lui apparaît [illegible] d'une [illegible] extraordinaire : l'idée que [illegible] les autres êtres [illegible]

existe : j'entends des êtres distincts de moi et différant les uns les autres. » Un incident éveille l'angoisse en lui. Désormais l'angoisse se mêle à toutes les images de sa route, — les Gorges-du-Loup, Grasse, le cap d'Antibes, — avec un malaise aussi, « ce sentiment que l'on a lorsqu'on ne s'est pas rasé ou que l'on ne s'est pas brossé les dents. » Chacun subit à sa manière les troubles de la conscience. La manière de Claude lui ressemble : elle est directe, précise, et nette comme lui. Elle se transpose dans le langage de la sensation physique. N'empêche que, sous une forme ou une autre, elle lui apporte ses révélations.

Et maintenant voici le dernier jour, — le septième jour, car le récit tient tout juste dans les limites d'une semaine; une panne d'essence, un déjeuner à l'aïoli, Cannes, Saint-Raphaël, Fréjus, un orage qui trempe Claude jusqu'aux os, une panne de moteur. Reconstruction de sa Kimbell et de l'univers. « L'étincelle de la bougie, l'explosion dans la chambre, le travail du piston, celui du vilebrequin l'aspiration du nouveau mélange, air et gaz, et tout recommence, et roule la suite des détonations!..... J'assiste avec regret à ce perpétuel miracle de la force et de la matière, où je trouve le même nœud que dans mon propre corps. Je l'écoute ainsi que je le ferais des battements de mon cœur. Acceptation, Ordre, Nécessité. » Ces trois derniers mots résument-ils la philosophie du sport, la philosophie du livre? En selle! D'ici vingt minutes, Claude sera devant Marie-Laure. Il passe sous l'arc-en-ciel, signe d'éternelle alliance. Et voilà qui finit bien!

Il y a beaucoup de talent dans ce récit de deux cents pages où l'auteur associe étroitement à la psychologie d'un jeune homme d'aujourd'hui la machine et le sport. Claude n'est ni un intellectuel ni un sentimental, mais un sportif : cela ne veut point dire qu'il n'ait point d'idées ni de sentiments, mais que les uns et les autres sont déterminés, façonnés, par le goût et la pratique du sport. Ils s'en ressentent, les idées surtout, qui, chez lui, ne procèdent jamais de l'étude, du recueillement, de la réflexion. Elles n'en sont peut-être pas plus mauvaises, nées d'une activité saine, liées à un ordre, à un entraînement, à une discipline. Et le sentiment n'a pas moins de force, au contraire, de ce qu'il ne s'attarde pas dans des complaisances, ne s'alanguit pas dans des rêveries. Nous étonnerons-nous, dès lors, que l'action se déclanche avec une sorte de spontanéité qui ressemble à l'automatisme? Claude, pourtant, n'est pas un automate. Ses décisions et ses actes sont simples et sûrs parce qu'ils ne dépendent que de lui-même, de son expérience, de ses habitudes, et parce qu'il n'y a en lui aucune anarchie, aucun désordre.

Cet état d'équilibre et de santé, M. Luc Durtain veut-il nous faire entendre que son personnage le doit au sport? Voilà, en tout cas, dans la génération actuelle, un des remèdes au « mal du siècle ». Il y en a d'autres. Mais en voici un grâce auquel les jeunes gens d'aujourd'hui peuvent n'être pas plus mauvais que ceux d'hier et, sous tant de différences, finissent par leur ressembler. Certes, ils ont moins de scrupules, plus d'égoïsme, plus d'audace. Ils ne suivent guère que leurs impulsions. Il est heureux que celles de Claude le ramènent vers Marie-Laure. Mais c'était fatal aussi, car l'amour, en son fond, par bonheur, ne change guère. Nous avons vu qu'il avait arraché Claude à lui-même et qu'il l'avait ouvert à la beauté du monde, à la notion des autres existences, au sentiment que, parmi les autres êtres, il en est un qui lui devient nécessaire et sans lequel il vivrait mal ou, à vrai dire, ne vivrait pas. La motocyclette n'est pour rien, en fin de compte, dans cette révélation Mais, sans la motocyclette, la révélation eût pris sans doute un autre tour et un autre ton. Claude n'aurait pas la même allure. Le récit non plus. La spontanéité du personnage se retrouve dans la brusquerie, les saccades, la fantaisie de la composition et de l'expression. Ordre logique ou chronologique, le récit n'en a que faire. Il part comme il lui plaît, revient et repart, zigzague selon l'occasion, procède par allusions et par rappels, obéissant peut-être à une logique après tout plus naturelle et plus profonde que celle de la pensée réfléchie, de ses développements, de ses combinaisons et de ses artifices. Nous avons l'impression, non plus de l'art, mais de la vie, d'une vie un peu fantasque, abandonnée, capricieuse, comme celle des garçons de notre temps.

Firmin Roz.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

UN CHAPITRE DE L'INFLUENCE DES LETTRES FRANÇAISES EN ROUMANIE L'ŒUVRE DE BASILE ALECSANDRI

Il ne nous appartient pas de dire, dans un bref préambule, toute la place que, depuis un certain nombre d'années, les études d'influences et d'échanges spirituels par delà les frontières occupent dans l'histoire littéraire. Affirmons simplement, pour toute introduction, que le beau livre que nous allons étudier comporte tout un aspect qui intéresse directement l'histoire de l'expansion des lettres françaises à l'étranger. Les critiques futurs de Lamartine, de Hugo et de maint auteur dramatique du siècle dernier devront en faire état en lieu opportun.

Les études que M. Charles Drouhet, doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Bucarest, vient de réunir en volume (1) se rattachent toutes à l'œuvre de Basile Alecsandri, poète et dramaturge roumain du siècle dernier. Ce contemporain des romantiques français (1819-1890) n'en avait pas la fougue innovatrice, ni l'instinct révolutionnaire. Ses vers légers et clairs témoignent d'une vision poétique où les tourments d'âme se réduisent à des douces tristesses et les orages romantiques à des brises pacifiques. Son éducation française et, par la suite, les séjours prolongés que ses missions diplomatiques l'obligèrent à faire en France l'ont solidement attaché à la civilisation de cette seconde patrie et à sa littérature (2). Il en fut ébloui dès le début ; c'est aux écrivains français qu'il empruntera les moyens de réaliser son idéal poétique. Avec cela, il faut dire que la formule romantique s'adaptait mal à son tempérament de formation classique. Une bonne partie de son œuvre gardera, en effet, l'empreinte fâcheuse de cette médiocre adaptation du fond personnel à la formule d'emprunt.

M. Drouhet nous présente Alecsandri sous ce triple aspect de poète lyrique, épique et dramatique. Une bonne partie de son œuvre lyrique se groupe autour de deux courants d'influence. L'influence lamartinienne d'abord, qui s'exerça de très bonne heure sur sa poésie érotique. Son premier fragment, *en vers français*, rappelle de très près l'*Invocation* de Lamartine. Notons encore son ode *A. M. de Lamartine, par un jeune Moldave*, où il dira, dès le début de sa carrière littéraire, dans un français et dans un style strictement lamartiniens, son admiration enthousiaste pour le tendre poète des amours célestes.

Toutes les fois qu'Alecsandri chantera l'amour, il s'adressera spontanément à Lamartine. C'est à ce dernier qu'il doit les motifs lyriques de l'élégie que lui inspira l'affection la plus profonde de sa vie (*La petite étoile*) et qui n'en dérive pas moins de certaines pièces des *Méditations* (*le Souvenir*, *les Etoiles*, etc.) ; on retrouve chez le poète roumain la même mystique érotique, avec le culte fervent de la bien-aimée, la croyance à son essence divine, ses destinées célestes après la mort. Il y a là une trame subtile de réminiscences et de contaminations que M. Drouhet s'attache à suivre aussi loin que possible.

Chez le poète roumain, cette idéologie amoureuse s'épanouit dans une atmosphère lamartinienne très caractérisée. La tonalité générale de l'amour chez Lamartine — cette spiritualité vaporeuse détachée des contingences, ce vague charmant où plongent les objets concrets — passe telle quelle dans les pièces respectives du poète roumain. L'amour comporte chez Lamartine — et Alecsandri le suivra fidèlement — une véritable mise en scène où vie intérieure et ensemble extérieur concourent harmonieusement à l'élaboration du même charme mystérieux.

A côté de cette pénétration intime, il faut noter maint détail d'ordre stylistique qu'Alecsandri tient de son maître français. Dans des pages subtiles, M. Drouhet relève les expressions caractéristiques, les images et les métaphores lamartiniennes dont le poète roumain fera tant bien que mal ses principaux moyens d'expression. « La molle clarté » lamartinienne, « le chœur des astres de la nuit » et, par ailleurs, mainte expression passablement vieillotte apparaissent, dans leur correspondant roumain, chez Alecsandri. Et ainsi de suite.

Les trois quarts de l'œuvre du maître lui restent cependant étrangers. Sa sensibilité peu profonde, son peu de goût pour le recueillement philosophique lui défendent de suivre le génie douloureux et sublime des *Harmonies*, de *Jocelyn*, des *Recueillements*. Nous avons là-dessus son propre témoignage [illegible] et M. Drouhet n'oublie pas [illegible] lement état. En 1859, Alecsandri eut l'insigne honneur de connaître personnellement Lamartine

(1) *Basile Alecsandri et les écrivains français*, 310 p. Bucarest, Cultura Nationala, 1924 (en roumain).

(2) Il connut Mérimée et Lamartine ; couronné, en 1878, par le jury du Félibrige, Mistral l'honora de son amitié et traduisit, en vers provençaux, quelques-unes de ses pièces. Pour une meilleure connaissance de la vie d'Alecsandri, voy. l'*Introduction des Pastels*, poésies roumaines de V. Alecsandri traduites en vers français par Georges Bengesco. Paris-Bruxelles, 1902.

et il en parla comme du « doux poète des cœurs jeunes ». Il n'y avait à cela qu'un inconvénient : c'est que, à cette époque, le « doux poète » ne comptait pas moins de 70 ans et qu'il avait derrière lui une carrière orageuse et extrêmement variée qui n'avait plus rien à voir avec les tendres effusions des « cœurs jeunes »...

A l'époque même où l'inspiration lamartinienne faisait les frais de ses poésies d'amour, Alecsandri s'adresse ailleurs aussi pour le reste de son œuvre lyrique : il écrit des *Orientales* à la manière de Victor Hugo. Il a beau contempler par ses propres yeux les paysages de l'Orient turc : devant la feuille blanche, ce sont des souvenirs livresques qui viendront lui solliciter l'imagination. M. Drouhet établit que les pièces exotiques les plus caractéristiques d'Alecsandri n'ont aucun rapport avec les impressions notées au fur et à mesure, sur les lieux mêmes, dans son journal de voyage *Memoranda*. Rien de plus étrange que cette dissociation formelle entre impression vécue et réalisation poétique ! A l'Orient réel, admiré et compris comme il convient, du journal de voyage, Alecsandri substitue, sitôt qu'il s'agit de traduction poétique, un Orient éblouissant et fantastique, tel que Hugo l'avait créé de toute pièce dans ses *Orientales* ; il n'oublie ni les djinns, ni les esprits nocturnes et moins encore les odalisques et les sérails de fantaisie...

Ce qui est plus fâcheux peut-être, c'est que, dans ses pièces orientales, Alecsandri essaye de mettre en œuvre les procédés artistiques de Victor Hugo. Rude tâche pour son imagination peu féconde ! Les artifices de Hugo étaient servis par une virtuosité d'acrobate et par une langue déjà souple et riche ; or Alecsandri n'avait à sa portée ni l'une ni l'autre. La puissance magique de Hugo cependant l'avait fasciné à tel point qu'il en appliqua tant bien que mal la formule à ses propres productions. Aussi la brillante énumération de *Lazzara* a-t-elle son pendant dans un poème d'Alecsandri ; le procédé ingénieux de Hugo qui consiste à développer une idée poétique insignifiante en soi, mais relevée par la surprise finale (*La douleur du Pacha*, etc.) Alecsandri s'en saisit également. Le contraste violent entre les couleurs, la manière de traduire symboliquement sa pensée et jusqu'à telle disposition rythmique des vers, tout cela sollicite l'imagination et la plume du poète roumain, à l'exemple du magicien romantique. M. Drouhet l'établit d'une manière irréfutable.

Les recueils postérieurs de Hugo se reflètent bien peu dans la poésie descriptive d'Alecsandri : de rares échos des *Contemplations* et surtout des *Chansons des rues et des bois*. Dans les descriptions du paysage natal, Alecsandri se montre déjà plus personnel et, par conséquent, plus indépendant Sitôt qu'il ne s'agit plus d'exotisme, son inspiration puise ses ressources dans son amour passionné de la nature. Signalons néanmoins, d'après M. Drouhet, le titre même de son recueil, *Pastels*, qui semble bien un écho des fameuses transpositions d'art de Th. Gautier.

C'est de la première manière de Hugo qu'Alecsandri a tiré les éléments d'une partie de son lyrisme, tout comme il s'était borné à la production juvénile de Lamartine. Le poète plus mûr des *Contemplations* n'est plus à la portée de sa sensibilité superficielle, sereine et calme. Les perspectives cosmiques, les coups de sonde dans les mystères de l'existence ne sont pas son fait. Il s'en tient à la poésie fastueuse des *Orientales*.

A côté de l'exubérance lyrique, le germe héroïque tardait à éclore. Il faut admettre, avec M. Drouhet, que c'est la lecture de la première série de la *Légende des siècles* (1859) qui favorisa cette éclosion. Les deux recueils d'Alecsandri qui contiennent la presque totalité de sa production épique auront pour objet de couler dans le moule de Hugo des sujets nationaux —légendes et traditions populaires, exaltation du glorieux passé national (*Légendes*, 1876) — et d'interpréter héroïquement les faits d'armes de la guerre de l'indépendance roumaine (*Nos guerriers*).

Alecsandri chante le passé selon la recette bien connue de Hugo : la vérité historique et la couleur locale ne sont respectées que d'une façon très approximative. Alecsandri altère volontiers les textes historiques qu'il consulte ; il bouscule la chronologie et modifie les physionomies des personnages. Ceux-ci deviennent des héros et ils acquièrent du coup une haute valeur représentative plus ou moins conventionnelle.

L'idéologie de Hugo, sa manière d'envisager les grands problèmes de la morale et de l'existence, bref la « philosophie » de la *Légende des siècles* se retrouve, d'une façon générale, dans les *Légendes* d'Alecsandri : même optimisme, même préoccupation de mettre en œuvre une idée morale, même code d'honneur.

Ces considérations d'ordre général ne suffiraient peut-être pas pour faire dériver la vision épique d'Alecsandri de celle de Hugo. Aussi M. Drouhet va-t-il plus loin : il reconnaît dans tel thème, dans tel tableau épique d'Alecsandri, un reflet manifeste des thèmes et tableaux respectifs chez Hugo. Déjà les *Orientales* et les *Odes et Ballades* avaient-elles prêté à Alecsandri certains éléments faciles à identifier. Mais c'est la *Légende des siècles* qui lui servit de source principale. Voici, pour n'en citer

que les principaux, quelques-uns de ces traits communs : L'énumération brillante des personnages épiques (*Aymerillot*, etc.) se retrouve, avec le même sens et le même rôle, chez Alecsandri ; ce dernier s'approprie quelques éléments de l'orgie du roi Ratbert et il en fait usage, bien malencontreusement du reste, dans un de ses poèmes (*La forêt rouge*). Dans *Zim-Zizimi*, Alecsandri a puisé l'idée du contraste entre grandeur passée et anéantissement présent, etc. Les réminiscences d'Alecsandri sont extrêmement enchevêtrées ; en plein poème épique, tel souvenir d'un drame de Hugo lui revient : le discours de Frédéric Barberousse, par exemple, dans les *Burgraves*, l'avait tant et si bien frappé qu'il en fit cadeau au prince moldave Étienne-le-Grand...

Les personnages épiques de Hugo sont caractérisés par quelques traits seulement, mais vifs et expressifs ; chez Alecsandri, ils sont infiniment plus conventionnels. C'est que, pour des personnages nationaux, au lieu de s'adresser uniquement à l'histoire, il se tourne vers Hugo : le vieux chevalier Eviradnus, entre autres, lui fournit le modèle de deux de ses personnages des plus caractérisés, Dan et Ursan, etc.

Quelquefois les réminiscences de Hugo sont si nombreuses et si variées, et si puissante est leur empreinte sur la vision épique d'Alecsandri que nous pouvons suivre pas à pas le processus d'élaboration. Pour une des *Légendes* orientales d'Alecsandri, M. Drouhet nous fait assister à ce spectacle, dans des pages extrêmement suggestives et convaincantes : sur un thème provenant du drame *Le roi s'amuse*, se greffent des tableaux, des images, des procédés développés dans deux pièces de la *Légende des siècles* (*Zim-Zizimi*, *Sultan-Mourad*) et dans quelques *Orientales*. Ces souvenirs livresques empiètent sur les souvenirs vécus d'Alecsandri — il avait visité l'Orient turc — et il s'en sert pour déformer à plaisir les données de l'histoire.

Après les thèmes et les personnages, la nature et le merveilleux. Là encore, Alecsandri est tributaire de Hugo : la même nature anthropomorphe et spiritualisée fournit à Alecsandri la même espèce de merveilleux. M. Drouhet analyse enfin la composition et ses procédés chez Alecsandri : tout lui vient de Hugo, depuis le simple moule, l'architecture du poème, jusqu'aux symétries antithétiques et aux rimes créatrices d'images. M. Drouhet insiste, comme de raison, sur cet aspect de la question. Il produit un grand nombre de faits et si l'interprétation qu'il en donne est toujours subtile, elle ne cesse jamais d'être prudente. Alecsandri a puisé un peu partout dans l'œuvre de Hugo, au gré de son souvenir et de son caprice.

Et cependant, en véritable poète qu'il était, il a su donner à son œuvre épique un sens, une portée et une couleur, autres que celles de Hugo : en assimilant ce dernier, il en réduit la sphère d'action, il le *nationalise*. « Les sentiments les plus universels chantés par Hugo, se particularisent chez Alecsandri, deviennent des sentiments propres aux Roumains » conclut M. Drouhet (p. 140). On surprend partout, à côté des emprunts les plus caractérisés, cette préoccupation inconsciente de réduire le fait universel à une signification nationale, de transposer le fait humain dans le fait patriotique. De là, une tonalité différente ; certes, des éléments bien hétéroclytes viennent se greffer, en l'obscurcissant, sur cette préoccupation patriotique ; elle reste néanmoins toujours présente.

B. MUNTEANO.

(A suivre.)

LE THÉATRE

LA CRITIQUE ET LE PUBLIC

Deux écrivains réputés, le philosophe et auteur dramatique Romain Coolus, le poète et auteur dramatique André Rivoire, tous deux éminents dignitaires dans la hiérarchie des associations professionnelles, collaborant pour la première fois je crois bien, ont fait représenter au théâtre Caumartin une comédie en trois actes intitulée : *Les baisers de Panurge*. Absent de Paris quand fut donnée la répétition générale, je dus me contenter des compte-rendus de presse. C'est seulement cette semaine que j'ai pu voir la pièce. Je m'excuse donc auprès des lecteurs d'un retard involontaire, mais aussi bien, si cet article offre un intérêt quelconque, c'est justement à cause de ce retard. Par là, en effet, je me suis trouvé conduit à me poser à moi-même, dans un cas bien marqué, le vieux et toujours pendant problème de la critique et de son influence.

Romain Coolus et André Rivoire m'inspirant des sentiments très vifs d'admiration et d'amitié, j'avais été consterné par certains articles qui m'étaient tombés sous les yeux. Ces articles étaient, il est vrai, d'un tel ton que j'avais bien pressenti que la littérature, ainsi qu'il arrive

constamment dans les lettres, n'en était pas l'exclusive inspiratrice. Je n'en avais pas moins redouté l'effet produit sur le public. Or la pièce réussit. Quand j'y suis allé, la salle était comble et charmée. Les acteurs jouaient avec la désinvolture qui ne s'acquiert que dans le succès et d'aucuns même commençaient à ne plus savoir leur rôle, gagnés déjà par l'automatisme. On saisit donc sur le vif l'indifférence des spectateurs au jugement des habiles. Le sort d'une pièce ne dépend pas de la répétition générale.

Voilà le fait. Comment peut-il s'expliquer et quelles en peuvent être les conséquences?

***

D'abord voyons le cas particulier des *Baisers de Panurge*.

Il est clair que, à l'égard des auteurs eux-mêmes, les habitués des premières et le grand public ne peuvent être placés au même point de vue. Le public ne connaît pas même, le plus souvent, le nom des auteurs dont il va voir les pièces : il sait tout au plus le nom de la principale interprète et le titre de l'ouvrage. Il ne distingue pas un poète d'un vaudevilliste. Il ne sait pas ce que c'est qu'un Président de la Société des Auteurs dramatiques et ces deux écrivains qui l'amusent, il ignore qu'ils ont écrit les meilleurs vers psychologiques de leur temps ou composé les comédies de mœurs les plus fines et les plus pénétrantes. Il rit quand on le fait rire, et c'est tout.

A la répétition générale, au contraire, tout est prévention, — favorable ou défavorable, peu importe car l'un ne vaut pas mieux que l'autre. On arrive avec cette idée qu'un poète doit faire des drames en vers, un philosophe des pièces philosophiques... ou bien, avec cette autre, qu'un grand écrivain ne doit pas écrire pour un petit théâtre. La comédie Caumartin, c'est trop étroit pour Romain Coolus et André Rivoire réunis... Dès que le genre change, on soupçonne le besoin d'argent et l'on n'admet point que deux auteurs sérieux puissent prendre plaisir à se divertir ensemble sans songer à la recette!... Époque étrange!... On oblige les artistes, dans tous les arts, à un renouvellement perpétuel : on les condamne aux travaux forcés de l'originalité, d'une part, et, d'autre part, le moindre changement d'habitude déconcerte et irrite!... C'est un égal danger de produire trop ou pas assez, dans un seul genre ou dans plusieurs... Ajoutons que, dans la carrière littéraire, la littérature tend à tenir de moins en moins de place et la personnalité de plus en plus. On juge moins les œuvres que les hommes.

Ainsi s'expliquent, le plus clairement du monde, quelques-unes des réactions qu'ont provoquées les premières représentations des *Baisers de Panurge*.

J'avoue, d'ailleurs, que, personnellement, j'adresse à la pièce une critique qui, légère par elle-même, a certainement fourni aux préventions un prétexte ou même un semblant de justification.

On a reproché, en effet, aux deux auteurs, d'avoir écrit une pièce légère; c'est, à mon sens, qu'elle était trop riche et qu'elle contient, en réalité, deux sujets.

Une jeune fille, née dans la Bresse, fille d'un père à demi-paysan, a fait les plus brillantes études. Elle est agrégée. L'enseignement la passionne. Elle est une intellectuelle qui n'a jamais pensé qu'elle eût autre chose qu'un cerveau. Survient chez elle un vieux viveur qui lui demande de donner des leçons de français à une gruette. L'agrégée accepte. Mais ce n'est pas elle qui donne des leçons, c'est elle qui en reçoit : des leçons de vie, de mauvaise vie... Tout de suite la contagion du cabinet de toilette où elle corrige les devoirs de son élève, opère; cheveux coupés, parfums, toilette... etc... Et voici tous les hommes qui, sentant confusément cette transformation, poursuivent l'agrégée... Par bonheur, ils vont un peu fort... La jeune fille se ressaisit et, au moment d'épouser le vieux viveur, elle découvre enfin son très ancien amour pour un jeune compatriote de la Bresse, venu aussi à Paris. Mariage et sentiment...

Je dis qu'il y a là deux thèmes, ce qui ne serait pas très grave si, justement, ils ne se contredisaient psychologiquement et n'avaient pour effet, en se heurtant, de substituer une légère impression d'artificiel et de conventionnel à l'observation proprement dite.

Le premier de ces thèmes est celui du titre : les baisers sont comme les moutons de Panurge. Prenez une femme, — ce doit être la même chose pour un homme, — quand elle a commencé d'être désirée par quelqu'un, tous

les autres s'y mettent : ce sont toujours les mêmes qui se font aimer... Observation très juste, piquante, et avec laquelle les deux habiles que sont Romain Coolus et André Rivoire ont fait leur second acte. C'est là qu'on voit la séduisante agrégée subir les déclarations de tout l'entourage.

Le second sujet, c'est l'influence exercée par le milieu de perversité parisienne sur l'innocente intellectuelle. Au fond de toute culture féminine, il y a un tempérament qui s'ignore. A l'éclosion de cette nature masquée par le travail le premier acte et surtout les premières répliques du second nous ont promis que nous assisterions. Et c'est après cette promesse que les auteurs entament l'autre sujet. Ils ont tenté de faire l'unité en supposant dans l'âme de l'agrégée une coquetterie improvisée. Mais c'est cette coquetterie que nous suivons trop peu et c'est pourquoi les scènes où la jeune fille voit se précipiter les baisers ne nous permettent pas suffisamment de suivre la vérité de l'observation.

L'héroïne part et revient trop vite!... Le tour du demi-monde en quatre-vingts minutes!...

Ces nuances, naturellement, échappent au public. Il y a dans la pièce quelques mots qui sont des trouvailles et une gaîté générale. Il y a aussi des acteurs qui plaisent et ce n'est que justice d'accorder à Madame Marnac une grande part dans le succès.

*
* *

Il semble donc que nous assistions à un mouvement de la critique dramatique, qui reproduise très exactement celui de la critique littéraire. Les articles que l'on fait sur eux n'influent guère sur la vente des livres. La critique s'adresse aux Lettrés et les Lettrés ne font pas vivre les éditeurs. Dès qu'un ouvrage se vend à plus de cinq mille exemplaires, son succès tient à des raisons qui n'ont plus rien de littéraire, qui échappent par conséquent à la critique proprement dite. Aussi ai-je toujours professé que la véritable critique était à la fois littéraire et sociale et qu'elle devait, en présence du succès, chercher des explications ailleurs que dans le domaine esthétique. Ce n'est pas moins intéressant ni moins utile.

Plus favorisée, parce qu'elle bénéficie d'une actualité forcée, la critique dramatique avait jusqu'à ce jour paru résister davantage aux conditions nouvelles de l'industrie théâtrale... Le mouvement s'aggrave, aujourd'hui, et nous voyons enfin qu'elle a cessé d'atteindre, elle aussi, le public. De plus en plus, son rôle va se restreindre en étendue : peut-être, d'ailleurs, pourrait-il s'accroître d'autant en dignité et en autorité. Qu'importe le destin matériel d'une œuvre auprès de spectateurs qui ne se rappellent le lendemain que la robe de la comédienne et le restaurant où ils ont achevé la soirée?... La crise que subit en ce moment ce genre tient à ce qu'il n'est ni littéraire ni commercial... D'un côté, la critique est soumise à toutes les influences d'un étroit milieu et s'évertue à la sauvegarde d'une indépendance qu'elle ne possède pas... Elle s'applique à faire une sorte de transaction entre les mœurs nouvelles et sa vieille magistrature intellectuelle. Qu'elle comprenne, au contraire, que le théâtre et la littérature suivent des directions de plus en plus divergentes. Qu'elle renonce à exercer une action sur la caisse : peut-être en reprendra-t-elle sur les esprits... Qu'elle ne décide plus des pièces, mais des réputations... Le temps n'est pas loin, sans doute, où les directeurs de théâtre ayant enfin pris la mesure de supprimer les services aux critiques, ceux-ci, ayant payé leurs places, ne seront plus confondus avec la publicité et auront, matériellement aussi, récupéré leur pleine liberté.

Gaston Rageot.

LA LITTÉRATURE ANGLAISE

QUELQUES ROMANCIÈRES ANGLAISES CONTEMPORAINES

[illegible]

sans pourtant faire la moindre concession à la curiosité morbide d'une classe spéciale de lecteurs. Miss May Sinclair occupe une place toute particulière parmi les écrivains anglais contemporains, — à la fois par sa faculté créatrice et sa maîtrise technique. Elle commença toute jeune à écrire des vers, puis elle aborda des essais philosophiques et ne publia sa première nouvelle qu'en 1895. Mais dès lors, elle avait trouvé sa voie, et se mit à écrire cette brillante série de romans dont chacun marque une étape nouvelle dans le développement de son talent d'une originalité extrême et de la plus riche variété. Ce fut, cependant *The Divine Fire*, œuvre d'un souffle vraiment puissant, publié en 1905, qui attira sur elle l'attention du public cultivé d'abord en Amérique, et puis en Angleterre. Dans ce long roman, comme dans la plupart des autres œuvres de May Sinclair, c'est l'instinct physique de l'amour qui prédomine chez tous les personnages, — et surtout chez les femmes— et l'on assiste au lent épanouissement de l'être féminin sous l'influence de l'amour, *jeu divin*, et de ses mille éternelles péripéties...

Ensuite vinrent d'autres œuvres dans lesquelles May Sinclair a exprimé avec une intuition géniale l'instinct de la femme. — *The Three Brontes* est une étude magistrale de ses illustres devancières avec lesquelles Miss May Sinclair a plus d'un point de contact, — et dont plusieurs des traits caractéristiques semblent pour ainsi dire fondus dans son œuvre. Et nous retrouvons l'ambiance austère du presbytère de Haworth où vécurent les sœurs Brönte dans le singulier et puissant roman appelé *The Three Sisters*, *Les trois Sœurs*, et qui doit paraître bientôt en français.

Vinrent ensuite *Tasker Jevons*, étude fort curieuse et vivante d'un écrivain anglais moderne, et où certains ont voulu voir un portrait de Wells ou d'Arnold Bennett, — *Mary Ollivier*, roman autobiographique, dans lequel Miss May Sinclair inaugura cet impressionnisme très particulier qui a fait école depuis, en Angleterre, — *The Life and Death of Harriett Frean*, surprenant raccourci d'une vie de femme, — *Ann Severn and the Fieldings*, — *A Cure of Souls*, étude pleine d'ironie d'un pasteur anglais, — *The Dark Night*, poignant poème en prose, — *Arnold Waterlow*, impitoyable analyse d'un caractère d'homme, *The Rector of Wyck*, que certains critiques considèrent comme son plus grand roman.

Et dans toutes ces œuvres si diverses, dont il est impossible de donner ici une analyse approfondie, Miss May Sinclair se plaît à jouer les difficultés et à les vaincre avec une surprenante facilité. A mesure que son talent se développe, s'affirme, il se simplifie aussi. Elle s'impose une discipline rigoureuse : tout ce qui n'est pas essentiel est éliminé, ses sujets se font de plus en plus circonscrits, mais aucune action significative n'est omise cependant que les traits entre elles, et surtout les commentaires, sont abandonnés au soin et au tact du lecteur, — comme en particulier dans *Le Romanesque* et *La Vie et la Mort de Harriett Frean*. En lisant ces œuvres on se souvient du mot profond de Montesquieu : « Pour bien écrire, il faut sauter les idées intermédiaires. »

Parmi les impressionnistes de la fiction anglaise dont May Sinclair est indubitablement le chef, il convient de mentionner Mrs. Virginia Woolf, qui occupe depuis relativement peu de temps la place que méritaient ses qualités si personnelles : observation minutieuse qui frise l'intuition, — ironie mordante et perspicace. — Les trois romans que Mrs Virginia Woolf nous a donnés jusqu'ici sont d'une importance capitale pour les lettres anglaises modernes, et se distinguent en particulier par la réaction constante d'une sensibilité extrême — mais jamais morbide, — au contact des impressions les plus diverses qui lui parviennent, et avec une rapidité kaléidoscopique, par la voie des sens. Jusqu'ici *The Voyage Out*, son premier roman reste également son plus important. *Rachel*, l'héroïne, est un des caractères de jeune fille les plus attachants du roman contemporain. Elle aborde la vie avec une fraîcheur de sentiments et une sincérité pleine de hardiesse qui se combinent pour se compléter. Elle nous donne l'impression d'écarter avec l'audacieuse impatience de la jeunesse les voiles qui dissimulent et protègent la Réalité, — afin de parvenir à déchiffrer plus vite cette vérité que les âmes ne font qu'entrevoir à de rares et brefs intervalles. Car Rachel est à la recherche de la Vérité et *The Voyage Out* (tout en étant le récit minutieux d'une longue croisière et des réactions psychologiques des différents personnages soudain contraints à subir cette brusque intimité avec des étrangers qu'exige la vie quotidienne sur un navire) — est surtout l'histoire de l'éclosion d'une individualité de jeune fille au contact des différentes personnalités qui servent à l'éclairer sur elle-même, pendant le si court trajet qu'elle parcourt jusqu'à la mort.

Night and Day est pour Mrs Woolf un prétexte à exercer sa redoutable ironie contre certains milieux intellectuels de Londres, et dans ce roman, comme dans le précédent, elle a réussi à douer chacun des personnages qu'elle a dépeints d'une atmosphère qui lui est propre et qui l'accompagne dans la vie comme une espèce d'aura. Dans *Jacob's Room*, son troisième roman, Mrs Woolf a poussé le souci de la concision jusqu'à l'extrême limite et son impressionnisme délicat, mais pourtant vigoureux, s'affirme dans cette œuvre ou elle a réussi à dépeindre, comme d'instinct, d'insaisissables nuances de caractère avec un talent qui est bien près du génie.

Particulièrement intéressante est Miss Storm Jameson, une des plus jeunes romancières anglaises contemporaines, et dont le talent précoce et personnel se révéla alors qu'elle était encore collégienne. Elle s'impose surtout par le beau courage qu'elle apporte à affronter la vie et les idées, et par l'admirable enthousiasme qui se dégage comme un parfum vraiment irrésistible de toutes ses œuvres, et qui fait qu'elle s'écrie avec une belle intrépidité juvénile à la fin d'un de ses romans : « J'apporte volontiers tout le bonheur que j'ai connu en offrande à la vie. »

Dès le moment où elle se mêla de penser et d'écrire, Miss Storm Jameson révéla des facultés de critique très remarquables. Tout en poursuivant ses études à l'Université de Leeds, elle fut une des inspiratrices de la *Literary Debating Society* de l'Université. Elle fonda ensuite avec son fiancé, étudiant lui aussi, une revue universitaire, *The Gryphon*, — qui, ainsi que l'indique son titre, s'attaquait bec et ongles aux sujets qui lui servaient de pâture. — Le stage qu'elle fit ensuite à l'Université de Londres lui permit d'achever *The Pot Boils*, son premier roman, qui est plutôt un recueil d'essais critiques sur les extravagances intellectuelles et politiques du jour, traités avec une intransigeance toute juvénile qui convainc presque le lecteur. Mais c'est le deuxième roman de Miss Storm Jameson, « *The Happy Highways* », qui demeure, jusqu'à présent son meilleur livre. — C'est, à proprement parler une autobiographie, car l'auteur y

dépeint sa vie d'étudiante à Londres, avec trois camarades, [illegible] trois frères, qui sont également venus terminer leurs études dans la métropole. [illegible] Miss Jameson [illegible] fait sentir très subtilement le développement intellectuel de ses personnages qui cherchent leur voie, [illegible] bien qu'avec quelque incertitude. — Les quatre héros sont atteints de ce qu'elle appelle spirituellement « la fièvre russe » [illegible] Ils pratiquent l'analyse de soi et d'autrui sans la moindre pitié, et profèrent d'ardents réquisitoires contre l'âge mur et la vieillesse vis-à-vis desquels Miss Jameson éprouve une impatience pleine d'amertume, lorsqu'elle s'élève contre « la prudence des vieillards » et qu'elle se désole de voir « la jeunesse se buter contre les forces inertes de l'ignorance édentée et des traditions de la masse ».

Les deux derniers romans de Miss Jameson, *The Clash* et *The Pitiful wife*, ont définitivement consacré son talent très vibrant et personnel, — qui s'exprime également dans une belle étude critique, « *Modern Drama In Europe* », dans laquelle elle analyse et discute avec une rare finesse de jugement les valeurs comparées du théâtre anglais contemporain. Le sujet est vaste mais le jeune auteur l'a abordé bravement et avec une impartialité absolue. Sa sévérité n'épargne pas les plus grands dramaturges modernes. On la devine courageusement sincère. Ses jugements sont souvent spirituels et quelquefois cruels. Elle professe une admiration profonde pour Ibsen, dont les personnages, dit-elle, « rappellent des visions de sculpteurs auxquels une puissance divine infuse la vie et l'âme ». — Anatole France l'enthousiasme et elle ne craint pas d'affirmer que « Crainquebille est un petit chef-d'œuvre d'ironie ». — Alfred Capus lui paraît « infiniment bourgeois et infiniment ennuyeux ». — Bernard Shaw est, selon elle, « dépourvu de vision dramatique et son théâtre est, pour ainsi dire, statique ». (Inutile d'ajouter que Miss Jameson émit ce jugement bien avant l'apparition de Sainte Jeanne.) — D'Annunzio est « un faible passionné qui entasse des beautés étranges et des joies terribles afin de cacher sa faiblesse », [illegible] mais il est, cependant « doué d'une énergie imaginative qui dépasse celle d'aucun dramaturge de son époque ».

« Le théâtre Réaliste, conclut-elle à la fin de son livre d'une documentation très complète, fut le produit de son époque. Les tragédies ont reflété le pessimisme contemporain, — non le pessimisme d'un Matthew Arnold, mais la résignation pitoyable de l'incompétence ou de la faiblesse de petites âmes qui accablent la vie de leurs souffrances et de leurs désillusions. — Je ne proteste pas contre la réalité, mais contre cette fausse conception de la réalité qui veut qu'il est possible de [illegible] une image de la vie en rassemblant une masse de faits. Ibsen et Strindberg, ces maîtres de la réalité, ne l'ont été que parce qu'ils n'ont pas enregistré la vie. Ils la possédaient et obligeaient les faits à recevoir l'empreinte du sens qu'ils prêtaient à la vie. »

Rebecca West, elle aussi, attira d'abord l'attention du public anglais par ses dons de critique. — Sous ce sinistre pseudonyme [illegible] me d'origine irlando-écossais a signé, depuis de nombreuses années [illegible] des [illegible] dans différentes revues anglaises et américaines. [illegible] Elle possède l'intolérance et la cruauté des très jeunes gens, [illegible] et se plaît à s'attaquer surtout aux idoles du grand public anglais, d'une si touchante fidélité dans ses admirations souvent injustifiées. Donc lorsque Rebecca West fit paraître son premier roman *The Return of the Soldier*, — il y a environ quatre ans de cela, il n'est guère surprenant que cette œuvre fut accueillie avec une curiosité presque hostile, mais le jeune auteur se tira avec honneur de cette dure épreuve. Dans cette œuvre, particulièrement audacieuse, elle révèle certains dons jusque-là insoupçonnés, tels que : une imagination créatrice âpre et vigoureuse, très personnelle, — un réalisme d'une extrême sobriété et pour ainsi dire gainé dans les limites relativement étroites de la forme que l'auteur choisit, — la longue nouvelle, — et qui, selon [illegible], est la forme la plus parfaite pour tout récit en prose quelque peu soutenu. Le sujet du *Retour du Soldat* qui a, croyons-nous, paru en français, dans une revue suisse, — est un cas de psycho-pathologie qui relève d'un Freud ou d'un Yung, car Rebecca West n'a pas échappé à la contagion de la psycho-analyse. — Mais par sa manière de traiter son sujet et par la subtile ambiance de malaise dont elle a su l'entourer, et qui rappelle un peu l'insaisissable horreur du *Turn of The Screw*, la remarquable nouvelle de Henry James, — Rebecca West s'est révélée une digne disciple du maître à qui elle a, du reste, consacré une très belle étude, — « On Reading Henry James In War-Time », d'une rare et pénétrante compréhension. Elle apporte à décrire des personnages imaginaires la même acuité d'analyse qui se manifeste par ailleurs dans ses études critiques. A peine paraît-elle décider de leur sort : on a plutôt l'impression qu'elle les laisse se développer librement selon l'impulsion inévitable de leur caractère pour jouer leurs rôles dans l'histoire qui sert de pivot autour duquel gravitent les douloureuses silhouettes de Christopher qui par suite d'une blessure de guerre a perdu son moi et pour qui le passé seul existe, — et les trois femmes qui dans leur affectueuse sollicitude l'obligent à se chercher et à se retrouver, à redevenir normal, banal même, — et en ce faisant à perdre le bonheur.

Pourtant il faut reconnaître que même dans cette œuvre d'une forme cependant très châtiée, Rebecca West a résisté avec difficulté à la tentation de pousser l'analyse des caractères jusqu'à la caricature. Cette tendance s'accuse plus fortement encore dans *The Judge*, [illegible] profondément déconcertante, et dont il se dégage une impression sinistre que l'épigramme choisie par Rebecca West précise encore davantage : « toute mère est un juge qui condamne ses enfants pour les fautes commises par leur père. » Ce thème, [illegible] qu'il soit, a permis à Miss West d'écrire une œuvre poignante [illegible] ses longueurs et ses défauts, restera comme une des créations les plus hardies de la littérature anglaise moderne. Marion Yaverland, l'héroïne, [illegible] maternelle [illegible] qu'elle porte à son fils aîné Richard, né de ses amours avec le squire qui l'a séduite puis abandonnée, et [illegible] les tares paternelles, — et la répulsion que lui inspire Roger, son fils [illegible]

*
* *

[illegible]

Clémence Dane est une artiste d'une qualité très rare : chez elle la conception est hardie, l'observation aiguë, la psychologie pénétrante, l'exécution impeccable. Son premier roman, *A Regiment of Women* força l'admiration bien que le sujet pénible et ambigu provoquât de violentes critiques. Tous les personnages sauf un, indispensable pour le dénouement normal de l'histoire, sont féminins. L'auteur nous trace un bien curieux tableau d'un pensionnat de jeunes filles ou une des professeurs, Claire Hartill, exerce une emprise dangereuse sur ses trop impressionnables élèves. Claire Hartill est cruelle et hypocrite mais elle est également belle, douée, et elle prend le plus pervers des plaisirs à provoquer l'admiration de jeunes personnes enthousiastes. Mais étant souverainement égoïste elle se refuse à reconnaître les responsabilités qui lui incombent précisément à cause de l'influence qu'elle exerce sur ses élèves. — C'est ainsi qu'elle conduit, inconsciemment peut-être, d'abord au désespoir et puis au suicide Louise, touchante petite névrosée. Et elle envahit la personnalité d'une de ses collaboratrices qui lui est soumise jusqu'au moment où l'amour, en la personne d'un jeune homme d'ailleurs fort ordinaire, vient la délivrer de cette emprise que Claire ne peut s'empêcher d'exercer sur toutes les femmes qui l'entourent.

Le deuxième roman de Miss Dane, — *First the Blade*, inaugure la manière qui lui est si personnelle, et qui consiste à écrire avec la collaboration, — on pourrait même dire avec la complicité — du lecteur. Ce dernier devient son confident : elle le consulte, et il a ainsi l'impression d'assister à la lente élaboration du sujet et des personnages. Dans cette œuvre Miss Dane révèle également une rare intuition au sujet des âmes d'enfants ; son héroïne, Laura, est une des petites filles les plus vraies que nous ayons rencontrées dans aucune littérature, et nous la voyons s'épanouir, sous l'habile direction de Miss Dane, en une femme loyale, généreuse et passionnée.

Mais c'est surtout à *Legend* que Miss Dane doit sa réputation. Cette œuvre à peu près unique dans la littérature anglaise est d'une rare perfection technique. Miss Dane y a scrupuleusement observé les trois unités. Tout se passe en une soirée. L'héroïne, Madala Grey, demeure invisible mais sa personnalité abstraite domine néanmoins l'œuvre tout entière. Elle est gravement malade lorsque Miss Dane nous introduit dans ce petit groupe d'amis réunis chez la romancière Anita Serle, amie intime de Madala, — pour avoir des nouvelles de l'absente. Toute grande artiste qu'elle fut, Madala Grey a commis aux yeux d'Anita et des écrivailleurs qui l'entourent, la faute impardonnable d'épouser un homme simple, qui ignore tout de la littérature, et pour qui elle n'est pas l'auteur renommée de *Eden Walls* mais la femme qu'il aime. Anita Serle en éprouve un double dépit : car à sa jalousie d'écrivain vient s'ajouter sa jalousie de femme. C'est, du reste, une véritable vampire littéraire, — et à peine apprend-elle la mort de Madala, au cours de cette même soirée, qu'elle se propose d'écrire une vie de celle qui fut son amie, et de livrer au public les plus chers secrets de la morte. Elle n'hésite pas à discuter cyniquement ce projet avec les personnes réunies chez elle, par ce soir de brouillard. Et c'est par leur conversation, par leurs remarques enthousiastes ou malicieuses, et même par leurs silences que le lecteur se forme une image exacte de la vraie Madala Grey, — de celle que le public ne connut point et que ses amis ont méconnue en lui substituant une créature née de leurs rêves et de leurs rancunes.

Avec *Wandering Stars*, son dernier roman, Miss Dane vient de prouver une fois de plus la belle sincérité artistique et le rare courage intellectuel qui l'animent et qui font d'elle une des plus remarquables romancières contemporaines.

Comme on le voit, c'est en très grande partie à l'influence de femmes écrivains comme celles dont nous venons de parler, et d'autres que nous étudierons plus tard — et parmi lesquelles il faut citer Dorothy Richardson, Katherine Mansfield, Margaret Kennedy, Sheila Kaye-Smith, que le roman anglais doit sa forme renouvelée, — qui se consacre moins aux études collectives qu'à l'analyse de l'individualité, — et (selon l'heureuse formule de M. Abel Chevaley, dans son très beau livre, « *Le Roman anglais de notre temps* ») à « la représentation fluide de « la vie dans une âme, un cœur, un corps ».

Ainsi, les romancières anglaises contemporaines se révèlent non seulement des émancipatrices, mais aussi des créatrices : les lettres modernes leur doivent plusieurs des œuvres les plus parfaites de cet impressionnisme littéraire qui a succédé, depuis la guerre, au réalisme. Et cela n'est pas peu dire.

Marc Logé.

NOTE D'ART

AFFICHES ENFANTINES

On n'a pas oublié les vivantes affiches d'enfants sur les *Restrictions* pendant la guerre. Depuis lors il y eut quelques expositions de dessins d'enfants, parmi lesquelles il faut citer celle des Ecoliers de la Ville de Paris. à l'Exposition des Arts Décoratifs.

Elles ont permis de constater mieux que de bonnes dispositions et des talents en herbe, — car certains de ces dessins auraient pu être signés par de véritables artistes.

Aussi, Mlle H. Damart a-t-elle en une heureuse idée en exposant (1) les affiches de ses élèves, affiches dans lesquelles la simplicité voulue et la netteté du dessin font ressortir comme il convient l'effet cherché.

Une salle est consacrée à ses propres productions : ce sont de remarquables pastels : fleurs, portraits d'hommes et de jeunes femmes et particulièrement des portraits d'enfants, dont les douces tonalités se détachent sur un fond vert et laissent le visiteur de cette exposition sous une impression de charme. On ne saurait manquer d'apprécier les très habiles qualités de pastelliste dont fait preuve Mlle H. Damart.

C. M.

LES LIVRES NOUVEAUX

Divers

Catalogue général officiel de l'Exposition internationale des Arts décoratifs industriels modernes, 1925, 1 vol. in-8° illustré. (Imprimerie Vaugirard.)

Il faut féliciter MM. Motti et Fortin du soin qu'ils ont apporté à la rédaction, à l'illustration et à la présentation de ce catalogue qui s'offre comme un modèle.

(1) Galerie Balzac.

Romans

Jean BERTHEROY. *Dans la Barque d'Isis* 1 vol. in-18 Jésus 262 pages. (La Renaissance du Livre.)

Jean Bertheroy nous montre, dans ce roman, ou plutôt dans cette suite de nouvelles, la persistance de la lutte que la femme poursuit depuis tant de siècles, à la recherche d'un perfectionnement qui, par une sorte de métempsychose morale, doit mener la femme vers la pleine réalisation du sens vrai de sa vie. A. R.

LA QUINZAINE POLITIQUE

La Question d'Orient

Le conflit gréco-bulgare a mis en mouvement l'appareil de la Société des Nations qui, d'un commun accord, a fait rentrer [illegible] de leurs frontières respectives. La [illegible] du idées [illegible] planait sur le [illegible]. A l'égard de petits pays comme la Bulgarie et la Grèce [illegible] devait être [illegible] violente. Si cette même rigueur avait été appliquée à l'Italie lors de sa meurtrière occupation de Corfou, la Société des Nations se fût couverte d'une gloire plus authentique. Mais, étant jusqu'ici privée de moyens matériels, la Société des Nations fait certainement ce qu'elle peut et il faut la féliciter de tout ce qu'elle entreprend pour donner aux idées pacifiques et à l'arbitrage une consécration pratique.

En fait ni Bulgares ni Grecs n'avaient certainement envie de pousser les choses au drame et la presse a donné une importance exagérée à cette affaire. Les communiqués réciproques des deux parties occupaient indûment des colonnes, comme s'il se fût agi des débuts d'un vaste conflit armé, mettant en feu les Balkans.

La vérité, pour ceux qui savent d'un peu plus près les choses, est notablement différente.

La Bulgarie, qui ne veut pas admettre que le traité de Neuilly ait pu régler définitivement le statut de la Thrace et de la Macédoine, n'a jamais cessé d'entretenir, dans ces régions, objets de ses convoitises, une agitation plus ou moins prononcée. Les comités bulgaro-macédoniens qui, par un terrorisme malheureusement efficace, exercent un contrôle effectif sur le gouvernement de Sofia, ne veulent à aucun prix qu'une prescription puisse s'établir en matière de revendications bulgares sur la Macédoine. Il faut que les populations demeurent dans une anxiété [illegible] à revendiquer [illegible] faveur de la sujétion bulgare si, par lassitude, l'Europe entreprenait une révision de ses décisions.

Le gouvernement bulgare, en plaidant devant l'opinion publique européenne qu'il ne peut pas le empêcher, [illegible] de la Bulgarie de vouloir envahir le territoire grec et d'y porter la guerre est parfaitement sincère. Telles n'ont certes jamais été ses intentions. Mais, comme je l'ai expliqué plus haut, le but poursuivi est complètement différent. Les comitadjis qui, au su ou à l'insu du gouvernement de Sofia, créent des incidents de frontière, font des incursions dans les villages de la zone [illegible] ou d'une autre, ne caressent évidemment pas l'espoir d'annexer, par ces agissements, quelque lambeau de territoire que ce soit. Ils entretiennent tout simplement le feu qui pendant un siècle a donné à la question macédonienne sa triste réputation.

L'incident [illegible] qui se soit produit depuis la paix. Jusqu'ici l'affaire resta [illegible] Le ministre de Grèce [illegible] dans prétendant le [illegible] affaire survenait. C'était la monnaie courante des rapports bulgaro-grecs. La [illegible] rer impuissant à mettre un terme à leurs exploits; il en tirait néanmoins parti pour demander une augmentation [illegible] d'autre part, dans le secret de son cœur, une vive sympathie pour ces [illegible] Bulgarie. C'est très humain.

L'incident du 19 octobre, malgré la mort d'une sentinelle grecque, n'eût vraisemblablement pas défrayé la grande chronique internationale si le gouvernement hellénique n'avait pas [illegible] comme qui a [illegible] les solutions nettes, le général Pangalos.

Au petit attentat bulgare [illegible] petit fait la mort d'un soldat? — il répondit instantanément par un déploiement de [illegible] qui [illegible] bien les Bulgares, déshabitués de réactions aussi vives, que la diplomatie occidentale qui s'était faite à l'idée commode que ces querelles balkaniques n'avaient qu'une importance relative.

La Bulgarie, qui n'escomptait pas un tel choc en retour, leva les bras au ciel et [illegible] Nations. Elle eut immédiatement pour elle une opinion insuffisamment avertie qui ne tenait compte que de l'appareil guerrier déployé par la Grèce. Le fait même qu'une sorte de dictature militaire assurait à ce moment la conduite des affaires en Grèce devait [illegible] à justifier les soupçons. On exhumait de vieilles déclarations du général Pangalos, admirateur de la force qui [illegible] planter le drapeau hellénique quoiqu'en puissent dire les grandes puissances. La Grèce, sous un tel chef, devenait un danger européen.

Le général Pangalos ne s'est pas [illegible] par cette sainte indignation. Il a fait occuper les points stratégiques nécessaires aussi avant sur le territoire bulgare qu'il le fallait [illegible] donné à la question toute l'ampleur désirable à son point de vue.

En effet la Société des Nations, saisie de l'incident et lui ayant donné un relief considérable, est maintenant tenue d'examiner dans leur détail les conditions de la [illegible] des populations [illegible] Macédoine. La [illegible] possède à ce sujet un dossier qu'elle produira.

A l'arrière-plan [illegible] politique bulgare dans son ensemble : désir net de faire reviser le traité de Neuilly, comme Mustapha Kemal a [illegible] s'attaque au traité de Versailles; refus d'accepter l'accès [illegible] politique; campagne systématique contre l'unité ethnique de la Macédoine pour y entretenir, à toutes fins utiles, un irrédentisme bulgare; maintien d'un état d'in[illegible] tante d'un terrorisme des comités bulgaro-macédoniens; culture d'un ferment d'inquiétude balkanique de nature [illegible] nement d'Athènes.

La Grèce n'a [illegible] pas de [illegible] qui la

concerne, que son intérêt majeur réside dans une pacification définitive de la Macédoine et que la logique même l'éloigne de toute querelle qui ne peut profiter qu'à autrui.

Si la Société des Nations est consciente de son rôle, elle ne bornera pas son enquête aux seuls faits matériels qui se sont déroulés entre le 19 et le 25 octobre et à l'estimation des dommages. Elle profitera de cette occasion exceptionnelle pour donner un avertissement décisif à ceux dont la paix balkanique n'est point le souci. Si son verdict a pour résultat de faire perdre tout espoir aux pêcheurs en eau trouble, de fournir une base morale et matérielle de sanctions en cas de récidive, elle aura bien mérité des peuples qui ont mis en elle leur confiance.

Il faut bien avouer que si le gouvernement d'Athènes, au lendemain de l'assassinat de la sentinelle et même de l'officier porteur du drapeau blanc, s'était borné à adresser un mémoire motivé de protestation à l'Assemblée de Genève, ce mémoire ou bien eût pris tout paisiblement le chemin des cartons verts ou eût été traité avec la plus olympienne indifférence. On eût peut-être adressé au gouvernement de Sofia une courtoise admonestation à laquelle il eût répondu par une note explicative et justificatrice et tout eût été dit.

Nous en sommes malheureusement encore à un stade d'évolution où il faut un peu brutalement casser des vitres pour se faire entendre. Le spectre d'une guerre balkanique a secoué la torpeur des juges. Il est déplorable, mais on ne le regrettera pas peut-être dans un avenir assez proche.

L'affaire du 19 octobre a surgi, par une coïncidence que certains documents ne permettent pas de juger fortuite, au début de la semaine qui devait se clore par les élections municipales dans toute la Grèce.

Les élections étaient attendues avec un intérêt considérable. On sait, comme nous l'avons exposé dans notre dernière chronique, que le général Pangalos avait, dans les derniers jours de septembre, fait signer au Président de la République le décret de dissolution de la Constituante. Sa répugnance à hâtivement fixer la date des élections législatives avait soulevé contre lui le monde des politiciens professionnels qui entendaient n'être pas trop longtemps privés de leurs prérogatives. Les partis de droite, qui avaient été les plus favorables à la dissolution, s'unissaient aux partis de gauche pour crier à la dictature. Le général Pangalos insensible à ces protestations intéressées, déclarait, le 4 octobre, qu'il fallait laisser aux partis qui n'étaient pas représentés à l'Assemblée constituante le temps matériel de s'organiser pour les élections générales sur un pied d'égalité avec les anciens partis. Il fallait de plus examiner si le système majoritaire serait appliqué avec la circonscription large (département) comme le demanderaient les partis qui n'étaient pas représentés à l'Assemblée dissoute ou avec la circonscription étroite (arrondissement [illegible] voulaient la plupart des ex-parlementaires. Le gouvernement se déclarait favorable à un système mixte : circonscription étroite et système majoritaire en vieille Grèce, représentation proportionnelle et circonscription large dans les nouvelles provinces. Ce projet méritait un examen paisible et la consultation des groupes politiques. D'ailleurs les élections municipales fixées au 25 octobre devaient suffire aux préoccupations immédiates.

Tout le mois d'octobre fut fort agité à Athènes. Avec une violence homérique, certains journaux d'opposition attaquaient le gouvernement et l'on avait le regret de voir le jeune général Plastiras, héros national de la Révolution, noble figure de combattant d'Asie-Mineure dont l'indignation contre le Constantinisme responsable de la défaite avait armé le bras, se rallier aux adversaires du général Pangalos, soupçonner sa dictature et quitter la retraite qu'il s'était choisie, comme Aristide, une fois la grande œuvre révolutionnaire accomplie, pour venir sinon réellement comploter à Athènes du moins laisser penser aux masses qu'il était devenu l'adversaire du gouvernement.

Le général Pangalos se trouvait avoir à faire face à de sérieuses difficultés intérieures. Comme le faisait remarquer le vigilant rédacteur diplomatique du *Daily Telegraph*, la coïncidence de l'incident de frontière avec les négociations en cours pour le renouvellement du traité gréco-serbe, la signature du traité bulgaro-turc, les troubles albanais et l'effervescence intérieure en Grèce est assez troublante. On n'aime pas et on redoute en Bulgarie l'énergie du général Pangalos, réorganisateur de l'armée et impitoyable justicier de tout banditisme. Lui susciter une complication extérieure dans la semaine des élections municipales pouvait influencer en Macédoine les dites élections. Les résultats n'ont pas répondu à cette malveillante attente. Dès le 25 octobre le général Pangalos avait fait connaître au pays la date tant attendue des élections générales, le 7 mars avec réunion de la Chambre le 24 du même mois. D'autre part les électeurs ont fait le plus entier crédit au gouvernement en élisant partout des municipalités républicaines. A Athènes, le candidat républicain, M. Patsis, a battu par 17.000 voix le candidat plus ou moins royaliste à la mairie, M. Marcouris. Il en a été de même au Pirée et à Salonique, les grands centres directeurs de l'opinion.

Ces résultats sont significatifs et indiquent maintenant clairement qu'il n'y a aucune chance pour une restauration monarchique en Grèce. Cette démonstration a un intérêt considérable, car, jusqu'au 25 octobre, les anciens constantiniens hésitaient à se rallier franchement au nouveau régime pour ne pas compromettre les chances hypothétiques d'un revirement des masses en faveur de la royauté. Les élections municipales ont définitivement tourné la page. Les partis peuvent désormais se réconcilier pour le plus grand bien du pays.

La Grèce sortira alors de la période tourmentée qu'elle a dû subir au cours de ces dernières années et qu'elle a surmontée avec un courage auquel on rendra justice.

René Puaux.

Bulletin Yougoslave

L'IMPORTANCE DU VOYAGE DE S. M. LE ROI ALEXANDRE DANS LE MONTÉNÉGRO ET EN DALMATIE

Le voyage de S. M. le Roi Alexandre à travers le Monténégro et la Dalmatie, voyage qui dura plusieurs semaines, est d'une importance de beaucoup supérieure à celle qu'on attache habituellement aux visites des Souverains dans d'autres régions de leur État.

En effet, considéré au point de vue national et politique, ce voyage a une portée historique.

La visite royale dans le Monténégro, berceau du peuple serbe, et qui jusqu'à l'union nationale récente jouit

d'une existence politique indépendante, a effacé toutes les traces des intrigues étrangères, tendant au séparatisme et au fédéralisme, contrairement au vœu national le plus cher de la libération et de l'union de toutes les parties du peuple yougoslave aussi longtemps qu'ardemment désirées et proclamées par lui.

La puissance de ce vœu de génération en génération, comprimée ainsi que la joie de le voir réalisé rejaillirent du sein du peuple monténégrin avec la force spontanée du torrent de ses montagnes se manifestant par des ovations chaleureuses et brillantes dont il accueillit le Roi Alexandre, chef suprême de l'État, créateur de la libération et de l'union nationale.

Le voyage de Sa Majesté en Dalmatie ne le céda en rien à celui qu'il fit dans le Monténégro, ni quant à son importance politique ni quant à la réception enthousiaste qu'on y fit aux souverains.

Au cours d'une longue période historique, le sort de la Dalmatie ne cessa d'être douloureux.

Les multiples intérêts étrangers dont cette superbe région yougoslave était la proie, l'ont pendant des longues suites d'années rattachée à des centres très éloignés d'elle, afin de lui faire rompre les liens naturels aussi bien au sens géographique qu'ethnographique du mot, liens l'unissant aux pays qui de toutes façons lui étaient proches.

Le rétablissement de ces liens, rétablissement indispensable à sa prospérité, opéra l'union naturelle de la Dalmatie avec la vieille Serbie, la Bosnie, l'Herzégovine et le Monténégro.

Les sentiments du peuple de Dalmatie, à cet égard, se traduisirent suffisamment par des manifestations éclatantes dont il fut heureux de saluer enfin son Souverain légitime tant désiré et si longtemps attendu. Tout le pays en retentit de joie et de fêtes, aussi bien dans les grandes villes comme Kotor, Doubrovnik, Split, que dans les coins les plus perdus de ses provinces.

Dans les discours qu'il prononça à Kotor, Doubrovnik et Split, le roi parla du rôle considérable de la Dalmatie au point de vue économique. Sa Majesté insista sur la haute importance et le grave devoir de la flotte nationale, de la marine marchande et du commerce sur la mer yougoslave.

D'après ses paroles, la Dalmatie jouissait du rôle flatteur d'intermédiaire entre les pays unis de la Yougoslavie, ainsi que de celui, non moins glorieux, de foyer de la civilisation au point de vue littéraire et artistique. Le roi termina en émettant l'espoir et le vœu que Doubrovnik et Split continueront à déployer toute leur activité économique qui les a soutenus à travers les siècles s'efforçant de trouver à la production nationale des nouveaux débouchés dans le monde entier.

Le voyage de Sa Majesté dans le Monténégro et en Dalmatie eut pour effet d'éliminer toutes les questions en litiges, qui jusqu'ici furent autant d'obstacles au développement des forces nationales et à l'établissement de l'union politique et spirituelle des Serbes, Croates et Slovènes.

La vie nationale et politique se développera désormais dans une atmosphère épurée. A l'abri de tous les à-coups et troubles, le jeune Royaume enfin rendu au régime normal et jouissant de la paix intérieure, espère avec juste raison en un avenir plus riche d'activité et d'élan.

Il ne est en ce tout que s'affirme l'importance historique du récent voyage du roi Alexandre dans le Monténégro et en Dalmatie.

Borivoïé B. Mirkovitch.

BULLETIN MARITIME

RENSEIGNEMENTS — INFORMATIONS

UN NOUVEAU NAVIRE EN INDO-CHINE

Les pourparlers engagés entre la Compagnie des Messageries Maritimes et le Gouvernement général de l'Indo-Chine, pour l'exploitation de la ligne annexe de Saïgon à Haïphong, ont heureusement abouti.

Un contrat vient, en effet, d'être signé pour une période de 10 ans.

En prévision de cet accord, les Messageries Maritimes avaient acheté un paquebot destiné à desservir cette ligne. Elles estimèrent nécessaire de lui faire subir quelques transformations afin de permettre aux passagers de voyager dans les meilleures conditions de confort et de sécurité.

Ce navire qui a reçu le nom de *Claude-Chappe* et qui aura Saïgon pour port d'attache, a quitté Marseille le 6 mai dernier à destination de l'Indo-Chine.

Les caractéristiques de ce paquebot sont les suivantes :

Longueur 113 mètres.
Largeur 14 mètres 30.
Jauge brute actuelle 4.390 tonneaux.
Jauge nette actuelle 2.558 tonneaux.
Port en lourd 4.410 tonnes.
Déplacement 7.700 tonnes.
Tirant d'eau maximum 7 mètres 60.
2 cheminées, 2 hélices.
Machines de 4.400 HP.
Vitesse en service 12/14 nœuds.

Le *Claude-Chappe* peut recevoir :

61 passagers de 1re classe.
47 passagers de 2e classe.
34 passagers de 3e classe.

Au point de vue marchandises, il peut recevoir 3.260 mètres cubes dans ses cales et faux-ponts.

CROISIÈRE EN MÉDITERRANÉE

En dehors de la croisière de la « Nuit de Noël à Bethléem » dont nous avons parlé dans notre précédent Bulletin, les *Messageries Maritimes* ont organisé, pour l'année 1926, un nouveau programme de voyages analogues à ceux qui, depuis 1923, ont obtenu un si vif succès.

La première de ces croisières s'effectuera à bord du « Lotus » qui partira de Marseille le 13 janvier 1926 ; le retour aura lieu le 18 février par le « Général Metzinger ».

La deuxième croisière aura son départ le 24 février par le « Lamartine » avec retour par le « Pierre Loti » le 1er avril 1926.

La troisième croisière, enfin, aura son départ le 30 mars 1926 par le « Général Metzinger » avec retour à Marseille par le « Chili » le 6 mai.

Nous empruntons à la [illegible] les *Messageries Maritimes* à l'occasion de ces voyages cette vivante énumération des pays visités :

« La première escale du parcours est Naples, dont le nom est universellement connu.

Le touriste visitera les principaux monuments de cette ville célèbre, ainsi que les sites qui l'entourent : il verra

également les ruines de Pompéi, un des plus curieux vestiges de l'antiquité.

Rembarqué à bord du « Lotus », il passera ensuite deux jours en mer (accomplissant ainsi le plus long trajet sans escale de la ligne de Méditerranée Nord) et, laissant à droite les Cyclades, arrivera au Pirée. »

« Du Pirée, le touriste gagnera Athènes où l'attendent les plus beaux monuments de la grande époque grecque : le Temple de Thésée, l'Acropole, le Parthénon, le Théâtre de Dyonisos, le Temple de Jupiter, l'Arc de Triomphe d'Adrien; il visitera également le Stade Moderne, reproduction exacte de l'ancien Stade, le Musée National, les Quartiers nouveaux d'Athènes, etc...

« C'est avec le souvenir de tous ces chefs-d'œuvre qu'il traversera ensuite le Détroit des Dardanelles qui fut le théâtre de tant d'exploits héroïques pendant la grande guerre, pour arriver à Constantinople (l'ancienne Byzance). Face à la Corne d'Or, il lui sera loisible de contempler un des plus admirables panoramas qui soient au monde : à gauche, Stamboul et Péra; à droite, Scutari.

« Son débarquement effectué (le paquebot accoste au quai même, à peu de distance de l'Agence des Messageries Maritimes) le voyageur sera dirigé, par le fameux pont de Karakeuy, sur Stamboul qui, n'ayant pas subi, autant que sa voisine Péra, les atteintes du modernisme, continue de livrer à l'admiration les illustres vestiges de son passé. Il y visitera donc successivement les Mosquées de Sainte-Sophie, de Sainte-Irène, du Sultan Ahmed, de Suleimanieh, de Kahrieh (petite, mais si intéressante, justement renommée pour ses mosaïques), la place de l'Hippodrome, la Colonne de Théodose, la Colonne Serpentine, la Pyramide de Constantin, enfin la porte d'Andrinople d'où la vue s'étend sur Eyoub, site admirable, tout encombré des stèles de ses cimetières musulmans.

« Une promenade en barque sur le Bosphore permettra au touriste d'apprécier les riantes rives qui relient la mer de Marmara à la mer Noire.

« De Constantinople, le navire se dirige sur Smyrne. Le voyageur, promené en voiture le long des quais de cette ville, pourra se rendre compte des ravages occasionnés par l'immense incendie du 14 septembre 1922.

« A cette mélancolique, mais curieuse visite, succédera la montée au Mont Pagus du sommet duquel la vue embrasse le panorama de la ville de Smyrne et de son golfe.

« Le retour du Mont Pagus s'effectuera par les pittoresques quartiers turcs et les bazars vivement colorés.

« A Beyrouth, port que dessert le paquebot après Smyrne, deux journées d'escale sont prévues : elles seront employées au mieux des circonstances.

« Voyage par mer de Beyrouth à Jaffa. Jaffa, port de Jérusalem, n'est distant de cette dernière cité que de cinquante kilomètres environ. Le touriste visitera en premier lieu la ville de Jaffa en empruntant ses curieuses rues étroites et voûtées.

« Une excursion sera ensuite organisée de Jaffa sur Tel Aviv, cité sioniste.

« A Jérusalem, le touriste, installé à l'Hostellerie toute moderne de Notre-Dame de France, visitera la Basilique du Saint-Sépulcre, le Calvaire, le Chemin de Croix, Sainte-Anne, l'Ecce Homo, le Mur des Lamentations, la Mosquée d'Omar, Bethléem, le Puits des Rois Mages, le Tombeau de Rachel, le Tombeau des Rois, le Mont des Oliviers, la Place de l'Ascension, le Jardin de Gethsémani, le Tombeau de la Vierge; il sera successivement conduit à la mer Morte, au Jourdain, à Jéricho, à Nazareth et au célèbre Lac de Tibériade sur lequel une promenade est prévue.

« Il quittera ensuite la Palestine pour être dirigé par voie ferrée sur la capitale de l'Egypte, Le Caire, où sa chambre aura été retenue dans un des plus somptueux palaces de la ville.

« La durée du séjour dans cette pittoresque cité du Caire sera de quatre jours; elle permettra, tout en profitant de la douce température hivernale, de procéder à de nombreuses excursions tant dans la ville que dans ses environs et de visiter en détails la Citadelle, les Pyramides et le Sphinx, qui gardent le souvenir de Bonaparte, les mystérieux Tombeaux des Khalifes, les Quartiers arabes, le bruyant Vieux Caire, les bords du Nil, la verdoyante Ile de Ghezireh, Héliopolis, le Barrage et, en passant par Memphis, les Pyramides de Sakkara, le Serapeum, la maison de Mariette Pacha, etc...

« Le quatrième jour, par train de nuit comportant des couchettes, le touriste sera conduit à Louqsor où il séjournera dans un des grands hôtels de la Upper Egypt Ltd Cy.

« C'est de cet hôtel que partiront les excursions vers le Temple de Louqsor, le Temple grandiose d'Ammon, Karnak, Thèbes, la Vallée des Rois, où s'effectuera la visite des Tombeaux et, plus particulièrement, de la Tombe de Tut-An-Khamon.

« Déjeuner au Rest-House de Deir-el-Baharis. L'après-midi : excursion aux Ruines de Ramesseum, aux temples de Ramsès-le-Grand, de Deir-el-Medinet, de Deir-el-Medinet-Habbou, de Ramsès III, de Thotmès III, ainsi qu'aux Colosses de Memnon.

« Le lendemain, une partie de la journée sera consacrée au voyage d'Assouan où le séjour, à cette époque de l'année, est des plus agréables.

« D'Assouan, le touriste se rendra en barque au Temple de Philae qui disparaît progressivement sous les eaux, puis à la première Cataracte, au Grand Barrage, à l'Ile Eléphantine; une promenade à dos de chameau jusqu'aux confins du désert de Nubie (visite du Camp des Bicharies) complétera le programme du voyage dans cette partie, la plus sauvage, de la Haute Egypte où l'on jouit cependant d'un parfait confort.

« Le retour se fera, par Le Caire, sur Alexandrie où le touriste pourra visiter avant de s'embarquer pour Marseille, terme de la croisière (celle-ci commence, en effet, au moment précis de l'embarquement pour se terminer à celui du débarquement) le Musée des Tanagras, les Bains de Cléopâtre et les merveilleux Jardins de Ramleh, la colonne Pompée, etc.

« Il nous semble inutile d'énumérer ici avec plus de détails les sites remarquables qu'il aura été donné au voyageur d'admirer au cours de la croisière. Ce dont nous pouvons l'assurer, dès à présent, c'est que tous les efforts seront faits pour que nul point intéressant des pays visités ne lui échappe, désireux que nous sommes de lui voir emporter de son voyage un souvenir ineffaçable et toujours charmant. »

Le Gérant : M. Hedan.

Société Française d'Imprimerie d'Angers
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 23 63e ANNÉE 5 DÉCEMBRE 1925

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS ÉTRANGERS : STÉFAN ZEROMSKI

La Pologne vient de perdre un écrivain qui compte parmi les plus grands artistes du monde : Stéfan Zeromski.

Il était né dans la seconde moitié du siècle dernier, en 1864.

Il a vécu pendant cette période cruelle où l'état politique de l'Europe semblait imposer à son pays un asservissement perpétuel.

Un des caractères les plus émouvants de ses livres, c'est justement l'opposition entre l'instinct et la conscience qui ordonne d'espérer, et la raison et l'intelligence qui semblent démontrer l'inutilité de la lutte. De là, le caractère inquiet de son œuvre.

Certains critiques prétendent même que cette œuvre exprime le désespoir plus que l'inquiétude, mais ceux-là n'ont pas compris son intention. Il a dit lui-même : « Il faut aviver ses blessures pour les empêcher de se cicatriser dans l'avilissement. » Il a toujours avivé les blessures. Il unit dans son talent ces deux dons si opposés : le fantastique et le réalisme. Tout ce que les traditions polonaises ont gardé d'apparitions, de sorcellerie et de mystère revit sous sa plume. Si une mère maudit son fils, celui-ci perdra bras et jambes et sera poursuivi par toutes sortes de malheurs. Et d'autre part ces descriptions et les scènes qu'il invente ont une brutalité souvent pénible.

Mais le sentiment de la patrie les anime avec une philosophie toute humaine.

Dans la plupart de ses œuvres il passe pour révolutionnaire parce qu'il a sans cesse combattu les forces oppressives de la Russie. Mais peut-être que sa révolte n'allait pas jusqu'aux forces sociales d'un État libre. Son socialisme était l'expression du patriotisme polonais plutôt que la foi marxiste.

En 1919, tout de suite après la résurrection de la Pologne, il a publié un petit opuscule : *L'origine du monde du travail*, où il traduit ses idées humanitaires et socialistes; mais il s'imagine que cet idéal se réalisera d'une façon pacifique et spirituelle par la libre bonne volonté. Ses principales œuvres sont : *Les travaux de Sisyphe; Les Sans-foyer;* l'*Histoire d'un péché; Le charme de la vie*, etc., qui sont de purs romans. D'autres œuvres comme *Sultowski*, *La Rose*, appartiennent au drame, un drame d'ailleurs non scénique. Enfin il a écrit de nombreuses nouvelles...

Les Cendres, grand roman historique de l'Époque Napoléonienne fait revivre, personnifiées dans les trois héros, les trois attitudes qu'adoptèrent alors les Polonais : les uns couraient sans but, emportés par la force de leur tempérament (R. Olbromski); les autres se sacrifiaient sans limite pour l'idée que devait réaliser Napoléon (Cedro); les derniers enfin, indifférents et détachés, et qui entraient dans l'action par fantaisie (le prince Giatult).

Il est mort à sa table de travail. Au mois de

juillet il était tombé malade. Mais la maladie paraissait guérie et le péril conjuré, si bien que Zeromski avait décidé et entrepris de donner une suite à son dernier roman, *L'Avant-dernier Printemps*, paru il y a un an et demi. Cependant le 21 novembre il s'était senti indisposé. Mais son malaise ne l'avait pas empêché de se lever. Il était en train de déjeuner avant de se mettre au travail, lorsque subitement, la mort l'a enlevé. « Un léger gémissement a marqué à peine le moment de sa mort », écrit-on de Varsovie.

Son corps a été transporté dans la chapelle du Cercle Littéraire Polonais. C'est là que le chef de l'État est venu lui remettre solennellement, le Grand Cordon de l'ordre national de *Polonia Restituta*. Les écrivains polonais ont veillé autour de lui jusqu'à l'heure de l'inhumation. Ses funérailles ont revêtu le caractère d'un deuil national.

Il est difficile à traduire; son style n'a pas la sobriété et la perfection classique d'autres romanciers polonais, mais l'imagination et la sensibilité, compagnes et servantes (servantes parfois maîtresses) d'une pensée toujours sincère et émue, expliquent assez la prise qu'il avait sur ses compatriotes. La nouvelle qu'on va lire et, dont l'élégante traduction est d'une exactitude presque littérale, donnera une juste idée de sa manière.

Fortunat Strowski.
Professeur à la Sorbonne

JEAN DE KOLNO

(Nouvelle)

Jean de Kolno, navigateur fameux sur les mers du Nord, construisait sur la plage Leniwka son grand navire d'expédition. Il était revenu de ses lointains voyages avec sa ceinture bien garnie de l'or qu'il avait gagné au service des états scandinaves et danois. A présent dans son pays natal, il résolut de bâtir son propre navire; parce que dans aucun des pays qu'il connaissait il n'avait trouvé une telle quantité et un tel choix de bois de construction; nulle part comme à Dantzig il n'avait vu tant de mâts d'une seule pièce, renommés dans tout le monde polonais; nulle part des ouvriers aussi habiles dans la construction des navires. Il acheta donc un terrain dans l'anse Leniwka, entre un bouquet de pins et Pastwa Basacka, pour y établir un chantier qu'il entoura d'une haute palissade. Pour protéger ses matériaux, il contruisit des abris élevés, de grands hangars formés d'un toit posé sur des poteaux; puis il se mit lui-même au travail, à la tête de ses ouvriers.

C'était un homme de haute taille, aux épaules larges, au cou solide, au ventre gros, aux genoux et aux pieds puissants. L'été comme l'hiver, il travaillait avec sa chemise déboutonnée sur sa poitrine; il avait la tête nue, portait une culotte de peau montant seulement jusqu'à l'aine et un léger caftan sur les épaules. Il se plaisait par la pluie et la glace, ne respirant largement, de ses vastes poumons, que parmi les ouragans du Nord.

Déjà deux fois, il avait fait le tour de l'Islande qui, par sa forme, ressemble au corps d'un cygne dont le bec serait tourné vers le Nord-Ouest. Déjà à travers les voiles blancs laiteux, du sein de la brume immaculée, était apparu à sa vue ce détroit furieux, repaire des vents, route des tempêtes, qui se joue d'une frégate comme d'un copeau sans résistance. Là, des remparts soulevés par la tempête s'élevaient à la hauteur de quelques dizaines de coudées. Le navire, élevé sur la crête des vagues, descendait lentement dans des vallées qui s'étendaient sur la largeur d'un mille marin, au milieu de montagnes d'eau. Déjà avait disparu à sa vue, dans les brumes du sud la coupole flamboyante de Lang Jokuli et, aux limites de l'Atlantique et de l'Océan Glacial, le Groenland s'était montré. Jean de Kolno avait vu de ses yeux ces côtes rectilignes, bien que déchirées en brèches sans nombre par les eaux les plus sauvages. Debout près de la voile de misaine, à la proue de son navire, il était entré dans les anses silencieuses et calmes, emplies d'ombres violettes comme des reflets d'éternité, et que jamais encore n'avait contemplées une prunelle humaine. Les rivières mystérieuses, dans leur lits glacés, fumant çà et là, de la vapeur brûlante des geysers cachés, accouraient vers la mer; elles descendaient d'énormes montagnes rocheuses, de vallées désertes, enfermées sous une croûte de glace. Les masses de neige glacée, entraînées par leur poids énorme, se détachaient des montagnes; roulant comme de gros blocs, elles atteignaient les précipices de la côte, glissaient dans le port silencieux, se baignaient dans

l'azur de ses remous et gagnaient l'Océan par d'étroits défilés. Avec les vents du nord, s'avançaient des nefs splendides et étincelantes, qui projetaient leur lumière au loin et apportaient dans les eaux du sud les nouvelles pleines de menaces des mystères du Nord. Les hautes montagnes du Groenland se dressaient dans une solitude effrayante aveuglant le regard par l'éclat de leur blancheur.

Jean de Kolno avait déjà fait le tour des promontoires sud de cette terre et il parcourait les parties ouest plus tempérées quoique aussi froides que l'extrémité septentrionale de l'Islande. Il distinguait déjà les vents de ces régions. Il reconnaissait le vent du Nord, qui apporte la brume ou le beau temps, celui du sud chaud, et étouffant, qui fait fondre les glaces du Groenland et répand un air pur sur les rochers des promontoires du sud. Il avait déjà pénétré dans l'intimité de cette sourde nuit qui dure pendant tout le cours de décembre, si bien qu'elle arrache à l'homme la volonté, la mémoire et la joie d'exister. Il lui était devenu familier, ce jour gris qui dure neuf mois et éveille dans le cœur un désir insensé de quelque chose d'inconnu, d'impénétrable et de perdu à jamais. Il aimait l'aurore boréale, l'arc pourpre orné de gerbes multicolores, vertes, jaunes et rouges, qui se joue éternellement sur les eaux sauvages de la solitude et teinte d'un éclat invisible les sommets des montagnes mystérieuses. Ce spectacle éveillait dans son âme une passion dominante qui chantait en lui comme une musique éternellement neuve et toujours inconnue et lui inspirait un amour des dangers toujours renaissants. L'Océan, qui depuis des milliers d'années bat ces murs de granit, et pénètre dans les golfes paisibles des fjords par des corridors creusés dans le rocher, cet océan qui écume au-dessus des récifs sous-marins, apparaissait toujours parmi ses rêves. Dans ses songes, il voyait les plateaux couverts de neige et de lave, l'Hécla enfermé sous sa cuirasse de glace, le Sneefel déchirant l'obscurité, les colonnes des geysers brûlants et, reine de l'Océan glacial, la baleine qui, à l'exemple de ces continents, projette, elle aussi, des vapeurs brûlantes. Dans ses songes, il voyait l'ours blanc, indifférent à la vue de l'étranger, descendant, tel une avalanche de neige, le long des précipices, des rochers lisses et des côtes rouges d'algues, pour poursuivre les phoques sur les glaciers flottants et naviguer, solitaire, dans un château mouvant de cristal transparent.

Il se souvenait du saule de ces contrées qui rampe sur la terre, du bouleau, dont le tronc tortueux se cache dans la mousse comme dans une fourrure qui le protège de la glace et de l'orage, tandis que ses branches se balancent dans l'air froid, ainsi que des antennes cherchant un atome de lumière et de chaleur. Pendant ses vagabondages de chasseur, parmi les génévriers nains, brunâtres, dans des champs de mousse, et de plantes parasites, il avait pour but d'observer et d'admirer plutôt que de poursuivre et de tuer; ainsi il avait fait connaissance avec les mœurs du renard polaire qui se nourrit des restes des festins de l'ours blanc, avec les aventures du lièvre blanc, avec la vie du renne et du bœuf musqué. Dans les golfes de cette terre engourdie, il avait passé des heures à épier les mœurs du cygne musical au blanc plumage et au cou tendu, de l'eider et des pingouins, des oies, des mouettes, de la perdrix blanche, du corbeau et de la petite poule d'eau.

Cet homme fort soupirait après le moment où, d'un pont de navire élevé, il affirmerait sa maîtrise sur les ouragans, les balancements vertigineux et les remous de l'océan — où il endurerait la terrible gelée et vaincrait les tempêtes de neige qui durent pendant des semaines entières — où il vivrait dans le mugissement de la tempête, au milieu du fracas que répercutent les sinistres remparts de glace. Il était attiré par la nuit polaire, comme d'autres le sont par le soleil du midi. Pendant de longues années, dans ses voyages, il avait vogué vers le pôle. Lorsque les cygnes quittant les mers de l'Islande et les fjords scandinaves, s'abattaient pour un repos sur les îlots montagneux, il les suivait de ses yeux ardents parce qu'ils lui apportaient des nouvelles de ces blanches régions dont ils portaient les couleurs à leurs ailes et à leurs cous; et quand, en immense troupe, poussant un cri, ils prenaient leur essor vers le ciel, il aurait voulu s'envoler après eux.

A présent qu'il [illegible] à réaliser son œuvre rêvée [illegible] les pièces de son navire destiné à l'Océan. [illegible] un chant joyeux, malgré toutes les difficultés, ne quittait plus ses lèvres rouges. Ses yeux, entraînés par la méditation, [illegible] obstinément un monde [illegible]

ble pour tout autre. Tout éveillé, il voyait le jet que lance en l'air la baleine, dans ses jeux et dans ses sauts, plongeant dans des eaux que les navires des hommes n'avaient jamais sillonnées, et dont leur pensée même n'avait pu pénétrer le mystère. Des yeux de son âme nostalgique, il contemplait ces continents éclatants de blancheur, où il devenait l'unique maître, l'explorateur de ces innombrables richesses, le conquérant de ces étendues dont nul n'avait atteint les limites. Il avait traversé les golfes de la côte ouest du Groenland, où règne un silence éternel, interrompu de temps à autre par le fracas des glaciers qui glissent des hauteurs, par l'aboiement furieux du phoque aux quatre nageoires se vautrant sur les glaçons flottants, par le rugissement de l'ours chassant le phoque, par le jacassement, confus et ridicule, des pingouins qui cherchent avec leurs becs les coquillages et les poissons. Il était dévoré par une curiosité inassouvie, par un désir inextinguible, par un feu qui lui brûlait la plante des pieds sur les terres peuplées et habitées par la race humaine. Sans cesse à son esprit se posait cette question : Qu'est-ce qu'il y a plus loin? Qu'y a-t-il là encore? Qu'est-ce qui se cache au delà de ce grand continent que tu as déjà aperçu? Les îles qu'il avait déjà reconnues étaient pour lui comme les objets familiers qui, dans l'obscurité crépusculaire de sa chambre d'enfant, lui apparaissaient sombres et menaçants. Il en avait fait le tour à tâtons dans l'ombre, reconnaissant avec ses mains les bords déjà connus. Mais qu'y a-t-il dans la chambre voisine, dans ce gouffre sombre soufflant le mystère? Il s'asseyait au foyer de ces hommes du nord, vêtus de peaux de bêtes, derrière des carreaux faits de boyaux de phoque, dans un air fétide; quand fraternellement il buvait avec eux l'huile de foie de morue, ils lui donnaient des renseignements confus, chantaient des légendes mystérieuses, lui racontaient des contes populaires symboliques, incompréhensibles pour le traducteur, au sujet de quelque merveille vers le sud-ouest. Un frisson le parcourait comme la foudre, des pieds à la tête, à la pensée de ce que ces hommes savaient, de ce que leurs récits faisaient présager.

Y avait-il donc, dans cette région du sud, une terre chaude? Un autre continent existait-il au delà de la mer multicolore, toute chatoyante de rayons d'aurore? Quelle était cette terre si elle existait? Qui la possédait? Quels animaux couraient à travers ces pays chauds? Qu'y avait-il là-bas?

Il ne pouvait satisfaire sa passion, il ne pouvait voguer plus loin quand les propriétaires du navire commandaient de revenir. Il était donc revenu; mais depuis ce retour, il ne pouvait plus supporter les chambres chauffées, les fumées des chaumières, le bourdonnement des villes, l'air fétide où vivent les hommes qui, dans l'étroit espace de la patrie, se bousculent, cherchant à arracher la nourriture, le vêtement, l'abri, le gain et le pouvoir. Il était bien l'unique fils du continent européen dans ces régions solitaires du Nord, dans ces ports peuplés de grands oiseaux et de monstres confiants, sous un ciel où se jouait une lumière magique, dans le demi-crépuscule du jour polaire sans fin ou de la nuit sans fin.

Pendant la longue construction de son navire, quand ses mains et ses jambes cédaient à la fatigue et qu'il avait travaillé jusqu'à complet épuisement de ses forces, il montait sur la colline qui domine la Vistule; il dépassait les pins de la côte et, du sommet sablonneux, il regardait vers le Nord lointain. Il saluait le flot jaune et mouvant de la Vistule dont le cours puissant débouche dans l'Océan et s'avance longtemps à travers les eaux bleues du ciel, comme un courant jaune roux.

La Vistule se dirigeait au loin, là où allaient ses pensées secrètes. Il aimait cette rivière immuable, image d'un essor sans commencement, ni fin, de la course vers le Nord, d'un vagabondage impossible à retenir. C'était elle qui, la première, l'avait fait quitter la chaumière de ses pères, près de Thorn; sur ses vagues elle avait emporté ses rêves d'enfants; c'était elle qui l'avait conduit vers la mer. Il la sentait sous sa barque, telle une seconde mère, telle une nourrice, sous l'aviron familier, courant de force éternelle et de perpétuelle tendance en avant. Cette rivière représentait pour lui le temps qui n'existe que dans le mouvement. Pas plus qu'elle ne pouvait anéantir sa masse d'eau rousse, il n'aurait pu arrêter son désir d'aventures, à moins que le temps ne s'arrêtât et ne cessât.

L'éternel désir d'aller en avant, toujours plus loin, l'unissait aux vagues impossibles à arrêter, au cours sinueux de cette chère sœur, qui roulait ses eaux jusqu'à la mer. Quand il la contemplait de loin, le vent du nord souf-

flait âprement dans ses cheveux en désordre, embrassant d'une étreinte de fer ses bras puissants. Le vent, par son souffle froid, éprouvait ce cœur viril qui, comme une cloche de bronze, battait contre ces côtes robustes. Il saisissait, dans son étreinte glacée, ces grosses mains épaisses, comme s'il voulait l'entraîner à l'extrémité du globe terrestre. La tempête marine pénétrait au plus intime de ses veines et y attisait une flamme rapide. Puis de nouveau ses grands pieds foulaient la rive de la Vistule; de nouveau il saisissait sa hache; il relevait les manches de sa chemise et, à la tête de ses charpentiers, menuisiers, forgerons, ajusteurs, scieurs, fondeurs de cuivre, vitriers et cordiers, il travaillait depuis l'aube jusqu'à la nuit.

La passion des voyages et des découvertes déjà l'avait poussé bien des fois à vendre sa connaissance de la navigation et sa force physique à des puissances étrangères, aux Scandinaves et aux Danois. Il travaillait dans le collier de l'étranger, et il servait les intérêts des autres. Sous un pavillon étranger il avait atteint des terres inconnues, dans la nuit boréale. Il avait appris exactement, sur ces routes marines, quel navire il faut avoir; il avait compris par mille expériences les défauts et les qualités d'un vaisseau. Il connaissait l'importance de l'ajustement de chaque planche, de la solidité des étambrais et des lisses; le jeu des voiles et le gouvernail n'avaient pas de secret pour lui. Dans les orages terribles, dans les sifflements du vent, il avait senti sa propre force étroitement une avec la résistance de chaque pièce de bois, de chaque morceau de fer, de chacun des cordages qui servent à larguer et à carguer les voiles. Quand son navire était projeté, tantôt dans les précipices du chaos, tantôt sur la crête d'une vague, ses côtes se serraient et sa poitrine gémissait au milieu de la tempête boréale, comme gémissaient la membrure, les madriers, le gouvernail, les mâts et les vergues. Il connaissait la coque et le pont de son vaisseau — qui sait? plus intimement peut-être que sa propre âme.

A présent il voulait construire son galion selon son idée propre, suivant sa connaissance du problème de ses destinées, parfait, capable de vaincre le Nord. Il voulait le doter de tout, lui donner sa propre raison, sa force, son endurance, son inflexibilité, sa puissance indestructible. Dans ses rêves, il lui donnait la forme d'un cygne. Il faisait le dessin de son navire semblable à cet oiseau qui annonce le Nord aux mers du Sud.

Sur la plage Leniwka, arrivaient de grands bois de toute espèce; liés ensemble par dix ou douze, ils formaient un pont sur le fleuve, comme un grand plancher mouvant. Les haleurs polonais les amenaient de toutes les régions de l'immense bassin de la Vistule par le Dunajec; ils venaient des solitudes du Tatra par le San, des hauteurs des Karpathes; par le Bug, de la plaine de Podolie; par le Narew, des forêts de Podlachie. Ici gisaient les blocs durs comme le fer, coupés dans les forêts de Niépolomie, les pins rouges du Tatra, comme des sabres flexibles, les poutres de hêtre et de sapin de Lysogora, les flèches élancées des mélèzes de Bialowieza, les mâts de pins géants du bois de Tuchola, les ifs, les platanes, les frênes d'Oliwa, plusieurs fois séculaires.

Tout cela affluait aux pieds de Jean de Kolno afin qu'il eût de quoi façonner son grand navire.

Parmi cette abondance inépuisable d'excellent bois de construction, il choisit d'abord la quille de chêne qu'il fit sécher au feu et façonner de sa hache, avec l'aide d'ouvriers, maîtres dans leur métier; ce madrier énorme, ce bloc choisi devait former le fond du galion. En avant, ce tronc d'arbre se recourbait en l'air, se joignait à l'étrave, emboîté de force dans la quille. Le sommet supérieur du cou de cygne de l'étrave formait la base de la proue du navire. A l'autre extrémité de la quille était ajusté, comme à l'avant, le puissant étambot sur lequel le gouvernail devait être fixé.

Quand, après des semaines de travail, l'étrave et l'étambot furent mis en place à l'aide d'un cabestan et emboîtés dans la quille, on se mit à la membrure. Jean de Kolno choisissait, parmi les bois flottants, des chênes tordus à la forme d'un genou plié, des troncs munis de leurs racines; il prenait de puissantes branches en forme de fourche qui avaient poussé comme un arc sous un angle obtus. Ayant équarri de la même façon les quatre cents pièces qui constituaient la membrure, il les emboîta les unes après les autres dans la quille, sur le modèle des côtes humaines. Puis quand fut terminé ce pénible travail qui dura toute une demi-année, les constructeurs du navire plantèrent dans une forte poutre de chêne les sommets des cou-

ples afin que les côtes fussent maintenues comme par des tenailles.

Ainsi grandissait le squelette du *Cygne*.

Sur les poutres dans lesquelles s'emboîtaient les sommets de la membrure on posa les baux du pont supérieur. Le pont inférieur fut placé à la moitié de la hauteur des couples, près du tournant des formes. Alors le navire, déjà formé, fut soutenu, des deux côtés, par de puissantes épontilles, au nombre de deux cents, afin que la construction ne tremblât pas pendant le travail. Le squelette du *Cygne* fut garni, à l'intérieur et à l'extérieur, avec des planches de sapin, emmortaisées et jointes très exactement, comme dans les caravelles portugaises, afin que les bords rabotés des planches de la coque se joignissent solidement. On calfata soigneusement les fentes, à l'intérieur et à l'extérieur, avec de l'étoupe de chanvre sur laquelle on versait du suif avec de la poix.

Quand après un an de travail la coque fut en état de se tenir sur l'eau, on forgea le gouvernail qui devait être fixé par dix crampons de fer. La proue fut ornée d'une tête de cygne qui indiquait le nom du navire. Par un travail de menuiserie un panneau fut pratiqué dans le pont avec un capot et une échelle conduisant à l'intérieur du galion. Des pompes munies de tuyaux et de conduits devaient évacuer l'eau de l'intérieur à l'extérieur. On termina ensuite la chambre du commandant, aux quatre hublots et aux portes bien closes.

Les forgerons forgèrent quatre ancres avec de puissantes chaînes. Au fond du bateau, on plaça comme lest des tonnes de pierre et de sable. Enfin furent enfoncés dans des ouvertures pratiquées dans le pont et emboîtés dans la quille, trois mâts de pieds de mélèzes d'un seul jet, polis et teintés soigneusement. Deux postes de guetteurs, semblables à des nids de cigogne, étaient suspendus à chaque mât. Puis on commença à fixer sur les vergues le gréement et à enverguer les voiles.

Alors tout était prêt pour faire glisser le navire de la cale dans les eaux profondes de la rivière. On se préparait, quand il serait sur l'eau, à charger sur le pont les canons, les armes, les munitions, et, à l'intérieur, les vivres, les vêtements, les provisions, le combustible pour le chauffage et la lumière — bientôt devait être embarqué l'équipage au service des armes, des voiles, du gouvernail, des ancres, des rames, de la cuisine — justement à ce moment le capitaine avait épuisé le contenu de sa ceinture. Il avait destiné environ huit mille florins à la construction du *Cygne*. Le moment était venu où il ne trouvait plus dans son gousset un seul sou, un seul liard, un seul denier.

Jusqu'ici il avait pu donner une bonne paye d'argent comptant à ses ouvriers, constructeurs à la fois du grand galion, d'une chaloupe de secours à huit rames et d'un petit canot à deux avirons; il avait distribué libéralement les pourboires à ses charpentiers, tourneurs, menuisiers, scieurs, forgerons, fondeurs de cuivre, verriers, et maîtres en voilure. L'argent pour la table et la bière de la Saint-Jean leur avait été prodigué jusqu'à complète ivresse dans les temps de beuveries; — aussi tout avait marché comme d'ordinaire avec le peuple des travailleurs. Mais quand l'argent manqua tout s'effondra. Personne ne voulut prêter un seul écu. Les travailleurs et les artisans et même les paysans occupés occasionnellement au navire abandonnèrent le travail aussi brusquement que s'ils avaient été échaudés.

Ils ne comprenaient que leur gain et leur profit. Du regard ils interrogeaient pour savoir quand leur salaire leur serait payé. Ils demandaient quand ils seraient augmentés. Si la paye était retardée, ils s'agitaient; et leur patron ne pouvant augmenter leur salaire, ils devenaient enragés et le menaçaient comme exploiteur de leur travail et voleur de sueur humaine. Les haleurs réclamaient le paiement retardé. Les marchands de bois de chêne voulaient réaliser des bénéfices sur un homme qui se proposait d'acquérir de grands trésors avec son cygne chimérique. Les fabricants d'outils, les propriétaires de matériaux l'assaillaient, exigeant le paiement de leur dû et un acompte sur ses nouvelles commandes et ses besoins infinis. Aussi quand tous s'aperçurent que son gousset était vide, lui fit-on à l'oreille des propositions d'achat du « cygne » comme navire de commerce, de pêche, de transport, de cabotage, enfin de pirate. On soupçonna même Jean de Kolno de se préparer à partir comme corsaire. Cependant la patente du roi de Pologne, que tout à coup il fit briller aux yeux, interrompit les murmures.

On se raillait de lui derrière son dos. On le montrait du doigt, quand il apparaissait sur le marché, s'enfilait dans les rues ou frappait aux portes des banques. Personne au monde ne le comprenait. Personne ne savait dans son pays

pour quelle chimère, il se débattait comme un coursier enchaîné.

Nul ne pouvait admettre qu'il s'arrachât à la terre ferme connue de tous, aux demeures bien chauffées, afin de courir dans les eaux sauvages du nord. Ni le commerce ni l'intérêt ne l'attiraient là bas, ni une récompense ni un gain sûr. Une fois que l'or de son gousset était répandu, les hommes raisonnables se dressaient contre lui comme des ennemis. Il marchait à présent ainsi qu'un tigre au milieu de la race humaine. Il rôdait, s'emportait, entrait en fureur, comme un possédé du diable; contre lui se dressait la conjuration tacite des hommes bien portants, sobres, stables, expérimentés, prudents, prévoyants, habiles. Ce complot qui depuis des siècles existe entre les hommes sans être formulé était aussi unanime, aussi universel, aussi continuel que si quelque agent rusé et prévoyant l'avait inspiré à des milliers d'individus. Le complot était universel contre tout ce qui n'est pas reçu en héritage, escroqué par un faux invisible, mendié avec humilité, obtenu par une longue attente sur le seuil étranger. Le complot était contre la nouveauté, l'aversion contre l'homme qui s'arrache au néant d'une vie facile pour se jeter dans l'action et la création. Jean de Kolno restait seul.

Tout autour de lui se dressaient des choses engourdies et ennemies.

Le seul élément qui se fût attaché à lui étaient les vauriens des plages et des golfes de la côte. Ils rôdaient autour du navire, ces brigands qui, après un séjour en prison, se cachaient dans les repaires des faubourgs et remplissaient les cabarets du port; ils étaient aux ordres de pirates et avaient été renvoyés à terre par leurs chefs à cause de brigandages trop retentissants, de séditions secrètes ou de trahisons; ils ne possédaient pas de navire en propre et vivaient en communauté de brigandage.

Devant les yeux du capitaine se tenaient des fainéants que, dans leur vie dissolue, aucune maladie n'était capable de ronger, que le vent du large ne pouvait dompter, que le froid ne pouvait anéantir, ni la vermine dévorer. Les hommes établis eux-mêmes, par les ingénieuses tortures de leurs jugements et l'infamie attachée à leurs châtiments, n'avaient pas réussi à les transformer en arbres désséchés.

Ceux-ci s'efforçaient donc d'entrer dans l'équipage du « Cygne ». Ils offraient en service leurs poignards et leurs poings exercés, leurs bras d'ours, leur défense de sanglier, leur force de bison, leur ingénieux esprit de loup et leurs ruses de renard.

Jean de Kolno choisissait parmi cette troupe comme dans une besace pleine de reptiles. Il engageait ceux-ci et renvoyait ceux-là. Et c'est avec ces hommes qu'il engageait comme futur équipage de son galion qu'il devait s'exposer seul aux dangers des mers inexplorées et aborder les continents encore inconnus. Que feraient-ils de lui en mer, que feraient-ils de lui à terre?

Il les mesurait du regard et établissait sur eux son empire. Il regardait chacun dans les yeux, essayant d'aller jusqu'au fond de cet abîme de crimes inconnus, de pénétrer le mystère de ces déchus et, comme on se jette dans un précipice, il voulait entrer dans ces âmes froissées et pleines de péchés afin de fouler le sol de ces consciences. Ils étaient pour lui un mystère semblable au mystère de ce monde, qui au sud du Groënland, derrière l'Océan orageux se cachait.

Les vauriens n'exigeaient pas du capitaine une paye immédiate; ils ne marchandaient pas sur l'argent de table, et n'essayaient pas d'obtenir de pourboire. Ils comptaient sur le partage du butin, là, sur place. Ils savaient que le gousset du capitaine était tout à fait vide. Ils préféraient cet état de choses à une paye régulière pour leur travail journalier. Ils examinaient le galion d'un œil de connaisseurs et de maîtres de la mer. Ils se comprenaient entre eux d'un coup d'œil, d'un grognement, d'un soupir, d'un sourire. Jean de Kolno recueillait ces sourires, ces murmures; il comprenait les chuchotements de cette bande. Que devait-il faire? Cesser la construction? Vendre son galion aux marchands? L'abandonner non terminé sur la rive? Renoncer? Retourner à sa demeure près de Thorn? Arracher le rêve de son cœur? Oublier le voyage vers le nord?

Il engageait cette racaille. Il inscrivait leurs noms de mer : Niemir, Krzywah, Sulica Radosz Tokx Pala.....

Ce commerce avec la lie de la population ne restait pas un mystère pour les autorités et les employés du port, pour le monde des financiers et des richards bien engraissés. Ils ordonnèrent à qui il convient d'avoir l'œil sur le fantasque. On épia ses démarches.

Le sentier de Jean de Kolno se resserrait [illegible] jours davantage. Une seule ressource restait : fuir! Hisser le pavillon sur le mât du milieu! Lever l'ancre, [illegible] Lewka! Que le vent pou-

fle petit fox, clin foc et grand foc! Oh! sentir le vent sur ses tempes. Un âpre souffle dans sa poitrine! Et en route!

Tant que le galion fut encore sur le sable de la plage Jean de Kolno marcha le long des vagues de la Vistule afin de chercher dans la solitude des moyens de sauver son rêve d'expédition. Là, à la force unique de sa mère, la Vistule, qui comprenait sa force intérieure à lui, il racontait son grand souci de victoire.

Le visage caché dans ses mains, la tête pendant sur sa poitrine, il tomba dans un sourd désespoir. Au-dessus de son front bruissaient les ailes noires du complot auquel le diable excitait la foule humaine contre son rêve indestructible. Des monceaux d'obstacles s'entassaient sur ses épaules et des précipices infranchissables se creusaient sous ses pas; et toujours s'épaississait davantage le voile d'obscurité hermétique qui couvre le monde nouveau : Satan défendait son royaume de ténèbres.

Seule la rousse Vistule immuablement murmurait :

« Lève-toi! A l'œuvre! De nouveau à l'œuvre! En avant! Toujours plus loin!

Stéfan Zeromski.

Traduit du polonais par Thérèse Le Gal La Salle

MADEMOISELLE DE GOURNAY ET LE FÉMINISME

Il n'est pas douteux que la renommée de Marie de Jars de Gournay serait depuis longtemps tombée dans l'oubli si l'illustre nom de Montaigne ne lui servait de soutien et ne l'avait fait surnager « sur l'Océan des âges ».

Ce ne sont pas les œuvres de cette femme de lettres, roman, libelles, dissertations et vers, réunis sous le titre : « Advis ou présents de la demoiselle de Gournay », ni la traduction du IVe chant de l'Enéide et de quelques pièces de Virgile, de Tacite et de Salluste, ni enfin sa défense de Ronsard et de la Pléiade contre Malherbe et son école, qui, seules, l'auraient fait passer à la postérité si elle n'avait pas eu l'honneur d'être appelée par Montaigne sa « fille d'alliance » et si, grâce à cette amitié, elle n'avait pas été mise à même, après la mort du grand écrivain, de compulser ses notes et ses papiers et de faire paraître plusieurs éditions des Essais : de 1595 à 1635, Mademoiselle de Gournay publia au moins onze éditions des Essais, dont elle préfaça quelques-unes. Et c'est pourquoi, dans l'ombre de Montaigne, survit le nom de Marie de Gournay.

On ne peut étudier les Essais sans parler de Mademoiselle de Gournay et nous n'entreprendrions pas de le faire une fois de plus, après tant de voix plus autorisées que la nôtre, si ce n'était pour examiner la personnalité de la docte fille à un point de vue qui n'est pas généralement celui de ses historiens, nous voulons parler du point de vue féministe.

Il est amusant, pour quiconque connaît quelque peu les revendications féministes contemporaines, revendications qui ont abouti au succès dans plus d'un grand pays, sinon en France, il est amusant de comparer ces revendications modernes avec celles que formulait, dès 1622, Marie de Jars de Gournay, dans une dissertation, dédiée à la reine Anne d'Autriche et intitulée : Égalité des Hommes et des Femmes.

Cette dissertation contient en germe tout ce que réclameront, bien des années plus tard, les adeptes du féminisme.

Marie de Gournay, cependant, n'avait pas à se plaindre de son sort : malgré une certaine opposition maternelle, elle était parvenue néanmoins à satisfaire son goût pour l'étude et à acquérir une culture qui serait, aujourd'hui encore, fort respectable. Très lettrée, elle possédait parfaitement le latin et apprit même le grec, mais le délaissa avant d'arriver à la perfection qu'elle avait acquise dans le latin. Vers l'âge de dix-neuf ans, elle lut, par hasard, les Essais qui avaient paru quatre ans auparavant. A cette lecture, elle ressentit un enthousiasme tel « qu'on songea, écrit M. Mario Schiff (1), à lui administrer de l'éllébore pour la calmer ».

Elle voulait connaître l'auteur de ces Essais, elle s'apprêtait à lui écrire lorsqu'elle arriva à le rencontrer à Paris, où Montaigne et elle se trouvaient de passage. Dès la première entrevue, Montaigne, peut-être flatté, peut-être touché de l'admiration que lui témoignait cette jeune fille, lui accorda son amitié, et lui « pré-

1 Nous avons puisé la plus grande partie de notre documentation dans le livre de M. Mario Schiff : *La Fille d'alliance de Montaigne, Marie de Gournay* et dans l'ouvrage de M. Paul Bonnefon : *Montaigne et ses amis.*

[illegible] de père à fille [illegible]. Son âge l'y [illegible] il avait cinquante-deux ans et Marie n'avait pas ou avait à peine vingt ans. (La date de [illegible] quelque peu incertaine, on [illegible] en 1565, mais Mademoiselle de Gournay, par un sentiment de coquetterie bien féminin, n'a jamais indiqué dans tout ce qu'elle a écrit sur elle-même, l'année de sa naissance). Mademoiselle de Gournay goûta donc cette immense joie, dont plus d'une femme rêve sans la réaliser, de connaître l'homme admiré, et, non seulement de le connaître, mais d'être l'objet de son amitié. Elle eut même l'honneur de recevoir Montaigne quelques mois chez elle, à Gournay-sur-Aronde, en Picardie, où elle résidait avec sa mère. D'autre part, Mademoiselle de Gournay jouissait de son vivant d'une grande notoriété, elle était pensionnée par Richelieu et fréquentait les écrivains célèbres de son temps; il ne nous semble donc pas qu'aucun déboire personnel ait été à la base de son féminisme.

A vrai dire, Mademoiselle de Gournay avait, sinon des ennemis comme elle l'insinue parfois, du moins quelques moqueurs qui lui jouaient des tours et ne la prenaient pas au sérieux. La cause en était, sans doute, à son caractère et à ses défauts autant qu'à sa qualité de femme. Dans une longue pièce de vers intitulée « Peincture de mœurs » (1626) Marie de Gournay analyse son caractère et, dès le début, avoue ses défauts :

« Voici donc mes deffaux : je suis d'humeur [bouillante,
« J'oublie à peine extrême une injure prei[gnante,
« Je suis impatiente et subjecte à courroux :
« De ces vices pourtant je romps les plus grands [coups,
« Je dis rompre au dehors où l'esclat est visible,
« De les rompre au-dedans cela m'est impos[sible :
« Tant l'ire, la piqueure et les assauts puissants
« Des accidents fascheux me pénètrent les sens.

Avec cette humeur bouillante, quand Mademoiselle de Gournay se jette dans la bataille littéraire, quand elle défend Ronsard et la Pléiade contre Malherbe et son école, elle ne peut le faire qu'avec une fougue qui doit blesser plus d'un contradicteur.

Par malheur, elle avait encore un autre défaut [illegible] des « Advis ou pré[illegible] d'un long voile, le [illegible] moiselle de Gournay vécut fort vieille (elle n[illegible] rut à près de quatre-vingts ans) et qu'avec l'[illegible] un tantinet ridicule. Tout [illegible] les prétentions d'une femme à s'égaler aux hommes [illegible] subir Marie de Gournay. Celle-ci ne les attribua [illegible] et des Femmes, méritant ainsi d'être comptée parmi les ancêtres du féminisme.

Elle commence par déclarer qu'elle ne croit pas les femmes supérieures aux hommes et qu'elle ne veut pas abaisser un sexe pour élever l'autre : « La plupart de ceux qui prennent « la cause des femmes contre cette orgueilleuse « préférance que les hommes s'attribuent, leur « rendent le change entier : r'envoyans la pré« férance vers elles. Moy qui fuys toutes extré« mitez, je me contente de les esgaler aux hom[illegible]

Cette thèse de Mademoielle de Gournay est encore celle des féministes d'aujourd'hui qui veulent non pas travailler contre les hommes mais, bien au contraire, collaborer avec eux, [illegible] heureusement les qualités masculines.

Que dis-je, continue plus loin Mademoiselle de Gournay, il ne suffit pas à quelques gens [illegible]

Du temps de Mademoiselle de Gournay, c'était, paraît-il, [illegible]

l'ambition de la femme. Les arguments n'ont guère changé. Mademoiselle de Gournay aurait pu, sur ce point, désarmer ses adversaires car elle ne dédaignait pas les prosaïques besognes et s'appliquait à la connaissance des soins ménagers et à l'économie domestique. Il le fallait bien d'ailleurs : ses parents, morts encore jeunes, ne lui avaient laissé que de faibles revenus. Elle était l'aînée de six enfants; après la mort de sa mère, elle dut s'occuper de ses trois plus jeunes frère et sœurs, les deux autres étant l'une mariée et l'autre dans les armées du roi. Malgré les difficultés financières, Marie de Gournay remplit courageusement sa tâche maternelle, répondant ainsi aux partisans de la quenouille.

Continuant son plaidoyer en faveur de l'égalité des hommes et des femmes, la savante fille cite à l'appui de sa thèse les hommes illustres qui l'ont soutenue :

« Platon à qui nul n'a débattu le tiltre de di-
« vin, et conséquemment Socrates son inter-
« prète et Protocole en ses Escripts, leur assi-
« gnent (aux femmes) mesmes droicts, facultez
« et functions, en leurs Républiques et partout
« ailleurs. Les maintiennent, en outre, avoir
« surpassé maintefois tous les hommes de leur
« Patrie... »

Plus loin, Mademoiselle de Gournay poursuit, parlant toujours de Socrate : « Après tous
« ces tesmoignages de Socrates, sur le faict des
« dames, on voit assez que s'il lache quelque
« mot au Sympose de Xenophon contre leur
« prudence, à comparaison de celle des hom-
« mes, il les regarde selon l'ignorance et l'inex-
« périence où elles sont nourries... »

La grande différence entre l'instruction chichement donnée aux filles et celle prodiguée aux garçons, voilà, pour Mademoiselle de Gournay, la cause, l'unique cause de l'inégalité de valeur intellectuelle entre les deux sexes, et non pas une infériorité inhérente au sexe féminin.

« Que si les dames arrivent moins souvent
« que les hommes, aux degrez d'excellence,
« c'est merveille que le deffaut de bonne ins-
« truction, voire l'affluence de la mauvaise
« expresse et professoire ne fasse pis, les gar-
« dent d'y pouvoir arriver du tout. Se trouve-
« t-il plus de différence des hommes à elles que
« d'elles à elles-mesmes, selon l'institution
« qu'elles ont prinse, selon qu'elles sont esle-
« vées en ville ou village, ou selon les Nations? »

Qu'il y ait égalité d'instruction pour tous, filles et garçons, voilà ce que veut Mademoiselle de Gournay; après cette expérience seulement, on pourra comparer la valeur réciproque des deux sexes. Cette égalité d'instruction, les féministes modernes n'ont cessé de la réclamer et l'ont à peu près obtenue.

Continuant la revue des témoignages favorables à sa cause, Marie de Gournay cite, en les commentant, ceux de Plutarque, Sénèque, Aristote, Erasme. Pour Montaigne, elle ne s'y attarde pas, ne trouvant point grand appui dans les Essais; cependant elle ne pouvait le passer sous silence quand elle en appelle aux grands penseurs. Qu'en juge, dit-elle, « le tiers chef du
« Triumvirat de la sagesse humaine et morale
« en ses Essais? Il luy semble, et si ne sçait
« pourquoy, qu'il se trouve rarement des fem-
« mes dignes de commander aux hommes.
« N'est-ce pas les mettre en particulier à l'égale
« contrebalance des hommes, et confesser, que
« s'il ne les y met en général il craint d'avoir
« tort : bien qu'il peut excuser sa restriction,
« sur la pauvre et disgraciée nourriture de ce
« sexe. N'oubliant pas au reste d'alléguer et rele-
« ver en autre lieu de son mesme livre, cette
« authorité que Platon leur départ en sa Répu-
« blique. »

Jusqu'ici les revendications de Mademoiselle de Gournay n'ont porté que sur les inégalités de l'instruction, mais voilà qu'elle aborde un autre point, contenant le germe des revendications politiques des féministes modernes.

Elle s'élève contre la loi Salique qui prive les femmes de la couronne et qui n'est appliquée qu'en France :

« Et fut inventée, écrit-elle, au temps de Pha-
« ramond, pour la seule considération des guer-
« res contre l'Empire duquel nos Pères se-
« couoient le joug : le sexe féminin estant vray-
« semblablement d'un corps moins propre aux
« armes, par la nécessité du port et nourriture
« des enfants. »

Elle constate que les Français ont dû cependant avoir recours aux Régentes, et se sont bien trouvés de cette invention, que d'autre part
« les dames Pairaisses de leur chef ont seance,
« privilège et vois délibérative partout où les
« Pairs en ont et de mesme estendue. »

N'est-ce pas, adaptée à l'époque, la revendication des droits politiques pour la femme? Pourquoi les leur refuserait-on? « L'inégalité

« des forces corporelles plus que des spirituel-
« les, ou du mérite, peut facilement estre cause
« du larrecin et de la souffrance : forces corpo-
« relles qui sont vertus si basses que la beste
« en tient plus par dessus l'homme, que
« l'homme par dessus la femme. »

Mais Mademoiselle de Gournay n'est pas au bout de ses arguments. Elle aborde les témoignages tirés des Écritures Saintes, témoignages qui devaient, plus que les autres, frapper ses contemporains :

« L'homme fut créé masle et femelle, dit
« l'Écriture, ne comptant ces deux que pour
« un. Dont Jésus-Christ est appellé fils de
« l'homme, bien qu'il ne le soit que de la
« femme. Ainsi parle le grand Sainct Basile :
« la vertu de l'homme et de la femme est
« mesmes chose, puisque Dieu leur a décerné
« mesme création et mesme honneur. »

Elle continue assez longtemps sur ce thème et, après avoir indiqué « que toutes les ancien-
« nes Nations concedoient la Prestrise aux fem-
« mes, indifféremment avec les hommes », elle ajoute : « Et les Chrestiens sont au moins for-
« cez de consentir, qu'elles soyent capables
« d'appliquer le Sacrement de Baptesme : mais
« quelle faculté de distribuer les autres, leur
« peut estre justement deniée; si celle de distri-
« buer cestuy-là, leur est justement accordé? »

Enfin, Mademoiselle de Gournay termine ainsi ce plaidoyer en faveur de son sexe :

« Si l'on croioit que l'Escripture luy com-
« mendast à la femme de céder à l'homme,
« comme indigne de le contrecarrer, voyez l'ab-
« surdité qui suivroit : la femme se treuveroit
« digne d'estre faicte à l'image du Créateur,
« de jouyr de la tressaincte Eucaristie, des mys-
« tères de la Rédemption, du Paradis et de la
« vision voire possession de Dieu, non pas des
« advantages de l'homme : seroit-ce pas décla-
« rer l'homme plus précieux et relevé que tel-
« les choses, et partant commettre le plus grief
« des blasphèmes? »

Dans un écrit fort court, intitulé « le Grief des Dames », et paru en 1626, Mademoiselle de Gournay fait une rapide allusion aux arguments développés dans la dissertation sur l'égalité des hommes et des femmes et prend surtout la défense des femmes de lettres contre les hommes de lettres. En résumé, Marie de Gournay mérite d'être reconnue par les féministes modernes comme l'une de leurs lointaines devancières. Pour défendre ses idées, elle brava le ridicule et combattit sans crainte d'une opinion publique peu favorable. Ceux qui la connaissaient bien lui accordaient de sérieuses qualités : un esprit ferme et généreux, de la bonté, du courage et une grande indépendance de jugement. Son action féministe prouve qu'ils ne se trompaient pas.

Thérèse Casevitz.

LES NOUVEAUX ACADÉMICIENS

LOUIS BERTRAND

Spincourt est une toute petite ville endormie dans les boues de la Woëvre, sous un ciel gris; mais de beaux feux clairs, nourris du cœur des chênes lorrains, y flambent dans les hautes cheminées; il fait bon rêver là, de longues heures, bercé par les prières que marmonne une bonne vieille à demi assoupie; on écoute la rumeur bourdonnante de la flamme; on contemple vaguement le *cramail* derrière lequel brille la *taque* qui protège le fond de l'âtre; on hume l'odeur pénétrante de pommes, de coings, de confitures, qui se dégage des placards voisins, des profondes armoires. Foyers recueillis, gourmands et chauds...

Louis Bertrand qui est né à Spincourt en 1866, a grandi dans un de ces foyers; il est le fils de cette terre; il en est le disciple. Ses maîtres de style ne sont pas seulement Apulée, saint Augustin, Chateaubriand, Flaubert : ce sont aussi les paysans de chez lui. Il rappelle quelque part la verdeur franche des mots villageois de son pays : « C'étaient des mots crottés et quelque peu rudes à l'oreille, mais si expressifs, si bien adaptés à nos façons de sentir. » Il en garde l'écho dans sa phrase pittoresque et drue. Et de même, derrière les paysages latins, il entreverra toujours les paysages de sa Lorraine. Le voici dans un coin d'Afrique : « Il me semble que je suis dans un coin perdu de ma Lorraine natale, dans quelque bourgade de la Woëvre, pays de plaines grises et d'eaux stagnantes... Et enfin dans les pires jours de l'Atlantisme, il est des visions d'enfance qu'il n'oubliera pas, et qui domineront sa vie : ce sont

des groupes qui passaient sur la place en chantant : « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lor- [illegible] dans la grande chambre où flambaient des bûches à incendier la maison, ce sont des bottes d'officiers prussiens qui séchaient sur le rebord des fenêtres.

Comment l'enfant de Spincourt, l'écolier de Bar-le-Duc, a-t-il reçu la révélation de sa vocation? Par delà ce ciel gris, comment a-t-il deviné la lumière latine et le « mirage oriental »? Les livres, les images, les vieilles pierres elles-mêmes, tout, par une mystérieuse conjuration, l'invitait aux longs voyages, et l'éveillait aux visions exotiques. Un jour, c'étaient, dans la bibliothèque d'un oncle voltairien, des gravu- [illegible] qui représentaient Rome, Saint [illegible] la colonnade du Bernin, les cascades, les pins en parasol; à Metz, devant la Moselle d'Ausone, devant les arches rompues de l'aqueduc antique, il se sentait en pays gallo-romain; les verrières des cathédrales l'enchantaient : ses yeux en devenaient exigeants, avides de splendeur : « mon aspiration vers l'Orient, vers la lumière et la joie du Sud, en recevait comme un encouragement », fait-il dire à son Jean Perbal. Dans ses livres de classe chantaient de beaux noms — Hélène, Médée, Ariane, Phèdre, — qui le faisaient rêver d'un monde disparu; [illegible] *rosa, dominus* ou [illegible] à ses oreilles comme une marche entraînante... vers un monde plus chaud, plus coloré, plus noble, plus harmonieux ». Le prédicateur de Spincourt qui parla un jour en chaire des catacombes, de Domitilla, de Rome, l'éblouit et le ravit comme s'il lui eût « rempli la main de pièces d'or ». Il lisait les romans de Jules Verne. Il lisait *Turlure l'Afri-* [illegible]

Louis Bertrand a noté dans un de ses livres cette obscure hérédité espagnole qui subsiste dans le sang lorrain; et le lorrain Victor Hugo, le lorrain Maurice Barrès, semblent bien avoir entendu cet atavique appel, comme le lorrain Louis Bertrand. Ils furent, comme lui, « des hyperboréens qui, de tout leur cœur, aspiraient à la joie du Sud ». Un Claude Gelée, le Lorrain, né dans les brumes du Nord, n'a-t-il pas passé toute sa vie en Italie, à peindre des levers et des couchers de soleil? Et ces hyperboréens n'ont-ils pas mieux vu et mieux compris l'âme méditerranéenne que s'ils eussent vécu toujours auprès d'elle? Un peintre suédois, que Louis Bertrand rencontra à El-Kantara, lui dit un jour : « Voyez-vous, je suis à peu près convaincu qu'il n'y a que les gens du Nord comme nous pour bien voir les pays du Midi »...

*
* *

Au Lycée Henri IV où il prépare, en 1884, le concours de l'École Normale, — à l'École Normale même, — la nostalgie du Midi l'accompagne. Quand il remonte la montagne Sainte-Geneviève, le soir, par la rue de l'Estrapade, il aime apercevoir, au mur du Panthéon, les sobres guirlandes classiques; il a pour maîtres des humanistes qui l'initient à l'Afrique romaine, comme Gaston Boissier, à la vie antique, comme Georges Perrot.

Sa génération a d'autres maîtres. Inquiète et sceptique, rongée d'ardeurs et de dégoûts, elle compte dans ses rangs des dilettantes dédaigneux de la réalité, des Parnassiens épris de l'art pour l'art, de jeunes symbolistes qui portent en eux-mêmes tous leurs paysages. Louis Bertrand n'est ni dilettante ni symboliste. Il ne dédaigne pas le monde réel; il aspire à se mêler à la vie. N'est-il pas permis de lui prêter, à ce jeune professeur à peine évadé de Normale, les mêmes élans, la même ivresse de voir, d'éprouver et d'agir, qui soulèvent le jeune Lorrain de *La Cina?* « Il faut oublier l'art, autrement l'art nous cachera la vie..., s'écrie celui-ci. Nous sommes énervés d'émotions factices, accablés de science stérile »; et, se mêlant à la foule bigarrée de Marseille : « Voilà ce que je voudrais rendre, moi, si je me mêlais jamais d'art : la rue! les hommes et les bêtes, tout ce qui va, qui vient... le mouvement de la vie! Surprendre la vie en acte dans toute sa beauté originelle!... »

Il n'est pas, non plus, parnassien. Son Hellade n'est pas l'Hellade des *Poèmes Antiques;* si le poète des *Trophées* a salué ses débuts, et entretenu avec lui un commerce de mutuelle amitié, dont une dédicace porte témoignage, l'antiquité dont rêve le jeune maître d'Alger n'est pas l'antiquité marmoréenne des *Trophées;* et sa thèse sur « le Retour à l'antique à la fin du XVIIIe siècle » va condamner, à travers l'alexandrinisme de Chénier, l'art même du Parnasse.

Cette thèse, en effet, sous des apparences universitaires, enferme déjà un programme d'écrivain. Cueillons-y au passage des phrases qui ne sont pas d'un simple candidat au doctorat : l'art de l'avenir doit apparaître « comme le

plus parfait symbole du lien social qui dépouille la vision individuelle de ce qu'elle contient d'égoïsme, de germes de discorde et de contradiction, ce sera toujours, sous une forme idéale, cette catholicité romaine, cette *pax romana* dont les peuples, obscurément, cherchent de plus en plus à refaire une réalité... L'esprit héroïque de la Renaissance revivra, à la fois mystique et païen, idéal et charnel... »

De cette « catholicité romaine », de cette âme latine, — antique et immortelle, — Louis Bertrand a reçu l'enseignement, tour à tour, dans les villes diverses où sa carrière l'a conduit : à « Aix-la-Morte, à l'ombre des platanes du Cours Mirabeau »; à Montpellier, devant la statue de Louis XIV au Peyrou; en Afrique, à Alger et dans toute cette Algérie colorée, truculente, grouillante, dont il a dit les couleurs, les odeurs, les tavernes enfumées, les couscouss savoureux, mais dont il a dit aussi la beauté.

Beauté classique : le professeur, l'amateur d'art, laisse remonter à sa mémoire, devant les spectacles d'aujourd'hui, mille réminiscences antiques : les grenouilles d'Aristophane accompagnent de leurs coassements le chœur des grenouilles de Bou-Saada. Auprès des tavernes de Plaute, on entend braire encore le petit âne d'Apulée. Les moissonneurs recommencent les gestes millénaires, dans le millénaire vêtement que leur prêtent les mosaïques romaines. Nulle interruption dans l'histoire d'Afrique : la vie antique y continue; la France y poursuit l'œuvre de Rome...

Beauté romantique aussi : des vers de Hugo ou de Gautier chantent souvent dans le souvenir de Louis Bertrand. Il aime, dans l'Afrique, un pays de contrastes, où les couleurs se heurtent comme les races, dans la lumière brutale. Les personnages de ses premiers romans ont des âmes de colère et de sang, fidèles jusqu'à la mort, haineuses jusqu'au crime. Et l'Afrique, en effet, leur a inspiré cette violence. Mais peut-être leur race les y prédestinait aussi; car la plupart des hommes qu'il a vus de près là-bas et qu'il a peints dans *le Sang des Races* ou dans *Pépète* sont des Espagnols; et c'est ainsi que la contemplation de l'Afrique le conduisait naturellement à la connaissance de l'Espagne.

Dans celle-ci, d'ailleurs, il retrouvait un peu de sa chère Afrique — même splendeur colorée, même rudesse farouche, même énergie dans les sentiments et sur les visages. Comme cet autre Lorrain, le Barrès d'*Un Amateur d'âmes*, il s'est mis à l'école de l'Espagne. Il s'est arrêté longuement devant les toiles de Velasquez, de Zurbaran ou de Gr[illegible] ces syllabes sonores que martelle fortement l'accent tonique, ces phrases rythmées avec des intonations à la fois mélodieuses et âpres, qui forment, dans la langue de Rafaël et de Pépète, des contrastes singuliers d'inflexions câlines et d'accents rudes, de violence et de douceur. Son propre style semble conserver quelque chose de ces contrastes, de ces inflexions câlines et de ces rudes accents, de cette violence et de cette douceur mêlées. Il aime ces voix et ces caractères, dont la fierté n'est pas sans dureté, ni la noblesse sans sauvage orgueil : la « tia » Cension, le beau Pépète, l'aventureux Rafaël, fils lointains des Conquistadors qui partirent jadis pour conquérir la fortune et le monde.

*
* *

Longtemps, Louis Bertrand médita, dans le silence, la leçon de l'Espagne et de l'Afrique : il passa huit ans en Algérie sans écrire une ligne : « ce fut, déclare-t-il, ma meilleure école et la période la plus féconde de ma vie ». Mais, peu à peu, le dessin s'ébauchait de ses œuvres futures : dès le printemps de [illegible] première visite qu'il fit aux ruines de Tipasa, il arrêtait, dans ses grandes lignes, le plan de *La Cina*. En 1899, il commençait à chanter l'Afrique et l'Espagne dans *le Sang des Races*, puis dans *La Cina*, dans le *Rival de don Juan*, dans *Pépète*, dans *le Jardin de la Mort*. [illegible] tour de l'Espagne et de l'Algérie, il entrevoyait l'immense panorama, dont Séville ou Valence, Carthage ou Alger, ne sont que des aspects divers : la grande fresque méditerranéenne allait se dérouler maintenant sous ses yeux, dans la variété bigarrée de ses paysages et dans l'unité de sa vie. Car c'est la vie méditerranéenne qu'il est allé chercher en Grèce, en Turquie, au bord du Nil d'abord, puis [illegible] non point le bric à brac de la couleur locale [illegible] Loti, mais « la Grèce du soleil et de [illegible] la Turquie véritable, en caftan noir, dépouillée du « mirage oriental ». Il ne s'est pas arrêté au [illegible] est curieux; dans cet empire ottoman qu'il visitait quelques [illegible] devinait le travail secret des esprits; et, s'il se plaisait à relire Flaubert [illegible]

ne reniait pas ses maîtres, il voulait d'abord comprendre les vraies pensées et les vraies menaces que recèle l'Orient de notre siècle.

Il sentait, en effet, qu'une grande lutte se préparait à travers le monde, — lutte d'intérêts, lutte d'influences; — et il craignait que les Français, trop casaniers, trop indifférents aux choses étrangères, rencognés pour ainsi dire et repliés sur eux-mêmes, ne fussent absents de cette bataille et ne manquassent à leur rôle traditionnel. De Stamboul à Tanger, il avait vu les Allemands promener leur pavillon, leur propagande et leurs produits. Cette poussée conquérante, à laquelle notre carence ouvrait les voies, lui inspirait d'amères pensées. Il maudissait l'influence émolliente de nos doctrines altruistes; il aspirait à nous rendre « le sens de l'ennemi ». Il avait dit, dès 1901 : « Cette patrie française dont on parle tant aujourd'hui, elle n'est pas là où dorment les morts, comme on voudrait nous le faire croire; elle est sur tous les chemins du monde où passent nos armées et nos flottes, dans tous les pays où nos industriels et nos colons font fructifier les réserves d'or et d'énergie lentement amassées sur le vieux sol national. »

Parmi la couronne de nations latines qui entourent la mer intérieure, la France a sa place, qui n'est pas la moins glorieuse. N'est-ce point par sa volonté que l'aigle latine vole encore sur l'Afrique du Nord? De Thimgad, du sein de la sauvagerie africaine, Louis Bertrand se retournait vers les jeunes gens de France; un chant de sa patrie lui était « délicieux comme une brise venue du pays natal ». Au sortir des paysages méditerranéens, il retournait à ceux de Versailles; après les leçons sévères de Cherchell ou de Cordoue, il écoutait la leçon immortelle de Versailles, — mesurée, délicate, spirituelle. C'était le temps, — les premières années du XXe siècle, — où s'annonçait une renaissance classique. L'école romane avait rêvé d'une alliance entre Jean Racine et Jean Moréas. Un Aixois, Joachim Gasquet, venait d'écrire *les Chants séculaires*. Et son ami, Louis Bertrand, plaçait en tête de ce recueil cette préface de 1903 qui fut un véritable manifeste du classicisme nouveau.

[illegible] à ce moment Louis B[illegible] [illegible] Maurras [illegible] [illegible] je ne sais?... Il ne faut pas confondre ces quatre directions : Bourget, Barrès, Maurras, Louis Bertrand. Elles sont venues de points divers du pays; elles ont traversé des pays divers; elles se rencontrent seulement dans le culte de la France et l'amour de sa tradition. Par exemple, l'auteur de *Louis XIV* n'a pas exalté le « fédéralisme »; il a même assez peu sacrifié au « régionalisme ». Il a cru voir quelque affaissement ou quelque fatigue dans ce mouvement qui nous replie sur nous-mêmes, sur nos paysages et nos traditions... « Aux époques de renouveau, de fougue et d'énergie créatrice, de grandes illusions aussi, nous nous empressons de franchir nos frontières ». Sans doute, il a écrit des pages de sincère émotion sur son pays natal, mais peut-être ne trouve-t-on pas, dans *Mlle de Jessincourt*, ou même dans *Jean Perbal*, l'accent presque religieux de *l'Étang de Berre* ou de *la Colline Inspirée*... Ce serait un sujet de « dissertation » pour les écoliers de l'avenir, — ce parallèle entre ces trois écrivains voisins et divers...

Mais sans doute toutes les dissertations s'achèveraient sur la même conclusion, et marqueraient les mêmes nuances : Charles Maurras est l'auteur de *l'Avenir de l'Intelligence* et d'*Anthinéa*; il est positiviste, ou bien il est païen; — Maurice Barrès est l'auteur de *la Grande Pitié des Églises de France* et de l'*Enquête aux pays du Levant* : il est épris de beauté chrétienne, de vénération chrétienne, et du prestige solidaire de la France et de la chrétienté; — Louis Bertrand est l'auteur de *Saint Augustin* et de *Sanguis Martyrum* : il est chrétien.

*
* *

Il est Français chrétiennement, — et il est chrétien à la française.

Il est Français chrétiennement : la tradition que lui transmet sa race, ses impressions du pays natal, ses premiers souvenirs sont une tradition chrétienne, des impressions chrétiennes, des souvenirs chrétiens. Il a pu abandonner ce christianisme natal; mais il restait chrétien inconsciemment : les couleurs de ses Fêtes-Dieu lorraines ont toujours flotté dans sa mémoire, et toujours dans ses oreilles, « les sonorités triomphales des cloches », les « mélodies cristallines des carillons », les hymnes dont il chan[illegible] dans son *Saint Augustin* la [illegible] que « Jean Perbal » soit écrite dans son enfance, et où il se soit essayé à son art d'écrivain était une apologie de l'Église

Dans l'Espagne qu'il aime si ardemment, ce sont les [illegible] qu'il aime d'abord avec leur odeur d'encens et la pénombre de leurs nefs, ce sont des tableaux religieux où se déploient les pompes de la liturgie [illegible] comme l'*Enterrement du Comte d'Orgaz*; c'est l'âme chrétienne de l'Espagne. Et en Algérie, c'est l'âme chrétienne de l'Afrique, c'est elle qu'il retrouve et qu'il peint dès le temps de *La Cina*, dans les rudes prières algériens, dans les antiquités chrétiennes d'Afrique, dans l'œuvre même de Saint Augustin... Certes, il l'avait pénétré d'un sûr [illegible] ce Père qui lui dit un jour à Beyrouth : « Pourquoi vous imaginez-vous n'être plus catholique? »

« La conversion est un fait intérieur, un fait divin... » a-t-il dit à propos de Saint Augustin. Mais il ne nous est pas défendu de dénombrer les forces terrestres qui le sollicitaient tour à tour, [illegible] à peu le poussaient vers cette conversion, conseils d'un ami comme Emile Baumann; scènes émouvantes de la ferveur musulmane; éclat et pompe du culte chrétien (il a toujours été sensible à ce luxe de pourpre et d'or dont s'enveloppe la liturgie); et surtout, peut-être, spectacle de cette longue alliance, qui, sur tant de rivages, assemble dans une grande œuvre commune, le christianisme et la France.

Il est chrétien à la Française : dans les missionnaires du Levant, dont il admire, en 1906, la tâche patiente et féconde, — dans le Cardinal Lavigerie, dont il connaissait le nom dès l'enfance, et dont il retrouva la trace puissante partout en Algérie, — dans tous les grands serviteurs de la pensée chrétienne, il admire des serviteurs de la France. Sur la terre d'Algérie, en particulier, il a senti que nos colonisateurs poursuivaient l'œuvre des Croisades. Et c'est ainsi que l'Afrique, qui lui avait rendu l'amour de la France et le sens de l'ennemi, lui rendit le sens chrétien.

*
* *

Louis Bertrand semble avoir réuni les trois objets de son culte — la Méditerranée, la France et l'idéal chrétien, — dans les trois biographies passionnées qu'il a composées, à la gloire de Flaubert, de Saint Augustin et de Louis XIV. Non sans quelque nuance de métaphysique, notre temps professe le culte des héros; il aime qu'on lui propose de grandes figures exemplaires; il adore l'humanité à travers les grands hommes; il voudrait se propre [illegible] dans les maîtres du génie, de la volonté ou de la sainteté. Louis Bertrand, qui cite Carlyle en tête de *Sanguis Martyrum*, déclare, avec lui, que « le [illegible] de tout héros en tout temps [illegible] de revenir aux réalités et de prendre son appui sur les choses et non sur les apparences des choses ».

Il [illegible] propose à notre méditation un saint et un roi : le grand Latin d'Afrique et le grand souverain de la France classique; il a voué à l'auteur de *Salammbô* une admiration clairvoyante, mais très vive; il a édité la première [illegible] de la *Tentation de Saint Antoine*; il a consacré à Flaubert un livre où il se plaît à citer maintes phrases qu'il aurait pu signer lui-même : celle-ci, par exemple : « Il faut que la réalité extérieure entre en nous à nous faire [illegible] pour la bien reproduire [illegible] Il faut faire, à travers le beau, vivant et vrai quand même »; ou enfin ce mot qui semble répondre à certains critiques, des premiers livres de Louis Bertrand : « On trouve un certain caractère de débauche à la couleur vraie. »

C'est cette couleur vraie que le style de Louis Bertrand reproduit avec ses nuances parfois brutales, toujours vivantes. Il se rattache à cette grande famille de prosateurs qui ont eu l'ambition de « peindre avec des mots », de garder aux syllabes françaises toute leur valeur charnelle, toute leur puissance évocatrice : les mots, pour Chateaubriand, pour Gautier, pour Flaubert, pour [illegible] pour [illegible] ne sont pas seulement des signes d'idées. Louis Bertrand lui-même n'a-t-il pas rendu [illegible] dans son *Flaubert à Paris* [illegible] coloristes? Mais il serait peut être aisé de montrer aussi que son style [illegible] qu'il n'est pas seulement couleur et matière, que d'années en années [illegible] s'est [illegible] [illegible] exemples [illegible] dans la lumière chrétienne.

[illegible] encore trop tôt pour en mesurer la courbe, pour en tracer la direction. De nouveaux livres se préparent, dans ce bureau de la rue de l'Uni[illegible]

jours attentif aux mouvements de l'âme chrétienne et française, Louis Bertrand n'a point cessé de parcourir le monde. Hier, il était à Lisieux, dans la chapelle de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus; aujourd'hui, il participe, en [illegible]; il retourne vers sa Lorraine; il va frapper, en Egypte, au tombeau jalousement gardé d'un [illegible] l'infatigable voyageur... La voix qui résonne, selon Bossuet, à l'oreille de tous les hommes, et qui [illegible], nul n'en a écouté plus docilement l'impérieux conseil...

Et il eût été bien étonnant que cette immense route où il chemine et qui traverse Cordoue et Cherchell, le Caire et Jérusalem, Athènes et Versailles, les bains de Phalère et la rue de la Lyre, — ne passât pas un jour par le pont des Arts et le Quai de Conti.

Pierre Moreau,
Professeur à l'Université de Fribourg.

LES VÉTÉRANS DE LA GRANDE ARMÉE
DANS LES PAYS RHÉNANS

[illegible] 1815 les diplomates réunis au Congrès de Vienne, [illegible] chute de l'Empereur [illegible] Europe nou[illegible] plus [illegible] [illegible] la question rhénane. Les pays [illegible] dans le cadre du [illegible] quis par des trou[illegible] dans [illegible] événements [illegible] de [illegible] traité de Paris à ses frontières de 1792, le Congrès avait à décider de l'avenir de ces territoires.

[illegible]

[illegible] Jamais [illegible] plus [illegible] dé[illegible]

« chiquetées n'ont traîné sur une mappemonde;
« jamais haillons ajustés bout à bout par la po-
« litique humaine n'ont caché et travesti plus
« étrangement les éternels et divins comparti-
« ments des fleuves, des mers et des montagnes ».

Parmi bien des solutions qui se présentaient, on adopta en effet l'une des plus baroques. Mayence et la région qui l'entoure furent attribuées au Grand-Duché de Hesse. Passe encore : c'était vendre deux morceaux que seul le Rhin séparait. Mais le Palatinat fut octroyé à la Bavière, dont l'isolaient et le Grand Duché de Bade et le Wurtemberg! Et le vaste territoire enfermant Cologne, Coblentz, Trèves et Aix-la-Chapelle devint l'apanage du très lointain royaume de Prusse. Figurons-nous qu'un remaniement administratif survenant en France rattache l'arrondissement de Carpentras et l'Ille-et-Vilaine et celui d'Hazebrouck aux Pyrénées-Orientales! Mais on réussissait par là à payer au roi de Bavière sa mémorable défection envers la France et l'on faisait du roi de Prusse un gendarme de tout repos installé sur le Rhin pour y surveiller nos faits et gestes et, à la première alerte, crier très haut : « Au voleur! »

Le caractère factice de ces aménagements ne tarda guère à percer. Durant les années qui suivirent 1815, les territoires rhénans, qui avaient connu grâce à nous l'abolition des droits féodaux et la diffusion des idées nouvelles, communiaient bien plus par la pensée avec la France modernisée qu'avec l'Allemagne demeurée rétrograde. Comme nous, ils s'enthousiasmèrent en 1827 pour les Grecs révoltés dans un élan d'indépendance et applaudirent au désastre des Turcs dans la baie de Navarin; comme nous, ils vibrèrent en 1830, avec les Belges insurgés contre la domination hollandaise, en 1832 avec les Polonais cabrés contre le despotisme de la Russie, cependant que l'Allemagne de la rive droite fermait volontairement l'oreille à la voix grondante de ces événements. Notre révolution de 1848 provoqua chez les Rhénans un regain de libéralisme. Le Palatinat se souleva et proclama son autonomie; un gouvernement provisoire s'établit à Kaiserlautern; le cri de « Los von Bayern » retentit par plaines et par monts. Mais la Bavière recourut sans tarder aux moyens efficaces : des troupes prussiennes arrivèrent à la rescousse, battirent les forces insurgées près de Kirchembolanden, et écrasèrent ces velléités d'indépendance.

Toutefois les masses populaires de la rive droite étaient secouées à leur tour. Berlin, Francfort

et d'autres villes virent éclater des émeutes; les gouvernements allemands sentirent la nécessité de jeter du lest et se résignèrent à l'octroi de concessions libérales. La rive gauche perdit ainsi ses raisons de trouver; elle tourna plus résolument ses regards vers l'Est, contempla envieusement la [illegible] de la Prusse [illegible] d'agrégations, [illegible] sur royaumes, [illegible] l'Autriche à Sadowa, puis commencer toute l'Allemagne [illegible] sous ses ordres [illegible] notre prépondérance la [illegible] impériale. Du reste, bientôt elle s'était mise à nous [illegible] dos: 1914 la trouva dans cette posture. Il demeure [illegible] que dans les cinquante premières années du dix-neuvième siècle elle nous avait peu ménagé ses sympathies.

La persistance de telles sympathies s'explique [illegible] la France, contrainte de [illegible] des Pays Bas en 1815, y avait du moins laissé une solide arrière-garde, qui encourait à faire de l'« occupation », et que nous pouvons passer en revue avec orgueil. Il y avait d'abord la déraison des idées élevées et généreuses, chères à notre race, qui, semées par nous [illegible] comptaient les intelligences et les cœurs. Il y avait ensuite notre Code Napoléon, dont l'adoption avait été tenue pour un bienfait inestimable et dont la popularité demeure de nos jours extraordinairement vivace; [illegible] depuis vingt ans, nombre de magistrats m'ont déclaré le regretter pour sa clarté [illegible] et sa souplesse. Il y avait les souvenirs excellents laissés par nos administrateurs napoléoniens, les Jean-Bon-Saint-André, les [illegible] hommes d'initiative [illegible] d'ordre [illegible] probité. Les auteurs [illegible] sans exception, commémorent que la rive gauche [illegible] dans [illegible] ans et plus [illegible] de la rive droite; ils [illegible] sent en constatant que ce bonheur était dû à la présence de l'étranger. Il y avait enfin, dans les villes et les villages, entourés du respect [illegible] les Vétérans de la Grande Armée, acteurs et témoins de fabuleux exploits :

« [illegible]
« [illegible] Alpes [illegible]
« Et leur âme chantait dans des clairons d'airain!

Mais [illegible] ceux-ci des Vétérans qui avaient dans leur jeunesse porté l'uniforme français et [illegible] garder jusqu'au dernier souffle leurs yeux remplis [illegible] lumière. Les [illegible] pangermanistes fulminent à l'envi contre « cette fascination exercée par l'homme satanique », par le « diabolique Corse au petit chapeau » dont les soldats n'arrivaient pas à chasser de leurs cœurs l'image ensorcelante.

Indéfiniment, ces Vétérans racontaient leurs campagnes, les randonnées fantastiques à travers l'Europe, les victoires étourdissantes, les entrées triomphales dans les capitales conquises. Le dimanche, réunis le verre en main dans les auberges, ils dévidaient leur copieux rétrospective :

« Ça chauffait à Austerlitz », [illegible] « Dans les jardins de Schœnbrunn [illegible] le roi de Rome », ou bien « Quand nous revenions de Russie », ou encore « Napoléon, le grand homme, dit : Nous sommes perdus! Nos plus beaux grenadiers sont gelés sous la neige ».

La chute de l'Empereur n'avait pas amoindri son prestige à leurs yeux. La mystérieuse île de Saint-Hélène leur apparaissait émergeant de l'Océan, là-bas, comme couronnée d'une auréole. Quand le bruit de la mort de Napoléon traversa l'Europe, ils eurent mille peines à l'admettre. Bientôt une extraordinaire légende circula : l'Empereur n'était pas mort; il n'était qu'endormi dans son île lointaine, il ressusciterait quelque jour; nul ne pouvait dire où, pourquoi ni comment; mais chacun regardait comme un devoir sacré de cenrir ce jour-là rejoindre le Petit Caporal. Et les Vétérans intrépides feuilletaient dans leur Bible le livre de l'Apocalypse, essayant d'en [illegible] les signes prodigieux à cette résurrection [illegible] avec [illegible] Henri Heine a peint cet état d'âme dans sa fameuse poésie des « Deux Grenadiers » que Schumann a parée d'une musique sobre et émouvante. Deux soldats [illegible] de leur [illegible] dans les [illegible] de Russie. Un d'eux, se sentant [illegible] adresse à l'autre ses recommandations suprêmes :

« Mon frère, exauce ma prière, si je meurs « maintenant, emporte mon corps en France ; « ensevelis-moi en terre française. »

« Place sur mon cœur la croix d'honneur au « ruban rouge; mets aussi le fusil à la main et « l'épée à la ceinture. »

« Je resterai, et je gisterai dans le silence « de la tombe comme une sentinelle, le grand « sabre des [illegible] « sants. »

« Alors [illegible] « des [illegible] « protéger l'empereur. »

Or, le Palatinat possédait depuis six siècles la légende de Frédéric Barberousse, immortel lui aussi, sommeillant lui aussi dans quelque retraite souterraine qu'il abandonnerait un jour à l'approche des temps impériaux et chevaleresques. Deux légendes aussi fantastiques formaient un [illegible] pour les cerveaux populaires : [illegible] il se simplifiait, on se prédisait, et bientôt on [illegible] les plus [illegible] s'établit, parmi les paysans de la Hardt, entre les deux grandes silhouettes impériales.

Durant les premières années du règne de Louis-Philippe, l'idée napoléonienne, après avoir sommeillé sous la Restauration, remua en France les divisions [illegible] de la société. Elle inspira la muse populaire de Béranger :

> [illegible]
> [illegible] bien longtemps.
> . . . . . .
> [illegible]
> « Parlez-nous de lui.

Elle dicta à Victor Hugo les strophes enflammées présentes à toutes les mémoires :

> [illegible]
> Mille fois [illegible] peuples sans [nombre... »

Elle [illegible] de Sainte-Hélène [illegible] dans le dôme des Invalides. Elle franchit nos frontières et suscita dans les Provinces rhénanes une abondante éclosion de sociétés de Vétérans; sur ce sujet intéressant j'ai pu recueillir quelques détails dans un ouvrage devenu presque introuvable, le « Livre du Souvenir pour les Vétérans de la période impériale française » par Heinrich Sander, édité à Mayence en 1844.

[illegible] débuts par un épigraphe savoureux [illegible] la proclamation impériale du 1er mars [illegible] « Quand vous serez de votre vieillesse [illegible] vénérés et entourés par vos concitoyens, « et qu'ils écouteront avec admiration le récit « de vos exploits, vous pourrez leur dire avec [illegible] : Moi aussi, j'étais de cette grande [illegible] qui est entrée deux fois dans les murs « de Vienne, dans ceux de Berlin, de Madrid et « de Moscou. »

[illegible] en 1844 un Allemand jugeait très [illegible] s'adresse à ses [illegible] Allemands se disant le titre de gloire d'être entrés en vainqueurs à Berlin. [illegible] ! [illegible] grands bâtisseurs du Prussien [illegible] vous la face !

L'ouvrage comprend deux parties nettement [illegible]. D'abord un drame en six actes d'Alexandre Dumas : Napoléon Bonaparte ou Trente ans de l'Histoire de France, traduit en [illegible] par [illegible] Bernard [illegible] du [illegible], qui prend Bonaparte en 1793, au siège de Toulon, le suit dans les péripéties de son existence en groupant autour de lui les personnages de l'Epopée et ne [illegible] qu'il [illegible] ans.

Vient ensuite un répertoire des Sociétés de Vétérans avec l'indication des souscripteurs au [illegible]. Ces dernières se chiffraient par environ 1200; les Vétérans de la rive gauche par plusieurs milliers; quelques-uns étaient chevaliers de la Légion d'honneur; l'un d'eux mérite une mention spéciale à cause de son mariage. Il se nommait Adam Müller et, après avoir servi seize ans au 18e Régiment de Chasseurs à pied, il s'était retiré à Nierstein [illegible] de Mayence. Sa femme, Catherine Wettevie, s'était engagée en 1809 dans le même régiment, y avait déployé pendant la guerre d'Espagne une extraordinaire bravoure, et avait reçu la Légion d'honneur en récompense. Elle avait réussi, même dans les situations les plus difficiles, à dissimuler son sexe. La supercherie ne fut découverte qu'en 1811. On retrouva alors Catherine Wettevie au dépôt du régiment à Grenoble; elle y connut et épousa Adam Müller avec lequel elle habita ensuite à Nierstein pour y mourir en 1828.

Ces sociétés avaient pour but [illegible] d'assurer aux Vétérans nécessiteux des secours durant leur vie et des funérailles décentes après leur mort. Quelques-unes fondèrent une messe annuelle à l'intention de leurs membres défunts. Presque toutes firent élever dans les cimetières de leurs villes des monuments commémoratifs, dont je n'ai pu dresser une liste complète, mais que l'on rencontre notamment : pour le Palatinat, à Kaiserlautern, Deux-Ponts et Frankenthal; pour la Prusse rhénane, à Cologne, Kreuznach, Kellberg et Coblentz; pour la Hesse rhénane, à Mayence, Gonsenheim, Hochstheim, Oppenheim, [illegible] et Heppenheim.

Ces monuments se composent en général d'une pyramide parfois d'un cube surmonté du casque romain entouré d'attributs guerriers. Leurs inscriptions principales se ressemblent beaucoup; j'en cite deux comme exemple :

[illegible] anniversaire de la mort de l'Empereur (5 mai 1821) « par les anciens soldats de Napoléon qui, ren[illegible] dans leur patrie comme citoyens paci[illegible] et dévoués à leur prince « actuel, sont morts et reposent ici. »

A Gonsenheim : « Monument de [illegible] de

« Gonsenheim tombés sous les drapeaux de Napo-
« léon, érigé au cimetière de Gonsenheim en l'an
« de grâce 1839 par ceux de leurs frères d'armes
« revenus de la guerre, sous la présidence de
« M. André Reuss, autrefois lieutenant au
« 127e régiment d'infanterie de ligne, actuelle-
« ment curé de la paroisse ».

On inscrivait sur les autres faces, au fur et à mesure, les noms des Vétérans décédés depuis l'inauguration, avec la mention de leur ancien régiment et de leur grade, parfois en français, comme à Deux-Ponts et à Kaiserlautern. Dans les différentes villes, les inaugurations donnèrent lieu à des manifestations impressionnantes et affluait une foule recueillie. Coblentz vit une cérémonie particulièrement belle; dix mille personnes se pressaient au cimetière et sur les hauteurs avoisinantes; on entendit de la musique et des chœurs; le Président du Comité, M. Simon, marchait escorté de deux Vétérans au visage cousu de cicatrices, décorés de la Légion d'honneur, et dont l'un, ancien grenadier de la Vieille Garde d'une stature gigantesque, avait jadis accompagné l'Empereur à l'île d'Elbe; son discours fut un chaud éloge de Napoléon « dont personne ne « surpassa la gloire comme capitaine, dont per- « sonne n'égala la gloire comme législateur ». Ajoutons enfin que partout une fête commémorative rassemblait à date fixe les Vétérans autour du monument élevé à leurs compagnons de guerre.

Alimentant par de telles manifestations la fidélité de leurs souvenirs, les Grognards du Palatinat dédaignaient ceux de leurs jeunes neveux qui servaient le roi de Bavière et les appelaient ironiquement les « Bavarois ». Ils réservaient leurs préférences à ceux qui s'engageaient dans notre Légion Étrangère et guerroyaient en Afrique sous les plis du drapeau tricolore. Une joie suprême éclaira leurs dernières années. Quand le [illegible] de Napoléon III [illegible] les anciens soldats de « l'Oncle », tout fiers d'un [illegible] honneur. Plus d'un vieillard des villages rhénans [illegible] qui [illegible] ses vétérans [illegible] fortifications [illegible] 5 mai, [illegible] de l'Empereur : 15 août, Saint Napoléon. On se [illegible] dernier vétéran [illegible] mort au 20e Vallière, [illegible] année [illegible] ses décorations. Plusieurs paysans des montagnes de l'Eifel m'ont dit que vers 1860 il n'était pas de maison chez eux qui ne possédât des gravures représentant l'Empereur, sa famille, ses maréchaux, ses batailles : gravures avec légendes en langue allemande, offertes pour la plupart à Berlin. Berlin fabriquait également en quantité énorme des profils de l'Empereur en sucre, que les napoléonides [illegible] les murailles des chaumières de l'Eifel, avoir entendu leurs habitants prononcer avec vénération le nom de « Napolium », avoir vu dans la petite ville de Prüm, perdue à soixante kilomètres de Trèves, ce curieux petit musée napoléonien que possède un hôtel de voyageurs, pour comprendre à quel degré ce culte était répandu.

D'aucuns ont voulu voir dans la création de l'ordre de Saint-Hélène une habileté de Napoléon III, toujours soucieux de rattacher son règne à celui de Napoléon Ier. Soit, mais cette habileté devint dans les pays rhénans un acte singulièrement utile à la France et grâce auquel bien des familles d'ici détiennent une relique de notre passé. Comme je visitais certain jour un musée de la région, le conservateur, qui me pilotait avec érudition et complaisance, me montrait [illegible] médailles [illegible] crine avec l'effigie impériale pendant au ruban rouge et vert patiné par le temps. Je lui désignais du doigt, sur la poitrine du soldat qui m'accompagnait, la Croix de Guerre pendant au même ruban couleur de sang et d'espérance, [illegible] une belle continuité [illegible]. J'aurai peine à oublier la respectueuse surprise que durant deux secondes [illegible] en voyant l'[illegible] des Vétérans [illegible] Si la découverte de tels horizons vous charme, venez [illegible] pèlerinage [illegible] Rhénanie.

[illegible] les [illegible] Les [illegible] la [illegible] Il [illegible] 1870 [illegible] 1er régiment de la Garde [illegible] de la Vieille

Garde, caporal de la Garde Royale d'Espagne, et vingt autres mentions se succèdent, que nous ne pouvons relire sans enchantement.

Or, au siècle dernier, la mort fauchant petit à petit dans les rangs de ces braves, un charretier, Joseph Demuth, qui avait servi deux ans comme canonnier au 3e Régiment d'artillerie, se trouva rester le dernier survivant des Vétérans de Kaiserlautern. Et le moment venu de rejoindre Là-Haut ses anciens camarades, il voulut être enterré près de la pyramide. Sa modeste tombe se dresse en bordure du rond-point, portant cette inscription d'une éloquente simplicité : Joseph Demuth le dernier Vétéran, né en 1789, mort le 7 juillet 1879.

1879 ! Depuis soixante quatre ans l'Empire avait croulé dans les plaines de Waterloo ; depuis cinquante-huit ans le héros légendaire avait fermé les yeux sur son rocher de l'Atlantique ; depuis neuf ans la catastrophe de Sedan avait infligé à la France une humiliation cruelle ; et, malgré les revers et les misères de notre patrie, un Allemand mourant en pleine Allemagne tenait à dormir son dernier sommeil dans ce coin silencieux qu'illumine un rayon de la gloire française.

L. DE GUILLEBON.

STANCES

Que je suis loin, que je suis seul!
La distance est comme un linceul.
J'étouffe sur un lit de cendre.
Faut-il encor longtemps attendre?

Je pourrais la voir, lui parler.
Hélas! entendre étinceler
Toutes les sources de son rire...
J'ai tant de choses à lui dire!

Ses yeux sont bleus trop loin de moi!
Je suis désolé comme un roi
Auquel on a pris sa couronne.
Je pleure à chaque heure qui sonne.

Je saurais bien cueillir les lis
Et les roses de ma Cypris.
Ici, les routes sont remplies
De ronces, d'herbes et d'orties.

Je regarde avec goût mes bras :
Ils ont tenu son beau corps las.
Ah! comme vous tremblez, ma bouche :
C'est que je crois qu'elle vous touche.

Il faut que je ferme les yeux
Pour les remplir au peu mieux.
Lorsque, couchée, elle respire,
On croirait que la mer soupire.

Son corps est clair, brillant, vermeil :
Comme elle ressemble au soleil!
Aile mouvante du mystère,
Son ombre caresse la terre.

J'ai découvert dans ses cheveux
Des parfums frais et ténébreux.
Sur les coussins avec paresse
Elle rit comme une déesse.

Ah! la mémoire a trop de jeux
Pour blesser un cœur amoureux!
Mon Dieu, donnez-moi quelque trève :
Si l'on pouvait dormir sans rêves!

Jean-Louis VAUDOYER.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA POLITIQUE POLONAISE

L'Europe, ayant reconstitué la Pologne conformément aux principes solennellement affirmés par l'Entente victorieuse, se trouva d'abord comme étonnée de son audace. Il y avait si longtemps que ce grand pays sans frontières n'avait plus de rôle politique, et que sa plainte, sa longue plainte, sans écho depuis une cinquantaine d'années, apparaissait comme la négation même de toute politique. A la vérité, la France, où la polonophilie est une tradition patriotique et démocratique, et où l'on a fait une révolution aux cris de « Vive la Pologne! », applaudit unanimement à la restauration de la sérénissime république de Varsovie. Mais l'Angleterre, qui pourtant y avait souscrit, eut, dès l'abord, contre le nouvel État, d'invincibles préventions. D'autre part tous ceux qui, non-seulement dans le Royaume-Uni, mais aussi en Belgique, en Italie, dans les pays ci-devant

neutres, même en France, ne concevaient le retour à la paix véritable et à l'ordre international que dans une prompte réconciliation avec l'Allemagne, fût-ce au prix des plus importantes concessions, eurent dès lors, à l'égard de la Pologne, une attitude singulièrement réticente et embarrassée. Ils ne pouvaient méconnaître son droit à l'existence; mais comme cette existence même était une des clauses de la paix de Versailles contre lesquelles le nationalisme allemand avait le plus violemment protesté, toutes ses manifestations leur produisaient un étrange agacement. Pour les pacifistes, et, en général, pour les partis de gauche, la République polonaise qui, pourtant, a eu pour fondateur un socialiste, le maréchal Pilzudski était le trouble-fête de l'Europe, et ils allaient répétant de vieilles phrases toutes faites sur l'incapacité d'un peuple qui, jadis, avait donné à l'État une forme qui combinait tous les inconvénients de la monarchie et de la république.

Les premières années de l'indépendance polonaise furent si difficiles que les événements, par moments, parurent donner raison à ces pessimistes qui, d'ailleurs, se refusaient à tenir compte des difficultés inévitables que devait rencontrer, dans l'œuvre de son organisation, un peuple à la fois très jeune et très vieux. Tout était à créer : les finances publiques, l'administration, les cadres même de l'État, mais les fondateurs de la nouvelle République ne travaillaient pas, comme dans un pays neuf, sur une table rase; ils avaient d'abord à remettre de l'ordre dans les décombres des anciens régimes; ils avaient à tenir compte des habitudes, des préjugés, des intérêts de ces populations qui, de même langue et de même origine, n'en avaient pas moins des conceptions politiques et économiques différentes parce que, pendant tant d'années, elles avaient été soumises à trois puissances étrangères différentes et souvent ennemies. Ajoutez à cela que le pays avait été ruiné par quatre ans de guerre, de réquisitions, d'occupation et de ravages. En vérité, ceux qui s'étonnèrent de ce qu'en de pareilles circonstances, les Polonais n'eussent pas donné le spectacle d'une sagesse politique à citer en exemple aux autres peuples se montrèrent bien sévères.

Il n'en est pas moins vrai que quand une opinion mal informée voyait la Pologne revendiquer tour à tour le territoire de Vilno, la Silésie orientale, des sûretés pour le couloir qui lui donnait accès à la mer, il n'était pas difficile de lui persuader que la jeune République qui, d'ailleurs changeait de ministre des Affaires étrangères tous les quinze jours, était un de ces États brouillons qui, comme telles puissances balkaniques, semblent avoir été créés pour donner des embarras aux chancelleries.

Si injustifiés soient-ils, ces courants de l'opinion internationale sont très difficiles à remonter; ils peuvent créer les plus graves malentendus, ils peuvent créer de l'irréparable. Les peuples, comme les individus, finissent souvent par prendre l'attitude qu'on leur prête. Ce sera le grand mérite du comte Skrzynski ministre des Affaires étrangères d'avoir su, dans des circonstances très difficiles, imposer à l'Europe diplomatique la conviction que la Pologne loin d'être un élément de trouble en Europe apparaîtrait désormais comme une puissance que ses intérêts et ses inquiétudes particulières ne pourraient détourner de son rôle européen. Aussi, le fait que c'est le comte Skrzynski qui a été appelé à former le nouveau ministère est-il plein de signification.

M. Grabski, à qui il succède, a rendu à son pays de grands services en réalisant l'union nationale dans un Parlement où il était impossible de constituer une majorité durable, les partis de gauche et les partis de droite se contrebalançant assez exactement, et en réalisant une réforme monétaire indispensable. Mais cette réforme a provoqué une crise économique extrêmement grave et dont la Pologne n'est pas encore sortie. Un autre que M. Grabski aurait-il pu surmonter des difficultés que tous les économistes prévoyaient? Je ne sais, mais le fait est qu'il s'était usé au pouvoir et que, depuis plusieurs mois déjà, on sentait le besoin d'un rajeunissement. Ce qui était à craindre, c'est que ce rajeunissement n'apparût comme un désavœu de la politique internationale à laquelle est lié le nom du comte Skrzynski. En lui confiant la présidence du Conseil, la Diète polonaise montre au contraire la confiance qu'elle lui accorde.

*
* *

Polonais de vieille souche, encore jeune, comme presque tous les hommes d'État de la nouvelle Pologne, le comte Skrzynski qui a

appris son métier de diplomate dans les chancelleries autrichiennes, est un véritable esprit européen. Dès qu'il eut pris pour la première fois le portefeuille des Affaires étrangères en 1922, il se posa en un partisan convaincu de la Société des Nations. Il y avait alors quelque hardiesse à adopter en Pologne une pareille attitude. Dans le conflit de Vilno, la jeune République n'avait pas trouvé auprès de la S. D. N. l'appui complet qu'elle avait escompté, et l'organisme de Genève, qui passait à tort ou à raison pour un instrument de la politique anglaise, était fort impopulaire. La Pologne, d'ailleurs, était dans ce dangereux état d'esprit où les peuples risquent de se laisser gagner par la manie de la persécution : elle était encline à se croire abandonnée de tout le monde. Le comte Skrzynski qui, pour ses débuts remporta un succès considérable en obtenant de la conférence des Ambassadeurs la reconnaissance des frontières orientales, remonta le courant. Il avait compris que, dans l'état de lassitude où se trouvait l'Europe, le pays qui, même pour la plus juste cause, provoquerait un conflit susceptible de mettre le feu aux poudres serait immédiatement l'objet de l'hostilité générale et que la Pologne, précisément parce qu'elle était menacée et parce que cette menace même qui pesait sur elle la faisait soupçonner — bel exemple d'hypocrisie — d'avoir des velléités belliqueuses, devait toujours faire montre de beaucoup de bonne volonté pacifique. Peut-être, au début de son ministère affecta-t-il plus de confiance dans la Société des Nations qu'il n'en éprouvait réellement : c'était de bonne politique, non seulement à l'égard des pays étrangers mais aussi à l'égard de la Pologne, à qui il a fini par communiquer la foi qu'il paraissait avoir.

Au reste, tandis qu'il travaillait d'un effort subtil et prudent à concilier la Pologne à l'Europe théorique et impondérable de la Société des Nations, il opérait avec ses voisins d'utiles rapprochements. C'est sous son impulsion que les relations, jadis extrêmement froides, de la Pologne et de la Tchécoslovaquie sont devenues peu à peu assez cordiales pour que les deux pays aient pu conclure un accord politique et commercial; il a repris également les négociations avec la Lithuanie et le voyage de M. Tchitchérine, à Varsovie a montré que le gouvernement soviétique admettait désormais qu'entre la Pologne et la Russie, il était possible d'établir d'autres rapports que ceux d'une haine éternelle.

*
* *

Les longues négociations qui se sont terminées par le traité de Locarno ont été, pour la politique du comte Skrzynski, une épreuve difficile et décisive. La note envoyée à la France et à l'Angleterre par M. Stresemann en février 1925 sur le pacte rhénan avait tout l'air d'une manœuvre machiavélique dirigée contre la Pologne et la Tchécoslovaquie, mais particulièrement contre la Pologne. Un pacte de sécurité limité à la frontière du Rhin ne laissait-il pas au Reich les mains libres du côté de l'Est, n'était-il pas presque un encouragement à réclamer d'importantes rectifications de frontières du côté de la Silésie et de la Posnanie ou même la suppression du couloir polonais, principale revendication du nationalisme germanique?

On pouvait le penser. Il est d'ailleurs très possible, et même très probable, que telle fut d'abord l'arrière-pensée du gouvernement allemand. Jusqu'à la réunion de Locarno, on fut d'ailleurs très inquiet en Pologne où les adversaires de l'alliance française ne cessaient de répéter que les pacifistes français, dont l'influence était grande sur le gouvernement, n'hésiteraient pas à sacrifier l'accord militaire avec la Pologne au désir de conclure ce pacte de sécurité qui devait permettre l'allègement des charges militaires. Il était évident d'ailleurs qu'un véritable pacte de sécurité devait être un pacte général embrassant toutes les frontières fixées par le traité de Versailles, et il eût certes mieux valu que les négociations s'engageassent immédiatement dans cet esprit. Mais nul n'est le maître de la politique, et il ne suffit pas qu'une idée soit juste pour qu'elle soit réalisable. L'Angleterre, fidèle à ses vigoureuses traditions et à ses préjugés plus vigoureux encore, refusait de s'engager par un document écrit à intervenir dans d'autres régions que celle du Rhin.

Poser le problème de telle façon qu'il n'eût jamais été accepté par l'Angleterre, ç'eût été empêcher toute négociation sur le pacte de sécurité. M. Skrzynski et ceux qui pensent comme lui en Pologne ont estimé qu'il n'appartenait pas à leur pays d'aggraver la situation diplomatique de la France en l'empêchant de s'entendre avec l'Angleterre sur un point

[illegible]

En prenant cette attitude si raisonnable et [illegible] France et ailleurs représentaient la Pologne comme un élément de trouble et de déséquilibre en Europe?

Une nouvelle politique a donc été engagée à Locarno. Elle est peut-être hasardeuse mais il eût été bien difficile pour n'importe quelle puissance de l'entraver. La Pologne, pour ce qui [illegible] nérosité spontanée qu'elle entendait y rester fidèle.

Aussitôt rentré de Locarno, le Ministre des Affaires Étrangères a obtenu de son gouvernement que fussent suspendues les mesures d'évacuation prises à l'égard des optants allemands et autorisées par la Convention de Vienne signée et ratifiée par l'Allemagne à la suite de l'arbitrage du président du tribunal arbitral de Haute-Silésie, M. Kækenbeek, juriste belge.

En renonçant à son droit incontestable et incontesté d'ailleurs, la Pologne a tendu à l'Allemagne [illegible] pondra-t-elle par un geste marquant une bonne volonté égale? Tout est là. Les accords de Locarno, l'esprit de Locarno dont on a tant parlé ne subsisteront qu'à ce prix. Une politique de bonne volonté, une politique « Société des Nations » ne saurait prévaloir en Europe que si l'Allemagne y adhère d'un cœur résolu. [illegible] l'Allemagne à Genève où elle va faire son entrée au mois de février, entourée de tous les honneurs dus à une grande puissance nous renseignera suffisamment sur ses projets. Un certain scepticisme s'impose encore. En tous cas, en présence de l'attitude prise tant par la France que par la Pologne, l'échec de la politique de Locarno ne pourra venir que de l'Allemagne. Quelles que soient les déceptions que nous a values l'opinion publique dans les pays neutres, on peut espérer qu'elle aura compris la signification des événements récents.

La France et ses alliés de l'Est ont fait les pre- [illegible] mortelle.

[illegible]

LA POESIE

« CHEZ NOS POÈTES »

M. Adolphe Boschot, qui nous avait conduits chez les musiciens, nous mène à présent chez les poètes. Son livre (1) comporte trois parties, mais d'une telle unité d'inspiration qu'elles forment un tout harmonieux. Une importante étude de la poésie et de la prosodie modernes précède des pages consacrées à Théophile Gautier et succède à d'autres pages consacrées à Victor Hugo. Tel un prêtre commence et termine l'office en invoquant ses dieux. Mais, si rebattus que semblent les sujets traités, l'apport de M. A. Boschot demeure très personnel. C'est qu'il réalise le critique complet, qu'il n'est pas seulement un juge clairvoyant, mais aussi un poète, un historien, un musicien, peut-être même un peu trop un musicien.

L'étude consacrée à Victor Hugo comprend elle-même trois chapitres. Dans le premier, M. A. Boschot s'attache à définir le romantisme, qui est l'exaltation du moi, la prédominance de la sensibilité individuelle. L'art classique est un art de société. Qu'il s'appelle Racine, Boileau ou Bossuet, compose des tragédies, des épîtres ou des sermons, le classique ne se met pas en scène lui-même, mais s'adresse à des hommes qu'il veut convaincre ou émouvoir. Issu de Jean-Jacques Rousseau, le romantisme est *confession*. Le poète romantique se raconte lui-même en célébrant la nature [illegible] de son propre cœur. Parmi les meilleures pages de ce chapitre sont justement celles où le critique nous montre comment le romantisme — et surtout Victor Hugo avec son extraordi-

(1) Chez nos [illegible]

naire puissance verbale — a su introduire dans notre poésie *une expression plus directe, presque matérielle de la nature.* Un classique, explique-t-il, dira d'une façon presque abstraite qu'une prairie est faite pour le plaisir des yeux. Le romantique dira sa grandeur, sa couleur, la sveltesse de ses peupliers, la transparence de son ciel ou la lourdeur de ses nuages. *Le paysage, par ces correspondances, deviendra l'expression du cœur même, du rêve ou des aspirations de l'homme.*

Un deuxième chapitre fixe un point d'histoire peu connu, les rapports de Hugo et de Lamartine au moment de la publication des *Misérables.* Nous voyons comment Lamartine, vieux, pauvre, accablé de dettes, forcé pour vivre de bourrer de copie les colonnes des *Entretiens littéraires,* sut consacrer au célèbre roman trois cents pages des *Entretiens,* bien que Victor Hugo fût proscrit, aboyé par les Veuillot et les Barbey d'Aurévilly, bien que les tendances sociales de l'œuvre ne fussent aucunement du goût du poète des *Harmonies.* M. Boschot enfin, d'après le *Post Scriptum de ma vie,* cherche à définir ce qu'il appelle l'âme-force de Victor Hugo, qui, dans l'isolement de l'exil, parmi une nature chaotique et les voix de la mer grondant sans cesse autour de lui, devint le visionnaire ayant « une fenêtre sur l'infini ».

Les pages consacrées à Théophile Gautier sont empreintes d'une rare émotion. Jamais on ne nous avait parlé ainsi de ce grand poète que nous admirions un peu froidement, M. Adolphe Boschot a voué toute sa tendresse au bon, au pauvre, au grand Théo, que son labeur de forçat suffit à peine à faire vivre au jour le jour et qui cache pudiquement un cœur blessé sous son impassibilité olympienne. Le jour même où sa mère mourut, il dut écrire un feuilleton pour payer les frais des funérailles, lui qui dit :

> Car sous ma redingote noire
> J'ai boutonné mon noir chagrin.

Comme celle d'Arvers, l'âme de Gautier avait son secret. « La nécessité de me soumettre aux convenances des journaux m'a jeté dans la description purement physique et j'ai gardé mon idée secrète », a-t-il dit à Sainte-Beuve. M. A. Boschot se demande quelle est cette *idée secrète* et découvre la pauvre âme inconnue de Gautier. Sa détresse, on la devine quand on lit l'article qu'il a consacré au poète des *Méditations,* un article où il nous montre comment s'est formée la jeune âme de Lamartine, quelle poésie s'amassait dans son cœur comme un *trésor secret.* [illegible] martyr du journalisme, écrivant pour la foule, doit s'affubler d'un masque et souffre de n'être qu'un plastique, un descripteur, de ne pouvoir exhaler toute son âme ouverte à la vie, au rêve, aux plus idéales aspirations. M. Boschot nous fait mieux aimer celui que déjà nous admirions tellement. Mais Lamartine dût-il supporter un [illegible] avaient des génies différents. Gautier était un pur artiste. Lamartine, moins parfait, était la poésie même. La princesse Mathilde lui aurait-elle assuré des loisirs en lui faisant obtenir une bibliothèque, le magicien ès-lettres françaises n'aurait tout de même pas écrit son *Crucifix* ou son *Chœur des cèdres du Liban.*

Dans les chapitres essentiels du livre réunis sous un titre d'ensemble : *Les trente années après Victor Hugo,* M. A. Boschot se montre tour à tour historien et musicien, selon qu'il étudie les *guerres d'écoles* ou se livre à des *recherches prosodiques.* D'abord le critique, habile à discerner l'influence d'un milieu, et dont la méthode rappelle un peu celle de M. Taine, fixe les étapes successives de cette guerre de Trente ans que, de 1885 à 1914, se firent les écoles poétiques. Comment, par quelle série de réactions, le lyrisme des romantiques prépara les sévérités du Parnasse, comment le naturalisme sobre et descriptif des parnassiens prépara l'anarchie du Vers-Librisme et l'obscurité des symbolistes, qui avaient le goût du clair-obscur, l'horreur du lapidaire et voulaient moins décrire qu'évoquer, toutes ces oscillations de pendule, M. Adolphe Boschot les étudie avec bonheur. Un chapitre particulièrement ingénieux est celui qu'il consacre à l'influence wagnérienne et au cas de Mallarmé, qui poursuivait *un art d'achever la transposition, au Livre, de la symphonie,* une soirée passée en 1885 au concert Lamoureux ayant été l'un des événements décisifs de sa vie. Mais les poètes avaient tort de *demander à la langue française et à la technique du vers ce que ni l'une ni l'autre ne pouvaient donner;* c'est la sage conclusion d'Adolphe Boschot.

Dans ses *recherches prosodiques,* M. Boschot cherche à démêler ce qui dure, les vérités sta-

bles, fermes, immuables, parmi les variations des modes changeantes. Rappelant la définition de Quintilien, *le rythme est un ensemble de temps disposés selon un certain ordre*, il condamne le vers libre et ses rythmes trop personnels, que le lecteur a peine à suivre s'il ne se trouve exactement dans les dispositions du poète au moment où il écrivait ses vers. Jean Moréas l'avait compris et, se soumettant lui-même et soumettant son école romane à l'influence de Malherbe et de Racine, *trouva la perfection des Stances*. Mais signalons surtout les pages où M. Boschot, avec toute sa sensibilité de musicien, commente le rôle magique de la syllabe muette, seul élément vraiment musical — impondérable et variable au gré du poète, — du vers français, qui est fondé sur le nombre des syllabes, puisque l'accent tonique est presque insensible dans notre prononciation. Cet *e* muet, que Ronsard comptait pour une syllabe, (*Marie, levez-vous*), et que nous élidons s'il suit une voyelle, — cet *e* muet existe même quand nous ne le prononçons pas. Il marque un temps pendant lequel le rythme se prolonge. Il est *musicien du silence*, et l'art du poète est de combiner heureusement les temps de silence et les temps sonores. La muette fait toute la douceur des rimes féminines, voix qui s'éteint et chante encore, dans notre poésie, où la moitié des alexandrins doit avoir quelque chose de plus de douze syllabes. Voltaire lui-même avait senti son charme, lui qui fait allusion *au clavecin qui vibre encore, bien que la main ne le touche plus*.

Mais pourquoi M. Boschot, qui défend la tradition, la règle, qui veut un rythme ordonné, précis, tolère-t-il certaines licences que tous nos Maîtres ont condamnées? Il exige l'élision et admet l'hiatus, comme si les lois qui les régissent ne faisaient pas une seule et même loi. Le rôle des voyelles étant d'assurer cette élision que M. Boschot reconnaît nécessaire, comment peut-il concevoir qu'elles se rencontrent et se heurtent? M. Boschot nous dira peut-être qu'il est des hiatus harmonieux, mais la loi qui les interdit n'est pas fondée sur l'euphonie. L'hiatus est une cassure, un vide dans un vers, dont, grâce à l'élision, les mots doivent se pénétrer l'un l'autre pour former un assemblage indissoluble. Difficulté, dira-t-on, d'éviter l'hiatus, mais l'art du poète est justement de vaincre ces difficultés. Corneille, Racine, Hugo n'admettent point « tu es » dans leurs vers, ce qui n'empêche pas Chimène, Hermione et Dona Sol de tutoyer Rodrigue, Oreste et Hernani.

Et pourquoi M. A. Boschot sacrifie-t-il la rime visuelle tout en exigeant la rime auditive, ce qui nous étonne de la part d'un fervent admirateur de Théophile Gautier? Parlant si bien des *correspondances*, il sait pourtant que les *couleurs et les sons se répondent*, que nous entendons ce que nous lisons et voyons les mots qui nous sont dits. La rime n'est pas seulement faite pour l'oreille; elle contribue à donner au vers sa perfection définitive si elle s'agrippe fortement par plusieurs lettres. *Les Émaux et Camées*, par exemple, perdraient beaucoup de leur beauté plastique si les rimes n'offraient aux regards une satisfaction parfaite. S'il est une tradition consacrée par l'usage, c'est bien celle que M. A. Boschot semble assez disposé à abandonner. Thibaut de Champagne, Rutebeuf, Guillaume de Lorris et Jean de Meung ignoraient l'élision et toléraient l'hiatus, mais ils s'abstenaient de faire rimer des singuliers et des pluriels. Tous nos poètes pendant sept siècles nous ont ainsi créé des goûts et des besoins.

« De la musique avant toute chose! » disait Verlaine. M. Boschot, dans son art poétique, nous donne à peu près le même conseil et ce n'est certes pas nous qui le contredirons. Pourtant la musique n'est pas tout, et les plus beaux vers français ne sont pas spécialement harmonieux. Prenons quelques exemples au hasard :

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée.
Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez.
Mon cœur a plus d'amour que vous n'avez d'oubli.

Ce qui fait la beauté de ces vers, c'est leur perfection, leur plénitude [illegible] idée s'exprimant en quelques mots simples, c'est une rare puissance de condensation.

Ces réserves faites, redisons combien ce livre d'Adolphe Boschot est riche, vivant, vibrant d'un généreux amour de la plus noble poésie. Épris d'harmonie, d'émotion musicale, l'auteur a le grand mérite et le petit défaut d'être avant tout un musicien.

André Dumas.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

UN CHAPITRE DE L'INFLUENCE DES LETTRES FRANÇAISES EN ROUMANIE L'ŒUVRE DE BASILE ALECSANDRI (1)

Nommé directeur du Théâtre National de Iassy en 1840, Alecsandri prit comme tâche d'enrichir le répertoire national. Là encore, le mécanisme des réminiscences joua ; la tâche du critique rencontre des obstacles en partie insurmontables : c'est que le poète roumain avait beaucoup fréquenté, pendant ses séjours à Paris, les petits théâtres des boulevards et qu'il ne dédaigna pas d'en tirer parti à l'occasion. Or, bon nombre de ces farces, de ces vaudevilles, de ces pièces à couplets sont introuvables aujourd'hui. Aussi M. Drouhet ne nous donne-t-il pas les résultats de ses recherches sur ce sujet comme définitifs et complets ; ils sont néanmoins assez considérables pour éclairer d'une vive lumière les procédés dramatiques d'Alecsandri. Là encore, les conclusions de M. Drouhet resteront un fait acquis pour l'histoire comparée des littératures.

Alecsandri excelle à réaliser ce tour de force qui consiste à fondre, dans le même cycle de pièces avec les mêmes personnages, les réminiscences les plus hétéroclytes : Molière voisine avec Picard, Régnard avec Scribe, Désaugiers et le reste. Dans *Mme Kiritsa à Iassy*, par exemple, Alecsandri peint les ridicules de la Provinciale, entichée de noblesse et de bon ton ; il en emprunte, pour ce faire, la conception et une partie du scénario à la pièce de Picard, *les Provinciales à Paris*, encore en vogue vers 1835. *Mme Kiritsa en province* dérive manifestement de *la comtesse d'Escarbagnas*, tant pour l'intention satirique en général que pour un certain nombre de traits de caractère. Alecsandri trouve cependant le moyen de greffer sur le fond moliérisque les artifices enjoués des *Folies amoureuses*...

Il y a mieux cependant ; Alecsandri ne se contente pas d'emprunter le cadre général du cycle de *Mme Kiritsa*. Il puise ailleurs des éléments de pure farce, des effets comiques ou grotesques qu'il accommode aux exigences locales. Il n'est pas douteux, par exemple, qu'Alecsandri ait assisté, pendant ses séjours à Paris, aux représentations des diverses affabulations scéniques brodées autour de *Mme Angot*, personnage inventé par le « citoyen » Maillot, pendant la Révolution. La dernière en date des pièces du cycle *Kiritsa, Mme Kiritsa en ballon*, s'inspire visiblement du vaudeville d'Aude, *Mme Angot dans son ballon*, et M. Drouhet indique en outre un grand nombre de situations, d'effets comiques, de traits de caractère que les divers avatars de *Mme Angot* légua aux quatre réalisations de *Mme Kiritsa*.

Il se trouva pourtant que les Mme Angot pullulaient en la Moldavie du siècle dernier ; ses ridicules et ses bévues étaient par conséquent facilement adaptables à sa nouvelle patrie. Ajoutons-y, pour être équitables, que le mérite d'Alecsandri n'est pas médiocre d'avoir su interpréter à la moldave, avec une verve endiablée et dans un remarquable style comique, les travers et les mésaventures de l'héroïne française.

Si le personnage principal d'Alecsandri n'est qu'une Mme Angot naturalisée moldave, les personnages secondaires du cycle ne sont pas non plus de l'invention du poète roumain. M. Drouhet en détermine soigneusement les modèles et, pour cette fois encore, Molière (Mme Jourdain, Gorgibus, Chrysale) voisine avec Scribe et Picard (les demoiselles à marier) et même avec les anonymes du *théâtre de la foire* (Gilles, Jocrisse). Viennent enfin de purs vaudevillistes — Désaugiers, Bayard, Théaulon — qui enseignèrent à Alecsandri comment obtenir des effets comiques superficiels — déformation du parler, jeux de mots, etc. — et dont il apprit à manier le couplet.

Mme Kiritsa et son cycle nous offrent un curieux exemple de contamination entre plusieurs modèles des plus hétéroclites. Dans d'autres cas, le procédé d'Alecsandri est bien plus simple. Pour ses *Sangsues du village*, que nous croyons devoir citer à cet endroit pour la commodité de cet exposé, Alecsandri ne s'adressera plus qu'à un seul modèle. Il s'agit d'*Un usurier de village*, la pièce que Charles Bataille et Amédée Rolland firent jouer à l'Odéon en 1859 et qu'une partie de la critique de l'époque salua comme le grand succès de l'année. L'écrivain roumain qui a dû assister au spectacle — il était précisément à Paris, en qualité d'envoyé extraordinaire auprès de Napoléon III — en tira la conception et une partie de l'intrigue. Mais la qualité sociale des personnages — le cabaretier juif, le fermier grec et le reste — autant que leur caractère sont, pour la plupart de leurs traits, tels qu'Alecsandri a pu les observer dans le milieu roumain. Peu creusés — car il s'en fallait que le goût et la puissance de l'analyse fussent la qualité maîtresse de notre écrivain — les personnages des *Sangsues* reproduisent tant bien que mal la réalité vivante

(1) Voir la *Revue Bleue* du 21 novembre 1925.

et ils restent vrais, d'une façon générale, même à l'heure actuelle.

Avec *Seigneurs et parvenus* nous sommes dans les régions de la haute comédie, de la comédie sociale. C'a été là du moins l'intention d'Alecsandri et il l'a dit expressément. Cette fois, en sa qualité d'habitué du Théâtre français, il mettra largement à contribution la comédie sociale d'Augier : les *Effrontés* lui fournissent la conception, *le Fils de Giboyer* le schème dramatique. Mais, décidément, sa fidélité au modèle n'a rien de stable ; au lieu d'interpréter et de transposer les comédies d'Augier comme il convient, il trouve le moyen de verser dans le drame romantique ! Des souvenirs de *Ruy-Blas*, de *Marie Tudor*, de *Cromwell* viennent compliquer inutilement les situations et altérer l'intention primordiale.

Les trois pièces, dont nous venons d'indiquer les modèles d'après M. Drouhet, représentent, à des degrés divers d'indépendance et de mérite, des adaptations au roumain bien caractérisées. Mais que de fois Alecsandri ne fera-t-il usage seulement d'une touche légère, d'une idée fugitive ! Des souvenirs parfois vagues de Picard, de Scribe, de Molière seront le point de départ d'un certain nombre de ses pièces ; M. Drouhet en détermine les attaches au théâtre français, les plus ténues même, avec rigueur et prudence. Mentionnons aussi les pures versions en roumain de pièces françaises, celle du *Gendre de M. Poirier* par exemple. Dans ce dernier cas, Alecsandri suit de très près le texte français, au point de traduire littéralement des expressions qui n'ont pas de sens en roumain. Signalons enfin les monologues à couplets où Alecsandri met en scène, à l'exemple des « physiologies » françaises qui pullulaient vers 1840, des types caractéristiques de son temps ou en train de disparaître ; là encore, il modifie, en l'adaptant à la scène, le sens des « physiologies » parisiennes, qui étaient simplement des portraits.

Le premier des drames en vers d'Alecsandri, — et avec cela nous aurons fini l'analyse du livre de M. Drouhet — *le Prince Despote*, voulait être un drame historique. L'histoire offrait, en effet, à Alecsandri des éléments caractéristiques, une trame déjà riche, un personnage complexe et déjà romanesque. C'est par ce dernier trait qu'Alecsandri a dû être entraîné à imiter les drames de Hugo : de romanesque, son personnage devint vite romantique. Hugo intervint, avec son prestige grandiloquent, et il imposa à Alecsandri les accessoires de mélodrame, — déguisements, poison — le mélange du tragique et du comique, l'antithèse, et jusqu'aux monologues et couplets. La couleur locale en souffrit et, d'une manière générale, la pièce fut manquée. M. Drouhet aboutit aux mêmes conclusions en étudiant le dernier drame en vers d'Alecsandri — il en écrivit trois — *Ovide*. C'est que le génie plutôt sobre du poète roumain se prêtait mal aux virtuosités prodigieuses du magicien ; il en fut ébloui pourtant, et mal lui en prit. La preuve, c'est que, sitôt qu'il se dégage de l'obsession romantique, il compose des pages claires et mélodieuses : c'est le cas du drame *la Fontaine de Blandusie*, émouvante transcription scénique de l'amour d'Horace pour une esclave.

*

Cette brève analyse qui est devenue forcément une longue et sèche énumération, était pourtant indispensable. L'excellent ouvrage de M. Drouhet offre, en effet, une riche substance et une grande variété de points de vue ; il fallait en faire brièvement état pour offrir au lecteur français, non pas tant une exaltation des mérites du livre, qu'un aperçu utile sur son contenu.

Les études qui composent le livre de M. Drouhet sont construites d'après un plan unitaire ; elles révèlent une méthode de recherche nettement saisissable et un certain nombre d'idées générales qui forment comme l'atmosphère et le sens idéologiques du livre ; il importe de caractériser, en guise de conclusion, cette idéologie et cette méthode.

Pour M. Drouhet, la recherche des sources n'est pas un but en soi, mais bien un moyen d'investigation dont il se sert pour dégager l'originalité de l'écrivain et ses procédés d'élaboration littéraire. Cette idée est exprimée à plusieurs reprises, et d'abord dans la Préface, avec toute la netteté et toute l'insistance nécessaires. L'essentiel était cependant de la mettre en œuvre et d'en tirer tous les avantages. M. Drouhet l'a fait avec une sobriété et une puissance d'analyse remarquables. La préoccupation de voir chaque détail à travers l'ensemble, de ne citer un fait qu'en tant qu'il intéresse la conclusion, est partout sensible. C'est dire que l'amas de faits et de citations n'est jamais abandonné à ses propres ressources : *mens agitat molem*. Peu à peu, la physionomie particulière d'Alecsandri s'en dégage et, en guise de sous-titre, on pourrait mettre en tête du livre à peu près ceci : comment un poète moldave du XIXe siècle, en dépit de son attachement au terroir et de son éducation classique, fut touché par la grâce romantique.

Les études de littérature comparée comportent des dangers qu'il n'est pas toujours facile d'éviter ; on glisse facilement à des affirmations sans portée. C'est une erreur que M. Drouhet, grâce à son goût pour la précision, comme à son peu de goût pour les développements brillants, ne commettra pas.

Il y apporte le souci permanent des justes proportions, même dans ses interprétations les plus ingénieuses. — Il y apporte en outre une bonne méthode. Les analogies tentantes ne lui forcent jamais la main ; ce n'est que lorsqu'il a épuisé tous les moyens d'investigation — chronologie comparée, conditions extérieures qui rendaient possible et ensuite probable la connaissance directe du modèle français par le poète roumain — qu'il conclut à l'influence et qu'il en étudie les tenants et les aboutissants. — Quelquefois, de véritables problèmes de conscience se posent au chercheur : il y a de par le monde un grand nombre de situations identiques dues à des conditions toujours les mêmes. Dans ce dernier cas, peut-on affirmer l'existence d'un modèle? M. Drouhet, lui, ne l'affirme que lorsque, dans la même pièce, des détails très particuliers le renvoient au modèle qui tout à l'heure pouvait bien n'être qu'un cliché.

M. Drouhet n'hésite pas à élargir la sphère de la discussion, lorsque la compréhension des rapports entre le modèle et son reflet le demande ; il cite alors, avec modération, les auteurs compétents. D'une façon générale, il s'en sert toutes les fois qu'il est question de bien définir les procédés littéraires — composition, élocution — des modèles français auxquels Alecsandri n'empruntera plus, pour une fois, que la formule et le moule. C'est ainsi qu'on trouvera, en bas des pages, une ample bibliographie française concernant Lamartine, Hugo, etc.

Pour le théâtre, M. Drouhet réunit d'abord les faits qui permettent de conclure avec quelque probabilité qu'Alecsandri dut assister à la représentation de la pièce dont il fera usage par la suite. Telle pièce était encore au répertoire et on la donnait précisément telle année qu'Alecsandri se trouvait à Paris. M. Drouhet indique toujours les conditions spéciales — valeur, succès — de l'original adapté ou imité par Alecsandri ; il va jusqu'à dépouiller les périodiques de l'époque, ce qui lui permet — à propos de l'adaptation au roumain d'*Un Usurier de village* par Bataille et Rolland — d'aboutir à cette conclusion piquante qu'Alecsandri avait fait son profit de la lecture des feuilletons dramatiques : il retrancha ou modifia convenablement, dans sa pièce, les situations et les traits de caractère que les Aristarques de l'époque n'approuvaient pas dans la pièce française. Curieux procédé et révélateur du processus intime qui guida la plume de l'écrivain roumain !

Nous n'insisterons pas sur la marche progressive de l'enquête, telle que M. Drouhet la conduit. On l'a vu assez dans l'analyse que nous avons donnée de son livre. Depuis la conception jusqu'aux procédés d'art, tout est fouillé avec système et lucidité. Belle idéologie, excellente méthode, voilà, en un mot, les mérites de ce livre précieux.

B. Munteano.

LES CONCERTS

ÇA ET LA. — LA DERNIÈRE ŒUVRE D'UN MAITRE

Une vague d'harmonies déferle vers nous ; et le métier de critique musical, autrefois metier de tout repos, se fait de nos jours fort délicat. A entendre tant de notes en effet le jugement ne risque-t-il pas d'en souffrir ? Il y a non seulement beaucoup de concerts, mais beaucoup de beaux concerts. Or, la beauté ne s'affronte pas impunément.

Une grande œuvre, une interprétation de choix ouvre un monde nouveau à l'auditeur. Elle peut s'imposer à lui instantanément ; encore faut-il qu'elle mûrisse longuement pour lui permettre de la disséquer judicieusement.

Essayons cependant de glaner à travers les séances musicales qui nous ont semblé devoir marquer en ce dernier mois.

***

Mme Vera Janacopulos a entre autres qualités celle de nous offrir des programmes toujours attrayants et toujours renouvelés. Peu de cantatrices méritent cet éloge et Dieu sait pourtant si vaste est le répertoire du chant !

Au premier de ses deux récitals elle nous a révélé deux airs de « Schütz » — un musicien du XVIIe siècle — qui sont d'un élan et d'une beauté dramatique fort impressionnants. Mais bien qu'elle ait un métier très pur je préfère Mme Janacopulos dans des œuvres plus modernes qu'elle rend avec une intelligence rare. Je l'ai souvent entendue dans la musique russe dont elle pénètre admirablement le caractère sauvage, tendre et mystique. Cependant, à son dernier concert, elle m'a semblé manquer quelque peu de souffle, notamment dans le célèbre « Hopak ». Par contre, quel enchantement de l'entendre détailler les sept mélodies de Falla ! Il est impossible d'y mettre tour à tour plus d'expressive langueur, de charme exotique, de « vulgarité » voulue et farouche.

J'ajouterai que Mme Janacopoulos est aussi séduisante à voir qu'à entendre. Qu'elle prenne cependant garde de ne pas abuser des jeux de physionomie qui risqueraient de nuire à la plastique de son admirable et extatique visage.

Il convient enfin de la féliciter d'avoir chanté les textes de ses mélodies dans leur langue nationale : en anglais, en allemand, en italien, en russe et en espagnol. C'est le fait d'une conscience artistique qui n'est pas à

la portée de chacun et qui contribue à la sensation d'art dont nous lui sommes redevables !

***

Nous avons enfin eu le privilège d'entendre une œuvre intéressante d'un musicien contemporain pour violon et orchestre. Le violon, cet instrument séraphique qui inspira tant les grands compositeurs d'antan, semble fort délaissé des modernes.

M. Georges Migot qui est un artiste et un [illegible] dans toute l'acception du mot vient d'écrire une suite pour violon et orchestre en cinq parties — après nous avoir déjà donné des œuvres d'une valeur incontestable.

M. Paul Paray nous en a offert les quatre premières parties sans nous jouer la « Conclusion », ce que j'ai regretté. Mais il paraît qu'il est nécessaire de doser la musique moderne au public ultra-classique de nos concerts symphoniques !

Cette suite est d'une puissante originalité. L'instrument solo est cependant sacrifié par une orchestration quelque peu massive. Mais le troisième morceau est une belle et noble page de violon. L'interprète à qui est dédiée cette œuvre, Mme Yvonne Astruc, y apporta l'art intense et sobre qui est le sien.

Le public a accueilli cette suite non sans murmurer. Un peu de houle dans la salle, ce qu'il en faut pour prouver que cette œuvre a su remuer quelques fibres et ranimer les passions un peu assoupies de nos mélomanes.

***

Séance émouvante du quatuor Capet à la Philharmonique. Je n'ai pas à louer la perfection de cet ensemble dont le succès est consacré depuis des années, malgré les changements apportés par la guerre dans la composition de ses éléments. Mais l'âme d'entre eux, M. Lucien Capet est là. Cet artiste qui en soliste est surtout un excellent violoniste est, à la tête de sa compagnie un grand musicien qui met en valeur les moindres ressources de cette association « aérienne » : le quatuor.

Nous avons réentendu avec émotion ces deux chefs-d'œuvre, le quatuor de Franck et celui de Debussy. Ce dernier surtout est une des plus parfaites réalisations musicales qui soient. Les années ne font qu'aviver sa sensible beauté et notre ravissement à entendre — je dirais presque à respirer — ces harmonies qui ont la fluidité d'un parfum.

Mais ce qui avait attiré en masse le public et la critique, c'était le quatuor qui fut l'œuvre ultime du grand Gabriel Fauré. Elle a été écoutée religieusement, et certes je voudrais pouvoir vous dire que j'ai retrouvé l'exquise inspiration qui si longtemps guida cet esprit charmant, cet artiste si profondément français et latin, ainsi que l'écrivait ici même mon éminent confrère, Adolphe Boschot.

Hélas, si dans son quatuor subsiste une grande élégance d'écriture, une distinction parfaite de sentiment, une délicate tendresse qui ne pouvait mourir qu'avec lui, on sent cependant une lassitude répondant à une grande faiblesse physique, une ligne un peu monocorde qui ne rappelle plus que de très loin le charme de celui qui écrivit tant de chefs-d'œuvre : Pénélope, les mélodies, les quatuors avec piano, la Ballade pour piano et orchestre, les impromptus, les nocturnes, les deux sonates pour violon, la suite d'orchestre sur Pelléas et Mélisande. Déjà le trio annonçait un déclin. Mais des pages [illegible] restera infiniment précieux qu'en tant que dernière exhalaison d'un pur et immortel génie.

Thèmes de Fauré, parfois frais et juvéniles, souvent graves et recueillis, vous avez répandu sur nous beaucoup de poésie et d'amour, et tant de tendresse, tant d'indulgence pour la vie, que vous êtes parvenus à l'embellir.

M. [illegible]

NOTE D'ART

EXPOSITION LAURE BRUNI

Nous avons déjà signalé ici même le talent vigoureux de Mme Laure Bruni. Nous venons de visiter, avec un nouveau plaisir, sa récente exposition dans la Galerie Devambez (boulevard Malesherbes). Une quarantaine de toiles nous montrent des aspects de la Bretagne, de la Provence et de la pittoresque vallée de la Drôme.

Toutes ces œuvres décoratives s'imposent par la virtuosité de leur exécution et par l'heureuse disposition de leur mise en place. La silhouette générale, l'harmonie ou l'opposition des masses d'arbres, des maisons ou des miroirs d'eau, affirment un peintre qui sait « découper » dans la nature le morceau qui sera de [illegible] le plus expressif. — « Le difficile, pour un paysagiste, déclarait Corot, c'est de savoir où il doit poser son pliant ». Mme Laure Bruni résoud pour le mieux une telle difficulté, toujours changeante.

L'adresse et la sûreté de la peinture méritent aussi d'être louées. Exécutées dans le vif de l'impression directe, ces toiles sont enlevées de verve, non pas à pleines brosses, mais avec une savante furie du couteau à palette. De beaux empâtements, larges et puissants, font valoir des tons riches, profonds, qui vibrent avec la sourde et solide harmonie des pierres précieuses.

Le peintre sait renouveler sa vision et son talent, selon qu'il représente la Provence avec des routes poussiéreuses et des oliviers pâles, ou la Bretagne avec des landes voilées et nostalgiques, ou encore les eaux sinueuses de la Drôme, qui [illegible]

A. [illegible]

LES LIVRES NOUVEAUX

Beaux-Arts

Paul Léon, de l'Institut — [illegible] — 1 vol. in-16. (Fasquelle.)

L'éminent [illegible] des Beaux-Arts a réuni, dans ce volume, une série d'études consacrées : les unes, aux questions qui intéressent particulièrement le public, telles que l'actuelle Exposition des Arts [illegible]

[illegible] de nos monuments détruits par la Guerre ; les autres, à quelques figures d'artistes et d'écrivains les plus représentatives de notre époque, comme Saint-Saëns, Rodenbach, Maurice Denis, Porto-Riche.

Rarement ces sujets furent traités avec plus de compétence et d'autorité, d'intelligence et de charme, qu'en ce livre indispensable à tous ceux qui suivent l'évolution de l'art contemporain.

Romans

René Puaux. — *La Grande Vague.* — 1 vol. in-16. (L'Ile de France.)

Swift, en écrivant le *Voyage de Gulliver*, entendait, sous le couvert d'une étonnante fiction, amusante pour les petits comme pour les grands, dire quelques vérités aux hommes de son temps.

L'auteur de la *Grande Vague* tire, lui aussi, parti d'une extraordinaire histoire, au cours de laquelle son héros découvre, derrière le rempart séculaire d'une vague gigantesque, un continent inconnu au centre de l'Océan Atlantique, pour philosopher sur bien des choses.

Il en arrive à se demander si la France n'eût pas été plus heureuse sans Bonaparte et à imaginer ce qu'elle serait devenue si la Révolution Française n'avait pas été arrêtée par le Coup d'État du 18 Brumaire.

Deux charmantes figures de jeunes femmes, féministes victorieuses, animent, d'une intrigue souriante, les méditations du héros.

Le plaisant se mêle au sérieux dans ce roman curieusement teinté d'ironie et de tendresse, qui se lit tout d'un trait, les idées profondes se trouvant légèrement portées par l'imprévu des événements.

Georges Rivollet. — *Les Trois Grâces.* — 1 vol. in-16. (Fasquelle.)

Ce roman fait revivre, avec une exactitude tempérée par cette fantaisie vraisemblable que comporte un ouvrage d'imagination, la société brillante, si curieuse, du premier Empire. On s'intéressera aux aimables faiblesses de la belle et capricieuse Pauline Borghèse ; et l'on suivra avec curiosité les ingénieux entretiens du baron Denon, ancien maître à graver de la Pompadour, avec le bon évêque Doublet.

On retrouvera dans *Les Trois Grâces* les qualités de style, d'émotion délicate et d'ironie souriante qui caractérisent le talent de l'auteur.

Paul Margueritte, de l'Académie Goncourt. — *Tante Million.* — 1 vol. in-18. (Flammarion.)

Voici une œuvre posthume de Paul Margueritte, où l'on retrouvera, avec une admiration mêlée d'un pieux regret, la profondeur et la variété qui, toujours, caractérisèrent sa robuste et, à la fois, souple et délicate maîtrise.

Dans *Tante Million*, il nous dit, avec un art qui sans cesse se renouvelle, les surprises, les bizarreries, les singularités de l'existence. Désillusions que la réalité inflige à nos légitimes espoirs, ravages physiques et tortures morales auxquels expose la frénésie dans la passion, égoïsme sec que les événements châtient, sacrifices douloureux qu'ils récompensent, conséquences imprévues de gestes maladroits, promesses de mutuel secret échangées dans un sourire, folies courtes, élans inconsidérés et sans lendemain, ou, au contraire, durables accords dans la tendresse honnête, — tels sont quelques-uns des thèmes que l'illustre romancier, psychologue [illegible] donnant relief pour y fixer notre méditation ou en réjouir notre malice.

Histoire

Georges Grosjean. — *La politique rhénane de Vergennes.* (Paris, Société d'éditions « Les Belles Lettres ».)

Dans l'excellente collection d'« Etudes rhénanes », publiée sous les auspices de notre Haut-Commissariat, M. Georges Grosjean s'est proposé de fixer la physionomie de ce qui fut, à la fin du XVIIIe siècle, près des princes de la rive gauche, la politique de la royauté française. Que la Cour de Versailles considérât la ligne du Rhin comme la frontière du royaume, c'est une idée que lui imposaient trois siècles de culture classique et la lecture, superficielle ou non, des *Commentaires* de César. Mais la politique exige aussi de la souplesse. Le système des « réunions », que pratiqua Louis XIV, avait alarmé les petits souverains de Rhénanie, ameuté ceux qui, sur la rive droite, s'avisaient de temps à autre que l'Empereur, lointain, pouvait leur être un protecteur. Laissant désormais de côté les textes du moyen âge, les diplomates de Louis XV et de Louis XVI s'en tenaient sagement aux termes de la paix de Westphalie qui faisait du roi très chrétien le garant des libertés germaniques. Ils pensaient que ni annexion n'était nécessaire, ni conquête, alors que électeurs ecclésiastiques, évêques des villes, princes palatins, tous « Allemands de France », pensionnés par nous et, comme disait Monsieur de Brandebourg « affectionnés au service de Sa Majesté », suffisaient à garantir, en face de l'Empire anarchique, la sécurité de cette marche de l'est. Vergennes lui-même s'y trompa, alors que Monsieur de Brandebourg s'appelait Frédéric II. Merveilleusement averti des questions orientales, en défiance à l'égard de Vienne malgré l'alliance de 1756, absorbé par l'effort de la guerre américaine, il travailla à maintenir avant tout sur le Rhin les positions que représentait pour nos intérêts l'existence de la dynastie électorale de Bavière-Deux-Ponts. De cette négociation, longue et malaisée, le lecteur trouvera dans le volume de M. Grosjean le détail multiple, et, encore qu'alimenté aux plus sérieuses sources d'archives, pittoresque et amusant. Flattant et menaçant tout à tour, payant des dettes criardes et mariant tel prince électoral obstiné dans le célibat, achetant tel homme subalterne de confiance et rabrouant un ministre en place, Vergennes, à qui le roi de Prusse apporte (sans le vouloir beaucoup) l'aide de son *Fürstenbund*, déjoue deux fois les manœuvres par lesquelles Joseph II tentait de mettre la main sur la Bavière, moyennant des trocs de territoires, manœuvres auxquelles il aurait volontiers associé la France pour la compromettre en Europe. Très justement M. Grosjean observe que dans toutes ces questions de politique étrangère Louis XVI a vu aussi clair que son ministre. Peut-être cependant ne percevaient-ils pas la haine tenace que les gens de Vienne portaient alors à la France, en attendant qu'ils la léguassent, comme un héritage du Saint-Empire, aux successeurs de Frédéric II.

P. F.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletin Serbe-Croate-Slovène

L'ENTENTE DOUANIÈRE EUROPÉENNE

A la XXIIIe Conférence de l'Union Interparlementaire, qui vient de se tenir à Washington, un projet de résolution fut soumis à l'Assemblée tendant à la réalisation de l'entente douanière entre tous les pays ou au moins d'un [illegible]tain nombre de ces pays.

M. Vélizar Yankovitch, ancien Ministre des Finances

et des Communications, chef de la délégation serbe-croate-slovène, a formulé des objections qui ont obtenu l'approbation unanime de l'Assemblée. Il a déclaré, qu'en principe le Royaume serbe-croate-slovène adhérerait à cette thèse s'il n'était pas dit dans le rapport que l'entente douanière pourrait éventuellement comprendre seulement une partie des Etats de l'Europe. Hostile à tout arrangement spécial, pour l'Europe Centrale qui diminuerait la souveraineté nationale du Royaume, celui-ci accepterait des conventions générales pour l'Europe toute entière ou au moins pour une grande partie des pays d'Europe, ayant pour but de faciliter le commerce international et de rendre les marchés plus libres et moins chers.

Le Royaume a commencé à abandonner il y a deux ans le régime commercial d'après-guerre qui consistait en limitation du commerce extérieur, caractérisé par des prohibitions, compensations et conditions, pour revenir aux relations commerciales normales d'avant-guerre, tout en favorisant son exportation. Ceci ressort, d'ailleurs, très clairement des statistiques du commerce extérieur du Royaume.

Les chiffres ci-dessous permettent de suivre, année par année, depuis 1919, les variations de la valeur globale des importations yougoslaves (en millions de dinars) :

1919	[illegible]	1922	6.441
1920	3.465	1923	[illegible]
1921	[illegible]	1924	[illegible]

L'augmentation des exportations, au contraire, a été beaucoup plus rapide (en millions de dinars) :

1919	[illegible]	1922	3.691
1920	[illegible]	1923	[illegible]
1921	[illegible]	1924	[illegible]

C'est ainsi que l'excédent des importations sur les exportations, de 1919 à 1922, a atteint, au total, environ 8.853 millions de dinars. En 1923, le déficit commercial tomba brusquement à [illegible] millions de dinars. Mais à partir de 1924, donc cinq années après la guerre, un excédent d'exportation d'environ 1 milliard 317 millions fut enregistré.

Le rapport de la valeur des exportations à celle des importations a été de [illegible] en 1919, de 38,10 [illegible] en 1920, de [illegible] en 1921, de [illegible] en [illegible], de 96,86 [illegible] en 1923 et de 116,02 [illegible] en 1924.

On constate donc un effort continu pour augmenter le volume des transactions yougoslaves avec l'étranger.

Il se trouve dans le nombre des Etats de l'Europe qui ont signé à Genève en 1922 et en qualité de membres de la S. D. N. la convention internationale pour la simplification de la procédure douanière proposée par celle-ci. La majeure partie des dispositions de cette convention de Genève se trouvait déjà dans la législation ancienne du Royaume.

Quant au point de vue de la question principale de la résolution, qui est celle de la diminution des tarifs douaniers à l'entrée lorsqu'il s'agit des articles de première nécessité, cette question mérite d'être examinée de plus près. Il s'agirait d'abord de préciser en quel [illegible] les articles de première nécessité ce qui est une désignation très relative. [illegible] pays ne l'est pas obligatoirement dans un [illegible] [illegible] s'étendrait. Sous réserve de ces observations [illegible] du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes [illegible]

[illegible] qu'elles aient un caractère général applicable à tous les pays d'Europe [illegible]

[illegible]

BULLETIN MARITIME

LE NOUVEL IMMEUBLE DES MESSAGERIES MARITIMES

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de l'immeuble que la Compagnie des *Messageries Maritimes* [illegible] lement construire à Paris, pour y installer ses divers services, sur le terrain compris entre le Boulevard de la Madeleine et les trois rues Vignon, de Sèze et Godot de Mauroy.

Le 9 novembre dernier, [illegible] eu lieu, sous la présidence de M. Georges Philippar, Président des Conseils d'Administration des *Messageries Maritimes*, la pose de la première pierre de ce nouvel édifice.

M. Georges Philippar adressa aux quelques personnes réunies à cette occasion, membres des conseils d'administration, chefs de services et principaux collaborateurs, une courte allocution dans laquelle il tint à faire remarquer, avec la délicatesse dont il est coutumier, que toute l'initiative de cette grande entreprise devait être attribuée à M. Félix Roussel, ancien président des *Messageries Maritimes*, récemment décédé. Il rappela dans quelles [illegible] M. Roussel [illegible] projet qui consistait à installer, en bordure du grand boulevard parisien, le siège définitif de la grande compagnie de navigation [illegible] par l'intermédiaire de l'architecte de l'immeuble, les entrepreneurs qui ont dirigé jusqu'ici les travaux et qui ont réussi, [illegible] béton armé, à prévoir pour ce nouvel hôtel des aménagements [illegible]

M. Philippar remit enfin à chacune des personnes présentes, pour marquer le souvenir de cette inauguration [illegible] pagnie, la Licorne et l'Ancre marine, et au revers, l'inscription suivante :

FÉLIX ROUSSEL
Président des Messageries Maritimes [illegible]

[illegible]

[illegible] toires, l'hôtel qu'occupait, déjà depuis de longues [illegible]

ciennes diligences, les premiers bureaux de la Compagnie de navigation dont le nom était à l'époque « Compagnie des Services maritimes des Messageries Nationales ».

Trente ans plus tard, la Compagnie transféra son siège au numéro 1 de la rue Vignon, à l'angle du boulevard de la Madeleine, dans un immeuble dont elle avait fait l'acquisition; elle avait ouvert en même temps, au centre du quartier des affaires, 10, place de la République, un office spécialement affecté à son Service de marchandises.

Ce premier immeuble de la rue Vignon fut vendu au cours de l'année 1913 et la Compagnie commença à faire construire à l'angle de la rue de Sèze et de la rue Vignon un nouvel hôtel dont les travaux, retardés par la guerre, ne furent achevés qu'au cours de 1917. C'est au mois d'octobre de cette année 1917 que les différents services de la Compagnie s'installèrent dans les bureaux du 8 de la rue Vignon, siège social actuel de la Compagnie.

Au cours de la guerre cependant, à deux reprises différentes, une partie des services avait dû quitter Paris : la première fois, de septembre à décembre 1914, tandis que le Secrétaire Général et quelques-uns de ses collaborateurs étaient restés à Paris, le Conseil et la Direction s'installaient à Bordeaux, où furent réunies les séances du Conseil, et maintenaient le contact avec le Gouvernement français, installé lui-même dans cette ville. Une autre partie du personnel avait été évacuée sur Marseille.

Un peu plus tard, en juin 1918, les bombardements par gothas (on se souvient que l'Eglise de la Madeleine, toute voisine de l'immeuble des Messageries Maritimes, avait été atteinte par le bombardement et en garde, à l'heure actuelle encore, les traces visibles) avaient entraîné l'évacuation sur Marseille d'une partie des services et de leurs archives, mais la Direction était maintenue à Paris.

Dès l'année 1920, la réorganisation intérieure de la Compagnie, la suppression notamment de la Direction de l'Exploitation de Marseille et le remplacement de cette direction par une agence principale, avait entraîné le rappel à Paris d'une grande partie du personnel de Marseille. De plus, l'extension des affaires maritimes à cette époque et la création, par la Compagnie, de filiales importantes, nécessitaient l'emploi d'un personnel plus nombreux qui s'installa provisoirement dans les immeubles des 6 et 4 de la rue Vignon et 11 de la rue de Sèze. Ce sont ces immeubles annexes et le reste du pâté des maisons attenantes qui furent acquis par la Compagnie en 1923. Dès mars 1924, une partie des services de Paris s'installait dans une succursale aménagée Square du Champ de Mars et la démolition commençait en mai pour s'achever au mois de septembre suivant. La construction des sous-sols, qui comportent trois étages, occupa près d'une année. A l'heure actuelle, les armatures en fer s'élèvent sur le chantier et le nouvel édifice ne tardera pas à s'élever rapidement.

Une maquette, exposée dans un des Salons de la Direction, indique dès à présent de quelle harmonieuse façon l'immeuble actuel sera prolongé, des deux côtés de sa façade, pour former le vaste hôtel, de style homogène, dont la construction a été confiée par les *Messageries Maritimes* à un des meilleurs architectes de notre époque.

RÉCEPTION A YOKOHAMA EN L'HONNEUR DU D'« ARTAGNAN »

Une réception a été donnée à l'occasion de la première touchée à Yokohama du *d'Artagnan*, paquebot de la ligne de Chine des *Messageries Maritimes*, le 17 octobre dernier, à laquelle assistaient le chargé d'affaires de France, le chargé d'affaires d'Espagne, les attachés des ambassades d'Italie, de Pologne et de Suisse et les agents des différentes compagnies de navigation. Malgré la pluie qui gâta la réunion, les nombreuses personnes présentes ont été unanimes à apprécier le luxe et le confort de cette splendide unité dont les installations et la décoration, d'une conception toute nouvelle, font honneur au bon goût et à l'art français moderne.

Les représentants des compagnies de navigation japonaises ont notamment très vivement admiré les diverses boiseries à incrustations de nacre du grand salon des premières classes ainsi que les panneaux en marqueterie répandus dans le grand escalier, les cabines de luxe et les diverses coursives.

La presse japonaise signale que les compagnies de navigation japonaises vont s'inspirer de la formule des *Messageries Maritimes* pour les nouvelles unités qu'elles vont mettre en chantier ainsi qu'elles ont d'ailleurs procédé, par le passé, pour les installations des paquebots type « *Paul Lecat* » de la même compagnie.

RÉCEPTION A BORD DU « CLAUDE CHAPPE »

Une réception a été donnée, à Saïgon, le 24 septembre dernier, à bord du « *Claude Chappe* », des *Messageries Maritimes*, à l'occasion du premier voyage de ce navire annexe au Tonkin. Un dîner offert à bord par le Commandant du « *Claude Chappe* » réunissait le Gouverneur Général et Mme Montguillot, le Gouverneur de la Cochinchine, le Gouverneur des Colonies, le Directeur des Douanes et le Résident Supérieur au Cambodge, l'Amiral commandant la Division navale d'Extrême-Orient, le Général en Chef et les chefs de toutes les maisons de commerce d'importation et d'exportation de Saïgon, ainsi que les trois commandants des navires des *Messageries Maritimes* sur rade.

Le nouveau paquebot-annexe a produit la meilleure impression sur les personnes présentes. Chacun s'est accordé à constater que la mise en service de cette unité constituait un progrès immense sur le passé et répondait parfaitement aux besoins de la Colonie. On a été, d'autre part, très frappé des mesures prises par la Compagnie des *Messageries Maritimes* en vue d'assurer le confort, et le bien-être de ses passagers sur ce navire. La ventilation notamment a paru particulièrement bien étudiée.

Le « *Claude Chappe* » a été aussi apprécié et a reçu les mêmes éloges à Haïphong, où la réception faite à bord a été très animée; il en fut de même à Tourane.

Le Gérant : M. Hedan.

Société Française d'Imprimerie d'Angers,
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

BANQUE
DES PAYS DE L'EUROPE CENTRALE

SOCIÉTÉ ANONYME FRANÇAISE

Capital social : 100.000.000 de francs

Siège social : 12, rue de Castiglione — PARIS

CONSEIL D'ADMINISTRATION

PRÉSIDENT :

M. JULES CAMBON, *Vice-Président de la Banque de Paris et des Pays-Bas*

VICE-PRÉSIDENTS :

M. ANDRÉ LUQUET, *Président du Credit Mobilier Français*

M. MARCUS ROTTER. *Administrateur-Délégué*

ADMINISTRATEURS :

MM.

AULAGNON.
G. CHAUDOIR, *Président des Usines Métallurgiques Chaudoir.*
P. BARK, *Administrateur délégué de l'Anglo-Austrian Bank.*
J. CHEVALIER, *Directeur de la Banque de Paris et des Pays-Bas.*
J. CHRISSOVELONI, *Président de la Banque Chrissoveloni, Bucarest.*
Marquis de CREQUI-MONTFORT, *Administrateur du Credit Mobilier Français.*
PH. CROZIER, *Administrateur de la Société Générale.*
Duc DECAZES.
R. DELAUNAY-BELLEVILLE, *Administrateur de la Banque de Paris et des Pays-Bas.*
R. ELBOGEN.
M. L'ÉPINE. *Administrateur de la Banque Nationale de Crédit.*
A. FURST.
CH. de GHEEST.
G. GRANDJEAN, *Président de la Banque Française de l'Afrique Équatoriale.*
Baron de GUNZBURG, *de la Maison Jacques Gunzburg et Cie.*

MM.

R. HALPHON.
Sir ERNEST MAES HARVEY, K. B. E., *de la Maison Allen Harvey et Ross.*
O. KAUFMANN, *Administrateur délégué, Directeur-général de la Banque de Crédit Roumain.*
M. KRAUS, *Administrateur.*
General The Hon. Sir HERBERT A. LAWRENCE K. C. B., *de la Maison Glyn, Mills, Currie et Co.*
Comte CH.-V. de LESSEPS, *Administrateur du Canal de Suez.*
Prince L. LOBKOWITZ.
Baron M. MADARASSY-BECK, *Directeur Général de la Banque Hongroise d'Escompte et de Change.*
JACQUES MAY.
Comte GUY de MONTCABRIER.
E. PHILIPP.
E. PHILIPPI, *de la Maison J. et P. Coats Ltd.*
M. SPENCER SMITH D. S. O., M. C., *Administrateur de la Banque d'Angleterre.*
A. THURNEYSSEN, *Vice-Président de la Banque Transatlantique*

Siège à Vienne

Succursales à : Graz, Innsbrück, Linz, Salzburg, Baden (près Vienne), Saint-Polten

Principales Banques affiliées et Correspondants en Europe Centrale :

EN TCHÉCO-SLOVAQUIE

BANQUE POUR LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE
Siège social : PRAGUE

EN ROUMANIE

BANQUE DE CRÉDIT ROUMAIN
Siège social : BUCAREST

EN POLOGNE

BANQUE GÉNÉRALE DE CRÉDIT
Siège social : LEMBERG

EN HONGRIE

BANQUE HONGROISE D'ESCOMPTE ET DE CHANGE
à BUDAPEST

R. C. Seine 182 196

ÉDITIONS AUGUSTE PICARD
PARIS-VIe — 82, Rue Bonaparte — PARIS-VIe

LIVRES D'ÉTRENNES

Manuels d'Archéologie et d'Histoire de l'Art

Volumes in-8° abondamment illustrés.

Chaque volume. *Broché*..... **30 fr.** ; *Relié toile*..... **40 fr.**

(Ces prix seront augmentés à partir du 1er janvier 1926)

13 *volumes parus; nombreux volumes en préparation :*

Archéologie française, par ENLART : *Architecture religieuse*, 4 vol. ; *Le Costume*, 1 vol.
Archéologie préhistorique, par DÉCHELETTE, 4 vol.
Archéologie romaine, par R. CAGNAT, 2 vol.
Art byzantin, par Ch. DIEHL, 2 vol.
Archéologie américaine *(Les Civilisations disparues)*, par BEUCHAT, 1 vol.
Archéologie égyptienne. I. *Éléments architecturaux*, par JÉQUIER, 1 vol.

FRANÇOIS VILLON

ŒUVRES

Édition critique, avec commentaire explicatif, notes et glossaires

Par L. THUASNE

Trois beaux volumes in-8°..... **75 fr.**
Quelques exemplaires sur vergé d'Arches..... **150 fr.**

UNE VIE DE CITÉ

PARIS DE SA NAISSANCE à NOS JOURS

Par Marcel POETE

Tome I. **La Jeunesse. Des origines au quinzième siècle.** Un beau vol. gr. in-8° avec plan..... **35 fr.**
Tome II. **Du seizième siècle à nos jours.** *En préparation.*

Album de 600 illustrations. Un volume grand in-8..... **65 fr.**
L'**Album** seul avec légendes et texte historique *broché* 1 vol. relié pleine toile tête dorée..... **85 fr.**

EN SOUSCRIPTION

L'Architecture Religieuse en France

A L'ÉPOQUE GOTHIQUE

Par R. DE LASTEYRIE
Membre de l'Institut

Ouvrage posthume publié par les soins de M. AUBERT

Prix de la souscription à l'ouvrage complet :
Soit en 10 fascicules à..... **15 fr.** chaque | Soit en 2 volumes à..... **70 fr.** chaque

Les fascicules I et II sont parus. — *Ces prix seront très prochainement augmentés.*

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 24 63e ANNÉE 19 DÉCEMBRE 1925

LA THÉORIE DE LA RELATIVITÉ ET LES EXPÉRIENCES DU PROFESSEUR MILLER

La théorie de la relativité, imaginée par Einstein, a fait verser des flots d'encre et a suscité un incroyable engouement chez nombre de savants, voire — chose plus étonnante — chez une foule de gens incapables de saisir cette conception, d'ordre exclusivement mathématique et métaphysique, sœur de ces géométries transcendantes qui, écartant le postulatum d'Euclide, admettent, par exemple, la possibilité de faire passer, par un point, plusieurs parallèles à une droite.

Fait curieux, la théorie de la « relativité » est née dans des cerveaux habitués à raisonner surtout dans l'abstraction et dans l' « absolu ».

Beaucoup ont voulu y voir une grande découverte, bouleversant toute l'économie de nos connaissances et les principes mêmes de la mécanique. Ils oubliaient que le *relatif* constitue l'essence même du monde où nous vivons — de ce monde où n'existent, en fait, ni un point fixe ni une ligne, ou une surface sans épaisseur, ni une droite ou un plan parfait, ni une sphère, ni un carré, ni un cercle, encore moins une de ces coniques — ellipse, hyperbole ou parabole — jouant un si grand rôle dans la théorie des mouvements célestes, — toutes choses qui répondent à de pures conceptions de l'esprit, sans représentation réelle.

En fait, la nature est le domaine de l'*à peu près*. On disait d'elle, autrefois, qu'elle a « l'horreur du vide ». Ce serait plutôt « l'horreur de la précision ». On n'y trouve que des lignes à peu près droites, des courbes à peu près circulaires ou elliptiques, des surfaces à peu près planes, des vitesses à peu près constantes, des lois approximativement vérifiées.

Les gaz, en se comprimant, ne suivent pas *rigoureusement* la loi de Mariotte ; ni les planètes, dans leurs mouvements, les lois de Képler.

Rien n'autorise à penser que la lumière se meut *absolument* en ligne droite et avec une vitesse constante, car cela exigerait un milieu *absolument homogène*, qui n'existe probablement pas, même dans l'espace interstellaire.

Notre unité fondamentale de temps — le jour sidéral — n'est pas rigoureusement fixe, car cela supposerait, pour le système solaire, une stabilité que, malgré les preuves multiples et en apparence irréfutables qui en ont été données, Henri Poincaré déclare n'être qu'un leurre, dû à la brièveté relative de la période, de quelques milliers d'années, à peine, sur laquelle portent nos observations.

Vis-à-vis de tous les grands phénomènes de la nature, nous sommes dans la situation d'un homme qui connaît, seulement, d'une courbe, un élément infinitésimal, se confondant, en pratique, avec la tangente, ou, ce qui revient au même, ne possède que le premier terme du développement en série de l'équation de cette courbe. Vouloir en calculer un second terme est, certes, une ambition louable ; mais deux conditions s'imposent, pour qu'elle soit légitime :

1° L'hypothèse qui sert de fondement à la nouvelle théorie, ne doit pas manifestement heurter

le bon sens, seul critérium dont nous disposions pour discerner le faux du vrai ;

2° Elle doit fournir de certains faits observés une explication impossible à obtenir autrement.

Voyons si la théorie de la relativité satisfait à ces deux conditions :

Elle est basée sur ce postulatum que, dans la nature, aucune vitesse ne peut excéder celle de la lumière. Or, dans la réalité, cette hypothèse est contredite car si l'on envisage, par exemple, un rayon lumineux venant se briser sur l'arête saillante d'un prisme rectangulaire à faces polies, les deux rayons réfléchis, marchant en sens inverses l'un de l'autre, chacun avec la vitesse V de la lumière, réalisent une vitesse relative 2 V de l'un par rapport à l'autre. Déclarer, comme le font les adeptes d'Einstein, que cette vitesse relative reste quand même égale à V, c'est traiter, comme étant égale à l'infini, la vitesse de la lumière, qui, si grande soit-elle, est tout de même finie, puisqu'elle est mesurable.

La seule justification donnée à l'appui de cette inadmissible hypothèse est le résultat négatif d'une certaine expérience, très délicate, exécutée au Mont Wilson par Michelson, un savant américain d'une exceptionnelle habileté. La vitesse propre d'une source lumineuse s'ajoutant à celle même de la lumière, on aurait dû — ce qui n'a pas été le cas — observer, dans les conditions de l'expérience, un déplacement des franges résultant de l'interférence des rayons émanés de la source et respectivement réfléchis sur deux miroirs perpendiculaires l'un à l'autre.

Or, d'après une communication faite au mois d'avril dernier, par le Professeur Dayton C. Miller, à l'Académie des Sciences de Washington (1), ce savant, l'un des meilleurs élèves de Michelson, répétant, au mont Wilson même, la célèbre expérience dont il s'agit, aurait constaté, d'une manière certaine, de petits déplacements des franges en question.

Si le fait est confirmé, le postulatum d'Einstein perdrait sa base expérimentale.

Passons aux faits nouveaux que la théorie de la relativité aurait, dit-on, permis de prévoir et d'expliquer.

Le premier est une petite anomalie relevée dans le mouvement du périhélie de Mercure. Mais elle semble n'être fondée que sur un nombre restreint de déterminations peu précises, et reste, par suite, assez incertaine.

(1) *Proceedings of the National Academy of Sciences.* U. S. A. Année 1925. Page 306.

Le second fait, constaté lors des éclipses totales de soleil, est un déplacement apparent de l'image des étoiles au voisinage du disque solaire. Mais M. Esclangon, directeur de l'Observatoire de Strasbourg, a montré, par une minutieuse analyse des observations de cette nature faites au cours de la dernière éclipse de septembre 1922, que les déviations effectives obéissent très imparfaitement à la théorie d'Einstein.

Enfin, le troisième fait, un déplacement général, vers le rouge, des raies du spectre solaire, n'a jusqu'alors donné lieu qu'à des vérifications contradictoires, et rien encore ne permet d'en affirmer l'absolue réalité.

En résumé, dégagée de l'impressionnant appareil mathématique dont elle s'enveloppe, la théorie de la relativité apparaît comme une conception purement métaphysique, échafaudée sur une suite d'hypothèses, dont l'une au moins, nettement contraire au bon sens, est démentie par l'expérience, tandis que les faits d'observation susceptibles de la justifier se montrent, ou insuffisamment établis, ou bien explicables par d'autres moyens en accord avec les lois ordinaires de la physique.

Si donc le curieux édifice créé par le cerveau d'Einstein mérite, sans réserves, l'admiration des mathématiciens — comme peuvent le faire, par exemple, la théorie des imaginaires ou celle des fonctions elliptiques — il n'offre, en revanche, rien qui doive induire les astronomes à renoncer aux principes fondamentaux de la Mécanique classique.

Charles LALLEMAND,
de l'Académie des Sciences.

LES NOUVEAUX ACADÉMICIENS

PAUL VALÉRY

Au début du feuilleton que, depuis quelques semaines, il publie dans un journal littéraire, le grand électeur de M. Paul Valéry, M. l'abbé Henri Brémond, nous a confié comment il s'est trouvé devenir soudain le plus illustre, le plus tardif champion aussi de ce qu'on nomme aujourd'hui la poésie pure.

« Quand, écrit-il, l'Académie m'a demandé de choisir un sujet pour la séance publique d'octobre, j'étais au bout du monde, en train de ruminer une

préface pour un ouvrage *monumental* sur Valéry. J'avais sur ma table le *Mallarmé* de Thibaudet, les *Clartés sur la Poésie* de Jean Royère. Ainsi obsédé par Valéry, écartelé entre Thibaudet et Royère, comment hésiter? Je choisis la poésie pure. »

Beaucoup, sans doute, des admirateurs de Paul Valéry se sont décidés par une démarche de leur esprit encore plus occasionnelle, au hasard d'une conversation de salon, au souffle d'une mode dont la victime elle-même ne méconnaît pas les inconvénients et les dangers.

En effet, les tirages de M. Paul Valéry, sont les suivants :

La Soirée avec Monsieur Teste, Paris, N.R.F., 1919, gr. in-8. Tirage à 550 exemplaires;
La Soirée avec Monsieur Teste, Paris, N.R.F., 1922, in-12. Tirage à 525 exemplaires;
Une conquête méthodique. Les Amis d'Edouard, n° 74, novembre 1924, in-12. Tirage à 250 exemplaires (hors commerce);
La Jeune Parque, Paris, N.R.F., 1917, in-8°. Tirage à 600 exemplaires;
Album de Vers anciens, Paris, Monnier, 1920, in-8°. Tirage à 1.150 exemplaires;
Odes, Paris, N.R.F., in-4°. Tirage à 150 exemplaires;
Le Cimetière Marin, Paris, Emile Paul, 1920, in-8°. Tirage à 566 exemplaires;
Le Serpent, Paris, N.R.F., 1922, in-8°. Tirage à 385 exemplaires;
Charmes ou Poèmes, Paris, N.R.F., 1922, in-4°. Tirage 2.412 exemplaires;

Chacun de ces ouvrages aurait pourtant (1), si nous en croyions quelques personnes, recueilli plus de suffrages qu'aucun autre de poète français. Les salons, à l'unanimité, depuis celui de Madame Aurel jusqu'à celui de la princesse Murat, se prononceraient en sa faveur. Par delà les océans, l'étranger, qui rejette le franc, se repaîtrait de la *Soirée avec Monsieur Teste*.

Le public, si tout cela était exact, aurait bien changé. Mais ceux qui s'en vont ainsi proclamant l'universalité de la gloire valérienne ne craignent-ils pas de confirmer le mot juste et cruel de Pierre Lièvre : « M. Paul Valéry charme maint lecteur ignorant ». (2)

J'ai, dès le lycée, aimé le nom de Paul Valéry. Je dis dès le lycée, car si je ne m'abuse, l'anthologie des poètes français de Van Bever et Paul Leautaud parut aux environs de 1900. C'est par elle que j'ai connu Valéry, comme c'est grâce à elle que ce nom voué, semble-t-il, au plus injuste oubli, franchit dix-sept années et reparaît après 25 ans, accru du lustre que lui confèrent, plus que l'admiration sincère de quelques écrivains, l'ébahissement des salons et les catalogues de livres rares.

Dans les sept pages de cette anthologie, 160 vers, 6 poèmes, tenait en 1900, l'œuvre de M. Valéry, ou du moins, tout ce qu'on en pouvait avoir.

Œuvre minuscule, on le voit, mais que nous lûmes dans l'enthousiasme. Valéry, né sous le signe de Mallarmé, nous fut tout de suite un autre Mallarmé, de beaucoup plus intelligible. Clarté du sens, clarté d'une musique parfaite, tout nous touchait alors dans cette poésie « allusive », mais toujours transparente. J'irai plus loin : rien, alors, ne parut à notre jeunesse plus accompli, ni plus poétique. Encore aujourd'hui, notre mémoire de tous les vers qu'elle sut n'a guère retenu, musique inoubliée et fluide lumière, que ces vers de l'ancien Valéry :

Un bras vague inonde dans le neant [illegible],
Pour une ombre de fleur [illegible]
S'effile, ondule, ou dort par le délice vide.
. . . . . .
. . . . . .
Un arbuste et l'air pur font une source vide
Qui, suspendue au jour, délicieuse, arrose
De ses pertes de fleurs, le jardin de l'oisive.
. . . . . .
. . . . . .
Une tige, où le vent vagabond se repose,
Courbe le salut vain de sa grâce étoilée
Dédiant, magnifique, au vieux rouet, sa rose...

Plaisirs depuis longtemps décolorés, disait la notice de l'Anthologie, en annonçant aussi que le poète « s'adonnait depuis quelques années à des recherches extra-littéraires qu'il était malaisé de définir, car elles semblaient se fonder sur une confusion préméditée des méthodes des sciences exactes et des instincts artistiques ».

Cependant, en 1917, paraît *La Jeune Parque*.

Dans cet intervalle de vingt années, qu'avait fait Valéry? Occupé le jour à des travaux sans doute mercenaires, il fréquentait le soir ses anciens compagnons de la *Conque*, de la *Vogue* et du *Centaure*. On le vit à la Phalange, où se réunissait, d'Apollinaire à Carco, toute la jeune littérature, Larbaud, Salmon, Max Jacob, Schwab, admirateurs de Baudelaire, de Poe, de Mallarmé; où Thibaudet, alors inconnu, s'arrêtait entre deux voyages lointains. C'est même grâce à Jean Paulhan que la première rencontre eut lieu entre l'auteur de *La Soirée avec Monsieur Teste* et le futur commentateur de Mallarmé. Albert Thibaudet en sortit ébloui. Il avait rencontré un esprit à la mesure du

(1) Les trois quarts de ces exemplaires restant d'ailleurs non coupés entre les mains de libraires et de bibliophiles.

(2) *Paul Valéry*, par Pierre Lièvre, *Le Divan*.

sien, une érudition, dans son étendue proche parente de la sienne.

Ainsi, le nom de Valéry n'a jamais disparu du firmament littéraire. Grâce à Ghéon, Royère, Gide, Pierre Louys, de Régnier, qui parlaient toujours de lui, un cortège discret d'amis et de jeunes gens a, durant les dix-sept années de son recueillement, entretenu fidèlement le souvenir de Paul Valéry. C'est assez dire que *la Jeune Parque* trouva tout de suite un public attentif et déjà décidé à l'admiration.

Certains hésitèrent pourtant. Dans ce chant magnifique où la voix de Racine semblait maintenant s'unir à celle de Mallarmé, un manque de cohésion était déjà sensible et, sous une factice unité, on devinait des coutures. Cette froideur aussi nous arrêtait, qui devait s'aggraver au fur et à mesure que se précisaient, dans la *Pythie*, par exemple, les limites fixées par Paul Valéry à son inspiration. Mais parallèlement croissait chez les gens du monde un enthousiasme inexplicable, et l'abbé Brémond, converti au valérysme, forçait, pour l'objet de son culte, les portes de l'Académie.

Qu'est-ce donc que le *Valérysme?*

***

J'ai sous les yeux l'Hommage à Paul Valéry que publia *Le Divan* en 1922 (1). De Madame de Noailles à M. Jean-Louis Vaudoyer, en passant par M. Boulenger, 22 écrivains ont, pour louer ce poète, usé des plus flatteuses épithètes. Mais on chercherait en vain, dans ces 114 pages d'éloges, exception faite pour ce qu'écrivit Lucien Fabre, un mot d'explication. L'hyperbole y sévit; les définitions ne brillent que par leur prétérition. Ces 22 poètes critiques et romanciers qui chantent la gloire de leur idole n'auraient-ils rien à dire des nouveautés que celle-ci apporte? Ce n'est pas très invraisemblable, quand on connaît les écrivains et le peu de soin qu'ils mettent à s'expliquer ce qu'ils aiment.

Un commentaire pourtant est à signaler, celui de M. Albert Thibaudet (2), dont nous ne songerons pas un instant à nier le puissant intérêt, mais qui, peut-être, alourdit inutilement d'une érudition universelle les vues les plus ingénieuses.

Pour nous, l'art du nouveau Valéry, Valéry l'a lui-même défini dans les *Note et Digression* (3) qu'il a placées en 1919 en tête de son *Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci* qui date, elle, de 1894 : « Il n'est pas de pensée, dit-il, qui extermine « le pouvoir de penser et le conclue, une certaine « position du pène qui ferme définitivement la « serrure. Non point de pensée qui soit pour la « pensée une résolution née de son développement « même et comme un accord final de cette disson- « nance permanente... » Et plus loin : « Entre la « netteté de la vie et la simplicité de la mort, les « rêves, les malaises, les extases, tous ces états à « demi impossibles qui introduisent, dirait-on, « des valeurs approchées, des solutions irration- « nelles ou transcendantes dans l'équation de la « connaissance, placent d'étranges degrés, des « variétés et des phases ineffables ». Tout l'art poétique de Valéry s'inscrit, à mon humble avis, entre ces quelques lignes, c'est à peindre ces *phases ineffables* qu'il tend, et la vie du poète suffit à expliquer son œuvre, sans qu'il soit peut-être besoin d'évoquer encore le Thomisme et Saint-Thomas d'Aquin.

Vingt ans de réflexions, vingt ans d'âpre et dur repliement sur ce problème, la pensée, vingt ans de silence, voilà le substratum de cette poésie. Ce stylite a épié chaque démarche de son esprit, chaqne pas de sa pensée, non pour en connaître le but, mais dans le dessein plus hardi encore d'en découvrir le mécanisme. Arrivé au terme de sa méditation, la vie dans son fruit ne lui importait plus, il en avait laissé sécher toute la pulpe ; la chair, il l'avait rejetée inutile. C'est au dur, au mystérieux noyau de l'intelligence que, fort de sa longue expérience, orgueilleusement, il s'attaque :

> Ces jours qui te semblent vides
> Et perdus pour l'univers
> Ont des racines avides
> Qui travaillent les déserts.

Le rêve et le sommeil, l'obscure continuité des idées, leur permanence, leur croissance, même alors que l'esprit semble se reposer, la part de l'inconscient dans la création, voilà désormais la matière ingrate et le fond prosaïque de son inspiration, sa *nature nue* et *ses déserts*.

> .....
> Quoi, c'est vous, mal déridées.
> Que fîtes-vous, cette nuit,
> Maîtresses de l'âme, Idées
> Courtisanes par ennui ?
> Toujours sages, disent-elles,
> Nos présences immortelles
> N'ont jamais trahi ton toit.
> Nous étions non éloignées
> Mais, secrètes araignées,
> Dans les Ténèbres de toi !
> Nous avons, dans tes abîmes,
> Tendu nos fils primitifs
> Et pris la nature nue

(1) *Hommage à Paul Valéry*, « Le Divan ».

(2) *Paul Valéry*, par Albert Thibaudet, *Nouvelle Revue Française*.

(3) *Variété*, par Paul Valéry, *Nouvelle Revue Française*.

Dans une trame ténue
De tremblants préparatifs.
. . . . . .

De là, cette saveur glacée qui, parfois, nous enchante, plus souvent nous arrête et qui, si l'on se laissait aller à la boire à longs traits, sans doute deviendrait mortelle.

Cette poésie, dans son lent déploiement —, j'allais écrire dépliement —, d'images, pareilles à ces ondes qu'elle évoque souvent, c'est une source en effet non pas telle que nous les connaissons à leur point d'émergence terrestre, mais à une origine plus primitive encore, au griffon intérieur de la connaissance et de la conscience : une source d'idées à l'état pur, ou, plus prosaïquement si l'on veut, rien qu'une description du mécanisme de l'intelligence. Ainsi, s'expliquent la froideur et la splendeur de cette jeune *Parque* qui s'est, en quelque sorte, elle-même frappée ; de là cette lumière sans prisme que les salons admirent, paraît-il, de là, les réserves que l'œuvre de Paul Valéry peut légitimement provoquer, réserves qui ne toucheront pas positivement à cette œuvre, mais à son influence et à ses prolongements. De même, en effet, que Delille a mis en vers l'*Art des Jardins*, Valéry met en vers quelque chose comme les livres de Th. Ribot, *Matière et Mémoire* de Bergson. Ce qui fut jusqu'ici le domaine strict des philosophes et des métaphysiciens, il l'incorpore à la poésie, il en fait son thème habituel. Il n'y a plus d'inspiration. Il y a l'esprit, ses exercices et ses méthodes. Un art de faire des vers devient l'essence de la poésie. Le miracle est que, parti de ces principes, Valéry soit toujours un poète et qu'il réussisse à nous émouvoir. Pourtant, quand il écrit ces vers, qui sont parmi ses plus beaux :

Tendre libation de l'arrière-pensée !
D'une grotte de crainte au fond de moi creusée
Le sel mystérieux suinte, muette, l'eau
D'où naïs-tu ? Quel travail toujours triste et nouveau
Te tire avec retard, larme de l'ombre amère ?
Tu gravis mes degrés de mortelle et de mère,
Et, déchirant la route, opiniâtre faux,
Dans le temps que je vis les lenteurs que tu fais
M'étouffent . . . . . .

si nous admirons, qui n'admirerait, quelque chose proteste en nous, qu'ils sont plus près de la poésie, quatre vers de Jammes au hasard :

Je garde une médaille d'elle où sont gravés
Une date et les mots : prier, croire, espérer
Mais moi, je vois surtout que la médaille est sombre
Son argent a blanchi sur son col de [illegible]

Logicien passionné, dialecticien d'une rare pénétration, M. Valéry, en somme, s'enchante du travail de la pensée en acte et ne s'inquiète pas de ses résultats.

Notre objection se précisera donc.

La poésie, rien n'empêche qu'elle soit pure. *La Chanson d'Eve*, de Van Lerberghe, est pure comme l'eau, mais c'est une eau vivante. La poésie de Valéry emprunte au contraire aux profondeurs d'où elle vient non la vie, mais plutôt une sorte de mystérieuse radio-activité dont on ne saurait dire encore si elle est plus salutaire que nuisible.

Rien n'indique non plus qu'à la poésie la psychologie et la métaphysique soient interdites. Car il y a de Rodenbach un poème, *L'Aquarium mental* d'une subtilité encore inégalée dans les ressemblances qu'il trouve entre la vie de l'eau et la vie intérieure, et, de Jean Royère, plus d'un poème strictement métaphysique. La poésie peut-elle aller plus loin, jusqu'à n'être rien qu'une analyse de l'intelligence poussée à son plus haut degré, une sorte de narcissisme intellectuel? Nous disons oui, quand nous lisons seulement ce *Cimetière marin* où la sensibilité, la sensualité même, longtemps bannie, se venge et pour un instant reparaît :

Les cris aigus des filles chatouillées,
Les yeux, les dents, les paupières mouillées,
Le sein charmant qui joue avec le feu,
Le sang qui brille aux lèvres qui se rendent
Les derniers dons, les doigts qui se [illegible]
Tout va sous terre et rentre dans le jeu.

Par contre si nous considérons *Le Serpent*, *La Pythie*, nous sommes obligés de dire : non.

Et, certes, nous savons que tout Mallarmé tiendrait dans une idée : la stérilité. Mais il y eut chez l'auteur de *Hérodiade*, en dehors même d'une trame érotique, secrète et tout à fait humaine, *la douleur de sa stérilité*. M. Valéry s'est voulu, plus schématiquement, le poète de l'intelligence et la voix du silence : androgynisme conscient, silence volontairement créé, miroir où ne passent que de froides lumières :

O pour moi [illegible]
Auprès d'un [illegible]
Entre le vide [illegible]
J'attends [illegible]

Qu'il soit donc le Descartes, le Bergson, et le Parménide de la poésie, je le veux bien. Il n'est pas, comme on le prétend, le plus grand poète français et sa poésie ne saurait avoir dans la poésie française le moindre prolongement intéressant. Elle est, ainsi que l'a noté M. Henry Charpentier [illegible]

[illegible]

le commencement d'une esthétique, mais « son ultime et plus fin rameau ». Et M. l'abbé Brémond peut bien, pareil à une mouche affolée, tambouriner lontemps aux vitres de la poésie pure, il ne changera rien à ce qui est un fait.

J'ai écrit autrefois un mot prompt et injuste que je regrette peut-être. Voulant exprimer cet équilibre glacé où la technique et l'intelligence règnent si tyranniquement, j'ai dit *ciment armé*. Maintenant, il me paraît, en dépit d'Eupalinos, que c'est moins à l'architecture qu'à la physique ou à la chimie que fait songer cet art. J'envisage le labeur de Valéry comme une longue alchimie, une recherche patiente des éléments purs en suspension dans un liquide où ils se troublent. Je le vois, évaporant l'eau adultère, précipitant les sels, les isolant jusqu'à retrouver chacun d'eux à son état originel. Et si j'étais plus savant, aussi savant que M. Fabre, je trouverais peut-être dans de toutes récentes théories scientifiques quelqu'autre parenté avec cette poésie faite suivant encore un mot de Henry Charpentier « d'un chaos de clartés » bien plus que « d'un chaos d'idées claires ».

Sur la durée et l'importance de son œuvre, Paul Valéry — plus près de nous sans doute que ne l'imaginent de bien récents admirateurs — m'a écrit un jour, dans un instant d'abandon, des choses que je ne me crois pas le droit de publier ici. Il se trompait sur lui-même, car son art vivra toujours par maint chef-d'œuvre de patiente technique, par *Abeille, Intérieur, la Fausse Morte, Grenades*. Ce qui disparaîtra de lui, c'est sans doute le plus admiré aujourd'hui de ces femmes du monde qui font la mode aux journées courtes, ces grandes odes au cours desquelles la fermeté de la pensée et la grande habileté technique masquent mal un prosaïsme rebutant, ces odes où il semble parfois que revive la forme détestable de M. Lefranc de Pompignan. Il restera ses proses si claires et d'un dessin si large, le souvenir aussi d'une intelligence à laquelle il n'a sans doute manqué, pour être celle d'un nouveau Descartes, qu'une orientation ancienne ou des circonstances plus favorables.

Ces réserves, qui me paraissent nécessaires, ne diminuent en rien l'admiration qu'il faut avoir pour cet éblouissant esprit, ni le plaisir que son élection doit causer à tous les poètes. « L'Académie, a écrit Voltaire, est l'objet secret des vœux des gens de lettres. C'est une femme contre laquelle ils font des chansons et des épigrammes jusqu'à ce qu'ils aient obtenu ses bonnes grâces. » Contre l'Académie, Paul Valéry a fait pis que des épigrammes et des chansons. Il a depuis 25 ans, aimé, de Baudelaire à Rimbaud et à Mallarmé, la poésie vivante. Pour nous, ce n'est donc pas seulement le poète de la *Jeune Parque*, de *Charmes* et « d'un pur délice sans chemin », peut-être incompris de ses plus fervents électeurs, qui va s'asseoir sous la coupole. C'est, en même temps qu'une exception poétique de première grandeur, un esprit vaste et savant, une rayonnante intelligence et un des hommes au monde qui aiment le mieux la vraie poésie, celle qu'il ne pratique peut-être pas. C'est assez pour nous réjouir.

Guy Lavau

L'UNE D'ELLES

(Nouvelle)

On n'avait parlé, pendant tout le dîner, que des lourdes préoccupations d'après-guerre. Ce fut un soulagement lorsque Mersennes se tourna vers le général de M..., un de ses convives :

— Si vous nous redisiez quelques-uns de vos souvenirs de Verdun, mon Général, cela balaierait l'atmosphère. On respirait mieux dans ces temps-là qu'aujourd'hui, vous ne trouvez pas?

Grands chefs ou soldats obscurs, il y avait là plusieurs acteurs du long drame. Le Général parla : les beaux jours de souffrance et d'exaltation se levèrent de nouveau parmi ces hommes. Chacun, avec la même simplicité, glanait un souvenir sur la terre sacrée. Mersennes, le dernier, raconta la mort splendide d'un de ses amis devant Douaumont. Puis il conclut :

— Mon Dieu ! vous avez tous vu vingt morts pareilles... L'héroïsme : est-ce que le mot même avait encore un sens? L'héroïsme était au rapport tous les matins, on n'y pensait plus. Mais là-bas, derrière nous, il y en avait d'autres qui souffraient, et à qui il fallait une singulière tension d'âme pour être à la hauteur...

Comme ses paroles n'avaient pas d'écho, il reprit :

— Oui, je sais, l'arrière a vu bien des lâchetés et des défaillances. C'était d'autant plus dur pour ceux — mettons pour celles — qui n'avaient que leur seule volonté pour vivre la même vie que nous. J'avoue que si l'on pouvait, en ce domaine, mesurer l'admiration ou doser le respect, c'est devant l'héroïsme des femmes que je m'inclinerais le plus bas...

Il y eut un silence. Mersennes, cette fois, avait fait lever sous tous les fronts des images chères, des images secrètes, qu'on n'osait découvrir,

— Vous pensez à quelqu'un, Mersennes, dit un jeune indiscret.

— Je pense à des légions de femmes, de mères, de fiancées, dit-il, en écartant d'abord la question. Certains héroïsmes féminins, silencieux, intimes et sans récompense, me semblent d'une essence plus rare que le geste brillant de l'homme.

Puis, se ravisant :

— Mon Dieu, si vous y tenez, je pense à la femme de cet ami dont je viens de vous dire la mort. J'ai été mêlé, bien malgré moi, à son sacrifice ; j'en ai suivi toutes les étapes : un de ces calvaires où l'on monte sur les genoux, dans la nuit, jusqu'au faîte...

Notre silence attendait ; il murmura :

— Elle est morte aujourd'hui ; que son ombre me pardonne de soulever ce passé...

Il reprit :

— André était mon ami depuis l'enfance. Tandis que je préparais la carrière diplomatique, il entrait à Saint-Cyr, et faisait une ou deux garnisons comme officier de dragons. C'était une nature toute droite, un peu brusque, et la générosité même — au vieux sens français. Quand il se maria, il était à Paris, moi aussi : il me fit entrer dans son ménage comme si ma place y était marquée d'avance, et sa femme m'accueillit d'une façon charmante. Puis la vie nous sépara, sans rompre notre amitié : après avoir été le témoin, je devins le confident d'un bonheur profond et rythmé comme une belle respiration, paisible comme les souffles accordés de deux êtres qui s'aiment. Un seul désaccord peut-être entre eux : la jeune femme, qui n'aimait pas la vie de garnison, finit par obtenir la démission de son mari. Ils allèrent s'installer en Berri, exploitèrent un faire-valoir de famille ; André prit goût à sa nouvelle activité. Quelque dix ans passèrent ; ils m'invitaient souvent chez eux ; je ne connaissais pas de foyer plus heureux.

La guerre vint. Avec son passé, son caractère, André devait faire un magnifique soldat. En effet, pendant la première année, il ramassa les citations, les croix, deux ou trois blessures, qui ne l'arrêtaient point ; jusqu'à ce qu'enfin, dans l'offensive de Champagne, en septembre 1915, il se fit démolir pour de bon. Dès lors, ce fut la vie d'hôpital, quatre séances sous le chloroforme, et les chirurgiens ne lui promettant plus, quand ils le lâcheraient, qu'une petite vie bien réduite. Il les laissait dire. Au bout de six mois, il prenait congé d'eux, allait se refaire un peu dans son Berri, et puis se déclarait capable de servir encore, et s'en retournait au front, dans un état-major. L'expérience ne réussit pas mal ; sa santé se maintenait, nous n'avions rien à dire, et, tout de même, sa femme et moi, nous tremblions un peu moins pour cette vie précieuse.

Il était là depuis quelques mois, très apprécié de son chef de corps, rendant de grands services ; heureux en apparence — bougon pourtant quand on l'interrogeait, une manière sévère de juger certains camarades, un air d'étouffer dans certaines besognes — lorsqu'un jour, je reçus une lettre de lui, qui me parut longue... Elle disait à peu près ceci : « Mon cher ami, je viens te demander un conseil. Ma santé s'est bien raffermie ; les ménagements ne sont plus de saison, dans le temps où nous vivons. On m'offre de reprendre un commandement actif, dans un régiment de ma division. C'est une unité superbe, faite en grande partie d'anciens cavaliers, qui en a déjà vu de dures dans la Somme, et qu'on vient de reformer, d'entraîner, pour de nouvelles besognes. Tu penses si cela me botterait... J'hésite pourtant à accepter — à cause de ma femme. J'ai peur qu'elle ne comprenne pas bien. D'autre part je ne voudrais point prendre cette décision sans elle, et la lui imposer. Je viens te demander ton avis — et ton aide s'il le faut — pour lui faire accepter la chose. Elle a la plus grande confiance en toi. Et puis, tu es un psychologue, toi ; tu as toutes sortes de finesses et de ressources que je n'ai point. Enfin, je compte sur ta vieille amitié : si tu m'approuves, je serai en repos ; si tu me blâmes — eh ! bien nous discuterons. Mais fais vite, je t'en prie... »

Mersennes croisa les bras, et sa figure fut, pendant quelques instants, l'image de la perplexité.

— Je n'ai pas besoin de vous dire comment je reçus ce papier. Je commençai par envoyer André à tous les diables. Vraiment, il en mettait trop, comme on dit. Depuis quelque temps, je le sentais repris par le goût du danger, la fièvre du commandement ; et la principale intéressée aussi, car moins de huit jours auparavant, la pauvre femme m'avait montré certaine phrase d'une lettre qui l'inquiétait, elle m'avait sondé sur les dispositions d'André, sur ses projets ; elle ne m'avait pas caché son angoisse. Je ne savais rien, alors ; mais nous étions tombés d'accord qu'André avait fait largement son devoir, qu'il avait six enfants à élever, et qu'il pouvait, qu'il devait désormais se tenir tranquille.

D'ailleurs, avais-je ajouté, ses chefs seront les premiers à le retenir.

Nous étions tombés d'accord, oui... Et pourtant, ma première colère passée, je relisais la lettre, et je reprenais mes réflexions une à une. Que valaient-elles, devant le sentiment qui dictait à André ces lignes où sa main avait tremblé — je connaissais assez son écriture pour le voir — tremblé, mais obéi? Est-ce avec sa raison que l'homme a jamais [illegible]

au feu, un tel élan du soldat qui ne marchande point, qui va tout droit devant lui, jusqu'au bout, un tel impératif du sang, de la conscience, des parties les plus obscures et les plus hautes de l'être, est-ce qu'on discute ces choses-là? Je blâmais André, et tout en le blâmant je me sentais lui céder. Il parlait d'un conseil : allons donc! il me demandait un service. Eh parbleu! oui, je le lui rendrais... Les pauvres femmes ne comptent plus guère, dans ces moments-là. Il y a une sorte de solidarité masculine, irrésistible, entre nous. « Oui, tu as le droit... Va ton chemin, si tu es appelé... Je ferai de mon mieux, auprès de celle qui souffrira... »

D'ailleurs, je ne cédais pas seulement à cette contagion du sacrifice. Je gardais un peu de liberté d'esprit pour raisonner. « Toi qui es psychologue », me disait naïvement André, parce que dans l'image que nous nous faisions ensemble de la vie, il mettait les grandes lignes et moi les nuances. Sans être psychologue, je connaissais le ménage d'assez longue date pour lire dans les deux cœurs, et en particulier dans celui d'une femme qui se confiait à moi dans sa détresse. Oh! elle avait fait tout son devoir, elle aussi! Dès le début de la guerre, abandonnant un foyer où tant de bonnes raisons pouvaient la retenir, elle avait pris la blouse d'infirmière et fait, d'une traite, treize mois d'ambulance : soignant son mari quand il était blessé, revenant à ses poilus quand il repartait; et jamais un mot, une plainte, un baiser plus tendre pour le retenir d'aller au danger. Quand elle crut le perdre, elle fut admirable; quand, au bout de longs mois, elle vit enfin qu'elle l'avait sauvé, alors elle se permit un peu de détente... Elle le garderait donc! Mutilé, diminué peut-être, mais vivant! Cette image lui apparut comme un Paradis qu'elle n'osait plus entrevoir; elle s'y attacha, elle y enferma désormais tout son bonheur; vivre auprès de cet infirme lui parut le plus beau destin... Puis, quand la santé d'André, trompant toutes les prévisions, redevint presque normale, elle comprit qu'il ne fallait pas l'empêcher de reprendre du service : elle accepta encore. Mais je vis, à ce moment, qu'elle avait cru donner tout ce qu'elle devait : il ne fallait pas lui demander davantage. Elle devint plus nerveuse; elle s'inquiétait, même lorsque son mari n'était guère exposé; elle était persuadée qu'il lui cachait des missions périlleuses; une fois ou deux, succombant sous la croix trop lourde, elle se plaignit à moi d'André, pour qui elle ne comptait plus... Clairvoyante, elle se raidissait contre l'idée d'un nouveau sacrifice. Elle m'avait presque chargé de faire entendre à son mari qu'elle ne le supporterait pas. Et voilà que je m'apprêtais à la trahir...

Eh! bien, au vrai, c'était un hommage que je lui rendais. André n'admettrait pas que sa femme l'empêchât de retourner au feu. Ou bien il passerait outre, et la blesserait mortellement; ou bien il lui en voudrait — et qu'adviendrait-il de ce bonheur? Je sentais toutes mes responsabilités. Il fallait bien, hélas! que l'un des deux souffrît. Mais elle saurait mieux souffrir que lui. Elle serait plus généreuse, plus adroite aussi. L'union parfaite de ces deux nobles cœurs, qui était prête à se défaire, elle la maintiendrait, avec la patiente abnégation des femmes. Au fond, je lui faisais confiance plus qu'à mon ami.

En tremblant un peu, je l'avoue. Et je crus bien m'être trompé. Elle accueillit mes premiers mots à la pointe de l'épée. Il fallut lui montrer la lettre d'André. Elle y vit tout de suite ce qui pouvait la blesser. « Pourquoi ne m'a-t-il pas écrit, à moi? Il a eu peur que je ne refuse, parce qu'il sait que c'est absurde. Et alors, sous prétexte de vous demander votre avis, il vous charge de m'arracher mon consentement. Ce beau scrupule : il ne veut pas prendre cette décision sans moi! Eh! bien, qu'il la prenne tout seul...

Elle s'accouda sur la table, le front dans l'étau des doigts crispés.

— Ah! les hommes, ils ont toute la joie de leur sacrifice, eux. C'est trop simple, en vérité! Toutes les lettres d'André depuis la guerre débordent de cette joie mal cachée... Ne dites pas non, vous l'avez senti comme moi! Et jusqu'à celle-ci, où il a l'air de se préoccuper un peu de moi — parce que je le gêne... Est-ce qu'il peut me reprocher quelque chose, pourtant? J'ai fait ce que j'ai pu, pour me mettre à l'unisson de ses sentiments; je me suis tendue, j'ai fait de l'exaltation, j'ai abandonné tous mes autres devoirs pendant deux ans; et je l'ai laissé repartir dix fois, et il ne m'a jamais quittée que sur un sourire. Mais tout cela, comme si ce n'était rien... Il m'en demande trop, il m'en demande trop...

Ses larmes éclatèrent, et la soulagèrent. J'avoue que je pleurais à côté d'elle, sans rien dire. Puis elle se redressa, et reprit d'une voix changée, suppliante cette fois :

— Est-ce que vous pensez vraiment qu'il en a le droit? Est-ce qu'il n'a pas déjà fait plus que son devoir? Vous me trouvez lâche de refuser?

— Lâche! oh! que non. Ce mot-là n'est pas pour vous. Depuis deux ans, j'admire votre vaillance.

— Alors, qu'est-ce que vous lui répondrez?

— Je lui répondrai ce que vous voudrez.

Ce n'était pas la parole qu'elle attendait. Elle me sentait déjà passé à l'ennemi. Elle me regarda, terrifiée.

— Alors vous aussi, vous lui conseillez de faire

cela? Vous me disiez pourtant l'autre jour que c'était une folie, que ses chefs mêmes ne la lui permettraient pas, avec sa blessure...

— Hélas ! les bonnes raisons ne nous manquent point. Mais, s'il croit que c'est son devoir, que voudront nos raisons? Néanmoins, je tâcherai de le persuader, soyez-en sûre.

— Je vous connais. Vous êtes tous contre les femmes. Vous lui écrirez quelques phrases, et entre les lignes vous lui direz de marcher.

Vingt années d'amitié entre nous ! Voilà ce qu'elles pesaient...

— Je vous connais aussi, dis-je en la regardant. Et j'ai peur, si vous refusiez, que vous ne soyez la première à le regretter.

Le trait porta, car elle pâlit soudain ; son visage se durcit comme un marbre.

— Allons ! c'est bien, je n'ai qu'à me soumettre. C'est la carte forcée pour nous, toujours. Dites-lui qu'il fasse ce qu'il veut. Moi, je n'écrirai rien, je ne dirai rien. Mais voulez-vous la vérité? Les hommes sont tous pareils ; ils suivent leur idée, leur passion : haute ou basse, peu importe, nous en sommes les victimes. Les plus nobles sont les plus durs, voilà tout. J'aimerais mieux un homme qui boirait : on pourrait l'arracher au vin...

Que dire à cette clairvoyance cruelle? D'ailleurs, toutes mes paroles étaient perdues : elle n'avait plus dans l'esprit, dans les yeux, que l'horreur de son nouveau calvaire.

A cette époque, j'avais été rappelé à Paris, dans un service des Affaires Etrangères : je pus aller voir souvent ma pauvre amie, m'occuper de ses fils, lui adoucir l'épreuve, autant qu'il était en mon pouvoir. Son humeur était bien altérée. Elle en voulait à son mari, peut-être moins de sa décision que du détour un peu maladroit qu'il avait pris pour la lui faire accepter. Elle semblait parfois gênée avec moi. Mais elle était surtout mécontente d'elle-même. Elle bourrait ses journées d'œuvres pour les soldats, les prisonniers. Un pli douloureux creusait son front ; elle n'avait pas sa paix intérieure.

Un soir que je lui disais avoir reçu une lettre d'André, elle me dit en rougissant :

— Vous ne lui avez pas raconté, j'espère, la scène que je vous ai faite, à propos de son nouveau commandement... Savez-vous ce qu'il pense de moi?

— Ce n'est pas difficile à savoir : qu'aucune femme ne pouvait mieux l'aider, le soutenir dans son dur devoir.

Je vis que son visage s'éclairait. La noble femme ! Elle voulait s'élever au-dessus de sa misère ; elle recherchait à nouveau la compagnie des veuves, des dévouées, des sacrifiées, pour entrer dans la grande fraternité de celles qui ont tout donné. Pendant deux mois, je fus le témoin de la lutte qu'elle menait contre elle-même pour être la plus généreuse, pour écarter de l'esprit de son mari et du sien l'idée que son sacrifice n'était pas volontaire. Elle ne pouvait supporter d'être celle qui subit, qui n'a pas donné complètement et librement. Peut-être aussi, avec un instinct de femme, elle avait senti son bonheur menacé par ce grief secret, ce doute qu'ils avaient pu avoir l'un de l'autre, et elle le rétablissait, elle le remettait au creuset, pour qu'il en sortît pur, sans paille et sans fissure, au moins pour le temps que la Providence voudrait bien le lui laisser...

Un soir que je venais lui demander à dîner, je la trouvai qui écrivait une lettre. Elle parut surprise, hésita un instant, puis, brusquement, me la tendit :

— Tenez, voilà ce que j'écrivais à André. Je voudrais qu'il sache cela, si jamais il a douté de moi...

Voici ce que je lus :

« J'ai ta lettre du 26 ; je comprends ce qu'elle signifie... Mais je vois que tu es sûr de tes hommes, content de ton commandement : Dieu soit avec toi et avec eux pendant les jours qui vont venir !

« J'ai réfléchi et prié beaucoup, ces dernières semaines. Je suis sûre maintenant que tu as bien fait : c'est moi qui avais tort de vouloir te retenir. Il y a deux mois, j'ai eu un moment d'angoisse et d'aveuglement : la *sécurité* était si bonne... Je t'en demande pardon. J'aurais voulu seulement que tu aies plus de confiance en moi, au lieu de me faire demander mon acquiescement par ton ami... Est-ce que vraiment j'aurais refusé? En mon âme et conscience, je ne crois pas. Je sais que j'ai été souvent égoïste et faible. Mais tu sais que je n'ai jamais été loin de toi, quand il le fallait. Enfin, n'en parlons plus... Je ne garde rien, je donne mon bonheur avec le tien, s'il le faut, notre bonheur, puisque tout nous est commun... »

La voix de Mersennes s'était voilée. Il l'éclaircit, et reprit :

— Quand on voit en venir là une pauvre femme, partie, comme tant d'autres, de très bas — de l'horreur instinctive de la guerre, de l'égoïsme naturel au bonheur, de la révolte contre un ordre de choses qui l'écrase — quand on la voit entrer dans l'atmosphère des sommets, sans nos compensations, sans nos fiertés, seulement pour y suivre un être qu'elle aime et pour être satisfaite de soi, comment ne pas dire que cette ascension dépasse les plus beaux gestes du champ de bataille, et que nos palmes ou nos citations sont gagnées à meilleur compte?

Huit jours plus tard, hélas ! je recevais une

dépêche — c'était convenu d'avance entre André et moi — m'annonçant qu'il venait d'être frappé mortellement à l'assaut de la chapelle Sainte-Fine. Je courus à l'ambulance de Bar-le-Duc : il venait d'expirer. Le lendemain matin, comme j'étais encore là, des lettres arrivèrent pour lui, qu'on me remit. Il y en avait une de sa femme. Je regardai la date : ce devait être la lettre qu'elle m'avait lue, un soir de la semaine précédente. Allais-je la lui rapporter? Une idée m'arrêta : j'avoue que je rompis l'enveloppe, et, je la glissai dans le portefeuille du mort, comme s'il l'avait lue et serrée lui-même.

J'avais eu raison : après le premier flot de sa douleur, quand elle put me parler, la malheureuse me posa deux ou trois questions, et puis tout de suite celle-ci :

— Savez-vous s'il avait reçu ma dernière lettre?

— On m'a remis son portefeuille, dis-je ; le voici.

Elle s'en saisit, l'ouvrit, vit ce qu'elle cherchait. Les sanglots reprirent ; mais il y avait déjà comme une douceur dans ses larmes. « Tout nous est commun... » — Ah ! que c'est beau, une âme de femme...

Paul RENAUDIN.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

La Société des Nations au moment où elle a été fondée était animée par l'esprit de paix des anciens alliés et par certains principes élevés posés par feu président Wilson. Aussi sa force morale était-elle due à l'esprit solidariste entre nations alliées qui s'était accru dans la lutte commune pour la défense des intérêts légitimes et de l'idée de liberté des peuples.

Il me semble incontestable que l'autorité dont jouit dans le monde l'organisme de Genève tient à la force morale qui a créé cet organisme et non aux stipulations juridiques du pacte qui ne confère point à la Société des Nations le caractère de super-souveraineté la plaçant au-dessus des Etats. C'est pourquoi à l'heure actuelle, au moment de l'entrée de l'Allemagne, on pourrait se demander si, en effet, cette Société apporte quelque chose de nouveau dans la vie politique du monde par rapport à l'état d'avant-guerre.

La Société des Nations est composée par les représentants des États, de tous les États, aussi bien de ceux dont les intérêts à certains points de vue sont opposés, que de ceux dont les intérêts sont communs. Il en ressort qu'au point de vue politique, abstraction faite pour le moment des problèmes juridiques, la Société des Nations n'ayant aucune force matérielle ne représente pas un obstacle réel aux forces qui ont toujours provoqué les guerres, telles que le déséquilibre économique entre les États ou les ambitions impérialistes des nations et des gouvernements.

Il est incontestable d'autre part que la procédure de conciliation prévue par le pacte peut contribuer à résoudre certains conflits susceptibles de menacer la paix. Mais cette possibilité de conciliation n'exigeait avant la guerre qu'un brin de bonne volonté de la part des Etats intéressés pour pouvoir être sérieusement envisagée.

N'a-t-on pas, à la conférence de La Haye, voté une résolution reconnaissant non seulement la conciliation, mais l'arbitrage obligatoire qui aujourd'hui à nouveau est redevenu l'idéal poursuivi par les pacifistes?

Cependant la guerre a eu lieu quand même. Et aujourd'hui les sanctions prévues par le Pacte pour punir l'agresseur sont-elles suffisantes pour défendre un pays faible qui serait attaqué, ou pour le préserver de la guerre? Si quelques États à l'heure actuelle voyaient qu'ils pourraient avec peu de risques obtenir de grands profits par la guerre, renonceraient-ils à la faire? J'en doute un peu, tout au moins de quelques-uns des Etats, mais en tout cas il me paraît certain que s'ils y renonçaient ce serait grâce à leur esprit pacifique plutôt que par la crainte des sanctions de la S. D. N. Il s'en suit qu'en réalité la Société des Nations ne dispose pas de forces objectives pour les opposer aux malfaiteurs internationaux qui ne voudraient pas respecter les principes privés de l'appui de la force. Mais alors la question qui se pose est celle-ci : existe-t-il une possibilité de maintenir la Société des Nations avec toute son autorité, sans qu'elle devienne avec le temps une simple fiction et que son rôle ne soit limité qu'à servir de terrain de discussion et de rencontre des diplomates?

Pour répondre à cette question il faut d'abord se mettre d'accord sur ce qu'on attend de la Société des Nations. Nous venons de dire qu'à l'heure actuelle elle n'est pas en état de garantir la sécurité de ses membres, même des uns vis-à-vis des autres — eh bien, doit-elle subsister uniquement pour accomplir certaines fonctions internationales d'ordre secondaire, sans jamais espérer résoudre un jour les grands problèmes de la vie internationale? Ce pessimisme serait, certes, exagéré. Mais notons bien que la Société de Genève

tient à l'heure actuelle la clef de son avenir. Ce qui, à mon avis, constitue la valeur la plus importante de la S. D. N., c'est son rôle d'initiative dans la vie internationale. L'initiative venant de la part d'une organisation dont l'autorité et la compétence sont incontestées, vaut souvent plus pour la paix qu'un pouvoir de commandement effectif. Aussi cette initiative envisagée en rapport avec la disposition pacifique qui se manifeste presque dans tous les pays prend-elle l'aspect d'un pouvoir moral considérable.

Et si la question de la paix se posait ainsi comme une question de bonne volonté, peut-être pourrait-on la résoudre plus facilement qu'on ne le croit généralement.

Il existe actuellement, en décrivant les choses à grands traits, deux tendances dans l'idéologie pacifiste. L'une, c'est l'idée de l'intangibilité des traités, l'autre implique l'idée de modification constante du régime politique, afin de l'adapter toujours aux forces réciproques des États et d'arriver de cette façon à éviter la guerre, en recourant notamment à une procédure arbitrale pour l'examen des traités.

Il est certain que l'Allemagne cherchera à tirer profit de la seconde tendance, en infiltrant cette idée de revision et d'adaptation successives dans les esprits des pacifistes de tous les pays.

Et c'est certainement la victoire de l'une de ces tendances qui décidera en premier lieu de la viabilité et de l'autorité morale de la S. D. N. dans l'avenir. Entre ces deux idées il faut choisir. Si on appliquait la première, la Société des Nations perdrait toute son autorité morale en évoluant vers une coalition de quelques États dirigés contre d'autres États. Si, au contraire, elle se plaçait toujours sur le terrain de l'intangibilité des traités, dira-t-on peut-être qu'elle ne ferait qu'attendre l'éclat d'hostilités sans oser prononcer son avis? Cette opinion serait des plus fausses. Examinons la question de plus près.

Certaines causes des litiges qui mettaient aux prises les nations pendant des siècles étaient à la suite de chaque guerre résolues par un régime créé par le traité de paix conclu. Ce régime était incontestablement légal au point de vue du droit international, conformément au principe « pacta sunt servanda », bien qu'il ne fût jamais satisfaisant pour le vaincu et que souvent il fît aussi accroître les ambitions du vainqueur. Il s'en suit que la paix n'était qu'un régime qui laissait préparer une nouvelle guerre. Ce système dura jusqu'à 1914. L'évolution de l'idée nationaliste au XIXe siècle a compliqué encore le problème en rendant plus aigu le conflit moral qui existait toujours entre les principes « pacta sunt servanda » et « salus republica suprema lex ». La solidarité ethnique de la nation est devenue au point de vue moral un lien plus fort que la solidarité des citoyens du même État. Il y avait là certainement une contradiction flagrante entre la morale et le droit. Et c'est bien dans cette situation difficile que se trouvaient des nations telles que la polonaise, la tchèque et la slovaque.

Les traités de paix conclus après la guerre mondiale ont, dans la plupart des cas, satisfait les aspirations des nations; ils ont aussi établi des règles pour assurer les droits des minorités ethniques. Mais peu d'États se sont soumis aux obligations relatives aux minorités. Et d'autre part il semble illusoire de satisfaire tout le monde par telle ou telle délimitation des frontières. Le fond du problème de la contradiction entre l'intérêt national et les obligations internationales est resté le même. La tradition impérialiste de certains États qui est devenue synonyme du patriotisme aggrave encore la situation. D'autre part on a pu voir, par la douloureuse expérience de la dernière guerre, que l'activité économique des États vainqueurs ou vaincus loin de gagner est toujours exposée à l'échec. A un certain point de vue cette considération pourrait empêcher les guerres, mais elle ne suffirait pas pour résoudre le problème de la paix dans le monde. Quelle doit donc être dans de telles conditions l'attitude de la S. D. N. à l'égard des traités? Faut-il considérer comme juste la formule de Londres signée le 13 mars 1871 à l'occasion de la dénonciation du traité de Paris par la Russie et qui disait : « que c'est un principe essentiel du Droit des gens qu'aucune puissance ne peut se libérer des engagements d'un traité ni en modifier les stipulations qu'à la suite de l'assentiment des parties contractantes au moyen d'une entente amicale ». Cette formule doit-elle être développée et sanctionnée par les stipulations du Pacte de la Société des Nations?

Le Pacte non seulement engage à respecter les traités, mais encore il fait, par l'article 10, garantir le territoire et l'indépendance de tous les membres de la société de même que dans l'article 1er il n'impose pas seulement le respect des traités, mais contient un engagement moral quant à « l'intention sincère de respecter les engagements internationaux ».

Ceux qui sont partisans des modifications des traités de paix veulent démontrer que ces dispositions sont atténuées par l'article 19 du Pacte et qu'il est nécessaire que cet article soit mis en jeu de temps à autre pour adapter le régime politique aux modifications qui se produisent cons-

tamment dans les forces des nations. Cette idée qu'on trouve développée dans la note de l'Allemagne adressée au printemps de 1924 à la Société des Nations est tellement contraire à l'esprit démocratique et aux idées fondamentales du droit des gens, qu'il est difficile de comprendre comment elle a réussi à faire chemin dans certains milieux comme émanant du pacifisme le plus progressiste.

Comment d'ailleurs une démocratie moderne pourrait-elle envisager les discussions sur les questions territoriales? La cession du territoire ne fait-elle pas des citoyens l'objet du commerce? Y a-t-il un gouvernement démocratique qui oserait, sans se dépouiller de toute dignité et d'honnêteté, se plier devant une volonté étrangère et marchander ses citoyens avec un autre État?

C'est une idée qui ne peut surgir que dans les esprits nettement matérialistes ou blasés et sceptiques.

Et d'ailleurs le critérium de justice, même de justice « économique », est impossible à trouver. Si on voulait sauver la paix en donnant satisfaction chaque fois à celui qui crie le plus fort, on arriverait à détruire les fondements de la morale sociale, à anéantir tout le respect de la conscience et de la liberté.

Si on voulait rebrousser chemin, on n'arriverait jamais à faire quelque chose de durable. L'avenir de la Société des Nations est inscrit dans l'article dix, il s'agit seulement que cette Société réussisse à modifier et à atténuer les murs qui séparent les États les uns des autres et que le statut territorial cesse de cette façon d'être toujours l'obstacle de la vie commune des peuples. Ceux qui invoquent constamment et interprètent à leur façon l'article 19 du Pacte ne font qu'ajourner le moment où la paix pourra être consolidée et ils apportent un élément de trouble constant dans la vie internationale.

Il est d'ailleurs puéril de vouloir attribuer à cet article la force de modifier des traités et en particulier les dispositions territoriales des traités.

L'article 19 dit : « L'Assemblée peut, de temps à autre, inviter les membres de la Société à procéder à un nouvel examen des traités devenus inapplicables, ainsi que des stipulations internationales dont le maintien pourrait mettre en péril la paix du monde ».

Le pacte est signé par les représentants des États. L'État moderne n'est pas propriétaire du territoire, mais le territoire, y compris les habitants, font partie essentielle de son être. Aussi pourrait-on faire remarquer qui si un traité est conclu entre quelques personnes, on ne peut dire qu'il est inapplicable parce qu'une de ces personnes veut couper son voisin en morceaux.

Si la question d'inapplicabilité des traités devait être posée, c'est seulement en ce qui concerne les engagements qui ne touchant en rien l'existence des États comme tels ne pourraient être exécutés à cause d'une force majeure. En établissant un lien entre l'article 19 et la célèbre clause « rebus sic stantibus », ce qui n'est imposé par aucun texte, il faudrait aussi remarquer que le traité peut devenir inapplicable, non par la modification de conditions quelconques, mais par le fait que « le seul état de choses, à raison duquel la promesse lui a été faite, lui est essentiel et le changement seul de cet État peut légitimement empêcher ou suspendre l'effet de cette promesse ». (1) La question du territoire est cependant une question de reconnaissance et non de promesse, en sorte qu'en contestant un territoire on conteste l'existence même de l'État.

L'article 19 vise peut-être les dispositions économiques et les différentes conventions ou arrangements entre États, mais il ne peut porter atteinte en aucun cas aux droits qui font partie de l'idée de personnalité de l'État.

La seconde partie de l'article 19 vise les situations internationales qui pourraient menacer la paix du monde.

Assurément cette disposition n'est pas très précise, mais tout de même elle peut se rapporter à l'activité de certains États, comme par exemple, les alliances agressives, les armements exagérés, la propagande des idées dangereuses pour la paix sociale, l'inexécution par certains États des obligations envers les autres, etc., mais en aucun cas le fait qu'un État est tel qu'il est ne saurait être considéré comme une menace pour la paix du monde.

D'ailleurs le principe de l'unanimité des votes de l'Assemblée et du Conseil rend toute interprétation tendancieuse de l'article 19 inoffensive, car aucune résolution prévue par l'article 19 ne peut être prise contre l'avis des États intéressés. Ce principe a été suffisamment reconnu par les juriconsultes éminents de la S. D. N. à l'occasion de l'affaire de Bolivie et du Pérou. Dernièrement un auteur hongrois, Alador Goeller, dans une brochure, très bien documentée et intitulée : *La révision des traités sous le régime de la S. D. N.* cherche à expliquer que l'article 19 prévoit non des décisions, mais des vœux et que les vœux peuvent être émis à la majorité des voix. M. Goeller

(1) Wattel, *Droit des gens.*

dit loyalement que son avis est contraire à l'avis de tous les jurisconsultes et il s'appuie sur un précédent qu'il trouve dans un vote de résolution à la majorité des voix émis par l'Assemblée en 1920. Ce vote a eu lieu, en effet, mais il contenait un vœu adressé par l'Assemblée au Conseil de la S. D. N., ce qui permet de lui attribuer le caractère d'un vote de procédure qui n'exige que la majorité des voix.

Si le Pacte de la S. D. N. contenait vraiment des dispositions du genre de celle qu'on veut attribuer à l'article 19, il faudrait dès aujourd'hui chanter le « requiescat in pace » de l'organisme de Genève. Si la Société des Nations devait être constamment agitée par tous les mécontentements politiques du monde entier, elle serait un instrument dangereux pour la paix, un foyer où on ferait allumer les conflits latents.

Mais son devoir est, au contraire, d'apaiser les esprits, de faire valoir au-dessus des questions litigieuses les intérêts de la civilisation commune des nations, et d'aboutir petit à petit à faire diminuer les frottements de frontières. C'est seulement de cette façon que la solidarité internationale peut unir les patriotismes et devenir élément intégral de l'idéal patriotique. Alors la formule « pacta sund servanda » deviendra le synonyme de « Salus republicae suprema lex ».

Adam DE PIASECKI.

PRINTEMPS D'ILE-DE-FRANCE

(Poème)

Il pleut, mais j'ai senti dans la pluie une odeur
De printemps : écoutez le son neuf de la cloche ;
Un rayon vient dans l'herbe essayer sa splendeur
Et l'herbe semble prendre une âme à son approche ;
Sous le chêne, encor noir et tendu de l'hiver,
Au taillis déjà flotte une touche de vert ;
Des profils passent, comme en songe, sur l'écorce,
Et l'ondée au soleil a la couleur du miel.

Mais vous, ami, tandis que j'admire mon ciel,
Vous qui venez de voir la Provence et la Corse,
Vous accueillez, fier voyageur, avec mépris,
Ce printemps furtif, si fragile, de Paris,
Ce vaporeux printemps tissé sur des jours gris.
Tel, plus troublé que réjoui par la lumière,
Peu sûr, fiévreux, sauvage, eh ! bien, je le préfère
A vos avrils jaillis d'un seul jet triomphant !
Eux sont la joie ; il est le désir de la joie.
Pour que chacun s'étonne et redevienne enfant,
Il suffit qu'on le sente errer, qu'on l'entrevoie,
Tacheté de lueurs, lustré de pluie : un faon
Dans le hallier ; tout l'effarouche, tout l'invite ;
Il garde, même au jeu, l'œil triste, et même en fuite
Il a je ne sais quoi de dansant.

Mon ami,
Montons sur la terrasse après la giboulée :
Voyez, la Seine glisse à longs plis d'or parmi
La clarté qui d'azur à présent s'est voilée ;
Le bruit des branches qui s'égouttent, le clocher
Vibrant d'espace et de sonner Pâques fleuries,
Là-bas la forêt bleue et ses tapisseries,
Cette douceur de la rivière à s'épancher
A travers sa vallée aux formes nuancées
Comme des sentiments tout mêlés de pensées,
Le nuage, d'un modelé si délicat,
Le ciel qui vous regarde avec un air si tendre,
Acceptez de sentir ces charmes sans éclat,
Puis dites quel pays sait mieux se faire entendre,
Quel renouveau reflète aussi fidèlement
Une âme jeune, à se meurtrir déjà savante,
Un être de scrupule et de frémissement
Que le rire païen du bonheur épouvante.

Fernand DAUPHIN.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA SOCIÉTÉ DES NATIONS ET LA DÉFENSE DES NATIONS BLANCHES

La Société des Nations vient de remporter un succès considérable ; il est manifeste que c'est à la prompte intervention du Conseil et du secrétariat général que l'on a dû la solution du conflit gréco-bulgare. On sait aujourd'hui qu'il s'en est fallu de quelques heures que la guerre n'éclatât, guerre balkanique [illegible] comitadjis dont l'Europe eût pu se désintéresser. C'est à voir. Dans la situation tendue où nous vivons, le moindre conflit peut être l'occasion d'un [illegible] général. [illegible] poudres en 1914. Toujours est-il qu'il est cette fois incontestable que c'est à la Société des Nations que

l'on doit de n'avoir pas vu couler le sang. C'est un précédent. Quand le monde entier sera persuadé que l'institution génevoise peut rendre des sentences exécutoires dans des conflits secondaires, on commencera à croire qu'elle peut aussi trancher des différends d'ordre capital et elle sera bien près de devenir le conseil amphyctionique des nations civilisées que ses fondateurs désiraient qu'elle fût. On n'a pas su, ou on n'a pas voulu mettre à sa disposition les forces de coercition qui eussent donné dès l'abord aux petits peuples ou aux peuples affaiblis la sécurité qu'ils attendaient d'elle. Elle n'a pour elle que son prestige; un résultat comme celui-ci l'accroît fort heureusement.

Il faut d'autant plus se féliciter de ce succès que tous ceux qui se trouvent en situation d'examiner d'un coup d'œil d'ensemble ce qui se passe aujourd'hui dans le vaste monde sont de plus en plus inquiets de l'avenir de la race blanche. Notre vieille Europe ne peut plus faire les frais d'une grande guerre. Elle y perdrait à jamais sa couronne. Celle qui vient de la ruiner et de l'affaiblir a porté au prestige qu'elle exerce sur les nations de couleur qu'elle domine un coup presqu'irréparable, et de nouvelles aventures seraient, à n'en pas douter, le signal d'une révolte coloniale où toute notre civilisation, toute la civilisation serait en grand danger de périr.

C'est l'impression, c'est la conviction que donne le nouveau livre de M. Maurice Muret, membre correspondant de l'Institut : *Le Crépuscule des Nations blanches*.

Ces dernières années, M. Maurice Muret a visité l'Afrique du Nord, la Syrie, et plus récemment l'Amérique. D'abondantes lectures, de grandes relations internationales, lui ont donné la facilité d'autre part de réunir des renseignements très précis sur la situation aux Indes, en Extrême-Orient, en Asie Centrale. C'est ce qui lui a permis d'établir, en une collection d'études très serrées et cependant très vivantes, une sorte de bilan de notre situation d'Occidentaux, ou plus exactement de peuple blanc.

Il n'est pas brillant, ce bilan. Certes, nous n'en sommes pas encore à la perspective de voir de nos yeux les hordes d'un nouvel Attila campées sur la place de la Concorde, ni une armée de noirs jeter à la mer nos administrateurs de l'Afrique Occidentale. L'histoire, surtout quand l'histoire devient « mondiale », ne marche pas aussi vite. Comme disait cette dame, à qui un astronome décrivait la mort de la terre par refroidissement dans quelques millions d'années : « Nous avons le temps de nous préparer à la mort », mais ceux qui n'en sont pas encore tout à fait à l'état d'esprit des hommes politiques : « Après nous la fin du monde », ceux qui ont quelque souci de l'avenir de leur race et de la civilisation dont ils sont les héritiers n'en emportent pas moins de la lecture d'un tel livre une grande impression d'inquiétude et de mélancolie.

Sur quelque point de l'horizon qu'il porte son regard, qu'il nous parle de la propagande bolchevique, en Asie Centrale, en Chine, qu'il nous décrive l'état d'esprit de cette jeune Turquie dont nous nous sommes si sottement entichés parce qu'elle se servait de la phraséologie des droits de l'homme, qu'il nous dépeigne la situation de plus en plus précaire des Anglais aux Indes, partout M. Maurice Muret nous montre le prestige de la race blanche terriblement menacé par les peuples de couleur.

Ce cri d'alarme n'est pas nouveau. Des écrivains, des journalistes, des poètes l'ont déjà poussé, mûs par une sorte d'instinct, mais ce qui est nouveau, ce sont les précisions que donne M. Muret, c'est la netteté, l'ordonnance systématique du tableau.

A voir les choses d'un peu haut — qu'est-ce qu'un siècle dans l'histoire de la planète? — l'expansion des nations blanches au XVIIIe et au XIXe siècles, la façon dont elles se sont partagé l'exploitation du monde est un véritable paradoxe historique. Cette expansion, bien entendu, ne s'est faite, ni sans injustice ni sans violence. L'histoire de la colonisation européenne n'a rien d'évangélique, bien que les missionnaires de toutes les confessions y aient leur part. Mais il n'en est pas moins vrai que dans tous les pays où ils se sont installés, les Européens, qu'ils soient Anglais, Français, Belges, Hollandais ou même Russes, ont apporté de l'ordre. Sans doute il arrive que les Nègres du Congo reçoivent quelques coups de chicote de trop ; mais depuis que nous sommes là ils ne sont plus mangés par leurs chefs naturels, ils ne sont plus razziés par les trafiquants arabes. Aux Indes la domination pourtant assez dure des Anglais vaut infiniment mieux que le désordre endémique de ce vieux pays dont les populations mêlées sont les plus dénuées d'esprit politique qui soient au monde. Seulement il est dans la nature humaine d'oublier les bienfaits et de se souvenir des injures. Peut-être même payerons-nous plus cher, nous autres Occidentaux, les bienfaits dont nous avons accablé les peuples de couleur, que les injures que nous leur avons infligées ; telle est l'immoralité de l'histoire. Les armes dont ils se servent contre nous, en effet, ce sont nos idées humanitaires et égalitaires, c'est l'instruction que nous leur avons donnée et qu'ils ont généralement mal comprise. On pouvait sans trop de danger répandre l'Evangile parmi les esclaves noirs ou les coolies jaunes puisque l'égalité des droits, la justice humaine qu'il prêchait

n'était pas de ce monde, mais il n'en est pas de même des droits de l'homme ni du catéchisme socialiste ou communiste. De quel droit, puisque nous professons ce droit, les hommes blancs, qui ne sont qu'une infime minorité, gouverneraient-ils les Noirs, les Jaunes et les Bruns? « En quoi nous sont-ils supérieurs? », disent les chefs de ces peuples formés à nos Ecoles. « Leur civilisation est moins vieille que celle de la Chine et de l'Inde ». Est-elle plus juste et plus humaine? Et pour nous montrer notre imperfection, ils nous citent nos journaux, nos livres, nos discours, notre histoire.

Et peut-être en effet notre civilisation n'est-elle ni plus douce ni plus humaine, ni plus juste que bien d'autres ; mais elle est plus solide, elle crée de l'ordre. Elle a un caractère pratique et légal que n'ont pas les autres. « L'Asie, toute l'Asie, me disait un jour M. Robert de Caix, dont on connaît le rôle important dans l'organisation du mandat syrien, est secouée d'une haine terrible contre l'Europe, mais pour des siècles, peut-être pour jamais, elle est incapable de s'en passer. » C'est incontestable mais le danger, c'est qu'aujourd'hui les Asiatiques sont persuadés qu'ils peuvent s'en passer.

Ce qui est grave en effet, c'est que l'Européen, le blanc, a perdu son prestige. Funeste, peut-être la plus funeste des conséquences de la guerre! Depuis que tant de noirs, de jaunes et de bruns se sont mêlés sur les champs de bataille de l'Europe et qu'ils ont vu de près que dans son pays tout blanc n'était pas nécessairement un grand chef, le blanc, par le seul fait de sa couleur, ne tient plus des centaines de mille indigènes sous son autorité. Tous les coloniaux vous diront que l'esprit des natifs a bien changé depuis dix ans, même dans des pays que leur éloignement semblait garder de toute contagion. Ils sont terriblement au courant de nos querelles, de nos divisions, de nos misères. Les Berbères d'Abdel Krim, les soldats de Sun Yat Sen, le sectateur de Gandhi disent couramment que l'Europe est pourrie, que son temps est fini, que l'heure du déclin est proche. D'autres « colorés » gagnés au bolchevisme, dont la propagande est singulièrement active, non seulement en Extrême-Orient mais dans toutes nos colonies, dressent le prolétaire, le paria des races opprimées, contre l'exploiteur blanc, ou comme ils disent contre l'impérialisme occidental. Certes, les noirs, les jaunes et les bruns, sauf exception, ne comprennent pas grand'chose à notre jargon révolutionnaire, la phraséologie socialiste qui pour nous, même adversaires du socialisme, est pleine de résonances profondes est, pour eux, sans écho, mais ce qu'ils y voient, de plus en plus clairement, c'est une arme contre le maître étranger, le dominateur blanc, arme d'autant plus redoutable qu'ils la lui ont volée. Chez les Nègres d'Amérique, chez les révolutionnaires chinois, chez les métis du Mexique, partout M. Maurice Muret a pu recueillir des paroles de haine et de colère qui donnent le frisson, et après l'avoir lu il est impossible de ne pas se dire qu'il est encore loin le « demain » où comme dit la chanson « l'Internationale sera le genre humain ».

Et ce qui n'est pas moins inquiétant que cette poussée de haine révolutionnaire, c'est ce que M. Maurice Muret appelle le grignotement de la race blanche par les races de couleur, partout où elle est en contact avec celles-ci et où elle paraissait les avoir définitivement asservies. Telle est l'Amérique latine. « Le déclin politique de l'Espagne en Europe même, dit M. Muret, nuit à son prestige dans ces territoires d'outre-mers qu'elle initia jadis à la civilisation occidentale. L'Hispanisme a contre lui le Panaméricanisme attractif et puissant jusqu'au sein même des pays qui le redoutent, et aussi l'indianisme ou nationalisme indien. Celui-ci s'affirme dans la mesure même où les Indiens tentent de prédominer. Il sera demain la doctrine officielle au Mexique. Le héros national des Mexicains est Guantemoc, principale victime des Espagnols, dernier empereur des Aztèques. Brûlé par les Espagnols, il renaît de ses cendres pour couvrir de son prestige les entreprises nationales du Mexique redevenu indien. C'est sa statue que le gouvernement du Mexique offrit en 1922 au Brésil quand ce pays célébra le centième anniversaire de sa séparation d'avec le Portugal. Dans le *Temps*, du 27 février 1925, M. Louis Guilaine a donné une autre preuve de la force grandissante de l'indianisme. La République de San Salvador songerait sérieusement, d'après lui, à changer de nom. Celui qu'elle porte lui paraît trop espagnol et trop chrétien. Elle voudrait s'appeler désormais la République de Cuscatlan du nom qu'avaient donné les Indiens à la région qu'elle embrasse. La capitale San Salvador prendrait le nom moins harmonieux encore d'Atlacatl. Ennemi juré du conquérant espagnol qui attaqua le San Salvador, le cacique Atlacatl défendit sa patrie jusqu'à son dernier souffle. Capturé par le conquistador Alvarado, Atlacatl périt sur le bucher. Tant d'héroïsme mérite qu'on s'en souvienne, mais c'est un curieux phénomène néanmoins que cette apothéose des premiers occupants et cette glorification de leur résistance à l'Espagne. Phénomène curieux, inquiétant aussi. N'en faut-il pas conclure que l'Occident sous ses deux formes, espagnole et anglo-saxonne, compte dans les Amériques des ennemis actifs?

Comment pourrait-on assister avec indifférence à ce revirement. L'enjeu d'une lutte possible? Mais c'est tout simplement la civilisation elle-même. »

L'Amérique blanche, les États-Unis commencent à le comprendre. Peu férus de logique et beaucoup moins empêtrés que nous de scrupules juridiques, ils réagissent d'instinct. Le problème nègre et le problème jaune qui se sont brusquement posés chez eux avec une certaine gravité les ont mis en éveil, mais ils en sont encore à ne voir le péril que chez eux et chez leurs voisins immédiats. Ils ne comprennent pas encore à quel point ils sont solidaires de l'Europe où se trouve leur berceau. Ainsi qu'il est apparu dans l'affaire des dettes interalliées et dans toute leur politique d'après guerre, ils ne voient pas le grand rôle qu'ils auraient à jouer dans la civilisation. Leur attitude envers la Société des Nations, l'espèce d'indifférence bougonne qu'ils manifestent par cette création wilsonnienne est tout à fait caractéristique. Or la Société des Nations par le fait même qu'elle comprend des peuples métissés, des peuples de couleur et notamment le plus puissant, le plus civilisé d'entre eux, le Japon peut beaucoup pour éviter ou du moins pour retarder les funestes conflits. Les grands peuples, les peuples de haute culture y exercent, quoiqu'on dise, une influence prépondérante. C'est pourquoi l'absence des États-Unis est très fâcheuse surtout pour les États-Unis eux-mêmes. A cause de cette absence la puissance blanche la plus menacée intérieurement par la guerre des races, reste à l'écart d'un conseil suprême de la civilisation, où par la force de l'esprit, l'hégémonie de la race blanche s'exerce encore sans conteste.

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

UN ROMAN D'AMOUR (1)

L'Amour sur la Montagne, entendez : l'amour vu dans la haute région où il peut épanouir sa vraie nature et son intime vertu, entre gens de nature assez haute aussi et de vertu assez riche. Non seulement, suivant la parole fameuse de l'Écriture, il n'y a de paix que sur les hauteurs, *Pax in altitudinibus*, mais il n'y a de bonheur que là. On ne saurait être heureux dans la bassesse. « Le bonheur, même moyen, tient dans l'élévation. » En d'autres termes encore, « aimer n'est pas chose facile, aimer est un art — redoutable et merveilleux ». L'art d'aimer : il faudrait rendre à l'expression le sens le plus noble, tout différent de celui qu'elle a pris dans la littérature érotique. Marius-Ary Leblond reviennent à ce beau sens où l'idée de flamme qui veille s'ajoute à celle de feu qui brûle, tandis que l'idée d'ardente inquiétude devient celle d'une conquête sans fin, mieux encore : d'une création continuée.

Voilà ce qu'est l'amour, et la découverte qu'auront à faire les quatre personnages du roman : le peintre Jean Frâne et sa sœur Solange, Marc Pradel, le fiancé, le romancier Daniel Vernoz, celui qui avait le moins à apprendre, car sa vocation de poète et son intuition d'observateur des âmes l'ont déjà mis sur le chemin de la vérité.

Daniel Vernoz s'est formé dans les régions supérieures, au-dessus de la réalité mesquine où il ne trouve « autour de lui rien qui puisse l'intéresser ; au contraire, comme dans les livres tout vit, éclate et tente !.. L'Art dresse devant lui l'aristocratie de l'existence ». Dès lors l'amour lui apparaît l'œuvre d'art de la vie et le voici prêt à lui faire dans la sienne toute la place qui lui revient. Il ne faut pas dire, avec les auteurs, qu'il est « prêt pour la passion », car ce serait tomber dans la confusion la plus grave, la plus contraire à leur pensée profonde, à leur intention essentielle, qui est de distinguer le véritable amour, vaillant, désintéressé, actif et constructeur, héroïque, de cet état d'abdication, d'égoïsme et d'inertie, où la sensibilité seule est exaltée et où nous ne savons plus que subir. Marius-Ary Leblond ne confondent sans doute ici que les deux noms ; mais il n'est pas bon de donner à l'amour celui de la passion, car la confusion des mots favorise celle des choses, et il importe ici de bien distinguer l'une de l'autre. Daniel Vernoz, nous disent les auteurs, désirait la perfection ; sa vie « était une brûlante force, avide d'action... » Nous ne saurions donc nous y tromper, et la suite, aussi bien, le prouve : c'est vers l'amour qu'il tend, c'est lui qu'il attend et qu'il cherche...

Il va le trouver dans la personne de Solange Frâne. Celle-ci est *une jeune fille* : il faut souligner l'expression et la prendre avec toute sa signification. Aujourd'hui en Europe, écrivent nos deux auteurs, les hommes n'aiment plus les jeunes filles, elles n'intéressent pas les romanciers. Il y a du vrai, encore que ce soit peut-être moins vrai aujourd'hui qu'hier. Les auteurs de *L'Amour sur la Montagne* ont voulu réagir contre cette disposition, et Solange

(1) Marius-Ary Leblond : *L'Amour sur la Montagne*. 1 vol. in 12°. Les Éditions de France.

est un personnage dans lequel ils ont mis manifestement leurs complaisances. La voici, « avec ses beaux yeux d'innocence et de soleil, son rire étincelant et chaud, presque un peu fou et délicieux ». Elle a dix-sept ans. Elle est déjà fiancée. Mais elle ne sait point ce que c'est qu'aimer. Peu à peu, comme elle prend Daniel ! « Ce n'est qu'un joli être inconscient... Hé ! c'est cette inconscience même qui me charme et me grise ! » Un être de jeu, de caprice et de féerie, oui ; cependant « cette tendre Ariel allait faire rayonner en lui, dans le prisme de chaque jour, toutes les forces vives de sa secrète personnalité ». Elle allait donc le révéler à lui-même, et voilà pourquoi, en si peu de temps, il l'aimait. « Il reconnaissait — pour la première fois ! — que l'amour *est une découverte de soi-même*, une révélation éblouissante qui vous est faite de tout l'essentiel de votre être que vous ignoriez. »

Se voyant ainsi dans ce qu'il a de plus réel et de foncier, Daniel Vernoz comprend aussitôt qu'il lui est « impossible de renoncer avec violence, même dans le coup de foudre de l'amour, à toute sa raison, au constant idéal de sa conscience : que l'Artiste ne doit faire souffrir personne !... » L'Artiste seulement? Non certes ; mais l'artiste plus que tout autre, parce qu'il est plus conscient, plus réfléchi, préparé par la force de sa sympathie et de sa générosité, « par la communion religieuse de son art, à voir avec puissance la douleur des autres ».

Comment donc en sont-ils venus là, elle et lui, Solange Frâne, la jeune fiancée de Marc Pradel, et Daniel Vernoz — qui s'est senti attiré vers Marc comme un grand frère aîné, affectueux et protecteur? Il se sent lié au jeune homme, et il goûte pleinement « tout ce qu'il y a de supérieur dans l'amitié par laquelle on entraîne un compagnon de sa race d'âme à la vertu virile ». Mais le compagnon avait encore, quand il l'a rencontré, beaucoup de chemin à faire. Il n'était pas à la hauteur de son rôle, et Solange s'est tournée vers Daniel Vernoz parce que Marc ne suffisait pas à la tâche d'éveiller son âme à la conscience d'elle-même. Le défaut dont il souffrait — sa jeunesse — est de ceux qui passeraient tout seuls, avec un peu de temps ; la cinglante leçon lui ouvrira l'esprit plus vite. Il comprendra, il apprendra que *celle qu'on a découverte par son instinct, il faut la retenir par son intelligence.*

Cette leçon, il ne pouvait l'entendre et elle ne pouvait lui servir que si elle lui était donnée par un rival trop généreux pour profiter de sa victoire. Daniel Vernoz a commencé par s'éloigner, par fuir afin de s'arracher au péril, d'y soustraire Solange, et il a laissé le champ libre aux forces réparatrices de la Jeunesse et de l'Amour.

Beaucoup plus complexe et plus difficile à comprendre, Jean Frâne, « l'Indépendant », a trente-huit ans. Son œuvre de peintre est à peine ébauchée, et pour qu'il fasse ce qu'il est capable de faire, il faut qu'il s'isole en face de la nature, qu'il se mesure : « Je veux être égoïste ! » Artiste de la sensation, il ne voit rien au delà : « sentir ; le reste, c'est mentir. Sentir, toujours, en tout ». Il a, d'ailleurs, ce sens cosmique qui, chez certains artistes modernes, a pris la place du sentiment de la nature ou plutôt l'a élargi jusqu'aux limites de l'univers et pénétré de l'harmonie de ses lois. Dans le calme de sa résidence d'Auvergne, où, goûtant la réfection de son être, il pense « à une avarice des actions et à une générosité des sentiments » comme à un remède pour ceux qu'il aime, il écrit à Daniel Vernoz : « Il est bon d'être emporté dans le mouvement des astres, avec la résignation, en sentant au travers de l'espace la chaleur de votre main ». Il fait cas de l'amitié, non de l'amour, et il y a toujours du mépris dans le sentiment le plus tendre que les femmes lui inspirent, — *les femmes qui ne produiront jamais aucune œuvre.* Il pense qu'elles sont, comme les fleurs, « des êtres créés pour épanouir notre volupté » et il proclame : « Un artiste ne doit pas être entravé ! » L'art est supérieur à la vie, qu'il faut, si l'on veut créer une œuvre, lui subordonner, impitoyablement.

Pourquoi a-t-il appelé près de lui, près de sa sœur, Daniel Vernoz? Pourquoi a-t-il énoncé devant le romancier, dont le profond émoi ne pouvait échapper à la sagacité de son observation de peintre, les idées les plus propres à le jeter sans scrupule dans la pleine liberté de l'amour? Et maintenant qu'ils sont là, au centre de ce décor de cimes incultes où « l'homme se sent exhorté à la passion farouche du bonheur », il lui rappelle « que Stendhal fait monter son Julien Sorel au col de l'Arc pour qu'il prenne conscience de sa force », et il ajoute : « Il me semble qu'il nous suffit de prendre ici conscience de nos cœurs ». Voilà sans doute son secret : il voulait réveiller Marc et Solange, ce couple de fiancés, endormi dans son trop jeune et trop naïf bonheur, non pas les séparer, mais « les stimuler à l'art cruel du bien », les habituer aussi « à cette idée que le bonheur des uns, le plus souvent, se nourrit du malheur des autres ». Quels risques tout de même il a fait courir aux trois cœurs ! Et il ne savait pas, j'imagine, lui qui met si résolument l'art au-dessus de la vie, combien Vernoz, tout différent de lui et pour qui la vie est bien supérieure à l'art, pouvait souffrir de cette épreuve — à moins qu'il n'ait jugé qu'elle lui serait bonne aussi, en fin de compte, parce qu'elle nourrirait son art : il est bien capable d'un tel raisonnement et d'un tel calcul.

Vernoz, en effet, sort enrichi de la cruelle expérience, et le jeune Marc, en sort transformé avec Solange. Quand Frâne se donne la peine de regarder la vie en face, à la bonne heure ! Voilà un artiste qui sait parler en homme. Mais on peut se demander s'il reste fidèle au dogme essentiel qu'il avait, comme artiste, proclamé d'abord : sentir est tout. Voyez-le dans ce curieux chapitre II de la 4me partie, justement intitulé *Intervention*. Ah ! oui, il intervient et il faut voir comment, au moment où Marc, après le départ de Vernoz, aiguillonné par une rage voluptueuse « de détourner impérativement Solange du souvenir, de toute compassion, s'élançait vers elle, l'attirait contre soi et agissait en maître ». Il leur reproche leur insouciance, leur jeu puéril et anachronique aux Paul et Virginie, et demande à Marc *ce qu'il s'est imposé*, lui qui prétend s'accorder une compagne, des enfants, propager la vie..... « *Il faut s'assurer d'être un homme avant d'oser s'approprier une femme!..*: Le moins que puisse faire un garçon intelligent, c'est de savoir de quel prix est fait son bonheur : vous deux, vous en jouiez comme des *enfants!* » Le jeu est fini et pour ces deux-là, maintenant, la vie commence. Ils l'ont apprise dans ces hautes régions sereines où nous sommes tentés de chercher la paix. La paix des villages, la tranquillité des cimes ! Quelle ironie ! « Là, au contraire, montent jaillir les plus âpres passions couvées dans la plaine ; il n'y a de cime que dans la conscience de quelques hommes..... »

Marius-Ary Leblond ont voulu nous montrer deux de ces hommes, qui représentent deux attitudes devant la vie, deux conceptions opposées des rapports de la vie et de l'art. Est-ce par un dessein délibéré, est-ce par la logique intime de leur œuvre, que les auteurs de *L'Amour sur la Montagne* aboutissent à la conclusion assez imprévue, assez singulière en apparence, assez normale en réalité, par laquelle l'un et l'autre se mettent en contradiction avec leur doctrine? Daniel Vernoz, qui subordonne avec tant de décision l'art à la vie, ne retirera finalement, de cet épisode de sa vie, qu'un enrichissement de son art ; et Jean Frâne, qui sacrifie d'un si ferme propos la vie à l'art, s'éloignera, bouleversé, mais heureux, de ses pinceaux et de sa solitude pour courir — quand il apprend qu'une femme à qui il ne comptait donner que peu de lui-même vient d'être mère — à l'appel de la vie.....

Il convenait, nous semble-t-il, d'insister sur la signification de ce livre parce qu'elle atteste la persistance, dans notre roman contemporain, et le renouvellement aussi, de la plus haute et de la plus constante tradition de notre littérature. *L'Amour sur la Montagne* est une œuvre de psychologie savante et d'idéalisme très conscient, très réfléchi, très concret. Elle ne nous élève au-dessus de la vie qu'en gardant toujours le contact avec elle, et sans jamais se perdre dans l'éther — ou les nuages — de l'abstraction. De grands problèmes sont agités là : celui des rapports de l'art et de la vie, celui du mariage de l'artiste, celui du mariage dans la jeunesse, et celui même de la nature de l'amour. Nous pouvons nous y plaire, nous y attarder, les discuter avec les auteurs et avec nous-mêmes. Mais nous pouvons aussi, et plus facilement encore, les laisser là où ils sont, enveloppés dans le roman, tissés dans sa trame, et lire le roman pour son propre attrait, pour l'intérêt de l'action, des personnages et des épisodes, pour la vérité de sa poésie et la poésie de sa vérité. Car il est plein de vérité, et sa récompense c'est que cette vérité, comme il arrive toujours, rayonne en poésie. Paysages d'Auvergne et de Savoie, âmes d'artistes ou de très jeune homme et de très jeune fille, tout cela ne peut être vrai sans être poétique, et cette double richesse donne à l'œuvre une substance précieuse en même temps qu'elle la baigne d'une double clarté.

La vérité humaine prend nécessairement toujours, dans une œuvre d'art, le visage d'un temps. Il y a peut-être, à cet égard, quelque indétermination dans le livre de Marius-Ary Lablond. Des détails précis, qui font points de repère — allusions à Albert Samain, aux samedis de José-Maria de Hérédia — nous permettent d'attribuer à Daniel Vernoz une vingtaine d'années aux environs de 1900. Comme il en a trente dans le roman, il faudrait localiser celui-ci vers 1910. Or il n'est pas douteux que les auteurs n'y aient mêlé beaucoup de traits qui sont d'aujourd'hui et ne l'aient baigné d'une atmosphère qui n'est déjà plus celle d'hier. Eux-mêmes nous invitent — ou leur éditeur, qu'on doit considérer comme leur interprète — à voir dans Jean Frâne « le peintre indépendant, libertaire, élégant, raffiné, représentant le style qui vient de fleurir à l'Exposition des Arts Décoratifs ». Solange, aussi, est une jeune fille très moderne, et Marc lui-même résout brusquement le problème de sa vie matérielle en entrant dans une maison d'automobiles, ce qui sent, si j'ose dire, la solution d'après guerre. Et voilà bien pourquoi, à quelques années près, les dates prennent tant d'importance aujourd'hui : la formidable coupure qui divise les deux périodes d'avant et d'après-guerre, marquera peut-être la division de deux siècles en rejetant la première dans le dix-neuvième dont elle n'est qu'un prolongement, tandis qu'on pourrait faire commencer avec la seconde le siècle présent. Il y a là des

conditions très particulières auxquelles devront prendre garde les romanciers.

Enfin je voudrais exprimer le regret, en un temps où le respect de la langue devient un pressant devoir, que deux écrivains aussi bien doués en prennent quelquefois à leur aise avec trop de désinvolture et se laissent aller trop complaisamment jusqu'au barbarisme. Qu'on accorde, si l'on veut, des circonstances atténuantes à *sourieuse* : le mot est joli, et pourquoi ne pas accepter qu'il dérive de sourire comme rieuse dérive de rire? Mais *morbidité, sensitivité, primitivité, impulsivité* sont à bon droit maintenus hors du dictionnaire comme inutiles et hideux. *Navrance* n'est ni plus correct ni guère meilleur. Il n'est pas français de dire *fixer* quelqu'un pour le *regarder fixement;* l'expression revient à plusieurs reprises. Le verbe *spiraler* pour *monter en spirale* est bien risqué; de même *s'escarper.* Il ne vaudrait pas la peine de relever ces taches chez de mauvais écrivains. Mais le cas est trop différent ici pour que je résiste à la tentation d'écheniller des roses. Et je ne m'en tiendrai pas au vocabulaire : il y aurait aussi, parfois, quelque chose à dire contre la construction. Que les auteurs veuillent bien regarder de près cette phrase (p. 250) : « Il pencha la tête sur son épaule, regarda de biais, et, levant tour à tour ses deux pinceaux, *de touches grises puis de touches rosées,* caressa imperceptiblement *d'arabesques impondérables* les ondes déjà fixées dans leur rythme permanent. » J'ai souligné deux compléments indirects qu'il n'est ni tout à fait correct ni encore moins agréable de disposer ainsi dans la phrase.

Mais laissons cela. Nous avons, pour finir, une remarque plus importante à présenter. Les auteurs de ce remarquable roman psychologique ajoutent ainsi une note nouvelle à leur œuvre si riche et si variée. Nés à l'Ile de la Réunion, et venus en France fort jeunes, ils débutèrent sous l'influence du réalisme, avec un roman parisien, *Les Vies Parallèles* et un roman exotique, *Le Zézère.* Dès lors l'exotisme tient une grande place dans leur œuvre. Le heurt des races algériennes dans l'*Oued,* celui des Malgaches et des Européens dans *Sortilège et Fétiches,* d'autres peintures de l'Océan Indien dans *Jardin de Paris, Anicette et Pierre Desrades,* ne les détournèrent pas de la grande patrie dont le génie colonisateur les aida si puissamment à comprendre le génie civilisateur. C'est avec leur roman, *En France,* qu'ils obtenaient le prix Goncourt. L'exotisme n'est d'ailleurs pour eux que la forme la plus profonde et la plus large de l'humanisme, de même que le roman parisien, loin de se borner à recueillir les vices internationaux du boulevard, doit révéler les plus hautes élites. L'évolution des Leblond devait donc les conduire aux œuvres où s'affirme un idéal, et tel est bien le caractère de leurs romans des dix dernières années, depuis *Le Miracle de la Race,* que son apparition à la veille de la guerre ne nous permit pas de signaler comme il le méritait, et qu'on vient fort à propos de réimprimer, jusqu'à *L'Amour sur la Montagne* auquel nous avons cru devoir faire une large part dans cette chronique du Roman. La courbe que dessine l'évolution de cette œuvre est dans sa phase ascendante : nous ne serions pas surpris qu'elle n'eût pas encore atteint son point le plus haut.

Firmin Roz.

LE THÉATRE

ROBERT ET MARIANNE

La comédie que vient de faire représenter avec un succès éclatant M. Paul Géraldy au Théâtre Français, lieu ordinaire de ses triomphes, pose un problème d'autant plus général que le titre même de l'œuvre est plus particulier. Il semble d'abord que le jeune auteur dramatique se soit uniquement préoccupé de nous intéresser aux deux personnages dont il nous donne le prénom et à leur intimité sentimentale. Or, c'est l'homme et la femme d'aujourd'hui qu'il a mis en présence, et non dans l'amour, mais dans le ménage.

Une des caractéristiques principales, — peut-être l'originalité essentielle — des personnages et du théâtre de l'auteur d'*Aimer,* c'est la prédominance de l'intelligence sur la sensibilité, de la vie sociale sur la vie personnelle. Tout le second acte de la pièce nouvelle constitue un débat presque philosophique, quasi abstrait, entre les deux conjoints que façonnent aujourd'hui nos mœurs : l'homme enfiévré d'affaires et de succès, la femme grisée de sa personnalité. La querelle de ce couple est donc assurée d'éveiller chez beaucoup d'autres couples un long écho. A cet égard, on peut affirmer que Paul Géraldy vient de faire un nouveau progrès dans sa voie naturelle et qu'il ne s'est jamais élevé si haut dans cet art de faire admettre au théâtre un débat intellectuel et social. *Amer intellectualis* disait Spinoza : on pourrait dire que Paul Géraldy a porté sur la scène un pathétique intellectuel.

Marianne est une jeune fille, petite nièce tout à la fois des héroïnes de Pailleron (dans l'*Étincelle*) et des héroïnes d'Ibsen (dans *Maison de Poupée*). Elle a vingt-cinq ans. On l'a demandée en mariage bien des fois, mais en vain. Elle est tout à la fois affranchie et innocente, très pure surtout, hardie et timide. Pourtant elle en a assez de vivre dans ce provisoire que constitue pour une jeune fille l'attente du mariage. Elle vient donc demander à Robert un conseil : faut-il qu'elle se marie sans amour?... C'est au bord de la mer, dans la villa même de Robert. Lui, il est un bon fils, un bon ami, un bon amant, et un homme d'affaires dans le style de maintenant. Il nous apparaît en joueur de polo. Il a donné à son domestique l'ordre de faire ses malles. Il part soudainement : pourquoi?... C'est alors qu'apparaît Marianne. C'est à cause d'elle qu'il avait décidé brusquement de fuir. Il l'aime. Il ne sait pas qu'elle l'aime aussi. Il l'apprend par cette visite. Mais il n'est pas digne d'un tel amour. Il n'a jamais connu que les autres, ceux qui passent. Peu importe à Marianne. La vie n'est pas une longue existence, mais un grand instant... Ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Peu importe que Robert ne croie pas au mariage : il suffit qu'il croie à Robert et à Marianne... Son cœur éclate en lyrisme.

Ce premier acte est peut-être ce que Géraldy a écrit au théâtre de plus parfait. Il est orné d'une très jolie scène entre Robert et sa mère, qui nous précise son caractère dominateur et absorbant, et d'une autre scène plus émouvante encore entre Robert et son ami le Banquier, qui nous précise la fidélité et la noblesse de son cœur. On y trouve ce mot exquis : « Les amoureux parlent trop, les amis, pas assez... »

Le second acte commence deux ans et demi après : nous retrouvons, non plus Robert et Marianne, mais deux conjoints. L'amour avait accordé leurs âmes, mais la société fait diverger leurs existences. Robert est à ses affaires : il voit des hommes. Marianne, elle, n'a pas d'occupations : elle voit des femmes!... Elle n'a pour se développer ou se soutenir que son mari qui n'y pense pas. Elle a perdu ses anciens goûts : en a-t-elle formé de nouveaux?... Elle vient de se meubler un salon qui la ravissait : il ne plaît pas à Robert. Elle ne sait plus s'il lui plaît encore à elle-même après cette déconvenue?...

Elle croyait partir avec Robert en Italie. Mais un succès, une élection à la Présidence d'un consortium, oblige Robert à différer encore cette semaine de congé. Puisqu'elle ne pourra s'expliquer à Rome, il faut donc qu'elle le fasse à Paris. Elle le fait et son éclat, qui a valu à Mme Piérat un triomphe, constitue en effet le fond même de l'œuvre. Marianne est déçue. Elle n'a pas trouvé dans le ménage le milieu qu'elle attendait. Elle espérait s'y développer : elle s'y étiole. Elle avait attendu de son mari qu'il contribuât à définir sa personnalité : il l'étouffe. Elle n'est plus elle-même... Oh! certes on ne l'entend formuler contre Robert aucun des griefs habituels des jeunes femmes et il n'est pas même fait allusion à leurs rapports amoureux. Il ne semble pas que Robert soit infidèle. Il est seulement distrait et despote, tout à la fois. Ce n'est pas un conflit d'amour, mais un conflit social. Marianne défend sa personnalité, rien de plus. Aussi Robert ne comprend-il pas grand'chose à ses revendications. Au dernier acte, les yeux de Marianne vont donc s'ouvrir. Son mari a un gros accident dans les affaires et il en résulte qu'il n'est pas aussi fort, — ainsi que tous les hommes — qu'il le paraissait. Il y a donc auprès de lui un rôle à jouer pour une femme... De plus sa mère, qu'il aimait tant, vient à mourir soudain : pourquoi l'épouse ne prendrait-elle pas cette succession maternelle?

Après quoi faut-il gémir, une fois de plus, sur l'injustice nécessaire de toute critique, dès qu'elle s'adresse à une œuvre supérieure? Une œuvre supérieure, en effet, est nécessairement discutable, alors qu'on ne s'attardera pas à un plat vaudeville : on rend toute de même compte de l'un comme de l'autre et le public peut se tromper sur les réserves qui seront esquissées pour l'ouvrage important, alors qu'il n'y en a point pour le médiocre ou l'inexistant. L'estime risque ainsi de paraître moins admirative que le mépris!

Ce nonobstant, je n'hésite point à élever *Robert et Marianne* au noble rang des pièces qui méritent qu'on les étudie.

J'ai marqué tout de suite ce qui constitue le mérite et l'originalité de l'étude que Paul Géraldy a fait du couple moderne dans le ménage qui leur est imposé par nos mœurs et principalement par l'esprit nouveau des femmes. Comme réserve dans l'exécution, il m'a semblé que le débat restait trop théorique et, pour les deux personnages, insuffisamment passionnel. Avec beaucoup de désinvolture et de justesse dans l'esprit, Géraldy a estimé qu'il n'était pas né-

cessaire de motiver le conflit qui surgit dans ce ménage, tant il est nécessaire et général : il suffisait de le peindre. En quoi il a tout à la fois raison et tort; raison, intellectuellement : tort, dramatiquement. Le spectateur s'intéresse d'autant plus à une scène qu'il en connaît mieux les personnages et en soupçonne davantage les dessous. Or, depuis deux ans et demi, que s'est-il passé, au juste, entre Robert et Marianne? Comment se sont-ils aimés? Ne s'aiment-ils plus? Pourquoi n'ont-ils pas d'enfant? Si Marianne n'a pas été déçue sensuellement, comment cette satisfaction amoureuse ne compense-t-elle pas en elle son instinct de revendication morale ou du moins comment ceci l'emporte-t-il sur cela? Malgré tout, Marianne, pour ces raisons, semble parfois s'énerver dans le vide... J'entends que le caractère abstrait de son inquiétude est le sujet même et que c'est par là qu'elle est essentiellement contemporaine... Mais n'y aurait-il pas avantage à ce que cela, du moins, fût marqué?

En tout cas, présentés tels qu'ils sont l'un et l'autre, le troisième acte n'a pas l'air de répondre au second, très exactement... Marianne réclamait une personnalité qui lui permît de s'affranchir de la domination de son mari... Elle trouve une personnalité qui va consister à s'occuper de lui... Avant, il n'avait pas besoin d'elle, c'est entendu... Après, il sera son obligé. Il n'en reste pas moins qu'elle sera réduite, littéralement, à l'état de moitié. Elle finit par où commencent, d'ordinaire, les femmes amoureuses. Il est vrai que le chemin par où l'a conduite l'écrivain était pour nous bien intéressant.

En résumé, les rares mérites de Géraldy se sont confirmés et approfondis dans cette dernière œuvre où il a permis à Mme Piérat de surpasser ce qu'elle fut dans *Aimer*. Peut-être ce progrès est-il compensé par ce léger excès d'abstraction qui, par instants, ralentit un peu le mouvement et refroidit l'impression.

Gaston Rageot.

LA MUSIQUE

THÉATRES-LYRIQUES

I. — A l'Opéra-Comique

Deux reprises

On a beaucoup dit que l'Opéra-Comique avait changé de directeurs. Le *Journal Officiel* a même dû l'annoncer. Mais, quand on écoute *Manon*, ou même *Le Chemineau*, on se soucie peu du *Journal Officiel* et l'on apprécie le spectacle musical d'après ce que l'on voit et l'on entend. Et alors on se dit : « A part les impôts qui augmentent et le prix des places qui imite les impôts, rien n'est changé en France, même à l'Opéra-Comique. »

Toutefois, il ne faut jamais désespérer. On doit même faire crédit aux deux nouveaux directeurs, M. Ricou et M. Masson, puisqu'après avoir repris un *Chemineau* qui appartient surtout à la province, ils ont remis à la scène *Le Rêve*, de M. Alfred Bruneau, et *La Boîte à Joujoux*, de Claude Debussy.

Le Rêve, il y a plus de trente ans déjà, s'imposa par son lyrisme sincère, ses accents justes et profonds, et par son atmosphère d'émouvante poésie. Dans cette pièce moderne, grâce à la magie de la musique, la réalité apparaît baignée de mystère, et comme auréolée par la surnaturelle lumière qui tombe des vitraux de la cathédrale et qui se mêle, parmi les volutes de l'encens, aux lentes psalmodies des chants liturgiques.

Pour la reprise, la pièce a reçu enfin les costumes qui lui conviennent. On aura grand plaisir, maintenant que l'époque du second empire prend le charme des choses lointaines, à revoir les costumes qui disparaissaient alors que certains de nous arrivaient seulement à la vie et que d'autres n'étaient pas encore nés. Et on applaudira une distribution remarquable, où se détachent Mme Yvonne Brothier, M. Friant et M. Henri Albers.

L'autre œuvre que nous présente l'Opéra-Comique est la *Boîte à Joujoux*. On a déjà vu, dans d'autres théâtres, ce ballet que Debussy composa pour illustrer le scénario et les dessins de M. André Hellé. On sera heureux de le retrouver place Favart, fort bien réalisé par un excellent orchestre, et remis à la scène avec beaucoup d'esprit et de goût. Les jouets qui s'animent, les poupées, les soldats de bois, les moutons à roulettes, gentils comme les brebis de Mme Deshoulières, et qui glissent « dans les prés fleuris qui bordent la scène »,

tout cela ne peut manquer de plaire aux enfants et même aux grandes personnes... Mais cela peut paraître un peu longuet. Les joujoux, parfois, n'ont pas beaucoup de conversation.

II. — *A l'Opéra*

Trois Œuvres nouvelles

L'Opéra, depuis quelque temps déjà, est dans une période fort brillante. Il a su le mériter par une activité constante et dirigée avec intelligence. Nous avons souvent signalé les efforts de M. Rouché : ils rendent un éminent service à la musique française ; ils maintiennent aussi au répertoire les œuvres les plus efficaces pour élever le goût du public.

En un même soir, l'Opéra vient encore de monter trois œuvres récentes de trois « jeunes » musiciens français.

Brocéliande est un conte féerique, où un beau poème de M. Fernand Gregh est utilisé comme libretto par M. André Bloch. Voici donc une clairière, dans une forêt de rêve. Un étang frémit, sous les rayons obliques et pâles de la lune. Dans les roseaux, des grenouilles vertes et lustrées, aussi charmantes que des coryphées d'un théâtre lyrique, bondissent, sursautent et chantent *Brékékékex* comme si elles avaient lu Aristophane. De blanches théories de fées, dûment stylées par M. Chéreau, évoluent autour d'un vieux chêne, qui doit ressembler comme un frère aux noueux et augustes solitaires de Barbizon.

Soudain, des fanfares : un seigneur empanaché vient inviter, cérémonieusement, toutes les fées au baptême de la Princesse. Toutes, sauf une. Et celle-ci, c'est la vieille fée Carabosse : on ne l'avait pas remarquée, sur la branche d'un arbre où elle perchait comme une chouette. Si bien que la fée Carabosse, vexée de cet oubli, se vengera. Séance tenante, elle invente le *Conte de Perrault* intitulé la *Belle au Bois Dormant*. Et nous voyons au fond de la scène, comme dans une tapisserie animée, la belle Princesse qui dort avec toute sa cour, jusqu'au jour où le Prince Charmant lui apporte le baiser de la jeunesse et de l'amour.

Pour cette féerie, M. André Bloch écrivit une musique délicate, fluide, vaporeuse, et très finement colorée. Peut-être, dans le vaste cadre de l'Opéra, semble-t-elle un peu menue ; les idées paraissent courtes ; elles se répètent plus qu'elles ne se développent parfois ; elles reparaissent par petits fragments, avec trop de similitude. Mais combien l'orchestration est soignée, méticuleuse, et pleine de jolies trouvailles de détail ! Enfin le style, moderne sans rien de suspect, a de l'unité, de l'élégance, de l'esprit, et aussi ce tact et cette sûreté qui sont déjà des preuves de maîtrise.

Les six fées, grâce à Mmes Lapeyrette, Ferrer, Laval, Bonavia, Caro et Courso, constituent un remarquable ensemble vocal. M. Thill fait apprécier le timbre si agréable, l'éclat et la douceur de sa voix.

***

L'Ile désenchantée est une sombre histoire. Personne n'y peut croire ; et la musique, malgré ses qualités, ne suffit pas à stimuler ou à réveiller l'attention.

Dans une île sauvage et sous un ciel inclément, d'étranges prêtresses maudissent l'amour et sacrifient des hommes. L'une de ces vestales tournées à l'aigre, vous le devinez déjà, ne peut manquer d'être amoureuse. Un naufragé arrive à point nommé. Elle l'aime. Toutes les autres, avec une jalousie toute naturelle, veulent tuer cet homme trop heureux.

Coup de tonnerre et coup de théâtre : les rochers s'écroulent, les vestales excessives meurent comme par enchantement, et le couple qui aime célèbre le printemps et la vie, parmi des arbres pleins de fleurs et de chants d'oiseaux.

La partition est de M. Henri Février. Jadis, avec *Monna Vanna*, ce musicien avait donné plus que des promesses. Ensuite, il ne les a tenues qu'en partie. Son œuvre nouvelle prouve un compositeur de talent ; mais elle est trop dominée par des souvenirs de plus d'une musique et notamment par ceux de l'œuvre wagnérienne. Quand on lit un texte où il y a des citations, on voit des guillemets qui s'ouvrent et d'autres qui se ferment. Dans cette partition, les guillemets sont prêts à s'ouvrir, mais peu disposés à se fermer. Une telle suite de réminiscences, évidemment involontaires, donne à l'auditeur le désir du texte complet et véritable. Rien n'est plus dangereux que de ressembler — de ressembler trop ou pas assez — à un maître très connu, et même à plusieurs.

La distribution mérite des éloges, et notamment Mlle Bourdon et Mlle Caro. Quant à M. Franz, il prouve à nouveau ses belles ressources vocales et sa science du chant.

***

Les Rencontres sont un ballet fort agréable. Les danseuses y dansent pour danser, et sans aucune préoccupation d'une intrigue théâtrale. Mais pense-t-on beaucoup à la littérature, lorsqu'on voit les gracieuses et fantasques évolutions de Mlles Spessivtzeva, Rousseau, Lorcia, de M. Peretti, et de

vingt ballerines qui font chanter dans la lumière une mouvante et fluide symphonie de formes et de couleurs?

Le décor est remplacé par des draperies d'un ton unique et neutre, sur lequel des réflecteurs font tomber des zones de lumière colorée. Par côté, d'autres réflecteurs projettent des bandes de clarté ; si bien que les danseuses, en se déplaçant sur la scène, tantôt découpent une indécise silhouette sur le fond onduleux des draperies, et tantôt, avec un relief éblouissant et vigoureux, accusent leur sveltesse, leur jaillissement, dans la netteté d'une lumière frisante.

Pour ces quelques scènes chorégraphiques, une ingénieuse partition fut écrite par M. Jacques Ibert. Nous avons déjà signalé le talent de ce jeune musicien, à propos d'œuvres exécutées au concert. Son ballet ne nous a nullement déçu. Sa musique a du mouvement, du rythme, de l'allant, et « elle plaît », ce qui est la grande qualité. L'auteur cherche du nouveau, et il en trouve souvent. D'autres fois, il donne encore dans de faciles cocasseries, qui furent à la mode l'autre hiver ; il verra, sans doute bientôt, que ce n'est pas le fin du fin. Il entendra aussi que plusieurs passages sonnent creux.

Mais voici ce qui importe le plus : M. Jacques Ibert est un compositeur heureusement doué ; les amateurs le savent désormais ; et il peut compter sur leur plus sympathique attention.

Adolphe Boschot.

LES LIVRES D'ÉTRENNES

Nos lecteurs nous demandent de leur signaler quelques livres convenant particulièrement aux enfants. Recommandons-leur les suivants qui satisferont des âges différents.

Les adolescents apprécieront un très beau volume où Claude Farrère conte, avec le talent de coloriste qu'on lui connaît, ses impressions de voyage en Extrême-Orient (1).

Aux amateurs de romans, il serait superflu de faire l'éloge de Mathilde Alanic : l'amusant récit qu'elle intitule *La petite Miette* lui a valu le prix Jules Favre, décerné par l'Académie Française (2).

Préfère-t-on d'anciens et illustres chefs-d'œuvre, voici un fragment du grand roman humoristique et satirique de Swift : *Gulliver à Lilliput* (3) ; ou encore le morceau célèbre de Paul-Louis Courier : *Une Aventure en Calabre*, détaché et présenté avec un goût parfait dans la collection bien connue de nos lecteurs : *Imagerie française sur des thèmes français* (1).

Aux adolescents et aux grandes personnes s'adresse un très remarquable choix des poésies de Lamartine (2) : un lamartinien érudit, rompant avec le classement banal adopté jusqu'ici, a placé ces poésies dans l'ordre chronologique de leur composition, en les accompagnant de commentaires biographiques, de variantes peu connues, et de notes.

Les enfants plus jeunes se plairont aux aventures du chien Ralph (3) en séjour de vacances avec son maître Jo au bord de la mer : les spirituelles illustrations en couleurs d'Armand Rapeno sont ici l'indispensable complément d'un texte divertissant. — Texte et illustration de *Pattarsort* (4) sont dûs à un unique auteur : Pierre Noury ; on nous conte ici l'odyssée d'un jeune homme qui a le privilège d'être alternativement le plus maigre et le plus gros des humains ; il part de son village et échoue dans une île étrangère où il échappe avec peine aux anthropophages. *Rémi en vacances* (5) est un récit simple et naturel, et l'on sait le talent de l'illustrateur, Madame Franc-Nohain. Comme les années précédentes enfin nous tenons à signaler *Les Livres roses* (6) dont la collection comprend en 1925 vingt-quatre brochures, 700 pages de lectures variées, illustrées en couleur. La Librairie Larousse y ajoute cette année un beau volume constitué par le recueil du premier semestre de l'*Age heureux* (7) : tel est, on le sait, le nom d'une charmante Revue hebdomadaire où la jeunesse trouve en abondance romans, nouvelles, articles sur les sports, le cinéma, la T. S. F., etc.

Pour les tout petits, deux albums à colorier : *Alphabet des gros et petits animaux*, par R. de la Nézière (8) et *Le Tour du monde du petit coloriste : l'Océanie* (9) par Henry Morin.

(1) Claude Farrère. *Mes voyages. La promenade d'Extrême-Orient.* Un vol. in-8° ill., broché, 16 fr. (Flammarion).

(2) Un vol. in-8° ill., broché, 15 fr. (Flammarion).

(3) Un vol. in-8°, cartonné, ill. en couleurs par Pierre Noury (Flammarion).

(1) Un vol. in-4°, broché, 3 fr., cartonné, 3 fr. 50 (H. Laurens).

(2) 2 vol. ; chaque vol. 5 fr. 50 (Larousse).

(3) Jean Bonnerot. *Ralph aux bains de mer*, un vol. in-4°, broché, 12 fr., relié, 20 fr. (H. Laurens).

(4) Un vol. in-8°, broché, 7 fr., relié, 12 fr. (H. Laurens).

(5) Un album cartonné, 6 fr 50 (Larousse).

(6) *Livres roses*, 17° série, 24 broc. ill., dans un étui, 11 fr. (Larousse).

(7) *L'Age heureux*, tome I, 672 pages, 1.100 gravures, toile pleine, 20 fr. (Larousse).

(8) Album in-4°, cartonné, 3 fr. 50 (H. Laurens).

(9) *Id.*

LES LIVRES NOUVEAUX

Romans

J. Kessel et Hélène Iswolsky. — *Les Rois Aveugles.* — 1 vol. in-16. (Éditions de France.)

Comme les auteurs le déclarent dans leur avant-propos, ce roman est vrai de la première page à la dernière. Avec une patience, une conscience et une pénétration parfaites ils ont analysé toutes les sources qui se rapportent aux mois qui précédèrent la révolution russe.

Au cours d'un récit romanesque passionnant, ils ont réussi à peindre la fin d'un monde, d'une société, d'une dynastie. Assurés de dire la vérité, ils n'ont pas hésité à

mettre en scène le tzar Nicolas II, l'impératrice, Raspoutine.

Ces personnages inoubliables se mêlent aux amours douloureuses de Lise Donskaïa, séduite par le mysticisme de l'impératrice et le magnétisme de Raspoutine, et de Georges Doline, jeune officier de la Garde, qui, poussé au désespoir par l'écroulement d'une monarchie qu'il adore, prend part au meurtre du magicien.

Et désormais ce dernier hantera les imaginations, car jamais la mystérieuse figure de Raspoutine, l'envoûteur lascif, n'a été peinte avec tant de force, d'acuité et de simplicité. Ses débauches, sa luxure et sa mort sont des pages où la psychologie du romancier a su tirer des données de l'histoire un personnage légendaire et définitif.

Charles-Henri Hirsch. — *La Passion de Bouteclou.* 1 vol. in-18. (Flammarion.)

Dans la *Passion de Bouteclou*, M. Charles-Henri Hirsch nous dépeint — en opposition avec un jeune aristocrate dédaigneux des biens matrimoniaux — un vieux paysan fort attaché, lui, au coin de terre qu'il cultive et que la longue lignée de ses ancêtres a cultivé. Ce coin de terre, il finira par l'acquérir, et M. Charles-Henri Hirsch nous dit après quelles pénibles luttes, quelles violentes discussions, quelles incertitudes douloureuses !

Mais ces champs, à qui les transmettra-t-il? Il lui faut un héritier mâle, un fils. Et nous le voyons soumettre à son désir impatient une humble fille de ferme qu'ennoblissent ce dévouement, ce sacrifice, cette obéissance passive à l'appel du maître.

Autour de ces fortes et grandes figures, M. Charles-Henri Hirsch a groupé maints personnages secondaires. Ils diversifient, animent, font vivre d'une vie intense et multiple toutes les pages de ce beau livre.

André Lichtenberger. — *Les André Graffougnat.* — 1 vol. in-16. (Plon.)

L'auteur s'attache à analyser la société d'après-guerre, où l'arrivisme a pris des formes si brutales. Un premier volume nous a présenté la famille Graffougnat, type de nouveaux riches, où la mauvaise fortune a placé, au titre de dame de compagnie, Mlle Jane Le Hocq, fille d'un colonel tué à l'ennemi, sœur d'une autre victime de la guerre. Nous la retrouvons mariée à André Graffougnat, héritier du « Pâté des Gourmets », entourée d'un luxe criard, espérant le réhabiliter par un noble emploi de sa richesse. Brusquement la ruine survient et, à cette heure même, la rencontre d'un ancien ami de son frère lui révèle ce qui aurait pu être si elle ne s'était engagée sans retour. Une lutte de générosité s'établit alors entre elle et son mari, qui voudrait lui permettre de refaire sa vie en s'effaçant. Situation vraiment cornélienne, dans laquelle s'affrontent deux âmes d'égale trempe, malgré la diversité des origines, et d'égale fierté. Elle se dénoue par la venue d'un enfant qui rapproche les époux dans la communanté du plus haut des devoirs. Image symbolique du sort de la « génération sacrifiée », qui s'efforce de subordonner son bonheur immédiat à l'avenir réparateur.

W. Somers et Maugham. — *L'Archipel aux Sirènes.* Nouvelles traduites par Mme E. R. Blanchet. 1 vol. in-16. (Éditions de France.)

Ce volume révèle au lecteur français le « Maupassant britannique » que les Anglais appellent aussi le « Kipling du Pacifique ». Si l'on ajoute que ces nouvelles de l'*Archipel aux Sirènes* (les îles du Pacifique) s'imprègnent aussi de la chaude mélancolie, de l'accablante volupté d'un Loti, on aura, sans exagérer le moins du monde, marqué quelques traits de ce talent, depuis longtemps célèbre dans tout le monde anglo-saxon. Mais l'évocation de ces parentés illustres n'enlève rien à l'originalité de Somers et Maugham.

Henry Bordeaux, de l'Académie française. — *Le Cœur et le Sang.* — 1 vol. in-16. (Plon.)

Le Cœur et le Sang, c'est le conflit de l'amour et de la vengeance, sous un climat qui forge des hommes âpres, peu enclins aux indulgences et aux faiblesses. Henry Bordeaux, comme dans *la Maison morte*, dont ce livre est en quelque sorte le pendant, a choisi ses héros parmi les paysans et les chasseurs de chamois des hautes vallées des Alpes. Mais alors que *la Maison morte* pouvait faire penser à Hamlet, *le Cœur et le Sang* nous rapproche du *Cid*. Seulement le double amour, défendu parce que le sang a coulé, ne pourra pas se libérer du passé. Le héros principal du roman, Michel Gallice, ne connaîtra pas, comme Rodrigue, les joies d'une union avec sa Chimène. Lorsqu'il aura payé le prix du sang, il s'en ira et demeurera seul dans la montagne comme dans un immense monastère. Peut-être, comme dit Balzac, entendra-t-il, dans le vaste désert de son âme, « la voix divine? »

Familier avec les paysans de la Maurienne, Henry Bordeaux a tracé d'eux d'inoubliables portraits. Certaines scènes, notamment celle du jugement du criminel par ses compagnons, atteignent, par leur simplicité, une grandeur tragique et un pathétique dépouillé, tout près de l'art classique.

Tout le livre est vivifié par le vent pur et glacé qui souffle sur les cimes. Il marquera dans l'œuvre d'Henry Bordeaux, au même titre que *la Chartreuse du Reposoir*. Il révélera ce que peut être l'amour qui, « prenant feu en des cœurs simples et des corps vierges, les transforme en buissons ardents, en torches vivantes ».

Claude Farrère. — *Une Jeune Fille voyagea...* — 1 vol. in-18. (Flammarion).

Dans *Une Jeune fille voyagea...*, Claude Farrère nous montre les transformations, et jusqu'au radical changement, qu'un lointain voyage, un séjour laborieux aux Colonies, l'habitude prise d'obéir d'abord, de commander ensuite, ont opérés chez un petit être de luxe, de charme et de grâce, honnête toutefois, vif, primesautier, capable de décision et regardant bien en face la vie, les hommes, les événements.

Mais, en Claude Farrère, à côté du psychologue aigu et sûr, et si délicieusement personnel, il y a le peintre, — un admirable peintre de milieux et de paysages. Vous ferez donc ici, en compagnie de l'auteur et de son héroïne, une bien amusante traversée de Marseille à Saïgon, vous admirerez en Indochine ou au Tonkin les sites les plus grandioses, les coutumes les plus curieuses. Et vous serez, à chaque instant, sous le charme d'un récit qui joint l'exactitude à la variété, la délicatesse à la puissance.

Sylvain Bonmariage. — *Les vertus patriciennes.* Un vol. in-16. (La Pensée française.)

En contant l'histoire d'une famille républicaine, M. Sylvain Bonmariage évoque ingénieusement les importants événements révolutionnaires, auxquels fut mêlé comme témoin ou bien acteur le comte Bonmariage de Cercy.

Il dessine d'un trait vigoureux les grandes figures de la Révolution : Vergniaud, Saint-Just, Danton, Mirabeau et surtout Maximilien Robespierre. Il nous révèle les angoisses de ce dernier et nous le montre ayant horreur du sang et demandant la suppression de la peine de mort.

Lors de la fuite du roi, son trouble est grand. « Deux visions l'obsédèrent toute sa vie : celle du sang et celle de la mort... L'effroi régnait dans sa pensée rongée par l'épou-

vante et cette éternelle et maladive vision de sang et de mort... A la tribune, ce soir-là, enivré de peur, il tente en vain d'arrêter le destin terrible...Il s'attendrit sur lui-même... et dans un mouvement tragique parle de sa mort certaine, du sang qui coule et de mille poignards dont il est entouré... Ces mille poignards depuis ne quittèrent plus son esprit.

Pour M. Sylvain Bonmariage, s'appuyant sur les témoignages de Barras et des médecins légistes qui ont examiné le cadavre, Robespierre s'est suicidé.

Ces passionnants événements n'accaparent pas exclusivement l'attention du lecteur qui suit avec intérêt les aventures amoureuses du comte de Cercy. C. M.

Yves Le Febvre. — *La Terre des Prêtres*. Un volume in 16. (Ed. de La Pensée française.)

Les Aljean, riches fermiers du Léon, ont deux enfants, une jeune fille, Mac'harit, et un jeune homme, Yves-Marie, qui s'est fait prêtre.

Ils découvrent que Mac'harit, malade, est enceinte, non comme ils le supposent d'abord, des œuvres du garçon de ferme, Lomic, un gars grossier, brutal et sournois, mais du fait d'un abbé.

Pour éviter le scandale qui pourrait rejaillir sur l'Église, Yves-Marie exige que sa sœur épouse le garçon de ferme. Ce dernier, trop heureux de saisir la fortune, accepte avec empressement.

Mac'harit se résigne douloureusement ; à titre de pénitence, ne doit-elle pas expier sa faute.

En vain, le docteur Moreau, ami de la famille, devinant quel drame se joue dans le cœur de la jeune fille sous le masque de la résignation, tente-t-il d'intervenir.

Il se heurte au fanatisme du frère. Et le destin s'accomplit. Le soir même des noces, Lomic ivre de « flip » tue Mone, la mère de Mac'harit, puis il se pend.

Cet ouvrage a soulevé bien des colères. L'auteur compare et oppose les mœurs du pays de Cornouailles et du pays de Léon, qui n'ose se laisser aller à la joie de vivre, par peur du péché, de l'enfer et qui est resté sous l'entière domination religieuse ; la danse même n'y est-elle pas presque entièrement proscrite?

Du seul point de vue auquel nous puissions nous placer, du point de vue littéraire, la « Terre des Prêtres » est une œuvre curieuse, vigoureuse et qui ne saurait laisser aucun lecteur indifférent. C. M.

Bouzinac-Cambon. — *Echec et Mat*. 1 vol. in-16 (Plon).

Les passions mènent les hommes, comme le joueur d'échecs mène ses pions sur l'échiquier.

Les quatre principaux personnages du roman de M. Bouzinac-Cambon sont conduits par l'amour — mais l'amour chez chacun d'eux prend une forme différente qui révèle le fond véritable de leur nature et la trame intime de leur psychologie.

Divers

Warrington Dawson. — *Le sacrifice de Paul* [illegible]. 1 vol. in-16, 396 pages. (Perrin, éd.)

Curieuse étude d'une âme d'enfant, d'une psychologie très fouillée, exposée dans une langue d'une belle correction. C'est une œuvre intéressante, qui aurait, peut-être, gagné en intérêt en étant traitée plus brièvement. L'analyse très précise, qui s'égare parfois sur des minuties, en retardant le développement de l'action, risque, en effet d'amener une fatigue chez le lecteur. Cette légère réserve faite, il faut reconnaître le mérite et l'intérêt de ce roman qui mérite d'être lu et apprécié par tous les esprits sérieux. A. R.

Hachet-Souplet. — *Les grands fauves*. 1 vol. in-16 avec 25 photogravures. (A. Lemerre.)

« Il ne s'agit pas ici d'un traité d'histoire naturelle ; nous nous sommes attaché à renseigner le lecteur sur des questions complètement négligées par les zoologistes. Nous avons tenté de lui montrer des animaux vivant et agissant devant le chasseur, entre les mains des trappeurs, du dompteur, du dresseur et aussi dans les laboratoires des psychologues animaliers qui ont entrepris de les étudier expérimentalement », expose M. Hachet-Souplet.

Cet ouvrage répond parfaitement au but que se proposait l'auteur. Outre une documentation puisée aux meilleures sources, l'étude directe des grands fauves qu'a faite M. Hachet-Souplet et ses recherches expérimentales apportent de nouvelles précisions sur les manières d'être et d'agir de ces animaux ; contenant de nombreuses anecdotes, il est aussi d'une lecture agréable. C. M.

Littérature

Franc Nohain. — *Le Cabinet de Lecture* (deuxième série). — 1 vol. in-18. (Renaissance du livre.)

Dans cette deuxième série du *Cabinet de Lecture*, — dont la première a paru l'an dernier, — le critique littéraire de *l'Echo de Paris* passe en revue non pas toute la production de l'année écoulée, mais les œuvres qui lui semblent, d'une part, conserver la tradition, de l'autre, marquer une orientation neuve des lettres françaises. Parmi les quelque cinquante auteurs qu'il retient, voisinent les aînés, comme Loti, Barrès, Bordeaux, Prévost, Donnay, Boylesve, de Régnier, Geffroy, Bazin, puis leurs héritiers immédiats, comme Jacques et Marcel Boulanger, C. Mauclair, Proust, d'autres encore, et enfin, les jeunes de tendances si diverses comme P. Morand, Giraudoux, de Pesquidoux, Maurois, Jean et Maurice Rostand, E. Henriot, Radiguet, Jean Cocteau. Ce livre d'une critique pénétrante et spirituelle s'achève sur un hommage à l'Anthologie des écrivains morts à la guerre, ce livre des livres qui, lui aussi, réunit toutes les tendances, toutes les doctrines, tous les genres

Emile Baumann. — *Saint Paul*. 1 vol. [illegible] (Grasset, éd.)

En cette étude, Emile Baumann a campé de façon magistrale l'admirable figure de saint Paul. Et pour ce faire, il a suivi le grand apôtre, pour ainsi dire pas à pas, depuis le moment où, dans son zèle pour la loi mosaïque, il assista à la lapidation d'Étienne, jusqu'à son martyre à Rome, trente ans plus tard, pour la défense de la doctrine nouvelle, qu'il avait si violemment haïe. C'est, en vérité, une étude des plus attachantes, que ce revirement subit de Saul ; cette conversion imprévue, sur le chemin de Damas, est cependant moins étonnante que la persévérance de sa conversion, et l'ardeur de zèle qu'il déploya, au milieu de tant de difficultés et de dangers. Emile Baumann a glissé, parmi les épisodes de cette existence extraordinaire à tous égards, un commentaire historique très complet, et très sûr, qui permet au lecteur de suivre l'évolution de ce rare esprit, en se plaçant dans le milieu où il vécut, et de revivre, en quelque sorte la lutte perpétuelle qu'il soutint, et grâce à laquelle, il contribua plus qu'aucun autre à implanter dans [illegible] de la doctrine [illegible] Christ A. [illegible]

A. Brou. — *Le Dix-huitième siècle littéraire*. 1 vol. in-16. Libr. Téqui.

Il ne faut point s'attendre à trouver dans ces jugements sur les Encyclopédistes et Voltaire [illegible] grande indul-

gence. L'auteur se place en effet au point de vue religieux pour formuler des critiques à l'égard d'écrivains, qui en dehors de leur haute valeur littéraire (laquelle ne saurait être méconnue), ont écrit des œuvres de combat et violemment attaqué l'Église. Il n'en est pas moins vrai que ce livre, qui ne contient pas de longueurs, se lit facilement.

C. M.

Louis Barthou, de l'Académie française. — *Voyages à travers mes Livres : Autour de Lamartine*. un vol. 14 × 19. 224 pages, 41 illustrations. Payot, éditeur.

Dans un avertissement modeste, l'auteur nous prévient que les cinq chapitres de son volume sont cinq conférences « sans aucune prétention littéraire, et qui se ressentent trop de l'improvisation ». Il nous le présente comme la réunion de simples documents dont le seul but est de renseigner le lecteur sur les influences que le milieu de Lamartine a pu exercer sur lui.

Or, à notre avis, il se trouve justement que *l'improvisation* donne à ce recueil une intensité de vie qu'il n'aurait pas eue s'il avait été simplement écrit avant d'être parlé. Quant aux *simples documents* dont il est question, ils mettent si bien en lumière la grande figure du poète, qu'elle émerge, avec un relief saisissant, du milieu auquel Louis Barthou a voulu s'en tenir. A travers *Le Père, la Mère, Elvire, l'Epouse, Valentine*, c'est la puissante personnalité de Lamartine qui se dresse devant nous, non seulement avec son charme prenant, son cœur généreux, son génie indiscutable, mais encore avec ses petits côtés très humains, que l'auteur nous laisse apercevoir, par ci, par là, à travers des aperçus pleins de finesse, qui permettent de soupçonner bien des choses, volontairement effleurées.

A cette intensité de vie, à cette spirituelle pénétration, il faut ajouter encore — pour les amateurs d'inédit — maint document, mainte lettre, ignorés du public que Louis Barthou a eu la bonne fortune de découvrir.

Quarante jolies illustrations introduisent un nouvel élément de vie dans ce prenant ouvrage.

A. R.

Littératures étrangères

Walter Thomas. — *Ruskin*. — 1 vol. in-16. (Renaissance du Livre.)

Ruskin est un des hommes d'Angleterre qu'au siècle dernier les Français ont le mieux connu. Il serait exagéré d'affirmer que les jeunes d'aujourd'hui pratiquent son œuvre avec autant d'assiduité et de ferveur que leurs aînés. Et pourtant, à trois points de vue, Ruskin mériterait leur faveur. Théoricien de l'art, nul n'a poussé aussi loin l'analyse des styles, étudié plus passionnément, avec plus de clairvoyance et de charme aussi leurs genèses et les raisons de leur évolution ou lente ou rapide. Plus que tout autre critique, il s'est intéressé aux talents neufs, — comme, à son époque, Turner, — et les a défendus avec une énergie qui fait bon marché de toutes les oppositions conservatrices ou rétrogrades. Enfin, il faut rappeler que l'esthétique pure l'achemina vers l'éthique sociale et qu'il fut, en Grande-Bretagne, l'apôtre des doctrines démocratiques et l'initiateur à une forme du socialisme qui pouvait et devait s'adapter au caractère anglais et prévenir, dans son pays, les excès des théories communistes actuelles.

Dans cet ouvrage, M. Walter Thomas — qui a déjà donné, dans la collection des *Cent Chefs-d'Œuvre Etrangers*, un excellent volume sur l'*Epopée Anglo-Saxonne*, — étudie l'homme et l'œuvre avec une rare puissance critique et, dans des traductions nouvelles, révèle l'essentiel de la pensée et de la « manière » littéraire de Ruskin.

Politique

Jean de Pierrefeu. — *L'Anti-Plutarque*. — Vol. in-16. (Les Éditions de France.)

Poussant sa critique dans le domaine politique et social, Jean de Pierrefeu nous donne l'*Anti-Plutarque*. Sous la forme pittoresque et spirituellement paradoxale qui caractérise sa manière, l'auteur de l'*Anti-Plutarque* traite des plus hauts problèmes actuels et développe des conclusions dont la hardiesse, si elle risque de susciter bien des protestations, ne peut manquer de plaire aux esprits libres. Quelque opinion qu'on professe à son endroit, nul ne restera insensible au merveilleux attrait de ce livre d'idées, amusant comme un roman d'aventures, où sont présentés, en formules qui seront vite assimilées, tant d'aperçus ingénieux et d'observations originales sur la mentalité plutarquienne des Français d'aujourd'hui, sur le rôle des élites dans la démocratie, sur la grande bourgeoisie d'affaires, les milieux nationalistes, le monde académique, offrant ainsi un tableau animé de la société contemporaine. Par la vertu d'un style plein de verve et d'humour qui clarifie les notions les plus abstraites, l'*Anti-Plutarque* est accessible au grand public qui reconnaîtra en Jean de Pierrefeu un brillant émule des Encyclopédistes.

Jacques Bardoux. — *Hors du Marais : La Route de France*. 1 vol. in-16 (Plon).

Toute l'œuvre de cet écrivain d'action, né au lendemain de la défaite, s'inspire d'un idéalisme généreux ; instruit par l'expérience des devoirs pressants du temps présent, il croit visiblement au rôle social de l'élite, et, tout en restant un homme d'études, s'efforce de collaborer pratiquement à la solution des terribles problèmes qu'a posés une victoire éclatante, mais dépourvue de sanction. Son livre, s'inspirant à la fois d'un sentiment étonnamment juste des réalités d'après-guerre et d'une vue très nette des conditions d'une renaissance nationale, est un vivant flambeau qui illumine de sa clarté l'avenir incertain de la France. Il conclut à l'avènement d'une République rajeunie, parfaitement adaptée aux besoins nouveaux, aux aspirations qui se font jour de tous côtés, fondée sur les foyers, les métiers, les régions, réalisant par l'ordre harmonieux, l'utilisation systématique des compétences, le groupement et la spécialisation des forces sociales, l'équilibre et la sécurité qui nous défendront de l'anarchie grandissante ou du césarisme dévorateur. Ces affirmations graves s'étayent d'un ensemble de constatations tout à fait probant : leçon à tirer des élections de 1919 et de 1924, de la victoire du parti conservateur en Angleterre, examen des possibilités d'organisation d'une République nationale et de l'importance croissante des questions économiques, urgence de réformes parlementaires et ministérielles, définition des conditions de l'assainissement financier par le redressement du franc et la négociation des dettes, rôle de la Société des Nations et symétriquement des pactes de garantie européens.

Lothrop Stoddard. — *Le flot montant des peuples de couleur contre la suprématie mondiale des blancs*, traduit de l'anglais par Abel Doysié. Un volume in-8 avec 2 cartes hors texte en couleurs. (Payot.)

« Quiconque prendra le temps de lire attentivement le livre de M. Lothrop Stoddard, *Le flot montant des peuples de couleur*, se rendra compte que le problème des races qui se pose aux États-Unis n'est qu'un aspect du conflit des races auquel se trouve acculé le monde entier. »

C'est en ces termes que le 26 octobre 1921 le Président Harding signalait au peuple des États-Unis l'importance du problème des races et celle du livre de M. Stoddard pour sa compréhension. Les événements n'ont pas tardé à donner figure de prophètes à l'homme d'État et à l'écrivain américains. L'orage qui s'annonce en Chine par exemple paraît indiquer que, suivant la préface de M. Stoddard, « le conflit des couleurs a de grandes chances d'être le problème essentiel du XXe siècle. »

On trouvera dans cet ouvrage un exposé précis de la situation du monde jaune, du monde brun, du monde noir et du monde rouge, et des dangers qui peuvent en résulter pour le monde blanc. Suivent des chapitres sur le reflux de l'expansion européenne, sur les effets désastreux de la grande guerre, *nouvelle guerre du Péloponèse*, sur l'effondrement de la solidarité blanche et sur la distinction nécessaire entre les pays qui sont simplement soumis à la domination blanche et ceux que la colonisation a rendus parties intégrantes du monde blanc. En face des problèmes immenses et menaçants qui se posent, ce livre, d'un intérêt mondial, ne peut laisser aucun lecteur indifférent.

Histoire et Souvenirs

Véra Narischkine-Witte. — *A Pétrograd pendant la Révolution.* 1 vol. in-16. (Editions Baudinière.)

Nous restons curieux de tout ce qui concerne la Russie et nous prêtons attention à toute voix sincère qui s'élève parmi tant d'échos contradictoires.

Le témoignage de Véra Narischkine-Witte présente précisément cet intérêt de simplicité et de sincérité ; elle conte ses souvenirs, ayant vécu pendant les années de la Révolution à Pétrograd comme infirmière, années de troubles et de confusion, pendant lesquelles la mort menaçait — et menace encore, semble-t-il — tout ce qui touchait à l'ancien régime ; cette lecture laisse d'ailleurs l'impression que la masse du peuple ne comprenait pas clairement la portée de ce formidable bouleversement. La petite-fille de l'homme d'État russe, le comte Witte, évoque avec émotion ces heures d'angoisse. C. M.

Cécile Sorel, de la Comédie Française. — *La vie amoureuse d'Adrienne Lecouvreur.* 1 vol in-16 (Flammarion).

Adrienne Lecouvreur avait comme un besoin ardent de se livrer, de s'épancher. Tendresse, bonté, douceur, toutes sortes de qualités faisaient d'elle une adorable créature. Pourtant, si elle fut aimée, elle eut à souffrir de l'inconstance de ses amants. Mais aucun ne lui fut aussi cruel que le sceptique, léger, un peu vulgaire Maurice de Saxe. Il oublia trop vite qu'elle avait en lui non seulement découvert le héros, mais cherché à polir le soldat, qu'elle l'avait initié aux connaissances aimables, aux mœurs choisies, à notre langue, à notre littérature, qu'en un mot elle lui avait tout appris, tout — sauf la guerre qu'il savait mieux que personne, sauf l'orthographe qu'il ne sut jamais. Des trahisons de Maurice, Adrienne devait mourir.

Vicomte de Guichen. — *Les graves questions européennes et la Diplomatie des Puissances sous la Seconde République* (octobre 1847-1er mai 1850). 1 vol. in-4°, 550 pages. Attinger, éd.

L'auteur de « *La Révolution de Juillet, et l'Europe* », de « *La Crise d'Orient de* 1830-41 », de « *la France morale et religieuse sous la Restauration* », et de tant d'autres ouvrages de haute valeur historique, vient de publier « *Les Graves Questions Européennes* (1847-50) » après avoir montré la défiance des Puissances à l'égard du nouveau gouvernement issu de la Révolution de 48, et mis en lumière l'idée des puissances, qui, toutes, l'Allemagne en tête, cherchaient surtout « *la ruine de la démocratie révolutionnaire* ». M. de Guichen a exposé avec précision et clarté, avec, aussi une belle indépendance de jugement, exempte de tout parti pris l'action de notre gouvernement, action pleine de sagesse et de prudence, destinée à rassurer ces cabinets étrangers. A ce moment, fidèle, en cela à sa tradition séculaire, notre diplomatie a, partout, soutenu le droit des faibles ; avec une vision très claire de l'avenir, elle a perçu le péril de l'unité allemande ; elle s'inquiétait de l'agrandissement de la Prusse, comme le faisait, de son côté, la Belgique. Nos diplomates se heurtèrent, à cet égard, au mauvais vouloir de l'Angleterre, qui, par « *antipathie pour l'Autriche, voulait l'extension de la Prusse* ». Dans la question italienne, notre diplomatie tendait vers l'unité de l'Italie, et tout en désirant la libération de la Lombardie et de la Vénésie,. conseillait la prudence De même, elle conseillait au pape de donner à son peuple les libertés nécessaires. Je ne puis m'étendre davantage en cette courte analyse, mais on verra par elle, quel intérêt possède, en soi, une étude de cette étendue et de cette valeur. Tous les historiens qui s'occupent de cette période devront nécessairement y recourir, car ils y trouverons des renseignements précieux et d'une absolue sincérité. A. R.

Géographie

Raoul Blanchard. — *Les Alpes Françaises.* — Un volume in-16, 23 *cartes et graphiques.* (Collection Armand Colin.)

L'Alpe, nom prestigieux, évocateur de grandeur et de beauté ! Mais qui, même parmi les fervents de la montagne, peut se vanter de connaître les Alpes? A la fois barrière et trait d'union entre les races, il fallait pour nous guider à travers la complexité de leur histoire un érudit d'esprit large et synthétique et un chercheur sagace. Rien n'était, en effet, plus difficile que de faire un choix parmi les innombrables pièces des enquêtes menées par les Géologues et les Géographes, afin d'en extraire la substance d'un livre qui fût à la fois court, clair, précis et complet. C'est ce problème qu'a su résoudre avec beaucoup d'habileté et de méthode M. Blanchard.

Ce petit livre, écrit d'une plume alerte, dans un style élégant et fortement imagé, réalisera le vœu de son auteur : non seulement il fera connaître les Alpes, mais encore il les fera aimer.

Voyages

André Chevrillon, de l'Académie française. — *Derniers Reflets à l'Occident.* — 1 vol. in-16. (Plon.)

Dans la suite de sa belle étude sur la Bretagne traditionaliste, dont l'image n'apparaît plus que comme une scène de vitrail, se révèle le tragique contraste existant entre une terre qui n'a cessé de nous émouvoir par son aspect d'éternité et les progrès visibles de l'esprit rationaliste et purement utilitaire. L'auteur a eu ainsi raison de se hâter de recueillir dans l'*Ouest* [illegible] *dent*, les traits épars du vrai visage de l'ancienne province, si profondément marquée par la fidélité au même idéal, aux mêmes rites, aux mêmes disciplines, aux mêmes mœurs, par un consentement séculaire aux dures destinées du marin et du laboureur. Pieusement, il a retrouvé les traces de ce qui fut, au pays des pardons, de la Cornouaille croyante, de l'effroyable passe du Raz, la vie d'antan, l'ordre merveilleux, l'art spontané, le courage endurant fondé sur une

douce confiance en l'invisible Providence et en la vertu des saints. Maintes anecdotes animent ce tableau évocateur d'un monde qui semble condamné par la proscription de la vieille langue celtique, l'unification de l'enseignement public, l'invasion banale du tourisme, l'excitation au déracinement qu'apporte la contagion des idées nouvelles, l'ébranlement enfin de la grande guerre. Bientôt, l'Armorique ne sera plus que matière à folk-lore, un prétexte aux fantaisies de l'érudition. On la retrouvera fixée en ses attitudes rituelles, ses gestes appris, parmi le décor familier de ses rivages farouches, de ses bois et de ses campagnes austères, dans le livre de M. Chevrillon, qui en résume toute la beauté grave, l'enchantement durable.

Dr Charles VIDAL. — *Choses du Terroir castrais.* 1 vol. in-16. (Guitard.)

Dans un style agréable et clair, l'auteur nous fait faire un merveilleux voyage à travers un des plus beaux coins de notre France. Il nous initie à la vie castraise. Se souvenant qu'il est médecin, il nous dit certaines particularités professionnelles anciennes et fait valoir quelques-unes des gloires médicales émanées du terroir. Il promène ensuite le lecteur à travers plusieurs curiosités et superstitions médicales d'autrefois et d'aujourd'hui. Puis, c'est la belle randonnée à travers la Montagne noire, avec ses roches entassées, ses gorges profondes, ses légendes diaboliques. De ses courses dans Castres et ses environs, de ses excursions dans les Cévennes, il rapporte un énorme et magnifique bouquet de proverbes occitans qu'il nous présente avec leur traduction française comme une émanation de la sagesse languedocienne et albigeoise.

Finances

CHARLES DE LASTEYRIE. — *Pour la défense des Finances françaises.* — 2 vol. in-16. (Plon.)

M. de Lasteyrie vient de réunir en volumes les principaux discours qu'il a prononcés au cours de ces dernières années. Soit comme rapporteur général, soit comme ministre des Finances, M. de Lasteyrie est resté constamment sur la brèche pendant toute la durée de la dernière législature. Avec autant de talent que d'abnégation, il a combattu pour la restauration et l'assainissement de nos finances.

Plus que jamais, au milieu des difficultés de l'heure présente, ses discours demeurent d'actualité. Ils évoquent toutes les grandes questions qui passionnent en ce moment l'opinion publique : l'inflation et le problème des changes, les impôts et l'équilibre budgétaire, les réparations et la reconstitution des régions libérées, etc.

A ses discours, M. de Lasteyrie a joint une introduction qui, dans un raccourci saisissant, avec une rare élévation de pensée, replace la question financière dans le cadre de la politique générale.

A l'œuvre de reconstitution nationale, poursuivie par la précédente législature, il oppose l'œuvre de désorganisation sociale accomplie par le Cartel des gauches.

Pour M. de Lasteyrie, la crise actuelle est avant tout une crise politique, c'est une crise morale. Les solutions techniques sont à elles seules insuffisantes pour conjurer le péril qui nous étreint ; elles ne pourront réussir que dans la mesure où les pouvoirs publics auront le courage de secouer la dictature du parti socialiste et parviendront à rétablir la confiance dans le pays.

JACQUES BOUTERON. — *Le Chèque, théorie et pratique.* 1 vol. in-8 (Dalloz). Librairie Dalloz, 11, rue Soufflot, Paris, 5e.

Le volume, de plus de 900 pages, que M. Jacques Bouteron vient de publier sous ce titre *Le Chèque*, renferme l'étude assurément la plus complète et la plus profonde qui ait été consacrée à cette variété de titre ; il fait honneur à notre littérature économique par la sûreté et l'ampleur de sa documentation non moins que par la finesse doctrinale et la sûreté critique de ses systématisations.

La documentation de cet ouvrage est vraiment exceptionnelle. L'auteur, en effet, ne s'est pas contenté d'analyser toutes les décisions judiciaires relatives au chèque et déjà imprimées ; il les a complétées par un bon nombre de décisions inédites jusqu'ici enfouies dans les greffes. Bien plus, suivant la méthode qu'il a déjà mise en œuvre dans les deux tomes complémentaires de son *Traité de droit commercial* (publié en collaboration avec M. Lacour), il fournit non un sommaire, mais le texte *in extenso* de tous ceux de ces documents qui présentent un intérêt décisif.

Ambroise COLIN.

Léonard ROSENTHAL. — *L'Esprit des Affaires.* 1 vol. in-12, 287 pages (Payot, éd.).

On pourrait donner à ce livre un autre titre et l'intituler *De l'Esprit sur les Affaires.* C'est, en effet, ce que l'auteur semble avoir voulu faire, et il y a pleinement réussi. Mais ce n'est qu'une apparence, le livre est beaucoup plus sérieux, dans le fond que dans la forme, et les judicieux conseils qu'il donne, tout en plaisantant, seront certainement utiles à beaucoup.

A. R.

LA QUINZAINE POLITIQUE

La Question d'Orient

L'AFFAIRE GRÉCO-BULGARE

La Société des Nations est saisie de la question gréco-bulgare. Le rapport de la Commission d'enquête lui a été soumis et, dans sa séance du 7 décembre, les délégués bulgare et grec, MM. Kalkoff et Rentis, ont été appelés à présenter leurs observations. En raison des divergences assez notables de vues, Sir Austen Chamberlain a demandé au conseil de déléguer deux de ses membres pour l'aider à établir son rapport.

Les choses en sont là au moment où je rédige cette chronique.

Il est assez vraisemblable que la Société des Nations ratifie purement et simplement les conclusions de la commission d'enquête qu'elle avait déléguée. C'est donc ce rapport qu'il faut examiner. On se souvient des faits : le 19 octobre, vers 13 h. 30, la sentinelle grecque à la frontière bulgaro-grecque au nord de Sidirocastro (Demi-Hissar) est tuée par la sentinelle bulgare qui lui fait vis-à-vis. Elles sont en général à une quarantaine de mètres l'une de l'autre. Le fait s'est passé sans témoin. Par le rapport nous apprendrons que la sentinelle bulgare qui tira le coup de fusil meurtrier était notée comme bon soldat (cela dépend du sens que les Bulgares donnent à ce qualificatif) mais qu'il avait été envoyé, par mesure disciplinaire, dans ce poste ingrat par son isolement dans la montagne, pour avoir été mêlé à un incident de frontière de même nature quelques semaines auparavant.

Bien que du côté grec on n'ait entendu qu'une seule

détonation, le meurtrier et ses camarades prétendent qu'il y a eu fusillade de part et d'autre et en donnent comme preuve une cartouche vide trouvée dans l'arme de la victime. La commission d'enquête retient le fait. Certes le fusil étant entre les mains des Bulgares cette cartouche a pu être introduite après coup, mais les enquêteurs ont constaté que cette cartouche était d'un type inusité en Bulgarie. Pour qui connaît les Balkans, cet argument est de bien faible valeur. Je revois encore, en juillet 1918 à Hadji Beylik, le monceau d'armes hétéroclites prises aux Bulgares dans cette même région de Sukrocastro. On me fit choisir et j'emportai comme souvenir un fusil très moderne, en bois sculpté et incrusté d'argent qui n'était certes pas d'un type courant en Bulgarie. Comme il est établi d'autre part que les Bulgares envahirent le petit poste grec dont tout fut emporté, il n'était guère difficile de trouver une cartouche réglementaire grecque et de la glisser dans l'arme du mort, qui en avait peut-être d'ailleurs sur lui.

Le cadavre fut montré aux enquêteurs en territoire bulgare, mais les Grecs déclarent qu'il fut tiré par les pieds au delà de la frontière. Les preuves en sont l'usure significative de la capote et les ecchymoses du nez et du menton. La casquette du mort est restée en territoire grec. Les Bulgares déclarent que c'est le vent qui l'a rapportée.

La commission d'enquête déclare que tout cela ne présente qu'un intérêt relatif, les soldats des deux postes étant en général dans des termes d'assez bonne camaraderie, échangeant des vivres ou d'autres objets et n'attachant pas de ce fait une importance rigoriste à un dépassement de frontière de quelques mètres.

Le coup de feu a alerté les postes. Les Bulgares occupent divers points de la crête et commencent la fusillade. Le poste grec se retire à 150 mètres en arrière. La réserve de la section, qui est à un kilomètre, envoie du renfort. A ce moment apparaissent du côté bulgare des civils armés. Le rapport ajoute : « Il est même possible que certains d'entre eux se soient trouvés sur place beaucoup plus tôt. »

Le capitaine grec Vassiliadis, dont dépend le poste grec, se trouve à Poroia, à deux heures de cheval en arrière. Il part avec un cavalier porteur d'un petit drapeau blanc de fortune. Arrivé à quelques centaines de mètres de la ligne, il s'arrête, descend de cheval, crie de cesser le feu et s'avance précédé du soldat porteur du drapeau blanc. Il fait quelques pas et tombe frappé d'une balle. Les Bulgares déclarent qu'ils n'ont rien vu et que l'officier a été tué d'une balle qui ne lui était pas destinée. Le rapport dit : « La commission n'a pas pu se faire une opinion à cet égard. Il paraît incontestable, en tout cas, que le capitaine Vassiliadis a été tué avec le drapeau blanc et que les Grecs ont eu, à tous les échelons de la hiérarchie, la conviction qu'il avait été frappé délibérément au moment où il s'efforçait de mettre fin à l'incident. » En vue d'arrêter le feu deux officiers grecs d'un poste voisin du poste 69 tentent d'entrer en rapport avec les Bulgares, démarche qui est reconnue par un rapport bulgare. Le commandant du bataillon de couverture grec après avoir alerté ses unités prescrivait d'ailleurs à ses subordonnés de mettre fin au combat.

Le rapport ajoute : « Le renforcement assez rapide de la ligne par des civils armés et la fausse nouvelle de la présence d'un bataillon bulgare ont certainement fait naître dans l'esprit du commandement grec la conviction qu'il s'agissait d'une opération de grande envergure et qu'avant toute chose, il importait de prendre des précautions. En même temps, la nouvelle de la mort d'un parlementaire produisit dans tout le pays une profonde impression. »

Quand on se rapporte au communiqué de l'Etat-major grec du 21 octobre, on voit que telle était bien la conviction à Athènes :

« Les Bulgares ont concentré, dès le début et après une préparation soigneuse, des forces hors de proportion avec celles qui sont ordinairement engagées dans les luttes de frontière. Ils ont en effet utilisé des mitrailleuses et des fusils mitrailleurs qui trahissent, de la façon la plus évidente, des unités constituées, d'un effectif supérieur à une compagnie d'infanterie... Le fait que le bataillon bulgare de l'armée régulière qui a procédé à l'attaque était accompagné de gardes civiques armés, montre que l'action offensive des Bulgares visait probablement à faciliter une invasion de comitadjis sur notre territoire. Le choix du point d'attaque (il forme un saillant dans notre territoire et il est par conséquent le point le plus rapproché de la ligne Dedeagatch-Demir-Hissar) vient à l'appui de cette thèse... La présence constatée de civils armés et l'emploi de forces aussi considérables ne peuvent être expliqués que comme une mesure destinée soit à faciliter une invasion de comitadjis sur notre territoire soit à renforcer une action offensive décidée contre nous et visant à créer des troubles en Macédoine pour servir les objectifs bien connus des Bulgares. »

Le rapport de la commission internationale d'enquête reconnaît cela et dit : « L'affaire de Doiran Kapou n'était en réalité qu'un incident de frontière qui aurait pu et dû se dénouer rapidement sur place. Les renseignements erronés annonçant une attaque bulgare menée avec un bataillon, renseignements que des sous-ordres transmettaient sans les vérifier et qu'ils transformaient parfois et que l'Etat-major grec admettait enfin trop facilement, le 20 octobre, ont compliqué singulièrement l'affaire. Cette nervosité de l'Etat-major grec s'explique en partie par les craintes qu'il éprouve toujours pour sa ligne de communication si précaire en cette région ; on ne saurait d'autre part passer sous silence les appréhensions que devait lui inspirer l'action éventuelle à la frontière d'une population bulgare rapidement alertée. Il n'en est pas moins vrai qu'une vérification sur place aurait dû être effectuée.

Même en l'absence de cette vérification, les seuls renseignements parvenus sur les péripéties du combat et le fait qu'aucun mouvement de troupes bulgares n'était signalé dans les journées des 20 et 21 octobre, auraient dû faire abandonner à Athènes toute crainte à cet égard. »

Ce sont là choses faciles à dire quand, tout étant apaisé, on a le loisir de se promener dans les deux camps et de vérifier les forces en présence, mais la guerre, où j'ai servi aussi bien dans un régiment que dans des deuxièmes bureaux, m'a appris que bien malins auraient [illegible] nous avions en face de nous. Quelques mitrailleuses bien placées, quand nous remontions vers Laon, nous faisaient [illegible] Allemands attaquèrent sur l'Aisne, tous les services des renseignements de division, d'armée ou du G. Q. G. croyaient le secteur tenu par des divisions allemandes fatiguées et [illegible] tion grecque n'ait constaté aucun mouvement de troupes bulgares ne signifie pas davantage, car les temps sont passés où les régiments se promènent de jour, en colonne,

sur les grandes routes. Les cheminements de nuit et la mise à couvert en cas d'apparition d'avions sont les règles actuellement formelles du jeu.

Le rapport de la commission constate que toute préméditation doit être écartée, que le gouvernement d'Athènes n'avait en vue qu'une opération à objectif limité, qu'il voulait couvrir ses communications avec la Thrace et effectuer une opération de police, que l'incident n'aurait pas pris des proportions aussi inquiétantes si les civils bulgares, armés *en violation du traité de Neuilly* n'étaient pas venus renforcer le poste de Demir-Kapou, que le Ministère de la Guerre grec fut saisi d'une émotion compréhensible à la nouvelle de la mort d'une sentinelle et d'un officier parti en parlementaire, que les renseignements qu'il reçut lui ont fait apparaître la situation beaucoup plus grave qu'elle ne l'était en réalité, que bien que rien ne soit venu confirmer ces renseignements, rien non plus n'est venu les démentir et que l'impression produite a subsisté. »

Mais, malgré tous ces considérants, la commission, estimant que l'opération effectuée par les troupes grecques n'était pas justifiée au point de vue technique, juge que la Grèce a violé le pacte de la Société des Nations et recommande en conséquence à la dite Société des Nations de condamner la Grèce à verser un certain nombre de millions de levas à la Bulgarie : 20 millions pour les dégâts commis en territoire bulgare par les troupes grecques, plus de dix millions pour autres dommages.

Toutes les demandes de la Grèce doivent être repoussées, sauf une aumône pour la famille du capitaine Vassiliadis.

Tel est le rapport de la commission d'enquête.

Comme le faisait très justement remarquer le *Messager d'Athènes* du 30 novembre, la commission ne s'attache pas aux origines du conflit, elle n'en veut retenir que les effets. Qu'importe qu'une sentinelle et un officier parlementaire grecs soient les premières victimes, la marche en avant des troupes grecques est le seul fait qu'il faille retenir. Fort bien, mais en 1923, quand des officiers italiens furent assassinés en Epire, l'Italie envoya sa flotte à Corfou, bombarda la ville, tua ou blessa une cinquantaine de civils et occupa l'île. La Grèce protesta auprès de la Société des Nations. On donna tort à la Grèce et on la condamna à payer 50 millions de lires à l'Italie. Cette fois-là l'opération meurtrière de Corfou, qui n'était certes pas justifiée au point de vue technique, car il n'y avait pas cent soldats grecs dans toute l'île où débarquèrent 10.000 Italiens, après une demi-heure de bombardement auquel nulle réponse ne fut donnée (voir l'ouvrage de P. Lasturel, *L'affaire gréco-italienne de* 1923, éditions de l'Ile de France) ne préoccupa nullement la Société des Nations qui s'en remit à la Conférence des Ambassadeurs. Il n'était question que du crime initial de Kakavia.

Bien que rien n'eût démontré que les assassins du colonel Tellini fussent des Grecs, le gouvernement grec devait être tenu responsable d'un crime commis sur son territoire par des inconnus. C'était la jurisprudence exigée par l'Italie. Le bombardement et l'occupation de Corfou étaient les conséquences naturelles de ces prémisses. Il n'y avait même pas à en parler.

En 1925, une sentinelle tombe, un officier parlementaire est tué en un point particulièrement sensible de la frontière. Les Grecs d'un petit poste isolé battent en retraite; voyant apparaître une nuée de civils armés (les Bulgares en avouent officiellement plus de 400), entendant le tic-tac des mitrailleuses, ils s'affolent, croient à une agression de grand style, l'Etat-Major grec prend les mesures nécessaires pour parer à une situation inquiétante.

C'est la Grèce qui a tort et qui doit payer.

Les jurisconsultes de l'avenir auront quelque peine à s'y reconnaître dans ces fantaisies de la justice internationale.

Ce qui est par-dessus tout déplorable en cette affaire, c'est que la Bulgarie, prise en flagrant délit de violation du traité de Neuilly par l'armement clandestin de la population civile, ne reçoit de ce fait que quelques observations platoniques et se trouve encouragée à persévérer dans ce système de mobilisation des comitadjis qui sont la cause perpétuelle de troubles balkaniques. Si l'on veut être édifié, qu'on consulte la liste des attentats commis dans ces deux dernières années : avril 24, attaque du poste grec n° 68; mai 24, capture et assassinat de Christo Vatsalis du village Ano Vrondon; 28 avril 24, assassinat de G. Joannidis sur la route Sidirocastro-Tchinghéli; 18 janvier 25, raid entre Tchinghéli et Zirnovo; 15 janvier 25, raid sur le poste grec n° 93; 10 avril 25, attaque du poste grec n° 84; 14 avril, attaque du même poste (dans ces deux derniers cas les soldats du poste bulgare d'en face coopérèrent avec les comitadjis); 8 juillet 25, raid sur Poroja; 25 juillet 25, assassinat du nommé Vassiliadis près de Poroja. Le 7 août, à la suite d'un nouveau crime, M. Kalkoff, ministre des Affaires Etrangères de Bulgarie, communique au chargé d'affaires de Grèce à Sofia, M. Rossetis, que des ordres sévères ont été donnés aux autorités bulgares de la frontière d'empêcher le passage de comitadjis sur le territoire hellénique, mais le 26 septembre, on signale à nouveau des bandes autour de Dovlé et Nové Selo. Le 20 octobre, plus de 400 civils armés par les soins des maires qui ont des dépôts d'armes à cet effet, sont immédiatement sur les lieux, et rien ne ressemble plus à un comitadji qu'un civil armé.

Comme je l'ai exposé dans ma chronique du mois dernier, il fallait en cette affaire voir quels étaient ceux pour lesquels un incident de frontière était une occasion d'agitation et ceux qui ne demandaient qu'à rester tranquilles. La Commission de la Société des Nations paraît avoir raisonné comme ce magistrat fidèle à la lettre du Code qui condamne à l'amende pour port d'arme prohibée le passant attardé qui a tiré son revolver, mais ne s'inquiète pas des antécédents des jeunes gens en casquette qui l'ont suivi d'un peu trop près sur un boulevard désert.

René Puaux.

Bulletin Serbe-Croate-Slovène

LES EMPRUNTS ÉTRANGERS

Le royaume des Serbes, Croates et Slovènes se trouve devant la nécessité de prévoir des emprunts à l'étranger pour le développement de son économie nationale, notamment pour la construction des nouvelles lignes de chemins de fer, l'aménagement des ports et pour la mise en valeur de ses richesses naturelles.

Le ministre des Finances de Yougoslavie a déclaré, à maintes reprises, qu'il ne solliciterait le concours du capital étranger qu'au moment où ce concours pourrait être acquis dans des conditions normales, c'est-à-dire le jour où après avoir fait face à tous ses engagements ex-

térieurs et après avoir liquidé tous ses litiges financiers l'Etat serbe-croate-slovène aura pleinement établi son crédit au dehors.

On peut dire d'une façon positive que ce moment est arrivé. Le terrain est bien préparé au succès d'un emprunt extérieur.

Il a fallu, pour atteindre ce résultat, un long et patient effort dans tous les domaines économiques et financiers, effort qui a abouti à la stabilisation des finances de l'Etat.

Le budget est établi sur une base solide. Le dinar s'améliore lentement, mais sûrement, sans soubresaut, et si l'Etat intervient dans ce mouvement c'est pour reculer la hausse. La balance commerciale est active; les exportations vont en augmentant. Le problème des communications à l'intérieur est résolu, l'élaboration d'un nouveau tarif des transports ferroviaires est terminé. Le privilège est venu en même temps que la décision de la promulgation du nouveau tarif général douanier. Enfin, le Gouvernement a déjà pris ses dispositions pour la solution du problème des dettes interalliées.

Dans le but de faciliter l'activité économique du pays, celle de l'industrie et du commerce qui sont en liaison directe avec les intérêts des institutions financières de l'étranger dans leurs rapports futurs avec la nation yougoslave, le Gouvernement de Belgrade a introduit, dans le projet de la loi sur les douzièmes provisoires, une disposition importante votée par le Parlement, le 31 mars 1925, et concernant la nature et l'étendue des garanties assurées aux crédits étrangers accordés aux personnes privées et aux corps administratifs autonomes dans toute l'étendue du pays.

L'article 70 de cette loi autorise le ministre des Finances à exonérer de toutes taxes et de tous impôts les obligations de l'Etat, celles des entreprises industrielles émises directement ou par l'intermédiaire de la Banque Hypothécaire de l'Etat; mais exclusivement pour les besoins de ces entreprises qui doivent disposer d'un capital d'au moins 10 millions de dinars ou pour les groupes d'entreprises similaires disposant ensemble de ce capital.

Ces privilèges sont accordés jusqu'à la fin de l'année 1930; mais pour les obligations émises pendant ce laps de temps, ils restent valables juqu'au jour de l'amortissement de ces valeurs.

Les obligations bénéficiant des exonérations ne peuvent être émises qu'avec l'autorisation préalable du ministre du Commerce et d'accord avec le ministre des Finances.

Si, dans la suite, on constate qu'une partie du capital exonéré est employée à d'autres buts que ceux fixés par l'entreprise industrielle, les taxes et impôts seront récupérés sur la totalité de l'emprunt souscrit.

En ce qui touche les créanciers d'obligations industrielles et d'obligations des corps administratifs autonomes, le Gouvernement est autorisé à leur accorder tous les droits légaux concernant le versement du capital et la perception des intérêts dont jouit la Banque Hypothécaire de l'Etat.

Par ce qui précède, on voit que, sur la simple autorisation du ministre des Finances, les obligations émises par les entreprises industrielles sur les emprunts contractés à l'étranger sont exemptes de taxes et d'impôts.

La disposition de la loi protégeant spécialement les intérêts des créanciers leur assure en même temps tous les droits légaux de la Banque Hypothécaire de l'Etat.

Le royaume des Serbes, Croates et Slovènes possède des richesses naturelles immenses, dont l'exploitation rationnelle fait défaut à cause du manque de capitaux nécessaires. Dans le domaine forestier, il se range parmi les pays riches en bois et occupe comme tel la sixième place dans le monde. Les forêts couvrent une surface de 7 millions 600.000 hectares, soit 15 % de toute la superficie du royaume.

La production agricole est également énorme : elle atteignait, en 1924, 5.540 millions de dinars. La surface totale cultivée s'élève à 6.276.190 hectares, dont 4.6[illegible] hectares pour les céréales en grains.

Le sous-sol du pays présente une variété inaccoutumée; on y trouve, en effet, charbon, houille et lignite, du cuivre, du fer, de la pyrite, de l'antimoine, du plomb, du zinc, du chrome, du graphite, de la bauxite, du mercure, du marbre, du granit, du soufre, du sel, du pétrole, du magnèse, etc...

En 1924, le chiffre global des transactions commerciales a atteint 17 milliards 759 millions de dinars, dont 9.538 millions pour les exportations et 8.221 millions pour les importations, soit un excédent d'exportations de 1 milliard 317 millions de dinars.

Malgré toutes sortes de difficultés, l'industrie nationale a fait, au cours des dernières années, d'importants progrès. La part de la production industrielle dans l'exportation générale du pays s'est élevée, en 1924, à environ 4 milliards de dinars.

Le Gouvernement yougoslave d'aujourd'hui prouve incontestablement la régénération nationale. Disposant d'une imposante majorité, il aura des chances d'obtenir les crédits étrangers nécessaires au pays pour son développement économique, et de réaliser, d'accord avec le Parlement, les réformes d'ordre financier et économique qui s'imposent. Les qualités personnelles du ministre des Finances, M. Stoyadinovitch, contribueront à l'efficacité de ces efforts.

Borivoié B. Mirkovitch.

BULLETIN MARITIME

L'INAUGURATION DU « CHAMPOLLION »

Les samedi et dimanche 14 et 15 novembre, des fêtes ont été données à Alexandrie (Egypte), à bord du *Champollion*, le magnifique paquebot des *Messageries Maritimes* dont nous avons longuement parlé ici.

Ces fêtes, dont la presse égyptienne a donné des comptes rendus détaillés, devaient avoir lieu primitivement à l'occasion du premier voyage du paquebot en Egypte, au mois de septembre dernier. Elles avaient été retardées en raison du décès de M. Félix Roussel, Président des *Messageries Maritimes*, survenu à la veille de son embarquement pour l'Egypte où il devait procéder lui-même à l'inauguration du *Champollion*.

Les échos qui nous parviennent de cette inauguration, et les réceptions qui l'ont accompagnée, nous montrent qu'elle fut un véritable succès. Un dîner, présidé par M. Gaillard, Ministre de France, réunissait les officiels français, personnel diplomatique et consulaire, députés

de la Nation, délégués des institutions et groupements nationaux du Caire et d'Alexandrie ainsi que de hauts fonctionnaires de l'Administration des Douanes, le Sous-Gouverneur d'Alexandrie et les agents des compagnies de navigation italiennes et des représentants de la presse française d'Egypte.

Au dessert, deux discours furent prononcés. Après avoir fait brièvement l'historique de la Compagnie et rappelé que le *Périclès*, premier navire mis en ligne, n'avait que 40 mètres de longueur et 550 tonnes de déplacement, alors que le *Champollion* mesure 157 mètres et déplace 16.000 tonnes, M. Gaudaire, Agent Général des *Messageries Maritimes* en Egypte, parla de la magnifique décoration de ce navire et de l'effort intéressant qu'elle représente au point de vue de l'art moderne français. Il ajouta que cette décoration, exécutée par M. Georges Raymond, avait été inspirée dans les moindres détails par M. Georges Philippar, Président des Conseils d'Administration des *Messageries Maritimes*, et que le style nouveau de ce navire porte sa marque personnelle. Il termina en remerciant, entre autres personnes présentes, le Proviseur du Lycée français d'Alexandrie dont les élèves ont offert, par souscriptions, une reproduction de la stèle de Rosette, placée dans un des salons du navire. C'est d'ailleurs, sous le patronage des élèves du Lycée français d'Alexandrie qu'a été placé le *Champollion*.

A son tour, M. René Julien Labruyère, Administrateur des Services Contractuels des *Messageries Maritimes*, qui se trouvait présent à cette cérémonie, prit la parole. Après avoir regretté l'absence de M. Georges Philippar, il salua Sa Majesté Fouad Ier, Roi d'Egypte, et précisa, en termes éloquents, le rôle du *Champollion* dans les relations politiques et économiques de la France et de l'Egypte comme aussi dans l'histoire de l'art naval français.

Nous reproduisons ici quelques passages de cet intéressant discours :

« Les *Messageries Maritimes* sont heureuses de penser que, dans l'œuvre de rapprochement des esprits européens avec l'âme égyptienne, ses vaisseaux sont le trait d'union entre l'Europe et l'Egypte.

Nous avons voulu que ces bateaux fussent à la hauteur de cette mission. Vous admirerez la conception hardie qui a présidé à l'aménagement et à la décoration du *Champollion*.

« Cette entreprise originale consistait à traiter l'art antique égypto-pharaonique avec des procédés d'arts décoratifs modernes. Elle est d'autant plus opportune à bord du « *Champollion* » que ce navire porte un des noms les plus considérables de la science égyptologique.

« L'« *Armand Behic* » que remplace le « *Champollion* » se ressentait encore de la mode prétentieuse qui régnait dans l'agencement des navires. Ce n'étaient que poutrelles dorées, que festons et astragales, que plafonds surchargés de dorures d'un goût que nous trouvons aujourd'hui douteux. Le « *Sphinx* » représente le type de la décoration classique qui a succédé à la mode « second empire » par le retour aux styles des grandes époques : Louis XIV, Louis XVI, Directoire, etc...

« Mais une révolution s'est faite, depuis la guerre, dans l'aménagement des paquebots. Tous maintenant sont décorés en style moderne, lequel tire ses effets principaux des jeux de lumière et surtout de la marqueterie de bois rares de différentes nuances assemblés en panneaux décoratifs. Rien n'est plus gai, plus chaud, plus net, plus propre à bord des navires que les revêtements muraux de bois naturels.

« Mais ce qui fait le mérite unique du « *Champollion* » c'est l'utilisation de ce style moderne et de ses procédés les plus particuliers dans le traitement des sujets et des pièces architecturales pharaoniques. Nul ne pouvait s'imaginer que les colonnes papyriformes que nous avons vu taillées dans la pierre massive de Karnak, dans des temples écrasants de majesté, donneraient cet effet d'élégance et que les attributs royaux en marqueterie d'érable gris, de citronnier, de loupe d'orme ou de bois d'amarante, auraient cette chaleur toute moderne alliée à la stylisation hiératique. C'est là une des grandes innovations du « *Champollion* ».

« En recourant à cette initiative artistique ne pensez pas que nous ayons commis un anachronisme. Il suffit de connaître les admirables sièges et coffrets de Tout Ank Amon pour se rendre compte de la perfection avec laquelle les artistes du Grand Pharaon traitaient la marqueterie des bois de différentes couleurs, mélangées à l'ivoire, au verre ou à l'émail. Si les Pharaons avaient eu à leur disposition les bois et surtout les procédés de contreplaquage que nous connaissons, ne doutez pas qu'ils les eussent utilisés pour leur décoration murale. »

RENSEIGNEMENTS — INFORMATIONS

Nous apprenons que S. A. R. le Prince Léopold, fils aîné de S. M. le roi des Belges, a dû prendre passage à Mombasa, le 29 novembre, sur le « *Général Duchesne* », des *Messageries Maritimes*, pour rentrer en Europe.

D'autre part, le Prince Héritier d'Annam s'embarquera à Marseille le 4 décembre sur le paquebot « *Fontainebleau* », de la même société, à destination de Tourane.

UN SECOND PAQUEBOT FRANÇAIS CONSTRUIT AU TITRE DES RÉPARATIONS VIENT D'ÊTRE LANCÉ EN ALLEMAGNE

Nous avons annoncé qu'un paquebot français, le « *Bernardin-de-Saint-Pierre* », construit en Allemagne au titre des réparations, avait été lancé à Brême pour le compte des Services Contractuels des *Messageries Maritimes*.

Un second paquebot, construit également en Allemagne, au titre des réparations, a été lancé le 12 novembre, à Brême, aux chantiers Weser.

De nombreuses personnalités françaises et allemandes ont assisté à la cérémonie et des discours, célébrant la collaboration future de la France et de l'Allemagne, ont été prononcés.

Comme le « *Bernardin-de-Saint-Pierre* », ce nouveau paquebot, qui a reçu le nom d'« *Athos II* », est destiné à la flotte des Services Contractuels des *Messageries Maritimes*. Il a un déplacement de 20.000 tonnes et sera affecté à la ligne de Madagascar.

Le Gérant : M. Hedan.

Société Française d'Imprimerie d'Angers,
4, Rue Garnier, 4, Angers.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LA FRANCE NOUVELLE

Revue de la Vie économique française

Directeur : **Paul GAULTIER**

La **France Nouvelle** met ses lecteurs au courant de la Vie économique, agricole, industrielle, commerciale, financière et sociale de la France.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Jean Aicard, Louis Barthou, Henri Bergson, Emile Boutroux, René Boylesve, *de l'Académie Française*. Albert Besnard, Charles Benoist, Ch. Diehl, E. Le Roy, Imbart de la Tour, Paulève, Edmond Perrier, Abbé Sertillanges, *de l'Institut*. Professeur Debove, Professeur Vincent, *de l'Académie de Médecine*. J.-P. Belin, *Editeur*. Gustave Belot, *Inspecteur général de l'Instruction publique*. Colonel Bonvalot, Amiral Degouy, Guillet, *Professeur au Conservatoire*. Hébert, *Lieutenant de Vaisseau*. Kula, *Industriel*. G. Bruel, *Administrateur en chef des Colonies*. Abbé Calvet, *Agrégé de l'Université*. Victor Cambon, *Ingénieur*. Jean Chantavoine, Jacques de Coussange, Paul Delombre, *Ancien Ministre du Commerce*. A. Gérard, *Ambassadeur de France*. Ch. Gide, *Professeur à l'Ecole de Droit*. Charles Géniaux, Dr Paul Godin, Haumant, *Professeur à la Faculté des Lettres*. Dr Helme, *Directeur-Adjoint à l'Ecole des Hautes-Etudes*. Georges Hersent, *Ingénieur*. Georges Lecomte, *ancien President de la Société des Gens de Lettres*. Maurice Legendre, R. Legonez, *Ingénieur, Membre de la Chambre de Commerce de Paris*. E. Lemonon, Emile Moselly, Jean Maître, *Industriel, Conseiller général du Haut Rhin*. Nicaise, *Administrateur-Délégué de la Cie Lorraine-Diétrich*. L. Noiret, *Industriel à Fourmies*. Emile Paris, *Inspecteur général de l'Enseignement technique*. Robert Pinot, *Secrétaire général du Comité des Forges*. Pralon, *Vice-Président du Comité des Forges*. A. Renucci, Firmin Roz, J.-E. Spenlé, *Professeur à la Faculté des Lettres d'Aix*. Me Henri Robert, *Ancien Bâtonnier de l'Ordre des Avocats*. Villey, *de l'Institut, Doyen de la Faculté de Droit de Caen*.

La **France Nouvelle** paraît tous les mois.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France . . . . . 25 francs
Etranger . . . . . 30 —

L'abonnement à la **France Nouvelle** *donne droit de faire partie à titre d'adhérent à l'***Union Française,** Association Nationale pour l'expansion morale et matérielle de la France.

286, Boulevard Saint-Germain, PARIS (VIIe)

ENVOI D'UN SPÉCIMEN SUR DEMANDE

MÉDICATION ALCALINE PRATIQUE

COMPRIMÉS VICHY-ÉTAT

4 à 5 comprimés par verre d'eau
12 à 15 comprimés par litre. R. C. Seine 53 320

AVIS IMPORTANT

Nous rappelons à nos Abonn
qu'il nous est impossible de te
compte des demandes de chang
ment d'adresse non accompagné
de 1 franc en timbres-postes.

30 fr. par An **LE RENTIER** 57e Année

Journal financier et Economique fondé en 1869 par Alfred NEYMARCK. Directeur ; Pierre NEYMARCK. Paraît les 7, 17 et 27, **rue Saint-Augustin, 33, Paris (2e).** — Compte postal : **Paris n° 387-58.**

OFFICIERS MINISTÉRIELS

S'adresser à **MM. BAFOUR et FERRARI**
127, Galerie de Valois, Palais Royal, PARIS

Meudon. Prop *10, r. des Pierres et 1, r. Sablons.* Adj ch not Paris, 12 juin — R 7 283 fr. M. à p : 50 000 f S'ad Me **Vallée**, n. 204, b. V Haire.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

AGENDA P.-L.-M. pour 1926

Comme les années précédentes, l'Agenda P.-L.-M pour 1926 a obtenu le plus grand succès et le tirage s'épuise rapidement. Aussi l'on ne saurait trop encourager les personnes désireuses de l'acquérir à se hâter de se le procurer.

Cet ouvrage renferme, sous une reliure bleue, noire et or, des chroniques rétrospectives et d'actualité, des contes, nouvelles, etc... 16 illustrations hors texte en couleurs, 500 illustrations dans le texte.

En vente, avec une pochette de 12 cartes postales héliogravées, au prix de 7 francs l'exemplaire, à l'Agence de renseignements P.-L.-M., 88, rue Saint-Lazare, à Paris, dans les bureaux de ville, gares et bibliothèques du réseau P.-L.-M., dans les Agences de voyages et Grands Magasins de Paris, dans les principales librairies, etc...

Envoi recommandé à domicile contre mandat-poste (9 francs pour la France et 12 francs pour l'étranger) adressé au Service de la Publicité de la Compagnie P.-L.-M., 20, Boulevard Diderot, à Paris.

Les Grandes Stations P.-L.-M. de Séjour d'hiver

COMBLOUX — 1 000 m. — pour la gare P.-L.-M. Sallanches-Combloux (7 kilomètres). Service régulier de correspondance par automobiles.

[illegible] pittoresque site de Combloux avec ses [illegible] au Mont Blanc, qui a [illegible] tant [illegible] et touristes aux [illegible] devenir une grande station de séjour d'hiver grâ- [illegible] P.-L.-M. [illegible] l'été [illegible] les [illegible] des stations [illegible] de repos dans la calme splendeur [illegible] grands paysages des Alpes. Combloux [illegible] ses [illegible] de sport, des pistes de luge, une patinoire, de nombreuses [illegible] et superbe [illegible] par la Compagnie P.-L.-M. à la ceinture des stations d'hiver qui entoure (sur le versant français) le massif du Mont-Blanc, depuis Chamonix avec ses annexes d'Argentière et du Planet jusqu'à Mégève et au Mont d'Arbois par St-Gervais et le Col de Voza.

Trains rapides de Paris à Chamonix. — Places de luxe.

CHEMINS DE FER DE L'EST
Reg. Com. Seine, N° 56 604.

Saison d'Hiver dans les Vosges

(fin décembre-fin mars).

Gérardmer

PATINOIRES — PISTES DE SKIS, DE BOBSLEIGHS, DE LUGE

Des Fêtes et des Concours sont organisés pendant la saison

— *Hôtels confortables et chauffés* —

Les stations d'hiver P.-L.-M.

Les fervents de la montagne en hiver sont chaque année plus nombreux, attirés les uns par la calme splendeur du paysage et par l'air vivifiant, les autres par le charme des sports d'hiver : ski, patin, luge, etc..

La liste des grandes stations d'hiver P.-L.-M. s'enrichit cette année de deux nouvelles venues qui se classent d'emblée aux premiers rangs :

Le *REVARD*, vaste plateau ondulé, à 1.500 m., sur Aix-les-Bains (chemin de fer à crémaillère) avec son panorama splendide sur toutes les Alpes de Savoie et du Dauphiné, ses vastes champs de ski, sa patinoire de 4 000 mètres. Hôtel P.-L.-M. entièrement transformé avec tout le confort désirable.

COMBLOUX, à 1 000 m., à 7 km. de la gare de Sallanches-Combloux (service régulier de correspondance par automobiles) avec la vue célèbre de ses terrasses sur le Massif du Mont Blanc, ses promenades en ski, sa patinoire. Grand Hôtel P.-L.-M. du Mont Blanc, récemment agrandi, 200 chambres, grand confort.

Les grandes stations P.-L.-M. de sports d'hiver.

Le Revard (1 500 m.), sur Aix-les-Bains.

La grande station française des sports d'hiver, à 9 heures de Paris : rapides de jour et de nuit, toutes places de luxe.

Service de correspondance à Aix-les-Bains entre les gares P.-L.-M. et Revard.

Chemin de fer à crémaillère d'Aix au Revard (trajet 1 heure).

Pistes de luge et terrains de ski.

Grandes courses en ski, à travers les champs neige ondulés (1 450 m. à 1.550 m.) parsemés forêts qui forment le plateau du Revard

Grande patinoire de 4 000 m. — Curling.

Grand tremplin de saut.

Nombreux concours de fêtes sportives pend la saison.

Hôtels et Restaurants P.-L.-M. du Revard entièrement transformés.

Tout le confort.

CHEMIN DE FER DU NORD

Services entre Paris, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne et la Pologne.

PARIS-NORD à LONDRES

Via Calais-Douvres, Boulogne-Douvres et Boulogne-Folkestone.

Voie la plus rapide : Trajet en 6 h. 50.

Traversée maritime la plus courte.

Quatre services journaliers dans chaque sens

S'adresser : GARE du NORD, à PARIS, 18, rue Dunkerque.

PARIS-NORD à BRUXELLES

7 express ou rapides journaliers dans chaque sens — Trajet en 3 h. 35.

PARIS-NORD à AMSTERDAM

3 services rapides journaliers dans chaque sens — Trajet en 8 h. 50.

PARIS NORD à COLOGNE

4 services rapides journaliers dans chaque sens Trajet en 9 h.

PARIS NORD à HAMBOURG-ALTONA

4 services rapides journaliers dans chaque sens — Trajet en 18 h. 30.

PARIS NORD à BERLIN

4 services rapides journaliers dans chaque sens — Trajet en 20 h.

PARIS-NORD à VARSOVIE

1 service rapide journalier dans chaque sens — Trajet en 35 h.

PARIS-NORD à RIGA

1 service rapide journalier dans chaque sens — Trajet en 46 h. 30.

PARIS-NORD à COPENHAGUE

2 services rapides journaliers dans chaque sens — Trajet en 29 h. 30.

PARIS NORD à STOCKHOLM

2 services rapides journaliers dans chaque sens — Trajet en 43 h. 30

PARIS NORD à OSLO (CHRISTIANIA)

2 services rapides journaliers dans chaque sens — Trajet en 46 h.